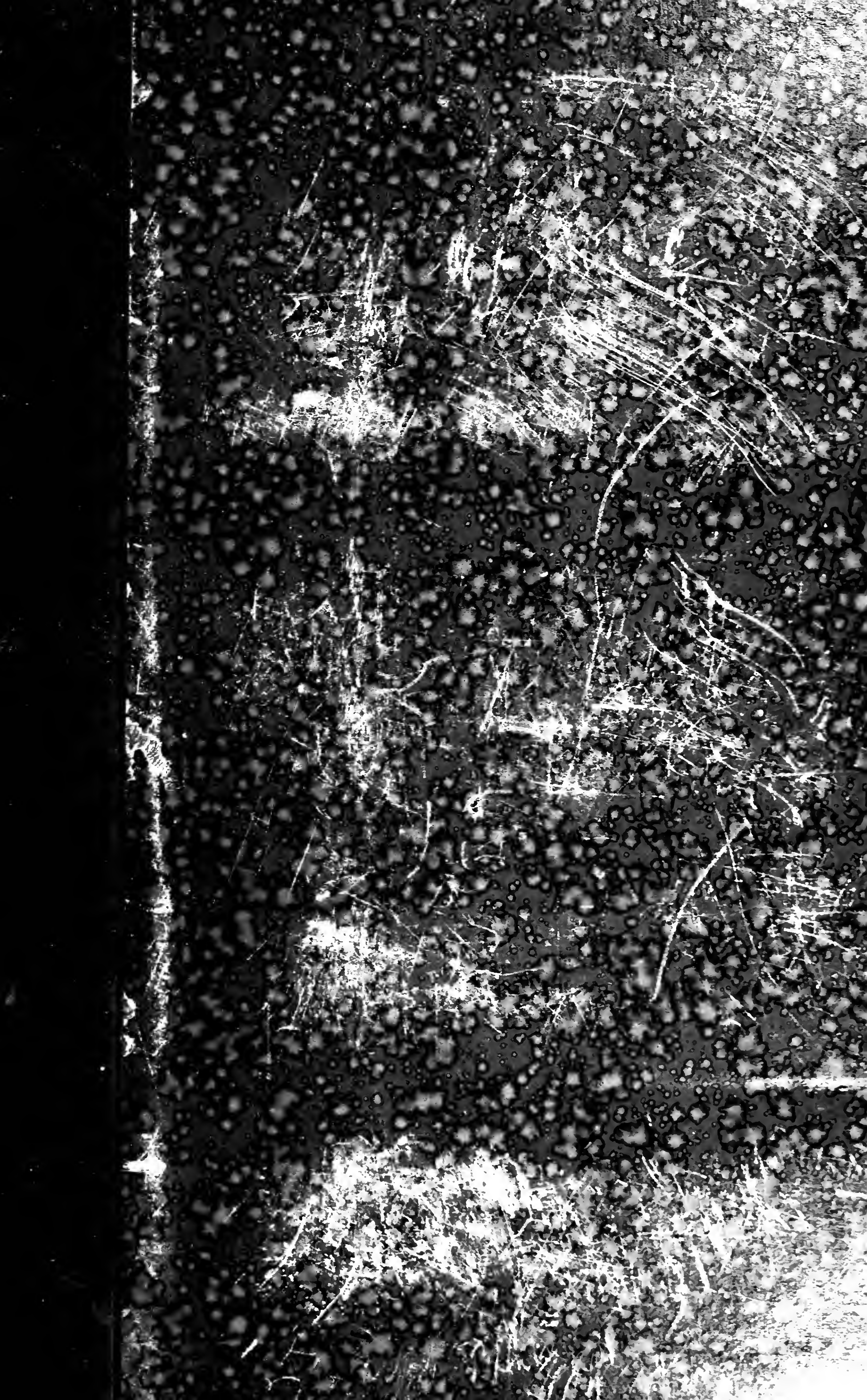
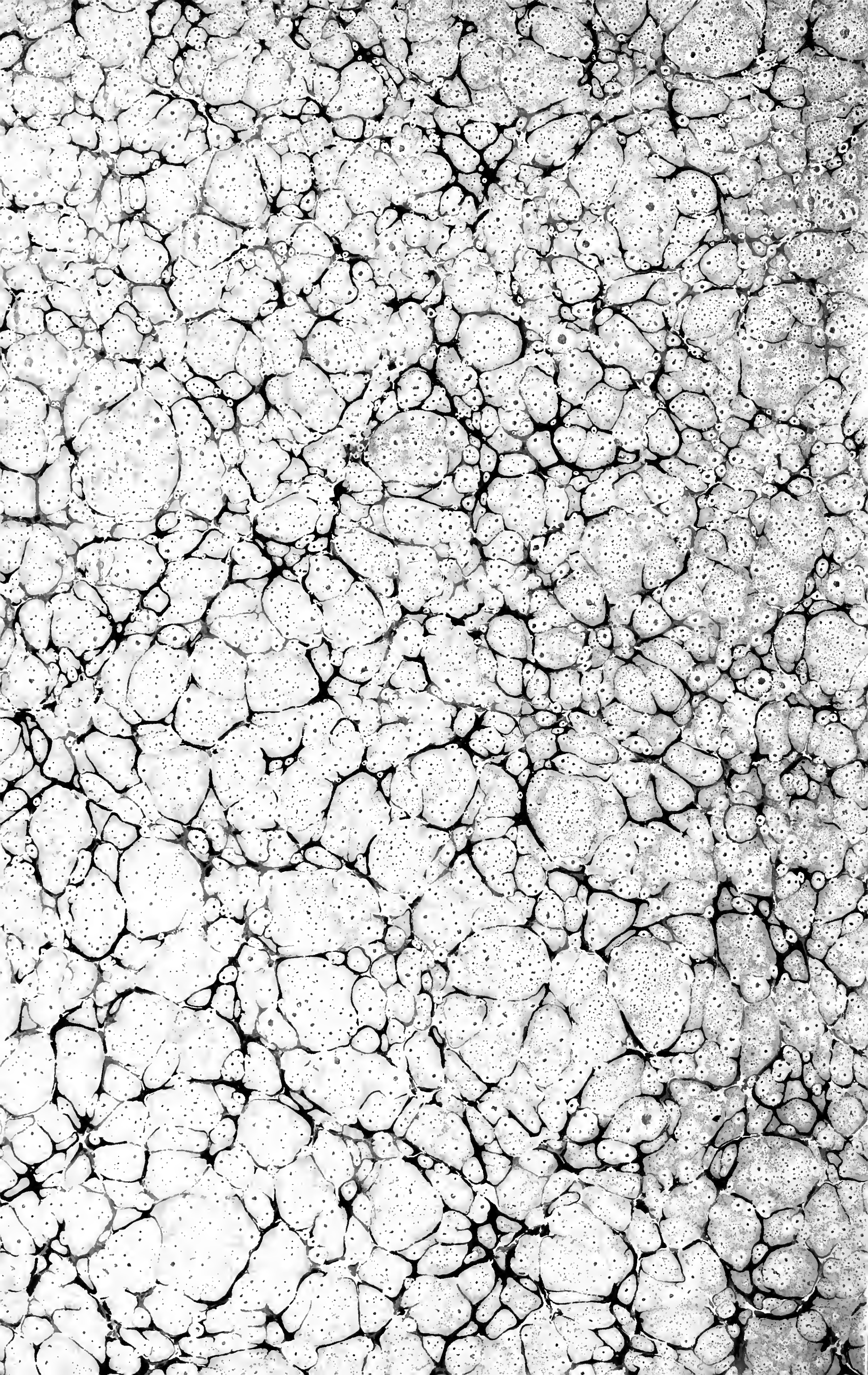
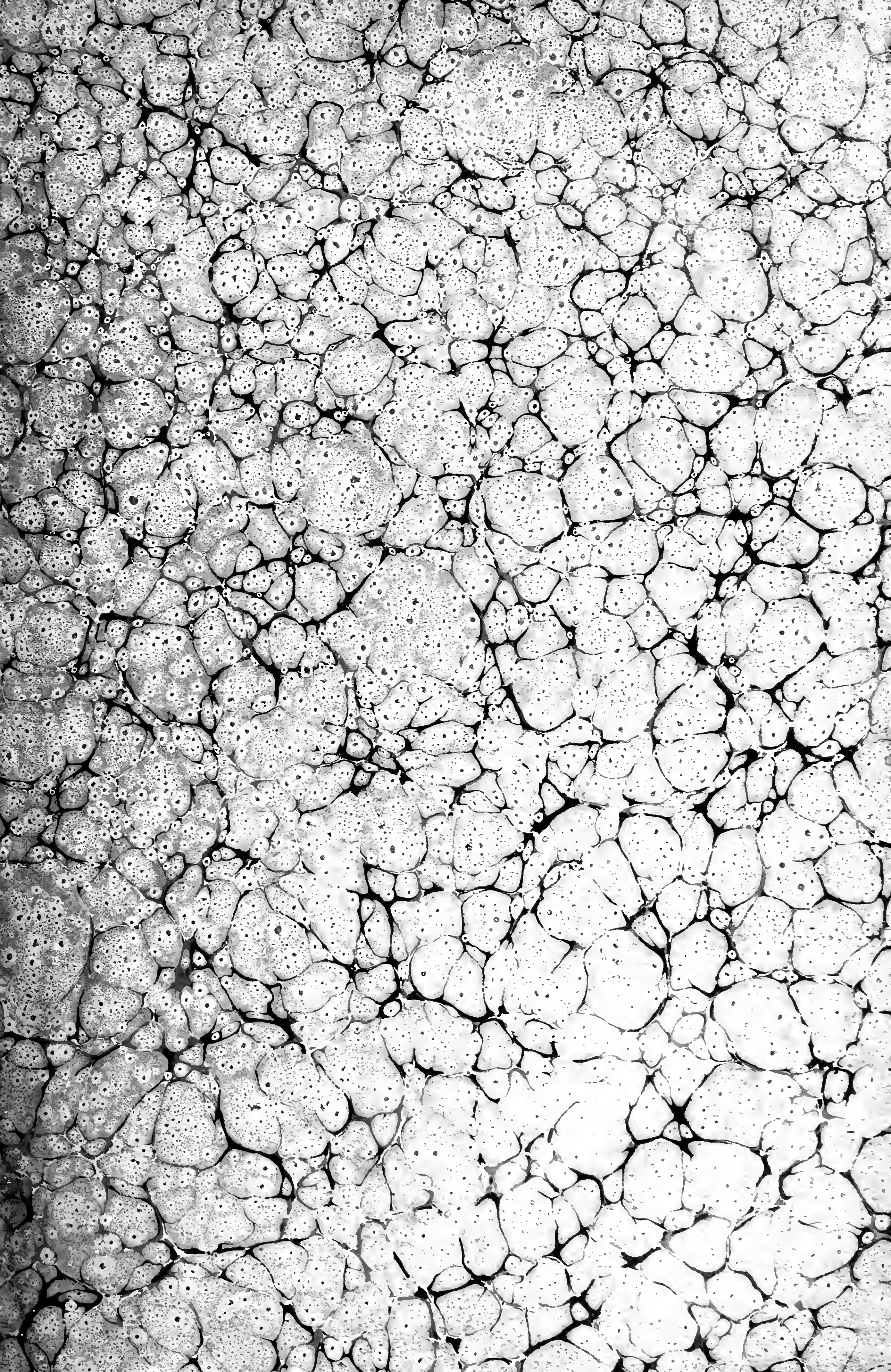






MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DAVID (H.).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAYOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENAÇCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1853-1854 (21e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,
6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES :* 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Allemagne et Angleterre, 7 fr. 50; Italie, Suisse et Belgique, 8 fr. 10; Espagne et Hollande, 9 fr. 50.

Pour les départements,
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES :* 13 francs 70 centimes.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes*: Allemagne et Angleterre, 13 fr. 70; Italie, Suisse et Belgique, 15 fr. 50; Espagne et Hollande 19 fr. 10.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 37.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 37, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le **Musée** ***seul, et de 13 fr. 70 c. pour le*** **Musée** ***et les*** **Modes vraies** ***réunis,*** **dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)**

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés **directement** ***par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.***

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries nationales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

VINGT VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché.	6 fr.	(Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
	Relié.	7 fr. 50 c.	
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c.	

Les 15 premiers volumes de la collection, pris ensemble (réduction de 50 pour cent) : 45 fr. pour Paris au lieu de 90 fr.; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD, BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.



Paris. Bureaux de l'Administration: rue Saint-Roch, 37.

AVERTISSEMENT.

En offrant au public ce vingtième volume du *Musée des Familles,* il nous répugnerait de parler de notre recueil autrement que pour remercier l'immense clientèle de lecteurs qui nous a fait ce succès de vingt ans, dont les exemples sont si rares dans l'histoire des Revues françaises.

Nous savons à quoi nous oblige ce long et honorable passé, et nos progrès depuis le premier jour, depuis trois années surtout, garantissent les améliorations qui vont signaler le vingt et unième volume, premier de notre nouvelle série.

Sans rompre la chaîne indissoluble qui forme de notre collection une encyclopédie d'éducation morale, scientifique, littéraire, artistique, mondaine, à la portée de toutes les fortunes, de tous les âges et de tous les esprits, notre vingt et unième volume offrira encore des embellissements, incompatibles en apparence avec le prix minime et invariable du *Musée*, mais dont le problème est résolu d'avance par l'élévation constante du chiffre de nos souscripteurs.

Outre la rédaction et la gravure, dont on peut voir le programme ci-contre, ces embellissements s'étendront jusqu'aux éléments matériels du journal : le papier, la typographie, le tirage, le satinage, etc., dont l'élégance et la perfection seront constatées par les premières livraisons de 1853-54.

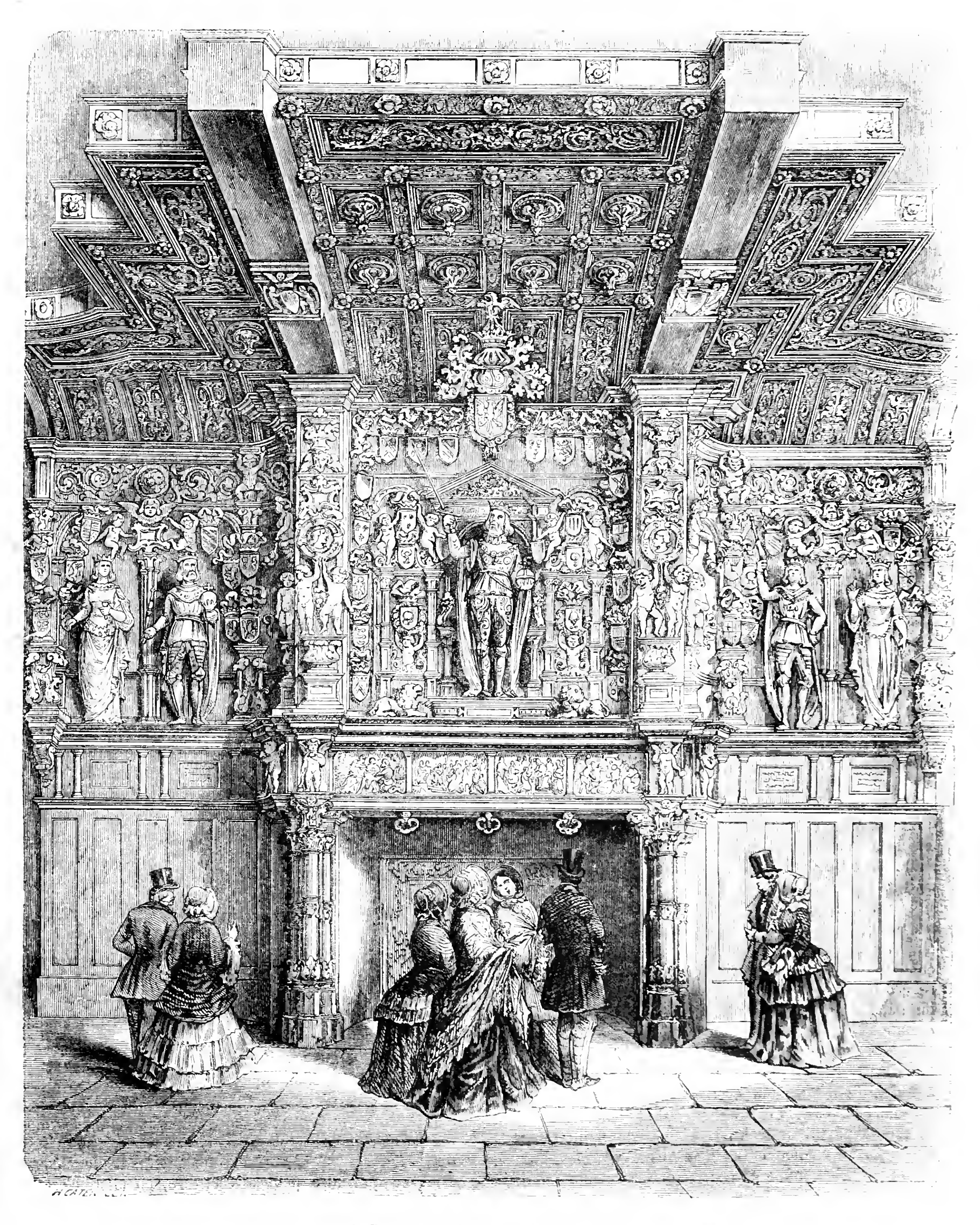
C'est donc à ces livraisons que nous donnons rendez-vous à nos lecteurs, en leur répétant avec plus de confiance que jamais : « *Nous sommes des amis de vingt ans; comptez sur notre persévérance comme nous comptons sur votre fidélité.* »

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1853.

MUSÉE DES FAMILLES.

LES NOUVELLES GALERIES DU LOUVRE.



Cheminée du Palais de Justice de Bruges, moulée en plâtre au Louvre. Dessin de M. H. Catenacci.

LA CHEMINÉE DU PALAIS DE JUSTICE DE BRUGES.

Le modèle en plâtre de la fameuse cheminée en bois sculpté du Palais de Justice de Bruges est une des plus étonnantes merveilles des nouvelles galeries du Louvre. On la trouve dans le musée des sculptures du moyen âge et de la renaissance, à l'angle sud-est de la Cour, au rez-de-chaussée. Il faut voir cet énorme travail, pour en apprécier la richesse et la variété. Nos lecteurs éloignés de Paris s'en feront une idée par l'exact et remarquable dessin de M. Catenacci.

Le Palais de Justice de Bruges fut bâti en 1722, sur les ruines du palais des comtes de Flandre. La magnifique cheminée passa de l'ancien édifice au nouveau. Elle orne encore aujourd'hui la salle des séances du magistrat du Franc, ou circonscription de Bruges. Sa superficie totale est de plus de cent mètres carrés. Statues de grandeur naturelle, cariatides, figurines, médaillons, colonnes, ornements, corniches, armoiries, tout est sculpté en bois de chêne, — excepté les quatre bas-reliefs de la frise, qui représentent, en marbre blanc, l'histoire de Suzanne. Ce monument fut élevé, vers 1529, en l'honneur de Charles-Quint. C'est lui qui en occupe le centre, tenant en main le globe et l'épée haute ; à sa gauche figurent Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, et Marguerite d'York, sa femme ; à sa droite, Maximilien Ier, empereur d'Allemagne, et Marie de Bourgogne, archiduchesse d'Autriche. Les armes sont celles d'Espagne, de Bourgogne, de Brabant, des Fandres, etc.

L'auteur de ce chef-d'œuvre est inconnu, dit l'inscription officielle ; mais suivant le *Guide* et l'*Album* de Bruges que nous avons sous les yeux, cet artiste se nommait André, et l'histoire de son œuvre est un drame émouvant.

C'était en 1527. André, veuf et père d'une charmante petite fille, vivait à Bruges avec une tante octogénaire, presque aveugle, sourde et paralysée, qui passait pour enfouir des trésors légués par son mari, ancien syndic des maçons. André, comblé de travaux, était aimé de tout le monde, excepté de son rival, Jacques Vander-Pitte, qui ne pouvait lui pardonner de l'éclipser publiquement.

Un jour, le 30 novembre, la maison d'André était en fête. Sa fille Marie et sa vieille tante Marguerite célébraient l'anniversaire de sa naissance. On se mirait dans la vaisselle du dressoir et du petit banquet de famille, servi sur la belle table sculptée en chêne. On attendait André qui était allé acheter des outils pour exécuter la chaire d'Ypres, enlevée par son talent aux intrigues de Vander-Pitte. Un brouillard épais faisait du jour la nuit dans les rues de Bruges.

Tout à coup la porte s'ouvre ; Marie, croyant que c'est son père, se cache avec espièglerie derrière un rideau... Mais l'homme qui entre n'est point André ; c'est un inconnu pour l'enfant et la vieille. Ses traits contractés, son regard farouche, sa voix sourde en demandant André, ont pétrifié Marie de terreur. Quant à Marguerite, qui voit et entend à peine, croyant qu'un ami d'André vient à sa fête, elle l'accueille avec empressement, et sa langue prolixe se met à jaser sur son neveu... « S'il est aimé, il en est bien digne ! Il a tant de talent et de cœur ! Aussi tout lui sourit ici-bas... Les commandes lui pleuvent. L'argent et l'honneur lui arrivent. Le prévôt de Saint-Donat le protége... Le chancelier des Flandres lui donne la main... Il va mettre le comble à sa gloire et à sa fortune en sculptant la chaire de Saint-Martin d'Ypres, au grand dépit de ce jaloux de Vander-Pitte !... etc., etc. Ainsi bavardait la bonne vieille, sans voir ni entendre l'inconnu, pour qui chaque mot semblait un coup de poignard..., et qui, se tordant les mains au dernier trait, éperdu, hors de lui, renverse Marguerite d'un geste furieux, s'élance et disparaît dans la rue.

Marie accourt alors et relève sa grand'tante... Elle s'était brisé le crâne sur un chenet de fer...

Au même instant, André rentre, et cherche en vain à ranimer la vieille ; elle expire dans ses bras, en couvrant de son sang les outils qu'il rapportait...

Attirés par les cris de l'enfant, les voisins pénètrent dans la maison. — Ils voient Marie évanouie, Marguerite morte, André sanglant et hagard... Vous devinez ce qu'ils soupçonnent... Le neveu aura convoité les trésors de la tante... Elle aura défendu son secret... De là une lutte et le coup fatal. D'abord sourd, ce bruit s'élève, traverse Bruges, et arrive à la justice, qui fait arrêter André.

En vain toute la vie de l'accusé le défend ; en vain sa fille raconte ce qui s'est passé... ; son témoignage, obscur d'ailleurs, est récusé par son dévouement... Elle donne à peine le signalement de l'inconnu, qu'elle n'a qu'entrevu dans l'ombre. Personne n'a remarqué, à travers le brouillard, cet inconnu. Et puis André, — chose invraisemblable à cette époque, — avait de grosses pièces d'or dans sa poche... Il soutient qu'il venait de les emprunter à sa tante pour acheter ses outils... ; mais on ne peut le croire contre toutes les apparences, et malgré la mâle franchise de ses paroles... Bref, il est condamné à mort, et tout ce que le prévôt de Saint-Donat peut obtenir, c'est de retarder son exécution d'une année, — qu'il consacrera à un travail de son choix dans le Palais de Justice...

André a gardé un souvenir profond de la salle où il a été jugé. Il demande à y sculpter une cheminée monumentale ; il veut laisser à ses compatriotes une œuvre qui perpétue sa mémoire, qui la venge peut-être, et assure des protecteurs à son enfant...

Chaque matin, pendant une année, des gardes le conduisent de son cachot au Palais de Justice, et surveillent tout le jour son labeur, pour le ramener le soir dans les fers.

L'artiste conçoit et exécute l'admirable ouvrage que nous avons décrit. Quand le courage lui manque, il demande sa fille au prévôt, et Marie vient charmer sa douleur de son sourire et de ses caresses. Malgré ces consolations, André va dépérissant, à mesure que son travail avance... Et pourtant il se surpasse lui-même, en le terminant, par ces quatre bas-reliefs de marbre qui représentent l'histoire de Suzanne... Pour la première fois, le sculpteur taille la pierre..., et elle obéit à son génie, comme le bois familier... C'est qu'il trace, à coups de ciseau, sa propre destinée ! Lui aussi est victime d'une erreur de la justice, et lui aussi attend un Daniel pour le réhabiliter !...

Hélas ! le Daniel n'a point surgi lorsque l'année fatale s'achève, et les magistrats viennent examiner le travail du condamné... Il les reçoit, défaillant, son enfant dans ses bras, près de son chef-d'œuvre accompli... Les juges restent immobiles d'étonnement, d'admiration et de pitié... ; mais, loin d'ébranler leur conviction, l'aspect du sculpteur la confirme ; car ils attribuent au remords son visage décharné, ses yeux hagards et son abattement silencieux... Tout ce qu'André peut faire et dire, en effet, c'est de présenter sa fille au prévôt et de lui recommander la pauvre enfant...

Le prévôt essuie une larme en embrassant Marie, mais

ne peut désarmer la justice, que rien n'est venu détromper...

Le lendemain donc, on allait exécuter André, lorsque les magistrats sont mandés près d'un mourant... Ce mourant est Vander-Pitte, qui, pour se réconcilier avec Dieu, avoue que c'est lui qui a tué la tante de son rival...

Le prévôt suspend aussitôt l'exécution et rassemble le tribunal, qui déclare André innocent. Les magistrats eux-mêmes courent le rendre à la liberté..., font ouvrir la porte de son cachot..., mais l'y trouvent inanimé sur son grabat... La douleur l'avait tué, avant la hache du bourreau...

Son chef-d'œuvre restait seul pour venger sa mémoire.

Honneur donc à la direction des musées français, qui l'a révélé au monde entier, en l'exposant dans les galeries du Louvre!

C. de CHATOUVILLE.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

HUIT JOURS DE ROYAUTÉ,

OU

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MASANIELLO.

Le nom de **Masaniello** est souvent apparu dans nos études sur la Fronde; et nous avons promis à nos lecteurs sa véritable et curieuse histoire, défigurée par deux opéras dont les fictions sont au-dessous de la réalité. En attendant notre épilogue du *Drapeau rouge* (1652), nous allons aujourd'hui accomplir cette promesse en ouvrant, par l'épisode de Masaniello, la série de nos *Révolutions d'autrefois...* à l'étranger. Nos contemporains trouveront dans cette histoire napolitaine des péripéties tout aussi dramatiques, et des leçons tout aussi piquantes que dans nos derniers chapitres de l'Histoire de France. Les hommes se ressemblent sous les climats les plus opposés, comme aux époques les plus diverses; et le meilleur châtiment à infliger aux prétendus novateurs qui bouleversent le monde, c'est de leur prouver qu'ils n'inventent rien et ne font que se copier les uns les autres, sans aucun profit pour personne ni pour eux-mêmes. Jamais cette moralité ne fut plus saisissante que dans la vie et la mort de Masaniello.

I. — Les deux Maries.

C'était donc en 1647, quand la domination espagnole pesait encore sur le royaume de Naples. Depuis Gonzalve de Cordoue, la race conquise n'avait cessé de frémir sous la race conquérante. Les vice-rois qui se succédaient ne pouvaient toucher que les armes à la main aux priviléges de la noblesse et aux franchises du peuple. Chaque impôt établi ou rétabli était le signal d'une insurrection, et Charles-Quint lui-même n'eut raison de Naples qu'en lui octroyant des immunités dangereuses. Le gouvernement paternel du duc de Medina venait de faire place à l'administration sévère de Ponce de Léon, duc d'Arcos. Détrôné en Portugal et menacé en Catalogne, le roi d'Espagne, Philippe IV, avait donné deux missions au duc d'Arcos : 1° défendre avec énergie ses Etats de Naples contre Louis XIV et Mazarin; 2° tirer de ces Etats, qu'il sentait près de lui échapper, tout ce qu'ils pourraient lui fournir en hommes et en argent.

En conséquence, le vice-roi avait enveloppé le royaume d'un réseau de recruteurs, de fermiers d'impôts et de justiciers de contrebande (1), lorsque s'ouvrit le drame dont voici le prologue.

Un brûlant jour d'été venait de finir. La belle mer de Naples dormait en soupirant sous les derniers reflets du soleil. Nobles, bourgeois et pêcheurs allaient chercher le frais du soir sur les collines ou sur le rivage. D'autres, au son de l'Angélus, prenaient le chemin d'une église, et s'agenouillaient devant quelque madone vénérée.

Parmi ceux-ci marchait une jeune femme, toute radieuse de beauté, sous le costume villageois de Puzzoli. Elle portait dans son tablier des fruits magnifiques, le plus riche ex-voto que lui permît sa condition. Arrivée devant l'église du Carmel, elle regarda les échafaudages préparés pour la fête de la Vierge, puis elle entra dans le lieu saint en faisant le signe de la croix. La nef était déjà sombre et presque déserte. La jeune femme s'avança jusqu'aux pieds d'une statue de la madone, couverte d'habits d'or et d'argent, ornée de pierreries, embaumée de fleurs, et entourée d'offrandes diverses déposées par une foule de pèlerins. Quand elle eut récité son rosaire à deux genoux, elle baisa le manteau, les rubans, les flambeaux, tout ce que ses lèvres purent atteindre; puis elle plaça délicatement ses fruits sur le socle de la statue; puis enfin, levant les yeux vers la patronne, et croisant les mains avec la ferveur la plus touchante :

— O Madona santa! dit-elle à demi-voix, protégez Thomas Aniello, et délivrez-le de tout danger!

Alors seulement, en se retournant pour sortir, elle vit qu'elle n'était pas seule devant l'image sacrée.

Une autre jeune fille apportait aussi son hommage à la Vierge, mais combien elle différait de l'humble Puzzolienne! L'air noble et majestueux d'une princesse, une toilette de cour éblouissante, des diamants aux doigts, aux bras et aux oreilles; sur la tête un chaperon de fleurs, de plumes et de velours; sur l'épaule un manteau de soie drapé avec élégance; une beauté qui effaçait encore tant de parures : telle était l'inconnue, à qui rien ne semblait manquer sur la terre, et qui cependant implorait Marie avec la même ardeur que la villageoise.

Son ex-voto, aussi brillant et aussi gracieux que sa personne, se composait d'une rose admirable, avec ses deux boutons, qu'elle offrait à la madone dans un coin de son manteau.

Intimidée à la vue d'une telle pèlerine, la Puzzolienne la salua en rougissant, et allait se retirer pour lui faire

(1) Ses prédécesseurs se vantaient de n'avoir pas laissé à Naples, en dehors des classes privilégiées, *quatre familles assez riches pour dîner à table*. Les agents du duc d'Arcos achevaient cette œuvre, en réduisant les mêmes familles *à coucher par terre*. Quand les pauvres n'avaient plus de meubles à vendre pour satisfaire le fisc : — Vendez vos femmes et vos filles, leur disaient les percepteurs espagnols.

place, lorsque la belle inconnue, la retenant d'un geste naïf et d'une voix tremblante :

— C'est bien ici la Vierge du Carmel, la patronne des jeunes fiancées?

— Et des jeunes époux ; oui, mademoiselle.

— Vous croyez à sa protection?

— Toute mon espérance est en elle...

— Voulez-vous la prier avec moi?

Cette demande fut faite avec tant de douceur et de grâce, qu'il était impossible de la refuser.

— Volontiers, répondit la paysanne, mais pour qui?

— Pour deux pauvres cœurs séparés qui ne seront heureux qu'en s'unissant.

— Comment vous nommez-vous, mademoiselle?

— Maria.

— Comme moi.

— Oh! tant mieux! nous sommes sœurs devant le Ciel. Vous recommandiez à notre patronne... votre fiancé?



Portrait de Masaniello, d'après une gravure du temps.

— Mon époux depuis un mois...

— Heureuse enfant! (L'inconnue lui pressa la main.) Eh bien! supplions la madone de me rendre aussi heureuse que vous...

La confiance va vite entre cœurs de vingt ans. Les deux jeunes filles s'étaient comprises à travers une larme. Toutes deux se mirent à genoux devant la statue, et leur prière monta vers la reine des anges, aussi pure que le parfum de la rose qu'elles déposèrent à ses pieds...

— Maintenant, dit la Puzzolienne en se relevant, il vous faudra, pour être exaucée, revenir ici tous les soirs pendant neuf jours...

— Je ne le puis, hélas! car je quitte Naples demain, soupira l'inconnue... Promettez-moi de faire cette neuvaine à mon intention?

— Je vous le promets, répondit l'humble femme, avec tant d'abandon, que l'autre lui tendit les bras.

— Oh! vous êtes bonne! et la Vierge ne doit rien vous refuser! Puis, comme inspirée d'en haut, l'inconnue ajouta : — Si, vous parlant du fond de cette niche, la madone vous disait en ce moment : — *Que voulez-vous de moi?* quelle faveur lui demanderiez-vous?

La paysanne, fascinée, recula en regardant la belle jeune fille... Elle crut voir et entendre Marie elle-même; et elle répondit, en retombant à deux genoux : — Vous savez, *Madona santa*, quels périls mon mari court à Naples; donnez-nous des pêches assez abondantes pour racheter notre maisonnette et notre champ d'Amalfi et pour y vivre tranquilles et abrités comme nos aïeux.

— Et combien coûteraient ce champ et cette maison?

— Deux ou trois cents écus d'or.

— En voilà six cents... Soyez heureuse et priez pour moi!

En prononçant ces mots, l'inconnue détacha ses boucles d'oreilles, les glissa dans la main de la Puzzolienne et disparut...

L'humble pèlerine crut rêver, regarda les diamants, et, convaincue d'un miracle, retomba aux pieds de la madone.

Le lendemain matin, un carrosse doré stationnant devant le palais du gouverneur, et un vaisseau prêt à partir au milieu de la rade, attendaient la fille du duc d'Arcos, que celui-ci renvoyait avec sa mère en Espagne. Un grand bruit de sanglots retentissait dans la chambre de la voyageuse, qui adressait l'adieu de ses larmes à un jeune homme immobile sous ses fenêtres... Cette explosion de douleur tomba devant les graves paroles du vice-roi, et la señora fut emportée défaillante jusqu'au navire, qui mit aussitôt à la voile.

Alors seulement la duchesse d'Arcos, en rappelant sa fille à la vie, remarqua qu'elle n'avait plus ses pendants d'oreilles.

— Qu'as-tu fait de ces précieux bijoux? lui demanda-t-elle avec étonnement.

— Je les ai perdus hier à l'église du Carmel, répondit la jeune fille en se remettant à pleurer...

Pendant ce temps-là, le jeune homme, qui avait suivi le carrosse de Maria d'Arcos jusqu'au rivage, et la galère du vice-roi jusqu'au bout de l'horizon, remettait à un courrier une lettre ainsi conçue :

« A son altesse royale Henri de Lorraine, duc de Guise, à l'ambassade de France, à Rome.

« Le sort en est jeté, mon cher duc ; le vice-roi de Naples m'a refusé la main de sa fille, et vient de l'embarquer pour l'Espagne avec sa mère. Ainsi donc plus d'hésitations ni de ménagements; je vais déchaîner la révolution que je tenais en bride... Arrivez avec la flotte et l'argent de Mazarin, et vous trouverez les Napolitains prêts à vous saluer roi. Nous verrons alors si le duc d'Arcos refusera encore pour gendre votre féal cousin,

« Le marquis de Chatillon. »

II. — LE BONHEUR MANQUÉ.

Dix jours après, c'était la fête du Carmel. Pendant que la ville de Naples la célébrait à grand bruit et à grande pompe, une scène douce et paisible, une simple fête de famille, animait, à quelques lieues de distance, une petite maison d'Amalfi.

Cette antique cité, jadis opulente, est célèbre par son commerce avec l'Orient, par la découverte des Pandectes et de la boussole, attribuée à Flavio Gioja, et par la fondation du couvent de Jérusalem, berceau des Hospitaliers de Saint-Jean; cette cité, dis-je, alors déchue et abandonnée, n'avait plus d'autres grandeurs que ses souvenirs

historiques et son admirable position sur le golfe de Salerne, entre deux montagnes de rochers entr'ouverts sur le Vésuve et les Apennins, et la mer limpide où se miraient ses ponts et ses aqueducs en ruine.

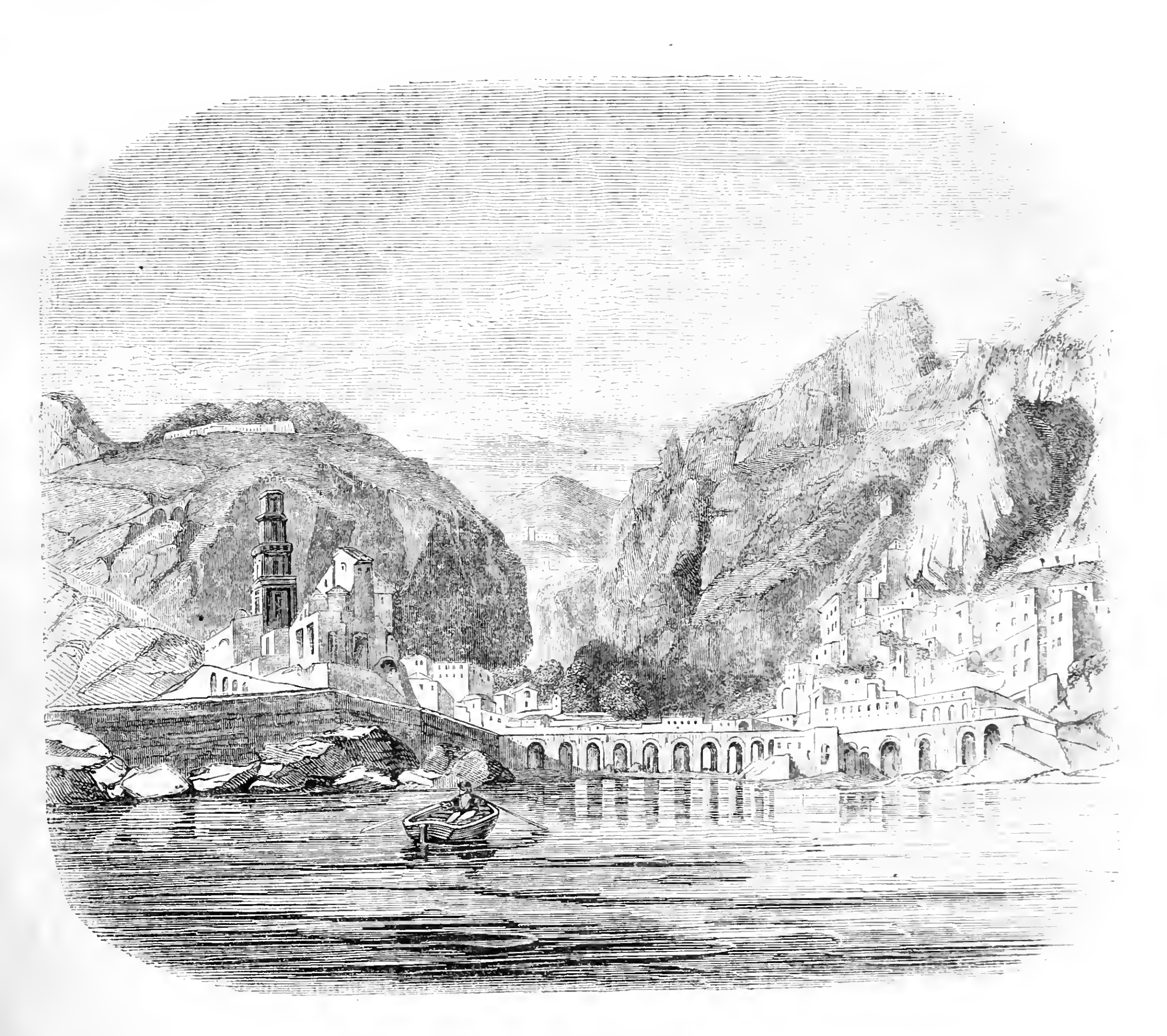
Or, dans une des plus modestes mais des plus jolies maisons que reflétait le golfe, à l'extrémité de la ville, deux familles réunies s'apprêtaient à n'en former qu'une seule.

C'était d'abord la jolie Puzzolienne que nous connaissons, la femme du pêcheur Thomas Aniello (ou, par abréviation, Masaniello), puis ses parents et son frère, et les parents et la sœur de son mari...

Celui-ci manquait seul encore au rendez-vous, mais il ne devait pas tarder à venir de Naples, où il s'était embarqué le matin..., car la véritable royauté, celle du bonheur domestique, l'attendait au banquet préparé en son absence.

Cette maison était l'ancien abri des parents de Masaniello, racheté avec les bijoux de la *Madone* (Marie donnait toujours ce titre à l'inconnue du Carmel, dont ni elle ni personne ne soupçonnait le véritable nom).

La jeune femme avait consacré la semaine à deux soins également sacrés : la neuvaine promise à sa bienfaitrice, et l'installation de sa famille à Amalfi. Grâce à sa diligence, au beau temps et à sa patronne, elle était arrivée à ce double but de sa reconnaissance et de son amour... Encore une heure, et Masaniello était près d'elle, et leur bonheur caché bravait les orages de Naples...



Vue d'Amalfi, dessinée d'après nature.

Comment donc ces orages avaient-ils effleuré le pauvre pêcheur et sa compagne ? Voici cette petite aventure, prélude d'une si grande histoire. Maria Aniello, fille d'un jardinier de Puzzoli, y allait souvent faire ses provisions de ménage, tandis que son mari pêchait et vendait son poisson. La misère menaçait les jeunes époux, et les droits d'entrée frappaient jusqu'à leur pain de chaque jour. Pour leur soustraire, un soir, celui du lendemain, la Puzzolienne imagina ce stratagème innocent : elle enveloppa de langes un petit sac de farine que lui donnait son père, l'entortilla des bandelettes et le coiffa du bonnet des enfants ; puis, portant sur ses bras le faux *bambino*, se flatta de tromper ainsi les gardiens des gabelles... Comment oseraient-ils arrêter et fouiller une mère chargée de son nourrisson ? Hélas ! le fisc est tout yeux, et n'a ni oreilles ni entrailles... Le bambino enfariné fut dé-

couvert et saisi par les collecteurs, qui, de plus, maltraitèrent la jeune femme et l'emprisonnèrent jusqu'au payement d'une amende de 20 écus (1)...

Ce double coup de foudre écrasa Masaniello. Marié depuis quelques mois, son épouse était son idole. Du même coup, on la jetait dans les fers et on le condamnait à la famine! Il vendit ses meubles, ses filets, son anneau de mariage, emprunta à sa famille, à ses amis, paya ainsi l'amende et délivra sa femme, mais jura, en rentrant dans sa maison dépouillée, haine à mort au vice-roi et aux gabelles (2). Depuis ce jour, quand un opprimé criait au secours, c'était Masaniello qui accourait à sa défense! Quand une voix insultait les Espagnols et le duc d'Arcos lui-même, c'était la voix de Masaniello! Quand un orateur poussait à la révolte les pêcheurs, les ouvriers et les paysans, cet orateur était Masaniello! Ce pauvre diable à moitié nu acquit l'importance d'un chef, la dignité d'un roi, l'éloquence d'un Démosthène... Il balança près de la populace l'autorité du roi des Espagnes et des Indes. Le jour de la fête de saint Janvier, patron de Naples, son image en argent massif et l'ampoule qui renfermait son sang devaient être portés de la cathédrale au reposoir de Copuano, par un conseiller-élu du gouverneur, à la tête d'une immense procession; un tumulte soudain arrête le cortége, l'ampoule et la statue sont refusées, enlevées, disputées de rue en rue, au milieu d'un désordre épouvantable. L'auteur inconnu de cette scène est Masaniello. Un autre jour, le duc d'Arcos établit un impôt sur les fruits, seule nourriture du peuple durant l'été. Les jardiniers de Puzzoli, le beau-frère d'Aniello en tête, arrivent, chargés de prunes et de figues, à la porte de la ville. Les gardes réclament la taxe, les Puzzoliens la refusent; la foule s'amasse à leurs cris; un combat en règle va commencer. Soudain, le beau-frère d'Aniello monte sur une borne et s'écrie : Dieu nous donne l'abondance, et le gouvernement nous la retire. Puisque je ne puis vivre de mon travail, que les pauvres du moins en vivent avant les *gabellieri!* Et, renversant ses paniers, il couvre de fruits la voie publique. Les enfants se jettent sur cette proie attrayante; les agents les repoussent. La lutte se ranime avec fureur, quand un jeune homme paraît et d'un mot calme la tempête :

— Ramassez ces fruits, dit-il au peuple, mais ne les mangez pas, faites-en plutôt des armes. Puis, donnant l'exemple, il aveugle d'une poignée de figues le chef des *gabellieri*, tous subissent à l'instant le même sort et se dispersent sous une grêle de prunes. Ce jeune homme était encore Masaniello. Et le lendemain, au lever du soleil, on trouva réduite en cendres la maison de bois du marché, où se percevaient les gabelles. On chercha en vain l'auteur de cet incendie, lequel était toujours Masaniello...

Voilà pourquoi il courait tant de dangers à Naples, pourquoi sa femme avait appelé la Madone à son secours, et pourquoi elle l'attendait avec sa mère sous leur ancien toit d'Amalfi, racheté si à propos, comme on l'a vu...

(1) Voyez, pour la vérification de ce fait et de tous les détails curieux et inconnus de cet épisode, le Journal de Giraffi, l'Histoire de Raphaël de Turris, celle de Tommaso de Santis, du comte de Modène, les Mémoires du duc de Guise, les manuscrits d'Agnello della Porta, de Capelatro, et surtout l'excellent ouvrage : *l'Insurrection de Naples*, publié dernièrement par le duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, et traduit en français par le baron d'Hervey de Saint-Denys.

(2) En Italie et en Espagne, ce mot comprend toutes les taxes portant sur les objets de consommation.

Malgré le rôle qui tentait sa vengeance et son ambition, frappé du miracle qui le sauvait de la misère et de la révolte, Masaniello lui-même avait cédé à l'instinct du cœur et à la voix de la Providence. Il avait promis à sa femme de la rejoindre à Amalfi, avec sa barque de pêcheur et les débris de leur ménage.

Hélas! que n'était-il parti avec la Puzzolienne! tant de malheurs planaient sur sa tête à Naples, et tant de joies l'appelaient à la maison de ses pères!

L'extérieur et l'intérieur de cette maison étaient également doux à voir; au dehors, la façade blanche étincelante de lumière, les fenêtres au soleil levant, un petit jardin plein de fleurs et de fruits, une anse paisible où dormirait la barque, et puis la mer immense avec ses perspectives et ses murmures variés. Au dedans, la propreté qui est le luxe du pauvre, les anciens meubles de famille, dont chacun était un souvenir : le fauteuil des aïeux, le lit nuptial, le berceau de l'enfant désiré, le stylet et le fusil napolitains, les instruments de pêche et de jardinage, la table et les escabeaux du repas de chaque jour, les pieuses images du Christ, de la Madone et de saint Janvier, tout cela remis en ordre et revêtu du plus vif éclat par les soins de la jeune femme. Sur la table, un déjeuner champêtre, le poisson du golfe, les fruits de l'enclos et le vin chauffé par le Vésuve; à l'entour, les deux pères et les deux mères, les frères et les sœurs, en habit de fête, la joie au cœur, le rire aux lèvres. A la croisée ouverte, entre les pampres dorés et les lauriers-roses, la tête charmante de la Puzzolienne guettant l'arrivée de son mari sur les flots. Telles étaient les visions gracieuses que le bon génie du pêcheur lui montrait de loin, à travers les splendeurs de la mer de Naples.

Pourquoi cependant tardait-il à venir? Le ciel était sans nuages, la vague sans colère, la brise favorable. Pourquoi, depuis une heure, Maria se penchait-elle, inquiète, et pâlissait-elle enfin, de ne rien voir à l'horizon? C'est ce que nous allons apprendre à Naples, où le mauvais génie de Masaniello rôde autour de lui...

Ce mauvais génie a pris deux formes différentes que nous trouvons réunies sur la place du marché, rendez-vous bouillonnant de la plèbe napolitaine.

Dans une chambre meublée de sphères, de cornues, de mortiers et de tous les instruments de l'alchimie, à une fenêtre cintrée, garnie d'une plante grimpante et d'un tableau à problèmes, un homme, vieilli par l'étude plus que par l'âge, aux traits creusés par une sombre ambition, au regard méditatif et pénétrant, aux lèvres serrées dans une barbe épaisse, le feutre pointu sur l'oreille, le justaucorps lacé sur la poitrine, un gros livre ouvert sur les genoux, semble abîmé dans des réflexions sinistres.

Cet homme est Giulio Genovino, surnommé l'*oracle de Naples*, savant en médecine, en droit, en politique, plus savant dans l'art de mener la foule, ancien élu du peuple sous le duc d'Osuna, promoteur de révoltes sous le cardinal Borgia, arrêté alors et condamné au préside, gracié depuis, et attendant réparation ou vengeance. Il a laissé le choix au duc d'Arcos, en lui demandant la présidence du tribunal de la Sumaria. Le vice-roi, se croyant plus fort que lui, l'a refusé,—et, sa lettre hautaine à la main, Genovino cherche les moyens de l'en punir.

Or, ces moyens lui sont apportés par le jeune homme qui vient d'entrer dans sa chambre, et qui lit dans sa pensée, après avoir suivi ses démarches.

Ce jeune homme, beau cavalier de trente ans, paré avec toute la coquetterie française, casaque de soie, flots de rubans, talons rouges, feutre à plumes, cheveux bou-

clés, n'est autre que le prétendant évincé de Marie d'Arcos, le cousin du duc de Guise, le marquis de Châtillon, agent à Naples de Fontenay-Mareuil, l'ambassadeur de France à Rome.

Sachant que le cardinal Mazarin, malgré les hésitations d'Anne d'Autriche, ne manquerait pas l'occasion de chasser d'Italie les Espagnols, René de Châtillon avait résolu d'élever au trône de Naples le duc Henri de Guise, descendant des ducs d'Anjou qui avaient possédé ce royaume, et le prince le plus original et le plus audacieux de l'époque. (Nous le verrons lui-même bientôt à l'œuvre.) Epris de Marie d'Arcos et se voyant aimé d'elle, le marquis avait espéré d'abord gagner le vice-roi en obtenant la main de sa fille. Mais, trompé dans cette confiance, comme on l'a vu, il allait passer de la guerre sourde à la guerre ouverte, et il venait proposer à Genovino le soulèvement des Napolitains.

On juge avec quel empressement l'ambitieux ulcéré accueillit cette revanche toute prête.

En quelques minutes il a fait son plan avec Châtillon. Le peuple est furieux des impôts... Une étincelle allume le volcan..., le gouverneur est renversé ou ébranlé... La flotte française arrive de Toulon, le duc de Guise accourt de Rome, les Napolitains l'élèvent sur le pavois...

— Et vous êtes son premier ministre ! conclut le marquis, en donnant l'accolade au savant...

— Quant à Marie d'Arcos, ajoute-t-il en lui-même, elle n'est pas si loin qu'elle ne puisse revenir..., et sa main sera la rançon du vice-roi...

— Maintenant, reprend-il aussitôt, il ne nous manque plus que l'étincelle ; il nous faut un chef de la populace...

— Le voici ! répond Genovino, comme illuminé tout à coup.

Et son doigt montre à Châtillon, sur la place du marché, la pauvre maison qui fait face à la sienne. On la reconnaît à la peinture grossière qui en orne la façade, et qui représente l'écusson de Charles-Quint, avec une inscription rappelant les taxes abolies par ce prince. Devant la porte, accoudé à des paquets qu'il vient d'achever, se tient un jeune homme de vingt-sept ans, à la taille moyenne et souple, au teint basané par le soleil, aux traits larges et accentués, aux yeux noirs et mélancoliques, aux cheveux blonds, épars en boucles sur le cou, drapé avec une majesté théâtrale dans son humble costume de pêcheur.

Ce jeune homme est Thomas Aniello.

— Voilà, reprend Genovino, voilà l'homme qui soulèvera Naples.

— Quoi ! fait Châtillon étonné, ce lazzarone à demi nu ?

— Lui-même ; suivez-moi, et vous allez voir.

Genovino connaissait en effet Masaniello. Il le suivait des yeux depuis un mois ; il savait ce qu'il avait déjà fait, et de quoi il était capable...

Le gentilhomme et le savant descendent sur la place ; mais ils trouvent la masure fermée et le pêcheur disparu...

Ils s'informent de lui aux voisins. On leur annonce qu'il va quitter Naples et s'embarquer pour Amalfi...

— Courons au port et retenons-le, dit Genovino. Ils traversent la ville et passent devant l'église du Carmel. On se souvient que c'était la fête de la Vierge. Une foule immense encombrait le parvis ; presque tout le peuple de Naples était là. Il attendait avec impatience un spectacle consacré par un vieil usage : le combat des infidèles et des chrétiens.

Une citadelle de planches se dressait au milieu de la place ; la jeunesse napolitaine l'entourait, divisée en deux bataillons. Ceux qui représentaient les infidèles se reconnaissaient au turban : ceux qui figuraient les chrétiens portaient la croix sur la poitrine. Les premiers devaient occuper et défendre la forteresse ; les seconds devaient l'enlever d'assaut et y planter la bannière de la Madone. Chaque parti élisait pour chef un héros de la populace ; — et lorsque Genovino et Châtillon parurent, les Turcs venaient de mettre à leur tête un certain Pione, d'une vigueur herculéenne. Il avait déjà reçu un croissant gigantesque pour insigne de son commandement. L'attribut de son rival était une croix d'or ciselée et ornée de pierreries, appelée *la Croix du Carmel*, et tirée, pour ce jour-là, du trésor du Chapitre, obligé de se prêter à cette coutume séculaire. Les juges du combat promenaient le bijou sacré, sur lequel on voyait un Christ entre un pape et une colombe ; et les croisés débattaient les noms soumis à leur choix, quand une voix leur crie : — Prenez Masaniello !

Cette voix était celle de Genovino ; et jamais l'*oracle de Naples* ne fut mieux écouté.

L'acclamation fut électrique, universelle, triomphale !

— Oui, Masaniello ! Masaniello ! font tous les chrétiens d'un seul élan !

— Vive Masaniello et mort aux gabelles ! ajoutent les plus hardis, avouant ainsi leur motif et leur but.

— Où est-il ? où est-il ? demandent aussitôt les soldats.

— Venez le chercher avec moi ! repart Genovino, en saisissant et en levant en l'air la croix du Carmel, derrière laquelle la foule s'élance avec lui dans la direction du port...

Une minute après, il était trop tard... Lorsqu'ils arrivèrent près de Masaniello, il mettait le pied dans sa barque et poussait au large.

— A nous, Masaniello ! à nous !

Arrêté par cet appel immense, le pêcheur laisse tomber ses rames et se croit le jouet d'un rêve...

Un nuage passe entre ses yeux et la vision d'Amalfi...

Genovino, parlant au nom de tous, lui raconte l'honneur qu'on vient de lui faire, et lui tend la croix du commandement...

— En avant, Masaniello, et mort aux gabelles ! répètent les chrétiens, avec tous les échos du golfe.

L'orgueil et la vengeance crient plus haut encore dans l'âme du pêcheur... Il porte une main à son front, l'autre à sa poitrine, et promène un long regard, de cette armée qui lui offre la gloire, à ce rivage où le bonheur lui sourit...

Sa petite maison d'Amalfi ; sa femme en pleurs, sa barque toute prête, son humble bagage à ses pieds... lui arrachent enfin ce cri du cœur : — C'est impossible, mes amis... ; toute ma famille m'attend là-bas...

Et il allait échapper à la tentation, si Genovino n'eût repris la parole.

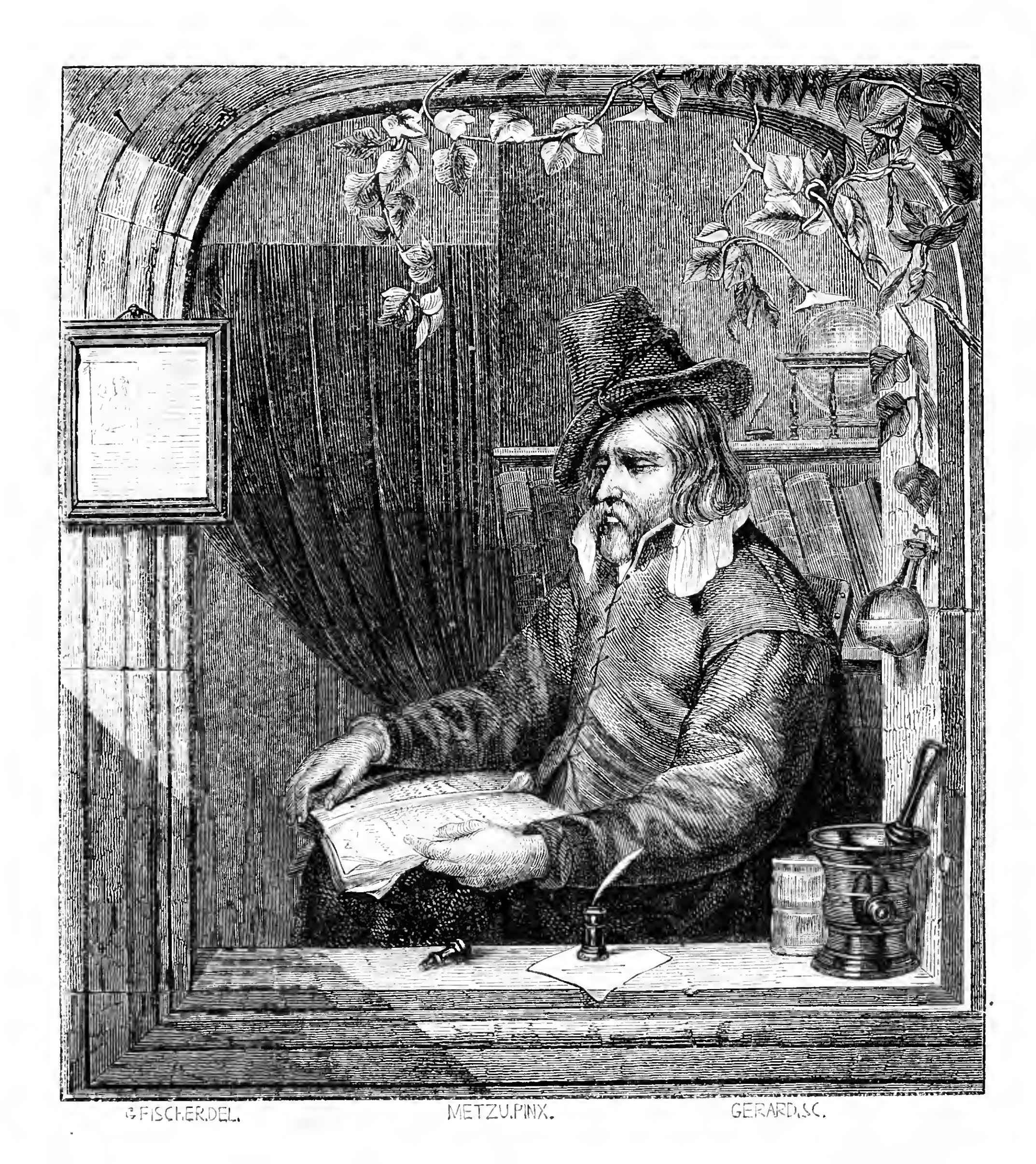
— Masaniello, dit l'ancien élu du peuple, je te croyais plus de courage et de patriotisme... Tu oublies le nom que tu portes et le toit que tu viens de quitter... Sous la vice-royauté de Don Pedro de Tolède, les Napolitains, menacés de l'inquisition espagnole, appelèrent à leur secours Thomas Aniello, ton aïeul, — et Thomas Aniello ne balança pas à marcher à leur tête et à les affranchir... Quand Charles-Quint délivra Naples des impôts qui l'écrasent aujourd'hui, tous les Aniello se trouvèrent encore dans les rangs des braves, — et l'on peignit sur leur porte l'écusson du grand empereur, avec une légende qui est leur lettre de noblesse... Tes amis te jugeaient digne de continuer l'œuvre de ta famille... S'ils se trompaient, va t'endormir à Amalfi... Nous effacerons l'écusson de

Charles-Quint, — et nous donnerons à un autre la croix du Carmel... Adieu, Masaniello !...

On conçoit l'effet de chaque mot de ce discours sur l'esprit du pêcheur,—le combat qui se livrait en lui serait impossible à décrire... Aux dernières paroles de l'orateur, il ne voit plus que la honte dans la fuite, — et oubliant Amalfi, sa femme et son bonheur, il saute de sa barque au rivage, et s'écrie en embrassant la croix d'or : — Non ! non ! Masaniello est digne de ses pères ! Je suis à vous ! je suis à vous !

Genovino sourit dans sa barbe. Châtillon lui serre la main, et les Croisés portent leur chef en triomphe à la place du Carmel...

Une demi-heure après, la citadelle des Turcs était enlevée par les chrétiens, avec une ardeur sans exemple. Le Pione tombait du haut de l'échafaudage, précipité par le



Giulio Genovino, d'aprés un tableau de Metzu.

bras foudroyant de Masaniello ; et celui-ci, la croix du Carmel au cou, la bannière de la Madone à la main, voyait les deux armées réunies sous ses ordres, et grossies de toute la population de Naples, aux cris de : Mort aux Espagnols comme aux infidèles ! Vive l'abondance et Charles-Quint ! A bas les gabelles et les gabellieri !

Car les choses avaient suivi la marche prévue par Genovino. Des ennemis pour rire, on passait aux ennemis sérieux, et « le jeu d'enfants devenait un combat de tigres », suivant l'expression du duc de Rivas.

III. — HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE.

Lancé en pleine révolte, Masaniello ne pouvait plus reculer... Il n'y songea même pas, et loin d'arrêter le torrent, il l'entraîna après lui, jusqu'au palais du vice-roi. Attiré par les cris du rassemblement, le duc d'Arcos

se montre au balcon avec sa suite. On lui lance de si violentes injures, on le brave par des gestes si insolents, qu'il est forcé de rentrer, aux éclats de rire des insulteurs.

Une répression immédiate et rigoureuse eût fait justice de l'émeute encore sans direction. Les vrais amis du gouverneur lui en donnent le conseil. Pour toute réponse, il hausse les épaules, en disant : — Ce n'est qu'une mascarade d'enfants ; elle tombera sous notre mépris.

Affaibli par l'âge, écrasé d'embonpoint, le duc n'aspirait qu'au repos, et ne croyait que ceux qui le laissaient tranquille. Ses efforts pour éloigner sa fille avaient épuisé son reste d'énergie. Masaniello, ou plutôt Genovino et Châ-



L'*ex-voto* de Marie d'Arcos (pages précédentes).

tillon, eurent donc tout le jour et toute la nuit pour recruter et organiser leurs bandes. En repassant, le soir, devant l'église du Carmel, le pêcheur rencontre deux hommes embusqués dans l'ombre :

— Que prétends-tu faire, toi? lui demandent-ils, avec hauteur.

— Me faire pendre, ou donner l'abondance à la cité, répond vivement Masaniello.

— Fameux sujet pour régler les affaires de Naples! reprennent les inconnus en riant.

Mais le jeune homme repart, avec une vigueur inattendue : — Si j'en trouvais seulement trois ou quatre qui

eussent autant de cœur que moi et qui voulussent franchement me seconder, vous verriez ce dont je suis capable pour le bien du peuple.

Le malheureux parlait avec bonne foi, et c'est ce qui rendait son éloquence irrésistible. Aussi ses paroles exercent une influence magique sur les deux hommes, qui se mettent à l'instant au service de celui qu'ils raillaient. Or, il ne pouvait lui arriver d'auxiliaires plus formidables; car ces deux aventuriers, capables de bouleverser Naples, « étaient Dominico Perrone, l'ancien chef d'*Ottine*, l'imprenable contrebandier, et Giuseppe Palumbo, le sbire devenu capitaine de brigands » (1). Bref, le lendemain matin, le pauvre pêcheur, maître de la ville, avait sous ses ordres une armée complète, avec ses capitaines, ses lieutenants et ses bataillons.

Il commence par s'emparer de la tour du Carmel et annonce, par un tocsin prolongé, l'insurrection générale. Puis, quand il voit le peuple entier pressé autour de lui sur l'immense place du Marché, il met le feu aux bureaux de perception, les réduit en cendres avec leur mobilier et leurs registres, distribue l'argent de toutes les caisses à ses soldats, et montant sur un banc de pierre, couvert d'un dais de flamme et de fumée, il adresse à la multitude, d'une voix claire et pénétrante, un discours qui achève d'électriser les esprits : — Vive Dieu ! s'écrie-t-il en terminant, vive la Vierge du Carmel ! Vivent le pape et Charles-Quint ! mort au mauvais gouvernement ! Puis, la main tendue vers le quartier espagnol : — Au palais ! à l'assaut du palais !

Vingt mille cris lui font écho, et les bandes se ruent vers la demeure du duc d'Arcos.

Après avoir déployé quelques troupes, sans ordre d'agir et sans munitions, le vice-roi comprenait trop tard que l'émeute pourrait bien être une révolution ; mais, au lieu de doubler sa garde, de prévenir les forts et les casernes, de monter à cheval à la tête de la noblesse, il se contentait de gagner du temps et de se tenir enfermé entre quatre murs.

Il se reconfortait avec un biscuit trempé dans du vin d'Espagne, raconte l'historien Santis, au moment où la foule déboucha sous ses fenêtres, précédée de ce grondement sinistre qui annonce les inondations. Les soldats isolés sont emportés par le flot populaire, qui envahit les cours, les vestibules, les corridors. Bientôt le grand escalier est forcé à son tour. On renverse les gardes ; leurs hallebardes sont arrachées ; les portes des appartements volent en éclats; les salons royaux sont profanés par une plèbe immonde... Elle va entrer dans le cabinet du vice-roi et porter la main sur sa personne, lorsque s'avance le prince de Bisignano, seigneur fort aimé à Naples, que les plus sages ont mis à leur tête pour réclamer l'abolition des impôts. Il a accepté cette mission, quoique alité par la goutte, et s'est fait porter à cheval au palais menacé, avec quelques gentilshommes et quelques religieux. Il obtint à grand'peine d'arriver seul auprès du duc d'Arcos.

— Ah ! vous voilà? s'exclame celui-ci ; j'allais vous envoyer chercher...

— Je viens vous conjurer, dit le prince, de révoquer les taxes des fruits et des farines, seul moyen d'arrêter un désastre incalculable...

— Soit, reprend le duc indécis; réunissons le Conseil, et vidons cette affaire...

(1) Le duc de Rivas, traduction d'Hervey Saint-Denys.

— Nous n'avons plus le temps de délibérer. Agissez par vous-même, ou tout est perdu...

L'incertitude avait déjà duré trop longtemps. Le prince médiateur parlait encore... Les insurgés enfoncent la porte et se trouvent en face du vice-roi, hurlant avec furie : — A bas les gabelles ! Mort au mauvais gouvernement !

Assiégé sur son fauteuil, pâle et frémissant, le duc s'écrie enfin : — *Si hijos mios, todo se hara lego !* (Oui, mes enfants, tout se fera sur l'heure). Et il signe à la hâte plusieurs ordonnances abolissant la taxe des fruits et réduisant celle des farines... Il les jette comme une proie aux hommes qui l'entourent... il les lance aux autres par le balcon, en cherchant à dominer les clameurs de sa parole.

— Il est trop tard ! lui répond la voix, toujours la même, de la révolution déchaînée.

— Cela ne suffit plus ! ajoutent ceux qui lisent les ordonnances...

Et ils forcent, à grands cris, le vice-roi de Naples, le représentant de la monarchie espagnole, à descendre les degrés de son palais, et à venir traiter avec eux sur la place.

Pendant une demi-heure, le duc d'Arcos est accablé d'hommages par les uns, d'outrages par les autres. Les premiers lui baisent les mains, à genoux; les seconds le menacent du poing et du couteau... Pressé, ballotté dans une mêlée confuse, il eût fini par être mis en pièces, si ses amis, aidés de quelques hommes encore respectueux, ne l'eussent fait rentrer à la dérobée dans son palais. Il en ressort bien vite par une porte de derrière, et gagne une cour où stationnait par hasard un carrosse (1). Il y monte avec le prieur de la Roccella et deux seigneurs; il se fait conduire vers l'église de Saint-Louis, située à peu de distance. Les flots du peuple serrent la voiture si fortement, qu'elle flotte sans toucher le sol, comme un navire balancé par la tempête... Les épées et les piques brillent à chaque instant aux portières... Plus loin, s'étend un horizon d'arbalètes et d'arquebuses... Un geste, un mot, et le vice-roi est poignardé ou fusillé... Déjà, pendus au marchepied, des misérables lui tirent les moustaches et lui déchirent les habits... Il en sort des pièces d'or dont il a fait provision pour sa fuite... Cet incident est une révélation pour lui..., il saisit la monnaie à poignées, et la lance par les deux fenêtres du carrosse... Les plus fiers la lui renvoient avec des injures; mais les moins délicats (et c'est la majorité) se précipitent sur ce butin inattendu... Un vide se fait alors devant l'attelage ; il atteint l'église, et le duc s'y réfugie et s'y barricade...

Cependant, une balle, partie du palais, a frappé un insurgé... La foule pousse un cri de rage et enfonce la demeure royale... Elle massacre les Espagnols qu'elle rencontre, détruit tout ce qui lui tombe sous la main ; jette par les fenêtres les meubles, les glaces brisées, les draperies en lambeaux; et « plaçant enfin sur une chaise le cadavre inconnu, promène à travers les faubourgs, en criant : *Aux armes*, cette bannière d'une insurrection désormais impossible à conjurer. » (Duc de Rivas, t. Ier, p. 55.)

En vain les derniers défenseurs du vice-roi le protégent à l'église Saint-Louis ; il n'échappe à la mort, dans

(1) On croirait lire le récit d'une révolution, d'une chute et d'une fuite, dont les souvenirs sont encore présents en France, si tous ces détails n'étaient extraits minutieusement de l'ouvrage du duc de Rivas, publié en Espagne avant 1848.

cet asile violé, qu'en gagnant à pied, sous un soleil ardent, la haute forteresse de Saint-Elme. En vain le prince de Bisignano entre au Carmel, prend le Crucifix, et, au nom du Dieu de paix, adjure les rebelles de se calmer... Il ne se sauve lui-même qu'en feignant de donner des ordres, et en arrivant pas à pas au fort de Castel-Nuovo, où il fait venir après lui le duc d'Arcos, la garnison espagnole, les magistrats et les fonctionnaires... En vain le cardinal-archevêque Filomarino, en vain les Théatins et les Jésuites parcourent les rues, la croix et le cierge à la main : — Rentrez dans vos couvents, nos pères, leur crie la multitude ; puisque vous n'en sortiez pas hier pour nous épargner l'esclavage, n'en sortez pas aujourd'hui pour empêcher notre délivrance.

Et poursuivant sa marche destructive, la populace ouvre les cachots et relâche les malfaiteurs. Elle respecte seulement la prison de la vicairie, parce qu'elle a été l'habitation de Charles-Quint,—glorifié par tous, comme par Masaniello. Elle pille ensuite les boutiques des armuriers, en fait sauter une qui résistait, et dont les débris volent en l'air avec cent cadavres... Elle saccage l'hôtel de l'opulent Vogliano, trésorier de l'impôt des farines ; elle forme un immense brasier de ses meubles, de ses tableaux, de ses richesses de toute sorte... « Et voyant un pauvre diable retirer des flammes une petite monnaie, elle en fait justice sur la place, en criant bien haut qu'*il ne s'agit point de voler, et que les voleurs seront pendus!* » (Giraffi, — Santis, — Rivas, t. Ier, p. 62.)

IV. — LES MASQUES LEVÉS.

Au milieu de tous ces désordres, la nuit s'avançait. « Naples, dit le traducteur du duc de Rivas, offrait un aspect véritablement effroyable. Cette immense multitude, armée déjà en grande partie, occupait les places par masses séparées... De longues colonnes parcouraient les rues, surveillaient les forts, la plage et les portes de la ville. De tous côtés partaient des cris furibonds, des vivats, des menaces, et circulaient mille bruits absurdes, mille fausses nouvelles, mille projets pour le lendemain. Ici, la lueur des incendies rougissait les édifices ; là, résonnait un coup d'arquebuse, dont l'auteur demeurait inconnu comme la victime ; plus loin, une terreur panique s'emparait d'un groupe, qui fuyait en jetant tout un quartier dans l'épouvante. Les riches, voués à la haine, s'échappaient à la faveur des ténèbres, tantôt seuls, tantôt suivis de leurs familles atterées, abandonnant leurs maisons, leurs intérêts, leurs trésors... Les uns se réfugiaient autour des citadelles, d'autres parvenaient, à force d'or, à s'embarquer sur la côte ; un grand nombre, enfin, s'éloignaient par terre, et se cachaient dans les métairies et dans les bois... »

Nulle part encore ne se révélait la pensée dirigeante de l'insurrection.

Mais l'heure était venue où cette pensée devait soulever le masque. « La place du marché était toujours le quartier général des rebelles. Masaniello y stationnait avec sa bande ; mais il n'avait encore exercé aucune autorité nominale, quoiqu'il eût pris part, avec une activité prodigieuse et une audace inouïe, aux plus grands événements du jour. Vers le milieu de la nuit (c'est l'historien qui parle), s'arrêtèrent sur la place quatre personnages masqués, du nombre de ceux qui, revêtus de robes et de capuchons de confréries, s'étaient montrés sur tous les points pour fomenter la sédition. L'un d'eux leva son masque, et laissant voir, à la clarté de la lune et des torches, qu'il était le savant Giulio Genovino, il appela l'attention générale et fit une harangue à la multitude. Il approuva fortement que le cri du peuple fût : *Vive le roi d'Espagne et meure le mauvais gouvernement !* — parce que, dit-il, il ne s'agit pas d'enlever au roi sa couronne et souveraineté de Naples, mais seulement d'apporter remède à l'injustice et à la rapacité de ses ministres et délégués (excellent moyen d'enlever les modérés eux-mêmes au duc d'Arcos, et de laisser au duc de Guise le temps de venir lui porter le dernier coup)... Il termina son discours éloquent en manifestant la nécessité urgente d'avoir un chef suprême qui, régularisant les efforts de tous, dirigeât l'insurrection de manière à lui assurer de féconds résultats... Ces paroles de l'Oracle de Naples impressionnèrent vivement la foule, qui par instinct déjà sentait le besoin d'être bravement et habilement commandée. Palumbo, Perrone et leurs compagnons s'entendirent avec Genovino, et commencèrent à répandre le nom de Masaniello, connaissant son audace, et comptant dominer son ignorance... La tentative réussit à merveille, et l'adhésion populaire fut d'autant plus rapide, qu'on venait d'apprendre la fuite du prince de Bisignano et la translation du vice-roi au fort de Castel-Nuovo. Les esprits fermentent de nouveau ; les masses s'émeuvent et se déchaînent ; les cloches du Carmel et autres tours font entendre un glas épouvantable ; les groupes, armés de torches, sillonnent partout la cité ; les clameurs, le désordre, la confusion sont à leur comble, et Masaniello est proclamé chef unique, suprême et tout-puissant du peuple de Naples... »

V. — PAUVRES MARIES!

Qu'était devenue cependant la Puzzolienne qui attendait à la maison d'Amalfi?... Elle avait passé une heure, deux heures, la journée entière à sa fenêtre, sur le golfe. Puis, son angoisse gagnant toute la famille, son frère était parti pour Naples, à la nuit tombante, tandis qu'elle sanglotait devant ses parents en pleurs et son festin abandonné...

Et le lendemain, fort tard, quand elle vit le messager revenir seul au logis, quand il lui annonça que Naples était soulevée contre le duc d'Arcos et que son mari venait d'être nommé roi du peuple révolté..., la pauvre jeune femme crut entendre sa maison crouler sur sa tête avec tous ses rêves d'amour et de bonheur; et criant : — Au secours, sainte Madone du Carmel ! elle tomba évanouie dans les bras de sa famille, au milieu des débris épars et des fleurs perdues de son banquet de fête...

Au même instant, le marquis de Châtillon, jetant sa bourse au plus intrépide batelier de Naples, le chargeait de rejoindre à toutes voiles le navire qui emportait la duchesse et Marie d'Arcos, et de les sommer de revenir, au nom du salut de leur mari et de leur père, assiégé dans le fort de Castel-Nuovo par les Napolitains insurgés...

PITRE-CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

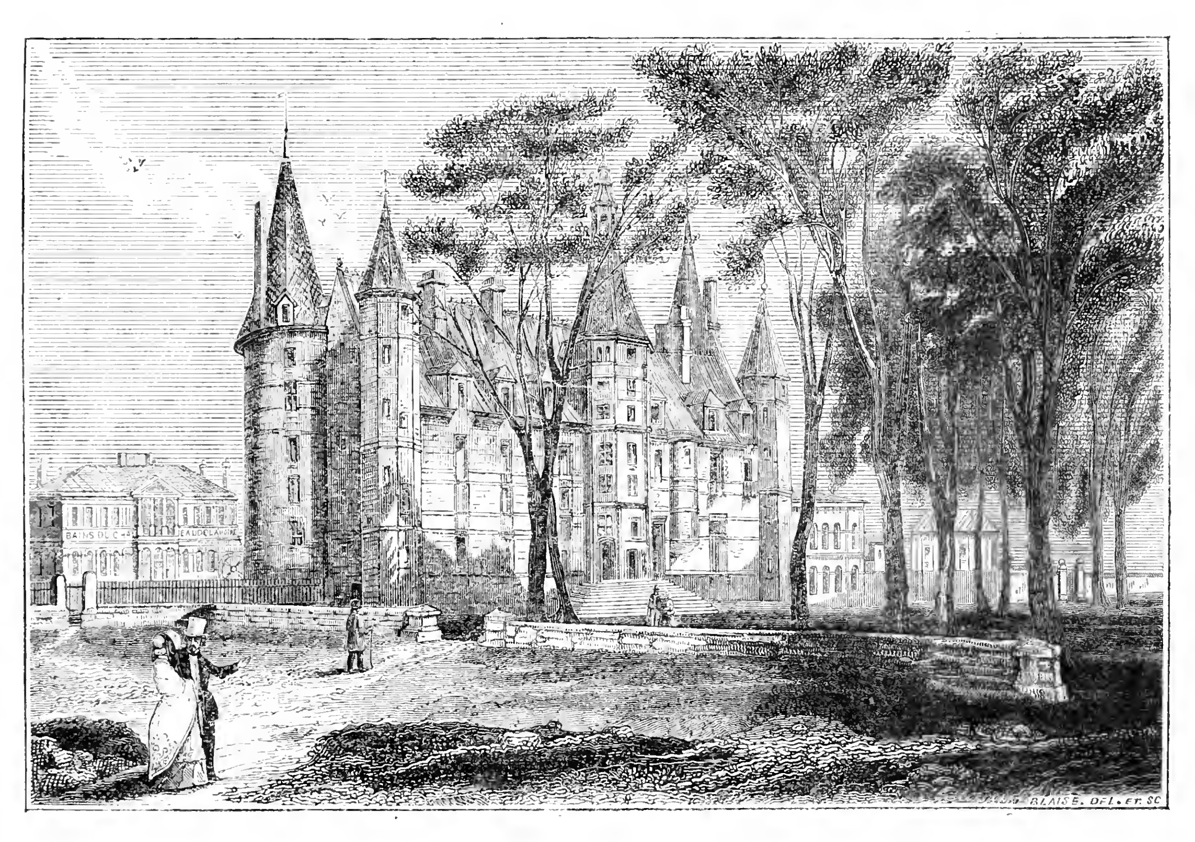
CHRONIQUE DU MOIS.

LE PALAIS DUCAL DE NEVERS.

Au Rédacteur en chef.

Monsieur, si les grands journaux daignaient et savaient faire autre chose que de la politique, le voyage solennel du chef de l'Etat à travers la moitié de la France leur eût fourni une belle occasion d'entreprendre, comme le *Musée des Familles*, une promenade historique et pittoresque dans nos anciennes provinces.

En suivant les fêtes officielles de Paris à Toulon, et de Toulon à Bordeaux, j'ai pu vérifier, votre recueil en main, l'exactitude et l'intérêt des détails qu'il a déjà donnés sur nos départements du Centre et du Midi. Il vous reste encore beaucoup à faire, et vous le ferez d'année en année, selon votre usage. En attendant, je vous adresse quelques lignes sur un monument que tous les journaux ont oublié de voir dans leur course de Mazeppa : c'est l'ancien palais ducal de Nevers, illustré par les maisons de Clèves, de Gonzague et de Mantoue, par les ducs de Nivernais et par Jean-Casimir de Pologne.



Vue de l'ancien palais ducal de Nevers.

Ce palais, bâti par les princes de Clèves, flanqué de tourelles élégantes, percé de fenêtres à croix de pierre, surmonté de clochetons aigus, comme une cathédrale, est un des plus curieux spécimens de l'architecture des treizième et quatorzième siècles. Occupé aujourd'hui par l'Hôtel-de-Ville et les tribunaux, il fait face à la principale place de Nevers, dite encore Place Ducale, et au parc des anciens seigneurs, devenu l'une des plus jolies promenades de France.

Voici comment eut lieu cette dernière transformation. Vers 1767, le duc Mancini de Nivernais, celui qui fut capitaine sous Villars, académicien après Massillon, ambassadeur de Louis XV à Rome, à Berlin et à Londres, ministre de Louis XVI avec Vergennes, prisonnier de la Terreur en 1793, législateur en 1776, et poëte gracieux toute sa vie ; celui enfin que lord Chesterfield appelait le modèle accompli du gentilhomme, se promenait, un matin, dans son parc de Nevers, avec Mme de Prunevaux, la plus jolie femme du temps des jolies femmes. Arrivée au bout de l'esplanade d'ormes et de tilleuls qui existe encore, Mme de Prunevaux fut désolée de ne pouvoir gravir les hauteurs, plantées alors de vignes, et d'où l'on devait embrasser une vue magnifique de la cité. Le duc de Nivernais ne dit rien, et donna rendez-vous à la belle dame pour le mois suivant. Elle fut exacte, et ne put en croire ses yeux. Plus de bornes au parc, plus de vignes sur les hauteurs ; mais un admirable jardin anglais, planté d'arbres déjà grands. Tel était le tour de force inspiré par le mot d'une femme, résolu par la galanterie d'un grand seigneur, exécuté par le talent d'un Le Nôtre nivernais. Le duc d'Antin n'eût pas mieux fait sous Louis XIV, et la ville de Nevers profitera éternellement de ce caprice momentané de son dernier maître.

J'ai vu, dans le palais ducal, la salle où la comtesse Marie d'Albret présidait sa cour de chevaliers, de damoiselles et de troubadours, en brodant de ses belles mains le martyre de saint Cyr, sur ces fameuses tapisseries du chœur de la cathédrale, qui sont encore un jalon précieux

de la marche des arts. Les chanoines de Nevers, ayant déplu à la maligne princesse, eurent la surprise de se trouver représentés, dans son travail, sous la figure des bourreaux de saint Cyr. C'était ainsi qu'en attendant la presse, l'aiguille et le pinceau faisaient la leçon aux puissances. Dante et Michel-Ange devaient aller plus loin que Marie d'Albret.

J'ai vu aussi la chambre où mourut Jean-Casimir, roi de Pologne, dernier Jagellon et dernier Wasa, à la fois monarque, cardinal, jésuite, écrivain et artiste. C'est là qu'après son abdication, retiré dans l'étude et dans la prière, sous l'hospitalité de Louis XIV, il reçut un jour une députation de ses anciens sujets, qui voulaient reprendre les armes pour le replacer sur le trône. Pour toute réponse, il lut aux tentateurs son dernier discours latin, et leur demanda ce qu'ils en pensaient. Ils déclarèrent que c'était un chef-d'œuvre. Puis le roi leur fit entendre une messe en musique de sa composition, qu'ils trouvèrent également merveilleuse... Alors, comme ils insistaient pour rendre à Casimir l'épée et la couronne : — Puisque j'ai



Casse-cou! Modes mal portées. Octobre 1852.

été un capitaine si malheureux et un roi si malhabile, leur répond en souriant le philosophe chrétien, et puisque je suis un si grand écrivain et un si grand compositeur, laissez-moi suivre ma vocation jusqu'au bout, — d'autant plus que j'ai un troisième talent, ajouta-t-il en montrant le dessin de son tombeau, avec cette inscription : *Dernier trône où j'aspire.* C'est d'après ce dessin qu'a été dressé le mausolée où repose le cœur de Jean-Casimir, en l'église de Saint-Germain-des-Prés. Les députés polonais n'insistèrent plus, et comprirent que leur ancien roi était désormais au-dessus de la royauté.

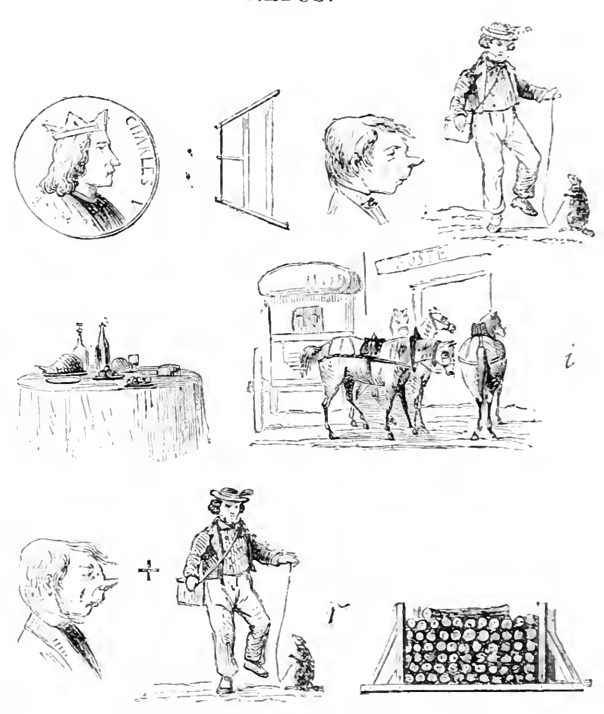
NOUVELLES DIVERSES.

La France continue d'élever des statues à ses grands hommes, avec une louable émulation. Le ciseau magistral de M. le comte Niewerkerke vient de ressusciter en même temps l'empereur Napoléon à Lyon, et le philosophe Descartes à Tours. Hier, c'était le peintre Lantara qui revivait à Oncy, près Fontainebleau, et le compositeur Lesueur à Abbeville. A propos de la statue de Descartes, nous recevons de notre très-honorable collaborateur, M. de Kératry, une lettre qui rectifie, avec l'autorité de l'expérience et du talent, une erreur trop accréditée depuis deux siècles. Cette lettre paraîtra dans notre prochain numéro.

MODES MAL PORTÉES.

Garde à vous, hommes d'esprit et femmes de goût! Voici le moment fatal des excentricités et des audaces de la mode. Nous ne disons rien ici de ses sages et gracieux projets, — les *Modes vraies* étant le moniteur du bon ton pour la plupart des lectrices du *Musée des Familles,* qui trouveront notamment dans le numéro d'octobre, — la grande nouvelle des chapeaux de cuir, tout prêts à faire leur entrée dans les salons sur les têtes les plus illustres et les plus belles. Mais nous devons exposer à tous les yeux, selon notre usage annuel, le casse-cou ci-contre, dessiné par M. Gustave Janet, avec la plus spirituelle cha-

RÉBUS.



rité, pour que les deux sexes et les trois âges en évitent avec soin les ridicules. Vous riez en regardant ce monsieur, cette dame et cette petite fille? Eh bien! voilà pourtant les toilettes que propagent depuis un mois une foule de journaux de modes, et qu'essayent les badauds qui ont le malheur de les croire sur parole. Oui, nous avons vu de nos yeux ces favoris en poires, ces jabots de dindon, ces habits étriqués, avec manches pagodes, sur de vastes gilets, ces pantalons collant sur des tibias d'arlequin ; — ces bandeaux de femme en cylindres horizontaux, ces capotes en entonnoir, ces plumes en ailes de moulin, etc., etc. ; et enfin ces costumes d'enfant, où la robe crinolinée figure un ballon et le chapeau un parachute, en dépit du brevet des aéronautes de l'Hippodrome. Vous voilà avertis. Examinez, jugez, et encore une fois garde à vous! ANNA DE B....
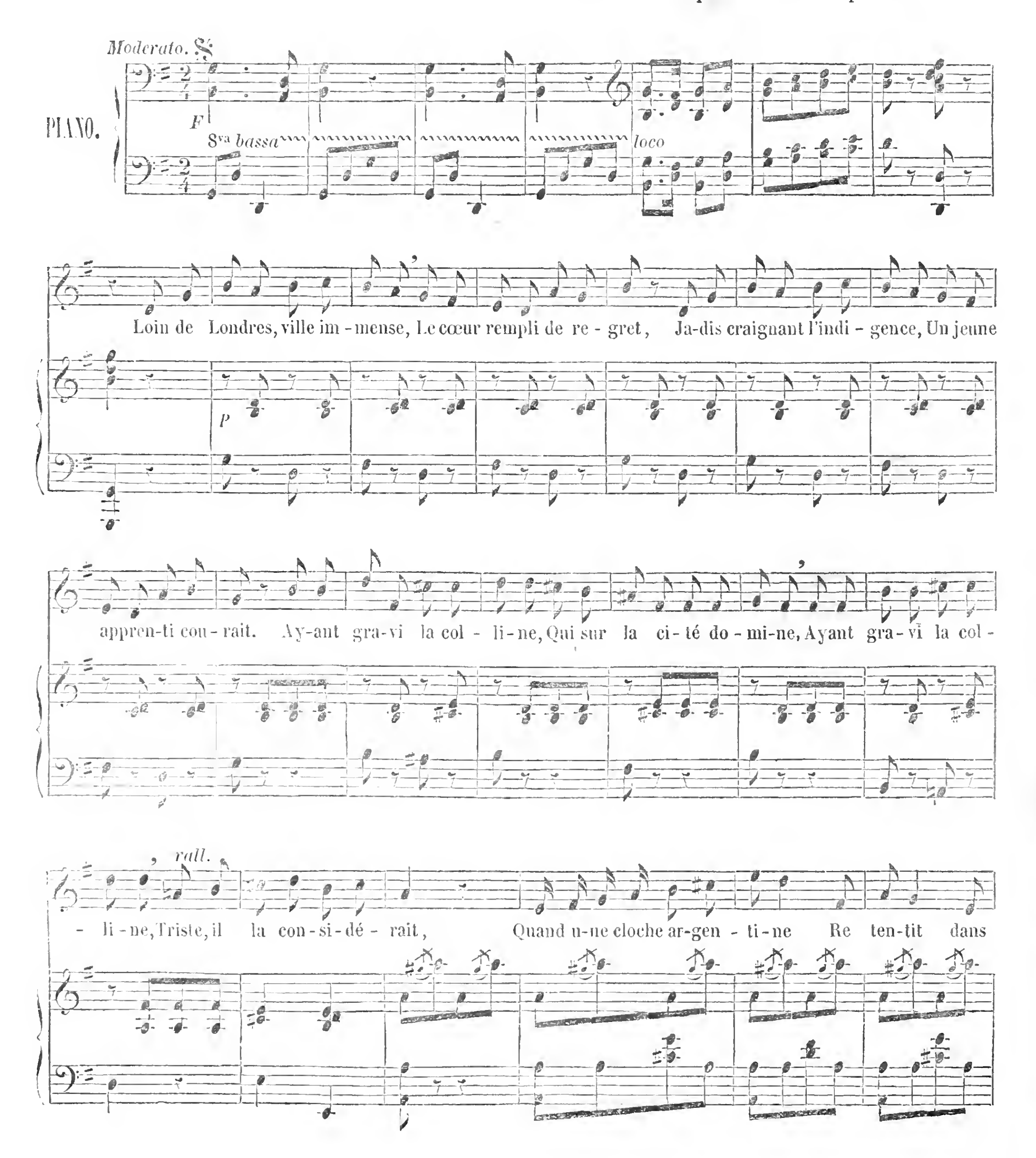
EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.
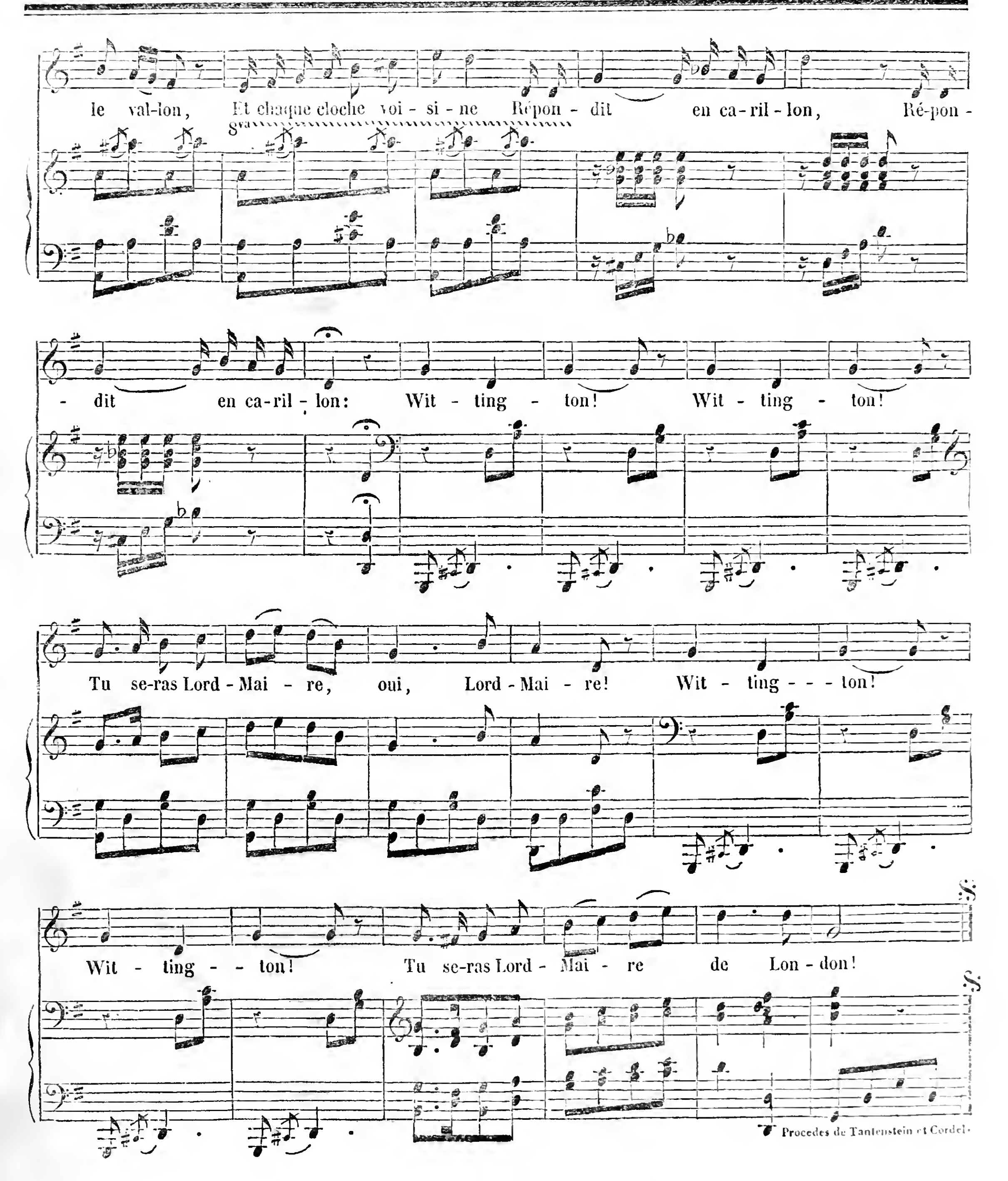
« Souviens-toi que l'on ne prend jamais le roi aux échecs », réponse de Louis VI à un soldat anglais, qui, à Brenneville, l'attaquait en criant le « roi est pris », — et que ce prince renversa mort d'un coup de masse d'armes.

WITTINGTON, BALLADE

PAROLES DE M. GROLIER. MUSIQUE DE M. LAURENT DE RILLÉ.

N.-B. M. Laurent de Rillé, déjà connu parmi nos compositeurs les plus gracieux, s'est placé dernièrement au rang des maîtres par sa belle messe en musique, exécutée avec le plus grand succès à Saint-Eustache, pour la fête annuelle de saint Vincent de Paul. Nos lecteurs reconnaîtront son talent dans la ballade qu'il vient de faire pour eux.





2me COUPLET.

Wittington reprend courage;
Dans la ville il est entré.
Travailleur, instruit et sage,
Il s'élève par degré.
Son maître avait une fille
Jeune, modeste et gentille;
Wittington est adoré.
Il obtient la main d'Élise,
Et pendant leur union
Quatre cloches, dans l'église,
Répétaient en carillon : etc.
Wittington! Wittington!
Tu seras lord-maire, etc.

3me COUPLET.

Associé du beau père,
Wittington, par son labeur,
Son ordre, son savoir-faire,
Devint riche et grand seigneur.
Par la faveur populaire,
Il fut déclaré lord-maire.
Jugez quel fut son bonheur!
On festoya dans la ville,
On tira force canon,
Et des cloches, plus de mille,
Répétaient en carillon :
Wittington! Wittington!
Te voilà lord-maire, etc.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

SIMÉON CHARDIN. ROMAN BIOGRAPHIQUE.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE.)

I. — A LA PLACE DAUPHINE.

C'était le 26 juin 1749. Sainte Geneviève souriait à ses fidèles Parisiens qu'on aurait pu voir attablés aux Porcherons, riant à la Courtille, ou suivant la procession de la petite Fête-Dieu. Ce jour-là aussi, le Pont-Neuf paraissait rajeuni d'un siècle. De riches attelages arrivaient sur deux files, et déposaient à l'entrée de la place Dauphine comtes et marquis, gens de robe et traitants.



Portrait de Siméon Chardin.

Voici quel était le motif de cette affluence.

Le Louvre ne recevait alors qu'à de rares intervalles les productions des peintres et sculpteurs vivants; encore fallait-il qu'ils fussent en possession d'un fauteuil à l'Académie. L'art, privé d'un temple, vivait au grand air, aux rayons du soleil, aux vitres des marchands ou sur les parois des quais. Mais pour attirer le public et piquer une fois l'an sa curiosité, il avait fait choix d'un jour et d'un lieu; le jour, c'était l'octave de la Fête-Dieu, et le lieu, la place Dauphine.

Cette place avec ses arcades surbaissées, ses maisons de briques roses rejointoyées par des lignes de pierres blanches en bosselage (1), offrait aux artistes un espace triangulaire assez rétréci, dont ils avaient su profiter. Les bronzes et les marbres en occupaient l'intérieur; ils étaient dus

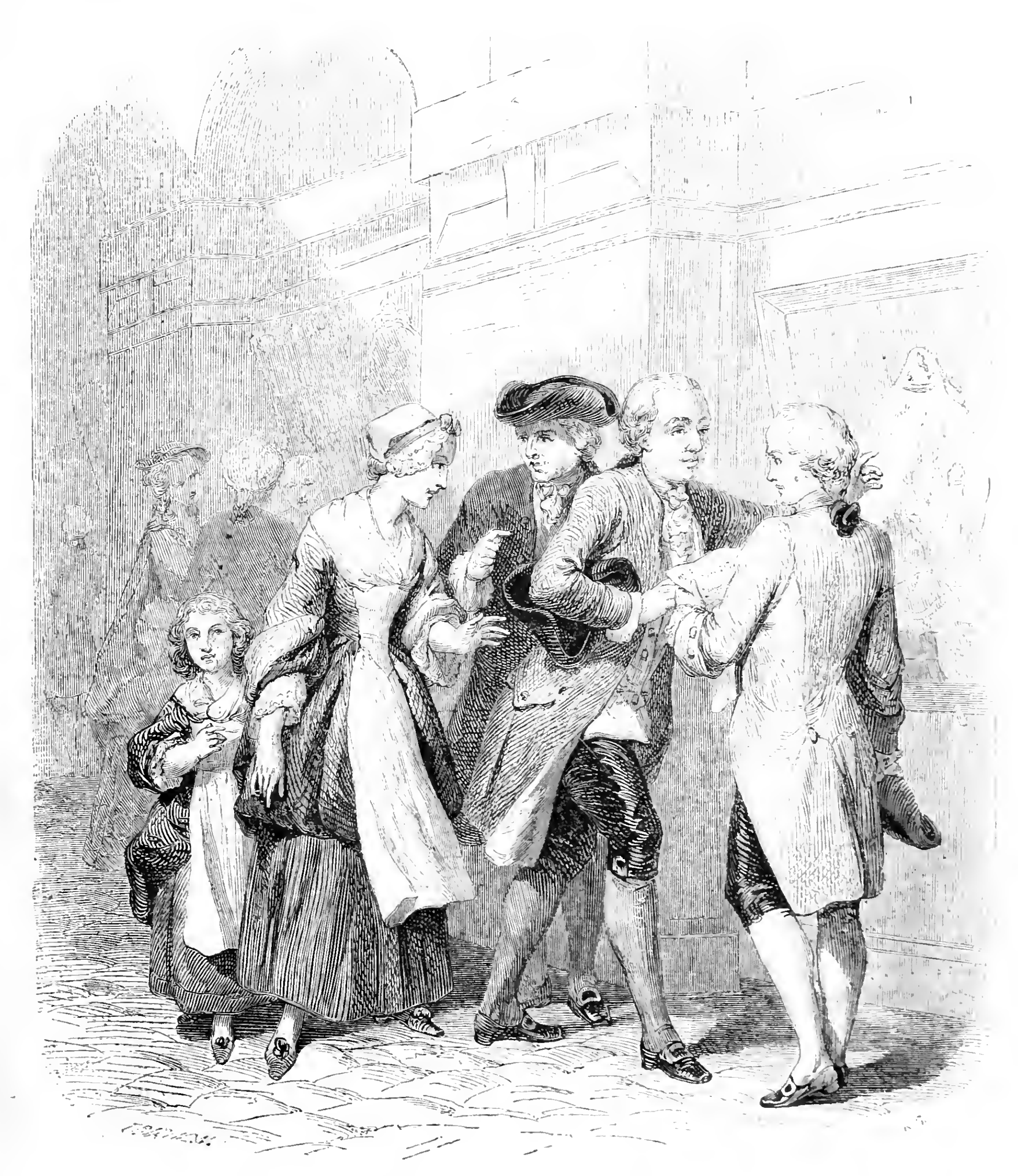
(1) Voyez la Table des dix premiers volumes et celles des huit derniers.

(1) Voyez la gravure de cette place, tome XVII, p. 241.

pour la plupart aux ciseaux de Falconnet, de Lemoine, de Bouchardon; et aux arcades triomphaient, sous une lumière plus douce, les toiles de Vernet, de Lagrenée, de Carle Vanloo, de Fragonard et de Servandoni.

Pour le coup d'œil, imaginez un océan de têtes agitées au milieu des statues immobiles, toutes les classes ensemble : la duchesse coude à coude avec la procureuse; mille antithèses sociales qui n'auraient aucun piquant aujourd'hui; et, brochant sur le tout, la cohorte des rapins, qui décochait çà et là mille brocards.

Quelques-uns d'entre eux avaient entouré une marine de Vernet. Un jeune homme s'approcha de ce groupe. Apparemment il ne prit pas goût à leurs éloges ou bien à leurs critiques; car ayant froncé les sourcils, il s'en



Diderot, Grimm. Caze, Marguerite, devant les tableaux de Chardin.

alla. Ce jeune homme méritait de fixer l'attention, bien que sa mise modeste n'indiquât rien au-dessus du professeur ou de l'étudiant. Son œil étincelait dès qu'il venait à l'arrêter sur quelque objet d'art.

De temps en temps il se retournait, avec des signes d'impatience, du côté du Pont-Neuf, puis il reprenait sa promenade artistique.

Il marcha tout à coup vers un nouveau venu.

— Ah! vous voilà enfin, dit-il; j'allais faire comme l'homme au sonnet, désespérer à force d'espérer toujours.

— Ne m'en veuillez pas, mon cher Diderot : je passais mon habit pour venir, quand est arrivé Jean-Jacques.

— Et vous avez causé musique italienne; vous lui avez lu votre prophète de *Boehmischbroda*.

— A quoi bon? Tout le monde le connait.

— Grimm, vous êtes d'une désespérante modestie.

— Inutile, mon cher! Vous savez le mot de Voltaire : il court déjà les salons.

— Dites toujours.

« — De quoi s'avise ce Bohémien d'avoir plus d'esprit que nous? » s'est-il écrié, après avoir lu ma brochure.

— Eh bien, vous voilà assuré de la vendre.

— Je l'espère bien. Allons, qu'y a-t-il ici? Avons-nous découvert quelque chef-d'œuvre? Vernet est-il toujours l'incomparable? Carle nous a-t-il donné quelques Grâces nouvelles, et Latour...

— Venez, fit Diderot, qui prit le bras de son ami et l'entraîna sous les arcades.

Une femme ne diffère pas plus d'un homme que Melchior Grimm ne différait de Denis Diderot. C'était l'arc-en-ciel en personne, un petit-maître éclatant de couleurs combinées avec tout l'artifice d'une coquette ou d'une bouquetière qui sait son métier.

Les deux jeunes gens gagnèrent la galerie où Vernet, semblable à un dieu, distribuait sur ses toiles la grêle ou le soleil, hachait les moissons, mettait la mer en mouvement, et Diderot admirait et commentait avec feu, quand il se heurta contre un petit vieillard.

— Ah! bonjour, monsieur Caze, dit-il; toujours sur la brèche! Où avez-vous laissé mettre votre *Léda*? Je la cherche, et n'ai pu la rejoindre.

— Je ne vous voyais pas, monsieur Diderot, répondit le petit vieillard. Elle est à l'angle de ce côté, en face du *saint Ambroise* de votre ami Falconet. Voulez-vous que je vous y conduise? Vous n'en direz pas trop de mal?

— Que parliez-vous d'indulgence, monsieur Caze! s'écria Diderot, quand les deux jeunes gens se trouvèrent en face de la *Léda*. C'est de la belle et bonne peinture! J'espère que ce ne sera pas votre dernier chant.

— Merci, mes jeunes amis; vous êtes bons, vous autres, et vous seriez levés aux jeux de la Grèce pour laisser passer le vieillard sans place! Mais, permettez, j'aperçois là-bas M. Binet, vous savez, l'oncle de Mme de Pompadour, avec qui j'ai affaire. Je vous laisse avec ma *Léda*.

Diderot et Grimm continuèrent leur examen, le premier tout à l'exposition, le second plutôt occupé de l'assemblée. Il est à remarquer qu'il ne s'adressait jamais qu'en haut lieu.

— Oh! dit-il, je ne suis point Ravaillac pour m'écarteler ainsi! Que vous arrive-t-il! où me menez-vous?

— Là, fit Diderot, voyez-moi cette raie. Ne vient-on pas de la suspendre au croc? Elle vit encore! Mais la tête souffre, elle pleure. Ah! vous ne pouviez pas manquer d'être là, sire Bertrand. Vous guettez ces huîtres... Votre queue frôle le mur en signe de crainte. On voit que vous n'avez pas là Raton à votre service! C'est du La Fontaine tout pur. Quelle vérité! quelle fine observation! Mais il y a une autre toile à côté, une corbeille de cerises! Mon cher Grimm, vous avez bien fait de ne point amener Rousseau; il aurait pleuré de joie à la vue de ces cerises, il nous aurait raconté ses demoiselles de Graffenhield.

Grimm, qui s'était éloigné pendant ce dithyrambe, revint avec un numéro du *Mercure*:

— C'est de Chardin, dit-il, Siméon-Baptiste.

— Est-il ici?

— Qu'en voulez-vous faire? Vous jeter à son cou? On peut vous satisfaire; Caze n'est pas encore parti.

En un moment, Diderot avait fendu la foule et revenait avec le vieux peintre.

— Connaissez-vous Chardin?

— Siméon Chardin? Pourquoi cette question?

— Voilà qui vous répondra, ce chat, cette raie, ces cerises. Ce sont, comme les Vernet, des tableaux d'histoire.

Tandis que Diderot s'abandonnait à sa verve, une jeune fille, rose et fraîche comme les cerises de Chardin, l'écoutait l'œil brillant de plaisir, les lèvres entr'ouvertes. Grimm attribua ce naïf enthousiasme à son habit; il laissa parler Diderot, pour ne plus lancer que des œillades; il s'imagina même qu'elles lui étaient rendues. Heureux Melchior Grimm! Caze aussi avait aperçu la jeune fille et lui avait souri d'intelligence. Mais il paraissait ému.

— Pardon, monsieur Diderot, dit-il; je vous avais tendu un piége. J'avais douté de votre goût.

— Et que pensez-vous de Chardin? reprit Diderot.

— Que c'est le plus grand coloriste de l'exposition, en attendant qu'il soit de l'école française!

— Vous le connaissez?

— Si je connais notre Siméon! repartit le vieillard en souriant à la jeune fille. Demandez au Schiavone s'il connaissait Titien; mais c'est mon premier et mon meilleur élève, encore qu'il m'ait distancé. Vous désirez le voir, ce n'est pas difficile. Vous plaisez à Siméon, car je lui ai fait lire *vos Pensées*. Savez-vous que je les crois un peu hardies? Vous trouverez Siméon, rue Saint-Benoît, en face du couvent; les magasins de son père, qui est tapissier, occupent toute la maison; Siméon est au sixième.

— Comme toi, fit Grimm à Diderot.

Sur un signe de la jeune fille, Caze quitta les deux amis.

— C'est bien à vous, lui dit-elle, mon bon maître, et je reconnais l'amitié que vous portez à Siméon.

— Qui plus que lui la mérite, si ce n'est vous, ma belle enfant?

— J'aurai peut-être quelque chose d'intéressant à vous dire; mais avant, il faut que je parle à mon père, qui nous a laissées, Délie et moi, pour entretenir l'abbé Terray. Attendez un moment.

Dès que la jeune fille se fut éloignée avec l'enfant qu'elle tenait par la main, Grimm s'approcha du vieux peintre.

— Vous connaissez cette belle personne?

— C'est aussi une de mes élèves.

— Elle est fort bien, avec sa petite taille mince et potelée tout à la fois. Et elle s'appelle?

— Marguerite.

— Mais son nom de famille?

— Pardon, monsieur Grimm, je la vois qui m'appelle. N'oubliez pas, monsieur Diderot, votre visite à Siméon.

Le beau Melchior pestait contre la défiance clairvoyante du vieillard, qui avait deviné son manége. Tout à coup il se trouva face à face avec un haut personnage, chamarré de broderies et couvert de décorations étrangères; il n'eut que le temps et la distance nécessaires pour saluer.

— Monsieur Grimm, lui dit celui-ci en bon français, mais avec un accent allemand très-prononcé, n'oubliez pas la promesse que vous m'avez faite d'amener ce soir votre ami.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur; mais le voici.

— Monsieur Diderot, dit le personnage, je n'attendais pas sitôt le plaisir de vous voir, et j'avais chargé M. Grimm de vous inviter à dîner. Vous y viendrez, n'est-ce pas?

— Vous allez me dire ce que cela signifie? s'écria Diderot, que la surprise avait rendu muet, et qui avait salué l'étranger sans lui répondre, au moment où il s'éloignait avec majesté.

— Une chose bien simple, dit Melchior. L'ami Grimm tient à mériter le surnom que vous lui avez donné; oui, je serai M. *Du Houx, toujours vert!* Que le feuillage des autres arbres tombe! que m'importe? le mien rajeunit et repousse toujours. Le comte de Schœnberg, avec qui je

suis venu d'Allemagne, est parti il y a quinze jours, et me voilà déjà dans les bonnes grâces du prince de Saxe-Gotha; avant peu je serai son secrétaire.

— Mais cette invitation?

— Le prince a lu votre *Essai sur la vertu* et vos *Pensées*, et il a désiré que je vous présentasse.

— Vous moquez-vous, Grimm? Où voulez-vous que je prenne un habit?

— Dans mes nippes, donc. N'avons-nous pas même taille, même envergure?

— Et la chemise, et les bas de soie?

— Rousseau vous en prêtera! Il en a fait une pacotille à Venise, durant son secrétariat d'ambassade. Soyez prêt pour quatre heures. Je viendrai vous prendre.

Les deux amis se séparèrent. Diderot, un moment après, arrivait chez Siméon pour lui faire hommage d'un enthousiasme qui n'avait pas eu le temps de se refroidir.

II. — UN EXPOSANT.

C'était bien là une idée de ce Diderot, qui, le lendemain de la première représentation du *Philosophe sans le savoir*, fit deux lieues dans Paris à cette fin unique d'embrasser Sedaine.

Siméon Chardin ne se défendit pas longtemps contre les séductions du spirituel Champenois; et bientôt, l'un assis à côté de l'autre, ils causaient avec la familiarité de vieux amis.

— Votre avenir va se décider, disait Diderot; Grimm, mon ami Grimm goûte vos ouvrages, et vous pouvez vous fier à lui pour les faire valoir. Mais prenez garde de tomber aux mains des amateurs! Oh! la maudite race! qui se tient à l'affût derrière le chevalet du peintre pour lui enlever à vil prix ses meilleures productions. Pourquoi ne pas vous arracher vous et vos confrères à cette tyrannie? Pour cela, il n'y a qu'à continuer ces expositions publiques, non plus à la place Dauphine, mais au Louvre même; de plus, il faut qu'elles soient appréciées par un livre ou par un journal, qui signalerait au public les œuvres les plus remarquables! Je veux faire ce livre. Voilà pourquoi vous m'avez pu voir chez M. Caze; voilà pourquoi je vais chez Falconet, chez Latour et Vanloo! Je viens près de vous m'éclairer pour éclairer les autres. M. de Voltaire, à table un jour avec le vainqueur de Mahon, a osé dire: « Il n'y a ici que des ducs et des poëtes! » Il dépend de vous que ce mot ne soit pas une pure antithèse.

— Beau projet, monsieur Diderot, et vraiment digne de votre talent.

— Mais d'où vient donc que vous n'étiez pas à la place Dauphine?

— J'aurais trop souffert à l'exposition! je ne vous le cache pas; les Vernet, les Latour n'auraient pas existé pour moi; j'aurais été tout entier à mes pauvres bêtes, à mes fruits; c'est de la vanité, je n'y puis rien.

— Mais ici l'incertitude devait vous peser?

— Oui, si j'avais été livré à moi-même; j'ai eu recours a ma palette. Voilà ce que j'achevais à votre arrivée.

Chardin montrait une petite toile retournée sur son chevalet; Diderot s'en empara, et vint à la lumière pour la contempler. Le sujet était d'une extrême simplicité. Un vieillard, appuyé sur un bâton, les yeux levés pour émouvoir les passants, demande l'aumône à la porte de l'église, en compagnie d'un chien, pauvre, disgracié et piteux comme son maître.

— Voilà qui est admirable de vérité! C'est bien un vieillard! il est triste, mais il est résigné, mais l'habitude a émoussé sa souffrance! Auriez-vous peint ainsi un jeune homme?

— Non, certes.

— Vous auriez montré le désespoir où il est de tendre la main, quand il se sent plein de forces inutiles.

— C'est cela!

— Auriez-vous eu faim, pour si bien apprécier cette différence?

— Ma foi non, je l'ai devinée!

— Eh bien, moi, je l'ai connue! Je me suis un jour senti défaillir, et sans la charité d'une femme, je ne serais pas ici!

— Vous! monsieur Diderot?

— Oui. Mon père, voyant que je ne voulais être ni coutelier, comme lui, ni prêtre, comme mon frère, ni procureur, comme un de mes oncles, m'avait coupé les vivres. J'ai traîné dans Paris une jeunesse misérable, obligé de courir d'un quartier à un autre, pour donner des répétitions, ramasser quelques écus et des hardes!

Chardin retourna son tableau; la porte de l'atelier venait de s'ouvrir.

— Tu joues la précaution inutile, mon cher Siméon, à moins que tu n'aies des secrets pour ton maître, et ton père! dit le vieux Caze, apparaissant tout à coup et se jetant dans les bras de son élève. M. Chardin arrivait derrière lui.

— Je vois que tu sais déjà la bonne nouvelle. M. Diderot est ami chaleureux autant qu'habile connaisseur. Mais je gage qu'il ne t'a rien dit.

Diderot fit signe au vieillard de ne pas le mettre en question.

— Ah, parbleu si! je dirai tout, ne vous en déplaise! Il faut que Siméon sache le service que vous lui avez rendu.

— Quoi! monsieur, vous auriez déjà commencé votre œuvre d'amitié?

— Et de la plus vigoureuse manière.

— Monsieur Caze, vous exagérez.

— Pas du tout, monsieur Diderot; Siméon jugera lui-même.

— C'est vrai, dit M. Chardin, qui riait et se frottait les mains.

Caze raconta la scène de la place Dauphine.

— Reste une dernière nouvelle, ajouta-t-il; je l'ai gardée pour la bonne bouche. Je vous assure, monsieur Diderot, que vous ne la connaissez pas.

Il y eut un épanouissement sur la figure de M. Chardin.

— Voici, dit Caze; les deux tableaux de Siméon ne reviendront plus ici, ils sont achetés.

— Ils sont achetés, répéta le tapissier.

— Rien de plus simple. Mais par qui? demanda Diderot, par le baron d'Holbac?

— Point.

— Par le prince de Saxe-Gotha ou par Binet?

— Du tout; c'est par M. Puget, un financier, le père d'une de mes élèves.

— De Mlle Marguerite? dit Siméon.

— Lui-même, répondit Caze, avec un sourire à l'adresse de M. Chardin; en es-tu fâché?

— Mon Dieu! non; Mlle Puget a du goût, et il ne me déplaît pas d'être chez une personne qui me comprendra.

Le coude du tapissier heurta celui de M. Caze.

— Mais M. Puget te laisse libre de fixer le prix. Il donnera ce que tu désireras.

— Eh bien! demandez deux mille livres pour la raie et douze cents pour les cerises.

— Vous êtes fou, mon cher monsieur! fit Diderot, que

son zèle pour ses amis rendit plus d'une fois habile négociatéur, mais qui, sa vie durant, devait rester une *vache à lait* de libraire; demandez huit mille livres pour le tout, et ce sera donné.

— J'approuve M. Diderot.

— Et moi, comme M. Caze, dit M. Chardin.

— Mais...

— Non, non! c'est convenu, dit le vieux Caze, en coupant court aux hésitations de son élève; ce sera huit mille livres! pas un sou, pas une maille de moins. Maintenant, mon cher Siméon, aie la complaisance de ramasser tes pinceaux, pour venir à la place Dauphine. Tu dîneras avec moi, et nous irons finir notre soirée rue Saint-Merry, hôtel Jalbac, à un théâtre de société. Lekain, un de mes élèves, tu sais, ce méchant barbouilleur qui me fâche si souvent, jouera le *Mauvais riche*, de M. Arnaud-Baculard! On dit qu'il déclame fort bien! Ce serait heureux; car il ne fera jamais qu'un détestable peintre... Nous accompagnerez-vous, monsieur Diderot?

— Impossible! je devrais être parti. Adieu, messieurs... Je vous viendrai voir souvent, monsieur Siméon...

— Et vous serez toujours le bienvenu!

Diderot ne quittait Chardin que pour lui être plus utile. Grâce à l'habit de Grimm et aux nippes brillantes de J.-J. Rousseau, que le vol de ses soixante-douze chemises à manchettes et à jabot n'avait point encore poussé vers la philosophie du *Contrat social*, Diderot alla se montrer dans les salons du prince héréditaire de Saxe-Gotha. Il l'enchanta par sa conversation, dont Voltaire devint jaloux. Un instant, Grimm craignit de voir son emploi de secrétaire passer avec sa défroque sur les épaules de son ami.

Naturellement, on parla de l'Exposition. Diderot en démontra l'utilité.

— Voyez Chardin! dit-il; qui de nous songeait à lui avant d'entrer à la place Dauphine? Il expose deux tableaux, deux chefs-d'œuvre, j'en conviens; un homme de cœur et de goût les regarde, et offre à l'artiste le prix qu'il lui plaira de fixer. C'est là une belle action, et ce Chardin méritait d'y donner lieu. Sa raie, par exemple, on a dû la pêcher ce matin? quelqu'un la mange à l'heure qu'il est. Ah! si messieurs de l'Académie des beaux-arts comprenaient l'apologue, cette raie mènerait son peintre au fauteuil ambitionné, comme Arion fut conduit au cap de Ténare par un dauphin de la mer Egée!

Ces éloges donnèrent l'éveil à l'Académie; elle voulut voir cette raie merveilleuse, et ne se fit pas beaucoup prier pour ouvrir ses portes à Jean-Baptiste-Siméon Chardin, alors âgé de vingt-huit ans.

Le soir de cette réception, un commissionnaire, chargé de livres, frappait à un sixième de la rue des Petits-Champs.

— Pour M. Diderot, demanda-t-il à la vue de deux jeunes gens.

— Qu'est-ce là? dit l'un deux; des volumes magnifiques en maroquin, avec des tranches dorées! Vous êtes donc bien riche!... Je ne m'étonne plus! Richardson, Hume, Shakspeare, vos auteurs favoris!

— Il y a erreur, mon cher Grimm.

— Pardonnez-moi, monsieur; M. Panckoucke m'a chargé de vous remettre ces volumes à vous-même. Voilà la facture acquittée.

— C'est singulier!

— Une écriture de femme! dit Grimm.

— Ah! ça se pourrait bien! dit en riant le commissionnaire.

— Vous la connaîtriez?

— Pas précisément; mais il y avait une petite dame chez M. Panckoucke quand on m'a fait venir. Elle était, ma foi! bien jolie. Adieu, messieurs.

— Grimm aperçut un billet, dont la forme le fit sourire.

— Vous vous trompez, lui dit Diderot, après avoir lu.

— Allons! l'homme modeste, on ne vous croit pas.

— Lisez donc, et *noli esse incredulus.*

Le billet ne renfermait qu'une ligne: *Merci, monsieur Diderot, pour Siméon et pour une autre personne.*

— Voilà qui est laconique, et je suis forcé de vous croire. J'aimerais à connaître cette mystérieuse amie de notre nouvel académicien.

— J'imagine que c'est l'élève de M. Caze.

— Erreur! mon cher Diderot; ce n'était pas aux tableaux qu'elle songeait, place Dauphine!

— Mais à quoi donc?

Grimm pirouetta sur ses talons.

— N'étais-je pas là?

— Pends-toi! tout de même, brave Crillon, on a vaincu sans toi.

— Je n'en crois rien.

— Encore! faudra-t-il des preuves?

— Jusqu'à ce que tu m'aies dit: *Vide pedes, vide manus.*

— Prends garde que je ne te les fasse voir!

III. — A DÎNER.

Chardin ne crut pas qu'il n'avait plus à peindre que des natures mortes, par l'unique raison qu'elles l'avaient mené à l'Académie. Maître tout à coup en ce genre, il résolut de s'essayer dans un autre. Mais lequel? Ici commençaient ses hésitations. Suivrait-il Latour? s'embarquerait-il sur les mers de Joseph Vernet, ou bien tenterait-il l'inconnu? C'est sur ces entrefaites que Diderot vint à lui parler des écoles italiennes, du désir qu'il avait de voir Rome, Florence et Venise; il fit si bien, qu'un voyage fut résolu: il n'y avait plus qu'à fixer le moment du départ. M. Chardin n'avait point manifesté d'opposition à ce projet; seulement il avait un singulier rire chaque fois qu'il en entendait parler. Diderot soupçonna bien quelque mystère; mais il était inhabile à le découvrir.

Une après-midi, le tapissier entra chez Siméon dans un costume magnifique, avec une figure toute fraîche rasée, tout épanouie par le contentement.

— Tu me trouves bien?

— Fort bien, assurément, mon père. Venez-vous pour poser? Il est un peu tard, je vous en avertis?

— J'ai donc bonne mine là-dessous? Tant mieux; cela ne gâtera rien. Je t'ai fait faire un habit pareil à celui-là; je t'amène dîner en ville. On a beau partir pour l'Italie, il ne faut pas pour cela négliger les gens dont on peut avoir besoin.

— Et où allons-nous?

— Tu es curieux. Sache seulement que c'est un personnage riche et qui peut beaucoup pour toi!

Siméon trouva le tailleur et le barbier de son père qui l'attendaient.

— Oh! oh! fit-il, ne croirait-on pas que je vais me marier! Mais, mon cher père, comment un bel habit et de la poudre dans les cheveux peuvent-ils faire préjuger de mon talent de peintre?

— Cela ne peut point te faire de mal. Vois l'ami de M. Diderot, monsieur...

— Grimm.

— Oui, M. Grimm! Comme il soigne sa toilette, comme il y attache de l'importance! Il a raison. On fait voir par là aux personnes qu'on les a en grande révérence ; et puis, ajouta M. Chardin, il y a quelquefois mieux que des portraits, on trouve aussi des dots.

— C'est cela même : je vais conquérir quelque belle.

— Pourquoi pas? N'es-tu pas fait comme un autre, mieux qu'un autre, avec cet habit-là surtout?

Quoique cet éloge partît d'un père, Siméon ne restait pas trop au-dessous. Il est vrai que ses traits étaient rudes, en apparence dépourvus de finesse; mais sa physionomie avait ce cachet bien marqué de la force tranquille, si rare à Paris, où affluent tant de figures tourmentées, avides de plaisirs; puis, en l'observant, on y découvrait de la malice. Ses yeux étaient grands; ils regardaient d'aplomb, même avec dureté; ils devaient traduire à l'esprit la na-



Marguerite, vieille, pastel de Chardin (Musée du Louvre).

ture dans toute son exactitude : excellente conformation pour un peintre chez qui la disposition de l'organe visuel est d'une si grande importance. La tête, presque immobile, s'élevait pleine de pensées et de résolution; telle que, plus tard, la peignit Latour, et telle que Chardin lui-même nous l'a léguée dans deux admirables pastels.

Un carrosse de louage emporta le père et le fils vers l'un des quartiers neufs de Paris, et les descendit à la porte d'un hôtel entouré de jardins et isolé comme ces petites maisons que possédaient les grands seigneurs. A son entrée dans le salon, Siméon fut étonné, puis heureux de se trouver en pays de connaissance; Caze, appuyé à l'un des angles de la cheminée, causait avec M. Puget.

Le financier vint le recevoir.

— Monsieur Chardin, lui dit-il, excusez-nous de vous avoir arraché à votre chevalet; mais vous nous avez si délicieusement régalés de vos poissons et de vos fruits, que nous n'avons pu résister au plaisir de vous traiter à notre tour.

— Non, monsieur, ne cherchez pas à m'abuser; mes tableaux seraient encore dans l'ombre, si votre générosité ne les en avait fait sortir. Ce n'est point le peintre, mais l'élève d'un digne et excellent maître, qui a fixé votre attention.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Mlle Puget. Siméon s'arrêta pour lui faire un salut, qu'elle lui rendit avec une grâce exquise.

— Mademoiselle, lui dit-il, acceptez une bonne part dans les remercîments que j'adressais à monsieur votre père. Vous avez voulu me payer de quelques avis sans importance, assez payés déjà par le plaisir que j'avais à vous les donner, quand M. Caze me confiait la direction de ses élèves. Vous m'avez récompensé, comme récompense le Ciel, au centuple.

Marguerite rougit.

— Je ne pouvais vous offrir que mon amitié, monsieur Siméon, et je vous prie de l'accepter; votre mérite a fait le reste.

Elle lui tendit une très-petite main, qui s'attachait par de beaux bras à de superbes épaules normandes; car Marguerite appartenait à ce pays, où tomba, s'il faut en croire Bernardin, la pomme du berger Pâris. Elle était plus petite que grande, mais relevée par de hauts talons. La poudre avait blondi ses cheveux châtains. Cette couleur cendrée faisait ressortir la pure carnation de ses joues, assez riches par elles-mêmes pour ne rien emprunter au fard; ses dents étaient blanches et rangées comme les pétales de la fleur dont elle portait le nom; ses yeux étaient aussi bleus que le ciel de mai. Elle avait par-dessus tout une expression d'excellente fille. Néanmoins, il faut le dire, ce n'était pas une beauté hors ligne; bien des femmes étaient plus belles, plus imposantes, plus idéales; mais quand le hasard me fit rencontrer son portrait dans une salle du Louvre, en face de Mme de Pompadour, je fus ému; j'oubliai que l'illustre Egérie de Choiseul était là, dans le plus splendide vêtement qu'ait reproduit le pastel de Latour; et je préférai Marguerite, vieillie, avec son modeste bonnet orné d'un ruban bleu, à celle qui délaissa, pour un pouvoir honteusement conquis, l'amour du noble et beau d'Etioles.

On annonça le dîner. Siméon prit le bras de Marguerite. MM. Puget, Chardin et Caze les suivirent dans une salle décorée avec le luxe de l'époque. Une corbeille de cerises, placée entre deux élégantes pyramides de fruits, arrêta les regards du peintre des natures mortes. Marguerite s'en aperçut et rougit de plaisir.

— Vous voyez, lui dit-elle, que je tâche à vous imiter. Ai-je réussi?

— Dites surpassé.

— Oui, mais en appelant à mon aide la nature elle-même. C'est avec elle seule qu'on peut vous vaincre; encore n'a-t-elle pas toujours à donner cette lumière que votre pinceau distribue à l'heure qu'il lui plaît; et vous n'avez pas, comme elle, de saison pour chercher vos couleurs.

Siméon vit que ses toiles avaient, en compagnie d'un Latour et d'un ravissant Fragonard, les honneurs de la salle; mais il était trop distrait, trop étranger à la société pour ne pas perdre mille autres détails qui auraient tout d'abord frappé un homme du monde. Cette invitation, ces prévenances, ces attentions délicates ne cachaient-elles pas quelque sentiment autre qu'une simple admiration? Artiste connu d'hier, fils d'un ouvrier, comment était-il admis, avec son père, à la table de M. Puget, qui tenait, par sa fortune, un rang honorable à Paris? Comment ses ouvrages, si nouveaux, étaient-ils déjà pour Marguerite un aimable sujet d'imitation? Ces questions valaient pourtant bien la peine d'être faites. Mais quand même Siméon se les serait adressées, à lui seul, il n'en eût point trouvé la réponse véritable. Aussi causait-il déjà avec abandon, montrant qu'il n'était pas de ces artistes qui dépensent à l'ouvrage toute leur intelligence. Pour Marguerite, jamais entretien n'avait été de si grande importance; elle aimait instinctivement Siméon, ne le connaissant encore que par quelques mots échangés à l'atelier, par les éloges adroits du vieux Caze et par la révélation de son admirable talent. C'était donc la première fois qu'il lui était donné de le sonder, et cet examen allait peut-être dissiper ses illusions. Combien elle dut s'estimer heureuse! ses pressentiments ne l'avaient point trompée! Grâce à la naïveté d'un langage diaphane, elle put voir à jour le cœur de Siméon. Né dans la médiocrité, il n'avait pourtant pas connu les difficultés de l'existence; il avait vécu tranquille, auprès de son père, de la vie de famille; bon par sa nature, il n'avait pas appris à l'école de la souffrance qui, malgré ce qu'en ont dit les poëtes, n'enseigne pas toujours à compatir, les cruautés de la vie d'artiste engendrées par les déceptions. Sa manière de sentir n'avait pas été altérée au contact de l'expérience; on eût reconnu celle d'un enfant. Peut-être était-il trop calme, trop froid; mais Marguerite n'en fut pas mécontente; elle vit bien qu'aucune image de femme ne nuirait à la sienne; elle n'aurait pas de rivale à combattre! Cette découverte lui fut si pleine de douceurs, qu'elle l'arracha à son état d'observation. Elle sourit au vieux Caze et, sans plus raisonner, se laissa entraîner aux charmes de l'entretien. A ce moment, une aimable cordialité avait gagné les convives. M. Puget, heureux d'avoir trouvé en Siméon un auditeur intelligent, lui parlait de Law, de son système. D'un autre côté, M. Chardin, rendu causeur par quelques gouttes d'un vin étranger, ne se faisait pas prier pour raconter à Marguerite de quelle manière il avait découvert la vocation de son fils.

— A huit ans, dit-il, Siméon n'était pas plus bruyant qu'à cette heure; mais j'étais sûr de le trouver dans un coin, assis par terre, penché sur un papier d'emballage qu'il s'amusait à barbouiller. Cela ne me déplaisait pas; je résolus même d'en faire un peintre. Oh! si vous aviez entendu mes parents et mes amis! à leur dire, j'étais un fou! j'avais un métier qui allait bien, et j'en écartais mon fils! Il était perdu!... Je n'écoutai personne, et laissai Siméon suivre sa fantaisie.

— Que vous aviez bien raison! dit Marguerite, comme avec reconnaissance.

— Oh! je ne l'ai pas toujours pensé! Quand, plus tard, j'ai vu que Siméon ne gagnait rien, je me suis presque repenti de ma résolution, et, sans M. Caze, j'aurais dit à mon fils: — Laisse là tous tes pinceaux, et viens manier un bon marteau à mon atelier.

—Ah! ah! dit Caze, survenant tout à coup dans la conversation pour la diriger, on n'arrive pas sans peine, comme l'imagine le monde; le métier est long et la vie bien courte. Siméon n'aurait pas été le premier à désespérer. L'artiste vit trop souvent isolé; et c'est une faute. Comme enfant, car il le demeure toujours un peu, il a besoin d'une main qui le soutienne; heureux s'il trouve celle d'une mère, d'une sœur ou d'une épouse!

Pourquoi Siméon ne vit-il pas le regard dont Marguerite paya ces paroles, qui répondaient si bien à sa pensée? Il voulait dire: — Je n'hésite plus; ce rôle, je l'accepte avec joie, heureuse de joindre une fortune à l'offre de mon affection... Au sortir de table, une douce pression de main et quelques mots à l'oreille instruisirent le vieux peintre du noble plan que le cœur venait d'inspirer à la jeune fille.

Quand les Chardin furent dans la rue, Caze demanda à Siméon ce qu'il pensait de Marguerite.

— Je la trouve aimable et bonne.

— N'est-il pas vrai?

— Il suffit de la voir pour la bien connaître: elle porte

son caractère sur sa figure ; c'est une âme charmante sous la plus délicieuse enveloppe. Mais, ce soir, elle était mieux que jamais, et sa toilette semblait inventée pour elle.

— Je ne l'avais pas remarqué ! dit le malicieux vieillard.

— Vrai? Elle ne vous a pas rappelé les femmes de Watteau, avec leurs robes relevées en écharpe, et qui s'ouvrent en pyramide, pour laisser bouillonner des dentelles sur la poitrine?

— Ainsi, tu te déciderais sans peine à l'aimer?

— Pourquoi n'accepterais-je pas l'amitié dont elle consent à m'honorer?

— Et s'il y avait mieux?

— Comment?

— Si c'était de l'amour, par exemple?

— Vous voulez rire?

— Ce que je dis est sérieux, mon cher Siméon ; car j'ai passé l'âge où l'on s'amuse à des plaisanteries d'atelier. Oui, il ne dépend que de toi d'épouser la fille de M. Puget. Cette nouvelle t'étonne, et j'aurai de la peine à te la faire accepter. Apprends donc que Marguerite t'avait distingué bien avant le public. Cette passion, je l'avoue, est un peu mon ouvrage. Pouvais-je rien imaginer de plus avantageux pour toi? Dès que je me suis aperçu d'un sentiment que tu n'aurais jamais soupçonné (Marguerite elle-même s'en doutait à peine), j'ai cherché à l'alimenter. Je t'ai laissé plus souvent me remplacer auprès de mes élèves ; autant que possible je t'ai mis en rapport avec Marguerite, sans te rien dire ; car tu n'aurais pas été toi-même. J'ai réussi ; Marguerite t'aime ; ne crains pas que son père s'oppose à cette inclination ! S'il est riche aujourd'hui, si son nom patronne une des plus fortes maisons du Havre, il n'en est pas plus fier. Il n'a point oublié qu'en 1720 il n'était qu'un mince commis chez M. Law, et déjà marié à une femme pauvre comme lui. Avec cela, Marguerite est enfant gâtée ; M. Puget suit en tout ses moindres caprices. Ainsi donc, pour peu que tu le veuilles, avant trois mois, cette bonne et aimable fille sera ta ménagère.

M. Chardin vint à l'appui de M. Caze, et force fut à Siméon d'ajouter foi à leurs paroles, d'autant plus que la vanité ne l'aveuglant pas, il lui advenait souvent de douter de lui-même. Il s'imaginait que son talent n'avait pas été la seule cause de son succès. Cette nouvelle arrivait donc comme une révélation ; en même temps, son cœur était trop jeune, et Marguerite trop aimable, pour qu'il ne se trouvât pas agréablement surpris. Quel autre en sa place eût résisté au plaisir de se voir ainsi recherché? Pris au dépourvu, il ne se défendit pas ; il laissa Caze dans l'intime conviction qu'il acceptait ; il le crut lui-même. Son imagination lui découvrit l'horizon d'un bonheur tranquille, s'écoulant sans effort, au sein du luxe parisien. Il vit en rêve Marguerite, dont les lèvres roses lui murmuraient à l'oreille de charmantes paroles.

Mais, au matin, ses idées avaient pris un cours différent ; l'amoureux de la veille n'existait plus guère, et, dans son cœur, l'image de Marguerite flottait dans un nuage confus : à peine lui restait-il un vague souvenir de la confidence de Caze. Pauvre Marguerite ! on eût dit que le hasard conspirât contre elle. Diderot, que Siméon n'avait pas vu depuis quelques jours, vint le prendre au saut du lit.

— Imaginez, dit-il, qu'un gras et riche sinécuriste, d'une ignorance à figurer côte à côte, au chapitre, près de l'illustre Gil Pérez, a été chargé d'un fort long travail. Comme il n'osait ni ne pouvait refuser, il s'est souvenu de moi ; il savait par mon frère que j'avais étudié en Sorbonne ; j'étais l'homme qu'il lui fallait. Il m'a fait venir, et, pour une somme assez ronde, j'ai accepté de tenir sa plume. Viennent donc les premières hirondelles, et nous pourrons nous mettre en route, et nous pourrons nous écrier : Italie ! Italie ! avec plus de raison mille fois que les compagnons d'Enée.

Siméon se laissa gagner par l'enthousiasme de Diderot, et sa résolution fut prise de décliner l'honneur matrimonial qu'on lui voulait faire. A la nouvelle de ce changement, M. Chardin entra dans une véritable colère ; il donna à tous les diables l'Italie, ses écoles et Diderot.

— Manquer une si belle affaire ! s'écriait-il ; et pourquoi, s'il vous plaît? pour une sotte vanité, pour un ridicule désir de gloire ! Ah ! ces artistes ! ce sont de vrais fous ! ils ne comprennent rien aux choses de la vie, et ils se plaignent après cela de mourir de faim... Parbleu ! ils ne le volent pas !

Il alla trouver Caze.

— Savez-vous, lui dit-il, ce que m'a répondu Siméon? qu'il voulait demeurer garçon, comme vous ; qu'il était bon pour un artiste de vivre sans aucun souci domestique ! que sais-je encore ? des billevesées...

— Aïe ! pensa le célibataire, pour qui cet argument *ad hominem* avait une certaine valeur, et qui se souvint de l'avoir un jour développé à son élève.

— Laissez-moi faire, dit-il, tout n'est pas perdu.

Il entreprit de raisonner Siméon pour arracher de son esprit les germes anticonjugaux qu'il y avait jadis semés.

— Êtes-vous fou, dit-il, d'appliquer au rebours les conseils de l'expérience? Une femme pauvre embarrasse, détourne de l'art, et vous cloue à la réalité, quand votre esprit tend à s'élever à de hautes conceptions ! Voilà pourquoi je ne me suis pas marié. Mais que ta position est différente ! Marguerite t'apporte une dot qui te met à l'abri des nécessités de la vie. Sais-tu bien qu'il ne fait pas bon de jouer ainsi au dégoûté, de faire le héron? Le limaçon pourrait fort bien se trouver au bout de ces caprices. Comment ! une jeune fille sort pour toi des règles ordinaires ; elle te demande presque ! et tu la refuserais? Encore, si c'était une sotte, je comprendrais ! Ne me parle pas de ce voyage d'Italie ! Si tu y tiens tant, qui vous empêche de le faire ensemble? Je ne sais pas ensuite pourquoi nous sommes toujours à mendier nos inspirations aux étrangers. L'école française n'est pas si pauvre qu'on l'imagine ; ton ami Diderot en conviendra sans peine ! Qu'il me dise ce que nous ont laissé de nouveau à apprendre, Claude pour le coloris, Coypel pour le dessin, Poussin pour la composition, Lesueur pour le sentiment?

Déjà Siméon revenait à ses premières idées. Caze résolut de lui couper la retraite. Il alla voir Diderot, lui exposa de quels avantages une alliance riche serait pour son ami, et fit si bien que le jeune écrivain prit sur lui le soin de se dédire de sa parole.

Siméon ne se douta de rien. Il céda aux importunités de Caze et de M. Chardin. Il fit sa cour, d'abord assez machinalement ; mais il s'étonna bientôt d'y trouver plus que de l'agrément. Il est vrai que Marguerite ne lui parlait que des choses pour lesquelles elle avait deviné sa prédilection. Tantôt elle lui demandait quelques dessins, tantôt elle exigeait une promenade au Louvre ; c'était chaque fois ruse de cœur nouvelle, dont elle embellissait le sentier par où l'on arrive à l'hymen. Les deux jeunes gens

semblaient y toucher, lorsqu'un jour Caze vint leur dire adieu. Il partait, malgré sa vieillesse, pour aller peindre au château de Choisy quelques appartements, dont Binet, l'oncle de Mme de Pompadour, lui avait obtenu la décoration.

— N'oubliez pas, dit-il, de me rappeler pour la noce ; surtout ne me faites pas attendre ; à mon âge on n'en a pas le temps.

Marguerite le reconduisit en riant.

— Siméon, lui dit-elle, est un garçon plein d'honneur et sincère ; il ne m'a point encore juré qu'il m'aimait ; mais cela ne tardera pas. Il me sera si doux de le rendre heureux !

Le vieillard la baisa au front.

— Vous êtes une adorable fille ! lui dit-il. Pourquoi, pauvres artistes, ne trouvons-nous pas plus souvent votre pareille ! Mais les femmes comme vous, Marguerite, ressemblent trop à l'aloès d'Amérique : elles ne fleurissent qu'une fois en un siècle !

IV. — MARGUERITE.

Quelque temps après le départ de Caze, M. Puget entrait un matin dans la chambre de Marguerite.

— Bonjour, mon enfant, lui dit-il. A qui a-t-on songé tout d'abord ? serait-ce bien à moi?

— Vous le savez, mon père, à vous appartient la bonne part de mon cœur. Si j'épouse Siméon, c'est pour que nous soyons deux à vous aimer.

— Et pourtant tu vas me quitter.

— C'est le contraire. Ne vous souvenez-vous pas de nos



M. Puget, Chardin, Caze et Marguerite sortant de table (pages précédentes).

conditions? Siméon habitera avec nous. M. Chardin y consent. Nous lui trouverons ici près un atelier ; car je ne veux pas qu'il oublie pour moi le soin de sa réputation. Je serai si fière de ses succès ! Nous causions hier ; Siméon m'a dit qu'il songeait à peindre des scènes d'intérieur, de jeunes mères, de jeunes filles, de garçons espiègles. Il m'en traçait quelques-unes ; avec quel charme ! On les aurait dites vivantes sur sa toile ! Qu'il m'aime un peu ; que nous ayons de beaux enfants, et Siméon sera un grand peintre.

— Folle !

— Il y a quelques jours, il me faisait voir que dans les tableaux de Véronèse, une figure blonde revient sans cesse ; tantôt c'est Madeleine, tantôt Esther, tantôt Suzanne. Je l'ai regardé ; il a rougi de sa remarque et de mon air : nous nous étions compris.

— Et tu voudrais être cette belle tête blonde? Mais qu'as-tu donc aussi à rire avec moi ? Me prendrais-tu pour Siméon ?

Marguerite, au lieu de répondre, ouvrit les tiroirs d'une chiffonnière ; elle en tira un petit tableau fraîchement peint. M. Puget s'approcha.

— Je comprends ! dit-il en apercevant une jeune mère, en toilette du matin, et près de laquelle une enfant s'habille, en ayant soin de donner plus d'un coup d'œil au miroir ; Siméon tient déjà ses promesses.

Marguerite découvrit un second tableau.

— Et ce monsieur-là, dit-elle?

— Parbleu, c'est moi-même ; je me reconnais bien.

— N'est-ce pas que c'est bien votre expression si douce, si aimable?

— Ah çà ! Siméon va-t-il me mettre aussi partout, à la

manière de Véronèse? Ce sera joli; je le lui conseille, s'il aspire à figurer dans les boudoirs. Mais quelle est donc cette petite qui paraît déjà si coquette? N'est-ce pas une figure de connaissance?

— Regardez bien.

— Eh oui! c'est ma petite nièce, c'est Délie! Comment ne l'ai-je pas nommée tout d'abord?

M. Puget resta charmé des deux tableaux, et les regardait chacun à son tour, et revenait avec une certaine complaisance à sa brave figure, que Chardin avait heureusement exprimée.

— Allons, dit-il, Siméon ne va-t-il pas me faire oublier les affaires importantes! Je suis étonné de ne pas recevoir des lettres du Havre, très-étonné et même inquiet. Adieu; à ce soir. Je vois que tu ne t'ennuieras pas seule.

Il embrassa Marguerite et sortit heureux de sa joie.

Hélas, il devait rentrer le désespoir et la mort au cœur! Sa fortune, qu'il avait si laborieusement acquise, n'existait plus : un associé infidèle l'avait dissipée!

Cette nouvelle foudroya M. Puget; il eut à peine la force de l'apprendre à Marguerite; la fièvre le saisit, il eut le délire : quelques mots lui revenaient sans cesse à la bouche.



Marguerite cachetant sa lettre à Caze, tableau de Chardin (pages suivantes).

« Ruiné! ruiné, s'écriait-il; et ma fille, ma pauvre fille! »

Marguerite, jetée tout à coup hors d'elle-même, ne pensa d'abord qu'à prodiguer à son père tous les soins d'une excessive tendresse; assise à son chevet, épiant sur sa figure la plus légère souffrance pour la prévenir, pour la calmer. Mais quand le sommeil se fut emparé de M. Puget, quand la nuit fut venue, elle se trouva seule au milieu du silence que troublaient à intervalles inégaux le crépitement du feu et la respiration du malade; elle se prit à réfléchir. Oh! alors elle apprécia dans toute sa rigueur le coup qui venait de la frapper. D'un regard, elle embrassa ses espérances écroulées, son bonheur anéanti. Elle pleura, non par faiblesse d'âme, mais elle hésitait à prendre une cruelle résolution. Elle tomba à genoux pour demander à Dieu l'énergie dont elle avait besoin; ses larmes, un moment abondantes, s'arrêtèrent; son cœur cessa de battre avec violence, et quand elle se releva, son visage rasséréné ne portait plus la trace d'une lutte douloureuse. Elle s'assit à une table, et d'une main ferme elle écrivit ces deux billets.

« A M. Caze.

« Mon cher maître, vous m'avez tant de fois donné des preuves de votre amitié, que vous ne me la refuserez pas aujourd'hui; jamais elle ne me fut si nécessaire. Je vous demande avant tout le secret le plus profond. Mon père est ruiné! Que ce malheur ne soit jamais connu de Siméon; il serait capable de me rechercher par reconnaissance, quand même il ne m'aimerait pas; et j'en mourrais de chagrin. Non, je ne puis ni ne dois songer à lui. J'ai fait en mon cœur le sacrifice de notre amour: Dieu m'en a donné la force. Mon désir avait été de mettre pour toujours Siméon à l'abri des nécessités de la vie que vous avez connues jusque dans un âge avancé et qui vous forcent encore à travailler quand devrait être sonnée pour vous l'heure du repos. Le Ciel ne m'a pas permis d'accomplir cette noble tâche. Qu'une autre soit plus heureuse! J'ai besoin de vous pour m'aider dans ma résolution. Appelez Siméon à Choisy; confiez-lui tant de besogne, qu'il ne puisse de quelques jours s'éloigner du château. Je le verrai avant son départ; j'espère qu'il ne se doutera de rien. Vous l'entretiendrez dans cette ignorance, et quand il reviendra à Paris, j'en serai déjà bien loin. Alors, s'il m'accuse, s'il se plaint d'avoir été le jouet de la pauvre Marguerite, défendez-moi contre sa colère, mais ne dites pas la vérité. Je garde les deux petits tableaux dont Siméon vient de me faire présent, encore que je n'aie rien à lui offrir en retour; les lui rendre, serait le blesser; ce serait pour moi trop pénible. Adieu, mon bon maître; faites qu'il ne me déteste pas. »

« A M. Chardin père.

« Mon cher monsieur, il faut que je vous voie; venez le plus tôt que vous pourrez; mais n'en donnez point avis à Siméon. »

Marguerite, resta quelque temps, la tête dans les mains; au point du jour, elle sonna un valet de chambre, cacheta les lettres en sa présence, et lui ordonna de les porter immédiatement à leur destination. Ensuite elle s'approcha de son père et lui prit les mains; ses larmes, qu'elle ne cachait plus, roulaient lentement de ses joues sur le lit.

M. Chardin la surprit dans cette attitude. Marguerite lui fit signe de venir s'asseoir près d'elle.

— Merci, dit-elle à voix basse, merci de votre empressement. Siméon n'a pas su que vous veniez ici?

— Non, mademoiselle; il est allé à Saint-Mandé, chez quelques personnes de notre famille, et ne revient que ce soir.

— C'est heureux! Ne me demandez pas pourquoi. Bientôt je vous l'apprendrai. En attendant, faites qu'il ne soupçonne rien de l'état de mon père. Il recevra dans la journée une lettre de M. Caze, qui le presse de le venir rejoindre à Choisy. Engagez-le à partir, au nom de l'affection que vous avez pour moi! Vous me le promettez, dit-elle, en lui offrant la main. Adieu, revenez me voir, dès que Siméon sera parti.

Une légère amélioration qui s'était fait sentir dans l'état du malade rendit l'espoir à Marguerite. Elle ne voulut plus quitter la chambre de son père; elle y passa tout le reste du jour et la nuit suivante, sans clore l'œil d'un instant. Sur la fin, elle fut prise d'un tremblement occasionné par le froid de l'insomnie et par l'idée que Siméon allait venir. Elle s'aperçut alors que la fatigue avait abattu sa figure, enlevé à ses joues leurs couleurs, et estompé autour de ses yeux rougis par les larmes, un disque brun. Elle travailla à effacer ces indices de sa douleur; elle voulait la cacher à Siméon, et non point paraître belle. A ses yeux, c'eût été un crime d'exciter un amour auquel sa volonté ne lui permettait plus de répondre.

Siméon vint en effet dès le matin apprendre à Marguerite que Caze l'appelait à Choisy.

— Je l'avais prévu, lui dit-elle; notre vieux maître doit être fatigué. Ce n'est pas à son âge qu'on s'avise impunément de peindre des panneaux, des dessus de porte et des plafonds. Cette besogne exige toutes vos forces. Acceptez-la, et je ne doute pas qu'elle ne soit glorieuse pour vous.

— J'ai accepté, Marguerite, et avec joie. Mais j'aurai beau faire, je ne m'acquitterai jamais de tout ce que je dois à M. Caze.

— Vous saurez que vos petits tableaux ont fait un plaisir extrême à mon père.

— Mais ne puis-je pas lui dire adieu?

— Impossible, Siméon; il est indisposé et repose en ce moment.

— Il a donc été malade?

— Un peu de fièvre seulement. Ce ne sera rien. Adieu, ajouta-t-elle d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, adieu, Siméon; prenez cette bague, qu'elle vous fasse penser quelquefois à Marguerite.

La jeune fille fut sur le point de se trahir. Pour la première fois, elle permit à son fiancé de la serrer sur son cœur. Siméon sentit qu'elle tremblait dans ses bras; il crut que c'était de bonheur, et emporta avec lui l'espérance...

— Hélas! murmura-t-elle quand les pas du jeune homme n'arrivèrent plus à son oreille, voilà notre dernier adieu!

Il fallut bien de la force à Marguerite pour ne pas succomber à son tour. Peut-être ne se soutint-elle que par le contre-poids de deux douleurs propres à distraire l'une de l'autre. Les souffrances de son père lui fermèrent les yeux sur les siennes, et, sublime en son rôle, elle parut s'être oubliée. M. Chardin ne soupçonna pas sa résolution. Caze, qu'elle en avait instruit, pouvait à peine croire à tant d'héroïsme et de résignation chez une jeune fille. Ces deux amis insistèrent pour qu'elle prît du repos; elle n'y consentit qu'à la longue; encore fallut-il qu'elle se sentît hors d'état d'être utile à son père. Malheureusement, la maladie de M. Puget n'était pas de celles dont le médecin, puissamment secondé, arrive à se rendre maître. En vain il recouvra sa connaissance, elle ne lui servit qu'à voir avec plus de lucidité son malheur et celui de Marguerite. Cette perspective aggrava sa maladie; il languit quelque temps, et ne tarda pas à se réunir à l'épouse qu'il regrettait encore. Caze et M. Chardin soutinrent Marguerite dans cette rude épreuve; leur amitié lui épargna de tristes détails mortuaires; elle put du moins pleurer en silence.

Quand la tombe se fut refermée sur son père, la pauvre fille fit appeler M. Chardin; elle l'instruisit de sa ruine.

— Le coup qui a frappé mon père, ajouta-t-elle, retombe aussi sur moi; mais il faut qu'il s'arrête là, je ne veux pas d'une troisième victime. Je vous rends donc la parole que vous m'avez donnée: je ne serai pas l'épouse de votre fils. Oh! ne combattez pas ma résolution, vous ne me feriez pas revenir sur elle. Je l'ai prise devant Dieu, et il m'a semblé que mon père y avait applaudi. Voulez-vous donc que j'amène à Siméon toute une famille, mes deux petites cousines et moi? Vous auriez tort de permettre ce mariage, ce serait condamner votre fils à la pauvreté; j'attends au contraire que vous m'aidiez à accomplir mon projet. Vous vous concerterez avec M. Caze

avant le retour de Siméon, pour qu'il ne connaisse pas les motifs de mon refus. Aujourd'hui je réclame votre expérience pour vendre tous ces meubles ; mais agissez le plus promptement qu'il vous sera possible.

M. Chardin, dans son émotion, ne put s'empêcher d'oublier la défense que venait de lui faire Marguerite.

— Non, lui répondit-elle, mon devoir m'ordonne de partir, et si vous m'aimez, vous ne songerez qu'à m'en faciliter les moyens.

Il n'y avait pas à insister. L'honnête marchand appela à lui toutes les ruses de sa profession, et par elles il réussit à conserver à cette noble fille quelques débris de son ancienne opulence.

Mais jamais ni lui ni les amateurs de peinture n'obtinrent qu'elle se défît des tableaux de Siméon.

— Laissez-les-moi, leur répondait-elle ; l'argent que vous m'offrez en retour ne me donnerait pas la moitié de la joie que j'éprouverai à les voir : on ne vend pas les richesses du cœur, les souvenirs.

Un matin, Marguerite attendait dans le salon dénudé de son hôtel, assise sur une mallette de cuir, vêtue de noir, et ayant à ses côtés ses petites cousines également en deuil. Caze, en habit de voyage, paraissait disposé à les accompagner.

M. Chardin arriva.

— Voici, dit-il, les sommes qu'ont rendues les diverses ventes ; j'ai eu assez de bonheur pour les réaliser toutes hier soir. Il y a 12,000 livres.

Marguerite regarda le sac d'argent, et dit :

— Maintenant tout est fini.

— Pourquoi, mademoiselle ? il est temps encore, renoncez à votre projet.

— Impossible, fit-elle en hochant de la tête avec lenteur ; il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous et à vous remercier, mon digne ami, pour les soins que vous avez prodigués à mon père, et pour tous les embarras que je vous ai occasionnés. Je vous recommande Siméon ; je vous lègue l'affection que je lui ai vouée, afin que vous l'aimiez plus encore que par le passé. Ne forcez plus ses inclinations ; car je sais que vous l'avez un peu contraint à m'aimer. Hélas ! que ne le laissions-nous tranquille avec ses pinceaux !...

Elle demeura pensive, les yeux attachés au parquet ; mais, ne pouvant plus se contraindre, elle se jeta tout à coup dans les bras de M. Chardin, où elle éclata en sanglots ; puis elle s'en arracha, saisit les deux petites filles qui pleuraient sans savoir pourquoi, et dit à Caze d'une voix étouffée : — Partons !

HONORÉ DAVID.

(La fin au prochain numéro.)

SOUVENIR DES ARDENNES (1).

Pas un de tes enfants n'a chanté sa patrie,
Noble Ardenne, et pourquoi ?... Sans arts, sans industrie
N'es-tu plus qu'une lande, un désert ? — Certes non !
L'injuste oubli pourtant a pesé sur ton nom ;
Il est temps qu'on le venge... Et si quelque incrédule
Osait sur ce beau nom jeter le ridicule,
Qu'il s'incline, l'ingrat, en voyant sous ses yeux
Se dérouler ici ton passé glorieux.

Et d'abord, s'il me suit en ce castel antique
Qu'embrasse la Semois de son cours pacifique,
Voici venir à nous, sur son blanc destrier,
Un de tes fils, un preux tout éclatant d'acier,
Godefroid !... Maître juste, indulgent, sans faiblesse,
Quels destins au pays promettait sa jeunesse !
La Foi l'appelle ailleurs : terre natale, adieu ;
Vers l'Orient il vole à la voix de son Dieu ;
Et quand pour ses hauts faits, pour sa vertu sublime,
Les chrétiens l'ont élu monarque de Solyme,
Tout à ses souvenirs, de Bouillon vers le soir
A ses yeux fascinés s'offre le vieux manoir.....
Voici ses tours, ses ponts, son site plein de charme...
La douce vision lui dérobe une larme :
Et si, bien jeune encor, vient l'heure de mourir,
Bohémond qui l'assiste à son dernier soupir
Entend son roi, les yeux tournés vers la patrie,
Recommander au Ciel son Ardenne chérie.

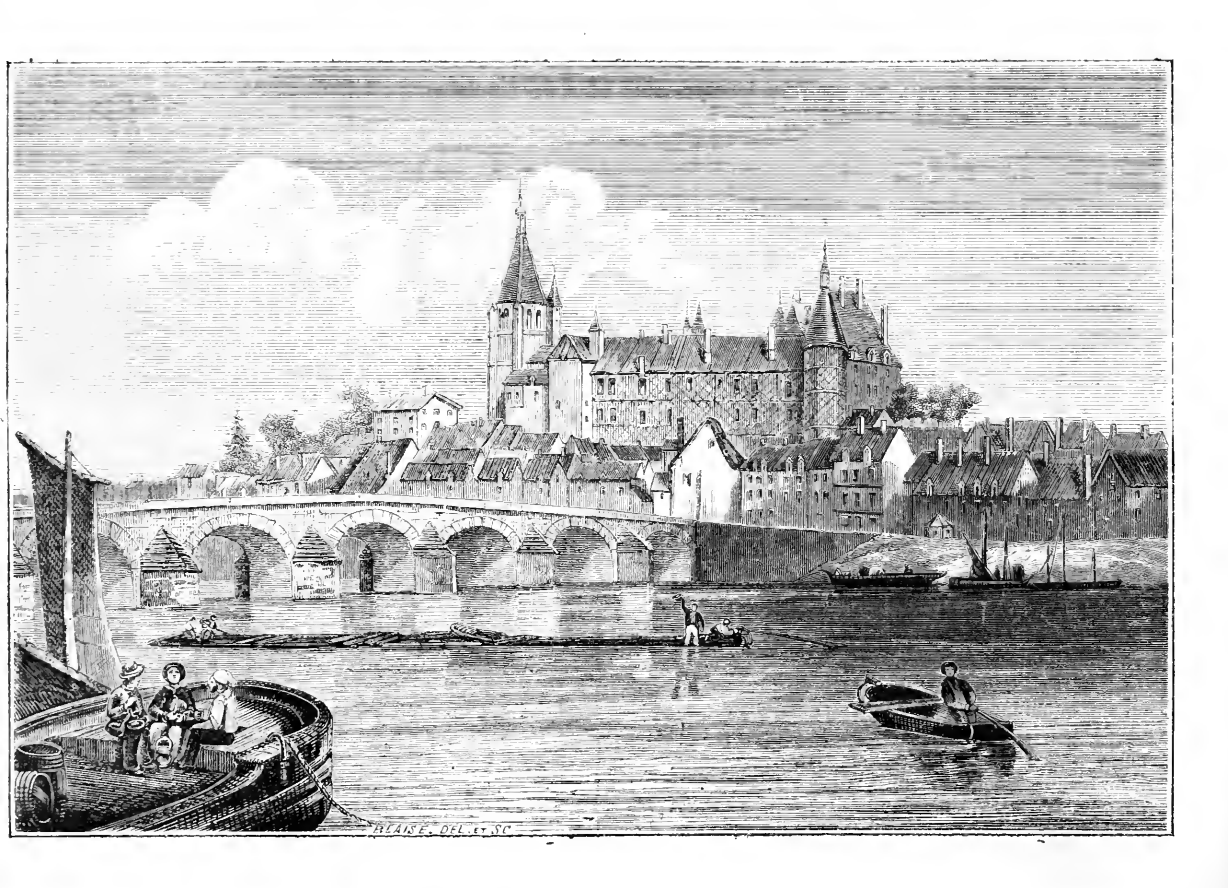
Mais voici les *Lamark*. — Sous eux tout humble encor
Sedan s'éveille au jour, prend un rapide essor.
Que deux de ses seigneurs, et *Robert* et *Fleuranges*,
Par delà l'Apennin entraînent leurs phalanges,
Qu'à l'aspect de deux camps, à Mézières, plus tard,
Par maint trait de valeur se trahisse *Bayard*,
La naissante cité, qui travaille en silence,
Applaudit, mais de loin, à ces grands coups de lance ;
Au lieu d'aller grossir, aux abords du palais,
Cet essaim de coureurs, d'estafiers, de valets,
Un peuple industrieux, debout avec l'aurore,
Ne veut, dans sa fierté, qu'un labeur qui l'honore :
Grâce à ses soins, déjà moins rude, moins grossier,
Le tissu voyageur a quitté l'atelier.
A Givonne, à Daigny, l'ardent fourneau s'allume,
Et le fer assoupli s'allonge sur l'enclume.
C'est trop peu toutefois... En nos jeunes remparts
La science a son temple : on cultive les arts.
On enseigne le droit, les lettres, la chimie :
Avant Paris, Sedan a son Académie.....
Saluons en passant et *Bayle* et *Jurieux* :
Ils parlent, et qu'importe à ces maîtres fameux
Que presque à leurs regards *Soissons* à la Marphée
S'élève, en expirant, un glorieux trophée ;
Qu'importe que, plus tard, *Condé* devant Rocroi
Se prépare à venger les armes de son roi !
Le canon qu'on entend, l'ennemi qui s'avance,
N'ont pu troubler le cours de leur mâle éloquence.

Loin du bruit des combats viens, ô Muse, et descends
En un manoir tout proche et des plus ravissants :
La *Cassine* est son nom, *Mazarin* est son maître.
Un jour, on l'a prédit, dans cet Eden champêtre,
Sans faste, sans orgueil, trois anges de bonté
Feront chérir au loin leur hospitalité.
C'est là que *Mancini* sans soins se plaît à vivre.

(1) Nous pensons comme l'élégant touriste qui a résumé, dans ces vers, avec tant de précision, les gloires historiques des Ardennes. Cette curieuse partie de la France aura son tour dans notre série d'études sur nos anciennes provinces.

Toute au culte des arts qui la charme et l'enivre:
Poëtes et savants abondent dans sa cour;
Et qui donc, dites-moi, n'aimerait ce séjour?
Tant de ses conviés la jeune enchanteresse
Prévient les vœux, le goût et jusqu'à la faiblesse!
La voyez-vous, le front orné d'un feutre blanc,
Ordonner une chasse, en diriger l'élan?
Le lendemain, gros temps et d'orage et de pluie,
C'est l'ardent macao, la vive comédie:
Et le soir, comme trêve à ces plaisirs divers,
Rabutin fait un conte, et *Chaulieu* lit des vers.

Mais silence! écoutons... c'est Sedan qui révèle
Par la voix du canon sa joyeuse nouvelle:
Un prince vient d'y naître, et de l'auguste enfant
Tout semble deviner l'avenir triomphant.
Quels destins en effet! Sa pure et noble vie
A la cour du grand roi fera taire l'envie:
Des héros de son temps il sera le premier,
Enfin, pour couronner les hauts faits du guerrier,
Louis Quatorze en deuil ordonnera qu'on vienne
Aux cendres des Bourbons associer la sienne...
De tels honneurs sont grands, mais c'est peu d'un tombeau,
Son ombre a tressailli d'un tribut non moins beau
Au jour où, dans nos murs, par un si juste hommage,
Le bronze glorieux a fixé son image.
L'étranger, chapeau bas, s'arrête pour la voir,
Et le soldat français qu'appelle un saint devoir,



Fabriques de Sedan, sur la Meuse (Ardennes).

S'inclinant à l'aspect du fameux capitaine,
Honore dans Sedan le berceau de *Turenne.*

C'est là pour sa patrie un riche souvenir!
Mais le sang des héros ne doit pas s'y tarir.
Le sol où les Lamark ont reçu la lumière,
Certes, n'a rien perdu de sa sève première,
Et presque au même jour surgiront de son sein
Le brave *Rovigo, Macdonald* et *Baudin*...
Vos trois noms, ô guerriers! sont déjà dans l'histoire;
Pourquoi n'avons-nous plus, pour chanter tant de gloire,
L'harmonieux *Méhul*, Ardennais comme vous?
A vos nobles côtés c'est un bonheur pour nous
De placer un ami, qui, durant neuf années,
Du pays, pour sa part, grandit les destinées...
Toute l'Europe a vu, sous ses heureuses lois,
Le commerce et les champs refleurir à la fois:
Au manoir de Grignon, aux plaines de Rovilles,
Que d'essais fructueux, de conquêtes utiles!
Des soins non moins touchants l'occupaient au dehors:
Aussi, quand l'armateur s'élançant de nos ports,
Un jour, pour ses vaisseaux trouva, dans les Deux-Mondes,
Et des droits protecteurs et des ventes fécondes,
Dut-il assez bénir, pour ses traités divers,
L'habile homme d'Etat qu'on devine en ces vers (1)!...

THOLOZAN.

(1) M. Cunin-Gridaine, ministre du commerce pendant neuf ans, auteur de dix-neuf traités avec les puissances.

HISTOIRE D'UNE IMAGE.

Comme je faisais mes malles... — Pourquoi dit-on presque toujours : faire *ses* malles? on en a rarement plusieurs. A vrai dire, *mes* malles se composaient d'une caisse de sapin qui ferme avec une corde, et j'étais sur le point de la nouer, lorsque mon ami Evariste, débarqué depuis deux heures à Calais où j'allais m'embarquer, entra dans ma chambre et me proposa un tour de promenade. Impatient de sortir, il me trouva lent et maladroit, et s'emparant de la caisse, il voulut la ficeler lui-même.

Elle était posée sur des tréteaux contre le mur. Evariste a le geste impétueux ; il releva le bout de corde avec un si beau développement d'attitude, que sa main, allant soulever un cadre, l'enleva comme une plume ; l'objet



The gate of Calais (la porte de Calais), d'après W. Hogarth.

lancé lui passa par-dessus la tête, et tomba sur le carreau où il se cassa bruyamment Les bois vermoulus s'étaient disjoints, le verre, brisé en tout petits morceaux, laissait à nu une vieille image toute jaunie et tachée par l'humidité.

— Voilà, dis-je, un respectable monument détruit ; mais j'y gagne une belle feuille de papier pour envelopper ma brosse et mes rasoirs.

Mais l'hôte, qui passait par là, avait entendu le cliquetis du verre mis en pièces ; il entra tout effaré et s'écria :

— Quel malheur! vous avez cassé l'image...

— C'est pour vous une bonne aubaine, répondis-je ; car il faudra vous la remplacer par un cadre neuf où l'on verra briller *la belle Polonaise*, ou *le prince Poniatowski périssant dans les flots de l'Elster* : ou bien *Napoléon escaladant le Saint-Bernard* : à moins que vous ne préfériez *Paul et Virginie*, *Montecristo*, *les quatre Fils Aymon*, *le fleuve Scamandre*, ou le *portrait de Jean Bart*...

De si riantes propositions ne consolaient point maître Baudrillart : il tenait à sa vieille image, qu'il contemplait d'un air piteux.

— Que voulez-vous, disait-il, c'est un sentiment... je ne la donnerais pas pour plus de quinze francs! Il y a cent ans passés qu'elle est dans la famille. Voyez : de la gra-

vure!... il paraît que c'est très-beau. Non, quand on m'en offrirait plus de quinze francs...

Evariste est un collectionneur intrépide; il jeta les yeux sur l'estampe enfumée et murmura :

— Elle en vaudrait bien douze si elle était neuve et pourvue de ses marges. Telle que la voilà, elle ne vaut pas quinze sous.

— Oh! monsieur, s'écria le père Baudrillart, la grand'-mère de ma femme, qui la tenait de son père, assurait que c'était une rareté...

— Dans ce temps-là... possible; à Calais... Oh, parbleu! nous sommes à Calais! Et la grand'mère de votre femme?...

— La tenait de son père.

Evariste réfléchit un instant et ajouta :

— Alors le bisaïeul de votre femme s'appelait Grandsire?

— Ma femme est une Grandsire, répliqua l'aubergiste.

Intrigué à mon tour, je pris la gravure, qui représentait des soldats, des marchands, des maraîchers, le tout devant une porte de ville; la lettre portait: *The gate of Calais.* Evariste ne me laissa pas le temps d'un long examen; il se saisit de nouveau de l'objet, avec cette insouciance apparente bien connue des bouquinistes, et je le vis, s'approchant de la fenêtre, lorgner, à la transparence du jour, cette gravure, au dos de laquelle on avait collé une grosse feuille de papier imprimé. Enfin, il la déposa sur la table et se mit à arpenter la chambre en chantonnant.

Le bonhomme Baudrillart allait se retirer, emportant l'image, lorsque Evariste lui dit:

— Vous voyez bien, là, sur la gauche, cette tête effacée par une tache rousse et dont le papier est écorché? eh bien! c'est, ou plutôt c'était le portrait de Grandsire, le trisaïeul de vos enfants.

— Ah! quel dommage! s'écria notre hôte; on n'y voit plus rien; un éclat du verre a arraché un œil et le nez.

— C'est ma faute, répliqua Evariste : qui casse... les nez les paye, et je me charge de tout réparer. Je possède la même gravure, toute neuve, très-belle et bien encadrée; je vous l'enverrai pour remplacer celle-ci.

Dès que notre hôte nous eut quittés, Evariste, me remettant une note écrite au crayon, me dit :

— Tu m'achèteras à Londres, chez un éditeur dont je t'indique l'adresse, cette estampe, qui coûtera soixante francs; à ton retour, tu la feras encadrer et tu l'offriras à l'heureux Baudrillart.

Tandis que j'attendais l'explication de tout ce mystère, Evariste allait grommelant :

— Il n'y avait pas à se méprendre... Ah! la mémoire m'a servi à temps... Bon, bon... je la tiens.

— Pour moi, lui dis-je, je ne tiens rien du tout. Ma caisse n'est pas fermée; tu me prives d'une bonne enveloppe de papier, tu m'as mis en retard, tu as éveillé ma curiosité, et...

— Et je suis prêt à la satisfaire, interrompit-il. Cette gravure est intéressante, parce qu'elle retrace le souvenir d'une aventure à laquelle l'Angleterre doit peut-être l'un de ses plus grands peintres : le héros de l'anecdote en question, à qui la sottise des bourgeois de Calais a fait jouer un assez triste rôle, s'en est rudement vengé, en attisant contre nous, toute sa vie durant, l'aversion nationale de ses compatriotes; enfin cette estampe en lambeaux, indigne de figurer dans le carton d'un amateur, ajoute une perle rare à ma collection d'autographes.

— Mais comment as-tu deviné que le bisaïeul de la femme de notre hôte se nommait Grandsire? et comment...

— Rien de plus simple, et tu le concevras, si tu te donnes la peine de lire la page 19 de l'introduction à l'*Analyse de la beauté*, ouvrage traduit de l'anglais par Jansen; si tu rapproches ce passage du récit de Nichols, et si tu daignes corroborer ces documents des piquants commentaires de lord Orford.

— Comme assurément je n'entreprendrai rien de semblable...

— Tu as la bonté de me choisir pour historien. Faut-il te conter l'aventure tout bêtement, ou d'une façon littéraire?

— D'une façon la plus littéraire du monde : elle n'en sera peut-être que plus simple, et je me défie de ta naïveté.

— Il paraît, observa Evariste, que monsieur veut *de la copie* toute prête...

— C'était durant le carême de 1735; un vendredi matin...

— Tu commences comme un feuilleton.

— Et je compte finir de même. A Calais donc, un certain vendredi, il s'éleva un si grand tumulte dans la rue aboutissant à la vieille porte de la ville, que les bourgeois du quartier, accoutumés au bruit puisque le marché du poisson et des légumes se tenait devant leurs logis, furent néanmoins réveillés ou troublés dans leurs occupations, et coururent à leurs fenêtres.

On ne pensait guère à la politique, il y a cent seize ans, dans la cité de Calais, mais on s'y ressouvenait des guerres, et la première idée des bourgeois fut de se demander si les Anglais n'auraient point débarqué. Cette supposition exagérait les proportions d'un incident dont ils furent bientôt instruits par les passants, en ces termes : — Ce n'est rien; c'est un Anglais que l'on assomme...

Comme les bourgeois n'en étaient pas fâchés, ils se hâtèrent de mettre à profit cette patriotique distraction. Le soleil, qui découpait de grandes ombres obliques sur la porte de la ville, leur sembla tiède; ils appelèrent leurs femmes, leurs marmots, et les châssis relevés de toutes les fenêtres furent remplacés par des groupes de visages plus ou moins empaquetés, mais fort épanouis. Ce qu'ils virent était de nature à les intéresser, et nous sommes à même de le rapporter fidèlement, car le tableau de la scène nous a été conservé par une gravure (celle-là même que tu as vue sans la regarder) connue sous le titre de *The gàte of Calais.* Le désordre était à son comble; on se poussait, on criait; les revendeuses du marché, glapissant avec fureur, cherchaient à retirer par la queue leurs poissons bourbeux et piétinés; des pyramides de légumes dévalaient sur le pavé, des enfants étaient foulés aux pieds, et, comme il advient trop rarement, les agresseurs payaient les frais de la guerre.

On faisait cependant plus de fracas que de besogne, et l'étranger, cause première du tumulte, était le moins maltraité. Les gens qui s'entassaient autour de lui se disputaient et se gourmaient entre eux, tandis qu'il profitait des diversions pour repousser les plus hardis. Il avait eu la prudence de s'appuyer contre l'angle d'un mur, de manière à ne pouvoir être tourné, et il maintenait sa position en distribuant des coups de poing avec mesure et rapidité.

C'était un jeune homme robuste, petit de taille et doué d'un grand sang-froid. Ses traits chiffonnés, vulgaires, mais énergiques, avaient une expression audacieuse et franche; son œil perçant restait calme; sa bouche conservait l'expression sardonique et rieuse qui sans doute lui était naturelle; son regard allumé par le soleil qui éclairait son habit couleur de brique et rayonnait sur sa

face brunie, illuminant un front bombé que partageait une profonde cicatrice; son regard intelligent parcourait la foule et dominait l'événement. A ses pieds gisaient renversés des pastels, des crayons, un canif, ainsi qu'un carton entr'ouvert, d'où s'échappaient des esquisses inachevées : l'une d'elles représentait la porte de Calais, avec ses factionnaires, et un groupe de revendeuses de marée.

Tout en soutenant, seul contre tous, la lutte la plus inégale, le jeune homme avait su mettre à l'abri, derrière une de ses jambes, le carton qu'il ne perdait pas de vue. Néanmoins, il est aisé de concevoir ce qui eût fini par arriver, si l'intervention de quatre fantassins en habit blanc, coiffés d'un tourne-vis et le dos orné d'une longue queue de rat, n'eût dérangé les assaillants. Les soldats pénétrèrent comme un coin dans la foule, qu'ils divisèrent à coups de crosse de fusil; ce que voyant l'étranger, loin d'être sensible à cette assistance présumable, il se mit à invectiver le populaire, lui reprochant de souffrir que des sbires le talonnassent à coups de crosse, et le qualifiant de troupeau d'esclaves indignes de s'élever à la dignité d'un peuple libre.

Cet étrange discours, traduit par un malicieux Ecossais, charma médiocrement messieurs du régiment de Picardie; c'est pourquoi, sans plus attendre, le sergent du poste saisit par le collet notre étranger, en lui enjoignant de le suivre au logis du gouverneur pour y subir un interrogatoire. Désormais placé sous la protection de la loi, l'Anglais devenait sacré comme elle; on le suivit donc avec des huées, en lui lançant des pierres, et chacun sur sa route allait répétant : — C'est un espion de Walpole et du duc de Cumberland, qui levait le plan de la ville pour le compte de l'Angleterre.

— A merveille! m'écriai-je; on ne compterait pas à Paris plus de trois cents écrivains plus littéraires que toi!

— Mais comme je n'ai pas l'habitude de cette profession, si tu m'interromps encore, je resterai court.

— Poursuis donc, homme atrabilaire et docte; me voilà muet comme un saumon.

— Or, depuis trois jours, ce gouverneur, — le gouverneur de Calais, — entendait parler d'un Anglais qui, fraîchement débarqué sur le continent, avec les préjugés du peuple de Londres, se gaussait d'un chacun, traitait la ville en pays conquis, et abusait avec un cynisme imperturbable du peu de mots français qu'il avait retenus, pour houspiller les passants. En conséquence, notre gouverneur affecta de prendre au sérieux l'accusation d'espionnage, et, à l'aide d'un interprète, il fit entendre au prisonnier que si la paix ne venait d'être signée entre le roi Louis XV et le ministère anglais, on eût sans cérémonie pendu l'imprudent artiste; mais qu'on se contenterait de l'écrouer dans un cachot jusqu'à nouvel ordre. A quoi le dessinateur répondit qu'un Anglais est libre partout; que monseigneur avait le cerveau troublé pour avoir trop bu de bouillon de grenouilles, et autres impertinences. Les choses en étaient à ce point, lorsque le sieur Grandsire, aubergiste, se présenta pour réclamer son hôte, attendu qu'il payait bien et faisait le portrait des gens de l'hôtellerie. La caution fut acceptée; on permit à l'insulaire de garder les arrêts chez son hôte et ami, le bonhomme Grandsire, à la porte de qui l'on plaça deux factionnaires.

Au bout de quelques jours, comme l'émotion populaire ne se calmait pas, comme, en outre, notre homme avait converti la cuisine de l'auberge en une salle de prêche où, à l'aide d'un truchement, il développait les droits du peuple et tonnait contre le papisme, on le conduisit au bord de la mer, on l'assit dans une barque entre deux soldats, et l'on gagna le large. C'est en vain que notre héros protesta contre un tel arbitraire, alléguant que sa volonté était de voyager en France et de gagner Paris. Il dut se consoler en esquissant la silhouette de ses gardiens, qui, après trois heures de navigation, le remirent à des pêcheurs des environs de Ramsgate, lui promettant que s'il osait reprendre terre au rivage de France, il y serait pendu.

L'aventurier breton haussa les épaules, lança des imprécations contre la canaille française, et promit aux Calaisins qu'ils auraient de ses nouvelles.

Cet incident était depuis longtemps oublié à Calais, lorsqu'un jour les habitants aperçurent deux estampes burlesques, collées par des mains inconnues contre les portes mêmes de la cité. L'une d'elles représentait la poterne, le carrefour de la rue avec des marchandes de poissons. La plus rechignée tenait une raie qui, par un singulier caprice, ressemblait au gouverneur. Tandis que, tout auprès, un homme gras et ventru, peu soucieux du carême, fait porter devant lui un énorme quartier de bœuf, grosse facétie protestante, des soldats français, maigres, déguenillés, traversent la scène avec une marmite remplie d'eau claire. La sentinelle, ornée d'un pied de nez, d'une petite queue retroussée, et exténuée par la faim, est dépourvue de chemise et affublée de manchettes en papier. Enfin, le sergent est si bizarrement enchevêtré parmi les chaînes du pont-levis, qu'on croit voir un pendu. Au loin, on entrevoit une arrestation. Le mérite principal de ces figures consistait dans leur implacable ressemblance.

La seconde planche, intitulée *France and England*, représentait les Français se disposant à conquérir l'Angleterre : des spectres en haillons, des nains difformes, des phthisiques, des fiévreux, des bossus, des soudards faméliques, qui se serrent le ventre devant l'auberge du *Sabot royal* où l'on débite un triste potage désigné par l'auteur, plus malin qu'érudit, sous le titre de *Soup meagre* (soupe maigre). A gauche, sur une charrette, on voit des matériaux destinés à l'établissement d'un couvent à Blackfriars; à savoir : un gril, des carcans, une roue, un gibet, et autres instruments de l'inquisition. Un moine essaye du bout du doigt le fil tranchant d'une hache : c'est à l'aide de ces vieilles défroques du mélodrame philosophique que l'on entretient John-Bull dans la haine du papisme.

A droite, un officier, se servant de son épée en guise de broche, fait rôtir quatre grenouilles pour son dîner. Dans le lointain, des femmes à demi nues sont occupées, à défaut d'hommes, car les bras manquent à l'agriculture, à labourer une côte stérile, avec des haridelles. Les préjugés anglais, sous l'ancien régime, ont constamment représenté la France comme un pays ruiné, peuple de moines gras, de maîtres de danse impalpables, et de soldats débilités par la faim. Ces illusions sur nos armées ranimaient, parmi les Anglais, l'esprit de conquête.

Ici, la satire était d'autant plus amère, qu'elle fourmillait de portraits. Chacun riait donc aux dépens des victimes de ces représailles; les plus maltraités s'indignaient que l'on eût laissé échapper le coupable, et voulaient que l'on déclarât la guerre à l'Angleterre. De son côté, le gouverneur avait reçu un exemplaire de son portrait représenté sous la forme peu héraldique d'une raie. Il fit enlever par lambeaux les gravures collées contre la porte de la ville, et les fit brûler en public. Mais auparavant, en jetant les yeux sur la légende inscrite au bas des vignettes, il avait déchiffré le nom de William Hogarth.

— Penses-tu, demandai-je à Evariste lorsqu'il eut cessé de parler, penses-tu que cette anecdote soit authentique?

Il répondit : — J'y avais toujours cru, bien qu'elle eût été racontée par l'artiste lui-même. Maintenant, il ne m'est plus permis de la révoquer en doute : car l'estampe satirique de *la porte de Calais*, que je soupçonne le sieur Grandsire d'avoir collée lui-même contre la poterne pour complaire à son client, n'a pu être adressée par l'artiste qu'à son ancien hôte, la seule intimité qu'il eût formée dans la ville. Nul autre n'aurait daigné, ou n'aurait osé conserver l'image proscrite.

— Ces raisons semblent assez plausibles.

— Cette historiette est la complète relation des voyages du célèbre Hogarth sur le continent : il ne repassa jamais le détroit. La pauvreté l'avait chassé de l'Angleterre, où il ne serait peut-être pas revenu sans cette mésaventure, car il n'avait pas le pied poudreux. Ainsi, c'est le caprice du gouverneur de Calais qui a rendu à nos voisins leur plus grand peintre de mœurs.

Peu de jours après, en cherchant à Londres la fameuse estampe, pour accomplir l'engagement contracté, je parcourais l'œuvre de cet étrange artiste, et j'y trouvais un curieux sujet d'études, auquel je n'aurais point songé sans cet incident.

Lorsque je m'embarquai, Evariste m'accompagna jusqu'à la jetée. Près de monter à bord, — Tu as oublié de me dire, lui demandai-je, comment tu t'es assuré que l'épreuve de notre hôte le digne Baudrillart était celle-là même qui fut envoyée par l'artiste à l'hôtelier Grandsire?

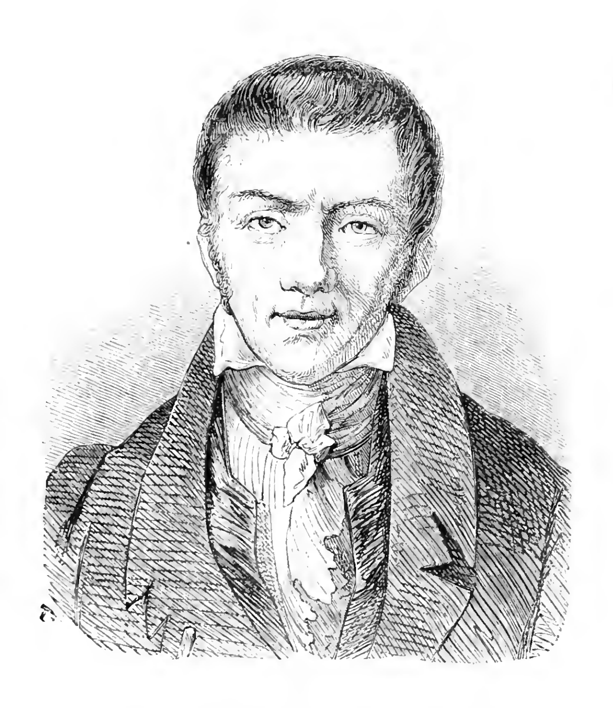
Mon compagnon sourit, et répliqua : — En l'examinant au défaut du jour, j'ai lu, au travers de la feuille collée au dos de l'estampe, la dédicace du maître — à son ancien hôte et ami l'écuyer Grandsire, signée de William Hogarth...

J'avouai, pour le mettre à son aise, qu'il me paraissait difficile d'être si fin connaisseur sans devenir un peu fripon. Mais, jetant sur moi un regard empreint de cette dédaigneuse quiétude qui est le propre des convictions arrêtées, il laissa tomber ces mots : — On voit bien que tu n'es pas collectionneur d'autographes...

FRANCIS WEY.

Heureuse et charmante coïncidence! au moment même où nos lecteurs sourient à cette curieuse anecdote de M. Francis Wey, des milliers de spectateurs applaudissent, au Théâtre-Français, la grande comédie qu'il vient d'y faire représenter. *Stella* est, sans contredit, une des œuvres les plus hardies, les plus originales, les plus profondes et les plus spirituelles qu'on ait jouées depuis longtemps. Elle mérite et elle obtiendra un succès aussi glorieux et aussi durable que celui de *Mlle de la Seiglière*. Ainsi deux collaborateurs du *Musée des Familles*, M. Jules Sandeau et M. Francis Wey, auront restauré, sur notre première scène, la véritable comédie, celle qui est à la fois l'école de la littérature et l'école des mœurs. Ce n'est pas sans orgueil que le *Musée* enregistre cet événement. Nous reparlerons de *Stella*. (Voir notre *Mercure de France*.)

HISTOIRE DES QUARANTE FAUTEUILS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



Portrait de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Nous publierons bientôt l'*Histoire des quarante fauteuils de l'Académie française*, c'est-à-dire l'histoire de toute notre littérature et de toute notre société depuis Richelieu, car l'Académie n'a jamais cessé d'unir les sommités du monde aux gloires de l'intelligence, les Condé aux Corneille, les Molé aux Lamartine. Cette grande œuvre, qui manque aux bibliothèques, sera menée rapidement à fin dans le *Musée des Familles* ; et nous ne négligerons rien pour qu'elle soit aussi piquante par le côté biographique qu'instructive par le côté littéraire. La collection de portraits qui l'*illustrera* n'en sera pas non plus la moindre curiosité.

Nous commencerons par le fauteuil du premier dignitaire de la compagnie, le secrétaire perpétuel, M. Villemain, dont voici déjà le portrait, comme frontispice de l'ouvrage.

L'Introduction comprendra l'origine et la fondation de l'Académie, avec le récit de ses vicissitudes et les singularités de sa statistique.

Puis chaque fauteuil amènera par ordre sous nos yeux tous les titulaires, illustres ou obscurs, qui l'ont occupé successivement ; — véritable lanterne magique où défileront les plus grands hommes et les plus grands originaux, les figures les plus graves et les plus comiques des trois derniers siècles.

PITRE-CHEVALIER.

TYPOGRAPHIE BEAUVUER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE NATURELLE. ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

LE PREMIER ET LE DERNIER CHRYSANTHÈME.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai... sans blague (BOILEAU).



La *Leçon de l'enfant*. Le chrysanthème dans le rosier, tableau du dix-huitième siècle. Dessin de Bocourt.

26 octobre.

Je ne vous ai rien dit encore d'une singulière variété du genre végétal, que les savants classent à tort parmi les animaux raisonnables. Si animal il y a, je définirais celui-ci, à la manière de Figaro : bête à deux pieds, sans plumes, dont les yeux se ferment aux plus belles couleurs,

(1) Voyez les tables du tome XVII et du tome XVIII.
Le *Musée* est en retard avec l'*Histoire naturelle;* il va répa-

le nez aux plus doux parfums, et qui fait des folies en toute saison. Il s'agit, pour l'appeler par son nom, du collectionneur de plantes.

Je sais jusqu'à quatre histoires, curieuses et vrai—semblables, qui vous montreront combien ce titre, si pacifique en apparence, cache d'intrigues romanesques et de drames volcaniques. Les deux premières de ces histoires encadreront fort à propos la monographie du chrysanthème, qui donne en ce moment à mon jardin son dernier éclat.

La troisième et la quatrième histoire viendront un jour, avec les monographies du dahlia et de la tulipe.

LE COMTE DE LA TOUR-DU-VAL,

OU LE PREMIER CHRYSANTHÈME.

Le comte de La Tour-du-Val. Le *chrysantemum unicum*. Les fureurs de la collection. Le pari de la baronne de Castillac. Le botaniste assiégé. Drames dans un jardin. Machiavel en robe de soie. La queue du manteau. Le souper. Histoire d'une graine volée. Coups de théâtre. La leçon d'une enfant. Le souci de l'Inde et la rose. La collection en cendres. Retour des chrysanthèmes. Leurs variétés depuis 1790. Leur culture. MM. Bernet, Pelé, Haworth, Lottin, etc.

Il y a près de cent ans, vivait, aux portes de Toulouse, un gentilhomme d'ancienne roche, un grand propriétaire, un botaniste distingué, un père de famille entouré de toutes les joies, le comte de la Tour-du-Val.

Un jour, un voyageur qui arrivait de l'Inde lui fit cadeau d'une plante vivace, haute de deux pieds, à tiges frutescentes, garnies de feuilles d'un vert sombre, découpées comme celles de la vigne, et portant une espèce de larges marguerites à pétales grêles, jaunes, à demi tubulés, disposés en houppe de gland.

Le comte embrassa le voyageur, et se mit à genoux devant la plante.

Il venait de reconnaître, il possédait la reine des Astéroïdées, la pyrèthre à grandes fleurs, l'*Anthemis grandiflora*, le *Chrysanthemum indicum*, si répandu depuis sous ces noms et sous vingt autres, mais qui, jusqu'alors, n'avait figuré en Europe que dans les descriptions des savants et sous le pinceau des artistes !...

M. de la Tour-du-Val nomma tout de suite sa fleur le *chrysanthemum unicum*, et, les fureurs de la collection s'emparant de son âme, ce nom fut pour lui, dès ce moment, une double vérité. Premièrement, il jura que son chrysanthème serait en effet l'*unique* en France ; que personne n'en obtiendrait graine, éclat ni bouture, et que ceux qui voudraient le contempler seraient obligés de venir lui en demander la faveur de tous les points du monde botanique. Deuxièmement, cette fleur devint, en réalité, son *unique* trésor et son unique bonheur... Il négligea, il oublia pour elle sa fortune, sa naissance, sa famille, ses terres, son parc, et toutes ses autres fleurs... Il s'en fit le jardinier, le médecin, l'esclave, le cerbère... Il lui construisit une serre exprès et lui donna un parterre spécial... S'il eût pu disposer des saisons, du soleil, de la pluie et du vent, il eût bouleversé la nature pour son chrysanthème... Il ne comprenait pas qu'il eût passé vingt ans de sa vie à cultiver d'affreuses roses, de chétifs œillets, de misérables jacinthes, — quand il y avait sous le ciel un *chrysanthemum unicum !...* Il lui demandait pardon de n'avoir pas quitté sa patrie, son château, sa femme et ses enfants, pour aller le chercher lui-même au fond de l'Inde ou de la Chine !...

Le chrysanthème lui pardonna sans doute, car il lui prodigua ses fleurs, ses boutures et ses semences.

L'année suivante, M. de la Tour-du-Val eut une platebande entière de chrysanthèmes. Cette conquête fit du bruit chez les nations cultivantes... Les gazettes l'annoncèrent à la Hollande, à l'Espagne, à l'Italie, à l'Allemagne, à l'Angleterre... De tous ces pays, une procession d'amateurs vint, à l'automne, apporter ses hommages aux fleurs *uniques* de M. de la Tour-du-Val !...

Mais, hélas ! les jalousies et les convoitises arrivèrent avec les hommages, et la gloire du botaniste eut ses tribulations et ses insomnies... Dans tout admirateur il sentit un envieux, dans tout visiteur il flaira un larron... Pour être admis dans son jardin, il fallut un certificat de bonne vie et mœurs... Des voix mystérieuses lui disaient, le jour quand il comptait ses fleurs, la nuit quand il en rêvait : — Mets-toi la main sur la conscience : si un autre avait ces chrysanthèmes et te les montrait sans t'en donner, résisterais-tu à la tentation de voler une graine ou d'arracher une tige ? Alors les cheveux lui dressaient sur la tête, et il courait éperdu à ses fleurs...; et il guettait les mains des curieux, et il eût volontiers fouillé leurs poches... Il renvoya trois jardiniers qui avaient osé détacher quelques pousses... Il faillit en assommer un qui avait promis une bouture à un étranger... Soupçonnant que cet étranger était un prince allemand, qui avait fait six cents lieues pour voir ses chrysanthèmes, il lui ferma impitoyablement sa porte, et monta jour et nuit la garde en son parterre, jusqu'à ce que l'amateur eût quitté le pays... Il eut un procès au Parlement, et fut condamné à mille livres d'amende, pour avoir tiré sur un chasseur égaré dans son parc, et qu'il avait cru voir en arrêt sur ses *unicum !* Au reste, cet échec judiciaire le combla de joie, et il résolut de tirer désormais sur tous les suspects. — Puisque chaque coup de fusil ne me coûtera que mille livres, se dit-il, j'accepte ce taux modéré, et j'en risquerai bien douze, bon an mal an, pour défendre mes chers chrysanthèmes !... Ce bruit s'étant répandu aux environs, le parterre du comte se trouva assuré contre les coups de main... Il y avait bien des amateurs résolus à Toulouse, mais pas un n'était homme à risquer sa vie pour une graine !...

M. de la Tour-du-Val dormait donc enfin tranquille... Hélas ! l'imprudent comptait sans la ruse... et les femmes... Une de ses cousines (on n'est trahi que par les siens), une piquante veuve, une spirituelle conseillère, assez jeune pour être encore naïve, assez mûre pour être déjà coquette, Mme la baronne de Castillac, fille d'Eve, s'il en fut jamais, d'autant plus madrée qu'elle avait l'air naïf, paria un soir, en soupant chez les capitouls, qu'elle goûterait du fruit défendu, qu'elle aurait un chrysanthème du comte, fleuri chez elle ! Adversaire loyale, d'ailleurs, et intrépide, elle ne cacha point son jeu ; elle conta son projet à toute la ville, qui se divisa en deux camps opposés, ceux qui tenaient pour le cousin et ceux qui tenaient pour la cousine. Des sommes considérables s'engagèrent dans ces paris. Le nez retroussé de la baronne étant le gouvernail des salons de Toulouse, elle eut de son côté, malgré ses faibles chances, toute la jeunesse de de cape et d'épée, tous les joueurs de lansquenet, pour qui c'était gagner encore que de perdre avec elle. Les hommes mûrs et sages, les joueurs de boston, parièrent sans hésiter pour le comte.

rer ses torts envers cette science charmante. Nous reprenons en même temps nos deux séries : *Études sur mon jardin* et *l'Esprit des Bêtes*. Les articles de M. Ch. Wallut et de l'éminent écrivain qui se cache sous le nom de Jardineur, prouveront à nos lecteurs qu'ils n'ont rien perdu pour attendre.

Celui-ci apprit bientôt, comme tout le monde, l'assaut qu'il aurait à soutenir; et devinant qu'on l'attaquerait par le cœur, et que les assiégeants seraient de beaux yeux et de plus beaux sourires: — Pauvre cousine! pensa-t-il en regardant ses chrysanthèmes, elle s'imagine qu'un collectionneur est un homme comme un autre!

Le combat s'ouvrit à un bal chez une présidente à mortier. La baronne s'y rendit la première, éblouissante de grâce et de toilette... Le comte y arriva le dernier, une de ses fleurs à la boutonnière... Il faut dire que, malgré ses cinquante ans, il était encore assez beau cavalier, et se souvenait d'avoir dansé le branle et tiré le fleuret avec Saint-Georges. Or, souvenez-vous de toutes les douceurs de la géographie du Tendre, de toutes les galanteries du siècle de la Régence, de tous les piéges dont la coquetterie française a le brevet: telle fut l'artillerie fulminante dont la cousine mitrailla le cousin, à bout portant. Les œillades les plus pénétrantes, les sourires les plus langoureux, les menuets les plus expressifs, les gavottes les plus pétulantes furent pour lui et pour lui seul... Tous les danseurs, jeunes ou vieux, pour le quart de ce qui lui fut prodigué, auraient jeté leur fortune, leur vie, leur âme aux pieds de la baronne, qui ne demandait cependant au comte, pour tout cela, qu'une petite plante de son jardin! Mais lui, impassible dans son jabot de dentelle, il laissa couronner, deux heures durant, ses cheveux gris par la reine du bal, et ne lui accorda enfin... qu'un pétale de son chrysanthème, avec un sourire malin et cet adieu glacial: — Je vous quitte, belle cousine, pour aller voir si la gelée ne gâte point mes fleurs... La baronne lui cassa son éventail sur les doigts, et se retira avec une migraine affreuse...

Huit jours après, les deux combattants dînaient chez le gouverneur, leur parent commun, et l'un des plus chauds cavaliers de la belle dame. M. de la Tour-du-Val portait encore un de ses *unicum* à la boutonnière. L'assaut fut plus vif et plus ardent que jamais. Au troisième service, la baronne, voyant le comte, animé par les vins d'Espagne, l'entourer de petits soins et de propos aimables, crut entendre sonner l'heure de la victoire, et laissa choir le nœud de rubans roses qui parait son corsage: — Tout ce qui tombe est pour le soldat! s'écria le gouverneur, qui voulut s'emparer du nœud...; mais chaque convive, et le comte le premier, disputant le trophée galant: — Je le mets au concours, dit Mme de Castillac; il sera pour celui qui me fera le présent le plus agréable... Et ses yeux pétillants dévoraient la fleur de son cousin... Si elle ne lui eût demandé que son sang, il le lui eût donné peut-être à cette heure. Mais dégrisé par la clarté de l'allusion, l'homme céda brusquement la place au botaniste. Mêlant son chrysanthème aux capucines d'une salade, il le passa à sa voisine, en lui disant avec ironie: Veuillez en goûter, belle dame, cette plante est un régal de roi dans le Céleste-Empire... (1) Pour le coup, la baronne eut une attaque de nerfs, et le gouverneur, trouvant la plaisanterie excessive, adressa un cartel au comte de la Tour-du-Val... — J'accepte, commandant, répondit tranquillement celui-ci, car je n'ai point oublié la botte de Saint-Georges. Nous nous couperons la gorge dans trois mois..., quand j'aurai recueilli la graine de mes *unicum* et vérifié un essai de bouture, dont j'espère des merveilles...

Ce mot original mettant les rieurs de son côté, l'affaire d'honneur en resta là, et la baronne en fut pour son attaque de nerfs, et pour son nœud de rubans...

— *Tertia solvet!* se dit-elle néanmoins en bon français, quand elle eut digéré la salade du comte. Et, passant en revue, comme un général, tous les courtisans prêts à se faire tuer pour ses caprices, à l'exemple du gouverneur, elle leur déclara qu'on ne pouvait lui plaire qu'en la gratifiant d'un chrysanthème.

Pour le coup, M. de la Tour-du-Val eut sur les bras toute la jeunesse de Toulouse... Il vit son jardin menacé d'escalade, d'effraction, d'invasion diurne et nocturne... Il fut obligé de tendre dans ses parterres un réseau de piéges à loups, d'y lâcher une garnison de sentinelles et de chiens furieux... Il prit par la jambe deux secrétaires du fermier général... Il fit dévorer les mollets de trois avocats du Capitole... Il eut avec les officiers du régiment de Languedoc plusieurs duels... qu'il ne put remettre après la récolte. Il en tua un, en estropia un autre, fut blessé par un troisième...; mais que lui importait son sang? Il sauva plus que ses jours... il sauva ses fleurs!

Une nuit cependant, le comte l'échappa belle. Tous les conjurés ensemble firent une descente dans les plates-bandes où étaient enterrés ses pots d'*unicum;* ils endormirent les chiens, terrassèrent les gardes, et emportèrent une botte de fleurs arrachées au hasard... Mais jugez de leur mystification au point du jour! Le comte, prévenu du coup, avait enlevé et caché dans sa serre tous ses chrysanthèmes. Les larrons n'en trouvèrent pas un dans leur moisson, qui se composa de pissenlits, de chardons, de soucis et d'œillets d'Inde! Ils s'avouèrent battus, et rendirent leurs pouvoirs à la baronne...

— Eh bien, dit alors celle-ci, comme Médée, je combattrai seule, et c'est assez pour vaincre!

Et, annonçant sa visite solennelle à son cousin, elle arriva un beau matin chez lui, armée en guerre, c'est-à-dire parée de tous ses charmes, la neige au cou, la poudre aux cheveux, le sourire aux lèvres, la flamme dans le regard, les perles au bras, embaumée d'ambre et de musc, frémissante de rubans et de satin, étincelante d'or et de pierreries, son plus beau carrosse à la grille, deux laquais marchant devant elle, la canne au poing, deux autres portant la queue de son manteau de velours...

C'était justement aux approches de l'hiver, alors que les fleurs desséchées livrent leurs graines... Les plus beaux *unicum* du châtelain, courbés sur le parterre de réserve, offraient à la main du cultivateur... ou du voleur, de quoi les multiplier chacun par mille.

La baronne trouva le comte occupé à broyer dans un mortier toutes les racines, toutes les tiges, toutes les semences qu'il n'avait pas gardées pour lui-même...

— Egoïste et avare! lui dit-elle, en lui tendant la main avec sa grâce la plus irrésistible... Vous méditez encore la guerre, quand je viens vous rendre les armes... Vous défendez vos trésors, quand je viens vous déclarer que j'y renonce!

— J'en accepte l'assurance, chère cousine, répondit le comte en baisant les doigts potelés de la sirène...

— Oui, reprit-elle avec l'abandon le mieux joué, vous avez vaincu, et je vous fais amende honorable... Vous êtes l'Annibal de la botanique; et je vous abandonne l'empire des *unicum!* C'est afin de signer la paix que j'entre ici, et je ne vous demande, pour gage de notre alliance, que d'admirer avec vous les merveilles de votre serre, et

(1) Le chrysanthème est, en effet, une plante potagère très-estimée en Chine. C'est à ce titre qu'il en a été apporté par le capitaine Geoffroy; mais, soit effet du changement de climat, soit ignorance de la culture ou de l'accommodement, ce mets exquis chez les mandarins a fort mauvais goût en Europe.

d'en emporter, comme souvenir, non plus un de vos chers chrysanthèmes, mais une de vos fleurs les moins rares, dont votre amitié fera le prix.

— Soit, belle cousine, donnez-moi la main et suivez-moi, dit M. de la Tour-du-Val; ce qui signifiait, exactement traduit : — N'ayant pu me faire voler par la force et le nombre, vous venez me voler en personne et par la ruse, avec quatre larrons à votre livrée... Eh bien, j'accepte ce dernier défi, et j'ai l'œil sur vous!

Sur un signe du maître, le jardinier lâcha deux bouledogues, chargés de guetter les valets et de les étrangler au premier soupçon... Puis le comte, s'assurant lui-même de sa cousine, en lui prenant le bras le plus galamment du monde, laissa voir au laquais qui portait le manteau de velours, un joli pistolet de poche, dont il ne se séparait jamais... Le laquais frissonna, les valets restèrent pétrifiés, la baronne se mordit la lèvre, et l'on parcourut les serres et le jardin...

Comment décrire les escarmouches de cette bataille invisible, les péripéties de cette comédie muette... Escarmouches du pied, du doigt, de l'œil, de l'intention, — péripéties d'un mouchoir tombé, d'un pas ralenti, d'un détour imprévu... Lutte de Jacob avec l'ange, de Don Quichotte avec son ombre, de Géronte avec Scapin, du serpent avec le diable!

Les courtois adversaires échangèrent, sans violence, mais sans merci, les regards les plus doux... et les plus féroces, les paroles les plus tendres... et les plus perfides, les gestes les plus pathétiques... et les plus menaçants... La cousine exalta, avec un désintéressement sublime, les fleurs épanouies dans la serre ou en graine dans les plates-bandes, et dissimula des efforts inouïs pour en dérober une tige ou une corolle... Le cousin se confondit en remercîments et en protestations de confiance..., tout en pressant le bras de la jolie dame, pour en contenir les écarts, ou en faisant craquer la détente de son arme aux oreilles effarées du porte-queue...

Enfin, après une heure de combats plus savants et plus acharnés que toute la guerre de Sept Ans, les deux partis, à bout de stratégie et... d'attentions, allaient se séparer sur les confins du champ clos, — la baronne un *aster* à la main pour toute conquête, le sourire aux lèvres et le dépit dans le cœur, le comte affectant la soumission, quand il était sûr de sa victoire, tous deux se cajolant à haute voix et se maudissant au fond de l'âme, — lorsque Mme de Castillac, jetant le masque et les armes par une conversion attendrissante, s'écria, les yeux humides d'une larme adorable : — Eh bien, oui, cousin, mes serments de tout à l'heure étaient des mensonges, et mes offres de paix, ma dernière bataille! Oui, je suis venue ici pour exécuter un *vol au bonjour!*... Mais ma suprême défaite ne me laisse que des remords, et vous en voyez, cette fois, la sincérité dans mes larmes. Recevez donc ma confession avec miséricorde, et pardonnez à mon repentir et à mon ferme propos! Au diable tous les chrysanthèmes! et quittons-nous bons amis!...

Puis voyant le comte ému sérieusement, et convaincu enfin de sa bonne foi, elle scella la réconciliation par la plus tendre accolade.

Mais son transport fut si fougueux, qu'elle s'embarrassa dans son manteau de velours, et tomba toute rougissante entre les bras de son cousin.

D'autant plus vivement touché, celui-ci la releva et la porta presque à sa voiture en la comblant d'absolutions, et, croyant lui rendre héroïsme pour héroïsme, il lui promit tous ses *unicum*... après sa mort!

Mais au premier tour de roue, elle lui cria : *Au revoir!* avec une si étrange explosion de joie, qu'il resta comme ébloui par un éclair et foudroyé par un pressentiment.

— Grand Dieu! comme elle part triomphante! se dit-il en passant de l'émotion à la terreur, la fin serait-elle une comédie pire que le commencement, et au lieu du *vol au bonjour*, aurait-elle accompli le *vol aux adieux!*

Quoiqu'il ne pût s'expliquer les raisons de sa crainte, il ne dormit que d'un œil la nuit suivante, et fut poursuivi d'un infernal cauchemar. Un joli démon, en manteau de velours, lui montrait du doigt, dans le salon de la baronne, son plus bel *unicum*, fleuri aux yeux de ses rivaux.

Réveillé en sursaut, à l'aurore, il courut à ses fleurs, les examina, les compta, les éplucha, et n'y trouva pas la moindre lacune...

Il chercha à se rassurer de jour en jour..., mais le rêve diabolique lui revenait toutes les nuits..., et quand il visitait sa cousine, elle lui semblait terriblement aimable! Bref, quoique tous ses *unicum* eussent levé à l'appel du printemps, il dépérit lui-même d'une inquiétude vague, jusqu'à l'époque de la floraison... Vieilli de dix ans en quelques mois, les yeux creusés par le soupçon, il errait, courbé sur sa canne, à l'entrée de son jardin, épiant jusqu'aux belles promeneuses qui venaient s'y asseoir sur le gazon.

A l'automne, justement, tombait la fête de la baronne. Elle invita à souper la cour et la ville, qui l'avaient accablée de mille bouquets, sans oublier M. le comte de la Tour-du-Val, dont elle avait reçu un rosier en fleurs, dans un vase de bronze sculpté..., grande rareté d'automne en ce temps-là!...

Le collectionneur frissonna, en voyant au salon tous ceux qui avaient conspiré contre lui..., mais il fut rassuré, dans la salle du festin, par l'aspect de son beau rosier, dressé en surtout à la place d'honneur; cette distinction était loin de promettre des hostilités... Il s'assit lui-même en face, à droite de sa cousine. Puis, entraîné par la bonne chère et la conversation, il soupa de fort bon appétit et porta, au dessert, la santé de la baronne. Ce fut alors que celle-ci prit la parole... avec un sourire qui rappela le joli diable à son voisin...

Elle raconta l'histoire des chrysanthèmes du comte, et la gageure qu'elle avait faite d'en avoir un fleuri chez elle.

— Or, ce que femme veut, Dieu le veut! conclut-elle en portant la main au rosier... J'ai réussi où vous aviez tous échoué, et j'ai gagné mon pari avec ceux qui tenaient pour moi... Voici un *Chrysanthemum unicum* en pleine fleur! Je m'en rapporte au comte lui-même pour juger si cette plante... vaut une salade...

Et entr'ouvrant de ses jolis doigts les branches du rosier, elle montra en effet un superbe chrysanthème épanoui sur sa tige vivante...

M. de la Tour-du-Val le reconnut trop bien, quoiqu'un nuage eût passé sur ses yeux, et, au milieu des applaudissements qui lui brisaient le cœur, il ne put que balbutier : C'est vrai! vous avez gagné!

— Mais, madame, ajouta-t-il d'une voix étouffée, vous me livrerez le traître qui m'a volé cette fleur!

— Le voici, repartit la baronne, en lui montrant son manteau de velours pendu dans la salle, je vous permets de lui passer votre épée au travers du corps...

Puis elle raconta sa dernière visite au comte, son accolade pathétique au bon moment, et sa chute adroite aux confins du parterre... En frôlant les graines précieuses, le velours en avait retenu quelques-unes... Elle les avait découvertes dans l'étoffe, semées, cultivées, choyées, et

tout le monde en voyait le produit, habilement caché dans le rosier du cousin... une seule fleur, il est vrai, sur une seule tige (elle n'avait pas abusé de la victoire), mais tige bien vivante et fleur irréprochable, qui suffiraient à peupler l'Europe des chrysanthèmes de l'Inde.

Ce dernier mot fut le coup de grâce pour le collectionneur, et faillit lui causer une attaque d'apoplexie.

— Mon rêve avait raison! s'écria-t-il, cette femme est un vrai diable!

Il offrit à la belle dame son château, son parc, sa fortune, si elle voulait lui rendre sa plante ou la détruire.

Et sans attendre la réponse, il allongeait un bras qui ne se possédait plus.

Mais tout le monde se leva pour protéger la fleur, et en réclamer une graine, qui fut promise en souriant... c'était le moindre prix que devait la baronne aux champions qui avaient joué leur vie pour elle...

Le comte vaincu, terrassé, désespéré, se retira comme un homme condamné à mort...

— Et la plante dérobée multiplia? va me demander le lecteur...

— Patience! oyez la fin de l'histoire...



Le comte de La Tour-du-Val épiant les promeneuses, à l'entrée de son jardin. Dessin de Philippoteaux.

Le lendemain matin, les chrysanthèmes n'étant plus rien pour le collectionneur, du moment que d'autres allaient en posséder, il en réunit les tiges, les racines, les fleurs, les graines, et les brûla avec fureur jusqu'au dernier vestige... Puis, en ayant mis les cendres dans un vase, il alla porter à sa cousine cet hommage *ab irato*...

Mais jugez du nouveau coup de foudre qui l'écrasa, lorsqu'il apprit l'aventure ci-dessous.

Mme de Castillac, voulant se parer au grand jour de son triomphe, avait fait poser sur la fenêtre de son salon le chrysanthème encadré de roses, se réservant de le remettre le soir au jardin pour le mener à graine.

Or, sa petite fille, mutin de huit ans, ignorant tout ce qui s'était passé, et ne jugeant les fleurs que par l'éclat et le parfum, trouva que cette tige ligneuse, ces feuilles sombres et cette corolle jaune, à l'âcre senteur, gâtaient l'aspect et l'odeur du beau rosier fleuri. Elle laissa donc un instant la musette dont elle se jouait, et crut faire œuvre méritoire en arrachant le pied, en broyant la racine du chrysanthème, et en effeuillant ses pétales, comme elle eût fait d'une marguerite, interrogée par son caprice. Il ne restait plus que le sommet de la tige et le centre des étamines que l'enfant, pour justifier son goût, mettait en parallèle avec une rose, lorsque sa mère, poussant un cri, l'aperçut et vint l'arrêter... trop tard...

C'en était fait de l'*unicum* et de son avenir!...

— *Ah! je ne savais pas que les soucis valent mieux que les roses!* répliqua l'enfant grondée, avec une naïveté d'ironie qui désarma la baronne...

— Au fait, dit celle-ci en prenant le menton de sa fille..., moi qui ne suis pas une botaniste, je conviens que la petite a raison; les chrysanthèmes sont des soucis qui viennent de l'Inde, voilà tout leur mérite! Il me suffit que celui-là m'ait fait gagner mon pari, et mes nobles chevaliers se passeront de sa graine. Toute sa postérité ne vaut pas la peine qu'elle ferait à mon pauvre cousin; qu'il garde le privilége des *unicum*, s'il ne comprend pas l'admirable leçon de cette enfant.

La leçon était merveilleuse, en effet, pour tous les collectionneurs, et un peintre du temps l'a immortalisée dans le charmant tableau gravé en tête de cet article... Mais il n'y a pas de fous plus incorrigibles que les fous appelés collectionneurs, témoin le comte, qui entrait alors avec tout son trésor en poussière...

En voyant la fleur de la baronne détruite, en apprenant qu'Erostrate-suicide il avait brûlé son propre temple, il défaillit de douleur, de remords et de confusion.

Il ramassa comme des reliques les débris de la plante, il les emporta, avec les cendres des siennes; il enterra les uns et sema les autres, espérant qu'un tronçon ou une graine échapperait par miracle à la destruction... Vain espoir et vains efforts! Penché un mois sur la terre, le malheureux ne vit rien pousser!

Et voilà comment (ceci est bien authentique), grâce à l'égoïsme d'un collectionneur, les chrysanthèmes n'avaient paru qu'un moment en France, lorsqu'en 1790 Blanchard, de Marseille, importa de l'Inde deux variétés nouvelles; l'une blanc verdâtre, avec des étamines presque vertes; l'autre, pourpre foncé, qui eut un succès immense. En peu d'années le *Chrysanthemum indicum* envahit l'Europe entière; et, revenu enfin de ses exclusions avares, le comte de la Tour-du-Val mourut heureux en voyant renaître sa fleur bien-aimée.

En 1809, un jardinier de Paris retrouva l'*unicum* jaune, qui prit le nom de *La Tour-du-Val*; en 1811, parut la corolle blanc pur; en 1813, l'écarlate; en 1825, on comptait déjà 27 variétés, 38 en 1833; et aujourd'hui le nombre en égale presque celui des tulipes et des dahlias.

Ajoutons que le mot de l'enfant sur les *soucis* de l'*Inde* serait maintenant une grande injustice, la richesse et la diversité des chrysanthèmes les ayant élevés au rang des plus belles fleurs.

Pour ma part, en écrivant ces lignes, j'en vois cent briller dans mon jardin, aux tièdes chaleurs de novembre; ceux-ci en boule élégante ou en corymbe évasé, ceux-là en pyramide basse ou en huppe gracieuse; tous vêtus des plus douces nuances du jaune, du rose et de la pourpre... Les principaux sont *Justine Lebois*, couleur de chair; *Giselle*, rose pourpre, large de dix centimètres; *Pompadour*, même largeur, rose tendre; *Goliath*, plus énorme encore, disque jaune; *Napoléon*, amarante foncé; *Jeanne d'Arc*, tout blanc; *Maison*, blanc rosé; *Monte-au-Ciel*, mordoré jaune; *Laborde*, sanguin velouté; *Alvine*, pointé ponceau; *Pygmalion*, rose saumoné; *La Fontaine*, petit, carné, charmant; *Mlle Georges*, jaune ponceau, tuyauté; et les dernières créations de MM. Pelé, Lebois et Bernet, ces trois maîtres du genre: *Cerbère*, *Agénor*, *Barberousse*, *l'Eveillée*, *Jenny*, *Bucentaure*, *Berryer*, *Péruvienne*, *Rébecca*, *Phœbé*, *d'Abrantès*, etc., etc.

C'est encore de Toulouse que partent les semis de chrysanthèmes, inféconds presque partout ailleurs. M. Bernet en livre par an des milliers aux fleuristes de toute l'Europe. A Paris, M. Pelé, son digne rival, a créé dernièrement la variété pompon, qui a la vogue aujourd'hui par sa grâce un peu mignarde. J'en ai reçu de ravissants échantillons, roses et jaunes, de M. René Lottin, le premier horticulteur de Seine-et-Oise. Le grand chrysanthémiste de l'Angleterre est M. Haworth, qui a très-ingénieusement classé l'espèce en six groupes, où rentrent toutes les variétés.

La culture des chrysanthèmes est à la portée des plus humbles jardins; mais ils exigent des soins assez bizarres. Il faut les mettre en pleine terre au printemps, les laisser jeûner d'eau tout l'été, les pincer et les tourmenter de mille façons, pour réduire les jets, sur une seule tige, au nombre et à la hauteur fleurissante. Livrée à elle-même, la plante monterait et s'étalerait aux dépens de ses produits. En octobre, on la met en pots; on lui prodigue l'eau refusée jusqu'alors; on la garantit du soleil trop ardent, et l'on voit les fleurs s'épanouir depuis novembre jusqu'à janvier... Pour les amateurs moins difficiles, de simples boutures, faites en juillet, réussissent l'année même fort agréablement.

Ceux qui poussent les chrysanthèmes sous châssis pour les faire fleurir plus tôt n'obtiennent que des produits grêles et inconstants. Le mérite de cette fleur est justement de briller à l'entrée de l'hiver en l'absence des autres fleurs, et de combler l'intervalle qui sépare le dahlia d'octobre du camélia de février.

CHARLOTTE DUHAMEL,

OU LE DERNIER CHRYSANTHÈME.

I. Mon jardin le 2 novembre. Trois tableaux magnifiques et pas chers. La cloche des morts. Le cimetière de la nature. Mort apparente et transformation véritable. Un convoi funèbre. Mlle Charlotte. La *Dernière couronne*. Récit sur une tombe.

Depuis un mois que mes chrysanthèmes sont éclos, quelle révolution dans mon jardin! L'été a emporté sa corbeille de fruits et de fleurs, ravagée par les ouragans d'août. Voici l'automne qui passe avec sa couronne d'or et de pourpre, effeuillée par le vent d'ouest; et l'hiver arrivera demain sous son manteau de neige, déjà filé par les gelées blanches.

Mon jardin est encore beau cependant, car la nature est toujours belle; seulement, à l'inverse des beautés humaines, elle a une grâce variée pour chaque saison; que dis-je? pour chaque jour et pour chaque heure!

Aujourd'hui seulement, mon jardin a fait pour moi trois toilettes.

Le matin, il a mis une robe de brouillard flottant, à volants argentés par la gelée de la nuit... Mes cerisiers et mes poiriers nus balançaient leurs fauves squelettes... Mes roses laissaient tomber leurs dernières feuilles, comme des gouttes de sang vermeil. Pas un bruit, pas un chant, pas un parfum, pas un oiseau, pas un insecte dans l'air... J'étais en Sibérie, au mois de décembre.

Puis, vers dix heures, le soleil a percé le brouillard de ses traits de feu, le vent l'a balayé de sa moelleuse haleine. Mes fleurs mourantes ont relevé la tête, en exhalant un reste d'encens vers Dieu, pour le remercier d'un beau jour imprévu... Une sorte de printemps enflammé s'est épanoui sous un ciel bleu, à travers les rayons tièdes de novembre. Les arbres qui avaient encore leur feuillage, se sont convertis en panaches mordorés, oranges, violacés, lilas, safranés, etc., laissant pleuvoir, au moindre souffle, un tourbillon de pourpre et d'or fondu... Les

troncs dénudés ont eux-mêmes étincelé des plus riches couleurs; le cornouiller se revêtait d'un rouge cardinal; le bouleau, d'un blanc glacé de jaune; le tilleul, d'un violet pâle; le framboisier, d'un violet éclatant; l'érable et le genêt espagnol, d'un vert d'émeraude; le noyer d'Amérique, d'un noir de corbeau. Quant à ma vigne vierge, elle ressemblait à un incendie, dont les flammes enveloppaient la maison. En même temps, tout s'éveillait, tout s'animait, tout chantait autour de moi... L'insecte étonné quittait sa cachette en bourdonnant. La demoiselle languissante jetait un dernier regard au miroir du ruisseau. Les oiseaux se disputaient, avec des gazouillements joyeux, ces mille fruits rouges que l'automne leur mûrit pour l'hiver... Mes dahlias et mes chrysanthèmes balançaient leurs corolles jaunes, rouges, violettes, roses, sur lesquelles la nature semble épuiser les trésors de sa palette...

Enfin, le soir, le calme est revenu, mais tout opposé à celui du matin : soleil couchant dans des montagnes de nuages...; tous les reflets de la nacre au ciel et sur la terre...; feuillages dorés, rochers en feu sur les hauteurs; grandes ombres étendues au fond des vallées, et partout le silence d'un temple, avec la cloche des morts vibrant à l'horizon...

La cloche des morts! Quelle harmonie dans les mélancolies de l'automne, et que la religion a bien placé, le 2 novembre, la fête universelle des trépassés! Ce jour-là, toute la nature semble un immense cimetière...; mais un cimetière où la mort n'est qu'une transformation, comme dans la nécropole chrétienne.

La feuille meurt et tombe, mais pour fumer le sol qui alimentera d'autres feuilles. La graine meurt et tombe aussi, mais de ce gland corrompu surgira un chêne... La chenille meurt et disparaît, mais pour renaître avec des ailes de papillon... Cet arbre mort que renverse la cognée se relèvera maison, vaisseau, meuble, — ou cercueil, hélas! Mais le cercueil même enfoui dans la tombe y développera les vers qui rongent les morts et les plantes qui germent dans la poussière humaine... Cette fleur qu'étouffe la gelée, que le mortier pilera demain, ruissellera en couleur éclatante, en liqueur salutaire, en parfum délicat, et parera, sauvera ou réjouira l'homme qui la regrette... Ce pétale rouge qu'emporte le vent, ne le croyez pas perdu... Voici une abeille jaune et brune qui le ramasse, pour y tailler en plein drap les tentures de son logis. Ce logis est un petit trou creusé grain à grain dans la terre, où l'insecte élèvera son enfant dans un berceau de satin, entre des tapisseries de pourpre aussi riches que celles des rois. La paille du blé de cette année fera pousser le blé de l'an prochain... Le vin de 1853 puisera sa force et sa couleur dans le pampre mort de 1852. Cette coquille séparée de l'être qui l'animait, cette branche qui va pourrir dans l'humus, cet ossement, ce débris, toutes ces choses sans forme et sans nom qu'engloutit la terre ou l'eau, tout cela deviendra pierre, marbre, or peut-être, perle ou diamant. Cet oiseau, ce daim, ce sanglier que tue le chasseur, fera partie du chasseur lui-même, en le nourrissant de sa chair, en le revêtant de sa peau, en l'ornant de sa plume ou de son poil. La belle robe que vous porterez au printemps, madame, sortira de la coque desséchée que rejette ce gros ver pour s'envoler dans le ciel.

Ainsi, dans le cimetière où vous déposez l'homme qui n'est plus; cette fosse ouverte est la porte qui conduit son âme immortelle à des régions meilleures, — tandis que son corps décomposé donne la vie aux plantes qui meurent pour en créer d'autres...

Comme je me livrais à ces réflexions, dans mon jardin dépouillé, aux tintements prolongés de la cloche funèbre, je vis passer sur la route un cortége qui fut le complément du tableau.

En tête, la croix et la bannière de la Vierge; puis les enfants de chœur et le clergé psalmodiant le *De Profundis*; puis une bière couverte du drap blanc, timbré de noir, parée des dernières fleurs de la saison, et entourée des jeunes filles de L...., en robes blanches; puis, un vieillard au crâne chauve, que la douleur courbait comme un remords; un jeune homme abîmé dans un morne désespoir; toute une famille en deuil et en larmes, marchant sur un tapis et dans un tourbillon de feuilles sèches.

— Quel est ce convoi? demandai-je à un passant de ma connaissance.

— Vous ne savez pas? C'est Mlle Charlotte, me répondit-il avec tristesse.

— La fille de M. Duhamel, l'amateur de chrysanthèmes?

— Et la fiancée d'Albert; regardez plutôt!

Je regardai en effet, et je ne pus retenir un cri de surprise en reconnaissant, derrière le cercueil, un chrysanthème gigantesque, aux fleurs jaunes striées de couleurs sanguines, qu'un jardinier portait vivant au tombeau de la morte...

— La *Dernière Couronne!* fis-je épouvanté; les Duhamel sacrifient leur *Dernière Couronne!* Les malheureux vont donc s'enterrer avec elle...

— Vous ignorez la fin de l'aventure, reprit mon interlocuteur. Suivons ensemble le cortége, je vous conterai cela chemin faisant.

Une heure après, je savais tout, et j'étais devant la tombe de Charlotte...

Cette tombe, que j'ai fait dessiner ci-contre, est elle-même une des curiosités de L...... A ses dimensions énormes, et à son arrangement pittoresque, sur un tertre élevé de trente marches, entre cinq arbres mutilés par la foudre, on croit voir le mausolée d'un grand homme, ou tout au moins d'un prince. C'est simplement le caveau de famille que M. Duhamel s'est réservé artistement, l'an dernier, en cédant à la commune le terrain du cimetière.

Le pauvre homme ne soupçonnait guère, alors, que sa fille l'y précéderait à vingt ans.

Voici ce second chapitre de la monographie du collectionneur et du chrysanthème. On y retrouvera le sourire de la comédie à travers les sanglots du drame, le rayon de la Saint-Martin dans la pluie du jour des Morts.

II. Les frères Duhamel. Albert et Charlotte. Un déjeuner interrompu. Le *steeple chase* au chrysanthème. Un coup de Jarnac, devant huissier. L'amour fleurit dans la haine. Un rendez-vous. Une idée de collectionneur. Point de fleur, point de fiancée. Le *vol au départ*. Angoisses et péripéties. Dénoûment inattendu. Le roi des amateurs. Trop tard. La tombe de la jeune fille et de la fleur. Lettre de faire part aux amateurs.

Les Duhamel, propriétaires importants de L..., sont horticulteurs et collectionneurs, de père en fils, depuis trois générations. Quand ils se partagent le règne végétal, ils s'unissent comme larrons en foire contre tous les autres amateurs. L'un a le monopole du dahlia, l'autre de la tulipe, celui-ci de l'anémone, celui-là de l'oreille d'ours... Mais quand ils se passionnent pour la même fleur, les Capulet et les Montaigu sont des amis à l'eau de rose auprès d'eux.

Or, les deux frères, Lucien et Jérôme Duhamel, père et oncle de Charlotte, se disputaient depuis vingt ans

l'empire des chrysanthèmes. Le pays frémit encore de cette guerre d'Etéocle et de Polynice, dans laquelle Lucien déployait la folle valeur d'Ajax, et Jérôme la calme habileté d'Ulysse... Le premier était le type du collectionneur brutal, égoïste ; le second, du collectionneur savant et par amour-propre. Tout était, d'ailleurs, champ de bataille pour les deux partis, — les expositions annuelles, les journaux horticoles, les marchés de graines et de boutures, les tribunaux civils et commerciaux, les parterres voisins scindés en deux camps, et surtout les plates-bandes des rivaux, dont les jardiniers s'assommaient pour leurs maîtres.

Il y a deux ans toutefois, leurs enfants réussirent à les apaiser un jour... Un amour pur fit ce miracle ; deux jeunes cœurs domptèrent ces vieilles têtes. Albert, fils de Jérôme, esprit généreux et ardente imagination, trouva les yeux bleus et les cheveux blonds de Charlotte plus jolis que les chrysanthèmes roses de son père, et Charlotte, frêle et rêveuse nature, qui cherchait un appui, préféra aux chrysanthèmes pourpres de Lucien les yeux noirs et les cheveux bruns d'Albert, qui arrivait justement de Paris avec un diplôme d'avocat. Bref, les deux cousins jurèrent de s'unir entre les bras de leurs parents réconciliés...

Le tombeau de Charlotte.

Ils firent si bien — l'amour est habile comme la haine — qu'un premier rapprochement, un déjeuner d'amis, eut lieu chez une aïeule, complice des fiançailles. Les bons vieillards sourient aux joies qu'ils regrettent... On allait arroser d'un vin de la Comète le double nœud de la réconciliation et du mariage, lorsqu'un convive lut par hasard ceci dans le journal où les frères s'attaquaient depuis dix ans :

« En vente, à Marseille, la collection de fleurs de sir Burdett... Ce riche Anglais, ancien officier dans l'Inde, était l'unique possesseur du fameux chrysanthème la *Dernière Couronne*, qu'il reçut du maharadjah Beykanir, pour rançon de la liberté de sa fille. Cette origine historique, et la supériorité de la plante sur toute l'espèce, attirent à Marseille un grand concours d'amateurs... La vente des pieds et des semis de la *Dernière Couronne* aura lieu en un seul lot, d'après la volonté du défunt, le 31 octobre, à onze heures précises (1). »

Aux premières lignes de cette annonce, Jérôme et Lucien avaient dressé l'oreille ; aux lignes suivantes, ils oublièrent l'aïeule, les enfants et le déjeuner... ; aux derniers mots, ils calculèrent qu'ils pouvaient encore arriver à Marseille. Puis, chacun regardant l'autre et devinant sa pensée, il n'y eut plus de frères, il n'y eut plus de fiancé, il n'y eut plus rien... que deux rivaux acharnés après la même fleur...

Lucien sortit par la droite, et Jérôme par la gauche ; l'un prit le courrier, et l'autre sa berline... ; celui-ci, devançant celui-là, lui escamota les chevaux de poste ; mais, au risque de sa vie, Lucien reprit la tête en se lançant dans les traverses... Arrivé au second relais dix minutes avant Jérôme, il donna cinq louis à un postillon pour

(1) Extrait textuel des journaux de 184.. Tous les horticulteurs se rappellent encore cette vente célèbre.

retarder son frère d'un quart d'heure... Jérôme se vengea plus loin en faisant verser Lucien pour deux cents francs... Lucien se débattait dans un fossé, criant à l'aide! lorsque Jérôme passa, ventre à terre, en achevant de briser la chaise; mais le choc rompit son propre essieu, et les deux concurrents se trouvèrent à pied... entre deux voitures... Vous croyez qu'ils se portèrent secours? Ils ne prirent pas même le temps de se dire des sottises, et se mirent à courir à qui mieux mieux... Lucien, le plus éclopé de sa chute, fut bientôt dépassé; Jérôme gagna une auberge où il y avait un bon cheval et une rosse; il monta le bon cheval, laissant la rosse à son frère... Mais ce dernier eut une idée lumineuse, ce fut d'aller recueillir et réparer à la hâte la berline de Jérôme et de réunir les deux attelages de poste... Il regagna ainsi en un jour le temps perdu, et continua sa route fort à l'aise, pendant que son frère allait de coucous en tape-cul. Jérôme harassé, moulu, se croyait cependant de vingt-quatre heures en avance, lorsqu'en montant, le 30, sur un vapeur du Rhône, qui touchait à Marseille le lendemain, juste à l'heure de la



Albert et Charlotte dans le jardin de l'aïeule. Page suivante. (Derniers dessins de Tony Johannot.)

vente, il vit déboucher sur le quai, dans un nuage de poussière, sa voiture qu'il croyait en pièces; et en descendre frais et dispos, son frère Lucien, qui lui dit en s'embarquant avec lui: —Je vous rends votre berline en bon état... Elle va comme une flèche et m'a remis de toutes mes fatigues. Ainsi nos coureurs achevèrent leur *steeple chase* tête à tête dans le même bateau, se mesurant et se bravant comme deux jockeys attachés nez à nez sur un seul cheval.

Le lendemain, tous deux étaient, avant les huissiers, à la vente de la *Dernière Couronne*. De cinq francs en cinq francs, se ripostant comme deux raquettes et dépassant tous les enchérisseurs ébahis, ils élevèrent la fleur jusqu'à trois mille écus... A ce prix, déjà exorbitant, Jérôme y renonça et quitta la salle, avec un geste désespéré, qui arracha à Lucien un cri de joie. Mais celui-ci avait compté sans un héritier de sir Burdett, flegmatique Anglais, aux cheveux de carotte, qui se mit alors à pousser par livres sterling; et, son lorgnon braqué sur Lucien, le fit grimper, surpris, haletant, éperdu, jusqu'à vingt mille francs. — Ce John Bull veut garder la plante de famille et me la ravira à tout prix! se dit enfin notre amateur en lâchant pied; mon frère, du moins, ne l'aura pas plus que moi! ajouta-t-il

comme consolation, et qui sait si je n'obtiendrai pas une graine de l'héritier? Et la *Dernière Couronne* fut adjugée à sir William pour vingt mille cinquante francs... Mais jugez de la mystification de Lucien et du triomphe de Jérôme, qui rentrait à ce moment, lorsque l'Anglais, laissant enfin tomber son lorgnon, baragouina ces mots: « *Aye* pleese à mon sir lé hiuissier, *aye*, de noôter que j'ai hâcheté lé fleur, *aye*, pour lé compte, *aye*, de mon sir Jérôme, *aye*, Dinheemel, *aye*, qui va verser, *aye*, les huitt cent deux livres sterling, *aye*, comptant, *aye*. » Vous comprenez la ruse qui avait réussi à Jérôme en décourageant Lucien... L'héritier seul faisait une bonne affaire; mais Étéocle eût payé vingt mille francs le pied de nez qu'il vit à Polynice, lorsqu'il lui dit en enlevant sa belle conquête:

— Je vous remercie d'avoir réparé ma berline; elle va me ramener avec ceci jusqu'à mon jardin! La *Dernière Couronne* ne méritait pas moins d'honneur!

Lucien eut un coup de sang, et fut emporté évanoui...

Vous sentez qu'après une telle bataille, la trêve fut rompue, avec les projets de mariage, et que la guerre recommença plus acharnée que jamais...

En rentrant à L..., Lucien rencontra Jérôme, paré d'une fleur de son chrysanthème... Jérôme ne sortait plus sans cela... C'était son ruban de la Légion-d'Honneur. Il en mettait jusqu'à sa robe de chambre. Il se faisait peindre avec cette décoration par un grand artiste. Lucien ravagea de colère son propre jardin... et fit un procès à Jérôme pour sa chaise versée. Jérôme lui en fit un pour sa berline prise... Lucien y joignit une affaire de mur mitoyen; Jérôme, un conflit de source commune... Le tout dura un an, et devint si embrouillé que les juges, n'y comprenant rien, renvoyèrent les partis dos à dos...

Lucien demandait au Ciel des gelées du Kamtschatka pour brûler tous les chrysanthèmes de son frère. — Il exhaussa une clôture de trois pieds, afin de ne plus voir ces grosses corolles jaunes et sanguines, qui le faisaient rêver de fausses clefs, d'escalade et d'effraction... Ce fut la cause d'un nouveau procès, que Jérôme gagna. Lucien dut abattre sa clôture et subir le supplice de Tantale... Il finit par songer, avec des sueurs froides, qu'il n'aurait la *Dernière Couronne* qu'après la mort de son frère. Et Jérôme était son cadet! — Et il prospérait dans son triomphe, quand Lucien dépérissait dans son désespoir!!

Pendant ce temps-là, Charlotte et Albert dépérissaient aussi. Séparés, porte à porte, se voyant sans jamais s'aborder, se rencontrant sans échanger un mot, n'osant pas même s'écrire (c'eût été le signal du départ de Charlotte; Lucien l'en avait prévenue), leur tendresse croissait sur la haine de leurs pères, comme la fleur pousse dans le suc du fumier, et ils correspondaient par les heures, par les plantes, par les couleurs et les bruits, par la langue infinie de la nature, à la manière des prisonniers et des sourds-muets; et ils se répétaient l'un à l'autre, dans tous les mots de cette langue: — Je ne pense qu'à toi! Je n'épouserai que toi!

Une seule fois, un beau soir d'été, ils se donnèrent un rendez-vous innocent. Tous deux avaient, le matin, supplié leurs pères avec larmes; et tous deux avaient entendu ce jugement sans appel: — *Vous ne serez jamais unis!* Charlotte en était restée, deux heures, sans force et sans voix; et l'aïeule qui les protégeait toujours, et qui voyait la jeune fille s'étioler comme une fleur à l'ombre, avait cru de son devoir de prévenir Albert... Ce fut dans le jardin de la vieille, et sous sa garde, que les jeunes gens se rencontrèrent. — Charlotte, dit Albert, en lui prenant les mains, la haine de nos parents est une aberration fatale, que nous leur pardonnons; mais ils nous tuent sans le vouloir et sans le savoir... Je dois commettre une faute pour leur épargner, malgré eux, un crime, et Dieu m'excusera de ne pas vous laisser mourir, pour un crysanthème! — Vous serez majeure dans quelques semaines; je suis majeur depuis trois ans. Demain, j'adresserai à mon père des sommations légales pour vous épouser... C'est encore une tempête à subir... mais qu'un double espoir vous soutienne: celui d'être bientôt ma femme, et d'éclairer nos familles par notre bonheur!...

Le ciel, qui regardait les fiancés par ses millions d'étoiles, reçut leur serment réciproque, et ils se séparèrent dignes d'en voir l'accomplissement.

Albert tint parole: il fit ses sommations le lendemain. Son père les reçut dans un moment solennel... Il partait pour Paris, où ses *Dernières Couronnes* étaient exposées aux yeux de l'Europe, sous la garde vigilante de son jardinier; il voulait les contempler lui-même au palais du Luxembourg, et recevoir en personne la haute distinction qu'elles devaient lui mériter... S'il ne s'était agi, dans ce voyage, que de sauver ses jours, la révolte d'Albert l'eût certes retenu...; mais comme sa fleur était en question, il déchira froidement l'exploit, et se mit en route, ajournant son fils à quinzaine...

Une heure après, Albert entrait, résolu, chez son oncle, que son apparition renversa; et, lui annonçant qu'il serait libre dans quelques semaines, lui demanda la main de sa fille pour cette époque.

Lucien eut d'abord un paroxysme de fureur...; puis une idée étrange, inouïe, incroyable, une idée de collectionneur, lui surgit au cerveau et le changea des pieds à la tête...

— Albert, dit-il à son neveu, en lui tendant la main, vous aurez mon consentement à votre mariage, si j'ai, d'ici à quinze jours, un pied des *Dernières Couronnes*... Donnant, donnant! Touchez là, et c'est convenu...

— Voler mon père, et en son absence! s'écria le jeune homme indigné; jamais! Et il refusa sa main et sortit...

— Ce n'est pas son dernier mot, pensa Lucien, qui, se rappelant par hasard ses vingt ans, et remarquant enfin combien Charlotte était jolie, dressa tout de suite son plan machiavélique contre son neveu.

Les jours suivants, il laissa les jeunes gens se voir et se parler chez l'aïeule et chez lui. Et Dieu sait avec quelles délices ils en profitèrent! Lucien appelait cela verser l'opium à la conscience d'Albert. Quand le neveu avait bu le philtre à longs traits, l'oncle, en arrêt sur lui comme le serpent sur l'oiseau, lui répétait chaque soir: — Eh bien, mon pied de chrysanthème? Albert se réveillait comme en sursaut, et refusait toujours, mais de plus en plus mollement... Le cinquième jour, Lucien lui ayant dit à l'oreille, en renvoyant Charlotte: — Point de fleur, point de fiancée! Albert n'osa regarder la jeune fille qu s'éloignait en larmes, et s'enfuit lui-même pour ne pas céder à la tentation. Pendant soixante heures, soixante siècles! il fut consigné à la porte, et sa cousine enfermée impitoyablement... Il perdit patience et entra d'autorité chez son oncle; il supplia, menaça, pleura, s'agenouilla, sans obtenir d'autre réponse que: — Mon pied de chrysanthème! Alors son orgueil et son honneur s'insurgeant à la fois: — Vous oubliez, monsieur, s'écria l'imprudent, que votre fille sera bientôt majeure, et qu'elle m'épousera malgré vous, en faisant comme moi!

— Malgré moi! En faisant comme vous! repartit Lucien, passant de la douceur à la colère; sachez alors que, si elle ne renonce pas à vous dès demain, je l'em-

barque après-demain pour l'Inde, où nous irons chercher ensemble la *Dernière Couronne!...*

Albert pâlit et frissonna, et demanda pardon à son oncle, qui lui tourna le dos sans l'entendre.

— Mon Dieu! qu'ai-je fait? pensa le jeune homme en s'en allant comme un fou. S'il allait véritablement me l'enlever!... C'est qu'il en est capable!

Il passa la nuit à errer dans le jardin de son père; il fut tenté d'écraser les fleurs jaunes et sang, qui souriaient au clair de la lune.

— Hélas! s'écriait-il en se tordant les bras, ces deux hommes ont donc, à la place du cœur, un chrysanthème dans la poitrine!

Il disait vrai, le malheureux, à certains égards, et ne pouvait mieux définir son père et son oncle. Les plus sensées et les meilleures gens du monde en toute chose (particulièrement Jérôme); mais, en matière de plantes, deux tigres (surtout Lucien), et, qui pis est, deux fous, et plus encore deux maniaques; et deux maniaques qui, se croyant seuls raisonnables, regardaient comme les vrais fous ceux qui les appelaient ainsi! Si vous connaissez des collectionneurs, vous ne trouverez pas que j'exagère...

Le lendemain, Albert, consigné de nouveau, apprit avec terreur qu'on faisait chez son oncle de grands préparatifs de départ...

Il resta insensé, cloué à la porte jusqu'à la nuit, et vit alors Charlotte, toute pâle, à une fenêtre. Etait-ce une étoile ou un éclair dans l'orage? Il se pendit à dix pieds du sol pour l'entendre; et elle lui raconta, d'une voix éteinte, que son père allait réellement partir avec elle pour l'Inde, qu'il le lui avait déclaré de façon à ne lui laisser aucun doute.

—Que faire donc, grand Dieu! sanglota le jeune homme.

— Je n'ose vous le dire, balbutia Charlotte; mais il n'y a que *ce* moyen de nous sauver!

—La *Dernière Couronne!* Toujours! O ciel, ayez pitié de moi! fit Albert, qui se laissa retomber tout meurtri.

— *Nous reverrons-nous?* lui cria Charlotte, défaillante, et penchée à la fenêtre.

Mais la voix sévère de Lucien, qui les guettait, comme un chasseur dans l'ombre, étouffa la réponse du jeune homme...

En rentrant, il trouva une lettre de son père, qui lui annonçait son retour pour le lendemain, ne lui disait mot des sommations, lui parlait avec bonheur de le revoir, et lui *recommandait ses chrysanthèmes*, comme il lui eût recommandé sa vie... C'était son *post-scriptum* invariable.

— Ah! c'est sa vie en effet, dit Albert, en pleurant sur la lettre; autant vaudrait le frapper au cœur que de lui enlever son trésor! C'est absurde, ridicule, incroyable, extravagant; mais c'est ainsi. Et je n'y puis rien! car mon pauvre père m'aime, après tout..., presque autant que sa collection!.. Mon Dieu! mon Dieu, on ne peut pourtant pas mourir pour une fleur!...

Au point du jour, il vit préparer la voiture de son oncle... On allait et venait dans la maison... La cour se remplissait de bagages... On retirait les rideaux et l'on fermait les portes. Dans un billet de Charlotte, tombé à ses pieds, Albert trouva ces mots: *Les chevaux de poste sont retenus pour ce soir. Au secours, ou je meurs!*

Le jeune homme ébloui chancela, et tout blême, s'appuyant au mur, il gagna le jardin de son père... Dans le nuage où flottait son âme, il ne voyait que Charlotte enlevée, expirante... Il se souvint de sa pâleur et de sa faiblesse croissantes depuis longtemps, depuis quelques jours surtout...

— *Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!* lui dirent les battements de son cœur, car ses lèvres n'osaient prononcer ces mots affreux...

Et, frissonnant, éperdu, les yeux égarés, les mains fiévreuses, il saisit un pot de chrysanthèmes en boutons; puis, se retournant comme un voleur, effaré au bruit de ses pas, n'osant regarder son fardeau, il traversa le parterre et la maison jusqu'au laboratoire de Jérôme...

Là, tout à coup, au moment de franchir le seuil, il poussa un cri et laissa glisser la plante à ses pieds...

Il venait d'apercevoir, en face de lui, son père, debout, grave, immobile, la corolle jaune et sang à la boutonnière, le suivant de ses yeux profonds et terribles...

— Pardon! pardon, mon père, dit-il en tombant à deux genoux... Gardez votre fleur, mais venez sauver Charlotte avec moi...

Puis, n'entendant pas de réponse, il se releva en tremblant, et s'aperçut qu'il n'avait devant lui que le portrait de M. Duhamel...

Ce portrait, toutefois, remords visible, suffit pour l'arrêter... Il se dit que son père arriverait peut-être avant le départ de Charlotte, qu'il ne voudrait pas les tuer tous deux, qu'il avait plus de calme et de raison que Lucien, qu'il le désarmerait ou l'effrayerait sans doute, etc... Bref, laissant la fleur dans le laboratoire, à sa disposition, il resta caché à sa fenêtre, en arrêt sur la porte de son oncle, épiant la voiture de voyage, et prêt à tout pour la retenir, dût-il se jeter sous les roues...

Il vit — avec quelles angoisses! — Lucien sortir et rentrer, donner des ordres et se retourner dix fois vers la maison de son frère... La dernière fois, Albert démêla sur sa figure un sourire étrange, indécis, ironique, et se dit, comme frappé d'un éclair: — Ces apprêts seraient-ils une épreuve et une comédie?...

Mais ce dernier espoir s'évanouit bientôt... Les chevaux et le postillon arrivèrent... On attela...; on amena Charlotte, ou plutôt on la porta dans la voiture... En apercevant la tête de son cousin, elle tendit les bras, voulut crier, et retomba sans parole...

Albert, hors de lui, regarda si son père ne venait point...; et, ne voyant que son oncle, qui montait près de sa fille et disait fortement: — *En route!* il reprit le chrysanthème d'une main convulsive, et s'élança dans la rue, en criant d'une voix étranglée: — Arrêtez! arrêtez! me voici!

La voiture roulait déjà et couvrait ses cris, en le gagnant de vitesse... Il tomba trois fois sans lâcher son fardeau, mais se releva, quoique blessé, comme s'il eût bondi; et, volant comme une flèche, atteignit enfin les chevaux au détour de la rue.

Il n'eut que la force de dire, en tendant la fleur à la portière: — Voilà la *Dernière Couronne*, mon oncle! prenez-la!! et rendez-moi Charlotte!!!

Cinq minutes après, la voiture rebroussait chemin, portant Lucien triomphant, armé du chrysanthème, et sa fille évanouie sur le cœur d'Albert.

En rentrant à la maison, ils se croisèrent — avec Jérôme qui arrivait, et qui n'aperçut ni chevaux, ni voiture, ni Albert sanglant, ni Charlotte sans vie, — mais seulement sa *Dernière Couronne* dans les mains de son frère!

— Malheureux! lui cria-t-il, avec une douleur plus foudroyante que la colère, *tu me l'as volée, quand j'accourais te l'offrir!...*

Et ce miracle invraisemblable était vrai!... Jérôme en portait l'explication à la main et à la boutonnière: à la

main, deux lettres; à la boutonnière, le ruban de la Légion-d'Honneur...

Les lettres, récit de ce qui s'était passé, fait dans la nuit par l'aïeule, et dernier cri du désespoir jeté par Charlotte à son oncle, étaient parvenues à Jérôme sur la route, le matin même, et l'avaient ébranlé par cette éloquence du cœur que rien n'égale... Le ruban de la Légion-d'Honneur était le prix des *Dernières Couronnes*, décerné publiquement à M. Duhamel, comme au premier horticulteur de France!... Jérôme, nous l'avons dit, était collectionneur par amour-propre, et sa manie n'avait pas étouffé toute sa raison, comme chez son frère Lucien... La *Dernière Couronne* ayant réalisé son plus beau rêve, la gloire et la croix, l'homme avait déjà repoussé sous le fleuriste, et il songeait à prendre rang dans l'histoire en dotant l'Europe de son trésor, — lorsque les lettres déchirantes de sa parente et de sa nièce étaient venues le rendre complétement à lui-même... Il arrivait donc, en roi des amateurs, en père et en oncle magnifique, dénouant tout par un double coup de théâtre..., offrant, d'une main, son fils à Charlotte; de l'autre, sa fleur à son frère; des deux mains la *Dernière Couronne* au monde, lorsqu'il avait aperçu à sa porte... ce que vous savez!

Lucien fut assez puni, d'ailleurs, par ces mots de Jérôme : — *J'allais te l'offrir!* — Et plût au Ciel que son châtiment se fût borné là!...

Mais par l'épreuve du départ (car c'en était une), il avait, sans le savoir, le malheureux! porté à sa fille des coups au-dessus de ses forces... En vain tout ce qui pouvait la sauver l'entoura pendant deux semaines : son père à ses genoux, son oncle dans ses bras, les frères unis à son chevet, Albert à ses pieds, sa couronne de mariage sur son front, le bonheur de toute sa vie sous la main... Rien ne put relever cette douce nature abattue, guérir ce tendre cœur meurtri aveuglément, retenir cette belle âme promise à la mort par la douleur.

Le quinzième jour de cette agonie céleste, la *Dernière Couronne* de Lucien Duhamel fleurit dans son jardin, et son vrai diadème, sa fille, s'éteignit sur son cœur — éclairé trop tard!

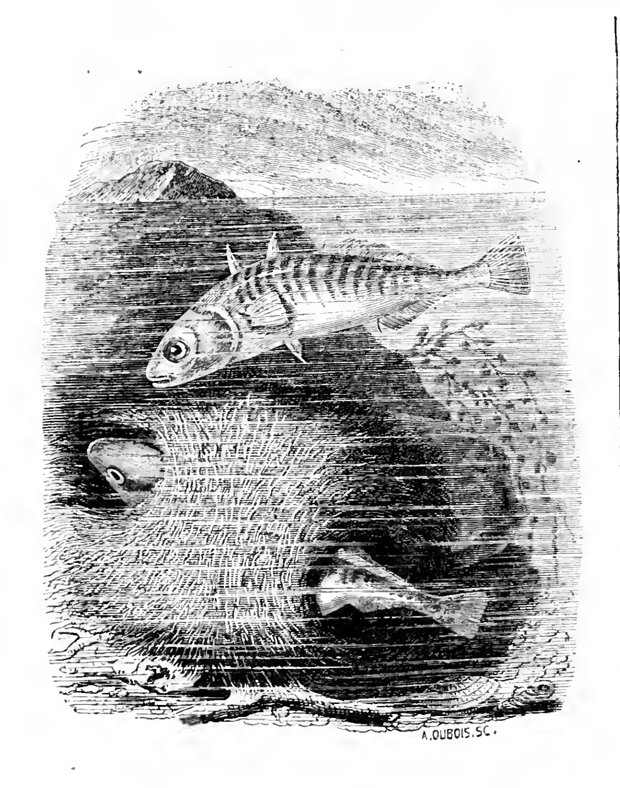
Les Duhamel, à la prière d'Albert, détruisirent alors tous leurs chrysanthèmes, excepté un seul... Et cette *Dernière Couronne*, trop bien nommée cette fois, fut ensevelie sous mes yeux, dans la tombe de celle qu'elle avait tuée.

Les horticulteurs chercheraient en vain désormais les chrysanthèmes jaune et feu de sir Burdett. Ils n'ont plus qu'à en faire leur deuil.

JARDINEUR.

L'ESPRIT DES BÊTES (1)

DES SOINS MATERNELS CHEZ LES ANIMAUX.



Nid d'épinoche. Dessin de Werner.

A M. PITRE-CHEVALIER.

Mon cher maître et ami,

Je vous avais promis de vous rendre compte des séances de l'Athénée de Saint-Germain, en regrettant de ne pouvoir compléter par votre présence notre bienfaisante et illustre réunion.

Dans le siècle dernier, la bienfaisance n'attendait jamais sa récompense dans ce monde; on était bienfaisant pour le seul plaisir de l'être; aussi, on se donnait assez rarement ce plaisir. C'est à cette époque sans doute qu'a pris naissance le proverbe immoral: « Rien n'est ennuyeux comme la vertu. »

Depuis lors, cette prétendue vérité est devenue, comme tant d'autres, un mensonge, car charité et plaisir sont aujourd'hui presque synonymes. Si la vertu s'est dépouillée ainsi de son plus beau fleuron, le désintéressement, elle s'est, du moins, mise à la portée de tout le monde. Aussi la charité... à gros intérêts est-elle à l'ordre du jour. Qui n'achèterait une bonne œuvre et un plaisir, au prix d'un plaisir seul? Le résultat humain étant le même : l'aumône! personne ne s'en plaint, pas même l'Eglise, qui se console en voyant ses pauvres mieux nourris et mieux vêtus.

De cet esprit commercialement bienfaiteur sont nés les bals et les loteries de charité, et enfin les athénées, que je trouve préférables, car à côté du plaisir, placé toujours en première ligne, ils offrent la poésie qui élève l'âme, et l'instruction qui élargit l'intelligence.

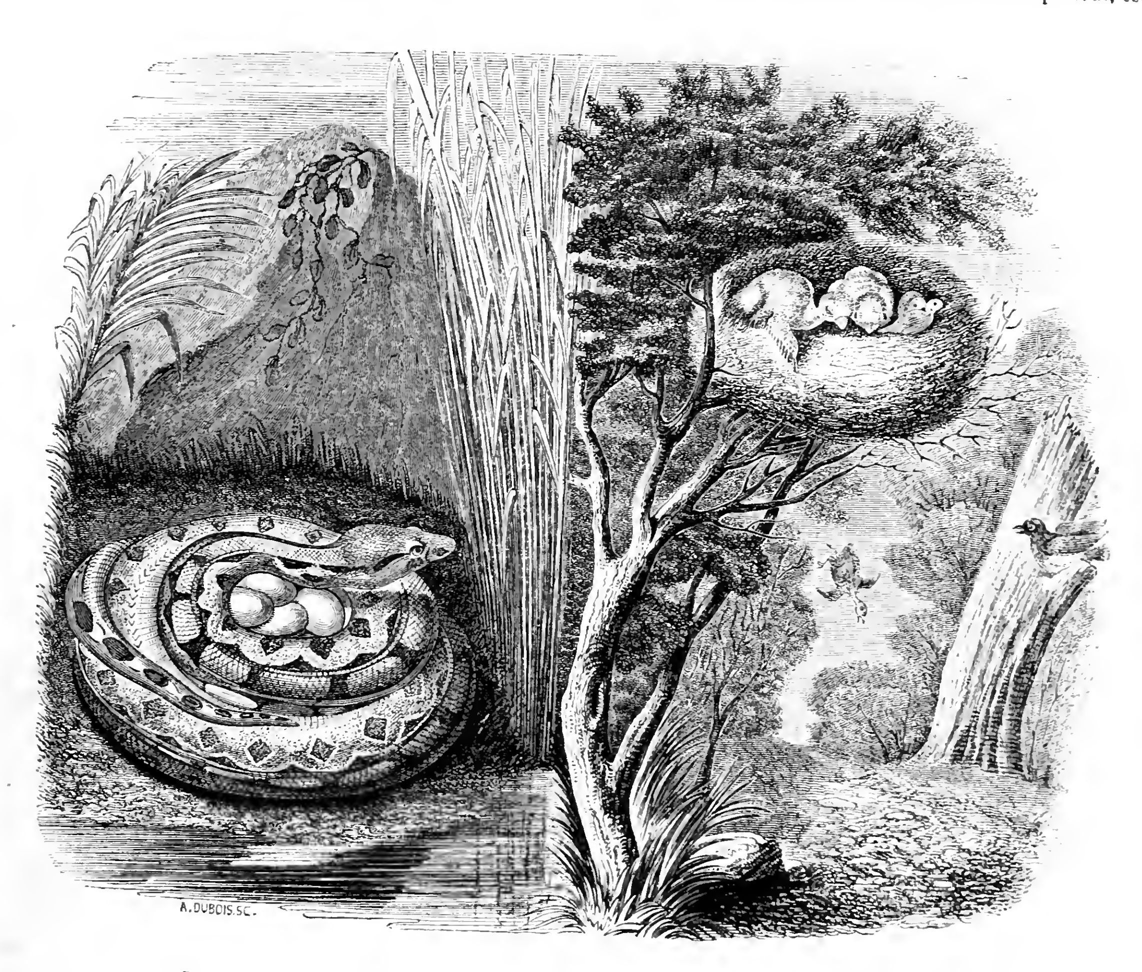
C'est ce qu'a parfaitement compris la ville de Saint-Germain. Par les soins d'une administration éclairée, dont on retrouve toujours la main là où il y a du bien à faire,

(1) Voyez les tables des quatres derniers volumes.

un appel a été adressé cet automne aux artistes et aux gens de cœur que la ville renferme. Les uns et les autres ont répondu, dès le premier jour, et sept fois la société a été nombreuse et brillante, je vous assure ; mais ce qu'il y a de mieux, c'est que chacun a été content et très-content ; l'assemblée, des improvisations de M. Achille Comte ; des ravissantes chansonnettes dites par MM. Achard, Malézieux et Lionnet frères ; de la voix si sympathique de M. Aymès, et de Mmes Coppa, Poinsot, etc. ; des lectures attachantes de M. Cuchetet ; des brillants morceaux de piano de Mlles de Lalande et de Malville ; et, enfin, du chant original et magique de la señora Martinez, la *Malibran noire*, dont le *Musée des Familles* a déjà donné le portrait et la biographie. De leur côté, les artistes ont dû être émus des bravos flatteurs dont à tout moment on récompensait leur talent et leur complaisance.

Si je vous donne tous ces détails, mon cher maître, c'est pour faire comprendre aux lecteurs du *Musée des Familles* les avantages d'un athénée ; il n'est pas de ville en France qui ne renferme assez d'intelligences et de talents pour imiter l'entreprise et le succès de Saint-Germain, où, grâce à l'Athenée, les crèches recevront des langes, l'hospice un lit de plus, la bibliothèque de nouveaux trésors. Qui oserait dédaigner de telles conquêtes ?

Maintenant, je ne me dissimule pas votre objection : « L'instruction publique, aux athénées comme partout, est



Boa couvant ses œufs.

Coucou chassant des fauvettes de leur nid. Dessin de Werner.

la mère-Gigogne de l'ennui ! » Mais j'ai ma réponse toute prête : pour vous convaincre que vous avez tort, écoutez, par exemple, une leçon d'histoire naturelle, que M. A. Comte a faite à Saint-Germain devant deux cents personnes ; et, si je ne vous ai pas prouvé que la science et l'amusement peuvent marcher de front, même à l'athénée, je m'accuserai d'avoir travesti l'aimable et spirituel professeur, qui a captivé et charmé pendant une heure tout son auditoire ! M. A. Comte avait pris pour texte : *Les soins maternels chez les animaux*. Le sujet était délicat, car l'assemblée se composait en grande partie de femmes. Mais laissons-le parler lui-même.

— Mesdames, dit-il, je me trouve dans un singulier embarras. C'est à des mères que je m'adresse, et j'ose leur donner une leçon d'amour maternel. N'est-ce pas bien de l'audace de ma part ? et chacune de vous ne peut-elle pas me traiter d'écolier ? Mais, loin de m'engager sur votre terrain, je ne vous dirai rien de ce que vous savez mieux que moi, et je m'instruirai au contraire de votre exemple.

Ce n'est pas de la race humaine que je vous parlerai, de cette race que son intelligence place à la tête de la création ; je vous parlerai des races inférieures, et je vous prouverai que Dieu et la nature ont mis au cœur de toutes les mères la même tendresse et le même amour.

Je commence par les êtres placés au bas de l'échelle sociale, pour remonter ensuite à des êtres doués, selon

nous, d'une plus grande somme d'intelligence. Je ne parlerai pas des polypes, chez lesquels la sensibilité, partant les affections de famille, n'existent pas, et j'arrive aux insectes, qui nous offrent déjà des exemples étranges de l'amour maternel. Celui-ci dépose ses œufs sur les lèvres de certains animaux qui doivent les avaler, et leur procure ainsi un nid toujours chaud, un abri toujours sûr. Celui-là plonge son dard dans les entrailles d'un animal vivant, et y apporte aussi ses œufs. Un troisième, à la fin de l'automne, soulève l'écorce d'un arbre, dans un endroit que lui seul et Dieu connaissent, et y dépose un œuf; l'écorce se resserre, l'hiver arrive avec ses neiges et sa froidure, mais ne peut atteindre l'œuf derrière son rempart. Puis le printemps revient, ramenant la chaleur et les beaux jours; l'écorce se soulève de nouveau, et il en sort.. quoi? Un bourgeon du vert le plus tendre et le plus appétissant, et l'insecte qui vient de naître trouve devant lui une table toute servie.

Si nous passons aux poissons, nous rencontrons des phénomènes encore plus étranges. Parmi les habitants des eaux les mieux observés, grâce aux études de M. Coste, se trouve l'*épinoche*, petit poisson dont le dos et le ventre sont armés d'alênes dures et aiguës, qui leur ont valu dans les campagnes le nom pittoresque de *savetier*. Ici, par exception unique, ce n'est pas la femelle, c'est le mâle qui prend soin de sa famille. Vers le mois de mai, l'épinoche entasse sur le bord des rivières, dans le creux des pierres, entre des racines, des brins de paille, des brins d'herbe, des fétus, de la mousse, tout cela pêle-mêle et sans ordre, de façon seulement à composer un amas de choses flexibles et menues. Alors, il *pique une tête* au milieu de ces broussailles, et redressant les pointes dont il est muni, commence un mouvement de rotation sur lui-même; les pointes faisant l'effet de cardes ou de peignes, tissent autour de lui les matières amassées, et au bout de quelque temps, notre poisson se trouve au milieu d'un nid solide, qui ressemble fort à un manchon percé aux deux bouts. En sortant de ce nid par la porte inférieure, l'épinoche, que l'exercice a paré de vives et brillantes couleurs, va querir une épinoche femelle et l'amène déposer ses œufs dans l'asile qu'il a préparé. Pendant l'opération de la ponte, il veille à la porte supérieure pour empêcher son épouse de sortir, car il sait que la maternité n'a pas de charmes pour elle. Quand les œufs sont déposés, il la reconduit à sa famille et amène une seconde, puis une troisième, quelquefois même une quatrième épouse, car l'épinoche s'est donné du mal pour construire son nid, et l'épinoche veut faire ses frais... et ses fraies. Enfin le nid est plein, mais les œufs sont si légers, que le moindre courant suffirait pour les entraîner, et alors, adieu soins! adieu, espérances d'avenir! Que fait l'épinoche? Sur chaque œuf il dépose un grain de sable, et le courant se brise contre cet obstacle, et l'épinoche a préservé encore une fois ceux qui plus tard porteront son nom. Cependant tout n'est pas encore fini. L'eau stagnante peut être mortelle à sa petite famille : il nage donc autour du nid, agitant sa queue et ses nageoires, à l'instar d'un bateau à vapeur. Et dites, après cela, que l'épinoche n'a pas d'amour paternel!

L'araignée d'eau, — dont le nom scientifique m'échappe, — est encore plus étonnante. C'est elle qui a inventé la cloche à plongeur, et l'homme s'est fait gloire de son invention; mais il est juste de rendre à César ce qui appartient à César..., et à la création du monde. L'araignée, disons-nous, a construit une cloche en fils de soie, qui plonge à quelques centimètres sous l'eau, et y a déposé ses œufs. Mais comme l'air leur est nécessaire, la mère remonte à la surface où elle respire longuement, lentement; puis elle redescend sous la cloche, se secoue, et passe ses longues pattes sur ses membres décharnés, comme ferait un magnétiseur sur un sujet extra-lucide; alors on voit des globules d'air se détacher de son corps et monter se fixer aux parois de la cloche, qui ne tarde pas à se remplir d'oxygène.

Dans un autre ordre d'animaux, parmi les singes, chez le syamang surtout, nous retrouvons mêmes soins et même instinct. Variété malheureuse de l'espèce si spirituelle des singes, le syamang fait preuve en tout, jusqu'à son mariage, de la stupidité la plus désespérante. Eh bien, lorsque vient l'époque de la paternité, le syamang n'est plus le même homme, — pardon, mesdames, le même singe, voulais-je dire; — il a dépouillé l'ancienne enveloppe; c'est un être plein d'instinct et d'amour, charmant, aimable, devinant les besoins de ses petits, ou prévenant leurs désirs.

Parmi les serpents, le boa, que les récits des voyageurs ont rendu célèbre, ramasse ses œufs en pyramide, et, pour les garantir du contact de l'air extérieur, se roule à l'entour, et au haut de cette immense spirale, plonge sa tête dans le creux. Au centre de cette espèce de prison, la température s'élève de 12, 15 et quelquefois 20 degrés au-dessus de la température extérieure, ce qui facilite nécessairement l'éclosion des œufs.

Mais insectes, poissons et reptiles doivent encore s'incliner devant un animal que nous poursuivons de notre haine. Je veux parler du crapaud que l'on rencontre à Surinam, et qui a nom le PIPA. Quand le pipa a pondu, le mâle prend les œufs et les place sur le dos de sa femelle. Or, ces œufs ont une action corrosive qui produit aussitôt au-dessous d'eux une inflammation bientôt suivie de boutons. Le bouton s'ouvre, l'œuf tombe dans sa cavité, et le tour est fait! Peu à peu la peau s'est refermée, le mâle a nettoyé la place avec sa patte, et enlevé les ordures qui ont pu rester sur l'épine dorsale de sa femelle, et celle-ci se promène avec ses enfants sur le dos. Je me trompe, ce ne sont pas encore des enfants, ce ne sont que des œufs, mais le soleil de Surinam se charge de réparer mon erreur. Dès que l'éclosion a eu lieu, l'inflammation se reproduit, le bouton se rouvre et les petits sortent en sautillant. N'est-ce pas le cas de dire que le pipa a été deux fois leur mère?

Nous arrivons aux oiseaux, et nous avons hâte tout d'abord de réparer une injustice. De tout temps on a fait au *coucou* une réputation détestable; il est devenu un symbole de malheur, et, d'âge en âge, on s'est habitué à le noircir de tous les délits que commettent les merles, moineaux, pies, gens sans foi ni loi, gens de sac et de corde. Enfin, le coucou est devenu le *Calas* des oiseaux. Il est donc de notre devoir de reviser son procès. On a dit : Le coucou est une mauvaise mère qui, pour se décharger des embarras de la maternité, porte ses œufs dans le nid des autres oiseaux. Le fait est vrai, la conclusion est fausse; et j'en appelle à vous, mesdames : lorsque la faiblesse et la maladie altèrent en vous les sources auxquelles vos enfants doivent puiser la force, ne les confiez-vous pas aux soins d'une étrangère? Votre cœur souffre, mais votre raison, votre amour même a parlé. Loin de sacrifier votre enfant à l'indifférence, c'est vous qui vous sacrifiez à sa conservation! Eh bien, ce qu'on admire en vous, le croirait-on! le tribunal des hommes en fait un crime au coucou. Heureusement notre oiseau en a appelé à la Cour. Longtemps la science a refusé de reviser l'arrêt, vu la difficulté pour les savants d'entendre la langue du coucou; mais

enfin le temps de la vérité a lui, et l'on sait à présent que le coucou a les os de l'estomac trop durs, et que, s'il voulait couver ses œufs, il les écraserait. Voilà le fait! Ne trouvez-vous pas que Dieu met toujours l'explication à côté du mystère, le remède à côté du mal? A la place du coucou, mesdames, je vous le demande, feriez-vous autrement que lui? Du reste, l'esprit de famille existe au même degré chez le coucou que chez les autres oiseaux. Buffon raconte avoir vu de jeunes coucous, déposés par leur mère dans le nid d'une fauvette, unir leurs efforts pour repousser les fauvettes dans un coin du nid, puis les soulever de l'aile et de l'épaule, et finir par les renverser par-dessus le bord.

Le mauvais exemple fait presque toujours naître l'imitation. Il est une espèce de mouche qui, elle aussi, dépose ses œufs dans les nids des guêpes cartonnières et dans les ruches de nos abeilles, où on la rencontre souvent. Mais notre mouche va plus loin que le coucou; et, pour qu'on ne lui demande pas compte de ses envahissements et de ses opinions socialistes en fait de propriété, elle commence par manger les œufs du propriétaire. Faut-il juger cette mouche avec sévérité? Oui assurément, si nous considérons sa façon de traiter les enfants de la guêpe ou de l'abeille dont elle attend un service; un pareil procédé ne saurait se justifier; mais, quant à l'abandon de ses œufs, attendons pour nous prononcer, et peut-être un jour le hasard ou plutôt la Providence nous donnera-t-elle la clef de cette énigme.

Il nous reste à parler d'expériences faites par nous-même sur un oiseau, le serin, dont on a suspecté l'intelligence, nous ne savons trop pourquoi. En effet, son nom, —passé à l'état d'injure,—est devenu synonyme d'étourdi, de niais, et pis encore! Eh bien, vous savez que, d'habitude, on suspend dans la cage des serins un morceau de sèche, os d'un poisson de ce nom. Le vulgaire dit: c'est pour leur aiguiser le bec! mais le vulgaire a tort. C'est parce que cette sèche contient le *carbonate de chaux* nécessaire à la formation de l'œuf. En effet, calculez la quantité de carbonate de chaux qui a disparu de la sèche pendant le temps qui a précédé la ponte, et vous en retrouverez la même quantité dans la coquille de l'œuf. Un jour, — les petits étaient nés, et les parents venaient à tout moment entonner la nourriture dans leurs becs toujours insatiables et toujours béants; — un jour, dis-je, je vis le serin faire d'infructueux efforts pour atteindre une arête de la sèche alors hors de sa portée, tandis qu'il semblait dédaigner la portion qui pendait dans la cage. Le pauvret se levait sur une patte, s'aidait de son aile et de son bec pour s'élancer vers ce but si désiré; mais, arrêté chaque fois par les barreaux, il retombait toujours sur son bâton, et poussait un petit cri de dépit et de colère. Je fus très-étonné de cette persistance, et l'envie me prit d'analyser l'arête de la sèche; j'y trouvai une notable quantité de *phosphate de chaux*. Or, vous savez que les os de tout être organisé sont composés de cette substance; c'était donc pour fortifier ses petits que notre serin désirait tant du phosphate, tandis que le carbonate lui était inutile; et l'instinct, joint à l'amour maternel, avait suffi pour faire deviner à l'oiseau ce que la science et le travail apprennent si difficilement à l'homme.

Je n'en finirais pas, mesdames, si je devais énumérer toutes les classes d'animaux, et vous montrer, chez chacun d'eux, la maternité suppléant à l'intelligence. Qui ne connaît les tendres soins que le kanguroo, la sarigue, le pélican, et autour de nous la poule, le chien, les oiseaux, etc., etc., prennent de leurs petits? Vous en parler, ce serait répéter ce que vingt livres ont dit et diront mieux que moi. J'ai préféré faire passer sous vos yeux quelques exemples choisis entre mille dans l'histoire du cœur, quelques tableaux curieux ou touchants, et je m'estimerai bien heureux si j'ai pu vous prouver que l'amour maternel est le plus beau et le plus utile des sentiments, puisqu'il élève parfois la brute au niveau de la créature la plus parfaite.

CH. WALLUT.

Saint-Germain, octobre 1852.

ABD-EL-KADER A PARIS.

Ouvrez le tome XV du *Musée des Familles* (année 1847-48), pages 158-159; contemplez-y le portrait frappant d'Abd-el-Kader; lisez la biographie aussi exacte qu'étrange de ce héros, et vous pourrez vous figurer quelle sensation immense a produite à Paris la présence de cet ennemi de dix-sept années, de ce prisonnier de cinq ans, à qui la France vient de dire: — Je ne te crains plus; tu es libre!

Et d'abord, malgré sa profonde réserve musulmane, Abd-el-Kader n'a pu dissimuler la joie que lui a causée sa délivrance inattendue... En voici la preuve dans ce qui s'est passé à Amboise, après l'entrevue du libérateur et du captif... Le récit est d'un témoin oculaire:

« Quand le cortége des autorités est rentré en ville, nous avons eu un spectacle des plus touchants, et que je n'oublierai jamais. Tous les Arabes, Abd-el-Kader en tête, les femmes aussi bien que les hommes, étaient sur les balcons du château; là ils poussaient des cris de joie et faisaient des démonstrations de bonheur qui ont fait couler des larmes de tous les yeux. Maintenant ils se livrent aux danses les plus joyeuses, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, selon l'usage de cette nation; les femmes voulaient absolument que les bonnes sœurs de la Présentation (chargées de l'infirmerie) s'unissent à elles dans ces démonstrations, et une des religieuses n'a pu résister, un instant, à leur sollicitation et à leur entraînement; mais cela, bien entendu, dans les chambres des dames, et loin des regards des hommes. Un peintre aurait pu trouver à Amboise, dans ces scènes si variées, si animées, plus d'un joli sujet de tableau. »

Quel autre tableau encore que l'entrevue de l'ancien chef des Croyants et l'ancien évêque d'Alger, d'Abd-el-Kader et monseigneur Dupuch! Pour se représenter cette scène, il faut connaître les rapports qui avaient lié ces deux personnages en Afrique. M. l'abbé Vazillier nous en fait le récit authentique. C'est une page d'histoire, admirable à lire aujourd'hui:

« L'année 1840 fut une époque fameuse dans les annales de l'Algérie. Une guerre terrible ensanglantait alors les plaines et les montagnes. Le Français, le chrétien était une victime dévouée d'avance au glaive musulman, ou réservée aux tortures plus redoutables encore de la captivité. De nombreux prisonniers gémissaient en effet dans les fers arabes, et c'était chez la nation conquérante, comme chez le peuple vaincu, un lugubre concert de plaintes déchirantes; c'était pour le pieux évêque Dupuch une source intarissable d'ardents désirs et de saintes espérances. Oh! s'il lui était donné de faire entendre à ces infidèles les enseignements sublimes d'une religion d'amour! Son âme agitait ces grandes pensées, lorsqu'une

jeune femme éplorée, tenant sa petite fille entre les bras, se présente devant lui et le conjure avec larmes de redemander à l'émir son mari, le père de son enfant, qui venait d'être enlevé aux portes de Donéra, dans le Sahel d'Alger. Et le soir même, au bruit d'un orage effroyable, monseigneur Dupuch écrivait au fier disciple du Prophète:

« Tu ne me connais pas, mais je fais profession de « servir Dieu, et d'aimer en lui tous les hommes mes « frères. Si je pouvais monter à cheval sur-le-champ, je « ne craindrais ni l'épaisseur des ténèbres, ni les mugis-« sements de la tempête ; je partirais, j'irais me présen-« ter à la porte de ta tente, et je te dirais d'une voix à « laquelle, si on ne me trompe point sur ton compte, « tu ne saurais résister : Donne-moi, rends-moi celui de « mes frères qui vient de tomber entre tes mains guer-« rières... Mais je ne puis partir moi-même.

« Cependant laisse-moi dépêcher vers toi l'un de mes « serviteurs, et suppléer par cette lettre écrite à la hâte à « ma parole que le Ciel eût bénie, car je l'implore du « fond du cœur.

« Je n'ai ni or, ni argent, et ne peux t'offrir en retour « que les prières d'une âme sincère et la reconnaissance « la plus profondément sentie de la famille au nom de « laquelle je t'écris : Bienheureux les miséricordieux, car « un jour il leur sera fait miséricorde à eux-mêmes! »

La réponse d'Abd-el-Kader ne se fit pas attendre ; la voici :

« J'ai reçu ta lettre, je l'ai comprise ; elle ne m'a pas « surpris d'après ce que j'avais entendu raconter de ton « caractère sacré... Pourtant, permets-moi de te faire « remarquer qu'au double titre que tu prends de servi-« teur de Dieu et d'ami des hommes tes frères, tu aurais « dû me demander non la liberté d'un seul, mais bien « plutôt celle de tous les chrétiens qui ont été faits pri-« sonniers depuis la reprise des hostilités.

« Bien plus, est-ce que tu ne serais pas deux fois digne « de la mission dont tu me parles, si, ne te contentant « pas de procurer un pareil bienfait à deux ou trois cents « chrétiens, tu tentais encore d'en étendre la faveur à un « nombre correspondant de musulmans qui languissent « dans vos prisons? Il est écrit : Faites aux autres ce que « vous voudriez qu'on vous fît à vous-même. »

Et quelques mois plus tard, grâce à cette irrésistible provocation d'Abd-el-Kader, aux sympathies, aux encouragements du maréchal Bugeaud, ce glorieux échange de prisonniers était accompli au milieu des scènes les plus émouvantes, et à l'éternel honneur de la religion et de la France.

Depuis ce jour mémorable, Abd-el-Kader voua en quelque sorte à monseigneur Dupuch un culte de vénération et d'amour ; son âme, si profondément religieuse, comprit et admira l'âme si pieuse et si tendre de ce pasteur.

Or, le lendemain de son arrivée à Paris, comme il se disposait à visiter le *marabout français*, on lui annonça que Monseigneur Dupuch venait le chercher lui-même ; et, quoiqu'il fût à table, il demanda aussitôt à le voir. A peine furent-ils en présence l'un de l'autre que leurs bras s'ouvrirent ; et leur joie fut si vive, qu'elle ne put s'épancher d'abord que dans un long et muet embrassement. Un religieux recueillement régnait autour d'eux, tandis que leurs cœurs se parlaient dans une mutuelle étreinte.

Abd-el-Kader était si profondément ému, qu'il ne put d'abord prononcer une seule parole ; ce fut de la main qu'il pria monseigneur Dupuch de s'asseoir près de lui, et il lui offrit, ainsi qu'aux prêtres qui l'accompagnaient, une tasse de café et des gâteaux. Enfin l'évêque lui dit :

— Depuis longtemps je désirais te voir et me réjouir avec toi de ta liberté ; j'ai beaucoup prié pour qu'elle te fût rendue, et je bénis la main qui a brisé ta captivité.

Abd-el-Kader lui répondit :

— C'est toi le premier Français qui m'aies compris, le seul qui m'aies toujours compris ; ta prière est montée vers Dieu ; c'est Dieu qui a éclairé l'esprit et touché le cœur du prince qui m'a fait libre.

Durant plus d'un quart d'heure que dura cette visite, Abd-el-Kader tenait étroitement serrée entre ses mains la main de monseigneur Dupuch, et il témoigna à plusieurs reprises le vif désir de le revoir encore, de le revoir bientôt.

— Quand tu seras de retour à Amboise, lui dit l'évêque, je demanderai à passer quelques jours avec toi.

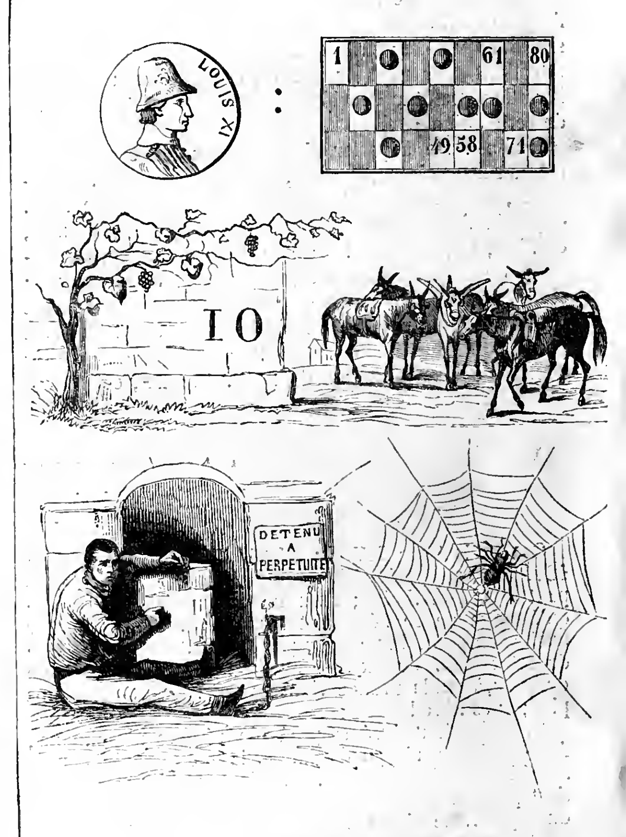
— Oui, répondit l'émir ; mais viens me revoir ici. Je ne te verrai jamais assez.

Et lorsque le moment de se séparer fut venu, des larmes brillèrent de nouveau dans ses yeux, et, dans un dernier embrassement, il semblait redire à l'évêque cette parole qu'il avait dite à Amboise en se séparant de lui la dernière fois : *Il me semble que mon âme s'arrache de mon corps quand tu t'éloignes de moi.*

On sait que la résidence assignée à Abd-el-Kader, et que lui-même avait réclamée en se soumettant, est la fameuse ville de Brousse, cette Grenade turque, la plus belle et la plus curieuse des cités d'Asie, celle que les Musulmans appellent le Paradis terrestre.

Nous y retrouverons bientôt l'illustre captif, en donnant à nos lecteurs l'histoire, la description et les vues éblouissantes de cet Eden oriental. P. C.

RÉBUS.



EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

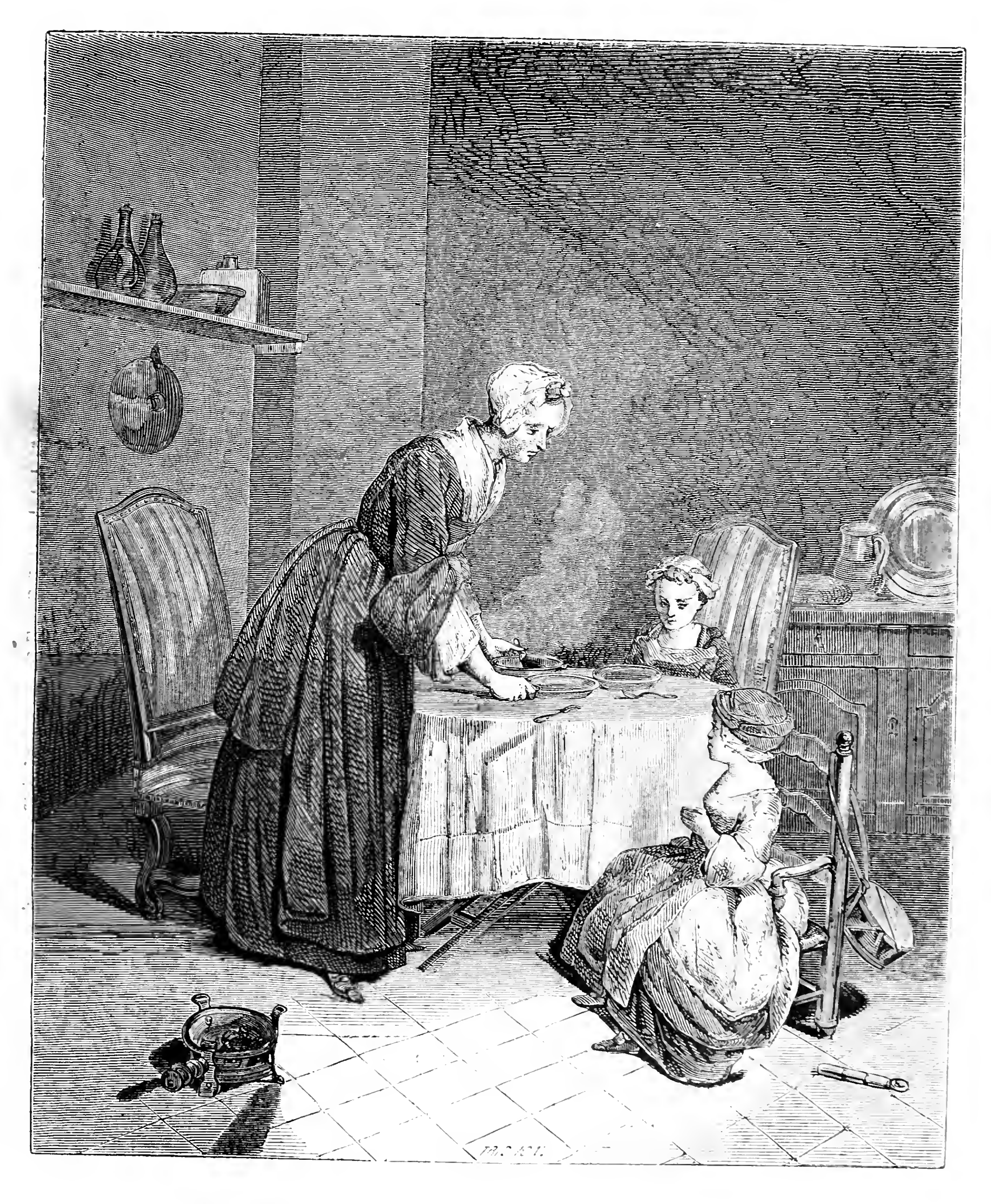
« *S'il est beau de savoir parler, il est plus beau de savoir se taire.* » Réponse de Charles V, le Sage, à un courtisan qui le flattait sur son éloquence. (Scie-laid-beau de Savoie-repas-relai-i-laid-plus-beau de Savoie-r-stère.)

ENIGME CONTEMPORAINE.

Quel est le gentilhomme français de ce siècle, qui a le plus brillé dans les salons de Londres, qui a inventé les paletots, qui a été peintre et sculpteur, et que les dames ont surnommé *le beau?*

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

SIMÉON CHARDIN. ROMAN BIOGRAPHIQUE (1).



Marguerite. *Le Bénédicité.* Tableau de Chardin. Musée du Louvre.

(1) Voyez le numéro précédent.

V. — L'HÔTEL PUGET.

Siméon, depuis trois semaines qu'il était arrivé à Choisy, travaillait sans relâche, ne sortant jamais du château, quittant à peine le théâtre de ses occupations. Mais, au bout de ce temps, il s'étonna de ne point recevoir de nouvelles de Paris. Que signifiait ce silence? Pourquoi son père n'était-il pas encore venu à Choisy? Siméon en éprouva de l'inquiétude. Enfin, M. Caze arriva pour lui apprendre que des affaires imprévues avaient nécessité le départ de M. Puget.

— Marguerite, dit-il, n'a pu se décider à laisser son père aller seul aux colonies; il lui a fallu bien du courage, car elle l'aimait, tu peux m'en croire!

Siméon resta muet et atterré :

— Mais pourquoi ne m'avoir pas averti?

— Elle a craint un adieu trop pénible; au reste, j'ai quelques mots d'elle pour toi.

Caze lui remit une lettre qu'il avait engagé Marguerite à écrire. Elle y confirmait la nouvelle du départ par des détails propres à déguiser la ruine de M. Puget.

« Si j'étais égoïste, ajoutait-elle en terminant, je vous « aurais dit : « Acceptez ma main et partez avec nous. » « J'aurais brisé votre carrière d'artiste; je vous aurais « préparé pour l'avenir des regrets, des ennuis, et pour « moi des remords. Pardonnez-moi, mon ami, de vous fuir « après avoir été vers vous! Je suis assez punie aujour- « d'hui par la peine que j'éprouve d'avoir troublé votre « paix. Je ne vous parlerai point d'espérance; je serais « coupable de le faire. Qui sait quand la fortune me per- « mettra de revenir? Reviendrai-je même un jour? Mais, « ô mon ami! croyez, malgré tout, à la sincérité de mon « affection; et si cette parole peut vous être douce, je vous « la dis, la main sur le cœur, Marguerite ne sera jamais à « d'autre qu'à vous. »

Siméon fut accablé de ce prétendu départ; mais la honte lui fit cacher son chagrin : l'activité de son travail s'en accrut; ses brosses, qui couraient de sa palette à son œuvre, emportées par une fougue dont les spectateurs eussent été étonnés, le servaient, à son gré, avec trop de lenteur; elles ne s'arrêtaient cependant plus sous l'impulsion de sa main vigoureuse, mise au service d'une pensée féconde et toujours sereine en apparence. L'ouvrage ainsi mené ne tarda pas à toucher à sa fin. Le vieux Caze accourut à Choisy, inquiet de la rapidité avec laquelle son élève avait procédé; mais le premier coup d'œil suffit à le rassurer.

— Tu ne veux donc, s'écria-t-il, rien laisser à Vernet, pas même sa célérité de pinceau!

A son retour à Paris, Siméon trouva Diderot plus assidu que par le passé; il eût désiré le voir revenir au voyage d'Italie; seulement il n'osait l'y ramener : Diderot, de son côté, mettait à l'imiter une égale obstination. Mais il était loin d'avoir oublié ses promesses, et Chardin, prôné par lui, se voyait recherché dans la haute société, et fort occupé aux commandes qui lui arrivaient, même de l'étranger; car, en ce moment, Grimm, qui voyageait dans le Nord avec le prince de Saxe-Gotha, secondait l'amitié de Diderot.

Siméon parut bientôt avoir oublié jusqu'au nom de Marguerite; ce que voyant, le vieux Caze pensa qu'il ne l'avait jamais aimée; il lui en voulut d'avoir, avec trop de hâte, savouré le fruit de la consolation.

— Hélas! se disait-il, la pauvre enfant ne sait pas combien est sage le parti qu'elle a pris!

Maintenant que M. Chardin n'était plus influencé par la belle conduite de Marguerite, il trouvait heureux qu'elle eût rejeté ses offres d'hospitalité, surtout qu'elle eût renoncé à son fils. L'égoïsme naïf du marchand avait reparu; son cœur, un moment épanoui, s'était refermé. Il ne disait pas encore : « *Siméon a eu bon nez* »; mais il n'était pas éloigné de le penser. Siméon méritait-il et les secrets reproches de Caze et l'injurieux éloge de son père? Je ne sais.

Un jour, le hasard voulut qu'il passât devant l'ancien hôtel de M. Puget. A l'aspect des fenêtres sans rideaux, et au travers desquelles l'œil plongeait dans les appartements inhabités, ses souvenirs se réveillèrent. La rue était déserte; Siméon ne craignit pas de fixer sur lui l'attention; il s'arrêta. Tout à coup il aperçut sur le seuil un homme qui le saluait depuis quelques moments; il s'approcha : c'était le portier de l'hôtel.

— Bonjour, monsieur Siméon, lui dit-il, il y a bien longtemps que nous n'avons eu l'honneur de vous voir ici; vous ne fréquentez plus guère notre quartier?

— Je n'y suis pas revenu depuis le départ de M. Puget.

— Le départ de M. Puget?

— Est-ce qu'il n'est point parti pour l'Amérique?

— Pour l'autre monde, vous voulez dire! Oh! je le sais parbleu bien. Un portier voit toujours ces sortes de déménagements-là, bien inutilement, hélas! Que diable voulez-vous qu'un pensionnaire du Père-Lachaise emporte avec lui!

— M. Puget est mort? répétait Chardin.

— Comment, vous ne le savez pas? et M. votre père qui ne l'a pas quitté de toute sa maladie. Mais d'où arrivez-vous donc? Au fait, où étiez-vous pendant tout ce temps-là, vous qui veniez dans la famille plus de trois fois la semaine?

L'occasion d'un récit était trop belle pour que le Théramène en loge la manquât. Il apprit à Siméon tout ce qu'il savait, depuis la ruine de M. Puget jusqu'à la vente des meubles.

— Imaginez-vous, mon cher monsieur, que dans les derniers temps Mlle Marguerite a couché dans un lit que nous lui prêtions. Mais si vous aviez vu comme elle était courageuse! pourtant elle devait avoir le cœur bien gros.

Siméon n'avait plus la force d'écouter; il venait d'apercevoir la vérité dans tout son jour.

Si Marguerite était partie, ce n'était point par caprice, mais par dévouement. Et il ne l'avait pas deviné! Et il avait pu soupçonner une créature si noble et si généreuse; il avait pu l'accuser même!

En un moment, il vit clair dans son âme. Il sentit enfin qu'il aimait, et il prit une résolution, celle de revoir Marguerite et de l'épouser, en dépit de sa pauvreté.

C'est dans cette idée qu'il courut à l'atelier de son père.

— Qu'avez-vous fait de Mlle Puget? dit-il avec emportement. Car je n'ignore plus, Dieu merci, comment les choses se sont passées! Me prenez-vous donc pour un enfant? Vous m'avez caché la ruine et la mort de son père; vous l'avez laissée s'éloigner de vous, pauvre orpheline! Vous avez cru peut-être que je ne voudrais point partager sa misère, moi qu'elle appelait à jouir de sa fortune? Détrompez-vous. Je ne songeais point à Marguerite; vous me l'avez fait connaître, et, sur mon Dieu, je ne renoncerai pas à elle, à présent que je connais toutes les richesses de son cœur.

M. Chardin ne songea point à déguiser la vérité.

— Que veux-tu, dit-il, pouvais-je désobliger cette pauvre fille? elle voulait partir; et toi-même tu n'aurais pas été capable de l'en empêcher.

— Mais il fallait...

— Quoi? tu parles bien à ton aise! Est-ce que je n'ai pas tout essayé pour la retenir? Tu me crois donc bien inhumain? Va demander à M. Caze ce que me répondait Marguerite.

— Où est-elle aujourd'hui?

— Je l'ignore.

— Je le saurai, moi, malgré votre silence!

Siméon fut bientôt chez M. Caze.

— Qu'avez-vous? lui dit le vieillard.

— Ce que j'ai? J'ai à me plaindre de vous, oui, de vous, de votre manque de confiance et du peu d'estime que vous avez pour moi.

— Je ne vous comprends pas, Siméon.

— C'est pourtant facile. Votre fatigue n'était qu'une feinte pour m'envoyer à Choisy. Avouez-le, j'ai dû vous paraître bien ridicule de ne l'avoir pas deviné, ou bien méprisable, si, voyant tout, je consentais à accepter le sacrifice que me faisait Marguerite. Mais, ne le croyez pas; cela n'aura pas lieu.

Caze, quoique aussi surpris, fut plus adroit que M. Chardin : il réussit à calmer Siméon, en lui montrant la lettre que Marguerite lui avait adressée à Choisy; il profita de son attendrissement pour lui raconter en détail les malheurs qui avaient, coup sur coup, frappé la famille Puget.

—Enfant, lui dit-il, je manque pour vous à ma promesse de garder le silence! Que ne vous contentiez-vous des assurances d'amour que vous donnait Marguerite! Maintenant en serez-vous plus heureux?

— Certes oui; car je prétends rejoindre Marguerite pour ne plus me séparer d'elle. Je suis venu vous demander le lieu de sa retraite.

— Je ne le connais pas.

— Permettez-moi d'en douter, mon bon maître. Marguerite est partie avec vous.

— C'est vrai! Je l'ai même conduite jusqu'aux Andelys; mais elle n'a pas voulu que j'allasse plus loin.

En vain Siméon implora une autre réponse. Il résolut alors de découvrir par lui-même ce qu'on s'obstinait à lui cacher. Il partit pour les Andelys. On y avait vu arriver une jeune femme, accompagnée de deux enfants et d'un vieillard; ce dernier était retourné à Paris; quant aux autres personnes, il était impossible de lui apprendre ce qu'elles étaient devenues. Cette démarche inutile ne rebuta point Siméon; il eut recours aux employés de M. Lenoir, lieutenant de police; il le connaissait, il avait peint son fils dans son joli tableau du *Toton*; mais ce fut encore peine perdue, Marguerite demeura introuvable. Alors Siméon fut pris de découragement; il s'enferma dans son atelier, ne voulut plus en sortir, y perdant à ne rien faire une grande partie de son temps. Diderot seul avait le privilége de l'arracher à sa mélancolie. Il le surprit un jour traçant au pastel un portrait de femme.

— Oh! le joli bouquet, lui dit-il en s'approchant; deux pervenches posées sur deux roses! Mais je connais cette aimable tête! Je l'ai rencontrée.

— Serait-ce possible?

— Parbleu oui, c'était à la place Dauphine; et même...

— Et depuis?

— Non, que je sache.

Siméon se cacha pour que Diderot ne le vît pas pleurer.

VI. — LE BÉNÉDICITÉ.

Etrange ville que Paris! L'aspect en varie toujours, et les spectacles s'y renouvellent incessamment pour qui les sait découvrir et apprécier. De tout temps aussi la grande ville a compté des adorateurs, depuis Julien qui l'aima quand elle ne s'appelait encore que Lutèce, jusqu'à Montaigne, Nodier et Balzac. Chardin appartient à cette glorieuse école d'observateurs. Du jour qu'il eut conçu le projet de tracer des scènes de la vie bourgeoise à Paris, le futur Téniers français s'en allait quêtant des inspirations, scrutant chaque coin de rue et s'appropriant par le regard toutes les richesses entassées dans la capitale. Confiné par le chagrin au fond de l'atelier, il avait depuis longtemps renoncé à ses promenades; mais il les reprit enfin avec de vagues pressentiments.

> Il faut si peu de chose à qui veut espérer!

a dit un jeune poëte (1). En attendant, il enrichissait ses cartons de charmants croquis, esquissait le garçon curant un broc, la ratisseuse au milieu de ses légumes, la femme à la fontaine, et divers autres sujets dont il voulait faire autant de tableaux détachés.

Une scène fixa principalement son attention, une de celles que présentent à mille endroits de Paris de jeunes et jolies blanchisseuses au travail. Où trouver une occupation plus aimable d'aspect, et plus conforme à la nature de la femme? Aucune autre n'exige d'aussi gracieux mouvements; aucune ne déploie la taille plus à son avantage. Que la Nausicaa moderne, penchée sur sa blanche nappe, prête aux valenciennes les enroulements délicats et infiniment petits du dahlia tuyauté; qu'elle approche de ses joues le fer échauffé, ou que ses mains le promènent sur la toile pour en chasser l'humidité et lui donner du brillant, elle plaît toujours; et pour l'admirer, pas n'est besoin, je crois, d'être, comme Ulysse, récemment échappé à la fureur des flots de la mer Ionienne. Je comprends qu'Homère se soit laissé séduire à ce tableau et qu'il l'ait reproduit deux fois en ses poëmes divins (2). Siméon succomba à la même tentation.

Il revenait un jour de l'île Saint-Louis où il avait été visiter les peintures de Sébastien Bourdon, à l'hôtel Ragoix-Bretonvilliers; tout en longeant le quai du Dauphin, il s'arrêta devant un atelier de blanchisseuses. L'aspect en était pittoresque.

Dans une large cuve, fortement cerclée et posée sur un escabeau en bois de chêne, une jeune femme savonnait du linge, sans cesser pour cela de lancer aux passants un coup d'œil franc et gai; un enfant arrondissait à ses pieds, avec le plus grand sérieux du monde, des bulles de savon; à droite, un chat faisait la chattemitte; une chaise de paille, une terrine pleine d'eau occupaient l'autre côté avec une image de saint en oraison, tandis que dans le fond une ouvrière, dressée sur la pointe du pied et les bras en l'air, cherchait à saisir des vêtements balancés au soleil sur des cordes tendues.

Siméon s'adossa au parapet, à quelques pas de l'atelier, et se mit à contempler cet intérieur avec d'autant plus de joie qu'une abondante lumière y venait miroiter dans l'eau de la terrine, se colorer de vert et de rose sous le chalumeau de l'enfant, et faire ressortir les lourds et larges plis de la robe de bure des ouvrières.

Pendant qu'il jouissait de ce spectacle, et que, dans sa mémoire tenace, il cherchait à en imprimer les moindres effets, il eut comme un éblouissement, il crut apercevoir Marguerite!...

Mais elle n'était entrée dans l'atelier que pour dispa-

(1) M. Charles de Beuve.
(2) *Odyssée*, chant VI, vers 90 et suivants. *Iliade*, ch. IV.

raître aussitôt. Etait-ce une vision, un jeu de ses sens éblouis, ou bien une réalité ?

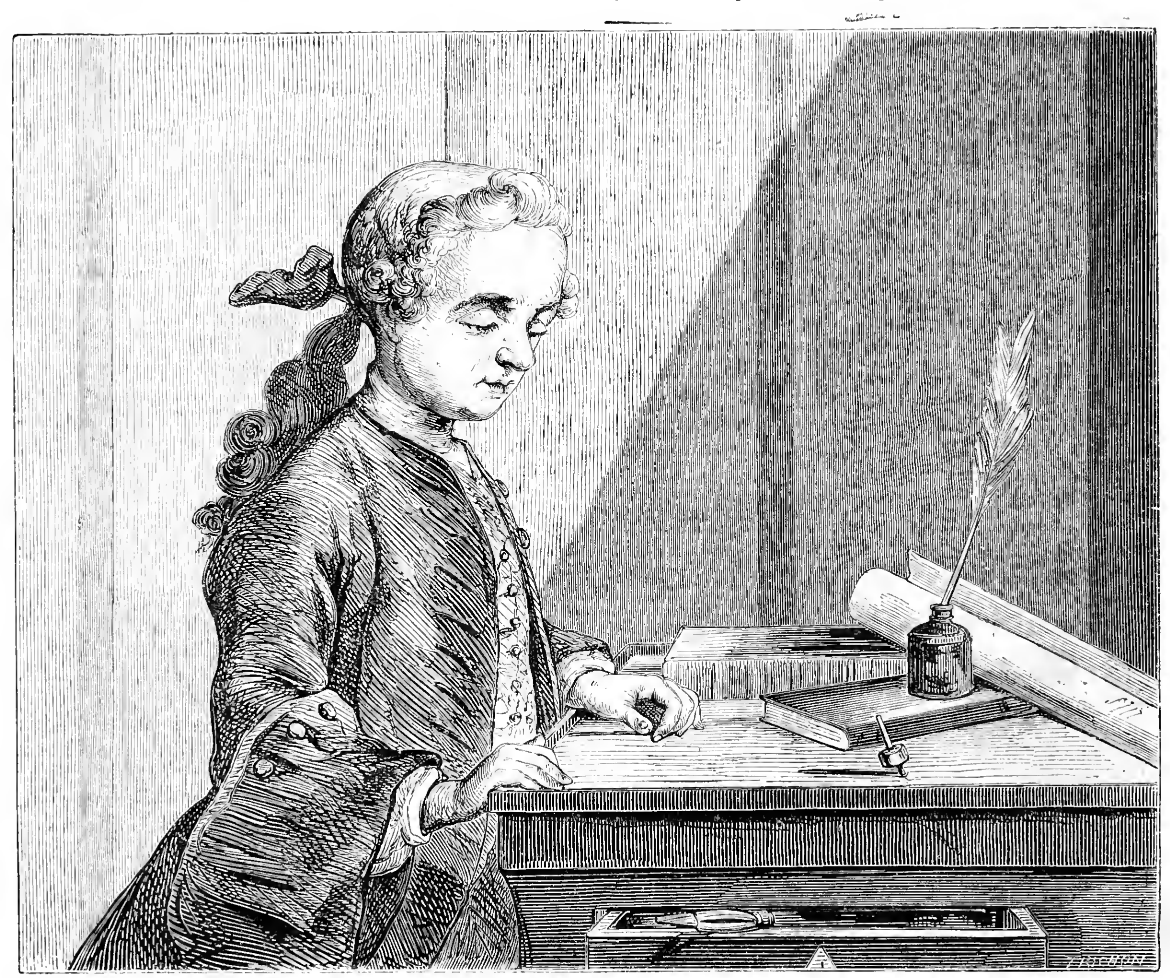
La tête de Siméon se troubla; ses yeux se voilèrent. Revenu de son émotion, il ouvrit bravement la porte de l'atelier, et demanda si l'on n'y connaissait pas Mlle Puget.

— Pas le moins du monde, répondit en riant la jeune femme; jamais je n'ai eu d'ouvrière de ce nom-là.

— Mais cette personne avec qui vous causiez, il y a un instant.

— Mlle Henriette Damard, une de mes locataires! elle ne s'appelle pas plus Puget que vous, monsieur, pas plus que moi; fâchée de ne pouvoir vous servir.

Siméon ne put obtenir d'autres éclaircissements; il fut obligé de se retirer, mais il gardait la conviction qu'il n'avait pas rêvé, et que la blanchisseuse voulait l'induire en erreur. Il fit mine de poursuivre son chemin, et s'alla embusquer à l'angle de la rue Poultier. Le soleil était ardent; mais, par bonheur pour Siméon, les rues de l'île Saint-Louis, percées toutes d'un quai à l'autre, permettent au vent d'y souffler de quelque côté qu'il vienne : il put donc jouer à l'amant espagnol, sans trop souffrir, mais non point sans attendre beaucoup. Pour abréger sa faction, il eut recours à ses plombagines et à son carnet : il s'assit sur les marches d'un hôtel, et se mit à dessiner sa blanchisseuse. De temps en temps il se levait et venait jeter un coup d'œil sur le quai, craignant toujours de se



Le Toton, portrait du fils de M. Lenoir, lieutenant de police, tableau de Chardin.

laisser voir. Hélas ! il n'était pas plus heureux que la sœur Anne des contes de Perrault; rien ne venait. Il s'enfonça dans l'intérieur de l'île, et résolut, en suivant la ceinture des quais, de repasser devant l'atelier, dût-il s'exposer au rire des ouvrières.

Mais à peine eut-il tourné la rue Saint-Louis qu'il vit, à son extrémité orientale, se glisser une jeune femme sous les murs de l'hôtel Lambert; elle tourna ensuite vers le quai du Dauphin. Siméon hâta le pas. Un pressentiment lui disait que ce devait être Marguerite. Pourtant, cette femme après laquelle il s'opiniâtrait ainsi était bien modestement vêtue, n'ayant qu'une blanche cornette avec une robe d'étoffe fort simple, pour ne pas dire grossière; ajoutez qu'elle portait un panier pendu au bras gauche. Arrivée à la porte de l'atelier, elle se détourna pour entrer dans une allée.

Plus de doute, c'était Marguerite, Marguerite elle-même.

Siméon la suivit. Il entendit ouvrir au second étage; alors il monta à pas étouffés; mais son cœur battait avec tant de violence, qu'il fut forcé de s'arrêter.

Marguerite n'avait point refermé la porte sur elle; elle revint, et déposa hors de la chambre un réchaud allumé.

— Pauline et Délie, fit-elle en frappant dans ses mains, venez dîner.

Deux petites filles répondirent à cet appel, et, après avoir embrassé Marguerite, s'assirent à leurs places respectives. Marguerite, restée debout, souleva le couvercle d'une casserole aux flancs brunis, d'où s'exhala, avec une lente fumée, le parfum nourrissant de la soupe.

— Pauline, dit-elle à la plus petite, tu sais qu'il faut à chaque moment de la vie remercier le bon Dieu de ses bienfaits! prie-le donc de bénir la nourriture que nous allons prendre (Gravure en tête de l'article).

Pauline joignit ses petites mains, et récita en français les paroles du bénédicité. L'aînée la regardait sournoisement, riant en dessous aux moindres fautes commises par sa sœur.

Ce spectacle et ce naïf dialogue émurent Siméon; il demeura immobile, mais de grosses larmes perlaient une à une sur son visage; ce n'était pas l'amour seul qui les lui faisait verser. S'il savait que Marguerite avait perdu sa fortune, il n'avait pas encore été témoin de sa pauvreté, de son abandon. Il pleura donc de pitié, mais d'admiration aussi pour le calme et la sérénité qu'elle déployait dans le malheur. Il put voir bientôt qu'elle s'était mise au-dessus de sa position : tout autour d'elle était simple et respirait cette exquise propreté qui est le luxe du peuple et souvent sa richesse. Marguerite se montrait bien la fille de M. Puget, le commis enrichi par le travail; elle avait hérité de ses vertus, sinon de ses biens.



Marguerite blanchisseuse, tableau de Chardin.

Un regard apprit à Siméon que son souvenir vivait là; ses tableaux étaient la seule chose conservée d'autrefois. Il sentit alors que l'heure était venue pour lui de payer de retour.

— Oh! petite mère, s'écria tout à coup l'une des enfants, regarde donc, n'est-ce pas Siméon qui est là?

A ce nom, Marguerite se retourna rouge et tremblante; ses yeux rencontrèrent ceux de son fiancé.

Ce fut une de ces scènes où le silence en dit autant que la plus éloquente parole. On ne saurait les dépeindre à qui ne les a pas connues; le souvenir peut seul les faire comprendre.

Mais Délie n'avait pas de raison pour enchaîner sa langue. Elle s'empara de Siméon.

— Tu ne m'embrasses donc plus? dit-elle. Viens t'asseoir à côté de moi. Il y a bien longtemps que tu n'as dîné avec nous.

Les larmes étouffaient la voix de Chardin.

— Délie a dit vrai, Marguerite, dit-il enfin, il y a bien longtemps, près d'une année bientôt.

— Je le sais, murmura la jeune fille, si bas que Siméon ne l'entendit point.

Il prit Délie sur ses genoux.

— Nous n'avons donc pas oublié Siméon?

— Ah ! bien oui, oublié ! moi qui cause si souvent de toi. Je regarde tous les jours le portrait que tu m'as fait à côté de celui de petite mère. C'est que j'ai bien grandi depuis... regarde ; j'ai déjà huit ans... deux de plus que Pauline.

— Allons, madame la grande dame, mangez votre soupe, elle va se refroidir.

— A condition que tu en prendras aussi.

— Si Marguerite le permet.

— Je t'en réponds ; elle ne demande pas mieux.

Siméon vit sourire une larme dans les yeux de Marguerite ; il s'assit vis-à-vis d'elle, entre les deux enfants ; leur babil le mit à son aise, et l'entraîna dans une série d'interrogations, qu'il ne hasardait qu'en tremblant, comme s'il eût craint de déplaire. Il apprit ainsi que le nom d'Henriette Damard, dont la blanchisseuse s'était servie pour lui échapper, était un pseudonyme sous lequel l'ancienne élève de Caze dessinait des fleurs pour un grand ouvrage de botanique entrepris par Bernard de Jussieu.

Pendant cette conversation, Marguerite l'observait à la dérobée ; sa figure amaigrie témoignait de chagrins profonds ; le regard n'avait plus la même limpidité qu'autrefois ; il brillait d'un feu sombre, maladif même. Marguerite ne put se dissimuler la cause de ces changements ; le dirai-je ? elle en eut de la joie, mais bien peu ; car elle devinait et appréhendait ce qu'allait dire Siméon.

Après le repas, les enfants descendirent pour jouer ; c'était le moment redouté de Marguerite ; Siméon l'attendait avec impatience.

— Marguerite, lui dit-il dès qu'ils furent seuls, vous m'avez fui ; vous avez voulu que j'ignorasse votre ruine et la mort de votre père ; je ne vous en fais pas de reproche ; vous agissiez par des motifs d'une délicatesse peut-être exagérée. Mais écoutez-moi. Vous m'avez aimé, et vous étiez prête à me donner votre main, si l'adversité n'était venue vous frapper, et vous faire changer du même coup vos résolutions à mon égard. Je pourrais donc vous dire : « Voici mon tour de vous imiter » ; mais vous croiriez que je cède à un devoir, et vous me repousseriez. Je pourrais encore vous dire : « Il y a un an, je n'étais qu'un artiste perdu dans la foule ; vous et votre père vous avez appelé sur moi l'attention du public, et, me faisant connaître, vous m'avez mis pour toujours à l'abri de l'inquiétude ; ne dédaignez pas aujourd'hui de partager avec moi une prospérité que je n'aurais pas connue sans vous. » Votre générosité s'alarmerait peut-être, et je concevrais un refus à cette offre faite de bon cœur.

La jeune fille rougit de voir ses sentiments si bien mis à jour. Quelles raisons nouvelles allaient être invoquées pour les combattre ? Elle regarda Siméon avec anxiété, sans oser retirer une de ses mains qu'il tenait serrée dans les siennes.

— Je viens à vous, Marguerite, avec un langage tout différent, avec celui de mon cœur : il ignore si je vous dois quelque chose ; mais il sait tout ce que vous êtes pour lui ; il sait le vide affreux où il a battu depuis votre disparition ; il sait qu'en perdant l'espérance de vous fléchir, il aurait tout perdu et ne compterait plus que des heures d'ennui, que des jours de solitude ! Oh ! je ne croyais pas vous aimer, Marguerite, comme je vous aime ! Il m'avait semblé d'abord que j'étais indifférent à votre perte. Quelle illusion ! Votre image m'était sans cesse présente à l'esprit. Voulez-vous donc qu'elle revienne jeter l'amertume dans ma vie, quand il lui serait si facile de la rendre belle autant que l'a été vie humaine ! Que vouliez-vous jadis ? Me donner le bonheur ? Eh bien ! vous le pouvez mieux encore que par le passé ; car vous m'êtes devenue nécessaire. J'ai eu le temps de réfléchir, Marguerite, et j'ai examiné ma nature ; non, ce n'est pas Rome, ce ne sont point les grands maîtres qui m'inspireront ; mais une femme aimée, près de laquelle je goûterai les douceurs de l'intimité ; et cette femme ne peut être que vous. Depuis que vous vous obstinez à me fuir, la verve me manque, le travail me pèse. Voulez-vous qu'il me devienne odieux ? Dites, Marguerite, il ne dépend que de vous.

L'émotion de la jeune fille était profonde ; son cœur conspirait contre elle, interprétant ces douces paroles par le plus doux commentaire. Toutefois, elle persista dans son projet, persuadée qu'il valait mieux pour Siméon quelques souffrances momentanées, sur lesquelles l'oubli finirait par germer, que les soins et les charges futures d'une famille pauvre. Mais comment l'amener à cette proposition ? Pour l'instant, elle n'y devait pas songer.

— Mon ami, lui dit-elle, si je n'écoutais que mon cœur, ma réponse serait telle que vous la souhaitez ; mais je crains de nuire à vos intérêts, à votre bonheur. Accordez-moi du temps ; prenez-en vous-même pour réfléchir ; demandez conseil à votre père, à M. Caze ; ils ont tous deux l'expérience ; elle nous manque à l'un comme à l'autre. S'ils vous approuvent, j'accepterai leur décision ; de votre côté, soumettez-vous-y dans le cas où elle vous serait contraire. Mais, quoi qu'il arrive, je vous le jure, Siméon, je ne vous fuirai plus, je resterai votre amie pour travailler à vous faire oublier le passé ; peut-être y parviendrai-je.

Chardin était devenu rêveur ; et, penché sur son genou, le front dans la main, il semblait n'avoir pas entendu les paroles de Marguerite ; il rompit enfin le silence.

— J'accepte, dit-il, l'épreuve que vous exigez ; et tout m'assure qu'elle me sera favorable ; oui, la sagesse, l'amour s'accorderont pour vous donner tort, et vous forcer, Marguerite, à me rendre heureux.

Il se leva et s'approcha d'une fenêtre.

— Près de vous, reprit-il, et de ces enfants dont vous vous êtes faite la mère, comme la vie me serait douce ! Je les aime ! leur présence m'égaye ! leurs jeux me ravivent, et je me trouve jeune comme elles ! Ne les entendez-vous pas ? Avec quelle adresse toute parisienne Délie chasse son volant, et Pauline, comme elle s'amuse, comme elle est contente ! Venez donc les voir !

Les deux petites filles jouaient, en effet, sous la fenêtre, à la porte de l'atelier, avec l'enfant de la blanchisseuse. Marguerite vint s'accouder à la balustrade. L'air du soir, rafraîchi par la Seine, imprégné de senteurs émanées du Jardin du Roi, arrivait par d'enivrantes bouffées avec les bruits lointains de la ville et l'angelus sonné aux Célestins ; le quai était désert ; seulement, quelques embarcations de jeunes gens, passant à de longs intervalles, réveillaient par leurs refrains ce coin de la Venise parisienne. Sainte-Geneviève dessinait sa coupole obscurcie dans la pourpre du soir, et, au travers d'une brume grise, on voyait surgir les tours de Saint-Sulpice, récemment élevées par Servandoni, la croix dorée de la Sorbonne et le dôme du Val-de-Grâce.

Ce paysage sublime plongea dans une muette contemplation l'artiste et le fiancé ; tout à coup il s'en arracha, saisit les mains de Marguerite, les couvrit de larmes et disparut.

VII. — LES RÔLES CHANGÉS.

C'était pour s'élancer d'un pied allègre, et le cœur débordant sous le poids des plus douces émotions, vers la

demeure de M. Caze. Il y fut bientôt. Comme la joie l'empêchait de parler :

— Que t'est-il arrivé? dit le vieux maître; je ne t'ai jamais vu ainsi.

— C'est que je n'ai jamais été si heureux! Je *l'ai* retrouvée!

— Qui?

— Marguerite, elle-même! oui, je l'ai vue, je lui ai parlé. Tout à l'heure encore nous étions l'un près de l'autre! Oh! ne me dites pas que c'est un rêve! je pourrais le croire ; ce serait trop cruel.

Et, sans attendre, Siméon apprit à Caze comment il était arrivé au but de ses désirs; quel hasard lui avait fait découvrir Marguerite. Il peignit son isolement et sa résignation si vivement que le vieux peintre fut attendri aux larmes.

— Et moi qui t'avais cru insensible! dit-il.

— Ne le soyez pas à votre tour, mon cher maître ; aidez-moi, je vous en conjure, à triompher de Marguerite. Montrez-lui combien est folle sa résistance! combien elle me sera funeste. Vous le ferez, n'est-ce pas?

— Tu veux donc l'épouser?

— En pouvez-vous douter?

— Mais tu le voulais à peine quand elle était riche, et maintenant...

— Je la connais et je l'aime.

— Je le vois bien, ce n'est pas sans raison que Guido Reni a peint la Fortune arrêtée aux cheveux par l'Amour. Allons, mauvaise tête et bon cœur, puisque tu le veux...

— Oh! mon cher maître, que je vous aurai de reconnaissance! Vous parlerez à mon père?

— Laisse-moi agir; ne songe qu'à tes espérances, le reste me regarde.

Le bon Caze tint parole, et le lendemain, ayant emmené M. Chardin à déjeuner, il lui apprit la rencontre de Siméon et de Marguerite. Le tapissier en parut contrarié.

— J'espérais, dit-il, que Siméon se serait consolé avec le temps, qu'il aurait renoncé à ses folies et fini par voir les choses d'un œil raisonnable.

— Mon ami, nous nous trompions l'un et l'autre; nous ne le connaissions pas! Laissons-le agir à son idée; il aime véritablement, et tout ce que nous pourrions faire ne servirait qu'à le rendre malheureux! Accueillez la fille de M. Puget, comme vous le vouliez faire autrefois; et ne craignez plus pour Siméon, dont l'avenir est désormais assuré. Faites plus, joignez-vous à moi pour déterminer Marguerite à ce mariage.

M. Chardin, vaincu après une opiniâtre résistance, se laissa entraîner au quai du Dauphin.

Marguerite, de son côté, prévoyant que Siméon n'épargnerait rien pour lui arracher son consentement, avait cherché de quelle manière il lui serait possible de le détourner de ce projet. Elle se souvint de l'influence que Diderot exerçait sur son esprit, et résolut d'y avoir recours. C'était là peut-être une démarche d'une hardiesse bien apparente; mais ne portait-elle pas en elle-même son explication, son excuse? Et, du reste, Marguerite, isolée et sans appui, n'avait-elle pas été déjà plus d'une fois réduite à des tentatives d'un autre genre, il est vrai; mais tout aussi pénibles? Elle se rendit donc chez le jeune écrivain, et lui expliqua, avec une noble simplicité, l'objet de sa visite.

—N'êtes-vous pas, repartit Diderot, Mlle Puget, dont le père a commencé la réputation de mon ami? N'est-ce pas vous qui vouliez donner votre main à un artiste pauvre, pour qu'il arrivât, sans trop de privations, à se faire un nom glorieux? N'est-ce pas vous aussi qui, pour quelques éloges sincèrement donnés, m'avez fait ce présent magnifique, et dont je suis fier, comme de toute amitié, de toute marque d'estime?

En parlant ainsi, Diderot ouvrait une bibliothèque et montrait sur les premiers rayons, à la place la plus apparente, des volumes en maroquin, à filets d'or. Une vive rougeur colora les joues de Marguerite; mais presqu'en même temps celles du jeune homme; il venait de découvrir par inadvertance un portrait de femme. Marguerite profita de son embarras pour échapper à celui où l'avaient jetée ces questions multipliées.

— Mais je ne vous comprends pas, répondit Diderot; et ce changement....

— Il ne vient pas de mon cœur, mais de ma fortune. J'ai perdu mon père, et avec lui tout ce que nous possédions; il ne me reste plus que deux pauvres petites cousines. Voyez quelle femme je puis être pour un artiste.

— Quoi! ce serait là l'unique motif de vos refus!

— Ne vous l'avais-je pas dit?

— Mais c'est magnifique! et Siméon n'y veut pas consentir?

— Je ne puis rien sur lui, si vous ne vous prêtez à l'œuvre d'amitié que je vous demande? Voyez Siméon, je vous en prie, combattez la résolution où il est de consommer un acte dont il pourrait plus tard se repentir.

— J'en aurais garde, mademoiselle, repartit Diderot avec feu. Siméon vous aime; je l'ai vu trop malheureux pour douter de la sincérité des sentiments qu'il vous témoigne. Croyez-moi, renoncez plutôt à votre projet, il n'est pas raisonnable ; n'enlevez pas à Siméon l'amour que vous avez su lui inspirer; il vaut mieux cent fois pour son talent, que ces richesses dont vous aviez idée d'embellir son existence! Ne savez-vous donc pas que la passion fait la force de l'artiste, qu'elle lui conserve le cœur dans une éternelle jeunesse, qu'elle féconde sa pensée ou la récrée, et sème son travail de douceurs sans nombre? La passion, mais c'est à elle que nous devons tant de chefs-d'œuvre; la Charité d'André del Sarte, les madones de Raphaël et les adorables figures de Lesueur ; c'est qu'avec elle le cerveau ne se fatigue pas à chercher; les sujets naissent d'eux-mêmes, plus touchants et plus enchanteurs que ne les saurait créer l'imagination abandonnée à ses seules ressources. Que la pauvreté ne vous effraye pas pour Siméon; elle ne l'atteindra point; et, dût-elle venir, qu'importe après tout? vous aurez double force pour la combattre, et des joies qui compenseront toutes les peines.

Diderot, animé par cette pensée, la développa, comme s'il eût parlé pour son propre compte. Marguerite fondait en larmes; il lui semblait, en l'entendant s'exprimer ainsi, que tout le monde l'allait abandonner! Ce spectacle attendrit Diderot; il soupçonna quelque motif secret dont Marguerite répugnait à l'instruire, et promit de faire ce qu'elle lui demandait.

— Ce sera tenter l'impossible, dit-il; je ne suis pas assez avocat par nature pour que ma bouche gagne les causes auxquelles mon cœur n'a pas foi.

Étrange chose, et qu'il serait pourtant facile d'expliquer; Marguerite, en regagnant l'île Saint-Louis, se sentit moins forte qu'auparavant; la promesse de Diderot ne la rassurait pas; elle avait écouté les paroles du jeune homme, résolue à ne pas y céder; mais elle n'avait pu les empêcher de se fixer dans sa mémoire; et maintenant elle se les répétait et regardait sans frémir, et comme malgré elle, l'avenir que lui offrait Siméon; il lui semblait qu'elle allait manquer de la force nécessaire à sa résolu

tion; elle en eut honte, et hâta le pas pour se soustraire à ce duel où la raison n'opposait plus au cœur qu'une molle résistance; elle allait tomber de Charybde en Scylla.

Quand elle arriva dans sa chambre, M. Caze et M. Chardin y étaient assis et causaient avec Délie, qui s'était fièrement campée sur les genoux du vieux peintre et commettait mille aimables indiscrétions d'enfant.

L'émotion de Marguerite égala sa surprise; Caze ne lui donna pas le temps de se remettre et vint l'embrasser.

— Méchante, lui dit-il, de vous être ainsi défiée de nous, et de m'avoir laissé si longtemps sans aucune nouvelle, quand vous étiez sûre de mon silence.

— Pardon, mon ami, mais je savais que vous vous portiez bien; quelqu'un me parlait de vous bien souvent, de vous aussi, monsieur Chardin; mais je craignais votre faiblesse à tous deux pour Siméon. Ne l'avez-vous pas envoyé aux Andelys?

— Voyez donc! dit Caze en se tournant vers M. Chardin. Mais nous serait-il permis de connaître quelle est cette Iris, cette personne qui vous a si bien renseignée?

— Pour que je ne puisse plus m'en servir, repartit Marguerite en riant.

— Vous n'en aurez plus besoin, dit Caze; car nous venons vous parler, M. Chardin et moi, au nom de Siméon.



Les sommations amicales. Caze, Chardin père, Délie, Marguerite, entrant, etc. Dessin de K. Girardet.

A ces paroles, Marguerite devint toute confuse.

— Vous en avez appelé, ma chère enfant, à notre expérience; vous nous avez fait demander conseil; nous vous remercions de cette preuve d'estime, et nous tâcherons de la mériter en vous parlant avec franchise. Vous ne devez plus rejeter les vœux de Siméon; ne lui offrez pas une amitié qu'il ne peut accepter, et ne vous opposez pas à son bonheur qui sera le vôtre.

— Oui, mademoiselle, dit à son tour M. Chardin, je me joins à M. Caze pour vous prier de ne pas désespérer davantage mon pauvre Siméon. Voulez-vous que je renonce à l'idée de le voir heureux?

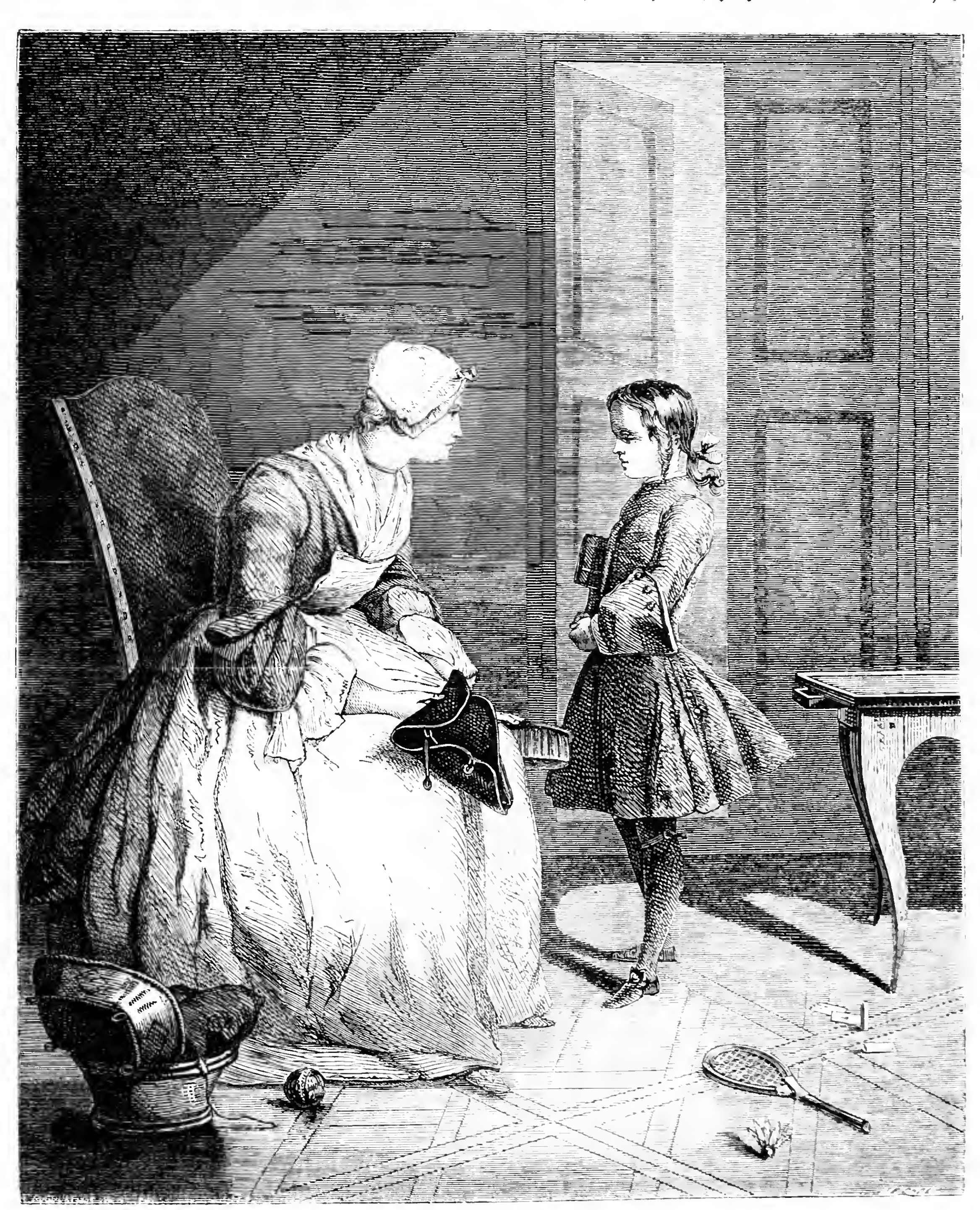
— Marguerite, reprit M. Caze, vous avez montré un dévouement sublime; ne le gâtez pas aujourd'hui par une résistance qui pourrait n'être que de l'opiniâtreté et dont les conséquences seraient fâcheuses. Vous avez eu le temps d'éprouver Siméon, et vous avez pu vous convaincre de la sincérité de son affection. Faites donc taire une susceptibilité mal placée. Vous vouliez enrichir Siméon, parce que vous l'aimiez; ne soyez point humiliée si c'est lui qui vous offre à son tour, avec sa main, une honnête fortune; autrement vous me feriez croire que vous n'aviez pour lui qu'une estime fort médiocre.

— Y pensez-vous, monsieur Caze?

— Vous m'en donnez le droit, Marguerite; car il n'y a ici de changé que les rôles ; vous êtes Siméon, et Siméon est à la place de la riche Mlle Puget.

Marguerite tremblait comme une feuille, et, vaincue par cette insistance, pleurait et ne savait que répondre. Délie était pendue à sa robe et la tourmentait pour connaître les motifs de son chagrin.

— Mes pauvres petites, qui prendrait soin de vous, si



Marguerite en famille, d'après *la Gouvernante*, tableau de Chardin.

je vous abandonnais ainsi? s'écria Marguerite en saisissant l'enfant et l'embrassant avec force.

— Comment pouvez-vous croire, mademoiselle, que je veuille vous en séparer? dit M. Chardin.

— C'est bien, mon ami, repartit Caze en serrant la main du père de Siméon, je n'attendais pas moins de votre générosité ; mais ceci me regarde.

Le vieux peintre prit Délie sur ses bras, et passant ses

doigts amaigris dans les boucles blondes de la petite fille :

— Marguerite, dit-il avec un sourire d'or, je suis un peu vieux pour songer à me créer une famille à qui je puisse laisser ma petite fortune ; ne plaisantez pas, elle est plus lourde que vous ne pensez. Ah ! je n'ai point chanté tout l'été, et bien m'en trouve à présent, puisque mon travail me permet de faire le bonheur de deux braves jeunes gens.

Délie, je t'adopte toi et ta sœur, sans vous enlever à votre petite mère, à condition qu'elle vous donnera un autre père, plus aimable et plus jeune, et que voilà, dit-il en entendant frapper à la porte. Va lui ouvrir.

C'était, en effet, Siméon, à qui le bonhomme avait donné rendez-vous au quai du Dauphin ; Caze le poussa du côté de Marguerite.

— Depuis quand, dit-il, hésite-t-on à embrasser sa femme ?

Un regard d'un bleu céleste et un chaste baiser dirent à Siméon qu'on ne le trompait pas.

— Avouez, dit Caze à l'oreille de M. Chardin, que nous aurions eu bien tort d'empêcher ce mariage.

Le tapissier ne put répondre ; il avait les larmes aux yeux.

Le soir même, Siméon arrivait chez Diderot, pour le prier d'être son témoin.

— A la bonne heure donc ! dit son ami en l'embrassant ; et moi, qu'on était venu prier de vous détourner de ce mariage ! j'aime mieux la fonction dont vous me chargez. Voyez donc comme les choses se présentent : Grimm nous est arrivé hier d'Allemagne ; il pourra signer à côté de moi. Et à quand la noce ?

— Dans huit jours.

— Vous ne pourriez pas retarder d'une semaine ?

— Mon cher monsieur, je craindrais quelque malheur.

— Vous avez raison ; et c'est moi qui suis égoïste de vouloir retarder votre bonheur... par un pur caprice.

Diderot vint reconduire Siméon. Tout à coup il se trouva face à face avec un ecclésiastique, qui assurément descendait du coche, témoin la poussière dont était jaunie sa soutane et la valise qu'il tenait à la main. Diderot poussa un cri de joie, et se jeta sur le nouveau venu, au risque de le renverser dans l'escalier...

— C'est toi, l'abbé ! mon frère !

— Tu vois, mon cher Denis, que nous ne t'avions pas oublié. Je suis parti de Langres deux heures après la réception de ta lettre. Si tu savais combien ta résolution a fait de plaisir à notre mère ! Le cher père n'a rien dit ; mais je suis sûr qu'il pensait comme elle.

— Chut ! fit Diderot, en serrant une main de l'abbé.

Il lui présenta Siméon.

— Voici M. Chardin, le jeune peintre dont je t'ai parlé dans mes lettres... Tu arrives plus à propos que tu ne l'imagines. Mon ami se marie dans huit jours, et tu pourrais bien être de la fête.

— Monsieur l'abbé, dit Siméon, je n'aurais pas osé vous faire cette demande ; mais je serais heureux que votre ministère vous permît de bénir une union qui doit sa naissance à l'amitié de votre frère.

L'abbé accepta avec joie ; et, huit jours après, le mariage fut célébré à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en présence de MM. Chardin, Caze, Grimm, Diderot, et de la blanchisseuse du quai du Dauphin.

Quand le contrat fut signé, Diderot s'approcha de Marguerite et lui mit au doigt une bague magnifique.

— Quelle folie à vous ! lui dit-elle, de faire de pareilles dépenses !

— C'est une bagatelle, répondit-il ; M. Panckoucke vient de me l'envoyer pour un article qu'il m'avait demandé sur les Œuvres de Richardson.

Grimm s'approcha pour admirer. Diderot prit les mains de Marguerite et les fit voir à son ami.

— *Vide pedes, vide manus*, dit-il, *et noli esse incredulus*.

— Encore une de tes impiétés, s'écria l'abbé, qui avait entendu ces paroles latines.

— Non, mon frère, répondit Diderot ; c'est, au contraire, une leçon que je donne à mon cher Grimm, et une leçon de morale encore, que lui seul comprendra.

— Avec moi, si vous voulez bien le permettre, dit le vieux Caze, qui s'en alla en souriant.

Il s'arrêta devant la blanchisseuse, et la regarda avec attention.

— Marguerite, dit-il, ne serait-ce pas là votre Iris, la mystérieuse messagère ?

— Peut-être, fit la mariée.

Un matin, à quelques jours de là, Diderot, en grand costume, et donnant la main à une belle jeune fille, vêtue de blanc et parée d'un bouquet virginal de fleurs d'oranger, entrait chez Siméon. L'abbé suivait.

— Que signifie cette comédie ? demanda le jeune peintre.

— Une chose bien simple, mes amis : Sophie et moi, nous allons vous imiter ; voilà pour quel motif l'abbé est à Paris ; voilà ce qui le rendait si joyeux à son arrivée.

Diderot se tourna vers Marguerite.

— Comprenez-vous, madame, pourquoi je ne pouvais pas me charger de votre cause ? Sophie n'a pour fortune que ses beaux yeux et son caractère d'ange ; moi je n'ai que ma plume, absolument comme Siméon n'a que ses pinceaux.

— Et ces richesses-là, mes amis, sont les meilleures, dit l'abbé, quand on en fait un bon usage.

— L'abbé, tu nous diras cela à l'église, fit Diderot, en emmenant Siméon et Marguerite.

La vie de Chardin ne fut plus troublée que par les jeux de Délie et de Pauline, et par le bruit du tambour de ses propres enfants. Aussi continua-t-il à peindre, avec un bonheur qui ne se démentit jamais, ces scènes domestiques dont nous avons essayé de retracer quelques-unes. Il revenait de temps en temps aux natures mortes, peut-être pour se refaire la main, peut-être par un sentiment de gratitude. — En 1754, il eut le chagrin de perdre M. Caze, qui mourut, âgé de quatre-vingt-trois ans. A cette époque, Marguerite ayant hérité de quelques biens en Normandie, Chardin alla avec elle se fixer à Rouen, et fut nommé secrétaire de l'Académie de cette ville. Il revint plus tard à Paris, pour diriger les expositions publiques, qui avaient lieu désormais dans les salons du Louvre, ainsi que l'avait demandé Diderot. Son goût à disposer les tableaux, et peut-être aussi une allusion à la position de son père, lui valurent le nom de *Tapissier*.

De son côté, Diderot, longtemps écarté de sa passion pour les beaux-arts par les énormes travaux de l'Encyclopédie, revint à la peinture écrite, et traça ces lettres si vives, si étincelantes qu'il envoyait à Grimm, et que celui-ci appropriait au goût de ses *pratiques* : ainsi appelait-il les princes et les rois, au milieu desquels il était arrivé à s'implanter, ce cher *M. du Houx toujours verd !* Les deux amis rendirent de grands services à Chardin ; ils firent ainsi acheter à Catherine II plusieurs

de ses tableaux, qui se voient aujourd'hui dans le boudoir de l'illustre impératrice, à l'Ermitage. Ses œuvres, goûtées du public, achetées par des particuliers, prirent trop souvent le chemin de l'étranger pour ne plus revenir en France ; ce qui explique comment le Louvre possède si peu de toiles de ce maître éminent (1).

(1) Ces toiles sont au nombre de cinq : trois natures mortes, parmi lesquelles se trouve *la Raie*, que nous avons décrite ; deux tableaux de genre, *a Mere laborieuse* et *le Benédicité*. Il y a en outre trois admirables pastels : deux portraits de Chardin et le portrait de Marguerite Puget, à 50 ans, qui a été reproduit dans le précédent article.

Chardin mourut à la veille de la Révolution française, heureux de ne pas voir cette bourgeoisie, dont il avait été le peintre, quitter ses habitudes laborieuses et austères, pour descendre sur la place publique et faire des folies qui amenèrent des crimes ; tout cela, de par M. Diderot qui, malheureusement, ne s'occupa point toujours de peinture.

HONORÉ DAVID.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

Depuis peu de temps, sont morts trois personnages à qui le *Musée* doit des notices et des portraits : le docteur Récamier, Xavier de Maistre et le duc de Wellington. Par quels moyens opposés ces personnages ont conquis la gloire ! C'est le cas de répéter : « Tout chemin mène à Rome. » Un guerrier qui tuait les hommes avec un calme scientifique ; un médecin qui les sauvait avec une audace militaire ; un écrivain qui les charmait en leur révélant le monde dans sa chambre ! Si grand que soit Wellington, puisqu'il a vaincu l'Empereur, nous avouons nos préférences pour Récamier et pour de Maistre ; et nous leur donnerons, avec la permission de John Bull, le pas sur le renard de Waterloo, déguisé en lion par l'*humour* britannique. Commençons par Récamier.

LE DOCTEUR JOSEPH RÉCAMIER.

La médecine, qui se compose de science et d'art, compte vingt docteurs plus savants que Récamier ; elle n'a jamais eu, elle n'aura jamais, peut-être, d'artiste plus accompli.

Il était né à Belley, en 1764, et il fut élevé au collége des Jésuites. La foi chrétienne qu'ils mirent en lui s'y développa jusqu'à son dernier soupir. Comme homme et comme médecin, il y trouva la force qui soulève les montagnes. Il y joignit d'ailleurs une originalité, une spontanéité, une perspicacité sans égales. L'histoire de sa pratique, si ses élèves savent l'écrire, sera un conte fantastique, entrecoupé de miracles, un drame hérissé de péripéties et de surprises.

Dans la guerre acharnée, incessante, qu'il faisait aux douleurs humaines, Récamier rappelle ces généraux infaillibles dans leur témérité, qui devinant tout d'un coup d'œil, combinant tout d'une pensée, enlèvent tout d'un coup de main. Aussi faisait-il le désespoir des docteurs classiques, antipodes de cet improvisateur inspiré. Presque tous le jalousaient, plusieurs étaient ses ennemis. Il ne se vengeait qu'en sauvant les malades condamnés par eux.

Voici quelques traits de sa vie qui le peignent au vif et qui nous sont garantis par des témoins oculaires.

Si foudroyant que fût le mal, jamais il ne prit Récamier au dépourvu. Tout devenait un moyen pour sa présence d'esprit, une arme pour l'habileté de sa main. Une nuit, à la campagne, près d'une jeune mère sauvée de la mort, une nourrice éperdue casse la cuisse d'un enfant qui venait de naître. Aucun secours immédiat n'est possible. Courir chercher un aide, des instruments, de la pharmacie, il n'y a pas même à y songer. A la place de Récamier, tout autre eût perdu la tête. Lui ne se trouble même pas, et jette un regard rapide autour de lui. Un almanach de carton est pendu au mur ; il le coupe avec des ciseaux ; voilà ses attelles. La nourrice a un tablier ciré, il le lui arrache et en fait des bandes. En un clin d'œil, la fracture de l'enfant est réduite, et le pansement opéré. Mais il faut encore le consolider, avec quoi ? Récamier voit de l'amidon sur une toilette, il le délaye, le verse sur l'appareil ; et l'enfant marchera comme père et mère.

Nul ne comprenait mieux les relations du moral et du physique, et ne traitait plus ingénieusement l'un par l'autre.

En 1815, un officier anglais s'était oublié dans les délices de Paris. A la suite d'un repas homérique, la fumée de trente vins lui montant au cerveau, il était devenu fou furieux, brisait tout, déchirait tout, et consternait trois médecins illustres réunis à son chevet. Ceux-ci, réduits à l'impuissance, avaient fait garrotter le forcené dans son lit, et attendaient en frémissant qu'une dernière convulsion l'emportât. Récamier est appelé en consultation *in extremis*. Tel était son lot ordinaire. C'était l'oracle du désespoir, le *Deus ex machinâ*. Il arrive dans cette chambre bouleversée comme un champ de bataille, et regarde tranquillement ce foudre de guerre enchaîné, écumant, contracté des pieds à la tête. Il s'informe de son caractère, de ses antécédents, de ses habitudes.

— C'est un des plus braves officiers de l'armée anglaise, lui dit-on, esclave de la consigne et de la discipline, partant comme un boulet au signal de la charge : à Waterloo, il a enlevé une position, lui centième, après avoir laissé deux mille hommes sur le terrain.

Récamier n'en demande pas davantage... Quittant ses confrères ébahis, il sort sans mot dire, et descend l'escalier quatre à quatre.

Un quart d'heure après, il revient avec douze aides... mais ces aides n'appartenaient point à la Faculté. C'étaient tout simplement douze vigoureux tambours de la garde, que le docteur avait requis au poste du Louvre. Il les introduit dans la chambre du fou, la caisse au côté, les baguettes à la main... L'officier se débattait toujours dans les accès du plus affreux délire.

— Apportez-moi, dit Récamier, son uniforme et ses armes...

On obéit sans comprendre... Voici l'habit rouge, les épaulettes, le shako, l'épée du militaire... Récamier les pose sur le lit, et fait écarter tout le monde...

— Maintenant, reprend-il, fermez les volets, éteignez les lumières, et ne laissez ici qu'un demi-jour, comme au bivouac, quand sonne la diane...

On obéit encore, et voilà le docteur seul dans l'ombre auprès du malade, avec les douze tambours à la porte de la chambre...

Que va-t-il donc se passer? Quel sera le dénoûment de ce drame étrange? Tous les cœurs battent, tous les yeux et toutes les oreilles sont tendus...

Récamier seul, impassible et calme, fait un signe de la main... Et les douze tambours, à l'unisson, commencent à battre la générale... C'était un vacarme à briser les tympans les plus solides...

— Pauvre malade! se disent les docteurs classiques, un seul roulement eût suffi pour le tuer.

Mais, sans plus s'émouvoir, Récamier, au premier coup de baguette, a tranché les liens qui retiennent le fou, et lui a rendu toute la liberté de ses mouvements.

Les plus intrépides s'enfuient de terreur.

— Malheureux! il va vous mettre en pièces! s'écrie un médecin, qui veut entraîner Récamier.

— Laissez donc! repart celui-ci en souriant et en imposant silence.

Et il reste immobile, les yeux attachés sur le fou, qui a bondi en effet jusqu'au ciel du lit, mais qui passe de la fureur à l'étonnement, à mesure que les tambours pressent la charge.

Deux minutes après, l'officier se dressait en pleine connaissance, sautait à bas de sa couche, revêtait à la hâte son uniforme et ses armes, et appelait son palefrenier pour seller et brider son cheval.

La double et violente commotion donnée à son esprit et à son corps avait produit l'admirable effet prévu par Récamier. Le guerrier, croyant l'ennemi à sa porte, retrouvait toute sa raison avec tout son courage, et regardait les personnes réunies à son chevet avec la surprise naturelle d'un homme réveillé en sursaut.

— Il est guéri! dit tranquillement Récamier à ses collègues; vous n'avez plus qu'à lui administrer... une promenade à cheval.

Voici un exemple plus intéressant encore de la hardiesse et de la sûreté du coup d'œil de Récamier.

Il y a dix ou douze ans, une jeune fille charmante, amenée à Paris d'une province éloignée, allait succomber, dans la fleur de son adolescence, à la maladie la plus mystérieuse et la plus incompréhensible... Elle tombait en des léthargies qui duraient des jours entiers, et pendant lesquelles elle ne donnait pas plus signe de vie que la pâle Juliette dans son tombeau. Elle vivait d'une cuillerée de glace à la vanille. Un rayon de lumière l'éteignait comme une lampe de nuit; un mouvement la rejetait dans l'immobilité de la mort. Il lui fallait rester étendue sur son lit, dans une chambre fermée au soleil, sous la garde attentive de sa mère, emprisonnée avec elle, comme la lionne avec ses petits. Vous jugez si les angoisses de cette mère consultaient la science des médecins. Tous, et les plus habiles, hésitaient devant cette énigme à la fois morte et vivante. Un jour, Récamier fut appelé avec deux de ses illustres confrères. Ceux-ci crurent reconnaître une maladie du cœur et ordonnèrent un traitement à cet effet. Récamier seul diagnostiqua une affection nerveuse, et dit à la mère avec sa précision terrible:

— Il faut secouer votre fille, madame, et d'abord la mener aux bains de mer en charrette.

Vous vous imaginez l'effroi de la mère devant une audace aussi imprévue.

— Mais, docteur, ma fille ne peut pas même être assise sans tomber en léthargie.

— Vous la croirez morte le premier jour, le second jour elle reprendra connaissance... Et plus les secousses seront vives et répétées, plus tôt elle retrouvera ses forces et triomphera du mal.

La mère n'osa pas risquer une telle partie, et suivit l'ordonnance des autres médecins.

Sa fille alla de mal en pis, et, au bout d'un an, on n'eut plus qu'une espérance, celle de l'emmener mourir dans sa famille.

Mais comment l'enlever de Paris et lui faire traverser la France? La mère se rappelle alors l'avis de Récamier, et y puise le courage de mettre sa fille en chaise de poste. On voyage à petites journées avec toutes les précautions imaginables, tremblant, à chaque cahot, à chaque incident, de voir s'évaporer la lueur de cette lampe d'albâtre... Mais, ô prodige! autant les premières étapes ont semblé fatales, autant les suivantes paraissent salutaires! A mesure que le mouvement se prolonge, les crises s'abrégent et la faiblesse diminue... Tout ce qu'on redoutait comme un danger tourne en remède efficace... Bref, la prédiction de Récamier se réalise; et la malade arrive au but infiniment mieux qu'au départ.

Il n'en fallait pas tant pour détromper le cœur d'une mère... Plus de doute! Récamier seul a vu juste... et son ordonnance est exécutée en détail... On promène la jeune fille, en charrette, à cheval, à âne; on la retrempe dans les exercices de la campagne, au milieu des flots et de l'air de l'Océan... En un mot, on lui rend la force, la santé, la grâce; et quand elle a retrouvé tout cela, le bonheur et la gloire s'y ajoutent par surcroît; car cette jeune fille porte aujourd'hui un des noms les plus beaux, les plus aimés et les plus applaudis de notre littérature. Le *Musée des Familles* pourrait vous en donner des nouvelles.

Ainsi Récamier faisait des miracles, après Dieu qui inspirait son génie; car il disait, comme Ambroise Paré, de tous ceux qu'il sauvait: — Je le pansai, Dieu le guérit.

Ses premiers succès, comme chirurgien-major, remontent à l'Empire. Alors, tout avait l'allure militaire et napoléonienne. On se rappelle Dupuytren, avec son habit vert boutonné jusqu'au menton, et ses manières brusques et dictatoriales, s'animant à la vue de la plaie que fouillait sa main, et jouant du bistouri, comme César ou Alexandre de l'épée. La hardiesse de Récamier revêtait d'autres formes, dit M. Aussandon; mais lui aussi rendait au naturel son rôle impérial dans le grand art de guérir l'humanité.

De 1820 à 1830, Récamier fut médecin de l'Hôtel-Dieu, professeur à la Faculté, membre de l'Académie de médecine, professeur au Collége de France... Il sacrifia tous ces honneurs en juillet, avec la noblesse de sa foi politique et chrétienne.

Mais, comme l'a dit M. Gibert sur sa tombe, c'est au lit du malade, c'est dans le cabinet de consultation qu'était véritablement le siége académique et professoral de Récamier. Son air profondément recueilli et attentif, ce regard sagace et pénétrant qui s'animait de plus en plus, cette physionomie intelligente, tout illuminée du désir ardent de découvrir la cause du mal et d'en trouver le remède; cette parole vive, imagée, poétique, toujours consolante dans sa vivacité, quelquefois même dans sa brusquerie...; cet ensemble en un mot, à la fois grave et

empressé, ardent et réfléchi, impérieux et charitable, agissait en même temps sur le malade dont il ranimait les espérances, et sur le médecin dont il relevait la confiance et le courage !

Les travaux et les publications de Récamier sur le cancer et le choléra resteront comme des lois de la science. On lui doit aussi les premiers progrès du traitement par l'eau froide, qui obtient tant de triomphes depuis quelques années.

Pendant la double invasion du choléra, il fut sublime de dévouement et de charité. Mais chez lui ces vertus étaient journalières, et voici le plus admirable secret de sa vie, qu'il nous est permis de révéler sur sa tombe.

Depuis quarante ans qu'il était célèbre, le dernier jour de chaque mois, Récamier faisait venir dans son cabinet un prêtre et une dame de charité, et il leur remettait, pour les pauvres, le dixième du prix de ses visites et de ses consultations. Sa vieille gouvernante assistait seule au généreux sacrifice de son maître. En quelque position que se trouvât le docteur, quelles que fussent pour lui comme pour tout le monde les pertes du moment, l'infidélité des débiteurs, les désastres des révolutions, jamais une obole



Le docteur Récamier donnant aux pauvres la dîme de son revenu. Dessin d'E. Forest.

de cette dîme sacrée ne fut détournée de sa destination pieuse. Calculez (ce que ne fit jamais le docteur), à quelle somme durent monter, pendant un demi-siècle, ces aumônes de chaque mois, et dites si un pareil trait n'est pas digne des premiers âges du christianisme!

Le 29 juin dernier, Récamier avait soixante-dix-huit ans. Son esprit et son corps étaient dans toute leur force. Il revenait d'une consultation avec le docteur Cruveilhier, qu'il engageait à prendre du repos, lorsqu'en rentrant chez lui, il mourut foudroyé d'une apoplexie pulmonaire. Il n'eut que le temps de s'écrier : — Mon Dieu, ayez pitié de moi ! — Le chrétien était prêt, d'ailleurs. Il avait communié la veille... Et la dîme mensuelle des pauvres était déjà comptée sur sa table.

Aussi, dans son cortége funèbre, composé de toutes les illustrations de Paris, les haillons de l'indigent et la blouse de l'ouvrier brillaient à côté de la robe rouge des professeurs et de l'habit noir des amis.

(Au prochain numéro les notices et les portraits de Xavier de Maistre et du duc de Wellington.)

NORTH PEAT. CONSOLATIONS.

Sous ce titre modeste et touchant, un petit livre vient de paraître, qui a été pour nous et sera pour le public une surprise et une joie littéraire ; une surprise, car l'ouvrage est d'un étranger, qui écrit notre langue comme s'il l'eût parlée dans son berceau ; une joie, car l'inspira-

tion est aussi pure, l'intérêt aussi vif, et la morale aussi douce que le style est excellent. L'auteur s'est formé, tout jeune, à la grande école humaine, à l'école de la douleur. Consolé par l'intelligence et la foi, il enseigne aux autres à se consoler comme lui. Ses leçons se divisent en trois récits : *la Mère bretonne*, *l'Ange gardien* et *la Main de Dieu* ; le dévouement d'une femme à un pauvre idiot ; un rêve où l'ardent jeune homme voit le monde uni dans la même religion ; et l'histoire fantastique et déchirante d'une mort subite, d'une *mort par la main de Dieu*, comme dit le jury anglais. Ce dernier épisode est d'un mysticisme original, et qui touche au sublime, tant il respire une conviction profonde. Nous n'avons qu'un reproche à faire à l'auteur des *Consolations*, c'est de les adresser exclusivement aux protestants. Son ouvrage convient et plaira à tout le monde. L'écrivain est plus catholique qu'il ne croit par l'étendue de l'esprit et du cœur. Il possède une vertu qui n'a pas de nom dans son Eglise, et que nous appelons la charité de l'âme. P.-C.

DESCARTES ÉTAIT BRETON.

Port-Marly, octobre 1852.

« J'ai lu, Monsieur, dans votre recueil et dans tous les journaux, que la ville de Tours a célébré dernièrement une solennité en l'honneur de Descartes, dont la statue, œuvre de l'illustre artiste, directeur en titre des Musées français, a été découverte aux applaudissements d'un nombreux public. Il est tout simple que les cités ressentent quelque orgueil d'avoir vu des grands hommes naître dans leur enceinte, et de pareils souvenirs ne peuvent qu'engager les générations nouvelles à illustrer leur pays par leurs talents ou par leurs vertus. C'est ainsi qu'il est permis aux peuples de croire qu'ils ont encore une patrie, aujourd'hui que tant d'écrivains leur apprennent uniquement à s'occuper de ce que l'on nomme le positif, c'est-à-dire le matériel de la vie, et que la vapeur attelée au char rapide des voyages maritimes ou terrestres, en faisant de l'homme un cosmopolite, le détachera bientôt de la cité ou de l'humble village où ses yeux, pour la première fois, se sont ouverts au jour. Les anciens avaient une patrie : les plus belles pages de Thucydide et de Tite-Live nous l'apprennent; nos pères se félicitaient aussi d'en posséder une, de laquelle, en réalité, ils s'éloignaient peu, en pensée presque jamais. Ils vivaient, ils travaillaient, ils mouraient souvent pour elle. L'habitude, qui est le premier des liens, les y attachait ; ce lien, s'il ne se rompt à présent, par suite de nos mœurs nouvelles, je crains fort qu'il ne devienne très-relâché.

« A Dieu ne plaise que je fasse le procès aux arts et à l'industrie contemporaine ! cette compensation, peut-être insuffisante, de ce que nous sommes menacés de perdre, n'est pas à dédaigner ; et à défaut de grands citoyens, devenus assez rares dans les jours où nous vivons, il est bon que les populations actuellement à la surface du globe honorent ceux des siècles passés. Le Sueur, Poussin, Casimir Delavigne, Bernardin de Saint-Pierre, viennent de recevoir leurs statues : certes, Descartes avait droit à la sienne. C'est la ville de Tours qui la lui a décernée. Pourquoi la Bretagne n'en a-t-elle pas pris l'initiative sur la Touraine, puisque le père de la philosophie française et d'une philosophie religieuse, appartenait peut-être plus, par sa naissance même, à la première de ces provinces qu'à la seconde?

« En effet, le père et la mère de cet homme justement célèbre résidaient ordinairement à Rennes, où le chef de la famille remplissait les fonctions de conseiller au Parlement de Bretagne. L'époque annuelle des vacances lui permettait de passer ce temps, soit chez des amis, soit dans quelqu'une de ses propriétés hors de sa province. C'est, selon toute probabilité, ce qui a eu lieu lorsque Mme Descartes a mis au jour un fils dont la naissance, à certains titres, pourrait être revendiquée par une province voisine, où sa famille avait un droit naturel de domicile.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que dans ma jeunesse j'ai connu, à Rennes, deux demoiselles Descartes très-âgées, petites-nièces du philosophe, et qui y vivaient vertueusement du travail de leurs mains. Leur principale occupation était la gravure, sur métaux, d'armoiries nobiliaires pour cachets, ou d'estampilles pour servir à la reliure des livres destinés aux grandes bibliothèques.

« On se demandera, sans doute, pourquoi le gouvernement n'était pas venu au secours d'une aussi noble indigence? pourquoi même les Etats de Bretagne, convoqués chaque seconde année, à Rennes, au mois de février, n'accordaient pas une seule de leurs pensées aux demoiselles Descartes qui, à quelques pas de la salle de leurs séances, portaient dignement le poids d'un grand nom et d'une vie laborieuse? Cet oubli était un tort; nous ne l'excuserons pas. Il provenait peut-être de l'absence d'une qualité que nous possédons en trop aujourd'hui : je veux dire que le pouvoir, se bornant à répandre ses bienfaits dans une enceinte privilégiée, s'occupait trop peu des individualités qui, moins rapprochées de lui, avaient aussi quelques droits à son intérêt.

« Je me résume, monsieur, en prétendant que Descartes, natif par accident de Touraine, était Breton d'origine.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« KÉRATRY. »

MUSÉE DES SOUVERAINS FRANÇAIS, AU LOUVRE.

BOUCLIER DE CHARLES IX, ET RELIQUAIRE DE HENRI III, ORDRE DU SAINT-ESPRIT.

Le Musée des souverains français, que nous avons déjà annoncé, et qui réunira au Louvre tous les objets ayant appartenu à nos rois et à nos empereurs, se complète et s'enrichit de jour en jour, sous l'intelligente et active direction du comte Horace de Vielcastel. . .

Les magnifiques et curieuses pièces dessinées ci-contre, et visibles provisoirement dans la salle des Bijoux, près du Salon carré, donneront à nos lecteurs un avant-goût de ce Musée des souverains, qui formera non-seulement la plus intéressante galerie du Louvre, mais encore le plus merveilleux trésor historique du monde.

Ces trois pièces sont le casque et le bouclier de parade de Charles IX, et le reliquaire donné par Henri III à la chapelle du Saint-Esprit.

L'armure de Charles IX est en vermeil, ciselé avec la finesse qu'on peut voir. Rien d'éblouissant comme l'aspect de ce casque et de ce bouclier, que le fils de Catherine de Médicis portait dans les grandes cérémonies publiques. L'un et l'autre représentent un combat, où, selon le goût du temps, des cavaliers, vêtus à l'antique, se frappent d'estoc et de taille, à travers des chevaux et des hommes renversés. On voit, au second plan du bouclier, une forteresse à créneaux, des tours pavoisées, les tentes d'un camp et une armée en marche. Le cadre du tableau se compose de figures diverses, torses, cariatides, trophées, canons, etc., enroulés d'ornements fouillés avec la plus rare délicatesse. D'autres ornements, à l'extrême bord, présentent l'initiale romane de Charles IX, un K surmonté d'une couronne. Le casque et le bouclier sont doublés de velours brodé d'or.

Mais ce qui met le comble à l'importance de cette armure, c'est que Charles IX lui-même y a probablement travaillé. On sait, en effet, que ce prince, comme Louis XVI plus tard, avait la passion de marteler et de ciseler les métaux. Pour se livrer sans gêne à son plaisir favori, il avait fait établir dans le Louvre même une forge secrète, où la main qui signa la Saint-Barthélemy et les beaux vers à Ronsard (1) luttait de force et d'adresse, autour de l'enclume, avec les armuriers les plus habiles de Paris.

Le reliquaire en or, d'Henri III, vrai joyau gothique, avec ses dix statuettes, ses améthystes pâles et ses grosses perles, rappelle l'ordre célèbre du Saint-Esprit, nommé depuis Cordon bleu, fondé par le roi de la Ligue, le 31 décembre 1578, en mémoire des trois grands faits de sa vie, arrivés le jour de la Pentecôte : sa naissance, son élection au trône de Pologne, et son avénement au trône de France. Aussi les armes réunies de France et de Pologne figurent sur le socle du reliquaire.

Ce bijou sacré fut donné par Henri III à la chapelle du Saint-Esprit, qui va reparaître, avec ses accessoires, dans le Musée des souverains.

Cette chapelle, installée tour à tour au Louvre, à Versailles, à Fontainebleau, aux Tuileries, etc., était le sanctuaire où les chevaliers recevaient leur titre et leurs insignes.

On sait quelle haute importance avait l'ordre du Saint-Esprit, substitué à l'ordre de Saint-Michel, avili au point de s'appeler le *Collier à toutes bêtes*. Il n'y avait que cent chevaliers du Saint-Esprit, en comptant les princes du sang et les grands officiers. On n'y était admis que par le roi, et en prouvant trois quartiers de race. Comme grand-maître, le monarque jurait, à son sacre, le maintien des statuts. Les prélats de l'ordre étaient au nombre de neuf, quatre cardinaux, quatre archevêques ou évêques, et le grand-aumônier de France. Le collier de l'ordre était formé de fleurs de lis, de trophées en or, de flammes et de bouillons de feu, avec la lettre H couronnée. La croix en or, à huit pointes, émaillées de blanc, avait une fleur de lis aux quatre angles et au centre ; d'un côté une colombe volant, en émail ; de l'autre, un saint Michel en émail et en or. Suspendue au fameux cordon bleu de ciel, elle se porta d'abord au cou, puis en baudrier sur le flanc La devise était : *Duce et auspice.* La pension fut de 1,000 écus d'or sous Henri III, et plus tard de 3,000 livres seulement.

La réception des chevaliers était une des plus belles cérémonies de la cour. La chapelle du Saint-Esprit étalait toutes ses pompes royales, ses tapisseries de haute lisse et son orfévrerie éblouissante, où brillait au premier rang le reliquaire du fondateur. L'ordre entier, qui formait tout un monde de velours et de soie, d'or et de pierreries, était convoqué solennellement. Le roi, en costume de grand-maître, présidait le chapitre en grande tenue. Messe imposante, lecture des statuts, interrogatoire, serment, distribution des insignes, accolades, défilés majestueux, se succédaient selon l'étiquette minutieuse qu'il faut lire dans les Mémoires de Saint-Simon. Depuis Henri III jusqu'à Louis XVI, et surtout sous Louis XIV, devenir chevalier du Saint-Esprit, c'était s'élever jusqu'au pied du trône, et revêtir un rayon de la majesté royale.

Quant aux princes du sang, ils recevaient le cordon bleu et la croix de l'ordre à leur naissance. Henri IV établit le premier cet usage en faveur de son fils (Louis XIII), puis de son petit-fils le duc d'Orléans, « voulant, dit-il, faire reconnaître la race royale à cette marque d'honneur. »

Le samedi 15 février 1710, au palais de Fontainebleau, le vieux roi Louis XIV fut réveillé à sept heures, contre l'inexorable étiquette qui fixait son lever à huit. On lui annonça que sa belle petite-fille, son enfant gâtée, la charmante duchesse de Bourgogne, allait être mère. Le roi se leva avec une diligence inouïe, se rendit chez la future Dauphine, et, à huit heures trois minutes trois secondes, reçut dans ses bras le duc d'Anjou, son prochain successeur, Louis XV. Dès qu'il fut ondoyé par le cardinal de Janson, on le mit sur les genoux de la duchesse de Ventadour, dans la chaise à porteurs de Louis XIV, qui l'emmena dans ses appartements, sous l'escorte du maréchal de Boufflers, des gardes du corps et des grands officiers. De là, le vieux roi se rendit à la chapelle improvisée du Saint-Esprit, y tint le chapitre de l'ordre, et en fit bénir les insignes éclatants. Puis le duc de la Vrillière, suivi de toute la cour, alla en grande pompe offrir le cordon bleu au nouveau-né, dans sa couchette d'or et de velours, surmontée de la couronne et du dais.

Depuis Napoléon, le grand cordon de la Légion-d'Honneur est remis ainsi aux princes du sang impérial ou royal. C'est à ce titre que Louis-Napoléon, le président actuel, l'a reçu dans son berceau.

Le dernier chapitre du Saint-Esprit a été tenu aux Tuileries, sous Charles X, pour la réception dans l'ordre de ses deux derniers chevaliers, le prince de Talleyrand-Périgord, et le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe. *Sic transit gloria mundi.*

(1) Voici quelques-uns de ces vers, cités par Ronsard lui-même, que ce fameux poète n'a jamais égalés, et qui sont les plus remarquables du siècle.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être a plus haut prix que celui de regner.
Tous deux egalement nous portons des couronnes ;
Mais, roi, je les reçus ; poëte, tu les donnes...
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que le corps ;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Ou le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire...

M. le comte Horace de Vielcastel reconstruit, au Musée des souverains, toute la fameuse chapelle, avec ses tapisseries, son autel, ses ornements, les manteaux et les insignes du Saint-Esprit, etc. Il espère même y exposer le grand livre où signèrent tous les chevaliers de l'ordre depuis Henri III, c'est-à-dire de tous les grands personnages français des trois derniers siècles. On se figure l'immense intérêt d'une pareille résurrection. Le Musée des souverains de France présentera mille détails d'une égale importance, dont la plume et le crayon feront bientôt jouir nos lecteurs.



Musée des souverains de France : Armure de Charles IX. Reliquaire de Henri III.

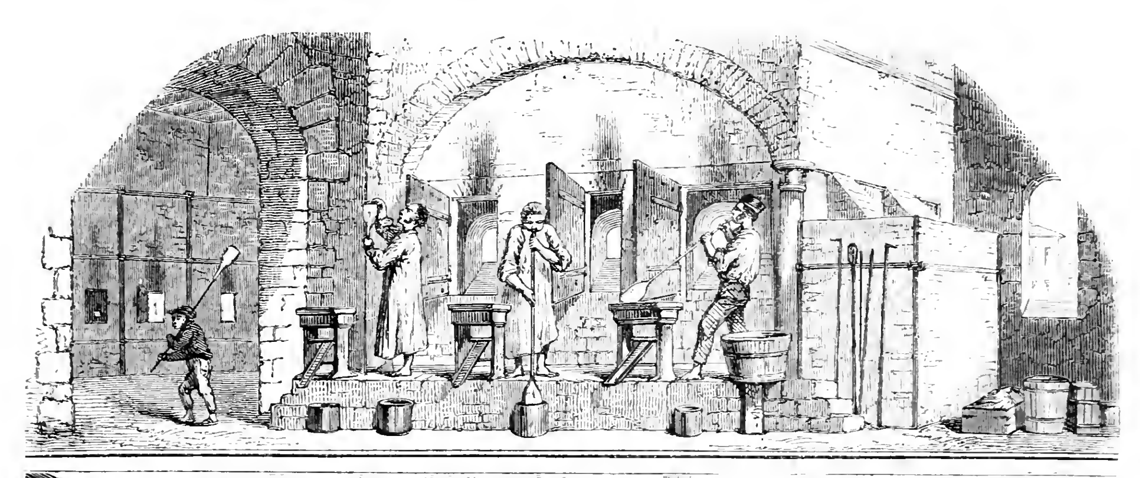
PITRE-CHEVALIER.

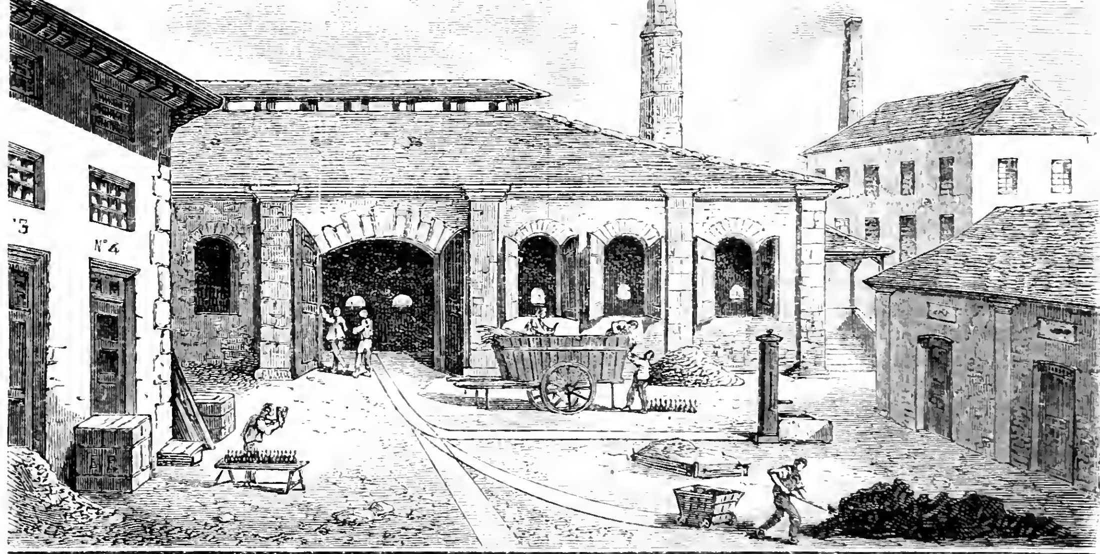
N. B. La seconde et dernière partie de *Huit jours de royauté* (*Masaniello*), retardée par un accident de gravure, paraîtra dans notre numéro de décembre.

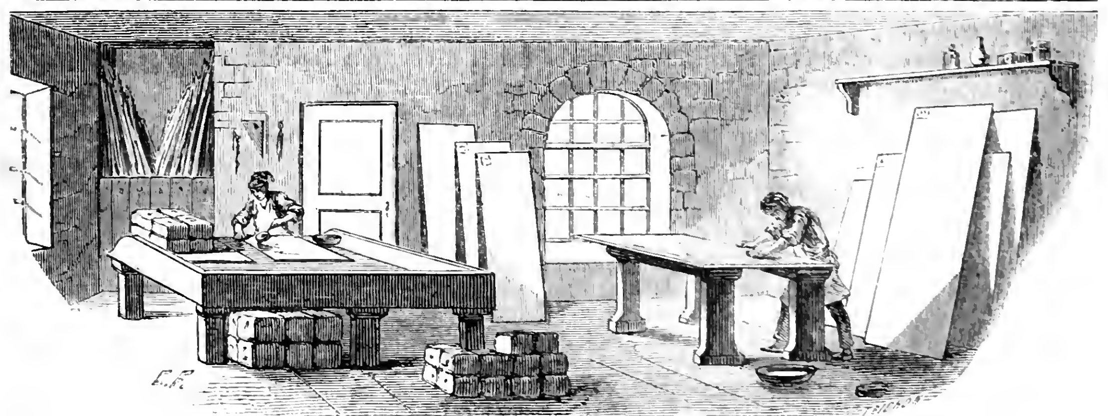
TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA SCIENCE EN FAMILLE. INDUSTRIE.

HISTOIRE DU VERRE ET DE SES USAGES.







1° Fabrication des bouteilles. — 2° Intérieur d'une verrerie.— 3° Polissage et étamage des glaces. Dessin d'E. Forest.

Promenade à Saint Mandé. Un contraste. La cristallerie. Fabrication des serre-papiers à fleurs. Les outils de la verrerie. Composition du verre, du cristal, du flint-glass, de l'émail. Coloration. Le financier de 93 et Darcet. Les vitraux sauvés. Comment se fait une burette d'huilier. Miroirs et glaces. Histoire du verre et des verriers, en Chine, en Phénicie, en Perse, dans l'Inde, en Grèce, à Rome, en Egypte. Un verre de 5,000 francs Fiole lacrymatoire. Le verre malléable. Anecdotes. Tibère et Richelieu. L'élixir blanc. Papier huilé. Croisées. Vitraux. Premier éclairage de Paris. Priviléges des gentilshommes verriers. Usages modernes du verre. La glace conjugale... sans tain.

Il y a quelque temps, je revenais de Saint-Mandé par l'avenue de Bel-Air. Le ciel était pur et le soleil brillant, quoique faible, car on était déjà en automne. Les feuilles jaunies jonchaient la large avenue et crépitaient doucement sous mes pieds. Des maisons petites, élégantes et bien tenues s'alignaient à droite et à gauche; quelques rares promeneurs jouissaient, comme moi, de ce dernier beau jour. On voyait facilement qu'ils habitaient le voisinage. C'étaient des vieillards appuyés sur un bâton ; c'étaient des femmes avec de petits enfants, et tous avaient un air de distinction et d'aisance. Cette avenue, que je ne connaissais pas jusqu'alors, me parut charmante. Je ne pouvais croire qu'elle fût à deux pas du faubourg Saint-Antoine. Il me semblait bien plutôt que je me trouvais à Versailles, dans cette ville oisive et silencieuse qui conservera éternellement le cachet d'aristocratie imprimé sur son front par la main puissante de Louis XIV. Je ressentais vivement l'influence du monde extérieur sur nos dispositions, et je me disais qu'évidemment, avec tant d'espace, tant d'air, tant de lumière, il est impossible de ne pas s'abandonner à un délicieux *far niente;* comme il est impossible de songer à autre chose qu'à un travail fiévreux dans les ruelles étroites et sombres de notre vieux Paris. J'avançais cependant, tout en faisant ces réflexions, lorsqu'en approchant de la barrière du Trône, au coin de l'avenue des Rendez-Vous, je vis se dresser devant moi, sur le bord du chemin, devenu noirâtre et malpropre, quelques maisons basses et sombres, d'où s'élevait un nuage d'épaisse fumée. Des hommes, aux vêtements salis par le travail, s'agitaient alentour. Adieu les rêves d'autrefois! adieu le repos et la poésie! je me retrouvais en face de la réalité rude et laborieuse que nos nombreux besoins nous ont faite.

Cependant, dans ce contraste si prononcé entre ces deux avenues qui se touchent, il y avait une autre sorte de poésie et surtout d'enseignement. Je m'approchai de l'usine, j'appris que c'était une cristallerie; je demandai et j'obtins la permission d'y entrer. On n'y faisait en ce moment qu'une seule chose, des serre-papiers aux mille fleurs; mais cela était déjà bien assez curieux pour moi, qui n'avais jamais pu comprendre comment on parvenait à créer ces charmantes inutilités.

Au milieu d'un rez-de-chaussée de médiocre grandeur s'élevait un fourneau circulaire en briques réfractaires, dans lequel le feu ne s'éteint jamais. Tout autour on voyait des hommes pâles et dégouttant de sueur, qui plongeaient dans les gueules enflammées du fourneau de longues cannes de fer, et qui les en retiraient chargées à leur extrémité d'une boule ardente de verre en fusion. De toutes parts étaient semés des fragments de cristal étincelant comme des diamants. Çà et là reluisaient des tubes de verre diversement colorés, des flacons, des coupes, des vases de cristal de toutes les couleurs et de toutes les formes. Dans un coin, plusieurs femmes, assises auprès d'une table, plaçaient sur une sorte de soucoupe de petites fleurs de verre, fabriquées au chalumeau, et qui devaient former un serre-papier. Le bouquet qu'elles ont ainsi composé avec plus ou moins de goût est enfourné, sur sa soucoupe, dans une espèce de four. Lorsque ce bouquet, sans rien perdre de sa forme, est devenu entièrement rouge, un *gamin* (c'est le mot technique), le tire du four sur une pelle, et l'apporte à *l'ouvrier*. Celui-ci a déjà *cueilli* (c'est encore l'expression consacrée), a déjà cueilli dans le creuset, avec le bout d'une canne de fer, justement la quantité de verre en fusion nécessaire pour faire la partie supérieure du serre-papier. Mettant sa canne perpendiculairement au-dessus du bouquet, il prend toutes les petites fleurs dans la pâte visqueuse, laisse par terre la soucoupe, puis posant sa canne horizontalement sur le bras d'une espèce de fauteuil en bois, il la fait tourner en pétrissant le verre avec un morceau de bois mouillé, de manière à lui donner la forme convenable. S'il aperçoit dans un endroit quelque défaut, quelque ordure, il coupe avec des ciseaux la partie défectueuse, et recommence à façonner ce qui reste. Dans cet état, toute la masse est rouge, mais cependant on distingue les fleurs à une différence de nuance. Plus tard, lorsqu'on laissera refroidir le cristal, les différentes couleurs des fleurs apparaîtront à mesure que le refroidissement s'opérera. Cette coloration, qui s'effectue en quelques secondes, est une des choses qui m'ont le plus frappé.

La masse pâteuse est toujours au bout de la canne, mais il n'y a encore que le dessus du serre-papiers. On la réchauffe dans un four; on l'en retire, et un autre ouvrier vient y ajouter, à l'extrémité, une petite quantité de verre, cueillie, comme toujours, au bout d'une canne, et grâce à laquelle le bouquet se trouve entièrement enveloppé de cristal. On sépare le tout de la première canne; on donne à la partie supérieure une forme sphérique avec le bois mouillé; on réchauffe encore; on retire; on coupe avec des ciseaux la partie adhérente à la seconde canne; puis on place le serre-papiers, complétement terminé, dans un four où il refroidit lentement; si on le laissait refroidir trop vite, il resterait extrêmement fragile, ou même il éclaterait sous l'influence des courants d'air. Tant que le verre est en fusion on le manipule sans danger avec des instruments mouillés, parce que la différence de température est si grande que l'eau qui se vaporise ne produit sur la pièce travaillée aucun effet; au contraire, lorsqu'elle commence à se refroidir, le contact du même outil mouillé ferait tout éclater à l'instant. Dans beaucoup de circonstances, c'est d'une tringle de fer froide ou mouillée que l'on se sert pour couper le verre chaud, tandis qu'on se sert d'une tringle de fer chaude pour couper le verre froid.

La simplicité des outils employés dans la verrerie est véritablement remarquable. C'est d'abord et surtout la canne de fer creuse avec laquelle l'ouvrier cueille le verre dans le creuset, le souffle, le façonne en roulant la canne sur son axe, l'allonge, soit en balançant la canne, soit en la faisant tourner autour de sa tête; c'est ensuite une espèce de petite pincette en fer et des espèces de battoirs en bois, qui servent à donner la forme à la pâte; c'est un banc de bois garni de bras sur lesquels l'ouvrier pose sa canne et la fait tourner de manière à lui imprimer le mouvement d'un tour. Joignez à cela, pour les objets délicats, une lampe d'émailleur et quelques chalumeaux, puis un fourneau garni de creusets, et vous aurez tous les instruments nécessaires pour fabriquer les plus charmantes fantaisies de cristal.

Cette simplicité des outils correspond à la merveilleuse docilité de la matière sur laquelle on agit. Le verre en fusion se trouve dans un état pâteux, où il est doué à la fois d'une malléabilité et d'une ténacité extrêmes. Modelé avec un morceau de fer ou de bois mouillé, il prend toutes les formes imaginables ; soufflé à travers une canne, il se gonfle comme une bulle de savon et devient tellement mince, qu'on peut le broyer entre les mains sans se faire de mal. Si deux hommes, porteurs de deux cannes enfoncées dans la même masse de verre, s'éloignent rapidement, il se forme entre eux un tube d'une ténuité extrême ; si un bout de ce tube est enroulé sur une manivelle qui tourne avec vitesse, on peut le tirer tellement fin, qu'il devient plus souple qu'un cheveu, et qu'on en a fait non-seulement des tissus, mais des perruques.

On raconte que La Fontaine ayant lu, par hasard, quelques pages de Baruch, s'en allait répétant à tous ses amis : — « Avez-vous lu Baruch ? C'était un fameux homme que Baruch ! » Saisi d'un enthousiasme du même genre, je rabâchais aux miens : — Avez-vous vu la cristallerie de M. Nocus à Saint-Mandé ? Quelqu'un me dit qu'il y avait une autre fabrique de cristal à Clichy-la-Garenne ; je ne manquai pas d'y courir, et je retrouvai là, sur une grande échelle, les objets qui m'avaient déjà tant intéressé.

Contrairement à ce qui se passe dans la plupart des industries, où la matière première subit plusieurs préparations dans divers genres de fabriques, et où ces fabriques elles-mêmes empruntent à d'autres professions les instruments dont elles font usage, les verriers manipulent eux-mêmes tout ce qui sert à leur art. Je vis donc à Clichy des monceaux de sables (silice), de potasse, d'alumine, de minium (oxyde de plomb) destinés à former, par leur fusion, la matière du verre. J'y vis un manége où les matières premières sont broyées sous une pesante meule ; un atelier où l'on fabrique à la main des creusets d'argile grands comme des tonneaux, qui doivent être conservés pendant six ou huit mois dans une chambre chauffée, afin de s'y dessécher lentement ; je vis une vaste salle contenant deux fourneaux gigantesques où le cristal enflammé bouillonne perpétuellement dans dix ou douze creusets rouges comme du feu ; je vis ensuite un autre atelier où quatre-vingts ouvriers, assis devant des tours, taillent sur des meules les objets de cristal lentement refroidis ; je vis enfin le magasin, où sont entassés pêle-mêle les produits, si variés, de cette riche industrie.

Le verre proprement dit, le verre à vitres par exemple, est composé, sur 100 parties, d'environ 70 parties de silice, 15 de chaux, 15 de soude ; il est fondu avec du bois dans des creusets non couverts.

Lorsqu'on a voulu substituer l'emploi du charbon de terre à celui du bois, la fumée qui se dégageait de la houille a obligé d'employer des creusets couverts, mais alors on a obtenu moins de chaleur et il a fallu chercher un *fondant* plus actif. On s'est servi de *minium* (oxyde de plomb), et il en est résulté une espèce de verre ayant des qualités plus précieuses ; c'est celle que nous appelons du cristal. Il est ordinairement composé de trois parties de sable pur, deux de minium, une de carbonate de potasse. Pour tous les objets de luxe, le cristal a détrôné le verre, de sorte qu'aujourd'hui il y a des cristalleries où, même en brûlant du bois, on emploie pour fondant l'oxyde de plomb. En augmentant la proportion de cet oxyde on obtient le flint-glass, qui sert pour les instruments d'optique ; en l'augmentant davantage, on produit des émaux.

Pour colorer le cristal, on y introduit les oxydes de divers métaux. Le verre rouge ou rose est coloré au moyen d'un chlorure d'or. Pendant notre première révolution, je ne sais quel financier jacobin imagina que les vitraux rouges des verrières du moyen âge pouvaient devenir une ressource pour la patrie. Sur sa demande, on envoya à la Monnaie de Paris plusieurs caisses de ces vitraux, afin de voir s'il serait possible d'en tirer de l'or. M. Darcet démontra que ce verre ne contenait que du cuivre, et sauva ainsi de la destruction ces magnifiques monuments de l'art chrétien.

Voulez-vous savoir, maintenant, comment se fabrique une de ces burettes qui se prélassent tête à tête dans votre huilier ? Un ouvrier cueille dans le creuset, au bout d'une canne, le cristal nécessaire ; il le balance pour l'allonger, et fait souffler dans la canne par un gamin, tandis qu'avec ses fers il donne à la bulle qui se gonfle, à peu près la forme qu'elle doit avoir. On la rechauffe ; on attache au fond une autre canne ; on détache la première du col par un coup sec ; puis un ouvrier élargit le goulot avec un fer, l'échancre en le coupant avec des ciseaux et le renverse de manière à faire un bec. Un autre ouvrier apporte, au bout d'un ferret, une quantité de cristal fondu suffisante pour faire un cordon qui se met autour du col ; il apporte ensuite de quoi faire l'anse ; il pose sur le col de la burette le bout de ce cordon de cristal, allongé par son propre poids. L'ouvrier qui tient la burette coupe, à la longueur voulue, ce cordon déjà collé, en prend le bout avec une pince, le pose sur le ventre de la burette, l'appuie pour le fixer, lui donne la forme voulue, puis, enfin, détache la pièce de la canne, par une brusque secousse. Un gamin arrive, la prend au bout d'une baguette, la porte dans un four où elle refroidit lentement ; et le tour est joué !

La canne creuse est si chère aux ouvriers qu'ils s'en servent même pour fabriquer les vitres et les miroirs ! A cet effet, ils soufflent un manchon de verre : ce manchon est ensuite fendu dans sa longueur, et placé dans un four où il se ramollit et s'étend de manière à devenir plat. On conçoit que la grandeur de ce manchon est limitée, et voilà pourquoi nos grand'mères n'avaient que de petits miroirs. C'est tout récemment qu'on a inventé (ce qui paraissait pourtant bien plus simple), de répandre le verre fondu sur une table de bronze, et de faire passer dessus un cylindre qui l'aplatit.

Toute cette fabrication m'avait paru si curieuse que je voulus en savoir davantage. J'allai trouver l'aimable et savant bibliothécaire du Louvre, et je lui demandai tous les ouvrages qu'il avait sur l'art de la verrerie. En voici le résumé.

Le verre était connu des anciens, mais la fabrication en resta longtemps tellement incertaine et tellement dispendieuse, qu'ils ne paraissent s'en être servis que pour un petit nombre d'usages, et pour des usages de luxe.

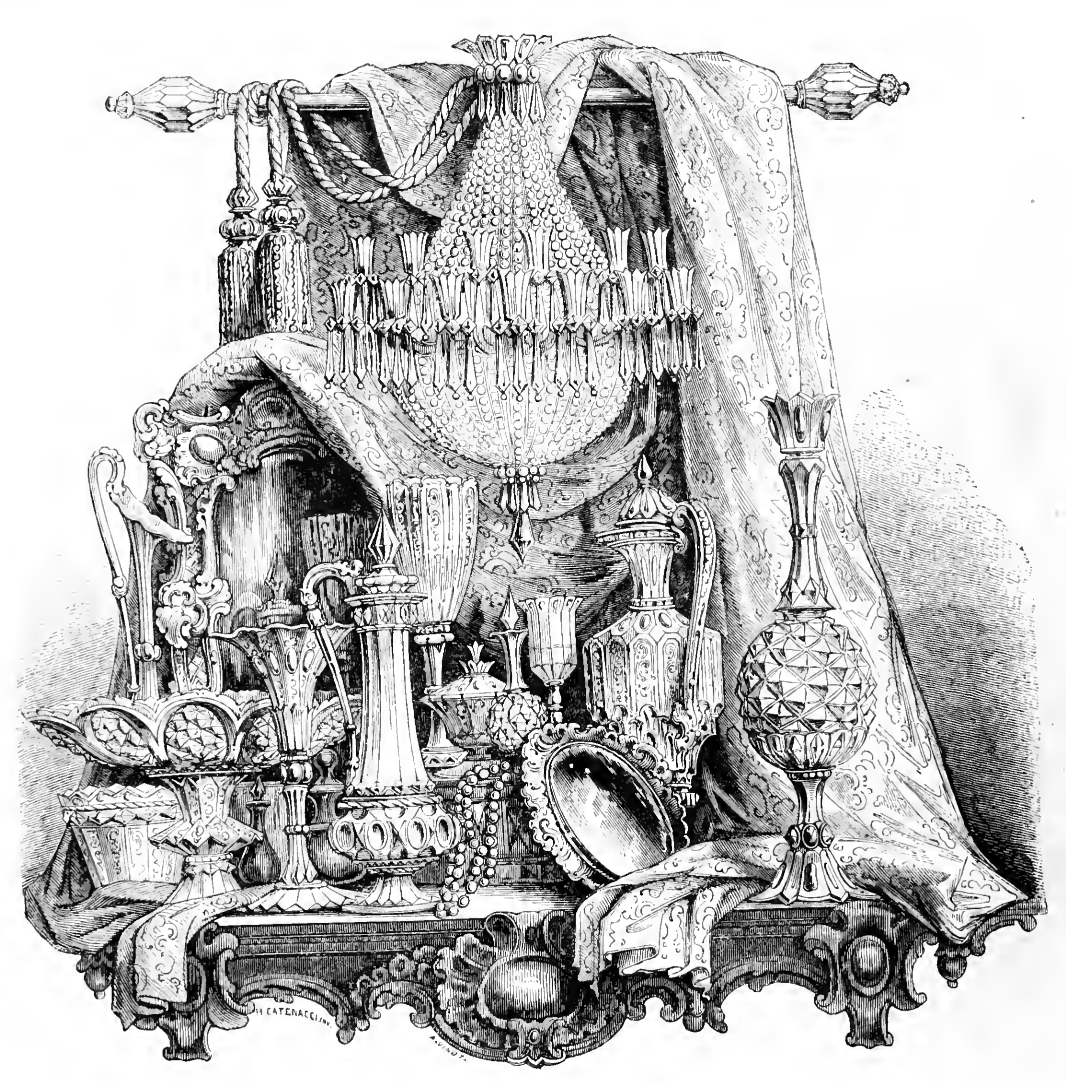
En laissant de côté les Chinois, chez qui la fabrication du verre remonte sans doute très-haut, il paraît que les premiers vases et les premiers miroirs en verre furent fabriqués à Sidon, en Phénicie. Les Sidoniens étaient parvenus à couler le verre en moule ; ils en faisaient jusqu'à des colonnes, apparemment creuses et qui paraissaient lumineuses pendant la nuit. Au rapport de Pline, ils furent les premiers qui soufflèrent le verre, qui le tournèrent et qui gravèrent sur cette matière toutes sortes de figures creuses ou en relief.

Chez les Perses, avant le règne d'Alexandre le Grand, on se servait de vases de verre, et les ambassadeurs que les Athéniens envoyèrent à ces peuples firent rapport de

cet usage parmi eux, comme étant la preuve de leur richesse et de leur magnificence. Les Perses ont conservé depuis l'art de la verrerie; on fabrique à Schiras le plus beau verre de tout l'Orient, et l'on prétend que l'on sait y réunir les fragments du verre, comme nous réunissons ceux de la porcelaine.

Les Indiens, les Grecs, et même les Gaulois et les Espagnols possédaient des fabriques de verre avant qu'il y en eût à Rome. Ce fut seulement sous l'empire d'Auguste que des verriers vinrent s'établir dans la capitale du monde.

On n'a pas retrouvé d'objets en verre que l'on puisse attribuer avec quelque certitude aux Phéniciens, aux Égyptiens, aux Étrusques, ni aux Grecs; mais on en conserve un assez grand nombre qui viennent des Romains. Le verre de fabrique romaine était déjà à très-bon compte à Rome, lorsque Pline écrivait son *Histoire naturelle*; mais c'était un verre peu transparent, chargé de nuances vertes. Le verre blanc, imitant le cristal de roche, et le verre diversement coloré, venait d'Égypte et coûtait horriblement cher. On lit dans Vopiscus une lettre de l'empereur Adrien au consul Servien, son beau-frère, pour



Chefs-d'œuvre de verre et de cristal. Dessin de H. Catenacci.

lui donner avis de l'envoi qu'il lui fait de verres à boire, de couleurs variées. Il lui apprend qu'il a reçu ces verres du grand-prêtre d'un fameux temple d'Égypte, l'invite à en faire part à sa sœur, et lui recommande de ne s'en servir que dans les plus grands festins. C'était apparemment quelque chose d'analogue à nos verres de Bohême.

Le même Vopiscus raconte qu'un certain officier de Zénobie avait porté le luxe à un si haut degré, que les murs de son palais étaient ornés de tables de verre encadrées.

Les plus opulents d'entre les Romains trouvaient tant de délices à boire dans des coupes de verre, qu'ils leur donnaient la préférence sur les vases d'or et d'argent. Une petite tasse de verre à deux anses, que Néron brisa dans un moment de colère, lui avait coûté 6,000 sesterces, somme équivalente à un peu plus de 3,000 francs. Le vase que Pétrone fit réduire en poussière, avant de mourir, pour empêcher cet empereur de s'en emparer, était d'un plus grand prix encore.

Les ouvrages de verre les plus ordinaires qui se faisaient dans les verreries romaines consistaient en usten-

siles de table, c'est-à-dire en plats, pots, bouteilles, tasses et gobelets; on faisait surtout avec le verre ces petites fioles nommées lacrymatoires, que l'on retrouve en si grand nombre dans les tombeaux des anciens, et qui, dans leur substance précieuse, renfermaient quelque chose de plus précieux encore, les larmes versées par la douleur des survivants. Seulement les pauvres morts étaient souvent volés, quant à la qualité des larmes. Les fioles n'étaient pas non plus merveilleusement fabriquées, et le verre blanc des Romains était sujet à pousser des sels qui en ternissaient l'éclat.

Les Grecs, et après eux les Romains, firent entrer le



Usages du verre : Lunettes. Bouteille. Kaléidoscope. Harmonica. Miroir. Verre lenticulaire. Télescope. Thermomètre, etc.

verre de couleur dans les mosaïques dont ils ornaient leurs temples. Il paraît qu'ils en firent aussi des miroirs. On voyait autrefois, dans le trésor de Saint-Denis, une masse ovale de verre pesant plus de trente livres, et que l'on appelait le miroir de Virgile. Dom Mabillon, chargé en 1663 de montrer le trésor, laissa tomber ce miroir, qui se cassa. Cette maladresse, bien digne d'un savant, lui fit perdre sa place. On analysa un morceau du miroir et l'on reconnut qu'il contenait beaucoup de plomb. C'était donc une espèce de cristal.

Cette fragilité du verre, quoique devenue proverbiale, ne serait point inhérente à sa nature, s'il fallait en croire deux anecdotes racontées très-sérieusement par des auteurs graves.

Pline, Cassius et Isidore rapportent qu'un certain architecte ayant relevé d'une manière admirable un grand portique de Rome, qui penchait d'un côté, l'empereur Tibère le paya, et le fit chasser de la ville, avec défense d'y rentrer. Cependant, le même individu ayant trouvé le moyen de rendre le verre malléable, il crut qu'une si

grande découverte pourrait lui valoir sa grâce. Il revint à Rome, se présenta devant l'empereur, et lui offrit un verre préparé suivant son secret. Le prince, mécontent de ce qu'on avait enfreint ses ordres, jeta le verre par terre ; mais il ne se cassa pas et ne fit que se bossuer. L'inventeur le ramassa, le plaça sur une petite enclume, qu'il avait apportée avec lui, et le frappant d'un marteau, le remit en un instant dans son premier état. Tibère, surpris, lui demanda s'il était le seul qui connût un secret si rare, et l'architecte triomphant répondit que oui ; mais l'empereur ordonna immédiatement de lui couper le cou, de peur, disent les historiens, que si le verre devenait ainsi malléable, en conservant sa transparence, les différents métaux, et l'or lui-même, ne perdissent tout leur prix. Voilà, il faut l'avouer, une singulière sentence, motivée par une bien curieuse théorie d'économie politique.

Suivant Handicquer de Blancourt (*Art de la verrerie*, Paris, 1718), un fait analogue aurait eu lieu sous Louis XIII.

« On assure, dit-il, qu'un savant ayant retrouvé le même secret, présenta une très-belle figure de verre au cardinal de Richelieu, qui était le protecteur des sciences (singulier protecteur, s'il faut en croire l'anecdote). Ce grand ministre voulant prendre cette figure pour la mieux admirer, celui qui la présentait la laissa tomber exprès, dont ce ministre parut fâché. Mais cet homme l'ayant ramassée, en redressa toutes les parties offensées avec tant d'adresse, qu'il ne parut plus qu'elle eût été bossuée, ce qui surprit extrêmement ce savant ministre qui n'en ignora pas la cause. Mais les raisons politiques qu'il crut avoir pour les conséquences de ce secret l'obligèrent à faire arrêter celui qui l'avait trouvé. Ainsi, la fortune qu'il espérait faire par ce rare et important travail se trouva réduite en une prison perpétuelle.

« Pancirollus et toute la cabale des philosophes chimistes, poursuit le bon Handicquer, attribuent cette malléabilité à l'élixir blanc. C'est ce que nous croyons très-possible par les vertus infinies que nous savons que doit renfermer ce précieux élixir, avec lequel on peut aussi convertir les cristaux en vrais diamants. On sait, comme l'affirme le docte Raymon Lulle, que l'élixir rouge convertit le verre en rubis, en escarboucle, et lui donne également la dureté et la malléabilité. »

J'avoue, quant à moi, que je n'ai pas grande confiance dans l'élixir rouge ni dans l'élixir blanc, non plus que dans les deux anecdotes.

L'emploi du verre aux fenêtres est assez récent. Les Grecs et les Romains, comme encore aujourd'hui la plupart des Orientaux, fermaient leurs croisées avec des espèces de jalousies. Ils se servaient aussi de lames de pierres transparentes, usage qui subsiste encore dans le Nord, où l'on emploie à cet effet une espèce de talc. Plus récemment on a garni les fenêtres de papier huilé ; car, pour que l'emploi des vitres devînt général, il fallait que leur fabrication se fît à bon marché. Ne nous hâtons pas trop cependant de nous applaudir de ce perfectionnement. Voici ce qu'en pensait un partisan déterminé du noble art de la vitrerie, Le Vieil, peintre sur verre du Roi, qui mourut en 1772. « Les châssis garnis de papier étaient autrefois fort en usage dans Paris, où il est très-rare d'en trouver encore, si ce n'est dans les ateliers de peinture et de gravure. Ces châssis tenaient les appartements plus clos et plus sourds contre les bruits du dehors ; le jour qu'ils rendaient était plus uniforme et fatiguait moins la vue ; le soleil, ne passant point à travers les pores du papier comme il perce ceux du verre, ne dardait point si vivement ses rayons dès le matin ; et le jour, que le papier paraissait renfermer dans les appartements, semblait s'y perpétuer le soir avec plus de durée. Il n'y avait point de lieu d'étude ou de communauté religieuse qui n'eût des doubles châssis garnis de carreaux de papier. Ces châssis y tenaient lieu de rideaux contre l'indiscrétion de la curiosité du dehors ou du dedans. Cet usage s'est perpétué à Lyon, dans les fabriques d'étoffes de soie, où il fournit aux ouvriers un jour plus égal que le verre ne peut faire.»

Le grand inconvénient de ces vitres de papier huilé, c'est qu'elles devaient être renouvelées tous les ans ; les ouvriers chargés de ce soin s'appelaient des *châssissiers*.

Il paraît, d'après des passages de Lactance et de saint Jérôme, que l'emploi du verre aux fenêtres aurait pris naissance vers la fin du troisième siècle ; mais c'était évidemment alors un luxe rare et coûteux. Fortunat, évêque de Poitiers, qui mourut vers la fin du sixième siècle, faisant la description de l'église de Paris, construite et magnifiquement ornée par ordre de Childebert, célèbre l'effet admirable que le jour des croisées, garnies de verre, répand sur les murs et sur les voûtes, aux premières approches de l'aurore. L'église Sainte-Sophie, construite par l'empereur Justinien, à Constantinople, était également éclairée par des fenêtres garnies de petits carreaux de verre. Ce verre était-il blanc ou coloré ? C'est ce qu'on ne sait pas bien positivement. Il semblerait qu'en Italie, du moins, le premier emploi des vitraux colorés ne remonte guère qu'au dix-huitième siècle. Mais je m'aperçois que j'arrive à parler de la peinture sur verre, et ce sujet vaut bien un article à part. Laissons-le donc de côté, s'il vous plaît.

Il y a loin des magnifiques roses de nos cathédrales aux humbles lanternes qui éclairent nos rues. Cependant, l'éclat de celles-ci ne parut guère moins admirable à nos grands-pères. C'est en 1667 seulement que l'on commença à éclairer la ville de Paris, pendant la nuit, au moyen des lanternes publiques. Ces lanternes avaient d'abord la forme d'un seau, dont le pourtour seulement était garni de verre. Elles contenaient deux chandelles de différentes grosseurs, afin de donner plus ou moins de lumière, suivant les temps. Quoique le nombre de ces lanternes fût bientôt porté à plus de sept mille, Paris ne se trouvait que faiblement éclairé. Les chandelles, ne pouvant être mouchées, ne donnaient qu'un jour louche, et le plomb qui formait la base de la lanterne projetait sur le pavé des ombres gigantesques où l'obscurité ne paraissait que plus redoutable. Depuis le premier quartier de la lune de mai jusqu'au lendemain de la pleine lune d'août, ces lanternes n'étaient point allumées. Ce fut M. de Sartine qui fit adopter les lanternes à réverbères ou à lampes. Le bail de l'entrepreneur de ces nouvelles lanternes commença le 1er août 1769. Elles devaient éclairer depuis la fin du jour jusqu'à trois heures du matin, mais seulement à défaut de la lune. Par exception, la nuit de Noël et celles des jeudi, dimanche, lundi et mardi gras, étaient éclairées jusqu'au jour.

J'ai dit quels étaient les usages du verre chez les anciens ; quels sont-ils chez les modernes? ou plutôt, car une pareille recherche nous mènerait beaucoup trop loin, quels sont ceux de ces usages qui frapperaient le plus un nouvel Anacharsis? Cette matière, plus précieuse que le diamant, dirait-il sans doute, est peut-être celle qui a le plus servi à agrandir les connaissances de l'homme. C'est par elle que l'on rend l'usage de la vue aux personnes dont les yeux sont fatigués ou mal construits (*les lunettes*) ; c'est par elle que l'on dévoile les mystères de l'infini en grandeur dans les espaces célestes (*les télescopes*), de l'infini

en petitesse dans les myriades d'atomes organisés qui pullulent sur notre globe (*les microscopes*); c'est par elle que l'on reproduit d'une manière miraculeuse, quoique passagère, l'image de tous les objets existants (*les miroirs, les chambres obscures*), et que l'on fixe la même image sur le métal ou sur le papier (*le daguerréotype*); c'est par elle que la chimie, la chirurgie, l'histoire naturelle et toutes les sciences ont pu faire des progrès inespérés (*les cornues, les alambics, les instruments chirurgicaux de toute espèce, les ruches de verre, les baromètres, les thermomètres, les machines électriques, pneumatiques, etc.*). Pour descendre à des usages moins importants, mais d'une utilité plus journalière, c'est par elle que les maisons sont éclairées pendant le jour et pendant la nuit; c'est par elle que les gravures, les pendules, les montres sont préservées des contacts qui pourraient les endommager. Le verre glacial devient un créateur du feu, en concentrant sur l'amadou les rayons du soleil (*verres lenticulaires*). Les vins précieux qui réjouissent le cœur de l'homme, l'eau, les essences, les médicaments nécessaires à sa toilette et à sa santé sont conservés dans cette matière (les *bouteilles*). On en a fait des objets de parure (*les verroteries*), des instruments de musique (*les harmonicas, etc.*), des pavés transparents (*les œils-de-bœuf*), et même une espèce de vernis, que l'on peut appliquer sur le bois, sur la toile, sur les décorations d'un théâtre et qui les préserve de l'incendie; en un mot, cette substance remplit les usages les plus divers, les plus utiles et les plus nombreux; de telle sorte que ceux qui sont habitués à s'en servir ne conçoivent pas même comment il leur serait possible de s'en passer.

Aussi les rois du pays de France ont-ils voulu honorer les ouvriers qui travaillaient cette matière autant que l'on honore en Chine les laboureurs. Il existe un édit de Charles VII confirmant les priviléges octroyés par ses prédécesseurs aux peintres vitriers, *qui ont accoutumé estre francs, quittes et exemts de toutes tailles, aydes, subsides, garde de portes, guets, arrriere-guets et autres subventions quelconques*. Ces avantages ont encore été étendus par les successeurs de ce prince; de telle sorte qu'un écrivain (Handicquer) a pu dire avec vérité, que *les ouvriers qui travaillent à ce bel et noble art sont tous gentilshommes et ne reçoivent parmi eux personne qu'ils ne connaissent comme tel, ayant obtenu le grand et beau privilége de pouvoir faire travailler eux-mêmes, sans déroger à leur noblesse.*

Pendant que je suis en train de parler des usages du verre, dois-je dire comment certains astronomes, afin d'expliquer les mouvements des astres, ont enveloppé notre pauvre globe d'une multitude de sphères de cristal? Ma foi, non; c'est bien assez des services qui nous sont réellement rendus par ce prodigieux Protée, et j'aime mieux vous raconter une histoire qui m'a été contée à moi-même par une de mes vieilles amies, femme aussi bonne que distinguée.

— Je connais, me disait-elle, un jeune homme rempli d'esprit et une jeune femme charmante, qui se sont mariés il y a peu de temps, qui s'aiment à la folie, et qui ne peuvent pas vivre dans la même atmosphère. Tous les deux sont d'une santé excessivement délicate; mais la femme éprouve le besoin impérieux de respirer un air vif et frais, tandis que le mari est pris d'une toux consomptive, aussitôt qu'il sort d'une chambre bien close et bien chauffée.

— Vraiment, fis-je en riant (je l'avoue avec un peu de remords), c'est jouer de malheur! et ces deux époux, tout en s'adorant, me font l'effet de vivre ensemble comme le jour avec la nuit.

— Ne riez pas, reprit mon aimable interlocutrice; ce que je vous dis est très-sérieux, et quant à moi, j'ai le cœur navré quand j'y pense. Pour se voir, du moins, pour pouvoir causer ensemble, ils ont fait faire dans leur chambre une cloison de glaces sans tain, et c'est à ce supplice de Tantale qu'ils sont condamnés, jusqu'au moment de l'éternelle séparation.

Devant ce dernier et prodigieux usage du verre, je baissai la tête et je me tus.

P. GROLIER.

TRADITIONS RELIGIEUSES.

NOTRE-DAME-DU-PASSANT, DANS L'UNTERWALD.

Les cantons les plus pittoresques de la Suisse sont les cantons forestiers, et le plus pittoresque de ceux-ci est le canton d'Unterwald. Les villes y offrent des modèles de cette architecture à la fois rustique et délicate, naïve et recherchée, qu'on ne trouve plus que dans les peintures du quinzième siècle et dans certaines rues de notre Basse-Bretagne... Pignons aigus, fenêtres grillées, damiers de pierre et de bois, façades surplombantes, sculptures bizarrement allégoriques, carrefours étroits, tortueux et montants, où les maisons forment voûte en se touchant presque du sommet, où circulent des hommes graves, en sombreros de feutre et en larges culottes, avec des femmes aux longues coiffes blanches tombant sur des corsages bariolés, et au bout desquels les ogives et les clochetons d'une église apparaissent comme au fond d'une chambre obscure : tels sont les tableaux qu'on rencontre à chaque pas à Stanz, à Sarnen, à Schwitz, et dont nos lecteurs se feront une idée par la gravure ci-dessous.

Dans les campagnes, la nature unit toutes ses grâces à toutes ses magnificences : arbres géants, groupés à plaisir; ruisseaux, cascades et torrents, bondissant des coteaux aux vallons; lacs endormis dans la verdure, au pied des montagnes couronnées de neige; chalets suspendus comme des nids entre des avalanches et des abîmes, etc., etc.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore dans l'Unterwald, c'est la foi sereine, poétique et inébranlable des pauvres habitants; ce sont les témoignages de cette foi, multipliés jusque dans les déserts les moins accessibles.

Ainsi, vous arrivez à la crête d'un mont, haut de deux mille pieds, loin de toute habitation, de tout bruit humain; et qu'apercevez-vous à l'endroit le plus sauvage, suspendu, comme un médiateur, entre le ciel et la terre? un oratoire ou une chapelle bâtie, entretenue par les fidèles du pays!

De ces humbles temples perdus dans les nuages, le moins connu peut-être des voyageurs et celui qui mériterait le plus leur intérêt, est le sanctuaire élevé sous la touchante invocation de *Notre-Dame-du-passant*.

—Il y a bien longtemps de cela, dit la légende, perpétuée de bouche en bouche par les anciens du pays, le ravin baptisé aujourd'hui du doux nom de la Vierge s'appelait d'un nom terrible et sinistre : le *Couloir du diable*. Ce sentier vertigineux, que les chasseurs les plus intrépides ne franchissaient qu'en tremblant, passait entre deux menaces de mort permanentes ; au-dessous, des précipices sans fond, où la chute d'un homme ne faisait pas plus de bruit que celle d'une feuille ; au-dessus, des rochers gigantesques, dont les quartiers se détachaient par les temps les plus calmes, comme si le frôlement d'une aile d'oiseau, le travail d'un insecte ou le passage d'une fourmi eussent suffi pour dissoudre ces masses formidables. On comptait en frémissant, aux veillées des chalets, les voyageurs engloutis ou écrasés dans ce défilé mortel, et les bonnes femmes ne manquaient pas d'ajouter à ces malheurs des circonstances à faire dresser les cheveux sur la tête. « Le couloir du diable était naturellement ou plutôt surnaturellement, son domaine... Tout ce qui s'y aventurait devenait donc son jouet et sa victime... Celui-ci était jeté dans le gouffre, celui-là enlevé dans les nuages ; l'un tombait foudroyé par un éclair, l'autre, broyé par la chute d'une roche... »



Carrefour de Stanz (Unterwald).

Et le chemin fatal était indispensable aux hameaux voisins ; et il était impossible d'en frayer un autre dans les entrailles de la montagne !

Les habitants se réunirent et se demandèrent : — Comment nous sauver de la mort ? — En nous mettant sous la protection de la Vierge ! répondit une jeune fille qui s'appelait Marie, et qui n'avait jamais imploré en vain sa patronne.

L'avis fut aussitôt unanime, et l'érection de *Notre-Dame-du-passant* décidée par acclamation.

Mais où trouver des ouvriers assez hardis pour construire la chapelle, à la barbe du diable ? On en chercha d'abord inutilement. Enfin, quelques braves, c'est-à-dire quelques vrais chrétiens, se risquèrent, armés du signe de la croix, après avoir entendu la messe. Le premier jour, ils s'enfuirent devant un éboulement monstrueux. Le second jour, ils n'échappèrent que par miracle à une avalanche... Mais voyant dans ce prodige même l'intervention de Marie, ils prirent courage et se mirent à creuser les fondations du temple... Ils travaillaient depuis une semaine impunément, lorsqu'un soir ils entendirent au-dessus de leur tête un craquement affreux, mêlé de sifflements aigus ; et à travers des flammes jaunes et des éclairs sulfureux, — sous l'impulsion de diables-géants multipliés par leur imagination, — ils virent des masses de granit se détacher de la montagne et rouler sur eux avec le fracas de mille tonnerres... Ils n'eurent que le temps et la force de s'agenouiller en levant les bras et en criant : — Au secours, Notre-Dame !

Alors les bruits cessèrent par enchantement, et les ouvriers, se redressant étonnés de vivre, aperçurent les rochers suspendus en l'air ; par quelle puissance et par quelles chaînes indissolubles ? — O miracle sublime et charmant ! Par ces blancs et frêles réseaux qui flottent dans l'air tiède de l'automne, et que les enfants de la campagne appellent les *fils de la Vierge*, les croyant échappés du divin fuseau de Marie, quand elle file au ciel les derniers beaux jours de la terre ! Ces liens vaporeux, que briserait le vol d'une mouche, enroulés par le vent du soir à tout un quartier de la montagne de pierre, suffisaient à le retenir au-dessus des humbles et pieux travailleurs... Sûrs désormais de la protection de la Vierge, ils la remercièrent avec effusion, bravèrent le diable et ses menaces, et achevèrent en paix le sanctuaire de la Mère de Dieu...

Depuis ce temps il est demeuré intact, orné d'images naïves de la patronne, et ouvert à tous les chrétiens sauvés par *Notre-Dame-du-passant*.

Or, devinez comment nous avons appris une si touchante et si poétique légende ? En nous faisant hier petit enfant, et en allant écouter le catéchisme à Saint-Thomas-d'Aquin. Oui, c'est là que, dans une instruction sur la Vierge, M. l'abbé L....., digne remplaçant de M. S..., a raconté cette merveilleuse allégorie des bontés de Notre-Dame pour les passants d'ici-bas, avec une onction, une poésie, une simplicité, c'est-à-dire une éloquence dont notre récit n'est que l'imparfait écho. Vous voyez que les grands et charmants orateurs ne sont pas tous dans les illustres chaires de Paris, et ne s'appellent pas tous Ventura, Lacordaire et Ravignan.

C. DE CHATOUVILLE.

ANECDOTES HISTORIQUES.

CHARLES-QUINT.

On a tant écrit sur Charles-Quint, dans tous les pays et dans toutes les langues, qu'il serait inutile aujourd'hui de composer une nouvelle histoire de ce sublime rêveur de la monarchie universelle.

Nous nous bornerons donc ici à quelques anecdotes courtes et précises, qui ne caractériseront que mieux notre personnage.

— Combien y a-t-il de lieues de Pavie à Paris? demandait Charles-Quint à un gentilhomme français.

—Tant de lieues italiennes ou romaines, lui répliqua ce



L'anneau de Charles-Quint, tableau de Révoil. Musée du Luxembourg. Dessin de Gustave Janet.

dernier, après en avoir supputé le nombre sur ses doigts. Et puis, ce n'est pas tout encore : il vous faudra livrer tant de batailles (et il comptait toujours sur ses doigts), même en supposant que vous les gagniez toutes. Mais vous pouvez être battu dès la première; et alors, Sire, gardez-vous de la *furie française*.

— Vous m'en direz tant, répondit Charles avec un léger sourire, que je me décide; *je n'irai point à Paris*.

On assure, qu'afin de contraindre son captif, le roi de France, à lui rendre involontairement hommage dans sa dernière prison, il l'avait fait conduire dans une salle très-basse.

— Ainsi, disait-il, mon frère François courbera la tête devant moi, lors de ma visite; car il est de haute taille.

Pour sauver l'étiquette et tout cérémonial, le royal prisonnier se mit au lit. « A bon chat, bon rat! »

Charles-Quint venait de s'emparer d'une ville des Pays-Bas qu'il revendiquait comme faisant partie de l'héritage paternel. *Suum cuique*, fit-il mettre sur la porte de sa nouvelle conquête, ce qui signifiait : A chacun son bien. Mais un mauvais plaisant ajouta, pendant la nuit, aux deux mots latins celui de *rapit*. «*Suum cuique rapit!*» Ce qui voulait dire: Charles-Quint *enlève à chacun son bien*.

Quoi qu'on ait pu dire, François Ier eut quelques passe-temps agréables dans sa prison de Madrid. Ayant gagné

au jeu de dés une forte somme d'argent à certain grand d'Espagne, il lui offrit sa revanche.

— Garde ton gain pour payer ta rançon! s'écria l'Espagnol dans son dépit.

Furieux de l'apostrophe, le monarque lui lance à la tête le lourd cornet de plomb qui renfermait les dés, et tue son insolent agresseur. L'affaire en vint au pied du trône, et Charles donna raison au prisonnier.

— Un roi, dit-il, ne cesse jamais d'être roi, même dans les fers; on lui doit partout respect.

— Brave comme vous l'êtes, lui disait un jour l'impératrice, sa femme (Isabelle de Portugal), pourquoi faites-vous par vos lieutenants toutes vos guerres contre le roi de France?

— Madame, lui répondit-il gravement, c'est qu'il ne convient pas, pour l'honneur de la vraie foi, que Sa Majesté Catholique et Sa Majesté Très-Chrétienne s'exposent publiquement entre elles aux hasards d'une bataille.

Puis, il ajoutait qu'on le verrait toujours à la tête de ses armées pour combattre les infidèles d'Afrique et les protestants d'Allemagne.

Il disait peu de bons mots: le flegme germanique et la gravité castillane s'y opposaient. Cependant lorsqu'il entra dans la Goulette par la brèche, se tournant vers son allié, l'ancien roi de Tunis:

— Voici, lui dit-il, une porte ouverte par laquelle vous rentrerez dans vos Etats.

Sous le règne de Henri II, forcé par la rigueur de l'hiver de lever le siége de Metz et d'effectuer sa retraite devant François de Guise:

— La fortune, se contenta-t-il de dire, est comme toutes les femmes; elle sourit à la jeunesse, et dédaigne les cheveux blancs.

Son bonheur inouï l'ayant fait surnommer, par quelques auteurs contemporains, l'Etoile de la maison d'Autriche:

— Je n'attendrai point que l'étoile file, dit-il plusieurs jours avant son abdication.

En apprenant la défaite de Saint-Quentin par un envoyé de Philippe:

— Etes-vous à Paris? demanda-t-il à l'ambassadeur.

— Pas plus que vous, Sire, après la victoire de Pavie, lui répondit l'envoyé en franc Espagnol.

Un de ses amusements les plus ordinaires, au monastère de Saint-Just, c'était de construire des horloges. Ayant éprouvé la difficulté d'en faire marcher deux exactement d'accord:

— Que je suis fou! s'écria-t-il; ceci me rappelle, malgré moi, l'époque où je voulais forcer un grand nombre d'hommes d'adopter une façon de penser uniforme en matière de religion. Et il brisa ses deux horloges.

Un moine du couvent en brisa aussi une autre que Charles-Quint avait faite; et voici à quelle occasion. D'après les statuts de l'ordre hiéronymite, chaque religieux devait à tour de rôle réveiller ses confrères. Le frère Charles voulut suivre cet usage. Toujours éveillé avant l'aurore, l'œil fixé sur une horloge de sa composition, c'était un vrai réveil-matin. Un moine, fatigué de l'entendre carillonner leur lever au moment où il dormait le mieux quant à lui, mit son horloge en pièces.

— Elle avance trop! cria-t-il à Charles-Quint d'un ton bourru.

—J'en fabriquerai une autre, répliqua froidement et sans se plaindre l'ex-empereur.

Un jour qu'il visitait la vallée de Saint-Just, dans l'Estramadure, longtemps avant d'exécuter son projet d'abdication:

— Voilà une belle retraite pour un autre Dioclétien! s'écria-t-il au milieu de ses courtisans.

Quelqu'un lui demandant une fois, lorsqu'il était encore sur le trône, quelle raison lui faisait lire si sérieusement les *Mémoires de Comines?*

— J'étudie, reprit-il, les maximes de Louis XI, pour les mettre en action et à profit contre François I[er].

Le célèbre Titien faisait son portrait: le pinceau lui échappa des mains. Charles se hâte de le relever, et le remet à l'artiste avec ce compliment flatteur: — Titien mérite d'être servi par les Césars!

Lorsque Charles-Quint se rendit à Paris pour aller châtier les Gantois, François I[er] lui dit un matin, en lui montrant la duchesse d'Etampes:

— Savez-vous, mon frère, ce que me conseille cette belle dame?

— Si l'avis est bon, il faut le suivre, répondit froidement Charles-Quint.

— Eh bien! mon frère, poursuivit le monarque français, elle veut que je vous retienne prisonnier.

Charles se retire et ne dit mot. Mais le lendemain, avant le dîner, comme il allait se mettre à table, il laissa tomber comme par mégarde une magnifique bague de diamants aux pieds de la duchesse. Aussitôt celle-ci s'empressa de la ramasser, pour la lui rendre:

— Gardez-la, madame, lui dit-il galamment; elle est dans de trop belles mains pour que je l'en retire (1).

— Par quel motif, lui demandait un solitaire, lisez-vous avec tant d'ardeur les œuvres de saint Bernard et de saint Augustin?

— Avec le premier, répondit-il, je songe à mes anciennes et glorieuses croisades contre les infidèles, et le second me fait entrer vivant dans la Cité de Dieu.

En disant ces mots, il se prosterne, baise la terre et s'écrie:

— O mère commune des hommes! je suis sorti nu du sein de ma mère, je rentrerai nu dans ton sein.

Après le pillage du palais impérial et le traité de Passaw, Charles-Quint se déroba tellement aux regards, qu'on le crut mort. Ses courtisans l'ayant averti qu'on avait cette opinion dans toute l'Europe:

— Petit bonhomme vit encore! dit-il en riant. Après tout, si je suis mort, que saint Jacques de Compostelle me ressuscite pour faire la guerre aux Français.

Pendant la lutte des deux rivaux, le Parlement de Paris ayant lancé un décret contre l'empereur Charles-Quint:

— Je suis fort heureux, dit-il en latin, que ces décrets-là ressemblent à ceux de la Sorbonne. *Non transeunt Sequanam* (ils ne passent pas la Seine).

En 1526, après avoir prononcé le discours le plus fier et le plus impérieux devant les ambassadeurs du roi de France, Charles-Quint dit en particulier à son secrétaire intime:

— Je ne crois pas un mot de tout ce que j'ai avancé de menaces. Rien de tel, n'est-ce pas, qu'un faux brave.

Il était brave cependant, et il le prouva dans mainte occasion. Toutefois, il ne déployait sa bravoure que quand il y avait urgence. Aussi faisait-il le plus grand cas de ce dicton parisien: Tel homme fut brave hier.

(1) Dans le tableau que cet épisode a inspiré à M. Révoil, François I[er] ne s'est pas aperçu de l'artifice de Charles. Triboulet, bouffon de la cour, montre alors au roi de France la liste des fous, sur laquelle il vient d'inscrire le nom de Charles-Quint, assez insensé pour traverser le royaume de son ennemi. — Si je le laisse passer, que feras-tu? dit François I[er]. — J'effacerai son nom, et j'y substituerai le vôtre, répond Triboulet.

Dans l'entrevue tout amicale et toute polie qui eut lieu à Aigues-Mortes (1538), entre François Ier et Charles-Quint, les deux rivaux passèrent la nuit à côté l'un de l'autre sur le rivage.

— Mon frère, lui dit en riant le roi de France, voulez-vous vider ici notre ancienne querelle? Et il s'approchait de Charles comme pour le boxer.

— Fi donc! repartit ce dernier avec le plus grand flegme, vous n'êtes pas ici au camp du Drap d'or, et je me flatte que vous ne trouverez point en moi un Henri VIII!

Là-dessus, Charles se mit fièrement en garde. Le fait est que François Ier croyait avoir troublé, à force de bon vin, la raison de son hôte impérial; il n'en était rien.

Lors de son couronnement à Bologne comme roi de Lombardie et empereur des Romains, Charles-Quint baisa les pieds du pape Clément VII qu'il avait retenu captif. Il riait le premier de ce contraste bizarre.

— Il est impossible à présent que le Saint-Père m'échappe, ajoutait-il : *je l'ai tenu de la tête aux pieds.*

— Savez-vous, maître, disait un jour à Charles-Quint son bouffon Quevedo, que vous êtes né dans un beau siècle. François Ier, Léon X, Henri VIII, Soliman le Magnifique! Certes, voilà d'illustres monarques pour l'honneur de l'Europe; et vous-même, seigneur, vous, sans contredit, le plus grand de tous!

— Je ne dis pas cela, répondit Charles d'un air modeste; mais si j'ai, sur tous ceux que tu viens de nommer, quelque avantage, c'est que je possède un nouveau monde, tandis que je leur laisse à peine l'ancien.

Immédiatement après le désastre d'Inspruck, Maurice lui ayant demandé, par écrit, d'une manière ironique, s'il songeait toujours à son projet de monarchie universelle :

— Et pourquoi pas? répondit-il; l'appétit vient en mangeant, à plus forte raison doit-il venir en jeunant.

— Il y a un an et demi que votre père s'est dépouillé du pouvoir, disait-on à Philippe II.

— Et il y a juste un an et demi, répliqua ce prince, qu'il s'en repent.

Quelque temps avant la mort de Charles-Quint, Philippe II vint le voir incognito dans sa retraite. Le moderne Dioclétien paraissait tout exténué de ses travaux rustiques.

— Voyez, dit le roi d'Espagne, en s'adressant à don Pacheco, son favori, mon père est tout essoufflé pour avoir fait une seule fois le tour de son petit jardin, et il roule encore dans sa tête les plus vastes projets. Quelle abdication!

Si Napoléon garda jusqu'à la fin le petit cheval avec lequel il avait fait les campagnes d'Egypte, Charles-Quint se promenait aussi sur un petit cheval, le seul qu'il eût conservé dans sa retraite. Longtemps en Allemagne, en Turquie, en Afrique, les soldats de l'empereur purent se dire: Suivons celui que guide l'*étoile de la maison d'Autriche.* Et la pauvre bête ne dépassait plus désormais l'étroite enceinte du monastère de Saint-Just! Vanité des vanités! murmuraient tout bas les bons religieux hiéronymites du couvent. On ne pouvait plus appliquer à si modeste monture le fameux quatrain :

Joli, gentil petit cheval,
Bon à monter, bon à descendre,
Sans que tu sois un *Bucéphal*,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

Quelques auteurs, mais peu nombreux, assurent que Charles-Quint se retira dans une petite maison qu'il fit bâtir près du couvent de Saint-Just. Cette version n'a pu prévaloir. Quoi qu'il en soit, le célèbre empereur, devenu simple particulier, s'occupait, entre autres amusements, de la culture d'un petit jardin. Y cultivait-il des légumes, à l'exemple de Dioclétien, qu'il s'était montré jaloux d'imiter dans son abdication? Ce qu'il y a de positif, c'est que, dans ses attaques de goutte, il paraissait tout essoufflé, comme nous l'avons dit, après avoir fait une seule fois le tour de son petit jardin. Se reposant alors, la bêche à la main, comme le roi vandale Gélimer, il énumérait les longs et fréquents voyages de sa vie pénible et agitée si diversement, etc. Vanité des vanités!

Cet homme, si fier et si entiché d'un vain cérémonial pendant sa grandeur, vivait familièrement avec ses domestiques et avait aboli toute étiquette lorsqu'il fut descendu volontairement à la condition privée. Comme Napoléon à Sainte-Hélène, il eut donc des amis, des confidents intimes à Saint-Just. Enfin il eut aussi son Bertrand. Ce Bertrand-là n'était pas son ex-grand-maréchal du palais; il n'était ni guerrier, ni général, ni ingénieur : c'était tout simplement un des plus ingénieux mécaniciens de son siècle, et qui voulut accompagner l'ex-empereur dans sa solitude. Charles-Quint ne lui disait point :

— Venez, *Turriano*, travailler avec moi à mon Mémorial de Saint-Just. Reprenons, lui disait-il tout bonnement, le travail de nos horloges et de nos figures en mécanique.

On a prétendu qu'à la fin de sa vie ce monarque, si ferme et si maître de lui-même, ne conserva plus aucune trace de cette raison mâle et vigoureuse qui dicta longtemps des lois à l'Europe. Sandoval, un de ses historiens (*Vida de Carlos V*), rapporte une cause étrange de cette décadence. Nous citerons l'anecdote; elle est peu connue.

Si Charles-Quint délivra vingt mille chrétiens de leurs chaînes, il ne fut pas toujours aussi généreux dans ses guerres contre les protestants d'Allemagne. La détention de l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, et de Philippe, landgrave de Hesse, principaux chefs des confédérés, fut un acte tout à fait entaché d'arbitraire. La délivrance de ces illustres captifs, la perfidie de Maurice et le désastre d'Inspruck ne sauraient l'absoudre d'une telle violation du droit des gens. Mais ce qu'on ignore peut-être, c'est que les princes détenus avaient deux fils, qui résolurent de venger leurs pères sur Charles-Quint, mort ou vif, empereur des Romains ou simple particulier. Son abdication les combla de joie; et quand ils apprirent qu'il avait formé le dessein de faire célébrer ses propres funérailles de son vivant, ils se déterminèrent à exécuter leur projet de vengeance. Ayant séduit à prix d'or deux serviteurs de l'ordre des hiéronymites, ils s'introduisent dans le couvent, revêtus de la robe des solitaires, prennent place avec les autres moines autour du cercueil, et attendent la cérémonie funèbre.

Charles s'avance, enveloppé d'un linceul, et précédé de ses domestiques en deuil. S'approchant d'une bière posée au milieu de l'église, il s'empresse de s'y étendre tout de son long. On célèbre l'office des morts, et le monarque mêle sa voix à celle des religieux qui priaient pour lui. Après la dernière aspersion, tout le monde se retire, à l'exception des deux faux hiéronymites. Les portes du temple se ferment. Ici commence la scène de réaction vengeresse. Tandis que l'ex-empereur, qui se croit toujours seul, reste enseveli dans le cercueil, ses deux ennemis font retentir l'église de hurlements épouvantables; ils l'accablent d'anathèmes, en mêlant aux paroles de l'Evangile de prophétiques menaces :

— Lève-toi, Charles d'Autriche, lui crient-ils d'une

voix stridente, sors de la tombe, et viens entendre le jugement dernier de l'Eternel sur tes crimes politiques! Charles d'Autriche *a forfait à l'honneur* en 1550, lorsque, au mépris de toutes les lois divines et humaines, il plongea dans une prison l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse.

Puis, renforçant leur organe auquel ils prêtèrent un accent lugubre :

— Que Charles d'Autriche soit *damné!*

Tels furent leurs sinistres adieux à la Majesté déchue. Charles s'était évanoui. S'étant levé enfin quand il eut repris l'usage de ses sens, il courut se prosterner devant l'autel, où, se frappant la poitrine à coups redoublés, il récita les prières des agonisants. Rentré dans sa cellule, il y passa la nuit dans une violente agitation. De nouveaux accès de goutte, joints à une fièvre dévorante, l'emportèrent (1558). Il touchait à sa cinquante-neuvième année.

Pendant le séjour que Charles-Quint fit en Angleterre, sa fierté souffrit du froid accueil qu'il recevait en public. Il en parut surpris, et en demanda la cause à Quevedo, son bouffon, qu'il avait amené avec lui.

— Je vous dirais bien pourquoi, lui répondit Quevedo, l'on fait si peu d'attention à vous. Mais vous vous fâcheriez, señor Charlot.

— Dis toujours, et ne crains rien.

— Vous êtes un grand original!

— Qu'est-ce? Vous serez châtié, monsieur le fou!

— Je le savais bien que vous vous mettriez en colère. Alors je me tais, mais je n'en pense pas moins.

— Parle, je te l'ordonne, dit Charles impatienté.

Quevedo reprend: — Vous êtes, je le répète, un grand original.

L'empereur mord sa lèvre de dépit.

— Vous êtes un grand original; mais comme à Londres



Charles-Quint et son bouffon Quevedo. Dessin de Gustave Janet.

et dans ce beau pays d'Albion les originaux courent les rues, voilà pourquoi, señor Charlot, on ne paraît pas même soupçonner que vous y êtes, malgré la liste incommensurable de vos titres, dignités, suzerainetés, royautés, souverainetés, empires, etc., etc., empereur des Romains, roi de Lombardie, monarque de toutes les Espagnes, inca du Mexique, du Pérou, etc., etc., et bien que vous portiez devant vous le globe du monde. Voilà.

— Mon cher Alarcon, disait Charles-Quint au rigide gardien de François Ier captif, faites autour de lui une inspection si sévère, qu'il en vienne à désirer sa liberté le plus tôt possible. Je me charge du reste.

Ce mot peint l'homme. Charles méditait déjà le traité de Madrid.

Bien qu'il eût comblé d'éloges le connétable de Bourbon, vainqueur à Pavie, la fierté castillane se montra si révoltée de la trahison du connétable, qu'un grand d'Espagne jura qu'il mettrait le feu à son palais, si jamais Bourbon s'avisait d'y entrer, y fût-il conduit par l'empereur en personne.

— Voilà des gens singuliers, disait Charles à ses intimes; Bourbon n'est pour eux qu'un rebelle, un!... je ne prononcerai pas l'odieuse épithète. Comment donc les déshabituer de l'étrange manie d'appeler chaque chose par son nom?

Et il riait en se frottant les mains.

Il avait adopté pour devise les cinq voyelles de l'alphabet, et il les interprétait ainsi : *Austriacorum est imperare orbi universo* (C'est aux Autrichiens de commander à l'univers entier).

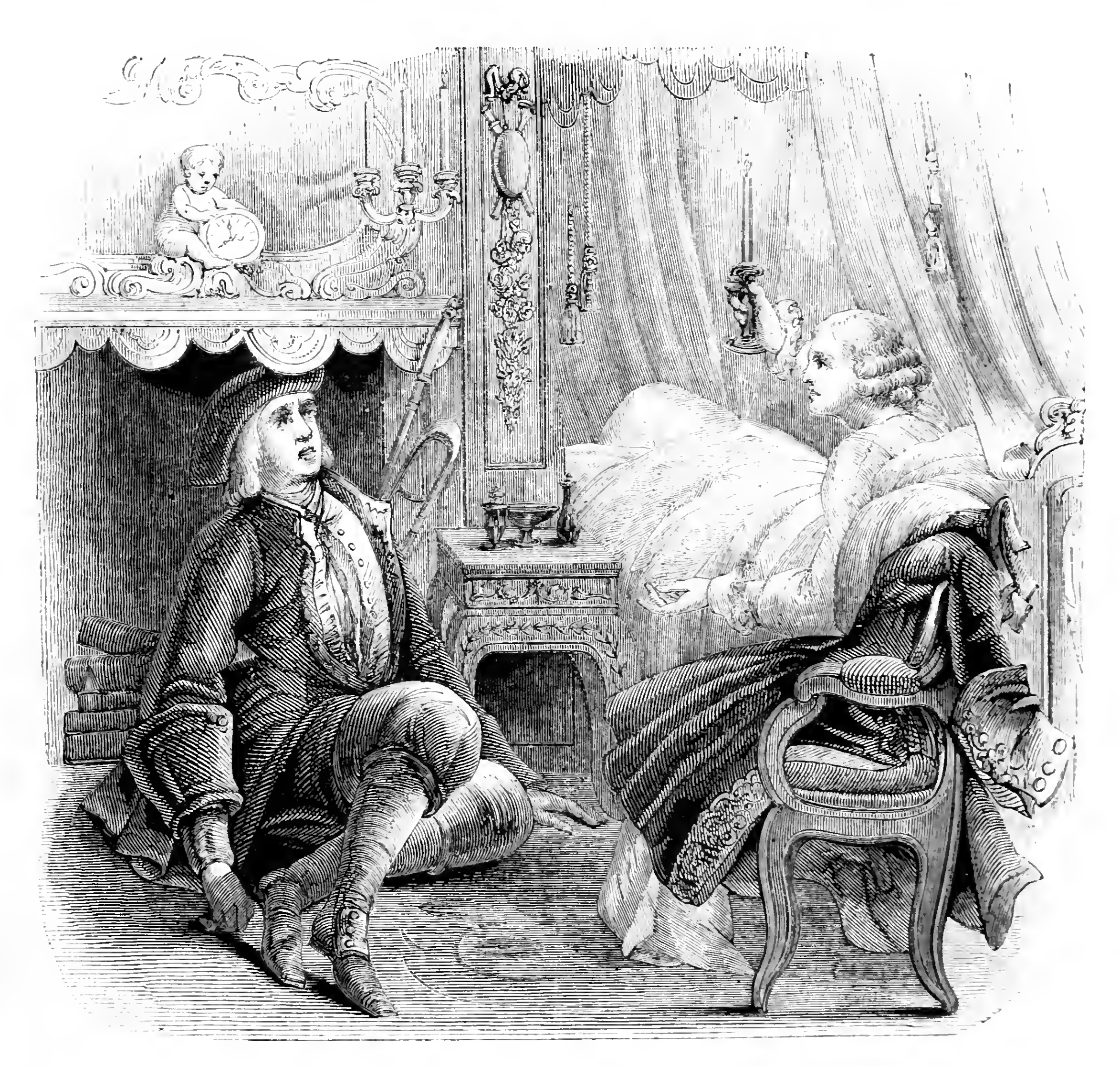
N.-A. DUBOIS.

UN FLACON DE VIN DE MALAGA.

I. M. DE NOINTEL.

Le marquis de Nointel était fils de l'ancien ambassadeur qui, sous le règne de Louis XIV, avait représenté le roi, son maître, d'une manière si fière à Constantinople, auprès du divan. M. de Nointel ne suivit point la carrière de son père; il se consacra à la magistrature, entra au Parlement, et s'y fit remarquer par sa scrupuleuse exactitude à remplir ses devoirs.

Deux ans avant l'époque que nous citons, il avait été



Le visiteur imprévu.

désigné pour examiner une affaire, dans laquelle il s'agissait de plusieurs réclamations faites par le comte de Toulouse, au sujet de forêts enclavées dans celles de la couronne. Le conseiller au Parlement conclut dans son rapport d'une manière favorable aux intérêts du prince, et la Cour jugea l'affaire dans le même sens. Le comte de Toulouse, charmé d'avoir eu gain de cause, voulait en témoigner sa reconnaissance au magistrat dont l'impartialité n'avait point reculé devant les plus puissantes considérations : mais la chose était difficile à l'égard d'un homme intègre et jouissant d'une fortune considérable; un présent ne pouvait être accepté qu'en raison de son peu d'importance. Le chef sommelier du comte de Toulouse reçut l'ordre de faire porter chez M. de Nointel, rue de Cléry, vingt-quatre bouteilles de vin de Malaga; le billet d'envoi, écrit de la main du prince, disait que le vin n'aurait sans doute de la valeur pour la personne qui le recevrait que par un seul motif, c'est que M. de Tou-

louse l'avait lui-même rapporté d'Espagne, lors de sa première expédition maritime. Ce motif fut apprécié avec toute la délicatesse dont les Français se piquaient alors, et le présent fut accepté sans difficulté. Le vin de Malaga était de première qualité, et on n'en servait que rarement dans la famille de M. de Nointel : le conseiller au Parlement s'en était fait même le seul dispensateur.

M. de Nointel le père habitait un très-bel hôtel dans la rue de Cléry, à l'une des extrémités de Paris. Son jardin aboutissait aux remparts, qui, à cette époque, séparaient encore, de ce côté, la ville du faubourg, appelé aujourd'hui Poissonnière. Le conseiller au Parlement avait les habitudes sévères de la magistrature ; levé de très-grand matin, il se couchait de très-bonne heure, et ne donnait pas un seul de ses instants aux plaisirs bruyants du monde. Son fils, au contraire, dissipé, recherché par les grands, se faisait citer comme un homme à la mode ; il rentrait, souvent, quand son père se levait pour travailler à l'examen de volumineux dossiers : le père, si laborieux, n'en était pas moins tendre pour son fils, et afin de le rendre plus libre dans son genre de vie, il lui avait abandonné un pavillon entièrement séparé, et donnant sur le jardin.

II. UNE VISITE.

Le chevalier de Nointel rentra vers les deux heures du matin, un des premiers jours d'octobre de l'année 1721. Son valet de chambre, l'ayant attendu longtemps, avait allumé du feu dans la vaste cheminée qui garnissait la chambre à coucher de son maître ; le valet négligea d'alimenter le foyer, de sorte qu'il ne restait plus que de la cendre chaude. Le domestique se mit en mesure de rallumer le feu, mais le chevalier de Nointel s'y opposa, et congédia le valet de chambre, des mains duquel il prit deux lettres arrivées dans le courant de la soirée, et, sans plus attendre, il se déshabilla et se mit dans son lit, ayant eu soin de placer un flambeau sur la table de nuit, afin de lire les deux lettres. Pendant qu'il en parcourait une, un bruit se fit entendre dans le haut de la cheminée ; ce bruit ressemblait à celui que font les oiseaux qui cherchent un refuge contre l'orage. Le tumulte cessa ; il recommença au bout de quelques instants. Ceci attira l'attention du chevalier de Nointel, dont les yeux s'attachèrent sur l'intérieur de l'âtre : il croyait que quelques pauvres hirondelles attardées allaient y tomber, un sentiment de compassion agitait son âme. Le bruit recommença dans la cheminée avec plus de violence, et se termina par la chute, non pas d'un oiseau, mais bien d'un corps volumineux, lequel en tombant fit voler dans l'intérieur de l'appartement les cendres mêlées encore de petites braises.

Le chevalier étonné se mit sur son séant ; la seule bougie, posée près de lui, n'éclairait que faiblement sa chambre fort grande. Bientôt après la chute, des sons plaintifs sortirent de ce corps, qui parut se mouvoir. M. de Nointel, de plus en plus étonné, cria d'une voix altérée : — Qui est là ? On lui répondit de la cheminée par de nouveaux cris que la douleur semblait arracher : le jeune officier insista plusieurs fois, et voici le colloque qui s'établit entre lui et cet objet extraordinaire. — Qui êtes-vous ? — Monsieur, ayez pitié de moi ; je suis un malheureux repris de justice ; poursuivi toute la journée par les soldats du guet, je me suis vu dans la nécessité, pour ne point tomber entre leurs mains, de me glisser dans le tuyau d'une cheminée ; la lassitude a fini par entraîner mon corps et le faire tomber dans votre foyer. — Misérable ! Savez-vous que vous êtes dans la maison d'un magistrat chargé de punir des gens tels que vous ! — Je l'ignorais ! Mais ce magistrat, impitoyable à mon égard quand il est sur son tribunal, me traiterait avec miséricorde alors que le hasard me jetterait dans sa maison. — Eh bien ! que prétendez-vous ? Que me demandez-vous ? — J'ai l'honneur de vous supplier de m'accorder la grâce de me laisser passer la nuit là sur ce parquet, et demain je me retirerai par la voie que vous m'indiquerez ; d'ailleurs, je suis maintenant sans force, j'ai le corps moulu par les effets de la chute, et je serais hors d'état de sortir d'ici, avant d'avoir pris quelque repos.

Le chevalier de Nointel, jeune, compatissant, ne songea nullement au danger de donner asile, si près de lui, à un homme qui avait encouru la rigueur des lois. Il dit : — J'accède à votre prière, placez-vous sur le fauteuil, vous y prendrez quelque repos ; mais dès qu'il fera jour, préparez-vous à sortir par le jardin de l'hôtel. — Je me soumets à toutes les conditions.

En disant ces mots, l'inconnu se mit en mouvement sur ses genoux, sur ses mains, et se traîna péniblement vers un large fauteuil placé en arrière de la cheminée ; il s'y établit difficilement en étouffant les douleurs qu'il ressentait. M. de Nointel avait suivi de l'œil tous ses gestes, et voyant cet homme assis commodément, il souffla sa bougie, tira ses rideaux, s'enfonça dans son lit, et ne tarda pas de s'endormir.

III. UN DÉJEUNER.

Le jeune officier, s'étant couché à trois heures du matin, devait, selon les règles de l'équilibre, ne s'éveiller que tard, d'autant plus que, d'après ses ordres, son valet de chambre n'entrait jamais avant qu'il eût sonné.

La pendule de sa cheminée faisait entendre ses sons argentins pour marquer déjà neuf heures, et le chevalier n'était point encore éveillé ; son sommeil se serait peut-être prolongé davantage, mais les domestiques ayant oublié de fermer les contrevents doublés de cuir, la clarté du jour pénétra sans obstacle dans la pièce, et provoqua ainsi le réveil de M. de Nointel ; il se dit, en se frottant les yeux : — J'ai fait un rêve bien étrange, un homme m'était tombé par la cheminée et je lui donnais asile ? Sur ce, il ouvrit ses rideaux rapidement, et quelle fut sa surprise, en voyant devant lui cet homme dont l'existence semblait appartenir à un rêve ! L'inconnu dormait profondément, blotti, en quelque façon, dans une large bergère ; sa figure, meurtrie et empreinte de suie, paraissait hideuse ; ses cheveux encore poudrés tombaient en désordre ; son justaucorps, de couleur brique, et ses bas chinés, étaient déchirés. Une des mains de l'étranger pendait en dehors de la bergère ; elle était souillée par la suie et par le sang provenant de ses blessures ; à l'un des doigts de cette main était passée une bague ornée d'un beau diamant ; un rayon de soleil donnait alors sur la main et faisait jaillir des feux de la pierre précieuse. Cette particularité augmenta l'étonnement de M. de Nointel. Au bout de quelques instants, l'inconnu étendit les bras et ouvrit les yeux ; voyant que son hôte le regardait fixement, il descendit de son siége et s'avança en chancelant vers le lit, salua profondément le chevalier d'une manière tout à fait dégagée. Sa taille était moyenne, et sa figure, vue de plus près, annonçait, malgré ses meurtrissures, un homme de vingt-huit à trente ans ; elle n'avait

rien de farouche, et ses yeux respiraient la douceur et en même temps l'intrépidité.

— Monsieur, dit l'inconnu, je me suis introduit chez vous d'une manière peu ordinaire, et je vous renouvelle mes plus sincères remerciements pour l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder. — Je les reçois, répondit d'un ton ferme M. de Nointel, mais vous savez quelles sont nos conditions? Vous allez quitter sur-le-champ cette maison, je vais moi-même vous ouvrir une porte du jardin, par laquelle vous gagnerez les faubourgs. — Je suis prêt, monsieur, à exécuter vos ordres, sans chercher à prolonger mon séjour ici. Cependant, permettez-moi de vous adresser une humble supplique? J'ai passé la journée d'hier tout entière sans prendre la moindre nourriture; je suis exténué par le besoin, je ne pourrai me traîner dix pas. Couronnez, je vous prie, votre belle action, en me procurant un morceau de pain et un verre d'eau. Cette prière, faite d'une voix pénible, émut de compassion le jeune officier, qui, élevé dans l'opulence, était terrifié par l'idée qu'un de ses semblables pourrait périr de faim. — Je veux bien, dit-il, me rendre encore à vos nouveaux désirs; enfermez-vous dans cette garde-robe dont la porte s'ouvre au pied de mon lit. L'étranger obéit avec empressement. M. de Nointel sonna; son valet de chambre arriva au plus vite, et le maître dit : « Je n'ai point soupé hier, et j'éprouve le besoin de manger; demandez au chef un morceau de viande froide : puis, vous irez chez mon père; il n'est point au palais, puisque la Cour est en vacances ; vous vous informerez de ma part comment il a passé la nuit, et vous lui direz, qu'ayant besoin d'un reconfort, je le supplie instamment de me donner un verre de cet excellent vin de Malaga, venu des caves de M. le comte de Toulouse.

Le domestique sortit, M. de Nointel sauta du lit, et prit à la hâte ses habits du matin. Le valet de chambre ne tarda pas de revenir, portant sur un plateau la moitié d'une volaille froide, avec du pain et une bouteille de bourgogne, plus un flacon de vin de Malaga, demandé par son maître ; puis il se retira, et le chevalier s'empressa de pousser le verrou pour qu'on ne pût entrer. S'approchant ensuite de la garde-robe, il invita l'inconnu à sortir : celui-ci parut en s'inclinant; son hôte lui montra de la main le plateau pour l'inviter à manger. L'étranger ne se fit point prier, ses yeux dévoraient cette volaille; cependant il agit comme un homme accoutumé à se contenir, il fit son repas sans y mettre une avidité grossière. M. de Nointel prenait plaisir, en quelque façon, à le regarder manger. Voyant que tout était consommé, il dit : — Je ne sais, monsieur, ce qui vous attendra en sortant d'ici; vous aurez peut-être à parcourir une journée aussi rude que celle d'hier, je veux vous donner un peu de fortifiant. En disant ces mots, il lui présenta un verre de vin de Malaga qu'il versa lui-même; l'étranger le prit en faisant quelques façons, il mouilla ses lèvres, goûta la liqueur à plusieurs reprises, comme l'eût fait un parfait connaisseur.—Monsieur, dit-il, ce vin de Malaga est très-bon ; cependant, on pourrait en trouver de meilleur. — Vraiment? dit le chevalier en montrant une sorte de dépit, car le mot était déplacé en cette circonstance; allons, c'est bien, poursuivit-il, vous connaissez nos conventions, et je vous invite à vider les lieux incontinent. En même temps il ouvrit une porte qui donnait sur le perron, il fit passer devant lui l'inconnu, lui fit descendre les escaliers, traversa le jardin, tira les verrous qui fermaient une seconde porte, et l'homme, voyant cette issue, s'y jeta rapidement, après avoir toutefois salué profondément son généreux conducteur.

IV. UNE SIGNATURE.

M. de Nointel n'avait rien dit à son père de la visite nocturne; il craignait ses reproches pour avoir donné asile à un malfaiteur : personne dans l'hôtel n'avait eu connaissance de l'aventure.

Huit jours s'étaient déjà passés depuis l'événement, lorsqu'au moment où toute la famille du conseiller était réunie dans le salon après le dîner, vers les deux heures, un domestique entra, et, s'adressant au fils de la maison, dit : — On vient de laisser chez le concierge un panier de six bouteilles de Malaga, destiné à M. le chevalier. — A moi ? répondit ce dernier; c'est sans doute pour mon père. — Vous me pardonnerez; voici la lettre qui accompagne l'envoi.

M. de Nointel reçut le billet, et se mit dans l'embrasure d'une fenêtre pour en prendre connaissance. Voici ce que disait la missive :

« Monsieur le chevalier,

« J'ai l'honneur de vous renouveler mes remerciements
« bien sincères pour l'aimable hospitalité que vous avez
« bien voulu me donner, sans oublier le bon déjeuner
« que j'ai mangé de si bon appétit. Vous avez paru piqué
« lorsque, goûtant votre vin de Malaga, j'ai dit qu'il était
« excellent, mais que l'on pouvait en trouver de meilleur.
« Je prends la liberté de vous envoyer quelques flacons
« de vin de Malaga, que je crois supérieur au vôtre : je
« souhaite qu'en le buvant vous soyez de mon avis.

« Je suis avec respect, et une vive reconnaissance,

« Monsieur le chevalier,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« CARTOUCHE. »

V. QUITTE POUR LA PEUR.

Le jeune officier se sentit pétrifié après avoir lu le billet : il put alors apprécier toute l'étendue du danger du tête-à-tête passé une nuit entière avec un pareil compagnon. Ayant froissé la lettre dans sa main, il se rapprocha vivement du foyer et livra aux flammes cette dangereuse pièce de conviction. A peine le sacrifice était-il consommé, que la porte s'ouvrit, et l'on annonça M. de Salabéri : c'était un des collègues de M. de Nointel au Parlement.

— Savez-vous, dit-il avec une vivacité hors de son caractère; savez-vous la nouvelle? Il est enfin arrêté.

— Qui?

— Cartouche, le chef de bandits qui depuis deux ans tient Paris en émoi par ses audacieux coups de main; le guet et la maréchaussée le traquaient avec activité depuis plusieurs semaines; on a failli le prendre il y a huit jours dans votre quartier, il s'est échappé miraculeusement.

—Vraiment! dit M. de Nointel, je l'ignorais. Si l'on instruit cette cause à la rentrée, je serai du nombre des juges qui délivreront la société de ce drôle : je suis désigné pour le criminel.

On conçoit quelle devait être la contenance du chevalier. M. de Salabéri continua son récit en disant :

— Cartouche, assure-t-on, a fait dans ses premiers interrogatoires des révélations qui compromettent gravement des personnages éminents, de grandes dames, des seigneurs de la cour, des militaires, des magistrats. Ce sera très-piquant.

Chaque mot que prononçait M. de Salabéri faisait frissonner le chevalier de Nointel : il redoutait au plus haut degré que son nom fût mêlé à ces révélations, à cause de cette maudite visite nocturne, bien indépendante de sa volonté.

Ce que M. de Salabéri avait dit était exact. A la rentrée des vacances, la Chambre criminelle dite de la Tournelle, dont faisait partie M. de Nointel père, fit l'instruction du procès de Cartouche; cet événement occupa la capitale un mois entier : la cour et la ville se pressaient aux abords de la Conciergerie. Il fallait jouir de quelque faveur pour voir dans sa prison le fameux chef de brigands, qui semblait se glorifier de l'empressement qu'on mettait à venir contempler les traits de son visage. Il ne perdit pas un seul instant cette assurance diabolique, une des causes de sa renommée. Ces visites à la Conciergerie étaient devenues de suprême bon ton ; on ne s'abordait dans les salons de Versailles et de la place Royale que par ces mots : « Avez-vous vu Cartouche ? » Cette question fut adressée maintes fois au chevalier, qui répondait négativement. Les hommes, les femmes de la société s'étonnaient de l'obstination qu'il mettait à ne pas vouloir descendre dans cette prison de la Conciergerie, tant visitée par les muguets du jour; M. de Nointel ne répondait point, mais à



Le déjeuner de Cartouche.

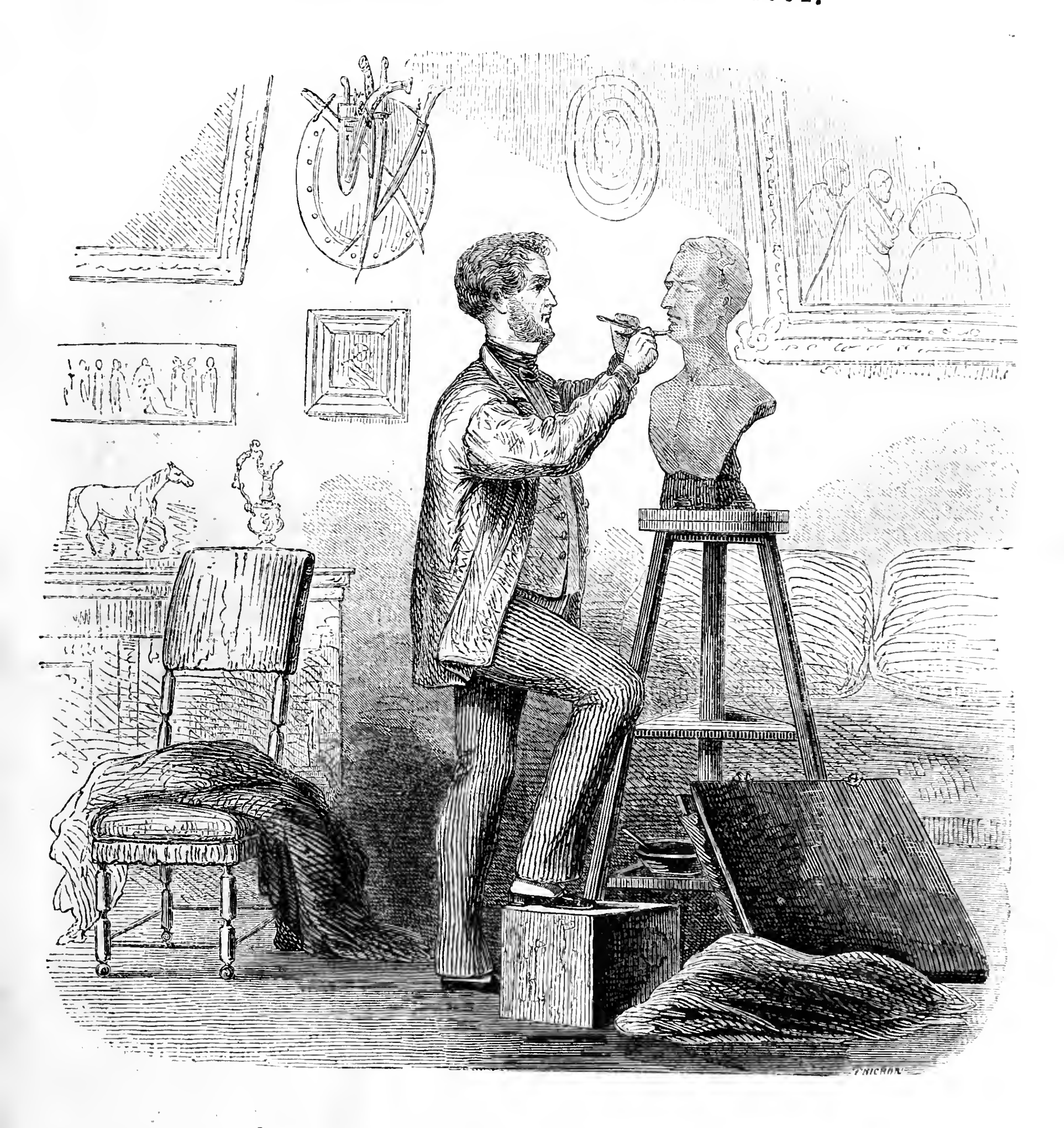
part lui il se promettait de persévérer dans sa conduite, car nul doute que son compagnon d'une nuit ne l'eût reconnu, et que n'en serait-il pas résulté pour lui de choses désagréables?

Cartouche fut rompu vif, à la fin de novembre 1721. M. de Nointel ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de miséricorde; mais tant que son père vécut, il ne dit pas un seul mot de la rencontre fortuite qu'il avait eue avec le chef de bandits. Une particularité consolait néanmoins un peu son amour-propre : l'instruction du procès fit connaître que Cartouche s'était introduit avec des circonstances extraordinaires dans l'intérieur de personnages très-élevés, chez des duchesses, chez l'archevêque de Paris, et même chez des présidents du Parlement.

Le chevalier de Nointel, léger, futile, parfumé dans sa jeunesse, devint à quarante ans un officier de beaucoup de mérite, dur, intraitable pour le service; il fit avec distinction les campagnes des maréchaux de Saxe et de Lowendal; il poussa sa carrière fort avant : devenu l'un des Nestors de l'armée française, il aimait à raconter aux officiers son fameux tête-à-tête avec Cartouche. Au nombre de ceux qui l'écoutaient avec complaisance se trouvait M. de Vioménil, mort maréchal sous la Restauration. Nous avons entendu raconter l'aventure en 1819 par M. de Vioménil lui-même, dans le salon de Mme de Montluçon, une des dernières douairières modèles du dix-huitième siècle.

A. MAZAS.

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1852.



Le comte Alfred d'Orsay, dans son atelier de la rue de la Ville-l'Évêque.

Embarras de la chronique. Un billet de faire part. Les derniers morts de 1852.

Comment vous rendre compte, sans sortir de notre cadre littéraire, de cette fameuse année 1852 ; de cette année la plus étrange, la plus étonnante, la plus incroyable, la plus étourdissante, la plus miraculeuse, etc., etc., la plus redoutée et la plus rassurante, la plus menaçante et la plus pacifique, la plus volcanique et la plus pot-au-feu; de cette année qui devait rouler des nuages de poudre avec des flots de sang,—et qui n'a roulé que la poussière ou la boue du mac-adam, selon la pluie ou le soleil; de cette année qui croyait tout détruire à grands coups de marteau,—et qui élève, à grands coups de truelle, le Louvre, la rue de Rivoli, le boulevard de Strasbourg? de cette année enfin qui s'annonçait, à l'américaine, par des meetings et des coups de fusil, et qui se résout, à la française, par des danses et des chansons?

Comment raconter 1852, sans parler du *Te Deum* qui l'a ouvert à Notre-Dame, de la fête des Aigles au Champ-de-Mars, de la fête de Napoléon, le 15 août, des voyages de Strasbourg, de Lyon, de Bordeaux, de Marseille, de Toulon, etc., de l'entrée triomphale de Louis-Napoléon à Paris, de l'élection presque unanime du 21 novembre, de la République de 1848 morte dans son lit, et de l'Empire-Phénix de 1804 relevé des cendres fumantes de 1815?

Obligé de nous taire sur ces événements, quelque grands qu'ils soient, nous ne voyons qu'un moyen de nous tirer d'affaire, c'est de débuter par ce simple billet de faire part: « La politique est morte en 1852, de l'hydrophobie parlementaire contractée en 1851. *De profundis* — et *Libera* surtout! Mais la science, la littérature et les arts se portent à merveille, on pourrait ajouter : se portent d'autant mieux; et cette chronique même va vous en donner la preuve, en vous intéressant peut-être, sans ressusciter la politique. *Requiescat in pace. Amen!* »

Nos hommages sont pour d'autres morts, que 1852 a frappés en grand nombre. Sans reparler du maréchal Excelmans, du général Gourgaud, du comte de Turenne, du savant baron de Walkenaër, de l'orientaliste Burnouf, des statuaires Pradier et Feuchères, des comédiens Armand et Cartigny, du journaliste Merle, de Mme du Cayla, de Mme Sophie Gay, de Champion—le Petit-Manteau-Bleu, du poëte anglais Thomas Moore, du moraliste russe Gogol, dont nos *Chroniques* ont esquissé la biographie depuis janvier; sans reparler du docteur Récamier, dont la vie a paru dans notre dernier numéro; nous avons à enregistrer, au nécrologe annuel, le maréchal Marmont, duc de Raguse, que la postérité a déjà vengé de ses contemporains; le maréchal Gérard, le vainqueur d'Anvers, aussi grand par sa modestie que par sa gloire, et qui a donné aux pauvres les frais de ses riches obsèques; Armand Marrast, l'ancien président de la Constituante, le marquis de la République par l'esprit et les manières; Henri Clay et Daniel Webster, les deux premiers orateurs-hommes d'Etat de l'Amérique; le trop célèbre abbé Vincenzo Gioberti, président du Conseil de Charles-Albert, mis à l'*index* pour ses ouvrages: *le Jésuite moderne* et *Il Primaso dell' Italia*; Mme Lafarge, l'héroïne du Glandier, qui a trouvé moyen de faire encore du bruit sur sa tombe; M. de Brétignières de Courteilles, fondateur, avec M. de Metz, de la colonie-modèle de Mettray, qui sera l'honneur impérissable de son nom; le sculpteur Ramey (que M. le comte de Niewerkerke va remplacer, dit-on, à l'Institut), le peintre Decaisne, le paysagiste Buttura, trois pertes cruelles pour l'Ecole française; Kriloff, le La Fontaine russe, dont nous étudierons un jour les charmantes fables; et enfin cinq personnages dont nous allons nous occuper avec détail, parce qu'ils résument la société dans ses grandeurs et dans ses grâces : le duc Beauharnais de Leuchtenberg, gendre de l'empereur de Russie; le duc de Wellington, le vainqueur de Waterloo; le comte Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre*; le comte Alfred d'Orsay, le dandy-sculpteur-diplomate, et Tony Johannot, notre dessinateur sans rival, l'artiste chéri du *Musée des Familles* et de ses lecteurs.

UNE HISTOIRE FANTASTIQUE.

L'empereur et sa fille. Le cœur et la politique. Un colonel bavarois. Une surprise. Regrets éternels.

Il y avait une fois une jeune fille qui était si belle et si bonne, que le plus grand prince de l'Europe, l'eût-il rencontrée dans une chaumière, eût laissé là toutes les princesses, pour lui donner sa couronne et sa main. Or, loin d'être venue au jour dans une chaumière, cette jeune fille était née au pied du trône le plus élevé du monde. C'était Marie Nicolœwna, la fille adorée de l'empereur de Russie.

La voyant épanouie comme la fleur de mai, et recherchée par tous les héritiers des souverains, le czar jeta les yeux sur le plus beau, le plus riche et le plus puissant; et souriant à son idole en père et en roi: —Mon enfant, lui dit-il, vous voici en âge d'être mariée, et j'ai choisi le prince qui doit vous faire reine, l'homme qui doit vous rendre heureuse...

— L'homme qui doit me rendre heureuse? balbutia la princesse rougissante, avec un soupir qui fut la seule objection de son cœur. Parlez, mon père, ajouta-t-elle en voyant sourciller le czar, parlez, et Votre Majesté sera obéie.

— Obéie! s'écria l'empereur tremblant pour la première fois de sa vie; est-ce donc par devoir seulement que vous recevrez un époux de ma main?

La jeune fille garda le silence et déroba une larme...

— Votre foi est-elle promise à quelqu'un?

La jeune fille se taisait toujours.

— Expliquez-vous, Marie; je vous l'ordonne...

A ce mot, qui fait mouvoir cinquante-cinq millions d'hommes, la princesse tomba aux genoux du czar.

— Eh bien, oui, mon père, mon cœur ne m'appartient plus. Il est à un jeune homme qui n'en sait rien, qui n'en saura jamais rien, si tel est votre désir. Il ne m'a vue que deux ou trois fois, de loin..., et nous ne nous sommes jamais parlé,—nous ne nous parlerons jamais, si Votre Majesté le défend!

L'empereur garda le silence à son tour. Il avait pâli. Il fit trois tours dans la salle... Il n'osait demander le nom de ce jeune homme... Lui qui eût bravé, pour un caprice, tous les monarques à la tête de leurs armées, cet inconnu, qui lui disputait son trésor le plus cher, faisait peur à sa toute-puissance!

— Est-ce un roi? demanda-t-il enfin...

— Non... mon père...

— L'héritier d'un roi, au moins?

— Non... mon père...

— Un grand-duc!

— Non... mon père...

— Un fils de famille régnante?

— Non... mon père...

A chaque échelon descendu, le czar s'arrêtait haletant.

— Un seigneur russe?...

— Non... mon père...

— Un étranger?

— Oui... mon père...

L'empereur retomba dans un fauteuil et cacha sa tête dans ses mains... comme Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie...

— Il est en Russie? reprit-il avec effort.

— Oui... mon père...

— A Saint-Pétersbourg?

— Oui... mon père...

Et la voix de la jeune fille mourait.

— Où le verrai-je? fit le czar en se relevant formidable.

— Demain, à la revue...

— A quoi le reconnaîtrai-je?

— A sa dignité et à sa grâce... C'est le plus beau cavalier de l'Europe, après vous, mon père...

— A quoi le reconnaîtrai-je? répéta le czar, frappant du pied...

— A son panache vert et à son cheval noir...

— C'est bien... Allez, ma fille ; et priez Dieu qu'il ait pitié de cet homme.

La princesse se retira défaillante... et l'empereur s'abîma dans ses réflexions.

— Caprice d'enfant! se dit-il bientôt... Je suis bon de m'en inquiéter. Elle l'oubliera!... Il faut qu'elle l'oublie ! Et ses lèvres n'osaient prononcer ce qu'ajoutait son cœur : — Il le faut, car tout mon pouvoir serait moins fort que ses larmes!

Le lendemain, à la revue, le czar, dont l'œil d'aigle embrassait tout d'un regard, ne chercha et ne vit dans ses bataillons qu'un panache vert et un cheval noir... Il reconnut, dans celui qui portait l'un et montait l'autre, le simple colonel des chevau-légers de Bavière, Maximilien-Joseph-Eugène-Auguste Beauharnais, duc de Leuchtenberg, dernier enfant du fils de Joséphine, impératrice d'un moment en France, et d'Auguste-Amélie, fille de Maximilien-Joseph de Bavière ; admirable et charmant cavalier, en effet, mais aussi inférieur alors à Marie Nicolœwna qu'un soldat à un empereur.

— Est-ce possible ? se demanda le czar en faisant appeler le colonel, pour le renvoyer sans doute à Munich...

Mais, au moment de l'écraser d'un mot, il s'arrêta à la vue de sa fille — évanouie dans sa calèche...

— Plus de doute, hélas! c'est bien lui ! pensa-t-il.

Et, tournant le dos à l'étranger stupéfait, il rentra avec Marie au palais impérial.

Pendant six semaines, tout ce que peut inspirer la sagesse, tempérée d'amour et de sévérité, fut essayé pour détruire l'image du colonel dans l'âme de la princesse... A la fin de la première semaine, celle-ci était résignée ; à la fin de la seconde, elle pleurait à l'écart; à la fin de la troisième, elle pleurait en public ; à la fin de la quatrième, elle voulait s'immoler à son père ; à la fin de la cinquième, elle tombait malade ; à la fin de la sixième, elle allait mourir...

Cependant le colonel de Bavière, se voyant en disgrâce à la cour de son hôte, sans oser s'avouer pourquoi, n'attendit pas son congé pour regagner son régiment... Il allait prendre le chemin de Munich, lorsqu'un aide de camp du czar vint le chercher.

— J'aurais dû partir hier, se dit-il ; j'eusse évité ce qui m'attend... Au premier éclair, il faut se garer de la foudre.

Or, voici la foudre qui lui était réservée... On le fit entrer dans le cabinet où ne sont reçus que les rois. L'empereur avait le teint pâle et l'œil humide, mais l'air ferme et résolu.

— Colonel duc, lui dit-il en l'enveloppant et en le pénétrant d'un regard ; vous êtes un des plus beaux officiers de l'Europe. On vous dit aussi, et je vous crois un esprit élevé, une éducation savante, un goût vif pour les arts, un noble cœur et un loyal caractère... Comment trouvez-vous la grande-duchesse ma fille, Marie Nicolœwna?

Cette question à brûle-pourpoint donna un éblouissement au jeune homme... Il est temps de le dire, il admirait, il adorait la princesse, sans en convenir avec lui-même; comme un simple mortel adore un ange du paradis, comme un artiste adore l'idéal de la beauté.

— La princesse Marie, sire ? s'écria-t-il en lisant enfin dans son cœur, sans oser lire dans celui du czar ; votre colère me briserait si je vous disais ce que j'en pense, et je mourrais de bonheur si vous me permettiez de le dire...

— Vous l'aimez ! c'est bien ; reprit le czar en souriant avec douceur.

Et la royale main dont il attendait le tonnerre remit au colonel le brevet d'aide de camp général de l'empire, les brevets de commandant de la cavalerie de la garde et du régiment de hussards, de chef du corps des cadets d'ingénieurs-mineurs, de président de l'Académie des arts, de membre de l'Académie des sciences, des universités de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Kasan, du Conseil des Ecoles militaires, etc., le tout avec le titre d'Altesse Impériale et quelques millions de revenu.

— Maintenant, dit le czar au jeune homme éperdu de joie, voulez-vous quitter le service de la Bavière et devenir l'époux de la princesse Marie?

L'officier ne put que tomber à genoux et baigner de ses larmes les mains de l'empereur.

— Vous voyez que j'aime aussi ma fille ! dit le père en relevant son gendre dans ses bras...

Le 14 juillet suivant, la grande-duchesse était revenue à la santé, à la vie, et le duc Beauharnais de Leuchtenberg l'épousait devant les représentants de toutes les familles royales de l'Europe.

Un tel acte d'amour paternel méritait au czar et à sa fille un siècle de bonheur... Le Ciel, qui a ses secrets, en a disposé autrement. Le vendredi, 5 novembre dernier, le duc de Leuchtenberg mourait à trente-cinq ans, digne jusqu'au bout de sa belle destinée, et laissant à Marie Nicolœwna des regrets éternels.

Tous les jeunes princes du monde vont encore se disputer sa main ; mais elle a été femme trop heureuse pour consentir à devenir reine.

XAVIER DE MAISTRE.

Une soirée à Turin. Un frère-modèle. Un défi. La logique du duel. Un testament. La course au coup d'épée. Angoisses. Sur le terrain. A frère, frère et demi. Joseph et Xavier de Maistre. Une curiosité artistique.

Un soir de janvier 1794, dans un joli appartement de la rue du Pô, à Turin, huit jeunes gens étaient réunis pour fumer, boire et causer ; pour causer surtout, car cinq de ces jeunes gens étaient Français. C'est dire qu'ils voyageaient, à leurs risques et périls, dans le Piémont, déjà menacé par les idées et les armes de leur pays. A ses risques et périls aussi, un gentilhomme sarde, ami de la France, les recevait et les fêtait au passage, avec deux de ses camarades, hussards d'Emmanuel IV.

Un des principaux motifs de la réunion était la lecture de quelques chapitres de l'opuscule, encore manuscrit, d'un jeune officier de Turin, intitulé : *Voyage autour de ma chambre*. L'auteur de ces pages, Xavier de Maistre, quoique entièrement inconnu des voyageurs, avait trois titres précieux à leur sympathie : 1° il était d'origine française ; 2° il honorait, à l'étranger, sa langue natale ; 3° il était le frère cadet de Joseph de Maistre, sénateur en Savoie, déjà connu par un *Eloge de Victor-Amédée*. Non pas que les cinq Français eussent une grande estime pour le talent de Joseph. Philosophes naïfs de l'école de 89, ils savaient gré, au contraire, à Xavier de ne pas partager ce qu'ils appelaient les idées rétrogrades de son frère, et d'avoir suivi le progrès moderne, au moins dans la science et dans les arts. L'écrivain-hussard, en effet, avait déjà fait du bruit par une ascension aérostatique, par de savants travaux de chimie, et par des paysages qui annonçaient un artiste.

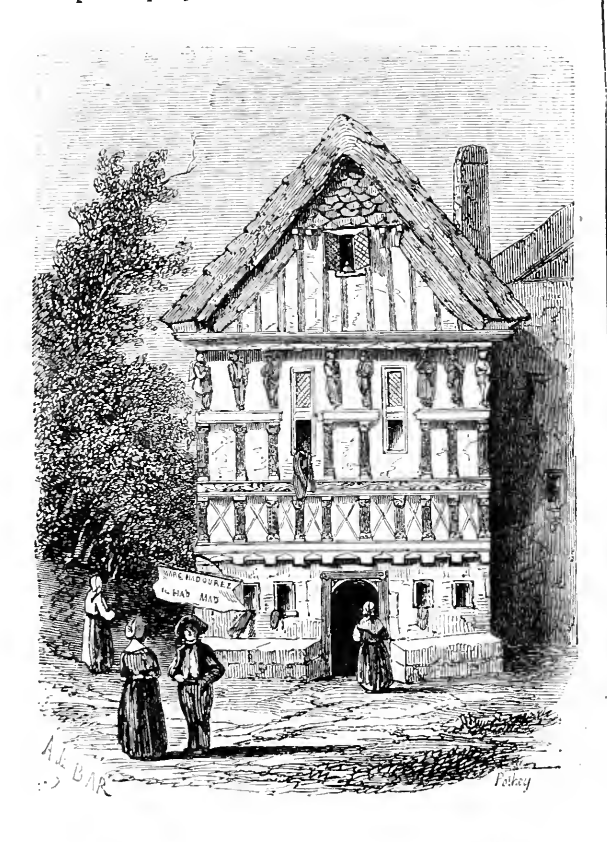
Entre un verre de punch et un cigare, sur la sommation du comte d'Ailly, l'un des voyageurs, brave à trois poils et caractère impatient, — le capitaine Mastéra, l'amphitryon de la soirée, déroula le manuscri de Xavier de

Maistre, en regrettant que l'auteur ne fût pas là pour lire son ouvrage...

Cette allégation d'absence fit sourire et rougir à la fois un des hussards, jeune tête aux cheveux bouclés, à la figure douce et rêveuse, qui se dissimulait derrière la chaise du lecteur...

Tout le monde connaît le plan et le sujet du *Voyage autour de ma chambre*, ce petit chef-d'œuvre si souvent imité depuis soixante ans. Rappelons seulement que c'est une série d'impressions et de réflexions philosophiques sur l'esprit et le corps, sur le moi et l'*autre*, sur l'âme et la *bête*; série tracée à la Sterne, mais avec plus de décence, pendant une captivité de quarante-deux jours, en compagnie d'un valet et d'une chienne.

Les cinq Français écoutèrent avec délices, et n'interrompirent que par des applaudissements ces cent pages,



Maison de Quimper, d'après un croquis de X. de Maistre.

plus solides et plus fines, plus savantes dans leur simplicité, que tous les gros volumes dont la Révolution inondait l'Europe...

Quand la lecture fut achevée, le comte d'Ailly, parlant au nom de tous, déclara l'auteur un talent de premier ordre, et vida une rasade à son immortalité...

Le hussard caché derrière Mastéra souriait toujours et rougissait de plus belle.

Mais tout à coup il devint grave et se leva en pâlissant

Exalté par l'enthousiasme et le punch, le comte venait d'immoler Joseph de Maistre à Xavier.

— L'*Eloge de Victor-Amédée*, disait-il, n'est qu'une rapsodie près du *Voyage autour de ma chambre.*

— Pardon, monsieur, répondit le hussard, rompant enfin le silence; si Xavier a du talent, Joseph a du génie, et en méconnaissant celui-ci, vous gâtez l'éloge de celui-là.

Le comte maintint fièrement son avis, et les quatre autres Français l'appuyèrent... Les Piémontais, embarrassés de la discussion, crurent la fermer en posant les deux frères *ex æquo...*

— Non pas ! reprit le hussard avec chaleur ; la plume de Xavier esquisse agréablement des fantaisies littéraires, tandis que la plume de Joseph burine, comme Bossuet, sur le bronze impérissable. Tel sera le jugement de la postérité, s'il y en a une pour le *Voyage autour de ma chambre !*

Et, citant les plus éloquents passages de l'*Eloge d'Amédée*, les rapprochant des pages légères qu'on venait de lire, il prouva sa thèse avec une force et une subtilité remarquables.

— Vous êtes un critique habile, monsieur, repartit le comte ironiquement, mais un singulier ami de Xavier; Joseph serait trop heureux de vous entendre, avec le sentiment qu'on lui attribue...

— Quel sentiment lui attribue-t-on? demanda le hussard, en s'avançant de trois pas...

— Assez ! assez ! dirent les auditeurs ; pas de cancans hors de la caserne...

— Je veux les connaître... pour les démentir, insista l'officier...

— Eh bien ! reprit d'Ailly, piqué au jeu, on sait Joseph pétri d'orgueil et animé d'envie contre son frère...

— C'est une calomnie ! riposta vivement le hussard.

— Monsieur, le mot est violent, dit le comte offensé...

— Je ne le retirerai néanmoins que si vous retirez le vôtre, et si vous convenez que Joseph est le meilleur frère et le plus noble cœur.

— Des exigences et des menaces ? je ne les supporte jamais, monsieur. Je crois, d'ailleurs, à ce qu'on m'a dit du sénateur savoyard...

— Alors vous m'en rendrez raison pour tous ceux qui le répéteraient...

Le défi était lancé ; il fut impossible de le retenir... Un gros mot du comte acheva de brouiller les cartes... Il choisit l'épée, prit rendez-vous le lendemain au Valentino, et demanda le nom de son adversaire...

Celui-ci refusait de le décliner ; mais, croyant encore arranger l'affaire, Mastéra et ses deux amis, dont on va juger l'émotion, dirent au comte d'Ailly :

— *C'est Xavier de Maistre !*

Et son incognito s'expliqua par sa modestie d'auteur, et par la consigne qui lui interdisait plus qu'à personne la société des Français...

Le comte resta muet d'étonnement, — et ses compatriotes, d'admiration...

— Vous voyez, reprit l'amphitryon, que ce duel est impossible.

— Je respecte, en effet, le titre et le dévouement du frère de Joseph, balbutia d'assez mauvaise grâce le comte, blessé d'un dénoûment qui lui semblait une mystification..., et si M. Xavier veut rétracter le mot de *calomnie...*

— Ce serait fouler aux pieds mon titre même, répliqua justement l'officier; je ne saurais retirer le mot que si vous retirez la chose...

Là-dessus, on ne put s'entendre, et le duel fut maintenu. Xavier brûlait de venger son frère, au prix de son sang... Et quoique ébranlé, sinon détrompé, le comte, qui avait pris tout de travers, était incapable d'une reculade...

Le lendemain matin, au point du jour, Xavier de Mais-

tre ajouta à son ouvrage le fameux chapitre III, où il développe ainsi la logique du duel :

« Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant, dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause ? etc., etc.

« On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le bourgeois gentilhomme, on essaye de tirer quarte lorsqu'il pare tierce ; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente sa poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume ! Mais, ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent, et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave, traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi ; en sorte que, lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle *une affaire*, on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir



Joseph et Xavier de Maistre. Le premier exemplaire du *Voyage autour de ma Chambre*. Dessin d'E. Forest.

si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage ; et, comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés. »

Puis Xavier mit son manuscrit complet sous enveloppe, et l'adressa à Joseph, au fond de la Sardaigne, avec le testament dont la teneur suit :

« Très-cher frère, un sacrilége (un Français pourtant), le comte d'Ailly, a osé dire et soutenir hier devant moi que tu ne m'aimes pas, que tu es envieux de mon talent... Je vais me couper la gorge avec lui, pour lui démontrer ton affection par la mienne. Si, au lieu de le tuer, je meurs, voici tout mon bien dans ce rouleau de papier. C'est une fantaisie écrite dans les loisirs de mes derniers arrêts. Je te la soumets et te la donne. Lis, corrige, censure, et brûle, selon ton jugement, qui est ma loi. Si mon œuvre et moi nous méritons de survivre, tu me renverras le tout avec tes conseils, et je tâcherai de le rendre un peu moins indigne d'être signé XAVIER DE MAISTRE. »

Turin, janvier 1794.

La dépêche allait partir, et le hussard se rendre sur le terrain, lorsqu'il reçut ce billet de son adversaire :

« Vous avez, monsieur, des amis prudents. Le gouverneur de Turin, averti par eux, me fait arrêter comme Français suspect, et conduire sous escorte à la frontière de Savoie. Vous jugerez sans doute, comme moi, que cette précaution ne doit changer que notre rendez-vous. Je vous attends donc à Chambéry, à votre premier congé. »

— « A Chambéry, soit, et bientôt ! » répondit laconiquement Xavier, qui n'était pas homme à manquer à la logique ci-dessus, ni frère à renoncer, pour quarante lieues, à la vengeance de son frère.

Et il ajouta ce *post-scriptum* à sa lettre à Joseph :

« Ce n'est plus à Turin, c'est à Chambéry que je vais me battre. Mon cœur n'en sera pas plus loin de toi. Au revoir ou adieu. »

Les deux missives partirent, et Xavier, qui était justement en congé de semestre, allait prendre la route de Savoie, quand un second incident vint l'arrêter.

Arrêter est bien le mot, car l'incident était un officier, qui, désarmant le hussard au nom du gouverneur, comme ayant frayé la veille avec un Français, le mena prisonnier à la citadelle, dans la même chambre où il avait écrit son Voyage sous les verrous.

Ceci était l'œuvre, — vraiment logique, — d'un assistant de la soirée de la veille.

Quelques jours après, un de Maistre arrivait à Chambéry, au galop de quatre chevaux de poste ; mais ce n'était pas Xavier qui accourait se battre, c'était Joseph qui venait se faire tuer à sa place, tant la logique du duel est contagieuse !

S'assurer qu'il avait l'avance sur son frère, trouver le comte d'Ailly dans la ville, le sommer de faire des excuses ou de l'accepter pour adversaire, tout cela fut au jeune sénateur l'affaire de quelques instants.

Devant un pareil trait de fraternité, il était difficile au comte de traiter encore Joseph en envieux. Mais, quelque confondu qu'il se trouvât (toujours la logique fatale !), il ne put se résigner aux excuses, et renvoya, dans son dépit, le frère aîné après le frère cadet.

Figurez-vous la perplexité de Joseph : s'il va au-devant de Xavier, ils peuvent se croiser sans le savoir ; s'il lui écrit à Turin, sa lettre peut arriver trop tard ; et s'il la reçoit encore, elle peut hâter la catastrophe. L'attendre et le guetter à Chambéry, c'est s'exposer à le manquer d'une heure, et il ne faut pas une heure pour recevoir un coup d'épée. Joseph prend néanmoins le parti d'attendre, mais après avoir écrit à un tiers, sous le secret, pour avoir des nouvelles de Xavier ; car, tout en se félicitant de l'avoir prévenu, il ne s'explique son retard que par un accident.

Pendant ce temps-là, il calme son impatience par la lecture du *Voyage autour de ma chambre*, et nous apprendrons bientôt son jugement sur ce manuscrit.

Au bout de six jours, il reçoit une réponse de Turin, qui lui annonce la captivité de son frère.

— Dieu soit loué ! s'écrie-t-il, je puis le rejoindre et le sauver encore !

Et le voilà lancé, ventre à terre, sur la route du Piémont. Il arrive..., il court à la citadelle... Il demande Xavier... O contre-temps et terreur ! Le captif s'est évadé la nuit précédente... Et il n'a point reparu à sa demeure... Et aucun de ses amis n'a de ses nouvelles !... et personne ne l'a aperçu dans la ville... Et la police elle-même n'a pu trouver sa trace... Bref, Joseph le cherche vainement pendant trente-six heures.

La certitude qu'il repoussait l'envahit alors et triple ses angoisses... Xavier a volé à Chambéry ! il s'y bat avec le comte ! il s'est battu déjà ! il est mort peut-être !...

Joseph remonte en voiture et reprend le chemin de la Savoie... Le voici rentré à Chambéry, à son hôtel, où il s'informe en tremblant... Point de nouvelles !... Rien !... sinon un paquet à son adresse. Il l'ouvre ! ce n'est qu'un envoi de son libraire !... Envoi prévu et désiré cependant, car Joseph, y laissant tomber une larme, le met sur son cœur et l'emporte... Puis il court à l'habitation du comte d'Ailly... Le comte est sorti depuis une heure... A quelle intention? où est-il allé ? avait-il des armes, des témoins? Ne parlait-on pas d'un duel ?... — Questions palpitantes, dont Joseph accable tout ce qu'il rencontre.

Dieu a pitié de ses affres, et lui envoie enfin un renseignement. Un armurier voisin a fourni deux épées au comte et à un jeune homme blond, à la figure candide.

— C'est Xavier ! Plus de doute.

— On a prononcé le nom du Bois-Fermé...

— C'est là qu'ils s'égorgent ! Ciel ! donnez-moi des ailes...

Ainsi dit Joseph, en courant au Bois-Fermé.

Un mot de l'armurier sonne à ses oreilles comme un tocsin... — Une fameuse lame ! s'est écrié cet homme en parlant du comte ; vous pouvez mener un confesseur à son adversaire !...

Après une heure de courses haletantes, Joseph arrive enfin au rendez-vous. Il était temps ! Devant quatre témoins immobiles, deux hommes, la poitrine découverte, allaient croiser le fer...

Joseph reconnaît Xavier, et s'élance entre les combattants...

— Toi ici ! s'écrie le hussard.

— N'est-ce pas ma place ? repart le sénateur. Et les deux frères s'embrassent avec effusion.

Les assistants se regardent, attendris. Le comte, ébranlé, perd contenance.

— Puisque te voilà, dit Xavier, relevant son arme, tu vas me servir de témoin.

— Puisque me voilà, tu ne te battras point ! réplique Joseph ; ces messieurs ne le voudront pas plus que moi, ajoute-t-il, en se tournant vers le comte et ses seconds, je m'en rapporte à leur raison et à leur honneur...

Alors il tire de son sein l'envoi de son libraire. C'était un petit volume tout frais imprimé. Joseph l'ouvre, à l'étonnement de chacun, et lit d'une voix incisive, éloquente, inspirée : « Est-il rien de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui laisse échapper un terme piquant... dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause ? etc., etc., » toute la page que nous citions à l'instant, ce modèle de bon sens ironique, ajouté par Xavier au manuscrit de son ouvrage...

— *Mon Voyage autour de ma chambre !* s'écrie celui-ci, confondu de surprise et de joie...

— Un chef-d'œuvre ! reprend Joseph ; imprimé en six jours, par mon ordre, à mes frais, à dix mille exemplaires, qui vont apprendre au monde que Xavier de Maistre est le Sterne de la France ! Monsieur, ajoute-t-il, en remettant le volume au comte d'Ailly, mon frère m'avait soumis cet essai pour le censurer ou le détruire. Voilà ce que j'en ai fait... Si vous me croyez encore envieux de son talent, ce n'est pas contre lui, mais contre moi que vous allez vous battre !

En prononçant ces mots, Joseph était sublime. Xavier pleurait de tendresse... ; ses témoins pleuraient d'enthousiasme, ceux du comte pleuraient d'admiration, et le comte lui-même pleurait de honte.

— Allons, je me suis trompé ! Vous êtes deux frères dignes l'un de l'autre. A bas la calomnie, et recevez mes excuses ! s'écrie-t-il enfin, prenant d'une main le volume, et tendant l'autre à Xavier...

Et le duel finit comme tant d'autres duels, par un déjeuner d'où l'on sortit en s'embrassant.

— Dernier trait de logique, et le meilleur de tous! conclut l'aimable philosophe du *Voyage*.

Le lendemain matin, Joseph entrait dans la chambre de Xavier, et lui apportait un exemplaire de son livre, relié richement, quoiqu'à la hâte, avec cette dédicace de sa main :

« A mon frère qui me proposait de le corriger ; Hommage d'un frère qui serait corrigé par lui. »

C'est cette entrevue que notre dessinateur a représentée.

Voilà comment fut publiée la première édition du *Voyage autour de ma chambre.*

Ainsi que l'avait prédit Joseph, le succès de ce petit chef-d'œuvre remplit bientôt toute l'Europe. Le *Lépreux de la cité d'Aoste*, les *Prisonniers du Caucase* et la *Jeune Sibérienne* suivirent de loin le *Voyage*, et achevèrent de classer l'auteur parmi nos écrivains les plus purs et les plus ingénieux.

De son côté, Joseph de Maistre s'éleva, comme on sait, au rang des Bossuet et des Montesquieu, par ses *Considérations sur la France*, par son *Essai sur les institutions politiques*, par son livre *Du Pape*, et par ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, ouvrages profonds et hardis, méconnus cinquante ans de la plupart, et dont les événements de 48 à 52 ont fait autant de prophéties incontestables.

Unis jusqu'à la fin comme au début, les frères de Maistre ne furent séparés que par la mort de Joseph, arrivée à Turin en 1821, après l'accomplissement des plus hautes fonctions en Sardaigne et en Russie. Il était né à Chambéry en 1753. Né dans la même ville en 1764, et maniant, comme on l'a vu, la plume, le pinceau et l'épée, Xavier servit le roi de Sardaigne jusqu'à la conquête de la Savoie par la République française. Emigré alors et enrôlé dans les armées russes, il devint général-major de Suwârow, se distingua dans la guerre contre la Perse, ne parut en France qu'un moment en 1839, et se maria honorablement à Saint-Pétersbourg, où il est mort dernièrement dans un âge avancé.

Aussi charmant homme que gracieux écrivain, il était adoré de tous ceux qui le connaissaient. Son caractère dominant était la naïveté dans la finesse, et une grande curiosité scientifique. Il s'est défini dans une épitaphe qui commence ainsi :

Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise
Et pourquoi Jupiter tonnait.

Si Xavier de Maistre était rentré dans la patrie de sa famille, il aurait brillé aux premiers rangs de l'Académie française ; mais sa personne était aussi inconnue chez nous que ses écrits y étaient populaires ; de sorte que la postérité avait commencé pour lui en France près de trente ans avant sa mort.

Nos lecteurs l'apprécieront du moins par le touchant épisode de sa vie qu'une haute confidence nous a permis de leur révéler.

La petite gravure encadrée ci-dessus est faite d'après un croquis de Xavier de Maistre, le seul peut-être qui soit arrivé en France. Cette curiosité artistique donnera une idée de son talent comme paysagiste. Elle nous fait croire qu'en sa courte visite à la patrie de sa famille il traversa la curieuse cité de Quimper, en basse Bretagne ; car son dessin représente, avec une exactitude frappante, la plus jolie maison de cette ville, à l'angle de la rue du quai à la cathédrale. La vieille capitale de la Cornouaille sera justement fière d'avoir inspiré le crayon du voyageur *Autour de ma chambre*. Elle ignorait sans doute cet honneur, que nous lui révélons pour ses étrennes.

LE PRIE-DIEU DE PIE IX.

En fait d'étrennes, ouvrons une parenthèse à celles que la province ecclésiastique de Tours vient d'adresser à notre Saint-Père le Pape. C'est un prie-Dieu, sculpté en chêne et en ivoire, par M. Blottière et ses neveux, artistes du Mans. Disons tout de suite que l'art de la menuiserie n'a rien produit de plus remarquable depuis l'âge gothique et la Renaissance. Avec un tact parfait, M. Blottière a choisi le style qui tient le milieu entre ces deux époques (le commencement du seizième siècle). Il a pu relever ainsi la tradition par l'originalité, et la richesse des détails par l'harmonie de l'ensemble.

Le monument (car c'en est un) comprend le prie-Dieu proprement dit, le retable et le couronnement. Le prie-Dieu forme un carré avec des contre-forts d'angle en saillie. Les quatre côtés, libres et visibles, sont garnis de panneaux en retraite, encadrés de moulures exquises. Des figures en haut-relief y représentent la Foi, l'Espérance et la Charité. Sur le devant sont les armes de Pie IX, avec les insignes pontificaux. Autour de chaque panneau, une guirlande déploie ses fleurs et ses feuilles dans une gorge profonde qui fait partie des moulures. On y reconnaît la passiflore de la Passion, emblème de la Foi ; l'aubépine, emblème de l'Espérance ; la mauve, emblème de la Charité ; le chêne, emblème de la Force. Les statuettes des douze apôtres, en ivoire, occupent de petites niches à pinacles dans les contre-forts. Le retable se compose d'une chapelle centrale à triple travée en perspective, complétée de voûtes à nervures, d'un petit reliquaire en ivoire, et de six figurines d'anges, en ivoire aussi. A l'entrée de la chapelle, saint Louis, roi de France, en manteau royal, adore la couronne d'épines. A droite et à gauche, sous des dais ciselés à jour, sont deux autres statuettes en ivoire : la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et saint Pie V, l'illustre prédécesseur et patron de Pie IX. Voilà pour la partie antérieure du retable. La partie opposée offre, sous deux niches à baldaquins, deux évêques en ivoire, saint Martin de Tours, et saint Julien du Mans. Entre les deux figures, au-dessous d'une fenêtre à meneaux flamboyants, un large écusson, enroulé de chèvrefeuille, présente cette légende sur ivoire : *Pio IX, summo pontifici, provincia Turonensis*, etc. Enfin le couronnement, digne de ce nom, montre la croix debout, avec un crucifix d'ivoire, au milieu des clochetons dressés sur les contre-forts et des feuillages épanouis au sommet des ogives. La Mère des Douleurs et Jean l'évangéliste se tiennent de chaque côté de la croix, élevés sur des socles combinés avec l'ornementation générale.

Tel est l'ouvrage de M. Blottière et de ses neveux. On nous assure qu'ils étaient naguère d'humbles ouvriers, et qu'ils doivent leur talent à l'inspiration et à la patience. En ce cas, ils sont les dignes frères des Avisseau de Tours, et comme eux ils méritent une place au rang de nos artistes les plus distingués.

Formes architecturales, ordonnance des parties, lignes et profils, décoration végétale, statuettes et figures, tout dans leur travail est d'une science, d'un goût, d'une pureté, d'une élégance, d'une expression magistrales.

Tout Paris a pu admirer le prie-Dieu de Pie IX, exposé, le mois dernier, dans les galeries Bonne-Nouvelle. Il vient de partir pour Rome, avec monseigneur l'évêque

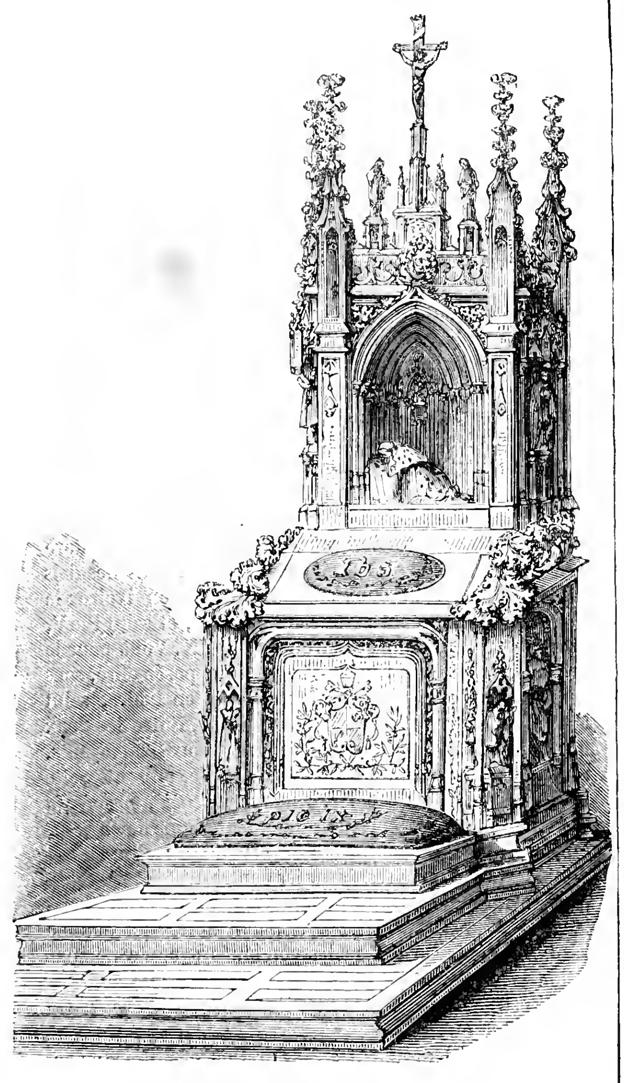
du Mans, sa suite et M. Blottière, auxquels le gouvernement a accordé le passage sur un navire de l'Etat.

Quand vous lirez ces lignes, le pape, restauré par la France, s'agenouillera sur ce prie-Dieu qu'elle lui donne, et demandera au Ciel d'acquitter sa dette envers les Français.

TONY JOHANNOT.

Débuts. Succès. Les frères Johannot. Un soufflet de Napoléon. Tony et le *Musée des Familles*.

Revenons à nos deuils de 1852. Voici le plus cruel et le plus irréparable pour le *Musée des Familles*. Tony



Prie-Dieu de S. S. Pie IX, sculpté par M. Blottière.

Johannot a emporté dans la tombe un des fleurons de notre couronne, le diamant du dessin sur bois.

Ils étaient trois frères Johannot, que la mort a pris tous trois avant l'âge : Charles, qui a gravé le *Trompette* d'Horace Vernet, et qui a pris les devants en 1824; Alfred, dont nous avons fait revivre un des derniers chefs-d'œuvre, lacéré par les vandales de 1848, au Palais-Royal, l'*Entrée de M*^lle^ *de Montpensier à Orléans* (1); et enfin Tony, notre illustre et charmant collaborateur.

Tony Johannot était né en 1803, à Offenbach (Hesse-Darmstadt), d'une famille française, exilée sous Louis XIV. Aussi son talent était à la fois germanique et gaulois, profond et vif, intime et gracieux, réfléchi et improvisateur. Comme ses deux frères, il fut d'abord simple graveur, et leur union laborieuse édifia longtemps les artistes. Après la mort de Charles, Alfred et Tony se rapprochèrent encore et se donnèrent la main pour s'élever à la peinture. Tous deux brillèrent côte à côte, aux expositions de 1830 à 1835. On discuta beaucoup pour savoir lequel éclipsait l'autre... Alfred était plus sérieux et plus rêveur; Tony, plus léger et plus coquet; tous deux également fins et poétiques. Suivant Alfred, Tony avait la palme; suivant Tony, Alfred était supérieur; de sorte que la critique et l'opinion les posèrent au même rang, au premier du genre.

Ces jumeaux de l'art travaillaient ensemble au musée du Louvre, que M. Denon leur avait ouvert. Ils y étudiaient l'Apollon *du Belvédère*, la *Vénus de Médicis*, la *Transfiguration* de Raphaël, les merveilles de Rubens, — tous les chefs-d'œuvre amassés par la victoire, et qui ont repassé les Alpes et le Rhin en 1815.

Un jour, un homme brusque et trapu passa dans la galerie où dessinaient les deux frères. Il se pencha sur l'épaule d'Alfred, observa son esquisse d'un œil d'aigle, et donna un petit soufflet à l'écolier.

— Quel est donc cet amateur? demanda Alfred.

— Cet amateur est Napoléon ! répondit Tony..., et il vient de te sacrer artiste, comme le pape l'a sacré empereur.

Tony était plus heureux que s'il eût reçu lui-même le soufflet de Napoléon.

Le second empereur s'est souvenu de cela l'autre jour, quand il a payé les funérailles de Tony. Il eût mieux aimé lui donner un petit soufflet, comme son oncle, en lui commandant un beau et bon tableau ; mais, hélas ! les empereurs proposent, et Dieu dispose !

Tout le monde connaît, au moins par la gravure, les toiles de Johannot, dispersées chez tant d'amateurs : *Minna et Brenda*, son début ; l'*Enfance* et la *Mort de Duguesclin*, les *Batailles de Rosbecque et de Fontenay*, l'*Embarquement d'Elisabeth*, la *Sieste et la Halte*, les sujets tirés de l'*Evangile* et de l'*Imitation*, la *Mort de saint Paul, Tircis et Amaranthe*, les *Pêcheurs*, le *Fleuve Scamandre*, et tant d'autres bijoux de chevalet, — et cette jolie *Chasse au faucon*, que le *Musée* a fait graver, et ses deux tableaux de 1852 : les *Plaisirs de l'automne*, et la scène de *Révolte et de Pillage*, qui illustrera, le mois prochain, la seconde partie de *Masaniello*.

Quant aux travaux du crayon de Tony, ce sont les travaux d'Hercule, mais d'Hercule sans massue. Voici comment il fut conduit vers cette partie de l'art qui en est le métier, et dans laquelle, seul peut-être, il restait artiste.

Son père, qui l'avait amené en France, tout jeune, le ramena adolescent en Allemagne, où le rappelaient ses fonctions obscures. Là, Tony étudia une nouvelle face de la peinture, le côté subtil et minutieux, jusqu'en 1814. Alors il rentra à Paris par Lyon, où il s'arrêta quatre ans. La ruine de son père, en 1818, le força d'aller chez les entrepreneurs de gravures parisiennes. Il percha dans sa pauvreté au sommet de la rue Saint-Jacques, cet humble piédestal de tant de gloires poétiques. Il crayonna et burina pour Desenne une foule d'images rebutantes. Enfin,

(1) Voyez tome XVII, page 355 (*Les Révolutions d'autrefois*).

il choisit deux œuvres de son choix, les *Orphelins* et les *Enfants égarés* de Scheffer, et ces deux gravures le firent sortir de la foule. Puis M. Gosselin, l'intelligent éditeur, lui mit la fortune en main, en le chargeant d'illustrer Walter Scott... Walter Scott et Tony Johannot! quel excellent mariage, en effet ! Il en naquit une centaine de petits chefs-d'œuvre, qui popularisèrent l'illustration en France. Bientôt, les Johannot lui donnèrent des ailes, en nationalisant et en améliorant chez nous la gravure sur bois, cette clef de voûte de la littérature pittoresque. A lui seul, Tony a illustré, — outre Walter Scott, — Cooper, Byron, Molière, Nodier, Cervantes, l'*Evangile* et l'*Imitation*, Bernardin de Saint-Pierre, Boileau, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, Balzac, Sand, Sterne, l'Arioste, Pellico, J.-Jacques Rousseau, La Fontaine, Béranger, Beaumarchais, Casimir Delavigne, Scribe, Th. Leclerq, Goëthe, Bossuet, et toute une bibliothèque de gloires diverses, que son crayon et son burin ont rendues parlantes.



Portrait de Tony Johannot, dessinant dans son atelier de la rue de Bruxelles.

Nos lecteurs fidèles savent de quels dessins exquis il a semé la collection du *Musée des Familles*. Nous venions de l'y mettre en rapport avec le talent qui allait le mieux peut-être à son talent, Jules Sandeau, l'auteur du *Château de Montsabrey*. Vous avez tous vu comment Tony a fait pleurer et sourire, mourir et ressusciter les personnages de ce petit poëme du cœur.

Comment ferons-nous, sans Johannot, pour *illustrer* le

conte d'*Olivier*, cet autre bijou que Jules Sandeau nous cisèle en ce moment, entre deux succès dramatiques? L'ombre de Tony, qui aimait tant le *Musée* et Sandeau, nous désignera son remplaçant.

L'artiste infatigable travaillait pour nous, lorsqu'un soir d'août dernier, en quittant son cercle pour regagner sa maison de la rue de Bruxelles, il tomba foudroyé par une apoplexie. Il n'eut que le temps de soupirer: — Laissez-moi, mon Dieu, finir mon tableau de *Ruth et Booz!* Et il fut apporté mort, à quarante-neuf ans, devant cette toile inachevée.

Son portrait ci-joint le fait revivre autant que possible. Le voilà bien debout dans son calme atelier, entre ses armes, ses bronzes et ses meubles favoris, à côté de la petite chienne anglaise qu'il a mise en plusieurs tableaux. — Homme doux et serviable, artiste chercheur et inspiré, causeur érudit et spirituel, — tel enfin que nous le trouvions la veille de sa mort, quand il terminait nos derniers dessins.

Outre ceux que nous venons de publier, il nous en reste trois, et des meilleurs, reliques chères et sacrées, que nos lecteurs recevront avec une triste joie: la gravure de son tableau du dernier Salon, que nous citions à l'instant, et deux scènes de famille pleines de sentiment et de vérité.

Un mot encore: — comment Tony Johannot, qui gagnait beaucoup d'argent, est-il mort sans fortune? — Il se ruinait à payer au poids de l'or, partout où il les retrouvait, les ouvrages et les moindres croquis d'Alfred Johannot.

Voilà l'oraison funèbre de sa vie.

Quant à l'éloge de son talent, il ne sera pas long non plus: Sans autre système que son inspiration, il cherchait à plaire, et il y réussissait. Que ceux qui le dédaigneraient en fassent autant!

LE COMTE ALFRED D'ORSAY.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE NOVEMBRE.)

L'artiste-lion. Brummel et d'Orsay. Parallèle injuste. Ce qu'était Brummel. Comment il payait ses créanciers. La sonnette du prince de Galles. Ce qu'était le comte d'Orsay. Sa famille. Une rencontre à Valence. Lady Blessington. *Gore-House.* Lord Byron et les Mémoires de d'Orsay. Succès et bonnes œuvres. Opinions politiques. Prophéties. L'invention des paletots et des pantalons de grosse toile. Le comte d'Orsay à Paris. Ses travaux de peinture et de sculpture. Sa mort. Son tombeau.

Encore un artiste, mais d'une tout autre école, l'artiste-dandy et grand seigneur, l'*artiste-lion*, comme on l'appelait à Londres, où il a régné et gouverné vingt ans.

La vie et le rôle du comte d'Orsay sont un des chapitres les plus caractéristiques de l'histoire mondaine de notre époque. Ayant vu de près le héros, nous rétablirons sa biographie, dénaturée par les feuilletonistes.

Ils ont fait du *beau* d'Orsay le successeur et le pendant du *beau* Brummel. Or, jamais celui-ci n'a mérité cet honneur, ni celui-là cette injure. C'est confondre un mannequin de tailleur avec un vrai gentleman. Voici la vérité sur l'un et sur l'autre.

La société anglaise, monarchique et disciplinée par excellence, et méthodiste par-dessus tout, élit et reconnaît un roi de chaque classe et de chaque génération. Il y a, à Londres, un roi des lords et un roi des mendiants, un roi des tavernes et un roi des salons. Seulement (voilà l'excentricité britannique), c'est parfois un lord qui est roi des tavernes, et un mendiant qui est roi des salons. On sait que le prince Albert trône au club des tailleurs.

Au commencement de ce siècle, la royauté des salons étant tombée en quenouille, un caprice des ladies couronna le sieur Brummel, ex-officier de dragons sans naissance, sans esprit et sans fortune, mais qui possédait une forte taille, et avait découvert un nœud de cravate. On sait que ces inventeurs-là n'ont pas inventé la poudre. Quant à la figure de celui-ci, il s'était cassé le nez un soir, en tombant de cheval, et ce fut ce nez retroussé par accident qui fit pâmer les beautés de Hyde-Park. Le génie de Brummel consistait à ne pas se douter qu'il était un sot, et à faire laver son linge dans le comté de Lincoln, sous prétexte que l'air et le climat y blanchissaient mieux la toile. Grâce à mille prétentions à l'avenant, que les lords oisifs eurent la bonhomie d'admirer, l'ex-officier marcha de pair avec les grands seigneurs, aux dépens de ses fournisseurs et de ses dupes... Pas un trait saillant, d'ailleurs, en sa carrière de gilets et de pantalons, si ce n'est celui-ci, qu'inspira la nécessité.

Ses créanciers, effrayés de leur nombre, s'avisèrent de lui mettre l'épée dans les reins. Pour toute réponse, Brummel fit insérer dans les journaux de Londres cet avis que lui souffla quelque loustic: «M. Brummel, allant partir pour les bains de X...., invite ses fournisseurs à venir toucher leurs mémoires...

Vous jugez si les fournisseurs accoururent. Mais le dandy, qui savait son rôle, les gratifia, en guise d'argent, de ce petit *speech*:

— Je suis touché de votre reconnaissance, messieurs, car vous venez sans doute me remercier... Au lieu de vous payer les mille livres que je vous dois, je vous fais payer les cent mille livres que vous doivent tous les gentlemen de Londres.

— Comment cela? s'écrièrent les créanciers ébahis...

— Par mon avis dans les journaux. Cet avis aura demain force de loi. Il sera établi, de par Brummel, qu'on acquitte ses dettes en partant pour les bains... Tous nos élégants, y allant avec moi, vont donc vous payer en partant... comme je serai censé l'avoir fait... Et quant à nous, nous réglerons l'année prochaine...

La chose arriva, telle qu'il l'avait prédite... Essentiellement moutons, les dandys sautent les uns après les autres... Tous les amis de Brummel payèrent en effet, ce qu'il payait en parole...

L'année suivante, la scène se renouvela. Et Brummel jouit d'un crédit illimité, jusqu'à son aventure avec le prince de Galles.

Cet héritier présomptif de la couronne, mouton comme les autres, avait laissé l'ex-officier lui manger dans la main...; mais celui-ci (le bout de l'oreille passe toujours aux ânes) s'oublia un jour jusqu'à crier au prince, devant cent lords, du fond du salon royal: — Georges, sonnez, je vous prie! Georges sonna en effet, mais pour dire au valet qui parut: — Faites avancer la voiture de M. Brummel! C'était se relever en roi, et rejeter pour jamais le parvenu à sa place... Il y retomba si profondément que, traqué par ses créanciers, il alla mourir à Calais, comme un imbécile, ce qui fut le seul acte logique de sa vie...

Tel était Brummel, rien de plus.

Quel autre homme que le comte d'Orsay! Jugez-en.

Le comte Alfred d'Orsay naquit à Paris, en 1798, au premier rang de la société. La beauté semblait héréditaire dans sa famille. Le père et le fils ont reçu tous deux le nom de *beau* d'Orsay. Mais c'était là leur moindre qualité. Le père était général, et brilla comme tel sous l'Empire. Le fils visita, en 1819, l'Angleterre, où il produisit un immense effet par l'exquise distinction de sa personne et l'originalité de son esprit. Revenu en France, et officier en 1822, à Valence sur le Rhône, il allait accompagner le duc d'Angoulême en Espagne, lorsque le 15 novembre, date mémorable, il vit descendre de voiture, à la porte de son hôtel, un lord et une lady. Celle-ci le regarda et fut émue. Lui-même la salua et fut enivré. Jamais femme n'avait distingué un plus bel homme; jamais homme n'avait admiré une plus belle femme...

Le lendemain, d'Orsay brisait son épée, et au lieu de suivre *Monsieur* en Espagne, il suivait *madame* en Italie. Immense folie qui eût perdu tout autre, mais qui le mit aussitôt à la mode, et lui valut la main d'une fille de pair, car la belle voyageuse était lady Blessington, dont il devint le gendre peu de temps après.

Nous avons raconté la vie et tracé le portrait de lady

Blessington, la Staël et la Récamier de Londres (1), l'Anglaise la plus brillante et la plus illustre du siècle.

Pendant vingt-cinq ans, dans le splendide hôtel de Gore-House, le comte d'Orsay et lady Blessington furent le roi et la reine des grands seigneurs et des grandes dames, des lions et des lionnes, des écrivains et des artistes, des illustrations de tout genre. Cet empire dura parce qu'il était naturel, qu'il reposait sur le cœur et l'intelligence, et que ni la belle-mère ni le gendre ne furent jamais ridicules. Supériorité véritable, et la plus rare au monde. En trouvant à la cour de lady Blessington un chambellan comme d'Orsay, qui avait les façons d'un prince et les grâces d'un héros de roman, qui parlait histoire, sciences, littérature, industrie, beaux-arts, comme un diplomate, un savant, un poëte, un industriel, un artiste, nos compatriotes se disaient à l'oreille : — On voit bien qu'un Français a passé par là !

On croit que le comte d'Orsay a écrit avec lady Blessington les livres qui ont fait la renommée de celle-ci. Il en était certes capable, car lord Byron lui-même a reconnu son talent dans cette curieuse lettre, conservée à notre Bibliothèque royale. Le grand poëte répondait à d'Orsay sur ses mémoires manuscrits, relatifs à la société anglaise :

« Mon cher comte, vous devriez vous contenter d'écrire votre propre langue comme Grammont, et de réussir à Londres comme personne n'a réussi depuis Charles II et les Mémoires d'Hamilton, sans vous égarer dans notre idiome barbare, que vous comprenez cependant beaucoup mieux qu'il ne le mérite. Mon approbation est très-sincère, mais peut-être partiale, car, si j'aime mon pays, je déteste mes concitoyens ; et votre livre m'offre en même temps la séduction du talent et de l'esprit et l'attrait de la vengeance. J'ai *vu* et *senti* beaucoup de ce que vous écrivez si bien ; j'ai connu les personnes et les réunions dont vous parlez, et les portraits sont si frappants, que j'admire à la fois le peintre et le tableau. Mais j'en suis fâché pour vous. Si au courant de la vie à votre âge, que deviendrez-vous à la chute des illusions ? N'importe. En avant ! Jouissez jusqu'au bout de tous vos avantages de jeunesse, de figure et de talent. C'est le vœu d'un Anglais, je suppose, car ma mère était Ecossaise, et mon nom et ma famille sont normands. Pour moi, je ne suis d'aucun pays ; et quant à mes livres qu'il vous plaît de mentionner, laissez-les aller au diable..., d'où ils viennent..., si j'en crois beaucoup de gens... NOËL BYRON. »

Les Mémoires du comte d'Orsay paraîtront-ils ? Osera-t-on publier cette histoire vivante et ce roman en action ? Nous le souhaitons sans l'espérer... Le manuscrit est sans doute dans les mains de la sœur du héros, Mme la duchesse de Grammont.

D'Orsay possédait un autre souvenir de lord Byron, une bague de lave, que l'auteur de *Don Juan* lui avait envoyée en partant pour la Grèce, avec ces mots : « Je prie Alfred de conserver cet anneau. Il est de lave, et par conséquent adapté au feu de sa jeunesse et de son caractère. »

Le comte d'Orsay était le Mécène et le champion de tous les talents de l'Europe. Que d'écrivains il a lancés ! que d'artistes il a produits ! que de gloires il a mises au jour ! que de douleurs il a soulagées ! Sa correspondance avec le célèbre Dickens serait signée par Dickens lui-même. Ses connaissances variées le poussèrent jusqu'à la mécanique. Il avait découvert ce qu'il appelait une *machineric* pour adoucir les chocs en chemin de fer. C'est à lui que MM. Brett et Toché durent l'autorisation d'établir le télégraphe sous-marin entre la France et l'Angleterre.

Intimement lié avec Louis-Napoléon, personne ne lui a fait signer plus de grâces et de faveurs méritées. Il a sauvé de Lambessa le chansonnier Pierre Dupont. Ses idées politiques étaient fort originales. Royaliste dans le sens des ordonnances de Charles X, regrettant que les Bourbons ne se fussent pas établis dans le lit des constitutions impériales ; — à leur défaut, bonapartiste par affection et et socialiste au point de vue gouvernemental, il conciliait tout cela par les raisonnements les plus ingénieux. Nous avons retenu de sa conversation, et nous trouvons dans sa correspondance des prophéties remarquables. Lorsque Louis-Philippe ouvrit les Invalides aux cendres de l'Empereur, le comte d'Orsay devina les chances futures de son neveu, alors oublié dans les murs d'une prison :

« *Dites donc à ****, écrivait-il à un ami, *que Louis-Philippe va poser la première pierre du tombeau de Napoléon, et qu'il devrait prendre celle qui bouche la porte du château de Ham.* » (Cité dans la *Revue Britannique*.)

Dès le commencement de 1849, il prévit la chute de la République : « Le despotisme démocratique est, comme dit Aristote, cent fois pire que l'autre. Que dites-vous de cette assemblée élue par le suffrage universel, et que les clubs vont dissoudre avec des invectives ? Il n'y a rien d'aussi *ludicrous* (burlesque) dans l'histoire ancienne et moderne. » (Lettre à M. Bouard, 28 avril 1849.)

« Ah ! mon cher ami, si vous saviez le mauvais sang que je fais ! Une telle collection de canailles, d'intrigants, de fous, de sots, d'imbéciles et d'apostats ! Je sens la France en moi, et la cherche autour de moi en vain. » (Au même, 19 avril 1849.)

« Une autre fois je vous parlerai politique, c'est trop dégoûtant pour le moment. Lamartine me disait hier : — « Plus je vois les représentants du peuple, plus j'aime mes chiens. » Et à propos de l'élection d'Eugène Sue : — « C'est extraordinaire comme le *pouvoir* aveugle déjà le peuple. » (Au même, 1849.)

Il va sans dire que nous donnons ici ces détails comme simples curiosités biographiques.

Quant aux excentricités mondaines du comte d'Orsay, elles furent toujours des traits charmants d'esprit ou de cœur, des ironies lancées à cette mode et à ces dandys qu'il gouvernait du bout de sa cravache. On le comprendra par quelques exemples.

Voici d'abord comment il inventa le paletot, qui menace de lui survivre indéfiniment.

Il revenait d'une course d'Ascott, avec un seul jockey, sans aucune précaution contre la pluie, ce mal chronique du ciel anglais. Justement une averse tombe, puis redouble, et va tremper jusqu'aux os le roi des salons. D'Orsay avise alors un pauvre matelot très-bien défendu de la pluie par une grosse veste qui lui allait du menton aux genoux, la *vareuse* traditionnelle des marins.

— Heureux coquin ! se dit-il. Et il aborde le matelot.

— Veux-tu, l'ami, contre ta veste, de quoi en acheter dix et boire à ma santé tant qu'elles dureront ?

Et il lui offre douze guinées. Le marin en eût accepté le quart avec enthousiasme... Il ôte sa vareuse et entre au cabaret, criant : — Merci, milord ! Et le dandy, enveloppé de la chaude dépouille, rentre ainsi affublé à Londres, en plein Hyde-Park...

Le soleil avait remplacé l'averse, et c'était l'heure des élégants... La foule en calèche, à cheval, à pied, pousse un cri à la vue de la seconde redingote de son roi : un cri de surprise et d'horreur ?... non pas ! un cri d'admiration frénétique :

— Que c'est charmant ! et original ! et ingénieux !.. Il n'y a que d'Orsay pour unir ainsi le confort et la fashion !

Le comte sourit, les laissa dire, et, le lendemain, le drap pilote faisait le tour de Londres, le surlendemain le tour de Paris, le troisième jour le tour de l'Europe.

Telle est l'origine du paletot moderne et de tous ses dérivés, si affreusement commodes !

L'adoption des pantalons d'été en grosse toile bise naquit, l'année suivante, d'une autre générosité de notre héros... Celle-ci est charmante, et c'est M. Gonzalès qui l'a révélée.

Un marchand français ruiné laisse un jour sa carte à Gore-House... Si c'eût été un grand seigneur, d'Orsay lui eût fait attendre sa visite ; mais c'était un malheureux ; il courut chez lui le soir même. Il trouve, au milieu

(1) Voyez tome XVI du *Musée*, pages 327, 328.

d'une famille en pleurs, un homme qui allait se jeter dans la Tamise...

— Excellent moyen de vous désaltérer, lui dit-il; mais cela ne donnera pas à boire à votre femme et à vos enfants. Voyons, que vous arrive-t-il et que voulez-vous?

— Il m'arrive qu'on a tout vendu chez moi ce matin, répond le marchand, et il me faudrait cinq mille livres pour relever mon commerce...

— Je ne les ai pas, et j'en suis désolé... Mais il ne vous reste absolument rien?...

— Rien! que cet énorme paquet de toiles d'emballage, qui valent bien trois schellings la pièce, et qui ont renfermé cent mille francs de draps d'Elbeuf... C'est tout ce que mes créanciers m'ont laissé pour essuyer mes larmes...

D'Orsay se frappe le front...; il se souvient du paletot de l'année précédente, et ouvre du bout de sa canne le monstrueux paquet; puis, avec le plus grand sang-froid :

— Mon cher compatriote, dit-il, faites porter chez moi six *yards* de cette toile... En voici le prix décuplé...; mangez avec cela deux ou trois jours... Gardez précieusement le reste du ballot, et sachez prendre les occasions aux cheveux... Je vais les envoyer au-devant de vous.

— Que signifie ce logogriphe? se demanda le marchand, qui attendit néanmoins sans comprendre.

Une demi-heure après, le tailleur du comte, mandé à la hâte, arrivait chez lui. D'Orsay lui remit les six *yards* de grosse toile, et lui ordonna de lui en faire un pantalon dans la nuit.

— Un pantalon avec cette guenille! s'écria l'artiste; mais ce sera horrible!

— Afin qu'il soit plus horrible encore, vous le ferez très-large, et vous le piquerez sur toutes les coutures, comme un gant de chasse.

— Mais à qui voulez-vous donner ainsi l'air d'un matelas neuf?

— A moi.

— Votre Seigneurie plaisante?

— Jamais... avec Votre Grâce... Allez, et à demain, pour l'heure du *steeple chase*.

Le lendemain, en effet, le comte parut aux courses avec le pantalon de toile d'emballage... Il eut un succès étourdissant... Deux sportmen boxèrent en son honneur; trois ladies s'évanouirent d'adoration...

Et, à la fin de la semaine, le marchand ruiné, comprenant enfin et saisissant l'occasion, avait gagné dix mille livres à fournir des pantalons aux amis du beau d'Orsay.

On sait que le comte avait fondé à Londres une société de secours mutuels pour les Français. Il versait chaque année, dans leur caisse, des sommes considérables. Quand l'argent lui manquait (il n'a jamais été fort riche), il en trouvait pour ses compatriotes dans la bourse de tous les lords. Aucun Français, à sa connaissance, n'est mort de misère à Londres, cette patrie de la misère!... Voilà bien de quoi racheter quelques folies!...

Quand une pauvre actrice de talent était repoussée par une intrigue de théâtre, d'Orsay allait l'applaudir, et lui valait ainsi un engagement... Si un commerçant honnête était sans clientèle, d'Orsay descendait de voiture à sa porte, lui achetait des gants, un lorgnon, une cravate, et, dès ce moment, la fortune de la boutique était assurée.

Après quelques duels, la royauté du comte devint inviolable, ses adversaires recevant une foule de cartels, dès qu'il leur avait fait l'honneur de se couper la gorge avec eux.

— Si je me brûlais la cervelle, disait-il en riant, il y aurait le lendemain cinquante suicides à Londres, et la race des dandys serait perdue pour une génération!

C'est ainsi qu'il plaisantait le premier d'une vogue qui était pour lui un moyen, nullement un but... Il l'employait non-seulement à secourir les infortunés, mais à opérer des révolutions de bon goût dans les usages, le ton et les manières du grand monde, le tout au prix de quelques hardiesses excentriques, car l'originalité était la condition de sa puissance, en même temps que le divertissement de sa fantaisie. Il savait mieux que personne combien il faut de sots pour former un public, surtout dans les salons où la coiffure est plus estimée que la cervelle.

Lorsqu'il s'installa à Paris, en 1848, avec lady Blessington, il comptait y mener la vie sérieuse d'un artiste, car il était à la fois peintre et sculpteur inspiré, sinon très-correct. Cet homme, qui en avait fait vivre tant d'autres, allait d'ailleurs vivre lui-même de son talent. Sa belle-mère et lui étaient ruinés par la misère de leurs fermiers d'Irlande. Terres, châteaux, hôtel de Gore-House, tableaux et meubles splendides, tout avait été vendu par eux à Londres. Ils avaient brûlé leurs vaisseaux anglais. Lady Blessington mourut, comme nous l'avons dit, du choléra, et ce coup faillit briser le comte d'Orsay. Ses amis et le travail le sauvèrent du désespoir. Retiré dans son atelier de la rue la Ville-l'Evêque, il se mit à peindre, et surtout à sculpter, avec courage et succès. Nous avons fait graver son buste de Lamartine, le meilleur portrait du poëte-orateur. Son propre portrait, ci-dessus, le représente travaillant à ce marbre animé... Il a taillé aussi dans le marbre l'admirable tête de sa sœur, la duchesse de Grammont. Il a peint Wellington vieillard, d'une brosse facile et gracieuse; il a jeté dans le bronze une foule de médaillons très-ressemblants, et des caprices hardis, un centaure, des animaux fantastiques, etc. Sa meilleure œuvre est la dernière : un Napoléon à cheval, destiné, croyons-nous, à Versailles.

D'autres projets fermentaient dans sa tête, lorsqu'il fut atteint du mal cruel qui devait l'emporter... En vain son ami, Louis-Napoléon, le nomma surintendant des Beaux-Arts; en vain la duchesse sa sœur, l'emmenant à sa villa de Chamboursy, près Saint-Germain, le disputa à la mort par les soins les plus dévoués..., il s'éteignit dans ses bras, le 4 août, en homme sérieux et en chrétien, administré par l'archevêque de Paris, entouré et regretté de tout ce qui aime en France le beau et le bon, le cœur et l'esprit, la littérature et les arts.

Il repose à côté de lady Blessington, et au cimetière de Chamboursy, en face d'un paysage délicieux, dans le caveau qu'il avait sculpté de ses mains. Plus d'un grand personnage, plus d'un grand artiste, et plus d'un malheureux surtout, vont en pèlerinage à cette double tombe.

Et maintenant, chers lecteurs, que vous connaissez le beau d'Orsay, comme nous l'avons connu, nous vous prions, pour le repos de son âme et l'honneur de sa mémoire, de ne jamais le comparer au mannequin Brummel.

WELLINGTON.

Une leçon pour l'Angleterre et une leçon pour la France.

L'Empire ressuscité en France, — et le vainqueur de Waterloo enterré en Angleterre, — presque le même jour! Voilà, certes, un contraste qui fera réfléchir l'histoire; et de tous les événements de 1852, celui-là est le plus frappant, sans contredit.

Que lord Wellington fût un général habile, savant et courageux; un diplomate consommé, un Anglais sterling et pur sang, un esclave du devoir et de la discipline; qu'il ait élevé le bon sens jusqu'au génie, et le caractère jusqu'à l'héroïsme; qu'il ait été un jour, à Waterloo, plus heureux que Napoléon; que toutes les vertus publiques et privées fussent réunies en sa personne; qu'il fût l'homme le plus honoré, le mieux renté, le plus idolâtré de ses concitoyens; qu'il eût trois pages de titres et dix kilogrammes de décorations, vingt-cinq millions de fortune et douze cent mille francs d'appointements! d'accord! cela ne nous regarde point ici...

Mais ce qu'il est bon de constater partout, même dans le *Musée des Familles*, c'est qu'Arthur Wellesley, très-haut, très-puissant et très-noble prince, duc et marquis de Wellington, de Douro, de Talavera, de Waterloo, de Ciudad-Rodrigo, de Vittoria, de Torres-Vedras, de Vi-

niera, etc., etc.; grand d'Espagne, commandant, colonel, connétable, amiral, gardien, lord-lieutenant, gouverneur, chancelier, commissaire, président, docteur, etc. de toutes les armées, de tous les ports, de toutes les forteresses, de tous les parcs, de toutes les universités, de tous les colléges et de toutes les facultés des Trois-Royaumes; grand'-croix de tous les ordres du monde connu, feld-maréchal d'Angleterre, maréchal d'Espagne, de Russie, d'Autriche, de Prusse, de Portugal, des Pays-Bas, de Hollande et de Hanovre, — n'était réellement ni *chevalier de la Légion-d'Honneur*, ni *maréchal de France*, quoi qu'en ait dit le roi d'armes-jarretière, en proclamant les dignités du mort sur sa tombe. Ces deux titres-là, vérification faite, sont et ont toujours été absents de l'Annuaire si minutieux de la pairie anglaise. Et ni l'étoile d'argent de Napoléon, ni le bâton fleurdelisé de Louis XVIII, ne figuraient dans les insignes exhibés avec tant de pompe, au



Portrait du duc de Wellington.

nom de toutes les puissances, derrière le catafalque de lord Wellington. Ceci demeurera prouvé jusqu'à ce que le roi d'armes produise les diplômes officiels du noble duc, — ce dont la France, au nom de ses rois calomniés, lui porte ouvertement le défi.

En revanche, la France peut et doit accepter l'immense et admirable leçon que lui a donnée l'Angleterre, dans la vie et dans la mort de Wellington, sur le respect et le culte des gloires nationales.

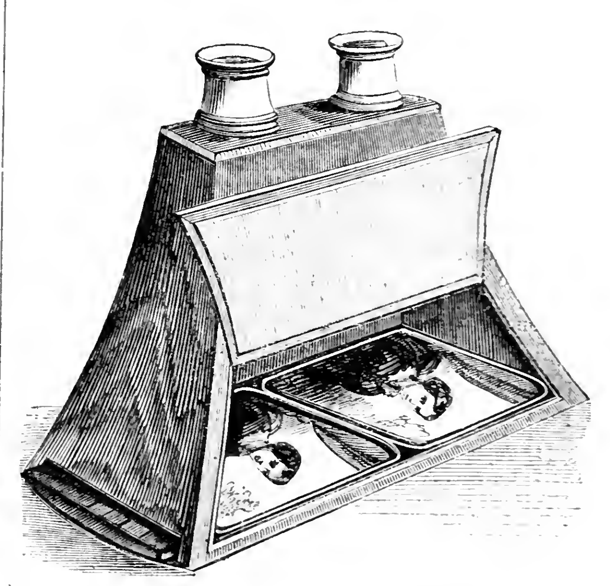
Jusqu'à son dernier soupir, ce grand serviteur de son pays a été littéralement adoré du peuple anglais. Les derniers mendiants ne le trouvaient pas assez payé de ses douze cent mille francs d'honoraires. Grands et petits s'inclinaient sur son passage, en disant : — Voilà LE DUC (le duc par excellence, le *chef* et le *guide!*). La reine lui a décerné des funérailles vraiment royales. Le prince Albert est accouru du fond de l'Ecosse pour mener le deuil de la patrie. Dix millions d'hommes sont venus s'écraser à Saint-Paul pour s'agenouiller devant le cercueil du lord. Deux cent mille places ont été louées, de mille à dix francs, sur le passage du cortége, et quinze cent mille Anglais en deuil, chapeau bas, ont formé le convoi funèbre, après avoir attendu toute la nuit, debout, sous la bise et dans le brouillard de la Tamise (1).

Si Wellington eût été Français, il faut l'avouer en rougissant, ses restes eussent rencontré, en allant aux Invalides, — comme ceux de Louis XIV en allant à Saint-Denis, — des esprits forts sceptiques et des gamins insulteurs.

SCIENCE. LITTÉRATURE. BEAUX-ARTS.

Le stéréoscope. Théâtre-Français. Odéon. Italiens. Opéra-Comique. Théâtre-Lyrique. Gaîté. Vaudeville, etc.

Et maintenant que nous avons passé la revue des morts de 1852, revenons à la vie, à la science, à la littérature, aux arts. Nos chroniques précédentes nous laissent peu de chose à dire sur ces sujets. Nous avons inauguré les nouveaux chemins de fer, signalé les développements du Louvre (que nous embrasserons bientôt dans son vaste ensemble), raconté les maisons qui tombent et celles qui s'élèvent, — décrit les monuments conservés et restaurés, salué Sainte-Geneviève et la croix sur le Panthéon rendu au culte, compté les statues dressées à nos grands hommes :



Le stéréoscope, construit par M. Jules Duboscq.

à Napoléon, à Lyon; à Descartes, à Tours, etc.; ajoutons-y celles du maréchal Bugeaud, à Alger; de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne, au Havre; du compositeur Lesueur, à Abbeville; du peintre Lantara, à Oncy, — et nous n'aurons plus qu'à presser celle de Mme de Sévigné, en Provence.

(1) Sans rien ôter à l'éclat de ce tableau, signalons-en les *ombres* britanniques. Des propriétaires n'ont loué leurs fenêtres que moyennant un bail de trois ans, à compter du jour des funérailles. Les autographes du mort se vendaient, dans la rue, à deux schellings la syllabe, prix moyen. Enfin, M. d'Israëli, le premier ministre, a fait l'économie d'une oraison funèbre, en récitant au Parlement, sur Wellington, un discours textuel de M. Thiers sur Gouvion Saint-Cyr... O peuple de boutiquiers (comme disait Napoléon), jusque dans la grandeur de son patriotisme! Si M. Thiers était Anglais, en vertu des derniers traités littéraires, il réclamerait à M. d'Israeli des droits d'auteur.

En fait de sciences, nous avons enregistré les progrès du télégraphe électrique aérien et sous-marin, ceux de l'aérostation, qui en est encore à chercher un bon vent; la découverte des habits incombustibles, avec lesquels nous ne vous conseillons pas de vous jeter au feu. Nous avons chanté l'épopée entière du Palais de Cristal de Londres, — en attendant celle du Palais de Cristal de Paris. — Il nous reste, pour achever le parallèle des deux capitales, à annoncer l'immense construction des docks du commerce parisien; — puis à rendre parlant notre article sur le stéréoscope (1), ce merveilleux complément du daguerréotype, en mettant sous vos yeux le dessin du fameux instrument, construit par l'opticien Jules Duboscq (2).

L'histoire de l'éloquence, en 1852, nous a fourni les notices du père Ventura et de l'abbé Combalot, dont nous suivrons les émules, en 1853, dans les chaires de Paris, — et celle de M. le comte de Montalembert, reçu par M. Guizot à l'Académie française, où nous aurons à saluer bientôt l'orateur par excellence, M. Berryer, dont le portrait est dans nos cartons, avec celui d'Alfred de Musset, pour l'installation de l'ancien roi de la tribune.

Nous ne rappellerons pas les succès que nous avons applaudis ou contestés dans les lettres et les arts, ceux que nous avons encouragés ou blâmés sur les théâtres, où notre morale doit porter souvent sa férule.

Nous dirons seulement que (malgré la réussite charmante et la parfaite interprétation du gracieux et honnête *Sullivan*, de M. Mélesville), aucun ouvrage dramatique n'a dépassé depuis un an celui de notre collaborateur, M. Jules Sandeau, *Mademoiselle de la Seiglière*, dont le triomphe arrivera jusqu'en 1853, à travers les larmes et les rires d'un public sans cesse ramené ou renouvelé.

Nous ajouterons que l'Odéon a trouvé aussi une veine de rires joyeux et purs et de recettes irréprochables, dans la comédie, aussi morale que piquante, d'Henri Monnier : *Grandeur et décadence de M. Prudhomme*, jouée par l'auteur lui-même avec une supériorité désopilante. Jamais le bourgeois de Paris, voltairien, constitutionnel, anti-artiste, matériel, important et absurde, n'a été plus vivement et plus gaiement flagellé. Il y a là des coups de fouet à la Molière, des bêtises dignes de M. Jourdain.

— Ce sabre est... le plus beau jour de ma vie! s'écrie Prudhomme, en recevant un sabre d'honneur de la garde nationale. — Sire, écrit-il à son roi Louis-Philippe, je vous demande la croix, pour faire plaisir à mon épouse (suit le tableau du ménage), croyez que je me serais distingué si jamais j'en avais eu l'occasion! Et le premier Paris dicté par Prudhomme : le char de l'Etat navigue sur un volcan! etc., etc. Et son mot final, quand son neveu devient un grand homme : Sait-on bien, au moins, que je suis ton oncle? — Allez, bourgeois de 1830 à 1848, allez voir *M. Prudhomme*, et chacun de vous reconnaîtra... son voisin!

Nous ajouterons encore que le beau monde, empressé comme de coutume au Théâtre-Italien, rouvert par M. Corti (ce nom en I est de bon augure musical), a retrouvé avec joie, dans *Luisa Miller*, à côté de la voix toujours plus belle de Mlle Cruvelli, l'organe puissant et magnifique de M. Bettini, l'ancien chanteur du Grand-Opéra;

— Que l'Opéra-Comique tient, avec le *Père Gaillard*, de M. Reber, un ouvrage qui ira jusqu'à la postérité.

— Que le Théâtre-Lyrique, consacré maintenant par M. Jules Seveste, a rajeuni Chollet, pour le *Postillon de Lonjumeau*, toujours beau! *Ah qu'il est beau!* (ter), en attendant l'ouvrage important qui va remplacer : *Si j'étais roi*, et le *Colin-Maillard*, paroles de M. Jules Vernes, musique de M. Ignard; (Hier, succès de *Guillery-le-Trompette*;)

— Que M. Charles Desnoyers aura sans doute pour sa *Bergère des Alpes*, qui inonde la Gaîté de larmes, le prix de vertu dramatique, sans compter les droits de cent représentations;

— Que le Gymnase est payé de sa persévérance dans les traditions convenables, par les milliers d'honnêtes spectateurs qui vont voir son *Fils de famille*;

— Et que le Vaudeville sera puni des dieux et des hommes, s'il continue à faire applaudir sa *Dame aux Camélias*, et ses *Paniers de la comtesse*.

Là-dessus, prenons à part, comme ils le méritent, les meilleurs ouvrages qui viennent de clore les publications de 1852, sans compter *Stella*, de M. Wey, dont nous parlerons avec détail en janvier.

TABLEAU DE PARIS, par Edmond Texier,
Illustré de 1,500 gravures. 1er vol. in-4°. Paulin et Le Chevalier.

CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS, par M. Baude.
12 vol. in-18; 9 parus. *Ibidem*.

COURS D'HISTOIRE RACONTÉE AUX ENFANTS,
par M. Lamé-Fleury. 20 volumes in-18. Borrani et Droz.

« Encore un livre sur Paris? Oui! et tant que Paris sera Paris, c'est-à-dire le centre du beau et de l'horrible, du sublime et du ridicule, l'œil de l'intelligence, le cerveau du monde, l'abrégé de l'univers, le commentaire de l'homme, l'humanité faite ville (et l'histoire faite monument, ajouterons-nous), Paris fournira matière aux recherches du philosophe, aux charges du caricaturiste, aux portraits du peintre de genre, aux copies, aux tableaux, aux daguerréotypes dans les plus infinies variétés. »

Ainsi M. E. Texier justifie lui-même son livre, — et vous voyez de quelle plume énergique, souple et brillante.

« Paris, ô Parisiens, reprend-il, est moins connu de vous et des autres que les plus impénétrables déserts. » Rien de plus vrai, malheureusement. Mais cette vérité rejoindra les chartes-vérité, grâce à la magnifique publication dont MM. Paulin et Le Chevalier viennent d'achever le premier volume, en poursuivant le second avec l'activité qui est leur moindre mérite.

Il ne sera plus permis au dernier badaud d'ignorer son Paris, puisqu'il en fera le tour au coin du feu, en famille, sur la table du salon ou du cabinet, — à quinze centimes l'étape, c'est-à-dire la livraison.

Ce bon marché est un des tours de force de l'entreprise, — et un tour d'habileté, car ainsi le succès est populaire. — Au prix des petits pâtés, le *Tableau de Paris* se vend naturellement comme les petits pâtés. Il est tout aussi appétissant par le luxe typographique et artistique, nourrissant par la solide variété de l'instruction, et délicieux par le charme des scènes, des portraits et des récits. Antiquaire, historien, photographe moral, peintre à fresque et au chevalet, poëte tragique, comique et fantastique,

(1) Voyez juin dernier, t. XIX, p. 278.

(2) En voici l'exacte description, faite par un homme spécial, et que nos lecteurs initiés à la photographie n'auront qu'à rapprocher de nos pages de juin pour comprendre et mettre en œuvre l'appareil dessinateur et sculpteur. La boîte du stéréoscope est en bois ou en carton. On a ménagé dans la paroi supérieure une ouverture fermée par une fenêtre mobile. L'intérieur de la fenêtre est recouvert d'une feuille de papier d'étain brillant, qui sert comme réflecteur à projeter la lumière sur les dessins introduits par la coulisse et dressés contre le fond de la boîte. La distance des deux tubes qui renferment les prismes-lentilles est égale à celle des yeux, environ huit centimètres; on peut les enfoncer ou les retirer, de manière à les adapter aux différentes vues. Pour que les deux images se superposent sans effort de l'œil, il est nécessaire que la distance entre deux points correspondants quelconques de ces deux images soit égale à deux fois la déviation produite par le prisme et les lentilles. Voici comment on détermine approximativement cette distance : on mesure d'abord la distance des foyers des deux lentilles, ou la distance à laquelle il faut placer l'image pour qu'elle soit vue le plus distinctement possible; puis regardant de cette distance avec un seul œil à travers une des lentilles, on évalue la quantité dont l'image est déviée; le double de cette quantité est la distance cherchée entre les points correspondants des deux dessins. S'il existe quelque erreur dans cette détermination, l'observateur la corrigera dans le stéréoscope même, en approchant ou en éloignant l'un de l'autre les deux dessins, jusqu'à ce que l'œil arrive à les voir coïncider sans effort, et perçoive, à l'instant de la coïncidence, la sensation vive et invincible du relief.

guide attachant et conteur amusant toujours, M. Texier se métamorphose comme son immense sujet. Chacune de ses pages est une forme du Protée saisie au daguerréotype, une vague de l'océan fixée sur le papier. Avec son *Tableau de Paris sous le bras*, il s'élance d'un bond, des premiers rangs de la presse aux premiers rangs de la littérature.

Vous voilà prévenus à temps pour le moment des étrennes. — Nous reviendrons sur ce beau et bon livre, quand sa lecture vous aura prouvé qu'il mérite un examen plus long.

En fait d'étrennes, il n'y a que l'embarras du choix chez M. Paulin. Voici, par exemple, un trésor de famille qu'il est de notre devoir de recommander aux parents, aux instituteurs et à la jeunesse, ce sont les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis, Cours d'études complet et gradué pour les jeunes filles*, par M. Louis Baude, ancien professeur au collége Stanislas. Croyez-en un père qui remplace chez lui avec ces cahiers, à 90 pour 100 de bénéfice, les maîtres et professeurs de toute sorte : ce Cours d'instruction est le chef-d'œuvre du genre, le phénix des théories mises en pratique. Nous le prouverons en détail, au premier jour, à ceux qui douteraient de notre parole.

Ce sera pour nous l'occasion de parler aussi d'un autre cours, — celui-là spécial et borné, mais également complet dans sa sphère : les *Histoires* sainte, ancienne, grecque, romaine, du moyen âge, moderne, de France, d'Angleterre, d'Amérique, etc., racontées aux enfants et à la jeunesse, par M. Lamé-Fleury ; chez les éditeurs d'éducation, Borrani et Droz. — Vous pouvez encore adopter ces petits volumes de confiance. Leur réputation, d'ailleurs, est bien établie en France, et consacrée à l'étranger par des traductions. Mais le *Musée* leur doit un compte-rendu, car c'est un vrai livre de famille ; et ce compte-rendu ne se fera pas attendre.

LES REVENANTS DE LA MODE.

Pour terminer enfin par un éclat de rire,

Contemplez ci-dessous, messieurs et mesdames, les modes dont vous êtes menacés pour 1853, s'il faut en croire les prophètes... de ridicules. Nous avions, dans les fastes de l'imagination, les revenants terribles et les revenants aimables, les revenants enchaînés et les revenants en pleurs; quelques fanatiques veulent y ajouter les revenants cocasses, en exhumant les costumes de 1793 à 1815, surtout ceux de 1800 à 1812. Or, voici ces costumes reproduits sans exagération d'après les gravures et les tableaux du temps... Voici, messieurs, les merveilleux de la Révolution, les agioteurs et les *incroyables* du Directoire, les *romains* de l'Empire, embaumés à *l'huile antique*, les pantalons *charivari*, les *chapeaux-bateau*, les *karriks* ramassés par les cochers de fiacre, les cravates à *oreilles de lièvre*, etc., etc.—Voici, mesdames, les tailles à la *Joséphine* et à la *Marie-Louise*, les robes en *fourreau de parapluie*, les *vitchouras à capuchon*, les *chapeaux-casque*, les *chapeaux-Clorinde*, les *chapeaux-glaneuse*, les *casquettes de feutre*, les *plumes à l'orage*, etc., etc.

Admire, si tu peux, et choisis, si tu l'oses!

Ceux et celles qui méditent de telles résurrections ont déjà essayé les spencers pour hommes aux Champs-Élysées, et les tailles courtes aux Tuileries..., spencers et tailles aussitôt baptisés : *politiques*. Ces sapeurs et ces vivandières de la mode prennent pour mot de passe le grand nom du premier Empire. Ils oublient que le premier Empire c'était la guerre, c'est-à-dire la conquête, l'audace, le hasard, l'aventure. Le second Empire, qui est la paix, c'est-à-dire le calme, la réflexion, le goût et l'art; le second Empire, qui n'annonce ni la campagne d'Égypte, ni l'expédition de Russie, rappellera, nous l'espérons, à ces séides, que si le grand désastre de Napoléon Ier fut la Bérésina, les grands malheurs de Joséphine et de Marie-Louise furent leur taille, leur jupe et leur coiffure. Notre espérance se fonde sur l'habit de chasse inauguré aux courres de Fontainebleau, et sur l'habit de cour, indiqué officieusement aux pauvres diables qui n'ont point de broderies officielles.

L'habit de chasse est ainsi composé : large frac vert, brodé d'or, gilet blanc, culotte rouge, bottes molles, toque de velours noir, brodée d'or. Cela ne rappelle en rien 1804, et sera fort bien porté, car ce n'est pas à la hauteur du vulgaire.

L'habit de cour est, dit-on, en velours noir ou bleu; les autres nuances sont proscrites. Des broderies d'or embellissent le col, les parements, les basques ; l'habit est droit et à boutons d'or. Le gilet est blanc, avec les boutons à l'aigle ; le pantalon en casimir blanc, avec la bande d'or; la cravate blanche, le chapeau bordé de plumes; l'épée droite, fourreau blanc, poignée de nacre.

La toilette de cour pour les dames sera au choix de leur goût. Elles porteront beaucoup d'étoffes lamées d'or et d'argent; et il est probable qu'elles seront tenues d'y ajouter le manteau de cérémonie à queue traînante. Vous voyez encore qu'il n'y a rien ici des fanfreluches et des panaches de 1804, et que si les Français ne sont pas très-jolis, ce ne sera point la faute du gouvernement. Ceux qui tiendront, d'ailleurs, à devenir laids n'auront qu'à suivre les inspirations des zélés. Des karriks et des spencers, il ne faut pas disputer. Les sottises et les travers sont libres... ; mais Talleyrand disait, justement sous l'Empire : — Surtout pas de zèle ! Cette leçon et notre gravure valent bien sans doute... le Rébus qu'elles renvoient à notre prochain numéro.

Les deux couples (nos 1 et 2, 18 et 19) qui occupent en pied le premier plan du dessin, représentent l'ancien habit à la française d'avant la Révolution, qui nous semblerait, en fait de résurrection, très-préférable aux costumes de l'Empire,— et la dernière mode de 1852, qui l'emportera probablement sur tous les projets rétrospectifs.

RECTIFICATION : M. le comte Horace de Vielcastel nous fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante, que nous nous empressons de publier, selon son désir :

Palais du Louvre, 26 novembre 1852.

« Monsieur, j'ai lu ce matin l'article que vous avez inséré dans le *Musée des Familles* de novembre ; et, tout en vous remerciant de la manière favorable dont vous y parlez de moi, je dois vous prier de rectifier la mention que vous faites de la direction, que vous m'attribuez, des travaux d'organisation du Musée des souverains français.

« M. le comte de Niewerkerke, directeur général des Musées, dirige ces travaux, et c'est à lui que revient le mérite de cette organisation, dont le public appréciera bientôt l'importance.

« Veuillez, je vous prie, insérer ma lettre dans votre prochain numéro, et recevez l'expression de ma considération très-distinguée.

« Le conservateur du Musée des Souverains,

« Comte H. de Vielcastel. »

Nous n'avons qu'à remercier M. le comte de Vielcastel de l'attention qu'il a bien voulu attacher à quelques lignes du *Musée des Familles ;* et nous les eussions certes rectifiées de nous-même, si nous eussions pensé que la modestie de notre honorable correspondant pût voir dans un juste éloge, mal exprimé peut-être, de sa coopération au Musée des Souverains, la moindre contestation, même indirecte ou apparente, des droits si bien placés dans les mains du directeur général qui réorganise l'art entier au Louvre, et des devoirs qu'il remplit en administrateur et en artiste, avec une supériorité de vues, une activité de dévouement et un charme de bienveillance, que le rédacteur en chef du *Musée des Familles*, personnellement, ne saurait oublier sans ingratitude.

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE.

« Qui ne sait dissimuler jamais ne saura régner », mot favori de Louis XI, qui résume toute sa politique. (Qui ne-ceps-dix-six mules-E jamais ne sort-araignée.)

N. B. La seconde partie de *Masaniello* paraîtra sans faute en janvier.

La nouvelle de M. Jules Sandeau, dont nous préparons les gravures, est intitulée OLIVIER. Nous pouvons affirmer d'avance que le *Château de Montsabrey* sera surpassé encore par ce nouvel ouvrage de notre collaborateur.

Nous publierons bientôt, avec des illustrations dignes du sujet, et de très-curieux détails sur le livre et l'auteur, les plus belles parties du fameux roman américain : l'Oncle Tom, par Henriette Beecher Stowe, dont la vogue, aussi légitime qu'éclatante, efface dans le monde entier les plus brillants succès de l'histoire littéraire.



Les modes comparées, de 1775 à 1852. Monarchie. République. Premier et second Empire. Dessin de Gustave Janet, d'après les gravures du temps. 1, 2, homme et femme (1770-75). 3, Merveilleuse (1795). 4, Merveilleux (1795). 5, Agioteur (1795). 6, Homme de 1800. 7, Femme en casquette de feutre (1804-05). 8, Femme en chapeau-glaneuse (1806-07). 9, Femme en vitchoura-capuchon (1811). 10, Femme en coiffure à casque (1812). 11, Homme en chapeau-bateau (1810). 12, Homme en cravate-oreille-de-lièvre (1812). 13, Femme en casque-chinois (1813). 13, Femme en casque-Clorinde (1813). 14, Femme en chapeau-jockey (1813). 15 Femme en coiffure élevée (1814). 16 et 17, Homme et femme (1815-1820). 18 et 19, Dernières modes de 1852.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS.



Sainte Geneviève filant, selon la tradition. — La même dans son oratoire; — avec saint Germain, — arrêtant Attila — Procession de la châsse de sainte Geneviève à Saint-Étienne-du-Mont. — La nouvelle Sainte-Geneviève (Panthéon). Dessin d'H. Catenacci.

Erreurs populaires sur sainte Geneviève. Sa naissance. Son enfance. Sa vocation. Germain d'Auxerre. Persécution de la sainte. L'invasion d'Attila. Tableau historique. Comment Geneviève sauva Paris. Les Lutéciens et les Lutéciennes du cinquième siècle. Gloire de la prophétesse. Les *eulogies*. La Basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul. Sainte Geneviève, Clovis et Clotilde. Mort de la sainte. Deux grands souvenirs.

La croix est relevée au sommet du Panthéon; le second *fléau de Dieu*, Voltaire s'enfuit, comme Attila, devant sainte Geneviève. Jamais dans la neuvaine qui s'ouvre le 3 janvier, les pèlerins n'avaient été plus innombrables au tombeau de la vierge de Nanterre. C'est le moment de faire connaître à la France la vraie patronne de Paris, défigurée par mille traditions mensongères, dont les plus merveilleuses sont au-dessous de la vérité.

D'abord, Geneviève n'était point une pauvre bergère. Malgré l'air germanique de son nom (Genovefa), elle naquit, vers l'an 423 de J.-C., de parents gallo-romains, à Nemetodurum, aujourd'hui Nanterre. Sévérus, son père, et Gérontia, sa mère, sans être seigneurs de ce bourg, comme l'ont dit quelques historiens qui passent d'un extrême à l'autre, y vivaient sans travailler de leurs mains, dans ce qu'on appelle une grande aisance. Si elle fila quelquefois la quenouille en gardant des moutons, comme notre dessinateur l'a voulu, après tous les peintres, et par respect pour la légende populaire, ce ne fut que par occasion, et comme délassement champêtre, ou peut-être afin de mieux prêter l'oreille, dans la solitude des champs, aux voix mystérieuses qui lui parlaient d'en haut, comme plus tard à Jeanne d'Arc. Le fait est que son enfance, douce, timide, taciturne et maladive, se passa habituellement en prières et en rêveries dans la chambre de sa mère. Quand elle en sortait, ce n'était point pour se mêler aux jeux des autres enfants, mais pour aller continuer ses dévotions à l'église.

A sept ans, elle résolut de se consacrer à Dieu, sous le voile, dès que son âge le lui permettrait. Ses parents s'y opposèrent d'abord, ne voyant là qu'un caprice d'enfant; mais le Ciel les éclaira bientôt par la bouche de deux saints illustres. Saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, allant combattre l'hérésie de Pélage dans la Grande-Bretagne, passèrent en 429 à Nanterre, où le peuple les reçut en grande pompe et les conduisit à l'église. Là, au premier rang des plus empressés, Germain distingua la pieuse et charmante figure de Geneviève. Il la fit approcher et l'interrogea devant tout le monde. Elle lui avoua hautement sa résolution de prendre le voile. L'apôtre la bénit et lui imposa les mains, puis recommanda à son père de la lui ramener le jour suivant. Sévérus et sa fille furent exacts au rendez-vous. Germain demanda à l'enfant si elle persistait dans son vœu. — J'y persiste! répondit-elle avec une fermeté qui convainquit l'homme de Dieu. Alors il interdit à Geneviève les bijoux, colliers d'or, pierreries, etc. (étrange instruction, si elle eût été bergère), et, lui passant au cou une petite médaille de cuivre, sur laquelle était gravée la croix, il lui dit : — Voilà le seul ornement qui convienne à une fiancée du Sauveur. Gardez-vous de la contrarier, ajouta-t-il en s'adressant à son père; car, ou je me trompe fort, ou cette enfant sera grande devant Dieu. Enfin, il la souleva de terre, la baisa paternellement au front, et se remit en marche pour l'Angleterre.

A quinze ans, Geneviève reçut le voile des mains de Julianus, évêque de Chartres; puis, ses parents étant morts, elle se retira à Paris, chez sa marraine.

La sainteté de sa vie ne la garantit pas des persécutions. Son zèle fut taxé d'orgueil et son austérité d'hypocrisie. Elle ne répondit aux calomniateurs que par la persévérance dans le bien, — jusqu'au jour où elle les confondit en les sauvant par son courage.

L'océan des invasions barbares, débordé depuis plusieurs siècles, battait enfin les rivages de la Gaule. Ce monde du Nord, tout jeune et tout neuf, nous l'avons dit ailleurs (1), devait passer sur les ruines du monde antique, en même temps que la religion de Jésus-Christ, comme ces alluvions terribles et fécondes qui disposent la terre pour les semailles du laboureur. Une force inconnue poussait toutes les hordes germaniques et tartares contre l'empire romain, à pied, à cheval, en chariots, traînées par des cerfs ou des rennes, portées sur des chameaux, bercées sur des boucliers, flottant sur des barques de cuir ou d'écorce, nues, ou couvertes de peaux de bêtes, de colliers et de bracelets, chevelues ou rasées, *hostoyant* épars, ou formées en coins, combattant sur les arbres ou dans les bras de leurs dieux. — Nous ne savons où nous allons, disaient les Vandales, nous marchons par ordre d'en haut : *divino jussu*. Ils étaient, en effet, les aveugles conscrits du Dieu des armées. Quand Genserik s'embarque avec la sienne : — A quels peuples portes-tu la guerre? lui demande le pilote. — Aux peuples qui ont irrité le Ciel! répond le barbare. Un ermite arrête Alaric marchant vers Rome : — Laisse-moi passer, dit le roi, quelqu'un m'enjoint de saccager cette ville! Les invasions furent véritablement un sac universel, un déménagement du monde. Les chariots et les barques des hommes du Nord enlevèrent tout ce que les arts de la Grèce et le luxe de Rome avaient entassé depuis des siècles. — Plus l'herbe est serrée, mieux elle se fauche! disaient ces moissonneurs d'hommes, courant droit aux capitales.

Tels étaient les récits qui remplissaient Lutèce, la cité parisienne, lorsqu'une voix cria dans ses murs : Attila! voici Attila, le fléau de Dieu! la personnification des horreurs et des épouvantes!

Attila, en effet, semblerait moins une figure réelle qu'un symbole, si tous les historiens ne s'accordaient sur son existence, si Priscus n'avouait en tremblant qu'il l'a vu face à face. Laid comme le péché, lascif comme la bête, absorbant comme le feu et l'eau, cet homme était né pour l'effroi de la terre. Il était de petite taille, avait une carrure énorme, une tête plus énorme encore, la barbe rare, les cheveux gras, le nez camus, le teint basané, le front large, les yeux comme deux trous ardents (*magis puncta quàm lumina*). Il croyait à sa mission et marchait d'un pas sûr à l'empire du monde. Une biche fantastique lui avait ouvert le chemin des Palus-Méotides. Un pâtre trouva un cimeterre sous les pieds sanglants de sa génisse et courut le porter au roi tartare : — Je jure, dit-il, sur cette arme envoyée par les Dieux, que nul ne sera jamais mon maître! Il disait encore : — L'étoile tombe devant moi, la terre tremble ; je suis le marteau de l'univers (*Stella cadit, tellus tremit; en ego malleus orbis*). L'herbe ne croît plus, ajoutait-il, partout où mon cheval a passé. Il faisait peindre les empereurs chargés de sacs d'or qu'ils répandaient au pied de son trône. Il envoyait dire à Théodose et à Valentinien : Attila, votre maître, vous ordonne de lui préparer un palais; — palais où il regrettait, d'ailleurs (on le voyait à son insouciance hautaine), son grand village oriental, aux mille tentes, aux cent couleurs, animé par son troupeau de jeunes femmes, gardé par les

(1) *Bretagne ancienne et moderne*, chap. III, p. 92.

rois ses esclaves, et d'où il s'élançait sur l'Europe avec son immense cavalerie.

Les Huns d'Attila étaient barbares entre tous les barbares. Il faut lire, dans Jornandès, le portrait de ces cavaliers au col épais, aux joues découpées, au teint noir, aux larges épaules, à la tête en forme de boule, os et chair pétris au hasard, et d'où sortait une voix grêle, comme le cri des oiseaux carnassiers... Ils vivaient d'herbes sauvages et crues et de viandes sanglantes, échauffées sous la selle. Si le vin leur manquait, ils buvaient le sang de leurs chevaux. Vêtus de toiles coloriées, de peaux de rats nouées sur l'épaule, coiffés de lourds bonnets de fourrure, chaussés de tuyaux en cuir de chèvre, ils causaient, mangeaient, se battaient, commerçaient, dormaient sur leurs montures.

Lorsqu'une telle armée, conduite par un tel homme, apparut dans les Gaules, le vent de la terreur souffla depuis l'Océan jusqu'aux Alpes, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées. Dieu seul détournait son fléau de quelques villes privilégiées. Metz fut prise et brûlée la veille de Pâques. Saint Loup sauva Troyes, et prit sur Attila la même influence que saint Germain sur Eokarik.

A Paris (Parisii), ville importante depuis Constance Chlore, entrepôt de tout le commerce entre la basse et la haute Seine, centre d'une population de mariniers, fortifiés dans leur île d'une haute muraille armée de tours, les plus intrépides avaient résolu de ne pas attendre l'arrivée d'Attila. « Déjà, dit M. Amédée Thierry, se faisaient les apprêts d'une émigration générale... Toutes les barques étaient à flot...; on ne voyait que meubles entassés sur les places, que maisons désertes et nues, que troupes d'enfants et de femmes, qui allaient dire à leurs foyers un adieu trempé de larmes... »

Une jeune fille entreprit de relever leur courage, de sauver Paris; et cette jeune fille était Geneviève.

Depuis la première nouvelle des approches d'Attila, elle priait jour et nuit sur la cendre ; et, afin d'obtenir à son pays le pardon de Dieu, elle vivait de pain d'orge et d'eau, et se couchait sur de la terre glaise, disposée dans la ruelle de son lit. De même que Jeanne d'Arc, mille ans après, elle eut des extases et des visions. Un ange lui annonça que Lutèce ne devrait son salut qu'à son repentir. Elle se jeta donc au devant des fuyards, et leur dit : — Arrêtez! vous n'échapperez point en courant à vos barques, mais en volant à l'église. Faites pénitence, assurez-vous des secours de Dieu, et c'est lui qui écartera son fléau !... Pour toute réponse, les hommes se moquèrent d'elle, l'accablèrent d'injures, et poursuivirent leur déroute vers la campagne. Alors Geneviève rassembla les femmes, et leur dit, en montrant leurs maisons vides et leurs rues désertes : — Filles, épouses et mères sans cœur, vous abandonnez donc les foyers où vous avez été conçues, où sont nés vos enfants, où sont morts vos pères? comme si vous n'aviez pas, pour garantir du glaive vous et vos maris, des moyens plus sûrs que la fuite ! Adressez-vous à Dieu! armez-vous du jeûne et de la prière, comme Esther et Judith... Si vous agissez ainsi, je vous jure, au nom du Très-Haut, que votre ville sera épargnée; tandis qu'il ne restera pas un vivant ni une pierre debout aux lieux où vous chercheriez un refuge.

Geneviève était si éloquente, si inspirée, si irrésistible, que, subjuguées par elle et tournant le dos à leurs maris, les femmes la suivirent où elle voulut... Elle les conduisit à la pointe orientale de l'île de Lutèce, à l'église du proto-martyr saint Etienne, remplacée depuis par la cathédrale de Notre-Dame. Là, cette armée de chrétiennes se barricada et tomba à genoux devant le Seigneur... Cependant, les hommes voulant emmener leurs femmes, accourent et trouvent les portes fermées.. Ils appellent, ils menacent, ils supplient... — Nous ne partirons pas ! répondent les femmes de l'intérieur ; disposez vos glaives, tandis que nous prions. Les hommes, furieux, s'apprêtent à enlever l'église d'assaut..., et déjà ils discutent le supplice qu'ils feront subir à Geneviève... Les uns veulent la lapider au seuil du lieu saint, les autres la jeter dans la Seine, une pierre au cou... Ils allaient exécuter l'un ou l'autre projet, lorsqu'un prêtre d'Auxerre, haletant, poudreux, exténué, chassé par l'invasion, arrive sur le parvis de Saint-Etienne. C'était justement le diacre qui servait naguère de messager entre Geneviève et Germain, mort depuis trois ans... Au nom du grand évêque, il gourmande les Parisiens, les rend confus de leur lâcheté barbare, et leur fait reconnaître le doigt de Dieu dans le conseil de Geneviève.

— Cette fille est sainte, leur dit-il; obéissez-lui, et elle vous sauvera !

Persuadés enfin, les Lutéciens restèrent, et apprirent, le lendemain, que Geneviève avait dit vrai... Attila s'éloignait de Paris, et, massacrant tout ce qui s'en était échappé, allait se faire écraser lui-même à Châlons, par Aétius, Mérovée et Théodorik.

Cette immense boucherie donna à nos aïeux l'idée du désastre que leur avait épargné la vierge de Nanterre. Pendant tout un jour et toute une nuit, ce fut, dans les champs catalauniques, comme le choc de deux océans d'hommes, de chevaux et d'armes. Des témoins racontèrent qu'un petit ruisseau qui traversait la plaine devint un fleuve de sang. Le roi Théodorik tomba sous le torrent de ses cavaliers, qui le broyèrent sans l'apercevoir, et n'apprirent sa mort qu'au lever du soleil, en ne le voyant plus à leur tête... Aétius, perdu dans les ténèbres avec une faible escorte, erra longtemps au hasard, entre ses ennemis et ses amis, sans savoir s'il était vaincu ou vainqueur. Les premiers rayons du jour vinrent enfin lui apprendre qu'il avait sauvé la Gaule. Trois cent mille cadavres, suivant Idace, couvraient le champ de bataille... Une partie de l'armée d'Attila fuyait à perte de vue dans le nord. Le reste protégeait le roi des rois derrière les barricades de son camp. Attila voulut d'abord s'ensevelir dans son désastre ; il fit empiler une montagne de selles de chevaux et s'y élança, la torche à la main ; mais il se ravisa en voyant ses vainqueurs l'abandonner, et, ralliant les débris de ses Huns, il alla se venger de la Gaule sur l'Italie. Mais il ne devait pas plus entrer à Rome qu'à Paris. Saint Léon l'arrêta avec le signe de la croix, comme saint Loup et sainte Geneviève ; — et l'année suivante, il mourut, comme on sait, d'ivresse, le soir de ses noces. Ses cavaliers chantèrent ses louanges, en caracolant autour de son corps, et partagèrent un grand festin sur son triple cercueil d'or, d'argent et de fer; puis ils l'enterrèrent secrètement dans l'ombre, en jetant les ensevelisseurs dans la fosse, pour qu'on ne sût jamais où reposait le fléau de Dieu.

Par quel moyen le Ciel, exauçant Geneviève, avait-il détourné Attila de Paris? Selon les uns, un nuage épais déroba au roi des Huns la future capitale de la France ; selon les autres, il se vit en songe vaincu et repoussé par une jeune fille, qui lui disait, en le touchant d'une houlette : — Tu n'iras pas plus loin !

Quoi qu'il en soit, dit M. Amédée Thierry, la petite ville de Lutèce, réservée à de si hautes destinées, « serait devenue, sans Geneviève, comme tant de cités gauloises

plus importantes, un désert dont l'herbe et les eaux couvriraient aujourd'hui les ruines, et où l'antiquaire chercherait peut-être une trace de l'invasion d'Attila. »

On se figure, après un tel événement, la popularité de la vierge de Nanterre. L'enthousiasme succéda à la calomnie dans tous les cœurs et dans toutes les bouches... On reconnut des prodiges dans ses moindres actions, des oracles dans ses moindres paroles : malades guéris, aveugles rendus à la lumière, démons mis en fuite, orages apaisés d'un mot, etc., etc. Sa renommée traversa le monde, et ses biographies coururent d'Occident en Orient. Le stylite Siméon, sur sa colonne d'Antioche, s'informait aux voyageurs de la prophétesse Genovefa. Comme saint Germain d'Auxerre, les évêques, lui envoyant de *eulogies* (fragment de pain bénit à la messe), correspondirent régulièrement avec elle sous cette forme naïve.

Rien ne se faisait à Lutèce, sans qu'elle fût consultée et obéie. Pendant un long siége, suivi d'une plus longue disette, elle remonta la Seine jusqu'à Troyes, d'où elle ramena, à ses frais, onze bateaux chargés de vivres. Elle fit bâtir, à ses frais encore, une église à l'endroit du martyre de saint Denis. On voit que la prétendue bergère de la tradition était tout au moins une propriétaire considérable. On assure qu'elle contribua, avec sainte Clotilde, à la conversion de Clovis; qu'elle fut honorée et reçue à sa table par le roi des Franks, et qu'elle le détermina à élever cette basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, dont Clovis marqua l'étendue en jetant au loin devant lui sa hache d'armes, et qui occupait justement la colline où sainte Geneviève a aujourd'hui son temple.

Elle mourut à quatre-vingt-huit ans, vers 512, le 3 janvier, jour de sa fête, et fut inhumée avec sainte Alde, sa compagne, dans cette même basilique où Clovis et Clotilde la rejoignirent peu de temps après. Ce ne fut qu'au commencement du neuvième siècle, trois cents ans après sa fondation, que l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul joignit à ces noms celui de Sainte-Geneviève. Devenue le chef-lieu de l'ordre célèbre des Génovéfains, elle a subsisté jusqu'en 1807. Il ne reste plus aujourd'hui, des anciennes constructions, qu'une tour carrée et fort élevée, qui se trouve engagée dans les édifices de l'abbaye, présentement collége Henri IV. La rue de Clovis passe sur l'emplacement même de l'ancienne basilique.

Que de pèlerins se rendent par cette route au tombeau de la patronne de Paris, sans soupçonner qu'ils côtoient et foulent en passant ces illustres et pieux souvenirs !

La nouvelle dédicace du Panthéon, sous l'invocation de Sainte-Geneviève, étant probablement renvoyée du 3 janvier à une époque prochaine, nous attendrons cette occasion solennelle pour raconter la curieuse histoire de la châsse et du tombeau de la patronne (dont les débris sont encore à Saint-Étienne-du-Mont), ainsi que de l'édification, des vicissitudes et de la restitution du fameux dôme de l'architecte Soufflot. P. C.

SOUVENIRS ET CONSEILS.

LA VIEILLE MAISON.

Salut, vieille maison ! j'aime ta noire allée,
Ton porche décrépit, ta porte ciselée
Dont un marteau de fer bat les larges panneaux ;
J'aime, avec sa fenêtre enclose de barreaux,
Enfoncée à demi, ta salle basse et sombre,
Et l'escalier du fond qui s'engouffre dans l'ombre ;
Entre ses quatre murs ceints de lierre noueux
J'aime ta cour étroite au pavé raboteux,
Pleine d'herbe, sans jour, et comme recueillie
Dans un calme rêveur, doux à ma poésie !
Souvent, vieille maison, dans ton sein je revois,
Evoqués sous mes yeux, tes hôtes d'autrefois;
Ils sont là, tout joyeux. C'est quelque soir de fête :
Dehors, la nuit d'hiver tombe, froide et muette :
Eux, revenus de vêpre, et regardant briller
L'âtre, gai boute-en-train au rire hospitalier,
Ils causent à la ronde.— Au milieu, le grand-père
Au bras de son fauteuil accroche sa rapière,
Plaint la goutte, puis chante une ariette, puis
Conte comment, tout jeune, il s'en fut à Paris,
Et rencontra le roi qui sortait de l'office
Avec ses maréchaux et sa Cour de justice.
— On frappe : Anne tressaille et rougit tour à tour;
C'est le jeune voisin qui vient faire sa cour,
Fier de son beau pourpoint et de sa belle mine,
Mais grave comme un juge en sa robe d'hermine.
A dix pas l'un de l'autre, embarrassés, confus,
Promise et fiancé se tiennent; tout au plus
Oseront-ils tous deux chanter la villanelle
Du berger Lycidas et de sa pastourelle ;
Ou bien, si par hasard grand'mère le permet,
Par un profond salut le grave menuet
Commence. Dans un coin, quelque petite fille
Fait passer dans ses doigts et repasser l'aiguille.
Attentive à broder les dons du nouvel an,
Pour son frère au service ou sa tante au couvent;
Et les portraits d'aïeux, galerie imposante,
Prévôts, abbés, baillis à la fraise opulente,
Envoient tranquillement, de leur cadre sculpté,
Un éternel sourire à leur postérité.
Ainsi, vieille maison, des images naïves
Reviennent voltiger sous tes lourdes solives,
Et tes murs enfumés, tes lambris vermoulus
Gardent comme un reflet des temps qui ne sont plus.

LE ROUGE-GORGE.

Lorsque le rouge-gorge, à la saison des brumes,
Sortant son petit cou de sa niche de plumes,
Entend, sous les cieux gris, les pommiers aux longs bras
Grésiller, lourds de givre et blanchis de frimas,
Il part, et, butinant, cherche de place en place
Quelque ver des sillons, engourdi sous la glace.
Puis, frêle maraudeur, s'il rencontre parfois
Une maison qui fume au sein brumeux d'un bois,
Bien chaude sous la bise, et qui laisse paraître
Les reflets d'un bon feu dansant à sa fenêtre,
L'oiseau, poudreux de neige et tressaillant de froid,
Sous les glaçons aigus qui dégouttent du toit
Se pose, et, tout frileux, bat du bec et de l'aile
La vitre à fleurs de glace où la flamme étincelle.
La famille, au dedans, cause et rit aux éclats,
Les mains sur le foyer qui chauffe son repas ;
Mais si le suppliant vient à se faire entendre
De l'enfant qui tisonne, accroupi dans la cendre,
L'enfant ouvre, joyeux, au petit pèlerin,
Qui viendra becqueter des miettes dans sa main,
Et choisir pour séjour cette maison si douce,
Aussi verte qu'un nid sous sa robe de mousse.
— Donc, si le pauvre aussi, dans la rude saison,
Comme l'oiseau des cieux vient à votre maison,
Faites comme l'enfant ; que votre main protége
Tous ceux que le bon Dieu laisse nus sous la neige,
Et qu'ils aient dans vos murs, refuge hospitalier,
Leur miette du repas et leur place au foyer.

Eugène MORDRET.

ANECDOTES HISTORIQUES.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE (1).



La reine Élisabeth d'Angleterre recevant M. Hurault de Maisse.

André Hurault, seigneur de Maisse, envoyé par Henri IV en qualité d'ambassadeur auprès de la reine Elisabeth, a écrit un Mémoire dans lequel il note, jour par jour, tout ce qu'il a vu ou entendu durant sa négociation. Ce document est rempli de curieuses révélations sur les mœurs intimes de cette princesse célèbre et de sa cour. Le soin que Hurault prend à cet égard s'explique par l'importance de sa mission, destinée à éclairer Henri IV sur les intentions secrètes d'Elisabeth, qui commençait, à cette époque, à s'éloigner de la France pour pencher vers l'Espagne.

La reine, au moment où M. de Maisse écrit son journal (de 1597 à 1598), avait soixante-cinq ans environ, sur lesquels elle en avait régné trente-neuf. Dix ans auparavant, elle s'était montrée la digne fille de Henri VIII, par l'assassinat juridique de la belle et infortunée reine d'Écosse.

Ce journal est d'autant plus précieux, qu'il contient des révélations que les historiens ont passées sous silence, ou effleurées à peine.

Après une longue attente, l'audience que M. de Maisse avait demandée lui est enfin accordée, et un gentilhomme vient le prendre dans un des carrosses de la cour.

« Il me conduisit, dit-il, à travers une salle assez grande, dans laquelle estoient les gardes de la reyne, et en la chambre de présence qu'ils appellent, en laquelle tous ceux qui y sont, encore que la reyne n'y soit, demeurent descouverts. Il me mena dans un lieu à part, où y avoit un

(1) Extraits de la relation de M. de Maisse, ambassadeur de Henri IV, touchant la reine Elisabeth d'Angleterre.

oreiller apresté pour moy. Je fus là quelque temps à attendre, et le milord chambellan me vint trouver, et me conduisit, par un passage obscur, dans une chambre nommée par eux la chambre privée, en la teste de la quelle estoit la reyne assize en une chaire basse, seule et reculée loing de tous les seigneurs et dames qui y estoient, eux estant en un lieu, et elle en l'autre.

« Après que je luy eus fait la révérence dès l'entrée de la chambre, elle se leva et vint cinq ou six pas au devant de moy, presque jusques au milieu de la chambre; je luy besay le bas de sa robe, et elle m'embrassa des deux mains, et me fit fort bon visage. Enfin elle s'en retourna à sa chaire et me fit apporter un placet (petit siége sans bras ni dossier — pliant), sur lequel je m'assis et commençay à parler à elle.

« Elle estoit estrangement habillée d'une robe de toille d'argent blanche et incarnate, ou gaze d'argent, qu'ils appellent; cette robe estoit à manches ouvertes, doublée de taffetas rouge, et estoit ceinctée d'autres petites manches qui pendoient jusques à terre, qu'elle ceignoit et desceignoit assez souvent. Elle avoit le devant de sa robe ouvert, et souvent, comme si elle eust eu trop chaud, elle eslargissoit avec les mains le devant dudit manteau, dont le collet estoit fort hault, et la doublure de dedans, toute garnie de petits pendants de rubis et de perles en grande quantité, mais toutes petites.

« Elle avoit aussy un carcan de rubis et de perles au col, et sur la teste une guirlande de la mesme estoffe, et dessoubs une grosse perruque tirant sur le roux avec une infinité de papillottes d'or et d'argent, et quelques perles luy pendoient sur le front, non de trop grande valeur.

« Aux deux costez des oreilles pendoient deux grands passefilons de cheveux quasi jusque sur les espaules, et tomboient au dedans du collet de son manteau avec des papillottes comme au dessus de la teste. »

Dans le récit de la seconde audience, si les observations de M. de Maisse ne s'élèvent pas à la hauteur de l'histoire, elles n'en piquent que plus vivement la curiosité, car elles mettent à nu le côté faible du sexe de la reine.

« Le mesme jour, la reyne m'envoya ses coches. Je la trouvay se portant fort bien et de belle disposition. Elle faisoit jouer de l'espinette en sa chambre, et sembloit qu'elle y fust fort attentive, et parce que je la surpris, pour le moins le feignoit-elle ainsi. Je m'excusay de ce que je la destournois de son plaisir. Elle me dit qu'elle aimoit fort la musique, et qu'elle faisoit jouer une pavane (1). Je lui respondis qu'elle en estoit fort bon juge, et qu'elle avoit réputation d'en estre maistresse. Elle me dit qu'elle s'en estoit meslée autrefois, et qu'elle y prenoit encore fort grand plaisir.

« Elle estoit vestue d'une robe de toile d'argent blanche et eschangrée fort bas, et le sein descouvert. Elle avoit la mesme coeffure accoustumée, mais diversiffiée de plusieurs sortes de pierreries, toutes fois non de très-grande valeur. Elle avoit une petite robe au dessous de toile d'argent de couleur de pesche couverte et obscure, qui estoit belle.

« Pendant que je traictois avec elle du faict de ma charge, elle faisoit souvent de telles disgressions, soit quelle les fist à poste (à dessein) pour gaigner temps et ne se sentir pressée de ce que je luy demandois, soit que son naturel soit tel, puis elle s'excusoit disant : — Que diriez-vous, monsieur l'ambassadeur, du compte que je vous fais de petites bagatelles? voilà que c'est, quand on a affaire à de vieilles femmes comme moy. Puis elle retournoit à son propos ou je l'y remettois, la pressant de la response. Elle me dit : Je suis, *inter Scillam et Charibdim.*

« Elle sçait toutes les histoires anciennes, et ne luy peut-on rien dire, qu'elle n'en dise quelque mot à propos.

« Luy ayant dit à quelque occasion quelle estoit bien advertie de tout ce qui se faisoit par le monde; elle me dit qu'elle avoit les mains bien longues et de nature et de puissance; et puis tirant son gand, elle me monstra sa main qui est tres longue et plus que la mienne de trois grands doigts. Elle l'a eue fort belle; mais elle est maintenant fort maigre; mais le teint en est fort beau : » — Ah! monsieur l'ambassadeur, où donc votre gravité va-t-elle trébucher?

« Je luy presentay, au partir de l'audience, le secretaire Philippe, en lui confirmant le contentement que le roy mon maistre avoit de lui. Elle luy fit fort bonne chère, disant qu'elle avoit veue plusieurs de ses lettres, mais qu'elle ne le connoissoit point. Il estoit à genoux, et elle commença à le prendre par les cheveux et le feit lever, et feit semblant de luy donner un soufflet.

« C'est chose estrange comme elle est vifve et du corps et de l'esprit et adroicte à tout ce qu'elle faict. Elle estoit ce jour là en très bonne humeur et guaye, et au partir, me fit tres bonne chère, et salua tous les gentilshommes qui estoient avec moy. C'est une très grande princesse et qui n'ignore rien. »

Dans la troisième audience, M. de Maisse, après avoir discuté avec la reine les intérêts politiques des puissances continentales, finit en lui parlant de l'affection de ses peuples, ajoutant « qu'ils estoient bien heureux d'estre sous une aussi bonne princesse.

« Je suis sur le bord de la fosse, repondit-elle, il faut penser à mourir; et soudain, elle se reprend, en disant, Je ne pense point mourir si tost, monsieur l'ambassadeur, et ne suis pas si vieille que l'on pense.

« Je luy dis que Dieu la preserveroit encore pour le bien de ses royaumes et subjects, et qu'elle se faisoit tort de s'appeller si souvent vieille comme elle faisoit, et que Dieu mercy sa disposition étoit telle qu'elle n'avoit aucune occasion de s'appeler ainsy.

« Elle me respondit que mons[r] de Beauvais en disoit toujours autant, qu'elle se faisoit tort de se nommer de ce nom de vieille.

« Et à la vérité hors le visage qui se monstre viel et les dents, il n'est possible voir une si belle et si vigoureuse disposition tant d'esprit que de corps.

« Elle estoit ce jour là habillée de toile d'argent comme de coustume, ou gaze que nous appelons en françois. Sa robe estoit blanche et sa promelle de soye de couleur violette. Elle avoit une tres grande quantité de bagues (joyaux) sur elle, tant sur la teste qu'au dedans de son collet, à l'entour des bras, et aux mains, avec une tres grande quantité de perles, tant autour du col, qu'aux bracellets, et avoit deux carcans, un à chacun bras, qui estoient de fort grand prix.

« Elle tient une gravité parmy les siens. Estant entrée cette fois en sa chambre, elle se promenoit avec une façon merveilleusement altière, et avoit pres d'elle le secretaire Cecill, et croy qu'elle faisoit cela à poste afin que je la veisse, pendant qu'elle ne faisoit semblant de me voir.

« Le mesme jour, apres disner, la reyne m'envoya querir pour aller en son Conseil, et estant dans la chambre du dit Conseil, un gentilhomme me vint dire que la reyne passeroit bientost avec ses dames pour aller au bal; et si je

(1) Danse grave venue d'Espagne, où les danseurs font la roue l'un devant l'autre, comme les paons font avec leur queue.

vouloïs la voir passer (c'estoit elle qui l'avoit envoyé). J'y allay et incontinent elle sortit, et me voyant de loing veint vers moy, et me dit qu'elle ne me pensoit point trouver, et qu'elle alloit voir le bal, et me demanda si je n'y voulois point aller. Je lui dis que je ferois tout ce qu'elle me commanderoit et lui feis compagnie.

« Elle se mit sur un palgue, et me feit mettre pres d'elle. Elle prend un grand plaisir au bal et à la musique. Elle me dit qu'elle entretenoit pour le moins soixante musiciens; qu'en sa jeunesse elle avoit fort bien dancé, et qu'elle composoit les ballets, la musique, et les jouoit elle mesme et les dansoit. Elle y prend tel plaisir que quand ses filles dancent, elle suit la cadence de la teste, de la main et du pied, elle les reprend si elles ne font bien à son gré, et sans doute, elle en est maistresse. Elle me dit qu'elle avoit bien dancé estant jeune et avoit apprins a l'Italienne a dancer hault. Elle me dit que l'on l'appeloit la Florentine. Je luy respondis que c'estoit signe qu'elle estoit sage et advisée, et que l'on ne donnoit point ce nom sans raison. »

M. de Maisse, en habile courtisan, fait ici *d'une pierre deux coups*, car son journal doit passer sous les yeux de Marie de Médicis.

« Elle me dit que c'estoit pource que l'on l'estimoit fine; mais qu'elle ne l'estoit point.

« Elle me parla des langues qu'elle avoit apprises, car elle fait assez souvent des digressions, et me dit que quand elle vint à la couronne, elle sçavoit sept langues mieux que la sienne. Et parce que je luy dis que c'estoit une grande vertu à une princesse, elle me dit que ce n'estoit point merveille d'apprendre une femme à parler; mais qu'il y avoit bien plus à faire à luy apprendre à se taire. »

Le reste du journal ne roulant que sur les affaires politiques consignées dans l'histoire, nous clorons ici nos citations.

L. AMIEL.

LES EAUX ET LES BAINS DE L'ALLEMAGNE.

BADE EN AUTRICHE.

Lorsqu'on a passé le Rhin, pour peu qu'on s'enfonce en Allemagne, on ne saurait faire un pas sans trouver un Bade sur sa route. Toutes ces gracieuses résidences, aux eaux salutaires, sont plutôt faites pour les amis du plaisir que pour les malades. Je ne m'arrêterai pas à les décrire, car, au récit de leurs séductions, je risquerais d'arriver seul au midi de l'Allemagne.

..... Nous voguons sur le Danube, et la rapidité de son cours ne nous laisse que des regrets. A peine avons-nous le temps de contempler ses bords, dont la réputation reste au-dessous de la réalité. Nous sommes donc en Autriche.

A quelques lieues de Vienne, dont les environs captiveraient des jours entiers l'admiration du touriste, le chemin de fer vous transporte en quelques heures à un Bade presque inconnu des étrangers. Aussi l'amour-propre des indigènes a-t-il soin de vous montrer la route; et vous trouvez qu'ils sont avec raison fiers de ce séjour, dont ils font les honneurs avec tant d'empressement. Bade en Autriche est, durant la belle saison, le rendez-vous de toute la société viennoise qui a le temps d'aller y respirer un peu plus à l'aise que dans la capitale, dont l'enceinte est si resserrée. Vous y voyez une fort élégante maison de bains, flanquée de chalets suisses et de villas coquettes, où les habitués des eaux viennent se reposer des grandes chaleurs. Située dans une vallée et entourée de collines, Bade est presque une petite ville. Si vous gravissez la promenade, vous arrivez à une chapelle sur les marches de laquelle s'agenouillent les voyageurs en pèlerinage. (Disons-le en passant, cette partie de l'Allemagne est essentiellement religieuse; et on en trouve une preuve éclatante dans le grand nombre de saintes images, devant qui le passant se prosterne dans les villages et sur les carrefours des grandes routes.) Parvenu au haut de la montagne, vous avez sous les yeux un panorama difficile à décrire. Un vaste horizon vous permet de découvrir les Alpes hongroises, dont les rayons du soleil illuminent, dans le lointain, les cimes neigeuses. A vos pieds se déroule une riante vallée; et, par moments, on entend répétés par les échos les accents d'un concert qui, chaque jour, à heure fixe, vient charmer les oreilles des promeneurs. Un des grands plaisirs de l'Allemagne, c'est la musique; et le moindre troubadour a l'oreille aussi juste que le premier violon du *Karl's Theater*. Le voyageur est tout étonné d'entendre presque à chaque coin de rue le son de quelque instrument. En effet, c'est dans ce pays qu'on retrouve le vrai café-chantant, connu sous le nom de *hall-bier* (sorte de taverne en plein vent, où l'étudiant et l'officier confondus viennent passer des heures devant une chope de bière, au milieu d'un nuage de fumée de tabac).

Depuis quelque temps, un des grands attraits de Bade, surtout pour les Viennois, est dû à un fait politique. Par suite de la dernière révolution, la capitale de l'Autriche, comme beaucoup de provinces de l'empire, a été soumise à l'état de siége et à une censure très-sévère. Bade, par un hasard singulier dû à sa situation locale, se trouve seule à l'abri de ces rigueurs. Aussi les philosophes et les économistes du pays en ont profité largement pour fonder des espèces d'académies, dont les séances offrent un intérêt bizarre. Entre autres, un humoriste, en renom dans l'Allemagne, mais dont le nom m'échappe, y brave hautement, la satire sur les lèvres, presque aux portes de Vienne, les nouvelles lois qui régissent la capitale; et, comme vous le pensez, soit curiosité, soit sympathie, la salle est toujours pleine.

Mais fuyons la politique jusqu'à l'autre extrémité de Bade. Là, j'aperçois en courant une très-belle fontaine, élevée pendant les ravages de la peste; et, sans m'en douter, j'ai pris une route si pleine de fraîcheur et si parfumée d'aubépine, que je me laisse aller sans regrets. Après avoir passé sous un vieil arc de triomphe, je longe quelque temps un profond ravin. Je m'enfonce dans la vallée, qui semble tout d'abord être sans issue, et qui mène à une vieille abbaye, connue sous le nom de l'*Ermitage*. Je savais d'avance qu'on y trouvait une gracieuse hospitalité; mais je m'arrête pour reprendre haleine dans un site fort pittoresque.

Un petit ruisseau serpente dans la vallée; et, à la lar-

geur de son lit, on devine que les pluies de l'automne le changent en torrent. De chaque côté s'élève une montagne à pic, couverte de bois épais, et qu'on ne saurait gravir sans de longs détours. Chacune d'elles est couronnée d'un vieux château démantelé, qui semble contemporain de la forêt qu'il domine. Je désirais connaître l'histoire de ces deux antiquités, au pied desquelles commencent les environs de Bade, lorsque j'avise sous un bouleau un vieux paysan. Après quelques mots échangés, j'apprends que je me trouve dans un lieu maudit, que les naturels évitent de traverser; et, lorsque je vois mon interlocuteur se signer, je comprends qu'il me reste un seul moyen de vaincre l'effroi qui lui sert de gagne-pain. Moyennant un florin, voici la légende accréditée, qu'il me raconte en mauvais patois allemand :

« Plus d'une génération s'est éteinte depuis la fondation de ces deux castels en ruine; mais les souvenirs sanglants qui s'y rattachent n'ont pas perdu de leur force. Du reste, les noms (*Raukeneik*, rauque, et *Sharkeneik*, aigu) qu'ils ont conservés depuis leur origine indiquent assez l'étrangeté et la hardiesse de leur construction. Situés sur une pointe de rocher, comme un nid de vautour, ces manoirs furent longtemps le rendez-vous de chasses où se réunissaient les grands seigneurs féodaux, et de brillantes fêtes couronnaient dignement ces journées de plaisir. Tout à coup, comme par enchantement, le deuil le plus morne succéda à cette vie d'agitation. Plus de fanfares redites par les échos! plus de chants la nuit! plus de feux de joie sur la montagne pour célébrer la fin de la curée! Tout devint silencieux, et la disparition mystérieuse des nobles hôtes de ce séjour jeta au loin la consternation. Quelques années s'écoulèrent, sans révéler rien de nouveau à la curiosité des habitants.

« Tout à coup, par une soirée d'automne, aux bruits de l'ouragan déchaîné dans la vallée et du torrent débordé sur la route de Bade, l'on vit briller une lumière à la tour de chacun des deux châteaux; l'on entendit retentir au loin un bruit de chaînes et un cliquetis d'armes, comme si une sanglante mêlée s'était engagée. Quelques instants après, tout redevint calme, et le silence ne fut plus troublé que par le mugissement de la tempête. Le matin, le passant put voir sur son chemin quelques tronçons d'armes brisées. Ces scènes se renouvelèrent plus d'une fois, et le mystère de ces drames nocturnes ne fut éclairci que grâce à la triste expérience de ceux qui, acteurs ou spectateurs, avaient pu y échapper la vie sauve. Deux hommes de haute stature, les traits couverts d'un masque, qu'on reconnaissait à leur démarche pour les anciens suzerains de ces châteaux, obéis par des vassaux déterminés, sitôt la nuit close, exerçaient le brigandage le plus cruel; et, devenus la terreur du pays, ils purent bientôt rançonner tous les voyageurs, sans crainte d'être inquiétés. Vous voyez, me dit le paysan tremblant encore, ces deux rocs en forme de nageoires, qui s'avancent au-dessous de chaque ruine; c'est là qu'étaient suspendues d'immenses chaînes en fer; dès qu'on entendait dans le lointain résonner le pas des montures des voyageurs, les bandits, suivis d'une troupe disciplinée et dressée au pillage, descendaient au pied de la montagne à travers des portes cachées sous les broussailles, et s'embusquaient dans les taillis. A peine les cavaliers engagés dans l'étroit passage, les chaînes, en tombant, barraient la route, et, ainsi traqués, on ne les relâchait qu'après en avoir tiré forte rançon. Le dénoûment de ces brigandages devait être terrible.

« En 1613, après une journée d'une chaleur accablante, à la lueur que répandait la lune sur les coteaux boisés, on eût vu un homme de courte taille gravir en courant un des côtés du rocher, que rendaient inaccessible près de cinq cents pieds d'élévation. A la rapidité de sa course, on devinait un être surnaturel. Un cri rauque se fit entendre, et fut suivi d'une profonde alarme dans les deux châteaux. Quelques instants après, une lutte corps à corps s'était engagée au bord du torrent, et aux gémissements des mourants on s'imaginait les horreurs de la mêlée. Sans parler d'un riche butin, qui devint le prix de cette nuit de meurtres, une jeune fille en fut rapportée captive et mourante. Ce qui se passa dans sa retraite, on l'ignore: le lendemain, on trouvait son cadavre étendu, près de ceux des chevaliers qui s'étaient entr'égorgés. On sut que jadis elle avait été la fiancée de l'un d'eux. Jusqu'au matin, dit la légende, le diable resta sur un quartier de roc à contempler le hideux carnage, dont il avait été l'auteur, et la foudre ne tarda pas à détruire ces repaires souillés par tant de crimes. »

Je reconnus cette allégorie universelle, qui fait intervenir Satan dans les victoires de la civilisation sur les dernières barbaries du moyen âge, et je mis un second florin dans la main du paysan qui m'accompagna pour me faire voir la pierre où, m'assura-t-il, est restée depuis deux siècles l'empreinte du pied fourchu. Après avoir remercié mon cicérone, et jeté un regard d'adieu mêlé de regrets à Bade, où j'avais passé de doux moments, je redescendis dans la campagne, pour gagner l'Ermitage.

Emile de KÉRATRY.

RÉBUS.



LA CABANE DE L'ONCLE TOM.

C'est dans notre prochain numéro que paraîtront, avec les illustrations promises, le résumé et le principal épisode de ce fameux roman américain, qui passionne de plus en plus le monde entier, à mesure qu'il se répand dans tous les pays et dans toutes les langues. L'impatience de nos lecteurs sera d'autant mieux satisfaite, que, tout en recevant dans la collection du *Musée* la fleur de ce chef-d'œuvre et l'écho de cet événement littéraire, ils seront éclairés en même temps par une critique qui tranchera avec l'engouement universel, en montrant à la fois le bon et le mauvais côté de ce livre, et de ce succès sans égal depuis *Clarisse Harlowe*.

LES CONTES EN FAMILLE.

MON ONCLE. FANTAISIE ÉCOSSAISE.

I. — PORTRAIT DE MON ONCLE.

J'aurais voulu, messieurs et dames, que vous eussiez connu mon oncle. C'était un des hommes les plus gais et les plus aimables qu'il fût possible de rencontrer, — un bon compagnon, dans toute la force du terme.

Au physique, un peu au-dessous de la taille moyenne; il avait le ventre arrondi, le teint fleuri, l'oreille rouge et



Le souper de mon oncle chez le bailli.

la plus joviale figure qu'onques ayez vue, — une figure dans le genre de celle de Polichinelle, seulement avec le nez et le menton un peu mieux faits; ses yeux pétillaient d'une malice pleine de bonne humeur, et un sourire, — non pas de ces sourires insignifiants qui grimacent sur certains visages, comme vous en connaissez sans doute, mais un sourire franc, joyeux, sympathique, — se jouait incessamment sur ses traits. Il lui arriva, un jour, d'être jeté à bas de son petit phaéton et lancé, la tête la première, contre une borne milliaire. Il gisait là, étourdi par la violence du coup, et la figure tellement meurtrie que, pour se servir de sa propre expression, sa défunte mère elle-même ne l'aurait pas reconnu. La chose, en effet, me paraît d'autant plus vraisemblable, que mon oncle n'avait guère que deux ans quand mourut la brave femme. Eh bien, je l'ai souvent entendu raconter que les passants qui le relevèrent lui trouvèrent le visage aussi riant que s'il se fût laissé choir pour s'amuser : on le transporta dans une auberge où il fut saigné et mis au lit, et à peine eut-il repris ses sens, qu'il se dressa sur son séant, poussa un grand éclat de rire, embrassa la servante qui venait s'enquérir de ce dont il avait besoin, et demanda qu'on lui servît incontinent une côtelette de mouton accompagnée d'une noix marinée.

Or donc, mon oncle était attaché, en qualité de voyageur, à une grande maison de Londres. Sa principale tournée avait lieu à l'automne; c'était l'époque où il faisait ses recouvrements et prenait ses commissions en Écosse. Il allait de Londres à Édimbourg, d'Édimbourg à Glasgow, puis revenait de Glasgow à Édimbourg, où il prenait passage à bord d'un navire marchand, qui le ramenait à Londres. Je dois vous dire que cette seconde visite à Édimbourg était uniquement pour son plaisir. Il y passait ordinairement une semaine, consacrée tout entière à ses amis, c'est-à-dire à déjeuner avec celui-ci, à goûter avec celui-là, à dîner chez un troisième, à souper chez un quatrième, et le tout le même jour, pour recommencer le lendemain.

II. — LE SOUPER DU BAILLI.

Mon oncle était d'une telle trempe, que ces exercices gargantuesques n'étaient pour lui que jeux d'enfants. Un soir donc, — c'était la veille du jour où il devait s'embarquer pour Londres, — il soupa chez un de ses plus anciens amis, un bailli Mac quelque chose (c'était un nom de quatre syllabes), qui avait son domicile dans la vieille ville. La société se composait de l'épouse du bailli, des trois filles du bailli, du fils du bailli, grand garçon d'une vingtaine d'années, et de trois à quatre gros Ecossais, aux épais sourcils et à la physionomie madrée, que le bailli avait invités pour faire honneur à mon oncle. C'était un souper complet. Il y avait là du saumon, et des merluches, et des têtes d'agneaux, et un *haggis*, fameux plat national, que mon oncle affectionnait singulièrement, et beaucoup d'autres choses encore, dont je vous épargne l'énumération. Les demoiselles étaient jolies et souriantes, la femme du bailli était une des meilleures créatures du monde, et mon oncle était en excellente humeur. La conséquence de tout cela fut que la jeunesse s'amusa beaucoup, que la maman rit jusqu'aux larmes, et que le bailli et ses compagnons crièrent pendant tout le temps, jusqu'à ce qu'ils fussent écarlates. Je ne me rappelle plus combien de rasades de *toddy* (1) ingurgita chacun de ces messieurs après souper; ce que je sais, c'est que, vers une heure du matin, le fils du bailli se laissa glisser sous la table, en cherchant à entonner le premier couplet d'une chanson; et comme c'était, depuis une demi-heure, le seul individu mâle de la société qui tînt tête à mon oncle, tous les autres ayant successivement disparu de l'horizon, mon oncle s'avisa qu'il était temps de battre en retraite, pour rentrer chez lui à une heure raisonnable. Pensant, toutefois, qu'il ne serait pas de bon goût de quitter brusquement une aussi agréable compagnie, il se constitua de sa propre autorité président de la réunion, réduite à lui seul, se mélangea un verre de *toddy*, et se leva pour proposer un toast en son honneur personnel; puis, s'étant adressé à lui-même un petit discours en forme de compliment, il vida son verre d'un trait, — avec enthousiasme. Mais personne ne se réveilla; de sorte que mon oncle prit encore une dernière petite goutte, — cette fois de wisky pur, pour empêcher que le toddy ne lui fît mal; — puis, saisissant énergiquement son chapeau, il s'élança dans la rue, en tirant la porte après lui.

III. — LES VIEILLES MALLES-POSTES.

La nuit était orageuse; mon oncle, après avoir enfoncé son chapeau sur sa tête, dans la crainte que le vent ne l'enlevât, fourra ses mains dans ses poches et, regardant en l'air, examina pendant quelque temps l'état de l'atmosphère. Les nuages, chassés rapidement dans le ciel, tantôt cachaient entièrement la lune, tantôt la laissaient briller dans toute sa splendeur; puis, voilant de nouveau son disque lumineux, replongeaient la nature dans l'obscurité. « Oh! oh! cela ne me va pas», dit mon oncle en s'adressant au temps, comme s'il se fût trouvé personnellement offensé; «cela ne me va pas du tout, et je n'en veux à aucun prix! » ajouta-t-il, relevant par la solennité de son débit la simplicité de ce langage commercial. Après avoir répété plusieurs fois ce monologue, il reprit son équilibre avec quelque difficulté, — car il était un peu étourdi d'avoir regardé en l'air, — et se remit bravement en marche.

Le bailli demeurait dans Canongate et mon oncle à l'autre extrémité de Leith-Walk, ce qui lui faisait une promenade de plus d'un mille. A droite et à gauche s'élançaient çà et là, sur le fond sombre du ciel, de hautes maisons à six, sept et huit étages, aux façades noircies par la main du temps, et qui, projetant leurs grandes ombres sur la route inégalement pavée, semblaient rendre la nuit plus sombre encore. Quelques lampes, irrégulièrement posées de loin en loin, servaient seulement à indiquer l'entrée de quelque ruelle étroite ou à éclairer obscurément quelque escalier commun. Jetant, en passant, un coup d'œil sur ces divers objets, de l'air d'un homme qui les a vus trop souvent pour les juger dignes d'attention, mon oncle marchait au milieu de la chaussée, un pouce dans chacune des deux poches de son gilet, lançant de temps à autre, à pleine voix et par forme de passe-temps, quelques fragments de chanson, accentués avec tant de vigueur et d'entrain, que les paisibles habitants de ce quartier, réveillés en sursaut dans leur premier sommeil, se prenaient à trembler dans leurs lits jusqu'à ce que le bruit se fût éteint dans l'éloignement : persuadés alors que c'était seulement quelque ivrogne attardé qui regagnait son logis, — supposition calomnieuse! — ils retiraient leur couverture sur leur nez et se rendormaient.

Mon oncle s'en allait donc, ainsi que je vous le disais, sifflant dans les intervalles de ses refrains, pour varier ses plaisirs. C'est ainsi qu'il arriva à North-Bridge, qui relie en cet endroit les deux villes d'Édimbourg, la vieille et la neuve. Là, il s'arrêta encore pendant une minute à regarder autour de lui; puis, adressant ses félicitations au temps, qui s'était un peu éclairci, quoique la lune fût sur son déclin, il reprit sa marche avec la même désinvolture, tenant toujours avec beaucoup de dignité le haut de la chaussée, et ayant l'air de désirer faire la rencontre de quelque individu disposé à le lui disputer. Mais il ne se trouvait en ce moment personne qui fût de cette humeur, de sorte que mon oncle dut se contenter de suivre son chemin, sans avoir occasion de donner carrière à ses velléités belliqueuses.

Arrivé au bout de Leith-Walh, il avait encore, pour gagner son logement, à traverser un terrain vague assez étendu. Or, dans ce terrain vague existait alors un enclos appartenant à un charron qui achetait de l'administration toutes les vieilles malles-postes hors de service. Mon oncle, qui avait la passion des voitures, quelles qu'elles fussent, et une considération toute spéciale pour les malles-postes, se mit tout à coup en tête de se détourner de son chemin pour aller visiter cet enclos, où il se rappelait en avoir vu une douzaine environ, entassées les unes contre les autres, dans un état fort délabré. Mais, trouvant qu'il ne pourrait les examiner à son aise à tra-

(1) Mélange de wisky et d'eau.

vers les palissades qui formaient la clôture de ce terrain, il passa par-dessus, et, s'asseyant sur un vieil essieu, se mit à contempler les malles-postes avec beaucoup de gravité.

Il pouvait, comme je vous l'ai dit, y en avoir une douzaine ou plus, — mon oncle n'a jamais été très-sûr du fait; — mais elles étaient toutes là pêle-mêle, dans le plus triste état imaginable. Les portières avaient été enlevées de leurs gonds, les doublures arrachées, sauf quelques lambeaux pendant, par-ci par-là, à un clou brisé; les lanternes avaient disparu, les timons s'en étaient allés, les ferrures étaient rongées par la rouille, la peinture usée; le vent sifflait dans ces carcasses démantelées, et l'eau de pluie, filtrant à travers les impériales, tombait goutte à goutte dans l'intérieur avec un bruit sourd et mélancolique. La solitude du lieu, l'heure de la nuit, tout concourait à donner à ce spectacle un cachet de tristesse et de désolation.

Mon oncle appuya sa tête sur ses mains, et se prit à penser aux voyageurs qui avaient roulé, bien des années auparavant, dans ces vieilles malles, et qui étaient maintenant aussi silencieux qu'elles et dans le même état de décomposition; il pensa à la multitude de gens à qui chacune de ces voitures disloquées avait porté, nuit après nuit, pendant bien des années et par tous les temps, les nouvelles tant désirées, les remises impatiemment attendues, les assurances de santé, les avis soudains de maladie et de mort. Négociants, époux, veuves, mères, écoliers, — jusqu'à l'enfant qui courait à la porte en entendant le coup de marteau du facteur, — avec quelle anxiété tout ce monde-là avait guetté l'arrivée de la vieille malle! et maintenant, qu'étaient-ils tous devenus?

Mon oncle disait qu'il avait pensé à tout cela dans ce moment; mais je serais plutôt porté à soupçonner qu'il *croyait* y avoir pensé, car il convenait lui-même qu'il était tombé dans une espèce d'assoupissement, tandis qu'il était assis sur son essieu, absorbé dans la contemplation des vieilles carcasses de malles, et qu'il fut réveillé par le son d'une cloche.

IV. — LE DÉPART DE MON ONCLE.

Quoi qu'il en soit, une cloche sonna deux heures. Mon oncle s'éveilla, se frotta les yeux et sauta sur ses pieds, sans trop savoir où il était.

A peine cette cloche eut-elle sonné deux heures, que l'enclos désert et silencieux présenta tout à coup un tableau extraordinaire de mouvement et d'activité. Les portières des malles étaient replacées sur leurs gonds, les garnitures remises en place, les ferrures en parfait état, les peintures fraîches et brillantes, les lanternes allumées; sur chaque siége étaient disposés des coussins, et de grands surtouts à l'usage des cochers; des hommes de peine s'empressaient de loger des paquets dans les coffres et les poches, les courriers serraient les sacs de dépêches dans les magasins, des garçons d'écurie lançaient des seaux d'eau sur les roues rechampies à neuf; on fixait à la hâte les flèches aux voitures; les voyageurs arrivaient, on chargeait les valises, on attelait les chevaux; — tout, en un mot, annonçait le départ très-prochain des malles. En voyant ce changement, qui semblait s'être opéré au coup de baguette de quelque magicien, mon oncle ouvrit de si grands yeux, qu'il avait coutume de dire, jusqu'au dernier jour de sa vie, qu'il s'étonnait qu'il eût jamais pu les refermer.

— Allons, dit une voix (et en même temps mon oncle sentit une main se poser sur son épaule); allons! vous êtes inscrit pour une place d'intérieur. Vous feriez bien de monter.

— Moi, inscrit! répliqua mon oncle en se retournant.

— Sans doute.

Mon oncle ne put articuler un mot de plus, tant il était suffoqué d'étonnement. Mais ce qu'il y avait de plus singulier dans l'affaire, c'est que, bien qu'il y eût là une foule de personnes, et que de nouveaux visages se présentassent incessamment, il était impossible de dire d'où ils venaient; tous ces personnages semblaient sortir de terre, se former dans l'air ou se produire de quelque autre manière inexplicable et disparaître de même. Dès qu'un commissionnaire avait déposé son bagage et reçu son salaire, il faisait volte-face et s'évanouissait; et tandis que mon oncle cherchait à se rendre compte de ce qu'il était devenu, une demi-douzaine de nouveaux commissionnaires surgissaient de tous côtés, ployant sous le faix de paquets qui devaient les écraser, à en juger par leur volume. Les voyageurs aussi étaient costumés d'une manière si bizarre! de grands chapeaux à larges bords galonnés, avec de hauts parements à leurs manches et d'énormes perruques avec un nœud derrière! C'était à n'y rien comprendre.

— Voyons, allez-vous monter? reprit l'individu qui avait déjà adressé la parole à mon oncle. Il était vêtu en courrier, et tenait d'une main une lanterne, de l'autre une espingole, qu'il se disposait à placer dans son magasin particulier. Allez-vous monter, Jean Martin? répéta-t-il, présentant sa lanterne à la figure de mon oncle.

— Eh bien! fit mon oncle, reculant d'un pas ou deux, voilà qui est sans façon.

— C'est comme cela sur la feuille, répliqua le courrier.

— Est-ce qu'il n'y a pas de *Monsieur* avant le nom? dit mon oncle, peu flatté d'être appelé Jean Martin tout court par un courrier qu'il ne connaissait point, et persuadé que l'administration des postes n'aurait pas approuvé une pareille liberté.

— Non; il n'y a rien, dit froidement le courrier.

— La place est-elle payée? demanda alors mon oncle.

— Cela va sans dire, répondit le courrier.

— Ah! elle est payée? fit mon oncle. Va donc pour la malle. Laquelle est-ce?

— Celle-ci, dit le courrier, désignant de la main une vieille malle d'Edimbourg à Londres, dont le marchepied était baissé et la portière ouverte. Mais, un moment, voici les autres voyageurs. Laissez-les monter.

V. — LES COMPAGNONS DE MON ONCLE.

Comme le courrier parlait encore, se présenta devant mon oncle un jeune monsieur en perruque poudrée et vêtu d'un habit bleu-ciel brodé en argent, dont les basques, doublées en bougran, étaient remarquables par leur ampleur. Il portait une culotte courte, des espèces de grandes guêtres roulées par-dessus ses bas de soie, et des souliers à boucles; il avait des manchettes rabattues sur ses poignets, un chapeau à trois cornes sur la tête et une épée au côté. Les pans de son gilet lui descendaient jusqu'à mi-cuisse, et les bouts de sa cravate touchaient à sa ceinture. Il s'avança gravement jusqu'à la portière de la voiture, ôta son chapeau et le tint un instant au-dessus de sa tête à la longueur de son bras; puis, rapprochant ses deux pieds, il fit un profond salut, et tendit sa main gauche en avant. Mon oncle, croyant que c'était une politesse qu'on lui faisait, se disposait à saisir cette main et à la

secouer vigoureusement, lorsqu'il s'aperçut que ces démonstrations s'adressaient à une jeune dame qui s'avançait vers le marchepied, vêtue d'une robe de velours vert d'une coupe antique, avec une longue taille et un corsage lacé par devant. Sa tête était enveloppée d'un capuchon de soie noire ; mais elle se tourna un instant avant de s'élever sur le marchepied, et laissa voir à mon oncle un visage tel qu'il n'en avait jamais contemplé, même en peinture. Elle entra dans la voiture en relevant sa robe d'une main, et mon oncle avait coutume de dire avec un juron, qu'il n'aurait jamais cru possible que des pieds de femme pussent avoir cette finesse, s'il ne les avait vus de ses propres yeux.

Cette ravissante apparition passa devant mon oncle avec



Le Départ de mon oncle. Dessin de H. Valentin

la rapidité de l'éclair, pas assez vite cependant pour qu'il ne pût s'apercevoir que la jeune dame lui jetait un regard suppliant, et qu'elle paraissait en proie à un profond sentiment de terreur. Il remarqua aussi que son jeune cavalier, malgré ses démonstrations de galanterie, qui étaient fort belles assurément, lui serrait fortement le poignet au moment où elle entrait dans la voiture, où il monta immédiatement après elle. Un individu de fort mauvaise mine, en perruque rousse et en habit marron, portant une très-longue épée et des bottes qui lui montaient jusqu'aux hanches, faisait partie de la même société ; et quand mon oncle le vit prendre place à côté de la jeune dame, il fut confirmé dans son impression première, qu'il y avait là-dessous quelque sombre mystère. Il fit aussitôt vœu de secourir la beauté à tout événement, si la beauté avait besoin de secours.

— Mort et éclairs ! s'écria le cavalier à l'habit bleu-ciel, en portant la main sur la poignée de son épée, au moment où mon oncle entrait à son tour dans la voiture.

— Sang et tonnerre ! cria l'autre. En même temps il dégaîna et, sans plus de cérémonie, poussa une botte à mon oncle. Mon oncle n'avait pas d'armes sur lui, mais il enleva très-dextrement le tricorne de son agresseur, dont il se servit en guise de bouclier, et, ayant reçu la pointe de son épée au beau milieu de la calotte, il serra fortement les bords du chapeau et tint ainsi la lame comme dans un étau.

— Piquez-le par derrière, dit la perruque rousse à son

compagnon, tout en s'efforçant de dégager son épée prisonnière.

— Qu'il ne bouge pas! s'écria mon oncle, levant un de ses pieds et se mettant dans une attitude menaçante : je lui fais sauter la cervelle, s'il en a, avec le talon de ma botte, ou, dans tous les cas, je lui démolis le crâne. Faisant au même moment un violent effort, il arracha l'épée des mains de l'individu à la figure sinistre et la lança par la fenêtre, sur quoi l'habit bleu-ciel vociféra de nouveau : Mort et éclairs! en portant la main d'un air très-féroce sur son épée, qu'il ne tira cependant pas. Peut-être, disait mon oncle en souriant, craignait-il d'effrayer la jeune dame.

— Maintenant, messieurs, dit mon oncle, en s'asseyant tranquillement, je me soucie peu de mort, avec ou sans accompagnement d'éclairs, en présence d'une dame, et voilà bien assez de sang et de tonnerre pour une première fois; ainsi donc, si vous voulez bien le permettre, nous resterons, comme d'honnêtes voyageurs, chacun à notre place. Ici, conducteur; ramassez la lardoire de ce monsieur.

A peine mon oncle avait-il prononcé ces paroles, que



Le duel de mon oncle. Dessin de H. Valentin.

le courrier se présentait à la portière, tenant à la main l'épée en question. Il leva en même temps sa lanterne et regarda très-fixement mon oncle, qui, à la lueur de cette lanterne, remarqua avec une grande surprise qu'une foule de courriers se pressaient autour de cette même portière, ayant tous les yeux fixés sur lui. Jamais, de sa vie, il n'avait vu une telle multitude d'habits rouges, de faces blêmes et d'yeux écarquillés.

— Voilà, pensa-t-il, l'aventure la plus étrange qui me soit jamais arrivée. — Permettez-moi, monsieur, de vous restituer votre chapeau.

L'individu à figure hétéroclite reçut son tricorne en silence, examina, d'un air étonné, le trou que son épée avait fait au milieu de la calotte, et finit par replanter ledit tricorne au sommet de sa perruque, avec une solennité de manière, dont l'effet fut quelque peu gâté par un accès d'éternument qui lui survint au même moment, et qui eut pour résultat de faire choir de nouveau son couvre-chef.

— En route! s'écria le courrier porteur de la lanterne, en s'élançant sur son petit siége derrière la voiture. On partit. Mon oncle mit le nez à la portière, et reconnut que les autres malles, avec leurs chevaux, leurs cochers, leurs courriers et leurs voyageurs au grand complet, ne faisaient autre chose que tourner en cercle, à un petit trot d'environ cinq milles à l'heure. A cette vue il frémit d'indignation, et se promit d'adresser un rapport à ce sujet à l'administration des postes, en arrivant à Londres.

Mais, pour le moment, ses pensées étaient absorbées

par la jeune dame, qui occupait l'angle opposé de la voiture, le visage toujours enveloppé dans son capuchon. Le cavalier à l'habit bleu-ciel était assis en face d'elle, et l'individu à l'habit marron à côté d'elle, ni l'un ni l'autre ne la perdant un instant de vue. Pour peu qu'elle fît un mouvement qui dérangeât un pli de son capuchon, mon oncle entendait aussitôt l'habit marron porter la main à son épée, et il pouvait deviner à la respiration de l'autre, dont l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits, qu'il avait l'air furieux, comme s'il eût voulu dévorer la jeune dame. Tout ce manége excitait au plus haut point sa curiosité, et il résolut, quoi qu'il pût arriver, de voir la fin de l'aventure.

Je ne vous dirai pas tous les expédients auxquels il eut recours pour attirer l'attention de la belle voyageuse, ou du moins pour lier conversation avec ses mystérieux compagnons. Ce fut peine perdue : les messieurs ne voulaient pas parler, et la dame n'osait pas. De temps à autre il passait la tête par la portière, et demandait pourquoi on n'allait pas plus vite. Mais il eut beau s'enrouer à crier, personne ne parut y faire la moindre attention. En désespoir de cause, mon oncle se rejeta dans la voiture, et se mit à rêver au charmant visage de la jeune dame. Ce moyen lui réussit mieux ; il fit du moins passer le temps, et l'empêcha de songer où il allait, et comment il se trouvait dans une position si bizarre ; — non pas que cela le tourmentât beaucoup, car mon oncle avait pour habitude de prendre les choses très-philosophiquement.

Tout à coup la voiture s'arrête : — Eh bien ! fit mon oncle, qu'y a-t-il de nouveau ?

— C'est ici qu'on descend, dit le courrier, ouvrant la portière et abaissant le marchepied.

— Ici ! s'écria mon oncle.

— Ici même, répondit le courrier.

— Je ne descendrai pas, dit mon oncle.

— Fort bien, riposta le courrier ! En ce cas, restez où vous êtes.

— Ainsi ferai-je, poursuivit mon oncle.

— Comme il vous plaira ! dit le courrier.

VI. — MON ONCLE CHANGE D'AVIS.

Les autres voyageurs avaient prêté une grande attention à ce colloque ; et voyant que mon oncle était résolu à ne pas bouger, le jeune cavalier passa devant lui, pour aider la dame à descendre. En ce moment, l'individu à figure sinistre inspectait de nouveau le trou dans la calotte de son tricorne. La jeune dame, en passant, à son tour, devant mon oncle, laissa tomber un de ses gants dans sa main et murmura à voix basse, si près de son visage qu'il sentit sa douce haleine sur sa joue, ce seul mot : « Secours ! » Aussitôt mon oncle s'élança hors de la voiture avec une impétuosité qui la fit osciller sur ses ressorts.

— Ah ! vous vous êtes ravisé, à ce qu'il paraît, dit le courrier, en voyant mon oncle sur ses pieds.

Mon oncle regarda le courrier pendant quelques secondes, incertain de savoir s'il ne vaudrait pas mieux lui arracher son espingole, la décharger dans la figure de l'homme à la perruque rousse, assommer son compagnon d'un coup de crosse, enlever la belle dame et disparaître avec elle au milieu du désordre et de la fumée. Cependant, réflexion faite, il renonça à cette première idée, comme un peu trop mélodramatique dans l'exécution, et suivit les deux personnages mystérieux, qui, attachés aux côtés de la jeune personne, entrèrent dans une vieille maison devant laquelle la voiture s'était arrêtée.

VII. — AVENTURES INCROYABLES.

De toutes les masures en ruine qu'on pût imaginer, celle-ci était la plus délabrée. Elle paraissait avoir été jadis une grande auberge ; mais le toit s'était en partie effondré, et les escaliers inégaux étaient rompus en maint endroit. Il y avait, dans la pièce où ils entrèrent, une vaste cheminée ; l'âtre était encore couvert de cendres, et le foyer noirci par la fumée, mais vide et glacé.

— Pour le coup, dit mon oncle, voyager par la malle à raison de six milles et demi à l'heure, et s'arrêter pour un temps indéfini dans un trou pareil, est une manière de procéder qui me paraît être quelque peu irrégulière. Mais l'affaire n'en restera pas là ; j'écrirai certainement aux journaux.

Mon oncle prononça ce monologue à assez haute voix, et d'une manière générale, dans le but de faire parler les deux étrangers, si c'était possible. Mais ils se contentèrent de se chuchoter à l'oreille, en le regardant de travers et d'un air sournois. La dame était à l'autre bout de la pièce, et se hasarda une fois à agiter sa main, comme pour implorer de nouveau les secours de mon oncle.

Enfin, les deux étrangers firent quelques pas en avant, et la conversation s'engagea pour de bon.

— Vous ignorez sans doute, l'homme, dit le damoiseau à l'habit bleu-ciel, que nous sommes ici dans un salon particulier ?

— Je l'ignorais, l'homme, répliqua mon oncle sur le même ton. Seulement, si c'est ici un salon particulier, retenu exprès, je me figure que la salle commune doit être fort agréable. En parlant ainsi, mon oncle s'assit carrément dans un fauteuil à dos élevé, et se croisant les bras, regarda fixement son interlocuteur.

— Sortez d'ici sur-le-champ ! s'écrièrent à la fois les deux individus, saisissant leurs épées.

— Quoi ? dit mon oncle, feignant de ne pas comprendre.

— Sortez d'ici, répéta l'homme à la perruque rousse, tirant sa longue épée et la brandissant dans l'air. Sortez d'ici, ou vous êtes mort !

Qu'il meure ! vociféra l'habit bleu-ciel, dégaînant aussi, et reculant de cinq à six pas : — Qu'il meure ! La dame poussa un grand cri.

Mon oncle avait toujours été remarquable par son audace et sa présence d'esprit. Tout en paraissant indifférent à ce qui se passait, il avait cherché des yeux quelque projectile ou arme défensive, et, au moment même où les épées se tiraient, il avisa, au coin de la cheminée, une vieille rapière à large poignée et à garde couverte, enfouie dans un fourreau rouillé. D'un bond il s'élança dessus, la tira, fit bravement le moulinet au-dessus de sa tête, cria à la dame de se mettre en sûreté, lança le fauteuil dans les jambes de l'habit bleu-ciel, le fourreau au nez de l'habit marron, et, profitant du désordre, tomba sur eux à bras raccourcis.

Vous connaissez cette vieille histoire de l'Irlandais à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon, et qui répondit qu'il ne doutait pas qu'il ne le pût, mais qu'il n'osait pas l'affirmer, n'ayant jamais essayé. Cette histoire pourrait s'appliquer à mon oncle. Il n'avait jamais tenu d'épée auparavant, et pourtant il était là à s'escrimer d'estoc et de taille avec deux spadassins expérimentés, tour à tour chargeant et rompant, se fendant et parant, s'acquittant, en un mot, de sa besogne avec une agilité et un aplomb qui lui faisaient infiniment d'honneur ; ce qui prouve que

l'Irlandais avait raison, et qu'on ne sait jamais ce qu'on peut faire jusqu'à ce qu'on l'ait essayé.

Le bruit de cette mêlée était effrayant, les trois champions jurant à qui mieux mieux, et leurs épées s'entrechoquant avec un vacarme vraiment infernal. Au plus fort du combat, la dame, sans doute pour encourager mon oncle, écarta entièrement son capuchon et découvrit un visage d'une beauté si éblouissante, que mon oncle aurait bravé cinquante adversaires, s'il l'avait fallu, pour obtenir un sourire d'elle. Il avait fait jusqu'alors des merveilles; à partir de ce moment, ce ne fut plus un homme, mais un lion furieux.

Cependant le cavalier à l'habit bleu-ciel ayant tourné la tête et voyant la jeune dame avec son visage découvert, poussa un hurlement de rage et de jalousie, et, dirigeant son épée contre elle, se fendit avec l'intention de lui percer le cœur, ce qui arracha à mon oncle un cri involontaire de terreur, dont toute la maison retentit. La dame se jeta légèrement de côté et arracha l'épée de la main du jeune homme avant qu'il eût repris son équilibre; puis, le poussant contre le mur, elle le transperça d'outre en outre, le clouant littéralement au lambris. A cette vue, mon oncle, avec un cri de triomphe et une vigueur irrésistible, poussa son adversaire du même côté, et, prenant pour point de mire une grande fleur qui se trouvait dans le dessin de son gilet, lui passa sa rapière à travers le corps et le cloua à côté de son ami. Ils étaient là tous deux, agitant leurs bras et leurs jambes comme ces pantins en carton qu'on fait mouvoir avec un bout de ficelle.

— La voiture! la voiture! s'écria la dame, se précipitant vers mon oncle, nous pouvons encore leur échapper.

— Nous *pouvons!* répéta mon oncle. Y aurait-il encore, par hasard, quelqu'un à tuer?

Il faut vous dire que mon oncle était un peu désappointé; car il pensait qu'après ce carnage, il eût été agréable d'avoir un petit entretien avec cette dame, ne fût-ce que pour changer de sujet.

— Nous n'avons pas un instant à perdre, continua la belle voyageuse. Vous voyez là (montrant l'habit bleu-ciel) le fils du puissant marquis de Croquenbouche.

— Eh bien! madame, répondit mon oncle, en regardant tranquillement le jeune cavalier, qui continuait à s'agiter comme un hanneton contre le mur, je crains fort que ce monsieur ne prenne jamais possession de son marquisat.

— Ces misérables, poursuivit la jeune dame, dont les traits étaient animés par l'indignation, m'ont arrachée du sein de ma famille. Encore une heure, et ce scélérat m'épousait de force.

— Le monstre! fit mon oncle, jetant un regard de suprême mépris sur l'héritier mourant du marquis de Croquenbouche.

— Comme vous pouvez juger d'après ce que vous avez vu, dit la jeune dame, ils sont capables de tout. Si leurs complices nous trouvent ici, nous sommes perdus. Dans deux minutes il sera peut-être trop tard. La voiture!

Et en achevant ces mots, épuisée par ses émotions et par l'effort surnaturel qu'elle avait fait pour embrocher le futur marquis de Croquenbouche, elle tomba évanouie dans les bras de mon oncle. Mon oncle la saisit et l'emporta jusqu'à l'entrée de la maison. La voiture était toujours là, attelée de quatre chevaux à tous crins; mais il n'y avait ni cocher ni courrier, pas même de palefrenier à la tête des chevaux.

— Ecoutez, dit tout à coup la jeune dame, se relevant vivement, n'entendez-vous pas un bruit de roues et de chevaux?

— En effet, répondit mon oncle, prêtant l'oreille.

On eût dit qu'on entendait dans le lointain un grand nombre de voitures qui roulaient et de chevaux qui galopaient.

— Nous sommes poursuivis! s'écria la jeune dame, nous sommes poursuivis. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

Il y avait sur son beau visage une telle expression de terreur, que mon oncle prit sur-le-champ son parti. Il fit monter la jeune dame dans la voiture, l'assura qu'elle n'avait rien à craindre, et, après lui avoir recommandé de lever les glaces pour se garantir de la fraîcheur de la nuit, il s'élança sur le siége, saisit les rênes, prit le fouet qui était sur l'impériale, toucha les chevaux de devant, et voilà tout l'équipage parti au galop, à raison de quinze bons milles anglais à l'heure. Ah! il fallait voir comme ils allaient!

Cependant le bruit des autres voitures semblait se rapprocher. Plus la malle allait vite, plus vite arrivaient les poursuivants. C'était comme une grande partie de chasse. Le bruit était assourdissant, mais on entendait par-dessus tout la voix de la jeune dame excitant mon oncle et criant :

— Plus vite! plus vite!

Ils roulaient comme des feuilles balayées par un ouragan, devant de sombres rangées d'arbres séculaires. Emportés avec la rapidité d'une avalanche, ils laissaient derrière eux les maisons, les barrières, les meules, les églises. Mais le bruit de la poursuite augmentait de moment en moment, et la jeune dame ne cessait de crier, avec toute l'énergie du désespoir :

— Plus vite! plus vite!

Mon oncle joua du fouet et des rênes, et les chevaux, tout blancs d'écume, se précipitèrent en avant avec une nouvelle impétuosité. Cependant sa belle protégée criait encore : Plus vite! plus vite! Mon oncle, dans l'excitation du moment, frappa violemment du pied et...

VIII. — CONCLUSION MORALE.

Trouva que le jour commençait à poindre, et qu'il était assis, dans l'enclos du charron, sur le siége d'une vieille malle d'Édimbourg, transi de froid et d'humidité, et battant la semelle pour se réchauffer les pieds. Il descendit et s'empressa de regarder dans l'intérieur. — Hélas! la voiture n'avait ni portières ni banquettes : ce n'était qu'une carcasse vide, telle qu'il l'avait vue en s'endormant sur l'essieu. Vous comprenez le reste.

Mon oncle resta fermement persuadé qu'il y avait quelque mystère là-dessous, et que les choses s'étaient passées exactement comme je viens de vous les raconter. Il regardait comme une circonstance très-extraordinaire d'avoir découvert, en grimpant accidentellement par-dessus une palissade, que les ombres des malles-postes étaient dans l'usage de voyager régulièrement toutes les nuits avec des ombres de chevaux, de courriers, de cochers et de voyageurs; il ajoutait qu'il croyait être la seule personne vivante qui eût jamais été appelée à prendre part à une de ces excursions nocturnes, et en cela je crois qu'il avait parfaitement raison.

Avis à ceux qui abuseraient du wisky, comme mon oncle. C'est à cette moralité que j'en voulais venir.

A. B—S.

(*Traduit de Dickens.*)

ROBERT-HOUDIN.

Réparation. Un grand homme oublié. Comme quoi Robert-Houdin faillit être garde des sceaux. L'Institut et la foire. Calembours et calembredaines. Le fond et la forme chez Robert-Houdin. Son successeur Hamilton.

Nous devons une réparation à un grand homme.

Nous avons enregistré, à la plume et au crayon, les personnages que la mort ou la retraite a livrés à l'histoire en 1852 : Princes, maréchaux, savants, poëtes, artistes, etc. Et nous avons oublié Robert-Houdin, le sorcier du Palais-Royal, qui a déposé sa baguette féerique pour vivre des loisirs et des rentes qu'elle lui a procurés : *Diabolus hæc otia fecit.* Nos jeunes et vieux enfants, à qui l'escamoteur a causé tant de frayeurs et de joies, ne nous pardonneraient certes pas de le laisser disparaître sans jeter une fleur dans ses gobelets... Nous faisons mieux ; voilà son image, et voici son histoire :



Portrait de Robert-Houdin.

Comme tous les grands artistes, Robert-Houdin fut entraîné par une vocation irrésistible. Il était clerc de notaire. Il allait devenir magistrat... Il serait peut-être aujourd'hui procureur général ou garde des sceaux, si une voix secrète ne lui eût crié du fond des dossiers de procédure : — Tu seras sorcier ! *Tu Marcellus eris!* — O prestidigitation ! voilà de tes farces !

Mais Robert-Houdin était plus que sorcier : il était mécanicien, physicien et chimiste. Témoin sa *suspension éthéréenne*, son *pâtissier*, son *carillonneur*, et cent autres tours de force qui étaient de vrais tours de science, et qui ont élevé Robert-Houdin au-dessus de ses rivaux, autant que l'Institut s'élève au-dessus de la foire. Mon Dieu, oui, l'Institut ! Robert en serait peut-être..., s'il n'eût pas été sorcier : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène ! » Après tout, il ne se fût agi que d'escamoter trente-neuf voix ! La belle affaire, pour un homme qui escamotait son propre fils !

Robert-Houdin avait un autre titre... pour ne pas entrer à l'Académie des sciences : il était homme d'esprit, poëte et faiseur de calembours. Ouvrez son journal, le *Cagliostro :*

— Il est question, dit-il, de rétablir en France l'ordre de la *jarretière* pour les *bas-bleus*.

> — Quand Jonas se précipita
> Pour calmer la mer irritée,
> La baleine l'escamota...
> Mais Robert... l'eût escamotée.

— Un tanneur de *Pau* vient d'inventer une machine à l'aide de laquelle il passe son *tan*.

— La personne qui m'a volé hier un parapluie est priée de le rapporter à son propriétaire, qui désire lui en faire cadeau.

— Inventions et découvertes : Réveil économique et sans rouage. Un timbre et un marteau suffisent. A l'heure où l'on désire se lever, on frappe soi-même sur le timbre avec le marteau jusqu'à ce qu'on soit éveillé.

— Les commissaires de l'impôt sur la race canine ont décidé que les chiens sont faits pour *rapporter*.

— Le pont qu'on devait construire sur la Manche, entre Douvres et Calais, est un pont suspendu... faute de *fonds*. On manquait de *piles*... de cinq francs.

— Un peintre et un coiffeur viennent de former une association : ils se *peignent* mutuellement. Ils demandent un bailleur de fonds.

— Le docteur Chauvini a trouvé une pommade qui allonge les cheveux d'un mètre par seconde. On fait *queue* à sa porte.

— Avis : Un enfant trouvé vient d'être perdu. Sourd-muet de naissance, il répond au nom de Joseph. Son front est large (c'est un *signe allemand*).

Voilà de quel style se chauffait Robert-Houdin. Nous lui conseillons d'occuper les loisirs de sa retraite à faire des vaudevilles..., si ce genre d'escamotage ne lui paraît pas au-dessous de lui.

Le sorcier du Palais-Royal était supérieur à ses rivaux, non-seulement par le fond, mais encore par la forme. C'était le plus élégant des Cagliostros. Il exécutait ses tours en frac et en gants blancs, sans les moindres manches ni le plus petit bonnet pointu. Aussi avait-il autant de succès dans les salons que sur son théâtre. Il était recherché jusque dans les cours... La reine d'Angleterre et sa famille lui ouvraient le palais de Buckingham à deux battants.

Maintenant que Robert-Houdin enrichi s'est escamoté lui-même, que vont devenir la reine Victoria et les milliers d'enfants de tout âge, depuis cinq ans jusqu'à soixante, qui s'amusaient tant au joli théâtre du sorcier ? Pardieu ! ils iront voir Hamilton, le beau-frère et le digne successeur de Robert-Houdin. Robert-Houdin est mort? — Vive Hamilton ! — Et, dzin ! baom !! en avant la grosse caisse !!!

Nous retrouverons quelque jour Robert-Houdin, en écrivant l'histoire des escamoteurs anciens et modernes. Nous avons déjà dans notre gibecière des notes palpitantes sur ce grave sujet. C. DE CHATOUVILLE.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

HUIT JOURS DE ROYAUTÉ,

OU

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MASANIELLO.



Giuseppe Basilo, le *taglia-topi* (tueur de rats), d'apres le tableau original de Vischer.

VI. — LE TUEUR DE RATS (TAGLIA-TOPI) (1).

Derrière les illustres personnages qui se disputaient Naples avec l'acharnement qu'on a décrit; derrière le vice-roi, duc d'Arcos, qui voulait renverser les dernières franchises et empocher le dernier écu des Italiens; derrière Génovino qui voulait renverser le duc d'Arcos ou présider la Sumaria; derrière Masaniello qui voulait renverser les gabelles et manger les fruits à bon marché; derrière le marquis de Châtillon qui voulait renverser le vice-roi et Masaniello pour enlever Marie d'Arcos et donner Naples à Henri de Guise, il y avait un homme qui travaillait à renverser à la fois tous les autres, comme des capucins de cartes, le duc par le pêcheur, le pêcheur par le marquis, le marquis par le légiste, et le légiste par un cinquième larron, qui se fera bientôt connaître... Cet homme, plus puissant que le vice-roi, plus influent que le chef du peuple, mieux instruit que Génovino, plus habile que Châtillon et plus riche qu'eux tous ensemble, n'était cependant qu'un pauvre diable, le dernier lazzarone de Naples, Giuseppe Basilo, le *taglia topi* (tueur de rats).

Le peintre Vischer a tracé son portrait de main de maître. Nous n'avons qu'à le copier à la plume, comme notre dessinateur l'a copié au crayon. La figure chagrine et revêche, mais l'air plus naïf que malin, le teint fauve et squalide, de gros yeux ouverts, au regard fixe, les oreilles épaisses, le nez camard, des lèvres bestiales entre deux moustaches et une barbe de bouc, une toque de fourrure hérissée, un justaucorps gris, crevé par le temps, des chausses noires sur des bas en spirale, un couteau de chasse et une gibecière à la ceinture; en bandoulière une boîte avec deux écussons, dont l'un montrait un poignard entre quatre étoiles; sur l'épaule un manteau attaché par une corde et peuplé d'un rat apprivoisé; à la main, un échantillon de marchandise raticide; à droite, un chien furet, au poil rude et au museau pointu; à gauche, un enfant armé d'une cage montée sur un grand bâton, avec des rats morts en pendentifs et un rat vivant derrière les barreaux.

Tel était, au milieu de l'anarchie, le vrai roi de Naples, et voici comment.

Pour tous les habitants, Giuseppe n'était que le *taglia-topi*, vivant de sa drogue en détail sur la place du marché, et de sa chasse en gros dans les maisons et les caves, à vingt *scudi* par cent têtes de rats...; mais pour les gouverneurs de Naples, depuis quinze ans, cet homme était l'espion le plus habile, l'agent le plus actif, le plus utile instrument d'administration. Connaissant tous les recoins de la ville comme sa boîte aux rats, furetant sans soupçons dans les hôtels comme dans les cabanes, initié à tous les détours et à tous les souterrains, à tous les escaliers et à toutes les trappes, profitant de la confiance ou plutôt de l'indifférence universelle pour écouter les paroles et deviner les pensées de chacun, véritable chat prenant les secrets comme les souris sans en avoir l'air, sachant tout en un mot, sans que personne en sût rien, Basilo était pour le vice-roi, à qui chaque soir il faisait son rapport, ce que la police et les télégraphes sont pour les gouvernements d'aujourd'hui; — avec cette immense supériorité que, sous l'apparence d'un gueux fidèle et imbécile, il faisait de sa science et de son métier le perfide et ingénieux commerce qu'on va voir. Tranchons le mot, Giuseppe était un Machiavel en haillons et méconnu, c'est-à-dire le plus fort et le plus dangereux des Machiavels.

Aussi, dès que le vice-roi fut en sûreté à Castel-Nuovo, avant de passer en revue sa garnison, avant de consulter les fonctionnaires et les magistrats, il s'enferma seul dans son cabinet, poussa un ressort qui fit sonner un timbre lointain, et la figure du taglia-topi, jaillissant des caves du fort, apparut dans un cadre doré, à la place d'une Vierge de Raphael.

— Eh bien, Giuseppe, dit le duc, tu avais raison; Naples était minée comme une taupinière, et j'aurais dû quitter cette ville, comme tu me le conseillais...; mais il faut maintenant rester et vaincre à tout prix. Rends-moi compte de ta chasse depuis hier...

— Ah! je n'ai jamais pris tant de rats! fit Basilo en secouant ses chausses. (Dans son langage d'espion, les secrets s'appelaient des rats.)

Et il raconta tout ce que les lecteurs connaissent; la rancune de Génovino, son complot avec Châtillon, leurs menées près du peuple et de Masaniello, et enfin l'élection de celui-ci comme chef de la révolte.

Il eut soin d'exagérer les faits de manière à jeter le duc dans l'anxiété. C'est ainsi qu'il l'amenait à prendre et à suivre ses conseils...

— Mais alors, Giuseppe, je suis sur deux volcans... Tout est perdu! Que faire?

— Vous le savez mieux que moi, monseigneur... Ce n'est pas à un homme d'Etat comme vous que j'apprendrai son métier! (La grande habileté du serviteur consistait à persuader au maître qu'il trouvait lui-même tout ce qu'il lui soufflait.) Les rats se mangent entre eux volontiers, surtout quand on les affame...

— Je comprends, dit le vice-roi, tu arrêterais l'approvisionnement de Naples...

— Avec une bonne garde aux barrières, et une bonne galère dans la rade...

— Mes forts et mes canons la défendront assez.

— Per Dio! j'oubliais les forts et les canons... Mais Votre Altesse, qui pense à tout, n'oubliera pas le grand point pour diviser les rats...

— Révéler à Masaniello le projet de Châtillon...

— Non pas!... dit Giuseppe (qui se réservait cette aubaine); ce serait donner trop beau jeu aux Français. Dans sa première fureur, le peuple se livrerait à eux plutôt que de revenir à vous. Vous agirez mieux que cela, monseigneur, en enlevant à Masaniello le seul appui qui le ferait vaincre, la grande et vraie force de Naples: la noblesse. J'ai *chassé* chez les Bisignani, les Maddaloni, les Toraldi, les Satriani, chez tous les princes de la Chiaja... Ils sont encore neutres,... ils hésitent...; mais la cause populaire les tente... Vous l'avez vu hier par Bisignano...

— C'est vrai...; il faut les brouiller avec le pêcheur...

— En poussant celui-ci au crime et à la folie. Votre Altesse devine tout! Je la préviens toutefois que ce n'est pas chose facile... Conseillé par Génovino, le boutefeu se modère et prend un calme formidable... Déjà, au milieu des nobles, sur la place du marché, il a l'air d'un roi au milieu de ses ministres. Il affiche l'étendard espagnol et le buste de Philippe IV; il tourne contre vous seul tous les cris et toutes les armes... Il juge, il organise, il commande, il maintient l'ordre... S'il garde ce rôle habile deux jours, les seigneurs en masse vont lui donner la main.

— Comment leur rendre cet homme odieux?

— Cet homme a une femme qu'il adore, et que le peuple va chercher à Amalfi pour l'amener en triomphe à Na-

(1) Voyez le numéro d'octobre dernier. *N.-B.* Les lecteurs sont priés de rejeter un coup d'œil à la première partie, afin de ne rien perdre de l'intérêt de la seconde.

ples. Prévenez cette ovation, monseigneur ; faites enlever l'épouse ce matin, et les vengeances du mari épouvanteront ce soir la noblesse...

— J'y avais déjà pensé... Mais comment arrêter ensuite le torrent ?

— Toujours avec la femme ; elle restera dans vos mains comme otage... En menaçant cette tête chérie, vous désarmerez Masaniello...

— Et si je ne le désarme pas, s'il met Naples à feu et à sang ?...

— Vous noierez le feu et le sang... dans l'eau !

— Que veux-tu dire ?

Le tueur de rats se recueillit, tourna son chapeau dans ses doigts, et se penchant à l'oreille du duc, comme si les murs eussent pu l'entendre :

— Monseigneur, reprit-il avec un sourire étrange, que vous font des palais brûlés et des seigneurs mis à mort ? Tout débris italien est un piédestal pour vos pouvoirs ; vous n'avez à ménager que le sang espagnol, et à redouter que le feu des poudres... Eh bien ! donnez-moi vingt mineurs pour trois jours, et dans trois jours tous vos soldats seront invulnérables, car vous serez maître de toutes les poudres de Naples...

— Même de celles du fort Saint-Elme et des faubourgs ?

— J'ai dit toutes, et je m'explique, ajouta Basilo, montrant les caves d'où il sortait. Ce souterrain, le plus élevé de Naples, communiquait autrefois par un bout avec la mer, et, par l'autre, avec tous les souterrains des forts. J'ai fait dans mon enfance des chasses de trois lieues par ces immenses galeries... C'est justement pour garantir les poudres de l'eau qu'on a fermé ces communications... Si vous les faites rouvrir secrètement...

— J'y suis ! j'y suis ! s'écria le duc enthousiasmé ; d'une main j'enlève aux poudrières de quoi foudroyer mes ennemis, et de l'autre main je leur coupe à eux-mêmes les munitions...

— En me faisant signe de tourner un robinet ! conclut Giuseppe avec un geste imitatif... La mer entre à pleins bords dans tous les magasins, et, devant vos canons bourrés jusqu'à la gueule, il ne reste pas aux rebelles une gargousse de poudre sèche...

— Tu es un homme de génie ! dit le vice-roi, en jetant au taglia-topi, avec une poignée d'or, un ordre pour les mineurs de Castel-Nuovo.

— C'est Votre Altesse à qui rien n'échappe, répondit humblement Basilo, mettant l'or et le papier dans sa poche...

— Et qui ne m'échappera pas maintenant ! ajouta-t-il, le poing fermé, quand la trappe l'eut renvoyé dans les caves...

VII. — LA JUSTICE DU VICE-ROI.

Giuseppe avait dit vrai... Afin de rendre à Masaniello sa femme, délaissée pour la révolte, tous les pêcheurs du golfe, réunissant leur flottille pavoisée de fleurs, allèrent chercher, à Amalfi, la Puzzolienne, qu'ils appelaient déjà la vice-reine de Naples. Pour que rien ne manquât aux pompes de son entrée, ils lui avaient envoyé d'avance un costume royal, arrangé d'après le fameux portrait d'Henriette d'Angleterre, par Van Dyck, avec les soieries, les dentelles et les bijoux trouvés au palais du vice-roi.

L'heure marquée pour le retour approchait. Toute la population en fête attendait au bord de la mer. Un char était disposé pour conduire la triomphatrice à travers la ville... Cent jeunes gens, en grande toilette, devaient le traîner au milieu de toutes les jeunes filles du port, en robes blanches.

A côté de ces magnificences, Masaniello, debout et rêveur, tranchait par ses jambes nues, sa poitrine découverte, son bonnet rouge, ses chausses de grosse toile et sa chemise rapiécée, qu'ornait la croix du Carmel.

Tout à coup un grand cri s'élève ; les chapeaux volent en l'air... ; l'affluence du peuple redouble ;... le carillon des cloches se mêle aux détonations des fusils...

— La voilà ! voilà la vice-reine !... Honneur à madona Aniello !...

Le cœur du poissonnier bat avec tant de force, qu'il soulève à l'œil son grossier vêtement.

Son regard, dépassant tous les autres, a reconnu, le premier, sur le golfe inondé de lumière, un groupe de bateaux qui s'avancent en effet du côté de Naples. A mesure qu'ils approchent, on distingue les banderoles de fleurs, et, sur la barque centrale, une femme en blanc, dont la parure étincelle de bijoux.

Les cris recommencent et ébranlent le ciel ; — C'est la vice-reine ! Gloire à la vice-reine !

Mais soudain Masaniello pâlit et chancelle, et impose le silence d'un geste effaré...

Il vient de reconnaître autour de la Puzzolienne, et chacun reconnaît avec lui, au lieu des pêcheurs de Naples, des soldats espagnols !

En même temps la flottille, évitant le port, se dirige vers Castel-Nuovo ! Et le beau-frère de Masaniello, enchaîné près de sa sœur, rompt ses liens, se jette à la nage, arrive au bord, et raconte ce qui suit :

Les soldats espagnols ont devancé les pêcheurs à Amalfi, se sont saisis de la Puzzolienne au nom du vice-roi, l'ont forcée, par dérision, à revêtir les riches habits qu'on venait de lui remettre et qu'elle repoussait avec horreur ; puis, s'emparant des barques fleuries qui abordaient au même instant, ont emmené leur captive au cachot de la citadelle.

Voilà comment la marche triomphale a tourné en convoi d'ignominie.

Pour que personne n'en doute, les soldats lancent aux pêcheurs cette ironie sanglante :

— Voilà la vice-reine ! Honneur à la vice-reine de Naples !

A ce récit, à cette vue et à cette insulte, on juge quelle stupeur remplace la joie du peuple...

Quant à Masaniello, il ne voit et n'entend plus rien..., et il reste longtemps immobile, hagard, anéanti... Puis enfin, se redressant avec larmes, avec rage, avec délire :

— A moi ! s'écrie-t-il d'une voix terrible, à moi, Perrone, Palumbo, Vitale, Polito, Annese ! à moi, les peintres de la *Compagnie de la Mort* (1) ! A moi tous ceux à qui j'ai refusé le pillage et l'incendie ! Je leur livre maintenant les Espagnols et leurs suppôts, jusqu'à ce que cette prisonnière nous soit rendue avec les franchises de Naples !

VIII. — LA REVANCHE DU PÊCHEUR.

Une heure après, la prophétie de Basilo s'accomplissait au grand marché. Masaniello, livré à ses fureurs, n'était plus reconnaissable. Le Conseil et l'armée des *Vengeurs*

(1) Cette bande célèbre avait été formée à Naples par Falcone, pour venger un de ses parents, victime d'un Espagnol. Toute la jeune école des artistes du pays s'y était enrôlée avec Salvator Rosa, le plus éminent d'entre eux : on y comptait Luzzaro, Micco Spadaro, Porpora, Del Po, Coppula, Maslurzo, les deux Francanzano, Vaccaro père et fils, etc., tous animés de la même haine et appliquant aux étrangers la peine du talion.

entraient en fonctions... Soixante maisons figuraient sur la première liste des victimes, et les trois quarts des nobles, qui avaient admiré le pêcheur, se retiraient en armes dans leurs châteaux ou se réfugiaient au loin avec leurs familles... un très-petit nombre, et ses créatures surtout, rejoignirent le duc à Castel-Nuovo, les autres le croyant généralement perdu, ou refusant leur épée à la cause espagnole.

Laissons encore parler les historiens de ces jours néfastes. Voici l'hôtel de Géronimo Letizia, fermier des farines, qui flamboie avec un amas de tapisseries, d'étoffes et de joyaux. La foule hurle en dansant devant le feu : — Ceci est notre sang! Que tous ceux qui l'ont sucé brûlent de même en enfer ! (Giraffi.) Voici les plus belles glaces de Venise, les chefs-d'œuvre de l'art, la plus admirable orfévrerie, des coffrets de perles inestimables, des jardins et des serres magnifiques, qui deviennent une masse de cendres chez Filipo Basili, l'ex-boulanger, enrichi dans les tailles, chez les conseillers de Angelis et Mirabello, chez Naclerio, l'élu du peuple, chez les ducs de Caivano, d'Ostuna, de Lubrano, tous anciens gabellieri. On lance vivants dans ces bûchers, qui couvrent la ville entière, jusqu'aux chevaux de luxe, aux mules de trait, aux oiseaux de basse-cour et aux chiens de chasse!... Des mères font jeter par leurs petits enfants des matériaux à la fournaise. Et les maîtres de ces palais les voient crouler dans les flammes, des hauteurs de Castel-Nuovo;— horrible, mais haute leçon pour les parvenus qui étalent un luxe puisé dans la misère publique!

Un ordre étrange règne dans ce désordre ! Un curieux scrupule règle ces attentats. De par l'inflexible Masaniello, on incendie tout, mais on ne vole rien! Les malfaiteurs sans vergogne et les mendiants sans pain rejettent dans le brasier les flots d'or qui s'en échappent... Trois pauvres diables seulement dérobent un frein de cheval, une tasse et un petit cadre d'argent, le pêcheur les fait pendre ou assommer sous le bâton. Quant aux portraits du roi d'Espagne, autre curiosité de ce drame, les pillards les respectent d'eux-mêmes, les saluent de leurs acclamations, et les exposent aux honneurs publics, sous un dais orné de la fleur du butin. (Giraffi, Santis, Turris.)

Masaniello trouve un moyen sûr de remplacer les nobles qui le délaissent, d'en ramener quelques-uns à lui, de retenir ceux qui flottent encore, et de se débarrasser des poltrons et des suspects. Il lance un édit de peine de mort contre tout Napolitain qui ne s'enrôlera pas, dans les vingt-quatre heures, sous la bannière du peuple.

Le lendemain, il attaque et emporte avec dix mille hommes le fort de San-Lorenzo, y trouve un monceau d'armes et de munitions, et dix-huit canons, qu'il braque sur les places de la ville. Puis il passe en revue son armée, composée de 112,000 soldats plus ou moins dignes de ce nom. Il improvise une cavalerie en saisissant tous les chevaux qui se rencontrent, et une artillerie de campagne, en faisant monter des pièces sur des charrettes... Enfin il s'entoure lui-même, à son quartier général, d'une garde choisie, de sept à huit mille braves.

Ce quartier général est toujours la place du marché. Le pêcheur-roi-juge-pontife et général y trône dans ses haillons, sur une riche estrade couverte d'un dais, assisté de ses lieutenants Perrone et Palumbo, de Marco Vitale, son secrétaire, et de Génovino, son conseiller. Il cumule, avec une activité d'Hercule et parfois avec un génie d'homme d'Etat, avec une éloquence de prophète, le gouvernement, la police, le culte, l'édilité, la guerre, la justice et la diplomatie. Il tranche d'un mot les procès et les questions les plus compliquées. Quand il hésite, il feint de se gratter l'oreille, et le vieux légiste lui souffle un arrêt.

Un jour, raconte Santis, un plaisant reconnaît le stratagème. — Peuple bien-aimé, disait Masaniello, je n'ai jamais été ni soldat, ni juge, mais toute science me vient, pour vous, du Saint-Esprit: — C'est-à-dire du *Père éternel*, s'écrie le railleur, désignant les cheveux blancs de Génovino... On devine que la foule massacre le blasphémateur.

Deux nobles seuls, poussés par le vice-roi, osent attaquer l'idole populaire : le duc de Maddaloni et son frère don Carafa. Maddaloni, grand seigneur libertin, protecteur des brigands de la montagne, achète au poids de l'or la trahison de Perrone. Au milieu d'une cérémonie, en pleine église du Carmel, le pêcheur voit trois cents paysans, à cheval et en armes, fendre la presse sur l'immense parvis. Il s'inquiète et veut repousser ces inconnus; mais Perrone les donne comme auxiliaires dévoués, leur fait mettre pied à terre et les introduit dans le temple de la Vierge. Tout à coup, au moment où le dictateur s'avance avec l'archevêque, une arquebuse fait feu et une balle siffle à ses oreilles. — Infamie ! s'écrie-t-il, et cinq autres fusils le visent et le manquent... Alors, tandis que Perrone disparaît, le peuple, qui voit un miracle dans le salut de son chef, massacre les trois cents paysans jusqu'au pied de l'autel et dans les bras des moines et du prélat. Leurs têtes sont plantées sur une rangée de perches autour du marché, et leurs cadavres livrés aux chiens par les femmes et les enfants.

Le soir même naissait la fameuse tradition dont nous avons parlé dans le *Bouquet de paille*, et qui subsiste encore chez les Napolitains; tradition qui déclare Masaniello immortel, et si ouvertement protégé par la Sainte Vierge, que les balles meurtrières s'aplatissent au milieu de sa poitrine, sur la croix du Carmel. (Giralfi, Santis, Rivas.)

Faute de trouver Maddaloni, le peuple saisit Carafa dans un couvent. Un boucher lui tranche la tête d'un seul coup. Un autre lui mange le pied, qu'il avait baisé la veille ; et, se souvenant que ce pied a frappé l'archevêque, le jour de saint Janvier, la foule en porte les restes, avec la tête du mort, à Masaniello, qui les heurte de sa baguette de commandement, tire les moustaches de la victime, et, couronnant ce front livide de papier doré, le fait exposer sur la place au milieu des trophées semblables...

Voilà où l'ivresse du pouvoir et de la vengeance conduisait le pauvre pêcheur de Naples! ajoutons le remords secret ; car son cœur était encore pur et son esprit sain, et il ne pouvait étouffer la voix qui lui criait à l'âme : — Tu t'égares dans le crime ! ni oublier la douce vision d'Amalfi, qui lui revenait à travers le sang et les flammes...

Le lendemain, lui-même s'effraye de l'anarchie qu'il a créée, et le justicier, remplaçant le bourreau, fait rentrer dans l'ordre son armée de sicaires... Tout en mettant à prix la tête de Maddaloni, il rend libres ses amis et ses serviteurs. Il fait confesser sur place un boulanger qui vendait à faux poids, et le livre à la hache immédiatement. Il défend, sous peine de mort, de porter *manteaux* ou *robes longues*, pouvant cacher des armes. Il exige de tous ses partisans un signe convenu sur leurs portes, une illumination chaque nuit, de grands feux sur les places, des approvisionnements, des fossés et des barricades. Et il est obéi par l'archevêque lui-même, qui, avec tout son clergé, prend de suite l'habit court, et par les plus grandes dames de Naples, qui font couper leurs robes à mi-jambe. (Rivas.)

Tel était l'incroyable prestige de ce lazzarone de la veille ; il n'était plus un homme, mais un envoyé de Dieu... Beaucoup voyaient en lui saint Jean-Baptiste ; nous en trouvons la preuve dans une lettre originale conservée à la bibliothèque du prince San Giorgio.

Il y avait cependant un philosophe pour qui Masaniello n'était qu'un homme. C'était Basilo, le *taglia-topi*, l'acteur aux cinq rôles.

Nous avons montré le premier, passons au deuxième.

Voici justement le rôdeur des caves, qui surgit chez le pêcheur-roi, quand celui-ci, accablé des travaux du jour, étend sa majesté sur le grabat de sa misère ; car cet étrange monarque, refusant les palais comme la pourpre, habite toujours sa pauvre maison du marché.

— Eh bien ! Giuseppe, as-tu fait bonne chasse?

— Excellente, signor. Je vous apporte un *rat* superbe !

Vous voyez que le rôdeur était l'espion de Masaniello comme il était l'espion du vice-roi. Seulement, chacun le croyait pour lui contre son adversaire, tandis qu'il était réellement contre tous deux.

Basilo vendit au pêcheur les secrets du duc, — hors celui des poudres, qu'il garda pour lui-même ; ni le vice-roi ni le dictateur n'ayant de quoi payer un tel *rat*.

— Connaissez-vous le marquis de Châtillon ? reprit le taglia-topi, dans l'attitude de l'affût.

— L'ami de Génovino et l'ennemi des Espagnols ? Je l'ai vu à l'œuvre depuis deux jours. Il marche avec tous les Français sous nos drapeaux. Par saint Janvier ! c'est un de nos fidèles?

— C'est un traître, signor.

Masaniello bondit, comme mordu par un serpent.

— Un traître ! au profit de qui? du duc d'Arcos?

— Non ; mais de Mazarin, ou plutôt de Henri de Guise. Châtillon se sert de vos filets pour repêcher la couronne des ducs d'Anjou, aïeux de son féal cousin.

Et Basilo exposa tout le plan de Châtillon, ses intrigues avec l'ambassadeur de France à Rome, et la flotte de Mazarin cinglant déjà vers Naples, et le duc de Guise prêt à y faire son entrée, sous le prétexte d'offrir au peuple le secours de Louis XIV.

L'espion ne cacha que les rapports de Châtillon avec Génovino, qu'il ne voulait pas encore rendre suspect au pêcheur, et sur lequel il gardait des vues particulières.

— C'est impossible ! dit Masaniello, ne pouvant en croire ses oreilles, et rougissant de se voir l'instrument d'un étranger.

— C'est la vérité même, et vous en aurez la preuve demain. Les agents de Châtillon essayeront de vous gagner à leur cause et d'ameuter le peuple en faveur de la protection française...

— Ah ! ah ! nous verrons ! fait le dictateur avec orgueil... Puis, retombant de l'exaltation dans la douleur :

— Et ma femme, Giuseppe, quelles nouvelles? reprend-il d'une voix étouffée, après un morne silence.

— Elle est dans une belle chambre, à Castel-Nuovo. On la traite avec honneur et ménagement. On lui a donné la grande terrasse pour se promener ; mais voyant les Espagnols se moquer de sa robe de vice-reine, et n'ayant pu obtenir d'autres habits de ses geôliers, elle a déchiré ses dentelles, jeté ses bijoux à la mer, et s'est mise au lit, en criant avec sanglots : — O ma petite maison d'Amalfi ! ô Masaniello ! qu'as-tu fait?

Le poissonnier s'affaisse sur lui-même et cache son visage dans ses mains... Deux grosses larmes s'échappent entre ses doigts. Puis, se redressant d'un bond convulsif, et faisant étinceler aux yeux de Basilo un diamant de vingt mille écus, sauvé des flammes de la veille, pour le payement de sa garde d'honneur :

— Tous ces incendies ne me vengent pas du duc d'Arcos, s'écrie-t-il amèrement... Ce diamant pour toi, Giuseppe, si tu me trouves une revanche digne de moi !...

— Donnez le diamant, car voici la revanche, répond le tueur de rats.

Et révélant le grand secret de Châtillon et de la fille du vice-roi, il raconte comment celle-ci a été enlevée de Naples par son père avec la duchesse, et comment elle va y rentrer sur l'annonce des périls du duc, transmise aux deux femmes en mer par les soins du marquis.

— Le pilote-messager est revenu il y a deux heures, et Marie d'Arcos débarquera cette nuit, au pied de Castel-Nuovo. Châtillon la guettera avec quelques marins ; mais une felouque et vingt hommes peuvent s'en emparer avant lui...

Basilo n'avait pas achevé, que déjà Masaniello était debout, s'armait de pied en cap, jetait son manteau sur ses épaules, appelait ses soldats les plus résolus, et courant au port avec eux, s'élançait dans une chaloupe et gagnait la haute mer.

Bientôt une barque les croise et leur crie dans l'ombre :

— Qui vive !

Le pêcheur reconnaît la voix de Châtillon, et repart en se dressant comme un fantôme : — Masaniello, votre maître ! Place au chef du peuple ! Vous trouverez demain, chez moi, celle que vous attendez ici !

Malgré sa surprise extrême, Châtillon veut rester ou du moins s'embarquer avec le pêcheur..., mais ses marins terrifiés regagnent le bord à force de rames...

Une heure après, la galère du vice-roi, entrant dans les eaux de Naples, était enlevée à l'abordage, et Masaniello y trouvait, en effet, la duchesse et Marie d'Arcos, qu'il amenait avant le jour au port, et enfermait, sous bonne garde, au fort de San-Lorenzo.

Puis il envoyait le capitaine du navire au duc d'Arcos, avec ces mots : « Fille pour femme, monseigneur ; si vous avez un otage, j'en ai deux ; et leurs têtes me répondent de la Puzzolienne... Nous traiterons de l'échange quand il vous plaira. En attendant, je vais promener deux poissonnières, comme vous avez promené une vice-reine. »

Et le soleil levant éclaira une charrette portant Marie d'Arcos et sa mère, vêtues de la robe des filles du peuple, et accablées des outrages de la multitude, comme l'épouse de Masaniello dans sa toilette royale avait été abreuvée des insultes espagnoles...

Ce fut pendant cette promenade « qu'un inconnu, déguisé en femme, s'approcha trois fois de Masaniello, et lui dit, avec un accent étranger : que la fortune lui offrait une belle couronne, s'il voulait accepter l'alliance d'une grande nation... Le pêcheur reconnut la tentation annoncée par Basilo, et répondit qu'il n'ambitionnait d'autre couronne que celle de la Vierge, et qu'après avoir délivré le peuple des impôts, il reprendrait ses corbeilles pour continuer à vendre son poisson. » Au même instant, cent orateurs racontaient, de groupe en groupe, « qu'un prince français accourait de Rome au secours des Napolitains, avec cinquante gros vaisseaux, vingt galères et un million de ducats. » Puis, « un nommé Luiggi del Ferro, âme damnée de Châtillon, à la tête d'une bande enthousiaste, élevait un trône sur le marché et y plaçait l'image du roi Louis XIV, à laquelle Masaniello, observant sans mot dire, substituait celle de saint Janvier, aux applaudissements de la multitude.

IX. — LE DUC DE GUISE.

Pendant ce temps-là aussi, le tueur de rats jouait son troisième rôle auprès de Châtillon, qui le payait comme le duc et le pêcheur, et, comme eux, le croyait son homme contre tous...

Vingt fois, depuis la veille, le marquis avait tenté d'approcher Masaniello, pour connaître ses projets sur Marie d'Arcos, pour l'implorer en sa faveur si elle était menacée, et surtout pour la revoir et se charger de sa garde. Vingt fois le dictateur avait été inabordable au milieu de ses soldats.

Lorsqu'enfin Châtillon vit la duchesse et sa fille promenées sur la charrette ignominieuse, il essaya plus vainement encore d'arriver à elles à travers les piques et les fusils qui les entouraient... Repoussé de rue en rue, blessé par cette haie de fer, il se retourna vers le peuple, et invoqua son honneur et sa pitié... Il faillit être égorgé comme traître, et c'est tout ce qu'obtint son désespoir.

Ce fut alors qu'il regagna sa demeure, où il trouva Giuseppe Basilo.

— Comment, s'écria le marquis éperdu, comment le pêcheur a-t-il su le retour de Marie, et pourquoi lui inflige-t-il ce supplice ?...

— Le comment, je l'ignore, répondit l'espion avec bonhomie ; le pourquoi s'explique tout seul... Masaniello venge sa femme par la loi du talion... Triomphe pour triomphe..., rien de plus naturel...

— C'est juste, dit le marquis..., mais c'est horrible !

— Consolez-vous, reprit Basilo en riant, votre belle est mieux, après tout, chez votre allié que chez son père... Masaniello, satisfait, vous permettra de la voir aujourd'hui même, et, vainqueur, il vous fera marier demain par l'archevêque. D'ailleurs, vous êtes un homme *per Dio*, et le sentiment, j'imagine, est le cadet de vos soucis... Eh bien ! votre politique a plus de succès que vos amours.

— Tu as de bonnes nouvelles ?

— De près et de loin... Le pêcheur a feint de repousser vos émissaires et d'enlever du trône le portrait de Louis XIV ; mais il est ébranlé au fond de l'âme... Cinquante vaisseaux et un million ne sont pas à dédaigner... La foule a eu le temps de sourire à l'image du roi de France... Votre beau cousin est déjà populaire..., et les faubourgs ont crié : — Vive Henri de Guise !...

— Dieu les entende !... Mais que fait Guise lui-même, et comment ne me répond-il pas ?

— Il a quitté Rome, il approche... Voici sa dernière lettre, datée de Fiumicino.

Le marquis, enchanté, ouvrit et lut la dépêche suivante :

« Cher cousin, je me fie à tes promesses, et me rends à ton appel... Je suis monté avant-hier en carrosse avec Fontenay-Mareuil. J'ai passé sous les fenêtres du comte d'Oñate, ambassadeur d'Espagne ; j'ai mis pied à terre, et j'ai prié devant le crucifix miraculeux de l'église Saint-Paul, *extrà muros*. Là, j'ai pris congé de Fontenay, et je suis monté à cheval, — mon trompette sonnant, — avec mon armée, composée de vingt-deux amis, en comptant tes envoyés, mes munitions de guerre, composées de six milliers de poudre, et mon trésor royal, composé de quatre mille pistoles... Me voici à Fiumicino, à la tête d'une escadre de huit coquilles de noix, appelées ici des felouques... J'ai embarqué sur les plus fortes mes troupes et mes provisions, et je vais, comme César, charger la plus légère de ma fortune, de ma personne et de mon valet de chambre Canetti... Voilà donc en quel appareil je m'élance, au signe de ta main, vers ce trône fondé sur un nuage, à travers la tempête et les canons espagnols. Dans deux jours au plus, je serai au sud de l'île d'Ischia, où j'attendrai les avis pour aborder la terre promise. Tes messagers reconnaîtront ma felouque à son pavillon vert et isabelle, — couleurs de la future reine de Naples (1). *A hora et sempre.* HENRI, duc DE GUISE. »

P. S. « J'oubliais de te dire que Mazarin et son ambassadeur ne nous appuient qu'indirectement... Ces habiles politiques, ne voulant pas se compromettre, m'offrent leurs vaisseaux et leurs soldats..., à la distance de vingt lieues, — et un million de livres comptant... pour le jour où mon succès n'en aura plus besoin. Ces illustres coquins nomment cela un secours moral... Quelle immoralité !... Ils ne croient guère à notre triomphe, tu le vois ; il s'agit de les forcer d'y croire. Quand nous aurons enlevé le gâteau, ils daigneront le manger avec nous... Qu'importe, pourvu qu'il me reste la fève, et à toi Marie d'Arcos. — Parle et agis toujours comme si j'amenais aux Napolitains la flotte, l'armée et l'argent de Louis XIV, lesquels, pour la vraisemblance, vont se trouver derrière moi dans le golfe... en observation... et quasi sous mes ordres. »

Cette lettre nous dispense de faire le portrait de son auteur. On y voit l'esprit, la grâce, la bravoure, la témérité, la folie de l'abbé qui avait confondu les docteurs dans ses examens de droit civil et canon, du cavalier le plus adroit, le plus agile et le plus brillant de son siècle,

(1) Le duc de Guise fait ici allusion à Mlle Bonne de Pons, depuis marquise d'Heudicourt, tellement belle qu'elle faillit l'emporter sur La Vallière. Après avoir demandé en vain la main d'Anne de Mantoue, puis avoir épousé du soir au matin la comtesse de Bossut, Henri de Guise était en instance à Rome pour se démarier, comme il disait, et s'unir à Mlle de Pons.

Outre l'esprit et l'audace qui respirent dans sa lettre, ce prince était le plus joyeux aventurier et le plus charmant hâbleur de son époque. D'abord destiné à l'Eglise comme cadet, il jouit de l'archevêché de Reims et des vastes bénéfices de la maison de Guise. Puis devenu l'aîné de sa famille par la mort de son frère, il cumula les grandeurs princières et les dignités religieuses. Il risqua et compromit les unes et les autres en vingt folies chevaleresques. Il fut de la *ligue pour la paix universelle;* condamné à mort à Paris, et gracié après Richelieu, il voulut aller conquérir les Indes avec les paladins de Malte, etc., etc.

Ses aventures ne lui semblant pas encore assez merveilleuses, il les brodait fort en les racontant... Un jour, chez Mme de Longueville, avec le grand Condé, il se mit à inventer une bataille où il avait commandé l'armée d'Espagne... — Nous y étions, dit Condé, qui voulait rire, il me souvient d'un bel homme, monté sur un cheval noir, avec des plumes blanches, à qui tout le monde obéissait.—Justement, c'était moi ! s'écrie de Guise, intrépidement.

Il le portait si haut, dit Tallemant, qu'à son lever il se faisait donner la chemise, comme le roi, par les plus fiers personnages. Un matin, l'abbé de Retz la jeta dans les cendres et le laissa tout nu.

Il se purgeait quand Mlle de Pons se purgeait, prenait les eaux quand elle les prenait, et pour qu'elles agissent sur lui comme sur elle, il mettait une de ses jupes, aux yeux de toute la cour. — Ce *Pont* a besoin d'un garde-fou ! disaient les plaisants... Il voudrait être un *Pont au Change*, mais il restera *Bossu*. Il n'obtint l'annulation de son mariage qu'en 1650, lorsqu'il avait oublié Mlle de Pons. Devenu grand-chambellan de France, il parut au fameux carrousel de 1665, à la tête des Américains, devant Condé guidant les Turcs. — Voilà, dit-on justement, les deux héros de la fable et de l'histoire ! Henri de Guise, dernier de sa race, mourut sans enfants, laissant des mémoires remarquables, qui nous servent pour ce récit.

du prince qui joignait à l'ambition de sa race la galanterie d'un Amadis et l'humeur fantasque d'un condottiere.

Châtillon fut si joyeux qu'il oublia un instant Marie d'Arcos; puis, voyant ses deux projets réalisés du même coup, il se rendit au quartier général où Masaniello venait de rentrer.

— Va, papillon! va te brûler au feu! dit le tueur de rats, en le voyant courir dans la rue.

X. — LE MOT DU SPHINX.

Et gagnant lui-même la maison de Génovino, qui l'attendait à son tour, Basilo joua près du savant son quatrième rôle, en lui vendant les *rats* du duc, du pêcheur et du marquis.

Déjà mécontent de la tournure des affaires, et voyant que Masaniello et le peuple ne mèneraient son ambition qu'au gibet, le vieux légiste se retourna adroitement du côté du vice-roi, par la proposition suivante qu'il chargea l'espion de lui glisser à l'oreille :

« Les rebelles et leur chef, compromis par leurs excès, ne pouvant plus que ruiner l'Espagne en se donnant à la France, ou écarter la France en revenant à l'Espagne, Génovino fera pencher la balance du côté qui lui assurera le seul objet de ses humbles vœux : la présidence du tribunal de la Samaria. »

— *Signor presidente*, dit Basilo, saluant le vieillard jusqu'à terre, votre commission sera faite dans une heure, et vous devinez sans doute la réponse du vice-roi.

— Je l'attends, sans l'espérer ni la craindre, repartit l'ambitieux ; tu pourras ajouter cela à ma confidence.

Le *taglia-topi* reprit ses courses mystérieuses; mais, avant d'aller à Castel-Nuovo, il se rendit à sa cabane, sur la plage du Carmel.

Là, seul entre quatre murailles, déposant ses divers masques et prenant sa véritable figure, il écrivit une page d'hiéroglyphes, dont voici la traduction :

« A Son Altesse Royale, Monseigneur Don Juan d'Autriche, grand-prieur de Castille, et généralissime des armées de Sa Majesté Philippe IV, roi d'Espagne, en sa galère capitane, sur les côtes de l'île de Sardaigne.

« Monseigneur, Votre Altesse peut arriver dans les eaux de Naples, avec la flotte et les soldats de Sa Majesté Catholique. Le fruit de la révolte est mûr, et prêt à tomber en vos mains... » (Ici venait le récit détaillé des événements et la révélation complète des secrets que nous avons passés en revue, après quoi Basilo concluait ainsi) : En somme, j'ai réussi à diviser, pour vous faire régner. J'ai brouillé la noblesse avec le peuple, Masaniello avec Châtillon, le duc d'Arcos avec tout le monde. Le vice-roi est perdu par ses faiblesses, le dictateur par ses violences, le marquis par sa légèreté, le légiste par ses trahisons. Ce dernier, le plus redoutable de tous, va passer, avec la chance, à Votre Altesse. Tous les seigneurs redoutables sont tués ou ruinés... Tous ceux qui survivent n'auront de salut qu'en vous. Les cinquante vaisseaux français, mouillés à Ponza, avec cinq brûlots et 4,000 hommes, sous les ordres de Vendôme, ne devant agir qu'après un succès du duc de Guise, ne brûleront probablement pas une gargousse contre Votre Altesse, — surtout si vous enlevez ledit prince au sud d'Ischia, où vous reconnaîtrez sa felouque aux couleurs verte et isabelle. Au pis-aller, si Votre Altesse essuie une bataille en mer, elle est, je crois, en mesure de la gagner, et cette victoire suffira pour lui assurer Naples, où elle triomphera par sa seule présence au milieu de l'anarchie. Enfin, s'il fallait combattre les Napolitains jusque dans leur ville, j'ai trouvé le moyen de les désarmer d'un seul coup, en submergeant toutes les poudres des magasins et des forts. Dans tous les cas, le duc d'Arcos, devenu impossible, ne saurait plus même reparaître à Naples... C'est lui qui a eu la naïveté de me livrer les conduits des poudrières. Il sera bien établi qu'il eût perdu ce royaume sans vous et votre protégé ; et lui-même déposera ses pouvoirs aux pieds de Votre Altesse triomphante, et dans les mains de Son Excellence le comte d'Oñate. »

Basilo fit deux copies de la missive, expédia l'une à Don Juan d'Autriche par mer, l'autre par terre au comte ambassadeur, et se jeta sur sa couche de paille, comme un homme qui a fini sa journée.

Cette journée était bonne, en effet! et l'on a enfin le mot du Sphinx napolitain...

Expliquons cependant jusqu'où remontait l'énigme. Ce ne sera pas la moralité la moins frappante de cette histoire.

Quand le duc d'Arcos ambitionna la vice-royauté de Naples, il avait pour concurrent le comte d'Oñate, appuyé de Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV (1). Malgré l'influence de celui-ci, le premier l'emporta sur le second; mais le prince et son favori résolurent de le renverser, et le comte fut placé, à cet effet, en observation dans l'ambassade de Rome. La révolte des Napolitains était une admirable occasion... Don Juan et d'Oñate la saisirent avec empressement, et le généralissime, d'accord avec le diplomate, jurèrent d'abattre en même temps le vice-roi odieux et ses sujets rebelles... Dans le vaste réseau qu'ils tendirent ensemble, ils rencontrèrent le *taglia-topi*, ce merveilleux agent qui, moyennant un crédit illimité et contre une promesse de cinq cent mille livres sur les fruits de la double victoire, leur mit en main, comme on a vu, tous les fils qui la leur assuraient.

Et voilà comment et pourquoi tant d'illustres marionnettes : et le lieutenant du roi d'Espagne, défendant ses prérogatives, et le descendant du duc d'Anjou, alléché par une couronne, et l'ambassadeur, et le premier ministre, et même le roi de France, rêvant un État de plus, et ce peuple qui cherchait la liberté à travers le sang et la flamme, et ce pêcheur de génie qui perdait le bonheur et trouvait le crime en aspirant à la gloire, et ce savant qui tombait dans un puits en lisant son élévation dans les astres, et ces pauvres femmes brisées dans les tendresses et les illusions de leurs cœurs, tous dansaient, sans le savoir, sur le théâtre de Naples, en présence de l'Europe attentive, au gré d'un mendiant en haillons, caché dans l'ombre de la coulisse!

Retournons à ses pantins, et suivons Châtillon près de Masaniello.

XI. — LE MARQUIS ET LE PÊCHEUR.

Cette fois le marquis pénétra tout droit jusqu'au pêcheur, qui lui fit le plus aimable accueil.

Il le trouva dans sa chambre avec le peintre Luzzaro, lieutenant de la Compagnie de la Mort.

Châtillon ne put revoir, sans pâlir, cette sinistre figure qu'il avait remarquée à la tête des plus féroces Vengeurs.

Giovanni Luzzaro, qui nous a laissé son portrait, était un homme sec et vigoureux, à la tête longue et sévère, aux yeux fixes, calmes et durs. Il portait encore le pourpoint serré, à épaulettes, les chausses bouffantes, la fraise empesée, les cheveux ras, la barbe et les moustaches du

(1) Ce Don Juan est le prince-artiste dont le *Musée* a raconte la vie et fait graver le tombeau, tome XVIII, page 160.

siècle précédent. Le talent se lisait dans son regard et sur son front; la cruauté, dans ses lèvres et ses joues avancées comme un museau.

Lorsque le marquis entra, l'artiste avait sa palette à la main, et contemplait avec le dictateur un portrait qu'il venait d'achever. Châtillon laissa échapper, en le reconnaissant, un cri d'admiration qui n'obtint qu'un sourire dédaigneux.

C'était, à la croire vivante, la signora Masaniello, dans son costume de vice-reine : cheveux bouclés autour du visage, perles aux cheveux et au cou, diamants sur la poitrine et aux oreilles, dentelles et rubans le long du corsage, telle enfin qu'elle était apparue au peuple sur le golfe, pour s'évanouir dans l'ombre d'une prison.

En deux jours, Luzzaro avait fixé sur la toile ce grand souvenir, et son pinceau facile avait encadré la douce et triste tête d'un cercle de fruits et de fleurs qui rappelaient poétiquement l'état de la Puzzolienne.

Quand Mazaniello se fut enivré du tableau glorieux, il le fit exposer devant sa porte, aux cris de joie et de vengeance de la multitude, sous le même dais de velours et d'or d'où il avait arraché le portrait de Louis XIV...

Châtillon, qui suivait tout cela par la fenêtre, y cherchait en vain les bons augures de l'espion...

Il regretta aussi de voir Luzzaro rester en tiers dans son tête-à-tête ; mais comprenant que c'était l'ordre du maître, il se garda de faire aucune objection...

Armé enfin de tout son aplomb de grand seigneur, il demanda des nouvelles de Marie d'Arcos...

Or, avant de raconter cette scène, et pour en bien rendre l'effet, il faut en esquisser le décor et les acteurs.



Giovanni Luzzaro, lieutenant de la Compagnie de la Mort (chap. XI). Dessin de Pauquet.

Figurez-vous un taudis de lazzarone, dégradé par une misère ancienne et bouleversé par un désordre récent; des murailles nues et sales, un grabat vomissant la paille, des tables crasseuses et des siéges boiteux; des filets, des paniers et des armes accrochés pêle-mêle ; au centre, une cheminée infecte, où bruissaient des fritures de poissons et de macaroni, qu'une mégère en guenilles surveillait dans la fumée ; et, pour doubler l'horreur de ce tableau par le contraste, un amas de vases d'or et d'argent ciselés, d'étoffes éblouissantes, d'écrins bourrés de diamants, d'émaux, de peintures, d'objets d'art admirables; les plus riches dépouilles des couvents et des palais, amoncelées chez le dictateur pour former le budget de la révolte, et qu'il foulait de ses pieds nus, ou jetait au premier lieutenant, avec le double mépris de l'orgueil et de la probité. Tel était le cabinet royal où Masaniello donnait audience au cousin des Guise.

Représentez-vous, dans ce pandémonium, le dictateur lui-même, figure digne du cadre, avec sa chemise ouverte sur sa poitrine velue et ses bras nerveux, ses chausses relevées jusqu'au genou, son bonnet rouge sur sa tête échevelée, ses pistolets à la ceinture et son épée au flanc, ses allures brutales et hautaines, sa face livide, amaigrie et inspirée, sa parole triviale, poétique et formidable...

A côté de lui, voyez Luzzaro, sombre et raide dans son pourpoint et sa fraise, l'œil soumis devant le dictateur, et impérieux devant l'étranger,— avec les clignements du tigre qui lorgne sa proie...

En face de ces deux personnages, observez le marquis

de Châtillon, la fleur de la noblesse de France, le petit-maître de la cour de Louis XIV, visage rose et blanc, dans un nuage de cheveux, tout élégance, recherche et courtoisie, tout velours et soie, rubans et dentelles, tout par-



Portrait de la Puzzolienne (chap. VII et XI), peint par Luzzaro. Costume d'après Van Dyck. Ornements par H. Catenacci.

fums dans cette peste, plumes rouges au chapeau, diamants aux doigts, perles au sourire...

Et jugez maintenant du supplice médité qu'il va subir entre ses deux bourreaux...

— Marie d'Arcos se porte bien, dit le pêcheur, offrant une escabelle de chêne au marquis, et se jetant lui-même dans un fauteuil de brocart. Un peu émue encore de sa promenade, et regrettant, sous notre bure, sa toilette royale... Tenez, voici son écharpe lamée d'or, ajouta-t-il en poussant du pied une étoffe étincelante.

Châtillon réprima son horreur, et crut deviner le roi populaire : — Il veut me mettre à l'épreuve avant d'accepter mon alliance, pensa-t-il, sans entrevoir d'autre danger, car l'insolence de Masaniello n'avait rien de menaçant... Flattons aujourd'hui son orgueil pour me servir de sa puissance; il sera temps de l'écraser demain quand je n'aurai plus besoin de lui.

Et son ambition et son amour, domptant sa fierté, se résignèrent à la dégradation. Il n'avait pas d'ailleurs à choisir. Lutter alors contre le pot de fer, c'eût été se briser comme le pot de faïence.

— Vous savez mes projets sur Marie d'Arcos? reprit-il en frisant sa collerette...

— Oui; vous voulez l'enlever à son père?

— Elle m'aime et m'a promis sa main; je veux l'affranchir, en même temps que Naples.

Masaniello sourit : — Et vous désirez être son gardien?

— Précisément. Cet otage m'est plus sacré qu'à personne. Il ne m'échappera pas, soyez tranquille! et vous n'ignorez plus ce que je vous offre en retour.

— L'appui du roi Louis XIV?

— Une flotte entière, avec une armée et un prince royal.

— Les princes royaux sont dangereux pour les peuples. Les secours de Louis XIV et de Henri de Guise sont-ils bien désintéressés?...

— Chasser les Espagnols de Naples ! c'est une assez bonne aubaine pour la France...

— L'aubaine serait meilleure encore, si la France reprenait Naples?...

— Naples a mérité son indépendance, et la France la garantira.

— Vous en êtes certain ?

— Je m'en porte garant.

— Sur votre tête?

Châtillon hésita, mais il lâcha le mot : — Sur ma tête !

Il n'entendit pas le grognement de Luzzaro, qui jouait dans un coin avec son poignard...

— A la bonne heure ! dit Masaniello, meurtrissant de sa main calleuse la blanche main du gentilhomme; eh bien ! je vous installerai moi-même, ce soir, avec Marie d'Arcos, au fort de San-Lorenzo.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Vous êtes bien pressé ! il faut d'abord sceller notre alliance, à la mode des rois, comme au Fontainebleau de François Ier, répliqua le pêcheur, en montrant son taudis avec une ironie superbe... Nous allons dîner et faire la sieste ensemble, signor marquis...

Il s'approcha de la table dégoûtante où la mégère avait posé le macaroni et le poisson frits dans la graisse, avec un pain grossier, une cruche de vin et des fourchettes de fer, et il invita, d'un geste hospitalier, Châtillon à s'y asseoir entre lui et Luzzaro...

— Soit! dit le petit-maître avec un effort surhumain...

Et, domptant ses yeux, son odorat et son palais, il mangea, dans une écuelle de bois, l'œuvre des mains noires de la vieille; il but à la cruche de terre après le bandit et le pêcheur : à la Compagnie de la Mort avec le premier, aux franchises de Naples avec le second, à l'extermination des traîtres avec tous deux.

Le repas achevé, Masaniello se remit dans son fauteuil de brocart, et fit aspirer à son convive le tabac d'une pipe *culottée* par lui-même, et qu'il essaya d'abord, pour *faire honneur* au gentilhomme; puis, étalant sa jambe gauche sur un coffret de pierreries, il pansa lentement une plaie ulcérée par les fatigues, et la banda de l'écharpe dorée de Marie d'Arcos...

Châtillon pâlissait, rougissait, suffoquait de honte, de colère et de dégoût..., mais souriait aux *cordialités* de son hôte...

Tout cela n'était rien encore; restait la lie du calice, la sieste napolitaine...

Luzzaro s'était couché sur un amas d'étoffes opulentes; le pêcheur se jeta sur la paille de son grabat, et appela Châtillon à le partager avec lui...

— Figurez-vous que je suis l'empereur Charles-Quint, et soyez le roi François Ier, dit-il avec une *grâce* républicaine. Ce sera ensuite entre nous à la vie, à la mort !

Il ne fallait pas moins que ces paroles pour décider le marquis. Il demanda pardon à ses aïeux, à la France, à Marie d'Arcos, à Henri de Guise, et, fermant les yeux, le nez et les oreilles, il étendit sa belle personne, ses cheveux parfumés, ses rubans et ses dentelles, sur la paillasse éventrée du lazzarone...

Et tandis que Luzzaro ronflait dans le velours et le lampas, tandis que Masaniello s'agitait sur la couche ébranlée, son camarade de lit calcula ce qu'une révolution peut coûter de bassesses à un cœur ambitieux... (1)

Enfin, au bout de deux heures, — de deux siècles, il vit finir son supplice et arriver sa récompense... Masaniello se leva, et lui dit : — Allons au fort de San-Lorenzo...

Le marquis secoua la paille attachée à ses rubans, et aspira l'air extérieur avec délices...

Comme ils franchissaient la porte, on amena au pêcheur deux Français qui avaient tenté de rétablir sur la place l'image de Louis XIV... Masaniello écouta l'accusation et la défense, puis, d'un signe muet, livra les coupables à la hache...

Leurs têtes vinrent rouler sanglantes aux pieds de Châtillon, qui soupçonna enfin autre chose qu'une épreuve...

Mais, cachant sa terreur comme ses dégoûts, il suivit le pêcheur et Luzzaro à la citadelle.

XII. — UN ANGE.

Elle était gardée par la Compagnie de la Mort, qui reçut à grands cris son lieutenant et son roi.

Des portes massives s'ouvrirent... et se refermèrent devant et derrière Châtillon et ses guides... Puis ils entrèrent dans la chambre que Marie d'Arcos occupait avec sa mère... Le pêcheur devenait plus sombre et Luzzaro plus expansif... Le cœur de Châtillon battait à rompre sa poitrine...

Mais sa frayeur s'absorba dans sa joie, quand le maître prononça ces mots : — Signorina, voici votre gardien ; c'est lui désormais qui me répond de vous...

Puis il se retira avec le peintre, en disant : — A bientôt, marquis.

Et une femme rapporta aussitôt leurs vêtements à l'épouse et à la fille du vice-roi.

Si Châtillon crut sortir de l'enfer, Marie d'Arcos crut monter au ciel...

(1) On peut vérifier tous ces détails dans Santis, Modène, Rivas, et dans le bel article de M. de Saint-Priest sur les *Guise*... *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1851. Ces récits ne diffèrent du nôtre qu'en attribuant à Annese et au duc de Guise lui-même ce que nous laissons sur le compte de Masaniello et de l'ami du prince.

Assise auprès de sa mère et la tête cachée dans son sein, accablée de honte et de douleur sous sa robe de bure, comme l'hermine sous la tache qui la fait mourir, elle n'avait plus même la force de pleurer, lorsqu'elle crut sentir la mort en entendant le pêcheur, puis la résurrection en reconnaissant le marquis.

— Oh ! mon Dieu, est-ce un rêve ? s'écria-t-elle tout égarée...

Et elle courut saisir les mains de Châtillon, pour s'assurer que c'était bien lui...

— C'est moi, votre défenseur..., votre fiancé..., n'est-ce pas, duchesse ? dit le gentilhomme en portant ses yeux de la mère à la fille...

— Oui, son fiancé, car vous serez notre sauveur ; et le duc d'Arcos ne me démentira plus ! répondit la vice-reine, qui les réunit entre ses bras...

Châtillon obtenait ainsi en un instant ce qu'il avait réclamé en vain depuis six mois.

Vous voyez la scène qui suivit ces épanchements... Les femmes racontent leur voyage et leur retour..., leur supplice et leur désespoir... Le marquis, avec plus de réticences, expose aux captives les événements de Naples, et comment le pêcheur l'a prévenu, à leur rencontre, pour venger sa femme sur leurs personnes...

— Mais, sa vengeance satisfaite, ajoute-t-il, vous n'avez plus à le redouter, puisqu'il vous abandonne à moi !

— D'ailleurs, reprend la fille du vice-roi, vous triompherez de ce factieux avec mon père, et c'est sur son trône, relevé par vous, que le duc bénira notre mariage.

Châtillon détourne la conversation de ce terrain brûlant, et parle d'un *vengeur*, appelé par lui, qui va surgir à ses côtés, dans l'orage, et foudroyer les Napolitains...

— Qu'il arrive donc ! s'écrie l'Espagnole, et que je lui doive... notre bonheur dès demain. A cette condition seule, je partagerai entre vous et lui ma reconnaissance !

Puis, se revoyant dans sa robe de pêcheuse qu'elle avait oubliée, elle rougit comme la grenade qui veut éclore au soleil, disparaît à la hâte dans la chambre voisine, et revient sous sa noble parure, superbe et radieuse, devant son fiancé...

Châtillon, ébloui, tombe à ses pieds ; et la contemplait avec ivresse, lorsqu'il voit la porte se rouvrir, et Masaniello rentrer, l'œil flamboyant, suivi de Luzzaro, l'épée en main.

Balthasar, au milieu de son festin, ne vit pas avec plus d'épouvante la main qui traçait son arrêt de mort...

— Charmant tableau ! dit le pêcheur, avec un rire atroce ; quel dommage d'y jeter une ombre !... Puis, se tournant vers la jeune fille, glacée de stupeur : — Signora, cet homme est un traître, envers vous et envers moi !... envers vous, lisez cela ! (Et il donne à Marie une lettre de Châtillon, dans laquelle il complotait avec Henri de Guise la chute du duc d'Arcos...) ; envers moi, lisez ceci !... Et il montre à Châtillon une autre lettre, dans laquelle il préparait la défaite de Masaniello.

Deux *rats* interceptés et livrés par le *taglia-topi*.

— Misérable Basilo ! fait Châtillon.

La jeune fille et la duchesse demeurèrent sans voix... mais le gentilhomme se redresse avec fierté, observé par l'œil ardent de Marie.

— Maintenant, fiancez-vous à loisir, poursuit le dictateur ; vous êtes prisonniers ensemble, et voici votre geôlier. (Il montrait Luzzaro debout sur le seuil.) Seigneur Châtillon, ajoute-t-il, je vous avais promis de vous installer avec Marie d'Arcos au fort de San-Lorenzo. Vous voyez que je tiens mieux que vous ma parole, et que j'entends mieux que vous aussi les surprises et les coups de théâtre. Vous avez bu à l'extermination des traîtres ! Vous avez garanti sur votre tête les franchises de Naples. C'est donc entre nous, comme je l'ai dit, *à la vie, à la mort !* A François Ier, Charles-Quint ! ou plutôt, à gentilhomme dégradé, homme du peuple vengeur !

Et il allait sortir, croyant sa justice complète, lorsqu'un sentiment inattendu et plus grand que le sien, la foi de l'Espagnole, le terrasse par ces mots :

— Attendez que je vous réponde, puisque le marquis dédaigne de le faire ; et sachez, Napolitain rebelle, que je foule aux pieds votre accusation ! Cette lettre est fausse ou s'expliquera à votre honte ! (Et elle la déchire avec une noble colère.) Un Châtillon a pu méditer votre ruine, et certes il n'a fait que son devoir... Mais mon fiancé n'a point trahi mon père ! Je crois à sa loyauté comme à votre perfidie ! et je vous remercie de me faire partager son sort ! achève-t-elle en s'élançant dans les bras du gentilhomme.

Celui-ci retombe à ses genoux et y cache sa tête, plus humilié d'un tel dévouement que des révélations du pêcheur... Et Masaniello recule, muet et confondu, comme un démon fasciné par un ange.

— Admirable cœur ! lui dit le sien, réveillé dans son amour, *la Puzzolienne en ferait autant !*

Et, désarmé par cette comparaison, renonçant à broyer cette âme sublime, il s'éloigne avec un respect farouche, laissant au marquis un simple : *Au revoir !* et entraînant avec lui Luzzaro, auquel il ordonne seulement la vigilance.

XIII. — UN MOYEN DE SALUT.

— Ah ! je lui ai fermé la bouche ! J'étais bien sûre qu'il mentait ! s'écrie alors la jeune fille, en relevant Châtillon à sa hauteur...

— Vous êtes plus qu'une femme, et vous méritez l'adoration ; ce n'est pas moi qui vous sauve, c'est vous qui me sauvez ! balbutie le marquis éperdu... Oh ! donnez-moi l'occasion de mériter ce que vous venez de faire !

Le fiancé parlait alors sincèrement, car l'ambitieux n'existait plus... Le cousin de Guise se serait fait tuer pour le duc d'Arcos. Mais cet élan ne devait pas aller loin, et ce fut Marie elle-même qui vint l'arrêter.

— L'occasion, la voici ! dit-elle avec résolution ; apprenez un secret que j'ai juré de garder, mais que je vous offre comme vengeance de la calomnie. La galère qui nous emportait en Espagne a rencontré sur les côtes de Sardaigne la bannière de Castille. Don Juan d'Autriche, le fils de Philippe IV, le grand-prieur, s'approche avec Carlo Doria, à la tête de quarante-huit vaisseaux et de six mille hommes... Je lui ai transmis votre message sur l'état de Naples et sur le vice-roi... Il est aujourd'hui avec sa flotte au sud de l'île d'Ischia ; il arrivera dans le golfe, devant ces murs, au premier signal ; — et c'est vous qui le lui adresserez, à défaut de mon père, car le duc ignore cette grande nouvelle que je lui apportais... Il ne nous faut, pour avertir Don Juan, qu'un ami sûr et une barque rapide. Vous saurez bien les trouver, même du fond de cette citadelle...

Un coup de foudre n'eût pas été plus écrasant pour Châtillon. Son propre ouvrage le brisait en retombant sur lui-même. — Don Juan prévenu ! quarante-huit vaisseaux ! six mille hommes ! au sud d'Ischia !... Juste au rendez-vous de Guise !... Ces mots l'étourdissaient comme un tocsin. Ainsi, en voulant ramener une jeune fille à Naples, il y avait appelé toutes les forces de l'Espagne. En croyant ouvrir à son cousin le chemin du trône, il l'avait attiré au milieu d'une flotte ennemie !

Et le conspirateur, oubliant tout le reste, ne voyait plus que le duc de Guise et sa felouque, et leur fortune à tous deux anéantie par mille coups de canon, s'il n'arrivait près d'Henri assez tôt pour le prévenir et le sauver!

— Eh bien! reprend Marie, étonnée de son abattement, jugez-vous l'entreprise au-dessus de votre courage?

— Au-dessus de mon courage! s'écrie Châtillon avec énergie... La moindre nacelle au pied de ces tours! et je m'y jetterais moi-même par cette fenêtre!

En parlant ainsi, il ouvrait la croisée et regardait la mer,— comme s'il eût cherché, en effet, à s'y élancer...

— Ah! je vous reconnais! dit l'Espagnole ravie, appliquant cette impatience à son idée...

— Mais comment franchir ces murs? Où trouver une barque et un pilote!

Pendant deux heures ils se creusent la tête et implorent du Ciel une inspiration, l'un ne songeant qu'à Guise, et l'autre qu'à Don Juan, lorsqu'enfin, à la nuit tombante, un chant retentit sur le golfe, et un javelot lance dans la chambre une lettre et une échelle de soie :

— Dieu nous exauce! dit Marie, tandis que le marquis lit ces mots:

A René de Châtillon.

« Prisonnier comme vous, je sais que Basilo nous a trahis... Je vous envoie une felouque et trois braves. Allez avec eux au plus pressé et délivrez-nous tous comme je je vous délivre. « LUIGGI DEL FERRO. »

Le lecteur reconnaît le nom du séide qui affichait l'image de Louis XIV. A ce nom d'un de ses agents les plus fidèles, la confiance du marquis n'hésite pas une minute.

—Vous êtes sûr de ce Luiggi? lui demande la jeune fille, chez qui la tendresse reprend ses droits.

— Comme de moi-même... Au revoir, Marie, dit Châtillon, fixant le bout de l'échelle.

— Ainsi vous partez? Vous allez avertir Don Juan, et sauver mon père?

— Je vais vous sauver! Que m'importe le reste? dit le gentilhomme en lui baisant la main et en se lançant au-dessus de l'abîme.

— *Au sud de Caprée!* crie encore l'Espagnole.

— *Au sud de Caprée!* répète le Français.

Puis la captive s'agenouille à la fenêtre ouverte; et un flot de larmes et de prières la soulage des efforts surhumains de son héroïsme...

Bientôt le chant recommence sur le golfe, et annonce que la felouque s'éloigne avec Châtillon...

Il était temps! Cinq minutes après, Luzzaro venait chercher le marquis pour l'écrouer au cachot du fort, Masaniello ayant réfléchi et ordonné cette prudente mesure...

Lorsque ce dernier apprit qu'il était trop tard, il arriva furieux pour mettre les captives à la question.

Mais un parlementaire de Castel-Nuovo, qui accourait sur ses pas, lui remit une dépêche du vice-roi, avec une lettre de la Puzzolienne.

La dépêche était une offre de négociations ayant pour base le *privilége de Charles-Quint* et l'échange des deux prisonnières.

La lettre, que le pêcheur baisa comme un message d'en haut, apportait une révolution à cette âme égarée.

« Si tu m'aimes toujours, cher Mas, écoute-moi comme ton ange gardien. Tu vois où je suis tombée, parce que tu m'as fermé ton oreille. Ouvre-moi ton cœur, et laisse-moi nous sauver tous deux. Il faut que tu renvoies Marie d'Arcos à son père, si tu veux épargner à ta vie le remords du plus grand crime... Quant à moi, j'aimerais mieux le dernier supplice, celui de ne plus t'embrasser, que de voir souffrir pour nous celle dont la moindre larme nous coûte plus que tout notre sang... Je te dirai plus tard ce secret lamentable. Il a failli m'anéantir de honte et de douleur... Il briserait aujourd'hui ton cœur et ta raison... Je t'écris de moi-même et librement... Toi seul dois entendre ce cri de mon amour à ton honneur! O cher Mas! au nom de tes pères et des miens, par le sourire attendu de notre premier enfant, pour notre bonheur en ce monde et notre salut dans l'autre, délivre à tout prix, même au prix de ta sûreté, délivre Marie dArcos! « MARIA ANIELLO. »

Le pêcheur lut trois fois ces lignes, et, renvoyant tout le monde, resta comme absorbé de stupeur...

En vain son esprit bouleversé sonda ce mystère,—dont voici l'explication en deux mots :

Introduite, le matin de ce jour, pour être interrogée, dans le cabinet du duc d'Arcos, la Puzzolienne était tombée de surprise, d'horreur et de confusion, à la vue d'un portrait suspendu en face de son regard.

Dans ce portrait de la fille du vice-roi, dans la personne de Marie d'Arcos, dans la captive et dans la victime de Masaniello, dans la noble dame traînée sur une charrette en robe de pêcheuse, elle avait retrouvé la belle inconnue du Carmel, la pèlerine au bouquet de roses, l'amie qui lui avait ouvert son âme devant Dieu, la vierge qu'elle avait prise pour la madone, et qui, après lui avoir demandé : —Que voulez-vous? lui avait donné les diamants de ses pendants d'oreilles, pour racheter sa maison et son champ d'Amalfi (1)!

Ainsi, celle qui avait assuré aux Aniello, sans les connaître, le pain et la joie de leur existence, recevait des Aniello, sans en être connue, la ruine, la torture et l'ignominie!... Voilà ce que l'on gagne au jeu des révolutions!...

On conçoit maintenant la lettre de la Puzzolienne.

N'en soupçonnant pas même le sens fatal, tant ses idées étaient loin de là, Masaniello en exécuta du moins le vœu sacré, avec un tremblement religieux...

Dompté par le signe incompris d'une femme, ce lion terrible se calma par enchantement. — Lui, qui allait mettre à la question Marie d'Arcos et sa mère, il les entoura de soins et d'honneurs, comme en leur palais; et suspendant à Naples toute violence et tout désordre, faisant poser les armes à la révolte qu'il avait déchaînée, il manda son conseiller Jiulio Génovino, et l'envoya négocier avec le duc la paix et l'échange des prisonnières.

C'était là ce qu'attendait l'habile homme pour achever sa conversion; nous disons *achever*, — car, sur la réponse du vice-roi à ses ouvertures, le légiste avait trahi Châtillon avant Masaniello.

La lettre de Luiggi était un faux, exécuté par Génovino et le tueur de rats; par le premier, pour offrir un gage d'alliance au vice-roi; par le second, pour se défaire d'un ami vendu, qui l'eût écrasé d'une parole; — faux sans danger d'ailleurs ni pour l'un ni pour l'autre, puisqu'ils avaient mis à l'ombre celui dont ils empruntaient le nom.

Tapi derrière une porte secrète, Basilo avait entendu l'entretien de Châtillon et de Marie; et l'échelle, et la felouque, et les *braves* apostés par l'espion, pour aider le marquis à sauver le duc de Guise, ne devaient réunir

(1) Voyez la première partie : numéro d'octobre dernier, pages 3 et 4, chapitre : *Les deux Maries.*

les deux cousins à Caprée, qu'en les livrant ensemble à Don Juan, prévenu de ce chef-d'œuvre décisif.

Quant au privilége de Charles-Quint, base politique des négociations? autre jonglerie, d'un haut comique, celle-là, et dont nous allons mettre à nu les ficelles.

Ce n'est pas notre faute si l'histoire des révolutions est un cours d'escamotages.

PITRE-CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)



Invasion des palais de Naples (chap. VIII), d'après le tableau de Tony Johannot (Salon de 1852).

CHRONIQUE DU MOIS.

LE BARON DE TRÉMONT.

Nous avions oublié cette perte parmi celles de l'année 1852. Le baron de Trémont, mort à Saint-Germain-en-Laye, était un de ces vrais philanthropes qui ne craignent pas de s'appeler charitables, et comme il en naît deux ou trois seulement par siècle. N'ayant pas d'héritiers, il a légué sa fortune entière aux hommes et aux œuvres, aux labeurs et aux misères de l'intelligence. Son testament, lu devant toutes les Sociétés réunies des lettres et des arts, est un chef-d'œuvre de raison, de sentiment, de justice et de générosité. Il a fait verser des larmes d'admiration et de reconnaissance. — Savants, poëtes, historiens, sculpteurs, peintres, musiciens, acteurs, tous sont encouragés ou dotés, ou admis à concourir à des récompenses solides et délicates. Le dernier legs couronne les autres, en instituant une médaille d'honneur pour le millionnaire qui emploiera le mieux sa fortune dans l'intérêt du talent et du travail. Noble lice ouverte aux cœurs dignes de comprendre M. de Trémont. Celui-là n'a songé qu'à la gloire d'en haut, et le voilà assuré de la gloire terrestre ! Tout ce qui tient une plume, un pinceau, un crayon, un instrument, va l'immortaliser. Déjà cent journaux ont popularisé son nom ; et tous les compositeurs et artistes de Paris le célébraient l'autre jour à Saint-Eustache, dans un *Requiem* qui s'appellera le *Requiem* de Trémont.

STELLA ET LE BOUQUET DE CERISES,

PAR FRANCIS WEY.

Stella imprimée est l'appel le plus légitime et le plus heureux qu'un auteur ait jamais porté de la rampe au grand jour, du spectateur au lecteur, du théâtre à la bibliothèque. Après avoir étudié cette action attachante, ces caractères arrêtés (dont l'un, Bautron du Vallon, restera comme Turcaret), ces situations poignantes ou comiques, ce dénoûment pathétique jusqu'aux larmes, cette moralité qui poursuit une faute jusqu'à la seconde génération, dans le sacrifice de la plus charmante victime; ce dialogue essentiellement français, net et vif, plein de traits exquis, profonds ou mordants, on ne s'explique que par les fatalités intimes de la loterie dramatique, comment une telle comédie n'a pas enlevé tout de suite un succès éclatant... Nous disons tout de suite, car nous ne doutons pas que *Stella* ne reparaisse un jour, comprise et rendue enfin, sur notre première scène. Ce sera le résultat naturel de la seconde pièce de M. Francis Wey. En attendant, qu'on lise cette œuvre de début, et que ceux qui n'y reconnaîtront pas un coup de maître nous jettent la première pierre. Qu'on lise aussi la Préface, éloquent et spirituel manifeste de la littérature et de l'art contre la double plaie des fabriques et des critiques théâtrales. Mais ne craignons pas de traiter l'auteur en ami; citons une page, et *ab unâ disce omnes* :

« Logiciens intrépides, les tenanciers du théâtre actuel sont parvenus à la synthèse algébrique de leurs procédés; ils ont tout réduit à sept ou huit combinaisons principales, qui engendrent chacune deux ou trois sous-combinaisons: en dehors de ces compartiments, rien n'est praticable.

Ainsi, le lendemain de la représentation du drame de M. X..., on pourrait recueillir entre les arrangeurs des dialogues de ce genre :

— De qui est la pièce de M. X... ?

— G... a fait avec A... le premier et le quatrième actes; les trois autres sont de F..., de C... et de R... ; puis N... a raccordé le tout.

— Oh ! cela doit marcher tout seul! Au fond, qu'est-ce que cette pièce ?

— C'est la troisième combinaison balancée avec la cinquième, et le dénoûment sort de la sous-combinaison deux et sept.

— Bon ! je vois cela d'ici.

Il le voit en effet. Indiquez-lui le sujet avec le nom des personnages, et il reconstruira la pièce sans l'avoir vue. Ils sont douze ou quinze *carcassiers*, selon l'énergique expression de Théophile Gautier, qui, avec ces seules indications, feraient tous le drame de M. X..., le combineraient tous de même, et iraient à un succès prévu par un sentier frayé, et tout droit, comme au moulin...

Un tel résultat n'est point à dédaigner, mais il exclut l'originalité, l'inspiration, le style; et il transforme l'art en une sorte de jeu de casse-tête chinois. »

Exprima-t-on jamais avec plus de force et de grâce ce que pensent tous les hommes de talent!

Si, après avoir lu *Stella*, vous voulez savoir comment un maître passe d'un extrême à l'autre, du drame à l'idylle, du dialogue à l'analyse, de l'art savant à la nature, qui n'est que l'art plus savant encore, prenez et lisez le *Bouquet de Cerises*, que M. Wey a publié en même temps que sa comédie, chez MM. Giraud et Dagneau.

GALERIE DES CONTEMPORAINS ILLUSTRES

PAR UN HOMME DE RIEN. 10 vol. in-18. Ducrocq.

M. Ducrocq, le sérieux éditeur, a eu l'excellente idée de réunir en corps d'ouvrages la série de petites brochures qui eurent un si vif succès, il y a quelques années, sous le titre qu'on vient de lire. L'*Homme de rien*, devenu un de nos écrivains les plus distingués (M. de Loménie, pourquoi taire encore son nom?) a mérité par son cours dans la chaire de M. Ampère, et par sa dernière étude sur Beaumarchais, l'honneur qu'on fait aujourd'hui à son premier travail. Le moment est curieux, d'ailleurs, pour passer en revue les illustrations de nos vingt dernières années... C'est une lanterne magique de la bataille, le lendemain de la défaite ou de la victoire, selon le point de vue du spectateur... Voici tous les champions de la presse et de la tribune, du classicisme et du romantisme, des écoles républicaines et monarchiques, des causes italienne et polonaise, des disputes catholiques et rationalistes, des révolutions de 1815, de 1830 et de 1848 : MM. Thiers, Soult, Chateaubriand, Laffitte, Guizot, Lamartine, Berryer, Lamennais, Dupin, Béranger, Odilon Barrot, Victor Hugo, Arago, George Sand, de Broglie, Cormenin, Molé, Ingres, de Vigny, Pagès, Thierry, Royer-Collard, Delavigne, Horace Vernet, Villemain, Lafayette, Lacordaire, Marmont, A. Dumas, Cousin, Casimir Périer, Villèle, Pasquier, Delacroix, Talleyrand, Benjamin Constant, Decazes, Carrel, Martignac, etc.; et parmi les étrangers, Wellington, Metternich, Méhémet-Ali, Espartero, Palmerston, Robert Peel, Russell, Schlegel, Brougham, Manzonni, Czartoriski, Nesselrode, Cooper, Jackson, Cobden, etc., etc.; les voici tous, l'épée, la plume ou le pinceau à la main, à la tête du journal, du Parlement, de la chaire, du pamphlet, du pouvoir, de l'émeute, etc. Oui, curieux, trois fois curieux spectacle en 1853, après l'évanouissement de toute cette poussière, de tous ces nuages, de tous ces bruits, de tous ces flots d'encre, de paroles et de sang! On croit lire le récit d'une tempête sous l'édredon de son lit, ou une traversée de la zone torride, sous la fraîcheur d'un ombrage. Un autre charme piquant de la *Galerie des Contemporains*, c'est que l'auteur peignant ses héros en pied, avec tous les détails de leurs costumes et de leurs serments; on reconnaît de suite ceux qui ont changé d'idoles ou d'habits. Inutile de dire que l'immense majorité est transformée des pieds à la tête. Et cependant nul biographe n'est à la fois aussi exact et aussi bienveillant que l'homme de rien. Quant à ses qualités littéraires, elles sont de premier ordre : une élégance qui n'exclut pas la vigueur, une variété qui ne se répète jamais dans cent notices, côtoyant les mêmes idées, et surtout un intérêt d'aperçus, de caractères et d'anecdotes, qui prête aux histoires les plus graves l'attrait des mémoires et du roman. Nous ferons un seul reproche à M. de Loménie, c'est de traiter avec trop d'indulgence des sacriléges de morale, comme Béranger, par exemple... Nous supposons qu'après avoir vu le fruit de leurs œuvres, il les jugerait autrement aujourd'hui.

THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS. On vient de jouer au Théâtre-Français une comédie de M. Félicien Mallefille, qui justifie tout ce que nous avons dit de celle de M. Francis Wey. Le *Cœur et la dot* a les mêmes qualités littéraires et les mêmes défauts dramatiques que *Stella*, plus une audace de sujet et une verdeur de style des plus dangereuses. Eh

bien, le *Cœur et la dot* a grandement et justement réussi. Tant il est vrai qu'il n'y a qu'heur et malheur derrière la rampe. La nouvelle pièce est une charge à fond de train, non pas contre le mariage en général, comme l'ont cru des puritains exagérés, mais en particulier contre le mariage d'argent. La foire aux noces s'ouvre à Vichy... Une grand'mère y offre sa petite-fille aux chalands; un faux brave y impose sa nièce à coups de sabre; un avoué y court après une dot superbe, aux dépens d'un cœur désolé. Deux hommes seuls, un père et un fils, cherchent une bru et une épouse dignes de ce nom. Ils la trouvent jeune, belle, aimable, adorée. — Et que fait l'auteur? Étrange aberration! Il conclut ce mariage du cœur au moyen d'une dot américaine de six cent mille francs! De sorte qu'il réfute, en six chiffres, la thèse qu'il a prouvée en cinq actes... Heureusement, il a prouvé aussi qu'il est plein de talent, de verve, d'observation, de style et de gaieté. Son œuvre fourmille de traits de caractère, d'esprit et de situation, qui rappellent les maîtres et Molière lui-même. Les trois personnages de l'avoué Chavarot, du capitaine Baudrille et de Nanon la chercheuse, ont enlevé les éclats de rire et les bravos. Il faut dire qu'ils sont admirablement joués par MM. Regnier et Got, et par Mlle Augustine Brohan. — Dans sa scène avec le faux bretteur, M. Regnier est sublime de comique, et M. Got lui tient tête, ce qui pose ce jeune artiste au premier rang. M. Beauvallet rend très-bien aussi l'homme fort et vraiment brave; M. Delaunay, l'épouseur honnête et désintéressé; et Mlle Fix, la jeune fille qui veut être aimée pour elle-même. Les grâces et les vingt ans de Mlle Jouassin, cachés sous les cheveux blancs et les rides, ont sauvé le rôle odieux de la grand'mère.

Donnons acte à l'auteur d'un tour de force méritoire : il a franchi, sans la moindre inconvenance d'idée ni de parole, les scabreuses difficultés de son sujet. Son syllogisme serait complétement moral, si la conclusion ne démentait les prémisses. Cela ne viendrait-il point de ce qu'il a voulu à tort opposer deux choses, qu'il s'agit de concilier dans le mariage : l'affection et les convenances, l'idéal et le pot-au-feu, le *cœur et la dot?*

Théâtre-Italien. Cette cage et ce salon dorés ont retrouvé leurs rossignols et leur cercle aristocratique... La famille impériale, les ministres, les ambassadeurs, tout le grand monde officiel et tout le beau monde officieux y ont repris rendez-vous trois fois par semaine, au nom de Rossini, de Bellini, de Donizetti, de Verdi, — et à la voix de Mmes Cruvelli et Beltramari, de MM. Bellini, Susini, Calzolari, etc. De 1848 à 1852, il était permis aux nobles faubourgs et à la Chaussée-d'Antin de faire l'économie d'une loge aux Bouffes... Cette privation n'est plus de mode depuis 1852... La mode a sacré de nouveau les Italiens de sa baguette, et les Parisiens qui n'ont pas encore vu *Luisa Miller* sont montrés au doigt sans pitié. *Luisa Miller* est une réaction de Verdi contre lui-même. Il a voulu et il a su s'y montrer mélodiste pur..., et il a triomphé non-seulement de ses propres défauts, mais de l'ingratitude d'un libretto peu propre à la scène musicale. La victoire a été complétée par une richesse de mise en œuvre toute nouvelle aux Italiens, et par l'heureuse interprétation de Mlle Cruvelli, de MM. Bettini et Valli. Mlle Cruvelli, ne pouvant rien gagner, n'a rien perdu; c'est-à-dire est restée parfaite. On a fort remarqué, dans la *Sonnambula*, Mme Beltramari, qui a pu dissimuler le nom français, mais non le talent italien de la compagne et de l'émule de Mario et de Mme Grisi, en Russie et en Allemagne. Tout annonce donc une saison brillante et prospère aux Bouffes, c'est-à-dire à la musique qui ne descend jamais de l'art au métier.

Opéra-Comique. L'Opéra-Comique ne déroge pas non plus, et il nourrit l'art du plus pur aliment, du succès. Le *Marco Spada*, de MM. Scribe et Auber, ces jumeaux du talent et du bonheur, est une œuvre digne de leur jeunesse à tous deux, par l'intérêt des paroles et le charme de la musique. Cette pièce eût fait sensation, comme drame, au Vaudeville ou au Gymnase; elle fera fureur comme opéra comique, avec l'éclat de sa mise en scène et l'ensemble de son exécution. M. Bataille n'a qu'un défaut, entre vingt qualités éminentes : il a joué tant de rôles vieux, qu'il en a un peu gardé l'allure et les chevrotements. C'est une précaution à prendre pour sa renommée. Mlle Caroline Duprez n'a qu'un malheur, au milieu de ses perfections, c'est justement d'être si parfaite en tout. Personne et talent, chant et jeu, style et expression, énergie, grâce, sentiment, gaieté rien ne lui manque... Nous le répétons, c'est un malheur... chez des Athéniens comme nous. Lorsque Mlle Duprez se verra menacée du sort d'Aristide, nous lui conseillerons d'assaisonner ses perfections de quelques petits défauts. Elle a, heureusement, devant elle, pour y réfléchir, des années de triomphe incontestable...

Une prière aux auteurs de *Marco Spada* : Au nom des lois divines et humaines, que ce brigand sensible, cet assassin charmant, ce bandit père de famille, ce grand seigneur de la potence, soit le dernier de son espèce, et tire l'échelle après lui! Vous n'êtes pas de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts, ô messieurs Scribe et Auber, pour attendrir nos femmes et nos filles sur les vertus des galériens... Prenez-y garde, ou vous recevrez de ces messieurs du bagne une chaîne et un boulet d'honneur... Il y a tant d'honnêtes gens dont vous pouvez faire des héros, et qui nous intéresseraient sans mériter ni la corde, ni la marque, ni la guillotine...
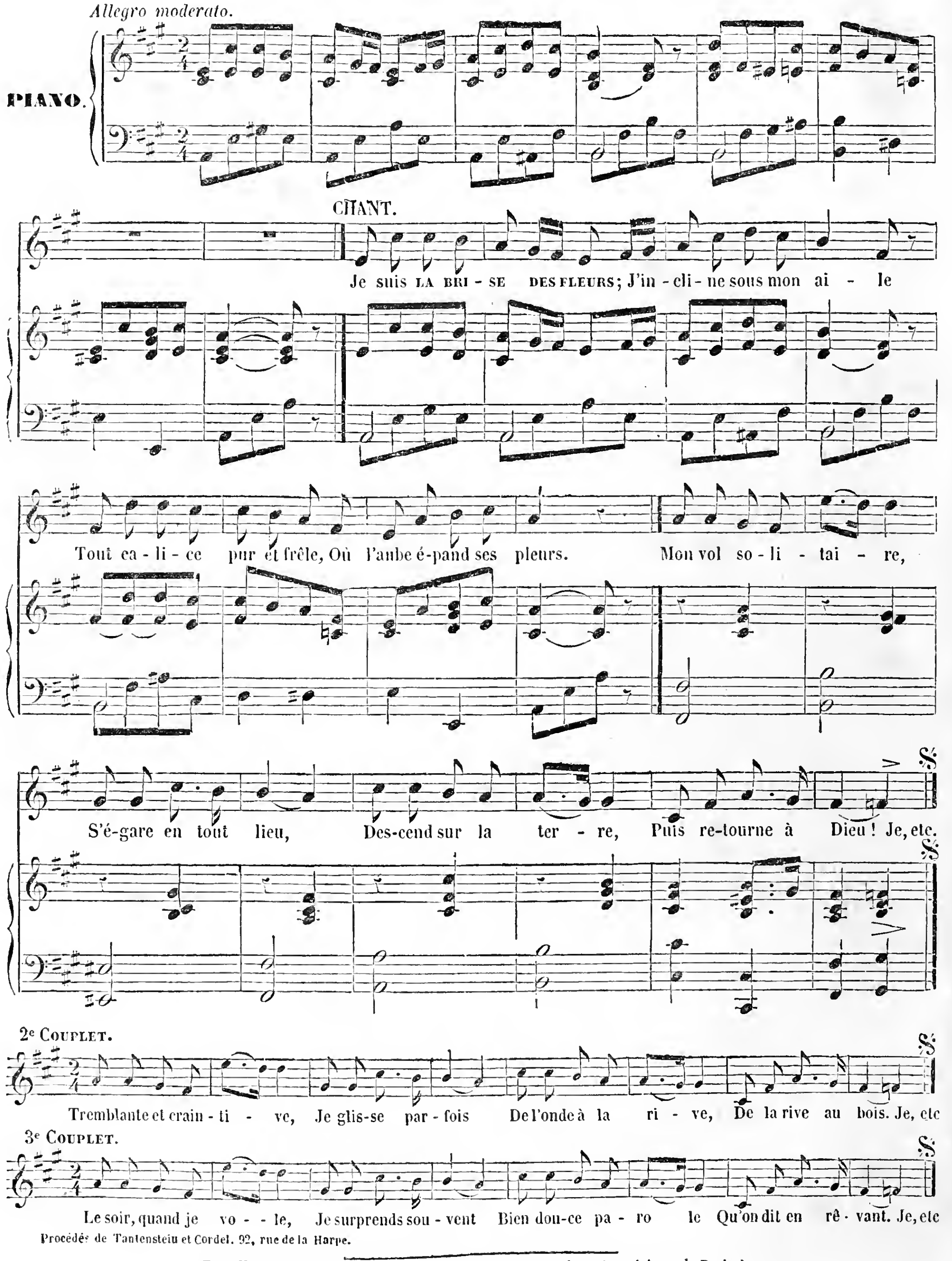
SALONS.

Les salons se rouvrent du haut en bas depuis le premier de l'an... M. le comte d'Hautpoul, le grand-référendaire du Sénat, a donné l'exemple au monde officiel, avec la double dignité qui appartient à son titre et à sa personne. On a joué la comédie chez Mme Allan et chez M. de Matharel de Fienne... On dit qu'on va la rejouer chez M. le comte de Castellane. M. le comte de Niewerkerke a repris, au palais du Louvre, ses réceptions si intéressantes du vendredi; dès le premier jour, les illustrations s'y coudoyaient : les ministres, les ambassadeurs, les princes étrangers, les écrivains, les savants et les artistes, sans autre distinction que la variété des talents et des gloires... Les femmes manquent à ces beaux salons du Louvre, mais non pas les diamants. Un seul invité en portait, vendredi soir, à son gilet, pour un demi-million au moins... Il y avait de quoi faire étinceler tout un bal. Et puis on entend, chez M. le comte de Niewerkerke, tantôt Mlle Rachel, tantôt M. Roger, tantôt M. Franceschini, tantôt le violon du jeune Viault, le lauréat du Conservatoire, etc., etc. Nous avons appris là une bonne nouvelle, que nous vous transmettons: c'est qu'on ouvrira bientôt au public ce grand Musée des Souverains, dont nous vous avons déjà entr'ouvert la porte, inondée de souvenirs éblouissants...

N. B. Ci-dessous, une romance de M. le comte Eugène de Lonlay, digne de rejoindre sur les pianos les plus aristocratiques les œuvres charmantes de cet élégant maëstro.

LA BRISE DES FLEURS.

Air original russe. Arrangement et paroles du comte Eugène de LONLAY.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7. Batignolles (Boulevard extérieur de Paris.)

L'ART ET LES ARTISTES DRAMATIQUES (1).

M. RÉGNIER DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Anecdote. Un dîner à Marly-le Roi. Coup de théâtre. Trois personnages en un. Début à deux ans. L'école des Beaux-Arts. Austerlitz et Waterloo. L'architecte manqué et le comédien réussi. Metz. Nantes. Gontier. La Comédie-Française. L'artiste. L'auteur. L'administrateur. L'homme. Rôles divers. Moralité.

Sur la fin de 1851, par une tiède soirée d'automne, un de ces Parisiens à qui leurs travaux interdisent la villégiature fit la grande entreprise d'aller dîner chez un de ses amis, dans une maisonnette sise à Marly-le-Roi, près de l'ancien château de Louis XIV. On n'arrive pas tout droit, comme au moulin, à cette oasis historique et pittoresque, et c'est ce qui lui a conservé la grandeur de ses souvenirs et le charme de ses paysages. Notre invité voyagea successivement dans la voiture qui conduit à la gare de la rive droite, dans un convoi du chemin de fer



Portrait de M. Régnier. Le même, dans cinq rôles : Ancienne comédie (valet); *Bertrand et Raton* (Jean); *l'Aventurière* (Don Annibal); *Gabrielle* (Julien); *Mlle de la Seiglière* (Destournelles).

de Saint-Germain, et dans la diligence de cette ville à Marly-le-Roi. En ces trois véhicules, d'ailleurs, il rencontra bonne compagnie, et abrégea les trois étapes par une conversation animée... N'oublions pas d'ajouter que, comme Parisien en vacances, il trouva encore le moyen de s'égarer dans la campagne; de sorte qu'il fut en retard de près d'une heure à l'amical rendez-vous. En attendant son arrivée, dont il voulait faire une surprise à ses

(1) Voyez le tome XIX, p. 253; la Table générale des dix premiers volumes et les tables particulières des tomes XI à XVIII.

commensaux, l'amphitryon causait de son mieux avec ceux-ci, leur faisant oublier, comme la veuve Scarron, l'absence du potage par quelque histoire... Les convives eux-mêmes, gens aimables et gens d'esprit, aidèrent à la diversion, en contant leurs impressions de voyage.

— Moi, dit l'un, qui était alors député à l'ex-législative, j'ai fait la traversée du Carrousel à la rue Saint-Lazare avec un homme d'Etat probablement... Si je n'étais un provincial, novice à Paris, j'aurais sans doute mis un nom illustre sur cette figure énergique et mobile, sur ces yeux vifs et pénétrants, sur cette parole mordante et accentuée... Jamais je n'ouïs tant d'instruction, d'éloquence et d'esprit... en omnibus. J'hésite entre un diplomate qui aurait couru le monde, un orateur qui aurait animé la tribune, ou un administrateur qui aurait géré de grands intérêts, car mon compagnon m'a parlé, en moins d'une demi-heure, avec une égale justesse et une même inspiration, des nations étrangères, des affaires de notre pays, et des difficultés les plus ardues de notre économie publique et privée... Je ne me pardonnerai jamais de ne l'avoir pas conduit à me dire : — *Je suis Oreste ou bien Agamemnon.*

— Eh bien, ajouta un voyageur qui venait achever son tour du globe en France, j'ai eu, comme monsieur, l'occasion de déplorer mon ignorance des choses et des hommes de Paris, car j'ai causé aussi, à la vapeur, d'Asnières à Saint-Germain, avec un voisin qui est, à coup sûr, un savant, un écrivain, un critique, un architecte ou un peintre de premier ordre. Il a raisonné histoire, érudition, littérature, poésie, monuments, peinture, etc.; il a jugé les maîtres anciens et modernes, les talents incontestables et les renommées douteuses, avec une maturité, une finesse, une verve, un tact, une expérience qui dénotent plus qu'un amateur, qui annoncent un homme de l'art. J'aurais dû lui demander la liste de ses ouvrages, qui sont vraisemblablement dans ma bibliothèque ou dans ma galerie; mais, l'entendant parler comme un bon livre, je croyais écouter un lecture charmante, lorsque mon *in-octavo* en habit noir a disparu, sans me laisser voir son titre.

— C'est la journée des heureuses rencontres, poursuivit une dame, retirée du monde depuis quinze ans; car, moi qui ne sais plus rien de ce qui se passe ici-bas, je me suis mise, en une heure, dans la voiture de Saint-Germain à Marly, au courant des nouveautés dramatiques du siècle, grâce à un feuilleton ambulant qui m'a consolée de ne plus aller au spectacle. Ce feuilleton était un homme d'esprit sagace, de goût éprouvé, de langage captivant, au dernier point. A propos de la dernière comédie des Français, il a passé en revue les auteurs et les acteurs du jour, caractérisant chacun d'un jugement si sûr, d'une observation si exacte, d'une citation si concluante, d'une anecdote si curieuse, le tout animé d'un geste et d'une pantomime si expressifs, que j'ai failli demander à mes voisins, qui me semblaient plus instruits que moi : De quel théâtre ce monsieur est-il l'aristarque, l'écrivain ou l'artiste éminent? J'aurais peine à croire, cependant, qu'il fût un simple comédien...

— Et pourquoi pas? dit l'amphitryon, en s'élançant vers le Parisien en retard, qui entrait enfin dans le salon.

— M. Régnier, de la Comédie-Française! prononça le domestique qui l'annonçait... Et jugez de la surprise et de la joie du député, du touriste et de la dame, lorsqu'ils reconnurent tous trois, dans le nouveau venu, l'un son prétendu orateur, l'autre son prétendu critique, et la troisième son prétendu Molière; lesquels, pour être résumés en un seul homme, n'en confirmèrent que mieux, pendan le dîner, la haute et juste opinion conçue dans le voyage.

Cette petite aventure, dont nous étions témoin, nous est restée dans la mémoire, et nous semble bonne à placer ici, comme exprimant à merveille et pour ainsi dire en action les mérites d'érudit lettré, de critique perspicace, d'artiste savant, de penseur sérieux, d'auteur expérimenté, de causeur séduisant et d'homme du monde accompli, que le public n'est pas forcé de deviner en M. Régnier lorsqu'il se borne à l'applaudir, comme comédien, sur la première scène de France.

La vie, l'éducation et la position de l'homme, honorables à tous les titres, au point d'être exceptionnelles au théâtre, rendront vraisemblable la bonne fortune arrivée à l'artiste.

François-Joseph Régnier est né le 1er avril 1807, à Paris, dans une maison de la rue de Bondy, qui touche au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il dut au seul hasard de ce voisinage de figurer, à deux ans, le *Roi de Rome*, dans une pièce de circonstance; car ses parents, loin de le destiner à la scène, le firent élever à Juilly, chez les fameux Pères de l'Oratoire. Il y eut pour camarades M. Bethmont, l'avocat naguère ministre, et M. Roger de Beauvoir, l'élégant écrivain, dont il reçut un grand coup de couteau, qui les a liés à la vie, à la mort.

En sortant du collége, en 1822, le jeune Régnier étudia la peinture sous M. Hersent, puis l'architecture sous MM. Peyre et Debret. Il se crut appelé à cette dernière carrière, et concourut à l'Académie des Beaux-Arts. Il ne craignait que l'épreuve de la géométrie, et l'ayant subie avec honneur, il courut aux autres avec assurance, en rêvant la gloire des Delorme et des Soufflot... Mais après avoir gagné par hasard sa bataille de Waterloo, il perdit savamment, injustement peut-être, sa bataille d'Austerlitz. Et ce fut le dépit de l'architecte novice qui donna au théâtre un grand comédien... *Habent sua fata...*

Il faut dire que l'élève des Beaux-Arts avait déjà joué en artiste, au salon, avec des amateurs; et que l'intelligence et l'étude des chefs-d'œuvre le portaient merveilleusement à les interpréter... Bref, le démon lui avait parlé à l'oreille... Il avait *ce diable au corps*, que Voltaire appelait le talent... Son Rubicon fut le rôle de Pasquin (dans *les Jeux de l'Amour et du Hasard*), dont il s'acquitta au pied levé, à Versailles, au bénéfice de Mlle Duchesnois, et qui, annonçant les succès de l'avenir, lui valut un engagement immédiat...

Chargé dès lors de faire rire le peuple français, — né malin et prétendu léger, à vrai dire, le plus rebelle à la détente, M. Régnier divertit un an le public de Metz et trois ans le public de Nantes. Il a laissé chez les Bretons, qui ne prodiguent ni leur estime ni leurs bravos, le plus joyeux éclat de rire et la sympathie la plus profonde. Celui qui écrit ces lignes marquait alors d'une pierre blanche les soirs de congé favori, où il pouvait applaudir M. Régnier.

Un jour, Gontier, déjà célèbre à Paris, vint donner des représentations à Nantes. Aux répétitions, il trancha du professeur avec notre artiste, qui lui répondit, à la scène, en méritant ses éloges. Bientôt après, le directeur du Palais-Royal appelait M. Régnier à Paris et lui proposait un engagement de trois années. Celui-ci arrive, accepte, et découvre qu'il doit cet avantage... à Gontier. Jugez quelle était déjà sa valeur!... Pour qu'une coquette trouve jolie une femme modeste, il faut que la seconde soit dix fois charmante. Pour qu'un comédien renommé lance un co-

médien inconnu, il faut que ce dernier soit un talent de première ligne.

M. Régnier brilla bientôt comme tel à la Comédie-Française, à laquelle M. Dormeuil, qui ne l'eût pas cédé à un théâtre de genre, le donna, en homme de goût, pour seconder, puis remplacer Monrose. Le futur juge du tribunal de commerce, équitable contre lui-même, dans l'intérêt de l'art dramatique, avait compris que l'ancien élève des Beaux-Arts, avec sa distinction personnelle et ses études littéraires, devait quitter les grelots du vaudeville pour la comédie de Molière et de Beaumarchais.

Le 6 novembre 1831, M. Régnier débuta en maître dans le Figaro du *Mariage*, puis dans celui du *Barbier*, puis dans le Sganarelle du *Festin de Pierre*, puis dans le Rifflard de la *Petite Ville*. On reconnut d'abord et l'on applaudit vivement l'artiste qui entrait chez lui en arrivant au Théâtre-Français, et qui s'était approprié d'avance les chefs-d'œuvre confiés à son talent.

Depuis l'éclat de ces débuts, la carrière si active de M. Régnier n'a été qu'une série de triomphes. Sa création si vive, si originale, si plaisante, du commis Jean, dans *Bertrand et Raton*, lui valut le titre de sociétaire en 1834. De cette époque à 1853, toujours sur la brèche et toujours vainqueur, que de batailles a gagnées sa verve infatigable, que de petits rôles il a relevés, que de grands rôles il a fait valoir, que de chutes il a empêchées, que de succès il a établis, que d'auteurs il a mis en lumière! Spirituel, mordant, incisif, allant droit à l'effet, sans le manquer ni le forcer, chaleureux sans tapage, comique sans charge, artiste savant, même en portant une lettre, développant la situation quand elle est bonne, la sauvant quand elle est risquée, l'animant et l'enlevant quand elle faiblit et s'arrête, échauffant toute la pièce de son jeu, la peuplant en quelque sorte de sa personne, tel est M. Régnier dans le répertoire moderne comme dans l'ancien répertoire. Pour énumérer ses chevrons, il faudrait citer, d'une part, tous les Scapins, Crispins, Mascarilles, Sganarelles, Figaros, etc., tous les comiques de Molière, de Racine, de Regnard, de Beaumarchais, de Marivaux, etc., d'autre part, les meilleurs caractères de Picard, de MM. Legouvé, Augier, Sandeau, Mélesville, Empis, Mazères, Rosier, Mallefille, Dupin, Bayard, et surtout de M. Scribe. Ce roi du succès ne donne jamais une pièce importante, sans confier à M. Régnier son personnage favori, Oscar dans la *Camaraderie*, Timothée dans *Japhet*, Balandard dans une *Chaîne*, le vieux Comédien dans *Adrienne Lecouvreur*, etc., etc., etc. L'artiste a fait de ces caractères autant de types variés, accentués, frappants, qui vivent et restent dans la mémoire, avec leur physionomie, leur allure et leur geste personnel. — Il a même eu l'insigne honneur de consacrer des rôles de quelques lignes, tels que le vieux soldat dans *Diane*, dont on se souvient comme de Mlle Rachel elle-même.

Il n'est pas jusqu'à ses défauts que M. Régnier n'ait fait tourner à son avantage. Ainsi, l'excès de son entrain noie dans un feu roulant les erreurs qui lui échappent, et sauve parfois la pièce entière avec son rôle, en brûlant, comme on dit, les planches. Le spectateur, choqué d'abord, est bientôt ébloui et entraîné par l'acteur, au point de n'avoir plus la conscience de son propre jugement. Ainsi encore, on s'est offusqué longtemps de l'accent provençal de M. Régnier, étrange, en effet, chez un Parisien pur sang... Eh bien! il est parvenu à faire de cette tache un cachet précieux et accepté de son talent.

Le public dit souvent : — M. Régnier joue les pièces comme s'il les avait faites. Le public dit quelquefois plus vrai qu'il ne pense. Non-seulement M. Régnier est, au Comité de lecture et aux répétitions, le conseil excellent et très-écouté des écrivains, et des plus illustres, y compris M. Scribe ; mais il a été, dans son cabinet, la plume à la main, le collaborateur actif et secret de plus d'une œuvre éminente et applaudie. C'est pure modestie de sa part, s'il n'a pas livré son nom d'auteur aux bravos qui le saluaient comme comédien.

Il va sans dire que M. Régnier est aussi, dans la Commission administrative de notre première scène, une des lumières les plus vives, un des arbitres les plus sûrs, un des hommes d'affaires les plus loyalement habiles.

Quant à l'honorabilité de son caractère, de sa position et de ses relations sociales, nous n'ajouterons qu'un mot à ce que nous en avons dit en commençant. Si tous les artistes dramatiques étaient des pères de famille et des hommes du monde comme celui-là, le reste de défaveur qui pèse encore sur eux, par leur faute seulement, disparaîtrait en France comme en Italie : le théâtre redeviendrait chez nous ce qu'il était chez les anciens, ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : l'école publique, attachante et sévère, de la littérature et des mœurs. Le *castigat ridendo mores* serait la loi commune des directeurs et des écrivains, des acteurs et des spectateurs ; et l'hospitalité littéraire du *Musée des Familles* pourrait être aussi généreuse aux talents scéniques qu'elle est forcée d'être réservée et même rigoureuse pour la plupart d'entre eux.

Notre gravure représente 1° M. Régnier personnellement, en habit de ville, méditant ses œuvres d'écrivain et ses transformations d'artiste ; 2° M. Régnier sous la cape, le bonnet et la fraise des valets de l'ancien répertoire ; 3° sous la petite perruque à queue de Jean, dans *Bertrand et Raton* ; 4° sous le feutre à plume et les moustaches de Don Annibal, dans l'*Aventurière* de M. Emile Augier ; 5° dans la tenue digne et réfléchie de Julien, dans *Gabrielle*, du même auteur (où le comédien a fait, avec une égale puissance, rire et pleurer l'auditoire) ; 6° enfin sous la figure raide et chicanière de l'avocat Destournelles, dans *Mlle de la Seiglière*, de M. Jules Sandeau.

Depuis ces créations, si opposées et si réussies, qui montrent la vigueur de contrastes, la variété de sentiments, de caractères et de physionomies de l'habile comédien, il a obtenu encore, il enlève chaque soir un dernier succès d'enthousiasme dans l'avoué Chavarot, du *Cœur et la Dot*.

Aux amateurs qui s'exercent dans nos proverbes, et qui voudraient suivre de loin les difficiles exemples de M. Régnier, nous devons dire qu'il étudie avec sang-froid pour jouer avec chaleur, qu'il n'admet pas de petit détail et soigne tout avec la même vigilance ; qu'avec une facilité extrême pour la charge et le métier, il s'arrête toujours dans le comique et dans l'art ; qu'il estime le sourire d'un homme de goût plus que les éclats de rire de cent imbéciles, et qu'il tient de Baptiste aîné, son maître d'un moment, l'abnégation de sacrifier son amour-propre à l'ensemble, et d'apprendre à jouer supérieurement les bons rôles en jouant consciencieusement les mauvais.

C. DE CHATOUVILLE.

N. B. Pour payer à nos lecteurs l'arriéré de nos *Études sur l'Art dramatique*, nous passons immédiatement de la Comédie-Française à l'Opéra-Comique, et nous donnons ci-dessous les notices et les portraits de M. Battaille, professeur au Conservatoire, et de Mlle Caroline Duprez, deux artistes d'un talent et d'une considération également exceptionnels.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

HUIT JOURS DE ROYAUTÉ,

OU

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE MASANIELLO (1).

XIV. — LE PRIVILÉGE DE CHARLES-QUINT.

« C'était, dit le duc de Rivas, l'adroit et persévérant Giulio Génovino qui avait réveillé le souvenir de ce fameux document, le représentant au vice-roi comme la fin de toutes les révoltes, et au peuple comme le remède à toutes ses misères ! »

Au fond, le privilége de Charles-Quint n'était qu'un leurre offert par le légiste aux deux partis; aux insurgés, pour les soustraire à l'influence de Masaniello, et au duc d'Arcos, pour en obtenir la présidence de la Sumaria, — prix de la trahison, arrêté d'avance entre Génovino et le vice-roi, par l'entremise du *taglia-topi.*

La preuve, c'est que le privilége n'existait que dans l'imagination populaire. Charles-Quint, il est vrai, — comme nous l'avons dit, avait aboli à Naples les impôts sur les subsistances. Mais si une charte officielle en était résultée, si la foule en avait la conviction traditionnelle, personne n'avait vu et ne pouvait montrer cette charte précieuse. Suivant les uns, elle n'avait jamais été écrite ; suivant les autres, les fermiers des tailles l'avaient fait disparaître, ou les vice-rois et les nobles l'avaient cachée, ou les Espagnols l'avaient mise en cendres, ou les rois d'Espagne l'avaient classée aux archives de Madrid...

Quoi qu'il en fût, c'était là le moindre souci de Génovino. Lorsqu'il se présenta chez le vice-roi, comme ambassadeur du poissonnier, pour négocier la paix sur les bases du privilége et par l'échange de la Puzzolienne contre Marie d'Arcos, les deux compères furent bientôt d'accord sur le plan de l'opération.

Désarmer Masaniello en lui rendant sa femme, et amadouer le peuple en lui fabriquant une charte ; couronner le tout d'une grande cérémonie, d'une promenade fastueuse et d'un serment à la cathédrale. Quoi de plus facile... sur le papier, pour deux politiques émérites?

« Des scribes habiles, dit Rivas, passent la nuit à écrire sur parchemin une *confirmation* du privilége, en belles lettres d'or, avec ornements, signatures, formules et sceaux de rigueur. » Puis, le duc de Maddaloni, à cheval, porte l'hameçon sur la place du marché... Mais, au lieu d'y mordre, le peuple, excité par Basilo qui ne voulait que brouiller les cartes, crie à la trahison, et réclame l'ancienne et vraie charte de l'empereur. Masaniello lui-même, oubliant sa modération de la veille, fait vider les arçons au duc son ennemi, l'emprisonne et l'eût mis à mort, si Génovino ne l'eût fait évader. Puis, en demandant le *bon* privilége, et afin de montrer ses intentions pacifiques, le pêcheur envoie au duc d'Arcos « quelques vivres délicats pour lui et sa famille. »

Le lendemain, le vice-roi prend sa revanche. Un bruit court, répandu par le légiste, que des moines ont trouvé la fameuse charte... La voici, en effet, apportée par le cardinal-archevêque (soit qu'il fût dupe, soit qu'il feignît de l'être pour hâter la paix). Il se rend au Carmel, le vieux titre à la main, suivi des élus des Sédiles, précédé de Masaniello l'épée au poing, escorté d'une foule innombrable et attentive. « Debout à l'entrée du chœur, le prélat lit d'une voix sonore le document ; il en expose le parchemin, les lettres ternies, toutes les preuves de vétusté. » Quelques cris de protestation s'élèvent...; le pêcheur les repousse comme une injure, et le cardinal invoque un arbitre choisi par le peuple... Génovino était là..., chacun le désigne (il l'avait bien prévu); et prenant avec gravité la charte, il va l'examiner au fond de l'église... Au bout d'une heure, employée par l'archevêque à prêcher la concorde, l'oracle de Naples se lève de son trépied et reparaît avec le symbole de paix ou de guerre. Au milieu du plus grand silence, il déclare que c'est le vrai privilége de Charles-Quint. Il explique doctement les signes auxquels il le reconnaît ; il les soumet habilement aux plus instruits de l'assistance. Bref, le parchemin est salué de tous comme authentique, et accepté pour base de la capitulation, — que Masaniello, Génovino, le cardinal et quelques lettrés vont à l'instant rédiger à la sacristie... La séance se prolonge fort avant dans la nuit..., et chaque article est débattu au milieu d'un orage calmé par le pêcheur et l'archevêque... Enfin le traité s'achève au lever du jour, et le frère du prélat, avec un clerc, neveu de Palumbo, va le porter à la signature du vice-roi...

La liberté de la Puzzolienne, de Marie d'Arcos et de sa mère, le rétablissement du privilége de Charles-Quint, c'est-à-dire l'abolition de toutes les gabelles, — l'amnistie complète et sans autres conditions que le désarmement... telles étaient les principales clauses de la capitulation.

Le duc d'Arcos reçoit les émissaires du peuple avec grand honneur, et les introduit à son Conseil de gouvernement... Là, Fatturoso, le clerc, divertit chacun par son outrecuidance et son emphase... Comme César, il dicte la minute à quatre secrétaires, et la discute avec le duc article par article, et de puissance à puissance... A chaque objection du Conseil, il s'écrie : — Telle est la volonté du signor Masaniello ! Et le vice-roi, courant à son but, répond : — Fort bien ! que la volonté du signor Masaniello soit faite ! Ainsi toute difficulté s'aplanit. Le duc d'Arcos signe le traité, et donne rendez-vous au pêcheur le lendemain, dans l'église du Carmel, pour en recevoir sa fille, lui remettre sa femme, et sanctionner par serment la pacification de Naples.

Tel était le miracle accompli par un mot de la Puzzolienne. Accompli? pas encore ! Une étincelle allait rallumer le volcan.

XV. — ENCORE LES DEUX MARIES (1).

« Enfin, dit le duc de Rivas, les préparatifs se terminèrent, et l'on procéda solennellement à la promulgation si impatiemment attendue. Le cardinal présidait la cérémonie sous un dais élevé devant le maître-autel. Les chefs et les élus du peuple, excepté Masaniello, se tenaient debout à ses côtés. L'affluence de la multitude était im-

(1) Voyez les numéros d'octobre et de janvier derniers.

(1) Voyez le chapitre Ier, numéro d'octobre dernier.

mense... » On n'attendait plus que le pêcheur et le vice-roi, qui approchaient à la tête de leurs cortéges.

Le premier, sorti de San-Lorenzo sur un cheval blanc, avec Marie d'Arcos à sa gauche sur un cheval noir, s'avançait au milieu des torrents et des acclamations de la foule. Il avait quitté pour la première fois ses haillons de lazzarone ; « mais il n'avait pas fallu moins qu'une menace d'excommunication de l'archevêque pour le décider à revêtir un magnifique costume de drap d'argent, toujours décoré de la croix du Carmel, — tandis qu'on donnait à son jeune frère une toilette analogue. Comme il s'habilla sur la place, en présence de tous, ajoute Rivas, chacun fut frappé de l'état de dépérissement que cachait sa force apparente, et où l'avait réduit la privation presque absolue de nourriture, de sommeil et de repos moral pendant cinq jours. Ce modèle d'énergie virile, dit Giraffi, pouvait à peine se mouvoir et se tenir debout, tant son épuisement était extrême ! » Le vieux Génovino suivait la cavalcade dans une chaise à porteurs. Les rues étaient jonchées de fleurs, les maisons garnies de riches tentures ; les cloches sonnaient à toute volée. Un trompette précédait le roi populaire, criant de rue en rue : — Vivent le roi Philippe IV et l'illustrissime Masaniello ! Vivent Charles-Quint et le très-fidèle peuple !

Marie d'Arcos, délivrée si inopinément et sans savoir par qui ni pourquoi, croyait rêver au milieu de cette ville hier en flamme, aujourd'hui en fête, et se rappelait le pèlerinage si différent qu'elle avait fait naguère à cette même église du Carmel, sans autre compagne ni confidente que l'humble et tendre inconnue à qui elle avait donné ses pendants d'oreilles pour racheter le pauvre abri de son bonheur !...

— Sans doute, pensait la fille du vice-roi, la madone me récompense aujourd'hui de cette bonne action, en me rendant à mon père..., avant de me rendre mon fiancé !

Et son noble cœur s'exhalait en prières ferventes pour le duc d'Arcos, pour le marquis de Châtillon, pour la pèlerine ignorée et pour le pêcheur lui-même, dont la douceur inattendue lui faisait oublier ses tortures...

— Pauvre homme égaré ! se disait-elle en l'observant avec compassion... Son repentir veut effacer mon ignominie par mon triomphe !

Et Masaniello, en effet, docile aux ordres sacrés de sa femme, reportait à Marie d'Arcos les hommages qu'il recevait de la foule, et ne pouvait rencontrer sans larmes l'œil miséricordieux de sa belle victime.

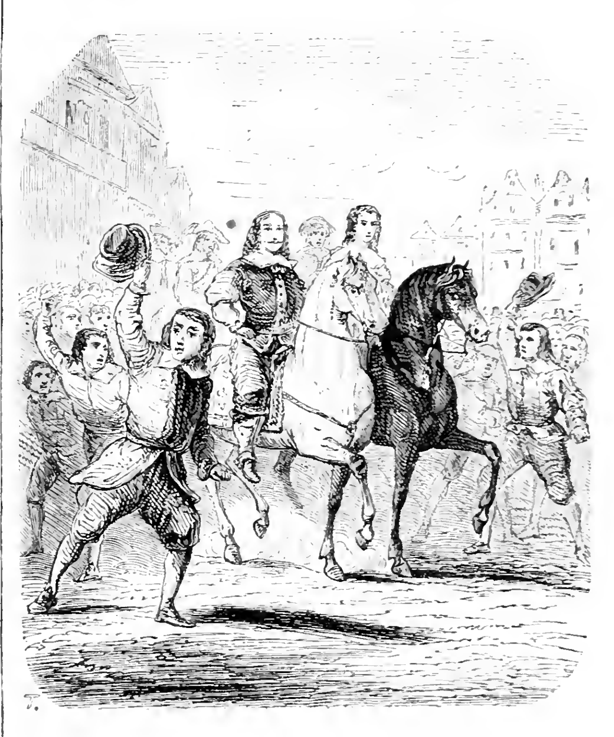
Le féroce Luzzaro et la Compagnie de la Mort résistaient seuls à l'entraînement général, et, soupçonnant de trahison le pêcheur comme le légiste, guettaient d'un air sombre et farouche le réveil de la guerre dans les embrassements de la paix...

Vœu cruel et sanglant qui allait être exaucé trop tôt !

Le duc d'Arcos, parti de Castel-Nuovo avec la Puzzolienne en grande toilette dans son carrosse (le peuple avait demandé cette satisfaction exemplaire), s'avançait de son côté à la tête de la noblesse et de l'élite de ses gardes. Lorsqu'il se trouva sur la place du Carmel, à cent pas de Masaniello, un de ses capitaines alla à cheval et sans armes au-devant du pêcheur, et lui exprima, au nom du vice-roi, le plaisir qu'il attendait de leur rencontre... Tout ému qu'il fût, si près de sa femme, retrouvée après tant d'angoisses, « Masaniello, dit Giraffi, reçut le message avec gravité et presque avec hauteur. Il répondit peu de mots, mais pleins de sens et d'opportunité. Quelques jours de puissance suprême suffisent parfois pour élever le caractère le plus humble, et pour donner un grand air à l'homme le moins policé. » Les génies incultes comme celui du Napolitain, devons-nous ajouter, ne répandent jamais plus d'éclat qu'au moment où ils vont s'éteindre...

Écoutons le témoin oculaire de ce grand drame : « Masaniello s'arrêtant et faisant signe au peuple d'écouter, en un instant l'innombrable foule qui couvrait la place demeura muette et immobile comme par enchantement. Aussitôt le pêcheur sauta debout sur son cheval, et d'une voix haute et animée, prononça ce discours :

— Peuple bien-aimé, que grâces soient rendues à Dieu ! Élevons vers lui d'éternels et joyeux cris de reconnaissance pour l'antique liberté reconquise ! Qui d'entre vous aurait cru pareille chose ? Il semble que ce soit un songe, une fable, et vous voyez bien pourtant que c'est une réalité ! (Et baisant la croix qu'il portait au cou :) Rendons surtout des grâces infinies à la bienheureuse Vierge du Carmel, notre patronne, et ensuite à l'excellentissime sei-



Masaniello conduisant Marie d'Arcos au Carmel.

gneur le cardinal, notre pasteur ! Voyons, peuple bien-aimé, quels sont nos maîtres à tous ? Répondez avec moi : — Dieu et Notre-Dame du Carmel !

Et la multitude répéta d'une seule voix : — Dieu et Notre-Dame du Carmel !

— Puis le roi Philippe d'Espagne ! reprit le dictateur, le cardinal Filomarino, et enfin le duc d'Arcos qui vient briser notre joug !

Et le peuple redit, comme un écho fidèle, les noms prononcés par son idole et son chef...

Celui-ci se remit en selle et fit une pause. Il tira de son habit d'argent les priviléges du roi Ferdinand et de l'empereur Charles-Quint, puis les pragmatiques signées par le vice-roi et le Conseil ; et, se redressant sur son cheval, et élevant encore la voix : — Nous voici maintenant, continua-t-il, soulagés du fardeau qui nous écrasait. Toutes les gabelles sont abolies ! Vous avez retrouvé les franchises

accordées par le roi Ferdinand, d'heureuse mémoire, et par le grand empereur Charles-Quint. Quant à moi qui vous les ai fait rendre, je ne veux rien, je n'ambitionne rien, que votre bonheur à tous! L'excellentissime archevêque sait bien la droiture de mes intentions, car je la lui ai jurée plus de mille fois! Il sait aussi mon désintéressement, car dès le commencement de notre juste révolte, Son Eminence, dans son vif désir de maintenir le calme, m'avait royalement offert deux cents écus par mois, sur sa propre cassette, durant ma vie entière, si je voulais renoncer et vous faire renoncer à vos prétentions... Or, j'ai constamment repoussé cette offre, tout en remerciant notre pasteur du fond de mon âme. Si Son Eminence ne m'avait pas remontré, il y a une heure, les impérieuses lois de l'étiquette, si elle ne m'avait pas effrayé par la terrible menace d'une excommunication, je n'aurais certes jamais revêtu l'habit que je porte avec douleur, je n'aurais jamais abandonné mes chausses et mon bonnet de simple pêcheur... Car, sachez-le bien, tel je suis né, tel j'ai vécu, tel je prétends vivre et mourir! Après la pêche de nos franchises dans la mer orageuse de cette ville affligée, je reprendrai au milieu de vous mon ancienne pêche, et je retournerai vendre mon poisson, sans m'être enrichi d'une épingle!... »

Ces mots sublimes respiraient une si admirable conviction, que le peuple entier se mit à fondre en larmes, et que le duc d'Arcos lui-même et sa suite, et la duchesse et sa fille ne purent contenir leur attendrissement...

Génovino seul sourit dans sa barbe blanche, tandis que Luzzaro mordait sa noire moustache...

— J'ai cependant, conclut Masaniello, une grâce à vous demander, peuple fidèle, une seule grâce que je vous conjure de me promettre...

— Parlez! parlez! cria la multitude électrisée comme un seul homme...

Et il se fit sur la vaste place un tel silence, qu'on entendit les vagues bruire sur le rivage.

— C'est, acheva le pêcheur avec solennité, c'est de vous souvenir du pauvre Masaniello dans vos prières, et de réciter chacun un *Ave Maria* pour mon âme quand je serai mort, et de m'ensevelir avec la croix du Carmel, insigne de ma gloire et gage de mon salut! Voilà toute la récompense que je réclame! Voilà le testament de votre roi de cinq jours! Me jurez-vous de l'accomplir, ô peuple bien-aimé?

— Oui! oui! nous le jurons! répondit, à travers un sanglot, l'immense voix de la foule... Nous prierons pour votre vie, et non sur votre mort, chaque soir et chaque matin, pendant cent années!

— Merci, peuple bien-aimé, nous sommes quittes, dit Masaniello, les deux mains posées sur son cœur.

Et, se laissant retomber en selle, il entra à l'église au bruit des cloches et des acclamations.

C'était dans un espace réservé, au milieu de la nef du temple, aux pieds de la patronne de Naples, que le dictateur et le vice-roi devaient échanger leurs prisonnières...

Déjà Masaniello y a mis pied à terre avec la duchesse et Marie d'Arcos, lorsque le duc y arrive à son tour, donnant la main à la Puzzolienne...

Comment rendre l'émotion de cette scène et l'éclat de ce coup de théâtre?

Rappelez-vous ou relisez le premier chapitre de cette histoire. Nous sommes dans cette même église, au pied de cette même statue de la madone, où les deux Maries se sont rencontrées, portant leurs offrandes à la mère de Dieu. Mais que d'événements depuis lors, et quelle différence d'une entrevue à l'autre!

Le premier jour, les deux pèlerines étaient seules, à la nuit tombante, dans la nef déserte, obscure et silencieuse. Celle-ci priait pour un fiancé, avec une fleur dans son manteau; celle-là pour un mari, avec des fruits dans son tablier: et leurs chastes âmes, se devinant et s'ouvrant au premier regard, se confiaient doucement, aux genoux de la patronne, leurs mystérieux projets et leur pacte religieux... Toutes deux étaient accablées de douleur et oppressées d'inquiétude... Et la riche inconnue échangeait avec la pêcheuse ignorée un bonheur menacé contre un bonheur attendu, un bijou précieux ici-bas contre une neuvaine précieuse là-haut... Elles se quittaient sans se demander leurs noms devant les hommes, contentes de savoir qu'elles s'appelaient Marie devant Dieu, — Marie d'Arcos recevant de Marie Aniello l'espérance de l'avenir avec une prière du cœur; — Marie Aniello recevant de Marie d'Arcos la joie de sa vie entière avec le prix de sa maison d'Amalfi...

Aujourd'hui, elles se retrouvent égales, et même la pêcheuse au-dessus de la fille du duc, toutes deux en royale parure, au grand jour, devant la cité en fête, dans l'église pleine d'encens et de chants sacrés, au bruit des cloches, des hourras et des armes, sous les yeux de tout ce qu'il y a d'élevé dans le gouvernement, la noblesse, le clergé et le peuple. Elles sont le double gage de la pacification d'un royaume et du repos de cinq millions d'hommes. L'une voit, en habit d'argent, paré de la croix du Carmel, avec Naples à ses pieds, le mari pour qui elle implorait du pain et la vie sauve; elle lui est rendue triomphalement par le vice-roi qui pouvait les écraser d'un geste... L'autre voit son royal père tombé comme elle au second rang devant ceux à qui elle a fait l'aumône d'un bijou... Quel bonheur cependant et quelle gloire pour toutes les deux, si la première n'avait rien à redouter de la seconde, et la seconde rien à reprocher à la première! Mais (voilà où est le drame sans exemple), celle qui a reçu de l'autre, contre une simple prière, la joie, le salut et l'existence, lui a rendu, sans le savoir, le martyre, la honte et presque la mort!... Et elle n'a reconnu sa bienfaitrice qu'en reconnaissant la victime de son mari! Et cette bienfaitrice va la reconnaître à son tour, en reconnaissant la femme de son bourreau! Et cela devant Masaniello, devant le duc d'Arcos, devant l'archevêque, devant tous les chefs et toute la population de Naples!

Jugez maintenant de la pâleur, du remords, de l'effroi de la Puzzolienne, quand elle s'avance au bras du vice-roi vers Marie d'Arcos au bras du poissonnier!

Figurez-vous le saisissement, la terreur, l'horripilation de Marie d'Arcos, lorsqu'elle aperçoit, dans la femme qu'on échange avec elle, la pèlerine dont l'image vivait si douce en son cœur; et dans l'époux de cette femme, dans l'homme à qui elle a rendu le bonheur et le toit de ses aïeux, le rebelle qui a promené à Naples l'incendie et le massacre, l'ennemi qui a failli briser la couronne et la vie de son père, le tourmenteur qui l'a traînée avec sa mère en robes de pêcheuses sur une charrette d'ignominie, le geôlier qui a torturé, avili et foulé aux pieds, sous ses yeux, le fiancé dont son amour et sa foi ont à peine arraché la tête à ce tigre altéré de son sang!

Imaginez surtout, si c'est possible, le coup de foudre qui atteint en même temps le corps et l'âme, toutes les facultés et tous les sentiments de Masaniello, quand, au milieu des exclamations de sa femme et de Marie d'Arcos, sous le cri révélateur et la main vengeresse de celle-ci,

devant la défaillance de l'une et de l'autre et l'émotion de tout ce qui les entoure, le malheureux se rappelle enfin l'aventure du Carmel, la pèlerine inconnue, les pendants d'oreilles et la maison d'Amalfi, comprend la lettre mystérieuse et désespérée de son épouse, et mesure, dans son horreur et son infamie, le crime fatal de son ingratitude et de sa cruauté !

Ce sont là des effets qu'aucune plume ne saurait rendre. Le prestige du théâtre et le jeu des acteurs y suffiraient à peine.

Après les mots entrecoupés qui ont fait éclater la vérité horrible aux yeux du pêcheur et de Marie d'Arcos, les deux femmes tombent évanouies, l'une en s'affaissant avec un cri de douleur, l'autre en reculant avec un cri d'épouvante... Les amis du vice-roi emportent sa fille d'un côté ; ceux de Masaniello enlèvent la Puzzolienne de l'autre... Une rumeur et un tumulte formidables traversent l'église... La foule s'agite comme un océan remué par une tempête soudaine... On va, on vient, on se pousse, on interroge, on répond au hasard... Le cardinal et les chefs du peuple accourent du maître-autel, et l'imposante cérémonie deviendrait un chaos inextricable, si le duc d'Arcos et Génovino, résolus de frapper le but qu'ils touchent enfin, ne faisaient expliquer, du haut de la chaire, que l'accident est sans importance, que la fatigue et la chaleur en sont la cause, que les deux prisonnières sont libres par l'échange, et qu'on va promulguer et jurer la capitulation...

XVI. — LE ROI FOU.

Alors enfin le calme se rétablit. On annonce que les deux femmes sont en sûreté, l'une à Castel-Nuovo, l'autre chez son mari, et Masaniello, qui était resté comme sourd et muet pendant le désordre, relève la tête, ouvre de grands yeux, regarde autour de lui, en homme qui cherche à se rappeler un songe, et se laisse conduire par l'archevêque, avec la docilité d'un enfant, au sommet de l'estrade où le prélat le fait asseoir à sa droite, en face du dais occupé par le vice-roi et sa cour...

— Les pendants d'oreilles ! la pèlerine inconnue ! la maison d'Amalfi !... Voilà les seules paroles qu'il articule sans parvenir à en retrouver le sens...

— Hâtez-vous, Eminence, glisse Génovino à l'oreille du cardinal, *Masaniello sera fou avant une heure!*

— Juste Ciel ! que dites-vous? s'écrie l'archevêque.

Et il se retourne vivement, observe le pêcheur, et frémit à l'aspect de son visage...

Aussitôt, sur un signe de sa main, le conseiller Cappola, secrétaire général du royaume, lit à haute voix les articles de la capitulation... La foule salue d'un hourra chaque franchise rendue; mais le poissonnier, sortant peu à peu de sa torpeur, jette bientôt à travers les phrases des commentaires et des jurons, heureusement prononcés d'une voix faible, et réprimés par les gestes du cardinal.

La lecture achevée, l'élu du peuple s'approche du vice-roi, le remercie au nom de la ville de Naples, et le prie de sanctionner la nouvelle charte par un serment solennel...Alors le duc d'Arcos, debout, la main droite posée sur les évangiles présentés par l'archevêque, jure au milieu du plus profond silence d'observer les conventions arrêtées et d'activer l'approbation du roi d'Espagne. Les conseillers et les dignitaires répètent ce serment l'un après l'autre, et le cardinal entonne majestueusement le *Te Deum* auquel la foule répond d'une seule voix, au dedans et au dehors de l'église.

Spectacle admirable, qu'allait troubler une affreuse comédie!...

Réveillé en sursaut par le bruit des chants, des orgues et des cloches, Masaniello se dresse tout à coup, l'épée nue à la main, et contemple, ébloui, le tableau magique qui l'environne. Les acclamations que lui adresse le peuple, et l'honneur que lui font les autorités de se lever en même temps que lui, semblent porter le dernier coup à sa tête ébranlée...

— Vil troupeau ! s'écrie-t-il en lançant à la cour du vice-roi un éclat de rire sardonique...

La compagnie de la Mort, qui l'a seule entendu, lui répond par une salve de bravos...

Mais, passant d'un extrême à l'autre, le dictateur reprend avec colère : — Respect au saint lieu, misérables!

Et si l'archevêque n'eût retenu son épée, il allait égorger le factionnaire placé sur l'estrade...

Il tombe alors, frissonnant, aux genoux du prélat, et les embrasse avec larmes, en implorant son pardon.

Ces étranges incidents échappent à la multitude ; mais les dignitaires, glacés d'horreur, se disent à l'oreille : — *Le pêcheur devient fou!*

L'instant d'après il se relève, et appelant un gentilhomme de l'archevêque, il l'envoie dire au duc d'Arcos : « qu'il entend conserver le gouvernement de la ville, qu'il lui faut une garde d'honneur à sa porte, — la distribution des brevets à l'armée, l'expulsion de tous les nobles de leurs palais et châteaux, et cent extravagances de la même sorte, auxquelles le vice-roi, gagnant de vitesse et cachant ses frayeurs, répond sans écouter : — Oui, signor Masaniello, oui, tout ce qu'il vous plaira ! »

Enfin le dernier chant se perd dans l'espace, et le dernier message du pêcheur dans le mouvement du départ..., lorsque, s'élançant de l'estrade et se frayant un passage à coups d'épée, Masaniello gravit l'escalier de la chaire, et crie d'une voix retentissante : — Arrêtez, peuple fidèle, et recevez les adieux de votre chef!

Puis, « dans son long discours d'une incohérence inimaginable, où des périodes d'une véritable éloquence s'entremêlent aux boutades les plus inouïes, prenant des airs d'illuminé et passant de la modestie des anges à l'orgueil de Satan, il parle de la foule, de la noblesse, du roi, de ses services, des gabelles, de leurs fermiers, des brigands, du duc de Maddaloni, d'une rencontre de deux pèlerines, de la Puzzolienne évanouie, de Marie d'Arcos qui l'attend, de son bonheur sous son toit d'Amalfi, de la nécessité de rester en armes, etc., etc. »

— Oui, peuple bien-aimé, ajoute-t-il d'un ton prophétique et d'un geste imposant, écoutez le dernier conseil de mon amour, et gardez vos armes jusqu'au retour du traité, signé de Philippe IV... Cette pompeuse fête et ce serment sur la Bible ne sont peut-être qu'une ruse de la trahison. Défiez-vous des conseillers, des *gabellieri*, des nobles surtout, vos ennemis acharnés ! — Vous voyez en quel état ils m'ont réduit, et ce que je suis devenu par eux et pour vous... un squelette desséché qui n'a plus que la peau sur les os...

Et lacérant son splendide costume, en jetant les lambeaux à l'auditoire, découvrant sa poitrine et ses bras, dénouant jusqu'à ses grègues, et montrant ses jambes décharnées :

— *Ecce homo!* dit-il, en parodiant l'Evangile : *consummatum est!* O peuple adoré ! je pardonne à mes bourreaux, et je vous bénis... Mais sachez que ma mort sera le signal de votre ruine ; si demain les traîtres m'ont achevé, retombez sur eux comme la foudre, mettez tout à

feu et à sang; faites de la cendre de ces palais odieux, et des mendiants de ces fermiers, gorgés de votre substance !... Me le jurez-vous, peuple fidèle?

Qui peindrait l'effet d'un pareil discours? Après l'avoir trouvé d'abord étonnant, la multitude le trouvait sublime; là où les nobles voyaient le délire, elle reconnaissait l'inspiration d'en haut! Elle trépignait d'enthousiasme, elle pleurait d'attendrissement... Elle eût voulu prendre son roi et l'enlever en triomphe dans la chaire... La compagnie de la Mort et tous les meurtriers et pillards, saisissant l'occasion, hurlaient d'une seule voix, et faisaient hurler à chacun: — Oui, nous le jurons! mort aux traîtres et aux fournisseurs! — Le vice-roi, les seigneurs et les dignitaires se sentant pris, un contre mille, entre un fou furieux et une armée de tigres, pâlissaient et tremblaient, couverts d'une sueur froide, et s'attendaient à tomber égorgés, dans l'église même, au premier signe du pêcheur en démence...

Heureusement pour eux le vent tourne, et Masaniello termine ainsi :

— Silence! peuple illustre, et respect au sanctuaire!... Je vous recommande une femme que vous devez honorer comme la Madone, un ange qu'il faut bénir et implorer à deux genoux: c'est Maria d'Arcos, la fille du vice-roi! la



La maison d'Amalfi. La Puzzolienne voit passer sa sœur de lait. (Tiré du cabinet du comte Satriano.)

pèlerine du Carmel, qui donne ses bijoux aux pêcheurs et ne leur réclame qu'une prière... Demandez-lui pardon de l'avoir offensée, elle qui est pleine de grâce et de douceur... Faites-lui un rempart de vos corps, un bouclier de vos fusils, un tapis de vos manteaux... Répandez sur ses pas les fruits et les fleurs de vos jardins!... Baisez sa trace chérie comme je baise cette croix de la madone qu'elle représente... Que chacune de ses larmes soit rachetée par un sourire de sa bouche adorable; vénérez, à cause d'elle, son père, sa mère, son fiancé, toute sa famille, et tous ceux qu'elle aime ici-bas!...

Et en parlant ainsi il s'agenouillait dans la chaire, il joignait les mains, il se frappait la poitrine, et il versait des pleurs si naïfs et si déchirants, que tout l'auditoire se met à éclater en sanglots...

Cette diversion calme le peuple inconstant et sauve la noblesse et les dignitaires.

Enfin Masaniello, se précipitant de la chaire et courant aux pieds de l'archevêque :

— Mon père, lui crie-t-il, éperdu et gémissant, absolvez-moi de tout le mal que j'ai fait à Maria d'Arcos, ou plutôt faites-moi pendre ou périr sur la roue, afin que je mérite par ce supplice la grâce de Dieu et le salut de mon âme!...

Le cardinal ne peut retenir une larme et détourne la tête... Le navrement succède à la terreur chez les assistants de l'estrade, on relève le pêcheur et on l'exorcise d'eau bénite, tandis que la foule applaudit à outrance, croyant qu'on l'honore et qu'on se soumet à lui...

Bientôt le malheureux semble retrouver ses esprits ; et voyant le duc se hâter de partir avec sa suite, il lui donne gravement la main, et le conduit à travers la multitude.

— Quittez-nous, signor Masaniello, dit le vice-roi ; votre œuvre est faite... ; allez vous reposer...

— Me reposer ! Et mon peuple ? ne suis-je pas toujours son chef ?



Portrait du duc d'Arcos, vice-roi de Naples.

— Sans doute, reprend le duc d'Arcos, je vous confirme dans la charge de capitaine général, et vous octroie, au nom du roi, le titre de duc de San-Giorgio.

Il lui en remet, en effet, le brevet, préparé d'avance, et lui passe au cou une chaîne d'or de trois mille écus...

La foule applaudit encore ; mais, rejetant la chaîne et déchirant le brevet, Masaniello s'écrie :

— Arrière ces clinquants ! ils saliraient ma croix du Carmel ! Je ne suis que pêcheur, et veux mourir pêcheur !

La foule applaudit plus que jamais...

— Croyez-vous, dit l'insensé, que j'aie besoin d'un titre pour régner sur Naples ? Vous allez juger de ma puissance !

— Silence ! et place au vice-roi ! crie-t-il alors à la masse turbulente et impénétrable.

Et tous les bruits meurent dans l'église, et les rangs compactes s'ouvrent jusqu'à la porte.

Arrivés là, le pêcheur et le duc se trouvent devant une nouvelle foule plus serrée encore et plus bruyante.

Le premier remonte à cheval, et, sans prononcer un mot, il pose un doigt sur ses lèvres, et fait signe de laisser un passage.

A l'instant même, pas une rumeur ne s'élève de cette

mer vivante...; et le vice-roi, saisi de stupeur, entraîné par ce prestige électrique, embrasse le fou tout-puissant devant lequel il se sent annulé.

— Sous peine de mort, reprend le dictateur, j'ordonne qu'on se retire et qu'il ne reste personne sur cette place!

Les cent mille hommes s'écoulent comme un torrent muet, et le parvis s'étend, libre et désert, jusqu'à la plage du golfe.

— Allez maintenant, dit le pêcheur en congédiant le duc avec majesté...

Et le cortége royal défile vers Castel-Nuovo par la grande place du marché... Là, sur un cri du peuple, il s'arrête devant la cabane de Masaniello. Amenée par ses lieutenants, la Puzzolienne, toute blême sous ses parures, s'avance à la fenêtre, comme une victime poussée à l'autel, et le duc et son escorte entière la saluent avec le même respect que la vice-reine de Naples...

Un seul page, au dernier rang, ayant oublié d'ôter sa toque, tombe mort sous un coup d'épée, qui l'abat comme un coup de foudre.

Et le meurtrier, qui est-il? Masaniello lui-même, arrivé à l'instant sur son cheval au galop, couvert de ses lambeaux argentés, plus frénétique et plus terrible que jamais!

Tels étaient les résultats de la fameuse capitulation; la Puzzolienne et Marie d'Arcos frappées au cœur; le poissonnier frappé au cœur et au cerveau; la belle comédie du privilége de Charles-Quint tournée en tragédie horrible; le duc et ses amis arrachés à peine à mille morts; l'incendie et le massacre plus imminents que jamais: le sort du royaume livré au hasard et la capitale gouvernée par un fou; — fou d'autant plus redoutable, que son influence renaissait par sa folie même, à laquelle le peuple était loin de croire, et que les bandits regardaient comme un retour à la raison.

Aussi le pêcheur trouva-t-il à sa porte Luzzaro et la Compagnie de la Mort, enchantés de redevenir ses conseillers et ses bourreaux. Ils mirent le comble à son délire et rallumèrent toutes les fureurs de la plèbe par une ovation dont les cris sanguinaires achevaient d'annuler la capitulation...

XVII. — LE DERNIER COMPÈRE.

Deux autres hommes l'annulaient aussi, tête à tête, à quelques pas de là. C'étaient Génovino et le *taglia-topi*, réunis dans la maison du premier.

— Eh bien! disait Basilo, voilà un *rat* inattendu! Masaniello fou! il ne manquait plus que cela aux Napolitains!

— Ce sera leur dernière convulsion, répond le légiste: *Quos vult perdere Jupiter dementat*; tant pis pour ceux qui s'y laisseront broyer! Quant à moi, dont l'affaire est faite, je m'en lave les mains, et je vais rejoindre mon compère le duc à Castel-Nuovo. Il n'a plus qu'à laisser cuire la révolte dans son jus, c'est-à-dire dans le sang et la flamme... Quand le peuple aura brûlé et tué tous les nobles, le vice-roi remontera tranquillement sur son trône, et moi sur le banc de velours de la Sumaria.

— Le vice-roi fera la culbute! Et vous présiderez, non la Sumaria, mais les Sédiles, signor Génovino! reprend Basilo en jetant son dernier masque, et en tirant des papiers de sa boîte à drogues...

— Que veux-tu dire? s'écrie l'ambitieux ébloui...

— Que vainqueur ou vaincu, le duc d'Arcos est perdu d'avance; et que vous êtes digne d'être mon confident, puisque vous serez capable d'être mon complice, ainsi que l'ont décidé Son Altesse Royale Don Juan d'Autriche et Son Excellence le comte d'Oñate, le futur triomphateur et le futur vice-roi de Naples!

Et il remet à Génovino les lettres qui expliquent tout le complot dont il est l'humble instrument, — contre le savant lui-même tant qu'il a secondé le duc et le pêcheur, contre ceux-ci et contre le duc de Guise, et enfin contre le vice-roi qui doit céder la place à son rival...

— Voulez-vous présider les Sédiles? ajoute Basilo en riant, tandis que le légiste admire le plan sublime de ses nouveaux compères.

— Je veux t'embrasser, *mio caro*, répond le vieillard avec effusion... Per Dio! je n'oublierai jamais un tel service... J'allais m'accrocher à une branche pourrie! Vivent Don Juan et le comte d'Oñate, et à bas le duc d'Arcos!... Je me charge de le précipiter en ami; tu peux en informer son successeur!

— Voilà justement le rôle qui vous est offert. L'homme qui le devine si bien le remplira mieux encore. Je vous informerai de l'approche de Son Altesse et de la flotte. Déjà, sans doute, Châtillon et Guise sont tués ou pris à Ischia, et dès demain peut-être nous verrons l'étendard de Castille devant ces murs! Ce sera le moment de frapper le coup décisif... Allez maintenant à Castel-Nuovo, et au revoir, *signor presidente!*

Génovino courut chez le vice-roi, et Basilo... aux magasins des poudres...

XVIII. — RAYON DU CIEL DANS L'ENFER.

Après les secousses qui avaient déjà ébranlé la tête et le cœur de Masaniello, on conçoit que la péripétie du Carmel eût achevé de troubler sa raison. Que d'illusions brisées depuis six jours dans cette âme simple et généreuse! Il avait cru relever et sauver son pays, et il le déshonorait et le perdait avec lui-même! Il avait cru venger sa famille et sa femme, et quel prix odieux lui coûtait cette vengeance! Il avait cru gagner une bonne cause par un noble combat, en s'immortalisant comme libérateur de sa patrie; et il était devenu un chef d'incendiaires et d'assassins, un instrument d'ambitions lâches et d'invasion étrangère!... Il avait cru rendre à Naples l'abondance et la sécurité, et il avait fait de cette capitale un bûcher et un échafaud! Il avait sacrifié son repos, son bonheur, sa petite maison d'Amalfi, rêvant d'y rentrer glorieux et pur, comme Cincinnatus, et d'y bénir jusqu'à sa mort l'ange inconnu qui lui avait donné tant de joies; et non-seulement il voyait ce repos, ce bonheur et cette gloire s'évanouir; mais, dans l'enfer qui remplaçait l'abri de ses aïeux, il retrouvait cet ange de son salut écrasé sous ses pieds de démon!...

Ah! si un éclair eût brillé encore dans l'orage de son cerveau, qu'il eût pleuré amèrement de s'être engagé dans ce cylindre des révolutions qui broie et dévore tout entiers ceux qui osent y risquer un seul doigt!...

Apportée de l'église à sa maison du marché, comme on l'a dit, la Puzzolienne, en rouvrant enfin les yeux, chercha des consolations dans le souvenir de son époux... Mais les objets que rencontra son regard n'étaient pas faits pour calmer sa honte et sa douleur. La même misère qu'avant son départ, et plus triste encore par un affreux désordre, et par ce mélange d'or et d'argent, de riches étoffes et de meubles précieux, qui ont été décrits plus haut; tel fut le spectacle qui navra la pauvre femme. Sur quelques pièces de ce butin de guerre qu'elle examine avec effroi, elle reconnaît les noms des familles les plus vénérées, les armes de plusieurs de ses maîtres et de ses bienfaiteurs; elle y aperçoit même des traces de sang;

et, jetant un cri, elle s'élance à la fenêtre... Là, nouvelle horreur; elle voit face à face, autour du trône de Masaniello, fixées encore au bout des perches, couvertes d'un sang noir, livides, grimaçantes, échevelées, infectes, les têtes de Don Carafa et des complices de la trahison de Perrone... Elle serait devenue folle à son tour, devant de pareils tableaux, si elle n'eût trouvé un refuge dans un cabinet, où elle tomba à genoux aux pieds d'une madone: la patronne, hélas! dont le pêcheur avait orné son lit nuptial le jour de leur mariage, et que tous deux avaient implorée neuf jours, dans leur prière du soir, pour cette autre Marie, leur ange tutélaire et leur victime!...

Elle n'était cependant qu'au début de ses expiations... Au bout d'une heure, elle entend crier: Vive Masaniello! honneur à la vice-reine! et elle se trouve au milieu des brigands, soldats de son époux! Elle est accablée de leurs farouches hommages. Elle est exposée par eux aux saluts du duc d'Arcos et de sa suite; elle est fêtée par des chants de révolte et des cris d'assassinat... Enfin elle respire en apercevant son mari, mais dans quel état, juste Ciel! Épuisé, hagard, les vêtements en lambeaux, porté en triomphe par la Compagnie de la Mort, et offrant pour bienvenue à sa femme, — le page du vice-roi égorgé de sa main!

La malheureuse, qui croyait du moins la paix faite à Naples, ne comprenant rien à ces revirements sanguinaires, retombe défaillante et sans voix, — tendant les mains au pêcheur, qui ne la voit même pas, et que Luzzaro et ses sbires entraînent au pillage et au massacre...

Suivons-le jusqu'à ce qu'il revienne donner le coup de grâce à la Puzzolienne, en lui apportant l'aspect de sa démence.

Le jour qui avait vu le serment de paix, dit Rivas, fut le jour le plus sanglant de la révolution de Naples. Écoutons encore l'historien de ces scènes de vertiges, que nous sommes forcé d'atténuer pour nos lecteurs.

Le pauvre roi-fou n'est plus que l'instrument, l'épée et la hache de Luzzaro et de ses compagnons, qui lui montrent dans Naples entière un réseau d'embûches tendues contre sa personne, une fourmilière de traîtres complotant sa mort. Il débute par installer, en face du palais d'Arcos, un gibet colossal, muni de tous les outils de la torture, et flanqué de deux bourreaux dont il se fait le pourvoyeur... Il court au château du duc de Maddaloni, et le pille de fond en comble... Des deux gardiens maures qu'il y trouve, il fait périr l'un sur la roue; il baptise l'autre et le met à la tête de ses prétoriens. Il livre au fer tous les serviteurs et protégés du duc; il se promène dans ses riches appartements, il balafre de coups de hallebarde ses portraits et ceux de son père; il poignarde le vieillard au cœur, il découpe et emporte le visage du fils, en s'amusant à lui crever les yeux. Puis il incendie l'édifice et le regarde brûler avec des éclats de rire.

Le cardinal arrivant à lui pour l'apaiser, il le conduit au clocher d'une église, lui fait bénir son épée et ses soldats, et le quitte pour retomber dans ses fureurs. Il démolit un mur chez les jésuites, et laisse égorger un d'entre eux, pour chercher un réfugié suspect. Il envahit, sous le même prétexte, le cloître des nonnes de *Sancta Croce*, et, après les avoir livrées à ses bandits, un prêtre venant lui reprocher son crime, il se jette à ses genoux, lui demande l'absolution, et fait décapiter ceux qui ont rempli ses ordres. Il mêle ainsi le crime et le repentir, les attentats et les bienfaits. Un archevêque lui demande un laisser-passer pour regagner son diocèse; il lui donne une escorte de quatre cents hommes, une flottille de quarante chaloupes, un sac de cinq cents doublons, et une accolade par-dessus le marché. Un comte d'Aversa lui apporte une requête urgente; il la lui accorde gravement, et le renvoie d'un coup de pied dans l'échine, en disant: —Allez avec Dieu! Je vous fais prince d'Aversa!

Il renouvelle en même temps son état-major. Il choisit pour mestre de camp un certain Polito, batteur d'or, qui a gagné son épée à coups de hache. Il prend pour lieutenant l'armurier Gennaro Annese, ambitieux vulgaire, poltron insolent, intrigant sournois, qui s'élevait, en rampant, vers la succession du dictateur...

Il finit par courir à cheval, au galop, l'épée nue, à travers la cité, renversant et frappant tout ce qui se trouvait sur son passage, déclarant les premiers venus complices de Maddaloni, et les faisant rouer, pendre ou décapiter sous ses yeux...

Les historiens évaluent à quinze cents les victimes de cette journée de délire... Les quatre cent mille habitants de Naples, glacés d'épouvante, s'enfermèrent chez eux, prirent la fuite, ou se soumirent à toutes les extravagances du tyran.

Le vendredi 12 juillet, sixième jour du soulèvement, est resté marqué de rouge dans la mémoire des Napolitains; les souvenirs s'en transmettent encore aujourd'hui de père en fils. (Rivas, D'Hervey-Saint-Denys.)

La nuit approchait lorsque Masaniello exténué rentra enfin dans sa maison.

La Puzzolienne, entourée de sa famille accourue près d'elle, venait de s'endormir sur les genoux de son frère, aux pieds de la madone dont elle avait imploré le secours.

En se réveillant aux clameurs de la Compagnie de la Mort, en voyant paraître son mari défait, chancelant, couvert de sang et de poussière, les yeux égarés, un rire affreux sur les lèvres, ne reconnaissant pas celle qu'il avait tant aimée, elle pressentit leur malheur suprême, et s'élança vers lui avec un cri déchirant.

Mais en vain elle le serre dans ses bras et lui prodigue les mots les plus tendres. En vain elle lui rappelle tout ce qui doit éclairer sa mémoire et toucher son cœur; le fou, ramené aux causes de sa démence, prend sa femme pour la fille du vice-roi, s'éloigne d'elle avec terreur, puis, se traînant par terre et s'arrachant les cheveux, demande grâce avec des larmes et des sanglots, et veut se passer son épée au travers du corps...

Son beau-frère, abrégeant ce supplice, le désarme et l'emporte dans sa chambre, où il tombe anéanti après une dernière convulsion.

Puis tous les parents, voulant sauver du moins la Puzzolienne, l'arrachent de la maison fatale et l'embarquent avec eux pour Amalfi... Marie se défend et résiste, et veut rester près du pêcheur... Mais son frère jure de le lui conduire le lendemain, après avoir pris les mesures nécessaires vis-à-vis du peuple, et elle part vaincue par ce serment, — moins encore que par sa défaillance.

La nuit était superbe, le ciel étoilé, le golfe splendide, comme à ce premier voyage de la même famille lorsqu'elle allait chercher sous le même toit le bonheur assuré par l'ange du Carmel. Cette fois, les malheureux semblaient guider un convoi funèbre, — le convoi de leurs illusions détruites; — et la Puzzolienne, couchée dans la barque, livrant à la brise et aux flots ses pleurs muets, était comme la frêle et blanche morte que ses proches conduisaient au tombeau...

Cependant, si quelque chose pouvait soulager Marie

c'était de passer de l'enfer de Naples au paradis perdu de sa maisonnette.

Elle y entra au lever de l'aurore, par la façade opposée au golfe, et qui donnait sur la route d'Amalfi. Moins riant de ce côté que du côté de la mer, l'humble logis s'offrait plus pittoresque encore, avec sa physionomie du seizième siècle, son damier de pierre et de bois sculpté, ses colonnettes torses et ses cariatides fantasques, son cadre d'arbres gigantesques et ses feuillages accrochés au toit et aux murailles. (Voir la gravure ci-dessus.)

Malgré les souvenirs cruels qui peuplaient cet asile de ses rêves, en embrassant sa vieille mère qui en était la gardienne, Marie éprouva une consolation intime et profonde. Elle respira dans cette oasis de calme et de propreté, embellie de ses mains laborieuses ; elle arrosa de douces larmes ces vieux meubles de famille, ces gages d'une joie évanouie, ce lit nuptial, ces armes et ces filets, ces pieuses images, cette corbeille qui attendait son enfant...; et elle s'endormit, bercée par ses frères et sœurs, autant d'anges gardiens, qui lui disaient : — Espère, et qui lui promettaient, pour son réveil, le retour de Masaniello...

Quand elle se leva, ranimée par un long sommeil, elle se crut heureuse encore, et elle courut à la fenêtre inondée d'un jour pur.

Hélas ! elle vit défiler sur la route les spectres de ses douleurs, les victimes de son mari, les proscrits chassés du volcan de Naples...

Dans une jeune fille qui passait à cheval, escortée de ses valets portant ses trésors et son faucon bien-aimé, elle reconnut une sœur de lait, compagne de ses jeux d'enfant ! — La jeune fille la reconnut aussi, et la navra d'un cri d'épouvante...

Marie se rejeta dans sa chambre et n'osa plus regarder au dehors.

Après six longues heures d'attente, Masaniello arriva enfin, amené ou plutôt apporté par son beau-frère.

— Est-il libre ? est-il à moi ? s'écria la pauvre femme en se jetant au-devant de lui...

— Libre ? plaise à Dieu ! Je l'ai dérobé au peuple, qui le cherche partout, répondit le jeune homme. A vous ? oui, si votre amour peut faire un miracle !

Le dictateur n'était plus un tigre en délire, mais un vieillard en enfance ! Il parlait sans penser, écoutait sans comprendre, regardait sans voir...

Aussi désolée à son aspect, mais moins effrayée que la veille, Marie s'empara de ce fantôme et essaya de lui rendre l'âme... Qui pourrait dire ses inventions ingénieuses et touchantes ? Les mains dans les mains du pêcheur, les yeux sur ses yeux, le cœur sur son cœur, debout ou à genoux devant lui, le comblant des plus douces caresses, l'appelant des noms les plus chers, riant et pleurant à ses moindres gestes, à la fois son épouse, sa mère, sa fille, sa servante, son médecin, son confesseur, son bon ange, tour à tour elle l'assied au milieu de sa famille, ou elle le promène dans les joies du passé et les espérances de l'avenir. Elle lui montre toutes les chambres de leur maison, tous les meubles de ses aïeux, ses filets et sa bêche, son stylet et son beau fusil, le berceau prêt pour son enfant, le golfe où il a tant voyagé, les fruits qu'il cueillera pour sa table, les fleurs qu'il aimera dans son jardin, les oiseaux qui l'éveilleront de leur chant, la tonnelle où ils se reposeront ensemble...

Efforts superflus pendant une heure entière ! Etranger sous son toit, ne reconnaissant rien ni personne, Masaniello ne fait que balbutier : — Le serment.,. et la trahison !... Brûlez celui-ci ! tuez celui-là !... Naples à feu et à sang !... A moi, Lazzaro !... Puis, avec une larme naissante et un soupir étouffé : — Ma jolie retraite d'Amalfi, qu'a rachetée la pèlerine !... Quelle est cette pêcheuse sur cette charrette ? Infâmes, arrêtez ! délivrez-la ! portez-la en triomphe... Attelez-moi à son char... Qu'ils sont beaux les pieds de celle qui rend le bonheur à Masaniello ! Viens, Marie, viens, ma femme ; venez, peuple fidèle..., baisons les pieds de Marie d'Arcos !...

Cette idée lui revenant sans cesse, la Puzzolienne, au lieu de l'écarter, la ramène avec douceur... Elle prend le fou dans ses bras et se met à lui raconter, comme à un enfant, toute l'histoire de la pèlerine, des pendants d'oreilles, de la neuvaine à la Madone, de la maison rachetée, du banquet de famille préparé pour lui, du repos et de la joie assurés à leur vie entière...

O succès inespéré ! un éclair brille dans les yeux du pêcheur... Son front pense et se redresse..., ses lèvres sourient, ses larmes coulent... Le voilà, triste et pâle, mais intelligent et beau comme autrefois... Il passe une main sur ses cheveux..., il examine sa demeure, son jardin, le golfe, la route, ses trésors domestiques..., les meubles, le berceau, la table servie... Il s'observe lui-même et se retrouve !... Il regarde sa mère, ses frères, ses parents, sa femme... Il la reconnaît, pousse un cri, et la serre sur son cœur...

— Marie ! c'est toi !... Merci, mon Dieu ! merci, Marie d'Arcos !

C'était encore Marie d'Arcos, en effet, qui lui rendait la raison !

Vous voyez le transport de la jeune femme et de toute la famille...; vous voyez ce bonheur, cette vie reprise d'un seul coup..., ce groupe enlacé dans un embrassement, ce rayon du ciel transformant la nuit de cet enfer...

La Puzzolienne serait devenue folle à son tour, ou serait morte de son ivresse, si elle ne l'eût exhalée dans une prière, en tombant à genoux avec tous ses parents... Ce tableau ne peut se rendre, il se devine par l'âme...

On devine aussi les scènes qui suivirent : Naples et le monde oubliés ; les malheurs effacés par la joie, le sang essuyé par les larmes, les crimes excusés par la folie, Dieu lui-même faisant grâce au remords... Masaniello racheté par le repentir, arraché au cauchemar de six jours, prenant possession de tous ses beaux rêves, de sa conscience, de son ange gardien, de son amour, de sa femme, de sa maison, de sa famille, allant et venant de la salle basse à la chambre, du logis au jardin ; savourant les harmonies de la mer et les senteurs de la campagne, maudissant la guerre, la politique et la gloire, jurant de vivre et de mourir caché dans son Eden, et de ne plus retourner à Naples que pour obtenir à genoux le pardon de Marie d'Arcos...

XIX. — SURPRISE ET RECHUTE.

Ces enivrements durèrent jusqu'au soir ; et, après avoir désespéré de voir finir son supplice, la Puzzolienne, assise près de son mari, à la fenêtre du golfe, une main sur son cœur apaisé, l'autre sur son front attiédi, commençait à croire à l'éternité de ses consolations, lorsque tous deux, réveillés en sursaut par une salve immense d'artillerie, voient se déployer sur les flots cinq, dix, vingt, quarante, cinquante vaisseaux et galères, portant au grand mât la bannière de Castille !...

La femme pâlit, comme atteinte au cœur, et le pêcheur se lève en criant : — La flotte et l'armée du roi d'Espagne ! c'en est fait de Naples et des Napolitains !

On juge si la surprise et la tentation étaient formidables pour Masaniello. Ses doigts se crispaient sur sa croix du Carmel, et Marie l'observait avec angoisses, demandant à Dieu d'assoupir ces canons qui, multipliant leurs décharges, ébranlaient le ciel et la terre, sa maison et son existence, et la tête à peine remise de son pauvre mari...

Celui-ci, d'un regard effaré, mesurait la distance, comptait les navires, tressaillait aux détonations, s'élançait à la fenêtre et cherchait son épée, puis revenait tomber aux bras de sa femme, luttant, comme Jacob, contre un spectre invisible, ou plutôt contre lui-même et tout un peuple qui le réclamait plus haut que les canons espagnols...

Eh bien ! il allait triompher de cette crise suprême, car il s'écriait en s'enfermant dans sa chambre : — Que Naples se sauve ou se rende sans moi ! Toutes ses franchises ne valent pas une goutte de sang !

Mais à l'instant même deux cents felouques abordent devant son toit, et six cents Napolitains, conduits par Luzzaro et Annese, envahissent sa maison comme un torrent. En vain Marie et ses frères, et toute sa famille, leur barrent le passage..., le pêcheur est obligé de s'élancer au-devant d'eux pour réprimer leur violence, et, les arrêtant d'un geste, il leur demande avec autorité : — Que voulez-vous de moi ?

— Nous voulons le salut de la patrie ! répond Luzzaro, et nous venons chercher notre libérateur...

— Ils veulent ma mort !... Tu ne seras pas mon bourreau ! s'écrie la Puzzolienne, les bras étendus...

Masaniello prend à deux mains sa tête ébranlée, son courage chancelant, et réplique avec effort :

— Choisissez un autre général ! je ne suis plus rien, mon œuvre est finie...

— Ton œuvre finie ? Tu ne vois donc pas cette flotte ? tu ignores donc...

— Je sais tout ! mais je veux tout oublier...

Luzzaro bondit de colère et va insulter l'homme qui était la veille un Dieu pour lui... Mais Annese, plus calme et plus habile, Annese, déjà lieutenant et bientôt successeur du poissonnier, Annese qui a vu le peuple éperdu sans Masaniello, comme un troupeau sans pasteur, et qui sent crouler sa propre grandeur avec tout le reste, s'il ne rend pas aux Napolitains leur héros, Annese prend la parole, et dit avec respect à son chef :

— Vous hésitez, maître, et je le conçois, parce que vous ne savez pas les graves nouvelles. Vous nous suivrez en apprenant qu'il y a sur ces vaisseaux six mille hommes et Don Juan d'Autriche, fils du roi d'Espagne.

— Quand ce serait le roi lui-même, je ne vous suivrai pas ! fait le pêcheur en détournant la tête...

— Vous nous suivrez en apprenant que Naples entière vous appelle et s'ensevelira sous ses ruines en vous maudissant, si vous refusez de venir à son secours...

— Qu'elle se rende sans verser le sang ! je ne vous suivrai pas !

— Vous nous suivrez, en apprenant que les Français sont dans la ville, en même temps que les Espagnols sur le golfe...

Masaniello tressaille et prête l'oreille...

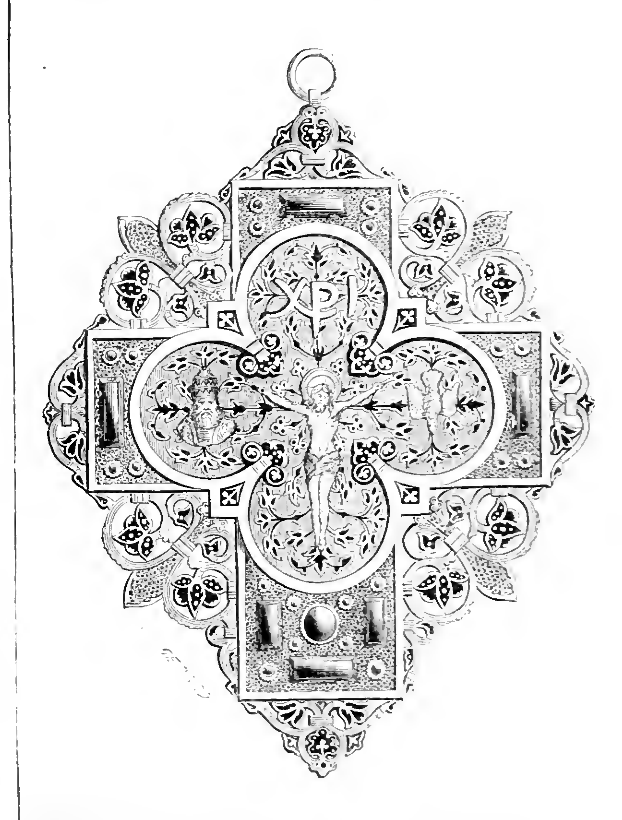
— En apprenant, continue Annese, que le marquis de Châtillon et le duc de Güise sont arrivés à Naples, ce matin, à travers la flotte de Don Juan ; qu'ils ont arboré les fleurs de lis et le portrait de Louis XIV à San-Lorenzo et au marché, et que, si vous laissez un seul jour à leurs intrigues, le peuple, qui les chasserait sous vos ordres, va devenir avec vous, et grâce à vous, l'esclave de la France !

— C'est impossible ! s'écrie Masaniello dans une hésitation terrible... Mais, sous l'étreinte de sa femme en pleurs, il ajoute encore : — Je ne vous suivrai pas !

— Vous nous suivrez, Mas, poursuit Annese, qui savait depuis la veille la force de ce dernier coup, en apprenant que Châtillon a déjà pris un bastion de Castel-Nuovo, et enlevé Marie d'Arcos, cet ange que vous nous recommandiez hier, et qu'il va forcer l'archevêque de lui donner demain pour femme, en couronnant son cousin de Guise roi de Naples et de Sicile !

Cette fois Masaniello pousse un cri et sa femme elle-même semble l'abandonner...

— Marie d'Arcos prisonnière ! et encore victime ! dit le pêcheur en regardant la maison pleine de ses bienfaits.



La croix du Carmel, tirée du cabinet du comte Satriano. Dessin de Montalant. (Voir la description détaillée, au chap. II. Octobre dernier, p. 7.)

Marie d'Arcos livrée à Châtillon, mariée à Châtillon, dont elle doit maintenant exécrer la perfidie ! Oh ! tu mens, Annese, dis-moi que cela n'est pas vrai !

— En voici la preuve, adressée à vous-même, achève le tentateur. Je suis ici l'ambassadeur de Marie d'Arcos, qui vous appelle à son aide, — comme la ville de Naples.

Et il présente à Masaniello cette lettre de la fille du vice-roi, transmise au marché par la compassion de ses gardiens.

« J'ai travaillé à votre bonheur sans le savoir, et vous avez travaillé à mon malheur sans le vouloir... J'ai vu votre repentir, et je vous pardonne ; voyez ma douleur et sauvez-moi... Au nom de votre amour pour Marie Aniello, au nom de notre sainte patronne, au nom des souvenirs du Carmel, délivrez Marie d'Arcos du traître que je dé-

fendais quand vous l'accusiez... Arrachez-moi, morte ou vive, à la honte d'épouser le marquis de Châtillon! Au secours! au secours! Et je vous bénirai mille fois plus que je ne vous ai maudit! « LA PELERINE DU CARMEL. »

On comprend l'effet d'une telle lettre sur Masaniello... Il en baise chaque ligne, il en baigne chaque mot de ses pleurs. — « *Je vous pardonne! Sauvez-moi!... Au nom de Marie! au nom du Carmel!... Au secours! et je vous bénirai!...*

C'en est fait... Le pêcheur ne voit plus, n'entend plus, ne connaît plus que Marie d'Arcos... Il remet son épée au vent, dit à sa femme : — A moi, Marie! Encore une bataille! Dieu le veut, c'est lui-même qui parle! Allons racheter notre crime et mériter notre bonheur!

Et entraînant avec lui la Puzzolienne, que son noble cœur pousse aussi en avant, il se précipite dans une felouque en criant aux six cents hommes : — A Naples! à Castel-Nuovo! Et sus à Châtillon.

— Sus aux Français et mort aux traîtres! ajoutent les compagnons de la Mort en dégaînant leurs poignards.

Ce commentaire annonçait assez le reste.

— Je savais bien que je l'emmènerais, se dit Annese.

— A la bonne heure, se dit Luzzaro, nous allons gagner la belle!

Pauvre et généreux Masaniello! Un tel élan, certes, était digne d'un autre sort... Mais il est écrit que, sur la pente fatale des révolutions, les meilleures volontés n'aboutissent jamais qu'à la folie!

XX. — LE DUC DE GUISE.

Les nouvelles d'Annese et la lettre de Marie d'Arcos arrivaient si à propos, que le lecteur les soupçonne peut-être de fausseté. Elles étaient malheureusement trop vraies. (Dans ce drame, authentique d'un bout à l'autre, nous ne nous permettons qu'un léger anachronisme, en avançant de quelques jours l'entrée de Guise à Naples.)

Nous avons laissé cet étrange paladin attendant l'avis de Châtillon au sud de l'île d'Ischia, avec ses huit felouques aux couleurs de sa belle, ses vingt-deux compagnons, ses six milliers de poudre, ses quatre mille pistoles, et son rêve impossible, si l'impossible eût existé pour Henri de Guise.

Nous avons montré son digne cousin évadé de San-Lorenzo par une échelle de soie, volant à sa rencontre et à son salut, quand Marie d'Arcos croyait l'envoyer aux Espagnols, et s'élançant dans la nuit, comme à une bonne fortune, à la gueule des canons de Don Juan, prévenu par le *taglia-topi*.

Jamais certes on ne courut plus directement à une ruine assurée. Tout conspirait pour jeter le duc et le marquis ensemble aux mains de leurs ennemis. Eh bien, tous deux échappèrent justement par où ils devaient succomber. L'invraisemblance de leur entreprise en créa le succès. La mort recula devant leur témérité. *Audaces fortuna*, etc... Les agents de Basilo sauvèrent Châtillon sans le vouloir, par le moyen même qu'ils employaient pour le perdre. Leur felouque, aux armes et aux couleurs de l'Espagne, fut respectée, au lieu d'être attaquée par les vedettes espagnoles, et passa intacte et saluée à travers les quarante-huit vaisseaux! Profitant de cette bonne aubaine pour leur retour à Naples, les deux cousins réunis arborent le drapeau castillan... Ils arrivent à minuit au vent de la flotte de Don Juan...

— Qui vive! leur crient les canonnières qui les guettaient, mèche allumée...

—Eclaireurs du vice-roi, répond intrépidement Guise, cachant ses griffes et montrant ses ailes, comme la chauve-souris de la fable. Et, pour compléter l'illusion, Fabrani, son secrétaire, seriné par le marquis, va raconter aux Espagnols une mission imaginaire du duc d'Arcos... Cependant Don Juan d'Autriche se ravise, mais trop tard, et lance ses chaloupes armées à la poursuite de la flottille. Une tempête violente se déchaîne... Les felouques de Guise sont dispersées..., lui-même n'échappe au naufrage que par l'étoile de César et de Pierre le Grand... Après deux heures d'égarement dans une nuit sombre, il rejoint son cousin et ses compagnons. Ils essuient alors les bordées des chaloupes espagnoles... L'un voit la plume de son chapeau, l'autre le nœud de son épée, enlevés par un boulet... Enfin, gagnant leurs ennemis de vitesse, et riant de tant de morts vaincues, ils abordent avec le soleil la plage étonnée de Naples, couverte de leurs amis criant au miracle, et de dix mille hommes entraînés par eux. Châtillon, nu-tête, l'épée en l'air et saluant de la main ; Guise, debout sur la proue dorée de la felouque royale, ombragé de son drapeau vert et isabelle, radieux de majesté, de grâce et de confiance, «tel qu'un Argonaute ou un demi-Dieu, apparaissant sur cette mer mythologique, à ce rivage enchanté de la Mergellina, devant cette population à demi nue, comme une population antique, qui accourt à sa rencontre avec des cris de triomphe et d'admiration » (A. de Saint-Priest).

L'absence de Masaniello livre Naples au nouveau libérateur. On le regarde et on l'accueille comme un envoyé de Dieu. Arriver ainsi, en effet, n'était-ce pas tomber du ciel?... On baise ses vêtements, on encense son cheval... on applaudit ses mots charmants. Les mécontents rappelant ses aïeux et le taxant de viser à la tyrannie... — Moi, répond-il, en montrant sa felouque, je suis né dans cette coquille, je ne connais rien au delà!

Les femmes surtout deviennent folles de sa bonne mine et de sa galanterie.

Bref, en quelques heures, ainsi que l'a dit Annese, Guise prend possession des deux tiers de la ville; il y est presque aussi roi que le roi d'Espagne, d'autant plus qu'il affecte moins de l'être; et Châtillon, n'oubliant pas son but personnel, surprend, avec une poignée de braves, un bastion de Castel-Nuovo, enlève et conduit à San-Lorenzo Marie d'Arcos, qui, derrière son masque arraché, reconnaît enfin l'ennemi de son père, et, maudissant ce fiancé béni la veille, appelle, comme on l'a vu, Masaniello à son secours...

Tel était le conte fantastique réalisé par Henri de Guise... L'histoire n'a-t-elle pas raison de le nommer le héros de la fable?

Nous ne tarderons pas à connaître la moralité.

XXI. — LE REVERS DE LA POPULARITÉ.

Lorsque Masaniello rentra à Naples avec sa femme, Annese, et la Compagnie de la Mort, tout ce qu'avait vu cette grande cité depuis sept jours fut effacé par le plus étrange et le plus inouï des contrastes.

D'une part, à San-Lorenzo, la moitié de la ville, et surtout les corps organisés, proclamant Henri de Guise *duc de la République napolitaine et défenseur de l'Etat* (1);

(1) Les monnaies qui consacrèrent cet avénement éphémère existent encore. On y voit des oliviers et des épis croisés, un panier de fruits, indiquant l'origine du soulèvement, et les inscriptions : *Hinc libertas. Henricus de Lorena, dux reipublicæ Neapolitanæ*. S. P. Q. N. (*Senatus populusque Neapolitanus*). Et au revers : *Sancte Januari, rege et protege nos*. Argent. 15 grammes.

et, au milieu de cette foule enthousiaste, le jeune prince, éblouissant de parure, admirable sur son cheval, entouré d'une cour improvisée, saluant chacun, adoré de tous, idole d'autant plus chère qu'elle était plus nouvelle.

D'autre part, au grand marché, toute la plèbe, revenue au pêcheur, ranimée par Luzzaro et ses bandits, proclamant, avec plus de fureur que jamais, Masaniello chef suprême et libérateur; et, au-dessus de cette mer de figures sombres, de guenilles sanglantes, de piques, de fusils et de poignards, devant les trois cents têtes des suppliciés, restées encore au bout des perches, le poissonnier, blême et défait, l'épée dans une main et le pistolet dans l'autre, contemplant, d'un œil où remontait le vertige, sa grandeur croulant avec son ouvrage, son rival triomphant en face de lui, Castel-Nuovo braquant ses canons, San-Lorenzo où gémissait Marie d'Arcos, trois partis prêts à se déchirer entre eux, et la flotte espagnole se disposant à les écraser tous...

Une goutte encore, une seule, et la folie du pêcheur-roi allait déborder de nouveau...

Cette goutte fut la dernière nouvelle qui éclata comme une bombe sur la ville...

« Quand nous aurons enlevé le gâteau, Mazarin daignera le manger avec nous », avait écrit Guise à Châtillon. Tel était, en effet, l'ordre du cardinal-ministre à l'amiral de Richelieu et au duc Louis de Vendôme (1), commandant la flotte et l'armée de Louis XIV à Ponza... Ceux-ci donc, instruits, par un exprès, du succès prodigieux d'Henri, avaient cinglé sur Naples à toutes voiles, et arrivaient, à cet instant même, au cap du Pausilippe, avec leurs cinquante navires et brûlots, et 4,000 hommes de débarquement.

A ce coup de grâce, et à la vue du drapeau français, déployé par une chaloupe jusqu'en face du marché, Masaniello reste ébloui, se frappe le front, se tord les bras au-dessus de la tête, et, électrisé par les cris de vengeance de ses bandes, oublie le généreux but qui l'avait ramené à Naples, et retombe à corps perdu dans les furies de sa démence.

Il commence par renverser le dais sur lequel il trônait la veille, il reprend son bonnet rouge et ses haillons de lazzarone, et s'installe à la fenêtre de sa maison, d'où il harangue, ordonne et juge, tenant une arquebuse prête à faire feu, tandis qu'on lui présente des pétitions au bout d'une pique, que la Compagnie de la Mort exécute aveuglément ses caprices, et que sa femme, hélas! après un dernier et vain appel à sa raison, va chercher au Carmel un refuge suprême à son désespoir.

Une seule pensée se distingue dans les paroles et les actes du pêcheur. Reprendre son ascendant par une terreur générale; idée fixe de tous les révolutionnaires, plus ou moins fous. Il ajoute d'abord cent têtes, tranchées au hasard, à l'horrible décoration de la place. Il décrète le silence universel, et les habits coupés au genou; il massacre tout homme qui élève la voix, toute femme dont la robe couvre les jambes. Il réduit le prix du pain des trois quarts, et brûle vifs, dans leurs fours, les boulangers qui réclament. Changeant tout à coup d'avis sur sa maison, il se décide à la transformer en palais: mande les architectes, les maçons, et fait démolir les habitations voisines. Il se pose en même temps en grand seigneur, et se commande une livrée plus brillante que celle du duc de Guise. Curieux détail historique et naïveté des hommes de sang à toutes les époques: il donne au peuple une nouvelle bannière, et cette bannière est un drapeau rouge! (Rivas, t. II, p. 54.) Quand il traverse la ville, il fait balayer les rues, tendre les maisons et sonner les cloches, comme s'il était le Saint-Sacrement. Lui qui avait soulevé Naples contre les impôts, il impose à chaque Napolitain une taxe énorme, qu'il faut payer à vue... du gibet ou de la hache... Son propre beau-frère, menacé par lui, est obligé de s'enfuir à Castel-Nuovo. Il donne un grand festin à Poggio-Reale, un autre dans les bosquets du Pausilippe, y invite le duc d'Arcos, qui se garde d'accepter, s'y rend lui-même dans la felouque royale, escortée de musiciens, jetant l'or à poignées dans la mer, y faisant plonger ses amis et battant ceux qui refusent, pillant au passage l'église vénérée de Piedigrotta; il se gorge de mets exquis et de vins de Caprée, revient à la nuit sur la plage de la Marinella, trouve sa felouque et ses rameurs trop lents, se jette à la nage pour arriver plus vite, et, mandant son secrétaire à la hâte, décrète, quoi? l'ordre de se soumettre le lendemain au vice-roi! Une heure après, saisi de vomissements bien naturels, il déchire son ordonnance en accusant le duc d'Arcos de l'avoir empoisonné. — Accusation soutenue par quelques historiens, mais démentie victorieusement par la raison. C'était l'esprit et non le corps du pêcheur qui était empoisonné, — et cela par lui-même et par la fatalité de son rôle. Si le vice-roi eût été capable d'un tel crime, il n'eût pas attendu, pour le commettre, qu'il fût devenu inutile...

En effet, Masaniello se perdait seul et d'heure en heure, par les excès mêmes de son pouvoir frénétique, et le duc d'Arcos, comme le duc de Guise, n'avaient qu'à le laisser faire pour se débarrasser de lui... C'est le parti sage et facile qu'ils prirent chacun de son côté.

Voyant le maître qu'elle s'était donné pour défendre son pain et sa vie, lui couper la bourse et lui trancher la tête en pleine rue, la plus vile plèbe ouvrit enfin les yeux, et quitta Masaniello pour les Français ou les Espagnols... Le prestige du héros s'évanouit comme une fumée, et il ne resta autour du fou que les bandits par état, à qui la paix ne promettait que la potence. Bientôt les cris de — Mort au tyran! succédèrent aux acclamations pour l'idole. Quand il se remit à courir la ville, pour sabrer et fusiller les passants, ceux-ci lui répondirent par une grêle de pierres. L'une d'elles le blessa au front, et le dernier rayon de son auréole tomba avec la première goutte de son sang.

Chute lamentable, qui prend le caractère d'une passion! Masaniello, se sentant crouler, convoque ses derniers amis au Carmel. Il y monte en chaire, et, le crucifix à la main, il jette les restes de son éloquence en délire... Il montre sa poitrine décharnée: — « Peuple bien-aimé! tu oublies mes services et mes peines, et tu me payes de la plus noire ingratitude... Apprends encore que ma ruine sera le signal de la tienne! je te pardonne et te bénis! Puisse ton supplice être moins affreux que le mien! Un feu ardent me dévore; j'ai bu deux tonnes d'eau sans me désaltérer... Sache que tu ne seras à l'abri qu'en faisant un port de mer du marché, et en construisant un pont de

(1) Frère de Beaufort le roi des Halles, et petit-fils d'Henri IV par leur père, le fameux *César monsieur*, Louis de Vendôme, plus important qu'habile, avait alors trente-quatre ans, et s'était distingué dans les guerres de Louis XIII. Il devint plus tard vice-roi en Catalogne, s'empara de Castil-Léon, épousa Laure Mancini, nièce de Mazarin, commanda la Provence, enleva Toulon, vainquit Trivulce en Lombardie avec Modène, et, après la mort de sa femme, prit les ordres et mourut cardinal. Son portrait ci-contre, qui rappelle fort Henri IV, le représente dix ans après la guerre de Naples.

Naples à l'Espagne, pour communiquer directement avec Sa Majesté catholique... Adieu, peuple infidèle et chéri, « puisque c'est demain que tu m'assassineras ! » (Paroles textuelles. Santis, Giraffi, Rivas.)

Ces discours navrants arrachent à l'enthousiasme une dernière lueur ; mais le pêcheur lui-même l'éteint dans les flots de sang qu'il se reprend à verser... A minuit, il reparaît comme un spectre à sa fenêtre, allume quatre flambeaux pour attirer la foule, et répète d'une voix sépulcrale : — Adieu, peuple bien-aimé ! déjà je n'existe plus qu'en effigie !... Encore quelques heures, et tu m'assassineras !...

Le jour suivant, — jour suprême, l'aurore, en se levant sur Naples, éclaire des préparatifs formidables : — les citadelles du vice-roi entourées de soldats et de canons ; la petite armée du duc de Guise prête à entrer en campagne ; le marquis de Châtillon sommant l'archevêque et convoquant ses amis pour son mariage avec Marie d'Arcos ; la flotte espagnole et la flotte française rangées en bataille de chaque côté du golfe, et sur la place du marché les compagnons de la Mort, abandonnés de tous comme des pestiférés, jurant de s'ensevelir dans la flamme et le sang sur le cadavre de Marco Vitale, le secrétaire du pêcheur, tombé sous une balle inconnue.



Portrait du duc de Vendôme, commandant les forces françaises à Naples.

Ajoutez à ces tableaux Marie d'Arcos pleurant et attendant à San-Lorenzo, Marie Aniello pleurant et attendant au Carmel, le *taglia-topi* et Génovino poursuivant leurs mines souterraines, et vous aurez une faible idée de l'immense agonie de Naples !

Le pêcheur n'étant plus qu'un drapeau pour Luzzaro et Annese, ils avaient enchaîné et gardaient à vue sa démence. Il rompt ses liens au point du jour, et va se jeter aux pieds de l'archevêque qui officiait au Carmel. Là, il remonte en chaire et recommence les scènes de la veille ; il parle une heure sans désemparer ; il fait une confession publique, mêlée d'éclairs de génie et de pantomimes révoltantes. Puis, enlevé par ordre du prélat, brisé de fatigue, inondé de sueur, il est emporté dans une cellule de moine, où il s'endort d'épuisement, sous la garde de la Puzzolienne.

L'office achevé, l'église est envahie par une bande populaire, criant tout haut la pensée de chacun : — A bas Masaniello, le fou, le tyran ! paix à la ville de Naples ! Et ces vengeurs résolus, fouillant le sanctuaire et le couvent, somment les religieux de leur livrer le pêcheur.

Masaniello, réveillé et apaisé, debout près de sa femme agenouillée devant lui, contemplait alors de la fenêtre de sa cellule « cette mer dont le bruissement l'avait endormi dans son pauvre berceau, cette mer qui avait nourri son enfance et sa jeunesse robuste ; cette mer, théâtre de



Annese et Luzzaro interrompant le mariage de Châtillon et de Marie d'Arcos. Dessin de Gustave Janet.

ses jeux naïfs et de ses honnêtes travaux ; cette mer, route toujours ouverte à la douce retraite d'Amalfi. » Il oubliait encore une fois ses crimes, sa puissance et ses douleurs... Son cœur battait avec régularité ; ses yeux regardaient sans égarement et pleuraient sans amertume ; sa raison, rappelée par les larmes et les caresses de Marie, allait se ranimer peut-être, et cette fois pour toujours, lorsqu'il tressaille à un cliquetis d'armes, et à son nom lancé par mille voix... L'insensé croit que le peuple le cherche pour de nouveaux triomphes, et, s'arrachant aux étreintes de sa femme, il s'élance, les bras ouverts, criant avec joie : — Vous me demandez, peuple fidèle ! me voici ! me voici ! *Ecco mi ! ecco mi !*

Pour toute réponse, il reçoit quatre balles d'arquebuse, qui l'étendent aux pieds de la Puzzolienne.

— *Ingrats ! traîtres ! peuple bien-aimé ! Marie Aniello ! Marie d'Arcos ! Amalfi !* tels sont ses derniers mots et ses derniers soupirs.

Tandis que ses meurtriers remettent la croix du Carmel à sa femme et la ramènent ou plutôt la reportent au couvent, un boucher (les bouchers se retrouvent, la hache à la main, dans toutes les révolutions) coupe la tête du

mort, qui semblait garder encore un reste de vie. Carlo Cataneo, la saisissant par les cheveux, l'emporte sanglante à travers une foule morne et attérée... Et pas un cri, pas une épée ne s'élèvent en faveur de l'homme qui, la veille, était le roi et l'idole de la cité et du royaume! « Leçon terrible, ajoute Rivas, pour ceux qui croient aux gouvernements de la rue et aux enthousiasmes de la multitude. »

Il faut tout dire pour que cette leçon soit complète! Non-seulement les insurgés de la veille renient leur héros, et courent, les uns au duc de Guise, les autres au duc d'Arcos; mais, sauf Annese et ses amis, dont l'ambition médite une revanche, les derniers séides du fou, pour se faire bien venir de ses assassins, se ruent avec eux sur son corps mutilé, le traînent, en hurlant, dans les ruisseaux de la ville; et, quand il n'a plus forme humaine, le jettent dans les fossés de Porta-Nolano... D'autres vont recueillir, avec sa tête au bout d'une pique, les imprécations et les outrages des faubourgs, les pour-boire de Châtillon, de Henri de Guise et du vice-roi, puis lancent, comme une charogne, les derniers restes du dieu sur les balayures du grenier public. Après quoi ils dansent devant son toit incendié, promènent en chantant saint Janvier sur les places, allument des feux de joie le long de la plage, et portent en triomphe le nouveau *duc de la République napolitaine!*

Telles sont les masses, conclut l'historien; telles elles seront tant que durera le monde!

Et ne croyez pas terminée ainsi l'histoire des grandeurs de Masaniello et des vicissitudes populaires... Attendez un peu et suivez-nous jusqu'à la fin.

XXII. — LA PUZZOLIENNE.

Annese, avons-nous dit, méditait une revanche. Le lendemain même, il en trouve l'occasion.

Après être restée, toute la nuit, immobile et comme morte, dans la cellule qui lui sert de refuge, la Puzzolienne revient à elle et s'étonne de vivre encore. Cependant, chose étrange et toujours vraie! rien ne pouvant plus s'ajouter à ses douleurs, elle se sent plus forte dans le malheur absolu que dans les angoisses de la veille, et, bravant le destin, comme Oreste, elle se redresse devant son sort accompli.

Elle voit par la fenêtre un grand mouvement sur la place du Carmel. Tous les Français sont là et donnent le branle aux Napolitains... Ils font tendre les maisons, élever un dais, joncher le pavé de fleurs!... La foule semble divisée par ces apprêts de fête... Les uns s'y emploient en criant: — Vive Guise et Châtillon! les autres sont muets et sombres; quelques-uns raillent à demi-voix; les plus hardis sifflent et menacent tout haut...

— Que préparent ces hommes? demande la Puzzolienne à la religieuse qui lui donne ses soins...

— Un triste mariage, répond celle-ci... N'entendez-vous pas les cloches? elles sonnent *par ordre*; on dispose la chapelle du couvent *par ordre!* un prêtre va unir deux époux, *par ordre...*

— Et par ordre de qui?

— Du nouveau maître! du duc de Guise!

Un sinistre pressentiment glace la pauvre femme; elle sent, aux battements de son cœur, qu'elle peut souffrir encore...

— Et quels seront ces mariés *par ordre?* reprend-elle en frissonnant.

— Le marquis de Châtillon, qui gouverne ici avec son cousin, et la fille du vice-roi, prisonnière à San-Lorenzo...

— Marie d'Arcos! s'écrie la veuve d'Aniello en se rappelant tout et en levant les mains au ciel.

— Mais c'est impossible! ajoute-t-elle avec horreur; mais Marie d'Arcos déteste Châtillon autant qu'elle l'a aimé!... Mais c'est sur l'appel de Marie d'Arcos, et pour l'arracher à ce fiancé indigne, que mon pauvre mari est revenu mourir à Naples...

— C'est ce que l'on raconte, en effet...

— Est-ce que, depuis hier, Marie d'Arcos a consenti à cette union?... Est-ce que son père la laissera s'accomplir?

— Le vice-roi, cerné par les soldats de Guise, ne peut rien sans les troupes de Don Juan; et quand ces troupes débarqueront, il ne sera plus temps pour la captive. Dans deux heures, on va la mener de force à l'autel. On lui dira que son père sera tué si elle n'épouse pas Châtillon, et elle se sacrifiera au salut de son père!

— O sainte Madone! permettrez-vous ce dernier crime? dit la Puzzolienne en tombant à genoux... Et Naples souffre une pareille lâcheté! et ce peuple infâme prépare une telle fête!... Il jette des fleurs au bourreau et à la victime! Ah! je reconnais bien là les assassins de Masaniello! Mais cela ne se peut pas! mais cela ne se fera point! poursuit-elle avec exaltation; il se trouvera un homme de cœur pour enlever cet ange à ce démon!

— J'en doute, soupire la religieuse... Les honnêtes gens murmurent, quelques plaisants sifflent, les plus vaillants menacent...; mais aucun n'osera braver Châtillon...

Et, en effet, les cloches sonnaient toujours, les préparatifs joyeux s'achevaient...; et le marquis traversait la place, au bruit des acclamations...

— Oh! Masaniello, dit sa veuve en baisant la croix du Carmel; oh! s'ils n'avaient pas brisé ton noble cœur et ta forte tête! tu disperserais ces misérables d'un éclair de ton épée!... Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi ne suis-je qu'une pauvre femme?...

La Puzzolienne ne se reconnaissait plus: elle qui avait tant maudit les combats depuis dix jours, elle s'y sentait poussée par une force inconnue. N'ayant plus que sa vie à risquer, elle l'eût donnée avec bonheur pour Marie d'Arcos.

Tout à coup la cellule s'ouvre, et un homme paraît. Cet homme est Gennaro Annese.

Marie, qui l'a vu défendre le pêcheur au moment suprême, l'accueille en lui serrant les mains avec effusion.

— Eh bien! Annese, tout est fini! tout est perdu!...

— Tout peut recommencer! tout est sauvé peut-être, dit Annese, si vous voulez vous joindre à moi...

— Pour délivrer Marie d'Arcos?

— Marie d'Arcos et Naples ensemble! Ecoutez-moi!

Et avec l'éloquence d'un ambitieux qui se relève de sa chute, avec l'habileté d'un acteur qui sait jouer tous les rôles: — Voici ce qui se passe, continue l'armurier: après son ivresse d'hier soir, le peuple est entré ce matin en défiance. Voyant les flottes française et espagnole, le duc de Guise et le duc d'Arcos s'observer, sans en venir aux mains, il soupçonne ces prétendus ennemis d'être d'accord contre ses franchises. Vous jugez si j'ai tiré parti de ces dispositions... Le vice-roi et Henri de Guise m'ont secondé par une maladresse, en rétablissant, sur la plainte des boulangers, les anciens tarifs à la place de ceux du pêcheur. Cette mesure a soulevé une explosion dans les faubourgs... On relève la tête, on se rassem-

ble, on délibère... On accuse Châtillon et son cousin de se moquer de Naples, et de n'avoir d'autre but, — le premier, que d'épouser Marie d'Arcos ; le second, que de plaire à la comtesse Toralda. Guise a blessé toute la noblesse en affichant ses galanteries pour cette belle dame (Rivas). Les partisans du vice-roi s'indignent de voir sa fille traînée à l'autel par un rebelle étranger... Bref, le peuple, que toutes ces intrigues ne soulagent pas, commence à regretter le seul chef qui l'ait aimé pour lui-même. — Masaniello, dit-on de rue en rue (et j'ai donné à ces paroles vingt mille échos), Masaniello savait intimider nos tyrans. Ce n'est pas lui qui laisserait relever le prix du pain ! On nous a tué notre libérateur ! notre héros ! notre Dieu !...

— Insensés ! il est bien temps de parler ainsi, après l'avoir traîné dans les ruisseaux !

— Il est temps de le venger, signora ! reprend Annese avec force.

— Et que me fait la vengeance ? Je ne veux que sauver Marie d'Arcos !

— Eh bien ! venez la sauver avec moi ! La veuve de Masaniello n'a qu'à paraître, et je mets cent mille hommes à sa disposition !

— Vous en êtes bien sûr ? dit la Puzzolienne, en se levant superbe et terrible...

— J'en réponds sur ma tête !

— Au fait, si je ne la sauve pas, je mourrai pour elle... Allons ! allons ! je vous suis où vous voudrez, pourvu que le peuple me suive à la prison de Marie !...

Et, un quart d'heure après, la Puzzolienne, à cheval, traversant Naples, réveillait l'insurrection, qui n'attendait que ce drapeau...

En fait de drapeau, Annese en imagine un plus puissant que la veuve même du pêcheur.

Après avoir fait crier : *Gloire à Masaniello !* il fait crier : — *Si Masaniello n'était pas mort !* Puis : — *Si Masaniello pouvait revivre !* puis enfin : — *Masaniello est ressuscité !*

Prouvons encore que nous n'inventons rien... En un clin d'œil, dit le duc de Rivas, la ville reprend l'aspect effrayant des premiers jours. Le nom du *glorieux Masaniello* est sur les lèvres de tous ceux qui, la veille, ont promené son chef sanglant, ont mutilé et jeté son corps aux gémonies. On décide le massacre des traîtres qui l'ont tué. On court chercher ses restes pour les porter en triomphe !... On arrive au grenier public ; on en fouille les balayures, où gît la tête défigurée de l'idole. On la rapproche du cadavre ; on les recoud ensemble, on les lave dans les eaux du Sebeto ; on s'agenouille, on pleure, on prie devant ces reliques, comme devant celles d'un martyr ; et les parfumant avec respect, les couvrant de pourpre, d'or et de fleurs, y rattachant la fameuse croix du Carmel, on les promène sous un dais à travers Naples, dans une procession qui enveloppe la cité entière. Cette clameur immense : Masaniello ! voilà Masaniello ! glace de stupeur les Espagnols et les Français, les deux flottes et la garnison. Le vice-roi lui-même et le duc de Guise, qui ont vu la tête coupée du dictateur, « ne peuvent se défendre d'une certaine épouvante. » Quant à la populace, on conçoit de quelles espérances elle s'enivre... Chacun veut voir et toucher le demi-dieu, mort ou vif...; chacun veut posséder un objet lui ayant appartenu. On se dispute les moindres fragments de ses habits. De ceux qui parviennent à considérer de près le cadavre, les uns disent en pleurant : — Il est bien mort ; mais il nous commande d'en haut ! les autres : Il dort ou il est en léthargie ; mais il va se redresser et foudroyer les ennemis de Naples ! En attendant, le cortége innombrable arrive à l'église du Carmel ; il noie dans ses flots et dans ses pompes les préparatifs de la noce de Châtillon ; il broie les fleurs jetées sur le sol par ordre du marquis. Les mêmes mains qui lui ont dressé des tentures et préparé un dais, les déchirent et les abattent devant Masaniello. Le cadavre-roi est déposé dans la grande nef sur un magnifique catafalque, entouré de toutes les bannières des faubourgs, de tous les étendards des confréries, et d'une garde populaire de dix mille hommes, sortie de terre par enchantement ! La terreur y joint les communautés religieuses, les magistrats et les fonctionnaires, et jusqu'à huit pages du vice-roi, en costumes de cérémonie, de gros cierges de cire à la main. L'office des Morts est célébré pontificalement, au bruit des décharges d'artillerie et du glas de toutes les cloches de Naples. Tous les hommes chantent, toutes les femmes sanglotent. Tous les rosaires vont toucher le cercueil ; et chacun dit à genoux : — *Beato Masaniello ! ora pro nobis !* Enfin le corps est porté dans les caveaux du temple, enseveli avec la croix du Carmel, selon le vœu sacré du pêcheur ; — salué d'un *adieu* par ceux qui pleurent le défunt, d'un *au revoir* par ceux qui attendent le ressuscité ; et les uns et les autres vont acheter sur le parvis des milliers de petits bustes en cire et de portraits au crayon (1), improvisés par les spéculateurs de ce grand jour... (2)

C'est alors que la Puzzolienne, qui a présidé cette fête lugubre avec les émotions qu'on peut imaginer, rassemble sur la place du Carmel tous les chefs du peuple ; et leur montrant le fort de San-Lorenzo où Marie d'Arcos est captive, leur rappelant ce que la noble jeune fille a fait pour Masaniello, ce que Masaniello leur a demandé pour elle, les injures et les souffrances dont on lui doit la réparation, le cri d'angoisse qu'elle a adressé, la veille, au pêcheur, le mariage horrible qui va l'unir de force à Châtillon, somme les Napolitains, d'une voix inspirée, au nom de l'honneur et de la reconnaissance, au nom de leurs femmes, de leurs sœurs et de leurs filles, au nom de Dieu, de la Madone et des saints, au nom de la mémoire et de la volonté suprême d'Aniello, au nom du respect et de l'amour qu'ils témoignent à sa veuve, au nom de son propre repos ici-bas, de sa vie qu'elle est prête à donner, de son bonheur dans l'autre monde où elle priera pour eux ;

(1) C'est d'après un de ces dessins qu'a été gravé le portrait de Masaniello, inséré dans la première partie de cette étude.

(2) M. Bazin, dans sa remarquable *Histoire de France sous Louis XIV et Mazarin*, résume en quelques lignes précises la destinée sans pareille de Masaniello. « Le premier jour, ce pêcheur, enlevé hors de sa nature, avait vaincu sans armes. Le second, il procédait, avec le peuple armé, à l'exécution des terribles sentences dictées par la victoire. Le troisième, il dictait les conditions de la paix. Le quatrième, il échappait à une tentative d'assassinat. Le cinquième, après avoir obtenu toutes les promesses qu'il avait exigées, il allait hardiment livrer sa tête aux embrassements suspects d'un maître humilié. Mais alors il avait quitté le vêtement du travail, du combat, de la souveraineté populaire, ou plutôt il avait pris un vêtement, et une toile d'argent couvrait sa redoutable nudité. Le sixième jour, il régnait ; le septième, il marchait en triomphe, à côté du vice-roi, pour faire consacrer par la religion les concessions arrachées par la révolte. Le huitième et le neuvième, il était fou. Le dixième enfin, quelques hommes le tuaient publiquement, comme un animal pris de la rage, et le peuple traînait son cadavre par les rues. Le lendemain, ce même peuple, ramassant pieusement les restes de son héros, lui faisait de pompeuses obsèques. »

de courir avec elle à la prison de Marie d'Arcos, et de l'arracher à l'homme détesté qui va la traîner à l'autel...

— Si vous faites cela, conclut la femme héroïque, Masaniello, du haut du ciel et par ma bouche, vous pardonne sa mort et vous promet le salut de Naples!

— Gloire à Masaniello! gloire à la Puzzolienne! A San-Lorenzo! et sus à Châtillon! Sauvons Marie d'Arcos! répondent Annese et ses lieutenants, puis tous les chefs de la révolte, puis les cent mille voix de la foule.

Et un océan d'hommes, se ruant à la suite de l'armurier, ébranle de ses vagues le fort de San-Lorenzo, en disperse les gardes, en enfonce les portes, et arrive jusqu'à la chambre de Marie...

Mais, ô surprise et fureur! il est trop tard! La chambre est vide! la prison est déserte! Et le geôlier éperdu raconte à Annese que Châtillon, entraînant sa captive par les souterrains, qu'une main inconnue lui a ouverts, a gagné ainsi le couvent des Carmes où le mariage doit être conclu en ce moment!...

— Au couvent des Carmes! reprend la Puzzolienne, que rien ne saurait décourager, et que la mort seule arrêtera désormais...

Et elle reprend le chemin de l'église avec Annese et le torrent populaire.

Mais avant d'y arriver avec eux, sachons ce qu'est devenue Marie d'Arcos, depuis son enlèvement de Castel-Nuovo...

Il faut se rappeler sa tendresse et sa foi en Châtillon, —pour mesurer la profondeur de sa chute, lorsqu'elle reconnut, à n'en plus pouvoir douter, un traître à son père, un complice de Guise, un ravisseur et un geôlier, dans l'homme qu'elle avait tant aimé et si noblement défendu!

Tombée tout à coup du ciel dans l'enfer, de l'adoration d'un ange au pouvoir d'un démon, elle passa de longues heures à San-Lorenzo, sans autre force que celle de gémir, —et de jeter à Masaniello le cri qui devait le perdre sans la sauver.

Informée le matin des préparatifs de son mariage et sommée par Châtillon de racheter en l'épousant les jours de son père, elle se débattait devant ce calice affreux sans oser le repousser, lorsque le marquis lui-même, hâtant la cérémonie devant l'insurrection renaissante, était venu l'enlever par les souterrains, — grâce à l'inconnu qui lui ouvrait cette route.

Vous devinez dans cet inconnu un agent du *taglia-topi*,— qui portait le coup de grâce au duc d'Arcos, en livrant sa fille à l'ennemi de l'Espagne.

Arrivée, plus morte que vive, à la chapelle du Carmel, Marie d'Arcos y trouve un autel disposé, deux siéges nuptiaux, ornés de fleurs de lis, une dizaine de Français pour témoins, et pour officiant un cardinal vendu au marquis. L'histoire a dédaigné de conserver son nom, et se borne à constater que l'archevêque refusa ce rôle.

On rappelle à la jeune fille que sa main est la rançon de la vie de son père... On bénit les anneaux de sa chaîne éternelle. Et quand son cœur criait *non* de tous ses battements,— on allait arracher l'irrévocable *oui* à sa terreur filiale, lorsqu'un grand bruit de pas, de clameurs et d'armes ébranle le couvent et suspend le sacrifice...

C'était la Puzzolienne, avec la bande d'Annese et de Luzzaro!

Une minute encore, et il n'était plus temps.

— Marie d'Arcos! crie une voix que la jeune fille reconnaît, — Marie Aniello, la veuve du pêcheur, s'acquitte en vous apportant le salut!

Et la sublime femme, à bout de ses forces, tombe à genoux au seuil de la chapelle, tandis qu'Annese et Luzzaro, l'épée au poing, enveloppent les Français, le cardinal et les époux.

En vain le prélat invoque sa pourpre et le saint lieu... En vain Châtillon proteste, harangue, menace et supplie. En un moment le premier est enlevé du sanctuaire, le second est désarmé et captif, et Marie d'Arcos, libre et sauve, est confiée à la Puzzolienne, qui, ranimée par ses larmes de joie, se redresse avec une vigueur surhumaine et l'emporte dans ses bras.

Le soir de ce jour, deux femmes enlevées de Naples par une barque rapide et un pilote dévoué, se réfugiaient à Amalfi, dans la petite maison de Masaniello.

L'une de ces femmes était celle qui avait racheté cette maison, Marie d'Arcos, la fille du vice-roi; l'autre était sa libératrice, Marie Aniello; la barque était celle du pêcheur-roi, et le pilote était son beau-frère!

Au lieu de rejeter dans les périls sa sœur devant la Madone, en la reconduisant à son père, la Puzzolienne, après en avoir prévenu le duc d'Arcos, l'avait mise à l'abri, jusqu'à la fin de la guerre, dans l'asile qu'elle devait à sa générosité...

Heureuse inspiration de leur patronne pour les deux Maries, car la première ne pouvait avoir un plus doux ange gardien que la seconde... ni la seconde un plus doux ange consolateur que la première!

La veuve de Masaniello ne devait lui survivre que pour achever son œuvre près de Marie d'Arcos.

XXIII. — CONCLUSION.

Le lendemain, Annese avait touché son but. Il était proclamé successeur de Masaniello, et capitaine général de Naples... C'était un parti de plus dans la guerre civile qui allait rouvrir les plaies de cette ville malheureuse...

Il nous suffira maintenant d'en résumer les faits en quelques lignes.

Naples eût été perdue pour l'Espagne, si le duc de Vendôme eût appuyé d'abord de sa flotte le succès magique du duc de Guise; mais la présence de Don Juan d'Autriche, les hésitations de Mazarin, et surtout les menées de Basilo et de Génovino (qui présentèrent Guise comme pris au piége), sauvèrent le vice-royaume de Philippe IV, en retardant l'action de l'armée française. Une fois l'occasion perdue, et le peuple enlevé à Guise par Annese, Vendôme, accablé de reproches et même d'outrages par son allié, l'abandonna à lui-même après un semblant de combat contre Don Juan.

Alors, le légiste et le *taglia-topi*, tous deux en sûreté près du vice-roi qu'ils trompaient, le premier informé chaque soir des secrets du jour, le second rôdant sous Naples, invisible à Châtillon et à Guise, dirigèrent leurs mines sous le prince français et l'armurier napolitain. Quelques insinuations suffirent pour brouiller à mort ces deux rivaux, qui, se disputant la ville comme une proie, se mirent à comploter l'un contre l'autre... Annese retint près de lui la lie violente du peuple; mais Guise rallia la bourgeoisie, une partie de la noblesse, et un millier de Français échappés de la flotte de Vendôme.

C'est avec cette petite armée que, fatigué d'une guerre de rues et de trahisons, secouant le réseau d'intrigues ga-

lantes où l'enveloppait l'Espagne, Henri de Guise se mit en campagne contre les Castillans que Don Juan venait de débarquer au pied de l'arsenal, non pour secourir le vice-roi, mais pour attaquer les Français...

Pendant quelques semaines, les deux princes, à la tête de leurs troupes, firent des prodiges de valeur et d'habileté. La valeur était surtout du côté de Guise, l'habileté du côté de Don Juan. Plusieurs villes et plusieurs citadelles furent prises et reprises, à coups de canon et à coups d'épée.

Enfin les deux armées se livrèrent une bataille décisive au cœur même de la ville de Naples. Annese, qui avait rêvé le rôle du troisième larron, tournant ce jour-là pour le duc de Guise, celui-ci se vit bientôt maître du fort du Carmel et de toutes les bonnes positions de la cité...

Il allait foudroyer à coup sûr Don Juan et les Espagnols, lorsqu'une surprise horrible, une trahison formidable, vinrent désarmer son bras, arrêter son triomphe et briser sa couronne sur sa tête...

Il avait braqué cent canons contre les troupes et les galères espagnoles, et il n'avait plus qu'à les charger pour écraser les unes et les autres d'un torrent de mitraille... A cet effet, il ordonne de puiser deux cent milliers de poudre dans tous les souterrains à sa disposition... Mais, ô désenchantement incroyable ! ses canonniers disparaissent noyés, avec toutes les munitions, dans les caves du Carmel !... D'autres courent à San-Lorenzo... même inondation et même catastrophe !... Et ainsi au fort Saint-Elme, à Porta-Nolana, au Vomero, à Castel-Nuovo même ! Partout enfin !

Vous reconnaissez le chef-d'œuvre du *taglia-topi*, qui, tournant à propos son robinet, avait introduit la mer dans les souterrains !...

Grâce à ce dieu du dénoûment, *Deus ex machinâ*, Guise et les Français, Annese et les Napolitains n'ont plus qu'à se rendre à merci...

Avec sa constance ordinaire, le peuple salue Don Juan d'Autriche des mêmes acclamations qu'il a prodiguées à Masaniello, à Guise et à Annese. Le fils de Philippe IV parcourt Naples en triomphateur, se fait remettre les clefs de toutes les forteresses, assiste à un *Te Deum* au Carmel, avec une foule enthousiaste, reçoit des pouvoirs absolus de la cour de Madrid, paye au *taglia-topi* les cinq cent mille livres convenues, et donne à Génovino la présidence du conseil des Sediles.

« C'était chose incroyable, dit Santis, de voir comme pleuraient de bonheur et d'attendrissement les hommes et les femmes de Naples, jeunes ou vieux, riches ou pauvres. Les amis et les ennemis, les habitants de la ville et les gens du dehors s'embrassaient sans rancune, oubliant les pillages et les violences des jours passés... Chacun n'avait plus évidemment qu'un désir, celui de jouir enfin de cette paix si vainement compromise et si longtemps désirée. »

Sauf quelques impôts abolis, il n'y eut rien de changé au gouvernement... que le gouverneur. Car, humilié comme incapable et presque accusé de trahison, le duc d'Arcos se trouva quitte à bon marché, en déposant la vice-royauté dans les mains de son rival, le comte d'Oñate, qui justifia d'ailleurs la confiance de Don Juan par la ferme habileté de son administration.

Cent palais avaient été brûlés... Dix mille victimes étaient tombées sous la hache, le poignard ou les balles... Des centaines de millions avaient quitté la bourse des Napolitains... Annese et Luzzaro étaient pendus. Mais le comte d'Oñate régnait, Génovino présidait, et Basilo vivait de ses rentes...

Tel fut le prix de la révolte, de l'héroïsme, des crimes, de la folie et de la mort de Masaniello.

Et nunc intelligite, vous qui faites des révolutions !

Finissant en homme de cœur, comme toutes les mauvaises têtes de sa race, Châtillon s'était fait tuer, les armes à la main, dans sa prison, en combattant seul contre deux cents Espagnols.

Le duc de Guise voulut aussi mourir en héros, et tint encore la campagne avec une poignée de braves. Mais, invulnérable malgré lui sur son cheval criblé de blessures, il offrit sa vaillante épée à deux officiers espagnols... Ceux-ci, éblouis de tant de courage, la refusèrent, et en acceptèrent seulement le nœud vert et isabelle..., aux couleurs de Mlle de Pons.

Le duc fut envoyé prisonnier à Madrid. Son cousin, le grand Condé, le racheta pour le mêler aux guerres de la Fronde. Il reparut à Naples, infructueusement, en 1654, et mourut dix ans après, sans postérité.

Le duc d'Arcos reprit sa fille à la maison d'Amalfi, et l'emmena en Espagne, où il s'éteignit dans l'obscurité, tandis que la fiancée de Châtillon s'ensevelissait au couvent.

La Puzzolienne acheva ses tristes jours dans la retraite qu'elle devait à Marie d'Arcos.

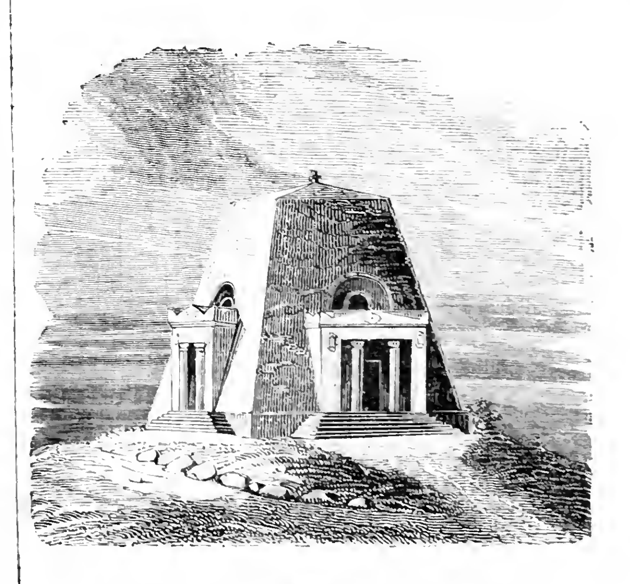
Cette retraite n'existe plus, et l'on ignore où repose Masaniello, qui fut enlevé de l'église du Carmel.

La disparition de son corps n'a pas peu contribué aux traditions populaires qui subsistent encore à Naples sur sa résurrection, et auxquelles nous avons fait allusion dans nos études sur la Fronde.

On trouve seulement, près d'Amalfi, une espèce de pyramide coupée, avec quatre ouvertures à colonnades. Les paysans la montrent aux voyageurs comme le mausolée du pêcheur-roi, mais rien ne prouve l'authenticité de cette attribution.

FIN.
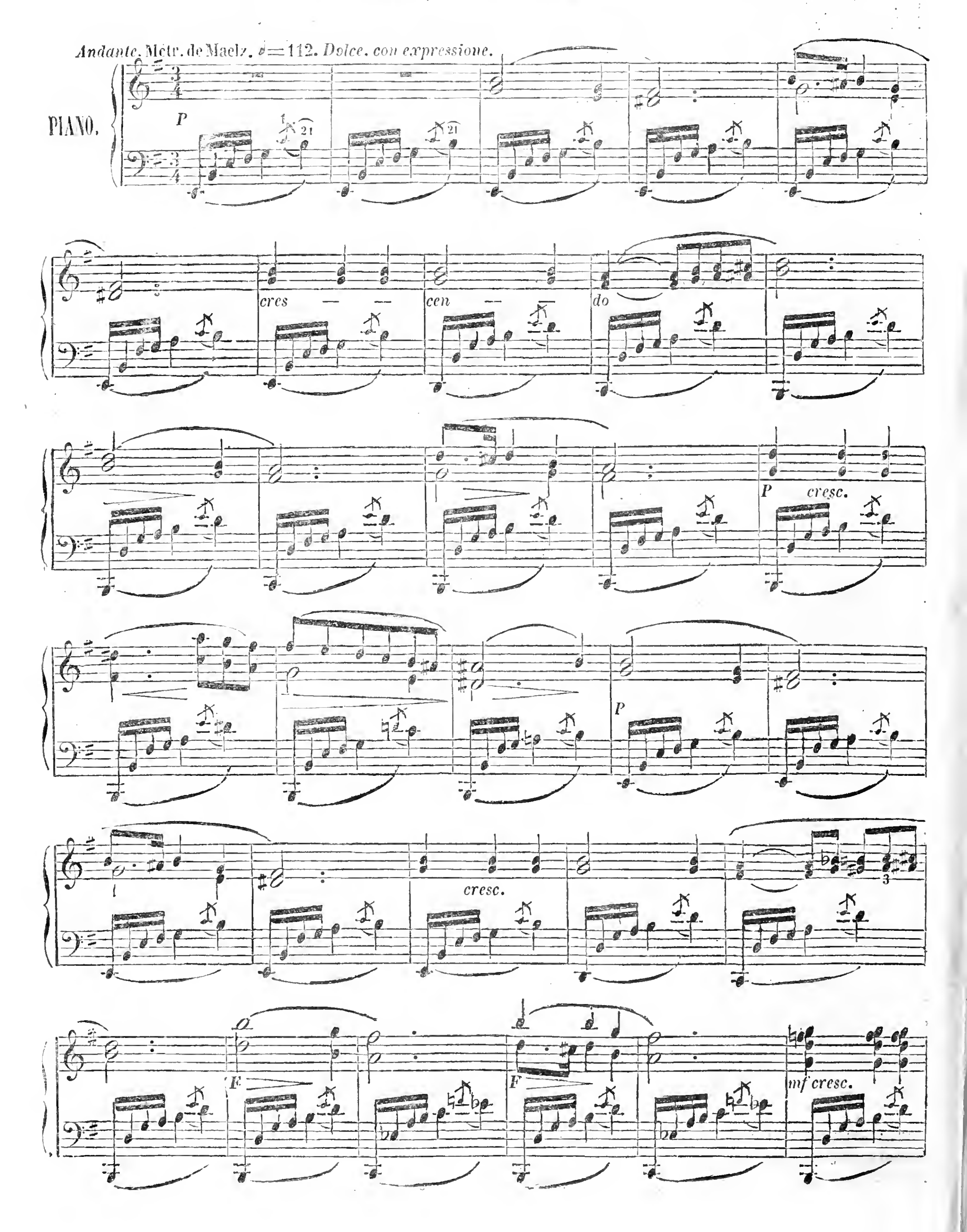
PITRE-CHEVALIER.
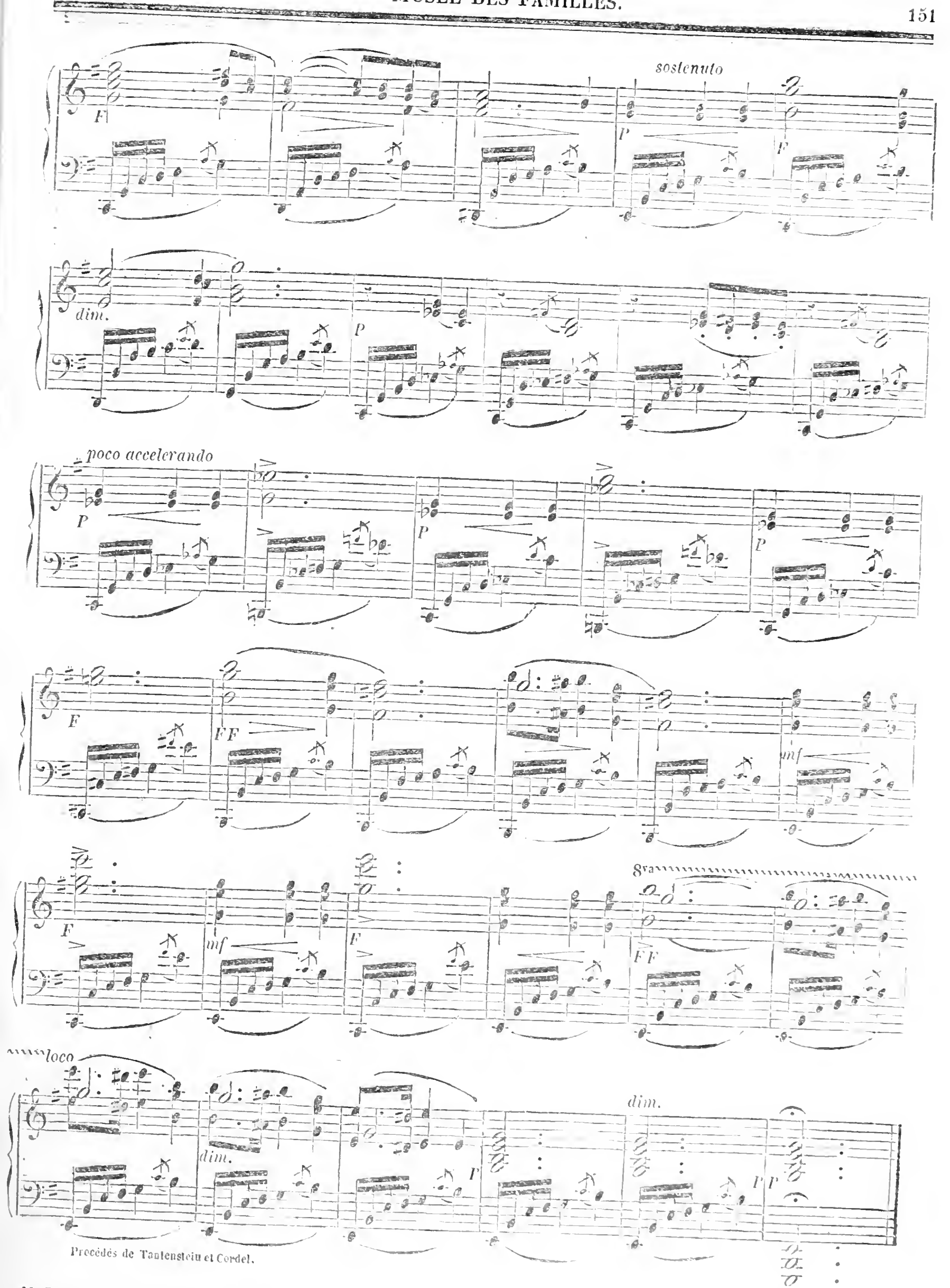


Monument supposé de Masaniello, près d'Amalfi.

MÉLODIE POUR LE PIANO,

PAR M. LOUIS LACOMBE; — DÉDIÉE A M[lle] LOUISE SAINTINE.





N.-B. Cette exquise mélodie, dont notre grand pianiste-compositeur Louis Lacombe donne l'avant-goût au *Musée des Familles*, doit faire partie d'un recueil de trois nocturnes qui paraîtront prochainement chez M. Gavinet, éditeur de musique, rue Marivaux

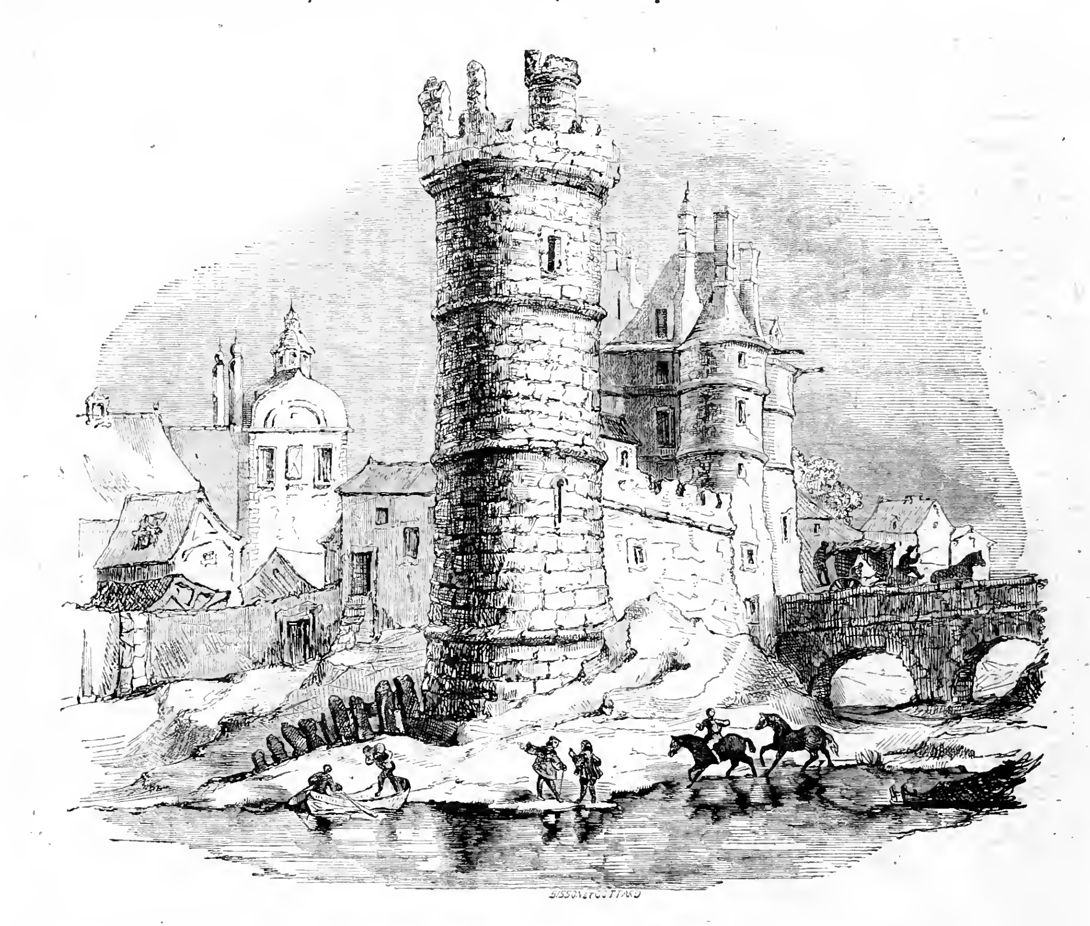
LES GRANDES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE.

(DIRECTION DE M. PAUL LACROIX ET DE M. FERDINAND SERÉ.)

APERÇU GÉNÉRAL. TOME Ier.

La presse, la librairie et le public, arrachés pour leur salut aux mortels débats de la politique, remontent aux sources vivifiantes de la science, de la littérature et de l'art. Cet heureux mouvement, que le *Musée des Familles* a toujours provoqué, et qui vient de lui jeter, pour récompense, un flot de nouveaux souscripteurs, se manifeste partout, sous la forme de grandes publications, que nous devons passer en revue.



La Tour de Nesle au dix-septième siècle, d'après Israël Sylvestre. (*Moyen Age et Renaissance.*)

Nous examinerons successivement les produits sérieux et splendides des maisons Firmin Didot, Furne, Gide et Baudry, Renouard, Didier, Hachette, Paulin, Charpentier, Gabriel de Gonet, etc., ainsi que les magnifiques ouvrages qui sortent de l'imprimerie de l'Etat.

Nos lecteurs verront ainsi défiler sous leurs yeux les chefs-d'œuvre de la typographie et de l'illustration, ces deux arts jumeaux auxquels ils s'initient dans nos propres colonnes.

Ils apprendront aussi avec joie que les habiles éditeurs de ces chefs-d'œuvre, accessibles naguère aux seuls grands seigneurs, réussissent aujourd'hui à les mettre à portée de toutes les fortunes, par un bon marché relativement extraordinaire et par l'ingénieuse division des livraisons et des prix.

C'est là sans contredit un des plus heureux progrès de l'art et de l'industrie contemporaine. La diffusion des bonnes et belles choses peut seule relever le niveau si abaissé du goût général, et ramener ces époques fécondes de la science et de l'art, où les Bernard et les Anselme enseignaient la foule en plein air; où Cellini se délassait d'un œuvre gigantesque en ciselant des coupes, des salières, et les moindres objets mobiliers; où des myriades de sculpteurs taillaient ces bahuts, ces dressoirs et ces fauteuils, qui font rougir de honte nos monstruosités de palissandre et d'acajou; où les plus humbles bicoques étaient de petits palais de pierre et de bois, à côté de nos damiers de plâtre et de moellons; où le dernier novice enluminait, dans sa cellule, des manuscrits qui feront encore l'admiration de nos neveux, tandis que la plupart de

nos volumes de chanvre et de chlorure tomberont en poussière dans nos bibliothèques.

Nous parlerons d'abord du livre le mieux fait pour hâter le progrès en question, du livre qui est la démonstration même de notre thèse, du livre enfin le plus beau, pour son prix, de la librairie actuelle : *Le Moyen Age et*



Recteur et écoliers de diverses nations, de l'Université de Prague. (Ancien tableau. Dessin de F. Seré, *Moyen Age et Renaissance*.)

la Renaissance, histoire et description des mœurs et usages, du commerce, de l'industrie, des arts, des sciences, des littératures et des beaux-arts en Europe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du seizième siècle.

Le plan et l'exécution de ce grand ouvrage, dont la seconde édition vient de paraître, aussi brillante que la

première, avaient d'abord obtenu l'admiration et le concours de toutes les sommités de notre temps. Il est déjà chez tous les rois et chez tous les princes, dans toutes les bibliothèques publiques et dans tous les cabinets d'amateurs. Il peut, il doit, il va maintenant descendre chez tout homme de goût qui aura 375 fr. à consacrer, en bloc ou en détail, à un chef-d'œuvre qu'il eût payé mille francs, il y a peu d'années.

Le *Moyen âge et la Renaissance* comprend 5 très-forts volumes *in-quarto* carré, format assez grand pour le luxe du livre, assez réduit pour son usage portatif. On peut l'acquérir, soit immédiatement et dans son ensemble, soit par livraisons détachées (375 livraisons à 1 fr., ou 250 livraisons à 1 fr. 50 cent.), en retirant chaque fois autant de livraisons qu'on le veut, depuis l'unité jusqu'au total. On voit que tout a été prévu pour les facilités et même pour les caprices du public. L'administration centrale est à Paris, rue du Pont-de-Lodi, sous la gérance de M. Villars.

Le directeur littéraire de la publication est M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), membre de la Commission des monuments historiques et du Comité des monuments écrits de l'Histoire de France, ancien collaborateur du *Musée des Familles*. Le directeur des dessins est M. Ferdinand Seré, qui s'est fait, par cette œuvre, une juste célébrité d'artiste et d'archéologue.

Les rédacteurs sont : MM. Champollion, Chasles, Depping, Jal, Labitte, Lassus, Leroux de Lincy, Henri Martin, Mary-Lafon, Mérimée, Monteil, Nisard, Paulin Paris, de Saulcy, de Viriville, de Vielcastel, Francis Wey, et toutes les spécialités de premier ordre.

Le texte traite à fond, avec autant de charme que de solidité, des mœurs et usages de la vie religieuse : cérémonies, croyances, fêtes, etc.; des mœurs et usages de la vie civile : état des personnes et des terres, priviléges et redevances, chevalerie, étiquette, corporations, pénalité, commerce, universités, races maudites, etc.; des mœurs et usages de la vie privée : dans les villes, les châteaux et les campagnes, chasse, vénerie, oisellerie, repas et festins, modes et costumes, etc.; des sciences, arts et belles-lettres : philosophie, scolastique, astrologie, chimie, alchimie, sciences naturelles, chirurgie et pharmacie, art maritime, langues, patois, poésie, romans, chants populaires, proverbes, éloquence, théâtre, etc.; des beaux-arts : architecture, sculpture, peinture, manuscrits, gravure, imprimerie, reliure, armurerie, orfévrerie, horlogerie, céramique, ameublements, tapisseries, instruments de musique, équitation, sellerie, carrosserie, etc.

On voit que ce cadre immense embrasse la civilisation entière, aux époques où ses progrès ont été les plus merveilleux, — depuis la grande impulsion des Croisades jusqu'aux vastes luttes de la Réforme ; — depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à l'aube du siècle de Louis XIV; on voit qu'il résume toutes les phases de l'intelligence moderne, de son enfance à sa maturité; tous les secrets de notre histoire religieuse, militaire, scientifique, littéraire, artistique, industrielle, publique et privée, tous les trésors que se partagent et se disputent aujourd'hui les palais, les musées, les bibliothèques et les collections nationales et particulières.

L'*illustration* du livre se compose d'un millier de dessins intercalés dans le texte, de 250 gravures sur bois et sur acier, imprimées à part, et de 250 peintures miniatures, tirées en couleurs par les procédés lithochromiques de M. Lemercier.

Ces miniatures sont littéralement un prodige, un éblouissement véritable. Le Christophe Colomb de la lithographie, M. Lemercier, est parvenu à faire de la presse une palette nuancée à l'infini, un pinceau infaillible, comme celui de Raphaël. Le fer, le bronze, le bois, la chair, les draperies, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les lumières et les ombres, les tons et les perspectives, tout est rendu avec une délicatesse, une vigueur, une perfection incroyables, et par les seules combinaisons de la presse et du tirage, sans que l'intelligence de l'homme ait rien à revoir au travail de la machine. Quel serait l'étonnement de nos anciens enlumineurs, s'ils voyaient ainsi reproduites à la minute, par une pierre et un morceau de bois, les peintures qui occupaient toutes leurs facultés, toute leur science et toute leur vie ! Chacune des planches lithochromiques du *Moyen Age*, exécutée à la main et à la brosse, prendrait de longues semaines à un artiste habile, et coûterait à elle seule deux fois le prix de l'ouvrage entier (1).

Il va sans dire que toutes ces gravures sont la reproduction exacte et authentique des principaux chefs-d'œuvre et objets d'art conservés dans les palais, musées, bibliothèques et collections de la France et de l'étranger, de sorte qu'en feuilletant ces magnifiques volumes, on parcourt en quelques heures, au coin de son feu, toutes les merveilles que les rois, les Etats et les amateurs ont recueillies depuis douze siècles.

Après cet examen général de la publication, où chaque éloge n'est qu'une justice rendue, entrons dans les détails instructifs et attachants de l'analyse, — et commençons par le premier volume, — chacun méritant un article spécial.

Le premier volume contient la savante *Introduction* de M. Paul Lacroix, les *Mœurs et usages de la vie religieuse*, par le même ; — les *Mœurs et usages de la vie civile*, par MM. Mary-Lafon, notre collaborateur, Henri Martin, Philarète Chasles, Vallet de Viriville, Francisque Michel et Depping ; enfin, les *Mœurs et usages de la vie privée*, par MM. Elzéar Blaze et Ferdinand Seré.

Les deux gravures que les éditeurs ont bien voulu nous communiquer se rapportent à l'histoire des *Universités* et Colléges. L'une représente la vue de la célèbre *Tour de Nesle*, au dix-septième siècle, peu de temps avant sa démolition ; l'autre, le recteur de l'Université de Prague, et les écoliers de diverses nations qui étudiaient en cette ville, d'après un ancien et précieux tableau qu'on y montre encore aujourd'hui.

La tour de Nesle, porte méridionale de Paris, et anneau de ses vieilles fortifications, s'élevait, sur la rive gauche de

(1) Nous apprenons que les éditeurs du *Moyen Age et de la Renaissance* ne veulent pas s'arrêter en si beau chemin. Ils entreprennent un tour de force qui étonnera le monde, s'il réussit, en popularisant les miracles de la peinture. Ils vont reproduire, non plus par la simple gravure ou la lithographie, mais avec toutes les nuances de la couleur, les plus admirables tableaux du Musée du Louvre. Ils commencent par la fameuse toile de Vanucci Pietro (le Pérugin), le maître de Raphaël, représentant *la Sainte Vierge et l'enfant Jésus, adoré par sainte Rose, sainte Catherine et deux anges.* Ils ont confié cette œuvre difficile au talent bien connu du lithochromiste Kellerhoven, qui a garanti le succès par une suite d'expériences incontestables. Le tableau original, qui se vendrait peut-être un million, coûtera 25 francs en lithochromie. Quelle bonne fortune pour les églises, pour les galeries privées et pour tout le monde ! Nous ne tarderons pas à nous prononcer *de visu;* mais quand la *Vierge* du Pérugin ne serait reproduite en grand que comme le tableau de Fiesole l'est en petit dans le *Moyen Age et la Renaissance*, le résultat dépasserait déjà tous les coloriages obtenus, et serait, à vingt égards, un bienfait public. Aussi les amateurs impatients, et tous les protecteurs de l'art, souscrivent-ils d'avance au nouveau tableau, qui paraîtra en avril prochain.

la Seine, à quelques pas du Pont-Neuf, en face du Louvre, à côté de l'hôtel de Nesle, remplacé depuis par l'hôtel de Nevers, remplacé lui-même par l'hôtel de Conti (aujourd'hui la Monnaie).

Au delà de cette limite de la capitale, s'étendaient le petit et le grand Pré-aux-Clercs, dominés par l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et couverts successivement par le faubourg Saint-Germain. C'était le rendez-vous des tapageurs et bretteurs en général, et, en particulier, des clercs ou écoliers de l'Université de France; — comme, en deçà de la tour de Nesle, le Pont-Neuf était le quartier central des curieux et des étrangers, des charlatans, bateleurs, chansonniers, marionnettes, etc.

Les esbats et émeutes du Pré-aux-Clercs ont défrayé des volumes; les mystères de la tour de Nesle ont créé le plus terrible drame de notre époque.

Sur ce dernier point, nous n'ajouterons, aux détails déjà donnés par le *Musée des Familles* (1), que le renseignement historique fourni par le *Moyen Age et la Renaissance*. Le héros de la tour de Nesle, l'écolier Buridan, seul échappé aux piéges de Marguerite de Bourgogne, était né à Béthune en Artois; peu de temps après l'aventure de la tour, ce qui n'en confirme guère l'authenticité, il brillait à l'Université de Paris, par ses ouvrages et son enseignement; il y devint même receveur, procureur, recteur, et il mourut sexagénaire en 1358, laissant une renommée qui lui survécut plusieurs siècles.

M. Vallet de Viriville expose très-savamment l'origine et l'organisation de l'Université de Paris.

« En ce temps-là (sous l'empereur Charlemagne), dit Nicoles Gilles, vindrent d'Yrlande en France deux moines qui estoient d'Ecosse, lesquels estoient moult grands clercs et de saincte vie; et par les cités et par les pays preschoyent et crioyent qu'ils avoient science à vendre, et qui en vouldroit acheter vinst à eulx. Ce qui vint à la cognoissance de l'empereur Charlemagne, qui les feit venir devers lui et leur demanda s'il estoit vray qu'ils eussent science à vendre; lesquels répondirent que voirement ils l'avoient par don et grâce de Dieu, et qu'ils estoient venus en France pour la prester et enseigner à qui la vouldroit apprendre. L'empereur leur demanda quel loyer ils vouldroient avoir pour la montrer. Et ils respondirent qu'ils ne vouloient rien, fors lieux convenables à ce faire et la substance de leurs corps tant seulement, et que on leur administrast gens et enfans ingénieux pour la recevoir. Quant l'empereur les eut ouys, il fut bien joyeulx et les tint avec lui jusques à ce qu'il convint aller en guerre. Et lors commanda à l'un d'eulx, nommé Clément, qu'il demourast à Paris, et lui fist bailler les enfans de gens de tous estats, les plus ingénieux que on sceut trouver, et fist faire lieux et escolles convenables pour apprendre, et commanda que on leur administrast tout ce qui leur seroit besoing, et leur donna de grands privilèges, franchises et libertés. Et de là vint la première institution du corps de l'Université de Paris, qui estoit à Rome, où, par avant, d'Athènes elle avoit esté translatée. »

Bientôt l'Université de Paris put s'appeler l'Université du monde, car les jeunes gens du monde entier vinrent y puiser leur instruction... De là sa division, non-seulement en quatre Facultés, mais aussi en quatre *Nations* diverses: celle de France, celle d'Angleterre, celle de Normandie, celle de Picardie, subdivisées chacune en plusieurs *Tribus*.

La nation d'Angleterre s'intitula nation d'Allemagne, à partir de l'invasion de la France par les Anglais.

Le tableau, si caractéristique, de l'Université de Prague donne une idée parfaite des contrastes de races, de figures, de costumes et de mœurs, qui animaient l'Université de Paris, au moyen âge et à la renaissance. « Les Anglais, dit le cardinal Jacques de Vitry, sont ivrognes et poltrons ; les Français, fiers, mous et efféminés ; les Allemands, furibonds et licencieux dans leurs propos de table ; les Normands, vains et orgueilleux ; les Poitevins, traîtres et avares ; les Bourguignons, brutaux et sots ; les Bretons, légers et inconstants ; les Lombards, méchants et lâches ; les Romains, séditieux et se rongeant les mains (de colère) ; les Siciliens, tyrans et cruels ; les Brabançons, incendiaires, routiers et voleurs ; les Flamands, prodigues, aimant le luxe et la bonne chère. » Certes, les portraits ne sont pas flattés, et seraient sévères même pour les écoliers d'à présent. Heureusement, autrefois comme aujourd'hui, les étudiants de mérite s'élevaient au milieu de la foule turbulente et débauchée des étudiants sans valeur...

Le recteur de l'Université était élu par les quatre nations, d'abord directement, puis par délégués, le suffrage universel n'ayant pas réussi. C'était un très-grand personnage, qui marchait de pair avec l'évêque et le Parlement de Paris... Le jour de son installation, la procession de l'Université entrait à Saint-Denis, quand sa queue était encore aux Mathurins. (Juvénal des Ursins.)

Au-dessous du recteur, le syndic ou procureur, le greffier, les messagers, les conservateurs, les chanceliers, les sergents, massiers ou appariteurs, les facteurs, les bedeaux, etc., formaient un état-major nombreux et imposant.

Notre-Dame était la patronne de l'Université, comme de l'église et de la ville de Paris, avec sainte Catherine, saint Nicolas et saint André. Chaque nation avait en outre ses protecteurs respectifs. Charlemagne, honoré comme saint, dès le douzième siècle, en Germanie, était invoqué par la nation d'Allemagne, et le fut bientôt par toutes les autres, dans une fête solennelle organisée par Louis XI, et qui a donné naissance aux banquets de la Saint-Charlemagne, encore en vogue dans les institutions de Paris.

Il nous faudrait de longues colonnes pour analyser tout le travail de M. de Viriville, dans le *Moyen-âge et la Renaissance*. Les *grades*, les *facultés*, les *colléges*, les *écolières*, les *études*, les *jeux*, les *cérémonies*, les *foires*, les *costumes*, les *sceaux*, les *priviléges* et les *débats* universitaires sont très-curieux à lire et pleins d'enseignements inattendus.

Non moins intéressants sont les articles de la *Vie religieuse*, de la *Fête des fous*, etc., par M. Lacroix; de la *Chevalerie*, des *Duels et tournois*, par M. Chasles; des *Bohémiens*, *mendiants*, *gueux*, etc., par M. Francisque Michel ; des *Juifs*, par M. Depping ; de la *Vénerie* et de l'*Oisellerie*, par M. Elzear Blaze ; des *Repas et des festins*, par M. Ferdinand Seré. Mais nous n'avons voulu signaler qu'un point essentiel de ce premier volume ; et nous y reviendrons, en passant aux volumes suivants.

N'oublions pas toutefois, dès aujourd'hui, une observation capitale à l'adresse des familles. Le *Moyen Age et la Renaissance*, arbre de science, s'il en fut jamais, tout chargé des fruits étranges et des fleurs naïves de l'ancien temps, tout plein d'aliments solides et de parfums exquis pour le sexe viril et l'âge mûr, n'est pas fait, malgré les sages précautions des auteurs, pour être feuilleté impunément par la jeunesse et les filles d'Eve. P.-C.

(1) Voyez la curieuse histoire de la Tour de Nesle, du drame de ce nom et de la querelle de ses auteurs, tome Ier du *Musée des Familles*, p. 234, et tome II, p. 19. La vue insuffisante de la tour, insérée dans notre tome Ier, se trouvera suppléée par la belle gravure exécutée d'après l'eau-forte d'Israël Sylvestre. (Bibliothèque impériale de Paris.)

LA MUSIQUE ET SES INTERPRÈTES, AU XIX[e] SIÈCLE[1]

M[lle] CAROLINE DUPREZ.

Les vocations irrésistibles. Un ténor à l'Odéon. *Je suis Lindor!* Progrès et triomphes. Comment un artiste de trois ans peut demander à table d'un plat convoité. *Di tanti palpiti!* La pente du théâtre. Le père et la fille. M. et M[lle] Duprez. La cantatrice. La comédienne. La femme. Les dix justes de Sodôme. Avis aux familles. *L'art du chant.* Comment M. Duprez est devenu maire de Valmondois.

Il y a réellement des vocations antérieures et supérieures aux lois, comme disait la Constitution de 1848.



Portrait de M[lle] Caroline Duprez, dessiné d'après nature par M. G. Staal.

En 1826, on jouait le *Barbier de Séville* à l'Odéon. Tandis que David ou Bocage se démenait sur la scène en feignant de chanter, une voix délicieuse chantait véritablement dans la coulisse : — *Je suis Lindor*, etc. Cette voix était applaudie par les connaisseurs, et l'élève de Choron, qui la lançait dans l'ombre, se retirait le cœur palpitant, rêvant d'être un jour applaudi en face.

Ce rêve se réalisa bientôt. Le jeune homme partit pour l'Italie, ce grand Opéra universel; il y chanta avec tant de succès, qu'il y devint le roi des théâtres lyriques, et vit, à son retour en France, l'Académie royale lui ouvrir ses portes à deux battants. Bref, au bout de quelques années, notre chanteur éclipsait les anciens et les modernes, fondait une école qui renversait toutes les autres ; puis, il y a huit ou neuf ans, le soir du bénéfice de Monrose, se retrouvait à la Comédie-Française, dans ce même *Barbier de Séville*, derrière le célèbre valet de Molière ; — chantant encore, comme en 1826 : *Je suis Lindor!* mais, cette fois, appelé, bissé, acclamé, presque porté en triomphe.

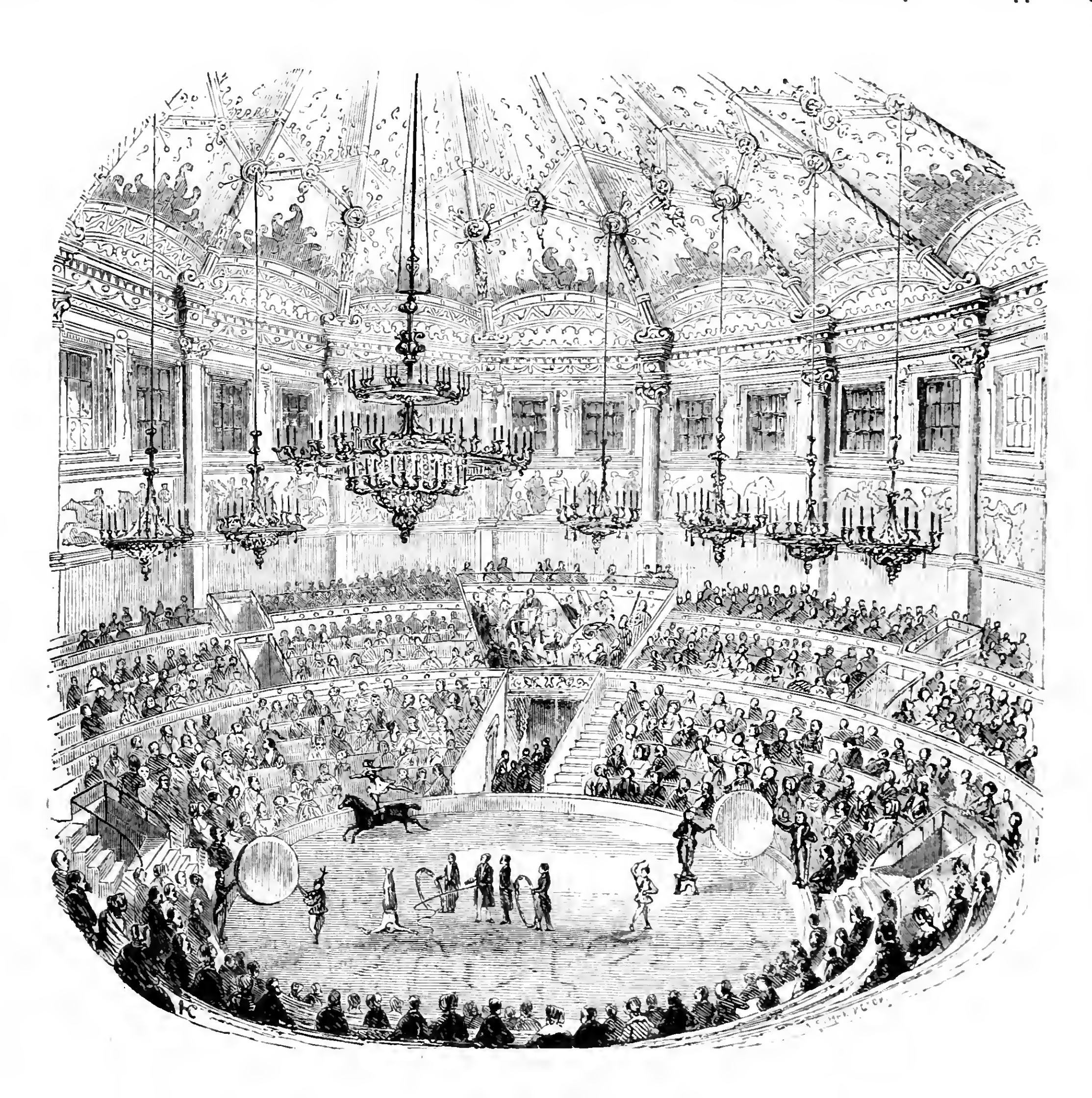
Retiré enfin en plein succès, il devenait professeur au Conservatoire, se faisait applaudir comme compositeur d'opéra, et reprenait dans le monde une position

(1) Voyez pour la série musicale, la Table générale des dix premiers volumes et les tables particulières des neuf derniers.

intacte, chef d'une famille considérée, propriétaire d'un hôtel, fruit de son talent, conseiller municipal et maire de sa commune.

Or, cet artiste éminent avait une fille charmante, que son expérience voulait, malgré sa renommée, écarter des périls du théâtre. Mais cette fille lui était née à Florence, en 1833, au plus fort de sa gloire musicale ; mais elle avait pour marraine une fée du chant, Caroline Hungèr ; mais cette fée l'avait douée d'une voix qui bégayait l'harmonie et vagissait le rhythme au berceau !

Un soir, à Naples, le père donnait un dîner à Mercadante, à Festa, à Bériot, à Mme Malibran, etc. La petite fille, qui avait trois ans à peine, était assise au bout de la table, écoutant tous ces oracles de la musique... Son appétit n'y perdait rien toutefois. Et comme on lui refusait d'un plat convoité, la voilà qui entonne, pour l'obtenir, et avec une justesse étonnante, le fameux air : *Di tanti palpiti!* Vous jugez de la surprise et de l'admiration des convives, et si, en dépit des résolutions contraires, l'enfant reçut aussitôt le baptême de l'art! Le père tint bon, et, sevrant sa fille de toute leçon de chant, il continua de l'élever pour le monde, où ses grâces et ses vertus lui assuraient une place brillante. Mais il eût fallu qu'il étouffât sa propre voix, dont l'enfant aspirait et imitait chaque son! Comment lui refuser, d'ailleurs, de petites mélodies, faites exprès pour elle? Comment l'empêcher, à huit ans, d'enseigner le piano à son frère, qui en avait trois? On n'en eut pas la cruauté. Et, quand le père devint professeur au Conservatoire, quand, dans sa chambre à côté de celle de sa fille, il vit des élèves rétifs se cabrer sur un trait difficile, le déclarer impossible à leur faiblesse, comment résister à la tentation d'ouvrir la porte de l'enfant, de l'appeler et de lui dire : — Chante ce passage!... Et, lorsque l'enfant avait justifié le maître et confondu l'élève, vaincu la difficulté et exécuté l'impossible, comment ne pas l'embrasser et soupirer tout bas : — *Tu Marcellus eris!* Et comment défendre à cet esprit subtil de deviner le latin, faute de le comprendre?... Plus tard, après 1848, quand l'artiste-maire, installé dans sa villa, au milieu de ses amis, de ses administrés et de ses pauvres,



Vue intérieure du Cirque-Napoléon. Dessin de H. Catenacci. (Page suivante.)

faisait exécuter pour ceux-ci une messe annuelle de sa composition, comment défendre à la jeune fille, ange gardien des pauvres aussi, de chanter les motets paternels à l'église, avec les enfants de chœur et les chérubins invisibles, d'une voix qui attirait les amateurs de Paris, les châtelains des environs, les paysans du village ; d'une voix qui, en triplant le résultat de la quête, assurait le pain de l'indigent et la guérison du malade ?

Que voulez-vous enfin ? La jeune fille entendit, en province d'abord, puis à Paris, au Grand-Opéra et à l'Opéra-Comique, Mlle Poinsot et Mlle Miolan, deux élèves triomphantes de son père, et elle dit, en les voyant couvertes de bravos : — J'en ferais bien autant ! Pourquoi n'en ferais-je pas autant ?

De sorte qu'un soir, en 1851, aux Italiens, devant l'élite musicale du monde, le père, vaincu par l'artiste, et entraîné par la plus belle ovation de sa vie, présenta au public son enfant chantant avec lui, aussi bien que lui, et accablée comme lui d'applaudissements, d'acclamations et de bouquets !

De sorte qu'un autre soir, à l'Opéra-National, le père, vaincu par le compositeur, entendit son premier ouvrage exécuté par sa fille, admiré dans sa fille, porté aux nues avec sa fille, — et non pas une fois, mais vingt, mais trente, mais pendant tout un hiver triomphal.

La glace était rompue, le Rubicon franchi, le voile déchiré ! L'ouvrage s'appelait *Juanita* ; le père était M. Duprez, le maître du chant contemporain; la fille était Mlle Caroline Duprez, qui chante aujourd'hui *Marco Spada*, à l'Opéra-Comique, comme son père chantait *Guillaume Tell*, à l'Académie royale.

Et pendant ce temps-là, un autre enfant du même nom, simple collégien de Paris, fredonne un air magistral entre deux versions, et griffonne au verso d'un thème un quadrille, qu'il dédie à sa sœur : *Offert par l'auteur*, s'il vous plaît !

Arrêtez donc ces vocations, qui montent du berceau, comme des marées ! Enchaînez donc ces dynasties de l'art, qui s'appellent Duprez, Garcia ou Félix ! Et que ceux qui ont leur talent et leur succès osent leur jeter la première pierre !

Avis aux familles qui redoutent justement ces gloires vertigineuses. Elles ne sauraient en briser trop tôt le germe et le jeter trop loin de leurs enfants.

Comme cantatrice, Mlle Duprez s'est élevée au premier rang, dès sa première note. Comme comédienne, elle joint la décence virginale la plus exquise à l'aisance et à la maturité d'une artiste de quarante ans. Comme femme, elle unit la triple auréole de la beauté, de la vertu et de la considération ; car elle est montée sur le théâtre comme l'oiseau que portent ses ailes, sans poser le pied dans la boue des coulisses, sans quitter l'enceinte d'une famille honorée, les habitudes d'une vie exemplaire, les relations d'un monde irréprochable. Que son ange gardien la maintienne en cette position si heureusement exceptionnelle ! Toutes les mesures, d'ailleurs, sont prises à cet effet. Elle ne chantera que des œuvres de son choix, des créations, à commencer par un opéra de son père. L'estime et la sympathie publique confirmeront ainsi le triomphe de son talent, qu'elles ont déjà doublé depuis un mois. Si les salons regrettent de voir une si pure étoile disputée à leur ciel par celui des théâtres, ils ne sauraient oublier tout ce qu'une clarté sans tache, comme celle-là, porte d'exemples efficaces et de réformes utiles dans le pandémonium dramatique. Quant à nous, dont la sévérité est assez connue, qui oserait nous reprocher de jouer le rôle du messager d'en haut, cherchant et marquant les dix justes qui peuvent racheter Sodôme ?

Ce qu'il y a de plus étonnant dans Mlle Duprez, c'est que son père n'a consenti qu'en 1850 à la former pour la scène. Jamais, depuis Mlle Rachel, talent dramatique ne fut improvisé, à dix-neuf ans, avec une telle promptitude. Exemple remarquable, après tant d'autres, des perfections de la méthode que M. Duprez appliquait à sa fille, et qu'il a livrée au public sous le titre de l'*Art du chant*.

Voilà le professeur hautement justifié d'avoir quitté le Conservatoire de musique, ce grand hôpital dont il ne pouvait guérir les malades condamnés à mourir dans les règles, comme parle Molière.

Mlle Duprez a eu pour maîtres d'harmonie et de composition, MM. Elwart et Carpentier; pour maîtresse de piano, Mlle Joséphine Martin. Elle leur fera bientôt honneur par un album de mélodies qu'elle a composées dans les loisirs de Valmondois (1).

Le portrait ci-joint de Mlle Duprez a été dessiné d'après nature, par M. G. Staal, et la représente dans le costume du troisième acte de *Marco Spada*.

PITRE-CHEVALIER.

(*Au prochain numéro, la notice et le portrait de M. Bataille, professeur au Conservatoire.*)

(1) C'est la commune de Seine-et-Oise dont M. Duprez est le premier magistrat municipal. Il déclinait cet honneur qu'on lui offrait comme au père des pauvres. — Je ne puis être à la fois, disait-il, leur *père* et leur *maire*, et mes travaux d'artiste sont incompatibles avec cette magistrature. Mais le spirituel juge de paix de l'Ile-Adam, consulté par le préfet, mit l'incompatibilité à néant, dans une lettre qui finit ainsi : « Elleviou, de l'Opéra-Comique, a été maire de Fourvières, près de Lyon. Pourquoi M. Duprez, du Grand-Opéra, ne serait-il pas maire de Valmondois, près de Paris? Je ne vois entre eux d'autre différence que celle qui existe entre *Fleuve du Tage* et *Asile héréditaire !* » M. Duprez rit, fut désarmé... et accepta.

LE NOUVEAU PARIS. — MONUMENTS.

LE CIRQUE NAPOLÉON.

Les souvenirs de l'ancienne Rome empêchaient M. Dejean de dormir. Il les avait presque égalés en élevant le cirque du carré Marigny. Il vient de les éclipser peut-être, en construisant le cirque Napoléon. Il n'a plus qu'à se surpasser lui-même, et c'est une fantaisie qui le prendra un jour. En attendant il peut dormir sur son chef-d'œuvre, qui est une des merveilles de Paris.

M. Dejean, qui mène tout au galop, a acheté, sur le boulevard des Filles-du-Calvaire, 3,560 mètres de terrain. Puis il a dit à M. Hittorf, l'audacieux architecte : Bâtis-

sez-moi là-dessus, en huit mois, un cirque pour cinq mille spectateurs, une écurie pour deux cents chevaux, et arrangez-vous pour que tout cela soit un monument. Je sais que c'est impossible ; mais voilà pourquoi je vous le demande.

M. Hittorf a promis l'impossible, et a tenu le miraculeux.

M. Dejean n'avait qu'un chagrin, en voyant s'achever l'édifice en octobre 1852 : — Pour un tel cirque, se disait-il, il faudrait un empereur ! Et voilà que, le 2 décembre suivant, le président de la République devient l'empereur Napoléon III, et, neuf jours après, baptise de son nom et inaugure en personne le théâtre gigantesque !

M. Dejean est un sorcier, qu'on aurait brûlé il y a cinq cents ans.

Décrivons les miracles de sa baguette. Le cirque Napoleon est un polygone à vingt pans, large de quarante-deux mètres. A l'extérieur, le soubassement, les colonnes corinthiennes, l'entablement, la frise, la corniche, les pilastres, forment un ensemble à la fois riche et grandiose, orné de sculptures magistrales, par MM. Pradier, Duret, Bosio, Husson et Dantan. On y voit le cheval créé par Neptune, dressé par Minerve, et bondissant sous toutes les formes, dans les jeux, les luttes et les scènes antiques, au milieu des cavaliers, des amazones, des Dieux païens, des guirlandes de lauriers et des chutes de fleurs. Quarante fenêtres, aux cadres élégants, reçoivent la clarté du soleil pendant le jour, et renvoient, pendant la nuit, l'illumination féerique du gaz. Un grand aigle et des trophées en bronze surmontent l'entrée de l'édifice.

L'aspect de l'intérieur, au moment des exercices, est impossible à rendre, si ce n'est à l'habile crayon de notre dessinateur. On croit voir un rêve des *Mille et une Nuits* réalisé. Figurez-vous des portiques et des vomitoires où la foule circule sans se coudoyer, trois séries de gradins rouges montant du cirque au sommet de l'amphithéâtre, cinq mille places commodes, d'où l'on embrasse tout d'un coup d'œil, aux dernières comme aux premières, pour 50 c. comme pour 2 fr. ; une coupole d'une hardiesse et d'une légèreté sans égales, couvrant l'enceinte entière d'un velarium de cachemire, à fond blanc, à palmes brochées d'or, à larges bordures, à rosaces vertes et rouges, tissées d'or et de soie, avec une infinité d'attaches, d'enroulements, d'étoiles, de guirlandes dont chaque relief lance une étincelle ; au centre de cette coupole, un lustre colossal inondant de lumière le cirque des écuyers, et entouré de vingt autres lustres, dont les clartés réunies feraient pâlir le soleil (l'éclairage du Grand-Opéra et des bals les plus splendides n'est qu'un demi-jour auprès de cette illumination fantastique) ; tout à l'entour, une zone couleur d'azur, et une muraille resplendissante, avec soubassement en marbre vert d'Italie et d'Egypte, avec colonnes en marbre jaune de Sienne, à chapiteaux dorés, avec entablement en marbre de Carrare, coupé aussi de dorures, avec frises peuplées de guirlandes, de couronnes, de têtes d'animaux, avec pilastres brillants, séparant les cadres et grillages d'or des quarante croisées à vitraux de couleurs ; enfin avec vingt tableaux énormes de MM. Gosse et Barryas, vingt chefs-d'œuvre du genre, représentant toutes les magnificences des fêtes antiques, tous les jeux et toutes les luttes des nations, depuis les courses grecques et romaines jusqu'aux combats des Gaulois à la framée, depuis les tournois de la chevalerie et les jeux de bague de Louis XIII, jusqu'aux carrousels de Louis XIV et aux parades coquettes de Louis XV ; depuis la grande poste impériale à cinq chevaux, jusqu'aux exercices de Baucher, de Franconi et d'Auriol ; — autant de merveilles de dessin, de coloris, de mouvement, de contrastes, de vigueur et de grâce, de science et d'esprit. Complétez cet ensemble par des écuries royales, vaste foyer ouvert aux amateurs de chevaux, galerie béante dans le cirque même, longue de cinquante-deux mètres, large de neuf, et assez haute pour qu'à travers le portique cavaliers et montures s'élancent au grand galop ; comptez à perte de vue 52 stalles en chêne sculpté et moulé, avec des auges en fonte et des râteliers en corbeilles de fer ; placez au milieu une charmante fontaine jaillissant d'un bas-relief de Bosio, et retombant dans une superbe vasque en pierre de Picardie, entre des pilastres cannelés portant un fronton circulaire ; au plafond de ces écuries, divisé en caissons, comme celui d'un palais, suspendez cinq lustres bronze et or, à trois branches, chacun lançant quinzes flammes de gaz sur les chevaux, les palefreniers, les écuyers et les promeneurs : — voilà le Cirque-Napoléon autant qu'on peut le décrire.

Mais vous ne le connaîtrez que lorsque vous l'aurez admiré de vos yeux, à la file des six cent mille spectateurs, qui sont déjà tombés en extase dans ce temple des *circenses* modernes.

Quant aux acteurs et aux exercices, il va sans dire que les premiers écuyers, les plus beaux chevaux, les meilleurs clowns, les plus étonnants sauteurs du monde se sont donné rendez-vous là, au coup de sifflet magistral de MM. Franconi et Baucher.

Nous les y suivrons toutes les fois que l'occasion s'en présentera ; car c'est ici le spectacle des familles par excellence ; on y va, père, mère, et enfants de tout âge ; les bonds du cheval n'ayant jamais d'inconvenance, et les excitations du fouet n'inquiétant jamais la vertu.

P.-C.

CHRONIQUE DU MOIS.

NOTRE-DAME LE 30 JANVIER.

Ceux qui déplorent la nudité intérieure de Notre-Dame de Paris ont pu juger, par sa décoration, le jour du mariage de l'Empereur, quel effet produira cette admirable nef lorsqu'elle aura reçu l'ornementation qu'elle réclame. Jamais, depuis le sacre de Napoléon Ier, la vieille métropole française n'avait été aussi splendide. MM. Viollet-Leduc, Lassus et Séchan ont improvisé des merveilles en huit jours.

Le porche était tendu de tapisseries représentant les saints du diocèse, et surmonté des statues colossales de Charlemagne et de Napoléon. Les figures des autres rois et reines de France occupaient la galerie du premier étage. La galerie de la Vierge, celle du Réservoir, la grande rose et les tours portaient d'autres sculptures historiques

ou religieuses et un riche ensemble d'aigles dorés, de couronnes, d'écussons, de bannières, de draperies d'or et d'argent, de tapisseries des Gobelins, etc.

A l'intérieur, le maître-autel, ramené en avant du chœur, s'y rattachait par un jubé gothique, d'un style charmant, imitant les boiseries les plus fines du moyen âge. La nef était précédée d'une tribune pour cinq cents musiciens, décorée d'arabesques sur fond d'or, des armes impériales, et des chiffres de l'impératrice. Les bas-côtés offraient des tentures de velours rouge doublées d'hermine, surmontées de tentures vertes semées d'abeilles. Une quantité innombrable de bannières aux armes de France tapissaient entièrement la voûte de l'édifice, et les voûtes à nervures ogivales des bas-côtés étaient tendues de bleu semé d'abeilles d'or sans nombre. Dans le transept se trouvait le trône. Les deux fauteuils, les mêmes qui ont servi au sacre de Napoléon Ier et de Joséphine, étaient placés sur une estrade de trois marches, surmontés d'un dais magnifique sous lequel se trouvait la couronne impériale. Il était couronné par cinq aigles aux ailes déployées, qui tenaient les quatre coins et le sommet. Sous le trône étaient étendus des tapis d'hermine. Quatre rideaux de velours rouge et doublés d'hermine étaient suspendus au dais et attachés aux quatre gros piliers du transept. Ces quatre piliers, décorés de boiseries peintes enchâssées de tapisseries représentant des saints, et les deux extrémités du transept également décorées de boiseries encadrées de tapisseries représentant des rois, des reines et des martyrs, formaient un ensemble imposant qui montait jusqu'à la galerie de la Rose. A l'entrée du chœur, se dressait un autel en riche orfévrerie, surmonté d'un ciborium en bois doré, qui s'élevait jusqu'à la moitié du monument. Cet autel, auquel on montait par sept marches, se détachait du chœur par une arcature portant des flambeaux. Derrière le ciborium était suspendue une couronne de lumière en cuivre doré de la plus grande richesse. (Cette couronne est destinée à la cathédrale de Périgueux.) Ajoutez à ces richesses le dais et le fauteuil archiépiscopal, en velours cramoisi, brodé d'or; les parois des tribunes et les colonnettes du chœur ornées de tentures pareilles; les prie-Dieu impériaux plus merveilleux encore; tous les trésors mobiliers de la couronne : siéges, pliants, carreaux, tapis, etc.—Voyez se mouvoir là-dedans un bataillon de cardinaux et d'évêques en grand costume, une armée de fonctionnaires chamarrés d'or des pieds à la tête, un océan de toilettes, de bijoux et de diamants aux trois mille places réservées; couronnez le tout des pompes sublimes du culte catholique, les tonnerres ou les soupirs de la musique et des chants; inondez ces splendeurs d'un torrent de feux versés par quinze mille bougies à la fois; — et vous n'aurez qu'une idée incomplète encore de cette féerie de la religion, de la puissance et de l'art combinés.

Quand le cortége a défilé devant l'innombrable foule amassée sur tous les points de la route, on a beaucoup admiré les anciens équipages de la cour, à six chevaux, et surtout la voiture étincelante qui avait servi au sacre de 1804, traînée par huit chevaux bais, couverts de panaches et de housses en velours et or.

L'Empereur et l'Impératrice l'occupaient seuls; l'Empereur, en uniforme de lieutenant général, culottes de soie et bottes à l'écuyère, avec le grand-cordon de la Légion-d'Honneur qu'avait porté son oncle, et la plaque de la Toison-d'Or de l'empereur Charles-Quint; l'Impératrice, en robe blanche entièrement garnie de point d'Angleterre, son voile fixé au front par un double rang de perles, et moins éblouissante encore par l'éclat et le goût de sa toilette que par sa beauté toute française et sa gracieuse majesté, et surtout par l'absence de ce collier de 600,000 francs, que sa charité avait converti, la veille, en pain béni pour les pauvres...

N. B. Le *Musée des Familles* publiera le portrait de l'impératrice Eugénie aussitôt qu'un modèle authentique lui permettra de garantir une ressemblance parfaite.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

« *Quand orgueil marche devant, honte marche derrière* », maxime favorite de Louis XI.

RÉBUS.



Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7, Batignolles (Boulevard extérieur de Paris.

ÉTUDES RELIGIEUSES. LES FÊTES CHRÉTIENNES (1).

LE BUIS QUI PARLE. LÉGENDE DE LA FÊTE DES RAMEAUX.



Les Rameaux à Jérusalem, — à la procession, — au berceau, — au lit de mort. Dessin de M. C. Fath.

C'était en Allemagne, ce pays de la légende.

Il y avait, l'an dernier, un baron de Kerler, docteur *in utroque jure*, catholique de naissance, mais sceptique d'éducation, qui affectait un grand mépris pour les images et les cérémonies du culte.

Il riait des petites vierges de bois qui ornent les maisons gothiques, et surtout des offrandes que la naïveté des croyants dépose dans leurs niches.

Sa froide haleine eût éteint volontiers les cierges qu'on

(1) Voyez, pour la série, les Tables générales des dix premiers volumes, et les tables particulières des neuf derniers.

brûle devant les patrons, près des saints tombeaux, autour des reliques des bienheureux.

Quand il rencontrait une procession, il s'arrêtait avec un sourire ironique, et voyait passer, sans courber la tête, les croix et les bannières, le clergé et les fidèles.

Son incrédulité était fille de son ignorance et de son orgueil, comme toutes les incrédulités.

Dieu voulut bien un jour le guérir en l'instruisant et en l'humiliant, et il confia cette grande mission à un petit instrument, à Charlotte Hermann, jeune nièce du baron.

Charlotte était un ange de douze ans, plus jolie encore que son âge, plus modeste encore que jolie, plus pieuse encore que modeste.

Elle avait fait sa première communion l'année précédente, et, toute pleine des humbles leçons du catéchisme, elle en savait plus long que le docteur Kerler sur les choses profondes et délicates de la religion.

Elle le prouva bien, et voici comment.

Le matin de la fête des Rameaux, Charlotte se préparait avec sa mère pour aller à la messe et à la procession.

Le baron de Kerler entre, offre un bouquet à sa nièce qu'il adorait, — car c'était au fond le cœur le plus généreux.

Voyant les religieux apprêts des deux femmes, il se met à les plaisanter, selon son usage, sur ce qu'il nomme leur superstition.

Son ironie ne respecte même pas l'âge de la fille étonnée, malgré l'effroi de la mère chrétienne et l'avis du poëte païen :

Ne teneros pueri... contempseris annos.

Mais, à son grand étonnement, Charlotte lui tient tête, et le confond par sa science et sa logique élémentaires...

— Mon oncle, lui dit-elle avec une aisance charmante, vous m'avez appris qu'un philosophe d'autrefois prouvait le mouvement par la marche... Venez seulement avec nous à la procession, et je me charge de faire comme le philosophe.

Pour toute réponse, Kerler sourit et baise au front la docte enfant.

Il la voit prendre, au chevet de son lit, dans tous ses meubles, à tous les recoins de la chambre, les rameaux bénits de l'année précédente, et les brûler avec recueillement, de peur qu'une main profane ne les souille, quand les nouveaux bois les remplaceront dans la garde du foyer.

En accomplissant cette œuvre, elle l'explique au baron, qui sourit toujours.

Il s'aperçoit que la jeune fille n'a pas brûlé tous les rameaux, qu'elle a laissé, au-dessus de son lit, le plus vieux et le plus desséché.

— Eh bien, Charlotte, dit-il, tu oublies une victime de ton auto-da-fé, — tu dérobes à ton bûcher mignon la branche qui flamberait le plus joyeusement.

— Vous croyez que je m'amuse à un feu de poupée, réplique très-sérieusement Charlotte; détrompez-vous, monsieur le docteur... Je ne brûlerais pas ce vieux rameau pour toute votre science! C'est un legs de ma grand'mère mourante; elle m'en a conté la touchante histoire, et me l'a même remise écrite de sa main. Tous les bûcherons de la Forêt-Noire vous la rediraient en faisant le signe de la croix. Cette branche sacrée, enfin, est une branche du *buis qui parle!*

Pour le coup, le baron partit d'un grand éclat de rire.

— Par Dieu! s'écria-t-il, je connaissais la forêt qui marche, dans Shakespeare.... mais j'ignorais complétement le buis qui parle! Je serais curieux de savoir ce qu'il peut chanter.

Et, allongeant la main vers la branche sèche, à laquelle pendaient encore deux ou trois feuilles jaunies, il l'arrache du bénitier qu'elle surmontait, et se met à la tourner irrévérencieusement dans ses doigts.

— Ah! mon frère, dit la mère de Charlotte en rougissant d'indignation.

— Arrêtez, mon oncle, ajoute l'enfant, toute pâle d'une terreur sincère; ce rameau prendrait feu de lui-même, et vous brûlerait comme un damné, si vous osiez le jeter aux flammes dans une intention impie.

— C'est ce qu'il est facile de vérifier, dit le baron, riant de plus fort en plus fort, et faisant le geste de lancer la branche dans la cheminée.

Mais, outre que ce geste n'était peut-être qu'une épreuve, la mère et la fille lui avaient déjà retenu la main, et Charlotte, lui reprenant le buis sacré, murmurait en le regardant avec consternation : — Le docteur Kerler serait-il donc... comme le *conseiller Ralph?*

— Le conseiller Ralph? reprend le baron d'un ton plus réservé (le regard de sa sœur l'éclairant enfin sur l'inconvenance de son fait)... Eh bien, petite nièce, conte-moi la légende du conseiller Ralph, car je devine que c'est une légende, et non-seulement je te demanderai pardon, mais je ferai tout mon possible pour croire ton récit.

La mère voulait que la jeune fille refusât; mais Charlotte, encouragée par une voix d'en haut, tira de son plus beau tiroir le manuscrit de sa grand'mère, et, le baisant avec respect, le lut d'un ton accentué à son oncle.

Le docteur ne put écouter sans émotion ce secret d'une tombe confié à un berceau, cette leçon d'une aïeule transmise par un enfant.

Peut-être nos lecteurs ne l'écouteront-ils pas non plus sans intérêt...

LE BUIS QUI PARLE.

Le conseiller Ralph était un homme mystérieux, dont personne ne connaissait l'origine.

Venu à Leipsick, on ne savait d'où, il disparaissait sans dire pourquoi, pour reparaître, on ignorait comment.

Il avait quarante ans, et ne vieillissait point.

Ses longues moustaches, ses yeux sombres et son éternel habit noir faisaient peur aux enfants; mais sa générosité le rendait cher aux pauvres, qu'il comblait d'aumônes.

Car son caractère était aussi doux que sa personne semblait terrible.

Riche d'une fortune inconnue, plus riche d'une science infinie, il passait les nuits à feuilleter des livres, et les jours à distribuer le pain du corps et le pain de l'esprit...

(— Comme vous, mon oncle, interrompit Charlotte...)

Le baron sourit encore, mais ne dit plus rien.

La parole du conseiller n'avait qu'un défaut, c'était de tout dessécher. Elle s'attaquait aux fleurs des croyances, pour les flétrir comme un rayon du midi, ou les brûler comme un vent du nord. Car la chaleur de son éloquence et la glace de son ironie allaient au même but.

Quand on avait eu le malheur de l'écouter, on ne pouvait se retremper que dans la rosée des larmes ou de la prière.

Il raillait surtout le culte extérieur, les fêtes chrétiennes, les images, les cierges, les rameaux bénits...

(— Comme vous, mon oncle..., dit encore Charlotte.

Le baron ne souriait plus.)

Un jour du carême, le jour même de l'Hosannah, le conseiller se trouva, après la messe des Pâques fleuries, dans une famille qui rapportait le buis bénit sous son toit.

Il se mit à plaisanter sur les rameaux que chacun posait à son chevet, à son miroir ou à son prie-Dieu...

(— Toujours comme vous, mon oncle.)

Il y avait là une jeune fille, dont le conseiller ne respecta pas même l'âge et la foi naïve, et qu'il tourmenta plus amèrement que les autres sur l'énorme branche qu'elle avait gardée de la procession...

(— Comme vous, mon frère! dit Mme Hermann à l'oreille du docteur.)

Kerler se mordit la lèvre, et s'assura que sa nièce n'ajoutait rien au manuscrit...

Quand il l'eut reconnu, il murmura : — C'est étrange! et il retomba pensif dans son fauteuil.)

La jeune fille, qui se nommait Valida, et qui était digne de ce nom, brava les moqueries du conseiller.

— Vous êtes possédé du démon, et je vais vous exorciser, lui dit-elle.

Puis, trempant son rameau dans l'eau bénite, elle en jeta quelques gouttes au visage de Ralph...

Or, à peine l'eau sainte l'eut-elle touché, qu'il bondit en criant et devint pâle comme un mort, si bien que Valida, attribuant ces effets à la colère, et tout effrayée d'être allée trop loin, laissa tomber sa branche et demanda pardon au conseiller.

Mais celui-ci, ne s'occupant plus d'elle, et ne voyant que l'instrument de son supplice, se précipita avec un ricanement amer sur le buis sacré, le saisit d'une main contractée et frémissante, et voulut le lancer au feu qui pétillait dans l'âtre...

Mais voilà qu'au lieu de quitter ses doigts, le rameau s'y attache en s'enflammant tout seul, — et, par un double miracle, il brûle la main de l'impie sans se consumer lui-même.

Cependant, ceci n'était rien encore.

Tandis que Ralph se débat et hurle de douleur et de rage, tandis que la famille tombe à genoux, implorant la miséricorde divine, une forme svelte et blanche se dégage de la flamme et de la fumée du rameau, comme on raconte que les dryades sortaient autrefois des arbres qu'elles habitaient.

Mais, loin de ressembler à une nymphe païenne, la vision rappelait les saintes patronnes du christianisme.

C'était une jeune femme d'une beauté pure, au front ceint d'une auréole de lumière, aux yeux bleus comme le ciel qu'elle cherchait du regard, aux longs cheveux blonds tombant à flots d'or sur une tunique d'azur. Elle tenait d'une main un flambeau et de l'autre un livre ouvert.

Elle fit un signe, et le feu s'éteignit, et Ralph cessa de souffrir.

— Qui es-tu? demanda-t-il alors, en relevant la tête comme Satan foudroyé.

— Je suis l'âme de ce rameau que tu voulais détruire, répondit le spectre charmant, d'une voix douce et vibrante à la fois.

— Et que me veux-tu?

— Te punir en t'éclairant. Ecoute l'histoire de ce buis que tu méprises, et rougis enfin de tes blasphèmes.

Et, sur un ton qui semblait une psalmodie des anges, au milieu de cette chambre illuminée de l'auréole d'or, devant cette famille agenouillée et cet homme debout et menaçant, la céleste figure continua ainsi :

— J'habite l'arbre où ce buis fut coupé, depuis le jour où l'on bénit ses pousses naissantes pour la fête des Rameaux. Je pourrais te conter l'histoire de toutes les branches que j'ai suivies à la procession de l'Hosanna et sous les toits fidèles qu'elles ont protégés. Je me bornerai à te dire les aventures de mes propres rejetons depuis dix ans, à travers les existences auxquelles elles ont porté bonheur.

Mon premier jet passa des mains du prêtre en celles d'une jeune mère, qui avait un enfant malade.

Quand elle rentra, le médecin lui dit : — Votre fils est perdu pour la science; Dieu seul peut le sauver.

— Dieu le sauvera! répondit la mère.

Et elle attacha le rameau au berceau de l'enfant, et elle pria à deux genoux avec l'éloquence de l'âme.

Sa prière dura tout le jour et toute la nuit.

Le petit malade, abandonné des hommes, s'agitait sur son lit de douleur, et ses faibles mains, dans leurs convulsions, touchaient la branche au-dessus de sa tête...

Or, chaque fois que ce contact avait lieu, l'enfant se calmait et s'assoupissait; de sorte que la ferveur de la mère, redoublée par l'espérance, mit enfin la branche dans la couchette même, sur le cœur oppressé de son fils.

Alors il s'endormit peu à peu tout à fait, et sa gardienne, palpitante, resta jusqu'à l'aurore penchée sur lui, mêlant ses larmes à l'eau sainte qui trempait le rameau sauveur.

Quand le premier rayon de soleil entra dans la chambre, tout pâle et tout tremblant du spectacle qu'il y trouva, l'enfant souriait en entr'ouvrant les yeux, et en jetant ses jolis bras hors du lit, comme si un doux rêve eût succédé aux terreurs de la veille...

La mère replace le rameau au ciel de la couchette, et s'enivre de l'espoir qui rayonne pour elle dans le sourire de son fils.

Tout à coup, le regard jaillit de ses paupières, et un long soupir soulage sa poitrine...

Pour voir si son délire est passé, la mère lui tend une main, et dans cette main le buis sacré des Rameaux.

L'enfant, qui n'avait pas joué depuis deux semaines, prend la branche verte pour un hochet, lui rit de ce rire des anges que le Ciel prête aux berceaux; et, saisissant de ses petits doigts les feuilles luisantes, se met à folâtrer et à bégayer, comme aux jours où il s'élançait dans la vie...

— Mère, votre fils est sauvé! dit en même temps un homme qui entrait.

C'était le médecin...

Il ordonna qu'on sortît le malade au rayon de midi, et le lendemain l'enfant renaissait, comme la plante qui se relève au soleil...

Il raconta alors, en son langage naïf, qu'il avait vu, dans son dernier sommeil, un ange qui ressemblait à sa maman, et qui le tirait d'un abîme sombre, en lui tendant une palme verte...

Voilà ce qu'un rameau bénit peut donner de consolation à la douleur.

Mon second voyage me conduisit chez de pauvres ouvriers... Ils étaient dix, logeant ensemble, tous sculpteurs en bois, sans ouvrage et sans pain... Il ne leur restait plus de leur mobilier, engagé pour vivre, qu'un bénitier d'ivoire, travaillé de leurs mains, et qui protégeait leurs tristes grabats.

Le doyen me plaça sur ce bénitier, en disant :

— Voilà notre dernier recours; le Ciel sera plus clément que la terre!

Cinq jours se passèrent, sans amener de travail. Les plus jeunes perdaient patience, et voulaient mettre le bénitier en gage pour assouvir leur faim.

Le doyen leur demanda et obtint une journée de répit... La journée s'écoula, et rien de nouveau..., que le désespoir...

— Allons ! dit un ouvrier, Dieu nous oublie comme les hommes !

Et il décrocha le bénitier pour le porter aux Juifs... ; mais il agit si brutalement qu'il cassa le bijou d'ivoire... Adieu le dernier morceau de pain et la dernière espérance !...

Non pas chez le doyen toutefois, homme fort selon l'Evangile, et qui dit à son camarade : — Tu vois bien que Dieu ne nous a pas oubliés, puisqu'il a puni ton blasphème... Qui aime bien, châtie bien... Dieu nous aime encore, et son secours n'est pas éloigné...

Il s'agenouilla devant le rameau de buis, qui était resté au clou avec la croix du bénitier, et il pria avec tant de ferveur, qu'entraînés par l'exemple tous les autres l'imitèrent.

Une heure après, celui-là même qui avait brisé l'ivoire jeta un grand cri de joie...

Il venait de trouver dans son dernier habit une pièce d'argent, oubliée depuis des semaines !...

Les ouvriers dînèrent, et s'endormirent plus calmes à l'ombre du rameau sacré.

Mais, le lendemain, le miracle de la pièce d'argent ne se renouvelant pas, et la faim, toujours nouvelle, criant plus fort que jamais, le blasphémateur retomba dans sa colère ; et, apostrophant le buis qui avait trompé sa confiance, il l'accabla de reproches sanglants, et il allait le broyer de sa main de fer..., lorsque la porte s'ouvrit et un homme entra.

C'était un architecte célèbre qui cherchait des ouvriers sûrs pour tailler dans le bois la chaire d'une église, — de l'église même où les braves gens avaient fêté les Rameaux.

L'homme de l'art, intègre et sévère, n'avait trouvé dans la ville que des sculpteurs de mauvais renom, buveurs de bière et tapageurs nocturnes.

Faute de mieux, et sur une indication vague, il s'adressait aux dix pauvres inconnus...

Quand il vit ces malheureux unis contre un seul pour la défense de leur talisman ; quand il apprit leur douloureuse histoire, leur misère profonde, leur soumission chrétienne ; quand il eut jugé les spécimens de leur patience et de leur adresse :

— Oui, mes amis, leur dit-il en leur prenant les mains, avec une larme dans les yeux ; oui, ce rameau vous a porté bonheur ! oui, le Ciel est plus clément que la terre ! car c'est Dieu lui-même qui m'a envoyé vers vous... Je vous confie la chaire de l'église dont vous êtes les dignes paroissiens !...

Vous voyez d'ici la joie des ouvriers.

Ils firent de la chaire une merveille ; ils la couronnèrent de la branche des Rameaux ; et ce travail les ayant rendus célèbres, ils devinrent les premiers sculpteurs en bois de l'Allemagne, et fondèrent la corporation qui a pour titre et pour armes : *le Buis sacré.*

Lorsque les ouvriers allemands se jetèrent, l'an dernier, dans la guerre civile, le doyen du *Buis sacré*, voyant ses compagnons prêts à se soulever comme les autres, les retint en leur montrant leur insigne de paix, et leur épargna ainsi les crimes et les malheurs de la rébellion.

Les gouvernements germaniques, ayant remarqué que pas un adepte du *Buis sacré* n'avait pris part aux maux de la patrie, décernèrent à chacun d'eux un rameau d'argent, avec des priviléges qui ont mis le comble à leur fortune et à leur renommée...

Voilà ce qu'un rameau bénit peut donner de récompense et de gloire au courage, au talent et à la résignation.

Mon troisième rejeton fut le partage de deux jeunes fiancés, qui le reçurent ensemble à la procession de Pâques fleuries...

Ils se nommaient Rodolphe et Dorothée, et leur union était bénie d'avance par leurs familles.

Malheureusement, avant qu'elle fût accomplie, le Ciel leur envoya une grande et terrible épreuve.

Ils se promenaient tous deux, un soir, dans le jardin de Dorothée, avec le chien de la maison, symbole et témoin de leur attachement, lorsque le père de Rodolphe vint à eux, une lettre à la main.

Cette lettre appelait le jeune homme au delà des mers, à l'autre bout de l'Europe, pour une grave et urgente affaire d'où dépendait l'avenir de sa fortune...

Le père et le fils établirent Dorothée juge de leur devoir, — et celle-ci, après avoir lu la lettre, dit en détournant ses yeux en pleurs : — Partez, Rodolphe ! il faut partir !

Rodolphe partit, mais il promit de revenir fidèle, et sa fiancée lui jura d'attendre son retour.

Le buis sacré reçut leur serment commun.

Mais le terme de l'absence fut dépassé d'un an, et on cessa d'avoir aucune nouvelle du voyageur...

— Il est mort, ou il t'a oubliée ! disaient à Dorothée ses parents, en lui proposant les plus brillants partis.

Et les parents de Rodolphe eux-mêmes l'engageaient à ne plus compter sur leur fils.

Mais Dorothée leur répondait, en montrant la branche de buis que son fiancé lui avait laissée pour adieu :

— Tant que ce rameau conservera une feuille, le cœur de Rodolphe battra, et ne battra que pour moi ! C'est notre convention devant Dieu. Dieu me permet donc la confiance, et Dieu ne voudrait pas nous tromper.

Cependant les feuilles sacrées jaunissaient et se détachaient une à une, et chacune emportait une espérance de l'âme de la jeune fille...

Tous les matins, en se levant et en priant la Vierge qui portait le rameau, elle voyait un débris de plus joncher le parquet, et elle cimentait en vain de ses larmes le reste du feuillage étiolé...

Elle-même dépérissait, hélas ! et n'était plus reconnaissable ; mais la chrétienne gardait sa foi, tandis que la jeune fille perdait sa force.

Un jour, on la trouva défaillante au pied de son lit...

Elle venait de compter vingt feuilles tombées à terre, et elle n'osait regarder combien il en restait au rameau...

— Il en reste trois encore ! lui dit son père accourant à son aide, et devinant les angoisses de son âme.

Elle respira, jeta les yeux sur la branche, et demanda du courage à la Vierge...

Tout à coup, se redressant comme inspirée :

— Mon père, dit-elle résolument, Rodolphe vit et m'aime toujours ; mais il est malade, captif ou perdu sur une rive lointaine... Allons à sa recherche, mon père ; Dieu m'annonce que nous le retrouverons !

— Mais où ? demanda le vieillard en joignant les mains...

Elle allait répondre : — Au bout du monde !... L'aspect de la faiblesse et des cheveux blancs de son père l'arrêta court...

— Allons seulement, reprit-elle avec douceur, jusqu'à la frontière où Rodolphe s'est embarqué.

Elle persuada au vieillard que ce voyage leur ferait du bien à tous deux, et il consentit à partir en disant : — Pourvu qu'il lui en fasse à elle, c'est tout ce que j'implore de là-haut !

Ils se mirent en route le lendemain, et furent absents près d'un mois.

La famille de Rodolphe les attendait avec une impatience fiévreuse.

Enfin ils revinrent, mais, hélas ! consternés et muets...

Le père du fiancé court au-devant d'eux, les bras tendus, avec son chien, inquiet comme lui...; et il voit descendre de voiture Dorothée et son père en grand deuil...

La jeune fille surmonte sa douleur pour ménager celle du vieillard, et lui fait entendre doucement que le navire où était Rodolphe a disparu, et que tous les renseignements pris confirment... un naufrage.



Dorothée, Rodolphe et son père, dans le jardin. Dessin de Tony Johannot (Page précédente).

Puis, sans force et sans voix après ce récit, elle se fait conduire à sa chambre devant le rameau des fiançailles.

Elle croyait le trouver dépouillé de sa dernière couronne... Mais, ô rayon de joie imprévu dans son deuil !... Une belle feuille, vigoureuse encore, est restée attachée à la branche !

— Rodolphe n'est pas mort ! s'écrie Dorothée en rejetant son écharpe noire ; espérons encore, mon père, et faisons espérer le sien !

Et la jeune fille continua de refuser les partis que la triste nouvelle avait remis en avant...

Un jour cependant, navrée de cette obstination qui la tuait sans lui rendre son fiancé, sa famille entière la somma et la pria si fortement de la suivre aux eaux avec un futur préféré, qu'elle fut vaincue par l'obéissance et accepta ce qu'elle nommait son exil...

Au moment du départ, seule dans sa chambre, elle disait un adieu déchirant au buis sacré ; elle sentait sa croyance chanceler enfin... comme la dernière feuille qui tremblait au rameau..., lorsqu'une voiture ébranle la maison... Un jeune homme en descend éperdu, s'élance des bras de l'un aux bras de l'autre, et, à travers la famille stupéfaite et le futur confondu, arrive jusqu'à la chambre de Dorothée, où il tombe à ses genoux devant le buis des fiançailles...

— Rodolphe ! c'est vous ! enfin... Voilà tout ce que la jeune fille peut dire.

C'était lui, en effet. La dernière feuille n'avait pas menti.

Il raconta comment un naufrage l'avait jeté sur les côtes d'Afrique, où il avait passé quinze mois, sans pouvoir donner de ses nouvelles.

Quelques semaines après, il épousait Dorothée au pied du même autel où ils avaient reçu le buis de Pâques, et il lui en remettait la dernière feuille enchâssée dans son anneau de mariage...

Voilà ce qu'un rameau bénit peut donner de force à la tendresse, de durée à la constance et de charme au bonheur.

— Je m'arrête, acheva la blanche figure ; car mon histoire ne finirait pas. Elle embrasserait toutes les conditions humaines, tous les âges et toutes les époques, toutes les peines soulagées, toutes les souffrances calmées, toutes les fautes réparées, toutes les vertus affermies, toutes les haines éteintes et tous les pardons obtenus. Oui, voilà ce que le rameau que j'habite offre à l'homme de bonne volonté, depuis son berceau jusqu'à sa robe virile, depuis la cabane du pauvre jusqu'au palais du roi, depuis la charrue du laboureur jusqu'au comptoir du marchand, depuis le vaisseau du marin jusqu'à la tente du guerrier, depuis le lit nuptial des époux jusqu'au lit de mort des vieillards.

Mais c'est assez de nos trois exemples pour confondre un blasphémateur.

Le conseiller Ralph était, en effet, anéanti de surprise et de honte.

— Comment donc t'appelles-tu ? reprit-il encore d'une voix éteinte ; comment t'appelles-tu, habitante des rameaux de Pâques fleuries?

— JE M'APPELLE LA FOI !

Répondit le doux fantôme, en inondant la chambre d'une lumière céleste et d'un parfum délicieux...

Quand ils furent dissipés, Valida et sa famille se trouvèrent seuls, avec la branche de buis, intacte et verdoyante.

La femme blanche était remontée au ciel, et le conseiller Ralph retombé dans l'enfer.

Car le conseiller Ralph n'était autre que le démon de l'incrédulité, qui, sous le masque trompeur de la science, des aumônes et des œuvres mortes, attaquait la foi vive des chrétiens dans les formes extérieures qui en sont le vêtement et le bouclier terrestre.

Ainsi finirent la lecture de Charlotte et le manuscrit de la grand'mère.

La jeune fille expliqua alors au baron de Kerler comment elle avait reçu de la pieuse aïeule ce vieux buis qu'elle gardait comme un trésor.

Elle et sa mère l'appelaient encore le *buis qui parle*, parce qu'il venait, selon la tradition, de la branche miraculeuse de Valida.

— Maintenant, mon oncle, demanda la jeune fille inspirée, voulez-vous toujours brûler cette relique, ou voulez-vous nous suivre à la procession des Rameaux ?

Le docteur, ému et pensif, réfléchissait à l'éloquente allégorie.

Un jour inconnu se levait dans cet esprit sombre, comme une fraîche aurore au milieu des ténèbres de la nuit... Il soupçonnait enfin, grâce aux naïves leçons d'un enfant, le sens et la portée des formules et des symboles qu'avait raillés son orgueil philosophique. Il entrevoyait tout ce que la foi prête d'édifiant, de poétique et de salutaire à ces palmes bénites, froissées par son aveugle ironie...

Il reprit avec respect le rameau de buis desséché, et avoua sentir, en le touchant, comme une impression brûlante...

— C'est l'âme qui l'habite et qui parle à la vôtre, mon frère, lui dit Mme Hermann en lui pressant la main...

— Eh bien, la cloche sonne, ajouta Charlotte ; décidément, mon oncle, venez-vous à la procession ?

— Décidément, j'y vais ! répliqua le baron du plus grand sang-froid ; et tu achèveras la leçon, Charlotte, en m'expliquant la cérémonie des Rameaux.

Un quart d'heure après, ils entraient ensemble à l'église, et voici ce que la jeune fille apprit au docteur Kerler.

L'Eglise célèbre, le dimanche des Rameaux, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem.

Il vient y souffrir et y mourir, et son front rayonne d'une joie céleste.

Il s'avance sur un âne, comme le Dieu de la paix et le roi des humbles de cœur.

Le peuple jonche sa route de verdure et de fleurs, et dans cinq jours il l'insultera et le mettra en croix.

Mais, sur le chemin du Calvaire comme sur le chemin des Rameaux, Jésus-Christ bénira ses bourreaux comme ses amis, — car il vient racheter de son sang les uns et les autres...

« Six jours avant la Pâque, dit l'Evangile, Jésus se rendit à Béthanie chez Simon le lépreux. Il s'y mit à table avec Lazare, qui était mort et qu'il avait ressuscité.

« Pendant qu'il mangeait, Marie, sœur de Lazare, se prosternant à ses pieds, y versa un parfum de grand prix et les essuya avec ses cheveux.

« Un disciple dit alors : — Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum? Il aurait produit trois cents deniers pour les pauvres.

« Jésus lui répondit : — Laissez faire cette femme ; car elle a gardé ce parfum pour ma sépulture. Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais vous ne m'aurez pas toujours.

« Le lendemain, Jésus partit de Béthanie pour Jérusalem. Arrivé à Betphagé, près du mont des Oliviers, il dit à deux de ses disciples : — Allez à ce village que voici ; vous y trouverez une ânesse attachée avec son ânon. Détachez-les et amenez-les-moi tous deux.

« Les disciples obéirent. Et, ceux à qui appartenaient les animaux disant : — Pourquoi vous emparer de ce qui n'est point à vous? les disciples répondirent : — C'est que le Seigneur en a besoin. Et les maîtres des ânes ne répliquèrent plus rien.

« Les disciples amenèrent l'ânesse et l'ânon... Ils couvrirent celui-ci de leurs manteaux, et Jésus monta dessus, accomplissant cette parole du prophète : — Réjouissez-vous, filles de Sion ; car voici votre roi qui, monté sur un âne, vient à vous plein de douceur et de bonté.

« Cependant une foule de gens, émus par la résurrection de Lazare et attirés par le passage de Jésus, coururent saluer son entrée à Jérusalem. A mesure qu'il s'avançait, la plupart jetaient leurs habits sur son chemin ; d'autres le jonchaient de branches de palmiers et de rameaux verts. Et tous criaient : — Hosannah ! Gloire au fils de David ! Béni soit le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur ! »

Quels commentaires ajouter à une telle page ?

L'institution des Rameaux, ou Pâques fleuries, est très-ancienne. Dès le cinquième siècle, les moines, retirés au désert, le quittaient pour venir célébrer cette fête à leur couvent. On croit qu'elle naquit en Palestine, où elle se nomme la fête des Palmes, et que de là elle gagna l'Orient et l'Occident.

Un écrivain du onzième siècle raconte que de son temps on disposait, ce jour-là, devant le grand autel, un riche fauteuil ou une crédence. On y plaçait le livre des Evangiles, comme figurant Jésus-Christ. Tout le clergé se réunissait à l'entour, et l'on bénissait les rameaux et toutes les fleurs de la saison. Puis, quand on les avait distribués aux fidèles, deux diacres portaient l'Evangile sur un brancard au milieu du clergé et du peuple, des cierges, des chants et des encensoirs... La procession sortait de l'église et traversait la ville. A son retour, elle s'arrêtait devant la grande porte fermée, — comme pour l'entrée solennelle des rois et des seigneurs. Là, on chantait l'hymne : *Gloria, laus*. On frappait trois fois à la porte en répétant : *Attollite portas*, etc. (Ouvrez, et le roi de gloire entrera). La porte cédait à la troisième sommation, et l'Evangile pénétrait en triomphe dans l'église... Tout le peuple s'agenouillait sur son passage, en abaissant les rameaux et les fleurs, et en chantant *Hosannah* jusqu'à l'arrivée du prêtre à l'autel.

La cérémonie est encore à peu près la même.

Dès le matin, les abords des églises sont assiégés par les marchands de fleurs et de rameaux verts enlevés aux campagnes voisines. Le buis et le laurier dominent partout cette mer de feuillage. Pas un chrétien n'entre au temple sans porter à la main la branche qui rappelle les rameaux de Jérusalem « précurseurs de la Rédemption ».

Aux villages, chacun l'a cueillie lui-même dans son jardin ou dans son bois. Le pauvre, qui n'a rien à lui, l'arrache aux buissons de la route... L'église, toute pleine de cette verdure, offre un aspect triomphal... Le prêtre bénit d'abord l'amas de branches accumulées dans le chœur ; puis il parcourt l'église en aspergeant celles que la foule lui présente.

La procession se met alors en marche et se termine comme au onzième siècle. Le dialogue consacré s'établit du dehors au dedans du portail fermé.

Après l'hymne *Gloria, laus*, etc., l'officiant heurte les panneaux avec le bâton de la croix.

— Ouvrez-vous, dit-il, ouvrez-vous, ô portes éternelles ! ouvrez-vous, et le roi de gloire entrera !

Les voix de l'intérieur demandent : — Quel est ce roi de gloire ?

L'officiant répond : — C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur terrible, invincible dans les combats. Ouvrez-vous, ouvrez-vous, ô portes éternelles, et laissez passer le roi de gloire !

Mais les portes restent encore fermées, et les voix de l'intérieur demandent pour la seconde fois : — Quel est ce roi de gloire ?

L'officiant répète en élevant le ton et en heurtant plus fort : — C'est le Seigneur puissant et terrible, etc.

Le chœur hésite toujours et chante une troisième fois : — Quel est ce roi de gloire ?

Troisième réponse et troisième sommation de l'officiant : — Ouvrez-vous, portes éternelles ! etc.

Cette fois, les gardiens cèdent, les lourds panneaux roulent sur leurs gonds de fer, et croix, prêtres et fidèles envahissent le temple au cri de l'*Hosannah*.

— Quand Jésus fut entré dans Jérusalem, chantent-ils ensemble, toute la ville en fut émue ; et le peuple répétait : — C'est Jésus le prophète ! Jésus de Nazareth en Galilée ! Et les enfants criaient : — Hosannah ! Hosannah au fils de David ! Vous tirez, Seigneur, votre gloire de la bouche des enfants, de ceux qui sont encore à la mamelle !

Ce moment est d'une solennité magique... Toutes les voix n'en font qu'une. L'orgue mugit. L'encens tourbillonne. La nef tressaille sur ses bases... Et la foule portant les rameaux semble une forêt qui marche, ondoyante à la brise du printemps.

Tableau majestueux du christianisme ouvrant au genre humain la céleste Jérusalem !

La messe commence, et la fête du triomphe est suivie du drame de la Passion, ce grand évangile du jour. Après le sublime récit du jugement, des outrages, des douleurs, de la marche au Calvaire, du crucifiement et de l'agonie du Sauveur, — A ces mots : *Jésus, jetant un grand cri, rendit l'âme*, tous les rameaux s'abaissent, tous les fronts se prosternent, et toutes les lèvres baisent la terre.

Enfin, la messe achevée, chacun se retire, emportant sous son toit le rameau bénit, emblème de la foi et gage du bonheur.

On brûle les rameaux anciens, pour leur épargner toute souillure.

Dans quelques églises, c'est la cendre de ces rameaux que l'on met au front des chrétiens le premier jour du Carême, reste éloquent des palmes du triomphe réduites en symbole de destruction !

Chacun arme et protége du buis sacré ce qu'il a de plus cher en ce monde : le récit de l'aïeule nous l'a dit, la mère l'attache au berceau de son enfant, l'époux à la couche nuptiale, le malade à son lit de douleur, le laboureur à sa charrue et à la corne de ses bestiaux, l'aveugle au cou de son chien, le mendiant à sa pauvre besace, le cocher à son attelage, l'ouvrier à son établi, le soldat à son épée, le roi à son diadème...

La branche *qui parle à l'âme* accompagne le chrétien depuis son premier vagissement jusqu'à son dernier soupir. Au chevet de son lit de mort, au pied de sa bière, c'est le buis de Pâques qui veille, trempé d'eau bénite, et passe aux mains de ses parents, de ses amis et de ses frères en Dieu. Dans les quatre planches qui deviennent son dernier vêtement, dans la fosse où le papillon divin laisse sa dépouille inerte, c'est encore la palme sacrée qui repose entre ses mains jointes, avec le chapelet et la croix.

En Espagne, on ne manque jamais de l'enterrer ainsi avec le mort, et, quand celui-ci est prédestiné au ciel, son rameau, dit la tradition, fleurit dans sa tombe à chaque printemps !

Image admirable et charmante des joies sans fin du paradis!

Une tradition, plus générale et commune au monde entier, assure que le dos de l'âne est marqué d'une croix depuis le jour où il a porté Jésus-Christ.

On sait quelle vogue et quelle importance avait au moyen âge la Fête de l'Ane, toute pleine des signes de l'affranchissement populaire, confondus avec ceux du triomphe du Christ à Jérusalem.

Dans quelques églises de Rouen, le clergé promène, le jour des Rameaux, des branches du palmier iduméen, — rapporté en France par les chevaliers de la Croisade. Double souvenir du triomphe de Jésus-Christ, et de la conquête de son tombeau par la foi!

Autres souvenirs, non moins touchants:

C'est le jour de Pâques fleuries que les Espagnols découvrirent les Florides, et voilà pourquoi ils les baptisèrent de ce nom.



Le retour de Dorothee et de son père, en grand deuil. Dessin de Tony Johannot (Pages précédentes).

L'hymne : *Gloria, laus* fut composée par Théodulphe, évêque d'Orléans, dans la prison d'Angers où le retenait Louis le Débonnaire. Un jour que ce roi passait devant cette prison, son captif se mit à la fenêtre et chanta son beau cantique. Le fils de Charlemagne, attendri et désarmé, le remit en liberté sur l'heure et le rétablit sur son siége pastoral.

Telles furent les instructions de Charlotte Hermann, à son oncle, le baron de Kerler. Déjà ébranlé par la légende du *buis qui parle*, le docteur fut vaincu par les explications de l'enfant, et plus encore par le spectacle qu'il comprenait enfin.

Il prit sa palme bénite, comme tous les fidèles, et suivit la procession, entre sa sœur et sa nièce ; il rapporta chez lui la branche sacrée, qu'il posa comme un phare nouveau dans son cabinet de travail ; et quand il voit maintenant ceux qu'il faisait rire naguère aux dépens des rameaux, il leur raconte l'histoire du Buis qui parle, et il leur donne rendez-vous à la procession chrétienne.

PITRE-CHEVALIER.

LES CONTES EN FAMILLE.

LES BOTTES DE SEPT LIEUES.



Hector et la fée.

Vous aurez un jour trente ans, mes chers enfants, et vous n'en serez pas plus heureux. Vous n'en désirerez pas moins jusqu'au bout de vieillir d'une heure ou de dix années, selon le cas échéant. Ainsi le veut la loi commune. Je me surpris un jour, pour mon compte, étant encore tout petit, en admiration profonde devant une paire de bottes presque aussi grandes que moi. Pourquoi des bottes, me direz-vous? Parce que j'aurais voulu en être chaussé. Debout, derrière la vitre de l'étalage, elles reluisaient superbement, ornées d'une paire d'énormes éperons. Pour éviter tout quiproquo, je dois vous avouer que les objets de ma contemplation ne possédaient aucune propriété surnaturelle. Ils n'étaient pas sortis de la main des fées; celle d'un simple bottier avait créé le chef-d'œuvre. Mais, vous le savez aussi bien que moi, aux yeux d'un enfant les bottes les plus vulgaires sont toutes des bottes de sept lieues. Celles-ci transportaient mon imagination bien au delà du présent. Des bottes, c'était un escadron étincelant, des promenades élégantes, un bon cheval entre les jambes, l'air et l'espace, l'avenir et ses pro-

messes, que sais-je? O les mensonges! ô les rêves! Faut-il donc en faire à tout âge?

La vanité, je le confesse, l'ambition même—et c'est là où j'en veux venir—avaient aussi part à l'affaire. Le siècle pose; c'est sa maladie; peu de gens y échappent. Et quelques-uns d'entre vous, mes petits amis, souffrez que je vous le dise, sont peut-être atteints de la maladie du siècle. Poser, c'est vouloir paraître plus grand, plus fort, plus beau, plus courageux, plus savant que l'on n'est; quelques-uns même veulent paraître plus mauvais. De quoi les vaniteux ne tirent-ils pas vanité? Bref, l'enfant veut paraître homme, l'homme grand homme, le grand homme demi-dieu ou dieu tout à fait; c'est l'infini.

J'en ai connu un, pas un dieu, pas un grand homme, pas même un homme; mais tout cela en herbe et d'une belle venue. Il avait quinze ans. Pour tourner un distique, faire un thème ou une version, il en valait bien un autre. C'était de plus, rendons-lui cette justice, un bon enfant; mais il avait trop d'imagination. Son imagination lui jouait souvent de mauvais tours; elle n'en fait jamais d'autres. Défiez-vous de cette folle, je vous le dis en confidence. Notre héros—ce n'est pas sans intention que je le qualifie aussi noblement—se nommait... Comment voulez-vous le nommer? Hector? Achille? Alexandre? Prenons Hector, en souvenir de sa gloire et de ses malheurs sous les murailles de Troie. J'ai plus d'une fois surpris le nôtre en admiration devant un objet fort prosaïque, si prosaïque que j'ose à peine le nommer. Mais j'ai, pour ma part, contemplé une paire de bottes, je puis bien citer le mannequin d'un tailleur. Si vous passez au Palais-Royal, vous pourrez le voir tous les jours dans la galerie, à main gauche. Il change d'habits comme un courtisan, mais je gagerais que c'est toujours le même mannequin, absolument comme le courtisan. Il agace son monde, il le flagorne, peuple ou roi, je veux dire hiver ou été, selon la mode ou la saison. Hélas! et c'est toujours avec le même succès.

Hector en admiration devant le mannequin d'un tailleur! vous écrierez-vous, voilà du neuf. Ce héros, pour porter un si beau nom, n'est guère taillé sur un modèle antique.—Permettez que je le défende. Pourvu que la folle dont je parlais tout à l'heure, l'imagination, y trouve son compte, que ce soit devant le mannequin d'un tailleur ou devant le groupe de Laocoon, n'est-ce pas l'essentiel? Elle prend sa pâture partout où elle la rencontre. Fantasque et variable dans ses appétits, la circonstance et le moment suffisent à déterminer son choix. J'ai vu des jeunes filles croquer une pomme verte, de préférence aux mets les plus délicats. Et moi aussi j'en ai croqué. Oh! que je voudrais en croquer encore! Les truffes ont bien leur mérite: elles ne vaudront jamais une pomme verte et quinze ans. En faveur des pommes vertes, pardonnons donc à Hector; nous aurons des reproches plus graves à lui adresser.

Le mannequin était si bien habillé, d'ailleurs! il n'y manquait que le chapeau, la canne et le cigare, pour en faire un dandy du boulevard de Gand. — Mais il n'avait point de cervelle? —Qu'importe! C'était un parfait gentleman; s'il avait pu parler, que de belles choses il eût dites! Hector ne lui en demandait pas tant; il n'enviait que son écorce, se faisant fort du reste. Hector intrigua tant qu'on la lui acheta. Il s'en revêtit, ce qui lui donna l'air d'un homme en petit format; un homme in-douze ou in-trente-deux. Il n'était encore que ridicule; il ne devait pas s'arrêter en si beau chemin... Mais ici, mes chers amis, je vous avouerai que la folle que vous savez me trahit de la façon la plus perfide, et qu'il m'est impossible de continuer mon histoire..., à moins pourtant que vous ne me permettiez une licence du siècle passé, je veux dire d'évoquer une fée. Nous avons usé les fées; que n'avons-nous pas usé! Je vous promets au surplus de vous faire apparaître la mienne aussi proprette, aussi jeune, aussi mignonne que si elle sortait d'un fabliau du vieux temps ou d'un nuage de carton de l'Opéra. Vous en jugerez. En attendant, revenons à Hector.

Quand il se vit habillé comme un homme, il se promena par la ville. Mais il s'aperçut bientôt qu'au lieu d'exciter l'admiration, il ne provoquait que le rire. Ce n'est pas tout de paraître homme; pour se faire respecter il faut l'être. Attristé par ses mécomptes, Hector gagna les champs. Il marcha longtemps, et, comme le soleil s'inclinait vers l'horizon, le jeune voyageur, accablé de fatigue et de chagrin, se laissa choir au bord d'une fontaine, sous un vieux chêne dont l'ombre se projetait au loin. Il se prit à pleurer; ses larmes tombaient mélancoliquement dans l'eau rieuse de la source, se mêlant à ses flots dansants et se perdant parmi les herbes et les fleurs. A travers ses larmes, il aperçut bientôt le spectre tremblant de la lune, qui se levait au fond de l'eau. Il est convenu que les esprits aériens, dont nos aïeux peuplaient le monde, se manifestent volontiers aux yeux des mortels à la clarté mystique et bleue de la lune. Suivant les lois de la formation des idées, Hector devait donc tout naturellement penser aux esprits. Il y pensa.

— Quel malheur, s'écria-t-il, que nous ne soyons plus au temps des fées! comme c'était commode d'avoir une fée à son service, ne fût-ce que pour lui faire faire ses thèmes ou écrire ses pensums! Où y a-t-il une fée? où loge-t-elle? Qu'on m'enseigne une fée!

— Hector, que me veux-tu? répondit une petite voix argentine, comme le son d'une clochette au fond des bois.

Il va sans dire qu'Hector demeura bouche close. La fée venait d'éclore à fleur d'eau, pareille aux bulles d'air qui se dégagent du lit de mousse des fontaines. Le liquide cristal en frémit à peine. Elle était blonde et charmante. Hector ne se lassait pas de contempler les souliers de satin blanc, le maillot couleur de chair, la jupe de gaze pailletée d'argent, et l'étoile de strass de la gentille ondine.

— Ne crains rien, articula-t-elle en souriant, je suis la fée des écoles buissonnières, la patronne des écoliers rêveurs et paresseux. Tu dois m'aimer sans me connaître.

Hector fit une légère grimace. Mais, prenant son parti, il avala le compliment, et dit d'un ton résolu:

— Ma foi, mademoiselle, je vous avouerai qu'il est dur de passer sept ou huit années à polir les bancs du collége et à copier les racines grecques en manière de pénitence, le tout pour atteindre l'âge où l'on devient homme et libre.

— Tu voudrais donc être homme?

— Je voudrais l'être tout de suite.

— Et c'est là ton unique ambition?

— Non pas; la belle affaire que d'avoir de la barbe au menton! Moi, je veux faire mon chemin; et je ne vous cacherai point qu'un bout de ruban, un plumet, un sabre sur la hanche, me tenteraient assez.

— Tu voudrais être général d'armée?

— Précisément.

— Mais te sens-tu le génie nécessaire pour un pareil poste?

— Je me sens quelque chose là...

Hector se toucha le front.

— Et puis, quand on y est, ajouta-t-il, on s'en tire toujours.

— Eh bien ! tire-t-en comme tu pourras.

A part le coup de sifflet du machiniste, nous assistons à un changement à vue. Voici le champ de bataille : Hector est accoudé devant une carte, au sommet d'une colline ; son état-major l'entoure ; l'anxiété se lit sur tous les fronts. On voit s'agiter des hommes blanchis sous le harnais de la guerre.

— Des ordres ! disent-ils ; donnez-nous des ordres !

Hector ne répond point. Son regard éteint se lève sur le champ de bataille ; il l'embrasse d'un long regard. Le combat est dans toute son horreur. Un ciel sombre enveloppe quatre ou cinq lieues de terrain. Des milliers d'hommes, fantassins et cavaliers, couvrent ce vaste espace. C'est une mêlée affreuse ; les sabres jettent des lueurs sanglantes ; le canon fait frissonner le sol et trembler les plumets des grenadiers. On dirait que ces braves saluent le boulet qui passe. Des monceaux de cadavres, pareils à des amas de feuilles sèches laissées par un tourbillon de vent, jonchent la plaine ; la terre boit de larges mares de sang ; la chair pétrie se mêle à la boue. Les hommes et les bêtes sont animés d'une fureur sans égale. Les hommes s'égorgent, leurs montures se mordent aux naseaux. On voit des mourants rassembler les forces du dernier soupir pour tuer leur vainqueur ; on voit des chevaux, l'œil en feu, la crinière hérissée, l'écume rouge aux lèvres ; des chevaux éventrés, traînant leurs entrailles embarrassées dans leurs pieds, faire un trou dans le carré ennemi. Un chœur de gémissements et de cris lugubres se mêle au tonnerre de l'artillerie. Adieu patrie ! adieu famille ! frais vergers, riants ombrages, vieux foyers où tombent un à un les cheveux blanchis de l'aïeul, ils ne vous reverront plus ! Sauve qui peut ! la dernière heure a sonné. Malgré la nuit naissante, on aperçoit dans le ciel noir une traînée d'oiseaux de proie qui se perd à l'horizon. Le vent hurle dans les forêts, moins fort pourtant que les loups affamés à qui la brise du soir apporte les âcres parfums du carnage. Sur le bord du champ de bataille, un cheval solitaire paît l'herbe humide d'une sinistre rosée. Une large tache de sang rougit sa selle vide. Où est le cavalier ? ses membres dispersés couvrent sans doute la plaine.

Voilà ce que vit Hector ; et près de lui des voix suppliantes et courroucées répétaient :

— Des ordres, général ! au nom de Dieu et de la patrie en danger, parlez !

Son angoisse est inexprimable... Sa parole va-t-elle donner la vie ou la mort ? O responsabilité terrible ! Des mots entrecoupés s'échappent de ses lèvres.

— En avant ! en avant ! qu'on lance le dernier de mes hommes !

Les deux armées s'ébranlent et se soulèvent pour un choc suprême. La nuit envahit le champ de bataille ; un cri déchirant retentit :

— Sauve qui peut ! nous sommes trahis !

A la lueur des canons qui ne cessent de tonner, ce qui reste de l'armée plie et se débande. La terreur et son cortége de spectres plane au-dessus des bataillons éperdus. On fuit de toutes parts dans un pêle-mêle épouvantable. Les plus forts marchent sur les plus faibles ; on se heurte dans les ténèbres ; on foule aux pieds les blessés. Il n'y a plus de grades, il n'y a plus de respect, il n'y a plus de pitié ; un seul sentiment survit à tout le reste, la terreur !

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écrie Hector en s'arrachant les cheveux.

On lui répond par des imprécations. Alors, comme Bonaparte à Waterloo, mais sans même conserver l'amère consolation du génie qui ne cède qu'à la destinée, il sentit de grosses larmes rouler sur ses joues.

— Il ne me reste plus qu'à mourir ! dit-il.

Et il lança son cheval dans les rangs ennemis.

Rassurez-vous ; il n'est pas mort...

— Il faut avouer, mademoiselle, dit-il à la fée, que vous vous êtes bien moquée de moi. En me conférant le titre de général en chef, vous auriez dû charitablement m'en donner le génie. J'ai très-mal dressé mon plan de bataille.

— Cela prouve, mon cher, répliqua la fée, que l'ambition ne se mesure pas au talent.

— Pourtant, dit Hector en se touchant encore le front, je me sens quelque chose là. Je m'étais trompé sur mon aptitude et sur ma destinée. Je vous rends mille grâces de m'avoir arraché aux horreurs de la guerre.

— Et vous consentez désormais à retourner au collége et à quitter la carrière des grandeurs ?

— Au contraire, interrompit Hector ; quand je vois passer un prince ou quelque homme d'Etat considérable, dans son équipage à quatre chevaux, entouré de ses courtisans et de ses familiers, je sens s'éveiller en moi le désir de gouverner. Je me suis dit bien des fois : Je rendrais mon peuple heureux si j'étais gouvernement.

— Qu'à cela ne tienne, dit la fée, soyez gouvernement.

Dieu vous préserve, mes enfants, de jamais vous trouver dans la situation d'Hector. Gouverner est aussi une des maladies du siècle, et ce n'est pas la moindre. Notre héros eut à loisir le temps de se remémorer la phrase du renard au bouc :

Ce n'est pas tout d'entrer, il faut sortir d'ici.

Le fait est que s'il est difficile d'aborder le vaisseau de l'Etat, il est encore plus malaisé de le quitter. Hector n'aurait pas mieux demandé que de gagner les champs ; mais le moyen ? Enveloppé dans les mille réseaux d'une surveillance sans cesse éveillée, en butte aux trahisons des grands, aux murmures des bourgeois, aux plaintes de la multitude, aux railleries des sceptiques, il regretta les heures paisibles où il s'endormait sur un lexique ou un dictionnaire, et il maudit cent fois le *De viris illustribus*, cause innocente de ses malheurs. Il éprouva de nouveau les angoisses de l'homme que son ambition pousse à des fonctions qu'il est incapable de remplir. Il tremblait devant son ombre ; le rasoir de son barbier le jetait dans des transes épouvantables. Soupçonnant son cuisinier d'être imbu d'idées avancées, il ne se nourrissait plus que d'œufs à la coque.

Son cœur ne souffrit pas moins que son estomac. Au lieu d'amis il n'eut plus que des flatteurs. Il prit l'espèce humaine en dégoût ; il se demanda s'il ne devait pas se mépriser lui-même, et sa conscience ne tarda pas à lui reprocher amèrement d'occuper un poste pour lequel il était si peu fait. Il subit tous les inconvénients du pouvoir. Plus isolé dans son palais qu'un ermite au fond d'un bois, il passait de longues heures dans une sombre mélancolie. Environné de satellites, barricadé dans la chambre la plus secrète de son appartement, il jetait parfois, à travers les barreaux de sa prison, un furtif regard sur la place publique. L'aspect morne ou menaçant de la population l'éloignait de la fenêtre. Il cachait son visage dans ses mains ; il aurait voulu ne plus rien voir, ne plus rien en-

tendre. De temps en temps des clameurs lointaines l'éveillaient en sursaut.

— De bonnes lois! faites-nous de bonnes lois! criait la multitude.

— Ils en parlent bien à leur aise, articulait Hector; avec cela que c'est facile de faire de bonnes lois! J'ai voulu en faire un jour une toute petite, et j'ai soulevé des cris presque unanimes.

— Laissez-les crier, monseigneur, disaient les familiers; et surtout ne faites pas de lois; les anciennes sont excellentes. N'avons-nous pas de beaux habits, bonne table, et le reste?

— Je crois, dit Hector, que vous avez raison.

Ils eurent raison tant qu'ils furent les plus forts. Bientôt le nombre des mécontents s'accrut tellement, qu'Hector comprit sa situation. Il appela la fée; la fée ne vint pas.

— Pourquoi me suis-je fait homme d'Etat, quand je n'étais peut-être bon qu'à planter des choux? s'écriait-il en s'arrachant les cheveux. O malheur! malheur!

Pendant ce temps l'orage grondait. Le flot de la multitude battait les murailles du palais, comme les vagues se brisent contre les rochers. Quelques satellites tenaient encore; il n'y avait plus un familier; Hector sonna, personne ne vint; il cria, personne ne répondit; il parcourut ses appartements depuis la cave jusqu'au grenier, pas une



Hector général. Le champ de bataille.

âme. Alors il monta seul au sommet de son palais, comme ce malheureux qui, fuyant le déluge, se réfugie sur la crête de la plus haute montagne, et voit l'Océan monter, monter sans cesse, et baigner bientôt ses pieds tremblants. Hector jeta un regard au loin. Au-dessus des murailles et des clochers, le soleil se couchait dans toute sa gloire, il inondait les plaines paisibles de ses rouges clartés; on apercevait les laboureurs ramenant leur charrue; des groupes de paysannes, couronnées de coquelicots et de bluets, côtoyaient en chantant les blés déjà mûrs. Les pâtres, suivis de leurs troupeaux, descendaient la molle pente des collines en jouant du flageolet. Dans la ville, au contraire, régnaient le désordre et le tumulte; les flots noirs de la foule roulaient avec un bruit terrible; ils heurtent la porte du palais... Hector pâlit... La porte cède, le flot monte en grondant... Hector l'entend; il veut fuir: plus d'issue. On le happe; on lui passe une corde au cou; on le pend...

— Etes-vous bien sûre, mademoiselle, dit-il en passant la main sous sa cravate, qu'on ne m'ait pas tout à fait pendu? Il me semble encore sentir la corde me serrer le gosier.

— Conserve cette illusion le plus longtemps que tu pourras, elle t'empêchera peut-être de commettre d'autres sottises. Allons, tu dois être guéri; adieu..

— Déjà! fit Hector avec un soupir.

La fée se retourna, et, le regardant d'un air railleur :

— Je gage que tu n'es pas content?

Hector se frottait le front.

— C'est que je sens quelque chose... balbutia-t-il. Et, si ce n'était pas abuser de votre bonté que de vous demander une épreuve nouvelle, je me croirais le plus heureux des mortels. Ce que j'avais pris pour le génie de la guerre et du gouvernement n'est sans doute que le génie poétique. J'ai là une tragédie que j'ai faite l'an dernier en troisième; si vous me mettiez à même de la faire jouer...

— Une tragédie, peste! interrompit la fée. Il y aurait de la cruauté à te refuser ce plaisir. Mais je t'avertis que c'est la dernière épreuve.

— Soit, dit Hector; cela doit me suffire.

— Chantez violons, hautbois et tambourins! s'écria la fée en levant sa baguette argentée.

Ce fut le signal : l'orchestre préluda. Hector, caché dans la coulisse, bondit de joie. On toussa et l'on se moucha. L'orchestre allait toujours. Il est bon qu'une tragédie soit précédée d'un petit air de musique, cela égaye un peu le spectateur et le prépare à supporter plus courageusement le reste. Et comme dit une chanson d'image à deux sous :

La musique et ses flonflons
Ont bien des pratiques



Hector auteur dramatique. La tempête sur la scène.

On en fait dans les salons
Et dans les boutiques.
Les chats en font sur les toits,
Les chiens en font dans les bois...
Dans les prés semés de fleurs
Chantent les bourriques...
La nature a mille voix
Pour tous les goûts à la fois.
Vive la musique au choix,
Vive la musique!

Mais en voici bien une autre! elle prélude par un bâillement modulé chromatiquement. Le cœur d'Hector, qui battait à tout rompre, s'apaise et s'affadit. Il sent des picotements dans la plante des pieds et des titillations dans la pointe des cheveux. Un rire tempéré succède au bâillement, pareil au bruit d'un plumeau qui passe sur le clavier d'un orgue. L'histrion met les mains dans ses poches et semble dire au public :

— Riez, bâillez, sifflez si vous voulez, cela m'est parfaitement égal. L'auteur est un âne, c'est connu; mais ça ne me regarde pas. Je sais bien que ce n'est pas moi que vous sifflez. Si je me mêlais de faire le plat métier de poëte et d'écrire des tragédies, je les tournerais un peu autrement que cela.

— Misérable! s'écrie Hector, qui lit parfaitement ce jeu de physionomie; il va me perdre! il va...

Sa voix étranglée expire sur ses lèvres, une sueur froide inonde son front. L'acteur continue impassiblement son rôle; il a l'air aussi ennuyé que le public. La franc-maçonnerie de l'ennui s'établit entre le parterre et lui; il se permet de bâiller à son tour. On l'applaudit. L'entrée de l'héroïne peut seule sauver la pièce; elle s'élance le poignard à la main. On la salue d'une pomme cuite. Une bordée de sifflets accompagne cet acte un peu vif. C'en est fait du malheureux Hector. Le directeur le poursuit en lui criant :

— Traître! vous m'avez ruiné! J'ai dépensé quarante-trois francs de mise en scène et de décors! Je vais faire faillite!

Hector ne sait comment échapper à cet énergumène; il se jette de côté. On le repousse; il recule. La tragédienne veut le dévisager. Il s'élance en avant et se trouve sur la scène. A l'aspect de ce monsieur pâle, échevelé, la cravate de travers, la salle curieuse se tait.

— C'est l'auteur, dit une jolie dame, qui n'était autre que la fée assise dans une avant-scène.

A ce mot, la tempête éclate : le parterre se jette dans l'orchestre, l'orchestre sur la scène. Hector, comme un cerf aux abois, est traqué à droite, à gauche, en haut, en bas, de tous les côtés à la fois. Poursuivi par le public, par le directeur, par les acteurs, par les choristes, par les moucheurs de chandelles et par les pompiers, il saute, il court, il rampe, il se tord. Efforts inutiles. Il veut se réfugier dans une contre-basse; impossible d'entrer. Un abîme s'ouvre devant ses pas, c'est le trou du souffleur. Il s'y précipite; il roule en bas d'un escalier, et tombe enfin dans le troisième dessous, au sein du silence et des toiles d'araignées.

Il méritait bien qu'on l'y laissât. L'indulgente et mignonne ondine l'en tira cependant.

— Eh bien, Hector, dit-elle avec un rire d'oiseau moqueur, le front te chatouille-t-il encore?

— Toujours, répondit-il héroïquement.

— Alors, mon cher, il est impossible que tu ne deviennes pas quelque chose. Adieu, rentre au collége; attends le cours naturel des années; je te prédis que tu seras quelque chose.

Aussitôt la fée saute dans la fontaine. Hector ne vit plus qu'une petite grenouille verte qui nageait dans le cristal de l'eau et qui disparut sous la mousse.

La fée a tenu sa promesse. Hector est quelque chose; il est épicier, rue Dauphine, numéro... Je ne sais plus le numéro. — Epicier! — Pourquoi pas?

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent, a dit un satirique. Hector est un épicier de talent, et, ce qui vaut mieux, un épicier honnête. Ses rêves lui reviennent parfois en tête. Il fait des théories gouvernementales pour sa maison, et joue aux dames quand le front le chatouille trop fort et qu'il se sent des velléités de commander une armée. Jusqu'à présent, on peut se rassurer, il n'est que sergent dans la garde nationale. Quant à ses tragédies, à l'instar de Molière, il les lit à sa servante. — Donc il faut se faire épicier? — Non pas. — Alors que conclure? — Conclure... qu'il y a dans ceci, mes chers enfants, trois ou quatre conclusions toutes plus détestables les unes que les autres, si vous ne parvenez pas à les tirer vous-mêmes.

HIPPOLYTE CASTILLE.

LES PUBLICATIONS NOUVELLES.

LIVRES ILLUSTRÉS DE M. G. DE GONET,
éditeur, rue des Beaux-Arts.

LES FÊTES DU CHRISTIANISME.
par l'abbé Casimir, curé du diocèse de Paris.

Notre légende des Rameaux est pour nous une occasion toute naturelle de signaler à nos lecteurs une des plus riches publications de M. Gabriel de Gonet, l'éditeur-artiste par excellence. Ce sont les *Fêtes du Christianisme*, par l'abbé Casimir, curé du diocèse de Paris, illustrées de magnifiques dessins rehaussés d'or et de couleurs, et dans lesquels on retrouvera le crayon de M. Varin, dont on a pu remarquer le talent dans nos colonnes.

La grande et belle poésie du Christianisme se révèle dans toutes ses institutions; mais c'est particulièrement dans ses fêtes qu'elle se montre avec le plus de splendeur et de majesté, dans ses cérémonies solennelles qui agissent si puissamment à la fois sur l'esprit et le cœur, que nul, même parmi ces impies, ne saurait s'affranchir complétement des émotions qu'elles causent et des usages dont elles sont l'origine. Tous en ressentent les heureuses influences qui les attirent doucement, mais invisiblement, vers les salutaires régions de la foi.

C'est l'histoire de ces fêtes, des traditions qu'elles ont laissées, des coutumes populaires qui en sont résultées, des grands événements religieux auxquels elles se rattachent, que l'abbé Casimir a retracée avec l'autorité d'un ministre de Dieu, avec la science d'un historien érudit, avec le style d'un poëte et le coloris d'un peintre.

Rien, mieux que cette lecture pieuse et sans ascétisme, que cette revue des délassements qu'offre l'art religieux, ne convient à l'emploi du temps qui s'écoule entre les divers offices des grands jours de la chrétienté, alors que, le cœur doucement ému, l'âme pleine de sérénité, on éprouve le besoin de se tenir loin du bruit et des affaires, afin de demeurer en intimité avec Dieu, après les moments de l'extase, de la prière et de la méditation.

L'auteur passe en revue Noël et ses fêtes, les Innocents, les Rois, etc., le Carême, la Semaine-Sainte, Pâques, etc., l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, toutes les fêtes de la Vierge, et les légendes des Saints et des Saintes les plus illustres et les plus populaires.

Il termine par une conclusion d'une modestie si pure et si touchante, que nous osons à peine joindre à nos éloges un faible reproche, le seul que l'ouvrage nous semble mériter. C'est l'abus d'une qualité, qui devient parfois un défaut : l'excès de vigueur, de richesse ou d'éclat dans la phrase, quand la simplicité du fond repousse cet ornement parasite. La jeunesse, d'ailleurs, à qui les *Fêtes du Christianisme* s'adressent et plairont spécialement, ne se plaindra pas de la tache que nous signalons ici. Le livre n'en aura pour elle qu'un charme et un intérêt plus sé-

duisant. Nous soupçonnons l'auteur d'être lui-même encore jeune, fort jeune peut-être ; et, après tout, mieux vaut la chaleur que la sécheresse, l'abondance que la stérilité. M. Casimir, au reste, a beaucoup de pages d'une grandeur naïve et d'une précision nerveuse, d'une simplicité parfaite et d'une onction irréprochable...

En somme, ce kepseake religieux, qui coûte 10 francs broché, et 15 fr. 50, relié en or et en couleurs, vient fort à propos au moment du Carême, et aura un juste succès dans les familles, à l'époque des cadeaux et des vacances de Pâques.

Les autres ouvrages illustrés de M. de Gonet se recommandent à des titres différents, et conviennent à l'âge mûr plutôt qu'à la jeunesse, aux femmes plutôt qu'aux jeunes filles, souvent même aux hommes plutôt qu'aux femmes. Ce sont d'abord les chefs-d'œuvre du crayon inimitable et à jamais regretté de Grandville, notre ancien collaborateur (1) :

Les Fleurs animées, un livre de pure fantaisie, un conte de fées, un roman où on parle lilas et jasmin, rose et chèvrefeuille : le rêve de ce poëte persan qui s'appelait Grandville. Avec lui les fleurs ont secoué le joug ridicule de Flore, elles ont fait une levée de corolles contre la mythologie, elles ont d'autres mœurs, d'autres passions, d'autres idées, une coïncidence plus ou moins directe avec l'homme ; leur donner la vie qui leur manque, n'est-ce pas nous poétiser nous-mêmes? Ces fleurs-là vivent, respirent, marchent et pensent;

M. Alphonse Karr, qui, comme tant d'autres esprits d'élite, a la dévotion des fleurs, et auquel les fleurs reconnaissantes ont inspiré des pages si gracieuses et si poétiques, s'est chargé d'écrire les introductions aux différentes divisions de l'ouvrage, dont le texte a été confié à M. Taxile Delord, l'un des écrivains les plus connus, et l'un des esprits les plus distingués de la jeune littérature ;

Pour joindre à l'attrait d'une distraction les avantages qu'offre l'étude d'une science positive, M. de Gonet a joint à sa publication un *Traité* de culture des fleurs et une *Botanique des dames*, dus à la plume spirituelle du comte Fœlix ;

Les Etoiles, autre féerie de Grandville, qui disait, en les achevant de sa main défaillante : — *Je vais les étudier de plus près!* Cette fois le commentateur de l'artiste est l'ingénieux Méry, et le comte Fœlix ajoute encore l'utile à l'agréable par une élégante *Astronomie des dames*. Le burin, digne du crayon, est celui de Ch. Geoffroy, désigné par Grandville lui-même ;

Les *Papillons* et les *Drôleries végétales*, toujours de Grandville, celles-ci continuées par Varin ; expliqués, les uns et les autres, par MM. Eugène Nus et Antony Méray, avec une hardiesse qu'il faut blâmer, car la plume dépasse quelquefois le crayon ;

(1) Un des derniers chefs-d'œuvre de Grandville a été l'illustration de *l'Histoire des petits Théâtres de Paris*, publiée dans le tome XIII du *Musée*, page 257.

Puis les *Joyaux* et les *Parures*, deux écrins étincelants de Gavarni et de Méry, avec la science minéralogique du comte Fœlix ; une double consolation à offrir aux coquettes qui soupirent après les diamants et les bijoux, et à qui leur fortune ne les permet qu'en effigie. L'effigie de Gavarni est si brillante qu'elle remplacera peut-être la réalité ; moralité telle quelle pour un caprice qui n'en a pas d'autre ;

Enfin, le chef-d'œuvre de l'éditeur, la *Physiologie du goût*, de Brillat-Savarin, illustrée par Bertall, avec une finesse, un esprit, une gaieté, qui se sont noyés depuis, hélas ! dans les grosses charges du *Journal pour rire!* Ceux qui ne connaissent pas Brillat-Savarin développé par Bertall ignorent les délicatesses et les profondeurs du législateur gastronome, qui avait pris pour devise : — Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es

Nous reviendrons sur cette petite merveille d'illustration, et nous espérons en donner un spécimen à nos lecteurs.

Mais, avant de clore cette revue des beaux livres, un mot sur une œuvre plus sérieuse et non moins belle, sur le dernier ouvrage de notre collaborateur Mary-Lafon.

ROME ANCIENNE ET MODERNE,

par Mary-Lafon. — Gravures sur acier. — Furne, éditeur.

Rome ancienne et moderne ! quel sujet pour l'historien, pour le penseur, pour le chrétien, pour le poëte et pour l'artiste ! Et cependant, — est-ce effroi ? est-ce oubli ? — personne n'avait encore résumé cette vaste bibliothèque en un seul livre, cet immense musée en un seul tableau. C'est ce que M. Mary-Lafon a entrepris, avec quelle compétence ?... Jugez-en : « Rome, dit-il, est notre mère-patrie à tous. Enfants, nous apprenons sa langue et ses légendes ; notre jeunesse est consacrée à l'étude de ses lois ; notre âge mûr, à la lecture de ses orateurs et de ses poëtes ; citoyens, nous rêvons la gloire de ses aigles et la liberté de son forum ; chrétiens, nous nous inclinons tous devant le tombeau de saint Pierre... Faire l'histoire de Rome, c'est donc faire un livre de famille, un livre pour tout le monde, et qui manquait jusqu'ici. »

Ce livre ne manquera plus, grâce à M. Mary-Lafon. Nous ne pouvons que dire aujourd'hui : l'auteur est au niveau du sujet. Cet éloge contient tous les autres. Ajoutons cependant que, le mois dernier encore, M. Mary-Lafon étudiait son modèle avec une telle ardeur, qu'il a failli périr dans les Catacombes. On doit juger par là avec quelle vérité et quelle couleur il va nous peindre Rome moderne ! — Ce sera le second et dernier volume de son ouvrage. Le premier, qui est en vente, embrasse le monde antique jusqu'à Jésus-Christ, et se termine au moment solennel où le polythéisme croulant va broyer Rome, miné par une poignée de chrétiens, qui relèveront la Cité éternelle en plantant la croix sur ses ruines.

P. C.

LE PETIT MENDIANT (1).

Un jour, certaine damoiselle,
Chevauchant d'assez bon matin,
Fit rencontre, sur son chemin,
D'un enfant : — Où vas-tu, dit-elle,
Seul ainsi, mon petit enfant?
— Chercher du pain pour père-grand
— Quoi, si jeune !... Que fait ta mère?
— Elle est au ciel, de l'an dernier,
Elle est au ciel, avec mon père.

(1) Conte inédit de l'auteur des *Fables et Fabliaux*.

Que Dieu nous a pris le premier.
— De quoi vivez-vous? — De l'aumône
Que Dieu permet que l'on nous donne.
Hier, je n'avais rien reçu,
Et, dès que père-grand l'a su,
Après avoir fait sa prière :
— Prends, m'a-t-il dit, ce peu de pain,
Reste de l'aumône dernière ;
Pour moi qui, ce soir, n'ai pas faim,
De m'endormir il ne me coûte ;
Enfant, s'il plaît à Dieu, sans doute,
Nous serons plus heureux demain!...
Ce matin, belle était l'aurore,
Et père-grand dormait encore :
Jamais il ne la voit venir,
Sans m'embrasser et me bénir ;
— Mais, me dis-je, si je l'éveille,
Lui qui n'a point mangé la veille,
Il va souffrir ; vite, partons,
Et, plus vite, lui rapportons



Le petit mendiant et la damoiselle.

Un peu de pain... Oh! damoiselle,
Vous êtes bonne, vous si belle :
Donnez, donnez au pauvre enfant
Un peu de pain pour père-grand!

Tout aussitôt, la châtelaine
Ordonne que, sans prendre haleine,
Un varlet se rende au castel,
Puis en rapporte la provende
Que l'état du vieillard demande...
Mais un tintement solennel,
Au même instant, se fait entendre:
Las! c'est la mort qui vient de prendre
L'aïeul du petit mendiant,
Troisième élu de la famille!...
L'enfant pleure, et la noble fille,
De ce ton doux et bienveillant,
Si propre aux gens de haut lignage :
— Cher ange, tu seras mon page,
Dit-elle... — Votre page, moi,
Moi, damoiselle!... Je le voi,
Père-grand, qui du ciel m'écoute,
Parlait donc vrai, lorsque, le pain
Nous manquant hier sur la route,
Il se prit à dire : « Sans doute,
Nous serons plus heureux demain! »
Dieu l'avait donc instruit d'avance
Qu'en ce monde sa Providence
Protége le petit enfant
Qui l'implora pour père-grand!

ÉTIENNE CATALAN.

LA SCIENCE EN FAMILLE. PHYSIOLOGIE.

COMMENT LE SANG CIRCULE.

A la mer. — Un *steamboat* à la côte. — *Italiam! Italiam!* — Château-Gaillard. — Un charlatan comme il n'y en a pas. — Le sang, les globules et les globulins. — La transfusion. — Un fou qui fait son jubilé. — Le cœur. — Inconvénient de bâiller en société. — Les artères. — Le système capillaire. — Les veines. — Improvisation d'un jeune professeur. — La circulation petite et grande. — La veine porte. — Une philosophie de charlatan. — Histoire de John. — Euler et le pasteur. — Qui perd gagne.

En 18.. les dieux et d'excellents parents voulurent que je fisse mon premier voyage. C'était l'été, j'avais vingt



Le charlatan des Andelys. Dessin de M. Gustave Janet.

ans, un chapeau de paille à larges bords sur la tête, une blouse et le sac militaire sur le dos, dans la main une bonne et forte canne pour appuyer ma fatigue et me défendre au besoin pendant la route contre les toutous de mauvaise humeur; dans mon gousset, enfin, ce nerf indispensable des voyages, de l'argent. J'avais pour but le Havre, c'est-à-dire la mer, l'immensité, l'infini, si toutefois l'infini pou-

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

vait exister jamais pour une imagination de vingt ans! Notez que jusqu'alors j'avais à peine suivi la Seine jusqu'au Pecq, j'allais la suivre jusqu'au Havre! Le chemin de fer à cette époque était encore un mythe ; le steamboat, au contraire (pardon du mot, mais pour un homme qui allait au Havre, bateau à vapeur eût été bien vulgaire), le steamboat, dis-je, était une réalité de Paris à Rouen, quand toutefois la marée basse, traduisez, le peu de profondeur de la Seine, ne ralentissait pas le voyage et ne l'arrêtait pas à Pont-de-l'Arche ; c'est même ce qui arriva le jour de mon voyage, ce qui fit que moi, ce soir-là, je n'arrivai pas à Rouen. Le capitaine proposa de débarquer les passagers *à la côte* ou de les laisser coucher *à bord*; à bord! *sic*. Le mot résonnait bien à mes oreilles. Il y avait cependant à bord une circonstance qui m'humiliait : sur le steamboat de Paris à Rouen on ne sentait presque pas le goudron! l'illusion pêchait par la base. La côte, c'était Pont-de-l'Arche.

Touriste des plus novices, à la recherche de l'inconnu, je dus préférer à un vaisseau sans goudron les mystères d'une nuit d'auberge. Je vous ai dit que j'avais vingt ans, n'est-ce pas? j'aurais dormi sur les cailloux du chemin, je dormis donc parfaitement, même à l'auberge. Le lendemain, à quatre heures du matin, le cœur léger, les jambes pleines d'allégresse, j'arpentais dans ma force et dans ma liberté (j'avais encore mes classiques dans la tête, comme vous voyez), les plaines verdoyantes de la Normandie. Elles ne m'avaient pas précisément donné le jour, et je me sentais pris pour elles cependant d'un excès de tendresse infinie ; en ce moment, d'ailleurs, j'aimais tout et tout le monde : le plaisir rend l'âme si bonne, a dit le poëte. A Elbeuf, dont j'avais admiré les maisons de brique, si nouvelles pour mes yeux de Parisien fraîchement émancipé des boues de la grande ville, je m'embarquai pour Rouen, cette ville du nord à la physionomie toute méridionale ; Rouen une fois atteint, j'avais doublé le cap de Bonne-Espérance de mon premier voyage. J'aperçus bientôt les mâts de ses vaisseaux, ses nombreux clochers de dentelle, et, l'attendrissement dans la voix, les larmes dans les yeux, je m'écriai, plein d'émotion : *Italiam! Italiam!* Ce n'était pas absolument correct au point de vue géographique, mais je prétendais dire par là que j'étais enchanté de laisser Paris derrière moi. De Rouen, *la Normandie*, celle qu'un glorieux dépôt devait illustrer plus tard, m'emporta en quelques heures vers le Havre. Je fus absorbé, transporté, hébété de la vue de toutes ces merveilles : la Meilleraye, son château, ses collines de gazon, sa perspective de barques à la voile ; Jumièges et son importante abbaye, Tancarville et son rocher, le Havre, sa jetée, sa grosse tour! En abordant la terre promise, j'éprouvai cependant un vif désagrément : je n'avais point eu le mal de mer! Je visitai la ville, le port, les paquebots américains surtout, puis je revins à Rouen, qui m'attendait avec ses manufactures, ses masures normandes et ses fantaisies architecturales de toute sorte. Ces magnificences de la nature, que je n'avais pas pressenties si éblouissantes; ces splendeurs de la mer, où mes yeux aspiraient, en les devinant, les contrées lointaines, toutes ces richesses naturelles enfin avaient gravé dans ma mémoire une impression profonde. J'avais vécu huit années en huit jours, sous bénéfice d'inventaire, bien entendu. Je regagnai lentement pays et dépensai deux jours aux Andelys.

Le premier, je le passai tout entier plein d'un religieux recueillement, comme en extase dans les ruines de Château-Gaillard. Au risque de me rompre vingt fois le cou, des pieds, des mains, j'en étais venu à me nicher dans l'embrasure la plus élevée de la plus haute fenêtre de l'antique citadelle; les rouges et chaudes lueurs d'un soleil couchant, le plus beau peut-être que Dieu ait jamais accordé à la terre, éclairaient les vénérables débris de très-haut, très-puissant et très-écroulé seigneur, Château-Gaillard. Moi, pygmée, j'étais perché, perdu sur le vieux géant de pierre ; je dominais, absorbé dans une admiration extatique, les sinuosités sans nombre de la Seine qui, bien bas, bien bas, serpentait à mes pieds. Puis je refaisais, pour mon usage personnel, l'histoire de la merveilleuse fille d'un an ; j'évoquais la grande ombre de son fondateur, le paladin Richard, le guerrier au cœur de lion ; j'entendais, sans tressaillir, les rugissements de Marguerite de Bourgogne, qu'on étranglait à deux pas de moi seulement; j'assistais aux assauts dont on battait les inexpugnables murailles ; j'y assistais fort bravement, ma foi, sans craindre qu'un habile archer envoyât sa flèche moyen âge à mon œil gauche ou droit de moderne; mais avec moins de sang-froid, assurément, je voyais le temps, *tempus edax*, ronger une à une les pierres de mon fier castel, si hardiment campé sur la montagne, et en faire voler la poussière dans l'abîme des souvenirs! Et je regardais encore la Seine ; et je le trouvais si riche, si magnifique, si splendide, mon beau soleil couchant, que, n'eût été ma position pleine d'intérêt sur la crête de la tant vieille tour, je me serais prosterné devant lui comme un Persan des vieux âges! Douce journée, délicieux souvenirs!

Le lendemain, après le baiser du matin, un dernier regard, et le baiser d'adieu à mes ruines vénérées, il me restait encore deux heures à voir venir le bateau à vapeur. Donc je flânais sur la grande place des Andelys, quand tout à coup mes oreilles furent étonnées, assourdies d'un bruit infernal de cymbales, de grosse caisse et de trompette. O bonheur! un charlatan se chargeait d'user mes deux heures d'attente. Je m'étais agenouillé devant la création, l'œuvre sublime du Très-Haut, et mon étoile me livrait la créature pour l'étudier sous l'une de ses faces les plus divertissantes.

Sur le devant d'une lourde voiture attelée de deux chevaux chargés d'oripeaux de tout genre, se tenait majestueusement debout un grand gaillard à robuste carrure. Il portait un habit rouge historié sur toutes les coutures, un pantalon rouge également, des épaulettes de suisse d'église ou de tambour-major; sa poitrine, cela va sans dire, était chamarrée des insignes d'une foule d'ordres plus ou moins fantastiques; son chef s'ombrageait d'un large chapeau à plumes qui, jadis blanches, étaient demeurées cependant du plus noble effet. Le personnage attendait, dans un silence plein de dignité, que la foule eût suffisamment grossi autour de lui. Pour faire prendre, j'écrirais volontiers perdre patience au public, l'orchestre allait vigoureusement son train. La trompette grinçait une marche funèbre, la grosse caisse tapait un air de bravoure, les cymbales, dont le caractère me semblait essentiellement médiateur, servaient de trait-d'union, et passaient indifféremment, sans sourciller, du grave au doux, du plaisant au sévère. Les délicats sont malheureux, a dit La Fontaine, rien ne saurait les satisfaire. J'étais entouré d'hommes et de femmes aux énergiques encolures de la campagne; personne ne paraissait délicat, aussi tout le monde était-il dans une jubilation parfaite : je crus qu'il était de bon goût de faire comme tout le monde; et réfléchissant d'ailleurs que la limite des forces humaines ne pouvait permettre à la grosse caisse et aux cymbales de continuer longtemps l'allegro entamé, j'espérai, et me mis à étudier le visage du prochain. A bien regarder, les

spectateurs composaient déjà tout un curieux spectacle. La foule augmentait d'instant en instant, et à voir, moi compris, ces curieux ébahis à l'avance, j'avais belle à chercher la solution de ce grand problème social : Combien faut-il de sots pour former un public? Et tous, ou presque tous, nous dévorions du regard le grand homme sur son piédestal ; l'un admirait le chapeau, les plumes, les épaulettes, les chaînes, les médailles ; l'autre se perdait dans la contemplation d'une si éblouissante calèche et de deux chevaux si richement harnachés. N'étaient point oubliés, dans l'admiration du plus grand nombre, ces trois impassibles gaillards qui poursuivaient avec frénésie leur assourdissante musique. On attendait généralement avec avidité, quoique avec patience ; avec avidité, il s'agissait d'un spectacle ! avec patience, on se croyait à peu près sûr de ne pas le payer ; à mon tour, j'étudiai l'homme de la voiture dans tous ses détails.

Son visage était intelligent ; si l'on me poussait un peu, je dirais même spirituel. Il avait le sérieux de l'emploi, et ses lèvres cependant laissaient passer un sourire imperceptible ; évidemment cet homme se trouvait supérieur à toutes les bonnes gens qu'il regardait du haut de sa grandeur et de sa voiture ; il semblait se dire en lui même : — Braves campagnards, vous avez beau serrer bien fort les cordons de votre bourse, je saurai bien les délier.

Je me plaçai derrière un gros paysan, pour qu'il me fût permis de me laisser aller sans contrainte à toutes mes impressions ; l'auditoire, je l'ai déjà dit, était bien portant, robuste, fortement musclé ; il s'agissait de ne froisser les susceptibilités de personne. D'un geste impérieux, le beau monsieur en rouge fit taire la musique ; mes oreilles trouvèrent le geste magnifique. Puis le grand homme attendit un instant, et le silence s'établit bientôt, profond et recueilli.

— Messieurs et dames, dit-il enfin, ceux d'entre vous qui ont entendu parler de ma réputation doivent être bien étonnés de me rencontrer ici. En effet, j'ai là dans ma poche des lettres de tous les souverains de l'Europe et autres lieux, qui me remercient d'avoir débarrassé leurs royales personnes des maux dont elles étaient accablées. (Et d'un geste plein d'une noblesse... de charlatan, il montrait à la foule quelques papiers sales et froissés, qui ne ressemblaient que de fort loin à des notes diplomatiques.) J'ai parcouru les capitales du monde civilisé et non civilisé ; j'ai traversé les grands déserts du Sahara, de l'Arabie Pétrée, et même de l'Arabie non Pétrée ; partout où j'ai été on a voulu me retenir, on m'a prodigué les médailles, les croix, les millions ; on m'en promet tous les jours davantage ; ce matin encore l'empereur du Brésil et le roi de Congo m'ont écrit pour réclamer mes services. Frrrrrançais avant tout, j'ai fait répondre à ces estimables monarques que je n'irais pas chez eux sans avoir auparavant répandu sur les bons habitants des Andelys les bienfaits de mon art et les lumières de ma science.

Il y eut en ce moment dans l'auditoire comme un frémissement de reconnaissance. Pour moi, j'étais légèrement désappointé ; mon charlatan parlait français presque aussi bien que feu M. Lhomond.

— Oui, continua-t-il, si je voulais je pourrais, moi aussi, me reposer, ne rien faire : je suis assez riche pour cela. Et mettant les mains dans les larges poches de son pantalon, il les agita en tous sens, et il en sortit comme un tintement métallique prononcé.

L'homme à la voiture avait en un instant grandi de vingt coudées aux yeux de la foule alléchée !

Instinctivement, je mis les mains dans les poches de ma blouse, que j'avais remplies de galets du Havre ; je les agitai ; mais les oreilles du public étaient ailleurs, je n'excitai l'admiration de personne. Le charlatan seul me remarqua, et au léger sourire qui desserra ses lèvres, je vis qu'il m'avait parfaitement compris ; craignant alors une interpellation à brûle-pourpoint, et fort peu désireux d'entrer en scène, je disparus derrière l'observatoire déjà nommé et retombai dans mon obscurité native.

— Mes amis, reprit mon homme, nous sommes tous ici-bas pour nous entre-aider au besoin ; vous êtes forts, et si ma calèche venait à se renverser dans les ornières du chemin, il n'en est pas un seul de vous, j'en suis sûr, qui ne vînt m'apporter son coup d'épaule. Eh bien ! moi aussi je viens vous aider, je vous apporte mon coup d'épaule ; je vous offre un remède qui n'est connu que de moi seul dans le monde entier, un remède qui n'a jamais manqué son effet, un remède qui guérit tous les maux ; oui, messieurs, tous les maux ; et ce remède, je n'ai pas voulu, comme un vil égoïste, le vendre seulement aux riches, à ceux qui pourraient le payer ce qu'il vaut, c'est-à-dire son pesant d'or ; je viens sur la place publique, à la face du soleil, et c'est aux bons habitants des campagnes que je veux le *donner*.

Décidément j'avais un charlatan du genre noble : j'en aurais autant aimé un moins éloquent, mais je n'étais pas maître de choisir ; j'admirais d'ailleurs que *donner* fût le dernier mot de son exorde. L'effet en demeura évident sur la foule ; l'homme reprenait, j'écoutai.

— J'ai, mes amis, un coup d'œil tellement exercé que je ne me trompe jamais. Je peux dire non-seulement les maladies que vous avez eues déjà, mais encore celles dont vous êtes menacés à l'avenir. Puis, s'adressant au premier villageois sous sa main, et sur la face épanouie duquel la candeur le disputait à l'innocence :

— Toi, mon garçon, dit-il, tu as eu une fièvre... maligne.

L'apostrophé devint subito rouge comme une carotte. Il trouva cependant assez de présence d'esprit pour répondre :

— Mais, m'sieu, je vous jure que j'ai eu *ren* du tout.

— Eh bien ! butor, reprit imperturbablement le grand homme, si tu ne l'as pas eue, tu l'auras, et tu n'en seras pas plus malin pour cela.

De rouge qu'il était, le gros garçon devint pâle, et soudain la foule s'écarta de lui comme d'un pestiféré.

Sans donner suite à l'incident, l'homme magnifique continua.

— Savez-vous, bonnes gens, de quoi viennent toutes les maladies? Elles viennent toutes du sang, c'est une vérité incontestable ; n'est-ce pas, vous autres?

— Ça, c'est vrai, dit-on de toutes parts.

Je regrettais qu'il n'eût pas ajouté la bile et les humeurs ; il aurait ainsi résumé d'un seul coup le code pathologique des badauds de la ville et de la campagne.

— Mais vous ne savez pas seulement, reprit-il, ce que c'est que le sang ; ce sang que vous voyez tous les jours pourtant, vous ne savez pas comment il circule dans notre corps. Tenez, je vais vous le dire ; je veux bien vous prouver que je ne suis point un ignorant comme tous ceux qui viennent d'ordinaire sur les places publiques pour abuser de la crédulité des gens trop confiants qui les écoutent ; d'ailleurs, il y a des personnes distinguées dans la société (l'*aristo* n'était pas encore inventé) ; elles sauront m'apprécier et me comprendre. Il en est peut-être qui croient n'être venues ici que pour rire et se moquer ;

je suis bien aise de leur déclarer qu'elles sont venues pour apprendre.

Malgré la modestie qui m'est naturelle, je dois avouer que le charlatan, qui semblait avoir saisi sur mon visage un air d'enchantement ironique, m'avait, en disant ces mots, lancé un foudroyant regard.

Je me hâtai de m'éclipser de nouveau derrière le paravent de chair et d'os que je m'étais choisi, et m'apprêtai à me réjouir quand même de cette science en plein vent.

— Le sang, messieurs et dames, s'écria le singulier professeur, c'est le liquide, le plus ordinairement rouge, qui est mis en mouvement dans les cavités du cœur, des artères, des vaisseaux capillaires et des veines. Chez un homme bien constitué, pesant de 150 à 160 livres, il y a environ 20 livres de sang. Dans ce liquide se trouvent en suspension des corpuscules assez réguliers, auxquels on a donné le nom de globules. Le grand Malpighi a l'honneur de les avoir le premier décrits. Qu'on se pique le bout du doigt avec une aiguille, qu'on porte immédiatement le sang qui sort dans le champ du microscope, et l'on observera trois espèces de globules, les globules rouges, les globules blancs et les globulins.

La foule semblait se demander si le grand homme parlait toujours français. J'étais stupéfait à mon tour et plus ébahi à coup sûr que le plus ébahi de tous les spectateurs. Mon charlatan parlait comme un docteur.

Quant à lui, jouissant de la surprise qui se peignait sur mon visage, il me lança cette fois un regard de triomphe, et saisissant un énorme in-folio rempli de planches anatomiques grossièrement coloriées, il l'ouvrit et le montra à la foule émerveillée qui, n'ayant pu comprendre des oreilles, allait chercher au moins à comprendre des yeux.

— Voici les globulins, dit-il; ils sont très-petits et en très-petit nombre, tandis que les globules rouges sont en quantité singulière. Les globules blancs sont plus nombreux que les globulins, moins nombreux que les globules rouges. Ces derniers ont la forme circulaire; ils sont composés d'un centre solide enveloppé d'une vésicule colorée, laquelle contient en outre un liquide. Tous les globules dont j'ai parlé nagent dans une eau que les physiologistes ont nommée liqueur du sang. Et notre charlatan montrait chacun de ces détails sur les planches de son livre.

— La nature, bonnes gens, m'a livré tous ses secrets. Je consens à vous en confier un qui excitera au plus haut point votre surprise et, je ne crains pas de le dire d'avance, votre admiration. Si un de vos bestiaux tombait comme frappé de mort, après avoir perdu tout le sang qu'il aurait pu fournir, je pourrais, dans des circonstances données, le rappeler à la vie en introduisant dans ses vaisseaux du sang pris à un autre animal de même espèce, sain et vigoureux, d'un bœuf pour un bœuf, d'un mouton pour un mouton, et cætera. C'est là ce qu'on appelle la transfusion du sang. Un Anglais, le docteur Wren, en a peut-être eu la première idée, mais c'est un Français, Denys, assisté du chirurgien Emmerets, qui l'a pratiquée le premier sur l'homme; c'était sur un fou. La veille du jour où on l'opéra, il était revenu tout nu de la campagne à Paris. On lui transfusa 8 onces du sang d'un veau; il passa la nuit sans agitation. On recommença l'opération le lendemain; il dormit; la raison lui revint; il fit son jubilé.

Le mot de jubilé fut à peu près tout ce que mes voisins comprirent dans l'histoire; aussi produisit-il grande sensation. Le temps que dura la petite émotion qui en fut la suite, je m'ajoutai pour mémoire que le transfusé de Denys et d'Emmerets avait payé sa dette à l'enfance de la transfusion qui, tâtonnante et inexpérimentée, dans des vaisseaux d'homme injectait du sang de veau. L'opéré mourut bientôt et bien décidément fou. Que la pensée va vite! Je relus en un instant dans mes souvenirs cette curieuse histoire de la transfusion du sang, la querelle de Lamartinière et Denys. Lamartinière jetant en douceur au nez de Denys, que la transfusion était une opération sortie de la boutique de Satanas; que ceux qui l'exerçaient méritaient d'être envoyés parmi les cannibales, les Topinamboux; que Denys, cet *ignarus nebulo*, les surpassait en cruauté; que d'ailleurs il avait fait jouer les marionnettes à la foire, etc. Et Denys répondant bien honnêtement, que ceux qui blâmaient l'opération étaient des envieux, des faquins, des jaloux; que pour Lamartinière, c'était un *magnus agyrta*, un misérable arracheur de dents, un opérateur du Pont-Neuf, et autres aménités du même genre. La grande différence des discussions académiques de notre époque, c'est qu'on y dit tout en français.

Puis je terminai mon aparté, en me remettant en mémoire ce qu'on sait aujourd'hui d'après les belles recherches de MM. Prévost et Dumas, c'est-à-dire que le sang d'un animal injecté dans les veines d'un animal d'espèce différente devient mortel pour ce dernier, tandis qu'on parvient au contraire à ramener à la vie des animaux prêts à s'éteindre par suite d'abondantes hémorrhagies, en leur injectant dans les veines du sang pris sur un animal de même espèce.

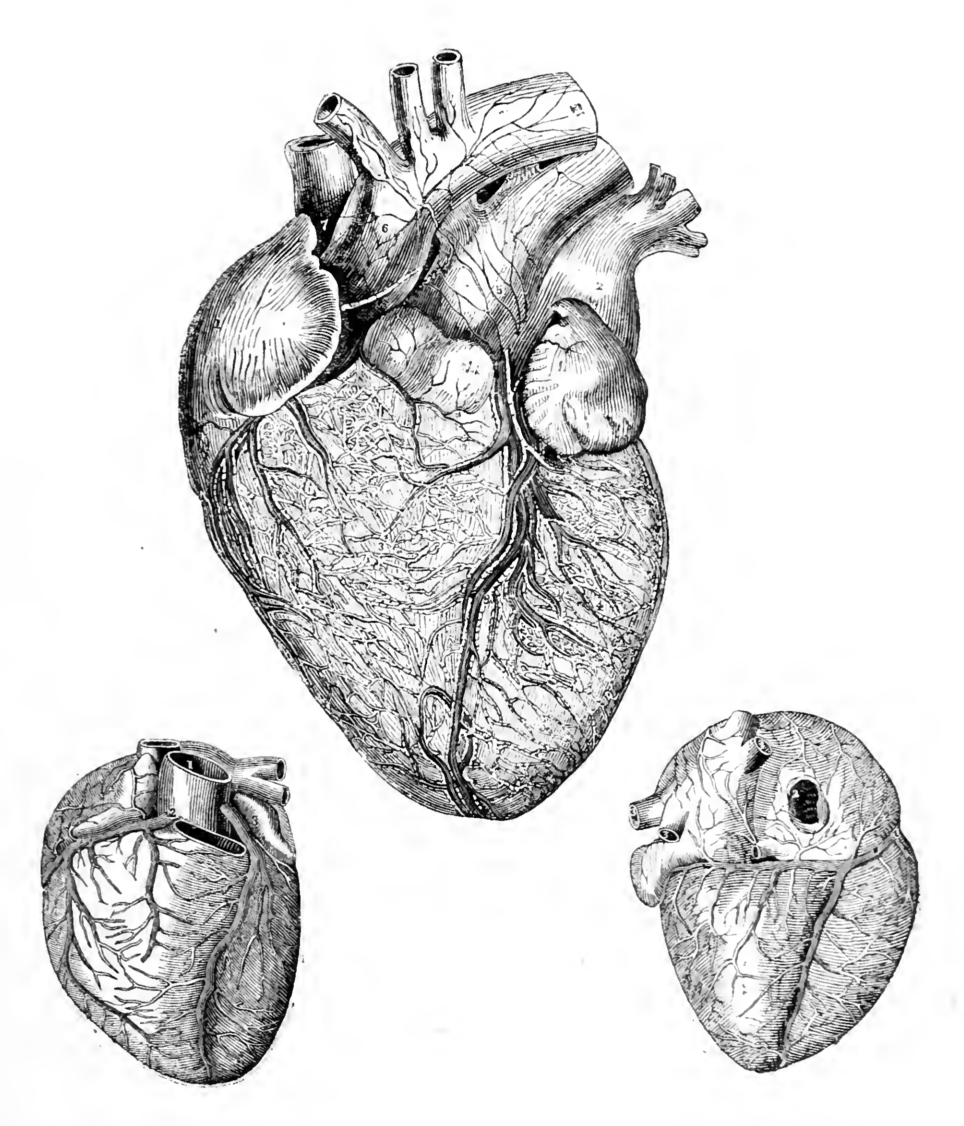
Je fus rappelé à mon spectacle par le bruit que fit le bel homme en frappant sur son énorme in-folio.

— Vous ne m'avez peut-être pas bien compris, disait-il; je vais vous parler de choses que vous saisirez mieux. Regardez, voici comment est fait votre cœur. Jusqu'ici, vous aviez cru que nous avions dans la poitrine un cœur de carte à jouer; ça n'est pas vrai. Notre cœur a la forme d'un cône dont la surface est modérément comprimée et dont l'axe se dirige un peu à gauche.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un cône? dit à haute voix, au milieu du silence général, le gros paysan qui m'abritait.

— Un cône, reprit le charlatan sans s'émouvoir autrement, c'est ce qui a la forme d'un cœur. Mais je vous prie de ne pas m'interrompre. Il y a, comme vous voyez, quatre cavités: deux en haut, qu'on appelle les oreillettes, et deux en bas, qu'on nomme les ventricules. Les oreillettes communiquent avec les ventricules par des orifices garnis de valvules; à droite, c'est la valvule tricuspide; à gauche, c'est la valvule mitrale. Voilà, mes amis, bien des mots qui vous arrêtent sans doute; qu'il vous suffise de savoir que ces valvules sont les portes par lesquelles le sang passe des oreillettes dans les ventricules. Quand je dis des portes, il ne faut pas croire qu'elles se ferment avec des serrures, non pas; mais vous apercevez ici à leur face inférieure des cordages tendineux d'aspect nacré, qui, implantés sur les bords, vont se perdre sur les parois du cœur; de sorte que, s'il en est besoin, ces cordages se contractent, se resserrent sur eux-mêmes et tirent à eux la porte qui, une fois ouverte, laisse passer le sang; en se dilatant, au contraire, ce qui signifie en s'allongeant, ils appliquent la valvule sur l'orifice, ferment la porte par conséquent, et empêchent ainsi le sang de passer. A l'oreillette droite, ici, tenez, messieurs et dames, et tout cela se trouvait tant bien que mal sur le livre, voilà quatre ouvertures, ce qui exige quatre portes,

c'est-à-dire quatre valvules : deux pour deux grosses veines, les veines caves supérieure et inférieure, une pour la veine coronaire chargée de nourrir la substance du cœur, et celle enfin que nous connaissons déjà, qui va de l'oreillette au ventricule. A la base du ventricule droit, c'est l'orifice artériel de ce gros canal qu'on appelle l'artère pulmonaire, parce qu'il chasse le sang dans le poumon. A l'oreillette gauche, quatre orifices pour les quatre veines pulmonaires et l'orifice auriculo-ventriculaire, comme à droite. Enfin le ventricule gauche avec l'orifice de cette grande artère, la mère par excellence, l'aorte. A cet orifice appartiennent trois valvules dites sigmoïdes. Le cœur enfin est contenu dans un sac membraneux assez épais, qu'on désigne sous le nom de péricarde. Ce péricarde est composé de plusieurs feuillets ; celui qui est le plus à l'intérieur sécrète une sorte de liquide dans lequel le cœur baigne et peut se livrer à tous ses mouvements, ainsi admirablement protégés et amortis.



Grande figure : Cœur humain, vue extérieure 1, Oreillette droite. 2, Oreillette gauche. 3, Ventricule droit. 4, Ventricule gauche. 5, Artère pulmonaire. 6, Aorte. 7, Veine cave supérieure. 8, Vaisseaux lymphatiques. — *Petite figure à gauche :* Artères coronaires ou cardiaques. 1, Aorte. 2, Artère coronaire droite. 3, Artère coronaire gauche. — *Petite figure à droite :* Terminaison de l'artère coronaire droite. 1, Tronc de la coronaire droite. 2, Embouchure de la veine cave inf. 3, 3, 3, 3, Embouch. des veines pulmonaires.

Le gros garçon, celui qui n'avait pas eu la fièvre maligne, fut pris en cet endroit d'un de ces formidables bâillements, bâillements de la nature et de la vie sauvage, bâillements mal élevés qui vont jusqu'au bout sonores et bruyants, ne sachant pas se contraindre.

— Tu bâilles, lui dit le discoureur, heureux de l'incident qui lui permettait d'accorder quelque trêve à l'attention fatiguée de l'auditoire ; tu bâilles, ce n'est pas toi, à coup sûr, qui aurais jamais inventé ce que tu viens d'entendre. Tu préfères te décrocher la mâchoire. Tu n'as pas, comme ces messieurs et dames, l'envie de t'instruire ; tu n'es pas digne de mon remède ! Tu peux t'en aller ; je ne te le donnerai pas !!! Va-t'en !!!! Il restera toujours autour de moi assez de gens capables d'écouter et d'entendre.

La coupure était hardie, mais le gros garçon était bo-

nasse, l'auditoire complaisant, flatté d'ailleurs de la part qui lui revenait; l'apostrophé n'eut donc qu'à s'enfuir piteusement de la foule. Pour moi, j'étais étonné de trouver sur le pavé des détails anatomiques aussi exacts, bien qu'un peu incomplets. Il semblait que cet homme eût relevé le défi que mes yeux lui avaient adressé, de dire quelque chose de sensé et de raisonnable. Il reprit :

— Ce gros vaisseau que vous voyez là, partant de la base du ventricule gauche, c'est l'aorte. La voilà qui se jette à droite, se portant presque aussitôt en haut et décrivant une courbure qui a la forme d'une crosse. On l'appelle, en effet, la crosse de l'aorte. Si vous la suivez maintenant avec attention, vous la verrez descendre le long de l'épine du dos, ce que nous autres savants (et il se rengorgea) nommons la colonne vertébrale. La voici actuellement dans le ventre; là, tout en bas, elle se divise en deux autres, qu'on nomme les artères iliaques primitives; celles-là se subdivisent en deux autres encore, qu'on appelle les iliaques interne et externe, et, remarquez bien, il n'y a pas que cette grosse artère-là. Voyez combien elle a de branches depuis son point de départ jusqu'à son arrivée. Tenez, tous les organes en ont; elle leur en donne à tous. Voilà les carotides pour le cou et la tête. Voilà les axillaires pour l'aisselle, qui deviendront les brachiales au bras, les radiales et cubitales à l'avant-bras, etc. Voici les intercostales, celles qui longent les côtes; maintenant celles qui vont se distribuer aux bronches, à l'œsophage, au médiastin. Hé toi, là-bas, qui te caches, et qui fais bien (le charlatan avait déterré sa patiente victime de tout à l'heure), tu as beau faire, tu as la jaunisse, tu as le foie malade; arrive, arrive que je te le montre et que je te montre aussi le tronc cœliaque, qui vient de l'aorte et partage ses rameaux entre l'estomac, le foie et la rate. Tiens, voilà ici les reins et les artères rénales, si courtes et si grosses. Toutes ces artères-là, mes amis, vont toujours en diminuant, diminuant, diminuant, jusqu'à ce qu'elles deviennent fines, fines, fines à l'extrême; elles changent alors de nom et s'appellent vaisseaux capillaires, et ces vaisseaux capillaires à leur tour, graduellement, grossissent, grossissent grossissent et se continuent avec les veines, ces gros cordons sanguins que vous voyez sur le dos de votre main, quand vous avez bien travaillé ou qu'il fait bien chaud. Les veines, très-nombreuses, sont des tubes qui ramènent le sang au cœur, et présentent dans leur capacité de petites soupapes qu'on nomme valvules. Partout où je vous ai montré des artères, il y a aussi symétriquement des veines qui les côtoient et portent presque toujours le même nom qu'elles, à de rares exceptions près. Il y a deux gros troncs dans lesquels se résument pour ainsi dire toutes les veines du corps : la veine cave supérieure, réservoir commun des veines de la moitié supérieure, et la veine cave inférieure, tronc commun de celles de la moitié inférieure; elles se jettent toutes deux, comme vous le voyez ici, dans l'oreillette droite.

Puis le charlatan ferma brusquement son livre.

J'étais stupéfait, plus que je ne saurais dire, de cet aperçu, bien abrégé sans doute, mais cependant fort exact, et pouvant donner une idée suffisante des organes circulatoires. Il manquait à cela la description de la circulation. Mais mon homme avait assez fait pour la science, il allait travailler actuellement pour le profit; car, se redressant de toute sa haute taille, il se mit à vanter, avec les réclames d'usage, son remède, qu'il donnait sous deux formes, liquide et solide : une eau et une pommade. Cela, suivant l'ordinaire, ne coûtait que deux sous; et qu'est-ce que deux sous, s'il vous plaît, quand il s'agit de rétablir la santé détruite ou d'empêcher qu'elle ne se détruise?

Aussi le grand et le petit Andelys eurent-ils bientôt mis à sec de fioles et de petits pots la calèche, tant bien approvisionnée qu'elle fût. Je m'étais proposé, au début, d'acheter, comme le commun des martyrs, ma petite part de la panacée universelle; mais j'avais été évidemment détourné de mes voies. Je demeurais tout pensif et cherchais à sortir de la foule, quand un monsieur d'un certain âge déjà m'adressa la parole avec bienveillance.

— Eh bien! mon jeune voyageur, dit-il, que pensez-vous de ce charlatan?

— Je pense, monsieur, répondis-je, qu'il est honteux de voir ainsi s'avilir en public un homme qui aurait pu mieux diriger les facultés dont il paraît doué. Du reste, il serait à désirer que chaque homme du monde emportât du collége des notions anatomiques aussi précises et complètes que celles de cet industriel de bas étage.

— Vous avez raison, reprit mon interlocuteur, car le peu qu'il en a dit m'a vivement intéressé. Je regrette même qu'il nous laisse en chemin, car, en fin de compte, j'aurais aimé à savoir comment le sang circule.

L'occasion était belle de placer les quelques connaissances médicales que j'avais déjà acquises; aussi m'empressé-je d'en profiter.

— Si, continuai-je, en me redressant avec une fierté très-modeste ou une modestie très-fière, comme vous voudrez, cher lecteur, si cela vous tient fort au cœur, monsieur, je puis essayer de vous satisfaire sur ce point.

— Mais certainement, et je vous écoute avec reconnaissance, me dit l'inconnu.

A bien regarder tout d'abord, ma proposition était peut-être un peu téméraire; toutefois, la crainte de paraître moins instruit qu'un charlatan, et cette heureuse confiance qui fait qu'à vingt ans on ne doute de rien, ou de peu de chose, m'encourageaient à poursuivre; je commençai donc bravement à mon tour :

— Le mot de circulation implique premièrement l'idée d'un cercle, et en second lieu, celle d'un mouvement agissant dans le sens de ce cercle. La circulation, en effet, est une fonction par laquelle le sang s'élance du cœur et va, au travers d'artères douées d'une force d'impulsion toute spéciale, jusqu'aux extrémités du corps, distribuant sur sa route la nourriture et la vie, puis revient à son point de départ, ramené qu'il est par le système veineux. Le sang provenant de la moitié droite du cœur suit les ramifications de l'artère pulmonaire, pénètre dans les poumons où l'attend l'hématose, c'est-à-dire la revivification, puis se déverse dans l'oreillette gauche par les veines pulmonaires. C'est la petite circulation. Partant de la moitié gauche du cœur, le sang traverse toutes les artères du corps, est repris par les veines et rejeté dans la portion droite du centre circulatoire. C'est la grande circulation. Il est bien entendu que petite et grande ne sont que des parties d'un tout, ne font en un mot qu'une seule et même chose. Le Créateur a dû se préoccuper très-peu, sans aucun doute, des petites divisions et très-petites subdivisions qu'il plairait aux tout petits hommes de faire ou d'introduire dans son sublime ouvrage.

— Je saisis cela, mon jeune ami, mais j'aimerais assez, pour mieux comprendre encore, avoir plus de détails.

— Qu'à cela ne tienne, repris-je vivement, un peu piqué au jeu, et plein d'estime, dans mon for intérieur, pour un homme doué du talent difficile d'écouter. Les veines contiennent du sang noirâtre, qui a besoin d'em-

prunter à l'action de l'air et du poumon une vie nouvelle ; le sang noir des veines caves et de la grande veine cardiaque afflue dans l'oreillette droite en même proportion que le ventricule gauche chasse de sang rouge au travers des artères du corps. L'oreillette droite se contracte et le pousse dans le ventricule droit, lequel se contracte à son tour. Deux phénomènes se passent alors. D'abord la colonne sanguine, s'appliquant sur la valvule tricuspide, la ferme exactement, et ne peut en conséquence refluer dans l'oreillette. En second lieu, pressée latéralement par les parois du ventricule qui, en vertu de la contraction musculaire, tendent à se rapprocher, elle est forcée de peser sur les valvules semi-lunaires de l'orifice artériel, lesquelles s'abaissent en la laissant pénétrer dans l'artère pulmonaire ; celle-ci se contracte en ce moment et adresse le sang aux capillaires du poumon. Là, il devient vermeil, c'est-à-dire artériel ; puis il est rassemblé par les veines pulmonaires qui le charrient jusqu'à l'oreillette gauche. L'oreillette gauche se contracte alors, chasse le sang dans le ventricule du même côté, lequel, se contractant à son tour, le fait passer dans l'aorte, dont l'énergique impulsion l'envoie dans tous les organes auxquels ses nombreux rameaux se distribuent. Des extrémités artérielles, le précieux liquide passe dans les ramifications capillaires et de là dans les veines, lesquelles le rapportent aux cavités droites du cœur.

Ainsi, en résumé, le sang non encore régénéré passe de la moitié droite du cœur dans le poumon, où il se régénère ; du poumon dans la moitié gauche du cœur, de là dans l'aorte, et, jusqu'à ce qu'il soit repris par les radicules veineuses, il emploie les qualités retrouvées dans l'organe respiratoire à nourrir les différentes parties de l'organisme auxquelles il est adressé. Ce qu'on nomme le pouls est le mouvement de dilatation imprimé à tout le système artériel par l'ondée de sang qu'y fait pénétrer chaque contraction du cœur, dilatation que l'on désigne sous le nom de diastole, et à laquelle succède la systole, qui n'est que le retour du vaisseau sur lui-même.....

— J'admets tout cela, me dit mon bienveillant élève ; mais admettez à votre tour une dernière question. Il me semble retrouver vaguement dans les souvenirs un peu confus de ma jeunesse certaine veine porte dont je ne vous entends pas parler.

—Rassurez-vous, mon cher monsieur, repris-je en riant, quoique nous ayons changé bien des choses, nous autres de la nouvelle école, nous avons cependant daigné conserver cette vieillerie-là. La veine porte, en effet, méritait cet excès d'indulgence. C'est un système à part, le système veineux abdominal ; rendez-vous confluent, si vous le préférez, de toutes les veines qui rapportent le sang des organes digestifs situés dans l'abdomen ; ce tronc commun devrait, d'après la loi générale que notre homme a presque formulée d'ailleurs, se terminer en un tronc plus gros encore, la veine cave inférieure par exemple ; au lieu de cela, il se ramifie dans le tissu du foie, à la manière d'une véritable artère. Revenant des organes digestifs, le sang se rassemble dans la veine porte, de là se projette dans le tissu du foie, où les veines dites sus-hépatiques le reprennent pour le conduire dans la veine cave inférieure et le rendre à la circulation générale.

— J'en étais là, pas trop mécontent, je l'avouerai, de l'improvisation de ma petite tartine scientifique, lorsque mon vieux monsieur se prit à rire. Je m'apprêtais à lui demander qui de nous deux, de la veine porte ou de moi, faisait les frais de sa joyeuse humeur, quand mes yeux se relevant sur les siens, dont ils suivirent instinctivement la direction, découvrirent un troisième interlocuteur, lequel n'était autre que notre charlatan.

— Eh bien, messieurs, nous dit-il avec une dose raisonnable d'impudence et d'effronterie, ne m'achetez-vous pas mes deux dernières fioles et mes deux derniers pots? Je vous les ai réservés, tant pis pour l'empereur du Brésil et le roi de Congo ; quatre sous, d'ailleurs, ce n'est pas trop payer une leçon sur l'anatomie des organes circulatoires.

— Ma foi, dis-je au bel homme, en échangeant contre deux de mes patards sa fiole et son pot, je suis étonné, il faut que je vous le dise, de vous voir posséder de pareilles connaissances et vendre sur la place, comme spécifique merveilleux, de l'eau de Cologne ou de l'onguent miton mitaine.

— D'abord, me répondit-il gravement, distinguons, je vous prie ; mon eau n'est pas de l'eau de Cologne, cela coûterait trop cher, c'est de l'eau de la rivière ! Mon onguent n'est pas de l'onguent miton mitaine, la formule en est perdue depuis Paracelse ; c'est du saindoux ! Vous voyagerez, jeune homme, ma fiole vous guérira de la soif et mon saindoux protégera vos sandales de voyageur contre les cailloux du chemin. C'est tout bénéfice, et vous n'aurez pas perdu vos quatre sous, comme vous voyez. Je veux cependant vous donner encore quelques explications pardessus le marché. Sachez donc que je ne m'amuse pas toujours à faire des séances comme celle de tout à l'heure, cela fatiguerait trop et rapporterait trop peu. J'ai lu dans vos yeux tout d'abord, avant de commencer, que j'étais destiné à vous servir de jouet, et j'ai voulu prendre d'assaut dans vos impressions de voyage une place tout autre que celle que vous vous proposiez de me donner. Il ne faut pas juger sur l'apparence, jeune homme.

— A la bonne heure, lui dis-je, mais vous ne m'expliquez pas le plus important, à savoir qu'il se trouve sur la place, permettez-moi de tout dire, sous l'habit que vous portez, un homme qui, par son travail, aurait pu, aurait dû peut-être suivre une carrière plus honorable et plus honorée.

— Mon jeune monsieur, reprit-il un peu tristement, il y a dans la vie des nécessités qui vous imposent l'obligation de vivre au plus vite, sans qu'on ait le loisir de discuter longtemps avec soi-même comment on vivra. J'ai rencontré de ces nécessités-là, et, pressé que je me trouvais de nourrir une famille, je me suis dit que le tout en ce bas monde était d'avoir une idée, au moins une, et de l'exploiter avec adresse. J'ai donc cherché mon idée, je l'ai trouvée et je me suis fait charlatan. Les mots ne me font pas peur, comme vous voyez ; bon an, mal an, ce n'est point, je vous assure, un si mauvais métier.

Mon visage exprima comme un dégoût et une répugnance involontaires.

— Eh bien, quoi ! reprit-il ; pensez-vous que je ne sois bon qu'à pendre ? J'agis sur des populations simples et crédules, c'est vrai ; je les débarrasse de quelques sous qui ne les gênaient peut-être pas, c'est encore vrai ; mais, après tout, je leur donne plus que je ne leur prends. Mon eau, dont je vous ai livré le secret, est incontestablement merveilleuse. J'en fais mettre quelques gouttes dans beaucoup d'eau froide ; j'applique le tout sur les entorses jeunes ou vieilles, les contusions fortes ou faibles, les ulcères de tout genre, les plaies, quelles qu'elles soient, et je vous certifie que je fais des miracles. Quant au reste des douleurs humaines, je ne les augmente pas, ce qui est énorme ; je les soulage même souvent par la seule confiance que

j'inspire pour un remède au moins inoffensif. Les anciens se frottaient d'huile, moi je frotte les modernes avec du saindoux ; qu'est-ce que vous avez à dire à cela? Oh ! je suis le roi des charlatans, allez, j'ai de la littérature. Tenez, je vais vous raconter une anecdote, celle qui m'a fourni mon idée, c'est-à-dire ma vocation.

Un des célèbres médecins de Londres vit un jour sur une place une grande foule rassemblée. Il s'approcha et s'aperçut que l'on écoutait un charlatan, lequel discourait imperturbablement sur tous les maux du genre humain, et vendait, cela va sans dire, de quoi les faire disparaître. Le médecin reconnut dans le charlatan un domestique qu'il avait longtemps gardé à son service. La séance finie, l'ancien domestique, qui avait également reconnu son maître, vint à lui, se félicita de l'avoir retrouvé et le remercia chaudement comme étant la cause première de sa fortune. Les quelques mots de médecine qu'il avait recueillis à tort et à travers, tout en faisant sa première besogne, avaient été pour lui comme la révélation de toute une industrie nouvelle.

— Mais, lui dit le médecin, tu as pris là, mon pauvre John, un emploi qui te fera mourir à l'hôpital.

— A l'hôpital? reprit John. Combien croyez-vous, mon cher maître, qu'il passe de personnes en un jour dans la rue où nous sommes? C'était une rue des plus fréquentées de Londres.

— Mais, vingt mille environ, je pense.

— Mettez-en quarante; et sur ces quarante mille, combien croyez-vous qu'il y en ait de sages et de raisonnables?

— Cinq mille, je suppose.

— Cinq mille? Oh ! vous avez trop bonne opinion de l'humanité, mon cher maître; mettez-en mille, et c'est encore beaucoup ; cinq cents, voyons, c'est un chiffre plus exact. Eh bien, ces cinq cents personnes-là seront vos clients, et les trente-neuf mille cinq cents autres m'appartiendront, corps et biens.

— Je pense, reprit le charlatan des Andelys, absolument comme mon confrère de Londres, et je gagne plus avec mon eau de rivière et mon saindoux, que maint docteur qui croit à la noblesse de l'homme et à la dignité de l'art.

— C'est possible, lui dis-je ; cependant, deux mots encore. Je vous remercie, pour ma part, de votre leçon d'anatomie, sur laquelle, de bonne foi, je ne comptais guère; mais pensez-vous qu'il en reste quelque chose dans l'esprit de vos autres auditeurs ?

— Est-ce que cela me regarde? reprit vivement mon homme; je suis certain que leurs deux sous restent dans ma poche, c'est là le principal, j'imagine. La séance de tout à l'heure, d'ailleurs, n'était que l'exception, elle vous était spécialement destinée. Vous vous tromperiez toutefois si vous pensiez qu'on ne prend pas souvent plus de gens avec une vérité qu'avec deux mensonges. A ça près de la nomenclature anatomique, dont je ne me suis servi que pour vous prouver que je la connaissais, toutes ces bonnes gens de la campagne peuvent, comme d'autres, s'intéresser, à un moment donné, à l'exposition et au développement des phénomènes naturels. Dieu me pardonne, je veux que vous soyez tout à fait convaincu que vous n'avez point affaire à un charlatan ordinaire, et que je suis au courant de ce qui se lit, se dit ou se passe.

Ecoutez encore cette curieuse anecdote qu'Arago racontait à la Chambre de 1837, dans la discussion du projet de loi sur l'instruction secondaire :

Euler, le grand Euler était très-pieux. Un de ses amis, ministre dans une église de Berlin, vint lui dire un jour :

— La religion est perdue, la foi n'a plus de bases, le cœur ne se laisse plus émouvoir, même par le spectacle des merveilles de la création. Le croiriez-vous ? j'ai représenté cette création dans tout ce qu'elle a de plus beau et de plus sublime ; j'ai cité les anciens philosophes et les poëtes eux-mêmes. La moitié de l'auditoire ne m'a pas écouté, l'autre moitié a dormi ou a quitté le temple.

— Faites l'expérience que je vais vous indiquer, repartit Euler. Au lieu de prendre la description du monde dans les philosophes ou dans les poëtes, prenez le monde des astronomes. Dans ce sermon si peu écouté, vous avez probablement, en suivant Anaxagoras, fait du soleil une masse égale au Péloponèse. Dites à votre auditoire que, d'après des mesures exactes, incontestables, notre soleil est douze cent mille fois plus grand que la terre. Vous avez sans doute parlé de cieux de cristal emboîtés, dites qu'ils n'existent pas, que les comètes les briseraient. Les planètes, dans vos explications, ne se sont distinguées des étoiles que par le mouvement. Avertissez que ce sont des mondes, que Jupiter est quatorze cents fois plus grand que la Terre et Saturne neuf cents fois. En arrivant aux étoiles, ne citez pas des lieues, les nombres seraient trop grands, on ne les apprécierait pas. Prenez pour échelle la vitesse de la lumière, dites qu'elle parcourt quatre-vingt mille lieues par seconde, ajoutez ensuite qu'il n'existe aucune étoile dont la lumière nous vienne en moins de trois ans, qu'il en est quelques-unes dont la lumière met trente ans à parvenir jusqu'à nous, et, avec ce nouveau plan, montez hardiment dans la chaire.

Le conseil fut suivi. Au lieu du monde de la fable, le ministre découvrit le monde de la réalité. Euler attendait son ami avec grande impatience. Il arrive enfin, l'œil terne, et dans une tenue qui paraissait annoncer le désespoir.

Le géomètre, fort étonné, s'écrie :

— Qu'est-il donc arrivé?

— Ah ! monsieur Euler, répondit le ministre, je suis bien malheureux, ils ont oublié le respect qu'ils devaient au saint temple, ils m'ont applaudi !

Une pareille histoire, dite avec tant de détails et de mémoire par cet homme au visage spirituel et presque distingué, je l'accorde, mais à l'habit ridicule et grotesque, nous avait cloués au sol de surprise, le vieux monsieur et moi.

Le charlatan sourit, et, content de l'effet qu'il avait produit, nous dit avec cette ironie et ce persiflage qui ne l'avaient pas quitté d'un instant :

— L'anecdote d'Euler est bizarre, n'est-ce pas ? Vingt fois sur la place publique je me suis amusé à en vérifier l'exactitude, et vingt fois je suis arrivé au même résultat. On ne m'applaudit pas, parce que je suis pour le positif, et que je ne tiens guère aux applaudissements ; mais on m'achète mon spécifique, ce qui est réel, ce qui vaut mieux. Ainsi donc, messieurs, et il nous tira son magnifique chapeau, y compris les plumes et les panaches, tenez-vous-le pour dit : buvez mon eau, frottez-vous de ma pommade, et si ça ne vous fait pas de bien, ça ne vous fera pas de mal. Puis il regagna majestueusement sa voiture, et de là nous envoya de la main un dernier adieu familier, presque amical.

— Eh bien, mon jeune ami, me dit mon premier interlocuteur, que pensez-vous définitivement de cet original ?

— Je pense, répliquai-je, qu'il m'a mystifié. Je comptais m'amuser de lui, et il s'est amusé de moi. Cependant,

il m'a autant surpris qu'intéressé. Sa morale est un peu élastique, et, à force de tirer dessus, elle doit être fort relâchée. Je ne pense pas comme lui que les gros sous du public puissent tenir lieu de l'estime des autres et du respect de soi-même. Toutefois, en entrant dans un ordre de choses plus élevé, je ne puis m'empêcher de trouver d'une justesse infinie cet aphorisme d'Amédée Latour, le plus fin et le plus spirituel causeur peut-être du monde médical : Quand on songe à la stupide crédulité des hommes en fait de médecine, ce n'est pas de ce qu'il y ait des médecins charlatans qu'il faut s'étonner, mais bien de ce qu'il y ait encore un si grand nombre de médecins honnêtes gens.



Les confidences du charlatan. Dessin de M. Gustave Janet.

— Vous avez raison, me dit mon vieux monsieur, la conscience exige...

— Pardon, interrompis-je, je suis de son avis et du vôtre, mais voici le bateau à vapeur qui me réclame. Nous nous saluâmes et j'embarquai.

C'est ainsi qu'en 18.., le bateau à vapeur de Rouen, ou steamboat, comme il vous plaira, me procura le même jour le double avantage de gagner une leçon d'anatomie et de perdre une leçon de morale.

Dr L. P.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SQUELETTE DE BLUMENBACH.

La curieuse aventure du docteur L. P., aux Andelys, nous a remis en mémoire une anecdote scientifique, jetée naguère en quelques lignes, par M. Flourens, dans un de ces éloges qui charment les séances de l'Institut. Le fait mérite quelques pages de développement, comme exemple de l'amour et de la vocation de la science, et comme contraste avec le cynisme du charlatan de Normandie.

C'était à Gotha, en 1762, dans un de ces intérieurs allemands où règnent le calme, l'étude et la vertu. Sous l'œil d'un père grave et bon, docteur et professeur à l'Université; dans les bras d'une mère tendre, mais qui faisait des hommes de ses fils, s'élevait un sage et beau garçon de dix ans, doué de la « curiosité rêveuse » qui annonce les savants et les philosophes. Il observait en jouant; il se taisait pour écouter... Il fallait lui expliquer le mécanisme de ses hochets, la vie de l'insecte qu'il prenait au vol, la structure des fleurs qu'il cueillait dans son jardin, comment le pain qu'il mangeait faisait grandir son corps, etc... Son père, qui le destinait à professer comme lui, avait une excellente méthode pour l'habituer « à penser clair et à parler juste »; il ne lui permettait jamais d'interrompre ni de reprendre une phrase... Si l'enfant la commençait mal, il devait la terminer de son mieux, en se tirant lui-même de l'embarras où il s'était jeté; de sorte qu'il devenait réfléchi et éloquent par un effort naturel et facile. Avis aux lecteurs qui ont charge d'éducation.

L'étude qui captivait par-dessus tout Frédéric était celle de l'histoire naturelle de l'homme. Son plus beau rêve, à dix ans, était d'avoir à sa disposition... devinez quoi? — Mais laissons parler les faits.

Un jour, le jour de la fête de sa mère, il l'avait si bien charmée par ses travaux et sa conduite, qu'elle lui dit en l'embrassant: — Demande-moi, Frédéric, ce qui te plairait le plus au monde, et tu l'auras dès aujourd'hui, s'il ne dépend que de mon amour.

L'enfant se recueillit et il hésita.

— Est-ce une collection des plus grands joujoux de Nuremberg?

L'enfant hocha la tête avec dédain.

— Est-ce un chien, un âne, un cheval, un fusil?

L'enfant ne répondit pas.

Est-ce dix, vingt, trente volumes à choisir à la première librairie de Gotha?

L'enfant manqua de dire oui; car ce cadeau était bien attrayant; mais sa physionomie exprima qu'il voulait mieux encore.

— Voyons, parle sans crainte; nomme ce que tu préfères, ajouta le docteur, qui suivait son fils d'un œil attentif.

— Eh bien! articula Frédéric, sans broncher cette fois dans sa phrase, ce que j'aimerais le plus avoir, ce serait un squelette humain!

Le premier mouvement de la mère fut de reculer de surprise et presque d'horreur; mais le premier mouvement du père fut de serrer dans ses bras le futur anatomiste...

— Un squelette humain! s'écria la pauvre femme; mais tu me demandes l'impossible, mon enfant; n'est-il pas vrai? reprit-elle en regardant son mari...

— Trop vrai, hélas! repartit le savant; je cherche un squelette pour moi-même, et je n'ai pu me le procurer à Gotha.

Frédéric resta abasourdi et désolé; autant eût valu lui annoncer que le soleil manquait au firmament!

— Comment! s'écria-t-il avec désespoir, il n'y a pas un seul squelette en cette ville!

— A vendre, non! ajouta le père, aussi consterné que le fils. Mais, viens çà, mon petit docteur, reprit-il en lui donnant la main, je vais te dédommager de mon mieux, comme je me dédommage moi-même!

— Sans préjudice des beaux livres que tu auras, à défaut de squelette, dit la mère, fière et heureuse après tout d'un tel fils...

Et le professeur conduisit l'enfant chez M. Frantz, médecin de leurs amis; il l'introduisit dans le cabinet du praticien, et, soulevant un rideau de serge verte, il découvrit un squelette magnifique et complet, le seul qui existât en effet à Gotha.

— Voilà, mon cher, dit-il à l'écolier, tout ce que je peux t'offrir; ce trésor t'appartiendra par les yeux, comme à moi, si M. Frantz veut bien le permettre.

— Oui certes, s'écria le docteur, admirant à son tour la précocité de l'enfant.

Et celui-ci resta en extase devant l'objet de ses rêves et de son ambition.

Il fit mieux; il prouva par ses réflexions et par ses questions combien il était déjà avancé et combien il irait loin dans la connaissance de la structure humaine.

A partir de ce moment, Frédéric visita presque tous les jours le docteur Frantz. Ce dernier ne se fit pas d'illusions à cet égard; l'écolier ne venait pas pour lui, mais pour le squelette. Le squelette seul absorbait ses yeux, son attention, ses petits soins. Bientôt, afin de retrancher du tête-à-tête le docteur lui-même, l'enfant vint tout juste pendant les absences de l'ami; il fit semblant de l'attendre dans son cabinet; il passa des heures entières à contempler, à toucher, à étudier la machine ostéologique. Puis, quand le squelette fut bien gravé dans sa tête, il revint à l'idée d'en avoir un à lui. Il alla le soir rôder dans le cimetière; il dévora des yeux, il convoita les *richesses* de l'ossuaire public. Tout ce qui tombe étant pour le soldat, il recueillit et emporta de *précieux débris* échappés aux fossoyeurs. Lui-même a raconté depuis ces *bonnes aventures*; mais comprenant qu'elles ne lui donneraient jamais un homme complet, il entreprit de l'achever avec des ossements d'animaux. Il construisit ainsi dans sa chambre, en tapinois, souvent la nuit, un squelette d'une ressemblance si frappante, qu'une servante, l'apercevant un jour, trahit tout par ses cris d'épouvante... Voilà la famille en l'air, le quartier en rumeur, le docteur lui-même effrayé, et le squelette condamné *comme d'abus*, confisqué et enfermé dans le grenier du logis!

Or, cet enfant était, quelques années après, le fameux Blumenbach, l'auteur de l'*Unité du genre humain*, un des plus grands anatomistes du monde; et son premier trésor ostéologique devenait le noyau de l'immense collection que son nom a immortalisée.

C'est Blumenbach qui, voyant Kemble jouer Othello à Londres, lui déclara qu'il manquait tous ses effets par ses gants noirs, les nègres ayant l'intérieur des mains couleur de chair.

C'est lui aussi qui, sortant d'une audience où Napoléon l'avait reçu dans toute sa gloire impériale, devant les ambassadeurs du monde entier, avouait n'avoir pas regardé le vainqueur d'Austerlitz, mais les représentants de la Perse et du Maroc, deux nations qu'il n'avait jamais vues!

C'était bien toujours l'enfant au squelette.

Né à Gotha, en 1752, Blumenbach professa à Gœttingue, voyagea en Angleterre et en France, devança Cuvier, forma M. de Humboldt, et mourut en 1840, laissant un code à la science, comme Galilée, Képler et Newton.

RENÉ DE MADEC.

(A PROPOS DU COMTE DE RAOUSSET-BOULBON.)

Encore un souvenir biographique, — et palpitant d'actualité, comme on dit.

Tout Paris, toute la France s'émouvait dernièrement à la nouvelle de l'étrange destinée d'un de ses beaux fils, le comte de Raousset-Boulbon, recommençant au Mexique l'*Iliade* de Pizarre et de Fernand Cortez.

Il y a cinq ans, ce jeune cadet de vieille race provençale déployait à Marseille, à Avignon, à Alger et à Paris le triple talent d'Henri IV. Alcide en frac, à vingt-huit ans, il terrassait à la force du poignet les portefaix du Midi, qui l'appelaient *M. le comte*, comme on appelait Louis XIV *le roi!* Officier d'aventure intrépide, il suivait le maréchal Bugeaud contre les Bédouins que son sabre d'amateur taillait en pièces. Dandy populaire par un million mangé en sept ans, il faisait, dans les clubs de février 48, de la politique à coups d'esprit et à coups de poing. Quand la discussion tournait à l'émeute, son *quos ego* était une table mise en poudre, une tribune renversée, un orateur enlevé par la cravate, une plaque de marbre de cent livres jetée sur le carreau, le tout d'un simple geste et avec un charmant sourire... Malgré ces titres admirables, le comte de Raousset ne put entrer aux assemblées parlementaires, et prit le chemin de la Californie, cette Jérusalem des nouveaux croisés. Il s'y fit pêcheur, chasseur, berger, bouvier, — mais il vit qu'on n'y gagnait d'argent qu'avec de l'argent, tout comme à Londres ou à Paris... Bref, il disparut au Mexique, et l'on n'avait plus de ses nouvelles, lorsque, le mois dernier, ses camarades du boulevard de Gand lurent un matin dans les journaux, en fumant leurs panatelas:

Le comte de Raousset-Boulbon vient de conquérir, avec une poignée de Français, la province de Sonora, une des plus riches du Mexique. Le gouvernement l'avait chargé d'en expulser les Indiens Alpaches. Les peaux-rouges en déroute, on voulut rappeler le vainqueur; mais, retenu par l'*herbe tendre*, et par les négociants qu'il protégeait, il répondit sur un air connu:

Ce pays est à mon gré;
J'y suis bien! j'y resterai!

On lui envoya une frégate pour le bloquer; ce fut lui qui bloqua la frégate, et la prit par-dessus le marché. On lui envoya le général Blanco avec deux mille Mexicains; il défit le général et son armée, avec deux cent cinquante braves. Puis il gouverna sa province au nom de la France, à laquelle il la déclara annexée... Mais la nature, qui avait fait de lui un Pizarre, avait oublié d'en faire un Richelieu. Battu à son tour sur l'échiquier politique, il perdit tout ce qu'il avait gagné... fors l'honneur, et dompté encore par la maladie, il dut aller ailleurs chercher aventure... Il reviendra à Paris, un de ces quatre matins, superbe, gracieux et ruiné comme devant, — s'il n'est mangé par un requin ou un peau-rouge.

Or, voici le souvenir, plus sérieux et non moins étonnant, que nous a rappelé ce conquérant d'un jour.

Il y avait à Quimper, au milieu du dernier siècle, un enfant de pauvre et honnête origine, nommé René Madec. Embarqué, à seize ans, comme élève de la Compagnie des Indes, sur le vaisseau *le Lys*, il trouve l'Angleterre et la France aux prises dans l'Indoustan. Devant la terre où l'on se bat, son navire lui semble une prison. Il se jette à la nage au milieu de la nuit, lutte quatre heures contre les vagues, aborde avec le jour à Pondichéry, et obtient le titre de *soldat volontaire* parmi les Français au service de Casem-Alican. Bientôt le soldat devient capitaine, colonel, général, arbitre du destin des rajas, grand nabab de l'empereur du Mogol, qui le ceint lui-même de son sabre, dans son camp de Dehly. — « C'était comme un rêve », dit-il dans ses Mémoires (1). Mais tous ses exploits n'étaient-ils pas des rêves? Comblé de trésors, il en fait des canons. Tour à tour roi de dix provinces, enfermé dans les cachots, à la tête d'une armée ou d'une poignée d'hommes, écrasé par des multitudes, ou les repoussant avec cinquante cavaliers, se battant seul des journées entières, jeté des palais dans les bois et des bois dans les palais, il gagne, perd et regagne vingt fois la grandeur et la fortune... Et quelle fortune! Jugez-en par les pompes de son mariage. C'est lui-même qui va parler.

Ennuyé de la vie de garçon, il épouse, dans son camp, la fille d'un seigneur chrétien, car le Bas-Breton n'a rien perdu de la foi de ses jeunes années. Les apprêts des feux d'artifice et des illuminations durent trois mois. Un missionnaire arrive de cent lieues avec une armée pour escorte. Le cortége de chaque époux se partage les chefs et la population du royaume, au nombre de deux cent mille âmes. Les éléphants caparaçonnés d'or y portent sur leur dos et la cour et la ville. Des danseuses y bondissent en l'air sur des brancards portés chacun par cinquante hommes. Tout cela défile la nuit entre deux haies de lumières et d'artifices éblouissants, aux détonations répétées des canons et de la mousqueterie. Huit journées entières, les festins se succèdent sans interruption; grands et petits, capitaines et soldats, riches et pauvres, hommes et femmes, dix mille convives par jour, quatre-vingt mille dans la semaine, y absorbent des troupeaux de bœufs, de moutons et de cabris, des monceaux de volailles et de gibier, de riz, de fruits et de légumes. Les mariés, qui ont versé chacun pour cette fête des torrents de roupies, s'épousent, dit Madec, à travers une cloison, la femme passant dans l'ouverture une main que l'homme tient dans la sienne; tous deux inconnus et invisibles l'un à l'autre, jusqu'au moment où, bénis par le prêtre catholique, ils se découvrent enfin pour se jurer la foi éternelle.

Au milieu de ces aventures incroyables, Madec rendait à la France les plus grands services, et il ne fallut pas moins de douze ans aux Anglais pour l'arracher de son poste glorieux. Il partit avec sa famille, à travers mille périls, dans un palanquin criblé par les balles, sacrifiant des richesses immenses, et ne rapportant qu'une fortune modeste, avec la charmante femme qui était son vrai trésor. Louis XVI l'attendait pour le nommer colonel (1779), lui attacher à la poitrine la croix de Saint-Louis, et lui donner des lettres de noblesse, méritées s'il en fut jamais.

(1) Précieux manuscrits que sa famille n'a pas publiés encore, mais qu'elle a bien voulu nous communiquer.

L'ex-nabab se retira à Quimper, y vécut dans son manoir breton, peuplé des souvenirs de son palais indien, prodiguant les bienfaits à ses compatriotes et à sa famille qui honore encore son nom dans le pays de l'honneur, et mourut, épuisé avant l'âge, en 1784, après avoir préparé, au service de la France, un dernier voyage dans l'Inde, dont la paix seule vint arrêter l'exécution.

Quand le comte de Raousset-Boulbon n'aurait fait que rappeler à notre pays oublieux la mémoire et les exploits de René de Madec, il aurait encore bien mérité de la patrie et de l'histoire.

BUCKAREST EN VALACHIE.

(VOYAGE DU PRINCE ANATOLE DEMIDOFF.)

Un des premiers ouvrages qui figureront dans notre revue littéraire et artistique des *Grandes publications françaises* sera le *Voyage à travers la Crimée et la Russie méridionale*, publié par M. le prince Anatole Demidoff et M. Raffet, notre éminent dessinateur. On dit que, pour achever cette œuvre monumentale et y joindre une autre œuvre de la même importance, le grand seigneur vient



Portrait du docteur Frédéric Blumenbach.



René de Madec, d'après un portrait de famille.

d'offrir à l'artiste une pension viagère de 6,000 francs, reversible après lui sur sa famille. Voilà qui rappelle les siècles de Léon X et de Louis XIV ! On sait aussi que le même personnage a récemment donné à la France les précieuses reliques de Napoléon, achetées par lui au poids de l'or, à son passage à l'île d'Elbe, conquête inestimable pour le nouveau Musée des souverains.

En attendant que nous suivions M. Demidoff, avec nos lecteurs, dans ses pérégrinations intéressantes, voici deux gravures inspirées à nos dessinateurs par les belles lithographies de M. Raffet, et qui nous donnent l'occasion d'étudier une des villes les plus curieuses observées par les deux touristes; c'est Buckarest, en Valachie, la cité française de l'Orient européen.

Buckarest signifie *ville du plaisir*, et le premier aspect justifie ce nom gracieux. Figurez-vous un village de 60,000 habitants, où les châteaux de marbre et les cabanes en bois, les clochetons des couvents et les tours de soixante églises se perdent dans les jardins en fleurs, les bosquets et les promenades. De près, le coup d'œil est moins féerique, sans cesser d'être pittoresque. Les rues sont pavées de madriers ou ne le sont pas du tout. Nul autre alignement que le hasard ou le caprice. Une ruine croulante près d'un hôtel splendide. Une échoppe de foire ignoble et infecte à côté d'un magasin étincelant d'or et de cristal. La rue Vivienne et la rue Saint-Martin enchevêtrées l'une dans l'autre. L'extrême luxe coudoyant l'extrême pauvreté.

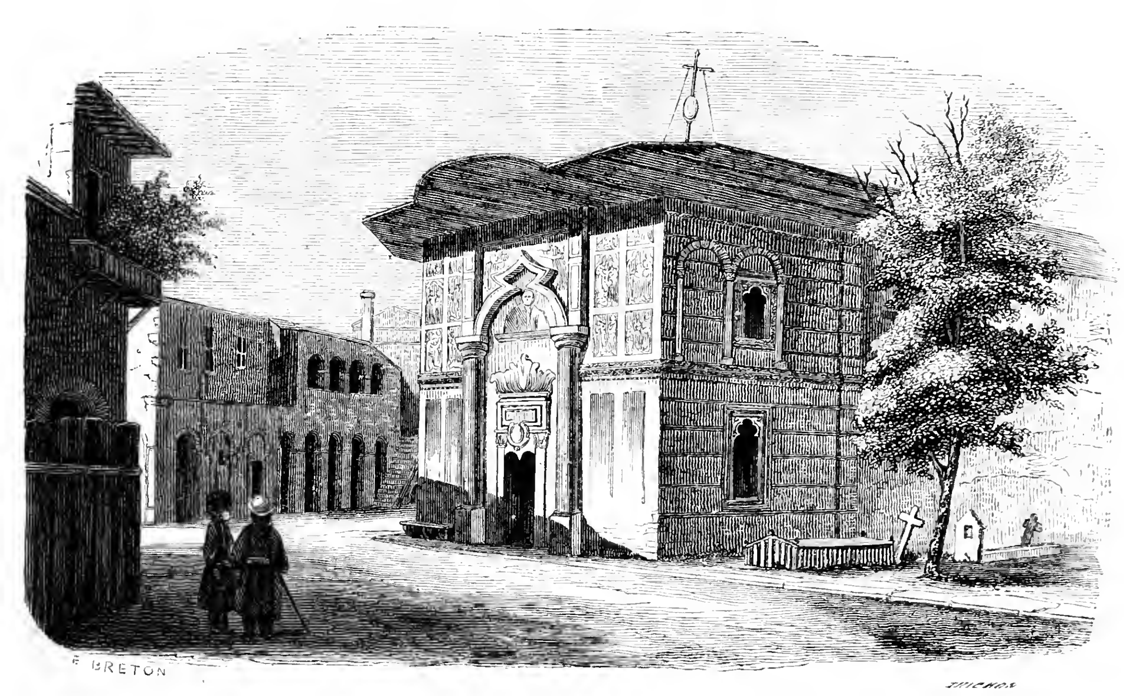
Les églises, du rite grec, sont couvertes de métal peint en vert. Un stuc brillant revêt les façades. Une profusion de peintures encombre les péristyles. Notre dessin donne l'idée de cette *peinturlure* dans un temple des plus modestes. La nef est chargée d'ornementations et séparée du chœur par un grand voile qui ne découvre l'autel qu'à certains moments. Des rideaux de couleurs vives et tranchées donnent aux rayons du soleil les reflets les plus bizarres et les plus fantastiques...

La principale rue de Buckarest, *Pogonomokoï*, est sillonnée d'équipages, surtout le soir, comme un boulevard de Paris. Ce sont les boyards russes qui luttent d'ostentation, au point de se ruiner pour s'éclipser entre eux. Leur train superbe contraste avec la tenue patriarcale et même un peu sauvage du peuple valaque, et encore plus avec les robes crasseuses des juifs usuriers qui s'enrichissent aux dépens des fantaisies de leurs maîtres.

Les Valaques sont les Daces de l'histoire ancienne. Leurs paysans s'appellent encore *roumains*, en souvenir de la conquête de Trajan. Dominés successivement par les Goths, les Huns, les Lombards et les Slaves, ils reçurent leur dernier nom de ceux-ci, qui nomment les Italiens

Vlhas. Soumis par Bajazet au quatorzième siècle, protégés par la Russie depuis 1834, ils sont gouvernés par un hospodar élu, qui relève à la fois du tzar et du sultan. Tous sont égaux en droit, quoique fort inégaux en fait, devant la loi, la propriété et la noblesse, excepté les Bohémiens, qui forment 250,000 âmes en Valachie et en Moldavie.

La législation et la langue de Buckarest, — voilà le fait



Une église grecque à Buckarest. Dessin de M. E. Breton, d'après le *Voyage* du prince Demidoff.



La foire de Saint-Pierre à Giorjevo. Dessin de M. E. Forest, d'après M. Raffet.

le plus étonnant, — sont la législation et la langue françaises. Tandis que la Turquie et la Russie, à deux pas des Valaques, s'en disputent les corps et les terres avec acharnement; de l'autre bout de l'Europe, et sans y songer, la France s'est emparée de leur esprit et de leurs mœurs.

Le français est le pivot de l'éducation nationale. Il y a quatre écoles gratuites de français à Buckarest, et vingt dans les dix-huit districts. Chaque famille aisée donne un

instituteur français à ses enfants. Toutes les dames valaques portent les modes de Paris. Ce n'est pas ce qu'elles font de mieux, car leur costume indigène est charmant, mais elles n'osent plus le mettre qu'à l'étranger. Nous en avons vu de merveilleux à l'ambassade ottomane.

Buckarest a des cafés, des cabinets de lecture, un casino musical, des salles de danse comme la chaussée-d'Antin et les Champs-Elysées. On y voit enfin un théâtre français, où nos acteurs nomades jouent, en passant, nos opéras, nos drames et nos vaudevilles. L'établissement fait de meilleures affaires que ceux de nos grandes villes de province. La salle, bien distribuée dans une grande baraque en bois, est comble presque tous les soirs. Les beautés de la ville y font galerie dans leurs plus brillantes toilettes. Les officiers russes, en grande tenue, paradent devant elles, comme les *beaux* de garnisons dans nos cités militaires. Le parterre offre le plus curieux mélange de tous les types orientaux, Grecs, Turcs, Arméniens, Bulgares, etc.

Mais, pour juger les contrastes de ces types et des costumes nationaux, il faut parcourir les grandes foires de la Valachie, notamment celle de la Saint-Pierre à Giorjevo. C'est là que le crayon de M. Raffet a pris sur le fait les figures et les vêtements si caractéristiques reproduits par notre dessinateur : jeunes têtes de femmes, moitié bibliques, moitié sauvages, au visage entouré de cheveux bouclés et d'un flot de perles ruisselant sur la poitrine, nattes énormes tombant jusqu'aux hanches, jupons chargés de broderies en arabesques, chemises flottantes à la mode grecque ou casaques bigarrées à la mode turque ; hommes vigoureux et superbes, chaussés de grosses bottes, coiffés d'un fez évasé, avec larges culottes flottantes, pelisses bordées de fourrure, cheveux déroulés sur le dos, longues moustaches pendantes, manteaux drapés sur l'épaule, ceintures de cuir en bandoulière et bâtons de voyage à la main ; tout cela fourmillant, buvant, achetant et vendant les denrées locales ou étrangères, grains, tabac, chevaux, miel, vins, thés de caravanes, etc., à travers les rues bruyantes d'une ville de tentes et de pavillons chamarrés de tous les drapeaux de l'Europe et de l'Asie.

Nous connaissons un libraire de Paris qui fait fortune en débitant dans ces marchés de petits livres et des images françaises ; et nous avons rencontré hier aux Italiens un vaudevilliste qui gagne sa vie à faire jouer à Buckarest les pièces que lui refusent les directeurs de nos scènes secondaires.

LA MUSIQUE ET SES INTERPRÈTES AU XIXe SIÈCLE[1].

M. BATTAILLE,

DE L'OPÉRA-COMIQUE, PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE.

Double leçon. Un père. L'élève en médecine. *La voix de chaudron*. Une aventure médicale. Battaille contre Battaille. A Paris. Garcia. Samson. Régnier. MM. Rodrigues et Halévy. Leçons à 5 francs et dîners à 10 sous. *La vache enragée*. Refusé au Conservatoire. Revanche éclatante. Trois premiers grands-prix. L'Opéra-Comique. La musique en février et en juin 1848. Créations. Succès. Une anecdote aux répétitions du *Val d'Andorre*. Professeur au Conservatoire.

La vie de Mlle Duprez a montré aux familles avec quelle énergie de volonté un artiste peut... échouer dans son projet d'écarter sa fille de la scène. La vie de M. Battaille va prouver aux jeunes gens épris de la gloire musicale combien d'obstacles barrent la carrière au talent et au caractère les mieux trempés. Si ce tableau fait reculer les amateurs qui se croient des artistes, nous aurons bien mérité à la fois du monde et du théâtre ; nous croirons avoir également bien mérité de la morale, en faisant voir que, dans les coulisses comme dans les salons, le chemin le plus sûr est celui de l'honneur et du courage.

M. Battaille est Breton. Sa persévérance le dit autant que son acte de naissance.

Nantes s'honore à bon droit d'un médecin qui s'est élevé au premier rang par son seul mérite, à la pointe de la lancette et à la force de la probité. Celui qui écrit ces lignes l'a connu à l'œuvre, quand il était sur les bancs du collége natal, et il se souvient encore, après vingt ans, du parfum de bonne pratique et de bonne renommée qu'exhale toute la vie de M. Battaille.

Le jeune professeur du Conservatoire est son fils, et si Garcia a pris à Galien un de ses meilleurs élèves, ce n'est pas la faute des tenailles bretonnes qui ont retenu cette vocation indomptable...

Au sortir des bancs classiques, en 1839, notre Nantais fut reçu à Rennes bachelier ès lettres, et entra, la même année, sous l'œil paternel, à l'Ecole secondaire de médecine. Il aimait la science, mais il adorait la poésie, et lisait Victor Hugo et Lamartine plus souvent que Broussais et Corvisart. Et puis il chantait d'une basse sonore ; mais ses amis lui trouvaient *une voix de chaudron*... — Cette voix-là, lui disait son père n'est bonne qu'à guérir les névralgies ; va passer ton examen de bachelier ès sciences. — Je le veux bien, répondit le jeune homme ; mais je subirai l'épreuve à Caen, où je verrai le tombeau de Guillaume de Normandie, et d'où j'irai contempler la mer. — Va pour Guillaume et pour la mer, pourvu que tu rapportes ton diplôme ! L'étudiant le rapporta, en effet ; mais l'harmonie des flots lui resta dans la tête, et il se remit à chanter de plus belle, tout en disséquant des crânes et des tibias. Il n'en devint pas moins au concours premier interne et prosecteur d'anatomie, fonctions qu'il remplit avec honneur jusqu'en 1845.

Le côté spéculatif de la médecine eût retenu cet esprit altier, si on l'eût tourné vers la chaire ou le laboratoire ; mais les sujétions et les hasards de la clientèle lui étaient insupportables. Il n'eût pu se résigner à traiter les malades, qu'à la condition de les guérir tous.

Il faut l'entendre raconter une de ses dernières aventures médicales... Il venait de donner le jour à un citoyen (il en procurait, en moyenne, deux par jour à Nantes). Il retourne le lendemain près de la jeune mère ; il laisse son chapeau dans le salon de famille, et trouve dans la chambre la pauvre femme mourante. Victime d'une de ces crises que rien ne peut conjurer, elle expire dans ses mains habiles, mais impuissantes. Tandis qu'il ferme, avec quelle émotion, ces yeux de vingt ans, il entend les sanglots de la famille au désespoir... Il veut s'arracher à ce spectacle navrant, éviter ces malheureux pour qui il n'a pu faire un miracle... Il se précipite donc vers l'escalier ; mais il se souvient alors de son chapeau !... Le faire reprendre par un domestique, ce serait manquer à ceux qu'il doit consoler ; s'enfuir dans la rue, nu-tête, ce serait faire croire qu'il l'a perdue avec son chapeau... Il se résigne à boire le calice ; il rentre dans le salon gémissant, et, pendant cette minute, il subit un tel supplice, qu'il jure en sortant de renoncer à la médecine...

— A moins qu'il ne soit convenu, dit-il à son père, qu'un docteur peut aller sans chapeau, quand il oublie le sien dans le salon d'un mort.

(1) Voyez, pour la série musicale, le numéro précédent et les tables.

Cette loi sociale n'étant pas admissible, l'interne devient de plus en plus... externe, et le prosecteur se met à disséquer... Rossini. C'en est fait! la guerre civile est au foyer. Père contre fils! docteur contre artiste! Breton contre Breton! Battaille contre Battaille!

Stratégiste habile, l'élève décrit une courbe, et obtient d'achever la médecine à Paris. Là seulement il saura enfin ce que peut valoir *sa voix de chaudron!* Son père, qui croyait au chaudron, compte sur un désenchantement et autorise le voyage.

Voilà Battaille à Paris, dans ce grand concert universel, avec ses vingt-deux ans et 80 francs par mois, entre l'amphithéâtre et le Conservatoire! Il commence par mener de front la science et l'art; il suit le matin le cours d'Orfila, et prend le soir des leçons de musique. Pour payer ses leçons 5 francs, il dîne à dix sous avec Higuard, autre artiste en lutte comme lui, et qu'on va jouer au Théâtre-Lyrique. Sa voix de chaudron plaît à la Madeleine; il y devient chanteur-soliste, et renvoie à Nantes l'argent de ses inscriptions. C'était passer le Rubicon musical.

— Tu le veux! lui écrit son père, qui l'aime en le châtiant... Va donc jusqu'au bout, jusqu'au fond de l'abîme; et quand tu y trouveras la misère et le repentir, reviens à celui qui aura toujours du pain pour te nourrir et un cœur pour te pardonner.

L'enfant prodigue hésita, et sentit une larme à ses paupières.

— Si mon père voyait juste? se demanda-t-il, si je n'avais décidément qu'une voix de chaudron!

Il court chez Garcia, cet oracle de l'art, dont il avait déjà reçu les conseils:

— Dites-moi la vérité, maître! Puis-je arriver, comme artiste, au premier rang? Si je ne suis destiné qu'au second, je brûle ma musique ce soir; je reste médecin et je pars demain pour Nantes.

Garcia le fait chanter, l'écoute en silence, et lui répond: — Ne brûlez pas votre musique: — *Tu Marcellus eris!*

Là-dessus, en novembre 1845, Battaille se présente comme élève du Conservatoire, et qu'arrive-t-il? Il est refusé à l'unanimité, comme sans talent et sans avenir!

Quel coup de foudre pour tout autre qu'un Breton, et si, cassant *in petto* l'arrêt des juges, Garcia n'eût dit au condamné: — Venez à ma classe malgré eux, et vous aurez votre revanche.

Le jeune homme travaille deux ans dans l'obscurité et la misère: — Tu sais que je t'attends, lui écrivait son père, quand tu auras mangé assez de vache enragée. — Hélas! aurait pu répliquer le fils, comme un homme d'esprit de notre connaissance, dites-moi donc où elle se trouve, la vache enragée, pour que j'en déjeune et que j'en dîne tous les jours!

Battaille eût succombé sans les amis qui se joignirent à Garcia, M. Halévy, notre grand compositeur, M. E. Rodrigues, ce vrai patron des artistes, MM. Samson et Michelot qui lui enseignèrent la diction, et M. Régnier, qui lui ouvrit le paradis... de la Comédie-Française. C'est au foyer de ce théâtre qu'il trouva chaque soir le feu qui lui manquait chez lui, c'est dans ces coulisses, peuplées d'illustres fantômes, qu'il apprit, caché derrière un décor, cette justesse de ton et cette sobriété de gestes qui le distinguent aujourd'hui. Un huissier, bon enfant, le reconnaissait à sa pâleur et à ses moustaches, et le laissait passer sur cette double garantie de vocation.

Enfin, en 1847, les concours s'ouvrent au Conservatoire. La *voix de chaudron*, l'élève refusé comme indigne, se met en ligne pour le premier prix de chant; il l'enlève d'emblée. Il dispute ensuite le premier prix d'opéra comique; il l'enlève de même. Il aborde enfin le premier prix de grand opéra; il le remporte comme les autres.

Ce triple triomphe était sans exemple dans les annales du Conservatoire. Garcia avait prédit vrai; la revanche était complète, éclatante, sans réplique.

Vous voyez d'ici le lauréat, relevant la tête sous ses trois couronnes, rentrant comme un roi dans sa mansarde, et écrivant à son père: — Je suis venu, j'ai chanté, j'ai vaincu!

Peu de temps après, M. Basset l'engageait à l'Opéra-Comique, et il semblait n'avoir plus qu'à ouvrir la bouche pour que le public lui répondît: Bravo!... Patience! le Breton n'est pas au bout de ses épreuves. Son avenir a compté sans la révolution, cet hôte familier de Paris.

Son début est prêt. Il a répété à loisir, il met son costume et son fard; le public l'attend; voilà le rideau qui se lève... Mais quel bruit fait trembler le théâtre, et la rue, et la ville, et la France, et le monde? C'est Février qui passe, une monarchie qui tombe, une république qui se lève, l'art qui meurt étouffé par l'anarchie. Chantez donc au bruit des clubs, des clameurs et des coups de feu! Enfin le tumulte s'apaise, le théâtre rouvre, la foule revient... Battaille est prêt une seconde fois... Il va jouer la *Fille du Régiment*. C'est le 22 juin 1848. Le 22 juin, vous en souvient-il? Les applaudissements, qui ont salué le chanteur retentissent encore, que voilà Paris tout entier qui se dresse, l'arme au bras, l'écume à la bouche, les pieds dans le sang! Voilà la guerre civile qui rugit, le canon qui tonne, les maisons qui brûlent et chancellent, et notre artiste qui devient garde national et défend non plus son rôle, sa clef de fa et son octave de dessous, — mais sa vie, celle de son père, sa famille, sa patrie et la société tout entière!

Est-ce assez d'obstacles, et ce triple grand prix aura-t-il enfin sa soirée? C'est M. Halévy qui s'en charge, en lui confiant un chef-d'œuvre, *le Val d'Andorre!*

Mais, à défaut d'émeute dans la rue, voici l'émeute dans la coulisse... Le débutant offusque-t-il ses rivaux? Est-ce erreur ou mauvaise foi, envie ou fatalité? — Battaille ne va pas dans le chevrier! Battaille fera tomber la pièce! Ainsi chuchotent les échos du foyer... L'auteur du livret s'inquiète; le directeur s'ébranle... tout le monde désespère du nouveau venu. Bref, on va lui enlever le rôle... On le lui signifie... Son avenir croulera-t-il encore un coup? Non! car un seul juge, le juge par excellence, l'auteur de la musique, M. Halévy s'avance et dit: — Battaille jouera le chevrier, ou je retire ma partition! Ce *quos ego* calme la tempête. Le grand jour arrive... Le *Val d'Andorre* monte aux nues, et Battaille est déclaré son prophète!

Chacun se rappelle ce succès, qui poussa, d'un bond, l'artiste au premier rang.

Après le *Val d'Andorre*, il a créé, toujours travaillant et grandissant, le *Toréador*, la *Fée aux roses*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Dame de pique*, le *Carillonneur de Bruges*, et enfin *Marco Spada*, qu'il fait applaudir chaque soir, depuis deux mois. Ceci est sa noble réponse à l'auteur de *Marco Spada*, M. Auber, directeur du Conservatoire, et qui l'avait jugé sans talent.

Mais le comble de la revanche l'attendait au Conservatoire même. En janvier 1851, M. Duprez, qui y professait le chant avec tant d'éclat, donne sa démission. Comment remplacer un maître si populaire et si accrédité? On cherche, on compare, on épluche, on délibère, et l'on

ne trouve que M. Battaille digne de succéder à M. Duprez; de sorte que l'artiste repoussé du Conservatoire comme simple élève, quatre ans plus tôt, rentre au Conservatoire en triomphe, comme professeur, à vingt-huit ans, et y rentre par la carrière même que ses juges, maintenant ses collègues, lui avaient interdite sans merci!

— Vous conviendrez que ce *Battaille*-là pourrait s'appeler *Victoire*, comme disent aujourd'hui les loustics de son cours.

On suppose que son père lui a pardonné... Que vouliez-vous qu'il fît... contre tant de succès, — toujours soutenus, il faut le dire, d'une vie exemplaire et honorée!

Notre Breton est une saine et forte nature. La vache enragée n'a fait dépérir en lui ni le cœur, ni l'esprit, — ni le corps, — son portrait vous le montre de reste.

Ajoutons un dernier éloge, qui prouvera combien l'artiste est resté homme du monde. Quand un jeune homme, tenté par son exemple, vient lui dire en réclamant ses leçons : — *Je voudrais faire comme vous!* M. Battaille lui répond sans hésiter : — Faites autrement que moi. Restez à votre place, et croyez en votre père!

PITRE-CHEVALIER.



M. Battaille, de l'Opéra-Comique, professeur au Conservatoire (Troisième acte de *Marco Spada*). Dessin de M. G. Staal

— Mort de M. Bayard. Le 19 février, on dansait chez M. Bayard. On y dansait le 20, jusqu'à six heures du matin, et, à neuf heures, M. Bayard mourait foudroyé par un anévrysme, la main tiède encore de toutes les mains qui venaient de serrer la sienne. Et le lendemain, quand le corps de l'écrivain reposait à peine au cimetière, le Vaudeville jetait son nom au public épouvanté, après avoir joué une pièce dont le mort demanderait aujourd'hui pardon à Dieu et aux hommes. Voilà la morale parisienne. Nous lui dirons son fait, en revenant sur M. Bayard et ses œuvres.

— Le Musée des Souverains est ouvert, et dépasse les magnificences que nous avions annoncées. Nos dessinateurs y sont à l'ouvrage, et nos lecteurs s'y promèneront bientôt avec nous.

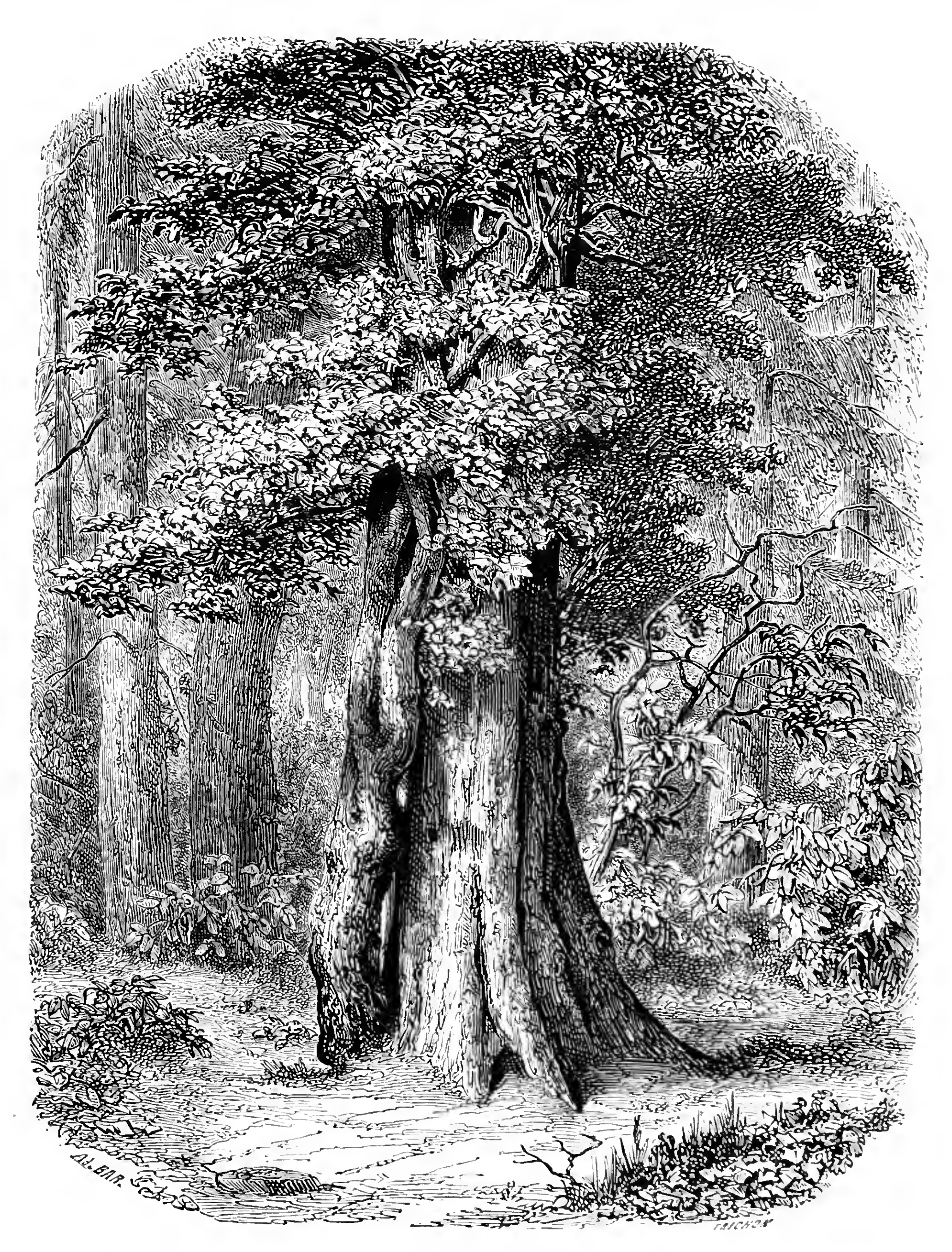
Explication du Rébus de février : Louis XII avait marqué d'une croix le nom des seigneurs dont il avait eu à se plaindre sous Charles VIII. Tous se croyaient perdus et voulaient s'éloigner ; il les rassura en leur disant : *La croix marque l'oubli des offenses, et non la vengeance sournoise.* (Zénon lave engeance sournoise.)

N. B. Nos Rébus, arrivant aux grandes époques de notre histoire, vont recevoir des développements, et seront gravés désormais avec le même soin que nos autres *illustrations*.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE PARIS (1).

FEUILLANCOURT, PRÈS SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.



Feuillancourt. Le lierre planté par J.-J. Rousseau. Dessiné d'après nature par M. A. de Bar.

I. AUX PROMENEURS DE SAINT-GERMAIN.

Les milliers de Parisiens, d'étrangers et de curieux que la belle saison amène à Saint-Germain-en-Laye croient avoir tout admiré dans cette résidence à la mode, lorsqu'ils ont visité le pavillon Henri IV, le parterre, les machines atmosphériques, la terrasse et la forêt.

(1) Voyez la *Promenade à Marly-le-Roi*, t. XIV, p. 321.

C'est une grave erreur, dont il faut les détromper charitablement.

Ils n'ont vu là que le Saint-Germain moderne, le Saint-Germain cadet; ils ignorent les antiquités réelles, les vraies lettres de noblesse de la cité royale.

Ces antiquités et ces lettres de noblesse sont enfouies dans les deux quartiers auxquels tous les promeneurs tournent le dos, qu'aucun cicérone ne leur indique ni ne leur montre, et dont l'un n'est plus qu'un misérable faubourg, quand l'autre a perdu jusqu'à son nom officiel; nous voulons parler des Fonds de Saint-Léger et de la vallée de Feuillancourt (*Fillioli* ou *Filiacum curtis*).

— Feuillancourt! qu'est cela? vont s'écrier ceux qui prétendent connaître Saint-Germain, peut-être même ceux qui l'habitent depuis leur naissance.

— Feuillancourt, messieurs, leur répondrons-nous, l'histoire à la main; Feuillancourt est, avec le Pecq et Saint-Léger, le berceau de Saint-Germain-en-Laye! Les rois y avaient leur forteresse, les reines leur château, les évêques leur abbaye, les saints leur chapelle, plusieurs siècles avant que la cité de Louis le Gros, de François Ier, d'Henri IV et de Louis XIII fît poindre ses tours de brique au-dessus de la forêt d'Iveline!

— Mais où donc est situé Feuillancourt?

— Donnez-nous la main, et suivez-nous à la revue des morts et des souvenirs. Chaque pierre va nous conter une légende, et chaque pas nous montrer un fantôme, auprès desquels vous avez passé mille fois, sans vous en douter le moins du monde.

II. FEUILLANCOURT ANCIEN. AUPEC. SAINT-LÉGER. UN MARTYR.

Et d'abord, puisqu'on vous traite en écoliers, prenons le chemin le plus long, ne fût-ce que pour éviter l'affreuse rue de Mareil.

Nous voilà sur l'ancienne route de Paris, qui n'est plus que la route de Versailles.

Le Pecq, que nous laissons à gauche en descendant, s'appelait Aupec avant le septième siècle, et servait de résidence aux rois mérovingiens.

Thierry III y apprit un jour l'histoire que voici:

Childéric II, son frère rival et son prédécesseur, avait dû la couronne d'Austrasie à saint Léger (Leutger), évêque d'Autun, et régent, sous Clotaire III, avec la reine Bathilde.

Le fameux Ebroïn, qui appuyait Thierry III, d'abord battu avec son protégé, enfermé à Luxeul et sauvé par Leutger, prit une revanche éclatante lorsqu'il devint maire du palais, c'est-à-dire maître du royaume, par la mort de Childéric et l'avénement de Thierry.

Tandis que les pouvoirs de ce dernier, roi fainéant par excellence, se bornaient à chasser le sanglier dans la forêt de Laye et à rentrer à son manoir d'Aupec sur une charrette traînée par quatre bœufs, Ebroïn rassemble une armée et assiége Leutger dans Autun, le sommant de reconnaître, à la place de Thierry, un certain Clovis, prétendu fils de Clotaire.

On conseille au prélat menacé de quitter la ville:

— J'appartiens à mon troupeau, dit-il, et je le garderai jusqu'à mon dernier jour.

Puis il distribue aux pauvres son trésor et celui de son église. Il ordonne un jeûne et des processions solennelles. Il se prosterne à chaque porte, en criant à Dieu:

— Seigneur, si vous me faites la grâce du martyre, épargnez mes ouailles fidèles!

Les habitants, animés par un tel exemple, se défendent en héros. Mais Leutger, les voyant périr, leur arrache les armes des mains, et envoie demander au chef des assiégeants ce qu'il exige pour le salut des Autunois.

— J'exige, répond le lieutenant d'Ebroïn, que l'évêque reconnaisse Clovis et se livre à mon maître.

— Reconnaître Clovis, réplique Leutger, c'est impossible; mon roi légitime est Thierry III, que j'ai combattu quand on l'opposait à Childéric, mais pour lequel je dois mourir aujourd'hui. Me livrer, c'est autre chose, et c'est facile; je m'offrirai dès demain pour la rançon de mon peuple. *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

(Retenez bien ces paroles, lecteur; un autre Leutger les répétera ici même douze siècles après; elles sont l'alpha et l'oméga sublimes de cette chronique de Feuillancourt.)

Aussitôt, en effet, saint Léger fait ses adieux à son troupeau. Il revêt ses habits de fête, prend la crosse et la mitre, reçoit le viatique dans sa cathédrale, gagne d'un pas assuré la porte de la ville, la fait ouvrir, malgré les supplications générales, et se rend, la tête haute et le cœur résigné, droit au camp de ses ennemis.

Tant de courage et de dévouement eût apaisé des tigres.

Ebroïn fait crever les yeux à Leutger et le jette dans un bois pour qu'il y meure de faim.

Le martyr reste plusieurs jours sans manger, et quand son bourreau, le comte Vaïmer, vient chercher son cadavre, il est si stupéfait de le trouver vivant, qu'il l'emmène, le cache et le soigne dans sa maison.

Il lui donne même pour s'enfuir l'argenterie de l'église d'Autun, pillée par les soldats; mais, au lieu d'emporter ce trésor, le prélat le fait distribuer aux pauvres de la ville.

Il languit ensuite deux ans dans un monastère. Ebroïn, las de sa vie, l'y reprend pour de nouveaux supplices, le traîne pieds nus sur des cailloux tranchants, lui fait couper la langue et les lèvres, le dépouille de ses habits et le roule dans la fange des grands chemins...

Enfin, voyant qu'il existe et même qu'il parle toujours, il le traduit devant un tribunal suborné, qui le condamne à la dégradation et à la mort.

On lui déchire en public sa robe pontificale, et on le décapite dans une clairière de la forêt d'Iveline.

Voilà ce que Thierry III apprit dans son manoir d'Aupec.

A cette nouvelle, le roi fainéant se redresse, et venge la mémoire de Leutger, en lui dédiant une église dans la vallée de Feuillancourt, sur la petite rivière de Buzot, près du faubourg qui s'appelle encore Saint-Léger (1).

Nous prenons le chemin de cette vallée historique, en quittant la grande route avant Monte-Christo, pour descendre à droite dans les Fonds de l'Hôpital.

III. BLANCHE DE CASTILLE. LE BOURET. SAINT LOUIS. LE VIEUX MALADE. LA MARQUISE DE MONTESPAN. L'HÔPITAL.

Mais à ce mot de l'Hôpital, deux nouvelles figures se dressent sur notre passage:

Figures étrangement opposées, et qui se touchent ici comme deux extrêmes;

L'une grave, sévère, presque sainte, dans le costume

(1) Suivant MM. Rolot et de Sivry, auteurs du savant *Précis historique* sur Saint-Germain, publié par M. Beau, l'église de Saint-Léger s'élevait à la place où l'on remarque aujourd'hui la *Villa Campan*. Ces antiquaires ont vu les débris des fonts baptismaux dans la propriété du baron Regnault, rue Bergette.

imposant du treizième siècle, l'épée et le sceptre à la main, élevant un héros, gouvernant un État, dominant et réglant tout un siècle ;

L'autre, superbe et pimpante, couverte de diamants et de dentelles, assise sur les marches du trône, conduisant ou plutôt égarant la cour d'un grand roi ;

En un mot, Blanche de Castille, la mère de saint Louis, et Mme de Montespan, la favorite de Louis XIV.

Suivons d'abord la mère de saint Louis.

Sur le sol traversé par la rue de l'Hôpital, entre l'hôpital même et la villa où nous allons entrer, dans toute cette vallée de Feuillancourt, aujourd'hui encombrée de masures, de potagers et de tanneries, jadis tapissée de gazons verts, sillonnée d'eaux vives, ombragée d'arbres touffus, s'élevait et s'étendait, en 1210, le château et le parc du Bouret, résidence chérie de Blanche de Castille.

Cent ans auparavant, ce château était déjà fort ancien, de sorte que son origine se perd dans les brouillards du moyen âge.

L'illustre reine de France, la belle et pieuse épouse de Louis VIII, se plaisait au Bouret presque autant qu'à Poissy.

Poissy était son palais ; le Bouret était sa maison des champs. A Poissy, elle dictait des lois, châtiait les rebelles, sauvait la France. Au Bouret, elle oubliait les grandeurs, elle soignait les pauvres et les malades ; elle formait l'esprit et le cœur de saint Louis. Souveraine et guerrière ferme et redoutée là-bas, elle était ici femme et mère heureuse et adorée.

C'est au Bouret qu'elle fit de Louis IX le héros que Voltaire lui-même appelle « le modèle des hommes, des chrétiens et des rois, le monarque le plus économe et le plus libéral, le plus politique et le plus juste, le plus sage et le plus intrépide, celui qui a poussé le plus loin la gloire et la vertu. » (*Essai sur les mœurs.*)

C'est au Bouret que, nourrissant son fils en mère jalouse, et voyant une jeune dame de ses amies lui donner à téter, elle bondit comme une lionne à qui on enlève son petit, et mit son doigt dans la bouche du nourrisson pour lui faire rejeter le lait de l'étrangère.

C'est au Bouret que Blanche dit à Louis, le jour où il entra dans l'âge de raison : — Sachez que j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel!

C'est au Bouret qu'un beau jeune homme de quatorze ans, déjà grand et robuste, à la figure douce et majestueuse, encadrée de cheveux blonds, aux manières simples, calmes et modestes, rencontra, un soir, un vieillard malade, tombé d'épuisement sur la route.

Il s'approche de lui, l'interroge avec bonté, et apprend qu'il est sans asile et sans ressource.

Il tâche de le soulever et de l'emporter, mais ses forces le trahissent, ou plutôt il craint de blesser le vieillard.

Deux inconnus passent, deux paysans des environs...

Le jeune homme appelle l'un d'eux au secours du malade.

— Qu'il se relève tout seul ou qu'il meure, répond l'égoïste; pourquoi vivrait-il, s'il n'est plus bon à rien!

Le jeune homme allait quitter le pauvre pour courir sus au misérable, lorsque l'autre paysan, l'arrêtant avec douceur :

— Ne vous démentez pas, morguienne! lui dit-il ; clémence et charité sont cousines germaines. Pardonnons d'une main au frère coupable, et soulageons de l'autre le frère malheureux.

— Vous parlez mieux qu'un sage, reprend le jeune homme attendri, vous parlez comme un chrétien. Vous voulez donc bien m'aider à porter ce malade chez moi?

— A moins que vous ne m'aidiez à le porter chez moi-même ; mais je soupçonne à vos habits qu'il sera mieux chez vous.

— C'est possible ; allons donc !

— Vous demeurez loin d'ici, sans reproche?

— A quelques pas !

— Ça se trouve bien itou !

Et tous deux, enlevant le pauvre diable, traversent la vallée sous ce fardeau.

Arrivé devant un pont-levis massif, le jeune homme s'arrête et dit:

— C'est ici !

Le paysan regarde et reconnaît l'écusson royal...

— Mais, morguienne, s'écrie-t-il, c'est le château du Bouret, le château de la reine Blanche.

— En effet. Le malade n'en sera que mieux reçu.

— Vous êtes de la maison de la reine?

— Oui, je suis de la maison.

En même temps, le jeune homme sonne du cor d'une certaine façon.

Et voilà qu'à ce signal une foule de varlets, de pages et d'écuyers accourent, la torche à la main.

Bref, aux honneurs qui entourent son compagnon, à l'aspect de la reine elle-même, qui accourt en disant : — Mon fils ! le paysan abasourdi reconnaît Louis IX.

— Tu vois que je suis de la maison, dit simplement le monarque.

— Ma fine, reprend le campagnard, encouragé par tant de modestie, je vous croyais encore, Sire, à la cathédrale de Reims.

Cette scène avait lieu, en effet, peu de temps après le sacre de Louis IX, qui était venu se reposer au Bouret avec sa mère des fatigues pompeuses de cette cérémonie.

On voit qu'il ne perdait pas son temps, et *qu'il s'entretenait la main*, comme dit encore le villageois.

Celui-ci allait se retirer, lorsque le roi, le retenant d'un geste :

— Ah ça! je ne te dis pas adieu... Va embrasser ta famille et tes enfants, et reviens demain avec eux tous au Bouret ; car j'entends que vous soyez aussi de la maison.

— Ça n'est pas de refus, sire, répliqua le bonhomme, qui s'en alla joyeux, comme vous pouvez le croire.

— Comment t'appelles-tu? lui demanda encore Louis IX.

— Jean Bienvenu, pour vous servir.

— Eh bien ! tu demanderas le roi, tu diras ton nom, et ton nom ne sera pas un mensonge. A demain !

— A demain, sire, et bonne nuit.

Le souhait était inutile ; chacun avait le meilleur des oreillers.

Le lendemain, au point du jour, Jean Bienvenu, son père, sa mère, son oncle, sa tante, ses trois frères, ses deux sœurs et ses huit enfants mâles et femelles, tous en habits du dimanche et rangés par taille, comme les montants d'un chalumeau, se présentaient solennellement au pont-levis du château du Bouret.

Ils y furent reçus à grand'chère. La mère et la tante y devinrent les gardes-malades du vieillard, et le roi demanda aux autres ce qu'ils préféraient ici-bas.

— Ma fine, répondirent hommes et femmes, Jean Bienvenu en tête, nous sommes meuniers de père en fils, et, sauf votre respect, l'état de meunier nous va mieux que celui de roi.

— De plus en plus sages ! dit Louis IX. Soyez donc les meuniers de Feuillancourt.

Et, par bons actes sur parchemin, il leur donna six en-

clos de sa terre du Bouret, avec l'argent nécessaire pour y bâtir six moulins à vent et à eau.

Telle est l'origine des premiers moulins du Buzot et du coteau qui le domine. Plusieurs de ces moulins existent encore ; les autres ont fait place à des manufactures.

Après avoir récompensé le bon paysan, Louis IX voulut savoir le nom du mauvais. Il s'appelait Guillaume Boursy. Le roi le retrouva dix ans après ; voici comment.

Louis avait au Bouret, comme à Vincennes, comme à la Sainte-Chapelle, son arbre de justice, au pied duquel il était le juge de paix de son royaume, « cinq cents ans avant qu'on songeât à instituer ces tribunaux conciliateurs » (*Légendes de l'histoire de France*, par Colin de Plancy).

Un jour, un paysan, brisé par la maladie, traduisit aux pieds du roi, siégeant sur son trône de gazon, ses deux fils qui lui refusaient les secours nécessaires à son état.

— Comment te nommes-tu ? demanda Louis IX.

— Guillaume Boursy, répondit le paysan.

— O Providence ! se dit le monarque, avisant ce nom dans un coin de sa mémoire.

— Que veux-tu de tes fils ?

— Un lit et du pain que je ne peux plus gagner ; je trébuche à chaque pas, et resterais sur la route, sans la charité des bonnes âmes.

Le roi fit semblant de délibérer, et prononça l'arrêt suivant :

— *Qu'il se relève tout seul ou qu'il meure ! Pourquoi vivrait-il, s'il n'est plus bon à rien ?...*

Toute mauvaise action a son remords, et tout remords est éternel. Ainsi l'a voulu la justice de Dieu. Le paysan reconnut les mots cruels qu'il avait jetés, dix ans plus tôt, au vieillard tombé sur le chemin. Il tressaillit des pieds à la tête, et regarda le roi en frissonnant...

— Ah ! ah ! dit Louis IX, tu reconnais enfin le jeune homme à qui tu parlais de la sorte, quand tu marchais si droit dans ton égoïsme. Maintenant tu as besoin d'aide à ton tour ; ce jeune homme est devenu ton juge, et c'est toi-même qui as dicté sa sentence. Eh bien, je t'en fais grâce et t'épargne ce que tu mérites ; obtiens le pardon de Dieu, comme tu as celui du roi...

Et Louis, donnant un asile au malheureux repentant, condamna ses fils à l'y nourrir à leurs frais.

Jugement de roi et de chrétien, qui vaut mieux que celui de Salomon (1).

Cinq cents ans après ces deux aventures, le château et le parc du Bouret n'existaient plus. A leur place, ou tout à côté, s'élevait une maison bâtie par Mansard, dont un pavillon s'écroulait naguère, à l'entrée de la rue Bergette. Cette maison était habitée par la marquise de Montespan.

Or, par un beau jour de 1680, la marquise, armée en guerre, c'est-à-dire, éblouissante de toilette, d'esprit et de grâce, malgré ses trente-neuf ans, partit de Feuillancourt pour Versailles, où elle allait perdre ou gagner, à une revue des gardes, sa bataille d'Azincourt...

Depuis des années, son étoile pâlissait, éclipsée par celle de Mme de Maintenon, qu'elle appelait avec ironie Mme de *maintenant*.

La veille même, dans une scène très-vive, la marquise avait sommé Louis XIV d'opter entre elle et sa rivale, offrant sa démission de surintendante de la feue reine, si, à la revue du lendemain, elle ne remontait pas dans le carrosse du roi, avec quatre gardes du corps à la portière.

Tel avait été pendant douze ans le signe de sa haute faveur,— que lui disputait aujourd'hui Mme de Maintenon, on sait avec quels projets ambitieux...

La marquise arrive dans la grande cour du palais... Sa beauté, sa parure et son sourire écrasent la dignité sévère et les guimpes noires de la veuve Scarron... Personne ne doute du triomphe, et la marquise moins que personne...

Louis XIV paraît comme un soleil avec toute sa cour, le carrosse royal s'avance, au milieu des gardes du corps... Un geste de l'auguste main va dénouer le drame qui fait battre tous les cœurs. Les deux rivales attendent, face à face, pâles et chancelantes d'émotion...

Tout à coup, le roi les salue l'une et l'autre, passe entre elles avec majesté, et appelle dans sa voiture, devinez qui ? un troisième larron, le plus imprévu et le moins redouté, cette *statue provinciale* qu'on surnommait *belle et bête*, en un mot la duchesse de Fontanges !

Louis XIV n'avait trouvé que ce moyen galant pour mettre d'accord les deux concurrentes.

Après le jugement du roi chrétien, le jugement du grand roi... Que le premier, habitué au pardon, excuse ce rapprochement !

Vous jugez du coup de théâtre !

La Maintenon le supporte avec calme, en femme qui sait attendre ; mais la Montespan, foudroyée, se rejette dans son carrosse et regagne Feuillancourt au galop...

Là, elle écrit sa démission de surintendante et l'envoie à Louis XIV, qui l'accepte, en lui remboursant les deux cent mille écus, valeur de cette charge. Puis l'ex-favorite passe huit jours dans les convulsions et les larmes... Enfin elle se jette dans les bras du seul vrai consolateur, dans les bras de Dieu.

Alors, un bon prêtre de Saint-Germain lui raconte l'anecdote de saint Louis, habitant de Feuillancourt cinq siècles avant elle, et portant les vieux malades sur ses épaules à son château du Bouret.

— Monsieur l'abbé, répond la marquise illuminée d'en haut, en souvenir d'un si bon roi et en expiation de mes péchés, il faut bâtir ici un hôpital pour les vieillards.

Et prenant la traite de deux cent mille écus que lui avait adressée Louis XIV :

— Voici, ajoute-t-elle avec une larme qui rachetait sa vie, voici les fonds nécessaires à cet établissement.

Bientôt l'hôpital s'éleva tout près de la maison de la favorite.

Agrandi depuis par Louis XIV, il prit le nom d'Hôpital général, qu'il a donné à la principale rue de Feuillancourt.

Il y subsiste encore dans sa masse imposante, qu'on aperçoit des coteaux voisins. C'est un véritable monument par l'ampleur solide de ses distributions, de sa façade, et surtout de sa chapelle voûtée en plein cintre, haut de vingt mètres. Dégradé de jour en jour par deux manufactures, on ne comprend pas que la ville hésite à le rendre à sa pieuse destination.

Ce serait une noble moralité à joindre aux débris du pavillon Montespan.

Telles sont les anciennes chroniques de Feuillancourt.

Ajoutons-y le roi Robert traînant ici la chaîne de l'excommunication ; les Normands arrêtés dans ce val par le sombre aspect de la forêt de Laye ; saint Erambert, né à Feuillancourt même, et y bâtissant une chapelle à saint Saturnin, d'où ses reliques ont passé à l'église de Chambour-

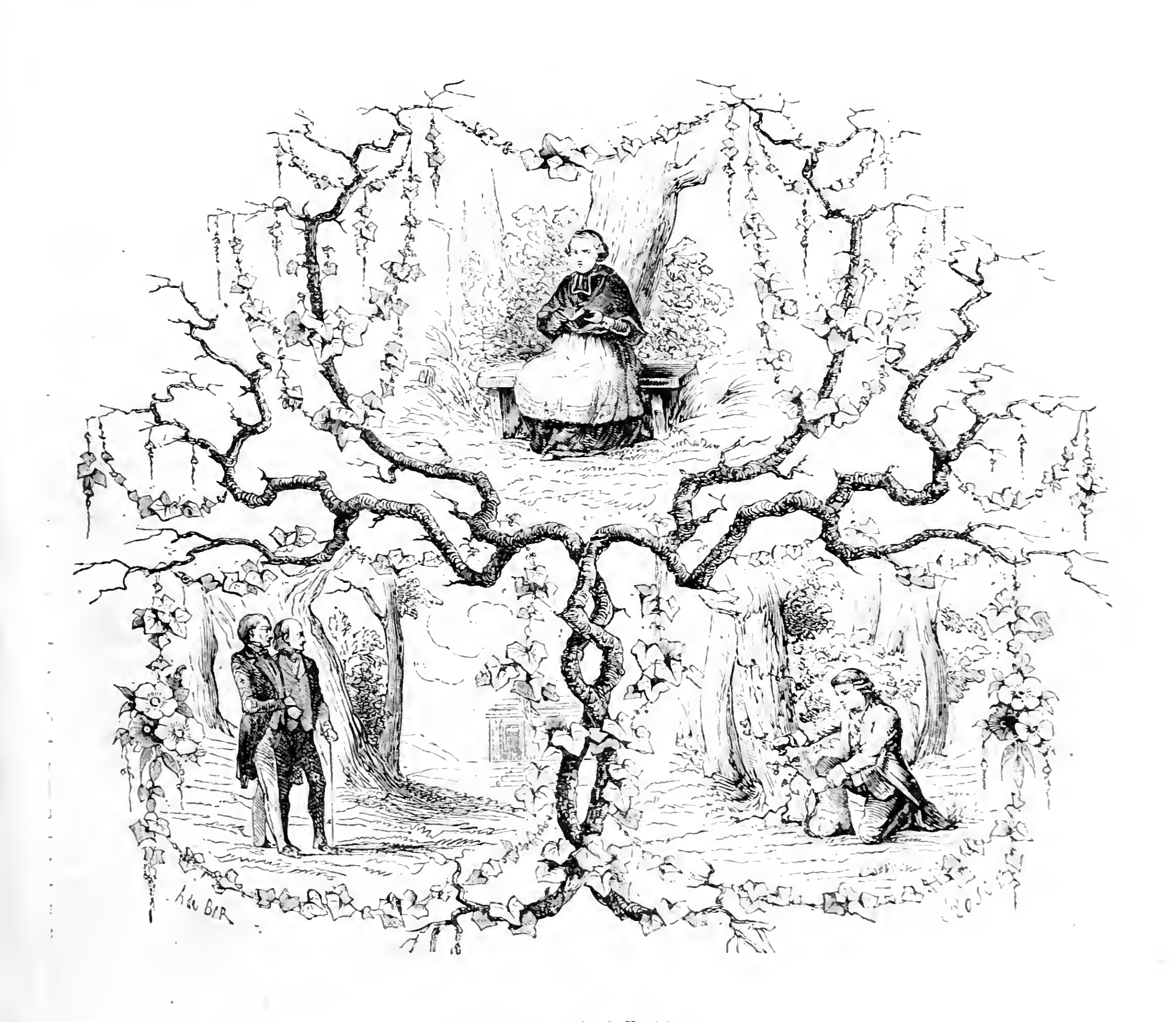
(1) C'est sans doute en souvenir du vieux malade de Feuillancourt que saint Louis, fondant plus tard l'Hôtel-Dieu de Compiègne, y porta le premier infirme avec son gendre, Thibaut de Champagne, tandis que le second était porté par ses deux fils Louis et Philippe.

cy; le Prince Noir, à quinze ans, saccageant ce pays, à la tête des Anglais, etc., etc.

IV. FEUILLANCOURT MODERNE. LA VILLA. SON HISTOIRE. LE PETIT HABIT GRIS. M. USQUIN. SOUVENIRS ET ANECDOTES. LA REINE HORTENSE ET LES BONAPARTE. LA BRANCHE DE BIGNONIA. LE LIERRE DE J.-J. ROUSSEAU. LE DUC DE NOAILLES.

Et maintenant oublions ces antiques légendes et ces ruines du passé ; quittons les tristes maisons et les fabriques plus tristes encore, qui s'étalent comme des ulcères sur ce paysage, et visitons la seule et charmante oasis du pauvre faubourg, la villa italienne et le parc anglais, où nous appellent de si frais souvenirs et de si bons visages d'hôtes.

L'entrée est monumentale et grandiose. C'est un véritable aspect de château. A gauche, une eau jaillissante dans une vasque de bronze ; à droite, plus loin, la serre étincelante au soleil levant (1) ; dans l'avenue, des arbres géants protégeant des massifs de fleurs ; au fond, entre



Monseigneur Affre à Feuillancourt.

Le prince de *** et M. Serres (Dessin de M. A. de Bar). J.-J. Rousseau plantant le lierre.

deux terrasses et des magnolias étoilés, la maison blanche, dressée sur un haut perron orné de vases antiques et ombragé d'une large marquise ; l'architecture élégante et noble des palais italiens, voilà pour le premier coup d'œil.

Examiné de près et au dedans, le monument est plus digne encore de ce nom. On ne bâtit plus avec cette ampleur et cette générosité. Caves voûtées comme des chapelles, cuisine homérique, où la cheminée rôtirait un bœuf, où l'eau naturelle inonde un bassin de marbre ; spacieux vestibule plein de lumière ; escalier de pierre qui rappelle celui du Conseil d'État (on verra pourquoi tout à l'heure) ; grand appartement de réception occupant tout le rez-de-chaussée, ouvrant sur le parc des portes et des fenêtres à plein cintre ; boiseries décorées des plus purs reliefs d'Herculanum et de Pompéi ; paysages dus à la brosse magistrale de Van-der-Burch, le digne frère, si nous ne nous trompons, de l'auteur du *Gamin de Paris*...

(1) Quand le soleil peut l'atteindre, ce que les grands arbres permettent trop rarement. Aussi cette serre va-t-elle changer de place et s'élever plus haut dans le potager.

Tel est, en somme, l'édifice, sans parler des étages à l'avenant; voici maintenant, en détail, l'histoire de l'édification.

Il y avait une fois, avant la Révolution, un clerc de procureur, qui achevait ses études... et sa croissance. Grâce à ses études, c'était un jeune homme distingué, qui promettait un homme de mérite; mais grâce à sa croissance, il avait des culottes trop courtes et un habit gris trop étroit. En cette tenue désavantageuse, il fut d'une partie de campagne où figurait une charmante demoiselle... Elle fit battre son cœur, et il mourait d'envie de le lui dire; mais la voyant rire de son plumage, il n'osa montrer son ramage, et un rival mieux habillé s'empara du fromage. Sa crue terminée, bien mis à son tour et devenu procureur, l'ex-clerc voulut prendre sa revanche, et sollicita la main de la demoiselle... O fatalité d'une première impression! Dans le procureur accompli, la demoiselle ne revit que le clerc imparfait, et, le trouvant d'ailleurs trop peu riche, elle préféra derechef son rival, gros fonctionnaire de son endroit. Vous devinez que l'endroit n'était pas une capitale, et que le gros fonctionnaire était un petit Crésus...

Or, la révolution ayant passé sur les uns et les autres, le petit Crésus et sa moitié se trouvèrent plus petits encore, tandis que le procureur dédaigné s'élevait comme les talents que l'obstacle grandit.

Le commencement de sa richesse fut un tour de force et d'honneur. Une famille d'émigrés avait toute sa fortune à sauver des griffes républicaines. Les plus habiles hommes de loi jugeaient l'entreprise impossible. Notre procureur s'en chargea noblement, à ses risques et périls. Et il lutta tant et si bien, de son esprit et de son cœur, de sa plume et de sa parole, contre le fisc et ses tenailles, qu'il parvint à leur arracher la proie entière, et se rendit un jour, un portefeuille sous le bras, dans un magnifique équipage, auprès de la famille dépouillée.

Le portefeuille contenait la fortune intacte des clients, et l'équipage était un gracieux cadeau du procureur...

La famille sauvée méritait, certes, de l'être, car elle voulut que son sauveur allât comme elle en carrosse, et que son admirable action fût pour lui une excellente affaire...

Bref, sa gloire lui portant bonheur, le magistrat, personnage à son tour, joignit bientôt un château à son équipage, et ce château fut celui de Feuillancourt, bâti des fruits de son travail, près des tanneries qu'il avait achetées.

Le bruit en courut à la ronde, et les curieux affluèrent à la villa, si bien qu'une dame y vint un jour de cinquante lieues. Le châtelain la reçut en triomphe, la promena dans sa maison et dans son parc, et lui en montra avec coquetterie toutes les merveilles. Mais, plus l'amphitryon devenait gracieux et empressé, plus la visiteuse tournait au sombre et au douloureux. Enfin, près de quitter ce séjour des félicités humaines, en montant dans la belle voiture qu'on lui offrait pour la reconduire, elle jeta un regard éperdu sur tout ce qu'elle venait de voir, et elle tomba évanouie aux pieds de l'ancien procureur.

Quel est donc ce mystère? comme on dit à l'Opéra-Comique.

La visiteuse était la demoiselle ci-dessus ou ci-devant, comme il vous plaira, celle-là même qui avait repoussé la main du *petit habit gris!* Elle avait refusé de croire et avait voulu juger par ses yeux tout ce qu'elle avait sacrifié à un caprice, et, trouvant la réalité au-dessus de l'image même, elle expiait ce caprice en succombant à ses remords!...

Elle n'en mourut pas toutefois, mais elle ne s'en consola jamais...

Le héros de cette aventure, qui nous la contait, trente ans après, avec un si fin sourire, M. Usquin, d'abord procureur au Châtelet, puis grand industriel, puis député laborieux sous la Restauration, toujours homme d'esprit et galant homme, à travers quatre révolutions, fit bâtir la villa de Feuillancourt, vers l'année 1794.

Poursuivi alors, comme royaliste, par les derniers jacobins, il reçut, dans la retraite où il se cachait, la visite d'un jeune architecte qui arrivait de Rome avec ses amis Percier et Fontaine, — grand prix comme eux, en attendant qu'il les suivît à l'Institut. Cet architecte était M. Bonard, qui a construit depuis, sur le quai d'Orsay, le beau palais du Conseil d'Etat, sauf le second étage en pigeonnier, dont un autre a gâté son chef-d'œuvre. Connaître M. Usquin, c'était l'aimer. M. Bonard l'aima donc, et devint le messager du proscrit près de sa famille. Tout en causant avec l'architecte, le propriétaire de Feuillancourt lui soumit les plans, ébauchés dans sa solitude, de la maison qu'il comptait élever dans son jardin. M. Bonard y jeta ses plus purs souvenirs de Rome, et cet escalier à voûte hardie, qu'il a reproduit en grand au Conseil d'Etat.

Affranchi bientôt par de meilleurs jours, M. Usquin confia à M. Bonard l'exécution de son projet, et sa villa italienne, à peine achevée, devint l'admiration et le rendez-vous de ses amis, dont plusieurs y ont laissé des souvenirs illustres.

Nous allons rencontrer ces souvenirs, avec leurs ombres, sous les magnifiques arbres du parc.

Et d'abord, avant de quitter le salon, regardez ce pâle et fier gentilhomme, qui joue au trictrac avec le châtelain, pendant que sa fille, — comme la Camille du poëte, bondit, en enfant gâté, dans l'Eden amical. Ce gentilhomme est un voisin de campagne, M. Decan de Chatouville, ancien substitut du procureur général près le Parlement de Paris. Lui aussi il a connu les jours néfastes, et les dévouements et les proscriptions, quand, traqué dans sa villa de Port-Marly (occupée aujourd'hui par M. Blacque-Belair, en face de Monte-Christo), il convertissait en sacs de blé, pour les pauvres, le prix de sa charge, remboursée en assignats ironiques; quand il allait jusqu'au Mans chercher des farines, au péril de sa tête, pour sa commune affamée; quand il offrait aux terroristes du tabac dans sa tabatière ornée du portrait de Marie-Antoinette; quand il rouvrait à la religion tremblante l'église de sa paroisse, fermée depuis 1792. Aussi faut-il le voir lutter, non-seulement au trictrac, mais au champ clos politique, contre son amphitryon, quelque peu philosophe! Celui-ci se justifiera bientôt par un argument irrésistible, en donnant toute son influence de maire et de député à l'édification d'une nouvelle église à Saint-Germain-en-Laye.

Mais nous sommes dans le parc, au milieu des eaux qui descendent de la montagne en gazouillant, parmi les massifs de fleurs et les tapis de gazon, sous les tentures de lierre, de clématite et d'aristoloche, à l'ombre des géants de la végétation, réunis de tous les points du globe.

Quel est cet essaim de jeunes filles que dirige cette femme attentive? Cette femme est Mme Campan, dont la maison célèbre occupe la rue des Ursulines; ces jeunes filles sont ses élèves, qui viennent ici dessiner d'après nature... La plupart brilleront un jour aux premiers rangs, dans le monde, dans l'armée, aux académies, aux ambassades, à la cour... Il faudrait en nommer cent pour épuiser

la liste des héros et des grands hommes dont elles seront les sœurs, les épouses ou les mères. Il nous suffira d'en nommer une, qui éclipse déjà les autres de sa grâce, et qui les éclipsera bientôt de sa grandeur. Elle ne dessine pas, elle ; elle rêve une élégie sous ce grand hêtre ; elle fredonne un chant au bruit de ce ruisseau ; et cette poésie et cette musique jaillissent naturellement de son cœur, comme l'eau de la source féconde. Cette jeune fille est Hortense de Beauharnais. Joséphine, sa mère, va devenir impératrice ; elle-même, peu de temps après, deviendra reine... Mais elle préférera toujours aux diamants de la couronne les vers et la mélodie trouvés à Feuillancourt ou à Arenenberg.

Ces deux écoliers qui l'abordent dans l'allée des platanes sont le futur prince Eugène de Beauharnais et le futur prince Jérôme Bonaparte, tous deux aujourd'hui pensionnaires de M. Mac-der-Mott (mur mitoyen de la maison Campan), et qui ne se doutent guère, en jouant aux barres chez M. Usquin, qu'ils seront un jour, l'un, vice-roi d'Italie, gendre et beau-père des rois et des empereurs, l'autre, roi de Westphalie, puis héritier présomptif de l'Empire français, sous Napoléon III, fils de cette jeune Hortense qu'il tient par la main ! O destinées humaines !

Voici d'autres personnages à qui le châtelain fait les honneurs de son parc : Bourrienne, le secrétaire intime de Napoléon, depuis, son ministre et celui de Louis XVIII ; le comte Dubois, préfet de police de l'Empire, grand amateur d'horticulture ; le marquis Garnier, président du Sénat ; le comte de Montalivet, ministre et père de ministre ; le comte Roy, qui a tant de parcs, et qui n'a pas un arbre aussi beau que ceux-ci ; les magistrats Bélard, Muraire, Bonnet, etc., tous amis de l'ancien procureur.

Mais suivons cet autre visiteur, que M. Usquin et M. Bonard accompagnent avec tant de sollicitude. Voyez comme il recherche et admire les arbres de l'Amérique, qui poussent ici comme dans leur sol paternel ! Voyez comme il s'enfonce avec délices dans cette sombre allée, nef grandiose d'un temple végétal, orgue immense que la brise fait mugir dans le ciel, carrefour de forêt vierge en pleine civilisation, page réalisée des *Natchez* ou d'*Atala* !

C'est que le visiteur s'occupe, en effet, d'*Atala* ! Cette branche de bignonia qu'il coupe et qu'il emporte, avec la permission de M. Usquin, il va la peindre chez lui d'une brosse inspirée ; elle sera le cachet immortel de son plus beau chef-d'œuvre, car cet homme est le grand peintre Girodet-Trioson !

Vous avez tous remarqué, au Musée du Louvre, le rameau qui couronne avec tant de grâce et de vérité le rocher du *Tombeau d'Atala*. Ce rameau a été cueilli à Feuillancourt par la main de Girodet, et reproduit par son pinceau sur la toile, comme nous venons de le dire. Un tel souvenir n'est-il pas encore une lettre de noblesse?

Est-ce tout? Non ! Ecoutons ce charmant vieillard et cette grande dame, qui reçoivent aussi l'hospitalité de M. Usquin. C'est la princesse de Vaudemont, idolâtre de plantes rares, et le fameux chevalier de Boufflers, le hussard-poëte-académicien-gouverneur du Sénégal, l'auteur d'*Aline, reine de Golconde*, l'esprit et la galanterie française incarnés.

Il touche à ses quatre-vingts ans, mais il a toujours l'œil aussi fin que la jambe, la langue aussi alerte que la main. Oyez plutôt la curieuse histoire qu'il raconte à son hôte, sur son prédécesseur à Feuillancourt, le botaniste Trochereau, et sur le philosophe J.-J. Rousseau, qui planta de sa main le lierre colossal, dessiné avec le peuplier qu'il embrasse, en tête de cet article.

M. Trochereau était un vrai savant, y compris l'originalité. Il aurait donné son sang pour un végétal exotique ; il aurait risqué son âme pour un végétal ignoré. Si on lui avait proposé le choix entre un empire et un brin d'herbe, il aurait sans hésiter choisi le brin d'herbe. Avec cette passion de toute sa vie, il avait fait du terrain qu'il possédait, entre l'enclos Usquin et la ruelle Sainte-Radegonde, un véritable Jardin des plantes, envié des grands seigneurs de la villégiature, et du maréchal duc de Noailles lui-même, qui venait de créer un si beau parc à Saint-Germain.

M. Trochereau était de plus un latiniste renforcé. On retrouvait dans son jardin, comme dans une bibliothèque, tous les poëtes de Rome, morcelés en légendes, sur les pierres, sur les bancs, sur les arbres, sur les fleurs, etc. : *Membra disjecta poetæ*. L'inscription qui se lit encore sur le portail de Feuillancourt : *Sollicitæ jucunda oblivia vitæ*, remonte à M. Trochereau. C'est une concession que M. Usquin fit à la mémoire du savant, en achetant son enclos et ses beaux arbres, le 30 germinal an II (1792).

M. Trochereau avait une troisième passion ; il adorait Jean-Jacques Rousseau, comme botaniste sans doute. Cette passion eut ses joies et ses douleurs ; voici comment, selon M. de Boufflers. L'anecdote peint l'auteur des *Confessions* des pieds à la tête.

C'était longtemps avant M. Usquin. M. Trochereau embellissait son jardin de Feuillancourt, sans crainte d'un voisin menaçant. Ce jardin s'étendait, comme on l'a dit, le long et jusqu'au sommet de la ruelle Sainte-Radegonde. Au bas, près de la rue de l'Hôpital, des myriades de fleurs ornaient un parterre, où croissaient des arbustes devenus depuis des géants. Une petite maison et une grande serre faisaient face à la ruelle. Le reste de l'enclos, jusqu'à la hauteur, formait un verger et un bosquet d'arbres exotiques. L'allée de platanes, si admirable maintenant, faisait partie de ce bosquet, que M. Trochereau appelait l'*Elysée*.

C'est là qu'il se promenait, philosophait et herborisait avec son ami J.-J. Rousseau, qui venait le voir de son ermitage de Montmorency. Tous deux, sans doute, maudissaient l'humanité et la civilisation, et regrettaient de ne pas marcher à quatre pattes, ou de ne pas végéter et fleurir comme les rosiers.

Un jour, M. Trochereau voulut consacrer pour la postérité le passage de Jean-Jacques à Feuillancourt. Il lui remit plusieurs lierres (c'était l'arbrisseau favori du grand homme), et Rousseau les planta de sa main dans l'Elysée. Celui qui est monté jusqu'aux nuages avec le peuplier gravé ci-dessus, porte encore, en effet, et portera longtemps le souvenir de l'auteur d'*Emile*. C'est un géant dont il serait difficile de trouver, même en Italie, l'égal en force et en beauté pittoresque.

L'amitié de Jean-Jacques et de M. Trochereau fut moins solide que l'union du lierre et du peuplier, nous écrit M. Usquin fils, à qui nous devons cette précieuse anecdote, qu'il tient de la bouche même du chevalier de Boufflers.

Le botaniste de Feuillancourt était reçu chez le duc de Noailles. Celui-ci eut la curiosité de voir Jean-Jacques, et pria M. Trochereau de le lui amener.

— Vous amener Jean-Jacques ! s'écria le savant ; mais vous me demandez l'impossible ! Mais je ne l'ai chez moi-même qu'à la condition de fermer ma porte à tout le

monde ! Il serait plus facile de présenter un Huron au roi de France !

— Proposez-le-lui toujours.

— Je m'en garderai bien. Il ne me le pardonnerait de sa vie.

— Alors, conduisez-le ici sans qu'il le sache. Pourvu que je le voie, peu m'importe comment. Si vous réussissez, je vous donne ce *gingo biloba* (arbuste chinois).

M. Trochereau ouvrit de grands yeux, et ne trouva plus la chose impossible... Le botaniste devint un roué, et conçut un plan machiavélique.

Le lendemain, il allait avec Rousseau herboriser dans la forêt de Saint-Germain... Quand ils apercevaient la grille d'un parc, une figure humaine, un cavalier ou un carrosse, le philosophe se jetait dans un fourré, en maugréant contre les tyrannies d'ici-bas...



Feuillancourt. Façade de la Villa, dessinée d'après nature par M. A. de Bar.

— Enfonçons-nous dans le bois, dit-il enfin à son compagnon ; allons rejoindre les cerfs et les sangliers, ces enfants de la nature !

— Allons, soit ! dit M. Trochereau en suivant son ami dans les buissons.

Mais il le désoriente si bien, qu'il le ramène vers le parc de Noailles, tandis qu'il croit aller au-devant des bêtes fauves.

Tout à coup ils avisent une muraille, et Jean-Jacques recule d'horreur.

— Rassurez-vous, dit le botaniste, ce n'est pas une habitation, c'est une ruine !...

C'en était réellement toute l'apparence.

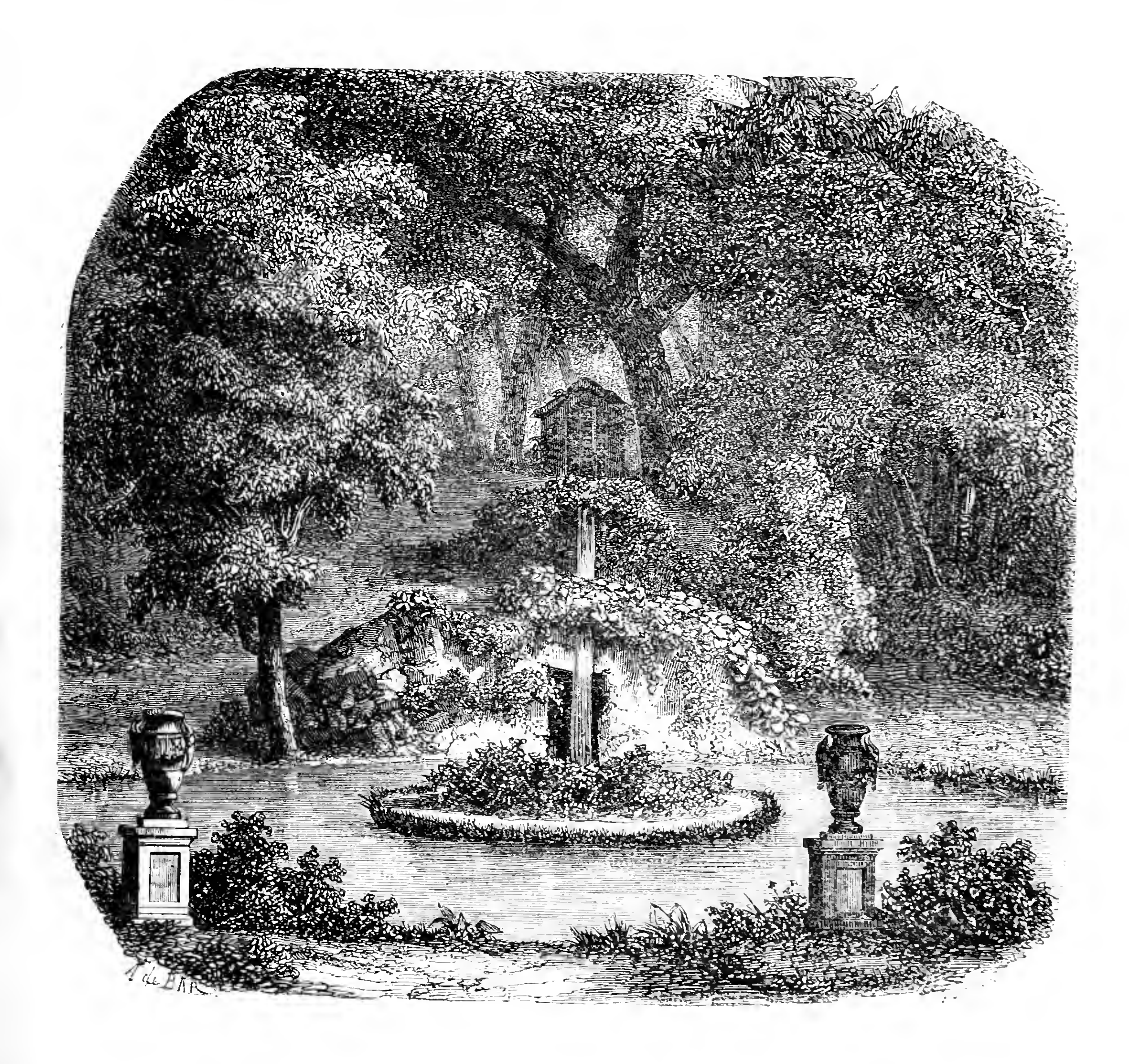
— A la bonne heure ! fait Rousseau, qui se croit dans un désert, et tombe en extase devant les murs crevassés. — O vieux lierres ! ajoute-t-il avec éloquence, achevez

de briser ce repaire des anciens despotes... Herbes et fleurs sauvages, couvrez-en les débris... Chênes éternels, semez-y le gland de l'Eden, pour l'humanité régénérée! Ah! comme on respire ici, loin des barbares de la civilisation!...

Il n'avait pas achevé cette belle phrase, qu'il voit surgir des décombres une figure majestueuse et souriante, une perruque poudrée, un habit de velours brodé d'or, le maréchal de Noailles en personne, que M. Trochereau salue en jouant la surprise...

La prétendue ruine était une entrée du parc ducal, et l'herborisation, un complot du botaniste pour gagner le *gingo biloba!*

— Entrez, messieurs, dit le maréchal avec grâce; je suis trop heureux de cette rencontre; permettez-moi d'en faire mon profit.



Feuillancourt. Pièce d'eau, île et cascades, vues du salon, dessinées d'après nature par M. A. de Bar.

Et montrant le chemin aux promeneurs, il les précède dans l'avenue du château...

Le botaniste le suit avec empressement, et fait quelques pas auprès de lui... Mais, lorsque le duc se retourne pour parler à Rousseau, le philosophe était disparu comme dans une trappe!

Après être resté une minute abasourdi, pétrifié, furibond, Jean-Jacques s'était jeté comme un loup dans le fourré, et il fut impossible de retrouver sa trace...

M. Trochereau n'eut de ses nouvelles que deux jours après. Il s'était sauvé tout droit à Montmorency, d'où il écrivait à son ami ces mots :

« Vous êtes un traître et un lâche! Vous m'avez exposé, comme une bête curieuse, à la risée des grands; vous n'avez plus droit qu'à ma malédiction. Tout est fini entre nous! »

Le duc de Noailles rit aux larmes de cette aventure ; et comme en définitive il avait vu Jean-Jacques, il donna le *gingo biloba* au botaniste.

Ce fut la seule consolation qui resta à ce dernier, avec le lierre planté par le philosophe.

V. Mme REIZET. AUTRE MARTYR. LE BANC DE MONSEIGNEUR AFFRE. LA CHAPELLE DE SAINTE RADEGONDE. M. WALLUT. ÉTAT ACTUEL.

Après la mort de M. Usquin, dont la mémoire sera toujours bénie à Feuillancourt, sa belle propriété fut achetée, en 1843, par Mme Reizet (veuve du régent de la Banque de France), qui l'embellit encore de la pièce d'eau, de l'île de fleurs et des cascades dessinées ci-contre, et dont la vue est ravissante du salon de réception; puis d'un second bassin, ombragé d'un saule au-dessus de celui-ci, et du pavillon en rocaille, surmonté d'un clocheton, d'où la châtelaine correspondait par signaux avec son vieil ami le comte Elzéar de Sabran, digne frère utérin du chevalier de Boufflers.

Mais arrêtons-nous devant un autre souvenir de Mme Reizet, et rappelez-vous ici saint Léger et son dévouement héroïque.

Au mois de juin 1848, de si sanglante mémoire, un prélat illustre était assis sur ce banc, qui porte aujourd'hui son nom. On lui racontait les chroniques de Feuillancourt, sans oublier celle de l'évêque d'Autun.

Arrivé à ces paroles de saint Léger, allant racheter son troupeau de son sang : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*, le narrateur fut interrompu par un message envoyé au prélat.

Ce message lui annonçait le commencement de l'affreuse guerre civile qui allait renouveler à Paris toutes les horreurs des temps barbares...

Le prélat laissa tomber une larme sur la dépêche, et se levant avec une résolution calme, il acheva lui-même le récit du voyage de Leutger et de son martyre au camp d'Ebroïn...

Puis, voyant ses auditeurs pâles et tremblants de ce qu'ils devinaient :

— Courage et adieu, leur dit-il en quittant Feuillancourt; puisqu'il y a encore des Ebroïn, il nous faut aussi des Leutger. Priez pour moi et pour mes ouailles, comme les amis de l'évêque d'Autun... Je me rends à Paris, à mon poste, entre les deux partis combattants...

Et, imposant silence aux réclamations, il s'éloigna en répétant les mots de saint Léger : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis!*

Ce prélat était monseigneur Affre, dont la villa archiépiscopale est encore à Saint-Germain, et qui mourait, peu de jours après, comme vous le savez, comme Leutger lui-même, frappé par les barbares du faubourg Saint-Antoine, au moment où il leur tendait l'olivier de paix et de pardon.

Jugez avec quel soin et quel respect sont conservés à Feuillancourt ce banc et son inscription : *Ici s'est assis monseigneur Affre!*

Mme Reizet avait fait aussi rebâtir, dans son parc, l'ancienne chapelle de sainte Radégonde, dont l'origine date du septième siècle.

D'abord consacrée par Eramberg à saint Saturnin, vers 650, relevée en 1180 par un évêque de Paris, sous l'invocation de sainte Radégonde (1), restaurée en 1715 par un abbé d'Abbecourt, seigneur de Feuillancourt et du Bouret, entourée alors de terres qui rapportaient 200 livres par an sans compter les offrandes des pèlerins, desservie par un prêtre qui y disait la messe tous les vendredis pour l'âme du fondateur, honorée d'une grande dévotion le 13 août, jour de la fête patronale, la sainte demeure, abattue par la Révolution, n'était plus qu'une ruine dans les jardins Trochereau et Usquin, et avait disparu pour faire place à une melonnière.

De la position qu'elle occupait jadis à mi-côte du terrain bordé par la ruelle, auprès d'une fontaine sacrée où les yeux malades venaient chercher la guérison, Mme Reizet la fit transporter à l'intersection des rues de l'Hôpital et de Sainte-Radégonde, avec une entrée particulière et contiguë dans celle-ci. La modeste façade est encore ornée de quelques débris de sculpture, seuls restes de l'ancien édifice qui aient échappé aux iconoclastes.

En 1850, à la vente de la succession Reizet, chapelle, villa, parc, souvenirs, eaux vives, arbres et fleurs, toute la beauté et toute la gloire de Feuillancourt, allaient tomber et périr sous le marteau de la bande noire, — cette nuée de corbeaux rongeurs qui suit les révolutions à la trace du sang et des ruines; lorsque tout cela fut racheté et sauvé par un de ces heureux sages à qui le Ciel donne la fortune dans l'intérêt de la société même, par un homme de cœur et d'esprit, dont nos lecteurs reconnaîtront le nom avec quelque orgueil, par M. Wallut, gérant du *Musée des Familles*.

C'est à Feuillancourt que notre cher et spirituel collègue, digne fils du propriétaire, médite et rédige les charmantes pièces dont le Gymnase a donné un spécimen applaudi, et les proverbes et esquisses dont il gratifie trop rarement notre commun recueil.

C'est là qu'une châtelaine, qui ressusciterait ce nom par ses vertus et ses grâces hospitalières, fait, avec le charme et la distinction d'autrefois, les honneurs de sa villa et de son parc aux amis, aux savants, aux artistes et aux curieux qu'attire la renommée de l'habitation ou la personne des habitants. Leur modestie nous permettra de citer, entre autres, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dont l'admiration pour les arbres de Feuillancourt est un nouveau titre d'honneur, et le prince de Canino, le savant naturaliste, qui leur a payé son tribut d'éloges, en compagnie de M. Serres, l'éminent professeur du Muséum de Paris.

Non-seulement M. Wallut a respecté et conservé l'œuvre de ses prédécesseurs: la chapelle de Sainte-Radégonde, les rares et belles plantes de M. Trochereau, le lierre de Jean-Jacques, le gingo biloba du duc de Noailles, l'édifice de M. Bonard, le bignonia de Girodet-Trioson, les bassins et les jets d'eau de Mme Reizet, le banc sacré de l'archevêque-martyr, l'allée-vierge où rêva la reine Hortense, où passèrent Beauharnais et Jérôme Bonaparte; les magnolias géants, qui portent leurs étoiles embaumées jusqu'au toit de la maison, l'aristoloche et la clématite sans égales, qui ombragent la chapelle de leurs festons perdus dans les cieux, les hêtres prodigieux, sous lesquels un bataillon tiendrait à l'abri; le micocoulier de Provence, le kérultéria du Japon, les cèdres: argenté, du Liban, de Virginie, les pins de lord Weymouth, les tilleuls du Canada, les sophoras et les tulipiers, et toute cette forêt merveilleuse, convoquée ici des deux hémisphères, et qui a pris, dans les massifs et autour des eaux de ce paradis

(1) Sainte Radégonde était fille de Berthier, roi de Thuringe, quatrième femme de Clotaire Ier, et fondatrice de la célèbre abbaye de Sainte-Croix, à Poitiers. Nous vous raconterons un jour sa légende, que le poëte Fortunatus à mise en vers latins, et qui est une des plus curieuses pages de notre histoire.

terrestre, des dimensions et des aspects, des ombres et des lumières à confondre le pinceau de l'artiste et l'imagination du poëte...

Mais encore M. Wallut vient de compléter cet ensemble féerique par un embellissement du meilleur goût et du plus gracieux effet, en transformant l'ancien jardin Trochereau, l'ex-potager Usquin, le vieil enclos de Sainte-Radégonde, en prairie aux pentes verdoyantes et aux douces perspectives, animée d'une nouvelle pièce d'eau et d'une rivière anglaise, avec ponts et cascades.

Trois fois heureux Feuillancourt, d'être tombé en si bonnes mains! Tel sera le refrain de tous les amateurs qui, après l'avoir vu, lui diront: Au revoir! — Ainsi soit-il (1).

PITRE-CHEVALIER.

(1) Nous ne terminerons pas cet article sans remercier M. Usquin fils et M. Petit, adjoint de Saint-Germain, des précieux renseignements que nous devons à leur obligeance.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES, ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC. (1). XVIIe SIÈCLE.

NEUFGERMAIN, LE POETE HÉTÉROCLITE. — MARC DE MAILLIÉ, LE POETE CROTTÉ.

Toutes les époques tourmentées par la guerre ou par de grands mouvements sociaux engendrent, comme en dérision de leur propre grandeur, un certain nombre d'individualités bizarres, organisations incomplètes, en qui la pensée du siècle ne s'incarne que pour s'y dénaturer, et qui, incapables d'atteindre à ses hauteurs, semblent avoir reçu pour mission d'en représenter exclusivement le côté grotesque et ridicule.

L'époque de la Fronde, une des crises les plus fécondes de notre histoire, a produit, dans l'ordre littéraire, toute une série de ces originaux : j'en choisis deux, au hasard, pour aider à la connaissance de la vie littéraire au dix-septième siècle, Neufgermain, le poëte hétéroclite, et Marc de Maillié, le poëte crotté.

I. — LOUIS DE NEUFGERMAIN.

En dépit de son nom pompeux et de la tournure majestueuse que Brebiette lui a donnée dans le portrait gravé en tête de ses œuvres, Neufgermain ne fut rien de plus qu'un pauvre hère, chargé d'égayer, à ses dépens, les réunions de l'hôtel de Rambouillet et la petite cour de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

La date de sa naissance, celle de sa mort, sont inconnues; on sait seulement, par le témoignage des Mémoires, qu'il vivait encore fort vieux en 1652. Tallemant des Réaux, qui l'a connu sur le tard, le dépeint ainsi : « C'est encore un bel homme, fort vieux, mais fort droit, qui depuis longtemps porte une longue *barbasse*. Il a toujours l'épée au côté et il aime fort à faire des armes. »

Cet amour d'escrime, joint à l'importance du nom et du personnage, et jusqu'à cette affectation de longue barbe, qui était alors la manie des anciens compagnons d'Henri IV, m'avaient fait imaginer dans Neufgermain quelque gentilhomme béarnais venu à la suite du roi de Navarre, pour guerroyer contre la Ligue; de ceux dont Agrippa d'Aubigné a tracé le portrait immortel dans ses dialogues satiriques du *baron de Feneste*. Mes recherches en ce sens ont été vaines. Les généalogistes ne font nulle part mention ni du nom, ni du fief de Neufgermain.

Il ne reste donc de positivement avéré que sa pauvreté et la bizarrerie de son esprit, qui n'éclate que trop dans ses vers.

Gaston l'avait, par dérision, nommé son poëte hétéroclite, et il avait pris ce titre au sérieux, ni plus ni moins que celui de sénéchal ou de gentilhomme ordinaire.

Quant à l'hôtel de Rambouillet, il en était le *fou* en pied; « car, dit encore Tallemant, de gens aussi sages que M. et Mme de Rambouillet, on n'en trouverait guère qui aient eu plus de fous à leur service. »

(1) Voyez les tables des tomes XVII, XVIII et XIX.

On s'amusait beaucoup alors à restaurer les formes rhythmiques de l'ancienne poésie et même à en inventer de nouvelles encore plus compliquées, s'il se pouvait. Voiture avait remis en honneur le sonnet et le rondeau; Sarrazin rimait des paraphrases; Dulot inventait des bouts rimés. Neufgermain voulut aussi avoir son invention. Il imagina donc un genre particulier de stances, où la syllabe finale de chaque vers devait être formée par une des syllabes du nom d'une personne de la société, à qui la pièce était dédiée.

Les vers de Neufgermain n'ont en général pas le sens commun. Néanmoins cette innovation fit fureur. Ce fut à qui se donnerait le plaisir de faire acrosticher son nom par le poëte hétéroclite. Et comme chacun de ceux à qui il adressait ses vers croyait devoir les lui payer, il trouva par là moyen de subsister.

L'amour-propre s'en mêla. Les poëtes à la mode, Desmarets, Tristan l'Hermite, Racan et Voiture lui-même, se piquèrent de prouver qu'on pouvait, avec de l'esprit, tirer parti de l'invention d'un fou. On trouve dans les œuvres de Voiture des vers adressés à M. d'Avaux, ambassadeur de France, et commençant ainsi :

L'autre jour Jupiter man*da*,
Par Mercure et par ses prév*ôts*,
Tous les dieux, et leur commanda
Qu'on fit honneur au grand D'AVAUX.

Il n'y eut pas jusqu'aux gentilshommes de la cour qui ne s'y missent. Le duc d'Orléans, enfin, voulut s'en passer la fantaisie et composa le quatrain suivant, qui se trouve au commencement des œuvres imprimées du poëte.

« Par monseigneur frère unique du Roy, à l'imitation de l'autheur » (les syllabes du nom finissant les vers).

Bien que je sois un poëte *neuf*,
Qui ne rima jamais en *ger*,
Je veux parler jusqu'à de*main*
Des vertus du grand NEUFGERMAIN.

On lit à la suite les stances suivantes, de Puylaurens :
« Par monsieur de Pilorens (*sic*), à la mesme imitation. »

Il y a des jours plus de *neuf*
Que je suis après son*ger*
Comme quoy trouver le che*min*
De louer le grand NEUFGERMAIN.

Je le tiens le plus preux des *neuf;*
Un peu plus vaillant que Ro*ger*,
Et bien plus vaillant que Go*main*,
Cet excellent de NEUFGERMAIN.

Je lui souhaite un habit *neuf;*
Puis quand il faudra deslo*ger*,
Que ce ne soit du mal Saint-*Main*
Que meure le grand NEUFGERMAIN.

Ce sont des vers de grand seigneur. Quant à Neufgermain, ce qu'il y vit de plus sérieux fut la promesse d'un habit neuf, promesse dont il s'empressa de prendre acte dans la réponse que voici :

Vos vers si beaux, tant admirés,
Qui ne sont que propos dorés,
Me valent argent et monnoye;
Car, plus polis que n'est un œuf
Ils filent, je crois, de la soye,
Me promettant un *habit neuf.*

Toutefois, la difficulté qu'il s'était posée, jointe au désir



La barbe de Neufgermain rapportée à l'hôtel de Rambouillet. (Neufgermain, d'après Brebiette.) Dessin de M. E. Forest.

intéressé de satisfaire sa clientèle, le jetait de temps à autre dans d'étranges nécessités. Il faisait entrer dans ses rimes des mots du patois de son pays, des mots latins, etc.; une autre fois, obligé de rimer en *co*, dans une pièce adressée à M. *de Cogneux*, chancelier du duc d'Orléans, il met, n'en pouvant plus : — *coco*; — et note à la marge : *Langage de nourrice et d'enfants*, pour *souliers*.

Un peu ravitaillé par la générosité de ses clients, Neufgermain songea à se faire une maison et se maria. Il épousa une très-jeune et jolie servante, qui résista fort, dit-on, et lui fit payer cher son obstination. Tallemant, qui entre dans quelques détails au sujet de ce mariage, ajoute : « Cette femme a la plus méchante tête du monde. « Sans elle, il aurait amassé quelque chose... Mais cette « enragée bat tous les jours quelqu'un et ruine le pauvre « poëte en procès criminels. Il n'est pas à se repentir de « s'être mis dans la nasse; il tâche de la faire aller au « Canada (1), et, selon que cela va bien ou mal, il est gai « ou mélancolique. »

(1) On déportait alors au Canada les femmes de mauvaise vie.

Son humeur belliqueuse lui valut aussi quelquefois des aventures assez plaisantes.

Un jour, en passant dans la rue des Gravilliers, il fut insulté par un quidam, qui, lui voyant mettre l'épée à la main, lui sauta aussitôt à la barbe et lui pluma tout le menton. Neufgermain, jaloux de venger l'affront fait à sa barbe, poursuit le quidam, le blesse, et, comme il était fort habile, il l'eût infailliblement tué s'il ne se fût sauvé.

Le peuple, témoin de la bravoure et de l'adresse de ce vieillard, l'entourait avec respect, tandis que, tout chaud de colère, il s'écriait :

— Faut-il qu'un tel outrage me soit fait, à moi, l'ami intime du marquis de Rambouillet! moi qui dîne tous les jours à sa table!

Si bien qu'un judicieux savetier, croyant avoir trouvé là l'occasion d'une forte récompense, ramassa dévotement dans le ruisseau les débris de la vénérable barbe, l'enveloppa d'une belle feuille de papier blanc, et, la tenant à deux mains, sans oser la plier, se rendit tout droit à l'hô-



Neufgermain provoquant Ménage à faire des armes. Dessin de M. E. Forest.

tel. On était à table lorsqu'il y arriva, et l'on peut juger de l'étonnement du marquis, lorsqu'un de ses laquais vint lui dire qu'un savetier de la rue des Gravilliers demandait à lui parler.

— Un savetier de la rue des Gravilliers! dit-il. Il faut voir ce que c'est ; faites-le monter.

Le savetier entre, tenant toujours son papier à deux mains, et, après force saluts, annonce à M. le marquis qu'il lui apportait la barbe de son ami M. de Neufgermain, qu'il avait trouvée dans le ruisseau.

Le hasard voulut, pour rendre la comédie complète, que Neufgermain entrât dans le moment même, bien étonné de voir que sa barbe avait fait plus grande diligence que lui.

Une autre fois, Mme de Rambouillet, le voyant dans une grande détresse, l'adressa à l'abbé Ménage, qu'elle savait être bien avec Servien, surintendant des finances, et qui lui fit en effet obtenir une gratification de deux cents livres. La marquise alors, pour lui faire pièce, persuada au poëte que Ménage était l'homme du monde (après lui)

qui aimait le plus à faire des armes, et que le meilleur moyen de lui témoigner sa reconnaissance était de lui proposer l'assaut.

Neufgermain, enchanté de l'avis, s'en va faire à Ménage, avec toutes sortes de politesses, ses remerciements et sa proposition. L'abbé n'avait jamais touché un fleuret de sa vie ; toutefois, connaissant l'homme, il ne put s'empêcher de rire de l'ouverture.

— Je sais, monsieur, dit Neufgermain en insistant, qu'à cause de votre robe, vous dissimulez votre inclination pour le noble exercice des armes ; mais vous pouvez compter sur la discrétion d'un honnête homme que vous avez obligé. D'ailleurs, Mme la marquise m'a prévenu de ce que vous cachiez vos fleurets derrière vos livres.

Et là-dessus, le voilà bouleversant la bibliothèque de l'abbé, afin de découvrir la cachette.

Ménage eut la patience de ne pas se fâcher; il allégua qu'ayant été saigné la veille, il lui était impossible de se rendre à l'invitation, et remit la partie à une autre occasion.

Il y a certainement quelque chose de pénible à voir cette société si honnête et si polie s'accorder pour mystifier un pauvre vieillard, doublement respectable pour sa misère et ses cheveux blancs et aussi pour sa folie même. Ce qui néanmoins diminue le scandale de ce procédé, c'est que jamais le poëte ne parut s'apercevoir du rôle qu'on lui faisait jouer. En dépit des moqueries et des bourdes, il continua de rimer et de ferrailler, et de se parer orgueilleusement de son étrange titre.

Ses poésies, publiées par lui en deux tomes in-4°, sont intitulées ainsi : *Les Poésies et Rencontres du sieur de Neufgermain, poëte hétéroclite* de Monseigneur, frère unique du Roy ; imprimé par commandement de mondict seigneur, avec privilége du Roy.

Ces deux volumes contiennent un grand nombre de vers composés à la louange de l'auteur par différents personnages de la cour et de la ville. Quant aux siens propres, il n'en est pas une pièce que sa singularité même puisse rendre supportable. La première partie est précédée d'une préface allégorique adressée à Monsieur, qui semble être le procès-verbal d'un cauchemar.

Boileau a cité deux fois Neufgermain : dans sa satire IX, où il l'accole à La Serre, *le charmant auteur*,

> Dont les vers en paquets se vendent à la livre;

puis dans son *Discours préliminaire*, où, se justifiant d'avoir tourné en ridicule certains poëtes de son temps, il demande « ce qu'on pensera de Voiture, qui n'a point fait conscience de rire aux dépens du célèbre Neufgermain, quoique également recommandable par *l'antiquité de sa barbe* et par la nouveauté de ses poésies? »

On voit que c'était partout le même ton.

II. — MARC DE MAILLIÉ.

> J'ai vu notre fou de poëte,
> Avecque ses yeux de chouette,
> Sa barbe en feuille d artichaut,
> Et son nez en pied de réchaut.
> Il est d'une humeur plus fantasque
> Que le son d'un tambour de basque.
> Vous le voyez sur le Pont-Neuf,
> Tout barbouillé d'un jaune d'œuf,
> Depuis sept heures jusqu'à onze,
> Faire sa cour au roi de bronze...
> Ses pauvres vers estropiés
> Ont des ampoules sous les piés.
> A force de courir les rues...
> Il vous traîne une longue latte
> Dedans un vieux fourreau de natte
> Pendue au bout d'un maroquin
> Qui vous sangle son casaquin.
> A le voir en cet équipage,
> On dirait qu'il a du courage
> Et qu'il est plus fier qu'un Hector;
> Mais il est plus doux qu'un castor.

Tel est le portrait peu charitable que Saint-Amand a tracé de Marc de Maillié dans sa *Gazette du Pont-Neuf.* Il l'a dépeint avec plus de détails et encore moins charitablement dans sa satire du *Poëte crotté,* où il le traite de chardon du Parnasse, de moine bourru, de chaland de triperies, de faquin, d'esprit chaussé de travers, etc.

Qu'était-ce au demeurant? un pauvre diable d'enthousiaste, toujours aux prises avec les grands mots et les grands sentiments, — épris de l'idéal, — comme nous dirions aujourd'hui ; et qui, tant qu'il vécut, porta la peine du contraste que formait avec l'élévation de ses pensées le physique ridicule que la nature lui avait donné.

Sa vie est un peu mieux connue que celle de Neufgermain, grâce à Colletet, qui, dans ses *Vies* manuscrites des poëtes français, lui a consacré quelques notes.

On sait qu'il naquit à Bordeaux et qu'il s'attacha de bonne heure au service de la princesse Marguerite de Navarre, qui fit de lui son poëte titré, d'autres disent son bouffon.

Dans ses moments de gaieté, cette princesse s'amusait beaucoup à lui entendre réciter ses vers ; ce qu'il faisait avec un luxe de grimaces, de contorsions et une impétuosité de débit qui le rendaient fort divertissant. Ses voisins n'en étaient pas quittes à moins de boutons arrachés et d'accrocs à leurs vêtements. Guillaume Colletet raconte qu'il lui en coûta un jour les deux glands de son rabat, et plus de sept boutons de son pourpoint, pour avoir écouté cinq ou six épigrammes de Maillié. Celui-ci, sa fureur poétique étant passée, lui fit mille excuses, et l'invita même, sous forme de réparation, à se venir rafraîchir avec lui au cabaret voisin.

Sa folle passion pour la femme d'un conseiller au Parlement de Bordeaux, appelé M. de Jehan, acheva de le rendre ridicule, en l'induisant en mille extravagances de plume et de paroles. Il avait surnommé cette dame Pancharite, ce qui signifie en grec réunion de toutes les grâces, et il l'a souvent célébrée sous ce nom. Ce qui témoigne, au reste, du désordre de ses idées et en même temps de la pureté de ses intentions, c'est qu'il ne borna pas à elle seule l'hommage de ses vers ; il en adressa également à son mari et à son fils encore au maillot.

Sa détresse était extrême ; on en jugera par l'anecdote suivante :

Il alla un jour trouver une femme qui faisait profession de chanter sur le Pont-Neuf, et lui demanda ce qu'elle donnerait d'une fort belle chanson qu'il avait composée. La chanteuse lui répondit qu'elle donnait habituellement un écu, mais que, puisque sa chanson était si belle, si belle, on irait jusqu'à quatre livres. La chanson fut imprimée. Ce n'était qu'astres, soleil et autres magnificences. Il ne s'en vendit pas un exemplaire. La chanteuse, outrée d'avoir été trompée, fit assigner le pauvre poëte, bien embarrassé de rendre les quatre livres qu'il avait déjà dépensées. Fort heureusement, le poëte Gombauld, plus charitable envers Maillié qu'on ne l'était communément, remboursa la plaignante et le délivra.

Il était devenu le jouet des grands et du peuple même,

qui, à force de rencontrer sur son chemin ce personnage équivoque, toujours seul et toujours rêvassant, avait fini par le traiter comme un fou véritable.

On se prend à plaindre ce pauvre homme, qui n'eut peut-être d'autres torts que ceux de son étrange mine, de la candeur de son âme et de l'excès même de sa misère.

Maillié, d'ailleurs, n'était pas dépourvu de délicatesse ni même de fierté. Il lui était plus d'une fois arrivé, du temps qu'il appartenait à la reine Marguerite, de se voir, pour ses incartades, banni temporairement de sa cour. La reine essayait alors de lui continuer ses bontés, ne prétendant le châtier qu'en le privant de sa présence. Le poëte refusait hautement, et ne consentait à jouir des libéralités de sa maîtresse qu'après être rentré en grâce ; à quoi il parvenait ordinairement par le moyen de quelque supplique en vers.

Il n'eût peut-être réclamé de ses contemporains, de ses confrères, que deux choses : un peu d'indulgence pour sa véhémence périgourdine, et la liberté de proclamer son innocente passion.

Au sein de la plus rude pauvreté, il disait ne *tenir à la vie qu'à cause de celle pour qui il eût été heureux de mourir*.

Comme poëte, Maillié ne manquait pas absolument de talent, et c'est en quoi il diffère tout à fait de Neufgermain, qui n'était rien de plus qu'un vieil enfant jouant au casse-tête avec les mots. Son esprit, toujours tendu vers le sublime et l'exagération, sa recherche des qualités poétiques du vers, la sonorité, l'éclat, lui donnent même quelque ressemblance avec certaine école poétique de notre temps. J'extrais, sans les choisir, deux strophes de son Ode à Louis XIII, afin de mettre le lecteur à même de vérifier mon jugement.

La beauté de la Toison d'or,
Qui rendit mainte âme enflammée,
N'était rien que le grand trésor
D'une éternelle renommée.
Louys, qui m'as l'âme échauffée,
Appren comme les demi-dieux
N'ont fait ce butin précieux
Que par l'assistance d'Orphée...
. . . .
Ces esprits tissus à fond d'or
Bravent le tems et son orage ;
Astres sur terre, ils ont encor
L'amour des dieux pour leur partage.
Et tu dois bien savoir en somme
Que qui vit dans le cœur des dieux
Mérite bien encore mieux
De vivre dans le cœur d'un homme.

En 1616, ses vers parurent imprimés à Bordeaux, avec un luxe qui prouverait qu'il n'était pas sans renommée, puisqu'il est peu présumable qu'il pût faire les frais d'impression. Ce volume, composé d'odes, de sonnets, etc., dédiés au Roi, à la princesse Marguerite, et surtout à la belle conseillère de Jehan, est enveloppé d'une préface et d'une post-face adressées à cette dernière et où la passion du poëte périgourdin éclate dans toute son extravagance.

Cette belle, si chevaleresquement aimée, eut pourtant un rival dans son cœur : qui le devinerait ? Ce fut le gigot de mouton. Il en faisait ses délices, jusque-là, dit Colletet, qui demande pardon d'entrer dans ces détails, qu'il en avait toujours dix ou douze pendus au plafond de sa chambre, où il les laissait se mortifier.

Il n'était pas embarrassé d'en manger un entier à son repas. Et souvent ses amis le découvrirent planté dans la rue de la Huchette, où se tenaient alors de préférence les rôtisseurs, devant une boutique et paraissant méditer profondément, tout en humant les parfums de la broche.

Sur la fin de sa vie, en 1628, il publia à Paris le Recueil de ses Épigrammes, au nombre de trois à quatre cents, la plupart assez plates, mais dont quelques-unes néanmoins ne manquent pas d'imprévu. Il convient de citer celle-ci, qu'on a faussement attribuée à Théophile de Viaud, et que Maillié adressa au roi d'Angleterre, Jacques VI :

Si Jacques, le roi du savoir,
Ne fut curieux de me voir,
En voici la cause infaillible ;
C'est que, ravi de mon escrit,
Il crut que j'étais tout esprit,
Et par conséquent invisible.

Dans sa préface, consacrée à démontrer l'excellence de son génie, il remontre modestement au roi que, seul de tous ses confrères qui s'abreuvent au fleuve de sa munificence, il est jusqu'à cette heure demeuré sur le bord, sans plus se désaltérer que Tantale.

L'épigramme suivante, postérieure au livre, courut longtemps manuscrite, avec grand succès, dit-on :

Plaise au Roi me donner cent livres,
Pour acheter livres et vivres ;
De livres, je m'en passerais,
Mais de vivres je ne saurais.

Il mourut en 1628, âgé d'environ soixante ans. Quelques-uns disent qu'il mourut littéralement de faim. On trouva cependant chez lui, contre toute apparence humaine, quatre ou cinq cents écus, qu'il avait épargnés des gratifications qu'il recevait. « Ce qui fait voir, remarque « philosophiquement Colletet, que la France n'est pas « tout à fait ingrate au mérite véritable ou prétendu. »

Tel fut le sort de ces deux hommes fort inégaux de mérite et de sagesse ; l'un ingénu, loyal et brave, l'autre fier et idéalement passionné ; qui tous deux moururent de misère et peut-être de désespoir, après avoir disputé leur vie jour à jour à l'infortune, aux sarcasmes et au mépris même ; mais que ni le mépris, ni l'adversité ne purent distraire de leur chimère.

Quelques années plus tard, en plein grand siècle, — Maynard, rebuté par Richelieu, allait s'ensevelir fièrement dans sa province, et écrivait sur sa porte l'orgueilleuse épitaphe que chacun sait par cœur ; Saint-Amand expirait de misère ; Tristan mourait sur un coffre, en attendant son maître ; et Colletet le fils, poëte et savant,

Allait chercher son pain de cuisine en cuisine.

Les temps sont bien changés. Il n'y a plus aujourd'hui de patrons dont il faille supporter les dédains en même temps que les bienfaits. Combien cependant trouverait-on à cette heure de pauvres âmes tourmentées par le désespoir de l'impuissance, et qui luttent sans faiblir contre le malheur de leur temps et de leur vie ! Ayons donc pour elles quelque pitié et même quelque respect ; afin de faire dire aujourd'hui, comme on disait il y a deux cents ans : que si la France n'est point ingrate au mérite, elle sait aussi se montrer compatissante pour les nobles efforts malheureux.

CHARLES ASSELINEAU.

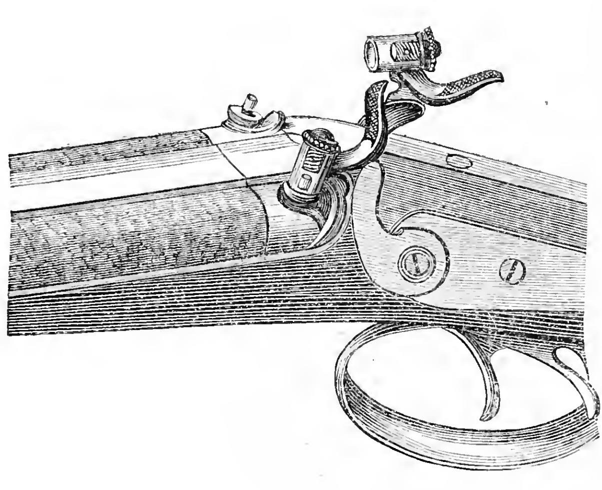
ÉTUDES MILITAIRES.

SYSTÈME FONTENAU POUR LES ARMES A PERCUSSION.

M. Fontenau, de Nantes, est un de ces hommes de loisir, que l'amour d'être utiles rend inventeurs, un de ces Bretons persévérants qui ne se reposent qu'en touchant le but.

En 1847, M. Fontenau cherchait un frein sauveur pour les locomotives, lorsqu'en ouvrant un journal il y apprend qu'un de ses compatriotes, sorti le matin pour la chasse, le cœur joyeux, a été rapporté le soir à sa famille, tué raide par son propre fusil, dont une distraction, un choc, une branche, un rien, a fait partir la détente. Cette catastrophe rappelle au Nantais les innombrables malheurs de ce genre qui ensanglantent chaque année les fastes de la vénerie, et qui se reproduisent en tout temps, jusqu'au foyer domestique, où le maniement, le jeu, l'oubli même des armes foudroie des enfants, des frères et des amis, entre une plaisanterie et un sourire...

Là-dessus, l'imagination de M. Fontenau s'allume ; il abandonne son projet de frein contre la vapeur, et jure de trouver le moyen d'assurer la vie et la confiance de l'homme contre l'éternel fléau des armes à percussion.



Système Fontenau.

Pendant des mois entiers il étudie, tourne et retourne, fait et défait et recommence des chiens de fusil. Le mal étant là, le remède doit y être ! Le chien de fusil devient son idée fixe, son univers, son rêve, sa pierre philosophale... Comme La Fontaine ne sachant plus que Baruch, il ne connaît plus que le chien de fusil, ne parle plus que du chien de fusil ; — et à ceux qui lui demandent comment ils se porte, il réplique : — Je porte ce chien de fusil à mon armurier !

Perpétuelle histoire des machines les plus simples, auxquelles l'esprit et la main de l'homme n'arrivent que par les tâtonnements et les complications !

Un jour enfin, — quel beau jour ! M. Fontenau voit son idée réalisée. Il s'écrie à son tour : — J'ai trouvé (Eurêka !) j'ai trouvé le chien de fusil qui ne tuera plus que volontairement ! J'ai sauvé toutes les victimes de l'avenir ! Je vais tarir les larmes des épouses, des mères et des sœurs !

Il la tenait, en effet, cette batterie rebelle, domptée, après tant de meurtres, par la plus vulgaire prudence, et assez sûre désormais pour braver l'étourderie d'un enfant, assez économique pour être à la portée du plus pauvre chasseur !

Notre gravure vous la montre dans toute sa naïveté savante : une vis placée dans la tête du chien perforé, et qui, remontée par un simple geste, isole la capsule et rend l'explosion impossible, quand même le chien s'abattrait par accident ; un petit trou cylindrique dans le pas de la vis, et dans ce trou un morceau de cuir dur, coupé à ras du filet, et qui empêche la vis de tourner d'elle-même ; enfin une précision telle, que le choc, en écrasant la poudre fulminante, ne fait plus emporte-pièce sur la cheminée : voilà tout le système.

Armé de ce point d'appui certain pour la vie humaine, M. Fontenau prend un brevet, court à Paris, à Londres, à Liége, partout où l'armurerie est en honneur ; est approuvé, applaudi, glorifié par l'Académie des sciences, par les ministres, par les députés, par les rois, par les Sociétés d'encouragement (1), par les arquebusiers émérites, par les grandes fabriques d'armes, par les jurys d'exposition, par les Comités d'artillerie et les Conseils généraux, etc., etc.

De la consécration de son œuvre, il passe alors à sa propagation. Il va lui-même, trois années durant, sans intérêt, par dévouement pur, montrer, expliquer, offrir à tous la sécurité de chacun. Homme de cœur et d'esprit, il sait que les découvertes ne profitent jamais aux inventeurs ; il n'aspire qu'à la gloire de sauver les existences. Commis-voyageur de l'humanité, les plus cruels rebuts le trouvent impassible. Un jour, raconte M. Talbot, un banquier reçoit la visite de M. Fontenau ; il veut y couper court et refuse de jeter un coup d'œil sur le portefeuille qui lui est présenté. M. Fontenau alors tire de sa poche un pistolet muni de l'appareil dont il est l'inventeur ; le banquier pâlit ; il se jette sur l'arme, qu'il saisit de ses mains tremblantes ; il croit avoir devant lui un assassin ! un peu de patience lui eût fait éviter cette mystification. A Château-Thierry, M. Fontenau se renseignait auprès d'un armurier sur les noms des chasseurs de la contrée. La mère de cet artisan entend la conversation, et elle s'imagine que cet inconnu a formé le dessein d'enlever la clientèle de son fils. Pour déjouer un aussi coupable projet, une idée lui vient ; elle dénonce l'étranger à la gendarmerie, comme détenteur d'armes secrètes. M. Fontenau reçoit donc, à l'hôtel, la visite d'un gendarme ; mais, au lieu d'un arsenal, il lui met sous les yeux son portefeuille, bourré de recommandations illustres, et le gendarme est réduit à faire des excuses à l'étranger, qu'il avait eu la pensée de mettre entre les mains de la justice.

Nous devions notre part de concours à ce bienfaiteur de la société. Nous avons rempli notre devoir ; que chacun remplisse le sien. Le système Fontenau doit être aujourd'hui chez tous les armuriers du monde. Ceux qui l'ignoreraient ou négligeraient de l'avoir seraient responsables des malheurs qu'il épargne aux familles.

P. C.

(1) Celle de Paris (Rapport de M. Ch. Laboulaye) déclare : « Qu'il était impossible de remédier par une disposition plus simple aux dangers des armes à percussion ; que toutes les dispositions imaginées jusqu'à ce jour ne peuvent soutenir la comparaison avec cette invention ingénieuse ; qu'au service important rendu à l'humanité, elle ajoute un progrès industriel remarquable, tous les inconvénients des autres systèmes, crachements, obstructions, fractures, explosions, disparaissant dans le système Fontenau. »

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

COMME FRÈRES. TOUT EST BIEN, QUI FINIT BIEN (1).

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.



Marthe et Joseph lisant la lettre de Raoul (Scène I). Dessin de M. C. Fath.

PERSONNAGES.

Mme DANVELLE.
LOUISE (13 ans), MARIE (11 ans), ses filles.
RAOUL (14 ans), son neveu, déguisé en voyageur.
JOSEPH, MARTHE, femme de Joseph, domestiques.

(La scène est à la campagne, en province. Un jardin, des fleurs, des ombrages ; à gauche, une maison de maître ; à droite, une petite ferme, dont la première pièce sert de cuisine. On voit l'intérieur par la porte et la fenêtre, qui sont ouvertes du côté des spectateurs.

Joseph porte une blouse flottante de toile grise ; Raoul, une blouse bleue, serrée par une ceinture.)

SCÈNE I.

JOSEPH, MARTHE.

(Joseph est occupé à placer des caisses d'oranger aux deux côtés de la porte de l'habitation principale. Marthe l'observe de la porte de la cuisine.)

JOSEPH. J' veux qu'à leur réveil, mamzelle Louise et mamzelle Marie voient ces caisses d'oranger, et q' cette

(1) Nous avions promis à nos jeunes lecteurs un proverbe fait pour eux. Le voici, de la main bien connue et bien chère qui leur a déjà donné *Renée*, anecdote du Jura, et les *Aventures du petit Maurice*. Pour jouer ceci en famille, ils peuvent, s'ils n'ont pas de décors, mettre la scène dans un intérieur ou devant une porte, au moyen de quelques changements faciles.

odeur les réjouisse. Une jolie surprise, morguenne! Femme, i' n' fait pas encore jour chez nos maîtresses?

Marthe, *elle s'avance*. Es-tu si pressé de les voir?

Joseph. Ma fine oui; voilà sept ans que ces persiennes étaient fermées.

Marthe. Eh bien! pendant ce temps, nous étions maîtres nous-mêmes.

Joseph. Mais nous étions seuls!

Marthe. Comme t'es galant! Ma compagnie ne te suffisait donc pas?

Joseph. Ecoute, si t'étais plus gaie!... mais tu ne ris jamais, et tu chantes encore moins, tandis q' ces petites demoiselles...

Marthe. Ne font pas autre chose depuis deux jours qu'elles sont ici.

Joseph. Oh! par exemple!

Marthe. A moins de babiller.

Joseph. Oh!

Marthe. Ou de danser; et souvent c'est tout à la fois. Elles peuvent prendre du bon temps, à présent que les v'là uniques héritières de ce joli domaine... Leur grand-oncle m'a bien trompée!

Joseph. Fallait-il qu'il te donnât son bien?

Marthe. Hé non; mais j'aurais voulu qu'i' n' fît pas tort à son petit-neveu, leur cousin, mon pauvre Raoul!

Joseph. C'était toujours ton favori! Il y a sept ans, quand Mme Danvelle était ici avec ses deux fillettes et son neveu, tu n'avais des yeux q' pour lui.

Marthe. Son père et sa mère me l'avaient recommandé en mourant. Pauvre orphelin! Il n'avait alors que sept ans: il me disait de si jolies choses! Il m'appelait si gentiment: « bonne Marthe! » Lui et Fidèle, ils étaient toujours sur mes pas; à la cuisine, au jardin, à la fontaine. Aussi, quand son grand-oncle l'appela à Marseille, pour le faire élever près de lui, je pleurai de bon cœur. (*Elle s'attendrit.*)

Joseph. Te v'là prête à recommencer. Pauvre bichette, que serait-ce donc si tu m'avais perdu?

Marthe. J'espérais au moins q' ce vieillard s'attacherait à lui, et lui donnerait son bien. Fiez-vous-y! Quinteux comme le temps!

Joseph. Ecoute, est-ce q' ça nous regarde?

Marthe. Comment, si ça nous regarde! Ce qui touche Raoul me touche. Puisqu'i' n'est plus ici qu'un étranger, je n'y veux plus rester.

Joseph. Oh! oh! et moi donc?

Marthe. Tu viendras avec nous. La femme ne quitte jamais son mari.

Joseph. Mais c'est à toi de me suivre!

Marthe. Eh bien, va-t'en d'ici, je te suivrai.

Joseph. V'là d' nos femmes obéissantes, qui ne résistent jamais, quand on fait ce qu'elles veulent.

Marthe. Ecoute, avec nos p'tites économies, nous prendrons une ferme; Raoul viendra demeurer avec nous. A présent qu'il est libre, i' n' veut plus entend' parler de commerce; i' veut être comme toi, un bon campagnard. Tu seras son père; je serai sa mère, et nous lui apprendrons son métier.

Joseph. T'arranges ça!... Ça lui conviendra-t-il?

Marthe. Relis plutôt sa chère lettre! (*Elle la tire de son sein et la présente à Joseph.*) Tiens, la v'là! allons!

Joseph. C'est la dixième fois!

Marthe. Si j' savais lire, je m' passerais bien de ton aide!

Joseph. Tu t'ostines à ne pas essayer mes lunettes!

Marthe. Hé nigaud! c'est tes yeux qu'i' m' faudrait!

Joseph. V'là encore une chose qui m' passe! tu m' dis cent fois le jour: *Bête* par-ci, *bête* par-là; t'es plus rusée que moi, c'est sûr: et pourtant je sais lire et tu n'sais pas! Mais regarde donc là seulement c'te signature; vois-tu? Raoul!... là, Raoul!

Marthe. Où donc?

Joseph. Là, au coin de la page, en bas. C'est ça Raoul.

Marthe. Pourquoi?

Joseph. La belle question! parce que c'est ça. Tiens, vois-tu seulement c'te grande lettre?

Marthe. C'te chose recoquillée?

Joseph. S'i' n'y avait que c'te ligne-là, qui descend comme une allée tournante, ce serait une *s*.

Marthe. Ah!

Joseph. Et, s'il n'y avait dessus que c'te rondeur...

Marthe. Comme une manière de parapluie?

Joseph. Oui. Ce serait un *p*.

Marthe. Ah! ah!

Joseph. Mais, parce qu'il y a encore c'te queue, qui descend vers la droite, c'est un *r*.

Marthe. Mais pourquoi encore? je te l' demande!

Joseph. Parce qu'on l'appelle ainsi.

Marthe. La belle raison!

Joseph. Et toi donc, on t'appelle bien Marthe, et moi, on m'appelle bien Joseph!

Marthe. Il est malin, celui-là! C'est que je suis Marthe et que t'es Joseph! Mais c'te chose-là!

Joseph. Eh bien, c'est un *r*...

Marthe. Je n'vois pas ça du tout.

Joseph. Oh! quelle tête! (*Il trépigne.*) Je cognerais la mienne contre les murs!... Quand je t'explique!... je sais lire, pourtant!

Marthe. P't-être; mais tu ne sais ce que tu dis. Voyons, voyons c'te lettre!

Joseph, *il met ses lunettes*. « Bonne Marthe »!... Vois-tu, il y a une grande M, une majuscule, parce que...

Marthe. Assez, assez de géographie comme ça. Poursuis.

Joseph, *à part*. Géographie! (*Il pousse un gros soupir.*) « Bonne Marthe, tu as appris que monsieur Danvelle, mon grand-oncle, est mort. Il ne laisse pour toute fortune que la campagne où vous êtes. Les revers qu'il a éprouvés ces dernières années me dégoûtent du commerce... Je vais vous rejoindre. Je vivrai pauvre mais content, si je peux ne plus me séparer de vous. C'est à présent que je connaîtrai mes véritables amis. Je les mettrai à l'épreuve. Je voudrais être sûr que tous ceux que j'aime me sont attachés comme toi. Au revoir, bonne Marthe. Mes amitiés à Joseph. Comptez sur ma prochaine visite; mais ne l'annoncez pas. Je suis votre affectionné et dévoué Raoul. »

Marthe. Le pauvre enfant! pas un mot de reproche pour sa tante et ses cousines qui l'ont dépouillé!

Joseph. Que t'es injuste! Elles reçoivent ce qu'on leur donne, v'là tout! D'ailleurs, je suis bien sûr qu'il y aura toujours ici un morceau de pain pour le petit bonhomme.

Marthe. Lui, recevoir la charité où il aurait dû la faire! Jamais.

Joseph. On ouvre les persiennes de ce côté. A l'ouvrage!

SCÈNE II.

MARIE, LOUISE, JOSEPH, MARTHE.

Louise et Marie. Bonjour, Joseph! bonjour, Marthe!

Joseph, *affectueusement*. Bonjour, mes chères demoiselles!

MARTHE, *avec un peu de sécheresse.* Bonjour, memzelles.

LOUISE. Ah ! quelle odeur excellente !

MARIE. Je crois bien ! des orangers couverts de fleurs ! C'est notre ami Joseph qui nous a fait cette surprise.

JOSEPH. I's étions déjà beaux quand vous partîtes : dame, i's ont fait comme vous, ils ont embelli.

MARTHE, *à part.* Comme sa langue se délie !

LOUISE. Je suis bien heureuse de les retrouver, et plus encore de vous revoir.

MARTHE, *d'un ton chagrin.* Nous n'avons pas embelli, nous autres ! Toujours travailler au grand soleil, et la fatigue, et les soucis !...

JOSEPH. Et les années, ma vieille, les années ! D'abord ça fait bien, et puis ça fait mal.

LOUISE. Soyons bons, aimons-nous : cela suffira.

MARTHE. Oui, si l'on aimait aussi les absents !

LOUISE. Que veux-tu dire, Marthe ?

MARTHE. Assez babillé ! L'ouvrage nous presse, nous autres. Allons, Joseph.

JOSEPH. Allons, allons. (*A part, à Louise et à Marie.*) N'y faites pas attention, memzelles ; ce n'est qu'une mauvaise lune.

SCÈNE III.

LOUISE, MARIE.

MARIE. Qu'elle est grondeuse, cette Marthe !

LOUISE. Elle n'a en tête que Raoul. Il faut lui pardonner et tâcher qu'elle nous aime aussi.

MARIE. Je ne fais pas autre chose depuis notre arrivée ; mais tout ce qu'on dit est mal dit ; tout ce qu'on fait est mal fait !

LOUISE. Deux jours d'épreuve ! il n'y a pas de quoi désespérer.

MARIE. Et puis, est-ce à nous de céder à nos gens ?

LOUISE. Nos gens ! Tu parles comme une grande dame. Tu oublies que ce petit domaine compose à présent toute notre richesse ; et, qu'après la mort de notre père, si nous n'eussions pas fait, pauvres orphelins, ce modeste héritage, nous aurions pu nous voir nous-mêmes les *gens* de quelque personne plus favorisée de la fortune. Souviens-toi des avis de notre mère ; elle veut que nous traitions Marthe et Joseph comme de vieux amis. Ils sont fidèles et dévoués ; ils nous sont nécessaires : passons-leur quelque chose. Leur tâche est pénible, et cela doit faire excuser quelques moments de mauvaise humeur.

MARIE. Marthe s'accoutumera à gronder et deviendra insupportable.

LOUISE. Sois tranquille : notre mère y veillera.

SCÈNE IV.

MARIE, Mme DANVELLE, LOUISE.

Mme DANVELLE. Eh bien, mes filles, vous êtes matinales, à la campagne !

MARIE. Ah ! maman, je regrette tout le temps que je donne au sommeil ; et je ne peux me rassasier de regarder, de respirer, d'aller et de venir.

LOUISE. Je retrouve dans ce jardin beaucoup d'anciennes connaissances. Ce sont des amis qui me souhaitent la bienvenue. A mon approche, quand ces jasmins et ces chèvrefeuilles balancent leurs tiges, c'est comme des signes d'amitié qu'ils me font, et je me surprends à les saluer aussi.

MARIE. Moi, je me souviens à peine d'avoir été ici autrefois.

LOUISE. Nous y voilà pour toujours.

Mme DANVELLE. Oui, mes filles : votre grand-oncle n'ayant pas fait d'autres dispositions que celles que j'ai dans mes mains, vous êtes ses uniques héritières.

LOUISE. Et notre cousin Raoul ?

Mme DANVELLE. M. Mathieu Danvelle a jugé sans doute que l'éducation qu'il lui a donnée, l'apprentissage que Raoul avait commencé dans sa maison, étaient un équivalent raisonnable.

MARIE. Pauvre Raoul ! il n'a donc rien ?

Mme DANVELLE. Il a notre amitié, et nous serons toujours pour lui de bonnes parentes.

LOUISE, *vivement.* Si vous partagiez notre héritage avec lui !

Mme DANVELLE. Je ne peux disposer de votre bien ; d'ailleurs la part de Raoul tomberait sous l'autorité d'un tuteur peut-être négligent ; je la crois mieux assurée dans nos mains. Un jour, vous pourrez vous montrer généreuses, et ce n'est pas moi qui vous en détournerai.

LOUISE. Ah ! qu'il me tarde de le revoir ! Après sept ans d'absence, nous ne le reconnaîtrons pas !

Mme DANVELLE. Nous en jugerons bientôt ; il ne peut tarder beaucoup, après la lettre que je lui ai écrite pour l'inviter à venir nous voir.

SCÈNE V.

LOUISE, Mme DANVELLE, MARIE, MARTHE.

(Marthe passe au fond du théâtre, une corbeille pleine sur la tête, et les mains embarrassées.)

MARIE. Je veux t'aider, petite Marthe. Tu me l'as promis.

MARTHE. Il n'y a rien ici que vous puissiez faire. Laissez-moi.

MARIE. Toujours de mauvaise humeur ! Vous voyez, maman, si je vous ai menti !

MARTHE. Ah ! l'on fait déjà des plaintes sur mon compte !

Mme DANVELLE. Marie, suis ta sœur dans la maison. D'abord, un peu d'étude et de couture. Les occupations champêtres viendront après. (*Mme Danvelle fait signe a Marthe de rester. Marthe pose son fardeau et s'approche.*)

SCÈNE VI.

Mme DANVELLE, MARTHE.

Mme DANVELLE. Tu n'es pas douce avec mes filles, ma chère Marthe ; et je trouve ton humeur plus fâcheuse encore aujourd'hui.

MARTHE. Ah ! madame a fait cette observation ?

Mme DANVELLE. Oui, et, selon ma coutume, j'ai mieux aimé te le dire franchement, que de garder cela sur le cœur.

MARTHE. Madame est donc mécontente de mes services ?

Mme DANVELLE. Qui te dit cela ? C'est toi qui parais l'être de nous. Plus j'ai d'affection pour toi, plus je désire que tu en aies pour mes enfants, et certains regrets, que tu laisses percer souvent, me font craindre que tu n'aies placé ailleurs toute ton amitié.

MARTHE. Mon amitié ! On y tient beaucoup à mon amitié !

Mme DANVELLE. La préférence donnée à mes filles par leur grand-oncle t'afflige ; mais elles ne l'ont pas recherchée. Un jour, je l'espère, elles feront voir leur désintéressement. Cela les regarde : je veux qu'elles en aient tout l'honneur. Cependant j'exigerai qu'elles te rendent à toi-même ce qu'elles te doivent ; tu verras, de ton côté, ce que tu pourras faire pour elles.

MARTHE. Je croyais...

Mme DANVELLE, *avec douceur.* Assez, Marthe, ne prenons pas l'habitude de disputer. Voici l'heure du déjeuner, ne nous fais pas attendre. (*Elle s'éloigne dans le jardin.*)

SCÈNE VII.

MARTHE, seule.

(Elle entre dans la ferme; on la voit occupée, dans la cuisine, des apprêts du déjeuner.)

Grondez, madame, grondez, pendant que vous êtes encore ma maîtresse. Je ne reste plus ici que pour attendre mon Raoul. Si on lui voulait du bien, on le ferait voir tout de suite, et l'on ne renverrait pas à j' ne sais quand pour lui rendre justice. P't-être bien q' je suis maussade avec ces petites demoiselles... C'est plus fort que moi. Il me semble qu'on dépouille mon enfant, et q' tout le monde s'accorde ici pour manger son bien. (*Elle regarde au dehors.*) Qu'est-ce q' je vois là-bas? Joseph



Raoul et Joseph. Scène VIII. Dessin de M. C. Fath.

qui bavarde avec un passant, un petit bonhomme, qui lui montre je ne sais quoi... un violon! Est-il drôle avec son chapeau pointu!... Bon, le voilà qui nous l'amène! Vieux enfant, c'est toujours comm' ça. (*Avec impatience.*) Ah! je n'ai pas le cœur au plaisir. (*Elle rentre; on la voit occupée du ménage.*)

SCÈNE VIII.

RAOUL, JOSEPH, MARTHE.

(Raoul en costume de voyageur; chapeau italien; un sac sur le dos, un bâton à la main. Joseph s'est emparé de son violon, et le tient gauchement de la main droite; il pince les cordes; il essaye de se servir de l'archet. Raoul considère la maison et le jardin (1).)

JOSEPH. Femme!... femme!

(1) *N.-B.* L'acteur chargé du rôle de Raoul peut en changer à son gré le costume et l'accent, si l'accent italien lui semble trop difficile. Celui-ci toutefois, bien rendu, est d'un effet certain.

MARTHE. Que veux-tu?

JOSEPH. Écoute.

MARTHE. Je n'ai pas l' temps.

JOSEPH. Viens donc!

MARTHE. C'est comme si tu chantais!

JOSEPH. Chanter? Attends un peu. (*A Raoul, en lui rendant le violon.*) Jouez un air seulement, mon petit homme : i' faudra ben qu'ell' sorte.

(Raoul accorde son violon et se met à jouer. Louise et Marie paraissent à la fenêtre avec leur ouvrage; elles écoutent un moment, et elles descendent bien vite.)

SCÈNE IX.

MARIE, LOUISE, RAOUL, JOSEPH, MARTHE.

MARTHE, *dans la cuisine.* Voici les autres. J'en étais sûre. Au premier coup d'archet, l'aiguille tombe des mains.

(Raoul, en voyant Louise et Marie, s'interrompt pour les saluer. Il exprime à part le plaisir et la surprise.)

MARIE. Continuez, s'il vous plaît. Nous sortons pour mieux vous entendre.

(Raoul recommence.)

LOUISE. C'est charmant!

MARIE. Comme il joue bien!

(Marthe, impatientée, fait un grand bruit de casseroles.)

JOSEPH. Peste de ta musique de cuivre! Quel accompagnement tu nous fais! Silence donc!

(Raoul recommence. Au milieu d'un passage délicat, Marthe sonne la cloche du repas aussi fort qu'elle peut.)

JOSEPH. Encore!

MARIE. Marthe, laisse-nous écouter!

MARTHE. Vous ne voulez donc pas déjeuner?... Votre maman est pressée : elle me l'a dit.

LOUISE. La voici.

SCÈNE X.

MARIE, LOUISE, RAOUL, Mme DANVELLE, MARTHE, JOSEPH.

Mme DANVELLE. Quel est ce jeune voyageur? D'où venez-vous, mon ami?

RAOUL. Zé viens d'Italie, madame; zé souis oun povero orpheline; zé vad' en Belzique per trovar dell' ouvraze; et, per mi rallégrir zé viadge avec mon violine.

Mme DANVELLE. Quel ouvrage allez-vous chercher?

RAOUL. Toutté lé ouvraze mi saron buon; ma c'était l'agricoltoure qué zaimé lé mioux, perké mio padre était djardinier.

MARTHE, *elle a exprimé son impatience.* Madame, le déjeuner va se refroidir.

Mme DANVELLE. Déjeunons.

MARIE. Ici, maman? Comme hier!

(Elle indique une table sous un berceau.)

Mme DANVELLE. Volontiers.

MARIE. Quel plaisir!

LOUISE. Voyez, maman, le petit voyageur qui s'éloigne!

Mme DANVELLE. Je ne l'entends pas ainsi. Mon ami, vous déjeunerez ici. Entrez. (*Elle lui fait signe de suivre Joseph à la cuisine. Joseph s'y met à table; on le voit déjeuner de bon appétit.*)

MARTHE, *mécontente.* Déjeuner... avec un je ne sais qui!

Mme DANVELLE. Eh bien! il déjeunera avec nous. Approchez, mon ami! Une tasse de plus, Marthe. (*On se met à table.*)

MARTHE, *à part, entendu de Raoul.* Hélas! Raoul serait-

il aussi bien reçu?... (*Mystérieusement à Mme Danvelle en plaçant la tasse.*) A votre table?

Mme Danvelle. Oui, pour la bénir. Un pauvre, un orphelin qui cherche de l'ouvrage!

Marthe. Aussi loin qu'il peut, afin de mendier en chemin!

Raoul. Zé né démanderais pas mioux, qué de trovar dell' ouvraze ici!

Marie, *vivement.* Maman, vous avez promis de faire danser nos petites voisines, pour célébrer notre bonne arrivée : l'excellente occasion! Retenez ce jeune musicien, et nous danserons ce soir.

Louise. Heureuse idée!

Marthe, *à part.* Elles ne rêvent que plaisir!

Raoul. Se voï volété agradir mes servizi, zé soui à vostri commandi; ma zaimerais mioux oune ouvraze piou sériose.

Louise. Ne disiez-vous pas, maman, qu'il nous faudrait un jeune garçon, pour aider Marthe et Joseph?

Marthe, *à part.* De mieux en mieux! Elles vont l'établir chez nous!

Mme Danvelle. (*On se lève de table.*) Qu'en dis-tu Marthe?

Marthe, *avec dépit.* Moi?... Rien!... rien!... Que dirait-on d'une idée pareille? (*Elle hausse les épaules.*)

Mme Danvelle. Est-ce qu'à ton avis?...

Marthe. A mon avis?... Il m'appartient bien d'avoir des avis! Mais je trouve bien singulier, bien ridicule, de retenir les gens sans les connaître!... Un passant!... S'accordera-t-il avec Joseph encore? Est-ce que je ne suffis pas? Oh! je vois bien qu'on veut que je sorte d'ici!



Raoul offrant ses services. Mme Danvelle, Louise, Marie, Joseph, Marthe (Scène X). Dessin de M. C. Fath.

Mme Danvelle, *avec bonté.* Méchante!... Apparemment cet enfant te remplacerait!

Marthe, *s'apaisant.* Vous êtes la maîtresse, madame. (*A part.*) Je veux tout souffrir en attendant qu'*il* arrive.

(Pendant cette scène, Raoul a observé Marthe. A ces derniers mots, il exprime l'intérêt qu'il lui porte.)

Mme Danvelle. Eh bien! nous ferons cet essai. Quand nous nous connaîtrons mieux, nous réglerons les conditions.

Raoul. Ah! qué zé souis houreux de vi servir!

(Louise et Marie expriment aussi leur satisfaction.)

Mme Danvelle. Votre nom?

Raoul. Zé... souis... Pietro, signora, à vostri commandi.

Mme Danvelle. Pietro va aider à Marthe, et lui portera l'eau et le bois; il agira sous ses ordres : Joseph en sera moins interrompu. Vous, mes filles, retournez à l'ouvrage. J'irai voir si je peux arranger aujourd'hui la petite fête que je vous ai promise.

(Louise et Marie expriment leur joie; elles rentrent chez elles; Joseph prend des outils et retourne à l'ouvrage; Mme Danvelle s'éloigne; Marthe va et vient, occupée des soins du ménage. Raoul l'observe, la suit, et semble attendre ses ordres.)

SCÈNE XI.

RAOUL, MARTHE.

Raoul. Madam' Marthe, madam' Marthe, qué pouizé far per vostro servizio?

Marthe. Rien.

RAOUL. Rien?

MARTHE. Si ! vous pouvez...

RAOUL. Qué dunque? (*Il exprime son empressement.*)

MARTHE. Aller vous promener, avec votre baragouin!

RAOUL. Oïmé, madam' Marthe, zé parlé comme zé pouis; et zarrivé de viadgio, zé n'ai pas besoin de me pourmenar!

MARTHE. Com' c'est agréable d'avoir un pareil jargon à ses oreilles, et un page comme cela sur ses talons! (*Elle prend brusquement une chaise, et la place à la porte de la cuisine.*) Asseyez-vous plutôt, si vous êtes las.

RAOUL, *il s'assied*. Per vi obédir, madam' Marthe.

MARTHE. Assez de madame, comme cela! Suis-je contrariée! Et l'on se plaint de ma mauvaise humeur! (*En maniant la vaisselle, elle fait glisser les assiettes les unes sur les autres, ce qui fait un grand bruit.*)

RAOUL, *avec malice*. Prendez gouarde, Marthe, voï briserez toutto!

MARTHE. Est-ce que ça vous regarde? Oh! quelle différence des gens qu'on attend à ceux qui arrivent! La vie se passe à voir les indifférents et à regretter ceux qu'on aime!

RAOUL, *changeant de langage*. Ils sont bien heureux ceux que vous regrettez!

MARTHE. Vous faites le doucereux, mais c'est peine perdue.

RAOUL. Ma vue vous déplaît?

MARTHE. Je ne vous regarde pas.

RAOUL. Sans me regarder, vous pourriez me donner des ordres.

MARTHE. Demandez-en à ceux qui vous ont mis chez nous.

RAOUL. C'est vous que je voudrais servir, Marthe! je vous ai tant d'obligations!

MARTHE. Comme il parle à présent!... Et il ne se fâchera pas!

RAOUL. Pourquoi me fâcher contre toi, bonne Marthe?

MARTHE. « Contre toi?... bonne Marthe!... » (*Elle s'élance hors de la cuisine.*) Qu'est-ce à dire?

RAOUL. Ah! bonne Marthe, je suis donc plus changé que toi!...

MARTHE, *elle pousse un cri*. Raoul! (*Elle se jette à son cou.*)

RAOUL. Tais-toi!

MARTHE, *fondant en larmes*. Tout le monde lui ouvrait la porte, et moi je le chassais!

RAOUL. C'était par amitié... Va, j'ai bien vu que tu étais jalouse pour moi de l'accueil qu'on faisait à Pietro.

MARTHE. Et c'était Raoul! Je ne peux pas me consoler de vous avoir si mal reçu. (*Elle pleure encore.*) Aussi, pourquoi vous déguiser? Et ce langage encore!... Comment vous aurais-je reconnu?... (*Elle le contemple.*) Que le voilà grand et beau garçon!... Hélas! c'est tout le portrait de son père, ses yeux, ses cheveux, sa tournure. . Ah! (*Elle s'attendrit.*) s'ils avaient pu le voir!...

RAOUL. Bonne Marthe!... Ecoute-moi : garde bien mon secret. Je veux connaître, avant d'être connu. J'ai mes raisons. Pour mieux couvrir notre jeu, continue à me rudoyer.

MARTHE. J'aurai bien de la peine.

RAOUL. Je prendrai tout pour des caresses. On vient; allons, un peu de cette colère qui te va si bien! (*Raoul paraît occupé à aider Marthe.*)

SCÈNE XII.

MARIE, LOUISE, MARTHE, RAOUL.

MARTHE. Allez donc, allez me puiser de l'eau! Bonté du Ciel, quel aide on m'a donné! J'aimerais cent fois mieux faire l'ouvrage moi-même!

RAOUL. Pazienza, pazienza, signora Marta! (*Il prend un seau et va à la fontaine.*)

LOUISE. Oui, Marthe, un peu de patience. Il n'est pas accoutumé à tes gronderies; il va te croire bien méchante.

MARIE. S'il te faut quelqu'un à quereller, je m'offre à toi. Voyons, que puis-je faire pour te fâcher?

RAOUL. Mé voici, madam' Marthe. (*Il apporte avec effort le seau plein d'eau.*)

MARTHE, *à part*. Il se fera du mal! (*Elle accourt et prend le seau brusquement.*) Donnez-moi cela!

RAOUL. Má, signora...

MARTHE. Cela me plaît ainsi.

MARIE. Pauvre garçon!... Ecoutez, Pietro; ce soir, pour vous réjouir, nous aurons, je l'espère, nos petites voisines, et vous nous ferez danser bien tard, bien tard!

MARTHE. Bien tard! Savez-vous seulement s'il a dormi la nuit passée?

RAOUL. Médamidgellé, ze souis à vostri commandi.

LOUISE. Eh bien, Pietro, si l'on ne veut pas de vous ici, venez m'aider au jardin; nous sarclerons mes fraises, nous arroserons mes fleurs. Je me réjouis de travailler avec vous.

MARTHE. Que de choses! Ta! ta! ta!... Sarcler! arroser! Tout cela sans doute pour préparer la main au pauvre joueur de violon! (*Raoul a fait inutilement des signes à Marthe.*)

MARIE. Qu'elle est contredisante, notre Marthe! Toujours à l'opposé de ce qu'on veut!

LOUISE. Elle veut tourmenter Pietro, et qu'il n'y en ait que pour elle.

MARTHE. Moi, le tourmenter! Et l'on dira que je veux épargner ma peine pour augmenter la sienne? Eh bien, pas du tout. Il restera là, sans rien faire, à se reposer. Je ne souffrirai pas qu'il fasse mon ouvrage; et, puisque vous avez des fleurs à arroser, mamzelle, et des fraises à sarcler, allons, me v'là prête; allons! (*Raoul réclame par gestes et voudrait suivre Louise.*) Oh! j'ai toujours suffi pour le service jusqu'à présent, et les nouveaux venus ne m'ôteront pas mon emploi. (*Elle s'éloigne.*)

LOUISE, *à Raoul*. Vous le voyez, il faut obéir. (*En badinant.*) Croyez bien cependant qu'elle est la servante et que nous sommes les maîtresses! (*Avec un sourire gracieux.*) Au fait, elle a raison, Pietro; reposez-vous.

SCÈNE XIII.

RAOUL, MARIE.

RAOUL, *à part, en suivant des yeux Louise*. Chère petite cousine!... Nous serons bons amis, j'en suis sûr.

MARIE, *à part*. Pendant que nous sommes seuls, je veux lui demander de jouer quelque chose, rien que pour moi, cela ne le fatiguera pas trop. (*Mystérieusement.*) Pietro!... Pietro!... (*A part.*) Il ne m'entend pas!... (*Plus fort.*) Pietro!

RAOUL. Ah! pardon, z'oubliais... z'oubliais...

MARIE. Quelles danses nous jouerez-vous ce soir

RAOUL. Lé piou bellé qué zé pourrai.

MARIE. En avez-vous un joli choix?

RAOUL. Si elles povent vi plaire!

MARIE. Faites-m'en juger tout de suite; voulez-vous?

RAOUL. Volentieri! (*Il prend son violon et l'accorde.*) Qué désirez-vous?

MARIE. Jouez d'abord une contredanse... Non, non, un galop... Ou plutôt, j'aime mieux une polka. (*Raoul joue;*

elle écoute, s'anime peu à peu, et se met à danser toute seule, en chantant et en ajustant des paroles sans suite sur l'air de la polka.) La, la, la ; c'est cela, parfait, charmant ! Ah ! quel plaisir, tourner, danser, polker, la, la, la... C'est toujours mieux... délicieux. (*Cela dure quelques moments ; peu à peu Raoul ralentit la mesure et paraît céder au sommeil. Marie continue à chanter en dansant.* Ah ! vous ralentissez ! pressez, pressez, pressez. En mesure toujours. Nous y voilà ! C'est ça. (*Raoul paraît céder de nouveau au sommeil ; il ne peut soutenir sa tête ; il chancelle ; Marie s'arrête.* Qu'est-ce donc ? Je crois qu'il s'endort ! Oui sans doute !... Pauvre garçon ! Pourquoi ne le disiez-vous pas ?... C'est bien mal, Pietro !

RAOUL. Lé sommeil m'a sorprése oun pockino. Qué malhour, sé questo m'arrivait cé soir !

MARIE. Serait-il vrai que vous avez mal dormi la nuit passée ?

RAOUL. Má, non troppo béné ; zai passé oune drôle de nouit !

MARIE. Que vous est-il donc arrivé ?

RAOUL. Zentre dans oune auberze, et zé démandé s'il vi a della place per mé. — Nous n'avons piou qu'oune lit, mé disse l'auberziste. — Basta ! il né m'en faut pas davantaze. Zé démande à souper : zé soupe, et zé va mé cousser. Lé lit n'était pas des piou larzes, ma zé né souis pas des piou gros. Benissimo. Zé m'endourmais, quand l'auberziste entró dans ma sambre, et mé disse : — Moun pétit ami, eccoti oun compagnon qué viene partazer vostro lit. Basta !... C'était oun colosso. Ze dis : Pazienza, et zé m'endourmi perfettamente. Oune ore après, zé m'éveille toute soffocato, et zé sens qué zé souis entre due persone qué dormono avec oun brouit terribilé. C'était oun sécond compagnon de lit qué zavais conquistato pendant moun première sommeil. Zé mé tourne comme céci, et pouis comme céla ; zé doune des coups dé pied, des coups dé pouang : ma cé fou inoutilé. Mes voisini dormirono touzours piou forté, et moi, zé né dormis piou du tout. Ecco, madamidgella, comé zé passé la nouit.

MARIE. Ah ! le pauvre garçon ! Il faut bien vite renvoyer notre fête !

RAOUL. No, no, zé vi prie !

MARIE. Vous faire souffrir pour nous amuser ! Nous n'en sommes pas capables.

RAOUL. Si zé povais solamente dormir oun pockino avant sta sera, zé serais toutto svéglié per lé bal !

MARIE. La bonne idée ! Je vais demander qu'on prépare votre lit.

RAOUL. Oun lit à présent ? Zé croirais que zé souis malade ! (*Il jette les yeux sur un banc sous le berceau.*)

MARIE. Vous regardez ce banc ?

RAOUL. C'est zoustément ce qu'il mé faut.

MARIE. Profitez-en ; Marthe ne veut pas que vous travailliez : elle ne vous troublera pas.

RAOUL. Eh béné, zé vi obéis, per mioux vi servir, et per né pas rallentar la misoura cé soir. Escousez, madamidgella ! (*Il s'arrange sur le banc, se fait un oreiller de son sac de voyage. Il paraît avoir d'abord de la peine à s'endormir ; il se tourne et se retourne. Marie, qui s'était un peu éloignée, revient et l'observe curieusement.*)

MARIE. Il a bien de la peine à trouver le sommeil. Je te ferai bien dormir, va... (*Elle chante à demi-voix, et sur un air monotone.*)

> Je sais une chanson,
> Sans terme, sans pareille ;
> Avant le dernier son
> Toujours l'enfant sommeille.
> Le petit homm' va son chemin :
> Dormez, dormez jusqu'à demain.

(Raoul relève un peu la tête ; il s'aperçoit de l'intention de Marie, la regarde en souriant, et s'endort.)

> Le p'tit homme, en passant,
> Vous jette sa poussière ;
> C'est un charme puissant,
> Enfant, sur ta paupière.
> Le p'tit homm' va son chemin
> Dormez, dormez jusqu'à demain.

(*Marie observe Raoul et le voit profondement endormi.*) Il a suffi de deux couplets, et j'en avais trente ! J'étais bien sûre de mon affaire. Comme il avait besoin de cela, le pauvre Pietro ! Je veux faire la garde un moment, pour empêcher qu'on ne vienne troubler son sommeil. (*Pendant qu'elle se promène doucement de long en large, Raoul fait un mouvement et un papier tombe de sa poche.*) Un papier à terre ! qu'il a laissé tomber de sa poche ! voyez l'imprudent ! peut-être un papier précieux ! Je vais le recueillir pour le lui rendre à son réveil... ou plutôt... si je pouvais le remettre où il était ! (*Elle fait une tentative, mais un mouvement de Raoul la déconcerte et le papier tombe à terre tout ouvert. Marie y jette les yeux involontairement.*) Qu'ai-je vu ? « Testament. »... (*Elle se relève.*) Oui, j'ai lu : « Testament de Matthieu Danvelle. » Mon grand oncle !... Pourquoi ce papier dans les mains de Pietro ? Ceci doit être à nous ! (*Elle va ramasser le papier.*) Il l'aura trouvé, en entrant, dans cette allée, où maman nous le lisait hier, et où elle l'aura laissé tomber !... Ah ! c'est mal, monsieur Pietro, de ne pas nous le rendre sur-le-champ ! (*Elle lit.*) Que vois-je ?... ce n'est plus cela !... Je n'y comprends rien ! Allons consulter Louise, pour savoir ce que cela signifie. (*Elle plie le papier, le met dans sa poche, et s'éloigne dans une grande agitation. Un moment après, Raoul fait un mouvement, et plusieurs papiers tombent encore de sa poche.*)

SCÈNE XIV.

RAOUL, seul.

Ah ! la bonne chose que le sommeil ! et les jolis rêves que j'ai faits ! Mais aussi c'est la première fois de ma vie qu'il m'arrive de dormir chez moi. (*Il se lève.*) Car enfin cette jolie maison, ce fertile domaine, tout ce que je vois ici m'appartient ! (*Avec sentiment.*) A moi seul !... Si je veux profiter des bontés de mon grand-oncle. Pauvre Louise ! Pauvre Marie ! Elles me reçoivent si bien !... Que diraient-elles, si elles savaient que je suis l'héritier unique, le terrible cousin, qui vient prendre possession !... Je suis seul un moment... allons faire le tour de mon domaine, et rêver à loisir au grand dessein que je médite. (*Il regarde aux arbres, il observe la maison.*) C'est bien !... Ici quelques arbres de plus ; là, un percé afin de ménager une échappée de vue... J'aime cette petite ferme !... De ma fenêtre je verrai ma bonne Marthe à sa cuisine... (*Il s'éloigne en marchant d'un air d'importance, regardant à droite et à gauche. Pendant qu'il disparaît d'un côté, Marthe arrive de l'autre en marchant à reculons, et regardant du côté d'où elle arrive. Elle ne voit pas Raoul et Raoul ne la voit pas.*)

SCÈNE XV.

MARTHE, seule.

Toujours des secrets ! que c'est malhonnête !... qu'ont-elles donc à se dire, ces deux petites filles ? Marie a fait

signe de loin à Louise, et Louise m'a quittée. Moi, j'ai quitté le jardin. Aussi bien, il est temps d'allumer mon feu et de préparer le repas. (*Elle remonte au fond du théâtre.*) Qu'avaient-elles donc à se dire ? cela me pique. Ce n'est pas Raoul qui se cacherait ainsi de moi ! Et ces chiffons de papier à terre... que l'étourdie aura laissés tomber !... Justement ! Marie venait d'ici. (*Elle les ramasse et les ouvre.*) Des vers, des chansons, je pense, comme elles en ont toujours dans les mains ! Être curieuse, et ne savoir pas lire !... (*Elle tourne un des papiers en tout sens.*) Impossible ! Maudites paperasses ! puisque je ne peux pas vous lire, je vous brûlerai... Le dommage n'est pas grand, et j'ai besoin d'allumettes. (*Elle froisse les papiers et, à la vue du spectateur, elle les brûle sur le fourneau de sa cuisine pour allumer le charbon. Elle souffle.*)

SCÈNE XVI.

RAOUL, MARTHE.

(Raoul revient sur ses pas avec anxiété. Il paraît chercher un objet perdu.)

MARTHE. (*Elle est sortie de la cuisine.*) Raoul, que cherchez-vous ?

RAOUL. (*Il fouille encore dans ses poches.*) Je les avais à mon arrivée, et ici encore, avant de m'endormir.

MARTHE. Quoi donc ?

RAOUL. Des papiers.

MARTHE. Des papiers ?

RAOUL. C'est ici certainement qu'ils sont tombés de ma poche pendant mon sommeil.



Marie chantant pendant que Raoul s'endort (Scène XIII). Dessin de M. C. Fath.

MARTHE. Eh ! sans doute ! Je les ai ramassés.

RAOUL, *avec un transport de joie.* Ah ! quel bonheur ! Donne vite, Marthe ; donne-les-moi !

MARTHE, *consternée.* Impossible.

RAOUL, *avec anxiété.* Pourquoi ?

MARTHE. Je les ai... brûlés.

RAOUL. Brûlés !! Tous ? Réponds-moi ! Tous, jusqu'au dernier ?

MARTHE. Hélas oui, mon pauvre Raoul !

RAOUL. (*Il lui prend la main d'un ton pénétré.*) Tu dis vrai, Marthe : « Mon pauvre Raoul ! »

MARTHE. Quoi ? Est-ce que ces papiers ? Est-ce que je t'aurais fait tort ? Malheureuse que je suis !... Explique-toi, mon cher enfant.

RAOUL, *à part.* Pourquoi l'affliger ? C'est inutile.

MARTHE, *avec énergie.* Je t'en prie, dis-moi le tort q' je t'ai fait, et qu'ensuite je m' punisse comme je l'ai mérité !

RAOUL. Le mal est fait, ne l'augmentons pas... Ah ! Dieu !

MARTHE. Je voudrais être morte !

SCÈNE XVII.

JOSEPH, MARTHE, RAOUL.

JOSEPH. Qu'avez-vous donc ? Voici bien d'autre musique ! Que se passe-t-il chez nous ? Allons, mon petit musicien, dis-moi... où est le violon ?

MARTHE, *impatientée.* Hé ! mon petit musicien !... Tais-toi, nigaud. C'est Raoul.

JOSEPH. Raoul ! ainsi déguisé ? Vrai ! Et ça te fait de la peine ? Moi, je trouve cela drôle... Ah ! mon ami, comme tu nous as attrapés !... (*Il lui prend la main.*) Tope ! Moi-

guienne!... Ça fait peine et plaisir, n'est-ce pas, de se revoir, après que... (*Il essuye une larme.*)

Marthe. C'est pas le moment de l'ennuyer... tais-toi... Je viens de lui brûler des papiers qui le fâchent... Moi, je ne sais pas lire... Si t'avais été là, au moins! Mais t'es toujours on ne sait pas où!

Joseph. Morguienne! voyez la grondeuse! Je suis à mon ouvrage!... Et pourquoi les brûler, ces papiers? Qu'est-ce qu'ils t'aviont fait? Quand on ne sait pas lire, on ne jette pas les papiers au feu; parce qu'une fois brûlés, c'est flambé!

Marthe. Tais-toi donc! A quoi que sert ce bavardage?

Joseph, *à Raoul*. Enfin ces papiers, c'était donc?...

Raoul. N'en parlons plus. Un seul me donne des regrets. C'était... un souvenir. Allons, mes amis, du courage! Aidons-nous: Dieu nous aidera.

Joseph. C'est bien dit. Je viens justement vous annoncer une bonne nouvelle. La ferme du Prévert est à prendre. J'ai quelques avances; si tu goûtes le projet de ma femme... (*A Marthe.*) Lui en as-tu parlé?

Raoul. Non, mais je devine!



Raoul reconnu par Marthe et par Joseph (Scène XVII). Gravure de M. Brévière.

Joseph, *à Raoul*. Je prends la ferme du Prévert, et tu y viens avec nous!

Raoul, *vivement*. Volontiers!... Quand partons-nous d'ici?

Marthe. Demain, si l'on veut.

Raoul. Aujourd'hui!... à présent!... Je ne peux plus voir ceci.

Joseph. Eh bien, allons tout de suite visiter la ferme. Elle ne sera pas longtemps vacante, j'en réponds. Femme, faisons un peu de toilette. Ça donne meilleure idée des gens.

Raoul. Je vous suis; j'ai des habits tout prêts. (*Il prend son havresac.*)

Marthe. Entrons, entrons... Elles viennent de ce côté. (*Ils entrent dans la ferme.*)

SCÈNE XVIII.

LOUISE, MARIE.

Louise. Oui, Marie, j'en sais assez pour connaître notre malheur Pietro, c'est Raoul. Ce testament n'est pas le

nôtre, c'est le sien; et le sien vaut mieux que le nôtre, parce qu'il est plus nouveau... Où est-il donc, ce Raoul, pour que nous lui rendions le papier qui l'intéresse? Il ne manquerait plus à notre malheur que d'être accusées de retenir ce qui ne nous appartient pas!

Marie. Ainsi donc cette maison, cette campagne ne sont plus à nous! Nous ne les avons possédées que deux jours! Assez pour les aimer et pour en sentir le prix!

Louise. Chère maman, qui se flattait d'y voir ses filles heureuses!

Marie. Adieu, jolie maison! adieu, petite ferme! adieu, jardins! adieu, beaux orangers! Vous n'êtes plus à Louise et à Marie!

Louise. C'est ici que je commençai ma vie: hélas! où irai-je la finir? Je trouvais si doux de revenir à mon berceau pour ne le plus quitter!

SCÈNE XIX.

LOUISE, Mme DANVELLE, MARIE.

Mme Danvelle. Eh bien! mes filles, c'est arrêté, vous danserez ce soir. Toutes nos voisines acceptent avec empressement. Nous sommes entourées de bonnes gens, et c'est encore une des choses qui me plaisent dans notre cher petit domaine... Hé? qu'avez-vous donc? Des pleurs! des sanglots!

Louise. Ah! maman!

Marie. Quel malheur!

Mme Danvelle. Que vous est-il arrivé?

Louise. Ce petit musicien...

Mme Danvelle. Eh bien!

Louise. C'est Raoul.

Mme Danvelle. Raoul!... mais encore!

Louise. Voyez. (*Elle présente le testament à Mme Danvelle.*)

Mme Danvelle, *après avoir lu.* C'est clair!... Et il vous a confié cela?

Marie. Non; cela est tombé de sa poche.

Mme Danvelle. Et vous avez pu y jeter les yeux!

Marie. Involontairement, je vous jure; et, croyant que cela était à nous, je l'ai porté à Louise.

Mme Danvelle. Vous ne cherchez pas Raoul, pour lui rendre sur-le-champ un titre si précieux pour lui!

Louise. C'est ce que nous faisions, quand vous avez paru.

Mme Danvelle, *elle prend ses deux filles dans ses bras.* Mes pauvres enfants!... (*Elle garde un moment le silence.*) Je n'aime pas ce déguisement et cette feinte!... Nous laisser établir ici!... Que dira-t-on de nous?... Quelle confusion!... Partons, mes filles, sans tarder un moment... Je ne reverrais pas Raoul, s'il n'était pas nécessaire de lui rendre nous-mêmes son titre... Ah! si ce n'était pas un enfant, j'aurais de la peine à ne pas éclater... Venez, mes filles; à l'auberge dès ce soir! Nous ne coucherons pas sous ce toit.

Louise. Nous vous suivrons, ma mère. (*Elle court prendre les chapeaux et les châles.*)

Mme Danvelle, *avec amertume.* Je prévois ici la joie d'une personne dont je ne puis me résoudre à souffrir le mépris.

Marie. Consolez-vous, chère maman; qu'importe ce que Marthe pourra dire? (*Elles mettent leurs châles et leurs chapeaux.*)

Mme Danvelle, *elle voit sortir de la ferme Raoul, Joseph et Marthe. Joseph a une blouse bleue, belle et neuve; Marthe est endimanchée; Raoul a quitté ses habits de voyageur; il a une mise élégante.* Les voici.

SCÈNE XX.

MARIE, LOUISE, Mme DANVELLE, RAOUL, MARTHE, JOSEPH.

Mme Danvelle. Monsieur Raoul veut bien enfin se faire connaître!

Raoul. Pardonnez-moi, chère tante, une ruse... qui m'a bien mal réussi! Je ne partirai pas sans avoir obtenu ma grâce.

Mme Danvelle. Vous partez?

Raoul. Oui, ma tante, je vous laisse chez vous.

Mme Danvelle. Qu'est-ce à dire? Je ne vous crois pas capable de nous railler dans l'état où nous sommes. Adieu, c'est à nous de vous quitter la place. Mais avant de nous retirer...

Raoul, *il interrompt sa tante.* Que dites-vous? Ah! quoi qu'il fût arrivé, je ne vous aurais pas laissées partir; mais, à présent, vous êtes seules héritières; et... moi... (*Mystérieusement à Mme Danvelle.*) Souffrez que je ne m'explique pas plus clairement. Il y a quelqu'un ici que je ne veux pas affliger.

Marthe. C'est moi, Joseph, c'est moi qu'il veut dire! Ce papier que j'ai brûlé...

Joseph. Je devine! C'était le testament!

Mme Danvelle. Quel testament as-tu brûlé, Marthe?

Marthe. Ah! madame, il avait dormi là sur ce banc... Des papiers étaient tombés de sa poche... Et moi... Ah! ah!... Je les ai trouvés... et brûlés!... (*Désespoir.*)

Mme Danvelle, *elle rend le testament à Raoul.* Heureusement Marie avait déjà sauvé celui-ci, et vous cherchait pour vous le rendre. (*Raoul prend le papier et le parcourt avec émotion. Joie de Marthe et de Joseph.*) A présent, mon neveu, vous voyez bien qu'il ne nous reste plus qu'à nous retirer. Adieu; soyez heureux; et, si nous nous fixons dans le voisinage, venez nous voir quelquefois.

Raoul. Vous me quittez! Ma tante! Mes cousines!

Louise. Adieu, mon cousin.

Raoul. Et nos fleurs, Louise! Et nos fraises!

Marie. Adieu, Raoul!

Raoul. Marie, vous aussi! Et Pietro? Et le bal de ce soir?

Joseph, *attendri.* Ah! chers enfants!

Marthe. Madame, laissez-vous fléchir, et ne les séparez pas! Pardonnez-moi ma méchante humeur; je ne sais plus lequel j'aime le mieux.

Raoul. Partageons comme frères, ma tante! je n'ai jamais eu d'autre pensée. (*Il regarde Marie tendrement.*)

Mme Danvelle. Non, Raoul, vous êtes trop jeune pour vous dessaisir.

Raoul, *il déchire le testament.* Voilà qui est fait!... Mon oncle, le cœur me dit que vous m'approuvez!

Mme Danvelle, *elle embrasse Raoul.* Mon cher neveu... mes filles... mes trois enfants!... Vous êtes tous nécessaires à mon bonheur. (*Elle ôte son châle et son chapeau.*)

Marie et Louise, *imitant leur mère.* Nous restons!

Joseph, *à Marthe.* Apprendras-tu à lire, cette fois?

Marthe, *à Joseph.* Pourquoi? Si j'avais su lire, ça n'aurait pas si bien fini.

Mme Danvelle. Au fait, *tout est bien, qui finit bien.*

J. J. PORCHAT.

CHRONIQUE DU MOIS.

BAYARD, AUTEUR DRAMATIQUE.

On doit la vérité aux morts; c'est la leçon des vivants. Disons donc la vérité sur Bayard. Et commençons par le blâme, l'éloge aura plus de valeur ensuite.

Bayard était un des hommes et un des écrivains qui pouvaient relever et moraliser le théâtre de nos jours. Il n'avait qu'à suivre ses goûts beaucoup plus littéraires et sa conscience beaucoup plus délicate que les goûts et la conscience des vaudevillistes du métier. Une belle position dans le monde, une vie de famille honorable, achevaient de lui rendre cette mission facile. Il serait mort à l'Académie française, entre deux œuvres durables et honnêtes, et non sur le seuil d'un petit théâtre, entre une pièce de facture et une pièce immorale.

Il a failli à ce noble rôle, malheureusement pour lui et pour tout le monde. A côté de la *Reine de seize ans*, de *Louise*, de *Philippe*, de la *Manie des places*, de *Marie Mignot*, de la *Lectrice*, de la *Fille de l'avare*, de *Mathilde*, d'*Hortense de Cerny*, du *Changement de main*, du *Gamin de Paris*, etc., qui promettaient le drame du cœur et la comédie du salon, il a prodigué au mauvais goût du siècle les charges antilittéraires et scabreuses de *Frétillon*, de la *Marquise de Prétintaille*, d'*Indiana et Charlemagne*, de *Richelieu*, de *Létorières*, et enfin du *Décaméron*. (Le *Mari à la campagne*, lui-même, son plus beau succès à la Comédie-Française, est une concession fâcheuse à l'esprit antireligieux.)

Quel fruit a-t-il retiré de ces œuvres indignes de sa personne et de son talent? Une vie fébrile et énervante, et une mort qui semble une expiation vengeresse.

Le soir même de la répétition de ce *Boccace*, qu'il n'aurait jamais dû écrire, dont il avait disputé les inconvenances à la censure, avec un courage dont rougissait sa pudeur; il célébrait par un bal l'anniversaire de la naissance de sa fille, de sa fille qu'il eût écartée de sa dernière pièce comme d'un mauvais lieu. Tels sont les accommodements de ceux qui ont deux consciences, l'une pour leur vie, l'autre pour leurs ouvrages; l'une qui réprouve les immoralités que tolère l'autre; celle-ci égarée jusqu'au scandale par l'amour du lucre et du succès, celle-là croyant tout racheter par une considération menteuse : — lâche complicité du monde, que doivent châtier les plumes honnêtes!

La fête de Bayard se prolongea — sans peur sinon sans reproche — jusqu'au lendemain matin. A six heures, il souriait encore à ses amis. Deux heures avant, une faiblesse l'avait abattu; mais il s'était relevé disant : ce n'est rien! et il avait redonné le signal des quadrilles. L'aube faisant pâlir les lustres, Bayard se sent épuisé, et congédie enfin les danseurs, en imposant silence à l'orchestre. Il se couche et s'endort, puis s'éveille dans la douleur. Un médecin accourt, il en appelle d'autres. Il était trop tard. A neuf heures, Bayard expire, foudroyé par un anévrysme.

Vous jugez de l'effet d'une telle catastrophe! Le cadavre est étendu au milieu des fleurs et des toilettes du bal... Les croque-morts se croisent dans l'antichambre avec les tapissiers. Ceux-ci emportent les girandoles, ceux-là apportent la bière... Les danseurs de la nuit apprennent que la main qui serrait la leur est glacée à jamais. Au foyer du Vaudeville, on attendait l'auteur de *Boccace*. Un bruit sinistre annonce que l'auteur est mort! Les comédiens croient à une mauvaise plaisanterie; mais la plaisanterie devient une réalité! Et tout le monde s'enfuit avec épouvante!

On se souvient, dit M. Guinot, que, « pendant le bal, il avait pris le bras d'un jeune musicien, et l'avait amené dans le salon réservé aux joueurs.

— Savez-vous quel est le jeu que jouent ces messieurs? lui demanda-t-il.

— Non, répondit le jeune artiste, très-ignorant de tout ce qui concerne les cartes.

— C'est le whist. Vous voyez qu'il y a une place vide, et devant cette place des cartes étalées sur le tapis : cela s'appelle jouer avec un mort. Vilain mot, n'est-ce pas, et singulièrement placé dans un jeu. Un mort! comme c'est réjouissant! — Un mort! je ne m'accoutumerai jamais à ce mot-là!

En reconduisant, à la sortie du bal, M. Varner, son ancien camarade de Sainte-Barbe, devenu un de ses plus spirituels collaborateurs, Bayard lui avait dit, raconte le même chroniqueur :

— Viens me prendre à onze heures et demie, je te mènerai à ma répétition du Vaudeville.

Exact à ce rendez-vous, M. Varner arrive; il trouve la porte ouverte; il entre dans le cabinet, s'asseoit devant le feu et attend en tisonnant. Une demi-heure se passe, et M. Varner se disait : — Le paresseux! il se sera couché tard et il dort sans doute, à moins pourtant qu'il ne se soit rendu au théâtre avant mon arrivée. M. Varner se lève, traverse l'appartement comme un ami de la maison, et à la première personne de la famille qu'il rencontre :

— Eh bien! dit-il, Bayard est donc *parti?*

On comprend l'effet de ce mot et la douleur qui le suivit, lorsque le plus ancien et le meilleur ami de Bayard reçut à bout portant la sinistre nouvelle! »

Et le lendemain, le théâtre, l'Académie, la littérature, les arts en deuil, suivaient sa dépouille au Père-Lachaise!

Et le surlendemain, on jouait au Vaudeville, devant trois mille personnes, cette pièce du *Décaméron* que son âme reniait aux pieds de Dieu! Et le public rougissait de ces lazzis débités au nom d'un mort, de ces gravelures qui faisaient grimacer un cadavre! Et l'acteur pleurait et frissonnait en jetant aux bravos suffoqués de la salle le nom de Bayard, diffamé par une telle représentation!

Encore une fois, voilà la morale parisienne! Nous le répétons d'autant plus haut, que cette leçon est déjà oubliée.

Maintenant, paix à la mémoire de Bayard, et voyons comment l'homme rachetait l'écrivain.

Bayard, dit encore M. Guinot, « était indulgent comme le sont toujours les forts. Il applaudissait aux succès de ses rivaux. Il était secourable à ses jeunes et à ses vieux confrères, tendant la main aux uns pour les aider à arriver, prêtant le bras aux autres pour soutenir leurs derniers pas. — Un vieux vaudevilliste, depuis longtemps hors de combat, étant venu le voir un matin, se plaignait de sa mauvaise fortune et de l'injustice des directeurs; sa misanthropie, tant soit peu brutale, s'emportait jusqu'à faire de fâcheux compliments à son patient auditeur. — Mais enfin, dit-il en se résumant, puisque vous êtes l'auteur à la mode, je ne sais pas trop pourquoi, il faut bien que je fasse une pièce avec vous, et c'est ce que je viens

vous proposer. — Très-volontiers, répondit Bayard. Si vous avez un sujet de vaudeville, donnez-le-moi, et je me charge du reste. — Ah ! il faut que ce soit moi qui fournisse le sujet? reprit le vieil auteur avec un sourire ironique; et s'approchant de la bibliothèque, il prend un volume de Béranger, l'ouvre, tourne trois ou quatre feuillets, et dit, en lisant le titre d'une chanson : — Voici l'affaire ; on peut, ce me semble, bâtir une pièce sur ce titre-là ? — Oui sans doute. Eh bien ! c'est convenu ; j'accepte votre sujet et je vais m'y mettre. — A la bonne heure ! et surtout ne lambinez pas, dit le vieux vaudevilliste en se retirant. Quelques jours après, Bayard invita son collaborateur à venir entendre la lecture de leur pièce. Le bonhomme arrive, écoute, et quand l'œuvre est lue : — Hum ! dit-il d'un ton de reproche, vous avez souvent fait mieux que cela ! Ce fut tout le remerciement que reçut Bayard pour s'être donné la peine de faire seul cette pièce qui eut beaucoup de succès et fut d'un bon rapport pour le vieil auteur rajeuni. »

L'ingratitude ne le décourageait pas, ajoute son biographe, et quand elle se présentait sous une forme plaisante, il en riait le premier et continuait de mettre ses bons offices à la disposition de tous ceux qui les réclamaient. — Une pauvre femme, veuve d'un écrivain qui avait inutilement essayé d'aborder le théâtre et n'était parvenu qu'à produire quelques faibles essais, va trouver



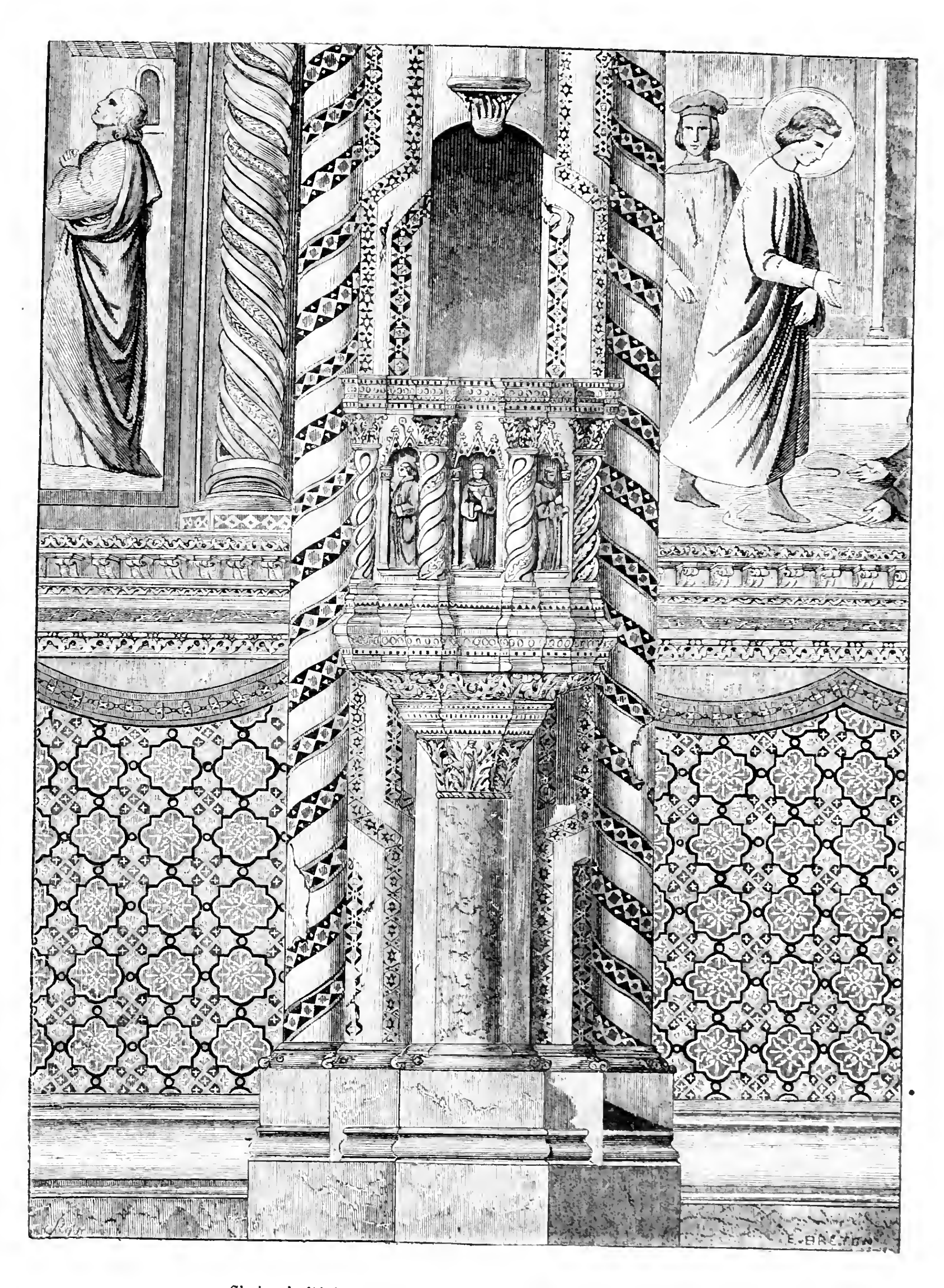
Portrait de Bayard.

Bayard et lui apporte deux manuscrits laissés par son mari. Dans sa détresse, elle comptait beaucoup sur cette ressource. Bayard l'accueille avec sa bonté accoutumée, lit les deux pièces, qui sont l'une et l'autre informes, détestables, impossibles, et il répond à la pauvre veuve : — « Ce sont deux ouvrages charmants, dont je me charge avec grand plaisir, et qui, soyez-en sûre, vous rapporteront de bons bénéfices. » Et à la place des deux manuscrits qu'il jeta au feu, Bayard fit participer la veuve à deux de ses meilleures pièces, qui, comme il le lui avait prédit, lui rapportèrent d'excellents profits.

Bayard avait fait, au collége Sainte-Barbe, de très-bonnes études; il ne fut jamais infidèle à Virgile et à Horace; mais en quittant les classes, il emporta, pour faire des vaudevilles, le *Dictionnaire des rimes*, de M. Delanneau, directeur de Sainte-Barbe !

Destiné par sa famille à la chicane, il fit son droit et entra chez l'avoué Petel. « Or, devinez quels étaient ses camarades de cléricature? M. Mitouflet, devenu plus tard avoué à son tour, et M. Mathieu, devenu le cardinal Mathieu, archevêque actuel de Besançon. Les trois amis s'occupaient à des travaux bien divers : le premier grossoyait de la procédure, le second étudiait les pères de l'Eglise, le troisième rimait des couplets et filait des scènes. Un soir, c'était un samedi, maître Petel, pressé par un client qui demandait avec instance la grosse d'un jugement, ou-

vre le pupitre de M. Mathieu ; il y trouve un sermon en trois points, orné d'une foule de citations latines ; il se jette sur le pupitre de Bayard, il découvre quoi ? une comédie en cinq actes et en vers ; il commençait à désespérer, lorsque, heureusement, dans le troisième pupitre se trouva le fameux jugement. Fixé sur les goûts et les tendances de ses deux premiers clercs, l'avoué envoya l'un au séminaire, l'autre à l'Odéon, et du troisième, M. Mitouflet, il fit son maître clerc. » (Matharel.)



Chaire de l'église de Saint-François, à Assise (page suivante).

Bayard donc débuta, au comité de l'Odéon, par la lecture d'une comédie en cinq actes, en vers, qui fut — reçue par acclamation ? — non pas ! mais refusée à l'unanimité !

Le débutant furieux court alors chez un autre clerc d'avoué, qui griffonnait aussi des couplets sur ses assignations. Ce clerc était M. Scribe, dont M. Merville, son patron, disait : — La présence de Scribe à mon étude équivaut à l'absence de trois clercs. Il ne fait rien, et il empêche ses deux voisins de rien faire.

M. Scribe habitait dans ce temps-là une mansarde, rue du Sentier. Il consola Bayard en lui montrant quatre vaudevilles refusés à lui Scribe !

Tous deux prirent bientôt leur revanche ; le premier par les centaines de pièces qui, de sa mansarde, l'ont conduit à l'Académie française, à son hôtel et à ses châteaux ; le second, par la *Promenade à Vaucluse*, *Guillaume et Marianne*, *Roman à vendre*, joué par Samson ; le *Dernier jour de folie*, avec M. Romieu ; la *Porte secrète*, avec Désaugiers ; la *Belle-mère*, avec M. Scribe, qui lui donna bientôt la main de sa nièce ; puis la *Reine de seize ans*, *Louise*, *Philippe*, la *Manie des places*, défendue par la censure, mais autorisée par M. de Martignac, avec ce mot exquis : — *Je permets tous les ouvrages qui n'attaquent que moi !* et enfin *Marie Mignot*, la *Grande dame*, *Moiroud*, *Mathilde*, le *Gamin de Paris*, les *Enfants de troupe*, le *Fils de famille*, etc. ; et les 230 pièces qui valurent aussi à Bayard un château, et un château historique, en pleine forêt de Marly !

Cette villa étrange s'appelle le Désert de Retz. C'est un désert, en effet, mais un désert admirable : une tour sauvage, aux murs crevassés, aux créneaux en dents de scie, avec tout le confortable moderne au dedans ; à l'entour, une immense pelouse accidentée, une pièce d'eau, un pavillon chinois... A l'horizon, les deux forêts de Marly et de Saint-Germain.

Delille a chanté le Désert dans son poëme des *Jardins*. Son premier propriétaire fut de Monville, fermier général, qui y dépensa des millions. Un jour une femme vint contempler cette merveille, et jura d'en avoir autant. Cette femme était Marie-Antoinette, et le Désert enfanta Trianon.

C'est là que M. Scribe écrivit un matin, sur l'album de sa nièce, Mme Bayard, ces vers à son émule et à son fils d'adoption :

Au Désert de Retz, 30 octobre 1842

A toi, mon camarade en nos jours de collége,
Mon neveu, mon rival et toujours mon ami !
Je t'écris sous ce toit par tes soins embelli,
Dans la tour où Phœbus (1) doublement te protége,
Dans ces riches jardins, doux et noble repos
Conquis par tes talents, payé par tes travaux,
D'où partent chaque jour, ornement du théâtre,
Ces chefs-d'œuvre nouveaux de ta verve folâtre,
Qui, sous tes pampres verts, dans le *Désert* sont nés,
Et qui dans le désert ne sont jamais donnés !

De ces riants coteaux, de ce vallon tranquille,
Le premier possesseur, m'a-t-on dit, fut Monville,
Le Rothschild de son temps !... et qui, par son crédit,
Battait monnaie alors, comme toi, par l'esprit !
Mais s'effrayant bientôt de cette solitude
Où, fermier général, il bâillait comme un roi,
Il quitta ce désert trop grand pour lui... Mais toi,
Chez qui brillent les arts, le bonheur et l'étude,
Et de joyeux enfants et leurs jeunes plaisirs,
Et tes anciens amis et leurs vieux souvenirs...
Je crains peu que l'ennui franchisse ta frontière,
Et tu n'es jamais seul dans ton parc solitaire !

Dans chaque allée, ami, tes pas sont entourés
De gens d'esprit nombreux et partout admirés.

(1) Phœbus, le chien de garde du château.

Le brillant *Richelieu*, l'élégant *Létorière*,
La leste *Frétillon*, *la grande Dame* altière,
Et *Mignot*, et *Moiroud*, le roi des commerçans,
Soldats, *Enfants de troupe* et *Reine de seize ans*,
Et même de *Paris les Gamins et les Fées*
T'apportant leur gaîté, leur gloire et leurs trophées,
Sont vivants dans ces lieux, et viennent de concert
Meubler ta solitude et peupler ton *Désert !*

EUGÈNE SCRIBE.

L'ARCHITECTURE DU Ve AU XVIe SIÈCLE

ET LES ARTS QUI EN DÉPENDENT, PAR JULES GAILHABAUD (1).

MM. Gide et Baudry poursuivent, avec une activité doublée par le succès, leur belle publication de l'*Architecture du cinquième au seizième siècle*, dont nous avons déjà rendu compte à nos lecteurs. 62 livraisons, parues régulièrement, permettent d'embrasser aujourd'hui l'ensemble imposant de l'ouvrage et d'en apprécier les merveilleux détails. Il était impossible de débrouiller avec plus de précision le chaos de livres et de gravures inspirés depuis trente ans par l'étude du Moyen Age. Au milieu de ce chaos, l'architecte, l'artiste, l'historien, le touriste, l'amateur, l'industriel, le prêtre, cherchaient péniblement et infructueusement les matériaux nécessaires à l'intelligence, à la reconstruction et à la restauration des palais, des hôtels, des églises et des monuments de toute sorte. Grâce à M. Gailhabaud et à ses éditeurs, on pourra maintenant relever par la pensée et par la main tous les chefs-d'œuvre de l'architecture dans sa plus admirable période, « depuis la cathédrale somptueuse jusqu'à la délicate sculpture cachée sous le pignon de la demeure la plus simple, depuis le vitrail aux riches couleurs jusqu'au meuble de bois ou à l'ornement en fer ouvragé » ; car l'auteur n'a rien oublié de tous les arts qui se rattachent à son sujet. Il a rétabli l'arbre entier avec toutes ses branches, nous allions dire avec toutes ses fleurs, à la vue des modèles de grâce et d'élégance dont la gravure et la lithochromie ont émaillé ces pages.

On en jugera par la chaire de l'église de Saint-François, à Assise, que nous reproduisons sur bois, d'après la planche coloriée de MM. Gide et Baudry. Cette chaire marque la transformation de la tribune sacrée en Italie, au treizième siècle, c'est-à-dire la transition architecturale entre l'ambon et la chaire à couronnement. Quant à l'ornementation, elle est du commencement du quinzième siècle. Le tout est décoré dans le goût des peintures murales qu'on fait revivre avec tant d'éclat à Saint-Germain-des-Prés, à Saint-Gervais et à Saint-Severin. Pourquoi n'y ferait-on pas revivre aussi cette chaire splendide, avec sa caisse polygonale, ses colonnes enroulées, ses frontons si purs, ses corniches d'or et de marbre, ses niches gothiques et ses statuettes ?

UN BON EXEMPLE.

Les journaux ont annoncé, le mois dernier, l'honorable et touchant hommage que les habitants du troisième arrondissement de Paris ont fait à leur maire, M. Decan de Chatouville (2), qui administre depuis près de vingt ans,

(1) Gide et Baudry, rue Bonaparte. 5. — 150 à 200 livraisons grand in-4°, à 1 fr. 75 c. la livraison, contenant chacune une ou plusieurs notices et deux planches gravées sur acier, ou coloriées par la lithochromie.

(2) C'est le digne fils aîné du magistrat cité plus haut dans notre chronique de *Feuillancourt*. Les traditions d'honneur et de dévouement se continuent, on le voit, dans la famille.

avec tant d'intelligence et de zèle, cet important quartier de la capitale. L'hommage consistait en une épée municipale, à poignée d'argent ciselé, au chiffre du donataire, avec la croix d'officier de la Légion-d'Honneur que venait de lui décerner le gouvernement; et le cadeau était le produit d'une souscription, fixée à 25 centimes, pour que le pauvre ouvrier pût y prendre part aussi bien que le riche commerçant.

Les circonstances qui ont précédé cet événement ne sont pas moins intéressantes que l'événement lui-même, et présentent un exemple qu'il est bon de soumettre à l'émulation de la France entière.

Non-seulement M. Decan de Chatouville, pendant sa longue et infatigable administration, s'est montré aussi courageux dans les mauvais jours qu'habile et sage dans les temps paisibles; mais il a fondé, dirigé et fait prospérer sur son arrondissement des œuvres de progrès, d'instruction et de moralisation, qui devraient être imitées dans toutes les communes de notre pays. Il a réuni, au profit de ces œuvres excellentes, le concours dévoué des délégués du conseil académique, des membres du bureau de bienfaisance, de la garde nationale et de la grande majorité des habitants.

Par exemple, nous raconte M. Edouard Fournier, les petits enfants qui vont aux écoles communales, mais que le manque de vêtements convenables empêcherait peut-être de suivre exactement les classes, surtout en hiver, reçoivent, par l'entremise de l'administration, des vêtements de toute sorte. Si un enfant tombe malade, des secours efficaces ne font défaut ni à lui ni à sa famille.

Quand l'éducation communale est terminée pour les élèves, ils ne sont pas abandonnés; les uns sont entretenus à l'école Turgot, les autres sont mis en apprentissage, et le troisième arrondissement subvient encore à toutes les dépenses, en totalité ou en partie. Ce n'est pas assez de veiller ainsi sur les enfants pauvres et de les entourer de tout le bien-être que sait créer la bienfaisance; le troisième arrondissement songe aux enfants aisés, et s'applique à prouver que, pour sa vigilance toute paternelle, ceux-ci ne sont que les égaux de ceux-là. Tous les ans, une solennelle distribution de prix réunit les meilleurs élèves des nombreuses institutions : école de dessin, ouvroirs, maîtrises, classes d'adultes, écoles communales, pensions, externats qui se trouvent dans la circonscription. Comme consécration publique du rang que lui ont valu ses succès et sa bonne conduite pendant toute l'année dans sa pension, dans son ouvroir, dans son école, chacun de ces élèves reçoit un prix d'excellence. S'il appartient aux écoles communales, on lui donne un livret de la caisse d'épargne ou de celle des retraites; une médaille d'honneur, un beau livre, ou bien seulement une mention honorable; s'il appartient aux établissements privés, la récompense n'ayant plus besoin d'être un bienfait, il a droit à un livre de choix ou à une mention honorable. Il n'est pas un élève, pas un maître, qui ne pense toute l'année à cette belle distribution, appelée à mettre en présence tant de généreuses rivalités; et cette pensée seule entretient, dans les écoles différentes, l'émulation la meilleure et la plus féconde. Ces solennités, admirables par le but, le sont aussi par le spectacle vraiment touchant qu'elles ramènent chaque année au jour de la distribution, présidée par le maire. Pour subvenir aux frais de cette bienfaisance, si fructueusement et si opportunément prodigue, M. Decan de Chatouville s'est créé de nombreuses ressources. D'abord, il fait d'incessants appels, et toujours avec succès, aux dons particuliers des habitants; des souscriptions sont ouvertes, des collectes sont faites dans les rangs de la garde nationale, et chaque année cette récolte charitable est aussi toujours abondante; enfin on réunit tous les enfants dans la magnifique église Saint-Eustache, cette cathédrale du commerce parisien; on groupe en chœur leurs voix charmantes et on leur fait chanter une messe solennelle; le public est encore là plus nombreux qu'aux distributions annuelles, et cette fois encore chaque assistant doit apporter sa part de bienfaits.

Or, en 1853, au moment où le chef de l'État nommait M. Decan officier de la Légion-d'Honneur, au moment où ses administrés reconnaissants souscrivaient par milliers à son épée magistrale, la distribution des prix et la messe de Saint-Eustache ont attesté plus brillamment que jamais la prospérité de l'œuvre d'instruction et de bienfaisance. La distribution de l'école de dessin, dirigée par M. Dupuy, était honorée de la présence de M. Schnetz, le directeur de notre Académie de peinture à Rome. Deux médailles d'or, envoyées par l'Empereur, étaient décernées aux élèves qui avaient mérité le premier rang dans l'application du dessin aux arts industriels... Et quelques jours après, le 3 mars, monseigneur le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, se rendant à l'appel du maire et du clergé de Saint-Eustache, ajoutait aux secours humains les bénédictions divines sur la généreuse entreprise du troisième arrondissement.

N'y a-t-il pas là de quoi encourager tous ceux que tentera un aussi noble exemple? Avis aux maires, aux conseillers, aux instituteurs, aux prêtres, aux chrétiens, à quiconque a une bonne volonté et une petite influence!

LES PRÉDICATEURS DE PARIS.

La chaire de Saint-François nous rappelle les célèbres prédicateurs dont nous devons continuer la revue. En attendant les notices et les portraits de ceux qui ont fécondé le dernier carême : les pères Félix et Souiard, l'abbé Lecourtier, archiprêtre de Notre-Dame, l'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry, etc., voici deux anecdotes authentiques et touchantes qui valent mieux qu'une docte analyse de leurs sermons, et qui résument, pour ainsi dire, le fruit et la fleur de leur éloquence.

C'était à Saint-Merry, dans cette église du quartier des émeutes, où la misère jalouse coudoyait naguère l'opulence aveuglée; où ces deux extrêmes se touchent aujourd'hui par la charité, dont le précepte et l'exemple sont donnés si efficacement par le digne successeur de l'abbé Annat.

M. Gabriel venait de recommander ses pauvres avec cette autorité du cœur dont le langage lui est naturel, avec cette double persuasion du prêtre, qui est à la fois le ministre du Ciel et l'homme de son temps. Les chrétiens émus défilaient devant les dames de charité qui recevaient les aumônes à la porte du temple. Un enfant, un gamin de Paris, passe devant la bourse tendue. Il a pour tout bien, comme le Juif errant, cinq sous gagnés à la sueur de son front, et destinés à des jouets qu'il rêve depuis un mois. Abandonnera-t-il, sur ce trésor, la part du pauvre? Oh oui! car le pauvre est son frère, à double titre. Des cinq sous comprimés dans ses doigts, son premier mouvement, le mouvement humain, détache une pièce qui tombe dans la bourse. Puis il va s'éloigner.... quand un second mouvement, le mouvement divin, l'élan de la charité, lui arrache et verse à la dame attendrie les cinq sous l'un après l'autre! Après quoi, il s'élance d'un bond

joyeux dans la rue, pauvre enfant ruiné, millionnaire devant Dieu !

Derrière lui venait une femme plus misérable encore, car elle n'avait pas même le denier de la veuve. Toute sa richesse ici-bas se composait d'une petite croix de cuivre et d'une plus petite médaille d'argent qu'elle portait au cou. C'était pour elle plus qu'une fortune ; c'était un souvenir, un talisman, toute la poésie, tout le charme et tout l'espoir de sa chétive existence, la consolation du passé, la résignation du présent, l'illusion de l'avenir ! Eh bien, la pauvre femme détache de son cou la croix et la médaille, et les jette dans la bourse de la quêteuse !...

Le soir, informé de ces deux épisodes du matin, le curé les raconte en chaire, avec la mâle simplicité de sa parole. Et qu'arriva-t-il à la porte de l'église, après son homélie? Des femmes du monde, des heureuses du siècle, luttant de charité avec le gamin et la mendiante, décrochent leurs pendants d'oreilles, et les déposent dans la bourse des pauvres.

Mais ceci n'est rien encore. Voici le miracle du carême, — toujours à Saint-Merry.

Une vieille pauvresse, nourrie par les bureaux de charité et de bienfaisance, et par un travail qui lui rapporte six sous par jour, va trouver à la sacristie un vicaire de la paroisse, et lui remet neuf francs pour neuf messes qu'elle lui demande. Le vicaire promet les messes et veut refuser l'argent; mais la bonne femme insiste et l'oblige d'accepter son tribut, au nom de Dieu à qui elle tient à l'offrir.

— Ce sont mes économies, ajoute-t-elle naïvement; n'en dites rien à M. le curé qui me donne du pain ; je vous jure que cette somme vient de mon travail, et non de ses aumônes... J'ai pris cela sur mes journées, depuis dix-huit mois...

— Et pour qui dirai-je les neuf messes? demanda le prêtre avec émotion.

— Ah ! voici la chose, répond la vieille en comptant sur ses doigts; vous direz les trois premières pour mon mari, que le bon Dieu m'a pris, il y a vingt ans. Vous direz les trois suivantes pour un jeune homme qui vient de mourir dans la chambre à côté de la mienne, et à l'âme duquel j'ai bien peur que personne ne songe... Je ne le connais pas, mais voici son nom de baptême... Notre-Seigneur le reconnaîtra bien à ce nom-là...

— Et les trois dernières ! reprend le vicaire, de plus en plus édifié.

— Les trois dernières, vous les direz... pour les trois âmes les plus oubliées dans le purgatoire.

Et la pauvresse s'en alla, laissant le prêtre en larmes, sans se douter qu'elle venait de résumer toutes les charités chrétiennes, dans l'esprit de famille, dans l'amour du prochain, et dans la communion des âmes, en ce qu'ils ont de plus essentiel, de plus sublime et de plus profond.

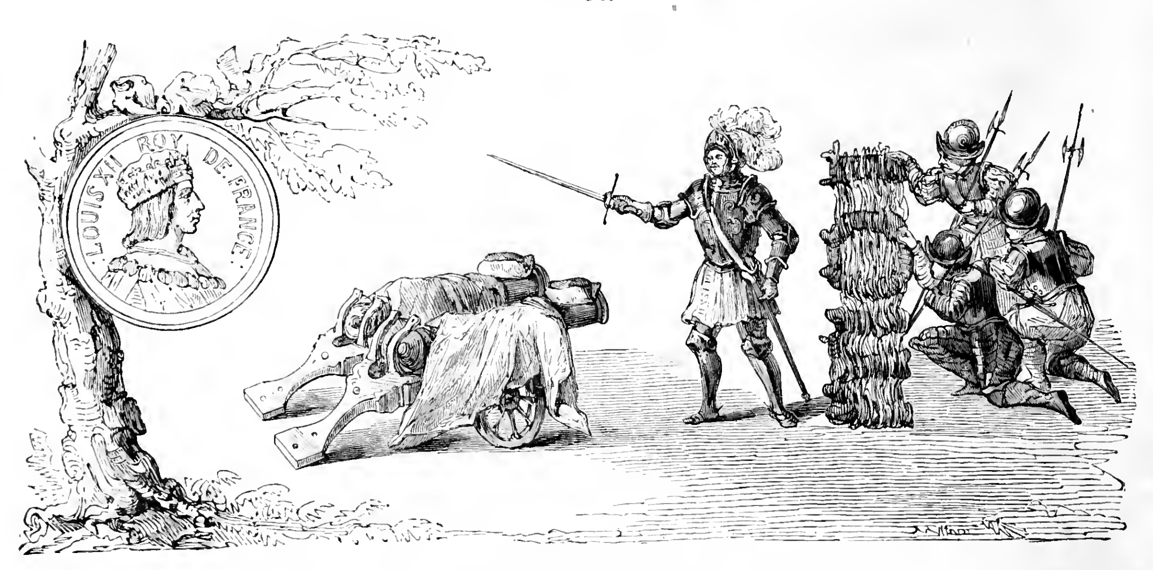
Mais comment louer une éloquence qui produit de tels résultats?... C'est ce que nous essayerons de faire au premier jour.

HONORÉ-DAVID PILFOL.

Il vous souvient, chers lecteurs, je n'en veux pas douter, de trois articles remarquables publiés depuis quatre ans dans le *Musée des Familles : La Hongrie*, *Un repas romain* et *Siméon Chardin*. Ces articles, où l'éclat de la forme le disputait à la solidité du fond, étaient signés Honoré David, talent nouveau et nom inconnu, à qui nos colonnes ouvraient les portes de la renommée. Nous attendions, et vous aussi, le jeune auteur à d'autres œuvres. Il nous en confiait les projets favoris, car son caractère, autant que ses travaux, avait fait de lui un de nos amis les plus chers. Eh bien, le mois dernier, Honoré David s'est éteint à vingt-cinq ans, disputé vainement à la mort par tous les soins de l'amitié et tous les efforts du dévouement. En donnant comme nous une larme à sa mémoire, donnez comme nous aussi une action de grâce à la noble famille qui est devenue la sienne près de sa lente agonie, et qui a fait revivre pendant deux mois, autour de son lit de mort, son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, ensevelis avant lui au delà des mers, et dont il n'aura connu les visages qu'en les embrassant aux pieds de Dieu.

PITRE-CHEVALIER.

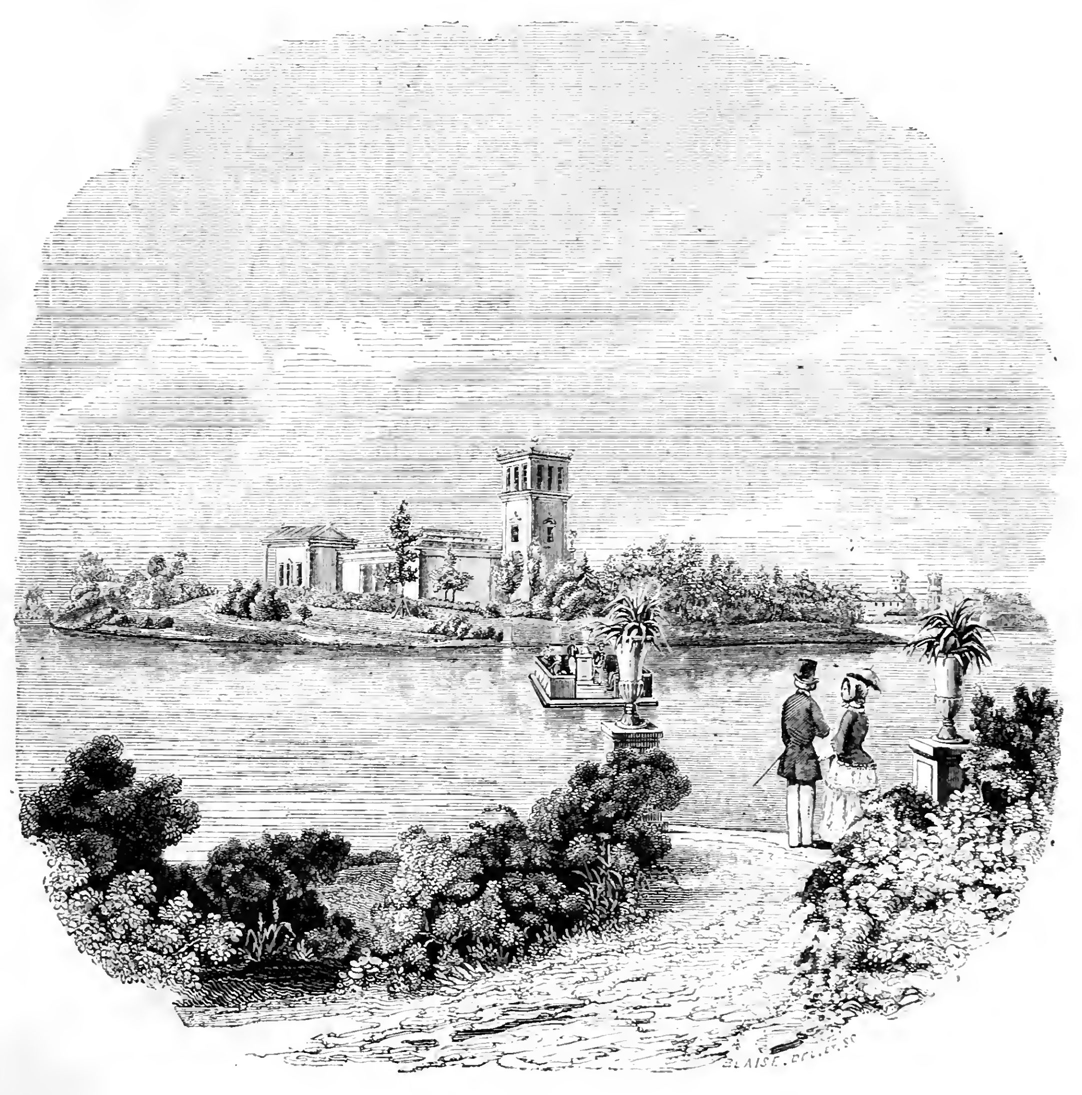
RÉBUS.



Typ. Hennuyer, rue du Boulevard, 7. Batignolles (Boulevard extérieur de Paris.

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

LA VIE DES RUSSES A LA CAMPAGNE ET DANS LEURS TERRES.



Ile de Tzarine, à Péterhoff.

I. Retour du printemps. — Départ empressé des Russes pour la campagne. — Pourquoi cet empressement. — Physionomie des maisons de campagne de la Russie. — Leur architecture, leurs ornements, leur confort. — Paulowsky. — Son Vauxhall. — Ses fêtes. — Sa société.

A peine le soleil de mai a-t-il fondu les glaces de la Néva et réveillé, parmi les feuilles naissantes des jardins et des parcs, la troupe joyeuse des oiseaux printaniers, qu'une sorte de délire s'empare de tous les habitants de Saint-Pétersbourg. C'est à qui s'échappera le plus vite de ces maisons et de ces palais transformés, pendant huit mois, en serres chaudes, où, malgré l'éclat des fêtes et des plaisirs, la beauté s'étiole, la vie suffoque. On a soif de grand air et de liberté. D'ailleurs, la vie d'hiver n'est-elle pas, en Russie, la vie officielle, la vie en uniforme ? Quel bonheur de pouvoir secouer ces entraves pour parcourir, en redingote de propriétaire, les champs parés de la semence de l'automne, ou pour folâtrer en léger peignoir sur le vert gazon des prairies !

Cet empressement des Russes à émigrer à la campagne s'explique encore par le peu de temps qu'ils ont à y séjourner. Chez eux, l'été n'est qu'un rayon entre deux nuages ; le moindre souffle peut combler le vide et ramener, sinon les glaces et les frimas, du moins les vents froids, les brouillards sinistres, les pluies fécondes en déceptions et en tristesse. Alors, il ne reste plus qu'à plier

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

sa tente et à revenir sous les toits de la cité, pour y maudire l'ingrate nature à laquelle on a demandé en vain du bonheur.

La plupart des maisons de campagne de la Russie semblent avoir été bâties en conséquence de cette brièveté et de cette mobilité de la saison. Ce sont plutôt de fugitifs abris que de sérieuses habitations. On n'y voit ni pierre ni brique, seulement du bois. Cela suffit pour l'usage éphémère auquel elles sont destinées. Du reste, à défaut de solidité dans les murs, la décoration y abonde. Les Russes ont la passion de la bigarrure : on dirait que toutes les couleurs de l'arc-en-ciel se sont donné rendez-vous sur les toits, sur les balcons et autour des portes et des fenêtres de leurs villas, pour lutter d'éclat et de variété avec les fleurs des jardins qui les environnent. Goûts singuliers et même un peu sauvages ! Mais cette singularité et cette *sauvagerie* ne sont pas sans charmes. Je dois dire cependant que, parmi toutes ces enluminures, on voit s'élever aussi çà et là des bâtiments simples et nobles ; et quant à ceux de la couronne, châteaux impériaux ou villas princières, ils ne le cèdent en magnificence et en bon goût à aucun des bâtiments de ce genre dont se vantent les autres nations de l'Europe.

Un autre caractère des maisons de campagne de la Russie, c'est de reproduire dans leur architecture toutes les fantaisies les plus splendides de l'art grec. Colonnes, chapiteaux, portiques, corniches, rien n'y manque. La coupole byzantine s'y rencontre aussi quelquefois. En effet, Athènes et Constantinople devaient rayonner sur le génie du peuple de Moscou. J'aime mieux toutefois, en fait de maisons de campagne russes, celles qui se rapprochent le plus des *isbas* nationaux, ou des chalets suisses, ou même des cottages anglais. Ces formes modernes conviennent davantage à la nature du climat de la Russie, à l'aspect de ses localités, au caractère de sa civilisation.

Des Russes de Saint-Pétersbourg qui passent l'été à la campagne, les uns, plus sérieux ou plus intéressés, vont jusque dans les gouvernements les plus éloignés de l'empire visiter leurs terres et leurs serfs ; les autres, et c'est le plus grand nombre, foule joyeuse et insouciante, ne s'écartent pas des environs de la capitale. Habituellement ils se réunissent dans le même centre, à la suite de quelque jeune et jolie femme, lionne fantasque, ou simple colombe, qui tient, pendant toute la saison, le sceptre des fêtes et des jeux.

En 1846, tout le flot de la société s'était porté à Paulowsky, lieu de plaisance voisin de Tzarskoe-Celo, où feu le grand-duc Michel, frère de l'empereur Nicolas, possédait un magnifique château et d'immenses forêts. Partout où s'étendent les regards, la campagne s'y montre émaillée de gracieuses villas et de maisons de grands seigneurs. Gaieté pleine de verve, imagination féconde en plaisirs, élégance, richesse, confort, rien de ce qui peut embellir la vie ne manque à ces lieux privilégiés. Il y régnait aussi, du vivant du grand-duc Michel, une liberté d'allure et un franc-parler qui contrastaient singulièrement avec l'idée que l'on se fait en France d'un pays gouverné par un monarque absolu. C'était là, sans doute, comme un reflet de la joyeuse humeur et du caractère si bienveillant et si facile du seigneur impérial de Paulowsky.

Mais c'est surtout à onze heures du soir, lorsque le soleil de juin ou de juillet se décide enfin à céder le pas à la nuit, que Paulowsky s'anime et triomphe. Alors son splendide Vauxhall ouvre ses larges portes, et la foule, qu'alimente sans cesse le chemin de fer de Tzarskoe-Celo, s'y précipite, confuse, impatiente. Gungl, le célèbre chef d'orchestre, donne le signal : le concert commence ; puis, bal, tombola, mascarade, jeux de toute sorte. Et tandis que les salles intérieures retentissent de l'éclat de la musique et des transports de la danse, les bosquets et les parcs frémissent au bruit des fanfares et des marches militaires. Quelle animation ! quelle joie ! quelle magnifique ivresse ! Mais voyez donc cette troupe de jeunes gens qui s'avance : ce sont des officiers fraîchement empanachés, qui souhaitent la bienvenue à leur nouvel uniforme. Ils ont la tête montée par le champagne ; et de la danse et des autres plaisirs ils se donnent à cœur-joie. Hâtez-vous, jeunes gens, déjà la caserne vous appelle ; là, vous le savez, il faut serrer la ceinture et porter haut le collet.

La nuit est close. A l'œuvre, artificiers ! Et soudain les fusées volent, les pétards éclatent, les feux de Bengale empourprent les jardins et les bosquets.

Bientôt les salons du Vauxhall sont déserts ; chacun veut voir les soleils tournoyer, les fusées monter au ciel. On se presse au dehors, on se hisse au-dessus des chaises, des tables et des bancs ; on grimpe jusque sur les arbres. Les houras se mêlent au bruit des fanfares et aux détonations des pièces d'artifice. Enfin, voici le bouquet, et, au milieu de ses fleurs jaillissantes, le chiffre impérial couronné d'une auréole. Tout le monde fait silence ; la musique entonne l'hymne national, le *God save King* moscovite ; et, tandis que ses religieux accords s'élèvent vers le ciel, la foule peu à peu s'écoule. La fête est terminée.

C'est ainsi que la société russe de Paulowsky célèbre presque tous les beaux jours de l'été. Ailleurs, on ne trouve ni la même animation, ni le même enthousiasme. Mais laissez venir la saison prochaine ; peut-être alors Paulowsky ne sera plus qu'un désert ; la société capricieuse aura choisi un autre temple à ses jeux bruyants, à ses charmantes folies.

II. Château et parc de Péterhoff. — Route magnifique qui y conduit. — Château du chambellan Narischkine. — L'empereur Alexandre et Narischkine. — Le grand seigneur et le papier timbré. — Cent mille roubles dans un livre. — Fête de l'impératrice à Péterhoff. — Culte des Russes pour leurs souverains. — Comment se porte la Russie ? — Le courrier de cabinet et son passe-port.

A l'ouest de Paulowsky, sur les bords du golfe de Finlande, on trouve le château et le parc impérial de Péterhoff. Oh ! que j'aimais à parcourir la belle route qui y conduit, cette route dont chaque verste est marquée par un obélisque de granit, et où tant de somptueux châteaux et de gracieuses villas se déploient de chaque côté, ainsi que les ailes diaprées d'un papillon. Toutes ces magnificences me charmaient d'autant plus, qu'elles formaient un contraste plus frappant avec ces autres routes de la Russie où je m'étais tant de fois fatigué et où je n'avais rencontré que privations et que misères. Invariable prestige du pouvoir ! partout où rayonne son étoile, la foule s'empresse et adore ; la nature elle-même, oubliant sa sauvage indépendance, se mêle au cortége des courtisans, et répand autour d'eux ses parfums les plus suaves, ses fleurs les plus riantes.

C'est sur la route de Péterhoff qu'apparaît ce château de luxueuse mémoire, où le fameux Narischkine se ruinait à fêter l'empereur Alexandre. En passant aujourd'hui devant ses portiques si mornes et si déserts, on croit entendre résonner encore la bruyante harmonie qui le remplissait jadis. Et, lorsque tombe le soir, quelles sont ces

ombres qui s'agitent, légères et vaporeuses, éternisant le bal et le plaisir ?... Telle est, en effet, la puissance du souvenir, qu'il suffit d'un mot, d'un souffle, pour évoquer tout un monde ; le présent est sans cesse envahi et absorbé par le passé!

On raconte qu'un jour, au milieu d'une des fêtes les plus splendides que Narischkine eût jamais données à Alexandre, l'empereur interpella brusquement son favori :

— Combien cela t'a-t-il coûté?

— Une bagatelle ! Votre Majesté.

— Comment! une bagatelle?

— Oui, Votre Majesté.

— Mais encore?

— Oh ! trente roubles tout au plus.

— Tu veux rire!

— Non, Sire, c'est la vérité; l'argent nécessaire pour acheter le papier timbré.

En effet, l'opulent Narischkine ne payait guère les créanciers qu'avec des lettres de change et des hypothèques, s'inquiétant aussi peu de l'échéance des unes que du grèvement des autres, mais comptant, pour y aviser, sur une liquidation d'outre-tombe, dont il laissait, du reste, tout le soin à ses héritiers.

Cependant l'embarras d'argent le jetait parfois dans de terribles anxiétés. Un jour, l'empereur Alexandre, s'en étant aperçu, lui envoya un livre dans les feuillets duquel il avait glissé un billet de cent mille roubles.

Narischkine reçut le livre et ne fit aucune réponse.

Quelques jours après, l'empereur le rencontra.

— Eh bien! lui dit-il, que penses-tu du livre que je t'ai envoyé?

— Mais, répondit Narischkine, j'attends le second volume, afin de mieux juger l'ouvrage.

Le lendemain, Alexandre lui fit passer un autre billet de cent mille roubles, renfermé dans un second volume, sur le dos duquel il eut soin d'écrire : *Tome second et dernier.*

Péterhoff est le Versailles de la Russie. C'est là que se célèbre, chaque année, la fête de l'impératrice, au milieu d'une splendeur d'illuminations et de feux d'artifices qui rappelle les merveilles les plus gigantesques des *Mille et une Nuits*. Il semble que, ce jour-là, tout ce qu'il y a d'âmes vivantes à Saint-Pétersbourg et aux environs se soient donné rendez-vous au manoir de leur souveraine. Les routes sont couvertes d'équipages de toute sorte, la Néva et le golfe de Finlande sillonnés de bateaux à vapeur et de mille autres embarcations. C'est un empressement et un enthousiasme qu'on ne saurait décrire.

Du reste (on ne saurait trop le répéter), il n'est aucun peuple au monde qui porte aussi loin que le peuple russe le respect et l'amour pour la famille de ses empereurs. J'ai été témoin moi-même, à cet égard, de faits qui m'ont vivement touché.

Un jour que je traversais un village des bords de la Néva, je m'arrêtai dans la maison d'un paysan pour y prendre un peu de repos. Les murs en étaient tapissés d'images, dont chacune représentait un membre de la famille impériale. Le portrait de l'empereur ornait la place d'honneur, c'est-à-dire la place au-dessous de la petite chapelle qui renferme tous les saints aimés du paysan russe, et devant lesquels il brûle, chaque samedi et chaque jour de fête, des cierges et des parfums.

— Comment se porte la Russie? demandai-je brusquement à mon hôte.

— Comment pourrait-elle se mal porter, me répondit-il, puisque son père, l'empereur, se porte bien?

Cette réponse est d'une naïveté sublime.

Un autre jour, c'était au mois de février 1847, je suivais la belle route de Saint-Pétersbourg à Varsovie, me dirigeant vers Paris, chargé des dépêches du gouvernement. J'avais ordre d'aller vite; je faisais six lieues et quelquefois six lieues et demie à l'heure. J'étais en traîneau. A vingt lieues environ de Kowno, un maître de poste, fort distrait sans doute, me gratifia d'un mauvais attelage et d'un cocher à l'avenant.

Mon traîneau, naguère si rapide, prit l'allure d'un vrai char embourbé.

— *Pacho! pacho!* (marche! marche!) criai-je à mon cocher.

Mais celui-ci, me regardant avec un calme imperturbable :

— A quoi vous servira-t-il d'aller plus vite? Soyez tranquille, vous arriverez toujours!

— Comment! misérable, tu raisonnes? tu dois me conduire en courrier, entends-tu?

Il y a un *minimum* de vitesse pour les courriers.

— En courrier? reprit l'homme d'un air narquois.

— Oui, en courrier!

— Mais vous n'êtes pas courrier; je n'ai pas vu votre passe-port.

— Ah! tu n'as pas vu mon passe-port!... Est-ce donc à toi que je dois montrer mon passe-port?

Et j'appuyai ma réplique d'un vigoureux soufflet.

Le cocher commença à me croire un peu courrier.

Je redoublai, et, à chaque argument bien appliqué, le cocher me croyait de plus en plus courrier.

J'avais réussi à le convaincre tout à fait, lorsque nous arrivâmes à la station où je devais changer de chevaux et de cocher.

J'appelai l'*jemschik* (maître de poste).

— Tu vois ce misérable, lui dis-je en lui montrant le cocher qui allait me quitter, eh bien! il a osé me conduire lentement. Or, voilà mon passe-port!

A l'aspect de ce passe-port, l'*jemschik* tomba à genoux, et baisa avec respect le sceau impérial qui est empreint sur tous les passe-ports des courriers officiels; puis il appela sa femme, une très-jolie Polonaise, qui accomplit la même cérémonie.

Et tandis que je considérais avec stupéfaction cet acte prodigieux de respect pour le seing de l'empereur, l'*jemschik* se levant comme par un mouvement électrique, et saisissant par les cheveux mon malheureux cocher, le frappa avec tant de violence, qu'il l'eût tué, je crois, si je ne fusse intervenu.

Il appela alors tous les cochers qui étaient sous sa juridiction.

—Prenez garde à vous! leur dit-il, en me désignant de la main, si vous avez le malheur de conduire autrement qu'il ne le désire un homme qui a un pareil passe-port, vous aurez affaire à moi!

Depuis ce moment, je fus obligé de modérer l'ardeur de mes cochers; la vitesse avec laquelle ils me conduisaient me coupait la respiration.

Je pourrais multiplier à l'infini ces traits de la vénération des Russes pour leurs souverains. Ceci tient, du reste, non pas tant au caractère soumis de la nation, qu'au prestige que son maître exerce nécessairement sur elle. Le tzar est à la fois chef politique et chef religieux; il porte la couronne et la tiare; il règne, par conséquent, à la fois sur les opinions et sur les consciences. Immense

pouvoir, qui va jusqu'à se confondre, dans l'appréciation des masses, avec le pouvoir même de Dieu. Pour le peuple russe, l'empereur est le représentant, je dirai presque l'incarnation de Dieu sur la terre.

III. Habitudes simples de l'autocrate de toutes les Russies. — Le peintre Ladurnère et le casque de la garde. — L'empereur Nicolas et sa fortune. — L'empereur Nicolas et le fumeur de cigares. — Règlements de la police russe concernant les fumeurs, soit à la ville, soit à la campagne.



Couronne russe (État de Kazan). Filigranes d'or et pierres fines.

Cependant cet empereur, cet autocrate sans égal, se montre habituellement le plus simple des hommes. Chaque jour, on le voit se promener à pied et sans suite dans les rues de sa capitale ; il ne craint pas, quand il est fatigué, de monter dans le premier fiacre venu, ou même dans un omnibus. Il inspecte les monuments qu'il fait construire, visite les artistes, et donne de sa main des pour-boire fort encourageants aux ouvriers. On rencontre l'empereur aux bals masqués de la noblesse, s'y délassant, comme un mortel ordinaire, aux joyeux propos qu'on se permet de lui adresser sous le mystère du masque et du domino. Il m'est arrivé une fois, dans un de ces bals, de me trouver assis sur le même canapé que lui. Les artistes étrangers sont surtout, de sa part, l'objet d'une bienveillance particulière ; il les laisse même aller, vis-à-vis de lui, à une familiarité qui étonne.

Il y a quatre ou cinq ans, ayant formé le projet de changer la coiffure de sa garde, il fit appeler Ladurnère, son peintre militaire.

— Que pensez-vous de ce projet ? lui dit l'empereur.

— Je l'approuve tout à fait ; et si Votre Majesté le permet, je lui dessinerai un modèle.

Dessinez, et faites exécuter.

Quelques jours après, Ladurnère revint avec un casque magnifique.

— Voilà ! dit-il à l'empereur, si Votre Majesté veut l'essayer...

— Volontiers !...

Et l'empereur le mit sur sa tête.

— Il va merveilleusement ! Merci, Ladurnère ! Mais combien cela coûtera-t-il ?

Ladurnère dit un prix fort élevé.

— Oh ! c'est beaucoup trop cher. Qui voulez-vous qui paye une pareille somme ?

— Ma foi, Sire, je croyais que vous aviez de la fortune.

Ce dernier mot plut tellement à l'empereur, qu'il le cita pendant plus de trois mois, à presque tous ceux qu'il rencontrait.

L'empereur Nicolas se plaît fort aux aventures qui lui arrivent par suite de son incognito. Il les recherche même quelquefois.

Un jour qu'il passait devant un restaurant de la grande Morskoï, l'une des rues les plus fréquentées de Saint-Pétersbourg, il vit sortir de ce restaurant un jeune homme élégamment vêtu, et fumant son cigare avec le même sans-façon que s'il se fût trouvé dans un estaminet du Palais-Royal ou sur l'asphalte du boulevard des Italiens.

L'empereur l'accosta, et lui donnant le salut militaire :

— Monsieur, il paraît que vous êtes nouvellement arrivé à Saint-Pétersbourg ?

— Oui, monsieur ; comment l'avez-vous deviné ?

— C'est que vous faites là une chose défendue par les règlements de police, ce qui suppose que vous n'avez pas encore eu le temps d'en prendre connaissance.

— Et quelle chose, s'il vous plaît ?

— Vous fumez !

— Diable ! Il est donc défendu de fumer ici ?

— Sans doute !

— En ce cas, mille remerciements ! La loi avant tout.

Et l'étranger, ôtant son cigare de sa bouche, se disposait à l'éteindre.

— Non, lui dit Nicolas, continuez. Tant que vous êtes avec moi, vous n'avez rien à craindre.

— Vous êtes donc un des grands boyards de l'empire, monsieur ?

— Mais j'y jouis de quelque influence, et si elle pouvait vous être utile...

— Pas de refus, monsieur, car on dit que dans ce pays-ci les protections font tout...

— Oh ! vous exagérez : non, les protections ne font pas tout ; mais nous aimons assez à connaître les gens auxquels nous avons affaire, et convenez que cela n'est guère possible que par les recommandations, les protections...

— Eh bien ! monsieur, je profiterai avec plaisir de votre bonne volonté à mon égard, car, comme je suis venu en Russie pour affaire de commerce, je ne serai pas fâché d'y être un peu épaulé.

La conversation se prolongea de la sorte pendant près d'un quart d'heure, l'étranger fumant son cigare, et l'empereur marchant familièrement à côté de lui.

La rue qu'ils suivaient est bordée d'élégants magasins, dont un grand nombre appartiennent à des marchands d'estampes ou de tableaux. Les portraits de l'empereur y abondent, et tous d'une ressemblance parfaite.

L'étranger ne pouvait s'empêcher, de temps en temps, de les comparer à la figure de son interlocuteur. Mais l'idée que cette figure en était l'original était à cent lieues de son esprit.

Cependant, au mouvement de la foule, à l'attention marquée des passants, aux témoignages de respect dont

celui qui marchait à ses côtés était l'objet, il se sentait vivement impressionné.

Enfin, il arriva au dernier magasin de la grande Morskoï. Là se trouvait exposé un magnifique portrait en pied du tzar Nicolas. Le doute n'était plus possible. Pâle, chancelant, hors de lui :

— Pardon! pardon! balbutia le pauvre étranger, mais n'est-ce pas à Sa Majesté l'empereur Nicolas que j'ai l'honneur de parler?

— A lui-même, répond l'empereur; mais rassurez-vous... Seulement je vous engage une autre fois à user prudemment du cigare, car l'empereur Nicolas ne sera pas toujours là pour vous protéger.

En rentrant au palais, l'empereur fit appeler le ministre de la police, et lui donna ordre d'aplanir au voyageur français toutes les difficultés qu'il pourrait rencontrer durant son séjour à Saint-Pétersbourg. Celui-ci quittait donc la Russie, au bout de quelques semaines, émerveillé du succès de ses négociations, et bénissant partout le nom de *son ami*, l'empereur.

La contravention que je viens de signaler, en fait de cigare, de la part d'un étranger, les nationaux eux-mêmes s'en rendent coupables assez souvent. Des règlements hostiles aux fumeurs doivent, en effet, paraître fort gênants à un peuple aussi amateur de tabac que le peuple russe. Il est vrai que l'habitude de la discipline lui en



L'art de se faire mener en courrier sur les routes de Russie (pages précédentes.) Dessin de M. E. Forest.

rend l'observation plus facile; et puis, la police est là qui, par des avis renouvelés à propos, empêche les infractions accidentelles de dégénérer en abus.

Voici ce qu'on lisait dans la gazette de cette police le 2 septembre 1846, et ce qui fut affiché dès le lendemain, en russe et en français, dans tous les quartiers de Saint-Pétersbourg.

« En vertu des dispositions du Code des peines criminelles et correctionnelles, section VIII, des crimes et « délits contre l'ordre public, article 1389, il est défendu « de fumer du tabac dans les rues, les écuries, les gre- « niers à foin, les greniers, les magasins et autres lieux « contenant des matières faciles à enflammer; et les con- « trevenants sont passibles d'une amende de 50 kopecks « à 1 rouble argent, ou d'une détention d'un à trois jours.

« L'administration de la police de Saint-Pétersbourg, « ayant remarqué de nombreuses contraventions à cette « prohibition et les attribuant à l'ignorance des lieux dont « elle est l'objet, se fait un devoir de porter à la connais- « sance du public qu'il est défendu de fumer des cigares, « papiros, paquitos et des pipes dans les rues et sur les « places qui se trouvent dans l'enceinte de la ville et dans « les îles de Jélaguine et Kamennoi-Ostroff (1), et qu'il

(1) Propriété de la famille impériale. — L'impératrice a un palais à Jélaguine, le grand-duc Michel en avait un à Kamennoi-Ostroff.

« est permis de fumer aux campagnes de la Tschernaia-« Retschka, du Jardin Strogonoff et de Ecatherinhoff (1), « et que passé la présente publication, tout contrevenant, « sans exception, sera traité conformément à l'article 1389 « précité. »

IV. Promenades et villas des îles. — Ile de la forteresse. — La potence et l'exécution des conspirateurs de 1825. — Tombeaux de Pierre le Grand et des souverains de la Russie. — Aspect des îles. — Jardins. — Bois. — Collections. — Corps des mines de Saint-Pétersbourg. — Etablissement des eaux minérales.

Il y a, aux environs de Saint-Pétersbourg, un groupe de douze à quinze îles formées par les sinuosités de la Néva, où la nature a emprunté à l'art les richesses les plus merveilleuses, les agréments les plus variés. C'est là encore un des séjours aimés des Russes pendant la saison d'été. La famille impériale y possède plusieurs maisons de campagne. Elle s'y transporte vers le milieu de la saison, qu'elle commence d'ordinaire à Péterhoff, pour la finir à Tzarskoe-Celo. La foule des courtisans la suit, et avec eux l'animation, la joie, les fêtes de toutes sortes.

Pour aller aux îles, on passe devant la forteresse où sont renfermés les prisonniers d'État. Frontispice de douleur devant le temple des plaisirs ! Je ne pense jamais à cette forteresse sans frissonner.

Un jour, à trois heures du matin, la garde impériale reçut l'ordre de se rendre sur l'esplanade qui s'étend devant elle. Un bûcher y était allumé, et autour de ce bûcher se dressaient cinq potences.

La garde impériale se rangea.

Bientôt on vit s'avancer, à pas lents et dans un lugubre silence, une troupe de condamnés escortés de prêtres, de juges et de bourreaux; et parmi ces condamnés, les uns portaient l'uniforme d'officier; les autres, et ceux-là étaient cinq, portaient sur le corps une longue chemise noire, sur la tête un capuchon noir.

Un roulement de tambours se fit entendre, puis, au milieu de l'effroi universel, un juge élevant la voix lut la sentence fatale; puis les tambours roulèrent sans interruption, mêlés au bruit aigu des fifres et à l'éclat des trompettes, et l'exécution commença.

Ceux des condamnés qui portaient l'uniforme furent dépouillés de leur épée qu'on brisa sur leur tête ; de leurs épaulettes, de leurs décorations, de tous leurs insignes, qu'on jeta dans le bûcher; enfin, de leur uniforme qu'on remplaça par une casaque de galérien.

Quelques minutes après, les cinq potences montraient à la foule terrifiée leurs victimes expirantes sous la pression des bourreaux.

Et les tambours cessèrent leurs roulements, et les fifres et les trompettes se turent. Les conspirateurs de 1825 avaient passé par la justice impériale.

La forteresse, dont les tours abritaient cette scène de mort, est l'œuvre de Pierre le Grand. C'est par elle qu'il commença la construction de Saint-Pétersbourg. Elle forme un hexagone régulier; ses fondements plongent dans la Néva, dont les eaux la baignent au sud, à l'est et à l'ouest; au nord, un immense fossé, ou plutôt un bras du fleuve la sépare de ses magasins, qui sont également fortifiés.

La forteresse de Pierre le Grand est entourée, comme tout ce qui porte le cachet de ce souverain, de la vénération des Russes. Son église est le Saint-Denis de la Russie; on y voit les tombeaux de tous les tzars, ainsi que ceux des membres de la famille impériale. La voix de ses canons annonce aux habitants de la capitale les fêtes religieuses et les fêtes nationales ; elle donne aussi l'alarme, lorsque les eaux de la Néva, refoulées par la tempête, menacent Saint-Pétersbourg d'une inondation. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis lorsqu'au milieu d'une nuit orageuse le bronze de la forteresse se mit à gronder tout à coup, et que je vis les habitants de mon quartier se lever éperdus, débarrasser les rez-de-chaussée et se réfugier vers les étages les plus élevés, pour se soustraire au fléau dévastateur. Tout le monde sait qu'en 1824 la moderne cité des tzars faillit disparaître sous les flots. A la première alerte, on craint toujours que cet événement, dont on a été menacé tant de fois, ne soit enfin arrivé à l'heure fatale de son accomplissement.

En visitant les charmantes villas des îles, je trouvais partout les fleurs les plus rares, les fruits les plus savoureux, les volières les plus bigarrées, tous les trésors du Midi transplantés sous le ciel du Nord. Il est vrai qu'à côté des jardins et des parterres, je voyais aussi d'immenses serres, où toutes ces belles plantes exotiques étaient appelées à jalouser, durant huit mois de l'année, les soleils de leur patrie. Ce qui m'intéressa vivement dans la villa d'un seigneur de mes amis, ce fut une admirable collection minéralogique. Elle me rappelait tout à fait le Corps des mines de Saint-Pétersbourg; et certes ce n'est pas peu dire.

Le Corps des mines de Saint-Pétersbourg est le miroir géologique de tout l'empire. C'est, sans contredit, l'établissement le plus riche, le plus complet de ce genre, qui soit en Europe. Les montagnes de la Laponie et de la Finlande, les monts Valdaï et les Krapacks, les montagnes de la Tauride et du Caucase ; le vaste Oural avec les monts Altaï, Nerschinski et Baïkals; la Sibérie et le Kamtschatka, toutes les parties de la Russie ont payé et payent encore chaque jour au Corps des mines de Saint-Pétersbourg un généreux tribut. Topazes de toutes nuances, rubis, bérils, améthystes, émeraudes, aventurines, agates, onyx, lapis-lazuli, turquoises, aigues-marines, grenats, pierres de Labrador, malachite, quelle richesse de la terre ne s'y trouve représentée ? magnifique damier dont chaque case est une pure et scintillante étoile. Au milieu de tout cela, une énorme masse d'or brut gît à terre, comme la fortune d'un empire fondue dans un jour d'incendie et solidifiée au souffle de l'orage.

Mais le Corps des mines n'est pas seulement une exposition des produits géologiques et minéralogiques de la Russie, c'est encore une école destinée à former des ingénieurs pour les travaux d'exploitation et pour les études du cadastre. Au Corps des mines, comme dans tous les instituts officiels de l'empire, les élèves sont soumis au régime militaire. J'ai remarqué parmi eux plusieurs figures intelligentes; mais, dans le plus grand nombre, cette allure raide et gourmée qui caractérise d'ordinaire nos conscrits de collége. Pour faciliter aux jeunes ingénieurs l'étude pratique de la science des mines, on a disposé dans un vaste musée tous les instruments et appareils qui servent à exploiter le minerai et à le mettre en œuvre. Cette partie est fort curieuse à observer. Les instruments et appareils sont faits avec tant d'art et dans des proportions si exactes; ils fonctionnent avec tant de netteté, qu'à travers ces miniatures on se figure sans peine en quoi consiste le travail des ouvriers mineurs et quels en sont les résultats.

Comme complément de ce côté pratique de l'établissement, il faut citer encore l'imitation des mines de Perm :

(1) Promenades publiques.

spectacle étrange dont on jouit, à la lueur des flambeaux, au fond de lugubres souterrains. Quoi de plus frappant que ces mouvements de terrain, que ces vicissitudes de couleur, que cette succession de couches et de veines? C'est bien là l'intérieur d'une mine; c'est aussi la même température froide, humide, malsaine. Ah! le cœur se serre en pensant qu'à cinq cents lieues de ces mines factices des mines réelles engloutissent des milliers d'ouvriers, qui usent leur corps et leur âme à en arracher cet or, instrument sacrilége de nos plaisirs et de nos misères!

Au centre des îles se trouve l'établissement des eaux minérales, plus célèbre par l'éclat de ses bals et de ses concerts que par celui de ses guérisons. En effet, il serait indigne d'un Russe qui se respecte d'acheter un remède qui se vend à sa porte; il préfère cent fois porter ses infirmités, vraies ou simulées, aux eaux de Baden-Baden ou de Hombourg; c'est plus comme il faut, et puis on se donne ainsi la joie de secouer pendant quelques mois le joug de l'atmosphère moscovite, et de promener à l'étranger son opulence et ses splendeurs.

V. Bains de Palustrovo. — Campagne du boyard Koucheleff-Bedsborodsko. — Son luxe prodigieux. — Excentricités des seigneurs russes en voyage. — M. Paul Demidoff. — Le cholérique en traitement. — Invasion du choléra en Russie en 1846. — Sa marche à travers les côtes de la mer Caspienne, la Géorgie et le Caucase. — Le choléra et les Kalmouks. — Le choléra et les nomades des steppes. — Mort du prince de Mingrélie, Lévan-Dadian. — Cérémonies étranges de ses funérailles.

Cependant, il est aux environs de Saint-Pétersbourg une source qui commence à être assez fréquentée. C'est la source de Palustrovo. Encore, je ne saurais trop dire si l'attrait qu'elle inspire doit plutôt s'attribuer à son efficacité bien constatée qu'à la magnifique campagne où elle est située. Cette campagne appartient au comte Koucheleff Bedsborodsko. Type des vieux boyards de l'empire, le comte Koucheleff a conservé toute la grandeur de l'ancienne aristocratie moscovite. Il a sa musique à lui, son théâtre et ses acteurs à lui, tout un monde de valets et de serfs. Le comte Koucheleff reçoit toute la ville dans ses jardins et dans ses parcs, et il lui donne, à ses frais, des bals, des concerts, des illuminations, des feux d'artifice. Quand il voyage, toute sa maison le suit, et alors c'est une file interminable d'équipages de toute sorte : calèches, fourgons, chars-à-bancs, dormeuses, etc., qui ferait honte au cortége le plus grandiose de la plupart de nos rois ou de nos grands-ducs d'Europe. La marche du comte Koucheleff rappelle un peu celle de Darius, fils d'Hystaspe, si bien décrite par Quinte-Curce. Je n'ai connu qu'un seul Russe qui pût lui être comparé sous ce rapport, c'était M. Paul Demidoff, le frère d'Anatole Demidoff, si célèbre en France et partout. Quand ce grand seigneur se mettait en route, on eût dit que toute une ville s'ébranlait. Des courriers le précédaient à longue distance, et retenaient pour lui et sa suite, dans les villes où il devait séjourner, deux et quelquefois trois hôtels entiers; mais souvent, lorsqu'il était arrivé, un caprice lui montait à la tête et il passait outre, ce qui ne l'empêchait pas toutefois de défrayer les maîtres d'hôtel comme s'ils l'eussent réellement hébergé. « Avec un pareil train, me disait quelqu'un, on a beau avoir à soi une partie de la Sibérie, on finit, à un jour donné, par mourir sur la paille. » Fort heureusement qu'un trépas prématuré est venu arrêter M. Demidoff au milieu de ses voyages. Sa veuve et son fils ont pu enfin prendre du repos et réparer les brèches qu'il avait faites à sa fortune. D'autres voyageurs se sont rendus fameux par des excentricités aussi folles, sinon aussi coûteuses. Un d'entre eux me racontait qu'il lui était souvent arrivé de traverser de petites villes d'Allemagne avec six chevaux de front attelés à sa voiture, ce qui mettait toute la population en émoi; un autre attelait jusqu'à quinze chevaux sur une seule file; un troisième faisait pis encore. Ce sont là jeux de princes. Une fois à l'étranger, les Russes ne connaissent plus le prix de l'argent, et la manière la plus étrange de le dépenser leur paraît la meilleure. Il faut dire cependant que, depuis quelques années, les heureux fils des boyards ont en partie renoncé aux fantaisies de leurs pères; ils ont compris qu'une noble simplicité est le cachet le plus distinctif de l'opulence et du bon ton.

Tandis que je visitais la belle campagne du comte Koucheleff, ou que j'admirais la maison de bains qu'il y a fait construire, je rencontrai parmi les baigneurs un homme dont la physionomie me pénétra d'une compassion profonde. On eût dit que chaque souffle de sa respiration allait emporter sa vie; c'était déjà un cadavre. Je m'approchai de lui.

— Quelle maladie, lui dis-je, a pu vous réduire à un tel état?

— Le choléra! me répondit-il.

— Quoi! vous avez eu le choléra?

— Hélas! et j'ai vu périr par lui mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, toute ma famille, et presque tous mes amis.

— Mais où étiez-vous donc, pour avoir été si maltraité?

— A Astrakan.

— A quelle époque?

— Au mois de juillet de l'année dernière.

— Le choléra a donc horriblement sévi dans ces parages?

— Horriblement!

— Et savez-vous quelle marche il suivait dans sa course fatale, quelles victimes tombaient sous ses coups?

— Je ne le sais que trop, malheureusement. Voici comment s'est accomplie cette seconde invasion du choléra en Europe :

Depuis deux ans le choléra sévissait à outrance dans l'intérieur de la Perse, se propageant du sud-est au nord-ouest, lorsque, vers la fin de l'été de 1846, il apparut à Tauris et à Teheran. Bientôt il eut franchi les frontières, et dès les derniers jours de l'automne il se déclarait dans le gouvernement de Shémaka, à Saliany et à Talysch, les mêmes lieux par lesquels il avait débuté en 1830. Le mois de décembre le suivit sur le territoire et dans les villes de Bacou et de Derbent; mais, au mois de février de l'année suivante, il rebroussa chemin pour se fixer à Kouba.

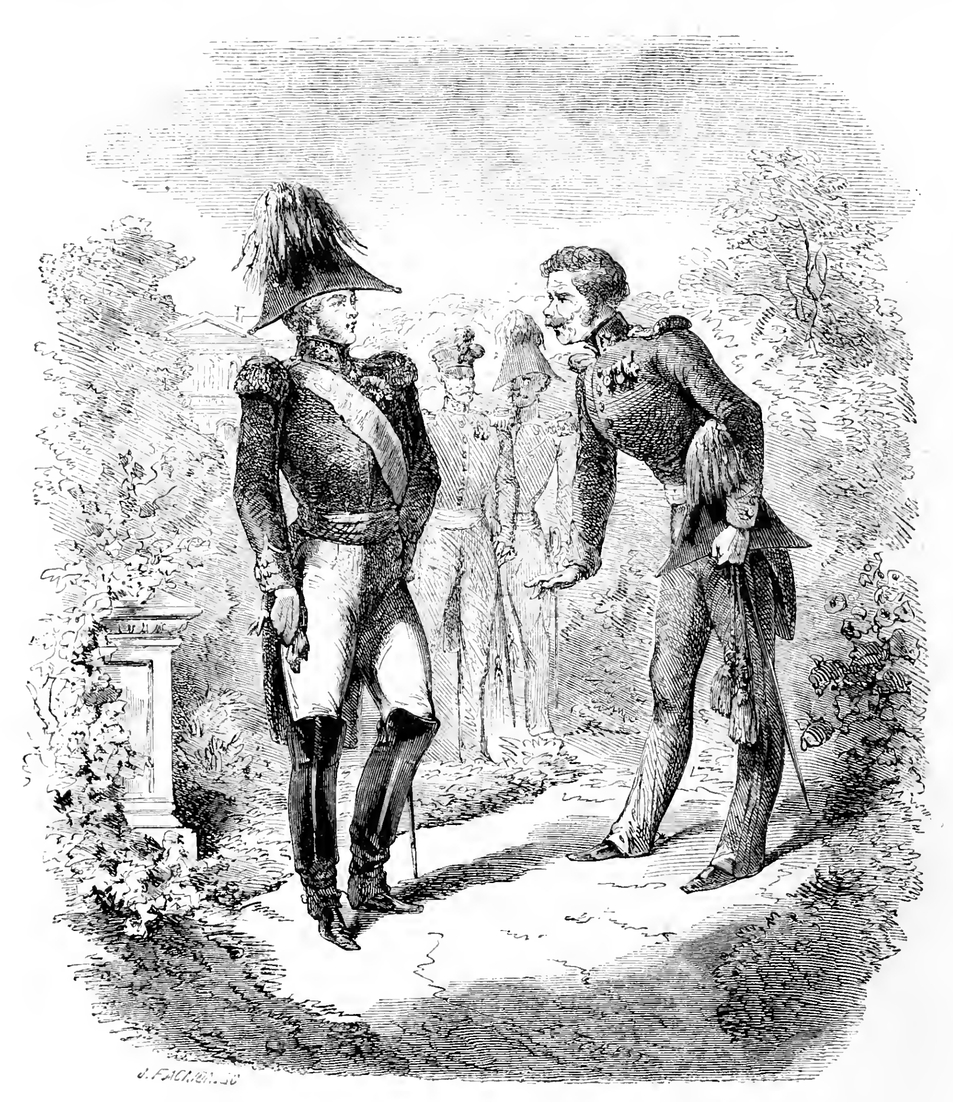
La première irruption du fléau fut terrible; c'est le propre de toutes les épidémies. A Saliany surtout il fit d'immenses ravages. Presque tous ceux qu'il trouva aux prises avec la fièvre du pays succombèrent. Les neuf dixièmes de la population périrent. Dans les autres parties du Schirvan, où le climat est plus sain et où les habitants jouissent de plus d'aisance, particulièrement dans les campagnes, le choléra se montra beaucoup plus doux; les attaques furent moins soudaines, les crampes et les convulsions plus rares; la médecine eut raison de presque tous les cas.

A la fin de février, il y eut un temps d'arrêt qui trompa tout le monde. On se croyait délivré à jamais du fléau destructeur, et chacun en témoignait hautement sa joie.

Tout à coup, vers la fin de mars, il reparaît de nouveau, et cette fois avec une intensité désespérante. Non-seulement il reprend la proie qu'il avait déjà abandonnée, mais il se précipite en avant; au nord, le long des côtes de la mer Caspienne; au nord-est, vers la région des montagnes; à l'ouest, vers Tiflis. Le 24 mai il arrive à Kisliar, d'où, remontant le Terek, il pénètre à Mozdok; puis, à la fin de juin, à Piatigorsk et à Georgievsk; enfin, au mois de juillet, à Stavropol.

Ainsi, le choléra n'oublie, dans sa marche funèbre, aucune des provinces transcaucasiennes. La célérité de sa course n'enlève rien à l'atroce efficacité de son action. Depuis le marais fétide où il rampe, jusqu'à la montagne à l'air frais et pur où il s'élève, partout il porte la contagion et la mort. La population du Caucase fut décimée.

Mais voilà qu'il menace l'intérieur de la Russie. On le voit apparaître à Astrakan dans les premiers jours de juillet; d'abord vague, incomplet, à tel point que les médecins du pays le prennent pour le choléra sporadique, qui se reproduit chaque année avec plus ou moins d'intensité



Naraschkine et l'empereur Alexandre (pages précédentes). Dessin de M. E. Forest.

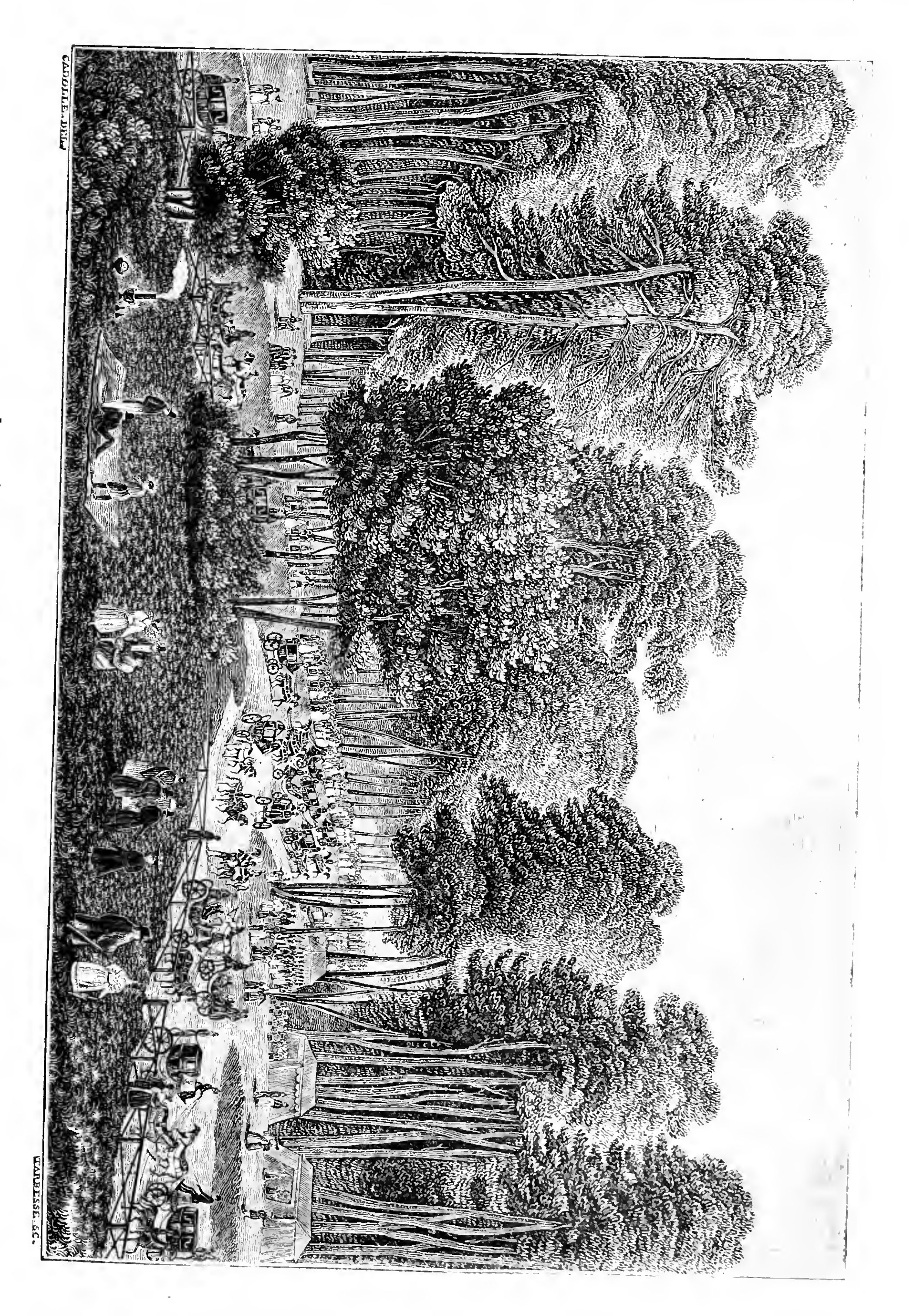
dans les régions des Bouches du Wolga. Mais, hélas! l'illusion dure peu. Le 13 juillet, le choléra déploie ses facultés épidémiques avec une évidence foudroyante. Aucun quartier de la ville n'est épargné; il décime les casernes, il monte jusque dans les hôpitaux, où il s'attaque à des sujets atteints d'affections toutes différentes, tels que les scrofuleux, les aliénés, etc., etc.

La plupart des victimes appartiennent aux classes infimes de la société; elles tombent pêle-mêle, sans distinction d'âge ni de sexe. Toutefois, on a remarqué qu'il y avait parmi elles cinq fois plus d'hommes que de femmes, plus d'adultes que d'enfants, plus de Russes que de mahométans et de Kalmouks, lesquels forment une partie notable de la population d'Astrakan. Cette différence dans la mortalité de ces derniers tient sans doute à leur genre de vie, les mahométans étant en général plus sobres, plus propres et mieux vêtus que les Russes; les Kalmouks, peuple nomade, habitué à l'atmosphère pure des steppes, se trouvant dans une condition d'hygiène moins favorable aux épidémies.

A son début à Astrakan, le choléra frappait comme la foudre. La plupart des malades succombaient avant qu'on

eût eu le temps de songer à les traiter. Peu à peu il se ralentit, et à mesure que la médecine put lutter avec lui, la mortalité diminua. Vers son déclin, les symptômes se modifièrent, et, en se retirant définitivement, il se changea en typhus.

En même temps qu'il sévissait à Astrakan, le choléra



Le grand parc de Salkemky, à Moscou (pages précédentes).

parcourut successivement tous les districts environnants, comme si, avant de remonter vers le nord, il eût voulu n'épargner à aucun lieu sa fatale visite. Les *Oulousses*, ou villages tatares de Bolschederbensky, de Chaloderbensky, d'Andrykowsky, lui payèrent leur tribut. Samanka pourtant fut exempt; l'épidémie lui passa par-dessus la

tête pour fondre sur Kalmytsky-Bazar, grand village situé à deux lieues au-dessus d'Astrakan. Là, la maison du lama fut la première frappée; il périt avec son vicaire et plusieurs de ses gens. Saisis d'effroi, les Kalmouks qui habitaient le village, abandonnant morts et malades, s'enfuirent dans leurs steppes. Mais le fléau s'attacha à leurs pas; ils jonchèrent leur route de cadavres. Le même sort atteignit les nomades koundores, qui, à l'approche de l'épidémie, avaient déserté Astrakan pour se retirer sur les bords déserts de la Bérékéta, tandis que ceux qui étaient restés dans leurs *aouls* (campements) furent épargnés.

C'est en poursuivant ces affreux ravages que le choléra arriva à Saratoff, et de là à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg. Tout l'empire en a subi les atteintes. Et vous savez que cette année elles ont été mille fois plus cruelles qu'en 1830. Alors, du moins, je n'avais souffert ni dans moi, ni dans les miens.

Et le pauvre homme se mit à fondre en larmes.

J'essayai de le consoler.

— Ne vous donnez pas cette peine, me dit-il; celui qui a tant souffert sans mourir, peut encore beaucoup supporter. Il est là-haut un grand consolateur; il me dédommagera, je pense, de tant de maux.

A ces mots, le cholérique leva les yeux au ciel, et sembla reprendre de nouvelles forces.

— Savez-vous, poursuivit-il, quelle a été la plus grande victime du choléra? C'est le prince de Mingrélie, l'illustre Levan-Dadian. Ah! il était bon ce prince, et il avait l'amour de son peuple. Vit-on jamais funérailles plus glorieuses que les siennes? J'en ai été témoin.

Pendant douze jours, suivant l'antique coutume de la Mingrélie, le corps du prince défunt fut exposé aux hommages de ses sujets; et non-seulement chaque Mingrélien, mais encore tous les peuples voisins: les Svanètes, les Abkazes, les Imérésiens, les Gourielliens vinrent lui apporter le tribut de leurs regrets et de leurs larmes. C'était un spectacle déchirant que cette immense douleur qui éclatait de toutes parts. On eût dit que la Mingrélie avait perdu le principe de sa vie et qu'elle allait s'abîmer dans la mort.

Le jour des obsèques, la cathédrale de Martvri, dans les caveaux de laquelle le prince Dadian devait être enseveli, était toute tendue de noir. Son portail, également tendu de noir, laissait flotter, d'un côté, le pavillon de la maison régnante des Dadian, présent de l'empereur Alexandre; de l'autre, le pavillon de Saint-George que les soldats de Mingrélie avaient gagné sur le champ de bataille. Les cloches sonnaient le glas funèbre; les tambours et les trompettes y répondaient par des accords lugubres. Tous les Mingréliens étaient en grand deuil.

Mais déjà le prince mort est déposé au milieu du sanctuaire, sur une estrade recouverte de drap d'or. Les prêtres entonnent les chants sacrés; le peuple mêle ses sanglots à leurs voix.

Tout à coup, un cortége de nobles, pieds nus, la tête découverte, entre dans l'église. Deux princes du sang marchent à leur tête, soutenant un vieillard centenaire. Qui pourrait exprimer la douleur de ce vieillard? Il pousse des cris lugubres, il s'arrache les cheveux, il se frappe la tête et le visage. — *Vaï! vaï!...* s'écrie-t-il, et tous répètent avec lui, et en s'arrachant aussi les cheveux, cette exclamation de désespoir: *Vaï! vaï!*

Arrivé au pied de l'estrade, le vieillard se précipite sur la bière du défunt; il la baise avec transport, et ses sanglots redoublent et ses larmes coulent en abondance, et il fait entendre ces paroles entrecoupées:

— Le malheur est tombé sur nous! Peuple, quel est celui que tu as perdu? Ah! prince, mon maître, devais-je donc vivre assez longtemps pour pleurer sur la cendre de ton père et sur la tienne? — Je veux me briser la tête contre ce cercueil. — Qu'ai-je à faire de la vie, puisque celui qui fut le père du peuple et le mien n'est plus? — Pourquoi nous as-tu quittés? Est-ce que tu n'étais pas satisfait de notre amour? Est-ce que nous ne serions pas prêts à verser pour toi jusqu'à la dernière goutte de notre sang? — Qui conduira nos fils contre l'ennemi? — Qui nous sauvera des brigandages des envahisseurs des montagnes? — Qui protégera l'innocence? qui secourra le pauvre? — Père, ah! dis-le-moi, pourquoi nous as-tu abandonnés? — Prends cette vie, elle t'appartient; je veux te suivre, moi, ton serviteur, ton ami.

On fut obligé d'entraîner le vieillard de force, loin de la bière. Il se fût tué sur elle, tant était grand l'excès de sa douleur.

Tandis qu'on l'emportait, il passa devant un des parents du défunt.

— Dis-moi, lui cria-t-il, dis-moi, quel est celui que nous avons perdu?

— Ne me le demande point! J'ai perdu la vue à force de pleurer, le soleil s'est éteint pour moi, mes yeux se sont changés en deux sources de larmes.

A peine le vieillard était-il rentré dans la foule, qu'un cri aigu, un cri sauvage se fit entendre. C'était une femme. Elle s'élance vers le cercueil. Ses longs cheveux blancs sont souillés de sang, sa poitrine est toute meurtrie, et bien qu'on s'efforce de la retenir, elle la meurtrit encore.

— Laissez-moi verser mon sang avec mes larmes sur son tombeau! — Nous avons été nourris du même lait, et il meurt avant moi! Ah! cher prince, comme je t'aimais, comme je priais le soleil, la lune et les astres, le ciel, la mer et la terre, les balles et les sabres de protéger ta tête, de t'aimer du même amour que moi! Mais, mes prières n'ont point été exaucées, et le monde entier est devenu orphelin. Malheur! malheur! malheur!

Ainsi, tous les sujets du prince de Mingrélie venaient tour à tour se prosterner sur son cercueil, pour y exprimer leurs regrets. Les Abkhasiens s'y livrèrent, suivant leur coutume dans les funérailles de leurs souverains, à des flagellations sanglantes. Ce vertige de douleur dura jusqu'au moment solennel où le corps du défunt fut descendu dans les caveaux de la cathédrale. Alors la foule s'écoula silencieuse, et alla rendre une dernière visite funèbre au palais de celui qu'elle avait perdu.

En me racontant cette triste cérémonie, le cholérique de Palustrovo était profondément ému. Je l'étais aussi.

— Ils aiment donc bien leur prince, ces Mingréliens?

— Ils l'aiment comme un père, comme un Dieu. Mais le prince Lévan-Dadian était plus aimé que ne l'avaient jamais été les autres. Car c'était plus qu'un père, c'était une mère pour ses sujets.

VI. Villas des bords de la Néva. — Singuliers bateaux à vapeur qui font le service de ce fleuve. — Campagne du prince Czernicheff, ministre de la guerre. — Transition entre la vie de cour et la vie de château. — Villas des Russes en Finlande. — Aspect d'Helsingforse. — Tour d'Ivanveliki. — Route affreuse de Saint-Pétersbourg à la frontière de Finlande. — Un philosophe allemand.

En quittant l'établissement des bains de Palustrovo, je m'embarquai un jour sur la Néva, pour me rendre à Novaia-Ladoga, une des plus charmantes petites villes de la Russie. Je voguais sur les eaux transparentes de ce beau

fleuve, avec une rapidité sans égale. Il ne fallait rien moins, du reste, qu'un magnifique soleil et un temps parfaitement calme, pour me faire oublier le misérable bateau à vapeur qui me portait, en compagnie de quelques autres passagers, la plupart Moujiks, à longues barbes, et aux vêtements sales et déchirés. J'appelle ici bateau à vapeur une vieille coque de bois, animée par une machine rouillée, et dépourvue de toute aisance et de tout confort. Sur cet équipage inhospitalier la confection d'un bifteck était un problème dont on eût attendu en vain la solution. Je fus obligé de me contenter, pendant un trajet de douze heures, de quelques œufs durs plus ou moins couvés, et d'une légère bouteille de kwass (espèce de bière).

Les rives de la Néva sont assez peu souriantes. Cependant, on y rencontre çà et là de jolies villas et même de magnifiques résidences seigneuriales. Je citerai, entre autres, la maison de campagne du prince Czernicheff, ministre de la guerre. Il y a là un luxe de portiques et de colonnades qui rappelle les plus splendides temples de la Grèce. On y voit aussi de mystérieux kiosques, des berceaux de verdure, des parterres de fleurs, des vergers et des bois qui ne le cèdent en rien à ceux de Paulowsky et de Péterhoff.

La vie que le seigneur russe mène dans ces campagnes des bords de la Néva sert de transition à la vie qu'il mène dans ses terres. On y sent encore, au milieu de la liberté et de l'indépendance du fief, un parfum d'étiquette qui indique que la capitale n'est pas loin.

Depuis la conquête de la Finlande par la Russie, un grand nombre de Russes opulents ont choisi les environs de Helsingfors pour séjour d'été. En effet, il est peu d'endroits où la nature présente plus de séductions : sites merveilleux et accidentés, cascades retentissantes, lacs limpides, frais ombrages, ciel pur et serein, nuits fantastiques, climat tempéré et harmonieux. Ajoutez à cela des bains de mer, des eaux minérales, une population propre et hospitalière.

C'est qu'en vérité c'est une fort belle ville que la capitale de la Finlande. Elle est belle au milieu de ces rocs de granit qui prêtent racine à ses maisons, et dont les masses rougeâtres se dressant çà et là dans les rues, vont encore au loin hérisser les plaines. Son large port, dominé par la forteresse de Sveaborg, amène jusqu'à ses pieds les plus lourds vaisseaux de guerre, de même que les bâtiments marchands de toute force. C'est du bassin de ce port qu'il faut voir Helsingfors. Une vaste esplanade s'étend devant lui, bordée de maisons neuves et toutes coquettes de blancheur, et terminée au loin par une promenade qui conduit au théâtre. Le palais impérial aux grilles couronnées d'aigles, l'obélisque de granit érigé à l'impératrice régnante, le bâtiment de la chancellerie du gouvernement, et plus en deçà, sur un plateau isolé, la caserne de la garnison finnoise, donnent à cette partie du panorama un caractère officiel. Mais autour du bassin il reprend son libre essor et son allure capricieuse. C'est là que se trouvent les maisons de campagne bâties par les Russes. Elles se détachent de tous côtés avec leurs formes variées, bizarres, avec leur aspect chatoyant et pittoresque. Je citerai celle de la riche princesse Jusupoff, la reine de toutes. C'est là aussi que s'élève la maison des bains, si fraîche de couleur et si joyeusement habitée pendant la saison d'été ; l'édifice de l'observatoire, dont la triple tourelle domine la mer et semble affronter le ciel. Mais, au-dessus de tout, le clocher de l'église Nicolas s'élance, et montre au navigateur, à une distance de plusieurs verstes, son dôme bleu semé d'étoiles d'or. Ce clocher rivalise certainement de hauteur avec la grande tour d'Ivan-Veliki, à Moscou, cette tour célèbre par la chute de son immense cloche, qu'un architecte français, M. de Monferrand, a relevée, il y a quelques années, de la fosse profonde où elle était ensevelie.

Les Russes qui vont passer l'été à Helsingfors attendent ordinairement l'ouverture de la navigation, pour s'y rendre en bateau à vapeur. Le voyage par terre est bien plus curieux et bien plus accidenté. Il est aussi beaucoup plus pénible.

On se figurerait difficilement ce que c'est que la route qui sépare la ville de Saint-Pétersbourg de la frontière de la Finlande. Nos chemins de traverse les plus ingrats sont de belles et douces chaussées comparativement. Peut-être s'en fera-t-on une idée si l'on essaye une promenade à travers ces carrières à peine déblayées, où le sol diversement accidenté est jonché de débris aigus, et où de gros moellons jetés çà et là abritent une boue impure ou de putrides flaques d'eau. Il va sans dire que, sur de pareilles routes, les accidents sont fréquents. Les meilleures voitures y succombent : ainsi, un jour que je m'y étais aventuré, à peine avais-je atteint la troisième verste, que déjà ma pauvre calèche était aux abois. Arrivé à la frontière, je la remis mutilée aux mains d'un charron ; et pour ne pas retarder mon voyage, en attendant qu'elle fût réparée, je montai sur un chariot de poste du pays, c'est-à-dire sur un tombereau, un véritable tombereau. Mais voici bien une autre fête ! Par une sorte de raffinement que certes j'étais loin de prévoir, on trouva moyen, à quelques lieues de là, de me servir un véhicule encore plus élémentaire et plus primitif. C'était un cadre en bois fixé sur un double essieu, auquel on avait adapté une vieille natte d'écorce de bouleau. J'étais dans la natte, pêle-mêle avec mon cocher et mes bagages. J'arrivai ainsi à Wiborg, capitale de la Karélie, harassé, couvert de boue, mouillé jusqu'aux os.

Mon cocher m'arrêta juste devant l'église russe de la ville. Je donnai un vague coup d'œil à son clocher et à ses coupoles, et je priai le bon Dieu de me faire acheter désormais un peu moins cher le plaisir que j'allais goûter pendant quelques mois à la campagne.

Le bon Dieu entendit ma prière, et il m'envoya pour compagnon de voyage l'être le plus curieux que j'aie rencontré jamais. Figurez-vous un homme ainsi taillé et affublé : Un mètre quatre-vingt-six centimètres, cheveux blonds flottants, barbe rousse flottante ; feutre gris, à larges bords ; souliers ferrés, dont le bout le dispute en rondeur à l'hémicycle du talon ; large pantalon jaune, gilet rouge, paletot-sac noir, boutonné de haut en bas, et recouvert sur les épaules d'une vaste pèlerine blanche attachée sous le menton avec une épingle d'or ; lunettes sur le nez, bâton à la main.

Ce personnage-là était une sorte d'apôtre allemand. Il voyageait pour répandre sa doctrine ; et comme il soupçonna en moi, à ce qu'il paraît, un assez bon gibier de propagande, il n'eut pas plutôt lié connaissance, qu'il commença à m'évangéliser.

— Vous perdez votre temps, lui disais-je ; les hommes ne comprendront pas votre doctrine ; et, la comprendraient-ils, qu'ils se garderaient bien de la mettre en pratique.

— Vous avez donc oublié, me répondait-il, les merveilles que le père Mathieu a accomplies en Angleterre et en Amérique ?

— Non sans doute, mais il y a loin de l'apôtre de la tempérance à l'apôtre de *la palingénésie de l'instinct original.*

La palingénésie de l'instinct originel, telle est, en effet, la doctrine que prêchait mon singulier compagnon de voyage. Il voulait ramener l'espèce humaine aux instincts de son origine, et la faire vivre comme vivait Adam avant sa chute.

Les préceptes de son évangile sont intéressants à lire. Il prescrit une abstinence sévère de toute boisson alcoolisée. Point d'eau-de-vie, ni de thé, ni de café. *Le petit verre est, selon lui, le calice des plus amères souffrances.* Point de soupe, ni rien de ce qui altère la fraîcheur de l'eau de la source : *la soupe est un breuvage corrompu.*

Point de pipe ni de cigares. — Jette loin de toi, s'écrie-t-il, la plante à vapeur et à éternument. Elle noircit et corrompt les dents; elle rend la salive impure; elle dessèche le corps, détend les nerfs, aigrit le sang, salit le nez, rend l'haleine fétide, charge le cerveau de brouillards. *O sainte nature! pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font!*



Portrait du poëte Pouschkine.

— Travaille, par ton exemple, ajoute l'apôtre, contre ce mauvais usage d'estropier la barbe et de se couper les cheveux, qui règne dans notre Europe dégénérée. Efforce-toi par cette réforme, qui n'est nullement indifférente, de mettre la sage raison sur le trône du monde.

Je voudrais pouvoir exprimer l'enthousiasme et l'énergie avec lesquels le zélé palingénésiste me développait son évangile. Il est des moments où je l'aurais presque pris au sérieux. Du reste, il avait déjà réussi à gagner quelques adeptes. Les universités de Lund, de Stockholm, de Copenhague avaient entendu sa voix; un certain nombre d'esprits exaltés s'étaient attachés à lui.

VII. Treskenda, magnifique campagne de Mme Paul Demidoff — Serres, jardins, parcs. — Villa de Mayland. — La comtesse Pouschkine. — Le poëte Pouschkine. — Fête merveilleuse à la villa de Mayland en l'honneur de Mme Demidoff. — Regrets et pleurs. — L'étude à la campagne. — Initiation burlesque aux cours universitaires.

Pour échapper à la contagion, je quittai mon apôtre au dernier relais qui précède Helsingfors. Ce relais est voisin de la villa de Treskenda, appartenant à la veuve de M. Paul Demidoff, maintenant Mme Karamsin. Treskenda passe pour une des plus jolies campagnes de la Finlande. Il en est peu, du moins, qui soient plus pittoresques. J'y remarquai, entre autres beautés naturelles, un parc rempli d'ombrage et d'oiseaux, qui pourrait rivaliser, par l'espace et la splendeur, avec ce grand parc de Salkemki, où toute la ville de Moscou vient chercher l'air pur et la fraîcheur, et se livrer à mille jeux divers.

Je ne dirai rien du luxe de serres, de fleurs et de plantes exotiques, de curiosités de toute sorte, qui orne les jardins et le petit château de Treskenda. Dire que Treskenda appartient à Mme Demidoff, c'est tout dire : Demidoff est synonyme de tous les agréments, de toutes les opulences.

Non loin de Treskenda est la villa de Mayland, d'un aspect plus fantastique, plus sauvage. Mayland domine la mer et en est baigné de toutes parts. Son sol ondoie sous le granit, d'où s'élancent mille bouquets de sapins et de chênes. Les aigles, les corbeaux, les pies, les coqs de bois voltigent et crient dans son enceinte, et du haut de ses rochers on y entend, tantôt le fracas des tempêtes lointaines et le bruit des vagues qui se brisent contre les récifs, tantôt les soupirs de la brise à travers les bruyères et les bouleaux mélancoliques.

La première fois que je visitai Mayland, je le trouvai habité par la comtesse Pouschkine, l'homonyme gracieuse du prince des poëtes russes, de ce poëte qui a chanté avec tant d'éclat les exploits de Pultawa, et soupiré si tendrement les tristes aventures de la captive Marie et la fontaine célèbre que le sultan Hirey fit élever en son honneur, à Baktchessaray, l'ancienne capitale de la Crimée.

Le jour de mon arrivée, la villa de Mayland avait un aspect inaccoutumé. Il semblait que toute la noblesse de Saint-Pétersbourg et de Helsingfors s'y fût donné rendez-vous. En effet, la comtesse Pouschkine célébrait ce jour-là la fête de sa sœur, Mme Demidoff. Mais, quelle fête! Tout ce que la poésie orientale a de plus luxuriant, tout ce que la poésie grecque a de plus gracieux s'y trouvait réuni. Vous y voyiez de fringantes amazones galopant sur des chevaux fougueux, d'élégantes bergères agitant leur houlette, des nymphes chasseresses, des muses, des sibylles, des amours. Puis la scène changeait; les personnages mythologiques rentraient dans l'ombre des siècles, et l'on se trouvait transporté en plein Paris, au milieu des plus fraîches toilettes du boulevard des Italiens ou des Champs-Elysées. Un théâtre, dressé *sub dio*, complétait l'illusion, en conviant la société à deux de nos plus charmantes pièces du Gymnase et du Vaudeville. Félix et Bressant, Doche et Rose Chéri eussent jalousé, sans doute, les grands seigneurs et les grandes dames qui se parèrent si brillamment ce jour-là de leur couronne et de leur manteau royal. Le dîner fut superbe ; on y but des vins les plus fins; et les bouchons de champagne sautèrent par centaines. De joyeux toasts furent portés; la reine du jour répondait à tout avec un esprit, un à-propos qui ravirent tous les suffrages. Après le dîner, concert ; puis bal champêtre; puis illumination à mille couleurs des jardins et des bois de Mayland; puis à minuit, feu d'artifice splendide, où le chiffre de Mme Demidoff monta dans les nues, entouré d'un cercle de pourpre, et salué par les applaudissements et les vivats de toute la foule transportée. Hélas! pourquoi faut-il qu'à ces souvenirs de bonheur je vienne mêler une larme? La noble châtelaine de Mayland n'est plus! elle est morte, jeune encore, dans ses terres de Russie, victime de son dévouement à soigner ses

propres vassaux attaqués du typhus. C'était un grand cœur que la comtesse Pouschkine; tous ceux qui l'ont connue l'ont amèrement pleurée; les pauvres, surtout, la regretteront éternellement.

Parmi les personnes qui avaient été invitées à la fête de Mayland, je rencontrai M. ***, chef d'une nombreuse famille. On me présenta à lui, et il m'invita à venir passer quelques jours à sa campagne. Je me trouvai là au milieu d'une ruche où chaque abeille travaille et fait son miel. Les deux plus jeunes fils de M. *** étaient à la veille d'entrer, en qualité d'étudiants, à l'université d'Helsingfors. C'était à qui de leurs frères et de leurs sœurs les aideraient dans la préparation de leur examen. M. *** s'était réservé pour lui les fonctions d'inspecteur; il contrôlait la manière dont les leçons étaient données, et la manière dont on en profitait.

— Certes, me disait M. ***, c'est une assez rude tâche pour ces enfants que d'acquérir tout ce qui est nécessaire pour mériter leur diplôme. Il faut qu'ils puissent répondre pertinemment sur l'histoire de l'Église et les



La fontaine de Baktchessaray, chantée par Pouschkine.

principes du christianisme, sur la logique, la morale, l'arithmétique et la géométrie ; sur l'histoire, la géographie et la langue latine.

— En effet, c'est là une assez rude tâche. Mais sans doute que, s'ils la remplissent bien, leur avenir est assuré?

— Gardez-vous de le croire. Une fois reçus à l'université, ils ont encore une longue et difficile carrière à fournir. Il faut qu'ils sortent victorieux de l'examen de *magister* ou maître ès arts. Or, cet examen est excessivement compliqué. Métaphysique et psychologie, théodicée et morale, esthétique, mathématiques, physique, chimie, minéralogie, zoologie, botanique, histoire générale, histoire littéraire, éloquence et poésie latines, littérature grecque, langues orientales, tel est le vaste programme sur lequel les candidats sont interrogés. L'examen dure d'un mois et demi à deux mois, pendant lesquels deux ou trois séances par semaine. L'épreuve orale y est précédée d'une épreuve écrite en deux exercices, dont l'un sur le style, l'autre sur le fond de la rédaction. Aucune dispense n'est accordée, si ce n'est peut-être pour les langues orientales, lorsque le sujet justifie d'une supériorité réelle dans une autre spécialité. Les règles d'admission ne sont pas moins rigoureuses. Il faut que le candidat

obtienne, sur chacune des branches de l'examen, un des trois suffrages : *Bien* (*approbatur*), ou *très-bien* (*approbatur cum laude*), ou *parfaitement bien* (*laudatur*). Une seule note négative suffit pour le frapper d'exclusion.

— Je vois que vos universités n'y vont pas de main morte. Il doit y avoir, dans les procédés dont elle se sert, un antidote infaillible contre les usurpations de la superficialité et du charlatanisme.

— Autrefois, le sanctuaire universitaire était encore bien plus difficile à aborder. Jusqu'aux cérémonies bizarres de l'initiation première, tout tendait à inspirer pour la carrière académique une considération profonde, je dirai même une religieuse terreur. Voici ce que raconte à ce sujet votre compatriote, le sieur de la Mottraye :

« Le jour de leur inscription, tous les aspirants au titre d'étudiant se réunissaient dans une même salle. Un des employés de l'académie, portant le titre de dépositaire, s'avançait au milieu d'eux, et la foule rieuse et moqueuse les entourait. Alors on leur noircissait le visage, on attachait de longues oreilles et des cornes à leur chapeau, dont les bords étaient abattus ; on leur mettait deux longs crocs, ou deux longues dents de cochon aux deux coins de la bouche, qu'ils devaient lever comme de petites pipes, et on leur mettait sur les épaules un long manteau noir.

« Ceux-ci étant de la sorte plus monstrueusement et plus ridiculement déguisés que ceux que l'inquisition mène brûler, le dépositaire les faisait sortir de la chambre de la déposition, et tenant à la main un long bâton, au bout duquel était emmanchée une petite hache, il les chassait devant lui, comme un troupeau de bœufs ou d'ânes, jusque dans une salle où des spectateurs les attendaient.

« Il les y faisait ranger en un cercle, après les avoir égalés et mesurés de son bâton, comme un sergent mesure les soldats avec sa hallebarde pour leur faire garder la file ; il leur faisait quantité de grimaces, de révérences muettes ; ensuite il les raillait sur leur étrange équipage, et, passant du burlesque au sérieux, il faisait un dénombrement des différents vices et des défauts de la jeunesse, et montrait le besoin qu'elle avait d'être corrigée, châtiée et polie par l'étude des belles-lettres.

« Quittant ensuite le sérieux pour le burlesque, ou plutôt pour le tragi-comique, il leur faisait diverses questions auxquelles ils étaient obligés de répondre ; mais, les dents qu'ils avaient dans la bouche les empêchant de le faire distinctement et intelligiblement, et les faisant au contraire grogner comme des pourceaux, il en prenait occasion de leur en donner le nom, de leur appliquer quelques coups de son bâton, quoique légèrement, sur les épaules, ou de les souffleter de ses gants, accompagnant cela de réprimandes. Il disait que les dents signifiaient l'intempérance, les débauches des jeunes gens, à qui l'excès du boire et du manger offusquait l'entendement en chargeant l'estomac.

« Tirant ensuite d'un sac, ou espèce de gibecière semblable à celle des joueurs de gobelets, des tenailles de bois qui s'allongeaient et se retiraient en zigzag, il leur en serrait le cou, les agitant et secouant jusqu'à ce que les dents tombassent par terre. Il disait que s'ils étaient dociles, et que s'ils s'efforçaient de profiter des leçons de l'académie, ils se déferaient du penchant qu'ils avaient à l'intempérance et à la gloutonnerie canine de ces dents ; il leur arrachait ensuite les longues oreilles, par lesquelles il leur faisait entendre qu'ils devaient s'appliquer fortement à l'étude, pour éviter de rester semblables à l'animal qui les porte ; puis il leur ôtait les cornes qui désignaient la férocité et la brutalité.

« Tirant enfin du même sac ou de la même gibecière un rabot, il faisait coucher les étudiants, l'un après l'autre, sur le ventre, et les rabotait en chaque posture par tout le corps, leur disant que les belles-lettres et les beaux-arts poliraient leur esprit de même. Il remplissait, après quelques actes de cette pédantesque et burlesque cérémonie, un grand verre d'eau qu'il leur répandait sur la tête nue et dont il leur inondait tout le corps. Après cela, il leur essuyait rudement le visage d'un gros torchon.

« La farce ou cérémonie étant consommée par cette ablution, le dépositaire exhortait la troupe rabotée, étrillée et lavée, à un nouveau genre de vie, à combattre les mauvaises habitudes qui défiguraient leur esprit, comme les diverses parties de leur déguisement leur avaient défiguré le corps ; après quoi il les déclarait libres étudiants de l'académie, à condition qu'ils porteraient pendant six mois de longs manteaux noirs, semblables à ceux de la déposition, et iraient tous les jours offrir, chacun à ceux de sa province qui avaient été reçus étudiants auparavant, leurs services, tant dans leur chambre qu'aux auberges ; qu'ils obéiraient aux ordres qu'ils en recevraient, et subiraient, sans murmurer, tous les reproches et toutes les railleries qu'ils leur pourraient faire, ce qui s'appelait les *pénales*. »

Après ce récit, M. *** m'introduisit dans un frais salon de verdure, où tout était disposé pour le thé. J'y trouvai réunie sa charmante famille, qui me fit le plus gracieux accueil. Je passai là trois jours entiers ; et vraiment c'était pour moi un véritable charme, après les fêtes bruyantes et tumultueuses dont je m'étais enivré, de pouvoir enfin me reposer un peu au milieu d'un intérieur paisible, qui n'avait pas cru devoir séparer les joies de la campagne des méditations sérieuses et des études utiles.

L. LÉOUZON-LEDUC.

(*La suite prochainement.*)

LA MUSIQUE ET LES MAITRES FRANÇAIS.

LOUIS LACOMBE.

Louis Lacombe a deux titres pour figurer dans notre galerie des musiciens.

D'abord, il a démenti le préjugé français qui interdit aux pianistes de composer pour les voix ; il l'a démenti comme Bach, Haydn, Mozart, Weber, Boïeldieu et Mendelsohn, tous à la fois grands exécuteurs et grands mélodistes. Pour n'appuyer que sur le dernier exemple, il suffit de rappeler que l'Allemagne entière chante aujourd'hui en chœur les *lieder* du pianiste Mendelsohn.

Ensuite, Lacombe a conquis la renommée par la seule force du talent, de la dignité, de la persévérance, sans la moindre concession à l'intrigue, à la réclame, à la marchandise. C'est un artiste pur, qui n'a jamais fait de métier.

Aussi, sa vie rappelle les légendes allemandes, entrecoupées de sourires et de larmes, de supplices et de triomphes, de coups du sort et de coups de la Providence.

Louis Lacombe est né à Bourges, à la fin de 1818. Voici comment son père, qui n'était pas musicien, découvrit que l'enfant pouvait l'être. Il avait trois ans à peine, et il relevait de maladie. Un soir, dans un coin du salon, il jouait avec quelque polichinelle. Son père et son grand-père faisaient une partie d'échecs, et tout en poussant ses pions, le premier exécutait sur la table, à coups d'ongles, des airs populaires que l'aïeul cherchait à deviner. Il en survint un dont celui-ci ne put trouver les paroles. Tout à coup l'enfant, qui écoutait sans en faire mine, se lève, s'avance et dit: — Papa, c'est : *Au clair de la lune!* Le père, étonné, renouvelle et multiplie l'épreuve. Il frappe *Malbrouk*, *Dagobert*, l'*Orage*, enfin tout son répertoire. Et à chaque nouvel air, aux deux ou trois premiers coups, Louis reconnaît, désigne et achève la chanson, d'une voix claire et juste.

— Allons, se dit la famille, Louis sera musicien! Il a déjà l'oreille; il ne lui manque plus que l'instrument.

Peu de temps après, Lavigne, le célèbre chanteur de l'Opéra, vint à Bourges pour des concerts. Mme Lacombe, qui jouait du piano, se chargea de l'accompagner, et il répéta le soir avec elle le *Borystène*, l'*Immortel laurier*, les grands airs de l'époque. Le petit Lacombe, qui couchait dans une chambre contiguë, ne perdit pas un son de la voix de l'artiste. On le trouva, à minuit, assis dans son berceau, fiévreux des pieds à la tête, les yeux tout grands ouverts. Le lendemain, on y mit bon ordre, en fermant impitoyablement la porte... Soin superflu. A la première note, l'enfant quitta son lit, au risque de se rompre le cou, et vint demi-nu, grelottant, debout dans l'embrasure, dévorer les chants de Lavigne et les accompagnements du piano...

Il en fut malade six mois, et il annonça sa convalescence en répétant le *Borystène* et tous les airs du virtuose.

Le pauvre petit était déjà artiste de corps et d'âme... Impressionnable comme une sensitive, nerveux comme une harpe éolienne, la moindre joie, le plus léger chagrin lui donnaient un accès de fièvre.

Il n'y avait plus qu'à le traiter homœopathiquement, en lui mettant les doigts sur le piano; c'est ce que fit sa mère, d'après la bonne vieille méthode de Vignerie. Vous devinez ses progrès!

A six ans, il joua pour la première fois en public, au théâtre, au profit des incendiés de Salins. Noble début, que sa charité n'a jamais démenti! Il serait riche aujourd'hui de tout ce qu'il a fait gagner aux pauvres! Le prodige de son premier concert fut un nocturne de Bochsa, pour piano et violon. Le violon était tenu par un amateur de la ville, qui pressait ou ralentissait, sautait ou rompait la mesure... en véritable amateur... Pour l'enfant obligé de le suivre, c'était un véritable voyage de casse-cou, à travers des précipices. Or, le petit Lacombe s'en tira avec tant d'aplomb et d'adresse, que toute la salle s'en aperçut et le combla d'applaudissements et de bouquets. Une telle joie était au-dessus de ses forces; en rentrant dans la coulisse, le triomphateur s'évanouit dans les bras de sa mère.

Lacombe reconnaît lui-même qu'il doit à sa ville natale, et surtout à la magnifique cathédrale de Bourges, où il allait rêver au soleil des vitraux et à l'ombre des feuillages de pierre, le profond sentiment religieux et la haute fantaisie qui respirent dans ses compositions.

Il se faisait aussi répéter avec délices les légendes du pays, et surtout celle de Jacques Cœur, — si riche, si riche qu'il voulait paver son hôtel de pièces de six livres; — et si habile, si habile, qu'il échappa aux gens du roi par un souterrain de dix lieues, en faisant ferrer son âne à l'envers.

La première fois que Lacombe improvisa, ce fut après une maladie d'une année, pendant laquelle on lui avait interdit le piano. Quand il revint s'y asseoir et y poser ses doigts affaiblis, une prière à Dieu s'exhala de son âme et de son instrument, au milieu de sa famille agenouillée.

Depuis lors, l'improvisation fut son étude et sa vie.

A onze ans, on le présenta au Conservatoire de Paris.

A la première page qu'il joua, Cherubini l'interrompit brusquement : — Assez! vous aurez ma voix! — Et la mienne aussi! répéta chaque maître. Et le voilà dans la classe de Zimmermann, qui l'inscrit pour le concours des prix. — Ah! c'est trop fort, dit Cherubini, je ne veux pas de lauréat au maillot.

L'année suivante, il fallut bien l'admettre; il était le premier de la première classe!

Le voici devant le terrible aréopage. Il va à la hauteur de son plus jeune rival, âgé de dix-huit ans. Les uns rient, les autres haussent les épaules. — Rira bien qui rira le dernier! se dit Zimmermann... Et il empile cahiers sur cahiers, pour élever son élève à la hauteur des touches... Mais, ô contre-temps! ainsi perché, il a les jambes à un pied du sol... Où trouver un point d'appui? Zimmermann lui donne à piétiner son chapeau tout neuf!... Il commence le fameux concerto en *la* de Hummel, avec une netteté, une vigueur, une grâce qui soulèvent mille applaudissements... En vain la sonnette de Cherubini impose silence. Aux applaudissements se joignent les bravos... Mais il s'agit du morceau à déchiffrer... ô terreur! il y a des octaves impossibles aux petits doigts de l'artiste! Que fait-il? il les remplace par des variantes qui ajoutent aux charmes du passage... On n'y tient plus; chacun quitte sa place... Zimmerman embrasse le vainqueur. Liszt lui crie :

— Vous me rappelez mon enfance!

Bref, il reçoit le premier prix à l'unanimité!

— Maintenant faites-lui faire le tour du monde musical, disent ses maîtres à sa famille.

Et la mère, le fils et la sœur traversent la France, la Belgique et l'Allemagne. Touchante épopée de succès et misères! l'artiste est porté en triomphe et ne fait pas ses frais. A Tœplitz, il resterait en gage, sans un cadeau du roi de Prusse! Il entre à Vienne, à la tête d'un pièce de cent sous! En Hongrie, l'inondation l'emprisonne sur une place... Il médite *Arva*, en voyant monter les flots destructeurs. Il travaille dans un village, seize heures par jour, entre de l'eau et du pain sec.

A Francfort-sur-le-Mein, pour payer la nourriture de sa mère et de sa sœur, il offre à l'hôtesse des bagues, des épingles d'or, une belle chaîne que lui a donnée la grande-duchesse de Bade...

— Gardez ces trésors! lui répond la douce Allemande; vous avez du talent et de l'honneur! vous vous acquitterez un jour.

Aussi Lacombe aime les Allemands, et les Allemands l'aiment à l'adoration.

Cependant il ne voyait pas le moyen de quitter Francfort. Il réfléchissait dans la rue, lorsqu'un bras enlace le sien...; c'est un Français, un ami, M. Goudchaux. Celui qui est devenu ministre? nous ne savons. Il le méritait du moins mieux que personne.

— Combien devez-vous ici? dit-il à l'artiste.

— Quatre cents francs.

— Et combien vous faut-il pour regagner la France?

— Deux cents francs!

— Total, six cents francs. Les voilà! Bon voyage!

Jugez si Lacombe embrassa M. Goudchaux.

Quelques jours après, la famille arrivait à Metz, mais c'était la rentrée. Pas de places dans les voitures avant huit jours! et pas d'argent pour cette halte prolongée. Une idée d'en haut pousse Lacombe à l'aventure. Il parcourt la rue du Palais, la plus grande de Metz. Il s'y livre à une étude minutieuse des enseignes. Il voit enfin sur une porte : *Baumann. Pianos à vendre et à louer*. La lecture du *Sésame ouvre-toi*, ne l'eût pas plus réjoui dans l'âme. Il entre avec l'aplomb du joueur qui risque son va-tout. Une jeune femme est au comptoir. Sa mise simple et sa physionomie annoncent le goût et la bonté.



Portrait de Louis Lacombe.

— Puis-je essayer des pianos, madame?

— Oui, monsieur; mon mari va venir; asseyez-vous, s'il vous plaît.

Bientôt, en effet, M. Baumann arrive, autre figure cordiale et spirituelle. Il conduit Lacombe au premier étage, et lui ouvre trois pianos, non sans se pencher lui-même à la fenêtre, en homme habitué à voir estropier la musique, et qui se soucie médiocrement des fausses notes.

— Ah! se dit l'artiste, tu vas te retourner, toi, je le jure! Et il commence l'andante d'une sonate de sa composition. M. Baumann tressaille, fait volte-face et se rapproche.

— Bon, pense Lacombe, ça mord! Il entame le final, neuf et piquant. Il brave, il accumule, il franchit des difficultés sataniques; il accompagne le chant d'octaves sautées; il donne enfin toute la mesure de son talent... M. Baumann ne se possède plus... Il trépigne, il applaudit, il crie bravo, comme au théâtre... Il serre les mains de son hôte, et il est tenté de l'embrasser.

— Quelle surprise, monsieur! Vous êtes donc artiste?

— Oui, monsieur.

— Votre nom?

— Lacombe.

— Ah! oui; j'ai entendu parler de vous en Allemagne. Vous allez sans doute donner un concert à Metz?

— Je ne crois pas, monsieur, répond le voyageur ruiné, du plus merveilleux sang-froid.

— Mais vous ne pouvez quitter la ville sans cela, monsieur!

— Hélas! je ne le sais que trop! fait l'autre en lui-même.

— Ecoutez, reprend M. Baumann. Permettez-moi de vous traiter en confrère. Venez dîner avec moi, ce soir.

— Pardon, monsieur; je ne puis quitter ma mère et ma sœur, qui sont avec moi à l'hôtel.

— Pardieu, amenez-les!

— Et mon départ urgent!

— Vous ne trouverez pas de places dans les diligences. D'ailleurs, je m'y oppose; je veux un concert! vous en donnerez un! Au nom de l'art, je vous arrête! Je vais réunir ici le directeur du théâtre, la première chanteuse, les meilleurs artistes; vous leur jouerez ce que je viens d'entendre; et vous verrez!... Le directeur est un garçon d'esprit (c'est un bossu). Il vous engagera sur l'heure. Allons, c'est convenu, à ce soir.

— Homme terrible! qui m'enlève à mes devoirs! dit Lacombe en acceptant, comme vaincu.

— Homme charmant! qui est mon sauveur! pensa-t-il, en regagnant son hôtel.

Le soir, succès immense; engagement au théâtre... Puis concert dans les salons du peintre Maréchal, autre talent digne d'apprécier Lacombe.

Et voilà comment l'artiste et sa famille purent enfin regagner Paris.

O ville de Metz! O Lorraine, mère de Jeanne d'Arc! patrie des nobles âmes! tu n'étais pas quitte envers Louis Lacombe; tu lui devais encore, et il te devra à jamais la noble femme qui a compris, épousé son talent, reçu son nom en échange d'une fortune indépendante, et assuré en même temps sa carrière et sa renommée!

Il y a un Dieu pour les artistes, et le cœur des femmes est son prophète!

Faut-il compter les pas de géant de Lacombe, comme exécutant et comme compositeur? Faut-il rappeler ce que chacun a joué ou entendu avec admiration : le grand *trio en re mineur*, le *second trio*, son digne pendant; le *Retour des guerriers*, les *Harmonies de la nature*, le *quintette en fa dièze*, les *Nocturnes*, les *Adieux à la patrie*, le *Grand galop*, la *Polonaise*, la *Ronde fantastique?*

Faut-il citer l'*Ondine*, cette perle du chant et du piano? Et les deux grandes symphonies de *Manfred* et d'*Arva*, qui ont placé l'auteur au rang des maîtres consommés, et qui lui ouvriront à deux battants les portes de l'Académie impériale de musique, le jour où elle comprendra que ce genre, où excelle Lacombe, est le seul moyen d'élever l'art français à la hauteur de l'art allemand?

Mais, sans chercher si haut les titres de l'artiste, jouez ou écoutez la mélodie qu'il publiait naguère dans le *Musée des Familles*, celle qu'il va y publier encore au premier jour; et vous verrez que nos éloges, tout grands qu'ils soient, ne dépassent pas la justice et la vérité.

PITRE-CHEVALIER.



Portrait de mistress Harriett Beecher-Stowe. Dessin de M. Manche.



Intérieur de l'oncle Tom. — La tante Chloé. — Georges Schelby. — Les négrillons. Dessin de M. Andrieux.

L'AUTEUR, LE LIVRE, LE SUCCÈS.

La *Cabane de l'oncle Tom* fait fureur depuis un an dans les deux Mondes; l'auteur de la *Cabane de l'oncle Tom* fait fureur depuis un mois en Angleterre, et fera probablement fureur à Paris, quand vous lirez ces lignes.

Le moment est donc venu de s'occuper de l'ouvrage et de l'écrivain, et de faire connaître l'un et l'autre, sans passion, sans engouement et sans hostilité.

D'abord, l'*Oncle Tom* est plus qu'un livre; c'est un événement. Mme Beecher-Stowe est plus qu'un romancier; c'est un apôtre. A tort ou à raison, voilà deux faits incontestables. Quelle est la portée de cet événement? quelle est la valeur de cet apôtre? Un simple exposé des choses et un résumé impartial de l'œuvre vous permettront d'en juger en connaissance de cause.

Les Beecher s'élèvent par le nombre, et aujourd'hui par l'importance, à la hauteur d'une dynastie. Le grand-père de Mme Stowe était forgeron. Le *Fraser's Magazine* lui a trouvé douze frères, dont neuf ministres de la Réforme, sept prédicants et deux écrivains. Les autres sont dans le commerce ou dans le barreau. Ils ont d'ailleurs, affirme le journal, « la même taille et les mêmes vertus » que leurs parents. Tous ont les yeux d'un gris-bleu (*blueish-grey*), ce qui est charmant pour les dames, dit la *Revue britannique*. Le panégyriste est obligé de convenir que c'est là leur unique charme. Elles sont, du reste, sans grâce et « d'une gesticulation vulgaire. »

L'auteur de l'*Oncle Tom* est une des Beecher les mieux traitées par la nature, si notre dessinateur ne l'a pas trop flattée. Nous garantissons, du moins, la douceur pénétrante de son regard, l'ovale allongé de sa figure, ses grands cheveux bouclés à l'anglaise et la simplicité puritaine de son costume. Avouons tout de suite que le crayon a glissé complaisamment sur quelques rides fâcheuses, notamment à la joue gauche, qui semble même avoir souffert d'un accident. Sur ce renseignement, si vous avez le bonheur de rencontrer Mme Stowe, arrangez-vous pour la contempler du côté droit.

Le chef de la race, le docteur Lyman Beecher, est illustre en Amérique. C'est un philanthrope original. Ses reparties sont aussi célèbres que ses sermons. Le *Magazine* en cite une très-ordinaire, de peur d'offenser la modestie de l'auteur. En tournée avec sa femme et sa fille, le docteur verse dans un fossé dangereux. Les deux femmes se relèvent en remerciant Dieu de les avoir épargnées. — Parlez pour vous! répond Lyman Beecher; je ne puis rendre grâce au Ciel de trente-six contusions! Heureusement, voici un trait du cœur, qui vaut tous les traits d'esprit du digne homme. Il se rendait à la ville pour renouveler son habit, troué aux deux coudes. Il avait mis, à cet effet, vingt-cinq dollars dans sa poche. Chemin faisant, il rencontre un quêteur des missions protestantes. Il jette dans sa boîte les vingt-cinq dollars, et s'en revient chez lui faire rapiécer son vêtement.

Harriett Beecher, jusqu'à son mariage, tenait une école à Cincinnati, avec sa sœur Catherine, connue, avant elle, par des lettres et des discours sur l'éducation. Devenue mistress Stowe par son alliance avec ce ministre de congrégation, le futur auteur de l'*Oncle Tom* professa quelque temps encore, tandis que son époux enseignait la littérature biblique. Mais elle dut quitter ses fonctions magistrales pour les devoirs maternels, à la suite de la naissance d'un grand nombre d'enfants, dont quatre ou cinq vivent encore pour son bonheur, après avoir si bien inspiré son talent.

Tout en élevant sa famille, elle trouva le temps d'écrire, pour les *magazines* des Etats-Unis, des fantaisies et des contes intitulés : *la Fleur de mai* (*the may Flower*). Ces essais annoncent à peine la justesse d'observation, la profondeur d'analyse et la délicatesse de sentiment qui font le mérite de l'*Oncle Tom*.

C'est dans la vallée du Mississipi que Mme Stowe s'enflamma pour l'affranchissement des nègres. Elle y avait suivi son mari et son père dans leur expédition abolitioniste. Sur ce terrain disputé, les deux causes avaient leurs champions. Des discours on passait aux coups de poing, et, pour jeter plus de lumières, on brandissait des torches... Les missionnaires de l'esclavage, battus par l'éloquence des révérends Beecher et Stowe, leur imposèrent un jour silence, en faisant incendier leur établissement par une populace enivrée.

Mme Harriett était là, prêchant à côté des docteurs, écrivant sous la dictée des faits, recueillant de ses yeux et amassant dans son cœur les misères des noirs et les cruautés des blancs, pleurant avec les enfants arrachés à leurs mères, avec les époux séparés de leurs femmes, avec les maîtres attendris sur leurs propres esclaves; voyant poser enfin devant elle les Haley, les Locker, les Legrée, les Harris, les Schelby, les Bird, les Saint-Clare, les George, les Elisa, les Chloé, les Evangéline, tous les types et toutes les figures, tous les tyrans et toutes les victimes, tous les démons et tous les anges de l'*Oncle Tom*.

On juge de son désespoir lorsqu'elle vit à bas l'entreprise de sa famille, si noble et si sainte pour ses convictions! C'est alors qu'elle prit la plume et s'écria, comme la Médée antique :

> Contre tant d'ennemis que nous reste-t-il?.. Moi!
> Moi, dis-je, et c'est assez!.....

Et plus puissant, en effet, plus formidable et plus éloquent que toutes les prédications, l'*Oncle Tom* s'élança de l'âme de cette femme inspirée.

Voyez-vous cette petite maison sur les bords du fleuve, à quelques pas des ruines du temple incendié? c'est la retraite où le docteur Beecher, M. et Mme Stowe se sont réfugiés après le triomphe de leurs ennemis. C'est là qu'ils vivent modestement de leurs faibles honoraires. « Ils étaient souvent gênés », a écrit un témoin oculaire. Entrez dans la cuisine du cottage. Un médiocre dîner cuit sur les fourneaux. Une fille de service épluche les légumes. Une dame, — est-ce une dame? ses vêtements disent non; mais ses manières disent oui; — une dame surveille la domestique et son ouvrage, auquel elle ne dédaigne pas de mettre la main de temps en temps. Sur ses genoux reposent des feuilles de papier. Son encrier est sur la table de cuisine... Elle écrit une phrase en écumant le pot-au-feu, une autre en faisant un signe à la servante, une troisième en mesurant le sel d'un rôt ou le sucre d'un pudding. Cette dame est mistress Stowe... Ce manuscrit est l'*Oncle Tom*... Cette bonne pose, sans le savoir, pour la tante Chloé.

Voilà comment a été composé le livre qui devait faire le tour du monde. Oui! ce volcan de larmes et de colères, cette éruption de douleurs et de sanglots, a eu pour cratère une cuisine puritaine!

L'auteur faillit céder son roman pour quelques livres sterling... Un pressentiment lui fit réserver l'avenir. Et, au bout de quelques mois, elle avait touché vingt mille dollars (110,000 fr.), sans compter les sommes décuples gagnées par ses éditeurs, MM. Jewett et compagnie, à Boston.

A peine éclos dans un coin de l'Amérique, l'*Oncle Tom* fait explosion d'un hémisphère à l'autre. On en suit les éditions à une traînée de larmes et de bravos. On le tire et on le répand par centaines de mille exemplaires. Tous les journaux le publient et le traduisent. L'Angleterre donne le branle à l'Europe. Pas un magasin de Londres, où ne brille le titre prestigieux : *Uncle Tom's cabin!*

En France, c'est un critique du *Journal des Débats*, M. John Lemoinne, qui s'écrie le premier : « Voici un petit livre qui contient, en quelques centaines de pages, tous les éléments d'une révolution. Ce livre, plein de larmes et plein de feu, fait en ce moment le tour du globe, arrachant des pleurs à tous les yeux qui le lisent, faisant frémir toutes les oreilles qui l'entendent, et trembler toutes les mains qui le tiennent; c'est le coup le plus profond peut-être qui ait jamais été porté à cette institution impie : l'esclavage, et ce coup a été porté par la main d'une femme. C'est une note aiguë et perçante qui traverse l'air comme une flèche, et fait frissonner toutes les cordes sensibles de l'humanité. Ce livre est une suite de tableaux vivants, de tableaux de martyrs qui se lèvent l'un après l'autre en montrant leurs blessures et leur sang et leurs chaînes, et qui demandent justice au nom du Dieu mort pour eux comme pour nous. Mme Stowe a élevé les esclaves au rang des créatures humaines; elle a prouvé qu'ils avaient une âme, comme il fallut le prouver autrefois, dit-on, pour la femme ; elle les a fait parler le même langage, éprouver les mêmes sentiments que les maîtres ; elle a montré qu'il y avait chez les noirs des pères, des mères, des enfants, des maris, des femmes, absolument comme chez les blancs. Je sais bien qu'on l'avait dit depuis longtemps, mais on ne l'avait pas encore fait voir d'une manière aussi saisissante. Quand elles s'en mêlent, les femmes sont de terribles révolutionnaires. Il n'y a qu'elles pour trouver le chemin des cœurs et le secret des passions. Nous avons tous entendu parler de ces êtres spécialement doués, qui devinent la place des sources sous la terre avec une simple baguette de coudrier. Les femmes possèdent aussi cette sorte de divination magnétique ; elles savent où sont les sources cachées ; elles ont la baguette magique qui ouvre le mystérieux réservoir des larmes. C'est là ce qui fait d'elles des instruments irrésistibles de propagande. »

Les feuilletons de quatre ou cinq grands journaux parisiens, une vingtaine d'éditions dans tous les formats et à tous les prix, un million d'exemplaires dévorés en quelques semaines, un drame palpitant à l'Ambigu-Comique, un drame larmoyant à la Gaîté, un vaudeville sentimental au Gymnase, des parodies sur les petits théâtres, telle a été la réponse de la France au signal donné par M. Lemoinne.

Il ne manquait plus à la popularité de l'*Oncle Tom* dans notre langue que de paraître à la fois devant cent mille lecteurs, analysé, jugé et illustré, c'est-à-dire vivant à double titre par la plume et par le crayon, et mis enfin à sa place réelle par une critique désintéressée.

C'est ce que le *Musée des Familles* devait à son cadre, à sa collection et à son public, et c'est ce qu'il vient faire en conscience, après avoir assez attendu pour avoir le dernier mot.

Mais avant de passer à l'analyse et au jugement, épuisons la légende du succès. Il devait avoir son excentricité ; il l'a trouvée dans les salons de l'aristocratie britannique.

Le 26 novembre dernier, un meeting s'assemblait à Londres dans le palais seigneurial du duc de Sutherland, Stratford-House. On y voyait les plus illustres *ladies*, les plus puissantes *mistress* et les plus blanches *miss* des trois royaumes : la duchesse d'Argyle, la duchesse de Bedford, la comtesse de Shaftesbury, lady Palmerston, lady Grosvenor, lady Dover, la lady-mayoress (l'épouse du lord-maire); mistress Macaulay, Trevelyan, Howitt, etc., etc., etc., toute la pairie et toutes les communes, tout le *cant* et toute la *fashion*, en soie, en velours, en cachemire et en dentelles. C'était éblouissant : il y avait pour un million de toilettes, représentant vingt millions de rentes ! Vous allez voir que c'était plus touchant encore : il y avait des avalanches de larmes, découlant d'une montagne de philanthropie ! La duchesse de Sutherland prit place au fauteuil de la présidence, et les autres membres du meeting se rangèrent sur les méridiennes de lampas et de brocart. L'ordre du jour était l'*Oncle Tom* et l'émancipation des nègres. La noble lady démontra que les Anglaises ne pouvaient rester au-dessous des Américaines, et qu'il était urgent pour ces dames d'envoyer une adresse à leurs sœurs des États-Unis, au sujet de l'admirable livre et du plus admirable succès de mistress Beecher-Stowe. Puis, déroulant un *speech*, rédigé par lord Shaftesbury, ci-devant lord Asthley, cet héroïque Don Quichotte de l'humanité britannique, la duchesse lut, en les baignant de ses pleurs, des phrases que la *Revue* de M. Amédée Pichot a transmises à la postérité. Une seule vous donnera l'idée de toutes les autres : « Oui, nos ancêtres introduisirent, imposèrent même dans leurs colonies ce grand péché de l'esclavage, nous le confessons humblement devant le Dieu tout-puissant. Et c'est parce que nous sentons profondément et avouons sans détour notre complicité, que nous osons implorer votre aide pour laver notre crime commun et notre commun déshonneur ! » A ces mots, tous les mouchoirs de batiste furent au vent, et tous les flacons de sel anglais s'ouvrirent dans l'atmosphère embaumée... Il y eut deux ou trois cents larmes, une trentaine de sanglots, et cinq ou six défaillances. Bref, toutes les dames présentes signèrent l'homélie négrophile, et elle parut le lendemain dans les journaux, à raison de plusieurs schellings par ligne.

Mais quand les maris de ces dames virent, rédigé en toutes lettres et signé de leurs noms, cet aveu *schoking* d'un *crime* et d'un *déshonneur* héréditaires, quand ils virent les gazettes sérieuses discuter cette question brûlante, et les gazettes joviales la tourner en ridicule, il y eut une véritable émeute dans chaque salon et dans chaque ménage britannique... Plusieurs ladies réclamèrent contre la surprise de leurs signatures, d'autres convinrent qu'elles avaient mal entendu ou mal compris. Celle-ci jeta sa malédiction à lord Shaftesbury; celle-là à la duchesse de Sutherland... De sorte qu'il devint « fort douteux que la fameuse adresse passât officiellement aux Etats-Unis. » (*Revue Britannique.*)

Et vraiment c'était dommage, car l'auteur de l'*Oncle Tom* et les *sœurs d'Amérique* eussent pu faire une curieuse réponse aux ladies anglaises, « en les remerciant ironiquement des larmes qu'elles versent sur les malheurs des esclaves noirs, et en les priant d'en réserver quelques-unes pour les malheurs non moins douloureux des esclaves blancs, pour les pauvres couturières de Londres, qui passent leurs nuits à faire les robes de bal de ces dames, pour les gouvernantes domestiques ou institutrices de leurs filles, abreuvées de dédains par les mères, pour le misérable ouvrier des cités manufacturières et commerciales, pour le paysan plus misérable encore et à moitié serf des montagnes d'Écosse, pour le mineur séparé à la fois du ciel et de la terre, de la famille et de la société », enfin pour tous les parias innombrables et incurables de la civilisation anglaise.

A défaut de cette réponse *ad hominem* de Mme Stowe, on a lu dans le *Times* la riposte suivante de lady Kay Shuttleworth, qui eut la surprise de trouver son nom dans les signatures de l'adresse :

« Monsieur, permettez-moi de déclarer que, quoique je m'intéresse vivement à l'abolition de l'esclavage (et qui n'éprouve le même sentiment?), je n'ai pas autorisé l'usage qu'on a fait de mon nom, relativement au meeting récent de Stratford-House.

« Tant que les femmes américaines pourront justement reprocher aux femmes d'Angleterre, entre autres griefs, la négligence, les mauvais procédés, et les appointements de meurt-de-faim (*starvation payment*) des institutrices employées dans leurs familles, il y a peu d'espoir qu'elles fassent beaucoup d'attention à nos protestations contre l'esclavage des noirs des Etats-Unis.

« Réformons nos écoles, — sans parler d'autres choses, et nous pourrons dire ensuite à ces dames de réformer les cases de leurs nègres...

« Si une indisposition ne m'avait empêchée de me rendre au meeting, j'aurais exprimé mon opinion dans ce sens. Janet KAY SHUTTLEWORTH. »

Résumé dudit meeting... Lady Shuttleworth est une femme de beaucoup de cœur et de beaucoup d'esprit..., la seule probablement de la réunion de Stratford-House, à qui mistress Stowe ira serrer la main à son passage à Londres (1).

Mais que disons-nous : Mme Stowe ira à Londres! Elle y est pardieu bien ! Elle y triomphe sur toute la ligne ! Elle y reçoit des députations, des adresses et des bourses contenant de belles livres sterling ! Elle y amasse enfin, — et ce sera sa plus chère récompense, — de quoi racheter une centaine d'oncles Tom, de George et d'Elisa, lorsqu'elle regagnera son cottage d'Amérique.

Ce cottage, fruit de ses droits d'auteur (il faut bien penser aussi à soi), est situé à Andover, dans le Massachussets. La population l'a baptisé *Oncle-Tom's cabin*, et ce nom sera consacré sans doute par la postérité.

En somme, hâtons-nous de le proclamer, Mme Stowe est plus qu'une femme de talent, c'est une femme de cœur; c'est, à part quelques préjugés, une espèce de sainte par l'élévation et la pureté des intentions et des sentiments ; et Dieu nous garde de la rendre responsable des exagérations, des ridicules, des hypocrisies, des interprétations funestes, des excès et des malheurs dont son livre a déjà été et sera encore l'objet et l'occasion !

Mais arrivons au livre lui-même, et jugeons-le 1° comme ouvrage; 2° comme événement.

(1) Nous lisons dans un numéro postérieur de la *Revue Britannique* une réplique aux dames anglaises, rédigée et signée par l'ex-présidente Tyler. « Pour commencer, elle apprend à la duchesse de Sutherland qu'en Amérique il serait difficile aux femmes comme il faut de se réunir en parlement pour faire une adresse collective, les Américaines se piquant d'être avant tout les femmes de leur ménage, et s'en rapportant à leurs maris pour tout ce qui ressemble à un acte public...» Puis, avec une ironie d'excellent ton, l'ex-présidente fait la leçon aux nobles sœurs de Londres sur les préjugés britanniques, sur les toilettes somptueuses, sur les bals philanthropiques et sur les larmes de crocodile que les malheurs de l'*Oncle Tom* arrachent aux beaux yeux des duchesses et des ladies. L'ex-présidente prie enfin très-poliment les Anglaises de ne pas se mêler des affaires des États-Unis, et de réserver leur intervention charitable en faveur de leurs pauvres, de leurs matelots rendus esclaves par la presse, et des Irlandais qui sont trop heureux, quand ils émigrent sur les bords de l'Atlantique, qu'on daigne les y faire travailler avec l'*Oncle Tom* et les nourrir aussi bien que lui... »

Comme ouvrage, l'analyse en sera le plus bel éloge. Comme événement, nous ferons la part du bien et la part du mal, la part de la vérité et la part de la réclame.

ANALYSE DE L'*ONCLE TOM*.

Faisons d'abord connaissance avec les personnages du roman. La plupart ont une vive empreinte de vérité. On sent que l'auteur les peint d'après nature. C'est là que Mme Stowe excelle, sans contredit.

L'oncle Tom (1), le héros, est le modèle de la résignation, du dévouement, de la piété ; il résume toutes les vertus chrétiennes. C'est un idéal de parti pris, créé par l'écrivain ; une espèce de Messie noir, dont les souffrances et le martyre doivent racheter ses frères esclaves.

Son premier maître, M. Schelby, est le maître humain, mais humain par insouciance et par faiblesse, et qui n'a d'autre religion et d'autre conscience que celles de sa charmante épouse, une des meilleures et des plus nobles créatures des États-Unis.

Haley est le marchand de chair noire pur sang ; le maquignon sterling, l'esclavage traduit en écus, l'incarnation de toutes les barbaries de la loi. Son humanité consiste à ménager ses nègres, de peur de détériorer la *marchandise*, à les nourrir convenablement pour faire hausser l'*article*, à élever les mères et les épouses dans l'indifférence à l'égard des enfants et des maris, chaque larme versée dans leur séparation représentant un dollar enlevé de sa bourse. Il expose naïvement son système au premier chapitre, en marchandant à M. Schelby quelques noirs de bonne qualité.

La tante Chloé, femme de Tom, est la plus brave épouse, la plus brave mère, la plus brave domestique et la plus brave cuisinière du Kentucky ; du reste, ne voyant guère au delà de la queue de sa casserole, et versée à fond dans l'encyclopédie des petits pâtés. Il s'en fait une énorme consommation dans l'*Oncle Tom*.

Trois personnages résument la poésie du livre : le mulâtre George, homme supérieur à sa race ; sa femme Élisa, quarteronne presque blanche, et Evangelina Saint-Clare, ange en mission sur la terre.

George est la poésie de l'amour conjugal et de la liberté. Élisa est la poésie de l'amour maternel. Évangélina est la poésie de la délivrance. C'est sur cette dernière tête que l'auteur a épanché les plus suaves tendresses de son âme.

Le père et la mère d'Évangélina sont deux caractères tracés de main de maître. Saint-Clare est le parfait galant homme selon le monde, le sceptique élégant, railleur, insoucieux, blasé par une jeunesse orageuse, faisant de la vertu et de la religion une affaire de tempérament ou de latitude; bon prince avec ses nombreux esclaves, mais riant des abolitionistes, qui prennent les nègres pour des hommes ; en un mot, se laissant aller sans effort et sans trouble au courant d'une vie millionnaire, agitée seulement par les migraines et les caprices de sa femme, et par ses sollicitudes pour sa fille unique, Évangélina, portrait vivant d'une aïeule qui est le plus vif et le plus profond souvenir de Saint-Clare.

Mme Saint-Clare est l'enfant gâté de la fortune, la beauté nerveuse, insensible au fond, égoïste et nonchalante, d'autant plus exigeante envers les autres qu'elle leur accorde

(1) Ces désignations *oncle* Tom, *tante* Chloé, n'indiquent pas une parenté quelconque. Elles correspondent simplement aux termes *père* Tom, *mère* Chloé, qu'on emploierait en France comme marques d'affection populaire.

moins, allant sans cesse de la plainte à la migraine, de la migraine aux vapeurs, des vapeurs aux défaillances, paradant à la messe comme au spectacle, en toilette éblouissante; puis, dans le désœuvrement de ses langueurs, se mettant à battre ses noirs, que l'indulgence de son mari a rendus impertinents : « Je prends quelquefois un nerf de bœuf, dit cette sensitive de salon, et je frappe ces méchantes bêtes, cette race maudite ; mais cela me tue... je suis si faible; je n'ai plus la force! Si seulement M. Saint-Clare voulait les envoyer fouetter à la Calebasse... Sa maison marcherait infiniment mieux. »

Auprès de ce ménage, figure une certaine miss Ophélia, cousine de Saint-Clare, modèle achevé de tous les ridicules du méthodisme : grande, carrée, anguleuse, traits maigres et pointus, lèvres serrées, mouvements secs, décidés, énergiques, yeux noirs et perçants, cherchant toujours un ordre à donner, une chose à remettre en place ; savante, d'ailleurs, comme un bas-bleu, éloquente comme un prédicateur, allant au devoir en droite ligne, comme un boulet de canon, réglée comme une pendule, laborieuse comme une ouvrière, rangeant, étiquetant et formulant ses principes, comme ses bagages et ses paquets, en un mot, consciencieuse et minutieuse au point d'être insupportable à tout le monde, excepté à son beau cousin,



Elisa traversant l'Ohio sur les glaçons (page suivante). Dessin de M. G. Staal.

dont elle gouverne la maison tambour battant, et qu'elle aime de tout son cœur, pour lui avoir enseigné le catéchisme et raccommodé ses bas dans son enfance.

Nous ne parlons pas de la meute des chasseurs de noirs, hommes et chiens, que Mme Stowe met en jeu avec la supériorité de Cooper dans les *Mohicans*; ni des variétés de nègres qu'elle fait grouiller à travers son livre, et qui sont d'une vérité frappante, toutes les fois qu'elle ne les poétise pas pour les besoins de la cause ; ni des variétés d'enfants qu'elle excelle à faire agir et parler, en mère qui les connaît à fond et qui les aime sincèrement et parfaitement.

Nous avons hâte d'entrer dans l'action même de l'*Oncle Tom* et d'arriver aux scènes pathétiques ou charmantes qui en justifient le succès.

Au premier chapitre, Schelby le planteur cause avec Haley, le marchand d'hommes. Schelby est obligé de vendre quelques-uns de ses nègres pour se délivrer d'une créance fatale... Il offre *Tom*, son meilleur sujet, le plus honnête et le plus religieux.

— La religion, dit Haley, est une bonne chose dans un noir, quand l'*article* n'est pas falsifié... Mais, avec Tom, il me faut ce joli négrillon...

Et il montre le petit Henri, le fils de George et d'Élisa.

Schelby cède et conclut, en soupirant et en détournant les yeux.

Or, Élisa a entendu l'affreux marché, et pour ne pas se voir enlever son enfant, elle s'enfuit avec lui.

Quant à Tom, il se soumet. La prière le consolera sur

cette terre, et Dieu le dédommagera là-haut. Le noble fils de son maître, Georges Schelby, lui promet, d'ailleurs, de le racheter un jour.

Le départ d'Élisa est déchirant. Sa maîtresse, qui l'aime, pleure et accable son mari de reproches. Schelby s'écrie avec honte : — Et dire que je n'ai pu jeter ce marchand d'hommes du haut en bas de l'escalier! Le mulâtre George, de son côté, sans rien savoir du sort de sa femme, a résolu de s'enfuir aussi et de gagner le Canada, pour éviter les cruels traitements du maître auquel M. Schelby a dû le céder. Dans la case de l'*Oncle Tom*, autre désolation et adieux résignés du pieux nègre à sa femme moins résignée et à ses enfants endormis. Bref, Élisa a pris son cher Henri dans son berceau, l'a emporté avec quelques souvenirs de Mme Schelby, sans oublier un perroquet aux vives couleurs, pour égayer le réveil du pauvre ange; puis elle a embrassé Tom, qui n'a pas osé blâmer sa désertion; elle lui a recommandé de donner de ses nouvelles à George, de lui dire qu'elle va se diriger comme lui du côté du Canada, et elle est disparue dans la nuit, serrant son trésor de mère sur son cœur.

Le lendemain, découverte de l'évasion; alerte furieuse de Haley; et poursuite organisée par lui et par les chasseurs d'hommes.

C'est ici que le drame devient palpitant et terrible. — Une scène de comédie touchante le traverse : l'arrivée d'Elisa chez le sénateur Bird. Cette scène, une des meilleures du livre, mérite d'être citée presque entière.

M. Bird revient de la session législative. Il a tonné contre les abolitionistes qui bouleversent le Kentucky. Il s'est conduit en vrai champion de la loi d'esclavage, de la fameuse raison d'Etat! Il se drape dans ses convictions et dans son triomphe, tout en ôtant ses bottes et en mettant ses pantoufles, que lui apporte Marie, sa gracieuse femme.

— Est-il vrai, lui demande celle-ci, que vous ayez voté la défense de secourir les esclaves fugitifs des Etats voisins, de leur offrir une couche de paille, un morceau de pain et un verre d'eau?

— C'est vrai! réplique M. Bird un peu troublé dans sa pose.

— Ah! John! je n'aurais jamais cru cela de vous! Cette loi n'est pas chrétienne. Quant à moi, Dieu m'ordonne le contraire, et j'obéirai à Dieu.

— Ta ta ta! vous voilà lancée dans la politique...

Et M. Bird essaye de convaincre sa femme par des arguments irréfutables... Il y perd son latin et son éloquence... Car Marie, frêle et timide créature, aux yeux de bluet et au teint de pêche, que le gloussement d'un coq d'Inde met en déroute, qu'un chien de garde arrête en lui montrant les dents, Marie devient une lionne quand on blesse les tendresses de son cœur, et fouette ses enfants adorés lorsqu'ils jettent des pierres au chat de la maison... C'est donc elle-même qui met le sénateur au pied du mur en lui disant :

— John, chasseriez-vous de votre toit une pauvre créature, mourante de froid et de faim, parce qu'elle se serait évadée de l'habitation d'un maître cruel?

— Voyons! raisonnons un peu, répond le législateur perplexe...

Mais au même instant, Cudjoë, son factotum nègre, appelle Mme Bird; — et celle-ci crie bientôt de la cuisine :

— John! John! venez ici!

— Le sénateur accourt, et que voit-il?

Une jeune femme aux vêtements en lambeaux et raidis par la gelée, étendue sans connaissance sur deux chaises, un pied déchaussé et sanglant, le visage empreint des signes de la race maudite, reconnaissable à travers la beauté la plus pure et la plus parfaite...

C'est la pauvre Elisa! — Elle vient de s'évanouir à la chaleur du feu... Cudjoë tient sur ses genoux son enfant transi de froid...

M. Bird la contemple en silence, tandis que Mme Bird la rappelle à la vie... Elle rouvre lentement ses grands yeux noirs, et s'écrie en se levant : — Mon Henri! Où est-il? — L'enfant s'élance dans ses bras, et la mère, le ressaisissant : — Ah! madame! protégez-le! ne me le laissez pas arracher!

— Ne craignez rien! dit Mme Bird; vous êtes en sûreté ici...

Et réchauffée, dorlotée, couchée dans un bon lit, Elisa s'endort de fatigue, en pressant Henri sur son cœur!

Le sénateur et sa femme regagnent le salon et ne parlent plus de la raison d'Etat. Marie attend venir John, et le guette du coin de l'œil...

— Marie?

— John!

— Cette malheureuse est plus grande que vous... Elle ne pourrait porter une de vos robes.

Mme Bird sourit imperceptiblement.

— Marie?

— John!

— Si vous lui donniez ce vieux manteau d'alépine que vous jetez sur moi quand je fais ma sieste?

Mme Bird sourit encore. Mais on annonce le réveil de la fugitive. M. et Mme Bird courent à elle avec leurs enfants... Elisa raconte naïvement son histoire... Elle s'est enfuie parce qu'on avait vendu, parce qu'on allait lui enlever son fils. Elle a échappé aux chasseurs d'esclaves, en s'élançant sur les glaces charriées par l'Ohio, en sautant et en trébuchant d'un glaçon à l'autre, en se déchirant les pieds à leurs pointes aiguës, et en gagnant ainsi miraculeusement la rive opposée, aux yeux et aux cris de ses persécuteurs confondus, pétrifiés, et incapables de la suivre par une telle route! Alors on lui a indiqué la maison de M. Bird, et elle s'y est réfugiée dans l'état qu'on a vu...

Mme Bird pleure d'attendrissement. M. Bird pâlit d'admiration; il tourne le dos, essuie ses lunettes et se mouche à grand bruit... Ses enfants se cachent dans la robe de leur mère... Ses esclaves font mille grimaces et se frottent les yeux sur leurs manches...

— Aviez-vous donc un méchant maître? demande le sénateur à la fugitive avec un reste de majesté...

Elisa frémit, et regarde Mme Bird : — Vous êtes en deuil, madame? Auriez-vous eu la douleur de perdre un enfant?

Mme Bird ne répond que par ses larmes... Un mois auparavant, elle a, en effet, déposé un fils chéri dans la tombe.

— Oh! vous aurez alors pitié de moi! vous ne me perdrez pas! reprend la jeune mère avec confiance.

Et Mme Bird de sangloter de plus belle :

— Nous vous sauverons, au contraire! Où voulez-vous aller, pauvre femme?

— Au Canada! Est-ce bien loin, le Canada?

— Malheureuse! s'écrie involontairement Mme Bird.

Une demi-heure après, Elisa est dans une bonne chambre avec son fils, et le ménage législatif rêve devant le feu du salon.

Tout à coup M. Bird met ses bottes...

— Que faites-vous, John!

— Je m'apprête à sauver cette femme, pardieu !... Vilaine affaire ! si on la surprenait chez moi !... Mais non... je la mettrai à l'abri ! il faut qu'elle parte, cette nuit même. Ses ennemis arriveraient à l'improviste... Son petit drôle mettrait la tête à la fenêtre ! ils seraient repris et perdus !... Vous savez, mon ancien client Van Trompe, qui s'est établi dans les bois de l'Ohio, en affranchissant tous ses esclaves ?... C'est là que je vais conduire cette malheureuse et son enfant..., car moi seul peux y conduire une voiture par cette nuit sombre !

— Cudjoë est un cocher excellent...

— Il ne connaît pas comme moi les gués et les passages ! je l'accompagnerai... Maudite affaire !... Enfin je me dévoue... On attellera pour minuit !... La belle figure que je ferai devant mes collègues du sénat !... Je profiterai de cette équipée pour terminer une affaire à Colombus !

— Bien, John ! dit Marie, en cessant de sourire et en lui pressant la main ; je vous reconnais ! votre cœur vaut mieux que votre tête ! vous êtes homme, avant d'être sénateur ! voilà pourquoi je vous aime de toute mon âme !...

Et M. Bird, fier de l'amour d'une telle femme, va donner ses ordres au cocher... Mais il se retourne sur la porte et dit : — Marie... vous en ferez ce qu'il vous plaira, mais vous savez qu'il y a un tiroir plein des effets de notre pauvre petit Henri...

Puis il sort précipitamment, en essuyant une larme.

Mme Bird passe dans la chambre, ouvre le tiroir des reliques, y baigne de pleurs des petits souliers usés au talon, une balle, une toupie, une petite charrette, etc., etc. Elle fait un paquet des effets les meilleurs ; et, ses enfants s'écriant : — Est-ce que vous allez donner ces trésors ? — Oui, répond-elle, je vais les donner à un enfant que mon Henri bénira du Ciel, à une pauvre mère qui priera pour vous et vous portera bonheur !

Il y a dans ce monde des âmes d'élite qui veulent que leurs douleurs mêmes soient des sources de joie pour les autres... Telle était la bonne mère qui, à la lueur d'une lampe et à travers ses sanglots, préparait pour le fils de la fugitive errante les vêtements de l'enfant que Dieu avait repris à son amour !...

Mme Bird était en train d'agrandir, à coups de ciseaux, trois de ses robes pour la taille d'Elisa, lorsque le bon sénateur reparaît, son manteau d'alépine à la main.

Bientôt il est installé dans la voiture avec la quarteronne ; celle-ci, étouffée par la reconnaissance, montre le Ciel à Mme Bird par un geste sublime, et le promoteur de la loi contre les esclaves en fuite s'élance avec l'esclave qu'il sauve, à travers une pluie battante et une route semée de précipices !

On roule de cahots en cahots, tantôt dans un gouffre de fange, tantôt sur une pile de bois amassé... Le sénateur, la mère et l'enfant se heurtent et se meurtrissent dans des chocs terribles. Henri pousse des cris d'effroi. Le chapeau donné par Mme Bird à Elisa n'a plus de forme... Cudjoë lutte à grands coups de fouet avec les chevaux rebelles, et le législateur, se croyant perdu, met pied à terre, à l'appel du cocher. Le voilà dans la boue jusqu'aux cuisses, posant des rails à la main pour faire avancer l'équipage. Il perd l'équilibre, tombe dans une fondrière, est repêché à grand'peine, reprend courage, et arrive enfin, — dans quel état ! au port de salut, chez son ami Van Trompe. Il lui remet Elisa, avec 10 dollars et ces mots laconiques : — Pour elle ! — Bien, répond Van Trompe. Et ils se séparent en se serrant la main.

On voit toute la portée de cette scène pour la thèse de Mme Stowe. C'est assurément le plus habile morceau de son plaidoyer contre l'esclavage. Le cœur et la loi sont aux prises, — et la loi est vaincue dans son plus grave représentant.

De la maison de Van Trompe, Elisa passe chez de bons quakers, que l'auteur peint avec complaisance. Georges, son mari, l'y rejoint ; mais Loker, le chasseur d'hommes, allait les y surprendre ensemble, lorsqu'ils lui échappent, après une lutte à coups de fusil dans les rochers.

La scène alors nous transporte sur le Mississipi, dans un beau steamer qui file vers la Nouvelle-Orléans. C'est là que nous rencontrons la famille Saint-Clare, et que nous retrouvons la cargaison noire d'Haley, où figure l'oncle Tom, seul libre de ses mouvements au milieu de ses frères enchaînés.

Le brave nègre contemple Saint-Clare, l'élégant gentleman, et son adorable fille, la petite Évangélina... Tous deux se ressemblent, mais comme l'esprit au cœur, comme un homme à un ange.

Eva est le type complet de la beauté enfantine. Elle a la grâce aérienne des fées et des nymphes. Sa physionomie annonce une de ces âmes célestes « qu'il est aussi impossible de comprimer que le rayon du soleil ou le souffle de la brise. » Son expression de rêverie vaporeuse frappe et captive jusqu'aux êtres les plus grossiers. Les lignes de sa tête, de son cou et de sa taille sont d'une noblesse surhumaine ; ses yeux bleu-violet, d'une étrange gravité ; ses cheveux blonds-dorés, d'un éclat qui en fait une véritable auréole. Et cependant elle n'est pas triste et sérieuse ; la gaieté de l'innocence voltige sur son front comme l'ombrage ému d'un feuillage de printemps ; un sourire éternel s'épanouit sur les roses de ses lèvres et les perles de ses dents. Elle va et vient d'un bout à l'autre du steamer, chantonnant comme dans un rêve gracieux. Chacun l'admire, et personne ne l'arrête... Sa nature éthérée traverse tout, comme sa robe blanche, sans rapporter jamais aucune tache...

Tom, en la regardant passer, croyait reconnaître un ange de la Bible. Il pleurait de la voir soulever les chaînes des esclaves, soupirer et s'enfuir avec douleur, puis revenir les combler de sucreries, de noix et d'oranges... Il finit par l'attirer à lui, au moyen des petits joujoux qu'il savait faire, et les voilà tous deux amis et confidents l'un de l'autre.

A une station du navire, l'enfant perd l'équilibre et tombe à l'eau... Tom retient son père qui allait se noyer avec elle, s'élance lui-même, et la ramène à bord... Cette aventure fait du pauvre esclave le héros de la traversée, — durant tout un jour... Le lendemain, on n'y pense plus ; — mais Eva ne l'a pas oubliée, elle...

— Mon père, dit-elle à Saint-Clare, Tom est à vendre, je vous supplie de l'acheter.

— Eh qu'en veux-tu faire ? Un joujou, un cheval de bois ? Voyons.

— *Je veux le rendre heureux !...*

C'était la grande raison de l'enfant, quand elle faisait acheter un esclave à son père. Elle eût absorbé dans ces achats toute la fortune de Saint-Clare. Mais lorsqu'elle avait dit le grand mot, en tournant ses yeux bleus, le gentleman, sceptique et frondeur, mais généreux et idolâtre de sa fille, ne savait plus la refuser et lui ouvrait sa bourse toute grande.

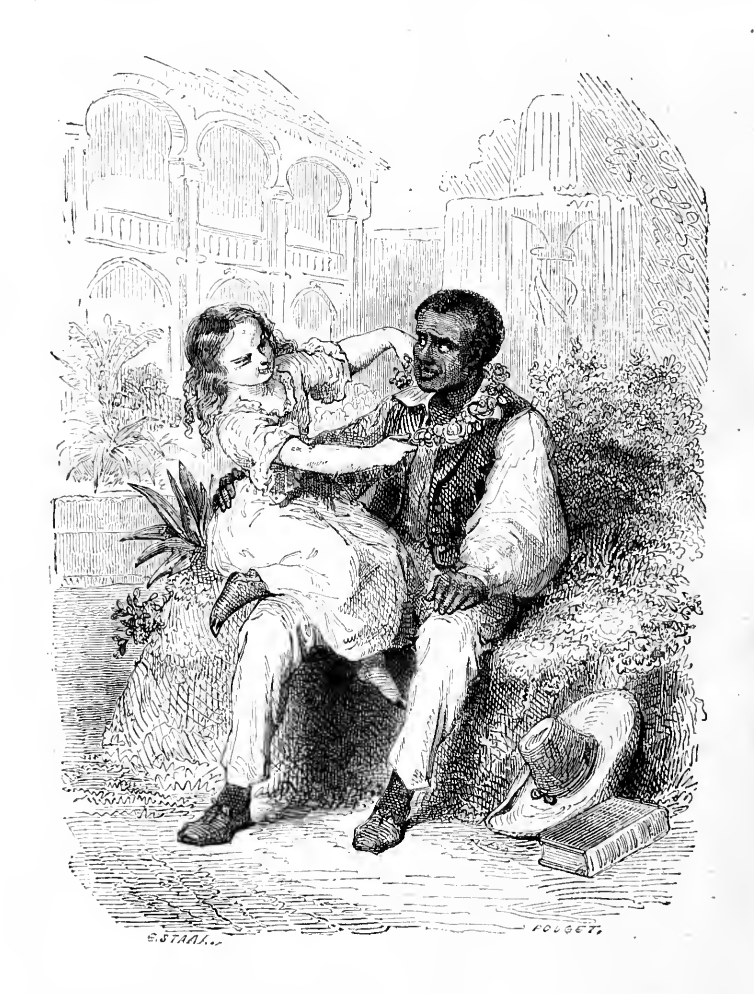
Voilà donc Tom acheté, à la satisfaction de chacun, même d'Haley qui fait une affaire d'or. Tom sera le cocher de Saint-Clare, et particulièrement d'Eva. Il arrive avec elle dans le palais de ses nouveaux maîtres, à New-Or-

léans. La méthodique Ophélia prend possession du gouvernement domestique, au grand soulagement de Mme Saint-Clare, qui n'aura plus l'embarras de surveiller les clefs, et qui, se soulevant à demi sur son sofa, prie Eva de l'embrasser moins fort, de peur de lui donner la migraine...

Toute cette vie de famille est tracée par l'auteur avec la fine observation et la charmante gaieté des romanciers anglais.

Eva débute par baiser sa négresse Mammy, au grand scandale d'Ophélia. Puis, elle fait bien pis encore avec Tom, son heureux esclave. Elle en prend possession en s'asseyant dans la cour, sur un trône de mousse. Là, elle fleurit chacune de ses boutonnières des jasmins du Cap; elle lui passe autour du cou une guirlande de roses; puis, souriante et câline, elle se pose sur ses genoux comme un oiseau familier... Nouveau scandale d'Ophélia à ce tableau; mais Saint-Clare, heureux du bonheur de sa fille, dit encore : — Laissez-la faire ! Pourquoi la priver de jouer avec ce nègre qu'elle aime et qui lui a sauvé la vie ! Tom est d'ailleurs, ajoute-t-il, un recueil de toutes les vertus chrétiennes, relié en maroquin noir.

La conduite désordonnée de Saint-Clare vient troubler la joie de l'oncle Tom. Il entreprend de convertir son maître aux doctrines de l'Evangile. Il prie avec ferveur



Évangélina prenant possession de son esclave l'oncle Tom. Dessin de M. G. Staal.

pour son âme, quand il se trouve seul dans le dortoir. Une nuit, Saint-Clare est rapporté chez lui, au retour d'un festin, dans un état honteux pour un homme de son rang. Le lendemain, Tom l'aborde tristement.

— Qu'avez-vous? lui demande le père d'Eva. Quelqu'un a-t-il été méchant pour vous?

— Non, répond le nègre; ce qui m'afflige, c'est que mon maître n'est pas bon pour lui-même !

Et il tourne le dos discrètement. Mais Saint-Clare a compris et rougi.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

— Tout? s'écrie Tom en se jetant à genoux... O cher maître ! je tremble que vous ne perdiez à la fois votre corps et votre âme ; le bon livre l'a dit (Tom appelle ainsi la Bible, qu'il lit sans cesse) : Le péché mord comme un serpent et pique comme une vipère !

Et la voix du pauvre nègre expire dans un sanglot...

— Insensé ! dit Saint-Clare, ému et les yeux humides, je ne vaux pas la peine qu'on pleure sur mon sort...

Mais Tom reste à genoux et supplie plus ardemment...

— Eh bien ! reprend le gentleman..., je n'irai plus au milieu de leurs folies... Rassurez-vous, et travaillez en paix !... Oh ! ne me bénissez pas ! je n'en suis point digne ! mais je vous jure, sur mon honneur, que vous ne me reverrez plus comme j'étais hier !...

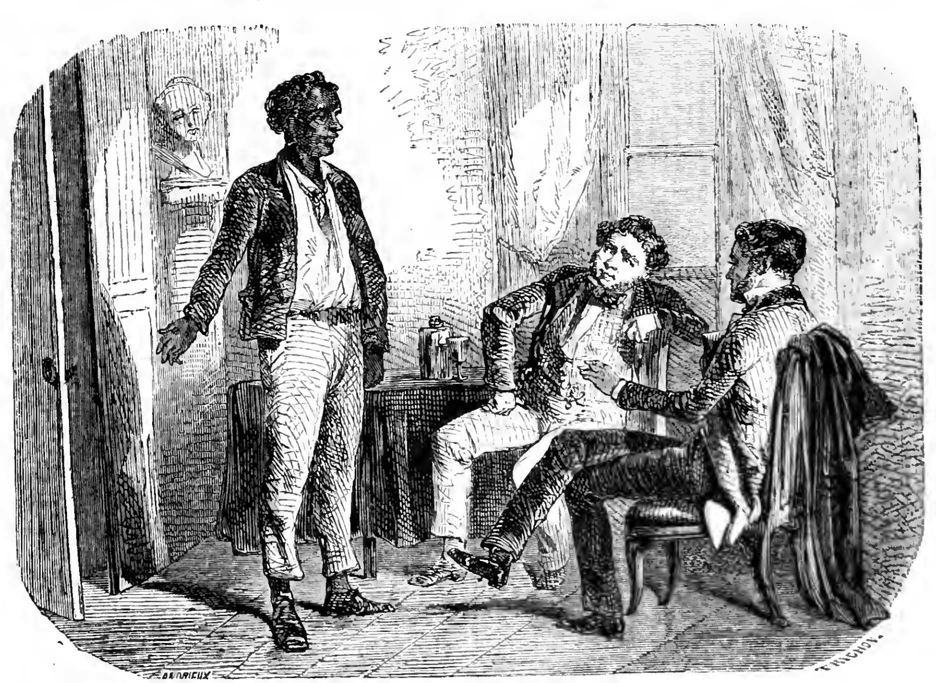
Et Tom se retire en essuyant ses pleurs et en remerciant Dieu !...

Ce pieux ascendant d'un esclave sur son maître est une des belles conceptions de Mme Stowe.

Hélas ! une autre leçon attendait Saint-Clare, un autre malheur menaçait Tom ! Eva, trop sainte pour la terre, allait remonter au ciel avec les anges... Des sueurs nocturnes, une croissance exagérée, un affaiblissement rapide annoncent sa fin prochaine... Elle-même en a la conviction, et cette conviction, « douce comme les derniers rayons du soleil », n'afflige son cœur que pour ses parents et ses amis...



Le Sénateur Bird partant avec Elisa (pages précédentes). Dessin de M. G. Staal.



La vente de l'Oncle Tom. Tom, Haley et Schelby (Pages prédécentes). Dessin de M. Andrieux.

— Oncle Tom, dit-elle un jour à son nègre, après une de leurs lectures de l'Evangile, je comprends enfin pourquoi Jésus-Christ a voulu mourir pour nous... Quand j'ai vu les malheureux esclaves, enchaînés sur le steamer, re-

demander leurs mères, leurs épouses, leurs enfants, dont on les avait séparés pour les vendre, j'ai senti que je voudrais mourir pour eux, si ma mort pouvait terminer leurs misères...

Et un instant après, dans les bras de Saint-Clare, en extase devant la beauté de sa fille :

— Mon père, lui dit-elle, je vais bientôt vous quitter pour ne plus revenir... Je voudrais, avant mon départ, que tous les nègres fussent libres et heureux comme vous... N'y aurait-il pas moyen d'affranchir les esclaves d'Amérique ?

— C'est une grande et terrible question, mon enfant. Notre système est détestable, sans doute !... Je voudrais comme toi que l'esclavage fût aboli ; mais je ne sais comment y parvenir...

— Ecoutez, mon père, vous êtes bon, et vous parlez comme un beau livre... Si vous parcouriez les habitations, pour engager les maîtres à affranchir les noirs... Je le ferais si j'étais assez grande et si je restais ici-bas... Faites cela pour moi, mon père, quand je serai morte !...

— Eva ! ne parle pas ainsi !... Tu vivras! tu es mon seul bien sur la terre !

— Les enfants des nègres sont aussi leur seul bien... Ils les aiment comme vous m'aimez... Mammy et Tom pleurent en parlant de leur famille... N'est-il pas affreux qu'ils en soient séparés !...

— Allons, ne te désole pas! Vis pour moi, sois heureuse, et je ferai tout ce que tu voudras...

— Promettez-moi, mon père, que Tom aura sa liberté aussitôt que... aussitôt que je ne serai plus...

— Oui, oui, mon enfant... Mais tu resteras pour le délivrer toi-même, dit Saint-Clare, étouffé par la douleur.

— Cher papa, voulez-vous que nous fassions le voyage ensemble ?

— Où? mon trésor.

— Là-haut, dans le pays de l'amour et de la paix...

Saint-Clare l'étreint dans ses bras, mais n'ose lui répondre.

— Allons, c'est convenu ! vous viendrez me rejoindre...

Le père emporte sa fille dans sa chambre, la couche, brûlante et fiévreuse, la berce en la contemplant de ses yeux humides, et chante d'une voix entrecoupée jusqu'à ce qu'elle soit endormie.

Le dimanche suivant, Eva apprend que la négrillonne Topsy, le démon de l'habitation, a pris et découpé une toilette de miss Ophélia, pour habiller une poupée... Elle n'en fait pas d'autres depuis un an, et ni le fouet, ni la prison, ni aucun châtiment, ne peuvent la corriger... Elle recommence toujours, en disant : — Je suis méchante, moi, j'ai tous les défauts d'une négresse.

Eva prend la mutine à part, l'enferme dans un cabinet, et s'assied par terre à côté d'elle.

— Topsy, pourquoi vous comportez-vous si mal?... Est-ce que vous n'aimez rien au monde?

— J'aime le sucre candi et les confitures.

— Et votre père, votre mère?

— Je n'en ai jamais eu.

— Vos frères, vos sœurs?

— Je n'ai rien de tout cela.

Eva soupire et rêve...

— Mais si vous vouliez être bonne, vous le pourriez...

— Si l'on pouvait me rendre blanche, j'essayerais...

— On vous aimerait comme une blanche, si vous étiez bonne...

Topsy ricane avec incrédulité.

— Vous ne me croyez pas?

— Les noirs ne sont aimés de personne ; mais ça m'est égal ! Et Topsy se met à siffler.

— Eh bien ! moi, je vous aime, reprend Eva, en passant son bras blanc au cou de la négresse ; je vous aime, quoique vous soyez méchante ; je vous aime, parce que vous êtes noire, parce que vous n'avez ni père, ni mère, ni amis ; parce que vous êtes une pauvre enfant maltraitée. Je suis très-malade, Topsy, je vais bientôt mourir... Votre conduite afflige mes derniers jours ; promettez-moi d'en changer pour moi, qui ai si peu de temps à passer avec vous...

Ces simples et tendres paroles font plus d'effet sur la négresse que les millions de reproches et les millions de coups de fouet qu'elle a essuyés depuis sa naissance. Ses yeux ronds et perçants s'inondent de larmes, qui débordent à flots sur la blanche petite main d'Evangélina. Un rayon divin a traversé les ombres de son âme disgraciée.

— O chère miss Eva ! s'écrie-t-elle, j'essayerai d'être bonne comme vous ! j'essayerai, je vous le jure !...

Saint-Clare qui épiait cette scène derrière un rideau le laisse retomber en soupirant : — Ma fille me rappelle ma mère ! Mon Dieu ! ne m'enlevez pas l'une comme l'autre !

Vœux superflus! Quelques jours plus tard, Eva épuisée était étendue sur une chaise longue, dans la belle chambre dont son père lui avait fait un nid délicieux : tentures de mousseline blanche et rose, tapis brodé de fleurs, fauteuils de bambou garnis de coussins de damas, vases de marbre taillés en forme de lis et toujours remplis de fleurs par les soins de Tom ; tableaux et sculptures représentant des anges et des enfants dans les poses les plus souriantes ; images de grâce, de paix et de bonheur ; tel était le sanctuaire d'Eva. Au chevet du lit, sur un socle d'albâtre, un chérubin se dressait, les ailes repliées, étendant sur la couche une couronne de myrte, d'où partaient les rideaux de gaze vermeille, rayée d'argent, qui laissaient passer l'air sans laisser passer les moustiques.

C'est là que reposait la jeune fille, un soir, quand elle entendit soudain la voix de sa mère et le bruit d'un soufflet.

— Mon Dieu ! maîtresse, dit une autre voix, qu'Eva reconnut pour celle de Topsy, ce n'est pas pour moi que j'ai cueilli ces fleurs, c'est pour miss Evangélina.

— Pour moi ! dit la malade en se levant ; oh ! ne la grondez pas, ma mère ! et donnez-moi ces fleurs. Apportez-les vous-même, Topsy.

La négresse entre, aussi timide et aussi douce qu'elle était naguère audacieuse et impertinente.

— Magnifique bouquet, dit Evangélina.

Il était plutôt bizarre. Les couleurs les plus vives y tranchaient l'une sur l'autre. C'était magnifique en effet, mais selon le goût de la négresse.

— Apportez-m'en un pareil tous les jours, Topsy, dit Eva, malgré les objections de sa mère. Laissez-la faire quelque chose pour moi, ajouta-t-elle ; elle essaye de se mieux conduire, il faut l'en récompenser.

Les nerfs de Mme Saint-Clare posent les armes, et Topsy se retire avec une larme de joie dans les yeux, et une révérence qui était déjà une révolution dans sa personne.

— Maman, dit ensuite Eva restée seule avec sa mère, je voudrais me faire couper les cheveux.

— Pourquoi, mon enfant?

— Pour en donner des boucles à mes amis, tandis que je peux encore le faire...

On appelle miss Ophélia, et la malade, secouant sa chevelure d'or pâle :

— Allons, cousine, tondez la brebis!

— Qu'est-ce? dit Saint-Clare, qui entrait à l'instant.

On lui raconte le désir d'Evangélina. Il dissimule sa douleur :

— Coupez en dessous, dit-il à Ophélia, pour ne pas gâter ces beaux cheveux dont je suis fier, — et que je veux montrer à votre oncle, Eva, en vous conduisant bientôt chez Henrique.

— Oh! je n'irai pas jusque-là, mon père; je vais dans un pays meilleur.

Saint-Clare se tait et regarde, d'un œil sombre, tomber, une à une, les boucles de la tête adorée...

Puis Eva fait appeler tous les gens de la maison. Ils arrivent, domestiques et esclaves, hommes et femmes, celles-ci cachant leurs larmes dans leurs tabliers... Un funèbre silence règne sur cette scène religieuse...

— Mes chers amis, dit Eva, se soulevant sur les coussins, je vous aime tous; je vais vous quitter; je veux vous parler et vous laisser un souvenir de moi.

Une explosion de gémissements l'interrompt : elle fait une pose et reprend avec fermeté :

— Vous négligez souvent vos devoirs envers Dieu... Vous ne vous occupez que de ce monde... Rappelez-vous qu'il en est un autre... celui où je vais vous précéder et vous attendre. Vous avez droit d'y entrer un jour comme moi-même. Pour cela, vivez en chrétiens. Priez, lisez la sainte Ecriture...

Elle s'arrête, regarde les nègres, et ajoute en se renversant : — Hélas ! j'oublie que vous ne savez pas lire !

— Mais n'importe, continue-t-elle en souriant... Faites de votre mieux... Soyez bons, et vous me retrouverez là-haut.

— Amen ! murmurent Tom et Mammy.

— Je sais que vous m'aimez tous, poursuit l'enfant... Chacun de vous m'en a donné des preuves. Je vais vous remettre des boucles de mes cheveux... Quand vous les regarderez, pensez que je vous aimais, que je suis allée au ciel, et que vous devez mériter de m'y rejoindre.

La scène qui suivit échappe à la description. Les esclaves en pleurs s'approchent d'Eva, tombent à genoux, baisent le pan de sa robe, et balbutient des prières et des bénédictions naïves... Chacun sortant, sur un signe d'Ophélia, après avoir reçu son trésor, il ne reste bientôt plus que Tom et Mammy.

— Oncle Tom, dit Eva, voici une de mes plus belles boucles pour vous; ah ! je suis sûre que nous nous retrouverons tous deux, ainsi que vous, ma chère Mammy, ajoute-t-elle en embrassant sa vieille bonne.

Et miss Ophélia les mettant doucement à la porte, comme les autres, la malade croit que c'est fini, lorsqu'elle aperçoit Topsy dans un coin, s'essuyant les yeux.

— D'où sortez-vous? lui demande-t-elle.

— J'étais là, miss; je n'osais avancer, moi qui suis méchante... ne me donnerez-vous pas aussi de vos cheveux?

— Voilà! dit Eva, lui tendant une boucle. Souvenez-vous que je vous ai aimée, et que j'ai voulu vous rendre bonne.

— Oh! miss! j'essaye ! Mais c'est si difficile...

— Dieu vous aidera.

Et Topsy s'éloigne en silence, cachant dans son sein le talisman de sa régénération.

Quelques jours se passent encore. Eva dépérit d'heure en heure. Tom et son père la portent alternativement dans leurs bras, à travers la chambre, à la galerie de bambous, sous les orangers du jardin, aux brises fortifiantes de la mer... Tom surtout remplit cet office et charme l'enfant de ses hymnes favorites. Quant aux nuits, il les passe, étendu comme un chien fidèle, au seuil de la porte d'Eva, prêt à se lever et à courir au moindre signal...

Or, un soir, la voix de miss Ophélia lui dit : — Debout, allez chercher le médecin !

Et pendant que le nègre éperdu s'élance, la même voix dit à Saint-Clare : — Mon cousin, venez près d'Eva!

Ces mots « tombent sur le cœur du père, comme des pelletées de terre sur le cercueil. » Il accourt dans la chambre de sa fille. Evangélina n'a rien d'effrayant; elle est plus céleste que jamais, au contraire ; mais son expression sublime, sa transformation spirituelle sont comme l'aurore du lever de son âme à l'immortalité. Tom et le médecin arrivent. La malade ne souffre plus..., et elle sourit encore... Son éclat est si radieux qu'il sèche les larmes... Elle murmure : — Oh ! la paix, la joie, l'amour ! Et un soupir l'enlève dans l'éternité, comme la brise emporte une feuille de rose au ciel.

Saint-Clare reste, devant sa fille morte, immobile, sourd, muet, en extase. Les esclaves parent la chambre de fleurs nouvelles, en sèment les feuilles sur le lit et sur le corps, et mettent aux doigts d'Eva un jasmin du Cap.

Tout à coup la porte s'ouvre, et Topsy s'avance, portant quelque chose dans son tablier. On veut la chasser; elle résiste : — Oh ! laissez-moi, dit-elle; j'ai trouvé une si jolie fleur ! c'est une rose-thé. Je veux la donner à ma maîtresse. Saint-Clare ordonne que Topsy reste. Elle pose sa fleur aux pieds d'Eva, et se jette sur le parquet en sanglotant : — Je ne la verrai plus! je ne la verrai jamais! moi qui n'irai point au ciel, puisque personne ne m'aime plus sur la terre... Ophélia, la méthodique Ophélia sent elle-même son cœur se fendre. Elle relève Topsy, et lui dit : — Je t'aimerai, moi ! Je ne vaux pas cet ange; mais elle m'a donné quelque chose d'elle, et ce sera pour toi, Topsy!

A partir de ce jour, Saint-Clare passe de l'abattement le plus morne à la vie la plus étourdissante. Son cœur, sombre et glacé comme un tombeau, ne sait plus à quoi s'attacher ici-bas... Ses yeux secs cherchent des larmes, en lisant la Bible d'Evangélina... Tom suit son maître avec angoisse et sollicitude.

— Maître, lui dit-il un jour, regardez au ciel, où est votre fille...

— Je regarde, Tom, et je ne vois rien. J'ai la douleur, le vide, et je n'ai pas la foi!

— « Tu t'es caché aux sages, murmure le nègre, et tu t'es révélé aux enfants...» Priez, maître, ajoute-t-il, et Dieu vous fera croire.

— C'est impossible ! Y a-t-il encore une Eva? Y a-t-il un ciel? Y a-t-il un Sauveur? Je ne vois en tout cela qu'un nuage !

— Il y a un Sauveur, maître, s'écrie Tom à genoux, je le sais, j'en suis sûr ! n'en doutez plus!

— Tom, vous ne l'avez jamais vu?

— Je le sens en mon cœur... Quand on m'a séparé de ma femme et de mes enfants, il m'a consolé... Il m'a conduit vers vous, moi, chétif et misérable, pour votre salut, cher maître.

Et Tom pleure, et Saint-Clare ému se penche sur son épaule.

— Tom, vous m'aimez?

— Je donnerais ma vie pour vous voir chrétien!

— Oh! s'écrie le père d'Eva, oh! si je pouvais croire ce que m'a enseigné ma mère! Oh! si je pouvais prier comme dans mon enfance, prier comme faisait Evangélina! Allons, Tom, vous qui priez, montrez-moi comment on s'y prend!

Le cœur de Tom était plein... Le pauvre nègre retombe à genoux, et ses émotions débordent comme l'eau qui rompt ses digues... La prière qui jaillit de ses lèvres est si ardente et si irrésistible, qu'elle emporte son maître dans un courant inconnu, et que Saint-Clare ébranlé se sent enfin rapproché d'Eva...

— Merci! oh! merci, dit-il à son esclave... Revenez demain.

Le lendemain et les jours suivants, ces entretiens continuent. Saint-Clare, amélioré d'heure en heure, prend la résolution d'affranchir ses esclaves... Il donne Topsy à Ophélia, qui l'a déjà transformée, avec le souvenir de la morte, dont la négrillonne porte les reliques dans un vieux bas: une Bible, la boucle de cheveux, et un peu de crêpe arraché aux tentures du cercueil...

—Tom, dit un jour Saint-Clare au nègre chéri de sa fille, je vais faire de vous un homme, un homme libre! Vous pourrez rejoindre votre femme et vos enfants au Kentucky.

Tom bondit de joie..., mais ne quitte pas son maître... Celui-ci passe les journées à lire la Bible d'Eva... Il remarque, un soir, et répète à Tom, dans le vieux livre du nègre, ce passage noté par l'esclave: «Le fils de l'homme, jugeant les nations, séparera les bons des méchants comme les brebis d'avec les boucs. Il dira à ceux-ci: — Allez au feu éternel, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger! J'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été sans vêtements, sans logis, malade, et vous



Evangélina mourante, distribuant à ses esclaves les boucles de ses cheveux (Page précédente). Dessin de M. G. Staal.

ne m'avez pas couvert, logé, secouru... Car autant de fois que vous avez manqué à rendre ces services à l'un des plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. »

— C'en est fait, dit Saint-Clare, j'affranchirai d'abord mes esclaves; puis je me dévouerai à ceux des autres, et je sauverai mon pays d'un crime et d'une honte intolérables!...

Mais le lendemain, Tom, assis dans la cour, songeait à sa liberté future, et croyait voir la blonde figure d'Eva lui sourire dans le jet d'eau, lorsqu'on apporte sur une civière un homme frappé d'un coup mortel...

Cet homme est Saint-Clare, atteint d'un poignard dans un café, en voulant séparer deux colons furieux et ivres...

Il expire, la main dans la main de Tom, sentant et croyant enfin, murmurant: — *Recordare*, *Jesu pie*, etc., et répondant au docteur qui le croit en délire: — Non, je reconnais, je vois, je regagne ma patrie, celle de ma mère, celle d'Eva!... Enfin! enfin!—Ma mère! répète-t-il encore une fois... Et la pâleur de la mort couvre sa belle tête, calme et tranquille, comme celle d'un enfant épuisé qui s'endort...

Nous avons insisté sur la mort d'Eva et sur celle de Saint-Clare, comme nous avions insisté sur la scène du sénateur, parce que de même que l'épisode de Bird résume toute la pensée de Mme Stowe, au point de vue purement humain, de même les derniers instants d'Eva et de son père trahissent toutes les intentions de l'auteur, au point de vue chrétien.

Saint-Clare mort, sa femme a des attaques de nerfs, prend le deuil et fait vendre (par principe, dit-elle;— au fond, par égoïsme) les esclaves auxquels le gentleman avait promis la liberté. Cette vente est un des chapitres terribles, carac-

téristiques et décisifs de l'*Oncle Tom*... La loi barbare y ressort dans toute sa laideur.

Tom est acheté par le plus cruel des marchands de chair noire, par Simon Legrée. C'est le prélude de la passion du nègre.

Legrée, lui voyant une Bible, lui dit : — Ah ! vous êtes pieux, vous? Eh bien, sachez que je suis désormais votre Eglise! Et il lui fait sentir le poids de son poignet, en le prévenant qu'il bat lui-même ses esclaves.

Aux portes de la nouvelle habitation, hurle une meute de chiens féroces. — Sachez, dit Simon, que ces gardiens-là ont aussitôt fait de dévorer un nègre que d'avaler une soupe.

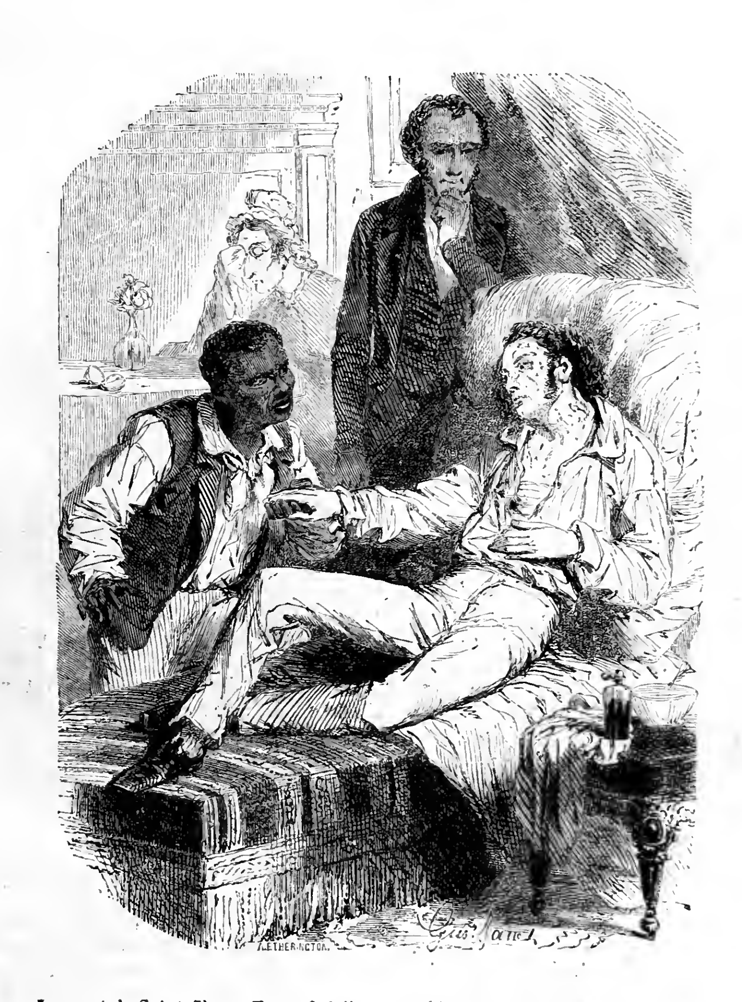
Puis, appréciant la valeur de Tom, il lui annonce qu'il l'élève en grade : — Vous serez surveillant! Et d'abord vous allez me prendre cette négresse et la fouetter!

C'était Emmeline, pauvre fille, innocente et malade.

Tom refuse... Legrée l'accable de coups : — Refusez-vous encore ?

— Oui, maître ! dit l'esclave en essuyant sa figure sanglante ; faites-moi travailler nuit et jour, tant que j'aurai un souffle de vie... Mais battre mes frères et mes sœurs, je ne le dois pas ! je ne le peux pas ! je ne le ferai jamais ! — Vous me tuerez plutôt, je vous en préviens !...

Les moustaches de Legrée « se frisent de colère », dit l'auteur.



La mort de Saint-Clare. Tom, Ophélia, le médecin. Dessin de M. Gustave Janet.

— Brigand rebelle, toi qui lis la Bible, n'y as-tu pas vu : Esclaves, obéissez à votre maître ! Eh bien, ne suis-je pas ton maître? n'es-tu pas à moi, corps et âme ?

Et un affreux coup de pied suit ces paroles.

Tom se relève, radieux, sous cette insulte, et regardant le ciel avec sérénité : — Non ! non ! non ! s'écrie-t-il, mon âme n'est pas à vous ! Vous n'avez pas acheté mon âme ! Vous ne pouviez l'acheter ! Elle avait été rachetée par le Dieu à qui elle appartient à jamais... Je n'ai rien à craindre ! vous ne pouvez me faire aucun mal...

— Ah ! je ne puis te faire aucun mal ! C'est ce que nous allons voir !... A moi, Sambo et Quimbo ! Donnez à ce chien une volée dont il ne guérisse pas avant un mois.

Une heure après, Tom, à moitié mort, gît dans une chambre en ruines...

La belle mulâtresse Cassy vient panser ses blessures, et lui conte son histoire, digne pendant de celle de Tom.

Cassy a été élevée dans le bonheur et dans le luxe comme une demoiselle... Tout le monde la croyait libre, et elle-même n'en pouvait douter... Mais sa mère avait été esclave, et son père avait oublié de remplir envers elle la formalité de l'affranchissement... Dès lors, saisie par les créanciers, elle a été vendue en place publique et

a roulé, de misère en misère, jusque sous le fouet de Simon Legrée...

Les aventures de Lucy et d'Emmeline font suite à celles de Cassy, et complètent ce martyrologe des nègres. Elles ont malheureusement une tournure mélodramatique qui jure avec la simplicité touchante du livre...

Bref, Legrée, croyant avoir subjugué Tom, lui ordonne de lui demander pardon à genoux...

— Je le ferais, si j'étais coupable ; mais j'ai agi selon mon devoir, et j'agirai toujours ainsi.

— Mais tu ne sais donc pas que je peux t'attacher à un arbre et te brûler à petit feu?

— Je sais, maître, que vous pouvez tout, excepté me faire pécher... Quand vous aurez tué mon corps, mon âme vous échappera... Quand vous m'aurez pris cette vie de misère, il me restera une éternité bienheureuse !

A ce mot, le visage de l'esclave s'illumine, et Legrée tressaille, comme mordu par un scorpion. Il chasse Tom d'un grand coup de pied et ajourne sa vengeance pour la mûrir.

Cassy et Emmeline se sont évadées... Tom a laissé paraître un éclair de joie, et n'a pas poursuivi les fugitives. Il n'en faut pas davantage à Legrée. L'extermination de Tom est résolue.

En recevant l'ordre d'aller trouver son maître, l'esclave s'écrie : — Seigneur, je remets mon âme entre vos mains!

On le dépouille, on le garrotte, et on le crible de coups, en lui demandant, de minute en minute, où sont les négresses échappées. Il le sait parfaitement; mais il a résolu de mourir plutôt que de livrer leur secret.

Ses chairs volent en lambeaux, et Legrée crie au tourmenteur : — Va toujours! frappe jusqu'à ce qu'il cède ! j'aurai son sang ou la vérité !

Tom fait un soubresaut, ouvre les yeux, et les tournant vers son maître : — Pauvre et misérable créature, dit-il, voilà le terme de votre pouvoir... Et il s'évanouit complétement.

— Ah ! dit Legrée, je crois que c'est fini en effet ; — oui, sur mon âme. Allons, je lui ai du moins fermé la bouche ! Ce sera ma consolation !

Deux jours après, un jeune homme entre dans l'habitation, et demande le propriétaire du lieu.

Ce jeune homme est George Schelby, le fils du premier maître de Tom ; il vient tenir sa promesse, et racheter le fidèle serviteur de sa famille. Il l'a cherché longtemps, et ne l'a retrouvé qu'après de longs voyages.

Malgré le mauvais vouloir de Legrée, il pénètre dans le taudis où la victime agonise.

Vous jugez de son désespoir, à la vue de son cher oncle Tom.

— O mon ami, lui dit-il en pleurant, éveillez-vous! Parlez encore une fois! Reconnaissez votre petit George!

— Maître George ! le fils de M. Schelby ! balbutie Tom d'une voix éteinte ; ah ! vous êtes un noble cœur, mais vous venez trop tard ! Le Seigneur m'a racheté avant vous ! c'est lui qui va m'emmener dans sa case éternelle ! Ah ! j'ai bien souffert, et j'ai hâte de partir ! Le ciel vaut mieux que le Kentucky ! J'ai remporté la victoire, maître George... Le Sauveur m'a soutenu ! Gloire au Sauveur!

Le jeune homme reste pétrifié d'admiration.

— Maître, reprend le nègre en lui tendant la main, il ne faudra pas dire mon supplice à Chloé. Pauvre âme ! ce serait trop affreux pour elle. Vous lui direz seulement que vous m'avez rencontré allant à la gloire céleste, et que je ne pouvais plus attendre ni personne, ni elle-même ! Vous ajouterez que le Seigneur ne m'a jamais abandonné, et qu'il m'a rendu tout léger et tout facile !

Puis Tom s'affaisse... Sa poitrine se soulève... Sa figure rayonne... Il expire, ou plutôt il s'endort, en souriant et en murmurant : — Qui nous séparera de l'amour de Jésus ?

Ainsi finit le héros de Mme Stowe, l'idéal des vertus de l'esclave noir.

George Schelby, sur la tombe de Tom, jure de consacrer sa vie à purger l'Amérique de l'esclavage.

Il regagne le Kentucky, et accomplit son serment sur son habitation.

Emmeline et Cassy, devenues libres, se rendent au Canada, où elles rencontrent le mulâtre George et Elisa, libres aussi et riches bourgeois. Cassy retrouve sa fille dans la personne d'Elisa, et George, sa sœur, dans une ancienne esclave de la Nouvelle-Orléans, aujourd'hui opulente héritière.

Tom Locker, l'associé d'Haley, se convertit à l'abolition et rachète sa vie passée par toutes les vertus d'un négrophile. Il traque, dans ses terres, non plus des noirs, mais des ours, des loups et des sangliers.

Enfin George quitte le Canada avec sa femme, ses enfants, sa sœur et sa belle-mère, et se rend en Afrique pour y coloniser une terre libre, qu'il appelle *Liberia*.

« Si nous ne nous abusons pas, conclut Mme Stowe, le monde entendra bientôt parler de ce nouveau conquérant ! »

CRITIQUE. JUGEMENT. CONCLUSION.

« Si nous ne nous abusons pas ! » Cet aveu de l'auteur est précieux à recueillir, pour juger son livre, — à titre d'événement.

Mme Stowe, malgré l'ardeur de son prosélytisme et la pureté de ses intentions, est-elle bien sûre, en effet, que la portée donnée à l'*Oncle Tom* par elle-même sans le savoir, et volontairement par les abolitionistes et les socialistes, ne sera pas plus funeste qu'utile à la cause des esclaves noirs?

Sans doute l'esclavage en soi est une chose odieuse, absurde, barbare, insoutenable. Il n'est pas même besoin d'être chrétien, il suffit d'être homme, pour détester et combattre une institution antireligieuse et antihumaine...

Mais l'esclavage existant comme fait, et servant de base sociale à la moitié des Etats-Unis, comment abolir cet usage de plusieurs siècles, comment réparer ce crime de plusieurs générations?

Est-ce en excitant les noirs contre les blancs, les esclaves contre les maîtres, par des tableaux, nécessairement exagérés, des vertus et des souffrances des uns, des vices et des cruautés des autres?...

Quand l'*Oncle Tom* soulèverait le monde entier pour l'abolition de l'esclavage, cette abolition en serait-elle plus facile et plus praticable en l'état des choses? Cela donnerait-il à tous les nègres la sagesse et la piété de Tom, l'intelligence et le courage de George, la tendresse et l'héroïsme d'Elisa, l'habileté économique et industrielle des *cinq* ou *six* noirs affranchis, cités par Mme Stowe, comme ayant fait fortune dans le commerce et les métiers de la civilisation ?

L'auteur sait, aussi bien que personne, qu'elle a peint l'*exception* et non la *règle*; elle sait que les trois quarts des esclaves des Etats-Unis ne sont pas en mesure de recevoir la liberté ; elle sait que les affranchir, tels qu'ils sont, ce serait les jeter en proie à la misère, à la faim, au

meurtre et au brigandage ; elle sait que leur sort, malgré l'impiété de l'esclavage, est vingt fois préférable à celui de la plupart des ouvriers libres des fabriques anglaises et américaines; elle sait que l'intérêt des dix-neuf vingtièmes des maîtres les force de jour en jour à rendre le joug de leurs esclaves aussi léger que possible ; elle sait enfin ce que sont *réellement* les nègres, soit qu'on les examine à l'état sauvage, soit qu'on les juge au point de vue de la civilisation.

Ceci est de l'évidence frappante, de l'histoire incontestable. La race noire est la seule au monde qui se refuse en masse au progrès, depuis l'origine de l'humanité. Reléguée au centre de l'Afrique, avec les monstres de la création, au milieu d'une nature aride ou désordonnée ; marquée au front du signe réprobateur de Cham, selon la tradition rabbinique ; chaînon intermédiaire entre l'homme et l'orang-outang, selon quelques physiologistes, cette race n'a jamais eu véritablement d'autre architecture que la hutte de boue et de feuillage, d'autre religion que le fétichisme le plus stupide, d'autre art que le tatouage et le collier de coquilles, d'autre luxe que la pommade de beurre fondu sur les cheveux, et les anneaux de verroterie aux narines ; d'autre langue et d'autre littérature que le bégayement de l'enfance ; d'autre esprit de famille que celui de sacrifier ses fils à Moloch, ou de les vendre contre une bouteille d'eau-de-vie ou une poignée de clous; d'autre droit des gens que celui de s'exterminer de peuplade à peuplade, de s'échanger contre quelques charges de poudre, ou de se faire rôtir à la broche et de se manger à belles dents, avec des gambades imitées des singes et des macaques. Toutes les races blanches se sont élevées de la barbarie à la civilisation ; la race noire *seule* a résisté aux missionnaires, aux conquérants, aux législations divines et humaines, aux comptoirs du commerce, aux efforts de l'industrie, aux merveilles de la science, aux miracles de la foi ; elle n'a ni un saint, ni un poëte, ni un guerrier, ni un artiste, ni un prophète... Toussaint-Louverture et Dessalines, outre qu'ils n'étaient plus des noirs purs, n'ont été que des héros monstrueux, moitié hommes et moitié bêtes féroces, et n'ont profité de la civilisation que pour se retourner contre elle. Voilà les nègres sur leur sol natal, à l'état de liberté et de nation. Qui oserait nier un fait aussi universellement attesté par les voyageurs, les annalistes et les témoins de tout genre ?

Comment un certain nombre de noirs sont-ils sortis de cette barbarie incurable ? Par l'esclavage, et par l'esclavage seulement ! Cela est aussi vrai que triste à dire. Mais la destinée humaine, depuis la chute d'Adam, a ses lois fatales et ses expiations séculaires.

L'esclavage est une de ces lois et une de ces expiations, comme la guerre, la peste, la maladie et la mort. Hélas ! l'enfantement lui-même est une douleur.

Les nègres sont évidemment enfantés à la civilisation par l'esclavage. Un critique éloquent le disait hier : « Rude est l'apprentissage, sévère est le maître, coupante est la lanière du fouet; mais des élèves qui ne suivaient que les classes du lion, de l'hippopotame et du serpent boa ont la tête et la peau dures. Les charmants noirs de Mme Stowe, en les admettant tels qu'elle les peint, s'ils n'avaient pas été amenés du Congo ou de la côte de Guinée par des négriers philanthropes sans le savoir, ne liraient pas si pieusement la Bible, et danseraient une bomboula effrénée autour d'un quartier d'ennemi cuisant à petit feu. »

Est-ce à dire qu'il faille consacrer et défendre l'esclavage et les vices de la législation américaine? A Dieu ne plaise ! Mais ce n'est ni Mme Stowe, ni l'*Oncle Tom*, ni les fanatiques de l'un et de l'autre, qui adouciront ou abrégeront l'épreuve des esclaves. Ils l'aggraveraient et la prolongeraient plutôt par leurs excitations et leurs illusions les mieux intentionnées. — Témoin la conflagration morale que l'*Oncle Tom* et sa vogue ont allumée aux Etats-Unis.

L'esclavage, — ses fruits en sont la preuve, — doit se détruire par lui-même et disparaître dans la série de progrès que la Providence, cette véritable amie des blancs et des noirs, dirige et gouverne de là-haut par la main des hommes et la force des événements.

Ce travail est lent, comme tous les travaux de la société.

Il n'a pas fallu moins de huit siècles pour accomplir, même imparfaitement, la fusion des races saxonne et normande en Angleterre, des races latine, franque et gauloise en France. Souhaitez que la fusion des maîtres et des esclaves, des blancs et des noirs, dure moins longtemps. Faites pour cela tout ce que commandent la sagesse, l'humanité, la religion. Mais surtout évitez les exagérations, les violences, les erreurs et les fausses routes de la passion, de la colère, de l'impatience, et même de la bonne volonté irréfléchie !

Ceux qui ont érigé l'*Oncle Tom* en événement social et en machine de guerre pour les noirs contre les blancs, se sont jetés, nous le croyons, dans une de ces fausses routes. Un grand nombre s'en sont aperçus trop tard, et ne savent plus comment rentrer dans le véritable chemin.

Pour arriver à l'abolition de l'esclavage, les maîtres et les esclaves ont, chacun de leur côté, un apprentissage pénible à faire. Aidez-les dans cet apprentissage de conciliation, au lieu de les aigrir et de les armer les uns contre les autres.

Qu'en reconnaissant réciproquement la nécessité, l'utilité relative et momentanée de l'esclavage, le blanc et le noir s'avancent peu à peu vers sa suppression, d'autant plus certaine qu'elle sera mieux graduée. Que le premier, — c'est l'urgent et l'essentiel — par la religion, par la loi, par l'intérêt, devienne de jour en jour un maître plus humain ; que le second soit élevé par l'éducation, autant que possible, à la dignité de chrétien, de père, de mère, de frère, de fils et d'homme ; qu'une fois amenée à cette hauteur morale, la famille nègre ne puisse plus être séparée légalement par une vente ; enfin que la transformation successive conduise les deux partis à un état meilleur, et non à un état pire, ce qui arriverait infailliblement dans une abolition hâtive.

— Si, disait naguère une *Revue* d'Amérique, si l'arsenic coupait la fièvre comme le quinquina, emploieriez-vous indistinctement le remède salutaire ou le poison? Et la fièvre elle-même, à tout prendre, ne serait-elle pas préférable à l'arsenic ?

La fièvre, c'est l'esclavage ; le quinquina, c'est la réforme lente et sûre ; l'arsenic, c'est la guerre du noir au blanc, c'est l'abolition *à priori*. C'est l'*Oncle Tom* et son parti de fanatiques, — malgré les sentiments parfaits de l'auteur.

Quant à nous, convaincus de l'impuissance des nègres par eux-mêmes, frappés de leur résistance à se civiliser, même au milieu de la civilisation, nous voyons leur émancipation écrite pour l'avenir, non pas dans les bibles, les romans et les prédications de Mme Stowe, mais dans la loi de charité qui s'applique au noir comme au blanc, et au maître comme à l'esclave, c'est-à-dire qui les rapproche pour l'accomplissement du bien commun, au lieu de les diviser par le tableau du mal respectif.

Nous voyons surtout cette émancipation dans la destruction du préjugé cruel qui pèse encore si injustement sur les sang-mêlés. Car, il faut le dire, sauf les rares exceptions qui ne font que confirmer la règle, le nègre ne deviendra un homme complet qu'en se mariant au blanc. Voyez l'intelligence et les qualités du mulâtre, à côté de l'ignorance et des vices du noir pur! Quelle différence dès la première génération! Et combien le progrès serait rapide, sans la haine fatale qui poursuit la race métisse jusque dans la liberté, la fortune, le talent et la vertu! C'est donc là qu'est le vrai mal, l'obstacle terrible, et voilà ce qu'il faut attaquer par l'exemple et l'action plutôt que par la théorie!

En résumé, — et c'est là que nous en voulions venir, — c'est là notre conviction profonde: — l'esclavage des nègres ne s'effacera entièrement qu'avec les nègres eux-mêmes... La race inférieure ou dégénérée disparaîtra, — en Afrique, par l'isolement et l'extermination, résultant de sa propre barbarie (1); — en Amérique, comme en Europe, par l'absorption du sang des noirs dans le sang des blancs, comme les ténèbres de la nuit s'absorbent dans la lumière du jour. Et le monde civilisé n'aura plus qu'une race blanche, véritable race humaine, au milieu de laquelle les derniers nègres se perdront dans les restes de la servitude, comme les ombres du crépuscule dans les recoins des vallons, que le soleil, cet œil de la nature, n'a pas encore pénétrés de ses rayons vivifiants...

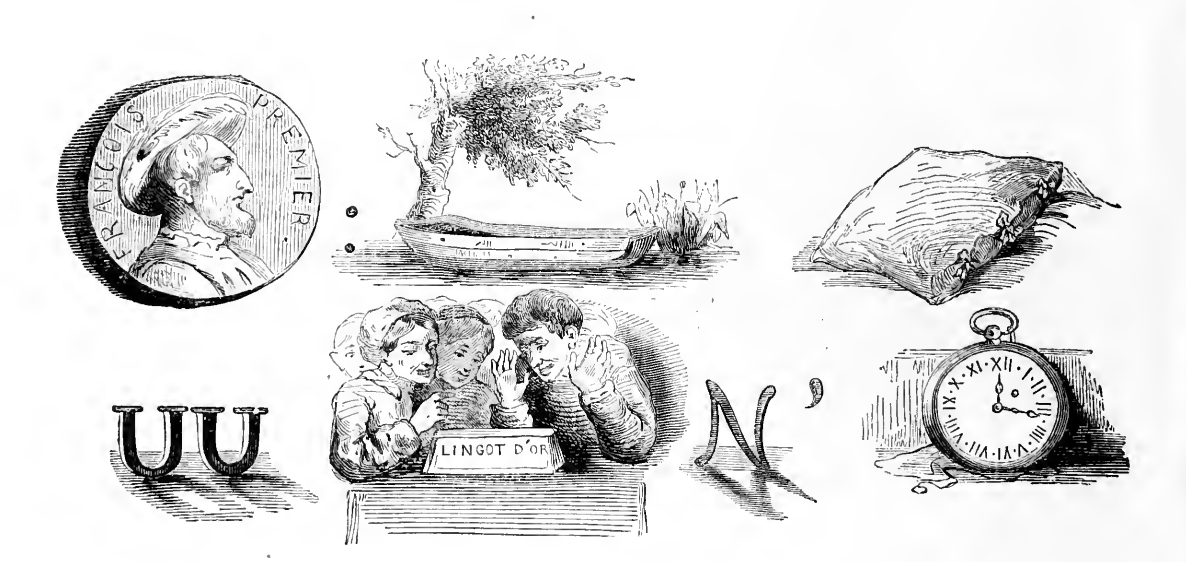
(1) Comme les Indiens sauvages disparaissent dans les solitudes du Nouveau-Monde, — fait constaté par tous les voyageurs depuis soixante ans.

Mais ce ne sera pas là certes — on le comprend de reste, — l'œuvre d'un roman, d'une société biblique, d'un meeting de ladies, ni d'une session législative!

S'il nous était permis de donner un conseil à Mme Stowe, nous lui dirions franchement: « — Vous êtes une femme de cœur, vous avez le plus beau génie, le génie du bien. Vous voulez et préparez sincèrement le salut des esclaves noirs. Eh bien! faites dans ce but admirable quelque chose de plus efficace et de plus décisif que l'*Oncle Tom* et ses millions d'exemplaires arrosés des larmes des populations! Vous avez quatre ou cinq enfants qui hériteront de vos vertus, de votre dévouement, de votre mission, de votre considération, de votre gloire. Mariez-les à autant de nègres et de négresses libres, ou du moins de mulâtres et de mulâtresses, choisis parmi les plus pures et les plus nobles victimes du préjugé américain. Dites à tous les abolitionistes: « *Que ceux qui aiment réellement les noirs suivent mon exemple!* » Et vous aurez ainsi, madame, donné au monde cette vraie *Clef de la case de l'Oncle Tom!* que vos éditeurs annoncent si pompeusement. Et vous aurez fait pour la réhabilitation des nègres, par vous-même et par votre postérité, plus que tous les prédicants, que tous les législateurs, que tous les écrivains, et que tous les séïdes de votre ouvrage! »

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS.



ENIGME SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE.

Quel est l'artiste qui dessine sans crayon et peint sans couleur, le tout à la minute; qui ne flatte jamais ses modèles; qui a livré son secret à l'homme par l'entremise d'une cuiller, et qui fait graver ses œuvres par l'électricité, à des millions d'exemplaires?

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL.

A la bataille d'Agnadel, des courtisans, obligés de suivre Louis XII, cachaient leur poltronnerie en lui reprochant de trop s'exposer. Il leur répondit: « — *Les canons respectent un roi de France! Derrière moi, ceux qui ont peur!* »

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.

COMMENT LE SOLEIL EST DEVENU PEINTRE.

HISTOIRE DU DAGUERRÉOTYPE ET DE LA PHOTOGRAPHIE (1).

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE MAI.)



M. Francis Wey, M. Pitre-Chevalier et le docteur X.... sous le chêne de Marly-le-Roi. Dessin de G. Janet, d'après les photographies de M. Le Gray.

A M. Pitre-Chevalier :

« Avez-vous oublié, mon cher ami, certaine promenade mêlée de pluie et de philosophiques entretiens, où nous avons tant discuté contre mon ami le docteur X...? C'était sous les ombrages de la forêt de Marly, et l'orage nous avait réduits à moraliser sous un chêne qui a vu passer les chasses de Louis XIV. Physiologiste consommé, physicien, chimiste, économiste, praticien habile, et très-versé dans les sciences naturelles, le docteur X..., à force d'ob-

(1) Nous recommandons à toute l'attention de nos lecteurs cette monographie de la plus curieuse découverte de l'art moderne. Grâce au traité complet, précis, exact et intéressant de notre collaborateur, il n'est pas un homme, et même une femme du monde, qui ne puisse désormais non-seulement comprendre et expliquer, mais encore pratiquer, avec un guide technique et de bons instruments, le daguerréotype et la photographie.

server les bêtes, est presque arrivé à les douer d'une âme; mais il a tant étudié les hommes, qu'il prétend qu'ils n'en ont pas.

« Chrétien incomplet, au lieu de posséder, comme tant d'autres, la foi sans les œuvres, mon ami X... a les œuvres sans la foi. Austère dans ses mœurs, bon, charitable comme un apôtre, préférant une honnête médiocrité à des trésors qui coûteraient un scrupule à sa délicatesse, modèle de dévouement, d'abnégation, le docteur X... ne reconnaît que des appétits et des instincts; il définit l'homme : un champignon perfectionné. Ce paradoxe est le thème favori des jours de pluie, qui le disposent à discuter.

« Vous vous rappelez sans doute le violent accès d'hilarité qui, de notre part, accueillit cette incohérente proposition : le soleil qui l'avait sans doute entendue, malgré l'orage, partit d'un si grand éclat de rire, qu'il déchira la nuée et passa au travers. La gaieté de ses rayons nous escorta jusqu'au soir, et le docteur nous replongea dans les arcanes de la science physiologiste.

« S'il m'en souvient, le résultat de ces utiles divagations fut de nous convaincre du danger des sciences naturelles pour les esprits impressionnables et naïfs. Nous abusâmes contre le pauvre X... du mot champignon; il abusa contre nous bien davantage du mot *vérité.*

« — Mais, lui dîtes-vous, qu'est-ce donc, à vos yeux, que la vérité? Tout ce qui tombe sous vos sens? tout ce qui vous est apparent sous la seule garantie de votre crédulité?

« — Sans doute, ai-je répliqué; et dans le domaine idéal il reconnaît pour vérité tout ce qui est bien triste, bien prosaïque et bien laid : en un mot, la subordination de l'esprit à la matière.

« — Alors, interrompîtes-vous, suivant les idées de monsieur, le premier, le plus vrai des peintres, c'est cette machine que l'on nomme un daguerréotype?

« — Le premier..., répéta le docteur un peu interdit; sinon le premier, du moins le plus vrai; chacun en conviendra.

« — Non pas moi! s'il vous plaît, m'écriai-je. Vous êtes tous plus ou moins, vous autres adeptes de la matière, dans le sentiment de Fourier, quand il donnait à la vérité le lis pour emblème, parce que les pétales de cette belle fleur jaunissent le nez qui en aspire le parfum. Vu de loin, le lis est beau; approchez-vous, adieu le charme, adieu l'illusion; vous vous retirez avec le nez jaune : emblème de la vérité. Le daguerréotype est un peintre qui fait de très-gros nez : comment douter de la sincérité d'un instrument qui dit avec si peu de scrupule *la vérité* sur les nez les plus augustes? La vérité! C'est depuis que la science et la philosophie ont découvert tant de *vérités* désagréables ou dégoûtantes, que ce mot est devenu un objet d'effroi. — Dire à quelqu'un *ses vérités*, c'est l'accabler d'injures; — dire à un malade *la vérité* sur son état, c'est lui annoncer que la science humaine a prononcé sur lui sans appel, et comme elle se dit infaillible... Mais le malade échappe la moitié du temps. En ce cas, la guérison, c'était *la vérité* de Dieu. Le daguerréotype, *la vérité!* parce qu'il rend laid? Eh bien, selon moi, c'est par là qu'il pèche et qu'il est infidèle : il est faux comme une statistique. Je ne crois, qu'à mon cœur défendant, à une chose laide, et quand une pensée, une doctrine, une œuvre d'art s'offrent avec l'attrait de la beauté, je pense tout d'abord que la vérité n'est pas loin.

« — Telles sont, dit en soupirant le docteur, les illusions du spiritualisme; elles s'étendent aux moindres choses, et embellissent tout...

« Nous nous inclinâmes tous deux, flattés de cette réflexion.

« — Ne voyez-vous donc pas, reprit le docteur, que la perspective...

« — Oh! docteur, dans votre intérêt, ne parlez pas de la perspective...

« Il en parla néanmoins, et par vous excité, si je ne m'abuse.

« — Songez-y bien, lui fut-il répondu, la perspective a été d'abord méconnue, puis fautive, puis exagérée, puis commentée, discutée, et enfin, non pas constituée, mais justifiée par la géométrie descriptive. Longtemps auparavant elle était née du sentiment des artistes, et pour ainsi dire d'une sage fantaisie de l'esprit appliqué à l'observation de la nature. Eh bien, ce même esprit nous la montre juste et rationnelle dans les portraits des peintres, et déraisonnable dans certains produits de l'art daguerrien. Où est la vérité? Dans le calcul, ou dans l'expérience mathématique de la photographie? Evidemment, celle-ci nous trompe; ses résultats sont faux, puisqu'ils choquent notre sens intime, et le daguerréotype nous en impose, chaque fois qu'il enlaidit à nos yeux la nature. Vous ne sortirez pas de là, à moins d'être le plus... dégénéré des champignons.

« Ces théories nous menèrent loin, s'il vous en souvient, mon cher ami; l'entretien s'acharna sur le daguerréotype, et comme à cette époque je rédigeais dans l'ombre, sous le titre assez ironique de *la Lumière*, un journal spécial de photographie, qui a fait moins de bruit que de besogne, comme, en outre, vous êtes sans cesse en quête de ce qui peut intéresser les lecteurs du charmant recueil que vous dirigez avec tant de soins, de zèle, de convenance et d'esprit, vous m'avez offert de mettre au jour dans le *Musée* le résultat de mes études spéciales et de mes recherches sur l'histoire de la plus curieuse découverte de notre temps.

« Je vous l'ai promis, et j'ai longtemps hésité. Vous aimez l'art, et je l'aime aussi. Le daguerréotype a été, est encore pour les peintres un sujet d'inquiétude; cette invention semblait alors les menacer dans leur avenir; et elle était à nos yeux si loin de l'idéal où aspirent les organisations éprises de fantaisie poétique, que, n'osant pas critiquer, nous étions assez froids à l'idée de célébrer la sublimité d'un art réduit à une condition mécanique.

« Je consentis pourtant à retracer la curieuse histoire de cette découverte, et j'attendis... Ce que j'attendais, c'était d'être à même de rassurer nos amis les peintres sur le pouvoir et les dangers futurs de ce terrible concurrent; c'était, en outre, d'être à même de démontrer que le daguerréotype est moins fidèle copiste qu'on ne l'a supposé.

« Mais, comme mon but ne pouvait être de diminuer la portée d'une si merveilleuse invention, il me fallait établir, d'après des progrès ultérieurs, qu'elle était perfectible, et que par conséquent elle n'avait point réalisé, et que peut-être elle ne réaliserait jamais la perfection mathématique, par rapport à la fidélité. Ce moment est venu; j'ai vu les portraits affreux que nous connaissons tous, et j'ai admiré des portraits à peu près *vrais*, car ils semblent flatter la nature. Enfin, loin d'être le parangon de la vérité, l'exagération de la perspective a été corrigée par des perfectionnements d'optique, et les petits nez que le docteur X... traitait de rêveries spiritualistes sont devenus une agréable vérité!

« J'essayerai donc d'exhumer les faits dispersés çà et là, qui se rattachent à l'historique de la découverte; et, en évitant autant que possible de plonger dans le détail des essais chimiques ou des expériences de laboratoire, trop difficilement intelligibles, je me bornerai à considérer dans leurs résultats et à signaler tour à tour les progrès de l'héliographie, à partir de ses premiers pas. L'histoire des grandes découvertes est peu connue d'ordinaire; on jouit des résultats sans se préoccuper des labeurs qui les ont préparés. Cependant, rien n'est plus digne d'attention que ces luttes silencieuses de l'esprit humain contre la matière, que ces efforts persévérants de certains hommes, qui se sont fait un génie d'une idée fixe, et qui ballotés, durant leur vie, entre l'espoir et les déceptions, se sont livrés héroïquement à ce dilemme : la démence ou le succès. »

I. Temps fabuleux de l'héliographie. — J.-B. Porta fait une découverte à l'aide d'un volet troué. — Essais du physicien Charles sur le sel de lune. — Images éphémères de Wedgwood. — Rencontre fortuite de deux alchimistes. — Recherches de l'impossible.

C'est en 1838 que l'on commença à parler, dans le monde artiste, de l'invention que l'on devait, plus tard, cacophoniquement dénommer *la Daguerréotypie*. Quelques peintres, amis intimes de Daguerre, annonçaient que l'auteur du Diorama avait trouvé le moyen de fixer les images de la chambre noire et de les conserver. Cette nouvelle trouva beaucoup d'incrédules, et causa une certaine émotion parmi les dessinateurs, les graveurs, les lithographes, qui s'exagéraient les dangers de la concurrence que leur préparait le soleil.

Le 15 juin 1839, le ministre de l'intérieur apprit à la France et à l'Europe que M. Daguerre était réellement « parvenu à créer, en quatre ou cinq minutes, par la puissance de la lumière, des dessins où les objets conservent mathématiquement leurs formes jusque dans leurs plus petits détails, où les effets de la perspective linéaire et la dégradation des tons provenant de la perspective aérienne sont accusés avec une délicatesse inconnue jusqu'ici. »

L'admiration fut grande, et l'on eût crié au prodige, si la science n'eût depuis longtemps, à sa plus grande gloire, expliqué et remplacé les miracles humains par les phénomènes. Seulement, en lisant le beau rapport de M. Arago, on ne daigna pas voir, à côté du nom illustre de Daguerre, un autre nom, plus obscur, signalé néanmoins à la reconnaissance publique. Cependant, l'histoire de Christophe Colomb et d'Amerigo Vespucci avait trouvé son pendant, et la postérité historique contractait une dette, qu'il faut payer à la mémoire de Joseph-Nicéphore Niépce.

Mais, avant de rendre à chacun des deux inventeurs ce qui lui est dû, nous prendrons les choses de plus haut, en retraçant les découvertes antérieures qui ont précédé et de loin préparé celle-ci.

Deux siècles se sont écoulés depuis Jean-Baptiste Porta, qui découvrit l'instrument destiné à donner lieu à l'héliographie, jusqu'à Daguerre qui l'a mise au jour.

Porta, ayant remarqué que si l'on perce un petit trou dans le volet d'une chambre bien close, les objets extérieurs, dont les rayons peuvent atteindre ce trou, vont se peindre sur le mur qui y fait face, reconnut bientôt que le trou peut être agrandi quand on le couvre d'un verre lenticulaire. Les images des lentilles ont des contours très-nets quand elles sont reçues exactement au foyer; ce que voyant Porta, il construisit des chambres noires portatives à l'usage de ceux qui ne savent pas dessiner, et ces machines devinrent plus tard fort précieuses, quand on eut fondu des lentilles achromatiques.

Près d'un siècle et demi après la mort de Porta, le physicien Charles, tirant un parti fort singulier de la chambre noire et d'une combinaison chimique due aux manipulations des chercheurs du grand œuvre au moyen âge, fit le premier entrevoir la possibilité de l'héliographie. Ces alchimistes avaient décomposé l'argent par l'acide contenu dans le sel marin, et obtenu ainsi une matière blanche, qu'ils dénommèrent *sel de lune* ou *argent corné*. Ce *sel de lune*, ce chlorure d'argent noircit à la lumière, et d'autant plus rapidement qu'il est frappé par des rayons plus vifs.

Charles, qui professait la chimie, utilisa cette propriété dans ses cours, en traçant des silhouettes noires, à l'aide de la chambre obscure, sur des papiers enduits de chlorure d'argent.

Charles mourut, sans laisser le secret de son procédé. Mais il avait démontré que la lumière peut dessiner toute seule; les idées furent lancées sur ce problème; l'utopie avait désormais sa raison d'être.

Elle exerça, vers le même temps, l'esprit ingénieux de Josias Wedgwood, ce savant industriel, le Palissy de l'Angleterre, qui perfectionna l'art de la poterie, et inventa le pyromètre. En 1802, on publia un mémoire posthume de Wedgwood, dans lequel il annonçait, avec pièces à l'appui, un moyen de copier sur des peaux blanches, ou sur des papiers préparés au chlorure ou au nitrate d'argent, des estampes ou des vitraux d'église. L'illustre Humfry Davy, appliquant cette méthode, parvint à copier, à l'aide du microscope solaire, de très-petits objets, à une très-courte distance de la lentille. Il consacra quelques pages à l'examen du procédé de Wedgwood, où il concluait en ces termes : « Il ne manque qu'un moyen d'empêcher que les parties claires du dessin ne soient colorées par la lumière du jour, pour que ce procédé devienne aussi utile que l'exécution en est simple et facile. »

A partir de ce moment, les essais disparaissent, l'idée passe à l'état chimérique, et on la considère comme une rêverie digne de Wilkins ou de Cyrano de Bergerac.

Mais il est des esprits obstinés qui, quoique positifs, sont épris du merveilleux, ne l'admettent pas aisément, et s'attachent à le réaliser par les seules forces de la raison et de la science. Tel était Daguerre, qui, trente années plus tard, s'occupait patiemment à chercher le moyen de reproduire les images de la chambre obscure, dont il avait fait un fréquent usage pour ses travaux panoramiques. Daguerre était né peintre; les recherches qui ont précédé la découverte des procédés du Diorama le firent physicien et chimiste; il s'instruisait dans la pratique au fur et à mesure de ses besoins, et sa pensée allait volontiers sans obstacles au delà des réalités constatées par les écoles.

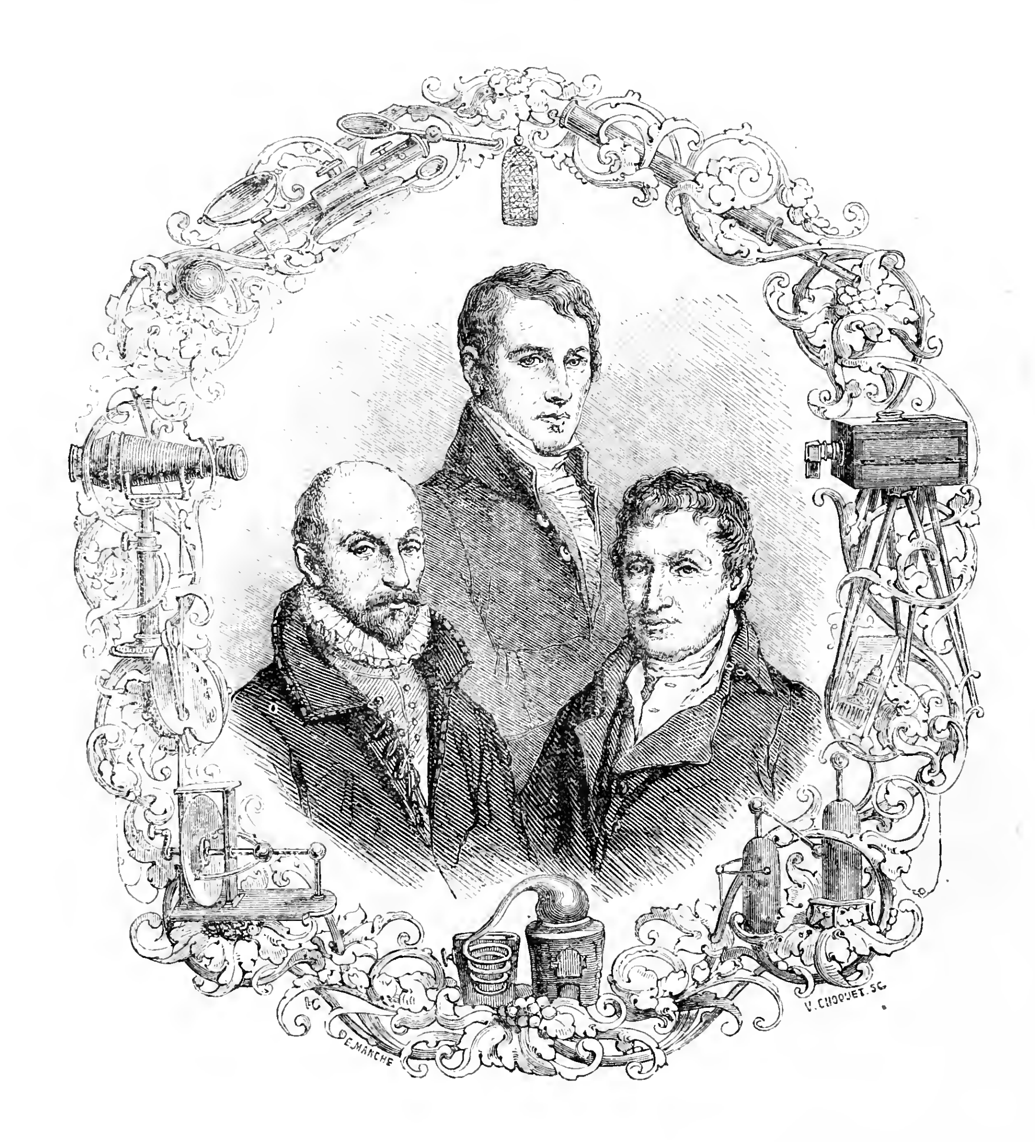
C'est ainsi qu'il cherchait l'héliographie, à ses moments perdus, soutenu par un espoir lointain. Cette affaire était pour lui plutôt l'objet d'une préoccupation que d'un travail activement suivi. Il fallait, pour stimuler ce génie distrait, un mobile nouveau d'intérêt, et l'incident se présenta en 1826.

Ici intervient le nom d'un homme distingué qui a rendu d'éminents services à la photographie, en améliorant beaucoup les instruments qu'elle met en œuvre : je

veux parler de M. Charles Chevalier, l'habile ingénieur-opticien, qui a perfectionné les jumelles, les télescopes, le baromètre et la machine pneumatique; qui a construit les premiers microscopes achromatiques, et, depuis, les excellents objectifs doubles, si justement appréciés.

Pendant quinze ans M. Charles Chevalier fut le confident unique des chercheurs héliographiques, sur lesquels il eut l'occasion d'exercer une influence intime. Cet opticien, comme on le verra, est la principale des causes indirectes de la découverte, qu'il a plus tard aidée par des brochures très-estimées. Nous avons dû rechercher près de lui des renseignements qu'il possède seul, qu'il n'a pas publiés, et qui nous permettront d'entrer, à propos des temps primitifs de l'héliographie, dans des détails nouveaux, authentiques et curieux.

Lié d'amitié avec M. Charles Chevalier, Daguerre l'entretenait fréquemment de ses projets et de ses efforts pour réaliser le fameux problème. Un jour, en 1826, M. Charles



Les précurseurs de la photographie : A gauche, Porta ; au milieu, Humfry Davy; à droite, Charles. Dessin de M. Manche.

Chevalier lui dit : — Votre rêve n'est pas loin de se réaliser, et vous n'êtes pas seul à vous livrer à ces recherches. Un homme, qui s'en occupe en province depuis douze ans, paraît avoir trouvé quelque chose. Si vous entriez en relations avec lui?...

— A quoi bon? s'écria Daguerre; j'ai déjà donné dans les utopies d'une foule de songe-creux. Votre homme sera quelqu'un de ces maniaques, pleins d'illusions et s'enflammant pour des chimères.

Sans se rebuter, M. Chevalier écrivit sur une carte le nom de son utopiste provincial, et le remit à Daguerre, qui le prit presque à contre-cœur. Cette carte contenait ces mots : « *M. Niépce, propriétaire, aux Gras, près Châlons-sur-Saône.* »

Cependant la confidence ne fut point perdue; elle inquiéta Daguerre, qui, préoccupé des essais de cet inconnu, se décida à lui écrire une lettre, où l'on remarque ces mots : « Depuis longtemps aussi je cherche l'impossible. » Niépce répondit avec défiance, craignant de laisser surprendre son secret.

Il est permis de présumer que jusqu'à ce moment, et même un an plus tard, Daguerre n'avait rien trouvé. Cependant, à partir de ses relations suivies avec Niépce, il commença, dans le monde, à annoncer quelques modestes résultats : en 1826, il racontait chez M. Redouté qu'il espérait *fixer les rayons solaires*, et qu'il était déjà parvenu à copier les pincettes de son foyer. On se demanda, m'a dit un des assistants, M. Robelin l'architecte, s'il avait le cerveau troublé.

Pendant près de trois ans Daguerre entretint avec Niépce une correspondance assez suivie, et il acquit la certitude que son rival avait réussi. Cependant ce dernier conserva longtemps une défiance dont il nous reste un témoignage d'autant plus curieux, qu'il en résulte la preuve de l'inanité des recherches de Daguerre à la date de février 1827. Ce document est le *post-scriptum* d'une lettre de Niépce à son confident, M. Lemaître, graveur, à qui il envoyait des images obtenues sur plaques d'étain,



Daguerre découvrant l'effet d'une cuiller oubliée sur une plaque. Dessin de M. Gustave Janet.

et destinées à la gravure. « Connaissez-vous (demandait Niépce) un des inventeurs du *Diorama*, M. Daguerre? Ce monsieur ayant été informé de l'objet de mes recherches, m'écrivit, l'an passé, pour me faire savoir que depuis fort longtemps il s'occupait du même objet, et pour me demander si j'avais été plus heureux que lui dans mes résultats. Cependant, *à l'en croire*, il en aurait obtenu déjà de très-étonnants, et, malgré cela, il me priait de lui dire d'abord *si je croyais la chose possible*. Je ne vous dissimulerai pas, monsieur, qu'une pareille incohérence d'idées eut lieu de me surprendre, pour ne rien dire de plus, etc... »

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à partir de ce moment Daguerre se livra à une foule d'essais avec une grande activité, espérant sans doute réussir seul et sans secours. Il est probable qu'il ne put y parvenir, et que néanmoins ses travaux ne furent pas sans fruit, puisque, en 1829, ces deux messieurs jugèrent opportun de s'associer pour exploiter en commun la découverte.

Evidemment, les résultats obtenus par Niépce duren

frapper son émule; car Niépce, qui dès 1822 formait des images, avait plus tard envoyé à M. Charles Chevalier la reproduction photographique, sur plaque, d'un *Christ* gravé, que l'opticien avait montrée à ses amis. Ce *Christ* était, comme on le verra plus loin, destiné à jouer un rôle important dans la constatation de la priorité de l'invention.

Ainsi, il reste avéré que M. Niépce a le premier résolu le problème d'obtenir et de *fixer* sur métal ou sur papier les images de la chambre obscure.

Comment cet inconnu, isolé au fond d'une province, et médiocrement versé dans les sciences, était-il parvenu lui-même à accomplir l'une des plus merveilleuses découvertes de notre temps? c'est ce que nous essayerons de raconter.

II. Ce qu'on trouve en collectionnant des pierres. — Joseph-Nicéphore Niépce; sa vie, ses travaux, ses déceptions. — Il réussit. — Apparition d'un inventeur fantastique. — Louis-Mandé Daguerre. — Utilité de la collaboration d'une cuiller.

C'est la lithographie qui a produit l'avénement de l'art photographique, destiné à faire échec à la première de ces inventions.

Dès son apparition, la lithographie, on s'en souvient, fut l'objet d'un véritable engouement: on se disputait des planches incomplètes; les appareils se débitaient par centaines, et, jusque dans les châteaux, on trouvait des presses auxquelles les amateurs confiaient leurs croquis. Le dessin sur pierre obtint les honneurs du couplet. Une chanson, maintenant oubliée, courut par toute la France; elle commençait ainsi:

Vive la lithographie!
C'est une rage partout ..

Cette rage atteignit Joseph-Nicéphore Niépce, qui vivait à la campagne, où il se mit à chercher des pierres d'un grain satisfaisant. Mécontent des grès de la localité, il essaya de substituer l'étain à la pierre, et, pour faciliter l'opération, il s'avisa de composer plusieurs vernis, dont il enduisait la surface de ses plaques.

Or, il se trouva que la lumière exerçait sur quelques-uns de ces vernis des influences bizarres qui conduisirent M. Niépce, dès la fin de 1813, à l'idée de fixer sur des plaques la représentation des objets par la seule action de la lumière. Cette idée l'absorba tellement, que les hordes austro-russes, qui accomplirent les deux invasions, passèrent sur lui sans le distraire.

Niépce avait trouvé dès le berceau, sinon la fortune, du moins l'aisance. Son père, Claude Niépce, écuyer, conseiller d'Etat, receveur des consignations au bailliage de Châlons-sur-Saône, éleva pour une vie paisible son fils Joseph-Nicéphore, qui naquit en 1765, et parvint à l'âge de vingt-sept ans, sans trop se presser de choisir une carrière. Son amour pour le repos et la tranquillité d'esprit le jeta dans la carrière des armes à une époque où les dissensions politiques, troublant la paix du foyer, faisaient chercher aux esprits méditatifs l'activité des camps, lieux d'asile et de paix durant les guerres civiles.

Admis, en mai 1792, avec le grade de sous-lieutenant, au 42me d'infanterie (ci-devant Limousin), il partit, l'année suivante, pour la Sardaigne, et de là pour l'Italie, où il assista à deux batailles en qualité de lieutenant. Adjoint à l'adjudant général Frottier, le 18 ventôse an II, avec le grade de capitaine, il dut ensuite quitter l'armée, par suite d'une maladie qui lui affaiblit la vue.

L'année suivante, il fut nommé administrateur du district de Nice, place qu'il conserva jusqu'en 1801. Il revint alors à Châlons-sur-Saône avec sa famille, et il y fut rejoint par son frère, Claude Niépce, qui avait couru les mers et contracté pour les voyages une passion durable; car, vingt-sept ans plus tard, il allait mourir aux environs de Londres, à Kiew, où il s'était fixé.

Pendant les années qu'ils passèrent ensemble, les frères Niépce imaginèrent diverses machines, et, entre autres, le *pyréolophore*, sorte de pompe à feu, où l'air chauffé devait remplacer la vapeur. Ils obtinrent un brevet pour cette invention, objet d'un rapport à l'Institut, rédigé par Berthollet et par Carnot, qui entra, à ce sujet, en correspondance avec MM. Niépce: c'était en 1806. Plus tard, ils construisirent une pompe hydrostatique, abandonnée bientôt pour d'autres projets. En 1811, ces messieurs, qui cultivaient le pastel, étaient parvenus à en extraire une fécule colorante, assez vive de ton pour rivaliser avec l'indigo; ils reçurent, à ce sujet, des lettres flatteuses du ministre de l'intérieur, M. de Montalivet.

A partir de cette époque, Joseph-Nicéphore Niépce demeura seul, dans la retraite qu'il s'était choisie aux Gras, près de Châlons, et c'est peu de mois après que la découverte de la lithographie donna à cet esprit curieux et pénétrant une impulsion nouvelle et si forte, que ses jours et ses nuits en étaient absorbés, et qu'il compromettait à la fois sa santé et sa fortune.

Les premiers temps furent les plus pénibles: il opérait dans le vide, ne rencontrant aucun résultat, et subissant la compassion ironique qui s'attache aux gens affolés de l'impossible, s'efforçant à des chimères et s'enfermant dans une idée fixe: préoccupation analogue à la démence aux yeux du vulgaire. Ses manies, à cette époque, alarmaient ses amis, sa famille; la reproduction des objets par la lumière leur semblait le rêve d'un monomane.

Cette période de luttes chimériques dura sept ans. En 1822, Niépce obtint à Châlons, sur le verre et sur l'acier poli, des copies fidèles de gravures, à l'aide d'un vernis bitumineux. On sait comment il opérait; ses procédés ont été décrits. Le bitume sec de Judée, dissous dans l'huile de lavande, et appliqué sur une plaque d'étain; la consolidation de l'image, opérée au moyen de l'immersion de la plaque dans un mélange d'huile de lavande et de pétrole; puis enfin, le lavage à l'eau tiède: tel est le fond de la découverte.

Deux ans après, en 1824, l'infatigable Niépce parvenait à retenir, sur des écrans préparés, les images de la chambre noire, et à renforcer les effets d'ombre en exposant la plaque aux vapeurs du sulfure de potasse ou de l'*iode*. L'emploi de cette dernière substance n'a sans doute pas été sans influence sur les recherches ultérieures et sur la découverte admirable de Daguerre. Bref, en 1827, M. Niépce, ainsi qu'il résulte d'une de ses lettres du 4 juin, se livrait exclusivement à la copie des points de vue d'après nature.

La même année, Niépce ayant fait, au mois d'août, un voyage à Kiew, où résidait son frère, visita M. Daguerre en traversant Paris, puis transmit à la Société royale de Londres, et communiqua à l'un de ses membres, M. Francis Bauer, des épreuves qui causèrent à ce dernier une surprise et une admiration dont il rendit témoignage, douze ans après, dans une lettre insérée par la *Gazette littéraire de Londres*.

Notre inventeur avait trouvé de grands obstacles dans l'imperfection des chambres noires. C'est peu de mois

avant son voyage à Kiew, qu'ayant eu connaissance de l'invention du prisme ménique par MM. Vincent et Charles Chevalier, il avait prié un de ses parents, qui se rendait à Paris, d'acheter pour lui ce prisme. Ce parent développa, devant M. Charles Chevalier, la découverte de J.-N. Niépce, et ce dernier, comme on l'a dit plus haut, en fit part à Daguerre, destiné à amener à son perfectionnement l'héliographie sur plaques, à la populariser et à mettre au jour l'invention de Niépce. C'est ainsi que la Providence conduit les affaires du monde par des voies imprévues.

Niépce était chimiste, mécanicien, et il était poëte... A ces dons élevés il joignait les qualités les plus aimables, rehaussées d'un caractère fort noble. Il mourut pauvre et ignoré, le 3 juillet 1833, six ans avant l'heure où son associé, M. Daguerre, a vu l'Institut couronner les travaux des deux fondateurs de l'héliographie.

« Ainsi, dit M. Figuier, auteur d'une remarquable notice sur diverses inventions modernes, l'auteur de la plus intéressante découverte de notre siècle s'éteignit sans gloire, oublié de ses concitoyens, avec la pensée désolante d'avoir perdu vingt années de sa laborieuse carrière, dissipé son patrimoine et compromis l'avenir de sa famille à la poursuite d'une chimère. »

Demeuré seul, M. Daguerre fit un nouveau traité d'association avec le fils de J.-N. Niépce, et il travailla fructueusement, pendant cinq ans, dans le plus profond secret. Possesseur des procédés de son devancier, il avait compris que l'héliographie, à cet état élémentaire, telle que l'inventeur l'avait laissée, après lui avoir donné ce nom, ne s'élevait guère au delà des curiosités scientifiques. Daguerre rêvait des succès plus pratiques, et il craignait d'être devancé.

Il eut, à cet égard, plus d'un sujet d'inquiétude; car il semble que les idées ou les principes des découvertes planent, à certaines époques, sur l'atmosphère comme les éléments des épidémies. Une innovation arrive à son heure, portée par plusieurs esprits, et quand elle vient à germer çà et là, on la voit souvent fleurir sur plusieurs tiges, presque simultanément.

C'est de la sorte que la photographie possède sa légende presque fantastique, et, à côté de ses créateurs avérés et notoires, son héros mystérieux et inconnu.

Vers cette époque, à Paris, un personnage, dont nul ne saura jamais le nom, a montré son chef-d'œuvre et disparu soudain sans laisser aucune trace.

Le fait étrange que l'on mentionne ici n'a jamais été raconté; Daguerre, qui en eut connaissance et n'en parla jamais, dut sans doute plus d'une insomnie à cet incident, qui probablement aussi donna un plus rapide élan à son activité.

Un jour que M. Charles Chevalier était seul dans la boutique d'opticien qu'il occupait avec son père, au quai de l'Horloge, quelqu'un entra, qui, sans s'annoncer tout d'abord comme un chaland, consulta l'ingénieur sur diverses questions relatives à la chambre obscure, à ses progrès possibles, au prix des lentilles et aux moyens à prendre pour parer, sans trop de dépense, à certains défauts des objectifs. Cet inconnu marchanda quelques appareils, montrant une gêne que son interlocuteur attribua à la pauvreté. Un coup d'œil sur l'extérieur du personnage tendit à confirmer cette supposition.

Des vêtements qui se souvenaient de la propreté, mais qui n'avaient plus d'âge, un chapeau râpé, peu de linge apparent, en un mot, l'étroite livrée de la détresse, voilà ce qui s'offrait au discret et rapide inventaire entrepris par M. Chevalier sur la personne de son visiteur. L'homme était jeune encore, mince, blême, usé, ruiné par le travail ou la faim : la lame s'assortissait au fourreau. Il avait la timidité du malheur, cette gaucherie que donnent l'habitude de l'isolement et des goussets vides, et toute l'apparence d'un pauvre diable qui escompte le terme de ses maux sur l'issue d'une maladie de poitrine.

En devinant le malheur sous ses deux formes les plus pénibles, l'indigence et la maladie, M. Chevalier s'efforça de se montrer plus bienveillant encore que de coutume, et de gagner la confiance du jeune homme, dans l'espoir de lui être utile. Après quelques instants d'hésitation, ce dernier ayant reculé, comme à regret, devant l'achat d'un objet de mince valeur, dont il avait paru apprécier l'usage, l'opticien comprit que son interlocuteur recherchait seulement ce qu'il pouvait payer, un bon conseil. En effet, il avoua bientôt qu'il s'était construit, avec une vieille caisse de sapin et une lentille ordinaire, un appareil économique susceptible d'être amélioré au profit de certaines expériences.

Enfin il dit qu'il travaillait à fixer, par l'action des rayons lumineux, les images de la chambre obscure, et qu'il serait à même d'obtenir des résultats dignes d'attention, s'il était favorisé par un instrument meilleur.

— Ah! s'écria M. Chevalier, je connais des gens qui ont perdu à ce jeu-là beaucoup d'années...

Le malade sourit, et tirant de sa poche une enveloppe pliée, il en sortit une image sur papier, en disant :

— Voilà ce que j'ai obtenu en plaçant mon objectif devant la fenêtre de ma chambre.

M. Chevalier vit un amas de toits et de cheminées, et, au second plan, le dôme des Invalides, à une distance et dans une position qui lui firent penser que l'inconnu habitait dans les environs de la rue du Bac. L'horizon élevé d'où la vue était prise lui prouva aussi que ce pauvre inventeur avait son logis dans un grenier.

L'image était distincte, assez bien dégradée par rapport aux teintes; mais les lignes, qui manquaient de netteté, exprimaient trop fidèlement l'insuffisance du verre qui avait concentré les plans du tableau.

— J'opère avec cette liqueur, ajouta l'héliographe en montrant une petite fiole contenant une liqueur brune qu'il plaça sur le comptoir.

Après une courte conversation, il reprit son image et sortit, en annonçant qu'il reviendrait prochainement.

Une demi-heure après son départ, M. Charles Chevalier retrouva la fiole qu'on avait oublié d'emporter.

Cet homme ne revint pas, M. Chevalier ne l'a point revu, et n'a jamais entendu parler de lui.

Quelque temps après, il raconta cette apparition à M. Daguerre, et lui remit la fiole de l'inconnu. Deux mois se passèrent; l'opticien ayant demandé à son ami s'il avait tiré parti de cette préparation, Daguerre lui répondit :

— J'en ai tiré une grande perte de temps, car tous les essais dont ce liquide a été l'occasion ont totalement échoué; le secret de votre homme, s'il en a un, n'était pas dans sa bouteille...

Cette anecdote m'avait été transmise, il y a trois ans, par un ami, qui la tenait de M. Chevalier. Il y a quelques jours, j'ai moi-même remis l'opticien sur la trace de ce souvenir, et il m'a répété exactement le même récit, presque mot pour mot. Le caractère de M. Chevalier, la netteté de son jugement, la fidélité de sa mémoire, ne laissent aucun doute sur l'authenticité du fait.

Ainsi, un homme totalement ignoré aura tout découvert inutilement, tout, jusqu'à la photographie sur papier,

et sera mort dans un galetas, laissant à ses côtés un trésor dont n'hérita personne. Ces mécomptes sont plus communs peut-être qu'on ne le souhaiterait, et l'imagination aurait lieu plus d'une fois d'évoquer, à côté du monument d'un inventeur célèbre, une figure sans nom et le visage voilé sous les plis d'un suaire.

S'il n'avait rencontré l'aide et l'appui du nom déjà fameux de M. Daguerre, Joseph-Nicéphore Niépce aurait eu probablement une pareille destinée. Si Daguerre n'avait été stimulé et dirigé dans ses travaux par l'exemple et les conquêtes de M. Niépce, il n'aurait pu perfectionner un art dont il n'avait pas réussi à dégager le principe. M. Charles Chevalier, qui mit ces deux chercheurs en rapport, a joué un rôle providentiel.

En effet, la daguerréotypie est l'œuvre de Daguerre. Mais c'est Niépce qui, à son insu, le mit sur la voie du triomphe. Avant son association avec Daguerre, Niépce avait essayé de renforcer les ombres de ses épreuves à l'aide des vapeurs de l'iode ; tentative dont il fit part depuis lors à son associé.

« Or, dit M. Figuier dans sa notice, il arriva un jour qu'une cuiller, laissée par mégarde sur une plaque d'argent iodée, y marqua son empreinte sous l'influence de la lumière ambiante. Cet enseignement ne fut pas perdu :



L'inconnu montrant une épreuve photographique à M. Charles Chevalier. Dessin de M. Gustave Janet.

aux substances résineuses on substitua l'iode, qui donne aux plaques d'argent une sensibilité lumineuse exquise. Ce fut le premier pas vers l'entière solution d'un problème qui avait déjà coûté vingt années de recherches. »

Ainsi, en dépit de tant d'efforts, c'est grâce à l'oubli d'une cuiller sur une plaque, que Daguerre fut amené à substituer l'iode aux substances bitumineuses, puis à faire apparaître l'image au moyen des vapeurs du mercure, et par suite à la fixer, en chassant l'iodure d'argent par l'immersion de la plaque dans une solution d'hyposulfite de soude. Ces inventions sont admirables ; elles ont abrégé l'opération et fourni des images d'une puissance et d'une précision parfaites, sauf certaines réserves que nous établirons plus loin, au point de vue de la perspective, de la valeur réelle des tons et des interprétations de l'art.

Admis, en la personne de son héritier, à partager la récompense nationale si justement conquise par Daguerre, Niépce a combattu plus longtemps ; son bonheur fut moindre, il mourut sans recueillir le fruit de ses peines, et son nom, éclipsé par son collaborateur, est mal assuré contre l'oubli. A ces titres, il provoque en nous un intérêt en quelque sorte plus tendre. Si son heureux successeur n'avait pas voulu que l'héliographie s'appelât le *daguerréotype,* sa renommée serait moindre peut-être ; mais sa gloire serait-elle moins pure ?...

Non ; car au moment même où Daguerre, en 1839, il-

lustrait à la fois sa patrie et son propre nom, les travaux de Niépce le servaient encore et combattaient pour lui contre une rivalité étrangère. Un Anglais, M. Talbot, disputant de la priorité de l'invention, prouvait que, dès 1834, il avait obtenu des images photographiques. Comme nous l'avons dit plus haut, la découverte était dans l'air.

Ce fut alors que, retrouvant ce petit Christ que jadis lui avait envoyé M. Niépce, avec une lettre, heureusement datée, qui mentionnait le fait, M. Charles Chevalier déposa à l'Institut la preuve matérielle de l'antériorité de l'associé de Daguerre, et, du fond de son tombeau, Niépce assura la victoire à la France.



J.-N. Niépce, assis, d'après un dessin de M. Niépce de Saint-Victor, communiqué par M. de Montfort ; Daguerre, debout, d'après le daguerréotype de M. Thompson. Dessin de M. Gustave Janet.

Quelle que soit néanmoins notre admiration pour l'homme qui a ouvert une voie si glorieusement parcourue, rendons à chacun ce qui lui est dû, en livrant, inséparables, ces deux noms à la reconnaissance publique. Entre la main qui ensemence le sillon et le terrain qui le fait germer, pourquoi élire une préférence ? Les intérêts humains s'effacent, les passions s'éteignent, les rivalités s'oublient ; mais les grandes découvertes restent, et l'unique devoir de ceux qui jouissent du bienfait est de léguer à la postérité le nom des bienfaiteurs.

Francis WEY.

(La suite au prochain numéro.)

LE TOMBEAU DE NAPOLÉON.

L'inauguration de ce vaste monument, aux Invalides, fixée d'abord au 4 mai 1853, vient d'être renvoyée à l'année prochaine. La *Revue des beaux-arts* fait, à ce sujet, les révélations suivantes, dont nous lui laissons la responsabilité.

On discutait, raconte-t-elle, le programme de la cérémonie, au Conseil des Tuileries présidé par l'Empereur, et auquel assistaient, avec tous les ministres, le roi Jérôme et les généraux d'Ornano et Sauboul, gouverneur et commandant des Invalides, — lorsque le général Sauboul, comme éclairé par une soudaine lumière et pour mettre tout le monde d'accord, observa que Napoléon Ier étant entré, ainsi que sa postérité, dans la série des souverains français, il serait aussi conforme aux coutumes nationales qu'à la pensée de l'Empereur lui-même de faire, à l'exemple de ce qui s'était déjà pratiqué pour d'autres monarques depuis saint Louis, deux parts de sa dépouille : le corps dans le mausolée triomphal sous le dôme des Invalides, le cœur à Saint-Denis. Le prince Jérôme, s'étant aussitôt levé, aurait, d'une voix énergique, déclaré que jamais, lui vivant, il ne se prêterait à la mutilation des restes de son glorieux frère. L'Empereur, après un moment de réflexion, levant la séance, aurait ajourné l'inauguration au mois de mai 1854, sans dire où elle aurait lieu.

Tous ceux qui ont visité la basilique de Saint-Denis, ajoute la *Revue*, se souviennent d'une magnifique porte en bronze, placée dans les caveaux, sous le maître-autel, à l'occident et au chevet du temple. Cette porte est celle du tombeau impérial que Napoléon avait fait disposer pour lui, à côté de ceux des derniers rois de France. Il n'est donc pas douteux que l'intention de l'Empereur ne fût de reposer à Saint-Denis, sous la protection de l'antique oriflamme. Peut-être même, conclut la *Revue des beaux-arts*, ce vœu est-il exprimé en termes précis, et de la main de Napoléon, dans le testament authentique qu'un chancelier anglais vient d'apporter à Paris?

Cette éventualité de l'inhumation de l'Empereur à Saint-Denis nous rappelle ce qui s'y passait lorsqu'on y recevait le corps des monarques. Arrivé aux portes des caveaux, couvert du manteau fleurdelisé, précédé du sceptre et de la couronne, de la main de justice et de l'épée de guerre, entouré de tout ce que la grandeur a d'imposant, de tout ce que la multitude a de formidable, le cercueil s'arrêtait devant le seuil des sépultures, et le maître des cérémonies frappait trois fois, en demandant la permission d'entrer. Alors, le prieur de Saint-Denis, la crosse à la main, la mitre en tête, la croix sur la poitrine, s'avançait avec son clergé étoilé d'or, et le dialogue suivant avait lieu entre lui et le chef du convoi royal : — Qui vient ainsi en ces lieux consacrés? — Un chrétien. — Quelle mission Dieu lui avait-il confiée sur la terre? — Il était roi. — Et comment a-t-il rempli ses devoirs? qu'a-t-il fait pour les autres? a-t-il prié? a-t-il souffert? a-t-il pardonné? — Il a souffert, prié et pardonné. — Que nous demande-t-il alors? — La sépulture chrétienne, les prières qui consolent, la bénédiction qui conduit au ciel. — Qu'il entre donc, répondait le prieur, puisqu'il était chrétien et qu'il a rempli ses devoirs. L'autel est prêt pour les prières et le sépulcre pour le repos.

Les portes alors tournaient sur leurs gonds de bronze, la pierre de la tombe se levait tout entière, et le chrétien, qui avait été roi, entrait, protégé par la prière, conduit par ses vertus, et réconcilié par ses souffrances.

A MES FRÈRES. SOUVENIR DE MON VILLAGE.

Heureux amis, de nos plaines tranquilles
Foulant en paix les sentiers pleins de fleurs,
De vers légers et de propos moqueurs,
En souriant, vous saluez nos villes.

« Fi ! dites-vous, de ces belles cités,
« Dont les vains bruits expirent sur nos têtes !
« Que de leurs flancs s'échappent les tempêtes,
« Nous les bravons, sous le chaume abrités ! »

Ah ! que ne puis-je errer parmi les herbes,
Ainsi que vous, à l'ombre de nos bois !
Quand vous verrai-je, environnés de gerbes,
Sous leurs grains d'or embarrasser vos doigts?

Peut-être, alors, des cordes de ma lyre,
Le jeune Dieu qui bénit nos moissons
Ferait tomber ces joyeuses chansons
Qui sur la lèvre appellent le sourire.

L'onde et les fleurs parleraient dans mes vers ;
Je dirais tout, le chevreau, le cytise,
Et non loin d'eux la bergerette assise
Près du berger qui chante ses vieux airs.

A vos regards je peindrais les charmilles
Au dôme vert, peuplé d'oiseaux railleurs,
Et le vieux banc d'où la voix de mes sœurs
Va du village animer les quadrilles.

Je n'oublierais ni les raisins vermeils,
Ni le pommier, ni la prune azurée,
Ni ces beaux fruits dont l'écorce dorée
S'ouvre aux baisers de nos derniers soleils ;

Ni le hameau, ni le clocher modeste
Dont j'aperçois la flèche à l'horizon,
Ni le jardin, ni la blanche maison,
Où pour nous prie une femme céleste.

Je me dirais : C'est là que l'amitié
Des mains de Dieu s'échappe sur la terre;
Là tout est joie, ivresse, doux mystère,
Foi dans le Ciel, espérance et pitié.

Et, le cœur plein de ces douces images,
Folle de joie et de riants concerts,
A vos côtés, je chanterais ces vers
Que redirait l'écho de nos rivages :

« Fi ! mes amis, de ces belles cités,
« Dont les vains bruits expirent sur nos têtes !
« Que de leurs flancs s'échappent les tempêtes,
« Nous les bravons, sous le chaume abrités. »

ANGÈLE DE BUSSEROLLES.

A Pudewitz, grand-duché de Posen (Prusse).

LÉGENDES ET CHRONIQUES POPULAIRES.

LE BON SAINT ÉLOI (1).

Le roi Clotaire II voulait avoir un trône où l'excellence de la main-d'œuvre le disputât à la richesse de la matière. Mais, parmi les ouvriers dont l'habileté lui était connue, il n'en voyait pas un à qui il pût confier l'exécution de son projet. Un de ses trésoriers, nommé Bobbon, se fait introduire en sa présence et lui dit : « J'ai auprès de moi un jeune homme tout récemment venu de Limoges, où il travaillait chez l'orfévre Abbon. Cet ouvrier est capable de tout ce que l'on désire, et il est doué de tant de grâce naturelle, qu'il gagne tous les cœurs. Je lui ai demandé s'il pourrait se charger de faire le trône que vous souhaitez, et il m'a répondu que ce serait chose facile. » Aussitôt le roi, tout joyeux, fait délivrer à Bobbon la quantité d'or nécessaire, et le protégé du trésorier se met à l'œuvre. A quelque temps de là, il se rend au palais et annonce à Clotaire qu'il a terminé sa tâche. Le trône est apporté, et le roi, après en avoir admiré l'élégance et la richesse, commande que l'on donne à l'artiste une récompense digne de son travail. Mais, sur un signe de celui-ci, on présente à Clotaire un second trône : « Ce qui restait de l'or, dit le jeune orfévre, je l'ai employé à cette œuvre. » Rempli d'étonnement, le roi lui demande comment, des seuls matériaux qui lui avaient été fournis, il a pu faire ces deux trônes. Puis, lorsqu'il n'a plus un seul doute sur la véracité du jeune homme, il s'écrie : « Voilà de quoi être certain que l'on pourra vous employer dans des affaires plus importantes. »

Cet ouvrier si probe et si habile s'appelait Éloi.

A ce nom seul, je vois mes lecteurs sourire et je souris moi-même en me rappelant certains couplets irrévérencieux dont on berça mon enfance. Par quelle étrange erreur, en face des témoignages si précis de l'histoire, la muse populaire a-t-elle voué au ridicule ce généreux homme du peuple qui, par le seul effort du travail et en vertu des seuls titres de l'intelligence et de l'honnêteté, s'est élevé aux plus hautes dignités de l'Église? Par quelle contradiction inexplicable le peuple s'est-il moqué d'un des bienfaiteurs du peuple?

Le travestissement dont la mémoire de Dagobert Ier a été l'objet est plus étrange encore. Dans le Dagobert de la chanson, peut-on reconnaître ce prince violent et terrible qui, à peine sorti de l'enfance, coupait la barbe à son gouverneur et le faisait même fouetter; ce prince qui, plus tard, après avoir reçu en dot le royaume d'Austrasie, contraignait son père à y joindre la province des Ardennes et celle des Vosges; ce prince que l'ambition poussa à l'assassinat et peut-être au fratricide; ce prince qui eut à la fois cinq épouses et des esclaves sans nombre; ce prince enfin qui, pendant la guerre contre les Saxons, fit massacrer tous les prisonniers dont la stature dépassait la hauteur de son épée, et qui, après avoir donné asile en Bavière à dix mille familles bulgares chassées de leur patrie, ordonnait aux Bavarois de les égorger toutes en une seule nuit?

Ajoutons, pour adoucir ce tableau, que Dagobert se montra grand ami des arts; qu'il avait de l'instruction, qu'il récompensait le mérite et qu'il sut procurer à son royaume une paix glorieuse. Il fut le plus ardent protecteur de l'artiste dont nous allons tracer la vie.

Éloi naquit au village de Chatelac, à deux lieues de Limoges, vers l'an 588 après Jésus-Christ. Par une rencontre au moins singulière, il reçut à son baptême le nom d'Éloi, mot tiré du latin, qui veut dire *élu*, et son père se nommait Eucher, mot tiré du grec, qui signifie *adroit*. Frappé des dispositions précoces de son fils pour tous les travaux qui exigent l'union de l'intelligence et de la main, Eucher le mit chez un orfévre nommé Abbon, qui était en outre maître de la monnaie à Limoges. Dans l'atelier de cet orfévre, qui était à la fois un habile homme et un homme de bien, Éloi apprit en peu de temps tout ce qui regarde l'orfévrerie, et il se fit connaître, dit son biographe saint Ouen, « par une simplicité de colombe et par une prudence de serpent. Il parlait nettement et en bons termes, poursuit-il; il fréquentait les églises et il gravait si bien dans sa mémoire les textes cités par les prédicateurs, qu'il pouvait à loisir les méditer lui-même hors du saint lieu. »

Le désir de se perfectionner dans son art ou de l'exercer sur un plus grand théâtre l'attire à Paris, qui, depuis Clovis, était devenu la résidence des rois francs, et il entre dans les ateliers de Bobbon, « homme de mérite et de qualité et d'une douce humeur. » Nous avons vu comment Bobbon le présenta à Clotaire et par quel trait Éloi frappa l'attention de ce prince. Tel fut le commencement de la haute fortune de notre jeune orfévre.

Clotaire, voulant lui confier les fonctions de monétaire royal, lui ordonne de poser les mains sur de saintes reliques et de s'engager par serment à bien remplir les devoirs de sa charge. Mais Éloi, considérant la grandeur du serment et appréhendant le jugement de Dieu, s'efforçait, avec les marques de la plus humble obéissance, d'échapper à la volonté du roi. Clotaire insistant davantage, Éloi demeura tout troublé en lui-même et se mit à pleurer, craignant d'une part d'offenser le roi, et, d'autre part, craignant plus encore de prêter serment sur de saintes reliques. Le roi, apprenant le motif qui faisait couler les larmes du pieux artiste, cessa de le presser et, le caressant doucement, il lui déclara que, pour cette seule action, il aurait à l'avenir plus de confiance en lui que s'il eût fait les plus grands serments du monde. Et il lui remit aussitôt le maniement, sans contrôle, de ce qu'il possédait en or, en argent et en pierreries.

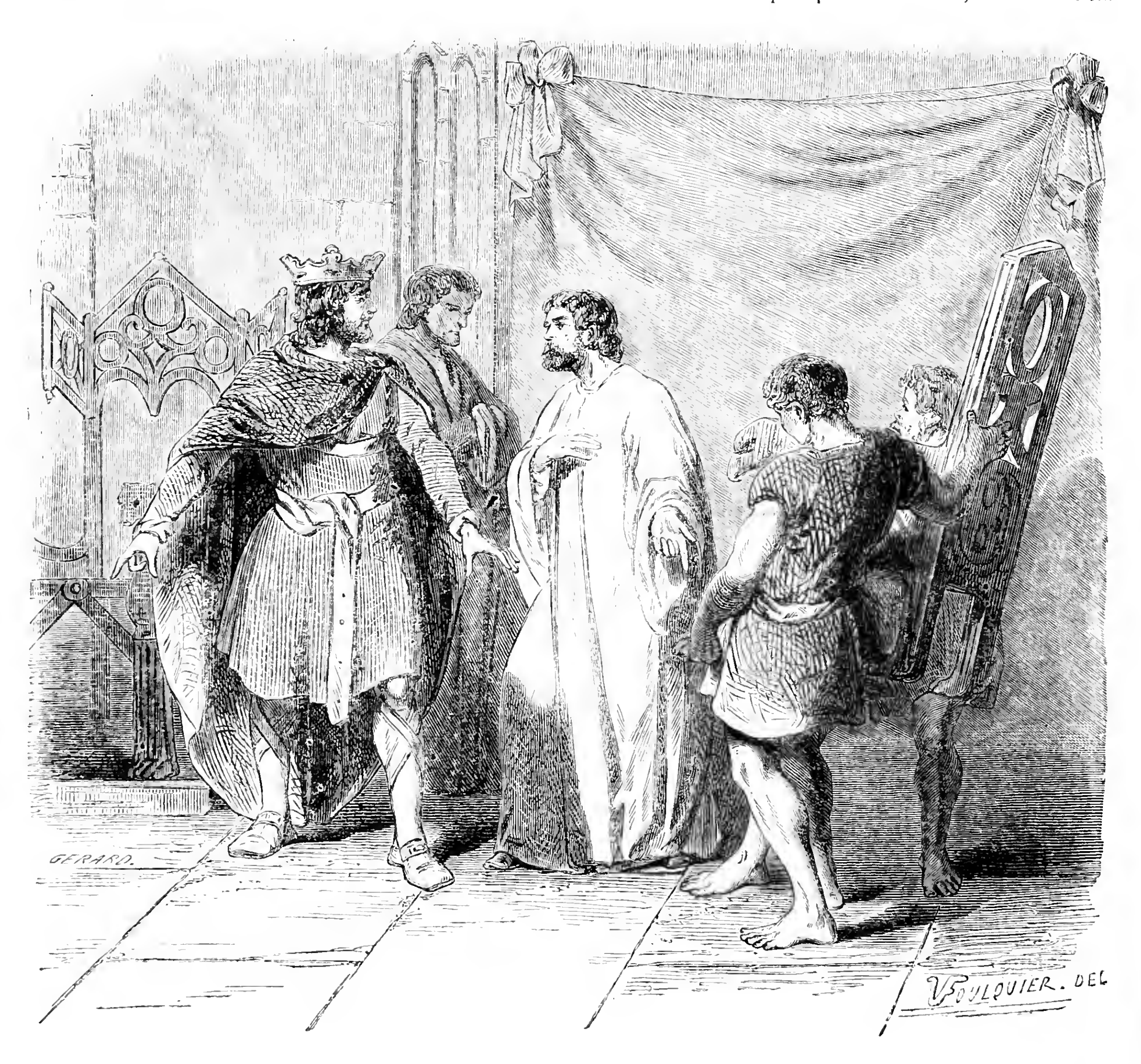
Clotaire II étant mort, son fils Dagobert Ier lui succéda, et il traita Éloi plus favorablement encore que n'avait fait son père. Quant à Éloi, voici le portrait que nous en donne saint Ouen : « Il était d'une haute taille et vermeil de visage. Il avait une belle chevelure, le poil frisé naturellement, les mains bien faites, les doigts longs et une face angélique. » Il porta d'abord des vêtements très-riches, des ceintures rehaussées d'or et de pierre-

(1) La plupart de nos lecteurs, qui ne connaissent peut-être saint Éloi que par une chanson ridicule, sauront gré à notre savant collaborateur de leur révéler l'enfant du peuple, l'artiste, le ministre et l'évêque qui fut un des plus grands hommes de notre histoire de France avant d'être un des plus grands saints de notre légende catholique.

ries, des escarcelles d'une façon très-élégante avec des cordons tissus de fil d'or et parsemés de broderie; mais, sur la chair, il avait un cilice.

Doux et paisible dans sa conversation, Éloi joignait à un grand sens et à un esprit vif un humble sentiment de soi-même, étant toujours plus vertueux par effets que de paroles. « Il pratiquait une simplicité en son marcher, une bienséance en son mouvement, une gravité en son port, une honnêteté en son abord, une face riante en son jeûne. Enfin c'était un sage esprit enfermé dans un corps très-modeste. »

Il était employé souvent à travailler pour le roi Dagobert et à lui façonner des vases et meubles d'argent, enrichis d'or et de pierres précieuses (1). Et sa réputation était telle, que tous ceux qui arrivaient à la cour du roi de France, soit de Rome, d'Allemagne ou de quelque autre lieu, par ambassade ou autrement, n'avaient pas plus tôt vu et salué le roi, qu'ils visitaient son monétaire, tant pour se concilier sa faveur et son assistance que pour lui demander conseil. De toutes parts aussi, les religieux et les pèlerins recouraient à lui, et il leur départissait libéralement tout ce qu'il pouvait amasser, ou bien il l'employait à racheter des captifs. Il en a souvent racheté jusqu'à cinquante en une seule fois, et saint Ouen nous le montre épiant l'arrivée des vaisseaux qui transportaient à Paris des esclaves de diverses contrées, et délivrant à la sortie du navire une centaine de ces malheureux, qui ensuite l'entouraient comme une petite armée.



Saint Éloi et Clotaire II. Deux trônes pour un. Dessin de M. V. Foulquier.

S'il arrivait d'aventure que le nombre des captifs excédât le chiffre de ses ressources, il donnait pour faire l'appoint ses bracelets d'or, sa dague enrichie de pierreries, sa ceinture, et même ses souliers; il se réduisait à la plus maigre nourriture, voire à la diète. Sitôt qu'il avait arrêté le prix de rachat, il conduisait ses chers captifs devant le roi, et, après avoir payé la somme convenue, il leur obtenait des lettres d'affranchissement. Puis il leur offrait de trois choses l'une : voulaient-ils retourner dans leur pays, il se chargeait des frais du voyage; préféraient-ils rester

(1) Le fameux siége de Dagobert, qui a passé de la Bibliothèque impériale au Musée des Souverains, est l'ouvrage de saint Éloi; mais il n'en reste plus que la carcasse en fer, l'or et les pierreries étant disparus dans nos révolutions.

auprès de lui, il était prêt à les recevoir, non comme un maître, mais comme un frère; désiraient-ils embrasser la vie religieuse, il leur fournissait toutes les choses qui leur étaient nécessaires pour cette fin.

Il ne se montrait pas moins charitable pour ses apprentis et pour ses serviteurs. Il ne faisait aucune différence entre eux et lui, et il les traitait comme s'ils eussent été de sa famille.

Mais rien n'égalait son amour pour les pauvres. Il y en avait chaque jour un si grand nombre à sa porte, qu'on eût cru voir, dit saint Ouen, un essaim de mouches à miel au bord d'une ruche. Si quelque étranger ou quelque nouveau venu demandait le logis de maître Éloi, on ne lui faisait autre réponse, sinon : « Allez en tel quartier, et où vous verrez un grand nombre de pauvres assemblés, c'est là qu'il demeure. »

Quand Éloi était près de souper, il envoyait ses serviteurs dans les rues et sur les places, pour convier à sa table les pauvres, les pèlerins, les souffreteux et les mendiants qu'ils pourraient rencontrer. Ces invitations avaient lieu chaque jour, excepté quand il se privait lui-même de manger. Et lorsque les conviés étaient arrivés, il les servait lui-même en tous leurs besoins avec une grande affection, leur ôtant leur manteau, les déchargeant de leurs paquets, leur donnant à laver, les faisant asseoir à table, leur apportant la viande, leur coupant le pain et leur versant à boire. Puis, après s'être assuré qu'ils étaient tous bien rassasiés, lui, demeurant debout en leur présence, ou se mettant à un des coins de la table et s'asseyant sur quelque méchant escabeau, il mangeait un morceau de ce qu'ils avaient laissé.



Saint Éloi payant à Dagobert la rançon des captifs. Dessin de M. V. Foulquier.

Parfois il arrivait que, les pauvres ayant été invités suivant la coutume d'Éloi, et l'heure du repas étant venue, il n'y avait pas seulement un pain à la maison, tout ayant été mangé ce jour-là, ou donné en aumônes, ou employé pour le rachat des captifs. Ce que voyant les domestiques, les uns se mettaient à rire, d'autres avaient compassion de cette indigence. Mais Éloi, les reprenant tous, leur disait : » Ah! pauvres gens, que craignez-vous? Que vous avez peu de foi! Celui qui a nourri dans le désert le prophète Elie et saint Jean nous abandonnera-t-il dans une ville si populeuse? Pour moi, j'ai la certitude que ces pauvres de Jésus-Christ seront aujourd'hui rassasiés par sa grâce, avant qu'ils sortent de ce logis. » Et cela ne manquait pas. A peine, bien souvent, avait-il achevé de parler, on entendait heurter à la porte, et des messagers entraient, apportant, de la part du roi ou de quelque autre personne charitable, du pain, du vin, des viandes et tout ce qui était nécessaire.

La charité d'Éloi s'étendait même jusqu'aux corps des suppliciés; il les recueillait pieusement et leur donnait de ses propres mains la sépulture chrétienne.

Jusqu'à présent nous n'avons envisagé en lui que l'artisan et le chrétien; nous le trouverons aussi remarquable dans le maniement des affaires publiques. Ayant été chargé d'aplanir un différend qui était près d'éclater entre le roi de France et le duc de Bretagne, il sut amener le duc à un accommodement, et il obtint de lui qu'il se rendrait en France, comme on disait alors, pour s'entendre directement avec Dagobert. La négociation eut un plein succès. Le duc fit hommage de la Bretagne au roi, et les épées déjà tirées rentrèrent dans le fourreau.

C'est le moment de la plus grande faveur d'Éloi. Dagobert Ier portait une telle affection à son habile monétaire, que bien souvent il quittait la compagnie de ses grands feudataires, et même celle des évêques, pour aller jouir du « doux entretien d'Éloi ». Tout ce que celui-ci demandait au roi lui était immédiatement accordé; mais ce qu'il recevait, il l'employait aussitôt à la nourriture des pauvres, au rachat des captifs et au traitement des malades. Aussi Dagobert lui donnait-il très-volontiers, « sachant que par ce moyen il faisait largesse, non à un seul, mais à plusieurs. »

Entre autres choses qu'Éloi lui demanda, se trouvait la terre de Solognac. « Monseigneur et mon roi, lui dit-il, qu'il plaise à Votre Majesté de m'accorder ce lieu, afin que j'y puisse construire et dresser une échelle par où vous et moi nous montions au ciel. » Sa demande lui fut accordée, et il fonda une abbaye où il se serait retiré si Dieu ne l'eût réservé pour les hautes et pénibles fonctions de l'épiscopat. La terre de Solognac était du reste un présent digne d'un roi. La grâce et la fertilité s'y donnaient la main, et, comme écrit saint Ouen, « lorsqu'on y abordait et que l'on considérait les jardins, les bois et les vergers dont elle était couverte, on était contraint de s'écrier : Que vos tabernacles sont beaux, ô Jacob! Que vos tentes sont belles, ô Israël! »

Il y avait deux ans que Dagobert Ier était mort, laissant la couronne à son fils Clovis II, lorsque Éloi, sans avoir parcouru les degrés inférieurs de la prêtrise, fut nommé évêque de Noyon. Il objecta vainement ses travaux d'orfèvrerie. Il lui fut sans doute répondu comme au pêcheur Pierre : « Laisse là tes filets, je te ferai pêcheur d'hommes. » Éloi ne laissa ni son enclume, ni sa forge, ni ses marteaux, mais il devint le tuteur et le gardien spirituel de toutes les villes et cités qui étaient comprises dans le diocèse de Noyon. Il n'accepta toutefois cette lourde charge qu'à une condition, c'est que, avant d'être consacré prêtre, il passerait quelque temps sous la règle de cléricature. Lui et son ami saint Ouen furent sacrés évêques le même jour et par les mêmes mains.

A partir de ce moment, la vie d'Éloi appartient plus spécialement à l'histoire ecclésiastique. Ce que nous nous bornerons à en dire, c'est qu'elle devient encore plus riche en bonnes et en belles actions, en œuvres de miséricorde et de charité. Plus que jamais les pauvres et les faibles étaient les enfants de prédilection d'Eloi, et s'il lui arrivait de se montrer sévère, c'était avec les riches et avec les forts.

Il venait d'atteindre l'âge de soixante-dix ans, et déjà il pressentait sa fin. Jetant un jour la vue sur l'église de Saint-Médard, à Noyon, il aperçut une arcade qui menaçait ruine. Aussitôt il donna l'ordre d'appeler un maçon qui réparât le dommage. Sur quoi, ses disciples lui remontrant qu'il était à propos d'ajourner cette réparation, il leur répondit : « Si l'on ne s'y met aussitôt, mes enfants, je ne la verrai point faire. »

Il rendit son âme à Dieu peu de temps après, laissant en exemple sa vie et sa mort, et montrant que le travail ennoblit tout ce qu'il touche, et que la richesse et la puissance ne sont qu'une double charge dont tout le profit doit revenir, non à ceux qui la supportent, mais aux faibles et aux pauvres.

HENRY TRIANON.

L'ART ET LES ARTISTES DRAMATIQUES.

M. LEVASSOR.

Une bonne pensée et une bonne nouvelle. M. Levassor dans les salons. Caractère et définition de son talent. Une prouesse entre mille. Le tirage de la loterie de charité. Surprise. Le commissaire de police. L'autorisation du gouvernement. Le sergent de ville. La saisie des lots. Les poltrons et les braves. A la garde! L'entrée de la garde. Explosion de rires. Un homme en trois personnes. Les créations de M. Levassor : Adonis, Ovide, Champioux, Une scène normande, Sir Georges Walker, Le père Gargousse. Le dernier mot et le dernier éclat de rire.

On annonce que M. Levassor va quitter le théâtre pour le monde, et se consacrer désormais aux soirées dont il fait la joie, aux concerts dont il est l'éclat de rire, et aux œuvres de bienfaisance dont il décuple les recettes.

Cette bonne pensée rachetant déjà les facéties du Palais-Royal, M. Levassor mérite une place dans notre galerie dramatique, ne fût-ce que comme encouragement à son projet.

Le spirituel artiste ne ferait, d'ailleurs, que remonter à son rang. Sorti d'une famille de commerçants honorables, il a toujours figuré dans les salons en homme digne de s'y acclimater.

M. Levassor est le mime par excellence. Nerveux, mobile et changeant comme Protée, il transforme jusqu'au prodige sa figure, sa voix, sa tenue, ses allures, sa personne entière. Un pareil talent ne saurait se définir... Pour le comprendre, il faut le voir; pour l'expliquer, il faut dire ses prouesses.

En voici une entre mille.

On allait tirer une loterie de charité dans un salon. La maîtresse du lieu, Mme de R....., femme à la mode, distribuait les billets, avec des sourires, à une centaine d'invités, et ceux-ci se partageaient en imagination les lots élégants étalés sur une table, et qui allaient, au gré du hasard, récompenser leur bonne action ou en consacrer le désintéressement.

Tout à coup, un mot terrible, inouï, traverse le raout :

— Le commissaire de police !

Et en effet, un grave monsieur s'avance, orné d'épais favoris, de lunettes d'or, du toupet administratif, du cos-

tume noir complet, sauf la cravate parfaitement blanche, et enfin du petit bout d'écharpe, visible et menaçant au côté droit.

Mme de R... pâlit. Ses convives se regardent, — et le dialogue suivant s'établit au milieu d'un silence glacial.

— Madame, vous allez tirer une loterie?

— Une loterie de charité; oui, monsieur.

— Avez-vous une autorisation... du gouvernement?

— Je n'y ai pas même songé ; à quoi bon ?

— La loi, madame, la loi est formelle !

Et le commissaire, tirant un Code de sa poche, lit solennellement les textes qui interdisent *toute* loterie, *tout* jeu de hasard, sans exception.

— Mais, monsieur, ce que je fais ce soir, je l'ai fait mille fois; tout le monde le fait à Paris...

— Tout le monde a tort !... Et un exemple est d'autant plus indispensable !

Puis, toisant la dame et la société à travers ses lunettes, une main dans son gilet, à la façon des grands orateurs, le monsieur débite une tartine édifiante sur la nécessité de relever le pouvoir, l'ordre, les mœurs, etc., etc.

Il conclut en annonçant qu'un sergent de ville va venir saisir les lots ; il salue trois fois, et laisse Mme de R... et ses convives ébahis...

Cinq minutes après, entre le sergent de ville, en grande tenue... La terreur succède à la surprise... Les dames s'enfuient du salon. Les messieurs entreprennent de résister... Lutte de paroles, de plaisanteries, d'injures... et bientôt de voies de fait..., de procès-verbaux contre les récalcitrants... lorsque le sergent, poussé à bout, déclare aux plus mutins qu'il va chercher main-forte pour les conduire au violon...

Sortie majestueuse du soldat municipal... Déroute confuse des poltrons... Serment terrible des braves, qui jurent de vaincre ou de mourir, et s'apprêtent à barricader l'appartement...

Bref, explosion d'éclats de rire, à la vue de la garde qui vient opérer les arrestations, laquelle se compose de deux comédiens du Palais-Royal, commandés par le commissaire de police et le sergent de ville en une seule personne, c'est-à-dire par M. Levassor !

Lui seul a joué le double rôle, — prélude des scènes et des chansonnettes dont il anime le tirage de la loterie jusqu'à deux heures du matin.

Tous ceux qui étaient là l'avaient vu mille fois au théâtre, — et pas un ne l'avait reconnu, et chacun avait été dupe de ses travestissements, — hors le maître du logis, complice de la *charge* préliminaire.

Voilà les tours de force de M. Levassor.

Ab uno disce omnes.

Habituellement, il arrive dans un salon et se mêle à la foule des invités... Ganté de blanc, coiffé à la dernière mode, dans la tenue la plus irréprochable, on le prend pour un simple spectateur...

Tout à coup, il disparaît dans une chambre. C'est sa coulisse et sa loge. Son valet de chambre et son coiffeur l'y métamorphosent en un tour de main...

Et l'on voit se dresser à côté du piano, agir, parler et chanter, successivement et avec une rapidité incroyable, tous les types créés par l'artiste au théâtre et dans la chansonnette : toutes les variétés de l'Anglais, du gamin, du soldat, du rentier, du bourgeois, de l'ouvrier, du villageois, de l'étudiant, etc., etc.

Ce paysan picard, aux cheveux rouges, coiffé d'un bonnet de coton, à l'air bête et content de lui, c'est l'Adonis du *Lait d'ânesse*. Les gamins se sont gaussés de lui et l'ont perdu dans la grand'ville. Il a fait douze fois le tour de la Halle au blé et il se retrouvait toujours à la même place... Pour lors, il s'est mis à courir... mais à courir ! — Si bien que ce matin il s'est retrouvé sous l'*arche* de triomphe ! — Du reste, il apporte tous ses talents au service de son oncle : il sait tuer les canards, faire les cotrets, descendre le vin à la cave, remonter les coucous, et manger le fromage mou !

Ce dandy de la Chaumière, aux moustaches en croc, aux cheveux frisés sous sa calotte grecque, c'est Ovide, étudiant de sixième année, qui s'est fait malade et s'est mis au régime du lait d'ânesse chez le père Bouvreuil, nourrisseur à Montrouge, le tout à l'adresse des beaux yeux de Mme Baptistine Bouvreuil. Mais que le don Juan paye cher ce stratagème agreste et médical ! Le docteur Camion, son rival, ne lui permet que le lait, rien que le lait... Et il meurt de faim ! aussi il faut le voir se jeter sur la soupe aux choux, quand il a envoyé au diable sa béquille d'infirme et revêtu la forme du Picard Adonis ! Mais, ô nouvelle malice du docteur ! il a imaginé de faire avaler de la magnésie à Jeannette, la vache nourricière d'Ovide, de sorte qu'Ovide, purgé par contre-coup, reçoit malgré lui les bienfaits de la médecine !

Mais, voici l'artiste Polydor, du *Bas-Bleu*, devenu le fermier Claude Champioux, afin de montrer à sa cousine Athénaïs la nécessité de l'épouser, pour gérer l'héritage qu'elle vient de faire. Champioux a la physionomie madrée du plaideur de village...; il n'est pas du Cotentin... pour le plaisir de ses voisins et propriétaires... Il porte les cheveux longs et plats, le bonnet de coton et le chapeau évasé par-dessus, à boucle d'acier, le col de chemise dans les oreilles, la cravate d'indienne à carreaux, la redingote longue en toile bleue, passée de couleur, avec une large pièce toute neuve au milieu du dos, la culotte de treillis, les bottes à l'écuyère, avec un seul éperon, la besace en grosse toile sur le bras, le bâton de bouvier à la main.

— Ah ! c'est vous, mamzelle Thélaïs Chamuzet ! je vous reconnais à vot' taille de guêtre. Je sis vot' fermier Champioux... ben malheureux, allez ! Les gueuses de rats ont dévoré ma dernière quittance... Et va falloir que je paye deux fois, car vot' notaire m'a fait signer une obligation qu'est échue d'avant z'hier... Et cependant je ne devais pas un rouge yard. J'en lève la main ! j'en lève le pied ! j'en lève tout !... Je n'ons qu'eine ressource, c'est de flanquer ma femme en nourrice, de jeter mes gars dans la Vire, et de me mett' aux Enfants trouvais !

Et Champioux enfonce son chapeau avec le désespoir d'un père de famille de quatorze enfants...

Athénaïs, attendrie, déchire l'obligation et signe un nouveau bail avec diminution notable.

Après quoi, Champioux, se démasquant, se met à sauter et à chanter d'allégresse.

— Eh bien ! que faites-vous ? le père de quatorze enfants !

— Ah ! ouiche ! eine frime ! ils sont tretous morts en bas âge !... Mais s'agit plus de ça ! maintenant que v'là le bail signé, faut réglais nos comptes !

— Puisque je vous ai donné quittance !

— De mon dû, je ne dis point ; mais je ne vous ai point donné la mienne. C'est cent écus que vous restez me devoir pour les dégâts de l'inondation...

— Quelle horreur ! Mais je ne payerai pas ! je m'adresserai à l'autorité du pays !

— De quoi? de quoi? L'autorité du pays, c'est moi! je suis le maire de la commune!

— Je plaiderai contre vous!

— Tant mieux! j'adore les proucès...Je sis du pays où c'qu'on les a inventés!...

Et Champioux sort en chantant:



M Levassor à la ville; le même : Adonis (*Lait d'ânesse*). Champioux (*Bas-bleu*), sir Walker (*Poisson d'avril*), le père Gargousse (*Brelan de troupiers*), Ovide (*Lait d'ânesse*).

Lever l'pied, l'bras ou la main
Pour infoncer son prochain!
Plaider contre le genre humain,
C'est l' refrain
Du Cotentin!

Vous concevez qu'après une telle mystification Athénaïs n'hésite plus à confier sa main... et ses intérêts au cousin Polydor.

Ce vieil invalide, courbé par l'âge, à la tête et aux mains tremblantes, à la voix qui ânonne et cherche ses mots, c'est le père Gargousse, du *Brelan de troupiers*, qui rend le courage à ses petits-enfants, en racontant la peur que lui a faite le premier coup de feu, lui le vainqueur des vainqueurs!...

Enfin, cet Anglais, à la chevelure en coup de vent, noble et gracieux dans son originalité, c'est sir Georges Walker, le baronnet du *Poisson d'avril*, ce joli conte de fée de M. Léon Laya, dans lequel Levassor, millionnaire, donne sa fortune et sa main à une bergère qui comprend le langage des fleurs et la poésie de la nature.

L'artiste montre, dans ce rôle délicat et fin, attendrissant et comique, combien il est au-dessus des charges où le fourvoyait trop souvent le théâtre du Palais-Royal.

On juge quel succès obtiennent dans le monde ces *exhibitions* de M. Levassor. Ce succès est si unanime et si démonstratif, qu'il éclipse les chanteurs les plus sérieux et les plus illustres. Partout où va le mime irrésistible, c'est lui qui a le dernier mot... avec le dernier éclat de rire.

C. DE CHATOUVILLE.

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

CHATEAUX ET VILLAGES. SEIGNEURS ET SERFS.



Fête de la réception d'un boyard. Serfs à genoux. Rouble d'argent. Supplique sur la tête. Costumes d'hommes et de femmes.

I. Propriété seigneuriale. — Arrivée du seigneur russe dans ses terres. — Réception solennelle. — Le boyard et le rouble d'argent. — Routine des paysans russes. — Leur adoration du fait accompli. — Routes des propriétés seigneuriales. — Routes de l'intérieur de l'empire. — Le pont démoli. — Stations ou relais de poste. — Leur pénurie et leur malpropreté. — Accident à la station de Schlusselbourg. — Poteaux marquant les verstes. — Rapacité des Jemschiks. — Livre de poste.

Nous voici maintenant à trois cents lieues de Saint-Pétersbourg. Une vaste propriété s'étend devant nous. Quatre-vingt mille arpents en terres, prés, jardins, vergers, parcs, étangs, marais, lacs, bois séculaires! Ajoutez à travers tout cela deux cents villages avec leurs maisons de bois bigarrées de rouge et de vert, leurs églises aux blancs clochers, aux portiques ornés de peintures. C'est la propriété du prince ***.

La première fois que je visitai cette propriété, j'étais en compagnie du prince *** lui-même, qui m'avait invité à y venir passer la belle saison. Il serait difficile de donner une idée de la magnifique réception qui nous y fut faite. A peine la présence du seigneur sur ses terres fut-elle signalée, que tous ses vassaux se portèrent en foule à sa rencontre. A leur tête marchaient les *starostes* (anciens) de chaque village, et l'intendant général du domaine, représentant du prince. L'air retentissait de bruyants hurrahs; les habits de fête resplendissaient aux rayons du soleil d'été.

Arrivés dans la cour d'honneur du château seigneurial;

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

nous vîmes hisser le pavillon du maître au-dessus de la tour, aux applaudissements répétés de la multitude, après quoi les adresses commencèrent. D'abord ce fut le tour de l'intendant, puis des starostes, puis des simples paysans. Tous répétèrent à peu près le même thème, et excitèrent le même enthousiasme.

Le seigneur, debout sur le perron, remercia les orateurs des bons sentiments qu'ils lui témoignaient, et leur promit d'ajouter encore à la satisfaction de son peuple, s'il avait lieu, comme il l'espérait, d'être content de lui, pendant le séjour qu'il venait faire dans ses terres.

Aux discours succédèrent le baise-main et l'accolade. Vieillards et jeunes gens se précipitèrent à l'envi dans les bras du prince ***, qui les serra avec effusion contre son cœur. Enfin le prince entra dans ses appartements; et la foule joyeuse organisa autour du château un bal monstre, qui se prolongea jusqu'au soir. Puis on tira le canon, on chanta, on mangea, on but de l'eau-de-vie, on s'enivra. C'est ainsi que se termina la fête de la bienvenue.

Cette fête se célèbre de la même manière dans presque toutes les terres seigneuriales de la Russie, surtout dans celles qui appartiennent aux anciennes familles de l'empire. Heureuse époque, en effet, pour les serfs russes que celle où les propriétaires viennent momentanément s'établir au milieu d'eux. C'est le retour du père parmi ses enfants, c'est l'allégement aux souffrances des malheureux, c'est la fin et la punition des abus commis par des intendants coupables, c'est l'ère nouvelle de la régénération et du bonheur.

Toutefois, un vieux boyard, dont j'ai connu les fils, spéculant sur l'enthousiasme de ses sujets, avait converti en cérémonie fiscale la cérémonie de sa réception. Dès qu'il était arrivé dans son château, il s'installait dans une salle splendidement ornée, et là, assis sur une espèce de trône, la main droite étendue sur un coussin posé devant lui, il admettait tous ses vassaux à lui faire hommage. Ceux-ci se traînaient à genoux, les yeux baissés, jusqu'au trône de leur maître, baisaient respectueusement sa main, et déposaient, chacun, dans une urne d'airain, tenue par un hérant d'armes, un rouble d'argent (quatre francs). Une fois ce tribut prélevé, le boyard dépouillait sa dignité d'apparat et se retrouvait au milieu des siens, doux, familier, bienfaisant, comme l'avaient toujours été les membres de son illustre famille.

Chose singulière, et qui marque bien la puissance du fait accompli chez les paysans russes, l'acte arbitraire et jusqu'à un certain point oppressif, dont je viens de parler, était tellement passé dans les mœurs des paysans de notre boyard, que ses fils eurent toutes les peines du monde à leur en faire accepter l'abolition. Longtemps ils vinrent au-devant d'eux, leur rouble à la main ; et ils ne pouvaient s'empêcher de croire que le refus qu'on en faisait était une preuve que leurs jeunes seigneurs se souciaient peu de leur hommage.

Ce qui frappe surtout en arrivant dans la propriété d'un seigneur russe, c'est l'excellent état des routes. Elles ressemblent aux allées d'un parc, semées de gazon et bordées d'arbres verts. C'est là un luxe dont un seigneur russe se passerait difficilement. Toutefois, ce bel entretien des routes ne s'étend guère au delà des trois ou quatre villages qui entourent la résidence seigneuriale. Au delà de cette limite, bien qu'ils y soient obligés par la loi, les propriétaires s'inquiètent fort peu des voies publiques. Ce que j'ai déjà dit des horreurs de la route qui conduit de Saint-Pétersbourg à la frontière de Finlande se reproduit, avec des caractères plus ou moins variés, sur toute la surface de l'empire. Il n'en faut excepter que les trois chaussées impériales, de Saint-Pétersbourg à Moscou, de Moscou à Nijni-Novgorod, et de Moscou à Toula. Partout ailleurs, il n'y a vraiment pas de route. En effet, peut-on donner ce nom à des lignes d'une largeur indéfinie, couvertes le plus souvent d'un sable profond ou d'une boue épaisse, sillonnées de forêts à peine défrichées, et coupées en mille endroits par d'abominables rondins, ou par des ponts de bois mobiles et grossièrement travaillés?

Ce qui étonne le voyageur étranger qui parcourt la Russie, c'est la sécurité dont on jouit sur ces voies désertes ; c'est, encore plus, la certitude presque infaillible d'y trouver du secours en cas de danger. Combien de fois ne l'ai-je pas éprouvé par moi-même ! A quelque heure du jour ou de la nuit qu'un accident vous arrive, vous n'avez qu'à pousser un cri, et aussitôt vous voyez sortir, comme de terre, cinq ou six paysans armés de haches, qui s'empressent autour de vous, et vous aident le plus gracieusement du monde à sortir d'embarras.

Un jour que je me rendais de Saint-Pétersbourg à Jaroslaff, je m'engageai dans une portion de route tellement sablonneuse, que huit chevaux suffisaient à peine à traîner ma légère calèche. Aux environs d'un pont de bois, ma calèche s'enfonça jusqu'à la caisse. Je me crus perdu. Mon cocher et mon domestique de crier au secours. Mais quelle apparence d'être entendu, au milieu d'une vaste forêt, et loin de toute habitation humaine !

Cependant, au bout d'un quart d'heure, et à mon grand étonnement, je vis quatre paysans accourir. Ils étaient couverts de sueur.

—*Schto ta koi? schto ta koi?* (Qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça?) demandèrent-ils.

Je leur montrai, d'un air suppliant, ma calèche *ensablée.*

— *Nitchevo! nitchevo !* (Ce n'est rien ! ce n'est rien !)

Et détachant leur hache de leur ceinture, mes quatre hommes se mirent à démonter les parapets du pont qui était devant nous, pour s'en faire des leviers.

Cinq minutes après, ma pauvre calèche était délivrée de ses entraves, et reprenait sa marche. Je gratifiai d'un bon pourboire mes braves sauveurs qui, après avoir remonté les parapets qu'ils avaient déplacés, retournèrent gaiement à leurs travaux.

Le mauvais état des routes n'est pas le seul désagrément que rencontre le voyageur dans l'intérieur de la Russie. On sait ce qu'y valent les stations ou relais de poste, hôtelleries dévastées, où l'abstinence est à l'ordre du jour, où pour bois de lit vous n'avez que le plancher, pour matelas qu'une méchante botte de paille. Je me souviens d'avoir bu, à une de ces stations, du xérès de ma cave portative dans une vieille tasse cassée, qui avait servi à plusieurs générations. Que de nuits j'ai passées, couché sur le plancher, pêle-mêle avec mes bagages et cinq ou six voyageurs tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils laissaient à peine aux insectes de tout genre, esprits familiers des stations russes, la place nécessaire pour exercer sur nos pauvres corps leurs ravages accoutumés! Dirai-je encore les émanations problématiques qui parfument ces abominables réduits, leur indicible saleté, leur étouffante atmosphère? Certes, je conçois pourquoi les seigneurs russes ne s'aventurent dans l'intérieur de leur pays qu'en traînant après eux une maison toute montée, c'est-à-dire cuisiniers, maîtres d'hôtel, lits, coussins, vivres et boissons de toute espèce. Bien à plaindre l'étranger qui n'a pas tout ce luxe à sa disposition. Il ne pourra se soustraire au supplice de la station qu'en prenant en

main le bâton de juif errant et en marchant sans repos ni trêve.

Ce supplice habituel, je dirai presque normal, est souvent encore aggravé par de fâcheux accidents.

Je revenais un jour du lac Onéga. La saison d'hiver était à son début ; il faisait dix ou douze degrés de froid ; j'avais passé deux jours et deux nuits en voiture ; j'étais littéralement gelé.

A l'approche de la station de Schlusselbourg, je me réjouissais dans l'espoir de m'y réconforter un peu. Cette station est, en effet, une exception du genre ; elle est vaste, commode, et si l'on n'y trouve pas de grandes ressources pour la vie, on peut du moins y consommer proprement ses provisions.

Je faisais éperonner mes chevaux avec une impitoyable cruauté. J'arrivai enfin. Il était deux heures du matin.

O douleur ! les salles de la station étaient désertes. Ni lumière, ni feu ; du silence et du froid.

— *Maltchik ! maltchik !* (Garçon ! garçon !)

Une voix endormie sortit de dessous une peau de mouton qui gisait par terre.

— *Seitchass !* (Tout de suite.)

Or, le mot *seitchass* est celui de tous les mots russes qui fait ordinairement le plus attendre son effet.

J'attendis un quart d'heure. Je grelottais et j'avais soif et faim.

Quand le garçon se fut levé et eut allumé sa lampe, à l'aide d'un mauvais briquet,

— Vite, lui dis-je, du feu et du thé !

— *Ni mogena !* (Impossible !)

— Comment, impossible?

— Oui, tous les poêles sont brisés, et il faut deux jours pour les réparer.

— *Dourak !* (imbécile !) lui ripostai-je avec humeur.

— Oh mais, Votre Excellence, répondit-il en saluant profondément, il faisait très-chaud avant-hier, et certainement que lorsque les poêles seront réparés, il fera plus chaud encore.

— Eh ! que m'importe à moi qu'il ait fait chaud hier, qu'il fasse chaud demain ! C'est maintenant qu'il me faut du feu. Apporte-moi un *samovar*.

Le *samovar* est une sorte de bouilloire à thé, dont la chaleur rayonne avec tant d'intensité, qu'elle peut au besoin faire l'office de poêle.

— *Ni mogena !* dit encore le garçon.

— Pourquoi donc?

— Tout le charbon est épuisé ; il n'y a donc pas moyen de chauffer le *samovar* : je ne puis offrir à Votre Excellence qu'une théière et un peu d'eau chaude.

— De l'eau chaude ! Mais tu as donc du feu, misérable !

— Non, c'est avec de l'esprit-de-vin...

— C'est bien, c'est bien ; tais-toi !

Et je me résignai furieux ; j'avalai le plus vite possible, pour ne pas leur donner le temps de refroidir, sept ou huit tasses de thé. Puis je m'enveloppai dans ma fourrure, et j'essayai de m'endormir sur un canapé en bois couronné d'un magnifique berceau de géraniums verts. J'étais, en effet, fort disposé à admirer la verdure !

D'une station à l'autre, on trouve sur les routes de Russie une suite de longs poteaux aux couleurs de l'empire, portant inscrits sur un double écriteau, d'un côté le nombre de verstes qu'on a faites depuis la dernière station, et de l'autre, le nombre de verstes qui restent à faire jusqu'à la station prochaine. Ces indications sont très-commodes ; elles corrigent, en quelque sorte, la longueur et la monotonie de la route.

Un excellent moyen d'abréger encore cette longueur et cette monotonie, c'est d'avoir son cocher à soi, et de se faire précéder d'un courrier pour retenir les chevaux. Votre propre cocher, n'ayant aucun intérêt à ménager les bêtes qu'il conduit, en tire tout le parti possible, tandis que le cocher pris à la station est souvent le propriétaire de ces mêmes bêtes, et se laisse aller vis-à-vis d'elles à une indulgence dont vous êtes nécessairement victime. Quant au courrier, il est indispensable sur les routes bien fréquentées. Sans cette précaution, vous risquez fort de ne pas trouver de chevaux aux stations, et de perdre un temps considérable à attendre qu'ils y soient arrivés. Il faut dire aussi que cette absence des chevaux n'est souvent que simulée. C'est un tour de l'*Yemschik* (maître de poste), dont la cruelle rapacité spécule sur votre bourse. En vain entendrez-vous hennir les chevaux dans l'écurie, il vous répondra imperturbablement qu'il n'y en a point, jusqu'à ce qu'enfin, vous décidant de guerre lasse à hausser le prix du tarif légal, vous ayez fait briller à ses yeux quelques pièces supplémentaires. Alors l'*Yemschik* devient avec vous le plus charmant des hommes ; il n'a pas de si beaux coursiers dont il ne dispose avec le plus vif empressement en votre faveur.

Cependant, comme en Russie le remède se trouve presque toujours à côté de l'abus, il est libre à vous, après avoir été rançonné par l'*Yemschik*, de lui en faire porter la peine. Pour cela, il suffit de le signaler dans le livre de poste. Ce livre arrive à certaines époques sous les yeux de la police qui ne manque pas de faire droit aux réclamations fondées. De peur de fraude ou d'interpolation de la part du chef de la station ou même des voyageurs, le livre de poste est timbré à chaque feuillet, et fixé à un cadre scellé sur la table de la station avec les armes de l'empire.

II. Vie du seigneur russe dans ses terres. — Ses audiences solennelles. — Présentation des suppliques. — Heures des repas. — Ancienne et nouvelle noblesse. — Grandeur de l'une, mesquinerie et cruauté de l'autre. — Le seigneur russe brûlé vif. — Le gros boyard. — Le remède de Pierre le Grand. — Le travail des mines, antidote à l'obésité. — Lettre de Pierre le Grand au Sénat. — Partage des terres. — Vente et achat des serfs. — Obrok, ou redevance. — Obrok en argent. — Obrok en travail. — Temps de la fenaison et de la moisson. — Émigration des moissonneurs. — Leurs campements. — Distribution des familles de paysans. — Manière dont les seigneurs russes compensent à leurs serfs les travaux extraordinaires qu'ils leur imposent.

La vie du seigneur russe dans ses terres ne ressemble en rien à la vie qu'il mène dans les cités ou à la cour. Ici il est esclave, là il est maître. Dès le [illegible] assis dans un grand fauteuil, enveloppé de sa robe de chambre, sa longue pipe à la bouche, il donne ses audiences. Vous y voyez arriver successivement l'intendant en [illegible], les starostes, les employés du comptoir, tous, chapeau bas, et leur dossier à la main. Ils rendent compte de leur gestion : ils exposent les résultats des travaux passés, et discutent leurs projets pour l'avenir. Amélioration de la culture des terres, de la coupe des bois, de l'entretien des prairies, des vergers, des jardins, des serres ; plans de réformes pour la vie des serfs, pour leurs prestations en argent et en nature, pour leur contribution au recrutement, pour l'allégement ou l'aggravation de leurs redevances : telles sont les questions qui sont ordinairement à l'ordre du jour. Le seigneur prend l'avis de chacun, et décide ensuite en dernier ressort.

Ces audiences ne profitent pas seulement aux autorités ;

les simples paysans y sont admis. Ils se présentent devant leur seigneur à genoux, les yeux baissés, et tenant sur leur tête la supplique qu'ils lui apportent. A moins qu'ils n'aient sérieusement démérité, ils reçoivent toujours de la part de leur maître un bienveillant accueil, et, si leur supplique est juste, une satisfaction immédiate. Alors ce sont des témoignages de reconnaissance, des saluts, des protestations à n'en plus finir. Le seigneur leur donne, en les congédiant, sa main à baiser.

Cette coutume de présenter une supplique sur la tête remonte aux temps les plus reculés. Bien que la plupart des seigneurs russes, plus familiarisés que leurs pères avec les mœurs européennes, cherchent à l'abroger, elle n'en subsiste pas moins dans presque toutes les anciennes familles. Ceci tient, comme je l'ai déjà dit, à l'esprit de routine du paysan moscovite et à son attachement inviolable à ses traditions.

A neuf heures, le seigneur russe prend son thé, toujours en fumant sa longue pipe, et sans interrompre son travail. A onze heures il déjeune, puis fait une tournée dans sa propriété ; à quatre heures il dîne, et à huit heures il prend son second thé. C'est là la vie normale. Viennent ensuite les chasses, les pêches, les visites, les fêtes, les excursions lointaines qui en brisent l'uniformité, et qui abrègent la durée de la saison.

C'est là vraiment une splendide existence. Un roi sur son trône est moins heureux cent fois que le boyard dans son château. Et ici je parle surtout de ces boyards traditionnels, qui, jouissant d'une autorité séculaire, se sont naturellement familiarisés avec ses pompes, et ne songent qu'à la rendre douce et paternelle à leurs nombreux sujets. Quant à ces noblions parvenus, qui ne croient faire de l'autorité qu'en faisant de l'oppression et de la violence, ce sont bien les plus misérables des hommes. La plupart du temps, leurs paysans se vengent de leurs persécutions en les brûlant sans pitié, eux et toute leur famille. J'ai vu plus d'un exemple de cette effroyable justice.

Parmi ces boyards de vieille roche dont je viens de parler, il m'arriva d'en rencontrer un qui avait joui de son luxe avec tant d'excès qu'il était devenu immobile d'obésité. Certainement qu'il eût gagné de quoi acheter vingt terres comme la sienne, s'il eût voulu se faire transporter à Paris pour y servir aux exhibitions du Café Mulhouse ou de l'Hôtel des Princes. Son intendant, qui n'était guère moins gros que lui, mais qui se remuait encore, le plaignait sincèrement.

— Comment! lui disais-je, il n'y a donc point de remède à une position aussi lamentable?

— Sans doute, il y aurait la diète; mais la diète et mon maître sont en hostilité flagrante depuis plus de vingt ans.





Le luxe en Russie. Vases en or du service de table d'un boyard, réduits au vingtième, d'après nature.

— Il y aurait encore le remède de Pierre le Grand, me dit à l'oreille une personne de la société.

— Quel est donc ce remède de Pierre le Grand ?

— Vous êtes curieux de le connaître ?

— Comment donc !

Mon interlocuteur saisit une occasion favorable pour m'entraîner dans l'embrasure d'une fenêtre, et il me raconta l'anecdote suivante :

— Un jour, Pierre le Grand voyageant incognito dans le gouvernement d'Olonetz, où il faisait exécuter des travaux maritimes, y rencontra un gros individu qui se rendait à Saint-Pétersbourg.

— Qu'allez-vous donc faire à Saint-Pétersbourg? lui dit tout à coup le czar.

— J'y vais pour me faire traiter.

— Et de quoi, s'il vous plaît?

— De cet embonpoint qui me fatigue, et dont j'ai tenté vainement de me débarrasser.

— Connaissez-vous quelque médecin à qui vous puissiez confier cette cure intéressante ? demanda Pierre en souriant.

— Non, aucun.

— Eh bien, je vais vous donner un mot pour mon ami le prince Mentschikoff ; il vous adressera à un des médecins de l'empereur.

A peine arrivé à Saint-Pétersbourg, notre voyageur n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez Mentschikoff, pour lui remettre le billet de son officieux inconnu.

La réponse fut prompte.

Le lendemain, une charrette de poste traversait avec fracas les rues de la capitale, et sur cette charrette on voyait un gros homme, pieds et poings liés, se débattre entre deux argousins.

— Qu'est-ce donc que cela? demanda un passant.

— Oh! rien; un méchant diable que nous conduisons aux mines.

Deux ans s'écoulèrent. Pierre le Grand eut la fantaisie d'aller visiter ses mines; mais depuis longtemps l'aventure de l'homme à l'embonpoint était sortie de sa mémoire, et, certes, la physionomie des gens qui travaillaient sous ses yeux n'était guère propre à la lui rappeler.

Tout à coup un individu, jetant au loin sa pioche, s'élance vers lui et tombe à ses genoux.

— Grâce! grâce! s'écrie-t-il.

Pierre le Grand le regarde étonné, puis se ravisant:

— Ah! c'est vous? Eh bien! j'espère que vous êtes content de moi; vous voilà débarrassé de votre embonpoint, maintenant. Quelle taille mince et fluette! Excellente cure, en vérité! Allez, et souvenez-vous que le travail est le meilleur antidote contre votre maladie.

Le *forçat libéré* quitta sans regret cette mine qui lui avait servi d'hôpital, jurant de se traiter désormais, fût-il *in extremis*, sans le secours des médecins de l'empereur.



Danseurs et musiciens russes.

Cette facétie de Pierre le Grand nous paraîtra sans doute bien voisine de la cruauté. C'était, en effet, une étrange et merveilleuse nature que celle de ce souverain : mélange de barbarie et de civilisation, de simplicité et de grandeur, de familier et de sublime. J'ai vu de lui une correspondance excessivement curieuse, conservée dans les archives de l'amirauté, à Saint-Pétersbourg. Voici, entre autres, une lettre qu'il adressa au Sénat, pendant sa guerre avec les Turcs. Il serait difficile de rien imaginer de plus noble et de plus sage.

« Messieurs le Sénat,

« Je vous informe qu'avec toutes mes forces, sans faute aucune ni manquement de ma part, mais uniquement par suite de fausses nouvelles, je suis tellement entouré des forces turques, quatre fois plus nombreuses que les miennes, que toutes les voies pour recevoir des munitions sont interrompues, et que, sans un secours imminent de Dieu, je ne puis prévoir qu'une déroute totale ou la captivité. Ce dernier cas arrivant, vous ne devez me tenir pour votre tzar ou souverain, et ne rien exécuter nonobstant les ordres qui pourraient être signés de ma propre main, de ce que je serais dans le cas d'exiger de vous, jusqu'à ce que je me présente en personne devant vous. Mais si je péris, et que vous receviez la nouvelle positive de ma mort, vous aurez à choisir mon successeur parmi les plus dignes d'entre vous.

« Pierre. »

Le serf russe dépend entièrement de son seigneur qui

peut, à son gré, le vendre ou l'échanger, pourvu toutefois qu'il ne le sépare point de la terre à laquelle il appartient. Cependant l'autorité du seigneur russe, toute despotique qu'elle soit, ne saurait facilement dégénérer en abus. D'un côté, elle est soumise à des lois spéciales, dont la police de l'empire surveille l'exécution; de l'autre, à des règlements d'ordre dont l'observation est contrôlée par le maréchal de la noblesse. Un seigneur russe qui prévariquerait en matière grave serait ou puni par les tribunaux, ou mis en tutelle par l'assemblée de ses pairs. Il faut donc se défier beaucoup de ces écrivains qui ne nous dépeignent le servage russe que comme la plus monstrueuse et la plus inique des institutions.

Sans être propriétaire, le serf russe a son terrain à lui qu'il cultive, et dont il récolte et consomme les fruits. Voici comment le prince ***, dont il a été question plus haut, organise chez lui le partage des terres. Il prend pour base le nombre des travailleurs. Ainsi, au village qui possède cinquante travailleurs, il assigne cinquante-cinq parts. Chacun a donc sa part; et, quant aux parts supplémentaires, elles sont données successivement à ceux des paysans de ce village qui, ayant atteint l'âge de dix-huit ans, deviennent aptes à prendre femme et à être inscrits parmi les travailleurs.

En attendant, les parts supplémentaires peuvent être affermées par les premiers paysans venus, mais à la condition de les remettre à leurs possesseurs naturels dès qu'ils seront arrivés à l'âge légal.

En cas d'excédant du nombre des travailleurs, le prince n'introduit aucune augmentation dans les parts; il y supplée par une émigration.

Il est des seigneurs qui n'assignent à chaque village qu'un nombre de parts égal au nombre des travailleurs qu'il renferme, et qui, à l'avénement d'un nouveau travailleur, procèdent à un nouveau partage. Cette méthode est vicieuse; elle favorise les paresseux et décourage les zélés, qui ne peuvent en effet se livrer avec ardeur à la culture d'un champ dont la possession leur offre si peu d'avenir. Or, l'inertie du serf, c'est la ruine du seigneur.

L'exploitation du champ assigné au serf russe doit suffire à le nourrir lui et toute sa famille. Le seigneur ne réclame rien de son produit; du moins ne le réclame-t-il que dans la limite de l'*obrok* ou redevance.

L'*obrok* se paye en travail ou en argent. A ce titre, le travail ne peut être exigé du serf par le seigneur que trois jours par semaine. La fixation de l'*obrok* en argent est arbitraire; elle varie avec le nombre des serfs et la richesse des seigneurs. Le taux moyen est de soixante-dix à quatre-vingts roubles assignats par an (environ 60 à 80 francs). Mais il est des seigneurs qui se montrent infiniment plus exigeants; et tant que la loi n'aura pas elle-même fixé une limite à ces exigences, l'*obrok* en argent sera une source des plus graves abus.

Ordinairement le seigneur laisse à ses paysans le choix du genre d'*obrok* qu'ils préfèrent lui payer. Ceux-ci se règlent à cet égard sur leur paresse. Si les terres qui leur sont données sont fécondes et d'un facile rapport, ils choisissent l'*obrok* en argent; si, au contraire, ces terres ne peuvent produire qu'à force de labeur, ils choisissent l'*obrok* en travail. On conçoit cette détermination. L'*obrok* en argent ne peut être acquitté qu'avec le fruit d'un travail réel, tandis que, pour l'*obrok* en travail, il suffit de trois jours passés sur les terres du maître, trois jours où un labeur fictif mêlé de fréquents sommeils suffit tout aussi bien que les efforts les plus diligents à acquitter la redevance; c'est ainsi, du moins, que raisonnent les rusés *mougicks*. Il est vrai que les intendants sont là, qui, par une active vigilance, empêchent ces perfides projets de se réaliser complétement.

Les serfs qui se déterminent à payer l'*obrok* en argent n'en sont pas moins obligés vis-à-vis de leur seigneur à une certaine prestation annuelle qu'ils doivent acquitter en travail. Ce travail, chez le prince ***, et chez la plupart des propriétaires, dure treize jours; il a lieu pendant la fenaison et la moisson. A cette époque, il se passe quelque chose de fort curieux dans les villages de Russie. La population mâle en émigre tout entière, pour se rendre, chaque paysan avec son cheval, sur les terres du seigneur. Là, des tentes sont dressées, et tant que dure la fenaison ou la moisson, les paysans y bivouaquent, sans souci de leur famille ni de leur chaumière. Il est vrai que ce souci serait superflu. Des arrangements ont été pris entre les paysans pour que la moisson seigneuriale n'enlevât pas entièrement les bras nécessaires à leurs propres champs. Les seigneurs eux-mêmes facilitent cet arrangement en exigeant que, dans chaque maison, il se trouve au moins deux hommes avec une femme. De cette manière, l'un de ces hommes peut émigrer, sans que la femme reste seule pour vaquer aux soins domestiques et à la culture du champ de famille.

Si le temps de la fenaison ou de la moisson se prolonge au delà de treize jours, les paysans n'en désertent pas pour cela les terres de leur seigneur, mais celui-ci leur tient compte de ce surcroît de travail par une réduction sur l'*obrok* qu'ils lui payent annuellement.

III. Fêtes de la moisson. — Ivresse des paysans russes. — Cabarets de la couronne sur les terres des seigneurs. — Chants et danses russes. — Aspect des villages de la Russie. — Intérieur et extérieur des maisons. — Mode de construction. — — Incendies. — Moyens pour les prévenir ou les combattre. Soirée chez des paysans russes. — Singulier mode d'éclairage. — Balalaïka ou guitare russe. — Costume d'hiver et d'été des paysans russes. — Kakoschnik, coiffure nationale des femmes. — Richesse des habits de fête.

En Russie, comme dans toutes les autres contrées de l'Europe, le temps de la moisson est un temps de fêtes et de réjouissances. C'est alors que le paysan, se livrant sans réserve à son goût pour l'eau-de-vie, couronne presque chaque journée par une ivresse des plus folles et les plus incroyables extravagances. Rien de plus amusant et de plus attendrissant à la fois que des paysans russes en état d'ivresse. Ils s'embrassent avec effusion et s'adressent les propos les plus tendres. Vous les voyez aussi accourir au-devant de leur seigneur ou de l'intendant qui tient sa place, ou même de l'étranger qu'ils reconnaissent pour son ami, se précipiter à leurs pieds et les assurer de leur inviolable attachement, de leur fidélité éternelle. Que de fois n'ai-je pas reçu moi-même, de leur part, les protestations les plus touchantes! Le paysan russe ivre, c'est l'homme de la nature; mais avec tout ce qu'elle a de souriante bonhomie, de parfum béatifique. Gardez-vous de conseiller au seigneur russe de proscrire l'ivresse de ses domaines. Il est tellement enchanté de la félicité qu'elle procure à ses paysans, que loin d'y mettre obstacle, il la favorise par tous les moyens. De son côté, le gouvernement entretient sur les terres seigneuriales un certain nombre de cabarets dont il tire, bien entendu, un revenu considérable. Ce sont là les seuls établissements qu'il peut avoir sur ces sortes de terre. Le seigneur n'a pas le droit de s'opposer à leur fondation; il désigne seulement la place qu'il lui convient de leur attribuer. De pareils usages

nous paraissent bizarres ; mais ils sont tellement enracinés dans les mœurs du pays, que nul ne songe à les modifier ; et si par hasard le caprice en prenait à quelque seigneur, on conçoit qu'il verrait soudain se lever contre lui tous les serfs qui feraient cause commune avec la ferme des eaux-de-vie et les commis de la couronne. Les sociétés de tempérance n'ont jamais pu prendre en Russie.

A moins que l'ivresse ne l'ait trop vivement attendri, le paysan russe fait retentir l'air de ses roulades les plus gracieuses, et se livre à tous les transports de la danse. La danse russe a un caractère singulier... En même temps qu'elle impose au beau sexe une extrême modestie et une parfaite impassibilité, elle sollicite le cavalier à une excentricité de mouvements et à une hardiesse de gambades qui défieraient les danses les plus échevelées ; et tout cela s'exécute au son d'une espèce de guitare appelée balalaïka, à laquelle le musicien mêle des effets de gosier et des trépignements de pieds dont on ne saurait se faire une idée. Les solos du cavalier sont entremêlés de figures bizarres, dont quelques-unes rappellent nos farandoles du Midi et nos bourrées d'Auvergne. On y voit aussi des rondes bretonnes, des pelotons bourguignons et mille autres folies de ce genre. C'est un être fort goûté parmi les paysans russes, qu'un habile danseur ; il est de droit le coq du village.

La première fois que je vis en Russie les danses nationales, ce fut dans un village des environs du lac Ladoga ; il était fort tard ; je venais de prendre mon thé, et je me disposais à me coucher, lorsque j'entendis frapper à ma porte.—Entrez !—dis-je. Et cinq ou six paysans s'avancèrent jusqu'à moi avec toutes les marques du plus profond respect.—Nous venons, me dirent-ils, inviter votre excellence à une grande réunion qui se tient dans la maison d'Ivan Petrovitsch ; nous espérons qu'elle voudra bien y assister. — Je répondis en effet affirmativement, et je partis avec les paysans.

La maison d'Ivan Petrovitsch était une des plus jolies du village, ce qui du reste n'était pas fort difficile, car ce village était on ne peut plus mal construit. Ordinairement les maisons des paysans sont peu éloignées les unes des autres, et quelquefois placées deux à deux, avec une petite cour de chaque côté. La façade qui donne sur la rue n'a point de porte. On entre par la cour, où se trouve un escalier qui conduit dans l'intérieur de l'habitation. Quoique les maisons à plusieurs étages ne soient point dans le goût national, le paysan russe laisse toujours un espace vide de huit à dix pieds de haut entre le plancher et les chambres. Cet espace vide est réservé au menu bétail.

La pièce principale de l'habitation, éclairée ordinairement par trois fenêtres, occupe tout le côté qui donne sur la rue. Au-dessus se trouve quelquefois une petite chambre à une fenêtre, ouvrant sur un balcon : elle sert habituellement de chambre à coucher aux jeunes filles, et, sous le nom de *terema*, revient sans cesse dans les chansons populaires comme un lieu de mystère et de poésie. Derrière la maison sont les diverses dépendances : l'étable, la remise, la cave, le magasin à farine et le bain. On trouve aussi dans les villages russes des dépôts de grains appartenant à toute la commune. Ces dépôts sont renfermés ordinairement dans des corps de bâtiments isolés, afin qu'ils soient à l'abri des incendies.

Les paysans riches font seuls peindre extérieurement leurs maisons ; les couleurs qu'ils préfèrent sont le vert pour les murs, le rouge pour les toits. Mais la plupart des habitations ne présentent que des poutres superposées, sans écorce et noircies par le temps ; d'où il résulte qu'un village russe apparaît, de loin, comme une masse grisâtre et monotone, sans nul effet pittoresque. Si les maisons étaient d'une teinte claire, avec les gracieuses découpures qui les décorent, avec leurs volets peints de couleurs éclatantes, leurs balcons et leurs galeries supportées par de légères colonnes, elles feraient des villages russes un ensemble véritablement ravissant. Les ornements et les découpures qui ornent le toit, les galeries et l'escalier intérieur rappellent les habitations des Alpes, et particulièrement les chalets suisses ; mais la distribution intérieure de ces derniers est toute différente.

Comme au milieu de ces villages de bois les incendies sont très-faciles, et par conséquent très-fréquents, il importe que les secours soient prompts, et que chacun soit bien fixé d'avance sur le rôle qu'il doit jouer. C'est pourquoi on voit au-dessus des portes des maisons, dessiné en noir ou en rouge, l'instrument avec lequel celui qui l'habite doit combattre le feu : qui avec un seau, qui avec une hache, qui avec un levier, etc. On voit aussi dans les villages des seigneurs, bien organisés, une tour élevée du haut de laquelle des sentinelles veillent jour et nuit, prêtes à répandre l'alarme à la première lueur d'incendie qu'elles apercevraient dans la propriété du maître. On rencontre même des seigneurs qui sont allés jusqu'à établir sur leurs terres un service de pompes parfaitement régulier ; il serait à désirer qu'ils fussent imités par tous leurs confrères.

Revenons à la maison d'Ivan Petrovitsch.

Je m'attendais à une soirée splendide, je n'eus qu'une soirée curieuse. Je ne m'en plaignis certes pas. On m'introduisit dans une vaste chambre, dont les murs et les poutres en bois de sapin avaient gardé leur teinte grisâtre naturelle. Au milieu s'élevait une sorte de chevalet en fer, sur lequel était ajustée une gaule enflammée. C'était là toute la lumière qui éclairait la chambre ; quand la gaule était consumée, on la remplaçait par une autre tirée d'un énorme fagot placé au pied du chevalet. Autour de la chambre régnait un banc en bois ; c'est sur ce banc qu'était assise toute la société. Elle se composait uniquement de jeunes filles, tenant chacune une quenouille et filant le lin. Une vieille femme les présidait. Quand j'entrai dans la chambre, toutes se levèrent, mais sans me regarder et sans faire le moindre geste ; puis les chants commencèrent, chants tristes, monotones, comme presque tous les chants des paysannes russes. Puis arrivèrent les garçons. Alors la soirée devint d'une gaieté folle. La balalaïka fit vibrer ses cordes les plus bruyantes ; le plancher résonna sous les tours de force des danseurs ; mais les jeunes filles ne perdirent rien de leur calme habituel ; elles dansèrent comme des momies, sans lever les yeux, sans se dérider un seul instant. C'est un contraste vraiment curieux que cette impassibilité de la danseuse russe, en présence des contorsions et des pirouettes de tout genre de son danseur. Celui-ci, du reste, loin d'en être refroidi, ne s'en évertue qu'avec plus d'ardeur, comme s'il devait compenser par ses exagérations personnelles ce qui manque du côté de sa compagne.

Ce singulier bal dura jusqu'à une heure du matin ; après quoi on apporta aux convives une espèce de galette toute chaude, que chacun se mit en devoir de consommer en l'arrosant de kwass (sorte de bière) et d'eau-de-vie.

Le costume des paysans russes a un cachet tout à fait oriental. Il consiste, pendant l'hiver, en une pelisse assez courte, faite de peau de mouton ; pendant l'été, en un caftan de gros drap gris, ou, pour la classe aisée, de drap bleu foncé. Ce caftan est serré autour du corps par une

large ceinture rouge. De Saint-Pétersbourg jusqu'à Twer, les paysans portent un petit chapeau en feutre noir, évasé vers le haut et à larges bords, orné d'un ruban et d'une boucle en métal. A mesure que l'on approche de Moscou, ce chapeau devient pointu vers le haut et étroit des bords. Les élégants, parmi lesquels il faut compter surtout les cochers, ajoutent au ruban qui l'entoure une rose, une plume de paon, et tout autre objet de ce genre. En été, la chaussure se compose de *lapti* (espèce de souliers en écorce d'arbre), attachés autour des jambes par des bandelettes croisées, sous lesquelles se trouve une large bande de toile dont on enveloppe le pied et les mollets, en guise de bas. Un caleçon très-large, enfoncé dans les bottes ou les lapti, et une chemise recouvrant le caleçon et serrée autour des reins par une ceinture assez mince, complètent l'habillement. Avant que la fabrication des cotonnades fût aussi répandue qu'elle l'est de nos jours, les chemises portées par le peuple russe étaient presque toutes en toile de lin; actuellement, dans le pays traversé par la grande route de Saint-Pétersbourg à Moscou, on ne porte plus que de la toile de coton. La couleur en est ordinairement rouge, car, pour le paysan russe, rouge et beau sont identiques et synonymes.

La coiffure des femmes se compose d'un bonnet en velours ou en soie, brodé d'or ou de perles, encadrant le visage et formant autour de la tête comme une gracieuse auréole (*kakoschnik*). Cette coiffure fait partie de l'habillement de cour, et sied à merveille. Aussi représente-t-on souvent l'impératrice dans ce costume. Au lieu de kakoschnik, les femmes de Tarjok et de Twer portent sur la tête un bonnet élevé et conique, dont la pointe retombe en avant, et qu'on pourrait comparer à un soulier. Les femmes de la campagne le remplacent par un mouchoir de couleur attaché sous le menton. Le vêtement principal est composé d'une longue robe sans taille, en laine, en soie ou en coton, que l'on serre autour du corps avec un cordon de couleur. Les manches en sont très-courtes, et laissent passer celles de la chemise, qui font manchettes autour du bras. Cette robe s'appelle *sarafanne*. En hiver, les femmes portent par-dessus une pelisse qui dépasse à peine les hanches, prenant la taille, et plissée par le bas comme un éventail. On donne à cette pelisse le joli nom de *doachegreika* (chaufferette de l'âme).

Les jours de grandes fêtes, le costume des paysannes russes est d'un éclat et d'une richesse sans pareils. J'ai vu à Novaia-Ladoga, le jour de la Pentecôte, des jeunes filles se promener en robe de drap d'or, bas blancs, souliers rouges, kakoschnik orné d'or et de pierreries, terminé par un voile tombant jusqu'aux talons, bracelets d'or, collier de perles, boucles d'oreilles de diamants, cheveux roulés en longues tresses entrelacées de rubans et de légères fleurs. Il est impossible de rien imaginer de plus pittoresque.

LÉOUZON-LE DUC.

(*La suite prochainement.*)



Insignes russes : Couronne d'or héréditaire, dite bonnet de monomaque.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SALON DE 1853.

La nouvelle exposition des beaux-arts s'est ouverte le 15 mai, au jour et à l'heure convenus ; et, depuis ce moment, la foule y abonde, gratuitement les dimanches, mardis, mercredis, vendredis et samedis, et versant, les autres jours, la contribution d'un franc par personne, destinée à l'achat des meilleurs ouvrages du Salon.



Salon de 1853. Abd-el-Kader sultan, par M. Maxime David.

Cette contribution est désormais un fait acquis, consacré, et fournira une rente annuelle aux artistes contemporains, surtout si, comme le propose le directeur de la *Revue des Beaux-Arts*, on la transforme en loterie dont la prime courante serait l'entrée du salon, et les lots à gagner les tableaux eux-mêmes.

Après avoir voyagé du Louvre aux Tuileries, et des Tuileries au Palais-Royal, l'art a traversé le boulevard et campe, cette année, aux Menus-Plaisirs, en attendant que le Palais de cristal le reçoive définitivement aux Champs-Élysées.

M. Chabrol, l'architecte des expositions précédentes, a dirigé, avec son habileté ordinaire, les travaux d'appropriation. Les salles ont été établies sur l'emplacement d'une vaste cour carrée, située au nord des constructions élevées sous la surintendance du maréchal de La Ferté,

pour servir de garde-meuble et d'entrepôt au matériel des fêtes royales.

Quatre galeries, se coupant à angles droits, s'adossent aux bâtiments des Menus-Plaisirs. Une d'elles aboutit à l'atelier où MM. Cambon et Thierry peignaient pour l'Opéra leurs magnifiques décorations.

Quatre autres galeries parallèles sont inscrites dans cette première enceinte, et en encadrent une troisième, au milieu de laquelle s'élève le grand salon carré, réservé, comme à l'ordinaire, aux œuvres jugées les plus remarquables par le jury d'examen.

Afin de réaliser des économies désirables, l'architecte a employé à la construction de ce salon les matériaux de celui qui occupait la cour d'honneur du Palais-Royal.

Le salon central et les douze galeries sont de plain-pied, éclairées par un jour vertical. Il importait de mettre l'accès et l'issue des galeries en rapport avec leur étendue. Deux portes ont été ouvertes auprès de celle qui existait dans la rue du Faubourg-Poissonnière; deux autres portes cintrées ont été percées dans le mur de la rue Richer.

Jamais les tableaux, dans leurs nombreux déménagements, n'avaient été placés sous une lumière plus égale, plus équitable et plus avantageuse. Il n'y a guère que les angles des galeries qui soient un peu moins favorisés sous ce rapport.

Quoique les maîtres les plus illustres, MM. Horace Vernet, Ingres, Paul Delaroche (qui vient pourtant d'achever un *Moïse*), continuent de se tenir systématiquement à l'écart, un coup d'œil jeté sur les galeries nous permet de signaler quelques-unes des œuvres qui ont fixé d'abord l'attention du public.

Les tableaux religieux sont en grand nombre cette année. M. Brune a envoyé une *sainte Catherine transportée par les anges*; M. E. Delacroix, un *Martyre de saint Étienne* et des *Pèlerins* d'*Emmaüs*; M. Glaise, *Elisabeth de Hongrie visitant une école*; M. Appert, une *Adoration des Mages*; M. Jalabert, une *Visitation de la Vierge*; M. Hébert, si connu par son beau tableau de la *Mal' aria*, le *Baiser de Judas*; M. Lazerge, la *Mort de la Vierge*; M. Paget, la *Résurrection de Jésus-Christ*; M. Dupuy, un *saint Sébastien*; M. Corot, un second *saint Sébastien*, représenté au milieu d'un paysage grandiose, au moment où des femmes chrétiennes pansent ses blessures; M. Cibot, enfin, un grand et superbe tableau de *la Charité* présidant aux associations qui soulagent la vieillesse, l'enfance, le travail, la misère et la maladie.

Nous donnerons la gravure de cette œuvre magistrale, et nous en reparlerons avec le soin qu'elle mérite.

On remarque, parmi les tableaux d'histoire et de genre, *le Derrière de la porte*, pendant que M. Meissonnier a donné à ses *Bravi* de l'an dernier; *Antigone pansant Polynice blessé*, par M. Jobbé-Duval; un *Episode de l'insurrection de Clamecy*, par M. Marcel Verdier, tableau commandé; une *Scène de la vie de Boucher*, par M. Faustin Besson, un des plus gracieux continuateurs de l'école du dix-huitième siècle; une *Femme sortant du bain*, une *Fileuse endormie* et des *Lutteurs antiques*, par M. Courbet; la *Renaissance*, figure allégorique, par M. Landelle; une *Famille* et *Napoléon passant une revue*, par M. Alfred Dedreux; la *Lecture d'un testament breton*, la *Récolte du varech*, par M. Luminais; les *Dénicheurs d'aigles*, *Jeunes pâtres bretons*, par M. Yan Dargent; l'*Attentat de Maurevert sur Coligny*, par M. Comte; un tableau dans le genre de M. Meissonnier, par M. Duverger; un tableau de genre, par M. Gendron; *Murillo dans son atelier*, par M. Wilhem; une *Mère faisant jouer son enfant sur ses genoux*, par M. Zuberbuhler; un *Etalon sortant de l'écurie*, par M. Achille Giroux; une *Florinde*, par M. Winterhalter; un magnifique pastel, de M. J. Gigoux, etc.

M. Gallait, qui avait pris pour sujet, en 1852, les comtes de Horn et d'Egmont exposés sur un lit funèbre, a peint cette année les derniers moments du comte d'Egmont.

Le comte d'Egmont, condamné à mort par sentence du duc d'Albe, passa la nuit qui précéda son supplice dans une salle de la maison connue sous le nom de *maison du roi*, et située sur la grande place de Bruxelles, où l'exécution eut lieu le 5 juin 1568.

Le peintre a choisi le moment où le comte d'Egmont, après une nuit d'insomnie et au jour naissant, aperçoit de la fenêtre de sa prison les apprêts de son supplice. L'évêque d'Ypres, son confesseur, cherche à détourner les regards du comte d'un spectacle si douloureux.

Moins mélodramatique que l'an dernier, M. Gallait n'en est que plus saisissant et n'en réussira que mieux.

Notre école de paysages, si originale, si féconde et si brillante, est dignement représentée au Salon de 1853. Outre le *saint Sébastien* déjà cité, M. Corot expose un *Soleil couchant* et un *Soleil couché*; M. Ziem, une *Vue de Marseille*, une *Vue de Venise*; M. Jeanron, ancien directeur des musées nationaux, une *Marine*; M. Français, trois *Vues de France et d'Italie*; M. Chevandier, une *Vue de Marseille*; M. Troyon, une de ses plus belles œuvres, des *Bœufs surpris par l'orage dans une prairie*; M. Palizzi, le même sujet; M. Desbarolles, le *Temple de Vesta à Rome*; M. Eugène Giraud, une *Vue de Constantinople*, une *Danse espagnole sous une treille*; M. Charles Giraud, l'*Intérieur de l'atelier de son frère*, une *Vue de Taïti*.

Au milieu de la foule moins vulgaire des portraits, nous citerons celui de l'impératrice Eugénie, par M. Vidal, pastel ravissant que nous tâcherons de reproduire; trois portraits de femmes, dont un de l'Impératrice aussi, par M. Edouard Dubuffe; le portrait de la princesse Mathilde, par M. E. Giraud; un portrait, par M. Jobbé-Duval; un portrait en pied de l'Empereur, par M. Lépaule; le portrait de M. Amédée Achard, par M. Faustin Besson.

Les sculptures sont plus sérieuses et moins hasardées que de coutume. M. Lequesne, élève de Pradier, a exposé un groupe en marbre; M. Ferrat, un *Achille*; M. Jouffroy, une statue en marbre de *l'Abandon*; M. Georges Clerc, la *Malvina* d'Ossian, grande figure de neuf pieds; M. Marcelin, *Cypris allaitant Cupidon*, groupe en marbre; M. Lebourg, un buste d'une vérité saisissante, et un bronze, *Enfant nègre jouant avec un lézard*; M. Desbœufs, un buste de Napoléon III, commencé avant le 2 décembre 1852; M. Leharivel du Rocher, une *sainte Geneviève*, et un bas-relief, *Jésus enfant donnant la vie à des oiseaux*, sujet tiré des apocryphes de Fabricius. M. Barthélemy Frison a fait couler en bronze une statue du musicien *Roland de Lassus*, qui doit être inaugurée sur la place du Parc, à Mons. On remarque encore deux bustes gigantesques de *Charlemagne* et de *Napoléon*; deux portraits en marbre, de M. Clesinger; la figure de M. Maxime David, notre peintre en miniature, par M. Mathieu Meusnier; des bustes et médaillons, de M. Dantan jeune; un groupe d'*Enfants siciliens*, une tête de femme, et une statuette équestre, de M. Gayrard, etc., etc.

N'oublions pas d'énormes et merveilleux dessins de M. Maréchal fils, de Metz, qui bravent le voisinage des tableaux dans une des grandes galeries.

La gravure sur bois est représentée d'une façon glorieuse pour le *Musée des Familles*, par le portrait de *Mme de Monsabrey*, œuvre si remarquable de M. Gérard, publiée

dans notre dernier volume, parmi les illustrations du roman de M. Jules Sandeau.

Il faut signaler aussi la perfection avec laquelle nos artistes font revivre les animaux : Mlle Rosa Bonheur s'est surpassée elle-même dans une toile où les chevaux pommelés foisonnent à l'œil abusé par la ressemblance. M. Frémiet a exécuté de grandeur naturelle, pour l'École spéciale d'Alfort, un *Vieux cheval percheron* ; M. Bonheur, frère de Mlle Rosa Bonheur, a modelé un *Zèbre surpris par un jaguar* ; M. Auguste Lechesne, une magnifique *Chasse au sanglier* ; un *Chien de Terre-Neuve tuant un serpent*, un *Enfant embrassant le chien qui l'a sauvé* ; M. Santiago, une *Ferme flamande*, moitié bas-relief, moitié ronde-bosse, et un *Braconnier breton retenant un limier* ; M. Chenillon, une *Tête de chien*, en bronze ; M. Charrier, un *Trophée de poissons.*

Le nombre des dames qui cultivent les beaux-arts avec succès augmente chaque jour : Mme Rougemont a exposé le *Schiavone et Zacintha*, grande et belle étude ; Mme O'Connel, les portraits de M. Romieu, de Mmes Ducos et Rachel ; Mlle Gauthier, fille d'un célèbre critique, un portrait ; Mme Lefebvre-Deumier, un buste en marbre de Mgr l'archevêque de Paris ; Mme Noémie Constant, une figure ronde-bosse. Notre siècle n'a plus rien à envier à celui d'Angelica Kauffman.

Après cette revue générale du Salon, que nous devions à nos lecteurs pour les guider à travers les galeries, ou pour les dédommager de ne pouvoir les parcourir, nous allons examiner en détail la peinture de famille par excellence, c'est-à-dire la miniature, qui rivalise, cette année, avec l'art le plus sérieux, grâce aux trois magnifiques portraits d'Abd-el-Kader, exposés par M. Maxime David, et auxquels le jury a fait l'honneur de les placer auprès de la figure de l'Impératrice, par M. Vidal.

Rappelez-vous la délivrance d'Abd-el-Kader et son séjour à Paris, au commencement de l'hiver dernier... Rappelez-vous surtout son retour au château d'Amboise, au milieu de la curiosité immense de ceux qui pouvaient le contempler, et des regrets inconsolables de ceux qui apprenaient son prochain départ, sans avoir vu cette figure historique du dix-neuvième siècle.

Au seuil de la grande porte du château d'Amboise, Abd-el-Kader trouva réunis les principaux chefs associés à sa fortune, et particulièrement ses deux kalifats Sidi-el-Hadj-Moustafa et Si-Kaddour. Mais, se bornant à les saluer de la main, il se précipita au-devant de Zohra, sa vieille mère, qui l'attendait à la porte de ses appartements. D'abord il l'embrassa avec émotion sur les deux épaules, puis il se prosterna humblement à ses pieds, qu'il couvrit de baisers. Zohra releva son fils et le conduisit dans son appartement, où elle lui demanda avec instance le récit circonstancié de son voyage.

Abd-el-Kader fit asseoir sa mère, puis, se tenant debout devant elle, il satisfit à sa demande gravement et avec tous les signes d'une respectueuse soumission. Au récit des splendeurs de la réception faite à l'émir, le visage de Zohra se mouilla plusieurs fois de larmes d'attendrissement. Puis, une fois ce devoir rempli, l'émir prit le bras de sa mère pour la conduire à la mosquée, où se trouvaient réunis les anciens compagnons de sa captivité. Là l'émir, à haute voix, rendit grâce à Dieu d'avoir éloigné de lui et des siens tout accident, et d'avoir disposé en sa faveur les cœurs de la nombreuse population qu'il venait de visiter.

Jusque-là, l'émir n'avait pas vu encore Kheira, son épouse légitime, qui, non moins vivement que sa mère, devait s'associer au bonheur qu'il éprouvait. L'étiquette arabe voulait que chacun reçût ses compliments avant elle. L'émir enfin prit congé de tout le monde, et se retira dans ses appartements, où l'attendait sa femme avec ses fils.

Or, le lendemain, au moment où Abd-el-Kader rentré dans son for intérieur commençait ses préparatifs de départ pour Brousse, la sainte ville d'Orient, on lui présenta un artiste qui arrivait de Paris, avec une autorisation du ministre de la guerre, pour faire d'après nature le portrait de l'illustre prisonnier, et conserver à la France son image authentique, digne de lui et d'elle même.

Cet artiste était M. Maxime David, notre premier peintre en miniature, et Abd-el-Kader se prêta de la meilleure grâce du monde à poser devant ses pinceaux.

M. David, qui sait rendre les caractères en même temps que les figures, a représenté l'émir sous les trois faces qui en font un homme si original et si complet : 1° Abd-el-Kader, marabout, le chapelet à la main, rêvant le rôle d'un autre Mahomet et méditant la guerre sainte entre deux prières ; 2° Abd-el-Kader, sultan, chef redoutable et savant organisateur de l'Afrique, drapé majestueusement dans son burnous, et prêt à distribuer la justice, la colère ou la clémence ; 3° Abd-el-Kader guerrier, au moment de s'élancer à cheval et de promener sur les tribus ce regard tranquille et profond qui les exaltait comme le pâle reflet de la poudre.

Ces trois figures sont également admirables avec leurs expressions diverses, et nous regrettons de n'en avoir pu reproduire que deux.

Aux amateurs qui tiendraient à les posséder toutes les trois et à les encadrer ensemble comme elles le méritent, nous pouvons annoncer que M. Maxime David a autorisé notre habile photographe, M. Le Gray, à en tirer un petit nombre d'épreuves que l'artiste retouche de sa propre main, et qui sont déposées au boulevard des Italiens, chez M. Goupil, au prix de 60 fr. les trois figures.

Avant le succès universel et public que les miniatures de M. David obtiennent au Salon, elles en avaient remporté un tout intime et fort touchant au château d'Amboise.

Lorsque la vieille mère d'Abd-el-Kader vit son fils reproduit par les pinceaux de l'artiste, elle leva les mains au ciel et s'écria : — *Il l'a fait comme le bon Dieu !*

L'émir lui-même, malgré son rigorisme musulman qui interdit les peintures et images de toute sorte, voulut que M. David multipliât ses enfants comme il avait multiplié leur père, et le peintre se rendit à ce vœu sacré, en animant sur l'ivoire toute la jeune famille du grand homme.

Les trois Abd-el-Kader mettront le comble à la juste renommée de M. Maxime David. Une fois de plus, et mieux que jamais, elles prouvent que ses œuvres sont à la fois des trésors de famille par la ressemblance, et des tableaux par la valeur artistique.

Traduits avec cette vigueur, cette grâce et cette vérité, jamais la beauté, le génie, l'affection, le souvenir n'auront à rougir de leur image devant personne.

Après les miniatures de M. David, nous citerons celles de Mme Herbelin et de M. de Pommayrac, qui se distinguent par des qualités d'un autre genre, par des qualités spécialement mondaines. La première est un amateur ingénieux qui chiffonne poétiquement une figure et une toilette féminine, et compose ainsi d'agréables mensonges. Le second a des procédés de métier très-adroits et d'un effet suffisant pour quiconque ne s'élève pas jusqu'à la recherche de l'art.

ACADÉMIE DES SCIENCES. LA CHIRURGIE NOUVELLE.

LE DOCTEUR MAISONNEUVE.

La chirurgie n'est pas précisément une science amusante, surtout pour les patients qui se soumettent à ses outils. Aussi n'en avons-nous parlé que cinq ou six fois à nos lecteurs, à propos de l'éther et du chloroforme, à propos du prix d'Argenteuil et du docteur Guillon, et dernièrement à propos de l'illustre Récamier. Cependant, comme nous devons suivre et enregistrer tous les progrès de la science, nous saisirons l'occasion qui se présente de constater les merveilles et les bienfaits de la chirurgie nouvelle. Cette occasion nous est fournie par une des dernières séances de l'Académie des sciences, dans laquelle s'est produit un résultat qui a fait une véritable sensation,— résultat que les plus hardis opérateurs regardaient comme impossible, et qui est un des moindres chefs-d'œuvre de l'héritier du talent et de la réputation de Récamier.

C'est nommer le docteur Maisonneuve, chirurgien en chef de l'hospice Cochin.

Le titre d'héritier n'a rien ici d'allégorique. En effet, au moment même où le docteur en question soumettait sa dernière opération à l'Académie des sciences, la famille de Récamier lui envoyait une boîte contenant les instruments de haute chirurgie laissés par l'immortel praticien, et que sa volonté suprême décernait à son ancien élève, devenu son émule et son successeur, comme à celui qui en pouvait faire le plus digne, le plus utile et le plus glorieux usage.

Vous allez juger si le légataire est à la hauteur du legs. Voici l'admirable guérison qu'il a démontrée à l'Académie.

Une ouvrière, jeune fille de dix-sept ans, avait les os de la mâchoire inférieure dévorés par un mal incurable. Sa jeunesse, sa grâce, son avenir, et bientôt son existence, allaient succomber à la maladie et à la douleur qui rongeaient à la fois son adolescence à mesure qu'elle s'épanouissait, comme ces vers inaperçus cachés dans les fleurs qu'ils absorbent de leurs dents invisibles. Une première fois, en 1851, le chirurgien avait essayé de sauver la malade *en faisant la part du feu*, c'est-à-dire en lui enlevant la moitié des os attaqués, opération déjà surprenante, qui n'avait altéré en rien la figure de la jeune fille. Mais en 1852, le mal reprenant racine, s'acharna, plus violent que jamais, au reste du maxillaire.

Que faire contre une telle invasion? Le docteur, qui n'hésite jamais, résolut d'enlever toute la mâchoire.

On recula d'effroi devant cette audace...

— Mais jamais pareille chose n'a été tentée?

— Raison de plus peut-être pour la réussir.

— Mais il vaut mieux tuer le sujet que de le mutiler et de le défigurer ainsi?

— Il ne sera ni mutilé ni défiguré.

— Que deviendront la langue, la déglutition, la parole, le visage entier?

— Je sauverai tout cela; c'est mon affaire.

Et il le fit comme il le disait.

Qu'on nous passe les horreurs du détail pour les merveilles du résultat.



Salon de 1853. Abd-el-Kader guerrier. par M. Maxime David.

L'opérateur se borna à fendre la lèvre inférieure verticalement jusqu'au-dessous du menton. Tel est son système habituel, qui évite ainsi les odieuses balafres, en ne séparant les muscles qu'à leur jonction. Introduit de la sorte jusqu'au maxillaire inférieur, l'outil conduit par la science anatomique, et par l'œil et la main les plus infaillibles, sépara l'os entier des chairs, le déboîta et l'enleva totalement en quelques minutes. Puis les chairs, les muscles, les nerfs, les veines, la peau, ménagés, conservés et rattachés habilement, reprirent leur force, leur place, leur circulation et leur apparence...

Si bien que lorsque le docteur présenta la jeune ouvrière à l'Académie, les curieux, voyant ce visage complet, tel que l'a fait la nature, y trouvant toutes les fonctions de la vie, l'éclat de la jeunesse, l'expression de la physionomie, la douce flamme du regard, le plus doux reflet du sourire, la carnation potelée, fraîche et veloutée des dix-sept ans, entendant enfin la parole facile et distincte, décernèrent tout d'abord et sans le savoir le plus immense éloge au chirurgien, en lui adressant cette question naïve :

— Quelle opération avez-vous faite à cette jeune fille?

Alors le second créateur, — car n'est-ce pas là une création nouvelle, — exposa scientifiquement ce que nous venons de résumer en termes vulgaires; et le compte rendu de cette séance mémorable, retentissant le lendemain dans les journaux, arriva jusqu'à nous avec la plus frappante démonstration du prodige, avec le portrait au daguerréotype du visage opéré, dans lequel le soleil lui-même, — ce dessinateur impitoyable, — n'a pu trahir d'autre vestige que l'imperceptible couture de la lèvre inférieure.

Voilà où la chirurgie est arrivée de nos jours; et, tout étonnant qu'il paraisse, cet exploit n'est qu'un jeu pour la science nouvelle.

Par la belle invention du docteur Dieffenbach, la chirurgie rectifie les yeux louches, en coupant le petit muscle dont la rétraction déviait le regard.

Par la staphyloraphie, M. Roux rend littéralement la parole aux muets. Un enfant naît avec le voile du palais divisé. Le voilà condamné au silence ou au bégayement le plus déplorable, et par conséquent privé des bienfaits de l'éducation commune. M. Roux avive, rapproche, recoud et referme l'organe séparé en deux; et le muet peut monter à la tribune et devenir orateur.

Par l'opération du pied-bot, M. Jules Guérin fait marcher droit les boiteux, en divisant les muscles trop courts qui déformaient le membre au talon.

Avec le même système, il redresse les bossus, en rectifiant la colonne vertébrale, déviée par la même cause.

Par les incisions sous-cutanées, il supprime les grandes plaies chirurgicales, qui introduisaient à la fois l'air et la mort dans les chairs du patient... Maintenant, c'est à travers une simple piqûre d'aiguille que l'instrument pénètre dans l'organisme et va trancher impunément la racine du mal ou de l'infirmité.

Quant à M. Maisonneuve, il semble avoir le don des prodiges. Sa collaboration avec M. Récamier, son audace heureuse autant qu'habile, l'habitude prise par chacun de lui demander l'impossible et de l'invoquer dans le désespoir, en ont fait dans l'opinion publique la Providence des condamnés, comme on appelait son glorieux maître.

Et cependant, si l'on consulte les annales médicales et académiques, on reconnaît en lui une prudence égale à sa hardiesse; c'est le chirurgien conservateur et réparateur par excellence. Il ose plus que les autres, sans donner plus qu'eux au hasard. Comme ces vainqueurs qui ont une étoile, il suit toujours son inspiration, jamais la routine; il croit à son instinct et à son coup d'œil, parce qu'ils l'ont rarement abusé. Il croit surtout à la force de la nature, à l'énergie de la végétation humaine, et il les a démontrées en vingt cas, où elles étaient réputées impuissantes. Il corrige, au lieu de supprimer; il ravive, au lieu de détruire, et il est à la fois l'homme qui fait le plus de cures et le moins d'amputations, le plus d'opérations salutaires et le moins de mutilations irréparables.

Nous en trouvons, dans les fastes de sa pratique et de sa clinique, quatre exemples frappants, qui compléteront ce tableau de la chirurgie nouvelle.

Un jeune homme de dix-huit à vingt ans est apporté à Bicêtre, avec une jambe ankylosée contre la poitrine et remontée jusqu'à l'épaule, comme un fusil au port d'armes. Devant cet effroyable caprice d'un mal sans exemple, la science la plus téméraire reculant avec horreur, le malheureux est abandonné comme incurable... Le jeune docteur, alors chirurgien de Bicêtre, entreprend, non pas d'amputer cette jambe, ce qui eût semblé déjà un chef-d'œuvre, mais de la remettre à sa place et de renvoyer le jeune homme sans béquilles. Pour la première fois en France, il coupe le col du fémur à sa racine, rabat le membre entier de la tête au sol, et guérit le malade, qui marche aujourd'hui comme vous et moi.

Plus tard, à l'hospice Cochin, un ouvrier peintre avait perdu l'usage des bras, c'est-à-dire le gagne-pain de sa famille. On allait l'amputer au-dessus du coude, dont l'articulation était sans remède. — J'amputerai le coude, dit le docteur, mais je conserverai l'avant-bras et la main. On crie à l'impossible! et cela n'en avait-il pas l'air, en effet?... Eh bien! l'opération réussit! Le chirurgien dissèque et coupe les trois os au-dessus et au-dessous de l'articulation. Et les muscles intacts recouvrent leurs fonctions et leur puissance, et ce bras sans coude reprend et manie le seau et l'échelle... Et le plus subtil anatomiste, à la vue du sujet présenté, demande encore avec bonne foi: — Qu'a-t-on fait à ce bras, s'il vous plaît?

L'opération ne se reconnaissait qu'au toucher!...

Un homme tombe dans le feu et se brûle la face entière. Deux paupières surtout sont complétement détruites, et l'œil mis à nu, sortant de l'orbite, présente l'aspect le plus horrible à voir... Il n'y aurait qu'un moyen de sauver cet œil, ce serait de lui refaire des paupières, et bien vite, car l'inflammation envahit l'organe sans défense. — Mais comment refaire des paupières sans peau? cela ne s'est jamais vu en chirurgie. — Qu'importe! dit toujours le docteur... Et il dissèque et manie si adroitement les débris des deux paupières, qu'il parvient à les recoller en y enfermant l'œil malade. L'œil reste ainsi, une année, sans voir. Pendant ce temps, la nature, qui ne trompe jamais le docteur, a reformé la double cloison de chair. L'instrument créateur la rouvre alors, et l'œil, parfaitement sain, revit à la lumière! Faisant d'une pierre deux coups, la science nouvelle avait guéri l'organe et rétabli sa défense; et cela, sans blesser en aucune façon le muscle intérieur, de sorte que les paupières refaites retrouvent le mouvement, en même temps que l'œil sauvé s'épanouit au jour!



Jeune fille présentée à l'Académie des sciences par le docteur Maisonneuve, après l'ablation totale de la mâchoire inférieure. Gravure de M. Gérard, d'après le daguerréotype pris sur nature.

Quoi de plus intéressant et de plus merveilleux!

Après avoir tremblé et compati, voulez-vous sourire un peu?

Un heureux de ce monde subissait un malheur qui

empoisonnait sa prospérité. Son nez, courbé à droite, s'en allait vers l'oreille, de sorte qu'on ne pouvait regarder sans rire cet homme, qui avait tout pour faire envie. Le mal venait d'une trop grande longueur dans la cloison qui sépare les narines. Le docteur coupe cette cloison, la ramène aux dimensions exactes, et du nez le plus déplorable et le plus ridicule fait le nez le plus respectable et le plus régulier!

Jugez si Narcisse se regarda jamais dans l'eau avec plus de ravissement que notre monsieur dans son miroir!

Nous avons parlé de l'instinct et du coup d'œil. C'est là tout le chirurgien, avec la science et le sang-froid. Tel qui ferait à tête reposée un professeur sans égal, ne sera, sur le champ de bataille de la mort, qu'un opérateur malheureux, — comme Nicole qui trouvait la réplique quand son adversaire était au bas de l'escalier. Le chirurgien, lui, doit trouver la réplique à l'instant; sous peine de tuer le sujet, il faut qu'il improvise son salut!

Telle est la grande qualité et la grande force du docteur de l'hospice Cochin.

Tout enfant, il jouait avec ses frères au bord de l'eau. L'un d'eux tombe et va se noyer... Les autres crient au secours et perdent la tête... Un seul ne dit rien, saisit une perche, la tend au naufragé, et le ramène à la rive. Celui-là était le futur chirurgien.

Garder son calme et son coup d'œil, trouver et tendre la perche, voilà ce qui fait les Ambroise Paré, les Dupuytren, les Roux, les Velpeau, les Jobert de Lamballe et les Maisonneuve.

C'est à un *coup d'instinct* que ce dernier doit sa plus belle découverte.

Il vous souvient de cette dame assassinée par son mari, d'un coup de pistolet, à bout portant. On appelle, sans espoir, le docteur, qui trouve la balle perdue tout au fond de la gorge. Il la retire avec son habileté ordinaire, mais un flot de sang jaillit de l'artère vertébrale, — l'artère la plus délicate et la plus inabordable, celle que Dupuytren lui-même n'a jamais osé lier, dans ses plus grandes audaces... Si l'opérateur l'eût reconnue d'abord, il eût reculé peut-être comme Dupuytren... Mais son instinct le guide, et, dans l'ignorance même, accomplit un chef-d'œuvre! Il fait la ligature de l'artère, il la fait avec un succès triomphant, — et il ne découvre qu'ensuite, avec l'œil de la science, qu'il a exécuté l'impossible! Son sang-froid avait suffi pour enrichir la chirurgie moderne d'une de ses plus admirables conquêtes.

Il faut rappeler que le chirurgien de l'Hospice Cochin s'est élevé à la plus haute école de l'instinct et de la divination, à l'école de l'immortel Récamier...

A ce propos, nous avons omis, dans notre notice sur ce grand homme, une aventure qui fut justement une de ses premières leçons à son élève.

Tous deux arrivent, en 1842, près d'une dame affligée depuis 1815 d'un frisson et d'un tremblement continuels, à la suite d'une frayeur de l'invasion... La malheureuse ne se levait plus qu'en s'abritant d'un monceau de laines et de fourrures. Elle en était même venue à ne plus quitter le lit, où elle grelottait défaillante et décharnée, sous une montagne de couvre-pieds et d'édredons.

Le maître observe cet étrange sujet de son œil d'aigle, l'élève observe Récamier de son œil de lynx. Puis, après un regard échangé entre les deux docteurs, — si bien faits pour se comprendre, — le premier demande une baignoire vide et trois seaux d'eau glacée. La malade jette un cri d'épouvante. Récamier lui ordonne de se lever, et de se mettre nue dans la baignoire... Après une lutte terrible de l'angoisse contre la volonté, la patiente s'exécute enfin. Alors le sauveur impitoyable lui jette sur le corps les trois seaux d'eau glacée, l'un après l'autre. Au premier seau, la dame s'affaisse comme morte dans la baignoire; au second, elle bondit avec une convulsion générale; au troisième, elle s'élance, elle court... Elle a retrouvé la force, la souplesse et la vie.

— Maintenant, lui dit Récamier, mettez une robe d'indienne, et allez vous promener aux Tuileries.

Elle le fit, sans souffrance et sans terreur... Elle était radicalement guérie d'une simple affection de la peau, qu'avaient développée tous les palliatifs employés jusqu'alors.

Elle n'a plus frissonné ni tremblé..., et vous avez pu la rencontrer au bois de Boulogne et aux Italiens.

Un tel coup d'œil dans un médecin ne vaut-il pas celui du général d'armée, et de telles guérisons ne sont-elles pas aussi dignes de l'histoire que les batailles d'Alexandre et de Napoléon?

C'est notre avis, et ce sera le vôtre, sans doute.

Aussi nous reprendrons quelque jour ce sujet, à propos de nos autres illustrations médicales, — nous souvenant que les *Mémoires d'un Médecin* sont un des livres les plus célèbres et les plus intéressants de la littérature anglaise.

PITRE-CHEVALIER.

LES TABLES TOURNANTES.

— Avez-vous fait tourner des tables? — Oui, sans doute. — Mais croyez-vous aux tables tournantes? — Hélas! non.

Voilà les questions et les réponses qui s'échangent depuis un mois.

Le monde tourne ainsi dans un cercle vicieux.

Les chroniqueurs de salon n'ont pas d'autre besogne que d'écrire le procès-verbal des expériences de rotation.

— « Bals de tables et de chapeaux, dit l'un, voilà la grande nouvelle, la seule histoire de la semaine, et certes nous en avons rarement eu d'aussi curieuses. Les tables dansent, tournent, valsent, polkent, mazurkent; elles font les évaporées, les coquettes, les fringantes, et les chapeaux sont leurs dignes cavaliers. Il ne s'agit que de les toucher du bout des doigts pour mettre en belle humeur, en joie et en danse ces dames de bois et ces messieurs de castor. Faire tourner, danser et sauter les tables et les chapeaux, telle est l'occupation unique, passionnée, délirante, à laquelle Paris, la France et l'Europe entière se livrent depuis quelques jours.

La découverte de cette merveilleuse faculté communiquée aux tables et aux chapeaux par le fluide qui se dégage de nos mains nous vient de la ville de Brême. Cela devait être; la révélation d'un semblable prodige appartenait de droit à l'Allemagne, terre classique du tournoiement. Le pays qui a inventé la valse et les toupies pouvait seul nous initier au mystère des tables tournantes et des chapeaux tournants. »

— On avait déjà, dit un autre, inventé bien des danses, depuis la pyrrhique jusqu'à la redowa. Il était réservé à l'an 1853 d'inventer la *tabloska*. « Cette invention a cela de beau qu'elle rend tout possible. Si les tables dansent, on ne voit pas pourquoi les chaises, les fauteuils, les sofas, les commodes ne danseraient pas aussi. C'est une question de fluide, et, le fluide admis, il ne s'agit plus que d'en augmenter la dose. Un peu de fluide pour les tables rondes, beaucoup de fluide pour le reste. Il faudra prendre garde seulement d'en mettre trop. Les meubles trop chargés de fluide, et pris soudain d'une ardeur inconnue, pourraient, dans l'excès de leurs transports, sauter par la fenêtre et déménager sans payer leur terme. Courez donc

après des meubles qui s'envolent ! Voilà les Parisiens bien punis de s'être tant moqués des balais de nos aïeux. Quand on se moquait de la puissance de locomotion attribuée aux balais, on ne connaissait pas encore les tables. Les balais dont il est question dans les contes de fées ne sont pas autre chose que des balais magnétisés. Vous entrez un soir dans un salon qui a la réputation d'être fréquenté par des Parisiens honnêtes. Un grand silence vous accueille. Tout le monde a l'air effaré, et l'on vous salue d'un petit air mystérieux, qui semble dire : Vous allez voir, profane ; regardez et recueillez-vous ! On regarde. Une partie de la compagnie est immobile et rangée en cercle autour d'une table ronde posée sur le parquet. Il semble que ce soit une réunion de conspirateurs ou quelque congrès de diplomatie méditant un remaniement de l'Europe. Les membres de cette solennelle association, assis et muets, ont leurs mains placées sur la table et formant une chaîne continue, se joignant par la juxtaposition des petits doigts. Les autres spectateurs, dispersés çà et là, mais attentifs, gardent une attitude respectueuse. Tels les Indiens, le front pensif, contemplent l'idole qui passe au loin dans la pompe de son pouvoir occulte. Le grand problème qu'il s'agit de résoudre, le grand arcane, le mystère qui tient tout ce monde rassemblé dans une pensée commune, c'est de faire tourner une table sur elle-même, horizontalement, avec une vitesse qui se mesure à la quantité du fluide dégagé. Les néophytes ne poussent pas leurs espérances au delà de la rotation ; les prêtres de la science nouvelle veulent, dans leurs convictions plus ardentes, que la table, quel que soit son volume, se cabre comme un cheval et tourbillonne sur un pied. On parle de personnes majeures et décemment vêtues qui ont vu le fait. Les tables qui n'ont point encore subi l'épreuve sont lentes à se mouvoir. Les plus entêtées ne poussent cependant pas la résistance au delà de deux heures ; mais, aussitôt qu'elles ont été convaincues, c'est-à-dire chargées, elles pirouettent sur la simple imposition des mains. Il est même quelques tables trop zélées qui ne consentent plus à s'arrêter aussitôt qu'on les a mises en mouvement. On en connaît une, rue de l'Oseille, au premier au-dessus de l'entresol, qui danse depuis cinq jours sans boire ni manger. Les commençants, les bacheliers en fluide s'exercent sur les chapeaux, sur les chapeaux de feutre surtout. On les pose sur un meuble quelconque, on les soumet à l'imposition des mains, et les chapeaux tournent. C'est l'affaire de cinq minutes. Cette expérience n'a qu'un inconvénient, mais il est grave : c'est d'exposer le maître du chapeau à se voir décoiffé tout à coup. Le chapeau, égayé par l'électricité, part au moindre caprice. On sort sur la foi des traités, le chapeau fait un bond et l'on rentre tête nue... Il y a les tablophiles et les tablophobes. Ceux-ci tueront ceux-là, à moins que ceux-là ne dévorent ceux-ci. Et remarquez le progrès des tables ! la première tournait, c'était gentil déjà ; la seconde se cabrait, c'était mieux ; la troisième a marché ; une quatrième a fait comme Munito, le chien savant, elle a indiqué avec sa patte, — pardon, avec son pied, — l'heure que marquait la pendule et l'âge des personnes qui la consultaient ; c'était une table savante en bois de chêne ; le chêne est grave. Une autre table plus jeune a valsé et polké en mesure, au son d'un piano de ses amis ; c'était une table très-jeune en bois de rose ; le bois de rose est gai. On ne sait pas encore au juste quel est le bois le plus intelligent ; quelques savants opinent pour l'acajou, d'autres pour le palissandre. L'ébène, qui est un bois noir, n'est accessible qu'au fluide nègre. Eh bien ! hâtons-nous de le dire à l'honneur du dix-neuvième siècle, la gravité a fait de tels progrès parmi nous, que des hommes sensés, aptes à toutes les fonctions civiles et politiques, gantés, cravatés, vernis, ceux-là pères de famille, ceux-ci veufs, mais tous raisonnables, ou à peu près, vous parlent de ces choses-là sans rire et d'un air convaincu. »

Tout le monde s'en mêle, ajoute un troisième « c'est la récréation de l'antichambre comme du salon. Il n'y a plus moyen d'être servi. Au lieu de mettre le couvert, les domestiques font danser la table. Encore si cela pouvait les détourner de faire danser l'anse du panier ! mais non : une danse n'empêche pas l'autre, et le bal est complet. Un des plus riches banquiers de Paris était, l'autre jour, après son déjeuner, dans sa bibliothèque (il y a des banquiers qui ont une bibliothèque), occupé à lire un journal. Ayant machinalement jeté les yeux sur la pendule, il s'aperçoit que l'heure de la Bourse approche ; il sonne son valet de chambre :

— Joseph, mon chapeau !

— Oui, monsieur.

Le valet sort, et le banquier, en attendant son chapeau, reprend la lecture de l'article qui l'intéressait.

Quelques minutes s'écoulent, Joseph ne revient pas ; le banquier tire une seconde fois le cordon de la sonnette, tout en continuant de lire l'article qui traite un sujet de finance. Personne ne paraît.

Enfin, l'article achevé, le banquier bondit hors de son siége, et sonne de nouveau avec une légitime violence.

Un valet de pied se présente.

— Eh bien ! viendra-t-on ! s'écrie le financier furieux. Voilà trois fois que je sonne ! Il est incroyable que je sois obligé de sonner trois fois !

— Pardon, monsieur, mais...

— Ce n'est pas vous que j'appelle, c'est Joseph.

— Je pense bien que c'est Joseph, monsieur.

— Alors pourquoi est-ce vous qui venez ? Où est Joseph ? je lui ai demandé mon chapeau.

— Je le sais, monsieur.

— Voilà un quart d'heure que je le lui ai demandé.

— Seize minutes, monsieur.

— Hein ? qu'est-ce que vous dites !

— J'ai regardé la pendule, monsieur ; seize minutes et demie.

— Taisez-vous ! — On n'est pas plus niais que ce garçon-là ! — Mais ce chapeau, voyons, l'aurai-je, à la fin !

— Encore un petit moment, monsieur, il ne peut tarder : Joseph et Vincent sont en train de le faire venir.

— Venir qui ! Êtes-vous fou ? Je parle de mon chapeau.

— Eh bien ! oui, votre chapeau.

— Qu'on me l'apporte à l'instant !

— Oh ! non, monsieur, on ne vous l'apportera pas, mais on va vous l'amener. Et tenez, le voici.

La porte d'un salon attenant à la bibliothèque s'ouvrit, et le banquier vit sur une table placée devant cette porte son chapeau qui s'agitait sous les quatre mains de Joseph et de Vincent.

— Allez trouver votre maître ! dit Joseph en s'adressant au chapeau comme s'il eût parlé à un épagneul.

Le castor obéissant se dirigea aussitôt vers le banquier.

— Voilà, monsieur, reprit le valet de chambre d'un air triomphant. Voyez comme votre chapeau marche, et comme il vous connaît, et avec quelle docilité il accourt à votre rencontre. Monsieur pourra se donner la satisfaction de raconter le fait à la Bourse : j'ai pensé que cela ferait plaisir à monsieur, et qu'il lui serait agréable d'être servi par le nouveau procédé, par le fluide.

— Allez au diable, avec votre fluide! vous m'avez fait perdre une demi-heure.

— Dix-sept minutes, monsieur! Le mouvement a été obtenu en dix-sept minutes! C'est un beau résultat!

— Oui, mais si vous vous avisez de recommencer cette expérience, elle aura encore un autre résultat, c'est de vous faire mettre à la porte.

— En ce cas, monsieur aurait l'obligeance de consigner sur son certificat la cause pour laquelle il me renvoie, en attestant que je fais marcher un chapeau en dix-sept minutes, et je ne manquerais pas de trouver une bonne condition. »

Un quatrième *conteur* affirme que les élèves de l'Ecole polytechnique ont fait tourner leur adjudant, qui se montrait incrédule. Un cinquième écrit que les élèves de l'École de Saumur ont scellé une table au parquet et l'ont fait voler en éclats sous l'imposition des mains. Un sixième a l'honneur d'informer le public qu'il a construit une table-carrousel, à huit siéges suspendus, que huit personnes ont pris place dans lesdits siéges, et que le tout a été mis en mouvement comme une roue de moulin, par quelques petits doigts posés les uns sur les autres... Un septième raconte que les matelots d'un vaisseau à trois-ponts l'ont fait virer de poupe en proue, sans gouvernail, ni voile, ni vapeur, en appliquant leurs mains en cercle au plat-bord de l'immense machine. Le dernier couronne le tout par l'anecdote suivante : On faisait tourner une table sur laquelle était posée une tabatière ; la tabatière est culbutée par la rotation. Le tabac se répand sur l'acajou. La table éternue comme une vieille portière... On entend une voix qui crie : — Dieu vous bénisse! Cette voix était celle d'une table voisine qu'on faisait tourner au même instant!

Voilà les histoires qui absorbent l'attention du monde! *Stupete, gentes!*

Pour en revenir à la question première, et plaisanterie à part, qu'y a-t-il de vrai et que faut-il croire dans tout cela?

Les savants sont divisés. Les uns affirment, les autres nient. La plupart haussent les épaules. Celui-ci expose la théorie d'un fluide électrique ou magnétique qui circule en nous à tant de vitesse par seconde et qui, passant de nos doigts à la matière, y rencontre un obstacle d'où naît l'impulsion rotatoire. Mais alors comment expliquer les variations du mouvement selon les variations de la volonté? Le fluide serait donc dirigé par l'âme de l'expérimentateur! Abîme des abîmes! c'est à jeter sa langue aux chiens, comme dirait Mme de Sévigné. Celui-là prétend que chaque main posée sur la table la pousse involontairement, et que toutes ces petites impulsions réunies composent une force qui emporte le meuble, et que les expérimentateurs enchantés accélèrent, en croyant se borner à la suivre; de sorte que chacun se trompe lui-même et trompe ses voisins, de la meilleure foi du monde.

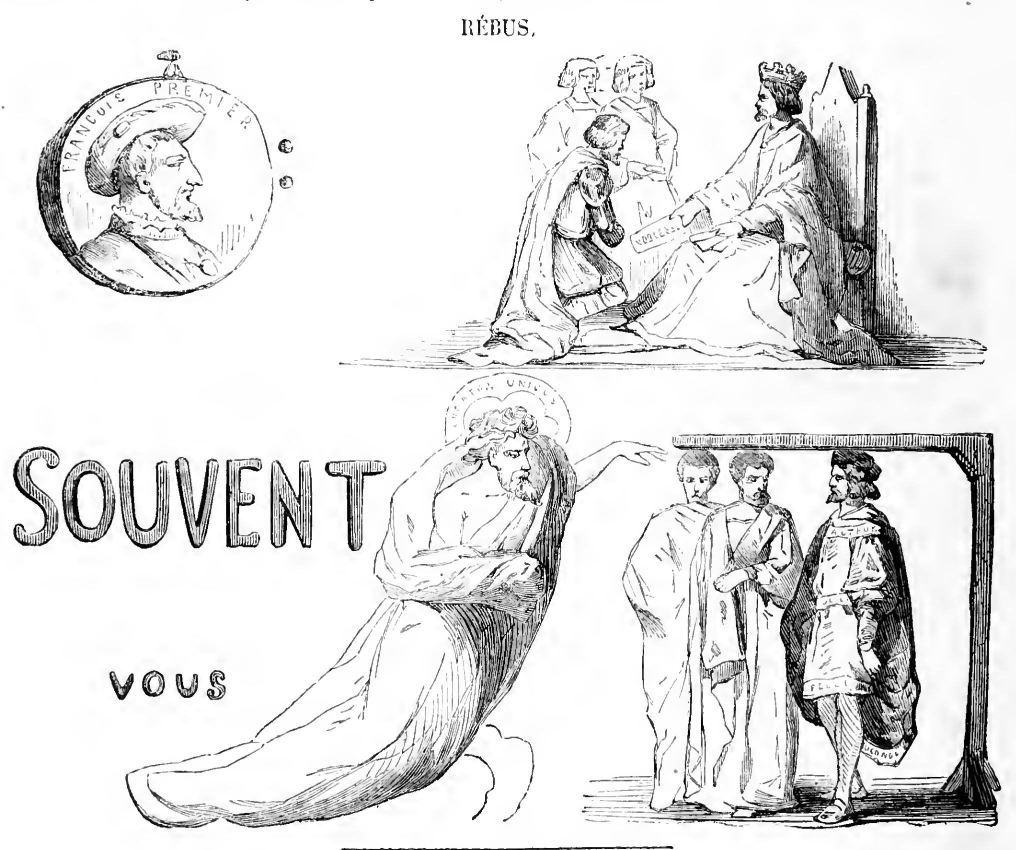
Nous avouons en toute humilité (et bien que, nous aussi, nous ayons fait tourner chapeaux, tables et cuvettes) que cette dernière explication du phénomène nous semble la plus raisonnable et la plus péremptoire, et que la vogue des meubles tournants ne nous paraît pas devoir durer plus que celle de la cuve de Mesmer et des escargots sympathiques.

Si les faits viennent convaincre notre scepticisme, nous ferons amende honorable sans la moindre résistance, et nous serons ravis d'enregistrer une découverte... au lieu d'une mystification. P. C.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI.

« *Tout est perdu, fors l'honneur* » (Toue-taie-paire d'u-fort lot-n'heure). Lettre écrite par François Ier, sur la peau d'un tambour, à Louise de Savoie, sa mère, après la bataille de Pavie.

RÉBUS.



Typ. HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles (Boulevard extérieur de Paris.

COMMENT LE SOLEIL EST DEVENU PEINTRE.

HISTOIRE DU DAGUERRÉOTYPE ET DE LA PHOTOGRAPHIE (1).



(1) Voyez la livraison précédente. — *Arrivée de sainte Ursule à Rome.* Peint par Hemling, sur la châsse de la sainte, à l'Hôpit Saint-Jean, à Bruges. Photographie de M. Blanquart-Évrard.

III. Paris photographe. — Les portraits impossibles. — Découverte de M. Fizeau. — Fouilles archéologiques pratiquées à la loupe. — Le soleil renouvelle le miracle de la mer Rouge, en fixant les flots. — Travaux de MM. Macaire et Warnoz. — Ils réussissent à greffer des nègres. — Un portrait posthume, anecdote. — Panorama daguerrien. — Devenu peintre, le soleil se fait graver par l'électricité.

Notre pays, qui a vu tant de choses et subi trop d'aventures, se familiarise rapidement à tout, même à des merveilles. Peu de jours après la publication du procédé daguerrien, le métier de photographe avait pris racine dans la cité, l'héliographie était une affaire toute simple; les chambres obscures se débitaient par centaines, et une nuée d'amateurs se hâtaient de copier les monuments de Paris, comme si la ville avait dû disparaître au bout de l'année.

Telles sont, en outre, la souplesse, la dextérité et les aptitudes d'assimilation de ce peuple manipulateur par excellence, que bientôt les essais, les perfectionnements se succédèrent à foison. Diverses méthodes furent de même improvisées à la fois par plusieurs adeptes; nous ne mentionnerons que les plus heureuses, en les rattachant aux noms les plus accrédités.

Quelques-uns de ces procédés, dus à des praticiens naguère étrangers à la science, sont si subtils, si ingénieux comme invention, si merveilleux comme résultat, qu'ils sont de nature à intéresser les lecteurs les plus étrangers à l'étude des combinaisons chimiques. Retraçons d'abord ce qui concerne le daguerréotype, ou héliographie sur plaque, avant de passer à la photographie sur papier et sur verre, inventions distinctes de la première, et fondées sur un principe différent.

Lorsqu'on se fut rendu compte du daguerréotype et des agents dont il peut disposer, la science démontra, par bons et solides arguments, que la limite du possible était atteinte et que cet art nouveau ne pourrait jamais être applicable à la copie *des portraits*. L'opération durait douze à quinze minutes, au soleil : comment supposer qu'un modèle soutienne si longtemps, dans l'immobilité parfaite et sans cligner les yeux, les rayons ardents de la lumière solaire? On se livra néanmoins à quelques essais qui donnèrent des figures convulsionnées, méconnaissables, affreuses. Il en résulta, contre le portrait photographique, des préjugés dont il reste encore quelque trace dans l'opinion.

Pour abréger la durée de l'exposition, on tenta de raccourcir le foyer de l'objectif, ce qui concentrait sur la couche sensible des rayons plus énergiques. De là l'exagération de la perspective linéaire, et ces gros nez, ces gros genoux, ces grosses mains, qui enlaidissent les portraits exécutés dans ces conditions, où tous les objets proéminents apparaissent renforcés.

C'est alors que M. Charles Chevalier eut l'heureuse idée de combiner des objectifs à deux verres achromatiques, qui, tout en permettant d'agir à plus longue distance, rendent l'image plus nette, plus brillante, et exempte de toute aberration de sphéricité. Ce moyen donna des portraits en deux ou trois minutes ; ce qui est encore bien lent.

Néanmoins la trouvaille de M. Charles Chevalier ne fit pas tout d'abord une grande sensation. Mais il en avait fait part à un Allemand, qui courut réinventer la chose au delà du Rhin, d'où elle rentra en France avec éclat, parce qu'on la crut étrangère. Les objectifs doubles rendirent un service signalé ; on les appelle encore *allemands*, sans doute parce qu'ils ont été inventés par un Parisien, dans la cour des Fontaines, au Palais-Royal. M. Chevalier compléta ses travaux par la construction d'une chambre obscure très-bonne et très-portative.

La même année, M. Claudet, Français établi à Londres pour l'exploitation daguerrienne, fit dans un autre sens une découverte précieuse par elle-même, et plus encore par ses conséquences. Il reconnut que le chlorure d'iode communique à une plaque daguerrienne la propriété de s'impressionner en quelques secondes sous l'action de la lumière. Ce fut un premier pas vers l'étude des substances *accélératrices*.

A peine la sensibilité de l'iode chloruré était-elle reconnue, que M. Fizeau, puis M. Gaudin découvraient dans le brôme des facultés accélératrices bien plus énergiques. Soudain, chacun se jette sur le brôme; on l'emploie de dix manières différentes, et l'on finit par s'assurer que l'eau brômée de M. Fizeau fournit la combinaison la plus simple et la plus rapide. Ces études furent complétées par M. Bingham, qui parvint à employer le brôme à l'état sec, en le combinant à la chaux qui en absorbe les vapeurs humides.

A la suite de ces découvertes, on obtint des portraits presque instantanés au soleil, et en l'espace de six à trente secondes à l'ombre. Ces images s'embellirent bien davantage encore par suite d'un nouveau procédé de fixation, introduit par M. Fizeau, dont le nom restera cher aux héliographes; car on lui doit les deux plus importantes modifications de la daguerréotypie.

On sait que dans les images primitives le métal de la plaque miroitait sous les yeux du spectateur d'une façon désagréable. De plus, le dessin était triste et peu ferme, parce que le modelé était sans autres ressources de ton que le contraste entre la teinte claire du mercure, et celle de l'argent. Enfin, l'image était sujette à s'effacer par le frottement ; car elle était formée par l'adhérence de menus globules de mercure aux portions iodurées de la plaque. M. Fizeau anéantit ces trois inconvénients par une seule opération, en répandant à la surface de l'épreuve et en chauffant légèrement une dissolution de chlorure d'or, mêlée à de l'hyposulfite de soude. En cette occasion, il se forme un double amalgame d'or et d'argent. La plaque se couvre d'une couche d'or solide qui fixe le mercure, assombrit les tons de l'argent, éclaircit ceux du mercure, éteint le miroitement de l'ensemble, relève la vivacité de l'image, et l'égaye, en communiquant de la chaleur à la teinte générale.

Nous avons dû, à regret, omettre dans ce rapide exposé une foule d'essais et de perfectionnements, concernant soit les manipulations, soit l'instrument même, et dus pour la plupart à d'habiles praticiens qui ont tour à tour servi leurs émules, et étonné le public par la beauté de leurs épreuves. On a pu penser que le daguerréotype avait atteint à son apogée, en admirant les productions de M. Thompson, de M. Foucault, de M. Belfield, de M. Plumier, de M. Fortin, qui mit en usage le brômure iodeux; de M. le baron Gros, qui y substitua la chaux chloro-brômée, qui perfectionna le polissage des plaques; de M. Laborde, qui imagina de renforcer l'effet des vapeurs mercurielles en y adjoignant celles de l'éther; de M. Gaudin et de tant d'autres à qui l'on doit des travaux recommandables.

Grâce à tant d'efforts, l'héliographie est arrivée à une perfection idéale. Telle est même la puissance presque fantastique du procédé, qu'il permet à l'examinateur d'un dessin d'architecture d'explorer la nature, la qualité, le grain, les défauts de la pierre, et d'y faire des observations

inaperçues sur le terrain même. Cette assertion nous rappelle un fait assez singulier.

Il y a trois ans et demi, M. le baron Gros, alors ministre plénipotentiaire en Grèce, fixa, par le moyen du daguerréotype, un point de vue pris à l'Acropole d'Athènes. Là se trouvaient disséminés des ruines, des pierres sculptées, des fragments de toute espèce. De retour à Paris, M. le baron Gros revit ses souvenirs de voyage, et, comme il considérait, à l'aide d'une forte loupe, les débris amoncelés au premier plan de son tableau, il découvrit tout à coup sur une des pierres une figure antique qui lui avait échappé. C'était un lion qui dévore un serpent, esquissé en creux, et d'un âge si reculé, que ce monument, unique à cette place, fut attribué à un art voisin de l'époque égyptienne. Le microscope a permis de relever ce document précieux, révélé par le daguerréotype seul, à sept cents lieues d'Athènes, et de lui restituer des proportions accessibles à l'étude.

Ainsi, ce prodigieux instrument rend ce que l'œil voit et ce qu'il ne peut distinguer ; si bien que, comme dans la nature, le spectateur, en se rapprochant plus ou moins à l'aide de lentilles graduées, perçoit des détails infinis, quand l'ensemble des objets ne suffit plus à sa curiosité.

Il semblait, après tant de prodiges, que la voie perfectible était parcourue jusqu'à ses limites, lorsque l'on apprit, il y a dix-huit mois, que des héliographes, établis au Havre, obtenaient des dessins de marine, et saisissaient au vol les vagues de l'océan. — La chose est impossible, disait-on ; mais les savants n'eurent pas le loisir de le démontrer ; on adressa des preuves palpables à l'Institut.

Par l'effet de la rapidité avec laquelle ils opèrent, MM. Macaire et Warnoz sont parvenus à saisir, dans le mouvement même, un fugitif instant d'immobilité relative; toute la difficulté est d'opérer assez vite. L'écume jaillissante des flots, la voile agitée par le vent, la fumée qui ondoie, la feuille qui frissonne, le cheval au trot, l'enfant qui court, le sourire qui fuit, restent fixés sur leurs plaques féeriques. A moins qu'on ne trouve moyen de forcer la nature de continuer à se mouvoir sur les images qu'elle se laisse dérober, il est permis de penser qu'elle ne cédera rien de plus. Les travaux de ces héliographes exigent une mention particulière.

L'aîné des deux frères, M. Cyrus, cherchait fortune en Amérique à l'époque où les journaux d'Europe apportèrent aux Etats-Unis la description du procédé daguerrien. Aussitôt notre compatriote se fabrique une chambre obscure avec une boîte à cigares où il ajuste, en guise d'objectif, les verres d'une lunette, et il se met en campagne. Médiocrement intéressés par les sites pittoresques de la nature, trop peu épris des monuments pour en construire, les peuples qu'il visita ne pouvaient être séduits que par le portrait, et, en dépit de la lenteur primitive du procédé, les naturels du pays, qui n'avaient point d'artistes à leur disposition, voulurent bien prendre en patience un moyen unique de perpétuer leur image. Des gouverneurs, de riches colons posèrent avec complaisance ; mais, peu satisfaits d'une méthode qui les représentait sans yeux et à peu près tout noirs, ils abandonnèrent souvent la copie à l'artiste, qui en tirait parti. En effet, si les hommes blancs accusaient l'épreuve d'infidélité, les nègres la trouvaient pour eux bienveillante, et les esclaves se retrouvaient sans hésiter dans les portraits de leurs maîtres. Cette assimilation favorisa M. Cyrus Macaire qui n'aurait pu obtenir, avec les instruments dont il disposait, des figures de nègres, mais qui, pour fournir le portrait d'un noir, faisait poser un blanc. Il pratiquait ainsi la fusion des deux races et les greffait l'une sur l'autre en attendant mieux.

Bientôt il dirigea ses efforts vers la recherche des substances accélératrices, et s'asphyxia à demi en expérimentant sur le brôme. Aidé d'un instrument meilleur, il tira si grand parti des réactifs impressionnables, qu'à son retour en France, où son frère s'est associé à son entreprise, il s'est élevé avec lui jusqu'aux résultats merveilleux que nous avons laissé entrevoir. Ces messieurs, dès lors, se sont efforcés de donner à leurs plaques des teintes locales variées, suivant la nature d'effets que l'on voulait produire ; et les recettes chimiques qu'ils se sont appropriées ajoutent à leurs productions un certain mérite artistique.

Les tableaux de marine de ces messieurs avaient attiré autour d'eux un essaim de curieux, parmi lesquels on signalera notre plus illustre peintre de marines, Th. Gudin, qui acquit une collection de ces documents, précieux à juste titre; car c'était la première fois que le mouvement se laissait fixer sans cesser d'être; et jusque-là on n'avait jamais vu la mer agitée, non plus interprétée, mais saisie mathématiquement et d'après nature. Josué avait arrêté le soleil; ce dernier fixait les vagues de la mer.

Nous avons eu entre les mains toutes ces merveilles, ainsi qu'un petit tableau de genre, obtenu par le même procédé instantané. Nous ne pouvons résister au désir d'en donner un aperçu. Que l'on se figure quarante portraits groupés, quarante figures qui rient ou babillent; quarante enfants : un pensionnat de petites filles, un essaim de petits démons saisis au vol et à la sortie de la classe... La ruche entière est amoncelée le long des degrés par où l'on descend pêle-mêle ; sept religieuses donnent un certain style à cette composition improvisée. L'une des pensionnaires regarde furtivement une image, tout en courant ; une autre joue avec son chapelet ; celle-ci tire à elle le trousseau de clefs de la surveillante ; celle-là grignotte un morceau de pain ; cette autre coudoie sa voisine, et les plus jeunes sautillent en riant aux éclats.

L'image est d'une netteté prodigieuse ; les physionomies ont toute leur vivacité ; les robes sont nuancées avec justesse. Pas un trou, pas un ton criard ; le noir a du relief, et le blanc des étoffes n'est point solarisé.

Ce singulier dessin a donné lieu dernièrement à une scène assez touchante. Un jeune ménage étant venu visiter MM. Macaire au passage Jouffroy, où ils ont établi leurs ateliers photographiques et une exposition permanente de leur intéressant musée, il arriva qu'en contemplant l'épreuve dont nous venons de parler, la jeune dame se mit à sangloter. Son mari, qui partageait son émotion, expliqua à ses hôtes qu'il était du Havre, où ils avaient récemment perdu leur fille unique, et qu'ils l'avaient reconnue parmi ses compagnes de pension. Comme l'objet de leurs regrets était placé au fond de la scène, le visage, réduit aux dimensions d'une grosse tête d'épingle, était peu saisissable; mais la tournure, la toilette de l'enfant l'avaient suffisamment indiquée à l'œil perçant d'une mère. Ces pauvres gens n'avaient pas gardé de portrait de leur enfant chérie, et la mort avait tout emporté. On les pria de revenir le lendemain. Dans l'intervalle, MM. Macaire ayant tiré une épreuve de l'image sur une forte proportion, remirent aux parents un portrait fidèle et très-beau de l'enfant qu'ils avaient perdue.

Un photographe très-habile, M. Martens, qui a obtenu avec des clichés de verre, dont nous parlerons plus loin, de magnifiques épreuves des glaciers et des roches de l'Oberland, a tiré un parti fort singulier de la méthode

instantanée. Il s'est avisé de rendre l'objectif mobile autour d'un axe, d'en rétrécir le champ, et de lui faire parcourir toute la longueur d'une plaque hémisphérique. Le résultat est un panorama qui embrasse tout un horizon. Nous avons admiré une vue de Paris à vol d'oiseau, prise de la sorte du haut des tours de Notre-Dame, et embrassant les lointains avec le ciel et les nuages. C'est véritablement une œuvre de magie.

La place nous manque pour expliquer ici les curieuses applications de la galvanoplastie à l'art daguerrien, et comment M. Charles Chevalier a trouvé par hasard le moyen de reproduire par l'action galvanique de la pile une épreuve sur plaque. On a été plus loin dans cette voie, M. Fizeau est parvenu à transformer une plaque daguerrienne en une planche de gravure, propre à donner par le tirage typographique des épreuves sur papier de l'image daguerrienne. Dans cette étrange opération, sous l'influence d'un fil électrique et par l'action d'un mordant, la planche gravée s'entaille, se creuse d'elle-même, avec une précision et une finesse qui défieraient les mains les plus habiles. Ainsi, comme l'a écrit M. Figuier, de la lumière on fait un pinceau, et de l'électricité un burin; la main de l'homme n'aurait à intervenir ici que pour tracer au bas d'une de ces estampes ces mots glorieux pour la science : — Dessinée par la lumière et gravée par l'électricité.

On nous pardonnera de nous borner à indiquer ces résultats ; pour les décrire, il aurait fallu entrer dans certains détails concernant une autre découverte, la galvanoplastie, qui, dans les arts industriels de notre temps, est devenue en quelque sorte l'imprimerie de la sculpture.

D'autres prodiges réclament notre attention, et, avant d'apprécier la valeur réelle et le rôle futur de l'héliographie au point de vue de l'art, il nous reste à parler de la photographie sur papier et sur verre, autre invention qui confine à la première, qui fait bien plus sérieusement échec aux dessinateurs, qui a déjà produit des résultats importants à connaître, des collections accessibles à tout le monde, et devant laquelle s'ouvre un avenir très-brillant. Ces procédés, qui permettent à tout le monde de rivaliser avec les chefs-d'œuvre de l'art, sont bien plus attachants et fantastiques que les miracles de la chimie ou de la physique amusante, dont on enseignait les secrets à la jeunesse des temps passés.

IV. Origine et progrès de la photographie sur le papier. — Où le génie des inventions va-t-il se nicher? — MM. Talbot et Blanquart-Évrard. — Albums et voyages pittoresques. — Missions héliographiques. — Les clichés de verre : M. Niépce de Saint-Victor. — Comme quoi un officier de dragons tacha son uniforme, et ce qu'il en advint. — Le coton-poudre appliqué à la photographie. — Travaux de M. Le Gray. — Niépçochromie, ou la couleur peinte par elle-même.

Tandis que Daguerre publiait, en 1839, le procédé auquel il a donné son nom, un Anglais, M. Fox Talbot, trouvait aussi la photographie, et justifiait de résultats obtenus en 1834. L'antériorité des travaux de Niépce trancha, ainsi que nous l'avons dit, la question en faveur de la France. Les essais de son associé ne s'étaient exercés que sur la plaque ; les travaux de M. Talbot portèrent exclusivement sur l'emploi du *papier*.

Déçu dans ses espérances par l'avénement du daguerréotype, M. Talbot, pour constater, non plus la priorité, mais du moins l'originalité de sa découverte, se hâta de la publier avant même qu'elle fût parvenue au degré de perfection où sans doute il se proposait d'atteindre. On essaya de l'appliquer en France, et l'on réussit assez médiocrement. On supposa donc que M. Talbot avait incomplétement livré le secret de son *calotype*, et l'on cessa de s'en occuper. Cependant quelques adeptes avaient tenté divers perfectionnements : citons, entre autres, MM. Grave, Gaudin, Hunt, Heeren, Herschell, Wood, Martin, et surtout M. Bayard, employé au ministère des finances, qui le premier a obtenu, d'après nature, des estampes admirables.

Néanmoins, la photographie sur papier demeura à peu près abandonnée jusqu'à la fin de 1846. Au commencement de l'année suivante, elle réveilla tout à coup l'attention des héliographes, et, dans l'espace de quelques semaines, elle fit autant de bruit qu'elle en avait fait peu jusque-là. Un seul homme était parvenu, du fond de sa province, à agiter ainsi tous les praticiens, et à donner aux esprits une impulsion énergique et nouvelle. Pendant que la photographie sur papier était plongée dans un oubli croissant, un fabricant de draps, de Lille en Flandre, s'occupait activement de la tirer de l'obscurité, de la rendre plus parfaite, d'en faciliter l'exécution, et d'en multiplier les produits.

Si l'on compare entre eux les travaux des divers inventeurs héliographiques, et qu'on les apprécie d'après l'importance des services qu'ils ont rendus, on comptera cinq noms qui doivent être tirés de la foule, et auxquels il faut rapporter les phases principales des perfectionnements NIÉPCE a trouvé le principe ; *Daguerre* a transformé le procédé, M. *Fizeau* l'a rendu parfait ; M. *Blanquart-Evrard*, de Lille, a donné l'élan à la photographie sur papier, et enfin, M. *Niépce de Saint-Victor*, neveu du premier Niépce, et capitaine dans les gardes municipales, a mis la photographie sur papier à même de rivaliser de précision et de fini avec la plaque daguerrienne, grâce à une dernière découverte dont nous parlerons bientôt.

Ici se présente une réflexion : nous possédons de grandes écoles, des académies, des professeurs célèbres, des savants à palmes vertes qui reçoivent de grands honneurs, gouvernent les peuples, font des lois, et parfois même des rapports sur les découvertes d'autrui ; ils instruisent les générations, ils procréent des légions de savants... Et, chose étrange ! les découvertes les plus remarquables des âges modernes appartiennent presque toutes à des gens à qui ces grands hommes n'ont rien enseigné. Des enfants ont découvert le télescope; les applications de la vapeur sont dues à un ouvrier, des pâtres ont trouvé la vaccine, un chanteur d'opéras a imaginé la lithographie, un médecin le galvanisme, grâce à sa cuisinière qui préparait un bouillon de grenouilles ; un abbé le télégraphe aérien, un compositeur de musique la dorure chimique, un fabricant de papier les aérostats, un étudiant le collodion, un employé des ponts et chaussées l'éclairage au gaz. Enfin, pour se restreindre à ce qui concerne l'héliographie, cette merveilleuse série d'applications subtiles de la physique et de la chimie, quand nous énumérons les titres des inventeurs successifs, nous trouvons : un officier en retraite, M. Niépce ; un peintre de décors, M. Daguerre ; un diplomate, M. le baron Gros ; deux peintres, MM. Claudet et Le Gray ; un homme de loisirs, M. Talbot ; un employé des finances, M. Bayard ; un graveur, M. Martens ; un fabricant de cristaux et un employé de librairie, MM. Macaire ; un marchand de draps, M. Blanquart-Evrard ; enfin, un capitaine-instructeur des milices municipales, M. Niépce de Saint-Victor. La science ne peut revendiquer que deux noms : M. Becquerel et M. Fizeau.

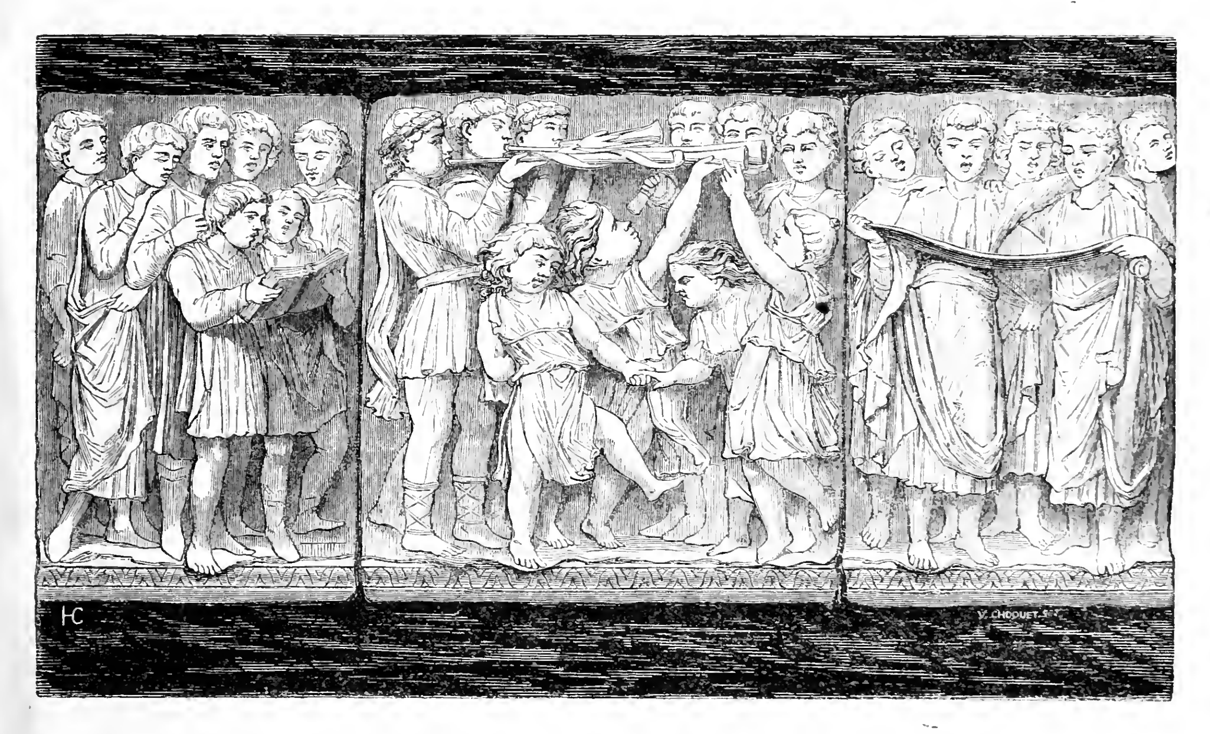
Revenons à M. Blanquart-Evrard, qui, en 1847, attira

sur la photographie de papier un vif intérêt, en consacrant à cette branche de l'art une brochure très-pratique et en même temps fort habile, au point de vue des idées ou des espérances qu'elle faisait naître. A l'ouvrage étaient jointes des épreuves sur papier, comparables à de bonnes gravures; et des portraits crayonnés de main de maître par le soleil du bon Dieu, genre de travail dont on avait désespéré. L'Académie reçut et illustra le tout par un rapport suivi d'un encouragement mérité. M. Talbot avait échoué à faire des portraits; M. Blanquart réussit en présence de l'Institut, et reproduisit les traits de M. Biot.

Dans cette occasion, M. Blanquart a joué le rôle, non d'un inventeur dans le sens formel du mot, mais d'un vulgarisateur intelligent qui éclaircit, développe et perfectionne. Il s'était donné pour tâche, en s'assimilant le procédé de M. Talbot, de le rendre plus précis, d'en accroître l'extension et de l'améliorer. Son entreprise fut très-profitable à M. Talbot lui-même; car l'esprit d'antagonisme, dans ses efforts pour atténuer le mérite de M. Blanquart, réhabilita de lui-même le procédé Talbot. Tel qui l'avait déclaré impraticable voulut prouver qu'il était excellent; et, comme un peu de malice aiguise les facultés à merveille, on arriva bientôt à tirer bon parti du talbotype. Puis, chacun prétendit revendiquer sa part dans l'invention; l'engouement arriva; la Société photographique, fondée par un homme d'intelligence et de cœur, M. de Monfort, stimula l'émulation générale; le journal *la Lumière*, par lui créé, répandit tous les procédés, et la photographie sur papier, en l'espace de dix-huit mois, fit des pas immenses.

Il est à propos maintenant d'expliquer en peu de mots les notions chimiques qui servent de bases à ces nouveaux procédés.

On sait que le chlorure et l'iodure d'argent noircissent



Bas-reliefs de Lucca della Robbia (Galerie des offices à Florence). Photographie de M. Blanquart-Évrard.

à la lumière. Si donc on imprègne d'iodure d'argent une feuille de papier, et qu'on la place au foyer de la chambre obscure, la lumière teintera les places où elle viendra frapper, et laissera blanches les portions de l'image qui sont couvertes d'ombres. Le résultat de l'expérience sera une épreuve inverse de la nature, ou *négative* (terme consacré), où les ombres seront pâles et les lumières presque noires.

Pour obtenir une image redressée, il suffira de prendre une autre feuille de papier, préalablement soumise à la même action chimique que la première, de juxtaposer les deux feuilles, de telle façon que la lumière du jour, pour atteindre la seconde, ait à traverser l'épreuve négative. Les portions noires de cette épreuve arrêteront les rayons du jour, et laisseront le papier plus ou moins blanc; les portions claires, plus transparentes, livreront passage à la lumière, qui colorera la feuille soumise à cette sorte de calque. Et l'image reçue par celle-ci sera nécessairement *inverse* par rapport à l'autre, c'est-à-dire directe et positive, par rapport à la nature.

Le grand avantage de ce procédé, c'est qu'une fois l'épreuve négative obtenue elle devient un véritable cliché, à l'aide duquel on peut tirer un nombre illimité de bonnes épreuves. La plaque daguerrienne ne donnait qu'un seul tableau.

Cette méthode relève directement de M. Talbot, qui, pour rendre le papier plus impressionnable, et ensuite pour y faire apparaître l'image, le lave, avant et après l'opération, dans une mixture d'acide gallique, d'acide acétique et de nitrate d'argent. La fixation de l'épreuve s'opère dans un bain d'hyposulfite de soude ou de bromure de potassium, sels doués de la propriété de dissoudre le chlorure et l'iodure d'argent que la lumière n'a pas impressionnés.

Signalons sur-le-champ une autre méthode qui fournit du premier coup une épreuve directe, sans l'aide d'un

papier négatif intermédiaire. Elle consiste à placer au foyer de la chambre obscure un papier chimiquement préparé, préalablement noirci par l'action de la lumière, et trempé dans une dissolution d'iodure de potassium. Ce nouveau composé est détruit par l'action de la lumière, qui modèle les objets en blanc sur un fond sombre. M. Bayard a le premier mis en pratique le procédé direct, et obtenu des résultats d'une beauté idéale, qu'il est parvenu à fixer.

Les principaux mérites de la publication postérieure de M. Blanquart-Evrard sont d'avoir dirigé sur cette branche photographique les efforts de tous, d'avoir élucidé la méthode de M. Talbot, d'avoir signalé des substances accélératrices qui permettent d'obtenir, avec un cliché négatif, deux à trois cents épreuves par jour ; d'avoir étudié les propriétés d'une foule de sels, et mis ses rivaux à même de pouvoir le surpasser un jour, en étendant les applications du procédé primitif.

M. Blanquart, en rehaussant au point de vue des arts et de l'industrie les avantages de l'emploi du papier, a contribué puissamment à mettre à la mode un procédé qui, supprimant le bagage daguerrien et réduisant la dépense des matières premières, met tout voyageur en état de se procurer de magnifiques albums, sans autres frais que ceux d'une centaine de feuilles de papier. Enfin, prêchant d'exemple, M. Blanquart a fondé, à Lille, une imprimerie photographique où l'on pratique en grand le tirage des *négatifs*, et où cette opération peut être contrôlée par le goût ; car les améliorations introduites par M. Blanquart lui permettent d'obtenir des épreuves de toutes les nuances, du ton bistre à la teinte bleue ou au noir le plus pur, ainsi que de donner à son gré, et suivant la nature ou la physionomie du dessin, des images légères et à effets doux, ou des épreuves contrastées, énergiques, comme les intérieurs de Rembrandt ou les monuments gravés du Piranèse. Ici, nous entrons en plein dans le domaine de l'art.

Sous l'influence de ces travaux et à la faveur de l'impulsion donnée par le journal *la Lumière*, la photographie de papier a fait des progrès rapides, surtout depuis que M. Le Gray, l'un de nos plus habiles praticiens, en ce qui concerne la reproduction des sites et des monuments, a eu l'idée de neutraliser les défauts et les inégalités du papier, en le glaçant préalablement d'un enduit de cire vierge, opération qui le rend propre à recevoir des images nettes et plus vigoureuses. Les papiers cirés fournissent d'excellents portraits, et, sans contredit, les épreuves les plus moelleuses d'après la nature. Il est impossible de décrire ici tous les essais et tous les perfectionnements de la photographie, dont il suffira de signaler les principaux résultats.

Elle parvint bientôt à une si haute supériorité que, dès le mois de mars 1851, celui qui écrit ces lignes pressait vivement l'administration des Beaux-Arts d'utiliser, au profit des monuments historiques, un art si précieux, indiquait le plan de plusieurs voyages héliographiques dans le Nord et dans le Midi, et désignait pour ces utiles entreprises quelques artistes qui avaient fait leurs preuves. A la suite de plusieurs démarches activement suivies dans ce but, le Comité des monuments historiques, constituant les bases d'un musée pittoresque et archéologique de la France, envoyait M. Bayard en Normandie, MM. Le Gray et Mestral en Touraine et dans le Midi, M. Baldus à Fontainebleau, en Bourgogne et dans le Dauphiné ; et M. Le Secq en Champagne, en Alsace et en Lorraine.

Ces Messieurs ont rapporté une collection de planches d'une grande dimension, obtenues avec une supériorité rare par des moyens divers. En effet, M. Bayard emploie les négatifs de verre dont nous parlerons bientôt ; M. Baldus s'en tient au procédé Talbot, dans l'exploitation duquel l'inventeur lui-même ne l'égalerait pas ; M. Le Gray emploie le papier ciré. Ses productions sont, à nos yeux, sans rivales ; grâce surtout à un emploi du chlorure d'or, qui lui permet d'aller réveiller des détails enfouis parmi les ombres les plus foncées.

Cette collection des monuments anciens de notre France, on la doit, ainsi qu'il a été dit, au Comité des monuments qui, au retour des habiles photographes, les a félicités, a reçu leurs clichés, et les a mis sous clef dans un tiroir, sans autoriser, ni même tolérer la publication. Le public est donc privé de ces estampes que chacun se disputerait ; les photographes sont frustrés de la publicité qu'ils avaient espérée, et notre pays ne peut se faire honneur de la plus belle œuvre qui se soit produite jusqu'ici. Nous avions demandé davantage et nous espérions mieux.

MM. Le Gray, Bayard, Le Secq et Baldus avaient eu pour précurseurs, dans ce genre d'entreprise, M. Eugène Piot, à qui l'on doit le premier ouvrage photographique important, publié par livraisons : *l'Italie monumentale*, et l'un des fondateurs et des plus brillants écrivains de la *Revue de Paris*, M. Maxime Ducamp, qui, revenant d'Egypte et de Jérusalem avec plus de deux cents négatifs obtenus devant les sites les plus remarquables et les monuments les plus célèbres de la Haute et Basse Egypte, a créé un monument inappréciable.

Une souscription a mis M. Ducamp à même de livrer à la publicité son utile et consciencieux voyage, dont l'impression photographique, pure de toute retouche, se poursuit avec activité à Lille, chez M. Blanquart-Evrard. Antiquaire et poëte, M. Ducamp a enrichi son texte d'un travail littéraire attrayant, instructif ; on lui doit le premier livre illustré par la photographie, et l'on comprend, en admirant ses belles estampes, combien l'esprit et le goût rehaussent le mérite des œuvres héliographiques.

Pour compléter ces collections, il nous reste à signaler l'album si riche et si varié de M. Blanquart-Evrard, publié avec grand luxe, livré à très-bas prix, et embrassant une série de raretés artistiques, de tableaux gothiques, de monuments des Flandres, de l'Italie, de paysages, de statues, etc... Ces collections sont charmantes et d'un intérêt facile à concevoir (1).

Ainsi, dans l'espace de quelques mois, une industrie est créée, qui occupe quantité d'ouvriers ; les monuments de la France et de l'Italie sont fixés et conservés dans leurs plus précieux détails. Les notions anciennes sur l'Egypte sont contrôlées et précisées, les hiéroglyphes sont livrés sans erreurs possibles à la sagacité des savants, et l'ancien voyage d'Egypte, publié autrefois, passe à l'état d'interprétation capricieuse et lointaine.

C'est surtout dans la reproduction des sites abruptes, des rochers et des monuments, que la photographie sur

(1) Outre *l'album de l'artiste et de l'amateur*, cet infatigable publiciste-héliographe a mis simultanément au jour *les Mélanges photographiques*, *Paris-photographique*, *Souvenirs*, *Variétés-photographiques*, collection de gravures anciennes sur bois et autres raretés ; *les Sept sacrements de Poussin*, *l'Art chrétien*, *Etudes de paysages*, *les Pyrénées*, etc... En tout neuf ou dix ouvrages d'un très-vif intérêt, et dont le commerce s'est emparé. Si M. Blanquart n'est pas le Guttenberg de la photographie, il peut à bon droit revendiquer, dans cette invention, la popularité de Faust, ou de Pierre Schœffer. Nous reproduisons ci-dessus deux des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art, photographiés par M. Blanquart-Évrard.

papier excelle et paraît supérieure à tout. MM. Le Gray et ses rivaux ont, à cet égard, atteint les limites de l'art.

Cependant, en dépit de ces perfectionnements, la photographie sur papier, pour la copie des portraits, des objets très-délicats et des menus détails, était inférieure à la plaque daguerrienne. Néanmoins, elle avait plus de charme; témoin les portraits de M. Mestral, et surtout de M. Leblanc qui obtient, encore par le procédé Talbot, les meilleurs portraits en clichés de papier que nous ayons eu l'occasion d'admirer. Il restait une dernière conquête à faire, celle d'un négatif assez transparent pour lutter avec la finesse du métal. Cette difficulté a été vaincue par une heureuse invention due à un officier français.

La vocation scientifique de M. Niépce de Saint-Victor et l'histoire de ses travaux rappellent les légendes des anciens temps, et offrent un des plus curieux exemples de la puissance de la volonté obéissant, en dépit des obstacles, à l'élan d'un génie particulier. D'ailleurs, les études de M. Niépce se rattachent à la recherche d'un problème réputé insoluble comme celui du grand œuvre, et que ce chercheur obstiné a presque seul entrevu. Nous voulons parler du moyen d'arracher au procédé daguerrien la reproduction, non-seulement des lignes et des ombres, mais encore *de la couleur même* des objets naturels. — « Si l'on trouve jamais ce secret-là, disait un photographe presque effrayé des conquêtes de la science dans cet ordre d'idées, la fin du monde arrivera le lendemain. » A l'heure où nous parlons, ce prophète a le droit de supposer que la consommation des âges est proche.

Neveu de Joseph-Nicéphore Niépce, le Christophe Colomb du daguerréotype, M. Niépce de Saint-Victor se fit soldat à l'âge de dix-neuf ans. Ses premières études ne l'ont pas dirigé vers la science; ses goûts tout militaires l'ont conduit à l'école de Saumur, d'où il est sorti, en 1827, avec le grade de maréchal-de-logis instructeur au 1er régiment de dragons.

Mais comme son oncle, qui poursuivit pendant vingt ans l'héliographie avec la plus patiente obstination, M. Niépce de Saint-Victor était doué, à son insu, de cette curiosité tenace et réfléchie, qui porte certains hommes à s'intéresser à un fait ou à une idée, et à les suivre sans relâche jusque dans leurs conséquences les plus reculées.

Le premier signe de cette vocation, par rapport à M. Niépce, est fort étrange, quand on songe au point où cette vocation l'a conduit: la découverte de l'héliochromie, ou reproduction des couleurs par le procédé daguerrien.

Il y a douze ans, M. Niépce de Saint-Victor avait des parements à retroussis roses à son habit d'uniforme : tout a procédé de là.

Le rose à la cochenille est très-sensible à l'action des acides. Quelques gouttes de vinaigre ou de citron ayant taché la manche du jeune officier, il essaya de rendre à l'étoffe son premier lustre avec du sel d'oseille. Mais l'acide oxalique, dévorant la nuance encore davantage, la fit *virer* dans une gamme nouvelle, et voilà notre alchimiste en germe conduit à méditer sur les nuances, sur les propriétés des mordants et la composition des couleurs.

Ces réflexions, on le verra, le menèrent assez loin. En 1842, un arrêté du maréchal Soult, ministre de la guerre, arrêté aussi gravement mûri que le décret qui statua jadis sur la sauce d'un turbot, prescrivit de mettre à la nuance orangée les collets, les revers et les parements de treize régiments de cavalerie, assaisonnés jusque-là au cramoisi, à l'écarlate ou au rose. Comme une sage administration se plaît à introduire l'économie jusque dans les mesures les plus essentielles au salut de l'Etat, le ministre accueillit la proposition d'un lieutenant de dragons en garnison à Montauban, qui offrait un moyen d'opérer la réforme résolue sans changer l'étoffe, sans même découdre les fracs, et en passant sur les nuances proscrites une brosse imprégnée de certaines solutions.

Mandé à Paris, où il obtint la faveur de résider un mois *à ses frais*, M. Niépce de Saint-Victor eut l'honneur d'oranger des uniformes à coups de brosse, en présence d'une Commission spéciale, et l'adoption de sa méthode expéditive épargna au Trésor un déboursé de plus de cent mille francs. Il refusa de vendre son procédé, mais il le donna; et sa délicatesse, jointe à son habileté, lui valurent, de la munificence du maréchal Soult, une indemnité de *cinq cents francs...*

Cependant M. Niépce avait pris goût aux manipulations chimiques. Le souvenir de son oncle lui avait transmis la passion des essais, et cette ardeur à pénétrer dans les domaines inconnus, qui est pour les gens de pratique une forme de l'amour du merveilleux. Jaloux d'ajouter à l'illustration de sa famille, M. Niépce tourna son activité vers l'héliographie; et, en 1846, il signala l'attrait singulier des vapeurs de l'iode pour la couleur noire, et une tendance de ce corps à se fixer de préférence sur les objets saillants. Cette double observation permit à M. Niépce de Saint-Victor de copier les gravures les plus fines sans altérer l'original.

En 1847, M. Niépce, signalé déjà par diverses expériences curieuses, parvint à saisir, à caractériser des phénomènes d'optique, inaperçus jusque-là, et dont un homme éminent, M. Chevreul, chercha la théorie au profit de la science.

A la suite de ses premiers travaux, M. Niépce avait compris la nécessité de se rapprocher de Paris pour les y continuer. Riche... comme un soldat, il ne pouvait sacrifier sa lieutenance. Il dut renoncer à ses chances d'avancement, en sollicitant son annexion à la garde municipale. Une telle grâce, le conçoit-on, lui fut refusée pendant trois ans, et douze camarades passèrent avant lui... *au choix!* A ces résistances, on reconnaît l'illustre guerrier à qui le Comité des monuments arracha avec tant de peine le château de Blois dévoué aux destructions du génie militaire.

Enfin, en 1845, M. Niépce quittant le Midi fut caserné au faubourg Saint-Martin, et deux ans lui suffirent pour justifier, par trois découvertes successives, d'un avantage si chèrement acheté.

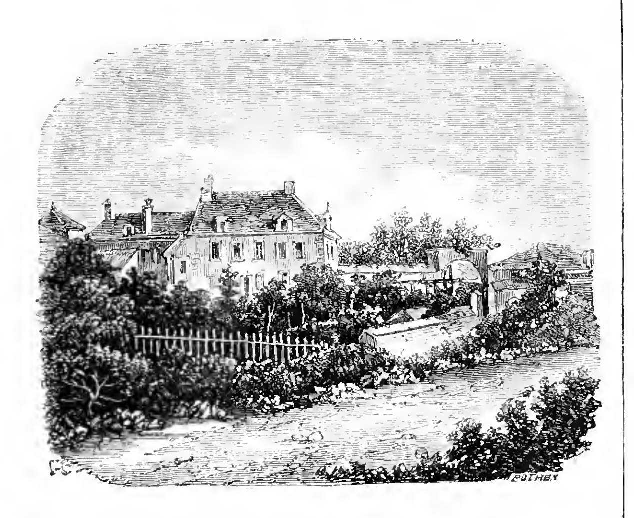
Il nous reste à parler de la troisième.

M. de Valicourt, auteur justement estimé du *Manuel de Photographie*, et confident des travaux de M. Niépce, nous assure qu'avant 1847 cet officier s'occupait des essais relatifs à la découverte d'une matière propre à tirer des négatifs supérieurs aux négatifs en papier, par la transparence, par l'égalité d'épaisseur, par le poli, par l'absence de grain et de fibres. Résoudre ce problème, c'était créer à bas prix une victorieuse concurrence à la plaque daguerrienne et assurer l'avenir industriel de la photographie sur papier, dédaignée jusque-là, en dépit du trop récent ouvrage de M. Blanquart. Tout naturellement les efforts de M. Niépce eurent pour objet le verre, qui réunit toutes les conditions désirables. Mais, pour parvenir à fixer sur une vitre polie un enduit assez résistant pour subir des lavages et se combiner à des substances photogéniques, que de déceptions il fallut traverser!

Néanmoins, dès cette même année 1847, M. Niépce de Saint-Victor obtint des clichés sur verre à base d'amidon, et, peu de temps après, il substitua à l'amidon l'albumine ou blanc d'œuf, qui forme un enduit très-mince que l'acéto-nitrate d'argent coagule et rend susceptible de recevoir très-bien les sels iodurés.

Cette invention était complète ; elle est d'un usage commun aujourd'hui et donne de bons résultats. Depuis lors, on l'a améliorée quant aux applications, on l'a rendue plus rapide, et, dès l'année 1849, M. Le Gray doublait au profit des portraits la puissance des clichés de verre en remplaçant, dans certains cas, l'albumine par le *collodion*. Ce dernier procédé a été contesté par l'Angleterre à la France ; mais M. Le Gray nous a prouvé par un document authentique que M. Archer n'a fait, en 1851, que développer à cet égard une recette que notre compatriote avait publiée.

Il est intéressant d'étudier comment les découvertes s'enchaînent et se multiplient l'une par l'autre. Chacun se rappelle l'invention du coton-poudre. Cette invention en produisit une autre : le coton-poudre ayant été trouvé, l'on reconnut qu'il acquérait la propriété de se dissoudre presque instantanément dans l'éther, et de former ainsi une sorte de sirop plus ou moins visqueux. Comme l'éther est très-volatil, si l'on étend ce composé sur une plaie récente, l'éther s'évapore et laisse un dépôt diaphane qui sèche à l'instant et colle ensemble les deux lèvres de la blessure. C'est là ce qui, sous le nom de *collodion*, a remplacé avec avantage, dans la pratique chirurgicale, le taffetas d'Angleterre.



Maison des Gras, près Châlon-sur-Saône, où M. J.-N. Niépce inventa le daguerréotype, photographiée sur les lieux. J.-N. Niépce faisait ses expériences à la fenêtre de la mansarde latérale.

Ce collodion, préalablement ioduré, a été étendu par M. Le Gray sur des plaques de verre, puis combiné au nitrate d'argent qui le blanchit, et, à l'aide d'autres préparations accélératrices, on est parvenu à reconnaître que les verres ainsi préparés peuvent fournir des images négatives presque instantanées. Ces clichés donnent des épreuves sur papier d'une finesse prodigieuse.

Mais ils sont si légers, et d'une telle souplesse de nuance, qu'ils sont susceptibles d'être assimilés eux-mêmes à des épreuves positives. Placé devant un fond blanc, le dessin qu'ils contiennent ressort en teintes foncées ; s'il est appliqué sur un fond noir, il tranche en clair. Ces *négatifs* deviennent donc, dans ce dernier cas, des épreuves positives ; et c'est là ce que le rédacteur du *Cosmos* intitule, à diverses reprises, des images positives *par réflexion*. En réfléchissant un peu plus, il aurait écrit, je pense, positives *par réflection*. Mais les compositeurs et les protes endossent tant de menues iniquités !...

Nous ne décrivons pas, nous indiquons sommairement ces divers procédés, omettant à dessein la plupart des opérations, car notre intention ne saurait être de dresser un *manuel pratique*. Quoi qu'il en soit, ces portraits directs par réflection sont fort à la mode aujourd'hui, grâce à M. Martin, qui les a mis au jour, et surtout à MM. Macaire et Warnoz.

Tels sont les heureux résultats de la découverte de M. Niépce de Saint-Victor, l'inventeur des clichés sur verre. Mais son ambition, comme on le verra, avait rêvé de bien plus grands prodiges.

Cependant, tant d'efforts ne pouvaient rester sans récompense. La Société d'encouragement décernant, par l'organe de M. Seguier, de justes éloges « à cet observateur aussi persévérant que modeste », lui fit don d'une médaille de 2,000 francs. M. Chevreul consacra un rapport très-honorable aux recherches du digne neveu de Niépce, et la biographie si intéressante de l'ingénieux officier fit une sensation profonde à l'Académie des sciences, où l'on admira « les qualités rares et distinguées de cet homme qui, pendant vingt-trois ans, a constamment satisfait à toutes les exigences du service militaire, sans jamais reculer devant les sacrifices que lui a imposés son goût pour les recherches scientifiques. »

M. Niépce de Saint-Victor est aujourd'hui capitaine dans la garde de Paris.

Son infatigable ardeur s'était proposé une tâche réputée impraticable ; ses préoccupations à l'égard de la couleur ne l'avaient pas abandonné, et c'est en rêvant à son but qu'il avait rencontré en chemin des succès propres à satisfaire une moins haute ambition. Quand on racontera, un jour à venir, comment on est parvenu à obtenir les couleurs par l'action lumineuse, le nom de Niépce de Saint-Victor sera inscrit le premier.

Ces recherches sont les dernières que nous ayons à signaler pour compléter l'histoire des découvertes successives et des progrès de l'héliographie jusqu'à ce jour. Le sujet est d'un intérêt si général, il est si curieux et si éclatant, que l'on nous saura gré d'avoir tracé un résumé, que l'on chercherait vainement ailleurs, de tout ce qui concerne une invention dont on parle tant et qui est proclamée comme la plus belle de notre siècle.

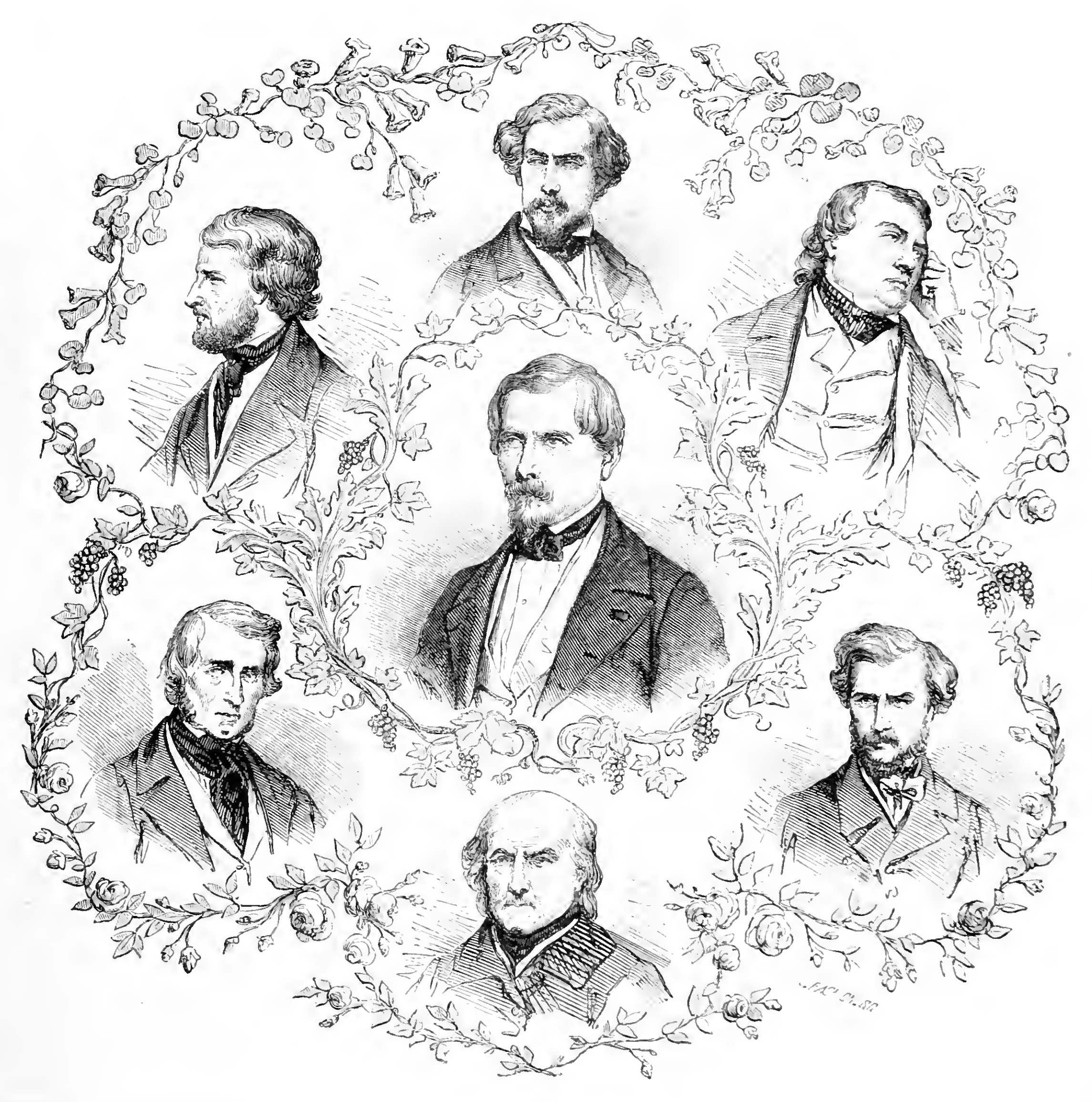
De ce récit la dernière page donne lieu, comme la première, à de tristes réflexions. Il semble que le nom de Niépce soit prédestiné aux sacrifices, aux déceptions et aux injustices du sort. Cette lutte de M. Niépce de Saint-Victor nous montre un homme d'un mérite éprouvé aux prises avec la nécessité, accablé par des désastres qu'on aurait pu réparer, livré à l'isolement, à la pénurie des moyens d'action, aux exigences impérieuses du service et à l'indifférence des pouvoirs publics. Le martyrologe des inventeurs n'arrivera-t-il jamais à son terme ?

M. Niépce a trouvé un moyen d'obtenir les couleurs par l'action lumineuse ; mais le manque de loisir et de ressources a entravé depuis plusieurs années le cours de ses expériences.

Notre inventeur, qui n'a jamais pu obtenir de l'État ces

deux objets indispensables, du temps et du pain, s'était arrangé, avec l'agrément de ses chefs, un laboratoire dans la salle de police de la caserne Saint-Martin. Cet avantage unique, il le dut à la bonne conduite de ces militaires, si irréprochables dans la pratique de leurs devoirs, que la salle de police n'était jamais occupée. La sagesse de ces braves gens a rendu service à la science. M. Niépce avait donc établi là ses appareils et tout le matériel indispensable à ses travaux.

La Révolution de février fit irruption dans la caserne des gardes municipaux, et, après l'avoir saccagée, l'incendia. Le mobilier et le laboratoire de M. Niépce furent détruits, perte estimée à 15,000 francs, et la République refusa toute indemnité. Déjà réduit à la portion congrue



Artistes et amateurs photographes. Au centre : M. Niépce de Saint-Victor; en haut : à gauche, M. Fizeau; au milieu, M. Le Gray; à droite, M. Blanquart-Évrard; en bas : à gauche, M. Claudet; au milieu, M. Biot; à droite, M. Maxime Du Camp.

par les frais de ses expériences, M. Niépce de Saint-Victor vit donc sa ruine consommée et les interrompit.

Plus tard, à force de privations, cet homme courageux s'est procuré lentement quelques instruments indispensables, et a refait un petit atelier à la caserne de la rue Mouffetard. Découragé, mais persévérant, isolé, mais tout à son œuvre, vivant d'air et d'espérance, comme ce Balthazar Claës dont Balzac nous a tracé la fantastique légende, M. Niépce a poursuivi son dessein, soutenu par l'exemple de M. Becquerel qui venait de reproduire les teintes du spectre solaire.

Le 4 mars 1851, M. Niépce déposait à l'Institut un paquet cacheté, constatant un premier succès. Après quoi, il se vit contraint d'interrompre ses travaux. La découverte était conquise, mais incomplète, et la fixation des couleurs obtenues était à trouver. Le temps et l'argent

ont manqué. J'ai vu les résultats, ils sont importants : le rouge, le jaune, le bleu, l'or, avec ses lueurs métalliques, se sont révélés sur la plaque, préalablement préparée à l'aide de certains sels métalliques, doués de la propriété de donner, par la combustion vive, des flammes de diverses couleurs. Ces sels, combinés à l'iode, s'enluminent, sous l'action de la lumière, des mêmes nuances qu'ils communiqueraient à la flamme. Il reste à compléter dans l'application la gamme des tons, et à fixer par un agent chimique les teintes qui, dans l'état actuel des choses, s'évanouissent peu à peu au grand jour.

Si ces efforts avaient été secondés, la découverte de M. Niépce de Saint-Victor aurait peut-être atteint la perfection où elle parviendra un jour. Ces retards forcés ont failli être funestes; car un *canard* américain, éclos dans le journal de New-York, annonça l'année dernière qu'un M. Hill avait obtenu aux Etats-Unis la reproduction des couleurs.

Si bien que M. Niépce, de peur de se voir devancé, a été contraint de livrer prématurément à la publicité le secret de ses expériences, avant d'avoir assuré l'avenir de la *Niépçochromie*, dont il est le premier inventeur, et qui, si la France est équitable pour tant de courage et d'efforts trahis, conservera un nom triplement rattaché à l'une des plus belles découvertes du génie national.

En ce moment, sans renoncer à ses travaux sur la couleur, M. Niépce étudie les moyens d'appliquer au papier les préparations de collodion. Il s'efforce aussi d'améliorer la litho-photographie, nouvelle application très-curieuse, qui consiste à remplacer le dessin au crayon par une épreuve héliographique sur pierre, dont on tire des épreuves à l'encre par la méthode ordinaire. Ainsi la photographie, qui, comme nous l'avons vu, doit sa naissance à la lithographie, s'acquitterait avec elle en la régénérant.

On conçoit aisément qu'après avoir accompli tant de merveilles, la photographie soit devenue non-seulement l'objet de l'attention des artistes et des savants, mais encore la récréation favorite des gens les plus distingués parmi les sommités du beau monde parisien. Plus d'un bel hôtel a son atelier, et il n'est guère de villa, aux environs de la capitale, où l'on ne possède un appareil avec un petit musée de famille. La plupart des artistes éminents que nous avons nommés donnent des leçons de photographie, et forment des élèves qui bientôt rivalisent avec leurs maîtres. On se disputait cet hiver les charmantes épreuves de M. de Brébisson, de M. Séguier; les paysages de M. Vigier, les sites de la Grèce de M. le baron Gros, les vues de Jérusalem de M. Ducamp, les fac-simile d'estampes de M. Benjamin Delessert, l'album de M. le comte Alexis de Lagrange, copié au pays des Mille-et-une-Nuits, ainsi que les ravissants portraits de M. le comte de Las Marismas.

Ce noble délassement finit par inspirer une véritable passion. Les pensionnats, les communautés peuvent, avec un daguerréotype et à l'aide de quelques leçons, offrir à la jeunesse des plaisirs qui laissent après eux mieux qu'un souvenir, et un gracieux monument à la place d'un regret.

V. Conclusion. — Influence de la photographie sur les arts et les sciences. — Faits curieux, etc...

On s'est beaucoup préoccupé, depuis quelques années, du rôle futur et de l'influence de l'héliographie sur les beaux-arts. Les fanatiques de cette découverte s'en sont exagéré les conséquences, les détracteurs systématiques ont cherché à les ravaler. C'est à un examen sérieux des ressources et des causes matérielles d'imperfection de ce mécanisme étrange qu'il faut remonter pour en apprécier la portée véritable.

Nous n'hésitons pas à donner, au point de vue de l'art, la préférence à la photographie de papier, qui laisse plus d'initiative et met en jeu bien plus de talent, de la part du praticien, que le daguerréotype sur plaques. Ce dernier procédé se prête moins à l'illusion, et a fait, surtout dans le genre du portrait, la plus sanglante critique de ce que l'on peut appeler la vérité matérielle, ou plutôt matérialiste.

La vérité, dans l'art, ne réside point dans un calque impitoyable et inintelligent de la nature, mais dans une spirituelle interprétation. Au point de vue de l'outrageante réalité, on peut dire que les portraits daguerriens ont proclamé hautement la supériorité de la pensée et la nécessité de l'inspiration. Les rues et les quais ont été jonchés de portraitures horrifiques, exactement consciencieuses, mais peu ressemblantes. Grâce aux interprétations de la peinture, on n'aurait point soupçonné que la laideur bourgeoise pût atteindre à un si haut degré. Chacun a vu avec effroi des familles entières, groupées en liasses comme des paquets d'oignons, étaler sans goût ni discernement les costumes, les attitudes, les expressions les plus antipathiques. Il est de ces sauvageries iconographiques que l'animalier chimique du coin débite à trois ou quatre sous. C'est à faire reculer Traviès ou Daumier. Sont-ce là des portraits? Non vraiment! car ils ne répondent point à l'image que le modèle avait tracée dans nos souvenirs. On ne saurait trop le redire, la vérité dans les arts est idéale et procède d'une interprétation subtile.

Un photographe de mes amis obtint un jour trois portraits d'une dame, qui furent jugés ressemblants à des degrés divers par les amis du modèle. Mais il fut impossible de convaincre les personnes qui n'avaient jamais vu l'original, que ces trois épreuves représentaient une seule et même personne. L'une de ces figures était insignifiante, la seconde laide, la troisième d'une rare beauté. Où était la vérité absolue?

En dépit de leurs vanités, les faibles humains sont sujets à d'humbles crédulités qui proviennent de leur grande éducation philosophique, dont la conséquence aboutit à un doute perpétuel et à un désenchantement général. Quand ils se sont contemplés bien laids sur une plaque peinte à la mécanique : — Voilà, se sont-ils écriés avec chagrin, voilà qui est d'une vérité parfaite, car rien n'est plus laid, et une machine ne saurait mentir!

Ah! si l'on avait pu remplacer Solon et Lycurgue par des machines! Les admirables lois que... qu'il... — Mais a-t-on rien négligé pour parvenir à un résultat si fructueux?

Pour qu'un portrait soit ressemblant et vivant, il y faut mettre non-seulement la forme et les traits, mais il faut encore y glisser un je ne sais quoi qui rappelle le caractère, l'allure habituelle et, plus encore, l'idée que l'on se fait généralement de la personne représentée. Pour la peindre, il faut à la fois voir et réfléchir, se souvenir et regarder. Si le peintre a senti juste, l'image est ressemblante, fût-elle mal dessinée. Les caricatures servent de pièces à l'appui de cette assertion.

Depuis que l'on a rectifié les exagérations de la perspective par l'emploi des objectifs à long foyer, et atteint, à l'aide des substances accélératrices, la presque instantanéité des reproductions, on est parvenu, il faut le dire, à faire des portraits infiniment préférables à ceux des ar-

tistes d'un médiocre talent. Quoi de plus simple! ces derniers interprètent mal et niaisement. Ils peuvent être bêtes, et la nature ne l'est jamais.

L'héliographie rendra service en anéantissant ces médiocrités, et en jetant un vif éclat sur la puissance des artistes éminents.

Mais, pour s'en tenir aux conditions matérielles, et démontrer que l'héliographie, à ce point de vue même, ne s'élève point à la vérité absolue, il convient d'en signaler les défauts essentiels.

D'abord, l'exactitude de la perspective n'est que relative; on a corrigé, l'on n'a pas encore rectifié d'une manière complète. En second lieu, l'héliographie nous trompe quant aux rapports des tons entre eux. Elle pâlit la nuance bleue, pousse au noir le vert et le rouge, et modèle avec difficulté dans les nuances délicates du blanc. Il suffit, pour s'en convaincre, de copier par ce procédé les tableaux d'un coloris ardent: l'ordonnance des plans sera intervertie.

Ainsi, les yeux bleus seront décolorés; les carnations fraîches et enrichies du vermillon de la jeunesse se transformeront en peaux bises et fanées; la blancheur azurée des tempes, où les vaisseaux circulent, deviendra livide: les teints mats échapperont seuls à ces disgrâces.

Des inconvénients analogues attendent le paysagiste: les prés ou les arbres trancheront en masses noires sur les terrains ou les eaux; les terres labourées seront trop foncées par rapport aux sables ou aux rochers, et, quant aux lointains, s'ils sont bleuis par la distance, ils seront blêmes; s'ils sont verts, leur ton trop soutenu les ramènera trop en avant.

C'est ainsi que l'art, tirant son origine de ce rayonnement divin qui anime l'imagination et la pensée, reste *matériellement* supérieur à un mécanisme assez parfait pour reproduire la nature inerte avec une puissance remarquable.

En dépit de ces écueils, l'invention reste assez belle et assez féconde. D'abord, elle abat sous une invincible concurrence les médiocrités si nombreuses qui corrompent le goût public. Puis, elle fournit aux artistes un moyen de contrôle précieux, des enseignements si nouveaux, des documents si profitables, qu'elle contribuera forcément à élever le niveau de l'art.

Dans le domaine des applications spéculatives, l'héliographie permet de retracer les sites inconnus des contrées lointaines, de rectifier les erreurs nombreuses et vulgaires qui se sont propagées d'âge en âge à l'égard de la plupart des monuments célèbres. Grâce à l'héliographie, l'Alhambrah se rapetisse, la tour de Pise relève la tête, et l'image nous démontre la cause géologique de l'inclinaison, en nous offrant une foule de bâtisses avoisinantes penchées dans le même sens.

La daguerréotypie facilite les procédés de la gravure, et donne un essor prodigieux à l'étude des idiomes perdus de l'Inde, de l'Afrique ou de l'Egypte, en répandant en tous lieux des copies exactes des hiéroglyphes ou des caractères cunéiformes tracés sur la pierre; documents si mal et si chèrement copiés auparavant.

A la faveur de la merveilleuse découverte, les gravures rares d'autrefois, devenues introuvables, se trouveront exhumées et si admirablement reproduites, qu'il est impossible de distinguer l'original de ses copies, sur lesquelles l'instrument restitue même la teinte locale du papier séculaire. Des livres dont il reste un seul exemplaire, des titres perdus, des manuscrits précieux, des autographes, peuvent ainsi revivre et se multiplier à l'infini.

Applicable sur les étoffes, la photographie fournira des tentures et des ameublements très-curieux, quand on le voudra. Pour dessiner des fleurs, des insectes, des oiseaux, des objets délicats d'histoire naturelle ou de minéralogie, ce procédé est admirable. Dès à présent, on remplacerait sans grands frais les signalements ridicules des passeports par le portrait du voyageur (1). Déjà, dans quelques circonstances, des épreuves photographiques ont tenu lieu, devant la justice, de procès-verbaux, de descriptions ou d'expertises. En ce moment même, une contestation, élevée devant les tribunaux entre les victimes d'un sinistre et une Compagnie d'assurance, attend sa solution d'un état de lieux constaté par une épreuve daguerrienne, obtenue par MM. Macaire, le lendemain de l'incendie.

Au point de vue des sciences, déjà le daguerréotype a créé *la photométrie*, qui a permis de mesurer l'intensité relative des lumières sidérales; il a fourni un moyen d'enregistrer d'une manière continue les indications du baromètre, ainsi que l'inclinaison et la déclinaison de l'aiguille aimantée (l'aiguille laisse sur le papier photogénique les traces de son passage). L'étude des races humaines, grâce à la facilité d'obtenir dans toutes les contrées des types authentiques et exempts de convention, trouvera dans la photographie un actif élément de progrès. Elle a permis aussi de fixer l'image très-amplifiée des objets microscopiques, que jadis on entrevoyait à la loupe, et de créer ainsi un atlas microscopique. Il faudrait vingt ans et cinquante graveurs pour copier médiocrement les hiéroglyphes que M. Maxime Ducamp a saisis et calqués seul en quelques heures.

La photographie a exercé une influence énorme sur la chimie, sur l'optique, sur les théories relatives à la couleur, à la lumière; elle a révélé des faits inconnus, des propriétés nouvelles des divers corps, qui conduiront à d'autres découvertes. Elle sert d'auxiliaire à l'archéologie, à la gravure, à la philologie antique, à l'histoire naturelle et à la cosmographie. Ainsi, en dehors des résultats accessibles à la foule, cette découverte a des ramifications cachées, si étendues, qu'elle prélude à une révolution dans le domaine scientifique.

Pourtant, si glorieuse qu'elle soit et à quelque puissance qu'elle atteigne, elle ne prévaudra point sur l'émanation de la pensée qui vient de plus haut, et elle ne se substituera à l'art que quand l'art restera inférieur à sa mission. En dépit des efforts prodigieux de quelques artistes pour introduire l'interprétation idéale dans la photographie sur papier, qui confine de plus près à l'art, ils n'ont réussi à faire illusion, qu'à la condition de reproduire des modèles que l'intelligence humaine avait déjà animés et rendus poétiques.

Les statues, les gravures, les dessins des maîtres, les rochers sculptés par la main du Créateur qui leur a imprimé une immuable physionomie et des teintes mortes, les déserts arides, solitudes créées par les races disparues, les ruines des âges, les monuments de l'antiquité ou des siècles gothiques, ont seuls été reproduits dans toute la profondeur de leur expression, avec une ampleur d'ensemble et un fini de détails qui défieraient la gravure. Ces décombres du passé, ces ruines, ces édifices, avaient reçu

(1) Cette idée, que l'on vient de réinventer avec grande fanfare, était mise en avant, au mois d'août 1851, par un Marseillais jovial, M. Dodero. A la même époque, dans le journal *la Lumière* (numéro 20), M. F. Wey demandait l'établissement d'un bureau photographique à la Banque, et dans les grands comptoirs où l'on reçoit des dépôts d'argent destinés à être rendus sur la seule constatation des signatures. (P. C.)

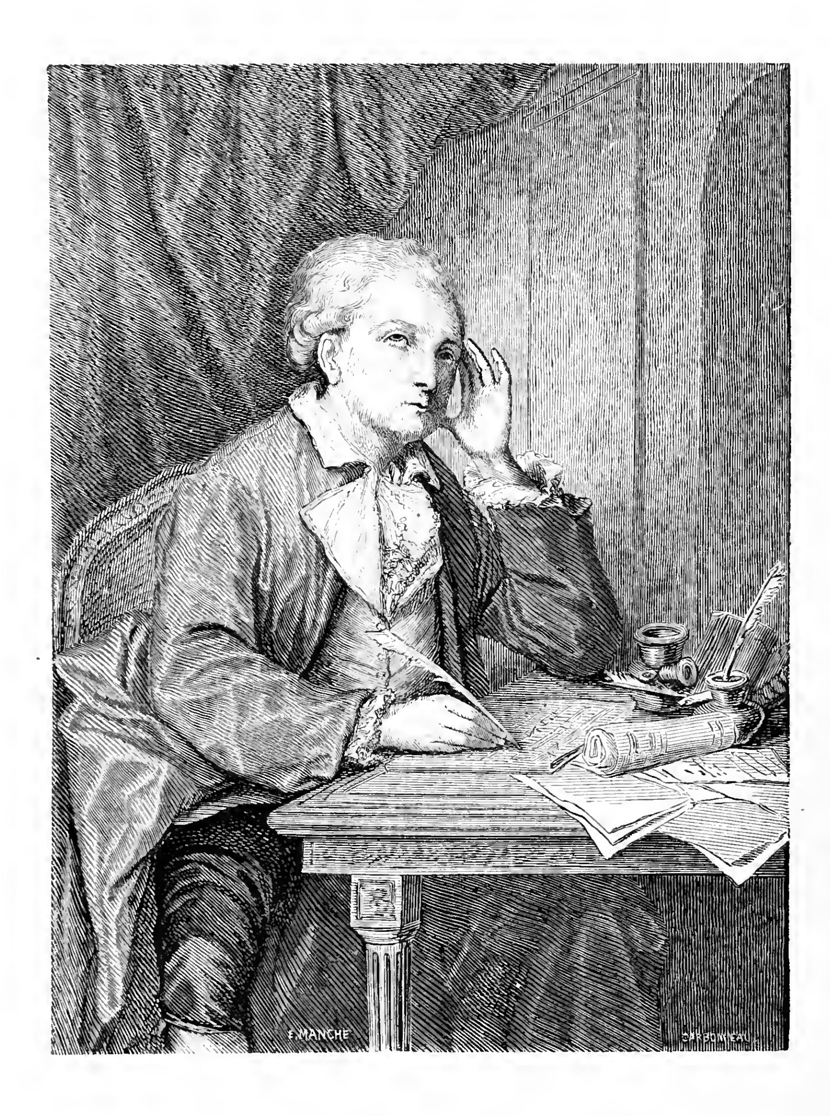
de l'art qui nous les a légués cette puissance idéale que la photographie a forcément retracée.

Mais, dès qu'il s'agit d'interpréter la vie de l'homme qui pense, de l'arbre qui murmure, de la nuée qui passe, de l'herbe qui trésit, de l'enfant qui sourit et s'étonne, ou de l'eau qui miroite, l'art reprend sa supériorité. Il faut une âme pour raconter et dépeindre les œuvres de Dieu : un mécanisme admirable suffit, quand le but ne s'élève pas au delà des ouvrages des hommes.

FRANCIS WEY.

FIN.

UN TABLEAU DE GREUZE.



Portrait du compositeur Dezède, tableau de Greuze.

Voici une découverte qui sera une bonne fortune pour nos lecteurs et une grande tentation pour les amateurs de chefs-d'œuvre inconnus. C'est un tableau de Greuze, inachevé dans quelques détails, mais admirable dans les parties essentielles. Nous l'avons trouvé, par hasard, chez l'artiste chargé de le vendre, M. Léon Pinsonnet, un de nos plus habiles sculpteurs en bois, rue Grégoire de Tours, qui nous a permis de le faire graver pour le *Musée des Familles*, en même temps que les merveilles de son propre travail, qui figureront bientôt dans notre *Étude sur l'art industriel*. Le tableau représente le compositeur Dezède, ami intime de Greuze, et célèbre, au dernier siècle, par les opéras de *Julie*, *Blaise et Babet*, *les Deux Pages*, *Alexis et Justine*, et autres scènes pastorales qui lui valurent le surnom d'*Orphée des champs*. La tête inspirée du musicien est sans contredit un des meilleurs ouvrages du peintre.

P.-C.

PARIS A VOL D'HISTOIRE,

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS.

A Madame...

Afin d'obéir à l'invitation que vous m'avez adressée du fond de votre Bretagne, je vais un peu vous parler de ce grand Paris, dont vous comptez venir admirer les dernières transformations.

Mes notes et mes réflexions à la main, vous pourrez exécuter votre voyage historique et moral à travers la Babylone moderne.

Voulant procéder avec méthode, je vais commencer par le commencement. Ne vous effrayez pas néanmoins, je ne remonte pas jusqu'au déluge; je me contente de me rajeunir de deux mille ans au plus.

I. — LUTÈCE GAULOISE ET ROMAINE.

Origines. Forêts gauloises. Druidisme. Les Romains à Lutèce. Détails de mœurs. La journée d'une Lutécienne. Rénovation.

Par le ciel, rajeuni de deux mille ans, que vois-je? L'île de la Cité n'est occupée que par quelques centaines de cabanes d'argile; je vois autour de moi un sol tout obstrué par une forêt sauvage. La Seine roule des eaux fangeuses, les abords de ses rives sont d'impraticables marais, et, enfin, l'air est chargé d'exhalaisons insalubres.

Non loin de la Seine, des ormes que n'a jamais atteints la cognée étendent leurs branches touffues sur un bloc de pierre recouvert de lichens sinistres, et c'est là, au signal des druides, dans les ténèbres de la nuit, que le sacrificateur brûle, en l'honneur du dieu Teutatès, les figures d'osier renfermant les victimes humaines.

Pourtant, rassurez-vous, les holocaustes gaulois auront enfin un terme; les aigles romaines viennent de s'élancer, serres ouvertes, pour étreindre la Gaule, et la Gaule doit succomber.

Merveilleuse métamorphose! le génie de Rome a déjà embelli Lutèce. La hache a abattu les forêts; sur les rives défrichées de la Seine, les marécages remplis de roseaux font place à de riantes prairies, et bientôt, sous César, les abords de la Cité présenteront de formidables remparts.

Et non-seulement le Lutécien embellit la surface de son sol, mais il s'en approprie encore les entrailles. Des blocs de pierre extraits de ses carrières, il modèle les dieux de l'Olympe; il forme des pleins-cintres majestueux pour ce palais des Thermes que doit habiter Julien l'empereur (rues de La Harpe et des Mathurins). Il taille des pierres tumulaires pour les tombeaux du Mons-Cétardus (Mouffetard). Plus tard, il les festonnera élégamment en chapiteaux corinthiens pour le temple qu'il édifiera à Jupiter sur un terre-plein de l'île, ou au dieu de la guerre sur les hauteurs du Mont-de-Mars (Montmartre).

Tout en estimant déjà très-fort ses richesses autochthones, le Lutécien se garde néanmoins de mépriser les richesses exotiques; ainsi, l'argent ou l'or, à l'effigie des empereurs de Rome, est honorablement reçu chez lui; tradition vénérée, au culte de laquelle les citoyens du dix-neuvième siècle en remontreraient, certes, aux citoyens du cinquième.

Le temps fait un pas, et bientôt Gaulois et Romains s'entremêlent; les mêmes plaisirs, les mêmes usages, la même religion les confondent, et, ainsi que deux fleuves qui coulent dans la même région, ils reflètent un ciel et des astres pareils.

Mais cette résignation à la fortune de Rome, nos pères ne la subirent qu'alors que tout espoir de ressaisir la liberté était devenu vain. Peu de nos concitoyens, habitant les régions élevées de Montmartre et de la montagne Sainte-Geneviève, se doutent des terribles combats que



Dame lutécienne à sa toilette.

les légions de Jules-César livrèrent à leurs antiques devanciers, sur les lieux mêmes où s'élèvent leurs tranquilles pénates.

Aussi, je l'avoue, la vue de certains Gaulois, encore rebelles à la domination romaine, me rassure fort peu; voyez plutôt leurs longues barbes, leur aspect farouche, leurs vêtements de peau de bêtes fauves; et puis, fidèles à Teutatès, ces antiques citoyens ont conservé la déplorable habitude de boire dans des crânes humains le sang de leurs ennemis.

Mais que différent est l'aspect de leurs compagnes! le génie de Rome les a toutes subjuguées. Comme Diodore,

je puis dire galamment que leur teint est aussi frais et aussi délicat que la fleur de l'églantier, et que le bleu de leurs prunelles est semblable au pur azur des cieux. Leur costume même ne serait point désavoué par une merveilleuse de notre dix-neuvième siècle, car le tissu de leurs vêtements, brodé en fils de pourpre, provient des splendides magasins des marchands à la mode de Carthage, et elles ont, dans leurs habitudes, toutes les délicatesses de la vie élégante de nos jours.

Des mains de leurs femmes elles reçoivent successivement, le matin, et les petites affiches de la province, et les pastilles de myrte qui purifient l'haleine, et les pâtes qui colorent les gencives, et les poudres qui raniment l'émail des dents.

Et puis, tout en déjeunant, il est du dernier bon goût, pour ces dames gauloises, qu'une jeune esclave leur fasse la lecture des romans nouveaux, tandis qu'une autre esclave prépare le fard et les mouches qui donneront du piquant à la physionomie de sa maîtresse, et qu'enfin une troisième, après avoir approché le miroir d'acier poli, ira mettre au feu les fers qui doivent former les boucles élégantes de sa chevelure.

Mais, qui mieux est, et ceci est un raffinement ignoré de nos dames contemporaines, toute Gauloise qui se respecte a quotidiennement l'habitude, dès son lever, de prendre son bain dans une baignoire suspendue, goûtant mollement ainsi, à la fois, les plaisirs du bain et ceux de l'escarpolette.

Bientôt, l'heure de la promenade venue, la Gauloise chaussera ses brodequins de pourpre, et, après s'être parée de ses pendants d'oreilles, de son collier et de ses bracelets, elle ira certainement, si le temps est beau, assister, au Champ-de-Mars, aux exercices équestres des chevaliers ou aux manœuvres des légions.

Mais supposez que le temps soit mauvais et que la Gauloise reste chez elle; dans ce cas, la chose est encore certaine, les esclaves vont recevoir l'ordre formel de refuser la porte à tout créancier, mais de l'ouvrir à deux battants si le diseur d'oracles se présente. Similitude et traditions qui se sont religieusement conservées jusqu'à nos jours.

Ce que voyant: Teutatès nous abandonne, disent les Gaulois fidèles à leur antique culte ; Teutatès est impuissant ! Nous avons combattu pour notre liberté, et nous sommes esclaves ! La force a triomphé du droit ; les dieux de Rome règnent désormais !

Que les vieux Gaulois espèrent ; les dieux de Rome n'auront qu'un règne éphémère. Dans un coin de la Judée, sur la colline du Calvaire, Jésus a étendu ses deux bras sur le monde, comme pour l'embrasser dans une étreinte de pardon, et ses paroles de paix et de miséricorde vont de jour en jour faire disparaître de l'esprit des hommes et les dieux sanguinaires et les dieux menteurs !

II. — PARIS ANCIEN ET MODERNE.

Etymologie. Les Francs. Attila. Sainte Geneviève. Mérovingiens. Louis XI. Moyen âge. La Cité, la Ville, l'Université. Ruelles, Eglises, Tourelles, Carcans, Piloris, etc. Mœurs et coutumes. François Ier. Renaissance. Henri IV. Richelieu. Louis XIV. Louis XV. Les convulsionnaires. Louis XVI. La Terreur. Napoléon, etc. Progrès. Monuments divers. Paris vu du Père Lachaise.

L'identité de Paris avec l'antique Lutèce est prouvée par les mesures de l'itinéraire d'Antonin, et par les descriptions de César, dans ses Commentaires. Quant au nom même de Paris, l'opinion historique la plus accréditée l'attribue à l'émigration de quelques peuplades belges, du nom de *Parisii*, qui s'établirent, de haute lutte, dans cette île de la Seine que nous nommons aujourd'hui la *Cité*.

Lorsque, après les Romains, arrivèrent les Francs, Clovis, le fils de Mérovée, établit à Paris, l'an 509, le siége de son gouvernement.

Bientôt le terrible Attila s'avance vers la Cité ; mais le Ciel en a confié la garde à une simple jeune fille, et les prières de sainte Geneviève détournent la sauvage armée du Fléau de Dieu ; et désormais, patronne adoptée, les citadins dans leurs périls, les enfants dans leurs douleurs, les mères dans leurs désespoirs, iront, dans la succession des siècles, implorer auprès de la châsse de la sainte et dans son temple rouvert sa toute-puissante intercession.

A cette époque, jetez avec moi, je vous prie, un coup d'œil sur Paris, tout en nous promenant, je suppose, sur la rive où s'élève aujourd'hui le quai qui longe l'entrepôt aux vins.

D'abord nous apercevrons l'île de la Cité, assez semblable à un vaisseau au mouillage, vaisseau que, plus tard, en signe de reconnaissance, Paris, devenu le grand Paris, mettra dans ses armes, pour indiquer l'origine de son glorieux berceau. A la pointe de l'île, et sur l'emplacement où se voit notre cathédrale, apercevez-vous le clocher rabougri d'une église romane, et tout auprès le faîte d'un hôpital ? Enfin, à l'endroit même où se tient le marché aux fleurs, tâchez de découvrir ce sombre et bas édifice servant à la détention des condamnés. A cet aspect, nous devons l'avouer, le monde change moins que l'on ne croit : cette prison n'est-elle pas où s'élèvent les tours de notre Conciergerie ? L'hospice d'origine romaine n'est-il pas juste sur le terrain qu'occupe la triste enceinte de l'Hôtel-Dieu ? La métropole de Paris, enfin, n'a-t-elle pas remplacé la basilique franke ?

Maintenant, veuillez jeter un coup d'œil sur la rive droite du fleuve. Là, de pittoresques mais chétives habitations parsèment les champs, et se détachent sur les fonds verdâtres de la forêt qui s'aperçoit au loin ; mettez-y quelque bonne volonté, et vous reconnaîtrez à peu près ce que vous voyez, de nos jours, au sortir des barrières. Sur les plans secondaires, des champs ; là, des enclos de jardins, et ici des métairies, au devant desquelles se prélassent de mélancoliques canards ou sautillent des poules étourdies ; et enfin, si c'est par un beau jour, à coup sûr, le soir, les Franks ou les Gaulois que nous pourrons rencontrer en route seront avinés par les libations faites dans les maisonnettes qui longent la Seine.

Que si vous retournez les regards à gauche, vous pourrez alors suivre les ondulations de cette colline sur le sommet de laquelle sainte Geneviève verra se lever et se relever son autel à côté de son tombeau, et où s'éparpillaient alors de pauvres masures ; les unes, groupées sur une cime, forment déjà un bourg ; les autres, semées sur le versant du mont, semblent courir vers les berges ; et enfin, si la natnre est dans son jour à effets, vous verrez miroiter, sous les rayons du soleil, la ferblanterie d'un clocher que vient d'élever saint Médard.

Ainsi que vous le savez, Paris, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, fait invasion sur les deux rives, et, sous la race qui suit, il s'étend encore..., il s'étend sans cesse... Mais veuillez me permettre de vieillir un peu rapidement, afin d'arriver à une époque où nous trouverons notre ville déjà dans de colossales dimensions. Arrivons donc à Louis XI. Sous ce monarque, la chose est notoire, elle ne compte pas moins de trois cent mille habitants, et

trois parties distinctes la divisent : la Cité, l'Université, la Ville. La Cité se distingue par ses églises, la Ville par ses palais, l'Université par ses colléges.

Déjà le citoyen de ce temps, qui, comme le citoyen de nos jours, aimait à jeter un regard sur sa ville, du haut des buttes Montmartre, voyait s'étendre sous ses pieds une agglomération d'habitations aussi imposante que pittoresque.

Mais s'il faut se mettre à distance pour bien juger de l'effet des choses, il faut se rapprocher pour en apprécier les détails; interposé entre nos regards et les objets, l'air azure les plus livides terrains, et un rayon de soleil brillante des haillons. En conséquence, pénétrons dans Paris.

Juste Ciel! mais c'est un réseau inextricable de hideux carrefours, de rues étroites et tortueuses, de ruelles sombres, puantes, ouvertes sans logique, et un bourbier à défier un équilibriste ; ici, les maisons se rapprochent à se toucher; là, elles s'éloignent sans motifs; maisons toutes à façades rabougries, déchiquetées, à contrevents gauchis, à vitres de papier graisseux, et d'où sortent, supportant des loques, de longues perches surplombant le sol.

Il faut être juste néanmoins, de loin en loin des cloîtres corrects et de majestueux hôtels s'élèvent dans ces rues, de merveilleuses tourelles se dressent dans ces ruelles, et de splendides églises sont édifiées dans ces carrefours.

Et maintenant, pour compléter le tableau, veuillez ajouter quelques potences par ci, quelques carcans et piloris par là; puis, faites circuler au milieu de ce dédale un populaire souffreteux et en guenilles, des bourgeois affairés et de brun vêtus, des nobles en hoquetons, des pages en justaucorps éclatant, des médecins, des gens de loi et des clercs dans leur noir costume, et vous aurez une idée, je pense, du spectacle dont pouvaient quotidiennement jouir nos pères, du quatorzième au seizième siècle.

Quant au téméraire qui se hasarde dans la bonne ville le couvre-feu une fois sonné, peut-être l'aspect de la cité lui paraît-il revêtu d'un certain attrait, en entrevoyant les capricieux festons que forment les toitures se découpant sur le ciel en noires silhouettes; mais peu de Parisiens devaient se permettre alors ces loisirs de poëtes, tant, à cette époque, leur ville était redoutable à tout honnête chrétien s'avisant de la parcourir à la belle étoile. Les sergents de la prévôté, bien qu'armés de leurs pertuisanes, ne s'aventuraient même, surtout aux abords de la Cour des miracles et du quartier Saint-Marcel, qu'avec maintes précautions; et bien leur en prenait. La nuit venue, en effet, des ruelles qui s'infiltrent sur le sol boueux de la place Maubert, ainsi que des rigoles dans une mare, s'échappent une effroyable quantité de bandits, de coupe-bourses et autres variétés de l'espèce. C'était l'heure, en outre, où les sorciers, les magiciens et les donneurs de maléfices se livraient à leurs ingénieuses, mais peu louables professions.

Gardons-nous pourtant de désespérer : les ténèbres du moyen âge se dissipent, l'aube de l'ère moderne éclaire déjà de ses lueurs le nouveau règne où nous arrivons. François Ier est sur le trône, tout va progresser, les arts comme les sciences. Saint-Germain-l'Auxerrois, aux sveltes clochettes, l'Hôtel de la Ville et sa délicate façade, maints autres monuments, vont être ou restaurés ou reconstruits. Pierre Lescot s'apprête à renouveler le Louvre, Jean Goujon s'avance vers les Tuileries, Amyot traduit Plutarque, Montaigne prépare ses *Essais*, Clément Marot va charmer par ses grâces naïves.

Mais que nous aurons encore de peine à nous réconcilier avec le génie de la France; quel pitoyable rôle n'avons-nous pas longtemps joué! Quoi ! à ces découvertes géographiques qui vont changer le monde commercial, à ces découvertes scientifiques qui vont révolutionner la constitution même des nations, la France n'aura aucune part? Quoi ! l'imprimerie et la poudre sont inventées, le vrai système de l'univers est expliqué, les Espagnols font la conquête du Mexique, les Portugais marchent à leur suite, les Anglais songent à les imiter; et les Français que font-ils? Ils donnent des tournois, devisent en paladins, ou bien, en vrais pédants, ils s'escriment à discuter sur le nominalisme et le réalisme! Passons, passons vite!

Henri II et François II continuent la Renaissance. Charles IX règne à son tour. J'entends le beffroi du Palais de Justice sonner le glas de la Saint-Barthélemy. Passons, passons encore... Hâtons-nous d'arriver à ce bon Henri IV qui, maintenant, se prélasse sur le Pont-Neuf et auquel le peuple garde une si grande place dans ses souvenirs attendris.

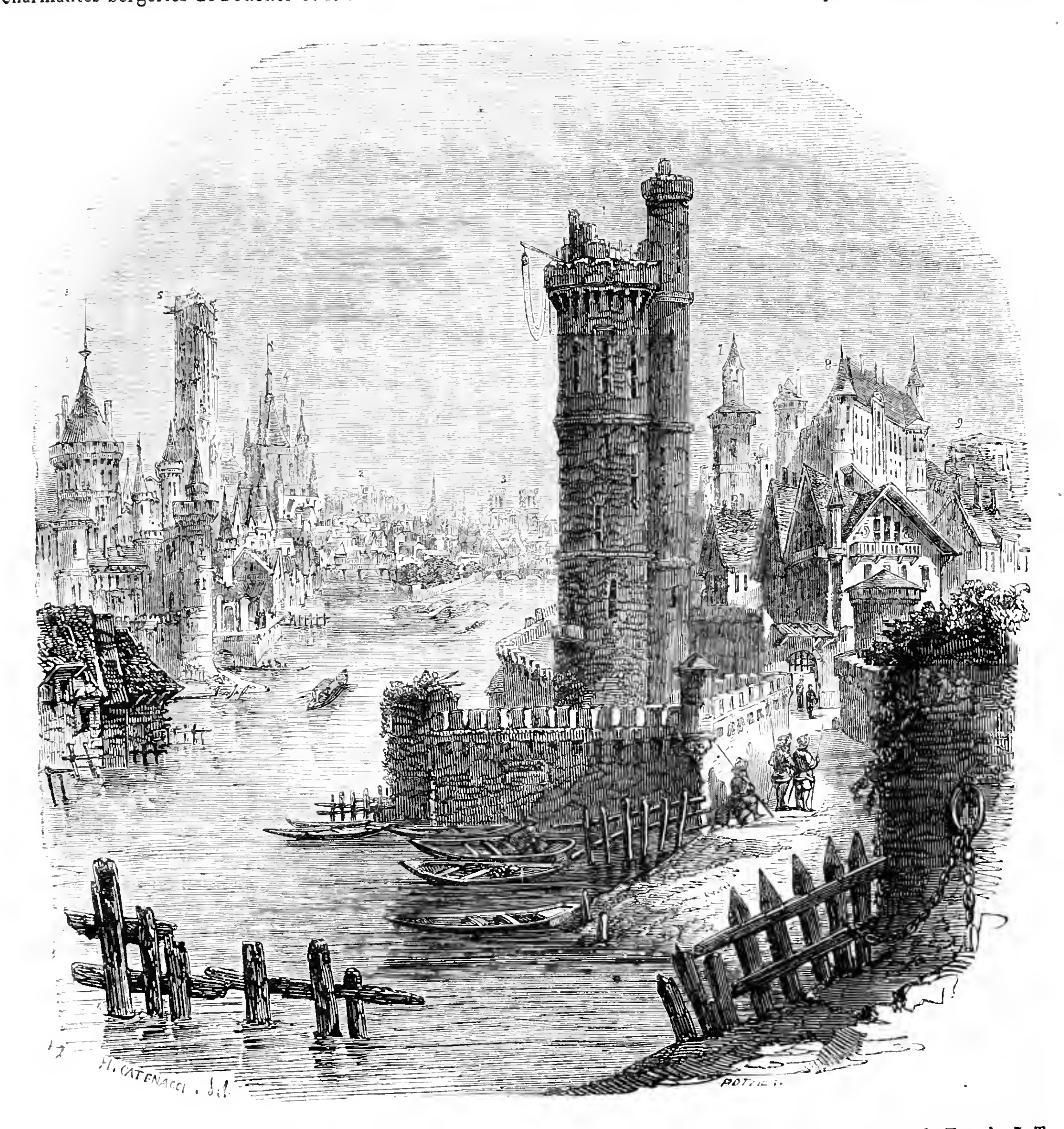
Oh! combien ce Louis XIII, ou plutôt ce Richelieu, qui lui succède, me glace les sens! En dépit des magnificences de Buckingham et de l'esprit précieux de la Place-Royale, je ne puis détourner les yeux du terrible Armand du Plessis. Quelle sombre figure! Il me semble la voir en ce moment, grâce, je dois le dire, à l'intermédiaire de son saisissant portrait par Philippe de Champagne. La France monarchique va se fortifier : Louis XI a un successeur. Les tragiques, et M. Victor Hugo en particulier, devront à ce règne de magnifiques pages, nées du sang des de Thou, des Cinq-Mars, des Montmorency et de tant d'autres illustres. Que de sang va couler pour réaliser cette œuvre de l'unité nationale, dont l'impitoyable cardinal prétend faire son titre à la postérité; titre, néanmoins, que n'a garde de comparer ce jaloux de Corneille à ceux qui le recommandent comme auteur dramatique.

Les troubles de la Fronde nous importent peu. Ce dernier effort, ces réclamations affaiblies des restes de la féodalité nous rappellent des commérages trop puérils pour nous y arrêter. Il nous tarde, d'ailleurs, d'avoir l'insigne honneur de parler de S. M. Louis le Grand, ce roi des rois. Mais comment s'exprimer lorsqu'il s'agit d'un tel monarque? Il va réaliser, dans Versailles, les plus miraculeuses féeries; il bâtira, pour abriter ses vieux héros, l'hôtel splendide des Invalides ; à peine sur le trône, son génie rayonne sur la France ; il enfante d'un coup d'œil, d'un sourire, d'un mot heureux, les grands génies qui illuminent encore l'Europe. Molière, Racine, La Fontaine, La Bruyère, Boileau, Turenne, Villars et Condé, forment son auréole. Son nom, son seul nom, résume toutes les gloires, et un siècle entier l'acceptera pour parrain, à plus juste titre encore, qu'en d'autres temps, il fut fait pour Périclès, pour Auguste et pour les Médicis.

Mais sous Louis XV, sous ce règne qui embrasse les trois quarts d'un siècle, et réussit à flétrir les plus généreux germes du règne précédent, aussi bien qu'à détruire le prestige de grandeur créé par son glorieux ancêtre, sous ce règne, quel contraste! Les passions coupables s'infiltrent dans les cœurs; la corruption est à la mode ; le vice donne brevet d'élégance. En vain l'architecte Soufflot édifie Sainte-Geneviève ; en vain la place de la Concorde nous présente ses dispositions monumentales ; en vain mesdames les marquises s'ajustent coquettement, mettent leur rouge avec esprit et se poudrent à ravir : en vain les gentilshommes beaux-esprits et les doctes encyclopédistes font valoir, à l'envi, les uns leurs bons mots, les autres leur science ; on ne saurait pardonner à ce

règne. Deux points seulement brillent dans cette nuit : les trophées de Fontenoy et l'incendiaire auréole de Voltaire.

Et cependant, sous Louis *le Bien-Aimé*, que de contradictions! Certes, pour en fournir la preuve, nous ne pénétrerons point dans les boudoirs du temps, bien que les charmantes bergeries de Boucher et le fin coloris des invraisemblances de Watteau nous en donnent bonne envie ; mais on ne saurait trouver à redire que nous allions visiter le plus pauvre de nos faubourgs. Là, dans la rue Mouffetard, nous allons être témoins, non plus de scènes dont l'impiété fera les frais, mais des extravagances où le fanatisme est porté à sa plus effrayante exagération. On a eu raison de le dire : tel l'esprit de l'homme, tel un



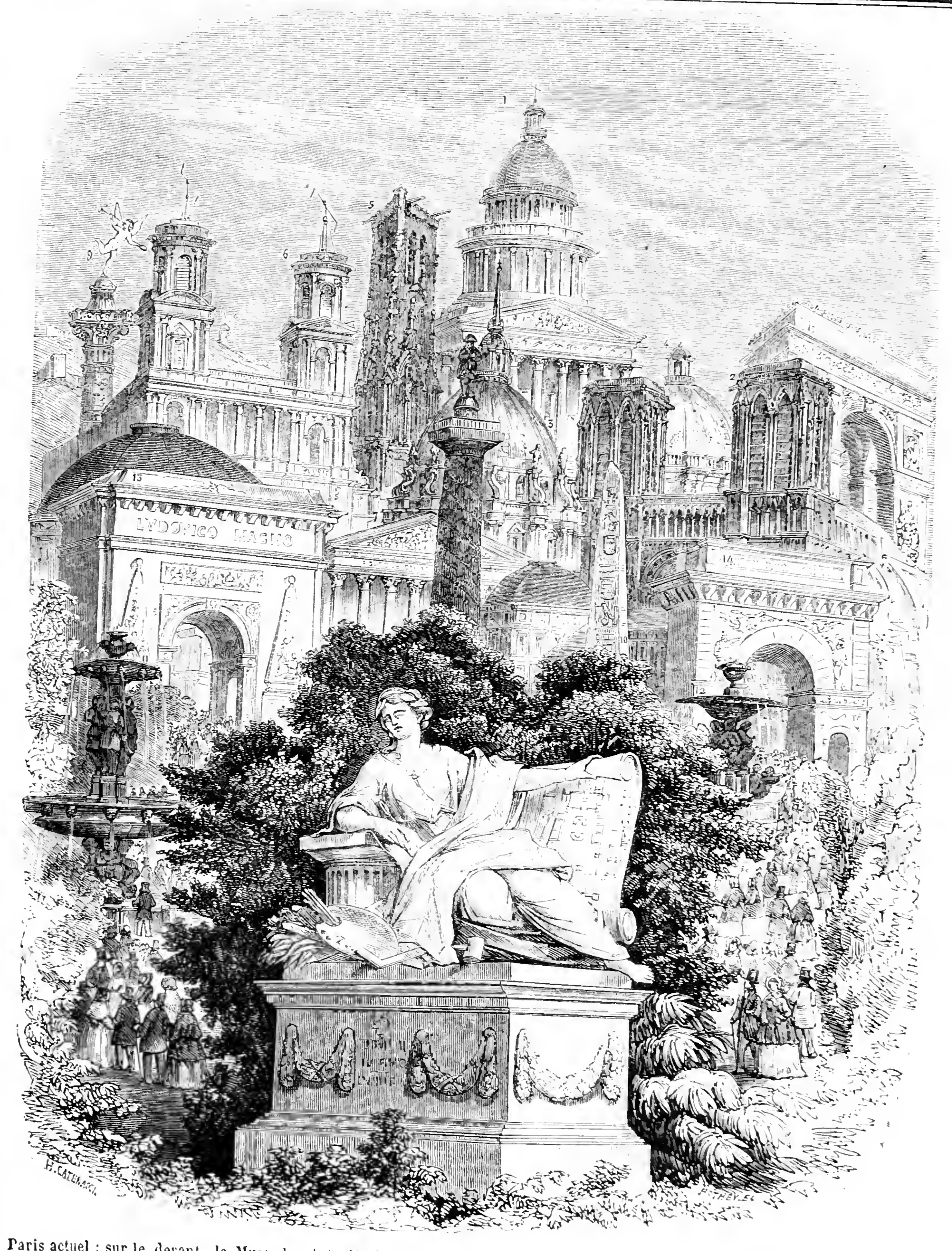
Vue de la Cité de Paris à vol d'oiseau, au moyen âge. — 1, Tour de Nesle. 2, Bastille. 3, Notre-Dame. 4, Tour du Temple. 5, Tour Saint-Jacques-la-Boucherie. 6, Petit-Châtelet. 7, Tour de l'Horloge du Palais. 8, Grand-Châtelet. 9, Thermes de Julien.

ivrogne à cheval ; redressez-le d'un côté, il retombe de l'autre. Ecoutez plutôt :

Vous ne pouvez ignorer que le diacre Pâris était un fort digne homme, confiné dans le quartier Saint-Marcel, où il priait sans cesse, s'humiliant, se mortifiant, et se livrant aux plus rudes labeurs en faveur des pauvres. Jusqu'ici tout est au mieux ; mais dans les écrits publiés par le vénéré diacre, ses partisans crurent voir la trace de l'esprit divin. On le constitua, bien que défunt, chef d'une secte ridicule, et on attribua à son tombeau le don de surprenants miracles.

Les sectateurs du saint diacre, c'est-à-dire les convulsionnaires, sollicitaient la douleur avec frénésie ; à ces malheureux en délire, insatiables de souffrances, il fallait les plus cruels traitements ; ils se faisaient battre, fouler, trépigner le corps jusqu'à perte des sens, et le tout, pour la plus grande gloire du bienheureux Pâris !

Chose bizarre, soixante ans après, de ces lieux mêmes



Paris actuel : sur le devant, la Muse des Arts développant le plan du Louvre achevé. 1, Panthéon. 2, Notre-Dame. 3, Invalides. 4, Institut. 5, Tour Saint-Jacques-la-Boucherie. 6, Saint-Sulpice. 7, La Madeleine. 8, Colonne Vendôme. 9, Colonne de Juillet. 10, Obélisque de Luxor. 11, Fontaine Louvois. 12, Fontaines de la Place de la Concorde. 13, Porte Saint-Denis. 14, Porte Saint-Martin. 15, Arc de triomphe de l'Etoile. Fond : Montmartre. — Dessin de H. Catenacci.

où s'étaient passées de telles scènes de fanatisme, partaient des bandes d'hommes armés, allant demander, l'injure à la bouche, à l'infortuné Louis XVI qu'ils forcèrent de se couvrir du bonnet rouge, la sanction du décret contre les prêtres!

Ne nous attristons pas en nous arrêtant sur le règne

désolé du roi martyr ; arrêtons-nous moins encore sur les années sanglantes de cette révolution, où le carnage, la famine, *la terreur*, creusaient jour par jour le tombeau de la France, et faisaient de notre Paris un épouvantable charnier.

Mais le Ciel a pitié de notre abaissement, et Napoléon apparaît : nous voici noblement relevés. La prospérité et la gloire rendent à Paris ses airs de fête. Du grand Empereur déjà un bronze impérissable raconte les immortels combats, et sous cet arc superbe qu'il élève triomphalement dans nos Champs-Elysées, il veut un jour faire entrer dans nos murs les plus nobles trophées du monde.

La Restauration eut trop de plaies à cicatriser pour pouvoir s'occuper de monuments. Il nous suffira, pour l'absoudre de cette indifférence, d'aller faire à la chapelle expiatoire une dévote station.

Mais s'il ne nous est pas permis d'être injuste envers la Restauration, il ne nous est point permis de l'être non plus à l'égard du dernier prince qui a terminé dans l'exil sa carrière. Paris, en particulier, lui doit une éternelle reconnaissance. Sous son règne, en effet, ont été ouvertes ou élargies les rues Rambuteau, Soufflot, Montmartre, Rivoli, etc. L'*Arc de l'Etoile* a été couronné ; *la Madeleine*, ce grandiose temple grec, a vu ses colonnes corinthiennes recevoir leurs chapiteaux ; *la Colonne*, sur son faîte, a revu son Empereur ; sous le dôme des Invalides, on a déposé les restes illustres du captif de Sainte-Hélène ; et enfin, à la barrière du Trône, on a placé, comme en sentinelles, les statues de Philippe Auguste et de saint Louis. Nous ne mentionnons ici, et chacun le comprendra, que pour la simple fidélité du procès-verbal, cet immense tuyau de poêle que nous désignons pompeusement sous le nom de *Colonne de Juillet*.

Quand on parcourt du regard cet espace qui de la barrière du Trône s'étend jusqu'à l'Arc de l'Etoile, que de souvenirs rappelle cette vue ! Pour avoir tout Paris à ses pieds, le Paris des morts et le Paris des vivants, la terrasse du Père Lachaise est un lieu des plus propices. La pensée plane avec mélancolie sur cet océan de pierres, où s'engloutissent, depuis des siècles, tant de pauvres créatures, où sombrent tant d'ambitieux, et où, si vite, se dissipent, au choc de la réalité, les plus légitimes espérances ou les plus tenaces illusions ; ce sol glorieux, enfin, qui a vu le rameau de chêne des Gaulois, les aigles de Rome, l'oriflamme de Clovis, les faisceaux de Charlemagne, le panache blanc de Henri IV, le drapeau fleurdelisé de Fontenoy, et l'étendard aux trois couleurs.

Un jour, de la terrasse de la grande métropole, je contemplais le grandiose spectacle de la cité des Parisiens qui vivent ; puis mes regards se portèrent sur cette autre capitale funèbre des Parisiens qui ne sont plus. Les pâles rayons d'un soleil d'automne glissaient tristement dans les éclaircies des cyprès, et s'infiltraient par réseaux mouvants entre ces pierres tumulaires et les superbes mausolées dont les épitaphes rappellent des noms, ou tristes comme une élégie, ou retentissants comme la gloire. Et pour en citer quelques-uns : Héloïse et Elisa Mercœur, Cuvier et Masséna, La Fontaine et Molière.

Invideo, invideo quia quiescunt !

s'écriait un jour Luther dans le cimetière de Worms ; et peut-être est-ce dans un moment de doute qu'il poussait ce cri de désespoir.

Nouvel Ulysse, la génération de nos jours semble avoir perdu la trace de ses destinées ; dans cette ardente fournaise de Paris, surtout, sans cesse en convoitise des biens périssables de ce monde, chacun recherche fiévreusement, les yeux abaissés vers la terre, le chemin d'une Ithaque chimérique.

— *Invideo*, dis-je ici à mon tour, ô vous dont les restes reposent ici-bas, qui, durant votre vie, les yeux élevés vers le ciel, aviez placé votre immortelle Ithaque dans le sein de Dieu.

Et, ce disant, je me retrouvai au cœur de la capitale, sur le brillant boulevard des Italiens, au centre même de ce Paris de 1853, dont j'aurai l'honneur de vous entretenir, si vous daignez me le permettre, dans le chapitre suivant.

III. — PARIS ACTUEL.

Contrastes. Palais et masures. Opulence et misère. Magasins féeriques. Etalages. Les commis d'autrefois et d'aujourd'hui. Ceux qui jouissent et ceux qui envient. Moralité. Derniers embellissements de Paris. La ville en fusion. Le triomphe de la ligne droite, dans les constructions et dans les mœurs. Dernier coup d'œil. Une hallucination. Paris en ruines.

Au premier aspect, que de contrastes ! que de sujets à convoitises ! Là les somptueux hôtels, les équipages brillants, la richesse, les loisirs, les fêtes ; ici, la mansarde, le labeur insuffisant, les privations ; d'un côté, une opulence fastueuse, de l'autre, une immonde misère. Le faubourg Saint-Marceau, avec ses sales ruelles et ses bouges infects, regarde d'un œil de convoitise les belles demeures où se prélassent les heureux bourgeois de la Chaussée-d'Antin, et le faubourg Saint-Germain, avec ses hôtels blasonnés et séculaires, est à son tour jalousé par les demeures d'hier de nos Crésus modernes. Le Marais, peut-être, le calme, le modeste, l'inaltérable Marais est celui des quartiers qui se résigne le mieux à son sort ; il n'y a là, en effet, ni trop, ni trop peu ; la misère n'y attriste pas, le luxe ne vous blesse point. C'est l'*aurea mediocritas* organisée tout exprès pour la plus grande béatitude des modestes citoyens qui, après de longues années de travail, viennent y prendre leur retraite. Mais que différent est le véritable Paris, le Paris des boulevards et de la Chaussée d'Antin ! Nul coin du monde, peut-être, ne prend plus de soins pour exciter à son paroxysme le péché très-capital de l'envie.

Parcourez, en effet, la rue de la Paix, la rue Vivienne, la rue de Richelieu, celles de la Chaussée-d'Antin, ou, enfin, la ligne des boulevards ; voyez ces tapis d'Aubusson, ces féeriques robes de mousseline, de gaze, de damas ou de velours ; examinez ces hermines de neige, ces transparentes tarlatanes que l'on dirait l'œuvre des fées ; voyez encore ces bijoux où l'habileté de l'artiste fait oublier la richesse de la matière, et dites-moi, madame, si, malgré votre renoncement au monde et à ses pompes, le désir de la convoitise ne s'éveille pas mélancoliquement en vous. Et pourrait-il en être autrement ? Comme tout cela est arrangé, combiné et disposé pour fasciner les yeux les plus austères ; quelle entente parfaite de la composition ! quelle connaissance approfondie des couleurs ! Ce n'est plus de l'achalandage, c'est de l'art.

Et ne rions pas. Certes, l'emploi de commis de magasin ne demande ni de vastes connaissances, ni une intelligence supérieure ; pour le pratiquer convenablement, il suffit de posséder les quatre règles, de savoir à demi l'orthographe, et d'avoir sur le dos un habit bien coupé. Mais ce que le patron exige impérieusement de ses subordonnés, ce sont les facultés les plus précieuses qui puissent meubler une tête humaine. Les commis doivent

être à la fois philosophes et artistes; l'artiste, par les savantes combinaisons de la montre, attire le chaland, et une fois le chaland entré, alors, à l'instar du cocher-cuisinier d'Harpagon, il se transforme en philosophe; le commis s'est adressé à vos yeux pour vous séduire à demi, c'est maintenant au cœur humain qu'il va s'attaquer pour achever votre défaite. Gare à sa faconde! Prenez-y garde, madame, l'éloquence de cet homme va vous conduire à des achats dont vous n'avez en ce moment ni l'idée ni l'emploi bien utile; sa dialectique va coûter à votre mari je ne sais combien de robes ou de mètres de dentelles. Prenez-y garde!

Ah! qu'il y a loin de ces habiles négociateurs des comptoirs modernes à ces bons et modestes courtauds du vieux temps! Ceux-ci s'incrustaient, avant de s'établir, trente ans au moins dans la boutique toute paternelle des patrons, et souvent même y exhalaient leur dernier soupir. Mais de ces employés dévoués et simples, on ne trouverait pas aujourd'hui, à coup sûr, les éléments dont un Cuvier moraliste pût en recomposer un seul.

Et ne nous y trompons pas, ces piéges nombreux, en apparence assez innocents, tendus à la coquetterie, doivent être funestes bien des fois. Jadis les plus magnifiques étoffes, loin d'être perfidement déroulées à tous les regards, étaient modestement cachées pour ne se montrer qu'à la réquisition de l'acheteur opulent. Mais le marchand contemporain, mieux avisé, étale, à l'envi, des arguments contre tous les degrés de prudence économique.

Et sans être bien coquette, se peut-il, je le demande, que la pauvre fillette, qui n'a qu'une robe d'indienne pour toutes saisons, ne se prenne à soupirer, en hiver, à la vue de ces chauds mérinos qu'elle touche en passant d'une main refroidie? Voyez, en voici une qui passe; elle a vingt ans, et elle gagne, pour tous les besoins de sa vie, vingt sous par jour au plus. Il faut du courage, croyez-moi, pour user ainsi ses yeux, du grand matin au soir, pour un morceau de pain. Le dimanche venu, exténuées des veilles de la semaine, que de fois n'a-t-on pas vu de ces pauvres filles, prisonnières de leur pauvreté, et faute d'une robe pour sortir, voir s'écouler dans une indéfinissable tristesse les longues heures des soirs d'été, ne pouvant, pour se distraire, que jeter un regard, du haut de leurs mansardes, sur les fraîches toilettes, peut-être façonnées par elles, qui passaient et repassaient sur les trottoirs voisins.

Et cet homme maigre et blême, jetez un regard sur lui. Il a un paletot de castorine et la chaleur est tropicale; l'heure solennelle du dîner approche, et il n'a pas une seule obole! Et comme le sort se joue de lui! Pour se mettre à l'ombre, il recherche les passages; mais qu'il s'aventure sous les galeries des Panoramas, qu'il se réfugie sous les portiques du Palais-Royal, partout, en face de lui, se déroule un vrai Pactole, les changeurs font miroiter à ses yeux des piles étincelantes et d'argent et d'or... Cet homme étouffe, son estomac crie, son regard s'allume, sa main tremble..., et il s'enfuit comme un possédé; un vertige tentateur le poussait à un crime...

Mais, au-dessus de cet atelier en plein labeur, qu'entends-je? les sons d'un orchestre. Il est dix heures du soir, l'ouvrier va bientôt regagner son réduit: il est temps, je crois; de huit heures du matin travailler jusqu'à dix heures du soir, on a le temps de gagner honnêtement son repos. D'habitude, l'ouvrier ne se plaint pas, mais ce soir, il hoche la tête en grommelant, les sons de cet orchestre l'agacent à outrance; ce galop, qui retentit sur sa tête, le met hors de lui.

— Ah! voici, c'est que le patron est en fête, c'est qu'il danse après un festin, et que lui, son ouvrier, travaille à force, et, dit l'ouvrier, pour payer et le tapis que foulent les danseurs, et les bougies qui les éclairent, et les rafraîchissements qu'ils boivent, et le souper froid qui va leur être offert.

Hélas! mon ami l'ouvrier, avec un peu de réflexion, tu serais moins haineux; cette fête que tu maudis, c'est pour alimenter ton travail que ton patron en fait les frais; afin de se rendre favorables des commettants arrivés de l'étranger et dont il espère une commande, il emploie en ce moment les séductions de sa parole; il diminue ses prix, il aura bientôt peut être des craintes sur le payement, qui sait même s'il n'éprouvera pas un jour les transes de la faillite? Ne maudis donc pas des habitudes obligées, et compare, par la mesure du bonheur, le calme de ta destinée à l'agitation de la sienne.

Tels sont aujourd'hui les contrastes de la vie parisienne.

Ne me reprochez pas trop de m'ériger en observateur philosophe et de manquer surtout de méthode.

En effet, et je le comprends, vous devez vous dire que j'aurais dû, dès l'abord, non vous parler des classes de Paris, mais de Paris lui-même.

A ce reproche, je réponds que quant au Paris de pierre, on ne saurait trop s'en occuper en ce moment, il est comme en fusion: la place du Carrousel que l'on régularise, le Louvre royal qui s'achève, la rue de Rivoli que l'on trace, celles de Strasbourg et des Ecoles qui se préparent, les abords de l'Hôtel-de-Ville que l'on dégage, le vieil Hôtel-Dieu et ses alentours, qui vont disparaître, les Halles, enfin, que l'on quintuple, vont renouveler à neuf une notable partie du Paris de nos pères. Le Paris d'hier n'est déjà plus, et le Paris de demain n'est pas encore. Néanmoins, on peut le prévoir et deviner ce dernier: la ligne droite va triompher de plus en plus. Nos édiles contemporains tirent au cordeau, sans relâche, les douze arrondissements; une droite les satisfait, mais sa perpendiculaire les transporte. De ceci, M. Victor Hugo se désespère, mais le citadin en général se réjouit; il préfère à des ruelles poétiques, mais fétides et sales, des rues prosaïques, mais aérées, propres et larges. Pourtant on doit, en bonne justice, faire cette concession aux amateurs de l'imprévu et du pittoresque. Notre bonne ville, avant peu, sera pour le moins aussi monotone que splendide, et il faudra s'orienter avec le plus grand soin, afin de reconnaître telle rue de telle autre rue.

Et ce que nous disons ici à propos des habitations, nous pouvons le répéter, dans le même sens, à propos des habitants. Les mœurs du temps les ont presque tous frappés à la même effigie. Sans doute, le descendant des hauts barons se recommande encore par ses manières élégantes, le bourgeois n'a pu se dégager entièrement de ses lourdes allures, et le peuple a toujours un peu de son sans façon abrupte. Mais les vives couleurs qui caractérisaient chaque classe ont disparu; il n'y a plus que des nuances, et encore tellement multipliées que l'on passe de l'une à l'autre par des teintes à peine sensibles.

Que voulez-vous? tout se nivelle. On jure presque, on fume au salon; on jure, on fume un peu moins au cabaret. Certains grands seigneurs jouent comme des laquais, et, par représailles, certains laquais se permettent de jouer comme de grands seigneurs.

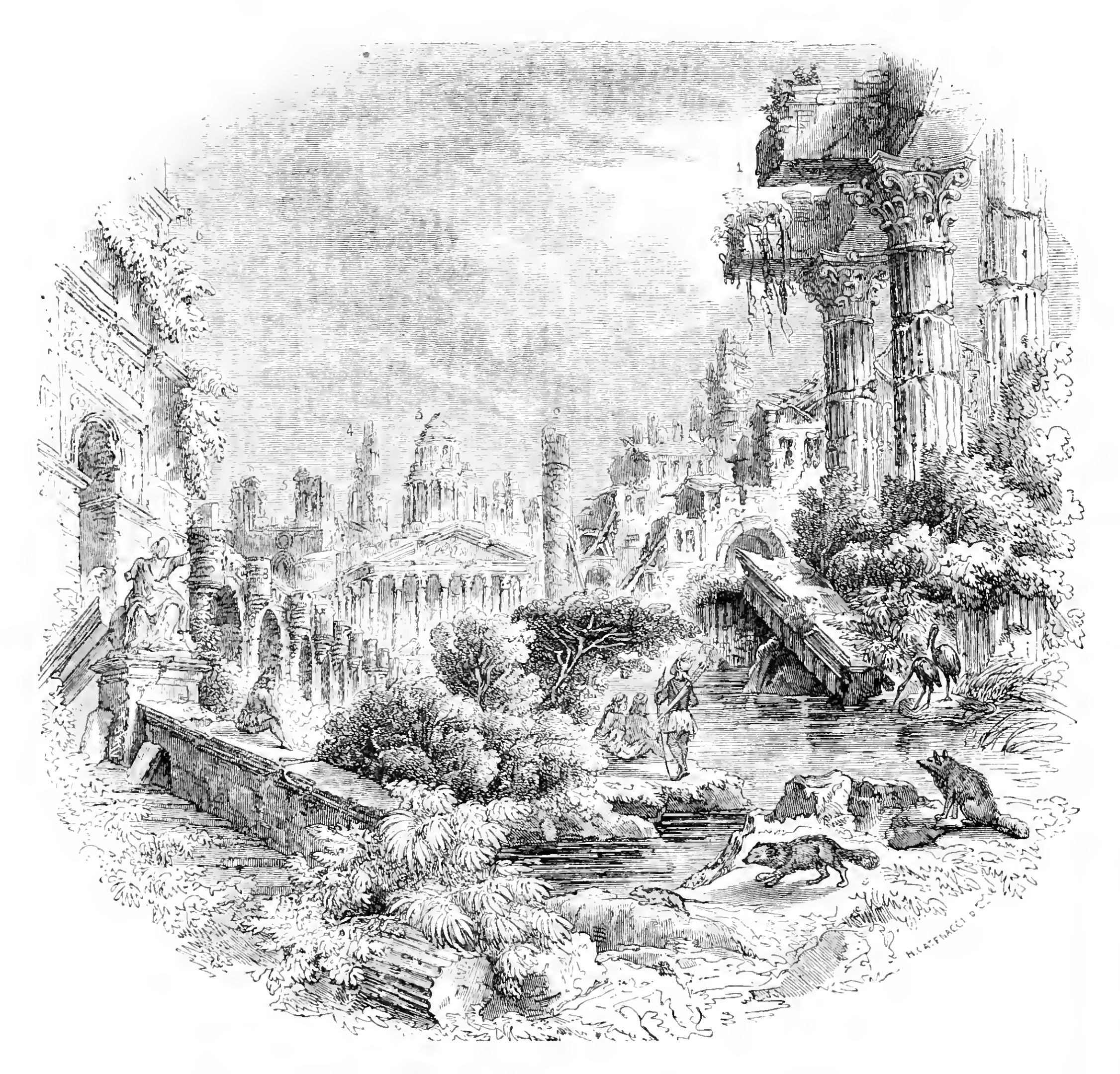
Le marchand de vin, par l'élégance, s'est assimilé au café, et le café, par son comfort, s'est mis au niveau du cercle. Les théâtres du peuple, enfin, sont en progrès notable pour la convenance de tenue de leurs spectateurs.

Allez plutôt voir quelque représentation au bruyant boulevard du Crime, et si, il y a trente ans, pareille chose vous est arrivée, comparez! Une seule tradition, tradition qui témoigne en faveur de ceux qui la maintiennent, est restée immuable ; il faut à ce public, la toile finalement baissée et avant de regagner le logis, que la vertu soit récompensée et le crime dûment puni. Faible compensation et contraste affligeant, il faut le dire, de ce qui se passe trop souvent dans la société parisienne.

Et puis, si, comme jadis, le crime est à l'ordre du jour sur ces scènes, au moins les crimes s'y commettent-ils en français plus décent ; on y vole, on y empoisonne, on y assassine de telle façon que l'Académie elle-même aurait peu à y reprendre. Nos célébrités dramatiques ne dédaignent plus de descendre sur cette arène et de se soumettre à l'approbation de la blouse. N'a-t-on pas vu enfin le très-noble vicomte d'Arlincourt se réjouir à l'Ambigu des bravos populaires obtenus par la *Peste noire?*

Janvier 1853.

Depuis le jour où j'écrivais ce qui précède, bien des changements sont survenus encore. Paris se démolit et se



Paris en ruines : 1, La Madeleine. 2, Colonne Vendôme. 3, Panthéon. 4, Tour Saint-Jacques. 5, Notre-Dame. 6, Louvre. 7, Pont des Saints-Pères. 8, Pont-Neuf. Entre 1 et 2, Quartier de la Madeleine. — Dessin de H. Catenacci.

reconstruit à vue d'œil ; nous n'aurons bientôt plus, avec nos vieilles rues, que le lien des souvenirs, et le souvenir, qu'il soit triste ou gai, est chose toujours mélancolique. N'est-il pas, en effet, comme l'écho d'un air dont on ne doit plus entendre les sons ?

— Hélas ! il faut se résigner, les ouvrages de l'homme durent un temps, se modifient et disparaissent ; il n'y a que les œuvres de Dieu qui puisent dans la mort une nouvelle vie!

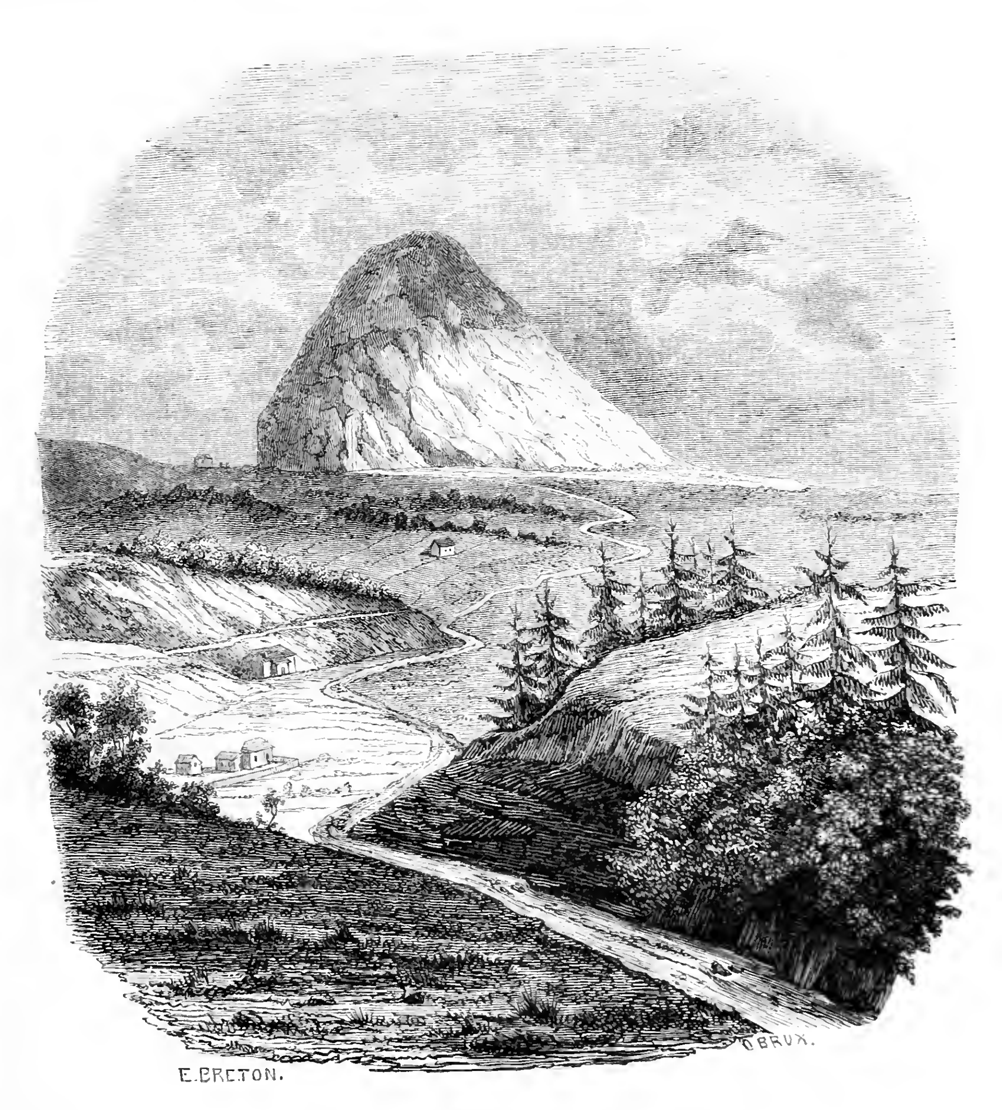
Quelquefois, lorsque mon esprit s'aventure dans les lointaines possibilités de l'avenir, j'ai d'étranges et désolantes visions, et je crois entrevoir notre Paris, ainsi que la Palmyre de nos jours, où quelques pierres renversées, à demi cachées sous de mornes broussailles, seront seules à en marquer l'emplacement. Si notre cher Paris doit un jour aussi avoir sa fin, que les souvenirs que nous en avons n'en aient du moins aucune. C'est dans votre âme, madame, que je vous prie de les conserver ; dans cet asile immortel, le temps, qui détruit tout, ne pourra les atteindre.

Louis BERGER.

VOYAGE EN FRANCE (1).

LES HAUTES CONTRÉES DE LA LOIRE.

I Un oubli des touristes de la Loire. Un fleuve dans la cour d'une ferme. Premières conquêtes. Rochers et montagnes. La tour de Grandjean. Rencontre. Une centenaire. Intérieur campagnard. Saint-Rambert et Saint-Just. Les *toues*. Jean Mandard. Le saut du Pinay. Le château de la Roche. Les mariniers et leurs bateaux. Chute de 140 mètres. Le pont de Roanne.



Vue des sources de la Loire. Dessin de M. E. Breton.

Chaque fois que revient la saison d'été, une foule de Parisiens se portent à la gare du chemin de fer qui conduit en Touraine.

Tous veulent aller admirer les bords délicieux de la Loire; mais, après que leur curiosité a été satisfaite, la plupart ignorent encore combien ce fleuve a eu d'obstacles à surmonter pour venir se montrer dans toute sa majesté au milieu de ces plaines fertiles, qu'à juste titre on nomme le jardin de la France.

La Loire n'est pas plutôt sortie des entrailles de la terre, qu'il lui faut laver la cour d'une ferme, où on vient de la recueillir maigre et chétive. A la voir dans cette humble condition, on serait tenté de la croire indigne du beau nom qu'elle va porter et des brillantes destinées qui l'attendent, si déjà l'impétuosité de ses mouvements ne faisait présager sa puissance. Bientôt, en effet, impatiente de fuir la prison et l'esclavage, elle s'échappe

(1) Voyez, pour la série du *Voyage en France*, la Table générale des dix 1ers volumes et les tables particulières des neuf derniers.

et s'avance dans la campagne. D'abord, par un long circuit, elle semble chercher la direction qu'elle doit prendre ; puis, comme si elle voulait se dérober à la honte de son origine, elle quitte pour toujours le département de l'Ardèche et s'élance à la conquête d'un autre pays. A peine s'en est-elle emparée, que, faisant pour la première fois acte de souveraine, elle lui donne son nom.

A mesure qu'elle s'avance dans le département de la Loire, les montagnes semblent s'écarter devant elle pour la laisser passer. C'est qu'alors le ruisseau est devenu un fleuve. Son aspect grandiose et sévère étonne la vue, ses sourds grondements commandent le silence. De distance en distance, on voit de longs pics de granit se dresser devant lui en signe de respect. L'un d'eux, debout sur la rive droite, porte sur sa tête une vieille tour avec quelques débris de manoir ; il semble indiquer aux passants que, jadis, les barons de la féodalité se faisaient un honneur de planer sur la Loire. Ces ruines s'appellent la Tour de Grandjean ; elles sont bien connues des bourgeois de Saint-Etienne. Quand arrivent le beau temps et les jours de fête, les Stéphanois y accourent en foule ; ils se plaisent à les escalader ou bien à s'égarer dans les profonds ravins qui leur servent de fossés. De nombreuses encoignures de rocher noircies par la flamme indiquent l'âtre où l'on a préparé le dîner apporté dans ces lieux solitaires.

Plus bas, sur la rive opposée, un autre pic tient, dans ses bras, une sorte de jardin portatif ; il avance le genou, en forme d'escalier, comme pour inviter à monter. C'est ce que je fis, il y a quelques années, un jour que, dans un léger esquif, balancé sur les flots bouillonnants de la Loire, je contemplais avec admiration ces étranges beautés de la nature. Arrivé sur la plate-forme, ce que j'avais pris pour une corbeille de verdure se trouva être, à mon grand étonnement, une assez large prairie à laquelle se joignaient d'autres terres. Au milieu de cette oasis aérienne s'élevait un petit groupe de bâtiments, ou plutôt une ferme.

— Entrons, me dit un de mes parents qui m'accompagnait et qui demeure dans le pays ; entrons, je vais vous faire causer avec une vieille de cent neuf ans.

Nous entrâmes. L'intérieur de l'habitation répondait à l'extérieur ; il se composait d'une seule pièce au rez-de-chaussée. En guise de plafond, on apercevait des chevrons supportant des lattes, qui laissaient voir la couverture en tuile, avec des interstices par où s'infiltrait la lumière du soleil.

Nous trouvâmes là, assise sur une chaise et tenant une quenouille, une bonne vieille, au visage serein, à la mise proprette, qui se leva et vint au-devant de nous. Elle était veuve ; tous ses enfants étaient morts de vieillesse. Mais son petit-fils, jeune homme plus que sexagénaire, demeurait avec elle, ainsi que quelques arrière-petits-enfants. Averti de notre visite, il arriva bientôt pour nous faire les honneurs du logis.

L'ameublement, quoique d'une simplicité toute rustique, paraissait entretenu avec soin. A l'un des coins de la pièce où nous étions, s'élevait un lit entouré de rideaux, que surmontait une pente en serge ; le ruban de fil qui en formait la bordure représentait, au milieu de la pente, un millésime attestant que c'était le lit de la vieille, et, qui plus est, son lit nuptial. La couleur verte, passée au jaune roux, confirmait la déclaration du millésime.

La ferme que, de loin, j'avais prise pour une miniature, était exploitée par les habitants de la maison. Le fils sexagénaire, avec un jeune garçon, cultivait les terres ; la vieille, assistée de deux arrière-petites-filles, s'occupait du ménage et soignait le bétail, dont les étables étaient contiguës à l'habitation.

La bonne femme répondit nettement aux questions que nous lui adressâmes, sans être obligés d'élever la voix pour nous faire entendre. Elle n'avait jamais quitté sa demeure, si ce n'est pourtant une fois qu'elle fit un voyage à Lyon, peu d'années avant notre première révolution.

Au bout d'un quart d'heure, nous quittâmes ce toit patriarcal pour redescendre à notre bateau.

A quelques centaines de mètres au-dessous du pic dont je viens de parler, la Loire passe rapidement entre Saint-Rambert et Saint-Just. Elle emporte dans sa course des monceaux de houille.

C'est à Saint-Rambert et à Saint-Just que commence, à proprement parler, la navigation de la Loire ; elle occupe à peu près exclusivement la population de ces deux communes, y compris les femmes et les enfants. Saint-Rambert a le monopole de la construction des bateaux ; il en met plus de trois mille à flot chaque année. Saint-Just se charge d'y verser le charbon, que de nombreux chariots amènent du bassin houiller de Saint-Etienne ; puis il fournit les mariniers qui doivent les conduire jusqu'à Roanne.

Tous ces bateaux sont condamnés à ne plus revoir le rivage qui les a produits, car la Loire leur défend de jamais remonter. Il en résulte que l'activité des charpentiers de Saint-Rambert est toujours occupée. Ce sont ces bateaux que l'on connaît à Paris sous le nom de *toues*. A leur arrivée, ils sont vendus au huitième de leur prix de revient, puis déchirés, et leurs débris employés à divers usages.

Saint-Rambert, situé sur la rive gauche du fleuve, est une petite ville dont l'aspect, qui est on ne peut plus pittoresque, dénote une origine fort ancienne. Son église, dit-on, a été construite sur les ruines d'un édifice romain.

Saint-Just occupe la rive opposée, un peu en amont. Les deux communes se rallient au moyen d'un pont. Autrefois Saint-Just n'était qu'un hameau composé de quelques maisons. Mais l'accroissement successif de la consommation houillère ayant nécessité un grand nombre de bras pour le service des transports, les constructions se multiplièrent rapidement, et aujourd'hui Saint-Just rivalise avec la ville de Saint-Rambert, sa voisine. La jalousie s'y mêle souvent, bien que les travaux et les intérêts soient distincs. Mais, peut-il exister des sociétés humaines où la jalousie n'intervienne ?

Parmi la population marinière de Saint-Just se trouvait une famille qui a puissamment contribué à la prospérité du pays, la famille Mellet-Mandard. L'un des quatre frères Mandard, Jean, se faisait remarquer par sa singularité. Tout en conservant ses habitudes primitives, il affichait la libéralité d'un prince. Il a fait construire, à Saint-Just, une maison tout à fait seigneuriale, avec bassins et cascades. Cette maison, située au milieu de la commune, plane sur elle et domine la Loire. Les étrangers que leurs affaires appelaient de ce côté étaient assurés d'y trouver l'hospitalité avec le confortable le mieux entendu. Le maître, qui, par goût, ne buvait que de la piquette, de l'*aigade*, comme on dit dans le pays, avait la meilleure cave du département. Chaque fois que le préfet et les autorités venaient en tournée, Jean Mandard, paré d'une veste de drap fin, était sur sa porte pour les recevoir. Après leur avoir fait les honneurs de son salon, qui était magnifique, il les invitait à passer dans la salle à manger, où les attendait un dîner lucullien. Pour peu

que le dessert se prolongeât, il arrivait assez souvent que Jean désertait sans façon, pour aller faire sa sieste, couché en plein soleil sur un banc du jardin ou sur un tas de planches.

Aujourd'hui, cette maison a beaucoup perdu de sa splendeur, attendu qu'elle a cessé d'être le temple du commerce de Saint-Just. Elle est habitée par la veuve de Jean et par un de ses fils, qui borne son ambition à être le maire de sa commune et à s'y faire aimer.

Mais revenons à la Loire. A Pinay, elle voit se dresser devant elle des masses de porphyre, de véritables colosses, qui l'arrêtaient autrefois, mais qu'elle a vaincus par la main de l'homme, la plus puissante après celle de Dieu.

Ce fut sous le règne de Louis XIV que l'on construisit la fameuse digue de Pinay : c'est un ouvrage en pierres de taille, de 80 mètres de longueur sur 13 de hauteur, qui laisse à la Loire un passage de 13 mètres.

Grâce à ces immenses travaux, les hardis mariniers de Saint-Just peuvent s'aventurer sur leurs frêles embarcations et les conduire jusqu'à Roanne, terme ordinaire de leurs voyages. Ils en ont tellement pris l'habitude qu'aujourd'hui ils trouvent du plaisir à se lancer dans cette passe effrayante, pendant que le spectateur épouvanté et assourdi par les mugissements du fleuve, s'attend à voir les malheureux engloutis ou broyés contre la roche écumeuse. De nouveaux travaux ont été exécutés dernièrement pour améliorer cette passe dangereuse.

Ces hommes, si habiles à franchir les dangers, on pourrait dire à jouer leur vie, sont bien éloignés de paraître ce qu'ils sont. Qu'on se figure nos plus épais Auvergnats, tels qu'on en rencontre à Paris. Presque tous sont vêtus d'une veste de gros drap foncé, à basques, et d'un large pantalon de même couleur. Leur coiffure consiste ordinairement en un chapeau de feutre à larges bords.

Leurs manières sont lourdes. Ils parlent un patois incompris des Roannais, qui, pour cette raison, les appellent les *charabiats*. Ils frayent assez peu avec les mariniers de Roanne, qui sont, eux, plus dégourdis et, en outre, mauvais plaisants. Aussi, dès qu'ils ont achevé leur mission, on les voit se réunir par bandes et reprendre la route de leur pays, sans autre bagage qu'une gourde et une hache pendues à leur dos au moyen d'une corde.

Après le saut de Pinay, la Loire n'en a pas fini avec les écueils. A quelques centaines de mètres, un géant de granit vient encore se poser dans son lit. Sur le dos du monstre est un château appelé, non sans raison, le *château de la Roche*. La Loire se jette avec fureur contre cette masse, l'enveloppe de ses tourbillons, et s'échappe. Ce château ne présente plus rien de remarquable, si ce n'est qu'il est entouré d'un jardin, ce qui ajoute à l'étrangeté de son site.

Après avoir triomphé encore des rochers de Saint-Priest, des Piles de Saint-Maurice, attribuées aux Romains, et du saut du Perron, la Loire entre enfin dans la vaste plaine de Roanne, où libre désormais, elle dessine son cours embelli des mille couleurs de ses rives.

Si la hauteur des eaux le permet, on la voit couverte d'une multitude de bateaux, qui se suivent et semblent se toucher comme une longue suite de wagons sur un chemin de fer. Tous sont chargés de houille : on dirait un immense serpent d'ébène, qui se joue sur le dos du courant.

Les Roannais, après avoir disposé pour le fleuve un lit solide, lui ont bâti un pont en pierres de taille, un des plus beaux de France; c'est aujourd'hui l'arc-de-triomphe sous lequel ils reçoivent leur souveraine. L'ancien pont de bois a été démoli, le lit abandonné est devenu une place plantée d'arbres.

Depuis son entrée dans le département, c'est-à-dire depuis la base de la montagne où s'élève Saint-Paul-en-Cornillon, jusqu'au point où elle est parvenue, la Loire a effectué une descente, je pourrais dire une chute, qui n'a pas moins de cent quarante mètres environ.

II. Roanne. Son importance. Ses édifices. Le collége du père Cotton. Le chemin de fer. Curieuse manière de voyager à la vapeur. Les wagons attelés de chevaux de poste. Les luttes de Roanne, de Montbrison et de Saint-Etienne. Paysages : Fouillouse, Riorge, Gerreuse, Saint-Vincent, Pradines, les Balmes. Voyage en bateau. Les mariniers de Roanne. Portraits, mœurs et anecdotes. Périls et plaisirs. Le père Bottu. Déchéance. Immortalité de la matelotte.

La ville de Roanne, sans présenter rien de bien remarquable, n'en a pas moins d'importance à cause de sa position géographique, qui en fait l'entrepôt de la navigation supérieure de la Loire et le débouché commercial du Midi de la France.

Elle occupe la rive gauche du fleuve. Une portion de la ville, appelée le *Coteau*, se trouve sur la rive droite. Ce faubourg a pris une telle extension depuis quelques années, qu'il forme aujourd'hui une commune à part.

Les seuls bâtiments un peu anciens de Roanne sont : l'église principale, qui n'a rien de gracieux ; un ex-couvent de Minimes, dont l'église est le siége d'une paroisse ; les Capucins, situés sur une terrasse plantée d'arbres, et qu'on achève de démolir.

L'édifice le plus remarquable de Roanne est, sans contredit, le collége fondé par le père Cotton, confesseur de Henri IV. Ce monument se recommande par sa régularité, son étendue et son élégance. Il représente sur la rue la façade d'une église, qui est celle de l'établissement. L'intérieur est spacieux, bien distribué, et digne en tout point de son fondateur.

A la suite de notre première révolution, le collége de Roanne fut mis entre les mains d'une corporation religieuse, dite les Pères de la foi. Le célèbre père Ronsin en faisait partie. Plus d'un Roannais se souvient d'avoir reçu de ses mains la première communion et assisté à ses sermons qui ne manquaient jamais d'attirer la foule.

Il faut bien avouer qu'alors le collége était en pleine prospérité, qu'on y faisait d'excellentes études, et que les élèves s'y plaisaient.

Les environs de Roanne sont beaucoup plus intéressants que la ville elle-même. Nous allons les aborder par le Coteau. Là, se trouve l'embarcadère du chemin de fer. C'est chose bien commune aujourd'hui qu'un chemin de fer ; mais il n'en est pas de plus curieux que celui-ci.

Le railway de Roanne à Andrezieux et à Saint-Etienne est le premier qu'on ait construit en France. Il dénote en même temps et la puissance de l'homme et l'enfance de l'art. D'abord il parcourt librement la plaine de Roanne, côte à côte avec la route de Lyon, jusqu'à un endroit appelé l'*Hôpital*. Là, se trouvant tout à coup arrêté par les accidents du sol, il traverse, sans façon, la route pour aller se percer une issue dans la montagne voisine.

Mais, voyant les collines se succéder et s'élargir au point de devenir kilométriques, il trouve plus commode d'en faire l'ascension ; et voici comment il procède :

Arrivé au pied d'une longue pente escarpée, le capitaine de l'équipage, à qui est confiée la vie des voyageurs, embouche son porte-voix et donne ses ordres.

Si l'on porte alors sa vue haut et loin, on distingue une masse noire qui se met en mouvement et se lance du sommet de la montagne. Cette masse est une file de wagons lourdement chargés de houille. Le dernier tient l'extrémité d'un câble qui, après s'être contourné sur la seconde voie et l'avoir suivie dans toute sa longueur, porté sur des poulies alignées de distance en distance entre les rails, est venu tendre son extrémité opposée au convoi des voyageurs.

C'est ainsi que, par l'effet du contre-poids, l'ascension s'accomplit à grande vitesse.

Arrivé au point culminant, le véhicule, bien qu'il porte les plus précieuses têtes du département, est lancé impitoyablement dans l'espace, et d'un bond il se trouve au bas de l'autre versant. Si une surface plane précède la montagne suivante, un cheval est attelé au convoi et lui imprime toute la célérité de sa course. Bientôt se présente de nouveau la côte rapide, et avec elle un autre moyen d'ascension.

Au sommet tourbillonne une épaisse fumée, qui cache le cratère d'où elle s'échappe. C'est là que, dans son antre, s'agite une énorme machine à vapeur, qui doit remplacer les wagons houillers de la montagne qu'on vient de franchir.

Le monstre tient sans cesse une amarre qu'il présente aux voyageurs. A peine a-t-il saisi sa proie, qu'il se met à enrouler son câble en poussant d'affreux râlements, comme s'il se réjouissait par avance de voir accourir des victimes sous ses larges dents de fer.

Mais le pilote se fait un jeu d'échapper à cette nouvelle Scylla. Dès qu'il croit pouvoir se passer de sa force attractive, il lâche une détente et s'élance gaiement sur la rive opposée qui, en quelques secondes, l'emporte, lui et ses compagnons, dans une autre vallée.

Il arriva un jour que le monstre, furieux de se voir déçu, fit une explosion terrible qui épouvanta la contrée. Sa demeure vola en poussière; lui-même se brisa, et ses membres, lancés au hasard à travers la campagne, allèrent s'implanter dans le sol, semblables à des rochers de fonte.

La commune de Neulize se rappelle encore avec effroi cette épouvantable catastrophe, arrivée il y a environ vingt ans.

Pendant que le railway s'avance par monts et par vaux, s'il vient à rencontrer deux montagnes, séparées par un étroit vallon seulement, il passe de l'un à l'autre sommet, porté sur un viaduc aérien, et le voyageur, en passant, se donne le plaisir de caresser la cime d'un pin, ou d'en emporter un rameau.

C'est ainsi qu'en peu d'heures, de la façon la plus accidentée et la plus bizarre, on franchit la distance qui sépare Roanne, Andrezieux et Saint-Etienne. Le voyageur qui vient de la parcourir, au risque de s'y rompre les os, en est encore à se demander ce que c'est qu'une locomotive.

Toutefois, pour être juste, je dois ajouter que, depuis quelque temps, d'importants travaux d'amélioration ont été entrepris sur cette ligne, et que, dans plus d'un endroit, la vapeur a remplacé le cheval de poste.

Il y a lieu d'espérer que ce singulier railway, arrivant par degrés à la perfection, finira par rendre en sécurité au voyageur ce qu'il lui aura fait perdre en émotions.

On connaît les grandes luttes de Roanne, de Montbrison et de Saint-Etienne, sur la royauté administrative du département. Saint-Etienne, battu déjà devant l'Assemblée nationale, appréhende aujourd'hui une solution moins agréable encore: il s'agirait de détacher cette ville du département de la Loire pour l'annexer à celui du Rhône; mais je passe sur cette Iliade, et je reviens au pays de Roanne.

Tous ces beaux sites me sont connus! Je voudrais revoir chacun d'eux, car tous me rappellent un incident de ma vie. Voici la Fouillouse, son château, avec sa forêt de pins, qui semble s'abaisser sur la ville, comme un éventail. Voici Riorge et ses vastes prairies! Riorge, célèbre dans toute la contrée par sa fête patronale.

A gauche, je reconnais Perreuse, assis au milieu de son vignoble, et menaçant la Fouillouse.

Plus loin, en suivant la route de Lyon, voici Saint-Vincent, le château des comtes de Champagny. Les châteaux sont nombreux dans les hautes contrées de la Loire. On en rencontre à chaque pas, sous toutes les formes et de tous les âges.

Enjambons le chemin de fer au hameau de l'Hôpital, et gravissons la montagne.

Au fond de ce charmant précipice, voici Pradines, paisible comme dans un Eden; Pradines, dont le magnifique château s'est transformé en couvent, etc., etc. Nous pourrions visiter Nau, Saint-Symphorien-de-Lay, arriver à Pain-Bouchain, limite du département; mais regagnons plutôt la Loire.

Bientôt j'arrive sur les balmes, où le fleuve s'est formé un bord escarpé en détachant le terrain sablonneux qu'il emporte avec lui; je m'embarque, pour retourner à Roanne, sur une toue, avec des mariniers que je rencontre pêchant des lamproies au harpon.

Les mariniers de Roanne forment une classe importante et tout à fait distincte parmi les habitants de la ville. On les reconnaît à la première vue : ils ont un costume distinct, un patois, une originalité célèbre dans tout le département.

Naturellement bruyants, ils ne procèdent jamais sans beaucoup de cris et beaucoup de paroles, le tout assaisonné de jurons formidables; mais tout cela est dit en patois si plaisamment, qu'au lieu de se scandaliser on se prend à rire. Ils sont vantards par caractère; mais ce ridicule devient pour eux une sauvegarde contre la bassesse et les mauvaises actions. Ils s'enivrent rarement; cependant ils aiment la bonne chère, l'ostentation et la dépense. Dans leurs moments de prospérité, ils affectent de se faire servir d'excellents dîners chez les premiers traiteurs de la ville; et il faut convenir que la gourmandise y a moins de part que le désir d'éclipser la bourgeoisie, contre laquelle, d'ailleurs, les mariniers ne professent aucune aversion; c'est vanité, pas autre chose.

Il est deux circonstances bien différentes qui font ressortir le marinier de Roanne dans toute sa vérité.

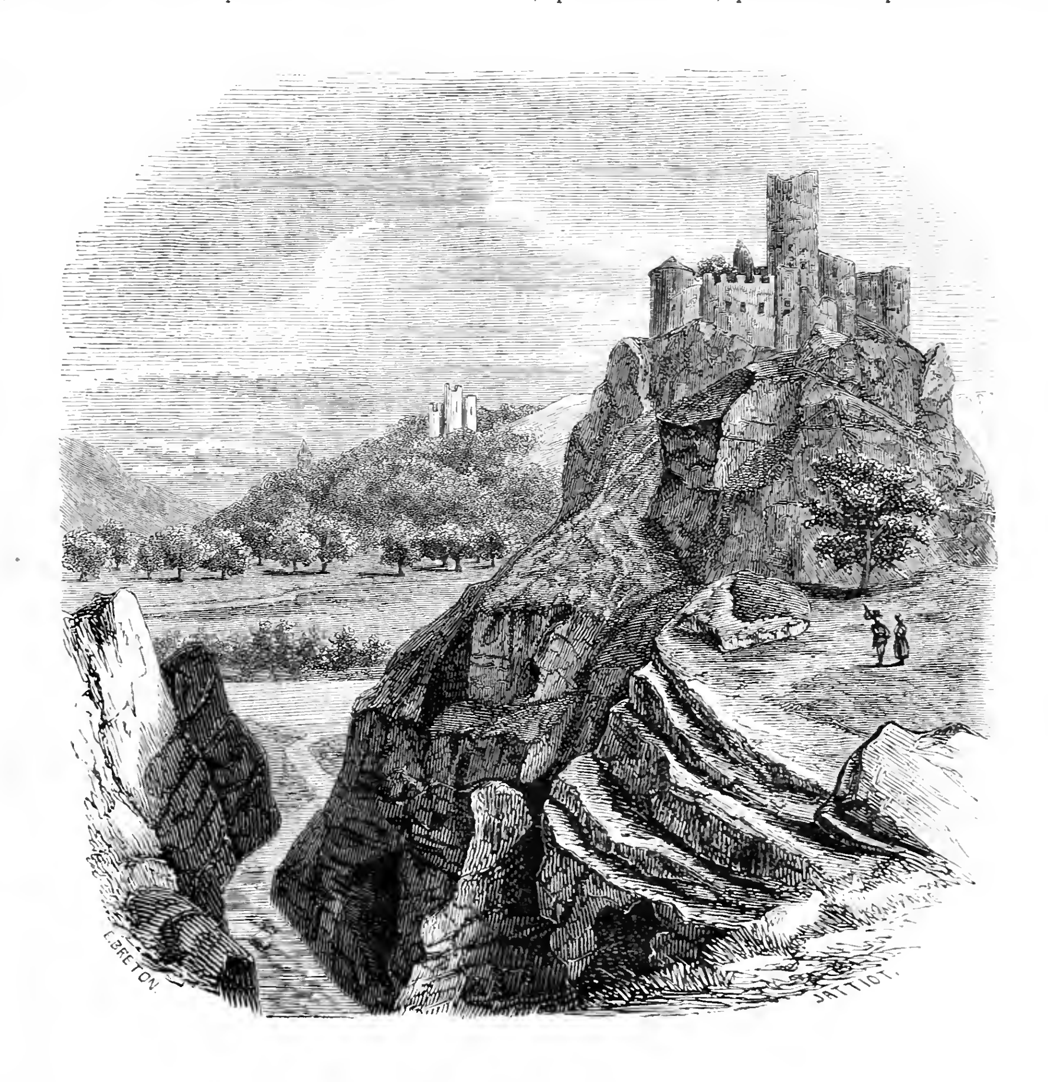
La première, c'est lorsqu'un bateau se trouve en danger de périr, ou qu'une crue subite de la Loire, comme elles le sont toutes, menace d'entraîner ceux qui sont là, attendant leur départ. Dans ces conjonctures suprêmes, rien n'est beau comme de voir les mariniers courir, agir, s'exposer témérairement. On les entend crier, hurler, lancer des jurons à faire reculer le fleuve. Ce spectacle est bien plus imposant encore quand il a lieu la nuit, à la lueur des tonneaux de goudron auxquels on a mis le feu. Que de fois, dans ma jeunesse, j'ai été le témoin de ces scènes terribles! Ebloui, au milieu de l'obscurité, par ces gerbes de flamme et de fumée qui, de distance en distance, me montraient les flots en courroux; épouvanté par des cris lointains qui s'échappaient de la nuit, confon-

dus avec les mugissements du fleuve, me demandant avec terreur si celui qui les poussait était au moment de périr ou de sauver un ami.

La seconde circonstance, bien différente, comme je l'ai dit, de la première, est des plus comiques. Pour s'en faire une idée, il faut voir le marinier dans un jour de fête et de réjouissance, alors qu'ayant fait une bonne année, et assuré contre le besoin, il apparaît avec ses plus beaux habits. C'est dans ces sortes d'occasions qu'il s'abandonne à cette gaieté expansive, qui n'a pas de modèle en dehors de la corporation. Souvent alors il est accompagné de sa femme, de sa fille, qui participent beaucoup de ses manières, à cela près qu'elles ne jurent point ou presque point.

Je ne veux pas me séparer des mariniers de Roanne sans raconter un trait qui achèvera de peindre leur originalité.

L'un d'eux, appelé le père Bottu, se livrait à certain commerce de charbon pour son compte, comme cela arrive à quelques-uns. Un peu gêné dans ses affaires, il avait trouvé de l'argent à plusieurs reprises chez un drapier nommé T..., qui faisait la banque. Il lui devait d'assez



Vue de la tour de Grandjean (Pages précédentes). Dessin de M. E. Breton.

fortes sommes. Un jour que le drapier causait avec plusieurs personnes devant la porte d'un café situé au haut de la Grande-Rue, survint le père Bottu, qui, de l'air le plus naturel, lui dit : — Monsieur T..., *acouoti* donc que *dje* vous parlou.. Le drapier s'empressa de le suivre et de cheminer à ses côtés. A peine furent-ils seuls, que le père Bottu, continuant sur le même ton : — *Monsieur T..., disis me donc comment faut que dje m'y prenou par faire faillite?* Le drapier fit un bond. — Comment ! gredin, tu veux faire faillite ! — Et ouaie ! répondit l'autre sans se déconcerter ; *lou monsieurs fant ben faillite, parquai donc que dje ne farins pas faillite etout?* Le drapier-créancier dut se charger d'arranger les affaires du père Bottu, en se réservant les meilleures conditions possibles, et le père Bottu renonça à faire faillite.

Je dois ajouter, en terminant cette étape, que les mariniers de Roanne sont bien déchus de leur grandeur depuis l'existence du bassin du canal latéral de la Loire. Il n'y a que leurs matelottes qui ne soient pas en décadence. Je m'en assurai en soupant avec mes compagnons de route, et j'engage Véry à prendre leurs leçons pour faire une seconde fortune.

III. Encore des châteaux. Les d'Urfé. Saint-Haon. Souvenirs d'enfance. Costume et nourriture des paysans de la Loire. Une farce de village. Renaison. L'abbé Châtre. Anecdotes. Le prône des vendanges. La Saint-Roch. *Jurez donc!* Les ivrognes. A esprit fort esprit fin. Eaux de Saint-Alban. Boisy, etc. Mœurs des Roannais. Poésie sans poëtes. M. Billaquois. Phénix en deux personnes.

Tout le pays où je me trouve est semé d'objets intéressants. A mesure qu'ils s'offriront à mes yeux, sans plan de campagne, ma mémoire m'aidera à les citer ou à les décrire.

Nommons tout d'abord le château de Sury, qu'habita Henri IV ; celui de Bothéon, dont les souterrains aboutissent au fleuve ; les bois de La Fouillouse (une autre la Fouillouse), que Sully engagea moyennant 40,000 fr., pour venir en aide à son roi ; puis le château de Saint-Marcel-de-Féline, restauré par son propriétaire, le marquis de Talaru, mort depuis peu, etc., etc., etc. ; et enfin, aux limites du Roannais, du côté de l'Auvergne, le château d'Urfé, qu'on découvre de toute la plaine, comme un point noir à l'horizon.

Situé dans un lieu sauvage, le château d'Urfé imprime une secrète terreur aux habitants de la contrée, toute peuplée de fantômes sanglants par les souvenirs, transmis d'âge en âge, du crime qui changea ce manoir somptueux en une affreuse solitude. Le château d'Urfé était la résidence accoutumée des seigneurs de ce nom. Une nuit, nuit horrible ! par suite d'un complot ourdi entre les domestiques, tous les maîtres furent égorgés en quelques minutes. Pas un n'échappa à cette boucherie, dont la cause est demeurée un mystère.

Heureusement, un des membres de la famille, Pierre d'Urfé, commandait alors, à Paris, les gendarmes de Charles VII. L'aventure, on le voit, remonte au quinzième siècle.

Chargé à lui seul de continuer sa lignée, Pierre eut plusieurs descendants, parmi lesquels figure le célèbre auteur de l'*Astrée*.

J'abandonne la Loire et je m'avance vers Mably que j'aperçois à ma gauche. Oh ! oh ! encore un château ! Celui-ci est tout neuf, à peine achevé ; c'est Cornillon. Il doit sa naissance au comte Anglès, l'ancien préfet de police. On prétend qu'il y dépensa un million ; le chiffre me semble exagéré. Cependant le château est magnifique. Le comte Anglès mourut paisiblement dans cette retraite où les malheureux étaient assurés de trouver des secours. Son fils, naguère représentant du peuple, se fait appeler Ernest Anglès tout court ; le comte s'est changé en agriculteur, et en agriculteur habile. Il a créé, sur sa propriété, une ferme-école qui ne peut manquer d'activer les progrès du pays.

A gauche de Saint-Germain-l'Espinasse, que traverse la route de Paris, s'élève l'extrémité nord de cette longue colline qu'on appelle la Côte. Le versant, du côté de Roanne, forme un vaste amphithéâtre chargé de vignobles.

A mi-côte, dans un petit vallon, Saint-Haon-le-Vieux, village insignifiant d'ailleurs, puise son importance dans la tradition : on prétend qu'il fut le théâtre de la victoire remportée par J. César sur Vercingétorix, chef de la confédération gauloise contre l'invasion romaine. En effet, on voyait naguère, dans une prairie de cette commune, un rocher sur lequel étaient sculptées de grandes clefs en relief.

Au bas de Saint-Haon-le-Châtel, chef-lieu du canton, je fis halte dans une assez large résidence, moitié ferme, moitié château, appelée Beaucresson. Durant mon enfance, Beaucresson était la propriété de ma famille maternelle. La gaieté y régnait alors, car la famille était nombreuse. Cinq ou six sœurs de ma mère y furent mariées : ce furent de véritables noces de Cana. Le maire, qui était l'ami de la maison, y faisait apporter les registres de l'état civil, et le vénérable curé Mainet y venait bénir les époux. Pendant huit jours, tel est l'usage du pays, la salle de festin ne désemplissait pas. Cette salle consistait en un vaste grenier, la seule pièce capable de contenir une telle réunion.

A une portée de fusil de Beaucresson, j'aperçus de loin la maison paternelle. Hélas ! j'ignore qui en est aujourd'hui le propriétaire. J'adressai en passant la parole à quelques paysans. Je leur montrais les habitations d'alentour, leur demandant des nouvelles des familles qui les occupaient de mon temps. Je jouissais de leur surprise, car ces braves gens ne comprenaient pas qu'un étranger, qu'ils n'avaient jamais vu, sût leur nom et celui de leurs voisins.

Leur costume me sembla à peu près le même : une veste à basques, de couleur foncée mais variée, un pantalon de même étoffe ou de grosse toile. Pour coiffure, un bonnet de laine rouge ou gris ardoisé fort en usage dans le pays. Le chapeau de feutre ne se porte que le dimanche ; sa forme primitive, à larges bords, tend chaque jour à se rapprocher de celle des villes.

Les sabots sont la chaussure ordinaire des paysans de la Loire. Ce n'est que les jours de fête qu'on leur voit des souliers, encore en est-il un grand nombre qui n'en ont porté de leur vie.

En général, le costume des campagnards du département de la Loire présente un grand nombre de variétés. On pourrait jusqu'à un certain point dire autant de cantons, autant de modes.

Mais ces modes n'ont rien de bien caractéristique, et subissent de plus en plus l'influence urbaine.

Pendant que j'en suis à ces détails, il importe de faire connaître la nourriture des paysans de la Loire. Des prisonniers se révolteraient à l'idée d'en recevoir une pareille.

Du pain noir fabriqué avec de la farine de seigle dont on n'a pas même retranché le son, du fromage, des pommes de terre, de loin en loin un morceau de lard ; voilà l'ordinaire du paysan. Jamais de viande de boucherie, excepté quand on marie ses enfants.

La soupe est la base du repas, et quelle soupe, grand Dieu ! de l'eau dans laquelle on a jeté une poignée de sel, un peu de beurre fondu et quelques mauvais légumes. C'est avec cette eau qu'après une demi-heure d'ébullition chacun trempe sa soupe dans une écuelle de terre, suivant la mesure de son appétit.

Telle est la nourriture des paysans de la classe ordinaire.

Si l'on remonte à un ordre plus élevé, on peut voir figurer sur la table de l'orge bouillie dans du lait, des œufs, des haricots, et le classique matefaim.

Le matefaim n'est autre chose que de la farine délayée dans de l'eau et cuite dans la poêle, sans autre ingrédient qu'un peu de sel et de beurre ; une addition d'œufs est déjà du luxe. En d'autres termes, le matefaim est ce qu'à Paris on nomme des crêpes, avec cette différence que les crêpes des paysans de la Loire ont trois ou quatre centimètres d'épaisseur et ne reçoivent jamais de sucre.

Dans les ménages un peu aisés, on se permet de tuer un porc quand vient la Noël.

Ces occasions s'accompagnent d'une sorte de solennité. D'abord, il est d'usage de traiter ses amis, puis on envoie du boudin et de la grillade aux personnes que l'on considère.

Presque toujours on ajoute à cela une plaisanterie fort à la mode, quoiqu'elle soit bien ancienne. Voici en quoi elle consiste : lorsqu'il s'agit de faire bouillir les issues du porc, les poumons qui sont imprégnés d'air, le mou, comme on dit, surnage et ne peut se tenir au fond de la chaudière.

C'est alors que, s'adressant au moins avisé de la maison, on le charge d'aller emprunter chez un ami la pierre qui enfonce le mou.

L'ami demeure toujours à une demi-lieue de là ; toujours aussi il est en mesure de rendre le service qu'on lui demande. Sans perdre de temps, il va prendre autour de sa maison la plus grosse pierre qu'il peut rencontrer, l'introduit soigneusement dans le sac dont le messager a eu soin de se munir, et le congédie avec force compliments pour ceux qui l'ont envoyé.

Le pauvre diable arrive tout essoufflé avec son précieux fardeau, et, pour prix de sa peine, il devient la risée de toute la maison.

En général, les farces de ce genre sont fort goûtées dans le département de la Loire.

Le bourg de Renaison, qui donne son nom à tout le vignoble, est célèbre par ses vins de couleur foncée, que les marchands de Paris excellent à changer en vin de Mâcon, et non moins célèbre par son ancien curé, l'abbé Châtre, le plus naïf homme de Dieu, et le plus charmant original que j'aie connu.

C'était un vieillard grand et sec, à la soutane râpée, à la mine austère, ne perdant jamais son sérieux, mais que, tout en adorant sa bonhomie, on ne pouvait regarder sans rire ; les plus hautes vertus, dailleurs incarnées sous les formes les plus excentriques.

Le curé Châtre avait deux sacristains : Poncet, qui était en même temps son vigneron ; et Jeanne, sa servante, de l'âge ultra-canonique de soixante ans.

Le dimanche et aux grands offices, Poncet ne manquait pas à son poste. Les jours d'œuvre, à la messe basse, pour les baptêmes, comme Poncet travaillait à ses vignes, Jeanne servait de lieutenant. Elle allumait les cierges et disposait tout pour la cérémonie. D'ordinaire, le curé faisait approcher le premier venu pour répondre à sa messe ; mais, dans les cas extrêmes, Jeanne exerçait les fonctions d'enfant de chœur.

L'enfant de chœur femelle était aussi respecté que le curé lui-même. Il est vrai que Jeanne se considérait comme la protectrice obligée des malheureux, qui n'osaient pas tous s'adresser à son maître.

L'abbé Châtre avait une distraction chronique, dont le saint-sacrifice était seul garanti par sa vraie piété : il mêlait des conversations familières à la célébration des offices, et cela de si bonne foi, que le culte n'en souffrait point de scandale.

Un jour que Poncet était venu prendre la place de celui qui chantait les vêpres, le curé, en se retournant, aperçut son vigneron. — Poncet ! lui cria-t-il de son banc, j'ai vendu ton vin tantôt ! Et il continua ses vêpres.

Bien que la dîme soit abolie en France, il existe dans le département de la Loire, comme dans quelques autres provinces, un usage touchant, conservé par l'indigence des pasteurs et le dévouement de leurs ouailles, sans nuire à la considération des premiers ni au respect des autres. Lors de la saison des vendanges, ceux qui font leur vin en donnent au pauvre curé quelques brocs. Un âne ou un mulet, chargé de deux barils, est envoyé en tournée pour recevoir l'offrande. Cet hommage sacré se pratique à l'amiable, et personne ne cherche à s'en affranchir.

Dans ces circonstances, le curé Châtre avait pris l'habitude d'ajouter une allocution à son prône du dimanche.

— Mes enfants, disait-il, vous savez que, pendant toute l'année, j'ai fait de mon mieux pour appeler les bénédictions du Ciel sur vos récoltes. Dieu merci, vous n'avez pas à vous plaindre, les vendanges sont aussi bonnes que vous pouviez l'espérer. Aujourd'hui, mes enfants, il est juste que vous songiez à votre père ; vous savez qu'il n'est pas riche et qu'il a une famille nombreuse...

Personne ne murmurait, car il s'agissait des pauvres. Puis, joignant l'apostrophe aux généralités : — Un tel, ajoutait le prédicateur, tu tires ta cuve après-demain ; j'enverrai chez toi ; tu ne manqueras pas de me faire bonne mesure... Et toi aussi, un tel ; et toi là-bas, qui te caches, quand tires-tu la tienne ? — Jeudi, monsieur le curé. — C'est bien ; tu m'as entendu... Il me faut du bon, surtout du milieu de la cuve, car mes malades en boiront la moitié.

Et, comme c'était la vérité, bien connue, le prône de l'abbé continuait, sans autres sourires que ceux de l'attendrissement.

Etant au collége à Roanne, j'allais passer les fêtes de l'Assomption à la campagne. Or donc, un jour de mi-août, j'assistais à la procession de la Vierge. Le curé, dans toute sa dignité, marchait derrière la bannière, lorsqu'en passant près de moi il m'aperçut. — Te voilà donc, petit ? me cria-t-il, je t'attends à dîner après la messe, ensuite tu assisteras aux vêpres. Et il continua de marcher gravement.

Saint Roch est fort vénéré à Renaison. Le jour de sa fête, dans une chapelle spéciale, le curé présente un reliquaire, que tous les fidèles viennent baiser religieusement. Un de ces jours-là, ma mère vint s'agenouiller à son tour aux pieds de l'abbé Châtre. Celui-ci ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'il posa son reliquaire, et lui dit : — Vous ici, chère dame ! et je l'ignorais !... En même temps le bon vieillard embrassait ma mère sur les deux joues. — Vous dînerez avec moi, je le veux. — Impossible, monsieur le curé ; mon mari m'attend..., répondit ma mère un peu confuse. — Ta ! ta ! ta !... il sera des nôtres ; je vais le faire prévenir. Et s'adressant au paysan qui se trouvait le plus à sa portée : — Tu vas courir chez M. D... lui dire que j'ai besoin de lui, qu'il vienne de suite ! entends-tu ?... Cours... — Ouaie, mônsieu le curé. Le messager parti, le curé reprit son reliquaire, le donna à baiser à ma mère, puis à d'autres, et continua la cérémonie.

Une autre fois, le curé avait dîné chez mon père, comme cela lui arrivait souvent. Après le dîner, nous causions de choses et d'autres, assis sur un banc, devant la maison. C'était la saison des fruits. Ma mère avait coutume d'en faire sécher une grande quantité, destinée à être mangée en compote pendant l'hiver. On voyait çà et là dans la cour des claies chargées de fruits, exposées aux rayons du soleil. Sur ces entrefaites, un jeune fils du vigneron vint à détacher le bétail pour le conduire aux champs : une génisse partit la première. Croyant sans doute qu'on avait dressé toutes ces tables à son intention, elle se mit en devoir d'y faire honneur. L'enfant, qui avait dû prendre le temps d'achever son opération, n'arrivait pas assez vite. Le bon curé perdit patience. — Ah ! fainéant ! drôle ! s'écria-t-il, lichu b... Et s'interrompant à la première lettre : — Mais jurez donc, vous, diable d'homme ! dit-il à

mon père, ou il ne vous restera pas un seul fruit!... La sortie du curé nous fit rire de si grand cœur, que nous laissâmes au pâtre tout le temps d'aller chasser sa génisse.

Ces façons de parler si comiques étaient accompagnées d'un sérieux invariable, qui, joint au grand âge et au caractère du saint homme, les rendait plus pittoresques encore ; et, loin de lui nuire dans l'esprit de ses paroissiens, elles contribuaient à le faire aimer davantage. Les moins religieux le respectaient et craignaient de lui déplaire; aussi n'essuya-t-il jamais une marque d'irrévérence, même en intervenant là où tout autre prêtre eût été mal reçu.

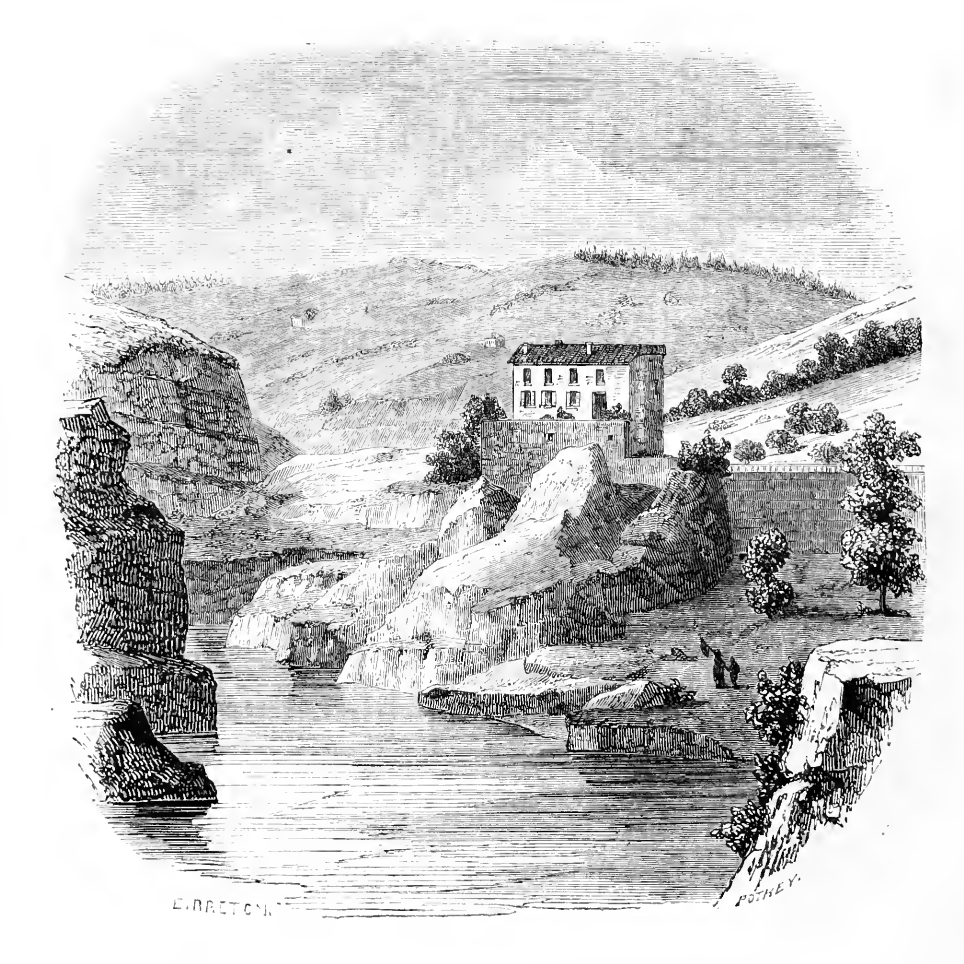
Lorsqu'il passait dans le bourg, par exemple, venait-il à entendre plus de bruit que de coutume dans un cabaret, il n'hésitait pas à entrer.

— Pourquoi les fais-tu boire outre mesure? disait-il brusquement à l'hôte. — Mais, monsieur le curé, je ne les force pas, répondait celui-ci. — Tu ne les forces pas? le bel effort! tu dois les renvoyer. — Mais, monsieur le curé, je ne peux pas faire la guerre à mes intérêts, il faut bien que je paye la taille...

— La taille, la taille, ce n'est pas une si grosse affaire. Si tu es dans l'embarras, viens me trouver; je te donnerai dix sous par ivrogne mis à la porte!

Là-dessus, il s'emparait du plus échauffé, et l'emmenait comme pour lui parler de choses urgentes. Le curé parti, on se prenait à rire; mais la leçon avait porté, et bientôt chacun trouvait un prétexte pour sortir.

Avant de rire vous-même de ces manières de campagnard, sachez que l'abbé Châtre était un homme fort instruit et même supérieur. Quoique je fusse trop jeune alors pour en juger, je le voyais tenir fort bien sa place en compagnie des sommités du pays. Ses discours, sans rien perdre de leur originalité, s'élevaient à la hauteur de la conversation. Il tenait longtemps la parole et il semblait faire autorité.



Vue du château de la Roche (Pages précédentes). Dessin de M. E. Breton.

Sur ce point, je citerai un fait qui n'a pas peu contribué à éterniser le bon curé dans ma mémoire, ou plutôt dans mon cœur. Je venais de terminer ma quatrième, hélas! d'une façon assez piteuse. Mon père, mécontent avec raison, avait confisqué mon fusil de chasse et tout ce qui servait à mes plaisirs. J'entrevoyais de tristes vacances. L'excellent curé me fit rendre tout cela. — Voyons, ne soyez pas impitoyable, dit-il brusquement à mon père; puis, s'adressant à moi : — Tu viendras me trouver tous les matins, de bonne heure, nous dirons la messe ensemble; après cela nous déjeunerons, ensuite je te ferai travailler pour que tu répares le temps perdu. Ce qui fut dit fut fait. Il s'ensuivit qu'à la fin des vacances j'entrai en troisième, et qu'à la composition je fus le premier.

Il y avait à cette époque, à Renaison, un notaire, appelé Larivière, homme riche, considéré, et tenant grande table. Il avait la prétention d'être un esprit fort, trouvant la

religion bonne pour le peuple, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort aimable envers le curé, ni d'assister à la grand'-messe chaque dimanche, les intérêts de son étude lui commandant cette démarche. Mais le prétendu philosophe se dédommageait en apportant à l'église un volume de Molière, qu'il lisait secrètement pendant l'office. Le curé n'ignorait pas ce scandale. Un jour qu'il rendait visite au notaire, et qu'il causait avec lui, en attendant le dîner auquel celui-ci avait voulu le retenir : — Mon cher Larivière, lui dit-il, pendant que nous sommes seuls, il faut que je vous fasse un sermon. — Est-ce pour me convertir ? demanda le notaire, en prenant un air facétieux. — Hélas ! j'y perdrais mon latin. Je veux seulement vous faire observer que vous apportez à l'église des livres que vous avez le temps de lire dans votre cabinet. Le notaire se mit à ricaner. — Ah ! diable ! vous savez cela ? — Oui, je sais cela, continua le curé ; je sais aussi que, lorsque l'on vient dans le temple du Seigneur, on doit s'occuper de ses frères plus que de soi-même. Tenez, ma chère ouaille, dans la crainte que vous n'ayez pas d'autre ouvrage qu'un Mo-



Intérieur de paysans et mariniers de la Loire. Dessin de M. C. Fath.

lière à porter à l'église, voici une brochure que j'ai fait venir de Lyon et que je vous prie d'accepter. Au moins, vos amis en profiteront, moi comme les autres. — Grand merci, curé, fit le notaire. Voyons un peu le titre !... C'était le *Parfait Cuisinier*. L'ironie portait en plein ! — Quant à cet autre volume, reprit l'abbé en clignant de l'œil et en tirant un second livre de sa poche, comme vous ne vous en servez jamais, j'ai demandé qu'il fût relié avec plus de soin et doré sur tranche ; vous le conserverez dans votre bibliothèque, en souvenir de votre vieil ami. Le second livre était un Paroissien complet. Le notaire sentit doublement l'épigramme, et il ne manqua pas, les dimanches suivants, d'étaler aux yeux des fidèles le beau livre doré sur tranche !

Enfin le digne homme, affaibli par l'âge, commença à languir et s'éteignit doucement. J'étais à chasser au loin dans les vignes, lorsque le glas funèbre vint m'avertir de sa mort. Le fusil me tomba des mains, je m'adossai contre un cerisier et je pleurai amèrement.

Tous les actes et toutes les paroles de l'abbé Châtre sont passés en exemple et en proverbe à Renaison. . . .
. . . .

De la commune de Saint-André d'Apchon dépend le hameau de Saint-Alban, renommé pour ses eaux minérales. Ces eaux sont acidules comme celles de Seltz. Il paraît qu'elles étaient estimées des anciens. On ne cure jamais les puits où elles ont leur source sans en ramener des médailles romaines de plusieurs règnes. Les eaux de Saint-Alban sont très-fréquentées par les habitants de Roanne et même par des étrangers. Le site, sur le penchant d'un vallon, est fort pittoresque. On y trouve de beaux hôtels et on s'y amuse beaucoup. De même que les autres, en général, les eaux de Saint-Alban ont la propriété de guérir toutes les maladies, du moins, au dire du prospectus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont agréables à boire; elles diffèrent cependant de l'eau de Seltz en ce qu'elles noircissent un peu le vin, à cause du fer qu'elles contiennent.

Il arriva, il y a quelques années, un grand scandale à Saint-Alban. Deux ennemis se rencontrèrent au milieu de la promenade, et il s'ensuivit un combat de géants. La foule des promeneurs étant accourue, les uns pour séparer les combattants, les autres pour prendre parti, l'affaire devint générale. On eût dit le combat des Thermopyles, d'autant plus que l'aspect des lieux prêtait à la comparaison. Si l'on me demande pourquoi les malades vinrent se mêler d'une querelle qui ne les regardait point, je répondrai que la querelle les intéressait au plus haut degré, attendu que les deux champions n'étaient autres que le médecin et l'apothicaire de l'établissement! . . . . .
. . . .

Laissant la côte à gauche, pour me rapprocher de Roanne, j'avais pris une route diagonale; elle me mena devant le château de Boisy, une des plus belles constructions du moyen âge. Il n'en reste guère que deux énormes tours, mais en état parfait de conservation. L'une est carrée, garnie de créneaux; l'autre ronde, avec une toiture d'ardoise, à l'instar de celles qu'on voit s'élever au nord du Palais de Justice à Paris; mais celle de Boisy est beaucoup plus belle. La charpente intérieure de la toiture est un vrai chef-d'œuvre. Le château de Boisy fut bâti par Jacques Cœur, le célèbre et malheureux argentier de Charles VII. Plus tard naquit, dans cette résidence, le trop fameux amiral Bonnivet, qui, après avoir conduit de faute en faute son roi, François Ier, le réduisit à se rendre prisonnier, à la bataille de Pavie, où lui-même se fit tuer de désespoir. Le château de Boisy n'est, depuis longtemps, qu'une ferme. S'il a résisté jusqu'à présent, il le doit à sa solidité et à l'épaisseur de ses murs. Il serait à désirer que le gouvernement, ou tout au moins la ville de Roanne, dans l'intérêt de l'art, en fit l'acquisition, afin de le soustraire aux démolisseurs modernes.

La route que je suivis fait partie de la plaine de Roanne, et ne présente rien de remarquable, si ce n'est quelques châteaux de construction moderne. Je me contenterai de citer celui de Minardière, situé à l'entrée du bois Combret, et qui par cela même est assez pittoresque.

Je pus me convaincre, en repassant à Roanne, que les mœurs de cette ville ont à peine changé depuis mon enfance... Un peu moins de gaieté, un peu plus de richesse. Beaucoup d'âpreté au gain. Quelques bals çà et là, l'hiver... Le piquet, la bouillote et la médisance toute l'année... Les affaires du matin au soir. L'usure... autant que possible... Après les affaires, de bons dîners (c'est ici le point d'honneur); puis la partie de billard, le café et la bière. Pour toute littérature... les nouvelles du jour. Voilà le passe-temps des Roannais, compatriotes des sculpteurs Foyatier et Fontenelle, mais qui sont plus fiers de Berchoux, le poëte de la *Gastronomie*.

Quant aux Roannaises, celles qui ont de l'imagination et du temps de reste lisent des romans; elles se plaisent à y chercher des héros plus aimables que leurs maris qui, pour la plupart, ne le sont pas du tout.

Disons-le cependant, si nos compatriotes aiment mieux un bon repas qu'un bon livre, s'ils ne se donnent pas la peine d'élaborer des œuvres poétiques, ils peuvent se vanter d'en fournir la matière première, et les poëtes seuls leur manquent. Le département de la Loire offre à l'imagination des sites charmants, des bois, des montagnes, une multitude de vieux châteaux ayant chacun leur légende. La Loire y décrit la partie la plus pittoresque de son cours. Les richesses agricoles du département suffiraient pour inspirer l'auteur des *Géorgiques*, s'il vivait encore, pour exciter la verve des amis de Cérès et de Bacchus. Dans le département de la Loire, il y a une fabrique d'armes pour ceux qui aiment à chanter les combats; de la houille, des hauts-fourneaux, des forges, qui rappellent les travaux de Vulcain. Veut-on faire ressortir les attraits de la beauté, on n'a pas besoin de chercher pour trouver des rubans, car Saint-Étienne en fournit au monde entier. En voyant ces tissus aux fraîches couleurs sortir de la ville enfumée, j'ai toujours pensé que Vulcain choisit Saint-Étienne pour y devenir l'époux de Vénus. Sans l'intervention d'un dieu, eût-il été possible de tirer des rubans d'un antre de forgerons? Enfin, le poëte veut-il conduire à l'autel une vierge timide, voiler sa pudeur en laissant deviner ses charmes, ou bien préfère-t-il

Dissimuler des ans l'irréparable outrage,

des centaines de métiers lui donneront à choisir depuis la gaze légère jusqu'à la mousseline la moins transparente: je ne parle ni du calicot, ni de la toile, qui sont trop prosaïques.

Enfin, même à Roanne, il y a des exceptions à la règle! J'y ai connu des esprits charmants, et même de vrais prodiges de tact et de délicatesse... M. Billaquois, par exemple, qui m'honorait d'une affection toute particulière, quoique je fusse bien jeune alors.

M. Billaquois était un demi-vieillard, fort bel homme, célibataire et aveugle. Il avait perdu la vue aux colonies, où il exerçait je ne sais plus quelles fonctions publiques. Loin de s'attrister de son malheur, il se distinguait par une gaieté intarissable et une amabilité parfaite. Soit chez lui, soit en visite, soit à la promenade, il n'abordait jamais une dame sans avoir quelque chose de gracieux à lui dire: c'était un compliment sur la fraîcheur de son teint, le bon goût de sa toilette, la couleur de sa robe ou de ses rubans...

— Monsieur, interrompt ma lectrice, vous m'avez dit, je crois, que M. Billaquois était aveugle!

— Oui, madame. Il avait la passion des fleurs, et personne dans le pays n'aurait pu lui disputer le prix d'horticulture. Il possédait surtout une collection d'œillets composée des espèces les plus rares. Pour servir de supports aux fleurs, il confectionnait lui-même des tuteurs armés de petits cerceaux faits avec du bois de noisetier. Il fabriquait aussi les paillassons destinés à garantir ses pêchers de la gelée, car il tenait à avoir les plus belles pêches de la ville, pour en offrir aux dames qui venaient le visiter. D'abord, il recevait celles-ci dans son jardin, leur faisait admirer les nuances de ses fleurs les plus précieuses.

— Celle-ci, disait-il, a d'ordinaire plus d'éclat; mais la

fraîcheur des nuits lui a fait du tort. Voici un bouton qui commence à poindre et qui promet merveille. Cette autre, marque déjà, quoiqu'on l'aperçoive à peine. Tenez, c'est ce petit point qui se glisse le long de la tige. Oh! oh! depuis hier, il a doublé de volume. Puis il conviait les dames à venir se reposer. Il leur faisait admirer les nombreux objets de curiosité qu'il avait rapportés de ses voyages. C'étaient des coquillages, des oiseaux, des insectes. Il indiquait les variétés par des nuances à peine sensibles. Enfin, il arrivait à la critique de son appartement dont la fraîcheur, disait-il, commençait à se passer, ce qui lui était insupportable. — Je vais profiter des beaux jours, ajoutait-il, pour le faire remettre à neuf. On m'a envoyé de Lyon plusieurs échantillons de papier peint. Belle dame, vous allez me faire connaître votre goût, je vous prie, il sera ma loi. En voici un velouté qui est assez bien ; je le trouve seulement sombre, qu'en dites-vous? Celui-là pèche par l'excès contraire ; il fatigue un peu la vue.

— Mais, monsieur, s'écrie ma lectrice impatientée, vous oubliez que vous me parlez d'un aveugle !

— Non, madame ; mais il est temps de vous dire que M. Billaquois avait trouvé le moyen de remplacer le sens qui lui manquait. Il voyait par les yeux d'un autre, et il voyait très-bien, je vous assure. Cet autre était un noir, d'abord esclave probablement, qui, amené en France par son maître, en qualité de domestique, avait fini par devenir son ami et presque un autre lui-même. César était le nom de ce nègre. Rien n'égalait son intelligence et sa perspicacité. D'un mot, d'un geste transmis au moyen du toucher, il communiquait ses impressions à son maître, tel point que la même vue servait pour deux. Excepté à la maison et au jardin, dont il lui faisait connaître jour par jour les moindres détails, jamais César ne quittait M. Billaquois. Observateur plein de finesse, il tenait l'aveugle au courant de ce qui échappait aux plus clairvoyants, de telle façon que celui-ci étonnait par un feu roulant de remarques, qui auraient pu faire douter de sa cécité, si ses yeux n'eussent été complétement détruits. César étendait ses investigations jusque dans l'appartement des familles fréquentées habituellement par son maître. Il s'ensuivait qu'en entrant M. Billaquois débutait par s'extasier sur un changement opéré depuis sa dernière visite. Parfois c'était une critique qu'il se permettait ; mais cette critique était si bienveillante, qu'on était tenté de lui en savoir gré. Bien des gens, à coup sûr, se souviennent d'avoir rencontré par la ville cet aveugle au port majestueux, à la toilette irréprochable, la tête poudrée et ornée d'une queue, comme on en portait encore. On le retrouvait toujours avec le sourire sur la bouche, l'air radieux et content, saluant celui-ci par son nom, complimentant celui-là sur sa cravate, sa canne ou sa tabatière. César, à qui il donnait le bras, ne disait mot, et cependant c'était le plus éloquent de tous !

— Maintenant, aimable lectrice, vous connaissez M. Billaquois et son nègre, ajouterai-je pour terminer. Décidez lequel il faut le plus admirer du blanc ou du noir, car je vous ai montré deux perfections ; ou plutôt, faites comme moi, admirez le tout ensemble, ces deux perfections ne pouvant exister l'une sans l'autre, et constituant un phénix en deux personnes.

MAURICE DECHASTELUS.

FIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

SALON DE 1853 (1).

Notre revue générale du Salon nous laisse-t-elle beaucoup à dire? Hélas ! non. Les œuvres de premier ordre sont rares, et nous les avons citées toutes ; les œuvres secondaires se ressemblent et ne méritent pas d'être rappelées.

Le public, orienté maintenant dans les nouvelles galeries, lance au passage des critiques qui valent mieux, dans leur gros bon sens, que les discussions sur la ligne et la couleur.

Il trouve, par exemple, que *le Tasse* de M. Gallait est un effet de mains par trop maigres et de clair par trop obscur ; que les *fleurs* de M. Pascal rappellent par leur gravité les *Pensées de Pascal* ; qu'une foule de portraits de messieurs et de dames ne se justifient que par l'envie qu'ils ont eue d'exhiber leurs robes, leurs diamants, leurs décorations et leurs cannes ; que la femme sculptée au pinceau par M. Etex est un beau bloc ; qu'on abuse de la peinture d'animaux, et que beaucoup semblent venir de Belgique, tant ils sont contrefaits ; que certains paysages sont des épinards à l'huile et même au beurre ; qu'il faut prendre un microscope et des numéros d'ordre pour apprécier les toiles lilliputiennes de M. Meissonnier ; que les *Disciples d'Emmaüs* de M. Delacroix ressemblent plus à une scène d'auberge qu'à une scène de l'Evangile, etc., etc.

En somme, le métier progresse et l'art recule ; la main brille au détriment de la pensée ; on exécute habilement ce qu'on a conçu à la hâte.

Parmi les tableaux qui font exception et qui parlent à l'âme autant qu'aux yeux, tout le monde a remarqué *la Charité* de M. E. Cibot, placée dans le grand salon d'honneur par le jury. C'est la mise en action de la morale par excellence du divin Maître : *Aimez-vous les uns les autres.* Dans un temple, orné des statues des bienfaiteurs de la terre, au-dessous d'une auréole, où brillent les mots : *Ex Deo caritas*, la *Charité* reçoit sur son sein maternel deux orphelins, à qui elle va donner le lait et l'instruction. A ses pieds, un malade, une femme, un vieillard, secourus par elle, joignent les mains et croisent les bras en la bénissant... A sa droite et à sa gauche sont groupés les représentants du travail intellectuel et du travail manuel, unis et fortifiés par l'association, — cette forme complexe et féconde de la charité. Parmi les premiers, on reconnaît les portraits de MM. Léon Coignet et Dauzats, peintres, Jouffroy, sculpteur, etc. ; à la tête des seconds, figure M. Lemercier, le célèbre lithographe, enfant de ses œuvres, etc.... L'ensemble est plein d'harmonie et de grandeur, de moralité et de sentiment. Si la toile monumentale de M. Cibot n'est pas achetée par l'Etat, elle revient de

(1) Voyez le numéro de juin dernier.

droit à l'Association des artistes, dont elle est comme le frontispice et le tableau d'honneur.

— L'achèvement de la magnifique église gothique de Saint-Nicolas-de-Nantes est poursuivi avec une ardeur toute chrétienne et une persévérance toute bretonne par M. l'abbé Fournier, dont nous avons publié le portrait et la notice, il y a trois ans, lorsque ses fonctions législatives l'amenèrent dans les chaires de Paris, où vivra toujours le souvenir de son éloquence.

La poésie et la musique viennent d'apporter leur pierre au monument, dans la personne de Mlle Elisa Morin, dont la foi inspire si gracieusement la muse, et de M. Alexandre Marie, qui a donné les ailes de la mélodie à la pieuse romance de la *Quête*, vendue au profit de l'église de Saint-Nicolas. Déjà populaire à Nantes, cette belle composition va le devenir dans la France entière. Nous la recommandons à tous nos abonnés, chanteurs et pianistes, qui la trouveront chez tous les marchands de musique, et à Paris chez M. Mayaud, boulevard des Italiens. Remuer en chantant les pierres d'un temple chrétien et achever un chef-d'œuvre de l'art gothique au piano ! quel Orphée de nos jours se refuserait cette gloire et cette douceur?

— L'exposition d'horticulture de Versailles a rivalisé avec celle de Paris par la magnificence du coup d'œil et



Salon de 1855. — *La Charité*, tableau de M. E. Cibot. Dessin de M. Manche.

la perfection des résultats. On y a distingué, parmi les merveilles des parterres, les rhododendrons de M. Bertin, qui ont obtenu la médaille d'or de l'Impératrice, les orchidées de M. Guibert, autre médaille d'or; les fruits de M. Pellé, médaille d'or de la ville, et les admirables calcéolaires de M. René Lottin, de Port-Marly, médaille d'or de M. Pescatore, président de la Société d'horticulture de Seine-et-Oise.

P. C.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN.

François Ier tenait dans ses bras Léonard de Vinci mourant, et prodiguait les soins les plus attentifs au peintre illustre de la belle Joconde ; quelques courtisans s'en montrant scandalisés, le père des lettres et des arts leur dit : « *Un roi fait des gentilshommes souvent plus grands que vous; Dieu seul fait des hommes aussi grands que Léonard de Vinci.* »

N. B. Nous commencerons, dans notre prochain numéro, une série de rébus sur Henri IV, ce roi de France qui a laissé à la postérité autant de belles paroles que de grandes actions.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

OLIVIER.

NOUVELLE, PAR M. JULES SANDEAU.



Le comte et la comtesse de Valgrand ; Olivier, leur fils. « Rien ne manquait à leur félicité. » Dessin de H. Valentin.

— Ainsi, dit Mario m'interrompant, vous ne croyez pas à la Providence? Selon vous, c'est la fatalité qui gouverne et régit le monde?

— Entendons-nous, lui dis-je; je crois à la Providence générale, à celle dont émane de toute éternité la loi qui règle toutes choses. Il faut être aveugle ou insensé pour la nier, celle-là; la nature entière la révèle et la proclame. Mais, je l'avoue, je ne crois pas qu'une Providence particulière se dérange à chaque instant pour nous. Dieu, qui veille à la conservation des espèces, se soucie fort peu des individus, et c'est, à mon sens, une sotte manie que de le faire intervenir à tout propos dans nos petites affaires.

— Prenez garde ! reprit Mario ; que penseriez-vous d'un roi qui, après avoir promulgué les lois de son royaume, vivrait, les bras croisés, au fond de son palais? S'il étendait sa sollicitude jusqu'au moindre de ses sujets, vous en paraîtrait-il moins grand? Dans une nuit noire, sur un marbre noir, une fourmi noire, Dieu la voit et l'entend... Cela me semble plus conforme à la grandeur de l'Etre Suprême que les systèmes qui le représentent immobile et indifférent dans sa gloire.

— A ce compte, lui demandai-je en souriant, vous croyez au rôle actif de la Providence dans la destinée de chacun de nous?

— Pourquoi pas? répliqua Mario. Si vous reléguez la Divinité sur des hauteurs inaccessibles, si je ne puis la bénir dans ma joie ni l'implorer dans ma détresse, si, dans un cas désespéré, je ne dois rien attendre d'elle, pas même le brin d'herbe que la colombe jette à la fourmi qui se noie, que m'importe, à moi, votre Dieu? Roseau pensant, j'ai besoin d'un appui; il me faut un Dieu secourable. Je crois, comme vous, aux lois immuables de la création; je ne pense pas que la Providence daigne changer pour nous l'économie du monde, se manifester à toute heure, ni qu'on doive sottement invoquer son intervention, comme font les vieilles portières à propos de leur chat ou de leur serin; mais je dis qu'il y a des circonstances où l'on ne saurait, sans ingratitude, s'empêcher de la reconnaître et de la proclamer. Tout homme a dans sa vie au moins une page au bas de laquelle le nom de Dieu se trouve écrit en signes éclatants. Tenez, ajouta-t-il en s'arrêtant au milieu de l'allée où nous marchions tous deux, au lieu de discuter, comme nous le faisons depuis deux heures, sur des questions où tout n'est que ténèbres et incertitude quand on n'y pénètre pas avec le flambeau de la foi, voulez-vous que je vous raconte une histoire?

Nous nous assîmes au bord de l'allée, sur la mousse qui tapissait le pied d'un chêne, et Mario parla en ces termes, après s'être un instant recueilli :

I.

— Le comte Gaston de Valgrand est mon ami; aussi vieille que nous, notre amitié n'a pas vieilli d'un jour. Nous sommes nés presque en même temps; nous avons grandi côte à côte. Nos habitations sont voisines l'une de l'autre; vous voyez d'ici les tourelles de son château et les ombrages de son parc. Si, comme je l'espère, vous passez quelques jours avec moi, vous le connaîtrez à coup sûr. Si vous l'eussiez connu voilà dix ans, vous sauriez que le bonheur peut se rencontrer ici-bas. Jeune et beau, maître de sa fortune, il avait épousé Mlle de C..., qui était elle-même dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse. Leur union donnait un démenti formel au moraliste qui prétend qu'il n'y a pas de mariages délicieux. Ils vivaient dans leur terre, faisaient du bien à leurs paysans, et ne paraissaient point se douter qu'il y eût sous le ciel d'autres joies que celles qu'ils goûtaient à l'ombre de leurs bois. On les eût dits créés l'un pour l'autre... C'est là une phrase parfaitement banale, mais qui rend bien la conformité de leurs goûts, l'harmonie de leurs sentiments. On assure que le charme de l'intimité naît de l'opposition des caractères : je n'en crois rien, à moins pourtant que le charme de l'intimité ne consiste à se quereller du matin au soir. Quoiqu'ils fussent toujours du même avis sur toutes choses, ils étaient l'un pour l'autre un monde toujours charmant. Il y avait cependant un point assez grave sur lequel ils ne s'entendaient pas. Gaston était, en philosophie, de l'école des indifférents. Comme vous, il niait la Providence et se raillait volontiers des gens qui ont la faiblesse d'y croire. Il estimait que Dieu avait assez fait pour nous en créant l'ordre admirable qui se voit dans l'univers, et qu'en toute occasion l'homme ne doit compter que sur lui seul. Mme de Valgrand était aussi pieuse que belle. Une philosophie si contraire à ses croyances et à ses instincts devait l'affliger plus sérieusement qu'elle n'en convenait elle-même; mais elle espérait en triompher à la longue; et d'ailleurs les discussions métaphysiques ne tenaient pas une assez large place dans la vie du jeune ménage pour que la paix et le bonheur dont il jouissait en fût troublé bien profondément. Rien ne manquait à leur félicité : dix-huit mois après leur mariage, un petit ange leur était né. Je ne vous dirai pas leur ivresse; il eût fallu les voir, penchés sur le berceau où l'enfant gazouillait déjà.

Un soir d'automne, j'étais assis, près de Mme de Valgrand, sur le perron de leur château. A quelques pas de nous, sur la pelouse, Gaston jouait avec son fils. Le petit Olivier avait trois ans passés : c'était un bel enfant, épanoui comme une fleur, et qui promettait de ressembler trait pour trait à son père. Cette ressemblance, déjà frappante, exaltait à la fois chez la jeune comtesse l'amour de la mère et la tendresse de l'épouse. Souriante et recueillie, elle contemplait en silence le doux tableau qu'elle avait sous les yeux. Tout à coup la sérénité de son front se voila, et je vis une larme qui brillait au bout de ses cils.

— Vous pleurez ! m'écriai-je en lui prenant la main ; qu'avez-vous?

— Je suis trop heureuse, dit-elle ; il y a des instants où mon bonheur m'accable et m'effraye. S'il est vrai, comme on nous l'assure, qu'il n'y a pas de félicité durable en ce monde, et que toute joie se paye ou s'expie, à quelles épreuves suis-je donc réservée?

J'essayai de la rassurer; j'énumérai complaisamment tout ce qui devait ranimer sa confiance : son enfant bien portant, son mari presque aussi jeune qu'elle, sa fortune solidement assise.

— Que pouvez-vous redouter? ajoutai-je ; la foudre n'éclate pas dans un ciel sans nuage.

— Sans doute, je suis folle, répliqua-t-elle d'un air distrait ; mais, que voulez-vous? c'est plus fort que moi, il y a des instants où j'ai peur.

Elle était ce soir-là, contre son habitude, inquiète, nerveuse, agitée. Elle se leva, courut à son fils, et le baisa coup sur coup, en disant d'une voix fiévreuse : — Tu n'es pas malade? tu ne souffres pas? L'enfant était vermeil et frais comme un bouquet cueilli dans la rosée de mai. Le temps menaçait; de vifs éclairs sil-

lonnaient l'horizon. J'attribuai cet état de surexcitation à l'influence de l'atmosphère, et ne m'en alarmai pas autrement. Comme je rappelais à Gaston que nous avions pour le lendemain une partie de chasse où devaient se trouver plusieurs de nos amis communs, la jeune femme pâlit et le supplia de n'y point aller. Ce n'était pas la première fois qu'elle suppliait ainsi. De tout temps les armes à feu lui avaient inspiré une instinctive horreur; son mari ne partait jamais pour la chasse sans qu'elle sentît son cœur se serrer. Elle y mit cette fois une insistance toute particulière. Nature déliée, organisation délicate, elle frissonnait sous le pressentiment d'un épouvantable malheur. Après avoir commencé par rire de ses appréhensions, Gaston céda de bonne grâce, et, pour la rassurer tout à fait, promit généreusement qu'il ne chasserait plus désormais. Elle lui sauta au cou, le remercia avec effusion, et fut joyeuse le reste de la soirée.

II.

En effet, le lendemain, Gaston manquait au rendez-vous. La chasse fut heureuse et s'acheva sans accident. Il avait été convenu qu'au retour on dînerait chez moi. Au moment de nous mettre à table, nous vîmes paraître Valgrand qui venait dîner avec nous, en compagnie de son petit garçon qu'il tenait par la main. Il était encore dans l'enivrement de la paternité, et se plaisait à le mener partout avec lui. Olivier fut reçu avec tous les honneurs dus à son âge, à sa gentillesse, et à sa beauté vraiment merveilleuse. A la grâce, à l'élégance des races aristocratiques, il joignait la force et la spontanéité des enfants sains et vigoureux qui poussent en pleine nature. Ce fut à qui le choierait et lui ferait fête; on se disputa ses caresses et ses baisers. La jeune comtesse l'avait paré avec cette coquetterie dont le secret n'appartient qu'aux mères. Je vois encore ses cheveux blonds, ses jambes nues, son cou de neige, et ses grands yeux, taillés dans le vif azur d'un ciel de printemps. On l'eût dit détaché d'une vignette anglaise, ou, pour mieux dire, d'une toile d'Hamon. Il prit place au milieu de nous, et fut la gaieté du festin.

Le repas achevé, nous étions passés sur la terrasse, où nous nous amusions à tirer les martinets qui volaient dans l'air bleu du soir. Olivier, comme un petit brave, battait des mains à chaque coup de feu, et se précipitait aussitôt pour ramasser l'oiseau, qui ne tombait jamais. Honteux de notre maladresse, Gaston, qui jusque-là s'était contenté de nous regarder, vint à moi, et me demanda mon fusil. Je lui rappelai en riant la promesse qu'il avait faite la veille à sa femme; il me répondit qu'on lui permettait la chasse aux moineaux. — Papa va tirer! s'écria le petit, tout fier et tout joyeux; papa va tuer tous les oiseaux! Il se fit un profond silence. Gaston, l'arme inclinée, un doigt sur la gachette, observait le vol des hirondelles et guettait le moment propice. Dispersés çà et là, comme des tirailleurs au repos, nous attendions humblement la leçon qu'il s'apprêtait à nous donner. A quelques pas de lui, l'enfant se tenait debout, immobile, pâle d'émotion. Les martinets effarouchés avaient pris le parti de s'éloigner. Enfin il en vint un, qui, après avoir tracé de gracieux méandres, plana un instant au-dessus de nos têtes. Gaston, qui le suivait des yeux, releva brusquement son arme : le coup partit, Olivier tomba.

Ce qui se passa là, dans l'épouvante de la première heure, je ne puis vous le dire. Ce fut une scène dont rien ne saurait vous rendre l'horreur. L'enfant gisait sur le gazon, la poitrine trouée et sanglante. Il avait reçu toute la charge de plomb dans le cœur; la foudre n'eût été ni plus prompte ni plus terrible. Les cheveux hérissés, les yeux secs et hagards, le front livide et chargé de sueur, Gaston se débattait, comme une bête fauve, au milieu de nos amis qui s'étaient jetés sur lui pour l'empêcher de se tuer. Ce n'était pas du désespoir, mais de la fureur, du délire. J'avais moi-même le vertige; je courais çà et là comme un insensé; je sentais la folie poindre dans mon cerveau. Enfin, je pris dans mes bras le corps inanimé du pauvre petit être qui paraissait dormir, la tête penchée sur mon sein; je l'emportai dans ma chambre et le posai doucement sur mon lit, comme si j'avais eu peur de le réveiller. Quand je retournai près de Gaston, il venait de perdre connaissance et de s'affaisser sur lui-même. Nous profitâmes de son évanouissement pour l'arracher de ce lieu de désolation. On le plaça dans la voiture de M. de B... qui l'emmena chez lui, à quelques lieues de là. J'avais confié à mes amis le soin de veiller sur l'infortuné; une tâche plus rude m'était réservée. Étonnée de ne point voir revenir son fils, la mère pouvait arriver d'un instant à l'autre. J'appelai à mon aide toutes mes forces et toute ma raison; je m'armai de courage, et me rendis au château de Valgrand.

J'entrai par la grille du parc. Ce ne fut qu'au bout de l'avenue, en face de cette demeure, recueillie, silencieuse, où tout respirait encore la paix et le bonheur, que je compris bien nettement pourquoi j'étais venu. Je m'arrêtai; mes jambes fléchissaient, je sentais mon cœur qui se mourait dans ma poitrine. La soirée était délicieuse. Un vent doux et frais agitait la cime des arbres. Mme de Valgrand se promenait, calme et sereine, sur le sable fin de l'allée qui courait devant le perron. En passant près d'une fenêtre, elle jeta un coup d'œil sur la pendule du salon, et, s'adressant à un de ses serviteurs :

— Germain, dit-elle, Monsieur le comte s'oublie. Il se fait tard, allez chercher l'enfant; je craindrais qu'il ne prît du mal.

Je souhaitai que la terre s'entr'ouvrît sous mes pieds ou que le ciel s'écroulât sur ma tête. J'eus la pensée de me sauver, de m'enfuir jusqu'au bout du monde. En se retournant, Mme de Valgrand m'aperçut et fit vers moi quelques pas en souriant. Elle n'avait point remarqué le bouleversement de mes traits et croyait sans doute qu'Olivier et Gaston me suivaient de près. J'allai droit à elle et lui pris la main. Je me taisais. Elle me regarda, tressaillit et devint blanche comme un linceul.

— Mon mari?... mon enfant?... dit-elle.

— Madame, lui dis-je enfin, hier vous aviez raison : tout bonheur se paye ou s'expie. Vous étiez la plus heureuse des femmes... vous en êtes la plus misérable.

Elle répéta : — Mon mari?... — Mon enfant?

— Votre mari est vivant, lui dis-je.

— Mon enfant est mort! cria-t-elle.

Je ne répondis pas. Elle jeta un cri, et saisissant mon bras :

— Ce n'est pas vrai!... Vous me trompez, vous mentez... Ce n'est pas possible! Il s'est blessé en jouant, voilà tout... mais il n'est pas mort... Vous mentez!...

Je pleurais en silence; je n'y tins plus, j'éclatai en sanglots.

— C'est donc vrai! c'est donc vrai! s'écria-t-elle en se frappant le sein et le visage... Mon enfant est mort! on m'a tué mon enfant!... Allons, ajouta-t-elle résolument, menez-moi vers lui... Je veux le voir.

C'était là ce que je redoutais. J'essayai de la retenir; mais elle m'entraînait avec une force surnaturelle.

— Je veux voir mon enfant... On ne m'empêchera pas

de voir mon enfant, disait-elle d'une voix ardente, éperdue.

— Madame, lui dis-je avec autorité, votre place, à cette heure, est près de votre mari ; c'est près de lui que vous devez vous rendre d'abord. Quand j'ai quitté Gaston, il était déjà bien malade. Si vous manquez de courage, il mourra. Il n'y a que vous au monde qui puissiez le sauver. Si vous voulez qu'il vive, hâtez-vous. Vous n'avez pas un instant à perdre.

Ainsi que je l'avais prévu, elle s'empara avec avidité de ce nouvel aliment offert à son désespoir.

— Oui, dit-elle, oui, vous avez raison... Mais, mon Dieu, que s'est-il donc passé?

Et, sans s'inquiéter de savoir comment il se faisait que Gaston ne fût pas auprès de son fils, elle continuait de m'entraîner vers la grille. Au bout de quelques pas, elle chancela ; je la portai dans ma voiture que j'avais laissée à la porte du parc.

Il était plus de minuit quand nous arrivâmes au château de M. de B... Mme de Valgrand ne savait qu'une partie de la vérité ; elle croyait que son fils s'était tué en tombant du haut de la terrasse. Pendant le funèbre trajet, j'avais exalté son courage en lui parlant de son mari.

— Vous êtes pieuse, lui disais-je ; vous êtes plus forte que lui. Vous avez Dieu pour vous soutenir ; lui, le malheureux, n'a que vous.

J'avais la conviction que ces deux infortunés ne pou-



Le comte et son fils... « Le coup partit... L'enfant tomba, etc. » (Page précédente). Dessin de H. Valentin.

vaient être sauvés que l'un par l'autre ; j'espérais que leur désespoir s'amortirait dans une pitié réciproque, dans un mutuel attendrissement. Je me trompais. A peine arrivé, je me précipitai vers l'appartement dont les fenêtres brillaient dans l'obscurité de la nuit. Je voulais préparer Gaston à la présence de sa femme. J'ouvris la porte et j'entrai. Mme de Valgrand, que j'avais laissée dans la calèche, m'avait suivi à mon insu ; elle entra presqu'en même temps que moi. Gaston était assis sur un divan, l'œil morne, la bouche béante, dans l'attitude de l'hébétement ou de la folie. Il se dressa brusquement sur ses jambes, regarda sa femme, recula de deux pas, poussa un cri terrible et tomba raide sur le parquet. Quelques heures après, au lever du soleil, la voiture qui nous avait amenés rapportait au château de Valgrand Gaston, étendu sans vie près de moi, et le corps de l'enfant que la mère, à moitié folle, berçait sur ses genoux.

III.

Est-ce assez d'horreur, mon ami ? Et pourtant je n'ai pas tout dit. Gaston se réveilla, mais non pas sa raison. Lorsqu'il revint à lui, il était fou. Folie furieuse que la présence de sa femme exaspérait au lieu de l'apaiser ; folie d'autant plus affreuse qu'elle n'étouffait pas en lui la conscience de la réalité, et que la mémoire survivait au naufrage de l'intelligence ! Il croyait qu'après avoir tué son

enfant il avait été condamné à mort, qu'il s'était enfui au moment où on le traînait au supplice, et que sa femme ne le cherchait que pour livrer sa tête au bourreau. Assez calme lorsqu'il était seul avec moi, il jetait des cris effrayants aussitôt qu'il l'apercevait. Vainement elle venait à lui, éplorée et suppliante; vainement elle essayait de le rassurer par de douces paroles : saisi de terreur, il se cachait derrière les meubles, ou, s'échappant des bras qui s'efforçaient de le retenir, allait, pâle et tremblant, se blottir dans les combles de son château, d'où j'avais bien de la peine à l'arracher pour le ramener dans sa chambre. J'avais cru d'abord à un délire passager; mais, loin de céder, la fièvre du cerveau redoublait. Il ne se laissait approcher que par moi; ma figure était la seule qui n'éveillât point sa défiance. Mme de Valgrand avait dû se résigner à ne plus paraître devant lui. La malheureuse avait tout perdu en un jour; elle avait, du même coup, perdu son mari et son fils. Supprimez le Dieu des affligés, ôtez à cette infortunée le Dieu qui relève et console, le Dieu bon qui compte nos larmes : je vous le demande, que lui restait-il?

J'ai vu là ce que peuvent la foi et la résignation chré-



Mario annonçant la fatale nouvelle à la comtesse de Valgrand (Page précédente). Dessin de H. Valentin.

tienne. Dans les grandes crises de la vie, la philosophie n'est d'aucun secours; la religion seule nous enseigne à souffrir. Qu'est-ce d'ailleurs que la force et le courage qui ne nous viennent pas du Ciel? Une question de tempérament; le chêne résiste, et l'arbuste est brisé. Mme de Valgrand se soumit et pria sur les ruines de son bonheur. Au plus fort de son désespoir, il ne lui échappa pas une insulte à la Providence; elle garda toujours l'attitude d'une sainte, d'une martyre. Elle savait qu'Olivier ne s'était pas tué en tombant, comme je l'avais raconté. Elle avait tout compris, tout deviné. Elle enferma cet horrible secret dans son cœur, et jamais il n'en fut question entre nous; seulement, au sentiment d'adorable pitié qu'elle éprouvait pour son mari, au redoublement de sa tendresse, à la façon tout angélique dont elle s'humiliait, pour ainsi dire, devant le malheur du pauvre insensé, je voyais bien qu'elle savait tout. Quand Gaston, broyé par la fatigue, succombait enfin au sommeil, elle se glissait dans sa chambre, s'agenouillait à son chevet, et, pendant qu'il dormait, elle lui parlait à voix basse.

Elle répandait ainsi, dans le silence de la nuit, les trésors d'amour et de douleur dont son âme était pleine. Il lui semblait qu'en se réveillant, Gaston, rendu à la raison, allait l'attirer dans ses bras, s'attendrir, pleurer avec elle. Vain espoir ! La folie le ressaisissait à son réveil, et l'infortunée, forcée de s'éloigner, disparaissait comme une ombre plaintive.

Il s'agissait de prendre un parti. J'avais appelé le docteur Fouré, de Nantes. Vous le connaissez; vous n'ignorez pas que les plus aimables qualités de l'esprit et du cœur s'unissent, chez ce doux vieillard, à la science la plus éprouvée. Il ne s'entend pas seulement à guérir les maladies du corps; il est aussi le médecin des âmes, et j'en sais plus d'une qui lui doit la santé. Mme de Valgrand avait en lui une confiance absolue ; à coup sûr il en était digne. Après quelques jours d'examen et de réflexions, il me prit à part et me dit :

— Je ne crois pas que le cerveau de ce malheureux jeune homme se relève jamais du coup qu'il a reçu. Il faudrait un miracle ; la science n'en fait pas. La folie qui s'appuie sur la raison est presque toujours incurable. C'est comme l'erreur qui découle d'une vérité ; la conclusion a beau être absurde, si les prémisses sont justes, elles la protégent et lui font comme un rempart inexpugnable. Cependant, nous devons tout tenter en vue d'une guérison, même impossible. M. de Valgrand ne peut pas rester ici. La présence de sa femme, la vue des lieux longtemps témoins de son bonheur entretiennent son exaltation, l'irritent et l'exaspèrent. Qu'il parte, qu'il s'éloigne. Dès qu'il se sentira à l'abri des poursuites qu'il croit avoir à redouter, son délire se calmera. Je réponds qu'une fois hors de France, sa folie, aujourd'hui furieuse, prendra un caractère tout pacifique, à la condition pourtant qu'on ne le contrariera pas. Pour le reste, laissons faire au temps; c'est le remède que nous conseillons, lorsque nous n'en avons pas d'autres.

Tel était l'avis du docteur ; c'était aussi le mien. Je le soumis à Mme de Valgrand, qui ne chercha pas à le combattre.

— Mais, dit-elle en pleurant, puisque c'est moi qu'il fuit, je ne puis pas partir avec lui... Qui donc l'accompagnera ?

— Moi, madame, lui répondis-je.

Le lendemain, par une nuit sans lune et sans étoiles, une chaise de poste attendait à la porte du parc. J'entraînai Gaston ; je l'avais sans peine décidé à me suivre. J'étais censé avoir pris toutes les mesures qu'indiquait la prudence pour assurer son évasion. La nuit était sombre ; ses serviteurs dormaient; sa femme ne se doutait de rien. Nous sortîmes à pas de loup. Arrivé à la grille, il se jeta dans la voiture. J'allais y monter à mon tour, quand je reconnus dans l'ombre Mme de Valgrand. Elle saisit ma main, et, malgré moi, la porta à sa bouche. Un instant après, les chevaux partaient au galop.

IV.

Quel voyage, mon ami ! Tâchez de vous en faire une idée. Nous avions pris la route d'Italie. Ainsi que l'avait prédit le docteur, dès que nous eûmes passé la frontière, la folie de Gaston était devenue plus douce et plus traitable. Il n'y avait, à vrai dire, qu'un point de son cerveau qui fût attaqué ; tout le reste était net et sain. Il parlait sur toute chose avec son bon sens ordinaire ; mais il me suffisait de prononcer le nom de sa femme pour détraquer aussitôt sa raison. Nous allions de ville en ville, moi, essayant de le distraire, lui, traînant partout la désolation de son âme ; car, si parfois sa démence semblait s'endormir, sa mémoire, plus implacable, ne lui laissait ni trêve ni répit. Ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, le malheureux ne réussissait qu'à changer de tortures. Cependant, je tenais religieusement la promesse que j'avais faite, en partant, à la comtesse et au docteur. Je leur écrivais, je les mettais au courant de tout. De leur côté, ils me répondaient assidûment. Deux mois après notre départ, je reçus, à Gênes, une lettre de Mme de Valgrand. Le croirez-vous? cette lettre se terminait par un cri d'espérance. Ce fut pour moi ce qu'est, pour le naufragé près de sombrer, la voile inespérée qu'il voit blanchir à l'horizon. Le docteur avait ajouté quelques lignes, qui confirmaient l'heureuse nouvelle et m'enjoignaient de la cacher avec soin à Gaston. Quelques mois plus tard, je recevais, à Florence, deux lettres par le même courrier, l'une de la comtesse et l'autre du docteur. La première était un hymne de pieuse reconnaissance ; je la lus à genoux et je la mouillai de mes pleurs. La seconde renfermait mes instructions pour l'avenir. « Rien n'est désespéré, tout peut se réparer, ajoutait le vieillard après m'avoir montré le but vers lequel nous allions marcher ; seulement, n'oubliez pas que M. de Valgrand doit tout ignorer, et que le succès de la campagne dépend de votre discrétion. »

Des mois, des années s'étaient écoulés sans apporter aucun changement dans l'état de notre pauvre ami. Nous avions parcouru presque toute l'Europe, nous avions visité l'Orient; sa folie l'avait suivi partout. Jusqu'au pied du mont Olympe, jusque sur les bords de la mer Morte, partout il avait vu des agents secrets de sa femme. A peine avions-nous planté notre tente, qu'il fallait la lever aussitôt.

— Mais, lui demandais-je parfois, comment t'expliques-tu que ta femme, une créature si douce, si tendre, si dévouée, veuille ta mort, et te poursuive avec un tel acharnement?

— Comment je me l'explique ! s'écriait-il ; mais tu es donc fou, Mario ! Une mère pardonne-t-elle au meurtrier de son fils? Est-ce que je n'ai pas tué son enfant?...

Et c'étaient alors des colères et des emportements sans nom, des révoltes inouïes contre Dieu, d'incroyables blasphèmes contre la Providence, pendant qu'elle agissait pour lui.

Je mentirais, je me ferais meilleur que je ne suis, si je vous disais, mon ami, que je ne me sentis jamais défaillir sous le poids de la tâche que j'avais acceptée. C'était, croyez-le, une lourde tâche, et plus d'une fois je pensai en être écrasé. Le dévouement qui consistait à soigner les lépreux paraît doux et facile, lorsqu'on a vécu dans l'intimité d'un fou. Il y avait des instants où je m'interrogeais avec anxiété, où je me demandais si je n'étais pas fou moi-même, ainsi que l'affirmait Gaston. Aujourd'hui même, je ne suis pas bien sûr que la folie ne soit pas à la longue une maladie contagieuse.

Les lettres qui m'arrivaient de la patrie soutenaient mes forces, relevaient mon courage. Celles du bon docteur respiraient la confiance. Quoique toujours voilées par la douleur, celles de la jeune comtesse étaient comme ces ciels d'orage où le soleil brille à travers les nuées : le sourire s'y mêlait aux larmes, et de naïfs enchantements éclataient çà et là sous la tristesse des regrets. Trois ans s'étaient écoulés depuis notre départ ; encore un an, et nous touchions à l'épreuve suprême ; encore un an, et peut-être Gaston était sauvé !

Moins agitée que celles qui l'avaient précédée, cette dernière année ne devait pas être moins rude. Nous avions fini par nous installer dans un petit village d'Allemagne.

Depuis quelque temps, Gaston était tombé dans un état de prostration moins gênant, mais plus alarmant que les fureurs de la démence. Il restait des jours, des semaines entières sans prononcer une parole. Si j'essayais de le tirer de la torpeur où je le voyais enseveli, il me regardait d'un œil éteint et souriait d'un air hébété. A tout ce ce que je lui disais, il répondait invariablement : Olivier est mort, c'est moi qui l'ai tué. Le nom de sa femme le faisait encore tressaillir; mais la folie n'agissant plus que sur des facultés épuisées, il retombait presque aussitôt dans sa morne immobilité. Indifférent à toutes choses, il ignorait et ne s'inquiétait pas de savoir où je l'avais conduit : tous les lieux lui étaient bons, pourvu qu'il ne fût pas en France. Justement effrayé, j'avais écrit au docteur pour le supplier d'abréger un si long martyre; mais le docteur impitoyable m'avait répondu : Attendez.

V.

Enfin le grand jour était proche. Il y avait quatre ans que nous avions quitté la France. Un soir, j'annonçai brusquement à Gaston que nous allions partir.

— Pourquoi partir? dit-il; nous sommes bien ici, restons-y.

— Il n'y a pas à hésiter, répliquai-je. Notre retraite est découverte encore une fois ; j'ai vu rôder dans le village des hommes à mine suspecte. Il y va de ton salut.

Chose étrange! ce malheureux tenait à la vie. Dieu laisse à la folie même l'instinct de la conservation. Il se leva et me suivit.

— Où allons-nous? me demanda-t-il, quand nous fûmes dans la voiture.

— En Russie, répondis-je sans hésiter.

Il poussa un profond soupir, appuya sa tête contre les coussins, et s'abîma dans l'espèce de léthargie d'où je l'avais un instant arraché.

La chaise de poste, qui nous emportait au galop des chevaux, roula, sans s'arrêter, pendant trois nuits et trois jours. J'avais placé des vivres dans le coffre, afin de n'avoir pas à descendre dans les auberges. Nous allions comme la tempête. Tant que dura le trajet, Gaston ne m'adressa pas une question ; il ne jeta pas un regard sur les paysages que nous traversions. Une seule fois il ouvrit la bouche pour me dire, en grelottant : Il fait froid ici..., nous arrivons. Et il s'enveloppa dans son manteau.

Vers le milieu de la quatrième nuit, par un temps sombre, la voiture s'arrêta devant une habitation où l'on n'apercevait pas une seule lumière. J'invitai Gaston à descendre et le conduisis à tâtons à travers de longs corridors. Comme j'ouvrais la porte d'une chambre obscure :

— Où sommes-nous? me dit-il.

— Dans un village, près de Moscou.

Et comme il s'étonnait des ténèbres où toute la maison était plongée, je lui répondis qu'on nous avait peut-être suivis, et que je craignais d'éveiller les soupçons. Satisfait de ma réponse et brisé par la fatigue, il se coucha sans lumière et s'endormit d'un profond sommeil.

VI.

Il faisait jour depuis longtemps, lorsque Gaston se réveilla. Un gai soleil d'automne entrait à pleins rayons dans sa chambre. La brise, imprégnée de la senteur des bois, se glissait par la fenêtre entr'ouverte, et apportait jusqu'à lui des émanations embaumées qui le pénétraient à son insu, et dont il subissait, sans chercher à s'en rendre compte, la douce et mystérieuse influence. Ébloui par le vif éclat de la lumière, ses yeux s'étaient refermés presque aussitôt; il resta quelques instants plongé dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, bercé par les mille rumeurs qu'il entendait jadis à son réveil. C'était le chant des pâtres, le roucoulement des ramiers, le fracas lointain des écluses, le caquetage du moulin, et, plus rapprochés, de joyeux cris d'enfant qui partaient, comme des fusées, dans l'air sonore et frais du matin. Ces bruits, ces mélodies agrestes le reportaient vaguement aux jours heureux de sa jeunesse. Il murmura d'une voix étouffée le nom de son fils et celui de sa femme ; une larme gonfla sa paupière et mouilla ses cils abaissés. Cependant les pensées orageuses, un moment assoupies, commençaient à gronder dans son sein. Il s'accouda brusquement sur sa couche, et promena autour de lui un regard étonné. Il était chez lui, sous le toit de ses pères, sous ce toit qui avait si longtemps abrité son bonheur. Il reconnaissait un à un tous les objets qui l'entouraient, ses livres, ses tableaux, ses meubles, ses tentures, et tous les riens charmants qui donnent la vie aux lieux que nous habitons. Il passa sa main sur son front, comme un homme qui se demande s'il n'est pas le jouet d'une illusion ou la dupe d'un songe. En tournant la tête, il aperçut, debout au chevet, sa femme et le docteur qui l'observaient tous deux en souriant.

— Eh bien! mon cher comte, dit gaiement le vieillard, il me semble que nous n'allons pas mal, ce matin. Nous voilà tiré d'affaire ; mais nous l'avons échappé belle. Nous pouvons nous vanter, comme Thésée, d'avoir vu les sombres bords.

— Ah! s'écria Mme de Valgrand, c'est vous, docteur, qui l'avez sauvé!

— Moi, madame?... Monsieur le comte s'est, pardieu! bien sauvé lui-même. Il n'a pas voulu se laisser mourir comme un sot, et, quand je pense à toutes les bonnes raisons qu'il a d'aimer la vie, j'estime que Monsieur le comte a bien fait.

— Cher Gaston! s'écria Mme de Valgrand avec l'accent d'une tendresse passionnée... Savez-vous, mon ami, que vous nous avez inquiétés? Savez-vous que dans votre délire vous ne connaissiez plus votre femme...? Tu me reconnais bien, n'est-ce pas, maintenant? Je ne te fais plus peur? C'est moi, moi qui t'aime, moi qui ressuscite avec toi!

— Voyons un peu ce que dit ce pouls, ajouta le docteur en prenant la main de Gaston.

— Eh bien, docteur? demanda la jeune comtesse.

— Eh bien! madame, ce pouls ne craint pas d'affirmer qu'avant huit jours Monsieur le comte sera sur pied, et qu'en attendant, il prendrait volontiers un bouillon offert par votre blanche main.

En ce moment, Germain entra. Il s'approcha du lit de son maître et s'informa de sa santé, absolument comme s'il l'eût vu la veille. Gaston regardait tour à tour sa femme et le docteur. Il croyait rêver. Tout à coup il tressaillit et se dressa sur son séant... Il avait entendu une voix enfantine qui gazouillait sous sa fenêtre. Mme de Valgrand alla vers la croisée, souleva le rideau, et prononça ces simples paroles:

— Olivier, viens donc dire bonjour à ton père.

La porte s'ouvrit, un beau petit garçon entra vivement dans la chambre. Il sauta sur le lit, jeta ses bras blancs autour du cou de Gaston, et lui dit :

— Bonjour, papa...

C'était lui, c'était Olivier. L'œil même d'une mère aurait pu s'y tromper. C'était Olivier, tel que nous l'avions vu, le jour fatal où son père l'avait amené chez moi. C'étaient les mêmes yeux, bleus et limpides, la même bou-

che, fraîche et souriante, les mêmes cheveux, blonds et fins. Il avait, près du sourcil droit, le même signe brun, et, à la naissance du nez, sous la transparence de la peau, la même veine azurée, pareille à la moitié d'un anneau de lapis. Immobile, éperdu, sans voix, Gaston le dévorait des yeux et promenait sur lui des mains avides et tremblantes. Enfin, par un mouvement brusque, il déchira plutôt qu'il n'ouvrit la blouse de l'enfant, et, en voyant blanche et unie comme une feuille d'ivoire cette poitrine sur laquelle il cherchait vainement la trace du coup qu'il avait cru mortel, frappé de stupeur, trop faible pour des émotions si violentes, il tomba évanoui, avec le petit dans ses bras.

VII.

Lorsqu'il reprit ses sens, Mme de Valgrand et le docteur étaient assis à son chevet ; Olivier jouait sur le pied du lit.



Quatre ans après. « C'était lui ! c'était Olivier ! » (Page précédente). Dessin de H. Valentin.

— O mes amis, dit-il enfin, que s'est-il passé? que se passe-t-il?

— Ce qui s'est passé, mon cher comte? répondit le vieux docteur. Vous avez été très-malade. Vous avez eu ce que nous autres, gens de la Faculté, nous appelons une méningite, ni plus ni moins, mon cher enfant. Ce qui se passe? vous le voyez. Avec la santé vous avez retrouvé la raison, et avec la raison le bonheur. Ce n'était pas plus difficile que cela.

— Papa est guéri, papa n'est plus malade... Je suis bien content, moi! dit Olivier qui feuilletait un livre d'images que Gaston se souvenait d'avoir un jour rapporté de Nantes à son fils.

— Une méningite!... murmura Gaston, comme se par-

lant à lui-même... Mais, docteur, j'ai donc été fou? ajouta-t-il en attachant sur le vieillard un regard inquiet.

— Dame! mon cher comte, entre nous, vous n'aviez pas la tête en fort bon état. Vous avez, pendant six semaines, passablement battu la campagne; sans quitter votre lit, vous avez fait beaucoup de chemin, en compagnie de votre ami Mario.

— Six semaines! s'écria Gaston. Il me semble que des siècles se sont écoulés depuis le jour...

— Depuis le jour où vous êtes tombé malade, dit la jeune femme achevant la phrase qu'il avait commencée. Oh! mon ami, ces six semaines ont été, pour nous aussi, des siècles d'angoisses et de douleurs.

— Six semaines! répétait Gaston.



Le comte et la comtesse au tombeau d'Olivier. « Dieu est bon. » (Page suivante). Dessin de H. Valentin.

— Un mois et demi de fièvre et de délire... Monsieur le comte ne se tient pas pour satisfait? s'écria le docteur en riant.

— Mais comment tout cela est-il donc arrivé? demanda Gaston avec une curiosité hésitante.

— Je vais vous le rappeler, mon ami, dit la jeune comtesse en travaillant à un ouvrage de tapisserie, interrompu depuis quatre ans et commencé sous les yeux de Gaston. Vous étiez allé avec Olivier dîner chez notre cher voisin. Le temps était à l'orage depuis plusieurs jours; votre tête souffrait déjà. Après le repas qui, dit-on, avait été fort gai...

— Beaucoup trop gai, dit le docteur en manière de réflexion.

— Vous étiez passé sur la terrasse, et là, vos amis s'amusaient, amusement cruel, à tirer les oiseaux du bon

Dieu. Mario assure que déjà vous aviez la figure en feu.

— Monsieur le comte, ajouta le docteur, avait bu, au dessert, trop de vin de Vouvray.

— Malgré la promesse que vous m'aviez faite la veille, vous prîtes un fusil.... le fusil de Mario...

— Oui, oui, c'est bien cela !... s'écria Gaston, qui sentait se réveiller en même temps et sa raison et sa folie... J'avais pris le fusil de Mario... Olivier était à vingt pas de moi... Je relevai brusquement mon arme... Le coup partit...

— Et Monsieur le comte tomba, dit tranquillement le docteur; Monsieur le comte tomba foudroyé. Voilà ce que c'est que de boire trop de vin de Vouvray au dessert.

— Et de désobéir à sa femme, ajouta Mme de Valgrand; mon ami, Dieu vous a puni.

— Et alors, que se passa-t-il ? demanda le jeune homme en essuyant la sueur qui perlait sur son front.

— Ce qui devait se passer, répondit le vieillard. On vous rapporta chez vous sur un brancard. Vous jugez quelle agréable surprise pour cette bonne petite comtesse qui vous avait vu partir dispos et bien portant ! Deux heures après, j'étais assis, comme à présent, à votre chevet. Pour parler franc, je vous croyais perdu. Vous ne savez donc pas, mon jeune ami, ce que c'est que le vin de Vouvray ? C'est de la méningite en bouteille. Le lendemain, vous aviez une fièvre ardente, et le plus joli délire qui ait jamais fait extravaguer la cervelle d'un galant homme. Comme vous y alliez, vertu Dieu ! Quelle imagination ! Quel galop effréné dans les champs de la fantaisie ! Vous souvient-il des beaux rêves dont vous nous avez régalés ?

— Oh ! des rêves affreux, docteur ! s'écria Gaston en cachant son visage entre ses mains.

— Oui, mon enfant, dit le docteur; oui, des rêves épouvantables... Mais regardez un peu ce gaillard-là, ajouta-t-il en montrant Olivier; a-t-il l'air d'avoir reçu une charge de plomb dans la poitrine ? Et cette bonne et charmante femme, vous fait-elle l'effet de vouloir vous livrer au bourreau ?

La figure de Gaston s'était éclairée comme par enchantement. Les fantômes qui l'obsédaient depuis quatre ans venaient de s'évanouir, emportant avec eux le spectre sanglant de la réalité. Il ouvrit ses bras à sa femme, à son fils, et, les réunissant tous deux dans une même étreinte, il les inonda de pleurs et de baisers.

J'arrivai sur ces entrefaites. Je venais d'abattre le buisson de barbe que j'avais laissé pousser pendant le voyage, et qui, la veille encore, me donnait l'aspect d'un bandit italien. Quelques coups de rasoir m'avaient rajeuni de quatre ans. J'étais vêtu comme le jour où Gaston avait dîné chez moi. Il eut, en me voyant, un moment de trouble et d'hésitation. Je n'eus pas l'air de m'en apercevoir; je le félicitai de sa guérison, et plaisantai de mon mieux sur les voyages que nous avions faits ensemble, à si peu de frais.

— Décidément, ajoutai-je, je te croyais la tête plus forte. Quand tu viendras dîner chez moi, je jure bien que tu ne boiras que de l'eau.

Cela dit, j'embrassai Olivier, que j'avais caressé dans la matinée, et qui me traitait déjà comme une vieille connaissance.

— Tu connais ce monsieur ? lui demanda Gaston.

— C'est le bon ami à papa, répondit sans hésiter le cher petit être qui n'avait pas oublié sa leçon.

C'est ainsi qu'Olivier m'appelait autrefois. La mère, que la question adressée à l'enfant avait fait frissonner, retint à peine un mouvement de joie qui pouvait la trahir : elle courut à lui et le baisa.

— Allons, allons, dit le docteur, assez d'émotions en un jour ! Monsieur le comte a besoin de repos. Faites-moi l'amitié de déguerpir et de laisser mon malade en paix.

A ces mots, il nous entraîna.

— Sauvé ! il est sauvé !...

Et nous nous embrassions en pleurant.

— Maman, demanda le petit qui tirait Mme de Valgrand par sa robe, ai-je dit comme il fallait dire ?

— Oui, cher trésor perdu et retrouvé; oui, cher ange envolé que m'a rendu le Ciel ! s'écria la comtesse en l'enlevant entre ses bras.

VIII.

Gaston était sauvé en effet. Au bout d'un mois à peine, il avait repris les habitudes de sa vie heureuse. Tout le monde autour de lui, amis, serviteurs, connaissances, se prêtait pieusement à la ruse innocente qui venait de lui rendre la raison. Entretenir, prolonger son erreur, était notre étude constante, notre unique préoccupation. Olivier lui-même, grâce à la vigilance de sa mère, grâce aussi à je ne sais quel merveilleux instinct, semblait s'appliquer à reproduire tous les gestes, toutes les inflexions de voix, toutes les locutions familières qui pouvaient abuser la tendresse du convalescent. Quatre années de deuil et de veuvage avaient laissé des traces profondes sur le visage de Mme de Valgrand; mais Gaston était si changé lui-même, qu'il ne songeait guère à s'en étonner, et la pâleur de la jeune femme, ses traits flétris, ses yeux brûlés de larmes, s'expliquaient d'ailleurs par les nuits sans sommeil qu'elle avait dû passer au chevet de son mari.

Cependant, à mesure qu'il retrouvait les forces et la santé de la jeunesse, une sourde inquiétude grondait au fond de sa destinée. Déjà le vague sentiment de la réalité, qui nous poursuit au sein des rêves, commençait à se glisser sous l'illusion qui le berçait. En dépit de nos soins, de subites lueurs éclairaient la nuit de l'abîme où s'étaient englouties quatre années d'épouvante et de désespoir : penché sur le bord du gouffre, il y plongeait un regard effaré, et se demandait si c'étaient bien, en effet, la fièvre et le délire qui avaient enfanté tous les monstres qui l'habitaient.

Depuis quelques semaines, il manifestait le désir de venir me voir. Nous avions imaginé vingt prétextes pour l'en détourner. Un matin, il sortit seul et se dirigea vers mon petit manoir. Arrivé sur la terrasse, il s'arrêta à la place fatale et n'alla pas plus loin.

A partir de ce jour, son humeur, si facile naguère et si bienveillante, était devenue inégale et presque farouche. Il avait des heures de sombre mélancolie que rien ne parvenait à distraire, où la présence d'Olivier l'irritait. Il se surprenait parfois à l'observer d'un œil défiant. Parfois aussi il le contemplait avec bonheur; mais, dans ce bonheur même, pour ceux qui en étaient témoins, il y avait un côté douloureux, presque aussi poignant que la folie. Nous redoutions sa clairvoyance, et son aveuglement nous navrait. Nous sentions bien que sa guérison ne serait complète que lorsqu'il aurait soutenu, sans faiblir, le sinistre éclat de la vérité; mais le docteur pensait qu'il fallait

attendre ; et quelle main oserait arracher le bandeau qu'il avait sur les yeux?

Il avait fini par remarquer que sa femme sortait tous les soirs, quelquefois seule, plus souvent avec Olivier, sans jamais dire où elle allait.

Un soir, qu'ils étaient sortis tous deux, Gaston, à leur insu, s'avisa de les suivre. Après une heure de marche sur le flanc de la colline, il les perdit de vue au tournant du sentier. Parvenu lui-même au sommet du coteau, il les chercha vainement des yeux, et, décidé à les attendre, s'assit sur un mur à hauteur d'appui, tapissé de mousse et de lierre. Au bout de quelques instants, il s'aperçut que le mur dont il s'était fait un lit de repos servait de clôture au cimetière du village. Il passa dans l'enceinte, et, marchant à pas lents, se prit à regarder une à une les tombes rustiques, presque toutes enfouies sous les fleurs et la verdure. Il allait se retirer, lorsqu'à l'angle du champ funèbre il découvrit, à demi cachée par des buissons de chèvrefeuille et de rosiers, une plaque de marbre surmontée d'une croix, qu'en cet instant frappaient les derniers rayons du soleil. Il s'approcha et lut cette inscription :

OLIVIER DE VALGRAND,

MORT

LE 2 SEPTEMBRE 1840,

A L'AGE DE TROIS ANS ET TROIS MOIS.

—

PRIE POUR TON PÈRE, O MON CHER ENFANT !

IX.

Gaston comprit tout.

Il tomba agenouillé et demeura longtemps le front dans la poussière.

Lorsqu'il releva la tête, Mme de Valgrand et son fils se tenaient debout, devant lui, pareils à deux anges gardiens.

— Dieu nous l'a rendu, mon ami, dit la jeune femme en poussant Olivier dans les bras de son père.

— Dieu est bon, répondit Gaston.

Et il pressa l'enfant sur son cœur.

Aujourd'hui, ajouta Mario en terminant ce simple récit, Gaston croit à la Providence.

JULES SANDEAU.

LE NOUVEAU PARIS.—LE QUARTIER BEAUJON.

L'HOTEL DE M. ARSÈNE HOUSSAYE.

Le quartier Beaujon. Pays des lettres et des arts. La maison de Balzac. Anecdotes. Un rival de Napoléon. Une locataire anglaise. Le cèdre de M. J. Gigoux. MM. Béranger, Lamennais, L. Ulbach, Gudin, le duc de Brunswich, Dantan, le comte de Niewerkerque, Clésinger, Daniel Stern, etc. L'hôtel de M. Arsène Houssaye.

Après avoir traversé l'ancien Paris à *vol d'histoire* (1), et embrassé, à vol d'oiseau, le Paris moderne, il nous reste à parcourir chaque quartier du nouveau Paris, du Paris présent et à venir.

Les rues de Rivoli, de Strasbourg, des Ecoles, etc., étant encore en fusion ; les rues de Richelieu, des Pyramides, etc., attendant le marteau pour s'embellir sous la truelle ; le Louvre s'élevant pierre à pierre vers le faîte qui couronnera le plus beau palais du monde, nous commencerons notre promenade par un de ces quartiers où Paris s'étend à loisir et à plaisir, sans bouleversement et sans révolution, cherchant et trouvant de l'air et de la verdure, des jardins et des arbres, des fleurs et des oiseaux.

Vous voyez que nous entrons aux Champs-Elysées, ce paradis terrestre de la capitale française.

La plus fraîche et la plus curieuse oasis des Champs-Elysées est sans contredit le quartier Beaujon, qui, épanoui d'hier entre l'Arc-de-Triomphe et le faubourg Saint-Honoré, forme déjà toute une ville d'hôtels sculptés et de parcs ombreux, patrie adoptive des grands seigneurs, des poëtes, des écrivains et des artistes.

C'est un pays perdu, inutile et charmant. On n'y voit pas un omnibus ni un homme d'affaires ; on y respire les lilas et les roses, les ébéniers et les acacias. Les maisons s'y installent tout à l'aise, entre un cèdre du Liban et un sapin de Virginie. Cela s'appelait naguère la Folie-Beaujon. On y allait jouer et danser. On y va maintenant se reposer, étudier, rêver, soupirer et vivre en paix, et tailler des villas parisiennes dans l'ancien parc du millionnaire dont il ne reste plus que le nom, sauvé par la fondation d'un hospice.

Le quartier Beaujon est campé fièrement sur une montagne qui ne s'est pas soumise au niveau des édiles, et qui regarde en face, quoique d'un peu loin, les hauteurs de Montmartre.

A ses pieds bouillonne l'immense fournaise de Paris ; dans sa perspective se dressent les Invalides, Saint-Sulpice, le Panthéon, Notre-Dame, la tour Saint-Jacques, tous les géants du passé. — Quant au géant d'hier, l'Arc-de-Triomphe, il est le portique de Beaujon, qui mesure le ciel à travers ses arcades.

Dès que vous entrez là, vous êtes chez les hommes de lettres et les artistes. Sortez-vous du faubourg du Roule, aujourd'hui faubourg Saint-Honoré, au tournant même de la première rue, voici la maison de Balzac, habitée encore par sa veuve, et qui porte le nom du grand écrivain depuis sa mort.

L'auteur d'*Eugénie Grandet*, qui devait mourir étouffé par le cœur, chercha toujours le grand air des Champs-Elysées.

Un jour, il voulut acheter une maison de l'autre côté de cette promenade, aux environs de la Seine. Le propriétaire crut le flatter beaucoup en lui disant : — Vous n'êtes pas, monsieur, le premier personnage qui ait songé à s'établir ici. Le grand empereur Napoléon a failli acquérir mon hôtel pour élever le palais du roi de Rome...

— L'empereur Napoléon ! s'écria Balzac désenchanté... Alors, monsieur, nous ne ferons pas affaire ensemble !...

Et l'écrivain tourna le dos en murmurant : — L'empereur Napoléon ! je rencontrerai donc cet homme-là partout devant moi !...

Il faut expliquer cette boutade. Balzac, qui se croyait le roi de son siècle, ne voyait au-dessus de sa renommée

(1) Voyez le numéro de juillet dernier.

que la gloire de Napoléon, et il était naïvement jaloux du moderne Charlemagne.

Il avait placé dans son cabinet le buste du vainqueur d'Austerlitz, avec cette inscription tracée de la meilleure foi du monde :

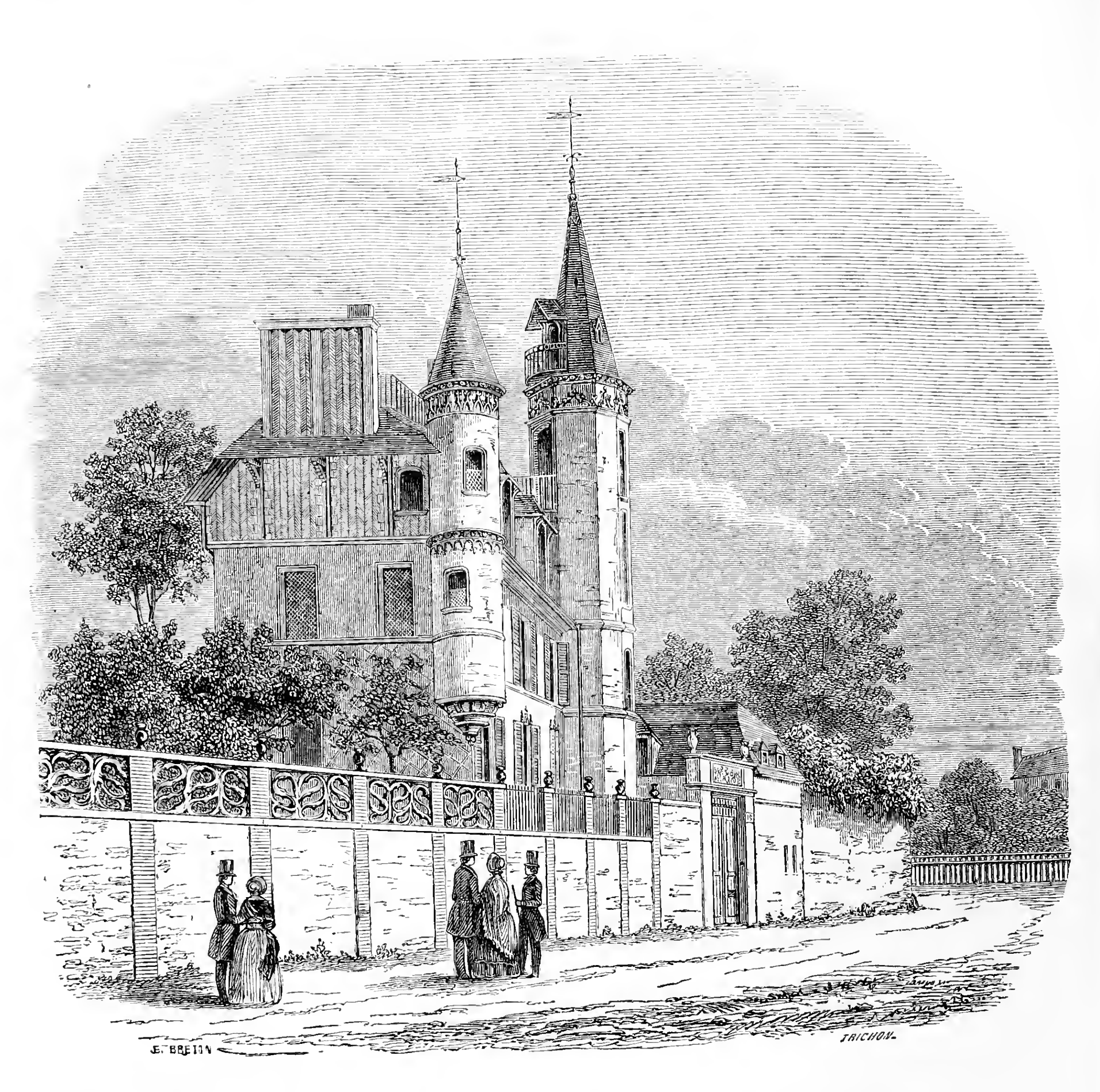
Dominer le monde par la plume, comme il l'a dominé par l'épée, — et ne pas finir à Sainte-Hélène.

Hélas ! Balzac a fini à Beaujon, avenue Fortunée, et son nom donné par sa mort à cette rue suffit sans doute à son amour-propre désabusé là-haut.

C'est dans cette jolie maison, ornée d'un plus joli parterre, que l'auteur de la *Comédie humaine* avait amassé les richesses artistiques qui faisaient sa joie (1).

C'est là qu'il fut le héros de l'aventure étrange révélée sur sa tombe par l'indiscrétion d'un biographe (M. Guinot).

Les visiteurs inconnus affluaient à Beaujon, et Balzac



Hôtel de M. Arsène Houssaye. Côté de la rue de Chateaubriand. Dessin de M. E. Breton.

accueillait toujours avec politesse ces fâcheux, qui n'avaient d'autre but que de satisfaire une curiosité flatteuse. C'était une petite misère de la célébrité, que l'illustre romancier supportait avec toute la philosophie de l'amour-propre.

Parmi ces visiteurs, il y avait beaucoup d'étrangers, des personnes de distinction et des dames en grand nombre. Balzac écrivait pour les femmes, et il ne pouvait se dérober aux témoignages de leur admiration et de leur reconnaissance.

Un jour, il reçut la visite d'une jeune dame anglaise qui se recommandait par son nom et par ses excellentes manières. Aux premiers mots de la conversation, Balzac sut qu'il parlait à une femme appartenant au monde aristocratique, veuve, riche et indépendante. Le reste de l'entretien lui apprit que son interlocutrice était de plus une femme d'esprit.

(1) Il y a quelques années, le *Musée* a publié les gravures de la commode et du secrétaire de M. de Balzac, avec un article de M. Léon Gozlan (Voyez les Tables).

La visite, qui s'était prolongée pendant près de deux heures, se renouvela le surlendemain.

— Monsieur, dit l'Anglaise à cette seconde apparition, je viens revoir votre maison qui me plaît infiniment.

— C'est très-flatteur pour elle, répondit Balzac.

— Une maison charmante, un jardin délicieux; voilà bien la retraite champêtre qui convient à mes goûts. Aussi ai-je résolu de l'acquérir.

— Mais, madame, ma maison n'est pas à vendre.

— Cependant, si l'on vous en offrait un bon prix?

— Je ne sais pas trop si cela me déciderait.

— C'est que je ne vous ai pas encore dit la somme que j'y mettrais.

— Eh bien, madame, parlez.

— Je vous en donne quinze cent mille francs.

— Plaît-il? fit Balzac qui croyait avoir mal entendu.



Hôtel de M. Arsène Houssaye. Côté du jardin. Dessin de M. E. Breton.

— Je dis quinze cent mille francs, ou, si vous l'aimez mieux, un million et demi; ou bien encore, britanniquement parlant, soixante mille livres sterling. Et je paye comptant.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, madame? dit Balzac.

Et, en effet, la maison valait tout au plus cinquante mille francs.

— Du tout, reprit l'Anglaise, je parle très-sérieusement. Seulement je n'ai pas tout dit.

— Voyons?

— Je prends la maison telle qu'elle est, avec tout ce qu'elle renferme. Avec le mobilier...

— Qui est bien simple.

— Avec les manuscrits...

— Qui ne valent pas grand'chose.

— Et enfin avec le propriétaire.

— Ah!

— Vous voyez bien que ce n'est pas trop cher, et que

je ne puis me dispenser de mettre ma fortune tout entière dans l'acquisition d'un époux.

Ce fut avec infiniment d'esprit et de grâce que l'Anglaise, profitant de la surprise qui ôtait pour un moment la parole à Balzac, justifia ce que sa proposition avait d'étrange. Son excuse était dans l'excentricité naturelle et familière au caractère anglais. Elle pensait qu'avec un homme supérieur on pouvait s'affranchir des formes ordinaires. Sa démarche, qui au premier abord semblait si prompte, était le résultat de longues réflexions et d'un sentiment né dans la lecture des œuvres délicates et charmantes du sympathique romancier.

— Si votre proposition est étrange, reprit Balzac (et elle l'est en effet parce que j'en suis peu digne), ma réponse sera bien plus singulière encore. Vous m'offrez une femme jeune, belle, spirituelle, aimable, bien née, riche, et je la refuse ; mais ce motif ne saurait vous blesser, et vous le comprendrez lorsque je vous en aurai dit le motif.

Ce motif était que le propriétaire de Beaujon ne s'appartenait plus; qu'il avait engagé son cœur, sa foi, son avenir dans un attachement sans espoir, puisque celle qui en était l'objet se trouvait enchaînée à un autre par les liens du mariage; mais Balzac n'en était pas moins inébranlable dans sa fidélité.

La sentimentale Anglaise comprit tout cela, et n'en eut que plus d'estime pour l'illustre écrivain et plus de regret de ne pouvoir s'unir à lui.

Voilà certes un bel exemple de désintéressement et de constance chevaleresque, qui eut sa récompense dix ans plus tard, lorsque la femme à qui Balzac faisait ce sacrifice devint veuve et couronna sa fidélité en lui donnant, avec sa main, plus qu'il n'avait refusé d'une autre.

Car, au lieu de finir à Sainte-Hélène, Balzac a fini à Austerlitz, en mourant dans la force de l'âge et du talent, quand la richesse, la gloire et le bonheur venaient de se réunir dans sa maison.

Le voisin de Mme de Balzac est M. J. Gigoux, le peintre de *Cléopâtre*, le vigoureux et fin coloriste, qui a illustré Lesage par son crayon avant de s'illustrer lui-même par son pinceau. M. Gigoux passant, il y a dix-huit mois, à Beaujon, remarqua un cèdre qui est peut-être le plus bel arbre de Paris.

— Faisons ici notre tente, se dit-il aussitôt, et demeurons à l'ombre de ce géant.

Et voilà notre artiste qui achète un terrain, deux terrains, trois terrains, et qui crée un grand atelier pour ses tableaux, un petit appartement pour sa personne, et un beau jardin pour son cèdre.

Près de la rue de Balzac, vous trouvez la rue de Chateaubriand, près de la rue de Chateaubriand, la rue de lord Byron, et les habitants de ces rues sont des savants, des poëtes, des artistes, des amateurs illustres. Béranger, le chansonnier qui n'a plus besoin d'épithètes, mais qui en recevra d'assez rudes de la postérité, et M. Arsène Houssaye le directeur de la Comédie-Française, le résurrectionniste charmant du dix-huitième siècle, demeurent tous deux dans la rue de Chateaubriand. A quelques pas, rue de Monceau, loge notre collaborateur M. Louis Ulbach, que son talent seul vient d'élever à la direction de la *Revue de Paris*, ce qui ne l'empêchera pas de nous conter, un de ces jours, dans le *Musée des Familles*, la curieuse légende de la *Dame Blanche de Bade*.

Outre l'ombre et la veuve de Balzac, la rue qu'il a baptisée réunit dans des hôtels splendides M. Gudin, le grand seigneur de la peinture, et M. le duc de Brunswick, le grand seigneur de la fantaisie. C'est de là que le prince détrôné part le matin pour visiter les astres en ballon, et le soir pour illuminer les bals de ses boutons de diamants, qu'il semble avoir empruntés au soleil dans ses ascensions aériennes.

M. de Lamennais habitait hier la rue de lord Byron. M. Théophile Gautier l'habitait avant-hier.

Dans le même pays, à quelques jardins de distance, voici l'institution de Sainte-Catherine, où les jeunes filles s'élèvent dans la force et dans la grâce, sous le sceptre de l'ancienne directrice de la pension d'Aubrey; voici la maison du sculpteur Dantan, l'atelier de M. le comte de Niewerkerque, celui du peintre Giraud, celui du feu comte d'Orsay, où M. Clésinger pétrit aujourd'hui ses beaux marbres, l'hôtel de la comtesse d'Agout (Daniel Stern), celui de la comtesse d'Orsay, présentement Mme Cooper, auteur d'agréables romans; — et de l'autre côté des Champs-Élysées, celui de M. et de Mme Émile de Girardin.

Mais nous avons passé trop vite devant l'hôtel de M. Arsène Houssaye. Revenons-y et entrons, puisque nous y trouverons bon visage d'hôte... et de collaborateur.

Cet hôtel est le bijou du quartier. C'est encore et toujours la *Folie Beaujon*. Notre habile dessinateur vous le montre sous ses deux faces, face de la rue et face du jardin ; le style gothique, le style renaissance et le style indou, fondus ensemble par l'architecte Dussillon. Supposez les tours en porcelaine, et vous vous croirez au bord de l'Indus. C'est simple et royal, sévère et coquet, mystérieux et charmant.

Le jardin est un morceau de l'ancien parc Beaujon. Il est dominé par deux arbres enroulés de lierre, qui ont vu les folies du défunt banquier. Un vieux jardinier les a reconnus avec une émotion d'enfant. Un jet d'eau s'élance, à leurs pieds, d'une grotte de rocaille, et retombe en perles dans un bassin tapissé de fleurs grimpantes. Derrière les arbres antiques, un jeune pavillon chinois dresse sa girouette, son toit polygonal, ses verres de couleur et ses ornements fantasques. La serre au midi, les fruits mêlés aux fleurs, les tonnelles où court le pampre, les arbustes embaumés, la basse-cour pleine d'oiseaux rares, donnent à l'ensemble l'aspect d'un petit Jardin des Plantes.

Toutes ces découpures qui foisonnent au balcon, autour des fenêtres, le long des tourelles, au-dessous de la toiture, sont des sculptures en bois d'un goût original et harmonieux.

Le salon s'ouvre de plain-pied dans le jardin; entrons dans le salon. Quel savant désordre de richesses artistiques! Ces vitraux sont anciens et résument tout l'art gothique allemand. Une vieille cour germanique y défile avec ses types naïfs, ses costumes éblouissants et ses attributs singuliers. Remarquez ce renard cajolant ce corbeau : est-ce la fable de La Fontaine ? Non pas ; c'est l'origine de cette fable, — un chapitre de ce curieux *Roman du Renard*, que le *Musée des Familles* ressuscitait l'an dernier. Le plafond est du style renaissance, avec poutres et pendentifs bleus et or. La cheminée, sculptée en plein chêne et surmontée d'une glace sans tain, paraît flamboyer en plein air, au-dessous de vases chinois gigantesques, où tout un monde revit dans le bariolage de Kanton, à l'ombre des plantes extérieures qui se penchent comme pour un spectacle.

La galerie des tableaux est à l'avenant : c'est une des plus belles collections de portraits de femmes des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles : Mme de Montespan, par Mignard ; Mmes de Maintenon, de Pompadour

et du Barry, etc., etc.; plus un Louis XV, par Vanloo; le portrait de Mme Houssaye, par H. Lehmann, et le *Combat d'Arabes*, d'Eugène Delacroix.

Dans la salle à manger, les vitraux continuent et les tableaux recommencent. On y reconnaît un Boucher, un Claude Vignon, etc. Les belles portes renaissance ont des serrures qui sont des bijoux de fer, le luxe le plus rare aujourd'hui.

Montez l'escalier; les peintures y montent avec vous; un chef-d'œuvre ou un gracieux visage vous sourit à chaque marche: voici un Fontenelle, par Rigaud; une Sévigné, par Nanteuil; une princesse de Lamballe, une Gabrielle d'Estrées, les duchesses de Guise et du Maine, la Nina Biancoletti, de Watteau, etc.

Le cabinet de M. Houssaye n'a qu'un Molière, — juste hommage du directeur de la Comédie-Française, — et un portrait par Mme Edmée de Brucy, l'élève la plus habile peut-être de Prud'hon.

Chez Mme Houssaye, voici Prud'hon lui-même dans un de ses meilleurs ouvrages, une étude de femme qui rappelle évidemment Mme Récamier.

Allons jusqu'à la lanterne de l'édifice, et nous verrons tout Paris se dérouler à nos pieds, depuis l'Arc-de-Triomphe jusqu'à la Bastille, et depuis les Invalides jusqu'aux sommets de Montmartre : tableau philosophique et poétique, sévère et doux à la fois pour l'écrivain qui contemple cette tempête humaine du haut de son ermitage noyé dans la verdure, au bruit du chant des merles et des rossignols.

Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
... Alterius spectare laborem.

P.-C.

HISTOIRE NATURELLE. ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

LE DERNIER SOUVENIR. HISTOIRE D'UN DAHLIA.

Au mois de novembre dernier, M. Jardineur vous avait promis quatre histoires. Il vous en a conté deux, formant la monographie du chrysanthème, et ouvrant la physiologie du collectionneur. Nous venons aujourd'hui, à sa place, vous conter la troisième, qui a pour sujet le dahlia, et pour héros l'amateur de cette plante.

Justement, la riche fleur du Mexique étoile déjà notre jardin, et probablement le vôtre, de ses innombrables corolles, nuancées de toutes les splendeurs de l'arc-en-ciel.

Si vous avez comme nous celle que les Anglais appellent *Forget me not*, et les Français le *Dernier souvenir*, vous vous intéresserez doublement au drame intime et poétique qui a baptisé ce dahlia d'un nom si touchant.

S'il est absent de votre parterre, vous voudrez qu'il y figure, l'année prochaine, à la place d'honneur.

I. — UN PASSANT INDISCRET.

— Oui, mesdames, le dahlia nous vient du Mexique, qui, en nous le donnant, au dernier siècle, l'adressait à notre estomac plutôt qu'à nos yeux. En effet, les Mexicains l'estiment comme nourriture, et non comme fleur. Ils en font cuire les tubercules à l'étouffée, en guise de pommes de terre, ordinairement sous la cendre, et ils se régalent de leur amertume aromatique. La cuisson leur enlève un huitième de leur volume, en détache l'enveloppe extérieure et communique à la pulpe une saveur mucoso-sucrée. Les descendants de Pizarre mangent aussi les racines du dahlia, coupées en rouelles et roussies dans le beurre, ou accommodées à la sauce blanche. C'est pour eux l'équivalent du salsifis et de l'asperge. En salade, c'est le rival de la chicorée, dite *barbe de capucin*.

— Assez de cuisine, monsieur Morisseau, vous êtes trop matériel! Passez, s'il vous plaît, de la racine à la fleur! nous n'avons pas la moindre intention de souper avec nos dahlias...

— Et vous avez tort, mesdames; l'essai vaut la peine d'être tenté. Demandez plutôt aux dindons et aux poulets, à l'âne, au cheval, au mouton, au bœuf et à la vache, qui adorent la racine en question, surtout quand elle est cuite à la vapeur. On s'est buté en France contre le dahlia comestible, parce que les premiers cuisiniers qui l'ont servi avaient eu la maladresse de ne pas lui enlever une partie de ses sucs végétaux. On l'a fait cuire trop frais et on l'a trouvé détestable... Sans cela, nous aurions des carrés de dahlias, comme des carrés de navets et de carottes...

— J'aime mieux les massifs dans nos parterres. Encore une fois, monsieur Morisseau, élevons-nous au-dessus de la marmite, et faites comme moi, je vous en conjure; peignez-nous le dahlia en buste, au lieu de le peindre en pied.

— Charmant! charmant! Vous avez de l'esprit comme un démon... Je retourne au Mexique. Il faut bien vous dire cependant que les bouquetières de ce pays, qui vendent les dahlias, sont tout simplement des fruitières. Elles jettent ou donnent la fleur, et ne font payer que le tubercule. Elles n'en sont pas moins aussi coquettes que nos fleuristes les plus élégantes, avec le voile espagnol rejeté sur les épaules, la fine cigarette à la main, le sourire aux dents blanches, le regard en coulisse, et les jambes croisées devant leur étalage, de façon à montrer un pied mignon aux passants. On assure même que le premier peintre-botaniste qui alla étudier les dahlias à Mexico, oublia de faire le portrait des fleurs, en faisant le portrait des marchandes. Quoi qu'il en soit, le dahlia fut apporté en Europe dans l'année 1790, et cultivé d'abord au Jardin des Plantes de Madrid. Cavanilles, le célèbre naturaliste espagnol, décrivit et popularisa cette conquête de nos parterres. Il la classa dans les corymbifères et lui imposa le nom du botaniste danois André Dahl, connu dans la

(1) Voyez les Tables des trois derniers volumes et novembre dernier.

science par ses études sur Linné. L'introducteur du dahlia en France fut le docteur Thibaud, en 1802. La fleur nouvelle n'eut qu'à paraître pour réussir. Propagée par l'horticulteur André Thouin, elle fut d'abord cultivée en serre chaude, puis en serre tempérée, puis à l'orangerie, puis enfin en pleine terre, non-seulement dans le midi de la France, mais encore au delà de la zone botanique de la vigne. Aujourd'hui, c'est la reine de nos jardins entre l'été et l'automne, chez le pauvre comme chez le riche, à la campagne comme à la ville; et des horticulteurs éminents, parmi lesquels M. Bauduin, de Los-lez-Lille, se sont consacrés exclusivement à la culture du dahlia. Cette belle plante appartient à la famille des radiées de Tournefort, à celle de la syngénésie de Linné, à celle des dicotylédonées-corymbifères de Jussieu. Elle est herbacée, vivace par ses racines, annuelle par ses tiges. Sa hauteur, qui



Angèle, Louise, Morisseau; entrée de Léon (Pages suivantes). Dessin de M. Gustave Janet.

la rapproche des sous-arbrisseaux, varie de un à quatre mètres.

— Assez! assez! monsieur Morisseau! vous allez tomber dans la science, et de la science dans l'ennui.

— Je termine, mesdames, en vous citant une vertu du dahlia que vous n'avez pas remarquée peut-être, c'est la puissance végétative de ses tubercules... (Pardon du mot, je ne le prononcerai plus.) J'en ai vu qui, abandonnés sur des planches dans une orangerie, poussaient des tiges longues de près d'un pied, avec des fleurs d'un beau violet vif et tendre; d'autres, posés sur un pot renversé, sans aucun contact avec la terre, végètent pendant deux années consécutives, et se couronnent, avant de mourir, de touffes épanouies, de la plus riche couleur mordorée, — comme celle que je viens de délayer pour le pinceau de mademoiselle.

Cette monographie du dahlia était débitée par Gabriel Morisseau, déjà nommé, à Mlles Louise Desnos et Angèle Savary, dans un petit salon donnant sur la grande route, à l'extrémité de la ville de L....., en Flandre.



Mexicaine marchande de dahlias. Gravure de M. Gérard.

Mlle Louise Desnos, qu'on appelait souvent *madame* par politesse, était une personne majeure de longue main, mais toujours belle sous sa couronne de quarante printemps, — mêlée d'imperceptibles cheveux gris, feuilles sèches de l'humanité. Encore ces cheveux gris étaient-ils enfants du chagrin plutôt que de l'âge.

Retirée depuis dix ans à L.... dans une maisonnette que les gros bourgeois traitaient de bicoque, mais dont les artistes admiraient au passage la situation, le jardin et la tenture de glycines, Mlle Louise jouissait d'un très-petit revenu et d'une très-grande considération, se distinguait par la politesse et le bonnet à la Récamier, cultivait les vertus et le tricot de l'ancien régime, le piquet dans son salon et les dahlias dans son enclos.

Ah! les dahlias! c'était la dernière passion de la charmante fille! Elle les avait d'abord préférés parce qu'ils fleurissent jusqu'en novembre, — complaisants fidèles de l'automne et de la mélancolie. Puis elle les avait adorés parce que sa nièce, Mlle Angèle Savary, les peignait admirablement. Vous verrez qu'il y avait un troisième motif, antérieur et plus touchant encore; mais celui-là était le secret intime, le doux post-criptum de Mlle Louise...

La nièce de Mlle Desnos, autre idole de son âme et la plus belle fleur de sa vie, Angèle Savary, seul reste d'une famille éteinte, était, à dix-huit ans, la perle de L...., moins encore par sa beauté que par son charme et ses talents. Fine brune au teint pâle, avec des yeux tendres, un sourire exquis et des cheveux en bandeaux ondés, elle échappait aux regards vulgaires et transportait les gens de goût et d'esprit, comme la violette des bois ou l'églantine des haies. Quatre grands soins partageaient son temps: prier Dieu et secourir les pauvres; choyer sa tante, mère adoptive, et les voisins qui faisaient sa partie de piquet; cultiver ses dahlias le soir et le matin, et les peindre le reste du jour.

Aimant trop ses fleurs pour en donner beaucoup, mais trop généreuse pour les refuser absolument; Mlle Louise conciliait sa grande bonté de femme et son petit égoïsme de collectionneuse, en distribuant à ses voisins et amis ses plus beaux dahlias... peints par sa nièce. Les villas et même les chaumières d'alentour en étaient tapissées; car il suffisait pour en avoir de dire à Angèle, à la fenêtre où elle travaillait:

— Mademoiselle Savary, je compte sur un *Eldorado*, un *Gracilis* ou un *Rival-topaze*, etc.

C'étaient les dahlias de choix que la tante ne donnait qu'en peinture.

Il y en avait un, un seul, dont elle n'accordait pas même l'image, non-seulement parce qu'il était le plus joli et le plus rare, mais parce qu'il lui rappelait un mystère de sa jeunesse, toute la poésie de sa vie obscure, le post-scriptum que nous lirons plus tard.

Sans en chercher la raison, avec l'instinct d'un cœur de femme, Angèle partageait le culte de sa tante pour le *Dernier Souvenir* (Tel était le nom du fameux dahlia). Et cette fleur d'un blanc jaune, striée de sanguin velouté, d'une forme admirable d'ailleurs, peuplait en quelque sorte la maison, tant le pinceau de la jeune fille l'avait multipliée!

Le jour où commence cette histoire, elle peignait encore le *Dernier Souvenir*, posé devant elle en riches touffes dans un vase de porcelaine, tandis que Mlle Louise tricotait à sa gauche, et qu'à sa droite M. Morisseau broyait ses couleurs.

Gabriel Morisseau, rentier de trente-six ans, était l'ami de la maison Desnos, ami sans conséquence, vu son physique invraisemblable, sa naïveté proverbiale, sa discrétion platonique et sa tenue de garde champêtre.

Possédé de la manie de rendre service, il s'était introduit chez ces dames en leur apportant un moyen de détruire les perce-oreilles qui rongeaient leurs dahlias. Le moyen ayant eu le plus grand succès, Gabriel avait pris place au piquet de la tante et à la palette de la nièce.

Ils parlaient ensemble de la fleur du Mexique, dont Morisseau collectionnait les tubercules, qu'il s'amusait à faire végéter dans son cabinet. (Il ne faut pas disputer des goûts.)

Il y avait déjà deux ans qu'il délayait les couleurs d'Angèle et lui récitait l'histoire naturelle du dahlia, tout en se disant à part lui, sans jamais en ouvrir la bouche:

— Mlle Savary finira par me distinguer, et sa jolie main sera la récompense de mes services!...

Quand un jeune rival se posait en face de lui et semblait près de réussir à ses dépens:

— Ces godelureaux passent comme des papillons, songeait-il sans se déconcerter... J'ai sur eux l'avantage de la patience, et mon tour viendra, mon tour viendra!

En attendant, ses cheveux tombaient; — mais sa discrétion le maintenait à son poste...

Or, ce jour-là, comme il achevait l'explication qu'on vient de lire, devant la croisée ouverte, sous un tiède rayon d'automne, une diligence s'arrêta au relais de poste, en face de la petite maison Desnos.

Sur l'impériale de cette diligence il y avait un jeune homme, que cette position mit un instant face à face avec Angèle et son ouvrage...

A la vue de l'une et de l'autre, il poussa une exclamation de surprise, resta une minute comme en extase, les yeux sur la jeune fille et sur la fleur qu'elle peignait... Puis, mettant pied à terre à la hâte, il interrogea vivement le postillon qui attelait les chevaux...

— En voiture! lui cria bientôt le conducteur.

Mais, au lieu de lui obéir, le jeune homme répliqua:

— Je reste ici! Descendez ma malle!

— Comment! s'écria le conducteur stupéfait, mais nous avons encore cent lieues à faire, et vous avez payé jusqu'à Paris!

— Je renonce à mon voyage, et je vous en donne le prix, mon brave! Ma malle, bien vite! La voici au coin de la bâche!...

— Plaisant original! se dit le conducteur en lui lançant son bagage et en repartant au grand trot...

II. — LA FLEUR INTROUVABLE.

Un quart d'heure après, le voyageur avait pris une chambre à l'*Hôtel des Postes*, en sortait dans une tenue de campagne élégante, se présentait, sans autre cérémonie, à la porte de Mlle Desnos, et tombait, avec trois saluts, entre la palette de la nièce, le tricot de la tante et l'éloquence de Morisseau.

L'inconnu était un beau jeune homme de vingt-six ans, à la figure intelligente et mélancolique, à la fine moustache et aux cheveux bouclés naturellement, aux manières distinguées sans affectation.

A quoi rêvait Angèle au moment où il entra? Elle-même n'eût pu le dire peut-être. Mais l'apparition de ce jeune homme la troubla, — comme une vision réalisée.

— Mesdames, dit-il avec une politesse exquise, pardonnez-moi cette visite étrange, et ne me jugez pas sans m'entendre. Je suis le neveu de M. d'Hervey, le premier horticulteur de Marseille. Puisque vous aimez les fleurs, ce nom doit vous être connu. Daignez l'agréer comme mon excuse.

— Sans doute, monsieur, répondit Mlle Desnos en avançant une chaise. Le renom de M. d'Hervey est cher à tous les amateurs.

— Nous l'apprécions à double titre, car ma tante est Provençale, ajouta timidement Mlle Angèle.

— J'en suis ravi sans m'en étonner, reprit le voyageur, frappé de la grâce accomplie de la jeune fille ; la Provence est la mère des fleurs de choix.

La tante et la nièce rougirent... Celle-ci de l'à-propos flatteur, celle-là du souvenir de Marseille.

Morisseau laissa tomber la palette et se gratta le bout du nez, en lançant un regard ombrageux aux perfections du nouveau venu.

— Voici, continua Léon d'Hervey, le motif de mon indiscrétion. Il y a deux mois, un nabab du Nidzam, passant à Marseille, le prince Hyder-Assour demanda à mon oncle, entre autres masses de plantes, une collection de dahlias dont il lui remit la liste, et qu'il doit emporter avec lui pour fleurir son palais indien. Mon oncle trouva et réunit, à grands frais, les sujets désignés, excepté un seul qu'il lui fut impossible de découvrir. C'est le dahlia, assez commun autrefois, mais oublié aujourd'hui malgré son nom : *Forget me nott* (Souvenez-vous de moi). Mon oncle proposa au prince de le remplacer par un autre, par vingt autres... ; mais le prince, collectionneur forcené, s'en éprit d'autant plus ardemment qu'il le sentit plus rare... Et mon oncle, chargé de le trouver à tout prix, m'a mis en campagne à la recherche du *Dernier Souvenir*... Depuis un mois, j'ai parcouru la France entière, la Grande-Bretagne, la Hollande et la Belgique, sans rencontrer cette fleur que tout le monde avait, il y a quelques années, et qu'un hasard fatal semble avoir supprimée en Europe pour la ruine de mon oncle... Je revenais, désespéré, d'Anvers, ne songeant plus qu'à regagner Marseille, lorsque ce matin, il y a quelques instants, passant devant votre maison et jetant un coup d'œil à cette fenêtre, j'ai aperçu et reconnu, dans ce vase et sous le pinceau de mademoiselle, le dahlia si vainement cherché, le phénix introuvable, en un mot, le *Dernier Souvenir!* Figurez-vous, mesdames, ma surprise et ma joie ! Jugez si je pouvais négliger une pareille faveur de la Providence ; et comprenez que je sois descendu de voiture, que je me sois arrêté à L..., que j'aie presque forcé votre porte, et que je vous demande instamment, au prix que vous fixerez vous-mêmes, une racine, une bouture, une graine du *Dernier Souvenir!*

Cette confidence produisit trois effets bien différents sur les trois personnes qui l'entendaient.

Mlle Louise, oppressée de souvenirs éveillés à chaque mot, promenait un regard humide du visage de l'étranger aux corolles de son cher dahlia, et plus elle apprenait qu'il était rare et précieux, plus elle semblait le couver d'un œil avare et attendri...

Mlle Angèle baissait les yeux et rougissait d'étonnement, de dépit même peut-être, en s'apercevant que l'inconnu, dont l'entrée l'avait émue si vivement, était retenu à L... et attiré chez sa tante pour l'acquisition d'une racine ou d'une bouture !...

Quant à Morisseau, la même découverte opérait en lui une révolution complète. Le rival soupçonné devenant un simple amateur, il lui serra la main comme à une vieille connaissance, lui débita une tirade sur les tubercules du *Dernier Souvenir*, et se fit son avocat d'office auprès de Mlle Desnos.

Mais l'éloquence du plaideur échoua comme les propositions du client. En vain celui-ci éleva ses offres jusqu'à plusieurs billets de banque ; en vain il promit d'aller plus haut encore, sans craindre un démenti de son oncle ou du nabab ; cette appréciation en argent d'une fleur qui semblait participer de son âme, ne fit que blesser Mlle Louise, au point d'attirer une larme à ses paupières.

Léon s'en aperçut avec autant de regret que de surprise, et il allait se retirer, sans espoir de retour, lorsque Morisseau, s'obstinant à lui *rendre service*, et se jetant à corps perdu dans son rôle de protecteur, lui tendit le bras et l'emmena, en disant avec aisance :

— Allons, allons ! nous reprendrons l'affaire. Mademoiselle n'a pas dit son dernier mot... L'audience est renvoyée à demain.

— A huitaine même, s'il plaît à ces dames, ajouta galamment Léon ; je ne suis pas pressé de gagner ma cause, et je resterai avec bonheur... pour la plaider.

Ces derniers mots, adressés à Angèle, furent entendus d'elle seule et réveillèrent son trouble du premier moment.

L'étranger y vit un encouragement tacite, et Morisseau l'entraîna en répétant : — A demain !

Le soir de ce jour, grâce à l'*obligeante* manie de Gabriel, dont il eut soin d'épaissir le bandeau, Léon savait en détail l'histoire de Mlles Desnos et Savary, — hors le secret ignoré de tous, qui attachait la tante au *Dernier Souvenir* ; et notre voyageur reconnut à part lui, en interrogeant l'état de son cœur, que ce n'était plus pour le dahlia qu'il allait demeurer à L...

III. — CARACTÈRES ET PORTRAITS.

A la séance du lendemain, en effet, Léon, ramené par Morisseau, brida non sans peine la plaidoirie de ce dernier, et, au lieu de revenir au marché du dahlia, raconta ses propres impressions de voyage.

Il fut charmant d'esprit, de verve et d'intérêt, surtout dans le portrait du nabab Hyder-Assour.

Vingt fois millionnaire et cent fois original, c'était un collectionneur doublé d'un sauvage, et il apportait dans son amour des fleurs la stratégie d'un diplomate et la violence d'un conquérant. Il avait débuté par ravager trois provinces, pour y butiner quelques plantes curieuses du Nidzam. Puis, il avait frété quatre navires et embarqué cent hommes, afin d'aller écumer les jardins de l'Europe.

— Quand il parcourait les serres de mon oncle, à Marseille, disait Léon, suivi d'un de ses quarante laquais gigantesques, dont la livrée française contrastait avec le turban et la vaste robe du maître, étincelante d'or et d'argent, de perles et de rubis, il dévorait des yeux les couleurs et du nez les parfums, à tel point qu'il semblait vouloir les absorber en lui pour les emporter dans l'Indoustan... Il tombait en extase dans cette orgie des sens, comme un Chinois ivre d'opium, ou un Turc gorgé de haschich. A la vue de deux cents dahlias de choix, réunis par M. d'Hervey, il s'était fait apporter un fauteuil, une table et un narguilé, et il avait passé huit heures comme ensorcelé devant ce spectacle, rêvant et chantant, fumant et buvant, jusqu'à ce que la nuit lui dérobât les plantes. Jugez d'après cela, continua le narrateur, avec quelle passion cet homme ambitionne le seul dahlia qui manquerait à sa collection !

Telle fut l'unique allusion du jeune homme au *Dernier Souvenir*.

Angèle le récompensa de sa discrétion en rapportant le vase de dahlias et en reprenant ses pinceaux et sa palette...

Deux ou trois autres visites se passèrent en conversations sur la Provence, et particulièrement sur Aix, ville préférée de Mlle Desnos, dont le voyageur endormit la prudence, en lui rappelant mille souvenirs de jeunesse, qui firent encore poindre une larme dans ses yeux voilés...

Léon reconnut là le chemin du cœur de la tante, et il y fit des progrès si rapides, qu'à la fin de la semaine il osa dire à Mlle Savary :

— Je sais peindre aussi, mademoiselle ; le pastel est mon humble genre. Permettez-moi de copier avec vous le *Dernier Souvenir*, pour l'envoyer à mon oncle... en attendant l'original.

L'*obligeant* Morisseau applaudit à cette bonne idée ; Mlle Desnos, en songeant à Aix, n'y vit pas trop d'inconvénients, et Léon s'assura ainsi de nouveaux jours d'assiduité.

Il demanda seulement de ne montrer son ouvrage que lorsqu'il serait fini ; déclarant que toute comparaison avec celui d'Angèle glacerait ses crayons dans sa main.

Trois journées se passèrent encore de la sorte, les deux jeunes gens peignant l'un en face de l'autre, le grand pot de dahlias posé au milieu ; Mlle Louise écoutant les récits de la Provence, et Morisseau broyant du rose pour les deux artistes.

Il eût broyé du noir pour lui-même, s'il eût pu lire dans les âmes... Mais il ne voyait en tout cela qu'un moyen d'amener la vente du fameux tubercule, et d'augmenter ainsi la dot de sa future prétendue...

D'ailleurs il rendait service, et ce bonheur l'aveuglait sur le reste.

Il se ménageait enfin une autre grande joie. Outre la manie d'obliger, il avait celle de faire des niches, et il voulait jouer à Léon le tour de regarder son dessin par-dessus son épaule...

Après deux jours employés à méditer ce coup d'Etat, comme la troisième séance tirait à sa fin, Gabriel se met à traverser le salon de long en large... Puis, voyant Léon plus absorbé que jamais dans son travail, il fait un saut de loup jusqu'à lui, par derrière, et demeure bouche béante en apercevant un portrait de femme, au lieu d'un portrait de fleur !...

Léon se retourne indigné, et cache brusquement son ouvrage... Puis il rougit de colère, pâlit de terreur, se croit perdu, et va broyer l'indiscret d'un geste..., lorsque celui-ci le rassure par un éclat de rire digne d'Arnal...

Le jeune homme, après avoir esquissé à la hâte le dahlia, faisait depuis deux jours le portrait d'Angèle ; mais Morisseau, dans son aveuglement, dans sa niaiserie, dans sa précipitation, avait pris l'image de la nièce pour celle de la tante !

— Ah ! l'aimable escamotage ! s'écrie-t-il en tombant à la renverse sur sa chaise... Ah ! mademoiselle Desnos, vous serez désarmée par ce trait..., ou vous êtes de pierre et de bronze ! Venez voir votre portrait fait par monsieur, et dites s'il y eut jamais rien de plus ressemblant !

Et il allait amener triomphalement l'original devant la copie, lorsque Léon, remis enfin, et l'arrêtant d'un signe impérieux :

— Un instant, monsieur Morisseau !... et mille pardons, mademoiselle... Puisque je suis trahi, veuillez poser librement, et dans une heure je vous soumettrai une œuvre moins indigne de vous...

Puis, tenant désormais l'indiscret à distance, sur la feuille même qui couvre le portrait d'Angèle, il trace avec rapidité celui de Mlle Louise ; il l'achève par un de ces tours de force qu'inspire l'imminence du danger ; et tandis que la tante sourit avec complaisance, tandis que la nièce rêve à ce mystère, où elle voit plus loin que Morisseau ; tandis que celui-ci rit encore à gorge déployée de sa belle découverte, l'artiste, gardant précieusement l'image d'Angèle, montre à chacun l'image, frappante en effet, quoique ébauchée, de Mlle Desnos.

— C'est singulier ! dit Gabriel en écarquillant les yeux, l'ouvrage m'avait semblé plus complet tout à l'heure...

— J'ai profité de la pose du modèle pour effacer quelques détails et améliorer l'ensemble. Tel qu'il est maintenant, le travail est plus lâché, mais plus artistique...

— Ah ! oui, reprend Morisseau, c'est assez lâché... mais c'est artistique en diable... Corbleu ! voyageur, quel coup de crayon vous avez !...

Et Mlle Louise, avec une reconnaissance un peu confuse et quelques douces gronderies, accepta le portrait comme souvenir et *adieu* de son compatriote...

Ce mot d'adieu, prononcé avec intention par la tante, qui commençait à voir que les récits de la Provence l'avaient entraînée trop loin, — ce mot, disons-nous, frappa deux cœurs à la fois, et Léon, se rattachant à tout, comme le naufragé, voulut emporter du moins quelque chose d'Angèle.

Pendant qu'on admirait sa jolie esquisse du dahlia, très-inférieure à l'œuvre accomplie de la jeune fille :

— Mon pauvre oncle, dit-il, les yeux fixés sur cette dernière, ne sera guère dédommagé de la fleur par ma copie... Ne pourrai-je lui offrir une meilleure compensation, et lui *envoyer* (il appuya sur ce mot qui excluait l'idée du départ), et lui envoyer la peinture de mademoiselle ?

— Vous voulez dire : la lui *porter*, répondit gravement Mlle Louise... A cette condition, je laisse Angèle libre d'en disposer...

La jeune fille pâlit, et son hésitation trahit un combat terrible...

Prenant enfin son parti, et tendant son œuvre à Léon sans le regarder :

— Je vous la donne, monsieur, dit-elle d'une voix faible, pour que vous la *portiez* en effet à votre oncle.

— Je l'accepte pour la garder à jamais ! repartit Léon à l'oreille de la jeune fille ; tandis que *l'obligeant* Morisseau, qui ne comprenait rien à toutes ces finesses, prêchait encore à Mlle Desnos la cession d'un tubercule.

Mais en voyant qu'il perdait son latin et que la séparation était définitive :

— Au fait, ajouta Gabriel de son air le plus protecteur, M. d'Hervey ne peut prendre racine à L... pour un dahlia... Qu'il parte en me laissant ses pouvoirs ; je me charge de ses intérêts et je lui donnerai de mes nouvelles...

On se quitta là-dessus, Morisseau emmenant Léon, Mlle Louise n'osant regarder Angèle, et Angèle n'osant regarder son propre cœur.

IV. — SACRIFICE ET RÉCOMPENSE.

Deux jours après, le voyageur, au lieu de quitter L..., était plus résolu que jamais d'y rester... Il employait à contempler le portrait d'Angèle les heures qu'il ne passait pas à la contempler elle-même. Car, ayant changé de chambre à l'*Hôtel des Postes*, il voyait maintenant de sa fenêtre la jeune fille occupée à peindre à la sienne.

— Peste ! disait Morisseau, le croyant toujours en arrêt sur le dahlia, il tient furieusement au *Dernier Souvenir*.

Et pour se ménager une rentrée par son entremise, Léon prolongeait avec soin l'illusion de *son ami* (Gabriel s'était lui-même décerné ce titre ambitieux).

Poussant sa pointe de mouche du coche, ce dernier offrit à Mlle Louise, au nom de M. d'Hervey, jusqu'à 10,000 francs de la plante en litige !

La tante déclara qu'elle en refuserait 20,000, espérant décourager ainsi la négociation.

Cependant Léon, qui avait annoncé sa découverte à son oncle, lui écrivait chaque jour un nouveau prétexte pour rester à L..., sans lui rien dire des véritables raisons qui l'y retenaient : « Cette fleur est un *sentiment* pour sa propriétaire. — Il me faudra toute l'habileté du corps diplomatique. — J'ai formé un siége en règle, avec mines et contre-mines. — Je me suis introduit dans la place. — J'ai obtenu un portrait de la plante. — Me voici éliminé des retranchements; mais j'y ai laissé un complice dévoué. — Je contemple le dahlia de ma fenêtre, et toutes mes espérances se réveillent. — La propriétaire vient de refuser dix mille francs de mon ambassadeur, etc. » Tel était le résumé des lettres de Léon.

Et son oncle lui répondait : « — Courage! Il faut enlever la position! — Le nabab m'a donné carte blanche pour la somme. — Offre vingt mille francs! — On nous en remboursera quarante mille ! — Nous n'avons plus que dix jours pour vaincre ; c'est l'*ultimatum* d'Hyder-Assour, etc... »

Puis M. d'Hervey se fâchait et menaçait : « — Le prince va rompre le marché. — Nous sommes perdus ! c'est ta faute, malheureux ! — Renonce et reviens en poste !... J'aime mieux cet échec que ma ruine! — J'attends la nouvelle de ton retour, etc. »



Angèle et Léon dans le jardin de Mlle Desnos (Chap. IV). Dessin de Gustave Janet.

Mais Léon de répliquer : « Encore un jour! Donnez-moi un seul jour... — Deux jours, et je triomphe et je pars! — Trois jours, au nom du Ciel! — Calmez le nabab, et je me charge du reste! — J'ai fait hier un pas immense. — A demain la victoire ou la mort! etc. »

Or, voici le pas qu'avait fait Léon; il était immense, en effet, et vous comprendrez son allégresse...

Mlle Angèle lui avait demandé, par une discrète messagère, de se trouver au jardin de Mlle Desnos. La petite porte des champs serait ouverte.

Jugez si le voyageur fut exact!... Mlle Louise était sortie, et la nièce parut seule avec une suivante.

— Monsieur, dit-elle vivement à Léon, en interrompant ses exclamations de joie, vous me forcez de manquer à un devoir sacré pour en remplir un plus sacré encore J'ai cru à vos protestations de délicatesse, et je viens en réclamer la preuve...

— Parlez, mademoiselle, s'écria le jeune homme avec feu; vous savez que vous pouvez tout exiger de moi, que mon cœur, mon sang, ma vie entière...

— Ne répétez point ce que vous avez déjà trop dit, et ce que je ne puis entendre, monsieur...

— Ah! vous ne me reprocherez pas, du moins, d'avoir manqué de discrétion!

— Même en faisant mon portrait, au lieu de peindre le *Dernier Souvenir?* même en restant à L..., quand vous ne pouviez compter sur cette fleur?... Vous voyez que je sais tout, monsieur!...

— Alors vous savez qu'aucune puissance ne me séparera de vous... désormais.

— Je suis ici, au contraire, pour vous sommer de partir, et je vous en apporte le moyen sollicité par vous-même.

— Que voulez-vous dire?

— Ce dahlia dont vous offrez un si haut prix, ce trésor que ma tante ne vendra jamais, il m'appartient comme à elle, monsieur, et je vous le donne pour rien, moi; vous pouvez le prendre et nous quitter sur l'heure.

En parlant ainsi, avec un effort surhumain, pâle et résignée comme une victime à l'autel, Angèle, sans regarder le jeune homme, lui montrait le *Dernier Souvenir* cultivé par elle-même...

Mais en vain elle répéta son offre héroïquement généreuse, en vain l'or du nabab scintilla, aux yeux de Léon, dans les belles corolles purpurines; au lieu de s'emparer du précieux dahlia, il saisit la main tremblante de la jeune fille, et il s'écria en tombant à genoux devant elle:

— Accepter cette fleur et vous perdre! grand Dieu! ah! ce serait la payer plus cher que de tout l'or du Nidzam!... J'y renonce, mademoiselle, et je demeure près de vous; mais, au lieu d'un inconnu, d'un passant, qui marchandait un traité, c'est un prétendant à votre main, qui la demandera ce soir à votre tante!...

Bien qu'Angèle eût prévu peut-être ce dénoûment, elle en fut saisie à tel point qu'elle s'éloigna sans répondre et presque défaillante.

Léon, qui lisait dans cette âme pure et tendre, n'en réclama pas davantage, et la quitta en répétant: — A ce soir!...

Rentré chez lui, il y trouva justement Morisseau, qui lui cria d'un air triomphal:

— Eh! arrivez donc, mon cher; on vient de combattre et de vaincre pour vous. J'ai organisé une promenade avec ces dames au bois de l'Etang. Vous vous y trouverez comme par hasard; je donnerai le bras à la nièce; vous offrirez le vôtre à la tante, — et vous reprendrez la grrrande affaire du dahlia!

— Décidément, pensa Léon, en acceptant avec enthousiasme, ce Morisseau a été mis au monde pour *rendre service!*

V. — COUP DE THÉATRE. — ULTIMATUM.

Les jours suivants, en effet, Léon était rentré à la maison Desnos, et de grandes négociations s'y renouaient à demi-voix; mais celui même qui s'en attribuait la reprise, Gabriel, en ignorait seul le nouvel objet.

Tandis qu'il continuait de *parler dahlia*, on *causait mariage* sans l'écouter...

L'adorateur compromettant de la veille, aujourd'hui prétendant honorable et sérieux, M. d'Hervey, n'avait eu qu'à exposer sa vie et ses intentions, pour voir ses hommages agréés de la tante et de la nièce.

Nous n'apprendrons rien au lecteur en lui déclarant qu'Angèle serait morte de chagrin, si Léon avait accepté son *Dernier Souvenir* et obéi à ses injonctions de départ.

Quant à Mlle Desnos, elle n'avait dit qu'une chose à la jeune fille:

— Puisque tu l'aimes et qu'il est digne de toi, à Dieu ne plaise que j'inflige à ta vie un regret éternel!

Triste et sympathique retour de la bonne tante sur le mystère de sa propre existence...

Mais, après l'harmonie des cœurs, il fallait régler celle des intérêts. Angèle n'avait rien au monde, et Mlle Louise n'avait rien à lui donner. Léon n'était riche que de la fortune de son oncle: et comment son oncle prendrait-il l'échec du *Dernier Souvenir?*

On en était là, un beau matin, et l'on causait dans le salon de Mlle Desnos, Morisseau démontrant la végétation des tubercules, et Angèle feignant de l'écouter en parcourant un livre, tandis qu'elle écoutait réellement Léon, penché derrière son fauteuil, lorsque la porte du salon s'ouvrit brusquement, et le jeune d'Hervey vit entrer, — qui? — son oncle en personne, dont il n'avait pas de nouvelles depuis cinq jours!

Ne sachant plus quel parti prendre... entre les sommations du nabab et les lenteurs de son neveu, l'horticulteur aux abois avait pris... la poste aux chevaux...

Descendu à l'hôtel en face, en cinq minutes il avait tout appris... et deviné le reste. Laissant les affaires de la maison d'Hervey pour les siennes propres, Léon chassait au mariage, au lieu de chasser au dahlia!

Aussi le négociant parut comme un éclair et éclata comme un foudre en plein salon Desnos... Éclair sinistre et foudre terrible pour tout le monde, sans excepter l'*obligeant* Morisseau, qui, réveillé enfin de son sommeil, reconnut un rival dans son protégé!

Il faillit en tomber à la renverse, ramassa son chapeau roulant sur le parquet, et s'enfuit bravement... pour revenir après l'orage...

On se figure les explosions de la colère de M. d'Hervey, compliquée d'une nature sanguine et de deux cents livres d'embonpoint, condensée par six jours de voyage à fond de train, à travers deux cent trente kilomètres, à la puissance de quatre chevaux par relais!

Oubliant la tante, oubliant la nièce, oubliant où il était, il ne vit, ne regarda, n'apostropha que Léon, et le broya un quart d'heure sous une grêle de reproches, d'où jaillit cette conclusion formidable:

— Et mon dahlia, malheureux! mon dahlia!...

Pour toute justification, le condamné s'humilia devant son juge et lui montra Mlle Angèle Savary...

M. d'Hervey daigna enfin tourner les yeux, et resta comme ébloui, — chose étrange! non pas à la vue de la nièce, mais à la vue de la tante...

On eût dit qu'un souvenir lointain, une vision oubliée, un fantôme de jeunesse repassait tout à coup devant son regard, redressait ses cheveux gris sur son crâne chauve, et allait ébranler son cœur jusqu'au fond de sa poitrine, cuirassée de cinquante hivers...

L'impression fut d'un instant, mais le résultat survécut.

Dominé par la douce figure de Mlle Louise, comme par une puissance surnaturelle, le négociant furibond se calma en s'essuyant les tempes; il sentit et excusa l'inconvenance de son procédé, et, se laissant ramener en laisse par la mélancolique voix de la tante, il termina son discours par les politesses qui auraient dû en être l'exorde.

Puis, revenant à la question en homme d'affaires et en galant homme:

— Eh bien! dit-il, je croyais venir ici conclure un marché, et je vois qu'il y en a deux sur le tapis. Trêve d'emportements, de soupirs et d'illusions! Les deux choses peuvent se traiter en même temps.

Il jeta un coup d'œil à Angèle et un autre à ses peintu-

tures du *Dernier Souvenir...*; mais Mlle Desnos l'arrêta en faisant un signe à sa nièce...

Celle-ci se leva, toute pâle, et alla dans sa chambre... prier à deux genoux...

M. d'Hervey reprit avec sa brusque franchise :

— Combien voulez-vous de votre dahlia, mademoiselle? Et quelle est la dot de Mlle Savary?

— Monsieur, répondit Mlle Desnos, avec une fermeté mêlée de tristesse, je ne vendrai mon dahlia à aucun prix, et ma nièce n'a pas d'autre fortune que sa vertu...

Le négociant fit une grimace.

— La vertu est un trésor, dit-il; malheureusement elle n'a pas cours à la Bourse.

— Eh! que m'importe une dot? s'écria Léon; je ne demande que la main de mademoiselle, et je me charge, avec mon dévouement, ma jeunesse, mon activité...

— De mourir de faim avec elle, interrompit rudement son oncle. Pas d'enfantillage, et parlons raison, continua-t-il; je trouve Mlle Savary charmante, et je tiens à faire le bonheur de mon neveu. Je vous donne trente mille francs du *Dernier Souvenir*, mademoiselle, et ces trente mille francs seront le commencement de la fortune de Léon. J'ai débuté avec moins, et je me suis tiré d'affaire... Cet arrangement vous convient-il?

— Il est impossible, monsieur, repartit Mlle Louise, après une hésitation douloureuse et avec un effort qui sembla épuiser son énergie.

— Alors, corbleu! reprit M. d'Hervey, poussé à bout, pourquoi avez-vous reçu ici mon neveu? Pourquoi avez-vous laissé ces jeunes gens se voir et s'attacher l'un à l'autre? Pourquoi n'avez-vous pas envoyé Léon à tous les diables, du moment que vous lui refusiez votre satané dahlia? Pour faire du même coup son malheur, celui de votre nièce, le vôtre, et ma ruine par-dessus le marché?

— Au contraire, monsieur, dit avec douceur Mlle Desnos; si je n'ai pas séparé ces jeunes guns, après avoir reconnu la solidité de leur affection, c'est pour épargner à leur vie des douleurs et des remords que vous apprécieriez à ma place...

— Ta, ta, ta!... de belles paroles!... fit le négociant en tirant sa montre... Le courrier repart dans deux heures; il me faut trois jours pour regagner Marseille... Je perds deux cent mille francs, si le prince Hyder-Assour y arrive avant moi... En route, Léon! Agréez, mademoiselle, mes regrets et mes adieux, à moins que vous n'acceptiez encore... (voyons... c'est mon dernier mot!) trente-cinq mille francs du *Dernier Souvenir!*

En parlant ainsi, M. d'Hervey avait pris la main de son neveu... Celui-ci frémissait comme le condamné qui voit son existence suspendue à un fil... Mlle Desnos regardait alternativement, avec une angoisse inexprimable, le visage du jeune homme, la porte de la chambre d'Angèle et les images du dahlia bien-aimé...

— Monsieur, dit-elle enfin au négociant..., je vous demande un quart d'heure de grâce. Veuillez me suivre dans ma chambre, et vous saurez pourquoi je ne puis me séparer de cette fleur, ni séparer M. Léon d'Hervey de ma nièce...

La voix qui prononçait ces mots, le regard qui les accompagnait, replacèrent l'horticulteur sous le prestige qu'il avait déjà ressenti...

Il suivit Mlle Desnos dans sa chambre avec la docilité d'un enfant...

VI. — LA CONFIDENCE DE Mlle DESNOS.

La pièce donnait sur le jardin, devant le massif des fameux dahlias... Leur aspect causa un éblouissement à M. d'Hervey. Il en remarqua aussi sur les meubles, dans de vieilles potiches de porcelaine; et il resta en extase à la vue d'un pied vivant, tout fleuri, disposé en pyramide, au milieu de la fenêtre ouverte.

Mlle Louise était si troublée elle-même qu'elle ne prit pas garde à son émotion, lorsqu'ils s'assirent l'un près de l'autre en silence.

— Il y a près de quarante ans de cela, dit-elle (ma mère m'a rappelé trop souvent ces souvenirs de mon enfance), un orage terrible grondait à Marseille, ébranlant tous les cœurs dans la ville épouvantée, et tous les navires dans la rade en fureur... Deux femmes qui ne se connaissaient pas se rencontrèrent à la chapelle de Bon-Secours, au pied de la statue de la Vierge... C'étaient deux mères, qui faisaient un vœu chacune pour son enfant. L'une attendait son fils, âgé de sept ans, qui revenait d'Amérique avec son mari; l'autre attendait sa fille, âgée de deux ans, qui revenait du même pays avec son père. Les deux mères se racontèrent leurs angoisses et s'embrassèrent avec effusion devant Marie, en découvrant que leurs époux et leurs enfants étaient sur le même navire, le *Belzunce*, ballotté en ce moment par la tempête aux embouchures du Rhône.

— Le *Belzunce!* répéta en lui-même M. d'Hervey, cherchant dans les lointains de sa mémoire...

— Le lendemain matin, la mer jetait à la côte les débris du vaisseau avec les cadavres de l'équipage... Les deux pères toutefois étaient sauvés et dans les bras de leurs femmes; mais ils cherchaient en vain leurs enfants que le naufrage avait arrachés à leur amour. Une heure s'était passée dans cette effroyable attente... lorsque les flots amenèrent à la plage une cage à poules, sur laquelle étaient le petit garçon et la petite fille évanouis, mais respirant encore. Leur salut commun était l'œuvre du premier, qui avait eu le courage d'attacher avec lui sur ce radeau la douce compagne de ses jeux pendant le voyage.

— Et qui était cette petite fille? demanda M. d'Hervey.

— C'était moi, répondit Mlle Desnos...

Le négociant s'essuya le front et rapprocha sa chaise.

— Vous devinez l'union qui naquit entre les deux familles, au sourire de ces deux enfants, délivrés par un tel miracle.

On nous conduisit en triomphe à la chapelle de Bon-Secours; on nous voua tous deux à la Sainte Vierge, et on nous fiança solennellement pour l'avenir...

Deux existences ainsi commencées ne devaient-elles pas, en effet, se continuer et se terminer ensemble?

Nous passâmes trois ans à nous appeler petite femme et petit mari... Puis Albert entra au collége; j'entrai ensuite en pension; et, pendant les trois années qui suivirent, nous ne nous vîmes plus qu'à l'époque des vacances.

Au bout de ce temps, notre séparation devint complète. Albert voyagea avec son père; il fit le tour de l'Europe, puis le tour du monde, mais sans cesser de m'écrire et de recevoir mes réponses, et plus que jamais nous nous traitions en fiancés inséparables.

Nous arrivâmes ainsi, moi à vingt ans, lui à vingt-cinq, et son dernier message, le plus tendre et le plus cher de tous, m'annonça son retour dans un mois, pour m'épouser devant le même autel qui avait uni nos enfances.

Je tenais à la main cette lettre bénie et mes larmes de joie y coulaient encore, lorsque mon père, entrant dans ma chambre avec un visage sévère, me déclara que ces fiançailles étaient un enfantillage, qu'il fallait y renoncer,

que je ne reverrais point Albert, et qu'on avait sur moi des intentions plus sérieuses...

C'était un inconnu, ce qu'on appelle un *bon parti*, auquel il s'agissait de me marier.

Je refusai de le recevoir, et je passai une semaine dans les pleurs.

Mon père me dit malade et ferma notre porte à Albert.

Ma mère se désolait avec moi, mais n'avait aucune espérance à me donner.

Surprise et effrayée de rester sans nouvelles d'Albert, sans la plus petite lettre, sans le moindre signe de vie, je tombai un soir dans les bras de ma mère et je lui demandai :

— Mon fiancé lui-même m'abandonne-t-il? Oublie-t-il donc, comme mon père, le naufrage du *Belzunce*, Notre-Dame-de-Bon-Secours et nos engagements?

Ma mère détourna la tête et ne me répondit que par ses soupirs...

Les jours suivants, je la pressai de tant d'instances, qu'elle se décida enfin à parler.



Louise, Léon, Angèle, Morisseau. Entrée de M. d'Hervey (Chap. v.) Dessin de Gustave Janet.

— Ma pauvre enfant, me dit-elle, tu ignores la vie et l'humanité ; il faut apprendre à les connaître, et braver leurs revers et leurs inconstances.

— Albert inconstant? c'est impossible! m'écriai-je en montrant sa dernière lettre.

Ma mère la relut avec douleur, et retomba dans son morne silence, me déclarant incapable de la comprendre encore...

Puis, à mots couverts, de réticence en réticence, elle me révéla que, plus docile que moi aux volontés de sa famille, Albert avait laissé tourner son cœur et ses vues d'un autre côté..., qu'il allait repartir pour l'Amérique, où l'attendaient la fortune et la main de quelque créole.

Je restai anéantie...; mais, j'en atteste le Ciel, je ne crus pas ma mère.

Je ne la crus pas, car je serais morte... et j'ai vécu de ma foi inaltérable!

Malgré ma réclusion que resserrait mon père, je parvins à savoir qu'Albert partait réellement.

Je tombai alors malade tout de bon ; mais je ne crus pas davantage à son infidélité...

Dans ces entrefaites, arriva le jour de ma fête; par une

coïncidence fatale, c'était la veille du départ d'Albert...

Mon père trembla sans doute pour moi; car il me combla de soins toute la journée; mon lit fut entouré de fleurs et de cadeaux; mais les plus beaux venant du *riche parti*, du rival d'Albert, j'y jetai à peine un regard à travers des nuages de larmes...

A la fin du jour, je restai seule avec ma mère, et je pus enfin soulager librement mon cœur :

— N'est-ce pas qu'Albert ne m'a point oubliée, qu'il ne partira pas sans m'assurer de son retour?

Pour toute réponse, ma mère m'embrassa doucement; puis elle alla dans sa chambre, et m'en rapporta un gros bouquet...

Je le vois encore dans sa fraîcheur, poursuivit Mlle Desnos d'une voix profonde, tandis que M. d'Hervey portait son mouchoir à ses yeux; c'était une touffe de ces beaux dah-



Le prince Hyder-Assour en extase dans la serre de M. d'Hervey (Chap. III). Dessin de Gustave Janet.

lias, alors dans leur nouveauté, que les Anglais nommaient *Forget me nott* (souvenez-vous de moi); oui, je vois encore leurs pétales d'argent, avec un léger reflet d'or, et dentelés si délicatement de pourpre velouté. Dans l'ombre qui remplissait ma chambre, dans la nuit qui envahissait mon âme, ils me semblèrent résumer l'éclat et les sourires de l'arc-en-ciel, avec les perles les plus radieuses de la rosée du matin.

Ce moment a été le plus beau moment de ma vie.

— Albert ne partira pas du moins sans te fêter, dit ma mère en me présentant le bouquet; ces fleurs viennent de lui, et je me suis chargée de te les remettre comme son dernier souvenir.

— Son dernier souvenir! m'écriai-je, retombant de la plus douce espérance à l'angoisse la plus poignante...

Et ma mère me répéta qu'Albert allait chercher d'autres

AOUT 1853.

destins en Amérique, qu'il fallait ne plus songer à lui, et me soumettre aux volontés de mon père...

Je passai la nuit dans une sorte de délire, mon bouquet à la main, et rêvant au *Belzunce*, à la chapelle de Bon-Secours, au navire qui emportait Albert.

Trois fois je crus entendre sa voix et ses pas sous ma fenêtre... ; puis, convaincue enfin que c'était une illusion, je me retrouvai, au jour levant, seule avec mon bouquet, ne pouvant plus espérer, mais ne pouvant croire à l'oubli.

Albert était bien parti, cependant, et deux années se passèrent sans m'apporter de ses nouvelles et sans ébranler ma foi.

Je ne renonçai à le revoir, reprit Mlle Louise d'une voix brisée, qu'en apprenant sa mort aux colonies...

— Sa mort! fit M. d'Hervey, tressaillant sur sa chaise...

— Hélas oui ! ce fut encore ma pauvre mère qui me l'annonça en me sommant, pour la dernière fois, d'obéir à mon père.

Mais la mort de mon père lui-même vint bientôt terminer cette lutte, et nous quittâmes la Provence pour la Flandre, où j'ai consacré ma vie au bonheur de ma nièce Angèle et à la culture des *Derniers Souvenirs*.

Ces dahlias furent mon bagage le plus précieux ; lorsque je partis de Marseille, j'en achetai toute l'espèce aux horticulteurs, et j'aurais voulu l'enlever au monde entier. Il me semble que l'âme d'Albert a passé dans cette fleur de son dernier adieu, et que chaque corolle épanouie dans mon jardin, dans ma chambre ou sous le pinceau d'Angèle, me dit en un langage que je comprends seule : — Non, Albert ne t'a pas oubliée pour une autre ; oui, il est mort fidèle aux souvenirs du *Belzunce*, de la Vierge de Bon-Secours, et des cent lettres qui ont renouvelé les serments de son enfance...

— Et maintenant que vous savez mon histoire, conclut Mlle Desnos, en se retournant vers M. d'Hervey ; maintenant que mon existence n'a été qu'un long deuil loin du seul homme que je puisse aimer ; maintenant que cette fleur des *Derniers Souvenirs*, émanation de mon enfance et de ma jeunesse, est l'unique consolation de mon âge mûr et l'unique espérance de ma vieillesse qui approche ; maintenant que j'ai reconnu dans le cœur de ma nièce, pour M. Léon, votre neveu, le même sentiment inaltérable qui m'attachait autrefois à Albert ; maintenant que vous m'avez procuré la seule joie que je puisse attendre ici-bas : celle d'apprendre que le *Dernier Souvenir* ne fleurit plus que dans mon jardin, aux rayons de mes sourires et sous la rosée de mes larmes ; maintenant enfin que je n'aurais plus qu'à mourir s'il me fallait briser l'âme d'Angèle et profaner mes chers dahlias, je vous le demande, monsieur, et je vous en fais juge : puis-je vous vendre ces fleurs et séparer ma nièce de votre neveu ?

VII. — LA RÉPONSE DE M. D'HERVEY.

— Et moi, répondit M. d'Hervey, qui se leva enfin tout palpitant d'une émotion contenue par un effort surnaturel, et moi je vous demande la permission de compléter votre histoire par l'histoire d'*Albert du Charni*... N'est-ce pas là son nom?

— Oui ! s'écria Mlle Louise, bouleversée ; comment le savez-vous ?

— Alors, comment vous appelez-vous vous-même Mlle Desnos, et non plus Mlle *Le Vaillant?*

— Parce que j'ai pris le nom de M. Desnos, le second mari de ma mère, aussi indulgent pour moi que mon père avait été rigoureux.

— Bien rigoureux en effet! continua M. d'Hervey, les yeux levés au ciel ; car il vous a trompée cruellement, et vous a fait tromper par votre mère elle-même... Lorsqu'elle vous racontait l'infidélité d'Albert, puis son départ et ses adieux, puis sa mort en Amérique, elle obéissait sans doute aux ordres de son mari, ou elle croyait guérir votre cœur en en lui imposant l'oubli du passé. La vérité est qu'Albert ne se décida à son dernier voyage que par désespoir de votre silence, et après vous avoir adressé quinze lettres, toutes interceptées probablement. La veille de ce départ, le jour de votre fête, il passa de longues heures à errer comme une âme en peine, autour de votre maison fermée impitoyablement... Le soir, pendant que vous gémissiez dans votre lit, il gémissait de son côté sous votre fenêtre... La nuit, quand vous croyiez entendre son pas et sa voix, quand vous rêviez qu'il pénétrait dans votre prison, ce n'était point une illusion du sommeil ou de la fièvre, c'étaient bien son pas et sa voix qui retentissaient dans la rue, c'était bien lui qui attendait en bas le signal de sa vie ou de sa mort, et qui s'éloignait brisé dans son corps et dans son âme, après avoir en vain contemplé vos croisées fermées jusqu'au jour, après avoir ensanglanté ses mains et ses genoux pour escalader le mur de votre jardin... Alors seulement il partit, plus malheureux que vous encore ; car tandis que vous gardiez la foi, il l'avait perdue, lui, il se croyait oublié, abandonné pour jamais. Mais vous lui pardonnerez en apprenant que cette douleur même n'a pu effacer votre image de sa pensée ! Oui, bien qu'il ne vous eût pas revue depuis l'enfance, bien qu'il n'eût de vous que ces lettres échangées d'un monde à l'autre, bien qu'il fût hors d'état de vous reconnaître et d'être reconnu de vous, les souvenirs du naufrage, de la Vierge de Bon-Secours, des fiançailles à l'autel, des jeux de son premier âge et des rêves de sa jeunesse, toute remplie de vous seule, ont dominé sa vie entière depuis vingt ans révolus ! Il a refusé la fortune et la main de dix femmes, parce qu'elles n'étaient pas Louise Le Vaillant ; au milieu des voyages qui l'ont jeté d'un hémisphère à l'autre, au milieu des affaires, des intérêts et des soucis qui blanchissent les cheveux et durcissent le cœur, le sien a gardé frais, intacts et purs comme dans un sanctuaire, le nom et la mémoire de la jeune fiancée de Marseille.

Mlle Louise écoutait ces paroles, la poitrine palpitante, les yeux noyés de larmes, pensant rêver et redoutant le réveil, observant M. d'Hervey, et n'osant croire ses pressentiments.

— Ah! monsieur, balbutia-t-elle enfin, presque défaillante, d'où savez-vous tout cela ? en êtes-vous bien sûr ? vous connaissez donc Albert? il se peut qu'il vive ? Alors, où est-il ? Ah ! je mourrais si vous me trompiez ! Donnez-moi des preuves de... son existence...

M. d'Hervey se frappa le front, et saisit la main de Mlle Desnos.

— Qu'est devenu le bouquet d'Albert? demanda-t-il, l'avez-vous conservé ?

— Si je l'ai conservé, grand Dieu !

Et Mlle Desnos courut ouvrir une armoire, d'où elle tira le bouquet de dahlias desséché depuis vingt ans...

— C'est bien cela ! dit M. d'Hervey en le retournant d'une main tremblante, et en le respirant avec délices, comme s'il eût exhalé tous les parfums de l'Eden... Voilà bien, ajouta-t-il d'une voix éteinte, le ruban vert dont Albert lia ces fleurs, sa dernière espérance, et non son dernier souvenir... Détachez ce ruban, mademoiselle ; détachez-le, enfin, puisque vous ne l'avez pas fait il y a vingt ans! Vous allez trouver la confirmation de tout ce que je viens de dire.

Mlle Louise rompit vivement le nœud, et un billet plié tomba avec les débris des fleurs...

Il était enfermé là depuis le jour de la séparation !...

Voici ce que la fiancée d'Albert y lut à travers ses larmes :

« Chère Louise, si votre cœur ne m'est pas interdit, comme votre porte, si l'on me trompe en me disant que vous avez renoncé à moi, ouvrez ou faites ouvrir votre fenêtre un seul instant... Je suis là, épiant ce signal de vie ou de mort... Il me suffira pour m'apprendre que vous m'aimez toujours, et je ne partirai pas ! je ne partirai jamais... » ALBERT.

— Albert attendit jusqu'au jour, continua M. d'Hervey, pleurant à son tour sur le billet; mais vous savez, mademoiselle, que la fenêtre ne s'ouvrit pas !... Alors il se crut renvoyé par vous-même, et il s'embarqua désespéré. Mais, — combien les voies de la Providence sont profondes et merveilleuses ! — le bonheur enlevé à la jeunesse d'Albert était réservé à son âge mûr... Après vingt années de séparation sans oubli, quand tout semblait avoir creusé un abîme éternel entre lui et vous : et la distance de trois cents lieues, et son nom changé comme le vôtre, et son visage flétri comme ces dahlias, un hasard inouï, une affaire prosaïque, l'affection de deux jeunes gens, devaient réveiller tout à coup ce poëme du cœur endormi depuis un quart de siècle, avec ce billet et ces fleurs décomposés !... Albert devait vous retrouver, mademoiselle ; vous, charmante encore et toujours fidèle ; lui, déjà vieux, mais fidèle aussi, libre comme à l'autel de Bon-Secours, et prêt à tenir les engagements de son enfance.

M. d'Hervey était à genoux aux pieds de Mlle Desnos, qui s'écriait en lui tendant les bras :

— Quoi ! vous? c'est vous, Albert du Charni ?...

— Aujourd'hui Albert d'Hervey et compagnie, comme héritier et directeur de cette maison d'horticulture.

Gardons-nous de décrire la scène qui suivit une telle reconnaissance.

Les poésies du cœur sont comme les parfums inaltérables ; elles s'exhalent avec d'autant plus de charme, qu'elles ont été plus longtemps emprisonnées...

VIII. — LE PRINCE HYDER-ASSOUR.

... — Eh bien ! dit Mlle Desnos à la fin de l'entrevue, je répète ma question, monsieur d'Hervey : puis-je vendre les *Derniers Souvenirs*, et pouvons-nous séparer Angèle et Léon ?

— Les *Derniers Souvenirs* sont maintenant à nous deux, répondit le négociant ; — quant à Angèle et à Léon, nous en reparlerons demain...

— Oh ! reparlons-en tout de suite ! s'écrièrent en même temps deux voix qui semblaient s'être donné le mot.

Et Léon d'un côté, Angèle de l'autre, entr'ouvrant les portes de la chambre, vinrent en suppliants s'informer de leur sort.

Le bouquet et la lettre d'Albert étaient encore épars sur la table...

M. d'Hervey y jeta un œil attendri, puis regarda Mlle Louise ;... et les fiancés d'autrefois, étendant les mains, y pressèrent et y réunirent celles des fiancés d'aujourd'hui.

Malheureusement, l'horticulteur trouva dans la main de Léon une lettre que venait d'apporter le facteur et qui contenait ces mots :

« Monsieur et cher maître, nous sommes perdus... Le « prince Hyder-Assour est arrivé ce matin à Marseille, et, « apprenant que le *Forget me nott* manquait à notre col- « lection de dahlias, il a déclaré le marché rompu pour « tout le reste, et laisse à notre compte les frais énormes « que nous avons faits ; ce qui nous met à découvert de « deux cent mille francs pour l'échéance du mois... J'ai « eu beau lui dire que vous alliez rapporter de L..... la « fleur absente, il m'a quitté furieux, et s'est embarqué « le soir même pour l'Inde... Revenez vite à l'aide de « votre malheureux et dévoué commis... N.....

Marseille, le...

Rejeté par ce coup de foudre des hauteurs de la poésie aux abîmes de la prose, le négociant retomba sur sa chaise en balbutiant :

— Ruiné ! ruiné de fond en comble !

Sa fortune et son bonheur, en effet, son avenir et celui de Mlle Louise, la dot d'Angèle et celle de Léon s'écroulaient à la fois sous cette terrible nouvelle...

Le lendemain matin, après une nuit passée dans les angoisses et les perplexités, — M. d'Hervey allait faire ses adieux à Mlle Desnos pour voler à Marseille au secours de sa maison chancelante..., lorsque le héros disparu de la bataille depuis la veille, Gabriel Morisseau, pâle encore et défait de sa triste découverte, mais se dédommageant à sa guise par une surprise à faire, une nouvelle à annoncer, un service à rendre et aussi un espoir à ressaisir, montra sa face hétéroclite à la porte du salon, et dit à M. d'Hervey :

— Pardon si je vous dérange, monsieur, mais un inconnu vient d'arriver à l'*Hôtel des Postes* dans une voiture à six chevaux. Il vous a demandé avec impatience... Et, me trouvant là... par hasard, je lui ai dit que vous étiez ici..., chez Mlle Desnos..., à marchander un dahlia... A ce mot, il s'est élancé de son équipage..., et il accourt derrière moi... Ne vous effrayez pas, mesdames, ajouta l'*obligeant* Morisseau. Vous allez voir entrer le personnage le plus brodé, le plus drapé, le plus enturbanné, le plus éblouissant... C'est au moins l'empereur de la Chine !

— Le nabab ! s'écrièrent l'oncle et le neveu en s'élançant vers la porte...

Et c'était bien le nabab, le prince Hyder-Assour en personne !

Figurez-vous un colosse, au teint jaune, aux yeux étincelants, à la barbe frisée, aux moustaches en croissant, tout couvert de soie, de cachemire et de pierreries ; gentleman accompli d'ailleurs et parlant le français comme un Parisien.

Il fit trois saluts majestueux, et s'excusait dans les meilleurs termes... lorsqu'il s'arrêta brusquement à la vue du *Dernier Souvenir*.

— Ah ! voilà ! dit-il en tombant en extase et en cessant de voir tout le reste.

Et, après avoir débité une tirade orientale sur l'admirable dahlia :

— Monsieur d'Hervey, dit-il au négociant, je vous avoue que j'ai manqué de vous faire banqueroute... Désespéré de renoncer à cette fleur que vous m'avez promise, j'étais déjà en mer où j'avais fait quelques lieues, quand je me suis rappelé le nom de la ville où vous étiez à la recherche, m'avait dit votre représentant. Alors j'ai regagné la côte pour vérifier le fait, et, passant de mon navire dans une chaise de poste, je suis arrivé à L..., en tuant cinquante chevaux. Le Grand-Esprit en soit loué ! On ne m'avait pas trompé, monsieur ! je vois le *Forget me nott*, et je l'emporterai dans l'Inde...

En parlant ainsi, le nabab tirait sa bourse et avançait la main sur le dahlia..., mais M. d'Hervey, le retenant d'un geste respectueux :

— Cette fleur ne m'appartient pas, monseigneur ; elle est à mademoiselle, qui a juré de ne point la vendre ;— quoique de cette vente, ajouta le négociant, les yeux tournés vers Mlle Desnos, dépendent ma fortune et son bonheur, et la dot de sa nièce et de mon neveu...

— Oh ! oh ! fit le prince, qui se redressa d'un air chevaleresque, avec un sourire où éclatait la sympathie, n'y a-t-il donc, mademoiselle, reprit-il en s'adressant à la tante, n'y a-t-il aucune condition à laquelle on pourrait obtenir un de ces dahlias?

Mlle Desnos rougit et pâlit tour à tour... Un combat violent fit palpiter son cœur ; tandis qu'Angèle et Léon l'imploraient d'un regard navrant...



Mlle Louise et M. d'Hervey. Le bouquet d'Albert (Chap. vii). Dessin de Gustave Janet.

— A une seule condition, je me séparerai d'une de mes fleurs, répondit-elle enfin, en considérant sa nièce avec amour ; il faudrait me promettre que cette fleur ne sera donnée ni vendue à personne en Europe, qu'elle vous suivra dans l'Inde, monseigneur, et qu'elle n'en sortira jamais par votre fait.

— Je souscris à cette condition, mademoiselle, dit le nabab, en appelant un de ses laquais pour prendre le pot de dahlias ; et comme la plante dont je deviens ainsi le seul maître avec vous acquiert une double valeur à mes yeux, mon devoir est de doubler aussi la dot de mademoiselle, ajouta-t-il, en remettant à Léon quatre-vingt mille francs, et en baisant la main de Mlle Savary. Maintenant, monsieur d'Hervey, je vous laisse un mois pour

célébrer ce mariage, et je vous donne rendez-vous à Marseille pour terminer nos autres comptes.

— Ah! monseigneur! s'écria le négociant, organe de l'admiration de tous, les nababs du Nidzam ont remplacé les chevaliers français! Mais il faut que vous mettiez le comble à vos faveurs en assistant à la noce... Je vous préviens seulement, conclut-il en donnant le bras à Mlle Desnos, je vous préviens qu'il y aura deux couples au lieu d'un.

— Raison de plus pour que j'accepte l'invitation, répliqua le prince avec une galanterie incomparable.

Et tout le monde éclata en expressions de joie et de reconnaissance.

Tout le monde, hélas! excepté Gabriel Morisseau, si mal récompensé de son dernier service, et convaincu enfin *que son tour ne viendrait jamais!*

Un mois après, au festin des épousailles, devant les



Le prince Hyder-Assour achetant le *Dernier Souvenir* (Chap. VIII). Dessin de Gustave Janet.

restes du bouquet d'Albert, M. d'Hervey raconta l'histoire du *Dernier Souvenir*, et nous la tenons nous-même d'un témoin de son mariage.

Mais comment ce beau dahlia, disparu des jardins, s'y retrouve-t-il aujourd'hui? Mme d'Hervey ou le nabab ont-ils manqué à leurs engagements?

Non! L'auteur de ce service public est Gabriel Morisseau. Lorsque Angèle d'Hervey quitta L..., il lui vola un tubercule, comme souvenir de sa passion. Il comptait le garder précieusement dans son cabinet; mais toujours *obligeant*, il se laissa voler à son tour; et le troisième larron ayant fait fructifier la racine, le *Forget me nott* est rentré dans le commerce, où vous le trouverez maintenant à discrétion.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

TABLES PARLANTES. ESPRITS FRAPPEURS.

La science et le bon sens ayant fait justice des tables tournantes, les adeptes obstinés, loin de se tenir pour battus, sont allés de plus fort en plus fort, comme Nicolet, et, ne se bornant plus à faire tourner l'acajou, ils se sont mis à le faire parler, ni plus ni moins. Oui, il y a à Paris une foule de gens qui interrogent les tables, en leur imposant les mains, et en leur indiquant les lettres de l'alphabet, consonnes et voyelles. Les tables lèvent le pied et frappent le parquet d'un coup pour l'A, de deux coups pour le B, ainsi de suite, jusqu'à former le mot qui est la réponse à la question.

Nous ne plaisantons pas; cela se fait tous les jours dans des sociétés qui se croient sérieuses.

Il est temps de rappeler à ces grands inventeurs de phénomènes qu'ils ne font que copier, sans le savoir peut-être, des charlatans d'Amérique beaucoup plus forts qu'eux: la fameuse secte des *esprits frappeurs*, sur laquelle M. Le François vient de publier des indiscrétions étonnantes.

Tandis que les Parisiens, dit-il, imposent les mains à des guéridons, et s'émerveillent des effets du fluide magnétique sur de simples objets matériels, les Américains évoquent les morts et causent familièrement avec les esprits.

Lisez plutôt les journaux, brochures et recueils périodiques qui se publient aux Etats-Unis, *the Spirit World* (le Monde des Esprits), *the Star of the truth* (l'Etoile de vérité), *the Spiritual telegraph* (le Télégraphe spirituel), *the Spirit messenger* (le Messager des Esprits), vous y apprendrez qu'il s'est fondé, dans la patrie de Franklin, une sorte de secte religieuse dont le but principal est l'évocation des âmes qui se révèlent à l'homme sous la forme d'*esprits frappeurs*. On va bientôt avoir l'explication de ce nom. Entrez dans une des réunions de ces nouveaux croyants; entrez-y avec les dispositions les plus sceptiques et l'esprit le plus aguerri contre la croyance aux fantômes et aux apparitions surnaturelles. Il n'est pas nécessaire de croire par avance pour voir, ou, pour parler plus exactement, pour entendre. Mêlez-vous à la cérémonie, et ne vous en rapportez qu'au témoignage de vos sens.

Quelques-uns des sectaires attendent, immobiles ou absorbés dans de profondes pensées, la venue de l'esprit; mais ces réunions silencieuses ne sont pas les plus fréquentes. La plupart du temps, la cérémonie débute par une espèce de sabbat. C'est d'abord une danse sans nom qui vous emporte dans son tourbillon au milieu de sons confus et de cris inarticulés. Lorsque les fidèles sont assez exaltés pour qu'ils aient la force de se faire entendre et obéir des esprits des morts, et pour supporter l'entrevue, la ronde s'arrête. Alors il vous semble que les murs résonnent d'une manière étrange sous des coups répétés. Ces coups sont le langage des âmes que l'on vient d'évoquer et qui sont accourues; ce sont ces coups qui leur ont valu le nom d'*esprits frappeurs*. On les entend, mais on ne les voit pas.

Entre elles et les fidèles il y a des intermédiaires, des *médiums* qu'elles agitent, qu'elles font obéir et qui deviennent leurs instruments passifs. Peut-être vous croyez-vous le jouet de votre imagination troublée et de vos nerfs irrités par le tumulte de la ronde et le désordre des visages des néophytes. Mais voici un *médium* qui s'avance vers vous et vous demande quelle est l'âme que vous voulez évoquer: à peine avez-vous nommé un parent ou un ami, que vous vous sentez frémir et frissonner de tous vos membres. Vous ne sauriez dire, il est vrai, que vous avez *vu* l'esprit: il ne s'est produit nulle apparition; mais vous avez senti (sensation étrange et incompréhensible), vous avez senti, à n'en pouvoir douter, que vous étiez en présence de l'esprit que vous veniez de nommer de son nom terrestre. Son arrivée s'annonce par un bruit semblable au frémissement que doit produire le choc des os d'un squelette qui serait doué de mouvement et de vie. Et maintenant interrogez le spectre invisible, demandez-lui les choses les plus cachées de votre vie, de la sienne; pressez-le, et mettez de toutes les façons sa science à l'épreuve. Il vous répondra sans hésitation et sans erreur. Doutez-vous encore?

Mais vous pouvez aller plus avant et interroger l'esprit sur le monde inconnu d'où vous l'avez fait sortir et où il va retourner. Il frappera, et le *médium* vous traduira ses coups en langage humain. Qu'enseignent-ils? Des mystères de l'autre monde? Sur ce point il existe des relations diverses et contradictoires; crainte d'erreur, nous n'en rapporterons aucune.

Si vous sortez d'une pareille séance sans que la tête vous tourne, vous pourrez vous vanter à bon droit de l'avoir solide et forte.

La croyance aux esprits frappeurs fait des progrès et se répand chaque jour davantage; elle a déjà, dit-on, passé la mer, et compte quelques adhérents en Europe. Un journal de Stuttgard raconte qu'un esprit frappeur a fait spontanément entendre des coups, et a répondu ensuite à toutes les questions qui lui ont été faites à Dibbersdorf, dans la basse Saxe. Les nouveaux nécromanciens ont cela de particulier qu'ils semblent ne pas redouter l'examen; ils ont aux Etats-Unis une dizaine de journaux où ils racontent naïvement ce qui se passe entre eux et les *esprits frappeurs*.

Franchement, qu'est-ce que le langage d'un pauvre guéridon, à côté de ces merveilles de la terre du *puff?*

Espérons qu'une comparaison aussi écrasante fera rentrer dans l'ombre les interrogateurs et les secrétaires des tables parisiennes.

En attendant, quelques évêques ont fait à ces messieurs l'honneur de les exorciser, en rappelant les nécromans d'autrefois, qui faisaient aussi parler le diable au moyen de petits coups, et la prière de l'Eglise dans la bénédiction des édifices : « Mets en fuite, Seigneur, tous les esprits malins, tous les fantômes, et *tout esprit qui frappe* (*spiritum percutientem*). »

LE PALAIS DE CRISTAL.

Au moment où le Palais de Cristal s'élève aux Champs-Elysées, où des expositions universelles sont ouvertes à Dublin et à New-York, et se préparent pour 1855 à Paris, sur l'immense échelle qui convient à la France, il est intéressant de savoir ce que devient le fameux *Cristal-Palace* de Londres, transporté de cette ville à la station de Sydenham.

Ce sera le dernier et le plus curieux chapitre de l'histoire de ce grand monument, et il offrira des comparaisons et des leçons importantes au public, comme aux directeurs du futur palais des Champs-Elysées.

Outre les améliorations capitales qui ont été faites à l'extérieur du nouveau temple industriel de l'Angleterre, M. Giraldon, l'ancien guide des trains de plaisir, nous expose en détail les perfectionnements apportés à l'intérieur et à l'appropriation des galeries.

D'après le plan grandiose adopté par les entrepreneurs, le palais de Sydenham sera un musée complet de l'histoire, des sciences, des arts et de l'industrie de tous les siècles et de toutes les nations.

Les parties latérales de la nef, des transepts et des galeries qui se trouvent entre les différentes cours, seront ornées d'oiseaux, de plantes et d'arbres de tous les pays. Au nord-est du bâtiment sont disposées d'immenses galeries de sculpture et d'architecture, où seront exposées les œuvres des meilleurs artistes anglais et étrangers. Des collections d'objets les plus rares et les plus précieux dans les arts du moyen âge seront exposées dans la partie du sud. A cet effet, les directeurs ont chargé MM. Digby Wyatt et Owen Jones de parcourir les principales villes de l'Europe pour chercher à se procurer des collections aussi complètes que possible. Le ministre des affaires étrangères a remis à ces deux messieurs des lettres d'introduction exprimant l'intérêt que le gouvernement prenait à leurs travaux ; ces lettres sont adressées aux diverses ambassades qui se trouvent sur leur route. Outre les curiosités déjà mentionnées, on remarque une cour ninivienne et une cour égyptienne. Deux autres cours sont destinées aux rafraîchissements. L'une représente la restauration d'une cour de Pompéia, et l'autre une portion de l'Alhambra.

Les divisions nord et sud-ouest du bâtiment, ainsi qu'une galerie faisant le tour de l'édifice, sont destinées aux exposants de tous les points du globe.

Comme la partie scientifique doit former un des traits saillants de ce nouveau palais, les directeurs se sont occupés à combiner un nouveau plan d'exposition pour tout ce qui se rattache à l'histoire naturelle. Aucun pays, jusqu'à présent, n'a jamais rien montré qui puisse être comparé à ce musée universel. Une des sections les plus remarquables et les plus attrayantes sera celle de l'ethnologie. On y verra des modèles de grandeur naturelle des différentes variétés de la race humaine, avec leurs divers costumes nationaux, leurs ustensiles domestiques et leurs instruments aratoires, leurs armures, leurs habitations, leurs différents modes de transport, et enfin tous les objets qui peuvent servir à les caractériser.

Les plantes vivantes seront disposées de manière à montrer les traits caractéristiques et particuliers qui les distinguent dans chaque pays du monde.

Les modèles ethnologiques seront placés près des plantes provenant de la région à laquelle tous les deux appartiennent ; ils seront entourés des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des poissons, des mollusques, des insectes qu'on remarque dans leur propre pays. Toutes ces différentes espèces seront exposées aux yeux du public dans les attitudes qui leur sont le plus naturelles, afin de donner aux visiteurs l'idée la plus juste de leur inclination et de leurs habitudes particulières.

Les poissons seront conservés par un moyen tout à fait nouveau ; ils auront l'air de nager dans un fluide conservateur ressemblant à l'eau. On représentera dans leur attitude naturelle les mollusques et les animaux qui rampent ou qui nagent. Enfin, le lieu que chacune de ces diverses créatures habite sera imité et représenté aussi fidèlement que possible.

Ainsi, dans quelque partie du bâtiment que le visiteur s'arrête, il y remarquera toujours divers objets d'un puissant intérêt, non pas rangés méthodiquement comme dans un musée, mais disposés scientifiquement dans le but de faire ressortir d'une manière saillante les habitudes et les particularités de chaque espèce. Leur réunion donnera une idée exacte de la région qui les produit et laissera dans l'esprit du visiteur un souvenir clair et positif de la distribution des plantes et des animaux qui vivent sur la vaste surface du globe.

L'immense espace de ce palais permettra d'exposer, en outre, tout ce que la géologie contient de curieux et d'intéressant pour tous ceux qui s'occupent de cette partie importante des sciences physiques. Non-seulement on pourra connaître par cette exposition l'effet que produit la partie extérieure de la terre dans les divers pays, mais on verra aussi de quoi se forment les couches géologiques de certaines positions du globe. On pourra se faire une juste idée des travaux des mines et des carrières, et voir comment se produisent les volcans et les tremblements de terre ; on connaîtra enfin la géologie dans ses rapports pratiques appliqués à l'art de creuser des puits, de fournir de l'eau, de former des tunnels, etc.

A l'extérieur du nouveau Palais de Cristal, les décorations seront en harmonie avec les embellissements de l'intérieur. Les extrémités de l'édifice, formant de vastes ailes, se prolongeront à une distance considérable et encloront des jardins qui n'occuperont pas moins de trente arpents.

Un chemin de fer de ceinture sera établi exprès pour servir de communication entre les diverses stations qui entourent la ville de Londres, et viendra aboutir à l'une des ailes du monument ; de sorte qu'en descendant de voiture, les visiteurs se trouveront immédiatement introduits dans le palais. Indépendamment de ce moyen de communication, il sera établi, sur le chemin de fer de Londres à Brighton, un service régulier qui partira tous les quarts d'heure.

Chaque aile du monument sera terminée par une grande tour en verre, d'où l'on pourra admirer, avec les beaux sites des environs, les délicieux jardins du palais, ses fontaines, ses bassins et ses jets d'eau, dont l'un s'élève à plus de deux cents pieds ; ses statues, ses temples, ses grottes, ses rochers et ses innombrables bosquets parsemés de toute part, qui ajouteront encore à l'effet pittoresque de ce lieu vraiment féerique.

On doit convenir que c'est faire grandement les choses, et qu'il y a là un objet d'émulation sérieuse pour le Palais de Cristal de Paris.

H. de la Morvonnais. — Un poëte original et profond, un homme de foi et de courage, un vrai chrétien et un vrai Breton, l'auteur de la *Thébaïde des grèves* et des *Larmes de Madeleine*, M. Hippolyte de la Morvonnais, vient de mourir près de Saint-Malo, d'où ses chants inspirés al-

laient charmer les belles âmes dans le monde entier, et où il venait de créer une commune et une paroisse nouvelle, comme les anciens pères de la civilisation. Nous reviendrons sur sa vie, ses œuvres, son caractère et son talent, qui sont une étude édifiante à faire au milieu des petitesses morales de notre époque.

— Nous avons oublié, dans notre *Revue du Salon de* 1853, le beau tableau de M. Ch. Fortin, *les Chouans*, acquis par le ministère d'Etat. M. Fortin tient aujourd'hui le sceptre de la peinture bretonne. On le verra bientôt par un dessin de lui, que le *Musée* publiera en 1853-54.

— *N. B.* Pour ne pas scinder les importants Rébus sur Henri IV, nous ne les commencerons que dans notre numéro d'octobre prochain.

RÉBUS.



A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappellerons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1852-53 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre vingtième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail considérable du renouvellement.

La livraison d'octobre 1853, première du vingt et unième volume (1853-54), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1853-54, en versant ou en envoyant à nos bureaux, soit : Pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*, mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N.-B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 57, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 c. (2) *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1853 *au* 25 *septembre* 1854 *inclus.* »

Pour l'Etranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux de Messageries Nationales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N.-B.* Ajouter : *et aux* MODES VRAIES, si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c. Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES PROVINCES DANUBIENNES.

Ancien bivouac russe (chefs kalmouks) sur le Danube. Dessin de M. A. de Bar, d'après Leprince.



Cours du Danube. Le Pruth. Statistique. Mœurs. Hospitalité. L'eau des voyageurs. La langue roumaine. *Passé au piment.* Les Juifs. La folle. Insouciance turque. Hassan et Jussuf. Les voleurs et les juges. Les femmes valaques. Bal sur des ruines. L'eau du ruisseau natal.

Depuis trois mois, le monde entier a les yeux fixés sur ces provinces (Moldavie, Valachie et Bulgarie), resserrées, comme dans un étau à quatre pinces, entre la mer Noire et l'Autriche, entre la Russie et la Turquie d'Europe.

Sans examiner à quel maître elles resteront (ceci n'est point notre affaire), nous devons à la curiosité de nos lecteurs quelques détails complémentaires de notre article sur Buckarest (1).

Les provinces danubiennes empruntent ce nom au grand fleuve qui les traverse pour aller se jeter dans la mer Noire.

Etrange destinée que celle du Danube ! Quand vous descendez les versants de la Forêt-Noire pour entrer dans la Souabe, les guides vous demandent si vous voulez voir la source du plus grand cours d'eau de l'Europe. Ils vous conduisent au petit jardin d'un petit prince allemand ; ils vous montrent un petit bassin, « misérable baquet de pierre », et ils vous disent : — Regardez au fond ; c'est la source du Danube !... A peine un léger bruit indique le point où commence à sourdre ce roi et ce géant des fleuves, ce *vainqueur du soleil*, qui, par sept cents lieues de cours, arrosant toute la Germanie, tournant ici vers le nord, là vers le midi, plus loin vers l'ouest, brisé aux Portes de fer et au Pont de Trajan, finit par s'élancer vers l'Orient en feu, pour aller mourir dans les glaçons d'une mer de Russie.

C'est à quelques lieues de ses embouchures que le Danube reçoit le Pruth, ce Rubicon de la question d'Orient, passé à Skouleni et à Léova par l'armée du czar.

Les Russes sont là comme chez eux, car, depuis un siècle qu'ils *protégent* la Moldo-Valachie, cette contrée leur doit toute son organisation financière, administrative et militaire. La population s'élève à 4 millions d'habitants, le revenu à 27 millions de francs, l'armée indigène à 50,000 hommes. Jassy seul compte 40,000 âmes, et Buckarest 80,000.

Notre précédent article a exposé la brillante et rapide civilisation de cette dernière ville.

Loin de ce centre animé, de ce Paris oriental, la barbarie turque reparaît sur le fond romain des colonies trajanes.

L'amour de la couleur se trahit dans les églises peintes, dans les lits peints, dans les selles des chevaux et les jougs des bœufs, dans les coffrets de mariage, dans les habits de fête, tous peints de fantaisies qui rappellent les mosaïques de Rome.

Les mœurs de ces peuples sont, au fond, d'une douceur et d'une hospitalité touchantes.

On trouve souvent, le long des routes, des vases remplis d'eau pour le voyageur altéré.

— Entrez dans cette cabane, dit un témoin illustre, une belle femme qui filait vient au-devant de vous ; elle vous salue gracieusement dans son charmant langage antique. Elle quitte tout, s'empresse, vous reçoit comme aurait fait une fille, une sœur au frère bien-aimé de retour. Elle court à la fontaine, et, selon les anciens usages, vous offre l'*apa n'inceputa*, l'eau pure à laquelle nulle main n'a touché. Vos mains lavées, elle jette dessus cette toile brillante de paillettes d'or qu'elle fit pour son mariage, pour en parer le cou de celui qu'elle aimait. Elle offre tout ce qu'elle a, sa meilleure crème, ses fruits réservés pour un fils absent ; l'étranger est bien plus : c'est l'envoyé de Dieu.

L'aspect du pays rappelle les grands sites américains : jusqu'au fond des déserts incultes, la nature valaque se couronne d'arbres grandioses et se revêt d'un immense tapis de fleurs.

La langue roumaine est un latin naïf, qui s'exhale en proverbes de résignation : *Dá, pe moarte* (donnez, jusqu'à la mort), ou en soupirs et en mélodies d'un charme tendre et rêveur, écho lointain du chant des bergers de Virgile.

On ne peut lire sans douleur les souffrances d'une aussi douce nation sous le despotisme fataliste des musulmans. Un hideux proverbe en donnera l'idée : *Nous l'avons passé au piment.* Voici l'origine de cette locution. Lorsqu'un paysan refusait ou ne pouvait payer le tribut, les collecteurs turcs l'attachaient dans son propre foyer, audessus d'un réchaud où brûlait du piment... Au bout de vingt minutes, ils le relâchaient, gonflé, violet, à demi mort, et le déclaraient insolvable, en inscrivant sur le registre du fisc : *Nous l'avons passé au piment.*

Un voyageur anglais, le docteur Neigebaur, traduit par la *Revue britannique*, a publié de curieuses impressions de voyage dans les provinces danubiennes.

Le premier individu qu'il rencontre, en débarquant du fleuve, est un petit garçon juif, qui se jette sur une valise trois fois grosse comme lui.

— Est-ce que vous pourrez soulever un tel fardeau ?

— Il le faudra bien, car je n'ai pas mangé depuis hier.

— N'avez-vous pas des parents pour vous nourrir ?

— Mes parents ? les Hongrois les tuent comme espions des Serbes, les Turcs comme espions des Russes, les musulmans comme espions des Grecs, etc., etc.

Et l'enfant n'était pas découragé ; et, comme tous les juifs du pays, de kreutzer en kreutzer, il fera fortune, s'il n'est tué à son tour.

En se promenant, le soir, dans une ville ravagée par la guerre, le voyageur aperçoit une femme assise sur les ruines d'une maison brûlée, les cheveux épars au vent, la tête appuyée sur les mains, les yeux noyés dans les derniers reflets du jour.

— Que faites-vous là, pauvre femme ?

— Je me repose avant de me coucher... C'est ici ma demeure... On ne m'en prendra pas du moins la dernière pierre. Je veux la défendre contre les rayas... N'avez-vous pas ouï dire qu'ils remettront, cette nuit, le feu à la ville ?

La malheureuse avait perdu la raison. Elle refusa d'accompagner le voyageur, parce qu'elle attendait son mari, épousé huit jours auparavant !

Désolante image d'une nation sans maître, qui souffrirait moins sous un tyran qu'entre l'enclume de l'un et le marteau de l'autre !

L'insouciance profonde des Ottomans contraste avec les misères poignantes de leurs sujets.

Le docteur Neigebaur arrive au bord du Danube agité par une bourrasque violente. Il tient cependant à gagner l'autre rive, et s'adresse aux bateliers turcs, réputés les plus habiles et les plus audacieux. Il s'approche d'un vieillard au teint bronzé, à la barbe d'argent, au turban de neige, assis sur ses jambes croisées, le tuyau du tchibouck

(1) *Buckarest en Valachie*, *Musée* de mars dernier, page 188.

aux lèvres, regardant à peine à travers l'épaisse fumée du tabac.

— Voulez-vous nous passer? lui demande le docteur.

Sans faire un mouvement, sans même lever les yeux, le musulman fait un signe de tête négatif.

— Vous croyez, reprend le voyageur, que l'orage ne se calmera pas aujourd'hui?

Le vieillard ôte alors de ses lèvres le bec d'ambre de sa pipe, répète deux fois *jok*, *jok*, agite derechef la tête, mais affirmativement, et fait claquer sa langue, en signe d'infaillibilité d'opinion.

Le docteur cependant, ne comprenant rien à ce langage, sinon que le Turc lui refusait ses services, demande à ses compagnons de route ce qu'il faut faire, puisque les Ottomans eux-mêmes ne veulent pas s'aventurer sur le fleuve.

— C'est impossible, répond le touriste interrogé, un Turc s'embarquerait, quand même la ville serait sous le Danube...

Et le second voyageur, répétant les questions du premier, arrache enfin au vieillard une réponse verbale et catégorique.

Il avait déclaré qu'il passerait les amateurs, à la condition d'attendre, non pas que l'ouragan fût apaisé, mais qu'il eût achevé de fumer son tchibouk!

Le caractère musulman est tout entier dans cette parole.

Je n'appris que plus tard, ajoute le docteur, que le signe de tête négatif chez nous est affirmatif chez les Turcs, et qu'ils expriment la négation par un claquement de langue en hochant la tête et en fermant les yeux.

M. Neigebaur cite encore deux curieux échantillons du fatalisme ottoman.

Il visite Usta-Hassan, fabricant de pipes d'argile, et celui-ci, tout en travaillant ses petits fourneaux sculptés, raconte à son hôte, avec une philosophie souriante, qu'avant la victoire des Serbes, son père était un des plus riches propriétaires de Belgrade.

— Ainsi, au lieu de gagner ma vie dans une bicoque, à pétrir de l'argile, j'étais destiné à commander dans des palais et de magnifiques jardins. Et nous sommes tous de même! ajoute le musulman, repoussant les éloges de l'étranger; regardez, dans la boutique voisine, le vieux Jussuf, ce savetier à barbe blanche, qui chante comme à la synagogue, en raccommodant mes chaussures pour vingt paras. Avant que George le Noir (Czerni-Georges) nous eût chassés de la Servie, Jussuf avait quarante femmes dans son harem et deux cent mille ducats dans son trésor. En perdant tout cela d'un seul coup, il se tâta la tête et observa ses mains, puis, les trouvant bonnes pour le travail, il prit une alène et se mit à ressemeler les babouches.

Ayant parlé ainsi, Hassan envoie chercher son voisin... Jussuf arrive en fredonnant et s'assied sur le banc du marchand de pipes, avec son pantalon rouge et sa veste bleue, trahissant encore sous l'usure les splendeurs passées...

— Si vous m'avez appelé pour fumer un tchibouk, dit-il à son contrère, je suis à votre service; mais si vos souliers me réclament, vous irez nu-pieds jusqu'à demain, car je ne travaille plus aujourd'hui.

— Et pourquoi cela? dit un ouvrier d'Hassan.

— Parce que j'ai gagné de quoi manger vingt-quatre heures, répond avec un flegme parfait l'ancien propriétaire de quarante femmes et de deux cent milles ducats.

On apporte du café et des pipes; et le vieux Jussuf raconte avec une dignité pleine de bonhomie qu'il n'est pas beaucoup de Turcs sur le Danube qui puissent se vanter d'être fils d'Abdallah, pacha de Roumélie, et de faire le métier de savetier dans la rue!

Puis, quand le docteur prend congé de ses hôtes, Hassan lui offre son plus beau fourneau de pipe, et Jussuf, — ne pouvant le gratifier d'une savate, — lui présente la rose qu'il porte à sa ceinture.

Hassan avait bien raison de dire: « Tous les mêmes! » On croit lire une page des *Mille et une Nuits*.

Le voyageur donne, par les anecdotes suivantes, une idée de la justice moldo-valaque.

Des débris de l'armée hongroise y poursuivent encore çà et là la liberté... des passants et la réforme... de leur escarcelle. Ces bandits pittoresques vont par petites bandes, bien montés, armés d'une lance, d'un sabre, d'un fusil et d'une espèce de *lasso* pour atteindre leur proie. Au détour d'une route, dans un champ de haut maïs, derrière un bouquet d'arbres, ils attendent les chariots au clair de la lune, et dévalisent les touristes en un clin d'œil.

Il y a quelque temps, un étranger se vit débarrassé ainsi de sa montre, de son argent, de ses bijoux, de tout ce qu'il avait de précieux... Il porte plainte devant le juge de l'endroit et se rend à l'audience avec la foi de l'honnête homme. Or, qu'aperçoit-il d'abord sur la table du magistrat? Son propre mouchoir de poche, enveloppant l'offrande des brigands, qui l'avaient précédé de cinq minutes... Il a l'imprudence de reconnaître son bien, et de demander, en se récriant, si la justice partage les bénéfices du crime? Le juge se hâte de lui prouver le contraire, — en faisant arrêter les voleurs? — non pas! en faisant administrer au volé des coups de bâton. Ce fut la victime qui se trouva ainsi condamnée... au silence.

Plus récemment encore, un individu est attaqué par un bandit. Dans la lutte, il perd sa bourse, mais arrache un pan d'habit au ravisseur. Armé de cette pièce de conviction, il se rend au tribunal. Un homme causait familièrement avec le juge, et lui serrait la main comme à une vieille connaissance. Le plaignant observe cet homme et reconnaît son voleur. Il n'y avait pas à s'y méprendre. Écharpé sans le savoir, le coquin portait encore sur le dos l'habit dont l'autre avait la queue à la main! Celui-ci le dénonce à haute voix, en homme assuré de sa vengeance, et, appliquant à l'habit la pièce absente, établit à tous les yeux l'évidence de l'attentat... A tous les yeux, excepté ceux du juge, qui avait en poche une partie du butin... Aussi, après mûre délibération, l'habit sans queue sortit libre, et le volé alla en prison... comme calomniateur.

Les femmes valaques se consolent parfois de ces misères avec la danse nationale, la robe brodée et la coiffure de perles.

Au milieu d'une ville en cendres, devant une église effondrée, le docteur rencontre une troupe de jeunes filles s'ébattant au son d'une cornemuse. La musique et le bal sur les ruines fumantes!

— Pourquoi êtes-vous si joyeuse? demande le touriste à la danseuse la plus alerte.

— Bah! répond-elle entre deux tours de valse, les ennemis ont brûlé ma maison; si je passais les jours à pleurer, je ne trouverais pas de mari pour m'en bâtir une autre!

Il faut dire que les jeunes gens ne dansaient pas, eux. Ils se tenaient debout, en dehors du cercle, ou assis rêveurs sur des pans de murailles et des charpentes consumées.

— Pourquoi ne faites-vous pas comme ces jeunes filles?

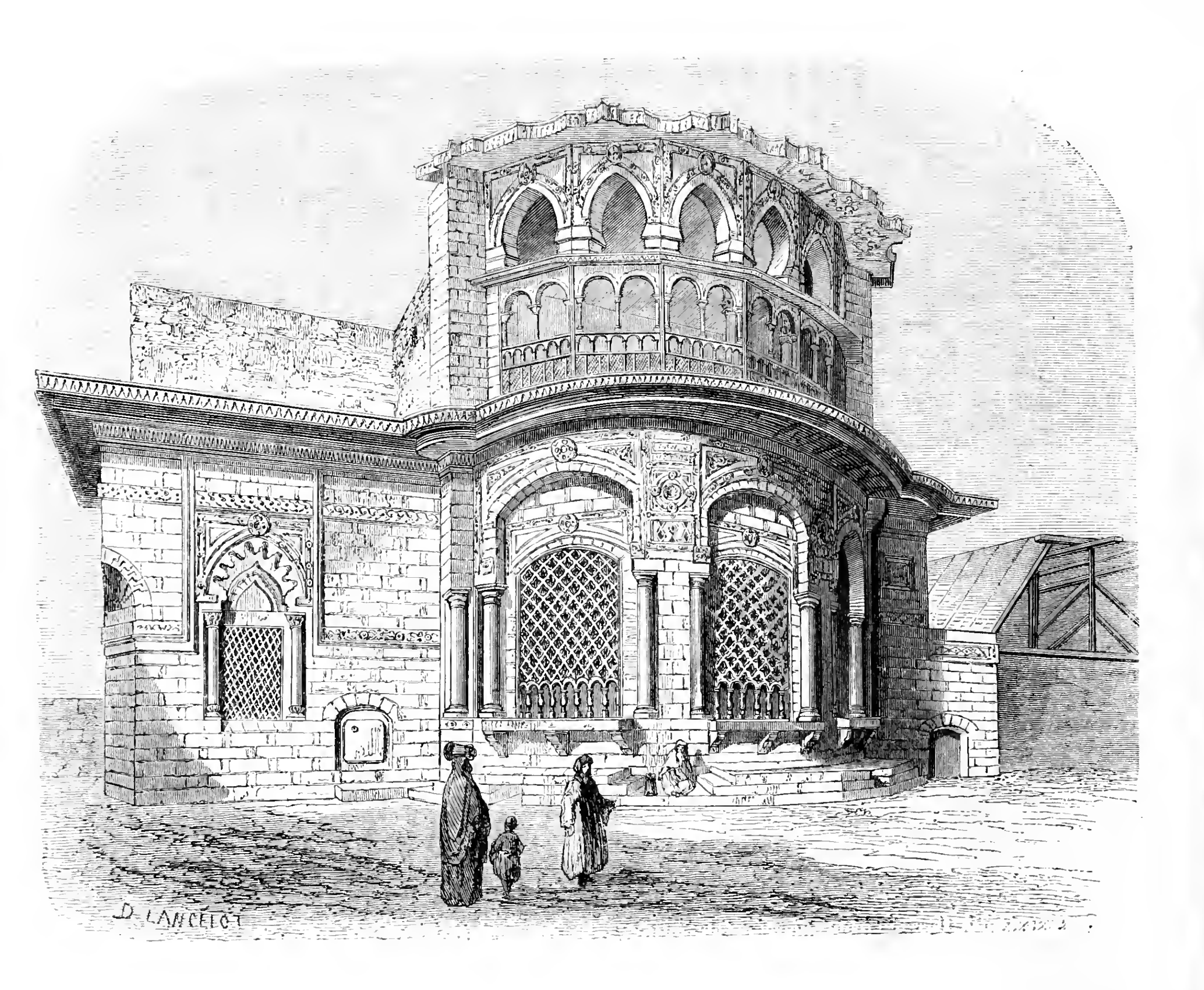
— Depuis que nous savons nous battre, nous avons oublié la danse!

Cette parole est de mauvais augure pour la domination turque...

Un mauvais augure aussi, c'est la tradition de la *Sultane valaque,* répandue dans les provinces danubiennes.

Voici cette tradition charmante.

Il y avait une fois, sous le règne des Solimans, une jeune fille de Valachie, si belle et si admirée, que le sultan de Stamboul la fit venir à son sérail et l'éleva au rang de première favorite. Mais au comble des honneurs et des richesses, la sultane tomba malade d'un mal inconnu... Tous les médecins appelés firent de vains efforts pour la guérir..., et elle allait succomber à la fleur de l'âge, lorsqu'un de ses frères arriva de Buckarest, et promit de la sauver avec une fiole qu'il portait à la ceinture. La jeune reine but en effet la liqueur précieuse, et y retrouva un peu de ses forces épuisées.



École sarrasine. Dessin de M. D. Lancelot, d'après Pascal Coste.

— Quelle est donc cette eau? demanda le sultan, offrant de la payer au poids de l'or.

— C'est l'eau de notre ruisseau natal, répondit le Valaque; c'est le lait de la mère-patrie qui régénère ses enfants.

Le sultan resta pensif; — et cent messagers au service du frère furent chargés de renouveler, de semaine en semaine, le breuvage de salut...

A mesure que la belle reine en buvait, elle recouvrait la santé, la vie et la grâce d'autrefois...

Mais quand elle fut complétement rétablie, son frère, initié aux détours du sérail, l'enleva au sultan et la ramena en Valachie...

Les deux gravures qui accompagnent cet article représentent le passé et l'avenir des provinces danubiennes : un ancien bivouac kalmouk au temps des guerres turco-russes, d'après le tableau de Leprince, et une de ces belles écoles sarrasines où les fils des colonies trajanes vont retrouver la civilisation perdue depuis dix-huit cents ans.

C. DE CHATOUVILLE.

PARIS ET GRENADE. NOUVELLE ESPAGNOLE.

Don Fernando Valasquez, jeune seigneur de Grenade, avait une sœur d'une beauté éblouissante : on la nommait Juana ; elle avait vingt ans, Fernando vingt-quatre. Ils étaient orphelins et possesseurs d'une très-grande fortune.

Un soir, étant assis tous les deux sur une des terrasses du Généralif, Juana dit à son frère :

— Depuis quelque temps, Fernando, vous êtes triste et rêveur ; vous ne chassez plus dans la Sierra, vous oubliez vos limiers et vos chevaux d'Afrique ; vous n'allez plus à Malaga visiter nos vignobles ; vous avez perdu le souvenir de nos orangers de Majorque : qu'est-ce donc, mon frère ?

Fernando répondit :



Adieux de Fernando à Juana. — « C'était écrit ! » Dessin de Gustave Janet.

— Il m'a pris un désir insensé de visiter la France et Paris.

— Un désir insensé !... Mon frère a peut-être trouvé le mot propre en cette occasion. C'est mal de n'aimer plus l'Espagne ! Et moi, que vais-je devenir ?

— Ma sœur, il faut vous marier ou me suivre à Paris.

— Ni l'un ni l'autre, don Fernando ; partez pour la France, je serai l'intendant de vos affaires. Allez ; mais souvenez-vous de votre sœur, et revenez la voir avant six mois.

Don Fernando faillit mettre un genou en terre devant Juana ; il baisa sa belle main avec respect et reconnaissance. En sortant du Généralif, Juana remarqua cette devise arabe sur le fronton d'une porte d'ébène : *C'était écrit !*

— Oh ! oui, s'écria-t-elle, il était écrit que vous me quitteriez, mon ami !...

Et des larmes tremblèrent, comme des perles, au bout de ses longs cils noirs. Fernando la pressa contre sa poitrine et jura de revenir avant la fin de l'automne.

Le lendemain, une voiture attelée de six mules sortit du palais de Valasquez. Juana était dans son oratoire : elle écouta longtemps les clochettes de l'attelage et les fouets des postillons ; et quand le bruit se fut perdu dans le vide, elle pria pour le voyageur de toute la ferveur de son âme.

Paris, 15 mai.

A ma sœur Juana.

La dernière pensée que j'ai laissée en Espagne était à vous; la première qui m'est venue en entrant à Paris avait votre figure, Juana. Après un voyage heureux, favorisé par un temps magnifique, je suis arrivé dans cette ville royale. Il y a vingt-quatre heures que je suis ici, et j'ai vu déjà plus de choses qu'un Parisien n'en voit dans six ans. Ce peuple est le plus spirituel de la terre, mais je ne le crois que spirituel. On rencontre des hommes qui parlent seuls et qui animent de gestes leurs monologues; on voit de jeunes filles, légères comme des oiseaux, et dont le son de voix est harmonieux comme la voix de l'orgue. J'irai dans le monde, même à la cour; M. l'ambassadeur m'y engage, et j'ai grand désir qu'il m'en fasse une obligation.

Mais, Juana, rien ne me fera oublier mes promesses; je serai auprès de vous dans six mois. Vous êtes une sœur charmante! vous avez de la grâce et de la raison comme un esprit d'en haut!... Oh! soyez mon bon ange, toujours!

Adieu, ma sœur; que ces mots vous parviennent dans un de ces moments où vous pensez à tout l'attachement que votre frère vous a voué.

Je baise vos mains, Juana, et je me recommande à vos prières. Fernando Valasquez.

Cette lettre fut suivie de bien d'autres, que nous n'avons jamais retrouvées. Il est probable qu'elles étaient aussi laconiques que la première. Si les Espagnols parlent peu, ils écrivent encore moins.

Dans le courant du mois de juillet, Juana adressa à son frère la lettre que voici. Nous avons cherché à ne pas en altérer l'originalité et la couleur locale.

Grenade, 10 juillet.

Voilà vingt ans environ qu'à pareil jour mon père et le vôtre planta lui-même deux palmiers au bord de la fontaine de notre jardin de Grenade. O mon ami! hier j'étais à la fontaine et je vis un des deux palmiers bien jaune et bien languissant; et, par malheur, c'est celui qui se nomme Fernando. Je sais que vous vous moquez de ces choses, vous, bel esprit du siècle; vous, tête forte et savante... Mais moi, faible femme, je me brise à de pareils présages. Pourquoi tarder si longtemps à m'écrire? Est-ce que l'on a brûlé toutes les plumes à Paris, ou bien serait-ce que Fernando a la main droite engourdie? car j'aime mieux encore supposer toutes ces extravagances, que de sonder la réalité. Quoi! m'oublier! non, c'est impossible... Moi, je rêve de vous la nuit, et toute la journée je vous cherche je ne sais où. Hier encore j'entrai dans votre cabinet pour vous parler: hélas! vous y étiez, mais sur votre piédestal, mais avec votre figure de marbre et vos cheveux de marbre; je trouvai le buste de Fernando, voilà tout. Ce fut une pitié! j'allai à vous, froid personnage, et je vous contai les ennuis de mon cœur... que vous n'entendîtes pas, ou que vous ne voulûtes pas entendre. Votre tête resta immobile, vos yeux ne me regardèrent pas, et il n'y eut pas moyen de vous faire ouvrir les bras.

Si vous dites que je suis folle, peut-être avouerai-je que vous avez raison. L'autre jour, il me prit, à votre occasion, un grand mouvement d'orgueil; don Lara et Rodrigue de Médina me rencontrèrent à la messe; en sortant de l'église, ces messieurs me saluèrent et me donnèrent de vos nouvelles. Ils arrivaient de Paris. Je pris le bras de Médina, qui est notre cousin, et je l'accablai de questions. — Fernando, disaient ces messieurs, est le cavalier le plus élégant du monde élégant; il a un attelage de quatre chevaux, que nul ne peut devancer à la promenade. Il va à la cour du roi de France, et *Madame* ne donne pas une fête qu'il ne soit invité. En vérité, dona Juana, il vous ramènera une sœur française, la plus distinguée que l'on puisse rêver... Ces messieurs parlaient ainsi, et moi je levais la tête avec une insolente coquetterie. Vous voyez, don Fernando, les gros péchés de contre-humilité que vous me faites commettre.

Une lettre de vous, en grâce, ou je me plains au roi d'Espagne et des Indes, pour qu'il vous fasse ramener par les gendarmes de son frère très-chrétien. Que Dieu vous garde et qu'il vous rappelle quelquefois que vous avez une sœur.

A vous, monseigneur, votre servante et votre bien-aimée, Juana.

Or, la belle Espagnole resta dans son inquiétude pendant quinze jours encore. Enfin Fernando écrivit: il était humble, il demandait grâce à sa sœur; il donnait mille raisons justificatives, et toutes plus mauvaises les unes que les autres; il finissait par laisser entendre qu'il avait été gravement malade..., et pourtant la gazette de Madrid annonçait que le brillant duc Fernando Valasquez était de toutes les chasses royales de Rambouillet, de Compiègne. Le cœur de la pauvre Juana saignait: elle se disait: Voilà mon frère qui se prend d'un amour exclusif pour la terre de France. Elle fonda une neuvaine à Notre-Dame de Cordoue, et elle voua une petite statue d'argent à saint Jacques de Compostelle.

Qu'elle était ravissante, cette jeune fille, dans le zèle qu'elle mettait à s'occuper des affaires domestiques de son frère! avec quelle touchante sollicitude elle veillait sur cette fortune que le prodigue dissipait à Paris! Souvent Juana visitait à cheval ses fermes de Murcie; souvent aussi elle s'embarquait pour l'île Majorque, où son frère et elle possédaient des plantations considérables. Entourée de ses fermiers et de ses intendants, elle était vraiment la femme forte de l'Ecriture, la femme économe et pleine de sagesse.

Le mois d'août passa brûlant sur l'Espagne, et septembre arriva avec ses pampres et ses fruits. Fernando avait promis de revenir à la fin d'octobre: le cœur de l'Espagnole battait de joie à une telle pensée. Elle avait embelli le palais de Grenade de tout ce que son frère pouvait aimer; elle avait fait venir, pour lui et à son insu, les meubles les plus élégants de Paris. Le cabinet de Fernando était rempli de ces mille curiosités luxueuses à la mode, qui, la plupart, ne sont curieuses que par le prix qu'elles coûtent; mais, en revanche, Juana avait acheté des marines de Gudin et des paysages de Watelet. Elle voulait que son frère retrouvât son appartement de la Chaussée-d'Antin dans son palais de Grenade.

— Je le séduirai bien, disait-elle; je veux être coquette comme une femme de France; je veux employer des charmes magiques, je me ferai fée ou péri. J'aime mon frère et je veux le garder, on me changerait son cœur là-bas... Fernando est simple et bon..., ils me le rendraient difficile et brusque... Il est vrai comme l'Evangile; qui sait s'ils ne lui apprendront pas des faussetés? et puis, il n'aurait qu'à se marier en France, à y transporter sa fortune, à vivre chez les parents de sa femme... Dieu! cette pensée me fait peur.

Alors elle écrivait à Fernando des lettres où elle versait toute la poésie de son âme; elle lui faisait de l'Espa-

gne une terre enchantée...; elle lui parlait de la belle réputation qu'il avait laissée dans son pays et de la grande existence dont il y jouirait. Quelquefois elle lui nommait des jeunes personnes de ses amies, de la plus haute naissance et de la plus grande beauté. Hélas! hélas! Fernando recevait tous ces parfums de la patrie; il les respirait et il remerciait, voilà tout.

Un jour, on vint annoncer à Juana qu'un étranger, arrivant de Paris, demandait à lui parler.

— Des nouvelles de mon frère! s'écria-t-elle; qu'il entre.

On introduisit l'étranger; Juana alla au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la galerie, et elle le reçut avec un empressement qui dut bien surprendre cet homme. Il pouvait avoir quarante ans environ; il était vêtu d'un large habit noir, il portait des culottes courtes et avait des boucles d'argent à ses souliers. Son abord était froid, sa figure était froide, son regard était froid; on eût dit que ce corps était animé par une de ces flammes fantastiques qui ne brûlent pas. Du reste, il saluait avec gravité, et il s'énonçait en homme habitué à beaucoup réfléchir.

— Vous arrivez donc de Paris, monsieur; et vous m'apportez des nouvelles de mon frère? Soyez le bienvenu; mais, de grâce, monsieur, donnez-moi les lettres de don Fernando.

— Madame, mademoiselle..., répondit l'étranger, je n'ai pas l'honneur de connaître M. le duc, votre frère.

— Mais n'importe, monsieur, vous devez avoir des commissions de sa part pour moi... vous venez de Paris?...

— Ma commission est un devoir pénible..., mademoiselle.

— Ciel! Fernando est malade... Vous êtes peut-être un médecin! s'écria cette adorable jeune fille; parlez... parlez!...

— Je suis homme de loi, mademoiselle.

— Ah! vous me rassurez; soyez béni! Vous voulez donc...

— Vous prier de me remettre les titres de propriété de la terre que M. le duc possédait à Malaga...

— Mais, monsieur..., mon frère n'a pas vendu sa terre...

— Non, mademoiselle, il l'a perdue.

— Grand Dieu!... c'est faux, monsieur.

— Hélas! mademoiselle..., je le voudrais: voici sa signature. Cette terre appartient aujourd'hui à M. le comte de ***, dont j'ai l'honneur d'être le procureur fondé, et qui m'envoie de Paris tout exprès pour procéder à la vente de cette propriété. M. le comte ne veut pas la garder; il entre dans ses arrangements d'acheter en France une terre avec le prix de celle-ci.

— Assez... c'est assez, monsieur, dit Juana avec dignité. Je ne vous demande pas quelles sont les affaires domestiques de votre maître.

Puis elle prit le papier que lui présentait l'homme de loi, et lut en pâlissant la signature de son frère.

Le procureur fondé ajouta:

— C'est une perfidie de la fortune!... le jeu est une passion si déplorable!

Alors Juana, relevant la tête avec une fierté indignée, répliqua vivement:

— Qui vous a dit cela, monsieur? Je trouve fort mauvais que vous portiez un jugement si hardi sur le noble duc mon frère!

— Dieu me garde d'attaquer son caractère..., mademoiselle... Je le plains seulement de se livrer à une passion...

— Une passion!... Il n'a que de très-belles et louables passions. Vous dites que vous êtes en droit de vendre la terre de Malaga... (une terre patrimoniale!...) eh bien! soit, monsieur, je vous offre un acquéreur.

— Et qui est-il, mademoiselle?

Juana dit quelques mots à voix basse, et l'homme de loi, après les avoir entendus, s'inclina profondément, et se retira.

La fin d'octobre approchait, Fernando écrivait rarement à sa sœur, il se vit forcé cependant à de terribles aveux. Il attribuait son malheur à un jeu de bourse orageux..., et, croyant sa dette énorme acquittée, il n'en parla plus. Quant à son retour en Espagne, il en écrivait à sa sœur avec une extrême irrésolution. Un monde d'affaires, de grands intérêts, sa santé même, tout, disait-il, le mettait dans la dure nécessité de passer encore deux mois à Paris; mais il devait arriver à Grenade à la fin de décembre, et il le jurait par tous les saints. Le temps marchait ainsi.

Ce fut seulement dans les premiers jours du printemps qu'un jeune homme arrivé de France à Cadix, sur un bâtiment marchand, traversa à pied la Sierra-Névada: il avait fait un long voyage; il était venu des bords de la mer, d'hôtellerie en hôtellerie et à petites journées, jusque dans les montagnes de Murcie. Il passa sur les hauteurs qui dominent la plaine grenadine; et quand le magnifique tableau du pays maure se déroula devant lui, il s'arrêta et jeta sur l'étendue un long et mélancolique regard. — Oh! disait-il, voilà la patrie...; pourtant je ne descendrai pas dans la plaine, je ne traverserai pas Grenade où je n'ai plus mon palais: on me montrerait du doigt comme un objet de pitié. Non, je n'irai pas; allons plutôt retrouver ma sœur, qui s'est retirée sur la côte orientale de l'Espagne, dans une habitation solitaire, auprès de la mer; je me jetterai à ses pieds, je frapperai la terre avec mon front, je lui dirai: — Sœur angélique, j'ai tout perdu dans des nuits infernales: perdu mes forêts de Galice; perdu ma terre patrimoniale; perdu mes orangers de Majorque; perdu mes fermes d'Aragon...; perdu mon palais de Grenade, sainte demeure où je fus élevé sur les genoux de ma mère. J'ai tout perdu, ma sœur; mais vous, trésor de beauté et de vertu, vous me restez: je vous servirai, je serai l'esclave qui gardera votre porte; vous avez conservé votre riche patrimoine; vous êtes restée dans la haute position de votre naissance...; que Dieu en soit loué! Vous vous marierez..., vous deviendrez une très-grande dame... Eh bien! ma sœur, me repousserez-vous? N'aurai-je pas un abri dans vos fermes? n'aurai-je pas un réduit sous les gouttières de votre palais?...

Et ce jeune homme se prit alors à pleurer, dans ses mains, amèrement.

Cependant il continua sa route, ne retournant plus la tête vers Grenade. Il marcha quelques jours encore, suivant à pas lents les fossés des chemins, et toujours seul et résigné. Et comme il approchait de l'habitation de dona Juana Valasquez, voilà qu'il vit venir de loin une voiture et des cavaliers; il se détourna et se tint à l'écart pour laisser passer cet équipage; mais les cavaliers s'arrêtèrent, et l'un d'eux lui demanda: — N'auriez-vous pas rencontré un jeune voyageur qui se nomme Don Fernando Valasquez, et qu'on nous dit avoir été reconnu traversant, il y a quelques jours, les montagnes voisines de Grenade?

Et le jeune homme baissa la tête, et répondit: — C'est moi.

Un cri retentit, et au même instant une femme s'élança de la voiture et tomba dans les bras du voyageur.

— Mon frère ! oh ! mon frère !... dit-elle.

— Ma sœur !... répondit le voyageur.

— Comme vous voilà changé, Fernando !... comme vous êtes maigre et pâle ! Ingrat, vous vous êtes défié de Juana !...

Ce fut sans doute une scène ravissante de grâce et de douce pitié que ce moment où Juana se jeta dans les bras de Fernando, et où le prodigue pleura sur la tête de sa sœur. Les cavaliers, qui portaient tous la livrée de Valasquez, mirent pied à terre, et vinrent baiser les mains de leur ancien maître.

—Que faites-vous ? disait ce jeune homme ; voilà votre maîtresse ; moi, je ne suis plus rien...

Mais ces braves gens s'obstinaient à l'appeler *maître et seigneur*.

Et lorsque le frère et la sœur furent montés dans la voiture, Juana dit aux siens :

—A Grenade !

— Non, non !... s'écria Fernando ; que deviendrons-nous dans cette ville ?

— Mon ami, nous rentrerons dans votre palais.

Ce fut, en effet, au palais de Valasquez que s'arrêta l'équipage.

Quand Juana se trouva seule avec son frère, dans la grande salle des Chevaliers, elle lui parla ainsi :

— Pas un mot sur le passé ; j'ai tout oublié, mon frère ; vous conservez cette maison de nos ancêtres et toutes vos terres. C'est à la Providence que vous devez cela ; moi, je lui dois plus que vous. Elle m'ouvre un asile magnifique et où je serai heureuse jusqu'à la fin. Vous savez que depuis longtemps Dieu m'appelait à la vie du cloître ; j'ai cédé à cette voix intérieure. Hier, l'évêque de Grenade a reçu mes vœux, et je vous attendais pour entrer au monastère de Sainte-Marie-de-la-Mer.



Fernando et Juana dans la salle des chevaliers. Dessin de Gustave Janet.

Comme Fernando, à genoux devant elle, frappait avec désespoir son front contre le pavé, Juana lui dit en le relevant :

— Quelle pitié d'être faible ainsi ! Ne voyez-vous pas, Fernando, que le plus heureux de nous deux n'est pas celui qui reste ? Mon frère, la vie du monde est amère... Je n'en voudrais pas pour une couronne ; tâchez de passer des jours moins orageux à l'avenir. Mariez-vous ; vous trouverez parmi les femmes de Murcie une délicieuse compagne ; vivez ensemble. Adieu, venez me voir au cloître quelquefois avec l'autre Juana qui m'aura remplacée.

Nous finissons cette histoire en apprenant au lecteur que Juana avait vendu tous ses biens pour acquitter les dettes de son frère ; et heureusement sa fortune considérable avait suffi. Nous ajouterons que Fernando devint un modèle de sagesse, qu'il épousa une riche et belle héritière de Castille, et que jamais six semaines ne s'écoulèrent sans qu'il allât visiter le parloir du couvent de Sainte-Marie-de-la-Mer.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

LÉGENDES HISTORIQUES.

LA DAME BLANCHE DE LA MAISON DE BADEN (1).



Le Français et le docteur regardant le portrait de la Dame blanche. Dessin de Celestin Nanteuil.

I.

Vers la fin du mois de janvier de l'année 1852, le grand-duc de Bade Léopold ressentit une attaque de goutte et se mit au lit. Les médecins déclarèrent que la maladie n'était pas dangereuse; que Son Altesse, à peine âgée de soixante et un ans, d'une constitution robuste, était de force à lutter contre cette indisposition; et après avoir prescrit les remèdes nécessaires, ils se retirèrent, parfaitement tranquilles, défendant qu'on fît circuler aucun bulletin de la santé du prince, ne jugeant pas à propos d'alarmer la cour et la population de Carlsrühe.

(1) Quelque étranges que soient les détails de cette histoire, tous les habitants et tous les touristes de Bade en attesteraient l'authenticité.

Mais, chose étrange, à peine le bruit se fut-il répandu que le duc Léopold était alité, qu'aussitôt des pressentiments funèbres semblèrent agiter le château et la ville; les visages trahirent l'inquiétude, et, en dépit de l'oracle d'Epidaure, on s'alarma et on se prit à trembler pour les jours de Son Altesse. Les médecins affirmaient une guérison, mais on les écoutait en hochant la tête; ils précisaient presque le jour qui verrait le duc rétabli et ingambe, mais on soupirait en regardant le ciel, et, dans le milieu du mois de mars, plus d'une dame de la cour préparait en secret ses vêtements de deuil, comme si la mort du prince eût été irrévocable.

Un jeune Français, témoin de ces pressentiments singuliers, qui insultaient avec tant de force aux pronostics de la Faculté, exprima un jour son étonnement à Mme la baronne de B..., respectable douairière, en qui l'âge n'avait pas éteint l'esprit, et qui avait tout juste assez de dévotion pour n'être pas une athée.

Mais, au premier mot, la baronne devint pensive, laissa tomber sur ses deux genoux le tricot qu'elle entreprenait avec une ardeur toute nationale, et arrêtant sur son interlocuteur un regard alangui par la tristesse et l'effroi :

— Hélas! monsieur, répondit-elle enfin, nos craintes ne sont que trop justifiées. Voilà trois fois que la *Dame blanche* apparaît dans le château.

— La Dame blanche?

— Oui ; vous ne connaissez pas la légende?

— Je ne connais d'autre Dame blanche que celle de Boïeldieu, répliqua en souriant le jeune Français.

— Eh bien, écoutez donc, dit la douairière de B..., en remettant ses aiguilles en mouvement. Il y avait une fois...

Mais avant de commencer, la baronne regarda avec finesse son interlocuteur; elle remarqua sur ses lèvres un sourire plein de moquerie.

— Vous n'êtes qu'un Français, lui dit-elle en grondant et en lui frappant les doigts de ses aiguilles, vous riez de tout; allez-vous-en! je ne vous conterai pas la légende.

En descendant l'escalier, le jeune Français se disait :

— Je l'ai échappé belle! C'est singulier comme le préjugé national nuit au libre ressort de l'esprit! cette vieille baronne est une des plus jeunes, des plus charmantes imaginations, et pourtant elle allait m'assassiner de quelque ténébreuse légende locale. Cette femme-là est une élève du dix-huitième siècle; elle croit à peine en Dieu, mais elle croit au diable; elle m'eût crevé les yeux avec ses aiguilles à tricoter, si, après son récit, j'avais conservé quelque doute. Pourquoi aussi m'aviser de prendre des renseignements sur une superstition, auprès d'une vieille douairière, qui est trop Allemande pour ne pas être superstitieuse?

Et le jeune Français continua sa route en fredonnant le fameux refrain de l'opéra :

Prenez garde!
La Dame blanche vous regarde.

Il se heurta, à l'angle d'une rue, contre un de ses amis, jeune Badois, étudiant la diplomatie.

— Parbleu! se dit-il, voilà mon affaire! celui-là doit être au-dessus du préjugé.

Et après les étreintes ordinaires en pareille rencontre :

— Avez-vous vu la Dame blanche? demanda-t-il brusquement au nouveau venu.

Le jeune Allemand répondit avec un grand sérieux :

— Je ne l'ai pas vue, mais un de mes oncles, chambellan du duc, l'a rencontrée dans une galerie du château.

Notre Français était confondu.

— Comment! se disait-il tout bas, et lui aussi croit à la légende! C'est bien la peine d'être apprenti diplomate!

— Quel air avait-elle, cette redoutable apparition? ajouta-t-il en souriant.

— Vous n'avez pas vu son portrait?

— Quoi! la dame mystérieuse a eu la précaution de se faire peindre?

— Sans doute, et le duc, qui va mourir, avait eu soin de faire enlever ce portrait du château de Baden-Baden, tant il avait peur, l'été, quand il habitait cette résidence, de rencontrer ce visage sinistre. Il l'a fait apporter ici dans le garde-meuble de la couronne. Hélas! la Dame blanche se venge.

— Au revoir, mon cher; interrompit le Français, en serrant fortement les mains de son interlocuteur.

Le Badois se trompa à cette démonstration qui voulait dire, selon lui : pauvre duc! pauvre duché! pauvre Dame blanche! tandis qu'en réalité cette pression était une raillerie qui signifiait : pauvre garçon!

— Décidément, murmurait notre jeune sceptique, le grand-duc manquera à tous les égards qu'il doit aux légendes de son pays, s'il guérit de son mal.

La pensée de visiter un médecin du château, qu'il connaissait un peu, sembla piquante au voyageur français. Il trouva le docteur sombre et préoccupé.

— Comment va le duc? lui demanda-t-il.

— Assez bien, répondit le médecin, et cependant!...

— Est-ce que par hasard, docteur, vous croiriez aussi à la Dame blanche?

— Je n'y crois pas, mais cela n'empêche pas les autres d'y croire, et le prince finira par deviner le secret de ces sympathies alarmantes qui l'entourent. Dans sa disposition d'esprit, il n'en faut pas davantage pour troubler le cerveau. Ah! je voudrais envoyer au diable tous ces inventeurs de diableries, de sortiléges, et la première fois que je me trouverai en face du portrait de la Dame blanche, je lui passerai ma canne à travers les yeux. Ce serait dommage pourtant, car cette femme est belle!

— Vraiment! fit le Français, que le dépit du docteur affriandait plus que la foi naïve qu'il avait rencontrée jusque-là.

— Comment! vous n'avez pas encore vu le portrait de la Dame blanche, et il n'est question que d'elle depuis deux mois bientôt?

— Je crois, docteur, que je ne pourrai guère me dispenser d'aller rendre visite à ce tableau, en attendant que je me fasse raconter la légende.

— Oh! la légende est absurde, dit le médecin, avec le geste et le sourire d'un esprit fort; mais le portrait est superbe. Quels yeux! quel teint! Je vais au château; si vous voulez, je vous conduirai, et nous irons présenter nos hommages à la Dame blanche de la maison de Baden.

— J'accepte, dit le Français.

Pendant la route le médecin s'étendit longuement sur la maladie du duc Léopold. Il démontra d'une façon péremptoire la pusillanimité des Badois; il déchira avec des arguments furieux les voiles lugubres dont on enveloppait l'horizon; il se moqua avec tant d'acharnement de la légende et de ceux qui y croyaient, que le jeune Français finit par conclure qu'en dépit de sa raison et du témoignage de la science, le savant avait un peu peur de la vision populaire.

Au château, ils se séparèrent pour une heure. Le docteur alla visiter son illustre malade qu'il trouva aux mains de plusieurs de ses collègues; une consultation des plus

rassurantes fut rédigée et signée. Avant huit jours, le grand-duc Léopold devait pouvoir sortir et voyager.

En rejoignant le jeune Français, le docteur affectait une grande gaieté.

— Tout va bien ! s'écria-t-il ; en dépit des fantômes, nous triompherons. Je puis voir maintenant sans peur le portrait diabolique.

— N'emportez pas pourtant votre canne, ce sera plus prudent.

— Ne craignez rien ; je défie toutes les dames blanches du monde.

On arriva au garde-meuble. Il ne fut pas facile à nos deux curieux de se faire montrer le portrait en question. Le grand-duc avait manifesté une si vive répugnance pour cette image, la dernière fois qu'il l'avait aperçue, qu'on l'avait fait immédiatement disparaître, l'enfermant sous une triple serrure. Mais à Bade, comme à Paris, il n'y a pas de serrure sans clef, de clef sans gardien, de gardien sans entrailles, et la curiosité du jeune Français sut faire luire des arguments qui triomphèrent de toutes les répugnances. La mystérieuse armoire fut ouverte, on en sortit un portrait qui avait près de quatre pieds de hauteur.

Le jeune Français poussa une exclamation et se prit à admirer. Sur un fond obscur, que le temps avait encore assombri, se détachait une figure d'une beauté sinistre ; elle était pâle, et ses lèvres, d'une grâce enchanteresse, s'entr'ouvraient, comme une fleur de pourpre au milieu d'un bouquet de lis. Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient relevés et noués dans une coiffure du quinzième siècle.

Ses deux mains, sur lesquelles on voyait courir des veines bleues, étaient croisées sur le dossier d'un fauteuil ; sa robe était noire, bordée de fourrures. Un écusson, au-dessus duquel deux ours soutenaient une couronne de comte, brillait dans un coin du tableau. Rien de plus simple, de plus sévère que ce portrait ; mais tout son charme, je devrais dire toute son horreur, consistait dans les yeux fixes et pénétrants avec lesquels la dame inconnue regardait. On eût dit que le peintre avait troué la toile et mis une flamme véritable à l'endroit de la prunelle.

Sous d'épais sourcils décrivant un arc irréprochable, une clarté singulière et inflexible semblait lancer horizontalement des rayons qu'on ne pouvait éviter. Une force magnétique ramenait toujours l'attention vers ce front de marbre abritant ces deux lampes funèbres. Il y a au Musée du Louvre un sombre portrait de Raphaël qui exerce la même fascination. Les yeux attirent, et de quelque part qu'on regarde, on est inquiété, tourmenté par ces deux étincelles immobiles et pénétrantes.

Le portrait de la Dame blanche de Baden, dû à quelque inconnu de génie, peut-être bien à un de ces peintres médiocres qui ont une heure d'inspiration sublime dans leur vie, était un chef-d'œuvre de fierté, de tristesse, de beauté ; mais, à mesure qu'on étudiait cette physionomie fatale, l'énigme se déchiffrait. Cette lèvre, si admirable dans son dessin, semblait frémir au souffle des passions terrestres ; cet œil sans larmes, s'il brillait comme l'acier, était dur comme lui ; cette pâleur était un suaire et non pas un voile.

Le jeune Français était plongé dans une extase mêlée d'effroi. Il sentait son cœur battre à l'aspect de cette triste et royale beauté. Il la trouvait idéale comme Ophélie, terrible comme lady Macbeth ; il flottait entre l'amour et la terreur.

Le médecin, qui, de son côté, avait regardé avec une attention non moins profonde, quoique un peu railleuse, le portrait de la Dame blanche, frappa sur l'épaule du Français et lui dit :

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

Le jeune homme tressaillit, et cherchant à dissimuler son émotion :

— Je pense, répondit-il, que voilà une admirable femme, un peu pâle, mais dont les yeux et la bouche annoncent qu'elle avait l'esprit fier et le cœur ardent. Que de passions sur ces lèvres ! quel infini dans ces regards !

Le docteur hocha la tête.

— De belles phrases à propos d'une exécrable femme ! Pas tant d'entraînement, mon jeune ami ! Ce que vous lisez dans ces yeux, c'est le meurtre ; ce que vous admirez sur ces lèvres écarlates, c'est le sang répandu. Votre héroïne est un monstre. Je sais bien que vous autres Français, quand vous ne guillotinez pas ces êtres-là, vous leur dressez un piédestal et leur décernez l'auréole du génie. Mais il vous serait difficile pourtant de poétiser la Dame blanche.

Avons-nous besoin de dire que le jeune Français écoutait le docteur avec impatience ? Il désirait maintenant, avec autant d'ardeur qu'il avait montré jusque-là de défiance, le récit de cette fameuse légende qui secouait tant de pressentiments sur le château du duc de Bade.

Il sentait palpiter un intérêt vague au fond de cette histoire lugubre, et nous sommes contraint d'avouer que le crime même dont la Dame blanche avait pu se rendre coupable était un excitant énergique pour sa curiosité ; tant il est vrai que nous avons tous, plus ou moins, la passion de l'horrible, et que certaines épouvantes sont la source des plus vives jouissances de l'esprit.

Le docteur vit le désir de son compagnon, et passant son bras sous le sien :

— Ne vous échauffez pas trop l'imagination, mon jeune ami, lui dit-il, il n'y a rien de bien intéressant. En deux mots, voilà l'histoire.

— En deux mots ! s'écria le Français. Merci, docteur, vous êtes trop bref ; vous n'êtes pas d'ailleurs assez désintéressé dans la question pour parler de la Dame blanche en conteur impartial ; je me défie de vous.

Et dégageant son bras de celui du médecin, il courut chez la baronne de B...

Il la retrouva dans le même fauteuil, sous le même rayon de soleil, travaillant au même tricot. Dès qu'elle l'aperçut :

— Qui vous ramène, monsieur l'incrédule ?

— C'est le repentir et la foi, répondit le jeune Français, en envoyant du seuil de la chambre un salut plein d'humilité et de supplication.

La vieille baronne sourit, regarda de côté son pénitent, fut assez satisfaite de sa componction, et dégageant un petit tabouret de tapisserie, enfoui sous les plis de sa douillette :

— Venez vous agenouiller là, dit-elle, et confessez-vous ; si vous faites preuve de contrition, je vous absous.

— Et vous me raconterez la légende ?

— Parbleu !

Le jeune homme vint se précipiter aux genoux de la douairière, avec une vivacité dont elle s'amusa.

— C'était ainsi autrefois, murmura-t-elle avec un soupir ; on s'agenouillait là, mais pour faire des contes, et non pour en entendre ! Bah ! ce passé est aussi une légende, et vous n'êtes pas ici pour écouter mes soupirs.

Le jeune Français fit part de sa visite au portrait, de ses impressions et de son ardente curiosité.

La baronne enroula gravement son tricot, tira d'une

petite bonbonnière en ivoire, ornée d'un magnifique portrait, quelques morceaux de réglisse qu'elle glissa entre ses lèvres, se renversa dans son fauteuil, toussa un peu, ramena ses mitaines sur ses doigts et commença ainsi :

II.

Il y avait une fois un jeune margrave de Bade, très-beau, très-savant et très-bon. Ce jeune homme, comme on n'en voit guère, n'avait qu'un défaut ; il était d'une tristesse insurmontable, d'une mélancolie que rien ne dissipait. Son père et sa mère, qui contemplaient avec orgueil cet unique rejeton de leur race, se demandaient quels désirs creusaient des abîmes dans le cœur de leur enfant.

Mais le margrave ne souhaitait rien et n'aimait personne. J'entends qu'il n'aimait pas autrement qu'avec sa piété filiale ; car jamais fils ne fut plus soumis aux volontés de ses parents, dont il recevait les conseils avec une humilité parfaite. Vous voyez que le prince était décidément fort extraordinaire.

Un jour le margrave fut conduit par les deux vénérables auteurs de ses jours dans une charmille du parc, et là, sous l'œil du bon Dieu, loin des courtisans importuns et des valets curieux, on voulut sonder la plaie mystérieuse qui saignait au cœur du jeune homme. Il se prêta avec docilité à cet examen ; mais il lui fut impossible de confesser le moindre secret. A chaque question, le margrave répondait qu'il n'avait rien, qu'il ne désirait rien, que l'ennui pesant dont il souffrait se dissiperait sans doute, et qu'il n'avait autre chose à demander au Ciel que la continuation des jours calmes et sereins de ses parents. Un baiser respectueux compléta cette réponse, et les deux augustes vieillards, après avoir béni leur fils, rentrèrent au château, bien embarrassés, mais bien émus d'une tendresse si exemplaire, d'une innocence si parfaite.



La douairière de Baden et le Français à genoux. Dessin de Celestin Nanteuil.

Cependant la nuit inspira aux vieillards la pensée d'une guérison, et, dès qu'il fut jour, on appela de nouveau le mélancolique margrave.

— Mon fils, lui dit son père, nous avons décidé que vous voyageriez. J'ignore les desseins de Dieu sur nous ; mais il se peut que nous allions bientôt rejoindre nos aïeux sur l'oreiller de marbre des caveaux de la famille. Vous pouvez être tout à coup appelé à régner. Il est donc essentiel que vous soyez préparé à ce grand événement. Or, la tristesse dont vous êtes la proie est une mauvaise disposition pour gouverner. Que sera-ce donc, mon fils, quand vous verrez l'envers de la nature humaine et l'intérieur des consciences ? Je ne veux pas que vous soyez misanthrope, j'aime trop mes vassaux pour leur léguer un tyran ou un incrédule ; il faut songer à vous guérir. Je pense que les voyages vous seront l'occasion de vous dis-

traire, en achevant de vous instruire. On se connaît mal quand on ne s'est pas vu dans plusieurs miroirs ; de même, on n'entend rien à l'humanité quand on n'est pas sorti de soi-même. Allez donc, mon fils, étudier les hommes dans leurs divers pays. Vous êtes prudent ; je n'ai pas de conseil à vous donner, je vous bénis...

Le vieux prince ne raisonnait pas trop mal pour un simple prince allemand. Le remède était bon. Le margrave consentît à en essayer. Il fit ses paquets avec docilité, n'oublia pas d'emporter un Plutarque et un Sénèque, dont il lisait parfois, pour s'entretenir l'esprit en appétit du bien, dérouilla son épée qu'il suspendit à son côté, embrassa tendrement son père, sa mère, s'inclina sous leur bénédiction et partit.

Sur le seuil du château, la mère, qui avait suivi son fils, le serra encore une fois dans ses bras, et le retenant un instant sur son cœur, lui murmura aux oreilles ces exhortations suprêmes qui jaillissent toujours du sein maternel, multipliées par les angoisses de la séparation.

— Mon fils, lui dit-elle à voix basse, rapportez votre cœur de vos voyages ; quelle que soit l'occasion qui vous tente, rappelez-vous qu'un fils respectueux doit faire bénir son hymen par sa mère et par son père, et qu'un prince de la maison de Baden ne doit point offrir son blason dans un bouquet.

Le margrave sourit, rougit, embrassa trois fois encore sa mère attendrie, monta à cheval et partit au galop pour son tour d'Europe.

Il alla en France, en Italie, en Espagne, dans tous les pays du soleil, de la poésie et des fêtes ; mais la gaieté de ces régions privilégiées, loin de dissiper la mélancolie du jeune voyageur, épaississait au contraire le voile lugubre qui l'enveloppait. Son cœur repassait les frontières, libre et insensible comme il les avaït franchies d'abord ; quant à son esprit, il s'enrichissait à chaque excursion nouvelle d'un désenchantement de plus.

Le Nord convenait mieux au caractère rêveur du margrave. Il se dirigea vers ces contrées mélancoliques, et ce pâle soleil semblait plutôt le vivifier et l'épanouir que les chauds rayons de Naples, de Venise, de Madrid, de Paris.

Un jour, en Danemarck, le jeune prince se promenant seul, à cheval, dans la campagne, s'égara. Après des efforts infructueux pour retrouver son chemin, comme la nuit s'avançait, il se hasarda à demander l'hospitalité dans un château dont il avait admiré, quelques instants auparavant, la position merveilleuse au bord d'un lac.

Un vieux majordome vint prendre la bride du cheval du margrave et apprit à ce dernier qu'il était chez la comtesse Olamünde, jeune veuve, qui depuis la mort de son époux vivait dans une retraite absolue et n'allait plus à la cour. Le margrave sollicita l'honneur d'être présenté à la comtesse, et le vieux domestique le conduisit sur une terrasse où celle-ci respirait la fraîcheur du soir, assise entre ses deux enfants.

Jamais le margrave n'avait vu de femme aussi belle que la comtesse Olamünde ; jamais dans ses rêves il n'avait imaginé un front aussi pur, des yeux aussi pénétrants, des cheveux aussi noirs ; il voyait combinées dans une seule ces deux beautés si différentes, la blancheur lactée des femmes du Nord, l'éclat du regard et les cheveux d'ébène des femmes du Midi ; tout cela harmonié par une langueur, par une tristesse charmante qui enlevait aux prunelles ce qu'elles auraient eu de trop vif, et qui donnait à la pâleur un sens énergique plein de pensées mystérieuses.

Je ne veux pas vous ménager de surprises, ni me lancer dans des analyses de sentiment fort inutiles pour ce que vous voulez savoir. Vous devinez, sans avoir la pénétration d'Œdipe, que le margrave devint épris de la comtesse Olamünde ; en pouvait-il être autrement ?

Vous qui avez vu son merveilleux portrait, ne comprenez-vous pas avec quelle violence le cœur de ce jeune contemplateur allemand dut tout à coup s'épanouir aux regards de cette femme étrange, en répandant des parfums sévèrement enfermés ?

Si jamais passion fut rapide, foudroyante, ce fut celle-là. En posant le pied sur la terrasse et en apercevant aux derniers reflets du soleil couchant la comtesse assise et fouillant du regard les espaces infinis, le jeune margrave sentit une source jaillir en lui. Une voix secrète lui dit : « C'est elle que tu cherchais ! » Par une révélation instantanée, il comprit que le secret de sa tristesse était là, et que toute sa mélancolie était le désœuvrement de son cœur. Désormais il allait vivre.

Il s'approcha lentement et avec respect, n'osant interrompre la méditation profonde qui absorbait la pensée de la comtesse. — Hélas ! se disait le jeune margrave, elle songe peut-être à son époux !

Et le prince se sentait jaloux de ce souvenir donné à un mort.

Mes priviléges de conteuse me permettent de vous avouer que la comtesse songeait bien plutôt à l'époux inconnu que lui réservait l'avenir ; et c'est ici l'occasion de vous dire, sans réticence, quelle était l'âme qui se consumait dans ce transparent albâtre, et dont on voyait la lueur monter jusqu'aux plus beaux yeux du monde.

La comtesse Olamünde était ambitieuse. Descendante d'une famille royale, que les révolutions avaient transplantée loin du trône, elle vivait avec la pensée incessante de relever sa race, de remonter les échelons descendus, et de mêler un jour l'or de quelque couronne princière à l'ébène de ses cheveux.

Le comte Olamünde, son premier époux, était un fort modeste gentilhomme, incapable de comprendre l'immense ambition de sa femme, et ayant la simplicité de croire qu'une fortune suffisante, avec deux beaux enfants et une conscience tranquille, était une part assez belle, en Danemarck comme ailleurs, pour qu'on s'en contentât.

Après avoir souffert pendant dix ans des mécomptes suscités par un époux si peu fait pour l'aider dans son œuvre, la comtesse Olamünde était devenue veuve. Je n'affirme pas que le défunt ait été pleuré ; il mourut même si à propos, que des esprits défiants auraient pu accuser de cette coïncidence quelqu'un de plus responsable que le hasard. Mais la réputation de vertu de la comtesse, et la santé depuis longtemps chancelante du comte parurent, en Danemarck, des raisons plausibles qui déroutèrent les soupçons, si l'on peut admettre que des soupçons se soient élevés au sujet de cet événement. Quoi qu'il en fût, pleuré ou non, le comte Olamünde eut des obsèques grandioses, un cénotaphe de marbre gigantesque, avec une inscription latine ; et s'il est vrai que la mort ne soit que la vie humaine vue à l'envers, le défunt dut convenir, en jouissant d'un monument si magnifique, qu'il y avait pourtant quelque chose d'assez agréable dans les visées ambitieuses de son épouse.

La comtesse Olamünde considérait le veuvage comme une transition entre les désappointements de son premier hymen et les espérances d'un second.

Aussi, le soir que le margrave vint demander l'hospita-

lité, la belle veuve était-elle plongée dans une contemplation ardente, et cherchait-elle son étoile à travers les nues. Ramenée vers la terre par l'arrivée de l'étranger, ce fut sans désappointement, ou plutôt, ce fut avec un tressaillement de joie et d'orgueil qu'elle vit ce beau jeune homme respectueusement incliné, et qu'elle l'entendit énoncer son nom et ses qualités. La comtesse enveloppa le margrave d'un regard rapide, et, satisfaite de cet examen, amena sur ses lèvres le plus éblouissant sourire qui ait jamais fait rêver un poëte.

Ce serait ici l'occasion de vous jouer un de ces beaux airs que la jeunesse joue si bien ; mais mes vieux doigts se sont raidis à tricoter, et pinceraient mal cette corde enchanteresse. Que votre imagination vienne donc en aide à mon cœur stérilisé. Représentez-vous cette belle soirée, cette terrasse, la comtesse Olamünde avec les deux yeux que vous lui connaissez et les ambitions qui l'agitent, le jeune margrave avec sa candeur, sa naïveté ; songez aux entretiens sublunaires de Roméo et de Juliette ; invoquez, évoquez tous les gracieux fantômes que le souffle des nuits promène sur les terrasses des châteaux, au bord des lacs, et vous suppléerez sans peine à l'élégie dont je me dispense.

Qu'il vous suffise de savoir que le margrave fut si bien reçu au château de la comtesse Olamünde, qu'il revint le lendemain et les jours suivants ; et, quinze jours après leur première entrevue, le margrave et la belle veuve s'élançaient, par la pensée, dans les mêmes régions idéales, sur le même char ailé. Mais, à mesure que cette intimité développait dans le cœur du jeune prince un de ces sentiments éternels qui ne s'éteignent qu'à la mort, la gaieté allumait ses regards, l'esprit allégeait son front ; il souriait à la nature et à la vie, et allait avec une merveilleuse candeur au-devant de toutes les illusions. Le sentiment de la comtesse Olamünde, au contraire, était une flamme qui lui creusait le visage et promenait des réverbérations sinistres sous les arcades de ses grands yeux.

Un soir qu'ils étaient tous deux sur la terrasse, le margrave laissa déborder son émotion, et, en annonçant à la comtesse son prochain départ pour Carlsrühe, lui peignit en termes touchants ses regrets et ses espérances.

— J'ai fait un beau rêve, madame, lui dit-il en terminant ; s'il dépendait de moi seul de le changer en réalité, Dieu m'est témoin que le plus beau jour de ma vie serait celui où je vous ramènerais margrave de Bade dans le château de mes pères.

Les yeux de la princesse Olamünde lancèrent des étincelles, sa lèvre frémit.

— Et qui peut donc empêcher la réalisation de ce beau rêve? répondit-elle avec une sombre énergie.

— Hélas ! reprit le margrave, *il y a quatre yeux qui s'opposent à ce bonheur*. Tant que ces quatre prunelles réfléchiront l'azur du ciel, notre union est impossible.

— Et si ces yeux importuns s'éteignaient? demanda la comtesse avec un tremblement terrible et d'une voix étranglée.

— Si ces quatre yeux étaient clos, reprit avec tristesse le margrave, vous seriez ma femme.

— Je serai duchesse de Bade, s'écria la comtesse Olamünde avec un éclat sauvage.

Le prince la regarda avec étonnement, chercha à comprendre ce qui se passait dans ce cœur ténébreux ; puis trouvant sans doute en lui-même une explication selon ses désirs :

— Oui, comtesse, lui dit-il, avec une voix émue et en lui baisant la main, oui, vous serez margrave ! Adieu, je reviendrai... J'emporte la foi et du courage.

Le margrave partit ; et la comtesse, penchée sur sa terrasse, le suivit de loin avec de sombres regards. Quand il eut disparu entièrement dans les brumes du chemin, Mme Olamünde se leva, aussi blanche qu'un spectre :

— Je serai duchesse de Bade, répétait-elle avec fierté, en croisant ses bras sur sa poitrine ; mais avant cette joie...

Comme on lui amenait alors ses deux enfants pour le baiser du soir, la comtesse repoussa avec effroi ces deux innocentes créatures.

— Pourquoi ne dorment-ils pas déjà? dit-elle avec violence. Pourquoi ces quatre prunelles sont-elles si brillantes, si éveillées à cette heure? Qu'elles se voilent ! qu'elles s'éteignent ! je ne veux plus les voir.

Et, agitant ses bras, comme si elle eût voulu se débarrasser de serpents qui les mordaient, la comtesse s'enfuit de la terrasse ; elle ne se coucha pas de la nuit et erra dans le château. Il est probable qu'elle n'alla pas rendre visite, dans toutes ses courses, au lit de marbre du comte Olamünde.

Des mois se passèrent. Le margrave de Bade revint en Danemarck ; il se hâtait. Il apportait une bonne nouvelle, et son cheval n'allait pas au gré de son impatience. Une transformation complète s'était opérée en lui : le rêveur débile s'était épanoui en cavalier charmant et robuste ; le bonheur avait relevé son front, éclairci son visage, et l'espérance débordait de son regard.

A la dernière ville qui précédait le château de la comtesse, le jeune voyageur fit halte et se recueillit. Il portait tant de joie, qu'au moment d'arriver le fardeau lui semblait pesant ; il avait tant de choses à dire à la comtesse, qu'il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées. Il quitta ses poudreux habits de voyage, et se parant, comme pour des fiançailles, il se remit en route avec un tel battement de cœur, qu'il était obligé de s'arrêter souvent, craignant de suffoquer.

A une lieue du château, le margrave rencontra le vieux majordome qui lui avait tenu la bride lors de sa première visite ; il était en deuil, marchait le front baissé et portait un paquet sous le bras.

— Eh ! mon brave homme, où allez-vous ainsi? demanda le voyageur, qui s'alarma des habits et de la mine lugubres du vieux serviteur.

Le majordome releva la tête, reconnut le margrave et pâlit, mais il ne répondit rien ; le jeune homme insistant et demandant des nouvelles de la comtesse, il murmura :

— Monseigneur, la comtesse vous attend.

Et, sans vouloir ajouter un mot, poussant un profond soupir, il continua sa route.

— C'est étrange, se dit le margrave, saisi d'un pressentiment lugubre, serait-il arrivé quelque malheur au château?

Comme il apercevait une auberge, il s'arrêta, fit donner une mesure d'avoine à son cheval devant la porte, et voulut interroger l'aubergiste.

Au premier mot, l'hôte tressaillit, regarda fixement le voyageur et répondit :

— Vous êtes celui qu'on attend au château ; vous n'avez pas besoin alors de vous arrêter si près du but ! Et, avec une vivacité empreinte d'une sorte de terreur superstitieuse, l'aubergiste alla retirer le cheval de la mangeoire, lui remit la bride et ferma sa porte, ne voulant pas répondre au margrave qui l'appelait pour le payer.

Cette fois, le jeune prince se sentit pris d'épouvante ; il partit au galop. Bientôt il aperçut le château de la com-

tesse. La grille était ouverte; deux enfants du village étaient assis sur le bord du fossé; au bruit du cheval, ils se levèrent et prirent leur course, en poussant des clameurs, comme à l'approche d'une vision sinistre.

Le margrave franchit la porte d'un bond: les quatre fers de sa monture firent jaillir quatre étincelles du pavé. Il appela, mais personne ne vint; il attacha alors son cheval à un anneau de la porte. La cour, les vestibules, tout était désert. Le margrave monta l'escalier qui conduisait à l'appartement de la comtesse. Il avait peur de se heurter à un cercueil. La mort planait si visiblement sur cette maison, changée en sépulcre, que le jeune prince s'attendait à trouver celle qu'il aimait dans les plis du linceul. Au sommet de l'escalier, il s'arrêta, appuya ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements, adressa une courte oraison au Dieu qui bénit les purs sentiments, puis il pénétra dans l'appartement de la veuve.

Après avoir traversé plusieurs chambres aussi abandonnées que le reste de la maison, il parvint à une pièce retirée, et un gémissement qui le fit tressaillir l'avertit qu'il n'était plus seul. La comtesse Olamünde, accroupie plutôt qu'assise dans un grand fauteuil, les mains dans les cheveux, les regards attachés devant elle, semblait concentrée dans une de ces douleurs insensées et farouches qui ne trahissent que des sentiments surhumains ou des remords. Une obscurité presque complète régnait dans cette chambre; les rideaux étaient baissés, les volets à demi fermés.

Entendant des pas sur le plancher, la comtesse dressa la tête.

— Qui est là? demanda-t-elle d'une voix si troublée que le margrave eut peine à la reconnaître.

Le prince s'avança alors jusqu'à la comtesse, et, prenant ses mains inondées d'une sueur froide, il fléchit le genou avec une piété recueillie, et dit doucement:

— Salut à la margrave de Bade!

La comtesse poussa un cri, se jeta sur les rideaux qu'elle fit voler sur la tringle, écarta brusquement les volets, et reconnaissant dans un flot de lumière celui qu'elle attendait depuis si longtemps, se précipita sur lui, comme sur une proie, et l'étreignit à l'étouffer, en murmurant:

— C'est toi, tu viens bien tard!

Le prince fut frappé du changement opéré dans le visage de la comtesse. Ses orbites s'étaient creusées; elle était d'une pâleur de spectre, et une flamme sinistre vacillait dans son regard.

— Qu'avez-vous, madame, s'écria-t-il, vous souffrez?

— Ce n'est rien, dit-elle, avec un éclat de rire qui retentit dans les chambres désertes; je t'attendais, et je ne t'espérais plus; mais, te voilà! Oh! je vais oublier!

— Vous êtes bien seule, madame?

— Tu crois? Ah! j'avais peur pourtant d'entendre *revenir* quelqu'un.

— Que s'est-il donc passé? pourquoi cet abandon?

— Ce qui s'est passé? ne le sais-tu pas? Ah! je te le dirai en route... Mais fuyons, fuyons! Tu viens me chercher, n'est-ce pas? Je suis ta fiancée; rien ne s'oppose plus à ce que je sois ta femme: les yeux jaloux qui te faisaient peur sont éteints.

— Dieu soit loué! comtesse, interrompit vivement le margrave, ces quatre prunelles réfléchissent toujours le ciel; mais elles m'ont souri en accédant à mon vœu le plus cher.

— Que dis-tu là? ces yeux, ces flambeaux, ces quatre paupières vivent encore? tu les as vues?

— Pourquoi ce trouble, cet égarement?

— Oh! je suis bien certaine pourtant de les avoir vues se fermer pour jamais!

— Que dites-vous? mon Dieu!

— Rien, partons! Tu le vois, margrave, on savait que j'allais partir et l'on m'a abandonnée. Viens, viens; ton cheval est en bas, il piaffe d'impatience; tu m'emporteras en croupe.

Et la comtesse, avec une violence qui trahissait de folles terreurs, entraînait le margrave. Ce dernier, ébloui, fasciné, mais cédant avec une sorte d'effroi qui remplaçait la confiance, se laissait conduire; il retrouva le cheval sous la porte, prit la comtesse dans ses bras et se mit en selle.

Au moment de secouer la bride, une idée lui vint:

— Nous oublions vos enfants, madame, où sont-ils?

La comtesse se tordit dans les bras du margrave, comme un serpent jeté sur un brasier; elle le regarda avec des yeux effarés, en posant sa main frémissante sur son épaule. Il renouvela sa question; elle répondit, les dents serrées, avec un sifflement:

— Tu demandes mes fils! mais ne m'as-tu pas dit que leurs yeux ne pouvaient contempler notre bonheur?

— C'étaient les yeux de mon père et ceux de ma mère que je redoutais pour vous, non ceux de vos enfants, madame... Et mon père et ma mère ayant consenti à notre mariage...

La comtesse l'interrompit en poussant un cri effroyable.

— Tu mens! dit-elle avec délire; tu mens, c'est impossible! je n'aurais pas été en vain mère sacrilége et dénaturée!...

Le margrave comprit tout.

Il écarta les bras avec horreur. La comtesse glissa à terre; mais se redressant aussitôt, elle se cramponna à la selle, aux étriers, aux mains du prince, en poussant des gémissements entrecoupés.

Quant à lui, glacial, terrible, ne trouvant aucun mot, aucun cri pour l'effroyable déchirement de son âme; inflexible comme la malédiction de Dieu, pâle comme un fantôme, il repoussa du pied l'infanticide, qui s'élança en rugissant dans le château; puis, faisant jaillir le sang de son cheval sous ses deux éperons, il franchit la grille ventre à terre...

Le chemin tournait autour du manoir; en passant au galop près du lac, le margrave aperçut la comtesse penchée en dehors de la terrasse, une brise lui apporta ces paroles lancées avec toute l'énergie du désespoir:

— Margrave de Bade, il y a malgré toi un pacte de sang entre ta race et la mienne! je suis à toi pour l'éternité!

Puis on vit la comtesse étendre les bras et s'élancer; les eaux du lac s'agitèrent; le prince poussa un cri et voulut courir au secours; mais il pensa qu'il ne devait pas disputer cette criminelle au jugement d'en haut.

Le margrave revint dans le duché de Bade, pour y mourir après quelques mois de langueur. Le remords du crime dont il était innocent l'écrasait et le conduisit au tombeau. Par une fantaisie singulière, il voulut avoir dans sa chambre, près de son lit, le portrait de la comtesse Olamünde. On envoya chercher en Danemarck ce tableau magnifique que vous avez admiré. Quelques jours avant sa mort, le jeune margrave affirma avoir vu la comtesse. Ses parents en larmes voulurent lui persuader que c'était une hallucination de la fièvre, mais il persista, et dit à son vieux père qui cherchait à le rassurer:

— Vous la verrez, vous aussi, mon père!

En effet, quand le vieux duc mourut, quelques années après son fils, il affirma également avoir rencontré dans le

château le fantôme de la comtesse Olamünde. Depuis, c'est une tradition de la maison de Baden que quand un prince de la famille va mourir, la Dame blanche lui apparaît; et vous ne douterez plus désormais de la réalité de nos pressentiments, ajouta la douairière, quand vous saurez que la comtesse Olamünde a été aperçue trois fois depuis la maladie de son altesse Léopold...

III.

En achevant son récit, la baronne de B... déroula son tricot, remit les aiguilles en mouvement, et attendit les impressions du jeune Français. Comme celui-ci ne disait rien, la douairière lui demanda à quoi il pensait.

— Je cherche la moralité de ce conte, répondit-il.

— Voyez-vous le sceptique! dit-elle en riant, il prend notre histoire nationale pour une imitation de la Barbe-Bleue.

—Non pas, madame; je sais que tous les châteaux royaux ont de ces hiboux dans leurs corniches, et que par certaines nuits ces oiseaux lugubres agitent leurs ailes dans les grandes salles. En France, c'est le petit homme rouge des Tuileries; en Prusse, c'est la balayeuse; en Norwège...

— Assez! assez! dit la douairière, dont le patriotisme



Le margrave repoussant la comtesse. Dessin d'Andrieux.

était choqué, et qui tenait trop à l'originalité des légendes badoises pour consentir à les voir confondues avec toutes les superstitions du même genre.

Le jeune Français se tut, et après quelques remerciements, parla d'autre chose. Cependant, au moment de prendre congé de la baronne, il s'approcha d'elle et lui dit en lui baisant la main :

— J'ai trouvé la moralité de votre légende.

La douairière de B... haussa les épaules.

— Voyons la découverte!

— Votre récit démontre clairement que les jeunes gens s'exposent aux plus grands dangers quand ils veulent épouser des veuves qui ont des enfants.

La baronne lui tourna le dos, et lui garda rancune pendant trois jours. Au bout de ce temps, elle consentit à lui pardonner, sur son attestation solennelle qu'il croyait fermement à l'apparition de la comtesse Olamünde. Cette réponse n'était qu'une politesse faite à l'hospitalité, et nous devons déclarer que le Français revint en France aussi peu superstitieux qu'au départ.

Quant au grand-duc Léopold, il était trop parfait Allemand pour donner tort à la légende nationale; aussi mourut-il ponctuellement à la fin d'avril 1852 (comme tous les journaux en ont fait part), en dépit de l'assurance des médecins, et pour la plus grande gloire de la Dame blanche.

Louis ULBACH.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

POUR LE ROI DE PRUSSE.

UN MARIAGE SOUS FRÉDÉRIC LE GRAND. COMÉDIE-PROVERBE.



Portrait de Frédéric II (le Grand), roi de Prusse, d'après la gravure de Ph. André Kilian.

PERSONNAGES.

Frédéric II (le Grand), roi de Prusse.
Albert Hosten, sergent.
Ludwig Hosten, sergent.
Catherine Reiwel, paysanne.
Charlotte Reiwel, *idem*.
Le major Keller, commandant.
Soldats.

La scène est dans le fort de Marienstadt, en 1780.

Un parloir simple et sévère. Portes à droite et à gauche. Fenêtre au fond. Table, etc.

N.-B. Le sujet de cette comédie est historique.

SCÈNE I.

CATHERINE, seule, une lettre à la main.

Catherine. Enfin! me voici dans la place, comme disent les conquérants. Ce n'est pas sans peine et sans fatigue. Que de portes et de serrures, de remparts et de fossés, de sentinelles et de *qui-vive !* On appelle cela une forteresse? on pourrait bien l'appeler une prison... Il doit être plus difficile encore d'en sortir que d'y entrer..., et je conçois que ma pauvre sœur Charlotte, qui a peur de son ombre, n'eût jamais osé faire cette terrible commission...

Singulière aventure, ma foi!... Charlotte filait tranquillement en gardant sa chèvre, lorsqu'un inconnu passe et s'arrête devant elle...; un beau vieillard, m'a-t-elle dit, l'air noble et majestueux, avec un sourire et un regard malin; le chapeau et les bottes militaires, la houppelande à large collet, la main posée sur une petite canne... Charlotte n'avait jamais vu ce monsieur, et il lui a fait une impression extraordinaire, si bien qu'elle lui a donné du *Monseigneur* gros comme le bras... (*Jouant la scène* :)

— Comment te nommes-tu, jolie enfant?

— Charlotte Reiwel, pour vous servir...

— Pour me servir, soit... J'aurai peut-être besoin de toi... Quel âge as-tu?

— Dix-huit ans, de la Chandeleur.

— Quel est ton état?

— Bergère chez mes parents, qui sont fermiers dans le vallon.

— Tu n'es pas mariée?

— Pas encore, monseigneur.

— As-tu une dot?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien! voilà de quoi t'en commencer une, si tu veux me servir, comme tu disais tout à l'heure...

Et il remet à Charlotte une bourse avec deux cents florins d'or. Ma sœur se prend déjà à trembler de tous ses membres. Elle soupçonne que le beau monsieur est un sorcier, et il lui semble que son or lui brûle les doigts.

Cependant l'autre tire un carnet de sa poche, écrit une lettre, la cachète avec soin, et continue tranquillement :

— Pour gagner mes deux cents florins, tu n'as qu'à porter ce message au fort de Marienstadt. Tu montreras ce cachet aux gardes, et tout le monde te laissera passer. Tu demanderas le major Keller, commandant, et tu ne remettras la lettre qu'à lui. Est-ce entendu et convenu?

Charlotte avait grande envie de dire non; mais refuser lui paraît encore plus difficile que d'accepter; de sorte qu'elle ne dit ni oui ni non, et que l'inconnu, prenant cela pour un consentement, lui laisse la lettre et la bourse, avec deux petites tapes sur la joue, et s'éloigne en répétant : — A Marienstadt, dans une heure, au commandant seul!

Là-dessus, j'arrive près de ma sœur, et je la trouve toute bouleversée... Elle avait jeté la lettre à droite, la bourse à gauche, et, à force de raisonnements et de frissons, elle était persuadée qu'elle avait affaire au diable en personne.

Elle me conte l'aventure, et je me mets à rire de bon cœur. Je suis comme cela, moi; quand les autres ont peur, ça me donne de l'audace! A chacun son caractère! J'aime l'inconnu, je ne hais pas le péril; je traverse la forêt toute seule, et je n'ai jamais vu le loup.

— Une commission pour Marienstadt! dis-je à ma sœur, mais c'est le bon ange, et non pas le démon qui nous envoie cette aubaine... Nos deux fiancés, les sergents Albert et Ludwig Hosten, sont en route depuis trois jours pour cette forteresse... Voilà le moyen d'avoir de leurs nouvelles et de les voir peut-être aujourd'hui même... Quelle surprise pour eux et quelle joie pour nous!... sans compter les deux cents florins d'or, qui ne se trouvent point sous le pas d'un cheval!

En même temps je ramasse la bourse, qui ne me paraît nullement sentir le soufre, et, tournant et retournant la fameuse lettre, je somme Charlotte, au nom de son promis et du mien, de me laisser sa chèvre et de courir tout droit au fort.

— Jamais! reprend ma sœur, jamais je n'oserai! Si tu veux aller à ma place, ajoute-t-elle, je t'abandonne les deux cents florins...

Je ne me le fais pas dire deux fois, et je réponds : — J'en accepte la moitié! nous serons ainsi dotées toutes les deux, et, qui sait? peut-être mariées demain!

En attendant, me voilà dans la forteresse. L'inconnu ne s'était point trompé, son cachet a ouvert toutes les portes... Les sentinelles m'ont présenté les armes... J'ai été reçue avec tous les honneurs de la guerre; peu s'en faut qu'on ne m'ait saluée d'un coup de canon... Il faut que ce monsieur soit un grand personnage et que cette lettre contienne des choses... capitales... (*Examinant et flairant la lettre.*) Que diantre peut-elle contenir? Si j'allais, sans le savoir, faire un coup d'Etat et une révolution... (*Cherchant à soulever l'enveloppe.*) Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'entrevoir?... Doucement, Catherine! n'abuse pas de ta haute position... Après tout, que me font les secrets de la paix et de la guerre? L'essentiel est de savoir si Ludwig et Albert sont ici... Et le commandant, qui va venir, sera bien fin si... Justement, le voilà... Oh! oh! il n'a pas l'air des plus galants...

SCÈNE II.

CATHERINE, le major KELLER, *vieille moustache; air rébarbatif; allure militaire; consigne incarnée.*

Keller. Une personne du sexe m'a demandé?... C'est vous, jeune fille? Présent à l'appel! qu'y a-t-il pour votre service?

CATHERINE. C'est bien au major Keller, commandant à Marienstadt, que j'ai l'honneur de parler?

KELLER. A lui-même.

CATHERINE. Je suis chargée de remettre ceci à vous seul, major. (*Elle présente la lettre.*)

KELLER. De la part de qui?

CATHERINE. D'un inconnu qui a passé sur la route, il y a près d'une heure.

KELLER. Voyons. (*Il tressaille en reconnaissant le cachet; puis, il ôte son chapeau et fait un salut militaire.*)

CATHERINE, *à part.* Tiens! voilà ma dépêche qui reçoit les mêmes honneurs que ma personne!

(Après avoir lu la lettre, Keller pousse un brusque éclat de rire. Puis il reprend non moins brusquement son sérieux, et braque sur la jeune fille un grand lorgnon à deux branches. Silence prolongé.)

CATHERINE, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire? Comme il me regarde!... Voilà le moment de t'interroger sur les frères Hosten... (*Haut.*) Major, n'est-ce pas aujourd'hui que l'on change la garnison de Marienstadt?

KELLER, *sans l'écouter.* Un beau sang, en effet; la carnation vigoureuse; la peau fine et dorée par le soleil...

CATHERINE. C'est toujours le troisième régiment qui doit occuper la forteresse?

KELLER, *de même.* Les lignes délicates, mais les attaches solides...

CATHERINE. Vous savez, major; le colonel se nomme Keller comme vous... C'est sans doute un de vos parents?

KELLER, *de même.* Mademoiselle, un demi-tour à droite, s'il vous plaît...

CATHERINE. Je crois qu'il me commande l'exercice... Je ferai tout ce qu'il voudra, pour obtenir une réponse. (*Elle pirouette avec grâce.*)

KELLER. Pas si vite... Là, très-bien... De la souplesse et du nerf... Vous me demandiez, jeune fille?...

CATHERINE. Si la nouvelle garnison n'est pas arrivée? Le troisième régiment? Colonel Keller?...

KELLER. Ils sont arrivés, et ils ne sont pas arrivés... Un demi-tour à gauche, maintenant...

CATHERINE, *pirouettant à gauche.* Ah! je comprends... La moitié est encore en route.. La 4e et la 5e compagnie sont-elles déjà?...

KELLER, *réfléchissant.* La 4e et la 5e compagnie... Oui... Nous pourrions trouver là notre affaire...

CATHERINE. Certainement... Les sergents Ludwig et...

KELLER. Dix-neuf ans, n'est-ce pas?

CATHERINE. Non, vingt-deux, major...

KELLER. Vingt-deux ans, vous?... C'est impossible...

CATHERINE. Ah! vous parlez de moi... Pardon, monsieur, c'est que je parlais de... du sergent...

KELLER. Dix-neuf ans; j'en étais sûr... Je connais le sexe, moi! Comment vous portez-vous, la belle?

CATHERINE. Très-bien, major. (*A part.*) Il s'intéresse à ma santé.

KELLER. La poitrine, l'estomac, la tête..., les jambes? Combien feriez-vous d'étapes par jour?

CATHERINE. C'est selon les étapes...

KELLER. De trois à cinq lieues en moyenne.

CATHERINE. Alors, j'en ferais bien deux... Mais à propos d'étapes, je vous demandais si la 5e compagnie...

KELLER. Aimeriez-vous à être vivandière?...

CATHERINE. Vivandière! Ça dépendrait du régiment. Si c'était, par exemple, dans le troisième...

KELLER. Combien apportez-vous en mariage?

CATHERINE, *à part.* Il est original, ce major... Où veut-il en venir? (*Haut.*) Pas grand'chose... Cent florins d'or, le port de la lettre que je vous ai remise.

KELLER. Eh bien, c'est une dot... pour un soldat...

CATHERINE. Sans doute..., pour un sergent surtout. Mais vous ne me dites pas si la 5e compagnie du troisième régiment...

KELLER. Oui! oui, nous verrons cela... C'est une compagnie d'élite... Des hommes de cinq pieds six pouces... Et je doute que votre taille... Permettez, mademoiselle... (*Il tire son épée et prend avec la lame la mesure de la jeune fille.*)

CATHERINE, *à part.* Ah! mon Dieu! voilà qu'il me toise à présent! Si c'était ma sœur, elle serait déjà morte!

KELLER. Cinq pieds au moins... Pas mal! pas mal...

CATHERINE. Major, est-ce que vous voulez m'enrôler dans l'armée du roi?...

KELLER. C'est déjà fait, ma mignonne... Je n'ai plus qu'à choisir le corps... Et je crois que vous ferez partie des grenadiers...

CATHERINE. Des grenadiers! Ah çà! que signifie?... Vous plaisantez, commandant?

KELLER. Plaisanter avec cette lettre! corbleu! Tenez, il n'y a plus de mystère...; vous pouvez la lire...

CATHERINE, *prenant et lisant la lettre.*

« Ordre au major Keller de choisir un des plus beaux hommes de la garnison, et de le marier sur l'heure à la jeune fille qui lui remettra cette dépêche. »

« Signé le roi FRÉDÉRIC II. »

Le roi! C'était le roi! Juste ciel!

KELLER. Le roi lui-même! Vous n'êtes pas ravie de faire sa connaissance?

CATHERINE, *avec stupeur.* Me marier! me marier sur l'heure, à un inconnu!

KELLER. Ah! vous allez jeter les hauts cris... Bah! vous serez enchantée dans huit jours. Je connais le sexe, moi! C'est une idée de Sa Majesté, voyez-vous..., pour former des couples assortis... Il appelle cela des mariages au porteur.

CATHERINE, *se révoltant.* Mais je ne veux pas, moi!... Je ne consentirai jamais!...

KELLER, *montrant la lettre.* Votre consentement? Il n'en est pas question dans la consigne... (*Il sonne. Un soldat paraît.*) Ordre du roi pour le chapelain : Un mariage à faire dans une demi-heure. (*Le soldat sort.*)

CATHERINE. Dans une demi-heure! mais c'est impossible!... Mais c'est un guet-apens!

KELLER. Quand je dis une demi-heure... Il suffira d'un quart d'heure peut-être. Le temps de prendre la mesure de huit ou dix grenadiers, et d'en choisir un dans les proportions voulues... (*Toisant de nouveau Catherine à distance.*) Nous disons cinq pieds et quelques lignes... Il nous faut un homme entre quatre et six pouces... Un blond pour croiser les nuances! Mademoiselle (*Avec un salut militaire.*), je suis à vous dans quelques instants...

CATHERINE, *hors d'elle.* Vous ne me retrouverez pas ici, monsieur! Je me jetterai plutôt par la fenêtre!

KELLER, *s'arrêtant.* Ah!... Au fait, ça s'est vu! Je connais le sexe, moi! (*Il sonne, un autre soldat paraît.*) Arrive à l'ordre, et attention à la consigne.

LE SOLDAT. Oui, mon commandant.

KELLER. Garder cette jeune fille jusqu'à mon retour.

LE SOLDAT. Oui, mon commandant.

KELLER. Ne pas la quitter des yeux une seconde.

LE SOLDAT. Oui, mon commandant.

KELLER. L'empêcher de sortir, de crier, de se trouver mal, de se jeter par la fenêtre.

LE SOLDAT. Oui, mon commandant.

KELLER. Le tout sans l'endommager en quoi que ce soit.

LE SOLDAT. Oui, mon commandant. (*Keller sort.*)

SCÈNE III.

CATHERINE, le SOLDAT. (Il se campe, au port d'armes, en face d'elle, les yeux fixés sur les siens, la suivant dans tous ses mouvements, etc.)

CATHERINE, *après un moment de consternation.* Monsieur le soldat, savez-vous ce qu'on vous fait faire? (*Silence impassible du soldat.*) Savez-vous que vous êtes l'instrument de la plus lâche cruauté? (*Silence.*) Oui, on m'a prise sur la route; on m'a envoyée ici porter une lettre... une lettre du roi, dit-on; mais je ne puis le croire... Le roi est un homme de sens et d'honneur, n'est-ce pas? (*Silence.*) Eh bien! c'est en son nom qu'on m'arrache à ma famille, et qu'on va me marier, malgré moi, à un soldat du fort... Oh! monsieur, vous qui êtes un brave, ayez pitié de moi!... (*Silence.*) Laissez-moi sortir, au nom du Ciel! (*Elle court vers la porte; le soldat y court avant elle et reprend le port d'armes; il éternue violemment.*) Si mon cœur était libre encore, je pourrais le donner... Tous les soldats du roi sont honorables sans doute... Mais apprenez, monsieur, que je suis fiancée à l'un d'eux, au sergent Hosten... Le connaissez-vous?... (*Silence.*) Il mourra de douleur et moi de honte!... Ah! vraiment, j'aime mieux mourir tout de suite. Tenez, qu'est-ce que cela vous fait que j'entr'ouvre la fenêtre et que je disparaisse? (*Elle court à la fenêtre. Même jeu. En reprenant le port d'armes le soldat éternue plus fort.*) Vous êtes ému, je le vois... Vous avez du cœur, vous... Vous avez comme moi un père et une mère, une fiancée



Frédéric remettant sa lettre à Charlotte. Dessin de H. Valentin.

peut-être, qui vous attend au pays... Figurez-vous son désespoir, si on lui annonçait qu'on vient de vous unir de force à une étrangère... (*Le soldat éternue de plus en plus fort.*) Ah! monsieur le soldat... (*Elle tombe à genoux.*) Au nom de tous vos souvenirs d'enfance, au nom de votre famille et de votre promise, au nom de votre avenir et de votre bonheur, délivrez-moi, ou laissez-moi mourir!... (*Pendant que le soldat éternue, elle parvient à ouvrir la fenêtre. Il la saisit par la robe, et reprend le port d'armes.*) Monsieur! vous oubliez votre consigne...; on vous a défendu de me toucher!...

Le soldat, *éternuant à ébranler le fort et dans la plus grande perplexité.*) Tarteif!... (*Il essuie une larme avec son poing. Keller rentre, un papier à la main.*)

SCÈNE IV.

KELLER, CATHERINE, LE SOLDAT.

Keller. Il était temps, je le vois... Allons, mignonne,



Charlotte remettant la lettre du roi à Catherine. Dessin de H. Valentin.

calmons-nous. Le plus fort est fait... J'ai trouvé votre homme. Vous allez signer avec lui cette promesse de mariage pour le chapelain. Le bon Dieu est plus difficile que le roi : il exige le consentement des parties...

Catherine, *se relevant de son abattement.* Le consentement!... Ah! je vous tiens donc, enfin!... Ah! il faut signer ce papier?... Ah! vous avez besoin de mon nom?... Eh bien! major, vous me mettrez en pièces avant d'avoir ma signature! (*Elle se pose devant Keller les bras croisés.*)

Keller. Décidément vous ferez une admirable grenadière... (*Lisant la promesse de mariage.*) « Les soussignés (vous ajouterez votre nom) et le sergent Hosten, du 3e régiment des grenadiers... »

Catherine, *à part.* Qu'ai-je entendu? Hosten!...

Keller. « Déclarons nous prendre réciproquement pour époux... Marienstadt, le... 15 mai 1780. » Voilà, mademoiselle; vous voyez que ce n'est pas long... Voulez-vous, oui ou non, signer ce papier? Non, m'avez-vous dit? Alors, nous allons employer les grands moyens. (*Il va pour sonner, Catherine lui arrête la main.*)

Catherine. Pardon, major... je n'avais pas bien compris... Le nom du futur, s'il vous plaît?

KELLER. Le sergent Hosten.

CATHERINE. Il serait possible?...

KELLER. Et pourquoi pas?... Soyez tranquille... c'est un brave et beau cavalier... cinq pouces et demi, pour le moins...

CATHERINE. Le sergent Hosten, du 3e régiment?

KELLER. Du 3e régiment.

CATHERINE. Cinquième compagnie?

KELLER. Cinquième compagnie. Lisez vous-même. (*Il lui remet le papier.*)

CATHERINE, *à part, avec une explosion de joie.* Mon fiancé!... O Providence!... (*Keller regarde Catherine avec étonnement.*)

KELLER. Eh bien! vous refusez toujours?

CATHERINE. Je consens, major; et je suis prête à signer. Vive le roi Frédéric!

KELLER. A la bonne heure! J'en étais sûr... Je connais le sexe, moi!... (*Le soldat éternue, puis éclate de rire. Keller le renvoie d'un geste.*)

SCÈNE V.

KELLER, CATHERINE, ALBERT HOSTEN.

KELLER, *appelant.* Sergent Hosten! arrivez à l'ordre!

ALBERT *entrant; salut militaire.* Présent, major! (*Apercevant la jeune fille.*) Catherine! la sœur de ma fiancée! O bonne rencontre!...

CATHERINE. Albert! le fiancé de ma sœur!... O cruel malentendu!...

ALBERT. Commandant, quelle est la consigne?

KELLER. La voici, sergent Hosten. Au nom du roi, vous êtes désigné pour épouser la jeune fille ici présente. (*A ces mots* : Au nom du roi, *Albert a porté les armes; aux paroles suivantes, son fusil retombe, et il reste pétrifié.*)

KELLER. Vous avez entendu?

ALBERT. Oui, commandant.

KELLER. On vous donne un quart d'heure pour faire connaissance, et pour signer la promesse de mariage que voici...

ALBERT. Pardon, excuse, major... Sans doute l'ordre de Sa Majesté... le devoir de la consigne... Mais, vous comprenez qu'en un quart d'heure...

KELLER. Raisonnez-vous, par hasard?

ALBERT. Non, major, non! mais la surprise... l'étourdissement... A peine arrivé dans cette garnison, et me voir tout d'un coup... marié!... c'est comme un canon qui part avant que la mèche ait pris feu... Car enfin... quel titre ai-je pour épouser mademoiselle?

KELLER. Cinq pieds et près de six pouces, morbleu!... Elle trouve cela suffisant... Regardez-la... et faites comme elle.

ALBERT. Comment! mademoiselle consent à ce mariage?...

KELLER. Elle ne demande pas mieux.

CATHERINE. C'est-à-dire, major... permettez...

KELLER. Vous avez crié : Vive le roi, et vouliez signer tout de suite.

CATHERINE, *le câlinant.* Je me suis trompée, commandant... Je croyais que c'était Ludwig Hosten, mon fiancé... Et monsieur est Albert Hosten, son frère, le fiancé de ma sœur... Vous m'avez abusée vous-même, en me disant qu'Albert était de la 5e compagnie.

ALBERT, *de même.* J'en étais, il y a un mois... J'ai permuté avec mon frère... Voyez-vous, major, c'est ce qui fait le malentendu...

KELLER. Ta! ta! ta! qu'est-ce que toutes ces histoires? Je ne connais que la lettre du roi : (*La relisant.*) « Ordre au major Keller de choisir un soldat de la garnison, et de le marier sur l'heure à la jeune fille qui lui présentera cette lettre. » Il n'y a là-dedans ni sœur, ni frère, ni fiancés! C'est vous, la petite, qui m'avez apporté la lettre; c'est vous, sergent, que j'ai choisi! Vous serez mariés. Voilà la consigne! (*Tirant sa montre.*) Vous avez perdu cinq minutes; il ne vous en reste plus que dix... Arrangez-vous... Je vous laisse et je reviens...

CATHERINE, *le retenant.* Un instant, major, vous allez tout savoir!... Ce n'est pas à moi, Catherine Reiwel, que le roi a remis sa lettre. C'est à ma sœur, Charlotte Reiwel, qu'il a rencontrée sur la route... Charlotte n'a pas osé venir à Marienstadt..., et je suis venue à sa place... C'est donc ma sœur qui doit épouser Albert!... Et si vous me mariez à lui, vous désobéissez au roi!...

KELLER, *hésitant.* Au fait, si c'était vrai...

ALBERT. Je suis aux ordres de Sa Majesté... pour épouser Charlotte.

CATHERINE. Si vous doutez de ma parole, faites amener ma sœur... et elle vous confirmera tout ce que je dis... Voulez-vous que j'aille la chercher moi-même?

ALBERT. Voulez-vous que nous allions la chercher tous deux?

KELLER. Oui, pour m'échapper ensemble!... Allons, corbleu! assez causé!... Vous croyez gagner du temps par un mensonge! mais ce n'est pas à moi qu'on en conte! Je connais le sexe, moi! Arrivons à l'ordre et signez.

CATHERINE. Par pitié, major!...

KELLER. Tarare!

ALBERT. Faites venir Charlotte.

KELLER. Motus!... Et signez! A bientôt!... (*Keller sort.*)

SCÈNE VI.

CATHERINE, ALBERT. (Un silence.)

ALBERT. Eh bien, Catherine?

CATHERINE. Eh bien, Albert?

ALBERT. Qu'allons-nous devenir?

CATHERINE. Comment sortir de là?

ALBERT, *furieux.* Moi, d'abord, je ferai sauter Marienstadt plutôt que de vous épouser!...

CATHERINE, *pleurant.* Et moi, j'aime mieux aller en terre que d'être votre femme.

ALBERT. Pauvre Charlotte!

CATHERINE. Pauvre Ludwig!

ALBERT. Embrassons-nous du moins pour eux...

CATHERINE. Oui, embrassons-nous pour eux! (*Ils s'embrassent.*)

ALBERT, *de plus en plus furieux.* Vous me jurez de ne jamais me donner votre main?

CATHERINE, *de plus en plus désolée.* Vous me jurez de ne jamais me donner votre cœur?

ALBERT. De me détester toute votre vie?

CATHERINE. De me maudire devant tout le monde?

ALBERT. Et d'envoyer le roi au diable plutôt que de dire *oui* au chapelain?

CATHERINE. Et de vous brûler la cervelle plutôt que de signer cet odieux chiffon?

ALBERT. Je le jure par Charlotte!

CATHERINE. Je le jure par Ludwig !

ALBERT. Pauvre Ludwig !

CATHERINE. Pauvre Charlotte !

ALBERT. Quand nos parents nous fiançaient tous quatre, qui nous eût dit qu'un tel malheur viendrait nous séparer?...

CATHERINE. Et nous séparer... au moment qui allait nous réunir !

ALBERT. Mais ce n'est pas fait ! c'est impossible ! Puisque nous ne signerons ni l'un ni l'autre.

CATHERINE. Savez-vous ce que je crains, Albert? c'est qu'on se passe de notre signature et qu'on nous marie malgré nous.

ALBERT, *dans le paroxysme de la colère*. Malgré nous! Je vous arracherai plutôt les cheveux, ma bonne Catherine !

CATHERINE, *dans le paroxysme de la douleur*. Je vous crèverai plutôt les yeux, mon cher Albert!

ALBERT. C'est bien le moins que je doive à Charlotte.

CATHERINE. Ludwig peut compter sur moi pour cela...

ALBERT. Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas? Quand le major va revenir, vous m'accablerez de sottises.

CATHERINE. Vous me traiterez comme la dernière des femmes?

ALBERT. Je lui jetterai sa promesse de mariage à la tête.

CATHERINE. Je lui déclarerai que je n'épouse pas... pour le roi de Prusse !

ALBERT. Vous êtes bien sûre de ne pas faiblir!

CATHERINE. Vous verrez! Vous ne céderez pas, au moins?

ALBERT. Vous m'en direz des nouvelles.

CATHERINE. Je voudrais que Ludwig fût là !

ALBERT. Je voudrais que Charlotte m'entendît! Et dire qu'une heure plus tard, on pouvait choisir mon frère à ma place..., car sa compagnie suivait la mienne à Marienstadt... Elle y arrive peut-être en ce moment...

CATHERINE. Malheureux Ludwig!

ALBERT. Infortunée Charlotte !... Embrassons-nous encore pour eux, Catherine !

CATHERINE. Embrassons-nous pour eux, Albert!

(Ils s'embrassent. Keller entre suivi de deux soldats. A cette vue, ils se séparent brusquement. Albert regarde les soldats avec inquiétude.)

SCÈNE VII.

KELLER, CATHERINE, ALBERT, DEUX SOLDATS.

KELLER. A la bonne heure... Vous voilà d'accord, enfin. Je m'y attendais... Je connais le sexe, moi! (*Bas à Albert.*) En cas d'hésitation, mon brave, je vous amenais du renfort, deux camarades chargés de vous conduire au Conseil de guerre, si vous n'aviez pas signé au quatrième roulement de la retraite. (*On entend le tambour au dehors.*) C'est le premier ! (*Albert fait un soubresaut.*) Vous connaissez la discipline : Désobéissance au roi. — Peine de mort... Fusillé sur l'heure!... (*Lui montrant la table.*) Allons, sergent; la plume à la main ! en avant le paraphe conjugal !

CATHERINE, *reprenant son aplomb*. Il ne signera pas, major; il ne veut pas signer..., ni moi non plus! Il me déteste; je l'exècre. Il me maudit; je le donne au diable! Et voilà! demandez-le-lui plutôt!

KELLER, *abasourdi*. Encore ! (*A Albert.*) Votre fiancée plaisante, j'imagine?

ALBERT, *tremblant*. Mais, commandant, ce n'est pas ma fiancée ; ma fiancée est Charlotte, sa sœur...

KELLER. Toujours la même histoire? Alors, je lance la réserve. (*Aux deux soldats.*) Avancez à l'ordre! Portez arme! présentez arme! arme au bras! Vous savez la consigne; suffit... (*Les deux soldats obéissent aux commandements, et se placent, au port d'arme, a droite et à gauche d'Albert. — Bas à celui-ci.*) Faites votre cour, maintenant... Je vous aiderai de mon mieux, avec mon expérience du sexe; et les tambours feront l'office de la sérénade. Si au second roulement vous n'êtes pas aux pieds de la future, si au troisième elle ne vous tend pas la main, si au quatrième vous ne signez pas l'un et l'autre,— c'est que vous aimerez mieux épouser une vingtaine de balles, et on vous les servira toutes chaudes!...

ALBERT, *frissonnant, à part*. Vingt balles!... Et il le fera comme il le dit!... Mon Dieu! mon Dieu! Charlotte! Ludwig! Quelle situation!...

KELLER, *bas*. Et pas un mot de la consigne à la petite!... Respect aux sentiments des belles... Je veux des opinions libres et spontanées.

(Keller s'assied en face des deux jeunes gens, prend un journal, et le parcourt en frisant sa moustache.)

CATHERINE, *bas, à Albert*. Que vous a-t-il dit?...

ALBERT, *de même*. Rien... Un mot d'ordre..., la retraite..., les tambours... (*A part.*) Oh! j'en deviendrai fou!...

CATHERINE, *de même*. Je crois qu'il se calme... Il cédera si vous tenez bon... Allons! courage! Dites-moi des injures...

ALBERT, *de même*. Oui, certainement... (*A part.*) Corbleu! j'aimerais mieux dix mille baïonnettes sur moi!... (*Haut, cherchant à se remonter.*) Mademoiselle Catherine, éloignez-vous!... Vous voyez bien que je ne puis... (*Les tambours préludent, il s'arrête tout court.*) Non, Catherine; je veux dire, au contraire, que vous vous rapprochiez...

CATHERINE, *à part*. Est-ce que sa tête s'égare?

KELLER. Sergent Albert Hosten, quels sont vos sentiments pour la jeune Catherine Reiwel, que Sa Majesté vous destine en mariage?

CATHERINE, *bas*. Voilà le moment. Il faiblit. Criez-lui donc que je vous fais horreur!

ALBERT, *avec effort*. Eh bien, oui; Catherine me fait... (*Roulement de tambours. Il s'interrompt; puis les tambours redoublent, il tombe à genoux.*) Je vous aime, Catherine; je vous aime de tout mon cœur!... Je l'adore, commandant, je l'adore. (*A part.*) Corbleu! je ne me laisserai pas fusiller pourtant.

CATHERINE, *à part*. Eh bien! que dit-il?

ALBERT, *bas à Catherine*. Je vous hais, soyez tranquille! Mais ne me démentez pas, ou je suis mort. (*Catherine reste perplexe.*)

KELLER. Très-bien! (*Au final du roulement, il regarde Albert qui baise la main de Catherine. Haut.*) Sergent Albert Hosten, la jeune Catherine a-t-elle pour vous les mêmes sentiments que vous avez pour elle?

CATHERINE, *avec explosion*. Moi! je n'aimerai jamais...

Albert, *l'arrêtant, bas.* Catherine, au nom du Ciel!... (*Haut.*) Elle n'aimera jamais... que moi, major... N'est-ce pas, Catherine? Ma chère Catherine, je vous en supplie... si vous saviez... (*Bas.*) Dites comme moi, vous ne m'en détesterez pas moins... Je vous expliquerai, c'est pour Ludwig!... (*Les tambours préludent.*) Oui, commandant, elle m'aime... Elle m'aime à la folie... Mais excusez le premier moment... Elle est ravie, au fond de l'âme, comme moi... Elle remercie le roi... Elle vous remercie... Nous vous remercions. (*Roulement des tambours.*) N'est-ce pas, ma bonne Catherine? (*Bas.*) Je vous répète que c'est pour Ludwig... Il est perdu, si vous ne me donnez pas la main!

Catherine *à part, bouleversée.* Ludwig perdu!... et je puis le sauver?... (*Les tambours décroissent.*)

Albert. Vous entendez, adorable Catherine!... Votre main, votre main chérie! si vous ne voulez pas que j'expire... à vos genoux. (*Bas, avec fureur.*) Je vous la rendrai votre main, allez!... (*Keller les regarde.*) Pour Ludwig! (*Catherine soupire, et donne la main à Albert. Le roulement cesse.*)



Albert et Ludwig Hosten. Dessin de H. Valentin.

Albert, *triomphant.* Vous le voyez, major, elle m'a donné la main!...

Keller. De mieux en mieux! Maintenant, sergent Hosten et jeune Catherine Reiwel, vous n'avez plus qu'à signer l'engagement qui est sur cette table.

Albert, *à part.* Aïe! voici le plus grave!...

Catherine, *à part.* Signer!... Est-ce encore pour Ludwig?...

Keller. A vous d'abord, sergent.

Albert. Oui, major; sans doute, je vais... (*A part.*) Oh! Charlotte, c'est impossible!... (*Les tambours préludent. Il tressaille et va près de la table. Il s'arrête. Le roulement commence. Il prend la plume, puis la rejette, et s'essuie le front. Les tambours continuent. A part.*) Fusillé!... Fusillé!... (*Il reprend vivement la plume, et s'apprête à signer.*)

Catherine, *courant lui retenir la main.* Oh! vous ne ferez pas cela, Albert!

Albert, *avec éclat.* Non! jamais!... Plutôt mourir!... (*Un silence. Le dernier roulement des tambours décroît*

et cesse. Keller observe la scène en mordant sa moustache, puis se levant lentement.)

KELLER. Vous n'avez pas signé ?

CATHERINE, *avec résolution*. Non, monsieur ! je n'épouserai que Ludwig ici-bas !

ALBERT, *de même*. Non, major ! j'attendrai Charlotte là-haut !

KELLER, *aux deux soldats*. Alors, remplissez vos ordres... Arrêtez et emmenez le sergent... Par le flanc gauche ! en avant, marche !... Au conseil de guerre !

CATHERINE. Au conseil de guerre ?

KELLER. Pour être jugé sur l'heure, et fusillé de suite, comme rebelle aux ordres du roi.

CATHERINE, *avec un cri*. Albert !

ALBERT, *donnant ses armes aux soldats et s'apprêtant à les suivre*. Adieu, Catherine ! soyez heureuse avec Ludwig, et dites à Charlotte que je meurs pour elle ! (*Catherine tombe sur un siége.*)



Frédéric et les quatre fiancés. Dénoûment. Dessin de H. Valentin.

(Mais au moment où les soldats vont sortir avec Albert, les roulements de tambours recommencent et ébranlent toute la forteresse. On entend les cris : — Aux armes ! Les clairons et les trompettes retentissent... La cloche de la chapelle sonne à grande volée, etc.

KELLER, *étonné*. Qu'est-ce que cela ?...

SCÈNE VIII.

Le roi FRÉDÉRIC II, KELLER, ALBERT, CATHERINE, LUDWIG, CHARLOTTE, SOLDATS.

(Entrent d'abord les soldats qui escortent le roi, et parmi lesquels se trouve Ludwig.)

UN OFFICIER, *entrant*. Sa Majesté LE ROI !

CATHERINE, *apercevant Ludwig.* Ludwig ici! par quel hasard?

LUDWIG. Ma compagnie entrait au fort en même temps que Sa Majesté... et Charlotte...

ALBERT. Charlotte! avec le roi!

LE ROI, *s'avançant et tenant par la main Charlotte toute tremblante.* Oui, Charlotte... (*Keller pose un genou en terre; le roi le relève.*) Pas d'étiquette, major; je suis ici *incognito*... Oui, Charlotte Reiwel, une petite rebelle à Sa Majesté, que je traduis à votre barre, commandant.

KELLER. Comment cela, Sire?

LE ROI. Il y a une heure, je me promenais dans les champs, comme un simple mortel, lorsque j'ai rencontré cette déesse de grâce qui répond au nom de Charlotte. Je me suis dit qu'en la mariant à un beau soldat je formerais un ménage admirable; vous savez que c'est une de mes idées favorites; je lui ai donc remis une lettre pour vous, major, par laquelle, sans qu'elle en sût rien, je vous chargeais de lui trouver un époux assorti...

KELLER. J'ai reçu la lettre, en effet, Sire, mais des mains de cette autre jeune fille... (*Il montre Catherine.*)

LE ROI. Ah! ah! Catherine, la sœur de ma messagère... celle qui a osé prendre sa place ici, une seconde rebelle à traduire au conseil...

CATHERINE. J'ignorais, Sire, Dieu le sait! que j'avais l'honneur de porter un ordre de Votre Majesté...

LE ROI. Et si vous l'aviez su, qu'auriez-vous fait?

CATHERINE. Eh bien! franchement, je ne l'aurais pas remis!

LE ROI. Comment! une dépêche royale!

CATHERINE. J'aurais trouvé un troisième porteur, mon frère, par exemple, ou ma grand' tante, qui a soixante-dix ans! Nous aurions vu si M. le major eût trouvé quelque beau soldat pour l'épouser!

LE ROI. Brave et habile, comme on me l'a dit... et charmante, ma foi! comme sa sœur! (*Il la fait venir et la baise au front.*) Les rois ont aussi le privilége des barbes blanches... Mais jugez de ma surprise, major, lorsqu'en repassant, il y a une demi-heure, à la place où j'avais rencontré Charlotte, j'ai retrouvé, gardant tranquillement sa chèvre, celle que je croyais déjà fiancée à un grenadier de Marienstadt!... Elle m'a tout dit... elle m'a demandé grâce... (*Souriant.*) Mais je me suis fâché, j'ai été impitoyable, et j'ai amené la criminelle au fort, où j'entends que mes ordres s'accomplissent par un mariage en règle...

CHARLOTTE, *regardant Ludwig.* Sire, par pitié!... ma main n'est pas libre... elle est promise à quelqu'un... Je vous en conjure, prenez encore ma sœur à ma place...

LE ROI. Toujours votre sœur? Mais il n'est plus temps, sans doute... Aux termes de ma lettre, major, vous avez déjà marié Catherine?

KELLER. A peu près, Sire... J'ai mesuré mademoiselle: cinq pieds passés; j'ai mesuré mes soldats d'élite, et j'en ai choisi un de cinq pieds six pouces..., le sergent Albert Hosten, ici présent... (*Il le montre.*) Mais j'avais affaire à deux mauvaises têtes; la petite a regimbé, le sergent a fait la grimace... Bref, je venais de le menacer du conseil de guerre et de la fusillade... lorsque Votre Majesté...

LE ROI. La fusillade! Oh! major, c'était un peu militaire...

KELLER, *souriant.* Les fusils n'étaient pas encore chargés, Sire... Une simple plaisanterie de ma façon. Je connais le sexe, moi!...

LE ROI, *à Catherine.* Et pourquoi, mademoiselle Catherine Reiwel, ne voulez-vous pas épouser le sergent Albert Hosten, que voici?

CATHERINE. Parce que je suis fiancée au sergent Ludwig Hosten, que voilà!

KELLER. C'est ce qu'elle me chante depuis une heure, et ce que je n'ai pas voulu croire!... On m'apporte une lettre de Votre Majesté... Ordre de marier le porteur!... Le porteur était Catherine... Je ne suis pas sorti de là! Je ne connais que la consigne, moi! Et Catherine épousera Albert, à moins que Votre Majesté ne donne contre-ordre...

CHARLOTTE, *à genoux.* Oh! Sire! un contre-ordre, s'il vous plaît!

LUDWIG ET ALBERT, *à genoux.* Sire, un contre-ordre, au nom du Ciel!

LE ROI. Vous seule ne m'implorez pas, Catherine; pourquoi cela?

CATHERINE. Parce que, contre-ordre ou non, je n'épouserai jamais que Ludwig, mon fiancé!

LE ROI, *riant.* Charmante! charmante! (*Aux trois jeunes gens agenouillés.*) Relevez-vous, mes enfants... Albert et Charlotte, placez-vous ici. (*Il montre sa droite. Albert et Charlotte s'y placent.*) Ludwig et Catherine, placez-vous là. (*Il montre sa gauche. Ludwig et Catherine s'y placent.*) Deux frères, beaux grenadiers! Deux sœurs, filles superbes. (*Souriant.*) Major Keller, mesurez donc chacun de ces couples.

KELLER, *tirant gravement son épée et mesurant.* Cinq pieds six pouces contre cinq pieds un pouce et demi, et cinq pieds cinq pouces et demi contre cinq pieds deux pouces.

LE ROI. Que pensez-vous de cette double proportion?

KELLER. Les deux couples ne seraient pas mal, mais Albert irait mieux avec Catherine...

LE ROI. Bah! pour un demi-pouce!... D'ailleurs, Catherine et Ludwig peuvent grandir encore... Décidément, je donne contre-ordre, et je fais deux mariages au lieu d'un...

LES QUATRE JEUNES GENS. Ah! Sire, quelle bonté!

LE ROI. Naturellement, j'ajoute deux cents florins d'or à ceux de tantôt...

CATHERINE. Et nous les partagerons, comme nous avions déjà fait...

LE ROI. Encore un mot, mes enfants: mon successeur aura besoin, comme moi, de bons soldats. Vous êtes mariés par le roi de Prusse, ne soyez pas mariés pour le roi de Prusse!

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT.

« *Que Charles-Quint et Jean III montrent le testament par lequel Adam lègue l'Amérique à l'Espagne et au Portugal.* » Paroles prononcées par François Ier, en envoyant Jacques Cartier prendre possession du Canada.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*), qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1852-53 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingtième volume.

La livraison d'octobre 1853, première du vingt et unième volume (1853-54), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 5 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1853-54, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre prochain, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvées. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1853 *au* 25 *septembre* 1854 *inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture, ou au verso du titre.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries Nationales et Générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée,* celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

RÉBUS.

ENIGME HISTORIQUE.

Quel est le guerrier qui, de l'enfant le plus poltron, devint l'homme le plus intrépide; le roi qui se fit charpentier, matelot, etc., pour former, du plus pauvre État, l'empire le plus riche et le plus puissant; le conquérant qui a promis, dans son testament, la domination du monde à ses successeurs?



L'explication de ce rébus, ainsi que la réponse à l'énigme ci-contre, se trouvera dans notre numéro d'octobre prochain, où s'ouvrira la série des rébus sur Henri IV, ce roi qui a laissé à la postérité autant de belles paroles que de grandes actions.

MUSÉE
DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXI[e] ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ETIENNEZ (Hippolyte).
FEVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GERARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Leon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALEVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Academ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MERY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbe).
PECONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
SEGALAS (Anaïs).
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1854-1855 (22e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,
6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Allemagne et Angleterre, 7 fr. 50 ; Italie, Suisse et Belgique, 8 fr. 10 ; Espagne et Hollande, 9 fr. 50.

Pour les départements,
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 francs 70 centimes.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Allemagne et Angleterre, 15 fr. 70 ; Italie, Suisse et Belgique, 15 fr. 50 ; Espagne et Hollande 19 fr. 10.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 37.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 37, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries nationales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

VINGT-UN VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché.	6 fr.	(Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)
	Relié.	7 fr. 50 c.	
Pour les départements, par la poste, le volume broché.		7 fr. 50 c.	

Les 15 premiers volumes de la collection, pris ensemble (réduction de 50 pour cent) : 45 fr. pour Paris, au lieu de 90 fr. ; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD, BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.



Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 37.

AVERTISSEMENT.

Ce vingt-unième volume du *Musée des familles* marque une date importante dans l'histoire de ce recueil, et même dans l'histoire de la littérature en général ; car il n'existe pas en France deux autres journaux illustrés qu'un succès constant, progressif, moral et populaire, ait amenés ainsi à leur vingt-unième année.

Comment la direction du *Musée* a-t-elle mérité ce succès? En exécutant loyalement, simplement et courageusement, le programme qu'elle s'était imposé, et qu'elle rappelle aujourd'hui sans peur et sans reproche.

La nouvelle Société du *Musée des Familles* disait, en juillet 1849 : « Nous sommes en mesure de tout faire pour que « le *Musée* devienne, sans augmenter son prix, la plus belle des revues illustrées, sans cesser d'être la plus utile et la « plus intéressante des bibliothèques, en menant de front : dans sa première partie, l'encyclopédie amusante des « sciences, des découvertes, de la littérature, des voyages, de l'histoire, des beaux-arts, etc., tout ce qui constitue la « *bibliothèque de famille* ; et dans sa seconde partie : les nouvelles et les événements du mois ou de l'année, les salons, « les académies, les théâtres, les vues, les biographies et les portraits contemporains, tout ce qui constitue l'*actua-* « *lité*... Notre plan, ajoutions-nous, est aussi simple que large. C'est un plan complet d'éducation contemporaine. « Quels seraient aujourd'hui le jeune homme, la jeune fille ou femme, l'homme du monde le mieux élevés? Ce seraient « ceux qui se connaîtraient eux-mêmes par la religion, la philosophie et la morale ; et qui connaîtraient l'histoire par « les livres ; la création et la civilisation par les voyages, les sciences et les arts ; la société par l'observation des « mœurs et des caractères. Un petit nombre d'élus ont seuls assez de talent, de richesse et de loisir, pour réaliser une « telle éducation. Nous, qui nous adressons au plus grand nombre, notre mission est justement de mettre cette éduca- « tion à la portée de tous. Nous voulons résumer et remplacer, pour nos lecteurs, les bibliothèques qu'ils ne peuvent « lire, les voyages qu'ils ne peuvent faire, les maîtres savants qu'ils ne peuvent entendre, le monde physique et moral « qu'ils ne peuvent étudier, les chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ne peuvent acquérir, etc., etc. Nous voulons qu'ils reçoi- « vent cette instruction universelle, sans effort et sans dégoût, sous la forme récréative d'une lecture de famille. *Le* « *conte fait passer le précepte avec lui*, comme a dit La Fontaine, notre maître commun. Nous voulons enfin que nos « souscripteurs trouvent tout cela en détail dans notre journal de chaque année, pour le prix d'un colifichet ; en bloc « dans notre collection, pour le prix d'une loge à l'Opéra. »

Notre public,— nous allions dire : notre famille, multipliée d'année en année, et accrue encore en 1854 de plusieurs milliers de nouveaux venus, nous a dit assez haut que nous avons rempli ces engagements en conscience.

Nous allons les remplir mieux encore, si c'est possible, avec les nouvelles forces que nous apporte l'agrandissement de notre succès. On en trouvera la preuve dans le programme ci-contre du prochain volume du *Musée ;* et nos lecteurs nous permettront de leur répéter notre devise, plus juste en ce moment que jamais : *Nous sommes des amis de* VINGT ANS ; *comptez sur notre persévérance comme nous comptons sur votre fidélité.*

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1854.

MUSÉE DES FAMILLES.

LA COMTESSE D'ARNHEIM.

Mon cher ami,

Te souviens-tu encore de notre voyage en Allemagne, et des six mois que nous passâmes à l'Université d'Heidelberg, où nous écorchions si bravement la langue des Césars, lorsqu'il s'agissait de défendre la bourse commune contre la rapacité et l'érudition de notre coquin d'hôtelier qui comptait si volontiers par drachmes et par sesterces?



Le dernier jour. Le comte, Mina, le pasteur, etc. (pages suivantes). Dessin de Karl Girardet.

de nos parties d'épée et de moos au knip (1) du *Fier chevalier* en compagnie de Sperling, de Mulder et de Nathanaël? des lieders du Murzius que tu attaquais toujours une tierce au-dessous?

Te souviens-tu aussi? Mais à quoi bon parler de cela! Tu étais trop joyeux de revoir Paris et tes amis du cercle. Je voulais te parler de cette bonne vieille berline jaune-citron qui roule sur la route d'Heidelberg à Carlsruhe, et de ces jolis postillons de *convention*, comme tu les appelais, dont le costume galonné d'argent, le cornet de cui-

(1) Taverne d'étudiants.

vre poli et le chapeau couronné de houx te faisaient tirer ton album et tes couleurs à chaque relais de poste.

Bonnes gens, n'est-ce pas? vous offrant, avec le pasteur protestant qui s'en va visiter les pauvres de la campagne, voyageur indispensable de toute voiture publique du grand-duché de Bade, deux charmants compagnons de route.

Le jour, le pasteur lit sa Bible à fermoir d'argent, tout en vous regardant du coin de l'œil, et maître Frantz trotte sur son cheval gris, en chantant ses tyroliennes les plus aiguës, et en se retournant de temps en temps sur sa selle pour vous dire quelques mots en mauvais français, ou saluer quelque jolie fille du village voisin qui valsera le dimanche suivant avec lui.

Mais l'on entre dans la forêt, et la lune blême, qui roule au-dessus des pins noirs, se laisse gagner de vitesse par les grands nuages fauves qui s'ébattent sur son disque... La gaie chanson de maître Frantz expire sur ses lèvres; il ne faut pas réveiller le Chasseur Noir... Clic, clac..., la voiture, qui craque de vieillesse, rase les fondrières qui s'ouvrent béantes... Clic, clic, clac, Frantz fume sa grosse pipe de buis qui l'éclaire de lueurs fantastiques... Les pointes des roches frisent les roues bruyantes et les branches des chênes séculaires raclent le dessus de la voiture. Misère que cela! Une flamme rouge brille dans la clairière... Ce sont des fours à charbon, mais ce pourrait être aussi l'infernal chaudron du Chasseur maudit... Brrr... clic, clac, et Frantz excite ses chevaux. Ce moment de sombre terreur est justement celui que le vénérable pasteur choisit pour fermer son livre, tirer avec soin ses manchettes plissées, frotter ses blanches mains, engager la conversation avec vous, et se dédommager largement du silence qu'il a gardé pendant la première partie de la route.

J'arrive de Carlsruhe, mon bon Léon, où j'étais allé pour revoir quelques-uns de nos anciens amis, et comme en ta qualité de peintre et de littérateur je sais combien tu recherches les histoires de voyage et les sujets poétiques, je joins à ma lettre les quelques feuillets que j'ai écrits pour toi dans l'angle de cette vieille berline jaune dont je te parlais plus haut...

Pardonne-moi si j'emploie encore quelquefois le *je* et le *moi*. Cette maudite formule détruit souvent toute l'illusion d'un sujet... Mais comme après tout je suis un peu acteur dans le drame réel que je vais te conter, le *je* fatal est inévitable.

J'occupais donc une des places du coupé de la voiture de Carlsruhe à Spire, ayant pour unique compagnon de route M. Maurice ***, pasteur de la petite ville de Manheim... Comme il faisait très-chaud, nous avions baissé les glaces et nous écoutions tristement la chanson de notre maître Frantz (1) qui, le fouet sur la hanche et le chapeau sur l'oreille, avait tout l'air d'un courrier de l'Etat, rapportant la nouvelle d'une victoire. Notre voiture venait de tourner l'angle d'une petite châtaigneraie, lorsque des cris plaintifs nous tirèrent de notre rêverie. Nous vîmes à peu de distance un homme qui accourait vers nous en coupant à travers champs, et en donnant des signes d'une exaltation singulière...

— Oh! le fou! le fou! nous cria le postillon en pivotant sur sa selle.

— Le comte Reynold! dit le pasteur en joignant les mains... Au nom du Ciel! retenez vos chevaux, le malheureux se ferait écraser sous les roues...

— Oh! ne craignez rien, monsieur Maurice, il est encore trop loin pour nous rattraper maintenant. Et il enveloppa ses chevaux d'un coup de fouet... La voiture partit au galop. A cette vue, le fou s'arrêta subitement en poussant un cri déchirant! Mais reprenant aussitôt sa course furieuse au travers des haies et des cours d'eau qu'il franchissait avec une légèreté et une force surhumaine, il arriva en quelques bonds sur le pavé de la route...

Le postillon, penché sur ses chevaux, les excitait de la voix et de l'éperon, faisant la sourde oreille aux prières du brave pasteur.

J'étais resté muet et immobile de terreur, n'osant plus regarder par la portière ce malheureux qui s'exposait à un danger aussi effrayant... Mais bientôt j'entendis à côté de moi sa respiration bruyante, et une main blanche et décharnée, saisissant le rebord de la portière, s'y cramponna avec force...

Le postillon, vaincu dans cette lutte sauvage, comprit sans doute tout le danger, car il arrêta doucement ses chevaux... Il était temps; le pauvre insensé, dont les forces s'étaient épuisées, suspendu par un seul bras, se laissait traîner sur la route...

Je sautai lestement à terre ainsi que le brave pasteur, pour chercher à calmer ce malheureux et le décider à lâcher prise...; et de ma vie, je te le jure, je n'oublierai le spectacle qui frappa mes regards.

Le fou, un genou appuyé sur le marchepied de la voiture et le corps à demi renversé en arrière, serrait toujours de sa main crispée la clef de la portière... Ses yeux, qui s'étaient fermés, se rouvrirent lorsque nous nous approchâmes de lui, et toute sa physionomie s'animant d'un éclair de joie et de reconnaissance, il nous dit, d'une voix si douloureuse et si douce qu'elle me fit tressaillir :

— Je savais bien que vous me la rendriez, ma pauvre Christine!

— Toujours cette femme, dit le pasteur entre ses dents... Puis il ajouta tout haut en relevant le pauvre homme... : Du courage, monsieur le comte... oui, vous la reverrez bientôt.

— Ah! dit le fou avec un profond soupir en essayant de se relever mais en fléchissant aussitôt, car il s'était blessé en tombant et une large tache de sang allait en s'agrandissant sur son genou droit...

Je ramassai le fouet du postillon et, dans ma colère, je le lui eusse brisé sur les épaules s'il n'était passé rapidement de l'autre côté de ses chevaux.

Le pasteur m'aida alors à asseoir le blessé sur le gazon qui bordait la route et à panser sa blessure.

— Dieu soit loué! me dit M. Maurice, en me montrant des valets en livrée qui accouraient au loin, on s'est aperçu de sa fuite et on vient le chercher... Quelques minutes après, les domestiques emportaient sur des branches vertes, qu'ils avaient disposées en forme de civière, le corps meurtri de leur maître, et nous remontions dans notre voiture, encore tout émus de cette triste rencontre.

J'aurais bien voulu connaître l'histoire de ce malheureux; mais comme mon compagnon ne semblait pas disposé à entamer ce sujet de conversation, je me résignai, ne voulant pas avoir l'air de me faire payer de mes services et de mon intérêt au prix d'une curiosité sans doute indiscrète.

Une heure se passa ainsi... lorsque notre postillon se retournant vers le pasteur, lui montra au loin un jeune homme qui venait sur la route.

— Monsieur Fabrice... voilà M. Fabrice qui vient; je vous en prie, ne lui parlez pas de l'accident arrivé à son

(1) Sur vingt postillons, dix-huit se nomment Frantz.

oncle ; s'il savait que c'est moi qui en suis cause... je le connais, il serait capable de me tuer sur la place.

— C'est bien..., mais alors que cela te serve de leçon.

Frantz baissa la tête en rougissant et mit ses chevaux au galop...

— Il faut que je parle à Fabrice, tu arrêteras... Veuillez me pardonner, monsieur, ajouta le pasteur en s'adressant à moi, ce nouveau retard... mais j'espère que le motif sera pour moi une meilleure excuse.

Je m'inclinai en signe d'assentiment... Nous approchions rapidement du jeune homme qui inspirait une si grande terreur à notre postillon, et je t'avouerai que M. Fabrice paraissait être de taille et de force à l'assommer d'un seul coup de poing... C'était un grand jeune homme blond et pâle, d'une physionomie douce et fière tout à la fois...; de grands yeux bleus bien ouverts et bons, regardant bien en face, de longues moustaches brunes retroussées aux angles des lèvres, et enfin une petite cicatrice sur la joue gauche lui donnaient une admirable expression de franchise et de courage... On eût dit une de ces belles et austères figures comme Lemud a su les créer dans son tableau de maître Wolframb.

...Fabrice portait un élégant costume d'étudiant allemand et fumait, tout en marchant, dans une de ces longues pipes de bambou à fourneau de porcelaine armoriée.

La voiture s'arrêta à quelques pas de lui, et le pasteur, se penchant en dehors, l'appela doucement par son nom.

Le jeune homme traversa la route et, après avoir ôté sa petite casquette de cuir verni, il serra affectueusement la main que le pasteur lui tendait.

— Vous allez au château, Fabrice ?

— Oui, monsieur Maurice ; il y a près d'un mois que je n'ai pas vu mon oncle... vous savez, depuis le jour...

— Oui, oui, je sais, se hâta d'interrompre M. Maurice... et vous revenez d'Heidelberg ?

— Où j'ai vu le docteur Jules Mesmer qui me répond de rendre la raison à mon pauvre oncle s'il consent à venir habiter sa maison de campagne.

— Et vous allez le chercher...

— Oui. Il me reconnaît bien, moi, et m'obéit comme un enfant... J'espère le décider facilement à me suivre.

— Ecoutez-moi, Fabrice, et surtout ne vous fâchez pas, ajouta M. Maurice en serrant la main du jeune homme... Votre oncle, que nous avons rencontré, est aujourd'hui dans une grande exaltation ; l'idée fixe qui le poursuit a failli lui devenir fatale... Il s'est jeté sur notre voiture et s'est blessé légèrement à la jambe, mais cela n'a rien de dangereux, je puis vous l'affirmer... Monsieur et moi nous l'avons pansé sur le bord de la route, et nous l'avons ensuite confié aux soins de ses domestiques... Il n'y a rien à craindre de ce côté... A mon retour, je passerai au château...

Fabrice, qui avait écouté le pasteur avec émotion, fixa sur moi ses grands yeux bleus avec une touchante expression de reconnaissance. . et me tendant la main...

— Merci pour lui et pour moi, me dit-il avec un élan plein de cœur ; merci, monsieur... A bientôt, monsieur Maurice. Et il s'éloigna rapidement.

— Monsieur, me dit le pasteur d'une voix douce quand notre berline eut repris sa course, je vous ai fait perdre un temps précieux pour vous. Le mien appartient par devoir à tous les malheureux ; ici ou là-bas, je puis exercer partout mon œuvre modeste... Veuillez donc me pardonner le tort que j'ai envers vous ; un autre compagnon de route eût été moins patient peut-être ou moins charitable. Laissez-moi donc vous remercier, monsieur, de votre humanité et de votre complaisance.

Je t'avouerai, mon cher Léon, que ma modestie se sentait assez mal à son aise en écoutant ce joli préambule.

— Les événements qui viennent de retarder notre voyage vous ont laissé, je le vois, une pénible impression ; eh bien ! puisque le hasard vous a placé en présence des acteurs d'un aussi douloureux drame de famille, j'espère qu'en mettant à votre service mes souvenirs d'autrefois, je vous donnerai une preuve touchante de la haute estime que j'ai déjà pour vous.

C'est à votre cœur et à votre esprit que je m'adresserai, monsieur, et non à votre curiosité, que je ne me serais peut-être pas donné la peine de satisfaire... Vous voyez que je suis franc.

— Et je vous en remercie.

— Je suis un assez pauvre conteur, ajouta timidement l'excellent homme en m'offrant son porte-cigares, mais ces excellents havanes abrégeront mon récit de la moitié ; usez-en tout à votre aise.

J'acceptai sans me faire prier une offre aussi gracieuse, et, m'installant bravement dans mon angle de voiture, je prêtai la plus religieuse attention aux paroles du digne pasteur.

— Je crois vous avoir dit déjà le nom du malheureux jeune homme que nous avons rencontré, il s'appelle Henri Reynold d'Arnheim... Je ne vous parlerai pas de son enfance qui s'écoula joyeuse et insouciante au château d'Arnheim ; à vingt ans, Reynold était proclamé le roi des étudiants de notre Université. C'était un cavalier accompli, un digne fils de la vieille Allemagne. Ardent et infatigable, nul ne savait mieux que lui dresser un cheval, lancer la balle d'un pistolet ou soutenir un assaut d'armes...; joueur impassible et joyeux compagnon, Reynold, loin d'exciter la jalousie de ses camarades, en était estimé et aimé. Il quitta enfin l'Université, emportant les regrets et les vœux de tous, et vint habiter le vieux château que vous avez pu voir sur la route... Mais, habitué à une vie bruyante et animée, le jeune comte, qui avait perdu la comtesse sa mère, ne tarda pas à regretter ses anciens amis de l'Université ; cette vie de château, calme et monotone, ne pouvait convenir à son âme ardente que le chagrin et l'ennui minaient sourdement.

Un soir, je le rencontrai seul, assis sur le bord du chemin, les yeux fixés sur les clochers de la ville qui se détachaient sur l'horizon, et comme absorbé dans une méditation profonde. En m'apercevant, il se leva et vint au-devant de moi avec un grand empressement

— Je suis charmé de vous voir, mon bon Maurice, me dit-il en passant son bras sous le mien... J'ai grand besoin de vos conseils, et je serais allé demain à Manheim pour causer avec vous... Mais, puisque je vous trouve sur mes terres, je m'empare de vous et je vous conduis prisonnier chez moi... Rassurez-vous, je vous relâcherai bientôt ; après le souper, ma voiture vous ramènera chez vous.

J'acceptai son invitation, et après souper, lorsque nous fûmes retirés dans son cabinet de travail, le jeune comte m'avoua, non sans quelque embarras, qu'il aimait la fille du célèbre docteur Weller, Mlle Mina, et qu'il voulait demander sa main à son père. Mais il ajouta qu'il ne se sentait pas le courage de faire lui-même cette demande ; que vingt fois déjà il était parti pour cela, bien résolu de ne rentrer chez lui qu'après avoir rempli la mission qu'il s'était imposée. J'allai au-devant de la demande qu'il allait me faire, et je lui offris de me charger pour lui de cette affaire. Le docteur Weller était un de mes vieux amis de

collége, je pouvais donc lui parler chaudement en faveur du comte.

Je réussis si bien à vaincre la répugnance que le bon Weller avait de marier sa petite Mina, dont la frêle santé lui faisait craindre pour l'avenir, que deux mois après je signais le contrat de mariage du comte Henri avec Mlle Mina Weller.

La jeune comtesse d'Arnheim, dont je ne pourrai que vous esquisser le portrait, était une de ces angéliques créatures, une de ces douces et suaves jeunes filles que nos poëtes prennent comme type de leurs plus charmantes ballades : de grands yeux bleus, limpides comme les flots de nos lacs, voilés sous un rideau de cils noirs; de longs cheveux blonds cendrés retombant en longues boucles soyeuses sur ses blanches épaules; une taille souple et élancée, de petites mains blanches et effilées, aux ongles roses; enfin, monsieur, un de ces portraits idéals comme Lawrence les composait pour les belles duchesses du Middlesex.

Mais hélas! la mort avait déjà touché de ses doigts de marbre cette pauvre fleur éphémère, et le malheureux Weller avait maudit son art le jour où il avait lu sur les lèvres décolorées de son enfant, sur ses pommettes roses et saillantes, sur les veines bleues de ses mains, ce mot fatal, impitoyable, phthisique! écrit sur son front par la main de Dieu!

Deux années s'étaient écoulées, deux années de joie et d'espérance, pendant lesquelles le comte avait eu un fils, un pauvre petit être bien chétif, bien faible, mais qui, grâce aux soins dont il était entouré, semblait sourire à la vie qui s'ouvrait pour lui, et vouloir prendre bientôt sa part de la joie qui l'entourait.

hélas! le bonheur, qui était entré un soir sous les vieilles murailles du château d'Arnheim au son des cloches du village, allait s'enfuir pour n'y plus rentrer peut-être; son œuvre était achevée, et le désespoir et la mort, qui avaient suivi lentement leur victime, entrèrent comme deux spectres livides et vinrent s'asseoir à son chevet, en disant: A notre tour maintenant!

La santé de la comtesse donnait de jour en jour de plus graves inquiétudes; un refroidissement qu'elle avait eu en allant visiter une pauvre famille des environs avait encore développé le mal terrible qui la dévorait sourdement; une petite toux sèche et incessante et de fréquents crachements de sang étaient les signes trop certains du terme fatal... Les plus célèbres médecins de l'Allemagne, que le comte avait consultés, avaient été d'un avis unanime: Mina ne devait plus revoir le soleil et les fleurs de mai. On était alors à la fin de janvier. La malade, selon toute apparence et toujours au dire des médecins, devait mourir subitement; la cavité qui s'était déjà ouverte dans l'un des poumons présageait encore un accident du même genre, et cette fois tous les secours de l'art étaient inutiles... Reynold, en écoutant cette horrible définition, sentait son cœur se glacer et des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux rougis par les veilles et la fatigue.

Enfin, le jour fatal arriva... J'étais venu dans la journée au château, et Reynold, qui paraissait agité de funèbres pressentiments, m'avait prié de rester... Nous étions réunis, le soir, dans le grand salon du rez-de-chaussée qui ouvrait de plain-pied sur le jardin... La nuit était claire et blafarde; de longues raffales de vent ébranlaient les vitres et fouettaient des nuées de grêle. Mina, que j'avais trouvée beaucoup mieux, n'avait pas voulu remonter dans son appartement; elle était assise par terre, sur le tapis, et faisait jouer son fils Jules avec un jeune chat; l'enfant poussait de grands éclats de rire en voyant le petit animal courir après la boule de laine qui roulait devant lui, et Mina souriait à son fils et l'enlevait dans ses bras. Tout à coup je la vis pâlir et se relever rapidement... sa main gauche se crispa sur son cœur, tandis que de la droite elle cherchait un point d'appui dans le vide, et un cri déchirant s'échappant de sa poitrine, elle tomba évanouie sur le tapis...; des flots de sang s'échappaient de ses lèvres et ruisselaient sur les boucles de sa belle chevelure qui s'était dénouée dans sa chute. Tout cela fut aussi rapide que l'éclair, et prit à peine le temps que nous mîmes à nous élancer de notre place. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle nous fit un petit signe de tête pour nous indiquer qu'elle ne pouvait pas encore parler, et ses yeux se fixant avec une sorte d'égarement sur l'enfant qui caressait son petit chat, sa figure se contracta douloureusement, et deux grosses larmes tombèrent sur ses mains tremblantes... Elle me fit comprendre qu'elle voudrait reprendre son enfant sur ses genoux; je me hâtai de lui obéir. Serrant alors le pauvre petit entre ses bras, et son regard s'arrêtant sur Reynold qui était tombé à genoux devant elle, aussi pâle et aussi muet qu'une statue de marbre, elle lui dit d'une voix faible et plaintive, comme l'écho d'une prière lointaine :

— C'est fini, mon pauvre Reynold...; le docteur avait raison: je ne verrai plus les belles roses de mai... J'avais tout entendu, va, mon ami... Adieu, beau soleil de mai, qui réchauffais si bien mes petites mains froides...; adieu...

— Mina! Mina! s'écria Reynold éperdu, en se roulant aux pieds de la mourante.

— Écoute-moi, Reynold... Je ne veux pas mourir en emportant avec moi l'horrible pensée qui me déchire le cœur depuis le jour où j'ai entendu mon arrêt de mort... Si tu aimes notre enfant..., jure-moi... de..., mon Dieu, donnez-moi la force..., de ne pas te remarier...; elle... elle le tuerait, vois-tu.

— Mina, oh! je te le jure devant Dieu! s'écria Reynold.

— Merci... Ah! père..., père, sauve-moi... Je ne veux pas, non, je ne veux pas... Ah! mon Dieu! je vais voir les roses du Seigneur, dit encore l'agonisante en se tordant dans les dernières convulsions, et en serrant son enfant sur sa poitrine.

— Maman..., maman, tu me fais mal! cria le pauvre petit en se débattant entre les bras de la morte.

Je m'élançai hors de l'appartement en l'emportant loin de cet affreux spectacle. Quant à Reynold, il s'était enfui en criant comme un insensé, se heurtant la tête aux angles des murs, se déchirant la poitrine avec ses ongles. Une crise nerveuse succédant ensuite à cette exaltation furieuse, ses domestiques le transportèrent sans connaissance dans son appartement.

— Pauvre homme! oh! je comprends tout, m'écriai-je avec une profonde émotion, la douleur l'a rendu fou.

— Non, monsieur; le comte Reynold devait subir encore un plus douloureux martyre... Mes soins et mes consolations le rappelèrent à l'existence et à la raison. Il lui restait encore son enfant, sur lequel tout l'amour qu'il avait pour Mina s'était porté; c'était son unique espérance, sa seule joie dans ce monde.

Depuis la mort de Mina, le comte vivait très-retiré, ne sortant plus que pour continuer l'œuvre que sa malheureuse jeune femme avait si courageusement entreprise, c'est-à-dire pour porter lui-même des secours et des vêtements aux pauvres de la campagne. Le second anniversaire de la mort de Mina allait bientôt arriver; le

comte s'était imposé le devoir de passer cette triste nuit en prières, dans le même salon où elle était morte ayant son fils près de lui.

On eût dit que les éléments eux-mêmes conspiraient contre le repos de Reynold : le même ouragan, la même nuit pâle et désolée, pleine de bruits étranges et de terreurs, se présenta lorsqu'il descendit pour remplir son pieux devoir... Une heure s'était déjà écoulée dans le silence et la méditation, lorsque les déchaînements de la tempête devinrent si violents, que Reynold ouvrit la porte vitrée pour regarder ce magnifique spectacle et rafraîchir son front brûlant au vent glacé de la nuit. Mais il recula terrifié, sans avoir la force de crier... Le fantôme de Mina se dressait devant lui, une jeune mendiante aussi pâle que la mort tendait vers lui sa main décharnée, en implorant d'une voix éteinte par la souffrance l'hospitalité et un morceau de pain... En apercevant la flamme du foyer, elle fit deux pas en avant ; mais, épuisée par la fatigue, elle alla tomber dans ce même fauteuil où la comtesse d'Arnheim était morte. La ressemblance de cette



L'arrivée de Christine chez le comte. Dessin de Karl Girardet.

malheureuse avec Mina était si complète, si merveilleuse, que l'enfant, qui était accouru au-devant d'elle, s'élança dans ses bras en criant :

— Maman... te voilà revenue !... Oh ! je te reconnais bien, va, sous tes vilains habits...

Six mois après, monsieur, Reynold avait oublié le serment sacré qu'il avait fait à Mina, et il épousait sécrètement cette femme. Dans son aveuglement il osait croire que Dieu, prenant en pitié sa douleur et son isolement, avait fait un miracle en sa faveur... Vous devinez bien qu'en apprenant cette nouvelle je cessai toute visite au château, et les événements qui se passèrent depuis, je les ai appris de la bouche même de Fabrice.

Christine, la nouvelle comtesse d'Arnheim, était la fille d'un officier hongrois mort sur le champ de bataille. Ce brave soldat s'était imposé de grands sacrifices pour lui faire donner une brillante éducation ; Christine, orpheline, sans fortune et sans amis, était entrée, comme institutrice, dans une famille de riches Moldaves, qui, appréciant ses heureuses qualités et sa situation pénible, l'avaient accueillie avec bonté et la regardaient comme leur propre enfant. — Il y avait loin de cette existence

brillante, de cette opulence qui l'entourait, aux premières années de sa jeunesse qui s'était écoulée tristement chez une vieille parente infirme qu'elle soutenait en apprenant à lire aux enfants pauvres du faubourg. — Christine était passée, comme dans un rêve, des veilles laborieuses, de la misère et de la souffrance, au luxe et aux joies de la vie de château. C'était trop de bonheur à la fois pour une âme ardente et faible comme la sienne. Christine, enivrée par le charme de cette vie si nouvelle pour elle, oublia bientôt sa position réelle, pour se placer aux yeux du monde sur la même ligne que la jeune fille qu'elle devait diriger. La guerre, qui éclata plus tard dans cette partie de l'Allemagne, renversa tous les projets de fortune et d'ambition qu'elle renfermait au fond de son cœur... Le vieux seigneur, accusé de conspirer contre l'Etat, fut obligé de partir subitement, ses biens furent confisqués; les soins de Christine lui étant devenus superflus, il lui remit quelque argent et gagna la frontière. Christine vécut pendant quelques mois de ses économies, cherchant à se créer de nouvelles occupations; mais les événements politiques qui agitaient tous les esprits et bouleversaient le pays furent pour elle un obstacle insurmontable, et la malheureuse jeune fille, qui ne trouvait même plus de travail manuel, tomba dans le plus affreux dénûment. C'est en tendant la main à la charité publique, que le hasard la conduisit au château d'Arnheim, où la fortune l'attendait sur le seuil. Les six premiers mois de son mariage, Reynold crut avoir trouvé le repos. Christine était simple et bonne. L'affection qu'elle portait au petit Jules, qui était devenu son unique occupation, l'attachement qu'elle témoignait à son neveu Fabrice, toute sa conduite, enfin, la faisaient aimer et respecter de tous. — Mais vous le savez, monsieur, c'est un implacable ennemi que le naturel, et cette jeune femme, qui vivait retirée au fond d'un vieux château, éloignée du monde et de ses séductions, se laissa tenter par le démon de l'orgueil. Elle était belle, jeune, riche et d'un esprit distingué ; elle n'avait qu'un mot à dire, et tous ces biens que l'on envie lui donnaient la première place dans un salon... — Ce fut le comte qui l'engagea lui-même à quitter ses toilettes modestes et cette vie monotone. Christine ne se sentit pas le courage de lui résister, et oubliant le serment qu'elle s'était fait à elle-même de consacrer sa vie entière au bonheur de son mari et de son enfant, elle accepta avec joie l'offre qu'il lui faisait, et quitta le château sans regret... Il y a dans le monde une célébrité qui s'acquiert très-vite et qui se répand facilement, je veux parler de cette fausse gloire qui environne ce que l'on appelle les femmes à la mode. Christine avait fait de si rapides progrès, qu'il ne fut bientôt bruit dans les salons que de son élégance, de son esprit et même de son excentricité. Dans son amour et dans son aveuglement, Reynold ne pouvait voir ce que sa réputation avait à souffrir de cette vie dissipée qu'il partageait franchement. C'était chaque nuit une fête nouvelle; le jeu, la chasse, les spectacles, étaient devenus leur unique occupation. Le petit Jules, dont Christine n'avait pas voulu se séparer, car elle aimait cet enfant avec toute la fougue de son âme, trop faible pour résister à des veilles et à des plaisirs qui ne pouvaient convenir à sa frêle organisation, s'éteignait lentement, sans laisser échapper un regret ou une plainte.

Quant à Fabrice, qui les accompagnait toujours, son caractère froid et austère n'avait pu se plier aux fantaisies de son oncle qu'il voyait avec douleur applaudir à tous les caprices de sa jeune femme, et il aurait repris bravement le chemin de l'Université sans un événement qui lui imposa d'autres devoirs. Le train de maison que menait le comte Reynold aux eaux de Bade, les sommes énormes qu'il y dépensait, les succès que Christine obtenait le soir dans les salons de conversation, excitèrent la jalousie de bon nombre de joueurs et de quelques femmes de réputation équivoque, qui cherchèrent à ternir celle de la comtesse par de perfides insinuations. Fabrice, qui avait méprisé d'abord toutes ces calomnies, en redoutant le scandale d'une affaire qui pouvait peut-être éveiller dans le cœur de son oncle un injuste sentiment de jalousie, évitait de se montrer dans les salons. Mais la hardiesse et l'impudence des méchants ne firent que s'accroître, et Fabrice, à bout de patience, résolut de faire un exemple sur le premier insolent qu'il trouverait... Un officier badois, qui lui avait été signalé comme le plus ardent calomniateur de la conduite de la comtesse, ayant tenu devant lui quelques propos inconsidérés au rendez-vous de la chasse, Fabrice, qui désirait autant que possible détourner l'attention publique sur un autre point, lui chercha le soir même une méchante querelle à propos d'une question de chasse, et lui fit une de ces insultes qui rendent une rencontre inévitable. — Fabrice était le meilleur tireur de l'Université, et sa réputation de force et d'adresse était déjà connue aux eaux de Bade. Son adversaire, qui avait le choix des armes, crut agir sagement en choisissant le pistolet, et le lendemain les deux combattants, accompagnés de leurs témoins, se rendirent dans la forêt, et l'on régla les conditions du combat.

Fabrice était calme et souriant comme un homme qui a pour lui sa conscience et le bon droit; et il s'était déjà placé à trente pas de son adversaire, lorsqu'un des témoins de ce dernier, un jeune étudiant, s'approchant de lui, lui dit avec une émotion profonde :

— Monsieur Fabrice, je me souviens avec terreur de votre adresse merveilleuse au pistolet...; et comme vous avez pour vous le bon droit, Dieu sera pour vous... Ne tuez pas ce malheureux..., blessez-le seulement!

Et voyant qu'un sourire d'étonnement et de pitié passait sur les lèvres de Fabrice, le jeune étudiant continua :

— Je sais que je dois vous paraître bien ridicule, car, sur le terrain, le sentiment est peu de saison... Mais j'ai voulu m'acquitter d'un devoir envers moi-même... Ce jeune officier est l'unique soutien d'une mère aveugle et d'une jeune sœur; si vous le tuez, ces deux pauvres femmes seront exposées à mendier le pain qui leur manquera.

— Eh bien alors, que M. de Morden fasse devant nous toutes les excuses que sa conscience doit lui dicter, dit Fabrice avec calme.

— C'est impossible, car il aime toujours.

— Je ne vous entends plus, monsieur.

— M. de Morden est donc bien changé, que la comtesse d'Arnheim n'ait pas reconnu en lui le jeune soldat auquel son père l'avait fiancée dans son enfance?

— Et c'est à ce titre que M. de Morden se croit en droit d'insulter une femme que le malheur seul et les événements ont rendue parjure?

— C'est à ce titre, monsieur, que ce jeune homme, qui n'a rien oublié, veut mourir.

— Et vous me jurez que tout cela est vrai? dit Fabrice en pâlissant légèrement.

— Devant Dieu, je vous le jure.

Fabrice poussa un gémissement douloureux et se cacha le visage entre ses mains; puis, faisant un violent effort

sur lui-même, il se rapprocha de son adversaire et des témoins, qui semblaient impatients d'en finir.

— Monsieur, dit-il d'une voix mal assurée, en s'adressant au jeune officier, je ne puis me battre avec vous.

— Êtes-vous fou, monsieur? répondit le jeune homme, en faisant siffler dans l'air la cravache qu'il tenait à la main.

— Non, monsieur, dit Fabrice avec un sourire forcé, et, je vous le répète, je ne veux pas me battre avec vous.

— Je saurai bien t'y forcer, misérable lâche !... Et, du bout de sa cravache, l'officier effleura le visage de Fabrice.

Fabrice poussa un cri de fureur et se jeta sur un des pistolets... Une minute après, les deux adversaires étaient en ligne et attendaient le signal pour tirer... Les deux coups de feu partirent ensemble... L'officier, frappé au cœur, tomba pour ne plus se relever, et Fabrice, blessé à la tête, était rapporté tout sanglant au château d'Arnheim.

Reynold, en apprenant le malheur arrivé à son neveu, partit le soir même avec la comtesse pour aller le rejoindre. La blessure n'était pas aussi grave qu'on l'avait cru d'abord, et, au bout de quelques jours, le malade entrait en convalescence. Son premier soin fut de s'informer de l'état de son adversaire, qu'il espérait n'avoir que blessé légèrement. Ce fut le jeune homme qui lui avait parlé sur le terrain, qui lui apprit que le malheureux avait été tué sur le coup.

Ce jeune homme, qui avait montré tant de cœur et de dévouement dans cette déplorable rencontre, s'était encore chargé d'un triste et dernier devoir. Il venait rapporter à Fabrice un petit portrait de la comtesse qu'il avait trouvé sur le cadavre de son ami.

On entrait alors dans la saison d'hiver, et le château d'Arnheim avait repris cet aspect de tristesse et de deuil qu'il avait à l'époque de la mort de Mina... Les médecins avaient déclaré que le petit Jules mourrait comme sa mère, et que leurs soins ne pourraient prolonger davantage son existence. Le comte s'attendait donc à ce triste événement auquel il semblait s'être résigné... Quant à Fabrice, on ne le voyait plus que rarement descendre au salon. Cette douleur muette qu'il cherchait à dissimuler sous une résignation apparente, assombrissait encore cet intérieur si triste déjà. — Une nuit que Fabrice, qui cherchait dans l'étude l'oubli du passé, travaillait dans sa chambre, on frappa doucement à sa porte, et la comtesse entra. Son visage était si pâle et si égaré, que Fabrice devina de suite le malheur qu'elle venait lui annoncer... Il ne se trompait pas, l'enfant de Mina venait de mourir.

Christine était tombée dans un fauteuil, et fixait sur Fabrice un regard douloureux... Comme il se levait pour sortir, d'un geste elle l'invita à s'asseoir et à l'écouter.

— Fabrice! lui dit-elle, écoutez-moi, car je ne veux point quitter cette maison en emportant votre haine et la malédiction de Reynold...

— Que dites-vous là, madame? dit Fabrice stupéfait.

— Ma tâche est achevée... mais il me reste encore à expier ma faute...

— Je ne vous comprends pas.

— Lorsque votre oncle m'a recueillie, monsieur Fabrice, j'allais mourir de misère et de faim sur les marches de cette maison... Le comte m'a donné la première place à son foyer, et il a fait de moi sa femme, de moi, qui avais oublié la foi jurée à un autre... Il m'a donné un nom, une fortune, une position brillante..., et dans mon orgueil j'ai été assez insensée pour accepter tout cela... J'espérais lui rendre en bonheur tout ce qu'il m'accordait, et me relever de l'abaissement où j'étais tombée. — Dieu m'est témoin que j'ai lutté courageusement pour y parvenir, mais cette résolution était au-dessus de mes forces. — Le monde était là avec ses enivrements et ses joies; ce monde qui m'avait repoussée, qui avait été sans pitié pour mes misères, je pouvais à mon tour l'écraser de mon luxe, et me venger de ses dédains en le battant avec ses propres armes... Le comte, mon seul guide, mon seul ami, me donnait lui-même ce conseil dangereux... Je n'hésitai plus alors... car j'étais aveugle... Aujourd'hui, monsieur Fabrice, le bandeau s'est détaché, et je vois l'abîme ouvert sous mes pas... J'ai horreur et honte de moi-même, de moi, qui suis cause de la mort d'un enfant et d'un homme, de moi, qui ai perdu votre bonheur, Fabrice, et que le comte ne tarderait pas à mépriser et à haïr.

Un triste sourire passa sur le visage de Fabrice, qui ne répondit pas.

— J'ai compté sur vous, monsieur Fabrice, pour me rendre un dernier service, continua la comtesse, et je vous le demande à genoux, et au nom de ce que vous avez de plus sacré sur cette terre... Accompagnez-moi jusqu'à l'abbaye de Carlsruhe !

— Mais, c'est impossible, dit Fabrice en la relevant... Le comte ne consentira jamais à se séparer de vous, car il vous aime toujours.

— Fabrice... Ne me refusez pas, ne me laissez pas quitter cette maison comme une maudite!... Ma résolution est irrévocable.

— Non, c'est impossible; le temps effacera toutes ces douleurs, et Reynold retrouvera dans vos soins le calme et le bonheur.

— Hélas! dit Christine d'une voix grave, en baissant les yeux sous le regard du jeune homme... Je n'ai plus la force de remplir ce devoir.

— J'espérais, dit Fabrice, que la reconnaissance vous inspirerait mieux...

— Monsieur Fabrice, ne me maudissez pas! Parlez, que faut-il faire?...

— Eh bien ! Vous avez parlé d'expiation; il en est une pour vous : restez auprès du comte, et tâchez de lui faire oublier. — Ce que votre cœur ne fera pas, votre esprit peut le faire. — Laissez-lui conserver toutes ses illusions... Si vous faites cela, madame, j'oublierai tout et je ne trouverai au fond de mon cœur qu'une bénédiction pour votre dévouement.

— Vous êtes un noble cœur, Fabrice, dit la comtesse, en s'éloignant lentement.

Quelques jours après cette conversation, Fabrice chassait avec son oncle dans la forêt, lorsqu'un paysan lui remit une lettre de la part de Christine; Fabrice l'ouvrit en tremblant, et lut ces quelques lignes écrites à la hâte :

« Je n'ai pas eu la force de suivre le conseil que vous
« me donniez de rester auprès du comte; après avoir
« été mauvaise mère, je serais peut-être devenue plus
« coupable encore... Dieu m'a prise en pitié ! Ne cher-
« chez pas à connaître la retraite religieuse où je me suis
« ensevelie. Il serait trop tard, la comtesse d'Arnheim est
« morte pour ce monde. »
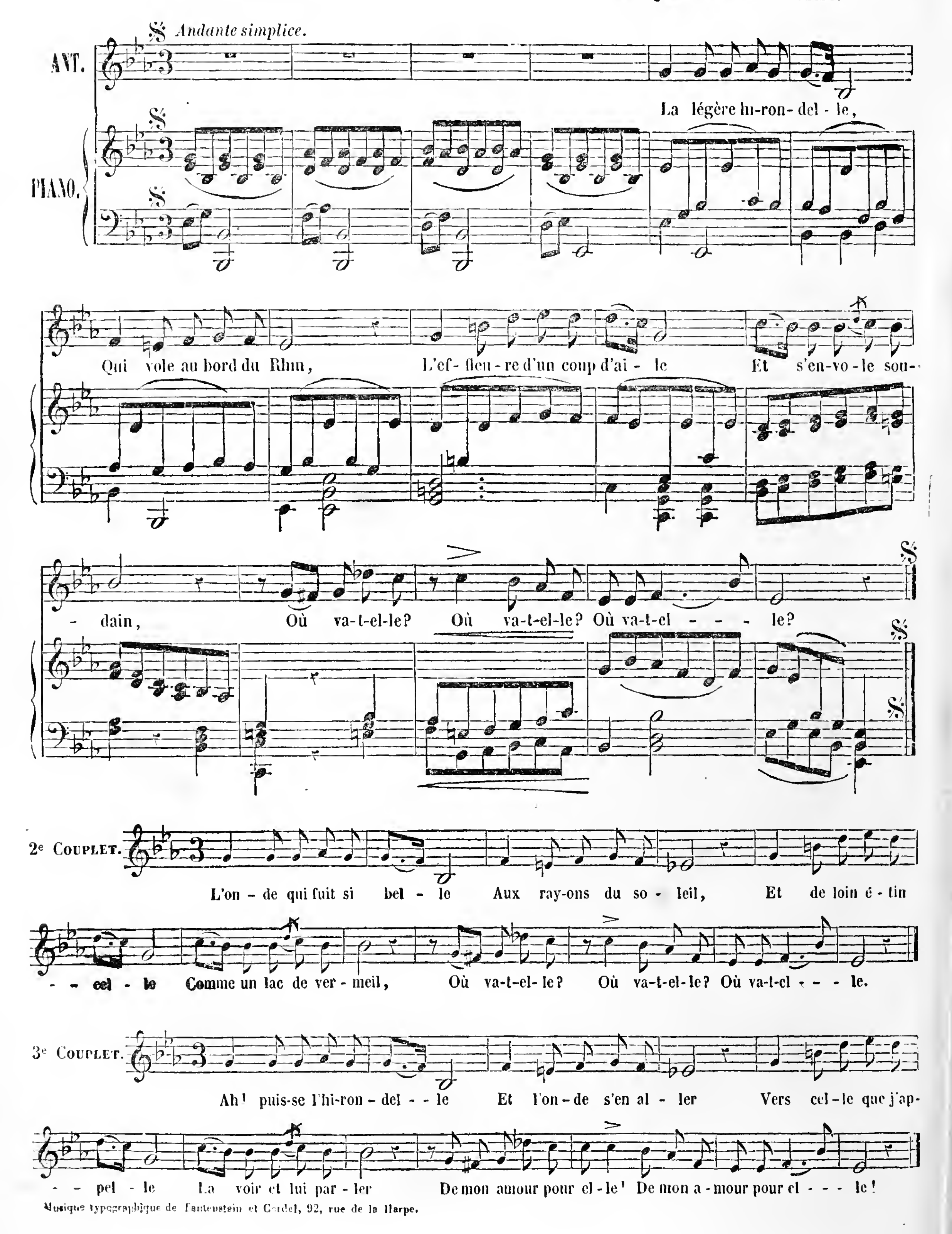
Fabrice, plus pâle qu'un spectre, tendit la lettre à son oncle... Reynold, après l'avoir lue avec égarement, poussa un long éclat de rire, et tomba évanoui sur la route... Il perdait Mina pour la seconde fois! Il était fou.

Voilà, mon cher ami, l'histoire que je t'ai annoncée. Elle est assez lugubre, comme tu peux le voir; mais tu le sais, tous les drames ne se jouent pas sur les planches d'un théâtre!

CHARLES BASSET.

L'HIRONDELLE DU RHIN. MÉLODIE.

POÉSIE DE M. X. MARMIER. MUSIQUE DE M. A. BESSEMS.



Musique typographique de Fantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

LÉGENDES HISTORIQUES.

LA CHASSE AU FAUCON, HISTOIRE D'UN TROUBADOUR.



La comtesse Adélaïde de Ventadour réclamant le salut de la perdrix ; le vieux fauconnier, les chiens, etc. Dessin de Gust. Janet.

Les plateaux du Quercy sont immenses, mais ils affectent d'une sensation étrange ceux qui les voient pour la première fois. Aussi loin qu'elle peut s'étendre, la vue ne tombe que sur un amas de pierres sèches, menues, grisâtres, qui chargent partout la surface du sol. A de rares distances quelques chênes rabougris, un champ étroit enclos de murs formés de feuillets brisés de roc, où végète, frileuse et emprisonnée, la fleur blanche du sarrasin, voilà toutes les traces de la nature vivante et de l'homme. De loin en loin d'énormes blocs en creuset dur, de vingt ou trente pieds de long, vous rappellent quels peuples habitèrent autrefois ce désert. Il vous semble que le sang des victimes humaines ruisselle encore dans les trous de ces dolmens; l'âme saisie d'une terreur involontaire, vous vous retournez croyant revoir le druide, sa couronne de feuilles de chêne au front, sa tunique de lin rayée de lignes purpurines relevée jusqu'au genou; mais vous n'apercevez que votre ombre dans cette solitude désespérée, et vous n'y entendez d'autre bruit que les clochettes lointaines d'un troupeau condamné a brouter les pauvres brins d'herbe qui percent çà et là les pierres.

C'est dans ce Sahara méridional, au milieu de l'un des rares taillis qui ombragent les coteaux baignés par la Dordogne, entre Rocamadour et Grama, que vous auriez entendu, vers la mi-juin 1156, la plus joyeuse fanfare qui pût sortir à cette époque de la trompe d'un corneur. La vicomtesse de Ventadour était venue chez le sire de Montvalent, son cousin, et chassait au faucon avec sa nombreuse suite de cavaliers et de donzels. La chasse au vol, étant le délassement favori de la noblesse, plaisait surtout aux jeunes châtelains, qui s'y livraient avec passion; d'où vient que l'art de la vénerie passait alors pour la branche la plus agréable des connaissances humaines. Rien qu'aux vives controverses qui s'élevaient journellement sur le choix des faucons, nous pouvons juger encore de leur importance. Henri II, dit Plantagenet, cet excellent roi d'Angleterre,

Qui plus aima chevaux et chiens
Que ne fit oncques chrétiens,

avait mis à la mode le faucon de Danemarck et de Norwège; mais soit pour protester contre la domination anglaise, soit par esprit national, les barons du Sud préféraient ceux des Alpes. A la vérité, si nous en croyons la meilleure autorité du siècle, Deudes de Prades, auteur des *Oiseaux chasseurs* (dels Auzels cassadors), le roi d'Angleterre avait raison. Il est, dit ce digne chanoine de Maguelonne, en son poëme, qu'on trouvait dans tous les châteaux :

Il est trois sortes de faucons,
Les autours, les émerillons,
Puis un petit de bonne race;
Ainsi la nature les classe.
Le danois l'emporte sur tous;
Il est plus gros, plus vif, plus doux;
Les yeux il a clairs et luisants,
Les ongles crochus et tranchants...

Maintenant nous ne saurions dire si l'oiseau qu'on venait de lancer, le jour dont il s'agit, dans des taillis du bord de l'eau, était de Norwège ou des Alpes; mais il volait de façon à mériter les applaudissements de sa maîtresse, la belle châtelaine de Ventadour. Celle-ci, tout entière à la chasse et droite sur les étriers, regardait attentivement les cieux, tandis que deux piqueurs, menant des bassets en laisse, se tenaient derrière elle à quelque distance, qu'un petit vieillard, monté sur un cheval nain des Landes et dont la gibecière disait assez la profession, préparait un leurre à sa gauche, et qu'à sa droite piaffaient les destriers impatients de quelques barons dont les yeux pétillants de plaisir suivaient le faucon.

Le noble oiseau prenait vigoureusement l'air; pendant quelque temps il continua à monter avec la même rapidité, puis on le vit s'arrêter et se balancer comme un point immobile. Il restait à la même place et observait sa proie. Peu à peu néanmoins il la bloqua, c'est-à-dire qu'il prit le vent sur elle, et quand il eut cet avantage, il se mit à la *charrier*, expression de volerie synonyme de chaude poursuite.

C'était une perdrix qui, ne pouvant lutter de vitesse contre ce cruel adversaire, essaya de lui échapper en se précipitant dans un bouquet de buissons. Mais là un danger nouveau l'attendait; les bassets, qu'on avait lâchés en la voyant tomber, s'y enfoncèrent, et comme si ce n'était pas assez pour l'effrayer de leurs aboiements aigus et plaintifs, le vieillard à la gibecière s'empressa de mettre pied à terre et de fouiller bruyamment le buisson avec sa baguette.

En dépit du plaisir que prenait toute femme noble à cette chasse, la vicomtesse de Ventadour ne vit pas sans une certaine émotion le péril toujours croissant du malheureux oiseau et sa position désespérée. Les chiens poussaient des glapissements de joie dans le fourré, le vieux fauconnier y plongeait sa baguette avec une sorte de ravissement sinistre, et, aussi impitoyable que son maître, le faucon planant au-dessus, les yeux ardents, les serres tremblantes, attendait qu'on eût forcé sa proie à quitter cet asile. Et l'alternative de la pauvrette qui, paralysée de terreur, n'osait bouger, et n'allait échapper à l'homme et aux chiens que pour trouver la mort dix toises plus haut, sous les serres de l'épervier, inspirait vraiment la pitié.

La dame en fut toute saisie, et rappelant le serviteur à la gibecière verte :

— L'aile au vent! je ne veux pas; vous savez que je ne veux pas!...

— Madame?... dit le fauconnier, comme s'il n'eût pas entendu,

— Laissez cette perdrix et réclamez le faucon!...

Le maudit coq de perchoir fit mine d'obéir; mais il mit tant de lenteur à chercher son leurre que les bassets parvinrent jusqu'à la perdrix et la délogèrent. Entre deux morts, choisissant la plus lente, elle partit comme une flèche. Malheureusement le faucon, averti par les cris du vieux fauconnier, l'avait aperçue. La fuite eut beau être rapide, la poursuite était plus vive encore, et après avoir quelque temps inutilement tournoyé dans l'air, elle alla tomber brisée, par le choc du faucon, dans l'éclaircie voisine.

Rouge d'émotion, la vicomtesse y lança si brusquement son cheval, qu'elle eut le temps d'être témoin d'une scène singulière. Des vassaux assis sur l'herbe prenaient leur pauvre repas du matin, et semblaient encourager par leurs cris un enfant d'une dizaine d'années, qu'on entrevoyait derrière les jeunes pousses du taillis. Cet enfant, d'une figure charmante et dont les yeux brillaient de colère, avait ramassé la perdrix tout ensanglantée et à moitié morte, et la tenant d'une main contre son sein, de l'autre il repoussait le faucon acharné sur sa proie et voltigeant autour de lui pour la ressaisir.

A la vue de la vicomtesse les vassaux se levèrent confus,

le fauconnier parvint à rappeler et à chaperonner son autour, et les cavaliers, débouchant à la fois des taillis, demandèrent à la blonde châtelaine ce qu'elle regardait avec tant d'intérêt? Pour toute réponse, elle montra l'enfant qui tenait fièrement la perdrix, comme s'il eût voulu la disputer à son seigneur. Le premier mouvement du vicomte fut de l'appeler de ce ton rude et féodal qui glaçait d'effroi les vassaux; mais sur un signe de sa dame, il lui laissa courtoisement la parole et fit reculer son cheval.

Adélaïde de Ventadour méritait cette déférence : fille du riche Guillaume VI, seigneur de Montpellier, elle avait apporté en dot à son époux, Ebles III, cent marcs d'argent, de beaux habits, un lit de drap, deux tasses d'argent du poids de six marcs, et le palefroi arabe qu'elle guidait avec tant de grâce. Aussi, pour la faire monter sous le dais seigneurial au manoir de Ventadour, Ebles avait répudié sa première femme, Marguerite de Turenne, avec laquelle il était parent de loin, ce qui lui donna des scrupules quand il connut Adélaïde, et bientôt des craintes telles qu'il brisa ses premiers nœuds. Encore sous le charme du nouveau mariage, il écoutait sa dame, comme les jeunes clercs de Dalon écoutaient le vieux religieux à barbe blanche qui leur enseignait le plain-chant : tous ses désirs étaient des lois, et il lui suffisait de vouloir pour pouvoir. Elle interrompit donc le vicomte, trop sévère à son gré; et faisant signe à l'enfant d'approcher :

— Veux-tu me donner ta perdrix pour cette maille d'or? lui dit-elle de sa voix douce.

— Non ! répondit hardiment l'enfant.

— Et pourquoi?...

— Parce que vous la feriez tuer par le faucon.

— Et si je te la laissais, voudrais-tu venir avec moi?

— Non !...

— Tu ne voudrais pas me suivre?

— Non; vous êtes méchante... vous faites pleurer ma marraine.

— Comment s'appelle ta marraine?...

— Madame Marguerite !...

A ce mot le vicomte intervint, et poussant son cheval en avant, malgré les prières de sa dame, il demanda rudement aux vassaux qu'il reconnaissait pour lui appartenir, qui leur avait permis de sortir de sa terre?... Ils répondirent avec l'audace de gens protégés par un pouvoir supérieur; car malgré ses habits de fer, la féodalité, brutale expression de la force physique, fléchissait devant l'Église, expression de la force des idées; ils lui répondirent qu'ils venaient de faire un pèlerinage à Rocamadour, pour remercier le saint d'avoir exaucé leurs vœux l'année précédente. Le vicomte ne voulut plus savoir alors que le nom du père de l'enfant, qui s'était déjà familiarisé avec la châtelaine, au point de venir lui apporter la perdrix sanglante, sans s'effrayer des mouvements d'impatience du palefroi. Quand son mari revint se placer à ses côtés, les premiers mots qu'elle lui dit furent ceux-ci :

— Ebles, puis-je vous demander une grâce?...

— Oui, Dame! et si elle est possible, tenez-la pour octroyée.

— Savez-vous à qui est cet enfant?

— A un serviteur nommé Bernard, qui chauffe les fours du château.

— Savez-vous ce que je voudrais, s'il a une nombreuse famille?... garder ce jeune garçon et l'élever comme mon fils, jusqu'à ce que Dieu me rende mère.

— Que votre désir soit le mien, dit Ebles en s'inclinant gracieusement du côté de la vicomtesse!

Le jeune Bernard reçut donc au château de Ventadour la brillante éducation destinée aux donzels de l'époque. Un vieux moine de l'abbaye de Dalon lui apprit successivement à parler latin par grammaire, à raisonner, penser, repousser arguments, sophistiquer et déconfire adroitement l'adversaire par dialectique, et à orner ses discours de beaux termes par rhétorique. Il lui enseigna de plus la quadruple science des nombres, les quatre tons majeurs et les quatre tons mineurs de la musique, et le rendit si savant que lorsqu'il eut seize ans au front, robe de fin drap et bourse au côté, il prisa cent fois plus la plume que la bourse et se fit troubadour.

Joignant dès lors à son nom celui de la seigneurie du vicomte, Bernard traverse gaiement toute la dernière moitié du douzième siècle, honoré des grands, chéri des bourgeois, estimé des dames, et populaire de la Loire aux Pyrénées par les délicieuses chansons qu'il allait composant de tourelle en tourelle. Comme en ce siècle de fer (et c'est chose digne de remarque) l'esprit et le talent primaient tout, le rôle de Bernard de Ventadour fut beau pendant quarante ans. Ses triomphes et sa gaieté ne finirent qu'avec le siècle.

Un événement aussi singulier que le point de départ de sa carrière en marqua le terme.

Quarante années plus tard, jour pour jour, Bernard, les cheveux argentés par l'âge, regardait une tapisserie sur laquelle Alix, duchesse de Normandie, avait retracé avec une grande fidélité et une vivacité de couleurs extraordinaire la chasse au faucon de Rocamadour. Il murmurait en revoyant les paysages du pays natal ces vers pleins de cœur et de poésie :

Quan la douss' aura venta
Devès nostrè païs,
Més veiaire qu'ieu senta
Odor de paradis...

Quand la brise murmure,
La brise du pays,
Je sens je vous le jure,
Parfum du paradis...

A ce moment parut un écuyer dans le parloir aux vitraux peints, qui apportait deux lettres.

L'une était pour la duchesse Alix, et lui annonçait que Richard Cœur-de-Lion, auquel elle était depuis longtemps fiancée, allait épouser une princesse de Castille.

L'autre, scellée de cire noire, venait apprendre à Bernard la mort de son fidèle ami, le vaillant comte de Toulouse.

Frappés tous d'eux d'un coup terrible, ils prirent la même résolution. Alix couvrit du voile de Fontevrault ce front dépouillé de la couronne, et Bernard courut frapper, sans se retourner vers le monde, à la porte de l'abbaye de Dalon, port et refuge de toutes les vanités et de toutes les infortunes du siècle.

MARY-LAFON.

LES CONTES EN FAMILLE.

LA FÉE DE NOEL.

I. — LES TROIS PIÈCES D'OR.

Dans le château de mon grand-père...

— N'allez point croire, mes jeunes amis, que mon aïeul fût un grand seigneur. C'était un pauvre soldat estimé de tous, parce qu'il avait été brave; que j'aimais, moi, avec vénération et respect, parce qu'il était bon. Son château était vieux et pauvre comme lui, les dorures y étaient rares, et ses murs lézardés ressemblaient assez bien à ce manteau troué et râpé dans lequel se drapent si orgueilleusement les mendiants espagnols, les plus fiers et les plus nobles du monde.

Heureusement, Dieu, qui rétablit toujours l'équilibre, avait caché quelques-uns de ses trous sous les festons d'une vigne grimpante et d'un lierre vert, il lui avait donné pour ceinture une prairie où courait un ruisseau causeur, pour toiture un ciel bleu,— et la chaîne des Alpes pour majestueux horizon.

Dans le château de mon grand-père, il y avait une vaste salle où flambait, l'hiver, un large feu.

Au coin de ce feu, assis dans de vieux fauteuils de cuir à clous dorés, se trouvaient, chaque soir, un vieillard et un enfant. Le vieillard avait l'esprit jeune, la mémoire excellente, la verve facile; il racontait de belles histoires des temps passés, pleines de nobles actions, de hauts faits héroïques et d'humbles traits de vertu.

L'enfant écoutait avec un recueillement profond.

Ce vieillard était mon grand-père, — cet enfant c'était moi.

La soirée se prolongeait ordinairement de sept à dix heures.

A dix heures, mon grand-père demandait sa canne et son bougeoir, et se retirait.

Moi, je demeurais parfois encore une grande demi-heure au coin du feu, rêvant comme on rêve à douze ans, l'œil fixé sur les bizarres peintures de la braise qui se métamorphosait sans cesse, tantôt en palais, souvent en chaumière, jetant çà et là une petite flamme bleuâtre que je me figurais être une bonne fée mutine et souriante, et dont le reflet indécis et fauve allait se jouer et jeter un éclat fantastique à la vieille tapisserie à personnages décolorés qui tendait les murs.

Un soir, mes jeunes amis, c'était la veille de Noël; il faisait bien froid, je vous jure, la neige couvrait la prairie, le vent pleurait dans les cheminées et dans les sapins frissonnants, et mon grand-père, qui avait mainte blessure et des rhumatismes, avait demandé qu'on chauffât son grand lit à rideaux de serge.

Dans la grand'salle, il y avait une grande horloge. Cette horloge avait sonné onze heures, et cependant j'étais encore auprès du feu, tout seul, rêvant délicieusement et faisant maint castel en Espagne.

Car j'avais dans la main trois pièces fauves, jaunes, brillantes, que je considérais à la lueur tremblotante du foyer avec une joie indicible. C'étaient trois pièces d'or.

Mon grand-père venait de me les donner en me disant:

— L'année dernière, à pareille époque, je te donnai des jouets; cette année, je préfère te laisser choisir toi-même. Tu iras à la ville demain, avec Pierre, et tu achèteras ce que tu voudras; réfléchis bien.

Mon grand-père avait sans doute une arrière-pensée en agissant ainsi.

J'étais donc à réfléchir, et, comme la laitière du bon La Fontaine, j'hésitais entre l'achat d'une ferme et l'acquisition d'un palais..., le tout pour soixante francs!

Je m'arrêtai d'abord à un fusil, un vrai fusil avec lequel je pourrais tuer des lapins dans la garenne et des poules d'eau dans les fossés; — puis, je songeai que j'en avais un déjà, et je me demandai si je ne ferais pas bien d'opter pour un équipement de pêcheur et de me fournir d'hameçons, de lignes et de filets.

Puis encore, des filets je passai à une barque: — une belle barque neuve, peinte en vert en en jaune, avec une voile échancrée, et qui ferait merveille, à coup sûr, dans la rivière qui passait à cinq cents pas du château.

Puis enfin, et certes j'aurais dû commencer par là, je me souvins que j'avais vu, à l'étalage d'un libraire, de beaux livres reliés en maroquin, dorés sur tranches et renfermant une foule de choses beaucoup plus belles que leur reliure.

Le fusil, les filets et la barque luttèrent bien une minute contre cette quatrième et plus sérieuse fantaisie, — mais enfin les livres l'emportèrent, et mon choix eût été définitivement arrêté, si...

Si je n'eusse vu tout à coup un des tisons du foyer jeter une petite flamme bleue.

Cette flamme grandit, grandit peu à peu, et éclaira bientôt le foyer tout entier et la salle ensuite.

Je fermai les yeux, ébloui, et quand je les rouvris, la flamme avait disparu; mais à sa place, devant moi, je vis une belle jeune fille dont la vue m'arracha un cri d'admiration.

Si vous voulez vous la figurer bien exactement, mes jeunes amis, regardez votre sœur aînée, votre sœur de quinze à seize ans, dont l'œil est rêveur, la bouche un peu sérieuse; — ou bien, envisagez le portrait de votre mère, peinte à dix-huit ans, de votre mère qui pressentait déjà, sans doute, les petits chagrins et les soucis que vous lui causeriez, et dont le front commençait à se voiler d'une mélancolie pensive, quand sa lèvre avait encore le frais et bon sourire, le sourire naïf et joyeux de la jeunesse.

Elle avait des cheveux blonds, de grands yeux bleus rêveurs et bien doux, une petite main rosée, diaphane, qu'on eût volontiers baisée respectueusement un jour tout entier. Elle était vêtue de blanc comme les anges du paradis, et sa tête portait une couronne de bluets et de marguerites qui embaumait l'air autour d'elle.

Elle vint à moi, souriante, effleurant à peine le parquet de son petit pied, et elle mit sa main blanche sur mon épaule:

— Je suis la fée de Noël, me dit-elle, et j'apporte aux enfants des jouets bien plus beaux que ceux qu'ils veulent acheter.

Je la regardai avec étonnement.

— Puisque je suis fée, poursuivit-elle, je puis tout savoir. J'ai vu ton hésitation, et je suis venue pour te conseiller. Veux-tu venir avec moi?...

— Oh! oui, lui dis-je enthousiasmé.

— Nous allons à la messe de minuit. Viens.

Je pris mon manteau et ma casquette, et je la suivis. Nous traversâmes, sans bruit, les corridors; nous arrivâmes à la porte d'entrée qui s'ouvrit sans grincer, et lord Ebène, le grand chien noir, qui veillait la nuit, nous laissa passer sans murmurer.

Il y avait sur la terre, ainsi que je vous l'ai dit déjà, un épais manteau de neige; les arbres ressemblaient, tant ils en étaient chargés, à ces forêts de sucre cristallisées que les confiseurs étalent au jour de l'an...

Mais il ne faisait plus froid, car la fée semblait jeter autour d'elle une douce chaleur, et le vent, à sa vue sans doute, s'était apaisé et réfugié dans les noires forêts qui lui servent d'asile pendant les beaux jours.

La neige se durcissait sous nos pas, et la lune éclairait notre route.

Le village était éloigné d'une demi-lieue, mais nous allions d'un pas rapide, et nous eûmes bientôt atteint ses premières maisons,—d'humbles chaumières, couvertes de paille, bâties à pierres sèches, cimentées d'argile et abritant de pauvres laboureurs qui avaient bien de la peine à gagner pendant l'été du pain pour manger tout l'hiver.



L'enfant avec la fée donnant son napoléon d'or au père Jean. Dessin de Gustave Janet.

— La messe n'est point sonnée, me dit la petite fée de Noël, qui me tenait toujours par la main. Entrons un peu chez le père Jean; je vois de la lumière à travers les ais vermoulus de sa porte.

Le père Jean était un vieux soldat qui avait servi sous les ordres de mon grand-père, et qui n'avait plus qu'une jambe.

Il était pauvre et n'avait pour vivre que son métier et le travail de sa fille, une belle jeune fille vertueuse et pleine de courage, que Dieu lui avait envoyée, comme l'Antigone d'Œdipe ou la Malvina de Fingal, pour étayer ses vieux ans de sa verte jeunesse.

Le père Jean tressait des corbeilles avec les ajoncs de la rivière, et rempaillait les chaises grossières du village. Sa fille travaillait aux champs.

Nous entrâmes dans la cabane,—la fée, invisible pour ses hôtes, bien entendu.

La fée se manifestait à moi seul.

Le père Jean était couché et se plaignait douloureusement. L'hiver était une rude saison pour lui ; le tronçon de sa jambe le faisait horriblement souffrir, ses blessures se rouvraient parfois, et il était souvent des mois entiers dans l'impossibilité de travailler.

Ce jour-là était le vingtième que le père Jean passait dans son lit.

— Regarde et réfléchis bien, me souffla la fée à l'oreille.

Je regardai en effet, et je vis qu'il n'y avait sur la table qu'un pot d'eau glacée au lieu de vin, dans le feu que de maigres tisons, dans la huche que du pain noir et en petite quantité. J'avais toujours dans la main mes trois pièces d'or. Je les considérai furtivement à la lueur du foyer, je vis briller sur l'une l'effigie de Napoléon, et je la mis dans la main du vieux soldat qui pleura d'attendrissement et m'appela son fils.

— Viens, me dit la fée de Noël en m'entraînant.

Nous sortîmes. La messe n'était point sonnée encore, et tout près de l'église il y avait une autre chaumière également éclairée.

— Frappe et entrons, me dit la fée.

C'était la chaumière de Marthe, la veuve, une pauvre femme dont le mari, chasseur de chamois, s'était tué dans un ravin, l'année précédente, lui laissant cinq enfants, un champ bien petit et une maison qui lui semblait bien grande et bien vide maintenant.

Les laboureurs du village, prenant en pitié la détresse de la veuve, s'étaient réunis pour cultiver son champ à tour de rôle. Mais l'année avait été rude, les pommes de terre avaient manqué, et le chanvre était de mauvaise venue.

Marthe était au coin de son maigre feu, entourée de ses jeunes enfants qui avaient revêtu leurs pauvres habits du dimanche pour aller assister à la naissance de l'Enfant-Dieu. Ils dévoraient, en attendant, une galette de blé noir, et ils m'en offrirent, les chers enfants du bon Dieu; et comme, lorsqu'ils venaient au château, ils partageaient mes jeux et mes tartines beurrées, j'acceptai ma part de leur grossier gâteau.

— Ils n'auront pas de jouets de Noël, me dit la petite fée tout bas.

J'ouvris ma main et je considérai ma seconde pièce d'or. Elle portait l'empreinte du roi Louis XVI, Louis XVI qu'on avait appelé d'abord Louis le Désiré, avant qu'on lui donnât le nom de roi martyr. Je me souvins de mille traits de noble charité que mon grand-père, qui avait eu l'honneur d'être au nombre des officiers de sa maison, m'avait contés durant nos soirées d'hiver,—et je laissai tomber mon Louis XVI dans le tablier de Rose, la plus jeune des enfants de la veuve.

En ce moment, le premier coup de la messe de minuit tinta au clocher rustique.

— Viens à l'église, me dit la fée.

— Il me reste une pièce d'or, murmurai-je.

— Viens toujours, fit-elle avec un sourire.

Nous entrâmes dans l'église, dont tous les cierges brûlaient, dont l'autel avait revêtu sa plus fine et plus blanche nappe ; et, au lieu de me laisser asseoir au vieux banc seigneurial où je me plaçais d'ordinaire, la fée m'entraîna jusqu'à la sacristie où le curé s'apprêtait à se couvrir de la chasuble dorée qui servait aux jours solennels.

C'était un bon vieux prêtre, mettant en pratique l'Evangile, la providence des pauvres, le père des orphelins, le soutien des veuves, le consolateur de tous.

Il m'avait baptisé, il m'avait fait apprendre les premières pages du catéchisme et enseigné la première déclinaison latine.

— Demande-lui, me dit la fée bien bas, pourquoi, la veille de Noël, il a une soutane aussi usée.

J'allai vers lui :

— Mon bon monsieur le curé, lui dis-je, bon papa ne vous a-t-il pas donné, le mois dernier, un peu d'argent en vous disant : « C'est pour une soutane neuve? »

— Oui, mon ami, me répond naïvement le pasteur ; mais le lendemain, Marguerite Dubois, tu sais, la petite Marguerite, épousait Pierre le berger.

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien ! mon enfant, Marguerite n'avait pas de robe assez neuve pour se marier, et j'ai pensé que, toute vieille qu'elle était, ma soutane pourrait aller jusqu'à Pâques prochaines.

Pour la troisième fois, j'ouvris ma main, et j'examinai ma troisième et dernière pièce d'or. Elle était à l'effigie du roi Charles X.

Quelques jours auparavant, j'avais vu mon grand-père pâlir en lisant un numéro de la *Quotidienne*, puis verser des larmes silencieuses et brûlantes en le laissant tomber à terre. Et comme, effrayé, je lui avais demandé pourquoi il pleurait, il m'avait répondu :

— Je pleure mon vieux roi qui vient de mourir dans l'exil.

Charles X était mort sur la terre étrangère.

— Monsieur le curé, dis-je alors en prenant une voix câline, vous savez que chaque année, le jour de la Saint-Charles, bon papa avait coutume de venir à la messe avec son plus bel habit. Cette année, nous aurons une messe de mort, au lieu d'une messe de fête, et bon papa serait bien mécontent, si vous célébriez cette funèbre cérémonie avec une vieille soutane. Tenez, voici vingt francs que je vous prête; si cela ne suffit pas, je demanderai de l'argent à ma mère, et vous me rendrez cela plus tard, quand vos pauvres auront ce qu'il leur faut.

Le vieux prêtre me prit dans ses bras et me dit avec émotion :

— Que Dieu te bénisse, mon enfant, comme je te bénis moi-même.

Je me retournai tout fier pour chercher du regard l'œil ami de la petite fée de Noël...

La fée avait disparu !

II. — ARMAND.

Jour pour jour, une année après, j'étais au collége.

J'avais dit adieu aux bonnes soirées du château, aux belles histoires de mon grand-père, aux leçons indulgentes du vieux curé, et je regrettais tout cela, placé que j'étais en présence de maîtres durs et indifférents qui stimulaient ma paresse avec des pensums.

Nous revenions de la messe de Noël, célébrée dans la chapelle du collége, et nous montions tristement au dortoir où nous attendait notre lit glacé.

Sur mon lit, je trouvai une petite bourse. Dans cette bourse étaient trois pièces d'or,—les trois pièces d'or annuelles de mon grand-père.

— Ah! pensais-je en les retournant, tout soucieux, dans mes doigts, je suis si loin du village... Et puis, le père Jean est mort, la soutane de M. le curé ne peut pas être usée encore... Et bon papa, cette année, donnera des étrennes aux enfants de Marthe, la veuve. Que ferais-je

donc de ces trois pièces d'or? Qu'achèterais-je? — Un fusil, j'en ai un; — une barque, j'en ai une aussi; — des livres, j'en ai maintenant bien plus que je n'en veux..., et de bien peu amusants, encore!

Et je retournais toujours ma bourse dans mes doigts.

— Petite fée, murmurai-je enfin, petite fée de Noël, où êtes-vous? et ne voulez-vous pas venir me conseiller?

J'avais à peine achevé, que la petite fée était devant moi. Comme l'année précédente, elle me prit par la main, et, me rendant invisible pour mes camarades, elle me fit traverser le dortoir et me conduisit à la salle d'étude où j'aperçus, penché sur son pupitre et écrivant à cette heure avancée de la nuit, Armand, mon meilleur ami.

C'était un jeune homme triste et grave, et plus triste que son âge, — il avait quatorze ans. — Il jouait rarement, il ne riait jamais; mais il était studieux, et ses camarades, auxquels *en imposait*, sans doute, son front pâle et un peu hautain, l'aimaient avec une sorte de respect.

Armand était le fils d'un camarade de mon père. Son père avait été tué sur le rempart de Constantine, en conduisant son régiment à l'assaut.

Armand était plus grand, plus fort, plus sage que moi. Il savait que nos pères étaient amis, et il avait continué cette amitié en devenant mon protecteur. Grâce à lui, j'avais évité ce qu'en terme de collége on nomme les *écoles*, rudes épreuves qui attendent les élèves novices.

La petite fée de Noël mit un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence, et elle me conduisit derrière lui. Puis, me montrant la lettre qu'Armand écrivait, elle me dit:

— Lis!

Je me penchai, retenant mon souffle, et voici ce que je lus:

« Ma bonne petite sœur,

« J'ai le cœur bien serré aujourd'hui, car c'est Noël, et les enfants ont tous de belles étrennes ce jour-là. Hélas! je n'ai rien à t'envoyer, mon pauvre ange! Tu sais que notre bonne mère a bien de la peine, depuis que papa est mort au service de la France, pour payer ma pension; et elle n'a pas pu m'envoyer d'argent cette année... Pauvre petite sœur! mon cœur se brise en songeant que je ne puis pas te faire un de ces jolis cadeaux que les frères font à leur sœur. Mais, va, patience! je deviendrai un jour officier, comme notre père, et alors, petite sœur, j'aurai de l'argent... »

Je n'eus pas la force d'en lire davantage, et je pris dans mes bras Armand qui se retourna stupéfait et rougit.

— Tiens, lui dis-je, un jour viendra où nous serons officiers tous deux et où nous pourrons partager encore; prends la moitié de mes étrennes pour les envoyer à ta petite sœur...

Et, tandis qu'Armand versait une fière larme, la petite fée prit ma main, la pressa doucement, mit un charmant baiser sur mon front, et s'enfuit.

III. — LE NOM DE LA FÉE.

Bien des veilles de Noël avaient passé, et je n'avais point revu la petite fée. Mais, chaque année, je m'étais souvenu de la joie que j'avais éprouvée à consoler une misère ou une fière et noble infortune...

Mon pauvre grand-père dormait depuis longtemps du dernier sommeil, à l'ombre des cyprès de mon village; j'étais devenu homme, et j'habitais cette grande ville au ciel noir, au pavé brûlant, qu'on nomme Paris.

Les hommes avaient été durs pour moi, les soucis de la vie avaient creusé plus d'un sillon imperceptible sur mon front, et j'avais dépassé cette heure solennelle qui sépare à jamais de l'adolescence, et qu'on nomme la vingtième année.

C'était aussi la veille de Noël. Il faisait froid, il pleuvait et le vent agitait lugubrement la flamme des réverbères.

Je passais, le sourcil froncé, enveloppé dans mon manteau, sur le boulevard, une main dans ma poche, et tourmentant avec mes doigts fébriles, non plus les louis et les napoléons de mon pauvre grand-père, mais un peu de cet or que les hommes me vendaient au prix de mes veilles laborieuses et de mon rude travail.

Au milieu du boulevard, il y avait une maison splendidement illuminée, d'où m'arrivèrent des rires joyeux et frénétiques.

C'était un de ces restaurants à la mode, ouverts toute la nuit, de Noël à la fin du carnaval.

Parmi les voix qui retentissaient au dedans, je crus en reconnaître plusieurs, et je m'apprêtai à entrer.

Sur le seuil de la porte était une mendiante en haillons, tenant dans ses bras grelottants un enfant bleu par le froid et que la pluie inondait:

— Au nom de Dieu! murmura la femme, pitié, monsieur; j'ai bien faim et mon enfant est glacé...

J'hésitai une seconde, une seconde je fus tenté de changer en joie la détresse de la pauvre femme... Mais, je vous l'ai dit, les hommes avaient été durs pour moi, ils avaient heurté, de la lèvre et du pied, mon cœur et ma jeunesse, et ma jeunesse s'était repliée meurtrie, et mon cœur s'était fermé.

Je passai outre brusquement, sans écouter la mendiante; je montai, guidé par les rires; j'arrivai dans un salon où était dressée une table magnifiquement servie, — et je reconnus autour d'elle d'anciens amis à moi, de jeunes hommes comme moi froissés, ayant souffert comme moi, et qui avaient besoin d'oublier.

Je pris place avec eux; je tendis, frémissant, mon verre sous les flots du vin d'Aï qui coulaient; je bus et je ris d'un rire fébrile, toute une nuit, et quand, au matin, les premières clartés de l'aube vinrent pâlir nos bougies, quand, chancelants et brisés, nous sortîmes.... la mendiante n'était plus là!

Je me souvins alors de sa voix sourde et déchirante, de la main amaigrie qu'elle m'avait tendue avec un regard suppliant... Et le remords me prit à la gorge, et je m'enfuis tout seul, à travers les rues, marchant dans la boue noire, et la tête nue, pour calmer un peu, aux baisers de la pluie, le délire de mon front.

J'arrivai ainsi chez moi.

Mon feu brûlait encore, ma lampe venait de s'éteindre, mon chien dormait, dans un coin, du sommeil paisible de la fidélité.

Sur la dalle du foyer et à la lueur indécise du dernier tison, je vis une forme blanche courbée, ou plutôt agenouillée, dans l'attitude de la douleur; j'entendis une respiration haletante et entrecoupée de sanglots, — et, frissonnant, je demandai qui était là.

La forme blanche se leva lentement, et je reconnus la fée de Noël.

Non plus la fée belle et sereine qui deux fois m'était apparue, mais une jeune fille au regard triste et mourant, plein de larmes, au front pâle, aux lèvres décolorées..., un fantôme!

— Fée de Noël! m'écriai-je, est-ce vous?

— Je ne suis plus la fée de Noël, me répondit-elle en

pleurant; tu viens de me tuer, malheureux! et je veux te dire mon véritable nom avant de mourir.

Alors je la vis se fondre peu à peu en une flamme bleuâtre pareille à celle qui, autrefois, lui avait donné naissance. Cette flamme éclaira d'abord le foyer, puis, diminuant, tremblota, crinière lumineuse, au-dessus du dernier tison, puis s'éteignit brusquement...

Et alors j'entendis une voix déchirante, brisée, empreinte du râle de l'agonie, qui perça le silence qui m'environnait, et me cria :

— Je ne suis plus, et j'étais ta JEUNESSE!

Enfants, qui venez de lire cette histoire, ayez la main ouverte toujours, donnez sans cesse et sans vous lasser : — la JEUNESSE ne s'en va que lorsque le cœur est fermé!

PONSON DU TERRAIL.



L'enfant avec la fée donnant son louis d'or à Marthe (pages précédentes). Dessin de Gustave Janet

PARIS PROJETÉ.

LA PLACE DE FRANCE.

Paris n'est pas seulement intéressant par les richesses qu'il a conservées jusqu'à nos jours; son histoire est encore dans celles qu'il a perdues; dans ce qu'il a été et même dans ce qu'il a voulu être.

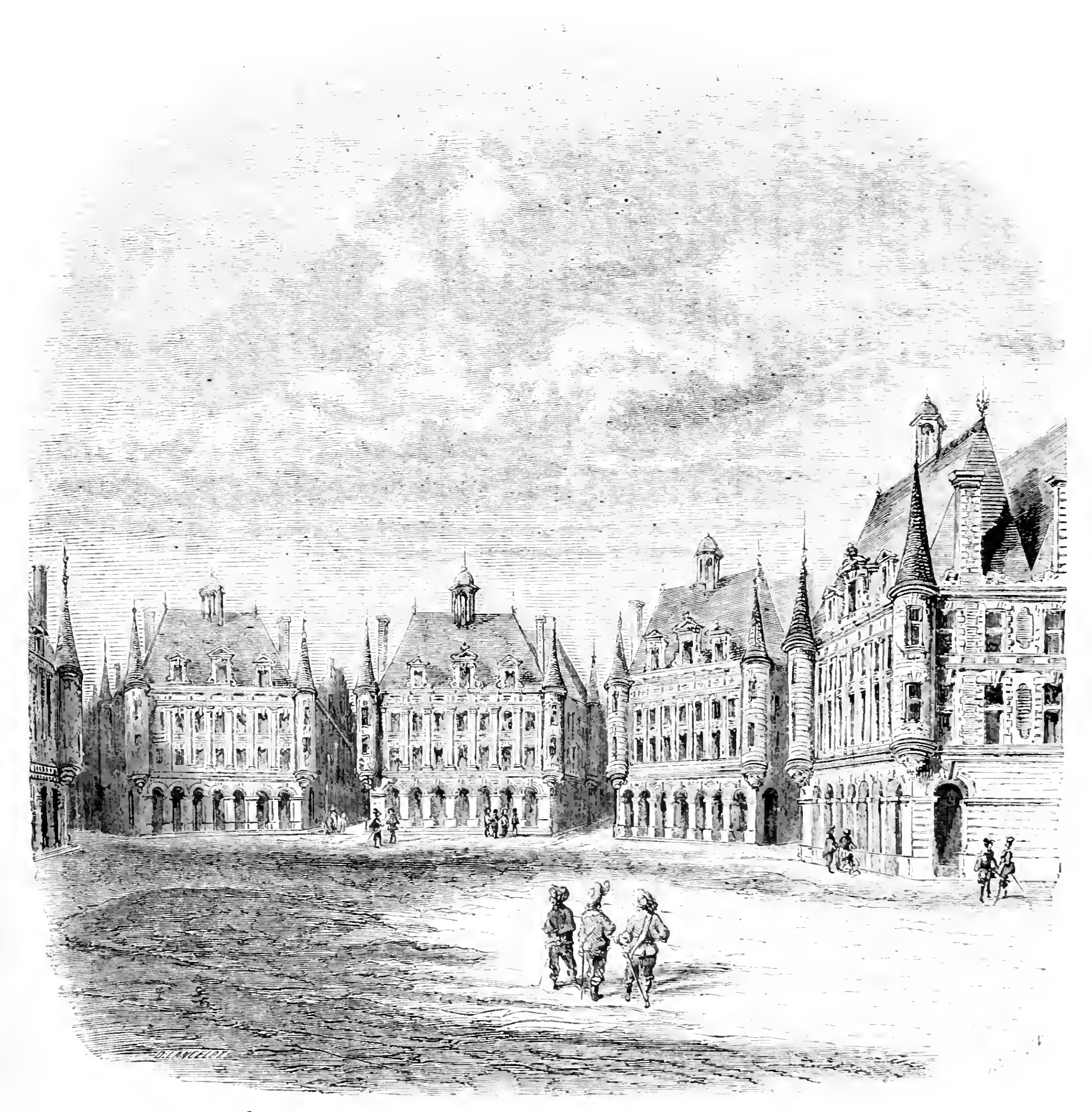
Les monuments, les quartiers disparus ont eu déjà leurs historiens. Ils revivent d'ailleurs dans les plans et dans les gravures anciennes.

On ferait certainement un album curieux des embel-

lissements proposés à différentes époques et restés à l'état de projets.

Il y aurait là tout un Paris fantastique et grandiose, une collection de variantes, un *Paris variorum*, capable de satisfaire et de charmer les imaginations les plus capricieuses.

La place de France, dont nous donnons aujourd'hui la représentation d'après une gravure authentique, fut dessinée par ordre d'Henri IV, en 1610. On alla même plus avant dans l'exécution : le tracé, dont certaines parties subsistent encore, en fut commencé par les soins de Sully, sous la direction de Claude de Chastillon et d'Aleaume,



La place de France, projetée par Henri IV, d'après une estampe du temps.

architectes du roi. L'événement de la rue de la Tonnellerie arrêta, après quelques mois, cette entreprise, que l'on espéra longtemps et vainement de voir mettre à fin.

On sait que le règne d'Henri IV est un de ceux qui ont le plus contribué à la décoration et à l'ordonnance de la capitale. La Place-Royale, commencée en 1605, la place Dauphine, ordonnée en 1607, l'achèvement du Pont-Neuf, la fondation de l'hôpital Saint-Louis, etc., etc., témoignent de la sollicitude de ce roi, qui paraît avoir eu à cœur de faire oublier aux Parisiens les horreurs du siége.

La Place de France devait être le complément et comme le couronnement de cet ensemble de travaux. Elevée sur l'emplacement du Marais, cette place eût formé une vaste demi-lune, dont la ligne actuelle du boulevard, rectifiée, eût donné la corde, depuis l'angle de la rue du Temple jusqu'à la place de la Bastille.

D'après la notice annexée au bas de l'estampe que nous reproduisons, notice que sa longueur et la diffusion du style rendraient fastidieuse à nos lecteurs, la Place de France devait avoir, du centre à la circonférence, qua-

rante toises d'étendue, soit quatre-vingts toises dans sa plus grande largeur. Elle prenait entrée sur le rempart, aujourd'hui le boulevard.

Pour dissimuler l'irrégularité du rempart qui coupait de biais l'axe de la demi-lune, on avait élevé des deux côtés du pavillon d'entrée de gros bâtiments destinés à servir de halles et de marchés.

Les huit grandes rues partant du centre de l'étoile, larges de trente-six pieds, devaient porter les noms des plus importantes provinces du royaume : Normandie, Champagne, Picardie, Bretagne, Guyenne, etc.; celles parallèles au demi-cercle prenaient ceux des provinces de second ordre, telles que la Touraine, l'Anjou, l'Aunis, la Saintonge, Limousin, Périgord, etc., etc. Les désignations actuellement conservées par un certain nombre de rues du quartier du Marais n'ont pas d'autre origine que ce projet. On peut encore aujourd'hui se rendre compte du tracé de la Place de France en examinant sur le plan de Paris la situation, par exemple, de la rue de Bretagne et de celles de Saintonge et de Berri.

Chacun des sept pavillons à arcades, formant le cercle, avait environ treize toises de façade sur la place ; le premier étage étant bâti de pierres de taille, les autres de briques et de pierres.

Tel est, en peu de mots, l'ensemble de cette place qui eût formé sans contredit un des plus beaux quartiers de Paris. En raison de sa situation, elle commandait à l'extrémité de la ville la série de monuments se rattachant par la Place-Royale, l'Hôtel-de-Ville, la place Dauphine, au Pont-Neuf et au Louvre.

A part le commencement d'exécution indiqué par la position des rues que j'ai citées, il ne paraît pas que le projet en ait jamais été repris.

Une autre fois nous vous parlerons de la *place Ducale*, que le cardinal de Richelieu avait eu le dessein d'élever sur la place où était naguère le Château-d'Eau, et nous prendrons occasion de rechercher l'état primitif de quelques-unes de nos places, telles que la place des Victoires et la place Vendôme.

CHARLES ASSELINEAU.

RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE.

Depuis six mois, le colosse du fondateur de la Russie s'est redressé à l'horizon de l'histoire, plus imposant et plus formidable que jamais. Après notre série d'études sur Saint-Pétersbourg et sur le pays et les mœurs russes, nous ne saurions donc publier plus à propos les anecdotes suivantes, qui font connaître Pierre le Grand dans les détails intimes et curieux de sa vie et de son caractère.

Nous y joignons, à titre de simple document historique, quelques passages du testament attribué à ce grand homme, et qui a fait tant de bruit en Europe, à l'occasion d'événements étrangers à notre cadre :

« Le grand Dieu de qui nous tenons notre existence et notre couronne, dit le tzar Pierre Ier, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, me permet de regarder le peuple russe comme appelé par l'avenir à la *domination générale de l'Europe*. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées pour la plupart à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas ; il s'ensuit donc qu'elles doivent être *facilement et indubitablement* conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient, par le Nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi *régénéré* le peuple romain par l'invasion des Barbares. »

Pierre le Grand recommande ensuite à ses successeurs de s'approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. « *Celui qui y régnera*, ajoute-t-il, *sera le vrai souverain du monde.* »

Le testament conclut ainsi :

« La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la Baltique gardées par nos vaisseaux, il faudra proposer séparément et très-discrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elle l'empire de l'univers. Si l'une des deux accepte, ce qui ne peut manquer, pour peu que l'on flatte leur orgueil et leur ambition, se servir d'elle pour écraser l'autre ; puis écraser à son tour celle qui survivra, en engageant avec elle une lutte à mort dont l'issue ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe. »

ANECDOTES BIOGRAPHIQUES.

PIERRE LE GRAND.

I. La sueur froide. La leçon d'une femme. La perruque du bourgmestre. La mise à l'eau du *Caton*. Les brigands. Le crochet de fer. Le frère du czar. Catherine. Menuisier sans rabot. *J'apprendrai à boxer*.

Il est curieux de connaître, jusque dans ses moindres particularités, la vie d'un prince qui réforma le plus vaste empire du monde. On nous permettra donc de réunir ici quelques anecdotes peu connues de la vie publique et privée du législateur moscovite. Nous garantissons l'authenticité des sources auxquelles nous avons puisé.

Né d'un second mariage d'Alexis, Pierre comptait à peine quatre ans et demi lorsque son père mourut. Mais comme il était l'enfant d'un second lit, on ne l'aimait point dans la famille ; on était donc loin de croire qu'il dût régner un jour : sa sœur Sophie surtout s'efforçait de l'en empêcher.

— Qu'avons-nous à craindre, disait la co-régente à Galitzin, d'un imbécile et d'un épileptique?— Par ce dernier mot elle désignait Pierre, toujours saisi d'un effroi machinal poussé jusqu'à la sueur froide, et qui tombait en convulsion lorsqu'il fallait traverser un ruisseau.

— Cet enfant à *sueur froide*, répondait le premier ministre, a le sang *vif* et *brûlant* ; il faut nous en défier, madame.— Il ne se trompait pas. On sait avec quels soins méticuleux on enseigne la natation aux jeunes gens de l'Europe ; Pierre fut loin d'employer toutes ces précau-

tions. Malgré son aversion naturelle pour l'eau, il s'y jeta courageusement de lui-même, afin de dompter la nature; il devint ainsi le meilleur marin du Nord. Honteux de l'ignorance dans laquelle on le laissait croupir, il apprit de lui-même aussi le hollandais et la langue allemande. Il jouait au petit soldat avec les enfants qu'on lui permettait de rencontrer. Les jours de conseil, il se glissait secrètement dans la salle où Gallitzin donnait audience, et remarquant que les étrangers étaient ceux que l'on consultait, même avant les Russes, dans l'art de former des troupes nationales, il jura qu'une fois sur le trône, il ne donnerait sa confiance qu'à des étrangers dans les guerres qu'il aurait à soutenir.

Le Genevois Lefort fut son premier général d'armée.

Ayant voulu dans la suite se départir de cette méthode, il reçut, à ce sujet, une assez bonne leçon d'une dame de Varsovie.

Cette dame était alliée aux premières maisons de la ville, et son esprit lui donnait une grande influence dans les affaires publiques. Au milieu des entretiens que Pierre avait avec elle sur les matières d'Etat, il lui dit un jour qu'il faisait de nouvelles levées dans son empire.

— Y joignez-vous, lui demanda-t-elle, des officiers étrangers?

— Non, répondit-il; mes lieutenants sont maintenant assez instruits pour me former autant de bons soldats et de bons officiers que j'en ai besoin.

— Vous êtes dans l'erreur, reprit-elle; puis elle discuta longtemps sans pouvoir le faire changer d'opinion.

Quelques jours après, le czar étant venu la voir, lui demanda dans quel état était sa musique, qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps.

— Votre Majesté, dit-elle, en jugera ce soir à souper.

Elle ordonne secrètement de ne composer l'orchestre que des naturels du pays. Le concert commence, et l'exécution écorche les oreilles. Tous les convives sont surpris, mais elle ne paraît pas s'en apercevoir. Enfin l'empereur lui demanda comment sa musique, d'abord si bonne, avait pu devenir si mauvaise.

— Ce sont les mêmes musiciens, dit-elle, excepté les étrangers que jai congédiés.

— Je vous comprends, madame, lui dit Pierre Ier; vous avez raison.

Il changea d'avis, et décréta qu'à l'avenir un tiers de ses officiers serait composé d'étrangers.

Si Pierre apprit avant tout le hollandais, c'est que ce fut en Hollande qu'il fit ses premières études nautiques, et qu'il devint bon charpentier et bon constructeur de vaisseaux, avant de remporter des victoires navales.

Lors donc du second voyage qu'il fit chez les Bataves, en 1716, il arriva un dimanche à Dantzick, au moment où l'on allait fermer les portes de la ville, quoiqu'en plein jour. Il entre, et se rend à son auberge, sans avoir presque rencontré personne. Surpris de trouver les rues si désertes dans une ville si peuplée, à peine a-t-il mis pied à terre qu'il en parle à son hôte et lui en demande la raison. Il apprit alors que c'était l'heure du service divin, que le peuple était au sermon, et que, pendant ce temps, on tenait fermées les portes de la ville. Il ne voulut point négliger l'occasion de voir la manière dont le culte divin se pratiquait à Dantzick, et il pria l'hôte de le conduire au temple. Le bourgmestre en fonctions s'y trouvait avec sa famille, et, selon toute apparence, on lui avait déjà rendu compte de l'arrivée de Pierre. Dès que le czar parut dans l'église, le magistrat, allant à sa rencontre, le conduisit au banc des bourgmestres, banc un peu plus élevé que les autres. Pierre s'assit, la tête nue, fit asseoir le bourgmestre à côté de lui, et se mit à écouter le prédicateur avec la plus grande attention, sans ôter les yeux de dessus lui, tandis que tous ceux de l'assemblée étaient fixés sur le prince. Quelques instants après, *se sentant froid à la tête, il prit, sans mot dire, la perruque du bourgmestre et se la mit sur le chef.* Le bourgmestre décoiffé, et Pierre le Grand en perruque de cérémonie, continuèrent d'entendre le sermon sans se déranger; et, quand il fut fini, le czar, restituant ce qu'il avait emprunté, remercia le bourgmestre par une inclination de tête. Cette petite scène paraissait toute simple au monarque russe, il y était habitué; mais on peut penser combien elle dut paraître singulière aux habitants de Dantzick. Après le service, le bourgmestre députa quelques-uns de ses subdélégués pour complimenter le czar; et l'un des seigneurs moscovites lui dit que Sa Majesté était fort contente de ce qu'elle avait vu; il ajouta que le déplacement de la perruque du bourgmestre était une bagatelle dont il ne fallait pas s'étonner, que l'empereur ne faisait jamais attention à ces petites choses-là, et que, comme il avait peu de cheveux, c'était sa coutume, toutes les fois qu'il avait froid à la tête dans l'église, de prendre la perruque du prince Menzikoff, ou de tout autre seigneur qui se trouvait à sa portée.

Le czar, on le sait, ne visita la France qu'après avoir honoré de ses savantes pérégrinations les autres cours de l'Europe. Mais en France, comme en Hollande et partout ailleurs, il étudiait l'art de la marine. Lorsqu'il était à Toulon, on devait lancer, dans la matinée, un vaisseau de ligne, qui, je crois, était le *Caton*. L'empereur se rend au port, et se place sur l'estrade qu'on avait élevée pour qu'il pût voir facilement l'opération et toutes les manœuvres préparatoires. L'heure avançait, le moment approchait, et cependant officiers, soldats, matelots, charpentiers, femmes, enfants, se trouvaient confondus pêle-mêle, et semblaient avoir oublié qu'il fût question de lancer un vaisseau. Le czar, un de ses bras appuyé sur la balustrade, contemplait silencieusement ce désordre, et présumait que l'opération n'aurait point lieu à l'heure indiquée; probablement même il soupçonnait qu'elle serait mal faite et mal exécutée par des gens qui avaient l'air de s'en occuper si peu. Cependant le signal est donné. A l'instant le tumulte cesse; chacun vole à son poste; l'ordre et le silence règnent de toutes parts. Un nouveau signal se fait entendre, le vaisseau est lancé; déjà il fend les ondes. Le czar, frappé d'étonnement et d'admiration, lève les bras, et, laissant retomber sa main sur la balustrade, dit avec feu : « *Quelle nation! elle va toute seule.* »

Le trait que je vais rapporter démontrera quels obstacles dut rencontrer, à chaque pas, le génie réformateur du czar, en voulant civiliser une nation aussi étendue que la Russie, et dont les habitants avaient été, dès leur enfance, accoutumés à des actes de violence et de férocité. Avant Pierre Ier, et même sous son règne, les assassinats étaient si fréquents à Moscou, que presque tous les matins on trouvait quelqu'un de mort dans les rues. Voici de quelle façon le czar Pierre lui-même put échapper deux fois à la furie de ces brigands appelés Rasbonicks.

Un seigneur, nommé Kniperciron, dont le père avait été résident de Suède, m'a raconté, dit M. Bruce, à qui nous empruntons ces deux anecdotes, comment le czar avait été attaqué lui-même dans sa jeunesse par une troupe de brigands. Sa Majesté allait souvent chez ce seigneur. Un soir, venant de le visiter, suivi de deux domestiques, l'un devant lui, à cheval, et l'autre derrière le

traîneau, il rencontra huit voleurs dans un autre traîneau ; ils allaient accrocher le sien avec un crampon de fer, lorsque le czar, qui était jeune, brave et vigoureux, s'élance, et saisissant par les cheveux un des bandits, il l'arrache du traîneau. Sans lâcher prise, il le traîne avec lui jusqu'à l'hôtel du résident, qui n'était pas éloigné, et y entre tout en sueur, à la grande surprise de tout le monde, et tenant toujours le voleur par les cheveux. Il fait aussitôt fermer les portes, pour que nul domestique ne sorte avant qu'il ait examiné le brigand. Apprenant que c'était le czar qu'il avait attaqué, celui-ci fut glacé de frayeur, et dit que si ses compagnons et lui avaient su que c'était le prince, ils ne se seraient pas adressés à lui ; puis il demande qu'on l'exécute sans le mettre à la question. Sa Majesté y consent, à condition qu'il découvrira ses complices. Mais le voleur n'en voulut rien faire, sans une promesse qu'on lui accorderait sa grâce et une récompense. Le czar y consentit encore. Le bandit gagne aussitôt, avec un détachement de soldats, le lieu du rendez-vous de ses compagnons. Arrivé là, il leur dit d'ouvrir la porte, ce qu'ils firent, parce qu'ils reconnurent sa voix. Les soldats font irruption dans le repaire et s'emparent, non-seulement des sept complices, mais encore de treize autres de la même bande, qui tous ne tardèrent pas à être exécutés, à l'exception du dénonciateur.

Une autre fois, le czar fut attaqué sur le chemin de Moscou à Novogorod ; il n'avait pour toute suite que quatre domestiques. Au sortir de Twer, une troupe de Rasbonicks l'arrêta. Il se jette hors de son traîneau et court à eux, l'épée nue d'une main et le pistolet de l'autre, en leur criant qu'il est le czar.

— Que voulez-vous ? leur demanda-t-il.

— Nous sommes, lui répond quelqu'un d'entre eux, de pauvres gens réduits à un extrême besoin, et puisque vous êtes notre seigneur et maître, vous pouvez mieux que personne nous secourir.

— Je n'ai point d'argent sur moi, réplique-t-il.

— Quand même vous en eussiez eu, lui répond-on de nouveau, nous n'en aurions point pris de vous. Notre but était de vous demander un billet sur le gouvernement de Novogorod pour la somme que vous daignerez nous donner ; et ils le suppliaient de la rendre assez forte pour qu'elle pût les tirer de leur détresse. Alors le czar leur demanda si mille roubles suffiraient. Ils répondirent qu'ils étaient contents de cette somme. Aussitôt l'empereur leur fait un billet à vue sur le gouverneur de Novogorod pour la somme en question ; ils envoyèrent immédiatement un des leurs, qui revint tout de suite avec l'argent ; puis ils obligèrent le czar de retourner à Twer, après avoir eu sa parole qu'il ne ferait aucune poursuite ni même aucune recherche à leur sujet, lui promettant, de leur côté, de changer de vie et d'être, à l'avenir, de bons et fidèles sujets. Au lieu de continuer sa route vers Novogorod, Pierre Ier reprit le chemin de Moscou.

Résolu d'extirper à jamais de cette ville les violences et le brigandage, le czar eut recours à un genre de supplice qui, chez tous les autres peuples, eût été regardé comme une violation de l'humanité : ce moyen satisfit pleinement son attente. Les criminels étaient pendus par une de leurs côtes à un crochet de fer ; ils vivaient huit ou neuf jours dans cette horrible position. Selon le même M. Bruce, qui le vit de ses propres yeux, on les pendait par douzaines dans une seule journée. Ces exécutions produisirent un effet si salutaire, qu'on pouvait voyager en Russie, de jour et de nuit, avec autant de sûreté que dans toute autre partie du monde.

On sait comment Pierre Ier, nouveau Brutus, sacrifia son propre fils au bien-être de ses peuples. Mais si les intérêts politiques le forcèrent d'user de rigueur envers Alexis, ce qu'il fit pour un frère que retrouva Catherine dépose de sa douceur et même de son indulgente bonté. Ce czar, si terrible aux yeux des méchants, était le meilleur des hommes en famille, quand il le fallait.

Un parent du premier ministre de Pologne était chargé d'une mission diplomatique pour la cour de Russie. Retournant à Dresde par la Courlande, il s'arrêta quelque temps dans une taverne de Mittau, pour y faire reposer son équipage. Là, il fut témoin d'une scène singulière à laquelle il prit bientôt part lui-même. Un pauvre diable en guenilles était repoussé de toutes les tables par les convives assez nombreux du cabaret.

— Va-t'en, vilain ivrogne, fainéant, imposteur, etc. ; va demander quelques roubles à ta sœur l'impératrice ; va gratter l'épaule du czar, ton beau-frère.

L'hôte se joignait aux autres pour insulter le malheureux.

— Lui, beau-frère du czar ! lui, ce mauvais menuisier sans rabot ! impossible, messieurs. Allons, retire-toi, maudit Lithuanien ! je te tiens quitte de ce que tu me dois, mais ne reparais plus ici ! Et il allait ajouter l'effet aux menaces. A tout cela que répondait le malencontreux personnage ? Jetant, de toute la hauteur de ses vêtements en lambeaux, un regard de pitié sur ceux qui le raillaient :

— Oui, je suis le frère de Catherine, je suis le beau-frère de Pierre le Grand. Vous mettrez tous chapeau bas devant moi ; attendez seulement que j'aie fait le voyage de Pétersbourg. Ah ! si j'avais seulement la somme nécessaire pour mon voyage ! A ces derniers mots, les éclats de rire des buveurs recommencèrent de plus belle ; mais on n'allait pas moins le pousser dehors.

L'envoyé polonais, entré depuis dix minutes dans la taverne, y jouissait de ce spectacle en véritable amateur ; mais comme il se piquait d'être physionomiste, il crut démêler, dans le port et dans les gestes du misérable, quelques traits de ressemblance avec l'impératrice, qu'il avait beaucoup vue à Saint-Pétersbourg.

— Donnez à cet homme ce qu'il demande, dit-il en s'approchant de l'hôte. Mangez, buvez, mon ami, et ne vous gênez pas.

Et l'hôte de se confondre en remerciements, il se voyait sûr d'être payé par un grand seigneur ; tous les assistants se taisaient ; les rieurs étaient pour celui qu'ils avaient molesté.

L'inconnu dévorait et se versait d'énormes rasades. L'envoyé du roi Auguste l'examinait toujours silencieusement. Le gueux, dont le fond principal du caractère était une excessive vanité, remarqua l'attention du diplomate. Comme il ne manquait pas tout à fait d'esprit, il s'empressa de remercier son réparateur d'estomac.

— Bien ! très-bien ! on s'aperçoit que vous êtes de la cour, vous, monseigneur, et que vous la connaissez mieux que ces manants-là, qui m'insultaient il n'y a qu'un moment. Et il toisait d'un air dédaigneux le groupe des buveurs, toujours immobile de stupéfaction.

— Laissez ces hommes, dit l'envoyé polonais. Est-il vrai cependant que, d'après leurs propos, vous soyez menuisier ?

Le gueux, se drapant dans ses haillons, lui répondit :

— Moi, menuisier ! fi donc ! moi, le frère de l'impératrice et le beau-frère du czar ! Emmenez-moi seulement avec vous, seigneur ; payez mon voyage de Saint-Pétersbourg, et vous ne tarderez pas à savoir la vérité de ce que j'avance.

Le diplomate, souriant d'un air fin, reprit :

— Impossible, mon ami, de le faire pour le moment; j'ai une mission à remplir. Permettez-moi, du reste, de vous dire que l'état de menuisier n'est pas si méprisable; le czar, *votre beau-frère*, s'il est votre beau-frère toutefois, Pierre Alexiowitz, s'est fait volontairement charpentier, et c'est un des plus beaux titres à sa gloire de réformateur!

Ici, tonnerre d'applaudissements de la part des buveurs; ils prennent leur revanche.

Enfin, l'envoyé du roi Auguste se remit en route, après avoir recommandé à l'hôte de la taverne de prendre le plus grand soin du frère de l'impératrice; encore une fois il sourit. Le mendiant s'établit donc dans l'auberge où il but et mangea, sans rien faire, jusqu'à satiété. Pour le moment il ne demandait pas autre chose.

Arrivé à Dresde, le diplomate polonais s'empressa d'écrire sur cette aventure à l'un de ses amis de Saint-Pétersbourg. La lettre tombe entre les mains du czar, qui ordonne au gouverneur de Riga, le prince Repnin, de chercher à découvrir l'homme dont la lettre faisait mention. Le prince envoie quelqu'un de confiance à la taverne de Mittau. Charles Scavronski (c'était le nom du pauvre diable) y avait pris racine. C'était le fils d'un gentilhomme lithuanien, mort dans les guerres de Pologne, après avoir



Pierre le Grand se coiffant de la perruque du bourgmestre. Dessin de Gustave Janet.

laissé deux enfants au berceau, une fille et un garçon; ils n'eurent tous deux que l'éducation de la nature. Séparé de sa sœur dès son extrême jeunesse, Charles ne savait qu'une chose; c'est qu'en 1704 elle avait été faite prisonnière dans Marienbourg. Il la croyait encore au service du prince Menzikoff, où il pensait qu'elle avait pu amasser quelque fortune.

Conformément aux ordres positifs de son maître, le prince Repnin fait conduire à Riga Scavronski, sous prétexte de quelque délit dont on l'accusait. On rédige contre lui une sorte d'enquête, et on l'envoie, sous bonne garde, à Saint-Pétersbourg. Il fut, du reste, fort bien traité sur la route, ce qui ne déplaisait pas du tout au caractère de l'homme que nous connaissons déjà.

A Saint-Pétersbourg, on le conduit chez Shepleff, maître d'hôtel du czar : encore mieux pour le captif. Instruit du rôle qu'il doit jouer, Shepleff tire du glorieux et gourmand Scavronski toutes les lumières qu'il veut avoir sur son état. Il finit par lui déclarer que l'accusation intentée contre lui à Riga est très-grave, mais qu'il obtiendra justice.

— Présentez, lui dit-il, une requête à Sa Majesté; on la rédigera, si vous le désirez, en votre nom, et on tâchera que vous puissiez la donner vous-même au czar.

Le lendemain, ce prince vint dîner chez Shepleff; on lui présente le prisonnier. Il l'accable de questions, et reste convaincu qu'il est le propre frère de l'impératrice; ils avaient passé l'un et l'autre leur enfance en Livonie.

Toutes les réponses de Charles aux questions du czar se trouvèrent conformes au récit que sa femme lui avait fait de sa naissance et de ses premières infortunes.

Ne doutant plus de la vérité, Pierre propose le lendemain à Catherine de venir dîner avec lui chez le susdit maître d'hôtel. Il mande, au sortir de table, le même homme qu'il avait questionné la veille. Scavronski se présenta, couvert des mêmes habillements qu'il avait portés dans son voyage, ce qui contrariait un peu son goût pour le luxe et l'ostentation; mais le sage monarque ne voulut point qu'il parût sous un autre extérieur que celui auquel devait l'avoir habitué sa mauvaise fortune.

Le czar l'interrogea de nouveau devant sa femme.

— Madame Catherine, lui dit-il, cet homme est ton frère, sois bonne sœur; et toi, Charles, baise la main de l'impératrice, et embrasse ta sœur, car elle l'est. Catherine s'évanouit. Lorsqu'elle revint à elle : — Il n'y a rien là que de fort simple, lui dit son illustre époux. Ce gentilhomme est mon beau-frère; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose; nous n'en ferons rien, s'il n'en a pas.

On n'en fit rien du tout : on devine pourquoi; mais continuons.

On laissa longtemps Charles chez le maître d'hôtel; ce fut ce qui le perdit aux yeux du plus actif et du plus vigilant des hommes. Pierre eut tort sans doute d'attendre si longtemps; mais il était si bon mari, qu'il craignait de trouver quelque grave défaut aux parents de sa bonne Catherine, l'héroïne du Pruth et la confidente de toutes ses peines.

Charles abusa trop largement de l'indulgente bonté de son beau-frère; il buvait, mangeait outre mesure, semblait regarder la vie humaine comme une auberge perpétuelle où l'on est plus ou moins bien. Il avait oublié depuis longtemps tous ses outils de menuisier, et il ne sortait jamais de table pour se livrer à un ouvrage quelconque, malgré les continuelles exhortations de sa sœur, qui lui racontait trop inutilement, hélas! les immenses travaux du czar, et les prodiges exécutés par son caractère infatigable.

Longtemps cette bonne sœur empêcha son mari, sous mille prétextes, d'examiner si l'on pourrait *faire quelque chose* de Charles; et Pierre Ier respectait en quelque sorte le sang de sa femme. A la fin pourtant, poussé par la curiosité, il se rend, à l'insu de Catherine, chez Shepleff. Il y trouve son beau-frère à table, enfoncé dans la plus laborieuse investigation d'un pâté de foie gras, qu'il arrosait d'une demi-douzaine de bouteilles de vin de France.

— A merveille! garçon, lui crie-t-il en le frappant sur l'épaule; rien n'est plus juste que de boire, surtout quand on a bien travaillé. C'est ce que tu fais tous les jours, je n'en doute pas, car ta sœur me le répète assez souvent; eh bien! buvons ensemble; et Pierre saisit une bouteille, la seule qui ne fût point vide.

En ce moment arrive Catherine tout effarée; elle prévoyait la découverte que son mari ferait tôt ou tard du seul genre de *mérite* que possédait son malheureux frère; elle était au supplice.

— Ah! c'est toi, Catherine; sois la bien-venue. Puisque tu m'as vanté si souvent l'industrie du menuisier Charles, montre-moi donc un de ses chefs-d'œuvre.

Catherine baisse les yeux et cherche encore de nouveaux prétextes pour renvoyer à un autre jour le terrible examen. Mais Scavronski, déjà troublé par la liqueur bachique, se perd entièrement par ces ridicules paroles :

— Qui, moi, travailler, noble czar! (*Catherine lui fait en vain des gestes pour enchaîner sa langue.*) Travailler, moi, depuis que j'ai l'honneur d'être devenu votre beau-frère! oh que non, ce serait déroger.

— Tout travaille dans mon empire, monsieur le gentilhomme lithuanien; tout le monde y exerce un métier, du bas en haut. Je commence par le haut. Le prince Menzikoff, Catherine et moi, nous sommes les trois premières personnes de cet empire. Eh bien, Menzikoff est mon meilleur archer; Catherine, ma plus utile vivandière dans mes campagnes lointaines, ma libératrice du Pruth. Pourquoi rougir, Catherine? je rends hommage à la vérité. Puis se tournant vers Scavronski : Et moi, monsieur, je suis le charpentier Péterbas; j'ose m'en faire gloire, et je ne crois pas par là *déroger*. Charles, vous n'êtes qu'un gentilhomme, et j'ai des milliers de princes dans mon empire, et tous ils travaillent; mais ce qu'il y a de pire encore, et j'en suis sûr à présent, quoiqu'on ait voulu longtemps me le cacher (*Catherine baisse de nouveau les yeux*) : oui, j'en suis sûr, vous n'étiez, mon cher beau-frère, qu'un méchant menuisier. Malgré vos blasons de Lithuanie, vous êtes moins pour moi que le plus obscur de mes palefreniers, car il m'est plus utile que vous.

Sur ce, le czar se retire tout en colère. — Buveur! bien, murmurait-il entre ses dents; mais fainéant et mauvais menuisier! quelle honte pour Péterbas! — Ton frère n'est que gentilhomme, ma pauvre Catherine, c'est un triste mérite : nous n'en ferons rien.

Sur les instances de Catherine, il en fit cependant un comte de l'empire et le maria à une fille de qualité; mais il cessa pour toujours de le revoir.

A présent veut-on connaître une autre anecdote, bien vulgaire et bien puérile peut-être, mais qui prouve combien Pierre éprouvait le besoin d'apprendre toujours quelque chose de nouveau, pourvu qu'il en pût retirer quelque utilité; qu'on lise le trait suivant.

Tandis qu'il exerçait à Saardam l'état de charpentier, sous le plus sévère incognito, certain Anglais, banni de la Grande-Bretagne pour ses faits et gestes, s'était réfugié dans le chantier où travaillait Péterbas. Ce malheureux, nommé Vilson, ouvrier fainéant et tapageur, troublait sans cesse le czar. Celui-ci, qui n'était pas endurant, lui fit sentir plus d'une fois la vigueur de ses poings. Vilson ignorait qu'il eût affaire à l'empereur de Russie. Un jour donc qu'il venait d'en recevoir une correction plus forte que de coutume, il se lassa d'être battu et provoqua son correcteur. Pierre accourt, retrousse ses manches, quitte son tablier, et se prépare à rosser de nouveau l'ouvrier incorrigible; mais il ne savait pas boxer, et l'enfant d'Albion eut bientôt étendu par terre, tout de son long, le czar de toutes les Russies. Beaucoup d'ouvriers du lieu furent témoins de ce duel étrange; ils n'ignoraient pas le secret de Péterbas.

— Malheureux! qu'as-tu fait? criaient-ils au vainqueur; tu viens de frapper et de renverser Pierre Ier! sauve-toi.

Le vaincu se relevant d'un air tranquille :

— J'apprendrai à boxer, dit-il flegmatiquement, sans manifester la moindre colère de sa chute.

Ayant rencontré depuis ce même Vilson, dans un de ses voyages en Angleterre, il fut touché de la misère du pauvre diable. Vilson se cachait et n'osait affronter le coup d'œil du prince jadis abattu sous son bras. Pierre le reconnaît aussitôt et l'aborde.

— Eh, mon ami! lui dit-il, que ne te faisais-tu boxeur? ça vaut beaucoup mieux que de n'être qu'un mauvais charpentier,

Il lui fit donner quelques secours, et eut soin de lui accorder une pension secrète. — Il faut bien, ajouta-t-il en souriant, *payer tribut à ses vainqueurs.*

II. A Saardam. Kalf Duveau. Bernardini. A Paris. La loge du régent. Maître Arouet. Samuel Bernard. Le dîner de Sceaux. La fête du Petit-Bourg. Le duc d'Antin. Surprises et féeries.

Nous avons déjà vu Pierre le Grand en France, et s'écrier, à l'aspect d'un vaisseau lancé en mer, sur le rivage de Toulon : *Cette nation va toute seule!* Nous allons encore le revoir parmi nous; car, s'il étudia la marine et l'art militaire dans ses voyages de Hollande et d'Allemagne, il vint à Paris tout exprès pour s'y perfectionner dans le secret des alliances diplomatiques. Avant de l'y suivre, examinons quelles circonstances l'engagèrent à visiter notre belle patrie.

Depuis quelques jours, sans escorte et sans appareil, n'ayant que deux domestiques, il habitait Saardam avec la czarine, et logeait chez un opulent charpentier de vaisseaux, nommé Kalf, qui, le premier, avait commercé à Saint-Pétersbourg. Le fils de Kalf avait visité la France, où l'empereur devait se rendre. Le prince et sa femme écoutèrent avec plaisir les aventures d'un jeune homme, qu'on nous saura gré peut-être de raconter ici, parce qu'elles feront connaître la différence des mœurs qui règnent dans les divers pays du monde.

Kalf avait dit à son fils : — Garçon, quitte le tablier de travail et la veste de matelot. Il faut que tu apprennes la langue française; rien n'est plus nécessaire pour notre commerce, qui s'étend de jour en jour. Sois donc Français, mon Kalf; montre-toi gai, spirituel, galant, s'il le faut; n'épargne rien, du reste, pour le devenir. Visite et fréquente les seigneurs de la cour; prodigue l'or; écrase par le luxe de ton costume les comtes et les ducs; c'est la charpente de Saardam qui payera! dit en terminant le gros Kalf père, avec un gros rire.

Arrivé à Paris, Kalf fils était le comte *Duveau* : ainsi l'appelaient ses amis et ses nombreux domestiques. Ce n'était pas, après tout, changer absolument de nom, puisque, dans toutes les langues du Nord, kalf signifie *veau.* Le jeune Duveau soupa donc à la cour, et joua chez la duchesse de Berri. Mais combien ne vit-il pas d'abord de marquis sans marquisat, de comtes sans comté, de chevaliers sans ordres, et d'abbés sans abbaye! C'était alors la manie parisienne, un ridicule de faux blasons, que tolérait le gouvernement. Le jeune Kalf, avec ses tonnes d'or, fut quelque temps dupe de certains chevaliers d'industrie, qui n'avaient pas même une terre seigneuriale. Mais, une fois que ses lettres de recommandation lui eurent fait aborder la véritable noblesse, peu d'étrangers reçurent un plus aimable accueil. Outre les princesses et la fille du régent, qu'il eut l'honneur de voir souvent, il fut de toutes les soirées de Mme de Carnavalet, alors favorite de Philippe. Un jeune marquis, mais un vrai marquis celui-là, lequel avait partagé tous les plaisirs et la bourse de Duveau, promit de l'aller voir à Saardam, et tint parole. Peu de jours après, le jeune Kalf était de retour en Hollande, où il reprit gaiement le tablier de travail, la veste de matelot hollandais, etc.; et, la hache à la main, conduisit, comme par le passé, les ouvrages de son père. Sa métamorphose d'un instant, à la cour de France, ne put corrompre la bonté et la simplicité de son caractère : il resta Hollandais pur sang.

Pierre Ier était un hôte bien digne de ces mœurs antiques; Catherine embellissait l'ensemble de la réunion. Le czar et les deux Kalf restaient, toute la matinée, en habit de matelot, dans l'atelier de construction. Catherine les y accompagnait en vivandière, et leur distribuait des rafraîchissements. On travaillait, on riait, on devisait cordialement et de l'humeur la plus joviale. C'était une amusante répétition de la chaumière de Saardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ses mains. Puis, vers deux heures environ, venait le dîner; Pierre et les deux Kalf mangeaient d'un excellent appétit, sans avoir déposé la veste de travail.

C'était un jour d'été : ils étaient à table, lorsqu'on vint annoncer au fils Kalf qu'un marquis français les priait de lui faire l'honneur de l'admettre à leur couvert.

— Pas dégoûté! dit Pierre, en fronçant le sourcil.

Catherine sourit légèrement.

— Tire-toi de là, garçon! dit Kalf père à son fils, en le frappant sur l'épaule.

Le jeune homme se promit bien de recevoir son nouvel hôte avec toute l'antique simplicité qu'il avait reprise: il n'en eut pas le temps.

Tout à coup s'élance dans la salle du repas le plus ridicule pendant qu'on ait pu jamais donner aux marquis de Molière. Figurez-vous un petit joufflu, tout bariolé de mouches et de rubans, des hanches jusqu'aux pieds, coiffé de la plus vaste perruque dont cervelet humain puisse supporter le poids; tête haute, nez au vent, brette au poing, le visage tout barbouillé d'un épais tabac, qui tombe par flocons sur son haut de chausses, etc. M. le marquis de Bernardini (tel était le nom sous lequel on l'avait annoncé), le marquis français, dis-je, s'approche, tout aviné, du banquet modeste et frugal. Voici comment il trouble l'harmonie toujours parfaite de ce quatuor de convives :

— Bonjour, vieux papa! murmure-t-il à Kalf père, en le regardant sous le nez. Tiens! un matelot! ajoute-t-il à la vue de sa veste. En croirai-je mes yeux? le brillant comte Duveau, mon élève en grâces parisiennes, matelot aussi! Que dirait-on à la cour, si l'on avait le malheur de le voir sous pareil accoutrement? matelot! matelot! Mme de Carnavalet s'en trouverait mal. Et ce grand brun, qui me toise d'un œil menaçant, matelot! Quel trio de convives pour cette petite brune! Tiens! elle est vivandière, celle-là!

Catherine, toujours soigneuse de plaire au czar, s'était mise à table sous son costume de travail.

Pierre, que cette scène amusait au commencement, avait ordonné, par un signe de tête, de ne pas interrompre le marquis ivre. Mais, à la fin, ennuyé de tant d'impertinence, il jette, d'un coup de pied, le téméraire à l'extrémité de l'appartement. Le jeune Kalf va relever son ami et l'entraîne dehors.

— Qu'as-tu fait, malheureux? lui dit-il vivement, sais-tu bien que c'est devant Pierre le Grand que tu viens de parler? Et lui, ce héros, cet homme extraordinaire, comment l'as-tu traité lui-même? comment t'es-tu comporté envers Sa Majesté, marquis de Bernardini?

— Ah! c'est Pierre Ier! s'écria le marquis; un grand homme, celui-là! ou je ne m'y connais pas du tout! Il faut avouer pourtant qu'il a du malheur avec moi et les miens. Mon oncle Bernard a prêté de l'or à son rival Charles XII; et moi, je viens de lui parler assez lestement. Malédiction des malédictions! Mais qui diable aussi pouvait deviner Pierre, le vainqueur des Suédois, sous le costume d'un charpentier!

— Et il faudra bien que tu prennes demain la veste et le costume des matelots hollandais, marquis, si tu veux

réparer ta sottise et trouver grâce devant le czar. En attendant, viens te coucher ; tu dois avoir besoin de sommeil.

— Allons, sante, marquis ! il en sera comme tu le désires, mon cher Duveau. A demain donc la veste du charpentier. Je suis prêt à troquer mes blasons contre ta hache, puisque ton atelier de construction maritime te fait un si gros revenu ; tandis que moi, sans mon oncle Bernard et sans ta bourse, pendant ton séjour en France, je n'aurais pu jouer au lansquenet dans les derniers bals du régent. Vertugadin !

Ce juron était alors à la mode en France.

Ce jeune fou ne manquait pas d'esprit. Le lendemain, et de très-grand matin encore, on l'eût pris, au lever du czar et de la czarine, pour un vieux matelot employé dans cette chaumière de Saardam, qu'avait voulu voir l'impératrice, dès son arrivée en Hollande. Impossible de mieux se travestir. C'était un secret de théâtre, importé d'Italie au commencement de la régence. Mais Pierre Ier reconnut aussitôt son petit homme de la veille. Il sourit.

— Ces Français sont drôles, dit-il ; je ne les ai pas encore visités, et ils m'amusent déjà !

Le prétendu vieux marin saardamois, après avoir obtenu audience de l'illustre couple, s'exprima ainsi :

— Pardonnez, madame, à un marin ses excentricités hollandaises ; mais il avait pris pas mal de rhum et de liqueurs fortes, pour célébrer plus dignement l'arrivée de son ancien seigneur et maître Péterbas.



Pierre le Grand dans la famille Kalf. Le marquis de Bernardini. Dessin de Gustave Janet.

Pierre souriait de nouveau ; de bonne foi, pouvait-il rester longtemps fâché contre un buveur, à moins que ce ne fût son beau-frère ?

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts ?

Bernardini continue. Fort de certaines particularités qu'il tenait de son ami Kalf, il avait tatoué ses deux bras de manière à rappeler aux yeux perçants de Catherine trois blessures que s'était faites autrefois le czar dans sa chaumière de Saardam :

— Mais voyez donc, dit-elle à son époux, d'un ton de doux reproche, c'est absolument comme ces maudits coups que vous vous êtes donnés, sans le savoir, avec votre hache. Il est vrai que c'était à s'y méprendre.

Le grand homme fut sensible à l'ingénieuse imitation des blessures du charpentier Péterbas.

— Jugez après cela, madame, poursuivit le marquis, si je ne devais pas me griser un peu pour fêter le retour de celui qui ne pouvait se donner le moindre coup, sans que j'en eusse la répétition !

Le vieux Kalf était dans la stupéfaction. Son fils applaudissait intérieurement aux inépuisables ressources de l'esprit français ; Catherine pâlissait et rougissait alternati-

vement d'embarras et de plaisir; mais Pierre était ému.

— Bien! très-bien! monsieur le marquis, s'écrie-t-il; c'est ainsi qu'on répare ses torts! Venez dans ces bras dont vous figurez si exactement les blessures!

Le marquis s'y précipite; il était gracié.

Pierre l'accabla de questions sur le règne de Louis XIV qui venait de finir, et sur les commencements de la régence. Le jeune Kalf servait d'interprète aux deux interlocuteurs. On sait qu'il s'était rendu à Paris, comme nous l'avons dit plus haut, pour y apprendre la langue française. Le czar faisait sa demande en hollandais à Kalf, qui la transmettait en français au jeune marquis, lequel, malgré tout son esprit, était loin de posséder le don des langues.

Pierre, le lendemain de son dernier entretien avec le marquis, devait partir pour la France.

— Recommandez-moi, je vous en prie, Sire, lui disait son jeune interlocuteur, à mon oncle Bernard, que je vous



La loge du régent. Arouet présenté à Pierre le Grand. Dessin de Gustave Janet.

ferai voir, et daignez me prendre pour votre cicerone, si vous m'avez pardonné ma première incartade.

Catherine lui tendit la main, et le czar lui répondit, en lui frappant sur l'épaule:

— Il y a du bon chez vous, monsieur le Français, et si vos compatriotes vous ressemblent, vous êtes une charmante nation, amusante, spirituelle, expéditive, du reste, et qui marche toute seule. Je veux quelque temps marcher avec elle; seulement, je crains que vous ne marchiez beaucoup trop vite pendant la régence.

L'œil perçant du czar entrevoyait déjà la Révolution française.

Pierre est à Paris, mais cette fois sans Catherine, la compagne inséparable de ses voyages. Il ne jugeait pas à propos de mêler l'ancienne servante de Marienbourg aux pompes d'une cour civilisée jusqu'à la corruption. De même ses goûts simples lui firent refuser personnellement les honneurs du Louvre, où on lui avait préparé le grand appartement. Il courut se loger à l'autre bout de la ville, hôtel de Lesdiguière, rue de la Cerisaie, près de l'Arsenal, cette ancienne demeure du ministre Sully, que l'illustre voyageur honorait à l'égal de Richelieu. Le régent vint le saluer à cet hôtel.

Le surlendemain de son arrivée, Pierre assistait, le soir,

au spectacle, dans la loge du régent, à la représentation d'une assez mauvaise tragédie de Mlle Bernard, nièce de Fontenelle. La *Mort des enfants de Brutus* : tel était le sujet. Le czar écoutait avec la plus grande attention, à l'aide d'interprètes qui lui traduisaient l'ouvrage. Le régent se tenait à ses côtés. On faisait un bruit continuel autour de la loge ; on se précipitait les uns sur les autres ; c'était à qui verrait le vainqueur de Charles XII.

— Monsieur le duc, dit à Philippe le czar impatienté, pourquoi ce tapage ? on ne vient donc point ici pour écouter les pièces que l'on joue ?

— Sire, c'est la dernière chose dont on s'occupe ; on n'y parle que de l'événement du jour. On ne pense qu'à vous, Sire, en ce moment.

— Singulière nation ! disait le czar ; elle me plaît toutefois ; elle m'instruit et m'amuse en même temps.

Cependant le tumulte redoublait à la porte de la loge, où Pierre Ier avait toute la peine du monde à écouter la tragédie. Un petit jeune homme, sec et maigre, au teint brun et presque basané, à la voix stridente, se faisait surtout remarquer par l'éclat dominant de ses saillies. Un groupe nombreux d'autres jeunes gens suivait plus attentivement ses réflexions que le jeu des comédiens. Après le czar, c'était le principal acteur de la scène ; le régent lui-même ne venait qu'après ce petit jeune homme, qui était alors le prince de la jeunesse française.

— Messieurs, messieurs, disait-il avec toute la force de son maigre filet de voix, prenez à la fois un double plaisir : tâchez de trouver les moyens de contempler de près le héros du Nord, et ne laissez point tomber inaperçues mes critiques de détails sur cette mauvaise tragédie qu'on assure être une œuvre posthume de Fontenelle. Je fais aussi un *Brutus* ; vous verrez le mien !

En disant ces mots, le petit homme gesticulait, gesticulait et se démenait à perdre l'équilibre. Il avait le rire sardonique, l'œil pétillant d'esprit, mais plus encore de malice et de jactance moqueuse.

Le régent avait reconnu sa voix.

— Sire, dit-il en se tournant vers le czar, je vais vous montrer un de nos poëtes en herbe, une de nos célébrités littéraires. Il fait des tragédies, compose un poëme épique, écrit l'histoire des grands monarques du siècle. Il n'oubliera pas la vôtre, ajoute Philippe, s'inclinant devant Sa Majesté ; et, malgré ces divers travaux, Sire, ce vrai Protée trouve encore le secret de nous décocher de temps à autre de petites satires pleines de fiel, qui nous forcent, malgré toute notre indulgence, de le mettre sous les verroux de la Bastille.

— Et vous faites bien, monsieur le duc, repartit vivement le czar ; le représentant du roi de France doit être respecté. Mais montrez-moi l'original qui fait tant de bruit.

— Bien volontiers, Sire. Il grille lui-même, depuis l'ouverture du spectacle, de l'envie de se trouver en votre présence.

Le régent met la tête hors de sa loge, et dit à haute voix :

— Dites donc, maître Arouet, si vous promettez d'être sage, vous pouvez venir saluer l'empereur de toutes les Russies.

Le duc n'avait pas achevé sa phrase, que le jeune homme s'était élancé dans la loge, et saluait Sa Majesté moscovite, qu'il dévorait de ses regards étincelants. Il semblait mesurer celui dont il devait un jour écrire l'histoire.

— Jeune homme, dit le czar, voulez-vous me suivre en Russie, et rédiger l'histoire de mes voyages et de mes expéditions ? Dix mille roubles pour mon historiographe. Acceptez-vous ?

— Je ne demanderais pas mieux, Sire ; mais je me dois, avant tout, à ma patrie. Je compose en ce moment une *Vie de Louis le Grand*, et j'ai sur le métier un poëme de la *Ligue* en l'honneur de Henri le Grand. Vous le voyez, je suis dans l'embarras des grands hommes ; mais ceux de mon pays avant tout, Sire. Pardonnez-moi si je vous refuse à présent.

— Vous avez raison ; je ne puis qu'approuver votre patriotisme.

Le troisième acte allait commencer.

— Mon cher Arouet, dit Philippe d'Orléans au jeune poëte, saluez Sa Majesté ; remerciez-la de ses offres si honorables pour vos talents ; soyez toujours sage et discret avec moi, et comptez sur ma protection. Allez.

— Mille remerciements, Monseigneur ; on ne saurait avoir plus de bonté que vous pour le pauvre Arouet. Mais, je vous en conjure, ne vous chargez plus de mon logement.

Et le jeune Arouet se retire en saluant les deux princes de la manière la plus respectueuse. Le régent ne put s'empêcher de rire à la dernière saillie, qui rappelait le séjour forcé du rimeur au donjon de la Bastille.

— C'est l'écrivain qui nous donne le plus d'espérance, dit-il au czar.

Malgré la visite du jeune Arouet, Pierre Ier n'avait pas oublié la tragédie. Les fils de Brutus lui paraissaient dignes de mort.

— Quoi ! se disait-il, conspirer contre un père qui veut changer l'organisation vicieuse de sa patrie !

Il y avait, au sujet d'Alexis, trop de rapport entre sa position et celle du consul romain, pour qu'il n'en fût pas vivement préoccupé.

Cependant le marquis français, revenu en France avec Pierre Ier, était allé voir son oncle Samuel Bernard. Ce riche financier fut excessivement flatté de l'honneur qu'avait obtenu son neveu auprès du czar de toutes les Russies. Il paya ses dettes, lui permit d'en contracter de nouvelles ; et comme il aimait passionnément toutes les choses d'éclat :

— Cent louis, deux cents louis, trois cents louis par soirée, marquis, pour tes besoins de jeu, dit-il, en lui tapant sur la joue, si tu peux décider le monarque à venir dîner, avant son départ, à ma campagne de Sceaux.

— Grand merci, mon oncle, vous aurez le czar à votre table ! Vous pouvez me donner préalablement un à-compte de six cents louis.

Et Samuel Bernard comptait les six cents louis au marquis joueur et sans le sou ; car il ne pouvait plus disposer de la bourse du jeune Kalf.

Quand il informa Pierre Ier du désir de son oncle :

— Comment donc ! repartit le prince, c'est ce que je souhaitais depuis longtemps. L'aspect de votre oncle, mon cher Bernardini, équivaut pour moi à la découverte d'une mine d'or que je ferais dans mes pauvres Etats ; car la Russie est pauvre, très-pauvre ; et puisque le riche Bernard a prêté de l'argent aux Suédois, mes ennemis, lorsqu'ils se trouvaient dans une situation fort critique, j'espère bien qu'au nom du régent il me rendra le même service. J'irai demain dîner à Sceaux.

Samuel Bernard le reçut à sa manière. Pierre était accompagné des princes Kourakin et Dolgorouki, de l'ambassadeur plénipotentiaire Tolstoy, et du vice-chancelier baron Schaffirof, etc., etc. Le marquis-cicerone du

czar assistait au dîner ; il défrayait la table de bons mots. Ce n'était pas tout à fait l'esprit d'Arouet, mais c'était encore passable pour le festin d'un traitant, dont tout le génie était étalé, argent comptant, dans son coffre-fort. On s'égaya beaucoup, au dessert, de la monnaie fictive inventée par le baron de Gortz, ministre du roi de Suède, *in extremis*.

— Croyez-vous, disait Pierre à Samuel Bernard, que mon frère Charles sorte de la détresse avec pareils coupons de confiance ?

Le banquier lui démontra tout le ridicule de l'invention. Puis, après avoir conclu sous main et en deux mots un engagement pécuniaire avec le czar :

— Que le vainqueur de notre allié Charles XII, ajouta-t-il, me permette d'offrir aux personnes de sa suite qu'il a daigné m'amener, un léger appoint de notre engagement.

Pierre fit un signe de tête affirmatif, et chacun des convives trouva devant lui une brillante soucoupe de porcelaine, remplie de pièces d'or à l'effigie de Louis XV. Comme ils hésitaient à recevoir le présent :

— Prenez, messieurs, prenez, dit Pierre avec un sourire ; cette monnaie-là vaut bien celle du baron de Gortz ! Vous, Matéof, poursuivit-il en s'adressant à son ancien ambassadeur de Londres, et qui faisait partie des convives, avec cet argent-là vous payerez vos dettes de la Grande-Bretagne, et vous ne vous exposerez plus à vous faire arrêter, contre le droit des gens, par des officiers de justice.

Ainsi, Pierre Ier profitait de toutes les circonstances pour donner une leçon de morale à ses sujets. Encore un mot sur cette anecdote relative à Samuel Bernard. On assure qu'il avait fait déposer trois mille louis de France, dans chaque soucoupe, en quadruples nouvellement frappés à l'effigie du jeune roi.

Ce fut dans le palais de Petit-Bourg, à trois lieues de Paris, dans ce lieu si célèbre par ses diverses destinations, que le czar sentit, de la manière la plus délicate, qu'il n'y avait que le peuple français capable de lui faire l'accueil à la fois le plus flatteur et le plus ingénieux. Le maître du palais de Petit-Bourg était le célèbre duc d'Antin, dont l'art presque féerique fit disparaître un jour, comme par enchantement, une forêt d'arbres dont la vue gênait le coup d'œil de Louis XIV. A la fin du repas que cet aimable seigneur offrit au czar, que Pierre ait vu tout à coup apparaître au milieu de la salle son portrait qu'on venait de peindre ; que rien n'y manquât, aucune allusion noble et fine, pas plus que le *vires acquirit eundo*, de l'immortel voyageur ; tout cela n'avait rien d'étonnant, de la part du duc d'Antin surtout. Le spirituel enchanteur parisien ménageait au héros russe des surprises bien autrement merveilleuses.

Le soir, après le dîner, l'amphitryon de Petit-Bourg pria le czar de vouloir bien se promener dans le parc pendant quelques minutes, tandis qu'on éclairerait les appartements. On était au 15 du mois de juin, jour anniversaire de la bataille de Pultava. Quelle est la surprise de l'hôte royal, quand tout à coup une assez vaste nappe d'eau semble lui représenter la rivière Vorskla entre ses troupes et celles de Charles ! Puis lui apparaissent alternativement les ponts établis pour faire passer les siens, et le long retranchement, achevé en une seule nuit, vis-à-vis son rival. Pierre Ier reconnaissait tout avec un plaisir bien flatteur pour sa gloire : et sa cavalerie postée entre deux bois, et ses redoutes garnies d'artilleurs. Mais la bataille devient générale, et l'auguste promeneur continue de marcher de merveille en merveille. Voilà le brancard de Charles, porté par ses drabans ; il croit entendre, il entend le coup de canon qui mit le brancard en pièces ; et le feu des redoutes ne se ralentit point. Charles se fait porter sur des piques, et les deux adversaires sont incessamment au milieu du feu pendant toute l'action, et les habits et le chapeau du czar reçoivent les coups les plus meurtriers. Enfin Charles est réduit à fuir après deux heures de combat ; les Suédois sont partout enfoncés.

Tous ces événements étaient figurés avec tant de perfection d'optique, que Pierre, s'agitant d'une manière martiale, mettait la main à son chapeau, comme pour voir s'il était percé de la mitraille. Il tâtait aussi ses habillements, et souriait de sa méprise.

— *César est-il content?* lui demande modestement le duc d'Antin.

Pour toute réponse, Pierre le serre entre ses bras, jusqu'à l'étouffer ; de grosses larmes de joie roulent dans ses yeux.

Une autre fois, chez ce même duc d'Antin, et toujours dans la délicieuse habitation de Petit-Bourg, on figura, sous les yeux du czar, la victoire navale d'Aland, la plus glorieuse de ses actions, après la bataille de Pultava. Il était difficile de mettre en scène avec plus d'illusion les rochers à fleur d'eau qui environnent l'île d'Aland et les autres îles de la mer Baltique, près du rivage de la Suède, où l'empereur rencontra la flotte ennemie. Le vainqueur d'Aland, qui servait sur ses vaisseaux en qualité de contre-amiral, fut au comble de l'allégresse lorsqu'il vit s'exécuter, comme en pleine mer, toutes les manœuvres maritimes dont il ne devait la connaissance qu'à la supériorité de son génie. Le contre-amiral suédois, Erenschild, s'imagine qu'il va prendre ou couler à fond les petites galères du czar ; mais il est reçu par un feu si vif, qu'il voit tomber presque tous ses soldats et ses matelots. On se saisit du vaisseau qu'il monte ; il se sauve dans une chaloupe, mais il y est blessé ; enfin il est contraint de se rendre ; on l'amène sur la galère où le czar manœuvrait en personne. Et rien ne manquait dans cette représentation maritime. Pierre était encore plus flatté que la première fois ; car son talent d'habile marin il le devait à l'admirable opiniâtreté de son génie et au courage presque surhumain avec lequel il avait su dompter, dès l'enfance la plus tendre, son aversion pour l'eau.

Jamais il n'avait été plus ému. Il court, comme un fou, après le duc d'Antin, qui, quelque peu petit-maître, s'efforçait de se dérober à de si rudes étreintes.

— Quoi ! vous me fuyez, monsieur le duc ? lui crie Pierre d'une voix de Stentor ! venez donc embrasser celui que vous avez rendu le plus heureux des hommes !

— Aland et Pultava ! Sire, dit alors le duc d'Antin, c'est le mot d'ordre que j'avais donné à mes gens ; l'a-t-on dignement exécuté ? le héros de terre et de mer est-il satisfait de la réception que je lui ai faite?

— O Français ! Français ! disait le czar en quittant notre beau pays, vous êtes la première des nations dans l'art si ingénieux de faire goûter délicatement la gloire ! Je me suis instruit, en Allemagne et en Hollande, aux secrets terribles de la guerre ; mais c'est en France que je voudrais jouir de mes triomphes ; il n'y a que là qu'on sache les représenter d'une manière digne de moi.

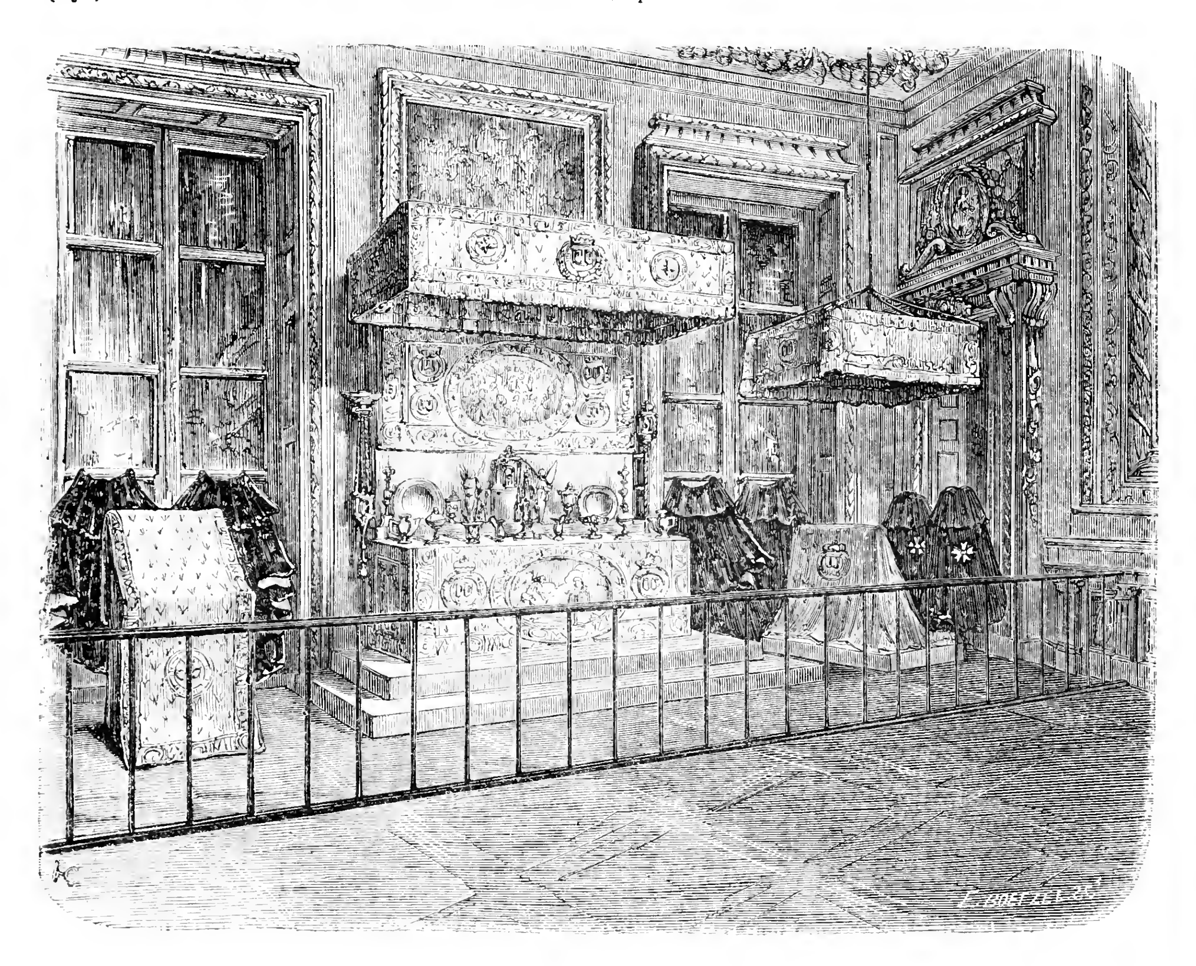
N.-A. DUBOIS.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE MUSÉE DES SOUVERAINS.

C'est sans contredit une grande et noble idée que celle de réunir dans un seul lieu, après tant de vicissitudes et de révolutions, les souvenirs dispersés des rois et des empereurs qui ont gouverné la France.

De plus, cette idée est essentiellement française et répond à l'un des instincts les plus caractéristiques de notre pays, l'habitude invincible de tout résumer et de tout personnifier dans certains hommes : les origines de la nation dans Clovis, ses institutions dans Charlemagne, sa piété dans saint Louis, ses malheurs dans Charles VI et Charles VIII, sa renaissance dans François Ier, son bonheur dans Henri IV, son martyre dans Louis XVI, ses gloires intellectuelles et militaires dans Louis XIV et Napoléon.



Musée des Souverains. — Vue de la chapelle du Saint-Esprit. — Dessin de H. Catenacci.

Enfin la place du musée des Souverains était marquée par l'histoire même au sein du Louvre, dans ce palais élevé successivement par tous les rois de France, depuis les Carlovingiens, qui s'y bâtirent un premier rendez-vous de chasse, jusqu'aux Bourbons, qui en firent le plus vaste et le plus riche édifice du monde, et jusqu'à Napoléon III, qui met la dernière main à ce chef-d'œuvre de tant de siècles.

On dira qu'il y a peut-être du danger à condenser tant de précieuses reliques à la merci d'un coup de main dans un jour de révolution.

Mais ce danger est plus apparent que réel, lorsqu'on examine l'esprit impartial qui a dirigé la fondation et l'arrangement du musée des Souverains. La salle des Bourbons et la salle de l'Empire s'y défendent réciproquement. Le berceau du roi de Rome et du duc de Bordeaux n'y forment qu'un seul berceau. La couronne de Louis XVI y est garantie par la couronne de Napoléon, et celle de Napoléon lui-même y est protégée par l'épée du général Bonaparte. Quand chacun trouve dans ces galeries ses souvenirs les plus sympathiques et les plus sacrés, comment admettre une émeute assez folle et assez barbare pour violer du même coup les objets du culte général?

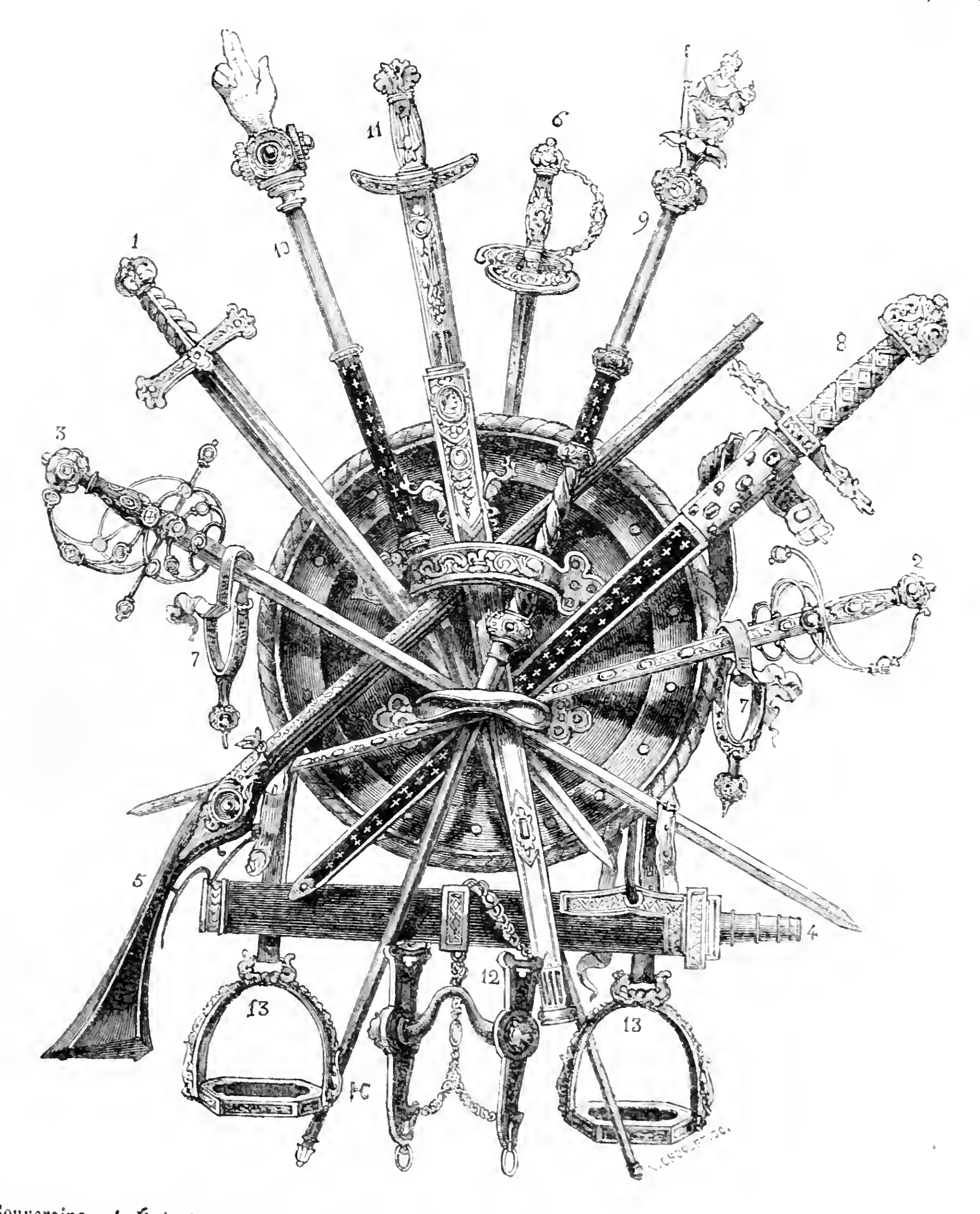
Il est plutôt légitime d'espérer qu'en un jour néfaste (Dieu l'écarte irrévocablement!) ces monuments vénérés à tant de titres divers seraient sauvés les uns par les au-

tres, comme la propriété la plus nationale qui fut jamais.

Décrété au commencement de 1852, le Musée des Souverains s'est ouvert au commencement de 1853. C'est dire assez qu'il ne forme encore qu'un noyau, dont les développements seront l'œuvre des années et des siècles.

Tel qu'il est aujourd'hui, c'est déjà le plus riche sanctuaire de notre histoire.

Les galeries, au nombre de cinq, sont adossées à la colonnade du Louvre. Trois d'entre elles sont déjà connues par les belles boiseries qui les décorent. Les deux autres, dont on a peint et doré les plafonds d'après les indications de M. Duban, faisaient, il y a quelques années, partie du musée espagnol. Mais, suivant M. Tardieu, notre guide éclairé, nous allons procéder par ordre, en commençant



Musée des Souverains.—1, Épée de François Ier. 2, Épée de mariage de Henri IV. 3, Épée de combat de Henri IV. 4, Glaive de Chilpéric. 5, Carabine de Louis XIII. 6, Épée de chevet de Louis XIV. 7, Éperons de Charlemagne. 8, Épée du même. 9 et 10, Sceptre et main de justice du même. 11, Épée du premier consul Bonaparte. 12 et 13, Mors et étriers du cheval de Napoléon à Waterloo.

par la salle qui s'offre la première, et dont les boiseries datent du temps de Louis XIII. « Elles appartenaient originairement à une chambre que ce prince avait fait disposer pour lui dans le château de Vincennes. Cette première pièce, assez défavorablement éclairée, ne pouvait pas recevoir de nombreuses armoires. Une vitrine, placée au centre, contient une armure dorée de François II, le casque et les brassards de Henri II, beau travail de ciselure ; l'armure très-pesante de Henri IV, qui ne fut pas pour ce vaillant roi une arme de parade ; l'armure fleurdelysée de Louis XIII, monument curieux par son exécution et parce que c'est le costume même qui est donné à ce roi dans le portrait qu'en a fait Philippe de Champagne ; enfin une lourde armure, encore très-travaillée, mais d'un goût

grossier en comparaison des précédentes; elle a appartenu à Louis XIV.

Les boiseries de la seconde et de la troisième salle formaient jadis la décoration de la chambre de Henri IV et de celle de Henri II; mais elles se trouvaient alors dans une autre partie du Louvre, dans deux pièces qui ont disparu lors de la construction de la salle dite des Sept-Cheminées. Lorsque ces deux salles existaient, on y arrivait par l'escalier de Henri II, qui est à gauche du pavillon de l'Horloge, à l'extrémité de la salle des Cariatides. C'est par cet escalier que fut rapporté au Louvre Henri IV, frappé par le couteau de Ravaillac; l'alcôve où il fut déposé est celle-là même que nous voyons dans la seconde des salles du musée nouveau. Cette chambre, comme la première, est occupée à son centre par d'anciennes armures royales. Aux deux bouts de l'armoire vitrée sont d'admirables armures de Henri II, l'une qui appartenait depuis longtemps au Louvre, l'autre qui vient de la Bibliothèque impériale, et dont la damasquinure en argent est vraiment superbe. Dans le milieu est la parure de guerre de François Ier, ce roi qui fut tout à la fois un protecteur éclairé des arts, un vigoureux donneur de coups d'épée, un admirateur fervent des dames, un géant, si nous en jugeons par la taille que son armure lui donne, et un homme d'esprit, si nous l'apprécions d'après nombre de traits de sa vie. L'armure de François Ier est venue au Louvre du musée d'artillerie. Elle étonne par ses proportions, car nous dirons, sans plus tarder, qu'elle est faite précisément à la taille d'un homme haut de six pieds deux pouces. Des fleurs de lis effilées, à la manière florentine, forment l'ornement de cette armure qui, à elle seule, suffit pour évoquer en nous le souvenir de toute une époque, et pour nous rappeler les prodigieux travaux de ce seizième siècle, si grand par la guerre et par les arts. C'est bien ici l'enveloppe guerrière d'un destructeur d'hommes, mais c'est bien aussi l'œuvre d'admirables artistes que le bruit des armes ne détournait pas de faire des chefs-d'œuvre. Lorsque fut exécutée, il y a trois ou quatre mois, l'armoire où cette armure exceptionnelle devait être placée, on n'avait pas suffisamment songé aux six pieds deux pouces du héros, et il a fallu surélever la voûte, pour que François Ier y pût tenir. Un petit dôme en verre a donné place au casque formidable du roi chevalier.

Aux côtés de ce costume de guerre, les armures de Henri II semblent petites, quoiqu'elles dépassent encore la taille ordinaire; mais elles sont remarquables par la perfection des sculptures. Le nom des ouvriers de génie qui ont exécuté ces merveilles n'ayant pas été transmis à la postérité, chacun peut à son gré les attribuer, soit aux maîtres italiens, si renommés pour ces sortes d'ouvrages, soit à la brillante école qu'ils avaient formée en France.

Une chapelle de réception de l'ordre du Saint-Esprit remplit la troisième salle du musée; prie-Dieu, manteaux des dignitaires, couverts de flammes brodées en or, tous les objets qui servaient à la réception des chevaliers sont réunis et forment un ensemble d'une richesse et d'un éclat éblouissants.

L'entourage et les ornements de cette chapelle ont vu, depuis Henri III jusqu'en 1830, s'agenouiller princes et souverains devant la toute-puissance du Saint-Esprit, dont ils venaient implorer les dons en recevant le titre de chevaliers de l'ordre.

Sur les tentures de soie du sanctuaire, les armes de France et de Pologne sont artistement brodées en relief; les chiffres du roi se mêlent aux ornements des bordures et sont également semés sur l'étoffe de soie du prie-Dieu et du dais royal. L'orfévrerie de l'autel porte le cachet du seizième siècle; deux petits anges dorés, placés de chaque côté du tabernacle, présentent à la vénération des fidèles deux coffrets de cristal où étaient, où sont peut-être encore placées de précieuses reliques.

Le reliquaire, qui occupe le centre de l'autel, est celui que nous avons fait graver dans le dernier volume du *Musée des Familles*, page 64.

C'est dans les deux dernières salles, beaucoup plus vastes, qu'il faut chercher surtout l'intérêt du nouveau musée: l'une, qui a reçu le nom de salle des Bourbons, est consacrée aux anciennes familles royales; l'autre est attribuée tout entière à Napoléon.

La *salle des Bourbons* contient, dans des armoires vitrées, adossées aux murs, une foule d'objets ayant appartenu aux rois de France, depuis Chilpéric et Dagobert; on remarque d'abord une série de livres d'heures du plus haut intérêt: celui de Henri IV et celui de Henri II; les Heures de la Croix, en vers français, par Robert de Heslin, de Tours, ayant servi à Charles VIII et à Louis XII; les Heures d'Anne de Bretagne, énorme missel, dont les miniatures sont si célèbres; une Bible, offerte en 850 par les moines de l'abbaye de Saint-Martin de Tours à Charles le Chauve, conservée à l'église de Metz; la Bible en français de Charles V, avec les signatures de ce roi, de Jean de Berry son frère, de Henri III, de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV; le Psautier de saint Louis, donné par la reine Jeanne à son mari le roi Charles V, et par le roi Charles VI à sa fille Marie de France; le Bréviaire de saint Louis et l'enveloppe brodée qui lui servait d'étui; le Livre de prières de Charles le Chauve, à couverture d'argent incrustée de pierres précieuses et d'un bas-relief en ivoire; et l'Evangéliaire de l'empereur Charlemagne, exécuté en 780.

Nous devons citer également le grand Livre d'heures que Louis XIV déployait sur son prie-Dieu, dans la magnifique chapelle de Versailles, entouré des dames de sa cour; et nous ne saurions oublier non plus le petit livre usé que feuilleta souvent Marie Stuart, lorsqu'au milieu de ses regrets et de ses terreurs elle cherchait un appui auprès de celui qui console.

Au-dessous de ces Heures, dans la même armoire, sont appendus l'épée de mariage de Henri IV, le mousquet de Louis XIII, l'épée de Henri II, la carabine de Louis XIII, et l'épée de François Ier, portant à la poignée la devise: *Fecit potentiam in brachio suo*. Retenue prisonnière à Madrid, cette épée en fut rapportée par Murat.

Dans l'armoire du fond, faisant face aux fenêtres, on voit la couronne, l'épée et la selle qui servirent au sacre de Louis XVI; le casque et le bouclier de Charles IX; le miroir et le bougeoir donnés à Marie de Médicis par la république de Venise, deux charmants objets d'un travail exquis; divers insignes trouvés dans la tombe de Childéric; le sceptre et la main de justice de Charlemagne; l'épée de cet empereur, dont le fourreau et le baudrier ont été brodés de fleurs de lis pour servir au sacre de Charles X; les éperons de Charlemagne, etc.; enfin tous les objets que Charles X revêtit à Reims, son manteau, sa tunique, ses souliers brodés or sur or avec une richesse inouïe, sa selle, ses éperons et le mors de son cheval; ainsi que la couronne que le Dauphin, duc d'Angoulême, portait ce jour-là.

Dans une troisième armoire, on remarque l'arbalète de Catherine de Médicis, avec laquelle, dit Brantôme, elle aimait tant à tirer aux oiseaux; l'épée de combat de Henri IV; le sceau de Constance de Castille, seconde femme de

Charles VII; le mousquet de Louis XIII et du grand-dauphin, père de Louis XVI, et l'épée de chevet de Louis XV.

Au centre de la même salle est le fauteuil du roi Dagobert, et non loin de là la chaise à porteurs de Louis XV; un magnifique meuble ayant servi de médailler à Louis XV, et un coffret, donné par Richelieu à Anne d'Autriche, qui est peut-être la merveille de cette collection, au point de vue artistique: il présente, en effet, un admirable réseau d'armures en or travaillées au repoussé, et appliquées sur fond de soie bleue; puis, à côté, la cuve arabe où saint Louis fut baptisé, et où l'on baptisa également le duc de Bordeaux.

Dans une autre partie de la salle, on voit un étau et un vilbrequin ayant servi de distraction à Louis XVI, ainsi qu'une carte de géographie dessinée par ce roi sur une table de marbre, pour les travaux de son fils Louis XVII.

Près des fenêtres de la salle des Bourbons, sont exposés enfin trois objets tout modernes, mais qui n'en excitent que plus vivement la curiosité et la méditation: 1° le petit bureau en bois blanc dont Louis XVIII s'était servi à Hartwell, et qu'il voulut conserver aux Tuileries comme souvenir des temps malheureux: il est reproduit dans le portrait bien connu de Gérard; 2° un meuble à bijoux qui avait appartenu à la reine Marie-Antoinette, et qui, ayant échappé aux pillages de 93, vint en la possession de Charles X, pour être à moitié détruit lors des événements de 1830; 3° le bureau du roi Louis-Philippe, qu'on a laissé dans l'état de dévastation où il fut mis lors de l'invasion des Tuileries en 1848. Une impartialité très-philosophique met à la fois sous les yeux du public ces trois monuments de nos révolutions, ces trois témoignages de l'instabilité des grandeurs. — On avouera, s'écrie M. Tardieu, que voilà une salle dont la décoration coûte cher au pays!

La cinquième et dernière galerie, appelée *Salle de l'Empereur*, est la plus grande du nouveau musée. — Elle est comme le résumé de vingt années d'une gloire immense, suivie du plus douloureux martyre. Tout y est rassemblé, comme pour nous rendre présente la personne de Napoléon dans les situations les plus diverses, dans la paix et dans la guerre, dans les campements les plus lointains comme dans les distractions du foyer, dans les grands travaux du législateur comme dans les goûts littéraires de l'homme qui avait en poésie ses préférences marquées.

Tout d'abord voici l'habit que le général Bonaparte portait à Marengo, son épée de premier consul. Ensuite nous voyons divers habits de cérémonie, et spécialement tous ceux du sacre; le petit lit qui, en campagne, se dressait dans la tente de l'Empereur; le poignard d'un superbe travail qui avait appartenu à Philippe II, et qui fut donné à Napoléon lors de la dissolution de l'ordre de Malte; des armes de chasse; le secrétaire dont les pieds se dévissaient, et qui, dans les marches, s'attachait derrière la voiture de l'Empereur, meuble bien précieux, puisque sur cette petite tablette furent écrits les ordres du jour et les proclamations qui faisaient événement dans le monde.

Le berceau du roi de Rome porte encore le surtout garni de fleurs de lis dont il fut revêtu pour recevoir le duc de Bordeaux après le fils de Napoléon. O révolutions humaines!

Cette couchette doublement royale, si modeste aujourd'hui, était un chef-d'œuvre d'Odiot et de Thomire, exécuté d'après les dessins de Prudhon, et dont le grand artiste nous a laissé la description que voici:

« Le berceau, dont les ornements, en nacre, burgaux et vermeil, ressortent sur un fond de velours nacarat, est supporté par quatre cornes d'abondance, près desquelles sont placés les génies de la Force et de la Justice; il est formé de balustres de nacre et parsemé d'abeilles d'or.

« Un bouclier, portant le chiffre de l'Empereur et entouré d'un triple rang de palmes, de lierre et de laurier, en forme la tête. La Gloire, planant sur le monde, soutient la couronne triomphale et celle de l'immortalité, au milieu de laquelle brille l'astre Napoléon. Un jeune aiglon, placé au pied du berceau, fixe déjà l'astre du héros; il entr'ouvre ses ailes et semble essayer de s'élever jusqu'à lui. Un rideau de dentelle semé d'étoiles et terminé par une riche broderie d'or, retombe sur les bords du berceau.

« Le génie de la Justice est appuyé sur le pied du berceau; l'expression qui règne sur sa figure, sa pose grave et tranquille, le feraient également reconnaître, quand on n'apercevrait pas les balances de Thémis et le bandeau sacré qui couronne son front.

« A la tête du berceau s'élève le génie de la Force, appuyé sur la massue d'Hercule; il tient de l'autre main une couronne de chêne. Les armes de l'Empire brillent au-dessus de lui.

« Deux bas-reliefs ornent les côtés du berceau. Dans le premier, la Seine, couchée sur son urne, reçoit dans ses bras l'enfant précieux que les dieux lui confient. Les armes de la ville, placées près de la nymphe, rappellent à la fois et le lieu de la naissance du prince et la cité qui lui offrit son premier berceau.

« Le second bas-relief représente le Tibre; près de lui est un fragment sur lequel on distingue la louve de Romulus. Le dieu du fleuve soulève sa tête couronnée de roseaux, et aperçoit se lever sur l'horizon l'astre nouveau qui doit rendre à ses rives leur antique splendeur. »

En face du berceau du roi de Rome (car il faut dire ici plus que partout ailleurs: *vanité des vanités!*), est le petit costume blanc, le vêtement autrichien que ce même Napoléon II, descendu au rang de prince allemand, dut endosser à Vienne. Seulement, on lui laissa par grâce la plaque de la Légion-d'Honneur, que cette petite veste historique porte encore.

On ne saurait voir, sans être vivement touché, l'exemplaire du *Code Napoléon*, qui était constamment sur le bureau de l'Empereur. C'est le souvenir d'une des œuvres qui, dans les siècles futurs, porteront le plus haut son nom. Il y a un autre volume à côté de celui-là: ce sont les œuvres d'Ossian, si complétement oubliées aujourd'hui, mais que l'Empereur, par une prédilection singulière, admira toujours avec enthousiasme. Au milieu de la salle, nous voyons un de ses délassements habituels, le jeu d'échecs qui, par ses combinaisons, lui rappelait le jeu des batailles.

Mais le ciel de l'Empire s'assombrit et les événements se précipitent. Nous les suivons en achevant l'examen de cette salle. Le chapeau que l'Empereur portait dans la campagne de 1814 est comme une date dans cette période critique; puis voici comme une autre date le mors du cheval que l'Empereur montait le jour funeste de Waterloo. Une autre date encore, c'est le drapeau qu'il embrassa lors des adieux de Fontainebleau, et qui porte l'inscription suivante: *Garde impériale. L'Empereur Napoléon au 1er régiment des grenadiers à pied.* Parmi les batailles inscrites derrière, on lit le nom de la Moskowa. Enfin, pour clore cette incomparable épopée, il nous reste à mentionner deux souvenirs de l'exil où fut confinée, pour y souffrir jusqu'à la mort, la victime de l'Europe entière: le petit chapeau rond que Napoléon, dans sa vie inoccupée et désormais sans but, portait à Sainte-Hélène; et le mouchoir qui servit à essuyer son front à ses derniers moments. Il porte encore les traces du vinaigre qu'on fit respirer au mourant pendant son agonie. »

Ce dernier objet nous semble trop intime et trop émouvant pour un musée public. Il figurerait plus convenablement peut-être dans la chapelle funéraire des Invalides.

Tel est l'ensemble du Musée des Souverains, sur lequel nous avons dû jeter d'abord ce coup d'œil général, — qui servirait au besoin de guide à nos lecteurs, comme nous en ont servi les comptes-rendus officiels, et surtout celui de M. Tardieu.

Nous reviendrons en détail sur chaque objet important et sur les curieuses vicissitudes qui l'ont amené aux galeries du Louvre.

C. DE CHATOUVILLE.

L'AUTOMNE.

Aux jours où, riante et féconde,
La nature est riche d'encens,
Où le soleil, âme du monde,
Pénètre et réjouit les sens,

Qu'il m'était doux de voir la terre
Se parer de mille couleurs,
Et mon abri, toit solitaire,
Dormir en un berceau de fleurs!

Aujourd'hui, je pleure en moi-même
De voir mes dahlias flétris,
Mes rosiers sans leur diadème,
Mes balsamines en débris;

De marcher sur la feuille morte,
Qui roule au courant du ruisseau,
Ou que l'aile des vents emporte
Loin du paternel arbrisseau;

Et de sentir, à chaque aurore,
Le soleil, naguère éclatant,
Pâle, demain plus pâle encore,
Perdre d'un feu que j'aime tant!

Et sur tout ce qui m'environne,
A chaque pas de mon chemin,
Dans l'été qui se découronne,
Hélas! je lis le sort humain!

Le temps, de ses mains acharnées,
Comme ces fleurs, fane nos jours;
Comme ces feuilles, nos années
Tombent, s'envolent pour toujours!

Ces nuages que les vents chassent,
Fougueux comme nos passions,
Dans les airs passent, comme passent
Les flots de nos illusions!

Et le soleil, gloire éclipsée,
Roi détrôné par un vainqueur,
Se glace, comme la pensée,
Comme le sang, comme le cœur!

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.

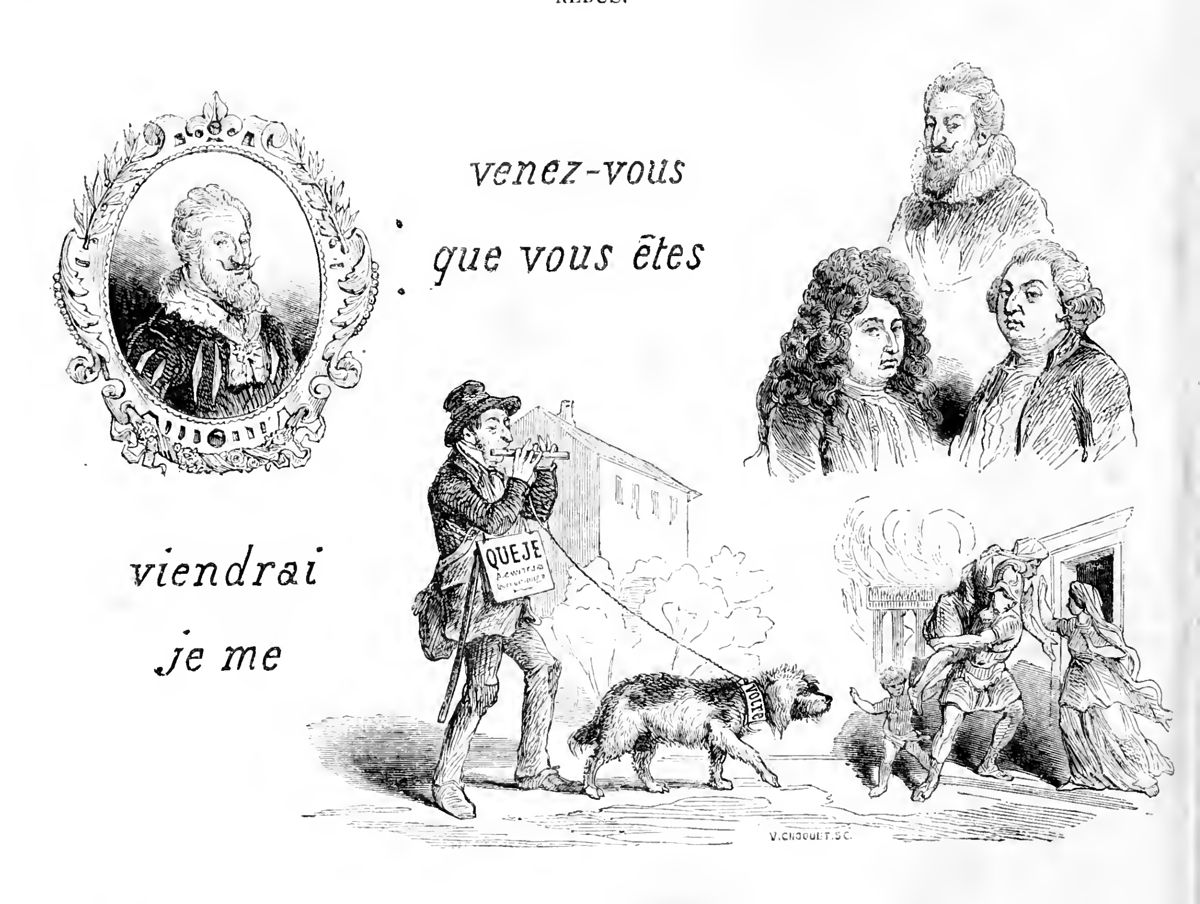
Octobre 1855.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.

« *Le plus petit des rois porte son épée plus haut qu'un grand-connétable.* » Paroles du jeune Charles IX, en supprimant la charge de grand-connétable, que sa mère lui demandait pour le duc d'Anjou.

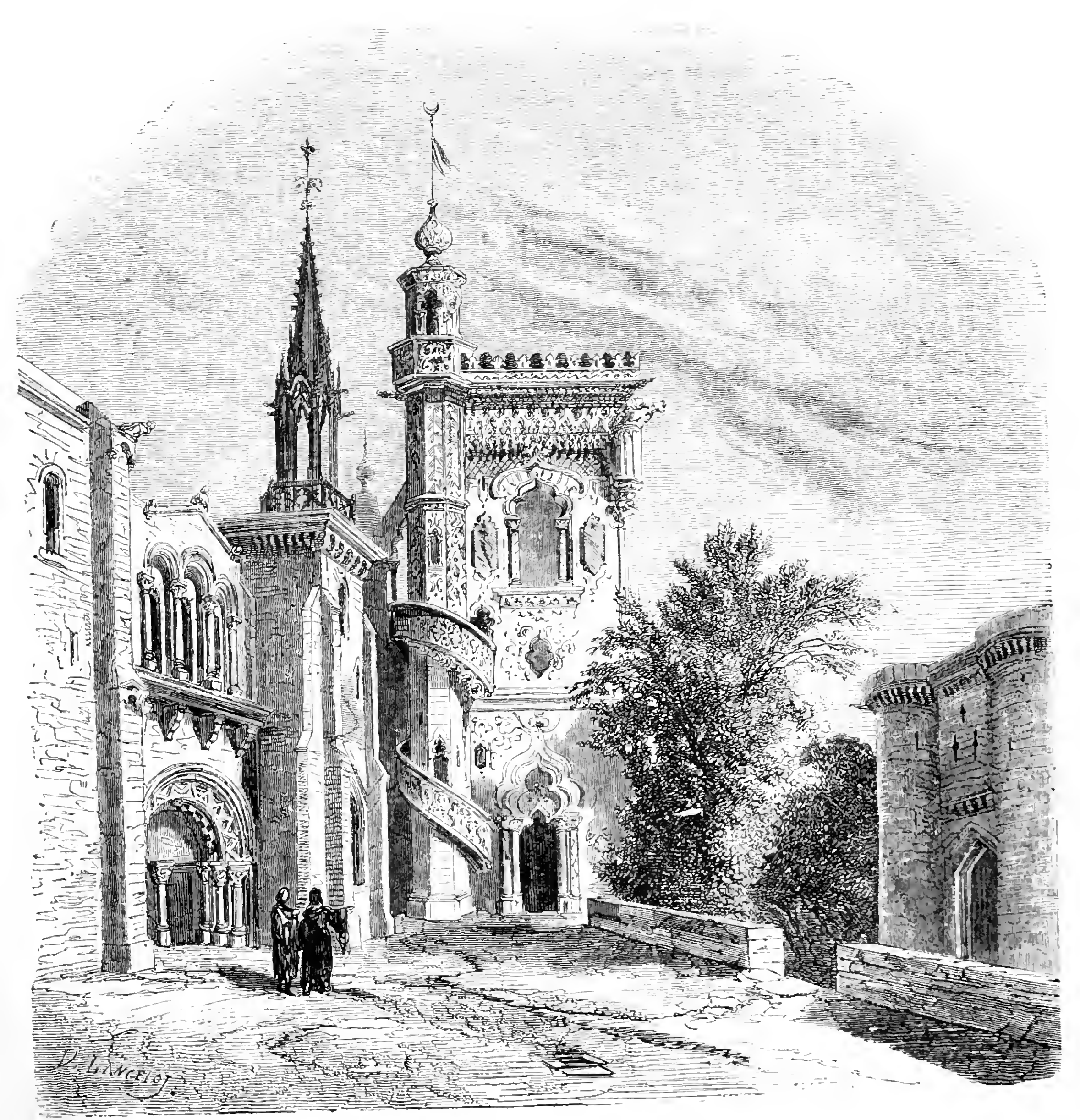
TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

RÉBUS.



LÉGENDES HISTORIQUES.

LA TOUR AU PAÏEN.



Vue du château de Fontenilles, avant sa décadence. Dessin de M. D. Lancelot.

Dans ces mêmes lieux que j'ai déjà eu occasion de décrire (1), sur ces mêmes coteaux si pittoresques où l'aqueduc de Marly, témoignage du génie inventeur de l'avant-dernier siècle, regarde de haut et d'un air quelque peu aristocratique le viaduc du chemin de fer de Saint-Germain-en-Laye, audacieuse expression du génie moderne, je me promenais un jour, marchant au hasard, à la poursuite de je ne sais quelle idée. Je parcourais ce plateau parsemé de vignes, de champs de luzerne et de céréales, appelé les Grandes-Terres, lorsque, moins préoccupé de ma route que des pensées, assez vagues du reste, qui me passaient par la tête, au bout de l'étroit sentier que je sui-

(1) Voyez le délicieux roman de M. Saintine: *Un Rossignol pris au trébuchet*, ou les charmants *Récits dans la Tourelle* dont l'auteur de *Picciola* vient de publier une nouvelle édition en un joli volume in-18, chez V. Lecou. (*Note de la rédaction.*)

vais, je rencontrai tout à coup sous mes pas une excavation, une sorte de trou, dans lequel je faillis me laisser choir.

Les poëtes et les chroniqueurs, tout aussi bien que l'astrologue de la fable, sont gens à terminer leur promenade dans le fond d'un puits.

Ce trou, cette excavation, avait en effet l'apparence d'un puits, mais d'un puits à fleur de terre, sans margelle et sans son outillage extérieur. Il était si large cependant, et placé si loin de toute habitation de quelque importance, qu'il était difficile d'admettre qu'il eût jamais eu cette destination. Pour en faire l'inspection du sommet à la base, je me penchai sur le bord, non sans prendre mes précautions, car ses assises disjointes, interrompues par l'invasion des terres, et les plaques de mousse qui tapissaient les parois qui me faisaient face, m'avertissaient assez que j'avais affaire à quelque ruine déjà fortement ébranlée. Je me souciais peu de renouveler par curiosité les risques que j'avais déjà courus par distraction.

C'était un précipice muré, mais aux deux tiers seulement; dans le reste de son pourtour on pouvait deviner les traces de certains encadrements de pierre qui avaient dû soutenir des croisées... Des croisées à un puits? à une construction souterraine?... je m'y perdais.

Au-dessus de l'emplacement de ces anciennes croisées, du côté opposé à celui où je me tenais alors, un épais rideau d'arbustes et de broussailles masquait la vue et barrait le passage; je ne songeais donc guère à porter mes investigations plus loin.

Dans ce moment, un cultivateur passa près de moi, sa houe sur l'épaule.

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je, en désignant l'enfoncement pierré.

— Comment! vous qui êtes du pays, vous ne le savez pas? me répondit-il; c'est la Tour au Païen.

La Tour au Païen!... A ce seul mot, je redressai la tête. Il y avait là un excellent titre de légende; la légende seule faisait défaut, mais elle ne pouvait manquer d'être au bout. L'air d'assurance de mon interlocuteur, son étonnement, mêlé d'ironie, touchant mon ignorance lorsque je l'avais interrogé, me faisaient espérer que l'explication suivrait le mot. Il n'en fut rien; les connaissances de mon homme à la houe, comme celles de beaucoup de bibliomanes, n'allaient pas plus loin que le titre.

Mes appétits de chroniqueur étaient surexcités. J'examinai avec plus d'attention ce tube maçonné, et l'idée me vint que ce pourrait bien être la partie inférieure d'une *oubliette*, autrefois reliée à quelque vieux château féodal disparu.

La curiosité pousse facilement à la bravoure et même à la témérité. Je risquai plus avant le pied sur les assises branlantes, puis le corps, puis la tête, en ayant soin toutefois de me retenir à une tige de genêt sauvage poussé dans les interstices du rebord extérieur, au milieu d'une foule d'autres plantes pariétaires, et ce que je vis au fond de cette prétendue oubliette, ce ne furent ni des ossements blanchis par le temps, ni des débris de corps humains, mais simplement un amas de fagots, surmonté de quelques vieilles futailles défoncées.

Evidemment, la Tour au Païen servait aujourd'hui à un vigneron de trou à débarras.

Lorsqu'on est en veine de découvertes, l'incident le plus minime peut devenir important par ses conséquences. Rien n'est à dédaigner pour l'annaliste ou le légendaire consciencieux qui se sent sur les traces d'une bonne fortune historique; la légende elle-même n'est-elle pas encore de l'histoire, seulement de l'histoire habillée à la vieille mode, d'après les idées et les usages ayant eu cours à une certaine époque?

Ces graves réflexions naissaient en moi à l'aspect des fagots et des futailles. Qu'ils eussent été jetés là de haut en bas pour les mettre, faute de mieux, à l'abri des maraudeurs champêtres, je le comprenais; mais le propriétaire de cette ruine, chaque fois qu'il a besoin d'une douve ou d'un échalas, doit-il donc, pour si petite affaire, s'armant d'une lourde et longue échelle, descendre dans les entrailles du gouffre? Cela me semblait peu probable. J'en conclus que sans doute un débouché quelconque, aboutissant je ne sais où, existait dans la partie inférieure de la tour. Néanmoins, vu la position isolée du monument et son enfoncement dans les profondeurs du sol, je bronchais encore quelque peu dans mes convictions, lorsqu'un nouveau document m'arrive et met fin à mes incertitudes.

Ce document précieux, inattendu, inespéré, c'est un chat, un jeune chat, qui, glissant tout à coup entre deux fagots, vient me montrer sa petite mine éveillée et faire reluire ses ardentes prunelles, au milieu de la presque obscurité qui l'environne. J'aurais bien pu penser que, tout ainsi que les fagots, il avait pu être jeté du haut de la Tour; mais le moyen de s'arrêter à cette idée? Mon nouveau-venu n'avait nullement les allures d'un chat souffreteux, dolent et incertain de son avenir; bien au contraire, alerte et de belle humeur, il bondissait légèrement pour essayer de saisir au passage quelque rayon de soleil égaré dans ces ténèbres; ou, prenant des attitudes plus dignes, s'accroupissant d'un air calme et placide sur le dos d'une futaille, il se grattait l'oreille, se pourléchait la patte en maître chat qui n'a rien de mieux à faire, et dont l'esprit n'est tourmenté ni par des idées de réclusion ni par la crainte de manquer l'heure de son dîner.

Evidemment, il connaissait les aitres du logis et savait le moyen d'en sortir. Pour le contraindre à me mettre dans sa confidence, je ramassai une motte de terre, pas trop pesante, et la laissai tomber vers la vieille futaille sur laquelle il trônait si magistralement. Mon ami chat prit peur, fit un grand écart, et je le vis plonger et disparaître vers la gauche.

Il venait de me livrer son secret.

De même qu'un renard, poursuivi par des soldats, avait indiqué à je ne sais quel général romain le côté vulnérable de la ville assiégée; de même qu'une biche blanche, relancée par des Huns, avait livré aux premières hordes des barbares un passage à travers les Palus Méotides, ainsi mon joli petit Rominagrobis m'ouvrait la porte d'entrée de la Tour au Païen.

Je retournai quelques pas en arrière, prenant à gauche, comme avait fait mon chat. Ne trouvant pas le moindre sentier de ce côté, je m'en frayai un moi-même à travers une longue pièce de vigne, au bout de laquelle j'aperçus un chemin creux; le chemin creux me conduisit dans un petit vallon sauvage, aride, encombré d'amas de sable et de débris à moitié cachés sous des sureaux en fleurs, la seule joie de ce lieu désolé.

Cet objet de mes investigations, après l'avoir sondé du sommet à la base, je pouvais enfin l'examiner de la base au sommet; il se montrait à moi dans toute sa hauteur, mais il n'était visible que par sa face avancée; son dos et ses flancs restaient invinciblement enfoncés dans la terre. J'acquérais du moins la certitude que mon puits avait, ou plutôt avait eu, non-seulement des verrières, mais une porte. Pour le moment, il échappait au fisc de ce côté et

pouvait parfaitement s'affranchir de l'impôt des portes et fenêtres.

Une voûte basse et prolongée, qui débordait au dehors, servait à la fois d'entrée et de péristyle à la tour; mais cette tour étrange, telle que je n'en avais jamais rencontré une semblable dans tous les vieux châteaux, debout ou en ruines, visités par moi; cette voûte arquée, qui, quoique dépouillée de son armure de pierre, accusait le plein cintre et rappelait l'architecture purement romane des onzième et douzième siècles, tout aussi bien que les porches célèbres de Notre-Dame de Chartres, de Noyon et de Poitiers, étaient-elles bien de vraies reliques du moyen âge? Je commençais à douter. Les fermiers généraux du temps de Louis XV jouaient beaucoup à la tourelle et au donjon, se plaisaient à construire des ruines, au risque des méprises qui pouvaient en résulter plus tard pour les pauvres explorateurs de vieux monuments. Ne serait-ce pas là une de leurs espiègleries architecturales? N'importe! j'en aurai le cœur net. Le dix-huitième siècle est riche en traditions curieuses plus encore que le onzième, et celle-ci n'en sera que plus facile à recueillir.

Pour éclaircir le fait, je n'avais qu'à consulter un des anciens du pays. On vit vieux à Marly; aussi, pouvant choisir, je ne me contentai pas d'un simple octogénaire; je m'adressai à un presque centenaire de ma connaissance, qui avait surtout conservé la mémoire des temps passés.

— Père Boivin, lui dis-je, qu'est-ce donc que cette Tour au Païen, qui se trouve dans les Grandes-Terres?

— Vous savez bien, me dit-il; c'est la tour à Charles Gagné, puisque c'est lui qui l'a achetée de Jean-Pierre Bellavoine, il y a tantôt trois ans.

— D'accord, mais sait-on qui l'a construite?

— Oh! pour ce qui est du maçon qui l'a bâtie, ce n'est ni Guitel, ni Moesseron; je crois que les dents ne lui font plus de mal depuis longtemps à celui-là; j'étais bien jeune lorsqu'on l'a découverte, cette fameuse tour, dont mon père et mon grand-père avaient déjà entendu parler, mais que personne n'avait jamais vue.

— Comment cela?

— Mais vous savez bien..., puisqu'elle était comblée à ras depuis trois cents ans peut-être!

Ce mot fut un trait de lumière; je compris que j'avais affaire à un monument sérieux, auquel les fermiers généraux de Louis XV n'avaient pu mettre la main; la durée de son enfouissage m'expliquait la durée de sa conservation.

— Et comment l'a-t-on découverte?

— Dame! on peut croire que c'est le bon Dieu lui-même qui a indiqué la place. Il y avait là, à ce qu'il paraît, un bel orme qui poussait dessus, bien à son aise, ni plus ni moins qu'un oranger dans sa caisse. Un beau jour le tonnerre l'atteignit, le renversa à moitié et il mourut. En achevant de le déraciner, on rencontra un cercle de moellons et de meulières, mais si bien cimentées, que la pioche n'y pouvait mordre; on creusa au milieu, où ça cédait plus facilement; on ne laissa que d'en retirer des poutres et du fer, et un tas de pierrailles, et même, à ce que ma bonne femme de mère m'a assuré, on trouva tout au fond, encore vivant, un gros chat noir, qui d'un seul saut atteignit le haut de la tour et se sauva sans qu'on ait pu l'atteindre. Pendant plus d'un mois, toutes les nuits, il poussait de si forts miaulements, que personne ne pouvait dormir à Marly... Mais tout ça c'est des bêtises que vous ne tenez pas à savoir.

— Si fait, si fait! père Boivin, je vous assure que le chat noir m'intéresse; continuez, je vous en prie.

Dans ce moment je me rappelais le petit Rominagrobis que moi-même j'avais aperçu au fond de la tour, et le rapprochement me semblait singulier.

Mon centenaire poursuivit :

— Donc, tous les garçons du pays s'étaient rassemblés pour donner la chasse à ce gros chat noir, qu'on disait être le diable; mais ils avaient beau le percer de balles, il n'en courait que mieux et, la nuit suivante, ne miaulait que de plus belle. Enfin, soi-disant, les filles s'en mêlèrent; elles vinrent avec la bannière de la Vierge prêter main-forte aux garçons, et devant cette bannière, à ce qu'on dit toujours, le gros chat fut pris comme d'un grand malaise; il cessa de courir et de miauler, mais s'aplatit contre terre, et, le poil hérissé, la queue pendante, se réfugia sous un buisson. On entoura le buisson, les filles chantant des cantiques et les garçons tenant leurs fusils braqués. Quand le jour vint, on se rapprocha peu à peu du buisson, on regarda dessous, on le fouilla dans tous les sens; le chat noir avait disparu, mais à sa place on trouva un serpent qui, en se faisant de lui-même un nœud de sa queue, s'était étranglé. Il était mort, et, depuis ce temps, on a parfaitement dormi à Marly.

Je pris note en moi-même du chat noir, sans avoir la moindre idée que cette historiette cabalistique pût avoir le moindre rapport avec la légende que je poursuivais : c'en était un écho affaibli cependant.

Quand le père Boivin eut cessé de parler :

— D'où vient, lui dis-je, que les gens qui, les premiers, ont exhumé ce vieux bastion, l'ont nommé la Tour au Païen?

— Oh! c'était déjà le nom de ces terres-là bien avant que la tour fût découverte; au surplus, si vous en voulez savoir plus long, adressez-vous à Charles Gagné, qui en est le propriétaire aujourd'hui; il doit avoir tout ça dans ses paperasses.

— Où demeure-t-il?

— Mais il y demeure.

— Quoi! dans la tour?

— Non! à côté; vous savez bien... la petite maison neuve qui donne sur le chemin du port.

Je connaissais Charles Gagné; il avait été mon frère d'armes dans la garde nationale de Marly. Le lendemain je cours chez lui, pensant avoir affaire à un ami, à un conservateur des vieux monuments. Affreuse désillusion! il n'avait acheté la Tour que *pour en tirer de la pierre*. Sa maison avait été construite aux dépens de l'édifice féodal! Hélas! hélas! Cependant je visite avec soin cette maison, née de ma vieille tour : dans l'écurie, dans le caveau, dans les massifs qui soutiennent la grange, partout où, par économie, on n'avait pas jugé à propos d'enlever les reliefs de la sculpture, je découvre des traces de plein cintre; comme ornements, des restes de dragons, de tarasques, emblèmes hideux que le treizième siècle avait déjà rejetés avec mépris. Je puis donc garantir l'antiquité de ce précieux vestige. Quant à son origine, le nouveau propriétaire ne s'en était guère inquiété, et, pour plus amples informations, il me renvoie à M. H...., le notaire du pays, qui, me dit-il, est un finot bien au courant de tout ce qui regarde les propriétés de Marly et des environs.

Justement, en rentrant chez moi, je rencontre ce dernier, qui est de mes amis.

— Cher tabellion, lui dis-je aussitôt, sans lui laisser le temps de se reconnaître, qu'est-ce que la Tour au Païen?

— La Tour au Païen! me réplique-t-il sans se déconcerter, et en prenant cet air railleur qui lui est habituel en dehors de son étude, je vais vous faire son histoire en deux mots. Pour le compte de Bellavoine, je l'ai vendue à Gagné trois cent soixante-dix francs, s'il m'en souvient bien, lesquels m'ont été payés en bel et bon argent ayant cours. Cela vous suffit-il?

— Trêve de plaisanterie! Savez-vous qu'il s'agit là d'un monument fort curieux, et qui date peut-être du règne de Louis le Gros ou de Philippe Auguste!

— Je ne vous le dirai pas; je n'exerçais point encore à cette époque.

Et, reprenant quelque peu sa gravité d'officier public, il ajoute:

— Mais avez-vous consulté notre curé? Si l'affaire vous intéresse réellement, il est plus capable que moi de vous répondre sur un pareil sujet.

En effet, je me rappelle aussitôt que le seul homme du pays auquel je ne me suis pas encore adressé est justement celui qui peut me fournir les renseignements les plus précis et les plus valables. Sans plus tarder, je me rends au presbytère.

Le curé de Marly n'est pas seulement un vrai disciple de Jésus-Christ, indulgent et charitable, dévoué de corps et de bourse aux pauvres et aux souffrants; un prédicateur excellent, dont les sermons simples, onctueux, toujours à la portée de son auditoire, mériteraient d'être recueillis; il est de plus, surtout pour ce qui se rattache à l'histoire ecclésiastique, un archéologue fort distingué.

Après les préliminaires et les compliments d'usage, dès que le moment est venu de lui adresser mon éternelle et invariable question: — Qu'est-ce que la Tour au Païen? il me répond, du ton le plus calme et le plus assuré, que c'est une ancienne dépendance du vieux château de Fontenilles (*Fontenœum*), dont les domaines, dès le onzième siècle, s'étendaient sur les Grandes-Terres et allaient même jusqu'au Pecq rejoindre la Seine.

Je nageais en pleine joie archéologique! Non-seulement je possédais le nom du vieux manoir, mais la date que je lui avais assignée, peut-être un peu à la légère, se trouvait exacte. Quel triomphe! et comme désormais j'avais bien le droit de prendre confiance en mon savoir!

Alors, je mis en avant le corollaire obligé de ma première proposition:

— D'où lui vient ce nom de la Tour au Païen?

— Oh! pour cela c'est autre chose, me répondit mon digne pasteur, et de ce côté j'en suis réduit à l'hypothèse, mais je crois que celle que j'ai trouvée est assez acceptable.

J'écoutai, les oreilles béantes; il poursuivit:

— Vous vous rappelez que, dans ces mêmes Grandes-Terres, non loin de la Tour, on a retrouvé, il y a quelque temps, *une pierre levée*, une pierre druidique enfin.

— Oui, interrompis-je, et même j'ai recueilli quelques-uns des ossements qu'elle recouvrait.

— Justement, c'est des ossements, qui se trouvaient là en grande quantité, qu'il s'agit. Vers la fin du règne de Louis XIV, cette pierre avait été déjà soulevée. A la vue de cet amas de débris humains, on supposa, non une ancienne fosse commune, qui ne se rencontre d'habitude que dans les grandes villes très-populeuses, mais le réceptacle où l'on avait enfoui les victimes d'une bataille ou d'un massacre, remontant à une époque lointaine. Il fut question de les transporter au cimetière du village et même de les bénir en grande pompe. Mais parmi cette foule de grands seigneurs, qui habitaient alors Marly, se trouvaient quelques hommes instruits qui n'hésitèrent pas à déclarer que cette pierre n'était autre chose qu'un *dolmen*, un *menhir*, un monument celtique, antérieur au christianisme en France; que, par conséquent, ce n'étaient pas là des os de chrétiens, mais des os de païens. On combla de terre cette fosse que nous devions voir découvrir de nouveau plus tard, et l'on n'en parla plus; mais le souvenir de cette exhumation avait dû se conserver assez vif dans le pays pour que, vingt ou trente ans après, lorsqu'on fit la trouvaille de cette tour creuse, placée dans le voisinage de *la fosse aux païens*, les gens du pays aient pu croire qu'elle remontait au même temps et lui aient donné le même nom. Voilà, selon moi, l'origine probable de cette dénomination : *la Tour aux Païens !*

J'étais anéanti. Je venais de passer de l'espérance la plus vive à la désillusion la plus complète! Quoi! lorsque déjà je croyais tenir ma légende, elle m'échappait! Après avoir été déjà ballotté de Louis XV à Philippe Auguste, des fermiers généraux aux chevaliers des croisades, je me voyais rejeté tout à coup jusqu'aux Celtes et aux druides!

J'en appelai de l'arrêt cependant, qui, après tout, ne reposait que sur une hypothèse; la passion du chroniqueur était devenue chez moi une exaltation fiévreuse; j'interrogeai les bibliothèques, les vieilles archives, les vieux manuscrits du moyen âge, leur demandant à tous des nouvelles de la Tour au Païen et des seigneurs de Fontenilles; rien ne me répondit. Je me désespérais, je me décourageais.

On ne sait pas assez ce qu'il en coûte parfois de temps, de travaux, de recherches et d'espérances déçues au pauvre traditioniste avant d'arriver à la fin de son œuvre qui, après tant d'efforts, semble le plus souvent, aux yeux des gens superficiels, n'avoir abouti qu'à un conte de ma mère l'Oie ; mais on ne sait pas non plus de quelle joie suprême il se sent inondé lorsque cette histoire, cette légende, qui ne lui a d'abord été révélée que par un mot douteux, qu'il a poursuivie avant même d'être convaincu de son existence, après laquelle il s'est acharné, la couvant dans son œuf, et la forçant presque d'éclore malgré elle, il la tient enfin, non par lambeaux décousus, non d'après les vagues récits de quelque grossier villageois, mais complète, authentique, irrécusable!

Eh bien! c'est la bonne fortune qui m'était réservée!

Chose étrange! la *Tour au Païen*, cette légende que j'allais quémander de porte en porte, j'en avais déjà trouvé le sujet dans un *Mystère* représenté au commencement du seizième siècle; mais le lieu de la scène y était si bien déguisé, les personnages tellement défigurés qu'il m'était impossible de la reconnaître.

Il y a deux ans seulement, étant retourné à Génappes, je trouvai dans la vaste bibliothèque de M. du Ryer, salle des douzième et treizième siècles, un manuscrit de format grand in-quarto, écrit sur double colonne en une minuscule italique, massive, serrée, mais de lecture assez facile.

L'ouvrage débutait ainsi :

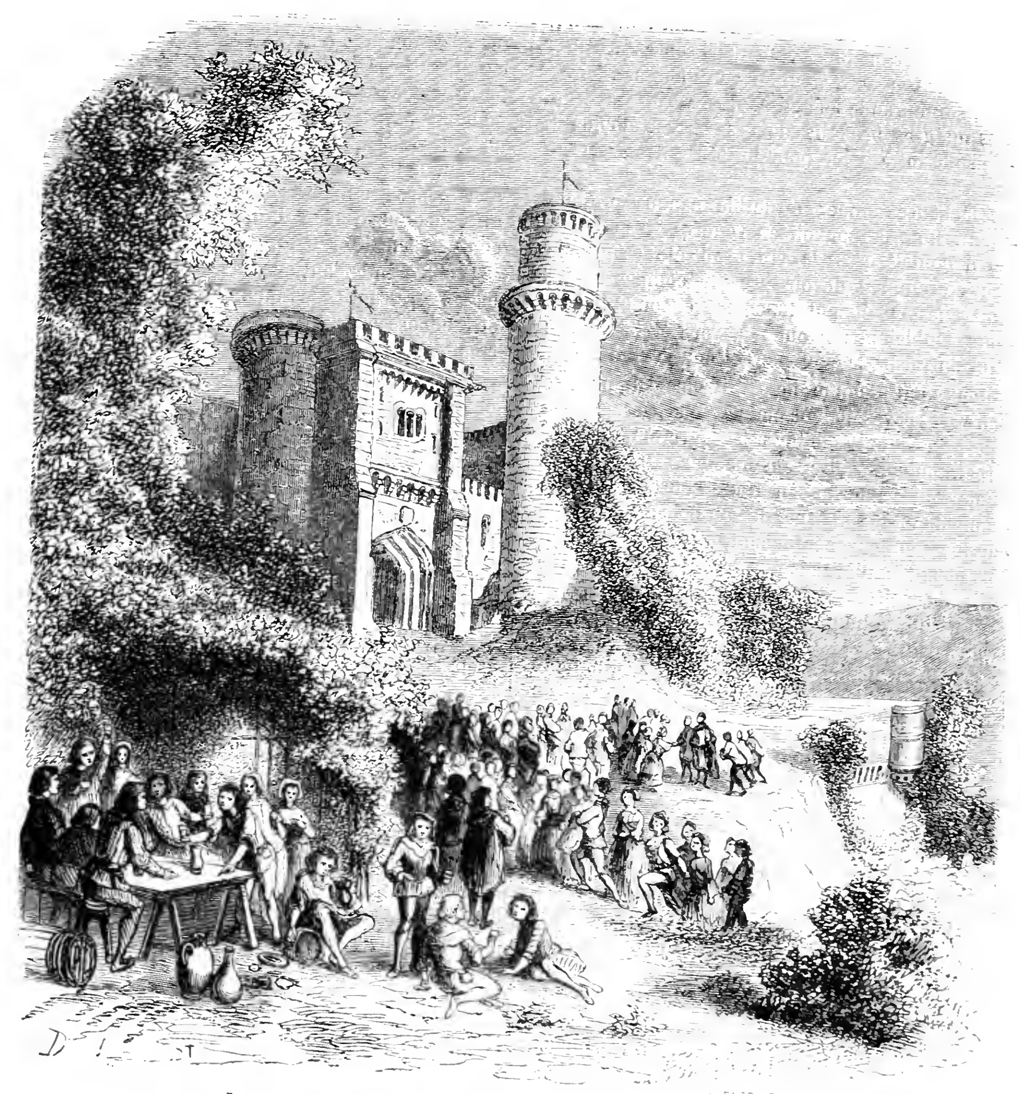
« Ci se comance li livre de la Cronique del vaillant
« Guillelme l'Estandard, où on y verra ung miracle... »

Mais je ne veux point par avance déflorer mon sujet. Qu'il vous suffise de savoir que je venais de trouver ce que j'avais si longtemps et si vainement cherché, et que la Chronique du sire Guillaume l'Etendart pouvait aussi bien porter le titre de :

LA TOUR AU PAÏEN.

Vers le commencement du règne de Louis VIII qui, placé dans la chronologie des rois de France entre son père Philippe Auguste et son fils Louis IX, ne jette guère d'autre éclat que celui qu'il emprunte à la lumière qu'il reçoit d'eux, sur le territoire de Marly, vivait un digne et brave gentilhomme du nom de Guillaume Bernard, sire de Fontenilles. Il eût bien pu prendre un titre plus pompeux, car il était de grande et noble race, mais il ne l'osait, pour trois raisons principales.

La première, c'est qu'il n'était encore que damoiseau, et non chevalier ; c'était la moindre des trois raisons ; la seconde, c'est que le roi actuel eût pu trouver à redire à ce qu'il essayât de ressusciter un nom et un titre que le roi défunt avait voulu éteindre à tout jamais ; la troisième enfin, c'est que bien des choses lui manquaient pour faire montre d'une façon convenable de son illustre origine. Il était si pauvre, que le petit château de Fontenilles, son unique patrimoine, quoique bâti à peine depuis une centaine d'années, menaçait ruine de toutes parts, sans qu'il lui fût permis de songer à réparer le dommage ; si pauvre



Les vassaux de Bernard festoyant et lui rendant hommage.

que, de lui-même il avait engagé ses serfs à racheter leur liberté, et qu'il la leur avait vendue à bas prix ; si pauvre, que les officiers attachés à sa personne ou à la surveillance de ses biens, son fauconnier, son intendant, son garde-messier, n'étaient autres que trois paysans restés à la glèbe, les seuls serviteurs qui lui appartinssent en toute propriété et qui, en dépit de leurs fonctions officielles, véritables sinécures, en remplissaient d'autres, moins honorables en apparence peut-être, mais dont ils s'acquittaient du moins dans toute leur étendue. Au fauconnier était dévolu de droit le soin de la basse-cour, du toit à porcs et de l'écurie ; au garde-messier, celui de la cuisine, du four, et le balayage général de la maison. Dans leurs loisirs, ils avaient pour passe-temps la culture des quelques livrées de terre et des quelques pièces de vignes qui, comme dépendances, entouraient encore d'une ceinture verdoyante le château de Fontenilles.

Quant à l'intendant, qui avait nom *Courte-Cuisse*, vu le léger boitillement dont il était affligé, exempté du rude labeur des champs, plus rapproché de la personne de son

maître, il veillait à l'entretien de ses vêtements et de ses armes, le servait à table, se chargeait de ses messages et de ses commissions, ce qui ne l'empêchait pas, quand venait le temps de la moisson ou des vendanges, de donner un coup de main aux deux autres, de les aider à battre le blé, à vanner le grain, à treillisser les corbeilles, à cercler les tonneaux; ne s'en rapportant qu'à lui-même cependant pour tout ce qui touchait aux provisions d'hiver, à la conservation des légumes, à la salaison des viandes, et surtout à l'administration des caves. Jamais intendant n'avait été si bien occupé et si mal payé. Que vous dirai-je de plus? Guillaume Bernard était si pauvre, si pauvre, que pour se procurer l'argent nécessaire à son entretien, pour entendre sonner quelques écus dans son escarcelle, et pouvoir, comme tout autre honnête gentilhomme, faire, le dimanche, son offrande à l'église, il se voyait forcé de trafiquer des maigres produits de ses terres, quoiqu'il n'eût que le suffisant à peine pour lui et ses trois serviteurs.

Vint une fâcheuse année, où le blé manqua presque complétement. Loin de pouvoir en vendre, il en fallait acheter, et il coûtait gros; le vin avait été en grande abondance; ce semblait devoir être une compensation; mais les marchés en étaient tellement encombrés que les acheteurs semblaient ne vouloir payer que le tonneau et non le jus du raisin, le contenant et non le contenu.

Notre piteux gentilhomme ne savait plus comment se tirer d'affaire; ses caves étaient pleines, mais ses greniers étaient vides, et, faute d'habitude peut-être, il ne pouvait se résoudre à toujours boire sans manger. Dans sa perplexité, il appela près de lui son grand conseil, composé de son chambellan, de son page, de son échanson, de son majordome, de son écuyer tranchant, de son sommelier, tous réunis et confondus sous une seule et même enveloppe, celle de maître Courte-Cuisse, qui du reste ne laissait pas que d'être homme de sens et assez beau parleur pour un vilain.

— Messire, lui dit celui-ci, notre vin, quoique moi-même j'aie pris grand soin de lui depuis sa sortie du pressoir, quoique moi-même j'en aie fabriqué les tonneaux, en y mettant tout mon savoir-faire, on nous l'échangerait à peine contre de la bonne eau claire à Saint-Germain, au Pecq et à Poissy; le transporter à Paris pour l'y vendre à la criée serait une rude entreprise, car il faudrait équiper un bateau, solder des bateliers, entreprendre un long voyage sur rivière, toutes choses coûteuses, et l'argent nous fait un peu défaut pour le moment, ce me semble. Les habitants de Marly-le-Bourg et ceux de Marly-le-Châtel en auraient bonne envie, car ils le savent de bon goût, de belle couleur, doucement aigrelet et trottant sur la langue avec plus de gentillesse que le cidre, avec plus de force que l'hypocras; mais ils ne sont pas gens à nous l'acheter en pièce ni en demi-pièce; donc il le leur faut vendre à la cruche ou au cruchon, voire même à la bouteille ou à la verrée. C'est là mon avis.

— Holà! bonhomme, lui répliqua aussitôt son maître, en relevant le front d'un air hautain; si je t'excuse, c'est que nous sommes au décours de la lune, et les doctes affirment qu'à cette heure les faibles cervelles décroissent et se rapetissent à son unisson. Tu es fou!

— *Amen!* dit l'intendant en courbant la tête d'un air humble. Si monseigneur a des moyens plus sûrs de se procurer de l'argent...

— Galant moyen, en vérité, que de débiter mon vin à la bouteille et au gobelet, pour faire récolte de blancs et de deniers, n'est-ce pas?

— Deux cent quarante deniers, messire, peuvent s'échanger contre une livre d'argent, et à force d'amasser des blancs on finit par arriver au bezant d'or.

— Sainte Vierge! mais ce serait honte à moi!

— Pourquoi? messire. Nosseigneurs les abbés ont toujours établi une buvette près de leurs enclos de vignes, et le roi Philippe, lui-même, faisait débiter au pot le vin de ses domaines.

— D'accord, mais le roi Philippe — Dieu sait ce que de lui je pense! — avait ses crieurs et ses sergents, et les abbés ont leurs moines pour suffire à la besogne!

— Ne suis-je pas là, messire? répondit l'infatigable Courte-Cuisse; j'ai bien assez de temps de reste pour ajouter cette fonction à mes autres fonctions; d'ailleurs, tout ce qui regarde le vin de vos fiefs est de ma seule compétence. Laissez faire, maître, et si le mauvais œil ne nous poursuit pas, si le gobelin des caves ne fait pas tourner en eau vaseuse notre précieuse liqueur, bientôt au fond de chacun de nos tonneaux vides nous trouverons de quoi nous approvisionner de froment et de victuailles, et qui sait, peut-être aussi de quoi renouveler vos nippes qui commencent à crier merci!

Quand l'intendant eut cessé de parler, Guillaume Bernard ne ressentit plus qu'un seul regret, ce fut de ne pas être encore assez riche pour pouvoir sur-le-champ récompenser le zèle d'un si dévoué serviteur.

Peu de jours après, non loin de l'entrée principale du château de Fontenilles, s'élevait une espèce de petite tonnelle, garnie de tables et de banquettes de bois, entourée d'un léger treillage et surmontée d'une branche de pin.

Voici donc notre châtelain, notre gentilhomme de si haute naissance, contraint, pour vivre, de se faire cabaretier!

Si sa misère était grande, grande aussi devait être son humiliation, plus grande encore sa sombre tristesse!

Non, il n'en était rien; et, en dépit de sa pauvreté, de son abaissement et des malheurs de sa famille, le plus souvent on le trouvait souriant et de belle humeur. Ah! c'est qu'il circule dans ses veines un philtre puissant qui le soutient contre l'adversité: il est jeune! Né en même temps que le treizième siècle, il compte à peine vingt-trois ans; de plus, il a au cœur une noble passion. Chaque dimanche, ainsi qu'à toutes les fêtes carillonnées, sans en manquer une, il se rend à sa chapelle seigneuriale, et là, n'étant pas forcé de tenir ses yeux sur un psautier, puisqu'il ne sait pas lire, il les dirige, avec convenance et modestie cependant, vers une belle jeune fille de quatorze à quinze ans, digne et fière, vêtue de blanc des pieds à la tête, car elle a été consacrée à la Vierge. C'est Jeanne de Montmorency, fille de Bouchard Ier, seigneur de Marly, de Montreuil, de Saissac et de Picauville, petite-fille de Matthieu le Grand, chef de la branche des Montmorency-Marly, un des plus grands hommes de guerre de son temps, mort sous les murs de Constantinople.

Certes, s'il avait pu raisonner son cœur, il eût cherché à étouffer ce beau sentiment-là à sa naissance, comme dans le nid on étouffe le petit du vautour, avant qu'il ait pris bec et ongles pour vous déchirer. Toutefois, s'il pense à quelque chose, ce n'est pas à se délicoter de ce dangereux penchant; bien au contraire! Qu'espère-t-il donc? qu'un jour on la lui donnera pour femme, elle, la fille d'un haut baron de France, elle, dont la famille est toute-puissante, toute riche, tout honorée; à lui, le pauvre damoiseau, déshérité même de son nom, à lui le mendiant, à lui le cabaretier? Non, ses pensées ne s'égarent pas en-

core dans de pareils rêves. Espérait-il la séduire, l'enlever, agir de ruse ou de violence? Mais par son fief de Fontenilles il relève du père de Jeanne, et quiconque alors séduisait ou ravissait la fille ou la femme de son seigneur, déclaré traître et félon, ne risquait rien moins que d'être pendu, tout honnête gentilhomme qu'il pouvait être du reste. Les lois étaient sévères à cet endroit au treizième siècle, et c'était peut-être à cette sévérité, plutôt encore qu'à la délicatesse de leurs sentiments, que les chevaliers de ce bon vieux temps devaient de se distinguer surtout, auprès des dames, par leur retenue ou leur discrétion. Pendu! c'est là un mot qui donne rudement à songer... Eh bien! notre Bernard ne s'inquiète pas plus de la corde qu'il ne songe au mariage. Il aime Jeanne, parce qu'elle est belle et plaisante à voir, parce qu'elle a les dents et les mains blanches, les pieds mignons, les cheveux d'un beau blond tout reluisant à la lumière; voilà tout; et il s'obstine à l'aimer, parce qu'aimer lui semble bon et lui fait une joie au cœur. A cet âge, le cœur, pas plus que l'estomac, ne peut rester vide. Se soucie-t-il même d'être payé de retour? Je ne le crois pas. A quoi cela l'eût-il avancé? Voir Jeanne, c'est là sa grande fête, sa fête des dimanches; aussi l'heure que dure la messe lui est une heure de délices. Néanmoins, comme il trouve mauvais qu'il n'y ait qu'un dimanche par semaine, et par dimanche une seule messe, hélas! toujours trop courte, il essaye de s'en dédommager, tantôt en allant au château rendre ses devoirs au baron, en qualité de vassal; tantôt pour y faire visite à Thibaud de Marly, le frère de Jeanne, dont il a su habilement s'attirer l'amitié; et quoique, à l'église comme au château, Jeanne n'ait jamais eu pour lui qu'un regard hautain et glacial, il n'en admire pas moins ses yeux, qu'il reconnaît devoir être les plus beaux yeux du monde, et pas moins ne s'en retourne chez lui ravi d'aise de l'avoir vue.

Cette affection qui se contente de si peu, qui n'a même pas l'espoir comme aliment, suffit cependant à lui donner la force nécessaire pour supporter ses malaises; il y puise cette stoïque insouciance qui lui fait dédaigner tous les biens qu'il ne possède pas; il y puise ces douces rêveries qui, avec sa gaieté, composent la plus grande part de son bonheur.

Car il est heureux notre damoiseau! Depuis qu'il a suivi le conseil de son honnête intendant, il se trouve même presque riche. Les chalands ne manquent pas sous la tonnelle, et il arrive parfois qu'elle n'est pas assez vaste pour les abriter tous. Les voyageurs et les marchands qui vont de Saint-Germain ou du Pecq à Marly s'y arrêtent, moitié pour se rafraîchir, moitié pour y reprendre haleine après la montée de la Bègue; les villageois des environs s'y donnent volontiers rendez-vous; ses anciens serfs eux-mêmes qui, dans les Grandes-Terres, peuplent deux borderies, autrefois dépendances de Fontenilles, métamorphosées en hameaux aujourd'hui, s'y rendent de préférence les jours fériés, vu le voisinage. Quoique libres maintenant et dégagés de toute redevance envers lui, dès qu'ils aperçoivent leur ci-devant seigneur, par semblant d'hommage ou reste d'habitude, les hommes arrachent un cheveu de leur tête, les jeunes filles ramassent un brin d'herbe ou une fleur des champs, et tous lui présentent ce tribut volontaire, après l'avoir humblement salué de leur plus belle révérence. Il arrive aussi qu'un ménétrier, armé de son rebec, fait partie de la bande; alors, avec l'agrément du maître, les cours, d'ordinaire désertes et silencieuses du château de Fontenilles, retentissent de cris joyeux, s'animent sous les pas des danseurs; on y exécute des rondes, des bourrées et des caroles; et si, par orgueil de race, il n'ose y prendre une part active, du moins il se réchauffe à cette gaieté bruyante qui tourbillonne devant lui; il répète tout bas, et bouche close, le refrain des rondes, et s'estime pleinement satisfait des bons passe-temps que se donnent les autres.

Vous le voyez, Guillaume Bernard n'était guère exigeant ni en amours ni en plaisirs.

Un matin, comme il était encore au lit, bercé par un songe délicieux (il rêvait qu'il assistait, dans l'église du château de Marly, à une messe en plain-chant, qui durait déjà depuis six heures, ni plus ni moins), il fut réveillé en sursaut par un grand bruit qui se faisait au dehors. Il appela son intendant, il appela son fauconnier, il appela son garde-messier; personne ne lui répondit. Sur les trois, deux travaillaient déjà de la serpette et de la houe, et son factotum, *Courte-Cuisse*, était, dès l'aube, parti pour Poissy, afin d'y renouveler la provision de blé et d'avoine.

Le bruit continuait et allait même en augmentant. Bernard, encore troublé par le sommeil, quoiqu'on fût entre prime et tierce, c'est-à-dire vers sept ou huit heures de la journée, croit que des malfaiteurs nocturnes tentent d'enfoncer ses portes; il se jette à bas du lit, passe à la hâte ses chausses et le sarrau de serge qui pour lui remplace la robe de chambre, et se dirigeant au bruit, qui devenait formidable, aperçoit bientôt sous la tonnelle un jeune cavalier d'assez belle apparence, qui, après avoir, à tour de bras, brisé sur les bancs de bois les plus solides appuis du treillage, était en train de briser les bancs sur les tables.

— Oh! hola! hé! l'homme! cria celui-ci à Bernard, dès qu'il l'aperçut... Tu te permets de faire attendre le fils de mon père? A rien ne tient, manant, que je ne te rompe les os tout ainsi que j'ai rompu tes cotrets!

— Sainte Vierge! murmura Bernard en fronçant le sourcil.

Et, par un mouvement rapide, il porta la main à son flanc gauche, comme s'il avait dû y trouver la poignée d'une épée.

— Allons, lourdaud, à boire! je crève de soif! reprit l'autre. Qu'as-tu à me regarder ainsi d'un air effaré? Les paroles sortant de la bouche d'un gentilhomme deviennent-elles de l'hébreu pour toi?

— Je suis peut-être de tout aussi noble race que vous? riposta Bernard en relevant fièrement la tête.

— Comment?... quoi?... que dit-il?... Mais cette branche de pin qui pend à la toiture de ce vide-bouteille?

— Je fais vendre ici le vin de mes fiefs, comme c'est mon droit; car je suis seigneur de ce château.

Le nouvel arrivant se calma tout à coup:

— Pardon, messire, dit-il en se rapprochant du châtelain; mais la patience n'est pas mon fait; dans la colère le regard se trouble, et l'on peut prendre un faisan pour un ramier. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire quelque peu ironique, le costume que vous portez pour l'heure a pu aider à la méprise; l'étoffe n'en est pas soyeuse, ni taillée à la dernière mode.

Bernard rougit légèrement, mais sans garder rancune au discoureur, assez excusable, en effet, de s'être laissé prendre au sarrau de serge. En gentilhomme qui sait son métier, il lui proposa de le recueillir chez lui pour le débarrasser de cette terrible soif qui le travaillait, s'excusant à l'avance de la maigre hospitalité qu'il lui offrait, vu que tous ses gens de service étaient absents du logis, pour une cause ou pour une autre.

Renaud de Beauvais, — tel était le nom du tapageur, — accepta à tout risque ; il attendait ses pages et ses valets de corps, qui le suivaient à distance avec ses bagages, et du château il aurait tout loisir de les guetter comme ils passeraient, ce qui lui convenait mieux que de les attendre en plein vent sous la tonnelle, comme il avait compté faire d'abord.

Ce disant, il a saisi par le licou son cheval qui, près de là, paissait à même parmi les vertes pousses d'un frais regain de luzerne ; et les deux jeunes gens, déjà compagnons, franchissent le seuil du manoir de Fontenilles.

A peine entré dans les cours :

— Qu'est-ce-là? demande Renaud de Beauvais, se tournant vers sa droite et s'arrêtant à examiner curieusement un large pan de maçonnerie bien ouvragée, qui s'avançait en demi-rotonde vers le château, et lui faisait face ; on dirait d'un bastion souterrain, ou de quelque tour magique bâtie par Mélusine, la femme-serpent.

— Mon bisaïeul, répond Bernard, à son retour de la croisade, fit construire ainsi cette tour à l'imitation de celle qu'il avait vue à Damas dans l'habitation du calife. Ce calife, durant les chaleurs trop fortes, s'y retirait avec ses sultanes.

— Peste soit des califes et de leur façon de loger les dames ! notre roi Dagobert, qui avait cinq femmes à la fois, les logeait autrement, je pense.



Bernard et Renaud. La Vierge en cire. Dessin de Gustave Janet.

Et, après avoir ri du roi Dagobert et de ses cinq reines, Renaud de Beauvais ajouta :

— Toutefois la construction est étrange et mérite d'être conservée ; il vous faudra, messire, en faire réparer soigneusement les verrières, qui pendent tout en désarroi, brisées et déplombées ; dans l'état où se trouve présentement votre tour, que je sois pendu entre deux chiens, comme un vil juif, si je consentirais que mon cheval y séjournât une seule nuit. Mais, à propos de mon cheval, continua-t-il, aurez-vous, messire, à lui donner place dans une de vos écuries ?

— Je n'ai qu'une seule écurie, dit Bernard, et il y sera à l'aise, je l'espère, car je n'ai aussi qu'un cheval... oui, rien qu'un... pour mon service particulier, ajouta le pauvre châtelain, par sentiment de vergogne.

— Un seul ! vraiment ! C'est donc un fin genet d'Espagne, qu'il puisse vous suffire à la parade tout ainsi qu'à la course ?

— Vous allez en juger, dit Bernard en comprimant un soupir.

Ils entrèrent dans l'écurie ; elle était vide.

Bernard se rappela aussitôt que son intendant Courte-Cuisse avait dû user du cheval, et que, pour le moment, son fin genet d'Espagne traînait la charrette sur le marché de Poissy. Cette fois, sa rougeur passa au pourpre foncé.

Il n'était pas à la fin de ses épreuves.

Lorsqu'il eut introduit son hôte dans la grande salle, la plus ornée, la plus confortable du château, comme on dirait aujourd'hui, celui-ci se récria en trouvant les murs presque nus et peints à la couleur; il lui conseilla pour tentures des tapis d'Arras à grands personnages, tels qu'on en voyait alors dans toutes les bonnes maisons, et, sur le parquet dallé, à peine recouvert d'un peu de litière de paille, il lui semblait plus convenable d'étendre de ces fines nattes de jonc, plus douces et moins heurtantes aux pieds. Il examina ensuite l'ameublement. Le buffet de chêne, avec sa poterie d'étain, quoique le tout fût propre et bien entretenu, lui parut par trop modeste; sans donner dans un luxe exagéré, le sire de Fontenilles ne pouvait-il se procurer de ces dressoirs simples, mais de bon goût, qu'on égaye par quelques verres de Venise et de bonnes pièces d'argenterie? Les siéges étaient tristes à la vue et durs au toucher; au lieu de ces sellettes de bois, qui ne conviennent qu'à des moines et non à des gentilshommes, il aurait voulu voir des chaises à



Jeanne de Montmorency. Dessin de Gustave Janet.

dossier avec leurs coussinets, ou du moins des banquettes doublées d'étoupe.

Pour la première fois Bernard souffrait dans son orgueil et dans sa pauvreté; mais il se contenait, car l'étranger était son hôte. Cependant, lorsque celui-ci, poursuivant son examen, en vint jusqu'à porter sa critique sur une image de la Vierge, en cire, tout ornée de dentelles et de clinquants, et qui figurait sur la cheminée entre un cierge de la Chandeleur et un rameau de buis bénit, il n'eut pas la force de se retenir plus longtemps, car il était, pour grandes raisons, particulièrement dévot à la reine des anges; aussi, frappant du pied, il ne put s'empêcher de maugréer tout haut.

— Qui vous prend, messire? dit Renaud de Beauvais, tout prêt à s'emporter à son tour.

— Eh! par la mort-Mahom! tout à l'heure vous vous disiez brûlé par la soif, et maintenant vous ne semblez plus songer qu'à inventorier ma misère!

Renaud fit un mouvement comme pour se défendre de l'intention.

— Passe encore! poursuivit Bernard, sans lui laisser le temps de répondre; si je suis pauvre, cela ne regarde que

moi, et je n'en veux plus rougir! Mais vous avez médit de la Vierge!

— Un instant, compagnon! non de la Vierge..., mais de ce petit vilain morceau de cire, qui n'est pas digne de la représenter. Quant à la reine du Ciel, je l'honore tout autant que vous le pouvez faire; j'ai même son image au chevet de mon lit, mais sur un émail de Limoges, et si finement coloriée, si gentiment encadrée dans un cercle de vermeil...

—Buvons! dit Bernard en l'interrompant de nouveau; et il posa sur une table deux verres et deux bouteilles.

Renaud de Beauvais, quoique soudainement repris de soif, dégusta lentement le vin du crû; puis, s'arrêtant en route:

— Vous n'en avez pas d'autre? dit-il.

— Non; ne le trouvez-vous pas à votre goût?

— Il est excellent!

Et, avec une parfaite courtoisie, il acheva son verre d'un coup.

— Je le trouve bon, très-bon! reprit-il ensuite, après avoir fait une légère grimace; mais vous n'avez jamais songé à en laisser fermenter quelques tonnes dans un mélange de miel, de lavande et de poix-résine?

— Jamais! répondit brusquement Bernard.

— Il serait encore meilleur.

L'honnête châtelain de Fontenilles commençait à prendre son hôte tout à fait en déplaisance; sa critique, comme ses éloges, il ne pouvait se le dissimuler, étaient amalgamés de dédain et d'ironie, comme son vin de prédilection de poix-résine et de lavande. En examinant ce brillant jeune homme, dont les grands airs et l'insolence même annonçaient l'habitude de l'autorité et la fréquentation des cours; dont le costume de route, quelque simple qu'il fût en apparence, eût été pour lui un habit de gala; dont le frais visage ressortait si bien entre sa collerette de fine toile et son berret de velours, à mentonnière agrafée d'or; dont la taille se dessinait élégante sous sa jaquette de même étoffe et sa riche ceinture à clous dorés, le damoiseau ne put se défendre d'un sentiment de jalousie et presque de haine. Il se disposait à l'éconduire aussi poliment, mais aussi vivement que possible, lorsqu'un mot de celui-ci vint tout à coup changer ces mauvaises dispositions, qui n'étaient guère dans sa nature.

— Je maintiens que ce vin peut s'améliorer, disait son hôte, en poursuivant sa glose; celui du Beauvoisis ne vaut guère mieux... Pardon!... il lui est même inférieur comme couleur et comme goût... Voilà ce que je voulais dire... Cependant, avec un mélange de myrte et d'aloès, on en fait un nectar; la bière elle-même, légèrement épicée, vaut hypocras, et maître Thibaud de Marly s'en pourléchait les lèvres au retour de nos chasses.

— Vous connaissez le sire Thibaud? s'écria Bernard; le fils de notre baron Bouchard de Montmorency?

Il aurait voulu pouvoir ajouter: — Le frère de Jeanne! ce qui était un bien autre titre à ses yeux, mais il se retint.

— Si je connais Thibaud! Il est venu encore l'an dernier passer deux mois dans mes domaines, à banqueter, à chasser au filet, à l'oiseau et à l'arbalète; et il est parti m'emportant une bonne somme qu'il m'avait gagnée aux dés et à la longue-paume, le joyeux compagnon! Si je le connais! c'est mon grand ami!

— C'est de même le mien.

— Vrai?... A sa santé alors!

Cette fois les verres se choquèrent et furent vidés aussitôt, sans grimaces d'un côté, sans fâcheuses pensées de l'autre. Le nom de Thibaud de Marly avait fait taire tout sentiment antipathique. Les verres se remplirent de nouveau; on but à la santé du baron, puis à celle de la baronne, à chacun de leurs autres enfants.

Le nom seul de Jeanne ne fut pas prononcé au milieu de ces nombreuses libations.

Un peu échauffé par le vin du crû, quoiqu'il ne fût sophistiqué ni d'aloès ni de poix-résine, Guillaume Bernard, sans doute pour se rehausser aux yeux de son hôte, en arriva avec lui aux confidences sur son illustre origine.

Il était le petit-neveu de Robert IV, comte de Meulan, dont les malheurs étaient assez connus à cette époque.

Robert IV avait possédé en France cette région provinciale appelée *le Pincerais*, composée des domaines de Mantes, de Poissy et de Meulan. Dans la Normandie, qui appartenait alors à l'Angleterre, il était seigneur de Jumièges, de Saint-Wandrille, de Pont-Audemer et autres lieux. De cette double possession sur deux terres rivales, de cette nécessité de prêter tour à tour foi et hommage au roi d'Angleterre et au roi de France, était résultée la ruine complète de sa maison. Quand Robert IV, comte de Meulan, se rangeait sous la bannière de Philippe Auguste pour protéger ses terres de Poissy et de Mantes, Richard Cœur de Lion, son autre suzerain, lui confisquait ses terres normandes; quand ce même Robert IV, seigneur de Jumièges et de Pont-Audemer, combattait près de Richard, Philippe Auguste faisait aussitôt main-basse sur *le Pincerais*. La royauté devenait envahissante vers la fin du douzième siècle; il en advint que le puissant comte de Meulan, ainsi confisqué de droite et de gauche, mourut entièrement dépossédé, et que le dernier héritier de son nom glorieux dut se contenter d'être simplement un sire de Fontenilles.

Lorsque Bernard eut achevé son récit, en l'entremêlant de quelques doléances:

— Que comptez-vous faire pour vous tirer de là? lui dit Renaud de Beauvais. Il vous faut, croyez-moi, épouser quelque riche veuve qui vous donnera son fief à garder.

— Je n'ai pas le cœur aux veuves, répliqua Bernard en portant son regard vers l'image de la Vierge appendue à sa cheminée, comme si la Vierge était sa confidente et dût le comprendre.

— Par ma foi de chevalier! ni moi non plus je ne me soucie guère des femmes de seconde main. Je veux que celle que j'épouserai n'ait encore porté que le nom de son père; et, entre nous, camarade, je puis vous le dire en confidence; mais lorsque, pour justifier de ma chevalerie, j'aurai quelque peu guerroyé pendant deux ou trois ans, soit contre les pastoureaux, soit contre les Albigeois, je crois être sûr par avance de celle-là qui sera ma femme.

— Est-elle jolie?

— Accorte et belle, gracieuse et plaisante à voir autant qu'il est donné à une créature humaine de l'être!

— A sa santé alors.

Et quand il eut rempli les verres à plein bord:

— Peut-on savoir le nom de la dame à qui vous êtes ainsi fiancé de cœur? reprit Bernard en se levant pour porter la brinde.

— Vous serez discret, messire?

— Je le jure!

— Eh bien! c'est Jeanne de Montmorency, la sœur de Thibaud; et c'est près d'elle que je me rends en ce moment.

Et Renaud de Beauvais avança son verre pour le heurter contre celui de son hôte, mais il ne rencontra rien;

le verre de celui-ci venait de se briser entre ses doigts, et le vin inondait la table.

Renaud regarda Bernard, qui était pâle et agité de tous ses membres; il partit d'un éclat de rire :

— La belle affaire! dit-il, un verre cassé!...

Il n'y vit rien autre chose.

Au même instant on entendit sur la route un bruit de mules et de chevaux. Renaud y courut. C'étaient ses pages et ses valets qui arrivaient porteurs des bagages. Rentrant presque aussitôt avec eux :

— Pardon, mon hôte, dit-il; mais il n'est pas séant de se présenter devant les dames en habit de route; vous permettez qu'ici je change de vêtements? Sans votre gracieuse hospitalité, j'aurais dû m'en tirer derrière quelque buisson.

Ses pages sortirent des coffres une aiguière d'argent et des flacons d'eau de senteur; il se lava les mains et la figure, se parfuma la barbe et les cheveux; se revêtit d'un galant costume tout de soie et de velours incarnat, qui n'avait de guerrier que le hausse-col, les demi-brassards, les grèves qui lui couvraient le devant des jambes, et son léger casque à plume flottante.

Pendant le temps que dura cette toilette qui aurait dû être si navrante pour le sire de Fontenilles s'il avait eu le plein usage de sa pensée, que se passa-t-il entre eux? Comment Renaud de Beauvais prit-il congé de son hôte? C'est ce que Bernard lui-même ignora toujours.

Plongé dans la stupeur et l'engourdissement, il resta plusieurs heures sans bouger; à ce point que ses valets, lui adressant la parole sans obtenir de réponse et sans lui voir faire un mouvement, crurent qu'il avait été changé en pierre.

Il ne se réveilla de cet anéantissement que comme le crépuscule du soir était déjà venu.

Poussant alors un cri de rage :

— Ah! ce Renaud! ce dameret, cet insolent! Je savais bien que je le haïssais rien qu'à première vue!... Mais je le jure par le sang de mes veines! non, il n'épousera pas Jeanne!... Je veux être riche comme lui, moi! puissant comme lui!... Me fallût-il pour cela faire *aller à la proie* sur les grands chemins; assembler une troupe, piller les châteaux et les églises, comme fit jadis le sire de Montlhéri, comme ont fait tant d'autres de nos jours, qui ne s'en sont pas mal trouvés. Je pillerai, je tuerai jusqu'à ce que le roi m'ait rendu ce que son père m'a volé, mes biens et mon titre de comte de Meulan!... Jeanne m'appartiendra. Je supplanterai près d'elle ce Renaud de Beauvais, dussé-je y employer les sortiléges et les maléfices! *dussé-je livrer mon âme au diable!*

Dans ce moment, autour de lui, les meubles semblèrent s'agiter; un frémissement bizarre courut autour des parois de la salle, et quelque chose tomba avec une sorte de plainte, sans qu'il pût deviner de quel côté, et ce que ce pouvait être.

Cherchant à s'en rendre compte, il promenait son regard troublé à travers les demi-ténèbres de la chambre, quand Courte-Cuisse, tout pâle et en désordre, parut avec une lampe allumée qui vacillait dans sa main.

— Maître, dit l'intendant d'une voix éraillée et suffocante, que se passe-t-il donc? Je viens de voir courir entre ciel et terre, poussé par une bourrasque, un gros nuage sombre et livide d'où sortaient des cris confus, des blasphèmes et des aboiements prolongés. Serait-ce la chasse Hennequin? Serait-ce le démon Brudemart, et ses légions de huarts noirs, déguisés en dogues hurlants? S'il en est ainsi, Dieu nous vienne en aide! les aboiements des huarts, c'est l'hosanna de l'enfer!...

— Tais-toi, vieux songeur; ta raison ne garde pas mieux son équilibre que tes jambes. Tu n'as rien entendu, lui répliqua Bernard, qui se refusait à grossir ses propres terreurs de celles de son valet.

— Ne soyez pas incrédule, maître; l'enfer menace quelqu'un dans le pays. Mais, ajouta l'honnête intendant, en respirant plus à l'aise, tous les saints en soient loués! ce ne peut être ni vous ni moi, qui sommes de bons chrétiens. D'ailleurs, le démon n'a droit sur nous qu'au moment où nous commettons un acte criminel, et j'oserais affirmer...

Il fut interrompu tout court par son maître qui, sans articuler un mot, venait de lui arracher la lampe des mains.

Aux trois quarts remis de son grand transport, Bernard restait préoccupé surtout de ce bruit plaintif qui s'était fait entendre près de lui, de ce quelque chose tombé sur les dalles du parquet. Il projeta les rayons de la lumière çà et là, et tout à coup resta comme frappé de la foudre.

Sa petite Vierge de cire, détachée de la cheminée, s'était brisée en morceaux.

Il poussa un profond soupir, et les larmes lui vinrent aux yeux; puis il en ramassa précieusement les fragments, les baisa l'un après l'autre, faisant le signe de la croix pour chacun d'eux, et il les plaça ensuite dans son armoire auprès d'un livre d'heures que lui avait légué sa mère.

Guillaume Bernard dormit peu durant la nuit qui suivit. Il la passa presque entière à aviser aux moyens de devenir riche, et d'empêcher Renaud de Beauvais d'épouser Jeanne de Montmorency : mais, comme il ne songeait plus à recourir à ces expédients maudits qu'il avait invoqués dans un moment d'oubli de lui-même, il ne trouva rien.

Le matin, il se promenait soucieux dans ses cours, lorsqu'il entendit des soldats, alors attablés sous la tonnelle, entonner en chœur cette célèbre chanson du troubadour Guillaume de Saint-Grégory, qui avait été la *Marseillaise* du douzième siècle :

J'aime à voir le printemps qui fleurit les charmilles,
J'aime à voir dans les prés courir les jeunes filles;
Mais j'aime encor mieux voir, au milieu des sillons,
Tout à coup s'implanter tentes et pavillons;
Voir des Sarrasins, hors d'haleine,
Meurtris, sanglants, fuir dans la plaine,
Sans avoir trêve ni repos;
Voir nos soudards à l'escalade,
Faisant leur joyeuse gambade
De la haute échelle aux créneaux!

Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Le doux bruit du ruisseau mon oreille chatouille,
Encor plus gentiment la fauvette gazouille;
Mais j'aime mieux entendre, aux rives du Jourdain,
Le murmure annonçant les Turcs de Saladin!
Voilà le concert qui me charme!
C'est le cri de guerre et d'alarme,
Le hennissement des chevaux,
Les clairons qui sonnent l'aubade,
Le choc, où j'entends l'estocade
Briser leur armure et leurs os!

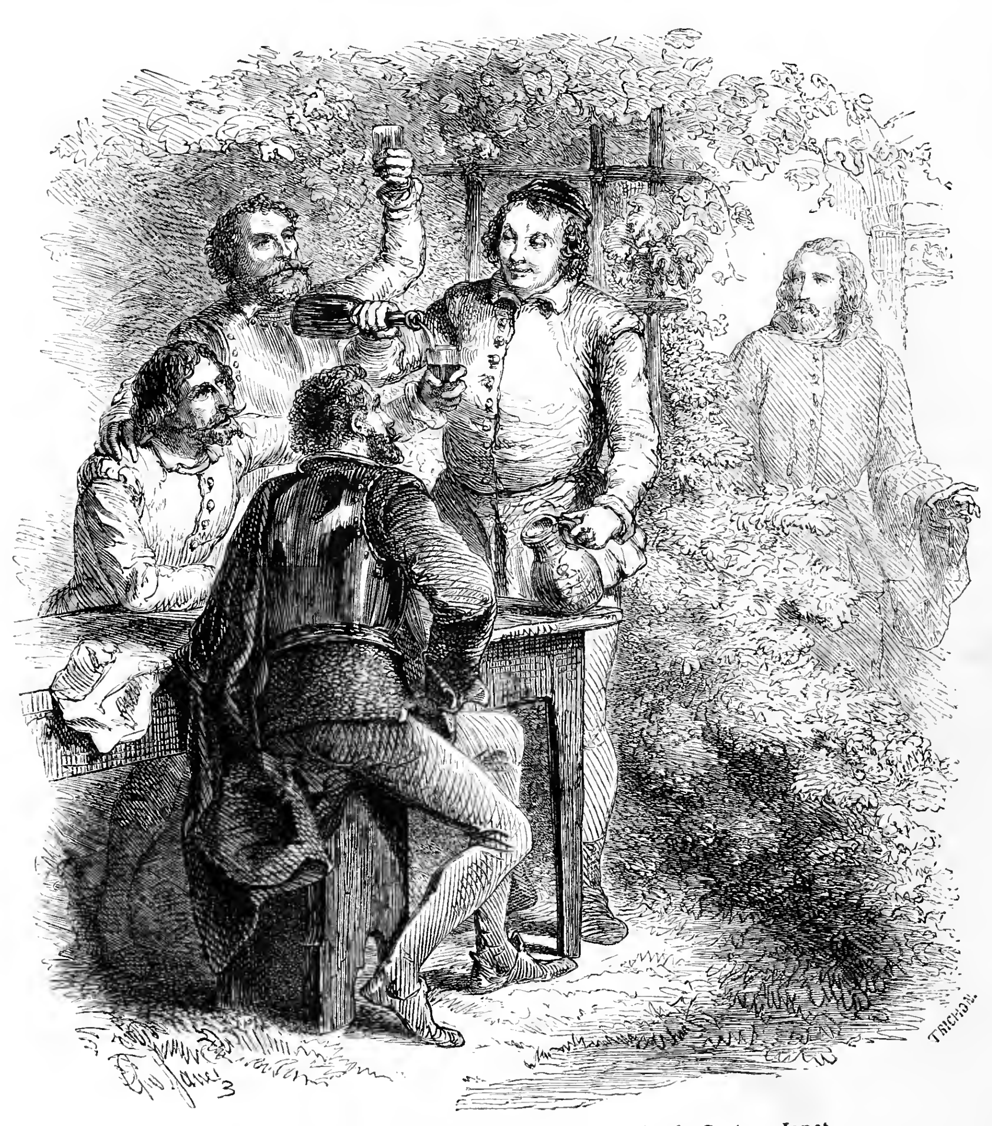
Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Ce que j'aime, en Europe, avant tout, c'est la France!
C'est mon pays natal, j'en garde souvenance;

Mais j'aime mieux l'Égypte, avec son grand soleil,
Ses palmiers, ses déserts, son fleuve sans pareil!
En France, j'étais pauvre hère,
Fieffé de trois arpents de terre;
Ici, j'ai de l'or, des joyaux,
Je suis duc de Tibériade,
Baudouin me traite en camarade,
Et j'ai des barons pour vassaux!

Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Bernard pense avoir trouvé le moyen qu'il a vainement cherché durant toute la nuit: il n'hésite pas à vendre tout ce qu'il possède, ses terres d'abord, puis un droit qu'il a sur le péage du chemin de Marly au Pecq, pour les marchands et les colporteurs; puis ses autres droits sur le four banal, sur le pressoir banal; faisant argent de tout, même de son fauconnier et de son garde-messier, qui consentent, après hésitation cependant, à redevenir libres, moyennant certaine somme qu'un Juif leur avance à gros intérêts. A ce même Juif, renforcé d'un Lombard, il emprunte trente écus d'or, leur laissant pour garantie son château de Fontenilles.



Bernard et les soldats chantant la croisade. Dessin de Gustave Janet.

Quand son escarcelle, gonflée jusqu'aux bords, est ainsi passée à l'état de sacoche, il prend la croix, non sur la poitrine comme font ceux-là qui vont simplement combattre les hérétiques sans sortir de France, comme vient de faire Renaud de Beauvais à l'égard des Albigeois, mais la croix sur l'épaule, en vrai croisé de Terre-Sainte, qui a juré l'extermination des infidèles.

Le plan conçu par Bernard n'est pas assez rempli de finesse et d'imagination pour qu'on ne l'ait deviné par avance. Renaud doit guerroyer trois ans en Alby; Bernard, quoique sa route soit plus longue, espère revenir, avant ce terme, comte d'Edesse ou de Jaffa, peut-être duc de Tibériade, s'il trouve le duché vacant, et Dieu sait qui alors, de lui ou de l'insolent Beauvoisien, sera l'époux de Jeanne!

X.-B. SAINTINE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE JEU DE MADAME.

Marie Leczinska était morte; Mme de Pompadour n'existait plus, et Louis XV, inclinant à la vieillesse, bien qu'il fût encore le plus beau cavalier de son royaume, avait enfin résolu d'amender sa vie et d'achever ses jours en roi et en honnête homme.

Le bon ange sur lequel il jeta les yeux fut la princesse



La princesse de Lamballe, Louis XV, Richelieu, Mlle Lange. Dessin de M. Philippoteaux.

de Lamballe, belle-fille du duc de Penthièvre, veuve à dix-neuf ans, et dont la grâce n'avait d'égale que la vertu.

Il la voyait assidûment aux soupers de sa fille, Mme Adélaïde, et il y appréciait dans l'intimité les charmes de son esprit et les qualités de son cœur.

Le deuil de la princesse fini, il admira sa beauté dans les fêtes données au roi de Danemarck. Mme de Lamballe n'eut qu'à y paraître en robe de gala, pour éclipser les plus jolies femmes de la cour. Son succès fut d'autant plus unanime, qu'elle seule ne s'en aperçut pas, dans son angélique modestie.

Le lendemain on annonça à son père, et celui-ci lui fit pressentir : — qu'elle allait monter sur le trône de France.

Elle s'effraya, au lieu de s'éblouir, d'une si haute destinée, et elle reprit aussitôt le demi-deuil, pour se préparer dans la retraite à faire des heureux. Elle ne voyait pas d'autre privilége dans la royauté.

Peu de jours après, Louis XV, qui avait gardé son secret jusqu'alors, le confia au duc de Choiseul, son premier ministre, et au maréchal de Richelieu, le compagnon de ses plaisirs.

Tous deux se virent perdus par le mariage du roi; le premier dans son influence politique, le second dans sa faveur scandaleuse.

— Sire, dit Choiseul, Votre Majesté est maîtresse de son cœur et de sa main; mais elle va sacrifier la paix de l'Europe et l'avenir de son successeur.

— Comment cela?

— En épousant la princesse de Lamballe, il faut renoncer à marier le Dauphin à Marie-Antoinette d'Autriche... Vous ne pouvez offrir à l'archiduchesse, à la fille des Césars, la seconde place à Versailles.

L'argument était habile. Il ébranla Louis XV, mais il ne le découragea point.

Richelieu s'y prit mieux encore que Choiseul.

— Maréchal, lui dit le roi, cachant sous la plaisanterie la gravité de ses paroles, nous nous faisons vieux; le métier de diables ne nous convient plus; il est temps de songer à l'ermitage. Je vous charge de présenter mes adieux aux favorites et aux roués, aux petits soupers et aux petites maisons. Je me retire dans le mariage avec une femme charmante, avec la perle de ma cour, en un mot, avec Mme de Lamballe.

Richelieu pâlit et trembla, comme si on lui eût montré la tête de Méduse. Pour ce vieux papillon des fêtes royales, — pour ce grand-maître des vices dorés de l'époque, le nom seul de la princesse voulait dire : réforme de la cour, perte de son crédit, disgrâce et peut-être bannissement...

Il se garda toutefois de combattre Louis XV, et, feignant d'abonder dans son sens et de partager ses remords :

— Votre Majesté prêche comme Massillon, répliqua le Machiavel de l'Œil-de-Bœuf, auquel Satan inspirait sur l'heure sa dernière rouerie, et je suis d'autant plus digne de son sermon, ajouta-t-il avec la componction la mieux jouée, que je vais aussi me convertir et me marier avec un ange.

— Pas possible!... Avec qui donc? reprit Louis XV enchanté, et pressant la main de son favori.

— Dans quelques jours, Sire, si vous le voulez bien, je vous présenterai ma future, et vous la jugerez par vos propres yeux.

— A merveille, s'écria le roi...; dimanche prochain, au jeu de Madame; c'est là qu'on doit me présenter aussi la princesse, et que je la désignerai comme mon épouse, en lui offrant la carte et mon bras... Nous ferons la partie carrée, maréchal, et le Ciel se réjouira du retour de deux pécheurs... A dimanche, mon ami.

— A dimanche, Sire. . — Et c'est le diable qui se réjouira! ajouta en lui-même Richelieu, qui courut tout droit chez Lebel.

On sait que Lebel était le valet de chambre du roi et le pourvoyeur de ses caprices.

— Mon cher, lui dit le maréchal, après lui avoir tout conté, il n'y a qu'un moyen de nous sauver ensemble : retrouve moi, d'ici à vingt-quatre heures, la plus adorable femme de Paris, que j'ai aperçue un soir chez Mlle Gourdan, et qu'il m'a été impossible de découvrir depuis. Elle se nomme Jeanne Vaubernier, mais on l'appelle Mlle Lange... Fouille les ruelles, les boudoirs et les lansquenets, surtout le tripot du comte Jean Dubarry... Je le soupçonne de recéler la perle qu'il nous faut. Il ne nous la refusera pas quand il saura que je veux la présenter au roi, comme ma future épouse, dimanche prochain, au jeu de Mme Adélaïde... Va, cours... c'est ta bataille de Fontenoy; mon bâton de maréchal... et le tien en dépendent...

Lebel comprit, sourit... et partit.

Le dimanche suivant, en effet, Mlle Jeanne Vaubernier, l'ancienne ouvrière en modes, Lange, que, par un calembour digne de tous deux, Richelieu donnait comme sa prétendue, fut amenée par lui au jeu de Madame, fille du roi.

L'éclat de sa beauté et l'adresse de sa parure étaient tels, qu'ils produisirent un éblouissement général. Jamais Versailles, ce rendez-vous de toutes les grâces et de toutes les séductions, n'avait rien admiré d'aussi gracieux et d'aussi séduisant.

Les prévisions de Richelieu furent réalisées en quelques minutes.

Louis XV, captivé, fasciné, éperdu, ne vit plus Mme de Lamballe qu'à travers un nuage... Toutes ses résolutions s'évanouirent devant le regard de Mlle Lange. Il n'eut plus qu'une volonté, qu'une ambition, qu'un projet, disputer et ravir cette conquête à Richelieu, son vieux rival.

De sorte qu'au moment solennel et décisif, attendu par tout le monde, quand Madame eut fait le jeu et prié le roi de désigner ses partners, Louis XV, ne sachant plus ce qu'il faisait, baisa la main de Mme de Lamballe, en signe d'adieu, au lieu de lui offrir le bras et la carte; et présentant ceux-ci à Mlle Lange, la choisit ainsi et l'enleva au maréchal qui la tenait par la main...

On se figure le coup de théâtre. La princesse de Lamballe disparaît. Ses amis restent consternés. Richelieu triomphe, en simulant le dépit; — et à la place du bon génie qui eût sauvé le roi et la France, s'installe le mauvais ange qui devait perdre la monarchie.

Rien ne put ouvrir les yeux du prince aveuglé.

— Je sais bien, disait-il à Noailles, que je succède à Sainte-Foix dans le cœur de la comtesse du Barry (tel fut le nouveau titre de la favorite).

— Oui, répondit Noailles en s'inclinant, comme Votre Majesté succède à Clovis!

Le roi ne fit que rire... et retomba dans l'abîme.

C. de C.

(Le *Musée des Familles* publiera bientôt une biographie complète de la princesse de Lamballe, avec des détails inédits et très-curieux sur ses derniers moments.)

LES CONTES EN FAMILLE.

LES AVENTURES D'UNE POUPÉE ET D'UN PETIT TAMBOUR.

Étrennes à ma chère Pauline Wacchi.

I. — LE PARADIS DE L'ENFANCE.

En ce temps-là, au point le plus marchand, le plus animé, le plus bruyant de la très-bruyante, très-animée et très-marchande rue Saint-Martin, à Paris, c'est-à-dire en face de la rue aux Ours, florissait une boutique peinte en vert, au fronton de laquelle on pouvait lire ces lettres noires sur un fond rouge :

Y. CROCHARD ET NEVEU,

MAGASIN DE JOUETS EN TOUS GENRES.

Prix fixe.

Au-dessous de cette enseigne et au-dessus de la porte ouvrant à deux ventaux, on pouvait admirer un tableau de bois légèrement incliné en avant. Il représentait un polichinelle colossal distribuant d'une main des jouets de toute sorte à un tas de petits garçons mêlés de petites filles, tandis que de l'autre il élevait au-dessus de sa tête une banderole peinte des couleurs de l'arc-en-ciel, et sur laquelle était écrit en caractères jadis dorés : *Au Paradis de l'enfance.*

Aujourd'hui, la boutique que l'oncle Ymbert Crochard habita pendant quarante-cinq ans est devenue un magasin de rouenneries; l'oncle est retiré à Belleville, le neveu occupe un poste considérable dans je ne sais quelle compagnie de chemins de fer. Le *Paradis de l'enfance* n'est déjà plus qu'un souvenir; mais il fut un temps où, lorsque le calendrier indiquait une fête de famille, quand on voulait inaugurer les vacances de quelque petit lauréat, et surtout aux renouvellements d'année, le polichinelle, du haut de son enseigne, voyait accourir, de tous les quartiers de Paris, les enfants et les parents, le *vouloir* et le *pouvoir*, l'un portant l'autre, au *Paradis de l'enfance.* C'est qu'aussi les bataillons de soldats à pied ou à cheval, en plomb, bois ou carton, étaient là toujours bien braves, bien armés, bien luisants; c'est que la population de poupées, de chinois, de diables, d'arlequins, de princes asiatiques, y était toujours parée, frisée, joyeuse, comme à l'ouverture d'un bal ; c'est que là vivaient, sans jamais se déchirer, tous les animaux du globe ; c'est que les basses-cours étaient complètes, les ménages proportionnés à toutes les fortunes, les armes bien fourbies, les musiques bien sonores, les théâtres largement pourvus de décors, de comédiens et de chefs-d'œuvre; c'est qu'enfin dans ce petit monde, que le gros polichinelle regarda quarante-cinq ans sans cesser de sourire, tout était gai, varié, charmant; tout était renouvelé à point, avec goût, selon les inventions récentes, les gouvernements, les saisons, et suivant la mode, dont la puissance s'étend jusqu'aux sabres de bois !

II. — MONSIEUR TAN-PLAN.

En juillet 1846, dans un angle formé par deux rayons de la vitrine de droite, au fond de la sombre arrière-boutique qui servait de magasin aux Crochard, il y avait un petit tambour qu'à son uniforme on reconnaissait pour appartenir au corps honoré et si honorable des sapeurs-pompiers, et c'était là véritablement un gentil tambour. Sous la visière de son casque brillant, surmonté d'une crinière noire, il portait un visage brave et doux ; un sourire vermeil habitait sous ses petites moustaches blondes, et je ne sais quel charme se manifestait dans les lignes de cette physionomie alors mélancolique. La tenue de ce tambour, que j'ai, moi son parrain, le droit de nommer comme je veux, et que je nomme *Tan-plan*, était fraîche et pimpante : plastron de velours noir sur uniforme de drap bleu, passementeries rouges, boutons de cuivre éblouissants, col de crin noir tout battant neuf, buffleteries immaculées, tout semblait brossé, peigné, ciré, astiqué, comme en un jour de parade ; tout provoquait à cette exclamation flatteuse : Joli soldat ! De celui dont je parle, le tambour seul aurait suffi pour lui gagner tous les cœurs. Il était si brillant, ce tambour, si bien tendu, si retentissant ; les baguettes en étaient si déliées, si fines, si gracieuses ! — Vous aviez là, tambour, de bien jolies baguettes, et avec quelle grâce vous saviez vous en servir ! Pour en juger, on n'avait qu'à tourner un petit bouton fixé à la boîte sur laquelle vous étiez campé fièrement, aussitôt vos poignets se soulevaient, les baguettes s'agitaient et tombaient en cadence sur la peau du tambour qui chantait gaiement : ran-tan-plan, tan-plan ! Au reste, vous lui rendiez justice, ami Tan-plan, à votre tambour ; vous l'aimiez beaucoup et ne le quittiez guère ; et de ceux qui vous ont connu, nul ne se souvient vous avoir jamais vu sans votre instrument, mon ami Tan-plan !...

Dans le portrait que je viens d'esquisser, on a remarqué peut-être que je n'ai rien dit des yeux. Cela tient à ce que mon crayon gardait ce détail pour la bonne bouche.

Tan-plan possédait des yeux bleus d'une nuance adorable. Figurez-vous le ciel dans ses plus beaux jours. Le point visuel avait été si heureusement allumé, qu'il donnait au regard une profondeur et une tendresse inexprimables. Quand on fixait des yeux les yeux de Tan-plan, son visage n'était plus de carton, son corps n'était plus de bois, on se croyait devant un être humain réduit à des proportions lilliputiennes ; on se surprenait l'envie de mettre la main sur le cœur de Tan-plan, et ce cœur, on croyait l'entendre battre !... c'est là du moins ce qui m'est arrivé chez mes amis les Crochard, dans le *Paradis* desquels j'aimais à monter parfois. Savez-vous pourquoi cette impression étrange, quand on s'avisait de chercher sous la visière du casque de Tan-plan la couleur de ses yeux ?... Parce que les yeux sont les fenêtres de l'âme ! Or, me croira qui voudra, il avait une âme, le petit tambour, et, dame ! que voulez-vous? un peu à l'étroit peut-être dans ce corps tout mignon, elle se mettait à la fenêtre pour prendre l'air sans doute, et peut-être aussi par curiosité. « — Mais quoi !... se peut-il?... mon Dieu!... par exemple... Allons donc ! comment ! pourquoi? une âme à ce petit tambour qui est là dans ce coin sombre, sur ce rayon, au mi-

lieu des bergeries, des laiteries, des ménageries, etc. ? » Oui, une âme! et pourquoi non?

Je veux bien cependant consacrer un chapitre à l'explication qu'on peut désirer ici.

III. — OU IL EST PARLÉ D'UNE RARE ESPÈCE DE PERLES.

Entre les choses pures qu'on peut trouver çà et là sous le soleil, il y a une chose aussi pure aux regards de Dieu que les bons éclats de rire des petits enfants, ce sont les larmes de l'honnête homme.

Ces larmes-là, c'est la gloire dans la défaite, c'est la honte du méchant, c'est la vraie douleur, c'est le sang de l'âme blessée, c'est l'âme elle-même qui se fond pour sortir du corps où elle a souffert et se renouveler plus vive; ces larmes-là, c'est l'aveu que la nature humaine fait de sa faiblesse, c'est l'orgueil qui succombe et la foi qui se ranime; à ces larmes-là, le Dieu des chrétiens reconnaît un de ses fils, un frère de Jésus, et peut-être en les voyant tomber, pleure-t-il lui-même, ce Dieu tout bonté et tout amour!...

L'ouvrier bimbelotier qui avait façonné le petit tambour, et qui se nommait Michel Joyeux, était un honnête homme.

Une nuit que, solitaire, il travaillait ardemment et tristement à une commande de jouets d'enfants, ses larmes, longtemps comprimées, éclatèrent tout à coup et ruisselèrent, amères et brûlantes, sur le petit tambour qu'il tenait à ce moment dans ses mains. Interrompant enfin sa tâche, Michel pleura longtemps; on eût dit que son âme s'écoulait toute dans ces larmes tardives et qui trempaient l'image ébauchée restée sur ses genoux!... Je crois qu'alors, il faut bien que cela se soit passé ainsi, l'âme de l'ouvrier pénétra dans l'ouvrage; puis Michel, soulagé, essuya ses larmes; il acheva la création du sapeur-pompier, le coiffa du beau casque brillant et ne le regarda non plus que les autres jouets en le rangeant avec eux... Mais quand il livra la commande à la maison Crochard, il livra sans le savoir, et sans augmentation de prix, un peu de sa bonne âme; et cette âme, elle brûla, longtemps ignorée, dans les yeux bleus du petit tambour.

Mais pourquoi donc Michel Joyeux, ouvrier bimbelotier, travaillant en chambre chez lui, rue Michel-le-Comte, n° 12, au sixième étage, pleurait-il tant de larmes la nuit où il achevait sa commande de joujoux?...

IV.—ACHÈVEMENT DU PORTRAIT DE MONSIEUR TAN-PLAN.

Monsieur Tan-plan, tambour du digne corps des sapeurs-pompiers, semblait âgé de dix-huit ou vingt ans; il comptait trente centimètres de taille; il battait du tambour avec talent et sobriété; tout démontrait dans sa tenue une martiale élégance. Pour l'amener au point où je vous le présente, Sedan avait fourni du drap, Gênes du velours, la Suède avait procuré du fer, l'Angleterre du cuivre; la vallée d'Echarcon avait contribué pour le papier, les Vosges pour le carton, la forêt de Compiègne pour le bois. Il avait fallu le concours de la sculpture et de la peinture, la main-d'œuvre de vingt ouvrières et de trente ouvriers; eh bien, devinez ce que cela représentait en argent pour MM. Crochard oncle et neveu? devinez le prix auquel était coté ce gentil militaire, si bien fait, si discret, si pacifique, si modeste; ce petit homme plein d'âme, devant lequel Diogène eût sans doute éteint sa lanterne?...

— Vingt-cinq sous!

V. — MADEMOISELLE MA FILLE.

En juillet 1846, au beau milieu de la vitrine de gauche, bien en vue et fort en lumière dans la boutique même de MM. Crochard, il y avait une certaine poupée qui, cent fois par jour, clouait en admiration, au seuil de la porte ouverte, les petites filles pauvres du sixième arrondissement. Cette poupée était la seule de son espèce parmi celles dont regorgeait *le Paradis de l'enfance*. Nombre de poupées portaient bien là comme elle une toilette charmante; et sous ses atours, la poupée dont nous causons avait bien, comme les autres, des jambes et des bras de bois, rendus mobiles par de petits ressorts qui permettaient les plus gracieux mouvements; mais ce qu'elle avait de supérieur à toutes les autres, ce qui mettait de si ardents désirs dans les yeux des petites filles qui passaient rue Saint-Martin, ce qui sacrait cette poupée reine du *Paradis de l'enfance*, c'était l'éclatante blancheur de son teint, la suprême beauté de son visage, le galbe fier de son cou, les lignes onduleuses de ses épaules.

Depuis le front jusqu'au sein, la poupée était de cire, d'une cire épaisse, pleine, abondante, charnue pour ainsi dire; d'une chair pulpeuse, et mate et satinée comme le lourd pétale du magnolia. Le moule d'où ce buste charmant était sorti n'en devait pas contenir d'autre, l'artiste l'avait brisé. Les deux Crochard, l'accueillant comme essai, l'avaient fait monter avec soin et exposer sous verre de la façon la plus avantageuse aux yeux des chalands; mais l'essai était demeuré infructueux, vu le haut prix relatif auquel on avait dû coter cette poupée rare.

Ah! si le faubourg Saint-Honoré ou la Chaussée-d'Antin eût pu savoir l'existence de ce chef-d'œuvre, il ne fût pas resté longtemps sous la vitrine de gauche; mais pour les pères négociants de la rue Saint-Martin, il semblait véritablement d'un prix insensé!

Non, oh non! cette poupée n'était point une poupée ordinaire et sa beauté n'était pas une ordinaire beauté... Mais, pour en parler à mon aise, j'aurais besoin que cette merveille eût un nom... Bah! quand par une admirable anticipation d'instinct maternel, le premier jouet que veulent les petites filles, c'est une plus petite fille dont elles puissent se dire la mère, elles appellent naturellement leur poupée : *Ma fille*. Dans le monde enchanté des enfants, Eden terrestre, d'où nous sortons en hâte vers quatorze ou quinze ans pour le pleurer pendant les ans qui suivent, dans ce monde-là, dis-je, toutes les poupées sont appelées : *Ma fille!* Puisque je ne m'occuperai que d'une seule, et que nulle confusion n'est à craindre, je n'ai qu'à nommer la poupée merveilleuse : *Ma fille*. Et puis, quoi! ce nom me bercera dans une certaine illusion douce... Qu'est-ce que ça vous fait?... passez-le-moi! laissez-moi dire librement : *Ma fille*.

Mademoiselle *Ma fille* ne portait pas, comme toutes les poupées du monde, un visage âgé de cinq ans avec un nez retroussé au milieu; mademoiselle *Ma fille* avait l'air de marcher dans la vie entre son seizième et son dix-septième printemps. De plus, en son printanier visage, le nez, aux ailes roses et frémissantes, était d'une coupe grecque très-pure... Vous voyez bien, dès lors, que cette poupée n'était plus guère une poupée, mais une façon de statuette, colorée des couleurs de la vie et vêtue d'une vraie toilette qu'elle portait comme une duchesse élégante; c'était un portrait peut-être?...

(Entre nous, c'était un portrait.)

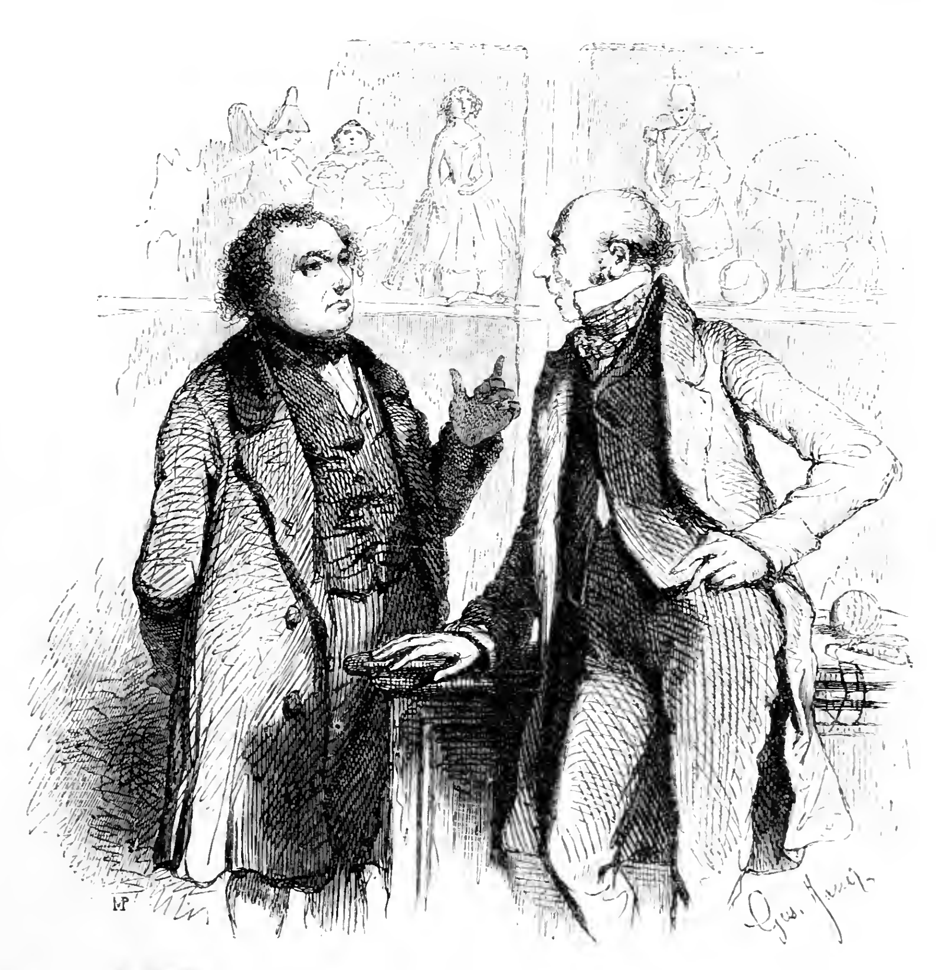
Sur un front haut, rempli, puissamment modelé, aux tempes marmoréennes, *Ma fille* offrait à l'admiration une abondante chevelure d'un noir bleuâtre. Sous l'arcade sourcilière, peut-être un peu profonde, ses yeux bruns

semblaient pleins d'un feu contenu. — Songez au soleil encore voilé par les brumes de l'aube. — Les cils longs et touffus restaient à demi baissés, précaution charitable! Le ton rose des joues, la nuance rouge des lèvres, la pâleur de neige du front et du cou se faisaient mutuellement valoir. Rien ne peut dire la mignonnerie des oreilles et l'ovale adorable du menton. — Par exemple, la tête paraissait pencher un peu trop en arrière; mais que voulez-vous! cela tenait sans doute au poids énorme des cheveux, et n'était d'ailleurs pas sans grâce. — Taille souple, que le vulgaire n'eût pas trouvée assez fine, mais en laquelle rien ne trahissait le corset meurtrier; bras ronds et nobles, mains de race dont le gant ne déguisait point la pureté, voilà, en ajoutant des modes bien portées, voilà, n'est-ce pas, de quoi éveiller les admirations les plus exigeantes et aussi de quoi me rendre fier de mademoiselle *Ma fille*.

Je n'ai point parlé du caractère: un seul trait va vous le faire trouver charmant. Mademoiselle *Ma fille*, dont les lèvres étaient toujours entr'ouvertes pour sourire, n'ouvrait jamais, mais là, vraiment *jamais*, la bouche pour parler. — Et puisqu'il ne lui manquait que la parole, convenez que pour être parfaite il ne lui manquait rien.

Et elle n'était cotée que deux cent vingt-cinq francs!!!

Mais pourquoi, trop cruel pour ses contemporains, l'artiste qui avait créé *Ma fille* en avait-il brisé le moule générateur?... Et si *Ma fille* était un portrait, de qui était-elle le portrait? Et pourquoi avait-on vendu ce portrait à Y. Crochard et neveu?...



Y. Crochard et neveu dans leur magasin du *Paradis de l'enfance*. Dessin de G. Janet.

Des pourquoi encore! quand déjà les précédents chapitres en sont tout émaillés! Hélas! la vie elle-même est une phrase pleine de *pourquoi?*

Pourquoi?

VI. — OU L'AUTEUR EMMÈNE LE LECTEUR DANS UN VOYAGE A RECULONS.

J'essayerai pourtant de répondre à quelques-uns des points d'interrogation amenés sous ma plume par l'iliade de la poupée et du tambour; mais il me faudra prendre cette réponse un peu loin en arrière. Que mes lecteurs me le pardonnent! L'historien qui veut demeurer exact n'est pas bref à volonté. Nous allons donc laisser pour quelques pages M. Tan-plan dans son arrière-boutique, et mademoiselle *Ma fille* au beau milieu de la vitrine de gauche, et rechercher leurs origines sous les brumes des ans passés.

VII. — HISTOIRE VÉRITABLE D'UN FILS DE PROMÉTHÉE.

Il était une fois un petit garçon arrivé en ce monde sur de petites jambes et avec une grosse tête.

A l'âge de trois jours il fut emmailloté par une amie de sa mère; recouvert ensuite d'un vieux châle, sans doute

pour qu'il ne vît pas le chemin qu'on lui faisait prendre, il fut emporté à la brune dans la grande rue de Beauvais, à Amiens, où s'accomplissait ce mystère. Arrivée presque au bout de cette grande rue, l'amie confidente s'arrêta sur la gauche contre une grande maison qui était l'hospice des Enfants trouvés. A cette heure d'entre chien et loup, ce qu'on a appelé *le tour*, ce trou sombre qui engloutit les petits enfants que leurs mères ne peuvent ou ne veulent pas nourrir, le tour était tout béant ouvert. La messagère y plaça délicatement le petit garçon ; elle tira le cordon de sonnette qui, pour être tiré, veut tant de courage, et s'enfuit en courant.

Le lendemain, le messager de l'établissement et la sœur Sainte-Joséphine tinrent sur les fonts baptismaux l'enfant aux petites jambes et à la grosse tête ; il fut nommé par eux Albert-Joseph.

A l'âge de dix mois, ses jambes n'avaient guère grossi et sa tête avait pris un peu plus de volume encore ; il fut, lui sixième, emmené par son parrain chez une pauvre femme d'un petit village près de Bapaume. Cette femme élevait Albert, tout en l'appelant *le monstre*, à cause de son énorme chef, quand un beau jour l'enfant, peu nourri mais battu davantage, et alors âgé de six ans, se sauva tout simplement, tandis que sa mère-nourrice était aux foins. La veille, dans la chaumière, on avait *cuit ;* il en profita pour emporter sous son petit bras le plus petit pain qu'il put trouver, demandant à Dieu de le mettre à même de revenir le payer d'un prix décuple quelque jour. Ce petit pain était une miche énorme.

Après avoir passé une nuit à la belle étoile, avec son pain pour oreiller, le petit Albert-Joseph fut réveillé par des saltimbanques qui s'étaient mis en route avant le soleil pour se rendre à la fête de Douai. Ces saltimbanques étaient de bonnes gens ; ils trouvèrent Albert à leur goût, surtout à cause de sa tête qui leur parut agréable ; ils l'engagèrent lestement dans leur troupe, partagèrent leur petit salé avec lui, qui partagea son gros pain avec eux, et l'on partit pour la fête de Douai.

A cette fête le succès de la troupe fut grand, grâce aux talents combinés des artistes, soit comme escamoteurs, soit comme danseurs de corde, soit comme avaleurs de sabres, mêlés de cailloux ; grâce surtout à l'exhibition du jeune Albert, qui fut généralement admiré comme *nain ordinaire et extraordinaire de Sa Majesté l'Empereur du grand Désert ;* grâce enfin à un cabinet de figures de cire, où se coudoyaient Henri IV, Michaud, Papavoine, Fualdès, la chaste Suzanne, Napoléon et Hudson Lowe, avec le dey d'Alger et le grand Frédéric de Prusse.

Ces divers personnages eurent une vive influence sur le nain ordinaire de l'empereur du grand Désert. Ils lui soufflèrent l'idée de faire leur portrait. Albert l'essaya d'abord en se servant de la mie qu'il détachait de son pain quotidien. Mais cette matière se montrait rebelle à sa volonté ; et d'ailleurs, — comme le lui dit fort bien l'avaleur de sabres mêlés de cailloux, qui le surprit un jour modelant une chaste Suzanne, — « avec cette mie de pain perdue, il valait mieux pour lui se faire des jambes. » Mais ce mot, tout spirituel qu'il fût, ne découragea pas Albert de sa passion pour la fabrication des petites statues. Cette passion le poussa même à voler de la cire pour imiter en vraie cire cette chaste Suzanne qui préoccupait sa vocation naissante. Une nuit, il prit une oreille à Hudson Lowe, il coupa une main au dey d'Alger, il gratta le menton du grand Frédéric, il accourcit le nez d'Henri IV... Et ayant tant bien que mal déguisé ces divers rapts, il se mit en mesure de tenter son œuvre chérie. Hélas ! il fut surpris par l'escamoteur qui le corrigea longuement, en menaçant de le chasser de la troupe s'il osait une seule fois recommencer.

Il était écrit qu'Albert serait un jour sculpteur. La vocation ne choisit pas ses milieux ; la persécuter, c'est l'animer. Rien d'ailleurs ne provoque fatalement les enfants d'Ève à la désobéissance comme la défense de désobéir ; pour faire ce que tout vous pousse à faire, on ne se sert pas des choses qu'il faudrait posséder, on emploie ce qu'on a... Bref, Napoléon, Fualdès et Papavoine devinrent horriblement infirmes !...

Albert-Joseph recommença trois fois.

VIII. — UN RELAIS DANS LE VOYAGE A RECULONS.

Un matin du mois de novembre, après une nuit pendant laquelle la neige n'avait cessé de tomber, l'enfant à la grosse tête fut réveillé encore une fois sur le bord d'un chemin, — mais cette fois sans avoir eu le moindre pain pour oreiller, — par une voix compatissante. Ce chemin était celui qui conduit de Picardie en Artois, de Pozières à Bapaume. Cette voix était celle de Pierre Pruvost, conducteur d'une petite diligence desservant la route d'Amiens à Arras.

— Mon petit homme, dit Pierre en écartant la neige qui, durant la nuit, avait emmaillotté l'enfant, mon petit homme, il faut te réveiller et monter dans ma voiture. Là, tu te réchaufferas un peu, et, si tu as faim, ma fille Blanche partagera sa pitance avec toi.

Un instant après, l'ex-pensionnaire des saltimbanques était emporté vers Bapaume par la diligence du père Pierre ; il commençait à se dégeler, et il mordait vaillamment dans le pain bis-blanc de la fille du conducteur.

La fille du conducteur, *la petite à Pierre*, comme on disait dans les auberges du long de la route, était une jolie enfant du même âge environ qu'Albert. Si, au milieu de ses autres noms, on l'avait appelée Blanche, nom peu commun dans la vie au grand air, ce n'avait point été recherche, affectation ou parrainage extraordinaire, mais parce qu'en naissant *la petite à Pierre* s'était montrée parée de la plus éblouissante blancheur qui se fût encore admirée sous le soleil !

Pierre Pruvost était veuf. Il adorait sa fille ; et, depuis le jour où ils avaient vu mourir, celle-ci sa mère, et celui-là sa femme, le conducteur s'était fait une habitude, un besoin, un bonheur d'emmener Blanche dans son continuel voyage d'Arras à Amiens et d'Amiens à Arras. — L'été, c'était plaisir, malgré le soleil ardent, l'orage fréquent et la poussière soulevée par la voiture sur son passage ; mais l'hiver, c'était bien rude pour la mignonne Blanche : lorsque la pluie faisait les ornières profondes, et qu'à droite et à gauche la campagne, dépouillée de ses verts atours, n'offrait aux yeux que de larges steppes grises ; lorsque la gelée piquait, le brouillard planait, la bise soufflait, ou que la neige changeait les steppes grises en épais draps blancs. Sous ces draps blancs la nature dort, reprenant des forces pour sa besogne du printemps. L'hiver devait être d'autant plus rude pour *la petite à Pierre*, que, par un amour un peu mêlé d'égoïsme, le conducteur tenait à garder sa fille auprès de lui dans son cabriolet, au plus haut étage de la diligence. Là, bien enveloppée des pieds à la tête dans le vaste manteau bleu paternel, n'ayant à découvert que sur le front la place d'un baiser, reconfortée à chaque auberge par quelque chaud liquide, vin, lait ou bouillon, l'enfant affrontait l'hiver et prenait santé, force, et couleurs si vives que, si on l'eût

alors rebaptisée, on eût pu la nommer *Rose* tout aussi justement qu'on l'avait jadis appelée *Blanche*.

Si, à cette existence entre ciel et terre le petit corps de l'enfant se fortifiait vite et bien, n'allez pas croire que son petit esprit demeurât trop longtemps dans les langes de l'ignorance. D'abord, souvenez-vous qu'ils ne sont jamais des sots les êtres qui vivent à même la grande nature, qui voient se coucher et se lever alternativement lune et soleil, et reçoivent les caresses diverses de chaque saison ; puis, quant à la petite Blanche, outre les bons discours sur toutes choses de l'honnête homme qui était son père, elle avait, comme leçons, des conversations avec les voyageurs que conduisait Pierre Pruvost. C'est un petit monde ambulant qu'une diligence ; tout y passe et tout y repasse. Blanche exerçait donc tour à tour son jeune entendement avec des commis voyageurs allant placer leurs articles, des curés de village se rendant à l'évêché, des marchands en tournée pour leurs achats, des comédiens en route pour affronter un début, des collégiens entrant en vacances ou retournant en classes, et, de toutes les réponses à toutes ses questions, *la petite à Pierre* profitait à merveille. Seulement, une chose importante à laquelle Pruvost, glorieux de sa fille, ne prenait point assez garde, c'était l'habitude que Blanche prenait de s'entendre dire à tout instant qu'elle était jolie. Ceci est vrai pour les plus petites filles comme pour les plus grandes femmes : à force de s'entendre répéter qu'on est jolie, on finit par fermement le croire, et, à force de le croire fermement, on finit par croire faire bien quand on fait quelque faute ou quelque sottise. En morale absolue, on devrait peu louer, et les enfants moins que les autres âges, et, s'il était une exception à ce système, elle devrait être faite en faveur de la bonté. La bonté, c'est la plus certaine, la plus belle, la première des qualités à développer chez l'enfance ; c'est la base sans laquelle aucune autre qualité n'est solide. Blanche était bonne et jolie : on ne lui disait rien de sa bonté, on exaltait sa beauté... Ainsi, entre la fille et le père on semait le malheur.

Peu de temps après que le père Pierre l'eut recueilli à moitié gelé et tout à fait affamé, Albert vit sa vie devenir celle de Blanche, et n'en fut pas plus malheureux, tout au contraire ; on comprend d'ailleurs que ces enfants commencèrent à s'aimer. Pierre Pruvost avait, de son côté, le cœur assez large pour deux ; il éprouva vite une paternelle affection pour l'enfant à la grosse tête, et bientôt il ne put s'en passer en voyage plus que de sa fille. Les étés lui semblaient alors bien plus beaux ; et, les hivers, le vieux manteau bleu, presque aussi vaste que le cœur de son propriétaire, enveloppait les deux enfants. Alors, en voyant l'une contre l'autre leurs deux petites têtes roses dont les yeux brillants interrogeaient ensemble la profondeur de la grande route, les voyageurs du père Pierre trouvaient tous sans peine la même comparaison : — *Paul et Virginie*, disaient-ils ; et ce n'est pas la mutuelle tendresse de Blanche et d'Albert qui eût pu faire mentir la comparaison.

Ils grandirent, cette *Virginie* et ce *Paul* en diligence. Ils atteignirent aux environs de douze ans ; et un jour, un bon prêtre, que Pruvost menait de Lahoussoye à Franvillers, fit au conducteur une longue et amicale remontrance sur l'avenir de ses enfants, dont il fallait faire, après tout, de véritables chrétiens. Pierre Pruvost comprit, car il était un véritable chrétien lui-même... et, quinze jours après, ses voyageurs le trouvaient bien triste... C'est qu'il avait placé ses enfants, chacun de son côté, pour qu'ils pussent être mis à même de faire leur première communion. Albert avait été confié à un brave instituteur de la rue Gresset, à Amiens, et Blanche, remise, à Arras, aux soins aimants de l'hôtelière de l'hôtel de la *Cour de France*, qui hébergeait d'habitude le père Pierre. Celui-ci avait, de cette façon, aux deux bouts de son chemin, toujours le même, deux petits bras d'enfant pour l'étreindre ; et si maintenant son chemin était moins riant et plus long, au moins conservait-il pour chaque départ et pour chaque retour large ration de caresses et de baisers.

Albert, qui semblait ne plus guère penser à façonner des statuettes, mit à profit le temps qu'il passa dans la rue Gresset. Il s'y instruisit en religion chrétienne, et apprit avidement ce que les condisciples de son âge savaient depuis longtemps déjà. Il souffrit sans doute, et vivement, de ne plus voir ni sa sœur Blanche, ni les champs bigarrés, ni les grands cieux changeants, ni les longs bois touffus, et de ne plus embrasser son père Pierre que de deux jours l'un ; mais il se consola avec ce qui console de tout, partout, toujours, les grands et les petits, les vieux et les jeunes : avec Dieu et le travail, et avec l'espérance, qui vient du travail et de Dieu.

Quant à Blanche, que l'hôtelière de la *Cour de France* envoyait avec sa fille recueillir les enseignements religieux, je suis désolé de ne pouvoir en dire franchement le même bien que de son frère à la grosse tête. Peut-être n'y avait-il point beaucoup de sa faute, peut-être était-ce un peu la faute de son père à l'endroit que j'ai déjà fait pressentir... ; peut-être le plus grand coupable était-ce le hasard, lequel a si bon dos ici-bas ! Toujours est-il que Blanche, s'entendant encore dire par les voyageurs descendus à la *Cour de France* qu'elle était jolie, bien jolie, merveilleusement jolie, commençait à prendre trop de plaisir aux expressions de cette opinion. L'hôtelière la catéchisait bien un peu là-dessus, mais Blanche avait douze ans : comment eût-elle pu ne plus croire ce qu'elle s'était entendu répéter depuis l'âge où la mémoire s'éveille ? Ajoutons pourtant que les exercices pieux qui précèdent la première communion eurent sur Blanche une influence salutaire, et que ce fut une petite sainte qui accompagna la fille de l'hôtelière à la table de Dieu, le même jour où, à Amiens, Albert-Joseph, grave et recueilli, communiait lui-même pour la première fois.

Quelques mois après, le bon Pierre Pruvost n'avait pu y tenir davantage, et les voyageurs, regardant au haut de la diligence les deux petites têtes roses dans le vieux manteau bleu, disaient encore : — Voilà *Paul et Virginie !*

IX. — FLEURS DE GRAND CHEMIN.

Albert-Joseph compte parmi mes meilleurs amis, ainsi que M. Tan-plan, le charmant tambour qui nous attend dans l'arrière-boutique du *Paradis de l'enfance*, rue Saint-Martin, où nous allons bientôt revenir. Souvent il m'a parlé de ce temps de sa vie écoulé sur la grande route. Les larmes alors lui venaient bien vite aux yeux, et ses paroles gagnaient tant de charme à son émotion, que je vais un moment le laisser parler encore :

« Ce fut un temps tout rose ! disait-il. Dédaigneux du présent toujours, toujours l'homme se fatigue à fouiller dans les cendres du passé pour y ranimer des étincelles, ou bien à percer les nuages de l'avenir pour y découvrir des étoiles !... Mais, pour moi, aucun présent ne vaut, nul avenir ne vaudra ce passé, passé si vite au bruit des roues roulant, des ferrailles cliquetant, des grelots fredonnant de la diligence du père Pierre !...

« Renversé en arrière, entre le bon conducteur et sa fille, et tandis que Blanche chantait ces chansons naïves : *Il était une bergère... Nous n'irons plus au bois... Si j'étais hirondelle...*, les yeux perdus dans les profondeurs bleues du firmament, j'ai, dans les chaudes nuits de l'été ou dans les nuits brillantes de l'hiver, interrogé tour à tour les pléiades de mondes qui gravitent vers Dieu à travers l'infini ; j'ai écouté les chansons que chantent les mille voix de l'harmonieuse nature, selon les heures, les mois et les saisons ; j'ai subi les sereines influences du grand air, des champs et des bois, des prairies et des montagnes ; j'ai trouvé la poésie partout, sans cesse, à toute minute du jour et de la nuit, à chaque village, entre chaque forêt, à chaque tour de roue de ma maison voyageuse. Je me faisais fort dans cette vie-là, je réjouissais mon père, j'instruisais ma sœur, et, sans avoir encore reconnu que la louange qui plaît le plus à Dieu, c'est le travail, avec toutes les voix de ma jeunesse épanouie en pleine nature, je louais Dieu !

« Ainsi je grandissais, tout en voyant grandir Blanche, qui voyait grandir sa beauté. Ainsi se passèrent ou plutôt s'envolèrent bien des semaines, bien des mois, des années tout entières ; Blanche et moi séjournant hier à Amiens, aujourd'hui à Arras, et reprenant, les lendemains, notre perpétuel voyage ; apprenant, oubliant, écoutant, observant, et croissant à qui mieux mieux dans notre tendresse toujours plus vive pour le père Pierre, et dans notre insouciance joyeuse de l'avenir.



Pruvost, Albert et Blanche dans le cabriolet de l'impériale. Dessin de G. Janet.

« Une nuit d'août, disait encore Albert-Joseph, et de cette nuit-là, ajoutait-il, je me souviendrai jusqu'à l'éternelle nuit, la petite diligence roulait paisiblement. Il n'y avait dans le cabriolet de l'impériale que Blanche et moi avec notre père Pierre. Nous goûtions silencieusement la suave fraîcheur qui, après une journée ardente, était tombée sur la campagne en même temps que la molle clarté des étoiles, et nous allions entrer dans les bois de Saint-Laurent, lorsque le bon conducteur eut à nous quitter. Il s'agissait de relever le *sabot*, instrument de fer destiné à enrayer les roues aux descentes rapides, et que la chaîne qui le retient laissait traîner en ce moment sur le pavé. Pruvost fit arrêter la voiture et descendit raccourcir la chaîne par quelque nœud. Cela fait, et suivant l'habitude, avant même que de remonter : — *Hue!* cria-t-il, et les chevaux reprirent leur trot tranquille. Comme le conducteur regagnait lestement d'ordinaire son cabriolet, alors même que la voiture courait le galop, à peine le *hue!* fut-il poussé, nous nous serrâmes pour rendre la place à notre père ; mais ce fut inutilement, et il se passa plusieurs minutes sans qu'il vînt se rasseoir près de nous... Lorsqu'il y revint enfin, il était tout tremblant,

et, à nos questions inquiètes : — Ce n'est rien, dit-il, en nous embrassant l'un et l'autre coup sur coup, ce n'est rien ; mais j'ai failli ne plus vous embrasser, mes enfants! la courroie que je saisis pour remonter ici en m'élançant sur le marchepied s'est rompue et m'est restée dans la main ; je suis tombé sur la roue..., et je ne sais par quel miracle je me suis relevé sain et sauf derrière la voiture, qui ne m'a qu'effleuré ; j'ai couru, je l'ai rejointe et... et Dieu est bon, dit le père Pruvost en respirant largement et en nous embrassant encore. — Mon Dieu! reprit-il après un moment, que seriez-vous devenus, mes bien-aimés, si je ne m'étais point relevé ?... Ecoute, toi, Albert, continua-t-il, les conducteurs, en vieillissant, sont tous les jours plus exposés à des malheurs pareils... Ecoute donc bien : quand je mourrai, soit sur la grande route, soit de maladie, tu devras me remplacer près de Blanche.



Pruvost fiançant Albert et Blanche (pages suivantes). Dessin de G. Janet.

Encore quelques années, tu seras assez fort pour exercer mon métier à ma place et assez homme pour te marier : eh bien ! si tu aimes Blanche de la bonne façon qu'il faut aimer, et si mon métier te plaît à le faire par toi-même, nous arrangerons votre vie à tous deux dans ce sens-là, pourvu cependant que ma Blanche s'en trouve heureuse ! Blanche et moi répondîmes au père Pierre en l'embrassant plus fort que jamais ; et comme nous étions arrivés au bas d'une côte qui traverse le bois et que nous montions à pied alors que le temps était beau, nous descendîmes de la diligence pour la suivre ensemble et du même pas.

« Les voyageurs dormaient ; le bruit ralenti des roues, les petites secousses que donnait aux grelots des licous chaque effort des chevaux, l'écrasement sourd du sable sous nos pieds, les notes lointaines de la nocturne chanson des rossignols interrompaient seuls le beau silence de cette belle nuit. Au-dessus de nos têtes, entre les masses sombres du bois, le ciel resplendissait d'un éclat qu'il me

semblait n'avoir pas eu encore ; les fortes émanations des pins et des mélèzes se mêlaient aux douces senteurs des bordures d'aubépines, qu'elles franchissaient pour arriver à nous. C'était, en vérité, une nuit puissante, magnifique, fortifiante aux corps, aux esprits et aux âmes. Cheminant sans mot dire, nous avions dépassé la diligence, et bien avant elle nous étions arrivés au haut de la montagne où nous devions l'attendre. Là, Pierre Pruvost reprit la parole :

« — Albert, dit-il, seras-tu pour ma fille un frère, un père et un ami ; tout ce que doit être pour sa femme un époux qui croit en Dieu?

« — Oui, mon père, répondis-je en me mettant à genoux.

« — Blanche, poursuivit le conducteur, auras-tu pour mon fils la fidèle affection d'une sœur, le dévouement d'une amie, l'inépuisable tendresse d'une mère : tout ce qui rend une épouse chrétienne chère au Seigneur?

« — Oui, mon père, répondit Blanche, qui s'était agenouillée en même temps que moi.

« — Je vous fiance et je vous bénis, mes enfants, dit Pierre, posant ses mains sur nos fronts ; et que Dieu vous bénisse comme moi, ajouta-t-il en pliant les genoux à son tour.

« Un court silence suivit encore, pendant lequel les parfums des bois semblèrent plus doux et les hymnes des oiseaux chanteurs plus tendres... Puis, nous nous relevâmes, nous remontâmes à nos places accoutumées, après nous être embrassés encore une fois, et la diligence se remit à rouler, ferrailles cliquetant et grelots fredonnant. »

X. — COUPS DE CRAYONS, COUP DE TÊTE ET COUPS DU SORT.

Hélas! hélas! hélas! Blanche devenait plus jolie tous les jours, et sa beauté, toujours plus remarquée et plus louée par les voyageurs, devenait pour Pierre et pour Albert un continuel sujet d'inquiétudes et d'alarmes. Ce n'était plus *la petite à Pierre*, qu'on disait d'elle tout le long de la route, mais bien *la belle fille à Pierre*. Elle allait d'ailleurs compter seize ans, savez-vous, et le grand air lui avait donné une telle vigueur, qu'elle semblait bien en avoir plus de dix-huit! ce que voyant Albert, il avait décidé le père Pruvost à renoncer pour sa fille aux voyages à trois. Il fallait bien, d'ailleurs, qu'elle se mît à la couture et à l'étude des petites choses qui font la femme de ménage. En conséquence, Blanche avait été de nouveau confiée à l'hôtelière de la *Cour de France*, avec les plus chaudes recommandations. Mais là, comme sur la grande route, il y avait pour cette beauté des admirateurs nombreux : comment aussi n'aurait-on pas remarqué l'éclatante blancheur du teint de la jeune fille, et cette carnation pulpeuse, mate et satinée comme le lourd pétale du magnolia, et ces lignes pures du visage, et ce galbe fier du cou?... Sur son front haut, rempli, puissamment modelé, aux tempes marmoréennes, Blanche portait une abondante chevelure d'un noir bleuâtre. Sous l'arcade sourcilière, peut-être un peu profonde, ses yeux bruns, dont les cils touffus restaient souvent baissés, semblaient pleins d'un feu contenu. Rien ne peut dire la mignonnerie des oreilles et l'ovale adorable du menton. Il est vrai que la tête paraissait pencher un peu trop en arrière; mais, que voulez-vous! cela tenait sans doute au poids énorme des cheveux, et d'ailleurs n'était pas sans grâce. — Taille souple, qui n'avait jamais subi l'étreinte meurtrière du corset; bras ronds et nobles, mains longues et fines, pieds petits, cambrés et fiers : voilà, en tant que la plume puisse tenter de remplacer le crayon, une esquisse du portrait de Mlle Blanche Pruvost à l'âge de seize ans. Et maintenant le lecteur ne se dira-t-il pas: — Il me semble que j'ai déjà rencontré cette figure-là quelque part !...

Le lecteur ne se trompera pas.

Le plaisir que Blanche éprouvait à s'entendre dire qu'elle était jolie la conduisit à la coquetterie. La coquetterie, cherchant sans cesse des moyens de beauté, la conduisit à la rêverie, qui la conduisit vite à la paresse. Souvent, dès lors, on vit Blanche, son aiguille dormant entre ses doigts, les yeux fixés sur son ouvrage qu'elle ne voyait plus, passer de longs moments dans l'oubli de tout ce qui l'entourait, de tous ceux qui l'aimaient. Son brave père lui-même n'était point laissé en dehors de son indifférence. Ce malheur résultait peut-être, hélas! de petites disputes nées entre le père et l'enfant du désir croissant toujours chez Blanche des objets de toilette à la mode, des choses qui pouvaient le mieux encadrer sa beauté. Elle savait câliner tendrement et certainement le bonhomme Pruvost, et il eût voulu, le pauvre père, pouvoir lui acheter des atours de marquise ; mais il gagnait de quoi vivre tout au plus ; il fallait bien le faire comprendre à Blanche la Coquette, et la tendresse de celle-ci s'en trouvait refroidie.

Or, en ce temps-là comme aujourd'hui, l'*Hôtel de la Cour de France* était fort aimé et très-fréquenté. C'était dans ses galeries, dans ses salles et dans ses corridors un va-et-vient continuel. Six voyageurs partaient-ils le matin, dans la journée il en arrivait dix autres. Il n'y restait pas plus de chambres vides que de places inoccupées à la longue table d'hôte présidée par Hermant. Blanche n'était pas là sans doute dans le milieu sévère qu'il eût fallu ; mais quoi! on l'y aimait, le père Pierre ne pouvait guère la mettre ailleurs; et enfin, que voulez-vous? à chacun ses épreuves! Ceux qui sont jeunes quand Dieu les leur envoie ont, lorsqu'ils en triomphent, d'autant plus de temps à exister forts.

Au soir d'un jour où, le matin, quatre voyageurs avaient quitté l'hôtel, chacun prenant un chemin différent, on ne vit point Blanche Pruvost venir s'asseoir, comme d'ordinaire, à la table du souper. Le conducteur était ce soir-là à Amiens avec Albert-Joseph. Sans attendre leur retour, on fit toutes les recherches possibles ; elles n'aboutirent à rien. Le lendemain, à l'heure du retour de la diligence, comment dire la douleur du père Pierre, cherchant partout sa fille pour l'embrasser, et apprenant enfin l'horrible nouvelle ?... Il pâlit, il rougit jusqu'à faire craindre une congestion au cerveau ; puis, ayant en vain voulu parler, il tomba à la renverse de toute sa hauteur. On le mit au lit avec une fièvre compliquée d'accès de délire, et tout le monde de l'hôtel le soignait en pleurant, tandis qu'au dehors Albert, non moins malade que son père adoptif, mais robuste et plein de volonté, continuait avec ardeur des recherches, hélas! stériles.

XI. — A LA CROIX DE LORRAINE.

Grâce à un temps de galop dans notre voyage à reculons, nous voici de retour à Paris. Nous sommes présentement en compagnie d'Albert et de Pierre Pruvost, dans une des chambres les plus hautes de l'auberge de *la Croix de Lorraine*, rue Grénetat. La rue Grénetat débouche dans la rue Saint-Martin : nous ne sommes donc plus guère loin de mademoiselle Ma fille et de M. Tan-plan, et avant peu, sans doute, nous allons les retrouver.

Dans un lit, qui certainement est le plus misérable de

tous les lits de *la Croix de Lorraine*, le pauvre père Pierre est étendu; voilà longtemps déjà qu'il est malade, il y a plusieurs mois qu'il est couché; depuis quelques jours il est mourant.

Après l'inexplicable disparition de Blanche, après les mille recherches faites, infructueusement toujours, dans Arras et dans tout le département par notre pauvre Albert, le père Pruvost demeura longtemps hors d'état de rien faire. Lorsqu'il reprit son service sur cette route si joyeusement parcourue tant de fois, il se dit que la blessure de son cœur, que rien d'ailleurs ne devait fermer, resterait plus large et plus saignante tant qu'il continuerait son métier de conducteur, et ce métier, si doux pour lui naguère, il se décida à l'abandonner. Ajoutez qu'Albert, de qui le chagrin se doublait des efforts qu'il avait à faire pour le dissimuler devant son père adoptif, Albert encouragea la résolution du père Pruvost.

— Il se peut bien, lui disait-il, que Blanche soit à Paris. Bien des fois, dans nos causeries d'enfants, je l'ai entendue s'exagérer les joies du succès pour les gens de théâtre; les bravos lui semblaient contenir le bonheur le plus grand de ce monde!... Ce bonheur-là, si c'en est un, c'est surtout à Paris qu'on le trouve... Père, notre Blanche est certainement à Paris.

— Allons à Paris, avait répondu Pruvost.

Et les deux délaissés, suivant l'espérance qui voltigeait devant eux sur le chemin, s'en étaient venus demander leur Blanche à la dévorante cité, qui rend si rarement, ou qui rend si transformés ceux qu'elle a attirés, séduits ou emprisonnés.

A Paris, il fallait vivre : Pierre Pruvost se fit camionneur de roulage; pour Albert, devenu maître de se choisir un état, depuis la ruine des doux projets éclos sur la grande route, il entra comme aide-modeleur chez un sculpteur ornemaniste. Par une porte dérobée, il revenait ainsi à sa vocation abandonnée. A Paris, le père Pruvost et Albert recommencèrent leurs recherches. Le père fût volontiers entré dans chaque maison pour demander sa fille; le fils s'adressa aux puissances administratives. Il n'épargna ni ses fatigues, ni son temps, ni son imaginative, ni son argent, si laborieusement gagné! Tout fut inutile. Albert s'entendit affirmer que Blanche n'était pas à Paris, et lorsqu'il demanda où elle pouvait être, on lui répondit qu'on n'en savait rien. — Il fallut renoncer aux recherches, et, par un de ces cruels caprices du sort dont la vie est remplie, à ce moment même où les pauvres gens renonçaient à l'espoir de retrouver Blanche, celle-ci arrivait à Paris. Comment, pourquoi, sous quel nom, c'est ce que nous apprendrons bientôt.

Travaillant, priant, pleurant; désespérant pour espérer encore, et enfin désespérant pour toujours, l'ancien conducteur et le jeune ornemaniste virent s'envoler les jours, puis les semaines, puis les mois, puis les années. Dieu seul, quand l'heure sera venue, pourra arrêter les aiguilles à l'horloge inflexible du temps; en dépit des désirs de ceux-ci et des regrets de ceux-là, les jours se succèdent, d'égale longueur pour tous; les Josués ne sont plus de ce monde. Les plus terribles révolutions ne retardent pas d'une seconde l'impassible soleil dans sa régularité pleine d'ironies, mais pleine aussi de bienfaits; et, s'il n'emporte pas dans sa marche nos grandes douleurs de ce monde, il sèche au moins toujours les larmes qu'elles font couler.

Le jour où le père Pruvost cessa d'espérer, la source de la vie s'arrêta en lui, et comme si c'étaient surtout les pleurs qui attestent la vie, Pruvost cessa de pleurer. Son ouvrage terrestre lui sembla fait; il ne pensa plus au lendemain : pourquoi y eût-il pensé? Il aimait Albert du plus ardent de son cœur; mais Blanche, c'était son cœur même!

— Je ne la reverrai plus qu'au grand rendez-vous, là-haut..., redit-il dès lors bien souvent : elle a pu, un jour, démériter d'y venir! mais j'espère qu'à ma prière Dieu lui pardonnera comme moi!...

Un jour, le père Pruvost dut renoncer à sa besogne. — Il fallut alors qu'Albert travaillât pour deux, et plus que pour deux, car la maladie, ce démon du corps, — comme l'esprit du mal est la maladie de l'âme, — coûte plus cher à nourrir que le corps même... Albert travailla bravement, rongeant sa peine, et croyant toujours faire moins qu'il ne devait pour l'homme excellent qui l'avait jadis ramassé dans la neige.

Dans son œuvre de dévouement, Albert se montrait d'une tendresse de femme, féconde en soins ingénieux, en délicates attentions; mais, sous peine de ne plus gagner rien, il était chaque jour forcé de laisser seul son pauvre Pierre. Il rencontra heureusement une fraternelle assistance chez les portiers de la maison de la *Croix de Lorraine*, braves gens qui, avec un désintéressement le plus complet du monde, remplacèrent souvent Albert dans ses bons soins. Des enfants qu'ils avaient eus, le dernier était une petite fille de sept à huit ans, bonne et déjà active, adroite, intelligente comme la plupart des enfants du peuple, en qui la nécessité développe hâtivement les facultés. Lorsque Albert était chez son patron et que les bons portiers ne pouvaient quitter leur loge, la petite Nini faisait société au malade; en fredonnant, elle venait enfiler ses perles auprès de lui, et bien que Pruvost sentît se réveiller ses plus vives douleurs, quand au milieu de ses petites chansons Nini lui en chantait une qu'il avait entendue naguère dans la bouche de sa fille, il trouvait un grand soulagement à ses maux en les voyant plaindre par Nini.

Reconnaissant de tant de sollicitude, Albert, pauvre en argent, riche en bonté, résolut de prouver sa reconnaissance aux bons portiers par une surprise joyeuse, en faisant à leur fille le plus beau jouet possible. Il se souvint du cabinet de figures de cire où sa vocation de statuaire s'était révélée à lui, et, s'étant procuré de la cire, il se mit à modeler chaque soir, en rentrant de son travail, une façon de poupée destinée à Nini. En commençant cette poupée, il eut la volonté de s'exercer à rendre la ressemblance, en lui donnant les traits de Nini elle-même; mais il eut beau vouloir, un jour que Pierre Pruvost le regardait travailler, Albert l'entendit dire d'une voix affaiblie, et avec une expression étrange, en s'adressant à la statuette ébauchée :

— Eh bien, Blanche, c'est donc seulement ainsi que je devais vous revoir! immobile devant mes bras ouverts, sans voix pour m'appeler une dernière fois votre père, et sans cœur quand mon cœur va cesser de battre pour avoir trop battu pour vous...

Mais, peu à peu, Albert mettait dans la poupée un peu du feu qui brûlait dans son propre cœur.

Voilà pourquoi, grâce au génie naissant du statuaire, mademoiselle *Ma fille* eut une âme; voilà pourquoi ce joujou était un portrait; voilà pourquoi l'artiste devait en briser le moule à peu de temps de là.

XII. — LA BAGUE EN PERLES BLANCHES.

Au soir d'un des premiers beaux jours de 1845, Pierre Pruvost se sentant tout à coup soulagé et dans un état de bien-être qu'il avait cru ne plus jamais ressentir, pria son fils de le lever pour l'asseoir devant la fenêtre. Albert obéit

avec empressement, et bientôt le père Pierre fut établi dans le vieux fauteuil de paille que le brave portier avait monté de sa loge dans la pauvre mansarde. A ce moment, Nini entra. Elle venait, dit-elle, faire une bague en perles blanches pour son vieux bon ami. D'abord elle alla l'embrasser ainsi qu'Albert.

— Chante-moi tes petites chansons, Nini, dit le bon homme; et Nini se mit à chanter.

Tout en l'écoutant, Pruvost regardait au loin, dans la campagne, au delà de Montmartre, qu'on voyait de sa lucarne entre deux masses de murailles, et son esprit ranimé s'envolait par delà les maisons et bien loin de Paris. Nini, à qui il semblait bien que le père Pierre ne l'entendait pas, chantait pourtant toujours. Albert, lui, l'écoutait; et, la regardant avec attendrissement, se disait en achevant son travail :

— Voici la poupée finie; quelle surprise demain pour notre petite consolatrice!... Je pourrais bien lui donner sa poupée dès ce soir; mais demain, avec ces quelques sous que j'ai épargnés, j'irai acheter un berceau d'osier pour y coucher la surprise... Attendons à demain.

Nini chantait toujours.

Et, d'une voix dont on n'eût pu d'abord distinguer les paroles, mais qui s'éclaircissait d'instant en instant, le père Pruvost disait :

— On croirait aujourd'hui que j'ai retrouvé mes yeux de quinze ans! Dans la verdure, là-bas, plus loin que Montmartre, je vois la Picardie; et plus loin encore, dans la brume bleue, au milieu des bois touffus, je revois ma route chérie, il me semble y être encore, au haut de ma voiture, avec Blanche et Albert; oui, oui, j'y suis! J'entends bien les grelots de mes chevaux, pardieu! Hue donc, la grise... As-tu les pieds chauds, Blanche?... Tu es bien, dis! Allons, continue tes petites chansons!...

Nini chantait alors : *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés...* Le père Pruvost poursuivit...

— Il fait beau, la route est bonne, nous arriverons de bonne heure. C'est le dernier jour de la fête d'Arras, mes enfants; je vous mènerai aux promenades, nous entendrons chanter Pamart... et, fredonnant lui-même la chanson artésienne de 1812 : « *Iro-tu vir el' fête d'Arro'?* le conducteur s'interrompit aussitôt pour s'écrier, au milieu de ses larmes revenues :

— Oh! ma petite fille, ma petite fille, ma petite fille!... puis il se tut, joignit les mains et se mit à prier à voix basse...

Albert était accouru près de son fauteuil, et se tenait agenouillé, il priait aussi.

— ... Arras! la grande route, le beau temps, reprit Pruvost d'une voix d'enfant... O ma Blanche!... Et sa voix s'affaiblissant encore, il dit en serrant les mains d'Albert :

— Je te bénis, toi, et aussi ma petite Nini, avec ma fille!... et que Dieu...

Nini chantait toujours, fort occupée à terminer sa bague blanche, et n'ayant, pendant sa fabrication, ni dressé l'oreille ni levé les yeux.

— Tais-toi, Nini, lui dit Albert tout bas.

— Pourquoi donc, répondit l'enfant, puisque mon bon ami m'a dit de chanter?... Tiens, voilà sa bague finie... Je vais la passer moi-même à ton doigt, mon bon ami...

— Chut! Nini, fit Albert en la prenant dans ses bras, notre père Pruvost s'est endormi; descendons un peu.

— Je veux bien, reprit l'enfant, mais laisse-moi lui mettre ma bague au doigt : je te promets de ne pas l'éveiller, et à son réveil il sera bien content...

Albert consentit : il laissa l'enfant passer sa bague blanche au doigt du vieillard..., puis il emporta Nini rapidement... et quand il l'eut posée à terre dans la loge de sa mère, il laissa jaillir ses larmes, et s'écria en se jetant dans le sein de la bonne femme :

— C'est fini! me voilà seul au monde! mon père est mort!

XIII. — UNE TOMBE AU LIEU D'UN BERCEAU.

Le lendemain, il fallait de l'argent à Albert pour les frais de la sépulture du père Pruvost, et Albert n'en avait pas. Il remit à d'autres temps le payement de sa dette de reconnaissance à Nini, et, tirant la poupée de sa cachette, il s'en alla la vendre à MM. Y. Crochard et neveu, à l'enseigne du *Paradis de l'enfance.*

Le corbillard qui emportait Pierre Pruvost fut suivi par Albert, par Dufour, le portier de *la Croix de Lorraine*, qui tenait Nini par la main, et un ouvrier bimbelotier, nommé Michel Joyeux, qu'Albert avait connu dans la loge de Dufour. — Comme ce triste convoi entrait dans le faubourg Montmartre, il fut empêché un instant par un embarras de voitures. L'une de ces voitures était une calèche fort belle. Dans cette calèche, par l'ouverture du vasistas baissé, les yeux égarés d'Albert reconnurent tout à coup Blanche Pruvost, parée d'une toilette éclatante. Le jeune homme s'élança à la portière :

— Blanche, lui dit-il, faites le signe de la croix : celui que j'accompagne au cimetière, c'est votre père que vous avez tué.

Avant que Blanche fût revenue de l'évanouissement dans lequel Albert la laissa, la calèche était dans le quartier des Tuileries, et le corbillard entrait au cimetière du Nord.

XIV. — DE L'INFLUENCE DU SOLEIL SUR CERTAINES DEMOISELLES.

En juillet 1846 la chaleur était si grande, qu'une forte odeur, provenant des substances qui entrent dans la couleur dont on peint les joujoux, infectait le *Paradis de l'enfance.* Les Crochard s'étaient habitués à ces misères, et depuis longtemps n'y prenaient plus garde. Mais cette année la chaleur les inquiéta vivement dans la personne de mademoiselle *Ma fille.*

— Si notre belle poupée allait fondre? dit l'oncle.

— Ses traits pourraient du moins s'altérer gravement! dit le neveu.

— Il ne faudrait pas cependant la cacher aux yeux du public acheteur!

— Surtout au moment où vont commencer les distributions de prix!...

— Eh bien mais, reprit Crochard oncle, après quelques minutes de réflexion : si nous la mettions tout simplement là, dans l'arrière-boutique?

— En effet, reprit Crochard neveu, il y fait frais; je vais l'y transporter.

Un instant après, mademoiselle *Ma fille* prenait place sur un rayon de la vitrine de droite, dans l'arrière-boutique. Crochard neveu l'établissait au fond, presque dans l'angle, à l'abri des moindres regards du soleil, et, refermant la vitrine, il allait retrouver son oncle.

A peine était-elle installée, mademoiselle *Ma fille* entendit auprès d'elle un long soupir de satisfaction.

— Qu'est-ce là? se dit-elle; ne suis-je plus seule ici de mon espèce, comme là sur le devant? Elle promena ses

regards autour d'elle en commençant par sa gauche, et ce n'est qu'à l'extrémité du cercle que ses yeux inquiets rencontrèrent les yeux de M. Tan-plan... Elle les baissa aussitôt.

— C'est ce jeune tambour, pensa-t-elle ; et, ne le regardant plus qu'en dessous avec un mélange de coquetterie, d'hypocrisie et de pudeur :

— Il est fort bien ! bonne tenue, air brave, joli sourire, et surtout beaux yeux !... avec cela, un air de mélancolie qui me charme... Là, dans la boutique, j'avais devant moi, depuis trop longtemps, un polichinelle, un prince indien et un tambour-major, tous les trois d'une méchanceté, d'une fatuité, d'une stupidité rares !... tandis que ce petit sapeur-pompier..... Ah ! il est fort bien !

— Comme elle est jolie ! pensait M. Tan-plan. Ah ! mon cœur ne me trompait pas lorsqu'il m'assurait qu'elle aussi avait reçu une âme ! La voici donc près de moi ! Depuis si longtemps je la regardais de loin sans espoir, et la voici si proche de mon cœur que sa toilette charmante parfume mon uniforme ; et sans doute on l'a amenée ici pour plus d'un jour, au moins pour tout l'été !... Quel bonheur, ah !...

Encore un soupir, se disait *Ma fille*, sans cesser de regarder Tan-plan !... M'aimerait-il !



Pruvost mort. — Nini lui passe sa bague au doigt (pages précédentes). Dessin de G. Janet.

Ici, leurs yeux se rencontrèrent.

Et un buste en plâtre de Voltaire, qu'il y avait sur la cheminée de cette arrière-boutique, sourit malicieusement de sa bouche sans lèvres ; et un petit Amour en biscuit de porcelaine, attaché au-dessus de la cheminée, laissa s'épanouir un rire encourageant entre ses joues rebondies ; et Voltaire et l'Amour regardèrent le tambour et la poupée d'un air narquois qui voulait dire :

XV. — QUI QUE TU SOIS, VOICI TON MAÎTRE.

Des mois entiers se passèrent sans qu'un seul mot fût hasardé de part ou d'autre entre mademoiselle *Ma fille* et M. Tan-plan : celui-ci était si discret, et celle-là si réservée ! On en restait aux regards à la dérobée, aux soudaines rougeurs quand les yeux se rencontraient ; mais cette façon de dialogue n'en était pas moins délicieuse, j'en appelle à ceux qui ont vécu ! La perfection dans l'éloquence, c'est le silence. Le silence est à la portée de tous, il dit tout ce que la voix ne peut dire, il le dit au mieux, et les poupées de cire et les tambours de bois ne nous seraient pas si supérieurs s'ils bavardaient autant que nous.

Pourtant, M. Tan-plan ignorait encore quels pouvaient être, à son égard, les sentiments de mademoiselle *Ma fille*, et cette ignorance troublait de plus en plus sa quiétude. S'il faut vous le dire, ses yeux se creusaient, son teint pâlissait, son caractère s'altérait même sensiblement ;

lorsqu'un jour, à l'occasion d'un rangement dans l'arrière-boutique, Crochard oncle, sans toucher au tambour, prit *Ma fille* et la posa sur une tablette du côté gauche. *Ma fille* ne dit rien, mais une vive expression d'inquiétude se répandit sur ses traits si purs, ce qui n'échappa point à Tan-plan, vous le devinez bien. Deux heures, deux mortelles heures s'écoulèrent ainsi, et l'on ne peut savoir ce qui fût advenu, si tout à coup un rayon de soleil n'eût pénétré comme une flèche d'or dans l'arrière-boutique, et n'eût été justement frapper les yeux éblouis de mademoiselle *Ma fille*.

— Oh! oh! fit seulement l'oncle Crochard, et il remit soigneusement *Ma fille* dans la vitrine de droite, contre le tambour; et la vitrine était à peine refermée que celui-ci entendait s'échapper des lèvres roses de sa compagne un long soupir de satisfaction, un soupir absolument pareil à celui qu'il n'avait su contenir, en voyant naguère *Ma fille* arriver auprès de lui.

—Je suis aimé! se dit M. Tan-plan. Toi, grâce à qui je viens de l'apprendre, merci, beau rayon de soleil!

Le lendemain au matin, le tambour osa offrir à sa voisine un timide bonjour: il lui fut rendu avec timidité; mais, au moins, ce double bonjour rompait la glace; le temps des causeries était en route pour venir. Après les bonjours, vinrent les petites phrases naïves; mais les deux amis ne pouvaient guère se parler lorsqu'ils étaient à portée des oreilles des Crochard; le neveu couchait dans l'arrière-boutique. Ces messieurs ne fermaient leur magasin qu'aux très-grandes fêtes, pour aller à Belleville; et tout cela retarda beaucoup, dans le livre de la vie de nos héros, le chapitre des confidences.

Leur placide bonheur fut dérangé, on marchanda plusieurs fois la poupée : à deux reprises, le petit tambour fut enlevé à son coin sombre pour être offert à des chalands. Par bonheur, la poupée fut déclarée trop chère, et le tambour (il avait tout fait pour cela) fut trouvé trop peu bruyant.

Ces angoisses se renouvelaient chaque fois qu'ils voyaient entrer quelqu'un au *Paradis de l'enfance*; et toujours l'idée d'une séparation, hélas! trop possible, se représentait à eux plus cruelle.

Quand ils se retrouvaient bien seuls, ils oubliaient tout. Lorsque les Crochard étaient partis, que les volets étaient soigneusement clos, la boutique sombre, et qu'on n'entendait plus que le petit bruit du dimanche, une voiture çà et là, des cris joyeux d'enfants jouant dans la rue, la voix des cloches de Saint-Merry et de Saint-Nicolas-des-Champs, le *Paradis de l'enfance* était vraiment un paradis pour Tan-plan et sa compagne. Or, c'est par un de ces jours heureux, c'est le jour de la Toussaint que *Ma fille* raconta à son ami toute son histoire, c'est-à-dire les choses que le lecteur a apprises dans le voyage où je l'ai emmené à reculons.

XVI. — AU SON DES CLOCHES.

Voici Noël; cloches, tintons!
Qu'à nos voix les âmes s'éveillent!
Chez le père que nous fêtons
Appelons les fils qui sommeillent...
C'est la Noël; cloches, tintons!
C'est la Noël! cloches, chantons!

Les temps sont arrivés, ô terre, plus d'alarmes!
Jehovah veut un fils né dans un sein mortel;
Du vieux monde un enfant vient essuyer les larmes
Et sauver Israël!

Ainsi chantaient, au matin du 25 décembre 1846, les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs, au moment où MM. Crochard, qui n'avaient pas ouvert leur boutique ce jour-là, arrivaient dans les prés Saint-Gervais; à ce moment aussi, *Ma fille* disait à M. Tan-plan.

— Ils sont partis décidément; nous serons toute la journée seuls, libres, heureux; nos maîtres ne rentreront que ce soir, car c'est aujourd'hui grande fête : les cloches sonnent à grande volée, entendez-vous?...

— En effet! Et les cloches de Saint-Nicolas, se taisant un instant, permettaient d'écouter celles de Saint-Merry qui disaient :

Les temples des faux dieux tous vont tomber en poudre
Pour faire place libre au seul Dieu triomphant,
Et pour les renverser il ne faut pas la foudre,
Mais la parole d'un enfant!

O chrétiens, venez en silence
Sur la pierre incliner vos fronts;
Venez, et nous vous apprendrons
Les cantiques de votre enfance!

Puis les cloches des deux églises confondaient leurs voix pour répéter :

Voici Noël; cloches, tintons!
Qu'à nos voix les âmes s'éveillent!
Chez le père que nous fêtons
Appelons les fils qui sommeillent...
C'est la Noël; cloches, tintons!
C'est la Noël; cloches, chantons!

— Çà, dit mademoiselle *Ma fille* à son compagnon, maintenant que vous savez mon histoire, et puisque nous avons cette journée à nous, pourquoi ne me diriez-vous pas quelle fut votre existence avant votre arrivée ici?...

— Mon histoire est bien simple, répondit le tambour, bien plus simple et bien plus courte que la vôtre... et, comme j'ai promis de n'avoir rien de caché pour vous, je suis prêt à vous la dire.

— Je vous écoute, mon ami; je vous rends toute l'attention que vous m'avez prêtée l'autre jour pendant que les cloches annonçaient la fête de tous les saints.

Le tambour parla à peu près ainsi :

— Je n'ai rien à vous dire du temps où les choses dont je suis formé étaient éparses çà et là en divers ateliers. Pour les êtres de notre espèce, végéter à cet état-là, c'est comme attendre dans les limbes l'heure de la création. Je n'existe vraiment que du moment où j'ai eu conscience de mon âme. En reportant mon souvenir à ce moment, je me retrouve dans une mansarde; il est nuit, et, à la lueur d'une chandelle, devant laquelle il y a une boule de verre pleine d'eau, je me vois sur les genoux d'un homme qui pleure. — Cet homme, cet ouvrier bimbelotier, qui peut avoir de vingt-huit à trente ans, il s'appelle Michel Joyeux...

— Michel Joyeux, interrompit la poupée attentive! il me semble avoir déjà entendu ce nom-là!... Oui, oui, je me souviens : c'était un ami d'Albert-Joseph, le sculpteur qui m'a mise au monde... Continuez, mon ami.

— Michel Joyeux était le deuxième fils d'un honorable marchand qui avait fait une fortune modeste en fabriquant et vendant des joujoux. C'est Joyeux le père qui fonda cette maison du *Paradis de l'enfance*, où nous vivons présentement; et quand il eut fait donner une éducation à Léopold et Michel, ses fils; quand il eut amassé à chacun d'eux une petite somme pour que l'un et l'autre pussent

entrer dans la vie active; quand enfin il eut mis de côté ce qu'il lui fallait pour vivre doucement et sobrement avec sa femme, le reste de leurs jours, le père Joyeux céda son fonds à Y. Crochard, qui depuis s'associa son neveu.— Lorsque le brave Joyeux le père s'en alla de ce monde, Michel avait seize ans, Léopold en avait vingt-quatre, et comme la veuve Joyeux était d'un esprit faible et incertain, c'est à son fils Léopold que le père confia, en mourant, la petite fortune de la famille.

Ordinairement, dans les familles, c'est au dernier enfant venu que la mère prodigue le plus de tendresse : ce fut le contraire chez les Joyeux. La mère aimait profondément Michel; elle adorait Léopold. Léopold était un joueur, un fanfaron, un improbe. Il cacha toujours ses vices et ses déportements à sa mère; mais un jour, la veille de celui où son frère Michel quittait le collége pour venir habiter la maison, Léopold disparut. Il emportait avec lui, ou il avait déjà perdu, la petite rente de sa mère et l'avoir de son frère. Les recherches et les démarches de celui-ci n'aboutirent pas mieux que naguère les démarches et les recherches d'Albert pour retrouver Blanche.

Michel avait profité de l'instruction reçue, mais quelle instruction peut faire vivre celui qui la possède, immédiatement après qu'il vient de l'acquérir?... Il fallait cependant que Michel nourrît sa mère et se nourrît lui-même. Ayant consacré vainement quelques jours à tenter de placer son savoir, à chercher des élèves, Michel se résolut à reprendre l'état de son père; il se souvint de son enfance, il se fit apprenti pendant quelques mois; enfin, il put travailler chez lui à la fabrication des jouets d'enfant...

Ici, M. Tan-plan interrompit son histoire pour écouter la sonnerie de Saint-Nicolas. La messe solennelle de Noël était parvenue au moment sacré de la communion, et, dans le chant mystérieux des cloches, les âmes saintes auraient pu distinguer ces mots :

C'est l'instant, au monde prospère,
Où Jésus, le martyr divin,
Partageant des pains sans levain,
Proclama la loi de son Père.
« — Prenez ma chair, prenez mon sang,
Frères, dit-il à ses apôtres;
Et fêtons le Dieu tout-puissant
En nous aimant les uns les autres!...»

Sur la demande de *Ma fille*, Tan-plan reprit ainsi :

— Puisqu'il travaillait, puisqu'il avait la joie de nourrir sa mère, puisque sa conscience était pure comme celle d'un petit enfant, Michel ne devait point être malheureux; mais en vieillissant, sa mère, dont l'esprit rentrait en enfance, devenait pour lui injuste et dure; mais il regrettait son frère, il déplorait l'inutilité de ses études... Mais, un jour, il se prit d'affection pour une jeune veuve, pauvre autant que lui..., et Michel était malheureux.

Que de peines, si vous le saviez, mon indulgent public, vous surtout, jeunes lectrices et jeunes lecteurs, toi en particulier, ma bonne chère petite Pauline!... Que de peines et de peines ont pour vivre, rien que pour vivre, les ouvriers et les ouvrières à Paris!... Et quelles continuelles et déchirantes angoisses, quand ces ouvrières ou ces ouvriers ont des enfants à nourrir!... Or, cette jeune veuve, Charlotte Cordial, aimée par Michel Joyeux, et qui travaillait dans les fleurs artificielles, elle avait un petit garçon de sept ans, et Michel lui-même était devenu père, il avait à nourrir, à soigner, à rendre heureux encore, un véritable enfant, un vieil enfant, un corps épuisé, une âme sans gouverne, un esprit déchu : sa mère.

Michel avait été l'ami de Cordial, son contre-maître en bimbeloterie; Cordial, en mourant, lui avait recommandé sa veuve : Charlotte et Michel s'étaient appréciés, et en s'appréciant s'étaient aimés... Mais quant à se confier par quel génie intime, que seule la vraie bonté inspire à la misère, ils parvenaient à faire vivre ceux qu'ils adoraient, celui-ci sa mère, et celle-là son enfant, une pudeur sacrée les en avait empêchés toujours! — Vous ne voyez point, n'est-ce pas, ce qui pouvait s'opposer à leur mariage; ensemble ou séparément, c'était toujours quatre bouches à nourrir; il devait même y avoir, grâce au mariage, économie dans le loyer, dans le chauffage, dans l'éclairage, etc...; Charlotte, qui était une tendre mère, avait été une fille dévouée; elle le fût redevenue pour la mère Joyeux, et dans sa vieillesse et dans sa déraison la mère Joyeux avait conservé l'amour des petits enfants, l'ardent désir d'en avoir encore à bercer, à caresser, à gâter peut-être... Oui, tout cela est vrai, et même il est vrai encore que souvent la mère disait au fils : — Marie-toi donc, Michel! prends donc pour femme une bonne ouvrière! J'aurai soin de tes enfants pendant que Mme Michel travaillera, et ça réjouira mes dernières années!... Comment! tu ne sens pas le besoin d'aimer une famille autour de toi! En vérité, je commence à croire que tu as le cœur étroit, mon pauvre Michel!

Oui, pauvre Michel!... il ne pouvait pas répondre à sa mère ce qui était la vérité triste, et l'obstacle terrible à son mariage : — Ma mère, nous gagnons si peu, si peu, moi et la brave créature à qui j'ai fiancé mon cœur, qu'après avoir donné le nécessaire aux êtres chéris qui vivent par notre vie, il ne nous reste pas même l'indispensable à nous!... Nous gagnons si peu, que nous ne pouvons pas même offrir un sou, le soir, au pauvre rougissant... Si nous nous marions, ma mère, et si Dieu bénit notre union et vos désirs de maternité, en nous envoyant un petit enfant, nous ne gagnerons pas davantage, il faudra même que ma femme interrompe son labeur... Avec quoi nourrirons-nous et élèverons-nous notre enfant? pourrons-nous diminuer votre part, ma mère? pourrons-nous retrancher rien à celle du petit Michel, l'enfant de Charlotte, mon filleul, qui grandit?... Non; non, non! Et quant à notre part à nous, Dieu sait bien que nous ne pouvons plus l'amoindrir!...

Ici, notre gentil Tan-plan se tut, et se laissa aller à la rêverie en se retraçant vivement, sans doute, les douleurs auxquelles il avait assisté... *Ma fille* le tira de sa méditation pour lui faire écouter la mélodie grave et douce que commençait à chanter la sonnerie de Saint-Nicolas-des-Champs. La messe allait finir, le prêtre levait les mains pour la bénédiction et les cloches disaient :

Soyez bénis au nom du Père,
Et du Fils et de l'Esprit-Saint,
Vous dont le cœur croit, aime, espère,
Qui portez Dieu dans votre sein!

Vous dont toute la vie honore
Du Christ la fraternelle loi;
Dont la croyance est vive encore
Après dix-huit siècles de foi!

Soyez bénis au saint royaume
Comme parmi l'humanité,
Vous que le divin Jésus nomme :
Hommes de bonne volonté!

On comprend maintenant, par le récit de Tan-plan, sous quel baptême de larmes il reçut la vie au soir d'un jour où Michel Joyeux, cet honnête artisan, ce vrai croyant, cet homme de bonne volonté, avait un peu trop souffert ; et l'on sait ce qui faisait couler ses larmes, ce qui faisait éclore ces perles d'une espèce rare, aussi pures aux regards de Dieu que les bons éclats de rire des petits enfants; et l'on apprend comment, grâce au génie et à la douleur qui se doivent tant l'un à l'autre, il y avait deux âmes égarées dans l'arrière-boutique du *Paradis de l'enfance*, deux âmes destinées à se rencontrer, à se reconnaître, à s'aimer.

Le soir de ce jour de Noël, tandis que les bruits de la cité, se taisant de plus en plus, laissaient entendre les sons des cloches qui se mêlaient dans l'*Angélus*, il se passa entre Mlle *Ma fille* et Tan-plan un événement des plus graves.

Je vous le livre sans plus de considérations.

Depuis plus d'une heure, Mlle *Ma fille* n'avait rien dit; M. Tan-plan n'avait osé troubler ce beau silence : le voyant se prolonger si démesurément, notre ami dit tout bas à sa voisine, et lui parlant ainsi pour la première fois, croyez-le bien..., il lui dit :

— *Dors-tu?*



Michel Joyeux en famille, achevant le petit tambour. Dessin de G. Janet.

A quoi *Ma fille* répondit plus bas encore :

— Oui, et *toi?*

Tan-plan était bien ému !... Il répliqua cependant :

— Moi aussi.

Et, tout heureux de cette familiarité charmante qui venait de naître entre eux, ils s'endormirent paisiblement.

Les cloches s'endormaient elles-mêmes, murmurant d'une voix de plus en plus faible :

Quand Gabriel, l'ange aux missions saintes,
Abandonna le ciel éblouissant
Et descendit en nos sombres enceintes,
Il salua Marie en lui disant :

« Je vous salue,
Marie, ô vierge élue,
Cœur pur, sein chaste et doux,
Le Seigneur-Dieu, Marie, est avec vous !

Soyez bénie entre toutes les femmes !
Verbe fait chair pour le terrestre lieu,
De vous naîtra le rédempteur des âmes,
Et votre fils sera le Fils de Dieu !

Je vous salue,
Marie, ô vierge élue, etc. »

ÉDOUARD PLOUVIER.

(La fin au prochain numéro.)

CHRONIQUE DU MOIS.

LES DEUX DERNIERS ACADÉMICIENS.

On annonce enfin la réception de M. Berryer à l'Académie française. Après avoir médité plus d'un an son discours, lui qui est improvisateur par nature et par état, l'ancien roi de la tribune paraîtra sans doute devant l'aréopage littéraire au moment où son portrait, de longue main préparé, figurera devant les lecteurs du *Musée des Familles*, — faible dédommagement pour ceux qui ne pourront entendre cette voix éloquente.

L'image de M. Alfred de Musset, nommé en même temps que M. Berryer, et reçu l'année dernière, on se souvient avec quel succès, était digne d'accompagner, sur la même page, celle du grand orateur auprès duquel il va s'asseoir. Ces deux derniers académiciens seront certainement deux des premiers sur les banquettes des quarante.

Nous reparlerons de la réception de M. Berryer dès que son discours sera connu du public.



Portraits de M. Alfred de Musset et de M. Berryer.

MORT DE FRANÇOIS ARAGO.

Tandis que l'Institut conquiert M. Berryer, il perd François Arago. Telle est la loi fatale, même pour les immortels.

Ayant déjà publié dans le *Musée* la biographie et le portrait d'Arago (1), nous n'avons qu'à constater aujourd'hui le deuil de la science dont l'illustre défunt était le grand-prêtre depuis tant d'années.
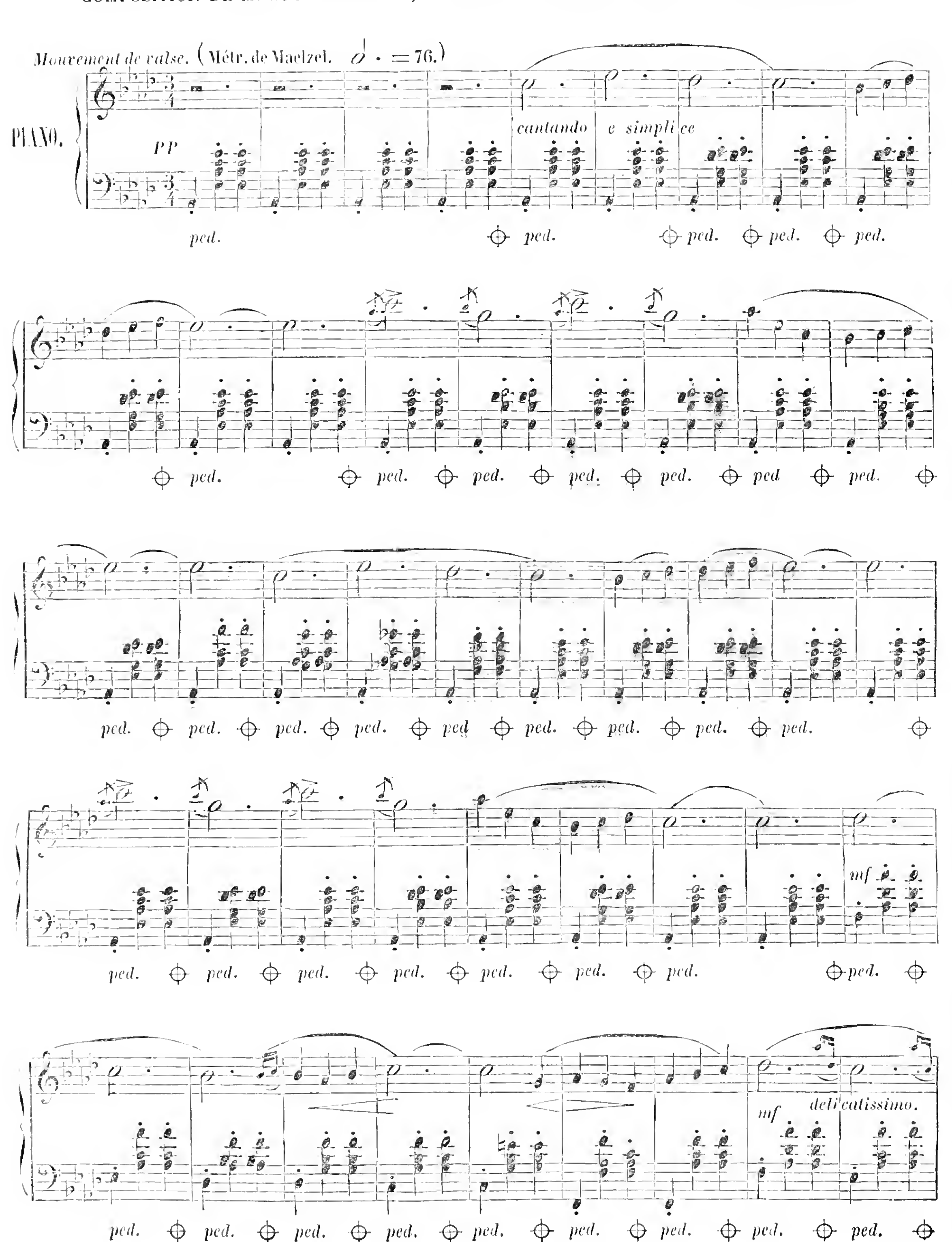
Ses ennemis, s'il en a, lui rendent, comme ses amis, cette justice, que son activité, son dévouement et sa popularité donnaient à l'Académie des sciences, dont il était le secrétaire perpétuel, une vie et un éclat qui rejaillissaient sur l'Europe entière.

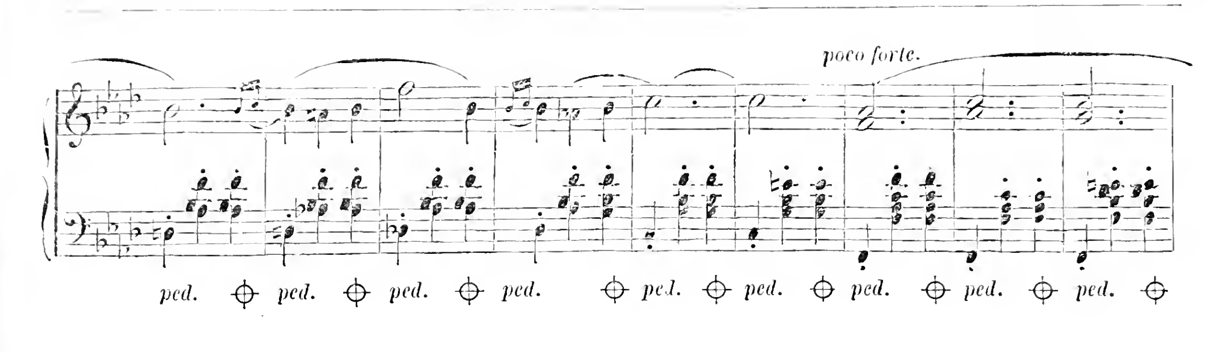
Son digne collègue M. Flourens, et l'amiral Baudin, ont cité sur sa tombe des traits qui rappellent les vertus antiques. Pendant qu'il était ministre en 1848, il refusa tout appointement devant les embarras du Trésor ; et, d'une main jetant au feu les dénonciations qui pleuvaient sur son bureau, de l'autre il écrivit des milliers de lettres aux fonctionnaires et aux officiers de mérite, dont il empêcha

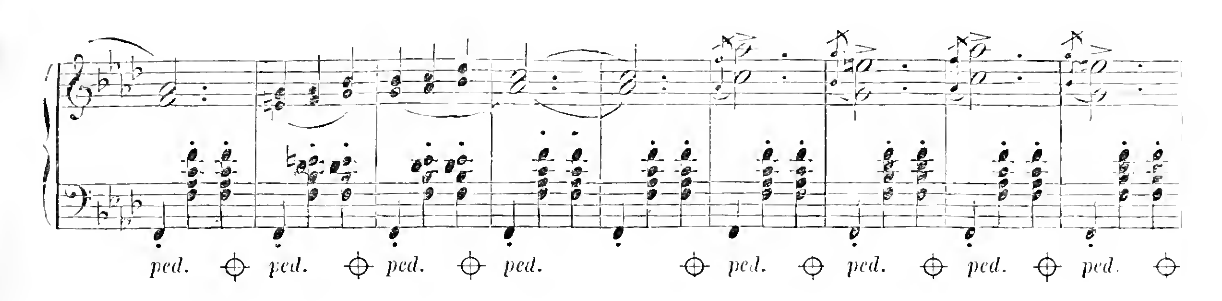
(1) *Cours publics dans un fauteuil*, t. XV, p. 217.

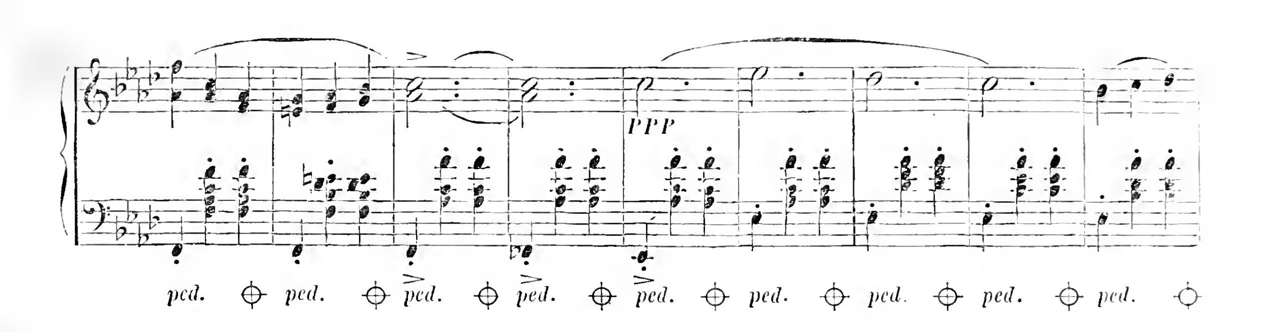
MÉLODIE POUR PIANO.

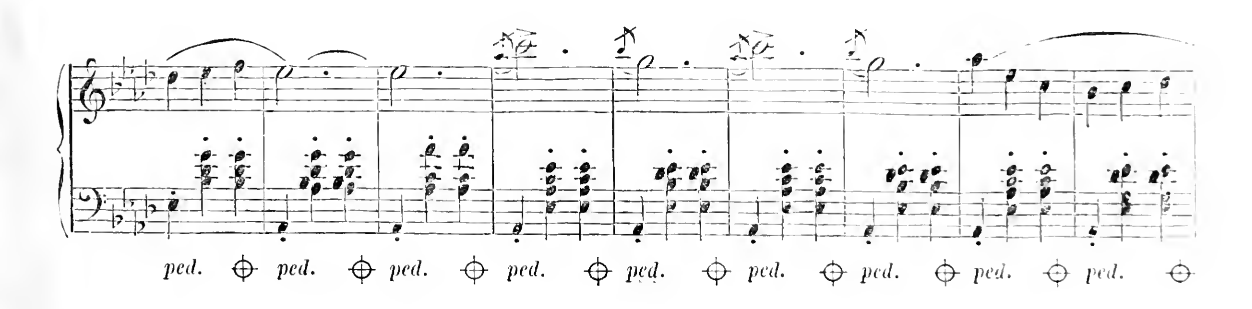
COMPOSITION DE M. LOUIS LACOMBE, — DÉDIÉE A Mlle MARGUERITE PITRE-CHEVALIER.

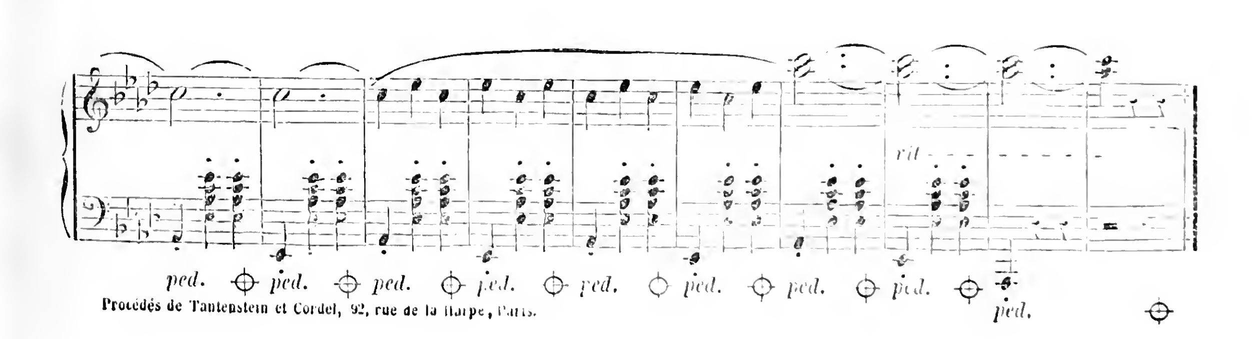












Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe, Paris.

ainsi la retraite ou la démission, au profit de l'ordre et au détriment de l'anarchie.

Outre les innombrables découvertes qu'il a promulguées avec son rare talent d'exposition, il a découvert lui-même la polarisation et la mesure des vitesses de la lumière, l'aimantation électrique du fer et de l'acier, le magnétisme par rotation, les curieux phénomènes de l'aurore boréale, une foule de nouvelles méthodes d'observations astronomiques, etc.

On va publier les œuvres complètes d'Arago, qui formeront le cours de sciences le plus vaste et le plus intéressant de notre siècle.

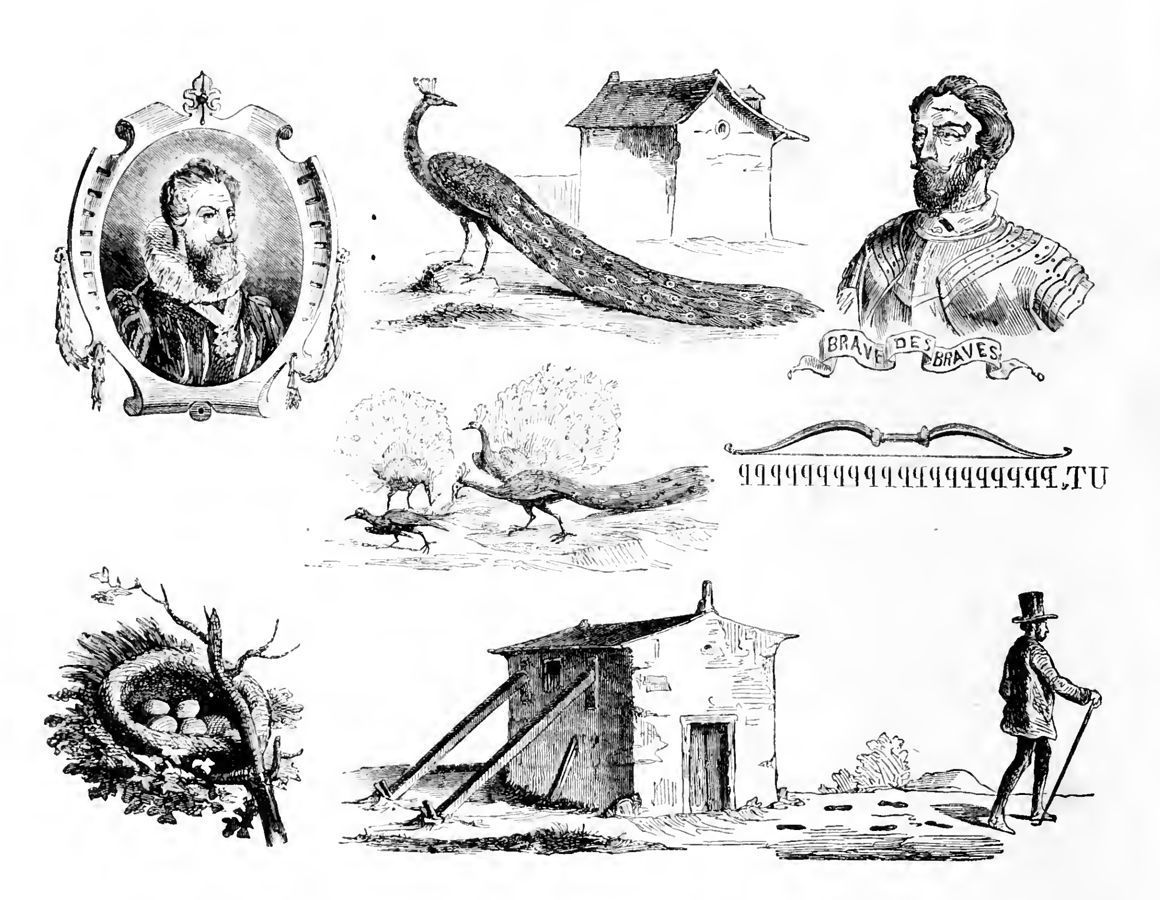
Toutes les illustrations des académies européennes viennent de se réunir en commission pour élever un monument à sa mémoire.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

« Souvenez-vous que vous êtes Bourbons ; je me souviendrai que je suis votre aîné. » Paroles d'Henri IV à ses parents, avant la bataille de Coutras.

LIVRES D'ÉTRENNES. Au moment des achats d'étrennes, le *Musée des Familles* rappelle et recommande en confiance à ses lecteurs les livres variés annoncés sur notre couverture, et qu'ils peuvent recevoir immédiatement et *franco*, en envoyant au *Musée* le prix en un bon de poste. Ces livres, cotés aux prix les plus avantageux, fort au-dessous des prix du commerce, répondent à tous les goûts et à tous les âges. *Bretagne et Vendée* (*Guerres de l'Ouest*) est une nouvelle et superbe édition, et le Bref du Pape qui l'accompagne ne se trouve qu'au *Musée des Familles.*

RÉBUS.



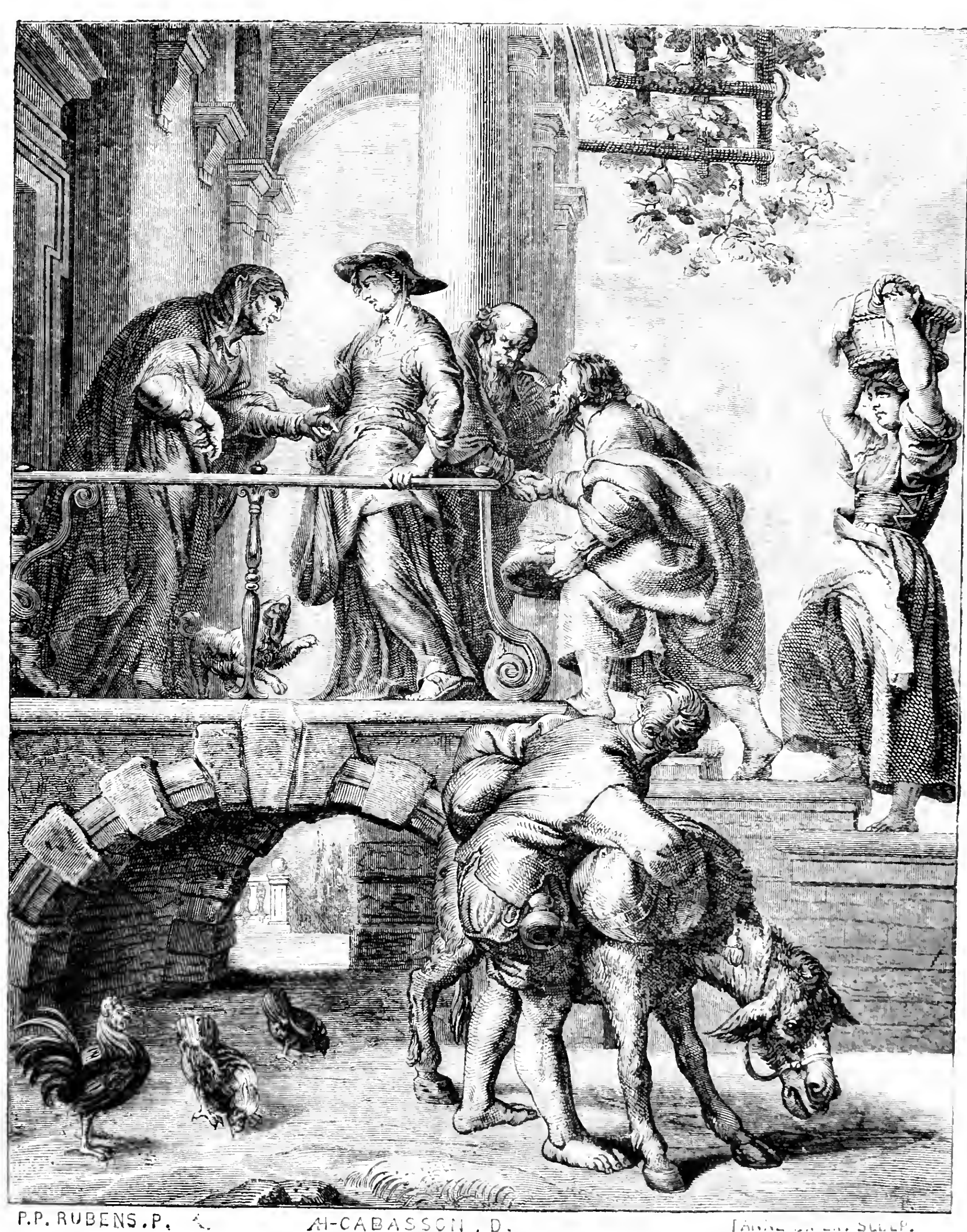
N.-B. Des amis de M. Léon d'Hervey nous adressent la réclamation ci-dessous; nous l'insérons textuellement, pour sa satisfaction toute personnelle, avec le seul regret de n'avoir pu le faire plus tôt, et bien que nous n'en voyions l'utilité ni pour le public ni pour M. d'Hervey lui-même, tout ce que contient cette note allant parfaitement sans dire, dans un recueil où l'auteur n'était connu jusqu'ici que par nos louanges réitérées de son talent, à propos de sa traduction de *l'Insurrection de Naples.*

Nous recevons une lettre de M. le baron Léon d'Hervey qui se plaint de ce que nous ayons introduit son nom dans une nouvelle publiée en août 1853 par le *Musée des Familles : Le Dernier Souvenir, histoire d'un dahlia.* Nous croyons savoir que la famille de M. le baron d'Hervey n'appartient point à la Provence et qu'aucun de ses membres n'a jamais exercé la profession de négociant, ce qui rendrait déjà toute équivoque impossible. Nous ajouterons que, dans *l'Histoire d'un Dahlia* (vraie d'ailleurs quant aux détails botaniques et au fond de l'aventure), les noms des personnages et le lieu de la scène sont purement imaginaires. Nous regrettons que le nom de M. d'Hervey (cité naguère encore par nous avec éloge dans notre *Histoire de Masaniello*), soit venu se placer involontairement sous notre plume, comme nous regretterions qu'il vît dans cette rencontre fortuite la moindre intention désobligeante.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES GRANDES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

HISTOIRE DES PEINTRES, PAR M. CHARLES BLANC. ÉDITION J. RENOUARD.



La Visitation. Tableau de Rubens (*Histoire des Peintres*, édition Jules Renouard).

Voici non-seulement une grande publication, mais la plus grande publication de notre époque ; elle en sera en même temps la plus belle, si elle s'achève comme elle est commencée. Or, le nom de l'éditeur, M. Jules Renouard, ne permet pas de douter de l'accomplissement de l'entreprise.

Réunir dans quelques volumes *in-quarto* l'histoire de tous les peintres des sept grandes écoles : française, italienne, flamande, hollandaise, allemande, espagnole et anglaise ; illustrer la vie de ces peintres de la reproduction de leurs chefs-d'œuvre, gravés sur bois avec toute la

perfection que cet art comporte; mettre à la fois un tel livre à la hauteur du goût le plus difficile et de la bourse la plus modeste; en un mot, offrir au moindre amateur, à 1 franc la livraison, la fleur de toutes les galeries royales et princières du monde, de tous les musées et de tous les cabinets particuliers, le résumé complet et le spécimen exact de l'art pictural dans toutes ses manifestations, depuis ses origines jusqu'à nos jours: telle est la conception magnifique et utile, aristocratique et populaire, simple et variée à l'infini, de M. Jules Renouard, dignement secondé par son lieutenant, M. Tardieu, et heureusement compris par l'auteur du texte, M. Charles Blanc, ancien directeur des Beaux-Arts, et par les premiers artistes de France, dessinateurs et graveurs.

L'ouvrage, conduit avec une sage régularité (deux livraisons par mois), est assez avancé déjà pour qu'on puisse en apprécier l'ensemble. L'école française est représentée, dans les 100 premières livraisons, par Watteau, Géricault, Prud'hon, Jouvenet, les Vernet, Valentin, Claude Lorrain, Chardin, Lantara, Lesueur, Poussin, Boucher, Greuze, Callot, Lancret, etc., etc.; les écoles flamande et allemande, par D. Teniers, Albert Durer, Rubens, Bril, Jordaens, etc., etc.; les écoles italienne, espagnole et hollandaise, par Ribera, Solario, Velasquez, Berghem, Van Ostade, Paul Potter, Metzu, Steen, Mieris, etc., etc.

Toutes les facilités possibles sont données par l'éditeur au collectionneur et à l'acheteur.

Chaque livraison renferme la vie d'un peintre, souvent de deux, comme aussi quelquefois deux livraisons et un plus grand nombre sont consacrées à la vie plus importante d'un même artiste; mais aucune monographie n'est jamais scindée; chacune paraît toujours complète et sans interruption.

En tête de chaque monographie se trouve le portrait du peintre, au-dessous son nom, l'époque de sa naissance, celle de sa mort et la désignation de l'Ecole à laquelle il appartient.

La vie de chaque artiste est accompagnée de ses principaux tableaux, fidèlement reproduits par la gravure, dans le texte même, avec de belles marges.

S'il s'agit de deux peintres réunis dans une même livraison, le nombre des gravures est de six au moins, y compris les deux portraits.

S'il est question d'un peintre dont la vie nécessite une livraison entière, le nombre des gravures est de quatre au moins; enfin, pour les peintres dont l'importance réclame plusieurs livraisons, les gravures sont au nombre de six, huit et dix.

Le texte de la monographie terminé, un chapitre, sous le titre de *Recherches et indications*, fait connaître l'œuvre de l'artiste comme peintre et graveur, la place qu'occupent ses tableaux dans les principales galeries de l'Europe, la désignation de ceux qui sont réputés œuvres capitales. Dans ce chapitre se trouvent indiqués les noms des graveurs qui ont reproduit les tableaux du maître; puis le relevé des prix auxquels les tableaux du peintre se sont élevés dans les ventes des plus célèbres cabinets; enfin, après tous ces précieux renseignements, on trouve le *fac-simile* des signatures, marques et monogrammes, décalqués avec la plus parfaite exactitude sur les pièces originales.

On n'a égard, dans la publication des livraisons, ni aux écoles, ni à l'ordre chronologique des peintres; c'est-à-dire qu'après la monographie d'un peintre flamand vient celle d'un peintre espagnol, italien, anglais, français, etc. Mais la pagination des monographies recommence à chacune d'elles. L'ordre chronologique et la désignation de l'école, indiqués au bas du portrait de chaque peintre, servent à la classification des livraisons et à la formation des volumes par écoles.

Chaque école a son introduction particulière et une table raisonnée des matières, indépendamment d'une introduction générale.

La souscription est permanente. A quelque époque que l'on souscrive, on jouit de l'avantage de ne retirer que deux livraisons par mois, sans que le souscripteur soit tenu de prendre à la fois toutes celles parues à l'époque de sa souscription; de sorte que toute souscription interrompue, tout choix de livraisons, laisse encore entre les mains de l'acheteur un Musée plus ou moins étendu, mais toujours intéressant et jamais incomplet. — C'est ce qui a puissamment contribué au succès et à la propagation de cette œuvre d'art.

Ce succès devait tenter la contrefaçon, et elle s'est ruée sur l'œuvre de M. Renouard avec une effronterie qui, démasquée à temps, a eu pour double résultat de tripler la popularité de l'*Histoire des peintres* et de porter le coup de mort à la piraterie littéraire et artistique. Cet épisode mérite d'être rapporté pour l'édification du public. «Tandis qu'un élégant recueil anglais publiait avec aplomb comme siennes les monographies de M. Charles Blanc, en supprimant toute mention du livre français, des industriels de Leipsig réalisaient le projet philanthropique de doter à peu de frais leur pays des gravures de ce même livre. Ils les décalquaient tout simplement sur un exemplaire acheté par eux au prix de 1 franc par livraison; puis ils tiraient des épreuves sur le calque, laissant croire avec bénignité que ce qu'ils mettaient sous les yeux ébahis de leurs souscripteurs était bien positivement le travail des artistes parisiens. C'est-à-dire que cette édition allemande ne s'élevait même pas jusqu'à la contrefaçon; c'était plus que cela, c'était en même temps une grosse calomnie contre nos typographes et nos graveurs. Si les directeurs de l'exposition de Londres l'eussent permis, c'eût été piquant de voir l'ouvrage français accompagné de chaque côté par les feuilles spoliatrices. A gauche eût été le texte anglais, qui se donnait pour original; à droite, le décalcage du *Verlags-Comptoir* et les échantillons de ce qu'il obtient avec son rouleau bourbeux; au centre, eût paru la vraie publication exhibée entre les deux larrons et implorant les lois. Quoi qu'il en soit, les éditeurs de l'*Histoire des peintres* ont publié partout leurs griefs sous forme de *protestation*, et ils l'ont fait de manière à couvrir de ridicule la piraterie anglaise et allemande. Il faut avouer qu'il y a peu de plaintes qui pussent jamais paraître mieux justifiées. Ici, en même temps que les droits du goût et de l'art étaient méprisés, le droit des gens était violé. Dans la publication allemande, il y a eu déloyauté triple : envers les éditeurs dépouillés, envers le public trompé, envers les artistes diffamés. » Aussi, comme nous le disions, la contrefaçon ne s'est pas relevée de cette honte, — et quatre gouvernements ont saisi l'occasion pour l'extirper définitivement en Europe. C'est un immense service que la librairie française doit à M. Jules Renouard.

Aux illustrateurs, comme à l'éditeur de l'*Histoire des peintres*, nous n'avons que des éloges à donner, — sauf un petit nombre de dessins et de gravures au-dessous de la perfection générale.

Pour M Charles Blanc, le rédacteur du texte, il nous permettra de joindre le conseil à l'applaudissement.

Il parle d'art en connaisseur, — bien qu'un peu systématique; il décrit les tableaux à merveille, il les fait réellement voir au lecteur; il se complaît même trop dans ces descriptions où il excelle, et sacrifie quelquefois la variété à la quantité; il juge le talent des maîtres avec conscience, exactitude, précision et élégance. Son style est élevé, grave, quelquefois brillant et animé. Son érudition est vaste, profonde, éclairée, patiente. Cet ouvrage le place enfin au premier rang des critiques d'art, si peu nombreux en notre siècle critique Mais comme biographe et comme moraliste, il nous laisse quelque chose à désirer. Nous l'engageons à mettre plus en action la vie si intéressante et si originale de certains peintres; à moins épargner les dates, qui sont la lumière du récit; à mitiger ses conclusions générales sur l'art, où percent trop ses opinions étrangères à l'art; à rectifier quelques erreurs, sur Loutherbourg, par exemple; à combler certaines lacunes, — comme dans la notice de Prud'hon; à resserrer la description et la dissertation pour donner plus d'espace à la narration; à se montrer moins indulgent pour la fau.

taisie qui touche au vice, et plus sévère pour les caractères d'artistes qui déshonorent tant de talents. Admirez le pinceau tant que vous voudrez; mais jugez l'homme, et n'absolvez pas une mauvaise action par un chef-d'œuvre.

Ces réserves faites, nous n'avons plus que des louanges pour l'auteur.

Par exemple, sa biographie de Rubens est d'un intérêt puissant et charmant à la fois. Le peintre grand-seigneur, l'artiste-diplomate est retracé en pied avec une largeur et un éclat dignes de lui-même. Citons un épisode qui expliquera le tableau reproduit dans cet article.

Pris du mal de l'Italie, « Rubens acheta une grande maison sur la place de Meer, à Anvers, et la fit entièrement reconstruire à l'italienne : entre la cour et le jardin s'élevait une rotonde à fenêtres cintrées, surmontée d'une lanterne de Panthéon. Dans ce musée, où conduisait un escalier royal, l'artiste fit placer les riches objets d'art recueillis dans ses voyages : tableaux, statues antiques, bustes, bas-reliefs, médailles, onyx, agates, et, jusqu'à la fin de ses jours, il conserva en Italie des correspondants fidèles qui faisaient pour son compte de fréquentes acquisitions. Le sculpteur Duquesnoy, son compatriote et son ami, était plus particulièrement chargé de ces soins intelligents. La fortune du peintre grandissait avec sa renommée : « Il n'y avait pas de prince et d'amateur qui ne voulût avoir quelque chose de lui. »

« La construction de sa demeure fut la singulière occasion qui donna naissance à l'un de ses chefs-d'œuvre, *la Descente de Croix* de la cathédrale d'Anvers. Vers l'année 1610, Rubens avait acheté une partie d'un terrain qui appartenait à la confrérie dite des Arquebusiers. Pour agrandir le plus possible et gratuitement sa maison, le peintre empiétait sur le terrain de ses voisins. Un procès allait commencer, lorsque M. de Rockox, son ami, ancien bourgmestre et capitaine du *Serment*, exhorta ses confrères à la conciliation : il fut entendu que le peintre ferait un tableau pour la chapelle qu'ils avaient à la cathédrale. Le sujet désigné était un des principaux traits de la vie de saint Christophe, patron de la confrérie. Suivant l'étymologie du mot Christophe (du grec Χριστὸν φέρειν), Rubens conçut la pensée de *la Descente de Croix* tryptique où se trouvent réunis tous les personnages qui ont porté Jésus durant le cours de sa vie mortelle : on voit sur l'un des volets la Vierge bientôt mère, qui rend visite à Elisabeth (c'est le sujet que nous reproduisons); sur l'autre, Siméon tenant dans ses bras l'enfant présenté au temple; sur le revers des volets, saint Christophe et un ermite qui cherche, avec une lanterne, à passer le gué d'une rivière.

« Le sujet principal est composé de neuf figures : des ouvriers, au sommet de deux échelles, font descendre le corps du Christ, à l'aide d'un linceul que l'un tient avec ses dents, l'autre de sa main gauche. Fortement appuyés sur les bras de la croix, ils se penchent, pour accompagner de leur main restée libre, le Christ que saint Jean, un pied sur l'échelle, les reins cambrés, soutient avec énergie. Un des pieds du Sauveur s'arrête sur la belle épaule de la Madeleine, en effleurant sa chevelure d'or. Joseph d'Arimathie et Nicomède, placés en face l'un de l'autre sur le milieu des échelles, forment avec les deux ouvriers de la partie supérieure du tableau un carré de figures robustes, mais vulgaires. La Vierge debout, au pied de l'arbre du supplice, tend les bras vers son fils, et Salomé accroupie relève sa robe. On voit, à terre, une légende et un vase de cuivre, où, dans le sang coagulé, trempent la couronne d'épines et les clous du crucifiement.

La seconde gravure que nous empruntons à M. Renouard, et qu'on verra plus loin (page 80), représente les *Fils de Rubens*, un de ses chefs-d'œuvre les plus intimes et les plus gracieux. PITRE-CHEVALIER.

LES CONTES EN FAMILLE.

LES AVENTURES D'UNE POUPÉE ET D'UN PETIT TAMBOUR (1).

Etrennes à ma chère Pauline Wacchi.

XVII. — CATACLYSME.

Six jours après, c'était la veille du jour de l'an.

— Il faudra remettre la belle poupée en vue, dit l'oncle Crochard; voilà le moment de nous en défaire!

Autant eût valu pour Tan-plan et *Ma fille* que ce Crochard-là, avec une longue épée, leur eût percé le cœur à tous deux d'un même coup!

— Oui, ajouta l'autre Crochard, mais il faut tout déranger pour lui faire une place, et je n'en ai pas le temps tout de suite...

— Après cela, reprit l'oncle négligemment, nous pouvons bien la proposer aux chalands qui nous demanderont des poupées... supérieures...

Ce qu'entendant, *Ma fille* eut sincèrement l'envie d'être laide, et elle le dit à Tan-plan.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit celui-ci tristement, mais j'ai beau vouloir me résigner, un noir pressentiment m'accable. Cette journée, je le crains bien, ne se passera pas sans malheur pour nous !...

Dans l'après-midi, comme la rue Saint-Martin était pleine de mouvement et de bruit, comme chacun y venait commander, voir ou chercher les étrennes de toutes sortes qu'on peut rencontrer dans ses magasins, une belle voiture s'arrêta devant le *Paradis de l'enfance*, et les Crochard en virent descendre, puis entrer chez eux, une femme très-brillamment parée et une jolie petite fille, non moins élégante, d'environ cinq ans.

— Faites-nous voir de belles poupées, dit la dame.

Crochard oncle en présenta quelques-unes.

— D'autres, d'autres, fit la dame ; montrez-nous-en de plus jolies que celles-là! N'est-ce pas, Léopoldine, continua-t-elle en se tournant vers la petite fille, que tu veux une poupée plus belle encore?

— Oh ! oui, maman, répondit l'enfant toute joyeuse.

Crochard neveu allait venir prendre *Ma fille* sans plus de façons; il en fut empêché par un prudent coup de pied de son oncle, et il écouta avec admiration cet oncle qui disait :

— J'ai bien là en réserve une poupée unique dans son genre, mais elle est d'un prix que madame ne veut sans doute pas mettre à son acquisition.

— Voyons-la donc, monsieur? interrompit la dame.

— Et puis, elle est pour ainsi dire vendue, continua le grand diplomate Y. Crochard oncle. Mme la duchesse de... de... de... Tu sais, mon neveu..., elle l'a presque retenue; nous l'attendons aujourd'hui ; je croyais même que c'était elle, quand la voiture de madame s'est arrêtée là.

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

— Voyons, voyons, dit à son tour la petite fille toute charmée d'avance.

— Voyons donc, monsieur, fit la mère.

— Mon Dieu, madame, poursuivit le Talleyrand du *Paradis de l'enfance*, le prix en est si élevé, bien que je n'aie absolument rien à gagner dessus, que vraiment...

— Ah ça, monsieur, coûte-t-elle cent mille francs, votre poupée?...

— Cent mille francs! non, madame, mais infiniment cher! et vous le comprendrez, quand vous verrez l'ouvrage. Je vais vous chercher cela, non pour vous le vendre, mais pour que vous jugiez du mérite de ce chef-d'œuvre... Mon neveu, regarde si Mme la duchesse ne vient pas, tu me préviendrais, car je perdrais sa confiance, si...

Et le grand Crochard pénétra dans son arrière-boutique. Là, il prit délicatement dans son coin Mlle *Ma fille* éperdue, et sans entendre les cris déchirants qu'elle poussait, tant il était transporté par la perspective d'une belle affaire, il l'emporta.

— Ah! se dit Tan-plan, c'est mon cœur, c'est mon âme, c'est ma vie que le cruel emporte!...

Quand la dame aperçut *Ma fille*, elle attacha sur elle un long regard pénétrant, et fut quelques instants sans pouvoir rien dire, sans entendre même la petite fille qui s'écriait:

— Achète-la-moi, maman, elle te ressemble! C'est toi qui l'as fait faire, n'est-ce pas? c'est une surprise! Emportons-la donc, maman!...

— Qui a fait cette poupée, monsieur? dit enfin la belle chalande.

— Il m'est impossible de vous le dire, madame, répondit Crochard à qui son neveu, en ce moment, trouvait dix coudées.

— Pourquoi impossible, monsieur?

— Parce que..., parce que... D'ailleurs..., l'ouvrier qui m'a fait cela..., il est mort, madame.

— Mort!

— Eh! mon Dieu, oui; et c'est là son dernier ouvrage: un chef-d'œuvre, n'est-ce pas, madame?

— Combien, monsieur?

— J'ai eu l'honneur de dire à madame que cette poupée est à peu près vendue...

— Je vous demande combien, monsieur?

— Elle est vendue, dis-je, au prix de quatre cent cinquante francs.

— Je la prends pour cinq cents et je l'emporte! Que monsieur (elle désignait Crochard neveu) la monte dans ma voiture et m'accompagne; je rentre, et je vais le payer.

Un instant après, la voiture roulait. L'oncle Crochard se frottait les mains en se proposant de retrouver l'artiste qui avait créé *Ma fille*, pour le faire travailler... Tan-plan pleurait.

XVIII. — SOUS LES TOITS.

Le lendemain, premier jour de 1847, une jeune femme et un petit garçon, qu'elle tenait par la main, tous deux tristement, mais proprement vêtus, marchaient le long des boutiques de la rue Saint-Martin, dans la direction qui mène à la Seine. Souvent le petit garçon forçait la jeune femme de s'arrêter devant les beaux étalages, et lui désignant quelque riant joujou d'environ trois francs, ou seulement de quarante sous peut-être:

— Mère, disait-il, achète-moi ça, dis, pour mes étrennes!...

— C'est trop cher pour nous, Michel, répondait la mère en doublant le pas..., et puis, je cherche quelque chose qui te plaise encore mieux.

Cependant on rencontrait nombre d'enfants au visage souriant, aux élégants habits et chargés de jouets bien plus charmants encore que ceux qui venaient d'éveiller la convoitise du petit garçon... La mère alors faisait un détour pour que les yeux de son Michel ne rencontrassent pas les acquisitions des enfants riches; mais au détour, nouveaux enfants bien mis, chargés de nouveaux jouets charmants!... Et la pauvre femme eût bien voulu être rentrée chez elle.

Bien des fois le petit Michel répéta:

— Achète-moi ça, maman.

Bien des fois la mère répondit:

— Mon enfant, c'est trop cher...

Enfin, la mère et l'enfant arrivèrent devant le *Paradis de l'enfance*, et là, voulant en finir avec son supplice, la pauvre femme entra. Je ne sais pas trop ce qu'elle allait demander aux Crochard, quand, sur le comptoir, au milieu d'un tas de joujoux qui venaient d'y être déposés, le petit Michel aperçut un jeune et gracieux tambour du corps honoré et si honorable des sapeurs-pompiers.

— Ah! le joli tambour! s'écria-t-il, il m'amusera joliment!... Achète-le-moi, maman!

— Combien, monsieur, dit la mère avec une anxiété inexprimable?

— Madame, c'est vingt-cinq sous, fit Crochard neveu.

— Ne pourriez-vous me le laisser pour vingt?

— Impossible, madame; tout est marqué à prix fixe, et nous ne surfaisons jamais.

Tan-plan, car c'était vers lui que le petit garçon tendait, pendant ce colloque, une main tremblante d'avidité, Tan-plan écoutait avec indifférence. Que lui importait sa destinée désormais! Sa vie était brisée, et la finir là ou ailleurs, cela ne pouvait le toucher en rien. C'est pourquoi il se laissa emporter par l'heureux Michel, sans rien dire, sans donner la moindre marque d'improbation ou de consentement.

La mère et l'enfant remontèrent la rue Saint-Martin du côté de Saint-Nicolas, tous les deux le cœur joyeux; lui, d'avoir rencontré ce tambour qui plaisait à son cœur comme un premier ami; elle, de voir son fils enchanté, si enchanté, que tout le long des boutiques les plus affriolantes il ne regardait que son tambour.

Or, je dois dire ici ce que l'on a sans doute deviné déjà. Cette pauvre femme, c'est la veuve Charlotte Cordial, l'amie de Michel Joyeux, et ce fils de Charlotte, ce petit bonhomme, si ravi de ses étrennes, c'est le filleul du bimbelotier.

— Mère, dit le bienheureux Michel, allons nous promener un peu avec mon tambour.

— Y penses-tu, mon ami? répondit-on... Et ton parrain qui va venir nous souhaiter la bonne année!

— Rentrons donc, maman.

En effet, ils étaient à peine rentrés chez eux, rue Aumaire, au sixième, sous les toits, que Michel Joyeux arrivait. Il apportait quelques bonbons à la mère, un beau livre à l'enfant, et dans ses baisers du premier jour de l'année toute la tendresse de son brave cœur.

— Michel, ce n'est pas bien, dit la veuve, il avait été convenu que vous ne dépenseriez aucun argent à aucune chose d'étrennes...

— Ne me grondez pas, Charlotte, répondit le digne

garçon ; ces bonbons-là n'en valent pas la peine, et quant à ce volume, c'est un prix d'histoire, le premier que j'aie obtenu, ma foi ! dans ma carrière scolaire. C'est un bon livre que mon filleul comprendra bientôt ; et puisque j'y tenais beaucoup... je ne pouvais lui donner rien de préférable... Et, voyant le joujou que Charlotte venait d'acheter à son fils : — Tiens, ajouta Joyeux, voilà de mon ouvrage ! Je me souviens même que je pleurais bien fort en achevant la commande de soldats, dont celui-là faisait partie... Je venais de reconnaître avec moi-même combien je vous aimais, Charlotte, et combien d'obstacles devaient retarder notre union. En vous voyant si loin de moi, toute ma résignation s'en allait en larmes et toute ma force s'en allait en eau.

— C'est aujourd'hui mon tour, se disait, en entendant ces paroles, notre désolé Tan-plan.

Le jour de l'an s'en alla, emmenant avec lui bonhomme Etrennes. Les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs sonnèrent la fête des Rois, rappelant au pauvre tambour le temps si doux où il n'était pas seul à les entendre.

Les jours succédèrent aux jours, Michel Joyeux et Charlotte Cordial travaillant sans repos chacun de son côté, et sans plus de bonheur, hélas !... Les semaines firent des



Charlotte Cordial et le petit Michel, achetant le tambour chez les Crochard. Dessin de Gustave Janet.

mois ; et l'affection inspirée à première vue par Tan-plan au petit Michel ne s'affaiblit pas. Partout et toujours il fallait que le tambour fût avec son ami ; à table, il était posé à côté de l'assiette de Michel ; la nuit, il restait auprès de son lit ; à la promenade, Michel le portait, et si Tan-plan n'allait pas à l'école avec Michel, c'est qu'on aurait vu là une infraction par trop violente aux usages reçus. Du reste, Michel croyait dédommager Tan-plan des douleurs de cette séparation obligée en lui racontant tout ce qui se passait d'important à la classe ! Tan-plan était un si complaisant auditeur ! Souvent la pauvre veuve fut amenée à sourire en écoutant, sans paraître y prendre garde, les confidences de son fils au petit tambour. Le volume donné par Joyeux était un *Abrégé de l'Histoire romaine*, de Rollin. Chaque soir, à l'heure où le grand Michel faisait sa visite quotidienne à Charlotte, le petit Michel se faisait expliquer ce qu'il avait lu. C'était un enfant doux et bon qui promettait l'homme le plus inoffensif et le plus pacifique ; or, le sang répandu dans les grandes guerres romaines le mettait en fureur. Lorsque, par exemple, dans la relation du combat des Cimbres et des Teutons contre les armées de Marius, il lisait : « *Il y eut deux cent mille barbares tués et quatre-vingt-dix mille faits prisonniers...* », et que parmi les *parce que* répondus à ses *pourquoi* par son parrain, il ne s'en était pas trouvé un qui le contentât, il se retournait vers son gentil petit tambour : — Ce n'est pas toi, lui disait-il, ou voulait-il lui dire, car à coup sûr, ce qui suit était dans

son cœur, ce n'est pas toi qui, en aucun temps, aurais battu la caisse pour entraîner les hommes à de pareils massacres, à ces milliers d'assassinats, commis sans raisons justes, et dont aujourd'hui il ne reste rien que le triste souvenir! Tu n'es presque pas soldat, toi, cher petit, ou plutôt, tu es un soldat du dévouement, tu ne tues pas, tu sauves. Le bruit de ton tambour ne dit pas : « Accourez, compagnons, il s'agit d'aller au plus vite égorger ces hommes qui s'avancent et que nous n'avons jamais vus, et qui ont comme nous des mères, des femmes et des sœurs. » Non, quand il résonne, ton petit tambour, il dit à tous ceux qui peuvent l'entendre : « Amis, le feu gagne et dévore, il va détruire bien plus que des intérêts, il va atteindre de vieilles femmes et de petits enfants; il va priver de pain des ouvriers, pendant bien des jours peut-être! peut-être aussi réduire en cendre les épargnes et le fruit de trente années de labeur! Courez, braves pompiers, la hache sur l'épaule, et traînant l'eau préservatrice! Courez, vous qui entendez ma voix, ou qui voyez la flamme, courez tous, les hommes, les femmes et les enfants; courez, tous ceux qui peuvent soulever un seau plein! » Voilà ce que tu dis, toi, mon ami tambour, avec ta jolie caisse brillante et sonore; et tu as raison, cher petit, dans ta mission, dans tes baguettes et dans ton cœur, et si je dois un jour devenir soldat, moi, je veux servir dans ton régiment...

— Mon Dieu! se disait Tan-plan durant ces beaux discours, mon Dieu, en ce moment où peut-elle être?... et pense-t-elle encore à moi?...

XIX. — UN REGARD DANS LE PASSÉ.

Vous souvient-il un peu, vous, chers lecteurs de cette Iliade, et toi, chère Pauline en particulier, de l'étrange disparition de Blanche Pruvost, à *l'hôtel de la Cour de France*, à Arras, il y a maintenant six ou sept ans?... Vous rappelez-vous l'inutilité des démarches de Pierre, d'Albert et de leurs amis? Si vous n'avez point oublié ces événements, je vous y ramènerai d'un bond pour les expliquer, et je serai bref, parce que c'est là une pénible histoire sur laquelle il me serait bien impossible de m'appesantir.

Le jour où l'on attendit vainement Blanche pour souper à la grande table de la *Cour de France* était le dernier jour de la fête d'Arras. Parmi les divertissements rassemblés pour la fête aux promenades, le cirque Montjaur avait eu un grand succès. Plusieurs fois Blanche était retournée à ce cirque avec les enfants de la bonne hôtelière. Là sa perte s'était décidée. Au moment où chacun la cherchait à Arras, elle était sur la route de la Belgique, dans le chariot de la troupe Montjaur, où certes personne ne se fût avisé d'aller la querir; et quand on avait encore l'espérance de la revoir, quand ceux qui l'aimaient s'apprêtaient à lui pardonner, elle était à Bruxelles, elle y prenait des leçons d'équitation acrobatique, elle se préparait à *debuter*. Comment cela s'était-il fait? Comment l'écuyer Montjaur avait-il concerté avec Blanche le crime de cette fuite? Comment l'avait-il décidée à le suivre pour devenir sa femme et *se couronner*, disait-il, *grande artiste*, c'est ce que nous ne raconterons pas : le fait seul importe à cette partie de notre récit... Toujours arriva-t-il qu'à Amsterdam, où la troupe alla en quittant Bruxelles, Montjaur épousa Blanche. Triste union, mariage incomplet, contracté grâce à des complaisances vénales, sous des yeux indifférents, en dehors de toute sanction divine et humaine, sans même que l'épousée y prononçât un *oui* sincère...; anneau fatal et honteux d'une chaîne de malheurs, qui, commencée par les éloges donnés à Blanche sur sa beauté, ne devait pas finir même à la mort du père Pruvost! car, à ce brave homme succombé au chagrin d'avoir perdu sa fille, l'abaissement de sa fille survivait encore.

Nous ne suivrons pas la troupe équestre à travers la Hollande, l'Allemagne, la Pologne; nous ne vous ferons pas assister aux succès de Mme Montjaur qui, *dans son art*, devenait en effet habile et célèbre..., mais qui peu à peu sentait plus lourde la chaîne qu'elle ne pouvait plus rompre; nous nous arrêterons seulement avec les écuyers à Saint-Pétersbourg, où une maladie grave saisit un jour le mari de Blanche.

Ce Montjaur, qui ne s'appelait pas Montjaur, avait naguère changé son adolescence contre une jeunesse hâtive et débauchée; par un de ces brusques revirements qui se font quelquefois dans les natures violentes et portées à l'extrême, au lendemain d'un jour où il s'était endormi dissipé, joueur, prodigue, il se réveilla cupide, avare et impitoyable. Il inventa cent moyens de gagner de l'argent; il en cumula beaucoup, parmi lesquels jouèrent de grands rôles, d'abord la dure exploitation de ses *artistes*, puis les spéculations cauteleuses, puis le maquignonnage des chevaux savants, des clowns, des écuyers eux-mêmes, puis enfin, quand il cessa de voyager, l'usure. A l'époque où il avait connu Blanche, son sentiment pour elle avait épuisé les dernières sincérités de son cœur; il y avait dépensé ses dernières facultés d'affection; mais lorsqu'il eut fait d'elle sa femme, il ne songea bientôt plus qu'à tirer bon parti du talent qui croissait en elle, et lorsqu'un enfant leur vint, il avait déjà le cœur trop usé pour que cette grâce du Ciel le fît rentrer dans l'honnêteté. Lorsque Montjaur était passé à Arras pour en enlever Blanche à son départ, sa fortune commençait à peine, le hasard sembla depuis le favoriser rapidement; et quand il tomba malade à Saint-Pétersbourg, où il s'était installé depuis quatre ans environ, du lit où il souffrait pour y mourir, Montjaur regardait sans cesse un petit meuble où était cachée une fortune entière.

Il avait confié à Blanche son véritable nom, sans pourtant lui parler de sa famille; mais un jour, disait-il, elle aurait à l'aider touchant ce nom délaissé dans un acte de réparation. Pourtant, si Blanche le sollicitait à l'accomplissement de ce devoir, son amour pour l'argent le sollicitait à des retards continuels, et la maladie elle-même n'avait pas plus de pouvoir que Blanche et l'honneur sur l'esprit de Montjaur. Par une nuit sombre, ayant auprès de lui sa femme et son enfant, cet être mal doué, mal pensant, mal sentant, mal agissant, mourut presque subitement, et comme il avait vécu, c'est-à-dire lâchement, stérilement et ne songeant qu'à lui-même. Il mourut sans avoir le temps de tracer à sa femme le devoir sacré auquel il voulait l'associer.

Blanche traversa encore une fois l'Europe pour rentrer en France, pour revenir à Arras; elle voulait revoir son père et son frère adoptif; elle voulait obtenir leur pardon, leur présenter sa petite fille innocente à aimer, comme ils l'avaient aimée, elle, alors qu'elle aussi était innocente... A Arras, on lui apprit que Pierre et Albert étaient à Paris. Rien ne la retenait; elle s'en vint à Paris, où elle arriva, nous l'avons dit, alors même qu'Albert, perdant l'espoir, renonçait à la chercher plus longtemps.

Blanche prit un bel appartement dans la rue d'Alger, sous le nom de Mme Montjaur, mais c'était sous le vrai nom de feu son mari qu'elle eût dû le prendre, et ce nom, c'était Léopold Joyeux.

XX. — LE BOUDOIR ROSE.

Blanche couchait sa petite fille Léopoldine dans sa chambre, sous ses yeux, mais elle lui avait donné la jouissance exclusive d'un petit boudoir tendu de rose que l'enfant aimait beaucoup. C'est là qu'elle jouait, là aussi qu'elle prenait ses premières leçons. Voulez-vous que nous y entrions? C'est là que nous allons retrouver mademoiselle *Ma fille*.

Pauvre *Ma fille!* pauvre exilée dans une opulence étrangère! pauvre *Virginie* sans Paul!... — *Paul-Tan-plan* se demandait si elle pensait à lui? A quoi donc eût-elle pensé, la malheureuse!... A peine était-elle arrivée en sa nouvelle demeure, le boudoir rose, on avait envoyé querir la couturière. Il avait été fait pour *Ma fille* les ajustements les plus nouveaux, d'après les plus nouvelles gravures de modes; Mme de Baisieux, la bonne faiseuse de ce temps-ci, s'était piquée d'amour-propre pour la robe; Mlles Couailhac avaient construit des chapeaux pleins de génie; la lingerie avait été fournie avec orgueil et joie par Madin. Peines, talents, orgueil, petits soins, génie, autant de perdu pour *Ma fille!* Toutes les reines de la terre fussent venues la complimenter, qu'elles n'en auraient obtenu ni un mot ni un sourire! De son côté, comme le tambour du sien, elle était devenue insensible à tout au monde, si ce n'est au souvenir de son ami et au bruit des cloches. Quand sonnaient celles de Saint-Roch, qui avaient quelques rapports avec celles de Saint-Nicolas-des-Champs, *Ma fille*, surtout si l'on ne pouvait la voir, laissait pencher sa jolie tête sous le poids de ses regrets, et pleurait tout bas sur ses belles robes. Et lui en essayait-on, des belles robes! en changeait-elle! Hélas! elle se laissait habiller et déshabiller sans s'aider en rien, sans remercier personne, sans donner un coup d'œil aux glaces du boudoir. — Oh! se disait-elle, ma chère toilette de l'an passé, dans laquelle il m'a comprise et estimée et aimée, *lui!*... Oh! notre petit coin sombre du *Paradis de l'enfance!*...

Pour *lui* et pour *elle*, le *Paradis de l'enfance* était maintenant le *paradis perdu*, et c'était plus vrai encore qu'ils ne le pensaient, et c'est toujours ainsi sous le soleil. Notre paradis terrestre, pauvres humains, depuis que l'Archange a fermé celui de nos premiers parents, c'est l'enfance! et, comme l'autre, on le perd, quand les dents sont toutes venues pour mordre à ce fruit amer, la science, c'est-à-dire la vie!

XXI. — LA PETITE PROVENCE.

Connaissez-vous un coin des Tuileries,
Cher aux enfants, bien aimé des vieillards,
Aux gazons verts, aux terrasses fleuries,
Où du soleil tombent les doux regards?
Tout près de là, marbre éclatant dans l'herbe,
Cérès regarde et sourit en tout temps,
Et du vingt mars le marronnier superbe
Donne à Paris le signal du printemps!...

C'est la Petite-Provence,
Espérance et souvenance,
Aux vieillards une oasis,
Aux enfants un paradis!

Que de vieillards qu'aujourd'hui l'on aborde
Avec respect pour leurs titres, leurs croix,
Sont venus là pour sauter à la corde
Ou pour chanter : « Nous n'irons plus au bois... »
Ils ne vont plus au bois, mais ils reviennent,
Fruits un peu mûrs, aux espaliers jaunis...
Des jeunes ans c'est là qu'ils se souviennent,
Tout en tournant la corde pour leur fils...

Au temps jadis, la Petite-Provence
A vu, dit-on, sur sa terrasse en fleur
Courir, bondir ces beaux enfants de France,
Promis au trône et tombés au malheur;
Ils sont partis, on s'en souvient à peine...
D'autres enfants jouent sous le même ciel;
Et tu leur dis, Nature souveraine:
« Mon règne seul est le règne éternel... »

Là, bien souvent, des rendez-vous se donnent
Entre les vieux et les jeunes enfants,
Mais trop de fois les cheveux blonds s'étonnent
Qu'aux rendez-vous manquent les cheveux blancs.
C'est que ceux-là, plus haut qu'aux Tuileries,
S'en sont allés dans le jardin de tous;
Mais soyez sûr que des cimes bénies
Leur âme encor descend aux rendez-vous

De la Petite-Provence,
Espérance et souvenance,
Aux vieillards douce oasis,
Aux enfants, gai paradis.

Nous sommes aux beaux jours de mai, le mois tout parfumé. Il est trois heures après midi; à ce moment, dans cette saison, le soleil est doux, tiède, caressant; si vous voulez, lecteurs, nous allons aller nous asseoir à la Petite-Provence, non loin des vieillards, au milieu des enfants.

Oh! les enfants, les enfants! les bons, les chers, les beaux petits enfants! Les a-t-on jamais assez aimés, adorés, fêtés, révérés! Laissez-moi donc m'arrêter dans mon racontage pour chanter un peu les petits enfants!... Chères âmes blanches, vases d'élection tout pleins de belles larmes qu'un rien fait épancher, beaux éclats de rire qui réjouissez encore ceux-là qui ne rient plus, frais boutons, purs désirs, blondes espérances, sources vives, aurores sereines, trésors de tendresses, chastetés angéliques, saintes ignorances; vous, petites filles, dont la peau tendre est si diaphane qu'on voit l'âme au travers; vous, petits garçons, que Victor Hugo appelle quelque part : « Bandits aux lèvres roses! » soyez aimés, soyez bénis, soyez heureux!

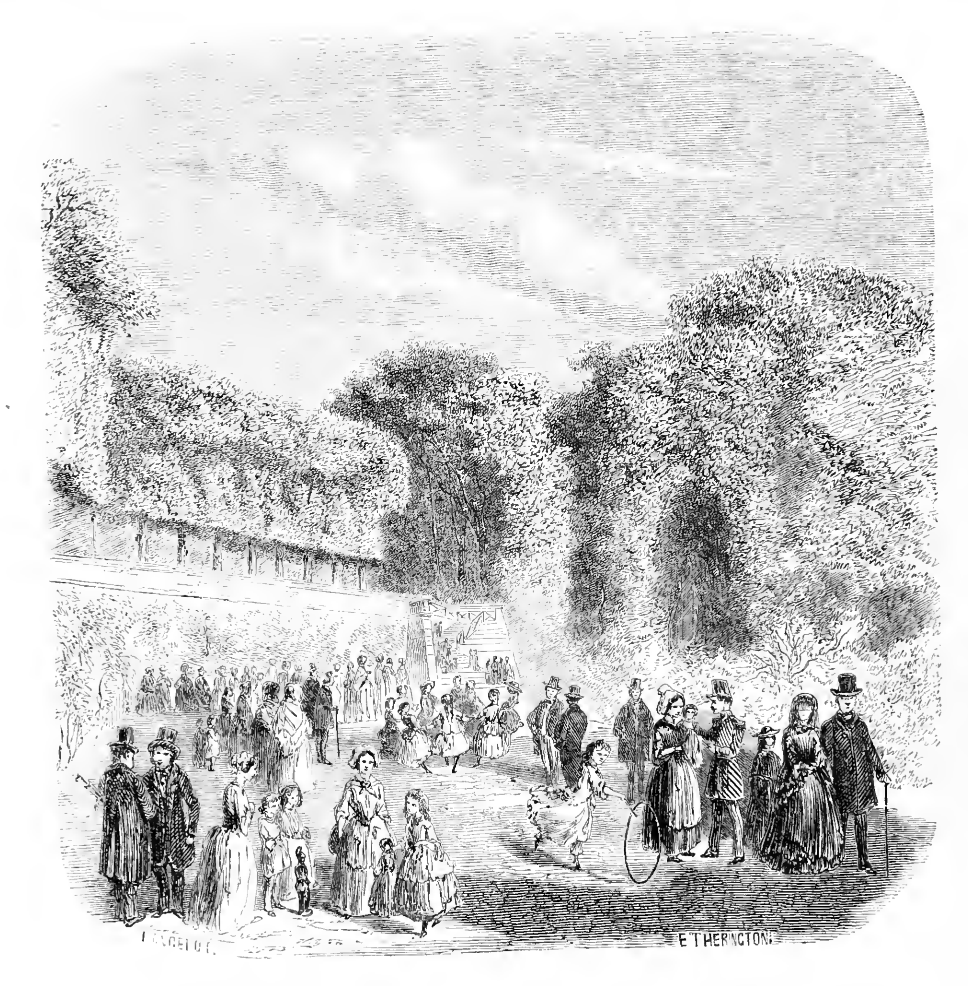
Soyez aimés et bénis aussi, et soyez immortels, ô vous, écrivains ou poëtes qui, ayant compris et chéri l'enfance, avez écrit sur elle ou pour elle, et à cause d'elle, avec génie le plus souvent : toi, Charles Perrault, dont les contes sont d'éternels chefs-d'œuvre; toi, Jean La Fontaine, qui mettais une philosophie au-dessus de l'homme dans le langage de ces animaux qu'on dit être au-dessous de l'homme; toi, Bernardin de Saint-Pierre, initiateur des jeunes âmes aux splendeurs de la nature; toi, qui es allé rejoindre ceux-là, puissant Honoré de Balzac, qui, dans ton effrayante *Comédie Humaine*, n'as point oublié le rôle souriant des enfants, et qui le leur as tracé avec ce qui restait dans ton cœur de plus paternel et de plus filial. Et vous aussi, chers contemporains; vous, Victor Hugo, vrai père et vrai poëte, à la lyre de qui le culte de l'enfance a mis une corde sonore; vous, Marceline Valmore, chantre évangélique que la douleur inspire, conteur simple comme le génie, sublime comme la charité, quand vous contez pour les enfants; vous, Charles Dickens, l'ami des pauvres petits qui naissent, souffrent et meurent inconnus, l'Homère chrétien des enfances martyres; vous, Henri...

Beecher-Stowe, qui venez de remuer les âmes du monde entier avec la mort d'Evangéline et les souffrances des compagnons de son enfance. Ah!... soyez aimés de tous les cœurs complets, soyez bénis au nom de l'enfance! et, comme Perrault, La Fontaine, Bernardin de Saint-Pierre et Balzac, devenez immortels!

Etre enfant! se voir aimé des enfants! avoir des enfants! nul bonheur humain n'est si pur ni si vrai! Le ciel des justes doit être plein d'enfants. Oui, pour que nous soyons vraiment heureux au delà de notre monde, il me semble que Dieu doit nous y faire redevenir enfants.

Et penser qu'il y a des écrivains et des poëtes qui ont achevé leur œuvre sans avoir chanté l'enfance; que Voltaire n'a pas eu un chapitre pour elle, Chateaubriand pas une page, Béranger pas une rime! Penser qu'il y a même des hommes qui *n'aiment pas* les enfants! Quoi! ne rien sentir en soi d'inquiet, de maternel, de charmant; rien qui tressaille et s'attendrisse devant ces petits êtres de qui un Dieu a dit: « *Laissez-les venir à moi!...* » C'est donc possible!... Ne pas aimer les enfants!... Autant haïr le soleil, les fleurs, le ciel constellé, tout ce qui exprime Dieu immédiatement, et, comme l'enfance, sans voiles, sans entraves, sans détour!

Vous, à qui manque cette richesse du cœur, vous devez, plus vite que les autres, douter de tout, et vous trouver découragés, et vous sentir vieillir. Savez-vous les remèdes



La Petite-Provence, aux Tuileries. Enfants, bonnes, mères, vieillards.

à vos doutes, à vos découragements, aux envahissements hâtifs de votre vieillesse? Ils sont simples et ils sont suprêmes: c'est la méditation dans les cimetières, la fréquentation des vieillards, et précisément la contemplation des petits enfants.

C'était l'avis d'un habitué de la Petite-Provence..., et ceci nous y ramène, en ce beau jour de mai, le mois tout parfumé, sur les trois heures après midi.

Il y a là des monceaux d'enfants, des *Gros bibi* à foison, des *Loulou* par douzaines, des *Nana*, des *Mimi*, des *Toto*... En veux-tu? en voilà! C'est un tohobohu, un va-et-vient, un tintamarre incroyables! Cerceaux courant, cordes tournant, chariots roulant, toupies ronflant, balles volant, rondes chantant, bonnes criant, et bien d'autres bruits encore! Il y a tout pour assourdir, pour éblouir, pour ahurir! et c'est un tableau ravissant, auquel sert de cadre la double rangée des vieillards. Les deux mains sur la pomme de leur canne, le chapeau avancé sur les yeux, le mouchoir sur les genoux et la tabatière sur le mouchoir, la plupart regardent en souriant dans ce joli pandœmonium; quelques-uns conversent avec les bambins les plus raisonneurs, plusieurs se réjouissent à voir monter le tas de sable que de laborieux petits terrassiers amassent entre leurs jambes; ceux-ci lisent un journal; ceux-là causent entre eux d'un temps déjà bien éloigné; d'autres ont fini par s'endormir bel et bien.

Au milieu de la gentille multitude, les vieillards qui ne dorment pas ou qui ne lisent guère suivent d'un regard charmé une jolie petite fille qui tient par la main une poupée magnifique, et parée aussi élégamment qu'elle-même. Une petite servante vient derrière.

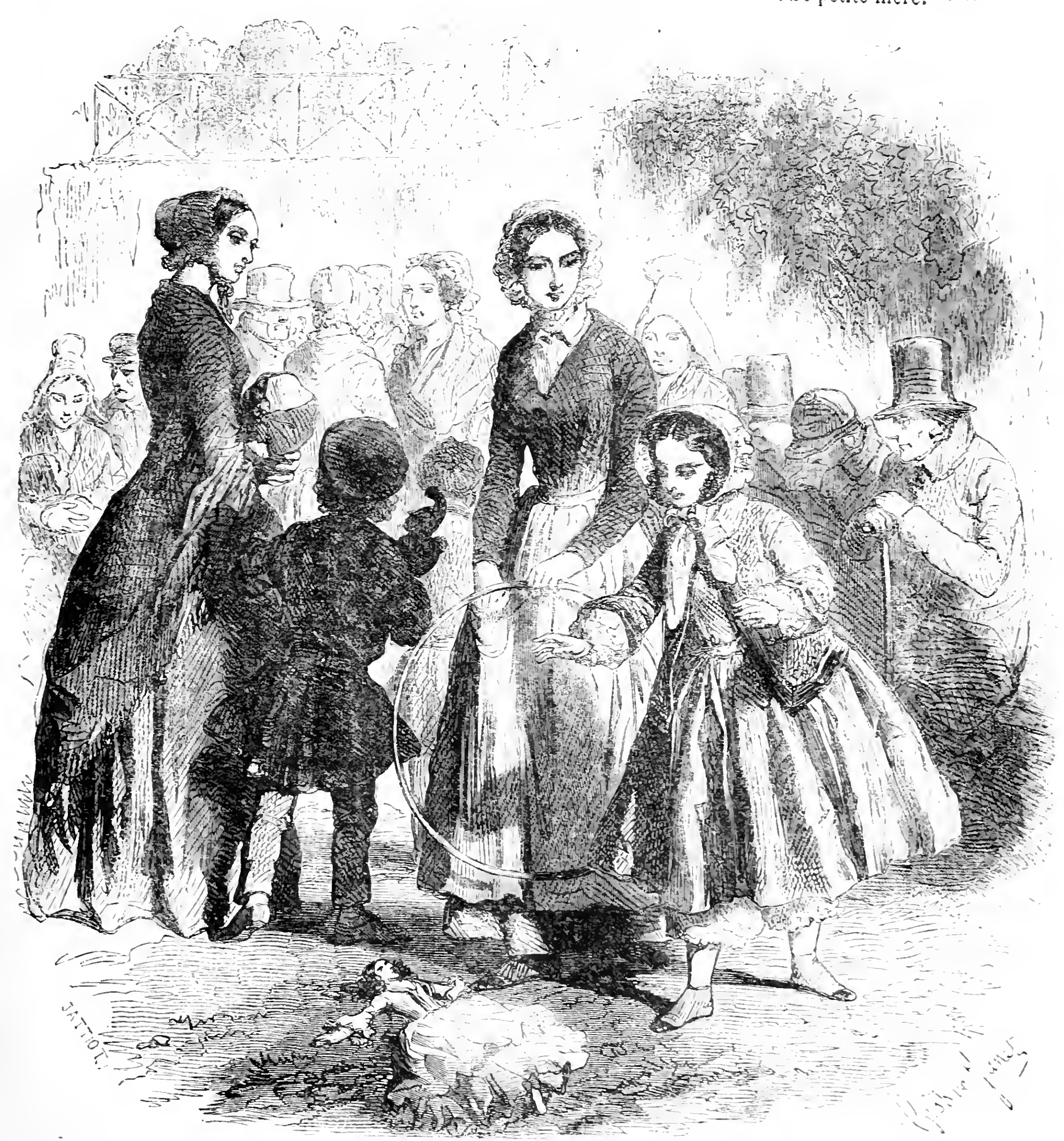
— Voilà une bien jolie enfant, remarque un bon vieux monsieur, parlant à la jeune bonne ; comment la nomme-t-on ?

— Léopoldine Montjaur, monsieur.

— Merci, dit le vieillard. Mademoiselle Léopoldine, continue-t-il en appelant l'enfant...

Mais celle-ci est trop absorbée dans la conduite de sa poupée pour entendre rien.

— N'est-ce pas, qu'il fait un bien beau temps? lui dit-elle ; promenons bien, *Ma fille*... Mais, *Ma fille*, donnez donc mieux la main à votre petite mère.



La Petite-Provence. Rencontre de Léopoldine portant sa poupée, et de Michel portant son tambour. Dessin de Gustave Janet.

Vous voyez que Léopoldine n'a pas manqué de nommer *Ma fille*, sa fille.

Mais quels sont donc cette jeune femme et ce petit garçon qui viennent d'entrer aux Tuileries par la place de la Concorde et se dirigent vers la Petite-Provence ? En vérité, c'est la veuve Cordial avec son petit Michel, lequel porte avec lui son tambour, comme toujours. La jeune femme vient de reporter de l'ouvrage au Gros-Caillou, et comme on a les Tuileries sur le chemin, ce voyage fait une belle promenade à Michel.

— Eh bien, s'écrie-t-il tout à coup, qu'a donc mon petit tambour ?... Dis donc, maman, voilà qu'il bat de la caisse tout seul et sans que je touche au ressort ?...

— Tu ris, mon petit Michel, répond la mère.

Combien de choses pourtant l'âme pure des enfants leur permet de voir, qui nous échappent, à nous, et que nous nions alors bien résolument !... Or, Michel ne rit pas ; sans qu'il ait touché au ressort, il a bien vu et bien entendu *Tan-plan* battre la caisse ; ce prodige vient de s'accomplir véritablement !...

C'est que le jeune tambour vient d'apercevoir *Ma fille!*

Mais voici qu'à son tour *Ma fille* aperçoit son ancien compagnon. Il semble alors à Léopoldine que la main de *son enfant* a tressailli dans la sienne... Tout éperdue, elle la prend dans ses bras et la regarde d'un œil inquiet et pénétrant. En cet instant, le petit tambour s'approche ; il est derrière Léopoldine ; ses yeux plongent dans les yeux de la poupée... *Ma fille*, qui n'est point habituée à des émotions si vives, est surtout loin d'être préparée à celle-là. Soit par un effet de la réfraction du soleil sur les feuilles, soit, en outre, que Léopoldine, troublée, tienne mal sa poupée, soit que d'autres causes se joignent à celles-là ou les remplacent, toujours y a-t-il que Léopoldine voit *Ma fille* d'abord rougir, puis devenir pâle comme la mort, puis enfin tomber à la renverse et sans connaissance sur le sable de la Petite-Provence.

Tan-plan a fait un mouvement pour s'élancer vers elle, mais son ami Michel l'a retenu, et, au moment où Léopoldine relève son enfant, Tan-plan a disparu sous l'ombre des grands marronniers.

Longtemps, et les dents serrées, les mains contractées, les yeux dilatés, Léopoldine regarde *Ma fille*, puis saisissant brusquement sa bonne par son tablier :

— Allons-nous-en, dit-elle, je veux rentrer.

La servante obéit, et c'est la petite fille qui semble conduire sa bonne en marchant devant elle à pas précipités.

— Corbœuf! ce sera une fière femme que cette petite fille-là, dit le bon vieux de tout à l'heure à son voisin... Mais le voisin ronfle légèrement en s'écrasant le nez sur la pomme d'ivoire de sa canne.

XXII. — LE CRIME DE LÉOPOLDINE.

Blanche était sortie quand sa fille rentra. Léopoldine parut l'apprendre avec une certaine satisfaction. Sans quitter *Ma fille*, elle se rendit immédiatement au boudoir rose où elle s'enferma : mais il n'y a ni serrures, ni murailles, ni rideaux, pour le lutin diligent que les conteurs ont à leur service, et mon lutin m'a redit la scène étrange qui se passa dans le boudoir rose.

Il faut d'abord que je répare un oubli en vous apprenant, lectrices et lecteurs, ce que, depuis plusieurs chapitres, vous devriez savoir. Léopoldine, qui a su lire fort jeune, a dévoré déjà un assez joli nombre de contes de fées, et sa petite imagination s'est passablement éveillée aux merveilleux récits de la Bibliothèque bleue.

Léopoldine commença par placer sa fille sur une chaise, puis elle se mit bien en face d'elle.

— Ecoute, ma fille, lui dit-elle alors, ce n'est pas avec moi qu'il faut dissimuler, je ne suis pas une enfant, il faut me répondre. Tu n'es pas une poupée comme les autres, tu n'es peut-être pas même une poupée du tout! Qu'est-ce que tu es?...

Ma fille ne répondait pas.

— Ce qui vient de se passer aux Tuileries, poursuivit Léopoldine, n'est pas naturel ; ta main a frémi dans ma main ; je t'ai vue rougir et pâlir ; je t'ai bien vue aussi tomber évanouie!... qu'est-ce que tout cela veut dire?... Es-tu une fée? avoue qu'oui! Voyons, madame la fée, répondez-moi?...

Ma fille gardait toujours le même silence.

— Ah! tu ne veux pas répondre! reprit Léopoldine presque furieuse ; eh bien, attends ; je saurai bien si tu es une poupée comme les autres! Tu vas voir! Tu vas voir!...

En un instant, elle déshabilla celle qu'une heure auparavant elle avait parée avec tant de soin, et, bondissant vers un petit meuble-chiffonnier, sans songer davantage à ce qu'elle allait faire, Léopoldine l'ouvrit et en tira tous les objets piquants ou tranchants qu'elle y trouva : ciseaux, aiguilles, passe-lacets, épingles noires, perce-œillets, lime-ongles, etc...

— Oh! oh! se dit *Ma fille* en entendant le bruit de l'acier dans les petites mains de Léopoldine, qu'est-ce là?... Va-t-elle me donner la question ordinaire et extraordinaire? De la part d'une si jolie créature, qui se nomme elle-même ma petite mère, cela me semble un peu dur!... Dans tous les cas, je suis bien résolue à ne rien avouer. Je penserai à Tan-plan, et je souffrirai sans desserrer les lèvres.

Le monologue mental de *Ma fille* fut interrompu par une douleur si aiguë, qu'elle faillit crier, elle venait de sentir l'acier froid du perce-œillets lui entrer dans le cœur; mais presque aussitôt, elle se remit stoïquement.

— Eh bien, dit Léopoldine dont la main tremblait violemment, tu dois sentir quelque chose, si tu as un cœur! Tu ne dis encore rien. Attends, je vais bien le voir, si tu as un cœur. Toujours en proie à la même exaltation, l'enfant, avec les ciseaux, agrandit la blessure qu'elle venait de faire à *Ma fille*, assez pour pouvoir regarder au fond. Elle ne vit que quelque chose ressemblant extraordinairement à du bois blanc.

— Tu n'as pas de cœur, malheureuse! reprit la petite barbare, mais tu as une cervelle, peut-être!... C'est ce que je vais savoir. Avec une forte épingle noire d'abord, puis avec le passe-lacet, elle fit à la tête de *Ma fille* une ouverture assez profonde, mais ce qu'elle vit ne pouvait guère être pris que pour du carton, du bois et du chanvre.

— Je souffre bien, se disait l'infortunée fiancée de *Tan-plan*, mais qu'est-ce que cette douleur après la rencontre d'aujourd'hui!...

Après son double attentat, dont les résultats ne lui apprenaient rien, Léopoldine regarda longtemps sa fille mutilée et gisante sur un fauteuil... Elle ne pouvait détacher ses yeux de ces deux blessures béantes et sombres... Tout à coup le remords éclata dans un déluge de larmes...

— Ma fille! ma fille! s'écria-t-elle, j'ai tué ma fille!... Maman! maman! j'ai tué ma fille!...

C'est alors que Blanche rentra.

Une demi-heure après, *Ma fille* rentrait au ***Paradis de l'enfance***, sur les bras de la petite servante, et celle-ci priait les messieurs Crochard de faire raccommoder la poupée de mademoiselle au plus tôt, avec les plus grands soins possibles.

De son côté, Tan-plan était rentré désespéré dans son triste *boudoir* de la rue Aumaire. Vous comprenez bien aussi que son chagrin venait d'être ravivé de la plus douloureuse façon. — Ah! se disait-il, c'est un malheur sans remède et sans espoir! quelle chance de rapprochement avons-nous?... aucune! aucune assurément!...

Le petit Michel eut beau pousser et tourner son ressort, *Tan-plan* se refusa constamment au plus petit battement sur sa caisse.

— Ah! ça devient drôle, dit l'enfant, qui ne méritait certes pas tant d'indifférence... Dis donc, maman, il ne va plus, mon tambour, il ne m'amuse plus! si je le démontais... pour voir!...

— Garde-t'en bien, mon chéri! reprit la mère. Pauvre enfant! poursuivit-elle tout bas, qui sait quand je pourrai lui racheter un autre jouet de ce prix-là!...

XXIII. — UN DES PETITS CHEMINS QUE PREND LA PROVIDENCE.

Au bout d'un mois la poupée n'était pas encore de retour chez Mme Montjaur. Léopoldine s'ennuyait. Au lieu d'envoyer, pour la septième ou huitième fois, au *Paradis de l'enfance*, Blanche monta un beau jour en voiture avec sa fille, et se rendit rue Saint-Martin.

— Que voulez-vous, madame? répondit Crochard oncle; nous avons affaire à un singulier homme. Figurez-vous que le lendemain du jour où vous nous avez acheté sa poupée, nous voulûmes lui en commander quelques-unes pareilles...

— A l'ouvrier qui avait fait celle-là? interrompit Blanche; mais vous me disiez qu'il était mort...

— Ah bien oui, reprit le marchand, j'ai dit ça par pure précaution; voyez-vous! on évite toujours de faire connaître aux pratiques les ouvriers adroits, les artistes, parce qu'alors on s'adresse à eux directement, et le marchand n'est plus rien du tout! Mais comme cet artiste-là nous a déclaré ne plus vouloir faire de poupées...

— Mais la nôtre... la nôtre, n'est-ce pas lui qui l'a?

— Oui, madame, il a dit qu'il voulait bien réparer celle-là...; mais on y a envoyé bien des fois inutilement, et...

— Eh bien! tenez, monsieur, dit Blanche tout agitée, en tirant quelque argent de sa bourse, voilà pour le dérangement que cette misère vous a causé; si vous voulez bien m'indiquer la demeure de cet ouvrier, j'irai moi-même lui redemander la poupée de ma fille; puis vous m'enverrez demain des jouets à choisir, afin que vous ne perdiez rien à mes relations avec votre artiste.

— Tu entends, neveu! fit l'oncle; tu iras demain chez madame. Madame, notre singulier homme s'appelle Albert; il demeure maintenant boulevard Mont-Parnasse, où j'ai eu, ma foi! bien de la peine à le trouver; le numéro... il n'y a pas de numéro; c'est une maison en planches, au bord d'un terrain, et, sur une de ces planches, quelque rapin a écrit une longue inscription, qui dit... Ah! ma parole! madame, je ne m'en souviens plus...

— Merci, merci, je trouverai, dit Blanche en sortant et entraînant sa fille.

Une fois dans la voiture, elle se demanda si elle devait ramener Léopoldine à la maison ou l'emmener avec elle. Son hésitation ne fut pas longue, elle y mit fin en se disant: — Innocente ou coupable, une mère ne doit quitter son enfant que lorsqu'elle y est forcée; mon enfant, c'est ma parure, c'est ma consolation..., ce sera mon absolution peut-être!

Et comme le cocher attendait l'ordre de sa maîtresse: — Au boulevard Mont-Parnasse, lui dit-elle; allez rapidement!

XXIV.

AU PALAIS DE L'EX-NAIN DE S. M. L'EMPEREUR DU GRAND DÉSERT, ASILE D'UN GÉANT DE VERTU.

Telle est l'inscription que Crochard a lue à l'entrée de l'habitation d'Albert, et dont il ne s'est point rappelé les termes. Albert n'a pas encore pris le temps de faire disparaître cette plaisanterie d'un rapin de ses amis, à qui il a un jour raconté les aventures de son enfance.

Albert-Joseph a maintenant vingt-six ans; sa tête, toujours plus grosse que ne le voudrait l'harmonie de l'ensemble, ne le ferait plus cependant surnommer *le Monstre*. Sous l'épaisse chevelure d'un blond doré qui la couronne, elle est remarquablement expressive en énergie et en douceur. Le corps s'est développé, en laissant les extrémités garder une finesse féminine. Albert est loin de ressembler à ces imbéciles aux traits réguliers, qu'on appelle généralement beaux garçons; mais en lui tout attire et retient le regard.

Voilà pour sa personne; voici pour sa position.

Albert a vingt-six ans: eh bien! depuis la mort du père Pierre, il n'a pas bu de vin; il n'a mangé ni un morceau de viande, ni une once de pain blanc. L'hiver, il a vécu de fromage, au printemps de radis, en été, comme en automne, de fruits; et ces victuailles, il les a savourées sur du pain gris, acheté aux fenêtres des casernes. Albert travaille chez les mouleurs, chez les ornemanistes, chez les statuaires, comme praticien, et, sauf ce que lui coûtent ses repas, son loyer, quelques frais de toilette et des habits qui ne signifient pas la misère, tout ce qu'il gagne s'engloutit dans une grosse et grossière tirelire, sur laquelle, en riant, et dans un jour d'espoir, il a gravé ces mots: *Carrière de marbre*. Quand la tirelire sera pleine, il y aura dans ses flancs, au compte d'Albert, le prix d'un bloc de Carrare. Or, Albert n'a foi qu'au marbre pour traduire fidèlement sa pensée. Sa pensée, qui, d'ailleurs, a déjà forme palpable, c'est un Prométhée. Hommage peut-être sublime, rendu au sublime aïeul des statuaires par un de ses enfants martyrs.

Semant donc dans sa tirelire, suivant son expression, de la graine de marbre; travaillant à son Prométhée, espérant pouvoir envoyer, l'an prochain, au Salon un vrai chef-d'œuvre, se faisant une instruction, Albert vit à peu près heureux dans sa villa du boulevard Montparnasse, une hutte en planches, au bord d'un terrain vague, et dans laquelle tous les vents de l'air se donnent rendez-vous.

Quelquefois des lousties d'atelier ont affirmé à Albert qu'il existait des restaurants où l'on pouvait manger des choses d'un goût délicieux et boire des breuvages encore supérieurs à l'eau des fontaines. Des rapins imaginatifs ont raconté devant lui qu'il y avait encore des théâtres, des concerts, des bals, où l'on ne s'ennuyait pas toujours.

Albert a traité tout cela de *charges*, et nettement refusé d'y croire: ce qui a fait surnommer l'*ex-nain* de l'empereur du grand Désert le *géant de vertu*.

Quand Blanche eut trouvé la demeure de l'artiste, elle descendit de voiture, seule, avec l'intention d'entrer seule d'abord chez son ancien ami. Au moment de frapper à la porte de la hutte, déjà le cœur lui battait bien fort... Elle tressaillit en entendant la voix d'Albert, qu'elle ne put méconnaître un instant. — Il n'est pas seul, se dit-elle; que faire?... Et, presque sans le vouloir, elle se pencha et regarda entre deux planches de la hutte très-mal close, comme je vous l'ai dit. Albert était bien seul, ou plutôt c'est en tête-à-tête avec mademoiselle *Ma fille* que Blanche le surprit. La poupée était parfaitement, elle était même en toilette et comme prête à sortir pour aller faire quelques visites. C'est à elle que le sculpteur parlait lorsque Blanche regarda.

—... C'est étrange, disait-il; quand on veut parler avec dédain d'une femme à dédaigner, de quelque coquette sans cœur et sans esprit, de quelque composé de caprices, d'épingles et de chiffons, de quelque pécore enfin, on dit d'elle: *cette poupée!*... C'est comme si l'on veut parler d'un homme avare et dur, on dit de lui: *quel chien!* C'est étrange! et c'est injuste, et c'est outrageant! Pauvres chiens! pauvres poupées! qu'avez-vous donc fait pour être assimilés à ces basses natures? Quoi! vous, même vous, n'êtes point à l'abri de la calomnie!... Vous,

bons chiens fidèles, aimants et dévoués jusque sous les coups, on appelle comme vous des misérables! Vous, poupées si discrètes, si tranquilles, si innocentes et si incapables d'aucune faute, on appelle comme vous des mauvaises ou des perfides!... Comme si, poursuivait Albert en s'arrêtant devant *Ma fille*, comme si jamais toi, fille de bois et de cire, tu eusses pu faire ce qu'a consenti à faire celle à qui tu ressembles!... Est-ce toi, voyons, qui aurais abandonné ton père, ton devoir, ton travail, ton pays, ton fiancé, tout... tout, y compris l'honneur peut-être!... Est-ce toi qui...

Blanche recula pour n'en pas entendre davantage.

— Mon Dieu! que faire? dit-elle encore. Une idée salutaire passa dans son esprit. Elle retourna à la voiture, dit quelques mots à Léopoldine, et l'emmena vers la hutte, à la porte de laquelle elle n'hésita plus à frapper.

— Entrez! dit la voix d'Albert.

Blanche fit entrer sa fille, et, la porte refermée, elle revint regarder entre les planches et écouter aussi.

— Monsieur, dit l'enfant, après avoir été tout de suite embrasser la poupée, je suis la petite Léopoldine à qui appartient cette poupée... Oui, monsieur, je suis *sa mère*..., et je viens chercher *ma fille*.... Voulez-vous, monsieur?...

— Mais, mademoiselle Léopoldine, dit le statuaire qui s'était arrêté à admirer la jolie enfant, qui ressemblait à sa mère, elle était très-malade votre fille, quand on me l'a amenée; elle était blessée très-dangereusement!... Je l'ai guérie, moi, ça vaut bien quelque chose; il faut me payer.

— Comment, monsieur?

— Il faut m'embrasser.

— Ah! je veux bien! vous êtes très-gentil d'abord.

Et comme Albert s'était incliné, car l'enfance a ceci de touchant, que, pour lui parler bien, il faut se mettre à genoux devant elle, la fille de Blanche jeta ses deux petits bras au cou d'Albert, et embrassa franchement celui qui avait été le fiancé de sa mère. Celui-ci, levant au ciel un regard où Dieu put lire de l'attendrissement, de la bonté de père, — et peut-être une sorte de reproche..., serra Léopoldine sur son cœur, et l'y garda un instant, le temps de laisser tomber dans les cheveux de l'enfant un baiser et une larme.

Au dehors, Blanche, depuis un moment, pleurait tout bas, et pourtant depuis le temps où roulait la diligence du père Pierre, elle n'avait jamais été si heureuse!...

— Tiens, dit Léopoldine, voilà que tu m'as embrassée comme maman!

— Ah! fit Albert: tu l'aimes bien, ta maman?

— Oh!... tu demandes ça...

— Oui, je suis fou. Et elle t'aime bien, elle aussi, ta maman?...

— Oh! tu dis des bêtises!... comme si les mamans n'aimaient pas leur enfant, maintenant! Est-ce que ta maman ne t'aime pas bien, toi, dis?

— Moi! ma maman est morte, à moi! Je suis tout seul au monde. Veux-tu être ma petite mère, dis, toi?

— Oh! non, je ne suis pas assez grande; et puis j'ai ma fille qui serait jalouse; mais si tu veux, je demanderai à maman si elle veut être ta petite mère... C'est qu'elle est très-bonne, va, maman! et c'est qu'elle est très-belle, aussi!... Tiens, elle ressemble à ma poupée... que tout le monde dit que c'est bien étonnant!...

— Quoi! dit Albert se relevant brusquement, et regardant de nouveau l'enfant d'un œil éperdu, et..., où donc est-elle, ta maman?...

— Oh! pas loin, répondit Léopoldine se dirigeant vers la porte: mais Albert y était avant elle. Il l'ouvrit et vit Blanche à genoux.

XXV. — LE JUGEMENT DE L'ARTISTE.

... Léopoldine avait été reconduite dans la voiture avec *sa fille*, et recommandée aux soins du cocher. Blanche était assise dans l'atelier d'Albert, celui-ci marchait à grands pas, et souvent s'arrêtait devant Mme Montjaur, comme pour lui faire mieux comprendre la gravité des paroles qu'il lui adressait.

— Bien, disait-il d'un ton rude et franc comme son honnêteté, bien! Vous avez eu raison de me faire cette confession de votre vie sans en déguiser rien; et je vous en remercie au nom de votre père. Mais maintenant, que voulez-vous qui s'ensuive? mon pardon, dites-vous! Eh mon Dieu! vous avez bien vécu jusqu'ici sans vous en soucier, pas plus que de celui de votre brave père!... Mais il faut que vous le sachiez, il vous a bénie en mourant, l'excellent homme! il vous a pardonné... Puis-je ne pas vous pardonner comme lui, moi, qui n'ai aucune autorité sur vous? Recevez donc mon pardon, si votre cœur en a besoin, et puis séparons-nous, laissez-moi travailler! J'ai ma vie à gagner, moi, mon avenir à construire, et avant cela, j'ai à donner une tombe à mon père, à mon cher père Pierre Pruvost, le brave homme que votre abandon a tué.

Blanche ne se levait pas.

— Vous me chassez, dit-elle, et vous en avez le droit; mais je ne peux pas, je ne veux pas partir encore! Je veux que vous me parliez encore de mon père; je veux que vous me dictiez ma vie désormais; je veux que vous me rendiez votre estime, votre affection...

— Malheureuse, reprenait le sculpteur, laissez-moi donc plutôt vous oublier! Vous ne savez pas que vous avez été mon tourment rongeur depuis votre départ d'Arras. Je vous sentais coupable, voyez-vous! et j'en souffrais! Ce Prométhée qu'il y a là sous cette toile le sait bien, ce que votre pensée m'a fait endurer de tortures!... Il a son vautour, lui, qui le dévore pour toujours! J'ai le mien, moi aussi, que le malheur a attaché à mon âme qu'il déchire, c'est votre souvenir, Blanche!... Ah! tenez, laissez-moi!

Blanche restait immobile, la tête penchée sur sa poitrine.

— Vous voulez, disait encore Albert, que je vous parle encore de votre père! Et que vous en dirais-je?... Faut-il vous raconter sa mort?... Eh bien! sachez qu'elle a été moins cruelle que, grâce à vous, elle ne devait l'être... Un enfant, qui n'était pas sa fille pourtant, un ange a adouci son heure suprême... Pauvre petite Nini!... la bague en perles que tu as mise au doigt du vieillard, et qu'il a emportée dans la tombe, te vaudra une couronne au ciel!... Pauvre Nini! Et le seul cadeau que je pouvais te faire, cette poupée, œuvre de mes veilles, elle a été achetée par la fille même de celui-là dont tu soulageas la mort... Et quand elle vint, cette mort, au milieu de notre indigence, l'ingrate fille qui l'avait causée vivait dans le luxe au milieu d'un argent volé!...

— Albert! Albert!...

— Oui, madame, d'un argent volé! Oubliez-vous donc ce que vous venez de me raconter des honteuses industries de votre mari! Et il y a... ce que vous ne savez pas d'ailleurs dans la vie de votre mari, et ce que voici: son vrai nom, dites-vous, c'était Léopold Joyeux! Eh bien, sachez que l'argent qui fut l'origine de sa fortune appartenait à sa mère, âgée et infirme, et à son jeune frère. Or, sa mère et son frère sont malheureux depuis ce vol,

si malheureux, que le travail de Michel Joyeux, mon ami, ne lui permet pas même d'avoir une famille, cette richesse des plus misérables! entendez-vous cela, madame!

Et vous pouvez vouloir que je vous rende mon estime, mon estime, à moi qui ai vu mourir votre père, et qui vois chaque jour souffrir Michel et sa mère, et l'honnête femme qu'il aime et qu'il aurait fait vivre heureuse comme sa mère!... Est-ce que c'est possible?...

— Que faudrait-il donc faire? murmurait Blanche...

— Ce qu'il faudrait faire répondit rudement l'artiste, en venant s'asseoir en face de son amie de la grande route..., ce que ma délicatesse puritaine me dit qu'il faudrait faire?... Ah! c'est au-dessus de vos forces, et vous ne le ferez pas. Renoncer à votre position présente, n'en pas conserver un centime, vous mettre à travailler comme les braves filles du peuple; vivre ainsi non un mois, non six mois, non un an, mais des années entières! Voilà ce que vous ne ferez pas, Blanche, et sans cela pourtant vous ne regagnerez jamais l'estime de votre frère Albert ni l'estime des honnêtes gens?

— Adieu, Albert, fit Blanche.

Elle se leva, et avant qu'Albert eût ajouté un seul mot et fait un seul mouvement, elle sortit de la hutte en planches.



Blanche et Albert-Joseph, dans l'atelier de celui-ci. Le jugement. Dessin de Gustave Janet.

XXVI. — RÉDEMPTION.

Dans la journée du lendemain, Albert reçut, sous une enveloppe cachetée, deux paquets qui contenaient chacun une somme assez considérable, réalisée en bons du Trésor et en billets de Banque. Il y avait écrit sur l'un de ces paquets: *Restitution à la famille de Léopold Joyeux, mon mari*, et signé: *Blanche Joyeux*, née *Pruvost*. Albert lut sur l'autre: « *A* Nini, *ma petite sœur inconnue. Blanche.* »

— Bien, dit Albert; mais il y a là plus qu'il n'est dû à mon pauvre Michel, par conséquent, plus qu'il ne voudrait recevoir... Et quant à Nini, elle ne doit pas gâter le souvenir du don de sa bague en perles, en y mêlant de l'argent. Je remettrai tout au plus quelque argent à ses bons vieux parents, et peut-être encore ne voudront-ils rien accepter.

Là-dessus, le statuaire quitta sa blouse d'atelier, s'habilla à la hâte, et se rendit chez les Crochard pour y demander l'adresse de Blanche. En arrivant chez celle-ci, rue d'Alger, il la trouva tout humblement vêtue, et au milieu d'un appartement vide.

— Je n'ai plus rien, vous le voyez, répondit-elle aux questions d'Albert; j'ai loué une petite chambre garnie, et je vais m'y installer, n'emportant que ma fille, et, dans ce mouchoir, les quelques hardes que je portais lors de ma fuite, et dont je n'ai jamais voulu me séparer par respect pour la mémoire de mon enfance...

— Et qu'allez-vous faire, Blanche?

— C'est vous qui l'avez dit, Albert, travailler.

— A quel ouvrage?

— A la couture des robes; à Arras, jadis, j'y étais assez habile...

— Et vous n'avez gardé rien?

— Non, puisque je n'ai rien gagné.

— Il y a beaucoup trop d'argent dans ce que vous m'avez envoyé..., reprenez donc...

— Rien, Albert. Connaissez-vous des pauvres?

— Si j'en connais!... Ah! beaucoup trop!

— Eh bien, distribuez-leur le surplus de cet argent, comme vous l'entendrez.

— Mais si vous êtes sans argent, vous, Blanche, comment allez-vous vivre en attendant de l'ouvrage?

— Vous me prêterez vingt francs, Albert, sur le glorieux gain de vos labeurs. Tenez, voici l'adresse de ma petite chambre garnie, où je veux que dans un mois vous veniez me redemander votre prêt fraternel...

Albert regardait tour à tour Blanche et sa fille, et les lambris dépouillés de l'appartement : il ne trouvait plus un mot à dire; il se demandait s'il ne faisait point un songe? ou si ses paroles de la veille avaient bien réellement provoqué le miracle d'une telle renonciation.

— Allons, viens, Léopoldine, allons à notre nouveau logement, dit Blanche, aux paroles de laquelle le sculpteur sortit de sa rêverie.

— Et ma poupée, maman, s'écria Léopoldine, laisse-moi aller la prendre dans le boudoir rose. — L'enfant y courut.

— Albert, reprit Blanche, cette poupée a été payée et payée cher, avec un argent justement maudit par vous.

— Ah! répondit Albert, je veux que vous l'emportiez!...

— Non, répliqua la mère de Léopoldine, non! Je ne veux rien posséder ni revoir qui me rappelle l'aisance coupable dont j'ai joui. Reprenez ce jouet, mon ami, et disposez-en selon votre équité; moi, je consolerai ma fille. Et, la prenant entre les bras de Léopoldine qui rentrait, elle la remit au statuaire stupéfait.

— Sois tranquille, mon enfant, dit-il, je t'en ferai moi-même une autre plus belle.

— Mais ce ne sera plus celle-là, répondit la petite mère de *Ma fille*, en pleurant tout d'un coup ses plus grosses larmes. J'aimais celle-là, moi! nous étions habituées l'une à l'autre...

— Eh bien, c'est celle-là que je te rendrai, entends-tu, Léopoldine, celle-là même, je vous le jure, à toi et à ta mère, qui le permettra, j'en suis certain.

Blanche, portant sa fille, et Albert portant la poupée, descendirent ensemble. Ils allèrent ensemble jusqu'à la rue des Vieux-Augustins, où Blanche allait demeurer. Là, ils se quittèrent, en prenant rendez-vous un mois après. La mère et l'enfant montèrent à leur modeste chambre. Albert retourna au *Paradis de l'enfance*.

— Monsieur Crochard, dit-il en rentrant, je viens de la part de la dame qui vous a acheté cette poupée. Nous sommes d'accord pour vous la revendre au prix qu'il vous plaira d'en donner, et à une seule condition.

Après quelques pourparlers, l'oncle Crochard offrit audacieusement cent francs.

— Accepté, lui répondit-on, mais toutefois après que vous aurez souscrit à ma condition, et la voici : A aucun prix, d'ici à ... deux ans, vous ne revendrez cette poupée; vous en aurez les soins les plus extrêmes, et dans deux ans, on vous la rachètera à un bon prix. Est-ce entendu?

— Ces artistes sont inouïs, murmura le marchand. Bah! c'est entendu, daigna-t-il ajouter comme en manière de conclusion.

Albert prit les cent francs et sortit. Quand il se revit sur le boulevard Montparnasse, il n'en avait plus un franc; le long du chemin, il avait tout éparpillé entre les mains des pauvres rencontrés par lui, et qui se souvinrent de ce jour-là. — Maintenant, se dit-il en rentrant au palais de l'ex-nain de Sa Majesté, etc..., Michel Joyeux, Charlotte Cordial, ces dignes cœurs, que je vais marier, et moi, nous allons épargner chacun de notre côté pour racheter d'ici à deux ans la poupée de Léopoldine, et nous y parviendrons.

Après le départ de l'artiste, Crochard oncle avait été replacer mademoiselle *Ma fille* dans l'arrière-boutique, tout juste dans ce coin de la vitrine de droite où s'étaient écoulés les plus beaux jours de sa vie. — M'y voilà donc revenue! se dit-elle; mais lui, y reviendra-t-il jamais?... N'importe, ici, je vais pouvoir librement penser à lui.

Trois semaines après, Blanche, qui n'avait pas faibli dans son héroïque résolution, mais qui était arrivée au bout des vingt francs d'Albert, n'avait encore trouvé d'ouvrage chez aucune couturière. Ce jour-là, elle cherchait encore vainement, et, tout en tenant sa petite fille par la main, elle avait marché jusqu'à la rue Michel-le-Comte. Elle regardait tristement les enseignes, les affiches menteuses des bureaux de placement, et, faut-il le dire, elle avait faim, lorsqu'elle entendit une voix douce qui lui disait :

— Qu'est-ce que vous cherchez, madame?

Blanche abaissa les yeux, et vit devant elle une gentille enfant de huit ou neuf ans.

— Je cherche de l'ouvrage, chère petite, répondit-elle.

— Eh bien! madame, voulez-vous venir avec moi, reprit l'enfant, ma patronne a besoin d'une ouvrière.

Blanche suivit l'enfant. Elle se vit bientôt dans une pièce spacieuse, gaiement meublée, bien éclairée. Une table était servie, autour de laquelle étaient assis Michel Joyeux et Charlotte, mariés depuis la veille; puis le petit Michel, avec son tambour devant lui; puis la vieille mère Cordial, enfin Albert-Joseph.

Celui-ci se leva pour courir au-devant de la nouvelle venue, et comme la petite qui avait guidé la mère et l'enfant avait dit sa rencontre en un mot et repris sa place au dîner :

— La Providence a pour nous des grâces charmantes, dit le sculpteur d'une voix un peu mouillée! Savez-vous qui Nini Dufour nous a amené-là, mes amis? (Car voilà Nini Dufour, l'apprentie de Mme Joyeux, dit Albert à Blanche en s'interrompant pour lui montrer sa conductrice.) Eh bien! reprit-il en se retournant vers les nouveaux époux, c'est Blanche Joyeux et sa fille!

Michel et Charlotte, à leur tour, allèrent serrer les mains de Blanche, qui se soutenait à peine, et Michel, la faisant avancer :

— Il y a ici, dit-il, du pain, de l'affection et du travail pour toute une grande famille : femme de mon frère, asseyez-vous à notre table; désormais, vous mangerez avec nous et dormirez sous notre toit.

XXVII. — APRÈS QUOI L'AUTEUR N'A PLUS QU'A FAIRE SON ACTE DE CONTRITION.

Il y a juste aujourd'hui deux ans qu'au son des cloches de Saint-Méry et de Saint-Nicolas-des-Champs, M. *Tanplan* racontait à Mlle *Ma fille* sa naissance au milieu des larmes.

C'est donc aujourd'hui la Noël. Il fait un beau temps d'hiver : air sec et ciel limpide. Neuf heures du matin sonnent au milieu du chant des cloches qui chantent à pleines volées, et, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, Tan-plan, qui les entend rue Michel-le-Comte, et *Ma fille* qui les écoute sur son rayon de la vitrine de droite, trouvent à leur carillon de cette Noël des notes qui chantent bon espoir.

Au moment où les deux Crochard ferment leur porte et vont partir pour Belleville, une grande et jolie berline s'arrête devant *le Paradis de l'enfance.* Les Crochard rouvrent leur porte, flairant quelque aubaine, et ils voient descendre de la berline et entrer chez eux trois couples joyeux et charmants comme ce jour-là : c'est Albert et Blanche, c'est M. et Mme Joyeux, c'est Mlle Léopoldine et le petit Michel, qui ne manque pas d'avoir avec lui son tambour. Nini Dufour aurait bien voulu venir aussi, mais, réflexion faite, le bon petit cœur a préféré tenir compagnie à la mère Joyeux, qui vieillit beaucoup.

Ce jeune monde étant entré dans la boutique, Albert exigea, pour parler, que chacun fût assis; lui seul resta debout, et, de ce ton à la fois très-comique et très-sérieux affectionné par les artistes, il dit, s'adressant plus spécialement à M. Crochard oncle :

— Monsieur Crochard, j'ai l'honneur de vous faire part de mon mariage avec madame, que j'ai l'honneur de vous présenter (Il montrait Blanche, qui baissait les yeux). Je suis heureux d'avoir à vous dire, monsieur Crochard, pour calmer d'avance les mortelles inquiétudes que notre avenir pourrait inspirer à votre généreux cœur, que ma future est une femme droite, laborieuse et dévouée, à qui je me confie avec joie et sérénité; c'est l'associée de Mme Joyeux que je vous présente, et dont la maison de fleurs est en pleine voie de prospérité. M. Michel Joyeux, le mari de cette dernière, vous est également présenté en ce jour; c'est un homme de bien. Messieurs Crochard, saluez! Quant à moi, messieurs, tranquillisez-vous sur mes destinées. Lorsque M. Crochard Y grec est venu dans ma villa du boulevard Montparnasse pour me faire une commande de poupées, qu'il m'était interdit, de par Prométhée, d'entreprendre, M. Y grec demanda ce que c'était qu'une certaine tirelire sur laquelle il lisait ces mots : *Carrière de marbre.* Cette tirelire, Crochards respectables, elle contenait de la gloire pour moi : j'en ai tiré le prix du marbre nécessaire à la réalisation de mon Prométhée. Mon Prométhée, admis au dernier Salon, m'a valu la croix de la Légion-d'Honneur, la sympathie générale et, de plus, des commandes, qui me feront riche et considéré...

Léopoldine écoutait comme une grand fille raisonnable ces discours, qui, comme les événements éprouvés depuis dix-huit mois, lui apprenaient la vie; elle était grave autant que souriante; mais le petit Michel, qui ne pouvait tenir en place, était déjà passé dans l'arrière-boutique, son tambour à la main, gardez-vous d'en douter. Là, il admirait les jouets au repos qui l'entouraient, lorsque, toute confuse de son indiscrétion, sa mère le rappela à voix basse. Michel alors revint dans la boutique, oubliant, oh! pour la première fois de sa vie, et c'est réellement invraisemblable!... oubliant sur la cheminée de l'arrière-boutique son inséparable petit tambour.

Albert continuait son *speach* mi-partie solennel et plaisant :

— La *Carrière de marbre* une fois exploitée, dit-il, on dut changer la destination de la tirelire. On écrivit sur ses parois : *Rançon de la fille de Léopoldine, prisonnière rue Saint-Martin.* Croyez-moi, braves Crochards, on a contribué noblement au chiffre de la rançon : j'ai dû donner l'exemple, mon brave Michel l'a suivi, et son filleul Michel aussi, et Nini Dufour aussi, et même la vieille mère Joyeux; vous pensez bien que Mme Joyeux la jeune n'y manquait pas, et Léopoldine, donc! Elle n'a pas voulu le moindre joujou, ni un colifichet, ni un bonbon, ni un gâteau! tous ses sous passaient à la tirelire. Je ne parle pas de la mère, de Mme Blanche!... Vous imaginez bien avec quelle ardeur elle travaillait à alourdir le petit magot!... Dame! il s'agissait de la joie perdue et de l'éternel regret de sa fille; il s'agissait de la fille de sa fille! imaginez donc de quel train elle y allait, cette grand'mère de vingt-cinq ans!... Bref, messieurs Crochard, pendant cette nuit de Noël, où Léopoldine avait mis son soulier dans la cheminée, un des anges qui sont les ambassadeurs de Jésus, a vidé la tirelire dans le soulier de Léopoldine. Celle-ci s'est trouvée ce matin une chaussure de quatre cents francs, et voici la rançon sonnante de sa fille, et vous allez nous rendre sa fille, messieurs, ou je vous passe tout votre magasin au travers du corps!

Or, à ce moment, l'indomptable petit Michel était encore une fois disparu de la boutique. Il s'était aperçu qu'il lui manquait quelque chose, une importante chose, son ami tambour, et il était retourné dans l'arrière-boutique l'y reprendre.

Quel ne fut pas alors son étonnement en ne retrouvant plus *Tan-plan* sur la cheminée, où il était sûr de l'avoir laissé! Pourtant la porte de l'arrière-boutique était restée ouverte, et il est bien certain que personne n'y était entré. Petit Michel promenait donc autour de lui des regards stupéfaits. Tout à coup il aperçut au-dessus de sa tête M. *Tan-plan* à côté de mademoiselle *Ma fille,* dans le coin sombre de la vitrine de droite.

— Saperlotte, se dit-il, c'est bien étonnant tout de même qu'il ait sauté là tout seul!

Et il n'était pas encore revenu de sa stupeur, lorsque toute la compagnie entra, précédée de Crochard oncle, pour venir querir *Ma fille* avec les honneurs qui lui étaient dus.

C'était le moment où, se revoyant ensemble au site le plus charmant pour eux du *Paradis de l'enfance*, Tan-plan disait à son amie d'une voix frémissante d'émotion :

— T'en souviens-tu ?

On reprit le tambour pour le rendre à Michel, on jeta la poupée dans les bras de sa petite mère, qui la reçut avec des larmes de joie,... et l'on sortit du magasin.

— Si tu veux, dit Michel à Léopoldine, au moment de remonter en voiture, un de ces jours nous ferons une forte dînette, une dînette de noces, et nous marierons ta fille et mon tambour?

— Dis donc, Michel, fit Albert en lui montrant son petit filleul, qui offrait galamment la main à Léopoldine, si nous pouvions réussir à marier un jour nos deux enfants, hein? Voilà qui serait charmant!...

Ce qu'entendirent parfaitement Tan-plan et *Ma fille.* Ils comprirent que de longtemps ils ne seraient plus séparés, et baissèrent les yeux en rougissant.

Les cloches fêtaient Noël et chantaient encore :

Soyez bénis au saint royaume
Comme parmi l'humanité,
Vous que le divin Jésus nomme
Hommes de bonne volonté!

ÉDOUARD PLOUVIER.

FIN.

LES FILS DE RUBENS.



Les fils de Rubens. Tableau de Rubens (*Histoire des Peintres*, édition Jules Renouard.

LÉGENDES HISTORIQUES.

LA TOUR AU PAÏEN (1).



La Sainte Vierge apparaissant à Bernard, etc. (Pages dernières). Dessin de Gustave Janet.

Bien équipé, la plume au casque, l'écu voilé comme un beau ténébreux, Bernard de Fontenilles, la veille de son départ, se présente devant son suzerain, Bouchard de Montmorency, qui l'arme chevalier. Thibaud de Marly, d'autres seigneurs et quelques dames de haut lignage assistent à la réception. Mais parmi elles il ne voit pas celle qu'il cherche, ce qui le contriste fort.

Cependant, comme il vient de recevoir l'accolade et de chausser les éperons dorés, Jeanne, en longue robe de moire blanche, en corsage d'hermine, avec basques retombant sur les hanches, portant une guimpe à collerette qui, après s'être enlacée autour de son cou élégant jusqu'à lui servir de mentonnière, monte jusqu'au sommet de sa coiffure, d'où elle retombe en forme de voile, entre dans la salle au moment où Bernard ne l'espérait plus, et silencieusement elle lui fait une profonde révérence.

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

Quoiqu'elle lui semblât un peu trop masquée sous cet accoutrement, il la trouve plus charmante que jamais. D'après son droit de chevalier, mettant un genou en terre devant elle, il s'engage, en forme d'*emprise*, à lui ramener de la Terre-Sainte, à titre d'esclave, un Sarrasin qu'il aura fait prisonnier dans les combats, prenant à témoin de son dire, de son serment, le baron, son seigneur, Thibaud, son ami, et tous autres qui sont présents.

Un murmure d'approbation circule dans l'assemblée. Parmi les dames, c'est à qui le félicitera de maintenir ainsi, en l'honneur de leur sexe, les bons usages, qui se perdent de jour en jour.

Jeanne seule est restée muette ; sans se tourner à peine vers lui, elle lui fait une nouvelle révérence, plus froide, plus guindée encore que la première, et sort, gardant plus que jamais son air superbe et presque dédaigneux.

Le bon chevalier Guillaume Bernard la suivit quelque temps de l'œil, et se dit en lui-même que nulle femme au monde, même la reine Blanche de Castille, ne pouvait avoir un port plus majestueux.

Le lendemain, avec trois chevaux d'équipage, et Courte-Cuisse pour écuyer, il prenait la route d'Aigues-Mortes, où il allait s'embarquer.

Hélas! les choses n'allaient pas là-bas aussi bien que l'annonçait la chanson; les Turcs étaient redevenus les maîtres des places importantes; dans les villes restées en leur pouvoir, les chrétiens, vu la rareté des vivres, se mutinaient contre leurs propres chefs, et Bernard passa la première année à aider à la police intérieure, sans grand espoir à ce métier-là de conquérir jamais une souveraineté.

L'année qui suivit ne fut guère plus avantageuse pour lui. Il eut cependant occasion d'acquérir de la gloire en se battant contre les infidèles; mais il fut battu par eux, et, qui plus est, assez grièvement blessé.

Son écuyer Courte-Cuisse le tira de la mêlée, le pansa, et, à force de soins, parvint à le guérir. Mais ses ressources s'épuisaient; la sacoche était redevenue escarcelle, et même escarcelle assez plate. De ses trois chevaux, deux étaient morts, et celui qui survivait boitait, comme le pauvre écuyer, qui forcément le suivait à pied.

Bernard tomba dans une maladie noire ; lui, si bon, si résigné naguère, il devint soucieux, exigeant, querelleur; il avait des emportements à ne plus le reconnaître.

Maître Courte-Cuisse, continuant son rôle de médecin, lui conseilla l'air de la France.

Le chevalier devint pourpre de colère et faillit le battre ; mais le mal empirant, il finit par se soumettre à l'ordonnance, et gagna Ptolémaïs, où un vaisseau se disposait à mettre à la voile.

En attendant le départ, monté sur son cheval boiteux, il se promenait un soir aux environs de la ville pour essayer de se distraire d'une pensée qui l'obsédait sans cesse et entrait presque pour les trois tiers dans ses ennuis. « Comment allait-il oser se représenter devant Jeanne sans lui ramener ce Sarrasin qu'elle était en droit d'attendre, puisqu'il en avait juré l'*emprise* par-devant tous ? »

Il y songeait avec grande amertume, lorsqu'un fellah, un paysan arabe, poussé par le besoin sans doute, vint d'un air caimandeur se placer devant lui.

— Retire-toi ! lui cria Bernard, luttant d'abord contre la tentation qui s'emparait violemment de lui ; retire-toi, païen !

— Seigneur chevalier, la charité n'est-elle pas ordonnée aussi bien aux chrétiens qu'aux musulmans? répliqua le mendiant.

Et, en soulevant sa main d'un air humble pour y appeler l'obole, il toucha du doigt le frein du cheval, qui fit un léger mouvement en arrière.

— Ah ! misérable ! s'écria Bernard, mettant à profit l'occasion pour s'abandonner tout à fait à sa mauvaise pensée, tu essayes de me désarçonner pour me voler, pour me tuer peut-être? Eh bien! je défendrai ma vie; défends la tienne.

Il avait déjà mis pied à terre, et marchait l'épée haute contre le pauvre fellah qui, tombant sur ses deux genoux, ne put que crier grâce !

— Avoue que tu en voulais à ma vie?

— Je jure par Mahomet...

— Ne blasphème pas, idolâtre!... Je veux bien encore par pitié te recevoir à merci si tu te rends mon prisonnier..., sinon, c'en est fait de toi !

Voyant aux rayons de la lune brandir et scintiller sur sa tête la grande épée du chevalier, l'Arabe, épouvanté, le front dans la poussière, accepta toutes les conditions qu'il plut à celui-ci de lui imposer; il avoua son prétendu crime, il se reconnut justement et légalement son captif, et jura de le suivre où il voudrait aller. En signe de soumission, il commença par se laisser étroitement boucler les bras, et suivit à Ptolémaïs son soi-disant vainqueur.

De retour en France, rentré dans son manoir de Fontenilles, la première chose qu'y apprend Bernard, c'est que, le matin même, Renaud de Beauvais et Jeanne de Montmorency ont été fiancés en mariage.

Est-ce le moment de s'acquitter de son vœu, en allant lui présenter son esclave sarrasin? Il n'en juge pas ainsi. D'ailleurs, eût-il été d'humeur à le faire, comment aurait-il osé paraître devant Jeanne, traînant son captif à la laisse, dans l'état de délabrement où ils étaient tous deux?

Celui ci portait encore ses guenilles de fellah; quant à lui, son armure bossuée, en partie rompue dans ses attaches, son pourpoint de buffle rapiécé, maculé, lui donnaient bien plutôt l'air d'un malandrin que d'un noble chevalier. S'il avait retrouvé Jeanne libre, il eût été capable, pour remédier à tout cela, de vendre complétement le château de ses pères ; mais le moyen d'y songer, quand elle venait de passer son doigt dans l'anneau de Renaud de Beauvais?

Il songea donc d'abord à s'établir chez lui tant bien que mal, et le mal y devait dépasser de beaucoup la somme du bien.

C'est pour le coup que notre ami Bernard va connaître, non plus seulement la pauvreté, mais la misère, l'affreuse misère. Il n'a plus ses terres, il n'a plus le produit de ses péages, il n'a plus sa tonnelle, et sa bourse est vide, et il doit cinquante écus d'or au juif et au Lombard, pour les trente qu'il a reçus d'eux.

Comment même dînera-t-il aujourd'hui? comment dînera-t-il demain ? il n'en sait rien. Et ce n'est pas là ce qui le plus l'inquiète... Ah! Jeanne! Jeanne! vous êtes pour lui un souci bien autrement pénible que la misère!

Par bonheur, l'ancien intendant Courte-Cuisse songe moins à Jeanne, et beaucoup plus aux provisions. Tout sire écuyer qu'il pourrait se croire, il va résolument louer ses bras, encore vigoureux, au vigneron de la borderie voisine, et, chaque soir, il apporte à son maître le prix de son travail.

Il y avait encore de bien bons serviteurs au commencement du treizième siècle.

Touché d'un pareil dévouement, qui ne s'était jamais démenti, le pauvre chevalier ne put témoigner de sa re-

connaissance à son fidèle qu'en l'admettant à l'honneur de souper avec lui, assis à la même table.

Et le Sarrasin, avec qui soupait-il?

A celui-là, Guillaume Bernard, obéissant aux idées de son temps, avait interdit l'entrée même du château. Sous quelque prétexte que ce fût, un païen circoncis ne pouvait entrer en communauté de vie avec un chevalier chrétien.

Il l'avait donc, comme dans une prison, relégué dans la tour, où Courte-Cuisse, chaque matin, lui portait pour sa pitance du jour, du pain bis, un oignon, quelquefois au fond d'une sébile de bois une poignée de fèves mal cuites, ou un lopin de veau mort-né; le tout assaisonné d'eau claire. Le captif, en dépit de son isolement, en dépit du vent froid qui s'engouffrait dans sa chambre à travers la fenêtre disloquée, et de tous les malaises qu'il devait y endurer, n'en était pas de plus mauvaise humeur; il dormait d'un somme sur sa botte de paille, et, ce qu'on n'eût jamais pu croire d'après si maigre chère, il engraissait, comme si le repos eût été pour lui chose suffisante à tout.

C'est ainsi que, durant l'hiver de 1225, les choses se passaient dans le manoir de Fontenilles.

Une nuit que Bernard ne pouvait dormir, d'abord parce que le froid le gagnait sous sa couverture, ensuite parce que, ce jour-là, son repas du soir n'avait pas été suffisant à calmer complétement sa faim, puis encore et surtout parce que, le surlendemain, Jeanne devait définitivement et par-devant l'autel devenir la femme de Renaud de Beauvais, il se leva pour essayer, par le mouvement, de se débarrasser de sa froidure et de sa faim. Quant aux tourments de son cœur, rien n'y pouvait.

En se tournant vers sa croisée, qui, on se le rappelle, faisait face à la tour, il aperçut tout à coup une grande clarté rayonnante.

O surprise! La chambre du païen, sur le fond sombre des massifs de pierres et des terres noircies par la mousse, se détachait lumineuse. Des lampes suspendues au plafond dissipaient l'obscurité jusque dans les encoignures de la haute pièce; sur une table surchargée de cristaux et d'orfévrerie, des bougies de cire jaune projetaient leurs douces clartés sur des plats variés et nombreux, d'où s'élevait une vapeur appétissante.

Quoique sa fenêtre fût hermétiquement fermée, et que les verrières de la tour, qu'il avait vues, le matin même, brisées dans leurs soudures de plomb, lui semblassent redevenues intactes et closes tout aussi bien que les siennes, de vives senteurs de chapon rôti, de salmis de bécasses et de toutes sortes d'autres friandes venaisons lui arrivaient à l'odorat, comme pour aiguiser encore cette faim qu'il n'avait pu satisfaire.

Devant cette table, un homme, bien enveloppé dans une longue dalmatique fourrée de menu vair, se tenait assis, semblant se délecter au milieu de toutes ces voluptés sensuelles.

Cet homme, avec cette béate expression que donne l'appétit en train de se satisfaire, un instant tourna sa tête du côté du château; c'était le Sarrasin!

Bernard crut rêver. Pour s'assurer s'il était bien en état de veille, il se pinça les chairs, il se mordit le bras jusqu'au sang; convaincu alors que ce n'était point là une vision de son esprit, il résolut d'affronter le sortilége, jeta vivement un manteau sur ses épaules, et courut au logis du païen.

Tout y était retombé dans l'obscurité. Quand Bernard entra, il trouva son captif étendu sur sa botte de paille, et qui, se soulevant avec effort sur son coude, les yeux appesantis, se plaignit doucement d'être ainsi réveillé au milieu de son sommeil.

Les parois de la chambre étaient nues: le vent qui soufflait, toujours âpre, faisait cliqueter les débris de la verrière. Le chevalier s'avança en tâtonnant dans l'ombre, et ne rencontra ni table, ni chaise, ni bougies de cire, ni orfévrerie; il flaira l'atmosphère au milieu de laquelle il se trouvait, et la seule odeur qu'il sentit, ce ne fut pas celle d'un chapon bardé et cuit à point, mais seulement celle qu'exhalent les murs humides.

Décidément, il avait rêvé, et en rêvant il s'était mordu le bras.

La nuit suivante, le sire de Fontenilles la passa presque entière à gémir en pensant à Jeanne, à maugréer en pensant à Renaud. Il va donc naître, le jour maudit qui doit éclairer leur union!

Il achève cette veillée d'angoisses en s'aigrissant contre lui-même, contre sa misère, qui lui ôte le droit de se présenter devant sa dame, contre ses entreprises malencontreuses qui n'ont pu que le déprécier dans son esprit, lorsqu'il entend une voix claire et distincte, quoique discrète, articuler ces mots énigmatiques: — Allons, Pitto, tourne la page!

Cette voix semble sortir de son chevet.

Il porte la main de ce côté... rien!

Après une minute de silence, la voix reprend: — Tourne la page, Pitto! Puis, comme en murmurant, elle continue: — La conjonction des astres l'a voulu ainsi, et quoiqu'il m'ait rudement mené, et qu'il m'eût volontiers laissé mourir de faim, si je n'y avais mis bon ordre, je veux qu'il soit riche et glorieux; mais j'ai beau feuilleter ce livre, l'arcane ne se présente pas... Ma science serait-elle impuissante?

Et le même refrain se fit entendre: — Tourne la page, Pitto!

Ahuri, perplexe, toutes ses pensées à la débandade, Bernard écoutait, les oreilles ouvertes et tendues comme celles d'un lièvre pourchassé. Il prit une petite lanterne dont il s'était précautionné par avance, l'alluma, fureta dans tous les coins de sa chambre, sous sa cheminée, sous sa couchette... rien! Et partout la voix le poursuivait, toujours claire, toujours rapprochée de lui, à ce point qu'il eût pu croire qu'elle sortait de sa lanterne ou même de la manche de sa chemise.

Une exclamation le fit arrêter court.

— Ah! disait la voix, merci à l'étoile Aldébaran, et à mon maître Ben-Méli-Sadder, le grand mage! Cette fois, nous voici sur la trace... l'œuvre est prêt de s'accomplir; et, s'il en a la ferme volonté, Bernard, seigneur de Poissy, de Mantes et de Meulan, épousera Jeanne de Montmorency! — Allons, Pitto, tourne la page!

Pris d'un tremblement nerveux, le front perlé de sueur, quoique le froid persévérât dans son intensité, le chevalier a reconnu la voix du Sarrasin.

Mais cette voix, d'où sort-elle? Comme les bonnes senteurs de la nuit précédente, lui arrive-t-elle à travers les murailles, en dépit de leur épaisseur; à travers les airs, malgré la bourrasque qui, dans ce moment, secoue les volets et fait trembler les toitures du château?

Il s'élance vers la fenêtre qui donne sur la tour. De ce côté, l'obscurité est complète. N'importe! il n'en doute plus: c'est à un sorcier qu'il a affaire; et ce sorcier est maître de son sort; il peut lui faire épouser Jeanne! Ah! de gré ou de force, il faudra bien qu'il le veuille, dût-il l'y contraindre l'épée sur la gorge!

Sa lanterne à la main, son épée sous le bras, il traverse les cours, grimpe rapidement le petit escalier de pierre qui conduit au logis de son prisonnier. Mais, comme il y arrive, sa lanterne s'éteint; il pousse la porte néanmoins, et s'arrête frappé de stupeur devant le tableau qui s'offre à lui.

Couvert de sa même dalmatique fourrée de menu-vair, ayant près de lui sur un guéridon une lampe allumée qui l'environne seulement d'un cercle de lumière, devant lui un brasier dont les flammes rouges et bleuâtres, en entre-croisant leurs langues ardentes, semblent former des signes cabalistiques, le Sarrasin se tient assis dans un grand fauteuil. Sur ses genoux repose un livre énorme, tracé en caractères arabes, et, perché sur son épaule, un gros chat noir, immobile et attentif comme si lui-même prenait sa part de la lecture, au commandement de son maître allonge sa patte, mord le feuillet de sa griffe et le retourne.

C'est Pitto.

Bernard n'osait plus faire un pas.

Sans bouger de place, sans tourner la tête vers lui :

— Je t'attendais. Avance, et ferme la porte, lui dit le Sarrasin; mais laisse ton épée dehors : la poignée en est en croix, et ni le fer ni la croix ne doivent entrer ici.

Le chevalier tressaillit; il voulut parler.

— Je sais qui t'amène, reprit le nécroman; tes plus secrètes pensées, je les ai mises à nu et à jour; tu veux être riche et puissant, afin d'épouser une fille de baron... Faut-il te dire son nom? elle se nomme Jeanne.

— Mais Jeanne, aujourd'hui même, va devenir la femme d'un autre! s'écrie Bernard.

— Elle sera la tienne, si tu souscris à mes conditions.

— Ces conditions, quelles sont-elles?

— Ecoute-moi bien : cette fille des Montmorency, elle n'a jamais eu pour toi que des froideurs et des dédains. Ai-je menti?

Bernard courba la tête.

— Tu ne peux donc plus la désirer que par amour-propre. Pour amortir un tel sentiment, dix ans de mariage, est-ce assez? C'est trop. N'importe! je te les accorde. Mais, les dix ans écoulés, il faut que tu me la livres, à moi, cette Jeanne, la descendante du premier baron chrétien!...

Le chevalier recula de trois pas.

— Vous livrer ma Jeanne!... ma femme!

— Elle ne peut être ta femme que si tu acceptes ce traité, et le signes de ton sang.

Il lui passa alors un parchemin que Pitto avait saisi de sa griffe repliée, et tendait vers lui.

Bernard se mit à réfléchir :

Dix ans de mariage, c'était quelque chose; d'autant que le sorcier pouvait avoir raison. Jeanne ne lui avait jamais témoigné ni sympathie, ni bon vouloir. De lui elle était si médiocrement éprise qu'elle avait consenti à en épouser un autre.

En s'interrogeant jusque dans le fin fond de son cœur, il crut même entrevoir que dans l'affection que lui, Bernard, il portait à cette beauté dédaigneuse, il pouvait bien se mêler un tant soit peu de haine.

Il accepta.

— Ce n'est pas tout, poursuivit son tourmenteur; il me faut un gage qui, durant les dix années, te mette sous ma dépendance et me réponde de ta bonne foi; après quoi, notre pacte rompu, tu auras tout le temps de te repentir, et même de te faire moine, si bon te semble, comme s'y prépare ton ami Thibaud de Marly.

— Et quel gage exigez-vous?

— D'abord, renie Dieu le Père!

— Malheur à moi! murmura le chevalier. Etes-vous donc Satan en personne, que vous veniez réclamer mon âme, comme un jour je vous l'ai offerte dans un moment de désespoir coupable?

— Qu'importe à toi qui je suis, pourvu que j'assure ton bonheur en ce monde, sans même te fermer l'entrée de l'autre?

Bernard, non sans avoir longtemps hésité, renia Dieu le Père.

— Renie Dieu le Fils, maintenant!

Bernard renia Dieu le Fils.

— Enfin, et c'est la dernière satisfaction que j'aie à te demander, renie la Vierge Marie.

— Jamais!... La Vierge!... une femme! Que j'outrage ainsi ma confidente, ma divine amie, ma dévotion particulière!... Jamais! répéta Bernard avec exaltation.

Le prétendu Sarrasin lui montra du doigt l'aube, qui déjà éclairait les cours et dissipait les ombres autour du château :

— Bientôt, dit-il, les cloches vont se mettre en branle pour annoncer le mariage de Jeanne avec Renaud de Beauvais.

— Que ce mariage s'accomplisse! répondit le chevalier avec une complète résolution; mais je ne renierai pas la Vierge, qu'à l'instar de Jeanne j'ai prise pour ma sainte protectrice dans le ciel; ne l'espérez point!

Nos deux personnages restèrent debout et immobiles, chacun d'eux attendant que l'autre eût cédé. Il s'ensuivit un long silence, durant lequel Pitto, le gros chat noir, accroupi sur le livre magique, les regardait attentivement d'un air curieux et goguenard, tout en caressant son épaisse fourrure, d'où il faisait jaillir des milliers d'étincelles.

Le brasier ne projetait plus ses flammes multicolores; la lampe pâlissait graduellement à mesure que croissait la lumière du jour. Sans articuler un mot, le sorcier étendit de nouveau son doigt vers la fenêtre, où scintillaient en lueurs furtives les premiers rayons du soleil.

Bernard se croisa les bras et fit un geste de tête négatif. Le tentateur, sans rompre encore le silence, tira de dessous sa dalmatique un miroir d'acier poli, et le lui mit sous les yeux.

Ce que vit Bernard dans ce miroir étrange, ce ne fut pas sa propre image, ce fut celle de Jeanne. Elle venait de s'éveiller à peine, et les plus riches toilettes ne l'auraient pas mieux fait valoir que le simple déshabillé porté par elle en ce moment.

Jamais le pauvre chevalier n'avait été à même de la voir si belle. Toujours dans cet acier, qui reproduisait exactement tout ce qui se passait dans la chambre de la jeune fille, il vit les dames chambrières de celle-ci occupées à lisser ses longs cheveux, à les mettre en nattes et en boucles, selon la dernière mode, tandis que d'autres préparaient ses vêtements de noces, brodés de soie et d'or, ruisselants de pierreries, et les aspergeaient légèrement d'eaux parfumées.

Que Jeanne était jolie en ce moment! qu'elle allait être belle tout à l'heure!

La poitrine du sire de Fontenilles se gonflait, ses regards brillaient comme deux charbons ardents. Soudain, tous ces signes de regrets, de lutte, de passion, se tournèrent en fureur contre le Sarrasin.

— Diable ou sorcier, s'écria-t-il, sois maudit! maudites soient les espérances menteuses que tu m'avais mises en

cervelle ; mais je ne renoncerai point la sainte Mère des anges, dont je suis le fidèle zélateur... Adieu !

— Reste ! lui dit le mystérieux habitant de la tour, en étendant la main vers lui; par la foudre et les éclairs, ton obstination a vaincu la mienne. Changeons nos conditions. Je te dispenserai de ton troisième reniement ; mais, au lieu de dix années, tu n'en passeras que trois auprès de Jeanne, trois ! tu m'entends ! après lesquelles c'est à moi qu'elle appartiendra !

Dans ce nouveau pacte, Bernard ne vit d'abord qu'un avantage pour lui ; pendant trois ans seulement, il allait laisser son âme en gage.

Il accepta le marché, et, ne sachant pas écrire, sur le parchemin que Pitto lui présenta alors, il fit une croix en guise de signature.

Dans ce moment, les cloches commencèrent à faire entendre leurs joyeuses volées.

Le chevalier se troubla.

— Etes-vous bien sûr, dit-il à son ci-devant captif, de pouvoir me tenir parole? Saurez-vous empêcher un mariage si près de se conclure, et par quel moyen?

Celui-ci sourit et derechef lui présenta le miroir d'acier. Bernard y aperçut Renaud de Beauvais, en grand appareil, suivi de ses gens, presque aussi richement enharnachés que lui. Il sortait d'un *ostel* de Saint-Germain où il avait dû passer la nuit pour se rapprocher de sa



Bernard et le nécroman. Le chat Pitto, etc. Dessin de Gustave Janet.

fiancée. Le jaloux examinait avec dépit la bonne grâce déployée par Renaud en faisant caracoler son cheval, quand il vit le cheval faire un écart et s'abattre, entraînant son cavalier avec lui. Il vit ensuite le sire des noces, assez grièvement blessé pour ne pouvoir songer au mariage d'un mois au moins, se faisant transporter par ses serviteurs dans l'hôtel qu'il venait de quitter et d'où il devait entendre tinter les cloches de Marly, tant alors elles menaient grand bruit.

A la fin de cette même semaine, le sire de Fontenilles, en grand appareil aussi, accomplissait son *emprise* envers la fille de son seigneur Bouchard de Montmorency. Au milieu d'une brillante escorte, le Turc fait prisonnier par lui était conduit, au son des trompes, par-devant la fille du baron. Vêtu d'étoffes éclatantes, il avait la tête couverte d'un énorme turban à sept couleurs, et, si j'en crois l'affirmation du naïf chroniqueur à qui j'emprunte ces détails, deux petites cornes dorées, pointant sous le turban, montraient même au dehors leurs extrémités tordues.

Le Sarrasin s'agenouilla devant Jeanne, et, sur l'ordre du chevalier, déposa aux pieds de la blonde enfant un riche coffret tout rempli de perles et d'émeraudes. Jeanne jugea qu'il venait de payer sa rançon et lui rendit sa liberté.

Pendant trois ans, on n'entendit plus parler de lui.

Guillaume Bernard avait racheté ses terres, et bien d'autres encore. Le roi Louis VIII consentait à lui rendre, contre une bonne somme d'argent, ses villes de Poissy, de Mantes et de Meulan, ainsi que son titre de comte.

— Mais s'il est revenu si riche de la croisade, se disaient les bonnes gens, comment vivait-il à si grand mésaise dans son château, et son captif dans sa tour?

— C'était un vœu.

— Mais son écuyer Courte-Cuisse, pourquoi a-t-il été contraint de se faire vigneron et tonnelier?

— C'était un vœu.

Ce mot répondait à tout.

On apprit bientôt que Renaud de Beauvais, durant sa maladie, avait reçu les soins d'une dame veuve, très-experte dans l'art de guérir toutes contusions et blessures, et que, par reconnaissance, il s'était engagé envers elle, au mépris de ses fiançailles.

Bernard mit le moment à profit pour demander Jeanne en mariage, et il l'obtint.

Trois jours après, tenant sa jeune femme sous le bras:

— Ma mie, lui disait-il, autrefois, dans la chapelle et dans les assemblées, pourquoi n'aviez-vous pour moi que des airs de sévérité?

— C'est que j'appréhendais de trop vous aimer, mon seigneur.

— Mais pourquoi, ma mie, le jour où je reçus de votre père l'accolade et les éperons de la chevalerie, vîntes-vous si tard et vous retirâtes-vous si vite, en m'adressant un regard hautain?

— C'est que déjà je vous aimais trop, mon parfait ami.

Trois mois après, le sire de Fontenilles jouissait de tous les biens de ce monde; il avait des châteaux dans diverses provinces; ses écuries renfermaient les plus beaux chevaux de France et d'Espagne; ses meutes, ses oiseaux chasseurs valaient ceux du roi; comme le roi encore, il avait une jeune femme qu'il adorait et dont il était tendrement aimé; en plus, biens précieux! il avait pour grand ami le plus honnête homme de la contrée, Thibaud de Marly, son beau-frère, un saint futur de l'Eglise (1), et il possédait dans maître Courte-Cuisse le parangon des serviteurs.

Trois ans après, Bernard, abattu par le chagrin, torturé par le remords, était le plus malheureux des hommes. Son amour pour Jeanne, loin de s'affaiblir, n'avait fait que croître, et ce jour même, troisième anniversaire de son mariage, il devait livrer sa femme à l'ancien habitant de la tour, au sorcier maudit; pis encore! à Satan lui-même! Oui, c'était bien avec Satan qu'il avait conclu le pacte fatal.

Le voyant depuis quelque temps s'amaigrir et s'attrister, passer avec elle des transports de la tendresse la plus vive aux emportements les plus inexplicables, Jeanne n'osait ni le contredire ni le raisonner, le croyant en proie à quelque fâcheuse influence qu'elle essayait de conjurer à force de soumission et de douceur.

(1) Thibaud de Marly, qui fut un saint, fut un poëte aussi. Dans ses vers *Sur la Mort*, on trouve, à plusieurs reprises, un souvenir pour Bernard ou pour Renaud de Beauvais, ses deux amis.

Mors, mors, salue-moi Bernart,
Mon chier ami que Dex me gart,
Par cui mes cuers souspire et pleure.
. . . .
Mors, mors, salue-moi Renaut,
De par celui qui maint en haut,
Qui se fait et crimbre et amer, etc.

(*Stances VII et VIII.*)

Dès les premières clartés du jour, Bernard avait entendu la voix, cette voix connue de lui, murmurer à son oreille et lui indiquer le lieu du rendez-vous. C'était au delà, mais non loin de Marly, derrière le château, dans un lieu désert et inhabité où se trouvait alors une pierre druidique, en tout semblable à celle des Grandes-Terres. D'une voix stridente, Bernard dit à sa femme de se lever, de s'habiller et de le suivre.

Elle obéit.

Quelque temps ils marchent ensemble, côte à côte, sans se parler. En l'interrogeant, Jeanne craindrait d'exciter sa colère; et lui, au premier mot à elle adressé, il éclaterait en sanglots.

Comme ils approchaient d'un groupe d'arbres, jeté là où est aujourd'hui l'église, prise d'une terreur subite en voyant le front contracté et l'air presque farouche de son mari:

— Mon seigneur, se risqua-t-elle à lui dire, je n'ai point encore adressé à Dieu mon oraison du matin, tant j'ai eu hâte de me vêtir pour vous accompagner; vous plairait-il que, sous l'abri de ces arbres, j'accomplisse ce devoir?

— Faites, Jeanne, et priez pour nous deux; lui répliqua-t-il en se détournant et essuyant une larme qui coulait le long de sa joue.

Et il attendit sur la route qu'elle eût achevé sa prière.

Il la voit presque aussitôt revenir à lui; mais la physionomie de Jeanne n'est plus comme tout à l'heure inquiète et allanguie; ses yeux brillent d'un singulier éclat, sa démarche a plus de fierté, et ses pieds touchent à peine la terre.

Quand ils ont franchi la clôture de Marly-le-Chastel, ils longent ces enfoncements ombreux, ces pentes entrecroisées, alors comme aujourd'hui, nommées les Vaulx de Cernay.

C'était l'endroit où Thibaud, devenu presque anachorète, se disposait par la méditation à la vie nouvelle qu'il voulait embrasser. Etonné de voir sa sœur parcourir ces lieux de si grand matin, il s'avance à sa rencontre, et, tout à coup saisi d'une subite révélation, il tombe prosterné devant elle.

Bernard, de plus en plus troublé, continue sa marche; puis, ne pouvant plus retenir ses pleurs et ses soupirs, épuisé de forces, il s'arrête, et fait signe à sa femme, ou du moins à celle qu'il prend pour telle, de s'arrêter aussi. Mais celle-ci n'en tient compte; elle poursuit rapidement sa route, seule, prenant le droit chemin qui conduit à la pierre druidique.

Eperdu, le chevalier l'appelle à lui, décidé peut-être à risquer son salut éternel plutôt que d'accomplir jusqu'au bout un pareil sacrifice. Alors il entend un grand cri retentir, et une forte odeur de soufre se répand dans les airs.

Lorsque Bernard recouvre ses sens, la prétendue Jeanne est devant lui et lui présente le pacte qu'il a signé de son sang, mais qu'elle vient de reconquérir et d'annuler.

— Maintenant, lui dit-elle d'une voix si mélodieusement sonore qu'il croit entendre le chœur des anges, va retrouver ta femme qui, sous ce massif de hêtres, achève ses prières, et applaudis-toi de ne m'avoir point reniée!

La Vierge avait pris en miséricorde celui-là qui lui était resté fidèle, même par grande contradiction, puisqu'il avait refusé de la renier après avoir renié Dieu et Jésus; se substituant à Jeanne, tandis que celle-ci s'oubliait dans son oraison, elle s'était présentée à Satan pour lui arracher sa proie.

Ce miracle de la Sainte Vierge était représenté en

ex-voto dans l'ancienne église de Marly, mais depuis longtemps on en avait perdu l'explication.

Le lendemain, à la place où avait été la pierre druidique, on voyait une profonde excavation, semblable au cratère d'un volcan, et toute sillonnée par la trace des flammes. C'est par là que le tentateur, vaincu et cachant sa honte, avait disparu.

Ce lieu, on le nomma, on le nomme encore : LE TROU D'ENFER.

Quant au sire de Fontenilles, il n'eut rien de plus pressé que de réparer ses fautes; il donna aux églises tous ses biens mal acquis, et fit combler de terre cette tour maudite qui avait servi d'asile au diable. On disait que *Pitto*, le gros chat noir, y avait été enseveli.

Le brave chevalier, régénéré par la Vierge, pensant que son nom de Bernard avait été profané en passant par la bouche du démon, ne porta plus que son nom de Guillaume, et il partit de nouveau pour la croisade, d'où il rapporta comme trophée l'étendard du prophète.

Le roi Louis IX se refusant à lui rendre son comté de Meulan, il se fit de sa prise un titre glorieux, et de Guillaume l'*Étendard* il est longuement parlé dans les vieilles histoires (1).

Guillaume l'Étendard et Jeanne de Montmorency vécurent heureux et moururent pleins de jours.

Des deux ouvrages auxquels j'ai emprunté cette légende, merveilleuse dans sa forme, mais dont tous les personnages sont historiquement vrais, l'un est un in-12 gothique intitulé : *Mystère du chevalier qui donne sa femme au Diable*; l'autre : *Com li Dyable se fist Turcq.*

(*Explicit liber.*)

Marly-le-Roi, 1853.

X.-B. SAINTINE.

FIN.

(1) Voir Geoffroy de Ville-Hardoin et la *Branche des royaux lignages.*

VOYAGES DANS L'INDE (1).

UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS A SUMATRA.

A M. le rédacteur en chef du *Musée des Familles.*

Un jeune poëte espagnol de mes amis, actuellement à Sumatra, vient de m'adresser sur cette île célèbre, et pourtant peu explorée encore, du grand archipel indien, des détails qui m'ont paru de nature à intéresser vos lecteurs; je vous en envoie, à mon tour, la traduction qu'il m'a autorisé à faire, en réclamant un rayon du soleil de la publicité. Je ne sais si l'auteur sera content de la manière dont j'ai rempli la première de ces tâches : *traduttore traditore*, dit le proverbe italien. Quant à l'exécution de la seconde, il me votera, j'en suis sûr, des remerciements, lorsqu'il se reverra dans un recueil qui compte ses abonnés par milliers, et qui, non content d'en avoir un aussi grand nombre en France, va chaque jour, grâce à vous, en conquérir de nouveaux à l'étranger.

S. PÉCONTAL.

Sumatra. — Histoire. — Climat. — Nature. — Chasse aux éléphants. — Braves et poltrons. — Combat de deux tigres contre un buffle.

Pandang, 17 juin 1853.

J'avais souvent entendu parler de *Sumatra* dans mon enfance, et j'éprouvais depuis longtemps le désir de visiter une île qui promettait monts et merveilles à mon imagination. Les Arabes l'avaient connue jadis sous le nom de *Saborna*; c'était là qu'on voyait le *Gounong-Passaman*, le fameux Ophir des Européens (2); l'or s'y trouvait en abondance ; les oiseaux et les fleurs y rivalisaient d'éclat avec les pierreries, et des montagnes y jetaient feux et flammes depuis un temps immémorial. C'était même à cette dernière circonstance que Sumatra, ou plutôt *Soumâdra*, appelée *Indala* ou *Poulo Perstcha* par les indigènes, avait dû de garder encore la dénomination de *Poulo Berapi* (île des Volcans).

(1) Voyez la Table générale et celles des cinq derniers volumes.

(2) Les savants ont placé Ophir, les uns le long de l'Afrique orientale (à Sofala ou aux environs), les autres dans l'Inde ou dans les îles de Sumatra, Java, etc. C'est dans ces pays que les flottes de Salomon allaient chercher de l'or.

Et puis, quelle vaste étendue de terrains pour une île 376 lieues de long sur 85 de large ! Et sa population..., sans compter ses forêts vierges ! elle égalait presque celle du royaume de Naples. Sumatra, enfin, était, après Bornéo, la plus grande île de la Malaisie, et l'une des plus favorisées de la nature et des... bêtes féroces.

Il n'en fallait pas tant pour me décider à tenter le voyage, moi qui ne rêvais que chasses aux éléphants et combats de tigres et de buffles.

Ma résolution prise, je partis donc de Saint-Sébastien, et je me rendis à Amsterdam, où, après quelques semaines d'un séjour aussi triste qu'ennuyeux, je m'embarquai sur un bâtiment néerlandais, à destination de Sumatra.

Le trajet fut long et pénible, et semé d'accidents qui mirent plusieurs fois ma vie en danger. Aussi, en débarquant sur la côte sud-ouest de l'île, je fus si émerveillé de la beauté du climat, que je n'eus pas le courage de le trouver trop chaud. Et pourtant mon thermomètre marquait à l'ombre 37 degrés centigrades. Nous étions en juin 1848, précisément à l'époque où il faisait chaud aussi dans les rues de Paris. Feux pour feux, on me permettra de préférer ceux du Bengale à ceux du canon.

Ce n'est pas que Sumatra n'ait jamais joui de révolutions; cette belle contrée, comme tant d'autres, a fait aussi les siennes, j'allais dire des siennes, et il ne leur manque qu'un abbé de Vertot pour être plus célèbres.

Mais là n'est point le principal mérite de cette île ; il n'est pas non plus dans ses productions, qui rivalisent avec celles des tropiques : il est, oserai-je l'avouer, presque tout entier dans ses éléphants, ses plus antiques comme ses plus légitimes souverains. Leur force n'est contestée par personne, et leurs gestes, sinon leurs dits, sont dans toutes les bouches.

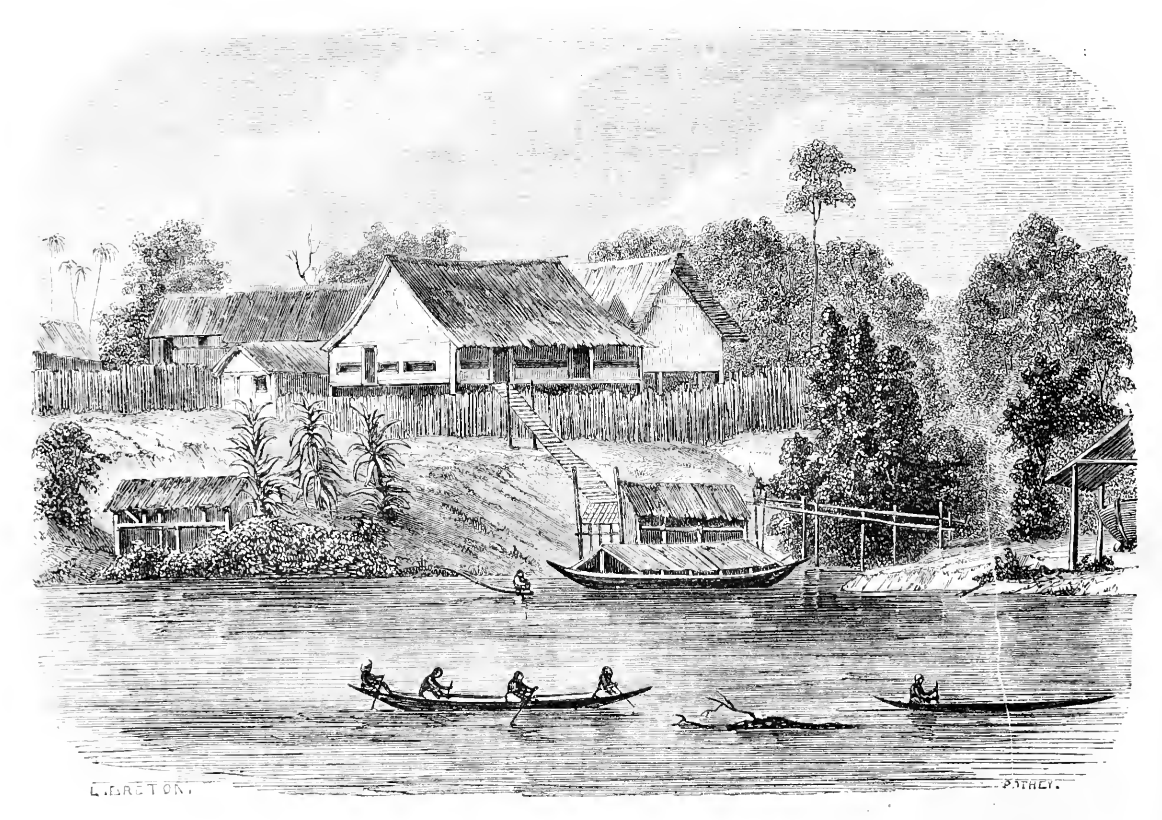
Du reste, ils sont de taille à soutenir leur réputation ; ils atteignent douze et quelquefois quatorze pieds de hauteur, ce qui est leur maximum, quand on les regarde sans peur ; dans le cas contraire, ils peuvent aller jusqu'à dix-huit pieds et au delà.

Pour bien les juger, c'est sur leur terrain qu'il faut les voir, à travers les grands arbres de la forêt et dans le libre développement de leur puissance. J'eus bientôt l'occasion de m'en assurer, dans une chasse émouvante avec M. le marquis et Mme la marquise de Fienne, aimables Parisiens que des affaires d'intérêt avaient amenés à Sumatra.

Dans les pays lointains les liaisons vont vite; on dirait que les distances y rapprochent les cœurs. Je ne voyais que par les yeux de Mme de Fienne; elle les avait si beaux! Ajoutez à ce don du ciel, un teint d'Anglaise, qui blanchissait au soleil; des traits charmants, d'où l'étude n'avait pas banni la gaieté; une résolution de caractère qui ne messied pas toujours dans la femme, et vous verrez qu'on pouvait se laisser mener, même à une chasse aux éléphants, par une Diane d'une aussi aimable espèce.

Quant à M. de Fienne, en dépit des romans du jour, il vivait en parfaite union avec la marquise, et il était digne d'elle de tout point. J'en suis bien fâché pour Georges Sand; mais je ne puis dire que la vérité.

Je ne ferai pas tout à fait le même éloge d'un troisième personnage, Français aussi et de plus israélite, et banquier de profession, M. Isaac du Laurens, ami d'enfance du marquis. Grand amateur de la chasse aux lièvres, hâbleur plus intrépide encore, il n'était pas de trophée en ce genre dont il n'eût aussitôt à vous offrir le pendant. Au demeurant gros et bon garçon, et capable de se tirer d'un repas monstre avec tout l'honneur qui lui eût fait défaut dans un danger. C'était là son système des compensations. J'aurais bien voulu le faire changer de goût et surtout de religion, mais j'y perdais mon espagnol; je ne pus le convertir qu'à la chasse aux éléphants, et encore son ardeur de néophyte ne dura-t-elle guère.



Habitation sur le Doena Loewar, à Sumatra, d'après nature.

Tel était l'état-major général de notre expédition. Nous nous étions adjoint des chefs indigènes pour nous diriger, et un grand nombre d'Indiens, chargés de munitions et d'armes, ou conduisant des meutes de chiens impatients d'entrer en campagne.

Le rendez-vous fut fixé au delà d'un grand lac qui nous séparait de la forêt, où, au dire des Indiens, des éléphants avaient l'habitude de venir prendre leurs ébats. Nous nous dirigeâmes donc de ce côté, d'assez grand matin, et nous traversâmes, à force de rames, le *Doena Loewar.*

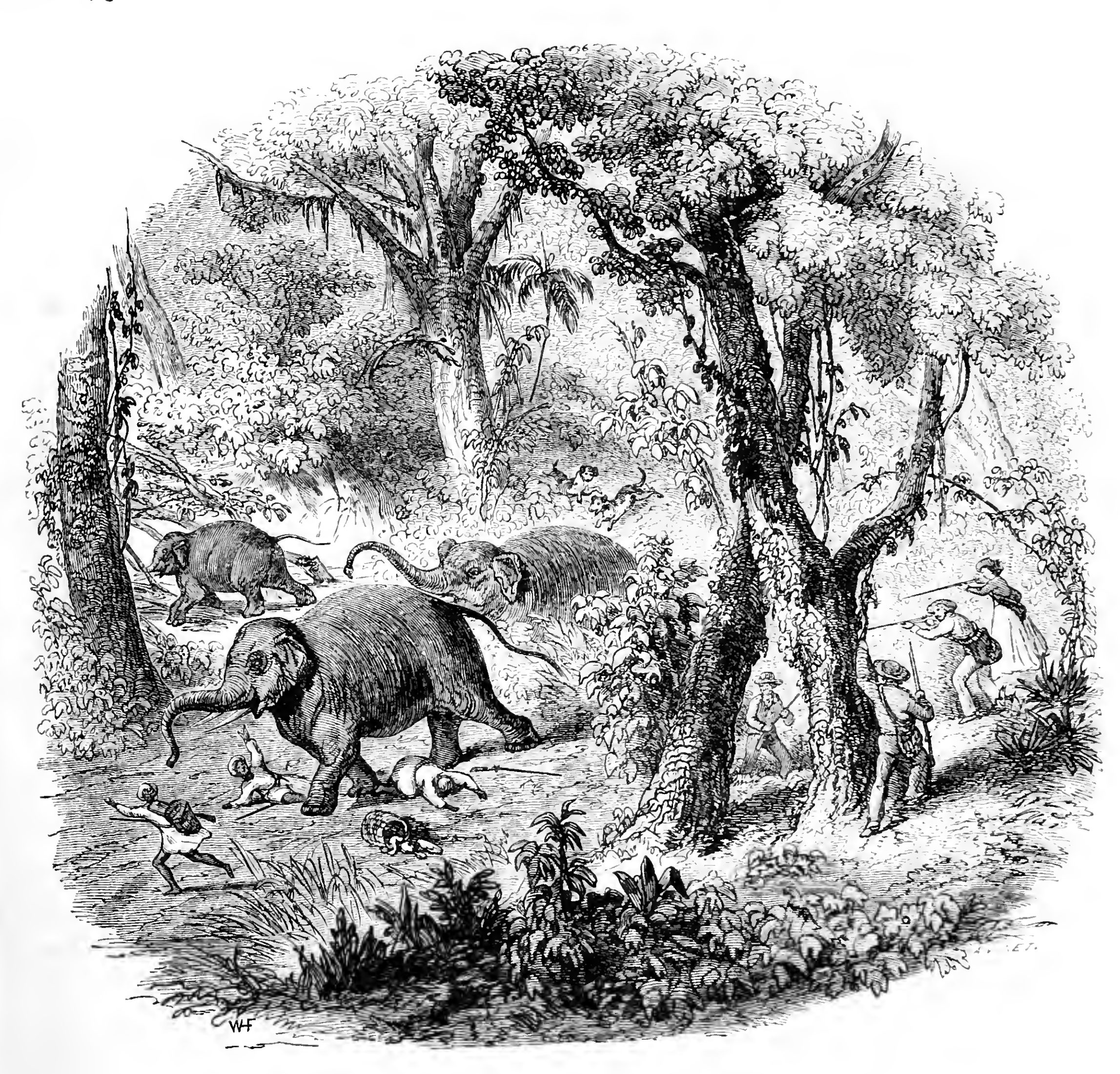
Le temps était admirable; le lac resplendissait de lumières, et les grands arbres de ses bords, majestueusement balancés par les brises, semaient d'ombres tremblantes la surface des eaux. Quel pays! quelles forêts surtout! Comme tout y est grandiose, luxuriant, imprévu! Pour ne citer qu'une merveille entre mille, j'admirai une fleur, appelée *Raffleszia Titan*, dont la corolle a trois pieds de diamètre.

Arrivés sur les bords opposés du lac, nous y laissâmes nos prahous (espèces de pirogues), et nous nous rendîmes sur le lieu où, d'après les derniers avis, nous devions rencontrer les éléphants. Nous nous avançâmes résolument, M. de Fienne, la marquise et moi, ayant à nos côtés les chefs indigènes, et M. du Laurens... derrière nous.

Bientôt l'aspect des traces des géants communiqua une première émotion aux chasseurs: l'effet en fut électrique; M. du Laurens en pâlit. Chacun se mit à son poste derrière une embûche de rotins qu'on avait dressée contre des cerfs. Le coin que nous occupions n'avait guère que deux à trois

cents pas de largeur; aussi tous les chasseurs pouvaient-ils, grâce au taillis, s'y masquer convenablement. On inspecta le fusil et la carabine; le couteau de chasse, le *klewang* et les lances brillèrent. Tout fut dans l'anxiété la plus vive.

Déjà les *Krio's* étaient envoyés pour donner l'alerte à nos aides et aux meutes; et, à peine les Indiens se furent-ils avancés, que des cris épouvantables, ou plutôt un hurlement, gros d'une foule de hurlements, sortit des entrailles de la forêt et nous glaça d'effroi. Il me sembla qu'un ouragan venait de passer dans le feuillage. Plus de doute, une troupe d'éléphants était là, dans l'enceinte, à quelques pas de nous. Ce fut un instant de terreur panique. L'idée qu'on se fait, et avec raison, de la force extraordinaire de ces animaux, qui n'auraient qu'à vouloir pour tout renverser sur leur passage, dispose peu les hommes à les attendre de pied ferme. Les chasseurs s'ébranlent donc presque tous, ou plutôt ils se débandent. Les



La chasse aux éléphants à Sumatra, d'après le croquis d'un témoin.

chefs indigènes, plus aguerris, ont beau faire bonne contenance, la confusion redouble, et la plupart des Indiens se dirigent à toutes jambes du côté du lac.

Mais ils comptaient sans la prévoyance d'un des chefs, qui, pour couper la retraite, avait eu la précaution de faire tenir les barques à distance des bords. Ce furent alors, de la part des fugitifs, des gémissements qui auraient été risibles, s'ils eussent été moins déchirants. Ces pauvres diables voulaient se jeter à la nage pour atteindre les *prahous*.

Malheureusement, le lac est plein de caïmans, et l'on se tuait à leur crier : *Boeaja! boeaja!* Ils ne savaient où se sauver; de tous côtés ils se voyaient entourés de monstres. Plusieurs avaient grimpé aux arbres; M. du Laurens était de ce nombre.

Le spectacle de cette peur insensée nous fit reprendre courage, et nous regagnâmes notre poste avec le plus grand sang-froid. Quand je dis : *nous* reprîmes courage, c'est un pluriel qui est singulier et qui ne regarde que moi, car M. de Fienne n'avait pas sourcillé un instant. La marquise, ferme aussi, trahissait cependant la plus vive émo-

tion. Elle brûlait de voir la lutte commencer, et se préparait non à assister à ce drame, mais à y jouer un rôle.

Quant aux chefs et au petit nombre d'Indiens familiarisés avec les éléphants, ils attendaient l'ennemi avec un air de placidité incroyable.

Tout à coup une trentaine d'éléphants débouchent de la forêt, rangés en colonnes serrées et s'avançant d'un air majestueux. C'était formidable à voir : ils marchaient la trompe haute et menaçante, comme un serpent blessé ; leurs larges oreilles battaient leurs tempes à coups redoublés ; ils soufflaient à renverser un homme, et la terre semblait trembler sous leurs pieds.

Le moment était critique, et il n'y avait pas un instant à perdre si nous ne voulions être perdus. Quand ils furent donc à quatre ou cinq pas du taillis qui nous dérobait à leur vue, nous les accueillîmes par un feu bien nourri de carabines, que nous avions eu soin de charger à balles d'étain et de cuivre. Malheur à nous si nous eussions fait usage de balles de plomb ; elles se seraient aplaties sur les os si durs des éléphants, et nous les eussions rendus plus terribles, sans avoir la chance d'en tuer un seul. — Près des oreilles ! près des oreilles ! criait-on de tous côtés ; et chacun de revenir soudain à la charge, en visant vers l'endroit sensible des coups qui firent d'abord plus de bruit que de mal.

Les monstres cependant, saisis d'épouvante, reculent et reprennent le chemin de la forêt ; mais les aboiements des chiens, qui n'en démordent pas, les contraignent à rétrograder presque aussitôt. Leur nombre s'était accru jusqu'à soixante ; une grande partie de ces animaux n'étaient pas sortis du bois lors de la première attaque.

Nous avions eu le temps de charger de nouveau nos fusils et nos carabines ; et, plus rassurés, comme des soldats après le premier feu, nous reçûmes l'ennemi d'une manière plus vigoureuse encore que la première fois. Les éléphants se débandent alors avec un effroi mêlé de fureur, brisant tout sur leur passage, et cherchant un refuge en poussant des cris à nous faire rentrer sous terre. Il y avait quelque chose de gigantesque dans un pareil spectacle. Ces éléphants avaient, pour la plupart, douze et jusqu'à treize pieds de hauteur. Leur refus de combattre contrastait étrangement avec la puissante organisation dont ils étaient doués. La marquise, par l'organe de son truchement, manifesta, à ce sujet, son étonnement à un des chefs indiens, qui répondit, avec une franchise peu courtoise, que la bande traquée en ce moment n'était composée que de femelles. Mme de Fienne sourit de son plus fin sourire, et, pour toute réplique, brandit de ses jolies mains le fusil dont elle avait fait vaillamment usage.

A peine l'avait-elle donné à un Indien pour le recharger, qu'un énorme éléphant, séparé de la troupe et plus grand que tous les autres, vient donner dans l'embûche derrière laquelle nous étions restés encore. Il était furibond et semblait vouloir tirer vengeance de la défaite de ses frères. Il avait bien quatorze pieds !

— C'est un mâle ! c'est un mâle ! — crièrent les chefs indigènes ; — et, plus prompts que ces mots, vingt coups de carabine allèrent atteindre et frapper à mort ce nouvel et dernier ennemi. Il fit quelques pas encore en chancelant, et vint tomber précisément au pied de l'arbre où se cramponnait toujours le brave du Laurens qui, fortement secoué par ce choc et par la frayeur, faillit suivre le colosse dans sa chute.

Plusieurs des éléphants étaient étendus sans vie sur le sol ; quelques-uns chancelaient comme des maisons prêtes à s'écrouler, et ne restaient debout qu'en s'appuyant sur d'autres qui n'avaient pas été atteints encore et qui les soutenaient fraternellement. Cette scène avait quelque chose de touchant, qui nous fit faire plus d'un retour sur nous-mêmes. Mais elle était moins émouvante que celle dont, un instant après, nous fûmes les témoins. Un jeune éléphant, grièvement blessé, ne gardait l'équilibre que difficilement et avec l'aide de sa mère qui veillait sur lui ; il finit par s'affaisser et tomber à terre sous le feu continuel des chasseurs ; la pauvre mère ne déserta pas son poste ; elle poussa des hurlements d'angoisse et de fureur, et voulut protéger le corps de son enfant ; mais elle ne tarda pas à payer de sa propre vie son dévouement maternel.

La marquise, que ce tableau émouvait jusqu'aux larmes, eût bien voulu obtenir la grâce de ce noble animal ; elle l'avait même sollicitée avec instance ; mais il eût été dangereux de la lui accorder, et le feu avait continué.

— Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que la chasse, comme la guerre, ait ses cruelles nécessités ? Je ne veux plus désormais de ses plaisirs s'ils doivent être si douloureux.

Il n'y avait plus d'ennemis sur le champ de bataille ; on ne voyait de toutes parts que cadavres jonchant le sol. Les airs retentirent alors d'un joyeux concert d'allégresse, et chacun se mit à raconter ses émotions et ses exploits.

Les chasseurs qui célébrèrent la victoire avec le plus de fracas furent, comme toujours, ceux qui n'avaient pas osé y prendre part. Il est des hommes qui, croyant faire une rude et dangereuse besogne, s'imaginent y aider beaucoup en dépensant toute leur action en paroles et en cris. Ces braves gens-là font, de cette sorte et sans coup férir, des prodiges de valeur, qui ne leur coûtent ensuite que la nouvelle peine qu'ils se donnent pour s'en proclamer les auteurs. Tel se montrait le cher et assourdissant du Laurens. Il n'était descendu de l'arbre qu'après le danger passé, et, à l'entendre, c'était lui qui avait abattu le plus d'éléphants.

— Ce qu'il y a de prodigieux, dit Mme de Fienne, c'est que vous avez accompli ces beaux exploits sans brûler une amorce. Mais, peut-être vous êtes-vous servi de l'instrument sonore avec lequel les soldats de Gédéon firent tomber les murs de Jéricho. Dans ce cas, digne fils d'Israël, je ne m'étonnerai plus du bruit de votre trompette !

Pendant ce temps les Indiens s'étaient mis à dépouiller les éléphants de leurs énormes mâchoires, et se disposaient à les emporter comme souvenir de cette glorieuse journée, qui, du reste, promettait aussi d'être lucrative pour eux. On sait que les dents et les défenses d'éléphant forment, sous le nom général d'ivoire, une branche de commerce qui a son importance dans l'archipel et sur le continent indien.

Ainsi finit cette fameuse chasse aux éléphants. Mais ce n'était là que le premier acte d'un drame qui devait se continuer sur une autre scène et avec d'autres acteurs. Au moment de nous séparer, les chefs indigènes, qui s'étaient si vaillamment conduits, et auxquels nous avions inspiré beaucoup d'estime, vinrent nous convier, pour le lendemain, à un combat de tigres contre un buffle. C'était un plat de leur pays qu'ils voulaient nous servir tout chaud et tout saignant.

Le lendemain donc, je suivais M. de Fienne et la belle marquise, munis d'une lettre de recommandation que leur avait donnée un haut fonctionnaire hollandais pour le principal chef des indigènes. M. du Laurens, qui avait toujours l'air d'une âme en peine, nous accompagnait, et nous nous rendîmes tous ensemble au palais du sœsœhœnan, manière d'empereur tributaire de la Hollande, lequel nous

reçut en grande pompe. Il avait revêtu un magnifique costume tout constellé de diamants et de saphirs; il brillait comme un soleil. Autour de lui, comme des satellites autour de l'astre principal, rayonnaient ses frères et ses autres parents, tous richement vêtus. Sa suite était nombreuse, et en grande partie composée de femmes excentriquement parées, de nains et d'autres monstruosités plus ou moins humaines.

Le cirque était situé à l'extrémité de la grande place du palais. D'après les ordres du prince, les voyageurs français furent placés au premier rang. Notre curiosité était vivement excitée et dégagée de toute appréhension. Il n'en était pas de même du pauvre banquier du Laurens : il maudissait déjà la lettre de recommandation qui lui valait le périlleux honneur d'être si rapproché du champ de bataille.

A dix pas de l'endroit réservé au sœsœhœnan, se trouvait une cage faite de pieux solides et de bambous fixés dans le sol; elle était sphérique et avait environ trente pieds de diamètre sur douze de hauteur. Un superbe buffle noir y était renfermé : il portait haut ses cornes d'une régularité parfaite, et dont on avait aignisé les extrémités.

Une autre cage, à double compartiment, contenait deux tigres, dont la robe magnifiquement zébrée attestait la royale origine.

Le prince fait un signe, et le plus jeune des tigres bondit dans l'arène : dès qu'il a aperçu le buffle, dont on a ouvert aussi la prison, il se précipite sur lui. La rencontre est terrible : le buffle, qui présentait le flanc, se tourne avec une agilité qui ne semble pas appartenir à sa nature; son impétueux ennemi tombe sur des cornes acérées qui lui font pousser un épouvantable gémissement; la douleur qu'il éprouve accroît encore sa rage : de ses griffes et de ses dents il laboure la tête du buffle, à laquelle il demeure un moment suspendu. Il ne s'en détache que lorsque le buffle, l'entraînant dans un effort désespéré, lui brise les reins contre les palissades de la cage.

Ils portaient tous deux des marques terribles de cette lutte acharnée : on remarquait, au-dessus du museau du buffle, une large blessure d'où le sang coulait à flots; ses narines étaient horriblement béantes, et ses yeux voilés indiquaient une complète prostration. Pourtant il n'avait besoin que d'une courte trêve : le sang de sa blessure était à peine étanché que déjà le courageux animal s'était remis debout, et que, de ses regards redevenus étincelants, il défiait à un nouveau combat son ennemi qui, pelotonné dans un coin, semblait mourant et aspirait l'air de toute la largeur de sa gueule.

Mais voici que soudain un nouveau lutteur est lancé dans l'arène; plus grand et plus vigoureux que le premier tigre, il se précipite sur le buffle avec la rapidité de l'éclair. A cette vue, l'attention des spectateurs, un moment suspendue, est excitée au plus haut degré : on se demande avec une vive émotion qui l'emportera des deux adversaires, ou celui dont la vigueur est entière, ou celui dont les forces étaient entamées.

La réponse ne se fait pas longtemps attendre : le buffle, usant de sa première tactique, reçoit son nouvel ennemi à la pointe de ses cornes, et, après l'avoir rompu, disloqué, en le heurtant contre les palissades, le broie sous ses pieds. Le triomphe est complet : les deux tigres, couchés sur le sol, donnent à peine signe de vie; le vainqueur jette sur eux un regard superbe, mais où la menace ne brille plus; il a terrassé ses redoutables adversaires, et sa fureur est apaisée.

La lutte est finie ou plutôt devrait être finie; mais la cruauté des hommes, plus ardente que la rage des animaux, s'ingénie pour donner un nouvel aliment au combat. Le buffle est harcelé par des pointes aiguës; on saupoudre de poivre d'Espagne ses plaies toutes vives; il redevient furieux... Bravo! le spectacle va recommencer.

Mais, si la colère du buffle est réveillée, il faut aussi ressusciter ses victimes qui gisent à terre, et les rendre à leur fureur première en même temps qu'à la vie... On les enveloppe de paille et l'on y met le feu, et les tigres de se redresser soudain, en poussant d'épouvantables rugissements. L'un d'eux s'attaque au buffle, et, quand ses forces le trahissent, l'autre prend sa place. Leur ardeur est d'ailleurs toujours surexcitée par les pointes de fer et le poivre d'Espagne déjà administrés au buffle.

Ce spectacle cruel a lieu aux applaudissements d'une foule haletante de curiosité, et au son des *gorys*, sorte de cymbales fort retentissantes; il ne cesse que lorsque le *sœsœhœnan* donne le signal de la retraite. Les cages sont ouvertes, et les tigres, vaincus, se hâtent de se soustraire aux huées des spectateurs. S'ils survivent, ils fournissent une nouvelle carrière...

SIMÉON PÉCONTAL.

CHRONIQUE DU MOIS.

REVUE LITTÉRAIRE.

TABLEAU DE PARIS, PAR E. TEXIER. — 1,500 gravures[1]. 2 vol. in-4°. Paulin et Le Chevalier. Bureau de l'*Illustration*.

Nous avons parlé, il y a un an, du premier volume de ce grand ouvrage. Le second vient de paraître et complète le plus riche panorama de la capitale. L'ampleur du format, l'exactitude des vues, la vivacité des tableaux, la grâce, la vigueur et la gaieté des types, la variété infinie des scènes de mœurs, et, par-dessus tout, la fidélité du texte, rédigé d'après nature par un des plus ingénieux flâneurs de Paris, tout cela fera le succès du livre aux étrennes, dans les salons, dans les châteaux, — partout où l'on s'occupe de Paris, c'est-à-dire dans les cinq parties du monde. Si les ballons pouvaient en lancer quelques milliers d'exemplaires à la lune, il faudrait une nouvelle édition pour cette planète, qui n'aurait jamais une meilleure occasion de faire connaissance avec notre globe.

M. Edmond Texier a très-bien prouvé que le plus instructif, le plus étonnant, le plus merveilleux, le plus effrayant, le plus joyeux voyage qu'on puisse faire ici-bas est encore et toujours, et plus que jamais, le voyage des rues, des boulevards, des quais, des théâtres, des salons, des musées, des monuments, des marchés, des splendeurs et des mystères de Paris.

On a déjà tracé dix tableaux de ce Protée de la civilisation, et pas un ne ressemble à l'autre, et celui de

(1) Voyez le tome XX du *Musée des Familles*, page 9

M. Texier ressemble tellement au modèle aujourd'hui, qu'il ne lui ressemblera probablement plus demain.

L'auteur cependant, initié à tous les projets d'embellissements qui changent la face de Paris, en a donné les croquis d'avance, ainsi que ses traducteurs au crayon, avec une justesse de coup d'œil véritablement prophétique. Mais le principal mérite de son œuvre, ce qui la fera survivre aux transformations de l'original, c'est la vérité photographique avec laquelle il a saisi et rendu le Paris de chair et d'os, le Paris d'hommes, comme il dit, après le Paris de pierre. C'était là la plus grande difficulté de sa tâche. Quelle puissance de brosse et quelle diversité de couleurs ne faut-il pas pour donner seulement l'idée de cet incroyable tohu-bohu, de ce cataclysme d'êtres humains, aussi opposés que nombreux, réunis chaque jour à Paris pour y être remplacés le lendemain ! C'est réellement le tableau du monde entier ! car tout ce qu'ont créé le génie de l'homme et le caprice de la femme, tout ce



Tableau de Paris. La surprise des étrennes. Dessin de H. Valentin.

qui vit sous n'importe quel pan du ciel, fournit son échantillon à cet immense et populeux bazar, à ce rendez-vous universel de l'espèce que Buffon a classée entre le singe et Dieu. « Cet individu étranglé d'un faux-col, aux favoris ébouriffés, et emprisonné dans une redingote de force, blond, pâle, maigre, à ressorts, c'est un Anglais. Une blonde lady tient son bras triangulairement, et,— prodige de la crinoline ! nous offre la parfaite image d'un éteignoir sautillant à côté d'une araignée en fil d'archal ! Plus loin, une chevelure d'étoupe, un teint fade et rosé, un habit à queue de moineau, un pantalon resté à mi-chemin, vous avez affaire à quelque rêveur germanique. Celui-ci, étoffé dans sa redingote, le chapeau renversé en arrière, les favoris en côtelette ; il n'est pas de France, mais de Marseille. Celui-là, osseux, brun, la chevelure bouclée, la moustache en crochet, a reçu le jour entre les Pyrénées et la mer. Cet autre, le visage bistré et barbu, le poil frisé, les doigts et la poitrine étincelant de fausses pierre-

ries, est un Italien.» Ainsi, voilà des exemplaires de tous les peuples: des Grecs aux traits mâles et fiers, à la calotte rouge (fabriquée à Chatou, près Saint-Germain), des Orientaux dans leur costume national, impassibles, et, même à Paris, dignes fils du Prophète, sauf le vin de Champagne! des Russes, les meilleurs copistes de nos élégances, tout passe sous nos yeux comme une éternelle fantasmagorie, et nous laisse, grâce à M. Texier, une leçon et un bon conseil.

Le Parisien surtout, l'indigène, occupe agréablement la plume de l'auteur et le crayon des artistes; le Parisien, attaché à ses boulevards, à ses quais, à son Palais-Royal plus que l'Esquimau à sa cabane de glaçons; le Parisien qui fait chaque jour le tour du globe en flânant, qui trouve



Tableau de Paris. Le jardin de l'ouvrière. Dessin de H. Valentin.

la Chine, l'Inde et le Japon dans ses magasins de la rue Vivienne, le Pérou et la Californie chez ses joailliers et ses bijoutiers, les chasses de Nemrod et les forêts d'Amérique à Saint-Denis et à Fontainebleau, les vaisseaux à trois ponts dans sa frégate de Neuilly, les batailles navales à ses régates d'Asnières, les combats de Napoléon dans ses feux d'artifice des Invalides, l'histoire entière dans ses monuments, tous les beaux-arts dans ses musées; le Parisien, amateur et consommateur de tous les produits connus; le Parisien, artiste et créateur inimitable, manufacturier comme Lyon et Mulhouse, commerçant comme Southampton et New-York, industriel comme une usine anglaise, savant comme une université d'Allemagne, poëte et peintre, et musicien... comme quoi? comme Paris lui-même! Le Parisien, riche comme Crésus et pauvre comme Job, Asiatique sur des piles de coussins dans des palais d'or, et Lapon accroupi dans des terriers sous des huttes ouvertes aux frimas!

Tels sont les mille tableaux qui se succèdent dans cet immense passe-partout du *Tableau de Paris*. Le souple et facile pinceau de l'auteur s'accommode à tous les genres et à tous les effets. Après l'hôtel somptueux où la fortune s'ennuie dans le luxe, il peint l'étroite mansarde où la pauvreté sourit dans le travail.

Témoins les deux gracieuses esquisses inspirées à M. Valentin, et que nous reproduisons de préférence aux vastes planches de l'ouvrage : le *Jardin de l'ouvrière*, le pot de fleurs acheté au quai du Palais ou au boulevard du Temple, et qui remplace, aux yeux de l'humble jeune fille, les massifs d'un parterre royal et les serres d'un château princier ; puis la charmante *Surprise des étrennes* à l'enfant, — page de circonstance aujourd'hui : la jeune mère souriant à son bonheur intime, le marmot ébloui par l'éclat et l'action du polichinelle, et le père jouissant de toutes ces délices qui ne lui ont coûté que cinq sous prélevés sur les salaires de la semaine.

Heureux les *étrennés* de 1854 qui, au lieu d'un simple pantin de carton, recevront les deux magnifiques volumes et les 1,500 gravures du *Tableau de Paris!*

LES FÊTES DE L'ÉGLISE ROMAINE,

AVEC L'EXPLICATION DE L'ORIGINE DE CHAQUE SOLENNITÉ,
PAR M. GALOPPE D'ONQUAIRE.

1 beau vol. grand in-8°, 7 fr. 50. L. Curmer, éditeur.

En fait d'étrennes littéraires, en voici d'un tout autre genre, fort belles aussi, poétiques et religieuses, que la mère donnera à sa fille, au retour de la première messe de l'année. Ce livre est une surprise édifiante de la part de l'auteur, connu jusqu'ici par des succès de théâtre, toujours convenables, il faut le dire, notamment par la charmante *Femme de quarante ans*, de la Comédie-Française.

Mon Parnasse aujourd'hui, c'est le pied de l'autel,

dit M. Galoppe d'Onquaire. Et ses *Fêtes de l'Eglise* lui mériteront, en effet, le titre de poëte catholique.

Il a rajeuni un sujet vieux comme le monde chrétien, et traité deux fois en ce siècle seulement. Son plan est aussi simple qu'heureux, et complet dans sa variété. Après une dédicace à sa fille, qui rassurera tous les pères et conquerra tous les enfants, il relève les grandes prophéties qui ont annoncé la mission du Christ; puis il cite le chef-d'œuvre de Fénelon sur le *culte extérieur;* puis il explique la sanctification du dimanche, et il le chante en vers touchants et majestueux. Entrant alors dans son sujet, il passe en revue toutes les fêtes, depuis Noël jusqu'au jour des Morts. Il expose avec précision l'origine et le sens de chaque solennité. Il la célèbre en un petit poëme, où la rime n'ôte rien à l'orthodoxie, et qui se grave dans la mémoire comme un tableau ineffaçable. Enfin, il rapporte le plus beau morceau des Pères ou des orateurs sacrés sur la fête en question. Il termine par des tableaux imposants ou gracieux de la mort du chrétien, des cloches, de la cathédrale, de l'église de village, des vertus théologales, etc.

On voit combien ce cadre est neuf, riche, rempli, divers et parfait. Ainsi racontées, les *Fêtes de l'Eglise romaine* sont à la fois un livre de piété, un recueil de poésie, une sorte de catéchisme et de bréviaire mondain. Aussi, nous leur prédisons à coup sûr le plus brillant succès, et nous les recommandons à toutes les familles chrétiennes. M. Curmer, l'habile éditeur, a fait de ce bon livre un livre superbe. Nous savons qu'un prêtre éminent l'a revu sous le rapport du dogme, et nous gagerions que la plupart des évêques vont l'approuver et le propager hautement. Ils trouvent rarement, en effet, de telles occasions d'appliquer l'avis de Pie IX : « Poursuivez de toutes vos prédilections les talents qui défendent la religion, en la faisant aimer. »

— Notre collaborateur, M. Edouard Plouvier, ne conte pas seulement les magiques *Aventures des poupées et des tambours*; il écrit aussi, pour les très-grandes personnes, des nouvelles pleines d'intérêt dramatique et de fines études de l'âme. Il les intitule modestement *Contes pour les jours de pluie* (éditeur Giraud, 1 vol. in-18), et il a tant plu cette année, que le gracieux ouvrage est à sa seconde édition. Le public a été de l'avis de George Sand, qui a honoré l'auteur d'une préface où elle dit : « — Ces contes charmants sont d'un talent jeune par le cœur, mûr par la réflexion, nullement *satanique*, qui a conservé, tout en souffrant, la bonne foi et la douceur de l'âme, et qui croit et nous fait croire encore à l'amitié, à l'honneur, au dévouement et à Dieu. » Qu'ajouter à un tel éloge décerné par un tel maître?

— Nous rappelons les *Anglais chez eux*, de M. Francis Wey (voir le *Mercure* de novembre), en attendant que nous réjouissions nos lecteurs des piquantes additions que l'auteur a faites à ces esquisses de mœurs et de voyages.

— Nous annonçons aussi, et nous examinerons, au premier jour, *Elim, histoire d'un poëte russe*, par M. Paulin Niboyet, nouveau talent qui débute avec un certain éclat ; — les *Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe*, satire mordante et impitoyable de... M. Hippolyte Castille, — nous allions écrire de Juvénal ; les *Promenades* élégantes de M. Mofras ; les fantasques et malicieuses *Soirées de l'orchestre* de M. Berlioz ; les *Portraits du dix-huitième siècle*, musqués et poudrés, de M. Houssaye, dont le succès est à la 3e ou 4e édition ; *Clarisse*, nouvelle inédite de M. Kératry, ce jeune octogénaire, dont l'incroyable verve dit à l'adolescence du jour :

Si vous n'en faites rien, donnez-moi vos vingt ans.

THÉATRES.

ODÉON. — Le *Mauprat*, de George Sand, est enfin apparu dans toute sa vigueur et dans toute sa grâce, et il a obtenu le plus terrible et le plus déchirant succès. Ce talent infatigable a gagé de passer en revue tous les genres..., hors le genre ennuyeux. Après le drame philosophique, l'idylle pastorale, la comédie de genre, la farce italienne, voici le mélodrame pur sang, avec les détonations dans l'ombre et les fantômes dans les ruines. Nous attendons prochainement un ballet, une revue militaire et une pièce pour les Funambules. Ce n'est pas toutefois par les coups de théâtre que *Mauprat* captive le public d'élite ; c'est, au troisième et au quatrième acte, par les exquises analyses du cœur, et par les originales et naïves figures de Patience et de Marcasse. Ces deux créations suffisent à renouveler le succès du *Champy*. On a su gré aussi à l'auteur de n'avoir point abusé de son sujet, et de ne s'être montré, — sauf quelques tirades perdues, — ni révolutionnaire, ni inconvenant, comme l'était, en plusieurs pages, le roman originel. Encore une gageure de George Sand : elle veut racheter son passé, et donner des leçons de retenue aux auteurs dramatiques. Qu'elle gagne ce pari; nous l'applaudirons de tout cœur.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — On répète, au défaut de la *Jeunesse de Louis XV*, d'Alex. Dumas, interdite encore par la

censure. — l'*Héritier du comte*, de Jules Sandeau, notre collaborateur : une belle et glorieuse soirée qui se prépare pour le *Musée des Familles*, sans préjudice des contes délicieux que l'auteur ajoutera bientôt, dans nos colonnes, au *Château de Montsabrey* et à *Olivier*.

ITALIENS.—Renaissance complète des plus grands jours, avec MM. Mario, Tamburini, et l'incomparable voix de Mlle Alboni, comtesse Pepoli en ce moment. Les anciens chefs-d'œuvre de Rossini, de Bellini et de Donizetti défilent d'une semaine à l'autre ; et il n'y a plus de place dans les loges que pour les bouquets-monstres qui pleuvent à la tête des virtuoses.

OPÉRA-COMIQUE et THÉÂTRE-LYRIQUE.—*Arcades ambo*. Ils se disputent, dit-on, Mme Cabel, le nouveau rossignol. En attendant, *Georgette* révèle au boulevard un gai compositeur, M. Gevaert ; — Bataille s'appellera Victoire, au premier jour, dans la grande œuvre de Meyerbeer, *l'Étoile du Nord*. Cette étoile menace d'éclipser beaucoup d'astres errants. Meyerbeer à l'Opéra-Comique ! Une telle surprise sera l'événement de la saison.

—Nous nous tairons sur la *Diane de Lys*, de M. Dumas fils. C'est la *Dame aux Camélias* transplantée dans les salons ; il est déplorable que le Gymnase lui ait ouvert ses portes. Sous prétexte de but moral, c'est là une immoralité flagrante.

GAITÉ. — Nous aimons mieux, quoique très-inférieurs littérairement, les amusants *Cosaques* de la Gaîté, qui font rire tout le monde sans faire rougir personne. Le sergent Duriveau, se battant avec tous les Cosaques dont son chien va déchirer les fonds de culotte, chatouille l'amour-propre français et fait courir tous ceux qui sont fiers de regarder la colonne.

LA FÊTE DES ÉCOLES.

Cette excellente pensée de l'archevêque de Paris a été comprise de tout le monde. Le premier dimanche de l'Avent a vu l'immense église de Sainte-Geneviève réunir les sommités de l'intelligence, la jeunesse de Paris, les Facultés diverses, et une foule innombrable, autour du bon pasteur qui a prêché la soumission de la science à la religion, et prononcé le panégyrique éloquent de saint Augustin.

L'Association des musiciens de France a prêté toutes ses harmonies à cette solennité. MM. Alexis Dupont et Buquet ont chanté les solos.

En descendant de chaire, Monseigneur était bien fatigué, et cependant il a voulu donner lui-même le salut du Saint-Sacrement. Le sentiment de joie et de bonheur qui remplissait son âme lui a rendu tout à coup ses forces, il a chanté les saintes oraisons avec une voix retentissante.

M. Cousin, le philosophe, était là, avec toutes les célébrités officielles. Son émotion a frappé les moins clairvoyants, et le lendemain, *les Débats* citaient une page de lui, qui constate son retour aux idées chrétiennes.

LES TABLES AUTEURS.

Mais, comme toute médaille a son revers, en même temps que les esprits sains répondent à l'appel de la foi, les esprits malades continuent de se ruer aux tables parlantes... Que dis-je ? aux tables-écrivains, philosophes, poëtes, musiciens, etc.

— Et quoi ! direz-vous avec M. Achard, Paris n'est donc pas encore guéri de cette folie ? Voilà un an qu'elle dure et elle n'est pas morte ! Les hirondelles sont parties et les esprits sont restés ! Les Parisiens sont donc brouillés avec leur inconstance naturelle ? Oh ! que nenni ! mais ils la réservent pour les choses sérieuses, pour les choses utiles. Quand il s'agit de rompre avec un gouvernement, c'est bientôt fait ; il n'y va que de leur fortune et de leur repos. Mais rompre en visière avec les tables, non pas, s'il vous plaît ! A Paris, mes bons messieurs, on badine avec les révolutions, — on ne plaisante jamais avec les folies. Aussitôt qu'une sottise y paraît, on l'enduit de ciment romain, et elle devient indestructible. La génération qui s'en va la lègue à la génération qui vient.

Un banquier très-connu, ajoute le chroniqueur, a pris à son service un esprit sans emploi, qui l'aide lâchement à commettre toute espèce de vilaines actions. La manie de ce banquier est de réaliser des économies. On n'est pas riche pour rien ! Mais, avant de rien rogner, il consulte sa table parlante.

— Dois-je réduire les appointements de M. X...? demande-t-il. Et l'esprit ne manque presque jamais de répondre affirmativement. Le lendemain, M. X... apprend qu'il a subi une réduction de cent écus sur son traitement. Ce même banquier avait un caissier auquel il donnait quatre ou cinq mille francs d'appointements. Il pensa un matin que c'était un peu cher, et que la même besogne pourrait être faite pour mille écus. Il fit venir son esprit.

— Que pensez-vous de mon caissier, dit-il, ne croyez-vous pas qu'il serait opportun de le renvoyer ?

— Certainement, répondit l'esprit, c'est-à-dire la table.

Le soir même le caissier était congédié. Il est vrai que ce pauvre brave homme était dans la maison depuis vingt ans au moins, et qu'il n'avait pour lui que sa probité, son exactitude et la régularité de son travail, — peu de chose, comme on voit. Il eût bien mieux fait d'appliquer son temps et son intelligence à l'amélioration physique et morale du sort des tables. Depuis que le banquier est en communication intime avec un esprit, la consternation règne dans sa maison. L'économie, comme une épée de Damoclès, est suspendue sur toutes les têtes.

S'il faut en croire un rapporteur plus hardi encore, une séance curieuse a eu lieu dernièrement dans un brillant hôtel des Champs-Élysées, gouverné par un homme de talent et d'esprit et par une femme d'esprit et de talent. Voici comment procède le médium (illuminé entremetteur). « Il place devant lui une table sur laquelle est un cadran pareil au cadran d'une horloge, si ce n'est qu'au lieu du chiffre des heures le cercle reproduit les vingt-cinq lettres de l'alphabet. Une aiguille tourne sur ce cadran. Dès que l'opérateur, par la toute-puissance de son aptitude et de sa volonté magnétique, s'est mis en relation avec l'esprit évoqué, il étend ses mains frémissantes, et communique à la table le fluide qui l'anime. L'esprit parle, et on ne l'entend pas ; mais sa voix mystérieuse agit sur l'aiguille qui tourne aussitôt et forme les mots qu'on lui dicte, en s'arrêtant successivement à chacune des lettres qui les composent. Les assistants transcrivent ces lettres sur le papier. Rien n'est plus simple : c'est le procédé du télégraphe électrique. Mais ce qui est surprenant, c'est de voir l'aiguille tourner toute seule, et obéir à l'esprit qui la pousse.

Dans le salon des Champs-Élysées, les assistants, gens d'élite, hautes intelligences, formaient un auditoire très-compétent à juger, très-difficile à satisfaire. On a évoqué d'abord Ninon de Lenclos, — il y avait plusieurs dames, et ce sont elles qui ont demandé l'illustre amie de Condé, de Villarceaux, de Sévigné, de La Châtre, et de tant d'autres. — Ces dames l'ont interrogée sur les recettes qu'elle avait employées pour rester éternellement jeune et belle, et pour inspirer encore des passions à l'âge de soixante-dix ans. Ninon a très-spirituellement répondu et a donné aux questionneuses d'assez bons enseignements. Après Ninon est venu le Régent, et après Philippe d'Orléans, Mme Dubarry. L'un et l'autre ont étonné et charmé l'auditoire par la révélation d'une foule de particularités étranges et piquantes qui ne pouvaient être connues que d'eux. La curiosité seule avait dicté le choix de ces personnages : l'épreuve est devenue plus sérieuse lorsque l'opérateur a substitué au cadran chargé de lettres un autre cadran portant les notes et les divers signes de la musique, et qu'un des assistants a réclamé l'évocation du compositeur Gluck. Le célèbre rival de Piccini a répondu à l'appel, et s'est mis vaillamment à composer. Dès les premières mesures, on a reconnu le style du maître :

c'était du Gluck le plus pur, un fragment qui se serait trouvé parfaitement placé dans l'*Orphée* ou dans l'*Armide*.

— Tout cela est bizarre, sans doute, s'écrie le narrateur de ces prodiges, et l'on s'étonnera de voir des gens distingués, des intelligences, des célébrités, prendre part à ces jeux et les accréditer par leur attention. Mais, que voulez-vous! il en a toujours été de même à Paris, et là où l'opinion du vulgaire s'est fourvoyée dans l'erreur et dans l'absurde, ce sont toujours les gens d'esprit qui ont donné le signal, l'exemple et l'élan. Mais les gens d'esprit ne se compromettent pas : après avoir effleuré le sujet, ils savent s'effacer et disparaître à temps, laissant la foule se débattre et s'appesantir sur la question.

Or, une simple réflexion, s'il vous plaît! messieurs les sorciers, magnétiseurs, médiums et autres : comment ne faites-vous pas fortune, avec les ressources surnaturelles et pénétrantes que vous possédez? comment n'avez-vous pas des millions? Car, certes, il y aurait d'immenses richesses à recueillir avec ce pouvoir de faire parler, écrire et chanter les morts; — sans compter ce que quelques vivants payeraient pour faire garder le silence à quelques défunts. Calculez donc ce que pourraient gagner les médiums à vendre les avis posthumes et les œuvres nouvelles des philosophes, des sages, des grands politiques, des auteurs, des poëtes les plus renommés et les plus glorieux. Il y aurait, à ces évocations de l'esprit, bénéfice pour tous les vivants, excepté pour les écrivains. Eux seuls y perdraient. On leur jette toujours à la tête la gloire des morts pour les rabaisser. Que serait-ce donc lorsqu'on pourrait leur opposer de nouvelles œuvres de ces mêmes illustres défunts! Il n'y aurait plus rien à faire pour les contemporains. Un auteur se présenterait-il au Théâtre-Français, on lui répondrait : « Nous répétons une comédie nouvelle de Molière, Racine est en train de nous faire une tragédie. — Vous avez beaucoup d'esprit, assurément, cher monsieur ***, mais nous attendons une pièce d'un auteur qui a encore plus d'esprit que vous.

— Bah! Qui donc? — Beaumarchais.

Même compliment aux romanciers, aux journalistes : — Nous attendons des manuscrits de Le Sage, de l'abbé Prévost, de Bernardin de Saint-Pierre, de Mme de Staël, de Balzac, — nous allons avoir des feuilletons de Geoffroy, d'Hoffmann, de Bussy-Rabutin, de Saint-Simon, de Fontenelle, de Voltaire. Nous n'avons plus besoin de vous.

Voilà pourquoi les médiums ont peu de chance de réussir; — toutes les plumes de l'époque se ligueront contre leur art merveilleux, verseront à grands flots la raillerie sur leurs magiques opérations, et réussiront très-certainement à mettre la lumière sous le boisseau. »

— Un mot sérieux pour finir. Une femme vient de disparaître, à Saint-Germain-en-Laye, qui était un des derniers et des plus gracieux représentants de l'esprit, du cœur, de la charité, de toutes les vertus et de toutes les distinctions de l'ancien régime : c'était Mme la marquise de Blérancourt. Nous la voyons encore, dans ce boudoir de son hôtel, rival du pavillon Henri IV, entourée de tous ceux qui l'aimaient, c'est-à-dire de tous ceux qui la connaissaient. De telles pertes sont irréparables pour la société. Les grâces s'en vont, comme les dieux. Aucune femme ne nous rappelait plus fidèlement que Mme de Blérancourt un autre type, également admiré par nous et regretté de tout le monde, l'aimable recluse de l'Abbaye-au-Bois, Mme Récamier. Il y avait entre elles jusqu'à des rapports de physionomie, d'organe et de manières, qui mettaient le comble à l'illusion.

— M. Saint-Marc-Girardin a rouvert, le samedi 3 décembre, son cours de poésie française à la Sorbonne, devant cette jeunesse qu'il aime tant et châtie si bien, et qui applaudit son Mentor comme s'il était un courtisan, privilége unique et merveilleux de l'éminent professeur. Il examinera, cette année, la comédie de Molière et l'influence de Louis XIV. Nous passerons en revue le cours de M. Saint-Marc-Girardin, — depuis l'époque où nous avons donné sa notice et son portrait (tome XIII du *Musée*, page 116).

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE.

« Pends-toi, Crillon! j'ai vaincu à Arques, et tu n'y étais pas. » Lettre écrite par Henri IV à Crillon, surnommé le *brave des braves.*

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

RÉBUS.



LES DERNIÈRES FÉES.

A UNE JEUNE FILLE QUI RESSEMBLE A S. M. L'IMPÉRATRICE.



Portrait de S. M. l'Impératrice Eugénie, d'après le dernier buste de M. le comte de Niewerkerke.

Le 2 octobre dernier, je revenais de Nantes par le chemin de fer, en compagnie de Mme P*** C***, de sa fille, enfant de quatorze ans, et d'un des plus illustres ecclésiastiques de Paris, du causeur incomparable de la chaire, du Massillon de la cour impériale.

Après avoir observé la jeune fille avec surprise et attention, l'éminent abbé dit à la mère :

— Cette enfant ressemble singulièrement à S. M. l'Impératrice. Elle a son front ouvert, ses sourcils et son regard, sa coiffure en couronne et son teint mat et pur, la chute de ses joues et l'expression de sa bouche. Si l'on ajoutait la courbe aquiline du nez et l'or vénitien des cheveux, ce serait un portrait frappant.

Mlle P*** C*** rougit du compliment, puis s'y habitua sans coquetterie, et nous demanda l'histoire de celle à qui elle ressemblait.

— Mon enfant, lui répondis-je, cette histoire est un conte de fées.

— Oh! j'ai passé dix ans; je sais bien qu'il n'y a plus de fées, dit la petite voyageuse en hochant la tête.

— Grande erreur, repris-je, il y en a toujours; mais les nouvelles fées ne ressemblent pas aux anciennes. Écoutez mon récit :

« Il y avait une fois en Espagne une jeune fille, gracieuse et bonne comme vous. Sa famille était l'alliée des races royales. Elle avait dans les veines le sang bleu de ce Gusman-le-Brave qui défendit Tarifa en 1292. Un de ses ancêtres écossais, Roger Kirkpatrik, a été chanté par les ménestrels et par Walter Scott, dans le *Lord des Iles*. Il était le frère d'armes du roi Robert Bruce, dont il acheva l'ennemi, Comyn, et qui lui donna pour blason une main tenant un poignard, avec cette devise : *Je rends la mort certaine*. Vous connaissez ce Robert Bruce qui envoya son cœur sans vie à Jérusalem, faute d'avoir pu l'y porter vivant; cœur si brave et si redouté, que Douglas le jetait aux bataillons maures, en criant : — Allons, noble cœur, va le premier au combat comme autrefois! La mère de la jeune fille, pour épouser son père, grand d'Espagne, déroula sa généalogie jusqu'au roi Bruce; et son grand-père dit à son gendre : — Si vous voulez remonter plus haut, je suis à votre service. Ce grand-père avait une autre noblesse, meilleure encore : la ruine de sa maison au service des derniers Stuart. La jeune fille elle-même était duchesse; et, le nom de son duché signifiant *hauteur*, une légende espagnole y voit la montagne où s'arrêta l'arche de Noé; mais l'histoire authentique le fait dater de 1328, lorsque ce domaine fut repris par les chrétiens sur les infidèles.

Vous voyez que les anciennes fées ne manquaient pas au berceau de cette enfant, et cependant elle doit sa grandeur aux fées nouvelles, dont il est temps de vous parler.

La première qui lui apparut sous une forme humaine, fut une petite gitana malade que sa mère, plus malade encore, portait dans ses bras, aux environs de Madrid. La jeune duchesse était traînée dans une voiture faite pour elle, en velours et en soie; elle en descendit et y fit monter la gitana, qui lui dit en son langage naïf : — Je ne puis vous récompenser, moi; que le bon Dieu s'en charge, *et vous fasse reine*, quand vous serez grande!

L'Espagnole rit de bon cœur en entendant ces mots.

La seconde fée fut un pauvre vieillard à qui la jeune fille donnait chaque jour les friandises de son goûter; la troisième, une folle d'Aranjuez, dont elle calmait les fureurs en lui portant ses jouets et ses bijoux; la quatrième, un ouvrier chassé de sa maison nue, et qu'elle fit rentrer dans une maison pleine de meubles et d'outils.

Puis les fées se multiplièrent d'année en année, en même temps que les charmes et les bienfaits de la duchesse. C'étaient des affligés qu'elle consolait, des affamés qui lui devaient leur pain, des infirmes qu'elle faisait guérir, des mendiants qu'elle enrichissait d'un état, des ignorants, des vagabonds, des orphelins, des méchants, des condamnés, à qui elle donnait la science, un asile, une famille, le repentir, la grâce.

Et tous ces malheureux lui répétaient, l'un après l'autre, comme s'ils se fussent entendus : Que Dieu vous paye notre dette *en vous faisant reine un jour!...*

Elle souriait encore de leur souhait, et renvoyait au Ciel leur reconnaissance.

Devenue en grandissant la perle des Espagnes, la jeune fille, qui avait l'imagination riche, l'esprit avide et le cœur intrépide, se mit à voyager avec sa mère pour voir les belles choses de ce monde. Elle partait quelquefois à cheval, en costume andalou, avec une escorte de mules et de valets, sans savoir quelle direction prendrait sa fantaisie.

Un matin qu'elle s'envolait de la sorte, elle rencontra un mendiant, — qui cachait encore une fée. Après lui avoir jeté sa bourse, elle lui dit en souriant : Connais-tu le chemin de la gloire et du bonheur? Le pauvre montra la route de la Vieille-Castille. — Où conduit-elle? — En France. — Qui a passé par là? — Constance, femme de Louis VII, Blanche, mère de saint Louis, Isabelle, femme de Philippe III, Jeanne, femme de Philippe IV, Blanche, femme de Philippe VI, Éléonore, femme de François Ier, Élisabeth, femme de Charles IX, Anne, femme de Louis XIII, Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. Que Dieu vous conduise *et vous fasse reine* comme elles! acheva le mendiant avec un signe de croix.

Et la jeune fille, ne riant plus cette fois, franchit les Pyrénées.

Aux Eaux-Bonnes, elle trouva un bataillon de fées; tous les indigents du pays devinrent ses sujets. Chaque matin, du haut de son balcon, elle leur distribuait l'aumône qui nourrit le corps et le sourire qui épanouit l'âme. C'était pour eux le lever du soleil.

Un seul manquait au rendez-vous : un aveugle impotent, que sa faiblesse clouait sur la route, à une demi-lieue de la ville. Dès que l'Espagnole le sut, elle se promena chaque jour de ce côté, et porta elle-même ses largesses à l'infirme.

Quand elle partit des Eaux-Bonnes, elle traversa deux haies de pauvres en larmes. L'aveugle était à leur tête, et lui cria au nom de tous, en recevant un dernier louis : — Que Dieu nous acquitte *et vous fasse reine*[1]!

— Reine! se dit enfin la duchesse, plût au Ciel que je devinsse reine, en effet, pour soulager toutes les misères!

Quelques mois après, un immense cortége menait la petite fille de Gusman à Notre-Dame, où elle allait recevoir le titre d'Impératrice. Vous avez vu passer ce cortége, mademoiselle, mais ce que vous n'y avez pas vu, et ce qui était là cependant, ce que la triomphatrice voyait peut-être des yeux de sa conscience, c'était la troupe des fées nouvelles, attelées au char impérial : enfants, pauvres, malades, affligés, tous ceux qu'avait secourus la duchesse, et qui répétaient en chœur : Dieu lui paye notre dette, *Dieu la fait reine;* et c'est nous qui la conduisons au trône!

Dans cette troupe, il y avait deux fées du jour même : une ouvrière égrenant et distribuant au peuple le collier de diamants de 600,000 livres que la souveraine avait re-

(1) Faits rapportés par un témoin oculaire, M. Eugène Labrousse, chancelier du consulat de France à Carthagène (Journal *la España*, du 10 au 15 février 1853).

fusé de la ville de Paris, et une enfant des *Sociétés maternelles* partageant aux mères indigentes les deux cent cinquante mille francs que la mariée avait trouvés dans sa corbeille. »

Mlle P.-C. ne douta plus des fées modernes. Comme j'achevais mon récit, voyant la main d'un pauvre à la portière, elle imita la noble Espagnole, elle donna sa bourse avec une larme.

— Voilà comment vous deviendrez reine aussi, reine des cœurs, lui dis-je en lui baisant la main.

Elle me fit encore beaucoup de questions sur celle à qui elle ressemblait. Mais je lui répondis : — Ceci, tournant à la politique, ne regarde plus le rédacteur en chef du *Musée des Familles*.

Et, tandis que notre Massillon ouvrait son bréviaire, je relus mes histoires de *Bretagne et de Vendée*, pour la seconde édition desquelles je venais de prendre des notes chez les héros d'*autrefois*, que Napoléon nommait des géants.

PITRE-CHEVALIER.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES, ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC. (1).

MAITRE FRANÇOIS VILLON.

Est-il bien vrai, comme l'ont dit beaucoup de moralistes et même beaucoup de poëtes, que la gloire ne couronne jamais que de longs et patients efforts? Est-il bien vrai, comme l'écrivait Vauvenargues, que l'on ne soit pas né pour elle lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps? N'est-ce pas là plutôt un souhait qu'une vérité? Sans doute, ce serait un spectacle moral que de voir la gloire récompenser exclusivement le travail; mais, hélas! comme la fortune, elle a ses caprices, et bien souvent elle se soustrait aux poursuites du chercheur infatigable, pour aller s'asseoir au chevet du dormeur, ce qui est du reste d'un mauvais exemple. Elle a ses privilégiés, ses enfants gâtés, qu'elle pose mollement sur son char, et qu'elle fait voyager à ses côtés sans fatigue et sans secousses. Témoins Anacréon, Catulle, Horace, et tant d'autres aimables paresseux, qui gaiement gaspillaient le temps et jetaient insoucieusement les heures au plaisir. Et la muse de nos aïeux, cette brave muse gauloise, « cette bonne follastre », comme dit Montaigne, pensez-vous qu'elle connût les doctes veilles et les flambeaux pâlissants? Elle connaissait surtout le cabaret de la *Pomme de pin*, et savait certes mieux le prix du vin que le prix du temps. Et cependant le temps a épargné ce qu'elle avait fait sans lui. Ils sont là, au quinzième siècle et au commencement du seizième, une foule d'insouciants compagnons, francs buveurs, pauvres et joyeux, gais enfants de Paris, dont le nom n'est pas destiné à périr. Leur renommée, loin de décroître, va chaque jour grandissant, à mesure que la critique porte sur leurs œuvres une plus vive lumière.

Parmi ces esprits franchement gaulois, il en est un qui, plus que tout autre peut-être, mérite cette réhabilitation littéraire. C'est maître François Villon, auquel Boileau, le législateur du Parnasse, accorde une mention honorable dans l'art poétique.

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Toutefois, entre les vieux romanciers et Villon grande est la distance. Autre temps, et autres mœurs. La période de naïveté, d'enthousiasme, de foi poétique est passée. La Muse ira à l'aventure, battant les buissons, prenant un sentier, puis un autre, pour trouver un rayon de soleil ou cueillir une fleur. Nulle inquiétude de l'avenir; elle vivra au jour la journée, sans souci du lendemain. Indépendant de son siècle, échappant à toute influence, le poëte sera lui-même et rien que lui-même. Villon, par exemple, sera un vif écolier, un spirituel vaurien, faisant des vers parce qu'il est doué « d'un gentil entendement », comme dit Marot, son premier éditeur, et qu'il a le don d'écrire. Il chantera à ses heures, selon son bon plaisir; gaiement, si la table est servie et si l'hôtesse fait crédit; tristement, si l'escarcelle et la bouteille sont vides; d'une voix sombre et parfois même lugubre, quand, à travers les barreaux de sa prison, il verra se dresser pour lui la potence.

Hélas, oui! la potence elle-même, le gibet en personne! car la vie de maître François Villon n'est rien moins qu'exemplaire; car elle est semée d'exploits plus hardis qu'honorables, et qui maintes fois ont failli lui coûter cher. Il a même donné son nom à certains hauts faits qui sentent la corde : le mot de tours villoniques est demeuré assez longtemps dans la langue. C'est une triste gloire, sans doute; mais quoi! la pauvreté est mauvaise conseillère, et, comme il le dit lui-même :

Nécessité faict gens mesprendre,
Et faim saillir le loup des bois.

François Corbueil Villon était né en 1431, à Paris, comme le prouve suffisamment le second vers de son épitaphe, composée par lui-même :

Je suis François, ce dont me poise,
Né de Paris emprès Pontoise

Ce vers semble décisif; il a cependant donné matière à discussion. Au lieu d'y voir un trait plaisant, quelques érudits y ont vu simplement une énormité géographique. Paris emprès Pontoise! voilà qui est étrange! Et aussitôt de consulter la carte; et, comme il existe auprès de Pontoise, tout près, bien près, je ne sais quel hameau qui porte nom Auvers, de corriger ainsi le manuscrit :

Je suis François, ce dont me poise,
Natif d'Auvers emprès Pontoise.

Villon était de bas lieu, et né de parents sans fortune.

Pauvre je suis de ma jeunesse,
De pauvre et de petite extrace.

Sa famille, a-t-on dit, s'imposa de grands sacrifices

(1) Voyez les tables des tomes XVII, XVIII et XIX.

pour lui faire suivre les cours de l'Université ; la vérité est que les études y étaient gratuites. Par malheur, Villon préférait le grand air à l'air renfermé de la classe ; il se livra donc avec ardeur aux joies coupables de l'école buissonnière. D'abord il courut les champs, puis il lia connaissance avec la taverne, liaison dangereuse qui lui fit perdre son avenir. Plus tard, dénué de tout, épuisé de corps et d'esprit, il regrettera amèrement sa jeunesse follement dépensée :

Hé Dieu ! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs desdié,
J'aurais maison et couche molle :
Mais quoy ! je fuyais l'escole
Comme faict le mauvais enfant,
En escrivant cette parole
A peu (1) que le cœur ne me fend.

En effet, ses fredaines d'écolier lui avaient fermé le chemin des bénéfices ecclésiastiques, qui lui eussent assuré une douce et commode existence. Proposé, à cause de sa rare intelligence, pour l'admission à un bénéfice, sa réputation naissante l'avait fait rejeter. Il la justifia de plus en plus, se donnant tout entier à la paresse, à la bouteille et à la débauche. Désormais, il appliquera toute l'énergie de ses facultés à se procurer, sans bourse délier, bon souper, bon gîte et le reste, comme dit le pigeon de La Fontaine.

Presque de tout temps, il faut le reconnaître, la race privilégiée des poëtes fut un peu de la famille des mendiants et des parasites. L'exemple d'Homère a été contagieux. Les Denys le Tyran, les Mécènes, ont partagé avec les muses l'honneur de les avoir pour nourrissons. Et cela bien heureusement, car c'en eût été fait du poëte. Pauvre cigale qui chante, sans songer à l'hiver, à la disette, à la bise, que deviendrait-il, s'il ne rencontrait pas quelque fourmi compatissante et prêteuse? Par malheur, au quatorzième et au quinzième siècle, la fourmi ne s'appelle ni Denys ni Mécène ; elle s'appelle le cabaret ; elle est peu compatissante, et prêteuse encore moins. Point d'argent, point de table servie. Un couplet, voire même une chanson tout entière, n'est pas reçue en payement ; c'est une monnaie qui n'a pas cours. Que faire alors, et comment vivre ?

Qui n'a or, ni argent, ni gage,
Comment peut-il faire grand' chère ?
Il faut qu'il vive d'avantage (2),
La façon en est coustumière.

On aime à vivre, parce que c'est la coutume ; on aime en outre à bien vivre ; et alors, ce qu'on n'a pu obtenir de bon gré, on l'emprunte de force. Ecoutez plutôt le joyeux Foulon Olivier Basselin, le malin père du Vaux de Vire :

Beuvons d'aultant au soyr et au matin
Jusqu'à cent solz.
Et ho !
A notre hôtesse ne payons point d'argent,
Fors un *Credo*
Et ho !

Quand on a bu jusqu'à cent solz, on déclare que l'on n'a point d'argent. Colère de l'hôtesse, cris, invectives; mais qu'importe ? L'ordonnance est contre elle, le sens en est formel : L'hôte peut retenir le cheval du voyageur en gage ; pour le citadin, il ne peut exiger judiciairement plus de cinq solz. D'autres fois on se sauve par une fenêtre, une porte de derrière, sans dire adieu au tavernier. Mais de tels manéges ne peuvent se renouveler souvent dans le même cabaret; il faut aviser à d'autres expédients.

(1) Peu s'en faut que mon cœur ne se fende.
(2) Cependant.

L'esprit inventif de Villon ne demeurait jamais à bout de ressources. Il avait élevé cette industrie à la hauteur d'un art. Aussi mérita-t-il d'être le héros d'un poëme contemporain, intitulé : *Les Repues franches*. C'est l'histoire rimée de ces bons tours qui le nourrissaient lui et ses compagnons ; car il avait sa bande, ses affiliés, francs coquins ou pauvres diables, dont il était la Providence :

C'était la mère nourricière
De ceux qui n'avaient point d'argent.

Voulez-vous un échantillon de son savoir-faire ? Ses compagnons expriment le désir de manger du poisson : maître Villon s'en va seul au marché, avise un beau panier de marée et le marchande à outrance. Enfin, on convient du prix ; il donnera cinquante solz au porteur du panier, dès l'arrivée au logis. Chemin faisant, il aperçoit, en passant devant Notre-Dame, le grand pénitencier dans le confessional. Il s'approche d'un air désolé,

Et lui dit : Monsieur, je vous prie
Que vous despechiez, s'il vous plaît,
Mon neveu ; car je vous affie (1)
Vers Dieu qu'il est fort négligent;
Il est en tel mélancolie
Qu'il ne parle rien que d'argent.
— Vrayement, dit le pénitencier,
Très voulentiers on le fera. —
Maître François print le panier,
Et dit : Mon amy, venez çà,
Voilà qui vous despechera
Incontinent qu'il aura fait.

Et aussitôt il s'échappe avec le panier. Dès que le confessionnal est libre, le porteur s'approche du pénitencier : l'un offre l'absolution, l'autre réclame ses cinquante solz. —Voilà sa mélancolie qui le tient, se dit le pénitencier ; et il insiste : « Ce n'est pas le moment de penser à l'argent ! » De son côté, le manant ne démord pas, comme on peut bien croire ; pendant un quart d'heure, l'un parle repentir, l'autre parle poisson ; enfin tout s'explique... Mais Villon est déjà loin.

Qu'est-ce que du poisson, s'il n'est arrosé de bon vin? Chose fade. — Compère Villon, procurez-nous du vin ? — J'y songeais, dit le compère. Qu'on m'apporte deux brocs en bois, l'un vide, l'autre rempli d'eau claire. Ainsi dit, ainsi fait. Muni de ces deux brocs, et un bras plus chargé que l'autre, Villon se rend à un cabaret de belle apparence. Lorsqu'il n'en coûte pas plus, autant aller aux bons endroits. Arrivé là, il place les deux brocs près l'un de l'autre, et demande qu'on les remplisse de vin blanc, du plus fin et du meilleur. Le premier empli : — Quel vin est-ce là ? — Du vin blanc de Baigneux, dit le valet.

— Ostez, ostez, ostez cela,
Car, par ma foi, point je n'en veux.
Qu'est-ce ci ? êtes-vous béjaulne,
Videz-moi mon broc vistement,
Je demande du vin de Beaulne,
Qui soit bon et non aultrement.
Et, en parlant, subtillement
Le broc qui estait d'eau plain
Lui changea à pur et à plain. —

Ces exemples suffisent, sans doute, à donner une idée des tours villoniques. Nous ne raconterons pas mainte-

(1) Certifie.

nant « la manière dont ils eurent du pain, la manière comment ils eurent des trippes », et maintes autres manières encore dont le récit serait peu édifiant. Joignez à cela des vols de tout genre, délits qualifiés, commis à l'aide de la pince et du croc, et vous comprendrez comment le Châtelet, un beau jour, condamna maître François Corbueil Villon à être pendu en compagnie de cinq de ses collègues. C'est dans cette triste situation qu'il composa la gaillarde épitaphe que chacun sait :

Je suis François, ce dont me poise,
Né de Paris emprès Pontoise ;
Lors d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise (1).

Cependant l'idée de la mort ignominieuse qu'il va subir ne tarde pas à calmer cet accès de gaieté. Il se représente son corps ballotté par le vent, déchiré par les corbeaux, et il supplie ceux qui passeront devant son cadavre de ne pas rire et se moquer, mais de prier Dieu



Villon escamotant un broc de vin. Dessin de Gustave Janet.

qu'il veuille l'absoudre lui et ses compagnons. Ils vont être occis par justice, il le confesse ; mais « tous les hommes n'ont pas bon sens rassis » ; qu'on les plaigne donc, et qu'on crie pour eux merci et miséricorde. Déjà se dressait la potence, quand il eut l'heureuse inspiration d'en appeler au Parlement, vu, dit-il, que ce jeu ne lui plaisait pas. La peine de mort fut commuée en bannissement. Quelle joie pour Villon d'avoir évité la corde avec une parole ! Le mot *appel* lui semble maintenant un mot plein de charmes ; c'est le plus beau, dit-il, qu'il ait prononcé de sa vie :

Que vous semble de mon appel,
Garnier, feis-je, sens ou folie ?
Toute beste garde sa pel,
Qui la contrainct, efforce ou lie ;
S'elle peut, elle se deslie.

Un sursis de trois jours lui fut même accordé pour mettre ordre à ses affaires. Il l'employa à composer son petit Testament, sorte d'adieu burlesque à ses amis, à ses parents, à ceux qu'il a volés. Il veut leur laisser une marque

(1) Pèse.

de souvenir, avant de partir en pays lointain. Chacun des dons qu'il leur fait est une épigramme ou une allusion railleuse.

Il s'en allait à Angers, quand il rencontra une bonne ville, dont les charmes l'arrêtèrent. Il planta sa tente sur les marches de Bretagne. Mais, hélas ! cette tente était vide, délabrée ; il fallait l'emplir et la restaurer. Comment cela? par le travail, sans doute ; mais Villon en avait perdu l'habitude. On ne se laisse pas aller impunément à la paresse et à la débauche ; on n'abdique pas ses droits sur sa volonté pour les reprendre à un moment donné. Le jour vient où toute énergie vous a quitté ; on voudrait, on ne peut plus agir. C'est ainsi que la molle et nonchalante nature de Villon était devenue incapable de tout effort, et surtout de tout effort honnête. Il fallait, pour lui rendre l'activité, l'attrait d'un mauvais coup à faire, et la séduction d'un péril à courir. Il eut donc de nouveau recours à l'art dangereux de la pince et du croc. De nouveau aussi la justice le troubla dans le cours de ses exploits. Il fut emprisonné et jugé par les ordres de Jacques Thibault d'Aussigny, évêque d'Orléans. On prononça contre lui la sentence capitale, après tout un été de prison à Mehun-sur-Loire. Et quelle prison ! chaque jour « une petite miche et froide eau. » Aussi demanda-t-il compte à Jacques d'Aussigny des souffrances qu'il lui a fait endurer :

S'il m'a esté dur et cruel
Trop plus qu'ici ne le raconte,
Je vueil que le Dieu éternel
Lui soit doncq semblable à ce compte!

Comme terme de ces souffrances, la mort, le gibet. Alors Villon crie merci à un chacun ; il supplie ses amis de ne pas l'abandonner :

Le lesserez là, le povre Villon?

dit le refrain de la ballade. Que leur coûterait-il de demander au roi une lettre de grâce ?

Impétrez moy grâces et royaux sçaulx.

Cette lettre de grâce, Louis XI l'accorda. Autant il était dur et terrible aux grands, autant il tenait à se montrer secourable aux pauvres gens du commun. Lui, qui n'avait pris nul souci de la captivité de Charles d'Orléans, le poëte royal, sauva volontiers de la potence Villon, le poëte populaire. N'était-il pas lui-même le roi du menu peuple, s'entourant de petites gens, vivant avec eux, les défendant contre l'omnipotence des seigneurs? C'était assez que Villon réclamât contre un évêque puissant, un roitelet de province, pour que l'ombrageux monarque interposât son autorité. La sentence capitale fut donc de nouveau commuée en un bannissement. Villon pousse la reconnaissance jusqu'à nommer son sauveur le bon roy de France.

« Bienfaict ne se doit oublier », dit-il ; il lui souhaite donc l'existence de Mathusalem,

Et douze beaux enfans, tous masles,

ce qui eût fort embarrassé le bon roi, assez inquiet déjà de savoir près de lui le Dauphin, son unique héritier.

S'il faut en croire Rabelais, Villon serait passé en Angleterre. Là, par ses plaisantes saillies, bons mots et dits facétieux, il aurait gagné l'amitié du roi Edouard IV, pour la perdre bientôt par un bon mot trop hardiment patriotique. Le prince, le conduisant un jour dans son privé, lui aurait montré les armes de France, et dit qu'il ne les tenait pas ailleurs. — Sans doute votre médecin vous a conseillé de les mettre ici pour guérir votre constipation... De là, courroux du roi, disgrâce du pauvre poëte. Il revint alors en France, toujours à en croire le brave curé de Meudon, et finit par se fixer à Saint-Maixent en Poitou, auprès d'un homme de bien, abbé dudit lieu, ayant nom Jean Rousseau. Là, il occupait honnêtement ses loisirs à composer des mystères et des moralités pour je ne sais quelle scène rurale, tréteau grossier sans doute, où paraissaient quelques acteurs improvisés. Lui-même il montait les pièces, et se chargeait de la mise en scène, à la grande joie des habitants du pays. Un jour, la représentation d'une moralité était sur le point de commencer ; Villon donnait ses dernières instructions à ses acteurs, quand il remarque que l'un d'eux, chargé du rôle principal, n'a pas un costume en harmonie avec la dignité de son emploi. Comment faire? le temps presse ! Par bonheur, le couvent n'est pas loin... — Qu'on aille demander au sacristain une belle chape rouge pour la durée de la représentation. L'acteur y court, presse, insiste, mais vainement ; le sacristain refuse. La moralité obtiendra moins de succès ; qu'elle en obtienne ce qu'elle pourra, il n'en a cure. Le drame se joua sans chape ; mais il en coûta cher au sacristain. Quelque temps après, il revenait tranquillement de la quête, monté sur sa bonne mule et lui laissant la bride sur le cou, quand, au détour d'un taillis, apparaît une troupe de diables poussant des hurlements horribles. C'était Villon avec quelques paysans affublés de cornes et armés de fourches. Qu'on juge de l'effroi de la mule et du frère quêteur ! l'une s'emporte, l'autre est renversé, le pied pris dans l'étrier. La mule ne ramena au couvent qu'un cadavre. Ce triste épisode n'aurait pas cependant empêché Villon de mourir paisiblement dans son lit.

Tout cela est fort incertain ; les récits de Rabelais ne sont pas paroles d'évangile. Il faut donc avouer franchement que du jour où Villon obtint sa lettre de grâce, il est impossible de le suivre, et que sa vie échappe à l'histoire. D'aucuns affirment qu'il finit par être pendu, d'autres affirment le contraire. Laissons là cette question au moins obscure pour nous occuper de quelque chose de bien authentique, à savoir le codicille et grand testament qu'il écrivit au lendemain de sa peine commuée.

Escript l'ay l'an soixante et ung
Que le bon roy me délivra
De la dure prison de Mehun
Et que la vie me recouvra.

Le malheur a un peu mûri sa raison : s'il n'est pas encore suffisamment assagi, toujours n'est-ce plus ce franc vaurien, ce basochien cynique d'autrefois. Ses labeurs et ses angoisses, dit-il, lui ont plus ouvert l'esprit que ne l'auraient fait tous les commentaires d'Aristote. Il veut se convertir et revenir à bonne vie ; il a confiance en la miséricorde céleste :

Je suis pécheur, je le sçay bien,
Pourtant Dieu ne veult pas ma mort.

Ce qui l'étonne, c'est qu'on ait semblé tenir à lui ôter la vie. Il la donnerait volontiers pour le bien public ; mais qu'importe qu'un pauvre hère comme lui continue ou cesse de respirer?

Grief ne fais à jeune ne vieux.
Soye sur pied ou soye en bière ;
Les monts ne bougent de leurs lieux
Pour un pauvre n'avant n'arrière.

Il n'a que trente ans, et déjà il est vieux, ses cheveux commencent à blanchir ; son corps a été épuisé par les excès ou les privations. Les vers, dit-il, n'y trouveront pas grand' graisse, tant la faim lui a fait rude guerre. Alors des pleurs, des plaintes, de mélancoliques retours vers un passé qu'il voudrait vainement ressaisir. Il est pauvre, perdu d'honneur ; sa famille elle-même le renie : et il pourrait être riche, honoré ! mais il a perdu sa jeunesse, dépensé les années qui doivent fonder l'avenir, préparer la moisson, en de coupables et de stériles plaisirs. Ses regrets sont mêlés de colère et contre lui-même, et contre ceux qui ont été plus heureux. Entre ces gracieux compagnons qu'il suivait au temps jadis, combien la fortune a établi de distance !

Et les aucuns sont devenuz,
Dieu mercy, grands seigneurs et maitres,
Les autres mendient tout nudz,
Et pain ne voyent qu'aux fenestres.

Et pourquoi ces différences ? il s'en irrite, il s'en indigne : que n'est-il né d'une riche famille ? Mais après tout qu'importe, puisqu'il faut mourir ? Jeunesse, beauté, richesse ne trouvent point grâce devant la mort. Que sont devenus les grand hommes, les puissants ? que sont devenues les nobles dames et gentilles damoiselles des temps passés ; mais que sont devenues les neiges de l'autre année ?

Dites moy où, n'en quel pays
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ?
Echo parlant, quand bruyt on mène
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
— Mais où sont les neiges d'antan (1) ?
. . . .
. . . .
Semblablement où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust jeté dans ung sac en Seine ?
— Mais où sont les neiges d'antan ?
La royne, blanche comme ung lys,
Qui chantait à voix de syrène,
Berthe aux grands piés, Biétris, Allys,
Harembourge qui tint le Maine ;
Et Jehanne la bonne Lorraine,
Qu'Anglois brûlèrent à Rouen,
Où sont-ils, vierge souveraine ?
— Mais où sont les neiges d'antan ?

Ces vers sont charmants : ils respirent je ne sais quelle douce tristesse qui gagne le lecteur. Rien de plus gracieusement mélancolique que ce refrain inexorable : « Mais où sont les neiges d'antan ? » Cette muse, qui tout à l'heure narguait la potence, le sarcasme à la bouche, n'a-t-elle pas maintenant des larmes dans la voix ? Toutefois, cette mort impitoyable, Villon la redoute moins encore que la vieillesse avec ses ennuis, ses rides, ses misères. Bien souvent l'idée lui vient d'en finir avec sa pauvre existence ; mais la crainte de Dieu l'arrête :

(1) D'antan, de l'année dernière.

Souvent, si n'estoit Dieu qu'il crainct,
Il feroit un horrible faict.

Après ces plaintes touchantes, des plaisanteries cyniques, du gros sel et du gros rire. Il lègue à son barbier la rognure de ses cheveux ; aux Quinze-Vingts ses lunettes, et ainsi du reste. Mais dès qu'il vient à parler de sa mère, le ton change de nouveau. Que lui léguera-t-il à la pauvre femme ? Une oraison en forme de ballade pour implorer Notre-Dame :

Femme je suis povrette et ancienne,
Ne riens ne scay, oncques lettre ne leuz ;
Au moustier vois, dont je suis paroissienne
Paradis painct où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnés sont boulluz :
L'ung me fait peur, l'autre joye et liesse ;
La joye avoir faictz moy haute déesse.

On peut dire de ce testament, comme de l'œuvre de Rabelais, qu'on y trouve « des mets pour les plus délicats, et du ragoût pour la canaille. » Le fin et le grossier, le touchant et le cynique, le gracieux et l'ordurier s'y croisent, s'y heurtent, s'y entrechoquent. C'est une mêlée, un conflit perpétuel des sentiments les plus opposés. On a peine à croire qu'une même main ait tracé toutes ces lignes. Mais n'y avait-il pas en effet deux hommes dans Villon : le basochien tapageur, le libertin, l'escroc que vous savez ; et à côté, le poëte ? Ces contrastes sont dans la nature. Il n'y a pas de lande si désolée, où vous ne trouviez çà et là quelque coin de terre fertile. Il n'y a guère non plus d'âme si desséchée, où, à côté de l'ivraie, il n'y ait quelque place pour le bon grain. Eh bien, dans l'âme de Villon, si inculte, si stérile, il y avait aussi un petit coin de terre où ont germé de bons sentiments, où de généreuses pensées sont écloses. Ce mauvais enfant de Paris, ce pilier de tavernes, ce voleur, aimait sa patrie ; témoin une énergique imprécation contre tout homme,

Qui mal voudroit au royaulme de France.

Il aimait sa mère, dont il ne parle jamais qu'avec respect et regret de l'avoir affligée ; il craignait Dieu, souffrant tous les ennuis d'une vieillesse tristement précoce, plutôt que de l'offenser en quittant la vie ; enfin il pleurait ses fautes, qu'on a pu, avec quelque apparence de raison, rejeter sur son éducation, sa pauvreté, la corruption de son époque, presque autant que sur sa mauvaise nature.

Toutefois, si ce sont là des circonstances atténuantes, qui doivent peser dans la balance, la postérité ne peut absoudre Villon. Quelques qualités en germe ne sauraient faire contre-poids à beaucoup de vices complétement développés. Sans doute, pour pallier ses torts, il allègue la misère, la faim ; je crois même que la soif n'y était pas étrangère : mais y a-t-il nécessité si dure qui contraigne à crocheter les portes, à vivre d'escroqueries et de rapines ? D'ailleurs, vole-t-il pour calmer sa faim ? Nullement : c'est pour s'enivrer et faire chère lie. Pauvre, il ne peut se résigner à la pauvreté, à ses privations, à ses labeurs. De là cette suite de fautes et de hontes, que nous devons condamner sévèrement, et dont une partie même ne pourrait être racontée sans dégoût.

Oublions donc le mauvais enfant de Paris, pour voir seulement le poëte dont le génie original a ouvert une voie nouvelle à la muse française. Le premier, en effet, il la débarrasse d'un fardeau d'érudition incommode, et tout aussitôt elle marche plus vive et plus légère. Il lui fait

quitter les in-folio pour la bouteille, et elle devient capricieuse et primesautière. Elle prend bien, à la vérité, quelques manières de cabaret ; mais qu'importe? Attendez Marot, qui la conduira à la cour, et là elle se formera au bel air, sans devenir pourtant compassée ou prétentieuse. Elle se souviendra toujours de ce sémillant langage de la gaieté gauloise, qu'elle a appris à parler avec Villon. Car c'est lui qui le premier lui a dénoué la langue, et lui a donné pour son usage nombre de tours gracieux, d'expressions vives et énergiques. Et cela, presque à son insu. Les mots lui viennent sans étude, sans travail. Il ne les cherche pas, il les trouve ; sa pensée sort tout armée de



Tableau : Villon écrivant son testament; cadre : les souvenirs de sa vie.

son cerveau. Marot, qui lui a emprunté beaucoup, et entre autres choses l'idée et presque le tour de cette jolie Requête au roi, que chacun connaît, lui doit surtout cette langue preste, alerte, sautillante, posant à peine les pieds à terre, que l'on a nommée la langue marotique. Aussi rend-il pleine justice à Villon ; il veut que les jeunes gens « cueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ils contemplent l'esprit qu'il avait ; que de lui ils apprennent proprement à décrire. » Mais peu de jeunes gens aiment à cueillir des sentences ; le mauvais garçon a trouvé plus d'imitateurs que le poëte :

Peu de Villons en bon sçavoir,
Trop de Villons pour décevoir.

Maxime GAUCHER.

LA MUSIQUE ET LES MAITRES FRANÇAIS (1).

JEAN-PHILIPPE RAMEAU.



Claude Rameau dépendu par les hussards. Dessin d'Andrieux.

Rameau est très-certainement une des plus belles organisations musicales dont la France ait à s'honorer. Il vint à l'enfance de l'art; s'il apprit de son père le mécanisme de certains instruments, on sent que son éducation dut être très-imparfaite et se faire un peu à la diable, comme on dit. Il eût pu se façonner le goût au delà des monts, et par la fréquentation des maîtres italiens; mais il était écrit qu'il ne dépasserait jamais Milan. A moins d'être un génie, il se trouvait dans les pires conditions pour devenir, nous ne dirons pas un novateur, mais tout simplement un bon symphoniste. Mais Rameau avait bien véritablement reçu du Ciel cette influence secrète et cette foi qui déplaceraient des montagnes. Dans quelque condition qu'il fût né, Rameau eût été Rameau. En définitive, dans aucune condition il n'eût guère pu rencontrer plus d'entraves et d'obstacles que ne lui en opposèrent les hommes et les événements. Tout semblait, cependant, arrangé à souhait pour déblayer le chemin au futur au-

(1) Voyez la table du volume précédent.

teur de *Castor et Pollux*. Son père, Jean Rameau, organiste de Dijon, musicien de rencontre et instrumentiste vulgaire, mais sentant ce qui lui manquait et regrettant amèrement de ne savoir à peu près de son art que les procédés matériels, s'attacha à développer chez ses enfants l'amour de la musique, dès le berceau ; s'il était médiocrement instruit, il avait l'enthousiasme qui supplée parfois et fait deviner; et, faute d'autre chose, il leur insuffla au moins cet enthousiasme. Il disait qu'ils connaîtraient le clavier avant l'alphabet. Si cela fut vrai à l'égard de tous, il faut convenir que notre Rameau, à nous, fut celui qui réalisa le plus la prédiction.

Jean-Philippe Rameau naquit à Dijon, sur la paroisse de Saint-Médard, le 25 septembre 1683. A sept ans il jouait fort bien déjà du clavecin et étonnait par ses merveilleuses facilités. Mais les Pic de la Mirandole sont peu communs, et il est rare que ces sortes d'aptitudes ne soient pas exclusives. Racine eût été sans doute un mauvais géomètre, et l'on sait, par les deux uniques vers qu'il ait faits de sa vie, quel étrange poëte était Malebranche. L'on mit Rameau au collége des jésuites, le même où Bossuet, cinquante ans plus tôt, avait fait ses études. Mais on n'eut que médiocrement à se louer de ses progrès. C'était la vivacité, la pétulance, la brusquerie par essence ; à la récréation, il ne le cédait pas aux plus emportés et aux plus joueurs. Mais l'heure de la classe sonnait-elle, rentrait-on à l'étude, si notre bambin avait le nez sur son cahier, n'en augurez rien de bon : son devoir, il ne s'en inquiète guère ; tenez, suivez sa main, suivez sa plume; le voilà traçant des lignes qu'il charge ensuite de notes. Si le papier lui manque, il s'emparera de celui du voisin. Cet enfant-là a le diable au corps ; sa musique notée, il se moque de tout, du lieu, des maîtres, de la leçon ; ou plutôt il oublie si bien cela, qu'il se prend à chanter les airs qu'il a composés, au grand scandale du professeur et à la grande hilarité de ses condisciples.

Vous comprenez qu'un pareil élève ne devait pas être le Benjamin de ses maîtres, et l'on est en droit, bien plutôt, de s'étonner de leur longanimité envers ce mélomane furieux, qui n'eût touché à ses devoirs que pour les mettre en musique. Le père Gauthier, religieux carme, qui fut son camarade, a conservé toute sa vie un traité de Cicéron dont la couverture en parchemin était chargée de notes. Rameau n'alla pas plus loin que la quatrième ; ses parents furent obligés de le retirer ; l'on ne voulait le garder à aucun prix. Mais ne croyez pas que cette petite avanie l'impressionna outre mesure. Ses maîtres lui donnaient la clef des champs, il n'était pas homme à faire des façons ; il eût eu trop peur qu'ils ne se ravisassent. Le père vit bien que le naturel repoussait la culture, et que c'était semer sur la pierre ; il dut en prendre son parti, et renoncer à faire de son fils un robin, ce qui d'abord avait été son espoir. Les leçons de musique furent reprises, et le jeune virtuose se mit à l'étude avec une âpreté, une passion, une fureur inconcevables. Il s'attaqua à tous les instruments, les uns après les autres ; mais le clavecin et le violon furent ses deux instruments favoris ; ce furent ceux aussi qui lui vinrent le plus en aide, et auxquels, les deux tiers de sa vie, il dut ses uniques ressources.

A dix-huit ans, il prend son vol pour l'Italie qu'il ne devait voir, comme Moïse ne vit la Terre promise, que de loin. Il arrive à Milan en 1701. Là, il fait connaissance d'un directeur de spectacle, qui recrutait son orchestre pour donner des représentations dans le midi de la France, et consent à le suivre en qualité de premier violon. Après plusieurs années de cette vie nomade, il reparaît un instant dans sa ville natale ; mais son intention était d'y séjourner le moins de temps possible. On lui offrait bien l'orgue de la Sainte-Chapelle de Dijon ; mais il sentait qu'il y avait en lui quelque chose de mieux qu'un obscur organiste, et ce quelque chose ne pouvait se produire et se développer qu'à Paris. Il ne s'était pas encore frotté suffisamment à la réalité pour manquer de confiance en lui et en les autres, bien qu'il n'eût pas moins de trente-quatre ans lorsqu'il posa, en 1717, pour la première fois, le pied dans cette capitale des lettres et des arts. Mais il n'allait pas tarder à entrevoir la vie et les hommes sous des couleurs moins chatoyantes.

Il était allé se loger dans le voisinage des Grands-Cordeliers. Il avait son but : Marchand, célèbre compositeur de l'époque, était organiste des pères de la Merci ; il voulait étudier son exécution, qui valait sans doute mieux que ses compositions. Il va le visiter et lui demander une protection dont il n'était peut-être pas, lui Rameau, tout à fait indigne. Marchand le reçoit avec bonté, et, au bout de quelque temps, le choisit pour son suppléant. Par malheur, Rameau avait parlé de ses pièces d'orgue ; Marchand fut curieux de voir ce dont son protégé était capable. Après les avoir parcourues, le maître les lui rendit sans s'expliquer sur elles très-catégoriquement : il avait deviné le génie de Rameau, pressenti dans ce claveciniste inconnu plus qu'un rival, et cette découverte avait suffi pour glacer ses bonnes intentions. Ce dernier ne tarda pas à ressentir les effets de cette brusque et secrète réaction. La place d'organiste de Saint-Paul était vacante, Rameau se met sur les rangs ; son seul compétiteur sérieux était Daquin, homme d'un grand talent aussi, mais qui n'allait pas à la cheville du virtuose dijonnais. Marchand fut nommé juge du concours. Jamais, en apparence, on n'entra en lice avec autant de chances pour soi. L'orgue de Saint-Paul ne pouvait donc échapper à Rameau, qui attendit la décision de Marchand avec une confiance bien déjouée par l'événement. Daquin fut nommé. Le défaut de ressources contraignit le pauvre artiste à quitter cette ville, qu'il avait saluée avec le transport d'Enée posant le pied sur la terre d'Italie promise à sa race. Il fut très-heureux encore de trouver l'orgue de Saint-Etienne, à Lille, qui le mettait à même d'attendre des jours plus prospères.

Au reste, à peine en prit-il possession. Son frère lui offrait, quelque temps après, la place d'organiste de la cathédrale de Clermont, en Auvergne, que sa retraite laissait vacante. Claude Rameau, son frère puîné, sans avoir le génie de l'auteur de *Castor et Pollux*, avait la réputation d'un bon claveciniste, et s'était distingué par son habileté sur l'orgue dans plusieurs villes du royaume, à Clermont en dernier lieu. Ce Claude Rameau, le père de ce *neveu de Rameau* que Diderot a immortalisé, avait eu des aventures ; et sa vie n'avait tenu qu'à un fil, qu'à une corde bien plutôt. Voici une petite anecdote que nous raconterons, parce qu'elle est assez piquante et qu'elle peint toute cette famille d'originaux. Le *neveu* vivait dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance, sans se préoccuper le moins du monde de l'avenir, tout comme s'il n'eût eu que ses quinze ans, ou qu'il eût été le fils d'un traitant. Mais il n'avait ni l'une ni l'autre de ces excuses : il avait vingt-deux ans révolus, et son auteur n'était rien moins qu'un fermier général. Las de le nourrir à ne rien faire, ce dernier entre dans sa chambre, un matin, et débutant par un exorde *ex abrupto* :

— Combien de temps, lui dit-il, veux-tu vivre encore ainsi, lâche et fainéant? Il y a deux années que j'attends

de tes œuvres. Sais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étais pendu et que j'avais un état?

—C'est un état que d'être pendu; mais comment fûtes-vous pendu, mon père? demanda celui-ci.

— Écoute : j'étais soldat et maraudeur; le grand-prévôt me saisit et me fit accrocher à un arbre; une petite pluie empêcha la corde de glisser comme il faut, ou plutôt comme il ne fallait pas; le bourreau m'avait laissé ma chemise parce qu'elle était trouée; des hussards passèrent, ne me prirent pas encore ma chemise parce qu'elle ne valait rien, mais d'un coup de sabre ils coupèrent ma corde, et je tombai sur la terre; celle-ci était humide: la fraîcheur réveilla mes esprits. Je courus en chemise vers un bourg voisin, j'entrai dans une taverne, et je dis à la femme : Ne vous effrayez pas de me voir en chemise; j'ai mon bagage derrière moi : vous saurez... je ne vous demande qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, un pain d'un sou et une chopine de vin. Ma chemise trouée disposa sans doute la femme de la taverne à la commisération; j'écrivis sur les quatre feuilles de papier : *Aujourd'hui, grand spectacle donné par le fameux Italien; les premières places à six sous, et les secondes à trois. Tout le monde entrera en payant.* Je me retranchai derrière une tapisserie, j'empruntai un violon, je coupai ma chemise en morceaux; j'en fis cinq marionnettes, que j'avais barbouillées avec de l'encre et un peu de mon sang; et me voilà tour à tour à faire parler mes marionnettes, à chanter et à jouer du violon derrière ma tapisserie. J'avais préludé en donnant à mon violon un son extraordinaire. Le spectateur accourut, la salle fut pleine; l'odeur de la cuisine, qui n'était pas éloignée, me donna de nouvelles forces; la faim, qui jadis inspira Horace, sut inspirer ton père. Pendant une semaine entière je donnai deux représentations par jour, et sur l'affiche point de *relâche*. Je sortis de la taverne avec une casaque, trois chemises, deux souliers et des bas, et assez d'argent pour gagner la frontière. Un petit enrouement, occasionné par la pendaison, avait disparu totalement, de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étais illustre à vingt ans, que j'avais un état. Tu en as vingt-deux, tu as une chemise neuve sur le corps, voilà douze francs, sors de chez moi.

—Vous avouerez, disait le fils de cet étrange père à Mercier, l'historien de cette anecdote, qu'il y avait plus loin de sortir de là que de faire *Dardanus* ou *Castor et Pollux*. Toutefois, avec du courage, de la volonté et du talent, ce n'était pas impossible. Notre homme n'essaya même pas. C'était, si le portrait que Diderot fait de lui est ressemblant, un assez hideux personnage (1). Il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et sans pudeur ce qu'il en a reçu de mauvaises. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais, et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux! quels terribles poumons! Rien ne dissemble plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consomption; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près pour un honnête homme : il vit au jour la journée; triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin, le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude : ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef; ou il se rabat dans une taverne du faubourg, où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours, soit à un fiacre de ses amis, soit au cocher d'un grand seigneur qui lui donne un lit sur de la paille, à côté de ses chevaux; le matin, il a encore une partie de son matelas dans les cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le cours ou les Champs-Élysées. Il reparaît avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine. »

(1) Ce neveu de Rameau est le héros de la pièce de théâtre jouée dernièrement sous le titre : *le Roi des drôles*.

Après avoir traîné son indigence et son cynisme dans les cafés et les promenades, le neveu disparut un beau jour; on apprit qu'il avait été enfermé par les ordres de M. de Saint-Florentin, comme un fou incommode. C'était un moyen de lui sauver la corde, qui l'attendait un peu plus tôt, un peu plus tard, et qui, fort probablement, eût été moins clémente qu'elle ne l'avait jadis été à l'endroit du cou de monsieur son père. Mais revenons à Rameau.

La rude leçon qu'il était allé chercher à Paris avait chassé de sa pensée toute idée de retour, et ce fut sans la moindre hésitation qu'il signa avec le chapitre un engagement qu'un peu plus de réflexion l'eût empêché de contracter. Il resta quatre ans à Clermont; ce fut durant ce temps qu'il écrivit son *Traité de l'Harmonie*. L'ouvrage achevé, il devait songer à le produire, et une ville de l'Auvergne n'était pas le théâtre le plus propice à l'exhibition d'un pareil livre. Bref, Rameau tentera encore une fois fortune. Il parlait de partir comme de la chose la plus naturelle du monde; il avait complétement oublié le bail passé avec messieurs les chanoines. Ceux-ci, avec beaucoup de douceur, lui dirent qu'ils étaient trop les admirateurs de son talent pour ne pas user rigoureusement de leur droit. Rameau sentit qu'ils avaient raison, et qu'à moins de leur extorquer un consentement, il n'avait qu'à incliner la tête et se soumettre.

Son plan fut bientôt arrêté. Il avait conçu une de ces trames diaboliques qui, toutes répréhensibles qu'elles soient, arrachent un sourire par leur singularité. Après la déclaration très-nette des chanoines, Rameau cessa toutes démarches; il se tenait pour battu, et prenait son parti en philosophe et en chrétien. C'était au mieux, et l'on pensait l'affaire terminée, quand arriva le samedi de l'octave de la Fête-Dieu. Au salut du matin, il monte à l'orgue, se contente de mettre la main sur le clavier, au premier et au second couplet, et se retire ensuite en fermant la porte avec fracas. L'on était si éloigné de se douter de ses projets, qu'on attribua purement et simplement le silence de l'instrument à l'absence du souffleur. C'était un petit événement qui pourrait bien faire donner sur les doigts du subalterne inexact; mais l'on n'attacha pas à cette irrégularité une plus grande im-

portance. Cela ne faisait pas précisément l'affaire du musicien, qui tenait à ce qu'on ne se méprît pas sur la cause d'une infraction très-préméditée. Au reste, ce n'était que partie remise, et remise seulement de quelques heures.

Le soir, au salut, Rameau tira les jeux les plus désagréables, joignant à cela toutes les dissonances qu'il put imaginer. Cette combinaison hétéroclite de sons et d'accords fut un chef-d'œuvre de cacophonie si incohérente, si tempêtueuse, si en dehors de toute prévision, de toute logique et de tout calcul, qu'il avait fallu du génie pour arriver à des effets aussi affreux, aussi criards. La clochette du chœur s'agita pour le faire cesser ; mais elle eut beau frétiller convulsivement à son oreille, il n'en continua pas moins cette orgie de notes épouvantables; il s'exaltait au bruit qu'il faisait : ce tapage, cet orage instrumental, avait fini par l'enivrer ; ses doigts couraient avec frénésie sur le clavier, et plus il allait, plus cela devenait — nous ne dirons pas discordant — terrible. Etait-on dans un lieu saint, ou en plein sabbat? Et ce concert infernal eût pu durer jusqu'au jugement dernier, si le grand-chantre ne lui eût dépêché un enfant de chœur pour lui enjoindre d'en rester là. Rameau se lève alors, quitte l'orgue et sort de l'église.

Cette fois, il était bien impossible d'accuser le souffleur. Il n'avait que trop soufflé, le malheureux! et pour l'auditoire pieux, il eût été à désirer qu'il ne se fût pas



Le neveu de Rameau. Dessin d'Andrieux.

trouvé à son poste. Rameau serait-il fou, par hasard ? Un pareil scandale ne pouvait se renouveler ; on se transporta chez le coupable ou le fou pour s'édifier sur ses intentions ou son état moral. Il salua les ambassadeurs par un cri de révolte. Au lieu de se défendre, de s'excuser, il se mit en fureur, il tonna, il bondit, il rugit. Ah ! on ne le connaissait pas, si l'on pensait venir à bout de lui en opposant un contrat qu'il avait signé sans trop savoir à quoi il s'engageait ! Ah ! on voulait le retenir ! ah ! on voulait briser, tuer son avenir, en entravant une vocation trop réelle ! eh bien ! soit. On voulait le river à son orgue, il le voulait aussi ; mais que l'on ne s'attendît pas à autres mélodies que la mélodie épouvantable qu'il venait d'exécuter, à la grande stupeur des assistants. Il ne jouerait jamais différemment, s'il ne jouait encore pis, s'il ne renchérissait point encore sur les effets monstrueusement dissonants de sa satanique improvisation. Ce fut son dernier mot.

Dans l'impossibilité de ramener le virtuose révolté à résipiscence, l'on sentit qu'il n'y avait pas deux partis, qu'il n'y avait qu'à rendre la liberté à cette nature indépendante qui se disait appelée à des destinées autrement glorieuses. Le bail fut déchiré ; il pouvait désormais prendre telle direction et tel chemin qui lui conviendraient. A cette nouvelle, Rameau ne se contient plus. Il eut peur un instant de devenir fou de joie. Ce bon cha-

pitre, cet honnête chapitre qui lui donnait la clef des champs! Oh! comme il les vénérait, comme il les aimait, comme il les portait dans son cœur, comme il les serrait dans ses bras, ces braves chanoines qui avaient fini par comprendre qu'il étouffait dans leur étroite cité, et qu'il fallait à son talent un autre théâtre que l'orgue d'une cathédrale de l'Auvergne! Mais il leur prouverait qu'il n'était point ingrat et qu'il savait reconnaître un bienfait. Le lendemain et les jours suivants, au lieu du remue-ménage de la veille, il joua comme il n'avait pas encore joué. Il se surpassa.

Toutefois, bien qu'on crût qu'il ne fût pas possible de pousser l'art et l'inspiration au delà, Rameau ménageait ses forces. Il avait réservé le bouquet d'artifice pour le jour de ses adieux. C'était le jeudi de l'Octave; le Saint-Sacrement, après son parcours d'usage à travers les rues sablées, tapissées et jonchées de fleurs, venait de rentrer; la procession emplissait les nefs de la cathédrale, une foule de fidèles se pressait dans l'antique basilique. C'était l'instant que Rameau avait choisi pour son chant du cygne. « Il mit dans son jeu, rapporte Maret, tant de douceur, de délicatesse et de force, de brillant et d'harmonie, qu'il fit passer dans l'âme des assistants tous les sentiments qu'il voulut leur inspirer, et qui rendirent plus vifs les regrets de la perte qu'on allait faire. »

Il fut sublime, cette dernière journée, et laissa, en partant, une impression d'admiration profonde, qui subsista autant que ceux qui l'entendirent à cet instant suprême des adieux. Quant à l'ingrat, il fuyait d'un pas allègre et joyeux cette bonne ville où il eût pu vivre heureux sans les incitations, si fatales le plus souvent, de ce pire des démons, le génie. Le voilà de nouveau sur le pavé de Paris; mais cette fois, pour ne le plus quitter, et très-déterminé à surmonter le flot ou à périr à la tâche Il avait trente-huit ans alors. Sa première tragédie lyrique, *Hippolyte et Aricie*, ne sera représentée que onze ans plus tard.



Rameau et les chanoines. Le bail déchiré. Dessin d'Andrieux.

Le premier soin de Rameau fut de faire imprimer son *Traité de l'harmonie*. Il publiait dans le même temps des sonates et des cantates, dont le mérite lui acquit, avec des élèves, la place d'organiste de Sainte-Croix de la Bretonnerie. Dès lors son existence était assurée, et le manque de ressources ne le chasserait pas, cette fois, de Paris. Son rêve, c'était d'aborder la scène lyrique; il se croyait fait pour réussir dans un genre encore naissant, et qui était loin sans doute d'avoir donné son dernier mot. Mais, pour faire un opéra, il faut un poëme; il frappa à toutes les portes, et toutes demeurèrent closes. Roy, Danchet, qui vivaient de cette poétique industrie et en vivaient mal, étaient peu disposés à confier un livret à un musicien ignoré. Rameau espéra avoir meilleur marché de Lamotte-Houdard, dont le caractère élevé était fait pour compatir aux angoisses d'un artiste inconnu qui, faute de paroles,

pouvait se voir condamné à tout jamais à l'obscurité et à la misère. Il lui écrivit une lettre où la naïveté se mariait au pathétique, dans laquelle il donnait sur lui-même les détails les plus *rassurants*, et qui se terminait par ces mots : « *Enfin, en voilà assez pour vous faire faire des réflexions.* » Mais son éloquence ne convainquit pas apparemment l'académicien, qui s'abstint comme ses confrères. Une nature moins obstinée, moins énergique se le fût tenu pour dit et en fût restée là, bien que ce soit chose rude que de renoncer à une chimère caressée toute une vie. Il est à supposer que pour ne pas, à la suite de tant de déboires, jeter le manche après la cognée, Rameau n'en fut pas moins désespéré par l'insuccès d'une démarche qu'il pensait décisive, car il s'était adressé à tous les talents et à tous les poëtes. Il avait oublié le plus grand de tous ; mais celui-là ne faisait point d'opéras et avait bien une autre besogne sur les bras. L'idée ne fût pas même venue à Rameau de demander un poëme à Voltaire ; Voltaire, pourtant, devait être le seul pitoyable aux misères du pauvre compositeur.

Rameau s'était fait, nous l'avons dit, la réputation d'un maître excellent, et cette réputation qu'il devait à ses écrits théoriques et à son habile exécution, lui avait attiré de nombreux élèves, parmi lesquels nous nous hâterons de signaler Mme de Lapopelinière, la femme trop fameuse de ce même fermier général que Voltaire appelait *Pollion*. Malgré sa sauvagerie, Rameau avait réussi ; l'on ne pouvait littéralement se passer de lui. Quittait-on la maison de Paris pour la belle maison de Passy, Rameau était du voyage, et Mme Rameau pareillement ; enfin c'était l'homme indispensable. Les femmes, dans leurs affections comme dans leurs haines, apportent la même ardeur ; et Mme de Lapopelinière n'était pas autrement femme que les autres femmes. Elle ne pouvait être insensible au désespoir de son maître chéri. Mais pourquoi désespérer? Est-ce qu'il n'y avait au monde que des Danchet, des Roy et des Lamotte ? elle connaissait quelqu'un qui les dépassait tous de cent coudées, et qui, pour l'amour d'elle et de son mari, ferait ce que ces dédaigneux n'avaient pas voulu faire. A sa prière, Lapopelinière écrivit à Voltaire et lui demanda un poëme pour son musicien. Voltaire répondit par l'envoi de *Samson*.

Rameau est aux anges. Il se met à l'œuvre avec une ardeur sans égale. La partition achevée, il est question d'essayer l'effet de cette musique un peu différente des compositions dans lesquelles la fatalité avait circonscrit le génie de Rameau jusqu'ici. Lapopelinière entretenait un orchestre à ses frais, et avait ses musiciens à gages, tout comme s'il se fût appelé le prince de Guémenée. Il fut convenu que l'opéra serait joué chez le financier. Toute l'élite de la société parisienne fut convoquée pour cette solennité. *Samson* fut exécuté chez Lapopelinière, comme il ne l'eût pas été mieux à l'Académie royale de musique, ce qui, à cette époque, ne voulait pas dire grand'chose. Succès colossal : Rameau était un grand homme. Confiant en son œuvre, le virtuose, plus que réconforté par ces ovations, et s'appuyant d'ailleurs sur un poëme de Voltaire — de Voltaire ! — va frapper à la porte de Thuret, directeur alors de l'Opéra, qui le reçoit à merveille, s'extasie sur les paroles, s'extasie sur la musique, mais refuse net de mettre ce double chef-d'œuvre à l'étude, et conséquemment de le représenter. Rameau se le fait répéter à plusieurs reprises, tant cela lui paraît impossible. Mais Thuret le lui notifie de telle sorte qu'il n'y a plus moyen de douter. Au reste, Thuret, qui est un honnête homme et un homme poli, n'agit pas ainsi pour le seul plaisir de désespérer un musicien estimable et de blesser le premier poëte de l'époque. *Samson* était un sujet tiré de la Bible, et il était à craindre que le clergé n'envisageât cette innovation d'un mauvais œil. Les scrupules de Thuret étaient peut-être en cela excessifs, car l'on ne devait pas tarder à voir sur la scène lyrique des tragédies sacrées. Quoi qu'il en soit, le directeur ne voulut rien entendre, il demeura inflexible ; et le pauvre compositeur dut, la mort dans le cœur, remporter son opéra. C'est cette partition qu'il adapta plus tard aux *Incas* et à *Zoroastre*.

Voilà Rameau plus attristé, plus désespéré, et moins arrivé que jamais. Echouer dans de telles conditions, c'est être prédestiné à échouer toujours. Il ne fallait plus songer à s'adresser à Voltaire ; il devait avoir assez de cette école. Mais à quel saint, à quel faiseur d'opéras se vouer, voulons-nous dire? Sur ces entrefaites, l'on donna l'opéra de *Jephté*. L'organiste de Sainte-Croix de la Bretonnerie, qui assistait à la première représentation, se dit qu'il avait oublié de voir Pellegrin, ce Pellegrin sur lequel a été fait ce distique trop connu :

> Le matin catholique, et le soir idolâtre,
> Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

Mais le moyen que le plus gueux des nourrissons des muses et des paroissiens du Parnasse consentît à s'associer à la fortune assez problématique d'un débutant dans l'art des Lulli et des Campra ! Ce qui devait tourner contre Rameau fut pourtant ce qui milita en sa faveur ; nous voulons parler de la misère de notre écrivain. Le poëte nécessiteux, dès les premiers mots, ne parut pas accueillir plus favorablement que ses confrères la requête de l'organiste. Ah ! si l'on pouvait lui assurer d'avance une somme raisonnable, peut-être bien se laisserait-il gagner. Rameau s'informe de la somme, à tout hasard. Pellegrin, qui avait dîné et qui voulait souper, articula cinq cents livres. Le virtuose eût donné le double, sûr de trouver sinon dans ses coffres, du moins dans la poche de ses amis, un argent dont dépendait son avenir. Il prend le poëte au mot et lui dit que c'est affaire arrangée. Pellegrin, un peu étonné, répondit que ce ne serait chose conclue que lorsqu'il aurait reçu le payement par billet et sous caution. Sa confiance eût pu être plus grande ; mais lui, qui n'eut jamais pareille somme dans ses goussets, avait tous les motifs de douter qu'un pauvre diable de musicien pût faire de pareilles avances.

Quoi qu'il en soit, la transaction parachevée, Pellegrin se met à la tâche et ne fait pas trop attendre le poëme. Rameau n'eut pas plutôt terminé le premier acte d'*Hippolyte et d'Aricie*, qu'il fut décidé par ses protecteurs que répétition en serait faite sur leur théâtre. Pellegrin est convoqué à la fête et n'a garde d'y manquer. Cela eut un succès colossal, comme *Samson*. Mais chez Lapopelinière, Rameau ne comptait que des amis ; et tous ces bravos n'eussent prouvé que peu de chose, si l'entraînement général n'eût gagné le poëte lui-même. Pellegrin, enthousiasmé, courut se jeter au cou du compositeur et déchira le billet des cinq cents livres, en criant qu'un pareil musicien n'avait pas besoin de caution. A la bonne heure ! ce trait-là rachète bien des mauvais vers du pauvre poëte, qui n'en a guère fait de bons, que nous sachions.

Cette fois, Rameau fut reçu, à bras ouverts, à l'Académie royale de musique.

Hippolyte et Aricie, représenté le 1er octobre 1732, devant un public habitué aux airs traînants et languissants des successeurs de Lulli, fut reçu avec des rumeurs et des

clameurs. Cette musique plus nourrie, plus accentuée, plus nerveuse, parut sauvage et étourdissante; si l'opéra ne tomba pas à plat, il n'en valait guère mieux. Rameau ne se fit pas illusion sur l'effet qu'il avait produit :

— Je me suis trompé, dit-il, j'ai cru que mon goût réussirait : je n'en ai point d'autre ; je ne ferai plus d'opéra.

On aime cette réponse ; elle accuse une conviction et une foi profondes, le véritable artiste enfin. Au reste, tout le monde ne se méprit pas sur le mérite de cette musique, qui avait paru baroque parce que l'orchestration était déjà plus renforcée que l'accompagnement tout à fait primitif des airs de Lulli. Après la représentation, le prince de Conti, rencontrant Campra, lui demanda son avis sur cette œuvre si médiocrement accueillie.

— Monseigneur, répondit celui-ci, il y a assez de musique dans cet opéra pour en faire dix.

Vous savez ce qu'est l'esprit public en France. Une réaction favorable s'opéra en faveur du compositeur. Chaque représentation lui conquérait des partisans et grandissait un succès qui, pour avoir été un instant plus que douteux, n'en devait être que plus complet. Cela n'eut pas lieu toutefois sans déchaînements de la part des rivaux, qui adressèrent à Rameau le reproche que l'on fit, en 1778, à Gluck, de n'avoir ni chant, ni mélodie. Les épigrammes pleuvaient comme grêle :

Si le difficile est le beau,
C'est un grand homme que Rameau;
Mais si le beau, par aventure,
N'était que la simple nature,
Quel petit homme que Rameau!

C'était la haine qui décochait cela ; mais la haine n'était pas seule à trouver ce genre effroyable : «Sa musique m'étonne, écrivait Rousseau le lyrique à Racine fils. Je voulus, étant à Paris, en entonner un morceau ; mais y ayant perdu mon latin, il me vint dans l'idée de faire une ode lyri-comique. En voici une strophe :

Distillateurs d'accords baroques,
Dont tant d'idiots sont férus,
Chez les Thraces et les Iroques
Portez vos opéras bourrus.
Malgré votre art hétérogène,
Lulli de la lyrique scène
Est toujours l'unique soutien.
Fuyez, laissez-lui son partage,
Et n'écorchez pas davantage
Les oreilles des gens de bien.

Mais que faisaient désormais à Rameau ces criaillements de la malveillance et de l'envie? L'aigle avait pris son essor, il avait donné la mesure de ses forces, l'avenir maintenant lui appartenait. Il est vrai qu'il avait cinquante ans alors, et qu'à cet âge l'on clôt, d'ordinaire, bien plutôt que l'on ne commence sa carrière. *Les Indes galantes* et *Castor et Pollux* suivirent d'assez près *Hippolyte et Aricie*. Le succès de ces deux opéras, bien qu'un instant contesté par la cabale, acheva d'établir la supériorité de Rameau, et le posa en émule de Lulli. Il y eut des *Lullistes* et des *Ramistes*. Quelques années plus tard, vous aurez les *Gluckistes* et les *Piccinistes* ; mais ceci est une autre histoire et trouvera sa place ailleurs.

Castor et Pollux, qui est resté avec *Dardanus* son chef-d'œuvre, produisit une impression profonde, et dut fermer la bouche aux détracteurs. Une anecdote plus qu'étrange témoigne de l'admiration des moins intéressés à acclamer cette musique si différente de celle que l'on avait entendue jusque-là. Mouret, bon musicien, mais esprit étroit, personnel et envieux, assistait à la première représentation de *Castor*. Lorsqu'on fut arrivé au chœur: *Qu'au feu du tonnerre le feu des enfers déclare la guerre!* l'effet de cette musique si caractérisée fut tel, qu'elle frappa sa raison comme un coup de foudre. Il faut dire que, depuis quelque temps, des pertes éprouvées dans sa fortune avaient déjà ébranlé ce cerveau mal assis que Rameau, sans s'en douter, allait achever de détraquer. L'on fut forcé de renfermer à Charenton le pauvre insensé qui, dans ses accès de folie, répétait ce chœur des démons, avec un accent, des intonations effrayantes.

Voilà un hommage rendu au génie de Rameau, dont Mouret n'avait guère conscience. Montclair, auteur de la musique de *Jephté*, l'un de ses détracteurs les plus violents, eut la loyauté de saluer le talent chez son rival et d'aller, après une représentation des *Indes galantes*, se mêler aux groupes de féliciteurs et renchérir encore, par des mots sentis, sur les louanges dont on accablait le triomphateur.

L'orchestre et les chœurs de l'Opéra n'existaient pas, à vrai dire. Rameau dut les discipliner, comme un chef de peloton qui montre l'exercice à ses hommes. Cela ne se fit pas sans peine et sans révolte ; mais il en vint à bout, à force de persistance et d'opiniâtreté. L'on finit par subir l'ascendant de ce génie novateur ; et, insensiblement, la résistance se changea en soumission, en attendant qu'elle devînt un véritable dévouement. A l'une des premières représentations de *Castor et Pollux*, Chassé, en conduisant, au premier acte, les troupes au combat, tomba dans la coulisse ; mais, sans perdre de vue son jeu de théâtre, il cria sur-le-champ aux gens des chœurs qui le suivaient, et avec tout l'enthousiasme d'un combattant réel :

— Passez-moi sur le corps, et marchez toujours à l'ennemi.

Cela n'est-il pas héroïque comme l'antique? Les détracteurs de Rameau eurent beau dire que son opéra était *triste, sec et long comme son auteur*, il fallait bien se rendre à l'évidence. La parodie acheva de consacrer son succès. Guérin de Frémicourt fit, à la Comédie-Italienne, une pièce ayant pour titre les *Jumeaux*, dans laquelle l'on n'avait pas oublié de glisser un divertissement de meuniers avec de grands castors blancs sur la tête. Si les autres plaisanteries valaient celle-là, le tout était fort innocent.

A partir de ce moment, Rameau, qui avait pu douter des autres, mais non de lui, marcha dans sa voie sans broncher, avec une conviction, une ténacité qu'on serait injuste de confondre avec l'orgueil, l'engouement aveugle de son propre mérite. Il avait la conscience de sa force, voilà tout. L'on cite un mot de lui qui ne nous déplaît point, et qui ne nous semble pas autant prouver contre lui qu'on a voulu le faire croire. Un jour, la marquise de Villeroy lui avoua, en grande dame qu'elle était, que l'un de ses opéras, nous ne savons trop lequel, n'avait point eu le don de lui plaire.

— Eh ! qu'importe, madame? répondit-il brusquement, assez d'autres le trouveront fort beau.

Voici un autre trait dans le même goût, qui prouve que cette réplique n'était pas une boutade échappée à un moment d'humeur, mais bien un de ces mots qui peignent l'homme, des pieds à la tête. L'on était en train de répéter un opéra qui devait être joué à la cour : le maître de ballet lui remontrait vainement qu'il trouvait deux menuets trop longs. Rameau faisait la sourde oreille. Le danseur, redoutant d'assumer sur soi sa colère, crut avoir

imaginé un expédient infaillible de donner du poids à sa censure, en l'attribuant à une personne des plus en crédit.

— Monsieur Rameau, lui dit-il, cette personne trouvera vos menuets trop longs.

— Monsieur, repartit l'intraitable virtuose, si on ne lui dit pas de les trouver trop longs, elle les trouvera trop courts.

On a trop cité ce mot de Rameau:

— Qu'on me donne la *Gazette de Hollande*, et je la mettrai en musique.

Mais il n'en est pas moins vrai que cette saillie décèle le peu d'importance qu'il attachait aux paroles. Le premier poëte et le premier poëme venus étaient ceux qu'il prenait. Nous nous trompons, quant au poëte. Il fallait que celui-ci fût un esclave à ses ordres, qui n'eût pas d'autre volonté que la sienne et qui eût abdiqué à l'avance



Rameau composant, en famille. Dessin d'Andrieux.

toute initiative. Peu lui importait que tout cela eût le sens commun, si le cadre se prêtait à ses combinaisons et à ses arrangements de musicien : « Tous ceux qui ont travaillé avec lui, dit Collé, étaient obligés d'étrangler leurs sujets, de manquer leurs poëmes, de les défigurer, afin de lui amener des divertissements; il ne voulait que de cela. Il brusquait les auteurs à un point qu'un galant homme ne pouvait pas soutenir de travailler une seconde fois avec lui ; il n'y a eu que le Cahusac qui y ait tenu ; il en avait fait une espèce de valet de chambre parolier. La bassesse d'âme de ce dernier l'avait plié à tout ce qu'il avait voulu. La patience et l'esprit simple de Bernard lui ont aussi donné les forces de composer trois fois avec lui; mais je crois que si on lui demandait ce qu'il a souffert, il en ferait de bons contes, pourvu qu'il voulût être vrai et nous parler en conscience. »

Rameau, et il ne le cachait pas, se souciait assez peu que le livret fût bon ou mauvais. La musique ne devrait son succès qu'à elle-même; que lui faisait un vers plus ou moins bien tourné? A l'une des répétitions des *Paladins*, mécontent du mouvement qu'avait adopté la cantatrice :

— Allez plus vite, mademoiselle, allez plus vite, lui dit-il avec impatience.

— Mais l'on n'entendra plus les paroles, objecta celle-ci.

— Eh! qu'importe? Il suffit qu'on entende ma musique.

L'événement donna cette fois un démenti au compositeur dont l'opéra chuta. Rameau, aux yeux duquel le public était loin d'être infaillible, et qui, d'ailleurs, trouvait sa musique bonne, prétendait que l'on n'avait pas eu le temps de la goûter; voilà tout.

— La poire n'est pas mûre, dit-il dans le foyer, après la représentation.



Rameau et le chien qui aboyait faux. Dessin d'Andrieux.

— Cela ne l'a pourtant pas empêchée de tomber, repartit Mlle Carton, fille d'esprit qui, comme Sophie Arnould, avait la riposte non moins preste que mordante.

Si Rameau ne parvint pas sans peine à réaliser ce rêve qu'il avait poursuivi durant un demi-siècle sans l'atteindre, il faut convenir que le reste de cette carrière, à part quelques légers nuages, fut aussi glorieux et aussi paisible que l'eût pu envier une nature moins aisée à contenter. Mais le grand virtuose, éloigné de son clavecin, redevenait aussitôt un homme comme les autres, s'arrangeant à merveille de l'existence, vivant du terre à terre sans plus se révolter du prosaïsme des choses que ne l'eût fait un bon marchand du quai de la Ferraille. Son intérieur, sans être *digne d'un consul*, était au niveau de ses besoins, et il n'eût dépendu que de lui de le faire plus luxueux. Mais il s'en fût bien gardé! Il était au moins

économe, s'il n'était pas avare, et nous aurions quelque peine à le laver d'une inculpation de lésine que ses contemporains semblent s'être entendus pour lui faire.

« C'est un philosophe dans son espèce, dit Diderot, dans *le Neveu de Rameau*; il ne pense qu'à lui; le reste de l'univers lui est comme d'un clou à un soufflet. Sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir quand elles voudront; pourvu que les cloches de la paroisse qui sonneront pour elles continuent de résonner la douzième et la dix-septième, tout sera bien. » Le philosophe Diderot n'est pas indulgent; mais voici Collé, qui renchérit encore sur l'éloge : « Sa personnalité était encore plus cruelle dans sa famille; il avait déclaré à sa fille qu'il ne voulait point la marier, et qu'elle se marierait après sa mort. Il était d'une avarice sordide, et il ne voulait point se dessaisir : aussi dit-il à M. de Monticour, après avoir été voir *Dupuis et Desronais*: Je suis Dupuis, moi, à l'exception que je ne me laisserai jamais attendrir par ma fille, et qu'elle ne sera point mariée de mon vivant : ce sont ses termes. C'était d'ailleurs le mortel le plus impoli et le plus insociable de son temps; voilà son oraison funèbre. »

Grimm, qui n'est pas meilleur pour Rameau que l'auteur de la *Partie de chasse de Henri IV*, l'accuse d'un trait d'avarice assez risible. Le roi avait créé en sa faveur la charge de compositeur de son cabinet, avec une pension de deux mille livres; plus tard, il l'avait gratifié de lettres de noblesse et nommé chevalier de Saint-Michel. Mais le compositeur se serait refusé à faire enregistrer les titres de ces distinctions et *à se constituer en une dépense qui lui tenait plus à cœur que la noblesse.* L'anecdote serait plaisante si elle était vraie; mais nous avons sous les yeux une note de l'un des panégyristes de Rameau, qui dit positivement que les lettres de noblesse furent enregistrées à la Chambre des vacations du Parlement de Paris, en 1764. Quant au cordon de Saint-Michel, Rameau ne fut que désigné pour cette décoration, qu'il eût infailliblement obtenue si la mort n'eût pas rendu inutiles les bonnes intentions dont il était l'objet.

Il passait pour un être peu sociable, une sorte d'ours mal léché, qui n'était pas bon à fréquenter. De vers les plus indulgents, c'était un original offrant peu de ressources dans le commerce intime et qu'il ne fallait entendre qu'à l'Opéra. Mais sa sauvagerie était, au fond, tout autant de la timidité et de la gêne que de la misanthropie. Il n'avait pas le ton du monde, et, sous ce rapport, il ne se faisait point illusion. Ses opéras n'en étaient pas plus mauvais parce qu'il n'avait pas le verbiage d'un raffiné. Toutefois, la conscience de sa gaucherie ne contribuait pas peu sans doute à l'éloigner de la bonne compagnie, qui se fût amusée de ses façons d'Allobroge. Il était naturellement silencieux, et n'était jamais plus perplexe que quand on lui adressait quelques paroles flatteuses.

— Je fuis les compliments, disait-il, parce qu'ils m'embarrassent, et que je ne sais qu'y répondre.

Lorsqu'il écrivait, il se mettait rarement à son clavecin. C'était un violon à la main qu'il composait sa musique. Si la pensée se formulait aisément, son visage rayonnait, sa joie débordait et se traduisait par mille gestes et mille gambades. Mais l'enfantement était-il pénible, éprouvait-il quelque peine à formuler l'inspiration, sa lèvre se contractait, ses yeux lançaient des flammes, tous ses traits révélaient une expression presque farouche, et, pour peu que cela se prolongeât, il criait, tempêtait, entrait en fureur, comme un lion que l'on viendrait subitement de mettre en cage.

Puis venait l'heure de la répétition.

Si l'on se reporte à ce qu'était l'orchestre de l'Opéra à cette époque, on comprendra que ce ne devait pas être une mince besogne pour un homme soigneux, exigeant, et nullement d'humeur à se contenter de l'à-peu-près; à l'ignorance, à l'inhabileté la plus crasse, il joignait cet entêtement de la routine qui se refuse à l'évidence et n'en veut faire qu'à sa tête. Tout autre que Rameau se fût brisé à cet écueil; mais il avait la ténacité et l'autorité qui finissent par venir à bout des obstacles; il fallut bien qu'on le suivît dans la route de progrès qu'il faisait faire à l'art. Aux répétitions, il avait coutume de s'asseoir dans le parterre; il voulait être seul. Malheur au fâcheux, quel qu'il fût, qui ne craignait pas de l'aborder! il le repoussait rudement de la main, sans daigner lui adresser un mot. Les voûtes de l'édifice se fussent écroulées, qu'il ne se fût pas aperçu de leur chute. Il était loin, toutefois, de se renfermer dans une absorption silencieuse; il se démenait tant et si bien, il parlait avec tant de chaleur et de feu, qu'il lui eût été impossible, s'il n'eût pas mangé quelque fruit pour humecter sa bouche desséchée, après un quart d'heure d'un tel mouvement et d'un tel vacarme, de proférer un son. Au reste, il apportait cette même fougue dans la conversation; et il lui arriva plus d'une fois de s'interrompre au beau milieu d'une phrase, d'ouvrir les lèvres, et d'indiquer, par des gestes d'impuissance, qu'il ne pouvait plus articuler.

Rameau allait se promener aux Tuileries ou au Palais-Royal, toujours les mains derrière le dos, *pour faire son aplomb*, comme dit Mercier. Ce n'était pas, au physique, le plus beau fils du monde : il avait un long nez, un menton aigu, des flûtes au lieu de jambes, la voix rauque et désagréable. Le petit croquis de Carmontelle, bien qu'un peu chargé, est frappant; il est encore, de tous, celui qui représente mieux l'air, la physionomie du grand musicien. Vous l'avez vu plus haut. Rameau était toujours seul et semblait absorbé par une méditation profonde; en réalité, sa pensée, dans ces moments-là, sommeillait bien plutôt qu'elle ne fonctionnait; et c'est ce qu'il avouait avec une naïveté charmante.

De 1733 à 1764, époque de sa mort, son existence se passa dans ce rude métier d'Atlas de l'Académie royale de musique. Il a fait représenter, durant cet intervalle, plus de vingt grands ouvrages, tant opéras que ballets, et qui, pour la plupart, eurent un succès éclatant. *Castor et Pollux* et *Dardanus* sont restés ses chefs-d'œuvre. La musique nationale n'était déjà plus à son point de départ; elle avait fait un pas de plus. Entre Lulli et Gluck, Rameau sera le point intermédiaire et de transition. Si son œuvre n'est plus possible, à l'heure qu'il est, il est telle page détachée de ce livre immense, qui, exécutée avec la perfection propre aux concerts du Conservatoire, vous étonnera toujours par le charme, la fraîcheur, l'originalité de l'idée mélodique, et il ne s'écoule pas une saison sans que l'auditoire de la salle des Menus ait à applaudir quelque fragment du vieux maître.

Il était plus qu'octogénaire, quand une fièvre violente vint anéantir en peu de jours cette organisation de fer. Ses derniers moments furent signalés par une boutade qui peint bien l'original. Le curé de Saint-Eustache, assis à son chevet, l'exhortait depuis quelque temps. Ce qu'il lui adressait ne pouvait être qu'excellent, mais la façon dont cela était dit n'était rien moins qu'harmonieuse. Le malade se dresse tout à coup sur son séant, et, apostrophant le digne prêtre :

— Que diable venez-vous me chanter là, monsieur le curé? s'écria-t-il en colère; vous avez la voix fausse.

Il avait oublié sa propre situation, pour ne plus songer qu'à mettre fin à cette cacophonie insupportable pour une oreille aussi délicate à l'endroit du son. Mais ce n'est pas le seul trait semblable qu'on ait à citer. Un jour, il rendait visite à une belle dame; il se lève brusquement de sa chaise au beau milieu de l'entretien, saisit un petit chien qui était sur ses genoux et le jette brutalement par la fenêtre d'un troisième étage.

— Eh! que faites-vous, monsieur! s'écrie la femme épouvantée.

— Il a aboyé faux, répliqua-t-il en repoussant la croisée (1).

Il expira le 23 août 1764. Des obsèques magnifiques lui furent faites à l'église Saint-Eustache, où il fut inhumé près de Lulli. Il laissait trois enfants : un fils, valet de chambre du roi; Marie Louise Rameau, qui s'était faite religieuse du vivant de son père, et Marie-Alexandrine, qui épousa, lui mort, un mousquetaire, François-Marie Gauthier.

Gustave DESNOIRESTERRES.

(1) Gauthier-Dagoty le fils raconte cette anecdote un peu différemment; cela se serait passé au Palais-Royal, et dans des termes mitigés. Mais le fond de l'historiette est le même.

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1853.

LA NEIGE. 31 DÉCEMBRE 1853.

D'où viens-tu, neige éblouissante?
D'où venez-vous, légers flocons?
Dans la campagne blanchissante,
Vous allez couvrant les vallons.

N'est-ce pas la Vierge Marie
Qui donne aux petits chérubins
Des jouets de plume chérie
Qu'ils répandent dans les chemins?

Ou bien, de leurs petites ailes
N'est-ce pas le duvet soyeux
Que, dans les plaines éternelles,
Le vent leur ravit dans leurs jeux?

Quoi que tu sois, ô neige blanche,
En étendant ton froid rideau,
Laisse sèche une faible branche
Pour le pauvre petit oiseau.

Laisse une place sur la pierre
Pour le pauvre enfant orphelin,
Murmurant son humble prière :
« Je vous demande un peu de pain! »

Et puis tombe, fine et serrée,
Sur plaine, colline et maison!
Ta robe, à la blancheur nacrée,
Rajeunit la triste saison.

Mme Henry HEUGEL.

L'année 1853 n'est pas si bien ensevelie dans la neige qu'il ne soit temps encore d'y mettre le scalpel. Nous allons donc la disséquer, comme nous avons fait des années précédentes, n'oubliant jamais que le *Musée* doit être l'histoire authentique de tout ce qui se produit ici-bas d'instructif et d'amusant.

UN COUP DE GRACE AUX ESPRITS FRAPPEURS.

La récréation de 1853. Un dernier mot à l'acajou. Origines des tables tournantes. La ronde des cromlechs. Le crible magique. Expérience d'hier. Un tamis supérieur. Tertullien. Comment les chèvres parlaient. L'Égérie de Numa dans un verre d'eau. Une sorcière démasquée. La clef et le pendule. Les mouvements musculaires. Jongleurs indiens. Fabre d'Olivet. Les tables volantes des lamas. Le petit doigt des Turcs. Le fluide sous l'empereur Valens. Avis aux tourneurs du jour. Aventures récentes. Conclusion.

L'événement capital, la grande création, ou plutôt *récréation* de 1853, ont été les clefs, anneaux, cuvettes, chapeaux et tables tournantes et parlantes. Nous leur avons déjà dit leur fait à deux reprises ; mais l'acajou, ne se tenant pas pour battu, vaut la peine d'y revenir une troisième fois. *Tertia solvet.* Nous espérons donner enfin le coup de grâce aux esprits frappeurs. Il nous suffira, pour cette exécution, de remonter aux sources de ladite jonglerie, vieille comme la crédulité humaine. — Dis-moi d'où tu viens, ô table, ma mie, et je te dirai ce que tu es.

Posons d'abord, avec M. Edouard Fournier, dont nous avons les savantes recherches sous les yeux, ce fait incontestable et significatif : qu'à toutes les époques et dans tous les pays les sorciers et jongleurs « ont procédé, dans leurs prestiges et tours d'adresse, par la mise en mouvement, par la rotation des choses environnantes. »

Chez les Celtes, nos aïeux, le druide magicien prétendait enlever, dans une ronde irrésistible, les énormes pierres, cromlechs, menhirs et dolmens qui couvrent la Basse-Bretagne. Que vous raconte encore le Brezonnek, quand il s'est attardé, en perdant la carte, après avoir abusé du vin de feu? Que les poulpiquets et les fées l'ont pris par la main et l'ont fait valser avec les arbres de la route et les pierres de la lande.

La sorcière romaine agitait le bruyant *rhombus* (crible divinatoire). Il n'est question que de cela dans tous les écrivains et poëtes latins.

Gabriel Naudé, racontant la vieille *danse des géants*, cite « les gros rochers que Merlin transporta d'Hibernie en Angleterre. » Un certain Gervais, ajoute-t-il, « n'a pas eu honte d'assurer que ces rocs et montagnes tournent perpétuellement en l'air, sans être soutenus d'aucune chose. »

Il y a trois mois, nous en avons répété l'expérience nous-même, à Trégunc, près Concarneau, dans le Finistère. Nous avons touché et fait toucher du doigt à un enfant un rocher colossal, qui s'est mis en mouvement comme une toupie. Etions-nous donc sorciers? Oui, comme les druides! Le roc est posé sur un angle de telle façon qu'il perd l'équilibre et tourne au moindre contact. Ce n'est pas plus surnaturel que cela.

Le crible magique, dont parlent Cicéron et Lucien, eut une si grande vogue au moyen âge, qu'il devint la base de toute une science : la *coscinomancie*.

« J'ai appris, raconte Bodin, de maître Antoine, de Laon, lieutenant général de Ribemont, qu'il y eut un sorcier qui découvrit un autre sorcier avec un tamis, après avoir dit quelques paroles, et que ce tamis désignait, en se mouvant, tous ceux qu'on soupçonnait de crimes. » Il affirme ailleurs avoir vu lui-même, « en l'une des premières maisons de Paris, devant plusieurs gens d'honneur, un jeune homme qui faisait tourner un tamis sans y toucher. »

A la bonne heure ! voilà qui dépasse les sorciers d'aujourd'hui. Ils ne font tourner les tables, chapeaux et corbeilles, qu'en les poussant du petit doigt. Supprimez donc le petit doigt, messieurs ; agissez par la volonté seule, comme le jeune homme de Bodin, et nous verrons si le diable est votre compère !

Jusque-là, vous n'aurez pas plus de mérite que ce rémouleur de Téniers, dont la roue obéit au pied qui la pousse, et qui est l'éternel et vrai symbole des sorciers de la rotation.



La rotation, d'après Téniers.

Les Romains, anathématisés par Tertullien dans son *Apologétique*, faisaient parler non-seulement les tables, mais encore les chèvres (*per quos et capræ et mensæ divinare consueverunt*). Nos *médiums* du jour font, certes, parler bien des bêtes, sans les compter eux-mêmes ; mais ce sont des bêtes à deux pieds, sans plumes, comme celle de Figaro. Les sorciers de la chèvre ou du coq procédaient avec l'alphabet, comme nos tourneurs de tables. Ils étalaient devant l'animal inspiré toutes les lettres grecques ou romaines, « et celles que la chèvre frappait du pied ou que le coq piquait du bec étaient mises en réserve dans leur ordre, pour former le mot ou la phrase prophétique. » Cela s'appelait l'*alectryomancie*. Les noms coûtent si peu ! Comment la science des tables n'a-t-elle pas encore un beau nom tiré du grec ? il en resterait au moins quelque chose un jour, comme de la *coscinomancie* et de l'*alectryomancie*. Nous conseillons à ces messieurs d'y songer.

« Je feray, dit Her Trippa, dans le *Pantagruel* de Rabelais (livre III, chap. xxv), ung cerne (cercle) galantement, le quel je partirai en 24 portions égales. Sus chacune je figureray une lettre de l'alphabet, et je poseray ung grain de froment, puis je lascheray un beau cocq à travers. » Et le coq, en picotant les grains, annoncera à Panurge son sort en ménage, « aussi fatidiquement, ajoute Rabelais, comme soubs l'empereur Valens le cocq vaticinateur alectryomantic mangea sur les lettres T. E. O. D. », indiquant Théodore pour héritier de l'empire, quand ce devait être Théodose !

Savez-vous comment le grand Pythagore cherchait la science de l'avenir, et comment Numa et Egérie préparaient les destinées de Rome ? Par le jeu d'enfant que nous appelons l'*expérience du verre d'eau*, et que nos ancêtres nommaient l'*hydromancie*. « Numa plongeait dans un verre d'eau, disent Varron et Peuces, un anneau suspendu à un fil ; si la chose devait réussir, l'anneau allait frapper le vase à diverses reprises.» (*De præcipuis divinationibus gener.*)

O sagesse des rois et des nations ! ô histoire ! ô postérité ! ô gloire humaine ! il est donc bien vrai que vous ne tenez qu'à un fil !

L'hydromancie était déjà percée à jour au seizième siècle ; elle n'avait plus pour champions que les imbéciles, c'est-à-dire l'immense majorité. Le *Trésor du petit Albert* (page 75) démasque une sorcière hydromancienne de Lille en Flandre. « Cette vieille nous conduisit dans un cabinet obscur où il y avait sur une table une petite statue assise sur un trépied et ayant le bras gauche étendu, tenant de la main une cordelette de soie fort déliée, au bout de laquelle pendait une petite mouche de fer bien poli ; et dessous il y avait un verre plein d'eau, en sorte que la mouche y pendait la hauteur de deux doigts. Et le mystère de la vieille consistait à commander à la mandragore de heurter la mouche contre le verre, tant de fois pour oui, tant de fois pour non, selon ce qu'on voulait savoir. — Si monsieur doit être heureux dans son voyage, disait-elle, frappe trois fois contre le verre ! Et elle élevait sa main, armée d'un petit bâton, à la hauteur de la mouche, qui ne manquait pas de frapper trois coups, sans que la vieille touchât en aucune façon ni à la statue, ni à la cordelette, ni à la mouche. Or, voici quel était l'artifice de la vieille. La mouche de fer poli était fort légère et bien aimantée ; quand elle devait frapper, la sorcière mettait à son doigt une bague armée d'excellent aimant, qui attirait la mouche contre le verre ; et lorsque celle-ci devait rester immobile, elle ôtait sa bague sans qu'on s'en aperçût. »

Avis à ceux qui font le tour du pendule avec une clef, un livre ou un objet quelconque attaché à un fil.

Ils feront bien aussi de lire le savant traité de M. Chevreul (*Revue des Deux-Mondes*, mai 1833, p. 258-266), sur *une classe particulière de mouvements musculaires*. Ils y apprendront que ces mouvements suivent irrésistiblement nos volontés et nos désirs ; qu'en conséquence nous poussons les tables et les pendules sans le savoir, en y posant les doigts.

Du reste, la magie de la clef avait aussi son nom : *cléidomancie*. Voici l'antique manière de s'en servir, tout bêtement copiée par les mages de 1853 : « On entortille autour d'une clef un morceau de papier contenant le nom de la personne qu'on soupçonne d'un crime ou dont on veut deviner le secret ; cette clef est ensuite attachée à une Bible, qu'on remet entre les mains d'une vierge, et la clef doit tourner d'elle-même aux paroles du devin. Plus souvent la clef est attachée, au moyen d'une ficelle, sur

la première page de l'évangile de saint Jean, de manière à ce qu'elle soit suspendue quand le livre est fermé. La personne qui veut découvrir un secret pose le doigt dans l'anneau, et la clef, obéissant à une vertu cachée, tourne tout à coup. » (Ferdinand Denis, *Sciences occultes*, p. 61.)

La cléidomancie est le gagne-pain des sorciers russes et persans. Ceux-ci substituent une flèche à la clef, ce qui a créé le nom de *bélomancie*.

Chez les Egyptiens et les Indiens, les tables et clefs mouvantes sont l'a, b, c de la science du jongleur. Fabre d'Olivet l'avait tant étudiée au dernier siècle, que sa tête avait tourné, en même temps que sa table,—ce qui se voit encore tous les jours. « Il assurait, dit son biographe Alp. Rabbe, avoir souvent fait sortir un volume du rayon de sa bibliothèque, en se mettant en face et en s'imaginant fortement qu'il avait l'auteur devant les yeux. »

En êtes-vous là, messieurs les tourneurs d'aujourd'hui ?

Et Tespelion, le prince gymnosophiste, qui commandait à un grand orme de saluer Apollonius! — Voilà un noble exemple à suivre! (*L'Incrédulité savante*, p. 995.)

Les lamas du Thibet font non-seulement tourner, mais voler les tables. Les *Lettres édifiantes* nous l'attestent en vingt endroits. On sait que les lamas sont les plus habiles jongleurs du monde, témoin les 108 volumes in-folio de leur *kiagyour*, encyclopédie de toutes leurs finesses. M. Alexis de Valdemar en a trahi le fil blanc en traduisant un voyageur russe en Sibérie. (*Abeille du Nord*, journal de Saint-Pétersbourg.)

« Au nombre des moyens qu'ils emploient, il en est un plus curieux que les autres: une petite *table mouvante* est leur baguette magique; elle leur sert d'indicateur pour découvrir des objets volés, dont on vient leur demander le lieu de recel. Voici comment se pratique leur enchantement. Une personne vient-elle s'adresser au lama et lui porter sa plainte, avec prière de découvrir l'objet qui lui a été volé : il est rare que le lama consente sur-le-champ à acquiescer à la demande. Il la renvoie à quelques jours, sous prétexte de préparations à son acte de divination (en réalité pour prendre les informations nécessaires). Quand arrivent le jour et l'heure indiqués, il s'assied par terre, devant une *petite table carrée*, place sa main dessus et commence à voix basse la lecture d'un ouvrage thibétain. Une demi-heure après, le prêtre se soulève, détache sa main de la table, élève son bras, tout en lui conservant, par rapport à son corps, la position qu'il avait en se reposant sur la table ; celle-ci s'élève aussi, suivant la direction de la main. Le lama se place alors debout, élève sa main au-dessus de sa tête, et la table se retrouve au niveau de ses yeux. L'enchanteur fait un mouvement en avant, la table exécute le même mouvement; il court, la table le précède avec une rapidité telle que le lama a peine à la suivre. Après avoir suivi diverses directions, elle oscille un peu dans l'air et finit par tomber. De toutes les directions qu'elle a suivies, il en est une plus marquée: c'est de ce côté que l'on doit chercher les objets volés. Si l'on prêtait foi aux récits des gens du pays, on les retrouverait à l'endroit même où tombe la petite table. Le jour où j'assistai à cette expérience, après avoir parcouru dans l'air un trajet de plus de quatre-vingts pieds, la table est tombée dans un endroit où le vol n'a pas été découvert. Toutefois, je dois avouer en toute humilité que le jour même un paysan russe, demeurant dans la direction indiquée, s'est suicidé. Ce suicide a éveillé des soupçons; on s'est rendu à son domicile, et l'on y a trouvé tous les objets volés. Par trois différentes fois, l'expérience échoua en ma présence, et le lama déclara que les objets ne pouvaient être retrouvés. Mais en y assistant pour la quatrième fois, j'ai été témoin du fait que je viens de rapporter. Cela se passait aux environs du bourg Elane, dans la province actuelle de Zabaïtkal. N'osant pas me fier aveuglément à mes yeux, je m'expliquai ce fait par un tour d'adresse employé par le lama prestidigitateur. Je l'accusai de soulever la table au moyen d'un fil invisible aux yeux des spectateurs. La table mouvante était en bois de pin, et pesait une livre et demie. »

La croyance de nos médiums au magnétisme spécial du petit doigt et de son voisin l'annulaire est une vieille superstition orientale. « Ces deux doigts sont funestes, disent les commères turques, le diable s'en sert pour manger son riz; aussi tout bon musulman ne mange-t-il qu'avec les trois autres. » Les macassariens croyaient que l'âme était dans les doigts, qu'elle s'échappait par là avec le dernier soupir. Aussi frictionnaient-ils le médius des agonisants pour aider leur esprit à s'échapper.

Ajoutons que les Ottomans d'aujourd'hui rient de ces croyances, et mangent avec les quatre doigts et le pouce, —quand le couscousou est bien apprêté.

—Mais, vont s'écrier les tablophiles, toutes ces histoires, loin d'infirmer nos convictions, les confirment. Elles prouvent la réalité du fluide par son ancienneté et son éternité.

— Un moment, messieurs! nous avons déjà apprécié le fluide des Celtes (qui n'est autre que le cidre ou le vin), le fluide du crible (que Robert Houdin a plein les doigts), le fluide de Numa (trahi par l'anneau de la sorcière de Lille), le fluide du pendule (expliqué par M. Chevreul), le fluide des lamas (dont M. de Valdemar a montré la ficelle), etc., etc. Vous allez connaître le fluide des tables parlantes, au temps de l'empereur Valens. Ouvrez Ammien Marcellin, livre XXIX, chap. III, traduit par l'abbé de Marolles, et publié en 1672, à Paris, chez Claude Barbin, vous y lirez cette page édifiante et décisive. Hilaire, un des conspirateurs arrêtés par Valens, pour complot contre sa vie, découvre au juge tout le secret des esprits frappeurs : « Nous avons construit, dit-il, cette petite table malheureuse que vous voyez, à la ressemblance du trépied delphique, et nous l'avons fabriquée de branches de laurier avec de funestes auspices: nous l'avons *remuée* après la consécration que nous en avons faite par des imprécations, des charmes et des vers mystérieux, et par beaucoup d'ornements que nous avons mis tout autour, selon la coutume : et toutes les fois qu'en la mouvant, elle étoit consultée sur les choses cachées, la cérémonie en étoit telle. On la mettoit au milieu de la maison purifiée par des odeurs arabiques, et au-dessus un bassin rond fait de divers métaux, aussi purifié, portoit tout autour sur l'extrémité du bord les vingt-quatre lettres excellemment gravées, dans une égale distance les unes des autres. Quelqu'un vestu de linge et chaussé de mesme, avec un bourrelet sur la teste et de la verveine à la main, qui est une plante heureuse, après avoir invoqué par certains vers la divinité qui préside à la science des choses futures, s'arresta par la loy de la cérémonie. Puis on suspendit aux cornes de la table, avec un fil de Carpathe fort délié, un petit anneau initié de disciplines mystiques, lequel tomboit par petits sauts d'espace en espace sur chaque lettre qui s'y trouvoit marquée, pour faire des vers héroïques qui répondoient convenablement aux interrogations qu'on faisoit aussi bien qu'aux nombres et aux mesures, comme nous lisons les vers pythiques ou ceux qui sont rendus par les oracles des Branchides. Là, nous enquestant de celuy qui succéderoit à l'empire présent, parce qu'on nous disoit que ce devoit estre un personnage

poly en toutes manières, et que l'anneau qui estoit suspendu s'estoit arresté sur deux syllabes O E, avec indication d'une lettre qui est la dernière de toutes; quelqu'un de ceux qui estoient présents s'écria que cela présageoit par une fatale nécessité que ce seroit Théodore. On ne fit pas après cela une plus ample perquisition; car c'estoit une chose assez constante que c'estoit celui-là mesme que tout le monde demandoit. »

Malheureusement pour les devins en question, le successeur de Valens devait être Théodose et non Théodore. Vous reconnaissez l'histoire à laquelle faisait allusion maître Rabelais, et vous savez à quoi vous en tenir sur le fluide d'Hilaire et compagnie.

Essayez, messieurs les tourneurs, d'ajouter la pompe au mystère. Faites des tables de laurier, embaumez-les d'*odeurs arabiques*, entourez-les de cornes, de charmes, d'ornements et de bassins de métal. Revêtez le lin et le bourrelet, symboles de votre innocence, prenez en main la verveine et le fil de Carpathe, récitez des vers pythiques ou autres, et vous parviendrez sans doute à faire dire à vos tables... Théodore au lieu de Théodose...

Tous ces faits historiques sont-ils assez concluants? Faut-il y joindre les faits modernes, que nous avons déjà rapportés? Et si ces derniers ne suffisent pas encore, en voulez-vous d'autres qui se passent chaque jour sous nos yeux?

Tantôt c'est une affaire de police correctionnelle. Un provincial interroge la table d'un Parisien, sur sa fille éloignée de cent lieues. La table répond que la fille est décédée. Le provincial éperdu prend la poste et, à demi-mort lui-même, il trouve sa fille en santé parfaite. Il traduit le Parisien devant les juges, — et celui-ci avoue la petite manivelle avec laquelle il faisait parler sa table... Il est renvoyé acquitté, mais tancé comme il le méritait.

Tantôt c'est une artiste connue depuis vingt ans par ses dessins et ses pastels remarquables. Une table interrogée lui dit: Prenez le crayon et dessinez une vierge! Elle dessine une vierge, comme elle en a dessiné mille dans sa vie. Et tous les initiés de crier au miracle!

Ici c'est une corbeille magnétisée qui court après une personne désignée entre toutes; mais elle y court de quelle façon? Précieusement portée dans les mains du magnétiseur! En voilà un tour d'esprit frappeur et frappant!

Partout ce sont des tablettes d'un demi-pied de long, de quelques pouces de large, épaisses de deux ou trois lignes, avec deux pieds d'ivoire, et un crayon formant le troisième, le tout d'une légèreté telle qu'il est impossible d'y poser le doigt sans imprimer un mouvement quelconque. Les adeptes installent cela sur une feuille de papier blanc, et se pâment d'enthousiasme en voyant le crayon tracer des cercles qui forment *oui* ou *non*, — comme les cloches disent ce qu'on veut.

Mais, messieurs, l'étonnant n'est pas que vos tablettes s'agitent. L'étonnant serait qu'elles restassent immobiles; et l'on pourrait vous défier de les maintenir telles un quart d'heure!

Du reste, le phénomène le plus habituel est celui-ci: Vous voyez un homme éperdu des esprits frappeurs. Sa table révèle le passé et l'avenir, évoque les morts et confond les vivants, dicte des chefs-d'œuvre ou les écrit à la mine de plomb. — Diable! lui dites-vous, montrez-moi cela au premier jour... Au premier jour, il est déjà trop tard. Le sorcier ne croit plus lui-même aux miracles qu'il vous a contés.

— Hâtez-vous d'en prendre pendant qu'elle guérit! disait le médecin Bouvard, lorsque l'écorce d'orme était en vogue.

— Hâtez-vous aussi de faire parler les tables pendant qu'on y croit. Vous n'avez pas de temps à perdre!

Concluons par le très-sage avis de monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans:

Si, comme tout semble l'indiquer, il n'y a qu'une mystification dans les tables parlantes, gardez-vous, gens sérieux, d'en être les dupes. Si, comme rien ne l'annonce encore, il y avait quelque chose... qui sentît le brûlé, gardez-vous, gens chrétiens, d'en être les complices.

ÉVÉNEMENTS ET PERSONNAGES DE 1853.

Outre les hommes et les faits qui ont traversé nos chroniques mensuelles, et à la tête desquels Mistress Stowe et l'*Oncle Tom* ont brillé un jour pour s'éclipser le lendemain, il nous reste à vous présenter les personnages et les événements que nous avons dû tenir en réserve pour la revue générale, — revue de morts et de vivants, de joies et de douleurs, comme toutes les choses d'ici-bas. Suivez d'un œil nos deux gravures, de l'autre notre texte fidèle, et vous aurez l'histoire de l'année à la plume et au crayon.

Omer-Pacha. — Voici d'abord un héros des affaires d'Orient, Omer-Pacha, le *muchir* (feld-maréchal) ottoman, le général en chef des Turcs en Bulgarie. Noble croate, il servit d'abord l'Autriche, émigra à Constantinople à la suite d'une querelle, et monta rapidement aux grades supérieurs. En 1848, il commandait en Valachie, et introduisait chez les musulmans un ordre et une discipline inconnus jusqu'alors. C'est, comme vous voyez, un bel homme, de cinquante à cinquante-deux ans. Il s'est distingué dans la soumission des provinces rebelles de la Porte, surtout dans l'expédition du Kurdistan, où il battit et fit prisonnier le fameux Béderkan-Bey, dernier chef des grands vassaux de la Turquie. Militaire par vocation, il a refusé tous les postes et tous les honneurs qui l'eussent éloigné du champ de bataille. Il entend le français sans le parler, mais s'exprime à merveille en slave, en turc, en allemand et en italien.

Voici trois morts illustres de 1853: l'architecte Fontaine, le lieutenant Bellot et le Père Roothaan, général des jésuites.

Fontaine, mort à quatre-vingt-onze ans, avait débuté, au temps de David, à l'école de Peyre, architecte de Louis XVI. En 1785 il obtint un second prix et se rendit à Rome, à pied, le sac sur le dos. Il y fut rejoint par Percier, son digne collègue depuis, et son ami pendant un demi-siècle. Ils travaillèrent ensemble, à l'écart, et furent surnommés les deux *Étrusques*. Quand ils se retrouvèrent à Paris, les futurs architectes de tant de palais habitaient encore d'humbles mansardes. Ils dessinaient pour Lignereux et Jacob les meubles dont ils allaient imposer le style à l'Empire. La fortune leur vint à tous deux, sans qu'ils s'en doutassent. On était à la fin du Consulat. Mme Bonaparte se plaignait de l'architecte de la Malmaison. David lui indique un jour Percier, et celui-ci, fort timide, conduit Fontaine chez le premier Consul. Bonaparte devine le talent de l'un et de l'autre, et les prend à la fois à son service. Bientôt l'état parfait de la Malmaison contraste avec l'incommodité des Tuileries, dont Lecomte était l'architecte. Le valet de chambre de Bonaparte, qui avait son franc parler, reprochait à Lecomte la fragilité de certain ouvrage. — Bah! s'écrie l'architecte, il durera plus que vous et votre maître. Le valet rapporte ce mot au général

(qu'il appelait toujours ainsi), et le premier Consul, poussé à bout, destitue Lecomte et charge Fontaine et Percier des Tuileries et du Louvre. Ces deux palais étaient presque en ruines. L'herbe poussait dans les salles actuelles du musée égyptien. Les deux amis se mettent à l'œuvre et rajeunissent les monuments en quelques années. Ils construisent les deux escaliers de la colonnade et le magnifique escalier du musée de peinture; ils poussent jusqu'à la rue de Richelieu l'aile gauche, qui s'achève aujourd'hui; ils élèvent l'arc-de-triomphe du Carrousel, etc., etc.; l'un, Fontaine, excellant par la science et l'audace, l'autre brillant par la finesse et l'élégance. Percier a éclipsé Fontaine, en mourant avant lui; mais Fontaine eût peut-être éclipsé Percier, s'il ne lui avait survécu. Que la postérité les place *ex æquo*. Architecte de la Restauration comme de l'Empire, de Louis-Philippe comme de Charles X, Fontaine, on le voit, savait maintenir l'édifice de sa fortune. Il bâtit pour Louis XVIII la chapelle expiatoire de Louis XVI, œuvre inférieure à son noble but, et pour le duc d'Orléans la belle galerie vitrée du Palais-Royal. Louis-Philippe le chargea de la réparation de tous ses châteaux, de la destruction de la façade des Tuileries sur le jardin, et de l'appropriation du palais de Versailles en musée. La gloire de ce dernier ouvrage absout Fontaine de la barbarie du précédent. En 1848, maintenu par la République, il eut l'honneur de lui envoyer sa démission, et se retira dans son ermitage de la rue de la Muette, à quelques pas du cimetière où l'attendaient sa tombe et le repos.

Bellot. — Le nom du lieutenant Bellot sera inscrit auprès de ceux de Lapeyrouse et de John Franklin. Il se rattache pour jamais à la solution du plus grand problème maritime de ce siècle : l'existence d'un océan polaire baignant les côtes septentrionales de l'Amérique et permettant une navigation non interrompue d'Europe en Asie, en passant par le nord-ouest. Deux capitaines Anglais, MM. Macclure et Belcher, avaient décidé de franchir ce passage, en allant à la recherche de Franklin. Le lieutenant français Bellot, officier du plus grand mérite, se joignit en volontaire à l'expédition de ce dernier. Pour se figurer le calme héroïsme d'une telle entreprise, il faut lire la correspondance du commandant Macclure. Pris dans les glaces du pôle, le 11 septembre 1850, il n'a pu s'en débarrasser que le 14 juillet 1851, pour y retomber de nouveau le 24 septembre suivant; de sorte qu'il a passé dans cette prison de frimas la fin de 1851, toute l'année 1852 et la moitié de 1853!

« J'ai l'intention, écrivait-il, de retourner en Angleterre pendant cette campagne; je passerai à l'île Melville et au Port Léopold; mais, si l'on n'entend plus parler de nous, nous aurons probablement été entraînés dans les masses de glaces du pôle, ou à l'ouest de l'île Melville : dans l'un ou l'autre cas, tout effort que l'on ferait pour nous envoyer des secours ne ferait qu'accroître le mal, car tout navire qui entre dans les glaces polaires doit être inévitablement écrasé. Ailleurs il dit encore : « Si l'on ne trouvait aucune nouvelle de nous à la pointe de Waler ou sur quelque promontoire élevé, on pourra supposer qu'il nous est arrivé quelque catastrophe, soit que nous ayons été emportés dans la mer polaire, ou que notre navire ait été brisé dans le détroit de Barrou, et que tout le monde ait péri. S'il en était ainsi, ce que je ne veux pas prévoir, il serait inutile de chercher à pénétrer plus à l'ouest pour nous secourir, car nous serions tous morts de faim avant qu'aucun navire pût arriver à notre aide.»

Ces tristes prévisions ne se sont réalisées que pour le lieutenant Bellot; tandis que MM. Macclure et Belcher se rejoignaient, en exécutant le passage du nord-ouest, tandis qu'ils ajoutaient à la mappe-monde les rivages d'un immense océan au nord de l'Amérique, notre jeune compatriote mourait enseveli dans leur triomphe, en tombant dans une crevasse de glaçons, au moment même où il ouvrait la route qui doit l'immortaliser. — Je resterai à ce poste où m'attend la mort, plutôt que de regagner la terre où il n'y a pas de danger ! Telles ont été ses dernières paroles.

Toute l'Angleterre a souscrit pour élever un monument à Bellot, et le monde entier s'associera à cet acte de justice.

Le P. Roothaan. — Nous n'avons rien à dire du père Roothaan, le dernier général des jésuites, sinon que cet humble et puissant chef de la plus importante milice religieuse du monde a gouverné son royaume spirituel avec le silence, l'habileté et la piété de tradition, jusqu'au milieu de 1853. Son portrait, dessiné d'après nature par le baron de Gissac, en 1848, lorsque l'original, banni de Rome, résidait chez le comte de Villefort, dans l'Aveyron, n'a été publié que par l'*Illustration* française, d'après laquelle nous le reproduisons ici, en demandant grâce à l'illustre société pour cette infraction artistique à ses règlements.

C'est un Belge, s'il nous en souvient, qui a remplacé le le père Roothaan, Hollandais d'origine. On sait qu'aux élections générales notre compatriote, le père de Ravignan, a obtenu un certain nombre de voix.

Marie-Henriette d'Autriche. — Pour passer « du grave au doux », voici l'archiduchesse Marie-Henriette, fille de l'archiduc Joseph et petite-cousine de l'empereur d'Autriche, qui a épousé, le 22 août 1853, dans la fleur de ses dix-sept ans, le duc de Brabant, fils et héritier du roi de Belgique, Léopold. Les deux époux descendent en droite ligne de la fameuse reine Marie Thérèse. L'archiduchesse, grande et jolie comme son portrait, si ce n'est encore davantage, est née le 23 août 1836. Elle était sans contredit la perle de la cour de Vienne, et elle sera la perle de la cour de Bruxelles. « Ses cheveux, écrit un homme qui l'a admirée de près, sont d'un blond cendré, son teint d'une pureté extraordinaire, ses yeux bruns d'une douceur infinie, sa physionomie affable et distinguée, son sourire fin et sa tête intelligente. Il y a dans toute sa personne un charme qui provoque instantanément la sympathie. Et les qualités de l'esprit et du cœur répondent complétement à cet extérieur aimable. La princesse est d'une aménité parfaite envers ses inférieurs, et d'une charité entraînante pour tous ceux qu'elle voit souffrir. Elle parle le français, l'anglais, l'allemand, le hongrois, l'italien et l'espagnol; elle est excellente musicienne et peint avec talent les fleurs et les fruits. Elle monte à cheval avec une intrépidité surprenante, etc. »

Il va sans dire que la future reine des Belges est déjà adorée de ce peuple, à qui elle rend l'image glorieuse de Marie-Thérèse et l'image sainte de Louise-Marie, tant regrettée.

Notre portrait de Marie-Henriette est gravé d'après le chef-d'œuvre de M. Schubert, le premier portraitiste de Bruxelles.

Tien-té, le fameux chef de l'insurrection chinoise, nous fait remonter ou retomber « du plaisant au sévère. » Ce n'est pas un des événements les moins curieux de 1853 que cette brusque dissolution du Céleste Empire. Les rebelles sont déjà maîtres de Nankin, « le jardin et le grenier » de la Chine. Quand ils seront à Pékin, la dynastie

mantchoue croulera d'elle-même. Malheureusement pour elle, elle représente la conquête étrangère et l'immobilité dans l'ignorance. Son jeune adversaire, Tien-té, représente la race nationale et le progrès des lumières. Agé



Personnages de 1853 : En haut, Omer-Pacha, Fontaine ; au-dessous, le père Roothaan, Bellot ; au centre, Marie-Henriette d'Autriche ; au bas, Brunet-Jocrisse ; au-dessus, Tien-té, Monnier-Prudhomme. Dessin de M. Hadamard.

de vingt-trois ans, doué de tout ce qui entraîne et fanatise, héros des clubs mystiques qui minent l'empire depuis un demi-siècle, il appose son nom (*Vertu céleste*) à celui de l'empereur Tien-Foung (*Parfaite abondance*). Imbu d'ailleurs de quelques idées chrétiennes, il relève le spiritualisme en broyant sur sa route les idoles, dragons et pa-

godes tartares. La tour de porcelaine n'a qu'à se bien tenir sur sa base.

Tien-té a pris pour signes de ralliement la suppression de la longue queue imposée aux Chinois par leurs maî-



Événements de 1853 : En haut, le tombeau de Napoléon, le Saint-Sépulcre ; au milieu, types moldaves et bulgares ; au bas, tables tournantes, messe au camp de Satory. Dessin de M. H. Catenacci.

tres, et la robe ouverte par devant, qui était l'ancien vêtement national. « Se couper la queue en ce moment, dit M. Callery, c'est tirer l'épée en jetant le fourreau. » Le portrait de Tien-té, sur toutes les monnaies qu'il répand à pleines mains, brille par une chevelure entière, — immense révolution en Chine!

Le prétendant veut à la fois renverser les Mantchous, réformer le culte, fédéraliser les provinces et ouvrir le Midi à l'Europe. On voit qu'il a quatre cordes excellentes à son arc.

Mûri par des travaux précoces, il est grave et triste, et vit dans la retraite. Il n'en sort que pour donner ses ordres ou éblouir les populations. Alors il voyage en palanquin fermé avec des rideaux de soie couleur d'ambre, et porté sur les épaules de seize officiers de distinction. Derrière lui vient son gouverneur ou conseiller intime, porté par huit hommes. Le cortége est clos par les trente épouses adorées du maître, portées également par un grand nombre d'hommes. Ces dames ont une toilette magnifique. Elles défilent l'une après l'autre, assises dans de beaux fauteuils, bien commodes, richement peints en or et vermillon. Après elles sont de nombreux serviteurs, portés également dans des palanquins, et un détachement de soldats. La physionomie de Tien-té est douce, mais annonce la fermeté et l'obstination. Son teint est couleur de safran pur. Il est plus grand, mais moins robuste que l'empereur, son rival. Celui-ci, svelte, hardi, le regard fixe, commande avec hauteur; le prétendant, au contraire, sonde d'un œil froid les replis de l'âme, persuade plus qu'il n'ordonne, médite ses projets en silence et ne les révèle que par l'exécution.

Du reste, de part et d'autre, le rasoir est le grand argument et la dernière raison. Jamais de quartier ni de captifs. La Chine est littéralement hachée menu entre les deux compétiteurs.

Pauvre Empire du milieu! Il ne rirait même pas de ces deux joviales figures de Monnier-Prudhomme et de Brunet-Jocrisse. Prudhomme, la joie honnête et modérée de 1853, Jocrisse, la naïve et grosse joie de nos pères et de nos oncles!

Monnier vous apparaît, messieurs et mesdames, tel que l'a dessiné M. Stop, et tel qu'il a été couronné, en plâtre, au foyer de l'Odéon, après la 100e représentation de son chef-d'œuvre, sur l'air de *Portrait charmant*, joué par les tambours, flûtes, violons et clarinettes. Le plâtre était de M. Tétard, habile sculpteur en charge, et plus habile artiste en comédie, — que la Russie nous a dérobé depuis lors, avec MMmes Volnis, Plessy et Rachel. Puissent les glaces de la Néva, et les débats de la question d'Orient, nous les renvoyer au premier dégel! On a trouvé généralement que Monnier-Prudhomme et son image se ressemblaient comme deux pruneaux de Tours, — à ce point qu'ils n'ont pu se regarder sans rire (le buste surtout a éclaté), et que l'auteur-comédien s'est écrié avec extase: — Ce portrait est le plus beau jour de ma vie!

Brunet. — Quant à Brunet-Jocrisse, il a fait sa dernière bêtise, il est mort à Fontainebleau, dans sa quatre-vingt-huitième année, ce qui n'est déjà pas si jocrisse.

Brunet, enfant de Paris, s'appelait Mira. Il apprit à lire, avec Talma, chez M. Vaperot, cul-de-sac de la Bouteille, quartier des Arcis. Quand il sut lire, il alla rire au boulevard Nicolet, aux charges de Talon, de Valanges et de Carlin. Il débuta bientôt chez Doyen, où il fut acteur, comparse, souffleur, régisseur, copiste et rédacteur d'affiches. Le premier mot qu'il dit en scène fut celui-ci : — *Frère, il faut mourir*, dans le *Comte de Comminges. Il faut mourir de rire*, ajouta-t-il ensuite toute sa vie durant. Il fit d'abord la vogue de *Cadet-Roussel* à la Cité; puis aux Variétés et au Palais-Royal, celle des Cri-cri, des Fagotin, des Pommadin, des Jocrisses, si bien qu'on ne disait plus : — Allons au Vaudeville, mais : — Allons chez Brunet. Lui-même se comparait ainsi à Potier : — Il joue le sot, et moi je joue la bête.

Il savait dérider Napoléon, qui l'appelait souvent à Saint-Cloud. Mandé un jour pour égayer la tristesse du divorce, il amena Tiercelin, et joua *Cadet-Roussel, professeur de déclamation*. Jugez de l'effet que produisit cette apostrophe du héros comique, menacé de divorce: — Est-ce que vous croyez que je me suis marié pour mon plaisir? c'est pour ne pas laisser finir ma race et avoir des *prédécesseurs!*

Brunet avait sa malice, comme toutes les bêtes... Il savait lancer l'allusion, et appelait cela : — Scier du bois... par allusion au préfet de police Dubois, qui l'avait fait arrêter pour excès de bêtise.

Zimmermann. Onslow. — En fait de pertes, l'art a pleuré plus sérieusement, en 1853, MM. Zimmermann et Onslow: Zimmermann, roi du piano, maître au Conservatoire, auteur de l'opéra : *l'Enlèvement*, des belles messes de Saint-Eustache, et de *l'Encyclopédie du pianiste*, homme aimable dans son salon dont il avait fait une petite cour musicale; Georges Onslow, le Beethoven français, au dire des Allemands eux-mêmes, le compositeur par excellence de musique instrumentale de chambre, l'auteur d'innombrables quintettes et quatuors au-dessus de leur réputation, et de trois opéras, *l'Alcade*, le *Colporteur* et les *Etats de Blois*. Il avait remplacé Chérubini à l'Académie des beaux-arts, où lui-même vient de céder la place à M. Henri Reber, le fin mélodiste de la *Nuit de Noël*, du *Père Gaillard*, et des *Papillottes de M. Benoît*, qui se déroulent aujourd'hui à l'Opéra-Comique, aux applaudissements du public le plus difficile. M. Onslow est mort à Clermont-Ferrand, où il avait fixé sa résidence.

Passons maintenant à notre seconde gravure. Elle nous jette au milieu des grands faits de l'histoire, de la question d'Orient, des Moldaves et des Bulgares, de la sépulture de Napoléon, etc., etc. Fidèle à notre modeste cadre, nous ne toucherons à ces faits que par leur côté moral et pittoresque.

Le Tombeau de Napoléon. — A tout empereur tout honneur. Vous voyez d'abord l'entrée du tombeau de Napoléon aux Invalides, inauguré le 15 août 1853. Ce monument sera l'objet d'une étude grave et de plusieurs dessins spéciaux dans le *Musée des Familles*. Nous nous arrêterons aujourd'hui à la porte, dont rien ne peut rendre l'aspect grandiose et solennel. On y arrive en descendant un escalier de marbre, par l'ouverture pratiquée derrière le grand autel du dôme, dans la partie de l'église affectée à la crypte, et dont le sol est abaissé de deux mètres environ. On passe sous l'autel même par cette porte que nous avons esquissée en petit, en attendant les larges vues que nous préparons. Au-dessus de la corniche, on lit, gravé sur une tablette de marbre noir, le vœu suprême du grand homme : « *Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.* » Aux deux côtés des panneaux se dressent deux statues colossales en bronze, d'un calme sauvage et impassible, représentant la loi et l'armée, la force civile et la force militaire. Elles portent sur des coussins le globe et le sceptre impérial. M. Duret, de l'Institut, a créé ces deux figures qui saisissent l'âme et la disposent aux impressions austères. L'austérité, d'ailleurs, est le caractère de tout le mausolée. Jamais rien d'aussi imposant, d'aussi simple et d'aussi majestueux n'a consacré la mémoire d'un homme. Tout est marbre, bronze et porphyre. Pas un ornement profane; une crypte, noyée dans un demi-jour sépulcral,

entourée d'une balustrade en marbre blanc; au-dessus, un autel à baldaquin en marbre blanc et noir, avec un Christ en marbre blanc de M. Triquetti; à droite et à gauche, pour gardes d'honneur, deux sentinelles mortes, les tombeaux de Duroc et de Bertrand; dans la crypte, un abîme de six mètres, à ciel ouvert, sous le dôme immense des Invalides; un parvis supporté par douze pilastres en marbre blanc de Carrare, d'un seul bloc, offrant douze figures colossales tournées vers le cercueil et personnifiant les grandes victoires de l'Empereur, dernier chef-d'œuvre de l'habile ciseau de Pradier; au centre, le corps de Napoléon, dans un sarcophage en granit rouge de Finlande, posé sur un socle de granit vert français; un pavé de mosaïque, où se dessine une vaste couronne de lauriers, d'où jaillissent les noms des batailles de Rivoli, Marengo, Wagram, Austerlitz, etc.; douze lampes de bronze sur les modèles de Pompéia, et qui ne seront allumées que deux fois par an; sur les parois, dix grands bas-reliefs en marbre blanc rappelant les grandes institutions impériales: le Code civil, la Légion-d'Honneur, le Concordat, l'Université, etc.; çà et là, des reliques sacrées: l'épée d'Austerlitz, les insignes du héros, sa couronne d'or massif, et soixante drapeaux ennemis, tachés de sang et criblés de balles; au fond bientôt la haute statue de Napoléon, que M. Simart taille en pleine carrière: tel est l'ensemble de ce mausolée sans exemple et sans rival, qui fera partager à M. Visconti, mort, hélas! hier, l'immortalité napoléonienne. Le tour de force de l'architecte a été de disposer ses plans de telle sorte que tout le dôme et presque tout l'autel si admirable des Invalides sont devenus le tombeau de l'Empereur, comme s'ils eussent été construits pour cet objet spécial. Jamais appropriation plus imprévue ne fut réalisée avec plus de bonheur, d'harmonie et d habileté.

A plus tard, l'histoire, les détails et les gravures du monument.

Le Saint-Sépulcre. — C'est encore une tombe, ou du moins l'enveloppe d'une tombe, qui occupe le sommet droit de notre dessin. Et quelle tombe, surtout en 1853! Nous avions donné la vue intérieure de la chapelle du Saint-Sépulcre (voy. le t. XVI du *Musée*, p. 88, *Voyage de Naples à Jérusalem*, par M. Mazas); nous ne pouvions choisir, pour en donner la vue extérieure, un moment plus propice que celui où le monde entier s'agite et va se lever peut-être autour et au sujet de ce lieu sacré par excellence. C'est là, en effet, le point de départ et comme le centre de toute cette immense affaire qui s'appelle depuis tant de siècles la question d'Orient. Etrange destinée du tombeau d'un Dieu de paix, mort pour l'union et le salut du genre humain! Toutes les fois qu'on s'en dispute la clef, les épées se tirent et les canons tonnent d'un bout de l'univers à l'autre. Et cela durera tant que cette clef de voûte de l'Eglise sera au pouvoir des infidèles et des hérétiques; tant que Jérusalem, la ville sainte, au lieu d'être une succursale de Rome, la ville éternelle, sera tiraillée par toutes les communions chrétiennes dont elle est le pôle, par les Musulmans qui y voient leur seconde Mecque dans la mosquée d'Omar, et par les Juifs qui y rêvent la renaissance du temple de Salomon jusque dans les fosses dont ils peuplent la vallée de Josaphat. Le doigt de Dieu seul tranchera ce nœud gordien, quand son jour sera venu! La question d'Orient est une question d'en haut.

Moldaves et Bulgares. — En attendant, vous reconnaissez les hommes qui s'agitent, sans savoir que Dieu les mène, autour de cet aimant du Saint-Sépulcre, — les Moldaves, les Valaques et les Bulgares, — déjà esquissés dans nos *Provinces danubiennes* (numéro de septembre 1853); voici la coiffure serrée, le chignon coquet, la jupe à mille plis, le corsage lacé et la petite veste de la paysanne de Beuron et de Werenwaag; ce tricorne d'où s'échappent de longs cheveux est le chapeau de son mari. Ces hommes vêtus de larges houppelandes brodées de passements, aux manches pendantes, de culottes et de bottes molles, de ceintures rouges et de sombreros de feutre, sont les maîtres de poste, cochers et postillons moldaves. Ils causent avec le berger, leur voisin, aux cheveux courts et à la jaquette serrée sur la hanche; avec le fermier, leur ami, au bonnet et à la veste de fourrure, les pistolets au flanc et la hache au poing. Voici les Juifs chassés de la Pologne dont ils gardent le costume étroit et le chapeau pointu. Voici une famille de cultivateurs roumains du Danube: les hommes en braies et en chemises à ceinturon, en bonnet fourré, pieds nus sur leur sol fertile; les femmes rappelant celles de la Bible par leurs tresses échappées d'une bande d'étoffe, leurs corsages ouverts et brodés, leurs colliers sur la poitrine, leur cruche ou leur quenouille à la main, leurs enfants dans les bras. Ce grand chapeau à bords relevés coiffe un marchand moldo-bulgare; ces figures sombres, en turbans de laine, sont un chef et un paysan tatars des rives turques du Danube. Pauvres nations prises entre deux feux, dont toute l'Europe s'occupe aujourd'hui, et qui aimeraient mieux l'oubli dans la paix et l'obscurité!

La petite guerre n'a pas fait moins de bruit que la grande en 1853, et méritait comme elle une place dans notre revue au crayon. L'artiste a choisi le moment solennel de la messe au camp de Satory, quand l'évêque, officiant sous la tente de lances et de drapeaux, élevait l'hostie consacrée, au milieu de trente mille hommes à genoux, au bruit des clairons, des tambours et des salves d'artillerie. De ces cérémonies sublimes, le soldat de Sathonay, de Versailles et d'Helfaut passait à l'école de danse et de musique assaisonnée de lazzis frrrançais, aux spectacles étourdissants de l'Hippodrome militaire, à la cantine *illustrée* d'inscriptions philosophiques: *Véry et Véfour. Bouilli toujours, rôti jamais!* et aux grandes manœuvres sur Saint-Germain, Lyon ou Saint-Omer, dans lesquelles nos troupes montraient si bien pour de rire ce qu'elles sauraient faire pour de bon.

ORFILA.

Pilote. Disputeur. L'inquisition. A Paris. Premier cours. Dernière leçon. Carrière de gloire. Le chimiste légal. L'homme du monde. Le chanteur. Anecdotes.

Nous arrivons au plus illustre mort de 1853. La France a perdu à la fois, dans Orfila, un savant hors ligne, un habile administrateur, un orateur accompli, un homme du monde exemplaire et le premier chanteur de l'époque.

Matteo-Jose-Bonaventure Orfila naquit à Mahon (île Minorque), le 24 avril 1787, d'une famille de petits marchands qui eussent pu se targuer de noblesse, car un de leurs aïeux avait figuré au quatorzième siècle dans les conseils du roi, et doté sa ville natale d'un hospice et d'un couvent. Le père du chimiste le lança, à quinze ans, comme second pilote, sur un navire caboteur; mais, à son retour, il daigna confier son instruction à un cordelier qui lui apprit un peu de grec et de latin, avec beaucoup de scolastique, et, comme Gil Blas à Oviedo, en fit le premier disputeur de Minorque. Il soutint une thèse publique de trois heures dans la grande église de Saint-Jean. Puis, sachant qu'il ne savait rien, et porté irrésistible-

ment vers la science, il alla étudier la médecine à Valence où il obtint les premiers prix de physique et de chimie. Il cultivait en même temps les mathématiques. Que dis-je? il les professait à deux gamins de quatorze ans, devenus ses élèves! Il apprenait le français avec un Gascon et l'anglais avec un citoyen d'Irlande. Voyant son maître de chimie arriéré de cent ans, il achète les livres de Lavoisier et de Fourcroy, renonce aux cours officiels, et fait de sa chambrette un laboratoire où il travaille avec tant d'acharnement qu'on voit sa lampe briller toute la nuit, sauf trois heures, et que les serenos viennent régulièrement y allumer leur lanterne. Après un examen de deux heures, où il instruit et stupéfie ses juges, on le dénonce au grand-inquisiteur, comme ayant fait le monde plus vieux que la Genèse. Le magistrat l'appelle et l'interroge. L'élève concilie éloquemment sa doctrine géologique avec l'Ecriture sainte, et l'inquisiteur lui dit avec bonté : « Vous m'avez convaincu; allez et honorez l'Espagne, et sachez que le saint-office n'est pas aussi barbare qu'on le raconte. »

De Valence, Orfila passe à Barcelone, dont la junte l'envoie en France avec 1,100 fr. dans sa poche. En route,



Le premier cours d'Orfila à Paris, devant Béclard, Jules Cloquet, Edwards, etc. Dessin de G. Janet.

un ami lui en emprunte 1,000, *oublie* de les lui rendre, et l'Espagnol débarque à Paris avec 50 centimes et une guitare! Un oncle de Marseille lui envoie 100 écus; la junte lui fait 1,500 fr. de pension jusqu'à la guerre, et il enlève le doctorat le 27 décembre 1811. Aussitôt les secours de famille sont supprimés (la pension l'était déjà depuis longtemps); le père redemande son fils à Mahon, — et celui-ci lui répond, comment? en ouvrant, à Paris même, dans sa chambre, un cours libre de chimie. Sa bonne étoilel ui envoie pour auditeurs, devinez qui? Béclard, Jules Cloquet et Edwards, qui doivent grandir avec lui-même et rester ses amis jusqu'à la mort.

Toutefois, Orfila sait ce qu'il doit à son pays. Il propose à la junte de Barcelone d'aller y fonder une chaire, et au roi Ferdinand d'organiser la science en Espagne. La junte et le roi le remercient et lui rendent ainsi la liberté qui donne son génie à la France.

On connaît la rapidité et l'éclat de sa carrière à Paris. Successivement médecin par quartier de Louis XVIII en 1816, professeur de médecine légale en 1819, membre de

l'Académie en 1820; transporté à la chaire de chimie en 1823, il ne l'a quittée que peu de jours avant sa mort, le vendredi 4 mars de l'an dernier, après une admirable leçon sur la potasse et la soude, — applaudie par tout le personnel de la Faculté, dans l'immense amphithéâtre de l'Ecole de médecine.

Comme doyen de cette Ecole, Orfila a été vivement attaqué; on sait aujourd'hui ce qu'on doit de progrès à son audace administrative : le jardin de la Faculté, la clinique agrandis; le musée Dupuytren, le musée anatomique, etc.; et ceux même qui le calomniaient le plus hautement se sont inclinés devant ces legs de 161,000 fr., si généreusement donnés et si utilement employés par lui!

Il a légué à la science jusqu'à son corps, livré au scalpel de ses élèves par sa volonté suprême.

A la Faculté, au Conseil général, à celui des hôpitaux,



Portrait d'Orfila. Dessin de G. Janet.

à l'Université, partout enfin, la justesse d'idées, l'initiative rapide, la rigueur de logique, l'éloquence entraînante d'Orfila, ont laissé un vide immense et des regrets éternels.

On se souvient du rôle décisif et providentiel que ce grand chimiste légal jouait dans les procès d'empoisonnement. Ce rôle avait d'autant plus d'effet sur le public, que l'acteur apparaissait avec la double face, terrible et charmante, de l'inquisiteur et de l'homme du monde, de l'alchimiste et du bariton. Dans le drame de la Cour d'assises, a dit un témoin éloquent, cette grave figure apparaissait comme l'image de la fatalité scientifique qui dénoue l'action, secouant son flambeau dans les ténèbres du crime, faisant parler la mort exhumée du tombeau, et apportant la preuve frappante qui confond le coupable et dicte l'arrêt des juges. — Et puis, on voyait le même homme, doux et aimable, sourire au cercle de jeunes femmes et d'élégants dilettanti qui l'entouraient; et, tout

entier à ses mélodieuses inspirations, on l'entendait soupirer la romance avec grâce et d'une voix légère. Dans les mémorables et retentissantes affaires, telles que le célèbre procès du Glandier, que de fois on nous l'a montré se livrant à ses funèbres opérations, mettant le cadavre dans une chaudière, et le laisant passer ensuite dans ses alambics pour découvrir la trace, le vestige, la parcelle d'arsenic qui, poursuivie avec un art irrésistible, vient enfin éclater sur l'émail d'une soucoupe de porcelaine en prenant la forme d'un anneau! On se représentait le savant mélomane dans son laboratoire, entre ses fourneaux et son piano, examinant d'un œil l'appareil qui est sur le feu et de l'autre la musique qui est sur le pupitre; tenant d'une main l'écumoire et promenant l'autre sur le clavier; méditant le problème chimique et fredonnant un air d'opéra, au bruit du bouillonnement de la marmite où se cuisine son œuvre lugubre!

Orfila se souvenait qu'il eût pu saigner et tailler, comme un autre médecin; et voici une de ses plus *spirituelles* opérations, citée par M. Latour, dans l'*Union médicale*.

En janvier 1853, il voit entrer dans son cabinet un magnifique nabab indien, qui croyait avoir deux nez, et qui, sur la réputation universelle du savant, venait de Lahore se faire délivrer par lui de son nez supplémentaire. Vous comprenez qu'à un malade de ce genre et venu de si loin, il eût été cruel de répondre : Mon brave Indien, vous avez la berlue, vous ne possédez que le nez que Dieu vous a donné, et il est, ma foi! très-bien fait. Et de vrai, ajoutait M. Orfila, je n'ai jamais vu de nez d'un plus beau galbe. Mais, en médecin charitable et philosophe, l'illustre toxicologiste fit semblant de se prêter aux idées fausses de l'Indien, examina sur toutes ses faces ce prétendu nez parasite, et, avec sang-froid et assurance, il lui dit : Je vous débarrasserai de cela, revenez demain. Le lendemain, M. Orfila, s'étant procuré un nez aux pavillons de dissection, endort notre Indien au moyen du chloroforme, lui applique, pendant son sommeil, un bandage approprié, et simule adroitement tous les incidents d'une opération. A son réveil, grande joie de l'Indien à qui l'opérateur montre et met entre les mains ce nez, cause de tant de chagrin, et dont sa main habile vient de le débarrasser. Les choses allèrent bien pendant quelques jours; mais, hélas! une nouvelle inquiétude survient chez notre opéré. — Monsieur, dit-il à son opérateur, je crois que le nez repousse! En vain M. Orfila cherche-t-il à lui persuader le contraire; en vain M. Velpeau, consulté, trouve-t-il l'opération bien faite et la cure radicale, le pauvre nabab ne fut pas convaincu, et il partit en disant : Je reviendrai l'année prochaine pour me faire opérer de nouveau. M. Velpeau le sait bien, on ne les guérit pas tous, ces infortunés nosomanes, même par les ressources les plus ingénieuses. Cet habile chirurgien voulut tenter de guérir une pauvre femme qui croyait avoir une couleuvre dans le ventre. On se procure une couleuvre véritable : une petite incision est faite à l'abdomen ; la couleuvre est dextrement jetée dans le bassin et triomphalement montrée à l'opérée. Celle-ci regarde, examine le serpent avec grande attention, et s'écrie : Malheur, c'est une femelle! elle a fait des petits!

M. Dubois (d'Amiens), dans son éloge d'Orfila, a fait de piquantes révélations sur sa carrière musicale.

A huit ans, un moine lui enseignait la musique, à grands coups de férule, de sorte que l'enfant prit en horreur l'art qui devait charmer sa vie. Il ne pouvait surtout rien comprendre à la mesure, lorsqu'un docteur Siguier la lui expliqua en coupant un bâton en deux, puis en quatre parties égales, et en lui disant ces mots : — Ces quatre bois égaux sont la mesure à quatre temps. Ils forment quatre noires. Que tes quatre poses, égales comme ces quatre bois, composent l'ensemble de ta mesure, comme ces quatre bois font l'ensemble du bâton. Voilà tout le mystère! Orfila comprit, et fit des progrès étonnants... Mais bientôt un châtiment paternel trop sévère l'afflige d'un bégaiement complet. Le docteur Siguier vient encore à son aide, et le fait chanter plusieurs mois de suite au lutrin. Il le guérit si radicalement, qu'il exécute, l'année suivante, dans la plus grande église de Minorque, une messe arrangée par lui-même, aux applaudissements de tous ses compatriotes.

Un peu plus tard, à Barcelone, il apprend qu'une excellente troupe italienne va jouer la *Molinara* de Paësiello. Il achète un billet du prix de son dîner, court au théâtre, et en sort littéralement fou. « Il chante en s'en retournant chez lui; il se met au lit et ne peut dormir; il veut reproduire ces grands effets de voix qu'il a entendus : impossible, son organe est lourd, rebelle et traînant. Il attend le jour avec impatience; au lieu d'aller dans l'amphithéâtre de chimie, il va chercher à dompter sa voix, en la jetant au milieu des airs; et pour cela il gravit une haute montagne qui domine Barcelone, le mont Jouy; il se met à vocaliser de toutes ses forces. A dix heures, il tenait ses roulades, et rentrait dans Barcelone tout joyeux de sa conquête. Mais cela ne lui suffit pas, il s'exerce sur toutes sortes d'instruments : la flûte, le piano, la guitare, le violon ; toutefois il finit par opter, et, en véritable Espagnol, il se décide pour la guitare. »

Quelques années après, on donnait une soirée à Paris chez le comte de Balk. Un dilettante célèbre, M. B. L , y remarque un jeune homme, dont la figure expressive et noble attirait la sympathie.

— Quel est ce personnage? demanda-t-il à son ami Champein.

— C'est un Espagnol, protégé du comte, étudiant à Paris, et la plus belle organisation musicale que je connaisse.

— Son nom?

— Ma foi, je l'ai oublié... Un nom en *i* ou en *a*. Il possède une voix incomparable; — et s'il voulait entrer à l'Opéra, il en serait le roi dès les premières notes. Mais figurez-vous qu'il a une manie, celle de la science, — la chimie et la médecine! Il ne va dans le monde que pour arriver plus tôt à la Faculté... Il dédaigne l'art, le théâtre et les artistes... Bref, c'est un fou qui tourne le dos à la gloire et à la fortune.

— Quel a été son maître de musique?

— Lui-même, dit-on... Il n'a pas le moindre antécédent.. Il a chanté, il y a deux jours, chez un banquier, où il a fait sensation et fanatisme... Mais lui seul ne paraît pas s'en être aperçu...

— Bah! dit B. L., sur qui l'exagération réagissait en sens contraire, encore un phénomène comme j'en ai tant vu disparaître; — un de ces prodiges que les salons parisiens mettent en évidence pour quelques soirées. — Tenez, mon cher, je douterai de votre virtuose castillan jusqu'à ce que vous me l'ayez fait entendre à loisir.

— Tout de suite, si vous voulez, reprend Champein; n'attachant aucune importance à la musique, le jeune homme ne se fait jamais prier.

On écoute une fantaisie de Creutzer, qui obtient un succès d'enthousiasme... Mais B. L. n'entendait que d'une oreille, et ne quittait pas des yeux l'Espagnol au sujet duquel il croyait donner une leçon à son ami.

Prévenu par Champein, le comte de Balk dit un mot à

l'oreille du jeune inconnu, et celui-ci, sans autre façon, se met à chanter un des morceaux les plus difficiles et les plus admirés du *Matrimonio segreto*.

Ce fut un véritable coup de théâtre. Voix, méthode, souplesse, force, grâce, élégance, pureté, broderies, expression, tout était parfait, merveilleux, incroyable, chez l'exécutant. — Jamais la suave mélodie de Cimarosa n'avait été plus suavement interprétée... Jamais la musique elle-même n'avait rien produit de plus délicieux, de plus précis, de plus sympathique, de plus enchanteur. Au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, B. L. se lève éperdu, et court vers l'Espagnol, au moment où Laïs lui disait : — On n'a jamais mieux chanté, on ne chantera jamais ce morceau mieux que vous, monsieur ORFILA !

— Orfila ! s'écrie B. L., voilà un nom qui effacera bientôt ceux des plus fameux artistes !

C'était bien Orfila, en effet ; mais le dilettante se trompait en lui annonçant la gloire de la scène.

Il marchait à une gloire plus pure et plus solide, — et il devait y arriver, quoi qu'eût dit Champein, en ne chantant qu'à ses moments perdus, et en demeurant simple amateur de musique.

Tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre M. Orfila dans son salon, devenu l'antichambre des théâtres lyriques, — savent qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce qu'on vient de lire. — L'illustre doyen de la Faculté de médecine était réellement le plus admirable chanteur de son époque. A soixante-six ans, il possédait encore la fraîcheur de sa voix et toutes les perfections de sa méthode, — comme il conservait en chaire, et la plume à la main, tout le charme pénétrant de son éloquence et toute la vigueur de ses facultés intellectuelles.

Tombé malade le 5 mars, d'une pneumonie aiguë, il mourait sept jours après, en chrétien pieux et résigné.

On n'a fait qu'un reproche mérité à Orfila. La rigueur de ses convictions et la hauteur de son influence l'ont entraîné à combattre des talents qu'il aurait dû reconnaître et encourager, et qui se sont vus obligés de s'élever contre lui et malgré lui.

LE DERNIER MONTMORENCY. — Nous assistions, il y a peu de jours, aux obsèques du prince de Montmorency-Robecq, qui a emporté dans la tombe un des plus grands noms de la noblesse de France. Il ne s'était jamais marié, pensant que le monde n'avait plus de place pour les premiers barons chrétiens. Une semaine avant sa mort, il avait assisté à un magnifique et long enterrement, où il s'était morfondu d'ennui et de froid. — Quand ce sera mon tour, dit-il, en rentrant, à ses sœurs, je ne veux pas de ces pompes funèbres inutiles aux défunts et malfaisantes aux vivants. Je tiens seulement à une messe basse, et à la plus belle musique sacrée qu'il y ait à Paris. L'ayant trouvé mort dans son lit la semaine suivante, ses sœurs ont exécuté pieusement son dernier vœu. Son convoi s'est fait à l'Abbaye-aux-Bois avec la plus grande simplicité, mais aux sons d'une musique qui a édifié et charmé tous les assistants.

DÉCRET DE PIE IX SUR L'ART DRAMATIQUE. — Ce décret fait sensation au théâtre et dans les lettres. Il fixe les consciences incertaines, réprime les scrupules sur l'usage comme les licences de l'abus, et donne raison aux principes qui dirigent nos études dramatiques. Nous reproduisons textuellement le *Journal officiel de Rome*, du 5 décembre 1853 : « Les théâtres qui, joignant l'utile à l'agréable, devraient être une excitation continuelle au bien, semblent être, de nos jours, une école d'immoralité. Afin de remédier à ce mal, le Saint-Père a chargé le ministre de l'Intérieur et les gouverneurs des provinces de faire surveiller sévèrement les théâtres, *et de stimuler les auteurs à écrire, en vers et en prose, des ouvrages dramatiques décents et moraux*. Des prix seront décernés aux pièces qui atteindront ce but, tout en étant recommandables au point de vue dramatique. On espère que cette mesure ramènera l'art théâtral à son véritable but : l'enseignement par la récréation. »

Nous applaudissons de toute notre âme à ce décret si décisif et si sage du chef de la chrétienté. Loin de proscrire le théâtre, il le relève en le purifiant. Il accomplit, avec l'autorité suprême de l'Eglise, ce que nous avons toujours essayé dans notre humble mission. Il répond en même temps à ceux qui nous reprochaient notre sévérité pour le mal et nos encouragements pour le bien dans les ouvrages de la scène. Nous continuerons donc avec confiance notre ligne de conduite à cet égard, et toutes les familles intelligentes et honnêtes pourront nous y suivre avec sécurité.

THÉATRE-FRANÇAIS. — La *Pierre de Touche*, de MM. Jules Sandeau et Émile Augier. Voici, par exemple, une comédie qui obtiendrait, à Rome même, le suffrage de Pie IX. Dans cette œuvre éminente, notre collaborateur Jules Sandeau a montré deux jeunes artistes aux prises avec les séductions de l'opulence. Tandis que l'un en sort pur et meilleur, l'autre y perd son talent, sa dignité et jusqu'à sa conscience. Le dénoûment, admirable d'effet et de moralité, est la malédiction du premier sur le second, de Spiegel, le peintre incorruptible, sur Wagner, le musicien dégradé. Malgré le danger d'un tel sujet, où le premier personnage encourt le mépris public de scène en scène, le plus légitime succès a couronné l'œuvre, semée à profusion de traits d'esprit et de cœur, étincelante de verve et de jeunesse, de nobles larmes et de joyeux éclats de rire. L'acteur Got, dans le rôle de Spiegel, s'est élevé tour à tour au sublime du comique et du pathétique. La cour impériale assistait, avec l'élite de Paris, à cette belle représentation, — qui, malgré des oppositions étouffées sous les bravos de la salle, va renouveler pour M. Jules Sandeau la vogue de *Mlle de la Seigliere*.

Mlle RACHEL EN RUSSIE. — Notre premier théâtre avait besoin de cette bonne fortune, après les échecs officiels des diverses *Jeunesses* de M. Alexandre Dumas,— et après la démission que Mlle Rachel a envoyée, dit-on, de Saint-Pétersbourg. Les roubles et les applaudissements russes ont-ils fait tourner la tête à l'illustre tragédienne ? On peut le supposer d'après le bulletin suivant qu'un correspondant adresse aux journaux de Paris :

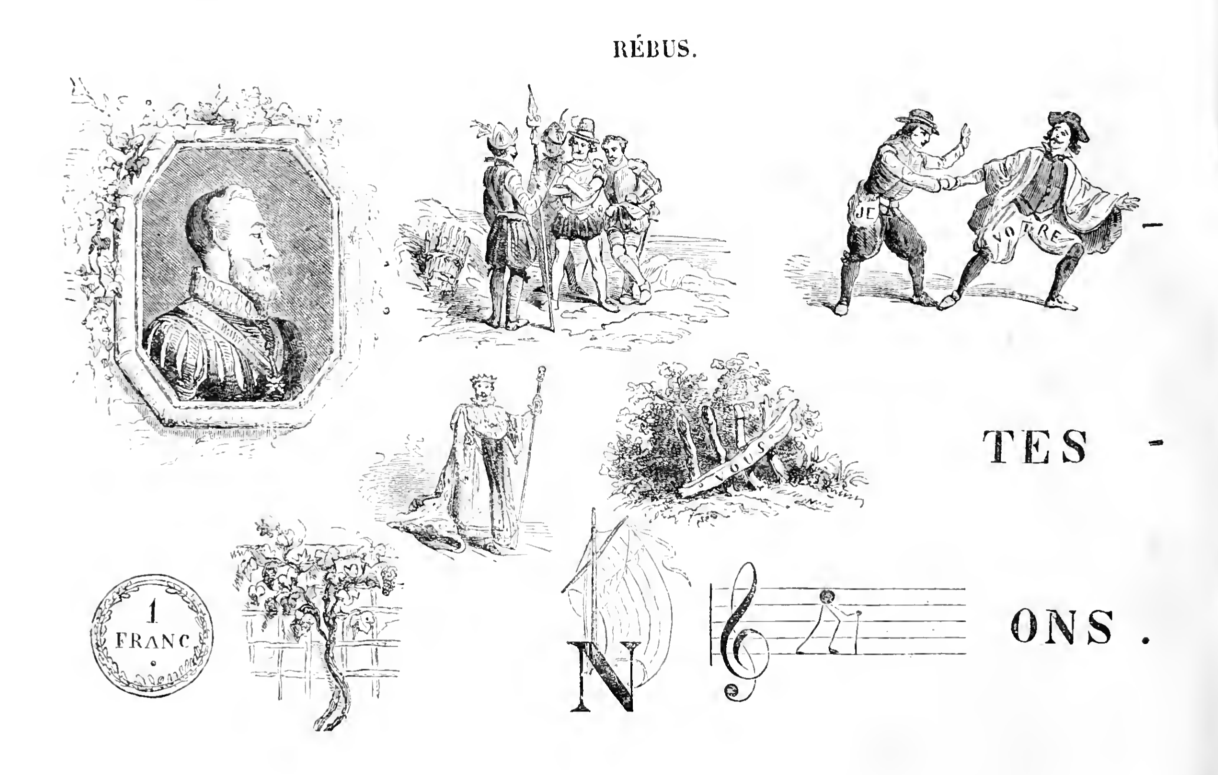
Côté matériel du succès. Maximum des recettes quotidiennes : 11,818 fr. ; minimum : 8,800 fr. — Abonnement : SOMME ÉNORME, 350,000 fr.

Côté moral. Après la troisième représentation d'*Adrienne Lecouvreur*, Mlle Rachel était attendue dans le couloir par une cinquantaine de jeunes officiers qui sont demeurés là près de deux heures. Lorsque la tragédienne, qui n'était pas prévenue, s'est présentée, ils se sont formés en haie, tenant à la main leurs casques étincelants (c'étaient des chevaliers-gardes) ; personne ne prenant la parole, Mlle Rachel a pris l'initiative et, s'adressant à ces jeunes gens, après une révérence comme elle sait les faire, elle les a remerciés et invités à lui rendre une petite visite chez elle. Le lendemain, réception générale. Chaque officier s'est présenté muni d'une fleur ou d'une feuille du bouquet de la grande artiste, qui servait de carte de reconnaissance. Toute la jeunesse militaire de Saint-Pétersbourg ne sait à quels actes se livrer pour té-

moigner son enthousiasme. On va en juger par un exemple ; c'est de la régence mêlée d'un peu de tartare. La scène se passe chez Dussaux, le premier restaurateur de la capitale russe, à une heure du matin, après le spectacle. Quinze jeunes gens se mettent à table. La santé de Phèdre est portée. « Messieurs, dit l'un d'eux, vous venez de boire à la santé de Phèdre ; il faut que les verres que nous venons de vider ne servent plus ! » Les verres volent en pièces. On boit à Marie Stuart, on boit à Andromaque, on boit à Adrienne Lecouvreur, on boit à Mlle Rachel, plus d'une fois peut-être, et à chaque toast les verres sont encore brisés. C'ÉTAIT BEAUCOUP, C'ÉTAIT TROP : on ne s'en tint pas là, on jeta par la fenêtre le service de table et jusqu'à un surtout magnifique ; puis on se donne rendez-vous à la représentation prochaine. Pour cette fois, on salue Mlle Rachel de neuf salves d'applaudissements à son entrée, et on la rappelle quinze fois. Ces rappels fatiguent plus la grande artiste que les représentations elles-mêmes. Mais cette fois, après la représentation, personne au dehors pour l'accueillir ; il semblait que l'enthousiasme eût été épuisé à l'intérieur. Mlle Rachel arrive chez elle. Que trouve-t-elle ? les chevaliers-gardes de service à l'escalier, sur lequel on avait tracé un chemin de roses et de camélias depuis le vestibule jusqu'à la porte de l'appartement. La porte elle-même était décorée d'une couronne. Trois salves d'applaudissements ont salué Adrienne. Puis les chevaliers-gardes se sont découverts et ont fait retentir le cri : Hommage au génie !

Quand ces folies seront passées, Mlle Rachel réfléchira, et retirera sans doute sa démission, pour retrouver à Paris des bravos français qui ont plus de prix que tous les solécismes moscovites.

RÉBUS.



L. LACOMBE A METZ. — Lacombe doit beaucoup à Metz, avions-nous dit dans notre biographie de cet excellent artiste, mais la ville de Metz redoit plus encore à Lacombe. La ville de Metz vient de s'acquitter avec honneur, en appelant notre jeune Mendelsohn, en se portant en masse à son hôtel et à son concert, en lui donnant une ovation beaucoup plus sérieuse que les triomphes russes. L'Allemagne, qui en a entendu l'écho, a réclamé à son tour l'auteur de *Manfred* et d'*Arva*, qui va y succéder à Berlioz et y faire exécuter ses admirables symphonies. Le directeur du Grand-Opéra comprend-il ce que cela veut dire ?

PITRE-CH.

EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE.

« *Soldats, si les drapeaux vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc !* » Harangue de Henri IV à ses troupes avant la bataille d'Ivry. On sait qu'il ajouta ces mots : « Vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

ÉNIGME SCIENTIFIQUE.

Quelle est la petite machine qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine ; qui enferme le temps dans notre poche et place le soleil sur notre cheminée ; qui fit l'admiration de Charlemagne, l'occupation du pape Sylvestre II et le désespoir de Charles-Quint ?

A NOS LECTEURS.

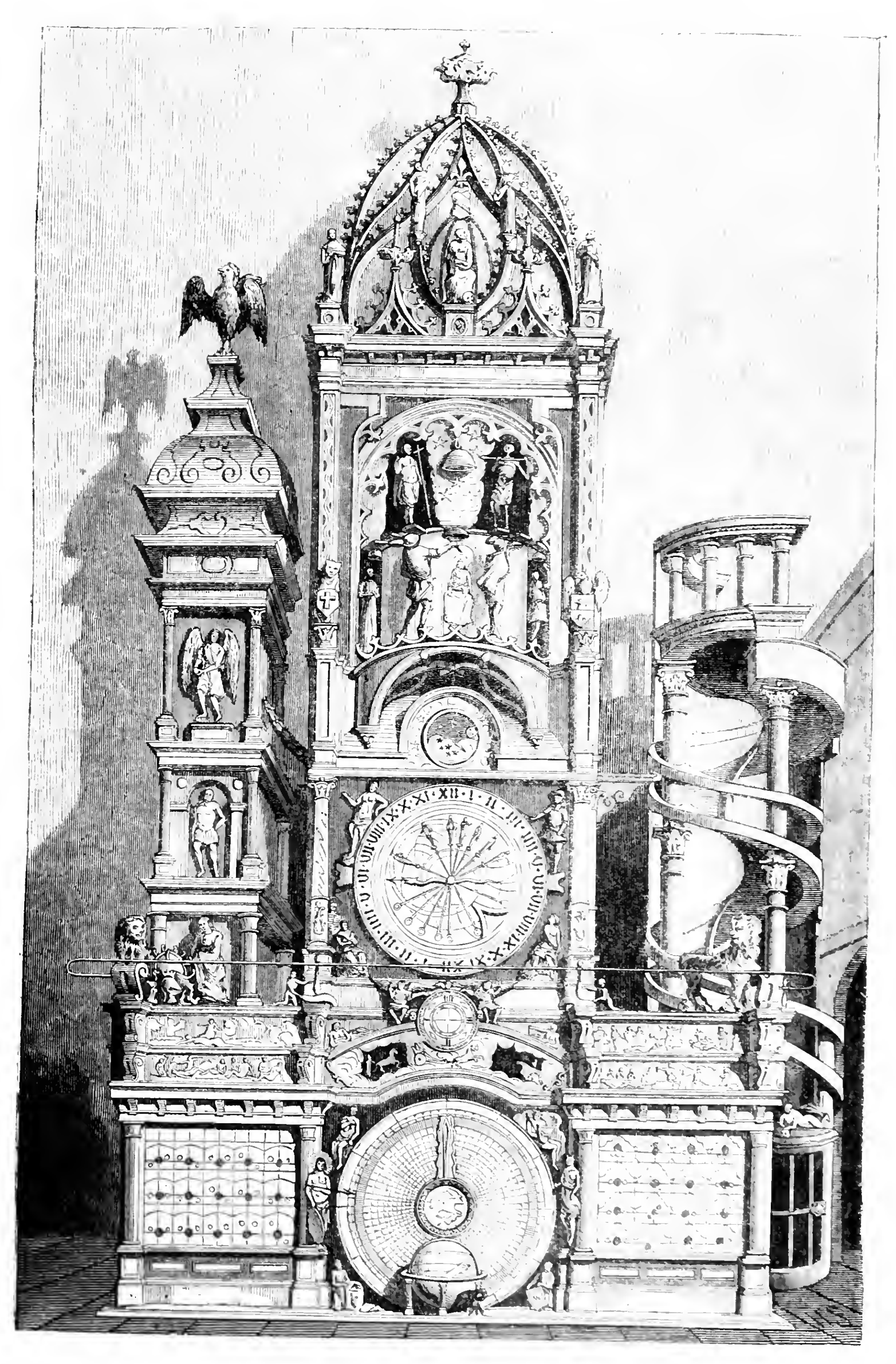
N.-B. Nous publierons prochainement ***Le Drapeau rouge*** (1652), dernier épisode des ***Révolutions d'autrefois*** en France, par M. Pitre-Chevalier ; ***Providence, chronique du Bosphore***, par M. Méry ; ***Le Savant et le crocodile, histoire naturelle et surnaturelle***, fantaisie du même auteur, qui est peut-être son paradoxe le plus étincelant de verve et d'esprit ; les ***Belles folies***, 1° ***Le Collectionneur d'autographes***, étude profonde et charmante de M. Léon Gozlan ; ***Le Petit sou***, poésie de Mme Anaïs Ségalas, dont chaque vers est une larme ou un sourire, etc., etc.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — MÉCANIQUE (1).

L'HORLOGE ET LA MONTRE; HISTOIRE CHRONOMÉTRIQUE.

I. — L'HORLOGE. (RÉPONSE A L'ÉNIGME DE DÉCEMBRE.)



L'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg. (1) Voyez pour la série les Tables générales et les tables particulières

Ce devait être, il faut l'avouer, un état social bien monotone que celui où vivait l'homme avant qu'il eût découvert l'art de mesurer le temps.

De nos jours, le progrès continu des sciences exactes et les réformes qui en découlent ont tellement changé la face des choses, qu'on a peine à se bien peindre la situation élémentaire qu'elles ont successivement remplacée. Le point de départ échappe : il faut presque un effort de la pensée pour se reporter, du milieu dans lequel nous vivons, vers ces temps primitifs où l'homme, dénué de tout, mais fort d'un génie encore vierge, luttait dans les ténèbres de l'ignorance pour la satisfaction du besoin intellectuel, n'ayant même pas les moyens de partager sa vie, d'en reconnaître les phases et d'en apprécier le cours.

Vous, aimable lectrice, que ce grave début effraye peut-être, et qui feuilletez ces pages, mollement plongée dans votre causeuse, vous n'avez, pour vous rappeler la date d'un événement agréable, le jour d'une visite intéressante, qu'à étendre la main vers ce riche album qui s'épanouit sur un guéridon Pompadour : Tahan, qui l'a revêtu d'un élégant surtout en bois sculpté par Liénard, a eu soin de placer sous la première feuille le secours nécessaire d'un calendrier. Ou bien, si vos fantaisies vous emportent vers l'arène triomphale où retentissent le soir les accents énergiques de Gueymard, interrogez ce bronze délicieux qui surmonte la tablette de votre cheminée, et dont le cadran signé Lépine s'éclaire aux feux d'un double flambeau sorti des ateliers de Vitioz : sa réponse vous dira s'il est temps de commander vos chevaux ou de sonner votre femme de chambre.

Et vous, cher lecteur, qui vous enfermez dans ce cabinet écarté, sous la protection de doubles portières où viennent expirer les bruits du dehors, vous pouvez en toute sécurité laisser couler les heures silencieuses de l'étude. Homme d'État, les méditations politiques absorbent votre pensée ; philosophe, historien, littérateur, les savantes pages de vos livres aimés feront jaillir en vous de nouvelles sources d'idées; spéculateur ou négociant, vous vous enfoncerez dans les calculs du commerce, dans les profonds arcanes de la finance. Si les mirages de l'imagination, si les séductions de l'art, les entraînements de la diplomatie ou les charmes de la composition vous font oublier les limites fixées à l'étude, un coup d'œil jeté sur ce petit instrument rond, plat, et large comme une pièce de cent sous, que vous avez eu la précaution de placer sur votre bureau, et dans lequel Bréguet a déployé les merveilles de la science chronométrique, vous rappellera sans peine des labeurs de la pensée aux nécessités de la vie active, et vous pourrez, à l'heure dite, monter à votre banc parlementaire, frapper à la porte de l'Institut, donner vos ordres à la Bourse, ou jeter sur vos ateliers le regard scrutateur qui fixe ou prépare le succès.

Partout aujourd'hui s'offrent à nous, sous toutes les formes, les moyens de diviser le temps et d'en calculer le produit. Riche ou pauvre, sous le chaume de l'artisan comme dans le palais du capitaliste, tout le monde peut comparer, supputer, répartir, au gré du besoin, ses heures, sa journée, son mois, sa vie entière. Mais se fait-on l'idée d'un état de choses où rien de tout cela n'était possible, où les heures succédaient aux heures, les années aux années, sans que l'homme en eût conscience, ou plutôt sans qu'il eût la perception de la fuite du temps autrement que par la succession indéfinie des jours aux nuits, des ténèbres à la lumière? — L'esprit humain sans doute devait être tourmenté d'un terrible besoin de connaître et d'apprécier.

I. — LES FLEURS ET LES HEURES.

Aussi est-ce un merveilleux spectacle que celui des efforts tentés dans l'enfance des âges pour arriver à satisfaire ce besoin inné de la nature humaine. Si loin qu'on puisse remonter dans l'obscurité des siècles antéhistoriques, on trouve l'homme occupé à poser les premiers termes de ce problème, dont il sent instinctivement l'importance.

Sous le ciel poétique de l'Inde, dans ces plaines dorées couvertes de fleurs et de soleil, le laboureur, en se rendant à son travail, s'est arrêté près du frais buisson où vient de naître, pendant la nuit, le bouton virginal de la rose. Il le voit dégager du vert calice son front humide aux premières lueurs de l'aube, se développer, s'épanouir à mesure que le soleil monte sur l'horizon, puis s'incliner et se flétrir quand l'astre, dans tout son éclat, parvient vers la moitié de son cours. A ce moment même, l'héliotrope, élevant ses petites étamines vers les rayons étincelants, semble aspirer dans le disque embrasé du dieu du jour les parfums dont il embaume le bosquet. Plus tard le tulipier ouvrira ses feuilles d'or et de pourpre, et leurs pétales, en se détachant de la corolle pour joncher la terre, marqueront le déclin de la journée.

Ces circonstances caractéristiques ont dû se graver dans l'imagination des pâtres hindous. Elles leur ont servi de jalons pour la division du jour. On a dit l'heure du bouton, l'heure de la rose, l'heure de l'héliotrope, l'heure de la tulipe, comme nous disons quatre heures du matin, dix heures, midi, trois heures de relevée, six heures du soir. L'horloge des fleurs fut sans doute le premier pas de l'art chronométrique dans l'enfance du monde.— Ensuite, on y ajouta le calendrier de Flore, qui marque les divisions de l'année par la floraison des plantes propres aux différentes saisons.

II. — ENFANCE DE LA CHRONOMÉTRIE.

Mais qu'il y a loin de cet informe et ingénieux essai, praticable à peine pendant le jour, sous un ciel privilégié, à l'invention décisive de l'horloge solaire ou *gnomon*, dont la découverte est due au génie religieux et méditatif de la Chaldée et de l'Egypte!

Dans ces régions, berceau de l'astronomie, l'art de diviser la journée sur une surface plane au moyen d'une aiguille perpendiculaire dont l'ombre en parcourt successivement les diverses parties, semble être né en même temps que l'art de nombrer les jours en les groupant en semaines, les semaines en mois, les mois en années. Le calendrier se formait en Egypte en même temps qu'on y construisait des *gnomons* et ces obélisques de granit, monuments gigantesques qui n'étaient, dans le principe, que les aiguilles d'immenses méridiennes.

Il est remarquable que, du temps de Moïse, les Juifs, élevés parmi les Egyptiens, semblent avoir ignoré l'usage du gnomon, déjà répandu cependant chez tous les grands peuples de l'Asie. Moïse, qui connaissait assurément la division de l'année par jours, semaines et mois, puisqu'il calcule la durée du déluge, ne connaissait pas la division du jour par heures : lorsqu'il veut constater un fait quelconque, « c'était, dit-il, au matin. — C'était le soir. — « Le soleil était à son déclin. — Il faisait nuit. — Les « étoiles brillaient au firmament, etc. »

Quoi qu'il en soit, le génie de l'homme ne tarda pas à réaliser un nouveau progrès dans l'art chronométrique. La méridienne ou horloge solaire, cet instrument primitif

qui offre encore aujourd'hui le seul moyen de rectifier les imperfections de nos instruments mécaniques, restait elle-même fort incomplète, puisqu'elle ne donnait la mesure du temps que pendant le jour et seulement quand l'état de l'atmosphère ne mettait pas obstacle à l'action des rayons solaires. Pendant la nuit, l'heure ne pouvait être approximativement indiquée qu'au moyen d'observations astronomiques sur le cours de la lune et des étoiles, ce qui échappait au vulgaire la plupart du temps, et à tout le monde par un temps couvert ou pluvieux. Alors fut inventé le *sablier*, et peu après, la *clepsydre*, ou horloge d'eau.

III. — SABLIERS ET CLEPSYDRES. — LE ROI DE PERSE ET LE KALIFE.

Le sablier est généralement connu. Il remonte à la plus haute antiquité. Winkelmann assure qu'on l'a retrouvé dans un bas-relief antique représentant les noces de Thétis et Pélée. Le sablier, dans ce monument de la sculpture grecque, figure absolument sous la même forme où nous le voyons aujourd'hui, et l'artiste l'a placé, non dans la main du Temps, ce qui eût manqué d'à-propos dans un mariage mythologique, mais dans les mains de Morphée, qui mesure ses faveurs aux dieux aussi bien qu'aux simples mortels. De nos jours, le sablier sert encore quelquefois dans la marine, malgré ses imperfections; et chacun de nous peut l'utiliser pour une opération beaucoup moins grave, mais qui a son importance relative, la cuisson des œufs frais, lorsque la table du déjeuner joint cet aliment substantiel et fortifiant à une odorante tasse de thé.

L'horloge d'eau ou clepsydre était un instrument beaucoup moins défectueux, quoique fort simple aussi; il se composait d'un vase à l'extrémité duquel l'eau s'écoulait dans un étroit tuyau, d'où elle tombait goutte à goutte dans un récipient de cristal : le liquide, en s'élevant insensiblement dans ce récipient sur les parois duquel étaient marquées les divisions du jour, indiquait les heures avec une exactitude peu différente de celle de l'horloge solaire. Les mécaniciens grecs, qui la complétèrent bientôt d'un cadran à aiguilles, se plurent à déployer leur savoir autour de la clepsydre : l'un d'eux, le célèbre Ctésibius, d'Alexandrie, était parvenu, au moyen de rouages qu'il y ajoutait et qu'il faisait mouvoir par la pesanteur de l'eau, à marquer les jours, les mois, les signes du zodiaque, et même à sonner de la trompette. — Il leur aurait fait jouer des polkas et des mazurkas, comme nos sonneries modernes, si l'art musical eût été alors aussi avancé que l'horlogerie.

On cite encore, parmi les horloges hydrauliques des anciens, celle du célèbre Chapour, que nous nommons *Sapor*, roi de Perse, ce redoutable adversaire de l'empire romain, qui, après avoir vaincu les légions, se donnait parfois le passe-temps de faire décapiter tous ses prisonniers, généraux et soldats indistinctement. Il paraît qu'au milieu de ces sanglantes exécutions, ce roi barbare n'était pas insensible à des plaisirs moins sauvages, car il avait fait construire son horloge tout en cristal et sur des dimensions assez spacieuses pour qu'un homme pût y entrer et s'y asseoir commodément. Chapour en avait fait une sorte d'observatoire où il s'installait souvent lui-même pour y suivre le cours des astres.

Mais la plus importante des inventions de l'antiquité dans l'art chronométrique dut être, sans contredit, celle d'Archimède, s'il est vrai, comme on n'en peut douter d'après le témoignage des écrivains contemporains, que ce grand homme était parvenu à construire une machine fonctionnant à l'aide de poids et de ressorts, et qui présentait dans sa forme sphérique, non-seulement le cours des heures, mais la marche du soleil, de la lune et des différentes planètes connues à cette époque.

Malheureusement, le secret de ce merveilleux mécanisme ne nous a pas été conservé. La mort prématurée de l'ingénieur, tué par un soldat ivre au sac de Syracuse, couvrit pour jamais de profondes ténèbres les inventions scientifiques de ce rare génie. Après lui, le progrès des sciences exactes s'arrête chez les anciens. Il avait fallu seize siècles à l'astronomie et à la mécanique pour nous donner, d'une manière imparfaite sur des instruments défectueux, la mesure du temps. Douze siècles encore seront nécessaires pour que le progrès reprenne son cours. L'effort scientifique semble avoir épuisé l'esprit humain : il se repose. Le calendrier fixé par J. César, gâté par Auguste et ses successeurs, reste inachevé jusqu'au seizième siècle de l'ère chrétienne, où il est rétabli et perfectionné par Grégoire XIII. Quant à l'art des Ctésibius et des Archimède, il semble rétrograder plutôt qu'avancer.

Les Chinois et les Arabes, chez lesquels la science mécanique se retrouve après avoir disparu de la Grèce et de l'Italie, s'étaient bornés à perfectionner l'horloge hydraulique en l'ornant, selon l'usage des peuples asiatiques, d'enjolivements bizarres et compliqués. Au huitième siècle de notre ère, on voit un astronome chinois, Hang, construire une *clepsydre* où sont représentés le mouvement propre et le mouvement commun du soleil, de la lune et des cinq planètes, leurs conjonctions, leurs occultations, les éclipses solaires et lunaires. Deux styles ou aiguilles y marquaient, jour et nuit, la centième partie du jour; toutes les fois que l'aiguille atteignait cette division, on voyait une petite statue de bois qui donnait un coup de marteau sur un timbre, puis disparaissait : quand le style était sur l'heure, une autre statue venait remplir le même office que la première.

Au commencement du neuvième siècle, le calife Aroun-al-Raschid envoya à Charlemagne, entre autres présents d'un grand prix, une horloge d'airain damasquiné d'or. Elle était à rouages, et marquait les heures sur un cadran. Au moment où l'aiguille s'arrêtait sur un chiffre, un nombre égal de petites boules de fer tombaient sur un timbre, qu'elles faisaient tinter autant de fois qu'il y avait d'heures indiquées. Alors douze fenêtres s'ouvraient, et l'on en voyait sortir douze cavaliers armés qui, après diverses évolutions, rentraient dans l'intérieur du mécanisme, et les fenêtres se refermaient.

Presque à la même époque, le célèbre archevêque de Vérone, Pacificus, exécuta une horloge de même nature, qui, de plus que ses devancières, marquait, outre les heures, le quantième du mois, les jours de la semaine, les phases de la lune, absolument comme deux belles pendules que tout le monde peut voir aujourd'hui chez Leroy, au Palais-Royal.

Mais ce n'étaient encore là que des clepsydres, des horloges mues par l'eau, c'est-à-dire par un mécanisme essentiellement vicieux; le poids moteur essayé par Archimède était retombé dans l'oubli; l'échappement n'était pas inventé.

IV. — LE PAPE MÉCANICIEN.

Vers ce temps-là vivait, dans un pauvre couvent de l'ordre de Saint-Benoît, un homme que ses talents et son caractère devaient élever bientôt au faîte de la hiérarchie chrétienne. Il était né dans les montagnes de l'Auvergne, de

parents obscurs qui le destinaient à l'état de berger. Tout jeune encore, il gardait les troupeaux dans les environs d'Aurillac, lorsqu'il fit rencontre des moines de Saint-Gérard qui appartenaient à la règle de Saint-Benoît. Les bons Pères interrogent l'enfant, lui trouvent une intelligence précoce, et l'emmènent à leur couvent. — Cet enfant, ce pâtre, ce moinillon recueilli par charité dans un monastère presque aussi pauvre que lui-même, c'était le célèbre Gerbert, qui devint pape, en 999, sous le nom de Sylvestre II.

Quelques années d'études à Saint-Gérard le mirent au courant de tout ce qu'on pouvait apprendre alors dans ces retraites ascétiques, au milieu de paysans à demi-barbares et de seigneurs féodaux qui ne l'étaient guère moins. Ayant de beaucoup dépassé ses maîtres, il voulut voyager pour augmenter ses connaissances scientifiques. Dès qu'il eut prononcé ses vœux, il se rendit en Espagne, où la domination brillante des Arabes, sous les califes de Cordoue, répandait partout le goût des lettres et des arts. Cordoue, cette Athènes de l'islamisme, comptait alors 220,000 mai-



Charles-Quint.
Grégoire XIII Gerbert (Sylvestre II). Galilée.

sons, 1,600 mosquées, 900 bains publics, et plus d'un million d'âmes. Malheureusement la civilisation musulmane était loin encore d'avoir triomphé des préjugés qui dominaient à cette époque presque toute la chrétienté. Le profond savoir du jeune moine devint suspect. Passionné pour les sciences exactes, les mathématiques, l'astronomie, la mécanique, la physique, il passa pour sorcier; peu s'en fallut qu'on ne l'accusât d'hérésie, malgré sa piété vraiment sincère.

Gerbert sentit qu'il était temps de quitter Salamanque, où il avait établi sa résidence. Il partit précipitamment pour Paris, et il ne tarda pas à s'y faire de puissants amis. Nommé d'abord supérieur du couvent de Bobio, en Italie, il fut appelé peu de temps après à l'archevêché de Reims, puis devint précepteur de Robert Ier, roi de France, et ensuite d'Othon III, empereur d'Allemagne, par le concours duquel il fut élu au siége de Ravenne et monta au trône pontifical. On sait qu'avant son élévation, n'étant encore qu'archevêque de Reims, il avait défendu avec vivacité les droits de l'épiscopat contre les empiétements du pape Jean XV. Ses contemporains, qui voyaient en lui un homme au-dessus de son siècle, l'appelaient Gerbert *le*

OPERA ET STVDIO
GVILLELMI NOVRRISSON
LVGDVNI

Horloge de Lyon, faite par Nicolas Lyppius et Neurrisson

Philosophe. Lorsqu'il mourut en 1003, il fut, selon l'usage, inhumé revêtu de ses habits et ornements pontificaux. Son tombeau ayant été ouvert six cents ans après, en 1648, le corps du pontife, ses vêtements, ses ornements, tout, par un prodige de conservation, fut retrouvé aussi intact, en apparence, qu'au moment des obsèques. On y porta la main, et ce ne fut plus qu'un monceau de poussière.



Clepsydre de table, en grès de Flandre. Dix-septième siècle. Musée de Cluny.

Ce grand homme, qui soutenait avec la même vigueur le poids de la science et du sacerdoce, faisait ses délassements de l'art mécanique et de l'horlogerie. Il avait importé en France les chiffres arabes, dont Boëce se servait au cinquième siècle, et qui donnent tant de facilité au calcul. Dans le cours de ses amusements scientifiques, tout en construisant des cadrans solaires, des clepsydres, des sabliers, des orgues hydrauliques, il retrouva le poids

moteur, inventé douze cents ans auparavant par Archimède. Mais il fit faire un pas bien autrement décisif à l'horlogerie en inventant lui-même *l'échappement*, par lequel s'opère la réunion du mouvement et du *régulateur*. De cette découverte date véritablement le progrès de la chronométrie moderne.

Il paraît que cette belle invention eut, dans les premiers temps, quelque peine à se répandre. Elle était probablement trop savante pour la plupart des artistes de l'époque. Ce qu'on faisait le plus habituellement, c'étaient des horloges hydrauliques. On y ajouta bientôt des sonneries; et l'art se perfectionnant avec la pratique, on vit se multiplier partout les horloges à sonnerie et à poids, qui, aux treizième et quatorzième siècles, devinrent si célèbres sous le nom de *jaquemarts*. — Dans les châteaux et les villages où les méridiennes n'avaient pas encore été remplacées par les nouveaux mécanismes, il fallait, si par hasard le sablier se trouvait cassé, et que le ciel restât couvert, dépêcher quelqu'un à la ville pour en rapporter l'heure. Cela différait peu de la coutume d'Athènes, où, de maison en maison, un crieur public allait indiquer la position de l'ombre, c'est-à-dire l'heure de la journée d'après l'indication du gnomon.

Mais dans les villes, la mode des horloges publiques se propagea d'autant plus vite que le peuple prenait un singulier plaisir à examiner le jeu des aiguilles sur le cadran et à écouter la sonnerie au moment des heures. En 1314, la ville de Caen possédait une horloge mécanique qui, placée sur le pont, à la vue de tous, faisait l'admiration des habitants et des étrangers. On grava sur le timbre l'inscription suivante :

Puisque la ville me loge,
Sur ce pont pour servir d'horloge,
Je ferai les heures ouïr
Pour le commun peuple réjouir.

V. — LES JAQUEMARTS. — DIJON, METZ, VENISE, ETC.

Cette mode devint une sorte d'engouement lorsque le célèbre Jacques de Dondis eut construit sa magnifique horloge de Padoue, qui lui valut le surnom de *Jean des Horloges*. Ce superbe mécanisme, qui représentait le système planétaire tel qu'il était alors connu, et qui marquait les heures sur une sphère terrestre, excita partout l'émulation. Princes et peuples, seigneurs et communes, tout le monde voulut en avoir de pareils. Les artistes de France et d'Italie suffisaient à peine à la fabrication des horloges commandées pour les palais, les châteaux, les églises et les monastères.

Une des plus belles est celle qui fut faite, au quatorzième siècle, pour la ville de Courtray en Flandre. Elle était tellement estimée, qu'après la bataille de Rosebecq Philippe le Hardi, pour punir les Flamands de leur rébellion, la leur enleva et la fit transporter à Dijon, où elle orne encore aujourd'hui la tour de la cathédrale. — On sait qu'elle est surmontée de deux automates en fer, deux *jaquemarts*, homme et femme, qui frappent les heures sur la cloche avec un marteau : on y a, depuis, ajouté un enfant chargé de frapper les quarts.

Ces *jaquemarts*, bientôt multipliés à l'infini, étaient pour le peuple une source de jubilations et de bonnes plaisanteries. On en faisait des poëmes, des épigrammes, des noëls. On célébrait le mariage de *Jaquemart* et de sa femme. On admirait la conduite régulière du mari, sa constance à supporter le chaud et le froid, la pluie et la grêle; on vantait l'humeur calme et bienveillante de sa femme, *la plus propre au mariage, la plus digne de servir d'exemple, ne cherchant jamais querelle à son époux, etc.* On plaignait seulement le sort du pauvre *Jaquemart* qui ne peut, malgré sa bonne volonté, contenter tout le monde, car il sonne toujours trop tôt pour les amoureux qui sont auprès de leur belle, trop tard pour les paresseux et les ivrognes, impatients de quitter l'ouvrage pour le cabaret. — Remarquez en passant la différence des idées : nos noëls bourguignons vantent à l'envi l'instrument qui compte les heures et qui nous impose la régularité de la vie ; à Rome, un des personnages de Plaute, dans sa comédie intitulée *Bœotia*, maudit l'inventeur de l'horloge : « Autrefois, dit-il, quand la faim parlait à mon « estomac, je pouvais l'assouvir; aujourd'hui je ne puis « manger que lorsqu'il plaît au soleil ; il faut en consulter « le cours ; toute la ville est pleine d'horloges ! »

Si nous voulions noter ici toutes les horloges remarquables dues aux quatorzième et quinzième siècles, il faudrait citer celles de Metz, de Sens, d'Auxerre, de Saint-Marc à Venise, et surtout de Lund, en Suède. Cette dernière était, sans contredit, la plus curieuse de toutes : lorsqu'elle sonnait les heures, il en sortait deux chevaliers qui, se rencontrant la lance en arrêt, se donnaient autant de coups qu'il y avait d'heures à sonner; alors une porte s'ouvrait, et l'on voyait la vierge Marie assise sur son trône, l'enfant Jésus entre ses bras, recevant la visite des rois Mages suivis de leur cortége; puis tout disparaissait pour reparaître à l'heure suivante.

L'horloge de Strasbourg est d'un caractère différent.

On sait que la cathédrale de cette ville a eu deux horloges. La première, dont la cage était en bois, et qui était placée vis-à-vis de l'horloge actuelle, avait été commencée en 1352 et achevée en 1354. Elle était divisée en trois parties. La partie inférieure représentait le calendrier, qui faisait son tour en un an. Dans la partie du milieu, on voyait un astrolabe indiquant les mouvements du soleil et de la lune, les heures et les demi-heures. La partie supérieure offrait l'image de la Vierge, devant laquelle les trois rois Mages s'inclinaient chaque fois que l'heure était sur le point de sonner.

Vers 1547, cette horloge tombait en ruines. On résolut d'en construire une nouvelle, l'horloge actuelle, à l'exécution de laquelle concoururent les plus hautes célébrités de l'époque dans les arts et la science : Conrad Dasypodius, professeur de mathématiques à l'université de Strasbourg, qui fut chargé de la direction des travaux ; Tobie Sturmer, peintre, auquel furent confiés les décors ; et Isaac Habrecht, né à Schaffausen, en Suisse, le plus habile horloger de toute l'Allemagne.

VI. — HORLOGE ASTRONOMIQUE DE STRASBOURG.

Dans sa forme actuelle, elle se compose de trois étages. A l'étage inférieur, sur le premier plan, est un globe astronomique porté sur le dos d'un pélican. Ce globe, de trois pieds de diamètre, et dont le poids est de cent livres, tourne sur lui-même en vingt-quatre heures. Il représente le lever et le coucher du soleil et de la lune, ainsi que le cours et le mouvement des astres, qui tous font leur révolution par le moyen des ressorts et des rouages cachés dans le pélican. — Au jugement de Dasypodius lui-même, c'est le meilleur morceau de son ouvrage.

Le tableau rond, placé en arrière du globe, se divise en trois parties. La première et la plus grande contient un calendrier perpétuel, marquant les mois, les semaines et

les jours. De chaque côté du calendrier, debout sur des piédestaux, se tiennent Diane et Apollon ; l'un marque le jour de l'année avec une flèche qu'il tient à la main, l'autre indique du doigt le jour où se termine la moitié de l'année. Cette partie du tableau tourne de gauche à droite ; elle fait son mouvement de rotation une fois par an, et marque chaque jour de l'année par un nom de saint, comme le calendrier.

La seconde partie du tableau, qui a son mouvement de droite à gauche, ne fait qu'un tour en cent ans ; elle est divisée en cent parties égales, et devait indiquer le chiffre de l'année, depuis 1573 jusqu'en 1673. Elle marquait aussi l'année de la création du monde, de 5535 à 5635 ; puis, les équinoxes, les heures, les minutes, les dates de la quinquagésime, de Pâques et de l'Avent ; les concurrents, la lettre dominicale, les bissextiles, etc. Comme toute cette partie avait été calculée sur le calendrier *Julien*, elle est aujourd'hui sans application.

Le rond placé au centre du tableau forme la troisième partie ; elle reste immobile et représente la carte de l'Allemagne, avec le cours du Rhin, le plan de Strasbourg, et les noms des constructeurs de l'horloge.

Aux quatre coins du tableau sont les quatre saisons, figurées par les quatre âges de l'homme.

Le second étage, au-dessus des bas-reliefs qui couronnent le premier, a pour ornement, aux deux angles extérieurs, deux lions, dont l'un tient les armes de la ville, et l'autre celles de la fabrique, aux frais de laquelle l'horloge a été construite. — Sur la droite est posée la tourelle qui renferme les poids et les principaux rouages ; à droite, et comme pendant, s'élève en limaçon l'escalier de pierre par lequel on arrive dans l'intérieur de l'instrument.

Entre les second et troisième étages, un cadran marque le cours et le quantième de la lune, au moyen d'un nuage, sur les côtés duquel cet astre s'élève et s'abaisse successivement.

Au troisième étage, quatre *jaquemarts*, tournant avec une roue, représentent les quatre âges de l'homme, et frappent les quarts d'heure sur des cymbales. Un peu plus haut, au-dessus d'un entablement, Jésus-Christ et la Mort se tiennent auprès d'une cloche ; la Mort, s'approchant à chaque quart d'heure, est repoussée par le Sauveur, qui lui permet seulement de sonner lorsque l'heure est venue ; car tôt ou tard notre heure sonne, et la Mort arrive toujours à son but.

L'horloge est terminée par un dôme, dans lequel un carillon joue des airs de cantiques anciens. Cette invention, imitée depuis en Flandre et en Belgique, est due à l'organiste David Wolckstein.

Au sommet de la tourelle de gauche, qui est ornée des peintures de Tobie Sturmer, on a placé un coq automate enlevé à l'ancienne horloge, en 1399. Ce coq, aussitôt après le carillon, déploie avec bruit ses ailes, allonge le cou, et fait entendre par deux fois son chant naturel.

Telle est, dans ses principaux détails, cette célèbre horloge de Strasbourg, qui fit pendant si longtemps la joie et l'orgueil de toute l'Alsace, et qui, merveilleusement appropriée au bel édifice dont elle fait partie, est encore aujourd'hui considérée comme un des plus précieux monuments de l'art au seizième siècle.

VII. — HORLOGES D'APPARTEMENTS. — FABRIQUE DE NUREMBERG. — L'EMPEREUR MÉCANICIEN.

Après ce chef-d'œuvre de mécanique et de chronométrie, l'histoire n'a plus guère à enregistrer que des ouvrages modestes, en comparaison de ces compositions compliquées. Citons pourtant, à cause de sa célébrité populaire, l'horloge, détruite aujourd'hui, mais non pas oubliée, de la Samaritaine du Pont-Neuf. Le mécanisme tend plutôt à se simplifier. Les rouages se perfectionnent, l'échappement se vulgarise, et donne aux ouvrages chronométriques une sûreté, une précision inconnues aux siècles précédents. — C'est alors que les horloges descendent du haut des églises et des tourelles pour se placer dans les appartements, sous des formes adaptées aux besoins de l'intérieur.

Elles sont d'abord d'une simplicité remarquable. Elles ressemblent aux horloges de bois qui se fabriquent maintenant à Nuremberg ; on les suspend le long des murailles, ou on les place sur des piédestaux en bois sculpté, évidés intérieurement pour laisser agir les plombs ou poids. Peu à peu l'art les décore et les façonne. La grossière caisse en bois où s'enfermait le mécanisme se transforme : elle imite une tourelle, une borne élégamment contournée, un fronton d'église. Puis la sculpture et la ciselure s'en emparent. Le bloc se découpe, s'ornemente, s'enrichit de figurines, sous le ciseau des artistes de ce temps, qui semblent autant de Benvenuto Cellini ; et, en vérité, nous ne voyons pas ce que l'art moderne pourrait ajouter pour le bon goût et la finesse des ornements aux deux pendules en fer damasquiné du quinzième et du seizième siècle, que tout le monde a pu voir naguère dans les riches cabinets de MM. Labarth et Sauvageot. L'ornementation et les figurines actuelles, quel qu'en soit le mérite, ne l'emportent assurément pas sur celles-là.

Il faut dire que si l'horlogerie fit, du douzième au seizième siècle inclusivement, de si brillants progrès, c'est qu'elle trouva, chez les grands et les souverains de cette époque, des protecteurs non moins puissants qu'éclairés. Charles V, Philippe d'Autriche, Louis XII, Maximilien Ier, François Ier, Charles-Quint, etc., se plurent à l'encourager de leur appui, de leurs bienfaits. Le goût de la mécanique et de la chronométrie s'était tellement emparé de ce dernier, qu'après son abdication il engagea un des plus grands mathématiciens de l'époque, Giovanni Torriano, à s'enfermer avec lui dans le couvent de Saint-Just (1). Là, ces deux hommes célèbres se mirent à composer des pièces mécaniques curieuses, dont les effets frappaient d'étonnement les religieux du monastère. Ils construisirent des réveils-matin à quantièmes, des horloges portatives à automates compliqués, etc. — Mais, hélas ! l'ex-empereur poursuivait, là encore, une chimère. Désespéré de voir ses horloges les plus parfaites sonner l'heure à quelques minutes de différence, il voulait les régler et les faire marcher simultanément, sans variations. Or, c'était un problème non moins difficile que la monarchie universelle ; Galilée n'était pas encore, et le pendule n'avait pas été appliqué par Huygens à l'art chronométrique !

NOBLET.

(La fin prochainement.)

(1) Torriano était, dit l'historien Strada, l'Archimède de son temps. Outre sa fameuse horloge de Pavie, avec ses quinze cents rouages, il avait construit à Tolède une machine hydraulique qui élevait l'eau du Tage jusqu'au sommet de l'Alcazar et versait à la ville 600,000 seaux par jour. Il fabriqua à Saint-Just, avec Charles-Quint, des oiseaux en bois qui volaient à travers les chambres, des chevaux qui entraient et sortaient par la porte du cloître, des chevaliers armés, sonnant de la trompette et combattant à la lance, etc.

(Note de la Rédaction.)

LE CHANCELIER TALBOT, ANECDOTE.

L'histoire de la Pucelle d'Orléans a répandu sur le nom de Talbot le prestige d'une grande illustration guerrière. Un homme, par sa douceur, sa probité et sa bienfaisance, a fait briller en Angleterre ce même nom d'un autre éclat non moins noble : c'est le chancelier Talbot.

Un jour qu'un bénéfice était vacant, sir Aubert Walpole lui recommanda avec chaleur un jeune ecclésiastique. Talbot promit d'avoir égard à cette demande, et la nomination eut lieu immédiatement. Il ne restait plus qu'à expédier le diplôme, lorsque le vicaire du bénéfice vint à Londres : c'était un vieillard vénérable, qui depuis nombre d'années remplissait les véritables fonctions de cette charge. Porteur d'attestations les plus honorables de ses paroissiens, il conjura le nouveau bénéficiaire de le maintenir dans sa place, mais le vieillard fut éconduit poliment.

Enfin, tourmenté par l'inquiétude, il se présenta devant le chancelier lui-même. Talbot, prévenu en sa faveur, lui demanda à combien s'élevaient ses revenus. — A quarante livres sterling, répondit le vieillard. Le ministre se récria de pitié, et lui fit espérer une amélioration dans son sort. En effet, dès que le jeune ecclésiastique vint retirer son diplôme, Talbot lui recommanda le vieux vicaire et l'engagea à porter son traitement à soixante livres sterling, attendu qu'il lui resterait encore trois cents livres pour avoir la peine de ne rien faire.

— Je suis au désespoir, milord, répondit le jeune homme, j'ai déjà promis ce vicariat à un de mes amis.

— Comment, reprit le chancelier, vous avez disposé d'une place avant d'être en possession de la vôtre?

— J'avoue, milord, que plein de confiance dans votre parole, je me suis lié à mon tour irrévocablement.

— Eh bien pour vous délier de votre promesse, je donne le bénéfice à un autre.

Puis il tourna le dos à cet homme dur et sans pitié.

Peu de temps après, le vieux vicaire retourna chez le chancelier pour apprendre son sort.

— J'ai parlé en votre faveur, lui dit Talbot, mais en vain ; car la place était donnée.

Le pauvre ecclésiastique baissa la tête et voulut se retirer ; le ministre le prit alors par la main :

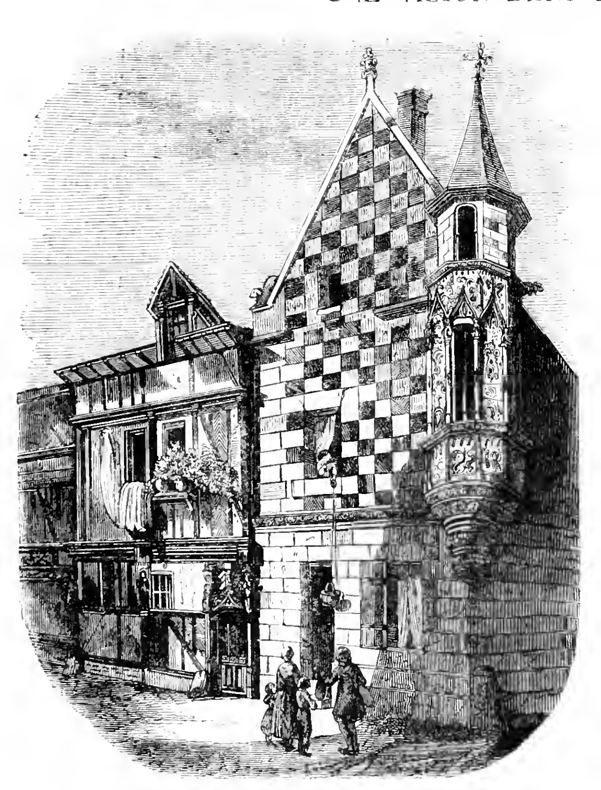
— Rassurez-vous, lui dit-il, si je n'ai pu vous conserver le vicariat, je puis disposer du bénéfice et je vous le donne.

Le vieillard n'eut pas la force de parler; mais une larme éloquente tomba de ses yeux sur la main de Talbot.

(*Traduit de l'allemand*, *par* P. Himly.)

LE NOUVEAU ET L'ANCIEN PARIS.

UNE VISION DANS LA RUE DE RIVOLI.



Maison de la rue des Bourdonnais (seizième siècle).

En me promenant hier, à la nuit tombante, entre les deux lignes blanches de maisons qui forment la nouvelle rue de Rivoli, et qui semblent sortir de terre sous la baguette d'une fée; en songeant à tout ce que la civilisation a réalisé de progrès matériels dans cette rue qui en est le dernier mot et dans ces maisons qui en sont le dernier chef-d'œuvre, je me pris à reconstruire en imagination ce quartier populeux, tel qu'il était il y a seulement trois siècles.

Mon évocation fut si intense et si complète, qu'elle prit le caractère d'une hallucination. Les édifices neufs tombèrent et le vieux Paris se dressa devant moi, tel qu'il revit dans la gravure ci-contre.

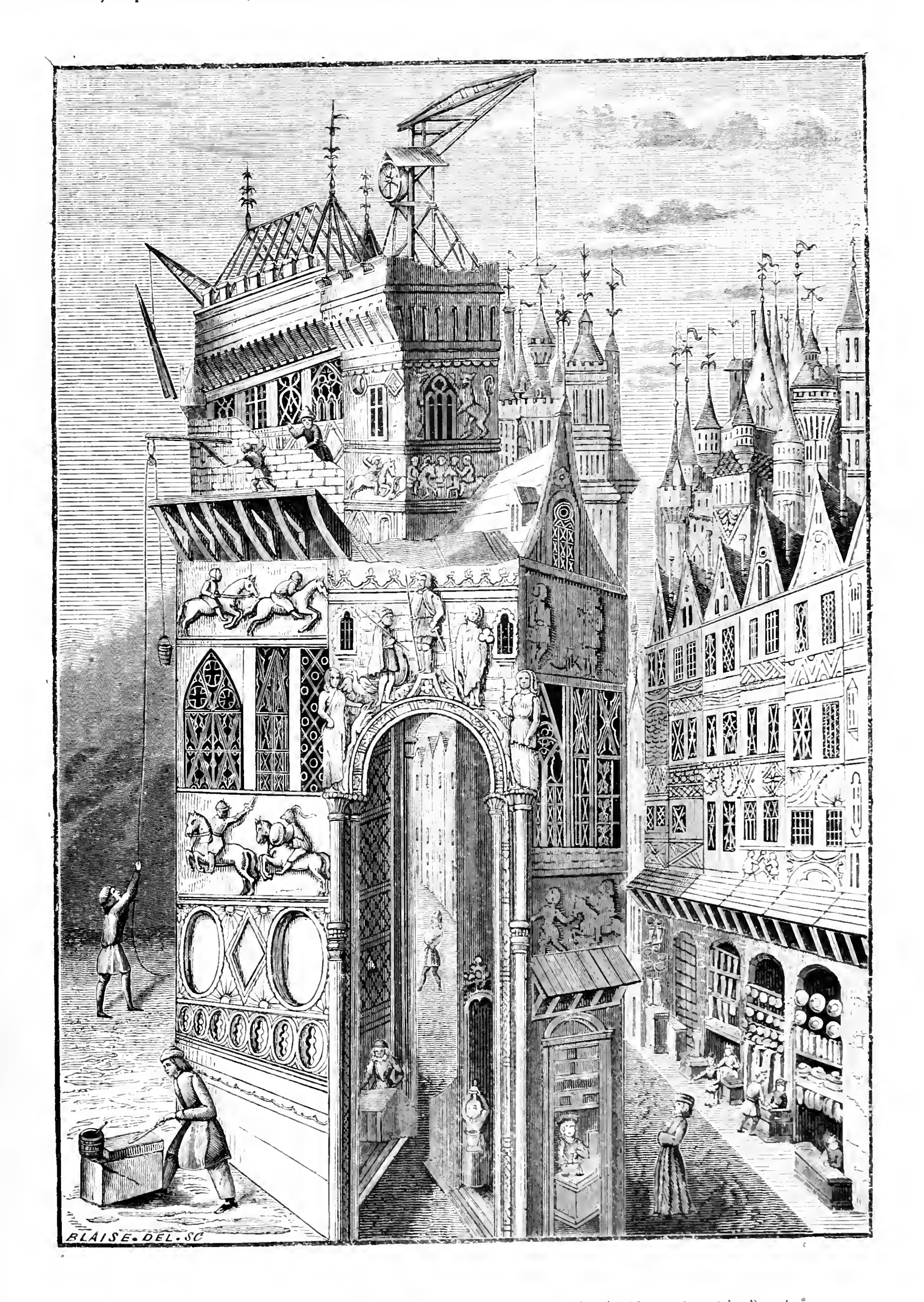
Je me trouvai devant la porte Saint-Honoré, limite de la ville au quinzième siècle ; je sondai de l'œil ses fossés « tout verdoyants d'orties, appelées les chausse-trapes des Parisiens (1) » ; je reconnus « emmi la luzerne et le sainfoin une belle route toute blanchie de ce sable doré qu'on tire de la rivière de Seine. » C'était la chaussée Saint-Honoré (aujourd'hui la rue de Rivoli).

Près de la rue actuelle des Bourdonnais, je vis « icelle voie s'embrancher avec deux autres, l'une menant au manoir royal du Louvre, l'autre conduisant à la Grange-Batelière. »

Et sur cette grande chaussée, à la place même où s'épanouissent les plus riches magasins, je marchais entre deux lignes de poiriers verts et de pommiers à cidre, dont les longues branches descendaient en se balançant à droite et à gauche, et accrochaient le mantel ou le chaperon du passant, qui se retournait avec effroi, « porpensant à quel-

(1) *Historial du Jongleur*, par M. Ferdinand Langlé, p. 82.

que tirelaine embusqué pour le dépouiller de ses hardes.»
Devant moi, à perte de vue, s'étendaient (sur l'ancienne rue de Rivoli et le palais de nos rois) l'enclos du Chastel du Bois, tapissé de lierre et de vigne-vierge, le



L'entrée d'une rue de Paris au quinzième siècle, d'après la planche du *Moyen âge et la Renaissance.*

carré de la Thuilerie et de l'Escorcherie, et la forêt de Rouvray venant de Saint-Cloud jusque sous les murs de Paris, « à telle sorte qu'en les nuits d'hiver les gens qui demeuroient lès le rampart des Sergents étoient coutu-

miers d'ouïr les loups hurler par bandes, et obligés de clore leurs volaillers pour se garder des renards. »

Au lieu des immenses richesses qu'étale notre Louvre achevé, je comptai, dans la tour de la Librairie, la fameuse bibliothèque du roi Jean, composée de dix volumes enchaînés à leurs pupitres : les Trois Décades de Tite-Live, la Moralité du roial Jeu d'Echecs, le Dialogue sur les Substances, les Guerres sur la Terre-Sainte, et quatre Missels dorés, à peintures et à fermoirs.

J'admirai la porte sculptée de la rue voisine, avec son cintre découpé sur de fines colonnettes à chapiteaux épanouis, surmontée des images naïves des patrons du quartier, et flanquée de cavaliers en bas-reliefs, chevauchant et ferraillant contre la muraille.

Je contemplai les porteurs d'eau hissant à tour de bras leurs seaux avec une corde et une poulie, à la hauteur où les pompes modernes vont abreuver les cuisines, les bains et les cabinets de toilette, par le simple mouvement d'un robinet.

Mon regard se joua dans les tourelles aiguës, dans les pignons à girouettes, dans les clochetons à jour revêtus de plomb, d'argent et d'or, dans les fenêtres ciselées en croix, dans les charpentes saillantes fouillées par le ciseau, dans les façades bariolées des couleurs de l'arc-en-ciel, dans les enseignes des maisons taillées en bois ou en pierre, dans les boutiques ouvertes, abritées de l'auvent de tuiles rouges, dans l'infini damier de chaque mur et dans la variété de ses ornements en chêne, en ardoises, en briques, en faïence émaillée ou même dorée.

Je comptai, de proche en proche, les élégantes tours sculptées qui flanquaient l'angle des nobles logis, comme celui qui vient de tomber sur la place de l'Hôtel-de-Ville, comme celui qui se dressait naguère au coin de la rue des Bourdonnais, et de la fenêtre duquel je vis un jour un enfant, que je n'oublierai jamais, fidèle aux habitudes des siècles de foi, envoyer son aumône à de pauvres mendiants dans une corbeille fixée au bout d'une corde à sauter, — touchante et belle tradition que je recommande aux enfants de la rue de Rivoli.

Ruelles et habitations s'enchevêtraient au hasard, laissant à peine la circulation libre. Quelques édifices étaient plantés en travers ou au beau milieu de la route, de sorte qu'il fallait passer sous leurs porches pour continuer son chemin.

Au milieu de ce labyrinthe pittoresque grouillait une population animée des plus saisissants contrastes.

Sur le seuil des boutiques, les marchands, en haut-de-chausse et en casquette de drap brun, guettaient la clientèle, pour lui vendre, dit l'abbé Maillard, prédicateur du temps, « du gingembre au lieu de cannelle, des drogues laissées à la cave afin d'en augmenter le poids, le vin de Suresnes pour l'Orléans et l'Anjou, le drap de Beauvais pour celui de Rouen, cinq aunes de soie comptées pour six, et le beurre, fruit et fromage, pesés dans la balance avec un coup de doigt. »

Du Palais de Justice et du Châtelet sortaient les conseillers, procureurs, avocats et clercs en robes rouges et noires ; — « les conseillers, dit encore Maillard, payant à boire aux avocats et donnant des robes à leurs demoiselles. »

Vers la rue du Fouarre et la Cité se dirigeaient « les escholiers en culottes mi-parties rouges et bleues », les livres sous le bras, la rapière au côté, le rire à la bouche, insultant les bourgeois, apostrophant les commères, jouant aux dés de tripot en tripot, buvant et ameutant le guet de taverne en taverne.

Les belles dames du quartier passaient en montrant leurs toilettes de soie, leurs fourrures et leurs bijoux, leurs robes à la grand'gore, leurs chapelets d'or ou de jayet, le blason de leurs maris, leurs queues balayant la rue, leurs bourrelets à oreilles si démesurées, dit Monstrelet, que pour franchir une porte il leur fallait se baisser ou se tourner de profil.

Je reconnus que l'honnêteté des marchands, les habitudes des gens du Palais, la turbulence des étudiants et la coquetterie des dames n'ont point changé avec les siècles, comme l'architecture des maisons.

Les barbiers-étuvistes, à la fois médecins, taverniers, nouvellistes, véritables rois de la place publique, faisaient crier à tue-tête l'ouverture et la clôture de leurs établissements si nombreux, qu'on ne pouvait faire un pas sans en rencontrer.

En fait de cris, je n'avais que l'embarras du choix. Tout le *déduit des encombrements et crieries* de la porte Saint-Honoré m'étourdissait les oreilles :

Harengs frais ! Alètes de mer !
Menuise vive ! Fraîche chair !
Laitue ! Oignons... à grande baleine !
Porète ! Cresson de fontaine !
Qui veut mantel rafetier,
Ou peliçon ? c'est mon métier !
J'ai moulins à bras, qui veut moudre ?
En mon bissac j'ai noix de coudre !
J'ai savons d'outre-mer, savons !
Des poires de Saint-Rieulle avons !
D'autres, vous coupant le passage,
Conclament, en tendant la main :
Aux frères Saint-Jacques du pain !
Pain aux frères Saint-Augustin !
Aux Quinze-Vingts ! aux sœurs Sachesses !
Du pain aux pauvres Pescheresses ! etc.

Puis, au son du couvre-feu, la porte de la rue se ferma ; car alors chaque rue était une forteresse. On vivait la nuit dans son gîte, comme l'animal dans sa tanière. « Force maisons avoient fossés et pont-levis ou tournants. » Des chaînes se tendirent d'une rive à l'autre, tellement rapprochées, qu'elles formèrent huit ou dix enclos différents sous mes yeux (1).

Et en me réveillant, je n'entendis plus que le dernier bruit des marteaux dans les constructions nouvelles, et je vis la rue de Rivoli sillonnée de réverbères, jusqu'à la tour Saint-Jacques d'un côté, et de l'autre jusqu'à la place Louis XV.

Je regrettai, bien qu'ébloui de cette ligne grandiose, le chaos pittoresque de l'ancien Paris ; mais je ne pus m'empêcher d'admirer l'ordre lumineux créé par le progrès, tout en me disant avec l'auteur de l'*Art en Allemagne :*

« Autant de fois vous verrez l'architecture changer ses formes, autant de fois vous pouvez dire que la civilisation sera renouvelée ; et si vous assistez à une époque dont les constructions manquent d'originalité, dites aussi sans crainte que ses idées n'en ont aucune. Les édifices et les monuments sont la véritable écriture des peuples. »

PITRE-CHEVALIER.

(1) Témoin la rue des Douze-Portes qui existe encore au Marais, et que les chaînes divisaient alors en douze compartiments.

PROVIDENCE.

CHRONIQUE DU BOSPHORE (1).

Avant tout, je dois rassurer les paisibles lecteurs du *Musée des Familles :* ce titre n'a rien qui doive les alarmer; il ne s'agit d'aucune question d'Orient, d'aucune guerre diplomatique, d'aucun passage des Dardanelles. Mon histoire n'intervient en aucune façon dans les affaires politiques du moment, et ne compliquera point les embarras contemporains. Le Bosphore, dont je vais parler, est bien celui que traversent peut-être les flottes combinées, apportant la paix ou la guerre dans les plis de leurs voiles; mais c'est aussi le Bosphore d'Héro et de Léandre, le Bosphore de lord Byron, et de la poétique vierge d'Abydos. Entre ces deux Bosphores, j'ai toujours mieux aimé le dernier, et mes pacifiques lecteurs seront de mon avis.

Entre Abydos et Dardane, on voyait encore, à la fin du seizième siècle, une vieille tour qui rappelait à l'imagination du voyageur l'antique tour d'Héro, où périt Léandre. Là vivaient, dans l'isolement du désert, deux femmes, deux Grecques chrétiennes, la mère et la fille; n'ayant toutes deux que la Providence pour soutien, que le soleil pour témoin de leur pauvreté, que Dieu pour entendre leurs prières de chaque jour.

Pendant les mauvaises nuits de tempête et d'orage, quand les courants venus de la Propontide étaient dangereux aux mariniers et aux pêcheurs, la jeune Donyse montait au sommet de la tour, par un escalier en ruines, et allumait une lanterne pour servir de guide aux navires ou aux barques; Héro éclairait le phare de l'amour, Donyse celui de la charité!

Irène, la mère de Donyse, remplissait ainsi un vœu que son mari avait fait à Notre-Dame-de-la-Mer, dans une nuit noire et orageuse, où sa barque fut préservée d'un écueil par le rayon d'une étoile miraculeuse. La pauvre mère grecque n'avait pas cru que la mort de son mari la déliât de son vœu; elle continuait la bonne œuvre, et, dans son indigence, se privait des choses les plus utiles, pour ajouter à son épargne l'obole nécessaire au phare des mauvaises nuits.

Irène et Donyse ne sortaient de leur retraite que les jours de grande solennité chrétienne ; le seul ami qu'elles eussent au monde, le pêcheur Zaccarous, venait alors aborder avec sa barque au pied de la vieille tour, et les transportait de l'autre côté du Bosphore, où s'élevait la seule chapelle catholique des deux rives. Le même pêcheur rendait aussi des services précieux aux deux pauvres solitaires en vendant pour leur compte, dans les marchés les plus éloignés, les produits de leurs travaux d'aiguille et de navette, ou le superflu des modestes récoltes de leur petit jardin.

Il y avait toutefois beaucoup de charme et de douceur dans cette existence, faite de travail, de méditation et de prière. Les âmes pleines de foi qui s'habituent à l'isolement ont des entretiens continuels avec le Ciel, et n'envient rien aux frivolités, au tumulte, aux distractions des sociétés humaines. Irène et sa fille voyaient passer devant elles les navires de l'Hellespont ou de la Propontide, et non-seulement elles ne portaient nulle envie au bonheur des passagers, mais elles plaignaient le sort de tant d'existences orageuses, qui s'en allaient ainsi s'agitant à travers les flots et les demeures des hommes, pour chercher le bonheur humain, ce fantôme qui habite un tombeau, et dont on n'embrasse la réalité que dans le voisinage du Ciel. Avec ces idées pieuses, sans cesse entretenues par le spectacle de la mer et du soleil, la solitude est douce aux yeux et au cœur. On comprend Jérôme et Paul, les anachorètes qui n'avaient besoin que de Dieu ; on comprend les enchantements de la Thébaïde, les grâces du désert, la vie du monologue pieux, éteint seulement, ou, pour mieux dire, suspendu par la mort.

Cette joie suave, ou plutôt cette fête perpétuelle qui vient d'une conscience pure, aurait suffi au bonheur de la mère de Donyse ; mais, par moments, une pensée triste faisait tressaillir Irène, et arrachait une larme de ses yeux. Toutes les fois que les deux recluses traversaient le bras de mer pour aller sanctifier une solennité catholique à la chapelle de Notre Dame, la mère, qui entendait le murmure d'admiration élevé autour de la beauté de Donyse, ne manquait jamais de se dire : — Un jour, elle ne sera plus à moi ; elle sera la compagne d'un autre ; Dieu a créé la femme pour donner de nouveaux croyants à son Eglise ; le mariage est une institution divine, et la base de la société chrétienne. Mais je souffrirai trop de douleurs quand je serai seule ; voilà le sort qui m'attend, puisque, dit l'Ecriture, la jeune fille doit tout abandonner pour suivre son mari. Cela est juste, d'ailleurs, comme toute loi qui vient du Ciel.

Un jour, c'était le dimanche des Rameaux, fête charmante, que le premier soleil du printemps éclaire toujours dans les beaux pays, et qui jonche de palmes et de rameaux d'olivier le parvis des chapelles. Irène et Donyse, portant leurs rameaux bénits, s'en revenaient, la messe dite, et traversaient, pour regagner leur barque, un vaste champ d'oliviers, qui avait fourni les verts ornements de la fête. Elles s'assirent, non loin de la rive, à l'ombre d'un massif de tamaris et de pourpiers de mer, auprès d'une source d'eau vive, pour prendre un repas très-frugal, et, ayant d'abord sanctifié leur entretien par les souvenirs de l'admirable évangile du jour, elles s'abaissèrent aux choses profanes, et Donyse dit à sa mère :

— L'envie est une grande faute devant Dieu, n'est-ce pas ?

— Ton catéchisme te l'apprend, ma fille, répondit Irène.

— Mais lorsque l'intention est bonne, ma mère ?

— Dieu seul juge les intentions.

— Eh bien ! ma mère, il jugera la mienne... Ecoute... Je porte envie au maître de ce champ d'oliviers ; et voici pourquoi... L'autre soir, le soleil s'était couché dans de petits nuages rouges, et nous avons dit, il fera beau temps demain, et la nuit sera belle. Le soleil trompe rarement ; mais il nous a trompées cette fois. La Tramontane a soufflé vers minuit ; des bâtiments ont fait des avaries ; une tartane a sombré dans le canal, et quand nous nous sommes réveillées, le ciel était toujours noir, et la tempête soufflait toujours...

(1) Les anciens appelaient *bosphore* tout détroit qu'un bœuf pouvait traverser à la nage.

— Mais, interrompit la mère, quel rapport tout cela peut-il avoir avec ce champ d'oliviers et avec le péché de l'envie?

— Voici le rapport, ma mère, dit Donyse en souriant: si le soleil nous trompe, à qui nous confierons-nous, le soir, quand nous allons nous endormir? Avec quelle tranquillité nous verrions approcher l'heure de notre sommeil, si nous étions assez riches pour entretenir, toutes les nuits sans exception, le fanal de la tour! Il faut vous dire, ma mère, que c'est là mon rêve, la nuit, et mon idée fixe, le jour; avoir un beau phare comme celui de Mitylène, un vrai soleil de nuit! toujours éclairé depuis le crépuscule du soir jusqu'à l'aurore! Eh bien! si ce champ d'oliviers m'appartenait, la plus faible partie de sa récolte d'huile nous suffirait pour allumer ce soleil, depuis le premier jour de l'an jusqu'au dernier. Nous tiendrions beaucoup plus que mon père n'a promis. Voilà ma seule ambition, dans ce monde.

— Pauvre fille! dit la mère en embrassant Donyse, Dieu t'écoute en ce moment, et il exaucera tes vœux; jamais on n'en fit de plus modestes. Tu sanctifies l'ambition.

Les deux femmes se levèrent et marchèrent vers le rivage, où la barque les attendait dans une petite anse bordée de pins. Quelques jeunes gens de famille chrétienne arrivaient aussi sur le même point, de divers côtés, soit dans l'intention de jouir d'un spectacle que la mer, le soleil et le printemps faisaient si beau, soit pour regarder une dernière fois la jeune et belle chrétienne, qui s'embarquait, son rosaire à la main, sans avoir d'autre pensée au cœur que celle de Dieu et de la charité.

Après les fêtes de Pâques, la mère de Donyse fut atteinte d'une grave maladie, et tous les travaux de jardinage et de couture furent suspendus, car la jeune fille passait toutes ses nuits et tous ses jours à côté du grabat d'Irène, lui prodiguant les soins les plus tendres, et, à défaut du secours des hommes, appelant avec la prière le secours de Dieu. Malgré ses douloureuses préoccupations, Donyse ne négligeait jamais le service sacré du phare; mais elle voyait arriver avec désespoir le moment inévitable où, toute ressource manquant, cette étoile des mauvaises nuits devait s'éteindre pour toujours, et laisser les écueils voisins dans leurs périls ténébreux. Les semaines et les nuits s'écoulaient, Irène n'était plus en danger de mort, les soins de sa fille l'avaient arrêtée devant la tombe; cependant la convalescence se traînait pénible; le travail subissait toujours les mêmes interruptions ruineuses; plus de ventes aux marchés, plus de petits profits, plus de ressources, plus de provisions d'aucune espèce, ni pour la nourriture de chaque jour, ni pour l'éclairage de chaque nuit. Les deux pauvres femmes étaient arrivées à cette heure suprême du malheur, qui porte avec elle une consolation étrange; c'est l'heure décisive, où la Providence vient en aide à la foi qui n'a pas désespéré d'elle, et qui a lancé vers le ciel ce verset du Psalmiste : *In te, Domine, speravi!*

Aux dernières lueurs du crépuscule, Donyse, accoudée sur une fenêtre de la tour, feuilletait l'Evangile, livre divin où le croyant affligé trouve tous les remèdes, toutes les consolations. Un passage frappa la jeune fille; il semblait se détacher du chapitre, comme si chaque lettre eût resplendi d'une auréole : *Si Dieu prend autant de soins de l'herbe agreste qui est verte aujourd'hui, et qui demain est jetée dans un four, que ne fera-t-il pas pour vous?* (1)

(1) Si fenum agri quod hodie est et cras in clibanum mittitur Deus sic vestit, quantò magis vos!

Les plus grands philosophes n'auraient jamais trouvé ce cri sublime; il est venu du ciel sans passer par la lèvre de l'homme; c'est l'écho direct de la pensée de Dieu; le cœur, oreille de l'âme, tressaille en entendant cette parole émouvante, et le pied qui chancelait se raffermit et marche dans le sillon providentiel, sans craindre de se heurter à la pierre du chemin. Donyse ferma le livre saint, et sa figure, qui jusqu'à ce moment avait eu la beauté des filles des hommes, prit cette expression séraphique qui est la beauté des vierges du ciel. Sa pauvre mère venait de s'endormir; la nuit tombait; des murmures sourds montaient de la rive et se glissaient, comme des plaintes, à travers les lézardes de la vieille tour. Donyse monta au sommet pour donner au fanal de sauvetage les derniers aliments qui restaient au cellier, et vint ensuite, sa prière faite, s'endormir au pied du lit de sa mère, avec un cœur rempli d'espoir.

Le lendemain elle se leva au point du jour, selon son usage, pour voir si la nuit n'avait amené aucun malheur sur la rive, et comme elle avançait timidement son pied nu sur l'escalier fruste taillé dans le roc, au pied de la tour, elle recula de surprise en découvrant une grande quantité d'outres liées ensemble et amoncelées avec symétrie, comme à l'étalage d'un bazar; il était facile de voir, à leur teinte, que ces outres contenaient une ample provision d'huile combustible, et il fallait admettre, du moins pour le moment, qu'elles tombaient du ciel, comme une aumône de Dieu, car rien n'annonçait qu'un homme eût franchi, pendant la nuit, les hautes murailles de l'enclos de la tour et du jardin. Il était d'ailleurs impossible de croire qu'un pourvoyeur charitable et terrestre avait deviné si bien et si à propos la pénurie du cellier oléagineux, puisque personne au monde ne connaissait le secret des deux femmes, et le vœu légué par le pêcheur de la tour. Donyse s'agenouilla sur le rocher, et lança vers le ciel une de ces ardentes aspirations qui résument la plus longue prière d'actions de grâces; puis elle courut annoncer le prodige à sa mère, avec les ménagements et les préparations si nécessaires à la faiblesse d'une convalescente. Irène joignit les mains, et un léger mouvement de ses lèvres annonça la prière mentale qui remerciait Dieu. Ensuite, se tournant vers sa fille, elle lui dit :

— Tu l'as bien souvent lu dans les livres saints; un oiseau, messager du ciel, apportait le pain de chaque jour aux anachorètes de la Thébaïde. La Providence veille toujours sur ceux qui prient au désert. La créature isolée jouit de toutes les complaisances de Dieu, parce que les hommes ne peuvent la voir et la secourir.

— Ainsi, bonne mère, dit Donyse, vous croyez fermement que tout cela nous vient du Ciel, comme le pain de l'anachorète?

— Tout vient du Ciel, ma fille; si la main d'une créature humaine a déposé ces outres d'huile devant la tour, c'est toujours Dieu qui a conduit cette main. Le miracle est le même. Quand l'homme fait une bonne action, il est inspiré de Dieu; notre reconnaissance doit d'abord monter au Ciel, et descendre ici-bas ensuite; mais en remerciant Dieu, on ne se trompe jamais sur le bienfaiteur.

— C'est que, ma mère, ajouta Donyse, nous ne connaissons personne, hormis notre vieux et pauvre marin; nous n'avons dit nos secrets à personne; ainsi, notre reconnaissance ne peut pas se partager, il me semble?

— Si cela est ainsi, reprit la mère, donnons-la toute à Dieu.

Une bonne nouvelle est le meilleur des remèdes pour donner la convalescence aux malades et la santé aux

convalescents. Irène essaya un instant ses forces, et se sentit toute disposée à descendre au pied de la tour, où l'appelait une curiosité bien naturelle, car il s'agissait pour deux pauvres femmes de la découverte d'un trésor.

Appuyée sur le bras de Donyse, Irène descendit donc sur le rivage, et vit de ses propres yeux le miracle de la nuit, le présent du Ciel. Une pensée de noble avarice la décida tout de suite à cacher le trésor dans les entrailles de la terre, et à le ménager, comme si les outres eussent contenu des gouttes d'or pur.

Une nouvelle surprise attendait en ce moment les deux femmes : lorsque la mère voulut délier le nœud principal de cette énorme grappe d'huile, elle découvrit encore une petite bourse de cuir, contenant quelques pièces d'argent. Cet accessoire ramena la pensée des deux femmes sur un acte de bienfaisance purement humain. La main d'un généreux inconnu était cachée sous le mystère du bienfait.

On est obligé de garder ce qu'il est impossible de rendre. Les exigences du besoin obligent même les malheureux à se servir d'un argent dont la restitution est impossible ; Irène et Donyse firent la seule chose qui était en leur pouvoir dans cette circonstance ; elles prièrent Dieu d'acquitter leur dette, en récompensant le bienfaiteur.

La nuit venue, le phare, malgré les projets d'économie, répandit sur les écueils voisins une clarté si nouvelle, qu'elle excita un étonnement très-vif chez les familles des pêcheurs qui traversaient le Bosphore dans leurs barques. Ce luxe d'illumination, dans une nuit calme, parut difficile à expliquer ; mais les intéressés s'y habituèrent, après quelques nuits, comme les créatures ingrates s'habituent au soleil, sans songer à Dieu. Le rêve de Donyse enfin se réalisait dans toute sa splendeur ; son phare éclipsait celui de Mitylène. Les bonnes ambitions réussissent quelquefois.

Une nuit, Irène fut réveillée en sursaut par des voix confuses qui montaient de la tour : elle se leva, sans faire le moindre bruit, pour ne pas réveiller sa fille, et s'approcha de la fenêtre pour voir quelle espèce de visiteurs nocturnes venaient de débarquer sur son petit domaine. Grâce aux rayons du phare, le terrain était éclairé comme en plein jour, et ce que la pauvre Irène aperçut n'avait rien de fort rassurant. Du premier coup d'œil, elle reconnut une bande de pirates de l'Archipel ; ils étaient nus jusqu'à la ceinture et armés jusqu'aux dents. Leur petite goëlette, amarrée aux anneaux du débarcadère, n'avait pas serré ses voiles, et ressemblait à un oiseau de proie un instant arrêté sur un écueil, et tout prêt à déployer ses ailes au moindre péril.

Irène fit le signe de la croix, comme si elle eût aperçu une armée de démons. Mais les mauvais esprits terrestres ne s'envolent pas devant ce signe comme les autres ; les forbans regardèrent la porte de la tour et la touchèrent ensuite, comme pour s'assurer si elle était bien ou mal close ; après, ils examinèrent avec une attention suspecte la tour, en se communiquant à voix basse leurs idées, comme des assiégeants qui méditent un assaut de surprise. En voyant ces formidables préparatifs, la pauvre mère s'éloigna de la fenêtre, et, toute palpitante de terreur, elle s'assit à côté du lit de sa fille, pour attendre une bonne inspiration du Ciel.

Donyse dormait sous les ailes de son ange gardien, et sa mère n'osait pas la troubler dans ce sommeil d'innocence, qui change les rêves des vierges en visions du paradis.

— Est-il possible, pensait Irène, qu'une action charitable nous ait procuré ces horribles dangers des nuits ? Mon Dieu ! serait-ce là notre récompense des bonnes œuvres ? Nous avions lu dans les livres saints cette belle parole : « Eclairez ceux qui marchent dans les ténèbres » ; nous avons suivi ce précepte, et cette lumière, destinée à secourir les malheureux, a servi de guide aux brigands des îles, et les attire chez nous !

Alors, la mère désolée se rappelait toutes les effrayantes histoires racontées aux veillées des cabanes de l'archipel voisin. Elle frémissait au souvenir de tant de jeunes filles enlevées par les pirates de Paros, de Cérigo, de Candie, et que les mères n'avaient jamais revues, soit que ces belles victimes eussent expiré dans les grottes des montagnes, soit qu'elles eussent été vendues aux pourvoyeurs des harems de la Cirénaïque. Il y eut même un instant où la pauvre mère de Donyse cessa d'être chrétienne : dans une excitation d'héroïsme profane, elle regarda sa fille, elle regarda un poignard suspendu au mur, et, doutant de la Providence, elle médita deux crimes, qui devaient ne laisser que deux cadavres aux bandits. Puis, la chrétienne l'emporta ! Irène demanda le pardon de son doute, s'agenouilla, et attendit, dans une sainte résignation, ce qui était dans les desseins de Dieu.



Donyse allant allumer le phare. Dessin de G. Janet.

Trois coups frappés à la porte de la tour firent tressaillir Irène, et lui inspirèrent ensuite une résolution digne d'une mère et d'une chrétienne. Elle réveilla sa fille, et lui dit, à voix très-basse : — Ne fais aucune objection à ce que je vais te demander ; obéis à ta mère, lève-toi.

Donyse se leva, sans proférer une parole : Irène la con-

vrit d'un manteau palicare, et, la prenant par la main, elle la conduisit dans une petite chambre contiguë à la tour, et comme suspendue sur une corniche saillante. Il y avait là des débris de toute espèce, reliques vermoulues de cinq siècles. Irène ménagea une retraite sûre à sa fille dans cet amoncellement de choses poudreuses et sans nom, et lui dit :

— Ma fille, Dieu te parle par ma bouche ; tu resteras ici jusqu'au lever du soleil ; le grand jour venu, tu sortiras, et tu iras où la Providence doit te conduire.

Cela dit, la mère embrassa tendrement sa fille, et descendit d'un pas ferme l'escalier de la tour.

Les pirates avaient frappé une seconde fois, mais à coups ménagés, comme des gens qui craignent de réveiller en sursaut des locataires susceptibles. Irène ouvrit la porte et se présenta fièrement aux bandits. Sa prière d'agonie était faite ; elle avait préparé sa mort.

— Pardonne-nous notre visite à cette heure, dit un homme qui paraissait le chef, mais nous sommes des gens de nuit, nous ; le jour nous fait peur... Où est ta fille ?

— Je n'ai plus de fille, répondit vivement Irène.

— Ah ! tu l'as donc perdue cette nuit ? Voilà notre camarade Rodokanos qui a vu ta fille hier matin.

Irène fut saisie d'un frisson convulsif ; sa lèvre, paralysée par la terreur, n'articula rien.

— Elle a peur, cette bonne mère, je vois ça, poursuivit le pirate d'un ton amical. Nous ne voulons pas vous faire du mal, au contraire.

Et il tendit la main à Irène, qui retira la sienne, comme elle eût fait devant l'aiguillon d'une couleuvre.

Les autres pirates formaient un demi-cercle autour de leur chef, et ils témoignaient par leurs gestes et leur attitude qu'ils venaient en amis, et non en écumeurs de mer. Irène, qui connaissait l'astuce profonde des insulaires, s'obstinait à voir un piége dans le langage et la conduite de ces hommes, et ses terreurs maternelles étaient plus vives que jamais. Enfin, il fallut bien se rendre à l'évidence ; le chef des pirates reprit la parole, et dit, en montrant les montagnes de l'aurore :

— Bonne mère, voici notre ennemi le jour qui va se lever ; nous allons remettre à la voile, et quand nous serons partis, tu reconnaîtras qu'il n'y avait aucun piége dans nos paroles, et tu auras quelque repentir de nous avoir si mal reçus. Nous sommes des pirates, c'est vrai ; nous sommes ce que furent nos pères ; il n'y a pas d'autre métier honorable dans l'Archipel. Nous faisons le mal quand l'occasion nous y pousse violemment ; nous faisons le bien avec beaucoup plus de plaisir. L'homme de mer est toujours bon, en dépit de son genre de métier. Quand chaque minute du jour et de la nuit peut sonner notre agonie, nous restons chrétiens, autant que nous le pouvons ; et si nous sommes encore parmi les vivants, à l'âge où le pied n'est plus marin, nous cherchons une grotte tiède dans la grande île de Candie, et les pirates se font ermites. Le diable est attrapé, et se mord les griffes ; tant pis pour lui, il nous a mal surveillés. Notre ange gardien a été plus fin. Cela veut dire, bonne mère, que nous avons été touchés, nous tous, entre pirates, touchés vivement de voir deux femmes, pauvres comme deux Job, économisant toutes deux sur leur misère pour entretenir un phare par pure charité envers les marins. Nous venions te remercier, toi et ta fille ; tu ne veux pas réveiller ta fille, eh bien, laisse-la dormir, la pauvre enfant. Nous allons partir, et nous te laissons deux choses comme souvenir : voici d'abord la plus essentielle, c'est ce morceau de parchemin, avec un sceau de cire rouge. Porte toujours cela sur toi, comme ton scapulaire. Si des confrères débarquaient ici, ne crains rien ; montre-leur ce parchemin, ils s'envoleront comme des diables devant le signe de la croix. Quant à l'autre chose, tu en feras ce que tu voudras, nous la laissons à côté de l'amarre ; tu la jetteras à l'eau, ou tu la garderas, à ta volonté. Adieu, bonne mère, prie pour nous les saints du Paradis, nous en avons grand besoin.

Tous les pirates s'inclinèrent, à l'exemple de leur chef, et, dans un clin d'œil, ils furent tous remontés à bord. La petite goëlette dérapa ; ses voiles se gonflèrent à la brise de l'aurore, et elle s'envola, comme une hirondelle, du côté de la Propontide, où était son nid.

Irène n'eut plus qu'une pensée dans le cœur et un mot à la bouche : le mot s'adressait à Dieu, la pensée à sa fille ; elle monta précipitamment l'escalier de la tour, embrassa Donyse, et baigna son visage de larmes. Après, l'heureuse mère raconta, dans un récit haletant, tous les détails de cette aventure de nuit, n'oubliant jamais, à chaque phrase, de consacrer une courte parenthèse d'actions de grâces adressées à Dieu. Toutes les joies du ciel, ces délices que la terre ne connaît pas, inondèrent le cœur de ces pauvres recluses ; et le soleil, cet éternel sourire de Dieu, perçant de ses rayons les crevasses de la vieille tour, vint attester aussi que les périls nocturnes étaient passés, que le calme succédait à la tempête et la vie à la mort.

— Ma bonne mère, dit Donyse, vous avez douté un instant de la Providence ; eh bien, après vous avoir écoutée avec tant de joie, je doute de vous à mon tour. Ne sortez-vous pas d'un rêve affreux ? Avez-vous vu réellement ces horribles choses ? Ne vous trompez-vous pas ? Avez-vous demandé, hier soir, à Dieu d'éloigner de votre sommeil *les fantômes des nuits* (1) ?

— Ma chère fille, répondit la mère, il paraît, d'après ce que je viens de te dire, que les pirates ont laissé des traces de leur passage ; descendons et allons voir.

Les deux femmes, excitées par une curiosité fort naturelle, descendirent à l'embarcadère, et aperçurent une corbeille remplie de provisions de toute sorte. Le même cri éclata sur les deux bouches, le même geste repoussa ce présent. Un scrupule de délicatesse chrétienne défendait de toucher à ces coupables produits de la piraterie, et même de les céder à autrui. On ne tarda pas à prendre la résolution commandée par le devoir. La corbeille fut jetée au courant de l'eau, et aucun regret ne la suivit. Après ce sacrifice, le pain du jour leur parut meilleur.

Arrivée au terme de sa convalescence, Irène ne put reprendre ses travaux ; la santé ne lui rendit pas ses forces, et Donyse ne pouvait point, toute seule, réparer le préjudice porté à l'économie de la maison ; la délicatesse de ses mains lui permettait à peine un léger travail d'aiguille, et encore, à chaque moment et à son insu, interrompait-elle ce travail par la prière ou la méditation. Leur dernière ressource consistait dans les menues pièces d'argent qu'une invisible main avait déposées sur la rive ; mais depuis le débarquement des pirates, ce petit trésor leur devint suspect aussi dans son origine, et les mains des deux chrétiennes n'osaient y toucher. Il y avait peut-être encore quelque générosité de pirate au fond de cette bourse de cuir. Le doute au moins était permis, et le doute suffisait pour faire suspendre l'emploi de l'argent. Au reste, dans les occasions difficiles, et dans les incertitudes d'un cas de conscience, les deux femmes prenaient toujours le

(1) Procul recedant somnia et noctium fantasmata. (Hymne du soir.)

parti d'attendre une de ces révélations providentielles qui arrivent infailliblement aux anachorètes du désert, ces privilégiés de Dieu.

Irène, qui depuis l'aventure des pirates trouvait plus souvent l'insomnie que le sommeil sur sa couche, entendit une nuit de petits bruits vagues, intermittents et mesurés, et qui étaient en parfait désaccord avec les murmures que la brise, la tempête ou les courants entretiennent dans les eaux du Bosphore. Les êtres humains qui vivent dans la solitude, en communication perpétuelle et directe avec la nature, ont dans le sens de l'ouïe une délicatesse de perception supérieure même à l'instinct des races félines, parce que chez eux la raison accompagne l'instinct. Le moindre bruit qui n'est pas noté sur le clavier de la montagne, de la plaine, de la forêt ou de la mer, arrive à leur oreille avec une dissonance suspecte, et leur donne des terreurs que les plus formidables ouragans n'apportent jamais avec eux. Il y a toujours un péril dans ce murmure surnaturel, et alors la prudence doit veiller, si le courage est absent.

Irène reprit sa place accoutumée à l'observatoire de la tour, et regarda le Bosphore; ses eaux étaient calmes et reflétaient comme un miroir ardent la lumière du phare. Pas un souffle d'air n'agitait les aiguilles vertes des pins. Deux murmures bien distincts arrivaient à l'embrasure de la tour: le chant du grillon et la respiration haletante d'un nageur. Irène vit presque aussitôt un homme sortir des eaux et disparaître dans les rochers du débarcadère. Un grand silence se fit ensuite et dura quelque temps, comme si ce nageur se fût endormi sur un lit d'algues en arrivant. Tout à coup, un bras nu se leva d'une crevasse de roc, et déposa, en pleins rayons du phare, un objet que la distance ne permit pas de reconnaître, mais qui se trahit par un léger son argentin, quoique la main l'eût accompagné sur le sable avec des ménagements minutieux.

L'occasion était trop belle pour la négliger; Irène la saisit courageusement au vol. — C'est le messager de la Providence, pensa-t-elle, allons à lui sans crainte. C'est un ami.

Donyse dormait toujours de ce bon sommeil de dix-huit ans que le fracas de la foudre ne trouble pas.

Irène s'empara du vieux manteau palicare, le roula promptement, et, se montrant dans le cadre de la fenêtre, elle prononça ce monosyllabe sifflant qui appelle un ami et n'inspire aucun effroi.

Le nageur éleva la tête au-dessus des anfractuosités du roc, et vit, à la fenêtre de la tour, une femme qui jetait un paquet lourd, et disparaissait, comme pour l'inviter à venir le ramasser. Il ne balança pas; il vint ramasser le manteau, s'en revêtit tout de suite, et au même moment la porte de la tour s'ouvrit, et Irène parut, en faisant le signe impératif de parler bas.

— Ma chère sœur en Jésus-Christ, dit l'étranger, je vous connais depuis longtemps, vous et votre charmante fille, mais vous ne me connaissez pas. Je voulais vous cacher la main qui voulait être secourable à deux pauvres chrétiennes, mais vous avez veillé sur une bonne action comme on veille sur un crime. Je me suis trahi, et pourtant je méritais plus de bonheur.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, mon frère, dit Irène en tendant sa main à l'inconnu; mais voici mon excuse: tant de dangers environnent deux pauvres femmes la nuit dans cette solitude, qu'il faut toujours avoir l'œil ouvert sur les environs, et c'est ainsi, c'est par hasard que j'ai découvert le mystère de vos bienfaits.

— Ma sœur, reprit l'inconnu, mon devoir est de vous dire qui je suis et de vous parler avec franchise. Nous sommes si peu de chrétiens dans ce pays, nous sommes si indignement traités par nos maîtres les infidèles, qu'il ne doit y avoir entre nous que confiance, union, fraternité... Je suis Constantin Psycha, natif de Cerigo; j'habite le petit village de Notre-Dame, de l'autre côté de l'eau, et je possède en toute propriété le champ d'oliviers que vous traversez pour vous rendre à la chapelle les jours de fête.

Constantin appuya avec affectation sur tous les mots de cette dernière phrase.

Irène fit courir la main sur son front, comme pour en extraire un souvenir, et, se ravisant tout à coup:

— Ah! je me souviens! dit-elle; je me souviens!... Oui..., c'était le jour des Rameaux..., nous étions assises, ma fille et moi, et...

— Et, interrompit Constantin, la Providence voulut, ce jour-là, que je fusse indiscret... J'écoutai votre entretien, j'en pris bonne note, et, quand ma récolte d'olives fut faite, je vous apportai moi-même autant d'outres d'huile qu'il y a de grains au rosaire de Saint-Bernard, ce grand serviteur de Marie (1)... Eh bien! on se trompe lorsqu'on dit qu'une bonne action ne porte bonheur qu'après la mort. Toutes mes récoltes ont été bonnes et mes biens se sont augmentés; vous voyez que le saint roi David a raison (2).

Le chrétien qui s'exprimait ainsi, dans ce langage mystique des anciens jours de l'Eglise, était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure honnête et sévère. Son attitude simple, la modestie de son regard, la douceur de son organe, frappèrent Irène. Dans sa foi ardente, cette pauvre mère chrétienne croyait, par intervalles, voir un de ces anges qui visitaient la terre au temps des patriarches, et une sainte frayeur agitait ses esprits.

La dernière parole de Constantin ramena Irène dans la réalité profane.

— Mon intention, ajouta le jeune chrétien, était de mériter une union sacrée par une longue suite de services rendus à votre misère. Vous m'avez arrêté à mon second voyage; mais si vous daignez, ma chère sœur, me tenir compte du bien que je n'ai pu faire, accordez-moi en mariage, et au pied de l'autel, votre fille Donyse.

Constantin baissa les yeux et attendit la réponse.

Irène s'attendait vaguement, comme aurait fait en pareille occasion toute autre mère, à cette demande; toutefois elle tressaillit et balbutia les premiers mots:

— L'honneur que vous nous faites est bien grand, dit-elle; mais je dois consulter ma fille; je ne voudrais rien promettre de contraire à sa volonté.

— Qu'il soit fait suivant votre parole, reprit Constantin; j'attendrai.

— Attendez demain, dit Irène; c'est un jour de fête; nous irons à Notre-Dame-de-la-Mer, et si ma fille répond selon vos vœux et les miens, nous irons nous asseoir, après la messe, devant la source du champ des oliviers.

Constantin s'inclina et descendit à l'embarcadère. Là, il déposa le manteau palicare sur le rocher, et se remit à la nage pour gagner la côte voisine. Irène était rentrée dans la tour.

Quand Donyse se réveilla, sa mère s'assit devant elle, lui prit affectueusement les mains, et lui dit: — Toutes

(1) Servus Mariæ nunquam peribit. (Saint Bernard.)

(2) Fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt. (Psalm.)

les nuits, ma chère enfant, n'apportent pas de mauvais rêves; voici le mien de tout à l'heure. Je traversais le champ des oliviers, là-bas, près de notre chapelle; un jeune chrétien de bonne mine est venu à moi, et m'a dit: Ce champ est à moi, j'ai du bien au soleil, ma religion est la vôtre; donnez-moi votre fille en mariage, et j'espère la rendre heureuse avec l'aide de Dieu... Devine ce que j'ai répondu...

— Dans votre rêve? demanda naïvement Donyse.

— Oui, dans mon rêve, reprit la mère en riant.

— Même dans un rêve, dit la jeune fille, je suis sûre que vous n'avez pas voulu vous séparer de moi.

— Me séparer de toi, ma fille, jamais! Cependant, j'ai consenti à ton mariage... Voyons, ai-je bien fait?

— Vous ne pouvez rien faire de mal, bonne mère.

— Ainsi, chère fille, si je voulais te marier avec un



Irène et Donyse à la source du champ des oliviers. Dessin de G. Janet.

jeune et riche chrétien, tu dirais *oui* à ta mère, et *oui* au prêtre?

— Sans doute, ma mère.

— Eh bien! ma fille, embrasse-moi, ton mariage est conclu.

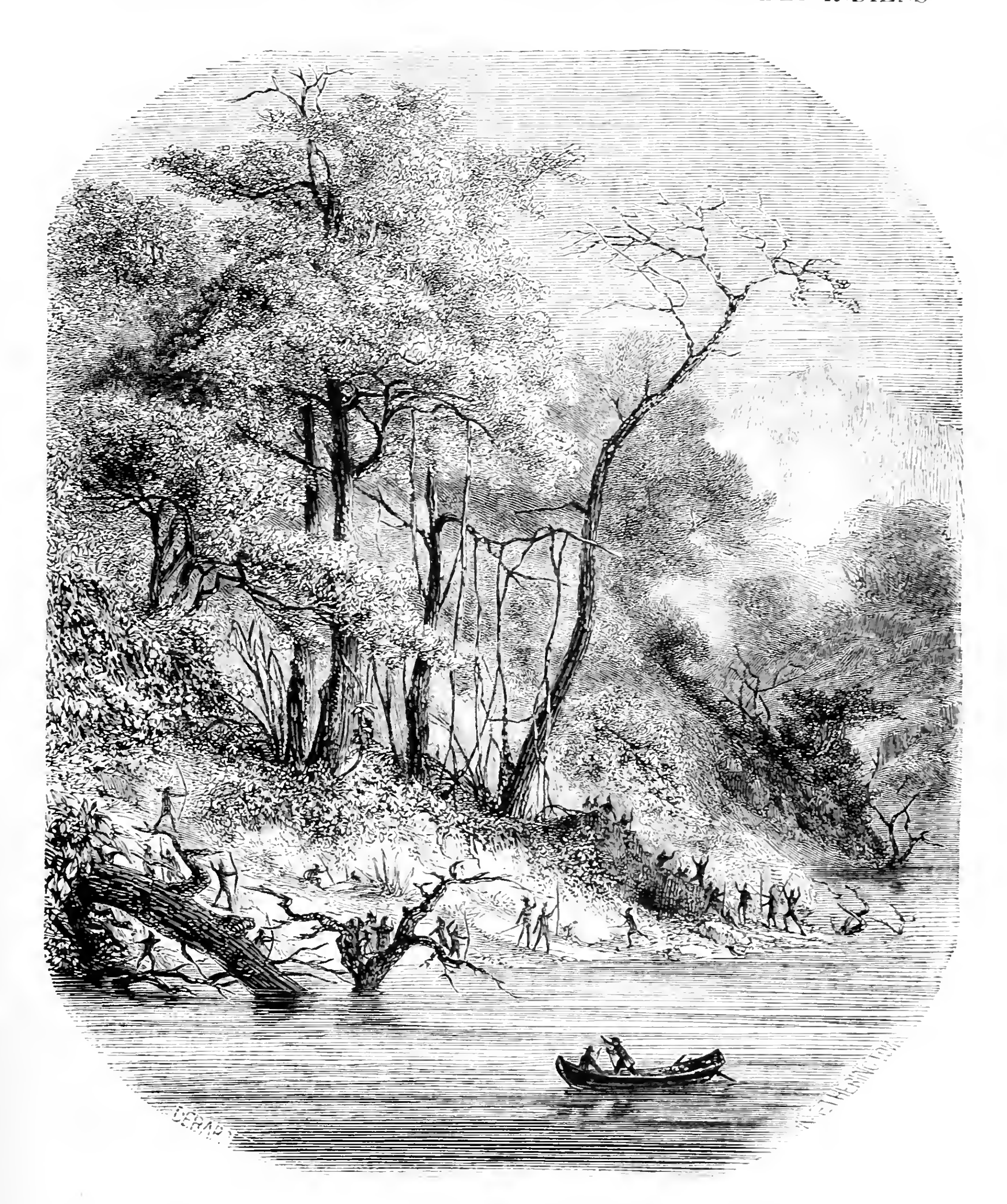
Alors Irène raconta, dans tous ses détails, la scène de la nuit, et Donyse pleura de joie. Le lendemain la mère et la fille s'assirent, après la messe, devant la source du champ des oliviers...

La pauvreté avait fait son devoir; la Providence fit son œuvre. C'est ce qui arrive toujours.

MÉRY.

VOYAGE EN AMÉRIQUE. — ÉTATS-UNIS [1].

LA CHASSE A L'HOMME. — SCÈNE DE LA VIE DES INDIENS



Les rives du Missouri. Daniel et Davidson surpris par les Indiens. Dessin de A. de Bar.

I. — DEUX CHASSEURS DE FOURRURES.

Toutes les fois qu'en Amérique j'ai parlé de la douceur et de l'aménité des Indiens, on m'a répondu en me citant quelques traits horribles de cruauté de leur part, même envers les gens avec lesquels ils semblent en meilleurs rapports. Leur haine s'assouvit particulièrement, et avec des raffinements atroces, contre les trafiquants blancs qui, dans le haut des fleuves, se livrent au commerce des fourrures. Ces faits se reproduisent sans cesse et notamment aux environs de Saint-Louis, qui est comme le marché général des échanges et des transactions.

Quand je m'informais de cette bonne foi digne des temps antiques, qu'on prétendait ne plus rencontrer que chez eux, on me répondait que, dans les trafics, on ne se livrait

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

aux Indiens qu'avec la plus grande défiance, et qu'il fallait les surveiller de près, tant ils ont une prestesse de singe à dérober tout ce qui se trouve à portée de leurs mains. Si, pour me raccrocher à quelque chose, je me rejetais sur cette beauté des formes qui en font un type perdu, on me montrait dans les villes bon nombre de ces Indiens qui y courent les rues, et j'avais devant les yeux le spectacle d'êtres ignobles, laids, sales, puants; et ces costumes souverainement originaux, dont je les avais habillés dans mon imagination, se réduisaient à de dégoûtants haillons.

Ce n'est plus guère que dans les tribus qui ont évité le contact des Européens et qui ont vécu au fond de leurs déserts, qu'on retrouve encore quelques vestiges de leur originalité et de leur splendeur physique tant poétisée.

En tout cas, ce que je peux garantir, c'est que cette simplicité primitive, qu'on a attribuée aux Indiens de l'Amérique, n'existe plus, si jamais elle a existé aussi complète qu'on l'a dit. Ils ne sont plus aujourd'hui que des buveurs de wisky et d'eau-de-vie, qui s'enivrent jusqu'à l'abrutissement. Quant à leur férocité, en voici un exemple. Le fait était dans la bouche de tout le monde, à l'époque où je me trouvais en Amérique.

Saint-Louis, ai-je dit plus haut, est le centre du grand commerce des pelleteries aux États-Unis. Les Indiens les y apportent et les échangent contre différents objets, surtout contre les spiritueux, dont ils font grand cas, contre le tabac, etc., etc. La fourrure étant réellement la source de leurs richesses dans ce commerce un peu primitif, les Indiens ont organisé un système particulier de douane et de surveillance contre les *faces blanches* qui vont chasser la bête, et par conséquent s'approvisionner de la marchandise directement. Ce système consiste à tuer impitoyablement les audacieux qui empiètent sur les priviléges dont les *Peaux-Rouges* se considèrent comme seuls et souverainement investis.

Quels que soient les risques qu'ils aient à courir dans ces périlleuses entreprises, il se rencontre encore bon nombre de hardis chasseurs qui tentent l'aventure.

C'est le cas où s'étaient placés deux amis, Daniel et Davidson, qui depuis huit jours étaient installés sur les bords de la rivière Kansas, un des nombreux cours d'eau qui viennent se jeter dans le Missouri, après avoir baigné tout le territoire indien qui se trouve à l'ouest de l'État du Missouri.

Un matin ils descendaient paisiblement la rivière dans une pirogue pour aller relever des piéges qu'ils avaient tendus la veille. La rivière était fort encaissée dans l'endroit où ils se trouvaient, et de chaque côté la rive, coupée à pic et couverte de hautes herbes et d'arbres gigantesques, pouvait cacher une armée d'Indiens sans qu'il fût permis à l'œil humain de rien découvrir derrière ces forteresses de verdure, de troncs et de broussailles. Il fallait même avoir l'oreille aussi exercée que l'avaient nos deux intrépides chasseurs pour distinguer, entre les divers bruits qui s'agitaient sur les deux rives, celui de pas d'hommes ou d'animaux.

Depuis près de trois quarts d'heure qu'ils suivaient le courant de la rivière, ils n'avaient rien entendu qui pût les inquiéter, et ils étaient assez rapprochés du terme de leur voyage pour concevoir l'espérance d'avoir échappé à la vigilance des Indiens, lorsque Daniel, suspendant tout à coup le mouvement de ses avirons, se pencha hors de la pirogue, et écouta avec attention.

— Qu'y a-t-il? demanda Davidson.

— Là, dit Daniel, en désignant un des fourrés les plus épais, situé sur la rive gauche; j'ai entendu des pas et j'ai vu les herbes s'agiter.

Et aussitôt, appuyant sur les avirons, il poussa la pirogue au large.

— Allons donc! fit Davidson; tu es trop neuf dans le métier pour être sûr de ce que tu dis. Je gage que c'est quelque élan qui vient faire connaissance avec le canon de nos fusils.

Et ce disant, Davidson ramassa son arme au fond du canot et la fit tourner dans ses mains.

— Ce sont des Indiens, te dis-je! répliqua Daniel en s'éloignant vers le milieu du fleuve.

Au même instant, des cris épouvantables retentirent dans la direction qu'avait indiquée Daniel, et une quarantaine d'Indiens sortirent des halliers, l'arc tendu et la flèche braquée sur nos deux chasseurs.

— Quand je te le disais! s'écria Daniel pâle et tremblant. Que faire?

— Accoster la rive, répondit Davidson; si nous essayons de fuir, ils vont tirer à la cible sur nous, et en deux minutes nous aurons autant de flèches sur le corps qu'il y a d'épingles sur la pelote d'une bonne ménagère.

— Si nous mettons pied à terre, ils vont nous massacrer, répliqua Daniel, et, ma foi! entre ces deux genres de mort...

— Ce sont des Black-feet qui probablement reviennent de Saint-Louis, reprit Davidson. Je parle leur langue; je leur ferai entendre raison. C'est une chance, et la seule qui nous reste.

Pendant que les deux malheureux échangeaient ces quelques paroles, les Indiens leur faisaient signe d'aborder; et comme, malgré les conseils de Davidson, Daniel persistait à vouloir fuir, une flèche lui siffla à l'oreille et une autre vint se planter dans son épaule. Daniel poussa un cri et tomba au fond de la pirogue. Davidson saisit alors les rames, et dirigea l'embarcation vers la terre.

II. — LE CAMP DES INDIENS.

Les Indiens s'emparèrent aussitôt de lui, et lui lièrent bras et jambes, malgré les protestations de bonne amitié qu'il leur prodiguait. Quant au malheureux Daniel, dont le corps gisait sanglant au fond du canot, ils le saisirent et le lancèrent dans le fleuve, où il ne tarda pas à trouver la mort, après quelques efforts impossibles pour rallier le rivage.

Davidson, témoin de cet acte de barbarie, avait pu augurer tristement du sort qui l'attendait.

Cependant il ne lui avait pas échappé que les Indiens, avant de se débarrasser de Daniel d'une manière si expéditive, avaient examiné attentivement l'état de sa blessure; il pensa donc qu'ils n'avaient pris ce parti extrême à l'égard de son malheureux compagnon que dans la crainte qu'il ne devînt une charge pendant la longue route qu'il leur restait à faire pour rejoindre leur village situé plus au nord, au pied du versant méridional des Montagnes Rocheuses.

Deux des Indiens chargèrent Davidson sur leurs épaules et le transportèrent à deux ou trois cents pas plus loin dans l'intérieur du bois, où ils étaient campés autour d'une vaste clairière. Le malheureux prisonnier fut déposé aux pieds du chef Stu-Micks-O-Sucks (*Graisse-de-bosse-de-buffle*), nonchalamment assis devant son wigwam et fumant sa pipe avec la placidité d'un Oriental.

Après avoir écouté le récit qui lui fut fait de la capture de Davidson, Stu-Michs-O-Sucks réfléchit un instant,

puis se leva et fixa un regard scrutateur sur le prisonnier, qui sentit un frisson glacial lui courir par tout le corps.

Davidson, familier aux mœurs des *Peaux-Rouges*, conçut quelque espoir de cette réception du chef, qui certes aurait pu prendre son tomahawk et lui casser la tête sans autre forme de procès.

— Ce n'est peut-être que partie remise, pensa le chasseur; mais c'est aussi du temps de gagné pour moi; dans ma position je ne peux rien souhaiter de mieux.

Puis sans montrer la moindre émotion, et d'une voix bien ferme, Davidson assura de nouveau Stu-Micks-O-Sucks de ses dispositions amicales.

Le chef le regarda de nouveau avec une certaine attention, puis rentra dans son wigwam, où le suivirent une dizaine des guerriers indiens. Le reste de la petite bande s'accroupit par terre, et fit cercle autour du prisonnier.

III. — STU-MICKS-O-SUCKS.

Au bout d'un quart d'heure environ, Stu-Micks-O-Sucks sortit de son wigwam. Le chef avait passé ce temps à se vêtir de son costume de parade et de cérémonie.

Ce costume se composait d'une tunique faite de deux peaux de daim cousues ensemble, et les coutures étaient recouvertes de galons brodés. Le long de ces galons et en guise de frange pendait une garniture de cheveux noirs provenant des ennemis que Stu-Micks-O-Sucks avait tués dans ses divers combats. Ces trophées sont loin de répugner aux Indiens; ils y attachent, au contraire, un très-grand prix. Par-dessus cette tunique il portait une sorte de manteau en peau de buffle, sur laquelle étaient bariolées grossièrement toutes les actions de sa vie. Ses mocassins (ou souliers) étaient également en peau de daim et ornés, comme sa tunique, de cheveux ennemis. Sur la tête il portait un casque en peau d'hermine, surmonté de deux cornes de buffle, privilége exclusivement réservé aux guerriers qui ont mérité le surnom de *brave des braves*. Outre les mèches de cheveux qui couvraient littéralement tout son costume, Stu-Micks-O-Sucks avait autour de sa taille une demi-douzaine de crânes à peu près dénudés; c'étaient encore là des trophées conquis sur les ennemis qu'il avait *scalpés* après la victoire.

Dans sa main droite il tenait une lance haute de dix ou douze pieds, et le long de laquelle flottaient deux sacs formés de peaux d'animaux; c'étaient ses *sacs aux mystères*, lesquels jouent un grand rôle dans la vie des Indiens. Toutes leurs superstitions s'y rattachent; car le mystère (ou *médecine*) est le pivot de leur existence; c'est aussi le dernier mot de leur religion. Chaque Indien porte donc son *mystère* avec lui. C'est une peau de bête quelconque, quadrupède, oiseau ou reptile, ornée de mille dessins bizarres et fantastiques. Si loin va le respect qu'ils professent pour ce morceau de peau, qu'ils ont institué des fêtes en son honneur, et même ils s'imposent les plus dures mortifications quand ils croient l'avoir offensé.

La prise du sac est un acte important dans la vie de l'Indien. Dès qu'ils ont atteint l'âge de treize ans, les enfants quittent le wigwam paternel pour plusieurs jours, et vont s'enfermer dans quelque lieu solitaire, où ils invoquent le *Grand-Esprit*. Ils font abstinence pendant tout le temps de cette espèce de retraite, qui se prolonge jusqu'à ce que dans un rêve ils voient un animal, oiseau, reptile, n'importe lequel. Celui-là est désigné pour être le gardien de leurs jours, l'esprit qui doit leur donner la force et le courage dans les combats, et les conduire sains et saufs, après leur mort, aux grandes chasses de l'autre monde. A son réveil l'enfant prend alors ses armes, se met en campagne, et ne rentre à la tribu que muni de l'objet désiré.

La prise du sac ne se peut faire qu'une fois dans la vie. Aussi, à la guerre, un Indien défend-il son *mystère* avec un désespoir furieux, comme nos soldats défendent leur drapeau; car s'il vient à le laisser aux mains de l'ennemi, si bravement qu'il ait combattu, il est perdu de réputation, et la désignation flétrissante « *d'homme sans mystère* » le poursuit jusqu'à ce qu'il ait reconquis un sac sur un ennemi.

Dans sa main droite, donc, Stu-Micks-O-Sucks portait sa lance aux deux sacs, dont l'un était un trophée conquis sur un chef d'une autre tribu. Dans sa main gauche il tenait une longue pipe, dont le tuyau avait au moins cinq pieds. Tout autour étaient enroulées des soies de toutes les couleurs, et des plumes d'oiseau. Le foyer de cette pipe était en terre rouge, représentant un homme accroupi et dont la tête scalpée recevait le tabac. Cette pipe était l'œuvre de Stu-Micks-O-Sucks lui-même. La pierre en avait été extraite de la *Carrière Sacrée*, lieu où les Indiens vont en pèlerinage, et où, selon la loi du *Grand-Esprit*, les ennemis sont obligés de se traiter en amis.

En voyant apparaître Stu-Micks-O-Sucks dans cet appareil et accompagné des guerriers qui l'avaient suivi dans le wigwam, Davidson comprit que son sort allait se décider dans un de ces conseils où les décisions sont généralement assez promptes.

Le chef s'assit sur un tronc d'arbre à l'entrée du wigwam, et alluma sa pipe. Il aspira une bouffée de tabac, dont il envoya la fumée vers le ciel, puis une seconde qu'il souffla à ses pieds, enfin tourna la tête vers les quatre points cardinaux, en adressant à chacun d'eux une bouffée égale de fumée.

La première partie de cette cérémonie était un hommage rendu au Grand-Esprit, dans la personne du soleil, dont Stu-Micks-O-Sucks venait de saluer le lever en envoyant sa fumée au ciel, et le coucher en la dirigeant vers la terre. Son salut aux quatre points cardinaux n'avait d'autre but que de témoigner son respect au Grand-Esprit, de quelque côté qu'il fît souffler le vent.

Après cette prière, adressée par le tuyau de sa pipe, le chef fit rouler Davidson jusqu'à ses pieds, et le conseil des guerriers entra en délibération.

IV. — LE TOMBEAU DE L'OISEAU-NOIR.

Le pauvre chasseur comprit très-bien que le premier point posé fut son extermination; restait à savoir quel genre de supplice lui serait infligé.

Stu-Micks-O-Sucks les laissa tous parler, puis il s'avança vers Davidson, et délia les cordes qui l'attachaient.

— Ta vie est en mon pouvoir, lui dit-il; cependant, comme tu as obéi aux ordres des guerriers en accostant la rive, quand ils te l'eurent ordonné, je veux bien te laisser une chance de vie.

— Bien obligé, fit Davidson, le Grand-Esprit te le rendra.

— Selon l'usage de la tribu, continua le chef, tu seras proposé à l'adoption d'une famille. S'il en est une qui veuille de toi, ou si quelqu'une de nos femmes consent à te prendre pour mari, tu vivras; sinon...

— Soit! répliqua Davidson.

— Ici, reprit Stu-Micks-O-Sucks, nous ne sommes qu'un petit nombre de la tribu; c'est au village que l'épreuve se fera; tu vas nous suivre.

— Je vous suivrai, répondit le chasseur enchanté d'en être quitte à si bon marché pour le présent, et tout plein d'espoir pour l'avenir.

Une heure après les wigwams étaient levés, et les cinquante Indiens environ qui composaient la petite troupe étaient en marche. Chiens, chevaux et femmes, chacun avait sa charge. Quant aux hommes, ils n'en portaient aucune, sauf les armes. On avait attaché aux flancs des chevaux, comme des brancards de voiture, les plus longs piliers qui soutenaient les tentes, en en laissant traîner les extrémités à terre; puis, en travers on avait placé d'autres bâtons sur lesquels était enroulée la tente elle-même, avec quantité d'autres objets de ménage, les provisions, etc., et, par-dessus tout cela, étaient grimpés quelques enfants et une dizaine de femmes, qui faisaient partie de cette petite expédition. On eût dit une troupe de Bohémiens changeant de théâtre. Les chevaux étaient conduits à la bride par les femmes, dont c'est là le métier; elles se relayaient de temps en temps. Sur les flancs de cette caravane galopait une meute de chiens attelés à ces brancards improvisés, comme les chevaux en traînaient.

On avait eu soin de placer Davidson au milieu de la troupe, et on avait si bien chargé ses épaules qu'il lui eût été impossible de prendre la fuite. Le soir on lui liait les membres pour passer la nuit.

La petite troupe marcha ainsi plusieurs jours, tantôt s'enfonçant à travers les plaines, tantôt longeant les bords du Missouri, qu'elle rallia immédiatement quand elle se trouva à la hauteur du *tombeau de l'Oiseau-Noir*.

Davidson, qui n'avait point encore pénétré si avant dans ce fameux « *far West* », passait d'admiration en admiration, et, n'était la perspective du sort qui l'attendait peut-être une fois arrivé au village des Black-feet, il se fût réjoui de ce voyage. Il ne put se défendre d'une exclamation de surprise quand il se trouva au haut du mamelon de l'*Oiseau-Noir*.

Tous les voyageurs, blancs ou *peaux-rouges*, ne manquent jamais d'y faire une station, les uns pour y jouir du magnifique spectacle dont la vue se repaît dans toutes les directions; les autres pour payer leur tribut de respect aux restes du grand mortel qui y repose.

Sur le sommet de ce mamelon, en effet, a été enterré un chef fameux des O-Ma-Haws, appelé l'*Oiseau-Noir*, et qui donne son nom au lieu de sa sépulture. Sa tombe, qui existe encore aujourd'hui, a été élevée il y a plus de trente ans. Ce chef, à son retour de Washington, fut atteint en cet endroit de la petite vérole, et, quoique le village des O-Ma-Haws fût situé à soixante milles plus loin, on l'y enterra sur sa demande. Selon ses instructions, on le plaça dans la tombe sur son cheval de guerre favori, à la bride duquel on suspendit tous les scalps de ses ennemis; on le couvrit de ses plus riches habits, et sur sa tête on mit son casque de plumes d'aigles, à sa main son arc, et sur son dos son carquois et son bouclier, sans oublier ni sa pipe ni son *sac aux mystères*, selon l'usage établi pour les morts. Ce tombeau, qui s'aperçoit à une distance de quinze milles, peut servir de phare aux voyageurs.

Davidson fut presque tenté de remercier Stu-Micks-O-Sucks de ce bonheur qu'il lui avait procuré. Mais le soir même il faillit payer bien cher sa présence au milieu de la troupe; et il fallait, comme il le pensa ensuite, que le chef eût de bien singulières intentions sur son compte, pour ne l'avoir point livré à la fureur de ses guerriers.

V. — L'ORAGE DE FEU.

La troupe voyageait depuis une heure environ à travers une de ces prairies dont les herbes sont si hautes qu'elles dépassent de beaucoup la tête des hommes, même montés sur leurs chevaux.

La petite caravane suivait les sentiers en zigzag, frayés, à travers ces vastes déserts ombreux et mystérieux, par les troupeaux de buffles et d'élans. Tout à coup, cinq ou six Indiens qui marchaient en éclaireurs s'arrêtèrent, puis firent volte face, vinrent au galop rejoindre le chef, et lui parlèrent avec une certaine vivacité. Stu-Micks-O-Sucks descendit de cheval, et colla son oreille contre la terre; puis il se leva en disant :

— Le bruit du sabot de nos chevaux a éveillé l'Esprit du feu.

Tous les regards de la troupe, courroucés et inquiets à la fois, se tournèrent vers Davidson, et un des guerriers, portant la main à son tomahawk, lui cria d'une voix menaçante :

— Misérable *face pâle*, c'est toi qui as éveillé l'Esprit!...

La présence de Davidson au milieu de la petite caravane n'était point vue d'un œil tout à fait satisfait, et la clémence dont le chef avait usé à son égard n'avait point été prise absolument en bonne part. Les paroles du guerrier suffirent à réveiller les instincts féroces des Indiens, et il fallut l'énergique intervention de Stu-Micks-O-Sucks pour l'arracher au sort que les Indiens s'apprêtaient à lui faire subir.

— Arrêtez, s'écria le chef; nous aurons le temps de lui faire subir le châtiment, si le feu nous atteint. Mais l'*Esprit du brave* nous protégera, je l'espère!

Puis il remonta à cheval, et, suivant son exemple, la caravane se prit à galoper de toute la vitesse des montures, qui semblaient hennir d'effroi. La petite troupe traversa ainsi la prairie dans toute sa largeur, et, se trouvant près d'un mamelon qui la dominait à une assez grande hauteur, elle en atteignit le sommet.

Pendant que les Indiens opéraient leur ascension, Stu-Micks-O-Sucks s'était arrêté seul avec Davidson au pied du mamelon. Il écarta à deux ou trois reprises les hautes herbes de la prairie, se coucha comme il l'avait fait déjà pour écouter un bruit lointain.

— Homme blanc, dit-il de nouveau à Davidson, c'est toi sans doute qui as éveillé l'*Esprit du feu;* le vent souffle par ses narines; tiens, vois ce petit nuage qui roule et s'élève au-dessus de la plaine, c'est par là qu'il vient; mais nous voici à l'abri.

Heureusement pour toi, car tu aurais payé de ta vie le moindre mal qui nous fût arrivé. L'*Esprit* n'aime pas les hommes de ta race, et c'est pour en avoir possédé un parmi eux, qu'il y a douze lunes, le fils de Wah-Chu-Ton et ses braves guerriers subirent les coups de ce magicien, à cette même place.

Après avoir dit ces mots, Stu-Micks-O-Sucks, rejoignit sa troupe au sommet du mamelon.

En même temps, un bruit pareil à celui d'une cataracte se fit entendre de loin en se rapprochant peu à peu; le vent augmentait toujours, les coqs de bruyère volaient au-dessus de leurs têtes, et l'antilope effrayée traversait le chemin de toute la vitesse de ses jambes. Bientôt, au milieu de l'obscurité profonde, Davidson aperçut venir à lui comme des vagues de feu; et au-dessus, un immense nuage de fumée noire qui s'étendait d'une extrémité à l'autre de cette plaine, roulait majestueusement, emporté sur un torrent de feu liquide.

Davidson, pour la première fois, put contempler cet épouvantable et imposant spectacle qu'on appelle un incendie des prairies, et qui a été décrit avec une plume si magnifique par Fenimore Cooper.

Ces événements ont des causes différentes. Ils proviennent, ou du fait des blancs, ou du fait des Indiens, ou par suite d'accident. Quand ils sont volontaires de la part des Indiens, les incendies ont lieu ordinairement au commencement du printemps, dans le double but de procurer aux chevaux des pâturages frais, et de se frayer des routes plus commodes que celles que nous avons décrites tout à l'heure.

La flamme, poussée par le vent, balaye ces prairies avec une rapidité si grande, qu'elle atteint quelquefois les Indiens en fuite sur leurs plus vigoureux coursiers : non pas que cette flamme ait réellement plus de vitesse qu'un cheval au galop, mais parce que le cavalier est empêché dans sa course par la hauteur et l'épaisseur des herbes. S'il est malheureusement surpris en route par l'épaisse colonne de fumée qui roule toujours en avant du feu, le cheval effrayé s'arrête subitement et se trouve bientôt enveloppé par la flamme elle-même, qui allume autour de lui mille nouveaux brasiers.



Les wigwams. Daniel au tribunal des guerriers. Dessin de A. de Bar.

Après avoir vu ces formidables incendies, demandez à l'Indien si c'est le *Grand-Esprit* qui, mêlant tous les éléments de destruction, a lancé contre lui cet orage de feu ? Demandez-lui si c'est la foudre qui lui a suscité cet ennemi redoutable, plus prompt que sa vitesse, plus puissant que sa force, devant lequel son cœur et son courage s'abattent ? Demandez-lui enfin qui a fait cela, qui a produit ces incendies ? L'Indien vous répondra : — *C'est un mystère.*

Ce mystère ou ce génie tout spécial est représenté dans l'esprit de l'Indien par un géant fantastique portant un arc formidable qu'il place au travers du chemin, et duquel il fait jaillir des milliers d'étincelles qui communiquent le feu.

VI. — L'APPEL DE LA PLUIE.

Sortie de cette épreuve, la troupe des Black-Feet se remit en route ; et, après un long et pénible voyage, Davidson fit son entrée dans la capitale de ses ennemis.

Ce village était situé dans une immense plaine, sur un rocher de quarante ou cinquante pieds d'élévation, adossé à une rivière qui, par ses circuits, faisait un admirable fossé de défense. Cette ceinture d'eau enveloppait le village de trois côtés, et le quatrième était protégé par une forte palissade.

Ce village offrait un aspect assez étrange : les cabanes, groupées très-près les unes des autres, et construites en terre et en pans de bois, avaient pour toiture une sorte de dôme qui, dans les beaux jours, était le lieu habituel des réunions de famille. Au-dessus de la porte de chaque wigwam étaient exposées les têtes des ennemis tués à la guerre ; et, à côté, suspendus à de longues perches, des peaux de buffles, des morceaux de drap ou d'étoffe. C'étaient des sacrifices offerts au *Grand-Esprit*. On avait soin de remplacer ces mannequins dès qu'ils étaient pourris ou déchirés par le vent. L'intérieur des wigwams annonçait une certaine aisance et un très-bon comfort ; tous les lits avaient des rideaux, et à côté de chaque lit on voyait une grande perche après laquelle étaient accrochés des armes, des pipes, des sacs de mystère, tout cela rangé avec beaucoup de symétrie.

Les habitations ne se ressemblent pas chez toutes les tribus ; presque toutes cependant ont la même architecture.

Les espèces de cabanes que Davidson venait de voir différaient toutefois de celles qu'il avait pu visiter chez les peuplades avec lesquelles il s'était quelquefois déjà trouvé en relations.

Ces habitations avaient la forme de tentes faites de peaux de buffles cousues ensemble et supportées par des bâtons de vingt-cinq pieds de haut, avec une ouverture à l'extrémité, par laquelle s'échappait la fumée et venait le jour. Ce sont les Crows qui bâtissent les plus beaux wigwams : ils choisissent pour cela des peaux d'une grande blancheur, qu'ils ornent de soies et de plumes de toutes les couleurs, et qu'ils barbouillent de dessins qui ne laissent pas d'être d'un effet assez pittoresque. Ces wigwams sont assez larges pour contenir quarante personnes ; les piliers qui les supportent, au nombre de trente, sont coupés dans les Montagnes-Rocheuses à des arbres centenaires. Leur hauteur est de vingt-cinq pieds. Sur une des faces extérieures est toujours peint le *Grand-Esprit*, et sur l'autre le *Mauvais-Esprit*.

A son arrivée dans le village, Davidson put assister à une assez curieuse jonglerie dont le dénoûment faillit lui coûter cher, comme on le verra dans la suite.

Depuis longtemps une grande sécheresse régnait dans le pays et menaçait de détruire toute la moisson de maïs et de blé. Les *docteurs* s'étaient assemblés en conseil, et avaient décidé qu'il fallait *faire tomber de la pluie*. Tous les jeunes gens qui aspiraient au titre envié et important de *docteur* eurent mission d'essayer leur influence. C'était une belle occasion pour eux de prouver leurs capacités. Voici comment se passait la cérémonie. Chacun des aspirants montait à son tour sur le haut d'un wigwam et appelait du geste, de la voix, par des prières, par des menaces, par tel moyen qui lui plaisait, le nuage des flancs duquel devait tomber la pluie bienfaisante. Il lui était donné pour cela vingt-quatre heures ; et si son intervention ne produisait aucun effet, il était à peu près perdu de réputation. Un autre lui succédait, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la pluie arrivât enfin.

L'entrée du chef et de Davidson interrompit un moment cette jonglerie, à laquelle les Indiens apportaient une sérieuse conscience. Il s'agissait, avant tout, de décider du sort du prisonnier.

Davidson était un assez beau garçon, bien planté sur les hanches, à la poitrine large, aux épaules trapues. Il eût fait un mari séduisant pour une femme civilisée, il n'était pas possible qu'il ne fût pas facilement accepté par la première jeune fille sauvage à qui il serait présenté. Il faut même dire que Davidson eut l'embarras du choix. Le sien se fixa sur une jeune femme nommée Ra-Sti-Va-Na (fille dont le soleil a caressé les cheveux).

Le prisonnier, sans préjudice des réserves qu'il se faisait pour l'avenir, accepta la nouvelle condition qui lui était faite. Toutefois on ne lui promit la liberté que le jour où seraient célébrées ses noces, qui furent remises après l'arrivée de la pluie. En conséquence, on l'attacha, comme on attache les chèvres pour les faire brouter, à un pieu de wigwam.

Cinq minutes après, la cérémonie de l'invocation à la pluie recommença.

Le ciel persistait depuis plus de huit jours à demeurer d'un bleu des plus désespérants, lorsqu'enfin Wak-A-Da-Ha-Hu (crinière de buffle blanc) s'empara du poste au-dessus du wigwam sacré, et, dans un discours plein d'arrogance, affirma à la foule que lui seul était capable de vaincre le charme, et il lança dans la direction de l'ouest des flèches qu'il disait enchantées.

Le hasard parut le servir un moment, car dans le lointain on aperçut un flocon nébuleux qui se détachait sur l'azur du ciel et se rapprochait insensiblement ; bientôt le nuage devint de plus en plus épais, et on entendit vaguement un bruit semblable à celui du tonnerre ; la foule battit des mains... Mais peu à peu l'illusion s'évanouit... Hélas ! le nuage n'était autre chose que la fumée de quelque *steamer* qui descendait une des rivières voisines, et ce qu'on avait pris pour le mugissement de l'orage était le bruit des machines qui grondait au loin. L'apprenti magicien n'insista pas moins pour prouver que son mystère était bon, puisqu'à défaut de pluie il avait amené un *thunderboat* (bateau-tonnerre, nom que les Indiens donnent aux navires à vapeur).

Au surplus, Wak-A-Da-Ha-Hu remporta une victoire complète, car pendant la nuit il tomba une pluie abondante ; mais par malheur cette pluie fut accompagnée d'un orage effroyable ; et la foudre, en tombant, frappa la jeune fiancée de Davidson, Mlle Ra-Sti-Va-Na. On commença par accuser publiquement Wak-A-Da-Ha-Hu d'être la cause de cet accident, et il s'apprêtait déjà à expier ce prétendu crime en faisant don au père de la jeune fille de trois magnifiques chevaux, à titre de dommages-intérêts, lorsqu'il lui parut bien plus simple de faire retomber la faute sur Davidson.

— Moi, dit-il, je suis parvenu à amener la pluie, donc je suis favorisé du *Grand-Esprit* ; or, puisque le *Grand-Esprit* m'a donné cette marque de sa protection, il n'aurait pas voulu en détruire les effets, en me faisant la cause d'un aussi grand malheur.

Cette logique ne parut pas dénuée de bon sens aux naïfs

auditeurs de Wak-A-Da-Ha-Hu, lesquels avaient été témoins de son pouvoir sur les nuages et de ses mystérieuses relations avec le *Grand-Esprit*.

— Le coupable véritable, reprit le triomphateur, c'est la *face pâle* que vous avez conduite ici. Déjà sa présence parmi nous a réveillé l'*Esprit du feu* dans les prairies, et il se trouve que c'est justement sa fiancée que la foudre a frappée, comme pour vous prouver qu'il n'est point fait pour vivre au milieu de nous.

La péroraison de Wak-A-Da-Ha-Hu parut être tout aussi logique que son exorde; et, pendant que tous les yeux se tournaient convaincus et menaçants vers Davidson, Wak-A-Da-Ha-Hu s'éloigna tout fier du succès oratoire qu'il venait d'obtenir, et très-heureux d'économiser ses trois chevaux.

Un cri de malédiction s'échappa de toutes les bouches. Davidson en pâlit. Il avait compris qu'il n'avait plus de merci à attendre de personne, plus même du chef Stu-Micks-O-Sucks, qui rassembla aussitôt son Conseil pour délibérer sur le genre de supplice que devait endurer le prisonnier blanc. Les femmes mêmes qui, au moment où il avait été mis en demeure de choisir une fiancée parmi elles, lui avaient montré les plus gracieux visages, le fuyaient. L'homme dont le choix amenait la mort n'était plus, à leurs yeux, digne de pitié.

Davidson, étendu par terre, assista à la délibération du Conseil. Les uns trouvaient plus bref de l'assommer sur place d'un coup de tomahawk; les autres proposaient de le placer à une certaine distance, comme un but sur lequel s'exercerait leur adresse. Ce genre de divertissement, assez fréquemment employé par les Indiens, avait été approuvé à l'unanimité.

Mais le chef, qui depuis un moment semblait réfléchir, s'approcha de Davidson sans prononcer une parole, et coupa les liens qui le retenaient :

— Lève-toi, lui dit-il.

Davidson obéit. Le chef alors examina tout son corps avec un soin scrupuleux, palpa les muscles de ses cuisses et ses jarrets, en un mot, se livra sur lui à un véritable cours d'anatomie. Quand il eut terminé, il remua la tête en signe de satisfaction, et sourit.

— Tu dois être un bon coureur, dit-il à Davidson.

Celui-ci devina la pensée du chef. Il était assez initié aux mœurs des Indiens pour avoir compris qu'il s'agissait tout simplement de le lancer à la course, comme en Europe on lance un cerf ou un daim, et qu'il était destiné à procurer à ses ennemis le plaisir d'une chasse à l'homme. Davidson avait le sang-froid naturel, et de plus, l'intelligence que donne une position suprême comme celle où il se trouvait. Il n'hésita pas une seconde, et à la question du chef il répondit :

— Tu te trompes, je cours très-mal.

— Tu es fort cependant, reprit l'autre; tu as le jarret souple, la poitrine large.

— C'est possible, répliqua Davidson; mais ceci, ajouta-t-il en montrant un trou de balle qu'il avait dans le mollet gauche, ceci m'a enlevé depuis longtemps tous les avantages que tu reconnais.

— Soit! fit le chef, alors on te donnera de l'avance. Si tu parviens à t'échapper, tant mieux pour toi.

VII. — LA CHASSE A L'HOMME.

Et, prenant Davidson par les épaules, il le conduisit à cinq cents pas environ, loin du groupe des Indiens. Dès qu'il se sentit libre, Davidson prit sa course avec toute l'ardeur que pouvait lui donner le désir de mettre ses jours à l'abri. Au hurlement épouvantable que poussa toute la meute, il ne douta pas qu'elle ne fût lancée sur ses traces.

Davidson volait plutôt qu'il ne courait. Il était lui-même étonné de sa vigueur. Il avait près d'une lieue de plaine à traverser avant d'arriver à la fourche du Missouri; il espérait pouvoir le traverser à la nage, et mettre ainsi entre lui et ses ennemis un obstacle qui nécessairement arrêterait bon nombre d'entre eux. Mais était-il probable qu'il y arrivât? Un pareil trajet lui semblait au-dessus des forces humaines. Pour comble de malheur, la prairie était semée de raquettes qui lui déchiraient les pieds et les jambes. A tout instant il croyait entendre le claquement d'un arc, et sentir une flèche pénétrer dans ses chairs. Il n'osait détourner la tête, de peur de perdre, même d'une seconde, l'avance qu'il avait si adroitement escamotée à ses ennemis, et de laquelle dépendait sa vie.

Cependant, les cris des Indiens lui arrivant de plus en plus faibles, il conçut quelque espoir, et, après bien des hésitations, il se hasarda à jeter un regard en arrière. Le gros de ses chasseurs était à une distance considérable.

Quelques coureurs plus habiles étaient éparpillés en avant, et à cent pas au plus de lui, le chef, plus agile que les autres, le suivait armé d'une longue pique qu'il tenait prête à lancer.

Le malheureux Davidson sentit renaître son courage. Il redoubla d'efforts, qui furent si violents, que le sang lui jaillissant par la bouche et par le nez ruissela sur sa poitrine. A mesure qu'il s'approchait de la rivière, il entendait aussi les pas du chef résonner plus près de lui. Un second coup d'œil jeté en arrière lui fit apercevoir son infatigable ennemi à cinquante pas au plus. Davidson s'arrêta court et se retourna brusquement, décidé à défendre chèrement sa vie contre ce seul adversaire.

L'Indien, étonné par ce mouvement inattendu, s'arrêta aussi pour lancer son arme; mais ses jambes s'embarrassèrent dans quelques broussailles, et il tomba. Davidson retrouva de nouvelles forces et une nouvelle énergie pour bondir en arrière; comme un lion il se précipita sur son ennemi avant qu'il eût pu se relever, et, ramassant la pique, il cloua le sauvage sur le sol et reprit sa course.

Le jeune Horace ne s'en était pas mieux tiré!

En arrivant auprès de leur chef expirant, les Indiens s'arrêtèrent quelques instants pour pousser autour de son cadavre des hurlements de désolation. Davidson, comme on pense bien, mit son temps à profit; il put gagner la lisière d'un bois de cotonniers qui bordait la rivière, traversa ce bois, et se jeta à l'eau. Il atteignit à la nage un petit îlot à l'extrémité duquel les troncs d'arbres qu'entraîne incessamment le courant s'étaient arrêtés en grand nombre, de manière à former une sorte de rideau au-dessus des branches entrelacées; les herbes et des broussailles, qui s'y étaient accrochées pêle-mêle, formaient une sorte de retraite impénétrable à l'œil humain, et dans lequel le malheureux Davidson parvint à s'enfoncer.

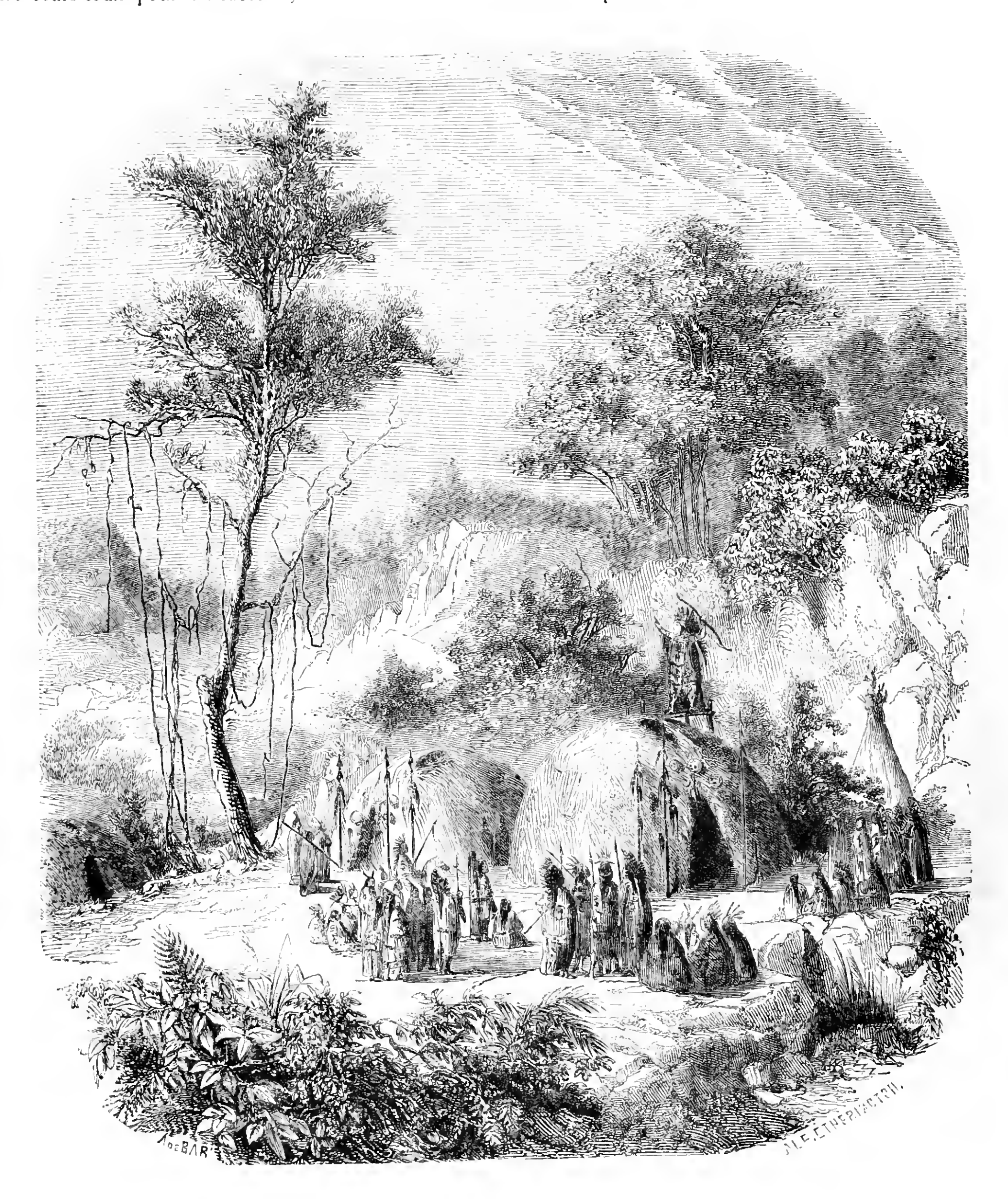
A peine avait-il repris haleine qu'il entendit sur la rive les Indiens poussant des cris de fureur : à travers les interstices des branches qui l'abritaient, il en vit quelques-uns se jeter à l'eau, et se diriger même du côté de l'îlot. Mais après quelques minutes de vaines recherches, ils prirent le parti de s'éloigner, et campèrent sur la rive où ils passèrent le reste du jour à pousser des hurlements autour

du corps de leur chef que quelques-uns avaient rapporté.

Quelle journée d'angoisses pour le malheureux Davidson! je vous le laisse à deviner. Mais son salut était assuré au prix de l'énergie qu'il avait montrée, et qui lui fit oublier les fatigues et les blessures du corps.

Quand la nuit fut venue, et après qu'il eut vu les Indiens éteindre leurs feux pour s'endormir, il sortit de sa cachette, gagna à la nage le milieu de la rivière, et descendit à une distance assez considérable jusqu'à ce qu'il se crût suffisamment en sûreté pour oser aborder la rive. Davidson marcha pendant toute la nuit à pas précipités, afin de fuir au plus tôt un lieu qui avait failli lui être si fatal.

Le lendemain au matin, il arriva exténué de fatigue, de froid et de faim, à un campement de chasseurs où il reçut les soins que réclamait son état.



Les wigwams. Les Indiens appelant la pluie. Wak-A-Da-Ha-Hu. Dessin de A. de Bar.

Le fait que je viens de raconter, et auquel on pourrait donner beaucoup de pendants, n'a rien d'exagéré ni de fictif. C'est là un des mille traits de mœurs communs à ces Indiens sur le sort desquels les philanthropes s'apitoient à leurs heures de loisir et de sentimentalité, comme si la civilisation n'avait pas son œuvre de conquête à poursuivre, en les ramenant sous la loi par des moyens infiniment plus moraux que ces actes de barbarie quotidiens qu'on ose appeler le droit sacré de la défense du sol et de la nationalité!

Davidson, cela va sans dire, renonça de ce jour à la chasse des fourrures; il fut rencontré dans les rues de Saint-Louis par les *Black Feet* qui le reconnurent, mais qui n'osèrent pas se venger sur lui de la mort de leur chef.

XAVIER EYMA.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES PRÉDICATEURS DE PARIS (1).



L'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry. — L'abbé Duquesnay, doyen de Sainte-Geneviève.

Aux prédicateurs libres que nous avons passés en revue, aux orateurs qui portent en chaire la robe d'un ordre, il est temps de joindre, entre l'Avent et le Carême ceux qui exercent le ministère dans les paroisses. Et pour monter tout de suite au premier rang de la hiérarchie, comme de l'éloquence, nous allons étudier l'apôtre des

(1) Voyez les tables des tomes XII à XX

philosophes, M. Gabriel, curé de Saint-Merry ; l'apôtre de la jeunesse, M. Duquesnay, doyen de Sainte-Geneviève ; et l'apôtre de la cour et du monde, M. Le Courtier, archiprêtre de Notre-Dame, prédicateur ordinaire de l'Empereur.

M. L'ABBÉ GABRIEL, CURÉ DE SAINT-MERRY.

M. l'abbé Gabriel est né à Sorrèze (Tarn), en 1796, le 19 juillet, jour de Saint-Vincent-de-Paul, — heureuse prédestination de l'homme qui devait créer et soutenir tant d'œuvres populaires.

Son premier maître fut son curé, l'abbé Mazas, à qui le clergé doit plusieurs élèves éminents.

Après avoir terminé ses études à Montpellier, l'abbé Gabriel fut sept ans vicaire à Cette, où son imagination méridionale jeta ses premiers feux. Puis, il devint curé à Pézénas, où il resta sept ans encore, et d'où son génie actif le lança dans la prédication.

Nous pourrions dire son génie voyageur, car il aime à changer d'horizon et de point de vue. Aussi son premier essor le porta jusqu'à Rome, au centre de la religion, de l'histoire et des arts. Sa foi, sa science et son goût étaient à la hauteur de ce triple observatoire. Il juge, en effet, les statues et les tableaux comme un artiste, les ruines et les monuments comme un archéologue. Il fut donc remarqué bientôt dans la ville éternelle, et il prêcha un carême qu'on n'a pas oublié dans cette chapelle de Saint-Louis où la France et l'art ont leur autel et leur chaire de prédilection.

Mais un autre carême l'attendait à Marseille, le carême de 1835, le carême du choléra! Ceux qui ont entendu l'orateur en cette ville fatale, où la mort enlevait trois cents âmes par coup de filet, dans cette église de Saint-Martin, triste et nue, où les convalescents entraient pâles comme des ressucités, d'où les vivants sortaient épouvantés comme des moribonds, déclarent qu'on n'y avait rien vu de plus grand et de plus beau depuis Belzunce évangélisant les pestiférés de 1720.

A peu de temps de là, l'abbé Gabriel prêchait à Toulouse, où l'on se souvient encore du trait le plus saisissant de sa vie apostolique. Ce drame de la chaire a été raconté dans les journaux de l'époque, mais il ne saurait être trop souvent rappelé à la jeunesse de tous les temps.

L'orateur faisait ce qu'on appelle une retraite de dévotes, dans l'église de Saint-Jérôme (anciens Pénitents-Bleus). Son regard qui aime les feux du soleil, sa voix qui lutterait avec l'ouragan, son éloquence qui cherche les victoires disputées, souffraient peut-être des limites étroites de son programme et de l'auditoire de cornettes, si nouveau pour lui, comme eût dit le père Bridaine. La Providence envoya à son courage la bataille qu'il lui fallait.

En montant un jour en chaire, le prédicateur découvre, au milieu de son troupeau de femmes, trois jeunes gens, trois désœuvrés, trois fashionables, trois incrédules, venus là, comme à un spectacle, pour lorgner la tête imposante d'un prêtre et les jolis visages des dames de Toulouse.

Une inspiration d'en haut saisit l'orateur : — Si de ces trois impies, se dit-il, je faisais trois missionnaires !

Et voilà qu'entraîné par l'occasion, il oublie la retraite et les pieuses femmes, il change le sujet de son discours, il se lance à fond de train dans les hauteurs et dans les abîmes de la philosophie chrétienne ; il met à nu l'origine, la destinée et la fin de l'homme ; il sonde les plus terribles mystères du temps et de l'éternité.

Vous jugez de la surprise et de l'ébahissement de l'auditoire. On ne comprend plus le prédicateur... ; on le croit égaré, halluciné, perdu... Mais lui, qui sait où il va, poursuit sa marche triomphante, car il a vu les trois jeunes gens étonnés, frappés, captivés ; il a vu les lorgnons arrachés à leurs paupières, leurs regards fascinés par son regard, leurs fronts rebelles matés par son éloquence.

Quand il descend de la chaire, on le presse de questions, de reproches sans doute, sur son équipée oratoire. Que va devenir la retraite? Que penseront les dames de Toulouse?

— Attendons la fin, répond tranquillement le pasteur des brebis égarées.

Il jouait certes gros jeu. Mais il avait gagné la première manche. S'il enlevait la seconde partie, il était sûr de la belle.

Le lendemain, à l'heure du sermon, l'église est envahie jusqu'au chœur par une armée de jeunes gens. Les femmes, évincées de leurs places, ne peuvent aborder la chaire. Grand tumulte dans l'enceinte, et grand désarroi parmi le clergé. Que signifie ce désordre, et comment le réprimer?

— C'est mon affaire ; je m'en charge! répond l'abbé Gabriel ; et fendant la presse, déjà calmée, il apparaît à la tribune sainte.

Qu'importe au conquérant de la veille cette foule d'âmes pieuses, soumises d'avance? Il ne pense qu'aux joies du Ciel pour un seul pécheur converti ; il ne voit que cette jeunesse indocile, qui apporte mille têtes au joug de la foi.

Il s'empare de l'ennemi par un premier mot : — On a oublié, dit-il, le respect du sanctuaire ; mais cet oubli n'a pu venir des jeunes frères qui m'écoutent. On n'offense pas Dieu en accourant à sa parole. Je prie mes sœurs de céder leur place pour aujourd'hui.

Et, le calme rétabli comme par enchantement, l'orateur achève ses démonstrations de la veille.

Le jour suivant, une députation de la jeunesse de Toulouse frappait à sa porte. Les trois fashionables la conduisaient avec recueillement. Ils apportaient au vainqueur le prix du combat : une adresse signée de deux cents noms, un vœu solennel de fidélité chrétienne.

C'était grand, c'était admirable, c'était sublime. Mais il fallait à l'édifice le ciment de la durée, et l'orateur n'était pas homme à laisser la victoire incomplète.

Voici le sermon de clôture. Les jeunes gens sont toujours là :

— Mes frères, leur dit l'abbé Gabriel, avec cette noble franchise qui est le cachet de sa parole, vous m'avez apporté un témoignage fait pour exciter en moi l'orgueil. Je ne dis pas que je ne l'aie point ressenti. C'est une affaire entre Dieu et moi. Mais je suis ici pour votre affaire à tous, pour votre salut, qui doit seul m'occuper.

Et il achève par la persuasion ce qu'il avait opéré par le raisonnement.

Puis, dans une péroraison entraînante, il crie à cette jeunesse, qui signait de ses larmes le vœu qu'elle eût signé de son sang : — Je garderai jusqu'à la mort vos noms et vos serments, dont je réponds à Dieu. Et au jour du jugement suprême, je me lèverai au milieu de vous, et je ferai l'appel auquel pas un de vous ne doit manquer. Souvenez-vous-en!

L'effet d'une telle éloquence ne saurait se décrire, — et le confessionnal pourrait seul en dire les résultats.

On ne reprocha plus à l'abbé Gabriel sa sortie. Pour

les femmes elles-mêmes, cette leçon valait bien un sermon de retraite.

Après avoir prêché encore deux ans à Bordeaux, après avoir professé au séminaire de Montpellier, le prêtre voyageur vint à Paris, où il se trouva, en 1848, chargé de l'administration de la paroisse de Chaillot. Sa célébrité dans la capitale date de ce moment terrible. On sait quelle heureuse influence il prit alors sur le peuple; on sait comment il sauva son église, et du même coup peut-être toutes les églises de Paris. L'émeute elle-même s'apaisait à sa voix irrésistible. Les plus furieux reconnaissaient en lui un ami véritable, un ami puissant, un ami près de Dieu.

On le somme un jour d'aller bénir un arbre de la liberté. — Vous le voulez? dit-il, soit; je vous expliquerai la liberté chrétienne. Et il expose, en effet, les franchises de la vertu. Il montre en regard les tyrannies du vice: — Etes-vous libres, quand vous revenez de la barrière, esclaves de l'ivrognerie? Ces rudes vérités, mêlées de sympathies cordiales, empêchèrent de grands maux et firent beaucoup de bien dans les journées critiques.

Appelé, une autre fois, au club des Minimes, l'abbé Gabriel prêche le catholicisme aux meneurs politiques, et leur dit: — Offrez à d'autres vos candidatures; ma tribune est la chaire, comme vous venez de le voir.

Ces paroles avaient d'autant plus d'autorité que l'orateur est de ceux qui connaissent et aiment le mieux le peuple, et en sont le plus justement aimés.

Il le prouve bien dans la grande paroisse de Saint-Merry, où depuis trois ans il calme tant de passions, soulage tant de misères, et développe de si généreux instincts.

Comme prédicateur, l'abbé Gabriel est doué merveilleusement. Il a la tête grave et superbe, une tête d'apôtre et d'évêque. Son attitude est à la fois calme et animée, aisée jusque dans la noblesse, majestueuse jusque dans la familiarité. Son geste est simple, imposant, net, pénétrant, *soulignant*, si l'on veut nous passer le mot. L'accent méridional ajoute à l'autorité et à la clarté de son organe sonore et mordant.

La théologie, la philosophie, l'histoire, la littérature, les voyages, son péché mignon — l'art, sa passion secrète, sont pour lui comme un vaste arsenal où son éloquence puise des armes variées, des vues originales, des effets inattendus.

Il aime les questions ardues et transcendantes, et il les résout avec une logique serrée, avec une limpidité parfaite, avec des arguments neufs et actuels, qui n'appartiennent qu'à lui, avec un enchaînement rapide et un ordre lumineux, avec des citations qui font tout comprendre et tout vivre, avec des surprises qui vous éblouissent, comme Paul au détour de la route; mais il excelle aussi dans l'enseignement pratique, et ses prônes de chaque dimanche, ses instructions aux enfants du catéchisme, sont des modèles d'observation juste, d'intérêt édifiant, de simplicité charmante; on s'y amuserait comme à un spectacle, si l'on ne s'y instruisait comme à l'école ou au tribunal de Dieu.

Pour donner l'idée de son style (car il en a un, contre l'habitude des improvisateurs, et sa parole est de celles qui pourraient s'imprimer toutes vives), il faudrait citer quelques-unes de ses phrases savantes sans apprêt, de ses locutions hardies et pittoresques, de ses images naïves et palpitantes. Il faudrait rappeler ce qu'il disait avant-hier à Saint-Thomas-d'Aquin, quand il définissait l'homme primitif: « Harmonie vivante, corps et âme », quand il montrait « le péché réduisant l'amour de Dieu même à la stérilité »; quand il comparait la communion à « une greffe divine »; quand il appelait l'adoration perpétuelle « un essai du bonheur éternel »; quand il s'écriait: — « D'où venait la force des martyrs? Ils avaient communié! ils étaient tout empourprés du sang de leur Sauveur. D'où vient la force de nos missionnaires, ces apprentis du martyre? Ils ont communié! D'où venait la force de Louis XVI, montant à l'échafaud comme au trône? Il avait communié! » Il faudrait sténographier son sermon d'hier, à la Madeleine, sur la vie intérieure, sermon tout entier hors des traditions connues. Citons-en du moins un trait qui a fait sensation. « Quand l'âge ou la maladie appesantissent l'aigle, la partie supérieure de son rostre se développe aux dépens de l'autre, et il ne peut plus prendre de nourriture ni retrouver la force de remonter vers le soleil. Alors il va user ce rostre rebelle contre le roc, il en rétablit l'équilibre et les fonctions; il ressaisit sa proie et sa vigueur, et il s'élève encore aux régions de la lumière. De même, quand le mal moral dénature l'homme et fait de son corps la partie dominante de son être, il devient impuissant à recevoir la nourriture céleste, et les régions d'en haut se ferment à son vol rabattu vers la terre. Mais qu'il use, comme l'aigle, son corps au roc de la pénitence, et il reprendra la proie divine, il recouvrera son énergie, et il remontera triomphant vers le ciel. »

N'est-ce pas là du saint Augustin, commenté par Bossuet?

Entre autres œuvres créées par l'abbé Gabriel, nous signalerons, comme exemple à tous, la *Famille de Saint-Thomas-d'Aquin*, réunion de jeunes gens des hautes écoles, qui ont pour devise: « S'instruire et se fortifier pour porter la lumière dans le monde. Féconder le travail par la vertu et la vertu par le travail. » Cette élite de notre génération suit et analyse les conférences du curé de Saint-Merry, et compose, sur tous les sujets, des monographies et des discours qui mériteraient et soutiendraient l'impression.

L'abbé Gabriel lui-même achève un grand ouvrage de philosophie, qui décapitera, sans doute, bien des philosophes.

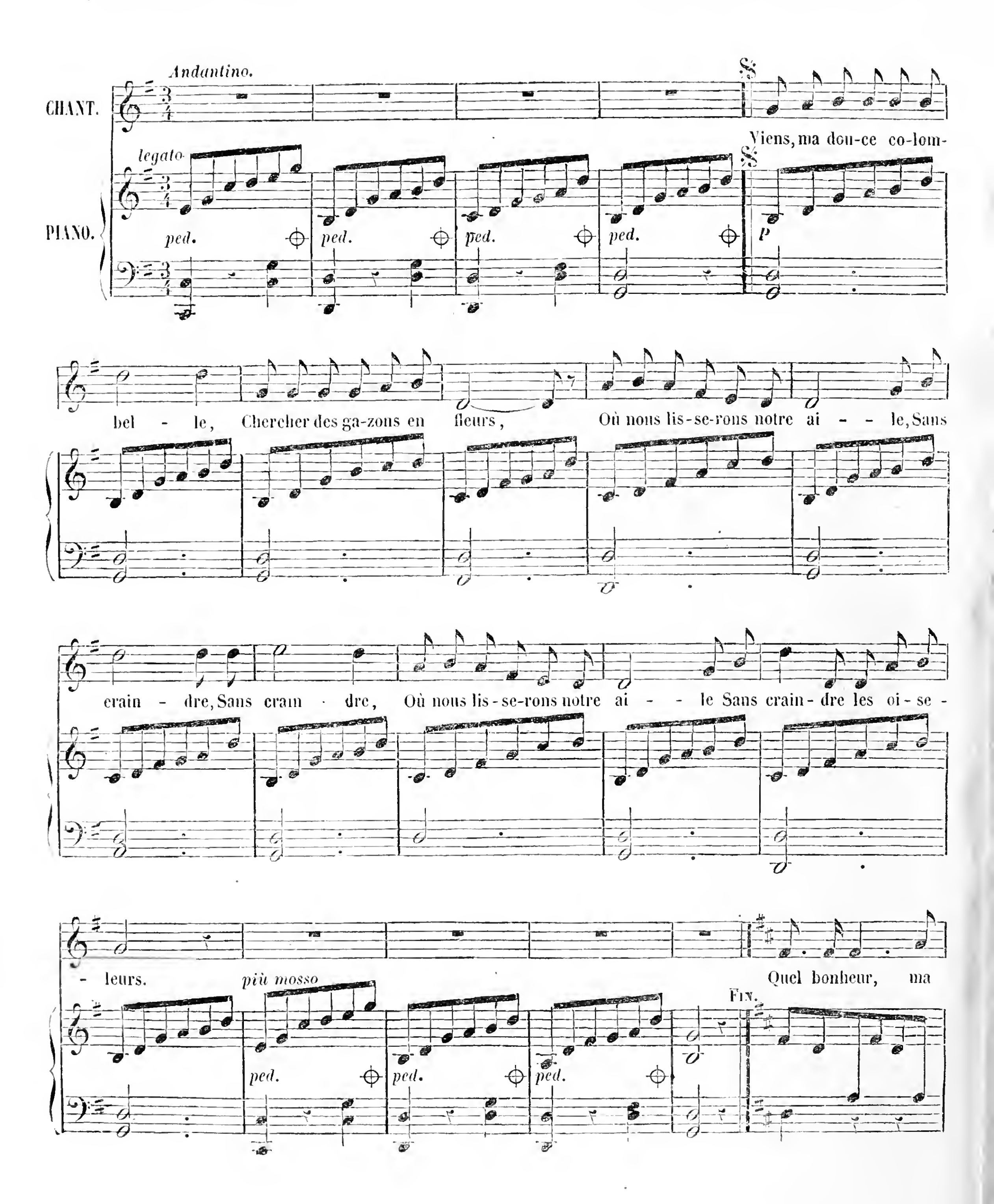
Encore un mot sur l'homme du monde. Il revenait d'Italie, en paquebot, en même temps que deux religieuses du Sacré-Cœur. Quelques jeunes gens se permettent de mauvais propos sur la robe des saintes femmes. Aussitôt l'abbé va quitter son habit laïque et reparaît en soutane sur le pont. Surprise des touristes, qui l'accostent et l'interrogent: — Vous êtes donc prêtre? — Prêtre français. Et vous, messieurs, vous êtes Russes, apparemment? — Nous sommes Français, comme vous. En quoi ressemblerions-nous aux Cosaques? — Les Russes n'ont pas d'accent, messieurs, et je croyais les Français d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois. Vous vous rappelez leur devise: « Mon Dieu, mon roi, ma dame »; c'est-à-dire: piété, fidélité, respect des faibles, — ou, si vous voulez, galanterie. Les jeunes gens sentirent la finesse de l'argument et changèrent de note envers les religieuses.
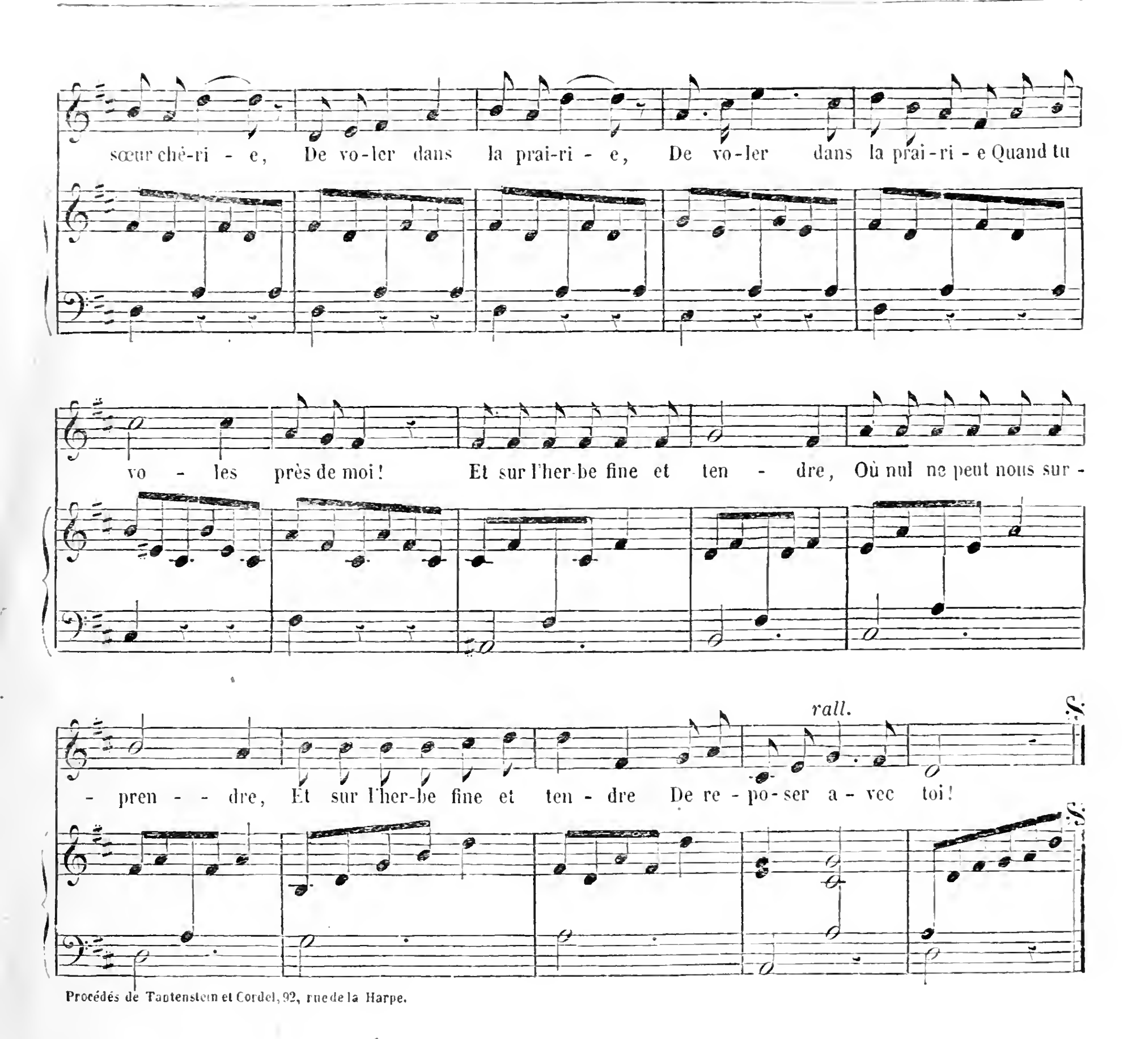
Cette leçon ne vaut-elle pas un sermon?

LES COLOMBES,

IMITÉES D'ANDRÉ CHÉNIER.

Paroles de M. P. GROLIER. Musique de M. Laurent de RILLÉ.





2me COUPLET.

Je connais une fontaine
Qu'entoure un sable doré.
Le vent y murmure à peine,
Tant le bocage est fourré.
Jamais le vautour immonde
Ne troubla la paix profonde,
Ne troubla la paix profonde
De cet asile sacré. — Viens, etc.

3me COUPLET.

Viens-y, ma sœur. Notre mère,
Tu le sais, disait toujours:
Cherchez l'ombre et le mystère
Pour y couler d'heureux jours.
Laissons la vive alouette,
Laissons la brune fauvette
Et la mésange coquette
Se parer de leurs atours.

Pour nous, tendres tourterelles,
Dans notre asile oublié,
Au bonheur soyons fidèles,
Fidèles, fidèles,
Au bonheur soyons fidèles;
Le bonheur, c'est l'amitié.

M. L'ABBÉ DUQUESNAY, DOYEN DE SAINTE-GENEVIÈVE.

Voici bien la jeune tête du prédicateur de la jeunesse, de l'aimable catéchiste des persévérantes de Saint-Sulpice, de celui qui a prêché la retraite de première communion à plus de vingt-cinq mille enfants de Paris, de l'ancien aumônier du lycée Napoléon et de l'Ecole Normale, du doyen de Sainte-Geneviève, cette paroisse des étudiants et des écoliers de toute classe.

M. Duquesnay est Normand. On le devinerait à la finesse de son regard et de ses traits, mais on le croirait plutôt Breton, à la franchise de ses allures, ou Allemand, à la profonde chaleur de ses convictions.

Il est né à Rouen en 1814. Il étudia d'abord aux Jésuites de Saint-Acheul, puis au séminaire de Saint-Sulpice. C'est là qu'il fut chargé de la direction du premier catéchisme de persévérance des demoiselles. Il y brilla sans le savoir et sans le vouloir, comme il brille partout, en modeste ouvrier de l'Evangile. Cet éclat jeté par lui dure encore à Saint-Sulpice, et décida de sa carrière apostolique.

Enrôlé dans les missionnaires de France (aujourd'hui les Pères de la Miséricorde), il combattit quatre années sous les ordres du vénérable abbé de Rauzan, et il s'éleva à côté des Guyon, des Forbin-Janson et des Carboy.

Puis il devint prédicateur libre, et il usa de sa liberté pour être à tout le monde. Personne peut-être n'a plus prêché que lui en France et surtout à Paris.

A Bordeaux, il reçut le sermon d'honneur, touchante et noble récompense! Vous savez en quoi elle consiste: à être choisi entre les prédicateurs d'une station, comme le plus digne d'implorer la charité pour les pauvres. L'abbé Duquesnay remporta ce prix sur quinze concurrents, — et ce furent les malheureux qui profitèrent abondamment de son triomphe.

Besançon, Metz, Nîmes, Toulouse, Nantes entendirent ensuite le jeune orateur. A Nantes, la ville de foi par excellence, l'homme de foi ploya sous le butin de victoire. Deux jours et deux nuits sans débotter, il recueillit au confessionnal la moisson de la chaire, si bien qu'un soir, n'en pouvant plus, il se reposa en dormant un quart d'heure sur l'épaule d'un pénitent. Repos touchant et glorieux sommeil, béni de Dieu et gardé par ses anges!

Ce cachet de force et de dévouement, ce charme d'onction et de simplicité se retrouvent dans toute la carrière de M. Duquesnay, carrière évangélique dans la plus pure acception du mot.

Il reste l'ami de toutes les jeunes âmes qui l'ont entendu. Il y a trois ans, à la fin d'une retraite à Saint-Thomas-d'Aquin, il s'écriait avec sa chaleur naïve: « Enfants, qui que vous soyez, et quels que soient vos destins, n'oublions jamais ce grand jour; et quand vous me reverrez dans dix ans, dans vingt ans, venez à moi en me disant: j'étais de la retraite de Saint-Thomas-d'Aquin! » Et d'un regard attendri, tout l'auditoire prenait cet engagement.

Ces enfants étaient les plus nobles jeunes filles du noble faubourg; quelques-unes sont déjà devenues de grandes dames; mais toutes sont prêtes à tenir parole, et ne peuvent rencontrer sans émotion l'abbé Duquesnay. J'en sais une qui ne prononce son nom qu'avec larmes, et qui m'aurait en grand dédain, si je plaçais qui que ce fût au-dessus de son prédicateur.

C'est l'abbé Duquesnay qui a relevé l'élément religieux au lycée Napoléon, et, — chose plus difficile, — à l'École Normale.

C'est lui qui a sauvé la fameuse retraite pascale de Notre-Dame, menacée par le départ du père de Ravignan.

C'est lui qui a raffermi, dans une mission spéciale, les traditions pieuses de la maison impériale de Saint-Denis.

Tant de travaux et de succès lui méritaient bien les fonctions éminentes de doyen du chapitre de Sainte-Geneviève et de professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, où il a remplacé l'illustre abbé Cœur, l'abbé Gerbet, nommé après celui-ci, n'étant pas monté à la tribune.

Nous avons exposé déjà, et nous raconterons un jour en détail l'Institution de Sainte-Geneviève, — cette sauvegarde religieuse des familles qui envoient leurs enfants à Paris.

Avec ses jeunes et vaillants collaborateurs, l'abbé Duquesnay est parvenu à donner la vie à la grande église du Panthéon. La fête des Ecoles l'a vue dernièrement pleine de l'autel à la porte, ce qui semblait une impossibilité.

Chaque dimanche matin, la jeunesse de Paris y reçoit l'enseignement dogmatique. A midi, le doyen y fait un cours d'hagiographie (vies des saints), conçu avec une élévation, exécuté avec un intérêt, suivi avec un empressement qui nous font espérer de le voir publié un jour. Ce sera un devoir sacré pour l'orateur, et une conquête pour l'histoire et la littérature, en même temps que pour la religion; nous pourrions ajouter, à coup sûr, et une excellente affaire pour l'éditeur.

Nul ne démontre mieux que M. Duquesnay la puissance du zèle. Il fait parfois deux ou trois sermons par jour. Pendant la dernière neuvaine de Sainte-Geneviève, si populaire à Paris, et plus populaire que jamais, grâce à son talent, il a prêché trente-deux fois de suite.

Et cependant il n'est pas de ceux qui se ménagent. Il se donne toujours tout entier à son sujet et à son auditoire.

Il est servi, il faut le dire, par une aisance d'élocution rare, par un trésor de science profonde et variée, par les traditions les plus consommées de la chaire, par un organe vigoureux, timbré, d'une portée énorme, par des habitudes de logique inébranlables, par une justesse et un bonheur d'expression infaillibles, par une action oratoire simple et forte, graduée et croissante, et surtout par l'admirable conviction qui respire dans toute sa personne, et qui jaillit de ses moindres paroles et de ses moindres gestes.

Comme tous les hommes qui sont à leur place, l'abbé Duquesnay ne fera que grandir, et donnera au chapitre de Sainte-Geneviève tous les développements que comporte cette création féconde.

Que la jeunesse des écoles se fie à cet ami sûr, à ce maître savant et à ce guide aussi éclairé qu'aimable.

Un jeune philologue allemand, du plus haut mérite, embrassé dernièrement le catholicisme, à l'église de Sainte Geneviève. A l'œuvre on connaît l'artisan.

(A l'un des prochains numéros, le portrait et la notice de M. l'abbé Le Courtier).

UN CHEVRON DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Les publications des Revues occupent rarement les autres organes de la presse. Le *Musée des Familles* vient de recevoir cet insigne honneur d'un de nos critiques les plus habiles et les plus éminents, de M. Armand de Pontmartin, qui a consacré presque tout le feuilleton de l'*Assemblée nationale*, du 14 janvier 1854, au compte-rendu d'*Olivier* et du *Château Montsabrey*, de M. Jules Sandeau, insérés dans nos deux derniers volumes. C'est là une bonne fortune trop éclatante pour que nous n'en fassions pas jouir nos lecteurs.

« Faire pleurer un vieux critique, dit M. de Pontmartin, n'est-ce pas chose aussi difficile que d'attendrir un vieux juge? — Eh bien! voici une histoire qui m'a fait pleurer: elle a quelques pages; elle tiendrait tout entière dans la moitié d'un chapitre de ces gros romans que nous dévorions autrefois et que nous ne lisons plus. Je voudrais essayer de vous la raconter en quelques lignes: après quoi, je vous dirai le nom qui l'a signé. »

(Suivent huit colonnes, qui sont l'analyse parfaite d'*Olivier*, et que nous supprimons ici, nos lecteurs ayant cette nouvelle sous les yeux dans notre collection.)

« Ah! conclut le critique, je vous ai gâté ce récit; j'aurais bien mieux fait de vous dire simplement: Lisez-le, il est de Jules Sandeau.

« Oui, de Jules Sandeau, et de lui aussi le *Château de Montsabrey*, un délicieux pendant à cette touchante hise toire d'*Olivier*. Tout ce que notre conteur, ou plutôt notr-

poëte, a mis là d'émotion et de fraîcheur, d'attendrissement et de grâce, j'essayerais vainement de vous l'exprimer : c'est pur comme le songe d'une jeune mère inclinée sur un berceau, suave comme un souffle de printemps passant à travers les haies d'aubépine; c'est poétique et c'est vrai ; c'est doux, et ce n'est pas fade. Et les paysages! comme ils sont touchés d'un crayon fin et délicat ! comme ils encadrent bien de leurs mélancoliques contours ces tendres et harmonieux récits! Jamais cette muse charmante n'avait été mieux inspirée. Je crois la voir, s'arrêtant un moment au milieu de travaux plus vifs et de succès plus bruyants ; tournant un regard vers ces horizons lointains qui ont éclairé de leurs lueurs et baigné de leurs brumes ses premières rêveries; vers ces collines penchées sur des eaux paisibles, et prêtant à ses créations leurs silencieux abris; vers ces bois épais dont la pâle verdure avait servi de berceau aux chères visions de sa jeunesse. Elle est là, au tournant du chemin, la tête inclinée en arrière, et embrassant d'un coup d'œil ces rives discrètes où elle a passé des heures si douces : deux larmes glissent sous ses paupières, et ces deux larmes, ces deux perles, s'appellent *Olivier* et le *Château de Monsabrey*.»

CLARISSE, nouvelle, par M. de Kératry.
Un vol. in-18, 3 fr. 50. Comon, quai Malaquais, 15.

Vous ne le croyez pas? c'est pourtant vrai ! oui, une nouvelle attachante, une œuvre d'imagination vive et fraîche, une étude du cœur fine et profonde, une improvisation pleine de verve, un ouvrage de jeune homme enfin, écrit hier et publié aujourd'hui par le doyen de notre littérature, par l'ancien député, l'ancien pair et l'ancien conseiller d'État, par le président d'âge de la législature en 1849, par M. de Kératry — qui n'est plus rien, pas même académicien (autre invraisemblance peu honorable pour l'Institut), mais qui a toujours de l'esprit comme quarante, et du talent comme lui-même.

Ainsi que la *Philiberte* du Gymnase, et sans aucun autre rapport, *Clarisse* est une jeune personne qui, se croyant laide, se sent incapable de plaire au seul homme qu'elle puisse aimer. Elle y parvient cependant. Par quels moyens? Demandez-le à son biographe, dont nous nous garderons de déflorer le gracieux récit : un bijou ciselé d'une main octogénaire, délicate comme une main de vingt ans, ferme et habile comme une main de trente ans. Encore un coup, vous ne le croyez pas? Faites comme nous ; assurez-vous-en par vos yeux. Cette soirée vaudra mieux qu'un bal ou qu'un rob de whist.

VISCONTI. BLANQUI. ARMAND BERTIN.

Encore trois grandes pertes à joindre au nécrologe de la science et des lettres. Leurs portraits et leurs notices auront leur tour dans nos colonnes.

Armand Bertin était, dans son obscurité, le premier journaliste du monde. Il était *l'unité* du *Journal des Débats*, le seul qui eût de l'unité en France. Vingt hommes illustres y acceptaient sans murmure la direction souveraine du rédacteur en chef. Voilà pourquoi et comment ce journal était le plus ancien et le plus nouveau, le mieux fait, le plus lucratif et le plus puissant de tous.

THÉÂTRES.

Italiens. — Le *Barbier de Séville*, *Ernani* et l'*Italienne à Alger*; Mlle Alboni dans Rosine, Tamburini dans Figaro, Mario dans Almaviva ; M. Graziani dans Charles-Quint, Mme Nissen dans Elvira ; M. Gardoni dans *Ernani*; M. Rossi dans l'*Italienne* : voilà comment les Bouffes ont retrouvé leurs beaux jours, leurs loges enlevées d'assaut, et leur salle comble jusqu'au cintre. A la bonne heure — enfin ! Et dire que les Italiens ont été sauvés par un colonel ! Quel argument pour le régime militaire !

La musique a le haut du pavé partout. Au Grand-Opéra, Mlle Cruvelli fait doublement fureur, fureur de jeu, fureur de bravos. A l'Opéra-Comique, Mlle Boulard rajeunit les *Noces de Jeannette* par sa voix et sa grâce, et les *Papillottes*... de Reber font attendre l'*Etoile*... de Meyerbeer, où Battaille va jouer Pierre le Grand de Russie, curieuse actualité s'il en fut ! Au Théâtre-Lyrique, l'*Elisabeth*, de Donizetti, toujours assiégée par la foule, ne laisse passer aucun opéra nouveau.

La Porte-Saint-Martin a repris la *Jeunesse des Mousquetaires*, de M. Alex. Dumas ; — chef-d'œuvre du genre mouvementé, auquel l'auteur ferait bien d'enlever certaines vivacités trop crues, encore exagérées par le jeu excentrique de Mélingue. Colbrun est impayable dans le rôle de Planchet.

SHAKSPEARE A L'AMBIGU, ANECDOTE.

Nous avons annoncé cette courageuse tentative du *Juif de Venise*, par M. Ferdinand Dugué, et le succès littéraire qui l'a couronnée à l'Ambigu-Comique, remis à neuf pour la solennité de la circonstance. Ce succès eût été plus franc et plus complet si l'auteur eût mitigé son admirable et terrible modèle, au lieu d'y ajouter une action et des personnages au moins inutiles, entre autres le rôle d'Imperia, qui jure avec les habitudes morales dont l'Ambigu donnait l'exemple depuis quelques années. Cette réserve faite, écrivain et directeur ont bien mérité de la littérature dramatique, en l'inaugurant sur la scène du mélodrame. Un langage élevé et poétique à la place de la vile prose des *charpentiers* du boulevard ! C'est toujours là une glorieuse entreprise et une surprise charmante pour les amis des lettres. Le public sérieux a bien fait de l'applaudir et de l'encourager.

Naturellement, les Anglais de Paris ont envahi l'Ambigu, pour y saluer leur immortel Shakspeare. Nous avons eu la bonne fortune de nous y trouver auprès du directeur d'un *Magasin*, qui est le *Musée des Familles* de Londres. Ce docte et spirituel confrère nous a raconté, sur l'auteur du *Marchand de Venise*, une anecdote inédite, qu'il va publier dans son journal, et dont il a bien voulu nous permettre de gratifier nos lecteurs. C'est l'histoire de la cause, ignorée jusqu'à ce jour, de la mort subite et prématurée de Shakspeare ; et le côté saisissant et dramatique de cette histoire, c'est qu'elle est la répétition et la réalisation de la fameuse scène des fossoyeurs, au quatrième acte d'*Hamlet*.

Depuis trois ans, le grand William, retiré du théâtre et du monde, vivait heureux, au milieu de sa famille, dans sa ville natale de Straffort sur Avon (comté de Warwick). Grâce aux fruits de son talent et aux faveurs d'Elisabeth, il jouissait d'une fortune équivalant à vingt-cinq mille livres de rente. Un seul nuage troublait cette existence paisible ; c'était le souvenir d'Hammet, son fils, l'unique héritier de son nom, qu'il avait perdu à la fleur de l'âge, et que ses deux charmantes filles, Judith et Suzanne, n'avaient pu lui faire oublier depuis vingt ans. Son regret était d'autant plus inconsolable, qu'après ces vingt ans d'absences continuelles il n'avait pu retrouver, au cimetière bouleversé de Straffort, la tombe abandonnée du fils chéri, sur laquelle il avait pourtant lui-même fixé jadis une croix de fer, avec son nom sculpté à jour dans le métal. (Ceci indiquerait peut-être que Shakspeare était catholique, — contre l'opinion des biographes qui le déclarent protestant, sans aucune preuve de leur assertion). Quoi qu'il en soit, le poëte errait un soir dans le champ du repos, demandant à chaque fosse sans nom : — Couvres-tu mon enfant ? lorsqu'il assista à la scène bouffonne, lugubre et sublime, qui ouvre le quatrième acte de son *Hamlet*. Deux fossoyeurs causaient et plaisantaient, en exhumant les anciens morts pour faire place aux nouveaux.

— Allons, ma bêche, il n'y a pas de plus vieux gentilshommes que les jardiniers et les fossoyeurs; ils continuent la besogne d'Adam.

— Qui se conserve le mieux en terre ?

— Les tanneurs, pardieu !

— Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires et le charpentier?

— C'est le faiseur de potences, car son ouvrage survit à tous les occupants.

— Bien répondu, mais ce n'est pas cela. C'est le fossoyeur, car ses maisons dureront jusqu'au jugement dernier. Va me chercher un verre de liqueur. (Chantant : *Au temps de ma jeunesse, — à l'âge des amours...*, etc.).

La liqueur arriva, et les deux ouvriers, tout en buvant, examinaient les crânes que découvrait leur bêche. Shakspeare se rappelait *Hamlet*, pensait à son fils, et écoutait avec une larme dans les yeux :

— Il fut un temps où cette tête avait une langue. C'était peut-être un profond politique qui se flattait d'attraper Dieu lui-même. Celui-ci était quelque courtisan, excellant à dire : — Salut, monseigneur ! et vantant le cheval de monseigneur pour que monseigneur lui en fît cadeau. Et celui-là ? un homme de loi, je gagerais? Où sont ses chicanes et ses finasseries? que ne demande-t-il des dommages-intérêts à la bêche qui lui cogne le museau? Le voilà lui-même hypothéqué à son tour ! Il n'occupe pas la place de deux contrats de vente...

— A qui cette fosse?

— A toi, car tu es dedans.

— Et ce crâne?

— Je le reconnais! c'est celui d'Yorik, le fou du roi. Pauvre Yorik ! mine inépuisable de bons mots, de saillies, de chansons ! Il n'a plus même un lazzi pour se moquer



Hamlet et le fossoyeur. Dessin de M. E. Manche.

de sa propre grimace ! Va, Yorik, va dire à la première beauté du jour que, — mît-elle un pouce de fard, elle aura bientôt ton visage !

— Crois-tu qu'Alexandre et César aient aussi cette mine?

— Bah ! ils sont devenus argile et ils servent à boucher quelque futaille de bière !

Dans *Hamlet*, la scène finit par l'entrée du cercueil d'Ophélia. Hamlet reconnaît sa bien-aimée, et retombe dans sa folie.

Pour l'auteur d'*Hamlet*, la scène aboutit à peu près également.

Après de nouveaux rires sur un dernier crâne, les fossoyeurs le jetèrent aux pieds de Shakspeare, où il roula avec un morceau de fer oxydé, que le grand homme saisit en tressaillant d'horreur.

On lisait encore, à travers la rouille, le nom d'*Hammet*. C'était le crâne du fils adoré de l'écrivain !

L'impression de Shakspeare fut telle, qu'il rentra malade, n'eut que le temps de commander une nouvelle tombe pour son enfant, et mourut à la fin de la semaine, âgé de cinquante-deux ans, le 23 avril 1616, jour anniversaire de sa naissance.

Le même jour de la même année, le monde perdait Cervantes, l'auteur de *Don Quichotte*. Mais Corneille et Milton venaient de naître, et Molière allait bientôt les suivre. PITRE-CHEVALIER.

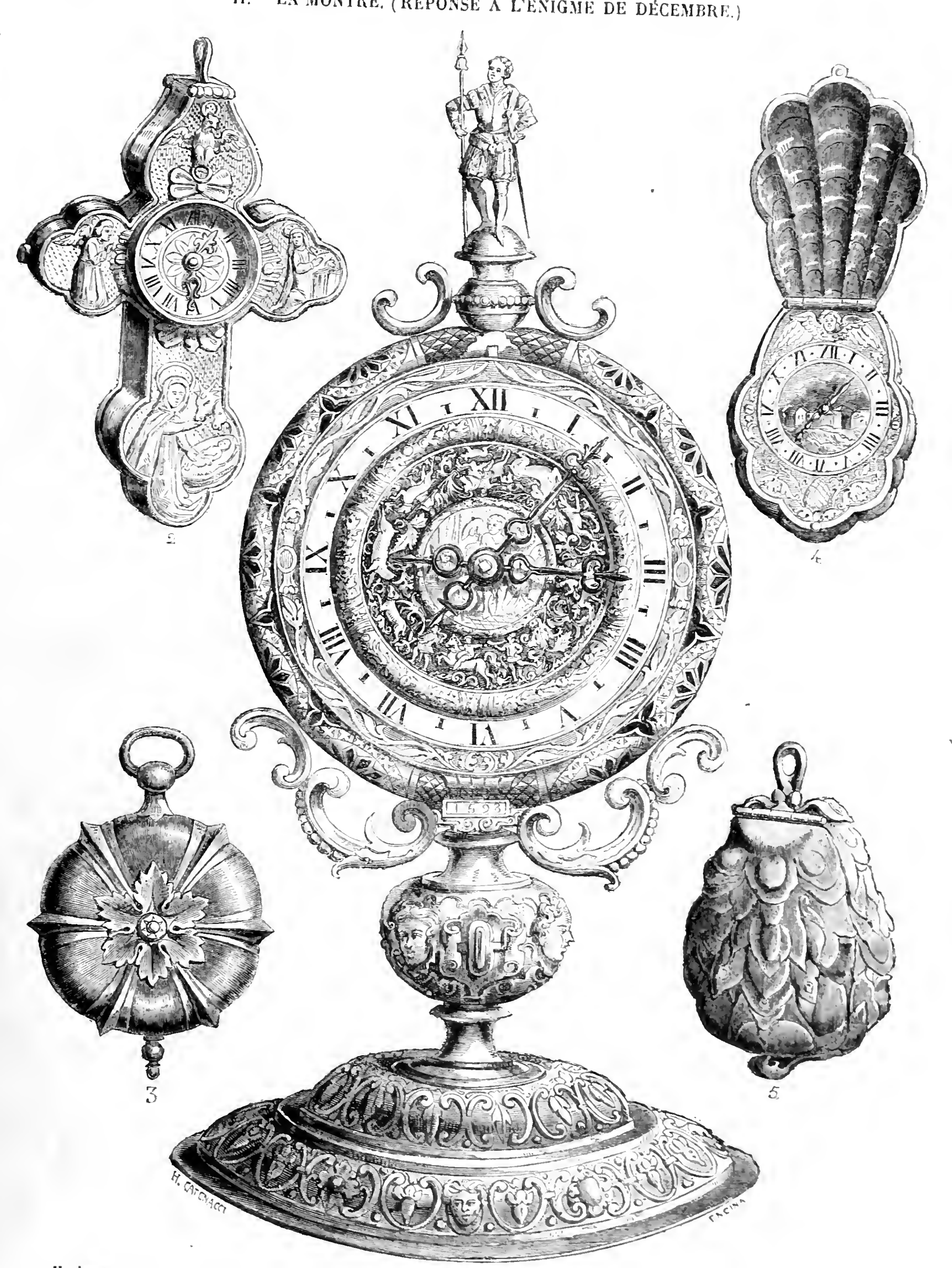
(*Au prochain numéro, la reprise des Rébus sur Henri IV.*)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — MÉCANIQUE.

L'HORLOGE ET LA MONTRE; HISTOIRE CHRONOMÉTRIQUE.

II. — LA MONTRE. (RÉPONSE A L'ÉNIGME DE DÉCEMBRE.)



Horloges et montres du seizième siècle (Collection Sauvageot.) — Voyez a première partie, numeros precédents.

I. — UN PAIR DE FRANCE.

Avez-vous connu B***, l'ancien fabricant, l'ancien député, le *pair de France*, comme nous l'appelions, il y a quelques années? C'était un caractère bien original que celui de B***, et son physique l'était encore plus. Figurez-vous un homme grand, maigre, osseux, au corps dégingandé, au visage pâle, aux traits proéminents, surtout le nez qui s'élevait en saillie sur deux joues anguleuses, le front haut, dégarni, fuyant en arrière comme celui du lièvre, et avec tout cela je ne sais quel air de bonhomie caustique, qui inspirait la confiance et l'hilarité : voilà pour le physique. Quant au cœur et à l'esprit, c'était tout autre chose que ce qu'on aurait imaginé au premier abord.

Né d'une respectable famille de Lyon, ayant reçu une excellente éducation, et fort riche, bien que souvent il allât vêtu d'une manière sordide, il avait promptement abandonné le commerce, afin de se livrer sans contrainte à son goût pour les voyages et pour les belles-lettres. On a de lui des tragédies qui n'ont jamais été représentées, des poëmes inédits, qui ne verront jamais le jour, des opuscules politiques et littéraires heureusement oubliés, et la relation de ses excursions en Italie, ouvrage fort supérieur pour le fond, si ce n'est pour le style, à tout ce qu'on avait écrit jusqu'alors dans ce genre, et qui contient sur la numismatique, la peinture, les beaux-arts en général et le commerce, des détails et des appréciations que l'on consultera toujours avec fruit et avec plaisir.

Cet homme singulier était député de Lyon en 1830. Il avait fort à cœur les intérêts de ses commettants, et comme il était, d'ailleurs, travaillé d'une continuelle démangeaison de parler, on était sûr de l'entendre aussitôt qu'il s'agissait de la ville qui l'avait élu, ou seulement lorsqu'il semblait qu'on s'en occupât. Rien alors ne pouvait le retenir. De sorte qu'un de ses collègues ayant un jour, dans une discussion sur le Jardin des Plantes, prononcé par hasard le mot de *lion*, B*** se leva tout ému de son banc, et demanda la parole au milieu d'un éclat de rire universel. Le ministère, avec lequel il votait systématiquement, avait fini par redouter un peu les effets par trop récréatifs de son éloquence parlementaire. Pour s'en délivrer autant que possible, il l'avait transféré de la Chambre des députés à la Chambre des pairs. Mais alors il arriva que B***, qui n'avait jamais rien pris au sérieux, pas même lui, se sentit atteint d'un profond respect pour sa nouvelle dignité. Il lui sembla qu'un *pair de France* ne pouvait être trop honoré; il ne perdit aucune occasion de vanter, d'exalter, selon ses idées, la position, la mission du *pair de France*; et lorsqu'il s'aperçut que les petits journaux le tournaient en ridicule, il trouva qu'on prenait d'étranges libertés avec *un pair de France*. Le nom lui en resta; nous l'appelâmes *le pair de France*, pour le distinguer de ses confrères en politique.

J'ai perdu de vue cet être excellent et bizarre. Existe-t-il? N'est-il plus de ce monde? Je n'en sais rien. Tant d'événements divers ont bouleversé les existences, tant de péripéties soudaines ont fait oublier les hommes et les choses! Mais à l'époque où je me reporte, nous nous voyions souvent, B*** et moi, soit au ministère, soit dans le monde, et, sans être fort liés, des relations amicales et fréquentes s'étaient établies entre nous.

II. — LES DEUX CHRONOMÈTRES.

Par une matinée d'octobre 1847, je m'étais rendu à Versailles où j'avais à traiter quelques affaires d'intérêt. Le hasard voulut que je ne rencontrasse aucune des personnes que j'y cherchais. L'avoué était à Paris, le notaire à Saint-Germain, et mon ami D..., avec lequel j'aurais pu, par forme de dédommagement, passer une journée agréable, venait de partir pour ses herbages de Normandie. Fort contrarié d'un dérangement inutile, je m'étais installé dans un convoi de retour, sans même jeter les yeux sur mes compagnons de voyage. La mauvaise humeur m'allongeant la route, je maudissais la Compagnie de la rive droite, qui pourtant ne met jamais plus de soixante-cinq minutes à nous faire franchir les quatre lieues qui séparent Versailles de Paris. Dans mon impatience j'avais plusieurs fois tiré de la poche de mon gilet une petite montre, produit de l'horlogerie parisienne, sans aucun mélange de Suisse ou d'Angleterre, précieux témoignage d'affection que B..., mon ami d'enfance, m'avait laissé à son lit de mort en 1838, et pour la quatrième ou cinquième fois je venais d'interroger la paresseuse aiguille, lorsqu'une voix railleuse, que je reconnus aussitôt, me tira de ma préoccupation.

— Je crois, me dit-elle, que vous me lancez des épigrammes, avec votre chronomètre d'une demi-once!

Je levai les yeux. J'étais en face de B***, qui me regardait d'un air narquois.

— Oui, des épigrammes, reprit-il, en enfonçant sa main droite dans la poche latérale de son habit bleu, d'où il fit sortir un instrument que je pris pour une forte montre marine, et qui était attaché par une chaîne d'or massif passée autour du cou; votre prétendu chronomètre n'est-il pas l'antithèse de celui-ci?

La chose n'était pas contestable; mais je ne voyais pas bien quelle conséquence on en pouvait tirer, sinon que des deux instruments B*** n'avait pas, selon moi, choisi le plus commode. Il lut sur mes traits une partie de ma pensée.

— Oui, j'entends bien, me dit-il; vous vous étonnez de la dimension de ma montre : vous êtes charmé d'en avoir une dont l'épaisseur ne dépasse pas celle d'une pièce de cent sous; et vous êtes homme à porter, dans le mauvais temps, au lieu d'un bon et solide riflard, une de ces ombrelles élégantes, à manche d'ivoire, dont l'envergure de cinquante centimètres couvrira bien la moitié de votre chef, ce qui vous procurera l'avantage de prendre un joli petit bain froid sans quitter vos habits. O jeunesse!

— Mais, mon cher monsieur, quel rapport voyez-vous entre les parapluies et nos chronomètres? Je vous assure que le mien est excellent et que je ne l'échangerais pas pour le vôtre, fût-il encore plus grand et plus gros, quoiqu'il me semble déjà suffisamment lourd tel qu'il est.

— Eh bien! vous auriez tort, mon bon ami; examinez ce chef-d'œuvre. C'est un véritable Bréguet, un Bréguet père, entendez-vous, et de sa première manière. Il m'a coûté 1,500 francs; je l'ai acheté en 1804, et depuis lors il n'a pas varié d'une seconde... Pauvre Bréguet! continua-t-il en s'attendrissant. Quel artiste et quel sort que le sien!

B*** aimait à conter. Je le savais aussi sensible et bienfaisant que bizarre, et je soupçonnais, à l'accent de ses dernières paroles, qu'il avait été pour l'illustre horloger plus qu'une simple pratique. Nous étions arrivés au débarcadère. Je lui offris mon bras, qu'il prit familièrement, et nous nous dirigeâmes tout en causant vers son hôtel.

III. — L'ARTISTE.

« Pauvre Bréguet! reprit B*** après un moment de silence. Il est mort dans tout l'éclat de sa gloire, et, pour

tout le monde, excepté moi peut-être, dans une situation digne d'envie. Mais je connaissais les plaies secrètes de cette âme simple et profonde. D'amers chagrins ont empoisonné ses jours.

« Bréguet ne devait rien à l'éducation. Il avait peu profité de l'instruction classique qui lui avait été donnée. On crut même, pendant quelque temps, que ce serait en vain qu'on l'aurait dirigé vers l'horlogerie. Il semblait n'avoir aucune aptitude pour les sciences exactes. Celui qui devait pousser si loin le génie de la mécanique fut au moment d'échouer dans un art où personne, depuis, ne l'a égalé. Mais il était doué d'une grande persévérance. Il s'obstina au travail, et bientôt ses talents se développèrent avec une rapidité qui étonna ses amis et ses maîtres.

« Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans que déjà sa réputation balançait celle des artistes les plus renommés. Vers cette époque, le duc d'Orléans, Philippe-Egalité, se trouvant à Londres, eut occasion de montrer un des ouvrages de Bréguet au célèbre Arnold, qui passait alors pour le meilleur horloger de toute l'Europe. Arnold, qui pouvait mieux en juger que personne, fut tellement enthousiasmé de ce chef-d'œuvre, qu'il voulut venir à Paris pour se lier avec l'auteur et lui confier son jeune fils, John Arnold, également destiné à l'horlogerie. Il ne pouvait choisir un plus digne précepteur. Bréguet avait atteint la plénitude de son talent. Tout ce qui est sorti de ses mains à cette époque porte l'empreinte du goût, de la vigueur et de la durée. On sent que l'artiste est animé du feu créateur qui produit le beau dans l'utile. Plus tard, il tomba dans le joli. Il produisit des œuvres compliquées, extraordinaires, qui furent plus recherchées parce qu'elles étonnèrent davantage, mais qui ne valaient pas les fruits de sa jeunesse. C'est qu'au temps dont je parle Bréguet avait pour guide et pour appui, dans ses labeurs opiniâtres, un sentiment qui élève au sublime et à la simplicité. Quelques années après, le vide s'était fait dans son âme ; le désenchantement avait séché son cœur : il y avait place pour les gentillesses de l'esprit, les coquetteries de l'imagination, pour les inventions mignardes et tourmentées. Ce que je vous ai montré est une réminiscence de la première époque, quoique d'une date postérieure.

« Les terribles années 1792 et 1793 furent fatales au pauvre Bréguet. C'était bien le plus doux, le plus inoffensif des hommes. Il fut soupçonné cependant, et obligé de s'expatrier. On obtint pour lui la permission de voyager en Angleterre, où il séjourna cinq ans au milieu des encouragements les plus flatteurs, et même des secours les plus généreux. Lorsqu'il revint en France, il trouva ses établissements détruits. Mais il avait fait une perte qui lui fût bien autrement sensible. Celle qu'il voulait associer un jour à l'honneur de son nom, celle en qui il avait placé depuis longtemps les espérances et les joies de sa vie, un autre venait de la lui ravir, et cet autre était un ami, un ami intime, dépositaire de tous ses secrets, intermédiaire fraternel de sa correspondance avec l'objet de ses plus tendres affections... Il y a là toute une histoire de trahisons, de lettres supprimées, de désespoir et de fragilités féminines, qui figureraient avantageusement dans un mélodrame.

« L'excellent artiste supporta le coup avec une apparente stoïcité. C'est en ce temps-là que je fis sa connaissance. Il travaillait à refaire son établissement, ce qui n'était pas difficile avec l'immense réputation qu'il avait acquise. J'eus le bonheur de lui être utile et de lui épargner le temps qu'il aurait perdu à chercher des capitaux. Depuis lors, la fortune et la renommée se plurent à l'accabler de faveurs. Les honneurs vinrent le chercher. Il fut nommé horloger de la Marine, membre du Bureau des longitudes, membre de l'Institut, membre du Jury pour l'examen des Produits de l'industrie, etc. Sa vie avait toutes les apparences de la quiétude et de la félicité. Mais moi, pour lequel il n'avait plus rien de caché, je savais quelle plaie douloureuse était restée béante au fond de ce cœur malade ; et, lorsqu'il nous fut enlevé subitement en septembre 1823, comme Euler, au milieu de ses études, je pensai que la mort était peut-être un bonheur pour celui qui n'avait plus rien à désirer du côté de la gloire. »

B*** cessa de parler. Je l'avais attentivement écouté. Il y avait dans son opinion sur l'œuvre de Bréguet un point où nous ne pouvions nous accorder. Bréguet, selon moi, n'a pas eu deux manières différentes. La seconde est la continuation, le perfectionnement de la première. Dans l'une comme dans l'autre, l'artiste visait à la simplicité, qu'il regardait comme la condition d'une utilité complète. C'est dans ce but qu'il inventa le *parachute*, au moyen duquel le *régulateur* est préservé de toute atteinte en cas de choc violent ou de chute du chronomètre ; qu'il substitua aux timbres anciens qui exigeaient, dans les montres à répétition, des ouvertures par lesquelles pénétrait la poussière, des ressorts-timbres qui rendent un son d'autant plus fort et plus net que la boîte est plus hermétiquement fermée. On en a fait depuis des montres-cachets et des boîtes à musique.

C'est encore dans le même esprit que son génie inventif et fécond multiplia les *échappements :* l'échappement naturel qu'on emploie sans huile, ce qui resta quelque temps un secret, l'échappement à force constante et à remontoir indépendant, l'échappement à hélice, à tourbillon, enfin le double échappement, ce qui n'est autre chose qu'une montre double, pourvue de deux échappements et de deux balanciers pour la régler. Cette dernière idée a été, après Bréguet, appliquée aux pendules.

Toutes ces inventions sont postérieures à l'entrée de Bréguet à l'Institut, où il remplaça Carnot, banni, en 1816, du sanctuaire des sciences par la politique. L'ornement, auquel il a toujours donné des soins particuliers, n'excluait pas dans ses œuvres, en apparence les plus légères, la solidité ni l'utilité réelle. On a de lui des montres perpétuelles qui se remontent d'elles-mêmes lorsqu'on les porte. Leur invention date, dit-on, du dix-septième siècle ; mais alors c'étaient plutôt des hochets que des instruments pratiques. Bréguet les recomposa sur de meilleurs principes : il les fit à secondes, à quantièmes, à équation, à répétition sonnant les minutes, etc. — Son génie ne connaissait pas de limites. — Il produisit une quantité de pendules astronomiques, de montres et d'horloges marines ; et enfin la *pendule sympathique*, qui remonte sans aucun effort apparent, sans même que l'œil puisse découvrir la moindre action du mécanisme, une montre mise en contact avec elle.

C'est un de ces instruments qui fut envoyé, en 1821, par le gouvernement français au sultan Mahmoud, le sombre destructeur des janissaires, le grand réformateur de la Turquie, le régénérateur de l'islamisme, s'il est vrai que l'islamisme puisse être régénéré. — Lorsque la merveille chronométrique fut mise sous les yeux du grave padischa, dans une des galeries du sérail, il y fixa longtemps un regard scrutateur. Puis rompant tout à coup ce silence prolongé : *Il y a un secret*, dit-il ; et il continua son chemin.

Plein de justice et d'humanité, Bréguet se plaisait à encourager, à rémunérer la capacité partout où il la ren-

contrait. On cite encore dans les ateliers parisiens sa conduite envers M. Royer père, qu'il avait excité à produire, pour ses besoins, le verre de cristal connu sous le nom de *chevé*. Un matin, M. Royer lui apporte un échantillon de son travail. Bréguet le regarde et le casse. — « Ce n'est pas cela, refaites-m'en un autre. » Quelques jours après, seconde visite de l'ouvrier. Il avait fait mieux; mais l'artiste n'était pas encore satisfait. Bréguet prend le verre, le pose sur l'établi : « Refaites-en un troisième; c'est mieux, mais ce n'est pas encore cela. » Et il lui expliqua ce qu'il souhaitait. Le troisième essai ne laissait rien à désirer. Or, il faut savoir que ces verres *chevé*, qui se vendent aujourd'hui 12 francs la douzaine, coûtaient alors 40 francs la pièce. — L'ouvrier passe en tremblant à la caisse, où l'on s'apprêtait à lui solder le prix d'un verre, le seul, en effet, qui fût réussi, lorsque Bréguet, qui avait l'oreille un peu dure, mais qui prêtait toute son attention au colloque : — « Vous vous trompez, dit-il au caissier, je dois à Royer trois verres *chevé* à 40 fr.; total, 120. »

L'ouvrier sortit les larmes aux yeux.

Les dernières inventions de Bréguet ne sont, à mon avis, ni les moins surprenantes, ni les moins utiles. Je ne les crois inférieures à aucune des œuvres de sa jeunesse. Bréguet lui-même en avait cette opinion; et, malgré sa bonhomie, devenue proverbiale, — on l'appelait le La Fontaine de l'horlogerie, — il savait fort bien, dans l'occasion, rappeler les autres au sentiment de sa propre valeur. Un Anglais fort riche, un *nabab*, lui avait commandé un chronomètre de 6,000 francs. Deux ans après la livraison, Bréguet voit un jour entrer son *nabab* : il était furieux; dans ces deux années, le chronomètre avait varié de six minutes; l'Anglais ne concevait pas qu'on eût abusé ainsi de sa bonne foi! — A ses exclamations, qu'il juge fort inconvenantes, l'artiste demande froidement à voir l'instrument; il le prend, l'examine, l'enferme dans son tiroir; puis, se tournant vers son caissier :

— Remettez, lui dit-il, 6,000 francs à monsieur.

L'Anglais se récrie, il veut sa montre, il n'a pas entendu la rendre. Mais Bréguet, sans s'émouvoir :

— Vous vous êtes plaint injustement d'un ouvrage que je vous avais vendu trop bon marché. Il vaut aujourd'hui 10,000 fr.; c'est à vous de voir s'il vous convient.

L'Anglais tira la somme de son porte-feuille, et depuis lors Bréguet n'eut pas de plus fervent admirateur.

IV. LE SANCTUM SANCTORUM.

Il eût été superflu de discuter avec B*** la divergence de nos opinions sur les deux manières du grand artiste. Je ne l'aurais pas convaincu. Je me laissai docilement conduire à son hôtel, rue de Grammont. Nous entrâmes dans son cabinet de travail, où je m'arrêtais toujours avec plaisir, parce que B*** en avait fait une bibliothèque des plus curieuses, dans laquelle il avait réuni à grands frais nombre d'ouvrages rares et précieux, et qu'il augmentait chaque année de tout ce que l'imprimerie produisait de plus saillant.

Cette fois, B*** ne me donna pas le temps de m'asseoir. Il fit jouer un ressort caché dans la boiserie, et, m'entraînant dans une pièce assez spacieuse, meublée à l'antique, dont les murailles étaient toutes couvertes de vieux tableaux d'excellents maîtres, au-dessous desquels s'étendaient plusieurs armoires ou bahuts d'ébène incrustés d'écaille et surmontés de moulures en cuivre doré, dans le genre de *Boule* :

— Vous ne connaissiez pas encore cela, me dit-il; c'est mon *Sanctum sanctorum*; je ne l'ouvre pas à tout le monde. Tenez, vous voyez ce casier à gauche, il est consacré à la numismatique; ce n'est pas votre affaire en ce moment; mais celui qui lui fait face, à droite, renferme quelque chose qui vous intéressera. Examinez à votre aise; j'ai des lettres à écrire. Quand vous en aurez assez, nous reprendrons la conversation.

Je laissai donc soigneusement à ma gauche les rois chevelus avec les douze Césars, leurs successeurs plus ou moins directs des empires d'Orient et d'Occident, et leur lignée tout à fait apocryphe, les empereurs d'Allemagne. J'ouvris le casier de droite, et je me vis en présence d'une magnifique collection de montres et de chronomètres de toutes les époques, depuis l'enfance de l'art jusqu'à nos jours.

Il fallait, en vérité, la fortune et les goûts excentriques de B*** pour avoir réuni là ce qu'il y avait de valeurs artistiques et coûteuses. C'était une véritable histoire de la chronométrie, écrite avec les œuvres de chaque siècle. B*** les avait rangées dans un ordre parfait, et il avait eu soin de consigner sur une légende jointe à chacune d'elles son certificat de naissance, le nom de son père putatif, et tous les détails qu'il avait jugés propres à en établir l'authenticité. Il nous faudrait plus d'espace et d'attention que nous n'en pouvons raisonnablement imposer au lecteur, pour reproduire ici une faible part des recherches auxquelles l'infatigable collecteur s'était livré. Je pris note des plus curieuses, décidé à en faire, en rentrant chez moi, une espèce de mémento pour mon instruction personnelle.

V. — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES MONTRES.

Il est difficile d'établir d'une manière précise la date de l'invention des montres ou chronomètres de poche. L'opinion la plus générale la place au quinzième siècle. — On en faisait alors, dit un vieil auteur, *qui n'étaient guère plus grosses que le poing, et elles marquaient les heures, même les minutes, avec l'exactitude du cours du soleil.* Peu à peu les rouages s'amincirent, se rapetissèrent; la montre prit des dimensions plus commodes, plus portatives. Le fameux Mermécides en fabriqua, dit-on, de la grosseur d'une amande. Ce qui est certain, c'est qu'il existait, dès la fin du règne de Louis XI, des montres de poche fort petites. Celles que Péters Hèle confectionnait à Nuremberg, en 1500, avaient la forme d'un œuf: on les appelait *œufs de Nuremberg*.

On assure qu'en 1542 le duc d'Urbino, Ubaldo della Rovere, reçut en cadeau une montre à sonnerie enchâssée dans une bague. Henri VIII, roi d'Angleterre, possédait aussi une très-petite montre, qui marchait, dit-on, huit jours sans être remontée. Il est de fait que l'horlogerie, dès cette époque, avait déjà produit de ces sortes de prodiges. Mais leur marche était fort irrégulière, ce qui tenait surtout à l'absence de la *spirale*, qui ne fut inventée que beaucoup plus tard. Avec cette addition et au moyen des chaînes d'acier, qui permirent de supprimer le boyau, les montres à échappement à roue de rencontre, le seul qui fût alors connu, acquirent une régularité qui parut, à cette époque, le dernier terme de l'art chronométrique.

A mesure que l'art se développait, les artistes soignèrent davantage la forme de leurs œuvres. La collection de B*** commençait par une montre assez massive, à boîtier d'or ciselé, et dont le cadran en cuivre doré sur fond d'argent avait la figure d'une roue. La légende laissait en doute si l'instrument datait du quinzième ou du seizième siècle.

Venaient ensuite trois montres du temps des Valois : la première avait la forme d'une croix de Malte, la seconde, d'une croix simple ; la troisième ressemblait aux cassolettes dans lesquelles, de nos jours, on enferme de petites éponges imbibées d'essences.

Ce sont trois objets d'une merveilleuse finesse d'ornement. Pour qui avaient été faits ces bijoux, il y a plus de trois cents ans ? B*** avait écrit au-dessous du premier : *Mme de Longueville*, et au-dessous du troisième : *Mlle de Montpensier ;* mais il avait eu soin de placer après chacune



Montres du dix-septième siècle. Collections Jacquart et Dubois.

de ces indications, peut-être un peu hasardées, un ?, pour marquer le doute qu'il avait conservé lui-même à cet égard. La seconde montre n'avait aucune espèce de légende. Il est probable qu'elle provenait d'un monastère. Les supérieurs de ces établissements portaient habituellement une montre en forme de croix latine.

Sans combattre positivement les conjectures de B*** relativement aux propriétaires féminins des deux autres chronomètres, je serais porté à croire que les montres de femmes recevaient plutôt les formes ci-dessous, qui font également partie de sa collection, sous la rubrique du seizième siècle.

Les riches bourgeois portaient des montres d'une forme un peu moins gracieuse.

Quand on voulait leur faire un cadeau de bon goût, on leur offrait un chronomètre de bureau, comme celui que voici ; ils le plaçaient dans leur salle de travail, sur leur pupitre. — Nos horlogers modernes ont tenté plusieurs fois d'imiter cette forme élégante. Ils en ont fait des montres de nuit, par l'addition d'une veilleuse derrière un cadran de cristal.

Les montres les plus répandues dans la classe des marchands, au barreau et dans la petite bourgeoisie, étaient en cuivre, fort épaisses, et d'une rotondité presque complète.

On retrouve cette forme au dix-septième siècle, sous Louis XIV. J'en vis deux originaux dans la collection de B***. Le dessin ci-dessus les reproduit à peu près dans leur grandeur naturelle.

Il y a loin de ces lourds instruments à nos chronomètres modernes, si légers, si élégants, et pourtant si sûrs, si précis. Mais aussi, pour arriver là, que de travaux, que d'inventions, que de génie ! — C'est d'abord le docteur Hook, de Londres, qui dote l'horlogerie de l'échappement à ancre ; ce sont les Suisses qui inventent et perfectionnent les chaînes à fusée. L'Angleterre et la Suisse fournissaient alors l'horlogerie la plus estimée ; elles dépassaient de beaucoup la France, qui ne venait qu'en troisième ordre, après l'Allemagne et la Hollande. Ce fut seulement dans la première moitié du dix-huitième siècle que la France commença de rivaliser avec la Suisse et l'Angleterre, au-dessus desquelles elle finit par s'élever dans la dernière moitié. Cet honneur, elle le doit aux Thiout, aux Lepaute, aux Berthoud, aux Le Roy, savants artistes, qui n'eurent en Angleterre qu'un seul rival, le célèbre Jean Harisson, inventeur de la montre à longitudes, que P. Le Roy perfectionna en lui appliquant deux découvertes de son invention, l'isochronisme de la spirale et l'échappement à détente à ressort, connu maintenant sous le nom d'échappement d'Arnold.

Abraham Bréguet, né en 1747, appartient tout à la fois au dix-huitième et au dix-neuvième siècle. Il acheva de constater la supériorité de la France, devenue son pays d'adoption, car son pays natal était Neufchâtel, en Suisse. Bréguet a touché avec bonheur à toutes les parties de l'art chronométrique. Il résume en lui la gloire de l'horlogerie française, dont il est en quelque sorte la brillante personnification.

Malgré l'espèce de découragement qui s'est emparé, depuis quelques années, de l'horlogerie française, Bréguet a laissé des élèves distingués et de nombreux imitateurs. MM. H. Robert, Jappy, Moinet, Benoît, Wagner, Rieussec, Brisbart, etc., se montrent les dignes continuateurs du grand artiste. Je trouvai dans la collection de B*** un charmant ouvrage de M. Brisbart. C'était la dernière pièce du casier ; B*** l'avait marquée d'une annotation particulière. Ce qui l'avait séduit dans cet ouvrage, ce n'était pas le perfectionnement apporté par M. Brisbart au barillet, à l'échappement, au balancier, non plus que les autres inventions qui distinguent le nouveau calibre de cet ingénieux artiste. B*** aurait passé légèrement sur tout cela. Mais il avait remarqué que, dédaignant l'aplatissement exagéré donné aux montres à cylindre et Duplex par les successeurs de Breguet et par Bréguet lui-même dans ses dernières années, M. Brisbart avait augmenté l'épaisseur de la montre pour donner plus de jeu et de solidité au mouvement. Cette preuve de jugement l'avait frappé, et il avait écrit sur la légende : « M. Brisbart, horloger à Paris ; retour aux bons principes. »

Rendons justice à B***, il avait aperçu d'instinct une vérité sur laquelle aujourd'hui tous les bons horlogers sont d'accord, c'est que la hauteur de la montre ne saurait être abaissée au delà de certaines limites sans de graves inconvénients. Pour qu'une montre française ordinaire avec échappement à ancre soit bonne, il lui faut une hauteur totale de 10 à 12 millimètres. Plus bas, le mouvement éprouve de la gêne, et la marche de l'instrument est compromise. Nos montres à cylindre comportent, en général, deux millimètres de moins. Avec une hauteur de 8 à 10 millimètres, elles sont excellentes.

Les Anglais donnent aux mêmes qualités 15 à 20 millimètres d'épaisseur : lorsqu'ils veulent descendre au-dessous de cette limite, ils ne produisent qu'un travail imparfait et grossier. C'est en cela surtout que l'horlogerie parisienne l'emporte aujourd'hui sur celle de Londres, et généralement sur toute espèce d'horlogerie.

J'avais terminé ma séance. Il me restait à prendre congé du propriétaire du *Sanctum sanctorum*, et je m'y disposais, assez inquiet de l'étendue que pouvait avoir une reprise de conversation, car il était tard. Mais l'excellent homme n'était plus là. Son domestique m'apprit qu'il était sorti sans dire s'il rentrerait. L'attente lui avait sans doute paru un peu longue, ou peut-être m'avait-il tout simplement oublié. C'est ce qu'il me fut impossible d'éclaircir. Quelques mois après, de grands événements éclatèrent. La pairie s'évanouit sous le souffle de la tempête, et personne ne s'occupa plus du *pair de France*, qui, de son côté, eut la sagesse de ne plus vouloir occuper de lui le public. Depuis lors je ne l'ai pas revu.

VI. — ARTISTES ÉCRIVAINS. — PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE L'HORLOGER. — LE VIVEUR MYSTIFIÉ.

L'horlogerie, en France, a eu le bonheur de rencontrer sur le trône d'actifs protecteurs, parmi lesquels il faut placer au premier rang les deux plus puissants de tous : Louis XIV et Napoléon. Attentif à tout ce qui pouvait illustrer son siècle, le premier se plaisait à encourager les artistes par de fréquentes commandes, qui, multipliées encore et richement rémunérées par Colbert, ne contribuèrent pas peu aux progrès de la fabrication française. Le second, versé dans les sciences mathématiques, savait apprécier personnellement et récompenser les artistes dont le génie fut une des gloires de son règne. Bréguet et ses collègues pouvaient toujours, avec confiance, aller lui offrir les produits de leurs nobles efforts. Jamais ils ne le quittaient sans en avoir reçu des ordres pour de riches et nombreuses fournitures, qu'il répandait avec profusion parmi ses généraux, ses hauts fonctionnaires civils, le corps diplomatique, et généralement parmi tous ceux qui l'approchaient occasionnellement ou d'habitude. On conçoit ce qu'une telle munificence, jointe à des distinctions honorifiques distribuées avec discernement, dut imprimer d'essor à un art qui ne vit pas moins de la juste considération accordée aux hommes qui l'exercent que des nécessaires encouragements de la richesse.

Cette impulsion, nous en recueillons encore les fruits. Les progrès ont continué ; l'horlogerie française de précision est aujourd'hui fort au-dessus de ce qu'elle était, même du temps de Bréguet. Elle fait mieux et moins cher. Seulement, il faut être en garde contre les réputations usurpées, et l'on ne saurait prendre trop d'informations avant de se décider sur l'acquisition d'un chronomètre auquel on attache quelque prix.

En même temps que l'art arrivait dans l'exécution à cette hauteur, il acquérait, comme science, des proportions non moins considérables par des publications d'une importance décisive.

Les anciens écrits sur l'horlogerie n'ont plus à présent qu'un intérêt de curiosité. Les ouvrages de Sully, de Thiout, de Ferdinand et Louis Berthoud, de Le Roy, d'Antide Janvier, Moinet, Henri Robert, Wagner neveu, etc., ont trop éclairé la science pour ne pas faire oublier leurs devanciers. De tous ces écrivains, il n'en est aucun qui ait plus contribué à l'avancement de l'art chronométrique qu'Antide Janvier. Distingué tout à la fois comme praticien et comme érudit, Antide Janvier fut peut-être le plus savant de tous les horlogers qui se sont succédé en France, et même en Europe, depuis deux cents ans. On a de lui un *Essai sur les horloges publiques à l'usage des communes rurales*, les *Révolutions des corps célestes par le mécanisme des rouages*, un *Précis des calendriers civil et ecclésiastique*, et un *Manuel chronométrique* qui forme un traité curieux et complet sur la matière.

Lié dès sa jeunesse avec le célèbre Lalande, qu'il avait étonné par ses ouvrages mécaniques et par son érudition, Janvier avait été présenté à Louis XVI par M. de La Ferté, intendant général des menus-plaisirs; mais il n'était pas fait pour la cour. Son caractère décidé, son agreste franchise y déplurent tout d'abord. En moins de huit jours il avait eu le secret de s'y faire deux ennemis redoutables, le maréchal de Richelieu et la reine elle-même, qu'il avait offensée, bien involontairement, par un mot où elle crut voir une inconvenante allusion au voyage projeté pour la fuite du roi à Metz.

Patriote sincère, Antide Janvier fut chargé, pendant les orages de la Révolution, de plusieurs missions scientifiques pour la fabrication des armes, pour l'établissement des lignes télégraphiques et pour différentes créations artistiques, comme membre de la Commission temporaire des arts, adjoint au Comité d'instruction publique. Il les remplit toutes avec l'activité d'une âme énergique et avec une intelligence supérieure. Ses services et ses talents auraient dû peut-être lui ouvrir les portes de l'Institut. C'était l'opinion générale, et le rapport du jury sur l'exposition de 1823, où il reçut pour la seconde fois une médaille d'or, semblait appeler sur lui cette faveur, qui eût été tout à la fois une récompense légitime et un utile secours dans sa vieillesse; mais elle ne lui fut point accordée. Janvier, qui n'avait jamais connu le prix de l'argent, traîna encore pendant douze ans une existence pauvre et malheureuse. Il mourut en 1835, dans la misère, après avoir travaillé près de soixante années pour la gloire et la prospérité de l'horlogerie nationale.

Ce sont là de tristes exemples, et fort heureusement ils ne sont pas communs.

Il existe dans cette belle profession d'horloger une sorte de fraternité qui, plus d'une fois, a soulagé avec à-propos, avec générosité, les souffrances matérielles du talent méconnu, ou d'un collègue tombé tout à coup dans la détresse. Cette générosité vient d'éclater encore tout récemment, à la mort d'un savant modeste, qui fut aussi un artiste distingué, M. Moinet, ancien associé de Bréguet. — Association féconde du génie et de la science, qui devait produire et qui produisit en effet des chefs-d'œuvre. Mais M. Moinet n'en recueillit personnellement que la gloire. Ses amis et ses collègues vont élever à leurs frais un monument destiné à perpétuer sa mémoire.

Jamais non plus cette fraternelle assistance n'a fait défaut lorsqu'il s'est agi de soutenir, par un concours pécuniaire, des entreprises utiles au progrès de l'art, des publications intéressantes ou glorieuses à l'horlogerie française. *La Tribune chronométrique*, publiée par M. Pierre Dubois au commencement de 1851, avait obtenu de nombreuses adhésions, qui auraient pu devenir plus efficaces encore. Il est à regretter que cette publication n'ait pas été continuée.

Le même auteur a fait paraître par livraisons, en 1852, un magnifique ouvrage, intitulé HISTOIRE ET TRAITÉ DE L'HORLOGERIE ANCIENNE ET MODERNE, *précédés de recherches sur la mesure du temps dans l'antiquité*, etc. (1); écrit important et complet, rempli des notions les plus curieuses, où l'artiste retrouvera souvent des souvenirs exacts, des discussions consciencieuses; et dans lequel l'homme du monde peut puiser, au vu d'élégantes illustrations, une instruction pratique qui lui coûtera peu d'étude. Ceux qui consulteront ce bel ouvrage y rencontreront plusieurs des détails dont nous n'avons pas fait difficulté d'enrichir le présent article et celui qui l'a précédé. Nous savions qu'il était impossible de puiser à meilleure source.

L'horloger français, on a pu le voir, quitte volontiers le compas et la loupe pour la plume. Il est écrivain, géomètre, astronome, mécanicien; j'en connais même qui joignent la poésie aux sciences du calcul et de la physique; mais avant tout il est artiste. En ajustant de ses mains la pièce mécanique qui doit terminer une pendule, un chronomètre, une montre marine, il n'oublie jamais l'idéal de l'art; sa tête travaille en même temps que ses doigts; et l'œuvre achevée, sa conscience en détermine la juste valeur. Le véritable horloger parisien, l'artiste par excellence, se contente, en général, d'un gain modeste. Il ne surfait pas le fruit de ses travaux; il ne consent pas non plus à le mésestimer pour le vendre. Il a la dignité de l'art à sauvegarder, et il sait la conserver dans la vie privée en se montrant homme d'esprit aussi bien qu'habile fabricant.

J'en ai déjà cité quelques exemples; voici un dernier trait qui viendra à l'appui de ces observations, quoique emprunté à un autre ordre d'idées.

L'anecdote appartient à l'année 1827, époque où les viveurs et les mystificateurs n'étaient pas encore passés de mode. De tous ces joyeux compagnons, il n'en est aucun qui ait laissé plus de souvenirs que N..., et ceux de nous qui habitaient alors Paris ne peuvent se rappeler, encore maintenant, sans sourire, quelques-unes de ses plaisantes expériences sur le respectable corps des épiciers, des droguistes, des bonnetiers, etc. — Fatigué des victimes qu'il avait faites rues Saint-Denis et Saint-Honoré, N., un soir du mois de décembre, entre au Palais-Royal, où il avise un brillant magasin d'horlogerie. Le voilà tout à coup qui s'arrête stupéfait d'admiration, le cou tendu, les yeux écarquillés, donnant tous les signes de la plus profonde surprise : puis, n'y tenant plus, il tourne le bouton, s'avance dans le magasin, et s'adressant à l'horloger :

— Mon Dieu ! monsieur, quelles sont, je vous prie, ces petites machines rondes, si jolies?

— Mais, monsieur, ce sont des montres.

— Ça ! ah !... Et à quoi ça sert-il, des montres?

— A marquer l'heure.

— Vraiment!... Mais comment peuvent-elles marquer l'heure, mon Dieu?

(1) A l'administration de « *Le Moyen âge et la Renaissance* », rue du Pont-de-Lodi, 5.

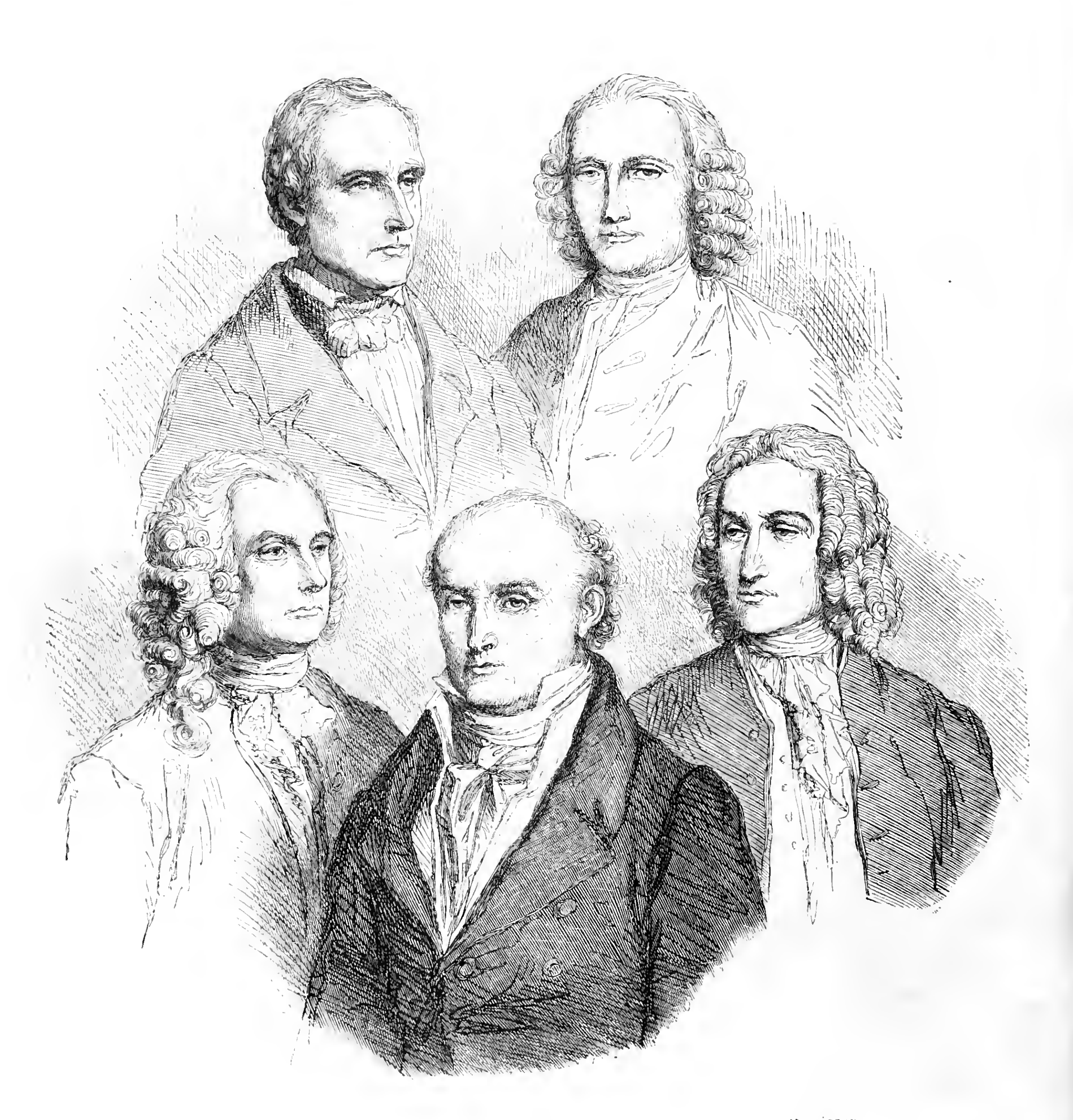
— Au moyen de ces chiffres et de ces aiguilles, là, tenez.

— Ça, des aiguilles!... Allons donc, elles n'ont pas de trou.

— Il est vrai ; mais ce sont des aiguilles d'horloger, qui sont tout autre chose que des aiguilles à coudre.

— Prodigieux !... Et vous dites que ça marque l'heure... toujours?

— Toujours, pourvu qu'on ait soin de remonter l'instrument avec cette clef que voici et que l'on place, comme ça, dans cette ouverture en la tournant ainsi jusqu'à ce qu'on éprouve une légère résistance.



A. Janvier. — Bréguet. — Harrisson.
Le Roi. — Bridges.

— Ah! mon Dieu, que c'est beau! Mais quand faut-il tourner ainsi la clef?

— Le soir, le matin, il n'importe ; mais, pour vous, ce serait plutôt le matin.

— Tiens, pour moi! Pourquoi donc?

— Parce qu'il faut avoir la main sûre, et que le soir vous êtes ivre, monsieur N.

Cette fois, ce fut le mystificateur qui fut mystifié

NOBLET.

FIN.

L'HIRONDELLE AU COLLIER D'OR.



Paul implorant Julien pour les hirondelles. Dessin de Gustave Janet.

I. — LE MANOIR DE BRISENOIX.

Dans un manoir tant soit peu rustique, situé aux environs de Fontenay en Vendée, vivaient deux jeunes gens de vingt-cinq ans, appelés les frères Lardin, et qu'on avait coutume de désigner dans le pays sous le nom des *beaux jumeaux*. Restés orphelins dès leur bas âge avec une assez belle fortune, ils avaient eu pour tuteur un parent éloigné, le seul qu'on leur connût, mais qui, étant lui-même fort riche et très-occupé de plaisirs, ne s'inquiétait de ses pupilles qu'autant qu'il le fallait pour couvrir sa responsabilité légale. Ces deux enfants, et plus tard ces deux

jeunes gens avaient donc pris l'habitude de concentrer toutes leurs affections l'un sur l'autre. Aussi peut-on dire qu'ils s'aimaient à l'adoration. Au lycée de Nantes, où ils avaient fait d'assez bonnes études, ils se suffisaient tellement à eux-mêmes, qu'ils ne s'étaient liés avec aucun de leurs camarades. On leur reprochait cette sauvagerie, mais on se gardait bien de leur chercher querelle, sachant qu'au cas de bataille ils étaient toujours deux contre un. A la fin de leur temps scolaire, c'est-à-dire le jour même de la distribution des prix, après leur classe de rhétorique, ils étaient partis pour leur domaine de Brisenoix, qu'ils n'avaient pas quitté depuis.

Comme il arrive souvent pour les jumeaux, il y avait entre eux tant de ressemblance dans le visage et dans la taille, qu'on avait pensé à les distinguer. Ils étaient tous deux grands et bien faits, leurs traits étaient réguliers et agréables. Ce qu'ils avaient encore de commun, c'étaient un esprit droit, un bon et noble cœur et toutes les qualités qui s'ensuivent; mais, chose singulière! leurs goûts étaient entièrement différents. Paul aimait l'étude, il se livrait aux sciences et aux arts; il possédait des connaissances assez étendues en botanique, et il avait acquis un véritable talent de dessin. Julien, au contraire, dès sa sortie du collége, s'était adonné à la vie active. Il aimait passionnément l'équitation, la chasse, les travaux de la campagne : on le voyait souvent diriger lui-même la charrue ou aider de ses mains à la rentrée des moissons.

Des goûts si divers devaient amener quelquefois de l'opposition dans leurs esprits; mais, dans ce cas, l'un des deux s'empressait de sacrifier ses désirs à ceux de son frère, et la bonne harmonie n'était pas troublée. Pour montrer de quelle manière se dissipaient ces nuages si rares et si légers, nous rapporterons un petit différend qui s'éleva entre eux.

Un jour du mois d'août, Paul rentrait avec une abondante récolte de plantes destinées à enrichir son herbier, et avec un joli dessin représentant une vue des environs. Il trouva son frère Julien tirant des hirondelles au devant de la maison. Plusieurs de ces pauvres bêtes étaient déjà tombées sans vie sur le gazon.

— Oh! mon Julien, dit-il à son frère d'un air affligé, que fais-tu donc là?

— Mais, tu le vois, dit Julien; je tire des hirondelles... Les chasses vont ouvrir bientôt, et je suis bien aise de me remettre le coup d'œil et la main.

— Et tu ne pourrais pas faire ces belles études-là autrement qu'en tuant des hirondelles?

— Mais c'est le moyen le plus simple et le plus sûr; car tu comprends qu'après cela les perdreaux me paraîtront gros comme des maisons, et leur vol aussi lourd que celui d'une poule.

— Je comprends... que tu es barbare; voilà ce que je comprends... D'abord, n'est-il pas convenu que tous les oiseaux auront droit d'asile dans le jardin, même les perdrix?...

— Oui; mais les hirondelles!... répondit Julien, prononçant ce mot avec une sorte de dédain...

— Les hirondelles! autant et plus que d'autres... Voyons! laisse-moi un peu plaider leur cause... Est-ce qu'on n'aime pas toujours les messagers d'une bonne nouvelle? Eh bien! ce sont les hirondelles qui nous annoncent la belle saison, ce temps le plus doux de notre vie de chaque année. Quand elles arrivent, le soleil nous réjouit par la chaleur de ses rayons; les fleurs commencent à s'épanouir dans nos jardins; les champs se couvrent de verdure. Crois-tu que, si elles venaient à nous manquer aux jours du printemps où nous les attendons, leur absence ne serait pas une cause de tristesse, comme l'absence d'un ami que nous avions coutume de voir? Oui, d'un ami, car c'est à ces gentils oiseaux surtout qu'il faut donner le nom d'ami de l'homme. Les animaux qui jouissent de leur liberté ont tous peur de nous et s'enfuient à notre approche; ceux-là, au contraire, viennent nous chercher, et pour vivre, on peut le dire, dans notre intimité. Elles font leurs nids sous nos toits, dans l'encoignure de nos fenêtres, et, dès le matin, elles nous enchantent de leur doux gazouillement. Pendant le jour, en allant, comme nous, à leurs affaires, dans nos rues, sur nos places, elles nous effleurent de leurs ailes, et, quand elles s'éloignent de nous, c'est pour charmer notre vue, pour animer l'air et le ciel de leur vol agile et varié... En échange du plaisir qu'elles nous procurent, de la confiance qu'elles nous témoignent, ne leur devons-nous pas sûreté et protection?... Vois donc, au contraire, quelle cruauté et quelle trahison! celles de ces pauvres petites bêtes dont tu as fait tes victimes sont justement celles-là qui ont eu le moins de défiance et se sont le plus approchées de toi... Je t'en prie donc, mon cher Julien, épargne ces jolies bêtes que le Ciel nous envoie, et exerce-toi au tir d'une autre façon.

Les chasseurs n'ont pas la fibre sentimentale très-développée à l'endroit des animaux; nous croyons donc que Julien fut peu attendri par les paroles qu'il venait d'entendre. Mais une demande de son frère était un ordre pour lui, et sur la plus petite chose il n'eût pas voulu le contrarier. Non-seulement il déposa son fusil, mais, à partir de ce jour, les hirondelles furent en parfaite sûreté au manoir de Brisenoix.

Les frères Lardin vivaient très-retirés. A cause de leur belle mine et de la bonne réputation qu'ils s'étaient faite alentour par leur tendresse l'un pour l'autre et leurs excellentes qualités, quelques châtelains des environs avaient voulu les attirer chez eux; mais la sauvagerie du collége leur était demeurée. Paul avait une timidité excessive qui lui faisait redouter le monde. Julien, qui chassait souvent avec les gentilshommes du voisinage, s'était une fois laissé entraîner à dîner avec eux; mais le repas avait été bruyant, tumultueux; à la fin c'était une orgie, où Julien se trouvait le seul qui ne fût pas ivre; position fausse, si jamais il en fut. Depuis ce temps il avait juré qu'on ne l'y prendrait plus, et, à la fin de la journée, il revenait avec son garde et ses chiens dîner chez lui.

II. — UN PROJET DE MARIAGE.

La société habituelle des deux frères se composait de trois personnes qui habitaient le village attenant à leur propriété : c'étaient le curé et une dame avec sa fille, âgée de dix-huit ans.

Mme Rezeville était la veuve d'un colonel tué à Leipsick. N'ayant pour toute fortune, après la mort de son mari, que sa pension de veuve, elle avait cru devoir se retirer au village de..., où elle était née, pour se consacrer uniquement, avec l'aide du curé, à l'éducation de sa fille. — Les réunions avaient lieu au presbytère. Pendant l'hiver, les soirées se passaient à causer au coin du feu. Mme Rezeville, comme toutes les personnes déchues de leur position, vivait surtout dans le passé. Elle racontait les beaux temps de l'Empire, les bals de la cour, où elle s'était montrée brillante de jeunesse et de beauté. M. le curé écoutait toutes ces descriptions mondaines d'un air rési-

gné, et se consolait en traitant parfois avec Paul quelque haute question de religion ou de philosophie. Pour Julien, qui avait presque toujours chassé dans la journée, il lui arrivait de s'endormir sans façon dans un fauteuil.

Mlle Laure Rezeville, sans être régulièrement jolie, avait une physionomie douce et agréable et beaucoup de charmes dans l'ensemble de sa personne. Habituée depuis longtemps à vivre seule avec sa mère, elle était ordinairement silencieuse et n'osait guère se mêler de la conversation que si l'on venait à parler dessin, qui était son étude favorite. Paul s'était fait un peu son professeur. Il lui donnait des conseils, et, au besoin, des exemples en prenant lui-même le crayon. Dans les belles soirées d'été, lorsqu'on allait se promener dans les champs, il appelait l'attention de son élève sur un arbre, sur une maison, sur des effets de lumière ou de perspective, et c'était une bonne fortune pour les deux artistes, quand ils pouvaient admirer un beau coucher du soleil.

Il y avait au jardin de Brisenoix une allée, dite *des Soupirs*. Il n'est guère d'enclos rural qui ne possède une localité portant cette dénomination-là; d'où il faudrait conclure que dans notre belle France on soupire beaucoup et depuis bien longtemps. Dans les grands parcs, c'est ordinairement loin des bâtiments d'habitation, en un lieu retiré, ou sur les bords d'un lac, une rangée d'arbres séculaires qui, se joignant et s'entrelaçant à leurs sommets, ne donnent passage qu'à un demi-jour mystérieux. Ici, c'était tout simplement une vieille charmille dont les branches étaient si serrées, qu'elle offrait un abri, pendant l'été, contre le soleil, et pendant l'hiver, contre le vent. Or, il arriva que nos deux frères se rencontrèrent souvent en cet endroit, sans s'y être donné rendez-vous. Julien fit peu d'attention à cette prédilection de Paul pour la promenade solitaire, qui était d'ailleurs dans ses goûts; mais il n'en fut pas de même de Paul. Il avait remarqué depuis quelque temps chez son frère un air réfléchi, qui ne lui était pas habituel. Il voulut savoir s'il n'avait pas un sujet d'inquiétude ou de chagrin. Et un jour, dans cette allée des Soupirs, où il avait trouvé Julien, il lui dit:

— Frère, je t'ai vu ces jours derniers et je te vois encore aujourd'hui pensif, rêveur... Qu'as-tu donc qui te préoccupe?

— Veux-tu donc que je te le dise? répondit aussitôt Julien, qui gémissait probablement d'avoir une espèce de secret pour son frère, et était pressé de s'en délivrer; c'est une chose assez grave... J'ai envie de me marier...

— Bah! s'écria Paul, presque en riant; c'est donc une idée qui t'est venue subitement? nous n'en avons jamais parlé...

— Il y a déjà plusieurs semaines que cela me trotte dans la tête...

— Ah! sournois que tu es!

— Je ne voulais pas en causer avec toi avant d'avoir bien fait mes réflexions. Or, voici ce que je me suis dit: nous n'avons ni l'un ni l'autre le goût du monde; nous ne quitterons jamais ce manoir... Eh bien, il me semble qu'une femme rendrait notre existence à tous deux plus agréable. Elle tiendrait la maison, elle se chargerait d'une multitude de détails qui nous ennuient...

— Je t'approuve très-fort, dit Paul; mais maintenant il faut trouver une femme...

— Oh! je crois qu'il n'y a pas besoin d'aller loin pour cela... Tu comprends que je ne peux pas songer à toutes ces belles demoiselles de la ville, qui sont habituées aux plaisirs... Non, il n'y a vraiment qu'une jeune fille qui puisse me convenir, parce qu'elle a été élevée dans son village, et que notre vie solitaire ne l'effrayera pas... C'est Mlle Rezeville...

— Mlle Rezeville! s'écria Paul, devenant rouge et pâle successivement, mais affectant aussitôt un air très-calme. En effet, je crois que c'est justement ce qu'il te faut...

Si Julien eût été un peu observateur, il aurait remarqué l'impression vive que ses paroles avaient causée à son frère; mais il attendait sa réponse sans le regarder. Il fut donc enchanté que son projet eût l'approbation de Paul.

Il alla, le jour même, faire sa demande. On pense bien qu'elle fut accueillie avec joie par Mme Rezeville. Cette dame n'aurait jamais osé prétendre à une pareille alliance pour sa fille qui n'avait rien. Quant à Mlle Louise, lorsque sa mère vint lui annoncer cette grande et heureuse nouvelle, elle parut raisonnablement contente...— Peut-être aurait-elle mieux aimé que la demande fût faite par Paul. — Julien était ce qu'on appelle un bon garçon, mais voilà tout. Paul était un homme instruit, un causeur aimable et spirituel, un artiste distingué... Et puis, Mlle Laure était très-pieuse. Elle avait remarqué que Paul assistait régulièrement à la messe tous les dimanches, et souvent les deux fidèles, à la sortie de l'église, avaient effleuré leurs doigts en se donnant l'un à l'autre de l'eau bénite. Ceci explique suffisamment la préférence de la jeune fille, et comment la joie que devait lui causer cet établissement avantageux était mêlée de quelques regrets.

Dès que le mariage fut décidé, Julien aurait voulu qu'il se fît tout de suite; mais M. le curé lui fit entendre qu'il devait être précédé, pendant un certain temps, d'assiduités auprès de Mlle Laure et de sa mère, et comme le carême allait bientôt commencer, les noces se trouvaient ainsi remises à deux mois.

Cet atermoiement contrariait singulièrement Julien, mais il était inévitable. Le jour où il fut décidé, Paul dit à son frère:

— Tu ne peux pas te marier avant deux mois... Pour moi, qui n'ai pas de cour à faire, j'ai bien envie d'employer ce temps à ce voyage en Italie que je rêve, comme tu sais, depuis bien longtemps. Quand tu seras marié, je m'attacherai de plus en plus à la maison. Je me sens disposé à être le meilleur des oncles, et à aimer tes enfants comme les miens. Il faut donc que je profite de mes derniers moments de liberté.

Julien ne pouvait s'opposer à ce projet; cependant il en témoigna de la peine, ne pouvant s'habituer à l'idée de voir partir son frère, qu'il n'avait jamais quitté.

Dès le lendemain, après avoir été faire ses adieux dans le village, Paul alla attendre sur la grande route la voiture qui devait d'abord le conduire à Paris.

La séparation entre les deux frères, qui devait être de si peu de durée, fut cependant douloureuse, et presque un événement dans la vie de ces jeunes gens, tant ils avaient de tendresse l'un pour l'autre.

III. — LES EFFETS D'UN BOUQUET DE VIOLETTES.

Le voyageur fut exact à donner de ses nouvelles, comme il l'avait promis. Il écrivit une lettre de Marseille et trois de Gênes. Chaque missive, aussitôt son arrivée, était portée par Julien chez Mme Rezeville, où elle était lue à haute voix. Après ces lectures, Mlle Laure, ordinairement silencieuse, ne pouvait s'empêcher de dire:

— Ah! monsieur Julien, le bon frère que vous avez! Quel esprit! quelle âme! quel cœur!

Ses exclamations n'avaient rien d'exagéré. Le fait est que Paul se trouvait tout d'un coup petit-maître dans le style épistolaire qu'il n'avait pourtant jamais pratiqué. Ses descriptions étaient abondantes et pittoresques, ses réflexions tour à tour fines et élevées. Quant à ses sentiments d'amitié fraternelle, on ne pouvait les exprimer avec plus de chaleur et de poésie.

Mme Rezeville s'écriait qu'on n'écrivait pas mieux sous l'Empire.

M. le curé était émerveillé de la cathédrale de Gênes, toute en marbre noir et blanc.

Pour Julien, il ne voyait dans tout cela qu'une chose, c'est que son frère se portait bien.

Mais, par malheur, cette joie des bonnes nouvelles, qui est la consolation et le profit de l'absence, ne devait pas durer longtemps. Huit jours se passèrent sans que Julien reçût de lettre ; il pensa que son frère était parti pour Naples ; mais une seconde semaine s'écoula, puis une autre encore, — puis un mois, — puis deux mois... Julien avait écrit d'abord à Gênes, poste restante ; il écrivit à Naples, à Rome, à Florence, à Milan... Aucune réponse.

Ce que le pauvre jeune homme éprouva d'inquiétudes toujours croissantes dans cet espace de deux mois, il est impossible d'en donner l'idée.

Il allait tous les jours chez Mme Rezeville, non pour faire la cour à sa fiancée, il n'en était plus question, mais pour parler de sa peine. Ses amis, aussi tourmentés que lui, dans la mesure de leur affection, avaient épuisé tout ce qu'on peut dire en pareil cas de rassurant, même sans y croire. — La négligence de son frère ! il n'y avait pas à lui en parler ; des erreurs à la poste ! c'était inadmissible pour un aussi long temps.

— Mon frère est malade !... il est mort peut-être ! s'écriait-il alors... Et il tombait dans le désespoir.

Un jour, il avait trouvé sur le bureau de Paul des notes informes, relatives au voyage. Il chercha de nouveau quelque chose qui pût expliquer ce long silence. Il visita le secrétaire, et il crut même devoir faire jouer le ressort d'un tiroir à secret. Il en tira un cadre en bois blanc, dans lequel était placé un portrait au crayon : c'était celui de Mlle Laure Rezeville, fait de mémoire, assurément, mais d'une ressemblance frappante. Au bas de l'image était attaché un petit bouquet de violettes desséchées.

A cette vue, Julien parut frappé d'une idée subite. Il passa la main sur son front.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, il l'aimait !... Voilà pourquoi il est parti... ; parti peut-être pour ne plus revenir... Malheureux que je suis !...

Il sonna un domestique, ordonna qu'on lui sellât un cheval sur-le-champ, puis, après avoir pris de l'argent et mis quelques effets dans un porte-manteau, sans même aller faire ses adieux dans le village, il partit en disant qu'il allait en Italie.

Quelques jours après, il était à Gênes. Là, à peine débarqué, il se rendit successivement à tous ces hôtels, fiers de leurs escaliers de marbre et de leur ancien état de palais. La maîtresse de l'un d'eux, à la vue de Julien, se rappela très-bien avoir logé pendant une dizaine de jours un jeune homme qui lui ressemblait beaucoup ; elle chercha sur ses registres et y trouva le nom de Paul Lardin. Julien se crut sauvé. Il allait au moins apprendre quelle direction son frère avait prise en sortant de Gênes ; mais le faquino qui avait porté ses effets à la diligence ou au bateau pouvait seul savoir cela : cet homme était mort depuis quelques jours.

Julien partit pour Naples.

Là il fit les mêmes recherches, mais elles eurent encore moins de résultat, et il ne trouva pas même de trace.

Il en fut ainsi à Rome, à Florence, à Venise, à Milan.

Il avait parcouru toute l'Italie en quelques jours ; mais ne lui demandez pas, au pauvre jeune homme, de vous dire ce qu'il a vu et ce qu'il a retenu dans Gênes la superbe, dans Naples, *ce petit morceau du ciel tombé sur la terre*, dans Rome la sainte, dans Florence la coquette, dans Venise l'épouse de la mer... Il n'a rien vu que l'image de son frère toujours posée devant lui. A travers le voile de ses larmes, il n'a rien senti qu'une amère et constante douleur.

Il retourna chez lui le plus promptement qu'il put, car il avait encore l'espérance d'y trouver une lettre... mais rien !

Il alla aussitôt chez Mme Rezeville, où se trouvait le curé. Les traits altérés de Julien, sa contenance triste et abattue disaient assez l'inutilité de son voyage. D'ailleurs, aux premiers mots qu'il voulut prononcer, il fondit en larmes. A cette vue, Mlle Laure se sentit tellement gagnée par l'émotion, qu'elle sortit précipitamment et courut dans sa chambre pour pleurer, elle aussi. Le curé et Mme Rezeville ne pouvaient montrer autant de sympathie que la jeune fille à la douleur de Julien; mais ils lui prodiguèrent toutes les consolations qu'ils purent imaginer.

Les visites de Julien chez Mme Rezeville devinrent de plus en plus rares. Il paraissait ne plus songer au mariage ; son caractère et ses habitudes étaient entièrement changés. Il n'aimait plus ni la chasse, ni les travaux des champs. Il faisait des promenades à cheval, mais toujours seul, et il choisissait de préférence les lieux les plus solitaires et les plus sauvages. Enfin, une année s'était écoulée depuis le départ de son frère. Julien ne doutait pas qu'il ne fût mort ; il prit le deuil et parut tomber dans une mélancolie profonde.

Cependant Mme Rezeville ne pouvait voir sans un violent dépit s'évanouir l'espérance d'un établissement avantageux qu'elle avait cru assuré. Elle avait plus d'une fois conté ses peines au curé, lui faisant remarquer que le mariage entre Julien et Laure ayant été une chose arrêtée, et de notoriété publique dans le pays, la rupture de ce projet pouvait porter un grand préjudice à sa fille. A la fin, elle le pria de faire une démarche à ce sujet auprès de Julien, avec toute la prudence qu'elle lui connaissait.

Le curé ayant goûté les raisons de Mme Rezeville, alla dès le lendemain voir Julien.

— Mon enfant, lui dit-il en prenant un siége, je viens pour avoir avec vous un entretien sérieux; je vous prie donc de m'écouter avec attention. — Vous pleurez votre pauvre frère... je ne vous dirai pas qu'il n'est pas encore certain qu'il soit perdu pour nous, car je ne voudrais pas vous donner une espérance que je n'ai pas moi-même. Dans notre temps, où les communications sont si faciles et si promptes, assurés comme nous le sommes de sa tendre amitié pour vous, connaissant son exactitude, la crainte qu'il a toujours eue de vous inquiéter, ce long silence ne peut s'expliquer, hélas ! que d'une seule façon. Il aura été moissonné par une mort subite, ou il aura péri par quelque accident. Pleurez-le donc, on ne peut qu'approuver votre douleur, et nous la partageons tous, nous qui connaissions les éminentes qualités du bon Paul. Mais toute douleur doit avoir un terme ; c'est Dieu qui l'a voulu ainsi puisqu'il a permis que nos chagrins fussent adoucis par le temps. Vous n'avez pas vingt-sept ans : vous ne pouvez

continuer à vivre comme vous le faites. Votre jeunesse ne doit pas se passer dans la solitude et la tristesse... Vous étiez sur le point de vous marier...

— Je ne veux plus entendre parler de mariage maintenant, s'écria Julien.

— Mais, mon enfant, répondit le curé, vous avez grand tort. C'est justement ce qui vous conviendrait le mieux dans ce moment-ci... Une femme apporterait dans votre existence les consolations dont vous avez besoin... D'ailleurs, vous ne songez pas à une chose... Comment! vous avez demandé en mariage Mlle Laure Rezeville, tout le monde a su cela. Aujourd'hui vous ne voulez plus l'épouser...

— On doit comprendre que la mort de mon frère a changé mes projets...

— Mais non, on ne comprend pas trop cela, et on peut croire qu'il y a d'autres motifs... Enfin, rien n'est plus capable de faire tort à une jeune personne qu'un mariage manqué... Quand un homme comme vous a pris un engagement...

— Voulez-vous dire qu'il y a ici une question d'honneur?



Laure et Julien délivrant les hirondelles. La découverte du collier d'or. (Pages suivantes). Dessin de Gustave Janet

— Oui, mon ami, c'est bien cela, une question d'honneur...

— C'est autre chose, dit Julien d'un air pensif et résigné; dans ce cas-là on peut compter sur moi.

— A la bonne heure, dit le curé en lui serrant la main, je n'attendais pas moins de vous...

A partir de ce jour, Julien reprit ses assiduités chez Mme Rezeville; mais il était facile de reconnaître que c'était simplement un devoir qu'il remplissait. Sa tristesse changeait de place, voilà tout. Quelquefois, pendant tout le temps de sa visite il demeurait silencieux, ou répondait par des monosyllabes aux interrogations que prodiguait Mme Rezeville, tout exprès pour le faire parler. Quant à Mlle Laure, elle ne disait pas un mot.

Un soir que Mme Rezeville, lasse de parler seule, avait pris un livre, et que la jeune fille, suivant sa coutume, avait les yeux baissés sur son ouvrage, Julien s'avisa de la regarder attentivement.

— Elle est jolie, se dit-il, elle est pleine de modestie et de grâce... Comment n'ai-je pas pensé que mon frère, avec ses yeux et son âme d'artiste, devait naturellement l'aimer?... Elle ne sait rien de cela, la pauvre fille. Mon

frère était trop honnête pour lui parler de ses sentiments, et elle trop innocente pour les deviner; mais elle les aurait certainement accueillis. Paul lui convenait bien plus que moi... Pauvre frère! Et c'est moi qui suis venu lourdement et grossièrement lui prendre un bonheur qu'il espérait sans doute, et qu'il méritait si bien... Oh! c'est moi, c'est bien moi qui suis cause de sa mort!...

A ce moment, se sentant gagné par les larmes, il prit brusquement son chapeau et sortit.

Certes, un fiancé de cette espèce pouvait inquiéter Mme Rezeville sur le bonheur de sa fille; mais elle savait Julien homme droit et loyal. Elle comptait aussi, et avec raison, sur les qualités de sa fille pour changer l'humeur de son mari. D'ailleurs, il y avait pour elle au fond des choses une question d'argent qui passait avant tout.

Cependant les jours s'écoulaient, les bans étaient publiés; mais, toutes les fois qu'il s'agissait de fixer le jour, on voyait que Julien voulait gagner du temps.

La belle saison était venue; Mme Rezeville, dans le but de distraire un peu Julien, et aussi de satisfaire une envie qu'elle avait depuis longtemps, lui proposa de le conduire avec sa fille à Paris, où l'on ferait les emplettes de noce.

Julien se laissa emmener à Paris, il n'y était jamais allé. Il devait donc y avoir là pour lui au moins un intérêt de curiosité. Mais non: il vit la capitale, à peu de chose près, comme il avait vu Naples, Rome et Venise, sans regarder. Loin d'avoir les airs d'un novice provincial, on l'aurait pris bien plutôt pour un vieux Parisien endurci. Il ne s'étonnait de rien, n'admirait rien, ne s'amusait de rien. En vain Mme Rezeville se livrait-elle à toutes sortes d'exaltations rétrospectives sur l'Empire et sur ses splendeurs, montrant la place où elle avait vu l'Empereur passer des revues; les fenêtres de la galerie de Diane au château des Tuileries où elle avait dansé avec le maréchal Duroc ou le duc de Montebello. Un signe de tête approbatif était tout ce qu'elle pouvait obtenir de Julien: il paraissait même insensible — et en vérité il fallait pour cela qu'il fût bien dominé par ses tristes préoccupations, — aux joies et aux admirations naïves de sa fiancée.

IV. — L'HIRONDELLE CAPTIVE.

Un jour, il passait avec ces dames sur la place de la Bourse; près de la grille qui entoure le monument se tenait un jeune garçon ayant devant lui une cage longue et basse remplie d'hirondelles, et qui criait:

— *Qui veut rendre la liberté aux petites hirondelles? — Ça ne coûte qu'un sou — pour un sou, délivrez les prisonnières, faites des heureux.*

C'était alors une industrie nouvelle qui a eu du succès, comme toutes choses à Paris, pendant quelques jours. Le plaisir qu'on offrait au public à si bon marché était trop doux, trop humain, trop touchant, pour que le goût en fût de longue durée.

Tout à coup Julien quitta le bras de Mme Rezeville, et s'avança vers le marchand d'hirondelles. La mère et la fille se rapprochèrent de lui sans trop savoir quelle était son intention. Il fit signe au jeune garçon de le suivre dans l'enceinte. Là, il lui dit de poser sa cage sur un des bancs de pierre dispersés sous les arbres, en ajoutant:

— Je t'achète toutes tes prisonnières: compte-les à mesure qu'elles s'envoleront. Maintenant, mademoiselle, dit-il en se tournant vers Laure, vous allez m'aider, n'est-ce pas?

— Oh! avec bien du plaisir, monsieur, répondit Laure; quelle bonne pensée vous avez eue là!

Vous souvient-il qu'un jour le pauvre Paul, revenant d'une de ses excursions artistiques, trouva son frère tirant des hirondelles devant la maison, et lui reprocha vivement sa barbarie. — Croyez que Julien avait gardé mémoire de cette réprimande; — heureux temps où son frère le grondait! qu'en ce moment il songeait à Paul, et que ce bien qu'il allait faire aux petits oiseaux, en expiation du mal qu'il leur avait fait autrefois, il le dédiait à son frère... Et puis, quand nous pleurons nos amis, je ne sais quel instinct nous porte à regarder vers le ciel, et à aimer les oiseaux qui ont le bonheur de s'en approcher plus que nous.

L'œuvre d'émancipation fut bientôt organisée: Julien et Laure, chacun de son côté, prenaient une hirondelle dans la cage, et lui donnaient la liberté, s'amusant de leur petit cri de joie au départ; de leur vol, d'abord un peu engourdi, puis de plus en plus agile. Ils en suivaient des yeux quelques-unes qui, après de longs circuits dans les airs, se rapprochaient de leurs libérateurs comme pour les remercier.

Laure ne donnait jamais la liberté à une prisonnière qu'après l'avoir embrassée. Parfois elle en retenait une quelques instants dans sa main pour considérer son petit air effaré, mais déjà plein d'espérance à la vue du ciel, pour sentir le mouvement instinctif de ses ailes qui s'apprêtaient à se déployer.

L'une d'elles lui parut encore plus mignonne que ses sœurs. Après lui avoir donné un baiser, elle passa son doigt sur sa tête pour la caresser, lorsqu'elle crut sentir un corps dur. Elle releva doucement la plume, et elle s'aperçut que l'oiseau avait au cou un petit collier en cuivre ou en or.

Elle appela Julien pour lui faire part de cette découverte.

Tous deux regardèrent avec curiosité.

— Mais voyez donc, dit Laure, il y a quelque chose d'écrit sur le collier...

Et, avec ses yeux de jeune fille, elle lut en épelant un peu, mais assez facilement toutefois, ces mots:

Spielberg. A mon secours!

A cette époque on parlait souvent, dans les journaux, du Spielberg, forteresse où l'Autriche renfermait ses prisonniers d'État.

— C'est, dit Laure, quelque pauvre prisonnier qui aura essayé de ce moyen... Mais, attendez, il y a encore quelque chose... Oh! c'est une croix!... et puis..., il ne restait plus de place pour mettre le nom, mais voilà une lettre..., deux lettres... presque l'une dans l'autre..., P. L.

— P. L.! s'écria Julien...

— Oh! mon Dieu! dit aussitôt Laure, avec une émotion telle qu'elle était prête à se trouver mal, Julien! Julien...! est-ce que ce n'est pas... l'écriture de votre frère?...

— Mon frère! cria Julien, en portant vivement ses regards sur le collier...

— Oui, continua Laure presque défaillante. Il me semble... Ses lettres... que vous nous avez montrées... Je me trompe, sans doute...

— Mais non, dit Julien après un examen plus attentif, non, vous ne vous trompez pas... ou du moins, il y a une grande ressemblance... et puis, ces deux lettres P. L...

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! faites que ce ne soit pas une fausse joie : j'en mourrais...

Cette scène émouvante avait attiré quelques personnes.

— Venez, madame, venez, Laure, dit Julien tenant toujours dans sa main la précieuse hirondelle, et soutenant, avec l'aide de sa mère, la jeune fille qui pouvait à peine marcher... Il fit signe à un fiacre de s'approcher...

— Monsieur, monsieur, dit alors le jeune garçon en suivant Julien.

— Ah ! c'est juste ! dit celui-ci en lui jetant une pièce d'or... Te voilà payé, donne la volée sur-le-champ à tous ces oiseaux.

Julien et sa compagne furent bientôt rendus à leur hôtel.

Là, on regarda de nouveau le collier. C'était une petite bague d'or plate et d'une certaine largeur. Les lettres avaient été gravées avec soin au moyen d'un instrument d'une finesse extrême, mais assez profondément pour qu'elles ne fussent pas effacées. Julien et Laure s'empressèrent de comparer l'écriture avec la dernière lettre de Paul. Ils étaient dans une vive anxiété. Quant à Mme Rezeville, elle disait sans cesse : ce serait miraculeux ! ce serait miraculeux ! Mais, mon cher Julien, prenez bien garde, ne vous flattez pas trop.... Au Spielberg ! Comment pourrait-il être au Spielberg?

— Oh ! voyez donc, monsieur Julien, dit tout à coup Laure, qui avait détaché le verre convexe d'une lorgnette de spectacle et s'en était fait une loupe. Le P. et L. qui sont à la fin..., ils sont tout à fait pareils à ceux de la signature de M. Paul...

— Oui, il n'y a presque plus à en douter, s'écria Paul après avoir regardé; je pars aujourd'hui même, si je peux...

Et la pauvre hirondelle ! la messagère providentielle du malheureux prisonnier, quel qu'il fût, la cause de ces émotions, de ces joies, de ces espérances au moins, elle était là, passant d'une main à une autre, inquiète, tremblante, prisonnière injustement retenue, elle aussi, puisque sans son office charitable elle aurait eu, comme les autres, la liberté. On finit par penser à elle. Mais quand Laure voulut, pour avoir le collier, le faire passer pardessus la petite tête, elle ne put y parvenir, l'oiseau ayant grossi apparemment depuis que le collier avait été mis. Il fallait donc garder la pauvre bête, c'est-à-dire la laisser mourir, car on sait que les hirondelles ne peuvent vivre en cage. Enfantillage ou non, Julien ne put supporter cette idée. Il courut chez un bijoutier, fit scier délicatement l'anneau d'or, qu'il put alors détacher, puis il donna la volée à l'oiseau, croyant ainsi acquitter une dette, car c'était lui, cette fois, qui était l'obligé.

V. — AU SPIELBERG.

Le jour même il alla aux Affaires Étrangères, où il exposa qu'il avait des raisons de croire que son frère, qui avait disparu depuis plus d'un an, était, par suite d'une méprise, retenu prisonnier au Spielberg. On lui donna une lettre de recommandation pour l'ambassadeur de France à Vienne.

Le lendemain matin (Mlle Laure avait prié Dieu toute la nuit pour le succès de son voyage) il partit en poste, sans doute avec une vive espérance au cœur, mais à laquelle il n'osait guère s'abandonner. Que d'incertitude et de vague dans ces idées! et, en supposant qu'elles ne fussent pas trompeuses, arriverait-il à temps pour sauver son frère?...

Après avoir pris à Vienne la lettre de l'ambassadeur, il se dirigea vers Brunn.

On connaît, par l'œuvre touchante de Sylvio Pellico, la forteresse de Spielberg, ce siége redoutable du *carcere duro*. — A l'aspect de cette sombre demeure, où allait se résoudre pour son amitié fraternelle une question de vie ou de mort, Julien éprouva une terrible émotion, et c'est en tremblant qu'il se présenta devant le surintendant de la forteresse et lui remit sa lettre d'introduction.

Ce personnage important jeta d'abord sur Julien un de ces regards scrutateurs et défiants qui sont comme le premier mouvement des geôliers de haut ou de bas étage ; puis il ouvrit un registre, et, après l'avoir feuilleté, il adressa la parole en allemand à un homme qui se trouvait là. Celui-ci était apparemment un interprète, car il dit immédiatement à Julien, en français :

— M. le surintendant vous fait réponse qu'il n'y a ici qu'un seul Français, qui se nomme René Pertuis : voilà son passe-port.

Et il remit la pièce aux mains de Julien, qui vit, en effet, sur un passe-port ayant déjà près de deux ans de date : « René Pertuis, avocat, — vingt-huit ans. » Le signalement, comme d'ordinaire, était banal, et pouvait s'appliquer à chacun.

Julien, consterné, demanda s'il ne pouvait prendre d'autres renseignements.

Après un échange d'allemand entre M. le surintendant et l'interprète, celui-ci dit à Julien :

— Que voulez-vous de plus ? le registre d'écrou constate qu'il n'y a ici qu'un seul Français. Vous avez vu son passeport : ce n'est pas votre frère, n'est-ce pas ?... Tout est dit ; veuillez vous retirer.

Julien quitta la forteresse, le désespoir dans l'âme. Il resta quelques instants pensif et absorbé dans les plus douloureuses réflexions. Puis, ayant horreur de ces lieux maudits, où venait de s'anéantir sa dernière espérance, il se mit à marcher précipitamment, afin de rentrer bientôt à Brunn et d'en repartir le soir même.

Dans le chemin, un homme venant à l'encontre de lui, passa à ses côtés. Un instant après, il entendit courir derrière lui ; c'était l'homme qui retournait sur ses pas. Arrivé à Julien, il le regarda sous le nez, puis il lui mit aussitôt les deux mains au collet, accompagnant son action d'un débordement de mots allemands auxquels Julien ne pouvait rien comprendre. Notre jeune homme, croyant avoir affaire à un voleur, essaya de se dégager, mais sans succès. Son agresseur était taillé en athlète et il avait des mains de fer ; mais, chose singulière, il ne paraissait pas en vouloir à la bourse de Julien ; il semblait seulement s'efforcer de l'entraîner du côté de la forteresse, et comme Julien résistait, l'homme lui montrait, toujours avec accompagnement d'allemand, les sentinelles qu'on voyait sur les remparts, comme s'il eût menacé de les appeler à son secours.

Dès que Julien fut certain qu'on ne cherchait pas à le voler, il se laissa conduire, pensant bien qu'avec une explication en français, il ferait cesser ce qui ne pouvait être qu'une méprise. Le gros homme prit alors un air de satisfaction, une espèce de sourire lui vint aux lèvres, et il dit à Julien, en allemand, toutes sortes de choses qui probablement étaient des gracieusetés, sans toutefois le lâcher, mais ne le tenant plus que d'une main. Julien put alors l'examiner à loisir. Il portait une veste et un pantalon couleur de suie, d'étoffe assez grossière, et une petite casquette bleue à visière, sous laquelle on voyait une

bonne et joviale physionomie qui semblait exclure l'idée de toute mauvaise intention.

Ils arrivèrent bientôt à la porte de la forteresse. Julien voulut y frapper, pressé qu'il était de se faire connaître et de trouver l'interprète ; mais l'homme fit un signe négatif. Il suivit les murs à droite jusqu'à une poterne qui s'y trouvait pratiquée ; il en ouvrit la porte, et dès que son prisonnier fut introduit et la porte fermée, il le lâcha.

Julien, oubliant sans doute alors qu'il parlait français, et que par conséquent il prenait une peine inutile, dit à son conducteur de le mener devant le surintendant. Le geôlier, il faut enfin lui donner sa qualité, le regarda d'un air stupide et lui fit signe de marcher devant lui.

Après qu'ils eurent parcouru un dédale de corridors sombres, l'homme s'arrêta devant une porte. C'était celle d'une prison. Il n'y avait pas à en douter d'après la di-



Julien, Paul et le geôlier, dans la prison. Reconnaissance. Dessin de Gustave Janet.

mension de la clef et le bruit formidable qu'elle fit dans la serrure. Julien, que le geôlier invitait à entrer, se retira en arrière, inquiet à la fin de la conclusion de cette méprise et en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que cela ? Je vous dis de me conduire devant le surintendant.

Pour toute réponse, l'homme le poussa violemment dans la chambre et referma la porte sur lui.

A ce moment, partit de la chambre un double cri, un de ces cris qui expriment tout ce que l'âme et le cœur peuvent contenir d'émotion.

Les deux frères, Paul et Julien étaient dans les bras l'un de l'autre.

Ils restèrent ainsi quelques instants sans pouvoir parler, étouffés qu'ils étaient par la joie.

Cependant le geôlier, qui avait entendu dans la chambre de son prisonnier un bruit inaccoutumé, crut devoir y rentrer.

A la vue des deux jeunes gens, il recula de surprise en élevant les mains.

Ici, nous sommes obligés de traduire, car les mots qui

HISTOIRE DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ORIGINE ET FONDATION DE L'ACADÉMIE.



Fondateurs et protecteurs d'académies. Au centre : Charlemagne; en haut, Platon et Ciceron; en bas, François de Médicis et un roi maure; à gauche, Alfred le Grand et Clémence Isaure; à droite, Henri III et Marguerite de Valois. Dessin de G. Staal.

I. Chapelain et Conrart. Une ode et une ballade. Comment les beaux-esprits se rencontrent. La casse et le séné. Les neuf amis. Les réunions chez le goutteux sans pareil. Les lectures. La promenade. Le dîner. Les académiciens sans le savoir.

Vers le milieu du dix-septième siècle, au fond d'un hôtel de la rue des Cinq-Diamants, dans une grande chambre délabrée, sans rideaux, presque sans meubles, sans feu au mois de mars, devant une table couverte de paperasses, de livres et de poussière, un homme achevait d'écrire une *ode à Richelieu*.

Cet homme était Jean Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, « le plus grand poëte qui ait jamais été », au dire de ses

contemporains, mais qui serait complétement oublié aujourd'hui, si Boileau ne l'eût immortalisé par ses satires, et s'il n'eût contribué à la fondation de l'Académie française.

« Laid de visage, petit avec cela, et crachotant toujours » ; voilà son portrait physique, par Tallemand des Réaux. « Il fut introduit à l'hôtel de Rambouillet vers le siége de La Rochelle, ajoute l'auteur des *Historiettes*. En ce temps-là, il avait un habit, comme on en portait dix années avant; il était en satin colombin, doublé de panne verte, et passementé de petits passements colombin et vert, à œil de perdrix. Il avait toujours les plus ridicules bottes du monde, et les plus ridicules bas à bottes. On y voyait du réseau au lieu de dentelle. Depuis, il ne laissa pas d'être aussi mal bâti en habit noir. Je pense qu'il n'a jamais eu rien de neuf. Le marquis de Pisani disait, en je ne sais quels vers:

J'avais des bas de Vaugelas
Et des bottes de Chapelain.

Quelque vieux que fussent son chapeau et sa perruque, il en avait pourtant, continue son biographe, de plus vieux encore pour son intérieur; je lui ai vu, à l'enterrement de sa mère, du crêpe qui, à force d'être porté, était devenu feuille-morte. »

Quant à son portrait moral, Tallemand s'est aussi chargé de le faire.

Fils d'un notaire de Paris, il avait été précepteur des enfants de M. de La Trousse, grand prévôt de France. Il portait alors une épée « pour faire le gouverneur », et il la garda même après être sorti de fonctions. Ne sachant comment la lui faire quitter, ses parents chargèrent Boutard de le désarmer à l'amiable. Celui-ci trouva le bon moyen.

Il entra un jour chez Chapelain, et lui raconta qu'il avait un duel à mort avec un bretteur.

— Vous êtes le seul de mes amis qui portiez l'épée, ajouta-t-il, et je viens vous chercher pour me servir de second.

Le poëte chancela, pâlit et faillit tomber en syncope.

— Je suis désolé, mon cher, répondit-il en se remettant, vous arrivez une heure trop tard; j'ai juré, par ma muse, de déposer les armes aujourd'hui même. *Cedant arma togæ!* Vous ne voudriez pas me rendre parjure.

Et, pendant aussitôt sa lame au croc, il se garda bien de jamais la porter depuis.

Chapelain était si ladre, qu'il aimait mieux risquer une fluxion de poitrine, en marchant dans les ruisseaux, que de donner un sou aux mendiants, pour passer sur une planche.

Il soupirait, un soir, aux genoux de Mlle Pelloquin, dans une tenue si misérable, qu'elle ne l'eût pas relevé sans pincettes... La voyant rire et se moquer de lui, il s'écria qu'il allait se pendre de désespoir.

— Pendez-vous donc tout de suite, lui dit-elle, votre manteau vous montre la corde!

A force d'écrire des odes à celui-ci, et à celui-là, à Richelieu, aux Condé, aux Conti, aux Longueville, aux Montansier, aux Noaille, etc., il réunit plusieurs milliers de livres de pensions ou de bénéfices, et se fit des champions de sa gloire en tout lieu, — ceux qui le payaient soutenant qu'il était homme de génie.

« Une fois, raconte Tallemant, m'envoyant un livre espagnol, il m'écrivit que j'en eusse bien soin, que je savais sa délicatesse sur le chapitre des livres. J'ôte le papier qui enveloppait le volume, et j'en trouve la reliure toute mangée des vers. »

Tallemant fit restaurer l'ouvrage avant de le rendre. — Et voilà comment Chapelain renouvelait sa bibliothèque en la prêtant à ses amis.

Il avait inventé l'art de n'acheter jamais de mouchoir, de n'en faire jamais blanchir, et d'en avoir toujours un cependant, sans en voler à personne.

Il lui avait suffi pour cela d'une guenille quelconque, comme première mise de fonds.

— Mon cher, dit-il d'abord à un ami, j'ai oublié de prendre chez moi un mouchoir blanc; prêtez-m'en un, je vous prie; je vous laisse le mien, que je vous reprendrai en vous rendant le vôtre... Et ainsi de suite, chez un second, un troisième, un centième ami. Laissant toujours le dernier mouchoir à la place de celui qu'il emportait, il n'avait sur la conscience que la bagatelle du blanchissage.

Le même système a été appliqué aux chemises par un bohémien littéraire de nos jours, qui appelait cette opération : *un roulement de linge*.

Comme son livre de la *Pucelle* était cher (on le vendait quinze livres en petit papier, et vingt-cinq en grand), voici ce dont il s'avisa pour en gratifier ses protecteurs à bon marché. Il destina un seul exemplaire à deux personnes : — par exemple, à Mlle de Vertus et à Mme d'Avaugour, qui demeuraient, l'une à Paris, l'autre en Bretagne; à M. Patru et à Tallemant, logés à une lieue l'un de l'autre; à M. Pellisson, captif à la Bastille, et à M. La Bastide, secrétaire d'ambassade à Londres. De cette façon, il obligeait l'un des deux, sinon tous les deux, à acheter le livre qu'il était censé donner.

Ce jour-là donc, Chapelain achevait une *ode à Richelieu*.

Quand il eut écrit le dernier mot, relu et déclamé chaque strophe (il y en avait trente, de dix vers chacune); bref, quand il se fut prouvé à lui-même que sa pièce était un chef-d'œuvre, digne d'un surcroît de pension de mille écus; il mit bas le « justaucorps de taffetas noir moucheté que sa sœur lui avait taillé dans un vieux cotillon », et revêtit, pour sortir, le manteau qui faisait tant rire Mlle Pelloquin.

— Il faut, se dit-il, que j'aille lire cela tout de suite à mon ami Conrart!

Et, continuant de déclamer et de gesticuler en plein air, il se dirigea par les quais vers la rue Saint-Martin.

Or, le même jour, à la même heure, dans la rue Saint-Martin justement, un autre homme faisait la même chose que Jean Chapelain. Et cet autre homme était précisément Valentin Conrart.

Au rebours de son ami, celui-ci était une espèce de bourgeois gentilhomme. D'une honnête et riche famille de Valenciennes, assez bien allié à Paris, il avait souffert, dans sa jeunesse, des austérités paternelles. L'auteur de ses jours lui défendit d'apprendre le latin et le grec, estimant ces études bonnes seulement pour les grands seigneurs; il lui interdit également les jarretières, les roses de souliers, et lui fit couper les cheveux ras au-dessus de l'oreille. Conrart se dédommagea en étudiant l'italien et l'espagnol, et en cachant dans ses poches des rubans, qu'il posait, dans la rue, à ses genoux et à ses chaussures. Son père mort, vous sentez qu'il regagna le temps perdu. Lancé, au Marais, dans la société des beaux esprits, il se fit leur Mécène, pour devenir leur confrère, et il prit un moyen excellent pour faire parler de lui : ce fut de prêter de l'argent aux poëtes faméliques. Il amassa aussi une grosse bibliothèque, se mit à compiler, à traduire, à imi-

ter; bref, il fut déclaré écrivain, et fit imprimer des opuscules en vers et en prose. Le fait est qu'il rendit des services réels à la littérature, par les collections qu'il forma ou sauva de la ruine. « A-t-on fait, dit Tallemant, des rondeaux et des énigmes? Il en a fait! Des ballades et des paraphrases? En voilà de sa façon! Des madrigaux, des épigrammes, du burlesque et du sublime? Prenez et lisez Conrart. Du reste, et toujours, ami de tout le monde: il semblait qu'il allât par les rues, criant à chacun: — A ma belle amitié! qui en veut, qui en veut de ma belle amitié? « Mme de Barré, sa belle-sœur, le faisait enrager, parce qu'elle avait gardé l'accent de Valenciennes, l'appelait *Conrarte*, et prononçait *norrie* au lieu de *nourrie*. Il était toujours assez propre, se taillait les ongles en pointe, et se piquait de galanterie, bien qu'il fût bourgeonné comme un chantre, et qu'il s'arrachât les poils du nez en pleins salons. »

Son triomphe suprême était de figurer dans les romans de Mlle de Scudéry. C'est lui qui est le *sage Cléodamas* dans *Clélie*, où sa sœur est la *sage Ibérise*. On y décrit en détail sa jolie maison d'Athis, qui était l'hôtel de Rambouillet des champs. Il y recevait, tous les étés, à grand' chère, les beaux esprits et les précieuses.

Mais revenons à la rue Saint-Martin.

Conrart donnait le dernier coup de lime à sa *Ballade*, en réponse à celle du *Goutteux sans pareil*, de Sarrazin. (Le goutteux sans pareil, c'était lui-même).

Quand il eut poli la rime finale, il se leva, se tailla les ongles, mit son habit et ses manchettes, et sortit en disant: — Je vais confier ce bijou poétique à mon ami Chapelain.

Et, goutteux sans pareil, en effet, le voilà trottant, son manuscrit à la main, abordé et salué à chaque pas, abordant et saluant ses innombrables amis.

Lorsque Conrart arriva chez Chapelain, il apprit, avec douleur, que Chapelain était absent.

Lorsque Chapelain se présenta chez Conrart, il apprit, avec désespoir, que Conrart était sorti.

Et, chacun repartant à la recherche de l'autre, tous deux coururent deux ou trois heures, sans se rencontrer.

Chapelain allait mourir d'une ode rentrée. Conrart allait périr d'une ballade remontée.

Cinquante auditeurs forcés subirent, dans la rue, l'*Ode à Richelieu* et la *Ballade du goutteux sans pareil*. Mais cela ne pouvait suffire aux deux poëtes, affamés l'un de l'autre. Il fallait à Chapelain l'admiration de Conrart. Il fallait à Conrart l'enthousiasme de Chapelain.

Après nouvelles informations chez eux, ils se remirent donc à leur poursuite réciproque, et battirent le pavé jusqu'à extinction de forces.

Le plus curieux est qu'ils se croisèrent deux fois sans s'apercevoir. — tant Chapelain se déclamait avec feu ses strophes, — tant Conrart se récitait avec ardeur ses stances!

Enfin, leur étoile, ou plutôt leur muse, voulut qu'ils se heurtassent, corps à corps et nez à nez, sur le quai de la Grève...

Le choc fut si brusque et si violent, que Chapelain tomba à droite, et Conrart à gauche, — tous deux maugréant au butor et au malotru.

Ils ne se reconnurent qu'en se relevant, pour retomber aussitôt dans les bras l'un de l'autre.

— Eh! c'est vous, cher Conrart!

— Eh! c'est vous, ami Chapelain!

— Où alliez-vous ainsi?

— Chez vous. Et vous-même?

— Chez vous.

— Quoi faire?

— Vous lire cette ode à Richelieu. Et vous?

— Vous lire cette ballade à Sarrazin.

— Je cours après vous depuis trois heures.

— Et moi, depuis trois heures et demie...

Ils essuyèrent leurs fronts trempés de sueur et leurs habits souillés de poussière.

— Quelle heureuse rencontre! dit Chapelain, en remettant sa perruque à l'envers.

— Un peu étourdissante, ajouta Conrart, en rajustant ses roses et ses canons.

— Ecoutez mon ode, cher ami.

— Quand vous aurez ouï ma ballade.

Et tous deux, les bras en l'air, la bouche ouverte, — *ore rotundo*, — se mirent à déclamer à l'unisson...

— Vous ne m'entendez pas! dit Chapelain, qui ne s'entendait pas lui-même; il y a trop de bruit sur ce quai. Gagnons votre porte, et montons chez vous.

— Chez moi, soit, fit Conrart; rien n'y troublera votre attention.

Un quart d'heure après, les deux poëtes étaient enfermés dans le cabinet du goutteux sans pareil.

La lutte allait y recommencer de plus belle, si, en sa qualité de Mécène et d'amphitryon, Conrart n'eût cédé la parole à son hôte et à son ami.

Chapelain lança tout d'une haleine ses trente strophes de dix vers. L'auditeur les trouva superbes; l'auteur les déclara sublimes; et, quand celui-ci eut renchéri un quart d'heure sur les éloges de celui-là, Conrart, froissant son jabot, récita, à son tour, sa ballade.

— C'est charmant! s'écria Chapelain.

— N'est-ce pas que c'est ravissant? soupira Conrart.

Et le *crescendo* se perdit dans les nuées du phébus. Et l'un reprit son ode, et l'autre reprit sa ballade; et Conrart relut Chapelain, et Chapelain relut Conrart. Et ils continuèrent ainsi en solo, en dialogue, en chœur, jusqu'à ce qu'Apollon leur enlevât la lumière. *Arcades ambo, et cantare pares, et respondere parati.*

Voyant enfin que son génie ne pouvait suppléer le soleil, Chapelain embrassa Conrart, en disant avec effusion:

— Il faut convenir que nous sommes de bien beaux esprits!

— Mais, ajouta-t-il avec chagrin, il est déplorable que nous ne nous réunissions pas plus souvent. Quand nous avons une œuvre nouvelle à nous communiquer, nous sommes obligés de courir l'un après l'autre, comme ce matin, trop heureux de nous cogner et de nous culbuter, après des heures d'allées et venues inutiles. Si nous prenions des rendez-vous réguliers, quatre ou cinq fois par mois?

— Certes, dit Conrart enchanté, je ne demande pas mieux, et mon appartement est à votre disposition et à celle de nos confrères. Formons un cercle de beaux esprits, où, chaque semaine, comme aux samedis de l'hôtel de Rambouillet, nous nous consulterons entre nous sur les enfants de notre Muse.

— Admirable idée! s'écria Chapelain, double triomphe de l'amitié et des belles-lettres! Il faut exécuter ce projet sans plus de retard. Quels seront les membres de notre aréopage?

— Antoine Godeau, le joyeux compagnon.

— Votre cher parent? Volontiers. J'aime sa *Prière pour un procureur et, au besoin, pour un avocat*: il sent un peu son abbé de cour, et sera évêque quelque beau matin; mais, en attendant, il animera de sa verve nos assem-

blées. A mon tour, je vous propose Gombauld, le parfait lecteur.

— Et l'ancien poëte de Henri IV. Ses *Sonnets à Philis* lui méritent une place dans nos rangs.

— Prenons encore Habert, le commissaire de l'artillerie, l'auteur du *Temple de la Mort*, et son frère l'abbé de Cerisy, qui a chanté la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*.

— N'oublions pas François Giry, le galant avocat, si savant et si modeste en ses traductions des Grecs et des Romains.

— Nous voilà déjà sept, en nous comptant; il faut que nous soyons neuf, autant que les Muses. Que diriez-vous de M. de Malleville? demanda Conrart.

— Aie! fit Chapelain; le secrétaire de Bassompierre, l'ennemi de Richelieu. Il a travaillé à la *Guirlande de Julie*, c'est un beau titre; mais prenons garde de nous brouiller avec le cardinal.

— Vous craignez pour votre pension? Bast! vous la ferez augmenter, au contraire, en convertissant Malleville.

— Va pour Malleville, reprit Chapelain; je dirai à Son Eminence que nous ne sommes, après tout, que des citoyens de la république des lettres.

— Très-bien trouvé; à ce titre, notre neuvième membre sera l'abbé de Serisay, l'intendant du duc de Larochefoucauld.

— Encore une bête noire du cardinal! Vous m'effrayez, Conrart.

— Allons donc! je gage que M. de Serisay applaudira votre ode à Richelieu.

— Vous avez des arguments sans réplique. A quand notre première réunion?

— A jeudi prochain.

— A jeudi! Et la postérité aura de nos nouvelles!

— Ah! dit Conrart, en reconduisant Chapelain; encore une idée! soyons de bonne heure en séance. Après la lecture nous ferons une promenade, et, après la promenade, une collation. Les plus beaux esprits ont un corps...

— Sans doute, sans doute, interrompit le chantre de la *Pucelle*. Accepté la promenade et la collation! Je reconnais là votre générosité, noble Mécène! se hâta-t-il d'ajouter, pour bien établir que Conrart se chargeait des frais du régal.

Le jeudi suivant, les sept élus, convoqués par les deux amis, arrivaient exactement chez le goutteux sans pareil: MM. de Malleville, de Serisay, Giry, les deux Habert, Godeau et de Gombauld.

Ogier de Gombauld, déjà vieux, mais qui devait vivre près de cent ans, passait pour l'auteur des vers attribués à Henri IV. Il avait du moins tenu la plume du marquis d'Uxelles, qui payait son style d'un cheval et d'un laquais. Beau cavalier dans sa jeunesse; remarqué, dit-on, des reines elles-mêmes, Gombauld avait tous les talents de ruelle et de salon: charmant danseur, fine lame, et si musicien, qu'il eût, disait-on, inventé la musique. Coquet jusqu'à choisir les pavés dans la rue, il n'y avait rien de plus plaisant, contait Mme de Rambouillet, que de voir son embarras quand une dame le saluait par la ville. Il voulait la reconnaître, lui faire la révérence de bonne grâce, et en même temps prendre garde à ses pieds; tout cela ensemble lui faisait faire la posture la plus étrange et la plus divertissante. Lorsqu'on lui cherchait querelle, il disait: — Passez à telle heure devant ma porte, je sortirai avec une épée. Et il se bornait, en ferraillant, à pousser son adversaire dans la boue, et à le crotter sans se crotter lui-même. Cérémonieux et mystérieux en diable, il fallait lui livrer bataille pour se mettre à table ou monter en carrosse, et surtout pour lui faire accepter un cadeau ou une pension. Il tremblait sans cesse qu'on ne le prît pour un gueux. Il le devint ainsi réellement, et vécut dans la détresse, malgré le bon vouloir de ses amis. Il a laissé quelques sonnets remarquables, les pastorales d'*Endymion*, d'*Amaranthe*, et la tragédie des *Danaïdes*.

Godeau, « extraordinairement petit et extraordinairement laid », dit Tallemant, fit deux parts de sa vie. Il passa la première à chanter, à rimer, à boire et à rire; la seconde à expier ses folies, après avoir brûlé ses vers sur le siége épiscopal de Grasse et de Vence.

Il était encore laïque et bel esprit, lorsqu'il entra au cénacle de Conrart.

Les neuf amis installés et la séance ouverte, Chapelain, dans un discours qui dura une heure, et qui fut approuvé par acclamation, posa l'objet et le but du nouvel aréopage: combattre le mauvais goût; défendre la langue et le beau style; s'entr'aider de conseils, et même de critiques impartiales, de façon à braver la publicité, la cabale et la satire.

Traduction libre: renverser le *Cid* de Corneille, et glorifier la *Pucelle* de Chapelain.

Autre traduction postérieure:

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Puis les lectures commencèrent. — Chapelain donna l'exemple par l'ode à Richelieu. Malleville et Serisay s'extasièrent tout haut sur la rime, en faisant tout bas leurs réserves sur la raison. Les ballades eurent leur tour; les idylles, les élégies, les épîtres, les madrigaux, les rondeaux, les épigrammes, défilèrent au bruit des applaudissements.

Enfin, après quatre heures de lecture, on partit pour la promenade. Deux à deux, et bras dessus, bras dessous, on gagna l'extrémité de la ville, ce qu'on appelle aujourd'hui la barrière. On s'attabla au cabaret le mieux achalandé; on mangea copieusement, on but de même; on chanta au dessert, on s'embrassa au départ, et l'on se quitta en reprenant rendez-vous pour les jeudis suivants, — sans se douter qu'on venait de fonder l'ACADÉMIE FRANÇAISE.

II. Bois-Robert. L'idée de Richelieu. Statuts de l'Académie française. Son établissement. Ses premiers travaux. Le *Cid* et Corneille. La visite de Christine de Suède. Étymologies et institutions académiques.

Oui, l'Académie française. — Car telle fut son obscure origine, suivant la loi qui donne aux plus grands effets les plus petites causes.

François de Bois-Robert, ami de plusieurs membres du cercle Conrart, eut connaissance des réunions de la rue Saint-Martin.

Bois-Robert, abbé de cour et chanoine de Rouen, était alors en faveur auprès du cardinal de Richelieu, qu'il délassait des affaires d'Etat par ses contes et ses bons mots.

— Monseigneur, disait le médecin Citois à l'Eminence, nous ferons ce que nous pourrons pour votre santé; mais toutes nos drogues seront inutiles, si vous n'y mêlez une once de Bois-Robert.

Il avait prédit à l'évêque de Luçon son élévation au cardinalat. Le prélat, essayant un chapeau de castor, demandait à Bois-Robert son opinion.

— Ce chapeau vous sied bien, répondit l'abbé, mais il

vous siérait mieux encore s'il était de la couleur du nez de M. Mulot.

Ce M. Mulot était l'aumônier de Richelieu, et avait la trogne rouge comme un bonnet de cardinal. Il était présent à cette saillie, qu'il ne pardonna jamais à Bois-Robert. Quant à Richelieu, il la trouva de bon aloi, et s'en attacha l'auteur indissolublement.

Envoyé à Londres, avec le duc de Chevreuse, au mariage de Madame, Bois-Robert y composa une élégie, où il traitait l'Angleterre de *climat barbare*. Le roi, qu'il avait fait mourir de rire eu contrefaisant lord Hollard, lui fit remettre trois cents jacobus, et il déclara le climat anglais *fort radouci*.

Il était si amusant en société, qu'on l'avait comme les marionnettes et les violons, et qu'on annonçait aux invités sur les billets : — Je vous donnerai du Bois-Robert.

Après Richelieu, il courtisa Mazarin, et lança une satire contre les frondeurs. Gondi, le chef de la Fronde, le sut, et l'invita à dîner.

— Monsieur de Bois-Robert, lui dit-il en sortant de table, vous allez me réciter votre satire.

— Bien, monsieur, répond l'abbé, interdit.



Conrart, Chapelain et leurs amis. — Le dîner sous la treille. Dessin de G. Staal.

Il crache, il se mouche, il s'approche d'une croisée ouverte et regarde en bas.

— Ma foi! monsieur le coadjuteur, s'écrie-t-il enfin, je ne puis vous dire mes vers; votre fenêtre est trop haute!

Gondi rit de si bon cœur, qu'il oublia sa rancune.

Bois-Robert donc, instruit de l'assemblée des beaux esprits, y demanda son entrée, en fut ravi, et en parla à Richelieu.

Celui-ci, avec son grand coup d'œil, vit tout de suite ce que pouvait devenir cette coterie. Il conçut un sénat littéraire, électif et indépendant, sous le patronage de l'État, groupant toutes les forces et toutes les renommées, fixant la langue française, l'imposant au monde par des chefs-d'œuvre, conservant la tradition, dirigeant le progrès, réprimant les abus, couronnant les talents et consacrant les gloires. Il devina surtout l'heureuse alliance des grands seigneurs et des beaux esprits, des influences mon-

daines et des illustrations intellectuelles, — maintenant à la cour et à la ville le goût des lettres, et imposant aux lettres le vernis de la cour et de la ville.

Il fit offrir par Bois-Robert sa protection à Conrart et à ses amis, leur proposant de former un corps officiel, établi par lettres-patentes, s'assemblant et fonctionnant sous une autorité publique.

Cette nouvelle fut portée aux neuf confrères, par une belle soirée d'automne, au moment où ils achevaient en plein air, sous la treille du cabaret, le verre en main et la poésie aux lèvres, leur vingtième dîner hebdomadaire.

Tous s'étonnèrent et s'effrayèrent d'abord, croyant voir la douceur et la liberté de leurs réunions étouffées sous la robe rouge du cardinal. Serisay et Malleville essayèrent même, on sait pourquoi, de faire repousser les avances de Richelieu. Mais Chapelain, au nom des sept autres, montra sans peine non-seulement les avantages d'une acceptation, mais encore les dangers d'un refus, vis-à-vis de l'homme auquel on avait affaire.

Les amis arrêtèrent donc « que M. de Bois-Robert serait prié de remercier très-humblement M. le cardinal de l'honneur qu'il leur faisait, et de l'assurer qu'encore qu'ils n'eussent jamais eu une si haute pensée et qu'ils fussent fort surpris du dessein de Son Eminence, ils étaient tous résolus de suivre ses volontés. »

Satisfait de cette réponse, Richelieu ordonna, dès le lendemain, aux beaux esprits de s'assembler comme de coutume, d'augmenter leur compagnie et de lui en soumettre l'organisation.

On s'adjoignit aussitôt plusieurs hommes de qualité, Des Marets et Bois-Robert, de Montmor, du Chastelet et de Bautru, conseillers d'État ; le ministre Servien, le chancelier Séguier, etc.

On nomma l'assemblée *Académie française*. Richelieu en fut déclaré le chef et le protecteur. On fixa le nombre des membres à quarante, élus, chacun sur sa demande, par les académiciens eux-mêmes, et agréés par le roi et le cardinal. On créa un directeur et un chancelier temporaires, désignés par le sort ; un secrétaire et un libraire perpétuels, nommés à la majorité des voix. Le premier directeur fut Serisay, le premier chancelier Des Marets, le premier secrétaire Conrart, le premier libraire Camusat. On se donna pour but de travailler à la pureté de la langue, par la composition d'un dictionnaire et d'une grammaire. On adopta pour sceau l'image de Richelieu, et pour contre-sceau une couronne de lauriers, avec cette devise : *A l'Immortalité*. On décida que l'Académie se réunirait au moins une fois par semaine, etc., etc.

Le cardinal, ayant approuvé ces statuts, fit signer au roi Louis XIII, en janvier 1635, les lettres-patentes qui établissaient l'Académie française.

Par une défiance singulière et inexplicable, le Parlement n'enregistra ces lettres que deux années après.

L'Académie siégea successivement chez Conrart, chez Des Marets, chez Chapelain, chez Montmor, chez Gomberville, à l'hôtel Séguier et au Louvre.

Outre les lectures, qui continuèrent dans les palais comme sous la treille, le premier travail de l'Académie fut le plan du dictionnaire tracé par Chapelain, et confié à Vaugelas. Une distraction plaisante y fit d'abord omettre, à la lettre *A*, le mot Académie. Afin de pousser la besogne, Vaugelas reçut de Richelieu une pension de deux mille livres.

— Eh bien ! monsieur, lui dit le cardinal, vous n'oublierez pas du moins, dans le dictionnaire, le mot de *Pension*.

— Non, monseigneur, répondit Vaugelas, et moins encore celui de *Reconnaissance*.

Le second travail important de la compagnie fut la rédaction du jugement sur le *Cid* de Corneille, qui passionnait alors le monde, et que Chapelain et consorts firent traiter avec une sévérité étrange.

On sait la noble et fière réponse du grand poëte méconnu : « Ce fameux jugement, auquel tant de beaux esprits ont travaillé six mois, pourra bien être estimé le sentiment de l'Académie française ; mais peut-être que ce ne sera point le sentiment du reste de Paris. J'ai remporté le témoignage de l'excellence de mon œuvre ; toute la faveur que peut espérer celle de l'Académie est d'aller aussi haut, et je ne crains pas qu'elle me surpasse... Le *Cid* sera toujours beau et gardera sa réputation. »

L'Académie répara bientôt sa faute, en ouvrant ses rangs à Corneille. Le météore de la *Pucelle* s'éclipsait devant le soleil d'*Horace* et de *Cinna*. Richelieu voyait s'accomplir sa haute pensée, même en harcelant, par rivalité littéraire, le génie qui lui préparait cette épitaphe :

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Dix-sept académiciens étaient déjà morts en 1652 : c'étaient : Bardin, du Chastelet, Habert, de Méziriac, Porchères d'Arbaud, Bourbon, Faret, Mainard, de Malleville, Voiture, Sirmond, Colomby, Vaugelas, Baro, Baudoin, Monstreul, de l'Estoile.

L'Académie se composait alors de : Bourzeys, Godeau, Bois-Robert. Montmor, Gombauld, de la Chambre, de Gomberville, de Serisay, de Saint-Amand, de Porchères, de Cerisy, des Marets, de Racan, de Balzac, Servien, Chapelain, Bautru, Colletet, Boissat, Silhon, Conrart, Chambon, Giry, d'Ablancourt, Esprit, de La Motte-le-Vayer, Preizac, Patru, de Bezons, Salomon, Pierre Corneille, Du Ryer, Balesdens, Mézeray, Tristan, de Scudéry, Donjat, Charpentier, Tallemant, le marquis de Coaslin.

On retrouvera, du reste, ces noms dans la liste générale qui terminera cet article.

Balzac, en mourant, donna l'exemple des legs académiques ; il laissa à la compagnie une rente destinée à deux prix, de poésie et de prose. Déjà galante comme elle n'a jamais cessé de l'être, l'Académie décerna la première palme à Mlle de Scudéry, en 1671.

La plus curieuse séance des Quarante, au dix-septième siècle, fut, sans contredit, celle du lundi 11 mars 1658, qui eut pour objet la réception de la reine Christine de Suède. En voici le procès-verbal, tiré du XIIIe cahier des manuscrits de Conrart, secrétaire perpétuel.

« Sa Majesté arriva chez Mgr le chancelier, qui la fut recevoir à son carrosse avec tous les académiciens en corps, etc.

« On proposa si les académiciens seraient assis ou debout ; ce qui sembla surprendre la reine. Mais Mgr ayant demandé avis à quelques-uns, on lui dit que le roi Henry III, lorsqu'il faisait des assemblées de gens de lettres au bois de Vincennes, faisait asseoir les assistants : les académiciens furent donc assis durant toute la séance sur des chaises à dos ; mais Mgr le chancelier et eux tous, toujours découverts. On fit excuse d'abord à Sa Majesté de ce que la compagnie n'était pas plus nombreuse, parce

qu'on n'avait pas eu le temps de faire avertir tous les académiciens de s'y trouver, etc. En suite de cela, M. le directeur (M. de la Chambre) lui dit que si on avait pu prévoir la visite de Sa Majesté, on aurait préparé quelque lecture pour la divertir agréablement; mais que, dans la surprise où se trouvait la compagnie, on se servirait de ce que l'occasion pourrait fournir; et que comme il avait fait depuis un *Traité de la douleur*, destiné à entrer dans le troisième volume des *Caractères des Passions*, qu'il était prêt de donner au public, si Sa Majesté lui commandait de lui en lire quelque chose, il croyait que ce serait un sujet assez propre pour faire connaître la douleur de la compagnie de ne se pouvoir pas mieux acquitter de ce qui était dû à une si grande reine, et de ce qu'elle devait être si tôt privée de sa vue, par le prompt départ de Sa Majesté. Cette lecture étant achevée, à laquelle la reine donna beaucoup d'attention, Mgr le chancelier demanda si quelqu'un avait des vers pour entretenir Sa Majesté. Sur quoi, M. Cottin en ayant récité quelques-uns du poëte Lucrèce, qu'il avait mis en français, la reine témoigna y prendre grand plaisir. M. l'abbé Bois-Robert récita aussi quelques madrigaux qu'il avait faits depuis peu sur la maladie de Mme d'Olonne, et M. l'abbé de Tallement un sonnet sur la mort d'une dame. Après cela, M. de la Chambre demandant encore quelque chose, M. Pellisson lut une petite ode d'amour qu'il a faite, à l'imitation de Catulle, et d'autres vers sur un saphir qu'il avait perdu et qu'il retrouva depuis, qui plut aussi extrêmement à Sa Majesté, à laquelle on lut un cahier entier du Dictionnaire, contenant l'explication du mot *Jeu*, pour lui faire connaître quelque chose du travail présent de la compagnie. Et cela étant achevé, la reine se leva, et fut reconduite à son carrosse par Mgr le chancelier, suivi de tous les académiciens.»

Quand on songe que la reine en question est celle qui faisait poignarder sous ses yeux Monaldeschi dans les galeries de Fontainebleau, on ne peut s'empêcher de sourire à l'innocence naïve des passe-temps que MM. les Quarante offraient à son imagination!

On sait que le mot *académie* vient d'un champ situé près d'Athènes et légué à cette ville par *Académus*, à la condition d'y établir un gymnase pour la jeunesse. Platon, demeurant près de là, y réunit ses disciples, et les promena sous les platanes d'Académus. De là, le nom d'académie pris par l'école du philosophe et par celles qui lui succédèrent.

De là aussi, le même nom donné par Cicéron à sa villa de Putéoli et aux *Questions académiques*, qu'il y écrivit dans ses loisirs.

De là enfin, le titre d'Académies adopté par les réunions savantes et littéraires.

La première académie, proprement dite, fut celle qu'établit Charlemagne à sa cour. Bien qu'il en fît partie lui-même, tous les membres y étaient égaux devant l'intelligence, et laissaient leurs dignités à la porte, pour se nommer simplement : Charlemagne, *David*; Egilbert, *Homère*; Alcuin, *Albinus*; Eginhard, *Calliopus*; Adelard, *Augustin*, etc.

Dans le siècle suivant, le roi poëte-musicien-guerrier Alfred le Grand fonda, en Angleterre, l'Académie d'Oxford, base de la célèbre université de cette ville.

Vers la même époque, les Maures d'Espagne créèrent des académies à Grenade et à Cordoue.

Au quatorzième siècle, l'*Académie des Jeux floraux* surgit à Toulouse, où elle existe encore, sous les auspices du doux nom de Clémence Isaure, qui lui légua, dit-on, tous ses biens.

La Renaissance fit éclore en Italie les académies des *Inquieti*, des *Humoristi* et des *Lincei*, à Rome; celle des *Ardenti*, à Naples; celle des *Insensati*, à Parme; celle des *Addormentati* à Gènes; celle des *Sitientes* à Bologne; celle des *Umidi*, à Florence; celle des *Sepolti*, à Volterre. Les noms bizarres étaient à la mode en ce temps et en ce pays.

L'Académie de la *Crusca* de Florence, établie par François de Médicis, est fameuse par ses débats sur la *Jérusalem* du Tasse, qu'elle traita comme l'Académie française a traité le *Cid* de Corneille.

Enfin, on doit citer parmi les fondateurs, ou du moins parmi les inspirateurs d'académies, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, qui groupait autour d'elle les beaux-esprits de ses États; et Henri III, qui, comme on vient de le voir dans le chapitre de Conrart, réunissait les lettrés au bois de Vincennes, sans réclamer devant eux ses priviléges de roi.

LES QUARANTE FAUTEUILS. LISTE GÉNÉRALE.

A l'heure qu'il est, l'Académie française a eu 399 membres. En voici la liste, par ordre de fauteuils et de succession, depuis les réunions de Conrart jusqu'à nos jours. Malgré toutes nos recherches et tous nos efforts pour assurer l'authenticité de cette liste, nous ne pouvons en garantir l'exactitude absolue, quant au numérotage des fauteuils, ce numérotage n'ayant commencé qu'assez tard, et des lacunes existant sur les registres de l'Académie elle-même. Nous espérons que M. Pingard, le digne chef du secrétariat de l'Institut, couronnera ses travaux utiles par la publication d'une liste officielle et incontestable des académiciens. Il a bien voulu nous promettre son concours pour rectifier, dans l'histoire de chaque fauteuil, les erreurs qui existeraient dans l'ensemble de la nomenclature.

FAUTEUIL N° 1. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1634, P. Bardin; 1634, Nicolas Bourdon; 1644, Salomon; 1670, Ph. Quinault; 1689, P. de Caillères; 1717, cardinal de Fleury; 1743, cardinal de Luynes; 1788, J. de Florian, 1797-1803, J.-P. Cailhava; 1813, Michaud; 1840, Flourens.

FAUTEUIL N° 2. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, P. Hay du Chastelet; 1637, Perrot d'Ablancourt; 1664, Bussy-Rabutin; 1693, Paul Bignon; 1743, Jérôme Bignon; 1772, de Bréquigny; 1795-1803, Ecouchard-Lebrun; 1807, P.-J.-M. Raynouard; 1836, Mignet.

FAUTEUIL N° 3. — Ce fauteuil a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Phil. Habert; 1637, J. Esprit; 1678, J.-N. Colbert, archevêque de Rouen; 1708, Fraguier; 1728, Ch. d'Orléans Rothelin; 1744, G. Girard; 1748, V. de Paulmy-d'Argenson; 1788, J.-B. d'Aguesseau; 1826, Brifaut.

FAUTEUIL N° 4. — Ce siége a été occupé par treize académiciens : avant 1634, Bachet de Méziriac; 1639, La Mothe Le Vayer; 1672, J. Racine; 1699, Valincourt; 1730, Leriget de La Faye; 1731, Crébillon; 1762, Voisenon; 1776-1803, Boisgelin de Cicé, archevêque d'Aix; 1803, Boisgelin (réélu); 1804, Dureau de la Malle; 1807, Picard; 1829, Arnault; 1834, Scribe.

FAUTEUIL N° 5. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : 1635, Auger de Mauléon; 1639, Daniel de Prie-

zac; 1663, Michel Leclec; 1692, G. de Toureil; 1714, G. Roland Malet; 1736, Boyer, évêque de Mirepoix; 1755, N. Thyrel de Boismont; 1787, Cl. C. de Rullières; 1795-1803, Cabanis; 1808, Destutt de Tracy; 1826, Guizot.

FAUTEUIL N° 6. — Ce siége a été occupé par treize académiciens : avant 1634, J. d'Arbaud de Porchères; 1640, Olivier Patru; 1681, N. Potier de Novion; 1693, P. Goibau du Bois; 1694, Ch. Boileau, abbé de Beaulieu; 1704, Gaspard Abeille; 1718, N.-H. Mongault; 1747, Ch. Duclos; 1772, N. Beauzée; 1789, J.-J. Barthélemy; 1795-1803, M.-J. Chénier; 1811, Chateaubriand; 1849, de Noailles.

FAUTEUIL N° 7. — Ce fauteuil a été occupé par douze académiciens : 1635, P. Séguier; 1643, Cl. Bazin de Bezons; 1684, Boileau Despréaux; 1711, J. d'Estrées, archevêque de Cambrai; 1718, René d'Argenson, garde des sceaux; 1721, Languet de Gergy, archevêque de Sens; 1753, Buffon; 1788, Vicq-d'Azyr; 1795-1803, Domergue;



Richelieu et Louis XIII fondant l'Académie française. Dessin de G. Staal. (Pages précédentes).

1810, Saint-Ange; 1811, Parseval de Grand-Maison; 1835, comte de Salvandy.

FAUTEUIL N° 8. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Faret; 1646, P. du Puger; 1658, cardinal d'Estrées; 1715, maréchal d'Estrées; 1738, de la Trémouille; 1741, cardinal de Rohan-Soubise; 1757, de Montazet, archevêque de Lyon; 1788-1803, comte de Boufflers; 1815, Baour-Lormian.

FAUTEUIL N° 9. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1634, Fr. Maynard; 1647, P. Corneille; 1685, Th. Corneille; 1710, Houdart de la Motte; 1731, Bussy-Rabutin, évêque de Luçon; 1737, Foncemagne; 1780, Chabanon; 1795-1803, Naigeon; 1810, Nép. Lemercier; 1841, V. Hugo.

FAUTEUIL N° 10. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1634, Cl. de Malleville; 1648, J. Ballesdens; 1675, Cordemoy; 1695, C. de Saint-Pierre; 1743, Maupertuis; 1759, Lefranc de Pompignan; 1785, l'abbé Maury; 1803, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, exclu le 24 juillet 1815; 1816, La Place; 1827, Royer-Collard; 1846, Ch. de Rémusat.

FAUTEUIL N° 11. — Ce siége a été occupé par onze aca-

démiciens : 1634, Cauvigny de Colomby ; 1649, Tristan-l'Hermite ; 1655, La Mesnardières ; 1663, duc de Saint-Aignan ; 1687, F.-T. de Choisy ; 1724, Ant. Portail ; 1736, La Chaussée ; 1754, Bougainville ; 1763, Marmontel ; Fontanes, exclu en 1797, et réintégré en 1803 ; 1821, Villemain.

FAUTEUIL N° 12. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1634, Voiture ; 1649, Mézeray ; 1683, Barbier d'Aucourt ; 1694, Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon ; 1701, de Malézieu ; 1727, Bouhier ; 1746, Voltaire ; 1795-1803, Ducis ; 1816, de Sèze ; 1828, de Barante.

FAUTEUIL N° 13. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1635, Sirmond ; 1649, de Montreuil ; 1651, Tallemant ; 1693, de la Loubère ; 1729, Sallier ; 1761, Coëtlosquet ; 1784, de Montesquiou-Fezenzac ; 1799-1803, Arnault, exclu le 21 mars 1815 ; 1816, duc de Richelieu ; 1822, Dacier ; 1833, Tissot.

FAUTEUIL N° 14. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : 1634, Vaugelas ; 1649, Scudéry ; 1668, marquis de Dangeau ; 1720, marquis de Richelieu ; 1789, duc d'Harcourt ; 1803, Lucien Bonaparte, exclu le 24 juillet 1816 ; 1816, Auger ; 1829, Etienne ; 1849, comte de Vigny.



Visite de Christine de Suède à l'Académie française. Dessin de G. Staal. (Pages précédentes.)

FAUTEUIL N° 15. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Baro ; 1650, Doujat ; 1689, Renaudot ; 1790, de Roquette ; 1725, Gondrin d'Antin, évêque de Langres ; 1733, Dupré de Saint-Maur ; 1774, Malesherbes ; 1795-1803, Andrieux ; 1833, Thiers.

FAUTEUIL N° 16. — Ce siége a été occupé par huit académiciens : avant 1634, Baudoin ; 1650, Charpentier ; 1702, Chamillard, évêque de Senlis ; 1714, maréchal de Villars ; 1734, duc de Villars ; 1770, Loménie de Brienne ; 1795-1803, Lacuée de Cessac ; 1841, de Tocqueville.

FAUTEUIL N° 17. — Ce siége a été occupé par douze académiciens : avant 1634, de l'Estoile ; 1652, A. duc de Coislin ; 1704, P. duc de Coislin ; 1710, H.-C. duc de Coislin, évêque de Metz ; 1733, Surian, évêque de Vence ; 1754, d'Alembert ; 1784, comte de Choiseul-Gouffier ; 1803, Portalis ; 1807, Pierre Laujon ; 1811, Ch. Etienne, exclu le 21 mars 1816 ; 1816, comte de Choiseul-Gouffier ;

1817, Laya; 1833, Charles Nodier; 1844, Mérimée.

FAUTEUIL N° 18. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1635, de Sérizay; 1653, Pellisson; 1693, Fénelon; 1715, de Boze; 1754, comte de Clermont; 1774, du Belloy; 1775, duc de Duras; 1795-1803, Garat, exclu en 1816; 1816, cardinal Bausset; 1824, de Quélen, archevêque de Paris; 1840, Molé.

FAUTEUIL N° 19. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : 1634, Balzac; 1654, de Péréfixe de Beaumont, archevêque de Paris; 1671, F.-R. de Harlay, archevêque de Paris; 1695, André Dacier; 1722, cardinal Dubois; 1723, Henault; 1771, prince de Beauvau; 1795-1803, comte Merlin; 1816, comte Ferrand; 1825, Casimir Delavigne; 1844, Sainte-Beuve.

FAUTEUIL N° 20. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : 1634, Laugier de Porchères; 1654, de Chaumont; 1697, le président Cousin; 1707, Valon, marquis de Mimeure; 1719, Gédoyn; 1744, cardinal de Bernis; 1801-1803, l'abbé Sicard; 1822, Frayssinous; 1844, Pasquier.

FAUTEUIL N° 21. — Ce siége a été occupé par huit académiciens : avant 1634, Germain Habert; 1655, Cotin; 1682, l'abbé de Dangeau; 1723, comte de Merville; 1732, Terrasson; 1750-1803, comte de Bissy; 1810, Esménard; 1811, Ch. Lacretelle.

FAUTEUIL N° 22. — Ce siége a été occupé par huit académiciens : 1634, Servien; 1659, Villayer; 1691, Fontenelle; 1757, Séguier; 1795-1803, Bernardin de Saint-Pierre; 1814, Aignan; 1824, Soumet; 1845, Vitet.

FAUTEUIL N° 23. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : avant 1634, Colletet; 1659, Gilles Boileau; 1670, de Montigny; 1671, Ch. Perrault; 1704, cardinal de Rohan; 1749, Vauréal; 1760, La Condamine; 1744, J. Delille; 1813, Campenon; 1844, Saint-Marc-Girardin.

FAUTEUIL N° 24. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Saint-Amand; 1661, l'abbé Cassagne; 1679, comte de Crécy; 1710, Ant. de Mesmes, 1723, Alary; 1771, Gaillard; 1795-1803, Rœderer, exclu le 24 juillet 1815; 1803, comte de Ségur; 1830, Viennet.

FAUTEUIL N° 25. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1634, Boissat; 1662, Furetière; 1688, La Chapelle; 1723, d'Olivet; 1768, Condillac; 1780, comte de Tressan; 1784, Bailly; 1795-1803, Sieyès, exclu le 21 mars 1816; 1816, marquis de Lally-Tolendal; 1830, de Pongerville.

FAUTEUIL N° 26. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Bois-Robert; 1662, Segrais; 1701, Campistron; 1723, Destouches; 1754, Boissy; 1758, Sainte-Palaye; 1781, Champfort; 1816, duc de Lévis; 1830, de Ségur.

FAUTEUIL N° 27. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Bautru de Séran; 1665, Testu; 1706, marquis de Saint-Aulaire; 1743, Mairan; 1771, François Arnaud; 1795-1803, Target; 1806, le cardinal Maury, exclu le 21 mars 1816; 1816, abbé de Montesquiou; 1832, Jay.

FAUTEUIL N° 28. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1634, Louis Giry; 1665, Boyer; 1693, Genest; 1729, abbé Dubos; 1742, du Resnel; 1761, Saurin; 1782, Condorcet; 1795-1803, abbé Villar; 1826, Feletz; 1850, Nisard.

FAUTEUIL N° 29. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, de Gombault; 1666, l'abbé Tallemant; 1712, Danchet; 1748, Gresset; 1778, l'abbé Millot; 1785-1803, Morellet; 1816, Lemontey; 1826, Fourrier; 1830, Cousin.

FAUTEUIL N° 30. Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1664, Jean de Silhon; 1660, J.-B. Colbert; 1684, La Fontaine; 1695, Clairembault; 1714, Massieu; 1723, Houteville; 1743, Marivaux; 1763, Radonvilliers; 1803, Volney; 1820, Pastoret; 1841, Saint-Aulaire.

FAUTEUIL N° 31. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1635, Cureau de la Chambre; 1670, Régnier Desmarais; 1713, La Monnaye; 1727, La Rivière; 1730, Hardion; 1766, Thomas; 1780, comte de Guibert; 1795-1803, Cambacérès, exclu le 24 juillet 1815; 1816, Bonald; 1841, Ancelot.

FAUTEUIL N° 32. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1634, Racan; 1670, Cureau de La Chambre; 1693, La Bruyère; 1696, abbé Fleury; 1723, J. Adam; 1736, Seguy; 1761, de Rohan-Guéméné; 1803, Devaines; 1803, Parny; 1815, de Jouy; 1847, Empis.

FAUTEUIL N° 33. — Ce fauteuil a été occupé par dix académiciens : 1635, Hay du Chastelet; 1671, Bossuet; 1704, cardinal de Polignac; 1742, Giry de Saint-Cyr; 1761, Batteux; 1780, Lemierre; 1799-1803, Bigot de Préameneu; 1825, duc de Montmorency; 1826, Guiraud; 1847, Ampère.

FAUTEUIL N° 34. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1634, Godeau; 1673, Héchier; 1710, Nesmond, archevêque de Toulouse; 1727, J.-J. Amelot; 1749, maréchal de Belle-Isle; 1761, Trublet; 1770-1803, Saint-Lambert, réélu le 28 janvier 1803; 1803, Maret, exclu en 1816; 1816, Lainé; 1836, Dupaty; 1852, A. de Musset.

FAUTEUIL N° 35. — Ce siége a été occupé par sept académiciens : 1634, de Bourzeys; 1673, abbé Gallois; 1708, Mongin; 1746, de la Ville; 1774-1803, Suard; 1817, Roger; 1842, Patin.

FAUTEUIL N° 36. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Gomberville; 1674, Huet; 1721, Boivin; 1727, duc de Saint-Aignan; 1776, Colardeau; 1776-1803, La Harpe, réélu le 28 janvier 1803; 1803, Lacretelle aîné; 1824, Droz; 1851, de Montalembert.

FAUTEUIL N° 37. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1654, Chapelain; 1674, Benserade; 1691, E. Pavillon; 1705, Sillery; 1715, duc de la Force; 1726, Mirabeau; 1761, Watelet; 1786, Sedaine; 1795-1803, Collin-d'Harleville; 1806, Daru; 1829, Lamartine.

FAUTEUIL N° 38. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Conrart; 1765, Rose; 1701, Louis de Sacy; 1728, Montesquieu; 1755, Châteaubrun; 1775, Chastellux; 1789, Nicolaï; 1797-1805, F. de Neufchâteau; 1828, P.-A. Lebrun.

FAUTEUIL N° 39. — Ce siége a été occupé par douze académiciens : avant 1634, Desmaret; 1676, J. de Mesmes; 1688, Manroy; 1706, abbé de Louvois; 1719, Massillon; 1743, duc de Nivernois; 1799-1803, Legouvé; 1812, Alex.-V. Duval-Pineu; 1842, Ballanche; 1847, Vatout; 1849, de Saint-Priest; 1852, Berryer.

FAUTEUIL N° 40. — Ce siége a été occupé par sept académiciens : 1635, Montmaur; 1679, Lavau; 1694, Caumartin, évêque de Blois; 1733, Moncrif; 1771, Roquelaure, évêque de Senlis, réélu le 28 janvier 1803; 1818, baron Cuvier; 1832, Dupin aîné.

Les exemples de la longévité la plus remarquable, à l'Académie, sont les suivants :

Paul Bignon a été académicien 50 ans (1693-1743);

Esprit, 41 ans (1637-1678); Paulmy d'Argenson, 40 ans (1648-1788); Olivier Patin, 41 ans (1640-1681); Barzin de Bezons, 41 ans (1643-1684); cardinal d'Estrées, 57 ans (1758-1715); l'abbé Lallemant, 46 ans (1666-1712); Radonvilliers, 40 ans (1763-1803); Regnier-Desmarais, 43 ans (1670-1713); de Rohan-Guéméné, 42 ans (1761-1803); Foncemagne, 43 ans (1737-1780); de Saint-Pierre, 48 ans (1695-1743); Tallemant, 42 ans (1651-1693); marquis de Dangeau, 59 ans (1668-1720); marquis de Richelieu, 52 ans (1720-1789); Dupré de Saint-Maur, 41 ans (1733-1774); Pellisson, 40 ans (1653-1693); l'abbé de Dangeau, 41 ans (1682-1723); comte de Bisoy, 53 ans (1850-1803); Fontenelle, 66 ans (1691-1757); cardinal de Rohan, 45 ans (1704-1749); Alary, 48 ans (1723-1771); d'Olivet, 45 ans (1723-1768).

Les secrétaires perpétuels, depuis la formation de l'Académie, ont été :

Avant 1634, Conrart; 1675, Eude de Mézeray; 1683, Régnier-Desmarais; 1713, André Dacier; 1742, Houtteville; 1742, J.-B. Mirabeau; 1755, Ch. Duclos; 1772, d'Alembert; 1784, Marmontel; 1803, Suard; 1817, Raynouard; 1826, Auger; 1829, Andrieux; 1833, Arnault; 1834, Villemain.

On a compté, parmi les gloires qui ont manqué à l'Académie : Descartes, Pascal, Molière, Larochefoucauld, Bourdaloue, Regnard, Lesage, Malebranche, Jean-Jacques et Jean-Baptiste Rousseau. Diderot, Beaumarchais, Mirabeau, André Chénier, Paul-Louis Courier, Benjamin Constant, Honoré de Balzac, etc.

Voilà un quarante-unième fauteuil qui eût été noblement occupé !

Les fauteuils 13 et 27 sont vacants par la mort de MM. Jay et Tissot, que l'Académie doit remplacer prochainement. On cite, parmi les candidats qui ont le plus de chances, M. Philarète Chasles, qui avait eu le plus de voix aux dernières élections, après M. Alfred de Musset; M. de Sacy, rédacteur en chef des *Débats*; messeigneurs Sibour et Dupanloup, M. le vicomte de Falloux, M. Legouvé, M. Emile Deschamps, M. Saintine et M. Ponsard.

PITRE-CHEVALIER.

(Prochainement le *Fauteuil de M. Villemain.*)

LA COQUILLE DE MER.

NOUVELLE CRÉOLE.

Sur une terrasse du faubourg Saint-Germain, un jeune homme contemplait d'un regard mélancolique quelques objets rangés, auprès de lui, sur une petite table en bois des îles.

Tout à coup le bruit de la sonnette le tira de sa rêverie. Il alla ouvrir.

— C'est vous, cher docteur! s'écria-t-il avec l'accent de la surprise agréable que cause l'arrivée d'un ami.

— Moi-même : pour vous servir... si toutefois ce n'est pas être rien que d'être académicien.

— Ne nous apportez-vous de nouveau que cette épigramme, monsieur l'académicien? continua en souriant le jeune homme.

— Mieux que cela ! voyez cette lettre couverte de timbres : *Monsieur Jules de La Pointe, quai Voltaire... Paris...*

— Aimable docteur ! que je vous remercie! C'est une lettre de la Martinique. Je reconnais l'écriture de ma sœur et le cachet qu'elle a adopté depuis l'époque de notre séparation : « *L'absence est le plus grand des maux !* » Ma bonne Julie! J'avais le pressentiment que je recevrais aujourd'hui de ses nouvelles. Tout à l'heure, en regardant le soleil se coucher, en songeant au ciel de là-bas, où les habitations des hommes n'arrêtent pas la vue comme ici, je pensais à elle...

Jules de La Pointe décacheta la lettre avec émotion. Sa figure s'épanouit de joie, et une larme d'attendrissement brilla au bout de ses cils.

Craignant de troubler par sa présence ces pures et ineffables jouissances du cœur, le docteur se retira discrètement sur la terrasse.

Jules le rejoignit presque aussitôt, transporté de bonheur.

— Ma sœur est mariée, s'écriait-il; elle a épousé celui qu'elle aime depuis son enfance !

L'homme de science serra avec effusion la main de son jeune ami, en lui témoignant toute la part qu'il prenait à sa joie. Puis, après les étreintes et les félicitations ordinaires en pareille circonstance :

— Vous me trouvez-là, dit-il, en admiration devant votre collection de coquillages. Quels soins! quelle sollicitude pour ces écailles de mollusques! Avec quel art vous leur prodiguez le vernis afin d'en relever l'éclat et d'en faire ressortir les plus légères nuances! Un peintre n'est pas plus habile. Je suis sûr que vous les aviez placés aux rayons du soleil pour leur rappeler le ciel de leurs rivages?

— Oui, docteur; et je ne manque jamais à chaque beau jour de leur donner cette fête.

— Mais, continua le savant, ma curiosité est singulièrement piquée. Comment! un *conchyliologiste* de votre force, vous manquez à ce point aux règles de toute bonne classification! Pourquoi cette coquille terne, ébréchée, difforme, occupe-t-elle le centre de votre collection; pourquoi est-elle à la place d'honneur? tandis que vous reléguez au second rang ces *tritons*, ces *casques*, ces *porcelaines pourprées*, qui réfléchissent les teintes de l'arc-en-ciel? Ou je n'entends rien à l'art des Linné et des Lacépède, ou j'aurais placé sur ce trône, que vous élevez à cette *conque* disgracieuse, ce *strombe-aile d'aigle* qui reflète les couleurs du prisme.

Jules, les yeux humides, regardait l'humble coquillage avec une expression indéfinissable de bonheur et de reconnaissance.

— Docteur, dit-il, ce qui brille le plus en ce monde est donc ce qui vaut le mieux? N'en croyez rien. Vous, botaniste, ne préférez-vous pas au dahlia éclatant, à la pivoine de pourpre, la violette perdue sous l'herbe? Dieu tient secret tout ce qu'il a créé de précieux sur la terre. C'est à l'homme qui entre en possession de ces êtres sacrés à

leur donner la place qu'ils méritent. Cette coquille, qui excite votre dédain, a sauvé une famille, elle a fait le bonheur de ma sœur !

— Expliquez-vous.

— Je le veux bien. Approchons-nous du feu, et écoutez ce récit : *c'est la vraie vérité du bon Dieu,* comme disent nos nègres dans leur langage pittoresque.

I.

Vous m'avez souvent dit que vous connaissiez l'île de la Martinique. Alors vous avez entendu parler de la Caravelle. C'est une presqu'île sauvage que les marins appellent ainsi du nom d'un navire espagnol qui s'y est brisé. La mer y est toujours furieuse, et l'on y entend sans cesse le bruit des vagues, qui se heurtent avec des coups terribles contre les falaises à pic, s'élancent en blanche écume dans l'air, et retombent en pluie, pour recommencer leur flux perpétuel.

C'est là qu'est située l'habitation de mon père.

Mais plus au fond, dans les terres, le pays change d'aspect ; il devient enchanteur, et des deux côtés de l'isthme la mer ressemble à deux lacs. Aussi le comte de Sainte-Croix, propriétaire de ces lieux, les a-t-il surnommés le Beau-Séjour.

La famille de Sainte-Croix et la mienne étaient liées d'une amitié si intime qu'elles n'en faisaient, pour ainsi dire, qu'une.

Francis, l'unique enfant du comte, était un frère pour ma sœur et moi.

Vous pouvez connaître Julie d'après ce portrait que vous voyez au-dessus de la cheminée. Ce sont les mêmes cheveux d'un noir de jais, les mêmes lèvres qui s'entrouvrent comme la corolle d'une rose, le même front, les mêmes sourcils arqués ; c'est elle, moins l'expression ravissante de ses grands yeux noirs que le pinceau n'a pas pas su rendre.

Quant à Francis, il n'avait du créole que la grâce et la sensibilité : ses yeux étaient bleus et limpides comme notre ciel ; ses cheveux, bouclés naturellement, étaient d'un blond semblable aux épis de maïs qui dorent nos campagnes.

Nous étions presque du même âge.

Qui nous eût vus tous les trois, courant sur le sable de l'anse, les mains entrelacées, les cheveux soulevés par la brise, et mêlant notre babil à celui des lames qui venaient lécher nos pieds ; qui nous eût vus, dis-je, aurait compris le véritable bonheur ici-bas.

Notre plus grand plaisir était d'aller sur les cayes (banc d'écueils que la marée laisse à sec), à la recherche des coquillages.

Nous partions au coucher du soleil, une corbeille d'osier au bras et une petite bêche à la main. Les chants des nègres, qui pêchaient le long de la côte sur leurs canots creusés dans un seul tronc d'arbre, nous donnaient le signal.

Nègre pas tini tè-là,	Le Nègre n'a pas la terre,
Tè-là c'est à béqué;	La terre est au blanc;
Mais Nègre tini mè-là,	Mais le Nègre a la mer,
Mè-là pas à béqué.	La mer n'est pas au blanc.
Nègre pas tini cann'là,	Le Nègre n'a pas les cannes,
Cann'là c'est à béqué;	Les cannes sont au blanc;
Mais Nègre tini cass'là,	Mais le Nègre a les coquillages,
Cass'là pas à béqué.	Les coquillages ne sont pas au blanc.

Un soir d'hivernage, nous revenions d'une de nos courses sur les cayes : le temps menaçait, de vifs éclairs sillonnaient l'horizon. Julie s'était attardée en s'évertuant à déraciner, sur un petit monticule de sable, une coquille attachée à une de ces plantes marines qu'on appelle *plumes de mer*. Le flux remonta, entoura le monticule, qui devint une île. L'infortunée levait les mains au ciel, en poussant des cris de détresse. Les longues nattes de ses cheveux, emportées par le vent qui soufflait avec force, se tordaient autour de son cou, comme un panache de bambou dans la tempête.

Les noirs accoururent en foule de leurs cases ou de leurs canots. Mais, quand ils arrivèrent à la plage, Francis avait déjà traversé le bras de mer, et disputait aux flots celle qu'il aimait plus qu'une sœur.

On porta Julie sous les cocotiers qui bordent l'anse.

Elle enlaçait ses bras autour de la taille de Francis, comme ces lianes qui entourent la tige des palmiers, ou bien elle regardait avec regret le tertre de sable disparaissant avec son coquillage dans le tourbillon des vagues.

— Qui me le rendra ? disait l'enfant, dans sa passion pour ces écailles nacrées qui sont les fleurs de l'Océan, qui me rendra le coquillage que la mer m'a repris ?

Et comme si elle eût commandé à l'élément soulevé, on entendit une voix rauque qui partait de l'abîme :

— Voilà ! voilà !!

Un homme, au teint cuivré, aux yeux glauques, aux sourcis épais, aux cheveux ondoyants, tout ruisselants d'eau salée, sortit de la vague qui roulait sur la grève.

Cet homme tenait à la main la coquille tant regrettée par Julie, non pas qu'elle fût belle, mais parce qu'elle était rare sur la côte, et que l'espèce ne figurait pas encore dans notre collection.

— Le père Sassa ! crièrent en même temps tous les nègres.

Le père Sassa n'était ni blanc, ni mulâtre, ni nègre. Il était de la race indigène, il était Caraïbe. Sa famille, dernier débris de ces naturels que les Espagnols trouvèrent au quinzième siècle dans les îles, avait échappé aux massacres de la... civilisation ; et, retirée sur les roches de la presqu'île sauvage, elle avait traversé les temps sans se mêler aux générations nouvelles. Mais, sous la dernière occupation anglaise, cette famille fut décimée, et Sassa survivait seul aux siens. Il se décorait du titre de cacique, bien qu'il n'eût pas de descendants à gouverner. Son nom était Sassagari ; mais les noirs, dans leur langage d'enfant, uniquement formé de diminutifs, ne l'appelaient que père Sassa...

Aux cris d'alarme jetés par Julie, le Caraïbe avait ramé à son secours. Il avait plongé, et rapportait le coquillage si ardemment désiré.

— Ah ! l'affreuse coquille ! m'écriai-je en apercevant une masse noirâtre dans la main du Caraïbe ; elle ne mérite que l'oubli de ce qu'elle a failli coûter ! Rejetez-la à la mer, père Sassa !

— A la mer ! à la mer ! répétèrent tous les nègres.

Mais le Caraïbe, sourd à ces murmures, s'avança jusqu'à nous sous les cocotiers :

— Petits blancs, dit-il, vous aimez ce qui brille : pour lors ne rejetez pas ce coquillage ! Il est sans couleurs au dehors, comme la vase où il dormait ; le soleil n'a pas peint sa figure, mais son éclat est au fond : *Les étoiles de la nuit l'ont marqué au cœur.*

— Que voulez-vous dire, père Sassa ? fîmes-nous tous ensemble avec étonnement ; vous voyez donc à travers la pierre ?

Le cacique tendit la main vers le dernier rocher de la Caravelle, où sa petite hutte brillait au reflet des éclairs.

comme une écaille de tortue sous l'écume phosphorescente des lames.

— Venez là, répondit-il, vous en saurez davantage.

Et il monta sur son canot, qui disparut dans le creux des vagues.

Le père Sassa a raison, dit Julie, après quelques moments de surprise; pourquoi dédaigner cette coquille? Elle n'est pas belle, c'est vrai; mais elle est originale, nous n'en avons pas de semblable; il faut la placer sur nos planches. Elle nous rappellera ce jour d'orage où Francis s'est précipité dans le tourbillon pour me sauver.

Les éclairs redoublaient d'intensité, de larges gouttes tièdes annonçaient une de ces averses si terribles dans les Antilles. Nous rentrâmes à la hâte.

II.

Le lendemain, des bananiers abattus dans les champs, des arbres déracinés et emportés avec leur vert feuillage par les torrents débordés, étaient les seuls indices de l'ouragan de la nuit. Le ciel et la mer se reposaient, calmes et limpides, de leurs violentes agitations.

Nous nous mîmes en route vers la cabane du père Sassa.

Nous trouvâmes le Caraïbe assis sur une grosse pierre à l'entrée de la hutte, et préparant des filets pour la pêche.

A notre vue, ses sourcils épais se relevèrent sur son front, ses yeux verdâtres brillèrent d'une douce clarté; il paraissait content de notre confiance et du souvenir que nous avions gardé de ses paroles de la veille.

— Qui m'a donné ce fil pour lacer mon filet? dit-il.



Francis, Julie et le Caraïbe sous les cocotiers. Julie tient la coquille. Dessin de G. Janet.

— C'est moi! père Sassa, répondit Julie.

— Qui m'a donné ce couteau pour couper ce fil, tailler mes aiguilles de bois, couvrir ma case, creuser mon canot?

— C'est moi! père Sassa, répondit Francis.

— Pour lors, continua le cacique, Sassagari vous suit sur l'anse et sur les cayes. Sassagari se donnerait aux requins de la côte plutôt que de laisser la mer happer un cheveu de votre tête. Sassagari a vu hier petit maître et petite maîtresse batailler contre la mer montante, il a marché sous l'eau, il a sauvé le coquillage.

— Mais qu'est-ce donc que ce coquillage, père Sassa? demandai-je; et que signifient ces sorcelleries de Zombi (fétiche des Nègres) que vous nous avez contées hier soir sous les cocotiers de l'anse?

— Voyez, fit le Caraïbe, en indiquant du doigt des débris de coquilles entassés près de sa case, voilà ce qui reste de Sassagari mon père, premier, dans ces parages, à manier la pagaye et à promener sous la profonde.

Nous reconnûmes des coquilles de la même espèce que la nôtre.

— Les étrangers blancs qui ont chassé nos pères du

pays ont causé ces ravages. Nous ne sommes pas nègres: pour fuir l'esclavage, le vieux Sassagari embarqua sa famille dans son canot; mais il ne voulait pas laisser aux chacals les coquilles qui portent bonheur à la pêche et qui garent des maléfices de l'eau. Ce bon sentiment le perdit. Les blancs soupçonnèrent les coquilles, ils les brisèrent contre les pierres. Quand ils y virent des feux *semblables à la clarté de la lune sur la tête blanche des lames*, leurs yeux s'enflammèrent. Ils devinrent furieux et se jetèrent sur nous en hurlant comme les bêtes affamées. Nous eûmes beau ramer, leurs fusils nous atteignirent. Je m'échappai sous l'eau. Hélas! j'étais seul; la mer ne demandait pas mes os. J'en ai pêché depuis plus qu'ils n'en ont happé, les suceurs de sang!... Le rocher seul, après Sassagari, connaît le nid de leur sommeil. Mais, petits blancs, gardez la coquille d'hier; *quand elle causera*, Sassagari répondra. Croyez le cacique: — *Celui qui chante dans les coquillages les plaintes de la mer, et qui peint sur leur visage le lever du jour, fait descendre dans leur profondeur les étoiles de son ciel.*

Ainsi parla le Caraïbe. Il était immobile, le regard fixé au bout de l'horizon.

Le triste sort de sa famille et ses croyances superstitieuses dans les coquilles laissèrent dans nos âmes je ne sais quel vague pressentiment.

N'osant exiger le secret qu'il ne voulait pas nous livrer encore, nous regagnâmes, silencieux et rêveurs, l'ombrage touffu des tamarins, sous lesquels nous passions les heures brûlantes du jour à jouer devant la maison.

III.

Cependant cette vie heureuse de notre enfance touchait à son terme. Nous allions quitter ce paradis où Dieu nous avait placés pour jouir et aimer.

Francis et moi nous grandissions. Nos parents parlaient de nous envoyer en France. A ce nom, Julie frémissait, la sérénité de son front se voilait, de gros soupirs gonflaient sa poitrine.

Mon père arriva un soir de la ville, et nous apprit que notre passage était arrêté sur un navire qui mettrait à la voile dans quinze jours.

Pauvre sœur! je la vois encore entendant la fatale nouvelle!

Elle passait des heures, assise sous le grand palmier du perron, à regarder le bleu de la mer.

Francis s'avançait sans bruit auprès d'elle, lui prenait la main, et, de sa voix la plus douce:

— Ma Lilie! disait-il, qu'est-ce que tu regardes donc là-bas, au bout des vagues?

— Je regarde, répondait-elle, la voile blanche d'un vaisseau qui t'emporte loin, loin, loin!

Le comte les consolait; et, passant les doigts dans les boucles dorées qui couvraient le front de son enfant:

— Tu aimes donc bien Julie? lui disait-il.

— Oui, papa, répondait Francis; si je ne dois plus la revoir, j'irai sur les falaises me jeter à la mer.

Un matin, de bonne heure, un baldaquin de voyage attendait devant le perron. Nous fîmes nos adieux. Julie, pâle comme un linceul, vint à nous avec ses coquillages. Elle donna les plus beaux à Francis; et, me prenant la main:

— Mon Jules, dit-elle, je te confie la vilaine coquille; n'oublie pas que je l'ai trouvée le jour où Francis m'a sauvée à la nage. Conserve-la en souvenir de ta sœur et de son attachement pour Francis!

Il était convenu que le navire tirerait du canon en doublant la Caravelle. Au premier coup qui retentit, nous vîmes, sur la plus haute falaise, briller un mouchoir blanc dans l'azur de l'air.

C'était l'adieu suprême de Julie, dernière et mystérieuse bénédiction d'un ange qui priait pour ses frères!

IV.

Six ans plus tard, dans l'hiver de 1847 à 48, un beau jeune homme terminait des études brillantes au collége, et faisait son entrée dans le monde aristocratique de Paris. Ce beau jeune homme était le vicomte Francis de Sainte-Croix. Son teint brun du tropique s'était éclairci; son front resplendissait, comme un blanc lis, sous sa blonde chevelure, et ses joues roses relevaient encore la limpidité bleue de ses yeux. Dès ses premiers débuts, sa place fut conquise à la tête des jeunes gens les plus à la mode du noble faubourg. Les lionnes des salons ne lui reconnaissaient qu'un défaut:

— Il est *indifférent!* disaient-elles.

Ce mot vous laisse deviner qu'une longue absence n'avait pas effacé dans l'âme du jeune créole le souvenir et l'image de sa chère Julie. Francis avait laissé son cœur sur les falaises de la Caravelle: c'est là qu'il avait hâte d'aborder.

Après notre départ, l'état de Julie avait donné de vives inquiétudes. Mais Julie espérait; et espérer, c'est vivre. Chaque jour qui s'écoulait lui semblait un flot de moins qu'avait à sillonner le vaisseau si impatiemment attendu. Elle comptait les cercles que la chute des feuilles traçait autour de la tige du palmier. Elle allait le soir sur les falaises suivre les voiles à l'horizon, et confier à la brise les noms de France et de Francis.

Nous recevions souvent ses lettres: c'était toujours des maux de l'absence qu'elle nous entretenait, ou bien de l'époque du retour, ou des souvenirs de notre enfance passée.

— Mon Jules, disait-elle, conserves-tu bien le coquillage du vieux père Sassa? Francis m'a sauvé de la mer le jour où j'ai trouvé ce coquillage: il est le gage de notre affection; ne le perds jamais, mon ami.

Le moment était proche; nos études étaient finies. Il ne fallait plus que le temps de repasser l'Atlantique.

A la Caravelle et au Beau-Séjour la gaieté renaissait. Ce n'étaient que préparatifs de fête pour notre retour, et pour les noces, qui devaient se célébrer le mois d'après.

Avec son goût exquis, Francis avait fait l'emplette de la plus jolie corbeille de mariée qui soit sortie des magasins élégants de Paris. Tout était prêt. Nous n'attendions plus que l'approche du printemps. Encore un mois, et le vent du retour enflait nos voiles.

Mais hélas! que sont nos fragiles desseins sous le doigt de l'arbitre suprême!

Entre cette corbeille de noces et le vaisseau qui nous ramènerait dans notre pays, nous devions rencontrer un obstacle: cet obstacle était une révolution!

L'affranchissement des Noirs fut proclamé. Force nous fut de différer notre départ, et de laisser gronder les premiers coups de la tempête.

Le comte de Sainte-Croix avait promis la liberté à l'esclave qui lui signalerait le vaisseau de son fils. Le vaisseau parut, mais sans le fils; et tous les esclaves reçurent la liberté.

Les travaux furent suspendus.

L'habitation du Beau-Séjour, qui comptait trois cents noirs, vit ses cannes durcir sur pied, comme des roseaux, sans pouvoir les récolter. C'était la ruine. Quelques fem-

mes seulement, avec leurs enfants, et un vieux nègre, qui nous avait accompagnés dans notre voyage en France, pleurèrent au mot de liberté, et adjurèrent leur ancien maître de les garder comme par le passé.

Le comte, dans l'espoir de sauver une partie du revenu de l'année, emprunta pour récolter ses terres. Mais les travailleurs étaient rares, et le salaire insuffisant à leurs exigences : la récolte fut nulle, le sol grevé d'hypothèques.

Ces terribles nouvelles éclatèrent sur nous comme la foudre.

— Que devenir, mon ami? me disait Francis d'une voix ardente, éperdue. Je ne puis être ton frère. Jamais je ne consentirai à porter la désolation dans ta famille. Laisse-moi partir pour l'étranger. Je travaillerai; je sauverai l'honneur de ma maison. Mais Julie! Julie! la perdre lorsque Dieu allait nous unir à jamais! Dis-lui, mon ami, combien je l'aime! dis-lui qu'une cruelle nécessité pouvait seule...

— Francis, répondis-je avant qu'il eût achevé, ta place est près de ton père. Va joindre tes efforts aux siens. Tu exagères le mal. Une récolte vous rendra la prospérité d'autrefois. Songe à Julie; si tu l'abandonnes, elle mourra.

—Non, non, continua-t-il, j'accepte l'épreuve qui m'est imposée. Il faut qu'à force d'énergie et de persévérance, je mérite la main de Julie. Ces bijoux, qui devaient orner sa tête en allant à l'autel, m'aideront à lui préparer pour l'avenir une nouvelle couronne.

Tant de résolution m'anéantit.

Le lendemain, par une nuit froide et sans étoiles, une chaise de poste s'arrêta devant la porte cochère. On me fit demander. C'était Francis. Il saisit ma main, l'arrosa de larmes :

— Adieu, mon cher Jules, me dit-il d'une voix entrecoupée : je pars. Quand je te reverrai, je serai ton frère!

— Où vas-tu donc? m'écriai-je.

— Au Havre, et du Havre à New-York.

Nous nous embrassâmes en pleurant; un instant après les chevaux partaient au galop.

V.

Au commencement de l'automne de l'année suivante, j'étais, un jour, occupé, comme aujourd'hui, à visiter mes coquillages. On annonça M. de Sainte-Croix. Je fis un bond pour me jeter au cou de Francis. Un vieillard courbé et blanchi me reçut dans ses bras.

— Le comte! m'écriai-je.

Hélas! ce n'était plus que l'ombre de lui-même. Les malheurs avaient tristement ravagé ses traits. Nous nous tînmes longtemps embrassés, la voix étouffée par les sanglots, en nous souvenant du passé.

— Mon cher enfant, me dit enfin le comte de Sainte-Croix, je n'ai pu résister à tant de maux. Le sort de ta sœur et de mon fils me navre l'âme. Il faut que je retrouve Francis, et que je sauve Julie. J'obtiendrai une juste indemnité pour exploiter ma sucrerie, et nous échapperons à la ruine.

Mais hélas! cette dernière illusion même s'évanouit bientôt.

Un soir (il y a juste aujourd'hui un an), le comte rentra après avoir tenté une suprême et inutile démarche. Il se jeta brisé sur ce fauteuil où vous êtes assis, docteur, à la même place, et devant cette même cheminée.

J'essayai de calmer son désespoir. J'énumérai avec la tendresse d'un fils tout ce qui pouvait ranimer sa confiance : — des temps meilleurs succéderont à ces jours orageux ; Francis a du courage, l'avenir est à lui...

— Oh! plutôt la mort que le déshonneur, s'écriait le vieillard, avec un accent qui fendait l'âme. Francis! Julie! je mourrai donc sans avoir pu vous unir? Sort affreux! Oui, plutôt la mort!

Tout à coup ses yeux se fixèrent sur le portrait de Julie:

— Chère enfant! dit-il en se levant et en prenant le cadre, viens, que je contemple tes traits avant de mourir! Que ma dernière pensée soit pour toi et pour Francis!

Mais les mains du vieillard, affaiblies par l'âge et la douleur, ne purent soutenir le poids du cadre. Le portrait roula, et entraîna dans sa chute une coquille placée sur la cheminée; cette même coquille ébréchée, qui excitait votre curiosité, docteur, et que le Caraïbe avait rapportée à Julie pendant l'orage.

Ce qui se passa en ce moment dans cette chambre, Dieu seul le sait.

Le portrait était intact. Au pied du cadre gisaient sur le marbre les débris de la coquille. Une clarté céleste semblait illuminer les traits de Julie.

Je reconnus *les étoiles* du Caraïbe : trois grosses perles, brillantes comme des diamants, étaient sorties de la coquille (1)!

— Dieu! nous sommes sauvés! m'écriai-je en mettant les perles dans la main du comte. Retournez à la Martinique, interrogez le père Sassa; s'il vit, nous sommes riches: il possède un trésor sur son rocher de la Caravelle.

— Dieu est juste! répondit le vieillard en levant les yeux au ciel : bénissons-le, mon fils!

VI.

Le lendemain, le premier lapidaire de Paris versait au comte, en échange des perles, la somme qu'il lui fallait pour dégrever sa terre.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, je reçus le même jour une lettre de Francis, qui me donnait son adresse à New-York.

Ce noble cœur avait courageusement accepté la lutte. Il s'était ouvert par son intelligence l'entrée d'une importante entreprise commerciale, et il espérait en quelques années atteindre le but de ses constants efforts.

Cher ami! il ignorait qu'une de nos pêches, sur les cayes de la Caravelle, venait d'abréger son épreuve!

Ce fut au comte, cette fois, à faire les préparatifs de noces de son fils. Une corbeille, exactement pareille à la première, fut achetée aux mêmes magasins.

J'accompagnai le comte jusqu'au port, où il s'embarqua pour New-York. Il allait prendre son fils, et passer de là à la Martinique.

Nous nous séparâmes sans tristesse. Nous nous disions moins adieu qu'à revoir.

Maintenant, docteur, c'est vous qui m'apportez le couronnement de ce récit. Permettez-moi donc de vous lire la lettre de ma sœur :

« A mon Jules.

« Il ne manquait que toi à notre bonheur, mon frère bien-aimé! Après tant de tourments et de souffrances, après les cruelles angoisses de la séparation, Dieu nous a pris en pitié et m'a unie à Francis. La prospérité est revenue au Beau-Séjour et à la Caravelle. Et tout cet heureux chan-

(1) Plusieurs genres de coquilles, notamment le genre *pentadine meleagrina* (Lamarck), produisent des perles. La *mère-perle*, dont il s'agit dans cette anecdote, renferme les véritables perles fines, aussi estimées que les diamants chez presque tous les peuples, et dont la pêche se fait, sur une grande échelle, dans les mers de l'Inde et de l'Amérique.

gement est l'œuvre de cette pauvre coquille! l'œuvre du pauvre Caraïbe!... Ah! mon ami, confondons-nous en bénédictions devant les voies miraculeuses de la Providence!

« Le jour de notre mariage, nous allâmes, l'après-midi, à la hutte du vieux Caraïbe. Il était assis sur la même grosse pierre qu'autrefois, tout cassé, tout courbé par les ans.

« — Père Sassa, lui dit Francis, vos paroles étaient sincères, nos cœurs seuls étaient défiants. *Nous avons trouvé les étoiles du ciel dans la coquille de la mer!*

« Les yeux du cacique brillèrent d'un éclat étrange:

« — Qui m'a donné le fil pour lacer mes filets? disait-il; qui m'a donné le bois pour mon canot, et le couteau pour creuser le bois?... Pour lors suivez Sassagari.

« Il se leva, nous prit par la main, et descendit avec nous auprès d'une énorme pierre ronde que le hasard semblait seul avoir posée sur le roc.

« — Sassagari va rejoindre ses pères, nous dit-il: la mer demande ses os.

« Et il poussa la pierre, qui roula sur la grève. Cette pierre scellait l'entrée d'une grotte, et dans la grotte étaient des centaines de coquilles à perles.

« Nous voulûmes ressaisir les mains du Caraïbe. Il avait



L'adieu du Caraïbe. Dessin de G. Janet.

disparu. Aux derniers rayons du soleil près de s'éteindre dans les ondes, nous aperçûmes son canot: il voguait vers l'immensité, pour ne plus revenir.

« Nous étions en possession d'un véritable trésor. Francis a négocié les perles à New-York, et en a retiré des sommes supérieures à ce que la Révolution nous a enlevé.

« Nous avons voulu perpétuer notre reconnaissance envers le père Sassa. A la place de sa hutte s'élève une colonne de granit au sommet de laquelle brille, la nuit, un phare lumineux qui sert de guide aux navigateurs. Sur le granit est gravée cette inscription:

A SASSAGARI, DERNIER DES CARAÏBES DE L'ILE.

« Reviens, mon Jules, nous t'attendons. Nous irons souvent ensemble, au coucher du jour, visiter la *Grotte-aux-Perles*, et déposer, sous l'œil de Dieu, au pied de la colonne, le parfum de notre éternelle reconnaissance!

« A toi, mon frère.

« JULIE. »

— Eh bien! docteur, ajouta Jules de La Pointe, en terminant son récit; pour plaire aux règles de la *conchyliologie*, comme vous dites, dois-je proscrire de son rang la coquille écornée?

— Oh non, vraiment! répondit le savant, cette coquille doit être pour vous et les vôtres une relique sacrée!

CHARLES BEAUFRAND.

LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE.

LA BRÈDE ET MONTESQUIEU.



Vue du château de La Brède.

Origine des Secondat. — Physionomie de La Brède. — La chambre de Montesquieu. — L'empreinte de son soulier. — La bibliothèque. — Le prince Eugène. — Le prince Kinski. — Une libéralité de Benoît XIV. — Law à Venise. — Montesquieu et lord Chesterfield. — L'esprit et le sens commun. — Montesquieu à Gênes; couplets. — Séjour en Angleterre. — Compliment à la reine. — Marlborough. — Le président en bonnet de coton. — Sur la route de Fontainebleau. — Faussement accusé d'être avare. — L'Anglais Henri Sully. — Histoire de Robert. — Mort du président. — Paroles de Louis XV.

Après avoir quitté le bourg de la Brède et s'être engagé dans un chemin sablonneux, boisé, bordé de fossés toujours pleins d'un eau courante, l'on ne tarde pas à parvenir à une avenue qui est celle même de la Brède, et qui conduit au pied de ce manoir féodal. Le château est entouré de douves, inutiles au point de vue de la défense, puisque l'ennemi a disparu à tout jamais, mais peuplées de tout un monde de carpes dont la réputation n'est plus à faire à vingt lieues à la ronde. Ces fossés, doubles autrefois, étaient alors coupés par cinq-ponts-levis; il ne subsiste plus que trois ponts, actuellement cloués à demeure d'une rive à l'autre. La Brède a l'aspect imposant, sévère, des antiques habitations seigneuriales. Il est vrai que c'était.

dès le quinzième siècle, une forteresse belle et bonne, la propriété d'un certain Jean de la Lande qui obtint de Charles VI le droit de se mettre sur le pied de défense, par lettres patentes, à la date de 1419. Les douves franchies, l'assaillant avait à escalader une ceinture de murailles flanquées, d'intervalle à intervalle, de grosses tours, maintenant détruites, à l'exception de deux. Celle qui est à l'ouest, la tour du Beffroi, ronde aux trois quarts et profondément gercée par une crevasse qui la sillonne perpendiculairement, commande le reste de l'édifice, auquel elle est de beaucoup antérieure. L'on pénètre dans le château par un petit pont bordé de deux rampes de fer; après ce pont, l'on passe sous deux arcades successives, et l'on parvient sur la terrasse qui suit immédiatement la porte principale.

Ce château, pour frapper le regard, n'avait sans doute pas besoin d'avoir abrité le vaste génie de l'auteur de l'*Esprit des Lois*; il a sa curiosité, son appât intrinsèque, et, en tout état de cause, il ne pouvait manquer d'attirer l'attention de l'antiquaire. Loin de lui venir en aide, la grande ombre de Montesquieu n'a pu qu'être fatale à sa personnalité et absorber la méditation du voyageur au détriment absolu de cette ruine robuste, et presque intacte, d'une époque à laquelle nous ne touchons plus que par le lien des monuments conservés. Il faut bien convenir qu'au pied de ces fossés, de ces murailles, sous ces voûtes et dans ces souterrains qui portent cependant le cachet indélébile de ces temps d'un si pittoresque passé, ce qui vous poursuit, vous émeut, vous fait rêver, ce n'est pas la trace encore subsistante de ces seigneurs de la Brède, qui ne durent pas assister, bras croisés, à l'embrasement général. Que vous fait que ces de la Lande appartinssent par alliance à l'antique maison de Foix et fussent des personnages vraiment importants? Si leur histoire vous intéresse, si vous poussez l'héroïsme jusqu'à compulser leurs archives et à démêler leurs parchemins à demi effacés, c'est parce que, après tout, ces de la Lande sont les ancêtres de ce Charles de Secondat qui naquit, le 18 janvier 1689, à ce même château de la Brède, et qui fut le président de Montesquieu.

Comme le château de la Brède a conservé intacte la physionomie qu'il avait en 1755, et n'a subi aucune transformation notable tant à l'extérieur qu'à l'égard de l'ameublement, le touriste qui vient visiter, encore aujourd'hui, cet antique castel, à chaque porte qui s'ouvre, peut se figurer qu'il va voir apparaître l'imposante figure du président. Il a à parcourir successivement la salle de billard, jadis salle des repas, le grand salon, remarquable par son antique cheminée, par ses chaises et ses six fauteuils du temps de Louis XIII, et par deux portraits, l'un le portrait d'un guerrier armé de toutes pièces et le chef surmonté d'une perruque à la Louis XIV; le second, d'une jeune femme tenant d'une main une tête de mort et de l'autre un crucifix. Mais vous passez rapidement, vous avez hâte de pénétrer dans la chambre de Montesquieu.

Elle n'a rien de somptueux, rien qui vienne mitiger l'austérité, la pauvreté même de l'ameublement. Le lit, à colonnes sans ornement, est garni de rideaux de lampas vert cruellement dévorés par la ferveur dévastatrice du voyageur, très-décidé à ne pas partir sans emporter sa relique. On sait jusqu'où va cette fureur commune à tous les touristes, mais que nos voisins d'outre-mer poussent jusqu'à la frénésie; c'est à s'étonner qu'il y ait encore, à l'heure qu'il est, des cailloux en Italie. Tout le mobilier se compose d'une belle glace de Venise, taillée en biseau, à la droite d'une grande armoire en chêne; de fauteuils, d'un vaste canapé, de chaises en bois recouvertes d'un cuir jaune, d'une aiguière de faïence bleue et blanche, et d'une cassette mignonne en velours vert, bordée en cuivre doré aux encoignures : l'initiale du prénom de Montesquieu que porte l'anneau de la clef dénote de la part du président une préférence affectueuse pour ce joli meuble. Trois portraits : celui de l'abbé de Secondat, son frère, ceux de la duchesse d'Aiguillon et d'une femme de la cour d'Angleterre. Que d'idées, de vues profondes ont germé et se sont épanouies entre ces quatre murailles presque nues! Mais ces idées, ces vues élevées, nées là, ont pris forme ailleurs, et la seule trace visible du passage de Montesquieu est celle de son pied contre une des pierres de la cheminée. L'empreinte d'un soulier, quoi de plus misérable? Mais ce soulier était celui de Montesquieu, et vous demeurez immobile, rêveur, et, plus que cela, ému à cette place où l'auteur de l'*Esprit des Lois* dut composer la plus grande partie de ce travail immense qui ne coûta pas moins de vingt années à édifier et à parfaire; car c'était là qu'il avait coutume de se tenir.

Montesquieu, cependant, n'est pas là tout entier. Prenez cet escalier tournant, montez et pénétrez dans cette pièce voûtée en lambris demi-circulaires, longue de cinquante-deux pieds sur trente-deux de large. Avant la Révolution, des peintures à fresque, représentant des chevaliers armés de toutes pièces, des casques, des boucliers, des brassards, dissimulaient les murailles, maintenant dépouillées et sans le moindre ornement. Ces emblèmes féodaux devaient être en mauvaise odeur sous un régime aussi ombrageux, — nous ne le qualifierons pas autrement, — que celui de 93. L'intendant du château, pensant que l'on ne pouvait être trop prévoyant et trop prudent à une époque où une fausse démarche se payait de la tête, fit, à tout événement, passer une couche épaisse de chaux sur les peintures et disparaître ces insignes glorieux, mais offensants, d'un autre âge. Que de mutilations pareilles dues à la peur, le plus absolu et le plus cruel de tous les sentiments! et quelle aide la couardise n'a-t-elle pas prêtée à cette fureur vandale des bandes noires qui a tant abattu, tant renversé, tant profané, au commencement de ce siècle!

Cette pièce, jadis la salle du Conseil, servait de bibliothèque au président. Tous ses livres, parmi lesquels on en trouve quelques-uns annotés de sa main, sont renfermés dans neuf armoires en bois, plus que simples et vitrées en plomb. C'est, à coup sûr, avec la chambre à coucher, le lieu où il faut aller chercher Montesquieu, le lieu où il est le plus, le lieu aussi où le visiteur éprouve davantage le besoin de faire une halte méditative. L'on retrouve là plus que l'empreinte de son pied; vous pouvez, en feuilletant certains volumes privilégiés, surprendre sa pensée intime, celle qu'il n'avait formulée que pour lui et que vous ne deviez pas lire. C'est presque son secret qu'il vous confie ou que vous lui dérobez; c'est, toutefois, plus qu'une correspondance qui tomberait entre vos mains, car une correspondance est destinée à quelqu'un, et ces notes courantes n'étaient pour personne. A côté de la large cheminée, jadis surmontée des armoiries des de la Lande, se trouve une porte menant à la chapelle, qu'il faut bien visiter comme tout le reste du château, mais qui ne vous arrêtera point. Il en sera de même du souterrain communiquant à la chambre de Montesquieu par un escalier usé et tortueux, souterrain sans légendes, et qui ne mérite que très-médiocrement le mal qu'il faut se donner pour y pénétrer et s'y tenir debout. Mais en voilà suffisamment pour se faire une idée de cette solitude de la Brède, vers

laquelle la pensée du président volait sans cesse, au sein des salons parisiens où il était pourtant si fêté : *O rus, quando te aspiciam!* s'écriait-il dans une de ses lettres datées de Paris, et dans laquelle il annonçait son arrivée, quatre mois à l'avance.

Un livre comme l'*Esprit des Lois* ne se fait pas seulement en compulsant des bibliothèques dans le silence et entre les quatre murailles du cabinet. Il n'y a pas deux manières d'étudier les constitutions d'un pays : c'est dans le pays même, au cœur de la nation dont on veut observer le gouvernement, qu'il faut aller; les livres,—nous parlons des meilleurs,—ne disent pas tout. Montesquieu prit le parti de voyager; il parcourut successivement l'Autriche, la Hongrie, passa d'Allemagne en Italie, s'arrêta dans toutes ces petites principautés, où les hommes d'Etat furent autant de géants auxquels manqua l'espace, Venise, Florence, Rome, la Suisse après, puis les Provinces-Unies, enfin la Grande-Bretagne, le pays où un génie comme le sien devait faire plus ample provision d'observations et recueillir le plus de matériaux pour l'immense travail de comparaison et de déduction qui prit la presque totalité de sa vie; car il n'avait pas moins de cinquante-neuf ans, quand il se décida à livrer au jour ce code de l'humanité.

Il eut occasion, dans le cours de ces pérégrinations, dont le but était tout autre qu'un frivole amusement, d'entrer plus ou moins dans l'intimité des personnages les plus considérables de ce temps, si voisin encore du grand siècle. A Vienne, il eut plus d'une conférence avec ce fameux prince Eugène, qui ne nous fit que trop cher payer les dédains de Louis XIV. A Luxembourg, dans la salle où dînait l'empereur, il échangea un petit dialogue avec le prince Kinski, qu'il raconte plus tard avec une certaine satisfaction :

— Vous, monsieur, qui venez de France, vous êtes bien étonné de voir l'empereur si mal logé.

— Monsieur, répondit le président, je ne suis pas fâché de voir un pays où les sujets sont mieux logés que le maître.

Il y a du philosophe et du courtisan dans cette réponse.

Le saint-siége était alors occupé par Benoît XIV. Montesquieu était allé faire sa cour à Sa Sainteté, qui avait été séduite tout d'abord par le charme de son esprit et l'étendue de ses connaissances. Avant de quitter la ville éternelle, le président alla faire ses adieux au souverain pontife, qui l'accabla de caresses.

— Mon cher président, lui dit-il avec ce doux sourire italien, je veux que vous emportiez un souvenir de mon amitié : je vous donne la permission de faire gras pour toute votre vie, à vous et à toute votre famille.

Il rencontra à Venise l'Ecossais Law, et ce non moins célèbre comte de Bonneval, dont la vie est tout un roman. Law, qui avait remué tant de millions et ruiné tant de gens pour en enrichir tant d'autres, il est vrai; Law, l'une des causes secondes de cette révolution que la lutte des Parlements avec la royauté, la dissolution des mœurs, l'impéritie et la faiblesse du gouvernement et le délabrement des finances devaient précipiter; Law, de toute son opulence, n'avait conservé qu'un génie fermentant toujours, rempli d'imaginations et d'illusions, et un diamant qu'il engageait, dans les moments de gêne, pour battre monnaie et courir la chance du jeu, sa grande passion. Le président, dans une entrevue qu'il eut avec cet ex-favori du Régent, entre autres questions qu'il lui adressa, lui demanda pourquoi il n'avait pas essayé de vaincre la résistance qu'il avait rencontrée dans MM. du Parlement par un moyen qu'il devait connaître, lui, Anglais, par un moyen souverain à Londres, par l'argent.

— Ce ne sont pas, répondit Law, d'aussi grands génies que mes compatriotes, mais ils sont beaucoup plus incorruptibles.

Beaucoup plus incorruptibles, les magistrats de la Régence ! Quels hommes étaient donc les gens qui composaient le Parlement anglais? Il est vrai que c'était encore au sein du Parlement que se trouvait le plus de mœurs et d'austérité, et c'est sans doute cela que Law a voulu dire; mais ce n'était pas dire beaucoup.

Montesquieu séjourna quelque temps à Venise, et probablement ne l'eût-il pas quittée aussi inopinément, sans une petite aventure que nous trouvons dans une lettre de Diderot à Mlle Voland; Diderot la tenait lui-même du docteur Gatti. Cela est plaisant en soi, et la façon dont il la raconte ajoute encore au piquant de l'anecdote.

« Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais; mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait; mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait. Ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et, le soir, tenait registre des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit :

« — Monsieur, je suis votre compatriote; il y a vingt ans que je vis ici; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler aux affaires d'Etat. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne pas me reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prît, de ne me pas dénoncer ».

« Cela dit, mon homme disparut et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter au feu. A peine cela fut-il fait, que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés, et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin; car son dessein était de s'éloigner, sans délai, d'un séjour où un moment de

plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit :

« — Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.

« — Vous vous moquez, lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.

« — Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces dé-



Portrait de Montesquieu.

marches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami ?

« — Non.

« — Il était mal vêtu ?

« — Oui, fort mal.

« — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu, pour prix de son avis ?

« — Oh ! pas une obole.

« — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit ?

« — Ma foi ! je n'en sais rien... des inquisiteurs.

« — Outre que ce Conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

« — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient.

« — A d'autres ! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée, et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le défériez, si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chanson que tout cela, mon ami.

« — Mais qu'est-ce donc que ce peut être ?

« — Je le cherche, mais inutilement.

« Après avoir, l'un et l'autre, épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout court et dit :

« — Président, attendez, mon ami ; il me vient une idée. Mais... si... par hasard... cet homme... Oui, cela pourrait bien être ; cela est même, je n'en doute plus.

« — Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre.

« — Si je le sais ! Oh ! oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par...

« — Épargnez, s'il vous plaît !

« — Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit, car avec du sens commun...

« — Ah ! scélérat ! s'écrie le président, quel tour vous m'avez joué ! Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé !

« Le président, ajoute Diderot, ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : — Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion une autre fois de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens... »

Mais le président ne prit pas cette petite plaisanterie de milord aussi mal que le donne à entendre Diderot, qui ne sait que par ouï-dire. Les deux amis se retrouvèrent à La Haye, et ne se firent pas moins bonne mine. Chesterfield proposa à celui-ci une place dans son yacht pour passer en Angleterre ; ce qui fut accepté sans plus de façons, et ils firent le trajet de compagnie.

L'accueil fait à Montesquieu partout où il passait, les marques de considération dont il était l'objet dans toutes les contrées où il croyait devoir s'arrêter, lui rendirent plus sensible la froideur avec laquelle il fut reçu à Gênes. Ce n'était plus la Gênes des Doria, la rivale en puissance de cette Venise si célèbre par son commerce, sa forme de gouvernement sombre et l'habileté de sa politique extérieure. Les Génois n'étaient plus déjà qu'un peuple industrieux, essentiellement marchand, dont la noblesse elle-même ne songeait qu'à s'enrichir et à entasser millions sur millions. Montesquieu fut dès l'abord séduit par l'aspect de cette merveilleuse cité. Mais à peine avait-il posé le pied dans Gênes, que toute illusion s'était évanouie. Il se hâta de fuir cette ville si peu hospitalière ; mais, comme le Parthe, en fuyant il décochait son trait. Mais, rassurez-vous, il ne s'agit ici nullement de flèches empoisonnées, mais d'une simple chanson, dont nous vous livrons, comme échantillon, deux couplets :

Adieu, superbes palais,
Où l'ennui, par préférence,
A choisi sa résidence.
Je ne vous verrai jamais!

Un vent bien plus favorable
A mes vœux vient se prêter.
Il n'est rien de comparable
Au plaisir de vous quitter.

Montesquieu, qui n'aimait pas beaucoup plus les vers que M. de Buffon, se contentait de les dédaigner, sans en médire. Il n'était pas, ainsi que le philosophe de Montbar, une sorte de poëte en prose qui, par état, devait un peu en vouloir à la poésie rhythmée. Bien qu'au point de vue seul du style, les *Lettres persanes* et le *Temple de Gnide* offrent des morceaux excellents que des prosateurs de métier lui eussent enviés, sa forme habituelle a l'austérité de sa pensée; sa première qualité est l'exactitude, la concision, la clarté, le nerf et l'élévation. Elle manque d'ornement; mais de pareilles matières en comportaient-elles? Supposez l'*Esprit des Lois* écrit avec la pompe et la recherche des *Éloges* de Thomas, ou même avec la magnificence pleine de nombre de l'*Histoire naturelle*, quel étrange livre cela ferait!



Montesquieu et lord Chesterfield à Venise. Dessin de V. Foulquier.

Le président apportait dans le monde un grand fonds d'amabilité; il avait le talent assez rare de prendre la langue de ceux avec lesquels il vivait, et paraissait peu touché — au moins le prétendait-il — de la réputation de bel-esprit. Les femmes n'avaient pas, elles-mêmes, à se plaindre de ses façons et de sa galanterie; il sacrifiait aux grâces avec toute l'aisance d'un courtisan de profession: « J'ai assez aimé à dire aux femmes des fadeurs, ajoute-t-il, et à leur rendre des services qui coûtent si peu. » Il tournait le madrigal aussi bien que son confrère le président Hénault, ce pauvre président qui gagna à la mort de celui-ci d'être appelé le président tout court. Cette petite chanson, conservée dans ses œuvres, ne manque, sauf erreur, ni de facilité ni d'agrément:

Amour, après mainte victoire,
Croyant régner seul dans les cieux,
Allait, bravant les autres dieux,
Vantant son triomphe et sa gloire.

Eux, à la fin, qui se lassèrent
De voir l'insolente façon
De cet orgueilleux enfançon,
Du ciel, par dépit, le chassèrent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien résolu de se venger ;
Dans vos yeux il vint se loger,
Puis, de là, faire aux dieux la guerre.

Montesquieu séjourna deux ans en Angleterre, qu'il passa à étudier la constitution de ce pays. Il allait fort dans le monde, et y était reçu avec la considération dont il était digne à tous égards, mais que ses mœurs douces, sa politesse exquise et son extrême savoir-vivre lui conquirent plus encore que la supériorité de son esprit et sa haute valeur intellectuelle. Quoique Français de cœur, il n'était rien moins qu'exclusif : « Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, dit-il, je m'y suis attaché comme au mien propre, j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant. » En tous cas, il n'était pas homme à insulter un peuple dont il recevait une hospitalité franche et généreuse. Un jour qu'il dînait chez le duc de Richemond, le gentilhomme ordinaire La Boine, *qui était un fat*, quoique envoyé de France en Angleterre, soutint que cette dernière n'était pas plus grande que la Guyenne. Il tança M. l'envoyé d'importance. Le soir, la reine lui dit avec un sourire :

— Je sais que vous nous avez défendus contre M. de La Boine.

— Madame, répondit le galant président, je n'ai pu m'imaginer qu'un pays où vous régnez ne fût pas un grand pays.

Le mot eut du succès. Apparemment, la reine parlait français, et le compliment n'eut pas l'inconvénient d'être formulé dans un idiome que rendait grotesque la prononciation vicieuse du président. Montesquieu, se rencontrant à la campagne avec des dames, parmi lesquelles se trouvait une insulaire, adressa à celle-ci quelques phrases polies en anglais, mais un anglais si défiguré, qu'elle ne put s'empêcher de rire aux éclats. Loin de s'en fâcher, l'auteur des *Lettres persanes* passa de la meilleure grâce du monde condamnation sur son accent exécrable, et raconta même, à cet égard, une petite aventure qui lui était arrivée durant son séjour à Londres.

« J'ai bien eu une autre mystification dans ma vie. J'allais voir à Blenheim le fameux Marlborough. Avant que de lui rendre ma visite, je m'étais rappelé toutes les phrases obligeantes que je pouvais savoir en anglais, et à mesure que nous parcourions les appartements de son château, je les lui disais. Il y avait bientôt une heure que je lui parlais anglais, lorsqu'il me dit : *Monsieur, je vous prie de me parler anglais, car je n'entends pas le français.* »

Revenu de ses voyages, le président disait que l'Allemagne est faite pour *y voyager*, l'Italie pour *y séjourner*, l'Angleterre pour *y penser*, et la France pour *y vivre.* Mais la France, pour Montesquieu, c'était La Brède. Il ne respirait que là à son aise. Aussi s'y mettait-il à l'aise, s'il faut en croire Garat, dans ses *Mémoires sur Suard et le dix-huitième siècle* : « Parmi les pelouses, les fontaines et les forêts dessinées à l'anglaise, courant du matin au soir, un bonnet de coton blanc sur la tête, un long échalas de vigne sur l'épaule. Ceux qui venaient lui présenter les hommages de l'Europe lui demandèrent plus d'une fois, en le tutoyant comme un vigneron, si c'était là le château de Montesquieu. » Effectivement, ce n'est pas ainsi qu'on se figure tout d'abord l'auteur de l'*Esprit des lois.* Ce n'est pas, en tous cas, Buffon qui se laisserait voir dans cet accoutrement rustique et campagnard. Sortir en bonnet de coton et sans manchettes ! il ne se le fût pardonné de sa vie. Mais Montesquieu ne songeait point à poser ; il était pour cela trop foncièrement simple et trop distrait ; distrait surtout. Un jour, il part de Fontainebleau, et fait aller son carrosse devant lui, afin de le suivre à pied pendant une heure pour prendre de l'exercice ; il va jusqu'à Villejuif, croyant n'être qu'à Chailly. Ne dirait-on pas une des mille distractions du bon La Fontaine ?

« Je n'ai point paru dépenser, mais je n'ai jamais été avare, écrit-il quelque part ; et je ne sache pas de chose assez peu difficile pour que je l'eusse faite pour gagner de l'argent ». L'on n'a que trop souvent confondu une économie sage et calculée avec la parcimonie. L'on a accusé Louis XII d'avarice, une inculpation pareille a plané sur le président. A cela, nous répondrons par des faits, c'est encore la meilleure et la plus effective manière de fermer la bouche à la malveillance. Un artiste anglais, appelé Henri Sully, l'un de ceux qui ont le plus concouru à perfectionner l'horlogerie en France, lui écrivit un jour cette épître des plus laconiques : « J'ai envie de me pendre ; mais je crois cependant que je ne me pendrais pas, si j'avais cent écus. » — « Je vous envoie cent écus ; ne vous pendez pas, mon cher Sully, et venez me voir, lui répondit Montesquieu. » Ce trait est-il d'un avare ? Mais voici qui est mieux encore.

Montesquieu se promenait sur le port de Marseille. Un jeune matelot, d'une figure intéressante, lui demande s'il veut faire un tour en mer. Le président accepte. Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour s'apercevoir que son rameur était un novice ; il le questionne et apprend de lui qu'il est joaillier de profession, qu'il se métamorphose en batelier les fêtes et les dimanches pour gagner quelque argent et seconder les efforts incessants de sa mère et de ses deux sœurs ; que tous quatre passent nuit et jour à amasser deux mille écus, somme dont ils sont bien loin, hélas ! Deux mille écus ! pourquoi deux mille écus ? Le jeune homme, rendu expansif par l'air bienveillant du président, raconte son histoire ; triste histoire, qui alors encore était l'histoire de trop de familles : son père avait été pris par les corsaires et emmené esclave à Tétouan, où il mourrait de misère, de fatigue et de désespoir, s'ils ne l'arrachaient pas au plus vite de ce lieu horrible. Montesquieu semble fort ému, il s'informe du nom du captif et du maître auquel il appartient, dit au jeune matelot de prendre courage, lui remet, en descendant à terre, une bourse contenant seize louis d'or et quelque menue monnaie, et disparaît avant que celui-ci, émerveillé d'une telle générosité, eût eu le temps de revenir de son étonnement et de lui exprimer toute sa reconnaissance. La journée avait été bonne, et la pauvre famille, devant ce gain inespéré, oublia, quelques heures, les efforts et les années peut-être qu'il lui faudrait pour parfaire ces deux mille écus.

Six semaines s'étaient écoulées depuis cette heureuse rencontre. Un matin que la famille était rassemblée, la porte s'ouvre inopinément, un homme franchit le seuil de la misérable demeure et se précipite au milieu de l'appartement. Tous poussent un cri ; il ne leur avait fallu qu'un regard pour reconnaître cet homme, que les mauvais traitements et le désespoir avaient pourtant rendu méconnaissable :

— Robert ! c'est toi, Robert ! s'écria la femme.

— Mon père ! mon père ! s'écrièrent les trois enfants.

Durant quelques instants, ce ne furent que larmes, sanglots, mots entrecoupés, une joie désordonnée comme le désespoir. Puis, après ce premier débordement d'ivresse,

le dialogue devint moins impossible; les questions alors affluèrent.

— Robert! c'est toi, c'est bien toi!... Mais comment se fait-il?... par quel miracle du bon Dieu?...

—Par quel miracle? dit Robert en souriant; c'est votre piété, votre dévouement qui ont opéré le prodige. Mon maître n'était pas homme à me relâcher sans la rançon convenue. Mais que de nuits passées sans sommeil pour faire ces deux mille écus, auxquels je dois la vie, car je mourais là bas! Dites-moi comment vous avez fait pour parvenir à amasser une pareille somme?

Le plus profond étonnement était peint sur tous les visages.

— Tu es fou, Robert, dit la femme. Nous avons travaillé nuit et jour; mais nous étions bien loin encore de cette somme, et c'est ce qui faisait notre désespoir... Voyons, à qui dois-tu d'être libre?

— Ce n'est pas à vous?

— Hélas! non.

— Mais à qui donc? Est-ce que tout cela est bien sérieux? Un jour, j'apprends que non-seulement on m'a racheté, mais qu'encore, après avoir pourvu aux frais de mon habillement et de mon passage, cinquante louis sont à ma disposition. Qui, si ce n'est vous, pouvait avoir songé à moi, pouvait faire de semblables sacrifices? Je me croyais sauvé par vous.

— Oh! je soupçonne quel est notre sauveur! s'écria le jeune homme; ce doit être, c'est cet homme généreux qui, il y a six semaines, m'a donné sa bourse contenant seize louis d'or, sur le récit de nos malheurs.

— Mais quel est-il? que j'aille me jeter à ses genoux, lui dire que ma vie lui appartient et qu'il peut disposer de moi désormais, comme bon lui semblera? Son nom?

— Je le saurai, fit le jeune homme, bien déterminé à ne prendre de repos que lorsqu'il aurait trouvé son sauveur et à aller le chercher jusqu'au bout du monde, s'il ne fallait pas moins.

Après deux années de démarches infructueuses, l'on avait dû renoncer à l'espoir de mettre la main sur l'homme bienfaisant qui s'était dérobé à la gratitude de ces bonnes gens avec cette hâte du malfaiteur intéressé à demeurer dans l'ombre. Un jour, dans une rue de Marseille, les yeux du jeune ouvrier rencontrent un visage qu'il reconnut aussitôt. Se précipiter aux genoux de l'inconnu, le conjurer, les larmes aux yeux, de venir jouir du spectacle de leur bonheur, son ouvrage, lui raconter tout ce qu'il a fait durant deux ans de pas et de recherches vaines pour le retrouver, fut tout un, et cela avec des gestes, un accent intraduisibles. Montesquieu, car c'était lui, reste impassible. Il n'a pas l'air de comprendre; ce jeune homme est la dupe assurément de certains airs de physionomie communs à lui et à cet étranger, la providence de cette famille. Le jeune homme insiste, la ressemblance est tellement frappante que ces dénégations ne réussissent pas à le convaincre. Le président est forcé d'user de violence pour se débarrasser du pauvre garçon et fendre la foule qui s'était amassée, et dans laquelle il disparaît.

Cette belle action serait restée toujours ignorée, si les gens d'affaires de Montesquieu, en compulsant ses papiers, n'eussent trouvé, après sa mort, une note écrite de sa main, portant qu'une somme de 7,500 fr. avait été envoyée par lui à M. Main, banquier anglais à Cadix. Curieux de savoir la destination de cet envoi, ils écrivirent à M. Main, qui donna tous les éclaircissements: cette somme avait été employée à briser les fers d'un Marseillais, nommé Robert, esclave à Tétouan, conformément aux ordres de Montesquieu.

Et cet acte de générosité et d'humanité n'est sans doute pas le seul. Mais, on le voit, le président ne songeait pas le moins du monde à rendre la tâche aisée à ses biographes. Loin de courir après le bruit, le bruit lui faisait peur, celui du moins qui pouvait se faire près de lui. Ses livres, il les abandonnait au dénigrement et à la louange, aux contempteurs comme aux admirateurs; mais, quant à sa personne, il prétendait qu'elle fût constamment en dehors du débat.

Il poussa si loin cette pudeur qu'il se refusa opiniâtrément à ce qu'on fît son portrait. Les insistances de sa famille et de ses amis le trouvèrent inflexible, et, sans une boutade de Dassier, fameux graveur génevois, cette tête illustre manquerait à la galerie de nos grands hommes. Dassier, attaché à la Monnaie de Londres, travaillait à une collection de médailles des personnages célèbres du siècle; cette collection serait incomplète tant que Montesquieu n'y figurerait point: aussi notre graveur fit-il tout exprès le voyage de France, sans soupçonner les difficultés qu'il allait rencontrer, à Paris, de la part du président. Celui-ci se montre sensible à une démarche aussi flatteuse; mais, quelque touché qu'il soit d'un témoignage si honorable, il déclare qu'il ne peut consentir à ce qu'on exige de lui.

— Croyez-vous donc, lui dit enfin Dassier, qu'il n'y ait pas encore plus d'orgueil à refuser ma proposition qu'il n'y en aurait à l'accepter?

La crainte que l'on ne prît son refus pour de l'affectation, pour une affiche de modestie hypocrite, fit céder le président, qui se mit, non sans répugnance, à la discrétion de l'artiste. Tous les dessins que l'on a sont d'après cette médaille de Dassier.

Montesquieu mourut le 10 février 1755, il était né le 18 janvier 1689; il avait donc soixante-six ans, lorsqu'il expira à Paris, dans les bras de sa vieille amie, la duchesse d'Aiguillon, du duc de Fitz-James, du duc de Nivernais, du chevalier de Jaucour, de M. et de Mme Dupré de Saint-Maure. Sa profession de foi, et il faut la citer, car l'on a cherché à calomnier ses derniers moments, sa profession de foi est toute dans ces quelques mots: — « J'ai toujours respecté la religion; la morale de l'Evangile est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes. » Il y a loin de là aux paroles d'un incrédule et d'un impie.

Ce fut le curé de Saint-Sulpice qui lui donna le viatique:

— Monsieur, lui dit le prêtre, vous comprenez mieux qu'un autre combien Dieu est grand!...

— Oui, et combien les hommes sont petits, répondit le moribond.

Pendant sa maladie, qui ne dura guère que treize jours, Louis XV envoya, tous les matins, s'informer de son état. Lorsqu'il apprit sa fin, il s'écria:

— C'est un homme impossible à remplacer.

Ce mot était une prophétie. Il y a tout à l'heure un siècle que Montesquieu n'est plus. Quel penseur, de nos jours, a été assez grand pour lui être comparé? Mais son œuvre existe et sera l'éternel rudiment des gouvernants et des gouvernés.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

ZOZO, POLYTE ET MARMICHET.

HISTOIRE DE TROIS GRANDS HOMMES ET DE QUATRE DESSINS DE GAVARNI.



Souvenirs de l'école : « Marmichet disait au maître quand Polyte et Zozo chippaient des prunes. » (Gavarni.)

Près de dix-neuf siècles après César, Pompée et Brutus, on vit fleurir, dans un petit village de la Champagne, Zozo, Polyte et Marmichet.

Ces trois héros, nos illustres contemporains, héritiers présomptifs des trois grandes familles Piton, Chaillot et Touillet, étaient trois petits paysans. Ils firent leurs premiers pas en cette vie dans de gros sabots, et quelquefois pieds nus ; les baisers du soleil leur brunissaient le front, les soufflets de leurs parents leur rougissaient la joue. Zozo était brave comme un lion, Polyte fin comme un renard, et Marmichet, hypocrite et méchant, avait une ressemblance de famille avec le serpent.

Les trois amis faisaient leurs études chez M. Jacquinet, maître d'école du village. M. Jacquinet était un savant qui enseignait à ses élèves une grammaire indépendante et des verbes insurgés. Il les préparait ainsi à passer un baccalauréat ès lettres très-convenable pour pousser la charrue.

Le maître d'école avait une fille et un prunier : la fille était une enfant, que les trois petits paysans ne regardaient pas encore ; mais le prunier avait atteint toute sa croissance. Il s'élevait orgueilleusement, tout chargé de fruits. Les prunes n'étaient pas de simples mirabelles, d'obscures et vulgaires prunes de Monsieur; c'étaient des dames de haute lignée, d'illustres prunes de reine-Claude. Elles étaient vêtues de belles robes vertes, couleur d'émeraude et d'espérance ; leurs feuilles, qui se balançaient doucement, leur servaient de chasse-mouche et d'éventails.



« Pourtant Polyte est devenu adjoint au maire... »

Et cependant elles n'en étaient pas plus fières, ces reines-Claude, reines de la branche aînée des prunes; elles avaient un petit air avenant et familier, et, quand le vent secouait doucement le prunier, elles faisaient de petits signes de tête aux écoliers, et semblaient leur dire : — Venez donc, mes petits amis !

Malheureusement, le maître d'école, qui avait dans ses élèves une immense confiance, ne les perdait pas de vue un seul instant quand ils jouaient dans le jardin. Comment faire pour s'emparer des prunes ? C'était là l'idée fixe de Polyte et de Zozo, la pensée de leurs journées, le rêve de leurs nuits.

Un jour, c'était un dimanche, les trois amis passaient devant la maison du maître et longeaient les murs du jardin. M. Jacquinet, qui remplissait à la fois les fonctions de chantre et de maître d'école, était à l'église et chan-

tait les vêpres. Le village semblait abandonné ; pas un être humain, pas une ombre !... On se serait cru à l'Odéon ou dans une rue de Versailles.

Le prunier passait sa tête au-dessus du mur, et regardait les écoliers d'un petit air provoquant. Zozo, qui marchait absorbé dans ses réflexions et dans l'attitude d'un penseur, releva la tête tout à coup, et dit ces paroles mémorables :

— Si nous chippions des prunes !

Polyte, qui était un petit Talleyrand en sabots, regarda le prunier, cligna l'œil, et se dit tout bas :

— Celui qui est sur la branche peut tomber, celui qui est sous la branche peut ramasser.

On eût dit que Polyte avait vu des révolutions.

— T'as raison, mon Zozo, dit-il ; grimpe sur l'arbre ; moi, je te ferai la courte échelle.

Marmichet, qui était un sournois, se tenait à l'écart, et grommelait entre ses dents, dans le français que lui avait appris le maître d'école :

— Si je les dénoncions, ces deux voleux de prunes, le maître les mettrait en pénitence, et ça m'amuserait.

Zozo, brave comme César à la bataille de Pharsale, s'élança à l'escalade, mit un pied sur l'épaule de Polyte, l'autre sur une brèche faite dans le mur, et parvint, non sans se déchirer les mains, à s'accrocher au prunier. Il secouait les prunes sur Polyte, qui les saisissait au passage et les mangeait sans péril, tandis que Marmichet, les mains dans ses poches, les regardait faire d'un air sournois.

Le tableau était complet, il ne manquait que le peintre, et le peintre passa. Ce n'était pas encore un artiste, c'était une espérance, un enfant, un petit citadin, venu avec ses parents passer quelques mois dans le village. Il examina les écoliers d'un regard déjà scrutateur, étudia le tableau, prit un crayon, fit une esquisse, la donna en riant à Polyte et disparut.

Cet enfant, qui devait être plus tard un philosophe, un moraliste, un artiste ingénieux, cachant une pensée profonde sous un éclat de rire, c'était Gavarni, le roi du dessin moderne.

Le lendemain, Marmichet dénonça ses deux camarades au maître d'école.

Or, le jardin du maître d'école était pour lui un paradis terrestre champenois ; les plus beaux arbres s'y élevaient, excepté toutefois l'arbre de la science. Quand le pauvre Jacquinet vit qu'on s'était permis de toucher à ses prunes, il ne contint pas sa colère, qui partit comme du champagne mousseux. O Clio ! Muse de l'histoire, dis-nous combien de coups de férule reçurent ces deux héros intitulés Polyte et Zozo ! Leurs mains en rougirent de douleur, leur front en rougit de honte. La petite fille du maître d'école intercéda pour eux, et le maître, dont le cœur était bon et dont la main se fatiguait, fit grâce aux coupables du reste de la peine.

Zozo, nature bouillante et indomptable, alla trouver Marmichet, lui détacha un magnifique coup de poing, et lui dit ces mots, qui eussent mérité d'être recueillis par Hérodote ou Xénophon.

— T'es qu'un pas grand'chose et un espion ; t'as dénoncé les amis, tu les as fait battre comme du blé dans l'aire. Tu me payeras ça quenque jour ; je ne te dis que ça.

C'était ainsi que s'exprimaient les élèves du nouveau collége Charlemagne, dirigé par le maître d'école.

Or, depuis ce jour mémorable, il se passa bien des moissons, il y eut bien des grains semés, bien des blés mûris et fauchés, bien du chanvre et du lin filés par les bonnes femmes. Polyte et Zozo avaient grandi ; on les déclarait, à six lieues à la ronde, les plus beaux garçons du village, parce qu'ils étaient maintenant robustes comme des chênes et rouges comme des coquelicots.

Le maître d'école avait toujours sa fille et son prunier. Ses deux anciens élèves, devenus des jeunes gens, ne se souciaient plus de ses prunes ; mais ils regardaient sa fille. C'était une belle jeunesse, hâlée, bouffie, avenante ; jeune et droite comme un épi vert, et dorée comme un épi mûr : peut-être avait-elle la tête plus légère et moins remplie de bons grains ; mais c'était pourtant une fille sage, qui n'avait jamais jeté sa cornette tuyautée par-dessus les moulins.

Césarine était son nom de baptême ; mais, comme son honorable père s'appelait Jacquinet, et que, dans les villages de la Champagne, on féminise volontiers les noms de famille, on l'appelait la Jacquinette, suivant la mode du pays.

Polyte et Zozo eurent tous deux la même idée en regardant cette belle jeunesse qui fleurissait comme un printemps.

Zozo était actif, vaillant, généreux et dévoué ; il pensa qu'à force de gros soupirs et de petits soins il gagnerait le cœur et la main de la Jacquinette.

Polyte était adroit et rusé ; il attendit les circonstances pour supplanter Zozo. Il était de ces gens qui prennent les oiseaux dans les piéges que d'autres ont tendus.

Si la Jacquinette allait faire de l'herbe, selon l'expression du pays, et revenait en portant sur sa tête un énorme paquet de trèfle et de sainfoin, Zozo la débarrassait de son fardeau pour s'en charger lui-même, et marchait péniblement, la tête enfouie sous un ballot d'herbe, tandis que Polyte, dont il ne se défiait pas, cheminait légèrement près de la jeune fille, puis, tout en courant en avant, échangeait avec elle de gros rires et de plus gros coups de poing, préliminaires galants de la chevalerie villageoise.

Quand le mois d'août fut venu, lorsque les moissonneurs, espèces de salamandres qui vivent au milieu du feu, commencèrent à faucher les blés par un soleil ardent, la Jacquinette prit sa faucille et se mit à travailler dans les champs paternels ; car son père avait d'assez nombreux domaines de seigle et de froment.

Pendant que le soleil dardait sur la tête de la moissonneuse trente degrés de chaleur, Zozo, qui en ressentait bien quarante au thermomètre de son cœur, se sentit ému de compassion en voyant la sueur perler le front de la jeune fille. Il la fit asseoir au bord du chemin, puis il se mit à faucher pour elle ; il fallait voir avec quel zèle et quelle ardeur !... Il valait à lui seul dix moissonneurs. Le soleil lui brûlait le front et le enivrait comme un Bédouin, la sueur inondait son visage ; mais qu'importe ! c'était pour la Jacquinette !... Il courait dans les blés comme une sauterelle, supportait le soleil comme un lézard, amassait les gerbes sur les gerbes, les élevait en édifice ; il eût été capable de bâtir une tour de Babel en gerbes de froment !

Pendant ce temps, Polyte, frais et reposé, allait s'asseoir près de la Jacquinette et causait avec elle. Que pouvait-il lui dire ?

Quand ce sont deux femmes du monde qui causent ensemble, il est probable qu'elles parlent modes.

Si ce sont deux hommes, ils parlent politique.

Mais, si c'est un jeune homme et une jeune fille qui causent tout bas à l'écart, il y a beaucoup à parier qu'ils ne parlent ni de la Turquie, ni de l'empereur d'Autriche, ni même du czar Nicolas. Le jeune homme de la ville dit à la fille de l'agent de change : — Je vous aime. Le pay-

san dit à la fille du laboureur : — J'vous aimons. C'est une autre manière de conjuguer le verbe, voilà tout.

Zozo travailla pour la Jacquinette pendant le reste de la moisson ; Polyte vint toujours se reposer près d'elle et causer d'autre chose que de la Turquie.

Polyte ne manquait pas d'esprit, il était adroit et insinuant... Oh ! qui nous dira le nombre d'oiseaux qu'on prend au lacet et le nombre de jeunes filles qu'on prend aux belles paroles !

Quand la moisson fut finie, deux jeunes gens se présentèrent chez le père Jacquinet : c'étaient Polyte et Zozo ; ils venaient demander en mariage M[lle] Césarine Jacquinet.

— Je suis bien embarrassé de choisir entre vous deux, dit le maître d'école ; vous êtes deux braves garçons, également estimables. Toi, Polyte, tu as de beaux seigles et de hautes avoines ; mais toi, Zozo, tu as de beau froment et de magnifique chanvre. Toi, Polyte, tu possèdes un grand troupeau de moutons bien gras et couverts d'une laine touffue ; mais toi, Zozo, tu as de superbes vaches. Je vous trouve donc un mérite égal, et je laisse ma fille libre de choisir entre vous deux.

— Alors je suis tranquille ! s'écria vivement Zozo ; c'est moi qui ai fait la moisson pour elle !

— Mais c'est moi, pensa tout bas Polyte, qui lui ai dit le plus de paroles enjôleuses.

— Puisque je peux choisir entre ces deux épouseux, dit la Jacquinette, c'est Polyte que je préfère.

— Au fait, tu as raison, conclut le maître d'école, les moutons de Polyte sont plus gras que les vaches de Zozo.

Peu de temps après, Polyte épousait la Jacquinette.

Oh ! qui peindra la douleur de cet héroïque Zozo !... Il faudrait que l'encre coulât de ma plume en torrents de larmes. Pendant longtemps rien ne put le consoler, ni les coups de poing des grosses filles du village, ni le vin blanc de la Champagne, fleuve d'oubli qui coule, au cabaret, en flots argentés. Mais le temps est un grand consolateur ; plusieurs années se passèrent, et l'âge des rêves élégiaques fit place à l'âge de l'ambition. Voici la seconde phase de l'histoire de ces deux grands hommes, dignes d'être placés à côté des hommes illustres de Plutarque.

Un jour, Gavarni revint dans le petit village champenois, pour retrouver quelques impressions de son enfance.

Il marchait, en rêvant, dans le petit chemin crayeux, bordé, d'un côté, par une haie d'aubépine, de l'autre par des seigles ; il s'en allait cueillant des souvenirs dans ces mêmes champs où, tout enfant, il cueillait des bluets, lorsque tout à coup il aperçut devant lui deux souvenirs en blouses et en sabots. Comme il les avait déjà revus de loin en loin, il reconnut aisément Polyte et Zozo.

Les deux héros, plongés dans l'abîme de leurs réflexions, marchaient la tête baissée et les mains dans les poches.

— Qu'avez-vous donc, mes amis ? leur demanda notre célèbre artiste.

— Tiens ! c'est M. Gavarni ! s'écrièrent-ils tous deux.

— A quoi pensiez-vous donc ainsi ? Etait-ce à la prochaine récolte ?

— Non, mossieu le dessineux, dit Polyte. J'vas vous dire la chose. Nous sommes deux songeux, deux rêveux ; nous avons dans la tête quelque chose qui nous ronge le cerveau, comme les vers rongent quelquefois nos pommes et nos prunes ; nous avons de l'ambition... mais là... une ambition sans borne. Moi qui, sans me flatter, ai de l'entendement et de la malice, j'voudrais mener les affaires publiques ; j'voudrais, comme dit le journal de M. le curé, jouer un rôle politique, pousser le timon de l'Etat et arriver au faîte des honneurs.

— O Polyte ! voudriez-vous être ministre ?

— Non ; mais je voudrais être adjoint au maire.

— C'est plus facile, ô Polyte ! Et vous maintenant, ô Zozo ! répondez : quel est votre souci, quel est votre désir ?

— Moi, dit Zozo en portant fièrement le nez en l'air avec un geste de tête qui lui était familier, j'aime le danger, les batailles ; je voudrais avoir des hommes à combattre, de la gloire à conquérir, comme dit le père Jérôme, qu'est un vieux de la vieille.

— O Zozo ! reprit Gavarni, voudriez-vous, nouvel Alexandre le Grand, conquérir la Perse, l'Egypte et la Syrie ?

— Alexandre le Grand, reprit Zozo, c'est-y pas le cousin Alexandre Pitou, le fils à Cadet, qu'est grand comme un mât de cocagne et un tambour-major ?

— J'admire votre érudition, ô savant disciple du maître d'école Jacquinet ! Mais répondez : vous voulez, dites-vous, récolter des lauriers au lieu d'avoine ; quel est donc le titre que vous ambitionnez ?

— Le plus beau de tous, un titre qu'on donne aux crânes et aux braves.

— O Zozo ! voudriez-vous être maréchal de France ?

— Non, mais je voudrais être garde champêtre.

Tout en parlant ainsi, on venait d'arriver devant la demeure de Polyte ; c'était la plus belle maison du village, comme il en était devenu le plus riche habitant.

— Voyons, monsieur Gavarni, dit le candidat municipal, vous accepterez un peu de vin blanc et quelques biscuits ; et puis, vous, qui êtes un malin, vous allez nous écrire de belles phrases à M. le préfet du département, et l'enjôler pour qu'il me nomme adjoint au maire, et qu'il proclame Zozo garde champêtre.

— Je vais rédiger la demande, dit Gavarni en prenant son crayon.

— Eh ben, vous ne voulez pas une plume ?

— C'est inutile.

Au bout d'une demi-heure, Gavarni déclara que la demande était terminée. Il fit une grande enveloppe et mit pour adresse : « A monsieur le préfet du département. » Il allait poser le cachet, lorsque les deux candidats voulurent lire la demande, pour voir toutes les recommandations, tous les éloges, tous les arguments que Gavarni avait réunis en leur faveur. Polyte et Zozo prirent donc le papier, le déplièrent, puis poussèrent un cri de désespoir.

Qu'était-ce donc que cette demande ?

C'était tout simplement la copie du dessin que Gavarni avait ébauché dans son enfance. Cette esquisse, dont il avait fait présent à Polyte, était restée attachée au mur, avec quatre belles épingles, et Gavarni, tout en la regardant de temps à autre, pour la perfectionner et aider ses souvenirs, venait de tracer un charmant dessin, plein d'esprit et de naïveté, où se trouvaient trois visages enfantins, trois types villageois merveilleusement saisis. Il écrivit en tête : *Souvenirs de l'école.*

Zozo, grimpé sur le mur, volait hardiment les prunes ; Polyte les mangeait en sûreté, et Marmichet, dans un coin, était comme le serpent au pied de l'arbre du fruit défendu.

Gavarni écrivit en regard des trois personnages :

« Zozo, qui, dans son enfance, escalada bravement un mur pour voler des prunes, demande la place de garde champêtre. Polyte, qui eut l'adresse de les manger sans

courir de risques, sollicite la place d'adjoint au maire. Quant à Marmichet, ce n'est qu'une espèce de familier de l'Inquisition, qui les dénonça au maître d'école. »

— Nous sommes perdus! s'écrièrent Polyte et Zozo.

— Vous êtes nommés! dit Gavarni.

Et, sans écouter leurs supplications, il remit le dessin sous enveloppe et l'envoya au préfet.

Le préfet, comme on le pense bien, fut fort étonné en voyant cette demande peu officielle. Il mit ses lunettes, en frotta les verres; des nuages de colère s'amassèrent sur son front, et il s'écria :

— Se moquerait-on du préfet? Serait-ce une insulte à l'autorité?

Et les employés de la préfecture, qui regardaient le dessin, en se penchant sur l'épaule préfectorale, répétèrent en chœur :



« Et Zozo est devenu garde champêtre. »

— Se moquerait-on du préfet? Serait-ce une insulte à l'autorité?

Mais le préfet, qui était un homme d'esprit, reprit le dessin et l'examina d'un regard scrutateur. Peu à peu, ses sourcils, froncés comme ceux de Jupiter Olympien, cessèrent de se contracter, son visage reprit sa sérénité habituelle; il fit de petits signes de tête approbatifs, puis il partit d'un immense éclat de rire.

Aussitôt le chœur des employés répondit par un autre éclat de rire, puis demanda immédiatement :

— Pouvons-nous savoir ce qui fait rire monsieur le préfet?

Le préfet ne daigna pas répondre; il prit une plume et écrivit :

« Je m'empresse d'envoyer à M. Gavarni la nomination de ses deux protégés.

« M. Zozo, qui a eu l'audace de voler des prunes (vol innocent et enfantin), me semble assez déterminé pour arrêter ceux qui voleront des raisins dans les vignes ou des gerbes dans les champs : je le nomme garde champêtre.

« M. Polyte, qui a eu l'esprit de manger le fruit dérobé par un autre, me paraît assez rusé et assez diplomate pour entrer dans l'administration : je le nomme adjoint au maire.

« Je ne serai pas moins généreux envers M. Marmichet, pour lequel cependant on ne me demande rien. Un dénonciateur ne peut être devenu, en grandissant, qu'un Judas ou un voleur : je garde à M. Marmichet un logement gratuit dans la prison de la ville.

« J'envoie mon album à M. Gavarni, avec prière d'y dessiner les trois enfants devenus des hommes : Polyte, adjoint au maire ; Zozo, garde champêtre ; et Marmichet exerçant la profession de pas grand'chose. »



« Tandis que Marmichet n'est toujours qu'un pas grand'chose. » (Dessins de Gavarni.)

Quelques jours après, Gavarni était assis dans la succursale de la mairie, qui était tout simplement une cuisine de village. Pour remplir les désirs du préfet, il dessinait le grand Polyte, premier du nom, qui venait d'être revêtu de la dignité d'adjoint au maire. Le spirituel artiste retraça fidèlement cet embonpoint majestueux, ce visage administratif; il mit une pensée profonde dans ces sourcils rapprochés et dans ces yeux en coulisse, puis il couronna d'un bonnet de coton cette noble tête, où se croisaient tous les chemins vicinaux. Quand il eut fini le portrait de cette illustration municipale, il se dit en soupirant : — Il me manque deux modèles encore pour l'album du préfet ! Il me sera facile de rejoindre Zozo ; mais qui me rendra Marmichet, disparu du village, et que je demande vainement aux échos d'alentour.

Or, un grand bruit vint le troubler au milieu de ces

douloureuses réflexions. Le nouveau garde champêtre amenait à l'adjoint, en l'absence du maire, un vagabond qu'il venait d'arrêter. Il l'avait pris au collet et commençait à l'étrangler avec sa douceur habituelle. Il le poussa devant l'adjoint, qui l'interrogea majestueusement.

— Votre nom? dit Polyte avec la gravité d'un président de cour d'assises.

— Marmichet, répondit le prévenu.

— Marmichet! s'écrièrent Polyte et Zozo.

— Marmichet! dit Gavarni, qui reprit bien vite son crayon.

—Il y a une Providence, dit Zozo à Marmichet ; je t'avais bien dit que tu me payerais, quequne jour, les coups de férule du maître d'école!

Cet honnête homme de Marmichet, un peu vagabond, un peu maraudeur, un peu fripon, un peu voleur, venait de prendre naïvement une bourse de cuir, qui traînait dans une ferme ; puis, dans sa candide innocence, il en avait chargé sa conscience et sa poche. Marmichet était un Robert-Macaire greffé sur un Judas.

On l'expédia au préfet. Il s'achemina triomphalement vers la ville, avec deux gendarmes pour gardes d'honneur; puis il habita la prison par raison d'économie, puisque c'est le seul logement que les propriétaires n'aient pas augmenté.

Gavarni, qui venait de compléter l'album du préfet, le lui renvoya orné des trois types du garde champêtre, de l'adjoint au maire, et du vagabond. Le préfet mit à côté le dessin des petits voleurs de prunes, puis il écrivit en tête:

Cours de philosophie de Gavarni.

Anaïs SÉGALAS.

CHRONIQUE DU MOIS.

COURSES AU CLOCHER ET AU FAUTEUIL.

Le mois de la lune rousse a été le mois des courses: courses de chevaux à Chantilly, courses d'académiciens à l'Institut. Les unes et les autres ont été fécondes en incidents, en paris, en surprises et en déceptions.

Mais le pari le plus curieux a été celui de M. de C..., dont le procès-verbal a été dressé par M. Amédée Achard, le piquant historiographe, qui vous racontera bientôt, ici même, les anecdotes du sport et les mœurs des sportmen. M. de C... avait gagé qu'un cheval, né et élevé dans ses écuries, irait à Chantilly et en reviendrait en trois heures et demie; — c'est-à-dire que, sans s'arrêter et au galop, il franchirait un espace de vingt et une lieues, en y comprenant un parcours de deux ou trois kilomètres, indiqués au bois de Boulogne, pour parfaire la distance.

On s'engagea, pour et contre, par de très-fortes sommes. M. de C... lui-même paria vingt mille francs en faveur de son cheval, dont il avait éprouvé les qualités de fond et de vitesse.

Le jour désigné pour la bataille était au choix de M. de C...

Il choisit le lundi 15 mai. Malheureusement le temps, qui était très-beau le dimanche, se gâta dans la nuit; au petit jour, la pluie tombait à torrent. Mais toutes les dispositions avaient été prises; les témoins s'étaient rendus à Chantilly, pour constater l'arrivée du cheval. Il fallait partir.

On avait choisi le pont de Neuilly comme point de départ. A l'heure précise, le jockey lâcha les rênes, et le cheval s'élança à fond de train.

Le jockey portait au bras un chronomètre, pour se rendre compte de la vitesse atteinte et de la distance parcourue. Chaque point intermédiaire de la route devait être franchi dans un laps de temps déterminé d'avance. Si quelque obstacle imprévu, accident ou embarras de voitures, retardait la course entre deux points désignés, les minutes perdues devaient être regagnées plus loin, afin que le temps répondit toujours à la distance.

La vitesse avait été calculée de manière à ce que le cheval gagnât de cinq minutes à peu près.

Un jockey de rechange attendait, à Chantilly, pour sauter en selle, au cas où son camarade eût été fatigué ou blessé. Il avait été choisi du même poids.

Malgré la pluie qui tombait toujours, malgré le mauvais état de la route, le cheval atteignit Chantilly dans le délai prescrit, et tourna bride sans changer de cavalier. L'allure était bonne, et l'animal paraissait plein d'ardeur.

A son retour au pont de Neuilly, il gagnait sept minutes et demie sur le temps marqué. La victoire semblait certaine, il n'avait plus qu'un tour rapide d'une demi-lieue à peu près à faire au bois de Boulogne pour être proclamé vainqueur, et le cheval était dans d'excellentes conditions.

On battit des mains à son passage. Malheureusement, ô péripétie inattendue! la route qu'il devait suivre passait devant son écurie. Le cheval la sentit, et s'arrêta. Le jockey le poussa, le cheval se défendit, et une lutte commença, où il fallut faire jouer la cravache et l'éperon. Le cheval céda enfin, mais il avait perdu un temps considéble que tout son élan ne put rattraper.

Quand il toucha au but, les trois heures et demie accordées pour le parcours étaient dépassées d'une minute à peu près.

D'après la lettre du pari, M. de C... a perdu; mais le pari est gagné quant au fond. Le cheval a prouvé qu'il était de force à franchir la distance dans le délai prescrit.

On sait qu'en matière de pari, c'est la lettre qui gouverne. Quelle que soit la cause du retard, chute, émeute ou coup de foudre, si le cheval n'arrive pas dans les limites déterminées, il a perdu.

Cet amour de la lettre nous vient de l'Angleterre, où il règne en maître. On raconte, à ce sujet-là, des choses extravagantes.

Un Anglais avait parié que son cheval irait d'un point désigné à une ville voisine, distante de trente milles, en une heure. Le cheval était d'ailleurs réputé pour sa vitesse. On engagea des sommes énormes sur le pari, sans qu'il fût question d'allure particulière, et sans que rien indiquât la manière dont la course devait être faite. On parlait seulement de temps et de distance.

Le jour venu, le jockey sauta en selle, piqua des deux, atteignit une station de chemin de fer, prit un train express, et arriva à la ville en cinquante minutes.

La lettre du pari voulait qu'il fût considéré comme gagné. On paya.

La mauvaise foi était évidente, mais la lettre avait parlé. C'était aux adversaires à prévoir le wagon et à sti-

puler que la course se ferait à pied, sans aucun secours extérieur.

Qui ne se rappelle encore cette histoire d'un gentleman excentrique, qui habitait un château voisin d'un pont, sur lequel il n'était permis de passer qu'en se soumettant à un droit de péage?

Un jour, il se présente conduisant une voiture à trois roues : le préposé l'arrête.

— De quel droit m'arrêtez-vous? demanda le gentleman.

— Mais, sir, c'est pour le péage, répond le préposé.

— Je ne dois rien.

— Oh! Votre Honneur! vous êtes en voiture.

— Que dit votre tarif?

— Deux schellings pour les voitures à quatre roues, et un pour les voitures à deux roues.

— Très-bien. Regardez la mienne.

— Elle n'a que trois roues.

— Vous voyez donc qu'elle ne doit rien!

Et le gentleman passa.

La Compagnie fit un procès, pendant la durée duquel le gentleman s'amusait à passer et à repasser sur le pont avec sa voiture à trois roues.

Il gagna, et la Compagnie dut être autorisée à changer son tarif.

Il fut établi que les voitures à trois roues et au-dessus payeraient trois schellings.

A peu de jours de là, le gentleman se présenta devant le pont avec une voiture posée sur un large cylindre. Ce cylindre lui servait de roue.

Aux réclamations du préposé, le gentleman répliqua de nouveau qu'il ne devait rien.

— Le tarif est formel, dit-il, il n'est question que de voitures à deux roues et au-dessus. La mienne n'a qu'une roue: je ne dois rien.

Et il passa.

Là-dessus, nouvelle procédure et nouveau jugement. Le gentleman gagna derechef, et de nouveau le tarif dut être modifié.

Cette fois, le tarif comprit les voitures à une, deux, trois, quatre roues et au-dessus, et même les voitures sans roues.

Le gentleman se déclara vaincu.

Les courses aux fauteuils académiques ont abouti à l'élection de deux des candidats dont nous parlons plus haut: Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, à la place de M. Tissot; M. Sylvestre de Sacy, rédacteur en chef des *Débats*, à la place de M. Jay. Voilà trois séances de réceptions à organiser, en comptant celle de M. Berryer, le grand improvisateur, qui a mis deux ans à préparer son discours.

Un chroniqueur s'égaye aux dépens des rivaux distancés par les deux élus. Le public, dit-il avec raison, ne connaît que les cinq ou six candidats sérieux qui paraissent au scrutin. Ceux-là, et quelques autres encore, sont des hommes de talent et de mérite, convenables et scrupuleux dans leurs démarches, remplissant les devoirs de l'étiquette et faisant leurs visites avec discrétion et gravité. Mais il y a, en dehors et à la suite de ce groupe, une foule de postulants inconnus, de solliciteurs étranges, qui cherchent à réussir par tous les moyens, et déploient dans leurs ressources le superbe aplomb que leur inspire une étourdissante vanité. La liste complète des candidats serait assez curieuse, et l'on y trouverait des noms à étonner ou à faire rire. Il y a aussi les candidats à la candidature : d'autres originaux qui ne veulent se mettre officiellement sur les rangs qu'après s'être assuré une voix, et qui font autant de frais et de tours de force, pour obtenir cet unique suffrage, que ceux qui cherchent tout d'abord à s'en procurer une vingtaine.

Les malheureux académiciens, soumis au régime des visites, en leur qualité d'électeurs, ont de bien fastidieux moments à passer dans la réception de tous ces postulants qui se succèdent sans relâche, et qui croient devoir faire des séances de six à sept quarts d'heure, afin de mieux intéresser l'immortel, et de lui donner une opinion plus complète de leur mérite. Ces opiniâtres ne comprennent pas les périphrases académiques, inventées pour congédier les gens, sans trop de brutalité. Il faudrait presque les prendre au collet, pour les prier d'abréger leur visite. Ils sont inépuisables dans leurs discours sur le chapitre qui traite de leur panégyrique ; et puis ils ont toujours à dire beaucoup de mal de leurs concurrents, et à chaque académicien un peu de mal de ses confrères, espérant faire bien accueillir leur requête, avec l'apostille de la médisance. Les plus modestes conviendront qu'ils ont peu de titres, mais en ajoutant que tels ou tels élus qui siégent au fauteuil n'en ont pas plus qu'eux. C'est donc un peu la faute de l'Académie si elle a tant de candidats, et elle doit s'en prendre à quelques anciens choix, qui sont faits pour encourager un grand nombre de prétentieuses nullités.

Il est de ces candidats qui demandent le fauteuil comme on demande la charité : pour cause de misère. D'autres sont gens de bonne humeur, hardis, adroits et fertiles en ruses, comme le solliciteur que Potier représentait si bien dans un ancien vaudeville de M. Scribe. On n'évite pas aisément la visite de ceux-là ; ils savent forcer la consigne, s'introduire dans la place, et y rester jusqu'à ce que l'électeur se montre. — Un jour, un de ces solliciteurs audacieux et fluets, poëte élégiaque, du reste, se glissa par la porte entr'ouverte, en passant sous le bras de la servante, qui lui disait : — Monsieur est sorti ! — Il pénètre dans l'appartement, et trouve l'épouse de l'académicien occupée à faire des confitures. — Ah ! s'écrie-t-il, que j'aime à voir une femme supérieure vaquer à ces travaux domestiques et déployer les talents modestes, mais respectables, de la bonne ménagère ! Moi qui vous parle, madame, je ne suis pas étranger à ces préparations. C'est de la gelée de coings, je crois? Cela se trouve à merveille ; j'ai une excellente recette pour la gelée de coings. Permettez que je vous aide : vous verrez que je m'en acquitte bien. On est poëte, mais on sait faire les confitures ; et il est doux de se livrer à ces simples délassements, qui répandent la fraîcheur dans un esprit dévoré par la fièvre de l'inspiration poétique.

L'académicienne essaya vainement de s'en défendre : le visiteur était si poli, avait de si bonnes manières, s'exprimait si académiquement, qu'elle fut obligée de céder et de l'accepter pour collaborateur dans la confection de la gelée de coings. Il demanda la permission d'ôter son habit ; il revêtit un tablier, et se mit à l'œuvre avec une grâce et une habileté merveilleuses, déployant un véritable talent, une expérience consommée, et charmant la bonne dame par la révélation de quelques secrets de l'art, qui devaient considérablement améliorer ses produits.

En rentrant chez lui, l'académicien trouva le candidat au fauteuil dans le coup de feu de la gelée de coings, et il demeura stupéfait. Mais le candidat ne fut pas un seul instant embarrassé ; il expliqua la chose avec une parfaite aisance, remit son habit, et le poëte reparut. Malheureusement pour lui, le poëte eut moins de succès que

le confiseur. L'académicien ne lui donna pas sa voix, et le renvoya travailler et faire des vers pour ceux qui, sans doute, lui avaient appris à faire des confitures.

PROGRÈS DE LA TÉLÉGRAPHIE.

L'électricité poursuit ses miracles. La ligne télégraphique souterraine de Londres à Liverpool est terminée et ouverte au public. On annonce que les fils des Compagnies des télégraphes sous-marin et européen seront joints, sur plusieurs points, avec ceux du *British telegraph Company*, de manière à mettre Leeds, Hull, Glascow, etc., en communication directe avec Londres. On a fait, à Liverpool et à Manchester, des expériences très-intéressantes, par lesquelles on a constaté la possibilité d'envoyer directement des dépêches de ces villes à Paris et à Bruxelles. On a mis en communication les fils des télégraphes français et ceux de Liverpool au bureau situé au n° 30 dans Cornhill, à Londres, et Liverpool et Manchester se sont trouvés en communication directe avec Paris et Bruxelles, sans aucun intermédiaire. Le maire et les principaux négociants de Manchester ont assisté aux expériences, et on a échangé des dépêches. La demande : « Quel temps fait-il à Paris ? » et la réponse : « Beau et froid », ont été échangées en une minute. Le maire de Manchester a félicité le préfet de la Seine sur l'établissement d'une communication directe entre les deux villes. Le préfet de la Seine a répondu : « Je vous remercie cordialement de votre obligeante dépêche, et je vous transmets l'assurance des bons sentiments de la ville de Paris pour la ville de Manchester. »

Mais voici bien une autre affaire. La première section du grand câble électrique destiné à la Méditerranée est terminée : c'est le plus long et le plus gros qui existe. Le steamer à hélice *Persian*, destiné à le porter, prendra ce singulier chargement aussitôt qu'il sera revenu d'Alexandrie, et les travaux souterrains effectués en Corse seront reliés à ce câble, dès qu'il sera posé. Ce câble a 110 milles de longueur et pèse 800 tonneaux. Il se compose de six fils de cuivre couverts de gutta-percha, enfermés dans une corde de chanvre et entourés de douze fils de fer n° 1. Le directeur de l'entreprise, M. John Walkins Brett, profitant de l'expérience de ses devanciers, a pris 20 milles pour l'inflexion et le mouvement dans la profondeur de la mer. Ce câble, enroulé comme il l'est aujourd'hui, occupe un espace de 75 pieds de diamètre extérieur, de 24 pieds de diamètre intérieur, et de 5 pieds de haut. Lorsqu'il sera posé, Londres sera en communication immédiate avec Cagliari ; des prolongements sur Malte et la Turquie ne se feront pas attendre, et l'on saura, en deux minutes, à Paris et à Londres, ce qui se passera sur le théâtre de la guerre d'Orient.

LE *NIL*, PAR M. MAXIME DU CAMP.

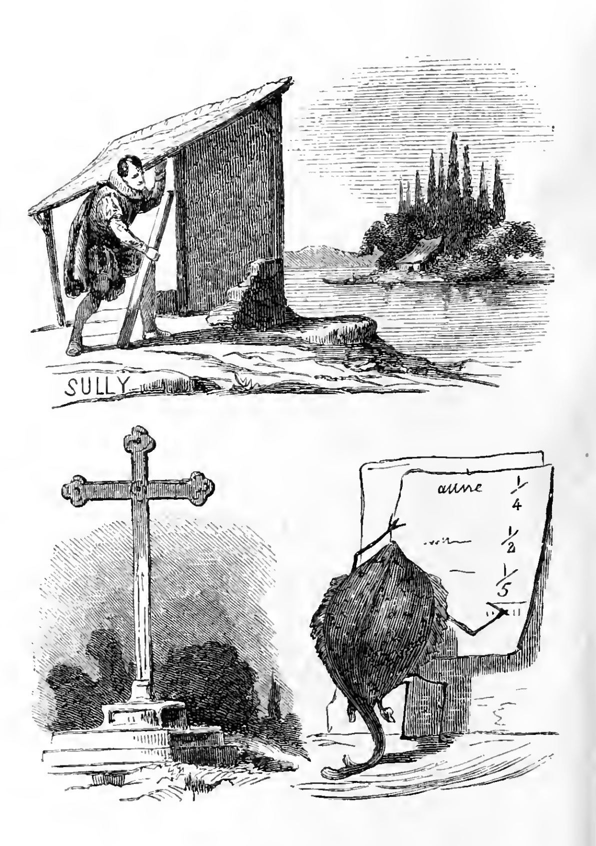
On sait que M. Maxime du Camp a rapporté de ses lointaines pérégrinations une collection magnifique de planches photographiques, représentant les sites et les monuments les plus remarquables des pays qu'il a traversés. Cette collection, précieuse au point de vue de l'art, est en quelque sorte complétée par la publication du *Nil*. L'écrivain vient en aide à l'artiste, la plume achève le travail de la lumière, et l'Egypte revit tout entière sous ce double effort.

La publication photographique de M. du Camp était monumentale, sa publication littéraire est portative. Le *Nil* tient dans un charmant petit volume in-18. A bord de sa cange, l'auteur a remonté le cours fécond du grand fleuve, depuis Alexandrie jusqu'à la deuxième cataracte ; étudiant les villes et les mœurs, les paysages et les décombres, pendant ce long voyage qui le faisait passer du Caire à Memphis ; des Pyramides, œuvres des morts, au barrage du Nil, œuvre des vivants : celles-là, debout encore ; et celle-ci, en ruine déjà.

On sent, à chaque ligne, que M. Maxime du Camp aime le pays et le fleuve d'un amour profond et sympathique. Il parle de leurs beautés éternelles en homme qui en a pénétré le sens mystérieux et qui en devine le muet langage. Il a voulu voir l'Egypte comme il avait vu la Syrie, et ce voyage poétique, fait à travers l'eau et le sable, sur le Nil et dans le désert, vous entraîne et vous fascine par le charme du souvenir.

Le *Nil* est une bonne fortune pour tous ceux qui aiment les voyages, c'est-à-dire pour tout le monde. P.-C.

RÉBUS.



EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI.

Pendant le siége de Paris, on allait pendre deux paysans qui, malgré l'ordre formel de Henri IV, avaient amené des charretées de pain à une poterne. Le roi leur fit grâce, et leur donnant le peu d'argent qu'il avait sur lui : « *Allez en paix ; le Béarnais est pauvre : s'il en avait davantage, il vous en donnerait.* » (*Allez* en pelle-Béarnais-haie-pauvre-cil en navet-*d'* avant Tage-*il vous* en *donne*-raie.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ROME ET SES ENVIRONS EN 1853 (1).



Les fêtes d'octobre à Rome. Dessin de V. Foulquier.

Civita-Vecchia. Où sont les champs verdoyants de Pline? La route. Arrivée à Rome. Porte Cavalleggieri. La fatalité. 6 mai 1527 et 30 avril 1849. Aspect nocturne de Rome. Le château Saint-Ange. Pasquino. L'amoureux de Rome. Les souliers de

(1) Voyez le *Simple voyage en Italie*, t. XIII du *Musée*, pages 129 à 257. Rome, qu'y n'y avait été qu'effleurée, est aujourd'hui décrite en détail par M. Mary-Lafon, l'éloquent et savant auteur de *Rome ancienne et moderne*.

Sixte-Quint. Le Panthéon. Profanations modernes. Expulsion des grands hommes. Tombeau de Raphaël. Pie IX. Le custode Carlo. Un maître des pauvres. Les *tavolati* du Panthéon. Enfants abandonnés. Une nuit de carnaval. Giovanni Borgi, le bon maçon. Hospice de Tata Giovanni. Le comte Mastaï. Litanies nocturnes. Réveil de Rome. Aspect de la population. Promenade de midi au Corso. Ancien tombeau d'Auguste. Fêtes d'octobre. Les Transtévérines. Courses en *legno*. *La bambina* du palais Corsini. L'omelette de saint Paul. Franceschina. La bague antique. *I promessi*. L'église de Santa-Maria Transpontina. Le cousin de Marino. Basilique de Saint-Paul. Son état actuel.

Après quatre jours et trois nuits d'une navigation assez agitée, le 12 octobre 1853 au matin, nous arrivâmes à Civita-Vecchia. La mer battait violemment les deux jetées circulaires que vit construire Pline, et la nacelle qui vint nous prendre au paquebot dansait comme une plume sur les vagues, lorsqu'il nous fut enfin donné de toucher le quai de la douane. Malgré son titre pompeux de premier port de la marine papale et d'entrepôt de Rome, Civita-Vecchia n'a conservé de sa vieille splendeur que le môle de Trajan, où s'élèvent le phare et la citadelle bâtie par Michel-Ange sur la jetée de l'est. Cet amas de pierres revêtues par le temps de cette teinte d'un blanc sale qui distingue les ports d'Italie, et comme perdu là sur la plage entre une campagne déserte et la mer, est d'un aspect désespérant. Un sentiment de tristesse inexprimable serre le cœur en y abordant, et l'on ne désire qu'une chose avec passion, c'est d'en sortir au plus vite. Malheureusement, voilà le difficile : les Italiens considérant les étrangers comme des oiseaux de passage, qu'il faut se hâter de plumer au vif, ne veulent pas lâcher leur proie, et, comme ils sont passés maîtres en fait de ruse, vous avez beau essayer de leur échapper et combattre, la victoire leur reste toujours.

L'habileté qu'ils déploient pour vous forcer à passer sous ces fourches caudines de nouvelle espèce est merveilleuse et inépuisable. Si vous n'allez retenir en personne votre place à la diligence, elle est toujours au grand complet. La poste n'a pas de chevaux, et il n'est pas rare de voir le batelier qui transporte votre bagage à bord se tromper sciemment de paquebot, ou bloquer sa barque au milieu de ces vaisseaux à l'ancre, entre lesquels les *barcajuoli* circulent avec tant d'adresse, pour vous faire manquer le départ, gagner un double salaire et s'assurer du travail pour le lendemain. On cite un brave Brésilien qui, indolent comme la plupart de ses compatriotes, attendit un mois le bateau à vapeur au grand hôtel de la piazza Trajana. Tous les matins, le cameriere se rendait au port, et revenait lui annoncer d'un air effaré qu'un grand sinistre avait eu lieu certainement, car ce bateau n'était pas arrivé. Tant qu'il eut des cigarettes, le Brésilien prit patience ; mais, sa provision épuisée, il finit par se décider à descendre lui-même au quai, et la première chose qu'il aperçut fut une escadre de bateaux à vapeur. Depuis un mois il en partait quatre par jour.

Bien au fait de ces habitudes, je pris mes précautions, et trois heures après, grâce à des luttes énergiques, mes malles étaient visitées et plombées par la douane, mon passeport visé, et je sortais de cette ville morte, escorté par une foule de mendiants, au teint de safran, épouvantable personnification de la fièvre, qui, accrochée à la voiture et aux traits des chevaux, ne lâche le voyageur que lorsqu'il ne lui reste plus un *quatrino*. Au temps de Pline, Civita-Vecchia, alors appelée *Centum Cellas*, était, à ce qu'il paraît, entourée de champs verdoyants, *viridissimis agris*. Les lieux sont bien changés. En prenant la vieille voie Aurelia, on tombe brusquement dans une campagne déserte, muette et complétement nue ; pas une maison, pas un habitant, pas un arbre !... quelques ravins grisâtres et hérissés de ronces interrompent seuls, de loin en loin, l'uniformité du paysage, et vous n'entendez d'autre bruit sur cette route désolée que le clapotis de la mer, qui bat la plage à droite. Trois misérables villages, Santa-Marinella, Santa-Severa et Palo, peuplent la plaine jusqu'au pied des pentes des Alumiere et de la Tolfa, c'est-à-dire sur une distance de sept lieues. A Palo, qui fut construit sur l'emplacement de l'ancien Alsium, ville des Cérites, la route ne tarde pas à se jeter dans les ravins tourmentés et les vallées profondes de la Tolfa ; et comme la diligence, par une sorte d'attention délicate pour les petits-fils de Gasparone, n'arrive à ce coupe-gorge que la nuit, les voyageurs ont tout le temps de méditer avec inquiétude l'article 7 *delle avvertenze*, ou avis général imprimé en ces termes au dos du bulletin :

Gli equipaggi non vengono garantiti dall' Intrapresa per casi fortuiti e di forza maggiore. Ces cas fortuits et cette force majeure, dont l'administration de la place Nicosia ne répond pas, et pour cause, n'étaient heureusement point à craindre ce soir-là, les bandits étaient occupés sur les routes de Bologne et de Naples, et il nous fut permis d'atteindre Rome sans obstacle. Après avoir franchi les défilés sombres et boisés des Alumiere et traversé la plaine arrosée par l'Aone, la voie Aurelia coupe tout à coup le plateau du Vatican, dont le Janicule forme le renflement méridional. Là cesse le désert qui entoure Rome de toutes parts, comme une ceinture maudite contenant dans ses plis la fièvre et le mauvais air ; et les maisons, les vignobles entourés de murs et de haies, les arbres fruitiers et les pins couronnent les collines. Une pente douce mène à la porte Cavalleggieri, où je m'arrêtai.

Vue de ce point, la nuit, Rome présente un aspect étrange. A droite, s'allonge, en remontant le Janicule, la ligne sévère du rempart ; dans la petite vallée, creusée au pied de la colline où ce rempart s'élève, brillent, comme des vers luisants, une foule de lumières, et l'on aperçoit à gauche une masse imposante et sombre : c'est la basilique de Saint-Pierre, qui se confond avec le Vatican. Pauvre vestibule de la métropole des Césars et des papes, la porte Cavalleggieri consiste dans une simple voûte, au-dessus de laquelle surplombe, du côté de Saint-Pierre, l'humble toit d'une masure perchée sur le mur. Vers le Janicule, un abreuvoir, alimenté par une source qui jaillit du rempart, est sa plus grande décoration. Au moment où j'allais en franchir le seuil, le clairon des chasseurs d'Afrique, qui la gardent, fit retentir de ses fanfares les vieux échos du Janicule, et réveilla dans mon esprit un essaim de souvenirs endormis.

Par une de ces fatalités qu'il faut noter sans les comprendre, à trois cent vingt-deux ans de distance, cette porte fut deux fois funeste aux Français. Le 6 mai 1527, le connétable de Bourbon y menait à l'assaut les Espagnols et les Allemands de Charles-Quint. L'attaque avait commencé à l'aube. Du fond des vallées du Vatican et du Janicule s'élevait un épais brouillard, qui, dès la pointe du jour, enveloppa toute la rive droite du Tibre, et finit par intercepter tellement la lumière, qu'on ne voyait plus à deux pas devant soi. L'artillerie de la ville ne pouvait faire aucun mal aux assaillants et tirait au hasard, car, dans ces ténèbres, on était forcé de s'en rapporter à l'oreille plutôt qu'aux yeux, et de diriger ses coups du côté d'où partait le bruit. A la faveur de ce brouillard, l'assaut se poursuivait avec ardeur. S'attachant à cette porte,

comme à l'endroit le plus facile à escalader, car le mur offre peu d'élévation, Bourbon dirigeait en personne l'attaque principale. La main gauche sur une échelle appliquée au mur, de la droite il faisait signe à ses soldats de suivre leurs camarades. Son pourpoint blanc le perdit, en servant de point de mire, dans l'obscurité, aux tireurs du rempart. Un Romain, nommé Francesco Valentini, du Rione ou quartier du Pont, l'abattit d'un coup d'arquebuse. En tombant blessé à mort par une balle, qui l'avait traversé de part en part, il eut encore la force de dire à ceux qui l'entouraient : « Cachez mon corps, et marchez toujours en avant ! La victoire est à vous, ma mort ne peut vous la ravir ! » On couvrit le cadavre d'un manteau, et on le porta dans une chapelle, qu'on retrouve encore au milieu des vignes, à une centaine de pas. Une scène non moins sanglante et bien plus douloureuse, car cette fois il ne s'agissait pas d'un transfuge, mais bien de malheureux soldats, marchant sous le drapeau français, se passait à la même porte le 30 avril 1849 A la suite d'une attaque mal combinée, notre armée était prise entre deux feux et battait en retraite, laissant le terrain couvert de morts, et méditant la glorieuse revanche qui ne devait pas tarder.

Je songeais encore à ce singulier rapprochement, quand la voix du sergent m'avertit qu'il était temps d'entrer, car la porte se ferme à dix heures. Laissant donc derrière moi les villas Cesi et Barberini, je me dirigeai tout droit vers Saint-Pierre, dont la façade et la colonnade circulaire semblent deux fois plus grandes dans l'obscurité, et, après avoir salué avec une émotion respectueuse, à laquelle nul n'échappe, cette admirable métropole du monde catholique, j'allai gagner le pont Saint-Ange. En passant sous le château que Miollis appelait avec raison le *tonneau de fer*, et qui ne mérita jamais mieux son surnom, j'entendis parler français. On dit que chaque livre a sa destinée, mais on pourrait bien appliquer cet axiome aux monuments. Voilà le château Saint-Ange, me disais-je, en gravissant tout doucement la rue Papale, qui fut construit par l'empereur Adrien, pour lui servir de mausolée. Les Byzantins et les barbares en firent une forteresse. En 537, ce fort, qui ressemble à présent à un monstrueux colombier, était encore l'un des plus magnifiques monuments de Rome. Revêtu de plaques de marbre de Paros, si bien jointes qu'elles ne semblaient former qu'un massif, il était entouré de superbes grilles de bronze, et orné de quatre portes ciselées du même métal, de quatre chevaux d'airain doré, posés aux quatre coins ; d'un taureau et de paons de bronze, également recouverts d'or ; d'une colossale pomme de pin, aussi de bronze, et d'une infinité de statues, que les soldats de Bélisaire brisèrent, en les arrachant de leurs socles, pour repousser les Goths, et qui, si l'on en juge par le faune des Barberini, la seule qu'on ait retrouvée intacte dans les fossés, étaient autant de chefs-d'œuvre.

De tout cela, que reste-t-il ?... une statue, la pomme de pin plantée dans les jardins du Vatican, et la carcasse en briques du superbe mausolée qui, dégradée par le moyen âge et mal conservée par le gouvernement, est aujourd'hui hérissée de canons, pleine de boulets, et, pour la seconde fois en quarante ans, sert de citadelle aux Français ! Ces réflexions me conduisirent sur une petite place triangulaire, dont j'allais demander le nom, lorsqu'en levant les yeux, j'aperçus le seul Romain qui pût me l'apprendre sans rien dire. C'était Pasquino. On appelle ainsi, comme personne ne l'ignore, un torse antique, fièrement campé sur un lourd piédestal, à l'angle du Palais Braschi. On sait d'où il vient, il fut découvert dans les fondements du palais Orsini ; mais, malgré les dissertations des antiquaires, on ne sait s'il fut Ménélas, Ajax, ou Alexandre. La tradition prétend qu'il emprunta son nom moderne à un tailleur du voisinage, dont la langue était sans frein. Si la tradition dit vrai, Pasquino, en bon filleul, a fait honneur à son parrain. Depuis le quinzième siècle, s'il n'a pas été toujours la bouche de la vérité, il a été fidèlement celle de l'opposition ; pas un pape qu'il n'ait mordu de ses lèvres de pierre. Sa liberté devint souvent licence, et alla si loin, qu'en 1592, les Aldobrandini, neveux de Clément VIII, résolurent d'y mettre un terme. On réunit une commission de cardinaux, qui le déclarèrent coupable à l'unanimité, et le condamnèrent à être brisé, en expiation de ses méfaits, et jeté dans le Tibre. Heureusement pour le seul héraut de l'esprit public que Rome ait conservé, avant d'exécuter la sentence, les Aldobrandini consultèrent le Tasse.

— Laissez Pasquino sur son piédestal, répondit le poëte, car si vous le jetiez au fleuve, il naîtrait de sa poussière des milliers de grenouilles qui vous étourdiraient jour et nuit de leurs coassements (*che gracchierianno la notte el' di*).

Tandis que je concluais, à part moi, de ce mot que le Tasse eût été partisan de la liberté de la presse, je sentis une main sur mon épaule, et, me tournant vivement, fus salué par un quidam dont je distinguais à peine les traits, d'un énergique : *Va bene?...*

— *Il* ne va pas mal, répondis-je, par égard pour la langue italienne, qui ne parle jamais qu'à la troisième personne ; mais qui diable *est lui* (*lei*) ?

— Comment ! s'écria d'une voix vibrante, en français cette fois, l'homme que j'avais devant moi, tu ne me reconnais pas ?...

— L'amoureux de Rome !...

— Lui-même, caro mio, qui au lieu de te donner un colpo di pugnale, sachant ce que tu viens faire, te donne une bonne poignée de main.

— Cela vaut mieux, dis-je ; mais vous êtes donc toujours jaloux ?...

Il faut dire, avant d'aller plus loin, que mon interlocuteur est un très-riche et très-spirituel original, lequel, épris depuis quarante ans d'un amour insensé pour Rome, n'admire que la nuit l'objet de sa passion, afin d'avoir moins de rivaux. Aussi quand je lui demandai s'il était toujours jaloux ?...

— Plus que jamais, répondit-il, et à la rage ! ce qui ne m'eût point empêché de t'offrir un logement (il demeure à deux milles des murs, dans les ruines de Roma-Vecchia) ; mais, au lieu de courir me chercher là-bas, je te trouve en tête-à-tête avec Pasquino.

— Oui, c'est ma première visite. Vous savez que je ne hais pas ce vieux coquin de marbre.

— Brave garçon ! dit-il, en me serrant la main :

— Et pourtant il ne parle plus !

— Erreur, carissimo ! il parle, il a parlé encore aujourd'hui même.

— Aux dépens de qui ?...

— De tes compatriotes. Oubliant qu'ils sont au milieu d'une population de dilettanti, vos régiments donnent tous les soirs des concerts sur la place Colonna...

— Cette symphonie a déplu à Pasquino, n'est-ce pas ?...

— C'est ainsi qu'il en apprécie le mérite, reprit le vieillard, en me tendant une pancarte cachée sous son manteau. Le dessinateur avait représenté un piferraro aveugle, paraissant souffler de toute sa force dans cette horrible clarinette des Abbruzzes qui déchire l'oreille, et Pasquino

écrivant sur son dos, d'un air gracieux : *Musique française!*

Je ne pus retenir, à ce sujet, une exclamation douloureuse : La curieuse histoire, m'écriai-je, qu'on aurait écrite avec les épigrammes de Pasquino, si elles avaient été recueillies!

— J'y ai songé souvent, répondit l'amoureux de Rome, et mes cartons en renferment des milliers.

Ce mot me frappa. Depuis quelques jours précisément j'étais à la recherche d'un logogryphe indéchiffrable. Il s'agissait de savoir ce qu'entendait le railleur sans bras, en disant, au seizième siècle, que les *évêchés ne valaient plus qu'un jules la pièce.* Je posai le problème à mon ami, qui s'empressa de me donner, en souriant, la solution que je cherchais en vain. Nous allâmes nous asseoir sur la place Navone, à côté du *bracile* ardent d'un de ces villicani de Tivoli ou d'Albano, qui passent la nuit, roulés dans un manteau, auprès de leurs pyramides de broccoli et de raves, et là, quand nous eûmes allumé nos zigarri scelti, il me fit le récit suivant :

— Pendant que le grand Sixte-Quint étudiait la théologie dans le couvent de Macerata, il eut besoin d'une paire de souliers et les marchanda longtemps, car il ne possédait que six jules (un franc cinquante centimes), et le cordonnier en voulait sept. Contentez-vous de ce que j'offre aujourd'hui, dit-il enfin au marchand ; plus tard je vous donnerai le septième jules. Mais quand? reprit le cordonnier; faudra-t-il attendre que vous soyez pape. Si vous voulez m'en faire crédit jusque-là, reprit le frère Félix, je m'engage à vous le payer avec les intérêts. L'artisan se mit à rire et lui laissa les souliers.

Quarante ans s'écoulèrent sur ce marché. Frère Félix avait fait du chemin. Il était devenu successivement régent de Macerata, prédicateur, inquisiteur du saint-office, procureur général de l'ordre de Saint-François, cardinal ; enfin, en 1585, il devint pape. Quand le vieillard, que que tout le monde croyait moribond, se redressa après avoir trouvé les clefs de saint Pierre, il se montra comme un ange exterminateur à Rome terrifiée. Du bourreau il fit son premier ministre : aucun crime ne resta sans châtiment, aucun criminel impuni, et la hache, la corde et les galères fonctionnèrent si rudement, qu'en un clin d'œil l'ordre se rétablit à Rome. Peu lui importait d'être aimé, il voulait être craint, et il y réussit au point qu'à son nom seul, les plus hardis pâlissaient de terreur. C'est au moment où tout se taisait autour de lui et où tous le fuyaient, car il venait de faire fouetter jusqu'au sang un vieillard qui avait rompu le silence sur son passage pour crier *Vive le pape Sixte!* que le gouverneur de Macerata reçut l'ordre de s'informer du cordonnier de frère Félix, et de l'envoyer à Rome sur-le-champ, s'il vivait encore.

Figure-toi les angoisses du pauvre diable! Il avait beau se creuser la tête, il ne pouvait deviner ce que lui voulait Sixte-Quint, et plus il approchait de Rome, plus il frissonnait à l'idée de se trouver devant le pape. Sa frayeur augmenta lorsque Sixte lui demanda de sa voix rude s'il ne se souvenait pas de l'avoir vu à Macerata ?... Il se hâta de répondre que non. Tu mens ! dit le pape de ce ton qui glaçait d'effroi le bargello lui-même ; je trouve dans ce livre (et il feuilletait son agenda dans lequel, étant religieux, il notait exactement tout ce qu'il faisait chaque jour) que tu m'as autrefois vendu une paire de souliers, sur laquelle tu me fis crédit d'un jules. Je promis de te le payer avec les intérêts lorsque je serais pape : puisque je le suis devenu, il est juste de tenir ma parole. S'adressant en même temps à son camérier : Voyez, lui dit-il, à combien s'élèvent depuis quarante ans les intérêts d'un jules à cinq pour cent, et, cela fait, joignez le revenu au capital et soldez ma dette à cet homme.

Le cordonnier, le cœur délivré d'un grand poids, sortit, en respirant bruyamment, de la chambre du pape. Il s'attendait à toucher une grosse somme ; mais lorsqu'il vit que le camérier, après une heure de calculs, ne lui donnait qu'environ trois jules, il se retira en murmurant, et dit à ceux de ses amis qui l'attendaient, pleins d'anxiété, à la porte du Vatican, que Sa Sainteté lui avait fait faire un voyage, dans lequel il avait dépensé plus de vingt écus, pour lui donner trois jules. Bientôt, emporté par la colère, il ne tarda pas à éclater en plaintes. Il criait si haut, attroupant la foule et tenant dans sa main ses trois petites pièces qu'il montrait à tout le monde, qu'à la porte du Peuple les sbires l'arrêtèrent et le ramenèrent devant le pape. — As-tu un fils? lui demanda Sixte d'un air menaçant. — Oui, un fils prêtre, répondit-il. — Eh bien ! je le fais évêque, continua le pape ; compte maintenant, et vois si je t'ai bien payé les intérêts de ton jules. Voilà pourquoi Pasquino, qui ne laisse rien perdre, prétendait malicieusement que les évêchés ne valaient plus qu'un jules!

Ce récit achevé, l'homme me quitta pour reprendre ses pérégrinations nocturnes, et je me dirigeai par le chemin le plus long vers le palais où m'attendait une douce hospitalité. Allant au hasard, plutôt en rêveur qu'en homme qui gagne son gîte, au bout de quelques instants, je me trouvai devant le Panthéon. Quelle bonne fortune de pouvoir le contempler en paix et à loisir! Depuis onze ans, que je le vis pour la première fois, il n'était pas sorti de ma mémoire. Les anciens avaient des secrets que les architectes modernes ne soupçonnent pas. Les colonnes de granit oriental rouge et gris qui soutiennent le portique du Panthéon, exactement reproduit par celui de la Madeleine, n'ont que trente-huit pieds et demi de haut, et pourtant, grâce à la magie de l'art antique, elles paraissent deux fois plus colossales que celles de Saint-Pierre, dont la hauteur est de quatre-vingt-huit pieds. Quand l'œil les mesure avec une admiration respectueuse, il ne vient pas à l'idée que le grand puisse avoir d'autres proportions. Et dire que ce barbare à perruque du dix-septième siècle, l'illustrissimo cavaliere Lorenzo Bernini, eut le courage de dégrader l'immortel chef-d'œuvre, en flanquant la façade de deux clochetons ridicules, que le tonnerre, selon la piquante expression de Fea, devrait, à défaut des Romains, avoir le bon goût de foudroyer!

L'occasion est belle aujourd'hui pour Sa Sainteté : par ses soins éclairés et patriotiques, on déblaye la rotonde du temple des masures qui la masquaient extérieurement, du côté de la Minerve. Que Pie IX répare les erreurs d'Urbain VIII. On ne fera jamais du Panthéon païen une église chrétienne ; quoique les deux niches du péristyle, ornées de pilastres de marbre pentélique, soient veuves des statues qu'elles devaient contenir, les deux ombres majestueuses d'Auguste et d'Agrippa les remplissent encore de la gloire de ces grands hommes. On a porté à Latran, pour y enfermer les ossements de Clément VII, l'urne de porphyre où étaient déposées les cendres d'Agrippa ; mais, en dispersant cette illustre poussière, le vent n'a pu emporter la mémoire du fondateur du Panthéon. Il serait digne de l'intelligence si élevée qui trône au Vatican de réparer l'ingratitude des générations modernes, en replaçant sur leur piédestal les images de deux héros auxquels le monde dut quarante ans de paix.

A l'intérieur, la nudité de l'édifice et son caractère fortement païen protestent contre le baptême que lui imposa en 609 le pape Boniface IV. Les statues des dieux, en

tombant sous la hache barbare ou la hache chrétienne, ont brisé partout le parvis. Seules, les roues de porphyre ont résisté; mais l'herbe verdit partout entre les interstices des marbres rompus ou disjoints, et pousse, comme le souvenir du paganisme, jusqu'au pied des autels où saint Joseph et sainte Marie remplacent Jupiter et Minerve. Une plaque de marbre, incrustée dans le mur, après la troisième chapelle de droite, augmente encore l'impression de tristesse qui pèse sur l'âme en visitant ce Panthéon si sublime toujours, mais si nu et si morne. Elle apprend au voyageur, en style lapidaire, que là repose Raphaël! Exhumé du tombeau qu'il s'était choisi sous la statue de la Vierge, le Virgile de la peinture n'a pour ses ossements dans la Rome nouvelle, immortalisée par ses chefs-d'œuvre, que ce coin froid et obscur! Naguère, il était entouré des bustes de Jean d'Udine, Vignole, Annibal Carrache, Flaminio Vacca, Baldassarro Perrugi, Poussin, Métastase, Sacchini, Winckelman, qui veillaient, sentinelles funèbres, autour du mausolée; mais un pieux scrupule, exagéré peut-être, les proscrivit, et ce marquis Canova, qui présidait, en 1815, à la spoliation de nos Musées, en 1820 accepta la triste mission de chasser du Panthéon les gardes mortuaires de Raphaël.

Comme le custode, de qui je tiens ce détail, m'accompagnait à la porte de l'entrée particulière du Panthéon, nous entendîmes un grand bruit de chevaux vers le palais Giustiniani : un détachement de dragons français déboucha bientôt par la rue San-Luigi, et, à la lueur des torches, j'aperçus le Saint-Père qui descendait en carrosse vers Ripetta. Il est impossible de voir une physionomie plus prévenante et plus douce que celle de Pie IX. C'est la figure, fraîche comme la rose, d'une fille de seize ans, encadrée dans des cheveux d'une blancheur éblouissante. Son âme semble sourire dans la bonté de son regard et le calme harmonieux de ses traits. En le voyant, on s'explique l'enthousiasme qu'il excitait en 1848, et qui, chez ce peuple aux vives impressions, alla jusqu'au délire. Quelle frénésie! dis-je au custode, en lui rappelant ces soirées où vingt mille Romains couraient l'applaudir au Quirinal. A cette époque, Rome entière s'illuminait sur son passage; la passion politique n'avait pas mis ses amertumes dans les cœurs, et le pape, toujours bon père, ne rencontrait que des enfants.

— Excellence, répondit le custode, qui me prenait tout au moins pour un duc, parce que je venais de lui donner six pauls, si les Romains le connaissaient comme moi, il n'y aurait pas assez de buis dans la Sabine, assez de fleurs à Tivoli, afin de couvrir les rues où passe Pie IX.

— Vous l'avez vu de près?...

— Oui, excellence, grâce à san Carlo des Catinari, mon patron! Il a été mon maître.

— Et pourquoi avez-vous quitté son service? vous n'êtes pas d'âge à réclamer vos invalides, ce me semble!...

— Votre excellence se trompe, reprit Carlo, se redressant avec un mouvement de dignité blessée; en disant que le Saint-Père a été mon maître, je n'ai pas dit que je fusse son domestique.

— Alors je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, excellence; j'appelle le pape mon maître, parce qu'il m'a appris à lire et à écrire.

— A vous?...

— A moi et à d'autres, excellence!

— Carlo, m'écriai-je en rouvrant mon porte-monnaie, vous allez me conter cela.

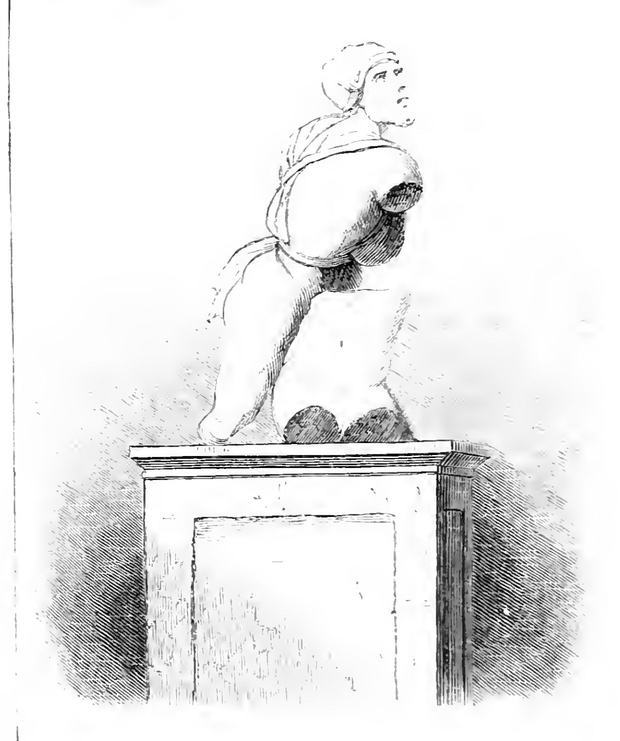
— Subito, excellence; mais il faut commencer par le commencement.

— Commencez par où vous voudrez.

— Eh bien, *signore*, voyez-vous ces baraques et ces *tavolati* (auvents)?...

— Occupés le jour par les marchands de volaille, de poisson et de gibier?... Parfaitement.

—Il y a quelques années, signore, ces tavolati, ces baraques et le portique du Panthéon servaient de refuge, la nuit, à tous les enfants abandonnés de Rome. Ceux qui n'avaient plus de famille ou qui n'en avaient jamais eu, après avoir rôdé en mendiant toute la journée de rue en rue, revenaient, brisés de fatigue, chercher un abri sous ces vieilles planches. Là, c'était pitié de voir ces pauvres petits êtres, à moitié nus, se grouper en tremblotant pour se réchauffer, ou pleurer de faim et de froid, quand l'hiver était rude. Que de fois, réveillés en sursaut par le bruit des carrosses revenant du théâtre Valle, ils ouvraient à moitié les yeux et voyaient passer nos riches seigneurs avec leurs belles dames parées comme des madones, et le



Pasquino.

sourire aux lèvres! En regagnant leurs palais, les heureux du monde sont aveugles : trop contents pour penser aux pleurs et à la misère des autres, il ne leur vint jamais en pensée de regarder sous les auvents. Dieu, qui entend ceux qui souffrent, y regarda pour eux. Une nuit de carnaval, nuit bien cruelle, signore, et que je n'oublierai jamais, car j'étais là tremblant de froid et sanglotant au pied de cette colonne, sur la dalle humide, un homme, qui traversait la place de la Rotonde, s'arrêta. L'horloge de la Minerve sonnait dix heures de nuit, et la tramontane soufflait à glace. Cet homme s'approcha, et quand il me vit, quand il entendit les autres, il fut forcé d'essuyer ses yeux avec le coin de son tablier.

— C'était donc un ouvrier?...

— Un maçon, signore, qu'on appelait Giovanni Borgi. Si les anges ont la permission de descendre transfigurés sur la terre, pour y faire le bien, Giovanni était un ange

Partout où le malheur poussait des cris, il accourait le premier et souvent le seul, hélas! Avec les pauvres, il partageait son pain; sa journée finie, il passait la moitié des nuits à veiller les malades; les heures de repos appartenaient à Dieu. Tandis que ses amis allaient au *Spaccio del vino*, il allait à l'église; aussi pas un qui ne le saluât avec respect, lorsqu'il retournait au travail en achevant son chapelet. Cet homme du bon Dieu eut le cœur percé de voir souffrir ces petites créatures. Il réveilla ceux qui dormaient, et nous emmena tous dans sa maison. Le vieux prêtre de Sainte-Marie sopra Minerva l'avait aperçu, et suivi sans rien dire. Lorsqu'il sut que son projet était de nous garder, de nous nourrir et de nous instruire au travail et au bien, il lui donna l'argent qu'il possédait. Ce n'était pas beaucoup; mais la charité aida le bon maçon. Quelques jours plus tard, nous étions tous chaudement vêtus, et ceux qui pouvaient travailler placés dans un atelier. Le soir, Giovanni, que nous ne nommions plus que notre père *Tata*, soupait avec nous, et, le chapelet à la main, nous apprenait à prier Dieu.

— Ainsi, dis-je alors à Carlo, c'est lui qui fonda l'hospice...

— Auquel la reconnaissance publique a conservé son nom? Oui, signore.

— Brave Tata Giovanni! providence des pauvres fils du peuple et des orphelins abandonnés! Mais, puisque tu fus élevé dans sa maison, comment se fait-il donc, Carlo, que Pie IX ait été ton maître?...

— Par un événement, signore, qui vous semblera peut-être dû au hasard, mais que nous autres nous regardons comme un miracle. En rentrant un soir, nous vîmes un jeune seigneur étendu sans mouvement devant la porte. D'abord, on le croyait mort; on se trompait par bonheur, et, à force de soins, on parvint, dans l'hospice, à le rappeler à la vie. Ce jeune seigneur était le comte Mastaï Ferretti, venu à Rome pour entrer dans la garde noble de Pie VII. Cet accident l'en empêcha. Avec des épaulettes à gros grains et le baudrier doré, il perdit l'espoir d'épouser une signorine qui lui gardait sa main. Alors, attiré vers l'autel par la main invisible, celui que repoussait le prince Barberini, commandant de la garde noble du Saint-Père, entra dans la milice de l'Église. D'abord simple maître, puis directeur de l'hospice de *Tata Giovanni*, le jeune comte eut pour élèves tous les orphelins de mon âge; c'est lui qui m'apprit à connaître les lettres et à les former sur le papier. Il était si bon, si patient dans sa pénible tâche, que nous l'adorions, excellence, et qu'un seul mot de sa voix douce valait mieux pour rétablir l'ordre que les plus grandes punitions. Nous crûmes, en le perdant, perdre une seconde fois Tata Giovanni.

— Vous le revîtes, cependant?...

— Oui, excellence, vingt ans après.

— Et où, Carlo?...

— Sur la loggia de Saint-Pierre. Une foule immense couvrait la place. Mais cette foule assistait indifférente et silencieuse au couronnement pontifical du comte Mastaï. Personne ne le connaissant à Rome, on ne se pressait pas d'applaudir. Quelques voix seules s'élevaient çà et là, en criant avec ardeur: Viva *Pio nono*! evviva *il Padre* del popolo! vive Pie IX, le père du peuple! C'étaient nous; c'étaient les orphelins de Tata Giovanni.

Je remerciai Carlo, et gagnai cette fois mon gîte. La nuit, à Rome, est une vérité. A l'*Ave Maria*, les Romains rentrent chez eux; le peuple ne ressort pas. La bourgeoisie compte une poignée d'audacieux, qui va deviser une partie de la soirée dans les cafés, où les prodigues dépensent deux baïoques, mais qui se retire invariablement à cinq heures de nuit. Il est rare que les réunions particulières se prolongent au delà de ce terme. Il en résulte qu'à de rares exceptions près, à dix heures, l'ombre et le calme enveloppent la ville. J'étais logé à une demi-lieue du Panthéon, et ne rencontrai toutefois en chemin qu'un groupe attardé, récitant à haute voix les Litanies sous l'une de ces madones peintes au coin des rues, que deux lampes éclairent, et une patrouille française arpentant lourdement le pavé silencieux du Corso.

Par une juste compensation, si les Romains se couchent tôt, ils ne se lèvent point trop tard. Aux premiers rayons du soleil Rome s'éveille et s'anime. Autant elle avait été calme dès le crépuscule, autant elle est bruyante au jour. Les scarpieri (savetiers) donnent le signal du travail devant leur porte; des contadini, aux vestes bleues et aux longues guêtres de cuir, bouclant au-dessus du genou, pour défendre la jambe de la piqûre des vipères, se promènent de rione (quartier) en rione avec un double chapelet d'oignons sur chaque épaule. Les vignerons de Velletri emplissent la place des Capretari de ces petits barils oblongs, contenant à peine trente litres. Les étalages du Panthéon se garnissent, avec une rapidité merveilleuse, de gibier, de petits sangliers, de porcs-épics et d'oiseaux de toute espèce. Des pyramides de jardinage, de raves, de pommes de terre et surtout de ces magnifiques choux verts, appelés broccoli, dont l'odeur empeste l'air de toutes parts, encombrent les places Navone, Pollajuola, du Campo di Fiori, Montanara. Partout on voit rouler ces petites charrettes qu'on seul homme pousse devant lui par le timon, et qui rappellent fidèlement, comme on peut s'en convaincre au musée du Giesu, les chars grossiers des Barbares. Peu à peu places et rues se couvrent de femmes, et comme elles vont toutes nu-tête, on ne saurait se figurer l'étrangeté du coup d'œil que présente cette foule bigarrée. A l'imitation des vierges de l'ancienne Rome, les jeunes ont leurs cheveux traversés par une longue épingle d'argent, en forme de flèche ou de lance; mais ces cheveux noirs et riches tombant, entraînés par leur poids, sur le cou de taureau des filles du peuple, forment le contraste le plus bizarre avec les cheveux gris et blancs des vieilles, qui sont, hélas! en majorité.

En revanche, on voit briller çà et là, comme les marguerites sur les prés du Tibre, les belles contadines d'Anagni, avec leur taille svelte et leur corset de soie; celles de Nettuno, à l'éclatant costume écarlate, galonné d'or, et les nourrices d'Albano, de Frascati et de Marino, qu'on reconnaît à leurs couronnes de rubans jaunes ou rouges. Brillantes de jeunesse et de vigueur, elles coudoient avec indifférence les sacrifiées des Maremmes et de la campagne romaine, dont le visage enflé et de couleur jonquille excite à la fois l'horreur et la pitié. Bientôt les *legni* ou fiacres commencent à rouler, et alors il est à propos de veiller sur soi, le cocher romain ayant l'habitude d'aller au grand trot et de ne crier jamais gare! Aux legni se mêlent les chars rustiques des villicani, traînés par des buffles; puis, à mesure que la matinée s'avance, apparaît la population ecclésiastique. Ce sont d'abord les capucins, quêtant de tous côtés et charriant, comme des fourmis, à leur couvent. L'un, la secchia (seau) de cuir ou de fer-blanc au bras, porte le vin ou l'huile; l'autre mène par le licol un âne chargé de bois. Ceux-ci demandent l'aumône aux passants ou se promènent deux à deux au soleil. Ils sont croisés à chaque instant par les blancs dominicains, dont les enfants des pauvres viennent

baiser la main ; par les augustins, au froc blanc et noir ; les ermites à longue barbe, les camaldules, jésuites, barnabites, passionistes, carmes chaussés, carmes déchaussés, minimes, mineurs conventuels, mineurs capucins, et par les cinq mille prêtres ou abbés portant l'habit noir à larges basques et un tricorne deux fois grand comme ceux de France.

Il y a sur la tour du collége romain tenu par les jésuites un mât surmonté d'une grosse boule ; à midi précis, cette boule tombe au pied du mât, et, au même instant, un coup de canon part du fort Saint-Ange. A ce signal, l'aristocratie et les bourgeois envahissent le Corso. Le Corso est une rue qui, partant du pied du Capitole, se prolonge, du sud au nord, jusqu'à la porte du Peuple et coupe Rome moderne en deux parties à peu près égales. La plaine que ce Cours, pour nous servir de l'expression française, sépare jusqu'à la place de Venise, formait jadis l'emplacement du Champ-de-Mars. Il suffit de jeter les yeux sur un plan de Rome ancienne pour reconnaître que la rue actuelle fut bâtie sur la voie Flaminienne, à laquelle se rattachait la via Lata, continuant la ligne droite jusqu'à la porte des Triomphes, sous le Capitole. Des monuments qui bordaient la rue primitive, il ne reste que la colonne Antonine, debout encore sur la place Colonna, malgré les siècles et la foudre. Vers le fond du Champ-de-Mars, entre le Tibre et la porte du Peuple, s'élevait un magnifique mausolée qu'Auguste fit construire pour y dormir durant l'éternité. Imitation grandiose du tombeau qu'Artémise dédiait à la mémoire de son époux, la dernière demeure d'Auguste dominait le Champ-de-Mars et se présentait comme une colossale tour ronde à quatre étages, soutenue par des colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre, entourée d'une ceinture de cyprès et de lauriers verts, et couronnée par la statue d'Auguste.

On y entrait par une seule porte, après avoir traversé le bois qui l'environnait, et dont Auguste voulut que les allées fussent publiques, et par trois enceintes. Deux obélisques, trophées de la guerre d'Egypte, allongeaient leurs flèches mystérieuses devant la porte principale. Des urnes d'or y renfermaient les cendres du grand empereur, que le Marcellus de Virgile y précéda. Etrange vicissitude des choses humaines ! le mausolée du pacificateur de l'univers est devenu un repaire de saltimbanques. La dernière voûte, en s'écroulant, a formé un amphithéâtre qui sert aujourd'hui d'arène pour la joute du taureau ; et, pour un demi-paul, le dernier facchino de *Ripa grande* peut à présent fouler aux pieds la cendre des Césars !... Indépendamment des jours de comices ou d'élections, les anciens Romains passaient une partie de leur vie au Champ-de-Mars. De la sixième heure à la huitième, c'est-à-dire de midi à deux heures, ils s'y rendaient pour assister ou prendre part aux exercices gymnastiques. Là, une vigoureuse jeunesse tirait de l'arc, luttait, lançait le javelot, et, comme nous l'apprend Ovide, égalait presque la rapidité des chevaux sur cet immense tapis vert. Conduits par une de ces mystérieuses et instinctives fidélités de la tradition, qui guide les générations nouvelles et les ramène dans la voie des générations mortes, les Romains modernes viennent deux fois par jour, à midi et à quatre heures, se promener, au Corso, sur ce vieux sol battu pendant quinze cents ans par les pieds de leurs pères. La physionomie des lieux et des hommes a bien changé pourtant : l'élégant palais Doria, chef-d'œuvre de Valvasori, le palais Sciarra, le palais Torlonia, aussi riche que son propriétaire, les palais Chigi et Raspoli ont remplacé les portiques d'Europe, de Pola, de Constance ; aux temples de Minerve, d'Isis, de Sérapis, ont succédé les églises de Sainte Marie *in monte*, de Jésus-et-Marie, de Saint-Charles, de Sainte-Marie *in via Lata* ; au lieu de ces Quirites énergiques, luttant demi-nus sur le gazon, ou retrempant leur vigueur dans l'eau jaune du Tibre, on ne trouve plus qu'une race énervée, effacée, étriquée dans son habit noir, ayant à peine la force de fumer le cigare et de se traîner, en saluant de la tête et du doigt, de la porte del Popolo au palais de Venise.

Le peuple, lui, n'est pas dégénéré et non moins fidèle à la tradition, mais avec plus d'activité et d'intelligence. Il recompose quelquefois l'histoire dans ses fêtes, comme j'en eus la preuve en descendant au Corso, le second jeudi d'octobre.

A cette époque de l'année, les anciens Romains célébraient les féries de Vertumne, dieu des jardins. On le couronnait de fleurs, on en couvrait les puits et les fontaines, et des courses de chars, des bouquets donnés par les pontifes en l'honneur de l'hiver, signalaient ce mois, le plus heureux pour Rome, car il ramène les jours sans canicule et sans *malaria*. Reproduisant encore les mythes poétiques du paganisme, tous les lundis et les jeudis d'octobre, les Transtévérines courent joyeusement la ville. Parées de leur plus frais costume, qui, d'ordinaire, consiste en une sorte de basquine de velours vert, ou amaranthe, un jupon de couleur et un chapeau de castor orné de roses ou de plumes, elles se promènent quatre à quatre en *legno* découvert, en chantant, agitant des bouquets, et accompagnant leurs chansons du ronflement sourd et des grelots du tambour de basque.

Assis devant le *cambio monete* du spirituel Baldini, le changeur artiste de Rome, le fougueux *Verdiano* qui, pour un nouvel opéra de Verdi, son maëstro, donnerait la moitié de ses piles d'écus romains, je suivais de l'œil ces pimpantes Transtévérines, si gaies, et si roses sous leurs chapeaux fleuris, lorsqu'un énorme bouquet, lancé par une des plus folles, vint s'effeuiller sur mes genoux. Je me levai, croyant à une méprise, et cherchant à qui s'adressait la provocation ; mais le *legno* d'où elle partait s'était arrêté, et celle qui occupait, comme la plus belle, la place d'honneur, à côté du *cocchiere*, m'appelait évidemment, en criant : *Signore! signore francese, eccomi!...* C'est moi, seigneur français ! Je m'avançai ; mais j'avais beau consulter mes souvenirs, je n'y trouvais rien qui se rattachât, de près ou de loin, à la belle Transtévérine : ce fut elle qui illumina ma mémoire. Après avoir joui quelque temps de mon embarras : Comment! s'écria-t-elle, avec l'accent plein et vibrant de son faubourg; comment, seigneur français, vous avez oublié la petite Severina de la Longara?

Je poussai un cri de surprise ! A mon premier voyage à Rome, en 1843, la plus agréable de mes courses quotidiennes avait pour but le palais Corsini : ce palais renferme l'une des meilleures bibliothèques de la ville, que son noble propriétaire met gracieusement à la disposition des savants et des étrangers. Attiré par la richesse du fonds et la courtoisie des custodes, je m'y rendais tous les jours, et avais coutume, en sortant, d'aller me reposer, jusqu'à l'angélus, à côté du tombeau du Tasse, sous les tilleuls de la plateforme de Sant'-Onofrio. Tout près du palais Corsini, se trouvait une marchande de limons et de *sigarri*, dont la petite fille m'attendait chaque jour, à trois heures, au bas de l'escalier de la bibliothèque, pour m'apporter un cigare et du feu : deux baïoques, trois quelquefois, qui la rendaient bien heureuse, payaient cette attention. Or, neuf ans s'étaient écoulés ; l'enfant, qui avait des traits charmants, était devenue l'une des plus ravissantes femmes de Rome, et

jamais, dans la reine des fêtes d'octobre de 1852, je n'aurais, certes, reconnu *la bambina* du Transtévère!

— Signore, me dit-elle, en riant de mon étonnement, je me marie après-demain, et veux vous montrer mon promis!...

— Volontiers, Severina; mais quand?..

— Tout de suite, si vous voulez?

— Où est-il?...

— A San-Paolo, où nous allons manger la *frittata*.

— Je vais prendre un *legno*. En voilà un, reprit-elle; venez avec nous!... Oui, oui, crièrent les quatre autres, venez avec nous! Au fait, me dis-je, pourquoi non?... Nous serons bien un peu serrés, mais le proverbe a raison: *Non e miel senza mosche* (il n'y a pas de miel sans mouches); puis, Saint-Paul est à deux pas, *via! cocchiere*, à *San-Paolo!*... Une allée de deux milles de long, bordée de chaque côté par deux lignes de robiniers, aux feuilles découpées à jour, comme de la dentelle, conduit de l'ancienne porte Ostiense à la basilique du grand apôtre. Cinq ou six cahutes, qu'entourent des cabinets couverts de roseaux, s'élèvent un peu en avant du portique de l'église, sur le bord du Tibre. C'est là que nous nous arrêtâmes. Ce



Le comte Mastaï (Pie IX) enseignant à lire aux enfants de l'hospice Giovanni. Dessin de G. Janet.

gai pèlerinage est un des amusements nationaux de Rome moderne. Les gens du peuple, et ceux de la classe aisée même, ne conçoivent pas de plaisir plus doux: aller manger l'omelette à l'huile à Saint-Paul, c'est couronner une journée de fête. Après la *frittata*, il n'y a plus rien à désirer.

La nôtre nous attendait, préparée d'avance par les soins des parents des jeunes filles et du fiancé de Severina, robuste tailleur de pierres (*scarpellino*), dont le visage se rembrunit singulièrement à mon aspect. Pour chasser cette humeur, qui sentait son coup de couteau d'une lieue, la Transtévérine n'eut qu'à lui jeter deux mots à l'oreille. Alors sa physionomie farouche s'éclaircit, il daigna me faire une inclination de tête, et nous nous assîmes. Je crus devoir, toutefois, me ménager ses sympathies, en annonçant tout haut: d'abord, que je partais le lendemain, et puis que je ne toucherais pas à la *frittata*, à moins que Scipione (tel était le nom du promis), ne m'autorisât à offrir à sa fiancée, comme cadeau de noces, une paire d'*orecchini* (boucles d'oreilles) d'or. Cette double déclaration amena

le sourire sur toutes les lèvres : je me trouvai aussitôt de la famille, et le festin fut joyeux.

En ces occasions, il n'est pas de bonnes fêtes sans danses : le tambour de basque frémissait déjà sourdement sous le doigt impatient de nos *belline*, mais ces préludes cessèrent tout à coup, à l'apparition d'un nouveau groupe de Transtévérines : elles dansaient toutes au son du tambour, que frappait avec une sorte de frénésie la plus âgée de la bande. Celle-ci pouvait avoir de vingt à vingt-deux ans ; mais qui l'avait vue une fois ne devait jamais l'oublier. Avec une taille et une physionomie de statue antique, elle avait une pose un peu théâtrale peut-être, mais pleine de grâce et de majesté. Ses yeux noirs lançaient des éclairs, et elle déployait dans sa danse sauvage une ardeur, un abandon et une fougue dont rien ne saurait donner l'idée. A mesure qu'elle allait, tournant avec une rapidité vraiment vertigineuse, le tambour volait dans ses mains, et tournoyait comme une roue au-dessus de sa tête, versant, à travers ses grondements sourds, des flots de notes frénétiques. Tant que dura cet étrange ballet, je gardai le silence comme les autres ; mais quand la danseuse tomba, hors d'haleine, à mon côté :



Types et costumes romains, ecclésiastiques, civils et militaires. Dessin de V. Foulquier.

— Severina, dis-je, à voix basse, quelle est cette femme pâle ?...

— Une pauvre fille bien malheureuse, signore.

— Eh ! quoi ? aurait-elle perdu la raison ?...

— Cela vaudrait mieux, signore amico, murmura le tailleur de pierres.

— Que lui est-il donc arrivé ?...

— Un malheur et une terrible aventure, qu'elle va vous conter elle-même, car parler aux autres de son chagrin ne lui déplaît pas et la soulage. Franceschina, ajouta-t-il, bois ce verre d'Orvieto et dis à ce *forestiere* (étranger) ce qui t'arriva l'avant-veille de la Toussaint, à Santa-Maria Transpontina ?...

— Est-ce par simple curiosité, qu'il veut savoir cela, *lui*, me demanda Franceschina ?...

— Non, répondis-je avec émotion ; c'est par sympathie vraie et cordiale.

— Écoute, dit-elle, en me serrant la main. J'avais, il y a trois ans, un promis, comme Severina, qui allait m'épouser : avec la permission de ma mère et du *padre* mon

confesseur. Je lui donnai mon cœur de bonne foi. Comme gage de la promesse, nous échangeâmes les anneaux devant l'image de la Madone : je pris cette alliance, et il reçut de moi une bague antique, trouvée dans un tombeau de la voie Appia. Maudite bague ! elle nous porta malheur. Quelques jours avant le mariage, auquel mon père, qui aurait préféré pour gendre un cousin de Marino, ne consentait que très à regret, on fit la révolution. Ah ! Dieu ! signore, quel désastre pour nous ! Mon père qui savait bien que Sebastiano deviendrait soldat, ne voulut plus qu'on parlât de noces. Après la guerre, disait-il toujours, après la guerre ! Tes compatriotes vinrent à la villa Panfili. On se battait là tous les jours, et on eût beau dire, je ne quittai plus la porte San-Pancrazio ; car mon promis était au Vascello, avec les soldats de Garibaldi. Hélas ! hélas ! je ne devais pas le revoir vivant. Le 29 juin, au soir, on rapporta beaucoup de Romains blessés, et beaucoup d'autres qui ne souffraient plus. Parmi ces derniers était Sebastiano. J'avais perdu connaissance, et ne revins à moi qu'à la maison.

— Je vous plains, lui dis-je, touché de ses larmes.

Le lendemain, entendez-vous, signore, le lendemain ! ils ne laissaient pas même passer un jour, mon père m'ordonna d'épouser le cousin de Marino, et comme je fondais en pleurs, ma mère me dit d'obéir, et chacun parla comme ma mère ! Désespérée, éperdue, je tombai à leurs pieds. Ils furent inflexibles. Eh bien ! leur dis-je, sacrifiez-moi, tuez-moi, marchez-moi sur le cœur, j'y consens, pour ne pas être devant Dieu une fille rebelle ; mais Sebastiano a ma bague, et tant que je ne l'aurai pas moi-même retirée de son doigt, la promesse tient, je ne puis être à un autre. Mon père convint que j'avais raison et le cousin aussi. Les parents se consultèrent, et il fut décidé qu'à la nuit j'irais prendre la bague au doigt du cadavre de Sebastiano. Mon père, ma mère, le padre confesseur, et le cousin, devaient m'accompagner. Celui-ci pâlit, hésita, et finit par refuser de nous suivre. Son trouble me donnait des soupçons : j'insistai, et il fallut bien qu'il vînt ; mais il était encore plus tremblant et plus pâle que moi !...

— Je le conçois sans peine. Et vous retrouvâtes le malheureux fiancé ?...

— Dans l'église de Santa-Maria Transpontina. Il était là, raide et glacé, au milieu de beaucoup d'autres. Le Père dit une prière, mes parents se mirent à genoux, et tandis que je sanglotais, le cousin de Marino s'évanouit, ce qui me surprit d'autant plus qu'il était dur de cœur et passait pour avoir vécu dans la Macchia avec les brigands.

— Pauvre fille ! vous eûtes besoin d'un grand courage !

— Oui, oui, on avait beau m'encourager, il n'était impossible de toucher à cette bague et de ne pas baigner le cadavre de larmes ; enfin, ils me pressaient tant à voix basse que je l'essayai, mais en vain ; pour l'arracher de cette main gonflée par la mort, il eût fallu couper le doigt. L'odieux cousin ne craignit pas de le proposer, mais je le regardai d'un air qui lui en eût ôté l'envie. Une nouvelle tentative de ma part ne réussit qu'à déplacer le cadavre, qui tomba sur les mains. Un cri s'échappe de ma poitrine : je ne pleurais plus, je ne souffrais plus, j'étais folle d'indignation et de colère. Sebastiano avait été frappé par derrière, à bout portant, et la bourre restée dans ses habits, la bourre qui avait poussé la balle du *traditore* était une lettre que le malheureux m'écrivait la veille et qu'on m'avait volée !...

Je saisis le bras de mon père et, l'entraînant de force, je lui montrai ce papier... Assassiné ! dit-il, en reculant, ce n'est pas moi !... Jurez-le, mon père, devant le mort et la Madone ! Il le jura. Je me tournai aussitôt vers le cousin. Il venait de disparaître...

— Le misérable avait tué son rival ?...

— Comme un lâche qu'il est, oui, signore ! mais s'il revient jamais à Rome !...

— Je comprends maintenant la danse et la musique de tout à l'heure. Mais savez-vous ce qu'il faut faire, Franceschina ?...

— Oui, signore ; aller rejoindre Sebastiano, le plus tôt qu'il plaira à Dieu !...

Devant cette douleur sans faiblesse, je m'arrêtai respectueusement et me hâtai, pour dissiper nos impressions lugubres, d'appuyer l'avis de Scipione, qui proposait à ses amis de visiter l'église.

Qu'on se figure un temple de deux cent quarante pieds de long, indépendamment de la tribune, et de cent trente-huit de large, orné de cent vingt colonnes, dont quatre-vingts divisant la basilique en cinq nefs. Vingt-quatre de ces colonnes, d'un seul bloc de marbre violet, appartinrent au tombeau d'Adrien : deux piliers énormes en marbre salin de quarante-deux pieds de hauteur et d'une circonférence de trois mètres, soutenant le grand arc de la tribune ; un pavé formé de fragments de marbres funèbres, couverts encore d'inscriptions ; une mosaïque du cinquième siècle, représentant Jésus-Christ entouré de vingt-quatre vieillards et des deux grands apôtres ; au haut de la grande nef, les portraits de vingt-cinq papes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie VII ; un maître autel sous lequel reposent les reliques du tailleur de cuir de Tarse, décoré de quatre colonnes d'un beau porphyre et d'un baldaquin gothique en forme de pyramide ; puis, un admirable crucifix en bois sculpté par Cavallini ; la statue de sainte Brigitte, chef-d'œuvre de Stefano Maderno ; un saint Etienne de Fontana, et de précieuses peintures de Fentebuoni et de Lanfranc : telles étaient les merveilles de la basilique Ostiense, tel était Saint-Paul, jusqu'à la nuit du 16 juillet 1823.

Dans cette nuit néfaste, un réchaud oublié sur le toit, par un conciatetti ou couvreur, alluma un incendie qui détruisit en quelques heures l'ouvrage de quinze siècles. Tout fut consumé. Grâce au zèle apostolique de Léon XII et de ses successeurs, la basilique sort aujourd'hui de ses cendres : déjà le clocher, encore enveloppé d'échafaudages, atteint la hauteur de celui qu'abattit le feu : les murs sont intérieurement revêtus de marbre, une nouvelle forêt de colonnes, en granit du Simplon, trace les allées des cinq nefs ; quatre beaux piliers d'albâtre oriental, donnés par le pacha d'Egypte, ornent le grand autel. Le plafond et son élégante corniche étincellent de dorures. Mais quoique la reconstruction marche rapidement, et qu'un Grégoire XVI en marbre, seul dans la nef du nord, semble en activer les travaux, comme de son vivant, qui peut ressusciter ces vieilles merveilles de l'art consacrées par les siècles, retrouver les grandes poutres coupées sur le Liban, la porte de bronze fondue à Constantinople, et rendre à la basilique solitaire du Tibre ce frémissement chrétien qui passait sur l'âme de ses visiteurs ?...

En sortant de Saint-Paul, une irrésistible émotion vous entraîne vers la croix, et vous ramène impérieusement, comme si l'on était poussé par des mains invisibles, aux premiers temps du christianisme. Résister serait impossible : il faut voir Saint-Pierre, les basiliques primitives et ces ténébreuses catacombes imprégnées du sang des martyrs. C'est par là que je commençai.

MARY-LAFON.

(*La suite à un prochain numéro.*)

ANECDOTES CONTEMPORAINES.

LES GANTS D'OMER-PACHA.

Les grands faits de la guerre d'Orient n'entrent point dans notre humble cadre; mais nous pouvons glaner, en simple curieux, des anecdotes sur les héros de cette Iliade.

En voici une qui a été révélée par M. Edmond Texier, et qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

Il y a quinze ou vingt ans à peu près, un jeune homme se présentait à Widdin, et demandait Hussein-Pacha, commandant de cette place. Ce jeune homme était beau comme une femme et imposant comme un demi-dieu. Il avait le teint blanc et pur, les yeux doux et pénétrants, la taille souple et vigoureuse. Les Turcs, qui ont la superstition des physionomies, le reçurent avec cordialité et respect, et lui indiquèrent la demeure du pacha.

Hussein campait devant Widdin, sous une superbe tente. Le jeune inconnu se présenta à l'audience, juste à l'instant où Hussein se réveillait d'assez mauvaise humeur.

« — Que veux-tu ? demanda-t-il brusquement au solliciteur importun.

« — Entrer au service de Votre Excellence.

« — Je n'ai déjà que trop de serviteurs. Va-t'en. »

En Turquie, les hommes de la condition la plus humble peuvent offrir des présents à un grand seigneur, sans blesser les convenances. Le jeune homme tira donc de sa poche un petit paquet, soigneusement enveloppé, qu'il remit au pacha, en le suppliant de l'accepter.

« — Qu'est-ce que cela ? fit le pacha, quand il eut ouvert le paquet.

« — Des gants, Excellence.

« — Et à quoi cela sert-il ?

« — Quand vous marcherez au soleil, ses rayons ne brûleront pas vos mains (celles d'Hussein étaient fort blanches), et quand vous tiendrez la bride de votre cheval, vos doigts ne seront point blessés par la dureté du cuir.

« — Et comment met-on ces gants ? »

Le jeune homme passa un gant au pacha.

« — Maintenant, à l'autre. »

Le jeune homme lui rendit le même service. Hussein frappa alors trois fois dans ses mains, qu'il tint élevées au-dessus de sa tête, pendant que les officiers de sa suite entraient et restaient émerveillés devant la paire de gants.

Grâce à cette paire de gants, qui fit pendant longtemps l'admiration du pacha et de son état-major, l'inconnu fut admis au service de Hussein, et devint son aide de camp de confiance.

Or, cet inconnu était Michel Hattas, originaire de Croatie, ancien sous-inspecteur des ponts et chaussées d'Autriche, — aujourd'hui Omer-Pacha, général en chef des armées ottomanes (1).

Comment ce jeune homme sans patrie, ce fugitif sans ressource, ce Germain devenu Turc, était-il arrivé à jouer son avenir et sa destinée sur une paire de gants ? Cette histoire n'est pas moins curieuse que celle de l'audience de Hussein-Pacha.

Quatrième fils de Pierre Hattas, noble et pauvre lieutenant autrichien, Michel était si chétif en son enfance, qu'il ne vécut que par un prodige de l'amour maternel.

(1) Voy. son portrait dans le numero de janvier dern., p. 120.

A dix-huit ans, il s'engagea et fut placé dans la direction des ponts et chaussées de Carlstadt. A vingt ans, il était nommé sous-inspecteur à Zara, en Dalmatie.

Compromis dans une affaire politique, il s'exila de lui-même, et gagna la frontière turque, avec quelques sequins dans sa poche.

Le premier village ottoman qu'il traversa s'appelant *Omer-Unas*, il prit le nom d'Omer avec le turban, et s'avança au hasard dans la province de Bosnie. Des rouliers le rencontrent, l'attaquent, le dévalisent, lui ôtent jusqu'à ses habits, et le laissent tout nu sur la grande route. Un paysan le recueille, lui donne un vêtement et quelque monnaie. Il arrive ainsi jusqu'à Boujalouka, où il entre, pour vivre, comme commis, dans la boutique d'un marchand.

C'est là que l'attendait une consolation, qui faillit le détourner des sentiers ardus qui le menaient à la gloire.

Le marchand avait une fille charmante. Omer s'en aperçut aux battements de son cœur. La jeune fille, de son côté, ne put voir sans émotion cet exilé poursuivi par le sort, ce brave et savant ingénieur réduit à l'état de commis, cette main fine et blanche, mais énergique et vaillante, qui frémissait de tenir une plume au lieu de tenir une épée.

Les deux jeunes gens se comprirent sans se parler, et le père les comprit à son tour, sans avoir besoin de leurs confidences.

Il envoya, un beau matin, à Omer, deux cassettes : l'une contenait un anneau de mariage et l'inventaire de son commerce ; l'autre, une bourse pleine d'or et un sabre de Damas.

Omer devina le choix qui lui était offert : la fortune du négociant et la main de sa fille ; ou le départ et la vie militaire, avec les frais de route jusqu'au camp le plus proche.

Omer garda le livre et l'anneau, et rendit au marchand le sabre et la bourse.

Le lendemain, les deux jeunes gens étaient fiancés dans un joyeux banquet de famille.

Mais, le surlendemain, la jeune fille, écrasée par son bonheur, tombait malade, pour ne plus se relever.

Le père et le fiancé la soignèrent huit jours et huit nuits, et recueillirent, en pleurant, son dernier soupir.

Puis le marchand, reprenant le sabre et la bourse, les tendit de nouveau au jeune homme, en lui disant :

— Dieu l'a voulu ! c'était écrit ! Que la gloire vous soit plus fidèle que le bonheur !

Omer accepta l'arme cette fois, et, baisant la main glacée de sa fiancée morte, s'achemina vers Widdin, où il devint aide de camp de Hussein, comme on l'a vu.

Après la mort du pacha de Widdin, Omer se rendit à Constantinople, où il s'éleva rapidement de grade en grade jusqu'à celui de mushir, et se trouva, en 1852-54, désigné, par son mérite et ses succès, au commandement suprême des forces ottomanes contre la Russie.

Et voilà ce que peut produire une paire de gants, — placée en bonnes mains.

PITRE-CHEVALIER.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

LE TAMBOUR BILBOQUET.

Il y avait, en 1812, au 9e régiment de ligne, un petit tambour qui n'avait que neuf ans. C'était un enfant de troupe, qui s'appelait Frolut de son véritable nom, mais que les soldats avaient surnommé Bilboquet. En effet, il avait un corps si long, si maigre et si fluet, surmonté d'une si grosse tête, qu'il ressemblait assez à l'objet dont on lui avait donné le nom.

Frolut ou Bilboquet (comme vous voudrez) n'était pas, du reste, un garçon autrement remarquable. Le tambour-maître lui avait si souvent battu la mesure sur les épaules



Bilboquet jouant à la main chaude. Dessin de J. Duvaux.

avec sa grande canne de jonc, que l'harmonie du *ra* et du *fla* avait fini par lui entrer dans la tête et dans les poignets. Voilà tout. Mais il ne portait pas le bonnet de police hardiment suspendu sur l'oreille droite, comme les moindres fifres le faisaient; il ne savait pas non plus marcher en se dandinant agréablement, à l'exemple de ses supérieurs; et un jour de paye qu'il avait voulu laisser pendre son sabre par devant et entre ses jambes, comme les élégants du régiment, il s'était embarrassé les pieds en courant, et était tombé sur le nez, qu'il s'était horriblement écorché, à la grande joie de ses camarades. On riait beaucoup de lui, qui ne riait de personne, de sorte qu'il n y avait pas égalité. Aussi, avait-il dans ses habitudes un fonds de sauvagerie bien rare à son âge. Eh! comment en eût-il été autrement? Souvent il avait voulu faire comme les autres; mais, par un guignon inconcevable, il ne réussissait à rien. Quand il jouait à la drogue, il perdait toujours; et, soit malice des autres tambours, soit qu'il eût, en effet, un nez en pomme de terre, comme le prétendait son camarade de gauche, qui, tous les matins, lui répétait la même plaisanterie, en lui disant : — Range ton nez, que je m'aligne! — soit toute autre cause, toujours est-il que la drogue qu'on lui mettait sur le nez le pinçait si horriblement que les larmes lui en venaient aux yeux. D'autres fois, quand on jouait à la main chaude et qu'il était pris, au lieu de le frapper avec les mains (et des

mains de grenadiers, larges comme des battoirs de blanchisseuses, c'était déjà bien honnête), on prenait des ceinturons, sans en ôter souvent les boucles ; il y en avait même qui ôtaient leurs gros souliers à clous et qui s'en servaient pour jouer. Le pauvre Bilboquet se relevait alors furieux, pleurant de rage et de douleur ; il s'en prenait à tout le monde et ne devinait jamais. Puis, quand on était fatigué de lui avoir ainsi meurtri les doigts, on le chassait en l'appelant *cagne* et *pleurard*. Le lendemain, on retournait à l'exercice ; et comme le malheureux petit tambour avait encore les mains tout endolories de la veille, les *ra* et les *fla* n'étaient pas toujours parfaits, et la canne de jonc du tambour-maître venait immédiatement rétablir la mesure. Vous comprenez qu'il y avait de quoi dégoûter Bilboquet des plaisirs militaires ; aussi, comme je vous le disais tout à l'heure, il était très-peu communicatif, et se tenait toujours à l'écart.

Un jour, c'était le 27 juillet, le général qui commandait la brigade dont son régiment faisait partie reçoit de l'Empereur l'ordre de s'emparer d'une position qui était de l'autre côté d'un énorme ravin.

Ce ravin était défendu par une batterie de six pièces de canon, qui enlevait des files entières de soldats, et, pour arriver à l'endroit qu'avait désigné l'Empereur, il fallait



Bilboquet et le Juif de Smolensk. Dessin de J. Duvaux.

s'emparer de cette batterie. A ce moment le régiment de Frolut était sur le bord de la Dwina; car le fait que je rapporte s'est passé dans la campagne de Russie. Tout à coup on voit arriver au grand galop un aide de camp du général, qui apportait l'ordre à deux compagnies de voltigeurs de s'emparer de cette batterie. C'était une opération hardie, et où il y avait à parier que périraient plus des trois quarts de ceux que l'on y envoyait; aussi les voltigeurs, malgré leur intrépidité, se regardèrent-ils entre eux en secouant la tête, et en haussant les épaules; on en entendit même quelques-uns, et des plus anciens, qui dirent tout bas, en grognant et en se montrant les canons: « Est-ce qu'il croit, le général, que ces cadets-là crachent des pommes cuites? » ou bien : « Est-ce qu'il a envie de nous servir en hachis aux Cosaques, qu'il nous envoie deux cents contre cette redoute? »

— Soldats! s'écria l'aide de camp, c'est l'ordre de l'Empereur. Et il repartit au galop.

— Fallait donc le dire tout de suite, blanc-bec, dit alors un vieux sergent, en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil. Allons, allons, faut pas faire attendre le petit caporal; quand il vous a dit : Allez vous faire tuer, il n'aime pas qu'on rechigne.

Cependant il entrait encore quelque hésitation dans cette compagnie, et déjà deux fois le capitaine qui les commandait avait donné l'ordre au tambour-maître de

prendre deux tambours, de se mettre en avant et de battre la charge. Celui-ci restait appuyé sur sa grande canne, hochant la tête et peu disposé à obéir. Pendant ce temps, Bilboquet, à cheval sur son tambour et les yeux levés sur son chef, sifflait un air de fifre et battait le pas accéléré sur ses doigts. Enfin, l'ordre venait d'être donné une troisième fois au tambour-maître, et il ne paraissait pas disposé à obéir davantage, lorsque tout à coup Bilboquet se relève, accroche son tambour à son côté, prend ses baguettes, et, passant sous le nez du tambour-maître, le toise avec orgueil, lui rend d'un seul mot toutes les injures qu'il avait sur le cœur, et lui dit : «Eh bien ! viens donc, grande cagne ! »

Le tambour-maître veut lever sa canne ; mais déjà Bilboquet était à la tête des deux compagnies, battant la charge comme un enragé. Les soldats, à cet aspect, s'avancent après lui, et courent vers la terrible batterie. Elle décharge d'un seul coup six pièces de canon, et des rangs de nos braves voltigeurs s'abattent et ne se relèvent plus. La fumée, poussée par le vent, les enveloppe, le fracas du canon les étourdit ; mais la fumée passe, le bruit cesse un instant, et ils voient debout, à vingt pas devant eux, l'intrépide Bilboquet battant la charge, et ils entendent son tambour, dont le bruit, tout faible qu'il est, semble narguer tous ces gros canons qui viennent de tirer. Les voltigeurs courent toujours, et toujours devant eux le tambour et son terrible *rrrlan, rrrlan*, qui les appelle. Enfin, une seconde décharge de la batterie éclate et perce d'une grêle de mitraille les restes de deux belles compagnies. A ce moment, Bilboquet se retourne et voit qu'il reste à peine cinquante hommes des deux cents qui étaient partis, et aussitôt, comme transporté d'une sainte fureur de vengeance, il redouble de fracas : on eût dit vingt tambours battant à la fois ; jamais le tambour-maître n'avait si hardiment frappé une caisse. Les soldats s'élancent de nouveau et entrent dans la batterie, Bilboquet le premier, criant à tue-tête aux Russses : « Les morceaux en sont bons, les voici ; attendez ! attendez ! »

Pendant ce temps, l'Empereur, monté sur un tertre, regardait exécuter cette prise héroïque. A chaque décharge il tressaillait sur son cheval isabelle ; puis, quand les soldats entrèrent dans la batterie, il baissa sa lorgnette, en disant tout bas : « Braves gens !... » Et dix mille hommes de la garde qui étaient derrière lui se mirent à battre des mains, à applaudir en criant : « Bravo, les voltigeurs !!! » Et ils s'y connaissaient, je vous jure !

Aussitôt, sur l'ordre de Napoléon, un aide de camp courut jusqu'à la batterie et revint au galop.

— Combien y sont-ils entrés? dit l'Empereur.

— Sire, quarante et un, répondit l'aide de camp.

— Quarante et une croix demain, dit l'Empereur en se retournant vers son major général.

Véritablement, le lendemain, tout le régiment forma un grand cercle autour des restes des deux compagnies de voltigeurs, et on appela successivement le nom des quarante braves qui avaient pris la batterie, et l'on remit à chacun d'eux la croix de la Légion-d'honneur. La cérémonie était finie, et tout le monde allait se retirer, lorsqu'une voix sortit du rang et fit entendre ces mots avec un accent de surprise : « Et moi !... moi !... je n'ai donc rien ? »

Le général qui distribuait les croix se retourna et vit planté devant lui notre camarade Bilboquet, les joues rouges et l'œil presque en larmes.

— Toi ! lui dit-il, que demandes-tu ?

— Mais, mon général, j'en étais, dit Bilboquet presque en colère ; c'est moi qui battais la charge en avant, c'est moi qui suis entré le premier.

— Que veux-tu, mon garçon ! on t'a oublié, répondit le général ; d'ailleurs, ajouta-t-il, tu es encore bien jeune, et on te la donnera *quand tu auras de la barbe au menton*. En attendant, voilà de quoi te consoler.

En disant ces mots, le général tendit une pièce de quarante francs au pauvre Bilboquet, qui la regarda sans penser à la prendre. Il s'était fait un grand silence autour de lui ; chacun le considérait attentivement et demeurait immobile devant le général ; de grosses larmes roulaient dans les yeux du petit tambour. Ceux qui l'avaient le plus maltraité paraissaient attendris, et peut-être allait-on élever une réclamation en sa faveur, lorsqu'il releva vivement la tête, et dit au général : « Donnez toujours ; ce sera pour une autre fois. »

Et, sans plus de façon, il mit la pièce dans sa poche, et s'en retourna dans son rang, en sifflant d'un air délibéré.

A partir de ce jour, on ne se moqua plus autant du petit Bilboquet ; mais il n'en devint pas plus communicatif ; au contraire, il semblait rouler dans sa tête quelque fameux projet ; et, au lieu de régaler ses camarades, comme ils s'y attendaient, il serra soigneusement son argent.

Quelque temps après, les troupes françaises entrèrent à Smolensk, victorieuses et pleines d'ardeur : Bilboquet en était, et, le jour même de l'arrivée, il alla se promener par la ville, paraissant très-content de presque tous les visages ; il les considérait d'un air riant, et semblait les examiner comme un amateur qui veut choisir des marchandises.

Il faut vous dire cependant qu'il ne regardait ainsi que les paysans qui portaient de grandes barbes. Elles étaient, sans doute, très-belles et très-fournies, mais toutes d'un roux si laid, qu'après un moment d'examen Bilboquet tournait la tête et allait plus loin. Enfin, en allant ainsi, notre tambour arriva au quartier des Juifs. Les Juifs, à Smolensk, comme dans toute la Pologne et en Russie, vendent toutes sortes d'objets, et ont un quartier particulier. Dès que Bilboquet y fut entré, ce fut pour lui un vrai ravissement : imaginez-vous les plus belles barbes du monde, noires comme de l'ébène ; car la nation juive, toute dispersée qu'elle est parmi les autres nations, a gardé la teinte brune de sa peau et le noir éclat de ses cheveux. Voilà donc Bilboquet enchanté. Enfin, il se décide et entre dans une petite boutique où se trouvait un marchand magnifiquement barbu. Le marchand s'approche de notre ami et lui demande humblement, en mauvais français :

— Qué foulez-fous, mon betit monsir?

— Je veux ta barbe, répondit lestement Bilboquet.

— Mon parpe ! dit le marchand stupéfait, fous foulez rire?

— Je te dis, vaincu, que je veux ta barbe, reprend le vainqueur superbe, en posant la main sur son sabre ; mais ne crois pas que je veuille te la voler : tiens, voilà un Napoléon de quarante francs, tu me rendras mon reste.

Le pauvre marchand voulut faire entendre raison au petit Bilboquet ; mais il était entêté comme un cheval aveugle, et il s'engagea une dispute, qui attira bientôt quelques soldats. Ils entrèrent pour s'informer du motif de la querelle, et ils trouvèrent l'idée du tambour si drôle, qu'ils obligèrent le pauvre Juif à lui céder sa barbe, et l'un d'eux, Gascon, et perruquier du régiment, tira des rasoirs de sa poche, et se mit à raser le marchand, sans eau ni savon ; puis, après l'avoir horriblement écorché, il remit sa tonte à Bilboquet, qui l'emporta triomphant.

En arrivant au régiment, il la fit coudre par le tailleur sur un morceau de peau d'âne, d'un tambour crevé, et sans rien dire à personne de son dessein, il la mit au fond de

son sac. On en causa pendant quelques jours, mais il fallut bientôt songer à autre chose, et personne ne pensait plus au petit Bilboquet, quand on entra à Moscou.

Alors arrivèrent les affreux malheurs que tout le monde connaît ; il fallut battre en retraite à travers un pays désert et des neiges sans fin. Je ne veux pas vous faire un tableau de cet horrible désastre ; c'est une chose trop vaste et trop épouvantable vraiment pour que je vous en parle cette fois : qu'il vous suffise de savoir que chacun s'en retournait comme il le pouvait, et que c'est à peine s'il revint quelques régiments réunis en corps d'armée et obéissant à ses généraux. Le 9e de ligne, celui de Bilboquet, était de ce nombre. Il était de l'arrière-garde, qui empêchait les milliers de cosaques, qui suivaient la retraite de l'armée, de massacrer les malheureux soldats isolés.

Un jour, ils venaient de franchir une petite rivière ; et, pour retarder la poursuite des Russes, on avait essayé de faire sauter deux arches de pont en bois qu'on venait de traverser ; mais les tonneaux de poudre avaient été posés si précipitamment, que l'explosion ne produisit que peu d'effet : les arches furent cependant démantibulées ; mais toute la charpente appuyait encore sur une poutre qui la retenait, et qui, si l'ennemi fût arrivé, eût bientôt permis de reconstruire le pont.

Le général de brigade qui commandait, voyant que le salut d'une partie de l'armée dépendait de la destruction de ce pont, voulut envoyer quelques sapeurs pour abattre cette poutre et entraîner le reste de la charpente ; mais, au moment où ils s'apprêtaient à s'embarquer, l'ennemi arriva de l'autre côté de la rivière et commença un feu si terrible, qu'il ne paraissait pas probable qu'aucun sapeur pût arriver vivant jusqu'à la fatale poutre. Aussi, allait-on se retirer en se contentant de riposter, lorsque tout à coup on voit s'élancer un soldat dans la rivière, une hache sur l'épaule : il plonge et reparaît bientôt ; et, à sa grande barbe, on reconnaît que c'est un sapeur qui se dévoue au salut de tous. Tout le régiment, attentif, le suit des yeux, tandis qu'il nage et que les ennemis font bouillonner l'eau autour de lui d'une grêle de balles ; mais le brave sapeur n'en avance pas moins vigoureusement. Enfin, il arrive après des efforts inouïs, monte sur le pied de la pile, et en quelques coups de hache abat le reste de la poutre qui semblait de loin énorme, mais qui était aux trois quarts brisée. Aussitôt la charpente des deux arches s'abîme dans la rivière, l'eau jaillit en l'air avec un fracas terrible, et l'on ne voit plus le brave sapeur. Mais tout à coup, parmi les débris qui surnagent, on l'aperçoit se dirigeant vers la rive. Tout le monde s'y élance, rempli d'admiration et de joie ; car, malgré tant de malheurs, on était joyeux de voir faire de si nobles actions ; on tend des perches au nageur, on l'excite, on l'encourage ; le général lui-même s'approche de l'eau, et n'est pas peu étonné d'en voir sortir, qui ? Bilboquet avec une grande barbe noire au menton.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écrie-t-il, et que signifie cette mascarade ?

— C'est moi, dit le tambour, c'est Bilboquet, à qui vous avez dit qu'on lui donnerait la croix quand il aurait de la barbe au menton. En voici une qui est fameuse ! j'espère... Allez, allez, je n'y ai rien épargné ; il y en a pour votre pièce de quarante francs.

Le général demeura stupéfait de tant de courage et de finesse à la fois. Il prit la main à Bilboquet comme s'il eût été un homme, et lui donna sur-le-champ la croix que lui-même portait à sa boutonnière, et qu'il avait gagnée aussi à force de bravoure et de services.

A partir de cette époque, les plus anciens du régiment saluaient Bilboquet avec amitié, et le tambour-maître ne lui donna plus de coups de canne sur les épaules.

Feu Frédéric SOULIÉ.

MUSÉE DES SOUVERAINS AU LOUVRE (1).

LE MIROIR ET LE BOUGEOIR DE MARIE DE MÉDICIS.

— Pour vous donner une idée de l'intérêt qu'offrent ces reliques royales, me dit l'archiviste ***, en m'introduisant dans la *Salle des Bourbons*, contemplez seulement ces deux petits chefs-d'œuvre de l'art vénitien, ce miroir de toilette et ce bougeoir, envoyés par la Sérénissime République à Marie de Médicis, femme d'Henri IV.

La reine en fut si charmée, qu'elle garda à son service l'homme qui les lui apportait de Venise.

Cet homme était une espèce de philosophe, cachant la sagesse d'un Mentor sous le franc-parler d'un bouffon de cour. Il le montra bien à la souveraine inconstante, dont il sut captiver le cœur et l'esprit jusqu'au bout.

Quand il posa le miroir et le flambeau sur la table de Sa Majesté, il lui dit, en souriant dans sa barbe :

— Je vous préviens, madame, qu'à la lueur de cette lumière, je verrai vos pensées dans cette glace, toutes les fois que vous y mirerez votre visage.

— J'accepte la gageure, répondit la reine ; et vous me ferez, chaque soir, la lecture dans ce livre transparent.

Lorsque Marie de Médicis se releva, après avoir mis au monde le Dauphin (depuis Louis XIII) :

— Que dit le miroir fatidique ? demanda-t-elle au Vénitien.

— Que vous croyez avoir donné à la France un aiglon, mais que vous lui avez donné simplement une colombe. Tel qu'il est, cet enfant serait le bon ange de votre ménage, si vous en chassiez le mauvais génie de vos caprices.

Ces paroles valurent à Henri IV quelques semaines de repos dans son intérieur ; mais l'humeur fantasque de *Marion* ne tarda pas à y ramener l'enfer « d'où le roi se sauvait », malgré le bon Sully.

Couronnée à Saint-Denis, le 13 mai 1610, Marie de Médicis apprit le lendemain qu'elle était veuve par l'assassinat de son mari.

Le confident hésita à lire dans le miroir. Sommé enfin par la reine, il osa lui dire à l'oreille :

— La glace prétend que vous n'êtes pas « assez surprise ni assez affligée de la mort d'un des plus grands rois

(1) Voyez la table du tome XX et octobre dernier.

qu'ait eus la France » (1). Vous ne pensez qu'à être régente, et Henri IV n'a pas eu le temps de vous donner ce titre...

La reine pâlit, se mordit la lèvre, appela le duc d'Epernon, et le chargea de la faire nommer régente par le Parlement, entouré de troupes fidèles à sa cause. C'est ce qui eut lieu, comme vous le savez, quelques jours après.

Cette régence ne fut qu'une bataille de favoris : Léonora Galigaï, le maréchal d'Ancre, le duc de Luynes, etc., dont la reine partagea les vicissitudes, tantôt sur le trône, tantôt en prison, tantôt dans l'exil (2). Rappelée à la tête du Conseil, à la mort de Luynes, elle y imposa à Louis XIII un certain évêque de Luçon.

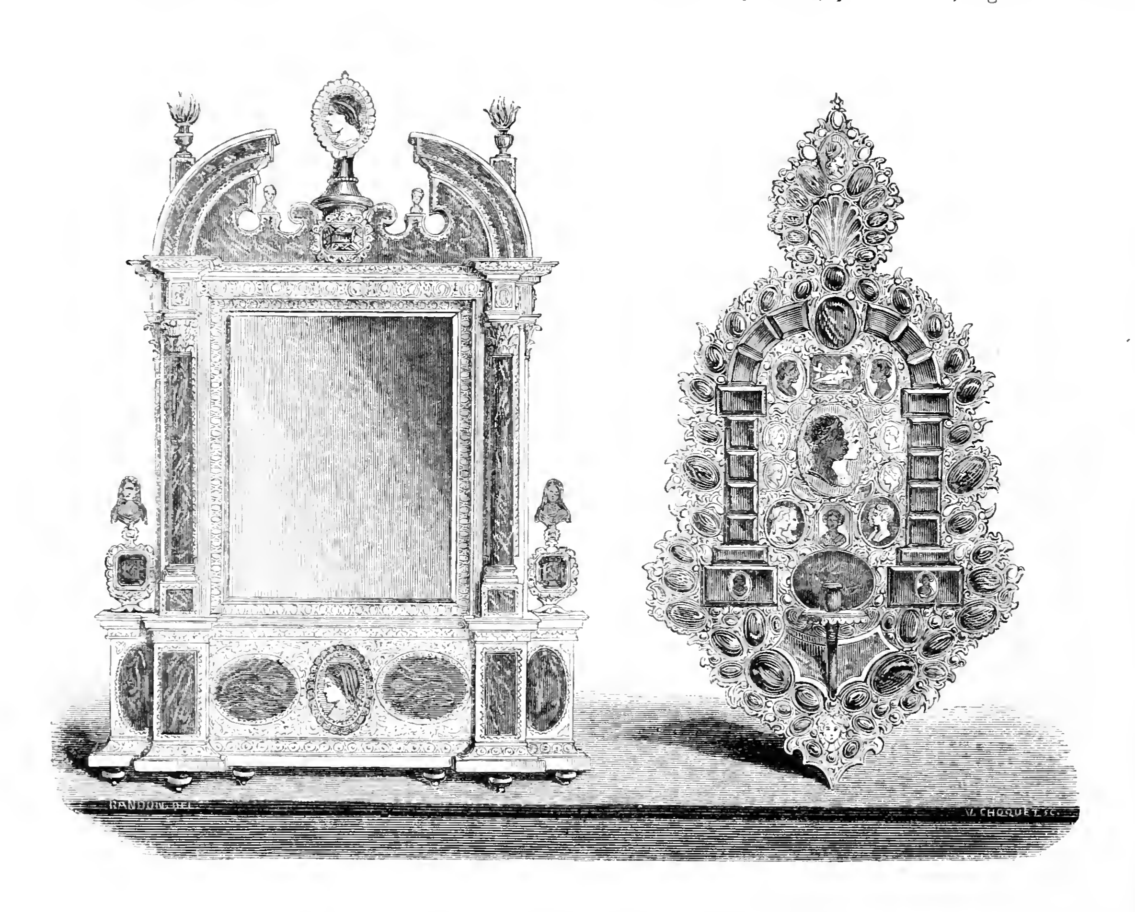
— Que voyez-vous dans le miroir? demanda-t-elle ce jour-là au philosophe.

— Un maître que vous prenez pour un esclave, et qui sera bientôt plus régent que la régente, et plus roi que le roi.

La fameuse *journée des dupes*, en jetant Marie au château de Compiègne, montra en effet ce qu'était l'évêque de Luçon, devenu le cardinal de Richelieu et l'arbitre de la France et de l'Europe.

Si vous allez à Cologne, on vous y fera voir une maison qui porte encore le nom de Marie de Médicis; vous y monterez dans une espèce de grenier qu'un pauvre dédaignerait pour demeure.

C'est là, cependant, que la reine, régente de France,



Musée des Souverains. — Miroir et bougeoir de Marie de Médicis.

celle qui avait bâti le palais du Luxembourg, termina ses jours, dans l'abandon, le dénûment et la détresse.

De tous ses beaux meubles, auxquels elle tenait tant, de tous ses bijoux, qu'elle cachait dans sa paillasse à chaque déroute, elle n'avait conservé, dans son dernier exil, que le miroir et le flambeau de Venise, emportés par le fidèle et impuissant devin de ses malheurs.

— Que dit la glace prophétique? lui demanda-t-elle à son moment suprême.

— Que votre mort rachète votre vie, madame, et fera la honte de ceux qui font votre misère.

Le Vénitien aurait pu ajouter : « En même temps que votre mémoire se relèvera en France et votre statue dans vos palais, les deux joyaux de votre toilette retrouveront une place honorable au milieu des souvenirs de la monarchie, dans votre propre chambre nuptiale du Louvre, entre l'épée de combat de votre mari Henri IV et le fusil de chasse de votre fils Louis XIII, à côté de l'arbalète avec laquelle vous aimiez tant à tirer aux oiseaux. »

P.-C.

(1) Paroles textuelles du président Hainault dans son *Histoire*. Henri IV, de son côté, avait dit à Marie de Médicis : « Vous avez raison de demander que nos ans soient égaux, car la fin de ma vie sera le commencement de vos peines. » (*Histoire de la mère et du fils*, attribuée à Richelieu.)

(2) Voyez l'histoire de Concini et de Luynes, t. XIII du *Musée des Familles*, p. 323 et t. XIV, p. 209.

suivent furent dits en allemand, que Paul avait eu le temps d'apprendre, le malheureux.

— N'aie pas peur, mon bon Reibach, dit-il en souriant, c'est mon frère...

— Oh ! vous n'avez pas besoin de le dire, répondit le geôlier : il vous ressemble si fort que, l'ayant rencontré sur le chemin, j'ai cru que c'était vous qui nous faisiez faux-bond, et comme je ne trouvais pas cela bien de votre part, sans compter le mal qui m'en serait arrivé, je vous ai... je l'ai ramené ici... monsieur excusera l'impolitesse...



Le présent de noces de Julien à Laure (Page suivante).

— Oh ! il n'y a pas de mal, mon vieux, dit Paul, et au contraire, tu juges si nous avons à te remercier...

— Mais est-ce singulier, dit Reibach qui ne pouvait revenir de son étonnement, et regardait toujours les deux frères, c'est la même figure, la même taille, la même voix ; pour sûr, vous êtes jumeaux, car on dirait deux œufs de la même poule... Eh bien ! vous ne savez pas, dit-il tout bas et en souriant à Paul, ça me fait plaisir de vous voir ensemble... mais il faut que j'aille prévenir le chef.

Et il sortit aussitôt.

Un instant après, il revint avec M. le surintendant.

— Monsieur, dit Paul à celui-ci, n'ai-je pas eu raison de soutenir devant mes juges que je n'étais pas René Pertuis, et que je m'appelais Paul Lardin ?... Voilà mon frère, et il est impossible d'en douter rien qu'en nous voyant... Maintenant examinez son passe-port, et il dit à Julien de montrer son passe-port. Il se nomme Julien Lardin.

Le surintendant, après s'être assuré que la pièce était bien en règle, et s'être fait exhiber de nouveau la lettre de l'ambassadeur de France, dit qu'il allait rendre compte au gouvernement et il se retira.

Nos deux frères sont restés seuls. Ils se regardent, se

prennent les mains et s'embrassent encore pour s'assurer qu'ils ne font point un rêve.

— Mais, dit Paul, qu'est-ce qui t'a amené ici, comment es-tu parvenu à savoir que j'y étais?... car cette police autrichienne est sourde et muette, aveugle, inflexible... On n'a jamais voulu m'entendre, on ne m'a pas permis d'écrire une lettre...

Julien lui présenta la bague d'or...

— Comment, s'écria Paul, au plus haut degré de l'étonnement, ce moyen a réussi !...

— Oui, dit Julien. Un jour, à Paris, j'ai voulu donner la liberté à des hirondelles qu'on retenait en cage, en réparation, tu sais bien, de mes vilains coups de fusil de Brisenoix, et parmi elles s'est trouvée ta petite messagère...

— Ah ! mon ami, dit Paul en levant les yeux au ciel, remercie Dieu avec moi, car il y a là un miracle, et c'est lui seul qui les fait...

— Oui, je le reconnais, dit Julien, Dieu nous a protégés... Et aujourd'hui encore... j'avais vu le surintendant...

— Tu l'avais vu?...

— Oui, et après cette réponse : *Il n'y a ici d'autres Français qu'un nommé René Pertuis*, je partais désespéré, et tout était perdu si je n'avais rencontré ce brave homme qui m'a sauté à la gorge... Mais à ton tour, raconte-moi donc...

— Ecoute, dit Paul, et juge tout ce que j'ai souffert. J'étais parti de Gênes pour Milan. Dans la diligence, je liai conversation avec un jeune homme français de bonnes manières, d'instruction et d'esprit. Il me dit qu'il allait à Milan, comme moi, pour son plaisir. Arrivés à Novare pour y passer la nuit, on nous coucha dans la même chambre. Je dormis d'un profond sommeil. Le lendemain, avant le jour, ayant été réveillé par un bruit d'armes, je vis des soldats autrichiens qui entouraient mon lit, et aussitôt le chef du détachement me dit qu'il m'arrêtait. Je lui répondis que c'était probablement une méprise, et je crus devoir lui montrer mon passe-port. L'ayant tiré de mon portefeuille que j'avais placé sur une table auprès de moi, l'officier regarda et me dit : Justement c'est bien vous que j'ai ordre d'arrêter : vous êtes un carbonaro. Je jetai les yeux sur le passe-port et je vis que ce n'était pas le mien. Mon compagnon de chambre avait disparu, et pendant mon sommeil, sans doute pour dépister la police autrichienne qui le poursuivait, il avait pris mon passe-port et à sa place laissé le sien. Je vis bien que j'étais perdu. Depuis, dans les prisons de Milan, devant la commission qui m'a jugé, dans cette forteresse, je n'ai cessé de dire que je n'étais pas René Pertuis, offrant de le prouver, si l'on me permettait d'écrire à mon frère ou à l'ambassadeur de France. On ne m'a point écouté.

Dans cette prison, je n'ai pas été trop malheureux, grâce à ce digne homme qui t'a arrêté, et qui, sous des dehors grossiers et rudes, cache une âme compatissante; mais il ne pouvait qu'adoucir ma captivité, non me donner des moyens de la faire cesser.

L'année dernière, au mois de juin... oh ! maintenant je n'oublierai jamais ce jour-là, une jeune hirondelle, poursuivie peut-être par un oiseau de proie, ou encore inhabile au vol, vint s'abattre dans ma chambre... ; je la saisis, et, la regardant d'un œil d'envie, car les pauvres prisonniers sont jaloux des oiseaux :

— Heureuse et gentille voyageuse, lui dis-je, au printemps prochain, ou bientôt peut-être, suivant le caprice de tes ailes ou la règle de tes instincts, tu vas voir la France...

En prononçant ces mots, une pensée me vint. J'enfermai l'oiseau dans un mouchoir : je pris une petite bague d'or que j'avais achetée à Gênes ; j'y gravai avec un canif ce que tu as lu, mais si précipitamment, dans la crainte des surveillants, que je pris mal mes mesures et ne gardai pas de place pour mettre mon nom. Je passai la bague au cou de l'oiseau et je lui donnai la volée, puis aussitôt je tombai à genoux et je priai avec ferveur, voulant montrer à Dieu que je ne croyais point au hasard et que je ne comptais pour réussir que sur un secours divin...; et c'est entre tes mains, à toi, mon frère, que le message est arrivé... Encore une fois, remercions Dieu !

Le soir même Julien partit pour Vienne, où, avec le secours de l'ambassadeur, il eut bientôt obtenu l'ordre de mise en liberté.

Il alla chercher Paul, qui ne regretta du Spielberg que le bon Reibach. Celui-ci se sentait, disait-il, tant d'inclination pour Paul et son frère, qu'il aurait voulu les garder tous les deux.

VI. — LE PRÉSENT DE NOCE.

Quand ils furent dans la chaise de poste :

— Sais-tu bien, dit Paul, que je n'ai pas encore eu le temps de te demander des nouvelles de ta femme ?

— Ma femme ! dit Julien... Ah ! Mlle Laure Rezeville ; elle n'est pas encore ma femme.

— Comment?...

— Non ; pendant ton absence, bon frère, je n'avais guère le cœur à la noce... ; et puis, si tu veux que je te le dise, mes idées sur le mariage ont un peu changé... Cependant, je suis fiancé à Mlle Laure ; elle a droit de compter sur un mari, et il faut bien... Mais si tu voulais l'épouser à ma place, tu me rendrais un véritable service ?...

— Que dis-tu là ?

— Oui, oui..., nous reparlerons de cela à Brisenoix.

Arrivés dans leur village, ils furent reçus aux acclamations de tous les habitants, qui s'appelaient les uns les autres pour se dire la grande nouvelle : M. Paul, le bon M. Paul est revenu !

Et chez leurs amis, le curé, Mme Rezeville, sa fille..., la joie fut si grande que tout le monde s'embrassa, y compris Paul et Mlle Laure.

Restait la grande question de substitution d'un mari à un autre... En toute autre circonstance elle eût été délicate ; mais on sait que, sur ce point, Mme Rezeville était assez indifférente. Mlle Laure ne l'était pas... ; mais ce n'était pas elle qui aurait voulu faire de l'opposition...

Un jour, après que la chose fut décidée, Julien dit à Laure :

— Chère belle-sœur, vous voudrez bien, quand le moment viendra, recevoir de moi quelque présent de noce ; mais, permettez-moi de vous en faire un aujourd'hui.

Et il lui remit le cadre dans lequel était son portrait, avec le bouquet de violettes au bas.

A cette vue, Mlle Laure devint toute rouge... de plaisir.

— C'est, comme vous le voyez, ajouta Julien, une tête de fantaisie... ; je l'ai volée à votre maître de dessin... ; vous la rendrez à votre mari.

L'AUTEUR DU *PETIT JOAS*.

HISTOIRE DE FRANCE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

LE DRAPEAU ROUGE (1652) (1).

I. — Intelligite et erudimini.

Avant que le rideau se lève sur cet épilogue de la Fronde, dont vous comprendrez que nous ayons retardé la représentation, rappelons-nous où en étaient restés, à la fin du *Bouquet de paille*, les personnages qui vont achever leur rôle sur la nouvelle scène ouverte à nos yeux.

Fatigué de la guerre de la tribune et de la rue, le prince de Condé s'était jeté dans la guerre de partisan, et, s'enfonçant par orgueil dans une révolte sans gloire, cherchait des yeux à l'horizon les Espagnols et les Lorrains.

Conti et la duchesse de Longueville, raccommodés et brouillés avec la cour, avaient fini par se retirer à Bordeaux, où ils avaient un parti, et d'où ils mettaient au cardinal le marché au poing.

Mazarin, victorieux à Paris, étouffait en province les restes de la Fronde, tout en poursuivant à l'étranger l'œuvre de Richelieu.

Chassé du Parlement pour son éloquence, le père Broussel y était rentré dans un mutisme exemplaire; il ne demandait plus la parole que pour crier : Vive le roi! jugeant qu'un siége de conseiller valait bien une réforme perdue, et se dédommageant du droit de réunion flambé par le droit d'appointements reconquis.

Sa charmante fille, la comtesse d'Amalby, était dame d'honneur à la cour; et Philippe, son digne époux, colonel des gardes de la reine.

Enfin, Deboile-Altomar, battu et épargné par d'Amalby, marqué du fer rouge par le bourreau, sur la place Royale, s'était enfui vers la Guyenne, avec la honte et la vengeance dans l'âme, méditant toujours l'éclat de rire de Mme de Longueville, et n'ayant plus pour linceul de ses rêves que le drapeau rouge brodé par Thérèse Broussel.

Nous allons voir comment il saura tailler encore dans ce drapeau une robe pour sa *Respublica*, et un manteau pour son ambition.

Les simples faits de 1652 sont d'une telle nouveauté, d'un tel enseignement et d'une telle éloquence pour les lecteurs de 1852, que nous nous ferions un crime d'ajouter la moindre fiction à la vérité, qui sort ici de son puits, armée de pied en cap, comme Minerve, de tout ce qui peut frapper, instruire et piquer à la fois.

Laissons donc parler l'histoire : écoutons-la, et profitons-en.

II. — L'écharpe espagnole.

Un matin de novembre 1652, dans une chambre de l'Hôtel-de-Ville de Rethel, un jeune homme à la mine altière, au nez royalement aquilin, aux longs cheveux épars sur les épaules, à l'habit de drap d'or taché de boue et lacéré au coude, était étendu, sombre et pensif, sur un lit de repos, tandis qu'un médecin lui bandait une légère blessure à la main droite.

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVI, p. 353, et t. XVII, p. 5, 35, 82. — *Le Pain de Gonesse*, t. XVII, p. 242, 259. — *Le Bouquet de noces*, t. XVII, p. 353, et *le Bouquet de paille*, t. XVIII, p. 369, et t. XIX, p. 1, 33, 81, 112.

— Est-ce fait, monsieur? demanda-t-il avec un geste d'impatience.

— Oui, monseigneur, et, dans quatre ou cinq jours, Votre Altesse pourra reprendre l'épée.

— C'est bien, laissez-moi.

Le médecin sortit, et le jeune homme, resté seul, fixa un regard mélancolique sur deux grosses clefs d'argent posées sur un plat de même métal, au chevet de son lit de repos.

C'étaient les clefs de la ville de Rethel, et voici comment elles étaient là.

La veille, une grande bataille avait eu lieu sous les murs de la cité. Elle était occupée et défendue par Turenne et les soldats de Louis XIV. Les assaillants étaient les frondeurs, les troupes du duc de Lorraine, et l'armée espagnole, aux ordres de Fuenseldaña. Malgré la supériorité numérique de ceux-ci, l'habileté de Turenne allait sauver la ville, après vingt assauts répétés depuis dix jours, lorsque l'incident le plus simple en apparence avait assuré la victoire aux assiégeants.

Un cavalier, perdu dans la campagne, un voyageur traqué par des royaux, était arrivé, sous une grêle de balles, jusqu'au camp de Fuenseldaña. Là, il s'était retourné vers ses persécuteurs, et, luttant seul contre vingt, il en avait abattu cinq, et avait mis le reste en déroute.

Puis, donnant la vie au seul qui restât :

— Remonte à cheval, soldat du Mazarin! lui avait-il crié, et va dire à Turenne qu'il ne couchera pas cette nuit à Rethel, car je suis Condé, et je prétends y coucher à sa place!

L'apparition de Jupiter Tonnant n'eût pas plus ébloui le soldat, qui regagna au galop le camp royal, tandis que son vainqueur entrait au camp espagnol.

Une heure après, le nom magique de Condé avait produit son double effet des deux parts : le découragement et la déroute chez les royaux, qui s'écoulaient de la ville comme un torrent; l'enthousiasme et la victoire chez les frondeurs, qui recevaient, en la personne de leur nouveau chef, les clefs de la cité, vaincue par sa présence.

Voilà comment le héros de Rocroy et de Lens, le bras indomptable de la Fronde, le vaincu du faubourg Saint-Antoine, élancé de Paris pour chercher une revanche en province, traversant, comme la tempête, une moitié de la France, était tombé, en guise de boulet, sous les murs de Rethel, et se reposait à l'Hôtel-de-Ville, à côté des clefs d'argent, son trophée de la veille.

Et cependant, il hésitait dans sa vengeance, et le remords empoisonnait son triomphe. C'était aux Espagnols, aux ennemis de la France, qu'il venait de soumettre une ville française! n'était-ce pas pousser la haine du cardinal jusqu'au crime envers la patrie?

Telles étaient ses réflexions, lorsque deux personnages entrèrent dans sa chambre.

Ces personnages étaient Charles de Lorraine, le roi condottière, et le duc de Fuenseldaña, le général en chef castillan.

Celui-ci s'avança jusqu'au lit de Condé, lui fit trois énormes saluts, le remercia avec effusion de la conquête de

Rethel ; puis, déposant sur les clefs une écharpe rouge, couleur de sa nation, et un bâton de velours et d'or, aux armes de Philippe IV, il offrit au cousin du roi de France, au nom du roi d'Espagne, le titre de généralissime des armées de Sa Majesté catholique.

Le vainqueur de Rocroy tressaillit, détourna son front rougissant, et se livra à lui-même une plus rude bataille que toutes celles qu'il avait gagnées.

L'honneur enfin l'emportant, il allongea la main pour repousser l'écharpe et les insignes de ses ennemis d'autrefois, de ses alliés d'aujourd'hui.

Mais le geste n'était pas achevé, qu'on annonça une troisième visite :

— M. le baron d'Altomar.

— Faites entrer, dit vivement le prince. Et vous, messieurs, je vous répondrai dans une heure.

— Il n'acceptera pas, soupira l'Espagnol.

— Peut-être... ajouta le Lorrain.

Un grand et beau cavalier, au visage sanguin, au regard étincelant mais farouche, aux longs cheveux noirs, sillonnés de filets blancs, se croisa avec les ducs de Fuenseldaña et de Lorraine.

Ce dernier reconnut le héros des barricades, son compagnon d'aventures et son élève du champ de bataille.

— Je vous croyais mort, lui dit-il à l'oreille, j'oubliais que vous ressuscitez à propos : vous ne l'avez jamais mieux prouvé, camarade. Et désignant l'écharpe et le bâton espagnols : Si vous êtes encore un habile homme, voici de quoi pendre ou chasser le Mazarin !

Altomar comprit, et serra la main du roi-partisan.

Le cousin de Louis XIV et l'ancien tribun restèrent seuls ensemble.

— Quoi ! c'est vous, monsieur, lui dit Condé, se redressant avec joie ; la Fronde n'est donc pas enterrée à Paris ?

— La Fronde vivra tant que vous respirerez, monseigneur, répondit Altomar, en s'asseyant et en épongeant son front humide. Je viens vous proposer un nouveau plan pour renouer tous ses tronçons et étouffer dans ses plis redoublés le cardinal et sa séquelle.

— Voyons, reprit Condé, enveloppant le chef populaire de son regard d'aigle.

Deboile-Altomar raconta en peu de mots sa vie depuis la défaite de la porte Saint-Antoine. Il supprima de ce récit, vous le croyez sans peine, l'épisode de l'exécution de la place Royale et du fer rouge dont il portait la marque infamante. Il s'assura seulement que Condé ignorait cette petite entrevue de son lieutenant avec M. le bourreau.

— Paris vous a échappé, monseigneur, continua-t-il ; mais Paris n'est pas la France, et la France est à vous, si vous le voulez. Par Louis de Lorraine et les Espagnols vous tenez toutes les provinces du Nord.

— Je le sais. Après ?

— Mazarin vient de perdre aux frontières toutes les conquêtes de Richelieu : Casal, Charleroi, Brisach, Dunkerque.

— Je le sais. Après ?

— La Bretagne s'agite sous La Meilleraye ; l'Est est près de tourner avec d'Harcourt, qui menace le cardinal ; Cromwell va jeter dans la balance la hache qui a décapité un roi.

— Je le sais ! je le sais ! mais tout cela n'est rien sans la Guyenne, prise entre l'armée de Candale et la flotte de Vendôme. Il me faut la Guyenne et Bordeaux, sans quoi le reste s'écroule demain.

— Je viens justement, monseigneur, vous offrir Bordeaux et la Guyenne.

— Vous ?...

Et Condé toisa le tribun avec un sourire qui eût déconcerté tout autre homme.

— Moi ! reprit fermement Altomar.

Et déroulant au prince ses rapports et ses lettres, lui dévoilant tous ses complots et tous ses projets, excepté le drapeau rouge caché dans sa poche, il lui prouva clairement qu'une Fronde plus terrible que celle de Paris couvait à Bordeaux, qu'un immense volcan n'attendait, pour y faire explosion, que la présence de deux chefs : un prince pour le Parlement, et un meneur pour le peuple.

Condé était ébranlé.

— Quel sera le prince ? demanda-t-il. Je vous préviens que ce ne sera pas moi. Je ne recommencerai pas la guerre dans le ruisseau.

— Ce sera un autre vous-même, le duc d'Enghien, votre fils, conduit par sa mère, et qui entraînera par sa seule présence la noblesse et la haute bourgeoisie.

— C'est possible, dit Condé.

— C'est certain.

— Et le chef du peuple ?

— Ce sera moi-même.

— Le fait est que vous vous y entendez. Eh bien ! monsieur, allez soulever Bordeaux ; annoncez-moi votre succès, et nous verrons.

— Mon succès exige votre aveu et l'intervention de la princesse et de son fils. Un mot de vous pour eux, et je me charge du reste.

Condé réfléchit ; puis, soulevant l'appareil de sa blessure, il écrivit ces deux lignes à sa femme : « *A Bordeaux, tout de suite, avec Lenet et le duc d'Enghien.* Vous y trouverez mes instructions. »

— Monseigneur, s'écria d'Altomar, la Guyenne vaut bien ce billet, et elle ne vous coûtera pas davantage. Maintenant, ajouta-t-il, en regardant l'écharpe et le bâton, je n'ai pas besoin de vous indiquer votre rôle. L'armée espagnole est à vos pieds, vous n'avez qu'à vous baisser pour la prendre, et une victoire contre Turenne ne nuirait pas aux affaires de Bordeaux.

— Et vous aussi ! soupira Condé. Le diable prend donc ce matin toutes les formes !

Il toucha l'écharpe rouge, et demeura soucieux.

— Belle couleur ! murmura le tribun.

— Non, non, jamais ! c'est impossible !... fit Condé en se rejetant sur son lit.

— Vous ne serez pas plus rebelle comme général que comme lieutenant, et vous serez beaucoup plus fort ; car la seconde place n'est pas la vôtre.

— Taisez-vous, s'écria Condé, et ne vous abaissez pas vous-même. Vous êtes mon agent à Bordeaux, ne soyez pas ici l'instrument de Fuenseldaña !

— Moi ! dit Altomar, d'autant plus éloquemment que c'était la verité ; le duc ne me connaît même pas, et je ne l'ai vu qu'à l'instant sur cette porte. J'arrivais tout droit de Paris vous soumettre mon plan, et vous apporter une fâcheuse nouvelle, ajouta-t-il avec une habile réticence.

— Quelle nouvelle ?

Altomar déploya en silence le dernier ban du Parlement, publié à son de trompe dans Paris : « *Le procès de haute trahison du prince de Condé, et le réquisitoire du procureur général réclamant contre lui, pour crimes de félonie et lèze-majesté, la déchéance du nom de Bourbon et la peine de mort en la forme qu'il plaira au roi.* »

Condé bondit et se releva d'une seule pièce. Puis,

rappelant le duc de Lorraine, Fuenseldaña et tous les officiers espagnols et frondeurs :

— Messieurs, leur dit-il, avec ce ton de l'autorité qui lui était si naturel..., le roi d'Espagne me fait l'honneur de m'offrir le commandement en chef de ses armées en France; je l'accepte, et nous marcherons demain sur Sainte-Menehould!

Une acclamation triomphante accueillit ces paroles, tandis que le vainqueur de Rocroy et de Lens ceignait l'écharpe rouge des ennemis de son roi.

— A qui devons-nous ce succès? demanda Fuenseldaña au duc de Lorraine.

— A cet homme! répondit le duc, en montrant Deboile; et je gage que nous lui en devrons beaucoup d'autres.

— Adieu, monseigneur, dit Altomar à Condé; donnez de vos nouvelles au monde, vous aurez bientôt des miennes.

III. — LES DRAGÉES DE NOCES.

Quinze jours après cette scène, Condé avait enlevé à Turenne Château-Porcien, Sainte-Menehould, Bar-le-Duc, Ligny, Void, Commercy, et presque tout le pays Barrois.

En même temps, la princesse et le duc d'Enghien, accompagnés du prince de Conti et de la duchesse de Longueville, étaient reçus à bras ouverts au Parlement et à l'Hôtel-de-Ville de Bordeaux.



Condé ceignant l'écharpe espagnole. Dessin de Karl Girardet.

L'incendie n'attendait plus qu'une étincelle, lorsque le baron d'Altomar arriva.

Mais déjà ce n'était plus le baron d'Altomar : changeant de nom pour la troisième fois, le tribun s'appelait à Bordeaux Guillaume Dure-Teste. Il espérait effacer de la sorte la fleur de lis qu'il portait sur l'épaule.

N'oublions pas un dernier personnage, qui se flattait de devenir le premier : la *précieuse* héroïque Thérèse Broussel, cette âme volcanique, enflammée par les romans de Scudéry, et qui, suivant Deboile, son *héros de cœur, jusqu'aux extrémités du martyre*, venait commander les amazones de Bordeaux, tandis que son fiancé en gouvernerait le peuple et la bourgeoisie.

Car elle n'appelait plus le tribun que son fiancé, et celui-ci, à chaque sacrifice qu'elle lui faisait de sa bourse, lui promettait l'hyménée, qui devait couronner ses feux.

Installée à l'Hôtel-de-Ville, Thérèse y réjouissait du matin au soir les princesses, et surtout Mme de Longueville, dont elle singeait les toilettes et les manières, sans se douter de l'humiliation que cela devait rappeler à son héros de cœur (1).

Le soir même où Dure-Teste la rejoignit, Thérèse donnait la comédie à ces dames, qui l'avaient habillée en Pal-

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVII du *Musée*, p. 8.

las, comme le portrait de la duchesse, pour la placer à la tête des amazones du Chapeau-Rouge. Mme de Longueville, allant plus loin, lui avait persuadé d'exiger de son futur le costume d'Apollon, dans la cérémonie des fiançailles, qu'elle-même disposait pour la bienvenue du héros, avec force dragées de noces, astragales et fleurs d'oranger.

Figurez-vous la surprise du tribun, qui accourait poser en égal et bientôt en maître devant la duchesse, lorsqu'il tomba au milieu des éclats de rire de ces dames, si cruels par celui qu'ils rappelaient à son orgueil...

En reconnaissant Deboile sous le nom de Dure-Teste, Mme de Longueville eut un frisson et comme un pressentiment... — Encore cet homme! pensa la frondeuse, Dieu me l'envoie partout comme un remords! Se remettant toutefois avec sa grâce accoutumée, elle s'excusa d'avoir traité l'envoyé de M. le prince en futur de Mlle Thérèse.

— Je ne suis que son futur... conditionnel, lui répondit à demi-voix le tribun.... *J'ai d'autres chats à fouetter à Bordeaux, madame!* ajouta-t-il d'un air qui frisait la menace, et qui eût terrifié la duchesse, si elle eût pu s'en rendre compte.

Puis, ayant annoncé aux princesses que la ville se prononcerait le lendemain pour elles, il tourna fièrement le dos aux dragées de noces et aux fleurs d'oranger, et dit à Thérèse, en l'emmenant avec lui et en la restituant à Perrotte (car la vieille servante, amazone comme sa maîtresse, l'accompagnait dans ses extravagances) :

— Nous songerons aux épousailles quand mon drapeau flottera sur l'Hôtel-de-Ville, et quand ces dames nous y feront la cour, au lieu de s'amuser à nos dépens.

— Quand il vous plaira, *Cyrus de mon âme!* répondit la lectrice de Scudéry.

Et elle alla, avec Perrotte, distribuer des écharpes de la Fronde aux amazones bordelaises, tandis que Dure-Teste entrait dans la plus belle maison du Chapeau-Rouge, en demandant M. Desmarais, président des notables.

IV. — LA COURONNE DE ROSES BLANCHES.

M. Desmarais était le plus riche et le plus honnête bourgeois de la ville. Ses navires lui apportaient l'or de tous les points du globe. Son hôtel rivalisait, dans le quartier aristocratique, avec les plus beaux palais de la noblesse, et son château, dominant ses larges vignobles, éclipsait, au bord de la Gironde, celui du fermier général de Guyenne.

Rien ne manquait à son bonheur domestique. Il avait une fille de dix-huit ans, angélique comme son nom, la perle de Bordeaux par sa beauté et sa vertu, idolâtrée de tout le monde, et surtout du jeune maître des requêtes, Henri Du Val, qui devait l'épouser dans quelques jours.

M. Desmarais lui-même était adoré de chacun pour sa douceur, sa générosité, ses bons conseils, et sa tête de patriarche, ombragée de cheveux blancs.

Que diantre un boute-feu comme Deboile allait-il donc faire chez un si brave homme?

Il allait y chercher un instrument.

Avec toutes ses charmantes qualités, M. Desmarais n'avait qu'un défaut, mais un défaut terrible aux jours de révolution : la manie de sortir de sa sphère et de jouer un rôle dans les choses publiques.

Se voyant écouté comme un oracle par ses confrères, le négociant s'était cru prophète dans son pays, malgré le vieux proverbe. — Le cardinal va trop loin! avait-il dit d'abord, sans savoir pourquoi. — Le cardinal se perd! avait-il ajouté bientôt. Puis il était allé jusqu'à s'écrier un jour : — Nous ne sommes pas gouvernés! Il faut éclairer le roi et sauver la France! Si bien que M. Desmarais était devenu le chef de ce qu'on appelait à Bordeaux la Petite-Fronde. Cette position lui avait valu la présidence de la chambre des notables, et il rêvait de s'élancer de là à je ne sais quelle destinée que lui-même n'eût pu définir.

La princesse de Condé avait achevé de lui tourner la tête, en lui disant la veille à l'Hôtel-de-Ville : — Ah! monsieur Desmarais, que tout irait mieux, si Mazarin était un sage comme vous!

Dure-Teste avait appris ces détails en quelques heures, et se disant : — Voilà le mannequin qu'il me faut! Il allait tout droit à M. Desmarais.

Devant les papiers qui accréditaient le tribun au nom des Condé, les portes du bourgeois s'ouvrirent à deux battants.

Le plus touchant spectacle s'offrait aux yeux dans le salon de famille.

L'élite du commerce et de la magistrature y était assemblée. On y voyait même plusieurs membres éminents du clergé et de la noblesse.

Partout des fleurs, des lumières, des rafraîchissements, des toilettes, du velours, de la soie, de l'or, des bijoux, des violons, des danses, des regards amis, des sourires radieux, tout ce qui signifie richesse, joie, union, prospérité sans nuages, et tout cela résumé dans Mlle Desmarais, éblouissante sous sa couronne de roses blanches.

On lisait sur la figure sereine, épanouie, du négociant : — Voici le plus beau jour de ma vie! sur les visages enchantés des convives : — Nous sommes tous heureux d'un bonheur si mérité; et sur les jeunes fronts d'Henri Du Val et d'Angélique Desmarais, penchés l'un vers l'autre et mirant les cheveux bruns dans les cheveux blonds, les yeux noirs dans les yeux bleus, la force virile dans la grâce virginale : — Tant de félicité n'est-elle pas un songe, et n'allons-nous pas nous réveiller?

Le réveil, en effet, sans que personne en sût rien, devait être l'arrivée de Dure-Teste.

Lorsqu'il entra dans le salon, M. Desmarais venait de prendre la plume pour signer le contrat de mariage d'Angélique et d'Henri.

Au grand nom de Condé, le bourgeois posa la plume, et oublia tout pour saluer l'inconnu.

Dure-Teste s'excusa avec sa faconde habituelle, fit sonner les grands mots d'affaires d'Etat, et s'emparant ainsi du négociant, l'entraîna dans son cabinet.

Là, il lui prouva en trois points que Bordeaux attendait de lui des services et non des fêtes, qu'il se devait au salut du roi et de la France, que les princes comptaient sur lui pour la grande cause de la Fronde, et le priaient de signer l'adresse au peuple qui devait être affichée le lendemain dans la ville.

M. Desmarais lut cette adresse, — modérée habilement, et joignit sa signature, avec une satisfaction intime, à celles des princes et des princesses.

— Il est à moi! pensa Deboile, en remettant le papier dans sa poche.

Et, s'excusant de son mieux, il se retira en disant : — A demain, tandis que le bourgeois rentrait lentement dans son salon.

Ce n'était plus le même homme, et chacun en fut saisi, — surtout sa fille.

Annonçant avec réticence des choses graves, chuchotant avec les gros bonnets de la Petite-Fronde, il renvoya à huitaine la signature du contrat. Les violons se turent, les danses cessèrent, les figures se rembrunirent. — La foule des invités s'écoula, la joie s'éteignit avec les lus-

tres, et Angélique, tombant tout en larmes aux bras du négociant, s'écria : — Qu'arrive-t-il donc, mon père ?

— Rien, mon enfant, un devoir à remplir. Tu ne perdras point pour attendre ! Ton contrat sera signé dans huit jours, par les princes, à l'Hôtel-de-Ville !

Angélique ne comprit qu'une chose, son bonheur retardé, compromis peut-être ! et en même temps que l'espérance lui chancelait au cœur, sa couronne de roses blanches, détachée de son front, roula avec ses larmes sur le contrat abandonné...

V. LA COURONNE DE FER.

Dure-Teste passa la nuit à faire imprimer l'adresse au peuple, et à haranguer dans les tavernes, avec ses anciens frères et amis, toute la tourbe, déjà préparée, qui attendait l'occasion de pêcher en eau trouble.

Le lendemain, de bonne heure, Bordeaux n'était plus reconnaissable. Les sinistres figures, qui sortent de terre aux mauvais jours, inondaient tous les quartiers de la ville, et s'assemblaient, comme des ruisseaux à leur affluent, sur l'esplanade du château de Ha, qu'on appelait l'Ormée, à cause des ormes qui l'ombrageaient.

L'adresse au peuple, affichée partout, attirait aussi les bourgeois à l'Hôtel-de-Ville, où ils saluaient les princes de leurs acclamations.

A midi, l'*Union de l'Ormée,* constitution anti-Mazarine, rédigée par Dure-Teste, était signée par des milliers de citoyens de toute classe. A deux heures, l'*Ormée* se déclarait « assemblée souveraine et permanente », sous la garantie des Condé et sous la présidence de M. Desmarais. A quatre heures, une foule immense proclamait le Mazarin déchu, et promenait en triomphe sur un char le duc d'Enghien et les princesses. A la nuit, enfin, tout ce qui tenait à Bordeaux pour le cardinal se regardait comme vaincu et se cachait avec prudence.

Enivré d'abord de son rôle, le négociant s'en était bientôt inquiété, et, le soir venu, il se hâta de rentrer chez lui ; mais Dure-Teste lui décerna *une garde d'honneur*, chargée de le ramener à son poste.

Le jour suivant, en effet, malgré les fatigues de l'insomnie, M. le président fut reconduit à son siége, au milieu des ovations de la rue.

Là, il reçut un arrêt du Parlement, interdisant la réunion de l'*Ormée*, et le sommant de la dissoudre, pour délibérer à l'Hôtel-de-Ville, « dans les formes prescrites aux notables ».

Jugeant sa victoire complète et la France assez sauvée, le digne homme allait obéir et donner ses ordres en conséquence, lorsqu'une effroyable clameur étouffa sa voix, et vingt mille bras, repoussant les huissiers, mirent en lambeaux l'arrêt de la Cour.

Puis les deux secrétaires du bourgeois, le pistolet à la ceinture, lui présentèrent à signer « un *plébiscite*, scellé d'un sceau où était gravée la figure de la Liberté, avec l'exergue : *Vox populi, vox Dei* (1). »

Ce morceau de résistance était ainsi conçu, nous ne faisons que le copier : « Sur l'avis reçu par la compagnie de l'Ormée d'un certain arrêt du Parlement de cette ville, injurieux et déraisonnable..., nous disons qu'il sera couru sur les auteurs, adhérents et complices dudit arrêt, faisant défense au Parlement, sous peine de la vie, d'user à l'avenir de semblables procédures ; pour auxquelles s'opposer, l'Ormée prendra les armes, enjoignant aux bourgeois de la ville d'y tenir la main, à peine d'être déclarés traîtres à leur patrie, et, comme tels, bannis à perpétuité et leurs biens confisqués, etc. »

— Moi, signer cela ! s'écria M. Desmarais..., qui se redressa avec horreur ; mais c'est un attentat public ! mais M. Du Val, mon gendre, est du Parlement !... mais j'aimerais mieux...

— Ceci ? dirent les secrétaires, en braquant leurs pistolets armés...

Trop brave homme pour être un homme brave, le négociant retomba tout pâle sur son siége.

Il comprit trop tard qu'il était l'esclave de l'anarchie, le pire des tyrans, et qu'il lui faudrait passer tout entier entre les deux cylindres où il avait mis le doigt. La couronne d'or qu'il avait rêvée se changeait en couronne de fer. Il songea à la couronne de roses blanches tombée l'avant-veille du front d'Angélique...

M. Desmarais signa en pleurant, sous la gueule des pistolets, — et comme il cherchait une issue pour s'enfuir, il se vit enveloppé par *sa garde d'honneur*, et s'entendit proclamer *chef de la République de l'Ormée*, tandis qu'on déployait sur sa tête un drapeau rouge, dont les plis sanglants reproduisaient la figure et l'exergue du sceau. Ce drapeau fut salué, par tous ceux qui faisaient peur et par tous ceux qui avaient peur, des cris de : Vive la République ! A bas les rois et les grands, les riches et leur séquelle (1) !

Bref, au lieu de rentrer cette fois dans son bel hôtel, M. Desmarais passa la nuit dans un bouge hideux, à signer (c'était maintenant sa fonction) l'institution d'un « Comité du *bien public* », d'un état-major de généraux et d'officiers de police, d'une chambre « de la recherche et de l'expulsion des *suspects* », et d'un tribunal, « présidé à tour de rôle par des gentilshommes, des bourgeois et des artisans », et chargé « d'expédier dans les vingt-quatre heures, sans procureurs ni avocats, les affaires civiles et criminelles ».

C'en était fait ! le plus galant homme de Bordeaux passait à l'état de chef de bandits ! Celui qui était l'idole de ses compatriotes en devenait la terreur vivante !

Aussi, quand ces monstrueux placards furent affichés au lever du jour, la prostration et le désespoir du malheureux président n'eurent d'égales que la stupéfaction et la malédiction de tous les honnêtes gens de la ville.

— Qui aurait jamais cru, se disait-on, qu'un tel agneau cachait un tigre altéré de sang !

Et le nom de Desmarais devint le synonyme de Néron, d'Héliogabale et de Barbe-Bleue !

VI. ANGÉLIQUE.

Deboile-Altomar-Dure-Teste gouvernait enfin. Son drapeau rouge et sa devise flottaient sur tous les clochers de Bordeaux (2).

(1) Nous ne saurions trop répéter que nous n'inventons rien. Ceci est de l'histoire authentique et textuelle. Outre les sources déjà indiquées dans nos études précédentes, voyez, pour la vérification des faits spéciaux du *Drapeau rouge*, l'*Histoire de France* de M. Henri Martin, t. XIV, p. 559 à 575 ; le t. LXXV des *Mazzarinades* ; les Mémoires du père Berthod, notice Monmerqué, édition Petitot, 2e série, t. XLVIII ; Mémoires de Lenet, collect. Michaud, 3e série, t. X, p. 547 à 599, etc., etc.

(1) « Une cabale huguenote qui, dans la ville et la province, avait conservé ou repris les idées républicaines, agitées jadis parmi les réformés, secondait activement l'*Ormée* de Bordeaux » (H. Martin, *Hist. de France*, t. XIV, p. 561).

(2) « L'*Ormée* victorieuse, devenue maîtresse de Bordeaux, arbora sur tous les clochers un drapeau rouge » (H. Martin, t. XIV, p. 562).

Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut d'humilier la duchesse de Longueville. Comme elle se prononçait avec Conti, et malgré la princesse de Condé, contre les derniers actes des Ormistes, il lui envoya une quenouille ornée de rubans, et la fit cerner et garder dans l'Hôtel-de-Ville par Thérèse et les amazones du Chapeau-Rouge.

Quant au prince de Conti, « il s'interposa en vain pour le Parlement. En exécution de l'arrêt de l'*Ormée*, un président et quatorze conseillers et maîtres des requêtes durent sortir de la ville. »

Henri Du Val était du nombre, et du haut de l'estrade de *l'Ormée*, échafaud de son supplice, M. Desmarais le vit passer entre deux arquebuses, tendant en vain les bras à son beau-père, qui ne put que détourner les yeux avec douleur.

Ce mouvement lui offrit un autre spectacle plus navrant encore... Au milieu d'un groupe qui s'agitait sous les ormes, et qui cherchait à pénétrer jusqu'à lui, il entendit un cri qui lui déchira les entrailles, et vit une tête échevelée s'élancer de la foule.

C'était la voix, c'était la tête de sa fille!

— Non! mon père n'a pas ordonné cela! criait-elle. Non, mon père n'est pas un monstre ou un fou! Non, mon père ne chassera pas Henri! Laissez-moi lui parler, et vous allez voir!

Et, quelques gardes cédant à sa beauté et à ses larmes,



Louis XIV allant au-devant de Mazarin au Bourget. Dessin de Karl Girardet (chap. XIII et dernier).

Angélique vint tomber à genoux aux pieds du négociant.

Dure-Teste, qui, arrivé à ses fins, rêvait maintenant l'ordre dans le désordre, s'avança pour relever la jeune fille, et allait prononcer le rappel de son fiancé. Mais déjà lui-même était dépassé, comme il avait dépassé les autres. Dubosq, son lieutenant, qui s'appelait Villars à Bordeaux, qui commandait la populace et présidait le comité du *Bien-Public*, fit arrêter comme *suspects* Mlle Desmarais et ses défenseurs, et les entraîna, sans autre jugement, dans la prison du château de Ha.

Le négociant fut emporté évanoui dans son fauteuil. Quand il revint à lui, il était à l'Hôtel-de-Ville. Il se crut d'abord sauvé, mais il reconnut bientôt son erreur. Poussée par Villars, l'*Ormée* avait forcé le Palais municipal. Ce n'était plus Dure-Teste, c'était son lieutenant qui gouvernait, toujours sous le nom du président des notables. La comédie avait eu trop de succès pour ne pas se continuer jusque dans la tragédie.

Les premiers actes que Villars *soumit* à la signature de M. Desmarais étaient la destruction du fort de Ha et du Château-Trompette, et un impôt forcé sur les suspects, pour entretenir les troupes de l'*Ormée*.

— Jamais, s'écria le bourgeois dans un élan de courage; jamais je ne signerai cela! Vous me tuerez plutôt!

Je ne vous demande qu'une chose auparavant, c'est de revoir et d'embrasser ma fille.

On fit jouer les pistolets et les poignards. Tout fut inutile : le Cassandre était devenu un Décius.

— Ma fille et le coup de grâce! Voilà tout ce qu'on put obtenir de lui.

Villars avait prévu le cas, et fait son plan en conséquence.

Une porte s'ouvrit, et deux gardes amenèrent Angélique.

Elle était plus morte que vive ; mais elle retrouva la force dans les bras de son père.

L'appareil et les menaces qui l'entouraient lui expliquant tout :

—Ah ! je savais bien, dit-elle, que vous n'étiez pas capable de ces infamies !

— As-tu pu le croire un seul instant?

Villars interrompit la scène, en rapportant les ordres à signer.

— Ne signez pas, mon père ! s'écria Angélique ; que Bordeaux apprenne enfin quels sont ses tyrans !

Retrempé dans l'embrassement filial et par ces nobles paroles, M. Desmarais se sentit à la hauteur du martyre.



La convention de l'Ormée. Dure-Teste, Villars, Desmarais, etc. Dessin de G. Janet.

Il saisit les papiers de Villars, et il allait les mettre en pièces, lorsque celui-ci fit un signe aux gardes, et dit au bourgeois, en lui rendant la plume :

— Regardez, monsieur, et choisissez.

Le négociant vit deux pistolets braqués sur la tête et sur le cœur de sa fille. Il comprit le choix qui lui était laissé : sa signature ou la vie d'Angélique.

Tous deux restèrent une minute pâles, muets, immobiles, n'osant ni se rencontrer, ni se quitter des yeux. Les ressorts des pistolets craquèrent!...

—Donnez, donnez la plume ! fit le père d'une voix éteinte.

— Non ! non ! reprit la jeune fille avec force ; ne signez pas, mon père ; il vaut mieux que je meure !

Mais plus ce sacrifice était sublime, moins le bourgeois pouvait l'accepter.

Il signa, sans le voir, tout ce que lui présenta Villars, et sa fille fut emmenée défaillante, pour revenir à la première occasion, dirent en riant ses geôliers.

VII. — L'ASSAUT DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi.

De par le terrible Desmarais, les châteaux Trompette et

du Ha furent démantelés, et les Bordelais rançonnés sans merci pour armer et solder leurs oppresseurs.

A chaque décret nouveau, le négociant refusait de signer..., pour s'assurer que sa fille vivait encore.

Afin de donner l'exemple à ses confrères, on lui fit expédier à ses agents l'ordre de vider leurs caisses dans celle de l'*Ormée*.

Ce fut, hélas! ce qui lui coûta le moins, mais ce qui mit le comble à l'exécration de la ville.

Lui-même en était témoin chaque jour, et c'était son plus grand supplice, — quand on le promenait sous le drapeau rouge, avec sa garde inséparable, à travers les rues silencieuses d'horreur et les visages épouvantés de ses amis d'autrefois.

Vainement il cherchait à faire comprendre qu'il était toujours le bon Desmarais. Il recueillait les propos les plus odieux sur sa tête blanchie, sur sa douce figure, sur son regard paterne. Il n'était pas jusqu'à ses larmes qu'on n'appelât des larmes de crocodile.

— Quelle hideuse transformation! se disait-on à l'oreille. Il n'entend même plus la voix du sang. Il a fait arrêter sa fille, comme suspecte, et il va la tuer, ainsi que Brutus!

La renommée du féroce président traversa la Guyenne, la France et l'Europe. On délibéra au Louvre sur les moyens de dompter ce nouveau tigre, plus redoutable que toutes les Frondes réunies.

La terreur s'éleva à tel point que Villars, craignant une réaction, n'osa plus montrer le *bonhomme* (il le désignait ainsi), et chercha à se rapprocher de Dure-Teste.

Celui-ci l'avait habilement laissé faire, tout en s'assurant lui-même des princes, et en consultant Lenet et Condé. Condé répondit à Lenet « qu'il fallait rester bien à tout prix avec les plus forts, de peur que sa femme et son fils ne fussent chassés de Bordeaux, et user l'*Ormée* par elle-même, en poussant les gros bourgeois dans ses rangs, pour la diviser et la dissoudre. » (Henri Martin.)

La princesse adopta ce parti, et réconcilia autour d'elle Villars et Dure-Teste. Mais Conti et Mme de Longueville, effrayés, ne songèrent qu'à se défendre de l'horrible Desmarais.

La seule pensée d'habiter l'Hôtel-de-Ville auprès d'un tel fléau les jetait dans des affres continuelles. Ils le voyaient en rêve, le fer à la main, la flamme aux yeux, comme un génie exterminateur.

Ils organisèrent donc, avec le Chapeau-Rouge, la haute bourgeoisie et les débris du Parlement, un complot de délivrance, qui éclata un beau matin, sur un dernier ordre de proscription lancé par Desmarais.

Presque toute la jeunesse de Bordeaux en armes vint attaquer l'*Ormée* à l'Hôtel-de-Ville... Pendant le tumulte du combat, Conti et sa sœur devaient livrer une porte aux assaillants.

Mais Dure-Teste, dont ce n'était pas l'affaire, eut vent de cette machination et reprit en main avec Villars le fléau bordelais.

C'était le grand moyen de rallier d'un seul coup tous les soldats du Drapeau rouge, pour lesquels M. Desmarais, — autre clou de sa croix — était la personnification de l'audace invincible...

Une explosion de décrets — signés du négociant — jaillit de l'Hôtel-de-Ville comme d'un volcan en éruption : Ordre à tout bon citoyen d'accourir à la défense de l'Ormée. Mort à quiconque se refuserait à ce devoir patriotique. Arrestation en masse des tièdes et des suspects, et d'abord de Conti et de Mme de Longueville, etc., etc.

Dure-Teste se chargea lui-même de ce dernier mandat ; et les larmes de la duchesse le vengèrent amplement de son ancien éclat de rire, lorsqu'il lui montra le terrible papier, flamboyant de la griffe de Desmarais.

Il laissa la superbe héroïne à demi morte, captive dans sa chambre, sous la garde de ses hommes les plus sûrs.

L'assaut de l'Hôtel continuant, malgré les proclamations du bourgeois et l'ardeur de ses soldats, l'avis suivant fut lancé des fenêtres de Desmarais, comme bouquet du feu d'artifice...

Cette fois, l'indomptable président parlait lui-même :

— Si je suis forcé dans mon dernier retranchement, disait-il, je préviens mes vainqueurs qu'en entrant au palais municipal ils sauteront avec lui et avec moi, qui mettrai de ma main le feu aux poudrières des caves! Signé DESMARAIS.

Jugez des manœuvres qu'il fallut pour arracher ces lignes au bonhomme, et combien de fois on dut coucher en joue son Angélique bien-aimée.

La bataille se ralentit, mais reprit bientôt avec une nouvelle rage, les amis comme les ennemis du président jurant de s'élever à la hauteur de son héroïsme.

Et cependant il était enfermé dans la salle avec sa garde d'honneur et sa fille, seuls confidents de cette comédie indicible, et seuls témoins de ses angoisses inénarrables.

A chaque cri de mort, le farouche tyran tressaillait de peur ; à chaque coup de fusil, l'allumeur des poudres retombait dans son fauteuil. Il ne retrouvait de force et de courage que pour embrasser son enfant et s'écrier : — Comment la sauver avec moi?

Ce qui comblait l'horreur de sa situation, c'est qu'il savait ses *amis* capables de lui faire exécuter sa menace, et ne pouvait regarder sans défaillir la clef des poudrières, déjà posée sur sa table...

Tout à coup le bruit se répand qu'une porte est forcée, et cet appel retentit d'un bout de l'Hôtel à l'autre : Tout le monde à la grille du levant!

A ces mots, les geôliers de M. Desmarais se regardent indécis :

— Faut-il aller aux caves ou à la grille? se demandent-ils tout haut, pendant que les cheveux du *bonhomme* se dressent sur sa tête.

— A la grille, d'abord! et aux caves, ensuite! dit enfin le chef.

Et après avoir enfermé le père et la fille, il s'élance avec tous ses hommes au point menacé.

C'était la première fois, depuis son début à l'*Ormée*, que le négociant se trouvait seul avec Angélique. Ce soulagement et cette joie furent tels, qu'il oublia tout le reste, et dit, en pressant son enfant sur son cœur : — Ah! merci, mon Dieu! je mourrai du moins comme j'aurais dû vivre toujours!

Mais, plus énergique que lui, résolue de le sauver et de vivre elle-même pour Du Val, Angélique cherchait déjà une issue, et la trouvait dans une porte oubliée.

Par une inspiration soudaine, elle emporta la clef des caves.

Tous deux s'élancent et courent... Mais partout le bruit des armes les arrête... Au bas de tous les escaliers, au fond de tous les corridors, ils entendent leurs *amis*, plus terribles que leurs ennemis. Ils vont et viennent, montent et descendent, et avisent enfin une sortie sur un balcon... A tout hasard, ils s'y risquent, et les voilà en vue des assiégeants de l'Hôtel.

Ceux-ci reconnaissent Desmarais, et son aspect seul les fait reculer, comme la tête de Méduse.

— Que cherche-t-il et que va-t-il faire ? se demande-t-on avec anxiété.

Puis on se rappelle la menace du tigre assiégé :

— Il va mettre le feu aux poudres ! il va faire sauter l'Hôtel !... Et tout chemin lui est bon, à cet enragé d'Erostrate !...

Qu'arrive-t-il alors au bonhomme, victime de son rôle jusqu'au bout ? — Il assure la victoire à ses vrais ennemis les Ormistes, et il essuie un feu roulant des bourgeois, qui eussent été ses libérateurs. — Ceux-ci, en effet, dispersés par l'épouvante et s'attendant à voir crouler le palais, s'enfuient en déchargeant leurs arquebuses sur le brûleur d'hôtels-de-ville.

Par miracle, les balles n'atteignent que les habits et le chapeau du négociant, effleurent à peine son oreille d'où le sang jaillit, et blessent seulement au bras gauche sa fille, que les tireurs n'ont pas reconnue.

En même temps, une fenêtre vole et s'ouvre en éclats sous la décharge, et Angélique, s élançant avec son père, se trouve dans la chambre de Mme de Longueville.

VIII. — LE MASQUE TOMBE, L'HOMME RESTE, ET LE MONSTRE S'ÉVANOUIT.

Comme les gardes du président, ceux de la duchesse, à la même alerte, l'avaient laissée enfermée avec Conti.

Le frère et la sœur étaient là depuis quelques minutes, attendant la mort par le glaive, ou par l'écroulement de l'Hôtel.

La grêle de balles pleuvant autour d'eux fut loin de calmer leurs affres, — mais ce qui les éleva jusqu'à l'apogée, ce fut l'entrée du féroce Desmarais.

Le seul aspect du *monstre* leur ôta l'ouïe, la vue et la parole.

Ne remarquant ni sa propre terreur, ni son visage défait, ni sa contenance tragi-comique, ils ne trouvèrent en lui qu'un bourreau qui venait dévorer sa proie.

Quand il tomba anéanti dans un fauteuil, la joue couverte des éclaboussures de son oreille, la duchesse crut le voir inondé de sang, et d'autant plus altéré de celui des autres.

Le digne homme avait beau crier : — Sauvez-moi ! sauvons-nous ! Ses victimes entendaient : Vous allez mourir ! nous mourrons ensemble !...

Quant à Angélique, elle ne songeait qu'à chercher une issue pour tout le monde, — et elle devenait la fille de Brutus, fuyant l'exécution paternelle !

Enfin ce fut M. Desmarais qui revint à lui le premier, — si cela peut s'appeler revenir, — et il ouvrit de grands yeux en apercevant à ses pieds la duchesse criant : — Grâce !

— Grace ! ah bien oui ! dit-il, continuant le quiproquo... Les forcenés ne font point grâce.

Et comme il courait par la chambre, les princes crurent qu'il cherchait une arme pour les frapper. Conti prit son épée et ses pistolets et les lança par la fenêtre... Le bonhomme eut une telle peur de ce geste, qu'il leva les mains au ciel avec un cri...

— Rage du tigre à qui l'on coupe ses griffes ! pensa Conti avec horreur.

— Monsieur Desmarais ! suppliait la duchesse, que servirait notre mort à votre ambition ?

— Je ne suis pas ambitieux !

— Je vous ferai conseiller au Parlement !

— Je ne veux pas être conseiller !

— Président ! premier président !

— Je ne veux pas être président !

— Fermier général, surintendant des finances !

— Au diable les finances ! Vous vous moquez de moi, madame ! vous ne connaissez pas Desmarais !... Sachez que je suis l'homme le plus incorruptible !... Morbleu ! donnez-moi une clef, une corde, une échelle !...

Et il courait toujours éperdu.

La duchesse comprit qu'il voulait la pendre, et retomba en larmes à ses genoux...

Puis, voyant qu'il ne l'écoutait plus, qu'il arrachait et nouait les cordons des rideaux.

— Misérable ! s'écria-t-elle, en se redressant avec énergie, vous n'étranglerez pas une princesse du sang !

Et elle tira un poignard caché dans sa ceinture.

Le négociant fit un bond en arrière ; mais, se ravisant, il sauta sur l'arme...

Mme de Longueville offrit son âme à Dieu et tendit noblement la poitrine.

Desmarais poussa un éclat de rire, et alla crocheter une porte avec la lame... L'acier se brisa dans la serrure, et il dit avec colère :

— Poignard de cour ! Il me faudrait une hache !

La duchesse se résigna au dernier supplice.

Alors seulement, le père vit aux mains de sa fille une grosse clef.

— Qu'est-ce que cela ?

— La clef des caves, des poudrières.

— Ah ! très-bien ! c'est le salut, si nous pouvons sortir d'ici ; mais il faut sortir d'ici, cordieu ! Il est temps d'en finir.

Les princes allaient de Charybde en Scylla. De la mort par la corde ou la hache, ils passaient à la mort par l'explosion.

— Mais, homme sans entrailles, dit Conti au président, que gagnerez-vous à faire sauter l'Hôtel-de-Ville ? Vous ne voyez donc pas que la terreur de ce dénoûment a dispersé vos ennemis, et au lieu de rester maître de la place avec vos amis, vous voulez vous ensevelir avec eux sous des ruines !

— Je n'ai pas d'amis, moi ! s'écria Desmarais avec une ironie poignante. Je suis un fléau, un tyran, un monstre ! c'est connu ! Mon Dieu ! mon Dieu ! comment trouver le chemin de ces caves !

Et il heurtait les portes avec désespoir, il y lançait les meubles pour les enfoncer.

— Ce fou furieux n'a rien d'humain ! dit la duchesse, il faudrait hurler et rugir pour s'en faire entendre ! Mais vous, mademoiselle, ajouta-t-elle en s'adressant à Angélique, vous nous comprendrez sans doute, vous qui êtes, comme nous, la victime de ce tigre !

— Mon père, un tigre ! moi, sa victime ! dit la jeune fille, qui n'avait pas même écouté cette scène étrange. Comment ! reprit-elle avec douleur, sa vue n'a pas suffi pour vous détromper, pour vous démontrer que c'est lui seul qui est la victime de tout le monde ? Mais regardez-le donc, madame !

Les princes observèrent enfin M. Desmarais, et ne virent plus qu'un brave homme, éperdu, noyé de larmes, et qui leur tendait ses bras paternels.

Angélique acheva ce coup de théâtre, en racontant naïvement toute la vérité.

— Oui ! conclut le bon négociant, en se jetant à son tour aux pieds de la duchesse, voilà le martyre que j'endure depuis deux mois !... Voilà le tigre, le monstre, le fléau, l'incendiaire, la terreur de Bordeaux ! Monseigneur, ma-

dame, pardonnez-moi ! ayez pitié de moi ! sauvez ma fille en nous arrachant d'ici, et je vous sauverai tous avec cette clef, par les caves de l'Hôtel !

Jugez du revirement qui s'opérait chez les princes, devant un tel spectacle et de telles paroles ! L'immensité de leur surprise n'eut d'égale que l'immensité de leur joie.

Conti releva le bonhomme en lui serrant les deux mains, et la duchesse embrassa Angélique comme l'ange de la Providence.

IX. — LA PEAU DU TIGRE.

Mais pendant qu'unis en un seul cœur, ils cherchaient vainement une issue, un bruit de pas et d'armes leur annonça le retour des geôliers.

Ils étaient perdus sans la présence d'esprit de la duchesse.

— Monsieur Desmarais, dit-elle vivement, vos gardes seuls ayant votre secret, les miens doivent partager l'erreur commune. Ordonnez-leur donc en maître, et vous serez obéi !

Le négociant jugea l'idée d'autant meilleure, qu'il ne put en trouver d'autre en sa cervelle, et qu'elle fut d'ailleurs confirmée tout de suite par les gardiens des princes eux-mêmes.

— Le président ! firent-ils à sa vue, en reculant comme des esclaves devant un maître.

— Oui, le président ! répondit M. Desmarais, entrant pour la première fois dans son rôle et jouant de son mieux le tyran de Bordeaux. Quand les soldats quittent leur poste, il faut bien que leur chef les remplace.

Les gardes voulurent se justifier ; il leur imposa silence.

— Vous me rendrez compte plus tard de cette désertion, ajouta-t-il en s'affermissant, à mesure qu'ils tremblaient. Pour le moment, vous allez m'indiquer le chemin des caves, à moi qui veux remplir mon devoir jusqu'au bout.

— Vous allez faire sauter l'Hôtel ? demandèrent les soldats épouvantés.

— Cela ne vous regarde pas, poltrons. Soyez tranquilles, je ne vous chargerai point d'allumer les poudres. Je vois bien que vous en seriez incapables, et je vous laisserai vous sauver comme des lâches ! J'en chargerai M. de Conti et Mme de Longueville ; ce sera le châtiment de leur trahison !

— Quel forcené ! pensèrent les gardes, plus morts que vifs. Et ils essayèrent de balbutier que les bourgeois prenaient la fuite ; que l'*Ormée* allait demeurer victorieuse... Mais Desmarais leur cria de nouveau :

— Silence ! Victorieuse ou non, je ne veux pas que ce palais de la tyrannie lui survive ! En avant donc ! une lanterne et le chemin des caves ; et le chemin dérobé, entendez-vous ! car je ne veux pas rencontrer d'autres pleutres de votre espèce ! Allons ! votre salut n'est qu'à ce prix !

Les soldats le précédèrent, en chancelant, dans les corridors, et, par vingt portes et passages secrets, le conduisirent jusqu'à l'entrée des souterrains dont il avait la clef.

— Où aboutissent ces galeries ? leur demanda-t-il.

— Dans un préau désert... Cette clef en ouvre aussi la porte...

— C'est bien, ajouta le président en prenant la lanterne et la mèche d'un de leurs fusils. Allez maintenant au diable, si vous voulez !

Et, refermant avec soin la porte derrière lui, il s'enfonça dans le souterrain avec sa fille et les princes, tandis que l'alerte donnée par les soldats achevait d'assurer sa fuite en dépeuplant le quartier comme par enchantement.

L'horrible nouvelle traversant Bordeaux comme la foudre, la ville entière, — tout combat cessant, — demeura immobile et muette, attendant l'explosion de l'Hôtel.

L'explosion n'eut pas lieu, comme vous pensez bien. Il n'y eut qu'une déroute et un déménagement effroyables à un quart de lieue autour du volcan.

Pendant vingt-quatre heures, les plus intrépides n'osèrent s'en approcher... Villars et Dure-Teste eux-mêmes, se demandant si leur brebis n'avait pas pris la nature du tigre, dont ils lui avaient donné la peau, ne purent décider leurs soldats à rentrer dans leur conquête...

L'amour seul eut ce courage, en la personne d'Henri Du Val. Revenu à Bordeaux, à la faveur de la panique, et apprenant qu'Angélique n'avait pas quitté l'Hôtel-de-Ville, il n'hésita pas à risquer sa vie pour l'y retrouver, et la jeunesse du Chapeau-Rouge et du Parlement, entraînée par son héroïque exemple, reprit possession du palais municipal.

Pendant ce temps-là, le sauveur de Bordeaux, sans le savoir, comme il en avait été le fléau sans le vouloir, M. Desmarais était en sûreté avec sa fille et les princes, chez un de ses fermiers des bords de la Gironde.

Henri Du Val n'aperçut aucune trace d'incendie dans les caves de l'Hôtel-de-Ville ; mais, à la porte extérieure, il trouva un paysan, qui lui raconta tout ce qui s'était passé ; et, une heure après, il pardonnait son exil à son beau-père, en embrassant sa fiancée doublement angélique.

Il ne quitta pas toutefois celle-ci sans une vive inquiétude. Les angoisses et les tourments qu'elle avait subis, ses efforts surhumains et sa blessure dans la journée de l'assaut, la joie même de sa délivrance après les horreurs de sa captivité, lui avaient laissé une fièvre ardente qui menaçait sa raison et ses dernières forces.

X. LA FLEUR DE LIS.

L'*Ormée* n'eût pas survécu à la perte de l'Hôtel-de-Ville et à la disparition du *terrible* Desmarais, si la bourgeoisie et le Parlement eussent montré autant de résolution que Du Val et ses amis.

Mais, pendant qu'on délibérait au Palais-de-Justice et au Chapeau-Rouge, Dure-Teste et Villars, la princesse de Condé, Mme de Longueville elle-même et Conti, renouèrent leur ligue contre l'ennemi commun. De République à République, et sous l'influence du nom de Condé, l'*Ormée* traita avec l'Angleterre, et obtint de Cromwell l'entrée franche des vins de Bordeaux à Londres, à l'exclusion de tous les autres vins de France. Il n'en fallut pas davantage, au sortir des vendanges, pour soumettre à Dure-Teste tout le commerce bordelais. — La domination du tribun semblait d'ailleurs bénigne, après les violences du farouche président, et il tira de ce contraste le parti le plus habile et le plus heureux.

Il resta donc en fait le maître de la ville, sous le couvert des princes, « qui, n'ayant plus qu'une autorité nominale, dit M. Henri Martin, ratifièrent tous les actes de l'*Ormée*, et ne furent que ses entremetteurs auprès des puissances étrangères ».

Cet état de choses dura plusieurs mois, et Deboile allait se substituer, en nom comme en fait, au prince de Condé, — si la Providence n'eût opposé Turenne à celui-ci, et Philippe d'Amalby à Dure-Teste.

Le cardinal de Mazarin avait rejoint Turenne à son camp, devant Bar, « à la tête de quatre mille hommes bien

équipés». Il en avait confié le commandement au comte d'Amalby, que la reine, en sûreté au Palais-Royal, lui avait cédé pour une campagne.

Or, un soir que Philippe assistait au conseil de Turenne et du ministre, celui-ci, dont la police ne dormait jamais, reçut d'un agent de Bordeaux une lettre ainsi conçue :

« Le chef de l'*Ormée*, depuis l'évanouissement de Desmarais, le véritable roi de la ville, sous le nom des Condé, est un certain Guillaume Dure-Teste, homme d'une audace, d'une éloquence et d'une habileté formidables. Heureusement, ce colosse a un pied d'argile, et nous venons de le découvrir, en mettant à la question un de ses complices. Ce prétendu Guillaume Dure-Teste n'est autre que Guillaume Deboile, le boute-feu de la Fronde parisienne, deux fois condamné à la potence sous ce nom, puis sous celui d'Altomar, — et à qui M. le comte d'Amalby a, dit-on, fait grâce de l'existence, en le livrant au bourreau, qui l'aurait marqué du fer rouge en Place-Royale. Si une pareille flétrissure était révélée solennellement ici, toute la bourgeoisie renierait un pareil chef avec horreur ; — et, de la hauteur où il parade avec les princes, Dure-Teste tomberait à plat dans le ruisseau, où il serait facile de l'écraser avec la canaille ».



Mazarin mourant presente Colbert à Louis XIV. Tableau de M. Schnetz. Musée du Luxembourg. (Dernier chapitre.

Le cardinal n'avait pas terminé cette lecture, que le comte d'Amalby, se levant stupéfait, indigné, avec tous ses anciens ressentiments contre Deboile, réclamait du ministre et de Turenne la mission d'aller achever le serpent qu'il croyait enfoui sous terre.

— Puisqu'il relève encore la tête, dit-il, c'est à moi de l'abattre définitivement. Je me charge de montrer aux princes, et avec toute la solennité voulue, le titre de noblesse de leur allié. Il porte, en effet, comme eux, la *fleur de lis;* mais, quand ils verront où il la porte, ils comprendront que c'est assez déshonorer l'écu de France.

— Allez, monsieur, dirent Turenne et Mazarin, en remettant au comte leurs pouvoirs, et que Dieu vous conduise dans cette mission digne de vous!

Quelques jours après, Philippe arrivait au Parlement de Bordeaux, dans l'*incognito* le plus rigoureux. C'était au moment d'un armistice entre les partis. Les princes, les chefs de la milice, ceux de la Petite-Fronde, du Chapeau-Rouge et du palais, c'est-à-dire la plupart des notabilités de la place, avaient rendez-vous le dimanche suivant à l'Hôtel-de-Ville avec Dure-Teste, qui devait leur donner une communication importante de Louis de Condé.

Au moyen de cette communication, dont il gardait le secret, et grâce aux précautions comminatoires qu'il avait prises, le chef de l'*Ormée* était sûr d'établir enfin sa république, son drapeau et son autorité sur tous les partis vaincus.

— Laissez-moi faire ! dit le comte d'Amalby aux honnêtes gens consternés, je sais comment on renverse cet homme et sa bannière rouge. Ses propres alliés arracheront avant vous cette guenille sanglante de vos maisons et de vos clochers, souillés trop longtemps.

Et, relevant le courage des magistrats et des bourgeois, il organisa, avec Du Val et ses amis, une forte milice de toute la jeunesse de Bordeaux.

Le dimanche arrivé, chacun fut exact au rendez-vous. La grande salle de l'Hôtel-de-Ville était pleine. Les princes siégeaient sur une estrade ; Dure-Teste sur une autre en face, avec ses lieutenants, — et Thérèse Broussel, certaine enfin de l'hyménée, dont la duchesse de Longueville payerait les violons le lendemain. Au milieu se tenaient les Frondeurs de la cour et du Chapeau-Rouge, esclaves assemblés pour choisir entre deux tyrans.

Mais, dans leurs rangs même, et sans qu'ils le sussent, un vengeur inconnu avait pris place. C'était le comte Philippe d'Amalby, qui allait livrer son dernier duel à son rival.

Dure-Teste se leva, superbe, et lut les propositions de Condé.

L'escadre de Vendôme et de Duquesne venait d'être battue par Blake, et le fleuve et la mer s'ouvraient aux navires de Bordeaux. D'Harcourt, tourné contre Mazarin, était maître de toute la province Rhénane. Cromwell, nommé Protecteur à Londres, offrait l'alliance de l'Angleterre à l'*Ormée*, et l'envoi d'un corps de troupes dans les eaux de la Gironde, moyennant la cession d'un port sur cette rivière, et la formation d'une armée protestante de la Guyenne.

Dure-Teste prouva facilement que cette combinaison rendait Bordeaux inattaquable, à la seule condition d'établir l'unité dans son gouvernement; et ses compères, achevant sa pensée, demandèrent le départ d'une députation pour Londres, et la nomination d'un seul chef de la ville et de la province, sous le nom de protecteur de la République de l'*Ormée*.

En même temps, une manifestation redoutable aux portes de l'hôtel, les cris forcenés de : *Vive Dure-Teste le Protecteur! Mort à ses ennemis et aux traîtres!* signifiaient aux princes et aux bourgeois qu'ils étaient perdus s'ils osaient résister.

Le tribun allait donc recevoir le titre et les fonctions de Cromwell, ce rêve de son ambition depuis tant d'années, lorsqu'un homme se leva subitement d'entre les notables, et, s'approchant du futur protecteur, le paralysa d'un coup d'œil, comme Daniel devant Balthazar...

Deboile avait reconnu, et vous reconnaissez tous, Philippe d'Amalby.

— Messeigneurs et messieurs, dit-il avec un calme, une fermeté et une résolution qui relevèrent l'assemblée de tout l'abattement de Dure-Teste et de ses complices; avant de choisir le chef qui vous est proposé, veuillez écouter une simple histoire.

Et il raconta, sans le nommer, toutes les aventures et toutes les métamorphoses de Deboile. Arrivé au dénoûment, il continua ainsi :

« Quelques semaines après la rentrée du roi dans Paris, un homme pâle et défait, qui semblait sortir du tombeau, mais tout éclatant d'insignes militaires et la tête relevée par un orgueil sauvage, fut tiré du fort de Charenton par un escadron de cavalerie, et conduit sur une charrette, les fers aux mains, à travers les rues et les boulevards, jusqu'au centre de la Place-Royale. Le peuple en foule couvrait cette place, et la cour et la ville étaient aux fenêtres des maisons. Au milieu d'un cercle de soldats se dressaient un échafaud, une enclume et un bûcher, gardés par le bourreau et ses aides. Les cavaliers leur livrèrent l'homme, qu'ils firent monter sur l'échafaud. Le lieutenant de police lui lut un arrêt qui l'avait condamné, en 1648, à la potence, comme criminel d'Etat, puis un autre arrêt qui le condamnait à la dégradation et au fer rouge. Alors le bourreau mit le feu au bûcher; ses aides arrachèrent à l'homme ses insignes, l'un après l'autre, et les jetèrent dans la flamme. Son baudrier lui fut ôté par-dessous les pieds, et son épée brisée sur l'enclume. On lui enleva ses vêtements de la même façon, et on les consuma comme le reste. On lui versa de l'eau chaude sur la tête, pour effacer en lui le caractère guerrier. On l'enveloppa du linceul blanc des morts et de la chemise noire des parricides. On le mit à genoux, un cierge à la main, et on lui récita les prières des agonisants. Enfin, on tira de la braise le fer rouge portant le signe de l'opprobre, et on l'appliqua sur l'épaule du supplicié. Muet et altier jusqu'à ce moment, il poussa un cri atroce, et roula brisé, sans connaissance. Les aides le relevèrent et le rendirent aux cavaliers, qui le mirent sur la charrette et le ramenèrent à Charenton. Là, en revenant à lui, il se trouva en face d'un autre homme, qui lui montra un papier où étaient ces lignes :

« *Autorisation donnée au baron d'Altomar d'infliger*
« *au comte d'Amalby la dégradation et le fer rouge.*
« *Signé*, GASTON D'ORLÉANS. »

« C'était un blanc-seing rempli par le misérable, et trouvé sur lui, au jour de sa défaite, par le rival qu'il voulait flétrir.

« — Votre programme était trop bien conçu, lui dit ce dernier, pour ne pas l'exécuter jusqu'au bout! Excusez-moi d'en avoir cédé le soin au bourreau, et soyez maintenant libre et infâme !

« Et le lâchant dans la campagne comme une bête fauve, il lui tourna les talons (1) ! »

— Messeigneurs et messieurs, acheva l'orateur, je suis le comte Philippe d'Amalby ; et Guillaume Deboile, le baron d'Altomar, l'ormiste Dure-Teste, est l'homme que j'ai fait marquer d'une fleur de lis sur l'épaule ! Je le mets au défi de m'en démentir !... Voilà ce que j'avais à vous

(1) Voyez *Le Bouquet de Paille*, t. XX du *Musée*, p. 127.

apprendre. A présent, choisissez ce misérable pour roi, si vous voulez. Il porte, en effet, les armes de France ; mais il les porte comme galérien !

De toutes les péripéties du drame de la Fronde, celle-ci fut la plus foudroyante, la plus complète et la plus décisive.

L'assemblée entière se leva comme un seul homme, avec un cri d'épouvante et d'horreur.

En vain Dure-Teste et ses complices, arrachés de leur stupeur par ce *tolle* général, se débattirent en criant à la calomnie, et en appelant aux armes les soldats de l'*Ormée*. Ceux-ci, glacés par l'affreuse nouvelle, qui prenait la vitesse de l'éclair, se regardèrent avec ce reste de vergogne et de pudeur qui survit à tout dans les cœurs les plus abaissés.

D'ailleurs, Du Val et les milices bourgeoises, arrivant au signal de Philippe, envahirent la salle de l'Hôtel-de-Ville ; et toute la réunion sommant Dure-Teste de confondre M. d'Amalby *de visu*, ce dernier, déjà entouré par cent hommes, prêts à lui enlever ses habits, n'eut que la force et le temps de battre en retraite, au milieu des clameurs les plus dégradantes.

XI. — LA CHUTE DE L'ORMÉE.

Quelques jours suffirent pour achever l'ouvrage de Philippe. « La discorde, puis le découragement, dit l'historien de France, se glissèrent dans les derniers rangs de l'*Ormée*. La réaction se manifesta, non plus par des complots, mais par des émeutes antidémagogiques. » Les prêtres et les femmes elles-mêmes se soulevèrent contre les *bandes du galérien*. « La jeunesse bourgeoise », dirigée par d'Amalby et entraînée par Du Val, « défit ces bandes en diverses rencontres, et convoqua une Assemblée à l'hôtel de la Bourse, centre du haut commerce. On y somma les princes d'interdire les réunions de l'*Ormée*, et de travailler à la pacification ; puis, sans attendre la réponse de Leurs Altesses », Du Val et ses amis « parcoururent les rues en criant : Vive le roi et la paix ! et renversèrent le drapeau rouge de tous les clochers de la ville. »

Bientôt ces succès parvinrent aux armées de Louis XIV comme aux armées ennemies. Le duc de Candale enleva une partie de la Guyenne à Marsin, lieutenant de Condé. Le comte du Doignon rendit au roi Oléron et Brouage. Vendôme et Duquesne entrèrent triomphants dans la Gironde. « Bordeaux enfin se trouva cerné de toutes parts. »

Bref, Conti, Mme de Longueville, Marsin et Lenet traitèrent avec les généraux de Sa Majesté... La bourgeoisie en fit autant le 30 juillet 1653 ; et les ducs de Vendôme et de Candale, le 2 août, reprirent, au nom du roi, possession de sa bonne ville de Bordeaux.

Ce jour-là même, Philippe d'Amalby et Henri Du Val, livrèrent à la justice Guillaume Dure-Teste, qu'ils avaient battu et pris, l'avant-veille, comme une bête féroce, en son dernier repaire.

Devant tout le peuple assemblé, le chef de l'*Ormée*, condamné à mort pour la troisième fois, fut exposé l'épaule nue, avec la fleur de lis qu'il y portait ; puis on le roua vif, et l'on pendit sa tête à l'un des ormes qui avaient abrité son pouvoir... (*Mémoires* de Montglat, p. 304.)

Thérèse Broussel, arrachée du lieu du supplice, où elle avait suivi, selon sa parole, *son héros de cœur jusqu'aux extrémités du martyre*, fut expédiée avec Perrotte, par le coche de Paris et par les soins de Philippe, son beau-frère, à l'adresse de M. Broussel, conseiller au Parlement.

Recommandé comme *fragile*, l'envoi parvint, sain et sauf, à sa destination.

L'*Ormée* et la République du drapeau rouge avaient duré dix-huit mois à Bordeaux.

XII. — BÉNÉFICE NET.

Après toutes ces luttes et toutes ces victoires, un jeune homme sortit de la ville et courut à une ferme des bords de la Gironde.

C'était Henri Du Val, qui allait chercher Angélique, laissée gravement malade ; et qui portait à M. Desmarais le double prix de son propre courage : 1° une lettre d'amnistie royale pour le *terrible* président ; 2° le brevet de conseiller au Parlement pour son futur gendre.

Henri entra dans la ferme, tout palpitant d'inquiétude et d'espérance... Il frémit en voyant la douleur des paysans, et en apercevant M. Desmarais, assis dans un coin, sans regard et sans voix, comme un homme qui ne se connaît plus...

— Angélique ! ma fiancée ? s'écria Du Val, qui s'élança vers la porte de sa chambre...

— Qu'apportez-vous là, mon ami ? demanda le négociant d'un air égaré.

Le jeune homme lui remit la lettre et le brevet, que le vieillard parcourut d'un œil éteint.

— Mais Angélique ? Angélique ? répétait Henri éperdu ; où est-elle ?

M. Desmarais leva les mains au ciel, et tomba dans les bras de son gendre :

— Le roi me pardonne ! dit-il ; mais Dieu m'a puni, il m'a repris ma fille !

— Morte ! elle est morte ? s'écria Du Val ! Oh ! c'est impossible !

Il lui fallut bien le croire, l'instant d'après, en s'agenouillant au pied du lit où Angélique reposait pâle et glacée.

Elle n'avait pu survivre aux secousses que lui avait données le rôle et les dangers de son père...

Le lendemain, toute la ville de Bordeaux assistait au convoi de Mlle Desmarais.

Pendant ce temps-là, le négociant, rapporté à son hôtel, retrouvait dans le salon le contrat de mariage interrompu et la couronne de roses blanches tombée du front de sa fille, le jour où il avait quitté le bonheur pour le pouvoir.

C'était là le bénéfice net qui lui restait de ses calculs d'ambition !

Il emporta cette couronne dans sa chambre, où il acheva ses jours au milieu des larmes.

Une telle expiation ne suffit pas encore à racheter le *fléau bordelais*, et les hommes furent plus sévères à son égard que Dieu lui-même.

Malgré tous les éclaircissements fournis par deux siècles, le nom de Desmarais est resté entouré d'une légende de terreur.

Et nunc intelligite et erudimini !

XIII. — TURENNE ET CONDÉ.

Condé ouvrit enfin les yeux, en apprenant la chute honteuse de son agent à Bordeaux et sa propre condamnation à mort au Parlement de Paris. Il aperçut l'abîme où allaient s'engloutir son honneur et sa gloire. Turenne, d'ailleurs, son rival, devenu son maître par la fidélité, venait de lui dire, comme à l'Océan : — « Tu n'iras pas plus loin ! » Le vainqueur de Rethel ne tint plus la campagne que par amour-propre militaire. Refoulé du pays Barrois jusqu'au Luxembourg, perdant ses forces comme Antée, à mesure

que l'écharpe rouge l'arrachait du sol national, il ne put ramener la victoire du camp français au camp espagnol; il échoua devant Arras, devant le Quesnoy, devant Landrecies, devant Valenciennes, devant Montmédy, et reçut enfin le coup de grâce au fameux combat des Dunes, ce chef-d'œuvre de Turenne.

En voyant l'admirable plan de son adversaire et l'ineptie opiniâtre de ses alliés, Condé pressentit sa chute définitive.

— Avez-vous jamais vu une bataille? demanda-t-il au jeune duc de Glocester (car Mazarin avait rallié Cromwel à Louis XIV).

— Pas encore, répondit le prince anglais.

— Eh bien, reprit le héros de Rocroy, dans une demi-heure, vous verrez comment nous serons battus! (*Mémoires* du duc d'York, suite aux *Mémoires* de Turenne, p. 505.)

Le triomphe de Turenne fut décisif, en effet, malgré tout ce que fit Condé, « en général et en soldat. » La plupart de ses lieutenants furent pris à ses côtés, et lui-même n'échappa qu'à grand'peine aux mains des vainqueurs.

Les fruits immenses de cette journée furent le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche; le traité des Pyrénées, qui rendit ou ajouta cinq provinces à la France; la consommation de l'œuvre de Henri IV et de Richelieu, et l'épanouissement de la plus glorieuse période de notre histoire.

Mais la victoire suprême de Turenne et de Mazarin fut, sans doute, la lettre écrite à celui-ci par Condé : « Quand je vous aurai entretenu une heure seulement, vous serez persuadé que je veux être votre serviteur, et je pense que vous voudrez bien aussi m'aimer. »

Le 27 janvier suivant (1660), Condé vint à Aix faire sa soumission. « Il mit un genou en terre devant le roi, et lui demanda pardon de tout ce qu'il avait fait contre son service ». Puis il se releva, sauvé par le repentir, complété par le devoir; et, retrouvant la victoire en Franche-Comté, en Hollande, à Senef, etc., il devint le grand Condé dans le grand siècle de Louis XIV.

Philippe d'Amalby, qui avait repris son poste à l'armée de Turenne, le suivit dans toutes ses batailles, et mourut, comme lui, emporté par un boulet, sur le champ d'honneur.

Charles de Lorraine fut reçu en grâce et recouvra son duché.

Mme de Longueville, dégoûtée du monde, mais frondant avec Dieu lui-même, se retira dans les austérités du jansénisme.

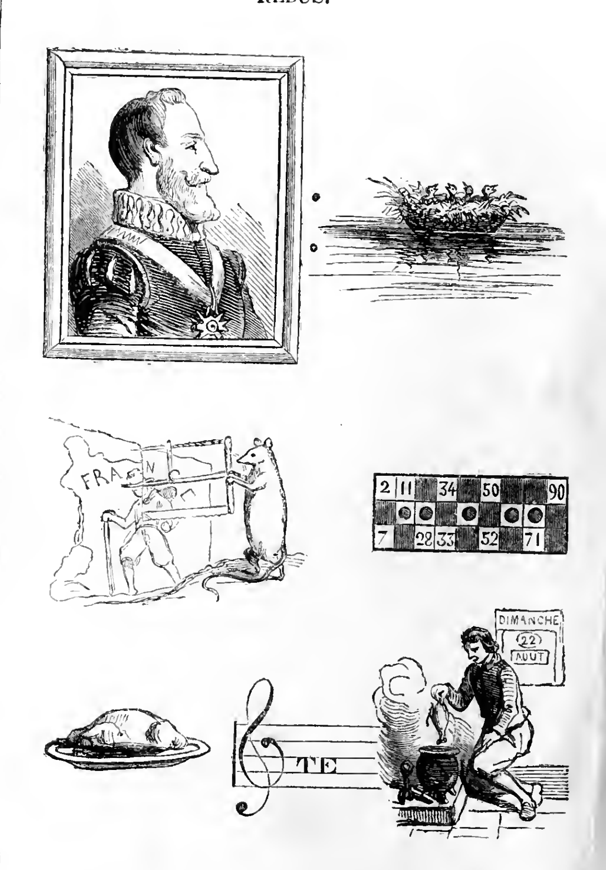
Enfin Mazarin, tant de fois chassé et rappelé, toujours odieux et inévitable, fit sa rentrée définitive à Paris, après deux ans d'exil. Le roi alla à sa rencontre jusqu'au Bourget, l'y prit dans son carrosse et le ramena en pompe au Louvre. Le cardinal apprit à Louis XIV à gouverner l'État, et mourut en paix dans son lit, devant la France calme et prospère, grâce à son habileté;—premier ministre jusqu'au bout et cent fois millionnaire, trichant au jeu ses nièces, ses collègues et ses ambassadeurs; et disant pour adieu au grand roi, en lui présentant Colbert : Je dois tout à Votre Majesté, Sire, mais je crois m'acquitter en lui donnant mon successeur!

FIN.

PITRE-CHEVALIER.

N. B. Nous pouvons nommer aujourd'hui l'auteur du *Petit Joas*, si justement remarqué dans notre dix-neuvième volume, et de l'*Hirondelle au collier d'or*, qui ne sera pas moins remarquée dans la présente livraison. C'était un de nos magistrats les plus distingués, M. Vincent, président du tribunal civil de Vienne (Isère). En le foudroyant, il y a quelques semaines, dans la force de l'âge, sur le siége éminent qu'il occupait avec tant d'honneur, la mort a levé, trop tôt, hélas! l'*incognito* modeste sous lequel il dérobait les perles de son talent littéraire. M. Vincent, qui avait accordé ses prédilections au *Musée des Familles*, retouchait pour nous quelques manuscrits, dont nous espérons faire jouir bientôt nos lecteurs.

RÉBUS.



L'Étoile du Nord poursuit sa marche éblouissante à l'Opéra-Comique. Plus on entend ce nouveau chef-d'œuvre de Meyerbeer, plus on reconnaît sa parenté avec *Robert* et les *Huguenots*. C'est aussi élevé, aussi profond, et plus gracieux, plus varié. Les marches des deux premiers actes, les airs du pâtissier, de Catherine, des Tartares, des vivandières, de Pierre le Grand, des deux fiancés, etc., sont déjà et resteront populaires. M. Battaille et Mlle Duprez (Pierre et Catherine) enlèvent les bravos des plus difficiles, l'un par la vigueur, la noblesse, la passion; l'autre par la finesse, la grâce, la candeur : tous deux par la perfection de la voix et du chant. Nous ne blâmerons qu'une tache dans cet admirable ensemble : la scène de l'ivresse sous la tente du czar.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

MAITRE ZACHARIUS

OU

L'HORLOGER QUI AVAIT PERDU SON AME. — TRADITION GÉNEVOISE (1).



Vue de Genève. Dessin de M. de Bar.

I. — UNE NUIT D'HIVER.

La ville de Genève est située à la pointe occidentale du lac de Genève ; le Rhône la traverse à sa sortie du lac, en la partageant en deux quartiers distincts, et se divise lui-même, au centre de la cité, par une île jetée entre ses deux rives. Cette disposition topographique se reproduit souvent dans les grands centres de commerce ou d'industrie ; sans doute, les premiers indigènes furent séduits par les facilités de transport que leur offraient les bras rapides des fleuves, ces chemins qui marchent tout seuls, suivant le vieil adage ; avec le Rhône, ce sont des chemins qui courent.

Au temps où des constructions neuves et régulières ne s'élevaient pas encore sur cette île, ancrée comme une ga-

(1) Voyez, dans nos précédents numéros, l'*Histoire de la Montre et de l'Horloge*, dont cette nouvelle fantastique est en quelque sorte le complément moral.

liotte hollandaise au milieu du fleuve, un merveilleux entassement de maisons grimpées les unes sur les autres offrait à l'œil une confusion pleine de charmes. Le peu d'étendue de l'île avait forcé quelques-unes d'elles à se jucher sur des pilotis engagés pêle-mêle dans les rudes courants du Rhône; ces gros madriers, noircis par le temps, usés par les eaux, ressemblaient aux pattes d'un crabe immense, et produisaient parfois des effets fantastiques; des filets jaunis, étendus, comme des toiles d'araignées, au sein de cette substruction séculaire, s'agitaient dans l'ombre comme le feuillage mort de ces vieux bois de chêne, et le fleuve s'engouffrait au milieu de cette forêt ténébreuse, avec de lugubres mugissements.

Une de ces habitations aériennes frappait par son caractère étrange de vétusté; c'était la maison du vieil horloger, maître Zacharius, de sa fille Gérande, d'Aubert Thün, son apprenti, et de sa vieille servante Scholastique.

Quel homme à part que ce Zacharius! son âge semblait indéchiffrable; nul des plus vieux de Genève n'eût dit depuis quand sa tête maigre et pointue vacillait sur ses épaules, ni le jour où, pour la première fois, on le vit marcher par les rues de la ville, en laissant flotter à tous vents sa longue chevelure blanche. Cet homme ne vivait pas; il oscillait à la façon du balancier de ses horloges; sa figure, sèche et cadavérique, affectait des teintes sombres; comme les tableaux de Léonard de Vinci, il avait poussé au noir.

Sa fille Gérande occupait la plus belle chambre de la vieille maison, d'où, par une joyeuse fenêtre, son regard allait mélancoliquement se reposer sur les cimes neigeuses du Jura; mais la chambre à coucher et l'atelier du vieillard consistaient en une sorte de cave située presque au ras du fleuve, et dont le plancher reposait sur les pilotis mêmes. Depuis un temps immémorial, maître Zacharius n'en était sorti qu'aux heures des repas et pour régler les différentes horloges de la ville; il passait le reste du temps près d'un établi couvert de nombreux instruments d'horlogerie, qu'il avait pour la plupart inventés.

Car c'était un habile homme; ses œuvres se prisaient fort dans toute la France et l'Allemagne; les plus industrieux ouvriers de Genève reconnaissaient hautement sa supériorité; et quel honneur pour cette ville horlogomane, qui le montrait avec orgueil, en disant:

—A lui revient la gloire d'avoir inventé l'échappement!

En effet, de cette invention, que les travaux de Zacharius feront comprendre plus tard, date la naissance de la véritable horlogerie.

Eh bien! après avoir longuement et merveilleusement travaillé, Zacharius remettait avec lenteur ses outils en place, recouvrait de légères verrines les fines pièces qu'il venait d'ajuster, et rendait le repos à la roue active de son tour; puis il soulevait un judas pratiqué au milieu de son réduit, et là, penché des heures entières, tandis que le Rhône se précipitait avec fracas sous ses yeux, il s'enivrait à ses brumeuses vapeurs.

Par un soir d'hiver, la vieille Scholastique servit le souper, auquel, selon les antiques usages, elle prenait part avec le jeune ouvrier. Bien que des mets soigneusement apprêtés lui fussent offerts dans une belle vaisselle bleue et blanche, maître Zacharius ne mangea pas; il répondit à peine aux douces paroles de Gérande, que la taciturnité plus sombre de son père préoccupait visiblement; le babillage de Scholastique elle-même passa inentendu à son oreille, comme ces grondements du fleuve auxquels il ne prenait plus garde. Après ce repas silencieux, le vieil horloger quitta la table, sans embrasser sa fille, ni donner à ses hôtes le bonsoir accoutumé; il disparut par l'étroite porte qui conduisait à sa retraite, et, sous ses pas pesants, l'escalier gémit avec des plaintes étranges.

Gérande, Aubert et Scholastique demeurèrent quelques instants sans parler. Ce soir-là, le temps était sombre; les nuages se traînaient lourdement le long des Alpes, et menaçaient de se fondre en pluie; la sévère température de la Suisse emplissait l'âme de tristesse et de brume, tandis que les vents du midi rôdaient aux alentours avec de sinistres sifflements.

— Savez-vous bien, ma chère demoiselle, dit enfin Scholastique, que notre maître est tout en dedans; je comprends qu'il n'ait pas eu faim; ses paroles lui sont restées dans le ventre, et bien adroit serait le diable qui lui en tirerait quelqu'une!

— Mon père a quelque secret motif de chagrin que je ne puis même pas soupçonner, répondit Gérande, tandis qu'une douloureuse inquiétude s'imprimait sur son visage.

— Mademoiselle, ne permettez pas à tant de tristesse d'envahir votre cœur; vous connaissez les singulières habitudes de maître Zacharius: qui peut lire sur son front ses pensées secrètes? Quelque ennui sans doute lui est survenu, mais demain il ne s'en souviendra pas, et se repentira vraiment d'avoir causé quelque peine à sa fille!

Aubert parlait de cette façon, en fixant ses regards sur les beaux yeux de Gérande. Aubert, le seul ouvrier que maître Zacharius eût jamais admis à l'intimité de ses travaux, car il appréciait son intelligence, sa discrétion et sa grande bonté d'âme, Aubert s'était attaché à Gérande, avec cette foi mystérieuse qui préside aux dévouements héroïques.

Gérande avait dix-huit ans; l'ovale de son visage rappelait les naïves madones que la vénération suspend au coin des rues des vieilles cités de Bretagne; ses yeux respiraient une simplicité infinie; on l'aimait, comme la plus suave réalisation du rêve d'un poëte. Ses vêtements affectaient des couleurs peu voyantes, et le linge blanc qui se plissait sur ses épaules avait cette teinte et cette senteur particulière au linge d'église. Elle vivait d'une existence tout onctueuse et mystique, dans cette ville qui n'était pas encore livrée à la sécheresse du calvinisme.

Ainsi que soir et matin elle lisait ses prières latines dans son missel à fermoir de fer, elle avait lu un sentiment inconnu dans l'âme d'Aubert Thün; elle en comprenait la pensée générale, sans se rendre compte des détails; elle en devinait le sens, et ne se doutait pas des mots; d'ailleurs elle ne se refusait pas à cette expansion pleine de charmes, et, de même que les fleurs à la saison nouvelle, la reconnaissance éclosait naturellement dans son cœur.

La vieille Scholastique voyait bien cela, mais n'en disait mot; sa loquacité s'exerçait de préférence sur les malheurs de son temps. On ne cherchait point à l'arrêter; il en était d'elle comme de ces tabatières à musique que l'on fabriquait à Genève; une fois montée, il aurait fallu la briser pour qu'elle ne jouât pas tous ses airs.

En trouvant Gérande plongée dans une taciturnité douloureuse, elle quitta sa vieille chaise de bois, fixa un cierge sur la pointe d'un chandelier, l'alluma et le posa près d'une petite vierge de cire abritée dans sa niche de pierre. C'était la coutume de s'agenouiller devant cette madone protectrice du foyer domestique, en lui demandant d'étendre sa grâce bienveillante sur la nuit prochaine; mais Gérande demeura silencieuse à sa place.

— Eh bien! ma chère demoiselle, fit Scholastique avec étonnement, le souper est fini, et voici l'heure du bonsoir: voulez-vous fatiguer vos yeux dans des veilles prolongées... Ah! sainte Vierge! c'est pourtant le cas de dor-

mir et de retrouver un peu de joie dans de jolis rêves! A cette époque maudite où nous vivons, qui peut se promettre une journée de bonheur?

— Ne faudrait-il pas envoyer querir quelque médecin pour mon père? demanda Gérande.

— Un médecin! s'écria la vieille servante; a-t-il jamais prêté l'oreille à toutes leurs imaginations et sentences! Il peut bien y avoir des médecines pour les montres, mais, à coup sûr, non pas pour les corps.

— Que faire? murmura Gérande. S'est-il remis au travail? s'est-il livré au repos?

— Gérande, répondit doucement Aubert, quelque contrariété morale réagit sur maître Zacharius, et voilà tout.

— La connaissez-vous, Aubert?

— Peut-être.

— Racontez-nous cela, s'écria vivement Scholastique, en éteignant parcimonieusement son cierge.

— Depuis plusieurs jours, Gérande, il se passe un fait incompréhensible; les montres que votre père a faites et vendues s'arrêtent subitement. On lui en a rapporté un grand nombre; il les a démontées avec soin; les ressorts étaient en bon état et les rouages parfaitement établis; il les a remontées avec plus de soin encore; mais, en dépit de son habileté, elles sont demeurées sans mouvement.

— Il y a du diable là-dessous! s'exclama Scholastique.

— Que veux-tu dire? demanda Gérande; ce fait me semble naturel; tout est borné sur terre, et l'infini ne peut sortir de la main des hommes.

— Il n'en est pas moins vrai, répondit Aubert, qu'il y a en cela quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux. J'ai aidé moi-même maître Zacharius à rechercher la cause de cette inertie, et je n'ai pu la trouver; et, plus d'une fois, c'est avec un profond désespoir que les outils me sont tombés des mains.

— Aussi, reprit Scholastique, pourquoi se livrer à tout ce travail de réprouvé? Est-il naturel qu'un petit instrument de cuivre puisse marcher tout seul et marquer les heures? On aurait dû s'en tenir au cadran solaire!

— Vous ne parlerez plus ainsi, Scholastique, quand vous saurez que le cadran solaire fut inventé par Caïn!

— Seigneur mon Dieu! que m'apprenez-vous là?

— Croyez-vous, reprit ingénument Gérande, que l'on puisse prier Dieu de rendre la vie aux montres de mon père?

— Sans aucun doute, répondit le jeune ouvrier.

— Voici des prières inutiles, grommela la vieille servante, mais le Ciel en pardonnera l'intention.

Le cierge fut rallumé; Scholastique, Gérande et Aubert s'agenouillèrent sur les dalles de la chambre, et la jeune fille de sa pieuse voix pria pour l'âme de sa mère, pour la sanctification de la nuit, pour les voyageurs et les prisonniers, pour les bons et les méchants, et surtout pour les tristesses inconnues de son père.

Puis ces trois dévotes personnes se relevèrent avec quelque confiance au cœur, car elles avaient remis leur peine dans le sein de Dieu.

Aubert regagna sa chambre; Gérande s'assit toute pensive près de sa fenêtre, pendant que les dernières lueurs s'éteignaient dans la ville de Genève; et Scholastique, après avoir versé un peu d'eau sur les tisons embrasés, et poussé deux énormes verroux, se jeta sur son lit, où elle ne tarda pas à rêver qu'elle mourait de peur.

Cependant l'horreur de cette nuit d'hiver avait augmenté; parfois, avec les tourbillons du fleuve, le vent s'engouffrait sous les pilotis, et la maison frissonnait tout entière; mais la jeune fille, trop absorbée par sa tristesse, ne songeait qu'à son père: depuis les paroles d'Aubert Thün, la maladie de maître Zacharius avait pris à ses yeux des proportions fantastiques; il lui sembla que cette chère existence devenait purement mécanique, et se mouvait avec effort sur ses pivots usés.

Soudain l'abat-vent, violemment poussé par la rafale, heurta la fenêtre de la chambre; Gérande tressaillit et se leva électriquement, sans comprendre la cause de ce bruit qui secoua sa torpeur. Néanmoins son émotion se calma; elle ouvrit le châssis: les nuages avaient crevé; une pluie torrentielle crépitait sur les toitures environnantes. La jeune fille se pencha au dehors pour attirer le volet ballotté par le vent; mais elle eut peur; il lui parut que la pluie et le fleuve, confondant leurs ondes tumultueuses, submergeaient cette pauvre maison dont les ais craquaient de toutes parts. Elle voulut fuir hors de cette chambre; mais elle aperçut au-dessous d'elle la reverbération d'une lumière qui devait venir du réduit de maître Zacharius, et dans un de ces calmes sinistres où se taisent les éléments déchaînés, son oreille fut frappée par des sons plaintifs. Elle tenta de refermer sa fenêtre, et ne put y parvenir; le vent la repoussait avec violence, comme un malfaiteur qui s'introduit dans une habitation.

Gérande pensa devenir folle de terreur... Que faisait donc son père?... Elle ouvrit la porte, qui lui échappa des mains et battit bruyamment sous l'effort de la tempête; elle se trouva dans la salle obscure du souper, parvint, en tâtonnant, à gagner l'escalier qui aboutissait à l'atelier de maître Zacharius, et s'y laissa glisser, pâle et mourante.

Le vieil horloger était tout debout au milieu de cette chambre que remplissaient les mugissements du fleuve; ses cheveux hérissés lui donnaient un aspect sinistre; il parlait, il gesticulait, sans voir, sans entendre. Gérande demeura glacée sur le seuil.

— C'est la mort! disait maître Zacharius d'une voix sourde, c'est la mort!... Que me reste-t-il à vivre, maintenant que j'ai dispersé mon existence par le monde! car moi, maître Zacharius, je suis l'âme de toutes ces montres; c'est une partie de moi-même que j'ai enfermée dans chacune de ces boîtes de fer, d'argent ou d'or! Chaque fois que s'arrête une de ces horloges maudites, je sens mon cœur qui cesse de battre, car je les ai réglées sur ses pulsations!... Fatalité! malheur et tourment!...

Et, en parlant de cette façon étrange, le vieillard jeta les yeux sur son établi. Là se trouvaient toutes les parties d'une montre qu'il avait soigneusement démontées. Il prit une sorte de cylindre creux, appelé barillet, et dans lequel est enfermé le ressort; il en retira la spirale d'acier qui, au lieu de se détendre, suivant les lois de son élasticité, demeura roulée sur elle-même ainsi qu'une vipère endormie; elle semblait nouée, comme ces vieillards impotents dont le sang s'est figé à la longue. Maître Zacharius essaya vainement de la dérouler de ses doigts amaigris, dont la fantastique silhouette s'allongeait démesurément sur la muraille, et bientôt, avec un terrible cri de colère, il la précipita par le judas dans les noirs tourbillons du Rhône.

Gérande demeurait immobile, les pieds cloués à terre, sans souffle, sans mouvement; elle voulait et ne pouvait s'approcher de son père; de vertigineuses hallucinations l'enlaçaient tout entière. Soudain elle entendit dans l'ombre une voix murmurer à son oreille:

— Gérande, ma pauvre Gérande! les douleurs vous tiennent encore éveillée! Rentrez, je vous prie, la nuit est froide.

— Aubert! murmura-t-elle à mi-voix.

— Ne vous ai-je pas suivie au milieu de votre tristesse?

Ces douces paroles firent revenir le sang au cœur de la

jeune fille ; elle s'appuya au bras de l'ouvrier, et lui dit :

— Mon père est bien malade, Aubert ; vous seul pouvez le guérir. Cette affection de l'âme ne céderait pas aux consolations de sa fille. Il a l'esprit frappé d'un accident fort naturel, et, en travaillant avec lui à réparer ses montres, vous le ramènerez à la raison ; car il n'est pas vrai, ajouta-t-elle, encore tout impressionnée, que sa vie influe sur le mouvement de ses horloges ?

Aubert ne répondit pas.

— Mais ce serait donc un métier réprouvé du Ciel ! fit Gérande en frissonnant.

— Je ne sais, répondit l'ouvrier, en réchauffant de ses mains les mains glacées de la jeune fille. Mais retournez à votre chambre, ma pauvre enfant, et laissez l'ange des rêves effeuiller quelques espérances sur votre cœur.

Gérande regagna lentement sa chambre, et demeura jusqu'au jour sans que le sommeil s'appesantît sur ses paupières, tandis que maître Zacharius, muet et immobile, regardait le fleuve couler bruyamment à ses pieds.

II. — LES FOLIES DE LA SCIENCE.

La sévérité du marchand génevois en affaires est devenue proverbiale : il est d'une probité rigide et d'une excessive droiture. Quelle devait donc être la tristesse de maître Zacharius, en voyant ces montres, montées avec une si grande sollicitude, lui revenir sans mouvement !

Or, ces montres s'arrêtaient subitement, sans aucune raison apparente ; les rouages étaient en bon état et parfaitement établis, seulement les ressorts avaient perdu leur élasticité. L'horloger essaya vainement de les remplacer, les roues demeurèrent immobiles. Ces accidents surnaturels firent un tort immense à maître Zacharius ; son habileté, ses magnifiques inventions avaient laissé maintes fois sur lui planer des soupçons de sorcellerie, qui reprirent dès lors consistance. Le bruit en parvint jusqu'à Gérande, et elle trembla souvent pour son père, lorsque des regards malintentionnés se fixaient sur lui.

Cependant, le lendemain de cette nuit d'angoisses, maître Zacharius parut se remettre au travail avec quelque confiance ; le soleil du matin lui rendit la raison plus saine et plus indépendante. Aubert ne tarda pas à le rejoindre, et en reçut un bonjour plein d'affabilité.

— Je vais mieux, dit-il ; je ne sais quels étranges maux de tête m'obsédaient hier ; mais le soleil a chassé tout cela avec les nuages de la nuit.

— Ma foi ! maître, je n'aime la nuit, ni pour vous, ni pour moi !

— Si tu deviens jamais un homme de haute et grande valeur, Aubert, tu comprendras que le jour t'est nécessaire comme la nourriture : un savant se doit aux flatteries du reste des hommes.

— Maître, voilà le péché d'orgueil qui vous reprend.

— De l'orgueil ! Aubert ; détruis mon passé, anéantis mon présent, dissipe mon avenir, et il me sera permis de vivre dans l'obscurité. Pauvre garçon ! qui ne comprend pas les sublimes choses auxquelles son art se rattache tout entier ! N'es-tu donc qu'un outil matériel entre mes mains ? Tiens, Aubert, tu me ferais pitié si je savais que ton intelligence ne dût pas concevoir un jour ces théories !

— Cependant, maître Zacharius, reprit Aubert, vous m'avez toujours vu ajustant ces rouages, forgeant ces métaux, trempant ces ressorts, avec diligence et habileté.

— Sans aucun doute : tu es un bon ouvrier que j'aime ; mais tu ne crois avoir entre tes doigts que du cuivre, de l'or, de l'argent, et tu ne sens pas ces métaux que mon génie anime palpiter comme une chair vivante ! Aussi tu ne mourrais pas, toi, de la mort de tes œuvres !

Maître Zacharius demeura silencieux après ces paroles ; mais Aubert reprit, pour détourner la conversation :

— Par ma foi ! j'aime à vous voir travaillant ainsi sans relâche ! vous serez prêt pour la fête de notre corporation, car j'aperçois cette montre de cristal avancer rapidement.

— Sans doute, Aubert, et ce ne sera pas un mince honneur pour moi que d'avoir pu tailler et couper cette matière qui a la dureté du diamant. Ah ! Louis Berghem a bien fait de perfectionner l'art des diamantaires, qui nous permet de polir et percer les pierres les plus dures !

Maître Zacharius tenait en ce moment de petites pièces d'horlogerie en cristal taillé et d'un travail exquis ; les rouages, les pivots, le boîtier de cette montre étaient de la même matière, et dans cette œuvre de la plus grande difficulté, il avait déployé un talent inimaginable.

— N'est-ce pas, reprit-il, tandis que ses joues s'empourpraient, qu'il sera beau de voir palpiter cette montre à travers son enveloppe transparente, et de pouvoir compter les battements de son cœur.

— Je gage, maître, qu'elle ne variera pas d'une seconde par an !

— Et tu gageras à coup sûr : est-ce que je n'ai pas mis là le plus pur de mon existence ? est-ce que mon cœur varie ?

Aubert n'osa pas lever les yeux sur son maître.

— Parle-moi franchement, reprit mélancoliquement le vieillard ; ne m'as-tu jamais pris pour un fou ? Ne me crois-tu pas livré parfois à de désastreuses folies ? Oui, n'est-ce pas ; dans les yeux de ma fille et dans les tiens, j'ai lu souvent ma condamnation. Oh ! s'écria-t-il avec douleur, n'être pas même compris des êtres que l'on aime le plus au monde ! Mais, à toi, Aubert, je te prouverai que j'ai raison ! Ne secoue pas la tête ; car tu seras stupéfié ; le jour où tu m'écouteras avec attention, tu verras que j'ai découvert les secrets de l'existence, les secrets de l'union mystérieuse de l'âme et du corps !

En parlant ainsi, Zacharius resplendissait d'une fierté magnifique ; ses yeux brillaient d'un feu surnaturel, et l'orgueil lui courait à pleines veines ; le cerveau de cet homme devait être calciné par sa brûlante imagination, comme des murailles incendiées ; et cependant, si jamais vanité eût pu être légitime, c'eût bien été celle de maître Zacharius.

L'horlogerie, jusqu'à lui, était presque demeurée dans l'enfance de l'art. Depuis le jour où Platon, quatre cents ans avant l'ère chrétienne, inventa l'horloge nocturne, sorte de clepsydre qui indiquait les heures de la nuit par le son et le jeu d'une flûte, la science resta presque stationnaire ; les maîtres travaillèrent plutôt l'art que la mécanique ; ce fut l'époque des belles horloges en fer, en cuivre, en bois, en argent même, finement sculptées et fouillées, comme une aiguière de Cellini. On avait un chef-d'œuvre de ciselure, qui mesurait le temps d'une façon fort imparfaite, mais on avait un chef-d'œuvre. Quand l'imagination de l'artiste ne se tourna pas du côté de la perfection plastique, elle s'ingénia à créer de ces horloges à personnages mouvants, à sonneries chantantes, qui eurent toutes une mise en scène réglée d'une façon fort divertissante. Au surplus, qui s'inquiétait, à cette bonne époque, de régulariser la marche du temps ? Les délais de droit n'étaient pas strictement inventés, les sciences physiques et astronomiques n'établissaient pas leurs calculs sur des mesures scrupuleusement exactes ; il n'y avait ni bourses fermant à heure fixe, ni convois par-

tant à la seconde ; le soir, on sonnait le couvre-feu, et la nuit, on criait les heures au milieu du silence. Certes, on vivait moins de temps, si l'existence se mesure à la quantité des affaires, mais on vivait mieux. L'esprit s'enrichissait de ces nobles sentiments nés de la contemplation des chefs-d'œuvre, et l'art ne se faisait pas à la course ; on bâtissait une église en deux siècles ; un peintre ne faisait que deux tableaux en sa vie ; un poëte ne composait qu'une œuvre éminente, mais c'étaient autant de chefs-d'œuvre que les siècles se chargeaient d'apprécier.

Lorsque les sciences exactes firent enfin des progrès, l'horlogerie suivit leur essor, mais elle fut toujours arrêtée par une insurmontable difficulté : la mesure régulière et continue du temps.

Or, ce fut au milieu de cette stagnation que maître Zacharius inventa l'échappement, qui lui permettait d'obtenir une régularité mathématique, en soumettant le mouvement à une force constante. Cette invention avait tourné la tête du vieil horloger ; l'orgueil avait monté dans son cœur, comme le mercure dans le thermomètre, et avait atteint la température des folies transcendantes ; par analogie, il s'était laissé aller à des conséquences matérialistes ; il s'imaginait avoir surpris les secrets de l'union de l'âme au corps.

Aussi, voyant qu'Aubert Thün l'écoutait avec attention, il lui dit, d'un ton simple et convaincu :

— Sais-tu ce qu'est la vie, mon enfant ? As-tu compris l'action de ces ressorts qui produisent l'existence ? As-tu regardé dans toi-même ? Avec les yeux de la science, tu aurais vu le rapport intime qui existe entre l'œuvre de Dieu et la mienne ! C'est sur sa créature que j'ai copié la succession des rouages de mes horloges.

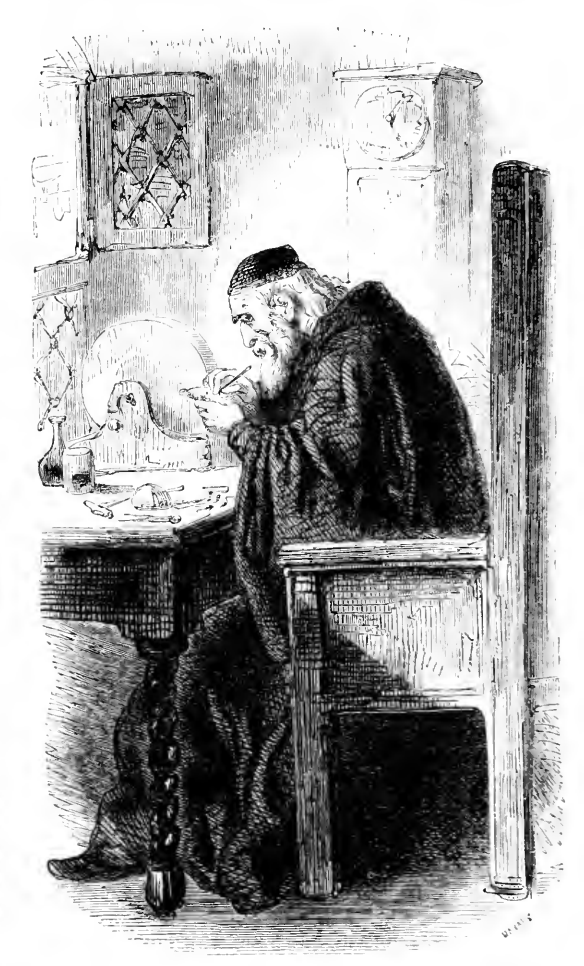
— Maître, reprit vivement Aubert, vous comparez une machine de cuivre et d'acier à ce souffle de Dieu nommé l'âme, et qui anime les corps, comme la brise communique le mouvement aux fleurs. Peut-il exister des roues imperceptibles qui fassent mouvoir nos jambes et nos bras ? Quelles pièces seraient si bien ajustées, qu'elles engendrassent les pensées en nous ?

— Là n'est pas la question, répondit doucement maître Zacharius, avec l'entêtement de l'aveugle qui marche à l'abîme ; pour me comprendre, rappelle-toi le but de l'échappement que j'ai inventé. Quand j'ai vu l'irrégularité de la marche d'une horloge, j'ai compris que le mouvement renfermé dans son sein ne suffisait pas ; il fallait le soumettre à la régularité d'une autre force indépendante ; j'ai imaginé que le balancier, dont les oscillations sont régulières et d'une égale durée, pourrait me rendre ce service ; mais, peu à peu, ses oscillations diminuaient et s'arrêtaient enfin. Or, ce fut sublime de lui faire rendre sa force perdue, par ce mouvement même de l'horloge, qu'il était chargé de régulariser !

Aubert fit un signe d'assentiment.

— Maintenant, Aubert, continua le vieil horloger en s'animant, jette un regard à travers les opaques enveloppes de l'existence. Ne comprends-tu donc pas qu'il y a deux forces distinctes en nous : celle de l'âme et celle du corps, c'est-à-dire un mouvement et un régulateur ? L'âme est le principe de la vie, donc c'est le mouvement ; qu'il soit produit par un poids, par un ressort ou par une influence céleste, il n'en est pas moins au cœur. Mais sans le corps, ce mouvement serait inégal, irrégulier, impossible, moins que cela : aussi le corps vient-il régler l'âme ; comme le balancier, il est soumis à des oscillations régulières ; et ceci est tellement vrai, que l'on se porte mal lorsque le boire, le manger, le sommeil, en un mot les fonctions du corps ne sont pas réglées. Comme dans mes montres, l'âme rend au corps la force perdue par ses oscillations. Qu'est donc cette union intime du corps et de l'âme, sinon un échappement merveilleux, par lequel les rouages de l'un viennent s'engrener dans les rouages de l'autre ! Eh bien, voilà ce que j'ai deviné, trouvé, appliqué, et il n'y a plus de secrets pour moi dans cette vie qui n'est, après tout, qu'une ingénieuse mécanique !

Maître Zacharius était sublime dans son hallucination, où il croyait atteindre aux derniers mystères de l'infini. Mais sa fille Gérande, arrêtée sur le seuil de la porte, avait tout entendu ; elle se précipita dans les bras de son père, qui la pressa convulsivement sur son sein ; elle pleurait.



Maître Zacharius travaillant. Dessin de M. G. Janet.

— Qu'as-tu, ma fille ? lui demanda maître Zacharius.

— Si je n'avais qu'un ressort ici, dit-elle en mettant la main sur son cœur, je ne vous aimerais pas tant, mon père !

Zacharius regarda fixement sa fille, et ne lui répondit pas.

Soudain, il poussa un cri, porta vivement la main à son cœur, et tomba défaillant sur son vieux fauteuil de cuir

— Mon père ! qu'avez-vous ?

— Du secours ! s'écria Aubert. Scholastique !

Scholastique n'accourut pas aussitôt ; on avait heurté le marteau de la porte d'entrée ; elle alla ouvrir, et revint à l'atelier ; mais avant qu'elle eût ouvert la bouche, le vieil horloger, ayant repris ses sens, lui dit :

— J'ai senti, ma vieille Scholastique, que tu m'appor-

tais encore une de ces montres maudites qui s'est arrêtée!

— Jésus! c'est pourtant la vérité, répondit Scholastique, en donnant une montre à Aubert.

— Oh! mon cœur ne se trompe pas, fit douloureusement le vieillard avec un triste soupir.

Cependant Aubert avait remonté la montre, mais elle ne marchait plus.

III. — UNE VISITE ÉTRANGE.

La pauvre Gérande aurait vu sa vie s'enfuir avec celle de son père, sans la pensée d'Aubert Thün, qui la rattachait au monde; aussi son existence se partageait entre les soins donnés à maître Zacharius, et les innocents sourires qu'elle laissait surprendre au jeune ouvrier.

Le vieil horloger s'en allait peu à peu; ses facultés tendaient à s'amoindrir en se concentrant sur un thème unique: par une funeste association d'idées, il ramenait tout à sa monomanie; la vie terrestre semblait s'être retirée de lui, pour faire place à cette existence fantastique des ombres et puissances intermédiaires; aussi quelques rivaux malintentionnés ravivèrent-ils les bruits diaboliques répandus sur les travaux de maître Zacharius.

La nouvelle des symptômes surnaturels qu'éprouvaient ses montres fit un effet prodigieux parmi les maîtres horlogers de Genève. Que signifiaient cette soudaine inertie et les singuliers rapports qu'elle paraissait avoir avec la vie de Zacharius? C'étaient là de ces mystères que l'on n'envisage jamais sans une secrète terreur. Comme les diverses classes de la ville, depuis l'apprenti jusqu'au seigneur, se servaient des montres du vieil horloger, il ne fut personne qui ne jugeât par lui-même de l'étrangeté du fait, car ce bizarre accident se renouvelait généralement. On voulut, mais en vain, pénétrer jusqu'à maître Zacharius; celui-ci tomba fort malade, et sa fille parvint à le soustraire à ces visites incessantes, qui dégénéraient en reproches et en récriminations.

Les médecines et les médecins furent impuissants vis-à-vis de ce dépérissement inorganique, dont la cause leur échappait invinciblement. Il semblait parfois que le cœur du vieillard cessât de battre, et puis ses battements se reprenaient à recommencer.

La coutume existait dès lors de soumettre les œuvres des maîtres à l'appréciation du populaire, après un certain laps de temps. Les chefs des différentes maîtrises cherchaient à s'y distinguer par la nouveauté ou la perfection de leurs ouvrages. Ce fut parmi eux que l'état de maître Zacharius rencontra la plus bruyante pitié, mais une pitié intéressée; ses rivaux le plaignaient d'autant plus volontiers qu'ils le redoutaient moins. Ils se souvenaient toujours de ses magnifiques horloges à sujets mouvants, de ses montres à sonnerie, qui faisaient l'admiration générale, et atteignaient aux prix les plus élevés dans les villes de France, de Suisse et d'Allemagne.

Grâce aux soins constants de Gérande et d'Aubert, la santé de maître Zacharius parut se raffermir un peu, et dans cette sorte de quiétude que lui laissa sa convalescence, il put jeter un coup d'œil sur sa vie, et se détacher des pensées qui l'absorbaient. Sa fille l'entraîna au dehors de sa maison, pour qu'il se retrempât dans les rayons du soleil de printemps. D'ailleurs il importait qu'il s'éloignât de ce logis, où les pratiques mécontentes affluaient constamment. Aubert demeurait à l'atelier, montant et remontant inutilement ces montres rebelles. Il se prenait quelquefois la tête à deux mains, avec la crainte de devenir fou, comme son maître.

Gérande dirigeait alors les pas de son père du côté des plus riantes promenades de la ville; tantôt, soutenant le bras de maître Zacharius, elle prenait par Saint-Antoine, d'où la vue s'étendait sur le coteau de Coligny, et sur le lac jusqu'à Yvoire en Savoie; quelquefois, par les belles matinées, on pouvait apercevoir les pics gigantesques du mont Buel se dresser à l'horizon. Gérande nommait par leur nom tous ces lieux presque inconnus de son père, dont la mémoire semblait déroutée, et il éprouvait un plaisir d'enfant à apprendre toutes ces choses, dont le souvenir s'était égaré dans sa tête; ou bien, la jeune fille s'en allait par le chemin de Ferney admirer la cime orgueilleuse du Mont-Blanc; elle ramenait dans l'esprit de maître Zacharius les pensées inactives, et ces deux chevelures, blanche et blonde, se confondaient dans le même rayon du soleil couchant.

Rien, en effet, ne pouvait être plus dangereux pour le vieillard que la solitude; car il en est ainsi de l'homme, il compare tout à lui-même, et lui-même à tout, et dès lors le bonheur et le malheur ne tiennent plus qu'aux objets auxquels il se compare.

Un autre résultat se produisait aussi dans cet esprit qui se reprenait à penser; le vieil horloger s'aperçut qu'il n'était pas seul en ce monde; en voyant sa fille jeune et belle, lui vieux et brisé, il songea qu'après sa mort elle resterait seule et sans appui, et il regarda autour de lui et autour d'elle. Bien des jeunes ouvriers de Genève l'avaient déjà courtisée; mais aucun n'avait eu accès dans la retraite impénétrable où vivait cette famille: il fut donc tout naturel que, dans cette éclaircie de son existence, le choix du vieillard s'arrêtât sur le bon Aubert Thün. Une fois lancé sur cette pensée, il remarqua bientôt que ces deux jeunes gens, élevés dans les mêmes idées et les mêmes croyances, étaient réunis dans certains courants sympathiques, et les oscillations de leur cœur lui parurent *isochrones*, comme il le dit un jour à Scholastique.

La vieille servante, littéralement enchantée, jura par sa sainte patronne que le ville entière le saurait avant un quart d'heure; maître Zacharius eut grand peine à la calmer, et obtint d'elle enfin de tenir sur ce secret un silence qu'elle ne garda jamais.

Si bien qu'à l'insu de Gérande et d'Aubert, on causait déjà dans tout Genève de leur union prochaine; mais il advint aussi que, pendant ces conversations, on entendit souvent un ricanement singulier, et une voix qui disait:

— Gérande n'épousera pas Aubert.

Si les causeurs se retournaient, ils se trouvaient en face d'un petit vieillard, qu'ils ne connaissaient pas.

Quel âge avait cet être singulier? Personne n'eût pu le dire! On devinait qu'il existait depuis un grand nombre d'années ou de siècles, mais voilà tout. Une grosse tête écrasée reposait sur des épaules dont la largeur égalait la hauteur de son corps; il n'excédait pas trois pieds; ce personnage eût fait bonne figure sur un support en façon de pendule; le cadran se fût naturellement placé sur sa face, et le balancier aurait oscillé à son aise dans sa poitrine: on eût pris son nez pour le style d'un cadran solaire, tant il était mince et aigu; ses dents écartées et à surface épicycloïque ressemblaient aux engrenages d'une roue, et grinçaient entre ses lèvres; sa voix avait le son métallique d'un timbre, et l'on pouvait entendre son cœur battre comme le tic-tac d'une horloge. Ce petit homme, dont les bras se mouvaient à l'instar des aiguilles sur un cadran, marchait lentement et par saccades, sans se retourner jamais; le suivait-on, on trouvait qu'il faisait une lieue par heure, et sa marche était à peu près circulaire.

Il y avait peu de temps qu'il errait, ou plutôt tournait

par la ville ; chaque jour, au moment où le soleil passait au méridien, il s'arrêtait devant la cathédrale de Saint-Pierre, et reprenait sa route après les douze coups de midi ; hormis ce moment précis, il semblait surgir dans toutes les conversations où l'on s'occupait du vieil horloger, et l'on se demandait, avec effroi, quel rapport pouvait exister entre maître Zacharius et cet être inexplicable. Au surplus, on remarquait qu'il ne perdait pas de vue le vieillard et sa fille dans leurs promenades nouvelles.

Un jour, sur la Treille, Gérande l'aperçut qui la regardait en riant ; elle se pressa contre son père, avec un mouvement d'effroi.

— Qu'as-tu, ma Gérande ? demanda maître Zacharius.

— Je ne sais, répondit inattentivement la jeune fille.

— Je te trouve changée, mon enfant ! Voilà donc que tu vas tomber malade à ton tour ? Tant mieux, ajouta-t-il avec un triste sourire, il faudra que je te soigne, et cela me rendra peut-être la santé.

— Oh ! mon père, ce n'est rien ; j'ai froid ; j'imagine que c'est...

— Eh quoi ? Parleras-tu, Gérande ?

— La présence de cet homme qui nous suit sans cesse, répondit-elle à voix basse.

Maître Zacharius se retourna vers le petit vieillard.

— Ma foi, il va bien, dit-il avec un air de satisfaction ; il est justement quatre heures. Ne crains rien, ma fille, ce n'est pas un homme, c'est une horloge !

Gérande regarda son père avec terreur. Comment Zacharius avait-il pu lire l'heure sur le visage de cette créature.

— A propos, continua le vieil horloger, sans plus s'occuper de cet incident, je ne vois pas Aubert depuis quelques jours.

— Il ne nous quitte cependant pas, mon père, répondit Gérande, dont les pensées, à ce nom chéri, prirent une teinte plus douce et plus lumineuse.

— Que fait-il, alors ?

— Il travaille, mon père.

— Ah ! il travaille à réparer mes montres, n'est-il pas vrai ? Mais il n'y parviendra jamais ; car ce ne serait pas une réparation, mais bien une résurrection !

Gérande demeura silencieuse.

— Il faudra que je m'informe s'il n'a pas été rapporté de ces montres damnées sur lesquelles le diable a jeté une épidémie !

Puis, après ces mots, maître Zacharius tomba dans un mutisme absolu, jusqu'au moment où il heurta la porte de son logis. Pour la première fois, tandis que Gérande regagnait tristement sa chambre, il descendit à son atelier ; au moment où il en franchissait la porte, une des nombreuses horloges suspendues au mur vint à sonner cinq heures ; ordinairement, ces différentes sonneries, admirablement réglées, se faisaient entendre ensemble, et la concordance de leur son réjouissait le cœur du vieillard ; mais, ce jour-là, tous ces timbres tintèrent les uns après les autres avec une grande irrégularité, si bien que pendant un quart d'heure l'oreille fut assourdie par leurs bruits successifs. Maître Zacharius souffrait affreusement ; il ne pouvait tenir en place ; il allait de l'une à l'autre de ces horloges, les suppliant en vain de sonner en mesure, comme un chef d'orchestre qui ne serait plus maître de ses musiciens.

Lorsque le dernier son vint à mourir, la porte de l'atelier s'ouvrit, et maître Zacharius frissonna de la tête aux pieds en voyant devant lui l'étrange petit vieillard qui le regarda fixement, et lui dit :

— Maître, ne puis-je m'entretenir quelques instants avec vous ?

— Qui êtes-vous ? demanda brusquement l'horloger.

— Un confrère, et rien de plus. C'est moi qui suis chargé de régler le soleil.

— C'est vous qui réglez le soleil ? répliqua vivement Zacharius sans sourciller ; eh bien, je ne vous en complimenterai guère ! Votre soleil va mal, et pour nous trouver en rapport avec lui, nous sommes obligés, tantôt d'avancer nos horloges, et tantôt de les retarder !

— Et par le pied fourchu du diable ! vous avez raison, mon maître ; mon soleil ne marque pas toujours midi à la même heure ; mais bientôt on saura que cela vient du mouvement de la terre autour de lui, et l'on inventera une sorte de jour moyen, qui équilibrera ces différences.

— Eh ! vivrai-je encore à cette époque ? demanda le vieil horloger, dont les yeux s'animaient.

— Sans doute, répliqua le petit vieillard en riant ; est-ce que vous pouvez croire que vous mourrez, vous !

— Hélas ! je suis pourtant bien malade !

— Au fait, causons de cela. Par Belzebuth ! cela nous mènera à ce dont je veux vous parler.

Et ce disant, cet étrange personnage sauta sans façon sur le vieux fauteuil de cuir, et ramena ses jambes l'une sous l'autre, à la façon de ces os décharnés qui se croisent sous les têtes de mort ; puis il reprit avec un ton ironique :

— Voyons, çà, maître Zacharius, que se passe-t-il donc dans cette bonne ville de Genève ? On dit que votre santé s'altère, que vos montres ont besoin de médecine !

— Enfin vous voyez, vous, qu'il y a un rapport intime entre leur existence et la mienne ? s'écria Zacharius.

— Moi, j'imagine qu'elles ont des défauts, des vices, même. Si ces gaillardes-là n'ont pas une conduite fort régulière, il est juste qu'elles portent la peine de leur dérèglement ; il m'est avis qu'elles auraient besoin de se ranger un peu.

— Qu'appelez-vous des vices ? fit maître Zacharius en rougissant du ton sarcastique avec lequel ces paroles avaient été prononcées. Est-ce qu'elles n'ont pas le droit d'être fières de leur naissance et de leur beauté ?

— Pas trop, pas trop ; elles portent un nom célèbre, et sur leur cadran se grave une signature illustre dans le monde ; elles ont le privilége exclusif de s'introduire parmi les plus nobles familles, de présider à leurs décisions, et d'en régler les projets divers. Eh bien, ne pensez-vous pas qu'elles aient à se plaindre en voyant votre découragement et votre impuissance ; car maintenant, maître Zacharius, le plus inhabile des apprentis de Genève vous en remontrerait.

— A moi, à moi, maître Zacharius ! s'écria le vieillard avec un terrible mouvement d'orgueil.

— A vous, maître Zacharius, qui ne pouvez rendre la vie à vos montres !

— Mais, c'est que j'ai la fièvre, répondit le vieil horloger, tandis qu'une sueur froide lui courait par tous les membres.

— Eh bien, elles mourront avec vous, puisque vous êtes si empêché de redonner l'élasticité à vos ressorts.

— Mourir ! Non pas, vous l'avez dit ; je ne peux pas mourir, moi, le premier horloger du monde ; moi qui, au moyen de ces pièces de toutes sortes et de ces rouages divers, ai su régler le mouvement ! N'ai-je donc pas assujetti l'infini à des lois exactes, et ne puis-je en disposer en souverain ? Avant qu'une main habile, un sublime génie vint disposer régulièrement ces heures égarées, dans

quel vague immense était plongée la destinée humaine ! A quel moument certain pouvaient se rapporter les actes de la vie ? Mais vous, homme ou diable, qui que vous soyez, vous n'avez donc jamais songé à la magnificence de notre art, qui appelle toutes les sciences à son aide, embrasse toute l'existence humaine, et se mêle invinciblement à ses théories et à ses pratiques ! Non ! non ! maître Zacharius ne peut pas mourir ! car, puisque j'ai réglé le temps, le temps finirait avec moi ; il retournerait à cet infini, dont mon génie a su l'arracher, et se perdrait irréparablement dans le gouffre sans fond du néant. Non, je ne puis pas plus mourir que le créateur de cet univers soumis à mes lois ; je suis devenu son égal, et j'ai partagé sa puissance : maître Zacharius a créé le temps, si Dieu a créé l'éternité.

Le vieil horloger ressemblait alors à l'ange déchu, et d'orgueilleux rayons se croisaient autour de sa tête. Le petit vieillard le caressait du regard, et semblait lui souffler tout cet emportement impie.

— Bien dit, maître, répliqua-t-il sérieusement : Belzébuth avait moins de droits que vous de se comparer à Dieu ! Il ne faut pas que votre gloire périsse ; aussi votre serviteur veut-il vous donner le moyen de dompter ces montres rebelles.



Le petit vieillard regardant passer Zacharius et Gérande (chap. III). Dessin de M. G. Janet.

— Quel est-il ? quel est-il ? s'écria Zacharius.

— Vous le saurez le lendemain du jour où vous m'aurez accordé la main de votre fille.

— Ma fille Gérande ?

— Elle-même !

— Le cœur de ma fille n'est pas libre, répondit sérieusement Zacharius à cette demande, qui ne parut ni le choquer ni l'étonner.

— Bah !... Ce n'est pas la moins belle de vos horloges ; mais elle finira par s'arrêter aussi.

— Ma fille, ma Gérande !... Jamais !...

— Eh bien, travaillez, maître Zacharius ; montez et démontez vos montres ; préparez le mariage de votre fille et de votre ouvrier !... Trempez des ressorts faits de votre meilleur acier : bénissez votre gendre et sa belle fiancée, mais souvenez-vous que vos montres ne marcheront jamais, et que Gérande n'épousera pas Aubert.

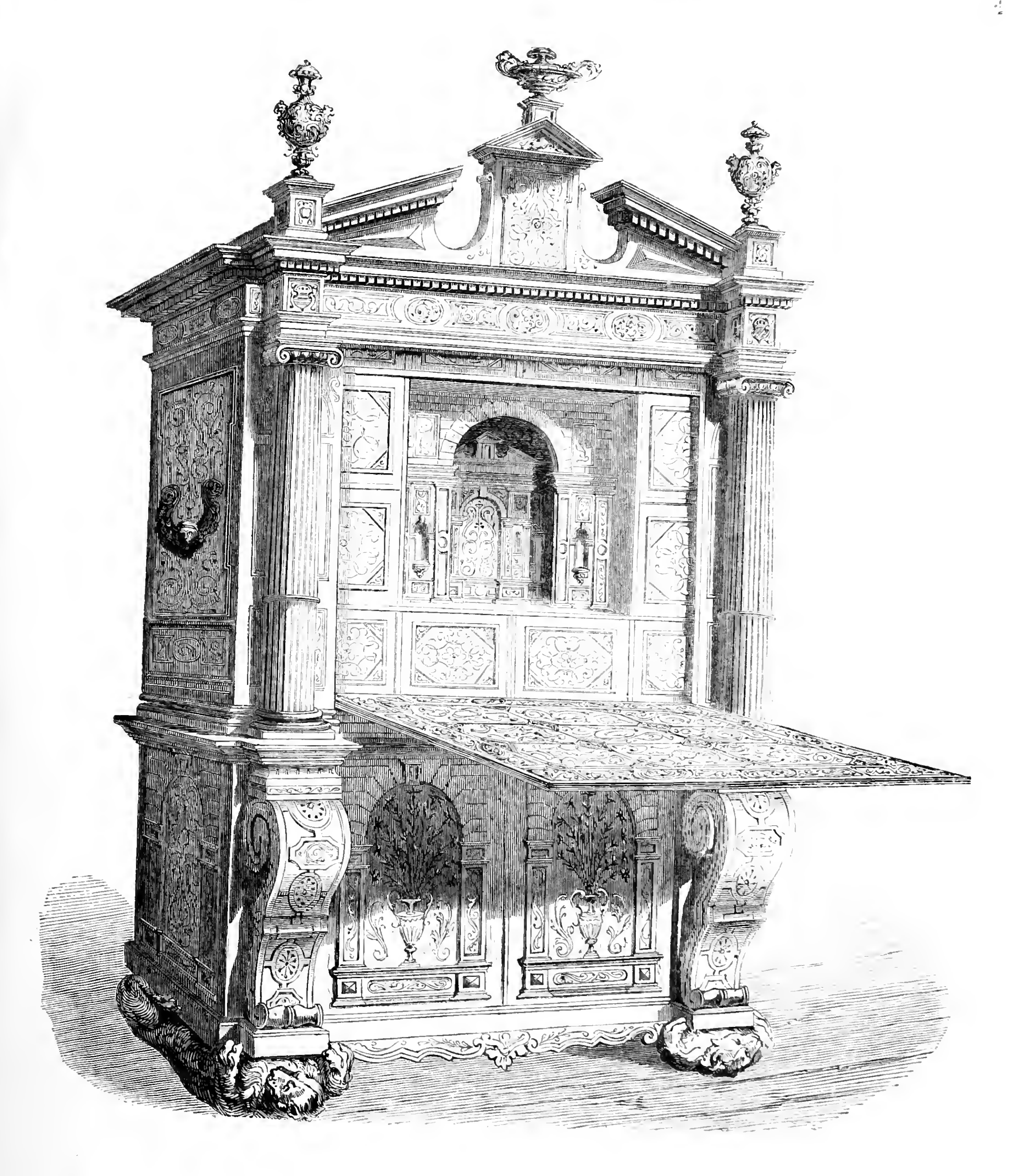
Et là-dessus, le petit vieillard ricana et sortit, mais pas si vite que maître Zacharius ne pût entendre sonner six heures dans sa poitrine.

JULES VERNE.

(La fin au prochain numéro.)

L'ART INDUSTRIEL.

UN SECRÉTAIRE ITALIEN DU SEIZIÈME SIÈCLE.



Secrétaire italien du seizième siècle.

Le concours universel qui se prépare à Paris pour l'année prochaine nous donnera l'occasion d'écrire l'histoire et d'examiner les chefs-d'œuvre de l'art industriel. En attendant, nous offrirons au public, comme objets de comparaison, et aux artistes, comme objets d'émulation, quelques-unes des merveilles du temps passé. En voici une

que nous avons découverte, non chez un roi, comme vous pourriez le croire, mais chez un simple marchand de curiosités, M. Signol, le digne frère de notre illustre peintre.

Ce secrétaire, du plus beau temps de la Renaissance, a appartenu à des princes italiens. Des lois et des ordonnances, des peines de mort et des grâces ont été signées sur cette tablette aux placages infinis. Des couronnes et des bijoux royaux ont reposé dans ce tabernacle et dans ces tiroirs prodigieux d'ornementation. Le pied d'une Médicis et d'un Borgia a froissé ces vases de fleurs épanouis dans les bois les plus riches apportés du Nouveau-Monde.

Mais qui pourrait compter les heures, les jours, et peut-être les existences, consacrés à l'achèvement de ce merveilleux travail?

Sans parler de l'ensemble, qui est monumental comme une façade de palais, il y a dans les détails plusieurs millions de pièces découpées et ajustées à part!

Tous ces ornements, où l'œil se perd, sont des mosaïques de bois aux couleurs variées. Il n'y a pas un coup de pinceau dans ce tableau de mille nuances.

Les lions couchés qui portent le meuble, les panneaux du bas, le dessus et le dessous de la tablette, les montants, les colonnes, les frises, les corniches, les vases du sommet, les côtés, les fonds et les intérieurs, tout est peint par la nature, combiné par l'art, assemblé par la patience.

Deux parties seulement sont en bronze, les deux poignées latérales, et la ciselure en rappelle Benvenuto Cellini.

Double leçon pour nos grands seigneurs économes qui veulent des chefs-d'œuvre sans les payer, et pour nos artistes impatients qui bâclent ces mêmes chefs-d'œuvre, au lieu de prendre le temps de les finir.

Que les uns et les autres consultent ce secrétaire éloquent, digne pendant des deux meubles de Balzac, gravés dans notre treizième volume (pages 321-324).

P.-C.

ANECDOTES CONTEMPORAINES.

COMMENT LE GÉNÉRAL QUOINQUOIN FUT FAIT PRISONNIER A BAYONNE A LA FIN DE 1811.

Jacquet, coiffeur bordelais, s'était vu obligé de quitter sa belle ville natale pour transporter ses pénates à Bayonne où son oncle, également perruquier, lui avait légué une jolie maison et une riche clientèle. Jacquet avait quitté avec infiniment de regrets les rives de la Garonne pour venir s'établir sur les bords de l'Adour : il y avait amené sa femme Gracieuse dont le caractère était tout à fait en désaccord avec le nom. — Ce genre d'anomalie est assez commun ; les Blanche sont ordinairement de belles brunes. — Au bout de dix années de travail et de peine, Jacquet, sans enfants, sans soucis, déposa le sceptre de la mode et devint gros bourgeois en se reposant sur ses lauriers. En souvenir de sa primitive patrie, il s'était composé une petite cave dans laquelle figuraient les échantillons des meilleurs crus du Bordelais ; c'était du Sauterne, du Latour, du Saint-Julien, du Saint-Pierre, du Pichon, et il en faisait galamment l'essai une fois par semaine avec quelques amis intimes. Le perruquier, devenu volontairement oisif, s'était fait nouvelliste et surtout grand politique. Bayonne était devenue, sous ce rapport, une ville très-intéressante. Depuis la guerre d'Espagne, les régiments venant de l'intérieur s'y arrêtaient pour y prendre des munitions de tous genres ; les détachements des cadres venant de la Péninsule s'y arrêtaient également pour y faire séjour. Jacquet se tenait à l'affût de toutes ces arrivées, se mêlait dans les rangs des soldats, et accablait de questions jusqu'au dernier tambour pour avoir des renseignements sur ce qui se passait au delà des Pyrénées ; il commentait à sa façon ces nouvelles, les brodait au besoin, puis les colportait dans toute la ville ; c'était un Moniteur ambulant et gratuit.

Dans les premiers jours du mois de décembre 1811, l'autorité municipale de Bayonne fit annoncer, suivant la coutume, l'arrivée prochaine d'un détachement de vieux soldats venant d'Espagne, afin que les habitants préparassent les gîtes pour loger ces militaires. Jacquet dit à sa femme :

— Ma chère Gracieuse, tu auras aujourd'hui la visite de deux troupiers ; ils se présenteront avec un billet de logement. Tu sais mon habitude en pareil cas, je les envoie à l'auberge et ils n'en sont pas fâchés. Tu marchanderas avec eux, enfin tu iras jusqu'à 6 francs ; mais tu auras bien soin, avant de les congédier, de les questionner sur ce qui se passe en Espagne ; j'y tiens beaucoup, car on assure que nos succès y sont mêlés de revers ; ainsi ne l'oublie pas.

La femme répond :

— Puisque tu tiens si fort à ces renseignements, pourquoi sors-tu? Il vaudrait mieux attendre ici ces militaires, tu les questionnerais toi-même.

— Mais, je ne le puis. C'est aujourd'hui, dans une demi-heure, que l'on baptise l'enfant de Monju, le vitrier, et je suis obligé d'y être.

— A cause du déjeuner, réplique Gracieuse avec aigreur.

— Du tout ; c'est un motif plus noble qui me fait agir, répond le coiffeur. Voici comment : je rencontrai la semaine dernière Monju sur la place de la Comédie. — Qu'y a-t-il de nouveau chez vous? lui dis-je. — Du nouveau! répond-il, c'est que ce matin ma maison a deux pieds de plus. — Comment ça? — Eh oui ; ma femme est mère depuis ce matin, ma maison a donc deux pieds de plus qu'hier, et je vous invite au baptême. Le capitaine Pierron est parrain de l'enfant : venez, vous déjeunerez avec lui, et cette rencontre est favorable à vos projets. Or, écoute, Gracieuse, voici l'intéressant ; on veut me faire nommer officier dans la garde nationale.

— Toi, officier! tu es poltron comme une chouette.

— Allons donc! Toi, comme femme d'officier, tu iras de droit à la sous-préfecture, chez le général; tu porteras chapeau enfin... Et le capitaine Pierron peut aider beaucoup à ma nomination. Ainsi, tu le vois, ingrate, j'agis dans l'intérêt de ta gloire, et non pour un vil déjeuner! Ah! que tu connais mal ton époux!

La douce perspective d'aller à la sous-préfecture et de porter chapeau apaisa la mauvaise humeur de Gracieuse. Au moment de franchir le seuil de sa porte, Jacquet, endimanché, s'arrêta brusquement et dit vivement:

— A propos, autre chose: as-tu pensé à notre canard pour le souper? tu sais que j'aime singulièrement ce gibier; soigne-le bien.

— Sois tranquille, il cuit déjà depuis deux heures sur le fourneau.

Jacquet, satisfait, descend les deux marches qui le séparent de la rue et s'éloigne d'un pas rapide.

Au coup de deux heures après midi, le bruit lointain du tambour annonça l'arrivée de la colonne attendue depuis quelques jours et venant de Saint-Jean-de-Luz. En effet, quelques instants après, se présentèrent à la porte de l'ancien coiffeur deux militaires avec armes et bagage, tenant un billet de logement; c'étaient deux caporaux du 10e léger, Dufour et Bluteau; ce dernier portait la parole:

— Monsieur Jacquet.

— C'est ici, messieurs, dit Gracieuse; c'est mon mari.

— Eh bien, tant mieux pour vous, nous venons loger chez lui. Nous sommes exténués de fatigue, nous voulons une belle chambre, des fauteuils, un canapé, un lustre et un édredon.

— Vous ne trouverez rien de tout cela ici: notre maison est petite, comme vous le voyez, et nous ne pouvons vous recevoir; je vais vous donner quatre francs, et vous irez vous loger à l'auberge.

— Du tout, nous sommes trop fatigués.

— Eh bien, pour vous donner des jambes, je vous offre un bel écu de six francs.

— Voyons comment il est fait cet écu? dit le caporal en se radoucissant.

— Le voilà.

— Qu'en dis-tu, Dufour?

— Allons, prends-le; mais nous voulons par-dessus le marché, avant de faire demi-tour, boire une bouteille de vin; nous en avons besoin pour nous réchauffer, et nous voulons du bon et du cacheté.

Gracieuse, qui désirait à tout prix se débarrasser des nouveaux venus, dit:

— Eh bien, soit, je vous donnerai une excellente bouteille.

En disant ces mots, elle passe dans la cuisine attenante à la pièce du rez-de-chaussée où l'on avait reçu les militaires, elle y allume une chandelle et se rend à la cave. A peine cette femme est-elle sortie que Bluteau dit à son camarade:

— Puisque nous allons loger ailleurs, voyons un peu si nous trouverions dans cette cassine quelque chose de bon pour ajouter à notre dîner.

Tous deux passent dans la cuisine, et ils aperçoivent sur le fourneau une vaste casserole. Bluteau enlève vivement le couvercle; un beau canard se présente à leurs yeux; la sauce bouillonnait ardemment autour du bipède. Bluteau dit:

— Les canards ont toujours été les ennemis déclarés du 10e léger, je fais prisonnier celui-ci.

Au moyen d'une fourchette de fer posée sur le fourneau, il enlève délicatement le volatile à demi-cuit.

— Ouvre ton sac, Dufour.

L'ordre s'exécute à l'instant, et le canard est enfoui au fond du havresac vide de ses effets, comme celui d'un pauvre soldat revenant de la guerre.

— Et la sauce? demande Dufour.

— La sauce? je l'abandonne à son malheureux sort.

Après avoir soigneusement remis le couvercle sur la casserole, les deux larrons reviennent dans la première pièce où arrive bientôt après l'hôtesse, tenant une bouteille.

— Voilà, messieurs, du bon; c'est du Saint-Pierre ou du Pichon. Jacquet se fâchera: c'est égal, tant pis pour lui.

— Du Pichon! s'écrie Bluteau, mais c'est le roi des vins.

— Bah! dit Dufour, qui te l'a dit?

— Mon ancien colonel Boudet, qui était de Bordeaux et qui s'y connaissait. Oh! quel homme! c'était lui qui était dur au feu!

On débouche la bienheureuse bouteille, et les deux verres se remplissent; Bluteau, ayant vidé le sien, s'écrie:

— Voilà bien du Pichon, il est excellent.

— La liqueur produisit son effet dès le premier coup, et la langue du caporal se délia en un instant.

— En l'an VIII, dit Bluteau en s'appuyant sur son fusil, Boudet faisait partie de l'armée des Pyrénées horizontales; il commandait la 35e demi-brigade, et il campait avec ce régiment sous les murs de Perpignan, dont la garnison ne se composait que d'hommes invalides. Un parti espagnol, ayant débouché par une des vallées, se présenta subitement devant la place, espérant y entrer en surprenant les postes; Boudet accourut au pas de course à la tête de sa demi-brigade, reçut les Espagnols à la baïonnette, et leur campa une poussée que le diable en aurait pris les armes. Les habitants avaient eu grand peur, et le maire, pour prouver leur reconnaissance au colonel, vint lui offrir, sur un plat d'argent, les clefs de la ville en signe d'honneur, et lui fit un magnifique compliment. Boudet, qui maniait la parole comme moi mon fusil, répondit en ces termes: « Citoyen, je reçois ces clefs de l'orifice de votre muni-« ficence, et votre dévoiemenz à la patrie vous rend digne « de vivre et de mourir. »

— Comment trouves-tu ça, Dufour?

— C'est bien parlé.

— Le maire de Perpignan fut ébloui.

Pendant que les deux soldats avalaient le second verre de bordeaux, Gracieuse dit à Bluteau:

— Avez-vous jamais vu l'Empereur?

— Tiens! je l'ai vu comme je vous vois.

— Lui avez-vous parlé?

— Comme je vous parle. J'ai fait partie de la garde impériale à sa formation, puis je suis passé caporal de carabiniers dans le 10e léger. La veille de la bataille de Friedland, j'étais en faction devant la tente de l'Empereur, et dans une tenue soignée, je vous prie de le croire. L'Empereur sort de sa tente, je présente les armes; il me regarde, je le regarde, nous nous regardons; ce fut un mouvement sublime. Après m'avoir considéré quelques instants, l'Empereur me dit: — Bluteau, est-ce toi qui s'a fait sa queue? — Oui, Sire, c'est moi qui se la suis fait soi-même. Je ne puis jamais penser à ce moment-là, poursuivit le caporal du 10e léger, sans que les larmes me viennent aux yeux d'attendrissement.

Gracieuse, à l'aurore de ses relations avec Jacquet, s'était laissé charmer par le babil spirituel du coiffeur bordelais; mais, avec le temps, elle s'était blasée là-dessus, parce que l'on se blase sur les meilleures choses. L'élo-

quence élevée de l'ancien grenadier de la garde l'avait charmée au dernier point; captivée par les paroles de Bluteau, elle n'avait apporté aucune attention à ce qui se passait dans sa cuisine; voyant les militaires prêts à boire le dernier verre, elle dit :

— Ah ! mon Dieu, j'allais l'oublier, et mon mari m'aurait bien grondée. Messieurs, vous arrivez d'Espagne?

— Certainement, nous ne sommes pas fâchés d'en être sortis et de ne plus avoir à causer avec ces satanés guérillas, dit Bluteau.

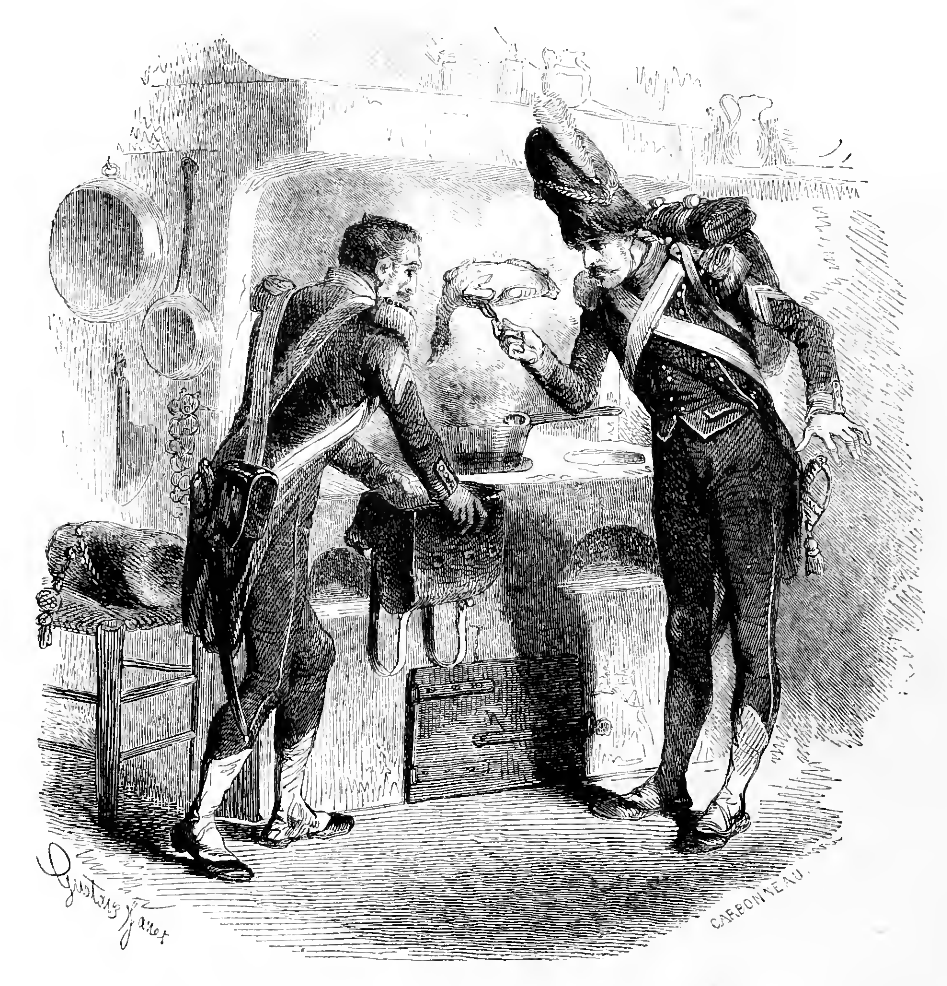
— Dites-moi donc ce qui se passe dans ce pays; nos affaires y vont-elles bien?

— Pas trop, ajouta le caporal avec un sang-froid sublime ; il vient de se livrer du côté de Saragosse une grande bataille, dans laquelle le général *Quoinquoin* a été fait prisonnier et le général *la Sauce* a été obligé de soutenir le feu tout seul.

— Vraiment? dit Gracieuse désolée, c'est bien malheureux.

— Allons, bonjour, la bourgeoise; vous direz à M. Jacquet que je suis fâché de ne pas l'avoir vu ; que son vin est excellent, que je n'en ai jamais bu d'aussi parfait, même chez l'Empereur.

A peine les deux militaires avaient-ils pris congé de



Comment le général *Quoinquoin* fut fait prisonnier, etc. Dessin de M. G. Janet.

leur hôtesse et tourné le coin de la rue que Jacquet arriva chez lui tout haletant.

— Eh bien! dit-il à sa femme, tu as reçu deux militaires?

— Certainement.

— Ils sont déjà partis? j'espérais encore les trouver ici.

— Ah ! ils n'étaient pas commodes ; ils ont demandé six francs et ils ont exigé que je leur donnasse à boire, sans cela ils n'auraient jamais voulu quitter la maison.

— Ah ! mon Dieu, s'écrie le coiffeur en apercevant sur la table le flacon vide ; comment! tu leur as donné du Pichon, et il ne m'en reste que cinq à six bouteilles! Tu ne fais toujours que des bêtises.

— Est-ce que je connais tes bouteilles de vin ! Et puis, ces militaires étaient bien aimables.

— N'importe.

— L'un d'eux, le plus grand, est très-bien avec l'Empereur !

— Fallait-il pour cela lui donner de mon Pichon ! Enfin, la chose est faite, il faut s'en consoler. Au moins as-tu pris le soin d'exécuter ma commission? as-tu questionné ces militaires au sujet des événements de la guerre d'Espagne?

— Oui, monsieur, je l'ai fait, répondit Gracieuse un peu piquée ; il paraît que les affaires vont très-mal.

— Je le crois, répliqua Jacquet; Monju et le capitaine Pierron me l'ont déjà dit. Ces deux soldats du 10e léger t'ont-ils donné quelques détails officiels ?

— Ils m'en ont donné de très-positifs.

— Voyons-les.

— Il vient de se livrer du côté de... Saragosse une grande bataille, dans laquelle le général... ah ! mon Dieu, comment s'appelle-t-il... j'y suis, dans laquelle le général *Quoinquoin* a été fait prisonnier, et le général *la Sauce* a été obligé de soutenir le feu tout seul.

— Qu'est-ce que tu dis donc là? Je lis exactement le *Moniteur* chaque jour, je suis les opérations de la guerre, et je n'ai jamais vu citer des généraux qui s'appelassent ainsi. Tu estropies tous les noms; avant-hier, passait devant notre porte le chef d'état-major de la division, M. de Fonteville ; tu as dis : voilà le colonel Jonquille qui passe.

— Moi je soutiens, ajouta Gracieuse toute dépitée, que c'est réellement le général *Quoinquoin*, là.

— Va donc, je n'en crois rien. Et notre canard, l'as-tu bien soigné? il peut se faire que Monju en vienne manger un morceau ce soir; l'as-tu bien soigné?

— Je n'ai fait que cela, je l'ai tourné et retourné dans son jus, il bouillotte à petit feu.

— Voyons, dit Jacquet, s'il a bonne mine?

Les deux époux passent côte à côte dans la cuisine ; le mari découvre vivement la casserole... personne !



Jacquet et Gracieuse découvrant l'absence... du général Quoinquoin. Dessin de M. G. Jan t.

— Il paraît que ton canard est allé faire un tour de promenade?

Le roi Balthasar ne fut pas plus terrifié en lisant son arrêt fatal sur les murs de la salle du festin, que Gracieuse en voyant la casserole ne plus contenir le bipède.

Au bout de quelques instants d'un silence solennel, Jacquet part d'un grand éclat de rire.

— Tiens, bête, je comprends maintenant ton général *Quoinquoin* ; c'est ton canard que tu as laissé prendre à ton nez et à ta barbe! Quant au général *la Sauce*, le vois-tu comme il soutient le feu tout seul, comme il bouillotte! Il paraît, Gracieuse, que tu as bien soigné notre canard, que tu l'as tourné et bien retourné.

L'infortunée ménagère était profondément atterrée, elle ne soufflait mot. Quant à Jacquet, il prit la chose tout différemment : il fut enchanté de pouvoir raconter une pareille aventure, quoiqu'elle se fût passée à ses dépens ; il s'élança dans la rue et alla de boutique en boutique conter la capture du général Quoinquoin. Au bout de quelques heures, toute la ville de Bayonne fut instruite de l'espièglerie des deux caporaux du 10e léger. Le tour parut excellent, chacun en rit, on le commenta de toutes les façons.

En ce moment, un cabaretier venait d'ouvrir sa taverne et il cherchait à faire mettre sur son enseigne un sujet capable d'attirer les chalands : il conçut l'heureuse idée d'y

faire peindre un gros canard, avec cette inscription : *Au général Quoinquoin.*

Ce moyen réussit au delà de toutes les espérances; le cabaret ne désemplissait pas, chaque militaire qui passait à Bayonne voulait aller boire un coup chez le général Quoinquoin.

Nous-mêmes, rentrant d'Espagne dans les premiers mois de 18.., nous nous y rendîmes avec deux autres sous-officiers; nous trouvâmes nombreuse compagnie chez le général Quoinquoin, on nous y servit une bouteille de vin; mais, hélas! ce n'était ni du Saint-Pierre, ni du Pichon-Longueville.

Alex. MAZAS (1).

(1) La signature de l'éminent et consciencieux auteur de l'*Histoire de France*, des *Grands capitaines du moyen âge*, des *Hommes illustres de l'Orient*, des *Mémoires sur la Révolution de 1830*, du *Languedoc historique*, etc., nous dispense de garantir l'exactitude minutieuse de ce chapitre caractéristique des annales de la gaieté militaire et frrrançaise. (*Note de la rédaction.*)

LES CONTES EN FAMILLE.

LA SIXIÈME NUIT.

A MARIA ROBERT.

J'ai connu une jeune fille, en ce temps-là, à peu près de ton âge. Elle avait été nommée par sa marraine Marie-Jenny; mais, comme elle portait de beaux cheveux d'un blond rare et pur, on l'avait surnommée Blondine, au milieu des caresses du berceau; et maintenant qu'elle était une jeune fille comprenant un peu déjà ce qu'elle faisait de bien ou de mal, on l'appelait encore Blondine, et même Blondinette, surtout quand elle était douce et bonne, comme on veut voir les enfants qu'on aime.

Cette Blondinette avait, ainsi que toi, Maria, tout ce qu'il faut aux jeunes filles pour être bien heureuses; c'est te dire que son père et sa mère l'aimaient tendrement; que, grâce au travail de ceux-ci, ses jours se passaient à l'abri des privations qui affligent tant d'enfances; que tous ceux qui l'entouraient étaient ses amis; qu'enfin elle était douée d'une forte santé, qui ne l'avait pas encore quittée un instant. Si, comme toi, elle ne possédait pas la douce affection d'une sœur, la nature lui avait envoyé un sentiment pareil : Blondine avait un frère beaucoup plus âgé qu'elle, puisqu'il apprenait le grec au collége Henri IV, et cet ami-là l'aimait, vois-tu, autant que moi je t'aime! je n'ai pas besoin d'en dire plus. Il s'appelait Charles, ce frère; c'était un grand garçon, un peu long, un peu maigre, un peu pâle; mais bon, studieux et déjà sérieux. Il se mêlait au sentiment de Blondine pour lui un respect véritable, qui prenait sa source dans plusieurs bonnes choses comme celles-ci : d'abord, ils n'avaient jamais passé ensemble devant un pauvre sans que Charles eût offert quelque chose au pauvre; puis elle l'avait vu, depuis l'âge où elle avait commencé à se souvenir, toujours propre, le samedi comme le lundi (ce qui est beaucoup pour un collégien, tout en paraissant n'être rien); enfin, souvent elle avait entendu son père répéter cette belle parole : —Charles n'a jamais menti. Tu comprends maintenant le respect de Blondine pour son grand frère.

Je disais tout à l'heure que cette enfant si bien aimée réunissait tout ce qu'il vous faut à votre âge pour être heureuse; j'oubliais de dire qu'elle avait ce qui rend bien malheureuse aussi. Et cela, vois-tu, petits garçons et petites filles, nous l'apportons tous en naissant avec nous. Cela ressemble à un fardeau toujours trop lourd, et se nomme nos défauts. Tous nos efforts doivent tendre à diminuer le poids de ce fardeau. Plus nous réussissons, plus nous marchons librement et allègrement dans la vie vers ce but de tous les travaux, de tous les vœux, de tous les pas, — le bonheur. — Or, le gros défaut de Blondine, c'était la colère; elle ne savait pas supporter la plus petite contrariété; au premier obstacle survenu dans l'accomplissement de ses désirs, au premier refus sagement opposé à ses volontés, elle devenait toute rouge, puis pleurait, puis criait, et enfin, comme je te le dis, souffrait vraiment beaucoup.

Voilà donc quelle était Blondine ; et, tout ceci posé, je vais pouvoir enfin commencer mon histoire.

On était au mois de septembre, pendant lequel se font les vendanges, et qui s'embellit aussi de la joie des vacances. Mme Deval, mère de Blondine, était allée voir le raisin se changer en vin chez une de ses sœurs, tout naturellement tante de Blondinette. Elle avait dû d'abord emmener avec elle sa chère petite ; mais celle-ci ayant eu de fréquentes colères, avait démérité de cette faveur. Charles, lui, jouissait auprès de son père de vacances d'autant plus belles pour lui, qu'il avait remporté quatre glorieux prix.

Loin que la privation du plaisir fît sur elle un effet salutaire, malgré les réprimandes de son père et en dépit des excellents conseils de Charles, Blondine, qui cependant souffrait de l'absence de sa mère, continuait à se montrer emportée jusqu'à une grande violence. Un soir, au moment du coucher, comme elle allait prendre congé de son père et de Charles, elle les trouva tous deux dans le jardin de leur habitation. Ils étaient assis au milieu d'une vaste pelouse très-touffue ; M. Deval expliquait à son fils la marche des étoiles dans le ciel sous le doigt de Dieu, et Charles, avide de vérités sur ces grandes choses, écoutait avec recueillement et piété, n'interrompant son père que par des questions sensées ou par des réflexions qui prouvaient que tout était bien compris. La jeune fille reçut les baisers du soir, et, bien intriguée de quelques mots mystérieux prononcés par son père, elle gagna, toute pensive, son petit lit blanc pour y attendre le sommeil. Le sommeil ne vint qu'un peu tard. Le lendemain, dès le matin, elle rechercha son frère avec empressement, et lui demanda brusquement ce qu'il avait vu dans le ciel, la veille au soir, de si attachant et de si merveilleux.

Charles répondit à Blondine qu'il ne pouvait la satisfaire, que ces graves sujets étaient au-dessus de son intelligence en train d'éclore, et qu'elle n'y comprendrait vraiment rien. — Dépit de la petite sœur, dépit bien marqué, présageant une prochaine colère. — Impassibilité du grand frère, qui prend un air sérieux et s'éloigne gravement. Blondine le retient, maîtrise l'emportement qui s'agite en elle, et, se domptant tout à fait par un baiser qu'elle donne à Charles, elle recommence ses questions de l'air le plus caressant et le plus gentil du monde.

— Blondine, si je te dis ce que j'ai vu là-haut, à l'heure où les étoiles réunies forment des caractères si resplendissants pour qui sait les déchiffrer, si je te dis cela, tu ne voudras pas me croire.

— Charles, notre père dit que tu n'as jamais menti.

— C'est vrai; mais ce que je t'apprendrais est si extraordinaire!...

— Je te croirai.

— Et paraîtra si opposé à la vérité commune...

— Je te croirai.

— Que je craindrais que ma révélation...

— Je te croirai.

— Allons, je me décide.., Ecoute-moi donc bien, et agis ensuite d'après ta croyance. Hier au soir j'ai lu ceci, écrit au fond des cieux dans cette belle langue qu'on appelle la poésie :

Si pendant six grands jours, Blondine, l'enfant blonde,
Réprimant sa colère, est douce à tout le monde,
Dans la sixième nuit,
Une heure après minuit,
Riant, et couronné de lueurs sans mélange,
Blondine, sur son lit, pourra voir son bon ange,
Qui, descendant des cieux,
Viendra baiser ses yeux,
Si pendant six grands jours, Blondine, l'enfant blonde.
Réprimant sa colère, est douce à tout le monde...

La jeune fille, qui avait, comme on dit, ouvert de grandes oreilles, ouvrit ensuite de grands yeux pour regarder son frère. Puis elle le pria de répéter, ce qu'il fit de bonne grâce; après quoi Blondine, encore plus ébahie, éleva la vue jusqu'au ciel, fit un long silence, et finit par se dire à elle-même, comme conclusion des nombreuses pensées qui venaient de bouleverser son cerveau :

— Je verrai bien!

— Tu doutes, petite sœur, reprit Charles, qui l'avait attentivement observée; souviens-toi pourtant que je n'ai jamais menti, et songe qu'avec un peu de volonté tu peux faire l'épreuve de ma sincérité.

Il la laissa sur ces paroles. Blondine, restée seule, répéta plusieurs fois :

— Six jours! six grands jours d'automne! c'est bien long! Et pourtant, voir mon bon ange, un de ceux qu'on nous représente si beaux, avec des cheveux si blonds, un front si rayonnant et des ailes si bleues, c'est bien attrayant! Et Blondine, devenue rêveuse, médita encore longtemps.

Le fait est, n'est-ce pas, Maria, que six jours cela peut sembler, à ton âge, long à ne pas finir! surtout quand on croit trouver au bout une chose désirée; et je suis sûr que, pour ta part, tu voudrais bien que l'histoire en fût déjà à la fameuse sixième nuit, celle où devait s'accomplir dans la chambre de Blondine un événement si miraculeux. Eh bien! pour ne pas te faire languir, nous passerons rapidement sur ce qui peut arriver autour de Blondine, et nous nous transporterons à la fin du sixième jour.

Il est donc nuit. L'aimable enfant a dit bonsoir à son père et à Charles, en échangeant avec celui-ci un regard expressif. Elle a dit sa prière, et la voilà dans son lit blanc. Dix heures sonnent, puis onze heures, puis minuit, enfin une heure! Blondine sent son cœur battre avec force, ses yeux s'efforcent de percer l'obscurité, son oreille attend impatiemment quelque bruit révélateur... Rien... non, rien... Si, un son frappe l'oreille avide! — C'est l'horloge du salon qui dit deux heures. Blondine ne peut perdre ainsi son espoir; elle attend encore, elle attend toujours... Et pourtant cinq heures ont sonné; voici le jour. Le bon ange n'est pas venu. Alors Blondine sent ses yeux lassés se fermer à un sommeil mécontent, et elle s'endort en murmurant :

— Charles, Charles, tu m'as trompée!...

Le lendemain, la jeune fille ne cherche pas son frère, mais lorsqu'elle l'aperçoit, elle vient à lui froidement, et, sans lui rien dire, elle le regarde en face le plus solennellement possible. A ce reproche silencieux, Charles répondit :

— Ton bon ange ne t'est point apparu, pauvre sœur, et cependant tu peux toujours croire à ma franchise. Ecoute-moi : la colère est devenue chez toi une si forte habitude, un état si naturel, que tu ne te souviens plus le lendemain de tes emportements de la veille. As-tu donc oublié la condition formelle que le bon ange mettait à sa venue? As-tu aussi oublié ton dernier accès? Le quatrième jour qui suivit la prédiction, tu te livras contre ta bonne Berthe à l'une de ces sottes petites fureurs qui l'ont déjà bien fait pleurer, tu le sais... Mais cela est pour toi si simple que le soir tu n'y pensais plus; que, dans cette nuit d'attente même, tu ne t'es rien rappelé, et que ce matin je te vois là devant moi toute prête à me dire que je suis un menteur et que je t'ai trompée. Avec quelques paroles, Jenny, je pourrais aisément atteindre au fond de ton cœur et t'y faire quelque blessure, ce serait là un châtiment mérité; mais cette fois encore j'aime mieux te donner un conseil; si tu veux le suivre, j'espère que tu t'en trouveras heureuse, et que, en venant m'embrasser dans quelques jours, tu me diras que tu ne doutes plus de ma sincérité.

— Parle, bon frère, dit Blondine, le front baissé et laissant tomber une larme sur la main de Charles qui renfermait ses petites mains, parle, j'obéirai.

— Eh bien! Blondine, continua tout doucement l'élève du collége Henri IV, car cette larme tombée sur sa main lui avait amolli la voix et le cœur, renouvelle l'épreuve des six jours à passer sans colère, et attends avec confiance la sixième nuit.

Afin que cette histoire ne te paraisse pas trop longue, ma petite Maria, je laisserai encore écouler, sans les raconter, les six jours qui suivirent. Seulement, tu remarqueras avec moi que, du premier au dernier, Blondine, que nous pouvons bien ici nommer Blondinette, fut constamment douce et bonne, les sages paroles et l'espoir de la visite du bon ange se réunissant dans son esprit pour la maintenir dans cette bonne voie. Je ne t'affirmerai pas qu'il ne lui en coûta pas un peu d'abord d'imposer brusquement silence à son caractère, de vaincre tout d'un coup ses laides habitudes; mais comme elle voulait fermement, ainsi qu'il faut vouloir ce qui doit nous rendre meilleurs, je puis t'assurer que les trois dernières journées ne lui coûtèrent point d'efforts, et que toute la maison ravie la vit alors telle qu'on avait tant désiré la voir.

Enfin, nous voici parvenus à la sixième nuit. Tout dort ou semble dormir dans l'habitation de M. Deval. L'heure

de minuit, celle de tout le cadran qui a la plus mauvaise réputation, a tranquillement tinté ses douze coups. Blondinette, contente d'elle-même, attend dans la sérénité de son cœur la céleste apparition. Tout à coup voici que la porte s'ouvre et qu'une vive lumière éclaire la chambre de Blondinette ; puis, deux bras la pressent sur un cœur qui bat vite ; des baisers pleins d'amour se suivent rapidement sur ses yeux et sur son front, et l'enfant corrigée reconnaît son bon ange... en embrassant sa mère.

— Toi ! toi ! maman, dit-elle enfin ; oh ! tu peux m'embrasser maintenant ; demande à Charles, ou plutôt attends, pour que je puisse montrer à tes yeux ta nouvelle enfant douce et bonne comme toi.

— Je sais tout, dit la mère joyeuse ; tout ce que tu dois à Charles et tout ce qu'il faudra lui rendre en affection. Maintenant, Blondinette, il faut dormir, car demain matin je t'emmène aux vendanges.

Je te laisse à penser si Blondine fut joyeuse.

Tu devines à présent que tout avait été arrangé par Charles dans le but de corriger sa sœur. Il avait fait lui-même



Blondinette, embrassée par son bon ange. Dessin de M. G. Staal.

la prédiction en vers, puis il avait envoyé exactement à Mme Deval le bulletin des colères de Blondine. Il savait déjà, le jeune philosophe, que notre bon ange visible ici-bas, c'est notre mère ; il voulait l'apprendre à sa chère petite sœur. Tu vois qu'en tout il avait réussi.

Quand le jour fut venu, la première action de la jeune fille fut d'aller remercier son ami qu'elle trouva bien heureux. Il disposait déjà, sous les yeux de Blondine, les travaux ordinaires de ses journées pendant les vacances, quand M. et Mme Deval entrèrent dans son petit cabinet.

— Ne veux-tu pas venir avec nous ? lui dit sa mère, la nature d'automne est si belle !... Et, d'ailleurs, tu aimes encore à courir.

Charles regarda sa mère avec un sourire qui contenait un bon consentement, puis il reporta les yeux vers son père.

— Monsieur le docteur, dit celui-ci en lui serrant la main, allez aux vendanges ; vous venez de faire une cure merveilleuse ; il vous faut prendre un peu de repos.

Édouard PLOUVIER.

L'ART ET LES ARTISTES ITALIENS (1).

BENVENUTO CELLINI.



Benvenuto Cellini travaillant dans son atelier. Dessin de M. G. Janet.

Quelques artistes prétendent que la réputation de Benvenuto Cellini est au-dessus de son mérite réel, et qu'il doit autant cette réputation à ses curieux Mémoires qu'à ses œuvres d'orfévrerie et de sculpture. L'opinion du plus grand nombre des hommes compétents considère au contraire Benvenuto comme tellement supérieur dans son art, qu'on le peut surnommer sans exagération le Michel-Ange de la ciselure. Il a créé l'orfévrerie, ou plutôt d'une simple manipulation de métaux, d'un métier, il a fait un art dans lequel nul ne l'a égalé depuis.

Ses Mémoires sont assez peu répandus sans doute ; mais s'ils ont contribué à entretenir autour de son nom la curiosité qui s'attache aux fortes individualités, leur action est de nulle importance sur l'œuvre de Benvenuto en elle-même. Le peu qui nous reste de ses travaux suffit pour apprécier son réel mérite.

Les œuvres de Benvenuto se font remarquer par une

(1) Voyez la table générale et celles des dix derniers volumes.

grande harmonie entre l'ordonnance du sujet et le fini du détail. Cet artiste brille par une invention merveilleuse. Il est à remarquer au surplus que depuis Cellini l'orfévrerie n'a guère produit que des pastiches.

Entre les mains de Benvenuto, le moindre objet demandait un motif d'invention. Aussi étroit que fût le cadre, il savait en tirer un étonnant parti. Une boucle de ceinturon, un cachet, une médaille à mettre au chapeau, une simple bague, un bouton, prenaient, sous le ciseau de ce divin ciseleur, une importante valeur d'art. Le fermoir d'argent qu'il fit à Florence en 1519 pour ceinture d'homme, était orné de petites figures d'enfants, de masques, de feuillages en bas-relief. La *chiava cuore* (ceinture de femme) qu'il exécuta en 1522 dans la même ville, était ornée de bas-reliefs et de rondes bosses. Une dame romaine, Mme Porzia Chigi, lui confia des pierres d'un grand prix, dont il doubla la valeur par les montures dont il les enrichit. La médaille d'or pour mettre au chapeau, qu'il exécuta en 1524, à Rome, pour Gabriele Ceserini, représentait une Léda et son cygne. Sur celle qu'il fit à Florence en 1528, pour Girolamo Maretti, on voyait un Hercule déchirant la gueule du lion de Némée ; sur une autre pour Federigo Ginori, Atlas portait le monde. J'en passe un grand nombre. Qu'il me suffise d'ajouter que, sur un simple bouton pour la chape du pape Clément VII, Cellini trouva moyen d'exécuter de petites sculptures en bas-relief et en bosse ; et qu'une bague qu'il fit en 1546 à Florence, pour la duchesse Éléonore, femme de Côme Ier, était ornée de quatre petites figures d'enfants, de masques, de fruits et d'émaux.

Ce n'est qu'à l'âge de cinquante-neuf ans que Cellini commença d'écrire ses Mémoires, dans le dialecte populaire de Florence. Non-seulement ils révèlent d'une manière complète le caractère de leur auteur, mais ils sont un des plus curieux monuments de la vie des artistes et de leurs rapports avec les princes au seizième siècle.

Il faut quelque patience pour s'accoutumer d'abord à la lecture des Mémoires de Benvenuto. Outre qu'il est toujours difficile à l'auteur d'écrire sur son propre compte, cette difficulté se complique chez Cellini par l'éloge perpétuel qu'il fait de lui-même et de ses œuvres, et par la tournure empirique et miraculeuse des aventures dont il fait le récit. Comment, en effet, ajouter foi à l'anecdote suivante : « J'avais cinq ans environ, dit Benvenuto ; mon père était dans une petite salle que nous avions, où l'on avait coulé la lessive ; un bon feu de branches de jeune chêne y brûlait encore. Giovanni (père de Cellini), se tenant auprès, jouait de sa viole et chantait seul. Il faisait grand froid. En regardant par hasard dans le feu, il aperçut au milieu des flammes un petit animal semblable à un lézard, qui se récréait dans l'endroit le plus ardent. Il vit aussitôt ce que c'était, nous fit appeler, ma sœur et moi, et, nous l'ayant montré, il me donna un violent soufflet qui me fit pleurer à chaudes larmes ; puis, me consolant avec douceur, il me dit : « — Mon tendre et cher enfant, je ne te frappe pas parce que tu as mal fait, mais « afin que tu te rappelles que ce petit lézard que tu as vu « dans le feu, est une salamandre. » Ayant dit ces mots, il m'embrassa, et me donna quelques petites monnaies » (1).

Cellini raconte une autre aventure non moins difficile à croire, dans laquelle il fut non-seulement témoin, mais encore acteur. Il était lié avec un prêtre sicilien adonné aux pratiques de la nécromancie, et, dans le désir d'acquérir lui-même des connaissances dans cet art, il conjura le prêtre de l'initier. Celui-ci le conduisit un soir au Colisée, où eut lieu une évocation dans toutes les formes. « Tant de légions comparurent, dit Benvenuto, que le Colisée en était tout rempli. » Un incident grotesque égaye un peu cette aventure invraisemblable : un certain Agnalo Gaddi, amené par Cellini pour assister avec lui le nécroman dans ses opérations, fut pris d'une peur si violente, que la multitude des démons s'enfuit devant cette épouvantable colique. Cellini accompagne ce trait de quelques plaisanteries épicées à l'italienne, ce qui ne l'empêche pas de dire le plus sérieusement qu'il se mourait de crainte. Il consulta les démons afin de savoir s'il reverrait une personne qui lui était chère. Il lui fut répondu : Oui, dans un mois. Un mois après, il la revoyait en effet.

On n'en finirait pas si l'on voulait rappeler toutes les visions, apparitions, etc., qui fourmillent dans le récit auto-biographique de Benvenuto. C'est un mélange de charlatanisme, de superstition et de véritable piété, où le caractère de l'homme se montre au total avec beaucoup de naïveté. Les deux traits principaux de ce caractère sont l'orgueil et la violence. Il est sans cesse plongé dans une profonde admiration devant lui-même. La moindre injure, la plus légère raillerie, une simple compétition pour la commande d'une œuvre d'art, le mettent dans une fureur de bête sauvage. Dès lors, il perd le sommeil et l'appétit jusqu'à ce qu'il se soit vengé. Aussi le voyons-nous à chaque instant *mettre,* comme il le dit lui-même, *le fer au poing.* Le sens moral ou plutôt celui de l'équité manque à cette débordante individualité, qui est trop pénétrée de sa propre importance pour conserver un sentiment juste du droit d'autrui.

Dans les désordres de la vie de Benvenuto Cellini se reflètent au surplus les désordres de ce seizième siècle, plein de troubles, de crimes et de splendeurs. L'incertitude des institutions laisse l'homme livré à lui-même, en proie à ses passions. Les principes généraux font place à l'intérêt particulier. En général, on peut constater que moins la société s'affirme, moins elle a d'action sur ceux qui la composent, et que l'individualité est en raison inverse de l'influence collective. Ajoutons que l'Italie, divisée en une foule de petits États, subit plus fortement que le reste de l'Europe le contre-coup des agitations de l'Espagne et de la France, et qu'il était aisé d'échapper aux lois au milieu des guerres intestines et extérieures dans un pays ainsi morcelé.

Un littérateur italien, Baretti, a très-bien résumé le caractère de Benvenuto Cellini d'après lui-même. Voici ce portrait en quelques lignes : « Brave comme un grenadier français, vindicatif comme une vipère, superstitieux au plus haut degré, plein de bizarreries et de caprices, aimable dans une réunion d'amis, mais peu susceptible d'un tendre attachement ; plus amoureux que chaste, un peu traître sans croire qu'il le fût, un peu jaloux, malicieux, plein de vanité sans se croire tel, sans façon, sans affectation, avec une assez bonne dose de folie jointe à la ferme persuasion d'être sage, circonspect et prudent. Voilà le beau caractère que Cellini nous retrace dans l'histoire de sa vie, très-certain de peindre un héros. »

Il ne manque à ce portrait, pour être achevé, que des nuances un peu plus accusées et un ou deux traits de caractère. L'empirisme italien, ce milieu entre le mensonge et le charlatanisme, que nous retrouverions non-seulement au seizième siècle, mais encore à la fin du dix-huitième, chez Casanova, par exemple, n'y est point mentionné. Et

(1) *Vie de Benvenuto Cellini écrite par lui-même,* p. 9, t. I. Pour cette citation et pour toutes celles qui suivent, je me suis servi de la traduction de M. Fargasse.

c'est un point d'autant plus important, que la piété véritable dont Cellini fait montre à chaque instant, et dont ne parle pas M. Baretti, ne saurait guère se concilier avec ce charlatanisme constant que dans le pays classique des brigands dévots à la madone. Ce n'est pas assez non plus de donner à Cellini un peu de penchant à la trahison et à la jalousie : sa conduite avec le Primatice, avec son élève Paolo Micceri et les cent aventures dans lesquelles nous le voyons guetter son ennemi au passage comme un sauvage des forêts de l'Amérique ou un bandit corse, sont des actes suffisants pour juger jusqu'où il poussait ces deux vices, assez répandus dans la belle Italie.

Le meilleur moyen au surplus de comprendre et d'analyser le caractère de Benvenuto Cellini est de suivre le cours de sa vie, en s'arrêtant aux points principaux. Nous le ferons le plus succinctement possible.

Benvenuto Cellini, fils de maître Giovanni Cellini, Florentin, naquit à Florence en 1500. Sa généalogie remonterait fort loin, d'après ses Mémoires, car il prétend descendre d'un certain Fiorino, de Cellino, capitaine de César, et ce Fiorino aurait donné son nom à Florence, parce qu'il avait pris ses quartiers à Fiesole, où depuis s'éleva la ville de Michel-Ange. Je ne cite ce fait que pour montrer les ridicules prétentions de Cellini. Le fait est que son père, Giovanni, était dans une condition assez humble pour qu'il ne dédaignât pas lui-même d'entrer en qualité de joueur de flûte dans une compagnie de musiciens de Laurent et de Pierre de Médicis. Il avait abandonné sa profession d'architecte pour s'adonner complétement à la musique ; aussi fit-il de grands efforts pour se pousser dans cet art. Mais au retour des Médicis, le cardinal, devenu le pape Léon X, l'appela à Rome, où il ne voulut pas aller. Peu après, le gonfalonier Salviati lui ôta l'emploi qu'il avait au palais. « Cela fut cause, dit Benvenuto, que je m'appliquai à l'orfévrerie. J'employais une partie de mon temps à apprendre cet art, et l'autre à jouer de la flûte malgré moi... »

Il passa par deux maîtres et devint bientôt un habile ouvrier, lorsque son frère et lui eurent une querelle avec des soldats de ce fameux Jean de Médicis qu'on nommait *le grand diable*. Les pierres volèrent, on mit les épées au vent. Le frère de Benvenuto fut blessé ; les soldats furent condamnés, et peu de temps après les deux frères exilés pour six mois de Florence. Benvenuto avait alors seize ans. Il passa chez un orfèvre de Sienne ces six mois d'exil. Au retour, on l'envoya à Bologne afin de se perfectionner sur la flûte, qu'il détestait. En même temps, il dessinait pour un Juif, avec qui il gagnait de l'argent.

A son retour au logis paternel, une légère contrariété le fit aussitôt repartir. Son frère Cecchino, qu'on destinait aux belles-lettres latines, et qui ne s'en souciait pas plus que lui ne se souciait de la musique, s'était engagé dans les troupes de Jean de Médicis. En partant, ses sœurs lui donnèrent une belle cape et un beau justaucorps tout neufs qui appartenaient à Benvenuto. Après une scène de reproches, celui-ci partit sans savoir où il allait, arriva à Lucques, de là à Pise, où il entra chez un orfèvre nommé Uliviera della Chiostra. Réconcilié avec son père, il revint à Florence, et se mit à étudier le beau style de Michel-Ange. Il partit ensuite pour Rome, revint encore et eut une autre querelle où il faillit assommer un de ses adversaires d'un coup de poing.

Ces combats entre artistes et artisans de même profession étaient assez fréquents alors, et souvent pour une simple question de salaire il arrivait que le maître et l'élève mettaient l'épée au vent.

Le caractère de Benvenuto devenait d'année en année plus intraitable. Il justifie ce propos de M. Baretti parlant de la lecture de ses Mémoires : « Le plaisir qu'elle procure a de l'analogie avec celui que l'on éprouve en voyant des animaux furieux armés de griffes et de défenses effrayantes lorsqu'on est à l'abri de leurs attaques. »

Irrité d'avoir été condamné pour ce fait à payer quatre mesures de farine, Benvenuto court à la maison de ses ennemis, les trouve à table, frappe le premier qui veut l'arrêter, et crie en montrant son poignard : « Traîtres, voici venir le jour où je vais vous tuer tous ! » Une rixe s'engagea, une rixe de douze contre un. Il ne resta sur le champ de bataille que le chaperon de Benvenuto. Mais le conseil des Huit prit au sérieux cette récidive, et fit publier un ban contre quiconque donnerait asile à Benvenuto. Il parvint nonobstant à s'échapper de Florence sous un déguisement de moine, et gagna Rome au moment de l'élection de Clément VII. C'est à cette époque qu'il exécuta plusieurs travaux pour Mme Porzia Chigi. Rien de plus gracieux que ce passage des Mémoires de Benvenuto. L'espèce d'affection tendre et respectueuse qu'il éprouve pour cette grande dame romaine, la douce protection qu'elle lui accorde, rappellent à l'esprit la charmante légende de Jehan de Saintré, moins son côté licencieux.

La carrière de Benvenuto commença dès lors à se dessiner. Il travaillait laborieusement, recevant de temps en temps des lettres de son père, qui l'exhortait, *pour l'amour de Dieu*, de jouer de la flûte.

Je passe sous silence une querelle qu'il eut contre des Espagnols qui voulaient le forcer à livrer un travail commandé par l'évêque de Salamanque, et que ce seigneur ne lui avait point payé. Seul dans sa boutique, l'escopette chargée, mèche allumée, il ajusta le maître d'hôtel qui guidait les assaillants et les mit en fuite. L'évêque menaça de ne lui laisser que les oreilles. Benvenuto, poussant l'audace jusqu'au bout, revêtit sa cotte de mailles, saisit un long poignard, et se rendit chez le prélat, qui avait armé ses gens. « En entrant, dit Benvenuto, je crus passer au milieu du zodiaque ; l'un semblait le lion, l'autre le scorpion, l'autre le cancer. » On le paya, et l'évêque voulut même obtenir d'autres travaux. Benvenuto mit pour condition qu'on le payerait d'avance. Le pape rit de cette bravade, et le recommanda au cardinal Cibo. Ce fut à qui, parmi les cardinaux, ferait des commandes à Cellini.

En même temps qu'il travaillait laborieusement, Benvenuto menait la vie dissipée avec Jules Romain et d'autres élèves de Raphaël. Les querelles allaient leur train.

Sur ces entrefaites, Rome fut envahie par Charles Bourbon, cousin de François Ier et connétable de France, ce prince aventurier qui passa à l'ennemi et couvrit l'Italie de brigands, malgré les traités de Charles-Quint. Le pape Clément se réfugia dans le fort Saint-Ange, et Benvenuto parvint à y entrer. L'artiste consacre un grand nombre de pages au récit de ses propres prouesses pendant le cours de cette affaire. Il serait trop long de les rapporter ici. En voici une pourtant d'un caractère si évidemment empirique, qu'elle aidera à juger l'homme.

Il dirigeait une partie de l'artillerie, et le pape le venait quelquefois regarder manœuvrer. Un jour que le pontife se promenait sur le bastion, Benvenuto aperçut au Prati un colonel espagnol vêtu de rouge. « Quand j'eus réfléchi à ce que je pouvais faire, dit-il, je saisis un faucon qui était près de moi, je le braquai, je le chargeai d'une forte quantité de poudre fine, mêlée avec de la poudre ordinaire, puis je le pointai avec soin sur cet homme rouge, calculant une courbe avec une adresse

admirable, car il était si éloigné qu'il n'était pas dans les règles de l'art de tirer droit avec une pièce de ce calibre. J'y mis le feu, et je touchai précisément au milieu de cet homme rouge, qui, par bravade, suivant l'usage des Espagnols, faisait signe de vouloir parer le coup avec son épée. Mon projectile frappa sur cette épée, et je vis cet homme coupé en deux. Le pape, qui ne s'y attendait pas, en fut très-content et très-étonné. » La vérité est que le pape aurait eu quelque raison de s'étonner d'un pareil fait, s'il en avait pu être témoin. Mais ne croirait-on pas lire les fantastiques et joyeuses *Aventures du baron de Munkansen?*

A côté de cette anecdote, où se trahissent la vantardise et les habitudes de mensonge de Benvenuto, il est bon d'en placer une qui le révèle sous un tout autre jour. Elle arriva un peu plus tard, à propos d'une attaque dirigée contre le guet qui emmenait en prison un certain capitaine Cisti, par quatre jeunes gens, dont l'un, nommé Bertino Aldobrandi, qui poussait l'affaire, fut blessé, couché sur le pavé et relevé en mauvais état. Cecchino, le frère de Benvenuto, apprenant cette nouvelle, poussa des cris de fureur, et demanda qui avait tué Bertino. On le lui montra. Il se jeta sur le guet, et donna un coup d'épée dans le ventre au meurtrier. Ensuite il chargea de nouveau le guet, mais il reçut une arquebusade dans le genou droit.

Benvenuto était à table; il entend le bruit, prend son épée, accourt, et reconnaît son frère. « — Tu seras vengé! » s'écrie-t-il. A quelques pas de là, le chevalier du guet se retirait avec une cinquantaine d'hommes. Benvenuto court à lui. Berlinghier, son ami, l'arrête. Le chevalier du guet s'éloigne; on ramène Benvenuto près de son frère.

La scène à laquelle il nous fait assister ici est d'un caractère si grand, si pénétré, si plein de douleur et de croyance en Dieu, qu'on l'affaiblirait en la rendant. Cecchino mourut en soldat. On lui avait mis les jambes dans une lourde caisse; au dernier moment, il se débarrassa, « il fit, dit Benvenuto, un geste comme pour monter à cheval, et, tournant son visage vers moi, il répéta trois fois, adieu! adieu! et son âme courageuse quitta son corps avec ces derniers mots. »

A dater de ce jour, Benvenuto devient sombre. Il ne songe plus qu'à l'archer qui a tué son frère et dont le blessé a donné le signalement. Il le suit partout.

Un soir cet homme, sortant de souper, se tenait, l'épée à la main, sur le seuil de sa porte. « Je m'approchai adroitement de lui, dit-il, avec un poignard long comme un couteau de chasse; je lui en assénai un coup d'arrière-main tel, que je pensai lui trancher la tête. Il se retourna promptement: le coup l'atteignit sur la pointe de l'épaule gauche, et brisa l'os. Il se leva, abandonna son épée, étourdi par la douleur, et se mit à courir. Je l'atteignis en quatre pas: j'élevai le poignard au-dessus de sa tête; il l'inclina très-bas, de sorte que l'arme frappa l'os du cou et la nuque. Elle entra si profondément que, malgré tous mes efforts pour la retirer, je ne pus y parvenir.

Quelque admiration qu'on puisse éprouver pour l'artiste, il est impossible de n'être pas frappé d'horreur au froid récit de cet assassinat raconté par l'assassin lui-même. Il est évident qu'en cette circonstance Benvenuto ne mérite pas d'autre qualification. L'archer était dans son droit, et quels que fussent les désordres d'une époque livrée aux fureurs de la guerre et de l'anarchie, celles-ci ne sauraient absolument excuser cette absence totale des notions du juste et de l'injuste. Le pape eut la faiblesse de ne lui pas infliger de punition, et de se borner à lui dire: « Or çà! Benvenuto, tu es *guéri*, tâche de vivre. »

Benvenuto n'en fut pas plus sage, et trouva moyen par la suite d'irriter le pape lui-même. Il quitta Rome, et se rendit auprès du duc Alexandre, qui l'accueillit bien. Mais Benvenuto ne pouvait rester longtemps dans le même endroit. Il revint à Rome avec un sauf-conduit. Le lendemain même de son arrivée, avant le point du jour, le chevalier du guet, suivi d'une trentaine d'hommes, heurtait à sa porte. Benvenuto fit bonne contenance, et, couvert de sa cotte de mailles, il se présenta son sauf-conduit d'une main, son épée de l'autre. La police battit en retraite.

L'orage ne s'en amassait pas moins sur la tête de Benvenuto. Le nombre de ses mauvaises affaires croissait de jour en jour, et son insolence envers les hommes les plus puissants lui faisait d'irréconciliables ennemis. Après plusieurs voyages à Florence, en France et autres lieux, il revint enfin à Rome, où il fut arrêté par le chevalier du guet Crespino, au bout de la rue Julia.

On l'accusait d'avoir dérobé de l'or et des diamants alors que le pape s'était retiré au fort Saint-Ange et qu'il avait confié à Benvenuto un grand nombre de bijoux précieux pour qu'il les démontât et en fondît les métaux. Ce n'était qu'un prétexte; Paul III voulait châtier un homme assez audacieux pour ne pas supporter le moindre tort à son égard sans d'insolentes récriminations.

Dans les premiers temps de sa captivité au château Saint-Ange, Benvenuto Cellini fut traité assez doucement. On lui permit, sur parole, de circuler dans l'intérieur du fort. Le gouverneur, messire Giorgio, chevalier des Ugolini, était un personnage assez traitable, mais dont l'heureux caractère était gâté par une maladie singulière, qui le prenait une fois l'an et lui durait quelque temps. Pendant cette époque critique, il se croyait changé en une bête quelconque, dont il imitait les cris.

Les bonnes relations entre le gouverneur et le prisonnier furent de courte durée. Un moine de la famille Pallavicina, compagnon de prison de Benvenuto, lui vola de la cire avec laquelle il modelait, prit des empreintes, et fit faire de fausses clefs pour s'évader. Le serrurier le dénonça, et Benvenuto passa pour le coupable. Il parvint pourtant à se disculper, mais la rigueur qu'on déploya au début de cette affaire lui fit prendre la résolution de s'évader. Jamais évasion, y compris celle de Casanova s'échappant des plombs de Venise, ne fut accompagnée de circonstances plus dramatiques.

A l'aide de gros draps de lit neufs découpés en lanières, il parvint à tresser une corde. Sur ces entrefaites, sa situation s'aggrava par la faute d'un de ses élèves, qui s'était jeté le fer à la main sur un des ennemis de son maître. Le pape, irrité, fit dire à Benvenuto que, puisque le roi de France avait demandé qu'il fût mis en jugement, et acquitté s'il était innocent, on lui laissait trois jours pour se défendre. Il n'en devenait que plus urgent de s'évader.

Malheureusement le gouverneur, messire Giorgio, qui venait d'entrer dans sa maladie annuelle, avait repris Benvenuto en affection et ne le quittait presque pas. Un besoin de conversation que rien ne pouvait apaiser le poussait, dans les commencements de son mal, à rechercher la compagnie. Il s'était antérieurement cru mort, puis grenouille, puis cruche à l'huile. Cette année-là, se croyant changé en chauve-souris, il faisait pour s'envoler des efforts inouïs, et battait des bras en poussant de petits cris aigus. Il questionnait Benvenuto pour savoir si lui aussi n'éprouvait point d'envie de s'envoler, comment il s'y prendrait, etc. Benvenuto répondit qu'il se fabriquerait une paire d'ailes en imitant celles des chauves-souris. A ce mot de chauve-souris, le gouverneur entra dans un ravissement inexprimable. — Et tu aurais le courage de

voler? — Sans doute. — Eh bien! moi aussi, s'écria-t-il; « mais comme le pape m'a commandé de te garder avec le plus grand soin, et que je sais que tu es un rusé diable qui t'enfuirais, je vais te faire enfermer sous cent serrures, dans la crainte que tu n'échappes. »

Sur les ordres de ce monomane, Benvenuto fut en effet très-étroitement resserré et gardé dans sa prison.

Outre les lanières de toile, il possédait un long poignard et une forte paire de tenailles. Il cachait le tout dans son lit qu'il couvrait de fleurs, et dont il écartait les geôliers, dans la crainte qu'ils ne le salissent. L'innocent gouverneur favorisa lui-même ces précautions, en ordonnant qu'on entrât sans épée dans la prison de Benvenuto, et qu'on ne touchât pas à son lit. Il ajouta qu'étant chauve-souris il rattraperait aisément Benvenuto s'il s'envolait, celui-ci n'étant qu'une fausse chauve-souris, et qu'il volerait plus vite que lui-même pendant la nuit.

Ayant pris la résolution de partir, Benvenuto, deux heures avant le jour, enleva les ferrures de la porte limées d'avance, rongeant le bois avec les dents, de crainte de faire du bruit. Il sortit, courut aux latrines de la plate-forme, enleva deux tuiles du toit, y monta en pourpoint



Benvenuto Cellini à genoux devant François Ier. Madame d'Etampes. Dessin de M. G. Janet.

et en haut-de-chausses blanc, glissa son poignard dans son brodequin, attacha ses bandes de toile, et se confia à l'aide de Dieu. Il toucha terre dans un enclos entouré de grands murs. Une poutre qu'il heurta du pied et qu'il dressa contre la muraille lui permit de l'escalader. Il attacha ensuite à l'extrémité de la poutre un bout de ses lanières, et glissa de l'autre côté du mur.

— « Le sang ruisselait de mes mains, dit-il ; je fus forcé de me reposer et de les baigner avec mon urine. »

Il lui restait à franchir la dernière enceinte, et déjà il attachait son dernier bout de lanière à un créneau, lorsqu'une sentinelle l'aperçut. Il saisit son poignard et marcha si résolument à la rencontre du soldat, que celui-ci prit la fuite. Une autre sentinelle fit semblant de ne le point apercevoir. Il retourna à son créneau ; mais, dans cette seconde descente, ses mains usées à l'intérieur lui causèrent un mal si violent qu'il lâcha prise et tomba. Il ressentit une douleur à la tête et s'évanouit.

Il resta ainsi, prétend-il, pendant environ une heure et demie. Lorsque la fraîcheur du matin l'éveilla, il s'aper-

çut qu'il s'était cassé la jambe. Il rapprocha les os du mieux qu'il put, et la banda. — « Je m'avançai, dit-il, à quatre pattes vers la porte de Rome. »

En écartant une grosse pierre, il parvint à passer sous la porte ; mais à peine était-il entré dans la ville, qu'une bande d'énormes chiens se jeta sur lui avec fureur. Il en frappa un d'un coup de poignard, le reste se rua sur le blessé, et, pendant ce temps, Benvenuto, continuant de se traîner sur ses quatre membres, gagna l'église Traspontina, et prit ensuite le chemin de Saint-Pierre. Un porteur d'eau le porta sur la plate-forme. Il se traîna de là chez la duchesse Ottavio, veuve du duc Alexandre, assassiné par Lorenzaccio. Mais il fut reconnu par un valet du cardinal Cornaro, qui ordonna qu'on le lui apportât.

Benvenuto put alors recevoir les soins que réclamait son état. Il n'était pourtant pas au terme de ses souffrances. Le cardinal était allé demander la grâce du fugitif ; d'autres personnes joignirent leurs sollicitations aux siennes. Le pape accorda son pardon, et la noblesse de Rome vint rendre visite à Benvenuto. Un seul personnage se plaignit de cette aventure, le gouverneur de la prison. Le bon messire Giorgio se rendit à tire-d'aile chez le pape, et déclara que Benvenuto s'était envolé, quoiqu'il eût donné parole de ne le point faire, et demanda qu'on le remît sous sa garde. Le pape promit en riant de le lui rendre.

Il ne tint que trop parole. Il n'y avait pas très-longtemps que Benvenuto était en liberté dans la maison du cardinal Cornaro, quand le pape l'envoya prendre et le « fit mettre dans une chambre basse de son jardin secret.» Le cardinal lui fit donner avis de se tenir sur ses gardes. Il ne toucha point aux aliments qu'on lui servait à ses repas. Quoiqu'il fût visité par une foule de grands seigneurs, il ne se sentait pas plus tranquille. La nuit de la Fête-Dieu, après avoir soupé avec ses amis, il venait de s'endormir, quand son chien poussa des aboiements furieux. Le chevalier du guet entra, suivi de ses hommes, s'empara de Benvenuto et le transféra à la tour de Nona, dans un cachot où il le fit garder à vue.

Benvenuto se remit entre les mains de Dieu, et, « persuadé, dit-il, que les anges du ciel l'enlèveraient de sa prison », il s'endormit sur un mauvais matelas. On l'éveilla pour lui lire sa sentence ; mais Benedetto, qui était chargé de cet office, fondit en larmes et courut chez l'épouse de Pio Luighi, la signora Zerolima. Elle se rendit avec la duchesse Ottavio chez le pape, et obtint la grâce de la vie pour Benvenuto, qu'on transporta alors à ce château Saint-Ange dont il s'était si courageusement évadé. « On le mit dans un cachot fort obscur, rempli d'eau, de tarentules et d'insectes venimeux », où il ne pouvait remuer à cause de sa jambe cassée. Il ne jouissait guère que d'une heure et demie de jour. Accablé de désespoir, il essaya de se tuer en laissant tomber une forte pièce de bois sur sa tête.

Ici le merveilleux reprend son tour. Benvenuto prétend qu'en voulant porter la main à la poutre, il fut jeté à quatre pas par une puissance invisible, et qu'il s'évanouit d'épouvante. Dans sa léthargie, qui dura fort longtemps, il entendit le capitaine Sandrino s'écrier : « Infortuné ! voilà donc la fin qui était réservée à tant de talents ! »

Il est à remarquer que le capitaine Sandrino n'oublie point dans ce douloureux moment le « tant de talents ! »

« A ces mots, dit Benvenuto, j'ouvris les yeux, et je vis des prêtres couverts de leurs étoles, qui s'écrièrent : — Vous nous aviez dit qu'il était mort ! »

Dès lors, Benvenuto tombe dans une sorte de mysticisme religieux, accompagné de visions singulières. Il écrit avec de la brique délayée dans de l'eau un dialogue entre l'esprit et le corps. On le jette bientôt dans le cachot où était mort de faim le prédicateur Fozano. Sa piété le soutient ; l'être invisible qui lui a sauvé la vie lui parle ; une sorte de vision dantesque, où apparaissent Jésus-Christ, les anges et le soleil, succède à cet état.

Le gouverneur, à son lit de mort, se repentit enfin de ses rigueurs et fit apporter quelques adoucissements à la captivité de Benvenuto. Celui-ci lui envoya un sonnet pour le remercier. Le lendemain, on le tira de son cachot et on le mit dans la chambre qu'il occupait avant son évasion. Mais une crainte plus épouvantable ne tarda pas à l'assaillir : il se crut empoisonné avec du diamant pilé qu'on mêlait à ses aliments. D'après lui, le lapidaire chargé de piler le diamant, pour en tirer profit, y aurait substitué un béryl sans valeur. Benvenuto attribue son salut à cette fraude. Il ne mangea plus que des aliments que lui envoyait l'évêque de Pavie, alors enfermé au château.

Cependant le seigneur de Montluc et le cardinal Farnèse ne cessaient de demander la grâce de Benvenuto. Sur ces entrefaites, le cardinal de Ferrare étant venu à Rome, profita d'un souper avec le pape pour lui dire que François Ier désirait beaucoup avoir Benvenuto. Le pape « dit au cardinal, avec un grand éclat de rire : Je veux qu'à l'instant même vous l'emmeniez chez vous ! »

Dans cette partie de ses Mémoires, Benvenuto revient avec insistance sur ses visions. Il rapporte un long chapitre qu'il a composé *en l'honneur de la prison*. Il raconte aussi que, dans un songe épouvantable, on lui écrivit des choses importantes sur le front, et qu'il en vit quelques traces en s'éveillant. — « Depuis l'instant où j'eus la vision dont j'ai parlé, ajoute-t-il, il m'est resté sur la tête une lueur miraculeuse qu'ont pu voir tous ceux à qui je l'ai montrée ; mais ils sont en très-petit nombre. On l'aperçoit sur mon ombre le matin, depuis deux heures à compter du lever du soleil. On la voit beaucoup mieux lorsque le gazon est couvert d'une légère rosée, ou le soir, au coucher du soleil. Je m'en aperçus en France, à Paris ; comme l'air dans ce pays-là est moins chargé de vapeurs, on la voit beaucoup mieux qu'en Italie, où elles sont plus fréquentes. Cependant je puis aussi la voir et la montrer aux autres. » Benvenuto ignorait que l'auréole dont il parle se produit assez souvent aux heures crépusculaires, et s'explique par des causes purement physiques. Si sa personnalité ne l'eût pas aveuglé au point de lui faire croire que le merveilleux s'attachait à sa personne, il aurait pu voir rayonner l'auréole dont il parle autour de la tête du premier venu.

Benvenuto resta quelque temps chez son libérateur, le cardinal d'Est, fit un voyage à Tagliacozzo, pour y chercher son élève Ascanio, et partit peu après pour la France. En route, il trouva moyen de se quereller avec un maître de poste, qu'il tua d'une arquebusade. Il passa quelque temps près du duc de Ferrare, dont il fit le portrait, et arriva enfin à Fontainebleau. François Ier l'accueillit bien ; mais Cellini, mécontent des appointements que le cardinal de Ferrare trouva bon de fixer de la part du roi, quitta la cour et partit pour la Terre-Sainte. Un messager le rejoignit et le ramena. Outre cinq cents écus que lui donna le roi, ses appointements furent fixés à 700 écus, comme ceux qu'on avait donnés à Léonard de Vinci.

On peut considérer le temps que Benvenuto Cellini passa en France comme la plus belle époque de sa vie. Il n'eût tenu qu'à lui d'y finir ses jours avec une fortune considérable et comblé d'honneurs, si son intraitable caractère lui eût permis de vivre en paix quelque part.

Aucun souverain n'a égalé la munificence de François Ier envers les artistes. Il combla Benvenuto de bienfaits, pensionna ses élèves, lui commanda douze flambeaux d'argent de la hauteur de sa propre taille, et plusieurs autres travaux. Il lui fit présent du château de Nesle, où est aujourd'hui l'hôtel de la Monnaie, et qu'on nommait alors le Petit Nesle. Ce château avait été laissé au prévôt de Paris, après l'abolition de la charge du bailli conservateur des priviléges et juge des procès de l'Université de Paris. Le prévôt ne l'occupait point. Le roi envoya un de ses lieutenants l'occuper, mais il fallut employer la force pour s'en emparer. Cela se passait en 1540, et montre à quel point l'autorité, si haut placée qu'elle fût, était encore peu respectée. Dans ce château, Benvenuto et ses gens durent s'armer comme en état de guerre, pour n'être pas tués. Les gentilshommes amis du prévôt de Paris l'abreuvaient d'insultes. Il se plaignit au roi, qui lui dit : « Si vous êtes ce Benvenuto dont j'ai entendu parler, agissez à votre manière, je vous en donne toute liberté. » Il donna ensuite ordre à son secrétaire, monseigneur de Villerois, de pourvoir aux besoins de Cellini.

M. de Villerois, qui voulait que le Petit Nesle restât au prévôt de Paris, profita de cet ordre pour faire occuper une partie du château par le seigneur de Marmagne. Benvenuto menaça de le tuer. Marmagne fut contraint de se retirer. Libre enfin dans sa maison, Benvenuto y installa un grand nombre d'ouvriers. Il n'était cependant pas au bout de ses peines, car un soir qu'il rapportait chez lui une grosse quantité d'or, pour un travail que le roi lui avait confié, il fut attaqué, à la hauteur des Augustins, par quatre hommes le fer au poing. Il vint à bout, en se défendant, de gagner son logis. Plusieurs parties du château de Nesle étaient habitées par des locataires, entre autres, par un imprimeur et un fabricant de salpêtre. Benvenuto les renvoya ; mais le dernier ayant fait difficulté de partir, Benvenuto, suivi de ses Français, de ses Italiens et de ses Allemands, entra dans le logis de cet homme, l'épée à la main, brisa, *en un instant*, tout son mobilier et le jeta par les fenêtres. Il en fit à peu près autant à l'égard d'un autre locataire, et augmenta chaque jour le nombre de ses ennemis.

Jamais homme ne se plaignit plus amèrement que Benvenuto des moindres actes de rivalité de la part des artistes ses confrères, et ne s'en vengea plus cruellement à l'occasion ; mais sa personnalité allait si loin et il possédait si peu le sentiment de l'équité, qu'il commit souvent des actes bien plus blâmables que ceux qu'il reprochait aux autres. Sa conduite envers le Primatice, Bandinelli et l'Ammanati en donne trois exemples plus que suffisants.

L'ennemi le plus puissant qu'il s'attira fut Mme d'Etampes. Elle protégeait le Primatice ; la conduite de Benvenuto à l'égard de ce peintre l'irrita profondément. Dans plusieurs autres circonstances, trop peu importantes pour prendre place dans cette courte étude, Cellini trouva moyen de blesser l'amour-propre de cette dame. Mme d'Etampes exerçait alors un empire considérable sur l'esprit du roi ; elle ne le quittait pas plus que son ombre. Aussi parvint-elle à attirer quelques réprimandes du roi sur la tête de Benvenuto, qui n'y donnait que trop de sujets. Elle fit habilement observer au roi que Benvenuto, au lieu de continuer les travaux qui lui étaient commandés, se livrait à tous les caprices de son imagination. François Ier se rendit à l'atelier de Benvenuto, et lui reprocha son indocilité en des termes qui définissent très-exactement les rapports de l'art avec le pouvoir à cette époque de notre histoire : « C'est une chose fort étonnante, Benvenuto, que vous autres artistes, vous ne vouliez pas reconnaître que vous ne pouvez pas exercer vos talents tout seuls. Vous devriez savoir que vous ne vous faites un nom que par les occasions que nous vous offrons, et par conséquent être un peu plus obéissant, plus soumis, et ne pas tant agir à votre tête. Je me souviens de vous avoir expressément commandé douze statues d'argent, dont j'avais la plus grande envie, et vous avez voulu me faire une salière, des vases, des bustes, des portes et quantité de choses. Je suis vraiment étonné de voir que vous ayez négligé ce que je désirais, et que vous ne vous soyez occupé que de ce qui vous plaît. Si donc vous voulez vous conduire ainsi, je vous ferai voir comment j'agis, quand je veux qu'on remplisse mes intentions. Je vous avertis en conséquence de m'obéir, car si vous vous obstinez à travailler à votre fantaisie, c'est comme si vous vous frappiez la tête contre les murs. »

Il n'en fallait pas tant pour exciter la fureur de l'irascible Benvenuto. Il mit pourtant un genou en terre et baisa les vêtements du roi. Mais peu de jours après, quelques instances qu'on fît, il partit presque secrètement, laissant à la garde de son élève Ascanio tout ce qu'il possédait.

Il fit ce voyage de Paris à Florence avec une tristesse profonde et agité d'irrésolutions faciles à concevoir. Il arriva au mois d'août 1545. Côme Ier était alors le duc régnant de Florence. Il accueillit Benvenuto et lui demanda de travailler pour lui. Benvenuto accepta par un sentiment d'orgueil. Il était bien aise de montrer à l'école Florentine ses talents de sculpteur, et demanda qu'il lui fût permis de faire une grande statue pour la place que l'on nomme aujourd'hui la piazza del Gran-Duca.

Cette statue représente Persée foulant sous ses pieds le corps de Méduse ; d'une main il tient son glaive, de l'autre, la tête qu'il vient de trancher. Le socle de la statue est chargé de figures et d'ornements qui donnent à l'ensemble de ce grand ouvrage quelque chose d'un peu colifichet. La vérité est que Benvenuto, orfèvre sans égal, ne fut jamais un sculpteur de premier ordre. Les qualités qu'exigent l'orfévrerie lui nuisaient dans la sculpture, qui demande beaucoup plus de simplicité, et par conséquent une autre façon de comprendre le sujet.

Benvenuto Cellini n'a pas achevé ses Mémoires. Les huit dernières années manquent à ce récit dramatique et instructif qui offre un curieux monument des mœurs artistiques au seizième siècle. Les causes qui le déterminèrent à interrompre le récit de sa vie ne sont pas connues.

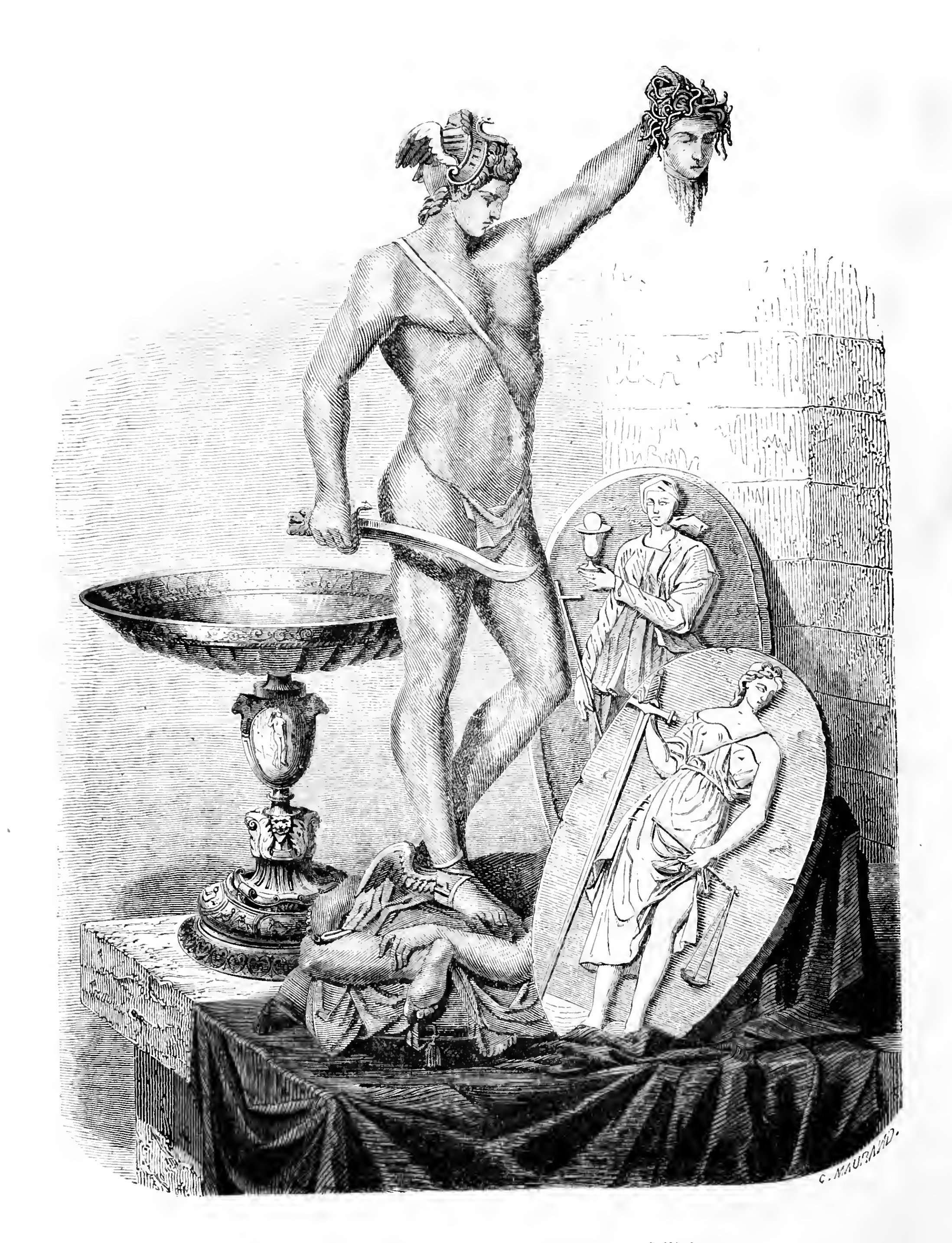
Quelques notes trouvées dans ses papiers ont servi à compléter tant bien que mal sa biographie. D'après son propre récit et par d'autres documents, on sait que cet homme violent et si prompt à la haine fut constamment pour sa famille le plus généreux des protecteurs. La misère de sa sœur et de ses nièces ne fut pas sans influence sur son départ de France.

Déjà anobli par François Ier, Benvenuto fut en outre élu membre de la noblesse florentine. Il le consigne dans une note, et montre ainsi l'importance qu'il attacha à ce fait. Il a soin de marquer l'heure et le jour (le 12 décembre 1554, à dix-neuf heures) ; il n'oublie même pas la qualité des personnes qui vinrent lui apporter cette nouvelle (deux commandeurs du palais).

Les dernières années de la vie de Benvenuto ne furent pas plus heureuses que celles du commencement. Nul homme n'eut plus que lui l'art de se créer des embarras et des ennuis. La parcimonie avec laquelle le duc Côme rétribua ses travaux ne fit qu'augmenter son irascibilité

naturelle. La grande considération dont il jouissait ne suffisait pas pour apaiser son insatiable personnalité. Il mourut sans amis, à soixante-onze ans (13 février 1571). Selon sa volonté, il fut inhumé dans l'église de l'Annonciation. On lui fit de belles funérailles.

Il ne reste aujourd'hui qu'un petit nombre d'ouvrages



Statue de *Persée* et autres ouvrages de Benvenuto Cellini.

de Benvenuto Cellini. Pour qu'une œuvre d'art puisse traverser impunément les siècles, il faut qu'elle ne tire sa valeur que d'elle-même. Les métaux précieux tentent la cupidité. Le marbre ne peut servir ni à soudoyer des soldats, ni à parer une femme, ni même à payer le boulanger. Sous cette froide matière, l'idéal brille pur et à l'abri des vices ou des besoins grossiers de l'homme. Tout au plus pourra-t-il redouter les fureurs de l'iconoclaste.

Hippolyte CASTILLE.

POÉSIE.



Ce qu'on fait avec un petit sou.

LE PETIT SOU NEUF.

Comme te voilà beau, monsieur le petit sou!
Tu ressembles à la grisette
En robe du dimanche. As-tu pris au Pérou
Les couleurs d'or de ta toilette?

Avec tes habits neufs, petit sou, mon mignon,
Tu sembles de bonne famille.
— Serait-ce monseigneur le louis d'or? dit-on.
— Non, c'est un parvenu qui brille.

Tu sors de la Monnaie ainsi que d'un château;
Tu prends des airs fiers et sublimes;
Et chacun te salue en te voyant si beau,
Petit marquis de cinq centimes.

Le sou classique est humble et sans prétention,
Noir, vieux, sans parure empruntée;
Mais on vient d'en tirer une autre édition,
Revue et non pas augmentée.

La jeunesse est volage, elle aime à voyager;
Tout l'attire, rien ne l'effraie;

Pars donc, va parcourir, vagabond et léger,
La poche et le porte-monnaie;

La bourse de l'avare, où sonnent les écus,
Celle du prodigue, où, je gage,
Tu te verras parfois seul, comme Marius
Sur les ruines de Carthage.

Mais dans la main du pauvre arrive sans retard,
Et ne va pas manquer au petit Savoyard,
Au chanteur de la rue, oiseau sans nid peut-être,
Rossignol enroué, dont le sort est cruel.
Si la manne aujourd'hui ne tombe plus du ciel,
Qu'au moins le petit sou tombe de la fenêtre.

Sois le prix du travail. Dans ce grenier, vois-tu
Cette active ouvrière? Elle est jeune, elle est belle:
Satan lui proposa diamants et dentelle,
Mais, l'aiguille à la main, elle l'a combattu.
C'est pour te conquérir qu'elle veille et travaille:
L'honnête petit sou semble être la médaille
Que dans notre Paris on frappe à la vertu.

Ami de l'ouvrière, à qui tu viens sourire,
Habitant des greniers et de la tirelire,
Jamais du coffre-fort tu n'auras les honneurs,
C'est le palais où vit la pièce d'or altière;
Mais l'humble tirelire est, comme la chaumière
Où tu t'endors en paix, sans souci des voleurs.

Allons, en avant marche! entre dans la caserne.
On t'illustra d'un aigle, ô petit sou moderne,
Pour payer nos soldats! Le courage et l'honneur
Ont des lauriers au front et des sous dans la poche:
Le soldat est sans biens, sans peur et sans reproche;
Le cuivre est dans sa bourse et l'or est dans son cœur.

Mais pour les frais du culte un prêtre te demande.
Mon petit sou béni, tombe vite en offrande.
Ajoute une lumière à l'autel plus vermeil,
Viens donner une fleur au Dieu qui sans mesure
Nous donna les grands bois et la grande nature,
Un simple cierge au Dieu qui nous rend le soleil.

Un jour, ô sou charmant que la jeunesse enivre,
Tu deviendras pareil à ces vieillards de cuivre,
Usés, noircis, rouillés! Le temps nous vieillit tous;
A l'un il met la ride, à l'autre il met la rouille.
De leur jeune fraîcheur, en passant, il dépouille
Les roses du printemps comme les petits sous.

Tu diras: « Je suis vieux, mais j'ai vécu sans crimes,
« Sans tenter l'assassin avec mes cinq centimes.
« Jamais le sang versé ne me déshonora;
« Et si j'eus, par hasard, dans ma longue carrière,
« Quelque tache, ce fut le vin de la barrière,
« Ce péché du lundi, que Dieu pardonnera.

« Parfois au cabaret si j'allai par mégarde,
« Du moins je consolai souvent dans la mansarde.
« Du nectar à six sous je donnai les douceurs,
« Mais j'obligeai le pauvre, et je fus moins frivole
« Que l'or, ce grand seigneur, mon frère du Pactole:
« J'ai fait couler du vin, mais j'ai séché des pleurs.

« Je suis le petit sou que l'on fit pour l'aumône;
« J'ouvre une porte au ciel à celui qui me donne.
« Je fais un peu de bien, sans venir du Pérou.
« Avec les pièces d'or, soleils de la cassette,
« On bâtit des palais pompeux, mais on achète
« Sa place au paradis avec un petit sou. »

Anaïs SÉGALAS.

LA CANNE DU MAJOR.

A Auguste Brebam.

Petits garçons dont la bande étourdie
Rit, quand je passe en votre gai chemin,
Du vieux bâton sur lequel je m'appuie,
Du seul ami qui presse encor ma main;

Venez un peu près de la vieille dame
Qui vous fait rire et ne vous en veut pas:
Soyez galants, messieurs! c'est une femme
Qu'ont entourée autrefois vos papas...

Je vous dirai l'histoire de la canne
Que me légua mon ami le major:
Nous verrons bien si quelqu'un me condamne,
Et nous verrons si vous rirez encor.

Ce major-là, de bonne heure invalide,
Revint avec une jambe de bois...
J'ai bien dansé sur l'autre plus solide,
Et bien souvent j'ai caressé sa croix.

Quand je perdis mon père, puis ma mère,
« Allons, dit-il, j'hérite d'un enfant! »
Pour me l'apprendre, il apprit la grammaire;
Moi, je l'appris... à jurer moins souvent.

Et je jouais toujours avec la canne
Qui soutenait mon ami le major,
Nous allons voir si quelqu'un me condamne,
Nous allons voir si vous rirez encor!

J'étais jolie et fine... Dieu sait comme!
Quand le major, me criant: Garde à nous!
Me fit gaîment épouser un brave homme
Dont j'eus trois fils, beaux, ma foi, comme vous!

Mais Dieu m'éprouve, et la guerre qui gronde
Me prend mes fils, puis mon époux encor!
Quoi! seule alors, me dis-je, seule au monde!...
« Et moi? morbleu! me dit le vieux major. »

Nous verrons bien si quelqu'un me condamne,
Nous verrons bien si vous rirez encor,
Quand j'aurai dit l'histoire de la canne
Que me légua mon ami le major!

Il est mort pauvre et presque centenaire,
Croyant au Ciel, que lui promit ma voix;
Et n'ayant pas d'autres biens sur la terre,
Il m'a laissé sa canne avec sa croix.

Au temps jadis cette croix me reporte,
Quand je l'admire auprès d'un peu de buis,
Et pour sa canne, eh bien! mais... je la porte,
Et j'en suis fière. Allons, riez, petits!...

Sur ce bâton, c'est mon cœur qui s'appuie,
Quoi! vous pleurez, enfants, vous avez tort.
Riez plutôt; mais je vous en supplie,
Aimez un peu mon ami le major!

Édouard PLOUVIER.

LE FUSEAU DE LA GRAND'MÈRE.

Ah! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père!
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait!
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère!
Comme il trottait!
Et quel bon temps! quel temps c'était!

Grand-père était un vieux bonhomme,
Il avait bien près de cent ans;
Tout était vieux sous son vieux chaume,
Hors les enfants de ses enfants...
Vieux vin dans de vieilles armoires!
Vieille amitié! vieilles amours!
Vieilles chansons! vieilles histoires!
Vieux souvenirs, jeunes toujours!...

Grand'mère était la gaîté même:
On la trouvait toujours riant;
Depuis le jour de son baptême
Elle riait en s'éveillant;
De sa maison, riant asile,
Elle était l'âme: aussi depuis
Que son fuseau reste immobile,
On ne rit plus dans le pays...

Le vieux moulin de mon grand-père
Tout comme lui s'est abattu;
Le vieux fuseau de ma grand'mère
A mon cou flotte suspendu.
Et vous, couchés sur l'herbe épaisse,
Comme au vieux temps encore unis,
Je crois vous voir quand le jour baisse,
Et presque en larmes je redis:

Ah! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père!
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait!
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère!
Comme il trottait!
Et quel bon temps!... quel temps c'était!

ÉDOUARD PLOUVIER.

CHRONIQUE DU MOIS. LES PRÉDICATEURS DE PARIS.

M. L'ABBÉ LE COURTIER,

CHANOINE-ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME DE PARIS,
PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE L'EMPEREUR.

Nous avouons notre embarras et notre insuffisance devant cette figure d'orateur, en même temps si éminente et si discrète, si noble et si familière, si grave et si spirituelle, que la modestie dérobe à la gloire depuis vingt-cinq ans. Nous ne connaissons M. l'abbé Le Courtier que pour l'avoir vu en chaire, aux Missions, à Saint-Thomas-d'Aquin, à la Madeleine, et dernièrement aux Tuileries. Nous ne savons rien de sa vie, enfermée dans le sanctuaire, si ce n'est ce que tout Paris en peut savoir.

Il est né dans la grande ville, l'a presque toujours habitée. Sa personne et son talent, comme ses manières et ses traditions, respirent, en effet, tout le parfum parisien, c'est-à-dire l'essence française à sa dernière puissance.

Venu au jour providentiellement à la fin du dix-huitième siècle, au moment où l'ancienne société s'abîmait sous la nouvelle, on le croirait destiné à former le lien le plus parfait entre les deux, tant il résume et confond en lui les souvenirs exquis de la première et les espérances solides de la seconde. Homme du passé par la dignité simple et charmante des formes, homme du présent par un genre d'éloquence inconnu avant lui, et qui n'appartient qu'à lui seul, homme de l'avenir par une influence d'autant plus pénétrante qu'il la fait moins sentir; — avec toutes les qualités qui devaient le pousser à briller dans le monde, il s'est borné à attirer le monde à lui, involontairement, à son insu peut-être, comme ces lumières pures et mystérieuses qui éclairent sans éblouir, et dirigent sans violenter.

Par le monde, nous entendons ici surtout les hautes classes, dont M. Le Courtier est le guide et l'oracle par excellence, et sur lesquelles il exercera un empire de plus en plus grand et salutaire, maintenant qu'une justice éclatante l'appelle au rang des Massillon et des Frayssinous.

Elevé aux séminaires de Paris, il dut y étudier la théologie moins que l'Ecriture-Sainte. On le devine à ses citations habituelles, où la parole de Dieu laisse peu de place à celle des hommes. Il fut huit ans vicaire, et s'exerça à la prédication. On remarquait déjà la netteté, la précision, la valeur pratique de ses discours. Chargé de la cure des Missions-Etrangères, en 1830, il administra, dix ans, cette paroisse, avec le tact le plus remarquable, dans les circonstances les plus délicates. Il y prêcha les carêmes jusqu'à 1840, et devint le premier orateur de Paris dans l'homélie et le prône, ces genres si essentiels et si difficiles, ce pain quotidien de l'éloquence sacrée.

Le succès de ses Conférences sur le *Dimanche* le força de les publier en 1838. Cette épreuve, si funeste à tant d'improvisateurs, consacra hautement le mérite de celui-ci. L'effet du livre dépassa encore l'effet de la parole. Et cela devait être. Conception, plan, démonstration, enseignement, applications, style, ensemble et détails, tout, dans M. Le Courtier, est plein, logique, solide, utile, concis, limpide, c'est-à-dire admirablement français. Aussi ses autres ouvrages: le *Manuel de la messe*, l'*Explication de l'Eucologe*, la *Retraite de la Pentecôte*, et ses discours les plus remarqués, l'*Eloge de Jeanne d'Arc*, le *Denier de saint Pierre*, la *Propagation de la foi*, etc., ont-ils rejoint le *Dimanche* dans toutes les bibliothèques chrétiennes.

Citons, en passant, deux traits qui montreront combien l'auteur sait tirer parti de la plus simple anecdote.

Il s'agissait de faire rougir « la génération incrédule, qui rapetisse la religion aux proportions du *culte*, se fait une gloire de *n'en pas user*, et, par son mépris pour le jour du Seigneur, étonne l'étranger et scandalise le protestant, le mahométan lui-même. »

« On raconte, dit l'orateur, que, dans nos possessions

du nord de l'Afrique, un soldat français disait à un Arabe:

« — Vous devez bien nous détester, nous autres *chiens de chrétiens?*

« — Vous détester? répondit gravement l'Arabe; point du tout! si vous étiez chrétiens, à la bonne heure: la religion du Prophète nous ordonnerait de vous haïr; mais vous n'êtes rien; nous ne vous voyons jamais à aucune assemblée de religion; nous nous bornons à vous mépriser. »

« Ce reproche hautain et dédaigneux est heureusement tombé, ajoute l'orateur, par l'érection d'un évêché à Alger, et par le zèle que l'on témoigne pour la religion catholique dans notre Afrique française. »

Plus loin, voulant montrer tout ce que l'observation du dimanche a de sublime et de touchant, de divin et d'humain à la fois, M. Le Courtier rappelle, à sa manière, une aventure du cardinal de Cheverus:

« M. de Cheverus, n'étant encore que vicaire de Boston, se sentit animé du désir de visiter et d'évangéliser le pays de Penobscot et de Passamaquody, où vivaient une multitude de sauvages, errants au milieu des bois. Il savait que ces tribus avaient été autrefois éclairées des lumières de la religion catholique; que, depuis cinquante ans, elles vivaient sans le moindre secours religieux, faute de prêtres. Et le vicaire de Boston brûlait du zèle d'aller ranimer, parmi ces peuplades, les souvenirs de la foi qui leur avait été prêchée.

« Après s'être fait instruire le mieux qu'il put de la langue de ces sauvages; après s'être muni de tout ce qui était nécessaire pour exercer ses fonctions et offrir le saint sacrifice dans un pays dépourvu de tout, comme celui où il allait entrer, M. de Cheverus partit, sous la conduite d'un guide, à pied, le bâton à la main, comme les premiers prédicateurs de l'Evangile. Jamais il n'avait fait encore pareille route, et il fallait tout le courage d'un apôtre pour en supporter les fatigues et les difficultés. Une sombre forêt, aucun chemin tracé, des broussailles et des épines à travers lesquelles il fallait s'ouvrir un passage; et puis, après de longues marches, point d'autre nourriture que le morceau de pain pris au départ; le soir, point d'autre lit que quelques branches d'arbres étendues par terre; et encore fallait-il allumer un grand feu tout autour, pour éloigner, pendant le sommeil, les serpents et les autres animaux dangereux.

« Le vicaire de Boston marchait ainsi avec son guide, depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin (c'était le dimanche) la forêt, dont le silence n'était troublé jusque-là que par le chant des oiseaux, les cris des bêtes sauvages ou les mugissements du vent, laissa entendre dans le lointain grand nombre de voix humaines chantant avec ensemble. M. de Cheverus s'arrête; il écoute..., mais il ne peut encore rien saisir. Il s'avance à grands pas, il écoute de nouveau...; cette fois il a entendu, il a presque compris; son cœur bat avec force...; mais il n'ose croire à ce qu'il entend. Il hâte sa marche, écoute encore..., et, à son grand étonnement, il distingue un chant et des paroles qui lui sont connus; c'est le chant de la *Messe royale de Dumont*, dont retentissent nos églises aux plus belles solennités!

« Qu'on se figure, si l'on peut, les douces émotions qui agitèrent son cœur dans ce moment: un Français, un prêtre, à deux mille lieues de sa patrie, courant comme le bon pasteur après sa brebis errante, et entendant tout à coup les forêts de l'Amérique retentir des chants sacrés qui ont charmé son enfance! Ce sont là des sensations qu'il faut avoir éprouvées pour les peindre.

« Après les premiers transports de la joie et de la reconnaissance, M. de Cheverus s'avance encore du côté d'où partent les voix. Déjà il aperçoit à travers les arbres la foule des sauvages qui continuent de chanter, et, sans être vu, il veut jouir à l'aise du ravissant spectacle qui s'offre à sa foi et à ses yeux baignés de larmes.

« La tribu est assemblée en grande partie dans une vaste clairière. Le peuple est rangé en ordre et en cercle. Au milieu, se trouvent les chefs et les anciens, qui paraissent présider à la cérémonie. Le chant de la messe se poursuit exactement selon l'ordre liturgique, et, vers le milieu de cette étonnante action, tous se prosternent la face contre terre, comme pour rappeler le moment de *l'élévation*, et pour adorer en esprit et en souvenir la céleste *victime* qui daigna autrefois descendre dans leurs forêts pour visiter et bénir leurs pères.

« Quelles nouvelles émotions se pressent alors dans un cœur tel que celui de M. de Cheverus! Il trouvait réunis à la fois dans cette scène l'attendrissant et le sublime. Il voyait un peuple, et un peuple sauvage, sans prêtre depuis cinquante années, resté fidèle à solenniser le *jour du Seigneur!* Il y avait je ne sais quoi de surhumain dans ces chants et cette action sacrés, présidés par la piété seule, retentissant au loin dans cette immense et majestueuse forêt, redits par tous les échos, portés au Ciel par tous les cœurs.

« Le nouvel apôtre ne veut pas interrompre ces touchants exercices; mais à peine sont-ils terminés, que, sortant des broussailles qui le cachent, il s'élance au milieu de la religieuse assemblée.

« A la vue de cette *robe noire*, qui ne leur avait pas apparu depuis si longtemps, les sauvages jettent des cris de joie et de bonheur; ils accourent, se pressent, se précipitent aux pieds de l'homme de Dieu. Les anciens improvisent un autel. M. de Cheverus comprend leur pensée; il prépare lui-même tout ce qu'il faut pour l'oblation du saint sacrifice. L'ordre et les rangs se rétablissent au signal des chefs; le silence n'est interrompu que par les élans de la reconnaissance envers le Seigneur. Encore quelques instants, et le Dieu de toute la terre, le Sauveur de tous les hommes était descendu au milieu de ce peuple fidèle et persévérant. Cette *seconde messe* fut suivie et entendue avec une ferveur digne des premiers siècles de l'Eglise.

« Quelle leçon, au dernier jour, pour tant d'hommes qui font profession, par vanité ou par insouciance, de ne pas *user du culte!* »

Qui dit simplicité, dit non-seulement grâce et onction, mais encore force et grandeur. En voici une preuve frappante, tirée de ces mêmes conférences du *Dimanche*, et que Bossuet n'eût certes pas démenties:

« Quiconque voudra diriger les peuples par le vrai désir de faire honorer et servir Dieu avec une pleine et sincère abnégation de soi sera incontestablement habile et presque toujours heureux. Mais quiconque, dans le gouvernement des masses, ravalera le Seigneur et sa vérité jusqu'aux indignes proportions d'un moyen de police ou d'une ressource diplomatique, sera écrasé par le poids immense qu'il aura imprudemment attiré sur sa tête, et verra se briser dans ses mains l'épée de la victoire, le sceptre du bon droit, la force même que donne la nécessité. »

En 1840, M. Le Courtier quitta la paroisse des Missions, où il sera éternellement regretté, et fut nommé chanoine théologal de Paris. Ses prédications n'en furent que plus

fréquentes et plus suivies, surtout à Saint-Thomas d'Aquin et à la Madeleine.

En 1849, il devint archiprêtre de Notre-Dame, ou délégué de l'archevêque pour remplir les fonctions spirituelles à la métropole, et, en 1850, on lui offrit le titre d'archidiacre, ou vicaire général de Paris.

C'est dans ces fonctions, éminentes et modestes tout ensemble, qu'à la fin du carême de 1853, un choix auguste alla chercher M. Le Courtier, à sa grande surprise, pour rouvrir à la parole de Dieu la chaire des Tuileries, muette depuis 1830.

Il était, nous assure-t-on, dans son confessionnal, lorsqu'une main inconnue vint y frapper et lui remettre l'invitation de prêcher le vendredi saint à la cour impériale.

Combien eussent été éblouis d'une telle mission !

Quant à l'humble prêtre, que pouvait-il faire, si ce n'est reconnaître le doigt de Dieu, et se rendre, sans faiblesse comme sans orgueil, à l'appel de la voix d'en haut?



M. Le Courtier, prédicateur ordinaire de l'Empereur.

C'est ce qu'il fit, avec la simplicité qui est le cachet de toute sa vie.

Peu de jours après, l'Empereur lui remettait la croix et le nommait son prédicateur ordinaire.

Un tel événement était à la fois une joie pour la religion, qui reprenait devant les rois, après un silence de vingt-quatre ans, la parole de Bossuet et de Bourdaloue; un honneur pour le chapitre de la métropole de Paris, auxquels on demandait le successeur de ces illustres apôtres; et une gloire pour M. Le Courtier, que son talent spécial et sa modestie même désignaient à la perspicacité du choix.

Car,—cela est évident et frappe ceux qui y songeaient le moins, — personne n'était plus digne et plus capable que l'archiprêtre de Notre-Dame de recommencer les

Petits-Carêmes de Massillon devant une cour du dix-neuvième siècle.

On va en juger par le court exorde qui a ouvert ses conférences de 1854, et dont nous devons la précieuse communication à un sténographe officieux des Tuileries. Que l'orateur nous pardonne cette indiscrétion, si elle arrive jusqu'à lui. Ses paroles ne sont pas de celles qu'on laisse tomber, mais de celles qu'on recueille et qu'on emporte comme un trésor. Aussi bien, il nous semble impossible que les sermons du prédicateur impérial échappent à la publicité. Mais nos lecteurs n'en apprécieront que mieux l'avant-goût inestimable qu'il nous est permis de leur offrir.

Figurez-vous la chapelle des Tuileries avec tous ses souvenirs historiques et toutes ses splendeurs restaurées : au pied de l'autel, les princes et leur famille ; autour d'eux, les représentants des puissances et des gloires d'ici-bas ; dans la chaire, vide depuis 1830, les fantômes de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de Fléchier, de Mascaron, de Fleury, de Boulogne, de la Condamine (1), de Frayssinous, de Richard, de Rauzan, de Janson, du cardinal Giraud ; écoutez dans l'air cette vibration (que dix révolutions n'ont pu éteindre) des grandes paroles adressées, au nom du Roi des rois, à Louis XIV, à Louis XV, à Louis XVI, à Napoléon, à Louis XVIII, à Charles X. Soudain, après la lecture de l'Evangile (car tel est le nouvel ordre, plus favorable au recueillement), tout bruit cesse dans la chapelle, et un homme apparaît en chaire, dominant seul ces pouvoirs courbés devant Dieu. Cet homme, vigoureux encore et déjà vénérable, à la taille haute et ferme, au visage austère et doux, au regard d'une finesse pénétrante, aux traits creusés par la méditation, au maintien digne, calme et aisé, fait lentement le signe de la croix, pose la main droite sur son cœur, appuie la main gauche sur un livre au bord de la tribune ; et, rappelant ainsi, sans le savoir, le beau portrait de Fénelon, son *Télémaque* à la main, prononce d'une voix nette, flexible, étendue, avec un geste sobre, expressif et vrai, les paroles suivantes :

« Sire,

« Je ne connais rien de si grand dans sa simplicité, de si noble dans sa modestie, que la parole de Dieu, quand elle vient, parée de ses seuls attraits, se présenter aux princes de la terre ; quand surtout, ne faisant que répondre à leur appel, à leur instinct religieux, elle peut leur dire comme Samuel : « Me voici, parce que vous m'avez appelée. »

« Cette parole, qui n'est pas la parole de l'homme, ne touche en rien aux extrêmes de la parole humaine.

« Elle ne connaît pas l'adulation, cet égoïsme parlé qui encense la grandeur parce qu'elle peut, le pouvoir parce qu'il donne, tous les pouvoirs parce que tous peuvent donner, et qui, après avoir reçu, n'est fidèle qu'à un seul sentiment, celui de l'ingratitude. Mais si la parole de Dieu peut décerner l'éloge sincère, elle est heureuse de se rencontrer avec la vérité, et de se conjouir avec elle, *congaudet autem veritati.*

« Mais elle ne vient pas non plus se poser avec fierté, prendre le ton dominateur, affecter des allures hautaines qui siéraient si mal à sa noble dignité. Elle laisse aux passions médiocres de la terre la triste prétention de vouloir faire la leçon au pouvoir ; elle ne fait pas la leçon, elle l'apporte toute faite du haut du Ciel. Quand elle parle, c'est Dieu qui parle ; et quand Dieu parle, c'est avec une patience et des égards infinis pour la liberté et pour la faiblesse de sa créature. Dieu ne frappe pas en maître, à coups violents, à la porte de notre cœur ; il frappe en ami ; je n'ai point dit assez, il frappe en solliciteur, et il s'est peint dans cette parole si suave : « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et veut m'ouvrir, j'entrerai. » *Ecce sto ad ostium, et pulso.*

« La parole de Dieu ne s'enfle même pas de l'autorité divine que le Ciel lui défère, et c'est là son plus beau triomphe. Le ministre qui en est l'instrument, loin de s'en enorgueillir, n'est tenté que de s'humilier. A force de se trouver grand devant Dieu et devant les hommes, il se trouve bien petit à ses propres yeux ; il ne domine pas, il aime ; il ne déclame pas, il exhorte ; et il puise, dans l'élévation même de sa mission, la juste modestie qui respecte toutes les convenances.

« Enfin, la parole de Dieu est comme la sagesse divine dont elle est le reflet et l'expression : elle est pacifique, modeste, persuasive, pleine de miséricorde pour les faiblesses, pleine de bons fruits pour la vie éternelle.

« En un mot, la parole de Dieu est grande et vraie, douce et modeste, amie et aimante. Sire, elle est digne de votre cœur !

« C'est cette parole de Dieu que Votre Majesté a voulu entendre pendant le carême ; le choix qu'on a fait de moi m'honore profondément, il me confond encore davantage. Dans l'impuissance où je suis de le justifier, je me retrancherai dans la simplicité la plus modeste ; et si des vœux ardents pour ses augustes auditeurs peuvent suppléer en partie à l'insuffisance de celui qui parle, j'aurai, Sire, un peu de confiance ; car, je vous le déclare devant Dieu, depuis longtemps j'ai parlé tous les jours de vous et pour vous au Seigneur, avant de venir vous parler de Dieu et de sa loi. »

Nous n'essayerons pas de rendre l'effet imprévu, souverain, décisif, de ces paroles si nobles dans leur simplicité, si éloquentes dans leur franchise, si indépendantes dans leur modestie, si efficaces dans leur douceur. Moins l'homme de Dieu semblait demander, plus il avait obtenu ! Tous les esprits et tous les cœurs étaient déjà dans sa main. On voyait, à la sensation produite, à la conquête assurée, que ces quelques mots comblaient l'abîme d'un quart de siècle, et renouaient, aux Tuileries, la chaîne apostolique rompue par les révolutions.

Ah ! si les hommes qui n'ont pas compris la position de M. Le Courtier avaient pu l'entendre ! Ils n'auraient plus senti en eux que des chrétiens édifiés, comme ils n'auraient vu en lui qu'un prêtre admirable.

Le prédicateur est ensuite entré dans le sujet de son carême de 1854 : les *Béatitudes* du sermon sur la montagne : *Heureux ceux qui pleurent ! Heureux ceux qui souffrent !* etc., etc. Il a développé cette thèse, si évangélique et si belle, en face des heureux du monde, avec la force, l'autorité, l'onction paternelle, le parfum des Ecritures, la vérité pratique, le *doigt sur la plaie*, la science et la persuasion, qui font revivre la tradition, malheureusement perdue, de Basile à Césarée, d'Ambroise à Milan et d'Augustin à Hippone. Il a prouvé enfin, mieux que jamais, qu'il est l'orateur par excellence de l'homélie française.

Nous avons parlé de la familiarité caractéristique de l'ancien curé des Missions. L'auteur des *Orateurs sacrés contemporains* la définit avec une rare justesse : « Tout esprit un peu bien fait ne peut s'empêcher de suivre avec un vif intérêt cette logique sans épines, et pourtant dans laquelle on sent que la force et la solidité ne perdent rien

(1) Ces deux derniers, prédicateurs ordinaires de Napoléon Ier.

au laisser-aller apparent du langage. L'âme est souvent émue par la parole de cet orateur; mais c'est l'intelligence qui ne cesse d'avoir soif des vérités qu'elle enchaîne sans effort. Quelquefois même l'anneau semblerait brisé, la conférence, osons-le dire, a l'air de dégénérer en conversation. Ne soyez pas inquiet, vous qui l'entendez alors pour la première fois; la main qui tient le fil du discours est sûre, exercée. Attendez quelques instants, et la digression qui vous avait étonné, vous la trouverez simple, naturelle; vous seriez fâché qu'elle ne fût pas venue. Cette anecdote, qui paraissait peu digne de la chaire, prenez-y garde, elle a son but infaillible. Cette expression que l'église entend peut-être retentir pour la première fois sous ses voûtes; cette phrase de salon qui est allée jusqu'à vous faire sourire, tant elle est bien modelée sur la vôtre; prenez-y garde! elle vous a cruellement blessé. Ce sourire qui a effleuré vos lèvres, plus fugitif que le trait rapide, il a fait place à la pensée grave qui est retombée brusquement sur votre âme. Le prêtre l'a voulu. Il a sollicité avec une sage intention ce rapprochement instantané de votre vie du monde et de la vie de Dieu. Celui qui doit apporter le remède n'a-t-il pas eu raison de montrer au malade qu'il avait étudié et connaissait son mal? »

Sans rien ôter au mérite transcendant ni aux puissants résultats de la grande éloquence, de son vol aux ailes déployées, de ses coups de tonnerre et de ses gestes dramatiques, ne faut-il pas convenir que, dans les circonstances ordinaires, et particulièrement à notre époque, l'éloquence la plus utile, la plus féconde et la plus désirable, est celle dont M. Le Courtier est l'heureuse personnification; — celle du conseil intime, du médecin, de l'ami, du Mentor, du consolateur et du père?

Pourquoi donc a-t-elle toujours été, est-elle encore, et sera-t-elle toujours malheureusement si rare! Parce qu'elle est la plus difficile, parce qu'elle exige des qualités infinies, parce qu'elle ne supporte jamais la médiocrité.

PITRE-CHEVALIER.

Nécrologie. — Février et mars ont emporté, dans leurs giboulées funèbres, trois illustrations fort diverses: l'amiral Roussin, gloire pure de notre marine; l'abbé de Lamennais, désespoir amer de la religion; et Silvio Pellico, sa consolation si douce. Leurs portraits et leurs notices trouveront place, soit dans nos chroniques du mois, soit dans notre revue de l'année.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

Ce titre, que nous avons donné à nos proverbes, semble revendiqué par les plus beaux salons de Paris. Vingt comédies se montent en famille, pour être jouées à Pâques... ou à la Trinité. Quelques-unes même se sont produites à la mi-carême. Chez M. Gide et MM. Rodrigues, par exemple, ainsi que nous l'avions annoncé, on a repris la soirée dramatique dont les aristarques des grands journaux avaient rendu compte: *le Docteur Vieux-Temps*, ce délicieux opéra de M. Nadaud, et *le Misanthrope et l'Auvergnat*, cette moralité à pouffer de rire.

Or, puisque *le Docteur Vieux-Temps* semble appelé à faire le tour du monde, puisque tous les amateurs veulent le chanter, puisqu'il menace tous les salons de les changer en théâtres, puisque l'éditeur populaire, M. Hengel, va le publier à des milliers d'exemplaires, vous ne serez peut-être pas fâchés de faire la connaissance de cet aimable sorcier. En deux mots, voici l'analyse de la pièce, résumée par une des plumes les plus fines de la *Revue de Paris* (les noms des personnages, empruntés à cette vieille comédie, si gaie, si fertile en expédients, vous diront tout d'abord le genre de l'intrigue). « Géronte a deux nièces, Rosine et Isabelle. Deux belles filles pauvres sont difficiles à marier. Que fait l'oncle? Il commence par enfermer les donzelles. Il les garde à vue et leur demande si l'une d'elles veut l'épouser. C'est à qui respectera le plus ce bon oncle, qui serait un fort ennuyeux mari. Géronte a beau leur chanter l'histoire du docteur *Vieux-Temps*, qui était dans sa situation, on ne lui laisse pas achever cette romance, qui prêche les mauvais exemples. Sur ces entrefaites, le vieillard qui cherche un domestique bête et docile, pour garder ses nièces, en voit arriver deux, Scapin et Crispin. C'est à qui sera le plus absurde et le plus désintéressé des concurrents. — Prenez-moi, disent-ils, à l'essai, sans gages. Géronte accepte, va aux renseignements, qui, on le pense bien, lui semblent satisfaisants, et garde deux domestiques au lieu d'un. Scapin et Crispin, c'est Dorante et Valère, on l'a compris. Sous prétexte de garder les deux nièces, ils font leur cour, et quand Géronte revient à la charge, avec son idée d'épouser une de ses nièces, on le repousse de plus belle. Fureur du vieillard. — Je vais vous marier à Scapin et à Crispin! Isabelle et Rosine acceptent. Dépit de l'oncle. On signe, et Géronte chante alors le troisième couplet du *Docteur Vieux-Temps*. Dans ce couplet, il est dit: qu'un tuteur adroit sait toujours marier ses pupilles. On les enferme, cela fait jaser, et les obstacles suggèrent des ruses aux prétendants; on se déguise, on se fait passer pour valets; le Géronte feint la bêtise, la passion, le dépit, pour arriver à un bel et bon mariage entre les jolies Isabelle et Rosine et les riches Dorante et Valère. »

N'est-ce pas que cette vieille et éternelle histoire est gracieusement rajeunie, que ce dénouement est tout à fait ingénieux, convenable, spirituel et charmant? Les détails valent l'ensemble. Le dialogue est vif, simple, franc, et sent quelquefois son Molière. Les couplets et les morceaux d'ensemble sont amenés, encadrés et coupés à merveille. Le souvenir de l'aimable Grétry voltige sur la musique, comme celui du grand Poquelin sur les paroles.

Il faut dire que l'auteur a trouvé des interprètes fort habiles, des amateurs qui jouent comme des comédiens et chantent comme des artistes; un Géronte plein de rondeur et de finesse, des valets roués comme Crispin et galants comme Dorante; deux jeunes premières qu'on eût prises pour des actrices, si la décence dans la grâce n'eût trahi des femmes du monde.

Chez MM. Rodrigues, comme chez M. ***, le Géronte a reparu dans le *Misanthrope et l'Auvergnat*, qui a été pour lui un nouveau triomphe. Il a rappelé la bonhomie, la verve et l'audace de Sainville, que la gaieté française pleurera toujours. Aussi, tous les spectateurs eussent signé ce quatrain que l'un d'eux a jeté sur le théâtre:

Chacun sait bien que Sainville
Avait un talent réel;
Mais, maintenant, on dira par la ville
Que Sainville est immortel.

Géronte était secondé, il est vrai, par un Auvergnat sans égal. M. Polak compose ce rôle avec une vérité, une allure, un charabia qui feraient éclater de rire un public de quakers.

Et maintenant que M. Nadaud, pour en revenir à lui, a fondé en maître un genre modeste, mais plein d'avenir, l'opéra de salon, il doit au spectacle en famille une suite

au *Docteur Vieux-Temps*. Que diriez-vous si cette nouvelle perle s'enchâssait ici-même, dans les colonnes du *Musée?* Cela vous semble aussi impossible qu'alléchant... Impossible? Peut-être ! C'est ce que nous verrons quelque jour...

Modes mal portées. — Et en finissant, un sourire à cette gravure, que vous croirez renouvelée du carnaval. Il n'en est rien, je vous jure. C'est la satire, à peine chargée, de quelques modes excentriques et mal portées de la saison courante. C'est une preuve de plus que le ridicule touche au gracieux, comme au sublime, chez ceux qui oublient et dépassent la mesure. C'est la contre-épreuve salutaire des *Modes vraies* du *Musée des familles*. Nous avons vu de nos yeux, sur le boulevard et dans certains journaux de modes, ces redingotes-balais, ces manches dites pagodes, ces boutons monstres, ces nœuds de cravates imités du goître, ces cheveux dans l'œil et ces cigares à la Paixhans; — nous avons vu ces chapeaux-fanchons qui décoiffent les dames, ces bandeaux à deux anses, ces robes-ballons et parachutes; ces enfants-mardi-gras, aux cottes ébouriffées, aux plumes en compas, aux nœuds plus gros que la tête, etc., etc. Vous voilà prévenus! prenez garde de leur ressembler. Casse-cou ! casse-cou !



Mars-avril 1854. Modes mal portées. Casse-cou! Dessin de M. Stop.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL.

« *Il n'y aura si pauvre en France qui ne mette la poule au pot le dimanche.* » (Ile nid — haut rat scie pauvre en France — quine — mets — *te* la — poule au pot le dimanche.) Vœu habituel d'Henri IV, qui ne demandait à Dieu que le temps de le réaliser.

— Rectification. Dans notre article sur l'*Histoire des Peintres* (N° de décembre dernier), c'est par erreur que nous avons attribué à M. Charles Blanc la biographie de Rubens; elle est de M. Théophile Sylvestre, un des collaborateurs les plus distingués de la belle publication de MM. Renouard et compagnie. C'est donc à M. Sylvestre que reviennent nos éloges sur la vie du peintre flamand.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

MAITRE ZACHARIUS

OU

L'HORLOGER QUI AVAIT PERDU SON AME. — TRADITION GÉNEVOISE (1).



Les Génevois rapportant leurs montres à Zacharius. Scholastique (chap. IV). Dessin de G. Janet.

IV. — L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE.

De malheureux jours passaient sur la tête de maître Zacharius, dont l'esprit et le corps s'affaiblissaient de plus en plus; seulement, par une excitation extraordinaire, il fut ramené plus violemment que jamais à ses travaux d'horlogerie, dont sa fille ne pouvait plus le distraire.

Son orgueil s'était encore rehaussé depuis cette conversation impie à laquelle son visiteur étrange l'avait traîtreusement poussé, et il résolut de dominer, à force de travail et de science, l'influence maudite qui s'appesantissait sur lui. Il visita d'abord les différentes horloges de la ville, confiées à ses soins; il s'assura, avec une scrupuleuse attention, que les rouages en étaient bons, les pivots solides, et les contre-poids exactement équilibrés. Il n'y eut pas jusqu'aux cloches des sonneries qu'il n'auscultât avec le recueillement d'un médecin interrogeant la poitrine d'un malade : l'airain en était parfaitement sonore. Rien n'indiquait donc que ces horloges fussent attaquées de

(1) Voyez la première partie dans le numéro précédent.

cette épidémie fantastique qui tuait les œuvres de maître Zacharius.

Gérande et Aubert l'accompagnaient souvent dans ces visites. Le vieil horloger aurait dû prendre plaisir à voir ces deux nobles créatures empressées autour de sa tristesse; et certes, il n'eût pas été si préoccupé de sa fin prochaine, en songeant que son existence devait se continuer par celle de ces êtres chéris, et s'il eût reconnu que dans les enfants il reste toujours quelque chose de la vie d'un père. Le bonheur de la jeune fille et du jeune ouvrier se ressentait de cette sympathie mélancolique qu'engendre le spectacle des douleurs humaines; sans cela, ces réunions fréquentes auraient offert à leurs cœurs un attrait ineffable; mais ils furent plusieurs fois épouvantés des effets d'orgueil qui se produisirent sur le front du vieillard.

— J'ai peur! j'ai peur!... Ce n'est plus mon père, dit Gérande, un jour qu'au sommet des tours de l'église de Saint-Pierre, maître Zacharius sembla se transformer en cet esprit des ténèbres que l'orgueil damna pour l'éternité.

Le vieil horloger, rentré chez lui, reprit ses travaux avec une fiévreuse impatience : bien que persuadé de ne pas réussir, il lui semblait impossible que cela fût; mais il eut beau faire, le désespoir le prit aux cheveux.

Aubert, de son côté, s'ingéniait en vain à découvrir les causes de cette inertie.

— Maître, disait-il, cela doit venir de l'usure des pivots, du jeu des engrenages.

— Tu prends donc plaisir à me tuer à petit feu? lui répondait violemment maître Zacharius. Est-ce que ces montres sont l'œuvre d'un enfant? Est-ce que, de crainte de me frapper sur les doigts, j'ai enlevé au tour la surface de ces pièces de cuivre? Est-ce que pour obtenir sa plus grande dureté, je ne l'ai pas forgé moi-même? Est-ce que ces ressorts ne sont pas trempés avec une rare perfection? Est-ce que l'on peut employer des huiles plus subtiles pour les imprégner? Tu conviens toi-même que c'est impossible, et tu avoues enfin que le diable s'en mêle!

Et puis, du matin au soir, les pratiques mécontentes affluaient de plus belle à la maison, et parvenaient jusqu'au vieil horloger, qui ne savait auquel entendre.

— Cette montre retarde, disait l'un, sans que je puisse parvenir à la régler!

— Celle-ci, reprenait un autre, y met un entêtement véritable, et elle est arrêtée, ni plus ni moins que le soleil de Josué!

— S'il est vrai, reprenait-on, que votre santé influe sur elle, maître Zacharius, guérissez-vous au plus tôt!

Le vieillard regardait tous ces gens-là avec des yeux hagards, et ne répondait que par des hochements de tête hébétés ou de tristes paroles:

— Attendez aux premiers beaux jours!... C'est la saison où l'existence s'agite dans les corps affaissés; il faut que le soleil vienne nous réchauffer tous!

— Le bel avantage, si nos montres doivent être malades pendant l'hiver! Savez-vous, maître Zacharius, que votre nom est inscrit en toutes lettres sur leur cadran... Par la Vierge! vous ne faites pas honneur à votre signature!

Enfin il arriva que le vieillard, honteux de ces reproches, retira quelques pièces d'or de son vieux bahut sculpté, et racheta les montres inutiles. A cette nouvelle, les chalands accoururent en foule, et l'argent de ce pauvre logis s'écoula bien vite; seulement la probité génevoise du marchand demeura à couvert. Gérande applaudit de grand cœur à cette délicatesse outrée, qui la menait droit à la ruine; et bientôt Aubert offrit ses économies à maître Zacharius.

— Que deviendra ma fille? disait le vieil horloger en se raccrochant parfois, dans ce naufrage, aux sentiments de l'amour paternel.

Aubert n'osa pas répondre qu'il se sentait bon courage pour l'avenir, et grand dévouement pour Gérande; maître Zacharius, ce jour-là, l'eût appelé son gendre pour assurer l'existence de sa fille, et démentir ces funestes paroles qui bourdonnaient encore à son oreille :

— Gérande n'épousera pas Aubert.

Néanmoins, avec ce système de dédommagement, le vieil horloger en arriva à se dépouiller entièrement; ses vieux vases antiques s'en furent à des mains étrangères; il se défit de beaux et magnifiques panneaux de chêne finement sculpté qui revêtaient les murailles de son logis; quelques naïves peintures des premiers peintres flamands ne réjouirent bientôt plus les regards de sa fille; et tout, jusqu'aux précieux outils que son génie avait inventés, fut vendu pour indemniser les acheteurs.

Scholastique seule ne pouvait entendre raison sur un semblable sujet; mais ses efforts ne pouvaient empêcher les ruineux importuns d'arriver à son maître, et de ressortir bientôt avec quelque objet précieux. Alors son caquetage retentissait dans toutes les rues de l'île, où on la connaissait de longue date; elle s'employait à démentir les bruits de sorcellerie et de magie qui couraient sur le compte de Zacharius; mais, comme au fond elle était persuadée de leur véracité, elle disait et redisait force prières pour racheter ses pieux mensonges.

On avait fort bien remarqué que, depuis longtemps, l'horloger avait abandonné l'accomplissement de ses devoirs religieux; autrefois, il accompagnait Gérande aux offices, et semblait trouver dans la prière ce charme intellectuel qu'elle répand autour des belles intelligences, puisqu'elle est le plus sublime exercice de l'imagination. Cet éloignement volontaire du vieillard pour les choses saintes, joint aux pratiques secrètes de sa vie, avaient en quelque sorte légitimé ces accusations de sortilége; aussi, dans le double but de ramener son père à Dieu et au monde, Gérande résolut d'appeler la religion à son secours; elle pensa que le catholicisme pourrait rendre quelque vitalité à cette âme mourante; mais ces dogmes de foi et d'humilité avaient à combattre un insurmontable orgueil; ils se heurtaient contre cette fierté de la science qui rapporte tout à elle, sans remonter à la source infinie d'où découlent les premiers principes.

Ce fut dans cette circonstance que la jeune fille déploya les séductions infinies de la grâce religieuse dont elle enveloppa la vie de son père; si elle ne parvenait pas à le ramener au monde réel, elle espérait le faire passer de ces espaces ténébreux des puissances intermédiaires à ce monde supérieur de la croyance et de l'illuminisme; son père eût été sauvé, si ses élans funestes se fussent dirigés vers un but pieux, au lieu de s'égarer dans ces routes tortueuses du matérialisme.

Quoi qu'il en soit, le vieil horloger, à son insu sans doute, promit d'assister le dimanche suivant à la grand'-messe de la cathédrale de Saint-Pierre; Gérande eut un moment d'extase et de bonheur, comme si le ciel se fût entr'ouvert à ses yeux; Scholastique ne put contenir sa joie, et eut enfin des arguments foudroyants contre les mauvaises langues qui accusaient son maître d'impiété.

Elle en parla à ses voisines, à ses amies, à ses ennemies, à qui la connaissait comme à qui ne la connaissait point.

— Ma foi, nous ne croyons guère à ce que vous nous annoncez, dame Scholastique, lui répondit-on. Maître Zacharius a toujours agi de concert avec le diable!

— Vous n'avez donc pas compté, disait-elle, les beaux clochers où résonnent les horloges de mon maître; combien de fois a-t-il fait sonner l'heure de la prière et de la messe!

— Sans doute, lui répondait-on; mais n'a-t-il pas inventé des machines qui marchent toutes seules, et qui parviennent à faire l'ouvrage d'un homme véritable?

— Est-ce que des enfants du démon, reprenait dame Scholastique en colère, auraient pu exécuter cette belle horloge de fer, que la ville de Genève n'a pas été assez riche pour acheter; avec chaque heure apparaissait une belle devise, portant l'indication de ce que l'on devait faire, et cela pour tous les jours et pour toutes les saisons; le travail, l'aumône, la prière, la récréation, tout était soigneusement ordonné, et un chrétien qui se serait conformé aux bonnes recommandations de cette horloge-là aurait été tout droit en paradis! — Est-ce donc là le travail du diable?

Ce chef-d'œuvre avait effectivement porté aux nues la gloire de maître Zacharius; mais, à cette occasion même, les accusations de sorcellerie avaient été générales; au surplus, le retour du vieillard à l'église de Saint-Pierre devait réduire les méchantes langues au silence le plus absolu.

Maître Zacharius, sans se souvenir sans doute de cette promesse faite à sa fille, était retourné à son atelier; après avoir vu son impuissance à rendre la vie à ces montres mortes, il résolut de tenter s'il ne pourrait en créer de nouvelles; il abandonna tous ces corps inertes, toutes ces horloges qui s'arrêtaient par la ville, et se remit à terminer la montre de cristal, dont toutes les pièces étaient si soigneusement ajustées; mais il eut beau faire, se servir de ses outils les plus parfaits, employer le rubis et le diamant propres à résister au frottement des pivots, à composer un chef-d'œuvre en un mot; la montre enfin terminée, la première fois qu'il la monta, elle lui éclata entre les mains.

Le pauvre vieillard cacha cet événement à tout le monde, même à sa fille; mais dès lors sa vie ne ressembla plus qu'aux dernières oscillations d'un balancier; il allait en diminuant, en s'affaiblissant, sans que rien vînt lui rendre sa force primitive; il semblait que les lois de la pesanteur, agissant directement sur lui, l'entraînassent invinciblement dans la tombe.

Ce dimanche si impatiemment, si ardemment désiré par Gérande, arriva enfin. Le temps était beau, et la température réjouissante; les habitants de Genève s'en allaient tranquillement par les rues de la ville, avec de gais discours sur le retour du printemps. Gérande, prenant soigneusement le bras du vieillard, se dirigea du côté de Saint-Pierre, pendant que Scholastique les suivait en portant leur livre d'heures. On les regarda passer avec cette curiosité empressée qui s'attachait à leur caractère étrange; le vieillard se laissait conduire comme un enfant, ou plutôt comme un aveugle; ce fut presque avec un sentiment d'effroi que les fidèles de Saint-Pierre l'aperçurent franchissant le seuil de l'église; ils affectèrent même de se retirer à son approche.

Les chants de la grand' messe retentissaient déjà; Gérande se dirigea vers son banc accoutumé, et s'y agenouilla dans le recueillement le plus profond; maître Zacharius demeura près d'elle, debout, avec son indifférence morbide; ces puissantes voûtes dont les retombées s'affaissaient sur de gros piliers romans, ne l'obligeaient pas à se courber, comme il arrive aux pieuses personnes; ses idées habituelles vacillaient dans sa tête.

Les cérémonies religieuses se déroulèrent avec la solennité majestueuse de ces époques de croyance; mais le vieillard ne croyait pas. Il n'implora pas la pitié du Ciel avec les cris de douleur du *Kyrie*; avec le *Gloria in excelsis*, il ne chanta pas les magnificences des hauteurs célestes; la lecture du saint Evangile ne le tira pas de ses rêveries matérialistes, et il oublia de s'associer aux hommages catholiques du *Credo*; cet orgueilleux vieillard demeurait immobile, jamais assis, jamais agenouillé, insensible et muet comme une statue de pierre; mais au moment solennel où la clochette annonça le miracle de la transubstantiation, cet homme fut violemment arraché hors de sa vie matérielle, et se courba sous une force invincible, lorsque le prêtre éleva l'hostie divinisée.

Gérande regarda son père en pleurant, et d'abondantes larmes mouillèrent son missel.

Dans cet instant, l'horloge de Saint-Pierre sonna la demie de onze heures; maître Zacharius se retourna avec un triste sourire vers ce vieux clocher qui parlait encore si bien; le cadran intérieur parut le regarder fixement; l'aiguille tressaillit d'aise; un immense espoir revint au cœur de Zacharius, et il lui sembla que la grâce versait sur lui ses mystérieuses influences; il s'agenouilla, et certainement il pria; des pleurs inondèrent ses paupières endurcies, quand il vit sa pieuse enfant se diriger vers la Sainte-Table avec l'attitude inclinée d'un ange, et retourner vers lui toute resplendissante de ces félicités intérieures; il ne put s'empêcher de serrer Gérande sur son cœur, de la baiser au front, et ce baiser fut pour lui comme une communion sainte. Cette scène ne fut aperçue que des anges du ciel.

La messe s'acheva; c'était la coutume que l'*Angelus* fût dit à l'heure de midi, et les officiants, avant de quitter le parvis, attendaient que l'heure vînt à sonner à l'horloge du clocher; cette pensée ramena maître Zacharius à son ordre d'idées habituelles, et il se retourna vivement vers ce cadran dont l'aiguille marchait avec une régularité parfaite; le prêtre descendit les marches de l'autel et attendit l'heure sacrée. Encore quelques minutes, et cette prière allait monter aux pieds de la Vierge sur les rayons du soleil de midi.

Mais soudain un bruit strident se fit entendre; maître Zacharius poussa un cri étouffé; la grande aiguille du cadran, arrivée à midi, s'était subitement arrêtée, et midi ne sonna pas. Gérande se précipita au secours de son père, qui demeurait renversé sur sa chaise, sans vie ni mouvement; quelques gens charitables le transportèrent hors de l'église, au milieu d'une stupéfaction étrange.

— C'est le coup de mort! pensa Gérande.

Maître Zacharius, ramené chez lui, fut couché dans un état complet d'anéantissement; la vie n'existait plus qu'à la surface de son corps, comme les derniers nuages de fumée qui errent autour d'une lampe à peine éteinte. Lorsqu'il reprit ses sens, Aubert et Gérande étaient penchés sur lui; à ce moment suprême, l'avenir prit à ses yeux la forme du présent; il ne prévit pas, il vit sa fille, seule, abandonnée, sans appui.

— Mon fils, dit-il à Aubert, je te donne ma fille, et il étendit la main vers ses deux enfants qui furent unis ainsi à ce lit de mort.

Mais, à cet instant, le vieillard se souleva d'un mouvement de rage; les paroles du petit vieillard lui revinrent au cerveau.

— Je ne veux pas mourir ! s'écria-t-il, je ne peux pas mourir ! moi, maître Zacharius, je ne dois pas mourir... Mes livres !... mes comptes ?...

Et, ce disant, il s'élança vers un livre où se trouvaient inscrits les noms de ses pratiques et l'objet qu'il leur avait vendu ; il le feuilleta avec avidité, et son doigt décharné s'arrêta et se fixa sur l'un des feuillets.

— Là ! dit-il, là !... cette vieille horloge de fer, vendue à ce Pittonaccio ! Elle ne m'a pas été rapportée, elle existe encore, elle marche encore, elle vit toujours !... Ah ! je la veux ! je la retrouverai ; je la soignerai si bien que je deviendrai centenaire !...

Et il s'évanouit. Aubert et Gérande, après s'être entre-regardés, s'agenouillèrent près du lit du vieillard, et prièrent ensemble.

V. — L'HEURE DE LA MORT.

Quelques jours d'angoisses s'écoulèrent encore, et cet homme presque mort, maître Zacharius, se releva de son lit de misère, et revint à la vie par une surexcitation surnaturelle : il vivait d'orgueil. Mais Gérande ne s'y trompa pas ; le corps et l'âme de son père étaient à jamais perdus. On le vit occupé à rassembler ses dernières ressources, sans prendre souci des siens ; il dépensait une énergie et une rapidité incroyables ; marchant, furetant, brocantant, et marmottant de mystérieuses paroles.

Un matin, Gérande descendit à son atelier ; maître Zacharius n'y était pas. Pendant toute cette journée, elle l'attendit ; maître Zacharius ne revint pas. Gérande pleura toutes les larmes de ses yeux pendant cette absence, et ses larmes tarirent, car son père ne reparut pas. Aubert parcourut la ville, et acquit la triste certitude que le vieillard l'avait quittée.

— Suivons, suivons mon père, s'écria Gérande, quand le jeune ouvrier lui rapporta ces douloureuses nouvelles.

— Où peut-il être ? se demanda Aubert.

Une inspiration illumina soudain son esprit ; les dernières paroles de maître Zacharius lui revinrent à la mémoire ?... L'horloger ne vivait plus que dans cette vieille horloge de fer ; on ne la lui avait pas rendue !... Maître Zacharius devait s'être mis à sa recherche.

Aubert communiqua ces pensées à Gérande.

— Voyons le livre de mon père, lui répondit-elle.

Tous deux allèrent à l'atelier... Le livre était ouvert sur l'établi. Toutes les livraisons faites par l'horloger, et qui lui étaient revenues par suite de leur accident, étaient effacées d'une main tremblante, toutes, excepté celle-ci :

« Vendu au seigneur Pittonaccio une horloge en fer, à « sonnerie et à personnages mouvants, déposée en son « château d'Andernatt, au milieu des Dents-du-Midi. »

C'était cette horloge morale dont la vieille Scholastique avait parlé tant de fois et avec tant d'éloges.

— Mon père est là !

— Courons-y, ma pauvre fiancée, répondit Aubert ; nous pouvons le sauver encore !...

— Non pas pour cette vie, murmura Gérande, mais au moins pour l'autre.

— A la grâce de Dieu, Gérande ; ces Dents-du-Midi sont des pics incultes, situés à une vingtaine d'heures de Genève, et nous y arriverons...

Ce soir-là même, Aubert et Gérande, suivis de leur vieille servante, cheminaient à pied sur la route qui côtoie le lac de Genève. Ils firent cinq lieues dans la nuit, ne s'étant arrêtés ni à Suez, ni à Thonon, ni à Hermance ; ils traversèrent à gué et non sans peine le torrent de la Drause ; en tous lieux ils s'inquiétaient de Zacharius, et eurent bientôt la certitude qu'ils marchaient sur ses traces.

Le lendemain, à la chute du jour, ils atteignirent Evian, d'où la côte de la Suisse se développe aux regards sur une étendue de douze lieues ; mais les deux fiancés n'aperçurent ces sites enchanteurs qu'à travers le brouillard de leur tristesse. Ils se soutenaient par une force surnaturelle : Aubert, appuyé sur un bâton noueux, offrait tantôt son bras à Gérande et tantôt à la vieille Scholastique, puisant dans son cœur une suprême énergie pour soutenir ses faibles compagnes. Ils parlaient de leurs douleurs, de leurs rares espérances, et suivaient ainsi cette belle route à fleur d'eau, prolongée au pied de ce plateau rétréci, qui relie les bords du lac aux hautes montagnes du Chalais. Bientôt ils atteignirent Bouveret, à l'endroit où le Rhône entre dans le lac de Genève.

A partir de cette ville, la direction de leur poursuite les entraîna loin du lac, et leur fatigue s'accrut au milieu de cette végétation aride. Vouvray, Vionnaz, Murey, villages à demi perdus, demeurèrent bientôt derrière eux. Cependant leurs genoux fléchirent, leurs pieds se déchirèrent à ces crêtes aiguës qui hérissaient le sol comme des broussailles de granit ; mais le vieillard semblait fuir devant eux. Il fallait le retrouver pourtant, et ils ne demandèrent le repos et l'hospitalité ni à ces bourgades isolées, ni au château de Monthay qui, avec ses dépendances, forma l'apanage de Marguerite de Savoie, femme du comte Herman de Kybourg ; enfin, vers la fin de cette autre journée, ils parvinrent, presque mourants, à l'ermitage de Notre-Dame du Sex, situé à la base de la Dent-du-Midi, et néanmoins élevé à 600 pieds au-dessus du Rhône.

L'ermite les reçut tous trois à la tombée de la nuit ; les malheureux n'auraient pu faire un pas en avant, et là, du moins, avec quelques reconforts de la vie matérielle, ils purent encore recevoir les espérances de la religion.

L'ermite ne leur donna aucune nouvelle de maître Zacharius ; à peine pouvait-on espérer le retrouver vivant au sein de ces mornes solitudes. La nuit était profonde, l'ouragan sifflait dans la montagne, et les avalanches oscillaient sur le sommet des rocs ébranlés.

Les deux fiancés, accroupis devant le foyer de l'ermite, lui racontaient cette douloureuse histoire. Leurs vêtements, imprégnés par la neige, séchaient dans quelque coin obscur, et le chien, au dehors, poussait de lugubres aboiements, qui, mêlés avec la rafale, composaient des harmonies étranges.

— L'orgueil, dit l'ermite à ses hôtes, a perdu un ange créé pour le bien ; c'est la pierre d'achoppement où se heurtent les destinées de l'homme ; à l'orgueil, ce principe de tous vices, on ne peut opposer aucuns raisonnements, puisque, par sa nature même, l'orgueilleux se refuse à les entendre... Il n'y a donc plus qu'à prier pour lui.

Tous quatre s'agenouillaient, quand les aboiements du chien redoublèrent, et l'on heurta à la porte de l'ermitage.

— Ouvrez au nom du diable ! s'écria-t-on ; ouvrez au nom de Dieu !

La porte céda sous de violents efforts, et il apparut un homme échevelé, hagard, à peine vêtu.

— Mon père ! s'écria Gérande.

C'était en effet maître Zacharius.

— Où suis-je ? fit-il ; dans l'éternité !... Le temps est fini... les heures ne sonnent plus... les aiguilles s'arrêtent !

— Mon père ! reprit Gérande avec une si déchirante émotion, que le vieillard sembla revenir au monde des vivants.

— Toi ici, ma Gérande ! s'écria-t-il ; et toi, Aubert !...

Ah ! mes deux jolis fiancés, vous venez vous marier à notre vieille église !

— Mon père, fit Gérande en le saisissant par le bras, revenez à votre maison de Genève, revenez avec nous !

Le vieillard échappa à son étreinte, et revint vers la porte sur le seuil de laquelle la neige entassait déjà des glaçons.

— N'abandonnez pas vos enfants ! dit Aubert.

— Pourquoi, répondit tristement le vieil horloger, pourquoi retourner à ces lieux qu'a déjà quittés ma vie, et où une partie de moi-même est à jamais enterrée ?

— Votre âme n'est pas morte ! lui répondit l'ermite d'une voix grave.

— Mon âme !... Oh ! non... ses rouages sont bons !... Je la sens battre à temps égaux...

— Votre âme est immatérielle ! votre âme est immortelle ! dit l'ermite avec force.

— Oui... comme ma gloire !... Mais elle est enfermée au château d'Andernatt, et je veux la ravoir !

L'ermite se signa ; Scholastique était presque inanimée ; Aubert soutenait Gérande dans ses bras.

— Le château d'Andernatt est habité par un damné, reprit l'ermite avec terreur, un damné qui ne salue pas la croix de mon ermitage.

— Mon père ! n'y va pas !

— Je veux mon âme ! mon âme est à moi !...



Aubert et Gérande soignant Zacharius dans son lit (chap. IV).

— Retenez-le ! retenez mon père ! s'écria Gérande.

Mais le vieillard avait franchi le seuil et s'était élancé à travers la nuit et la neige, en criant :

— A moi ! à moi, mon âme !...

Gérande, Aubert et Scholastique se précipitèrent sur ses pas ; ils marchèrent par d'impraticables sentiers ; maître Zacharius allait comme l'ouragan, poussé par une force irrésistible. La neige tourbillonnait autour d'eux, et mêlait ses flocons blancs à l'écume des torrents.

En passant devant la chapelle de Véroliez, élevée en mémoire du massacre de la légion thébaine, Gérande, Aubert et Scholastique se signèrent précipitamment : maître Zacharius ne se découvrit pas.

Enfin le village d'Evionnaz apparut au milieu de cette plaine inculte et dévastée : le cœur le plus endurci se serait violemment ému en voyant cette bourgade, construite sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Epauna, non pas endormie, mais évanouie dans ces mélancoliques solitudes. Le vieillard passa outre ; il se dirigea vers la gauche ; il gravit les plus hauts sommets des Dents-du-Midi, montagnes d'une aridité désespérante, qui mordent le ciel de leurs pics aigus... Bientôt une ruine, vieille et sombre comme les rocs de sa base, se dressa devant lui.

— C'est là ! là !... s'écria-t-il, en précipitant de nouveau sa course effrénée.

Le château d'Andernatt, à cette époque, n'offrait déjà

plus que des ruines; une tour épaisse, usée, tremblante, déchiquetée, le dominait d'une façon terrible, et semblait menacer de sa chute éternelle les vieux pignons de Germanie qui se dressaient à ses pieds. Ces vastes amoncellements de pierre faisaient mal à voir; on pressentait, au milieu des encombrements, des salles dévastées, des plafonds effondrés, et d'immondes réceptacles à lézards et à vipères; là devaient s'étaler ces cours silencieuses qui ressemblent à des cimetières profanés, où des bruits insolites crépitent à la nuit tombante et se mêlent à cette brume nauséabonde qui tombe des voûtes séculaires.

Une poterne, étroite et basse, s'ouvrant sur un fossé rempli de décombres, donnait accès dans le château d'Andernatt. Quels habitants des mondes mystérieux avaient passé par là? on ne sait. Sans doute quelque margrave, moitié brigand, moitié seigneur, séjourna dans cette habitation; au margrave succédèrent les bandits ou les faux monnayeurs, écartelés, brûlés, pendus sur le théâtre de leur crime; et sans doute, par les lunes d'hiver, Satan venait conduire ses sarabandes traditionnelles sur le penchant des gorges profondes, où s'engloutissait l'ombre gigantesque de ces ruines.

Maître Zacharius ne fut point épouvanté de cet aspect sinistre; il parvint à la poterne, toujours suivi de ses malheureux compagnons. Personne ne l'empêcha de passer; une grande et ténébreuse cour s'offrit à ses yeux: personne ne l'empêcha de la traverser. Il gravit une sorte de plan incliné qui conduisait à l'un de ces longs corridors, dont les arceaux romans semblent écraser le jour sous leurs pesantes retombées. Personne ne s'opposa à son passage à travers ces interminables galeries, où des formes indistinctes rôdaient par les nuits d'orage.

Maître Zacharius, guidé par une force inconnue, semblait sûr de son chemin, il marchait d'un pas rapide. Il arriva à une vieille porte vermoulue qui s'ébranla sous sa main, tandis que les chouettes et les chauves-souris traçaient d'obliques cercles autour de sa tête. Une salle immense, mieux conservée que les autres, se présenta à lui; de hauts panneaux sculptés en revêtaient les murs, sur lesquels les larves, les goules, les tarasques semblaient s'agiter confusément; quelques fenêtres, longues et étroites, pareilles à des meurtrières, frissonnaient sous les décharges de la tempête.

Maître Zacharius, arrivé au milieu de cette salle, poussa soudain un cri de joie.

Sur un support en fer accolé à la muraille reposait cette horloge où résidait sa vie tout entière; elle représentait une vieille église romane, avec ses contre-forts en fer forgé et son lourd clocher, où se trouvait une sonnerie complète pour l'antienne du jour, l'angélus, la messe, les vêpres, complies et salut. Au-dessus de la porte de l'église, qui s'ouvrait à l'heure des offices, était creusée une rosace au centre de laquelle se mouvaient deux aiguilles, et dont l'archivolte reproduisait les douze heures du cadran sculptées en relief; c'était un chef-d'œuvre sans égal. Entre la porte et la rosace, ainsi que l'avait raconté la vieille Scholastique, une maxime relative à l'emploi de chaque instant de la journée apparaissait dans un cadre de cuivre. Maître Zacharius avait autrefois réglé cette succession de devises avec une sollicitude toute chrétienne; les heures de prière, de travail, de repas, d'affection de famille, de récréation et de repos se suivaient, selon la discipline religieuse, et devaient infailliblement faire le salut d'un observateur exact de leurs recommandations.

Maître Zacharius, ivre de joie, allait s'emparer de cette horloge, quand un rire strident éclata derrière lui; il se retourna, et, à la lueur d'une lampe fumeuse, il reconnut le petit vieillard de Genève!

— Vous ici? s'écria-t-il.

Gérande eut peur, et, s'il faut le dire, non moins peur de son père que de cette singulière caricature. Elle se pressa contre son fiancé.

— Bonjour, maître Zacharius, fit le petit homme.

— Qui êtes-vous?

— Le seigneur Pittonaccio, pour vous servir! Vous êtes venu me donner votre fille; vous vous êtes souvenu de mes paroles! Gérande n'épousera pas Aubert.

Le jeune ouvrier s'élança sur ce Pittonaccio, qui lui échappa comme une ombre.

— Arrêtez, Aubert, dit maître Zacharius avec violence.

— Bonne nuit, fit Pittonaccio, qui disparut, en laissant après lui la plus profonde obscurité.

— Mon père, s'écria Gérande, fuyons ces lieux maudits!... Mon père...

Mais Zacharius n'était plus là, et poursuivait à travers les étages effondrés le fantôme de Pittonaccio. Scholastique, Aubert et Gérande demeurèrent tremblants dans cette salle immense; la jeune fille était tombée sur un fauteuil de pierre; la vieille servante s'agenouilla près d'elle et pria; Aubert demeura debout à veiller sur elle; de pâles lueurs serpentaient parfois dans l'ombre, et le silence n'était interrompu que par le travail de ces petits animaux qui rongent les bois antiques, et que l'on croit être le bruit de l'horloge de la mort.

Aux premiers rayons du jour, ils s'aventurèrent tous trois par les escaliers sans fin qui circulaient sous cet amas de pierres. Pendant deux heures ils errèrent ainsi sans rencontrer âme qui vive, et n'entendant qu'un écho lointain répondre à leurs cris: — Mon père! — Maître Zacharius! Tantôt ils se trouvaient enfouis à cent pieds sous terre, tantôt ils dominaient de haut ces montagnes sauvages.

Le hasard les ramena enfin à la vaste salle qui les avait abrités pendant cette nuit d'angoisses; mais elle n'était plus vide; maître Zacharius et Pittonaccio y causaient gravement ensemble, l'un debout et raide comme un cadavre, l'autre accroupi sur une table de marbre. Zacharius ayant aperçu Gérande, vint la prendre par la main, et la conduisit à Pittonaccio en lui disant:

— Voilà ton maître et seigneur, ma fille! Gérande, voilà ton époux!

Gérande frissonna de la tête aux pieds.

— Jamais! s'écria Aubert, car elle est ma fiancée.

— Jamais! répondit le cœur de Gérande comme un écho plaintif.

Pittonaccio se prit à rire.

— Vous voulez donc ma mort? s'écria le vieillard. Là est renfermée ma vie, et cet homme m'a dit: «Quand j'aurai ta fille, cette horloge t'appartiendra.» Et cet homme ne veut pas la remonter; il peut la briser à sa fantaisie et me précipiter dans la mort! Ah! ma fille! tu ne m'aimerais plus!

— Mon père, soupira Gérande en reprenant ses sens.

— Si tu savais combien j'ai souffert loin de ce principe de mon existence! Peut-être ne soignait-on pas cette horloge; peut-être laissait-on ses ressorts s'user et ses rouages s'embarrasser; mais maintenant, de mes propres mains, je vais l'huiler et la régler; je veux soutenir cette santé si chère, car il ne faut pas que je meure, moi, le grand horloger de Genève et du monde! Regarde, ma fille, comme ces aiguilles avancent d'un pas ferme et sûr.

Tiens, voici cinq heures qui vont sonner, écoute bien, et vois la belle maxime qui va s'offrir à tes yeux.

Cinq heures tintèrent au clocher de cette horloge avec un bruit étrange, qui résonna douloureusement dans l'âme de Gérande, et ces mots parurent en lettres rouges:

« *Il faut manger les fruits de l'arbre de science.* »

Aubert et Gérande se regardèrent avec une stupéfaction terrible. Ce n'étaient plus les orthodoxes devises de l'horloger catholique; il fallait que le souffle de Satan eût passé par-là. Mais Zacharius n'y prenait plus garde, et il reprit:

— Entends-tu, ma Gérande? je vis, je vis encore! Ecoute ma respiration égale; vois le sang circuler dans mes veines!... Non! tu ne voudrais pas tuer ton père, et tu accepteras cet homme pour époux, afin que je devienne centenaire et que j'atteigne à la puissance de Dieu!

A ces mots impies, la vieille Scholastique se signa et Pittonaccio poussa un rugissement de damné!

— Et puis, Gérande, tu seras heureuse avec lui. Vois cet homme, c'est le Temps; ton existence sera réglée avec une précision bien douce à l'âme! Gérande! puisque je t'ai donné la vie, rends la vie à ton père!

— Gérande, murmura Aubert, je suis ton fiancé.

— Ami, c'est mon père, répondit Gérande en s'affaissant sur elle-même.

— Elle est à toi, dit maître Zacharius; Pittonaccio, tu tiendras ta promesse.

— Voici la clef de cette horloge, répondit le petit vieillard.

Zacharius s'empara d'une longue clef, qui ressemblait à une couleuvre déroulée; il courut à l'horloge, qu'il se mit à monter avec une vélocité fantastique. Le grincement du ressort faisait mal aux nerfs. L'horloger tournait, tournait toujours, sans que son bras s'arrêtât; il semblait que ce mouvement de rotation fût indépendant de sa volonté. Il tournait de plus en plus vite, avec des contorsions étranges, jusqu'à ce qu'il tombât de lassitude.

— La voilà montée pour un siècle! s'écria-t-il avec une joie terrible.

Aubert sortit de la salle comme fou. Après de longs détours, il trouva l'issue de cette demeure maudite, et s'élança dans la campagne. Il revint à l'ermitage de Notre-Dame du Sex; il parla au saint homme avec des paroles si désespérées, que celui-ci consentit à l'accompagner le soir même au château d'Andernatt.

Si pendant ces heures d'angoisses Gérande n'avait pas pleuré, c'est que les larmes s'étaient épuisées dans ses yeux. Maître Zacharius ne quittait pas cette immense salle; il venait à chaque minute écouter les battements réguliers de la vieille horloge, et souriait avec une joie épouvantable. Cependant dix heures avaient sonné, et, à la grande frayeur de Scholastique, ces mots étaient apparus sur le cadre d'argent:

« *L'homme peut devenir l'égal de Dieu.* »

Non-seulement le vieillard n'était plus choqué par ces maximes odieuses, mais il les lisait avec délire, et se complaisait à ces pensées d'orgueil, tandis que Pittonaccio marchait en rond autour de lui et l'enlaçait de replis tortueux et fantastiques. L'acte de mariage devait se signer à minuit. Gérande, presque inanimée, ne voyait, n'entendait et ne comprenait qu'à peine; le silence n'était interrompu que par les gémissements du vieillard et les ricanements de ce Pittonaccio, dont plus d'une fois les ongles s'allongèrent immodérément.

Onze heures sonnèrent; Zacharius tressaillit, et d'une voix joyeuse lut ces blasphèmes:

« *L'homme doit être l'esclave de la science, et pour elle sacrifier parents et famille.* »

— Oui, s'écria-t-il, il n'y a que la science en ce monde!

Les aiguilles serpentaient sur ce cadran de fer avec des sifflements de vipère; le mouvement de l'horloge battait à coups précipités et lugubres.

Maître Zacharius ne parlait plus, il râlait, et de sa poitrine oppressée il ne sortait que des paroles entrecoupées.

— L'existence! — La vie! La science!

Cette scène avait deux nouveaux témoins: l'ermite et Aubert. Zacharius était debout, Pittonaccio accroupi, Gérande étendue plus morte que vive; Scholastique priait.

Soudain on entendit le bruit sec qui précède la sonnerie des heures. Zacharius se redressa:

— Voilà minuit, dit-il.

L'ermite étendit la main vers la vieille horloge, et minuit ne sonna pas. Maître Zacharius poussa un cri funèbre qui dut être entendu de l'enfer, lorsque ces mots apparurent:

« *Qui tentera de se faire l'égal de Dieu, sera damné pour l'éternité.* »

La vieille horloge éclata avec un bruit de foudre; le ressort s'en échappa, et sauta à travers la salle avec mille contorsions fantastiques. Le vieillard courut après; il cherchait en vain à le saisir; il s'écriait:

— Mon âme! mon âme!

Le ressort infernal sautait devant lui, et rebondissait avec d'effrayantes grimaces. Mais voici que Pittonaccio le saisit soudain, et, avec un horrible blasphème, s'engloutit sous terre.

Maître Zacharius tomba à la renverse; il était mort.

. . . .

Le corps de l'horloger ne fut pas inhumé en terre sainte, mais au milieu des pics incultes d'Andernatt, et puis Aubert et Gérande revinrent prier pour lui à Genève, pendant les longues années de bonheur que Dieu leur accorda sur la terre; — juste récompense de l'humilité chrétienne par laquelle ils s'efforçaient d'expier l'orgueil et de racheter l'âme du réprouvé de la science.

Jules VERNE.

P.-S. L'HORLOGE DE JEAN D'IÉNA. LA MONTRE DE NAPOLÉON. LES MONTRES MARINES, PERPÉTUELLES, SYMPATHIQUES, ETC.

Citons encore quelques curiosités de l'histoire et de la légende chronométrique, omises par nos deux collaborateurs:

— L'horloge de l'Hôtel-de-Ville d'Iéna est une des plus anciennes et des plus étranges du monde. Au-dessus du cadran, on voit une tête de bronze, grimaçante; quand l'heure sonne, cette tête ouvre une bouche énorme, et un vieux pèlerin, sculpté à droite, lui présente une pomme d'or au bout d'une baguette; mais, au coup même du timbre, lorsque la bouche semble avaler la pomme, le pèlerin la retire brusquement, et inflige ainsi le supplice de Tantale au pauvre *Jean d'Iéna*: c'est le nom populaire du masque de bronze. A gauche, en pendant au donneur de pomme, est un *Ange chantant*, livre en main, ailes ouvertes. A chaque coup de marteau, il lève d'un bras son livre vers ses yeux, et, de l'autre bras, agite une clochette aux sons argentins. Le nom de Jean d'Iéna (*Hans von Iena*), proverbial en Allemagne, s'applique à tout

curieux, flâneur, oisif, mouche du coche, parasite, se mêlant des affaires d'autrui et se faisant donner sur le museau. « Aux noces royales, dit le *Sermonnaire de Luther*, on vit affluer de toutes parts les *Jeans d'Iéna*, pressés de voir la fête et de manger les bons morceaux. »

On ignore l'auteur de l'horloge d'Iéna ; mais la tradition voit dans le masque de bronze le portrait du fameux Klauss, bouffon du prince Ernest, électeur de Saxe. Ce bouffon se mêlait de tout, en effet, mais avec tant de finesse et de prudence, qu'à la mort de son maître, tous les héritiers se le disputant, il fut estimé et vendu 80,000 rixdallers (320,000 fr.), somme colossale pour ce temps-là.

— L'empereur Napoléon portait encore à Sainte-Hélène la montre à répétition qui l'avait suivie dans ses campagnes d'Italie et d'Égypte. Elle était à double boîte d'or, avec le chiffre B (initiale de Bréguet probablement). Bien qu'il se plaignît souvent qu'elle allait mal, on ne put jamais l'en séparer pour y faire des réparations. Lui-même la donna au général Bertrand, un jour que celui-ci venait d'en recevoir une autre du Cap.

— Donnez-moi votre montre, lui dit l'Empereur, et gardez la mienne. Elle ne va pas en ce moment, mais elle



La mort de Zacharius. Gérande, Aubert, Pittonaccio, l'ermite (chap. v).

a sonné deux heures sur le plateau de Rivoli quand j'ordonnai les opérations qui décidèrent la victoire.

— Les montres marines sont une des merveilles de la mécanique de précision. Elles règlent le sort et la marche d'un équipage de douze cents hommes et d'un vaisseau de 3 millions. Aussi elles coûtent jusqu'à 2 et 3,000 francs, et l'Angleterre a décerné aux meilleures des prix de 20,000 livres sterling (500,000 francs).

— Les montres perpétuelles de Bréguet se remontent d'elles-mêmes. Il suffit de marcher, en les portant, un quart d'heure sur trois jours. Il y en a qui n'ont pas varié en huit ans, sans être jamais ouvertes. Elles marquent les secondes, les quantièmes et sonnent les minutes. C'est aussi à Bréguet qu'on doit les *pendules sympathiques* à répétition de poche ; les *compteurs militaires*, réglant par une sonnerie le pas de la troupe ; les *compteurs astronomiques*, qui rendent sensibles à l'œil les centièmes de secondes ; les *montres discrètes*, indiquant l'heure au tact seulement, etc., etc.

P.-C.

GALERIE CONTEMPORAINE. M. AUGUSTIN THIERRY.

HISTOIRE DE LA FORMATION ET DES PROGRÈS DU TIERS ÉTAT (1).



Portrait de M. Augustin Thierry, d'après H. Schœffer.

Au moment où l'Homère de notre histoire couronne ses chefs-d'œuvre par celui qui les résume tous : *La formation et les progrès du tiers Etat*, nous devons à lui et à nos lecteurs de placer au premier rang, dans notre galerie contemporaine, son beau portrait d'après Henri Schœffer, et sa biographie d'après ses confidences personnelles.

MAI 1854.

Il y avait au collége de Blois, en 1810, un élève de quinze ans, né dans cette ville. Il achevait ses études, sans avoir brillé autrement que par une aptitude générale et précoce, et surtout par une grande facilité à apprendre et à retenir. Du reste, aucun symptôme de vocation spé-

(1) Un vol. in-8°. Furne et Compagnie, éditeurs, 1853.

ciale. Le rhétoricien allait donc quitter les bancs pour devenir avocat, médecin ou fonctionnaire, comme tout le monde, lorsqu'un livre, apporté du dehors dans le collége, lui tomba par hasard sous la main. C'était l'épopée des *Martyrs*, de Chateaubriand. « Grand événement, a écrit depuis le jeune homme, pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. » Les collégiens de Blois se disputèrent l'ouvrage. Il fut convenu que chacun l'aurait à son tour, et celui du rhétoricien vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là, il feignit de s'être fait mal au pied, et il resta seul à la maison. Il lut, ou plutôt il dévora les pages, assis devant son pupitre, dans une salle voûtée qui était la salle d'études, et dont l'aspect lui semblait alors grandiose et imposant. Il éprouva d'abord un charme vague, et comme un éblouissement d'imagination; mais quand il arriva au récit d'Eudore, à cette histoire vivante de l'Empire à son déclin, un intérêt plus actif et plus réfléchi l'attacha aux tableaux de la ville éternelle, de la cour des empereurs romains, de la marche de leurs légions dans les fanges de la Batavie, et de leur rencontre avec une armée de Franks.

L'écolier avait lu dans l'Histoire de France adoptée à son collége ces inepties consacrées : « Clovis, fils du roi Childéric, *monta sur le trône en* 481, *et affermit par ses victoires les fondements de la monarchie française.* » Toute son archéologie du moyen âge consistait dans ces phrases et quelques autres de même force, qu'il avait apprises par cœur. *Français, trône, monarchie*, étaient pour lui le commencement et la fin, le fond et la forme de notre histoire nationale. Clovis ressemblait à Louis XIV, comme un aïeul à son petit-fils. Rien n'avait donné au jeune homme l'idée de ces vrais et terribles Franks de M. de Chateaubriand, « parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers; de ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs, de cette armée rangée en triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus. » A mesure que se déroulait, aux yeux du lecteur, le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, il était saisi et emporté de plus en plus vivement. L'impression que fit sur lui le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique. Il quitta la place où il était assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, il répéta à haute voix et en faisant sonner ses pas sur les dalles :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée ! nous avons lancé la francisque à deux tranchants ! La sueur tombait du front des guerriers... Les aigles poussaient des cris de joie... Choisissons des épouses, dont le lait soit du sang !... Les heures de la vie s'écoulent... Nous sourirons quand il faudra mourir..., etc. — Ainsi chantaient quarante mille barbares... »

Ce moment d'enthousiasme décida la vocation du collégien de Blois. Il venait de comprendre, grâce à Chateaubriand, l'histoire de France, qu'il devait écrire et renouveler un jour; car ce collégien n'était autre qu'Augustin Thierry.

— Voilà, s'écriait-il, trente ans après, voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire (*Récits mérovingiens*).

Après Chateaubriand, le guide de M. Aug. Thierry fut Walter Scott, « qu'il regarde comme le plus grand maître qu'il y ait jamais eu en fait de divination historique. »

Avis aux prétendus hommes sérieux qui dédaignent l'école de l'auteur d'*Ivanhoë*.

Admis à l'Ecole normale en 1811, professeur en province en 1813, lié avec le fameux Saint-Simon en 1814, il entra, en 1820, dans sa vraie carrière, en publiant ses *Lettres sur l'histoire* dans *le Courrier français*. Elles sont entachées d'une opposition systématique, à laquelle il renonça heureusement, pour se séparer des journaux et produire l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*, son premier chef-d'œuvre et son titre de gloire.

Ce fut ce grand travail qui lui coûta la vue et la santé. « Au plus fort de l'hiver, a-t-il dit, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut. » A force de dévorer les pages in-folio, pour en extraire une phrase et quelquefois un mot entre mille, ses yeux acquirent une faculté qui l'étonna, et dont il s'avoue incapable de rendre compte, celle de lire en quelque sorte par intuition, et de rencontrer presque immédiatement le passage qui l'intéressait. Sa force vitale semblait se porter tout entière vers le regard. Il n'avait aucune conscience de ce qui se passait autour de lui. La table où il était assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs. Les employés de la Bibliothèque et les curieux allaient et venaient par la salle, il n'entendait rien, il ne voyait rien que les apparitions évoquées par sa lecture, que ces hommes de races et de mœurs si diverses, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente d'Arthur, les autres naviguant sans souci dans la tempête, comme le cygne qui se joue sur un lac ; d'autres amoncelant les dépouilles des vaincus, se partageant la terre conquise au cordeau, et comptant par têtes les familles soumises, comme du bétail; d'autres enfin, abattus par la défaite, laissant l'étranger s'asseoir en maître à leur foyer, et courant vivre en loups, dans la forêt, de rapine et de meurtre.

Au milieu de ces visions du monde passé, le monde présent s'effaça; M. Augustin Thierry devint complétement aveugle. Il n'articula pas une plainte. « Il fit amitié avec les ténèbres. » Il prit pour secrétaire Armand Carrel, puis Mme Thierry, et il continua ses travaux, en disant : « L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là?... Et que valent les jouissances matérielles, la fortune, la santé, près du dévouement à la science ? »

En 1844, la Providence lui enleva sa femme, — la main qui tenait sa plume, le cœur sur lequel il s'appuyait, les yeux qui voyaient pour lui. Ce coup fut horrible, mais son courage y survécut encore.

Il venait de publier ses *Dix ans d'études historiques* et ses *Récits des temps Mérovingiens*, qui obtinrent et conservent, chaque année, le grand prix Gobert à l'Académie française (voilà pourquoi l'auteur n'est pas des Quarante, parmi lesquels sa place serait au premier rang). Il poursuivit la *Collection des documents inédits de l'histoire du tiers Etat*, dont le gouvernement lui a confié la direction, et son dernier ouvrage est comme l'essence et le résumé de cet immense labeur.

Il suffit de dire, pour en marquer l'importance, qu'aux yeux de M. Thierry le tiers Etat est la nation entière, moins le clergé et la noblesse; cette nation que nos rois ont élevée de siècle en siècle, depuis Louis le Gros jusqu'à Louis XV. Jamais l'ancienne monarchie ne fut plus hautement glorifiée au point de vue du peuple, auquel l'historien adresse cette vérité, sous forme de conclusion : « Nos ancêtres du moyen âge avaient une chose qui nous manque aujourd'hui, la faculté de l'homme et du citoyen, qui consiste à savoir nettement ce qu'on veut, et à nourrir en soi des volontés longues et persévérantes. »

PITRE-CHEVALIER.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

UN MISSIONNAIRE.

I. — UNE TERRE A CONQUÉRIR.

Dans le courant d'octobre 1835, un vaisseau, portant pavillon français, voguait à pleines voiles sous le soleil du tropique, se dirigeant sur les îles de la Société. Le plus grand calme, le plus grand silence régnaient à bord. Officiers, matelots, passagers, subissaient l'influence de l'excessive chaleur, et l'accablement général était tel, que les plus intrépides causeurs reculaient devant la fatigue de la conversation. Ceux des matelots qui n'étaient pas occupés à la manœuvre étaient étendus sur le pont, à l'ombre de quelques voiles; deux prêtres, assis à l'écart, méditaient, un livre ouvert sur les genoux, tandis que le capitaine, assis sur un sabord, regardait fixement un groupe de rochers que l'on avait en vue depuis une heure.

— Voyez donc, dit-il tout à coup à son lieutenant, en lui passant sa lunette, on dirait de la fumée. Ces rochers sont pourtant inhabités.

— Hum! fit le lieutenant après une minute d'examen, les mouettes et les hirondelles de mer ne font pas de feu, que je sache, et ceci est bel et bien de la fumée.

— Peut-être quelque volcan?

— Il serait de bien petite dimension, alors.

— Parbleu, dit le capitaine, j'en veux avoir le cœur net. Nous allons mettre en panne. Prenez un canot et six hommes, et allez reconnaître ces rochers.

Le lieutenant s'inclina sans répondre, et dix minutes après, l'ordre du capitaine était exécuté.

Quatre heures plus tard, le canot abordait le navire, et le lieutenant faisait son rapport à son supérieur.

— L'île est habitée, dit-il, c'est-à-dire la partie supérieure des rochers, formant un plateau d'environ six lieues d'étendue et presque inaccessible. Les naturels sont doux et craintifs. Ils ont pris la fuite à notre approche; ils ne portent aucune arme et parlent un langage qui m'est tout à fait inconnu. J'aurais voulu prolonger mes investigations, mais vous m'aviez enjoint d'être à bord avant le coucher du soleil, ajouta l'officier, en étendant le bras vers l'horizon, sans autre commentaire.

C'était le moment que lord Byron a si admirablement décrit dans son poëme de *Rokeby*, lorsqu'il dit, en parlant du soleil des tropiques :

« Nulle vapeur ne ternit l'éclat de ses derniers rayons; semblable à un bouclier rougi, il se précipite vers sa couche embrasée, teint la vague profonde d'un reflet sanglant, puis s'enfonce..... et tout est nuit! »

En effet, au moment où l'officier désignait l'astre, dont le disque enflammé se dessinait aux bornes de l'horizon, il disparut tout à coup, et des myriades d'étoiles constellèrent instantanément le manteau de la nuit.

— Capitaine, dit alors la voix douce et grave du plus âgé des deux prêtres que nous avons laissés en méditation quelques heures auparavant, je désirerais aller à terre avec mon compagnon.

— Impossible, monsieur l'abbé, dit le capitaine, d'un ton poli; je regrette de ne pouvoir me conformer à vos désirs, mais j'ai des ordres formels; je dois gagner Taïti sans m'arrêter, et j'ai déjà perdu quatre heures qu'il me faut regagner en faisant force de voiles.

— Le temps seulement de nous jeter à la côte, insista le prêtre.

— Vous jeter à la côte! j'aimerais mieux y jeter mon meilleur mât de mes propres mains!

— Merci, capitaine, répondit le prêtre en secouant cordialement la main du marin; mais le lieutenant ne vient-il pas de vous dire qu'il y a des âmes sur ce rocher?

— Des sauvages anthropophages, peut-être!

— A Dieu ne plaise! mais dans ce cas ce serait une raison de plus pour que l'abbé Emile et moi nous nous empressassions de les corriger de ce vilain défaut, dit le prêtre en souriant.

— Mais, s'ils vous mangent? objecta le capitaine.

— Il paraît que je suis trop coriace, car d'autres ont déjà essayé, et ils n'ont pas pu, dit le vieillard en relevant la manche de sa soutane, et en montrant au capitaine l'empreinte que deux mâchoires acérées avaient laissée sur son bras.

— Vous oubliez, dit en riant l'abbé Emile, que l'on a à peine eu le temps de vous goûter, et que celui qui avait eu cette mauvaise pensée a reçu une balle dans la tête dès la première bouchée.

— Hélas oui! dit son compagnon avec un soupir; Dieu ait pitié de sa pauvre âme!

— Oh! mon cher abbé, vous êtes par trop bon, s'écria le capitaine, et c'est pousser un peu loin la charité!

— Vous voulez que je garde rancune à ce malheureux, qui s'apprêtait à m'envoyer tout droit en paradis sans cette malencontreuse balle? j'en voudrais bien plutôt à celui qui l'a tirée, si je ne savais que le Seigneur a conduit son bras.

— Cher père, dit le jeune prêtre, avec une affectueuse gaieté, j'en suis bien fâché pour vous, mais cette fois, si quelqu'un est mangé, ce sera moi, car ces bonnes gens, si sauvages qu'ils soient, ne pourront manquer de s'apercevoir que je suis plus tendre que vous.

— Sérieusement, messieurs, interrompit le capitaine, est-ce que vous voulez aller à terre?

— Très-sérieusement; à la nage s'il le faut!

— Mais que deviendrez-vous, sans ressources, sans vivres, sans armes?

— A quoi bon? dit l'abbé Emile; le Maître n'a-t-il pas dit : Lorsque je vous ai envoyés sans pain ni chaussure, avez-vous jamais manqué de rien? et ailleurs... Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Nos armes, les voici, continua-t-il avec exaltation, en sortant de son sein un crucifix; quant à la nourriture, c'est nous qui la leur portons, et il désignait du doigt un livre d'évangiles que tenait son compagnon; et s'ils refusent d'échanger quelques vils aliments contre la manne céleste, Dieu y pourvoira!

— Le voilà parti! dit le vieillard au capitaine, en souriant d'un air d'approbation à l'enthousiasme du jeune prêtre; puis tous deux descendirent dans la cabine pour rassembler leur mince bagage, tandis que le capitaine donnait l'ordre d'armer le canot.

Lorsqu'ils remontèrent sur le pont, ils trouvèrent l'équipage sous les armes.

— Oh ! cher capitaine, dit l'un d'eux, vous nous traitez comme des triomphateurs, et nous ne sommes que de pauvres ouvriers cherchant de l'ouvrage.

— Vous êtes, dit celui-ci, de bons prêtres et des hommes de cœur ! je vous aime, je vous admire et je vous estime.

A ces mots, il embrassa cordialement les deux soldats du Christ, qui s'empressèrent de descendre dans le canot pour abréger les adieux. Le capitaine se découvrit, ainsi que tout l'équipage, et plusieurs roulements de tambour saluèrent le départ des humbles prêtres, ainsi qu'ils l'eussent fait pour un amiral.

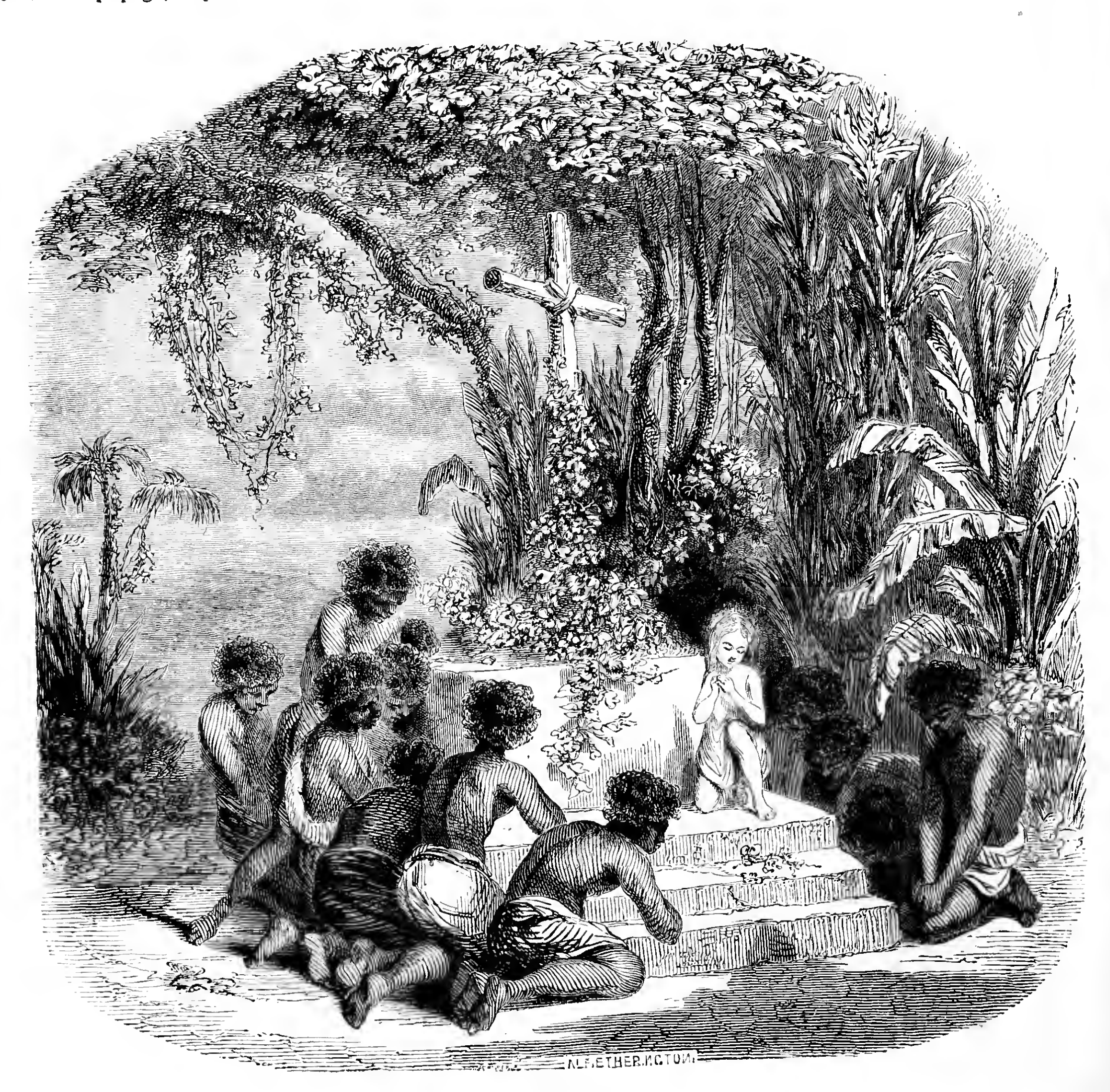
— C'est égal, disait un vieux timonier, l'oracle du gaillard d'avant, voilà deux calotins qui ne boudent pas ! Qui de vous, les enfants, marcherait à l'abordage avec un vieux livre et un crucifix pour toute arme ?

— Pas moi, ni moi, ni moi ! dit-on avec ensemble.

— Et le jeune, avez-vous vu son air résolu ?

— Et le bras du vieux ! l'avez-vous vu ?

Tandis que ces propos se tenaient à l'avant, le capitaine,



Pierre découvert par les deux prêtres au milieu des sauvages.

appuyé sur la balustrade du pont, échangeait des signaux avec les deux prêtres, que le canot emportait avec rapidité.

Au bout de deux heures, l'officier qui le commandait, de retour à bord, lui racontait comment il avait laissé les deux missionnaires à mi-chemin du plateau habité, disposés à attendre tranquillement le jour dans une cavité du rocher, et à puiser des forces dans le sommeil et la prière, avant de continuer leur ascension.

II. — LE CHAPELET DE L'ENFANT.

Aux premières lueurs du jour, les deux prêtres furent debout, et, après une courte prière : Allons, se dirent-ils en se serrant la main, et ils se mirent à gravir le roc escarpé. Après une heure de marche pénible, ils atteignirent le plateau, où un magnifique spectacle les attendait.

Tout était fleurs, verdure et parfums dans cet étroit espace, qui semblait une immense jardinière, encaissée dans la roche. Pas un être humain ne se montrait, et pourtant quelques huttes, dont on apercevait la fumée à travers le feuillage, venaient corroborer l'assertion du lieutenant. Après avoir promené leurs regards dans toutes les directions, les deux missionnaires se dirigèrent vers un

tertre qui bornait la vue du côté du nord ; mais à peine eurent-ils tourné le rocher qui en formait la base, qu'ils restèrent immobiles de surprise et de joie.

Autour d'un autel de verdure, supportant une croix de bois encore couvert de son écorce, se tenait agenouillé, dans l'attitude la plus recueillie, un groupe considérable de sauvages; tandis qu'au pied de la croix un enfant d'une dizaine d'années récitait, en français, d'une voix argentine, la prière de l'*Ave Maria*. Il roulait entre ses doigts un chapelet de bois grossier, qu'il récitait avec ferveur jusqu'au dernier grain; puis, le passant autour de son cou, il baisa pieusement la médaille qui y était suspendue, et fit à haute voix le signe de la croix.

— Amen, répondirent les sauvages comme un seul homme !

— Amen, gloire, honneur et bénédiction au Dieu tout-puissant ! s'écrièrent les deux prêtres en tombant à genoux.

A ces paroles, toute l'assemblée fit volte-face en poussant des exclamations de surprise, et en fixant sur les deux



Pierre, dans les bras de sa mère, passant la couronne de bluets à la croix (Page suivante).

étrangers des regards plus sauvages que féroces. Mais à peine l'enfant au chapelet les eut-il aperçus, qu'il s'élança vers eux les bras ouverts, en criant : Des curés ! des curés !

— Sois béni, mon fils, dit le vieux prêtre en l'embrassant. Tu es un enfant pieux et sage. Conduis-nous vers tes parents, car tu n'es pas de la race de ces indigènes, ta couleur et ton langage le disent assez.

— Mes parents, dit l'enfant en fixant sur le vieillard ses grands yeux tristes et doux, je n'en ai pas, je n'en ai plus, reprit-il avec un soupir, car j'avais une bien bonne mère, et elle disait que mon père était bien bon aussi, mais je ne l'ai jamais connu.

— Il était mort ?

— Non pas, mais il était dans un pays bien loin, dont je n'ai jamais pu dire le nom, ni ma mère non plus, tant c'était un mot difficile.

— Mais ta mère, où demeurait-elle, avant de venir ici ?

— Ma mère n'est jamais venue ici. La dernière fois que je l'ai vue, il y a de cela bien longtemps, je dormais dans un lit qui remuait toujours, dans une grande maison de bois qui marchait toute seule sur l'eau.

— Un vaisseau, dit l'abbé Emile.

— Un vaisseau! justement. C'est ainsi qu'on l'appelait. Cette nuit-là, mon lit remuait plus que d'habitude, et ma mère m'éveilla tout à coup, quoiqu'il ne fît pas jour. Elle avait l'air tout effrayée, elle pleurait! — Mon enfant, mon pauvre enfant, disait-elle en m'embrassant à me faire mal! — Mais qu'est-ce donc, mère, disais-je à moitié endormi? — Mon enfant! mon pauvre enfant, répétait-elle en se tordant les bras sans répondre à mes questions.

« A mon tour, je me mis à pleurer, j'avais peur. Il se faisait au-dessus de nos têtes un bruit épouvantable; c'étaient des cris, des gémissements, des jurons!... Tout à coup, ma mère m'arracha de mon lit, me dépouilla de ma chemise et me passa autour du cou et sous un bras ce chapelet, qu'elle ne quittait jamais; puis, après m'avoir embrassé en sanglotant, elle se mit à se déshabiller aussi vite que possible, sans ôter les yeux de dessus moi. En ce moment, j'entendis un horrible craquement, je sentis tout manquer sous mes pieds, ma mère poussa un cri qui domina tout le reste, puis je tombai dans l'eau et je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien, je ne sentis plus rien! »

L'enfant s'arrêta pour reprendre haleine, tandis que les deux prêtres échangeaient un regard de commisération.

— Je ne sais ce qui m'arriva alors, continua-t-il, et je ne me souviens plus de rien jusqu'au moment où je me trouvai couché sur le sable humide, entouré de plusieurs gros poissons qui se débattaient. Ne sachant où j'étais, ne voyant pas ma mère, je me mis à l'appeler en pleurant. Tout à coup, je me vis entouré par des hommes noirs, à figure effrayante et presque nus, qui se saisirent de moi et se mirent à gravir les rochers, après avoir recueilli dans des sacs les poissons qui se débattaient sur le sable. J'étais presque mort de frayeur lorsqu'ils me déposèrent devant une grande femme noire, qui semblait être leur maîtresse. Elle m'examina avec attention, puis, m'enlevant le chapelet qui était resté à mon cou, ainsi que ma mère l'avait mis, elle le passa au cou de l'aîné de ses fils, qui était un enfant à peu près de mon âge. — C'est le chapelet de ma mère, m'écriai-je en pleurant, rendez-le-moi. Que dira-t-elle quand elle reviendra, si je l'ai perdu?

« Mais eux ne semblaient pas me comprendre, ils me regardaient avec curiosité, et le spectacle de ma douleur semblait les divertir.

« A la fin pourtant, une femme sembla prendre pitié de moi, celle que vous voyez là-bas, ajouta l'enfant en désignant une femme d'une trentaine d'années, qui se tenait assise à quelque distance en le couvant des yeux. Elle dit quelques mots à celle qui paraissait leur maîtresse à tous, puis elle m'emmena chez elle, me donna à manger, me fit coucher sur son propre lit, et depuis ce jour-là, elle n'a cessé de me combler de soins, comme le faisait jadis ma pauvre mère; et, pourtant, ajouta-t-il avec un soupir, j'ai beau lui en savoir bien bon gré, je ne puis l'aimer comme elle. J'étais ici depuis trois jours, lorsque le fils de la maîtresse, celui auquel elle avait donné mon chapelet, mourut presque subitement. On l'enterra avec toutes sortes de cérémonies singulières, puis on donna mon chapelet à son jeune frère. Quelques jours après, celui-ci tomba malade à son tour; alors la mère vint me chercher tout en larmes, elle se mit à genoux devant moi, en me présentant le chapelet; elle semblait me demander pardon de me l'avoir pris, puis elle me montrait son fils d'un air suppliant, comme si j'avais pu quelque chose à son mal. Alors je me souvins que lorsque nous étions au pays avec ma mère, elle allait souvent réciter son chapelet près du lit de nos voisins malades, et m'agenouillant à côté de l'enfant, je le dis à haute voix d'un bout à l'autre. Je ne sais si le bon Dieu entendit la prière d'un pauvre enfant tel que moi, mais le lendemain le malade était beaucoup mieux, et quelques jours après, il jouait sur le gazon avec ses camarades; mais il ne voulut jamais, non plus qu'eux, jouer avec moi. Ils ont l'air de me respecter et même de me craindre, comme si j'étais un homme. Leurs parents mêmes me témoignent toute sorte de respect, et il suffit que je désire quelque chose, pour que tous s'empressent de me le céder.

— Mais au moins ils sont chrétiens, dit l'abbé Emile, nous les avons vus prier avec toi?

— Je ne sais, dit l'enfant; dès qu'ils me voient prier, ils s'agenouillent autour de moi, ils ont même retenu quelques mots de mes prières; mais je ne sais s'ils les comprennent, car je n'entends pas bien leur langage. Je leur ai pourtant appris à tous à faire le signe de la croix, et ils n'y manquent jamais lorsqu'ils passent devant ce calvaire.

— Et ce calvaire, qui l'a élevé? dit le vieux prêtre.

— C'est moi, dit l'enfant. Je me suis souvenu qu'au pays il y avait des croix dans les champs, de distance en distance, et ma mère me faisait toujours réciter un *Ave Maria* quand nous passions devant. La veille du jour où nous allâmes loger dans le vaisseau, elle fut se mettre à genoux devant celle qui était le plus près de notre maison, au milieu des champs de blé. — Pierre, me dit-elle, tu vas cueillir des bluets, tandis que je dirai mon chapelet, et puis nous en ferons une belle couronne pour la croix du Sauveur. Je cueillis des bluets plein ma blouse, et je les lui apportai; puis elle les tressa en couronne, et, me prenant dans ses bras, elle m'éleva aussi haut qu'elle put, et après bien des efforts je parvins à passer la couronne en haut de la croix. Quand je me vis ici seul et abandonné, n'ayant pas, comme dans notre maison, une belle image de la Sainte Vierge, devant laquelle je faisais mes prières soir et matin, je pensai au calvaire des champs, et, aidé des gens d'ici, qui font tout ce que je veux, j'élevai cette croix, devant laquelle je viens prier chaque jour et où j'ai soin d'entretenir toujours une couronne de fleurs bleues, en souvenir de cette couronne de bluets que ma mère me fit passer un jour dans la croix du calvaire, au milieu des champs de blé de mon pays. »

En achevant ce naïf récit, le pauvre enfant ne put retenir ses larmes, et de profonds soupirs s'échappèrent de sa poitrine oppressée. Le vieux prêtre l'attira sur ses genoux, le baisa au front et passa ses mains dans sa blonde chevelure.

— Pauvre petit! dit-il; et ton père, ne sais-tu pas son nom?

— Ma mère l'appelait Guillaume.

— Et tu ne peux te rappeler le nom du pays où il demeurait?

— Je n'ai jamais pu le dire. Je sais seulement que c'était pour le rejoindre que nous avons été sur le vaisseau.

— Peux-tu du moins te rendre compte du temps que tu as passé ici?

— J'ai essayé de compter les jours, mais j'ai fini par me brouiller; alors j'ai eu l'idée de mettre tous les jours dans une grande coquille un petit caillou blanc, et quand elle a été pleine, j'ai voulu les compter; mais il y en avait tant, que je n'ai jamais pu. Alors, j'ai commencé à remplir ma seconde coquille, et les voilà toutes deux, dit-il, en désignant deux belles coquilles d'un rose nacré, posées sur le gazon, au pied de la croix.

L'abbé Émile s'en empara aussitôt. Il fit tomber les cail-

loux sur ses genoux et se mit à les compter, tandis que le vieux prêtre caressait l'enfant.

— Il y en a trois cent quatre-vingt-cinq, dit-il enfin, c'est-à-dire un an et vingt jours.

— Rien que cela! dit l'enfant étonné; il me semble qu'il y a bien des années que je n'ai embrassé ma mère.

— Mon Dieu, dit l'abbé Emile en joignant les mains, que vos desseins sont impénétrables! Voici un enfant qui ne peut compter jusqu'à cent, et qui, par votre grâce, a commencé la conversion de toute une tribu, si bien que nous n'avons plus qu'à achever son œuvre.

— N'a-t-il pas dit : C'est de la bouche des enfants que j'ai tiré la louange la plus parfaite? ajouta le vieux prêtre; puis, posant ses deux mains sur la tête blonde de l'enfant :

— Tu es Pierre, dit-il, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle!

III. — TROIS MOIS APRÈS.

Après avoir rempli sa mission aux îles de la Société, le capitaine français se trouvait, trois mois plus tard, en vue du groupe de rochers où il avait déposé les deux prêtres. Curieux de savoir ce qu'ils étaient devenus, il descendit dans son canot et se fit conduire vers l'île, après avoir donné l'ordre de tirer un coup de canon pour attirer l'attention des habitants.

A peine débarqué, il se trouva en face des deux missionnaires qu'accompagnait un enfant d'une dizaine d'années.

— Vous voyez, cher capitaine, dit gaiement le plus âgé, que Croquemitaine ne nous a pas mangés. Je vous ramène l'abbé Emile. Il n'y a pas ici de besogne pour trois, et le Père de famille manque d'ouvriers là-bas, car la moisson est abondante, ajouta-t-il en étendant le bras vers l'horizon.

— Trois! dit le capitaine surpris; quelque missionnaire vous avait donc précédés ici?

— Oui, dit le prêtre en souriant, et ce missionnaire, le voici, ajouta-t-il en désignant le petit Pierre, qui, moitié surprise, moitié frayeur, se tenait caché derrière lui.

Alors il raconta en peu de mots au capitaine l'histoire de l'enfant naufragé.

— Sans doute, dit le marin, cette pauvre femme allait rejoindre son mari dans quelque colonie anglaise. Mais comment le retrouver maintenant? comment rendre un père à ce pauvre petit?

— C'est moi qui, après Dieu, serai son père, dit le prêtre; nous ne nous quitterons plus; je lui donnerai l'instruction nécessaire pour achever l'œuvre qu'il a si miraculeusement commencée, car sa place est ici. Dieu a permis qu'il prît sur ces êtres simples et crédules un incroyable ascendant. Ils accepteront tout de lui. Quant à moi, je n'ai que son éducation à faire, et c'est une tâche douce et facile, car il est plein d'intelligence et de bonne volonté.

Après une heure de conversation, le capitaine songea à regagner son bord. Les adieux des deux missionnaires furent calmes et touchants à la fois. Après avoir embrassé avec effusion son vieux compagnon de travail, qu'il ne devait peut-être plus revoir en ce monde, après avoir appelé toutes les bénédictions du Ciel sur la tête de son jeune disciple, l'abbé Emile s'élança dans le canot, à la suite du capitaine. Quelque temps il resta les yeux fixés sur le rivage qui fuyait avec rapidité, puis, au moment où il allait perdre de vue le prêtre et l'enfant, immobiles sur la plage :

— Au revoir! leur cria-t-il en leur montrant le ciel, et, malgré la distance qui augmentait toujours, il lui sembla qu'une voix, portée sur la brise qui jouait dans ses cheveux, lui répondait : Au revoir!

IV. — UN PARADIS TERRESTRE.

Quinze ans se sont passés depuis le jour où un pauvre enfant fut jeté par la tempête dans une petite crique où le poisson venait s'échouer les jours de haute marée, et qui formait une pêcherie naturelle, dont les produits, avec ceux de leur sol fertile, étaient la principale nourriture des habitants de l'île.

Le grain de sénevé, jeté par la main d'un enfant dans une terre féconde, a germé sous les rayons du soleil de justice. Toute la tribu sauvage est chrétienne. Le vieux prêtre, après avoir accompli sa mission, dort sous le gazon au pied du calvaire rustique. Deux beaux palmiers ombragent maintenant la croix qu'éleva jadis le petit Pierre, et sur laquelle on a fixé un grand crucifix de bronze. C'est l'église de la tribu. Un ciel toujours pur en forme la voûte; des fleurs, renouvelées chaque jour, en sont les seuls ornements.

Comme le jour de l'arrivée des deux missionnaires dans l'île, un cercle de sauvages entoure l'autel; mais, au lieu d'un enfant récitant le chapelet, un prêtre offre le saint sacrifice, et les sauvages répondent en latin. Ce prêtre, c'est l'enfant naufragé, aujourd'hui l'abbé Pierre, le pasteur de ce simple et docile troupeau. Jamais il n'est sorti de l'île; le vieux compagnon de l'abbé Emile fut son seul professeur. Après avoir passé par tous les degrés du sacerdoce, qui lui furent conférés par les vicaires apostoliques visitant, à différentes époques, la petite colonie dont leur avait parlé l'abbé Emile, il a reçu l'ordination, il y a quatre ans, des mains du chef des missions de l'Océanie. Deux ans plus tard, il a couché au pied de la croix son vieil ami, son véritable père; et maintenant il porte à lui seul le fardeau de la mission.

Aussi avec quelle sollicitude il veille sur le troupeau qui lui est confié!

Le capitaine français, que deux fois déjà nous avons vu aborder l'île, s'y est arrêté de nouveau en accomplissant son dernier voyage; il se fait vieux, et, rentré en France, il compte prendre sa retraite. En passant près de l'île, il eut l'idée d'y aborder encore une fois. Il trouva l'abbé Pierre, triste encore de la mort de son vieil ami, mais de cette tristesse qui n'exclut pas l'espérance. N'était-il pas sûr de le revoir un jour?

Il fit visiter au capitaine la petite colonie dont il est à la fois le pontife et le législateur.

— Qu'il fait bon ici! s'écriait sans cesse celui-ci, comme l'apôtre sur le Thabor. Si ma famille ne me réclamait en France, je vous demanderais comme une faveur la permission de venir y jouir de la vie en attendant la mort.

— Et je vous l'accorderais, cher capitaine, à condition que vous y viendriez seul; et, à ce propos, ne parlez pas de nous là-bas, je vous prie. Peut-être la fertilité de notre sol tenterait-elle quelque entrepreneur de civilisation, et je tiens à ce que mes sauvages restent sauvages. Ils ont ce qui est nécessaire, la connaissance, l'amour et le service de Dieu; tout le reste serait superflu.

— Mais vous, mon cher abbé, n'avez-vous jamais songé à votre pays? N'avez-vous jamais désiré revoir cette France dont vous êtes sorti?

— Que voulez-vous qui m'y appelle? Elle n'a pas même le tombeau de mes parents. Et puis, quelle figure ferais-je parmi les hommes civilisés, moi qui ai passé ma vie avec

des sauvages? Ici je puis faire quelque bien, là je compromettrais peut-être la dignité de mon habit par mon ignorance de toutes choses. Non, le pasteur inculte convient au troupeau sauvage ; ici je dois vivre et mourir.

En parlant ainsi ils étaient arrivés près du rivage où le canot du capitaine l'attendait.

— Il me semble, dit celui-ci en soupirant, que je quitte le paradis terrestre.

— Il vous sera toujours ouvert, dit l'abbé Pierre en lui serrant la main.

Puis le marin regagna son vaisseau, qui devait le conduire à travers les chemins orageux de l'Océan vers cet autre océan si orageux que l'on nomme le monde, tandis que le prêtre regagnait à pas lents l'étroit plateau de l'île rocheuse, son univers à lui!

Le vieux capitaine a tenu la parole qu'il avait donnée au missionnaire ; il n'a conté qu'à moi seule son intéressante histoire, et Dieu me garde de donner aucune indication précise sur la situation topographique de cette île bénie! Je partage complétement les idées de l'abbé Pierre, et je fais des vœux pour que le Ciel la dérobe encore longtemps aux regards de certains philanthropes qui sillonnent les mers inconnues dans le but de porter aux peuplades sauvages, sous la forme de balles de marchandises et de barils d'eau-de-vie, le *bienfait* de la civilisation.

Une femme sans nom, qui s'appelle

ANTOINETTE.

ENVOI.

A toi, missionnaire de la vertu, qui passes ta vie à prêcher d'exemple.

A toi, ma bonne sœur!

ERRATUM.

A la première colonne, dixième alinéa d'*Un Missionnaire*, au lieu de : *lord Byron*, lisez : *Walter Scott*.

LA BELLE PAULE, DE TOULOUSE.



La belle Paule à sa fenêtre.

Voici une illustration qui entre de droit et de plein pied dans les galeries du *Musée des Familles*. C'est la belle Paule, de Toulouse, cette *Vénus chrétienne*, comme on l'a surnommée, qui, dans le siècle où la beauté était si dangereuse et si fragile, joignit à ce prestige extérieur tous les mérites de la vertu et tous les charmes du talent.

La popularité de cette admirable figure, si constante et si pure à Toulouse, mérite de s'étendre au monde entier.

Paule de Viguier, baronne de Fontenille, était issue, par sa mère, de la très-illustre maison de Lancefoc. Les Lancefoc, Gascons d'origine, avaient été naturalisés en pays britannique, dès les premiers temps de la conquête normande. Sous le quatrième successeur de Guillaume le Conquérant, il y avait un Lancefoc, grand dignitaire de la couronne, et cette famille possédait un des plus beaux fiefs du comté de Galles.

Les Viguier n'étaient pas moins nobles que les Lancefoc ; leur maison remonte aux croisades et bien au delà ; mais c'est à cette époque et sous Raymond IV qu'elles acquirent leur plus beau lustre. Antoine de Viguier, leur chef véritable, était au nombre des quatre mille Gascons qui suivirent le comte en Terre-Sainte, et soutinrent dans le temple de Jérusalem ce siége fameux dont le Tasse a parlé. Etienne de Viguier, père de Paule, fut aussi un brave et ne dérogea pas à sa race.

Dès sa première jeunesse, sa fille mérita l'attention du roi François Ier, qui rendit hommage à sa beauté et à sa vertu. Ce fut lui qui la surnomma *la Belle*.

C'était en 1533 ; le jeune monarque revenait de Marseille, où il avait cimenté son alliance avec Clément VII par le mariage de son fils Henri, duc d'Orléans, qui épousa, à cette époque, Catherine de Médicis, nièce du souverain pontife. Les Toulousains, qui aiment toutes les gloires, attendaient leur roi chevalier avec un enthousiasme qui poussait à l'ivresse ; ils avaient épuisé leur imagination pour le recevoir de manière à lui témoigner leur amour; aussi, quand, au bruit des canons et des fanfares, François Ier arriva à la porte d'Arnaud-Bernard, par laquelle il devait entrer, et qu'il vit toute la magnificence du cortége qui l'attendait, il en témoigna sa satisfaction la plus vive, et c'est avec raison qu'il put dire

au corps des capitouls, en jurant de garder les priviléges de leur ville : *Vous m'avez toujours été fidèles, et je l'ai bien connu.* Mais, tandis que deux cents enfants à cheval et vêtus de satin blanc tout semé de fleurs de lis d'or, et portant dans leurs mains l'écusson de France, exécutaient des évolutions équestres, en criant tous à la fois : Vive le roi ! une surprise bien autrement intéressante vint attirer les regards du monarque et le confondre d'admiration. Du haut de la tour d'Arnaud-Bernard, on vit comme un nuage se dégager tout à coup et descendre lentement jusqu'aux pieds du roi ; le nuage, en s'ouvrant, découvrit deux jeunes filles qui s'avançaient les mains pleines de fleurs, et qui les répandaient autour du prince étonné. La plus belle était blonde, et vous l'avez déjà nommée, c'était Paule. Ses cheveux tressés et entremêlés de perles étaient rejetés en arrière et flottaient avec grâce. Le chevalier de Minut, qui a fait un livre tout consacré aux beautés de Paule, s'est complu singulièrement dans la description de sa chevelure. Elle n'était pas précisément cendrée, mais elle avait des reflets argentins qui prêtaient à ses ondulations un soyeux d'une inexprimable mollesse. C'est ce ton particulier dans les beaux cheveux blonds qu'un artiste italien désignait par le mot de *morbidezza*. Minut dit qu'elle s'en couvrait tout entière quand elle les dénouait. Dans ses traits d'ailleurs, dans sa taille légère, dans son port de reine ou de déesse, rien ne rompait



La belle Paule devant François Ier. Dessin de G. Janet.

l'harmonieuse unité de cette merveille de la nature. Ses yeux bleus, miroir de son âme, cachaient mal sous leur longue paupière leurs regards brillants comme les feux du midi dans un ciel serein. On y lisait l'enthousiasme de tous les sentiments nobles et de la vive piété qui embrasait son cœur. Muse sainte, elle était de celles dont Titien ou Raphaël durent rêver la figure, quand ils avaient à peindre les extases de l'amour divin ou l'ange radieux de la foi.

Elle s'arrêta, en rougissant, devant le monarque, et, sans oser lever les yeux sur lui, elle tira d'un étui de velours frangé d'or un rouleau de papier orné de vignettes, dans

lequel elle lut d'une voix émue les stances charmantes qu'on l'avait obligée à composer pour cette occasion. Le procès-verbal d'une telle cérémonie aurait dû être dressé par un poëte. Il n'aurait pas oublié d'y relater ces vers, qui sont perdus pour nous, ni cette réponse du roi, qui n'a pas besoin, pour que je vous la répète, d'être authentiquée par un notaire : « Vous serez, gente demoiselle, citée et renommée parmi dames, tant de Languedoc que de France et autres pays fort lointains, comme la plus belle et la mieux versée en tous arts aimables et poésie ; et moi je garderai bonne souvenance de noble belle Paule, que telle on surnommera ! — Et vous messieurs, merci ! ajouta le roi, en se tournant vers les capitouls. J'aurai garde d'oublier votre bonne et fidèle ville de Tolose. »

La reine Eléonore, qui avait accompagné François I[er] dans ce voyage, ne fit son entrée que le lendemain. Cent jeunes dames ou demoiselles, l'élite des beautés et de l'aristocratie toulousaine, lui faisaient escorte et donnaient la première idée de cette gracieuse troupe que Catherine de Médicis appelait son escadron volant. Paule s'y faisait remarquer entre toutes ; jamais peut-être sa beauté ne triompha plus magnifiquement ; la reine voulut l'avoir à ses côtés et la faire figurer dans son carrosse, parmi ses dames d'honneur. Dans toutes les fêtes splendides qui se donnèrent pendant le séjour que le roi fit à Toulouse, Paule ne parut jamais sans attirer tous les regards. Elle exerça sur tous les cœurs une impression qui ne devait point s'effacer et qui assurait sa gloire. Tous les poëtes toulousains ou étrangers qui se trouvaient là rendaient à l'envi hommage à ses charmes ; et l'un d'eux, fidèle interprète de la pensée du roi, put, sans être accusé d'hyperbole, la trouver plus belle que les Grâces et la préférer à Vénus :

Car trois Grâces étaient, — n'étant encore née
La Paule, qui devait vaincre leur renommée.

Ce fut à cette époque, et dans l'une de ces fêtes, que Paule de Viguier et le baron de Fontenille se virent pour la première fois. Le jeune baron, âgé alors de vingt ans, arrivait de la frontière, où il servait dans les armées du roi ; il méditait des projets de mariage avec celle des filles du maréchal de Montluc qu'il épousa dans la suite. Il vit Paule, et tout le reste fut oublié. Paule partagea son émotion, mais ce fut en silence et dans le plus profond de son cœur. Pour tous deux, ce moment rapide fut le lien de leur destinée ; mais, pour tous deux, leur bonheur devait être acheté par de longues souffrances et par une résignation éprouvée. Paule vit, sans se trahir, ses parents repousser les hommages du jeune baron et l'unir à Bénaguet. Nul ne sut les tristesses de son âme ; elle trouva assez de force dans sa vertu de femme pour faire, pendant dix années que durèrent ses premiers nœuds, le bonheur de celui qui était l'obstacle du sien. Quand Bénaguet la laissa veuve, à l'âge de vingt-cinq ans, parmi les nombreux rivaux qui se disputaient sa main, elle put choisir sans contrainte et préférer le baron de Fontenille, qui connut alors toute l'affection qu'elle lui avait gardée et tout le prix d'une vertu si constante. Le chevalier de Minut était de ces rivaux, et sans doute le plus malheureux ; cousin de Paule, il l'avait admirée et aimée dès l'enfance, quand chacun ignorait ses charmes et les grâces de son esprit. Déçu pour la seconde fois dans ses espérances, il voulut fuir à jamais des lieux qui ne lui rappelaient que des tourments soufferts. Il partit, en adressant, à celle qu'il perdait, des adieux touchants, dans ces vers qui consacrent la vertu de Paule et en sont la plus haute preuve :

Adieu, celle que j'ai dans mon cœur imprimée,
Qui se fait par sa grâce à un chacun aimer;
Adieu, celle de qui le laus je veux semer
Et accroître partout la vive renommée;
Adieu, de Languedoc la dame mieux famée,
Que sur toutes je puis chaste et belle nommer!

En quittant Toulouse, Minut se réfugia dans le Rouergue, dont il était sénéchal. Il vécut dans la suite à Paris, et ce fut vainement qu'il chercha, dans les plaisirs de la cour et dans la compagnie des gens d'esprit, l'oubli de celle qu'il fuyait ; son livre de la *Pauleyraphie*, qu'il écrivit alors, le prouve trop bien.

Paule ne connut pas l'existence sereine que tout semblait lui présager. La perte de son unique enfant, à un âge où il se montrait déjà sous les traits charmants de sa mère et doué de toutes ses vertus, la plongea dans une tristesse que rien ne devait plus soulager. Pleine de sa douleur et se complaisant dans son amertume, elle se retira du monde d'une manière si absolue qu'elle ne sortait plus de chez elle et se rendait même invisible aux amis de sa maison.

S'il faut en croire une tradition charmante, le chevalier de Minut parvint toutefois à la revoir, un jour qu'il passait à Toulouse à cette seule intention ; mais il n'y parvint qu'en soulevant une émeute dans la ville et en l'associant tout entière à son bonheur. C'est là un des plus curieux épisodes des mœurs chevaleresques.

Sous l'influence et par les instigations de Minut, à qui la maison de Paule restait fermée comme à tout le monde, la résolution de celle-ci prit les proportions d'un malheur public. On crut qu'elle avait succombé à son désespoir. Le peuple, qui s'exalte vite et dont les sentiments ne connaissent pas de mesure, se porta tumultueusement aux abords de son hôtel, et de toutes parts ce ne fut bientôt qu'un cri pour demander à la voir. Le rassemblement grossissait toujours : étudiants, basochiens, gens d'épée et menu peuple accouraient à l'envi et luttaient d'impatience ; en quelques instants, la moitié de la ville y était. Paule refusait obstinément de se rendre au vœu public. Peu s'en fallut que sa demeure ne fût envahie ; heureusement, au plus fort de l'agitation, une voix, celle de Minut sans doute, cria qu'il fallait aller au Parlement. Ce cri, répété de bouche en bouche, se répandit dans les masses. En même temps, quelques groupes s'avancent vers la place du palais, qui n'était pas loin de là, et la foule immense, d'un commun accord, s'ébranle et les suit. Les conseillers, surpris par cette visite inopinée, veulent faire fermer les portes et requérir les soldats du guet ; on ne leur en laisse pas le temps. Comme une mer montante, les bandes animées font irruption dans le palais, et s'entassent dans ses salles et dans ses avenues, jusqu'à ce qu'il en regorge. Vainement un conseiller s'efforce de dominer le tumulte, sa voix est méconnue. On veut que le Parlement, représentant de l'autorité suprême, intervienne auprès de la belle Paule et qu'il rende sur l'heure un arrêt pour l'obliger à se montrer. La cour hésite, elle cherche à se retirer pour échapper à la violence ; mais toutes les issues sont fermées par une foule turbulente et compacte ; chacun demande l'arrêt, force est de céder devant un vœu si unanime. L'arrêt fut accordé, il fut accueilli par des acclamations frénétiques. Dès que Paule en fut informée, elle n'attendit pas qu'on

le lui signifiât ; elle parut sur son balcon, en habits de deuil et le visage sillonné de larmes; la foule pleurait et applaudissait dans les transports d'un enthousiasme qui tenait du délire : jamais reine, jamais femme illustre ou bénie, ne reçut des hommages si purs.

Quant à Minut, triomphant d'avoir vu Paule, il quitta Toulouse, emportant du bonheur pour le reste de sa vie !

Il devait la revoir, d'ailleurs, en 1564, comme je le raconterai plus loin.

Pour devenir aussi chère à tous, il ne suffit pas à Paule d'avoir le don de la beauté parfaite, sa beauté dut se couronner et s'illuminer du groupe de toutes les vertus. Dans ces temps de croyances naïves, le peuple attribuait souvent des influences bienfaisantes à ceux qu'il entourait de son respect et de son amour. Paule eut l'honneur d'être placée par ses concitoyens parmi ces êtres d'élite, et d'être regardée comme un bon génie dont la présence protégeait et portait bonheur. Dans son isolement, elle avait demandé à la poésie l'adoucissement de ses maux. L'Académie des jeux floraux voulut, à son tour, forcer sa retraite, en l'invitant à venir recevoir dans ses concours un souci funèbre offert à l'harmonieuse expression de sa douleur. Paule ne résista pas à ce touchant témoignage des regrets publics; elle se rendit au milieu d'une de ces fêtes brillantes, couverte de vêtements noirs et le crêpe au front. D'une voix pleine de sanglots, elle consentit à divulguer des regrets dont son cœur s'était montré si jaloux. Elle chanta l'amour maternel dans ses joies et dans ses tristesses; son cœur, abîme de tendresse, en avait épuisé toutes les émotions. Jamais Clotilde de Surville, pour exprimer de semblables plaintes, ne trouva des accents plus mélodieux que ces derniers soupirs de son élégie, qui sont restés gravés dans toutes les mémoires :

Le tendre corps de mon fils moult chéry
Gist maintenant dessoubs la froide lame,
Dans les cieuls clairs doit triompher son âme.
Car en vertu touiours il fut nourry.
Las ! j'ai perdu mon beau rosier fleury,
De mon vieux temps l'orgueil et l'espérance;
La seule mort peut donner allégeance
Au mal cruel qui mon cœur a meurtry.
Or, adieu donc, mon enfant moult chéry,
De toi mon cœur gardera souvenance.

Rien ne put alléger une douleur si vive. Empoisonnée à sa source par son malheur, sa vie ne fut désormais qu'une longue suite de jours languissants ; elle dit aux plaisirs du monde un éternel adieu, et, sans suivre dans toute leur rigueur ses premiers projets de retraite, elle ne communiquait guère plus avec le dehors, et ne paraissait en public que dans les lieux consacrés à la prière. Loin d'altérer sa beauté, ses souffrances n'avaient fait que lui prêter une expression plus touchante ; les années passaient sur son front sans y laisser leurs traces, et la foule, en la voyant toujours conserver son premier éclat, croyait reconnaître dans ce privilége un signe de sainteté et de prédestination.

Catherine de Médicis et Charles IX, venus à Toulouse en 1564, furent émerveillés de sa beauté et n'hésitèrent pas à la trouver la plus belle dame de France; elle avait alors quarante-cinq ans. Minut, qui avait oublié ses projets d'exil pour suivre la cour à Toulouse, n'a pas négligé d'enrichir sa *Paulegraphie* de tous les témoignages que sa belle cousine reçut dans cette occasion, et nous apprend que, dans un dîner où se trouvait M. le connétable de Montmorency, un capitoul ayant parlé des raretés et merveilles de Toulouse, sans y signaler la belle Paule, le connétable s'empressa de relever cet oubli par des paroles qui ne laissent aucun doute sur son admiration.

— Vous en avez omis une, répondit-il, qui est autant et plus remarquable et recommandable que toutes les autres ; c'est la belle Paule : mettons-l'y hardiment, vous pouvant vanter d'avoir la plus belle femme d'un pôle à l'autre.

Paule n'assista ni à l'entrée du roi ni aux premières fêtes qui lui furent offertes à son arrivée. Elle désirait se tenir à l'écart; elle espérait que son âge et sa tristesse la mettraient à l'abri des sollicitations importunes ; elle ignorait que sa beauté ravissait encore tous les yeux et qu'elle était toujours le plus glorieux ornement de Toulouse. Catherine de Médicis n'aurait pas volontiers consenti à quitter cette ville sans voir enfin cette noble et fière beauté que les plaisirs et les honneurs de sa cour n'avaient pu attirer.

Au jour fixé pour la présentation de Paule, les abords de l'hôtel et les salles où le roi et sa mère tenaient leur cour étaient encombrés d'un redoublement de curieux ; elle était le sujet de toutes les conversations, et beaucoup de dames des pays voisins, qui ne la connaissaient pas ou qui ne l'avaient pas vue depuis sa jeunesse, se demandaient malicieusement s'il était bien vrai qu'à son âge l'on pût être jeune encore. Les unes assuraient que son teint avait perdu de son éclat, d'autres que ses cheveux avaient bruni et n'avaient plus leur teinte brillante. Chacune s'efforçait à l'envi de lui contester la légitime possession de ce sceptre de la beauté, que nulle ne garda si longtemps. Les conversations s'égaraient ainsi en conjectures de toutes sortes ; elle y mit fin par l'étonnement que sa présence inspira. Personne, en la voyant, n'eut besoin de demander si c'était elle : à sa démarche, chacun reconnut la déesse, comme un poëte l'a dit de Vénus. Minut, l'historiographe de cette fête, ne fournit pas d'autres détails ; tout le reste se devine aisément, et je ne saurais rien ajouter pour donner une idée plus complète de l'impression que la noble baronne produisait partout. Ce qui me reste à dire et ce qui n'est pas peu surprenant, c'est qu'elle fut belle, Brantôme l'assure, jusqu'à quatre-vingts ans. Elle ne mourut qu'à quatre-vingt-sept, ayant conservé jusqu'au bout la plénitude de ses facultés et toute la grâce de son esprit aimable. Elle avait eu la douleur de voir mourir son mari longtemps avant ses derniers jours ; elle subit cette nouvelle épreuve avec cette résignation que donne la foi.

Chose triste à dire, aucune toile, aucun marbre n'a perpétué des attraits si divins. De nos jours, un artiste de talent, M. Willemsens, a essayé de reconstruire ce chef-d'œuvre de beauté effacé par la mort ; je n'oserais affirmer que le portrait soit fidèle, mais il a peint une tête charmante, dont les sculptures de Bachelier, qui dut connaître la belle Paule, paraissent lui avoir fourni le type, et dont les beaux yeux et les cheveux légers retracent les traits principaux d'un modèle, vivant ou idéal, qui attire souvent son pinceau et fait toujours honneur à ses toiles.

Depuis le connétable de Montmorency, qui fut pris au mot, les Toulousains n'ont plus oublié de citer la belle Paule au nombre de leurs quatre merveilles les plus rares ; j'en ai la preuve dans ces rimes proverbiales que chacun sait et répète encore :

Le Bazacle, Saint-Sernin,
La belle Paule, Matelin.

Une anecdote complétera mon récit. En 1770, me di-

sait un vieillard, dans un voyage que je fis à Toulouse, j'étais allé visiter le grand couvent des Augustins, fort renommé dans le pays. Après m'en avoir montré le beau cloître et les autres parties remarquables, le moine qui m'en faisait les honneurs m'assura que je n'avais pas tout vu, et qu'il y avait d'autres raretés dans son couvent qu'il avait gardées pour la fin. En parlant ainsi, il alluma une lampe et s'enfonça dans un corridor sombre où il m'invita à le suivre. Quand nous fûmes arrivés dans la crypte qui occupait le dessous de la chapelle, il s'arrêta devant un caveau dont il ouvrit la porte, et m'y fit entrer avec lui. On y voyait, tout autour, de nombreux cercueils étagés et superposés par rang de date. Il approcha sa lampe de l'un d'entre eux, et, quand il se fut assuré que c'était celui qu'il cherchait, il en souleva le couvercle doublé d'une lame de plomb, désignant du doigt le squelette qui gisait dedans.

— Voyez-vous cette dépouille mortelle, me dit-il d'un



La belle Paule devant Charles IX, Catherine de Médicis, Henri de Navarre, etc. Dessin de G. Janet.

accent lugubre, c'est la rareté que j'ai voulu vous montrer. Quand ces os desséchés qui tombent en poussière étaient revêtus de chair et animés par la vie ; quand l'esprit éclairait ces yeux qui ne sont plus, ce débris humain fut appelé la merveille de son siècle ! Tenez, ajouta-t-il en rapprochant sa lampe de l'inscription du cercueil, la reconnaissez-vous la noble Paule de Viguier, baronne de Fontenille, la reine de la beauté, l'orgueil et l'amour des Toulousains ?

— Quoi ! la belle Paule...

— Oui ; et c'est ainsi que s'en vont les merveilles et les gloires du monde !

Jules ROUSSY.

LES LÉGENDES DE LA QUENOUILLE ET DU MIROIR.

Il y a quelques jours, dans un château de Normandie, on ouvrait la corbeille d'une jeune et belle mariée. On y trouva, parmi les cachemires, les dentelles et les bijoux, deux cadeaux qui étonnèrent d'abord les assistants.

C'étaient une quenouille et un miroir.

La quenouille, en bois sculpté avec une patience, une finesse et une naïveté rares, représentait une vingtaine de figures, enroulées du haut en bas. La base finissait en torsade élégante, et le sommet se renflait en ovale à jour, destiné à recevoir le chanvre ou le lin.

Le miroir, en bois sculpté aussi, présentait deux faces, travaillées avec le même soin. Sur l'une, la petite glace de Venise dans son cadre hérissé d'ornements; sur l'autre, un bas-relief où l'on voyait la décapitation d'Holopherne par Judith.

Un savant antiquaire reconnut tout de suite ces deux chefs-d'œuvre du seizième siècle. Le premier était la reproduction de la fameuse quenouille de mariage qu'on admire au musée de l'Hôtel de Cluny. Le second était la copie du beau miroir de la collection Sauvageot, qui a l'honneur de figurer dans le *Moyen âge et la Renaissance.*

Mais cette découverte n'expliquait pas la présence de tels objets dans une corbeille de mariée.

Le mot de la double énigme était caché dans un manuscrit que la jeune femme ouvrit avec empressement, et dans lequel elle reconnut l'écriture de son époux.

Le manuscrit renfermait ce que vous allez lire.

1° LÉGENDE DE LA QUENOUILLE.

HOMMAGE A LA VERTU.

Origine de la quenouille. Les patriarches. Les sauvages. Lucrèce. Le mot de Duguesclin. Les quenouilles de noces. L'histoire de la reine Berthe, rétablie d'après la tradition hongroise. Le tombeau et la selle de Payerne.

L'origine de la quenouille remonte peut-être à la mère du genre humain, ou du moins à la première femme qui substitua les tissus aux peaux de bêtes, dans ses vêtements et ceux de sa famille.

La quenouille était l'attribut essentiel de la maison patriarcale.

Elle est le premier instrument de civilisation dans la tribu sauvage et barbare.

Les anciens Romains en faisaient le symbole de la vertu domestique. Tous les éloges étaient contenus dans ce portrait de Lucrèce:

Domum mansit. Lanam fecit.
Elle resta chez elle et fila de la laine.

Dans tous les villages du monde, la quenouille est l'arme et le bouclier de la femme, la sauvegarde et l'aisance du foyer, la compagne de la solitude, le charme des veillées en commun, l'emblème du travail patient et fécond.

On sait le mot du grand connétable Duguesclin, lorsqu'il promit sa rançon à l'Angleterre: — « Il n'est si pauvre filandière, en France, qui ne tire de sa quenouille une obole pour me racheter. »

Ce mot vaut une lettre de noblesse nationale. Quel écusson peut afficher une devise plus glorieuse et plus immortelle?

La quenouille de mariage était toute la corbeille des femmes de nos aïeux.

Rappelez-vous la touchante histoire de la reine Berthe aux grands pieds, épouse de Pépin le Bref, et mère de Charlemagne. Les poëtes et les chroniqueurs modernes en ont retranché la quenouille de noces. C'est une maladresse et une barbarie. Autant vaudrait ôter à la fleur son parfum. Le voici dans toute sa pureté native, tel que la tradition hongroise l'a conservé.

Car, suivant la légende, la reine Berthe était de Hongrie. Son père régnait sur cette terre des braves, lorsque Pépin, roi des Franks, la lui demanda pour épouse. Elle était, au dire de la renommée, la princesse la plus accomplie du monde.

Ne voulant pas l'envoyer seule dans une cour si lointaine, sa mère Blanchefleur fait partir avec elle une pauvre fille, nommée Aliste, qui a été élevée à ses côtés et qui lui ressemble comme une sœur jumelle. Malheureusement, les parents d'Aliste l'accompagnent, et surtout Margiste, sa mère, femme capable de ce que vous allez voir.

Au moment des adieux, Blanchefleur remet à Berthe une quenouille de mariage, délicatement sculptée comme celle-ci, et qui se monte et se démonte par un secret qu'elle seule connaîtra, chef-d'œuvre compliqué d'un mécanicien de Bohême.

— *Mon enfant*, lui dit-elle, *dans les palais comme dans les chaumières, le travail est le lot de la femme. Tu fileras cette quenouille en songeant à moi; elle doublera tes plaisirs et charmera tes ennuis. Et si Dieu nous rapproche un jour sur cette terre, quels que soient les changements opérés en nous, cette quenouille sera notre signe de reconnaissance.*

Berthe part, arrive en France, et son mariage avec Pépin est célébré. Mais le lendemain, ce n'est pas elle qui monte sur le trône, c'est l'amie que chacun confond avec elle-même, c'est Aliste, que la vieille Margiste a substituée à la reine.

Quant à la reine véritable, garrottée et bâillonnée par le Hongrois Tybers, neveu et complice de Margiste, elle a été entraînée jusque dans la forêt du Mans, et abandonnée là aux bêtes féroces... ou à la grâce de Dieu.

Après une nuit passée sous un toit de feuillage, dans les angoisses qu'on peut imaginer, Berthe se croit l'objet d'une épreuve d'en haut, et fait vœu, si le Ciel lui conserve la vie, d'achever ses jours dans la retraite, sans jamais révéler sa naissance et son malheur.

Reprenant courage alors, elle se met en marche et ar-

rive à la porte d'un ermite. Le saint homme, à la vue de sa beauté, la prend pour un envoyé du démon, refuse de lui donner asile, et, lui jetant un morceau de pain, lui indique la route d'une habitation.

Berthe trouve l'hospitalité chrétienne au manoir de Symons, honnête et riche père de famille. Elle aide sa femme Constance dans les soins du ménage, et enseigne à ses filles, Aiglante et Isabelle, tous les arts de la quenouille, de l'aiguille et du métier. Bref, elle devient l'idole de ses hôtes et de leurs amis.

> Elle est plus gracieuse que n'est la rose en mai...
> Symons en fait sa nièce, et Constance sa mie;
> Chascun li porte honor, douceur et compagnie (1).

Fidèle à son vœu, elle garde son secret, et se donne pour une pauvre Alsacienne, chassée par les rigueurs d'une marâtre.

Cependant, la reine Blanchefleur, inquiète de son enfant, dont elle ne reçoit de nouvelles que par de rares messagers, se décide à aller la voir et l'embrasser en France. Mais elle est reçue dans ce pays par un concert de malédictions. Berthe, la princesse si bonne et si aimée, est une reine avare et impitoyable. Elle ne songe qu'à s'enrichir aux dépens de ses sujets, écrasés par ses exactions et ses caprices. A chaque pas, Blanchefleur est arrêtée par une victime de sa fille. Elle traverse ainsi tout le royaume, se croyant le jouet d'un rêve affreux, et arrive enfin à Paris, chez Pépin le Bref.

Elle veut courir tout droit à son enfant; le roi la retient avec autorité. — La joie a tellement saisi Berthe qu'elle est gravement malade.

Blanchefleur aborde Margiste, qui l'éloigne plus cruellement encore.

Mais qui pourrait enchaîner une mère? Celle de Berthe, après deux jours de combats, force l'entrée de sa chambre.

Tout y est dans l'obscurité, — par ordre des physiciens, dit Margiste; — la moindre lumière tuerait la jeune reine.

— Elle me parlera du moins! j'entendrai sa voix! s'écrie Blanchefleur.

Et elle va s'asseoir au chevet d'Aliste, qui joue son rôle comme elle peut.

Elle le joue si mal, que la mère soupçonne le mensonge.

Elle s'élance aux rideaux, les déchire, ouvre les fenêtres, arrache la couverture du lit, et reconnaît Aliste à la place de sa fille.

Appelant aussitôt le roi et la cour:

— *Haro!* crie-t-elle avec force, *traï! traï!*

> Roi! ce n'est pas ma fille qui ci estoit couchie!
> C'est la fille Margiste cui li cors Dieu maudie!

La fausse reine et sa mère se récrient et se défendent. Elles accusent Blanchefleur de démence... Et Pépin va les croire et faire arrêter celle-ci, lorsqu'elle aperçoit un coffret posé sur une table.

— La quenouille de noces de Berthe! O Providence! dit-elle en levant les mains au ciel.

Elle ouvre le coffret, en tire la quenouille, et la présentant à Aliste:

— Si vous êtes la reine et ma fille, prouvez-le en montant cette quenouille, dont Berthe et moi seules connaissons le secret.

(1) *Berte aus grans piés*, poëme d'Adenès, chef des ménestrels et des cérémonies de cour, sous Philippe le Hardi.

Le roi est ébranlé. Aliste et sa mère pâlissent. Non-seulement elles ignorent le secret de la quenouille, mais elles n'ont jamais filé un écheveau, elles qui se gorgent aux dépens des travailleuses!

La reine achève de les confondre en montant elle-même la quenouille; et, livrées par Pépin aux tourmenteurs, les deux criminelles confessent leur imposture.

Margiste est brûlée en place publique, Tybers est traîné sur la claie et pendu, Aliste est jetée au couvent de Montmartre, et Pépin et Blanchefleur partent pour la forêt du Mans.

Retrouveront-ils encore, et comment retrouveront-ils la reine abandonnée? Leur recherche est longue et entremêlée d'espérances et d'angoisses.

Un jour, enfin, Pépin erre seul, à l'aventure, à travers le bois. Il rencontre une jeune fille charmante, simplement vêtue, qui file à l'ombre d'un ormeau, devant une statue de la Vierge, en chantant une prière pour le bon roi des Franks.

Il s'arrête, il écoute, il contemple; un vague et doux souvenir agite son cœur...

— Qui êtes-vous, ange inconnu? dit-il en tombant à genoux. Moi, je suis le roi Pépin, et je vous aime...

Berthe (car c'était elle) est troublée jusqu'au fond de l'âme. L'humble fileuse n'a qu'un mot à dire pour remonter au trône de France...

Mais son vœu se dresse entre elle et le roi... Elle le trompe, comme elle a trompé Symons, et elle le quitte pour rentrer au manoir...

Pépin toutefois ne saurait l'oublier... Il conte son aventure à Blanchefleur, et bientôt le cœur de la mère a tout deviné.

Mais comment forcer Berthe à se trahir elle-même, sans violer sa parole à Dieu?

Blanchefleur, avec un pressentiment sagace, a emporté la quenouille de noces de sa fille...

Un soir, cette quenouille, — comme par miracle, — se trouve dans le manoir des Symons. Chacun l'admire et cherche à la monter, sans en venir à bout; puis, d'une voix unanime, on la donne à Berthe, comme à la plus méritante.

La jeune fille reçoit le trésor avec émotion et va pleurer, dans sa chambre, sur ce souvenir d'enfance, car elle a bien reconnu le présent de sa mère adorée!...

Pendant huit jours, soupçonnant un piége du roi, elle se garde avec terreur de monter la quenouille...; mais, peu à peu, elle se persuade que Dieu la lui a rendue, — comme le seul et dernier sceptre qui lui convient désormais... D'ailleurs on assure que Pépin a quitté le Mans et qu'il est rentré dans sa capitale...

Bref, la jeune fille garnit la quenouille de lin fin, la monte d'une main tremblante, et va filer près de la statue de la Vierge.

Or, au moment où le fuseau roulait entre ses doigts, où sa bouche reprenait le cantique en l'honneur du roi frank, un grand bruit de pas, de cors et de trompettes, retentit autour d'elle dans les fourrés du bois... Pépin et sa cour entière, et la famille Symons, et les habitants du pays, et la reine Blanchefleur se précipitent de leur verte embuscade, entourent l'humble filandière éperdue, la proclament reine à grands cris, et tombent à ses genoux et dans ses bras...

Le premier homme qu'elle voit à ses pieds est le roi Pépin; la première femme qu'elle presse sur son cœur est sa mère!

Dieu l'avait voulu, Berthe ne pouvait le démentir. La

quenouille avait révélé la reine de France, et la reportait au trône en l'affranchissant de son vœu.

— Je te l'avais bien dit, ma fille, s'écrie Blanchefleur avec transport, *dans les palais comme dans les chaumières, le travail est le lot de la femme. Tu fileras cette quenouille en songeant à moi; elle doublera tes plaisirs et charmera tes ennuis. Et si Dieu nous rapproche sur cette terre, quels que soient les changements opérés en nous, cette quenouille sera notre signe de reconnaissance!*

Et la reine Berthe, sa quenouille au côté, rentra dans Paris, au milieu des bénédictions du peuple.

Voilà comment se passaient les choses,

Du temps que la reine Berthe filait,

comme dit la chanson moderne.

Quand vous irez à Payerne, petite ville du canton de Vaud, on vous y montrera le tombeau de la femme de Pépin, retrouvé en 1817, et la selle qui la porta, dit-on, lorsqu'elle fit sa rentrée à Paris.

La selle est suspendue dans l'église, à la droite de l'orgue. Le sacristain la descend, comme un lustre, à la demande des curieux. Elle est en bois doublé de fer, bois et fer rongés par les siècles. Deux gaînes la surmontent, en forme de cuissards.

Mais ce que je vous engage à observer attentivement, et ce qui vous touchera plus que tout le reste, c'est le trou pratiqué au côté gauche, et dans lequel la bonne reine posait le bâton de sa quenouille.

Pourquoi a-t-on exilé des corbeilles de mariage ce touchant attribut de la femme?

Si je le replace dans la vôtre, madame, ce n'est point pour vous faire retomber en quenouille, mais pour adresser à votre vertu l'hommage le plus pur et le plus élevé.

Ainsi finissait le premier manuscrit de M. ***.

Voici maintenant le second, qui accompagnait et expliquait le miroir.

2° LÉGENDE DU MIROIR.

HOMMAGE A LA BEAUTÉ.

Le premier miroir. Narcisse. Ève. Les négresses. Les dames romaines. Miroirs de Venise. Colbert. Thevard. Soufflage et coulage du verre. *Connais-toi toi-même.* Les miroirs des moines de Saint-Martin. Le miroir magique du docteur Dée. Le miroir d'Azor. Un vœu. Le miroir ardent d'Archimède. Le *Miroir de la vanité*, de Mlle de Fauveau. Conclusion.

Le premier miroir fut celui de Narcisse, l'eau claire des fontaines.

Devenue coquette après avoir mangé la pomme, Ève se regarda dans le ruisseau qui coulait à la porte de l'Eden.

A cette glace élémentaire l'art substitua bientôt un métal poli, réflecteur insuffisant, qui amena l'invention du verre (1).

Les négresses vendent leurs familles pour une plaque de cuivre; elles se vendent elles-mêmes pour un fragment de miroir.

Le major Denham, passant à Yeddie, dans le Mandara, écrivit cette page curieuse :

« Je vis près d'une centaine de négresses. Il y en avait de très-jolies et d'une naïveté charmante. Je n'avais qu'un miroir à leur montrer. C'était probablement ce qui pouvait leur faire le plus grand plaisir. L'une insista pour amener sa mère, l'autre sa sœur, afin de se voir à côté de celle qu'elle chérissait le plus, ce qui leur causait une joie ineffable. En voyant l'image réfléchie dans le miroir, elles embrassaient l'original avec effusion. Une toute jeune femme, de la figure la plus séduisante, obtint la permission d'apporter son enfant, et revint aussitôt en le tenant dans ses bras. Son allégresse tenait vraiment du délire. Un flot de larmes lui coula sur les joues, quand elle aperçut le visage de l'enfant dans le miroir, et le bambin lui-même frappait des mains en signe de réjouissance. »

Les dames romaines n'étaient pas plus raisonnables que les négresses, — à l'endroit du confident des grâces. Quand on ouvrit, à Pompéi, le palais de Scaurus, on trouva la chambre de Lollia, sa femme, pleine de miroirs de métal poli et de verre apportés de Sidon.

Les miroirs de glace soufflée furent découverts, à Venise, au treizième siècle. Ils acquirent tout de suite une réputation universelle, et firent la richesse de la cité des doges.

Elle en garda le monopole jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Alors Colbert le lui disputa et finit par le lui enlever. En 1688, Thevard substitua, en France, au procédé du soufflage celui du coulage, qui donna aux miroirs de larges dimensions.

La coquetterie put se regarder en pied dans les glaces nouvelles; et elle en profita pour inventer les robes à paniers et les coiffures pyramidales.

Pendant tout le dix-huitième siècle, chaque belle dame voulut remplir de sa seule image le réflecteur de sa toilette ou de sa cheminée, et contempler jusqu'au plafond les boucles enroulées par son coiffeur au sommet d'une échelle.

C'est de l'importation des fabriques de glaces en France que datent les éventails à miroir, et même les ceintures, car les Françaises n'oublièrent aucun moyen de s'étudier en détail comme en gros, et d'appliquer le précepte du philosophe antique : *Connais-toi toi-même.* Toute la sagesse est là.

La plupart se montrèrent si sages, que la chaire dut tonner contre ces excès... philosophiques.

Une coquette se défendit en accusant le clergé lui-même d'avoir porté miroir. En effet, dès le temps de Charlemagne, quelques prêtres avaient adopté cet usage, et un vieux chroniqueur cite les religieux de l'ordre de Saint-Martin-de-la-Tour, qui fixaient des miroirs jusque sur leurs souliers, pour contempler toujours la beauté de leur costume.

Le miroir a eu son rôle scientifique, et même son rôle magique, longtemps avant la découverte du magnétisme et la résurrection des tables parlantes.

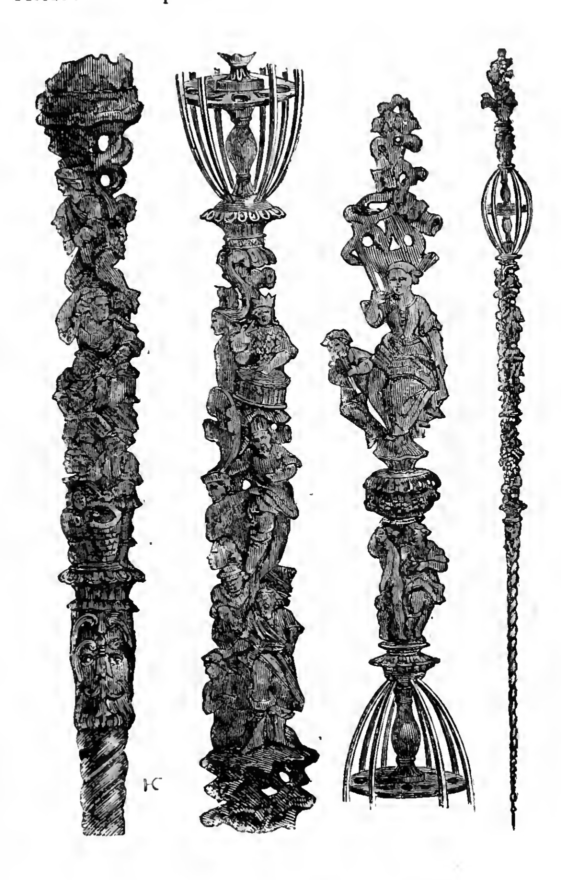
Il y avait à Londres, au seizième siècle, un certain docteur, nommé Jean Dée, fils d'un marchand de vin. En s'élevant d'une science à l'autre, il arriva jusqu'à l'astrologie judiciaire, justifiant d'avance cette définition de M. Alph. Karr : « Les savants sont des hommes qui s'embourbent plus loin que les autres, mais qui s'embourbent davan-

(1) Voyez *le Verre et ses usages*, t. XX du *Musée*, p. 65.

tage. » Jean Dée prétendait voir l'invisible, lire dans l'avenir et conjurer les esprits, le tout au moyen d'un miroir qu'il appelait le miroir magique. Lui même annonça ainsi sa découverte dans le *Journal des magiciens*, publié à Prague en 1584. « Il plut enfin à Dieu de m'envoyer la lumière, que je lui demandais depuis si longtemps par des prières infatigables. Je sentis que les esprits surnaturels avaient employé de longues années à m'instruire et avaient mis entre mes mains un trésor tel que nul homme n'oserait en espérer un semblable. »

Ce trésor était tout simplement un morceau de charbon de terre, soigneusement poli, taillé en forme circulaire, et emmanché d'un morceau de bois.

Tel était le miroir magique du docteur Dée, devenu si célèbre en Europe.



La quenouille de noces (Musée de Cluny).

«A l'aide de cette pierre, dit Elias Ashmole, dans le *Theatrum chimicum*, on peut voir toutes les personnes que l'on veut, dans quelque partie du monde qu'elles se trouvent, fussent-elles cachées dans les appartements les plus secrets, ou même dans les profondeurs des entrailles de la terre. »

Ce fut la grande reine Elisabeth qui fit la réputation du miroir magique du docteur Dée. Dans un accès d'inquiétude jalouse, elle le fit venir à la cour et lui demanda ce que faisait lord Leicester au moment même où elle parlait. Le docteur montra sa pierre polie à la souveraine, et elle y vit... ce qu'elle avait dans la pensée : Lord Leicester aux pieds d'Amy Robsart. Une enquête ayant confirmé le fait, la gloire du magicien s'éleva jusqu'aux nues. Il devint le protégé d'Elisabeth et son conseiller intime, jusqu'au jour où elle l'oublia et le laissa mourir de misère...

Le docteur n'avait pas vu cela dans son fameux miroir!

Son chef-d'œuvre lui survécut toutefois, et les riches amateurs de Londres se le sont disputé jusqu'à nos jours. Il figura d'abord dans la collection du comte de Petersboroug, dont le catalogue le mentionnait ainsi : « Pierre noire au moyen de laquelle le docteur Dée évoquait les esprits. » Du cabinet du comte, il passa dans le boudoir de lady Elisabeth Germaine ; puis il fut acquis par lord John, dernier duc d'Argyle, dont le petit-fils, lord Campbell, le donna au célèbre Horace Walpole.

En avril et en mai 1842, on vendit aux enchères les curiosités et objets d'art réunis par ce dernier à Strawberry-Hill. Le miroir du docteur Dée monta, au feu de la concurrence, jusqu'à la somme de trois cent vingt-six francs.

C'était peu de chose pour un trésor « supérieur à tous les trésors de la terre » ; mais c'était encore un beau prix pour un morceau de charbon comme il s'en trouve dans toutes les mines de houille.

J'aime encore mieux le miroir d'Azor, dans l'opéra de Marmontel et de Grétry. Zémire y voit du moins son père et ses sœurs, ce qu'elle a de plus cher au monde.

Ah ! voilà le miroir magique, dont la science et l'industrie devraient doter les familles. Un fil de fer porte notre pensée d'un bout de l'univers à l'autre, en quelques secondes. Un char de feu nous porte nous-mêmes où nous sommes appelés, avec une vitesse qui surpasse les bottes de sept lieues. Nous avons fait du gaz le soleil de la nuit, de l'électricité notre poste aux lettres, de la lumière notre peintre instantané ; nous avons réalisé les contes de Scheherazade, de Perrault et de Mme d'Aulnoy. Mais combien donneraient toutes ces merveilles pour le simple miroir où ils verraient un ami absent !

Le miroir dut son rôle scientifique au grand mécanicien de Syracuse, Archimède. De cet instrument de coquetterie, il fit un instrument de destruction au service de sa patrie, assiégée par les Romains.

Combinant et manœuvrant des miroirs, de façon à donner à leurs reflets une puissance incendiaire, il réduisit en cendres une flotte redoutable, en poussant un ressort du fond de son cabinet. Ce fait prodigieux, raconté par Dion, Diodore, Zonaras et Tzetzès, confirmé par Anthémius de Tralles, architecte du temple de Sainte-Sophie, a été nié par Descartes et discuté par les savants, jusqu'à ce que l'expérience en eût démontré la possibilité.

Le père Kircher essaya le premier la construction d'un miroir ardent. Avec cinq glaces, il mit le feu à cent pieds de distance. Plus tard, Buffon, notre grand naturaliste, opérant avec quarante glaces, hautes de six pouces et larges de huit, enflamma, à soixante-six pieds, une planche de hêtre revêtue de goudron ; avec cent vingt-huit glaces, il brûla en une minute, à cent cinquante pieds, une planche de sapin ; avec deux cent vingt-quatre glaces, à quarante pieds, il fondit et volatilisa une assiette d'argent. Enfin Peyrard, le traducteur d'Archimède, construisit en 1807, et fit approuver par la première classe de l'Institut, un miroir ardent qui a démontré : qu'avec cinq cent quatre-vingt-dix glaces de cinquante centimètres de côté, manœuvrées par cinquante hommes dirigeant tous les reflets vers un point unique, on peut réellement embraser une flotte à un quart de lieue de distance.

Qui sait si les guerres maritimes, rouvertes en Orient, ne vont pas ressusciter le miroir d'Archimède et donner raison à Diodore et à Peyrard ?

La chose est à craindre plus qu'à désirer.

Pour revenir au confident des grâces, le plus beau miroir moderne, depuis ceux de Venise et de la Renaissance, est celui que Mlle de Fauveau a sculpté et exposé à Paris en 1839. Elle-même lui a donné pour titre : *le Miroir de la vanité*. Il peut être offert à l'art industriel comme un type à méditer, et à la coquetterie féminine comme une leçon à retenir.

Au sommet du cadre, un paon se dresse, étalant son plumage étoilé de pierreries, et soutenant de ses pattes des colliers, des diadèmes, des bijoux et des décorations. De chaque côté, deux personnages formant cariatides, un jeune homme et une jeune femme, dans les plus beaux costumes du temps de Louis XIII, achèvent leur toilette et se contemplent dans le cristal du miroir. Pendant ce temps-là, au-dessous d'eux, à la base du cadre, un petit diable, sous la figure d'un satyre, entortille les pieds de la coquette dans un lacet, et tend un piége à loup sous les pas de l'Adonis. L'allégorie s'explique par les vers suivants, inscrits sur deux cartouches :

Parfois en ce cristal maint galant, qui s'admire,
Va droit au trébuchet que lui tend un satyre;
Et la coquette aussi, trop facile aux appeaux,
Livre son pied mignon aux lacets des oiseaux.

Enfin, d'autres martyres de la vanité complètent l'œuvre et l'enseignement de l'artiste. Ce sont de pauvres alouettes



Miroir de poche de la collection Sauvageot (*Moyen âge et Renaissance*).

mortes qui se sont laissé prendre, comme des femmes, à l'attrait fatal du miroir.

Voilà, madame, tout ce que j'ai pu trouver pour légende à mon second hommage.

Il était dû à l'une des plus charmantes filles d'Eve, — comme la quenouille à celle qui a les pieuses traditions de la reine Berthe.

Souvenez-vous que notre mère commune ne s'est mirée qu'au sortir de l'Eden. N'abusez pas des glaces comme la femme de Scaurus, et comme vos aïeules du dernier siècle. Cela vous dispensera de les briser, — quand elles vous montreront un cheveu blanc... au siècle prochain. Ne faites point du miroir un instrument d'incendie pour les cœurs, comme Archimède pour les vaisseaux; et songez aux alouettes, au piége à loup, au lacet et au paon symbolique du *Miroir de la vanité*.

L'épouse qui recevait ces cadeaux et ces leçons en était digne; car, le jour même de ses noces, la quenouille lui donna l'idée de fonder un prix de travail et de vertu pour les filandières de son village, et lorsqu'elle se regarda dans son joli miroir Renaissance, elle y trouva, près de son beau visage, le sourire approbateur de son ange gardien.

PITRE-CHEVALIER.

UN BROUILLARD A LONDRES.

L'étranger à Londres. La nuit en plein jour. Je suis aveugle! Le domestique et le médecin. Explication. Deux guinées, prix d'un cauchemar. Aventures et mésaventures dans les rues. Le cordonnier en cave. Le marchand de lait. La bedaine du gentleman. L'égout. Badigeon et suie. L'étau du homard. Au voleur! Qui casse les verres, etc. A la taverne. Un omnibus. Le cheval morveux. Consolations. Les maraudeurs. Tableaux fantastiques sur la Tamise. Nouvelle manière de faire son chemin.

Le voyageur qui n'a jamais visité Londres vers le mois de décembre ne peut se figurer ce que c'est qu'un vrai et complet brouillard dans cette ville, ni les tribulations, les pertes et les dangers auxquels il expose l'imprudent qui se hasarde à sortir de chez lui.

Mais, avant même de sortir, l'étranger est en proie à plus d'une angoisse; le bruit de la maison et de la rue l'avertissent qu'il fait jour, et il ne voit point le jour!

Il saisit sa montre et écoute; elle va; mais, n'en pouvant consulter les aiguilles, il la fait sonner.

— Neuf heures! s'écrie-t-il avec désespoir; mais je suis donc aveugle?

Il se frotte les yeux, court à la fenêtre, plonge dans la rue un regard effaré qui tombe sur d'épaisses ténèbres, et se croit décidément privé du plus précieux de ses sens.

Il sonne avec violence, un domestique accourt. Mais, au moment d'entrer, la bougie qu'il tient à la main s'est éteinte.

— Que désire monsieur? s'écrie-t-il dans l'obscurité.

— Un médecin! un médecin! un oculiste! le meilleur oculiste! Vite, vite, courez! une demi-guinée pour vous.

Et, transi de froid, le pauvre homme se rejette éperdu dans son lit, attendant deux heures le médecin que le brouillard arrête, comme tout le monde, dans sa marche douteuse.

Qu'on se figure, pendant ces deux heures, les sensations de l'aveugle imaginaire!

Voici le médecin.

— Monsieur, sauvez-moi la vue! et la moitié de ma fortune...

Il n'achève pas, frappé qu'il est à la fois d'un éclair de joie et de lumière. A la lueur de la lampe portée par le valet, il voit ce valet; il voit le médecin, il se voit lui-même!

Sa cécité n'était qu'un rêve, un cauchemar!

Mais le médecin n'admet pas cette explication, il a fait une course et une visite; il taxe à deux guinées l'hallucination du client, tout en lui en expliquant la cause, qui n'est autre, dit-il, que le brouillard : ce brouillard qui, deux ou trois fois l'an, rend Londres semblable à l'antique royaume des ombres.

— Un brouillard! s'écrie l'étranger; mais, monsieur, c'est la nuit, la nuit la plus ténébreuse. Combien cela dure-t-il?

— Un jour au moins, souvent deux, quelquefois plus, reprend le flegmatique docteur.

— Ah! je pars à l'instant, dit l'étranger confondu; je quitte pour jamais un pays que le soleil lui-même abandonne.

— Eh! monsieur, arrêtez, dit l'esculape d'un air narquois; quelques moments de frayeur et une visite de médecin, voilà votre mince tribut au brouillard de Londres. Rendez grâce au Ciel d'en être quitte à si bon marché. Si vous étiez, par malheur, sorti de l'hôtel ce matin, écoutez ce qui eût pu vous arriver.

Marcher à cette heure dans la capitale anglaise, c'est absolument vous plonger dans une purée de pois jaunes prêts à mettre sur le feu; car la brume, en vous ôtant la vue et la respiration, vous offre, en revanche, à la fois une espèce de boire et de manger.

Triste nourriture pour les asthmatiques! D'un côté de la rue un accès de toux sortant d'une vieille poitrine répond à un accès semblable qui résonne de l'autre côté. De sorte que si vous ne pouvez voir les passants, vous avez la satisfaction de les entendre maugréer contre leur déjeuner atmosphérique.

Que dis-je, déjeuner? le dîner, le thé et le souper sont du même goût. Vous ne pouvez ouvrir la bouche sans avaler une gorgée de brouillard; et comme tout le jour, — si l'on peut appeler cela un *jour,* — vous êtes obligé d'avoir des lumières, vous consommez, outre la brume, une notable quantité de fumée de gaz, d'huile ou de suif, selon vos moyens. Ces pauvres lumières, soumises elles-mêmes au fléau, ne donnent qu'à regret une clarté douteuse, rougeâtre et triste. Elles ont froid comme vous, et n'éclairent que le plus petit espace possible.

La ville entière paraît couverte d'une tente vaporeuse, sous laquelle on entend le bruit confus d'êtres invisibles. Vous croyez que toute la fumée qui, depuis vingt ans, s'est échappée des quinze cent mille cheminées de Londres, retombe au même instant des nuages, après s'y être corrompue.

L'odeur qu'elle répand vous fait non-seulement tousser, mais encore éternuer, haleter, râler...; tous les rhumes du monde semblent s'être donné rendez-vous dans votre cerveau, pour s'y loger chaudement. Vous respirez à peu près comme une baleine prise entre des sables mouvants et la quille d'un vaisseau de soixante-quatorze; et trois personnes se parlant dans la rue font un bruit de voix semblable à celui d'un soufflet de forge qui a le flanc percé de quelque blessure.

Voilà pour les poumons, dit le docteur; aussi demain je vais avoir, ainsi que tous mes confrères de Londres, des centaines de malades à soigner. Quant aux chirurgiens, ils n'auront pas moins de besogne pour raccommoder les bras, les jambes, les têtes brisés en ce jour nébuleux.

Vous marchez avec la plus grande précaution, tâtant votre chemin le long des murs, des portes, des fenêtres, de tout ce que vous pouvez saisir; et vous arrivez à... tomber dans une cave, sur les épaules d'un cordonnier qui y fait sa demeure; heureux si, au moment de votre chute, il ne tient pas son alène la pointe en l'air. Vous pouvez encore choir, la tête en bas, dans la boutique souterraine d'une marchande de charbon, renverser la maîtresse du lieu sur ses balances, et recevoir de la rude main de son mari un remerciement qui vous laissera aussi noir que sa marchandise.

Vous vous sauvez. Hélas! qu'allez-vous faire de nou-

veau dans la rue? Vous briser les jambes contre le lourd pot de fer d'un marchand de lait, dont le contenu renversé va rendre encore plus glissant le pavé que le brouillard a fait si gras. L'homme irrité vous prend au collet; mais, échauffé par vos mésaventures, vous lui donnez un croc-en-jambe, qui l'envoie au fond d'une cuisine briser quelques douzaines d'assiettes (1), ou la tête de la cuisinière.

Pour échapper aux suites de cette catastrophe, vous courez au hasard, et droit devant vous, jusqu'au moment où l'énorme bedaine d'un gentleman vous arrête tout court : si violent est le choc, que vous roulez dans le ruisseau, et le gros homme dans une boutique, dont son poids a enfoncé la porte.

Nouvelle fuite pour éviter une nouvelle affaire; et vous rendez grâce au Ciel, tout mouillé que vous êtes, de n'être pas tombé trois pas plus loin, où un immense égout ouvre sa gueule béante, qui vous eût englouti, vous dixième ou quinzième depuis le matin.

Mais, tout en levant les yeux au ciel..., que vous ne voyez point, vous posez un pied dans un tas de chaux vive, et la chaleur que vous sentez à ce pied vous avertit de n'y pas mettre l'autre.

Vous tournez à un certain angle, qui vous semble l'entrée d'une cour où vous pourrez vous nettoyer un peu; mais vous heurtez de la tête un seau suspendu à la muraille et plein de détrempe destinée à blanchir la maison; l'épais liquide vous inonde, et vous voilà semblable à un fantôme sous son linceul blanc. Avant même de pouvoir vous reconnaître, vous vous trouvez nez à nez avec un ramoneur chargé d'un sac de suie mal attaché, dont le contenu déborde sur vous; de sorte que, d'un côté on vous prendrait pour une vieille cheminée; de l'autre, pour une façade remise à neuf.

Quelque charitable Samaritain, en vous voyant ainsi, vous prête une douzaine de serviettes et un seau d'eau, pour vous purifier de tant de souillures.

Cela fait, vous repartez, et, devenu prudent à l'excès, vous osez à peine mettre un pied devant l'autre.

Vous arrivez, en tâtonnant, près de l'étal d'un marchand de poisson, les bras en avant, comme un aveugle perdu. Tout à coup vous poussez un cri perçant, croyant une de vos mains prise dans un étau.

C'est un gros homard noir et vivant qui vous a saisi et se tient suspendu à vos doigts, comme un naufragé à la planche de salut!

Le poissonnier, vous voyant fuir, court après vous en criant: Au voleur! Heureusement pour vous que, dans sa course, il pique une tête en une tonne de goudron, placée à la porte de l'épicier son voisin. Le monstre qui vous torture, à force d'être lancé par vous contre la muraille, lâche enfin prise, et vous continuez votre chemin en gémissant, inquiet de ce qui va vous arriver encore.

Je ne parle point des chocs, heurts et poussées que vous recevez des commissionnaires chargés de fardeaux, des marchandes de cresson, d'oranges et d'allumettes; tout cela n'est rien, comparé au reste.

Heurtant, heurté, renversant, renversé tour à tour, vous avouez, en bonne justice, que les chances sont égales;

A moins, toutefois, que les passants ne vous insinuent leurs parapluies dans la bouche, et, qu'ayant oublié le vôtre, vous ne puissiez leur rendre la pareille;

A moins encore que, prenant une boutique mal éclairée pour un tournant de rue, vous ne fourriez votre tête à travers une vitre qui tombe en éclats.

Il ne vous reste alors qu'à l'en retirer (votre tête) aussi doucement que possible, et poursuivre votre chemin comme si rien n'était arrivé. Vous êtes sûr que le boutiquier saisira au collet le premier passant qui vient après vous, pour mettre à son compte le dommage du carreau. Le passant paye bien qu'innocent, car enfin, comme vous, il eût pu briser cette vitre.

Inutile de mentionner deux ou trois douzaines de chiens cherchant leurs maîtres au galop, et qui vous ont culbuté dans leur élan.

Quant à votre montre, vous étiez à peine à cinquante pas de votre maison, qu'elle était, à cent pas de votre poche, dans les mains d'un escamoteur aussi fort que Robert Houdin.

Après vingt questions aux passants, qui vous répondent par vingt autres, exténué de fatigue et de froid, vous apercevez une taverne et vous y entrez. Mais vous ne savez pas plus qu'un habitant de la lune en quelle partie de Londres vous vous trouvez.

Installé dans un parloir sombre et humide, le mal du spleen vous saisit après le mal du brouillard. Vous vous demandez si un de ces crochets où l'on suspend les chapeaux pourrait soutenir le poids de votre corps; vous essayez, d'un geste convulsif, la force des cordons de sonnettes; vous parcourez, d'un œil morne et sinistre, le pourtour de la chambre, étonné de n'y pas voir une trentaine de malheureux pendus de désespoir dans un tel jour.

Afin d'échapper à ces idées lugubres, vous allumez un cigare, et supputez le nombre de verres de grog nécessaires pour vous jeter dans le sommeil et l'oubli. Mais, au cinquième verre, appelant à vous toute votre philosophie, vous vous décidez à monter dans un omnibus, si toutefois il est un conducteur assez hardi pour s'aventurer en pleine rue par un pareil temps.!

Vous voilà attendant sur la porte, et appelant, au lieu d'omnibus, une douzaine de charrettes à charbon.

Le véhicule désiré arrive enfin à pas de tortue; vous sautez dedans et vous vous blottissez dans un coin, sans être aperçu de votre tailleur, muni d'une note de cinquante écus à votre adresse, ce qui est, du moins, une compensation à tant de maux.

Vous allez vous flatter d'être enfin délivré de tout péril, quand le grand cheval d'un cabriolet égaré, passant sa tête par la portière de l'omnibus, pose sur votre face son museau chaud et fumant. Là-dessus, jurons échangés entre les deux conducteurs, celui de cabriolet souhaitant aux chevaux de l'omnibus une morve pareille à celle de son propre cheval. A ce mot, vous frémissez de l'embrassement que vous avez subi, et pendant huit jours vous vous croirez en proie à la maladie chevaline.

Où va l'omnibus? Peu vous importe; être à l'abri, c'est tout ce que vous désirez. Mais grande est votre colère, quand l'omnibus, après dix minutes de marche, s'arrête, arrivé au terme de sa route. Il vous a pris à *Bridge-Court*, et vous laisse à *Cross-Keys*, qui en est à cinquante mètres et à trois milles de votre quartier! Voilà douze sous de perdus, et de nouveaux dangers à courir.

Vous avez pourtant quelques petites satisfactions. Là, vous voyez une vieille dame mettre le pied dans un panier d'œufs; ici, un jeune lord trébucher dans la boutique d'un libraire, au milieu d'une rangée de livres richement reliés.

Un pareil jour, l'homme qui trait sa vache à sa porte,

(1) Les cuisines de Londres sont sous les rues et sous les maisons.

est obligé de la tenir d'une main par la queue, de peur de la perdre de vue ; et le boucher, qui porte les rosbifs à ses pratiques, en trouve toujours trois ou quatre de moins dans son panier, ce qui abrége ses courses, et aussi le dîner de trois ou quatre clients. Mais lesdits rosbifs se retrouvent sains et saufs sur la table des habiles maraudeurs de *Saint-Gilles* ou de *Rosemary-Lane*, quartiers des pauvres malhonnêtes.

Si le brouillard tombe, le jour du marché au bétail, à *Smithfield*, les trappes des bonnes gens du voisinage sont toutes ouvertes, et plus d'une brebis égarée choit dans ces oubliettes de l'indigence, peu scrupuleuse à l'endroit du bien d'autrui.

Un jour de brume, les lois de l'optique sont renversées : à travers une sorte de mirage, les objets prennent des proportions gigantesques ; un chien a l'aspect indécis d'un éléphant, une colonne à gaz celui d'une pyramide ; les maisons acquièrent des perspectives étranges, la longueur des rues devient un mystère, et leurs noms des hiéroglyphes perdus dans la nuit des temps.

Pour un véritable enfant de Londres, le plus épais brouillard de décembre est chose ordinaire ; il allume sa boutique à huit heures du matin, sans plus de cérémonie qu'à huit heures du soir. Mais au voyageur, à l'étranger, cela semble quelque chose d'horrible qu'une capitale enveloppée dans une obscurité qui n'est ni le jour ni la nuit, et contre laquelle luttent en vain des milliers de becs de gaz, dont la lumière se dirige inutilement vers le ciel, qu'on ne voit plus. La multitude de torches, portées et agitées par les passants, ajoute encore à cette scène fantastique et prodigieuse. Ces sombres et fumeuses lueurs, reflétées sur le visage des habitants, offrent l'image d'une cité infernale, où tout brûle sans se consumer.

Sur la Tamise, où le brouillard est plus dense, les accidents sont plus nombreux ; aussi des barques s'entrechoquent, des vapeurs se précipitent l'un sur l'autre, ou se brisent en travers des arches. Du haut d'un pont, vous ne pouvez voir le bateau qui passe au-dessous ; aussi la plupart des *steamboats* suspendent leurs courses, le pilote qui tient la barre ne distinguant pas même la proue du navire.

Bien des personnes se sont noyées en prenant les dégrés latéraux d'un pont pour l'ouverture du pont même, et en se précipitant dans le fleuve, avant de pouvoir reconnaître leur méprise. Depuis quelques années, de fortes balustrades en fer ont empêché de tels accidents de se reproduire.

Quant aux difficultés de la marche, aux écarts et aux reculades sur le pavé gluant et glissant, quelques vieux badauds affirment que le plus sûr moyen de gagner *Temple-Bar*, en partant de *Charing-Cross*, est de marcher vers la statue du roi Charles, sans jamais tourner la tête ; ils prétendent qu'ainsi, après trois heures de pas d'écrevisse, vous êtes certain de toucher le but de votre course. Absolument comme si, partant de la barrière de l'Etoile, vous arriviez aux Tuileries en vous dirigeant sur Courbevoie.

Après ces confidences du docteur, qui gagne ainsi ses deux guinées, l'étranger n'a rien de mieux à faire que de se remettre au lit, jusqu'à ce que le soleil du lendemain... ou du surlendemain ait dissipé la nuit du brouillard.

François CHARPENTIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

UN SOUVENIR DE SINOPE. DIOGÈNE.

Avant que le sanglant épisode qui a décidé la guerre d'Orient eût fixé l'attention sur la ville de Sinope, combien y avait-il de gens du monde qui connussent cette ancienne capitale des Etats de Mithridate?

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

Et sur ces trois docteurs en géographie, combien sauraient dire pourquoi la cité de l'ex-royaume de Pont, l'entrepôt actuel de la marine turque, fut célèbre en la troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade?

Vous ne devinez pas? Il faut donc vous le dire.

Sinope est la patrie de Diogène, le fameux cynique. Et Diogène n'étant pas plus connu que sa patrie, ou l'étant fort mal par des *ana* qui n'ont ni ensemble ni signification, vous ne serez peut-être pas fâchés d'apprendre une bonne fois la vie réelle et la doctrine de cet étrange philosophe.

Son père, nommé Isicius, était changeur à Sinope. Ils altérèrent la monnaie. Isicius fut arrêté et mourut en prison ; Diogène prit la fuite et ne s'arrêta qu'à Athènes.

Là, proscrit, déshonoré, sans argent, sans ressources, il se fit philosophe et philosophe moraliste. Il s'attacha à Antisthène, adopta ses idées et copia ses mœurs. Pieds nus, barbu, déguenillé, un bâton à la main, une besace sur le dos, il se donnait en spectacle à la ville ; il voulait en être l'instituteur, il n'en était que le bouffon. S'il était de bonne foi dans sa conduite, je n'en sais rien. Il est probable qu'il commença par faire de nécessité vertu ; la philosophie fut le masque sous lequel il cacha sa honte et peut-être son dépit. Plus tard, et à force de répéter les maximes d'Antisthène, il finit par s'en pénétrer et s'identifia, en quelque sorte, à son rôle. Les risées qu'il excitait n'empêchaient pas qu'il ne fût pour les Athéniens un objet de curiosité et d'étonnement. On s'attroupait autour de lui, on l'interrogeait ; on recueillait et l'on répétait ses saillies ; les grands l'invitaient à dîner. Il fallait, pour soutenir ce personnage, un peu d'effronterie et beaucoup d'esprit : Diogène n'en manquait pas ; il put donc, au bout d'un certain temps, se prendre lui-même au sérieux. Le métier, après tout, n'était pas si pénible qu'on a bien voulu le dire : il avait du bon, surtout lorsque l'habitude en était prise et la première rougeur effacée : il flattait la vanité, la paresse, la gourmandise. Un cynique avait d'ailleurs les coudées franches, comme un santon à Constantinople, comme un fou d'office à la cour.

C'est ainsi, je crois, qu'il faut se représenter Diogène, sinon tous les cyniques. Ce ne fut d'abord qu'un comédien, riant du bout des lèvres, mais en secret, humilié de son état. Il s'y accoutuma peu à peu, il s'y acoquina et continua la mascarade, non sans une sorte de conviction philosophique ; enfin il se fit illusion et devint maniaque.

Voici quelques traits de sa vie.

Il renfermait dans la morale toute la philosophie. Témoin des égarements où la raison avait entraîné les autres sectes, il ne donnait pour guide à la morale que l'instinct, oubliant, comme l'observe Cicéron, que la raison est l'instinct de l'homme. Il demandait donc aux animaux des règles de conduite. Une souris lui apprit à vivre à l'aventure, sans gîte assuré; les loups lui démontrèrent l'inutilité des marmites. A leur exemple, il dépeçait avec ses ongles et mangeait la viande crue, ce qui ne l'empêchait pas de s'asseoir, quand l'occasion s'en présentait, à la table des riches. Les chiens lui enseignèrent l'oubli de la pudeur: il trouva bon d'imiter leur licence. Plaçant la grandeur de l'homme dans cet avilissement, il affectait de s'étonner qu'on ne l'imitât pas; il s'en allait dans les rues armé d'une lanterne, disant qu'il cherchait un homme; on l'entendait crier dans les carrefours : O hommes! venez à moi; puis il chassait à coups de bâton les passants qui répondaient à son appel. — Vous n'êtes pas des hommes, leur disait-il. — Et qu'est-ce donc qu'un homme? lui demandait-on. Où en as-tu vu? — J'ai vu, à Sparte, des enfants; des hommes, nulle part. Belle réponse, si Diogène eût véritablement compris la dignité de l'homme! mais sa conduite prouvait bien qu'il n'en avait qu'une fausse idée. Les Lacédémoniens et les Athéniens même qu'il insultait, sans avoir sur ce point des notions parfaites, lui en auraient remontré à beaucoup d'égards.

Diogène connaissait mieux les vices de l'homme que ses vertus. Un jour, on le vit tendant la main à une statue et lui adressant mille supplications. Comme il n'en obtenait rien, il s'adressa à une autre statue, puis à une troisième, leur peignant sa détresse, comme s'il eût espéré de les attendrir. Quelqu'un lui demanda ce que signifiait ce manége. Il répondit : Quand on a besoin des hommes, on les trouve durs, froids, sourds, muets comme ces pierres: je m'accoutume ainsi à leurs usages. L'entrevue de Diogène avec Alexandre est trop connue pour que nous la rapportions ici. Nous devons également passer sous silence une foule d'anecdotes non moins connues qui allongeraient cet article, sans ajouter, ce nous semble, aucun trait saillant à la physionomie du philosophe.

Nous devons cependant rappeler quelques-unes des maximes familières de Diogène. « Riche ignorant, brebis à toison d'or. » — « Les honnêtes gens sont les portraits des dieux. » — « Vieillesse pauvre, malheur sans remède. » — « Si tu te maries jeune, c'est trop tôt; vieux, c'est trop tard. » — « Revenir sur ses pas au moment de s'embarquer, quitter la table où s'assied un grand, rompre un mariage avant de le conclure, trois louables résolutions. »

Ces sentences, où le bon, le mauvais et l'incertain s'entremêlent et se confondent, ne sont pas seulement la fidèle expression de la sagesse de Diogène, elles résument, sous ce rapport, toute la sagesse antique.

Diogène tomba, on ne sait trop comment, en esclavage. Il fut vendu à un Corinthien nommé Xénidas, qui l'emmena dans sa ville, où le philosophe acheva sa carrière. Diogène expira à quatre-vingt-dix ans, la même année qu'Alexandre. Les uns disent qu'il se laissa mourir volontairement en retenant son haleine; d'autres assurent qu'il mourut d'indigestion pour avoir mangé un pied de bœuf cru.

Ces deux genres de mort sont bien d'un philosophe, mais le second est plus d'un cynique.

Les géographes prétendent que Sinope a changé de place, qu'elle s'élevait autrefois sur la côte voisine, près d'un reste de temple dont nous donnons la vue dessinée par Pérelle.

Les antiquaires y désignent même le point où fut, disent-ils, la maison natale de Diogène. Et un industriel, fixé près de là, trouve des touristes assez bons enfants pour lui acheter des pierres du logis d'Isicius.

Cet industriel est de la force de celui d'Athènes, qui proposait des fragments du tonneau de Diogène à M. de Chateaubriand.

L'un et l'autre n'ont qu'un rapport avec l'ancien philosophe : ils sont de l'école des cyniques.

AUG. C.....



Vue de la côte de Sinope.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE FRANCE DE 1802 A 1815.

LA LÉGION-D'HONNEUR,

SON INSTITUTION, SA SPLENDEUR, SES CURIOSITÉS,

Par Alex. Mazas, ancien officier d'état-major, auteur des *Grands capitaines français*, etc. (1).

ORIGINE ET INAUGURATION DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

Un dîner à la Malmaison. Dialogue entre Bonaparte, Monge et Denon. Premier ballon d'essai. La Légion-d'Honneur au Conseil d'Etat, au Tribunat et au Corps législatif. Les opposants. Une épigramme de Moreau. La distribution des croix aux Invalides et au camp de Boulogne. Les œillets rouges. Le livre de M. Mazas.

Bonaparte était encore premier Consul, et habitait le château de la Malmaison avec Joséphine, tandis que ses victoires lui préparaient la couronne impériale, et que ses architectes lui restauraient le palais de Saint-Cloud.

Un lundi soir du mois de février 1802, le vainqueur de Marengo rentra, après six heures, à la Malmaison. On se mit à table; on dîna en petit comité, et, après le dîner, la compagnie se sépara en deux cercles.

(1) Un fort volume in-8°. Paris, Dentu, éditeur, Palais-Royal.

Mme Bonaparte resta dans le salon de famille, avec les dames invitées et quelques hommes, entre autres M. de Ségur, « ancien colonel des dragons de Noailles, alors sénateur, et, plus tard, grand maître des cérémonies », un des personnages aimables de ce temps-là.

Le premier Consul entraîna dans la salle dite du Conseil, décorée de trophées de guerre par Percier, Monge, inspecteur de l'Ecole Polytechnique, le général Duroc, Didelot, conseiller d'Etat, Denon, directeur du Musée, et Arnault, le poëte tragique.

Tous se rangèrent devant Bonaparte, et celui-ci, parlant debout, selon son usage, dit au savant Monge :

— Je ne vous ai pas aperçu hier aux Tuileries, à la grande réception des ambassadeurs.

L'inspecteur de l'Ecole Polytechnique s'excusa sur les travaux qui avaient pris toute sa journée.

— Je reconnais là votre zèle, reprit le Consul ; mais vous avez manqué un beau coup d'œil. Grâce à la paix, tous les représentants des puissances étaient là, parés des rubans et des plaques des différents ordres du monde. Comment avez-vous trouvé ce tableau, Denon ?

— Merveilleux ! Rien n'habille un homme comme ces couleurs tranchantes et ces croix émaillées.

— Préjugé d'artiste ! dit le républicain Monge ; ces décorations sont de véritables hochets.

— Hochets tant que vous voudrez, poursuivit Bonaparte ; l'humanité les admire et les aime ; ils sont à ses yeux les signes ostensibles de la grandeur. Abordons franchement la question. Les distinctions plaisent à tous les hommes ; les Français en sont passionnés : tel a toujours été leur caractère. Savez-vous avec quoi Louis XIV a pu tenir tête à l'Europe entière, liguée contre la France ? Avec la monnaie de la croix de Saint-Louis !

Et le premier Consul développa cette pensée avec une chaleur extraordinaire, en homme versé dans les moindres détails de notre histoire, et qui avait déroulé avec le général Clarke, aux conférences d'Udine, la généalogie de toutes les grandes familles de l'Europe.

— Eh bien ! il faut rétablir la croix de Saint-Louis, dit ironiquement Monge, ancien membre de la Commission qui l'avait abolie en 1793.

Bonaparte ne répliqua pas un mot. Il regarda le savant d'une façon toute particulière, en se disant, sans doute, à part lui :

— Au lieu d'exhumer un ordre mort, j'en fonderai un nouveau, que tu porteras le premier.

Puis, rentrant dans le petit salon :

— Il est temps, dit-il, de rejoindre ces dames.

Le ballon d'essai était lancé. Le premier Consul attendit deux mois.

Au bout de ce temps, dans un Conseil auquel assistaient, avec les trois consuls, Lucien, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Berthier et plusieurs grands politiques, il parla, pour la seconde fois, de l'importance des décorations, et annonça son projet de créer un ordre analogue à ceux qui existaient en Europe. Cambacérès et Regnaud l'appuyèrent vigoureusement. Celui-ci ferma la bouche aux opposants républicains, en disant que les Etats-Unis avaient complété leurs institutions démocratiques par l'ordre de Cincinnatus.

Le 4 mai suivant, Rœderer lut au Conseil d'Etat le *projet d'institution de la Légion-d'Honneur*. Bonaparte en expliqua les motifs dans une improvisation qu'il termina par ces mots :

— La Légion-d'Honneur sera le commencement de la réorganisation de la France.

C'était déclarer que tout était à refaire, et poser la croix à la clef de voûte du futur Empire.

Le général Matthieu Dumas demandant que la décoration fût exclusivement militaire, le vainqueur de Marengo riposta en exaltant la valeur civile, intellectuelle et morale, par des raisons sans réplique dans une bouche comme la sienne.

Aux séances qui suivirent, il fut plus éloquent et plus décisif encore.

Néanmoins, le projet ne fut sauvé de l'ajournement que par quinze voix contre neuf.

Au Tribunat, il fut adopté par cinquante-six voix contre trente-huit, et, au Corps législatif, par cent soixante-six contre cent dix, c'est-à-dire à cinquante-six voix de majorité seulement.

Encore la Légion-d'Honneur ne devait-elle être organisée que deux ans après, lorsque les finances de l'Etat permettraient de la doter d'une rente de six millions.

Pendant ces deux années, l'opposition se donna beau jeu. De tous les extrêmes de l'opinion, les brocards pleuvaient sur l'étoile, avant qu'elle fût éclose au firmament.

— Patience ! patience ! disait Bonaparte, ne portera pas qui voudra le signe de l'honneur. Ceux qui s'en moquent aujourd'hui le solliciteront demain. Il deviendra l'ambition de tout le monde en Europe.

Moreau se distinguait à la tête des satiriques. A la fin d'un repas qu'il donnait, en 1803, il fit venir son cuisinier, et lui dit, devant tous ses convives :

— Je suis content de toi, Michel ; je te décernerai une casserole d'honneur.

On conçoit que Bonaparte n'ait jamais oublié cette injure.

Mme de Staël, Benjamin Constant, M. de Montlosier payèrent de l'exil leurs sarcasmes contre la Légion-d'Honneur.

Et cependant le jour arriva

> Où l'astre, achevant sa carrière,
> Versa des torrents de lumière
> Sur ses plus grands blasphémateurs.

Ce jour-là, Bonaparte n'était plus premier Consul ; Napoléon était Empereur et maître du monde !

Le 14 juillet 1804, à l'heure même où l'ancienne société avait croulé avec les murs de la Bastille, la société nouvelle se releva avec la Légion-d'Honneur.

Le 14 tombant un samedi, la cérémonie fut remise au lendemain dimanche.

Elle eut lieu dans la chapelle des Invalides, à la place où repose aujourd'hui Napoléon, — sous les auspices de la religion et du clergé, devant l'autel, qui est la pierre angulaire de toute institution durable.

Après une grande revue au Carrousel, l'Empereur arriva à cheval aux Invalides, à travers une foule innombrable. Il monta au trône qui l'attendait dans le chœur. Dans une tribune en face, étaient l'impératrice Joséphine et sa fille Hortense, mariée, depuis deux ans, à Louis Bonaparte. L'église se remplit de tous les dignitaires et de toutes les sommités de la France. Sur les dix-huit maréchaux de l'Empire, quatre seulement étaient loin de là, dans les champs de bataille. Le cardinal Caprara dit la messe, comme représentant du cardinal Dubelloy, archevêque de Paris, qui avait apporté ses quatre-vingt-quatorze ans au rendez-vous.

Après l'évangile, un homme se leva ; c'était le grand chancelier de l'ordre, M. de Lacépède, de l'Institut, le continuateur de Buffon. Napoléon avait voulu placer l'i-

telligence au sommet de la Légion-d'Honneur. Lacépède prononça le discours d'inauguration, et fit l'appel nominal des grands officiers, qui prêtèrent devant le trône le serment des statuts.

Puis l'Empereur se couvrit, parla à son tour, — comme il parlait en ces circonstances ; — et, lisant la formule du serment aux légionnaires, il leur cria :

— *Vous le jurez ?*

Tous répondirent d'une seule voix :

— *Je le jure !*

L'office achevé, on apporta aux pieds du trône deux larges bassins, l'un d'or, contenant les croix d'or des officiers ; l'autre d'argent, contenant les croix d'argent des simples membres. Les attributs et la devise étaient les mêmes pour les deux insignes : les drapeaux en faisceau, l'effigie de Napoléon, et les mots *Honneur et Patrie*, empruntés à la vieille gloire monarchique.

M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, prit une croix de chaque métal, et les remit à M. de Talleyrand-Périgord, grand chambellan ; celui-ci les passa à Louis Bonaparte, connétable de l'Empire, et ce dernier les fixa sur la poitrine de Napoléon.

Trois salves d'acclamations ébranlèrent les voûtes de l'église.

Alors la distribution commença.

Les soldats invalides ouvrirent la marche.

Puis vinrent les membres de l'Institut, étrennant l'habit à palmes qu'ils ont conservé.

C'étaient : Monge, cet ennemi des hochets, qui reçut avec joie celui de grand-officier (1) ; Berthollet, Vauquelin, Guyton-Morveau, les chimistes ; Cassini, Costaz, Lagrange et Prony, les géomètres ; Laplace, Fourier et Legendre, les mathématiciens ; Méchain, Lalande et Delambre, les astronomes ; Bossut, le professeur du génie ; Barthez, Fourcroy, Pelletan, Hallé, Sabatier, Pinel et Portal, les médecins et chirurgiens ; Haüy, le minéralogiste ; Parmentier, le vulgarisateur de la pomme de terre ; Adanson, Jussieu et Thouin, les botanistes ; Geoffroy Saint-Hilaire, Daubenton et Cuvier, les grands naturalistes ; Lefebvre-Gineau, le physicien ; Buache, le géographe : Conté, le mécanicien, l'inventeur des crayons ; Mongolfier, l'administrateur des Arts et Métiers ; l'ombre de La Harpe, décoré et mort six mois avant l'inauguration ; les littérateurs Collin d'Harleville, Boufflers, Chénier, Andrieux, Suard, Lebrun, Fontanes, Legouvé, Arnault, Anquetil, Larché, Bitaubé, Dacier, Laporte-Dutheil, Ameilhon, Anquetil-Duperron, Pastoret, Danse de Villoison, Sylvestre de Sacy, Levesque, Gosselin, Champagne, etc., etc. ; les artistes : David, Van Spaendonch, Vincent, Regnault, Visconti, Valenciennes, Ménageot, Redouté, Lagrenée, Vien, Houdon, Pajou, Moitte, Dejeoux, Gaudoin, Denon, Lesueur, Gossec, Grétry, Méhul, Monsigny, Paësiello, etc., etc. (2).

Après les savants, les littérateurs et les artistes, on appela les militaires, parmi lesquels s'avança le tambour Mazan, du 14e de ligne, qui avait gagné des baguettes d'honneur à l'armée des Alpes.

(1) Les puritains farouches qui avaient le plus hautement combattu la décoration s'en parèrent avec reconnaissance : Berlier, Savoye-Rollin, Thibeaudeau, Chauvelin, etc.

(2) On décora peu de temps après Bernardin de Saint-Pierre et Daunou. Napoléon effaça de sa main sur la liste les noms de Parny et de Naigeon. On cite, parmi ceux qui refusèrent la croix, Lemercier, Delille, l'amiral Truguet et le général Lafayette. Le Nestor de l'armée française, le maréchal de Rochambeau, accepta sa nomination avec reconnaissance.

Un *Te Deum*, de Lesueur, couronna la distribution des croix. Il y eut le soir concert aux Tuileries, illumination générale et feux d'artifice sur le Pont-Neuf.

Mais, l'armée n'ayant pu venir aux Invalides, Napoléon alla la trouver à Boulogne. Cette seconde fête valut la première.

Le 16 août, à dix heures du matin, l'Empereur, en simple uniforme de chasseur à cheval, prit place au camp de de Boulogne, sur le fauteuil en bronze de Dagobert, — qu'on voit aujourd'hui au Musée des souverains. Du haut de ce trône, il embrassait du regard la rade, les deux camps et les batteries, le port de Vimeux, et les côtes d'Angleterre.

Toutes les foudres de l'artillerie annoncèrent le défilé.

Les croix étaient amassées dans de vieilles armures, parmi lesquelles figuraient les casques et les cuirasses de Duguesclin et de Bayard.

Au roulement de dix-huit cents tambours, soixante mille hommes se mirent en marche ; et, les légionnaires, quittant leurs rangs, vinrent, l'un après l'autre, recevoir la croix de la main de Napoléon.

La réponse au serment : — *Je le jure !* retentit jusqu'aux falaises et aux coteaux voisins, occupés par une armée de curieux plus immense que l'autre.

Un épisode magique, un coup de théâtre providentiel, termina la journée. Tandis que les troupes de terre opéraient leur mouvement, la flotte française, sous les ordres de l'amiral Magon, parut sur les eaux courroucées, en face de l'escadre anglaise, et, après une vive canonnade engagée de part et d'autre, dispersa les navires ennemis et entra en triomphe dans la rade de Boulogne.

De tels spectacles étaient faits pour désarmer l'opposition et absorber les épigrammes. On ne vit plus apparaître contre la croix que la manifestation des œillets rouges. Encore était-elle à l'avantage plutôt qu'au détriment de la nouvelle institution.

Les factionnaires devaient porter les armes aux décorés ; quelques jeunes gens trouvèrent agréable de mettre à leurs boutonnières des œillets rouges, et de provoquer le salut militaire par ce trompe-l'œil.

Plusieurs soldats, dupés ainsi, se plaignirent énergiquement. Des rapports sévères en furent la conséquence, et Napoléon ordonna au ministre de la police de prendre les mesures les plus rigoureuses.

— Certainement, répondit Foucher, avec esprit, ces jeunes étourdis méritent une punition ; — mais attendons-les à l'automne, qui approche. Les œillets passeront, et le ruban restera.

Ce mot charmant et prophétique calma l'Empereur. Les œillets disparurent, en effet, à la chute des feuilles, — et quand ils reparaissent aujourd'hui aux boutonnières, les factionnaires ne s'y trompent plus.

Telle fut l'origine et telle fut l'inauguration de la Légion-d'Honneur.

Nous n'avons eu besoin, pour retracer ce tableau trop peu connu, et qui intéressera tant de monde, que de résumer les trois premiers chapitres du grand ouvrage que notre collaborateur, M. Mazas, vient de consacrer à l'histoire d'une institution immortelle comme son fondateur.

Le moment était arrivé, en effet, d'écrire cette page illustre de nos annales. La création de l'Empereur, après quatre révolutions qui ne l'ont pas même ébranlée, est aujourd'hui tellement consacrée et enracinée en France et en Europe, qu'on n'y dit plus : la *croix de la Légion-d'Honneur*, mais simplement la *croix*, la croix par excellence !

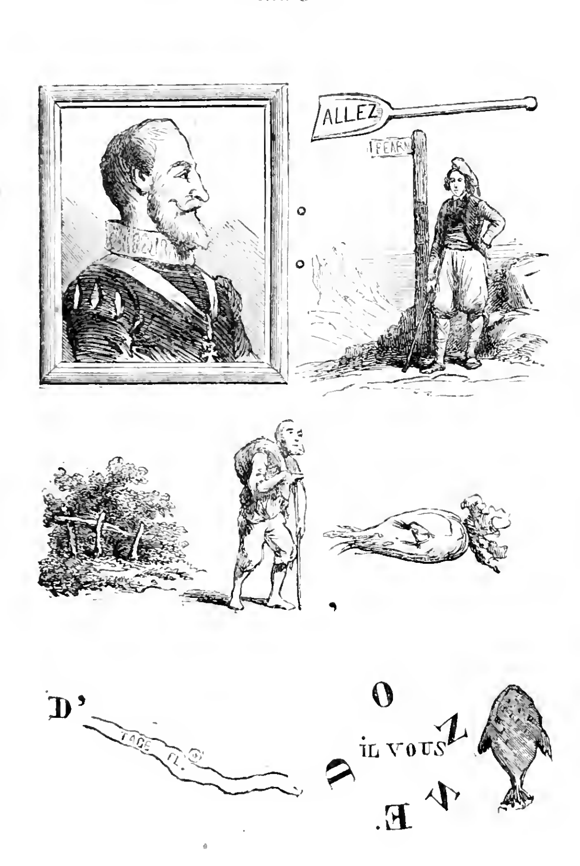
Nul n'était mieux placé que M. Mazas pour accomplir la difficile et noble tâche qu'il s'est donnée. Officier distingué des dernières campagnes de l'Empire, historien émérite des anciennes gloires françaises, membre à double titre, et par l'épée et par la plume, de l'ordre qui attendait un historiographe; mêlé par les circonstances de de sa vie à toutes les illustrations et à tous les événements de ce siècle, doué d'une mémoire tellement prodigieuse, qu'elle est comme une seconde vue, dans la cécité qui résulte de ses longs travaux, il a condensé toute l'histoire de la Légion-d'Honneur, — c'est-à-dire la plus belle histoire de France de 1802 à 1815,— en vingt chapitres, qui sont autant de chefs-d'œuvre de vérité, d'impartialité, d'intérêt, de curiosité, et de style simple, ferme et concis. Les récits de batailles de l'auteur effacent tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. Les militaires s'y reconnaîtront avec enthousiasme, et se sentiront enfin jugés par leur pair. Mais comme la Légion-d'Honneur embrasse toutes les distinctions : les savants, les écrivains, les artistes, les administrateurs, les bienfaiteurs de l'humanité, les familles où la croix se lègue comme un trésor, les curieux et les gens du monde eux-mêmes, trouveront la même instruction et le même charme dans ce volume plein de faits et de variété.

Quant aux légionnaires dignes de ce nom, chacun verra son livre d'or dans l'ouvrage de M. Mazas, et le placera au premier rang dans sa bibliothèque historique.

Jamais publication n'aura mieux mérité le succès, mais jamais aussi publication ne l'aura obtenu plus sûrement.

P.-C.

RÉBUS.



L'AMI SOLEIL.

A Eugène Renaud.

En fait d'amis, il n'en est guère
Dont la pensée, à mon réveil,
Me soit si douce et si légère
Que celle de l'ami soleil!
Donnant sans jamais rien reprendre,
Sans même se faire prier,
Des humains, qui ne peuvent rendre,
Il est l'éternel créancier.

Sans lui, le ciel fait triste mine
Et fond en pleurs dans son ennui.
Quand il revient, tout s'illumine,
Et l'arc-en-ciel brille pour lui.
Avec ses rayons secourables,
L'ami soleil par tous pays,
Aux sauvages, aux pauvres diables,
Économise des habits.

Il met la vigueur dans nos veines
Et le courage dans nos cœurs;
Dans nos amours et dans nos peines
Il combat et nous fait vainqueurs!
Dans le salon, quand il regarde,
Il rajeunit les vieux tableaux,
Et fait chanter, dans la mansarde,
Les enfants avec les oiseaux.

Pour la terre, sa vieille femme,
C'est un mari des plus constants.
Quand ils s'embrassent, quelle flamme!
On croirait qu'ils n'ont que vingt ans!
Avec eux tout se renouvelle,
Le champ, le pré, l'arbre fruitier,
Et pendant leur noce éternelle,
C'est la noce du monde entier!

C'est lui qui donne à la jeunesse
Les premiers élans de fierté;
C'est lui qui verse à la vieillesse
Le vin, le rire et la santé.
On dit qu'au ciel, dans la lumière,
Les anges aiment son ardeur;
Il est bien avec Dieu le Père
Qui l'a fait son ambassadeur!

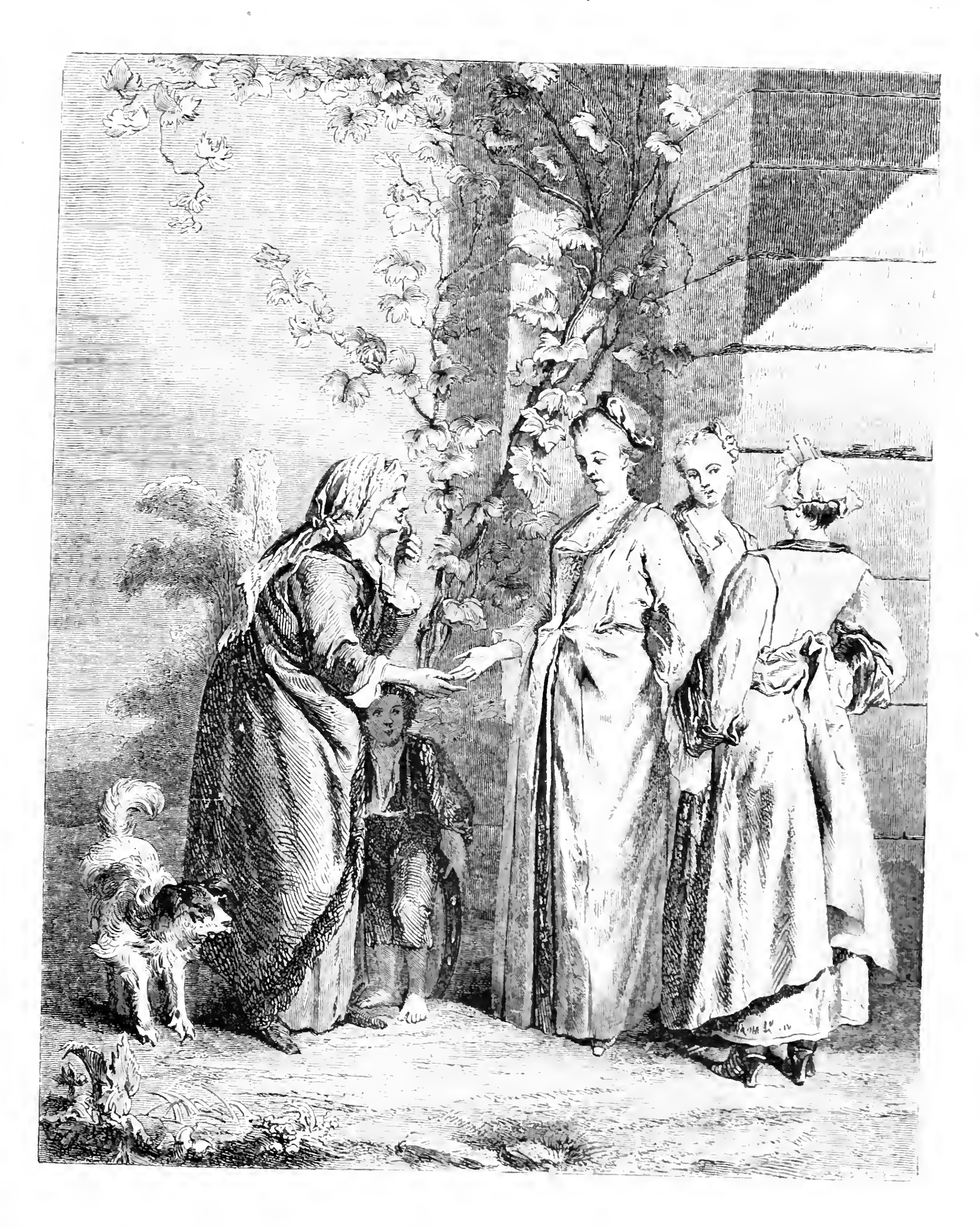
Quand l'un de nous se sent malade,
Il demande l'ami soleil;
En recevant son accolade,
Il retrouve un teint plus vermeil.
Mais si le Ciel veut qu'il succombe,
S'il doit partir malgré nos pleurs,
Tous les jours, visitant sa tombe,
L'ami soleil y met des fleurs.

ÉDOUARD PLOUVIER.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

WATTEAU.



La diseuse de bonne aventure, d'après le tableau de Watteau Gravure de M. J. Fagnion.

En France, depuis deux siècles, la poésie et la peinture, se donnant la main, ont toujours voyagé de concert dans le chemin du génie, tantôt couronnées du laurier antique, tantôt couronnées de roses mondaines; tantôt sévères et le front levé, tantôt folâtres et souriantes. La même grandeur, la même force ou la même grâce les dominent ensemble. Le Poussin, Lesueur, Champaigne et Lebrun font bien pendant à Corneille, Molière, Boileau et Racine. Pour La Fontaine, il n'a point de pendant, mais il a été lui-même un poëte et un peintre. Au dix-huitième siècle, la grandeur et la naïveté s'effacent. Voltaire, qui n'est poëte que par ses grâces légères, est né en même temps que Watteau ; c'est le même feu et le même caprice. Vers la fin du siècle, Greuze et Florian apparaissent au même horizon. Bientôt David et Prudhon viennent lutter noblement avec Marie-Joseph Chénier et André Chénier. A cette heure, qu'il y a cent poëtes qui vont au hasard, n'y a-t-il pas aussi cent peintres qui vont à l'aventure? L'inspiration passe dans le vent, dans le rayon de soleil, dans le parfum des roses; les peintres et les poëtes la recueillent avec le même amour.

Au dix-huitième siècle, Fontenelle a soutenu un curieux paradoxe sur l'inspiration : selon lui, l'inspiration est un baromètre qui varie, qui monte au génie, ou qui descend à la bêtise, selon l'inconstance du temps. Fontenelle affirme que tous les génies du grand siècle ont été illuminés par un soleil de feu, qu'ils ont grandi sous des saisons sans nuages, mais çà et là embellies par des orages magnifiques; il ajoute qu'à l'aurore du dix-huitième siècle, le soleil était plus doux, le ciel plus gai, les roses plus abondantes. Jamais on n'avait vu tant de jardins en France, jamais vents si légers n'avaient secoué dans l'air de si enivrants parfums. C'était une féerie, tout le monde souriait; la grâce française devenait coquette et recherchait l'éclat des couleurs.

Watteau avait deviné son siècle, à moins que le dix-huitième siècle n'ait été une copie de Watteau. Ainsi la belle Louise d'Orléans donnait des fêtes galantes, étudiées sur celles du peintre.

Antoine Watteau est Flamand ou Français, à votre gré. Il est né à Valenciennes, quand cette ville était tour à tour du domaine de Louis XIV et des Pays-Bas. Mais malgré les brumes de la Flandre, les fumées de la bière ou du tabac, le spectacle des kermesses, il est devenu un peintre tout parisien, le peintre de la galanterie, toutefois avec un heureux souvenir de la Flandre coloriste. Il est né en 1684, à l'heure où le roi de France bombardait Luxembourg. Sa famille était pauvre, cela va sans dire. On le mit à l'école, tout juste le temps qu'il faut pour ne rien savoir. Il n'a jamais lu et écrit qu'à grand' peine, mais là n'était pas sa science. Il apprit de bonne heure, dans un tableau, à déchiffrer le génie, à copier d'un joli trait la face égayée de la nature. Il y avait eu des peintres dans sa famille, entre autres un grand-oncle, mort à Anvers sans laisser d'héritage. Aussi le père de Watteau ne penchait guère pour la peinture; cependant il était de ceux qui laissent ici-bas les hommes et les choses aller leur train. On laissa donc faire Watteau. Or, Watteau était né peintre; Dieu lui avait donné le feu du génie, si-non le génie. Son premier maître fut le hasard, le plus grand de tous les maîtres après Dieu. Son père habitait le haut d'une maison à pignon sur rue; Watteau avait plus souvent le nez à la fenêtre que dans un livre, il aimait à se distraire au spectacle varié de la rue. Tantôt c'était la fraîche paysanne flamande qui chassait au marché son âne devant elle, tantôt c'étaient les fillettes du voisinage qui jouaient au volant durant les beaux soirs. Paysanne et fillette se dessinaient avec un trait original dans la mémoire de l'écolier; il admirait déjà l'indolente naïveté de l'une, la grâce gazouillante de l'autre. Il avait bien aussi en regard quelque allègre voisine, comme il y en a partout; mais pour lui le spectacle le plus attrayant, c'était quelque troupe errante de baladins ou comédiens de campagne. Les jours de fête, il arrivait que les marchands d'élixir, les diseurs de bonne aventure, les conducteurs d'ours et de serpents à sonnettes, s'arrêtaient sous sa fenêtre : ils étaient sûrs d'un spectateur. Watteau tombait tout d'un coup dans une rêverie profonde, à la vue de Gilles et de Colombine sur l'estrade; rien ne pouvait l'arracher à ce plaisir, pas même sa voisine; il souriait aux grotesques coquetteries d'Isabelle, il riait à perdre haleine des quolibets de Scaramouche. On l'a vu plus d'une fois assis sur la fenêtre, les jambes en dehors, la tête inclinée, se retenant à peine, ne perdant pas un mot et pas une gentillesse. Que n'eût-il pas alors donné pour être le compagnon de Colombine? Hélas! ce bonheur n'était pas fait pour lui. Colombine descendait de l'estrade, Gilles redevenait Gilles comme devant, le théâtre était renversé, que Watteau regardait encore; mais il s'attristait peu à peu; ses amis allaient partir, partir sans lui, avec leurs robes de gaze, leurs écharpes à franges d'or, leurs dentelles d'argent, leurs culottes de soie et leurs quolibets. « Ceux-là sont bien heureux! disait-il; ceux-là vont courir le monde avec la gaieté, ils vont jouer la comédie à tous les vents, sans soucis et sans larmes. » Par ses yeux de douze ans, Watteau ne voyait pas que sous chaque sourire d'Isabelle il y avait une larme dévorée. Watteau semble avoir toujours vu par les mêmes yeux : son regard, séduit par le trait et la couleur, n'est pas descendu jusqu'à l'âme. C'est un peu la faute de son temps. En peignant des reines de comédie ou des dryades d'opéra, qu'avait-il à débattre avec le cœur, les larmes, le sentiment?

Quand les baladins étaient partis, il crayonnait sur les grandes marges de la *Vie des saints* le profil de Gilles, l'ébahissement d'un badaud, une des scènes grotesques du théâtre en plein vent. Comme il s'enfermait souvent avec ce livre, son père, l'ayant surpris plus d'une fois rêveur et mélancolique, s'imaginait qu'il tournait à la religion. Mais il découvrit bientôt que Watteau n'aimait l'in-folio qu'en raison du papier blanc et non pas du texte. Il porta le livre à un peintre de la ville. Ce peintre, tout mauvais qu'il était, fut frappé de la grâce originale de certaines figures de Watteau; il sollicita la gloire de devenir son maître. Dans l'atelier du bonhomme, Watteau ne désapprit pas trop ce qu'il savait, quoiqu'il fit des saints et des saintes à la douzaine. De cet atelier il passa dans un autre plus profane et plus à son gré. La mythologie était le grand livre du lieu : Watteau avait trouvé la porte de son Eden.

Il n'avait pas vingt ans quand il partit pour Paris avec son maître. L'Opéra, dans ses plus beaux jours, appelait à lui toutes les mains légères de la peinture. A l'Opéra, Watteau jeta à tort et à travers les flammes de son pinceau : montagnes, lacs, cascades, forêts, rien ne l'effrayait, pas même les Camargo qu'il prenait pour modè-

(1) Voyez les tables générales et les tables particulières.

Ce charmant portrait du plus charmant peintre de l'école française est donné à nos lecteurs, avec deux chefs-d'œuvre de Watteau, — comme avant-goût d'une étude prochaine sur les ouvrages si fins et si élégants de notre collaborateur M. Arsène Houssaye, et d'une série des plus exquises merveilles du pinceau de l'artiste de Valenciennes. (*Note de la rédaction.*)

les. Il finit par s'apprivoiser dans cette cage de gais oiseaux voltigeants et chantants. M[lle] La Montagne, une danseuse qui n'avait pas grand'chose à faire, daigna accorder au petit barbouilleur flamand la grâce de se laisser peindre par lui.

Il quitta l'Opéra avec son maître, une fois le nouveau décor fini. D'ailleurs Gillot, le grand créateur des faunes et des naïades, y était revenu plus flambant que jamais. Le maître retourna à Valenciennes. Watteau demeura à Paris, voulant s'abandonner à sa bonne ou mauvaise fortune. De l'Opéra il passa dans l'atelier d'un peintre religieux, qui fabriquait à juste prix des saints Nicolas pour Paris et la province. Watteau fit donc des saints Nicolas. « Mon pinceau, disait-il, fait pénitence. » L'Opéra lui souriait toujours; là il pouvait se laisser aller à toutes les extravaganees de sa verve ; mais à l'Opéra son maître et lui avaient cédé le pas à Gillot: celui-ci ne devait céder le pas à qui que ce fût.

Watteau alla à lui : « Je passe mes beaux jours à faire des saints Nicolas qui ne sont guère catholiques; je regrette l'Opéra, qui m'enchantait; ne pourrais-je donc pas, grâce à vous, retourner à mes satyres et à mes naïades? » Watteau craignait un refus, mais Gillot le rassura bien vite. « Tu es un garçon d'esprit, lui dit-il, on s'en souvient à l'Opéra. Sois donc le bienvenu. Si tu n'as pas de gîte, viens loger dans ma maison. Mon vin, mon pinceau, tout cela est à toi de moitié. En avant sur l'échelle, comme les peintres d'enseigne. »

A l'Opéra, Watteau retrouva tous ses jolis caprices. Les dieux et demi-dieux païens se ranimèrent sous son pinceau folâtre, fantasque et féerique.

Il passa de l'Opéra au Luxembourg, où l'appelait Claude Audran. Audran était le plus célèbre peintre d'ornements; mais, s'il fallait une figure parmi les guirlandes et les festons, Audran n'y pouvait rien faire. Il avait pensé avec raison que la main légère de Watteau lui serait d'un grand secours. Watteau jeta çà et là, dans les ornements, de ravissantes figures allégoriques : Cupidon, Silène, Diane, les Grâces, la Musique, la Peinture, la Poésie. Malgré tous ces légers chefs-d'œuvre, il n'avait encore ni renommée ni argent comptant; mais après tout il n'était plus à plaindre, il habitait un palais, il dînait tous les jours, il allait le soir se délasser par quelque promenade avec son ami Gillot. Et puis, au Luxembourg, il peignait en regard des œuvres de Rubens et de Van-Dyck. « L'Opéra m'a gâté, disait-il; j'avais le génie flamand ; j'ai bien encore la couleur, mais qu'ai-je fait du trait naïf? J'ai la fureur d'avoir de l'esprit partout, même dans mes paysages. J'ai peint trop de fois les trois Grâces pour bien peindre une femme. » Voilà ce qu'il disait en voyant l'œuvre des grands maîtres; mais, quand son regard revenait à sa peinture, il souriait avec orgueil aux adorables caprices de son génie original. « Qui sait? reprenait-il, qui sait? »

Il eut le mal du pays; il voulut revoir les pignons de Valenciennes, le seuil de la maison paternelle, cette cheminée silencieuse où sa mère l'avait bercé, ce champ de colza où son père lui avait dit adieu, ce grand diable de moulin dont l'aile agitée lui avait fait au loin un dernier signe d'ami. Il partit dans la patache ; il retrouva tous ses amis, le moulin le premier. « Je veux vivre dans mon pays, » dit-il en respirant de toutes ses forces l'air natal. Après avoir embrassé tout le monde, jusqu'à la servante, qui ne l'avait jamais vu, mais qui pleurait aussi, Watteau jeta un fagot dans l'âtre, quoiqu'on fût aux plus beaux jours de juillet. « Tu perds la tête, Antoine, dit le père.— Laisse-le faire, dit la mère ; notre grand-oncle avait bien d'autres caprices. » Watteau alluma le feu, fit asseoir sa mère dans le vieux fauteuil, mit les besicles au nez de son père, donna un bâton enflammé à sa petite sœur et pria la servante de mettre la cafetière au feu. Le chat vint de lui-même faire la roue près des chenets. « A merveille, dit Watteau, mais je ne l'aurais pas oublié. — Il est fou, dit le père avec inquiétude. — Non, non, » dit la mère, qui croyait comprendre et qui souriait avec une tendresse sereine. Quand Watteau vit tout le monde à sa place, il ouvrit de grands yeux, il contempla encore une fois ce tableau tout patriarcal qui le ramenait à son enfance; un bon sourire d'autrefois, un peu attristé comme le souvenir, épanouit sa figure pâlie. « C'est bien cela, voilà le feu qui flamboie, mon père qui lit l'almanach, ma mère qui regarde ses enfants, la servante qui range et qui dérange, le soleil qui promène son rayon, la cafetière qui babille, la vieille horloge qui marque le pas du temps; c'est bien cela : j'ai retrouvé le vrai tableau de ma vie. — Cependant, disait-il le lendemain, d'où vient donc qu'il manque quelque chose au tableau? Il y manque mon cœur de quinze ans. J'ai perdu toute la simplicité de mon cœur, je me suis laissé dominer par la gloire, par le bruit. Mon cœur est inquiet et agité comme Paris : rien ne pourra l'apaiser. Mon théâtre n'est plus ici; j'y mourrais d'ennui en moins de six semaines. »

Quelques jours après, Watteau retournait à Paris, emportant larmes et bénédictions. A l'heure du départ, sa pauvre mère était abattue et défaillante. « Adieu, mon ami, dit-elle d'une voix étouffée ; adieu. J'ai le pressentiment que tu ne me verras plus. Tu aurais dû faire mon portrait. — Il est là, dit Watteau, en frappant son cœur de la main. Dès mon retour à Paris, j'en prendrai copie sans peine. » Il était parti sur ces paroles. Quand il vit s'éloigner sa ville natale, les riches campagnes de Flandre, le dernier clocher et le dernier moulin de son pays, il se sentit plus triste que jamais; la figure souffrante de sa mère était toujours sous son regard attendri. « La pauvre femme mourra bientôt, » pensait-il avec douleur. Watteau cependant mourut avant sa mère.

Il retourna chez Audran peindre des figures d'arabesques; il consacra ses veilles et ses heures perdues à un tableau pour le prix stérile de l'Académie. Ce tableau, tout le monde l'a vu: c'est le *Pèlerinage à Cythère*, une féerie dans l'art. L'Académie, qui n'était pas trop académique ce jour-là, daigna couronner Watteau ; elle fit plus, elle lui donna le titre d'académicien comme *peintre des fêtes galantes*. Watteau, jusque-là obscur et pauvre, eut bientôt de la gloire et de l'argent à jeter par la fenêtre. Il devint le peintre à la mode, mais seulement à la mode parmi les hommes. Les femmes ne furent jamais de son parti; peut-être parce que les figures de ses tableaux leur faisaient beaucoup de tort, peut-être parce qu'il était misanthrope. Sa tête, d'ailleurs, contrastait singulièrement avec son génie. Il avait le trait dur, l'air sombre, la face pâle. Il n'allait qu'à grand' peine dans le monde, où il n'était ni galant ni beau parleur. Il ne pouvait faire fortune parmi les femmes; mais les roués prônaient partout Watteau.

Pour la première fois de sa vie, il eut enfin un logis et des meubles à lui; il avait longtemps rêvé ce petit bonheur, mais ce bonheur-là ne fut qu'une calamité. Son logis devint en peu de mois le refuge de tous les curieux et de tous les oisifs en beaux-arts. Le premier venu demandait un dessin, quelquefois son portrait. Bientôt, obsédé par les importuns, il alla encore demander l'hospitalité, cette fois à M. de Crozat. C'était un mauvais peintre grand

seigneur qui avait une galerie ; or, tous les visiteurs demandaient à voir Watteau, comme le tableau le plus curieux de la galerie. Le pauvre peintre s'en alla ailleurs, chez son ami le chevalier Vleughels, plus tard directeur de l'Académie de Rome. Dans sa nouvelle demeure, il eut enfin un peu de loisir.

Cependant les luttes avec la misère, la soif dévorante de renommée, avaient peu à peu épuisé cette nature frêle et nerveuse, toute de feu et d'inquiétude. Il tournait de plus en plus à la misanthropie et à la solitude. Il avait été mélancolique : il devint triste ; il n'eut plus de cœur à rien ; pourtant, par habitude, il eut encore dans ses tableaux toutes les grâces légères et toutes les nonchalantes gaietés de son génie. Pour se distraire, il alla chez le prince de Condé, au château de Chantilly, peindre, par allégorie, les fantaisies du régent. Il revint à Paris, plus ennuyé et plus triste encore. D'où lui venait cette tristesse obstinée? Était-ce toujours le mal du pays? Songeait-il à faire son salut? Avait-il un amour malheureux? Rien de tout cela : il était atteint de la pire des tristesses, la tristesse sans raison. Il adorait Molière, et il allait pleurer à ses comédies, se moquant de ceux qui dépensaient leurs larmes aux tragédies de Racine. Il avait à Nogent-sur-Marne un vieil ami, le curé du pays. Il alla passer six semaines au presbytère, comme pour se recueillir. Savez-vous quel fut le fruit de ce recueillement? Il trouva que le curé avait une parfaite figure de Gilles ; ayant un si bon modèle sous les yeux, il ne put s'empêcher de faire encore des grotesques, mais toujours sans se dérider. De là datent ses plus jolis Pierrots et Pantalons. Ce fut là qu'il peignit son *Médecin*, harnaché d'un collier de cheval de charrette. Il avait le spleen, il voulut voyager. Vous ne devineriez pas où il alla avec son spleen? Il partit pour l'Angleterre. Ce fut son coup de grâce. Il en revint plus pâle et plus sombre, ennuyé de tout, même du travail, naguère son plus cher refuge.

Jusque-là, Watteau avait eu des copistes, mais pas d'élèves. A son retour de Londres, il lui vint un disciple qui ressemblait aux gentilshommes de ses *Fêtes galantes*. C'était comme un rêve de Watteau : ce disciple se nommait Nicolas Lancret.

Après quelques années d'études sans fruit, Lancret alla prier Watteau de lui donner des leçons. Watteau le fit peindre sous ses yeux. Voyant que Lancret se donnait beaucoup de peine pour le copier, il saisit le pinceau, le brisa, et dit au jeune peintre : — Puisque vous en êtes là, je vais vous bien servir ailleurs.

Ils étaient à Nogent. Watteau emmena Lancret dans la campagne. Il garda longtemps le silence. A la fin, voyant que Lancret, tout interdit, semblait insensible aux beautés de la nature, il lui parla ainsi : « Vous êtes trop Parisien, mon cher garçon, vous ne prenez jamais le temps de rien voir. Il s'agit bien de contempler un de mes tableaux pendant deux heures! Les tableaux qu'il faut voir, les voilà. Si vous n'avez pas d'yeux pour ceux-ci, prenez garde, vous ne serez jamais qu'un peintre d'éventails; vous ferez des chinoiseries sur les paravents, ou des dessus de portes verts et rouges. Mes tableaux sont des chefs-d'œuvre, je le sais ; mais qu'est-ce qu'une copie de mes tableaux? N'êtes-vous donc pas séduit en ce moment par ces lointains si doux et si tendres, par ce petit clocher qui brille au soleil, par cette prairie fuyante qui borde un étang? Mon cher garçon, songez-y bien : en copiant la nature, vous saisirez son âme, sa force, sa vie ; en me copiant, vous n'aurez qu'une nature morte. On ne saura jamais tout le temps que j'ai passé à voir trembler les feuilles, fuir les nuages, couler les fontaines; et je ne parle pas du temps que j'ai passé à voir sourire les femmes; mais ici, poursuivit Watteau en souriant, il y a eu beaucoup de temps perdu. C'est une tout autre histoire.»

Dès ce jour, Lancret eut les yeux ouverts sur la science de la peinture ; les leçons de Watteau furent si bonnes, qu'en peu de temps l'élève fut plus recherché que le maître. Au premier abord, c'était la même magie; mais, pour les yeux savants, il y avait encore loin de là à Watteau. Cependant, comme Lancret courait le beau monde, qu'il était joli garçon, qu'il avait de l'esprit et de la coquetterie, il fit presque oublier le misanthrope Watteau.

Watteau était fatigué de tout, même de la vie, mais non pas de la gloire. Quand il vit la gloire flotter de lui à Lancret, quand il sentit autour de lui l'air glacial du délaissement, il en voulut au nouveau venu, il devint jaloux, sa tristesse eut désormais une cause. Un matin, se promenant sur les quais, il vit à la fenêtre d'un marchand de tableaux une scène champêtre de Lancret. Il y avait foule devant la fenêtre, et tout le monde de s'écrier : *Quel joli watteau! quelle grâce! quel esprit! quelle magie de couleurs! Watteau s'est surpassé.* Le pauvre peintre s'éloigna, avec une flèche empoisonnée dans le cœur.

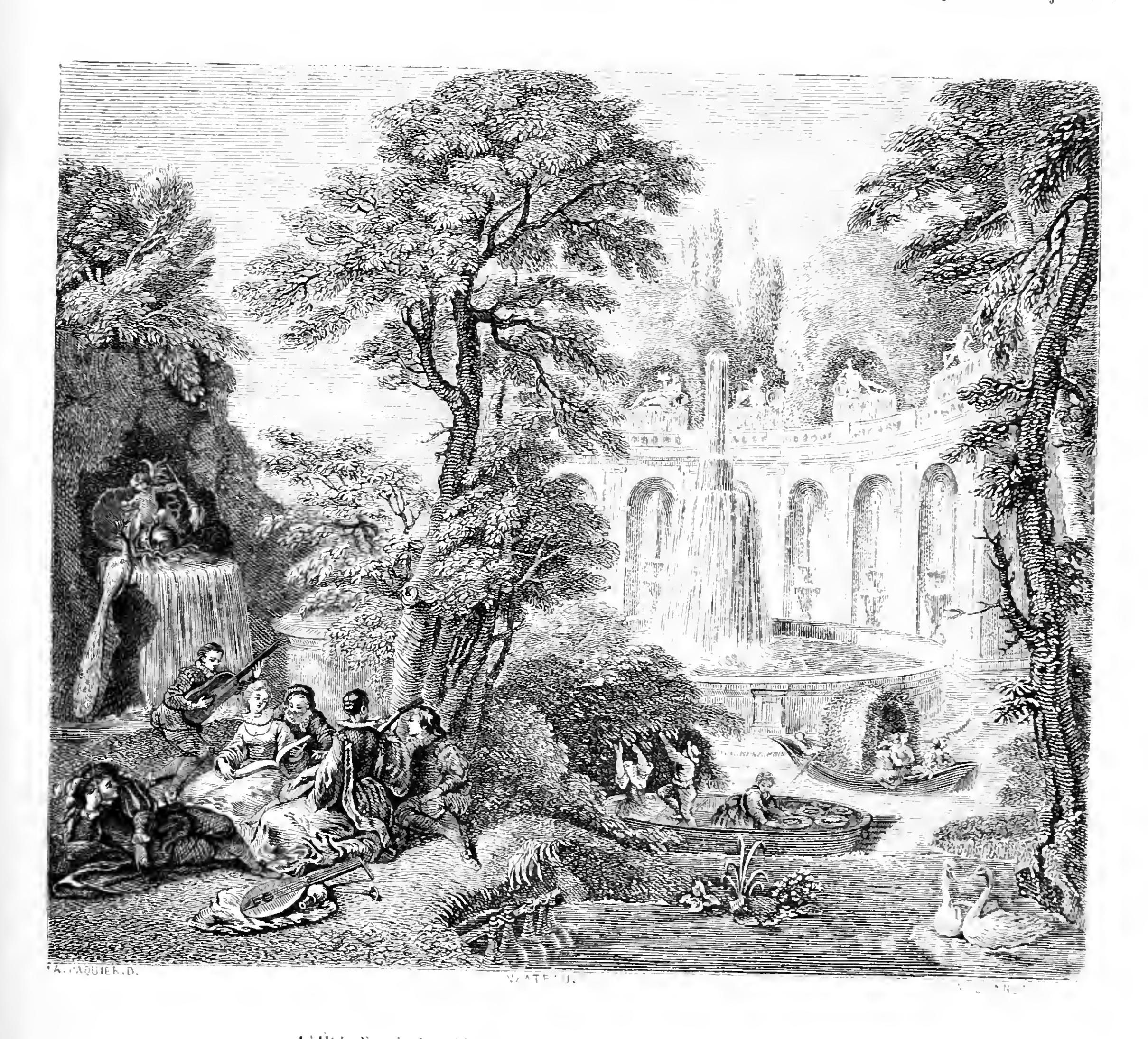
Il se retira du monde. Il alla habiter à Nogent, près de son cher curé, le Moulin-Joli, qui était la maison de plaisance de son ami Le Fèvre, intendant des Menus-Plaisirs.

Il n'alla plus guère à Paris. Dans ses derniers voyages, il peignit le plafond de la boutique de son ami Gersaint, marchand de tableaux sur le pont Notre-Dame. Selon les écrits du temps, ce plafond était un des chefs-d'œuvre de Watteau ; mais ce plafond est, à coup sûr, tombé à l'eau. Notre peintre s'affaiblissait de jour en jour. On le voyait errer tristement, matin et soir, sur les rives de la Marne. Ce n'était déjà plus qu'une ombre. Enfin, brûlé par ce feu de la gloire et du génie, qui aurait dû animer sa vie, mais qui la dévorait, il se coucha pour ne plus se relever. Sa mort fut touchante et comique à la fois. Dans la même matinée, il fit son testament et sa confession. Par son testament, il légua, qu'avait-il à léguer? des dettes : il légua ses dettes à ses quatre amis, de Julienne, Haranger, Hénin et Gersaint. Ces messieurs sont dignes de la postérité, car, en vrais amis, ils acceptèrent la succession du peintre. Tout en se confessant, Watteau n'oublia pas le péché fameux d'avoir pris le bon curé pour modèle de ses meilleurs Gilles. Le curé lui donna pourtant l'absolution. Comme il offrait à baiser au moribond un christ en ivoire, Watteau regarda ce christ avec surprise; le voyant très-mal sculpté : « Otez-moi ce crucifix, dit-il en levant les yeux au ciel, il me fait pitié; est-il possible qu'un artiste ait si mal accommodé son maître! » Ce n'est pas là le dernier mot de Watteau, mais c'est le dernier recueilli. Cependant Mme de Lambert, qui a aussi habité Nogent, rapporte ceci : « Au moment de la mort, le souvenir de son pays et de sa famille ranima son cœur. « Ingrat! « dit-il, je n'ai jamais pris le temps, dans tant de temps « perdu, de faire le portrait de ma mère. Voyons, à l'œu-« vre ! » Il traça avec l'index des traits dans le vide, s'imaginant peindre sur la toile.

Il mourut seul. Il fut enterré dans un cimetière où il ne connaissait personne. Il avait dit, peu de jours avant de mourir : « C'est triste d'être enterré là, je n'y reverrai pas âme qui vive. » On n'ira jamais chercher l'ombre de Watteau au cimetière de Nogent-sur-Marne ; comme tous les grands maîtres, Watteau repose dans ses œuvres (1).

(1) A ses derniers jours, il peignit un tableau représentant un

Watteau fut par excellence le peintre de l'esprit et de l'amour, le *peintre des fêtes galantes.* Il a bien saisi le secret de la nature, mais c'est un enchanteur qui la fait voir par un prisme. Il a été le plus coquet et le plus doux, le plus fin et le plus souriant de tous les peintres du dix-huitième siècle. Son pinceau était pétillant, son dessin avait la légèreté de l'oiseau : il y a dans sa couleur le feu du diamant et la fraîcheur de la rosée. C'est une magie pour le regard, qui s'étonne, cherche et s'étonne encore ; il y a des horizons sans bornes que cacherait une main de femme, du soleil et de l'ombre à s'y tromper. Son œuvre est des plus variées ; outre ses mascarades champêtres et ses fêtes galantes, il a peint des haltes de soldats, qui font tort à celles de Wouvermans ; des saisons, des diseuses de bonne aventure, etc. ; des chinoiseries ravissantes, comme au château de la Muette ; des singeries pleines de malice, comme au château de Chantilly : un jour de distraction, il s'est même avisé de faire de la peinture sévère, une Vierge à l'enfant, qui fut jugée digne de Van Dick. Où sont allés ses mille tableaux ? La plupart de ses jolies figures de marquises déguisées se sont évanouies comme les marquises elles-mêmes. En 1792, on fuyait son château, laissant aux fureurs des sans-culottes les fraiches images de Watteau, répandues çà et là au-dessus d'une porte ou d'une cheminée, sur un panneau ou sur un paravent. Les sans-culottes dévastateurs, héros et vandales du dix-huitième siècle, mettaient en pièces ces légers chefs-d'œuvre, coupables, sans doute, parce qu'ils rappelaient les fêtes de l'esprit et de l'amour.



L'Été, d'après le tableau de Watteau. Gravure de M. Carbonneau.

Mais Watteau n'avait aimé qu'à l'Opéra ; dans son temps, on ne croyait plus à rien, ni à Dieu ni à l'amour ; du moins l'amour n'était encore que le Cupidon suranné des anciens, le dieu de la galanterie et du plaisir ; on ne lui demandait qu'un peu d'ivresse, l'oubli de ce monde et de l'autre monde. Le coupable, ce n'est pas Watteau, c'est son siècle.

malade en robe de chambre au milieu d'un cimetière, fuyant pour échapper à quatre ou cinq seringues braquées contre lui ; il arrivait au tombeau avec un cortége de médecins et d'apothicaires, marchant deux à deux en habits de cérémonie. Watteau avait le pinceau si gai, que ce tableau tout funèbre est d'un esprit charmant.

Mais, d'ailleurs, pourquoi demander à la fraîche vallée, toute pleine de fleurs et de rayons, les plantes robustes de la montagne? Aimons Watteau dans son mensonge charmant. Du reste, il est plus vrai qu'il ne paraît l'être; ses figures ont toujours l'esprit des personnages qu'elles représentent. N'y cherchez pas la bonhomie des bourgeois, l'air noble et fier des penseurs ou des guerriers, la simplicité agreste et naïve des paysans. Ce qu'il veut peindre surtout, ce sont des comédiens, comédiens de toute espèce, comédiens sur le théâtre, comédiens dans la vie. Voyant partout des fêtes galantes où s'épanouissaient des grands seigneurs et des grandes dames, sans souci du lendemain, Watteau, sans souci de la raison, peignit des fêtes galantes où s'épanouissait son génie aimable dans tout le feu et dans toute la magie de la couleur. Qui sait cependant? dans presque tous les tableaux de ce peintre charmant, il y a un clocher lointain, qui s'élève dans le ciel en faisant ombre au cimetière: c'est toujours un clocher flamand, aigu et léger, un souvenir de son cher pays. Or, ce clocher silencieux ne dit-il pas à l'horizon ce que dit sur le chemin la tombe de l'Arcadie?

ARSÈNE HOUSSAYE.

LITTÉRATURE ORIENTALE

CHOIX DE PENSÉES ET DE MAXIMES ARABES (1).

La corne ne pèse point au taureau, ni l'aile à l'oiseau.

Celui qui désire une rose doit en vouloir aussi les épines.

Qui marche vite se fatigue tôt.

D'un animal qui meurt il reste le bât; d'un homme qui meurt il reste le nom.

Qui dompte sa langue préserve sa tête.

L'homme est le miroir de l'homme.

Toute montée a sa descente.

Deux funambules ne dansent point sur la même corde.

On ne visite point les dents d'un cheval qu'on reçoit en pur don.

Quiconque désire quelque chose d'un avare creuse une fosse dans la mer.

Si nous n'avons point de richesses, ayons une bonne renommée.

Qui mange beaucoup profite peu. Qui mange peu profite beaucoup.

Le cœur du fou est dans sa bouche, la langue du sage dans son cœur.

L'homme s'élève par la langue, par la langue il périt.

Qui boit du vin et ne le paye point devient deux fois ivre.

Une voix agréable attire le serpent hors de son antre.

Dans un lieu bas, une colline croit être une montagne.

L'argent qu'on prête part en riant, revient en pleurant.

Il appartient à l'homme de compenser l'injure par le bienfait: le propre de la bête est de rendre le mal pour le mal.

Ne différez point une bonne action, de peur qu'elle ne se tourne en mal; différez, au contraire, une mauvaise action, pour qu'elle se tourne en bien.

On guérit la blessure que fait un javelot: on ne guérit point celle que fait la langue.

Quiconque vous découvre les défauts d'autrui, aux autres aussi découvrira les vôtres.

Ce qui ne coule point distille.

Quand même votre ennemi ne serait qu'une fourmi, estimez-le à l'égal d'un homme.

Le cœur est le seul chemin pour aller au cœur.

Le courage ne réside point dans le corps, mais dans l'âme.

Ce qui sort d'une seule bouche entre dans mille oreilles.

(1) Recueillies et traduites en latin par le révérend Hoeck; extrait des *Mines de l'Orient*.

FRAGMENTS ARABES, TURCS ET PERSANS (1).

La parole est semblable au lait: elle ne peut retourner en arrière. Comment, en effet, celui qui trait le lait pourrait-il le faire remonter dans la mamelle?

Si la parole est d'argent, songez que le silence est d'or.

L'ignorance apporte la mort à l'ignorant avant qu'il ne meure. Son corps est un sépulcre avant qu'il ne soit lui-même renfermé dans le tombeau. Quiconque néglige de réparer les forces de son esprit par la science ne doit attendre aucune résurrection de lui-même avant la résurrection universelle.

Est-il un seul état dans la vie qui ne soit affligé de quelque horrible tristesse? Est-il quelqu'un dont le chagrin ne pâlisse le sang sous ses joues? J'ai fouillé partout le rosier de la vie, et je n'y ai découvert aucune rose dont l'épine ne blessât l'âme elle-même. J'ai parcouru, chaque année, les tavernes de ce monde, et je n'y ai bu nulle part de vin dont l'ivresse ne fût suivie d'étourdissement.

La fortune de l'homme est semblable à un sablier de verre, en ce que, des heures qu'il marque, le sablier est inférieur à l'une et supérieur à l'autre.

Étudiez, il le faut, le globe de la terre et le ciel: où est celle-là, pour votre repos; où est celui-ci, par crainte.

Les voyages ajoutent à la dignité de l'homme et l'entretiennent. Les voyages sont un trésor avec lequel on achète la considération.

Si l'arbre pouvait changer de place, l'arbre n'éprouverait ni la pointe du fer ni le tranchant de la hache.

Je vois l'eau stagnante se corrompre: si elle coule, l'eau est douce, sinon elle ne l'est point.

Si les flèches ne quittaient pas l'arc, elles n'atteindraient point le but.

VERS ATTRIBUÉS A SCHAMS AL MAALA KABUS,

PRINCE DU GIORGIAN.

La vie a deux sortes de vicissitudes qui s'enchaînent: l'une est pleine de sécurité, l'autre de menaces. Dis à celui qui te blâme à cause de l'instabilité des temps: Est-ce que la fortune opprime quelqu'un, à moins qu'il ne s'élève au-dessus du vulgaire? Ne vois-tu pas la mer, à la surface de laquelle flottent les cadavres, tandis que les perles résident au fond de l'abîme? Ne vois-tu pas comme les vents soufflent avec violence? mais ils ne rompent d'au-

(1) Insérés par William Jones dans ses *Poeseos asiaticæ commentariorum libri sex*.

tres arbres que ceux dont la cime est haute. Parmi les arbres que porte la terre, les uns sont verts, les autres arides; mais on ne jette de pierres qu'à ceux qui produisent des fruits.

Le ciel brille d'astres sans nombre; mais aucun ne souffre d'éclipse, si ce n'est le soleil et la lune.

AUGUSTIN CHEVALIER.

LES VERS A SOIE.

A Pauline Wachi.

Filez, petits vers à soie,
Qu'autour de vous se déploie
L'interminable fil d'or!...
Ainsi chante dans sa joie
A ses gentils vers à soie
L'enfant qui redit encor:
Vite! amis que l'on vous voie,
Filez vos jolis fils d'or!...
Petits artistes en soie,
Filez vos jolis fils d'or!...

Entrepreneur de vos chefs-d'œuvres,
J'ai pour vous un soin paternel:
J'aime en vous les gentils manœuvres
Des ateliers de l'Eternel!
Œufs, papillons ou chrysalides,
Soit apprentis, soit ouvriers,
C'est pour vos appétits avides,
Qu'il a planté tant de mûriers!

Sachez bien que de votre ouvrage
Je compte habiller la maison;
Travaillez donc avec courage
Jusqu'à la fin de la saison;
Et puisque vous n'êtes sur terre
Que pour un an, eh bien! je veux
Faire une rente alimentaire
A vos enfants, à vos neveux...

Petits, soyez fiers! votre soie
Fera vivre mille ouvriers!
Femmes, ils feront votre joie,
En revenant des ateliers...
Pour Dieu, pour l'église fleurie
Préparez des voiles sacrés,
Et préparez pour la patrie
Des drapeaux partout vénérés!

Dans ce grand carton que ma mère
Vous donna pour passer vos jours,
J'ai vu, dans un temps plus prospère,
Robe de soie aux frais atours...
Chers artisans de la nature,
Faites des fils plus beaux, plus doux,
Pour remplacer cette parure
Je travaillerai comme vous!...

Filez, petits vers à soie, etc.

ÉDOUARD PLOUVIER.

A NOS LECTEURS.

L'article ci-dessous ouvre une série d'études d'histoire naturelle, pittoresque et anecdotique, destinée à compléter nos publications sur cette matière; série écrite spécialement pour le *Musée des Familles* par notre illustre et charmant collaborateur M. Méry, — l'homme d'esprit qui aime et connaît le mieux les bêtes, le poëte le plus initié à leurs instincts étonnants, l'observateur qui a le plus approfondi leurs curieuses habitudes, l'écrivain qui a élevé jusqu'au prodige le talent d'instruire et d'amuser tout le monde. Après *le Rat*, nous publierons *le Savant et le Crocodile*, un de ces petits chefs-d'œuvre de fantaisie et de gaieté par lesquels M. Méry soulève l'éclat de rire universel. Puis viendront *le Coq et la Poule*, *le Chat*, *la Perruche*, etc., etc.

HISTOIRE NATURELLE.

LE RAT.

Les livres d'histoire naturelle ne font pas vivre les animaux, ils les empaillent dans des feuillets taxidermiques. L'histoire naturelle pittoresque et anecdotique n'est pas encore faite, et probablement on ne la fera jamais. Cet immense travail est au-dessus des forces d'un seul homme; il faudrait, pour le mener à bien, une société d'observateurs spéciaux, se partageant chacun leur travail, selon leurs goûts et leurs études. Tel qui a passé sa vie à observer l'éléphant aura probablement dédaigné la fourmi, et pourtant ces deux animaux offrent un intérêt égal, et sont de même taille dans l'infini de la création.

Un jour, j'ouvris un livre d'histoire naturelle, et je lus ceci, à l'article RAT:

« *Cet animal immonde habite les lieux obscurs et souterrains; il commet de grands ravages; il est très-glouton, et sa voracité est cause presque toujours de sa perte.*

On le prend aisément, au moyen d'un appât quelconque, et à l'aide de piéges, nommés souricières. Le chat est l'ennemi acharné du rat. »

Le naturaliste qui a écrit ce portrait a enseigné à tout le monde ce que tout le monde savait; seulement, on pourrait écrire un volume avec ce qu'il n'a pas dit.

Le rat est peut-être le plus intelligent, le plus rusé, le plus raisonneur de tous les animaux; c'est ce que démontre l'observation. Un fait, généralement admis depuis des siècles, est celui-ci : quand une vieille maison menace ruine, les rats déménagent et vont chercher un autre asile pour vivre en sûreté; car le rat tient à la vie comme un épicurien; il connaît la mort de réputation, et la regarde comme un malheur.

J'ai observé ce fait, après mille autres, et je le trouve effrayant.

Les rats vivent en république, mais ils reconnaissent l'autorité d'un chef, comme les abeilles. Ordinairement ce chef se nomme lui-même, parce qu'il se juge supérieur à tous les autres. Tout absolu qu'il est, il appelle toutefois à ses conseils un certain nombre de vétérans, qui ont droit de remontrance. Ainsi, lorsqu'une vieille masure fait entendre les craquements suprêmes, le chef prête l'oreille, se recueille, et, par un cri aigu de détresse, il appelle son conseil des Dix. On délibère, on discute, on reconnaît qu'il y a péril à demeure, et qu'il faut partir, sans attendre le lendemain. Il doit donc être admis que ces animaux se sont ainsi parlé, dans une langue inconnue : — *Voilà une maison qui va s'écrouler; ses ruines vont écraser nos femmes et nos enfants. Emigrons.*

Simonide fut préservé par les dieux de la chute d'une vieille maison : les rats sont plus intelligents que cet illustre Grec. Ils n'ont pas besoin d'être avertis par les dieux : ils s'avertissent eux-mêmes, et ne se trompent jamais.

La nuit venue, le chef pousse un cri lugubre; c'est le tocsin. Toutes les familles se resserrent avec effroi. Personne ne fait la moindre observation; aucun esprit fort n'intervient. Le chef a dit : Partons! Cela suffit; le chef est infaillible. Des éclaireurs sont envoyés pour voir s'il n'y a pas trop de chats sur la route... L'armée avance avec précaution. Les grands veillent sur les petits. Il est défendu de butiner; tout maraudeur est puni de mort. On suit les bas-fonds humides, abhorrés des chats; enfin, les éclaireurs découvrent un soupirail de cave, et flairent aux environs l'odeur d'une grasse cuisine, d'une grange, d'une brasserie, d'une caserne ou d'un pensionnat. Le chef arrive, ouvre ses oreilles et ses narines, et dit : — L'endroit est bon. Aussitôt la caravane se glisse, sans bruit, dans ce nouveau domicile souterrain, et les ravages commencent tout de suite, mais avec précaution. Les premiers jours, il faut se méfier de l'inconnu : tel est le précepte du rat.

Il est bien entendu que je parle ici du rat géant, et non de ce petit animal qui rôde souvent dans les chambres à coucher, en l'absence des chats.

Le rat de cette grande espèce est un animal terrible; il craint les chats pour ses enfants, jamais pour lui. De son côté, le chat, dans sa perspicacité féline, respecte ce rat, et semble ne pas se douter de son existence; il lui en coûterait trop de s'avouer qu'il le craint. Cette retenue, des deux parts, amène quelquefois de singuliers résultats dans les localités où abondent ces deux espèces ennemies. Les rats et les chats, reconnaissant qu'il y aurait folie à se livrer bataille, sous prétexte d'hostilité traditionnelle, abjurent leurs instincts, et s'accordent une trêve perpétuelle. On les voit manger au même charnier et boire au même ruisseau; mais ils n'échangent entre eux aucun regard : ils sont censés ne pas se voir; de cette manière, ils ne violent pas les lois de la nature, qui les obligent à se battre à la première rencontre. Sage leçon qu'ils donnent aux hommes batailleurs! — Que gagnerions-nous à ces combats stupides? pensent ces animaux ennemis; des coups de dents! des coups de griffe! et pourquoi? Nous ne pouvons pas nous manger après notre mort; à quoi bon alors s'entretuer ou s'écorcher la peau? Notre instinct est absurde, notre raison vaut mieux.

Cependant, lorsqu'il s'agit de détruire un chat dangereux et peu raisonnable, ou accusé d'avoir levé une griffe perfide sur l'innocence, les rats ne balancent jamais. On forme alors une coalition de cave; les plus braves sont choisis; des espions exercés observent les habitudes de l'ennemi; un rapport est adressé au chef. Le chat criminel rôde d'habitude dans un endroit désigné. L'embuscade est à son poste. On attend avec cette patience sage qui caractérise les animaux; on ne brusque rien, on ne remue pas. Le chat vient, sans défiance, faire sa maraude accoutumée; vingt museaux, armés de dents fines, se précipitent sur lui, comme vingt poignards vivants; un miaulement court et hurlé retentit dans le souterrain; le chat bondit, escalade le mur, fait grincer ses griffes sur la voûte, pour s'y cramponner, retombe lourdement au milieu de ses ennemis, et, n'espérant plus se sauver par la fuite, et voyant la seule étroite issue du souterrain gardée par de féroces sentinelles, il engage, seul contre tous, un combat héroïque, digne d'une épopée égyptienne. Les rats, qui ont une tactique merveilleuse en toute chose, ont divisé leur petite armée en deux corps : l'un se bat, pendant que l'autre reprend haleine à l'écart; de sorte que le chat est toujours assailli par des troupes fraîches; et, après une ardente lutte de plusieurs heures, ayant épuisé ses forces et sa respiration, mordu aux quatre pattes, ravagé dans sa fourrure, raccourci dans sa queue, borgne, boiteux, découragé, il s'affaisse un instant, comme pour prendre une pose de sphinx, et cet instant est décisif; la troupe des rats donne à la fois et exécute une charge complète; le chat disparaît sous une masse compacte et ondoyante, comme un canot sous une vague sombre; il ne reparaîtra plus vivant à la surface, et, au lever du jour, quand le sommelier descendra dans le souterrain, il ne trouvera que le cadavre du vaincu, égorgé par des meurtriers invisibles, qui ont pris la fuite après le crime, pour se soustraire à la vindicte des lois.

La légende allemande de la *Tour des rats* célèbre une bataille bien autrement formidable. Il ne s'agit plus ici d'un chat, mais d'un malheureux voyageur tombé, par une nuit sombre, dans une embuscade de rats. L'armée des assaillants, il faut le dire avant tout, était innombrable; depuis l'invasion de Xercès on n'avait rien vu de pareil. Le voyageur, étourdiment tombé au milieu de ces vagues vivantes, sentit ses cheveux se hérisser, et, secouant avec vigueur d'horribles grappes de rats déjà collées à ses jambes, il prit la fuite, et l'effroi lui donna une extrême agilité. Mais les rats courent comme des lièvres, et plus vite encore quand la colère les anime. Le voyageur remercia le hasard qui lui montra le Rhin, et une petite île très-voisine du rivage : c'était une chance inespérée de salut; il se jeta bravement à la nage, croyant sans doute que les rats ont horreur de l'eau comme les chats. Bien au contraire, ces deux espèces ont des organisations opposées, et c'est précisément ce qui les met dans un antagonisme perpétuel, et proverbial. Le voyageur n'en crut pas ses oreilles, lorsqu'il entendit résonner l'eau du fleuve

sous une masse effrayante d'immondes nageurs; il sentait leurs souffles à ses talons, et se voyait menacé d'être dévoré vivant en pleine eau. La petite île du Rhin n'était plus éloignée que d'une largeur de trois bras; il fit un suprême effort, et atteignit la grève. Une vieille tour s'élevait au bord de l'île, et ses ruines servaient d'escalier pour arriver au sommet; ce refuge offrait une dernière chance de salut. Le voyageur escalada cette pyramide de pierres vermoulues, et, parvenu à une certaine hauteur, il s'arrêta pour respirer, ne croyant plus être poursuivi, et regarda du côté du fleuve. Ce qu'il vit était affreux. Une pâle éclaircie tombée des étoiles donnait à ce tableau quelque chose de plus sinistre encore: cela ressemblait à une lugubre plaisanterie de l'enfer. Le sable blanc du rivage avait disparu sous une couche noire et mouvante, et à chaque instant une nouvelle compagnie de nageurs sortait du Rhin, et se mêlait au gros de l'armée. On entendait, par intervalle, de petits cris aigus, comme si des chefs subalternes eussent répété un ordre du général. Le pauvre voyageur écoutait et regardait avec des oreilles glacées, et des yeux vitrés par la terreur. Tout à coup, l'immense colonne fait un mouvement d'attaque, escalade la tour et la couvre de spirales énormes; il était donc évident que les terribles animaux n'avaient pas perdu la piste de leur victime, et qu'ils allaient la prendre dans un assaut général. L'infortuné voyageur continua de monter jusqu'au sommet de la tour, n'ayant pas d'autre ressource, et il se percha, en stylite, sur la dernière pierre, dans l'espoir, sans doute, d'être pris pour une statue qui couronne un monument, comme on en voit à la cathédrale de Strasbourg. Les rats ne commettent pas de ces erreurs, même à minuit. Ils s'élevaient toujours, comme une marée montante,



Le conseil des rats. Dessin de M. E. Forest.

et ces vagues noires, remuées par une intelligence, avaient quelque chose d'intolérable, même au regard du plus intrépide. Il y a des objets si antipathiques à l'œil qu'ils sont effrayants, et glacent les veines du cœur, même en l'absence du péril; et il y avait ici les deux choses réunies, antipathie révoltante et péril affreux. Alors, le courage est nul, la lutte impossible; l'homme menacé ressent une langueur mortelle, comme dans un rêve étouffant, et ses pieds raidis ne lui servent plus de soutien, le froid les a pétrifiés. Bientôt la tour en ruines disparut tout à fait sous une épaisse enveloppe d'assiégeants immondes; les étoiles éclairaient une pyramide de rats, surmontée par un homme. Le malheureux vit l'épouvantable marée vivante arriver à ses pieds, avec des ondulations sinistres; il se donna vainement un reste d'énergie, pour repousser la première vague; des milliers de morsures le saignèrent à la fois, et le firent chanceler sur son piédestal; puis, il tomba, plutôt terrassé par la peur que par l'ennemi, et son corps roula dans une large crevasse de ruines, où il ne laissa, dit-on, que son squelette, tant elle était nombreuse et dévorante l'armée qui avait envahi la vieille tour du Rhin.

Ces exemples sont rares dans l'histoire des rats, car ces animaux ne se coalisent pas contre l'homme; il faut qu'ils éprouvent un besoin raisonné de vengeance pour se porter à ces extrémités terribles. Ils ont cela de commun avec les éléphants, animaux pacifiques et inoffensifs, mais si redoutables quand leur justice est provoquée. La colonie d'éléphants qui, depuis Adam, habite les bois et les vallons de Williakarma, en Afrique, avait toujours vécu en bonne intelligence avec la tribu sauvage qui habite l'île du lac des

Makidas. Un jour, la soif de l'or ayant pénétré dans cette île vierge, un sauvage se fit chasseur d'ivoire pour commencer un commerce avec les Européens de la baie d'Agoa. Un éléphant fut tué et dépouillé de ses défenses. Aussitôt, tous les colosses africains, justement révoltés de cette action atroce, marchèrent sur la colonie, traversèrent le lac et fauchèrent, à coups de trompe, toutes les huttes des Makidas. La légende allemande de la Tour des rats a omis sans doute un chapitre important : le voyageur dévoré sur les ruines était coupable de quelque méfait, commis envers toute une peuplade inoffensive. Le sentiment de la justice est écrit dans le cœur des animaux intelligents, et il y reste toujours gravé ; l'homme se l'efface quelquefois.

De ces hauteurs épiques, nous descendrons aux accidents ordinaires de la vie des rats ; c'est là que leur intelligence brille et confond l'observateur. Un de nos amis, naturaliste amateur, m'a fait assister à des expériences fort curieuses. Nous étions favorisés par le voisinage d'une brasserie, dont les caves étaient le quartier-général d'une armée de rats. Ces animaux, malgré leur bon sens rare, ont des passions excessives de convoitise, et ne ressemblent plus à l'antique rat d'Horace, toujours content de peu, *contentus parvo ;* les rats se sont civilisés en vivant sous l'homme. Or, ceux que je viens de mettre en scène, ne se contentant point du large festin offert par une brasserie hospitalière, tournaient leur ambition vers le mur d'une cuisine contiguë, remplie de provoquantes exhalaisons. Il s'agissait de faire une brèche ; le rat est ingénieur de naissance ; il percerait un bastion d'Anvers, si la Hollande y avait entassé tous ses fromages. Voici comment procèdent ces animaux, pour s'introduire dans une place forte ou une cuisine. Ils se rangent sur une ligne ; le premier, ou le chef, attaque l'épiderme du mur avec ses dents, comme nous ferions avec un villebrequin, et, après avoir enlevé sa portion de plâtre, de brique, ou de moellon, il cède la place au second, qui la cède au troisième, ainsi de suite jusqu'au dernier. Chacun fait son œuvre, à tâche égale ; les vieillards seuls ne participent qu'au bénéfice de la curée ; ils se tiennent à l'écart, pendant les opérations du siége, et donnent des conseils si des obstacles surviennent. La brèche faite, le chef se dévoue pour explorer la localité envahie, et s'assurer si aucun péril ne menace son peuple ; il examine chaque chose en détail, et les reliefs de comestibles surtout ; plusieurs observateurs pensent, et je suis du nombre, que le chef choisit des auxiliaires de confiance, et nomme quelquefois une commission de notables pour l'aider dans cette inspection délicate, qui engage si fortement sa responsabilité. Le signal de l'invasion est ensuite donné par un petit cri joyeux, semblable à celui que fait entendre un magister lorsqu'il lance ses élèves dans l'enclos de la récréation. A ce signal, toute l'armée entre en bon ordre, et commence une orgie gastronomique, dont le festin de Trimalcion donne une faible idée. Le festin dure toute la nuit, et dans les plus profondes ténèbres. La subtilité des odorats fonctionne comme une seconde vue. Les hommes seuls ont besoin du jour pour y voir clair.

Dans cette cuisine, voisine de la brasserie, mon ami le naturaliste aligna, sur la corniche du manteau de la cheminée, douze tomates, dont six très-habilement empoisonnées ; les bonnes alternaient avec les mauvaises. Le lendemain, nous trouvâmes six tomates, les mauvaises. Orfila n'aurait pas mieux fait. Ce résultat nous démontra clairement que les tomates avaient été soumises à un examen de toxicologie ; les experts avaient dit : Voilà douze tomates suspectes, dans leur alignement trop régulier ; les hommes sont souvent bêtes, quand ils dressent des piéges ; ces tomates n'étaient pas là hier soir : il y a un mystère là-dessous. Sondons ce mystère, dans l'intérêt de l'hygiène publique.

Ayant sondé le mystère, les experts ont indubitablement ajouté ceci dans leur rapport : Six de ces tomates sont pures ; les six autres renferment du poison. Le poison est une substance qui glace le sang et tue. Que personne ne touche à ces fruits ; ils renferment la mort !

Et personne n'a touché aux six tomates perfides. Ce résultat est effrayant ; les réflexions qu'il fait naître en foule confondent l'esprit. Si c'est l'instinct, et non l'intelligence raisonnée, qui éloigne les rats des nourritures vénéneuses, il faut convenir que la nature a, pour ces êtres hideux et malfaisants, des complaisances bien singulières. Elle a refusé cet instinct conservateur à ces innombrables familles de pauvres paysans, qui tous les ans, en automne, s'empoisonnent avec de faux oronges, cueillis dans les bois. Décidément, comme dit Jean-Baptiste Rousseau, l'instinct qui conduit les animaux serait-il supérieur à la raison qui égare les hommes. Ce serait désolant !

Une expérience d'un autre genre a été faite en ma présence, et celle-ci prouve que les rats ont le génie de la logique et de l'invention. Le castor du Canada, qui bâtit en se servant de sa queue comme d'une truelle, n'est pas étonnant, parce qu'il fait et refait toujours la même chose, comme le premier castor. L'animal étonnant est celui qui, un beau jour, dans une circonstance imprévue, s'éloigne de ses instincts de race et de ses traditions de famille, et invente quelque procédé ingénieux pour se tirer d'un mauvais pas. L'oiseau qui jette des pierres, pour boire dans un vase dont l'eau est trop profonde, fait une chose qui n'est pas dans les habitudes de sa race, et il étonne l'observateur. L'abeille qui découvre un colimaçon dans sa ruche de verre, le tue, et l'ensevelit sous une couche de cire, pour prévenir la putréfaction, fait une chose exceptionnelle qui nous étonne beaucoup aussi. L'invention n'est pas donnée par l'instinct, mais par le raisonnement logique.

On entendait, depuis quelques heures, un petit bruit continu, qui venait du pied d'une cloison, dans une cuisine de salle basse. Il était impossible de se méprendre sur la nature de ce bruit : une dent fine et rongeuse ouvrait une brèche. Le soir venu, le bruit était si rapproché, si distinct, qu'une invasion paraissait imminente. Un très-mince épiderme de plâtre séparait à peine en ce moment la cave de la cuisine, et un ébranlement imperceptible indiquait déjà le point précis où l'issue de communication allait s'arrondir. Devant ce point, on plaça une énorme souricière, avec ses appâts provocateurs ; sa large ouverture devait encadrer la brèche, à la chute des derniers grains de maçonnerie. Cela fait, on sortit ; on ferma la cuisine, pour laisser les événements s'accomplir dans le silence et l'obscurité.

Le lendemain, la cuisine offrait en diminutif l'image d'une ville prise d'assaut. Tout avait été bouleversé, ravagé, mis au pillage. La souricière était toujours placée devant le mur ; on l'examina, elle était vide. La brèche avait été largement ouverte, mais fermée ensuite avec beaucoup de soin. A un mètre plus loin, une autre brèche avait été pratiquée dans la nuit ; c'est par celle-là que l'invasion avait eu lieu.

Il y avait tout un mystère inexplicable au fond d'une chose si simple en apparence. On comprenait très-bien que les rats, apercevant une énorme souricière devant

leur brèche, avaient renoncé à pénétrer dans la cuisine par un côté si dangereux, et que leurs efforts de mineurs s'étaient tout de suite tournés sur un autre point, pour ne pas renvoyer leur orgie à la nuit suivante; mais pourquoi, dans leur empressement qui devait absorber toutes leurs pensées d'invasion, avaient-ils cru devoir perdre un temps précieux et infini à fermer hermétiquement la première brèche ouverte devant la souricière? Un hasard heureux servit à expliquer ce mystère, au moment où nous désespérions de trouver quelque chose de satisfaisant. Cette cuisine de salle basse, abandonnée depuis longtemps, recevait par son soupirail la poussière que le vent soulevait sur la route où s'élevait la brasserie. Les rats avaient laissé sur cette nappe unie une multitude de vestiges de pattes, croisés et mêlés confusément; mais, en un certain endroit plus éloigné du centre de l'orgie, les vestiges, étant plus rares, devenaient plus distincts, et attestaient que la jeune et innocente progéniture des rats avait suivi les grands parents dans cette expédition nocturne. Il y avait donc une foule d'enfants inexpérimentés au milieu de tant de pères instruits aux choses de la vie. Or, voici ce qui était arrivé. La brèche ouverte, les vétérans aperçurent la souricière perfide, et ils sourirent de pitié, en se faisant une triste idée de l'intelligence humaine. Comment, pensèrent ces vieux rats narquois, comment notre ennemi l'homme peut-il s'imaginer que nous allons tomber étourdiment dans un piége aussi stupide? une souricière! Ah! il y a bien longtemps que nous connaissons ces grossières machines et leur morceau de lard! Nous ne mettrons pas le pied sur cette trappe, et l'homme en sera pour ses frais de préparatifs maladroits.

Après avoir ainsi déploré la stérilité d'invention qui règne dans le cerveau de l'homme, les rats, ne voyant plus dans cette énorme souricière qu'un obstacle au passage, et non un piége dangereux, résolurent de percer le mur et de faire brèche sur un autre point, car ils pensaient bien que l'homme n'avait pas aligné des souricières sur toute la longueur du mur. Les dents rongeuses se mirent donc avec ardeur à l'œuvre, et l'autre trou fut fait entre deux soleils, comme disent les ingénieurs d'un siége. Tout à coup les vétérans se ravisèrent, et les mères émues se dirent avec un juste effroi : — Oui, nous connaissons très-bien les souricières, nous, et nous nous en moquons comme d'un chat empaillé; mais nos pauvres petits, mais Alfred, Arthur, Anatole, Charles, ne les connaissent pas comme nous; ils font l'école buissonnière à la queue de l'armée; ce sont des traînards étourdis, et quand ils arriveront devant la première brèche ouverte, ils s'y jetteront sottement, et la souricière les dévorera! Évitons une catastrophe qui plongerait dans le deuil tant de familles. Inventons.

Ce cri maternel fut entendu, et c'est alors que les vétérans eurent l'admirable idée de fermer avec soin la première brèche, sans avoir égard au temps perdu, le salut des pauvres petits l'emportant sur toute autre considération. S'il n'y avait eu, dans l'armée d'expédition, que de vieux routiers, on aurait jugé inutile de barricader le premier trou. Quand cette sage précaution eut été prise, il n'y avait plus de danger pour l'innocence; on pouvait se livrer à toute la joie de la saturnale nocturne, sans la troubler par un souci.

Le fait est là, dans toute son évidence, et justifie le raisonnement que nous mettons dans la pensée, dans les signes, et peut-être dans la parole de ces animaux.

Maintenant, de ces petits détails d'observation, passons à une chose effrayante, qui donnera une terreur rétrospective à tous les Parisiens nerveux. Paris, cette capitale de la civilisation, du luxe et des arts, a échappé par miracle à une invasion générale de rats. Si la police eût prolongé son sommeil quelques années encore, c'en était fait de cette capitale, qui a triomphé de l'invasion des Huns, des Normands et des cosaques du Don. Entre la barrière du faubourg Saint-Martin et Belleville, aux portes mêmes de Paris, on trouvait l'ignoble charnier de Montfaucon. Attila campait à nos portes! des millions de rats énormes, dont les aïeux florissaient sous Louis XI, avaient établi leur quartier-général à Montfaucon, et aucune force humaine ne semblait pouvoir chasser ces innombrables assiégeants d'un repaire dont ils étaient les légitimes possesseurs, grâce à la loi de la prescription emphytéotique, ce bail naturel consacré par le temps. Sous Louis-Philippe, le mal était arrivé à son comble, et la légalité constitutionnelle balançait. Les nouvelles devenaient chaque jour plus alarmantes. Le faubourg Saint-Martin se mettait sous la protection des chats, comme un faubourg égyptien de Memphis; Belleville craignait de devenir la Ratopolis de la fable. Ces deux localités faisaient des pétitions à la Chambre des députés, le samedi; la Chambre répondait, comme la fable:
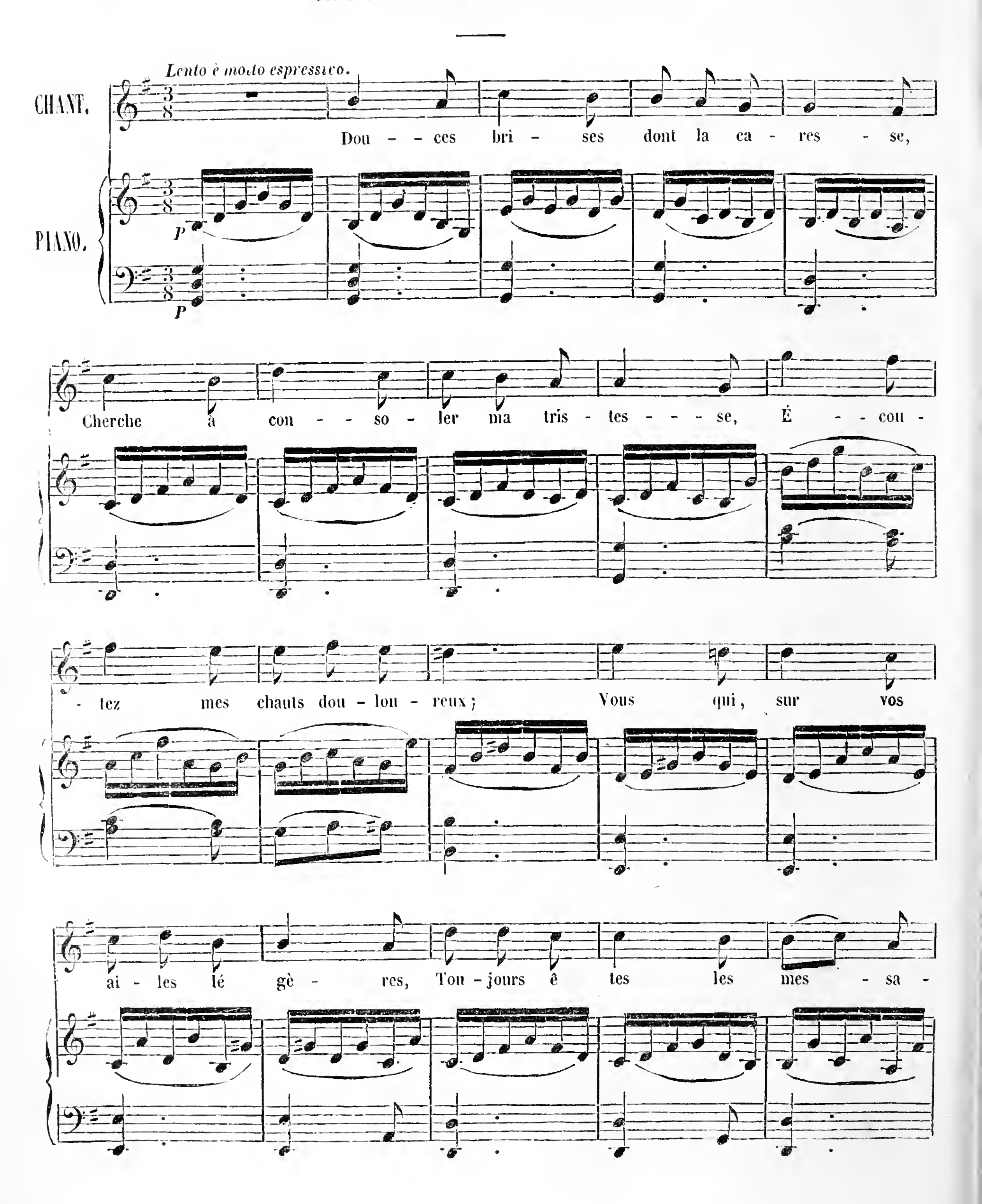
Prend-on cette assemblée
Pour conseil tenu par les chats?
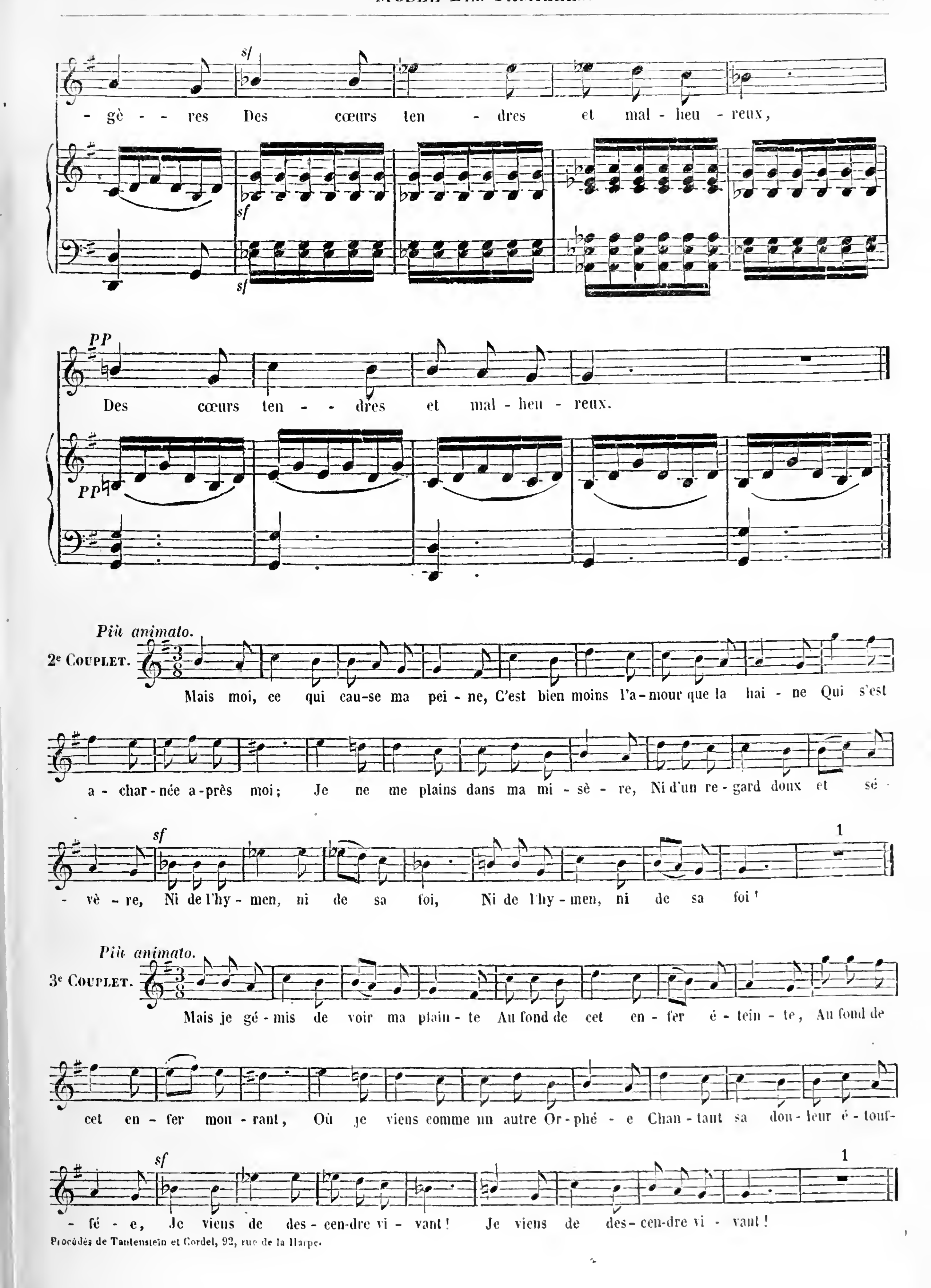
Et on passait à l'ordre du jour. Bien plus, les rapports de police annonçaient qu'une horrible et formidable alliance venait d'être contractée entre les armées de Montfaucon et des fossés de Vincennes, autre quartier-général d'innombrables rats des champs. On avait surpris des émissaires sur la chaussée de Saint-Mandé. Enfin une troisième armée, campée dans les canaux souterrains de Paris, entretenait aussi des intelligences avec Vincennes et Montfaucon. Pas un jour de plus ne devait être perdu. Nous allions devenir tous, non pas cosaques, mais rats, ce qui eût été le comble de la décadence et de l'humiliation! Heureusement, la Chambre ne fut pas consultée; la police assuma sur sa tête toute la responsabilité de l'acte, et en paya les frais. Une nuit, des escouades libératrices partirent de la rue de Jérusalem, et marchèrent sur Montfaucon. On cerna le quartier-général; on bourra de poudre à canon toutes les issues; on établit toute sorte de machines incendiaires sur la vaste étendue du charnier, et, au signal donné, on mit la mèche allumée sur le volcan. La suprême nuit d'Ilium n'a rien vu de pareil! Homère, qui a chanté le combat des rats et des grenouilles, pourrait seul décrire cette immense destruction. Tout périt; tout fut brûlé, asphyxié. Le quartier-général fut changé en sépulcre, et Paris respira... Aujourd'hui, lorsque, par une belle soirée de printemps, le rentier du faubourg Saint-Martin va cueillir des lilas à Romainville, il traverse une plaine désolée, inculte, sauvage, comme le désert de Ninive et de Babylone; c'est le champ où fut Montfaucon; et le rentier se réjouit dans son cœur. Cependant la leçon ne doit pas être perdue pour l'avenir. La nature a voulu que ces animaux eussent l'exorbitant privilége de se multiplier à l'infini, et de réparer ainsi leurs pertes en peu de temps. A cette heure, Montfaucon peut-être n'est que déplacé, il n'est pas détruit. La sagesse des Égyptiens doit nous instruire: ils voyaient dans les rats la huitième plaie de leur pays, après les sauterelles, et pour entretenir chez les peuples cette crainte salutaire, ils avaient élevé les chats au rang des dieux.

MÉRY.

CANZONE DU TASSE EN PRISON,

MÉLODIE DE M. A. BESSEMS.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

CHRONIQUE DU MOIS.

NOUVEAUX MOYENS DE DESTRUCTION.

La guerre a mis en feu le cerveau de tous nos Archimèdes. L'Académie des sciences est assiégée, canonnée, mitraillée de nouveaux projets et moyens de destruction tous plus cruels et à la fois plus humains les uns que les autres. Car le refrain de chaque inventeur est celui-ci : « Voici mon petit procédé pour tuer mille hommes d'un seul coup, pour anéantir les flottes et incendier les villes; mais mon but est de sauver justement les villes, les flottes et les armées. Je rends la guerre si facile, qu'elle devient, par cela même, impossible. Prenez mon ours, ou plutôt mon arme, et Turcs et Russes, le czar et le sultan, Menshikoff et Napier s'embrasseront à l'instant, ne pouvant plus se battre sans amener la fin du monde. »

Nous avions déjà, — comme moyens de pacification générale, et outre les variétés de la bombe, du canon, de l'obus et de la fusée ; — nous avions, dis-je :

Les brûlots sous-marins, destinés à faire sauter les vaisseaux, en allant mettre le feu à leurs carènes jusque sous le flot qui les berce ;

Les batteries-locomotives, qui s'avanceraient toutes seules contre un régiment, éclateraient au beau milieu et dans tous les sens, de façon à ne pas laisser un homme debout et en vie ;

Les boulets asphyxiants, qui, lancés dans un navire, dans un fort, dans un quartier, dans un camp ennemi, les rempliraient d'une telle fumée par leur explosion, qu'ils suffoqueraient tout être respirant, à cent mètres à la ronde ;

Les boulets-Billette, qui, en arrivant au but, se divisent en mitraille incendiaire, dont chaque parcelle démolit une carcasse de navire ou un mur de citadelle ;

Le nouveau feu grégeois, que M. de Saint-Victor essayait, le mois dernier, sur le bassin du Palais-Royal ; feu que l'eau allume et développe, au lieu de l'éteindre et de l'étouffer : de sorte que, lancé contre une escadre en pleine mer, il ferait de l'Océan même qui la porte un volcan, où elle s'engloutirait dans les flammes.

Il faut joindre à ces rêves philanthropiques ceux que nous trouvons dans les derniers comptes-rendus de l'Académie des sciences :

1° *Arme de guerre à action multiple, simultanément vulnérante, fulgurante, incendiaire et protectrice* ; proposée par M. le docteur Charreyre. — Cette arme consiste essentiellement en une espèce de lance, qui opère presque à elle seule toute cette terrible besogne. Muni d'un bouclier impénétrable à la balle, qui protége les extrémités supérieures et la face jusqu'à la hauteur des yeux, l'homme porteur de cette armure merveilleuse peut, dit l'auteur, avancer vers l'ennemi et faire feu à distance rapprochée, à 8, 10 ou 12 mètres, par exemple, — si l'ennemi veut bien le laisser faire. — La lance alors s'allume et foudroie aussi promptement que les coups de fusil ; elle couvre de feu une surface horizontale de 10 à 12 mètres. L'incendie se fixe avec ténacité sur tous les corps qu'il rencontre, et produit avec rapidité un volume de flammes si puissant, que les hommes placés au deuxième et troisième rang doivent être atteints aussi dangereusement que ceux placés au premier. Outre ce premier effet, la lance donne un jet de feu continu, qui, en même temps qu'il dévore, fait entendre un sifflement d'une intensité déchirante, bien propre à effrayer les chevaux. Si, au même instant que le premier effet se produit, l'homme s'élance sur l'ennemi et l'attaque avec le feu continu, il n'y a pas, dit l'auteur, de puissance humaine capable de résister à un choc aussi redoutable.

C'est, comme on le voit, dans la pensée de l'inventeur, la tuerie en grand, avec accompagnement d'effets acoustiques et pyrotechniques ; c'est le massacre élevé au grandiose, l'art de porter la mort à sa plus haute puissance, et le moyen infaillible aujourd'hui, selon M. Charreyre, de substituer aux éternelles guerres les douceurs de la paix universelle. L'étendue des désastres sera telle, dit-il, qu'il ne se trouvera plus personne sur la terre qui ose s'y exposer.

2° *Arme de guerre à trois canons divergents, balayant de ses projectiles un espace immense.* — Sans jeter aussi bruyamment feu et flamme que la précédente, cette arme-ci n'en est peut-être que plus redoutable. Elle consiste en trois tubes divergents partant d'un tube unique, récipient de la charge de poudre, et qui peuvent être de calibres très-divers : depuis celui du pistolet ou du fusil, jusqu'à celui du canon des dimensions les plus considérables.

Ce qui constituerait la puissance dévastatrice hors ligne de cette arme, due à M. Ador, c'est l'étendue de la projection meurtrière, qui paraît devoir dépasser sensiblement, en un sens du moins, celle de la mitraille. L'arme vomit à la fois de ses trois bouches des projectiles métalliques cylindriques, attachés les uns aux autres par des liens de fer ou des chaînes incendiaires de 10, 20, 50, 100 mètres de longueur, sous la volée tranchante desquels seraient instantanément moissonnés des bataillons entiers, comme l'herbe d'une prairie sous l'action d'une faux immense.

Voici maintenant le pendant du brûlot sous-marin ; c'est le brûlot aérostatique, le ballon-artilleur de M. Verneuil.

M. Verneuil, — et la chose semble sérieuse, — s'est engagé à s'élever en ballon d'un point donné, à foudroyer ce qu'on voudra de son artillerie aérienne, à diriger sa nacelle au-dessus des Champs-Élysées, et à venir l'arrêter aux Tuileries, à la hauteur du balcon de l'Horloge, où il présentera à l'Empereur le plan de sa machine. L'autorisation est accordée, dit-on, et tout Paris assisterait bientôt à l'expérience. Voilà qui rappellerait la victoire de Fleurus, — excellent augure, — et le corps des aérostatiers du premier Empire.

En attendant cet emploi guerrier des ballons, la Russie, de son côté, en fait un usage industriel assez curieux.

L'énorme quantité d'eau produite par la fonte des neiges occasionne, à l'époque du printemps, des inondations considérables par le débordement des rivières qui prennent leur source dans l'Oural, et qui interceptent les communications entre les nombreuses usines de la Sibérie. Il s'agissait de maintenir, pendant le dégel, la communication entre deux grandes usines distantes l'une de l'autre de trois verstes et demie, et séparées par une petite rivière qui, à cette époque, grossit et devient un fleuve torrentiel de près d'une verste de largeur : toute communication était interrompue pendant plusieurs semaines et les travaux suspendus. Voici à quel moyen on a eu recours pour parer à cet inconvénient grave et pour permettre aux employés de ces usines de correspondre entre eux, et de se rendre même de leur personne, pendant la saison des grosses eaux, de Verkné-Muisloff à Niiné-Muisloff.

Au-dessus de chacune des deux usines, et à une hauteur d'environ deux cents mètres, plane un grand ballon stationnaire, retenu par trois cordes. Chacun de ces ballons porte un câble qui descend de ce point d'attache vers l'usine opposée, où il est fixé à une charpente expressément construite. Entre ces deux points d'attache, le câble est supporté par trois ballons intermédiaires. Sur le câble principal court une poulie à laquelle est suspendue une nacelle en tôle, dans laquelle deux ou trois personnes peu-

vent se placer très-commodément. La poulie elle-même est encore commandée par deux cordes attachées aux deux points opposés, et qui permettent d'attirer la nacelle vers l'une ou l'autre usine. Celle des cordes qui est destinée à rappeler la poulie descendue sur le câble, et dont le véhicule a été décroché, passe sur une petite poulie attachée elle-même à la partie inférieure du ballon, de sorte que ces deux cordes, et par suite la poulie à laquelle elles sont fixées, reçoivent le mouvement de la terre ferme.

Voilà un système ingénieux, sans doute, pour la circonstance qui l'a fait naître; mais, sur les champs de bataille, il ne serait que l'enfance de l'art auprès de l'artillerie aérostatique de M. Verneuil.

UN DUEL MÉDICAL.

Nous trouvons dans le *Cosmos*, journal encyclopédique de l'abbé Moigno, une noble compensation aux recherches meurtrières ci-dessus. Dieu merci, tous les médecins ne traitent pas l'humanité par le fer et le feu, comme le docteur Charreyre. Le docteur Guillon, par exemple, cet éminent praticien que vous connaissez, ce lauréat de l'opinion publique dans le concours d'Argenteuil, vient de donner au monde savant et médical une leçon de bonne foi, de désintéressement et de dévouement, qu'on ne saurait trop répandre et honorer.

M. Sédillot, professeur à la Faculté de Strasbourg, chirurgien de grand talent et de grand renom, avait reçu du rédacteur en chef du *Cosmos* le reproche d'avoir pratiqué une opération *barbare*, pour un mal que M. Guillon traite et guérit aussi facilement que radicalement, selon le rapporteur même du prix d'Argenteuil, l'honorable M. Lagneau.

M. Sédillot réclama par une lettre adressée à l'abbé Moigno, et déclara la méthode Guillon impossible dans les quatre cas opérés à Strasbourg.

Entre ces deux autorités imposantes et ces deux affirmations contraires, que fit le rédacteur du *Cosmos?*

Il remit la réclamation de M. Sédillot à M. Guillon, et ce dernier y répliqua par ce noble défi inséré dans le *Cosmos*, avec la lettre de son rival :

« Que M. Sédillot m'adresse, à Paris, quelques malades, cinq ou six, affectés du mal qu'il considère comme incurable par ma méthode, et je lui prouverai qu'on peut très-bien les guérir sans avoir recours à un traitement que je déclare, avec vous, être tout à fait *barbare*.

« Non-seulement je donnerai gratuitement mes soins aux malades dont il s'agit; mais, de plus, si leur position pécuniaire l'exige, je les ferai placer dans un hôtel où ils seront logés et nourris à mes frais. Et dans le cas où un ou plusieurs de ces malades n'auraient pas d'argent pour faire le voyage, que M. Sédillot ait la bonté de mettre à leur disposition la somme nécessaire; je la lui ferai passer à Strasbourg, aussitôt qu'on m'aura remis un petit mot constatant les avances qu'il aura faites.

« M. Sédillot est un praticien trop honorable, trop ami de la vérité, pour refuser une semblable proposition. »

Il nous semble difficile, en effet, que M. Sédillot n'accepte pas les conditions de ce duel médical. Ce serait s'avouer battu sans combat, et battu aux dépens de l'humanité souffrante; tandis que les deux adversaires, hommes de cœur et de talent, seront à la fois et réellement vainqueurs, si M. Guillon prouve à M. Sédillot qu'on peut épargner une douleur et un péril à ses malades.

Ce chevaleresque procédé de M. Guillon nous rappelle la position des médecins en Chine. Ils sont payés au mois, tant que leurs clients se portent bien; et leurs appointements sont suspendus chaque fois que leurs clients sont malades. Jugez dès lors quels soins apportent les docteurs à la surveillance et à l'entretien des santés qui les font vivre, au traitement et à la guérison des maladies qui les ruinent! Mais ce que les médecins chinois font par intérêt et par obligation, M. Guillon le fait librement, pour l'humanité, et à ses frais personnels. C'est admirable.

LE GENDRE DE M. POIRIER.

Ce pur et fin bijou comique, taillé en plein dans nos mœurs par notre collaborateur Jules Sandeau, et M. Emile Augier, n'a pas moins d'éclat et de succès à la lecture qu'à la représentation. Jamais les ridicules et les soucis d'une mésalliance n'ont été mis en scène avec plus d'intérêt, de relief et de gaieté. Le rôle de M. Poirier restera comme le daguerréotype accompli de ces bourgeois ambitieux, Georges Dandins politiques, qui ont fait 1830 et mérité 1848; de ces puritains de comptoir prêts à vendre leurs filles pour le reflet d'un blason, de ces libéraux dévorés de la soif de la pairie et du besoin de gouverner l'Etat. Nouvelles et éternelles éditions des Masaniello, des Broussel et des Desmarais, que nous avons essayé de peindre, de notre côté, dans nos *Révolutions d'autrefois*.

M. Poirier montre le bout d'oreille dès le premier acte, dans son entretien avec Verdelet, son ancien associé et le parrain de sa fille, homme d'esprit et de tact, qui lui reproche d'avoir marié Antoinette au marquis de Presle.

POIRIER, *lisant son journal*. Encore un d'arrivé! M. Michaud, le propriétaire de forges, est nommé pair de France.

VERDELET. Qu'est-ce que ça me fait!

POIRIER. Comment! ce que ça te fait? Tu peux aspirer à la pairie, et tu demandes ce que cela te fait?

VERDELET. Dieu me garde d'aspirer à la pairie! Dieu garde surtout mon pays que j'y arrive!

POIRIER : Pourquoi donc? M. Michaud y est bien!

VERDELET. M. Michaud n'est pas seulement un industriel; c'est un homme du premier mérite. Le père de Molière était tapissier : ce n'est pas une raison pour que tous les fils de tapissier se croient poëtes.

POIRIER. Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'Etat. Qui mettra la main au gouvernail, sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque?

VERDELET. Une barque n'est pas un vaisseau, un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce... On dirait, ma parole! que dans ce pays-ci le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire. Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne; il y arrondit sa pelote, et un beau jour il ferme boutique et s'établit homme d'Etat. Ce n'est pas plus difficile que cela! Morbleu! messieurs, que ne dites-vous aussi bien : J'ai tant auné de drap que je dois savoir jouer du violon!

POIRIER. Je ne saisis pas le rapport, etc.

Au troisième acte, le beau-père se trahit avec son gendre, qu'il croit avoir maté en lui coupant les vivres. Le George Dandin, pris au piége, se démasque dans une scène digne de Molière.

POIRIER. Vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON, MARQUIS DE PRESLE. Ah! fi! vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER. Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON. Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER. Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis; je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON. Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER. Non, monsieur! je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez, je juge les hommes sur leur mérite et non sur leurs titres. Je me moque de la noblesse comme de l'an quarante, je suis bien aise de vous l'apprendre!

GASTON. Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER. Non, monsieur! je ne vous en trouve pas!

GASTON. Non! Ah! alors pourquoi m'avez-vous donné votre fille?

POIRIER, *embarrassé*. Pourquoi je vous ai donné...

GASTON. Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER. Une arrière-pensée? Eh! quand même, monsieur!... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant..., quel mal y verriez-vous?

Gaston, *s'adoucissant*. Je ne conteste pas, monsieur Poirier; vous n'avez eu qu'un tort, c'est de manquer de confiance en moi.

Poirier. C'est que vous n'êtes pas encourageant...

Gaston, *le cajolant*. Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? je m'en accuse...; mais dans les choses sérieuses je suis sérieux. Il est très-juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

Poirier, *à part*. Comprendrait-il la situation?

Gaston, *charmant*. Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon, si tant est que je puisse être bon à quelque chose?

Poirier. Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

(*N. B. La scène se passe en 1846, et Gaston de Presle est un légitimiste inflexible.*)

Gaston. Encore! C'est donc votre marotte de danser à la cour?

Poirier. Il ne s'agit pas de danser. Je ne suis ni vain, ni futile...

Gaston. Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris! Expliquez-vous?

Poirier, *piteusement*. Je suis ambitieux.

Gaston. On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec votre expérience des affaires, vous pouvez prétendre à tout... Qu'est-ce qui pourrait donc convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? Fi donc! Le Conseil d'Etat? Non! Un poste diplomatique? Ah! justement! l'ambassade de Constantinople est à prendre...

Poirier. J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

Gaston. Attendez! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Je vois que la pairie vous irait comme un gant!...

Poirier. Oh! croyez-vous?

Gaston. Mais voilà le diable! Vous ne faites partie d'aucune catégorie... Vous n'êtes pas encore de l'Institut.

Poirier. Soyez donc tranquille! Je payerai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la Banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

Gaston. Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous!...

Poirier. Je crois que oui.

Gaston. Mais il vous faut un titre.

Poirier. Oh! oh! je ne tiens pas à ces hochets... Je suis un vieux libéral.

Gaston. Raison de plus. Un libéral n'est tenu que de mépriser l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

Poirier. Celle qu'on ne doit qu'à soi-même.

Gaston. Vous serez comte.

Poirier. Non; il faut être raisonnable : baron, seulement...

Gaston. Le baron Poirier! cela sonne bien à l'oreille...

Poirier. Oui, le baron Poirier!

Gaston. (*Il le regarde et part d'un éclat de rire.*) Je vous demande pardon; mais là! vrai! c'est trop drôle! baron! monsieur Poirier! baron de Catillard!...

Poirier, *à part*. Je suis joué! (*Tous deux se lèvent.*)

Gaston, *au duc de Montmeiran qui entre*. Arrive donc, Hector! arrive donc! Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presle a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? pourquoi François-Gaston de Presle est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? pourquoi Louis-Gaston de Presle s'est fait sauter à La Hogue? pourquoi Philippe-Gaston de Presle a pris deux drapeaux à Fontenoy? pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron!

Poirier. Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presle, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire!...

Ainsi, les deux adversaires se retrouvent manche à manche, et la leçon des auteurs ressort jusqu'au bout : les alliances d'intérêt ne peuvent sauver les mésalliances de sentiments. Car Gaston et sa femme seront seuls unis à la fin, en leur qualité de nobles cœurs. M. Poirier souffrira de son gendre et le fera souffrir encore et toujours, ainsi que le prouve son adorable calcul, au dénoûment de la pièce.

Le marquis et la marquise vont se retirer dans leur château, racheté par le bon Verdelet.

Poirier. Eh bien, et moi? on ne m'invite pas? Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

Verdelet. Achète une propriété et viens vivre auprès de nous.

Poirier. Tiens! c'est une idée!

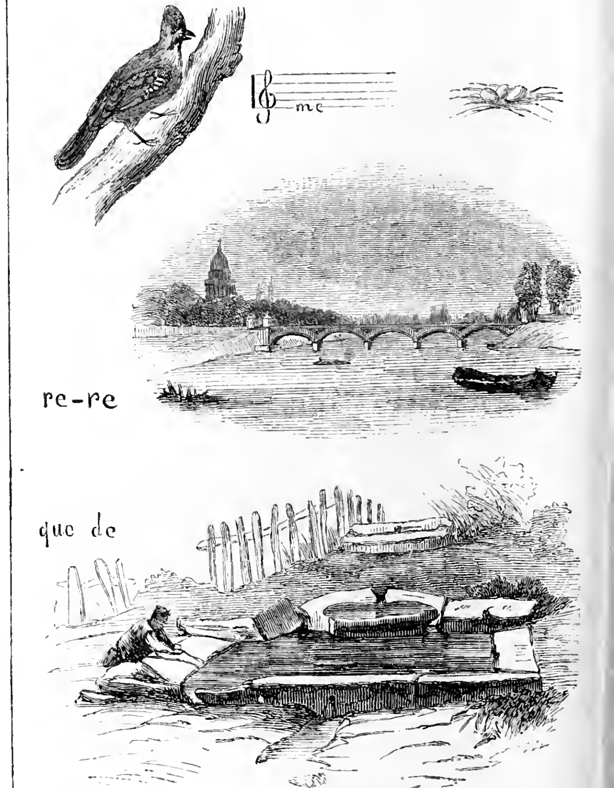
Verdelet. Car tu es guéri de ton ambition, je pense...

Poirier. Oui! oui! (*A part.*) Nous sommes en 1846, je serai député de l'arrondissement de Presle en 1847, — et pair de France en 1848!...

Convenez que c'est là de la comédie, si jamais il en fut, — et de la meilleure, de la plus vraie, de la plus haute et de la plus profonde.

PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR HENRI IV.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN.

Après une réconciliation, Sully voulait se jeter aux pieds de Henri IV. Celui-ci l'en empêcha en lui montrant les courtisans qui le regardaient, et en lui disant : « *Sully, relève-toi! Ils croiraient qu'on te pardonne!* » (Sully relève toit — ile — croix — raie compte parts d'aune.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

ROME ET SES ENVIRONS EN 1853 (1).



Une villa des environs de Rome. Dessin de M. A. de Bar.

(1) Voyez la première partie, numéros précédents.

II. Rome souterraine. Vandalisme de l'éditeur des peintures apocryphes des catacombes. Fâcheux effets du mois d'octobre. *Villegiatura*. La clef d'or. Le moine et le *caporale*. La porte Pia. Le tonnerre et le conscrit français. Villas de la porte Pia. Toujours Torlonia. Le cimetière souterrain de Sainte-Agnès. La vigne du marquis Lepri. Une convention funeste. Le *cerino*. Tableau des catacombes. Voies cimeteriales. Tombes des martyrs. Emblèmes chrétiens. *Cubiculi*. Fresques primitives. L'*Ave-Maria*. Vie des refugiés du Christ dans ces noirs corridors. Le puits de l'arenaria. Je tombe au second plan du cimetière. Moment d'angoisse. Erreurs de Delille en racontant l'accident du peintre Robert. Ni le poëte ni le peintre n'ont vu les catacombes. Le fil renouvelé des Grecs. Une nuit dans ces voies funèbres. Le bâton du bon pasteur. Mauvais sommeil. Hallucinations. Sept heures du matin. Le *caporale*. De l'inconvénient de parler français à des moines qui n'entendent que l'italien. Les sept berceaux du christianisme. Basilique de Saint-Sebastien. Caractere vénérable de cette église. Basilique de San-Lorenzo. Dépouilles des temples païens. Un jeune peintre allemand. La bacchanale de San-Lorenzo. Un sujet de tableau. Scène féodale. Les barons et Cola Rienzo. Les Colonna au pont Mammolo. Giordano Orsini. Le conseil dans la basilique. Récit d'Agapito. La dame en deuil. Le tyran de Marino. Messe des morts. La femme brûlée. Gianni Colonna. Porte San-Lorenzo. Le combat. Mort de Colonna. Procession triomphale du tribun à Sainte-Marie-Majeure. Basilique Libériane. La neige d'août. La messe de minuit à Sainte-Marie-Majeure. Le sable jaune. *Via papale*. *Soprani*. Les lavandières de Sainte-Marie. *Il toto*. Tableau de mœurs. Le compagnon du devoir. Rome et Jérusalem. La colonne sainte. Le Jardin-du-Paradis. Sainte-Praxède. Basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem.

Rome primitive, au point de vue chrétien, n'est pas dans Rome, elle est sous la ville actuelle, cachée dans les entrailles de la terre. Creusées dans le flanc des collines qui ferment le bassin où s'abrite la cité papale, soixante-douze régions souterraines, appelées catacombes, cernent extérieurement la vieille enceinte comme autant de forts détachés. Ma première visite fut pour les cimetières du Janicule, dédiés à saint Félix, saint Callepode et saint Pancrace. Le lendemain, je descendis dans celui de Calixte, puis je me dirigeai vers le cimetière de Sainte-Agnès, le plus intéressant de tous, à mon gré, mais sans pouvoir y pénétrer. A la suite de dégradations récentes qu'il est fâcheux d'avoir à reprocher à un Français, M. Perret, éditeur de ces prétendues peintures des catacombes, publiées par ordre de l'Assemblée législative, l'entrée du cimetière de Sainte-Agnès a été interdite aux étrangers. Le ministre de l'intérieur seul peut prononcer le : *Sésame, ouvre-toi!* et, malheureusement pour moi, il se trouvait à la campagne.

Le mois d'octobre est là-bas le mois du repos. Tant qu'il dure, les princes de l'Etat et ceux de l'Eglise se livrent sans partage à la *villegiatura*, et ils ne perdraient pas une heure de ce bon et doux plaisir des champs pour la gloire de leurs aïeux. Voyant que l'autorisation que l'un des plus aimables savants de Rome sollicitait avec ardeur n'arriverait pas avant le ministre, je résolus de m'en passer. A la rigueur, c'était possible. Quoique bien changée à son avantage, la petite-fille de Romulus mérite encore un peu les reproches de Jugurtha. Elle ne se vendrait pas, comme alors, au plus riche et au plus offrant, mais elle vend sans peine tout ce qu'on veut lui acheter. Employant donc un moyen que l'expérience me recommandait à chaque instant, dans l'après-midi du second dimanche d'octobre, j'allégeai ma bourse de deux écus romains, et, une heure après cette offrande au couvent de S..., un *legno* à quatre places, dont j'occupais le fond, ayant pour vis-à-vis un bon moine et un caporal des catacombes, roulait au galop vers Sainte-Agnès.

A la porte Pia, je fis arrêter deux minutes pour saluer le génie de Michel-Ange ; mais la porte était si bien cachée par une forêt d'échafaudages, qu'il me fut impossible de voir si le dessin du grand architecte justifie la mauvaise humeur de Milizia. Cet auteur de la Rome des beaux-arts peut être regardé comme le critique le plus complet que l'envie ait mis au monde. Rien ne trouvait grâce à ses yeux ; il eût censuré Dieu lui-même, si Dieu avait eu le malheur de créer la terre après lui. Je réfléchissais à cette funeste disposition de l'esprit, qui devient quelquefois un mal incurable, lorsqu'une main lourde et grasse tomba sur mon épaule, et ces deux mots, les premiers qu'il eût prononcés depuis son ascension dans le *legno*, sortirent des lèvres du *frate : Vedi, tu!* Je levai la tête dans la direction de son doigt ; mais j'avais beau regarder, je n'apercevais, à travers les rameaux de l'échafaudage, qu'une guérite au-dessus de la porte. C'est justement ce qu'il voulait me faire voir. Après m'avoir tenu quelque temps en suspens, il m'apprit que la foudre avait éclaté peu de jours auparavant sur cette guérite et arraché le fusil des mains du fantassin français placé là en sentinelle. Perçant le massif de la porte du haut en bas, le fluide électrique rapporta ensuite le fusil au poste, et jugez si les soldats furent terrifiés, en voyant arriver par cette voie l'arme de leur camarade ! On croyait ce malheureux perdu, il en fut quitte pour la peur.

Sans contester le fait, qui était notoire, ni l'explication du phénomène que le bon moine allait chercher dans un ordre d'idées miraculeuses, j'adressai deux mots au *cocchiere*, et les chevaux, vigoureusement fouettés, s'élancèrent sur l'ancienne voie Nomentane. Impossible de trouver des sites plus gracieux que ceux qui se déroulent à droite et à gauche. C'est d'abord la villa Patrizzi, lieu de délices, où s'éteignit la belle vieillesse du cardinal Giovanni. Bâti sur les dessins de Sebastiano Cipriani, de la colline où il s'élève, le palais domine sans cesse la route ; on n'a qu'à se tourner pour l'apercevoir avec son escalier monumental et les arbres verts qui l'entourent. On longe ensuite la villa Bolognetti, dont la charrue efface chaque jour les anciennes magnificences et qui a tout perdu, même son nom, car lorsque je le demandai au *caporale*, il me répondit que ces champs à moitié cultivés s'appelaient *Orti lucernari*.

— Et cette autre villa là-bas, sur notre droite, qui me paraît si belle, lui dis-je en étendant la main, comment la nommez-vous ?

— Villa Torlonia.

C'était pour la vingtième fois qu'on me faisait cette réponse. Le duc Torlonia est le marquis de Carabas des Etats-Romains. Allez sur la place de Venise et demandez à qui ce palais que garde un gros suisse orné d'une canne à pomme d'or ? .. A Torlonia ! Allez sur la voie Appienne, et en parcourant le cirque de Romulus, les vignes pleines de tombeaux antiques et les pittoresques ruines de *Roma vecchia*, informez-vous du nom du propriétaire... Torlonia ! — Qui possède donc cette admirable campagne à mi-côte, disais-je un matin au supérieur des capucins d'Albano ?... Torlonia ! Aussi le lendemain, au lac de *Bracciano*, je n'hésitai pas : — Ce lac appartient à Torlonia ?... — *Si, signore*, me répondit mon guide. Il y a cent à parier contre un qu'en montrant un point au hasard, je serais tombé juste.

J'exprimais tout haut cette idée lorsque le *cocchiere* s'arrêta court, sur l'ordre du moine. Nous étions arrivés. Je mis pied à terre, à gauche de la route, devant une haie vive, au milieu de laquelle est une porte que je n'oublierai

de ma vie. Le moine tire ses clefs, nous entrons, et je me trouve dans une vaste vigne qui s'étend à perte de vue entre l'église de Sainte-Agnès, bâtie assez loin sur le plateau, et un petit village perdu sur la route. Cette vigne appartenant, je crois, par moitié au marquis Lépri et aux Pères Augustins de Santa-Maria-del-Popolo, est coupée du sud au nord par un profond ravin qui va toujours s'élargissant à mesure que le terrain baisse et s'éloigne de la route. Nous gravîmes la pente qu'il borde à gauche, et un étroit sentier nous conduisit à une sorte de cabane assez semblable à celles que les Agenais construisent pour déposer les échalas l'hiver. C'était l'entrée des catacombes de Sainte-Agnès.

Pendant que le *caporale* allumait un *cerino*, espèce de rat-de-cave qu'on déroule comme de la ficelle à mesure qu'il brûle, le moine, ayant fini par triompher de la rouille de la serrure, poussait la porte, et me montrait un escalier étroit et sombre. Je m'y engage à sa suite : nous descendons vingt-quatre marches, et j'aperçois un couloir obscur d'abord assez bas, mais qui se relève bientôt. Avant d'aller plus loin, je conclus un pacte avec mes guides : venant pour recueillir une impression neuve, je ne voulais pas être troublé. En conséquence, le *caporale* devait nous attendre à la porte, et j'imposai au moine le silence le plus absolu. Qu'il marchât devant moi sans proférer une parole, où je lui dirais de marcher, qu'il s'arrêtât et attendît mes ordres quand je m'arrêterais, voilà ce que j'exigeais de lui. Il accepta ces conditions avec une seule réserve qu'à l'*Ave Maria*, heure du dîner, à Rome, si je voulais continuer mes explorations, le *caporale* viendrait prendre sa place. Allumant alors une moitié de cierge à mon *cerino*, il se plongea d'un pas lent, mais ferme, dans le dédale de voies ténébreuses qui s'ouvraient devant nous.

Les catacombes offrent un tableau magnifique de couleur et de grandeur lugubres. C'est le sublime de la mort qui vous entoure à chaque pas et vous glace le cœur d'un religieux respect. Figurez-vous des galeries ténébreuses et muettes, où il ne peut passer qu'un homme de front, présentant de chaque côté, comme les rayons d'une bibliothèque, jusqu'à treize rangs de tombes superposées horizontalement, et qui vont s'étendant sans fin sous toutes les collines de Rome ; car les voies de soixante-douze régions cimetériales unissent leurs réseaux. Bien que travaillant dans les ténèbres, les chrétiens observèrent, en les creusant, une merveilleuse régularité. Quatre ou cinq voies principales, tracées en forme de croix grecque, formaient, en général, le plan de la cité souterraine. Sur ces quatre ou cinq grandes lignes tirées, pour ainsi dire, au cordeau, se croisaient, en se rattachant l'une à l'autre, cinquante, soixante et quelquefois quatre-vingts voies secondaires, qui se communiquent toutes et occupent une superficie de plusieurs milles.

Au temps des persécutions, quand les bourreaux des empereurs avaient fait leur office, et que les restes mutilés des martyrs gisaient dans le sang, abandonnés aux chiens, des hommes, qu'attendaient les mêmes supplices, venaient chercher la dépouille mortelle de leurs frères, et la cachaient dans leur retraite ténébreuse. A la lueur d'une lampe, illustrée du monogramme du Christ, ils creusaient, sur la paroi d'une galerie, une tombe horizontale de la longueur du cadavre, l'y déposaient en le baignant de larmes, et muraient ensuite l'ouverture avec des briques posées debout et revêtues de chaux, ou un morceau de marbre offert par la piété des riches.

Là, le martyr était distingué du simple catéchumène, couché à côté, au-dessous ou au-dessus de lui ; mais la distinction ne consistait ni dans les sarcophages ni dans ces urnes de cristal ou d'albâtre des patriciens, qui insultaient, jusque dans la mort, à la pauvreté des urnes de terre du peuple. Un petit vase, de la forme la plus modeste, rempli de son sang ; une palme, gravée sur la chaux fraîche avec la pointe du compas qui avait mesuré sa tombe, voilà le monument du martyr. Quelquefois, les fragments de marbre qui remplaçaient les briques portaient une décoration bien chétive ou bien pauvre, sous le rapport de l'art, mais plus grande et plus éloquente, avec ses lignes indécises, que les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël. Une foule d'emblèmes, gravés grossièrement en relief, expriment encore les tortures ou le triomphe des martyrs. Des chaudières distinguent les marbres de Martiana et de Victorine, un maillet et des clous celui du fils de Zozimus, une faux celui d'Idusius, un baril teint de son sang celui de Sempronia, une roue celui de Lucère, une potence celui de Leopardus, des peignes de fer celui d'Adéodatus, des flèches barbelées celui de Marcianus, un léopard celui d'un saint dont il ne reste que la moitié du nom (*ntiano*). Des cœurs d'où coulait le sang, des cardes, des crocs, des brodequins de force et d'horribles instruments de torture signalent des tombes dont les noms mutilés ne se lisent plus.

Tous les tombeaux, excavés régulièrement et mesurés au compas, présentent la même hauteur et la même longueur, et ne sont coupés de distance en distance que par quelques rayons de tombes de deux ou trois pieds, destinées aux adultes. En parcourant avec le *cerino* ces noirs corridors dont le silence et l'éternelle nuit glaçaient le cœur de saint Jérôme, je m'arrêtais de temps à autre pour visiter ces cryptes ou chambres funèbres que les antiquaires italiens nomment *cubicoli*. Il y en a deux cents à Sainte-Agnès. Ce sont des réduits creusés, comme les galeries, dans le tuf, et pouvant contenir une dizaine de personnes. Variant à chaque instant de forme, ces réduits offrent à l'intérieur trois arcades taillées dans le vif du terrain lithoïde, une en face de la porte, et les deux autres à droite et à gauche. Sous ces arcades, fermées, à la moitié de leur élévation, par un mur naturel de tuf, reposaient les corps des martyrs. Les voûtes, les parois et l'enfoncement des arcades des *cubicoli* furent peints à fresque, du troisième au septième siècle. A la vérité, ces peintures n'ont pas une grande valeur au point de vue artistique ; nos peintres en bâtiments paraîtraient des Rubens à côté des peintres des catacombes ; mais le sentiment qui les inspira rend ces ébauches plus touchantes que les fresques du Vatican.

Partout des allégories parlantes, pour ainsi dire, répètent sous mille formes ces deux idées : ce que des chrétiens avaient à souffrir et ce qu'ils espéraient. Ainsi, dans tous les cimetières, comme à Sainte-Agnès, on trouve Abel tué par Caïn, les trois enfants de l'Écriture jetés dans la fournaise, Daniel au fond de la fosse aux lions, Jonas englouti par la baleine, Élie dans les cavernes du mont Oreb, une multitude de lions, d'ours, de taureaux et de tigres, rappelant les tortures du cirque ; et, à côté de ces symboles de la persécution païenne, Noé recevant à la fenêtre de l'arche la colombe qui lui rapporte le rameau verdoyant, Moïse faisant jaillir la source du rocher, et Pharaon dévoré par les flots.

En lisant avec une émotion profonde ces premières pages de l'histoire du christianisme, tracées, à la lueur des lampes, sur les cendres des saints, j'avais oublié le présent ; j'étais, à dix-huit siècles de distance, dans ce passé

funèbre. Au plus fort de mon enthousiasme, le *frate*, me présentant une grosse montre d'argent, réclama l'exécution de notre traité. L'*Ave Maria* allait sonner. Il était dans son droit; je lui permis de se retirer, en lui ordonnant de m'envoyer le *caporale*, que j'attendrais à la même place. Malheureusement, dans mes préoccupations, je lui fis cette recommandation en français, qu'il n'entendait pas. Cette distraction faillit me devenir fatale.

Le moine parti, j'allai devant moi à pas lents, me reportant par la pensée aux jours de la persécution dioclétienne. Quel supplice que cette vie funèbre des réfugiés chrétiens! Ils souffraient là, me disais-je, un martyre bien plus cruel que celui des bourreaux. Aux tourments de la faim et de la soif, car peu de cimetières possédaient des sources, et les frères avaient beau imiter le zèle d'un hôtelier du Transtevère, qui vendit tout son bien pour secourir les fils du Christ, s'ajoutaient le spectacle de ceux qui arrivaient mutilés, le manque d'air et l'épouvantable putréfaction des cadavres. Malgré les précautions des fossoyeurs, qui se hâtaient de remplir de terre les galeries mortuaires, la décomposition des corps, hâtée par l'humidité du terrain, viciait si vite le peu d'air respirable, que la plupart de ces infortunés trouvaient au fond des cryptes une mort plus affreuse que celle qu'ils avaient cru fuir.

Entièrement absorbé par ces réflexions, je venais d'entrer dans un couloir dont le sol me semblait s'abaisser à mesure que j'avançais, lorsque la terre manque tout à coup sous mes pieds, et je tombe dans une fosse. La chute avait été si brusque et ma surprise si grande, qu'en me trouvant au fond dans la plus effrayante obscurité, car ma bougie s'était éteinte, je demeurai quelques minutes interdit, respirant à peine, et sans faire un mouvement. Peu à peu cependant je m'enhardis avec moi même; ma plus grande crainte était de m'être luxé quelque membre. Pour me rassurer à cet égard, je me tâtai en tremblant, je remuai un bras et puis l'autre; j'étendis les jambes, et n'y sentant que l'ébranlement nerveux causé par la commotion, je me mis doucement sur mon séant, et me relevai bientôt après, avec une des plus douces satisfactions que j'aie éprouvées de ma vie. Mes poches étaient bourrées d'allumettes et de cerino; j'en allumai un autre p quet, et, le promenant autour de moi, je vis que j'étais tombé dans un des puits creusés par les chrétiens pour construire l'étage inférieur du cimetière. Ce puits avait tout au plus deux mètres et demi de haut; de chaque côté s'ouvrait un des couloirs étroits et sombres des catacombes.

Evidemment, l'un de ces couloirs menait à la sortie de droite ou de gauche (on en comptait deux dans tous les cimetières); mais lequel prendre?... J'avais beau recueillir mes souvenirs, assez confus du reste, sur l'itinéraire suivi au-dessus de ma tête par le moine, je ne pouvais parvenir à m'orienter. Après une assez longue hésitation, et après avoir poussé du fond de mon puits plusieurs cris de détresse qui ne furent pas entendus, je me décidai, par une probabilité topographique, à prendre le couloir de gauche. Au bout d'une demi-heure, je m'aperçus que j'avais fait fausse route; mais comme je me croyais assez familier avec le plan des régions cimetériales pour être certain de retrouver tôt ou tard l'une des issues, je ne m'en inquiétai pas et continuai mon chemin.

En ce moment, par une heureuse boutade de la folle du logis, qui va souvent où il ne faut pas, au lieu de m'effrayer de mon isolement, je ne songeai qu'à des observations critiques. Les vers de Delille, qu'on nous fait apprendre au collége, m'étaient revenus en mémoire, et je souriais en répétant à demi-voix la description de l'accident arrivé au peintre Robert dans les catacombes, et en songeant à l'impression de terreur qui m'en était restée. Chaque vers, en effet, de cette description terrible contient une idée fausse et un fait inexact, et prouve jusqu'à l'évidence que ni le poëte ni le peintre n'avaient vu ce dont ils parlaient. D'après le digne abbé Delille:

> Sous les remparts de Rome et *sous ses vastes plaines*
> Sont des antres profonds, des routes souterraines,
> Qui pendant deux mille ans, creusés par les humains,
> Donnèrent leurs *rochers* aux palais des Romains.
> Avec ses dieux, ses rois et sa magnificence,
> Rome entière sortit de cet abîme immense.

Les catacombes, d'abord, ne sont pas creusées dans les vastes plaines, ou, pour mieux dire en prose, dans la campagne de Rome; mais dans le flanc des collines qui l'entourent. Elles n'ont pu donner leurs *rochers* comme les carrières de Montrouge, avec lesquelles les confondait l'auteur du poëme de *l'Imagination*, par l'excellente raison qu'il n'y en eut jamais un pied cube dans leurs antres profonds. Le sol des catacombes se compose d'un tuf granulaire de nature très-tendre, et qui ne pouvait fournir que la pouzzolane, avec laquelle les Romains faisaient leur ciment. C'est donc abuser des licences de la poésie que de tirer de ce sable grossier les dieux, les rois et la magnificence de Rome.

> Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
> L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
> Brûlait de visiter cette demeure obscure,
> De notre antique foi vénérable *berceau*.
> *Un fil dans une main* et de l'autre un flambeau,
> Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses
> Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.

Ici, de mon autorité privée, j'arrêtai le poëte. — Monsieur Delille, m'écriai-je, votre fil ne peut passer. Ce rapin de l'ancien régime, qu'on appelait Robert, et qui eut, à ce qu'il paraît, un esprit facétieux, s'est joué de votre culte pour les temps antiques. Son fil est renouvelé des Grecs; il l'a pris sur le peloton de Thésée. Sachez, aimable abbé, si vous m'écoutez comme ces morts qui m'environnent, que, pour se guider par ce moyen dans un cimetière souterrain, il faudrait un fil de dix à douze kilomètres de long, ce qui est difficile; et qu'en admettant même cette première impossibilité, au bout d'un quart d'heure de marche, ce fil conducteur serait si bien replié sur lui-même et mêlé, que je défierais le vainqueur du Minotaure en personne de s'y reconnaître. Donc le fil est apocryphe, donc le jeune amant des arts de 1790 ne l'a pas perdu dans les catacombes, et s'il les a visitées, ce que je n'affirmerais pas, il a trompé son cher condisciple Delille, en prétendant que l'écho redoublait ses frayeurs, car il n'y a point d'écho; qu'il avait trouvé un vaste espace, car il n'y a point d'espace vague; et qu'il se traînait sur de vieux ossements, car les ossements sont murés dans les tombes pariétaires. A cela près, la description est belle, et ce n'est pas sans émotion que je me rappelais ces vers:

> Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
> Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
> D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
> Lequel choisir?... Lequel doit le conduire au jour?...

Il les consulte tous, il les prend, il les quitte :
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite.
Il appelle; l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste;
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.

Je n'éprouvais pas cette crainte; mais étonné du retard du *caporale* et commençant à m'apercevoir que je marchais depuis longtemps, je consultai ma montre, et ma surprise fut grande de reconnaître qu'elle marquait dix heures. J'avais perdu un temps précieux à examiner, en passant, les peintures des cryptes, à prendre des notes ou à copier rapidement à coups de crayon les sujets qui me frappaient. Puis, l'heure de mon dîner sonnant cinq heures plus tard que celle du dîner de Rome, je m'étais oublié. Ne comprenant rien à l'absence du caporal et, je l'avoue, assez sérieusement alarmé, je me dis qu'il fallait songer à sortir et à trouver l'escalier au plus vite. Par malheur, plus je marchais, plus une conviction que j'aurais repoussée le matin comme une insulte pénétrait malgré moi dans mon esprit et en chassait l'amour-propre. Le matin, je me croyais capable de me diriger sans pilote dans la partie la plus compliquée des catacombes; d'abord je commençai par douter de cette infaillibilité, puis j'en vins à m'avouer bien bas que je ne pouvais plus compter que sur le hasard ou sur mon guide.

Minuit était arrivé pendant que je me traînais de couloir en couloir dans cette nuit profonde et ce silence toujours plus glacial, entouré de tombes et par moments effrayé malgré moi de ma solitude et de ce calme solennel du sépulcre. Je n'éprouvais aucune crainte sérieuse, car je ne courais au fond aucun danger. Tout ce qui pouvait m'arriver de pis, c'était de passer quelques heures encore avec les morts. Tôt ou tard je retrouverais ou l'une des issues ou mon guide. Oui; mais si, errant ainsi à l'aventure, j'allais tomber dans un autre cimetière! Tous ceux de la rive gauche sont liés par des couloirs secrets. A celui de Sainte-Agnès vient aboutir celui de Saint-Nicomède, lequel s'embranche dans le labyrinthe inextricable de Sainte-Cyriaque, rattaché lui-même à tous ceux des voies Prénestine et Appienne. Une fois là j'étais perdu, les vieillards qui en étudient la carte souterraine depuis cinquante ans ne s'en tireraient pas. Quand cette idée me vint, je reculai en tressaillant comme si mes pieds nus eussent senti une vipère! D'aller plus avant, il ne fallait point y songer. Je me hâtai de rétrograder et me réfugiai dans la première crypte qui se trouva sur mon passage.

Assis sur le rebord d'un tombeau vide, entre un Moïse ébauché à l'ocre et un Jonas aussi cruellement captif que moi dans sa baleine, je me livrais à d'assez tristes réflexions, lorsque le sommeil me gagna insensiblement. La bougie m'échappe, roule à terre et s'éteint. L'inquiétude qui m'obsédait se traduisit alors par un cauchemar affreux. Quelques jours avant j'étais descendu dans les catacombes de Saint-Hippolyte avec un dominicain et une douzaine de jeunes ecclésiastiques anglais. En nous montrant, au fond d'une chapelle souterraine, l'image du bon pasteur, le dominicain avait dit d'une voix presque menaçante : « Il porte la flûte pour rassembler ses brebis, et le bâton pour frapper celles qui, appelées avec douceur, persistent à s'écarter du troupeau. » En ce moment, ces paroles allégoriques me revinrent. Évoquant le fantôme du dominicain, je le voyais, debout devant moi, avec sa grande taille et son froc blanc, qui indiquait du doigt le bâton du bon pasteur. Bientôt il me sembla qu'à sa voix la porte de la crypte était murée, et que j'allais périr asphyxié dans la grotte mortuaire.

La poitrine haletante, oppressée, et le front baigné d'une froide sueur, je m'éveille enfin en sursaut, et, me trouvant dans l'obscurité, j'éprouve un moment de tremble et de terreur inexprimables. Je ne savais plus où j'étais et ne pouvais plus respirer. Sortir de ce lieu, sortir à tout prix, voilà le seul sentiment que je démêlais en moi. J'étends le bras et, à tâtons, hors d'haleine, j'arrive enfin jusqu'à la porte et sors de la crypte où j'étouffais. Dans la galerie, par bonheur très-élevée en cet endroit, je repris tout à fait mes sens. Il me parut presque aussitôt que je



Vue intérieure des catacombes de Rome.

sentais comme un souffle d'air frais. Je rallume un nouveau paquet de *cerino* et, après avoir par précaution ramassé l'autre dans la crypte, je cours droit au point d'où venait une brise dont je reconnaissais la fraîcheur nocturne. Le cœur me battait vivement en approchant, car je me croyais au terme de mon angoisse; elle ne devait pas finir encore; ce que j'avais pris d'abord pour l'entrée du cimetière était l'antique soupirail ouvert par les chrétiens pour descendre les cadavres et donner un peu d'air à l'église qui s'ouvre en face.

Ainsi désappointé, je partis du soupirail pour recommencer ma recherche, en ayant soin de ne jamais m'écarter de cette direction, et de m'arrêter toutes les fois que je ne retrouvais pas ou quelque morceau de papier ou les marques précédemment faites. J'allais lentement,

épuisé de fatigue, les yeux fermés et comme noyé dans un mirage continuel, qui me montrait à chaque pas le moine, mon appartement, le *legno*, et surtout cet escalier introuvable dont les marches m'apparaissaient et me fuyaient sans cesse. Au milieu de cette hallucination due à la fatigue, au besoin et au sommeil, il me semble que j'entends une voix qui dit : *Eccolo*, le voilà ! Au même instant, une vive lumière m'éblouit, car je marchais le bras machinalement tendu pour tenir le *cerino*, qui n'était plus dans ma main depuis longtemps. J'ouvre les yeux et me crois encore le jouet de ces rêves en voyant ou croyant voir le *caporale*.

Cette fois pourtant je ne me trompais pas. C'était bien lui. Il venait un peu tard, mais par ma faute. En priant le moine de l'avertir de me rejoindre, je n'avais, comme je l'ai dit, oublié qu'une chose, de m'exprimer en italien. Il en résulta que le bon *frate*, ne m'ayant pas compris, ne lui en rien, et le digne homme, après avoir fait une courte station à la Trattoria et attendu, toute la nuit, auprès d'un *braciere* ardent, dans la vigne du marquis Lepri, ne s'était décidé à rompre sa consigne et à venir savoir où j'en étais de mes recherches qu'à sept heures et demie du matin.

Bien que cette aventure ne fût pas très-propre à m'enhardir, je continuai mes promenades souterraines et ne sortis des catacombes que pour visiter les basiliques. Celui qui aime à remonter les temps écoulés, en étudiant l'histoire d'une grande institution ou d'une grande idée, doit prendre cette histoire à sa source et la suivre pas à pas dans son développement. C'est ainsi qu'après avoir contemplé avec un respect plein d'émotion le pauvre berceau du christianisme naissant et militant, j'allai voir hors des murs les basiliques qu'il éleva le lendemain de sa victoire, et celles de Sainte-Croix-en-Jérusalem, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre, qui sont les arcs triomphaux de sa gloire.

A peu de distance de la porte à laquelle saint Sébastien a donné son nom, se trouve la basilique consacrée à ce martyr. Elle fut bâtie, au quatrième siècle, sur les catacombes de Saint-Calyxte, où reposent, dit-on, soixante-quatorze mille confesseurs de la foi. Quoique les cardinaux Borghèse et Albani l'aient fort embellie dans les temps modernes, ils n'ont pu effacer le cachet de simplicité de cette église primitive. La petite cour qui la précède, les trois arcs soutenus par six colonnes de granit, son humble portique et l'unique nef dont elle se compose, tout rappelle la pauvreté austère des premiers temples chrétiens. Ce caractère vénérable éclate avec plus de grandeur dans l'architecture de la basilique de Saint-Laurent. Située à un mille des murs, au bord de l'ancienne voie Tiburtine et sur les catacombes de Sainte-Cyriaque, l'illustre matrone romaine qui donna le champ Véranien pour ensevelir les martyrs, cette basilique solitaire se cache derrière son portique à six colonnes, comme une relique de Constantin. Vingt-deux colonnes de granit oriental la divisent en trois nefs ; douze autres colonnes de marbre violet, dépouilles d'un temple païen, ornent la tribune. Partout des trophées antiques attestent le triomphe du christianisme, qui s'enrichit des monuments du culte vaincu. Ainsi des colonnes de porphyre vert et de porphyre rouge, qui entourent le grand autel, soutinrent évidemment jadis le faîte de quelque tabernacle idolâtre, la mosaïque en pierres dures brilla dans quelque salle de bain, et le sarcophage représentant un mariage latin, où repose en paix le cardinal Fieschi, contint les cendres de quelque Acilia ou de quelque Servilia brûlée sur le bûcher.

Le jour où je visitai San-Lorenzo, un jeune peintre copiait la bacchanale du bas-relief placé derrière la tribune. Un coup d'œil jeté sur son travail me donna de l'estime pour l'artiste. Quelques mots furent échangés et la connaissance bientôt faite. Comme je le priais de dessiner de nouveau pour moi un des génies du bas-relief.

— J'y consens volontiers, me dit-il, mais à une condition.

— Laquelle ?...

— Que vous me donnerez un sujet de tableau.

Ayant à cette époque toute l'histoire de Rome dans la tête, il ne m'était pas difficile de remplir cette condition.

— Que voulez-vous, lui dis-je du sacré : ou du profane ?... de l'un et de l'autre il y a ici riche moisson. C'est par cette voie, qui menait à Tibur, que Sextus se rendit à Collatia, maison rustique de Lucrèce. Huit milles nous séparent à peine des lieux teints du sang de la chaste matrone : faut-il reconstruire sa villa au bout du champ Lucullanus ?

— Non, répondit mon Allemand, je n'aime pas les tragédies païennes.

— Soit ! Voyez-vous cette petite porte ?

— Dans la chapelle souterraine ? Je la vois.

— Elle conduit aux catacombes de Cyriaque. Là je vous promets un sujet touchant. Vous choisirez. J'y ai dernièrement vu entre neuf cercueils, distingués soit par des ampoules, vermeilles encore du sang qui les teignit, soit par des colombes, des instruments de torture, ou des palmes, une inscription ainsi conçue : « *Antessie*, balayeuse des rues. » Cette Antessie, noble martyre, avait une couronne sculptée sur le marbre de sa tombe, et dormait côte à côte de la cousine de Domitien.

— Non, me dit-il ; quoique le sujet que j'entrevois soit bon, j'en veux un du moyen âge.

— Ah ! fils de la blonde Allemagne, m'écriai-je, toujours les mêmes : le vent qui souffle des tourelles du Rhin vous rend encore fous, et l'ombre de Luther planant sur la ville des papes vous en défend l'entrée, et ferme à vos artistes notre grand passé catholique ! A votre dam, ma foi ! vous préférez un sujet du moyen âge ; écoutez, ici tout est beau. Colà Rienzo, le tribun moderne du Capitole, venait d'écraser la féodalité romaine. Tous ces oiseaux de proie, comme les appelait Pétrarque, fuyaient devant la colombe peinte sur les étendards du fils du tavernier de la Regola. Confiant et un peu trop naïf, ainsi que tous les parvenus populaires, Rienzo croyait les barons soumis, au moment même où ils s'apprêtaient à se défendre. Dans la nuit du 20 novembre 1347, les Colonna, chefs de la noblesse romaine, arrivaient de Palestrine avec six mille de leurs amis et de leurs vassaux. Ils firent halte au pied de ce monument sépulcral que vous voyez d'ici, à gauche du pont Mammolo. Vers minuit, la petite armée se mit en marche et vint camper sur la place où nous sommes maintenant, autour de la basilique de San-Lorenzo. Il faisait un temps affreux. Quelques barons, voyant leurs hommes glacés par le froid et la pluie, proposèrent de rebrousser chemin ; les Colonna étaient d'un avis contraire. On entra dans l'église pour tenir conseil.

Il y avait là Stefano Colonna et Gianni, son fils ; Pietro d'Agapito Colonna, ancien sénateur, son cousin ; les préfets de Vico, père et fils, hommes de bronze et de sang ; Giordano Orsini de Marino, un tigre féodal ; deux barons de Viterbe et plusieurs châtelains de Toscanella, Rispampano et Rocca-Vecchia. Des cierges furent allumés, les féodaux se rangèrent en cercle, et Stefano Colonna

demanda au vieil Agapito, dont le crâne nu brillait comme un globe d'ivoire à la lueur des cierges, quel était son avis.

— De seller nos chevaux, répondit le vieillard, et de regagner sur-le-champ nos terres, quand nous aurons fait une prière sur la tombe de San-Lorenzo.

Un murmure désapprobateur accueillit ce discours, et Stefano se hâta de reprendre :

— Partir! quand des amis nous attendent là-bas pour nous livrer la porte; quand six mille *cavalerioti* s'arment à cette heure pour nous; lorsque dans une heure peut-être le Capitole sera pris, et le vilain qui nous y brave pendu comme Martin du Port!

— Ecoutez, dit Agapito d'une voix rauque ; je me suis assoupi au pont Mammolo, et ma dame, morte depuis vingt ans, m'est apparue en songe.

Par un mouvement instinctif tous se serrèrent autour du vieillard, dans le plus grand silence.

— Elle était habillée de noir, continua-t-il, et semblait fondre en larmes!...

— Mauvais présage, en effet, pour vous, murmura Stefano.

— Pour toi aussi, cousin ; et pour d'autres, ajouta le vieillard en promenant sur les barons son regard fixe qui les glaçait au cœur. Ma dame en deuil m'en a montré plusieurs!...

— N'importe! s'écria le farouche Giordano Orsini, qui eût bravé l'enfer lui-même ; en avant! Il ne sera pas dit qu'un rêve aura troublé nos âmes et fait reculer les barons! J'ai commencé la danse hier, et jeté mon gantelet au front de Rome en faisant brûler vive une vieille misérable du Transtevère, qui m'osait menacer de la colère du tribun. Elle reviendrait elle-même me fermer le passage que je vous crierais : En avant!

A ces mots, le chant des morts s'éleva lentement du fond de la basilique et la remplit bientôt tout entière de sa lugubre mélodie. Un frisson courut dans les veines des plus braves; Giordano seul, qui ne tremblait jamais, tira son épée, mais elle lui tomba des mains au spectacle qui s'offrait à sa vue.

Par la porte de la chapelle souterraine débouchait à pas lents une procession de moines noirs, entonnant le *Dies iræ*. Ils tournèrent la tribune, descendirent dans l'église, et, s'arrêtant au milieu de la grande nef, y déposèrent un cercueil, à deux pas des barons. Ceux-ci écoutaient silencieux et troublés. Après les prières funèbres, un moine, dont on entendait les sanglots, s'approcha de Giordano Orsini, et le conduisit, sans parler, auprès du cercueil. Puis, levant tout à coup le drap mortuaire, il lui montra à la lueur des cierges un cadavre calciné et méconnaissable.

— Je ne connais pas ce mort, balbutia le tyran de Marino.

— C'est ta victime d'hier, lui dit le moine; c'est ma mère qui t'attend dans une heure devant le tribunal de Dieu!...

Tous les cierges s'éteignirent à ces paroles, les religieux disparurent, et Giordano Orsini se trouva seul auprès du cadavre; car les barons s'étaient précipités hors de l'église. En cherchant son épée sur le parvis, il toucha plus d'une fois ces restes mutilés; mais, comme il avait une âme de fer, son premier cri en sortant de la basilique fut encore : En avant!...

Personne ne lui répondait; la superstition et la terreur avaient traversé les cuirasses des plus intrépides. Un enfant les rassura. Gianni Colonna, dont la seizième année n'était pas achevée encore, et qui joignait au mâle courage d'un chevalier la beauté d'une jeune fille, Gianni, que ses doux cheveux blonds, ses traits gracieux et ses yeux noirs avaient fait surnommer l'ange des Colonna : Gianni, quand tous hésitaient osa répéter avec la joyeuse insouciance de son âge le cri du seigneur de Marino. Vainement le vieil Agapito, en secouant la tête, lui dit-il tout bas de se taire, que la morte de son rêve l'avait montré du doigt, il en rit tout haut comme des craintes des barons Ceux-ci, honteux de s'être montrés plus faibles qu'un enfant, reprirent leur conseil en tumulte et se déterminèrent pour l'attaque.

En conséquence, un peu avant l'aube, Stefano monte à cheval avec Giordano Orsini, son cousin, et se dirige sans bruit vers la porte San-Lorenzo. Malheureusement pour lui et sa maison il y venait trop tard. Le fils de la morte de Marino s'y était rendu déjà ; et, sur ses avis, on avait changé les gardes de la porte. Aussi lorsque Stefano, après avoir frappé avec précaution, prononça les mots convenus :

— Ouvrez! je suis un citoyen de Rome, un ami du bon Etat qui revient dans sa maison.

Le capitaine Paolo Buffa, qui remplaçait le traître, cria soudain à travers la porte :

— Celui que tu croyais trouver ici n'est plus de garde. Retire-toi.

Et, pour lui montrer l'inutilité de toute insistance, il lança par-dessus le mur les clefs de la porte dont la serrure était en dedans.

Le vieil Agapito Colonna et Giordano, embusqués à quelque distance, avaient tout entendu. Lorsque Stefano les rejoignit, ils tinrent de nouveau conseil, et s'arrêtèrent à un parti qui obtint tous les suffrages car il unissait la prudence à la forfanterie. Afin de braver les Romains tout en tournant visage, il fut décidé qu'on défilerait devant la porte San-Lorenzo au son des trompettes. L'armée féodale est immédiatement divisée en trois corps, et la retraite se fait en bon ordre. Déjà les deux premières batailles, comme on disait au moyen âge, étaient passées triomphalement au bruit des clairons. La troisième, composée d'un gros de cavalerie d'élite, venait tranquillement, ayant pour éclaireurs, à une distance de deux cents pas, huit champions (editori) commandés par Gianni Colonna. Le jour commençait à poindre : les Romains s'animent au son des trompettes et veulent charger l'ennemi. Ne trouvant point les clefs de la porte, ils s'efforcent de l'enfoncer à coups de marteaux et de haches.

A ce fracas et aux rumeurs tumultueuses qu'il entendait dans la ville, le jeune Colonna s'arrêta Sa première idée fut que les complices des barons forçaient la porte; il n'en douta plus en voyant le battant de droite s'ouvrir tout à coup. Dans cette illusion, couchant la lance, il éperonne son cheval et franchit le seuil d'un élan, suivi d'un seul cavalier de votre pays d'outre-Rhin.

— Merci de votre remarque, fit l'Allemand en rallumant sa pipe ; le cœur me bat de joie toutes les fois que je tombe, en ce pays, sur les traces d'un de tes fils, mes frères, ô ma Germanie bien-aimée!... Mais continuez, je vous prie, ce jeune Colonna m'intéresse. Que lui arriva-t-il?

— Rien que de très-heureux d'abord : l'apparition de cet enfant derrière lequel ils croyaient voir toutes les bandes seigneuriales troubla tellement les Romains qu'ils prirent la fuite dans le plus grand désordre. Soldats et chefs, cavaliers et fantassins, luttaient de vitesse. Ceux qui portaient les bannières du tribun les jetèrent à terre pour mieux courir. Rienzo lui-même, désespérant de son

salut, levait les yeux au ciel, en s'écriant : « Oh ! Dieu ! m'as-tu abandonné?... » Les plus hardis ne tournèrent la tête qu'à une demi-portée de trait. Jugez de leur surprise en s'apercevant qu'ils fuyaient devant un enfant. Gianni Colonna était seul avec le cavalier tudesque. Personne ne l'avait suivi.

Furieux contre eux-mêmes de cette panique, ils revinrent tous sur le jeune imprudent que, pour comble de malheur, son cheval venait de renverser dans un bourbier à gauche de la porte. L'infortuné les suppliait en pleurant de lui laisser ses armes. Ils ne lui laissèrent pas même la vie. Une minute après, ce beau Gianni, l'amour et l'orgueil de sa mère, l'espoir de la plus fière race d'Italie, était couché nu et sanglant au milieu de la boue. Cependant, Stefano ne voyant plus son fils le demandait avec anxiété. Personne n'osant lui rien dire, il pousse son cheval jusque sous la porte, rebrousse chemin, fou de douleur à l'aspect du cadavre, et, ramené par un irrésistible



Stefano et Gianni à la porte San-Lorenzo. Dessin de M. G. Janet.

entraînement de l'amour paternel, tombe, écrasé par une pierre, des remparts à côté de son fils.

Echauffés par cette première vengeance, les Romains sortent en foule de la ville et se jettent comme des furieux dans le flanc de la colonne qui achevait de défiler. Tout ce qu'ils purent atteindre fut passé au fil de l'épée ; le combat ou plutôt le carnage dura jusqu'à trois heures.

— Et le vieil Agapito Colonna, que devint-il avec Giordano Orsini?... La dame en deuil du songe et le moine disaient-ils vrai?...

— Vous le saurez, répondis-je à mon blond Germain, s'il vous plaît de me suivre jusqu'à Sainte-Marie-Majeure, où se joua la dernière scène de ce drame féodal. Trois quarts d'heure plus tard nous étions devant la basilique patriarcale de ma patronne. Il y a longtemps qu'elle est fondée. Dans la nuit du 4 août 352, la sainte Vierge apparut en songe au patrice Jean, et lui ordonna, disent les historiens sacrés, de bâtir un temple sous son invocation, à l'endroit où il trouverait de la neige au matin du jour suivant; la même nuit, le saint pape Liberius, qui occupait

alors le siége pontifical, faisait exactement le même songe. Le pape et le noble, apprenant, à l'aube suivante, qu'il était tombé de la neige sur le revers de l'Esquilin, s'y rendirent ensemble, et le patrice ne crut mieux pouvoir employer ses richesses qu'à la construction d'une église spécialement dédiée à la mère de Dieu et appelée, du nom du pontife, basilique Libériane.

On la nomma aussi Sainte-Marie aux Neiges, en souvenir du songe mystérieux; Sainte-Marie à la Crèche, parce que celle de Bethléem y fut placée lors de la translation à Rome des reliques de saint Jérôme; basilique Sixtine, du pape Sixte III, qui la rebâtit en 432, et enfin Sainte-Marie-Majeure, parce qu'elle est, sans contredit, la plus majestueuse et la plus belle de celles que dédia le christianisme à la reine des anges. C'est ici, dis je à mon peintre d'outre-Rhin, que le tribun Colà Rienzo vint, quatre jours après le combat de la porte Saint-Laurent, remercier la Vierge de sa victoire. Il était à cheval et suivi de tout le clergé.



Entrée du pape à Sainte-Marie-Majeure. Messe de minuit. Escorte française. Dessin de G. Janet.

Les prières finies, Colà mena la procession au lieu où était tombé l'infortuné Gianni, et là, le tavernier de la Regola, que l'orgueil rendait déjà fou, plongea la main dans cette boue sanglante encore, et en couvrant le front de son jeune fils Lorenzo, il le créa pompeusement chevalier de la Victoire. Tandis que cette parodie ridicule et même impie s'achevait à la porte Saint-Laurent, les dames Colonna, en habits de deuil et les cheveux épars, cachaient dans les caveaux de Saint-Sylvestre *in Capite* les cadavres de Gianni, de Stéfano, d'Agapito; et le moine noir de San-Lorenzo envoyait à Marino le corps du féroce baron qui fit brûler sa mère.

C'est à Sainte-Marie-Majeure que le pape célèbre lui-même la messe de minuit. La veille de Noël, une couche de ce sable jaune qu'on répand dans la *via papale* lorsque Sa Sainteté doit sortir, dessine, en quelque sorte, sa route à travers la ville. Deux rangées de poteaux sont plantés de chaque côté des rues que doit traverser le cortége. Puis, à la nuit, du Vatican à la basilique, les lampions que ces poteaux soutiennent semblent s'allumer à la fois. La foule

se précipite vers Sainte-Marie-Majeure, illuminée à *giorno*. Des draperies à *franges dorées* tapissent les murs; de toutes parts brillent les cierges et les rosaces de bougies. En 1852, la haie était formée dans la grande nef par deux files de soldats français. On se serait cru à Saint-Roch, sans l'indécent tumulte et le pêle-mêle bruyant qu'autorisent les mœurs italiennes. On cause tout haut, on se promène, on se presse là comme au bal masqué. Une seule chose distingue ce *Spasso* ou Longchamp romain des promenades du dimanche au Corso, quoique la licence soit grande, l'on n'y fume pas. A neuf heures, le pape arrive en carrosse, précédé et suivi de cavaliers agitant des torches; on le porte sur son trône au fond de l'église, et les soprani lançant leurs voix grêles, mais non dépourvues de mélodie, sous ces voûtes immenses, chantent la messe pendant que le flux et le reflux des curieux s'entrechoquent sous les nefs latérales, et pendant qu'un ou deux familiers en livrée fendent la foule avec effort pour ouvrir passage à quelque cardinal.

Mon Rubens de rencontre me quitta sur la place de Sainte-Marie-Majeure, pour aller esquisser son tableau. Arrêté devant la magnifique colonne de marbre blanc que le pape Paul V tira des ruines du temple de la Paix et fit élever en face de l'église, pour placer sur son faîte de cinquante-huit pieds de haut la statue en bronze de la Vierge, je regardais des lavandières des Monti, courbées sur le bassin de la fontaine où se mire la madone, et causant, tout en agitant leurs battoirs avec une animation extraordinaire. Tout à coup je vois accourir un de ces groupes comme on n'en voit qu'à Rome. Une vieille femme, rappelant à s'y méprendre, avec son teint de buis et ses cheveux blancs dénoués et flottant au vent, ces sorcières de la Suburra dont parle Juvénal, se précipitait vers la place, en criant à perte d'haleine : Maria! Maria! evviva!... Ce cri était répété sur tous les tons par la bande déguenillée qui l'escortait. A cette vue, toutes les laveuses s'étaient redressées, elles attendaient, immobiles comme la statue de bronze de la Madone. Une d'elles surtout me frappa par sa pâleur et la fixité de son regard... Elle fit un pas enfin; la vieille se jeta dans ses bras, et le mot magique du pauvre, *loto*, s'échappa de ses lèvres; elle avait gagné quelques écus à la loterie. Aussitôt tous les battoirs volent en l'air, on s'agenouille pour rendre grâce à la patronne, et Maria, l'heureuse Maria, qui avait bien peut-être gagné quatre-vingts francs, quitte en triomphe son lavoir, escortée par la moitié de la population du Rione, pour aller chercher sa fortune.

Pendant toute cette scène, où éclatait si vivement la mobilité de caractère du peuple romain, mes yeux n'avaient pu se détacher d'un individu, impassible en apparence, et qui, adossé au piédestal de la colonne de la Vierge, et les deux mains appuyées sur une canne de compagnon, ornée d'un reste de ruban flétri, avait assisté avec la même indifférence aux bruyants transports et au départ des lavandières. Le costume de cet homme était celui de l'ouvrier-artiste, qui a fait son chef-d'œuvre, et qui court le monde avant de songer à planter au pays la tente du devoir. A l'énergie méridionale de sa physionomie, on devinait qu'il s'appelait Provence ou Languedoc. Mais il restait à expliquer son sourire de dédain et l'air de supériorité morale que trahissaient ses traits, ce qui me semblait moins facile. Prenant le taureau par les cornes, je fis le premier pas :

— Vous êtes Français, lui dis-je, et mon compatriote, ou je me trompe fort!...

— L'un et l'autre, me répondit-il, et, si l'on peut se fier à l'apparence, voyageur comme vous.

— Il est vrai : je viens de Paris.

— Moi, de Jérusalem.

— Quoi! m'écriai-je en riant, cherchiez-vous les ruines du temple et les traces d'Hiram?

— Je l'aurais pu, reprit le compagnon, sans rien perdre de son sérieux, car je suis enfant du devoir et tailleur de pierres; mais mon voyage avait un autre but.

— Est-il permis de le connaître?

— Parfaitement, monsieur : je voulais voir la tombe et le berceau du Christ.

— Et vous avez fait ce long voyage exprès?

— A pied, n'ayant pas même très-souvent dans ma poche la subvention du juif errant.

— C'est beau cela, très-beau, mon ami, et très-rare en ce siècle, qui n'est pas spiritualiste. Mais ne serais-je point trop indiscret en vous demandant, non le motif de votre pèlerinage à Rome, que je conçois très-bien, mais celui de la préoccupation que révélait tout à l'heure votre visage, et qui, dans Sainte-Marie-Majeure, m'a un instant surpris? Vous aviez l'air d'y chercher quelque chose.

— Je cherchais en effet, monsieur, ce que j'ai cherché, sans le trouver, dans toutes les églises de Rome.

— Quoi donc?

— Un tronçon de colonne. J'ai vu à Jérusalem la moitié de celle où fut lié Jésus-Christ, quand les Juifs le flagellèrent : le prêtre grec qui me la montra me dit que l'autre moitié était à Rome; mais comme, par malheur, il avait oublié le nom de l'église, j'ai couru partout sans la découvrir, et vous me voyez sur le point de me remettre en route avec deux regrets que j'aurai toujours dans le cœur, l'un de n'avoir pas vu cette moitié de colonne, l'autre de n'avoir pu toucher des lèvres l'escalier que monta et descendit Jésus en allant chez Pilate.

— Que donneriez-vous, m'écriai-je, à celui qui vous montrerait ces deux monuments sans prix?

— Un peu de terre du Jardin des Oliviers.

— Touchez là, lui dis-je, et suivez-moi; le tronçon de colonne que vous cherchez est dans l'église qui vous fait face. En 1223, le cardinal Giovanni Colonna l'apporta de Jérusalem.

Nous entrâmes dans la nef de Sainte-Praxède, et à droite de la petite chapelle nommée autrefois Jardin du Paradis, que le pape Pascal Ier y fit construire, le compagnon retrouva la sainte colonne. Tirant son mètre sans parler, il la mesura d'abord et en compara le grain avec un fragment caché dans sa bourse de cuir.

— Eh bien! lui dis-je, est-elle authentique?

Il me répondit en la touchant de ses lèvres, à genoux et me montrant une note grossièrement tracée, où je finis par déchiffrer ces mots : « Trois palmes de hauteur. » Le renseignement était exact. Je n'avais plus, pour tenir ma promesse, qu'à lui faire voir l'escalier de Caïphe. Nous tournâmes donc vers Latran; seulement, comme le temps était admirable, je pris le chemin le plus long et me rendis à Saint-Jean de Latran en passant par Sainte-Croix-en-Jérusalem.

MARY-LAFON.

(*La suite prochainement.*)

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

Le 8 septembre 1749, au moment où Mme la princesse de Savoie-Carignan s'habillait afin de se rendre au palais du roi de Sardaigne, pour assister à une fête qu'on y célébrait tous les ans, à l'occasion de la levée du siége de Turin par les Français en 1706, elle reçut du Ciel une fille adorée, et bénie d'avance.

Cette princesse, nommée Marie-Thérèse-Louise, naquit au milieu des acclamations de la joie publique; ses premiers cris furent pour ainsi dire étouffés par ceux de l'allégresse commune. Les sympathies et la compassion qu'excitèrent ses derniers instants devaient être comprimées par l'horreur et la crainte qu'inspiraient ses cruels bourreaux.

Dès ses plus jeunes années, Louise se faisait déjà remarquer par ses grâces extérieures et le charme de son caractère; les qualités les plus aimables la firent bientôt chérir de tout ce qui l'entourait.

Sa mère en était fière. La cour de France était alors renommée par son élégance et sa politesse; c'était sur ce théâtre que, dans son cœur maternel, la princesse de Carignan destinait sa fille à briller un jour.

— Louise, disait-elle à son mari, a toute l'élégance d'une Française; elle est faite pour figurer à la cour de notre allié le roi de France. Puisque nous devons voir nos enfants s'éloigner lorsqu'ils se marient, c'est là, je l'avoue, que je voudrais la placer.

Pauvre mère! hélas! si elle eût prévu l'avenir!

Cependant les désirs du prince et de la princesse de Carignan devaient bientôt recevoir leur accomplissement. Le duc de Penthièvre, petit-fils du duc du Maine, avait un fils jeune et beau, qui faisait l'orgueil et l'inquiétude de son père. Le duc, homme d'une bonté parfaite et d'une piété exemplaire, s'effrayait, avec raison, des liaisons du prince de Lamballe avec des hommes sans mœurs. Il pensa qu'une femme belle, aimable et sage, ramènerait à une conduite meilleure le fils qu'il chérissait. Le roi entra avec le plus tendre intérêt dans les vues de M. le duc de Penthièvre. Malgré la vie licencieuse qu'il menait, Louis XV savait apprécier les vertus de son cousin. Il l'engagea à jeter les yeux sur Louise de Savoie, et chargea son ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier, de la demander au roi de Sardaigne. Les propositions, comme on peut le croire, furent acceptées avec joie. Si la maison de Savoie tenait à honneur d'être l'alliée d'Henri IV et de Louis XIV, les Bourbons pouvaient être fiers de compter pour les leurs le duc Emmanuel le Grand et le prince Eugène, le premier capitaine de son siècle. Mlle de Carignan, elle-même, n'allait pas s'unir à une famille étrangère, elle trouverait en France un second père et des parents qui l'aimeraient, des princesses qui deviendraient ses compagnes et ses amies, le goût, la magnificence, la gaieté française, la liberté, peut-être aussi, dont elle savait que les femmes jouissent chez nous plus qu'ailleurs.

— Oh! je l'aimerai, dit-elle naïvement à sa mère, en considérant avec joie le beau portrait du prince de Lamballe.

Toutefois, lorsque la princesse arriva en France, sur le pont de Beauvoisin, qui sépare les deux Etats, elle éprouva un serrement de cœur involontaire; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, en tournant ses regards vers ces hautes montagnes, qui semblaient une barrière posée entre elle et ses souvenirs d'enfance.

A Montereau, une diversion charmante effaça cette impression. Au moment où la princesse allait se mettre à table, on entendit le galop d'un cheval; c'était un page qui lui apportait un bouquet de la part de son mari. Cette attention la flatta, elle le reçut, non sans un certain trouble, des mains du page, qu'elle ne put regarder qu'avec une vive émotion: sa figure l'avait singulièrement frappée.

— Comme ce page ressemble au portrait de M. de Lamballe! dit-elle à voix basse à Mme de Guébriant.

— C'est vrai, répondit celle ci, sans paraître attacher d'importance à cette remarque; c'est pour cela que M. le duc de Penthièvre lui accorde une amitié toute particulière.

Cependant, comme Louise avait sur elle la miniature du prince, elle la sortit secrètement de sa poche, et reconnut en effet, une telle ressemblance avec le page qui était présent, qu'elle ne put douter que ce fût le prince lui-même.

Sensible à cet empressement qui la flattait, elle en fut visiblement émue; pensant pourtant qu'il désirait rester inconnu, elle s'efforça de ne pas paraître le reconnaître; mais elle vit avec un certain plaisir que le peintre ne l'avait pas flatté.

Le prince, car c'était bien lui, se tint debout devant elle pendant tout le temps du repas; il ne pouvait se lasser de la regarder. Mme de Lamballe s'en sentait fort troublée; les yeux timidement baissés sur son assiette, elle les levait de temps à autre pour voir celui qu'elle allait bientôt appeler son mari, mais le feu qui partait de ceux du jeune prince lui faisait baisser aussitôt les siens.

Le souper fini, le page, après avoir pris congé de la princesse, remonta à cheval pour retourner à Nangis, où l'entrevue devait avoir lieu le lendemain. L'émotion de la princesse n'était plus de la crainte; la douce impression que lui avait laissée la présence du page lui inspirait, au contraire, les pensées les plus riantes.

Le lendemain, la princesse arriva à Nangis. M. le duc de Penthièvre et M. de Lamballe l'y attendaient. Le mariage fut célébré avec la simplicité qui présidait à toute la vie de M. de Penthièvre; puis on partit pour Paris. Mme de Lamballe écrivit aussitôt à sa mère pour lui faire part de son bonheur:

« Votre fille sera heureuse, lui dit-elle dans l'expression de sa joie, M. de Lamballe est encore mieux que je me le figurais; il paraît d'un caractère affectueux, et me témoigne beaucoup de tendresse. Il est bien doux de trouver ainsi dans ses devoirs les plus douces jouissances. »

Joies passagères, hélas! La même main écrivait peu de temps après:

« Oh! ma mère! qu'est devenu ce temps où je vous parlais de mon bonheur? N'aurais-je déjà plus que des souvenirs et des larmes? Pourquoi faut-il que M. de Lamballe ait rempli mon cœur de tout l'amour qu'il me témoignait, pour changer si vite? En vain je cherche dans ma

conduite ce qui peut causer ce refroidissement; je ne puis en trouver la cause. Une chose qui ajoute encore à mon affliction, c'est que la vie désordonnée que mène M. de Lamballe altère visiblement sa santé; mille pressentiments douloureux m'accablent. Mon Dieu! ma mère, si jeune! Prenez part à mon chagrin, il me sera moins amer. »

Sur l'avis des médecins, on transporta M. de Lamballe à Luciennes; son père l'y accompagna; sa femme, touchée de l'état où elle le voyait, oubliant, en présence de ses cruelles souffrances, la cause qui les avait produites, ne le quittait pas! Mais ni ses tendres soins, ni les ferventes prières de son père ne devaient arrêter le progrès du mal.

— Votre tendresse m'est bien chère, lui dit-il à son heure suprême, elle adoucit mes derniers moments; je bénis la main qui me frappe, puisqu'elle me rappelle à moi-même, et que je meurs aimé de vous et de mon père; promettez-moi de ne pas l'abandonner.

— Non, s'écria Mme de Lamballe, jamais je ne m'éloignerai d'un pays où j'ai passé des jours heureux, jamais je ne me séparerai du père de mon époux, toujours il sera le mien!

Les beaux jours ne revinrent pour la triste veuve qu'avec l'amitié de Marie-Antoinette. La belle dauphine avait apporté d'Allemagne l'usage des promenades en traîneau. Pendant l'hiver de 1771, elle mit ce genre de plaisir à la mode. Mme de Lamballe, dont le caractère lui plaisait infiniment, était souvent invitée à partager ces promenades avec elle; elle y parut avec une gaîté si naïve, avec une grâce si naturelle, que de ce moment la dauphine l'attira dans son intimité, la mit de toutes ses parties et lui voua une vive et sincère amitié.

Devenue reine, Marie-Antoinette se l'attacha de plus en plus; sa faveur devint complète. Si elle eût été capable d'intrigues, elle aurait pu exercer le plus grand crédit; mais elle ne songeait qu'à rendre service aux infortunés qui s'adressaient à elle. La reine, en la voyant entrer avant l'heure du jeu, était si accoutumée à ses demandes, qu'elle lui disait en riant:

— Eh bien! chère Lamballe, est-ce aujourd'hui à une veuve désolée, à un vieillard infirme, ou à quelque jeune fille pauvre que je dois le plaisir de vous voir de si bonne heure? Ils font bien de s'adresser à vous, ajoutait-elle, car ils savent que je ne puis rien vous refuser.

Quelquefois la reine feignait d'ajourner le succès de ses démarches, pour la retenir plus longtemps à Versailles, car elle savait bien que la princesse ne la quitterait que lorsqu'elle aurait obtenu ce qu'elle voulait pour ses pauvres.

Marie-Antoinette la fixa enfin près d'elle, en rétablissant en sa faveur la charge de surintendante de sa maison.

La cour s'amusait ainsi, tandis que la révolution se tramait sourdement. La reine cherchait au milieu des plaisirs un contre-poids aux sinistres prévisions de quelques esprits clairvoyants; elle aimait surtout le repos des frais ombrages de Trianon, paisible trêve au tourbillon de Versailles; elle allait s'y promener sans suite, vêtue d'une simple robe de mousseline, et presque mêlée au public, qu'elle donnait l'ordre d'y laisser entrer.

Un jour qu'elle y était ainsi seule avec Mme de Lamballe, elles venaient de s'asseoir sur un banc de mousse, près de la grille de l'enceinte réservée, lorsqu'un homme s'occupant à herboriser vint s'arrêter sur la porte. La voyant ouverte, il entra et passa si près des deux princesses qu'il se vit forcé de les saluer. La reine, certaine de ne pas être connue, se hasarda à lui adresser la parole.

— Vous cherchez, monsieur, lui dit-elle, à utiliser votre promenade; cet endroit, quoique formé par l'art, vous offre, en effet, l'illusion de la campagne.

— Oui, madame, répondit-il, je préfère ces sortes de jardins champêtres aux allées à perte de vue; les vastes parterres, les eaux comprimées dans le marbre, toutes les beautés faites pour les grands me rappellent qu'on m'en permet à peine la vue; je m'y regarde comme un étranger qu'on chassera au passage d'une cour fastueuse, tandis que, dans ces parcs naturels, mon imagination m'emporte à la pensée que je pourrais en posséder de semblables, et je me livre avec douceur à des châteaux en Espagne.

— Vous paraissez ne pas aimer les grands, monsieur; cependant ce sont des hommes comme les autres; sous ce rapport, ils mériteraient au moins votre bienveillance.

— On craint toujours les rois, madame; l'amour et la crainte ne marchent pas ensemble.

— Vous parlez en républicain, reprit vivement la reine; cela m'explique pourquoi vous n'aimez pas les rois.

— Je ne hais personne, madame; j'aime, au contraire, mes semblables, quoiqu'ils m'aient fait bien du mal.

— A vous, monsieur? Je vous plains, vous ne me paraissez pas méchant.

— Oui, madame, ils m'ont poursuivi, persécuté, les misérables! moi qui ne cherchais que les moyens de les rendre heureux.

La reine paraissait fort intriguée; cet homme bizarre commençait à piquer sa curiosité; elle lui demanda son nom.

— Mon nom! répondit-il, comme étonné qu'il ne fût pas connu; vous l'avez peut-être entendu prononcer quelquefois; je m'appelle Jean-Jacques Rousseau, Rousseau de Genève.

A ce nom, Marie-Antoinette fit un mouvement.

— Rousseau de l'univers conviendrait mieux, reprit-elle avec un sourire gracieux.

Le philosophe parut très-flatté de ce compliment, sorti de la bouche d'une jeune et jolie femme.

— Vous êtes trop bonne, madame, lui dit-il; je suis un pauvre homme bien obscur.

— Non; mais un peu injuste envers les rois.

Ces derniers mots, prononcés vivement, semblèrent un trait de lumière pour Rousseau; il tressaillit, et fixa sur Marie-Antoinette un regard sombre.

— Je croyais, dit-il, cette promenade libre; on m'avait dit que la reine n'y était pas.

— Elle ne veut pas y être.

— Ce n'est pas la même chose; n'importe, il me semble que je ne perdrai jamais le souvenir de cette journée, elle me fait revenir de quelques préjugés: je sens maintenant qu'il est possible au moins d'aimer les reines.

— Monsieur Rousseau, ceci ressemble à de la flatterie.

— Ah! madame, ma franchise est ma principale qualité; ne me l'enlevez pas; mais la sincérité approche si rarement de la cour que je conçois que vous vous méfiiez.

Puis il s'inclina et s'éloigna pour continuer sa promenade. La reine le laissa partir, sans chercher à le retenir; elle était toute interdite de cette rencontre. Lorsqu'il se fut un peu éloigné:

— Ces philosophes sont vraiment désespérants, dit-elle; c'est ainsi qu'ils apprennent à nos sujets à ne pas nous aimer; et pourtant nous avons tant besoin de leur amour!

— Quelques rencontres comme celle-là leur feraient du bien, répondit la princesse; votre éloquence vaudrait bien la leur.

Cependant la révolution marchait à pas de géant; on arrivait à cette année 1789, époque de l'ouverture des États généraux. Mme de Lamballe, que la coterie de Polignac était parvenue à éloigner de la reine, vivait à Paris chez son beau-père, et ne venait plus que rarement à Versailles ; néanmoins son attachement inaltérable pour Marie-Antoinette lui faisait un devoir de se rapprocher d'elle, chaque fois que le danger semblait la menacer davantage.

Les journées des 5 et 6 octobre amenèrent la famille royale à Paris. La princesse de Lamballe, instruite de l'arrivée de la reine, se trouva aux Tuileries lorsqu'elle y entra. Dès que Marie-Antoinette l'aperçut, elle courut se jeter dans ses bras.

— Tout est perdu, mon amie, lui dit-elle ; ce palais est une prison d'où nous ne sortirons que pour aller à la mort !

En vain la princesse cherchait à la rassurer; hélas ! elle partageait trop les craintes de la reine pour faire passer dans son âme une sécurité qu'elle n'avait pas elle-même.

En effet, depuis son entrée aux Tuileries, Louis XVI ne fut plus qu'un simulacre de roi. Courageux à sa manière, au lieu de l'être à la façon d'Henri IV, il affrontait la mort qui planait sur sa tête; tout en la voyant venir, il la laissait arriver et s'y soumettait chrétiennement.



La princesse de Lamballe, d'après un portrait du temps.

Dès ce moment la princesse de Lamballe ne voulut plus quitter la reine ; plus le danger devenait pressant, plus elle s'attachait à ses pas. Du palais des Tuileries elle l'accompagna à l'Assemblée nationale; de l'Assemblée, elle la suivit au Temple, adoucissant ses chagrins et les partageant comme une sœur.

— Vous avez voulu vous enchaîner à mon sort, lui dit la reine, en lui tendant la main à son entrée dans la prison ; vous voyez ce qui me reste de ma grandeur passée : des fers, et peut-être la mort qui nous attend !

— Ah! je tremblais seulement qu'ils ne nous séparassent, lui répondit la princesse; maintenant que je suis assurée de ne plus vous quitter, je me trouve heureuse !

Cependant cette consolation devait bientôt leur être ravie à toutes deux. Sous prétexte qu'elle entretenait une correspondance secrète, Mme de Lamballe fut, peu de

après, transférée à la Force. Un soir, à onze heures, on vint l'avertir qu'elle allait être interrogée par les membres de la commune ; elle eut à peine le temps d'embrasser la reine et de lui dire adieu. Ce fut le dernier mot qu'elle lui adressa.

Mme de Lamballe était vouée au supplice : l'amitié de la reine avait décidé de son sort. Mais comment trouver un moyen de faire périr une princesse que ses vertus, sa vie tranquille et irréprochable mettaient à l'abri d'une condamnation judiciaire ? On ne pouvait la livrer seule au fer d'assassins stipendiés : il fut résolu que des milliers de victimes périraient avec elle.

On sait comment eurent lieu les massacres des 2 et 3 septembre, à l'Abbaye et dans les autres prisons...

Depuis l'arrestation du roi, M. le duc de Penthièvre languissait dans son lit, accablé par la douleur et la souffrance. Le danger que courait Mme de Lamballe vint mettre le comble à ses angoisses. Déjà des prisonniers avaient été mis en liberté ; c'était M..... qui les avait sauvés ; on savait à quel prix !

— Qu'on n'épargne rien ! s'écria le prince ; disposez de ma fortune entière ; je l'emploierai, s'il le faut, pour racheter ma fille !

On ne perd pas un instant, on court chez M..... Cet homme tenait assez fidèlement ses promesses ; la beauté de Mme de Lamballe l'avait frappé, d'ailleurs ; l'accord fut accepté facilement ; M..... répondit de la vie de la captive.

Cette heureuse nouvelle est aussitôt rapportée au duc de Penthièvre. Il cherche alors tous les moyens de rassurer sa fille dans sa prison.

Au moment où Mme de Lamballe épouvantée épanchait son cœur dans le sein d'une femme fidèle qui ne l'avait pas quittée, un prisonnier entre dans sa chambre ; il glisse un papier dans la main de cette compagne dévouée, et disparaît ; celle-ci le parcourt avidement.

— Dieu soit loué ! madame : vous serez sauvée ! Voilà ce qu'on m'écrit !

Mme de Lamballe prend le billet et lit ces mots :

« M..... a promis la vie de celle qui vous est chère ; dites-lui que, quelque chose qui arrive, elle reste enfermée dans sa chambre et n'en descende point. »

Mme de Lamballe respire et rend grâce à Dieu.

Cependant, le sang coulait déjà à l'Abbaye. Le peuple impassible restait spectateur muet de ce cruel massacre ; insouciant ou craintif, il se contentait d'applaudir au triomphe de ceux qui échappaient au carnage ; depuis vingt-quatre heures, la Seine voyait ses eaux rougies par le sang et les membres des victimes qui tombaient sous le fer des égorgeurs. M....., fidèle à son engagement, avait sauvé Mme de Lamballe des premières exécutions de la Force ; suivant l'instruction qu'elle avait reçue, elle était restée dans sa chambre, malgré l'appel général ; les cris seuls des mourants, qui retentissaient jusqu'au fond de son cœur, venaient la troubler dans sa retraite. La nuit du 2 au 3 septembre fut affreuse pour elle. En vain elle avait espéré que le sommeil dissiperait ces douloureuses images, il les lui présenta sous des couleurs plus sinistres encore. Tout à coup elle s'éveille en sursaut.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, quel songe horrible ! Je me suis crue traduite devant cet odieux tribunal ; le peuple me voyait sans colère ; j'allais échapper aux bourreaux, quand, tout à coup, un de ces monstres me saisit et me traîne par les cheveux sur un monceau de cadavres ; là, il me plonge à plusieurs reprises un poignard dans le sein ; je respirais encore, lorsque le barbare m'arrache le cœur et le dévore à mes yeux.

En achevant ces mots, la princesse perdit connaissance.

Quelques heures après, les cris : La Lamballe ! la Lamballe ! retentirent dans la prison.

— Oh ! mon Dieu ! dit la captive, tombant à genoux, voici donc le terme de ma vie ! Sauvez le roi et la famille royale !

Après un instant de silence, elle fut tirée de sa stupeur par le bruit de la porte qui s'ouvrit avec fracas. Des hommes déguenillés, les bras nus, se présentèrent dans la chambre.

— Venez, on vous attend, lui dit l'un d'eux.

— Qui êtes-vous ? demande la princesse.

— Que vous importe ? Obéissez, ou l'on vous y contraindra.

Sans murmurer, elle suit ces étranges émissaires. Arrivée à l'endroit où Ceyrac présidait le Comité, on procède aussitôt à son interrogatoire.

— Qui êtes-vous ?

— Marie-Thérèse-Louise de Savoie, princesse de Lamballe.

— Votre qualité ?

— Surintendante de la maison de la reine.

— Avez-vous eu connaissance des complots du 10 août ?

— J'ignore s'il y avait des complots ; ce que je sais, c'est que je n'en avais nulle connaissance.

— Jurez la liberté, l'égalité, la haine au roi, à la reine, à la royauté.

— Je ferai volontiers les deux premiers serments ; quant aux autres, je ne puis les faire, ils ne sont pas dans mon cœur.

Comme elle achevait ces mots, une voix lui dit bas à l'oreille :

— Jurez donc, si vous ne voulez pas mourir.

Elle se retourne, elle aperçoit sous le costume des bandits une figure dont les traits ne lui sont pas inconnus. L'espoir renaît dans son âme ; mais racheter sa vie par un blasphème lui semble un forfait ; elle porte la main sur ses yeux et garde le silence.

— *Qu'on élargisse madame !* s'écrie aussitôt le juge.

C'était le mot fatal, signal de la condamnation.

Cependant l'être mystérieux qui s'intéresse à elle la suit ; la voix lui répète encore :

— Criez ! ou vous êtes perdue.

Elle l'entend, et se sent troublée. Que faire ? elle hésite et ne sait quel parti prendre. Par une coïncidence fatale, comme elle sortait de la salle, elle aperçoit les restes palpitants des victimes qu'on venait d'immoler ; le premier pas qu'elle fait, elle le fait dans le sang.

— Criez ! lui dit encore la voix.

Mais éperdue, bouleversée par l'affreux spectacle qu'elle a sous les yeux, elle ne l'entend plus ; l'expression de son indignation l'emporte malgré elle.

— Quelle horreur ! s'écrie la noble femme.

La multitude, toujours disposée à prendre le mauvais côté des choses, toujours prête à s'enflammer quand elle se croit offensée, attache à cette exclamation l'idée du mépris qu'elle inspire à la princesse. Alors toute pitié cesse, sa mort est jurée ; la malheureuse le voit, elle s'écrie :

— Je suis perdue !

En effet, les bourreaux, impatients d'en finir, la saisissent et la traînent au supplice ; mais la nature les a devancés, ce n'est plus qu'un corps de marbre, un être inanimé qu'ils ont en leur puissance. Quelques cris de : Grâce ! se font entendre ; mais, perdus dans la foule, c'est à peine s'ils sont écoutés.

On sait le reste : — la mort, la mutilation, la promenade infâme... la tête sanglante portée aux fenêtres du Temple et du Palais-Royal.... Tirons le voile sur cette honte éternelle de la France.

Le rêve de la princesse venait de se réaliser. Sa mort, en précédant celle de la famille royale, lui épargna, du moins, la douleur d'assister au supplice de sa reine bien-aimée !

Cte de MASIN.

Quand vous irez à Trianon, demandez un vieux gardien, qui a vu massacrer Mme de Lamballe. Il vous donnera, sur ce crime, des détails si effrayants, que nous n'osons les reproduire ici. Il vous racontera comment on traîna dans le ruisseau ce beau corps, attaché à un crochet de chiffonnier, comment on en fit cuire et comment on en dévora plusieurs lambeaux ; enfin, comment lui-même refusa, au péril de sa vie, de mordre dans la main toute crue de la victime, « charmante et potelée », dit le vieillard en frissonnant d'horreur après soixante-sept ans !

Il y a quelques années, nous rencontrâmes chez M. Colart, ancien instituteur des Enfants de France, M. Feuillet de Conches, alors chef aux Affaires étrangères, aujourd'hui introducteur des ambassadeurs aux Tuileries. Ce savant collectionneur, qui possède les plus précieux autographes du monde, nous expliqua qu'au moment où la princesse de Lamballe reçut le premier coup de ses bourreaux, une lettre cachée dans sa coiffure s'en échappa, toute trempée de son noble sang.

— Voici cette lettre ! ajouta M. de Conches en la déployant, et en nous montrant, en effet, les taches rousses qui la souillent encore.

Et, à travers le nuage qui obscurcissait nos yeux, nous lûmes les lignes les plus touchantes adressées à Marie-Antoinette.

Nous n'oublierons jamais cette impression poignante, que tout le monde partagera un jour, car M. de Conches insérera, sans doute, la lettre de Mme de Lamballe dans ses curieuses publications. P.-C.

PRÉSENCE D'ESPRIT.

Les correspondances orientales nous révèlent un trait charmant. Pendant que notre flotte de la Baltique était au mouillage de Kiel, de riches habitants du Holstein vinrent visiter le vaisseau *l'Inflexible*. Un aspirant de deuxième classe, enfant de dix-sept ans, fut chargé de faire aux visiteurs les honneurs du bord. La visite terminée, le principal personnage de la société, touché de l'accueil bienveillant et hospitalier qu'il avait reçu, voulut témoigner au jeune officier toute sa reconnaissance. Ignorant les usages français, il sortit de sa bourse un souverain et pria l'aspirant de l'accepter. Le cas était embarrassant : se fâcher était de mauvais goût, car l'étranger n'avait certainement pas eu l'intention d'être blessant. Le jeune homme accepta gracieusement la pièce, ouvrit son porte-monnaie, l'y plaça avec soin ; puis, tirant une pièce d'or équivalente en valeur au souverain, il la présenta au visiteur en lui disant : « A votre tour, monsieur, acceptez ceci en souvenir de moi et de votre visite. Voici ma carte. » La carte portait le nom d'un des maréchaux les plus illustres de l'Empire.

LE REPAS DE FAMILLE. MORALITÉ BRETONNE.

Une belle et bonne journée venait de finir : belle, parce que Dieu l'avait parée de son soleil ; bonne, parce que l'homme l'avait fécondée de son travail. Toute la famille s'installa devant la porte de la ferme pour prendre le repas du soir : le mari et la femme l'un en face de l'autre, l'aîné de leurs enfants allant et venant avec le chien de la maison, le plus petit sur les genoux de sa mère, le frère de celle-ci, debout derrière elle, au fond du tableau. Tableau charmant, en effet, que ne pouvait manquer Watteau, le peintre du bonheur. Il avait pour cadre le chaume doré par le couchant, le feuillage tremblant à la brise du soir, les fleurs sans culture, épanouies dans les pierres du seuil.

Le maître fit à chacun sa part, et tous mangèrent et burent avec l'appétit de la santé.

Après la famille, ce fut le tour des serviteurs, et, après les serviteurs, le tour des animaux. La main du petit garçon donna au chien la pitance accoutumée ; la main du père jeta l'herbe fraîche à la vache ; la main de la femme sema la graine devant le coq et les poules, et les pigeons vinrent glaner le reste, en voltigeant autour du toit.

— Tout le monde est-il content ? demanda le chef de la famille.

— Tout le monde, excepté moi, répondit un vieux mendiant, arrêté devant la porte : vous n'avez oublié que la part du pauvre.

— Bah ! un fainéant ! reprit le maître ; et il allait le renvoyer, lorsque le malheureux lui parla de la sorte :

— Avant de me condamner, écoutez mon histoire. J'ai été aussi heureux et plus riche que vous. Comme vous, j'avais une ferme et des terres fertiles, une épouse et des enfants autour de ma table. Un soir, un pauvre me de-

manda du pain, comme je vous en demandais tout à l'heure. Je le traitai aussi de fainéant, et je le congédiai les mains vides. — Que Dieu vous pardonne comme moi! dit le pauvre en s'éloignant avec des larmes. Mais bientôt ces larmes retombèrent en foudres sur ma maison, en grêle et en pluie sur mes récoltes. Je perdis tout, et je mendie à mon tour, comme vous voyez.

A ce récit, la femme s'émut et trembla, le frère et les enfants pleurèrent, le père rougit et offrit à l'indigent le meilleur pain de la huche, le vin le plus pur du cellier.

— A la bonne heure! dit le pauvre en faisant le signe de la croix Votre faute est expiée par votre repentir. Vous êtes assuré maintenant que votre journée est finie, que votre repas de famille est complet, que tout le monde



Le repas de famille, d'apres le tableau de Watteau. Gravure de M. J. Fagnion.

est content autour de vous. Si nombreuse que soit votre maison, si peuplées que soient votre écurie et votre basse-cour, si entourée que soit votre table à l'heure du souper, souvenez-vous qu'il y manque toujours quelqu'un, et n'oubliez jamais la part du pauvre, que l'Evangile a nommée la part de Dieu.

En parlant ainsi, le mendiant s'éloigna; et, au lieu du pain qu'il avait mangé, au lieu du vin qu'il avait bu, la famille trouva une bourse pleine d'or et des fleurs qui embaumaient la maison.

Une voix chantait dans l'air: « Le parfum de la charité monte jusqu'au ciel! »

P.-C.

HISTOIRE NATURELLE... ET SURNATURELLE.

LE SAVANT ET LE CROCODILE.



Le blocus du Palmier. Dessin de M. H. Freeman.

Ce titre ressemble à celui d'une fable, et c'est une histoire vraie que je vais conter.

La ville de Belfast, en Irlande, est peuplée de savants : la science y court les rues, comme l'esprit chez nous. En arrivant à Belfast, je fus frappé de la physionomie générale des passants; tous les visages ressemblent à des figures de géométrie ; de même qu'à Paris, tout le monde promeneur ressemble à un vaudeville du Gymnase, des Variétés ou du Palais-Royal, orné de pointes de couplets.

M. Adamson, un de ces innombrables savants qui gardent la droite sur les trottoirs de Belfast, était fort riche, quoique savant; et pourtant le bonheur lui manquait. Tous les matins, à son lever, il s'adressait cette question : Pourquoi le voyageur Bruce n'a-t-il pas découvert la presqu'île de Méroë?

Tous les hommes font consister le malheur dans une spécialité quelconque. J'ai connu un honorable citoyen qui s'est laissé dépérir de langueur, parce qu'il avait été

exclu, en 1830, des cadres de la garde nationale, *pour cause de stupidité militaire.* Il ne pouvait tenir son fusil que de la main droite, et ses mains étaient gauches toutes les deux. Vice radical.

M. Adamson étudiait la carte de Bruce, depuis les montagnes de la Lune jusqu'à Hermopolis, et il n'y trouvait pas cette presqu'île que le véridique Hérodote a vue de ses propres yeux, comme je vous vois.

Ce souci minait profondément le grave Irlandais.

Un jour, il se munit d'une paire de bas de Dublin, et s'embarqua pour l'Egypte, en passant par le canal Saint-Georges, la Manche, la France et la Méditerranée. Dans sa route, il ne daigna rien voir. La presqu'île de Bruce l'absorbait.

Il rencontra le Nil, ne salua pas les pyramides, impolitesse inouïe, mais qui ne produisit aucune sensation sur ces stoïques monuments; et, après un séjour de quelques heures au Caire, il poursuivit son voyage jusqu'aux ruines de Karnak.

Il effleura, d'un coup d'œil négligent, les augustes colosses de Memnon, les cryptes d'Osimandias, les hypogées de Sésostris, les pylones d'Isis, les obélisques de Luxor, et toutes les merveilles de la Thébaïde. Toujours remontant le Nil, il vit Latopolis, Elethya, Apollinopolis, Ombos et Syène, aujourd'hui flétrie du nom barbare d'Assouan. Les ruines de ces villes antiques ne furent pas honorées d'un seul point d'admiration; c'était humiliant pour l'Egypte de Sésostris!

Un jour, la chaleur était si forte à midi, chose très-naturelle sous le tropique, que le savant Adamson se laissa séduire par la fraîcheur du Nil, et se décida, pour la première fois de sa vie scientifique, à prendre un bain dans le fleuve sacré.

Il regarda aux environs, avec une attention minutieuse, et ne découvrit aucun être vivant. Le désert méritait son nom. Il n'y avait pas même une statue d'Isis, d'Ibis, d'Anubis ou de Sérapis. Le Nil coulait dans un silence religieux, et baignait sur sa rive gauche des ruines superbes et anonymes, qui remontent, par des chaînons de rochers, à la vieille Eléphantine. Adamson, rassuré par la solitude et l'absence des *policemen*, se plongea dans les eaux vives du Nil, après avoir arrangé avec soin ses vêtements et ses bottes sur le rivage nu.

Le savant remerciait la Nature, bonne mère, qui plaçait ainsi un fleuve si frais auprès d'un sable si brûlant; il savourait cette volupté du bain, inconnue de la science, et se souvenait tout à coup de ses premiers exercices de nageur enfant, sur les grèves de Kingstown; il quitta la station de la baignoire fluviale, et nagea, comme un ignorant, en pleine eau.

Comme il se livrait aux doux ébats d'un triton d'eau douce, il entendit un souffle menaçant, et vit, à peu de distance, et à fleur du Nil, une gueule verte, ornée de dents léonines, et de deux yeux enflammés.

Le savant se rappela aussitôt, mais trop tard, une fable, qui commence ainsi : *Les chiens d'Egypte boivent toujours en courant, le long du Nil, de peur des crocodiles.*

— O sagesse *des chiens!* s'écria-t-il, et il fit, de ses mains et de ses pieds, les plus grands efforts, pour atteindre une petite île sablonneuse, écueil des barques, salut des nageurs.

C'était, en effet, un crocodile de la plus belle espèce; un lézard colossal et amphibie, plus féroce que le tigre de Bengale ou le lion de l'Atlas. Il nageait sur le savant, qui, quoique maigre pour cause d'étude, offrait encore un mets satisfaisant à la gloutonnerie d'un crocodile à jeun.

Adamson gagna heureusement les bords de la petite île, ayant le crocodile sur ses talons; il croyait même souvent sentir passer une haleine chaude à la plante de ses pieds, température effrayante dans un bain froid. Ce souffle l'avait aiguillonné. Il toucha la terre; mais, au moment où il allait se livrer à la joie, il se souvint que le crocodile est amphibie; et apercevant un palmier frêle, isolé sur l'écueil, il embrassa la tige, et grimpa au sommet, avec l'agilité d'un écureuil. Si Adamson eût appartenu à l'espèce des faux savants, celle qui est douée d'un ventre en relief, il était perdu sans ressources; par bonheur, il avait résolu, à vingt ans, quinze propositions d'Euclide, exercice méditatif qui l'avait maigri à vue d'œil, et l'avait rendu apte à l'escalade des palmiers.

Adamson se logea de son mieux sur la partie de l'arbre où les rameaux et les feuilles s'étendent, montent, retombent, se croisent, selon les caprices de leur végétation indépendante, et, ayant assuré, sous ses pieds, une base solide, il regarda le Nil.

Ses yeux se fermèrent d'effroi un moment : le crocodile sortait de l'eau, en secouant sa carapace d'écailles luisantes, et il marchait, comme un poisson devenu quadrupède, vers la racine du palmier.

Le savant chercha aussitôt dans sa mémoire tout ce qui a été écrit sur les crocodiles, par Pline et Saavers, et il crut trouver, dans ces naturalistes, que ces animaux escaladaient les palmiers.

— Oh! dit-il, faites, mon Dieu, que mes confrères les savants, qui se trompent à chaque page, se soient encore trompés à celle-ci!

Tout à coup il éprouva un nouveau frisson de terreur, en se rappelant une notice qu'il avait insérée dans *Belfast-Review*, et dans laquelle il avançait lui-même que les crocodiles grimpaient sur les arbres, comme des chats. Il aurait voulu jeter sa notice au feu, mais il n'était plus temps, tout Belfast avait lu la notice, elle avait été traduite en arabe, et aucun auteur ne l'avait réfutée en Orient, pas même à Crocodilopolis.

Le féroce amphibie arriva au pied de l'arbre, et témoigna une joie vive, en découvrant le nageur à travers les éclaircies des feuilles; il fit quelques tours et détours, regarda encore, puis s'arrêta, comme pour convertir le siége en blocus, dans l'impossibilité absolue de prendre la place d'assaut.

Ici, rendons hommage à la vraie science. Adamson, malgré les préoccupations du moment, éprouva un vif accès de juste douleur; il reconnut que sa notice commettait une erreur d'histoire naturelle, mais il se promit bien de ne jamais la corriger, s'il échappait par miracle au péril. La notice avait été écrite avec conviction; elle démontrait que les crocodiles grimpaient sur les palmiers: fait acquis à la science. Impossible de revenir là-dessus, même en échappant à un crocodile, qui n'avait pu escalader un palmier du Nil. Un savant doit être inébranlable dans ses convictions.

La pose du crocodile prit un caractère alarmant. Le blocus existait dans toute son évidence stratégique. La science pouvait ainsi acquérir un nouveau fait: les crocodiles ne grimpent pas, ils bloquent. Sujet d'une nouvelle notice, qui, sans démentir la première, donnait une nouvelle ruse de guerre à l'intelligence de ces animaux.

Etendu dans sa longueur démesurée, le crocodile bravait le soleil comme un lézard, et ne témoignait plus aucune impatience; il attendait la descente du savant, et le

frétillement de sa queue annonçait toute la joie que faisait naître en lui la seule pensée de cet inévitable festin.

De son côté, le savant étudiait les mœurs du monstre, et, la part de la science une fois faite, il recommençait à frissonner comme un agonisant suspendu aux lèvres d'un lion.

Les heures de blocus ont deux cent quarante minutes, mais elles passent comme les autres; le temps rapide marche souvent avec des béquilles, mais il marche toujours et ne s'arrête jamais. Le soleil se coucha, comme la veille; la nuit tomba, après un crépuscule très-court, et son dernier rayon montra au dernier regard du savant bloqué le crocodile dans son horizontale et désespérante immobilité.

En cherchant dans ses souvenirs pour trouver une similitude, une consolation, ou un espoir, Adamson rencontra son compatriote Robinson Crusoé, natif d'Yorck, lequel passa une nuit sur un arbre, après son naufrage, par mesure de précaution. L'arbre de cet illustre solitaire était probablement un palmier; le domicile était donc possible, quoique dur. Robinson avoue même qu'il dormit. Au reste, on trouve souvent, dans les auberges anglaises, des lits aussi durs qu'un sommet de palmier: réflexions salutaires qui offrirent quelque douceur aux angoisses du malheureux savant de Belfast.

Adamson dormit peu dans cette longue nuit; il eut plusieurs rêves courts, mais émouvants; il rêva qu'il était assis devant les académiciens de Belfast, leur lisant une notice pour leur démontrer que les crocodiles n'existaient pas, comme les sphinx, et que les Egyptiens avaient découvert cet animal fabuleux. A la fin de ce rêve, il crut recevoir sur ses joues une rosée de larmes de crocodiles; il se réveilla en sursaut, et faillit tomber du haut du palmier sur la queue de son gardien endormi.

Cela le rendit plus circonspect; il fit violence au sommeil, et retint ses paupières avec son doigt pour les empêcher de se fermer. Que ne fait-on pas pour conserver sa vie!

Au lever du soleil, Adamson vit avec désespoir que rien n'était changé dans l'état du blocus. Le crocodile seulement ne couvrait plus le terrain occupé la veille; pendant la nuit, le monstre affamé avait tendu d'heureux piéges à d'innocents poissons descendus du Nil blanc, et il s'était réconforté, avec un *medianoche*, comme un gourmand de l'ancienne Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, où la cuisine maigre et *ictyophile* a obtenu de si merveilleux progrès.

Le bord de la petite île était couvert de débris d'arêtes encore saignantes, et ce fut un bien triste spectacle pour le savant; car, se dit-il, si ce monstre trouve à se rassasier ainsi toutes les nuits, le blocus ne finira pas, et je tomberai d'inanition dans la gueule de ce vorace ennemi.

Ce raisonnement ne manquait pas de justesse, et provoquait une insurrection de cheveux sur la tête du savant.

L'estomac, machine indépendante de l'esprit, et qui a des exigences inexorables, réclamait deux repas au pauvre Adamson, celui de la veille et celui du matin. Le murmure de la faim arrivait aux oreilles d'Adamson, et il paraissait difficile de l'apaiser.

Deux savants qui se trouveraient en pareil cas de famine auraient des souvenirs tout prêts dans les histoires des siéges, ou des naufrages; le plus fort dévorerait le plus faible, pour lui conserver un confrère cher à la science. Mais Adamson était seul, et il voyait, avec une juste épouvante, la famine se combinant avec le blocus, comme cela s'est rencontré à Gênes, sous Masséna.

Entre autres choses qu'il ignorait, ce savant ne savait pas que les palmiers produisent des fruits nommés dattes, fruits savoureux, exquis, charnus, dont les Arabes vivent très-bien, depuis Adam, premier colon de l'Arabie. Or, un rayon du soleil levant, glissé entre les feuilles massives, révéla de larges grappes de dattes au regard affamé du savant.

A Belfast, Adamson déjeunait avec une tranche de bœuf et deux livraisons de jambon d'Yorck, assaisonnées de Porto; il fallut faire trêve à ces douces habitudes gastronomiques, et se contenter des végétaux providentiels, manne du désert.

Une étrange pensée vint l'assaillir après déjeuner; il se rappela un commentaire du livre égyptien de *Séthos*, dans lequel un autre savant a prouvé que les crocodiles sont les vengeurs naturels de tous les outrages commis en Egypte par les Barbares. Cela paraît raisonnable, pensa-t-il; car, si les crocodiles ne servent pas à venger des outrages, à quoi servent ces horribles animaux? Sa conscience lui reprochait toutes les irrévérences dont il s'était rendu coupable, en traversant l'Egypte, sans saluer les ombres pyramidales des Pharaons, et les colosses du divin Osimandias. Il lui restait la ressource des grands criminels agonisants; il se repentit et fit vœu, s'il échappait au crocodile vengeur, de baiser les orteils du Memnon ténor, qui chante une cavatine au lever du soleil.

Un vœu fait donne quelque tranquillité à l'esprit. Il regarda le monstre cerbère, pour s'assurer si le vœu avait produit quelque effet sur ses écailles. Le monstre veillait toujours, et ne paraissait pas avoir entendu le vœu.

Une soif ardente dévorait la poitrine du savant, autre malheur du blocus! Les dattes altèrent beaucoup. Comment boire? L'infortuné Tantale voyait sous ses pieds un large fleuve, et il mourait de soif. Le Nil avait des murmures ironiques; il se contentait de rafraîchir l'air, et il ne donnait pas une goutte d'eau à la lèvre aride du malheureux bloqué. En se comparant à son compatriote Robinson Crusoé, il conclut que tout l'avantage de la position était à ce dernier. En effet, Robinson passa une nuit sur un arbre, mais il descendit le lendemain; il tua des perroquets, en fit des fricassées de poulet; il but de l'eau claire et du rhum; il se promena sous un parasol; il se bâtit un gîte; il ne rencontra aucun crocodile, et découvrit un Vendredi. Heureux Robinson! disait à voix basse le savant; heureux insulaire! Roi et sujet à la fois! et cet ingrat osait se plaindre!... Je voudrais bien le voir à ma place sur ce palmier!

On est forcé de convenir que les doléances de Robinson sont des insultes envers la Providence. Voilà bien l'homme! Il se plaint toujours de son malheur! Mais Adamson est-il plus raisonnable quand il accuse son compatriote d'Yorck? Hélas! non. Cet homme perché sur un palmier ne savait pas que ce même jour, à la même heure, l'infortuné savant français, Adolphe Petit, était dévoré par un crocodile, devant les ruines d'Ombos! Les hommes devraient bien cesser de se plaindre de leur sort.

En ce moment de légères vapeurs couvrirent le soleil, et Adamson éprouva un mouvement de joie; il comptait sur une bonne pluie, et il préparait déjà les deux creux de ses mains pour faire une orgie hydraulique avec la rosée du ciel. Sa joie fut courte. Il se rappela cette désespérante inscription : *Limite delle pioggie*, limites des pluies, que le courageux voyageur italien, Rossignol, l'ami de Belzoni, a gravée sur sa carte du Nil. Le palmier d'Adamson était fatalement placé dans la latitude qui plombe le ciel et ne le mouille jamais.

Il récita, pour se désaltérer l'imagination, un passage de la *Jérusalem*, où le Tasse décrit les croisés buvant, à pleins casques, une pluie miraculeuse après les longues rigueurs d'un ciel d'airain. Ces vers lui firent venir l'eau à la bouche, quoique prononcés en italien-anglais.

Le crocodile semblait deviner la souffrance du Tantale de Belfast; il avalait, au passage, des carafes de Nil, en décochant au palmier des regards obliques et narquois. Les plaisanteries des monstres sont intolérables. Adamson fut révolté, ce qui donna à sa soif une nouvelle irritation.

Il promenait ses yeux sur le Nil, dans l'espoir de découvrir une djerme à la voile ou à la rame, et de lancer un cri de détresse aux navigateurs; mais cet espoir est illusoire dans ces parages dangereux, *situés en amont des rapides*, comme dit Bruce. La solitude gardait son silence de mort; on n'apercevait que des ruines noirâtres, où perchaient quelques ibis, immobiles comme des points d'admiration.



Le rêve d'Adamson (pag. précéd.). Dessin de Stop.

Involontairement la pensée du savant se reporta sur Robinson Crusoé. — Cet insulaire, se disait-il, a eu grand tort de tant murmurer contre un malheur qui me paraît si heureux; mais mon compatriote avait du bon. Il était né inventeur. Il s'est fait du pain, un parasol, un costume, et même une pipe. La privation le rendait ingénieux. Sur ce palmier, Robinson aurait trouvé de l'eau. Voyons, comment s'y serait-il pris?

Il réfléchit longtemps pour inventer quelque chose d'après le procédé Robinson, et le feu intérieur de la pensée acheva de brûler sa langue; il avait des tisons dans la bouche; il était arrivé à ce délire qui fait demander au damné de l'enfer une simple goutte d'eau.

Et le Nil roulait toujours devant lui ses flots doux et majestueux.

O nécessité, mère de l'industrie! tu n'abandonnas jamais les disciples de Robinson!

Le savant battit des mains, comme s'il se fût applaudi lui-même; il avait découvert un procédé hydraulique. Qu'il faut peu de chose pour donner de la joie à la pauvre humanité! Voilà un homme perché sur un palmier, un agonisant voué à la gueule d'un crocodile, et qui trouve le secret de se réjouir, parce qu'il a inventé un moyen équivoque de donner à ses lèvres quelques gouttes d'eau saumâtre du Nil!

Adamson, fier de lutter avec son compatriote d'Yorck, se mit tout de suite à l'œuvre: il arracha plusieurs branches fort longues, et les lia par chaque bout, au moyen de filaments détachés de la tige, et roulés entre les dents et les lèvres. Cela fait, il attendit le moment où le crocodile faisait une petite promenade entre deux eaux, pour remplir ses devoirs d'amphibie, et il laissa doucement tomber sa pompe aspirante sur les bords du fleuve, où elle but beaucoup d'eau par les feuilles spongieuses, flottantes à l'extrémité. Cette corde végétale fut retirée ensuite avec une grande précaution, et deux lèvres calcinées se précipitèrent sur les dernières feuilles imbibées d'eau douce, et deux fois douce. Jamais gastronome assis à un festin parisien ne savoura plus voluptueusement une coupe remplie par la naïade écarlate qui coule devant Bordeaux. Notre savant riait de bonheur, comme un écolier; et, n'ayant rien de mieux à faire, il recommença l'expérience, et se livra, sans mesure, à tous les excès de l'intempérance, pour payer à ses poumons un long arriéré de soif. Tantale n'avait pas inventé cela.

Adamson riait surtout à l'idée de mystifier son crocodile, qui d'ailleurs méritait bien un pareil tour.

Rassuré sur les deux premiers besoins de la vie, Adamson se souvint qu'il avait subi quelques accès de fraîcheur perfide, dans les heures humides de la dernière nuit; l'absence de tout costume qu'il portait, comme nageur, lui paraissait favorable pendant les ardeurs tropicales du jour, mais il fallait songer à se vêtir pour minuit. Un autre motif excitait le savant à découvrir, comme Robinson, un costume décent. De quel front oserais-je me présenter en public, si une barque providentielle de sauvetage passait devant moi! disait le judicieux savant.

Cela dit ou pensé, Adamson cueillit dans son alcôve aérienne une certaine quantité de feuilles énormes, et, s'asseyant comme un tailleur, il confectionna un paletot végétal qui, sans appartenir à la dernière mode, avait un caractère primitif assez pittoresque. Deux feuilles suffirent pour le bonnet nocturne, qui ne manquait pas d'une certaine élégance, et ne faisait pas regretter nos horribles chapeaux de jour.

L'auteur de toutes ces ingénieuses trouvailles se témoigna sa satisfaction en se serrant entre ses bras; il était logé, vêtu, nourri, désaltéré aux frais de la nature. Tout bonheur est relatif. Adamson s'estimait très-heureux, et, en fait d'expédients, il regardait Robinson Crusoë, avec dédain, de toute la hauteur de son palmier.

Comme il réfléchissait mollement sur son bonheur, il aperçut le crocodile au pied de l'arbre, et le monstre lui parut agité d'une pensée mauvaise. Le savant ne se trompait pas.

De son côté, le crocodile avait réfléchi. Ne pouvant prendre le palmier ni par l'assaut, ni par le blocus, il avait recours à la mine et à la sape. Les énormes dents du monstre se mirent à l'œuvre, et elles rongeaient la base de l'arbre avec un acharnement féroce. Le crocodile avait l'air de penser cette phrase : « Il est temps que cela finisse ! » et Adamson entendait, en frissonnant, les craque-

ments d'une monstrueuse mâchoire sur la base de son habitation.

Il eut l'heureuse idée de se recommander à saint Siméon Stylite, l'anachorète du chapiteau.

La disposition des dents molaires et incisives est faite, chez les crocodiles, de telle sorte qu'elle ne peut nuire à la base d'un palmier; ces monstres ne rongent que de côté; ils effleurent et ne creusent pas. La sage Nature a voulu ainsi donner l'asile des palmiers aux malheureux poursuivis par les crocodiles. Le savant ignorait aussi cette particularité organique de l'impuissance maxillaire du sapeur écaillé. Pline et Saavers mentionnent ce fait rassurant; mais ces deux naturalistes ne pouvaient être consultés en ce moment, au chapitre *Crocodile*. Adamson plongeait de l'œil sur la base des opérations; mais, placé trop haut et trop mal pour en apprécier le danger, il s'attendait à voir s'écrouler l'arbre sauveur à chaque instant, et ses cheveux frissonnaient sous son turban de feuilles, à l'idée d'être lancé à la gueule du monstre, et d'entrer chez lui par sanglantes livraisons, comme dans un tombeau écaillé, et sans épitaphe qui annonçât les vertus du défunt à la postérité de Belfast.

Le crocodile travailla ainsi plusieurs heures à la sape, et un certain découragement se manifesta dans sa mâchoire; il eut alors recours à un autre expédient, celui de battre en brèche le palmier avec sa queue de bronze. L'arbre tenait bon, mais ses secousses n'étaient pas rassurantes pour le savant; il subissait comme un long tremblement de terre, et son toit de feuilles s'agitait avec des ondulations convulsives. Par intervalles, une grappe de dattes se détachait d'une branche et tombait sur les écailles du crocodile, et le monstre redoublait de fureur, comme un assiégeant qui reçoit un projectile lancé des remparts. Cette chute de dattes offrait aussi à Adamson un autre sujet d'effroi : qu'allait-il devenir si toute sa provision de comestibles s'écroulait ainsi en détail!

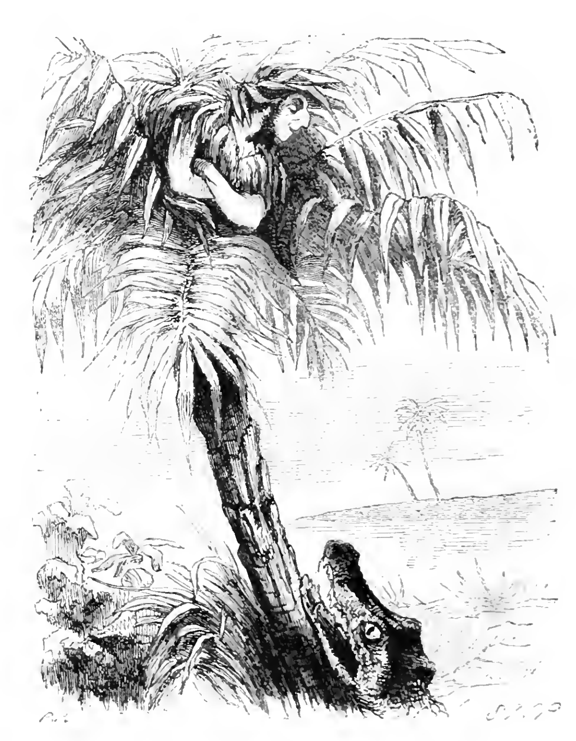
Jamais homme n'éprouva pareilles angoisses; aussi notre savant, après s'être convaincu que la vie ne vaut pas la peine d'être défendue à ce prix, résolut de se précipiter du haut de son toit, pour trouver le repos dans la mort. Plein de cette idée de désespoir, il se leva debout sur le sommet du tronc, écarta les branches qui pouvaient le retenir au bord du précipice, et, avançant un pied, il retint l'autre fortement, et il ne se précipita pas. Une pensée honorable le retenait sur l'abîme; Adamson n'avait point de famille, point de femme, point d'enfants, point de neveux; il devait donc se conserver avec soin sur la terre, comme le seul représentant des Adamson. L'homme est toujours ingénieux, lorsqu'il s'agit de transiger avec le désespoir. S'il a une famille et des enfants, il veut vivre pour eux; s'il est isolé sur la terre, il veut vivre pour se rendre service à lui-même, et ne pas *mourir tout entier*. *Non omnis moriar*, dit le poëte latin.

Adamson se témoigna beaucoup de reconnaissance, après avoir pris cette héroïque résolution; même il se traita de lâche pour avoir un instant entretenu la pensée de se servir lui-même en pâture à la voracité d'un monstre amphibie; ce devoir rempli, il s'assit encore sur son fauteuil végétal, et prit les précautions les plus minutieuses pour se garantir d'une chute.

Oh! qui sondera jamais le cœur humain, et surtout le cœur des savants! Le croirait-on? notre solitaire du palmier, revenu de ses premières terreurs, trouva un amusement assez curieux dans le spectacle de ce crocodile acharné contre une tige d'arbre très-fortement incrustée sur le roc d'un écueil. Les ondulations, si alarmantes d'abord, lui donnaient le plaisir de l'escarpolette; il souriait d'un air paterne aux efforts inutiles du monstre, lui adressait des épigrammes anglaises, et le traitait même de *goose*, de *rascal* et de *naughty boy*. L'accent anguleux qui accompagnait ces insultes irritait le monstre, qui répondait par un cliquetis d'écailles assez harmonieux pour l'oreille d'un savant de Belfast.

Décidément, le palmier était inébranlable. Adamson triomphait. Il se rappela le chapitre que Sénèque a écrit sur la manière de bâtir l'édifice de son bonheur dans toutes les situations de la vie, et il résolut de bâtir le sien.

Il entrevit un avenir heureux. Que lui manquait-il? il aurait un beau climat, une nourriture frugale mais saine, une solitude charmante, de l'eau douce à profusion; il espérait même un jour arrêter au passage des pigeons d'Éthiopie et les faire rôtir au soleil. Surcroît de comestibles. Quant à ses plaisirs, il aurait à ses pieds un fleuve merveilleux, des ruines mystérieuses, un crocodile amusant, tout ce qu'il faut enfin pour passer des heures agréables. De plus, il pouvait, dans ses loisirs, préparer sérieusement des manuscrits sur l'étude antique des pays qui se déroulaient devant lui jusqu'aux monts des Émeraudes et les monts d'Ajas, solitudes immenses où s'élèvent les ruines des temples de Jupiter et d'Apollon, entre Bérénice et Nechesia.



La battue en brèche. Dessin de Stop.

Réjoui par ces nouvelles idées, il songea sérieusement à établir son logis d'une manière plus confortable. Il le divisa en trois *rooms* distinctes, et séparées par des cloisons de feuilles; il passait ainsi d'une *room* à une autre, pour faire un exercice hygiénique et savourer les plaisirs du propriétaire. Son cabinet de travail contenait plusieurs rames de feuilles de palmier sur lesquelles il pouvait écrire, comme sur vélin, à l'aide d'un stylet d'écorce. Sa salle à manger, *dinning-room*, abondait en dattes fraîches ou sèches, qui pleuvaient dans sa bouche. La pompe hydrau-

lique, encore perfectionnée, avait aussi son coin spécial. Il ne regrettait qu'une chose : une paire de gants. Le bonheur n'est jamais complet.

Tous les jours se levaient purs et sereins; à chaque aurore, Adamson prêtait l'oreille au désert, et il entendait la cavatine du colosse de Memnon : il avait donc tous les matins sa soirée d'opéra. Ensuite, il s'amusait à voir le crocodile, et, quand il était content de lui, il lui envoyait quelques dattes pourries, que le monstre avalait gloutonnement, ce qui faisait rire aux éclats le grave Adamson. Entre ses deux repas, il se livrait à l'étude et à la méditation; il ouvrait la bibliothèque de sa mémoire et, lisant Hérodote, il visitait avec lui le Labyrinthe ou les rives du lac Mœris, ou Arsinoé, la province des roses. Une autre fois, il suivait l'empereur Adrien sur les bords du Nil, jusqu'à sa ville d'Antinoüs. Quand une pensée profonde illuminait son cerveau, il la gravait sur papyrus et prenait un extrême plaisir à la relire vingt fois. Dans ses petites promenades sur une branche horizontale, il aimait à contempler le lointain vallon de Cambyse, et donnait une larme à ces sages et malheureux Égyptiens, si cruellement ravagés par des Perses imbécilles et cruels. Avant le sommeil, il se professait un cours d'astronomie, sous ces splendides constellations, chères aux Chaldéens et aux sculpteurs du zodiaque de Tentyris. Jamais un voisin jaloux n'épiait sa conduite et ne diffamait ses actes; jamais un journal ne s'occupait de lui ; jamais un *policeman* ne l'arrêtait avec sa baguette ; jamais un percepteur ne lui réclamait des impositions directes. Il était libre comme l'air de sa chambre , et riait amèrement de tous les sarcasmes que le misanthrope Alceste lance contre les humains.

— Pourquoi Alceste, disait-il, ne se réfugie-t-il pas sur un chapiteau ou sur un palmier, comme Siméon ou comme moi? il s'épargnerait bien des fièvres et des soucis.

Laissons un instant notre heureux anachorète sur son palmier, et descendons sur la rive gauche du Nil, où un nouvel incident de cette histoire va se révéler par le malheur d'Adamson.

M. Darlingle, savant botaniste anglais, cherchait des lotus jaunes sur les rives désertes du Nil. Hérodote a vu des lotus jaunes, mais Hérodote avait le privilége de voir des choses absentes et, entre autres, deux pyramides de six cents pieds de hauteur, au milieu du lac Mœris. Il pouvait donc bien avoir vu des lotus jaunes. Il est vrai que, depuis son époque, ils ont disparu; ce qui oblige les botanistes consciencieux à les chercher toujours.

Donc, M. Darlingle cheminait, à travers la chaîne libyque, furetant toutes les crevasses soupçonnées de recéler ses lotus.

Deux Arabes, armés de carabines, accompagnaient le savant.

Il y a des choses qui bouleversent l'imagination quand on les rencontre au désert. Le voyageur Caillaud raconte qu'il fut saisi comme d'épouvante, en découvrant les quarante pyramides de la presqu'île de Méroë. Caillaud a eu tort de s'étonner, en cette occasion. On serait saisi d'effroi, et avec juste raison, si, au milieu du désert de Sahara, on trouvait une jolie boutique isolée, avec cette enseigne : *Cabinet de lecture*. Or, Darlingle était dans son droit, lorsqu'il poussa un cri d'épouvante sur la rive gauche du Nil.

Il venait de voir deux bottes, l'une debout et fière, l'autre mollement inclinée sur sa tige, comme fatiguée d'un long repos.

Rien n'est stupide à voir comme deux bottes, qui attendent le portier, sur le carré d'un hôtel garni ; mais le sentiment qu'elles peuvent inspirer, sur la rive déserte du Nil, est inexprimable. On pousse un cri et on recule d'horreur. Les deux serpents de Mercure inspireraient moins d'effroi.

Il faut dire aussi que les vêtements, laissés en bloc par Adamson sur le rivage du Nil, avaient disparu, soit que le courant du fleuve les eût emportés, soit qu'un crocodile omnivore les eût avalés en passant. Les bottes seules restaient debout, et un peu à l'écart, sur un piédestal de rochers.

Vous comprenez, maintenant, l'épouvante légitime du botaniste anglais.

Il crut d'abord que ces deux formes de chaussure étaient un jeu naturel et une double aspérité de la roche libyque ; mais, en se rapprochant, il reconnut l'authenticité du cuir et recula de peur, comme il eût fait devant un spectre qui n'aurait laissé voir que ses bottes.

Les deux fidèles Arabes, natifs d'Ombos, n'avaient jamais vu de bottes de leur vie ; ils s'effrayèrent de la frayeur du botaniste, et firent feu bravement sur les deux tiges de cuir, qui tombèrent percées de quatre balles. Cette exécution ne pouvait rassurer les esprits de Darlingle ; cependant, il sut gré aux Arabes de leur dévouement, et les remercia par un geste expressif.

Le botaniste se remit à contempler les deux bottes étendues, et, dans cette nouvelle position, elles paraissaient encore plus étranges, au milieu d'un désert.

Sur la cime de son palmier, Adamson entendit les coups de feu des Arabes et tressaillit; un bruit d'armes annonce toujours, chez les sauvages, la présence d'un homme civilisé.

Il sortit de sa chambre à coucher, entra au vestibule, écarta quelques feuilles qui voilaient la direction de l'est, et vit trois hommes arrêtés sur la rive du Nil.

Sa première pensée fut une courte malédiction lancée contre les importuns qui venaient le troubler dans sa solitude et sa méditation ; mais, ensuite, la faiblesse humaine l'emporta ; il résolut de faire des signaux de détresse à ces trois êtres humains.

Il coupa une longue branche de palmier, la dépouilla de ses feuilles jusqu'à l'extrémité, exclusivement, et l'agita au-dessus de l'arbre, comme l'instrument chinois, tandis que de l'autre main il lançait au Nil des grappes de dattes, seuls projectiles qu'il eût à sa disposition.

Le botaniste, environné de ce silence connu des aéronautes seuls, se retourna au léger bruit du fleuve, creusé par une grêle de dattes, et, cette fois, il éprouva encore une surprise plus grande que la première. L'apparition des bottes fut oubliée : il vit un palmier agitant un énorme plumet, en l'absence de toute brise, et cette découverte lui causa une joie infinie, après le premier moment de surprise. Il aurait donné tous les lotus jaunes pour ce palmier phénoménal.

Ouvrant son album de voyage, Darlingle s'empressa d'enregistrer cette découverte, et il écrivit ceci : *On trouve dans la Haute-Égypte une espèce de palmier qui a les propriétés de l'aloès; avec cette différence pourtant que l'aloès, après avoir lancé sa tige à vingt pieds au-dessus du sol, la maintient immobile, tandis que le palmier de la Haute-Égypte agite verticalement sa tige supérieure, avec une régularité de mouvements prodigieuse. Nous avons donné à cet arbre le nom de palmier-Darlingle.*

Cela écrit, le botaniste dessina son palmier et le montra aux deux Arabes, n'ayant pas d'autre public pour le

moment. Ces enfants du désert, avec leurs yeux de lynx, venaient de découvrir une forme humaine sous l'épais feuillage du palmier de l'île, et leurs gestes la désignaient au botaniste qui, absorbé par le bonheur de sa découverte et la beauté de son dessin, ne comprenait rien aux gestes des Arabes, et ne pensait qu'à la sensation produite par le palmier-Darlingle dans le monde savant.

Les deux Arabes insistaient toujours; aussi, Darlingle, malgré le désir qu'il avait de ne s'occuper que de lui, fut enfin bien forcé à suivre la direction de leurs doigts indicateurs. La pantomime des Arabes était claire comme la parole. — Regardez-donc, disaient-ils; regardez cette petite île; vous verrez une créature humaine sur le palmier; elle est en péril; elle fait des signaux, et nous devons la secourir tout de suite.

Darlingle allongea sa petite lunette d'approche, en haussant les épaules, de l'air d'un homme qui fait une concession polie, et il regarda nonchalamment le palmier-Darlingle... Troisième surprise dans la même heure, la dernière absorbant les autres. Il avait vu distinctement un visage, et même un visage anglais, s'arrondir entre deux feuilles, et une main qui secouait une branche dépouillée et surmontée d'un panache. Il serra sa lunette avec tristesse, relut son article, revit son dessin et, après avoir réfléchi comme Brutus, pour savoir s'il détruirait ses deux enfants ou s'il les laisserait vivre, il se décida pour ce dernier parti. Oh bien! tant pis! dit-il; ce qui est écrit est écrit; je n'en retrancherai pas un mot? D'ailleurs, puisque l'aloès existe, le palmier-Darlingle aurait pu exister, si la nature l'avait reconnu utile; je le reconnais utile, moi, et je le maintiens.

Cette résolution prise, les trois hommes tinrent conseil; il s'agissait de trouver une barque et de secourir ce voyageur en détresse; l'un des Arabes proposa un avis, qui fut adopté. On se mit en marche pour Assouan, éloigné de plusieurs milles dans le désert; et après deux heures brûlantes et une course rapide à travers des monceaux de sable, on atteignit ce village, qui fut une ville au temps d'Hérodote. M. Darlingle montra au premier pêcheur une pièce d'or et une barque, pantomime toujours comprise. On mit la barque à flot; et le botaniste, désignant au marinier la direction fluviale, lui dit fièrement, comme s'il eût été compris:

— L'île du palmier-Darlingle!

Le doigt indicateur aurait suffi. On descendit le Nil.

L'île du palmier-Darlingle fut bientôt signalée à l'horizon, et, à mesure qu'on approchait, les Arabes aux yeux de lynx témoignaient quelque inquiétude et échangeaient des signes d'intelligence. Après un quart d'heure, le doute n'était plus permis : ils avaient réellement vu un énorme crocodile, qui rôdait autour du palmier.

Ils firent part de leur découverte au botaniste, qui atteignit sa quatrième surprise du jour, et trembla de froid sous quarante degrés Réaumur. Toutefois, avouons à sa louange qu'il ne voulut point, par une peur trop visible, compromettre la dignité fluviale de l'Angleterre aux yeux de l'Arabie déserte; il dissimula son effroi, d'ailleurs très-naturel chez un botaniste, habitué à chasser aux fleurs et n'ayant rien à démêler avec les monstres amphibies du Nil.

Les Arabes causaient entre eux tranquillement, comme des gens habitués à chasser aux crocodiles; ils renouvelaient, aux amorces, les capsules anglaises, toujours infaillibles et *patent-Safety*, ils cherchaient pour leurs pieds des appuis solides et recommandaient au rameur les plus grandes précautions dans ses mouvements.

Le crocodile voyait arriver la petite barque comme une proie ou comme un péril; il s'apprêtait à la défense ou à la fuite, selon l'importance et le nombre des agresseurs. Couché au bord du fleuve, immobile comme un crocodile empaillé, il tenait sa gueule béante, pour engloutir au passage le premier ennemi descendu.

Les deux Arabes, grands connaisseurs des mœurs de ces monstres, se tenaient debout à l'avant de la barque; ils ajustèrent, ils prononcèrent une syllabe à l'unisson, et leurs deux coups de feu n'en firent qu'un. Les balles entrèrent par le seul côté vulnérable, la gueule ouverte, et parcoururent toute la longueur intérieure de l'animal.

Le monstre secoua sa tête avec des contorsions comiques, qui provoquèrent une gaieté folle aux premières loges du palmier; et, vomissant des flots de sang noir sur le sable, il ferma ses yeux baignés de larmes et ne remua plus.

Adamson rajusta le désordre de sa toilette végétale, chercha des gants par habitude, et, n'en trouvant point, il descendit avec les plus délicates précautions, pour ne pas déchirer son paletot et épargner une exclamation de *shoking* au compatriote, qu'il avait très-bien reconnu de loin à ses cheveux et à ses gants.

Les Arabes sont graves; mais leur sérieux disparut dans un rire fou, lorsqu'ils aperçurent le costume d'Adamson. Le botaniste lui-même, rassuré par la mort du crocodile, se mordit les lèvres, pour épargner à son compatriote le spectacle d'une hilarité anglaise, fort déplacée en pareille occasion. Le botaniste et le savant se serrèrent les mains, à la mode de leur pays, et se racontèrent leurs histoires. Adamson pria Darlingle de vouloir bien éteindre, par un ordre, les rires immodérés des trois Arabes, car il était décidé de porter plainte à son consul.

Alors Darlingle eut une idée plus complète que celle de saint Martin, il ôta son paletot de coutil gris, et le donna généreusement à son compatriote. Adamson se retira à l'écart, fit sa petite toilette, et se boutonna étroitement. On mit le crocodile en travers, à l'arrière de la barque, comme pièce de conviction, et, provisoirement, Adamson voulut descendre sur le rivage pour se chausser. Le moment du départ fut solennel. Depuis lord Byron, les Anglais ont pris l'habitude de saluer les îles ou les continents qu'ils abandonnent sans espoir de retour. Adamson salua son palmier, et, en l'embrassant, il déposa quelques larmes sur son écorce; il fit ensuite une collection de toutes les feuilles qui avaient servi à son ameublement et à ses autres usages domestiques. Ces précieuses reliques étaient destinées à la galerie nationale de *Charing-Cross*. Au nom de la ville de Londres, M. Darlingle remercia le savant, et ne perdit pas l'occasion de prononcer un *speech* d'une heure, sur le lieu même où ce don était fait si généreusement.

De son côté, Adamson se montra généreux envers le botaniste : il le remercia, au nom de la science, pour cette précieuse découverte du palmier-Darlingle, qui ajoutait un individu de plus à la grande famille des palmiers; il promit même d'écrire, dans la Revue de Belfast, une notice qui prouverait que ce palmier, nouvellement découvert par le zèle infatigable de Darlingle, appartenait à l'espèce, dite improvisatrice, des aloès de Ceylan.

Les Arabes écoutaient et regardaient, avec des yeux ébahis, ces deux Anglais qui parlaient si longtemps, en plein désert, sous un soleil qui rôtit le front et le fait fumer, comme une chair sur le gril.

On se rendit ensuite, par voie de terre, au village d'Assouan, où Adamson trouva un costume arabe complet, et

une hospitalité digne des siècles d'Abraham et de Jacob. Un homme qui entrerait dans une ville d'Europe avec le costume que portait Adamson serait emprisonné, pour cause de vagabondage, et jugé — trois mois après.

Le savant et le botaniste s'unirent, dès ce moment, d'une étroite amitié. Ils renoncèrent l'un à la presqu'île de Méroë, l'autre aux lotus jaunes, et songèrent à se faire nommer consuls dans quelque résidence de l'Inde; ils avaient des titres évidents, et jamais méconnus par le gouvernement anglais. Ils profitèrent donc du départ de la première caravane pour traverser le désert et gagner le Caire. Adamson se souvint de son vœu après le péril passé, chose rare! Il baisa les saints orteils du colosse d'Osimandias et, en apercevant les pyramides, il daigna leur faire le plus gracieux salut. Les deux amis trouvèrent le paquebot de Malte au port d'Alexandrie, et ils débarquèrent bientôt dans cette île anglaise, *fleur du monde*, *fior del mondo*, comme disent les Maltais. Là, Darlingle et Adamson se partagèrent la besogne; Adamson écrivit, dans le journal *Malta-Times*, un article admirable sur l'intrépide voyageur botaniste Darlingle, qui avait découvert le palmier-Darlingle, au péril de ses jours, en tuant deux reptiles noirs, de l'espèce du *Cobra-Capel*. L'article était illustré d'un dessin sur bois, représentant le nouvel arbre, agitant son panache dans l'air. Darlingle, à son tour, annonça au monde l'expédition aventureuse de M. Adamson, qui s'était hasardé au-dessus de la troisième cataracte, avait relevé les écarts de la carte de Bruce, et tué deux crocodiles, au moyen de l'électricité. Ces deux relations précédèrent à Londres les deux voyageurs. Le



L'extase devant les bottes. Dessin de Stop.



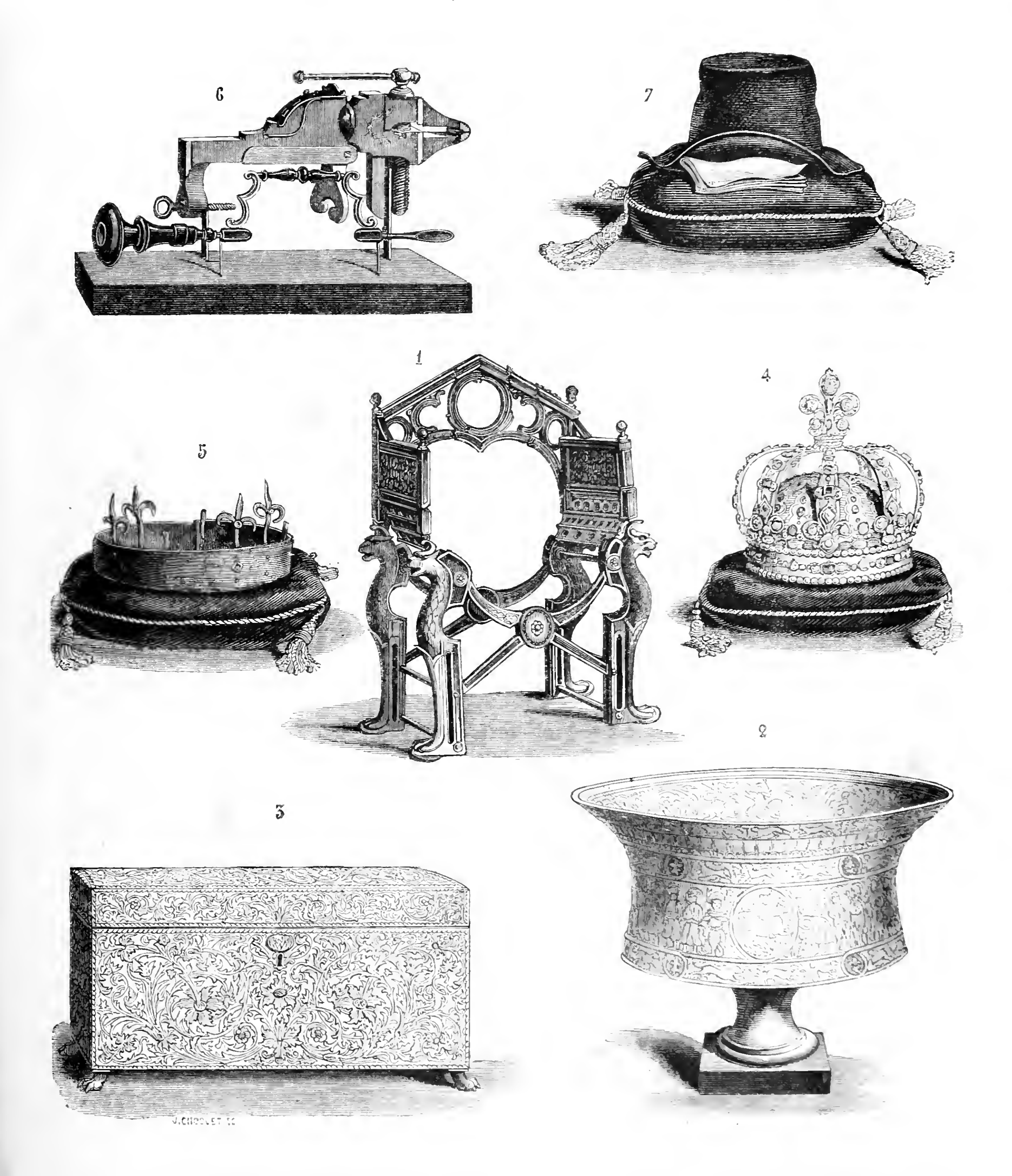
Adamson et Darlingle. Dessin de Stop.

First Clerk les manda tout de suite à *White-Hall*, et les félicita sur leurs découvertes. On ne s'en tint pas là. Ils reçurent une *rent* de cinq cents livres, et une commission de consul, dans deux des meilleures résidences de l'Inde. Le palmier-Darlingle fut ajouté, en effigie, à la collection du *Zoological-Garden*, et le cadavre du crocodile tué par l'électricité fut suspendu au plafond d'une salle, à la galerie de *Charing-Cross*. Toutes les choses de ce monde se passent ainsi, ou à peu près.

Ceux qui ont médité sur l'homme ne seront point étonnés de lire la fin de cette histoire vraie. Adamson représente aujourd'hui l'Angleterre à Chandernagor; il possède une superbe habitation sur le Gange; il compte six éléphants dans ses étables; il commande à dix serviteurs, il a épousé une créole charmante, il affiche le luxe d'un Nabab; eh bien! très-souvent, dans ses jours d'oisiveté consulaire, il regrette la douce vie qu'il menait dans son appartement aérien du palmier de l'île; mieux encore! il regrette le spectacle émouvant que lui donnait le monstre amphibie; il regrette sa soif de flamme, si délicieusement étanchée avec des gouttes d'eau! L'ennui, cette soif de l'âme, le saisit quelquefois si violemment, qu'il se trouve prêt à quitter ses éléphants, son habitation, sa femme, pour revoir son palmier et y passer une quinzaine, *fornight*. Si le gouverneur donne un congé à Adamson, ce projet se réalisera. Est-ce que, par hasard, l'infortune serait le bonheur? Cela expliquerait pourquoi on ne le rencontre jamais en ce monde. Méditons!

MÉRY.

MUSÉE DES SOUVERAINS AU LOUVRE (1).



Musée des Souverains : 1, Siége de Dagobert, par saint Eloi. 2, Cuve baptismale de saint Louis. 3, Coffret donné par Richelieu à Anne d'Autriche. 4, Couronne de Louis XVI à son sacre. 5, Couronne de Hunalde. 6, Etau et Vilbrequin de Louis XVI. 7, Mouchoir et chapeau de Napoléon à Sainte-Hélène. (1) Voyez juillet dernier, octobre 1853 et la table du tome XX.

Des sept objets réunis dans la présente gravure, six appartiennent à la salle des Bourbons : le fauteuil de Dagobert, la couronne de Hunalde, la cuve baptismale de saint Louis, le coffret d'Anne d'Autriche, la couronne et les outils de Louis XVI. Le septième, le mouchoir et le chapeau de Sainte-Hélène, relève naturellement de la salle de l'Empire.

Le fauteuil de Dagobert est la plus ancienne relique de la monarchie française. Il rappelle à la fois deux noms populaires, celui du roi-bonhomme de la chanson, et celui de saint Eloi, son habile ouvrier et son digne ministre. Ces noms sont tellement vieux, qu'ils semblent faire partie de la légende plutôt que de l'histoire ; ils se mêlent, dans les souvenirs de notre enfance, à ceux de Gargantua, de Barbe-Bleue, du Chat-Botté, du Petit-Poucet et de la Belle au bois dormant. Et cependant le bon roi Dagobert, ou mieux, le terrible roi Dagobert, a réellement existé, il s'est assis en chair et en os sur ce trône de bronze, forgé, il y a douze cents ans, par le grand saint Eloi, et décoré alors de dorures et de pierreries que les révolutions ont arrachées de siècle en siècle.

Tel qu'il est, le siége de Dagobert figurait naguère à la Bibliothèque impériale, au milieu des manuscrits et des in-folios, qui ont livré pour le conserver un nouveau combat du *Lutrin*, et qui pleurent encore son départ triomphal pour le musée du Louvre.

Il avait déjà été enlevé une fois, au commencement de ce siècle. Ainsi que nous le racontions dernièrement ici même, l'empereur Napoléon Ier l'avait fait transporter au camp de Boulogne, et s'était assis sur ses traverses de métal indestructible, pour distribuer à la Grande Armée les croix de la Légion-d'Honneur, entassées, comme une monnaie glorieuse, dans les casques et les armures de Bayard et de François Ier.

La couronne de Hunalde est aussi un monument d'une haute valeur historique. Hunalde, duc d'Aquitaine, au huitième siècle, fut le dernier représentant de la race royale des Mérovingiens. Il ne se soumit qu'après une rude guerre à Charles Martel et à ses fils. Retiré dans un monastère, il en sortit au bout de vingt-trois ans pour combattre Charlemagne ; il souleva contre lui Didier, roi des Lombards, et mourut dans Pavie, sous les coups du peuple, en 774.

On ne peut voir sans émotion cette couronne de fer, ornée de pointes de lances, qui semble porter encore la marque des coups d'épée de l'empereur d'Occident.

Mais voici une relique plus vénérable et plus intéressante encore ; c'est la cuve arabe, aux ciselures naïves, où saint Louis fut baptisé en 1214, et le duc de Bordeaux en 1820 ; — source féconde (on peut le dire aujourd'hui plus que jamais) d'où naquit cette influence française en Orient, qui commence aux croisades et finit à la guerre actuelle. Car c'est dans ce vase sacré que le fils de Blanche de Castille puisa, en venant au monde, la foi brûlante qui le porta deux fois en Palestine, et y fonda ces traditions d'héroïsme chrétien, de résistance au fort et de protection du faible, qui, depuis six cents ans, au nom de la France, et sous les drapeaux divers qu'elle a déployés, sont comme les anges gardiens armés du berceau de Nazareth et de la tombe de Jérusalem.

On ne peut se défendre, avec Mme Des Nos, d'une pieuse remarque sur la place qu'occupe la cuve de saint Louis au Musée des Souverains : « Entre le bureau-coffre-fort de Louis-Philippe, où furent enfermés tant de valeurs pécuniaires, tant de diplomatiques traités, tant d'habiles et politiques correspondances, évanouis au premier souffle de l'émeute, — et cette petite chaise à porteur de Louis XV, si brillante encore de dorure, et dans laquelle se faisait transporter le voluptueux élève du Régent, le roi dont les vices et la mollesse creusaient, sans qu'il le sût, l'abîme où tout l'ordre social devait s'engloutir ; — quel bonheur pour le chrétien de trouver cette cuve baptismale de saint Louis, suffisante, il faut l'espérer, pour laver les péchés des princes et du peuple ! »

Le coffret d'Anne d'Autriche est un chef-d'œuvre d'orfévrerie. Il présente un merveilleux réseau d'ornements en or, travaillés au repoussé et appliqués sur un fond de soie bleue. C'est un présent que le cardinal de Richelieu fit à l'épouse de Louis XIII, présent digne de la femme qui poussait le luxe jusqu'à ne pouvoir coucher que dans la plus fine batiste de Hollande. Plus tard, quand elle fut brouillée avec le cardinal, elle enferma, dit-on, dans ce coffret, les lettres qu'elle voulait dérober à son ennemi ; mais non-seulement le terrible ministre força la serrure du meuble précieux, il alla jusqu'à faire fouiller la reine elle-même, sans aucun égard pour sa personne.

Est-ce bien une couronne d'or et une couronne de roi que ce diadème du sacre de Louis XVI ? N'est-ce pas plutôt une couronne de martyr ? Et ces diamants et ces pierreries ne sont-ils point des épines sanglantes ?

Devant ce glorieux instrument du supplice royal, on a exposé, par un touchant contraste, l'humble instrument des joies secrètes de Louis XVI : l'étau avec lequel il s'amusait à forger des clefs et des serrures, le vilbrequin qui lui faisait regretter de n'être pas l'ouvrier le plus obscur de son royaume. Ces simples outils suivaient partout l'infortuné prince : à Versailles comme aux Tuileries, à Trianon comme à Fontainebleau, à Marly comme à Meudon. Avant de poser un trône à Louis XVI, on lui posait un établi ; et l'on montre encore, dans les petits appartements des résidences royales, des verrous, des espagnolettes, des ferrures de toute sorte fabriquées par le petit-fils de Louis XV, sur cet étau qui figure au musée des Souverains. On ne peut se rappeler sans douleur que ce naïf délassement tourna contre lui, comme tout le reste, et que son compagnon serrurier le trahit à son tour, en livrant la fameuse armoire de fer.

La dernière station de notre pèlerinage nous arrête devant le mouchoir et le feutre de Sainte-Hélène. Quels souvenirs et quels enseignements ! Ce chapeau déformé, aux bords gras et rompus, qui couvrit six ans la tête chargée naguère de tant de couronnes, justifie cruellement les paroles de l'Empereur à Antomarchi : « Quand je ne serai plus, vous direz au monde que Napoléon est mort dans l'état le plus déplorable, abandonné, manquant de tout. »

Et ce mouchoir, encore imprégné du vinaigre qui calma l'agonie du moderne Prométhée, avec quelle éloquence il rappelle ces lignes de Châteaubriand : « Le 5 mai 1821, à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Napoléon rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. »

PITRE-CHEVALIER.

LES PRÉTENDUS DE LA MEUNIÈRE.

CONTE RUSTIQUE.

Le père de Clément était un bon fermier du Nivernais, le plus riche de son village, qu'on appelait La Bastie; il possédait une métairie adossée à un coteau boisé, de bonnes prairies d'un rapport sûr, des champs bien cultivés et quelques arpents de bois qui supportaient fort gaillardement une coupe décennale, et repoussaient à merveille, ensuite, en baliveaux droits et noueux.

A la métairie on engraissait des bœufs; deux vaches suffisaient au laitage, et les valets de ferme qui avaient eu la fantaisie de changer de maître revenaient bien vite au premier, car il était indulgent et facile entre tous.

Le père de Clément était un brave homme de cinquante ans, au teint fleuri, à l'œil fin, à la lèvre souriante et bonne, au sens droit. Sans être âpre, il comptait; il n'était pas avare; mais il faisait ses affaires. On l'aimait à La Bastie, parce qu'il était charitable; les paysans en querelle le prenaient volontiers pour arbitre, et ses jugements étaient sans appel.

Je crois même qu'il avait été question de le nommer maire de la commune; mais il avait refusé, alléguant modestement qu'il n'était pas assez instruit pour remplir d'aussi graves fonctions.

Avant d'aller plus loin, il est bon, je pense, que je vous dise ce qu'était Clément lui-même. Clément avait vingt ans bien révolus, il était fort près de vingt et un, et l'eût-il oublié, ses conseillers habituels l'en auraient fait souvenir; nous vous dirons bientôt pourquoi. C'était un grand garçon fluet et blanc, toujours en habit noir, et que les voisins nommaient monsieur Clément, alors qu'ils se bornaient à appeler son père le père Estival.

Le père Estival, vieux de bonne heure, avait envoyé son fils au collége et lui avait fait donner de l'éducation. Le bonhomme, dont le coup d'œil était sûr et le sens si droit d'ordinaire, avait fait fausse route en cette circonstance, et il ne tarda point à s'en apercevoir.

Avant son départ pour Nevers, où il avait fait ses études, Clément était un gros garçon réjoui et joufflu, qui ne rêvait pas d'autre avenir que l'héritage paternel, et ne trouvait point de séjour plus agréable que la métairie. Depuis son retour, Clément avait changé du tout au tout. Les souliers lacés et la veste de gros drap de son père l'humiliaient outre mesure; il prétendait que l'existence des champs était prosaïque et sans accidents, et il cherchait vainement autour de lui les héroïnes qui pullulent dans les feuilletons-romans du journal auquel il était abonné.

Le père Estival avait toujours songé à bien établir son fils, et il avait, pour cela, jeté les yeux sur une nièce à la mode de Bretagne, qui se trouvait, à vingt ans, veuve d'un meunier, le plus riche des environs. Le moulin de la veuve était situé à deux portées de fusil de la métairie.

C'était un joli moulin blanc et coquet, qui babillait à ravir sous les rameaux verts d'une touffe de saules. La meunière était blonde, agaçante, mutine et jolie comme une héroïne de George Sand; elle soignait ses mains blanches, et chaussait ses petits pieds délicats de fins souliers venus de la ville. Elle était charmante, le soir, assise au seuil de sa porte, gourmandant ses valets d'un ton qu'elle s'efforçait vainement de rendre sévère.

Quand le père Estival passait par le moulin, il souriait dans sa cravate, et se frottait les mains, en murmurant :

— Quelle fine mouche et quelle jolie fille j'aurai là pour bru !

Et puis, comme le père Estival était, avant tout, propriétaire, il jetait un coup d'œil sournois sur les terres dépendant du moulin et qui touchaient aux siennes, et il se disait :

— Mon fils Clément aura, un jour, le plus beau bien qu'il y ait de Decise à Nevers et de Clamecy à Moulins.

Cependant les allures dédaigneuses de son fils inquiétaient légèrement le bonhomme. Il s'apercevait avec peine de la répugnance que lui inspiraient les travaux des champs et cette poésie du foyer, la meilleure des poésies. Il lui permettait volontiers l'habit noir, pensant que si le vêtement ne fait point toujours le moine, du moins il le fait respecter quelquefois; mais il ne pouvait accepter, sans murmurer, que monsieur Clément, lorsqu'un valet manquait à la ferme, n'ôtât point cet habit pour se charger de sa besogne.

Néanmoins, il faut l'avouer, le bonhomme Estival ne perdait, de tout cela, ni le boire ni le manger, et il comptait beaucoup trop sur son autorité paternelle, et, peut-être aussi, un peu, sur les beaux yeux de la meunière, pour ramener son rejeton à de plus saines idées.

Il s'en alla donc, un matin, à huit heures, tandis que ses bouviers déjeunaient, heurter à la porte du moulin, où la belle veuve achevait de lisser ses cheveux blonds devant un petit miroir; et lorsqu'elle lui eut avancé un siége en lui disant :

— Bonjour, oncle Estival; asseyez-vous donc !

Il commença la conversation en ces termes :

— Rose, ma nièce, quel âge as-tu donc ?

— Oh ! je suis vieille, mon oncle, très-vieille..., fit-elle avec une coquetterie qui sentait la ville bien mieux que la campagne; j'ai vingt ans !

— Peuh ! dit le fermier, je m'accommoderais fort de ta vieillesse. Tu es jolie, Rose...

— Ah ! dit-elle avec un sourire, vous croyez?

— Dam ! c'est mon avis, et celui de bien d'autres. On le dit volontiers à La Bastie.

— On dit tant de choses ! les villageois sont jaseurs, mon oncle...

— Soit; mais il vaudrait mieux qu'on ne jase pas.

— Tiens ! dit Rose avec une petite moue charmante, cela ne fait de tort à personne qu'on dise que je suis jolie...

— Tu es veuve, ma nièce.

— Hélas ! soupira Rose, d'un ton qui n'était pas très-désolé.

— Si tu te remariais...

— J'y songe, murmura-t-elle ingénument.

— Que penses-tu de ton cousin ?

— De Clément ?

— Oui, dit le père Estival d'un clignement d'yeux.

— Hum ! fit Rose, il est bien... monsieur ..

— Préférerais-tu qu'il fût trop... paysan ?

— C'est selon... mais...

Le père Estival se frotta les mains.

— Ce *mais* me plaît, dit-il.
— Je n'ai pas dit *oui*, mon oncle.
— As-tu dit *non ?*
— Pas encore.
— Alors, c'est fait. Adieu, Rose...; je t'annonce la visite de ton cousin.
— Bon ! déjà ?
— Quand mes foins sont mûrs, je les fauche ; il ne faut pas attendre l'hiver.
— Eh bien ! vous êtes aimable ! murmura la meunière piquée.
— Ne m'as-tu pas dit que tu vieillissais ?
Rose ne répondit point d'abord ; mais elle se pendit au cou du fermier, lui mit un gros baiser sur les joues, et lui dit en le menaçant du doigt :
— Ah ! si vous n'étiez pas un homme d'âge !
Le père Estival s'en alla guilleret et léger, comme s'il



« Avant son départ, Clément était gros et joufflu. »

avait, au moulin, troqué sa cinquantaine contre les vingt ans dont la meunière se plaignait.

A la porte de la ferme, il rencontra Clément.

Clément était grave et pâle comme tout héros d'un roman bien conduit. Il aborda son père avec un salut cérémonieux qui donna fort à penser au bonhomme.

— Mon père, lui dit celui-ci, je vous cherchais.
— Et moi aussi, répondit le fermier.
— J'ai à causer avec vous...
— C'est comme moi. Mais, ajouta le père Estival qui s'imagina deviner le but de Clément et qui, en pareil cas, n'était nullement fâché de lui voir faire le premier pas, commençons par toi : que me veux-tu ?
Clément prit une attitude mélodramatique :
— Mon père, dit-il, c'est demain le 1er novembre.
— Jour de la Toussaint, dit le fermier, et l'anniversaire de ta naissance, Clément, mon fils.
— C'était ce que j'allais vous dire, mon père.
— Tu vas avoir vingt et un ans...
— Oui, mon père.
— C'est l'âge où un garçon s'établit.
— J'y songe, mon père.
— Ah ! très-bien, murmura le père Estival.
— Mon père, continua Clément, vous savez que vous me devez compte de la fortune de ma mère ?
Cette brusque interpellation fut désagréable au père Estival ; cependant il répondit avec calme :
— Je le sais, mon garçon, et je te devrai demain soixante mille francs, un beau denier, je t'assure.
— Oh ! dit Clément, je ne réclame que le revenu.
— Hum ! murmura le père Estival, tu ne le dépenseras pas tout entier ici.
— Je ne compte point rester ici, mon père.
Le fermier recula d'un pas.
— Je pars demain pour Paris.
Le bonhomme Estival recula encore, et crut rêver.
— Mais ta femme n'y voudra point aller, s'écria-t-il. Et qu'y feriez-vous, d'ailleurs ! Qui soignerait le moulin, la métairie ?...
— Que me chantez-vous là, mon père ; de quelle femme et de quel moulin parlez-vous ?
— De Rose, de son moulin. Ne veux-tu pas épouser Rose ?
— Une paysanne ! Fi !
Et Clément, à son tour, fit un pas en arrière :
— Mon père, continua-t-il, vous m'avez fait donner de l'éducation ; vous comprenez que je ne puis être ni meunier, ni fermier.
— Et que veux-tu donc être ? s'écria le père Estival avec indignation.
— Je veux être peintre, dit froidement Clément ; ou plutôt, je le suis. J'ai du talent...
Le fermier haussa les épaules :
— Ce garçon est fou, murmura-t-il ; peut-être ferais-je bien de le faire interdire.
Clément salua son père, et s'en alla.
Le père Estival demeura abasourdi pendant quelques instants, il croyait rêver ; mais enfin il jugea prudent d'aller consulter sa nièce, la meunière, adoptant cet adage berrichon : *que les femmes ont plus de sens dans le petit doigt que les hommes dans toute la tête.*
La meunière l'écouta jusqu'au bout, et lui dit avec beaucoup de calme :
— Mon cousin a raison de vouloir aller à Paris. Laissez-le partir.
— Es-tu folle ?
— Du tout. Soyez tranquille. Il en reviendra.
— Mais... murmura le fermier au désespoir.
— Oncle Estival, dit la meunière avec un sérieux comique, je suis vieille, j'ai de l'expérience, voulez-vous vous en fier à moi ?
— Parle...
— Clément ira à Paris..., dès demain...
— Mais pourquoi ?
— Chut ! vous lui servirez une pension de trois mille francs par an...
— Bon Dieu ! fit le fermier, tu veux donc me ruiner !
— Et s'il fait des dettes, ce qui est probable, vous les payerez.
— Juste Ciel !
— Jusqu'à la concurrence de ses soixante mille francs.
— Rose, ma fille, tu es aussi folle que lui.
— Nullement. Avant un an, Clément sera de retour.
— Que le Ciel t'entende !

— Et il n'aura plus d'habit noir !

— Ah ! soupira le fermier.

— Il mettra une bonne blouse par-dessus une excellente veste de drap cadis.

— Tu crois ?

— Dam ! vous savez le proverbe : Ce que femme veut, Dieu le veut !

Et Rose s'attifa le plus coquettement qu'il lui fut possible, mit sa jupe des dimanches, ses bas fins, ses souliers mignons, son fichu le plus gracieux, donna le bras à l'oncle Estival, et s'en vint avec lui à la métairie.

Clément était dans sa chambre ; elle y monta, ferma la porte sur elle, et lui dit :

— Mon cousin, votre père, l'oncle Estival, se fait vieux ; il radote même un peu, je crois. Il vient de me faire un conte.

Clément ouvrit de grands yeux.

— Figurez-vous qu'il a prétendu que vous vouliez aller à Paris.

— C'est vrai, dit froidement Clément.

— Aussi, n'est-ce point de cela que je doute ; mais il a ajouté qu'il s'y opposerait.

— Nous verrons bien ! grommela résolûment le peintre futur.

— Vous sentez, dit Rose d'un ton confidentiel, que j'ai dit au père Estival qu'il était un vieux radoteur de songer



Retour au moulin. « Si ce n'est que cela ! s'écria Clément. » Gravure de M. Fagnion.

à vous faire fermier comme lui, et à vous marier avec moi, qui ne suis qu'une meunière et une paysanne.

— Ma cousine..., balbutia Clément confus et contraint de s'avouer que Rose était jolie à croquer.

— Votre père avait tort, monsieur Clément, continua-t-elle avec une coquetterie diabolique. Il est tout naturel que vous profitiez de l'éducation que vous avez reçue, et la femme qu'il vous faut, c'est une belle dame de Paris...

Clément frissonna d'orgueil, mais il ne cessa point de trouver que Rose était réellement jolie.

— Aussi, poursuivit Rose, j'ai persuadé votre père, et vous me devez un fier cierge. Il ne s'oppose plus à votre départ...

— Ah ! ma cousine..., que vous êtes bonne !

Clément baisa la main de la meunière, qui murmura à part :

— Ce garçon est bien niais de s'imaginer que les dames de la ville sont plus jolies que les meunières de La Bastie !

Le lendemain, Clément partit, en compagnie d'une assez piètre connaissance, un ancien camarade de collége, qui faisait à Paris d'assez mauvaise peinture, et lui avait tourné la tête en lui vantant ses succès de toute nature.

Le père Estival, après le départ de Clément, fondit en larmes comme un enfant.

— Consolez-vous donc, mon oncle, lui dit la meunière; il reviendra... et bientôt...

Hélas! un an s'écoula; le pauvre fermier ne vit poindre à l'horizon que les réclamations d'une foule de créanciers. Il paya sans mot dire, il paya toujours, car Clément était maître de sa fortune; mais il se tournait de temps en temps vers la meunière, et lui disait :

— Tu vois bien qu'il ne revient pas?

— Patience! répondait-elle avec moins d'assurance que jadis.

Ce qui n'empêcha pas le bonhomme Estival de tomber en une tristesse profonde et de vieillir de dix années en quelques mois.

Au bout de ces quelques mois, les dettes de Clément avaient atteint le chiffre énorme de trente mille francs.

Quant à la peinture, elle était en médiocres progrès. Le jury du Louvre avait refusé le tableau que Clément destinait à l'exposition; ses prétendus amis le volaient comme dans un bois; une femme du grand monde, à la main de laquelle il avait osé aspirer, l'avait congédié poliment.

La désillusion arriva. Un beau jour, Clément se prit à songer que Paris et la vie artistique avaient bien leurs épines, et puis il se souvint de l'agaçant minois de la meunière, et puis encore de l'étreinte douloureuse de son vieux père, qui pleurait lors de son départ...

Malheureusement, Paris ressemble au labyrinthe de Crète, on n'en sort qu'avec le fil d'Ariane, et une femme seule en possède le peloton. Le peloton ne venait pas, Clément continuait à errer à Paris, de déceptions en déceptions, lorsqu'un matin le facteur lui apporta une lettre ainsi conçue :

« Mon cher cousin,

« J'ai vingt et un ans, je suis vieille et songe à faire une fin. Je me marie dans huit jours. Devinez avec qui? Je vous le donne en cent et en mille... Je vais devenir votre belle-mère, et j'épouse le père Estival. Il a cinquante et un ans, c'est vrai, mais il est frais comme une rose et conservé comme un muguet. Nous sommes voisins, la ferme et le moulin réunis feront un beau bien. Je vous invite à mon mariage. Si vous avez déjà épousé une belle dame de Paris, amenez-nous-la, nous lui ferons fête de notre mieux. Nous ne sommes que des paysans, mais nous savons les usages.

« Votre future belle-mère,

« Rose. »

P. S. Votre père ne voulait pas que je vous écrive, parce qu'il disait qu'une noce de paysans ne doit pas amuser beaucoup un monsieur comme vous; mais j'ai pensé que vous n'étiez pas fier et que vous honoreriez la nôtre de votre présence. Nous signons le contrat dimanche, après la messe.

2e *P. S.* A propos, comme il est fort possible que vous soyez gêné, attendu que l'existence de Paris coûte beaucoup d'argent, je vous envoie mille francs, afin que vous arriviez sans retard.

Clément tomba des nues à la lecture de cette lettre, puis il s'écria que son père était fou de se marier à son âge, et il songea encore à la mutine figure de la meunière.

Les mille francs de Rose arrivaient comme marée en carême; il s'en servit pour régler quelques dettes criardes, et le soir même il prenait la diligence de Nevers...

Le surlendemain, c'est-à-dire le dimanche matin, Clément arrivait à La Bastie. Pour atteindre la métairie, il fallait passer par le moulin; Clément en vit la porte ouverte, il entra, et trouva la meunière à sa toilette.

— Ah! mon Dieu! monsieur Clément, murmura-t-elle avec une pointe d'ironie, comment, vous voilà?

— Sans doute, dit-il avec une émotion dont il ne put se rendre maître.

Rose était plus jolie que jamais.

— Et cette belle dame de Paris?

— Je ne suis pas marié.

— Vrai? Eh bien, tant pis!

Clément se mordit les lèvres.

— Vous y tiendrez donc bien? dit-il avec dépit.

— Dam!

— Je croyais qu'autrefois mon père... avait eu l'intention...

— Il radotait, mon cousin; mais il s'est fait raisonnable..., et il a pensé que ce qui n'était pas bon pour vous le pouvait être pour lui. Tenez, le voilà.

Le père Estival entra, il était mis comme un prince; il avait une fleur de sourire aux lèvres, un rayon de bonheur dans les yeux. Bref, il avait quarante ans plutôt que cinquante.

Après avoir embrassé son fils, non sans quelque émotion, il met un gros baiser au front de Rose, en lui disant :

— Bonjour, ma petite femme!

Clément trouva ce bonjour familier et même impertinent.

— Allons à la messe, dit le bonhomme. Viens-tu, Rose? venez-vous, Clément?

— Pourquoi ne me tutoyez-vous plus, mon père?

— Dam! mon garçon, un monsieur comme toi...

Clément rougit et balbutia.

— Monsieur Clément, dit la meunière, avec un respect empreint de maligne ironie, partez avec mon mari; je vous rejoins. J'ai des ordres à donner pour qu'on reçoive bien M. le notaire qui va venir.

Clément, à ce mot de notaire, prit le bras de son père avec une mauvaise humeur concentrée, et dit au fermier, chemin faisant :

— Y songez-vous, mon père, de vous remarier à votre âge?

— Tiens! pourquoi pas? fit le fermier, en se redressant et faisant valoir ses avantages physiques; je ne suis point encore si moisi...

— Sans doute.

— Si détérioré...

— Je n'en disconviens pas.

— Et elle est jolie, ma future?

— Hélas!

— Pourquoi cet hélas?

— Oh! murmura Clément, c'est que je songe qu'elle a trente ans de moins que vous.

— C'est juste, mais bah!

— Et vous serez bien vieux... qu'elle sera encore jeune et jolie.

— Bah! j'espère me conserver.

— Réfléchissez bien, mon père...

— Ah! dam, dit le fermier, d'un air niais, à présent il n'est plus temps de reculer...

— Et pourquoi donc?

— J'ai annoncé mon mariage.

— Peuh! dit Clément, ça se voit tous les jours, un mariage qui se rompt.

— Et puis le notaire va venir...

— Diable !

— Et tu sais qu'il vient de Nevers.

— Il pourrait bien y retourner...

— Oui; mais il a rédigé le contrat.

— A-t-il laissé les noms en blanc ?

— Je ne sais pas... Pourquoi ?

— C'est qu'en ce cas la besogne de ses clercs ne serait point perdue, le contrat servirait à un autre.

— Et à qui ? fit le père Estival, avec un fin sourire.

— Parbleu ! dit résolûment Clément, à moi, s'il vous plaît !

En ce moment, la meunière les rejoignit.

— Dis donc, Rose, fit le père Estival, sais-tu bien que mon bonheur futur fait des jaloux ? J'ai un rival...

— Tant pis pour lui ! répondit-elle.

— Et devine qui ?

— Oh ! dit-elle, avec son mutin sourire, la chose n'est pas difficile, c'est mon beau cousin de Paris ; mais il perd son temps : je ne veux pas d'un mari en habit noir, moi qui suis meunière, je l'enfarinerais du matin au soir.

— Si ce n'est que cela ! s'écria Clément, en ôtant son habit et se jetant aux genoux de la meunière, dont il baisa les deux mains, me voici en corps de chemise... costume de moulin !

— Alors, dit-elle, vous ne retournerez point à Paris, et si nous avons des enfants, ils n'iront jamais au collége.

— Je vous le promets.

— C'est singulier, murmura le père Estival, que les jeunes gens d'aujourd'hui ne veuillent jamais être ce qu'étaient leurs pères !...

Ce fut la seule critique de la conduite de son fils que se permit le brave fermier, qui se résigna de bonne grâce à changer de rôle et à se contenter de celui de grand-père.

Vicomte PONSON DU TERRAIL.

CHRONIQUE DU MOIS.

SAINT MÉDARD ET SAINT GERVAIS.

Ces deux patrons de la pluie ne lui ayant jamais été plus fidèles qu'en 1854. L'Académie des sciences a daigné s'occuper d'eux pendant les beaux jours de juillet.

De tous les préjugés populaires concernant les changements de temps, a dit M. Bérigny dans son docte rapport, il n'en est peut-être pas qui méritent mieux le nom d'axiome que les deux suivants :

« *Lorsqu'il pleut le jour de Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard; lorsqu'il pleut le jour de Saint-Gervais, il pleut quarante jours après.* »

M. Bérigny a voulu rechercher si ce préjugé était appuyé par la statistique, et, dans ce but, voici comment il a cru devoir procéder.

Il a relevé, sur les tableaux des observations météorologiques faites à l'Observatoire de Paris, le nombre de jours de pluie, de 1812 à 1844 inclusivement, c'est-à-dire pendant trente-trois années, pour chaque jour de Saint-Médard et chaque jour de Saint-Gervais, en comptant quarante jours après chacune de ces deux fêtes. Il a classé ces jours en un seul tableau à deux colonnes, pour Saint-Médard, et en un pareil tableau pour Saint-Gervais : ce sont ces tableaux qu'il a mis sous les yeux de l'Académie des sciences. La première colonne du tableau concernant Saint-Médard donne le nombre de jours de pluie pendant quarante jours *lorsqu'il a plu le 8 juin*, jour de la fête de ce saint; la seconde colonne est disposée de la même manière, *lorsqu'il n'a pas plu le 8 juin.*

Le second tableau concernant Saint-Gervais, qui arrive le 19 juin, est divisé comme le premier.

Voici les résultats que donnent ces recherches statistiques, ainsi que l'on peut s'en assurer par la disposition que présentent les deux tableaux.

Il a plu 18 années sur 33, lorsqu'il a plu les jours de Saint-Médard et de Saint-Gervais.

Il n'a plu que 15 ans, pendant la même série d'années, lorsqu'il n'a pas plu les jours de la fête de ces deux saints. Les 18 années de pluie les jours de Saint-Médard et de Saint-Gervais correspondent à un total de 323 jours de pluies pour Saint-Médard, et 357 jours de pluie pour Saint-Gervais.

Dans l'espace de quinze années, pendant lesquelles il n'a pas plu les jours de Saint-Médard et de Saint-Gervais, l'on trouve sur le compte du premier saint 254 jours de pluie, et 233 jours de pluie pour le second.

Les différences des totaux données entre 18 et 15 années étant insignifiantes, puisque le nombre de ces années est inégal, en ramenant les deux séries d'observations au nombre de 15 années, au moyen d'une proportion, l'on obtient les résultats suivants :

Pluie le jour de Saint-Médard.	0 pluie le jour de Saint-Médard.	Pluie le jour de Saint-Gervais.	0 pluie le jour de Saint-Gervais.
267	254	297	233
Différence 13 jours.		Différence 64 jours.	

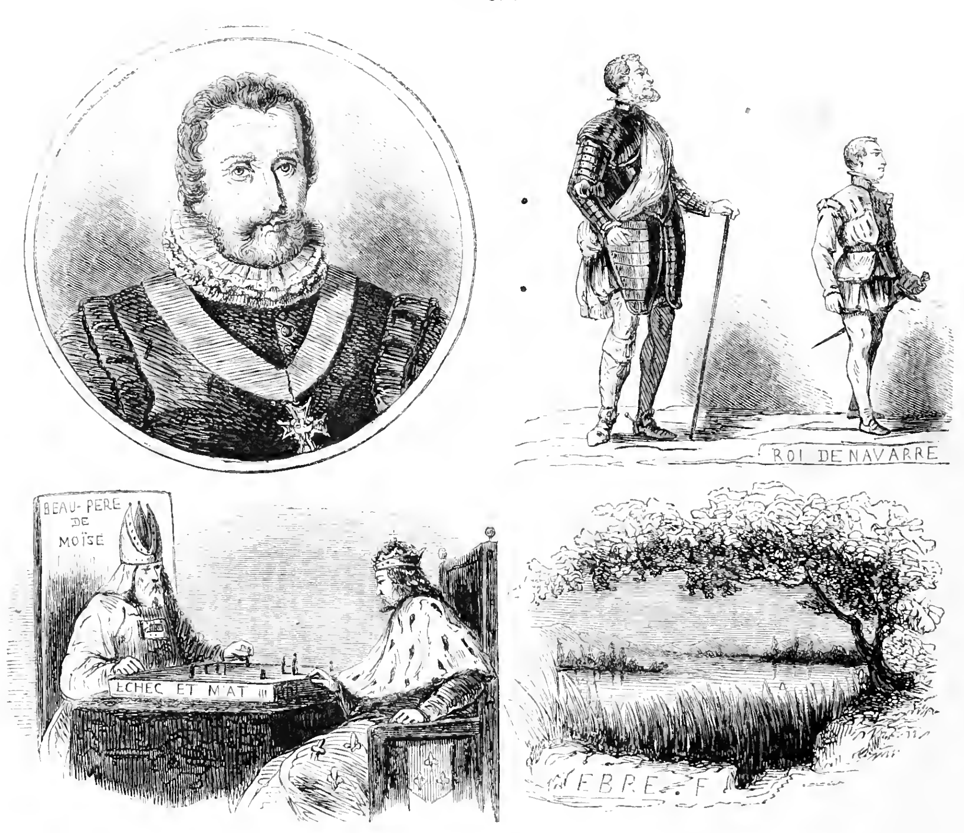
La conclusion de cette opération mathématique est donc celle-ci. Il existe 13 jours de pluie en faveur du préjugé de Saint-Médard, et 64 jours de pluie en faveur du préjugé de Saint-Gervais, pendant 33 années ; ces résultats sont évidemment loin de confirmer l'axiome populaire dont il est question ici, et il serait à désirer que l'on cherchât à éclairer par la statistique tous les préjugés concernant toute espèce de pronostics.

M. Elie de Beaumont, qui présidait la séance, a fait remarquer, à propos de cette communication, que les préjugés populaires sur la Saint-Médard existaient avant la réforme du calendrier par le pape Grégoire. Or, dit M. Elie de Beaumont, M. Poinsot, de l'Institut, faisait observer qu'à la réforme du calendrier, comme douze jours ont été perdus, la Saint-Médard s'est transportée à la Saint-Gervais.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET.

« J'aime mieux perdre Paris que de l'avoir en ruines » (geai-*me* mi-œufs-paire de *re*-Paris-*que de*-lavoir en ruines); paroles prononcées par Henri IV, tandis qu'il assiégait Paris.

RÉBUS.



A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1853-54 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre vingt et unième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre pour avancer dans nos bureaux le travail du renouvellement.

La livraison d'octobre 1854, première du vingt-deuxième volume (1854-55), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1854-55, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit: pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements: — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1853-54 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris:

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr.* 50 *c.* (2), *le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1854 au 25 septembre 1855 inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter: « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.

ROME ET SES ENVIRONS EN 1853 (1).



Vue intérieure de Saint-Pierre de Rome.

Sainte-Croix-en-Jérusalem. Légendes du moyen âge. La tête de bronze. Saint-Jean-de-Latran. Les têtes de saint Pierre et de saint Paul. Un tableau du Guide. Saint-Pierre. La médiocrité et le génie. Carlo Maderno et Michel-Ange. L'histoire vraie. Aspect actuel de la basilique. Le pied de saint Pierre. La baguette du franciscain. Galeries du Vatican. Promenade du *Ponte Molle*. Un charmant conteur. La famille C....gnac. La *ruzzica*. Le marquis de La Thomassière. Le palais Simonetti. Qui êtes-vous?... Le sportman, le medecin, le *piferaro*, le peintre, le maître d'armes. Une leçon gratuite. Le jour des Rois. La *Befana*. Le marche aux *popacci*. La procession de l'*Ara-Cœli*. *Il santissimo Bambino*. Le 17 janvier. Bénédiction des chevaux. Le plat d'argent de saint Antoine. Le carnaval. Théâtres *Il somaro*. Étrange début du carnaval. *Il cavaletto*. Description de cette machine. La gaieté et le nerf de bœuf. La grosse cloche du Capitole. Le

(1) Voyez les deux premières parties, numéros précédents.

Corso. A 20 heures. Les masques. A 23 heures. *I Barberi. I Fanni. La Mossa.* Fin du carnaval. *I Moccoletti.* Le *festino.* Le carême. Fête de saint Joseph. *I friggitori.* La semaine sainte. Le dimanche des Rameaux (*delle Palme*). Le mercredi saint. Chapelles Sixtine, Pauline et Clémentine le jeudi saint. La croix de feu. *Il santo Volto.* Les reliques de saint Pierre. Le samedi saint. Explosions et feux de joie. Le canon de Pâques. Bénédiction *urbi et orbi.* Départ des étrangers. Palais de Rome. L'épinette de Catherine de Médicis et celle de la fameuse Olympia. Départ pour Tivoli.

La basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, d'après l'opinion commune, doit son origine à Constantin. Vers 330, ce zélé propagateur du christianisme transforma, dit-on, en église le palais de Sessorianus, et enrichit le nouveau temple d'un morceau de la vraie croix, renfermé dans une châsse d'or. Quoique les saints pontifes l'aient relâtie plusieurs fois et ornée avec magnificence, la basilique Sessoriane, cachée dans un angle du rempart de l'est, et entourée de terrains vagues, semble perdue dans un désert. Une foule de légendes, reflets perdus du moyen âge, en rendent le caractère plus sombre encore et plus mystérieux. En y pénétrant, ce jour-là, avec le pèlerin moderne de Jérusalem, je ne pus m'empêcher d'en rappeler une qui m'a toujours frappé par son énergique couleur.

C'était en 1001. Un Français, Gerbert d'Aurillac, inscrit au livre des pontifes sous le nom de Sylvestre II, occupait la chaire de Saint-Pierre. Avec toute l'instruction qui germait alors sous les voûtes des cloîtres, Gerbert possédait la clef des sciences enseignées à Cordoue. Il était, en outre, mécanicien : il avait fabriqué de ses mains une horloge, une machine à compter, un instrument pour observer l'étoile polaire ; il venait de perfectionner le jeu de l'orgue, et d'entrevoir le premier la miraculeuse puissance de la vapeur. Tant de savoir, à cette époque, ne pouvait paraître naturel ; aussi ses contemporains, effrayés, n'hésitèrent pas à prendre Gerbert pour un sorcier.

Lorsqu'à son retour d'Espagne il décrivait, le soir, sous la sombre arcade du cloître, les merveilles de Tolède ou de Cordoue, les moines se regardaient à la dérobée, en frémissant ; quand leurs yeux tombaient par hasard sur les figures géométriques qu'il avait tracées, ils s'arrêtaient terrifiés ; et si, en passant devant sa cellule, ils l'entendaient lire un livre arabe, tandis que son orgue à vapeur modulait des sons harmonieux, ils prenaient la fuite en disant : — Gerbert est avec le diable !

A sa mort, arrivée en 1202, voici la fable qu'on raconta, et qui nous a été transmise sérieusement par un historien des papes : « Avec l'aide de Satan, Gerbert avait fondu une tête de bronze, dont les lèvres s'ouvraient pour répondre en un monosyllabe à chaque question qu'il lui adressait. Ainsi, lorsqu'il l'avait interrogée pour savoir s'il deviendrait pape : — Oui ! avait murmuré la tête. Quand il demanda plus tard : — Mourrai-je avant d'avoir chanté messe à Jérusalem ? la tête de bronze fit entendre un non !... Fort de cette prophétie, il espérait donc de longs jours ; mais il avait compté sans la mauvaise foi du diable. Etant allé chanter messe dans la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, il se sentit attaqué tout à coup d'un mal qu'il reconnut être mortel, en songeant à la réponse équivoque du démon.

« Alors, déchiré de remords, il avoua le commerce qu'il avait eu avec les mauvais esprits, et demanda qu'après sa mort son corps fût coupé en quartiers, mis sur un char à deux chevaux, et inhumé dans l'endroit où les chevaux s'arrêteraient d'eux-mêmes. Ses dernières volontés, ajoute Platina, furent ponctuellement exécutées, et l'on inhuma Gerbert dans la basilique de Latran, parce que ce fut devant cette église que les chevaux s'arrêtèrent. »

Pour dissiper le nuage que la légende avait laissé sur mon esprit, je me hâtai de conduire mon brave compagnon au portique de l'escalier saint. C'est celui qui menait au palais de Ponce-Pilate. Formé de vingt-huit marches de marbre blanc, il a été couvert de madriers de noyer, usés plusieurs fois par les genoux des fidèles, qui auraient usé le marbre depuis longtemps sans cette précaution. Si l'on songe que Jésus-Christ monta et descendit véritablement ces degrés, on ne peut s'étonner que d'une chose : c'est que tout chrétien n'éprouve pas le désir de les toucher une fois de ses lèvres.

En entrant, par le portique de Sixte-Quint, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, qu'on appelle aussi basilique d'or, basilique Constantinienne, les Français rencontrent d'abord une vieille connaissance. Coulé en bronze par Nicolas Cordier, le roi qu'on voit sur le Pont-Neuf est là, tout fièrement campé, avec son pourpoint et sa fraise. On dirait que les chanoines de Latran, qu'il enrichit, l'ont mis à cette place pour faire les honneurs de la *première des églises* à ses compatriotes. On salue, en passant, le bon roi ; puis, après avoir fait quelques pas, on se trouve au milieu de la croisée, devant le maître-autel. Quatre colonnes de granit y soutiennent un tabernacle gothique, dont il est impossible d'approcher sans émotion quand on vous a dit qu'il renferme les crânes de saint Pierre et de saint Paul !

Les magnificences architecturales du monument touchent peu, en présence de ces reliques. Si l'on en excepte d'ailleurs la porte d'airain de la grande façade qui roulait, au Forum, sur les gonds de la basilique Emilia, quand Rome païenne florissait dans sa gloire, et les quatre colonnes faites, dit-on, avec le bronze des éperons des trirèmes égyptiennes qu'Auguste prit à la bataille d'Actium, il n'est rien, à Latran, qu'on ne puisse admirer ailleurs. Toujours le marbre et l'or, enchâssant splendidement l'idée chrétienne ; toujours l'opulence et le faste même dans le culte ; toujours la vanité dans la mort. L'agate, le jaspe, le porphyre, le vert antique et les métaux les plus précieux ont été rassemblés à grands frais et travaillés avec soin pour recouvrir çà et là un peu de poussière humaine, et l'orgueil, qui lève le front partout, même sur les tombes, n'a pas craint de lutter, dans sa folie, avec le néant. Les Corsini ont voulu un sépulcre plus somptueux que celui des Colonna, et le fils de l'ancien marchand d'habits du Ghetto, devenu prince, le riche Torlonia, veut un plus magnifique mausolée que les Corsini. Or, il succombera dans cette lutte, malgré la toute-puissance de l'argent, à moins qu'on ne découvre par hasard l'urne d'Auguste et qu'il ne la prenne pour cercueil, comme le pape Corsini (Clément XII) prit l'urne qui a contenu les cendres d'Agrippa.

La vue de ces fastueux cénotaphes, loin de m'inspirer quelque intérêt, éteint chez moi toute sympathie. Aussi, le dirai-je ?... en quittant Saint-Jean-de-Latran, j'emportai, ce jour-là comme toujours, une impression douce et profonde ; mais la basilique n'en avait été que l'occasion. Dans la magnifique chapelle bâtie par Clément XII en l'honneur de saint André Corsini, un de ses ancêtres, est un tableau en mosaïque, copié sur l'original de Guido Reni, qui représente ce saint en extase. Par un singulier jeu du hasard, une copie de ce tableau existait encore, il y a trente ans, dans la vieille église de La Française, mon pays. Seulement, au lieu de saint André, elle était censée représenter saint Blaise, dont elle ornait l'humble chapelle.

Échos charmants des souvenirs d'enfance, comme vous retentissez doucement dans le cœur!... Devant le tableau de Latran, je me revoyais, à cinq ans, agenouillé sous la croisée, dans le coin de la chapelle de La Française. Inclinée devant moi sur sa chaise basse, ma grand'mère, une de ces nobles et chastes veuves de l'Écriture, qui ne quittent jamais le deuil, priait pieusement, à mains jointes, pour l'enfant innocent, comme elle prie maintenant dans les cieux pour l'homme si oublieux, hélas! de ses leçons et de sa vie sainte... Il me semblait l'entendre encore me faisant répéter, au sortir de l'église, l'évangile du jour, dont pas un mot n'avait échappé à ma jeune mémoire, et j'arrivai à Saint-Pierre que je me croyais toujours sur le chemin de la vieille maison.

Je ne sais pas si on l'a dit, mais, à tout événement, je le dirai aujourd'hui : tous les voyageurs qui ont décrit Rome ont imité les moutons de Panurge. C'est absolument le même thème qui a passé de main en main. Or, comme l'on ne s'occupait jadis que de la vérité de convention, personne n'a reproduit la vérité vraie. Il en résulte qu'on a peint les choses tout autrement qu'elles ne sont. Ennemi mortel de ces falsifications classiques et de ces impostures consacrées par la tradition, je veux écrire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, et je commence par Saint-Pierre. Toutes les gravures qui reproduisent ce célèbre édifice mentent impudemment en ce qui touche l'extérieur. En les voyant, on se figure la basilique majestueusement isolée sur une place immense, et sa coupole en dominant le faîte de ses quatre cent vingt-quatre pieds de hauteur. Tout cela est un mensonge. La médiocrité présomptueuse et impuissante a gâté l'œuvre du génie : le chef-d'œuvre de Michel-Ange fut détruit par Carlo Maderno.

Incapable, avec son coup d'œil vulgaire, de saisir la grandeur et la sublime simplicité du plan de Buonarrotti, le triste architecte de Paul V s'imagina qu'en agrandissant la basilique il la rendrait plus belle, et il l'allongea de trois arcs. La croix grecque se trouva dès lors transformée en latine, et toute l'harmonie de l'édifice disparut. Avant ce fatal prolongement, en mettant le pied dans l'église on voyait toute sa coupole, comme du seuil du Panthéon. Lorsque Maderno eut élevé ses voûtes, il fut impossible de l'apercevoir. Les nefs latérales devinrent étroites et sombres; le plan, remarquable par la largeur des lignes et la clarté du dessin, parut tout à coup énigmatique et confus, *un' intrigo*, comme disent les Italiens.

Au dehors, ce fut bien pis encore. La coupole se montre à peine, masquée par cette malheureuse façade que déparent, en outre, deux cadrans énormes, d'un effet peu religieux. L'obélisque érigé par Sixte-Quint la coupe désagréablement en deux; et enfin, les lourds bâtiments du Vatican, s'élevant à droite de la place comme un promontoire, écrasent de leur masse disgracieuse cette pauvre église de Saint-Pierre, qui, sans les profanations de Maderno et le voisinage du Vatican, serait incontestablement le plus beau temple du monde. À l'heure actuelle, il est impossible de visiter la grande basilique sans se sentir le cœur serré. Ce suaire glacial qui enveloppe Rome vous y touche de toutes parts. Le toit est une forêt peuplée de corbeaux; la place, une prairie tant l'herbe croît épaisse entre les pierres! Au lieu de ces foules de pèlerins accourant par millions pour s'agenouiller au tombeau des apôtres, on n'aperçoit plus çà et là que de rares curieux guidés par un cicerone, ou quelques conscrits français regardant, bouche béante, la colonnade du Bernin, les fontaines jaillissantes, et les Suisses montant la garde avec la hache d'armes du moyen âge et leurs habits quadrillés de rouge, de jaune et de bleu.

Ce jour-là, le présent heurtait le passé sur la place. A côté de la garde helvétienne, image décrépite des vieux temps, manœuvrait un bataillon romain, imité de ceux de Vincennes; et, comme pour marquer la différence d'allure des générations, tandis que les hallebardiers suisses arpentaient le portique de leur pas lent et solennel, les jeunes chasseurs pontificaux couraient, en riant, sur la place Rusticucci. Je laissai le caporal-instructeur, vrai méridional de Mirande, jurer en excellent gascon contre l'étourderie de ses recrues, et gravis, sans trop me presser, les trois rangs de degrés qui forment la montée de l'église. Le vestibule traversé, il ne s'agit que de pousser une formidable portière de cuir pour se glisser dans la basilique. En entrant, une forte odeur d'encens vous saisit; le crépuscule qui règne dans les nefs du fond vous pénètre d'un respect religieux inexprimable, aussi reçoit-on assez mal les avances des cicerone, fondant sur vous à l'improviste comme les vautours sur leur proie.

Bientôt, à mesure qu'on avance et qu'on voit se dérouler les magnificences monumentales de Saint-Pierre, l'impression change de nature. Vous étiez entré chrétien recueilli, les merveilles de l'art vous transforment, à votre insu, et vous réveillent païen. Vous ne songez plus, abstraction faite de l'idée religieuse, qu'à admirer les chefs-d'œuvre qui éblouissent vos regards. J'ignore si, au point de vue chrétien, je n'ai pas déjà signalé le plus grand défaut de Saint-Pierre; mais malheureusement la forme dérobe le fond. Tout est si beau, qu'on ne s'occupe plus que de l'œuvre, des artistes et de la matière. Dans les pauvres basiliques de Saint-Sébastien et de Saint-Laurent, on pense sans cesse aux martyrs; sous les voûtes de marbre de Saint-Pierre, on pense à Bramante et à Michel-Ange. Il faut dire aussi que l'avidité des gardiens et le sans-gêne des touristes anglais, et protestants pour la plupart, ont fait de Saint-Pierre un musée dans lequel on se promène, on cause à voix haute, on demande des renseignements, au moment même où les prêtres sont à l'autel.

Pour achever de renverser vos idées à cet égard, il s'y rencontre des contrastes non moins étranges qu'au dehors. Ainsi, pendant qu'un flegmatique insulaire, qui n'entend pas un seul mot d'italien, se fait expliquer très-haut le sujet d'un tableau par le cicerone, que des curieux errent bruyamment dans les nefs et que les valets des cardinaux, revêtus d'une antique livrée comparable à l'habit d'Argant, et se promenant les mains derrière le dos, échangent, d'un côté à l'autre du sanctuaire, des observations satiriques, quelques bourgeois romains, des contadini aux grandes guêtres de cuir ou des moines, baisent dévotement le pied d'un saint Pierre en bronze, qui fut, dit-on, un Jupiter; et, caché dans son confessionnal, un franciscain absout les femmes, en les frappant d'un coup de sa longue gaule sur la tête.

Il est impossible de quitter Saint-Pierre sans jeter un coup d'œil sur les galeries du Vatican, où, depuis des siècles, antiquaires, artistes et gens du monde, se pâment d'enthousiasme. Pour ne pas rompre en visière à tout le genre humain, je dirai que si les fameuses fresques des loges n'étaient pas à demi effacées, je les aurais probablement trouvées sublimes; que, dans le musée des antiques, il y a des pièces très-belles et très-rares; et que, sur les trente-sept tableaux dont se compose seulement le musée de peinture, *la Confession de saint Jérôme*, *la Transfiguration*, et *la Madone de Foligno*, qui me parais-

sent les trois chefs-d'œuvre de l'art mis hors rang, j'ai noté comme vraiment admirables le *san Romualdo* d'Andrea Sacchi, la *Madone* de Guido Reni et son *saint Pierre*, le *Martyre de saint Martinianus et de saint Processus* de Valentin, *la Pieta* du Caravage, le *Christ* du Corrége, et une ravissante composition de Perugini, *I Tre santi*. J'avoue, d'ailleurs, que pour l'énergique poésie et le grand idéal de l'art, rien ne m'a semblé approcher des fresques de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine.

En sortant de ces longues salles, où tantôt on est glacé par les marbres, tantôt étouffé par le manque d'air, il est doux d'aller respirer les brises du Tibre à *Ponte Molle*. Le *Ponte Molle*, ancien pont Milvius, a une réputation sinistre dans l'histoire, car c'est auprès de ses sept arches dégingandées que Galba fit égorger quatre mille marins, pour apprendre aux légionnaires à pétitionner avec respect, et que Maxence, le compétiteur de Constantin, se noya avec son cheval; mais, malgré ces tristes précédents, il n'en est pas moins le but de promenade le plus agréable de Rome. C'est comme, disaient nos aïeux, une façon de bois de Boulogne, moins les arbres d'un côté. On part ordinairement de la porte du Peuple, et, suivant pendant un mille l'ancienne voie *Flaminia*, qui est remplacée aujourd'hui par une image de faubourg aussi solitaire et aussi morne que le Tibre, dont il longe la rive gauche, on traverse le vieux pont et l'on revient à Rome, en côtoyant la rive droite, par la porte *Angelica*. Cette moitié de la promenade est charmante: bordée, d'un côté, par le *Monte Mario* et ses pentes couvertes de roseaux, de vignes et d'arbres verts, par le Tibre de l'autre, et ombragée de noyers, de peupliers et de platanes, la route est charmante, et c'est vraiment plaisir d'y voir rouler les équipages et les carrosses rouges des cardinaux, et courir les chevaux fringants.

Cette course postméridienne était l'une de mes plus chères distractions, et je la faisais d'ordinaire à cheval, avec un homme dont je regretterai longtemps le tête-à-tête spirituel. Le baron de Haan, officier supérieur, vieilli au service de Sa Majesté autrichienne, justifiait complétement l'axiome de La Fontaine : *Quiconque a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu*. De sa mémoire inépuisable l'anecdote jaillissait, à chaque instant, comme une gerbe d'étincelles. Qu'on juge de la manière de ce roi des conteurs par le premier de ses récits qui me revient à l'esprit.

Nous rencontrâmes un jour, vers la prairie du bout du pont, des joueurs de *ruzzica*, dont les cris et les grands gestes effarouchèrent nos chevaux.

— Ceci me rappelle, dit-il, lorsque nos bucéphales cheminèrent tranquillement, l'aventure d'un jeune Français, qui fit un certain bruit à Rome, il y a trente-cinq ans.

— Parlez, baron, dis-je en allumant un cigare; j'écoute.

— Au même endroit où nous avons, à ce qu'il paraît, dérangé ces *birbanti*, des vauriens tout aussi polis jouaient à la *ruzzica*. En votre qualité de membre de la Société des antiquaires de France, vous avez déjà compris que ce jeu n'est qu'une reproduction du disque ancien. Mais ce que vous ne savez pas, c'est, comme tout a dégénéré à Rome, qu'au lieu d'être en métal, le disque est un fromage durci, qu'on fait rouler, du reste, de la même façon qu'autrefois. Ce détail était important pour l'intelligence de l'histoire. Au moment où la partie s'échauffait, voici qu'un de ces majestueux carrosses qui sortent encore, aux grandes solennités, des remises des princes romains, déboucha du *Ponte Molle*, au trot de quatre chevaux noirs à tous crins.

—Diable! m'écriai-je à ce tableau, la patache contenait au moins le sénateur de Rome!

— Du tout, jeune irrespectueux! Il n'y avait dans cet équipage que trois de vos compatriotes.

— Des Français de 1818! Peignez-les-moi, baron.

— C'étaient trois types, comme vous dites dans la nouvelle langue, aussi connus à Rome que la statue de Pasquin et le nain du café Ruspoli; M. le comte de C...gnac d'abord, la fleur de l'émigration limousine; Sylvanire de C...gnac, sa moitié, et Adélaïde de Pom...-C...gnac, sa nièce.

— Tout ce monde, dis-je en riant, devait être cousin-germain de feu M. de Pourceaugnac!

— Petit homme pâle et fluet, toujours coiffé à l'oiseau royal, M. de C....gnac, l'hiver comme l'été, portait l'habit de soie jaune-serin, la culotte de satin gros vert et les bas blancs relevés par des souliers à boucles et à talons rouges.

— Je le vois d'ici, sa boîte de tabac d'Espagne à la main! Et Mme la comtesse?...

— Mme Sylvanire était l'antithèse de son époux. Douée d'un embonpoint énorme, inimaginable, elle faisait en secret le désespoir du comte, qui se disait avec terreur qu'en réclamant ses droits à la cour elle écraserait tous les tabourets!

— J'espère que la nièce ne déparait pas ce beau couple?

— Elle le complétait, au contraire, par un genre de structure tout différent, mais non moins remarquable. Evidemment, la défunte vicomtesse de Pom... s'était trompée en mettant une fille au monde: elle avait cru continuer la belle race de ses ancêtres, chevaliers de cinq pieds dix pouces. Mlle Adélaïde, en effet, dans notre langage nouveau, mesurait 1 mètre 75 ou 80. Aussi maigre que longue, elle avait de plus, avec ses trente ans bien sonnés, le teint jaune et livide des fiévreux des Maremmes.

— Charmante famille, en vérité!

— Tels étaient les C...gnac au physique. Au moral, il aurait fallu chercher en Autriche et dans le fond des petites cours allemandes, si adorables de fierté, pour trouver leurs rivaux d'orgueil. Ils amusaient, à leurs dépens, la noblesse elle-même, qui se gardait bien d'épouser leurs ridicules. Pénétrés de leur importance, ivres de leurs treize quartiers, et n'oubliant pas, une minute, qu'un page de leur lignée avait eu l'honneur de tenir, à la maison-rouge, le fouet de poste de Louis XIII, ils repoussaient avec un insultant dédain tout ce qui n'avait pas couronne au-dessus de ses armes, ne savaient pas s'il existait une bourgeoisie, et, en hochant la tête de mépris, appelaient la gloire roture. Deux fois par semaine il y avait cercle et concert au palais Simonetti, où demeuraient ces derniers Mohicans de l'ancien régime; mais trois ou quatre cardinaux, une demi-douzaine de princes romains et les étrangers de distinction étaient seuls admis. Les Français avaient été tout d'abord l'objet d'une exclusion systématique. Quelques élèves de l'école *Medici* avaient tenté en vain de se glisser dans ce musée d'antiques, dont la singularité les attirait. Repoussés outrageusement par le comte et les deux femmes, qui répondirent qu'on ne recevait pas d'*artisans* au palais Simonetti, ils juraient tous les jours de se venger, lorsque arriva l'événement du *Ponte Molle*.

Je vous ai dit que le carrosse des C...gnac roulait lourdement vers les joueurs de *ruzzica*. Sans tenir compte des signes et des cris de nos *contadini*, le cocher conti-

nua de fouetter ses chevaux et vint passer au beau milieu du jeu, en écrasant les deux disques de lait durci. Il faut avoir été témoin d'un semblable malheur pour se figurer la rage du paysan romain. En un clin d'œil, vingt bras robustes saisirent et firent reculer les chevaux, et les couteaux brillèrent. Fort troublée de cet incident, car Sylvanire s'était évanouie, la nièce remplissait l'air de cris, et l'imprudent cocher courait risque de mort. Le noble comte ne savait plus à quel saint se vouer, lorsque le hasard, qu'il bénit vivement alors, mais qu'il devait plus tard maudire, lui amena un libérateur. A l'instant où une intervention des plus énergiques devenait indispensable, parut une folle cavalcade de jeunes gens, descendant au galop sur des ânes du *Monte Mario*. A peine comprirent-ils de quoi il s'agissait et eurent-ils reconnu les C...gnac éperdus, qu'ils se mirent à mêler des rires bruyants et des huées aux vociférations des *contadini*. Seul, un petit homme, à physionomie spirituelle et railleuse, sautant vite à bas de son âne, prit le parti du gentilhomme, se fit entendre, en hurlant son mauvais italien, des paysans les plus acharnés, et calma subitement l'émeute par la vertu toute-puissante de deux *scudi* donnés à propos. Le malheureux *cocchiere* fut sauvé, et les C...gnac purent continuer leur route. Ce ne fut pas sans avoir remercié leur sauveur. La reconnaissance l'emportant cette fois sur l'étiquette, le comte daigna mettre la tête à la portière, et demanda quel était le galant homme qui l'avait si à point secouru. Son libérateur dit un nom tout bas, et C...gnac, lui serrant la main, l'invita, en partant, à sa soirée du lendemain.

Le lendemain, vers trois heures de nuit, répondant, comme vous savez, à huit heures de France, un tumulte inaccoutumé mit en émoi les derniers promeneurs du Corso. Emportée au triple galop par des chevaux de poste, une voiture indescriptible, antiquaille sénatoriale, roulait à grand bruit vers la place du Collége romain. Quatre laquais, bizarrement galonnés, se tenaient debout à l'arrière avec des torches. Elle s'arrêta avec fracas devant le palais Simonetti ; le jeune homme de la veille, accoutré en élégant de l'Œil-de-Bœuf, avec l'habit vert-pomme, les ailes de pigeon et l'épée en verrouil, en descendit gravement, et bientôt les salons du comte retentirent de ce nom pompeux : le marquis de La Thomassière !... L'assemblée était belle et choisie ; le nouveau venu obtint un succès fou : quand il eut deviné un rébus avec Mlle Adélaïde de Pom..., fait un rob avec la comtesse, perdu deux parties de trictrac avec le comte, causé musique avec un cardinal, et chasse avec un gardenoble, le marquis de La Thomassière fut déclaré un homme charmant. Un prince romain l'invita à venir voir ses tableaux, et lady Blessington lui offrit une place dans sa loge. Pendant tout le carnaval, il ne fut bruit dans le grand monde que du noble étranger. La nièce du comte, en particulier, s'en préoccupait tellement, qu'après en avoir délibéré avec ses amis et pris l'avis de Sylvanire, le Mécène du palais Simonetti crut devoir sonder son jeune ami.

— Marquis, lui dit-il le soir du lundi gras, en l'entraînant dans le boudoir de la comtesse, j'ai deux mots à vous dire sur un sujet intéressant.

— Parlez, cher comte.

— Avez-vous songé quelquefois à vous charger des chaînes de l'hymen ?...

A cette question, faite à brûle-pourpoint, le marquis répondit, en minaudant, qu'il n'y avait pas songé sérieusement encore, bien qu'il détestât la liberté...

— Bien dit, corbleu ! s'écria le comte enchanté. Mais, mon jeune ami, quand on doit faire une sottise, il la faut faire tout de suite. Si vous m'en croyez, vous vous marierez cet hiver.

— Je ne peux pas me marier seul, cher comte.

— Non, reprit celui-ci en savourant avec délices sa prise de tabac ; mais nous connaissons tel parti qui serait de tout point sortable. Seulement, avant de passer outre, permettez-moi de vous adresser une question.

— Cent, si vous voulez.

— Tenez-vous beaucoup à votre nom ?

— A mon nom !...



Le marquis de La Thomassière. Dessin de G. Janet.

— Oui : les La Thomassière, bien qu'anoblis depuis trois siècles, ne peuvent prétendre, entre nous, à prendre place au premier rang.

— Personne, répondit modestement le marquis, ne le sait mieux que moi.

— Eh bien, puisque vous le reconnaissez vous-même, auriez-vous de la répugnance à échanger ce titre contre un nom datant des croisades ?

— Pas la moindre ; surtout s'il s'agissait d'un nom illustre comme celui des C...gnac !

— Vous m'avez deviné, marquis.

— Et quoi ! j'aurais eu l'heur de trouver grâce aux yeux

de votre noble nièce, et dans votre générosité vous me donneriez?...

— Adélaïde et mon nom!

— Ombres augustes des C...gnac! s'écria le jeune homme avec solennité, recevez le serment que je fais, en ces lieux, de ne pas profaner votre nom historique! Puis, il ajouta : Quoique vous connaissiez les La Thomassière, vous ne me connaissez pas encore assez, cher comte, pour que j'accepte sur-le-champ votre proposition. A demain donc, à la même heure. Je vous demande comme une grâce d'inviter à votre soirée lord Blessington, le célèbre professeur Galli, monsignor Mezzofanti, Canova et le prince de Santa-Croce, et de ne vous décider que sur le compte qu'ils vous rendront de moi, car j'ai l'honneur d'être particulièrement connu de ces cinq personnages.

La condition acceptée, le jour suivant, à la même heure, le comte se promenait dans ses salons en se frottant les mains, car tous ses invités avaient répondu à l'appel, lorsqu'on annonça le marquis de La Thomassière. En apercevant celui qui prenait ce nom, lord Blessington parla bas à sa femme ; puis, s'approchant du comte :

— Comment a-t-on nommé ce gentleman? dit-il.

— Le marquis de La Thomassière, votre ami.

— By good! grommela l'Aglais ; c'est Spencer le sportman!

— Comment, Spencer?

— Je ne l'ai jamais connu à Rome sous un autre nom.

Vivement alarmé, le comte courut au professeur Galli, l'une des gloires des *Nuovi Lincei* : — Connaissez-vous ce gentilhomme? dit-il en lui montrant le marquis.

— Parfaitement ; c'est un médecin français.

— Un médecin!

— Très-instruit, et surtout grand phrénologiste!

Galli parlait encore, que le comte faisait la même question à Mezzofanti.

— Ce jeune homme?... répondit l'illustre philologue à voix basse, c'est un *piferaro* des Abruzzes déguisé. Quoiqu'il porte son costume à merveille, je le reconnais bien ; hier encore, il m'a donné une chanson de son pays, et nous avons parlé une heure le patois des montagnes.

— Un sportman! un médecin! un piferaro!... Excellence, dit C...gnac, étourdi, à Canova : connaissez-vous cet homme?...

— C'est un peintre.

— Un peintre!

— Point du tout! répondit le prince de Santa-Croce, se mêlant à la conversation ; je le connais, moi, comme quelqu'un qui le voit tous les jours...

— Et qu'est-ce?...

— Un maître d'armes!

— De plus fort en plus fort! balbutia le pauvre C...-gnac.

— Mais c'est un maître d'armes riche, car il ne prend point d'argent...

— Le prince a raison, messieurs, dit d'un ton très-dégagé, en s'avançant au milieu du groupe, celui dont on parlait ; je donne mes leçons gratis.

— Et qui êtes-vous donc, monsieur? articula sourdement le comte.

— Hélas! reprit l'inconnu avec humilité, je ne suis ni le marquis de la Thomassière, que vous vouliez marier ; ni un sportman, bien que lord Blessington l'ait cru en me voyant monter à cheval ; ni un docteur, quoique je sache assez de médecine et de phrénologie pour profiter des entretiens du savant Galli ; ni un piferaro, connaissant trop imparfaitement le patois des Abruzzes ; ni un maître d'armes, en dépit de la bonne opinion du prince de Santa-Croce.

— Dites donc alors ce que vous êtes!...

— Un pauvre peintre, pensionnaire de l'école de France.

— Qui s'appelle?...

— Thomas tout court, et qui a bien l'honneur de vous présenter les excuses de M. marquis du *Ponte Molle;* lequel a cru pouvoir profiter des licences du carnaval, afin de vous prouver que si les peintres sont des *artisans,* ils ont du moins assez d'esprit pour jouer ceux qui les dédaignent (1).

Quelque temps après cette conversation, le canon du fort Saint-Ange m'annonça le jour des Rois. La veille, il y avait eu une foire sur la *piazza San-Eustachio*, qui fait battre bien des jeunes cœurs. C'est là, en effet, sur la place des *Capretari*, et vis-à-vis le théâtre *Valle*, qu'on étale tous les joujoux, les *popacci*, figurines de terre cuite, les sucreries et les bonbons que la *Befana* apporte, à minuit, aux enfants qui ont été sages. La Befana, dont le sieur Robello, auteur du *Nouveau Guide de Rome*, et savant comme un Romain moderne, ne comprend pas même l'étymologie, est l'Epiphanie personnifiée. Par une fiction assez gracieuse, on en a fait l'ange du nouvel an, qui apparaît aux enfants dociles, les mains pleines de jouets et de bonbons, et ne laisse, pour ceux qui furent méchants, qu'un charbon noir ou sa pantoufle vide. Ce jour-là, qui est le véritable *capo d'anno* (notre premier janvier), on promène, à l'église de l'*Ara Cœli*, sur le Capitole, le *santissimo Bambino*. La procession se montre trois fois sur le palier du magnifique escalier de marbre, et, à chaque station, les pères de l'*Ara Cœli* bénissent le peuple avec l'enfant Jésus.

Sept jours plus tard, j'assistai à la bénédiction des chevaux. Auprès de Sainte-Marie-Majeure, et devant l'église de Saint-Antoine, s'élève une colonne, érigée en mémoire de l'abjuration d'Henri IV. Au pied de ce monument, se pressent, le 17 janvier, tous les chevaux du pape, des cardinaux et des princes romains, la queue et la crinière ornées de fleurs. La messe achevée, des équipages, remarquables par leur antiquité et les livrées à ramages, bariolées de vieux galons, des cochers et des laquais, défilent au pas entre une double haie, formée par des soldats pontificaux, des capucins à la tête rasée, des paysans et des abbés, et vont recevoir la bénédiction que donne, avec son goupillon, un prêtre placé devant la petite porte de l'église. A mesure qu'il asperge les chevaux, les harnais et les postillons, les domestiques entrent dans l'église pour baiser une croix rouge, peinte sur le buste de saint Antoine, et déposer l'offrande de leurs maîtres au pied de ce buste richement colorié.

A cette cérémonie, qui rappelle les fêtes des mulets et des chevaux de Rome ancienne, ne tarda pas à succéder le carnaval. L'ouverture des théâtres me l'avait déjà annoncé. J'avais entendu chanter, à *Argentina*, la diva Picolomini, nièce d'un cardinal, qui fait éclore deux mille sonnets par soirée. J'avais applaudi, au théâtre *Valle*, le jeu piquant et spirituel de Morelli ; vu danser à *Tordinone* la sylphide Augusta Maywood ; ri de bon cœur, à *Capra-*

(1) Frère de Gabriel, le spirituel vaudevilliste, ce Thomas, dont nous publions ci-contre un dessin inédit, est mort dans la fleur de l'âge et du talent. Il suffit, pour donner l'idée de la perte qu'ont faite les arts, de citer son magnifique tableau des *Vendeurs chassés du Temple*, qui est à Saint-Roch, *Achille de Harlay au Parlement* et *le Président Molé aux barricades*, qui décorent la salle du Conseil d'État ; et la *Procession de saint Janvier*, une des plus belles toiles du Luxembourg.

[illegible], des lazzis de Stenterello, le gai comique florentin. Je n'avais dédaigné ni les comédies populaires de *la Pace*, ni les mélodrames des *Granari*, ni les marionnettes de *Pallacorda*, ni même (que l'ombre de Nodier m'en bénisse!) les pantins des *Burattini* : il ne me restait donc à voir que les gaietés du *carnavale*.

Elles commencent d'une façon originale. Deux condamnés aux galères (il n'y avait pas de condamnés à mort cette année-là) furent lugubrement promenés par les rues, pour donner le signal du rire et des fêtes. Attachés sur un âne, *somaro*, et les mains liées derrière le dos, ces malheureux portaient un col de cuir très-fort, qui les forçait à tenir la tête haute. Leur poitrine était bardée d'un large écriteau, sur lequel on lisait en gros caractères leur nom, leur crime et le jugement. Ils avaient autour du corps comme un chapelet judiciaire : l'un, le fruit de son dernier vol ; l'autre, une lanterne, un ciseau et des fausses clefs. Les valets du bourreau, couverts d'un manteau brun historié de soutaches vertes, menaient les ânes par la bride, et, entre deux carabiniers, le bourreau lui-même, coiffé d'un castor et un parapluie sous le bras, cheminait comme un bon bourgeois, et suivait ses gens au *cavaletto* (échafaud), où les condamnés devaient recevoir, sous le nerf de bœuf, les adieux de dame Justice.

Cet échafaud (*il cavaletto*) reste en permanence durant tout le carnaval, afin de réprimer la fougue des saturnales modernes. Il est surmonté d'un pupitre percé de quatre trous, dans lesquels le patient introduit ses pieds et ses mains. On serre les écrous. Ces ouvertures emboîtent les poignets et les chevilles de la victime, et le bourreau lui administre les coups de nerf de bœuf, avec d'autant plus d'énergie qu'il en recevrait le double lui-même si le gouverneur, présent à l'exécution, s'apercevait que son bras mollit.

Le même jour, à 20 heures (une heure de l'après-midi), j'entendis retentir la grosse cloche du Capitole. Cette cloche célèbre, qui ne sonne que pour annoncer à Rome l'exaltation ou la mort des pontifes, donnait le signal attendu. A ses premiers mugissements, les masques et les voitures envahirent le Corso. La noble rue s'était pavoisée pour la fête. Des tentures de velours rouge à franges dorées flottaient aux balcons et aux fenêtres : tous les magasins du rez-de-chaussée avaient été, comme d'habitude, tendus de draperies, et transformés en loges de théâtre. Jadis, les Romains des hautes classes occupaient seuls ces places d'honneur ; mais, depuis que, pour protester contre l'intervention française, il est de bon goût de rester triste en carnaval, les étrangers ou les marchands ont remplacé l'aristocratie des palais. Dans l'intérêt du bon ordre, toutes les voitures suivent à la file le même côté de la rue, et, arrivées à la place du Peuple, elles passent de l'autre pour remonter à la place de Venise, laissant la chaussée aux carrosses à six chevaux des princes et aux piétons. Ceux-ci courent en masque, s'agitent, font sonner leurs sonnettes, crient, jurent ou applaudissent sous une pluie incessante de bouquets (*mazzetti*) et de *confetti*.

Les confetti sont des dragées d'amidon ou de plâtre qu'on se lance et qu'on se renvoie à poignées des balcons, des loges, des voitures et du Corso. Il en résulte qu'au bout de vingt minutes de ce charmant amusement, hommes et femmes sont aussi blancs que des meuniers. A 23 heures, on tire le canon : les voitures disparaissent du Corso, et la foule se range sur chaque trottoir afin de voir les courses. Suivez de l'œil cet officier pontifical qui accourt au galop de la place de Venise, suivi d'un piquet de dragons. Il s'arrête sur la place du Peuple, et mille cris saluent son arrivée, car il apporte l'ordre de faire partir les chevaux. Ils sont là ces généreux barbes (*barberi*), piaffant, se cabrant, hennissant d'impatience et d'ardeur. De vigoureux campagnards de Nettuno, ou de la Sabine, en bonnet phrygien, aux cheveux et aux yeux noirs, tendent en vain, pour les contenir, leurs bras d'hercule. Ils vont les entraîner et [illegible], quand le [illegible], la corde qui [illegible] tombe [illegible], et [illegible] dans le Corso. [illegible] par des boules de métal hérissées de pointes qui les frappent à chaque bond, et excités par le bruit des feuilles de paillon attachées sur leur dos, et par les clameurs et les bravos du peuple, ils volent comme le vent vers la place de Venise. Là, le premier arrivé gagne un drapeau et une pièce d'étoffe fournie par les juifs. Les six premiers jours du carnaval, juments barbes et chevaux courent alternativement ; dans les deux derniers ils courent tous ensemble. C'est ce qu'on appelle *la mossa*.

Le carnaval finit par un jeu assez singulier. Le mardi-gras, à la tombée de la nuit, le Corso s'illumine tout à coup *a giorno* : chacun y vient armé d'une ou de plusieurs petites bougies (*moccoletti*). Un grand nombre les portent au bout de longues perches, narguant les spectateurs des loges et des balcons. Le plaisir de cet amusement consiste à souffler les moccoletti des autres et à sauver le sien. On en voit qui poursuivent les voitures avec un soufflet. De temps en temps, la voix rauque des Transtévérins hurle cette menace : *Ammazzato quello che non ha il moccoletto!* « Assommez celui qui n'a point de bougie ! » Et les Transtévérines, entassées par douzaines sur les *corricoli*, répondent en fausset : *E muerto, il carnavale! e muerto!* « Il est mort, le carnaval ! il est mort ! »

Il meurt, en effet, pour un an au *Festino* ou bal d'*Aliberti*. Quelques minutes avant minuit, et avec le carême, Rome reprend son aspect morne et somnolent. La seule fête qui égaye un instant sa torpeur est celle des *Friggitori*. Le jour de la Saint-Joseph, célébré par une messe en musique au Panthéon, les marchands de friture (*friggitori*) s'emparent des rues et des places. Autour de leurs étalages, ils plantent des buis et des lauriers entrelacés de rubans et ornés de pièces de vers en l'honneur du saint. Le jour, ces tables, ombragées de verdure, offrent un agréable coup d'œil ; mais, vues le soir à la lueur des bougies qui se reflètent de tous côtés dans les miroirs suspendus aux branches des arbres, elles sont d'un effet ravissant.

Vient enfin le dimanche des Rameaux (*delle Palme*). Le personnel des étrangers s'est renouvelé : quoique la curiosité ait, comme toujours, attiré plus de monde que la foi, les pèlerins, blasés du monde, accourent à Saint-Pierre chercher des émotions. Ils voient officier le pape à la chapelle Sixtine, et admirent la première fois les costumes bariolés des suisses, qui portent ce jour-là [illegible] de dentelle et la simarre rouge à capuchon [illegible] des douze valets de chambre. Le mercredi saint, on éteint solennellement les cierges dans toutes les églises ; le pape, revêtu de la chape d'or rouge et de la mitre d'argent, entonne seul le *Pater*, au milieu des cardinaux en soutane et en chapes violettes.

Le jeudi saint, le pape prend la chape blanche et la mitre en moire d'or. Des voiles blancs enveloppent les croix et l'autel de la chapelle Sixtine. Cinq cent soixante-sept torches ou bougies étincellent dans la chapelle Pauline. Le pape donne la bénédiction, puis il va laver les pieds de treize pèlerins à la chapelle Clémentine. Cette nuit, s'allume la croix en métal, haute de trente pieds, qu'on suspend devant le grand autel de Saint-Pierre. Le ven-

dredi, le pape descend du Vatican, avec ses suisses et ses cardinaux, et vient adorer, dans la basilique, les reliques de la vraie croix, de la lance et du saint suaire (*santo volto*).

Le samedi saint commence par un bruit épouvantable. On dirait que la guerre civile bouleverse Rome, et qu'on se bat dans toutes les rues. On tire des coups de fusil des fenêtres, et partout, le long des maisons, éclatent avec fracas de vieux pots bourrés de poudre. Au bruit des explosions se mêlent le son assourdissant des cloches et les cris de joie des valets et des gens du peuple. Le lendemain, au point du jour, le canon du fort Saint-Ange célèbre le premier la fête de Pâques. Il y a messe solennelle à Saint-Pierre, et, après la messe, Sa Sainteté, montant au balcon (*loggia*), bénit, au milieu des fanfares militaires, du bourdonnement des cloches et des détonations de l'artillerie, la foule des étrangers et des contadini prosternés sur la place.

Après les cérémonies de la semaine sainte, il n'y a plus rien d'intéressant à voir à Rome que les palais. L'inventaire



Scène de carnaval à Rome, d'après un dessin inédit de Thomas.

des trésors artistiques qu'ils renferment ayant été fait cent fois, nous nous bornerons à dire que, sur les soixante-quatre édifices vraiment dignes de ce nom, le plus beau est le palais Doria, dans le Corso; le plus noble, le palais Farnèse; le plus riche, le palais Borghèse; l'un des mieux habités, le palais Altieri, où demeure l'illustre et savant cardinal Maï; le plus cher aux Français, le palais Colonna, où réside l'aimable M. de Rayneval, digne représentant de la France; et le plus affreux, celui de Venise, lourde et lugubre forteresse, au fond de laquelle se cache l'ambassadeur d'Autriche. Les ayant donc visités pour la dernière fois dans la semaine de Pâques, et n'y laissant plus rien à voir, pas même la précieuse collection de bahuts de la Renaissance, l'épinette en marbre de Catherine de Médicis, et celle en bois, si admirablement sculptée par l'Algardi, de la célèbre Olympia, belle-sœur d'Innocent XI, dont le comte Zeloni voulut bien nous donner les dessins, nous partîmes pour explorer les environs de Rome.

MARY-LAFON.

LES BELLES FOLIES (1).

I. — LES AMATEURS D'AUTOGRAPHES. PAINTENDRE ET DUMARTOY.



Un amateur d'autographes dans son cabinet.

Ce sont des *folies*, parce qu'elles indiquent une déviation du bon sens ; elles sont *belles*, parce qu'elles accusent presque toujours ou un excès d'esprit, ou un excès d'ordre, ou un excès d'imagination. Les faiseurs de collections, quand ils n'ont pas un but d'étude bien arrêté, bien distinct, arrivent tout doucement, avec l'âge, aux portes du vaste domaine des *Belles Folies* : beaucoup d'entre eux, toujours sans s'en apercevoir, finissent par y entrer si complétement, qu'ils ne peuvent plus en sortir. Tout en eux y passe : d'abord leur raison, puis leurs revenus, puis leurs plus chères affections, puis leurs jours, puis leurs nuits, enfin leur existence. S'ils commencent par réunir, par exemple, un groupe d'oiseaux d'une certaine espèce, et c'est ordinairement la plus laide qu'ils choisissent, ils apporteront tous leurs soins à se procurer, jusqu'à épuisement des forces du corps et de l'esprit, tous les indivi-

(1) Cet article, que le nom et le talent de son auteur signaleront assez hautement, ouvre une série d'études morales dans lesquelles l'esprit incisif et profond, la plume fine et charmante de M. Léon Gozlan exposeront aux lecteurs du *Musée des Familles*, sous la forme amusante qu'on va voir, les travers les plus intéressants et les plus inconnus de l'imagination humaine, si ingénieusement appelés les *Belles Folies* par notre éminent collaborateur.

dus compris dans cette espèce. Ceux-ci poursuivent exclusivement les oiseaux huppés. Ils ne vivent, ils ne respirent que pour en avoir de toutes les nuances possibles et de tous les climats de la terre. Le monde est à leurs yeux une vaste huppe. Ceux-là, tombés dans le même tourbillon, mais dans un autre cercle, méprisent les huppes et ne font cas que des becs. Ils s'exposent aux tempêtes de l'Océan, aux fièvres des Cordillières, aux flèches empoisonnées des Sioux, pour conquérir un bec qui manque aux dix-huit mille becs dont ils sont en possession. Ils reviennent excédés, vieillis, éclopés, ruinés,— quand toutefois ils reviennent; — mais ils ont leur bec! Et les collectionneurs d'œufs! Manie immense, car elle comprend la création entière; depuis l'œuf de l'oiseau rock, qu'on n'a jamais vu, jusqu'à l'œuf du ciron, qu'on ne voit pas. Le croira-t-on? je sais, à Paris, une maison pleine de pyramides d'œufs, tapissée d'œufs, festonnée de guirlandes d'œufs, — et rien que d'œufs de cannes! Un jour d'émeute, ayant rencontré le bizarre possesseur de ces milliers d'œufs :

— Où allez-vous si vite et si effrayé? lui dis-je; auriez-vous quelque crainte pour votre famille?

— Et mes œufs? me répondit-il.

Et il disparut comme l'éclair. J'avais oublié qu'il n'avait pas de famille. Pour être tout à ses œufs, il n'avait jamais voulu se marier. Et ceux qui dévorent leurs revenus à faire des collections de cannes; qui dépensent dix mille, vingt mille francs par an, pour posséder toutes les cannes qui ont existé, depuis la massue du sauvage jusqu'à la canne en cristal du beau Brummell. Et les collectionneurs de pipes, et les collectionneurs de parapluies, et les collectionneurs de boutons, et les collectionneurs de pantoufles, et les collectionneurs d'éventails, et les collectionneurs d'épingles, et les collectionneurs de tabatières... On n'en finirait pas. Belles folies, belles folies! que toutes ces charmantes fantaisies outrées. Il faut se garder de croire qu'elles ont toutes pour cause la recherche difficile, exagérée d'un objet, ou plutôt d'une famille d'objets analogues à ceux que nous venons de laisser glisser rapidement de notre plume et au hasard de nos souvenirs. Il y a de belles folies dans l'ordre moral, et plus originales encore peut-être que les autres. Certaines organisations déclassées, certaines contrariétés qui saisissent brusquement l'homme au milieu de la vie, comme le froid saisit le sang, certaines déceptions qui surviennent à l'âge des passions vives, certaines infortunes auxquelles la philosophie n'avait pas préparé, jettent bien des hommes dans un monde aussi beau et aussi diaphane pour eux que celui des rêves et de la poésie, aussi énigmatique et parfois aussi effrayant que celui de la magie pour les spectateurs désintéressés, placés au dehors.

Nous serons ces spectateurs, si vous le voulez bien, chers lecteurs, auxquels je reviens après une longue absence. Nous laisserons parler, divaguer, rêver, nous laisserons agir devant nous ces rares individualités que le monde possède, sans les connaître, coudoie dans les rues et dans les salons, sans les remarquer; qui ne demandent rien à personne, car, en général, si elles sont agitées, mystérieuses, inquiètes, au fond elles sont heureuses. Place donc aux *Belles Folies* dans ce riche *Musée des Familles*; c'est aujourd'hui la première représentation. Nous avons choisi pour début une belle folie très-répandue; nous l'avons choisie exprès très-répandue, afin que le lecteur la décrivît, pour ainsi dire, de moitié avec nous, et qu'il nous encourageât d'autant plus que nous en faisions un collaborateur.

LES AMATEURS D'AUTOGRAPHES.

Au premier rang des belles folies, il convient de placer celle des amateurs d'autographes, une des plus répandues, avons-nous dit, une des plus vivaces et des plus bizarres dans ses égarements. C'est à celle-là que nous nous adresserons d'abord, en ayant soin de prévenir nos lecteurs que nos railleries, s'il s'en présente, ne viseront jamais qu'à l'abus de ce goût, de ce besoin de recueillir les traces laissées sur le parchemin ou sur le papier par la main d'un homme célèbre à quelque titre. Nous respectons sincèrement la curiosité naturelle que tout le monde éprouve à voir ou à posséder de l'écriture tombée de la plume majestueuse de Bossuet, de Fénelon ou de Montesquieu. Cette écriture est une partie d'eux-mêmes; c'est l'empreinte de leur souffle, c'est l'éclair de leur pensée; c'est la pulsation de leur sang. Ils ont passé par là. Nos doigts peuvent courir sur l'espace sacré où ont couru leurs doigts, nos regards se poser où leurs regards se sont posés : travail d'assimilation noble, secrètement orgueilleux; car il nous associe en quelque sorte au mystère de l'opération des œuvres destinées à ne point périr, nous si périssables. Nous voulons voir, sentir et toucher l'immortalité, nous qui en sommes les aveugles. D'ailleurs, ce désir grand et bien compris de jouir de la vue ou de la possession d'un autographe est trop universel pour être contesté. On ne discute pas ce qui est universel, témoins : — Dieu, la religion, la poésie, l'honneur, le courage, la bienfaisance. Tout cela est plus dur que le granit. Le jour où la dernière pyramide disparaîtra sous les sables, un Arabe viendra prier à la place de la pyramide submergée. Ceci prouve bien haut que les sentiments vrais sont éternels, comme, pareillement, les goûts qui sont universels sont vrais.

DUMARTOY ET PAINTENDRE.

Il vivait, il y a quelques années, dans la triste rue Hautefeuille, cette vieille rue du vieux Paris, rue toute formée de maisons occupées par des marchands de papiers, des marchands d'encre, des fondeurs de caractères typographiques, par des familles de relieurs, des races de satineurs, des générations de brocheuses, par des professions s'engendrant les unes les autres, tenant toutes, de près ou de loin, au grand art de l'imprimerie; il vivait, disons-nous, deux hommes d'âge à peu près semblable, mais d'inégale position au point de vue de la richesse. M. Dumartoy avait vingt bonnes mille livres de rente, et M. Paintendre n'en possédait guère plus de trois mille, et encore ce dernier avait à élever un fils et une fille, dont l'éducation, quoique très-négligée, ne rognait pas moins notablement le capital; car il était souvent menacé, ce pauvre capital, surtout au moment où nous saisissons par où nous pouvons l'histoire des deux amis. Amis, si l'on veut; voisins est plus exact : ils habitaient la même maison. Comment le riche M. Dumartoy habitait-il côte à côte avec le modeste M. Paintendre? Voici l'explication du phénomène. Ce quartier est celui des paperasses, comme l'Epire est la patrie du laurier-rose; la rue Mazarine, la rue de l'Eperon, la rue Guénégaud, la rue Saint-André-des-Arts, la célèbre rue Poupée, et cent autres rues qui descendent, borgnes, boiteuses, paralytiques, de leur grande aïeule la rue de La Harpe, laquelle est fille aînée et légitime de la Sorbonne, sont des catacombes, des silos, des puits, bourrés de vieilles brochures, de vieux livres, d'antiques manuscrits, morts depuis longtemps, brodés à jour par les vers, frangés par

les mites, dentelés à plaisir par les souris, pâlis par l'humidité, mais pleins de charmes secrets pour les pieux amateurs. Ce parfum de cadavre littéraire, de putréfaction bibliographique, leur caresse l'odorat et leur va délicieusement au cœur ; et, comme l'on court où l'on est entraîné, les bouquinistes, les amateurs avérés d'autographes vont intrépidement se loger dans ces rues que nous venons de nommer. Leur jardin est le *Passage du Commerce*, peuplé de marchands de vieux livres ; le but de leur promenade lointaine le quai Voltaire et le quai Malaquais, bazar des vrais bouquinistes, des chauds et sincères bouquinistes, ceux qui boivent le vin naturel de l'endroit. Voilà pourquoi Dumartoy et Paintendre, vous le savez maintenant, habitaient la même rue, la même maison et le même étage. Ils s'étaient reliés en un volume.

Pendant quelques années, leur intimité, chose rare, n'éprouva aucune altération bien grave, quoiqu'ils marchassent coude à coude dans la même voie et que leur but fût le même : acquérir les plus rares autographes dans les ventes publiques après décès, ou par des moyens particuliers au génie inventif de chacun d'eux. Souvent même, leur émulation tourna à leur double satisfaction ; mais on verra, par la scène d'intérieur que nous allons reproduire avec fidélité, que l'âge d'or de leur amitié touchait à sa fin.

Dumartoy entrait un jour, splendide, épanoui et rayonnant comme une vieille Bible enluminée, dans le cabinet de Paintendre, et lui disait :

— Mon pauvre Paintendre, il ne faut pas m'en vouloir.

— Je sais ce que signifie cette entrée en matière, répondit Paintendre ; tu reviens d'une vente et tu en rapportes quelque bon gibier. Connu !

— Mais oui... mais oui, mon confrère.

— Sachons vite...

— Non ! pas très-vite ; un sage de l'Orient a dit : « Le bonheur est un vin précieux ; il doit se boire lentement. »

— Eh bien ! buvons lentement ; mais buvons.

— Oui, je reviens de la vente de lord Dansey, cet excellent homme, enlevé, tu sais, il y a deux mois, par une attaque d'apoplexie.

— Cela m'est bien égal ! pleurésie, pneumonie ou apoplexie !... Il est mort, voilà l'essentiel.

Ne vous étonnez pas de cette dureté d'âme chez les amateurs d'autographes et, à vrai dire, chez tous les amateurs de quoi que ce puisse être. L'homme n'est rien pour eux ; l'autographe précieux, le livre rare, la vieille dague espagnole, l'antique porcelaine de Saxe, la monnaie ancienne, la chinoiserie du quinzième siècle, c'est tout à leurs yeux.

— Regarde ! poursuivit Dumartoy, en élevant une feuille de parchemin, mais d'un parchemin presque aussi doux que du papier le plus fin, et dans le milieu duquel on distinguait les quatre principaux plis indiquant une lettre.

— C'est une lettre !

— Oui, monsieur Paintendre.

. . . . C'est une lettre
Qu'entre vos propres mains je ne veux pas remettre.

— Du quinzième siècle ?

— Du seizième, monsieur Paintendre.

— Et de qui ?

— Cherche...

— Voyons, Dumartoy, voyons, ne me fais pas languir ainsi... ; je meurs d'impatience..., aie pitié...

— Une lettre de Henri VIII ! rien que cela, monsieur Paintendre.

Paintendre eut un cri d'admiration et de joie : un cri de paon après la pluie.

— De Henri VIII à Catherine d'Aragon, reprit Dumartoy.

— Mais c'est une perle que tu tiens là, Dumartoy ! une véritable perle !

— C'est un collier de perles tout entier, monsieur Paintendre ; car chaque ligne, chaque mot est, comme vous le dites, une véritable perle du golfe Persique. Et sais-tu ce que dit Henri VIII à Catherine d'Aragon, dans cette merveilleuse lettre ?... Lis... C'est en mauvais latin, mais c'est à s'envoler au septième ciel de contentement et de jubilation autographiques.

« Madame, si vous continuez à faire mauvaise mine « à Mme Anne de Boulen, ainsi que vous le faites chaque « fois qu'elle vient à la cour, malheur à vous !... »

— Mais c'est superbe ! c'est tout un règne que cette lettre !

— C'est sublime, monsieur Paintendre ! Examinez maintenant la date.

C'était ouvrir une autre source de félicité.

Paintendre, après avoir lu la date :

— La lettre, s'écria-t-il, a été écrite par Henri VIII, deux jours avant son divorce avec Catherine d'Aragon...

— Et par conséquent, monsieur Paintendre, trois jours avant son mariage avec Anne de Boulen. Eh bien ! monsieur Paintendre, qu'en dites-vous ?

— Je dis que si cette lettre ne t'a pas coûté mille francs, tu l'as eue pour rien.

— Je l'ai eue pour rien ; elle ne me coûte que deux cent soixante francs.

— Heureux Dumartoy !

— Jaloux Paintendre !

— Non, je ne suis pas jaloux, Dumartoy ; mais avoue que tu as une étoile.

— C'est possible, c'est possible ! murmura Dumartoy, en plaçant dans un carton de son cabinet, où Paintendre l'avait suivi, la lettre de Henri VIII à Catherine d'Aragon.

— Ah ! il ne m'a pas fait part de cette vente, se dit Paintendre, qui laissa partir de son âme ce premier cri de jalousie, dès qu'il ne fut plus en présence de Dumartoy... Ah ! il me l'a tenue cachée !... il ! il achète pour deux cent soixante francs des lettres de Henri VIII, puis il vient me les promener ironiquement sous le nez !... C'est bien ! c'est bien ! je lui revaudrai cela.

Pour lui revaloir cela, Paintendre commença par dire à son portier :

— Voilà vingt francs, monsieur Trottebas ; ils seront suivis de plusieurs autres vingt francs dans le cours de l'année, si vous avez le soin de ne jamais remettre qu'à moi seul, qu'à moi seul, entendez-vous ? tous les catalogues de vente que vous recevrez soit de la rue des Bons-Enfants (1), soit de l'hôtel des Ventes.

— Soyez tranquille, je suis un brave homme, vous pouvez compter sur moi, monsieur Paintendre, répondit cet affreux coquin de Trottebas, le portier de la maison de la rue Hautefeuille. On comprend qu'en donnant cet ordre et en prenant cette mesure, Paintendre empêchait son ami Dumartoy d'être tenu au courant de la vente des livres et manuscrits qui, par conséquent, demeuraient à la disposition seule du vindicatif Paintendre.

Ce blocus ne tarda pas à donner les résultats prévus, et

(1) Rue où est située la maison bien connue dans laquelle ont lieu, plusieurs fois par semaine, les ventes de livres et manuscrits.

quinze jours ne s'étaient pas écoulés, quinze jours pendant lesquels Dumartoy, étonné, n'avait cessé de murmurer :

— Je n'y comprends vraiment rien! il ne meurt donc plus personne à Paris dans la spécialité des manuscrits et autographes? Je ne reçois plus de catalogues de ventes!

Quinze jours, disons-nous, ne s'étaient pas écoulés que Paintendre entra dans le cabinet de Dumartoy, absolument comme Dumartoy, quinze jours auparavant, était entré dans le cabinet de Paintendre : même physionomie, même expression.

Et il disait, lui aussi, d'un air vainqueur :

— Regarde, Dumartoy, regarde!

— Quoi donc?

— Un autographe, une lettre.

Dumartoy avait déjà pâli : pourtant il réunit assez de force d'âme pour demander :

— Est-ce du quinzième siècle?

— Du seizième, monsieur Dumartoy, du seizième.

— Il y a donc eu une vente... que j'ai ignorée?...

— Je ne sais pas si tu l'as ignorée.

Le poignard entrait peu à peu dans les côtes de Dumartoy.

— Mais il y paraît... Passons : chez qui a-t-elle eu lieu?

— Chez un vieux banquier hollandais, le riche M. Van Prëtt, mort d'un anévrisme au cœur : digne homme! Il a beaucoup souffert, sais-tu?

— Je me moque pas mal qu'il ait souffert, et qu'il soit mort d'un anévrisme au cœur ou à tout autre endroit!... Sa vente seule m'intéresse...; et tu as acheté à cette vente... que j'ai ignorée?...

— J'ai acheté cette lettre de Henri VIII; je me tue à te la montrer.

— Ah! toi aussi tu as trouvé!...

— Mais oui, Dumartoy... Et une pièce plus curieuse, j'ose dire, que la tienne.

— Oh! que la mienne! que la mienne! c'est trop fort...

— Vois toi-même. C'est encore Henri VIII qui écrit; mais cette fois à Anne de Boulen, et qui lui dit ceci, lisons ensemble : « Madame, vous avez le projet de chasser « Jeanne Seymour, votre fille d'honneur, et moi j'ai celui, « si vous exécutez le vôtre, de vous faire couper la tête.

« Henri. »

— Or, reprit Paintendre, comme Henri VIII fit, en effet, trancher la tête à Anne de Boulen, pour épouser ensuite Jeanne Seymour, cet autographe a une valeur incontestablement supérieure à ta lettre où Henri VIII menace simplement Catherine d'Aragon de la répudier. Entre ta pièce et la mienne, Dumartoy, il y a toute la différence — différence tout à mon avantage — qui existe entre le divorce et l'assassinat. Je possède l'assassinat!

— Oui, tu possèdes l'assassinat, confessa Dumartoy, en baissant tristement la tête...

Mais il se dit tout bas entre ses dents :

— Le gredin de Paintendre m'a joué; j'aurai ma revanche!

La revanche de Dumartoy ne se fit pas attendre. Une nuit, Paintendre ayant aperçu de la lumière dans la chambre de Dumartoy, beaucoup plus tard qu'il n'avait l'habitude d'en voir, frappa à sa porte. On ne lui ouvrit pas tout de suite. Depuis huit jours quelque froideur régnait entre les deux amis. Cette lenteur à lui ouvrir donna à penser à Paintendre. Nos amoureux commençaient à mettre du mystère dans leur conduite. Mauvais signe!

Enfin la porte s'ouvrit.

— Et où vas-tu donc, demanda à son ami Dumartoy Paintendre, glacé de surprise à l'aspect d'une malle à demi remplie d'effets, et de deux valises déjà étranglées par leurs courroies.

— Je pars, répond Dumartoy.

— Tu pars!

— Cette nuit, à trois heures, par le chemin de fer du Havre.

— Et où vas-tu?

— En Angleterre.

— En Angleterre! Mais tu ne m'as rien dit...

— Je t'aurais prévenu... J'allais me rendre chez toi quand tu es entré... J'attendais que mes malles fussent faites...

Paintendre fut loin d'être satisfait du bégaiement de ces réponses entrecoupées.

— Oui, mon médecin m'a ordonné l'air de Londres.

— C'est la première fois que j'entends citer l'air de Londres comme favorable à la santé. Tu es donc malade?

— J'ai des douleurs.

— L'air de Londres, si humide et si froid, conseillé pour les douleurs..., c'est nouveau..., très-nouveau...

— Que veux-tu?

— Enfin... tu pars.., c'est bien!... Et comptes-tu rester longtemps à Londres pour tes douleurs? reprit Paintendre d'un ton froid.

— Cela dépendra; répliqua d'un ton non moins froid l'ami circonspect de Paintendre.

— M'écriras-tu, du moins?

— Ah! peux-tu en douter! dit Dumartoy en prenant les mains de son ami Paintendre, mais en ne les serrant plus déjà qu'avec cette tendresse hypocrite de l'amitié qui s'éteint.

— Allons, bon voyage, Dumartoy!

— Merci, Paintendre, merci!

Dix minutes après cette scène d'adieux si peu déchirants, un fiacre s'arrêtait devant la vieille maison de la rue Hautefeuille, et recevait les malles, paquets et valises de Dumartoy, qui, en fermant la porte et la portière sur lui, dit de nouveau, avec un terrible grincement de dents :

— Ah! tu as voulu me jouer, monsieur Paintendre; tu m'as empêché de recevoir les catalogues de ventes; tu as acheté, en m'éloignant de l'enchère, une lettre de Henri VIII!... Tu auras de mes nouvelles, Paintendre! ô imprudent Paintendre!

Dès que Dumartoy, le cœur plein de projets ambitieux, fut parti, Paintendre, au lieu de renoncer à une manie qui dévorait sa fortune et lui faisait négliger ses devoirs sacrés de père, s'y livra avec la rage d'un homme qui comptait à tous prix éblouir son rival au retour du mystérieux voyage d'Angleterre.

— Je prétends qu'à son retour, disait-il, il ne trouve plus rien à acheter pour compléter ses collections, qu'il sera bien forcé alors de me revendre.

Tel est le rêve malsain de tous ces fous innocents, qui passent obscurément leur vie à faire des collections de coquilles d'œufs ou de coquilles d'huîtres, de pattes de mouches ou de pattes d'araignées : écraser leurs concurrents, et piler sous les pieds les collections qu'ils ont formées. L'*autographomanie* a ses Nérons.

Paintendre, cherchant donc à réaliser cette peu philanthropique pensée, mit à profit l'absence de Dumartoy pour faire une collection d'autographes *de tous les hommes qui ont commandé des armées depuis Charles VII jusqu'à nos jours*. Il la forma en peu de temps, parce qu'il l'acheta, presque en bloc, d'un vieil amateur, fameux dans

la même spécialité bibliographique, lequel avait passé jusque-là pour un très-galant homme, mais que depuis on découvrit être un faussaire de première qualité. Il s'appelait Flippart Durosnel. Son habileté était inouïe, prodigieuse. En dix minutes, Flippart Durosnel avait réuni le papier, l'encre, l'écriture et les formules qu'il convenait d'employer pour écrire soit un testament du quinzième siècle, soit un contrat de vente du seizième, soit un billet doux du dix-septième. Avec la fumée d'une bougie de résine, Flippart Durosnel remplaçait la couleur violette et parfois jaune que donne le temps à un manuscrit. La manière dont il fut découvert mérite à coup sûr d'être dite. Flippart Durosnel avait imité si parfaitement une invitation à déjeuner adressée par Œcolampade, fameux théologien du seizième siècle, à Mélanchton, autre théologien encore plus fameux, qu'il y fut pris lui-même non pas le premier, mais le second. Voici à quelle occasion. Au bout de vingt ans de paisible possession, l'acquéreur de ce frauduleux autographe étant mort, son cabinet fut mis en vente. Durosnel acheta, dans l'espoir d'une brillante affaire, la fameuse invitation à déjeuner d'Œcolampade à Mélanchton. Trois jours après, il la reconnaît fausse; il s'emporte, il court chez les héritiers, chez le commissaire-priseur, il proteste, il réclame; il réclama trop. On instruit l'affaire, et on l'instruit si bien, qu'il est reconnu que le faussaire, c'est lui, lui-même Flippart Durosnel; oui, Flippart Durosnel! Pourrait-on imaginer une plus spirituelle punition? Cependant elle ne fut pas charmante jusqu'au bout. Durosnel fut condamné à dix-huit mois de prison.



Un amateur d'autographes chez un marchand. Dessins de M. Henri Emy.

Une observation essentielle à faire en traitant des *Belles Folies*, c'est qu'elles suivent, en général, une pente presque inévitable, qui commence par la passion, se continue souvent par la ruine de l'individu, et finit plus souvent encore par le ridicule. On remarquera que nous ne sommes pas absolu; nous n'affirmons pas qu'elles ont toujours cette progression fatale; ce ne serait plus alors de *Belles Folies*. Nous disons seulement que cela arrive fréquemment ainsi. Et la preuve que nous apportons ici à l'appui, c'est que Paintendre perdit dix ou douze mille beaux francs dans cette seule acquisition de pièces suspectes provenant de Flippart Durosnel, et qu'il fut lancé en outre par cette impulsion sur la voie désastreuse que nous venons d'indiquer.

Ainsi, après avoir réuni par centaines des autographes de tous les *hommes célèbres qui ont commandé des armées depuis Charles VII jusqu'à nos jours*, Paintendre passa au désir immodéré de posséder des autographes de ceux qui n'avaient eu que le commandement en second. Suivons-le. Ceci le menait déjà très-près du bizarre. Il y entra jusqu'aux genoux quelques mois plus tard, en poursuivant avec acharnement la formation d'une collection encore plus excentrique: il se mit en tête d'avoir un carton d'autographes de tous les généraux qui ont perdu l'œil droit dans un combat.

Ce n'est certes pas sans peine, on se l'imagine, qu'il se procura des fragments d'écriture émanés ainsi d'hommes de guerre, qui s'étaient vus, par accident, privés de leur œil droit. Comme d'usage, ces autographes n'avaient par eux-

mêmes aucune espèce de valeur; ils ne renfermaient guère que des banalités ridicules, déplorables; mais, dans l'opinion fantasque et dans l'estime de Paintendre, ils étaient sans prix. Quand il eut épuisé la mine peu profonde des autographes des militaires borgnes de l'œil droit, il se jeta à corps perdu dans une fantaisie d'un tout autre genre. Jusqu'ici, se dit-il, les deux mains sur le front, signe de réflexion grave, on s'est attaché à la possession vulgaire des souvenirs autographiques d'acteurs qui ont réussi et laissé un grand nom sur la scène. On paye au poids de l'or quelques lignes de Baron, de Le Kain, de Fleury, de Molé, de Talma... C'est très-bien. Mais quelle plus rare originalité n'offrirait pas une collection d'autographes échappés à la plume d'acteurs dont la modestie, véritablement phénoménale dans les fastes de l'art dramatique, conviendrait qu'ils ont été sifflés. Voilà ce que je vais poursuivre... oui!... ce que je veux conquérir : une suite d'autographes, de lettres d'acteurs où ils avoueront avoir été sifflés! Personne n'a jamais eu cette magnifique idée que je suis le premier à avoir, que je serai le premier en paléographie à mettre au jour. Dumartoy en crèvera de jalousie. Qu'il parcoure donc l'Angleterre en long et en large, qu'il dépense inutilement son temps et son argent à déterrer des autographes effacés par les brouillards de la Tamise, sous prétexte de rétablir sa santé, — prétexte menteur dont je n'ai pas été dupe un seul instant, monsieur Dumartoy! — Moi, je lui prépare, pour saluer son retour, la nouveauté triomphante d'un carton rempli jusqu'aux bords de lettres authentiques d'acteurs sifflés. Attrape, Dumartoy! attrape!

Il fallut le remplir ce carton, avant d'en faire un trophée à éblouir Dumartoy; et là commença la difficulté. Paintendre avait beau écrire à tel ou à tel autre acteur dont il était sûr que l'existence avait été traversée par le bruit funeste du sifflet, il avait beau user de toutes les roueries oratoires pour les forcer à convenir que le bonheur n'avait pas toujours répondu à leurs magnifiques talents, il n'en recevait jamais d'autre réponse que celle-ci : « Dans toutes les villes de France et de l'étranger où j'ai « tenu l'emploi, j'ai constamment enthousiasmé, ravi le « public. Un seul mot peut tenir lieu de ma biographie : « Succès! »

Cependant Paintendre finit par arriver au but qu'il se proposait, mais en tordant quelque peu la ligne trop inflexible de son programme. Il dut se contenter de posséder un groupe d'autographes, non d'*acteurs avouant avoir été sifflés*, mais tout simplement d'acteurs sifflés, ce qui, à la vérité, n'était pas absolument la même chose.

Toujours pour écraser son rival Dumartoy, il se proposa ensuite de former une collection de lettres d'hommes célèbres; mais avec cette particularité que chacune de ces lettres se distinguerait par quelque faute d'orthographe. Il se mit à l'œuvre. Ce travail lui causa des satisfactions immenses. S'il rencontrait, dans une lettre de La Fontaine ou de Boileau, une double consonne là où il n'en aurait fallu qu'une, il posait ses lèvres sur l'endroit de la faute; il l'aurait couverte de ses larmes, s'il n'eût craint de l'effacer. Mais sa joie fut de la folie le jour qu'il acheta pour un prix fabuleux, prix qu'il ne regretta point, le passage manuscrit des Horaces où se lit le fameux *qu'il mourût*. Cette folie ne fut pas causée en lui par le bonheur, par l'orgueil divin de tenir en sa possession un des plus beaux hémistiches de notre langue, une des plus augustes pensées de ce grand et sublime Romain nommé Corneille. Voilà d'où vint sa joie : le fameux *qu'il mourût* était écrit, dans l'autographe de Corneille, sans accent circonflexe; il était écrit ainsi : *qu'il mourut*. Eh bien! c'est cette faute d'orthographe, c'est ce prétérit défini mis à la place de l'imparfait du subjonctif, qui ravissait Paintendre au troisième ciel et lui faisait considérer l'auteur des *Horaces* comme le plus grand homme qu'il eût dans ses cartons. Le *qu'il mourût* sans accent circonflexe!! — Mais qu'il revienne donc, ce M. Dumartoy, qu'il revienne donc! s'écriait Paintendre, le doigt fièrement posé sur sa faute d'orthographe; qu'il revienne donc!

Dumartoy revint d'Angleterre. Trop de haines sourdes s'étaient amassées, trop de combats souterrains s'étaient livrés entre lui et Paintendre, pour qu'il allât reprendre son logement plus que modeste de la rue Hautefeuille, dans la maison de son antagoniste. D'ailleurs, Dumartoy avait vu en Angleterre, où tout se traite en grand, l'autographie installée dans des hôtels et représentée en personne par de splendides lords. Il visa à les imiter à son retour en France. C'est au premier étage d'une maison de fort belle apparence, dans la Chaussée-d'Antin, qu'il exposa les manuscrits de haute valeur rapportés par lui de Londres, de Dublin et d'Edimbourg, vastes et scientifiques foyers de ces sortes de richesses. Dumartoy, comme on le voit, ne s'était pas borné au simple voyage d'Angleterre.

Tout ce qu'il y a d'amateurs célèbres à Paris courut visiter ses salons et en revint émerveillé. Il avait moissonné des trésors dans un champ de manuscrits qui commençait au delà du douzième siècle et qui ne s'arrêtait pas au dix-septième. Paintendre était décidément vaincu sur terre et sur mer; vaincu jusqu'à se donner la mort en avalant un de ses plus lourds autographes, s'il eût cédé au désespoir de la défaite. Il n'y céda pas.

Jusqu'ici Paintendre s'était abstenu de se montrer dans les salles d'exposition de Dumartoy. Qu'y serait-il allé faire? Dumartoy, oublieux par calcul jusqu'à l'impolitesse, ne lui avait adressé aucune invitation, et lui n'éprouvait pas le désir, on le conçoit, d'aller se faire humilier par son ancien rival.

Mais le jour où Dumartoy annonça, par la voie des journaux, qu'il communiquerait aux amateurs ses confrères quelques pièces manuscrites du temps de Henri VIII, et toutes marquées au coin d'une incontestable authenticité, ce jour-là, Paintendre n'y tint plus. Le passé lui revint à l'esprit; il se rappela sa victoire sur Dumartoy, auquel, on s'en souvient peut-être, il avait opposé la lettre écrite par Henri VIII à Anne de Boulen, une de ses royales victimes; Dumartoy, qui avait cherché à l'aveugler avec une simple lettre de divorce adressée par le même monarque à Catherine d'Aragon. Paintendre donc se rendit à l'hôtel de la Chaussée-d'Antin, chez Dumartoy.

Mêlé à la foule des admirateurs des mille merveilles rapportées de Londres par Dumartoy, Paintendre crut pouvoir, sans être vu, écouter son rival faire avec complaisance l'historique des principales pièces par lui acquises pendant son séjour dans les trois royaumes. Son amour-propre seul fut d'abord froissé de l'importance que se donnait Dumartoy; mais ce fut un coup de pistolet qu'il reçut entre les deux yeux, quand le vaniteux Dumartoy, *passant du grave au doux, du sévère au plaisant*, se permit de dire, deux pièces manuscrites à la main :

« Messieurs, au temps où je végétais dans la carrière des « autographes, il me souvient qu'un tout petit amateur, « ayant su que je m'étais procuré une lettre d'Henri VIII « à Catherine d'Aragon, eut la témérité au-dessus de ses « moyens de m'opposer une lettre peut-être authentique « de ce souverain à Anne de Boulen. Que dirait aujourd'hui ce petit amateur, s'il vivait encore, de me voir

« rapporter d'Angleterre, non-seulement deux lettres de « cette même Anne de Boulen ; la première, celle où elle « repousse le divorce que lui propose Henri VIII : la se- « conde, celle qu'elle data du pied de l'échafaud (1) ; « mais en outre, deux autres lettres non moins fameuses, « l'une écrite par Anne de Clèves, toujours à Henri VIII « qui la répudia ; l'autre, écrite par Catherine Howard, à « laquelle il fit couper la tête, comme à Anne de Bou- « len. Que dirait ce brave homme, qui s'appelait, je « crois... Pain...chaud..., non ! Pain...sec..., non ! Pain... « tendre ; Paintendre ! c'est cela. Donc, que dirait Pain- « tendre, s'il voyait que je lui rends, pour un meurtre, « trois divorces et un meurtre ! Mais laissons cet amateur « obscur dans ses ténèbres ou dans son tombeau. »

— Il m'a vu, il a dû me voir ! se dit douloureusement Paintendre, blessé à mort, en quittant la réunion de la Chaussée-d'Antin. Et je ne me vengerai pas !

Blessé à mort est une façon de parler ; Paintendre était plutôt blessé à donner la mort ; on va le voir.

— Puisque c'est en Angleterre, se dit-il, quelques jours après cette cruelle humiliation, que Dumartoy a mis la main sur ces lingots d'or avec lesquels il m'a fendu la tête : vendons tout ce que j'ai et allons en Angleterre !

L'insensé Paintendre n'eut pas beaucoup à vendre avant de se rendre en Angleterre ; il avait tant acheté ! Il partit la semaine suivante en laissant ses deux enfants, non pas sur la paille, mais sur des manuscrits. Dur coucher que des autographes !

Depuis plusieurs mois, l'infortuné Paintendre errait d'un bout à l'autre de l'Angleterre sans rien recueillir, car il avait oublié qu'il faut semer beaucoup d'or pour recueillir en Angleterre, quand d'aventure il entendit parler d'un vol extraordinaire qui venait d'avoir lieu à la Tour de Londres où, de temps immémorial, sont enfermés et gardés, chacun le sait, les plus riches objets d'art appartenant à la nation. On supposait qu'au nombre des objets enlevés par les brigands étaient aussi quelques manuscrits ; mais comme ces derniers sont fort nombreux à la Tour, et que les voleurs n'en sont pas ordinairement très-friands, il restait quelques doutes à cet égard.

— Si parmi ces manuscrits dérobés, se dit Paintendre, se trouvaient ces quatre lettres de Henri VIII à ses femmes ?... et si... Il était déjà chez le grand-juge de Londres, et il lui apportait ses soupçons : apporter des soupçons à un homme de loi, c'est apporter du gibier à un gourmet. Le juge sauta sur ce gibier délicat, et, suivi de Paintendre, il s'achemina immédiatement vers la Tour de Londres. Là l'homme de la justice examina le registre où sont inscrits, le jour de leur entrée, tous les objets rares déposés. Il n'y vit l'inscription ni de la première, ni de la seconde, ni de la troisième lettre de Henri VIII : la Tour ne les avait donc jamais possédées... Restait la quatrième lettre... Le juge cherche, il cherche encore... La lettre écrite par Anne de Boulen à Henri VIII est couchée tout au long sur le registre !!... mais est-elle dans les armoires ?... Voilà maintenant la question.

On court aux armoires... elle n'y est pas !! donc, elle a été volée !

— Le voleur, s'écria Paintendre, beau comme un dieu vengeur, le voleur, c'est Dumartoy, l'infâme Dumartoy !

Paintendre allait un peu trop vite. Le procès alla pourtant plus vite encore que Paintendre. Munie de tous les pouvoirs de la police de Londres, la police de Paris fit une descente chez Dumartoy. On y saisit la lettre d'Anne de Boulen, et le voleur fut mis en état d'arrestation. Un procès criminel commença. Si Dumartoy échappa aux terribles conséquences de ce procès, c'est qu'il parvint à prouver qu'il n'avait pas dérobé cette lettre dans les armoires de la Tour, mais qu'il l'avait seulement achetée d'un des voleurs. La question porta donc sur ce point moins grave, quoiqu'il le fût encore beaucoup : Dumartoy savait-il, en achetant la lettre d'Anne de Boulen à Henri VIII, qu'elle avait été volée ? Le jury déclara qu'il le savait. La loi le condamna à un an de prison, à la restitution de la lettre et à une amende considérable. Cette amende et les frais du procès le réduisirent à un état presque aussi précaire que celui de Paintendre.

Paintendre s'était vengé.

Mais Dumartoy et Paintendre étaient ruinés.

A sa sortie de prison, la tristesse, le découragement et la misère menacèrent d'abréger l'existence de Dumartoy, moins habitué au mauvais sort que son ennemi Paintendre. Il s'occupa encore d'autographes, car il en est de cette passion comme de celle du jeu, qui se raffermit de plus en plus en vieillissant, mais il s'en occupait dans de faibles proportions. Cependant Paintendre ne le perdait jamais de vue. Ces deux haines corses devaient marcher côte à côte jusqu'au tombeau. Paintendre, dans cet espionnage que, de son côté, Dumartoy lui rendait bien, découvrit que Dumartoy s'arrêtait chez tous les portiers du douzième arrondissement.

— Mais que peut-il avoir à faire chez tant de portiers ? se demanda Paintendre avec anxiété. L'honnêteté de cette classe de citoyens est parfaitement avérée, mais son intelligence n'est pas tellement attractive qu'un homme lettré comme Dumartoy soit forcé de la fréquenter à ce point. J'éclaircirai ce mystère, se dit Paintendre, qui, quelques jours après, interrogeait ainsi un portier de la place du Panthéon :

— Est-ce que M. Dumartoy chercherait un logement dans votre maison ? je vous souhaiterais beaucoup de pareils locataires. Rentré tous les soirs à neuf heures, ne jouant d'aucun instrument, n'élevant ni chiens, ni chats, ni oiseaux ; payant le 14, et généreux en étrennes !

— Non, monsieur, non ; M. Dumartoy n'a pas le projet de prendre un logement chez nous ; il ne vient pas dans ce but...

— Oh ! alors, je ne veux pas savoir !... dit Paintendre, en faisant semblant de se retirer et en déposant deux pièces de cinq francs sur la cheminée du portier discret.

— Mais il n'a mis aucun mystère dans ce qu'il est venu faire ici, reprit le portier fasciné par les deux pièces d'argent ; il s'est présenté chez nous, vous allez rire, mais enfin c'est comme ça, il s'est présenté chez nous pour avoir quelques lignes de mon écriture. Oui, monsieur !

— De votre écriture ?

— Qui n'est pas belle... mais il en a voulu... il l'a payée... il l'a eue... oui, monsieur, de mon écriture. Ma parole ! les hommes ont aujourd'hui des fantaisies de chat... De mon écriture !!

— Mais... oui... je comprends... répliqua pensivement Paintendre, qui murmura : ce misérable Dumartoy a à coup sûr une idée. Puis il prit congé du portier de la place du Panthéon, par ces mots pleins d'aménité : A revoir, mon ami, à revoir ! Voyons un second portier, se dit-il plus loin, en frappant à une porte basse de la rue des Poules...

D'induction en induction, on arrive à la vérité, préten-

(1) Voici la lettre dont parlait Dumartoy : « Vous m'avez toujours élevée : de simple demoiselle, vous me fîtes marquise : « de marquise, reine : et de reine vous voulez aujourd'hui me « faire sainte.

dent les philosophes. Même réponse du portier de la rue des Poules.

— M. Dumartoy m'a acheté quatre lignes de mon écriture, et il les a payées deux francs la ligne ; oui, monsieur, deux francs la ligne, comme les font payer les grands journaux. Il m'a traité, monsieur, en grand journal.

Chez un troisième portier de la rue des Grès, Paintendre, au bout de la même demande, rencontra la même réponse. Les inductions étant épuisées, la vérité jaillit tout à coup aux yeux de Paintendre. Cette vérité était que Dumartoy faisait une *collection d'autographes de tous les portiers du douzième arrondissement!!*

— Je le tiens! c'est son *Exegi monumentum!* s'écria Paintendre: Eh bien! je lui mangerai son idée, qui, du reste, est sublime : je vais faire, moi aussi, une *collection d'autographes de tous les portiers du douzième arrondissement.*

Et pendant un an, un an ! Paintendre marchant dans les pas, dans la voie, sur la piste de Dumartoy, obtint un autographe de chaque portier dont Dumartoy obtenait un autographe. Et quels autographes! et quelles orthographes! et quels paraphes !

Un seul portier, le Décius des portiers du douzième arrondissement, résista à Paintendre.

— Jamais, monsieur, lui répondit-il, vous n'aurez une ligne de mon écriture !

— C'est Dumartoy qui l'a endoctriné, qui l'a fanatisé contre moi, s'écria Paintendre, perdu, désespéré. Mais, sans l'autographe de ce misérable portier, ajoutait-il en s'arrachant les cheveux, ma collection demeure incomplète, et une collection incomplète... c'est moins que rien.

Ni larmes, ni séductions, ni prières ne touchèrent ce portier intraitable.

— Allons, un grand coup!

Trois mille francs restaient encore à Paintendre, et encore fallut-il qu'il vendît presque tous ses anciens autographes pour avoir de quoi faire des offres fabuleuses au portier de la rue des Grès.

— Voilà trois mille francs, lui dit-il, et donnez-moi, au nom du Ciel! de votre écriture.

— Faut-il accepter? demanda tout bas le portier puritain à un homme caché derrière un rideau.

— Oui, répondit cet homme, mais demandez-lui aussi sa montre, pour qu'il n'ait plus, en sortant d'ici, qu'à aller se jeter à l'eau.

Le conseil donné par le cruel Dumartoy fut suivi.

Le portier, après avoir pris et enfermé sous clef les trois mille francs et la montre de Paintendre, fit une croix sur un morceau de papier qu'il lui remit. C'était son autographe. Il ne savait pas écrire !!!

LÉON GOZLAN.

RÉBUS SUR HENRI IV.





EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT.

« En avant le roi de Navarre! J'ai trop fait le roi de France! Echec et mat aux Espagnols!... » (Jéthro fait le roi de France échec et mat — eaux espagnoles.) Paroles d'Henri IV lorsqu'en apprenant, dans une fête, la perte d'Amiens il quitta les plaisirs pour retourner aux combats.

(*Aux prochains numéros les derniers rébus sur Henri IV*).

ÉNIGMES HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE.

— Quel est le roi qui perdit et reconquit ses Etats, fut sauvé par son chien, vaincu par un meunier, se montra grand capitaine, grand législateur, grand gastronome, petit poëte et mauvais philosophe, en protégeant la poésie et la philosophie ?

—Quels sont les yeux qui voient le mieux, de près et de loin, les plus petites et les plus grandes choses?

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

ÊTRE ET PARAITRE, OU LA FLEUR DES PYRÉNÉES.

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.



Marie-Louise de Tassis, d'après le portrait de Van-Dick. Dessin de M. [illegible]. Gravure de M. L. [illegible]

PERSONNAGES :

Sir Charles Norton (sir Edouard Melvil).
César d'Orillac,
Albert,
Henri,
Ludovic, } voyageurs.
Wilhem, guide.
Marie-Louise de Tassis.

La scène est dans un hôtel garni, au pied des Pyrénées.

SCÈNE I.

Sir CHARLES, WILHEM.

Wilhem. Ainsi, c'était vous, sir Edouard Melvil?...

Sir Charles. Silence, Wilhem. Je m'appelle ici Charles Norton!

Wilhem. Bien, bien! n'y a pas de danger, sir Edouard... je veux dire sir Charles. Comment ne vous ai-je pas reconnu hier soir, malgré l'obscurité, quand vous m'êtes apparu comme un libérateur, comme un dieu, au fond de ce gouffre, où j'étais tombé en guidant Mme de Tassis? Savez-vous qu'il fallait un miracle pour me sauver, et que jamais homme n'a fait ce que vous avez fait là! Mais vous n'êtes pas un homme, vous! vous êtes un lion. Avec cette douceur et cette modestie, c'est inconcevable! Je vous vois encore, descendant du ciel, sur ce pic des Chamois où je me croyais seul avec madame, je vous vois sautant les précipices et les torrents, bondissant d'une roche à l'autre, arrivant jusqu'à moi, à travers mille morts, m'arrachant de l'abîme où j'allais périr, me remettant sur ma route, et me disant : « Pas un mot à Marie-Louise! » Ah! tenez, j'en pleure encore. Il faut que je vous baise les mains, sir Edouard...

Sir Charles. Sir Charles, morbleu!

Wilhem. Oui, oui, n'y a pas de danger. Mais d'où sortiez-vous donc, mon Dieu! moi qui vous croyais à cinq cents lieues d'ici? Vous changez donc toujours de forme et de lieu, comme les sorciers de la légende?

Sir Charles. Depuis que je t'ai attaché à Mme de Tassis pour veiller sur elle, je n'ai pas cessé de la suivre en feignant de la quitter. Toujours sur ses pas comme son ombre, et toujours invisible, comme son ange gardien. Quant à elle, hélas! je vois qu'elle n'a pas changé.

Wilhem. Plus audacieuse, plus vagabonde, et plus folle que jamais! Un véritable hussard habillé en femme! N'aimant que l'extraordinaire, et ne tentant que l'impossible. Gravissant les montagnes, traversant les mers. S'élevant en ballon, montant à cheval comme un centaure. Tirant le pistolet comme vous, c'est tout dire!

Sir Charles. Chut! Tu sais qu'à elle plus qu'à personne le fameux duelliste, Melvil, doit rester inconnu.

Wilhem. Encore une modestie que je ne comprends pas chez vous; car celle qui vous dédaigne sous le nom de Charles Norton vous admirerait sous le nom d'Edouard Melvil. Vous êtes réellement son héros à deux titres, comme le premier fleuret des trois royaumes, et comme le roi des acteurs de société de la Tamise. Elle ne rêve et ne parle que de vos exploits guerriers et dramatiques. Je gagerais qu'elle court le monde dans l'espoir de vous rencontrer; qu'elle cherche Melvil en fuyant Norton, sans se douter que les deux ne font qu'un!

Sir Charles. C'est possible. Mais je veux qu'elle ne connaisse mon passé qu'en le maudissant comme moi. Je veux qu'elle apprécie les qualités de sir Charles, et non les défauts de sir Edouard. Aujourd'hui même, je l'espère, elle recevra la leçon qui la convertira

Wilhem. N'y a pas de danger, ou vos sermons feront un prodige. Devinez quel est votre rival en ce moment? un bretteur de Gascogne, dont elle ne sait que le nom, M. César d'Orillac. Elle a lu dans les gazettes le récit de ses duels et l'annonce de son arrivée prochaine; et, tandis que chacun tremble déjà devant ce foudre de guerre, elle sourit à l'idée de le voir et de le mettre à l'épreuve.

Sir Charles. Tant mieux! Il servira peut-être à ma leçon. Mais que diantre allait-elle faire, hier soir, à une heure pareille, sur le dernier sommet des Pyrénées?

Wilhem. Elle y allait pour deux raisons. Jamais le pied d'une femme n'a touché cette hauteur; et il y pousse une fleur bleue qui ne se trouve que là. Elle y serait morte dix fois sans mon appui, et j'y serais mort vingt fois sans votre secours. Mais elle, elle est revenue enchantée, rapportant son bouquet à la main. Il ne manque à sa victoire qu'une chose : le nom de mon sauveur. Et maintenant que je le connais, si vous vouliez me permettre...

Sir Charles. Non. Je te défends de me nommer. Voici les habitués de l'hôtel. Silence!

Wilhem. Autant de profanes aux pieds de votre idole. (*Sir Charles se met à écrire à l'écart.*)

SCÈNE II.

Sir CHARLES, ALBERT, HENRI, LUDOVIC, chacun un bouquet à la main, WILHEM.

Albert. Ah! je te cherchais, Wilhem. Comment va Mme de Tassis? Remets-lui ce bouquet de ma part, et donne-moi de quoi lui écrire.

Henri. Bonjour, Wilhem. Où est la divine amazone? Porte-lui ces fleurs avec mes hommages, et donne-moi de quoi lui écrire.

Ludovic. Ecoute, Wilhem : ces roses à leur reine, en mon nom, et donne-moi de quoi lui écrire. (*Sir Charles sourit en écoutant.*)

Wilhem. Quel refrain! Ma foi, il n'y a plus d'encre ni de plumes.

Sir Charles, *à Ludovic*. En voici, monsieur, à votre service.

Ludovic. Monsieur, mille grâces. (*Bas à Wilhem.*) Quel est cet inconnu?

Wilhem. Un touriste arrivé ce matin, sir Charles Norton...

Ludovic, *à part*. Encore un rival, sans doute.

Albert, *ouvrant un journal*. Messieurs, les feuilles publiques s'occupent de nous. Mme de Tassis fait concurrence à la question d'Orient. (*Lisant.*) « Une charmante veuve, Marie-Louise de Tassis, descendante du célèbre modèle de Van-Dick, est installée aux eaux de N..., dans les Pyrénées. Le renom de sa beauté, de son esprit, de son courage, de son excentricité, ont attiré sur ses pas une foule d'élégants touristes. Elle galope, dit-on, sur le cheval le plus fougueux des montagnes. Elle a franchi des pics que n'osent aborder les guides et les chamois. Elle fait reculer les ours à coups de cravache. Elle tire le fleuret et l'épée comme sir Melvil, son compatriote. A cinquante pas, elle met une balle de pistolet dans une pièce de cinq francs. On assure que plusieurs rivaux doivent se couper la gorge pour ses beaux yeux. La plus fine lame du midi, M. César d'Orillac, connu par tant de duels heureux, s'est mis en route pour offrir ses petits soins à la moderne Zénobie. » Oh! oh! César d'Orillac! entendez-vous, messieurs?

Henri, *ému*. Eh bien! ce César trouvera des Pompées!

Ludovic, *de même*. Ou des Brutus!

Sir Charles, *à part*. En attendant un Octave!

Albert, *lisant*. « Mme de Tassis rappelle, dit-on, beaucoup, par les traits et la démarche, l'aïeule dont elle porte si dignement le nom, cette fière et jolie comtesse Marie-Louise, qui remplaça son frère dans une bataille. Aussi a-t-elle fait monter en bracelet une miniature exécutée d'après le chef-d'œuvre de Van-Dick, et dans laquelle on reconnaît l'héroïne du dix-septième siècle à sa chevelure

de lionne, à sa large fraise, à ses colliers splendides et à son écran de plumes d'autruche. » Vous avez remarqué ce bracelet, messieurs?

HENRI et LUDOVIC. Oui, certes!

SIR CHARLES, *à part*. Bijou fatal et ressemblance maudite!

ALBERT. Décidément, ce journal est bien informé. (*A Wilhem.*) Eh bien, que fais-tu là, Wilhem? tu n'as pas encore porté nos bouquets?

HENRI. Cours donc vite, et reviens de même.

WILHEM. J'y vais, messieurs, j'y vais ..; n'y a pas de danger...

ALBERT, Tu *lui* remettras en même temps cette lettre.

HENRI. Et celle-ci.

LUDOVIC. Et celle-là.

(Fausse sortie de Wilhem. César le croise et l'arrête sur la porte.)

SCÈNE III.

Sir CHARLES, écrivant toujours, ALBERT, HENRI LUDOVIC, WILHEM. CÉSAR, costume de voyage excentrique, chevelure et barbe formidables. Plusieurs boîtes à la main. Entrée dramatique, accent gascon, ton de matamore.

CÉSAR, *à Wilhem*. Un instant, montagnard... C'est ici que loge Mme de Tassis?

WILHEM. C'est ici. Je lui porte ces bouquets...

CÉSAR. Ah! ah! de la part de ces messieurs?... Attends un peu alors; j'ai des commissions plus pressées...

ALBERT, HENRI et LUDOVIC. Quel est cet impertinent?

HENRI, *à César*. Que signifie, monsieur?...

CÉSAR. Messieurs, je suis à vous, tout à l'heure. (*A Wilhem.*) Je retiens la plus belle chambre de l'hôtel, au levant. Tu y feras déposer ces épées dans leur étui, cette boîte à pistolets... Prends garde! ils sont chargés, et ils n'ont pas l'habitude de manquer leur homme... (*Wilhem frissonne et laisse tomber la boîte; les trois jeunes gens font un pas en arrière.*) Maintenant, puisque tu portes ces bouquets à Mme de Tassis, un de plus ne te chargera pas davantage. (*Il arrache les plus belles fleurs des trois bouquets; il en forme un quatrième, dans lequel il glisse sa carte.*)

SIR CHARLES, *à part*. Cela devient original.

HENRI, LUDOVIC et ALBERT, *furieux*. Monsieur!

CÉSAR. Vous désirez aussi ma carte; je comprends... La voici.

ALBERT, HENRI et LUDOVIC, *lisant le nom*. Jules-César d'Orillac! (*A part.*) C'est lui! déjà! (*Ils restent muets.*)

SIR CHARLES, *à part*. Bravo! je crois que j'ai trouvé mon homme et que je puis éteindre ma lanterne. (*Il devient de plus en plus attentif.*)

CÉSAR. Oui, messieurs, César d'Orillac... à votre service! Vous me connaissez peut-être de réputation... je n'ai pas cet honneur vis-à-vis de vous...; mais je serai enchanté de faire votre connaissance. (*Il va regarder successivement en face Albert, Henri et Ludovic. — A part.*) Ils tremblent! la place est à moi. (*Haut.*) L'occasion ne s'en fera pas attendre, si vous envoyez des bouquets à Mme de Tassis...; car je ne vous cache pas que je viens ici expressément pour elle, et que j'ai la prétention de garder la corde et d'arriver premier dans le steeple-chase de ses cavaliers servants.

ALBERT. La lice est ouverte à tous, monsieur, et c'est elle-même et elle seule qui décernera le prix.

HENRI. Le moyen de l'obtenir n'est peut-être pas le ton que vous prenez au début...

CÉSAR. Cela me regarde, et si mon ton vous déplaît...

HENRI, *mollissant*. Je n'ai pas dit...

CÉSAR. A la bonne heure... (*A part.*) Ils reculent, je puis avancer. (*Haut.*) J'oubliais... Montagnard! tu remettras à Mme de Tassis cette lettre avec *mon* bouquet... Ah diable! tu en as d'autres?... Tu pourrais confondre... attends un peu... (*Il prend les trois lettres que tient Wilhem, les déchire et lui donne la sienne.*) De cette façon, il n'y a pas de quiproquo possible.

LUDOVIC. Monsieur, ce procédé n'a pas de nom... Savez-vous bien de qui sont ces lettres?

CÉSAR. Je l'ignore, et ne tiens pas à le savoir.

HENRI. On pourrait vous l'apprendre... à vos dépens.

ALBERT. Ces lettres, monsieur...

CÉSAR, *à part*. Tiens! ils se rebiffent!... En avant la grande épreuve. (*Haut*). Une minute, messieurs; vous ne me connaissez peut-être pas assez: voici un petit supplément d'instruction: Jules-César d'Orillac, ancien officier de dragons, président du club de la Mort, à Carcassonne, membre de toutes les Sociétés du point d'honneur françaises et étrangères, lauréat de soixante tirs et salles d'escrime, à Paris et en province... Je pourrais vous raconter une vingtaine de duels malheureux... pour mes adversaires; je me bornerai à vous citer ma dernière rencontre... sur les rives de la Tamise (*Sir Charles prête l'oreille.*) Vous savez que la première épée de Londres est sir Edouard Melvil, cet illustre membre du club des Fleurets et du cercle des Amateurs dramatiques (*Sir Charles se lève*), si redouté dans toute l'Europe, que, depuis deux ans, il n'avait pu trouver une lame à croiser avec la sienne. Vous avez vu quelquefois sir Melvil, messieurs?

ALBERT. Nous n'avons jamais eu cet honneur...

CÉSAR. Eh bien! moi, je viens de faire le voyage d'Angleterre, uniquement pour lui dire deux mots. Je me trouvai face à face avec lui, à la promenade de Hyde-Park. Je le reconnus tout de suite à sa barbe et à ses moustaches, qui bravaient hautement le préjugé anglais; une figure terrible, d'ailleurs, et digne de ces virils attributs; un nez d'aigle, des traits accentués; deux balafres sur les joues, des yeux ardents, sous des sourcils de Jupiter...

SIR CHARLES, *à part, souriant*. Le Gascon me connaît bien...

WILHEM, *à part, regardant César et Sir Charles*. Mais c'est à payer sa place!

CÉSAR. Sir Edouard escortait justement une Parisienne de ma connaissance. — Monsieur, lui dis-je en l'abordant, vous êtes Anglais? — Oui, monsieur. — Et moi, Français; donc veuillez me céder votre place. — Et pourquoi? — Parce qu'auprès d'une Parisienne, à Londres, un Français seul a le droit de porter des moustaches... Votre barbe est *schoking*, monsieur! mettez-vous à la mode de votre pays!... Une demi-heure après, nous étions au tir. Sir Edouard coupa un fil de fer, à trente pas, avec une balle; armé de sa canne seulement, il fit voler en l'air le fleuret du maître d'escrime. Puis il me demanda: — Voulez-vous toujours vous battre? — Toujours, répondis-je, en choisissant l'épée... Et, une heure plus tard, le roi des champs clos mordait la poussière...; le grand acteur de société avait joué son dernier rôle, sir Edouard Melvil était mort!

TOUS. Mort!

SIR CHARLES, *à part*. A bon marché!

WILHEM, *éclatant de rire*. Vous avez tué sir Edouard? vous, monsieur d'Orillac?

CÉSAR. Moi-même... Comment! tu es encore là, montagnard? tu n'as pas porté mon bouquet et ma lettre?

WILHEM. Pardon, monsieur César... n'y a pas de danger... C'est que vous contez des choses si amusantes...

ALBERT. *à part*. Amusantes... Cela dépend des goûts...

CÉSAR, *aux trois jeunes gens*. Et maintenant, messieurs, si l'instruction vous suffit, je suis complétement à vos ordres. Vous pouvez préparer vos testaments...

SIR CHARLES, *s'avançant*. Vous parlez pour tout le monde, monsieur?

CÉSAR, *à part*. Quel est ce gentleman? (*Haut.*) Pour tout le monde, soit! (*A Wilhem, qui regarde curieusement.*) Je t'ai dit, montagnard, de porter ma lettre...

SIR CHARLES, *à Wilhem*. Un instant, rien ne presse...

(*Froidement.*) Monsieur César d'Orillac, vous avez tué sir Edouard Melvil?

César. Comme j'ai eu l'honneur de vous le raconter... Désolé d'avoir pu affliger un de ses compatriotes...

Sir Charles. Vous m'affligez beaucoup, en effet, monsieur...

César. Sir Edouard était de vos amis?

Sir Charles. Pas précisément; mais je m'intéressais à lui pour certaines raisons. Enfin, il est mort, et bien mort?

César. Mort en brave, j'en conviens!

Sir Charles. N'en parlons plus. Il s'agit ici de Mme de Tassis, dont vous semblez vouloir intercepter la correspondance. Je vous préviens que, pour mon compte, je ne le souffrirai pas.

César, *avec violence.* Comment l'entendez-vous, monsieur?

Sir Charles, *très-doucement.* Voici une lettre que je tiens à faire parvenir à Mme de Tassis.

Henri, *bas, à Ludovic.* Le malheureux! Qu'ose-t-il faire?



Wilhem rapportant les bouquets. Scène V. Dessin de M. V. Foulquier.

Sir Charles, *donnant la lettre à Wilhem.* Tu la remettras, Willhem, en même temps que le billet de M. d'Orillac. Va vite et reviens de même... (*Wilhem sort avec les bouquets et les lettres.*)

SCÈNE IV.

Sir CHARLES, ALBERT, HENRI, LUDOVIC, CÉSAR.

César, *à part.* Ah çà! ce petit blond se permettrait-il de... n'avoir pas peur? (*Haut, le poing sur la hanche.*) Monsieur, quel est votre nom, s'il vous plaît?

Sir Charles, *toujours tranquillement.* Sir Charles Norton.

César. Eh bien, sir Charles Norton, vous avez le spleen apparemment, et vous comptez vous épargner les frais d'un suicide.

Sir Charles. Je n'ai pas le temps de plaisanter, monsieur. Désirez-vous vous battre avec moi?

César. Tout de suite, monsieur, si votre lettre parvient

à son adresse. C'est vous-même qui avez prononcé votre condamnation.

Sir Charles. Nous verrons cela demain, monsieur.

César. Comment! demain?

Sir Charles. Je ne puis me battre que demain ; j'ai aujourd'hui des affaires urgentes...

César, *à part.* C'est un poltron comme les autres. (*Haut, avec fureur.*) Et moi, monsieur, je ne veux pas attendre! Vous me rendrez raison à l'instant même, ou par la mort de sir Edouard...

Albert, *à Henri, bas.* Il est capable de le tuer sur place.

SCÈNE V.

LES MÊMES, WILHEM, rapportant les bouquets.

Wilhem. Pardon, excuse, messieurs; j'ai rencontré Mme de Tassis à deux pas. Elle m'a chargé de vous rendre vos bouquets...



Marie-Louise remettant une fleur de son bouquet à sir Charles. Scène VII. Dessin de V. Foulquier

Albert. Nous rendre nos bouquets!

César. Le mien aussi!

Wilhem. Elle n'a pas fait d'exception... Par exemple, je peux vous garantir qu'elle les a trouvés tous bien plaisants... Ah! ah! ah! s'est-elle écriée en éclatant de rire, mon pauvre Wilhem, tu as l'air d'un mulet qui va au marché aux fleurs... Et elle m'a prié de vous restituer ces bottes de verdure. Le mot n'est pas de moi, messieurs, n'y a pas de danger... il est de madame. (*Il remet leurs bouquets à Albert, à Henri, à Ludovic et à César, qui les jettent au loin avec dépit.*) (*Bas à sir Charles.*) Elle a lu votre lettre, a fait un petit cri, et a dit qu'elle allait venir au salon. (*Wilhem sort.*)

César, *à sir Charles.* Avez-vous réfléchi, monsieur?

Sir Charles. A quoi?

César. A la satisfaction que je réclame sur l'heure.

Sir Charles. Demain, monsieur, demain.

César, *d'une voix terrible.* Vous espérez que je ne sera plus ici, demain? Par la sambleu! je saurai bien vous forcer aujourd'hui... (*Il fait le geste d'ôter son gant.*)

Sir Charles, *lui empoignant la main, et d'une voix*

calme. Vous ne me forcerez à rien, monsieur. Demain, vous dis-je! c'est à prendre ou à laisser...

(Tous aperçoivent Mme de Tassis, qui regardait la fin de cette scène à la porte du salon.)

CÉSAR, *à part*. Quel poignet de fer a ce petit goddam! c'est incroyable.,.

SCÈNE VI.

Sir CHARLES, CÉSAR, HENRI, ALBERT, LUDOVIC, MARIE-LOUISE DE TASSIS. Jolie toilette du matin. Un petit bouquet au corsage. Tous la saluent. Sir Charles lui presse la main.

MARIE-LOUISE. Enchantée de vous revoir, sir Charles. Quelle affaire remettez-vous donc à demain?

CÉSAR. Une affaire d'honneur, madame.

MARIE-LOUISE. Une affaire d'honneur? (*Elle regarde sir Charles avec étonnement.*)

CÉSAR. Oui, madame, une affaire avec César d'Orillac, votre champion à première vue...

MARIE-LOUISE. Monsieur d'Orillac! (*L'observant avec une curiosité complaisante.*) Ah! c'est vous, monsieur, qui êtes...

CÉSAR, *posant*. Jules-César d'Orillac, ancien officier de dragons, président du club de la Mort, à Carcassonne, membre de toutes les Sociétés du point d'honneur françaises et étrangères...

SIR CHARLES. Lauréat de soixante tirs et salles d'escrime à Paris et en province, etc., etc., etc. Pour tout dire en un mot, monsieur revient de Londres, où il a eu la gloire, qu'il nous racontait tout à l'heure, de tuer roide, au premier coup d'épée, la plus terrible lame des trois royaumes, sir Edouard Melvil...

MARIE-LOUISE, *avec une terreur pleine d'admiration*. Sir Edouard Melvil! Vous vous êtes mesuré avec ce héros, monsieur!

CÉSAR, *modestement*. Cinq minutes, madame, qui m'ont suffi pour l'envoyer... où iront le rejoindre tous ceux qui me disputeront l'honneur de vous servir...

MARIE-LOUISE. Vous n'êtes pas de notre temps, monsieur; vous auriez dû naître au siècle des paladins.

CÉSAR. J'aime mieux vivre en même temps que vous, incomparable amazone...

MARIE-LOUISE. Aussi galant qu'intrépide. Je ne mérite pas un tel compliment.

SIR CHARLES. Je vous demande un peu, madame, si un simple touriste comme moi, qui n'est ni dragon, ni Gascon, ni clubiste de la Mort, ni Edouard Melvil, n'a pas le droit de prendre vingt-quatre heures pour faire son testament, avant de croiser le fer avec un jouteur comme M. César d'Orillac?

MARIE-LOUISE. Brisons là, messieurs. Ce sont vos affaires. A chacun sa conscience et son devoir!... Pour venir à un sujet moins grave, c'est vous, monsieur d'Orillac, qui m'avez fait l'honneur de m'adresser un bouquet?...

HENRI, ALBERT et LUDOVIC, *à part*. Eh bien, et nous donc!

SIR CHARLES, *à part*. Elle ne voit plus que lui! Wilhem avait raison.

MARIE-LOUISE, *feignant de parler à tous, mais s'adressant réellement à César.*) Excusez-moi, messieurs, si je vous ai renvoyé vos fleurs... J'ai la folie d'aimer celles-ci seulement... depuis hier. (*Elle détache et montre son petit bouquet.*) Je ne puis accepter que leurs pareilles, et celui qui me les offrira... les verra bien accueillies...

SIR CHARLES, *à part*. Les fleurs bleues de la montagne...

MARIE-LOUISE. Je vous préviens seulement qu'elles sont fort rares et assez périlleuses à cueillir. Vous pouvez les examiner, messieurs. Quelqu'un de vous les reconnaît-il? *Elle tend son bouquet, sur lequel tous se précipitent, excepté sir Charles. Albert le saisit le premier. — A part.*) Je découvrirai ainsi mon compagnon inconnu d'hier et l'héroïque sauveur de Wilhem!

ALBERT. Je n'ai jamais vu ces fleurs...

HENRI. Ni moi.

LUDOVIC. Ni moi.

ALBERT. Mais je saurai bien les trouver!

HENRI. Fût-ce au bout du monde!

LUDOVIC. Fût-ce au prix de mon sang!

CÉSAR, *avec aplomb*. Moi, je connais cette fleur, et vous l'aurez ce soir, madame! (*Il rend le bouquet à Marie-Louise.*)

MARIE-LOUISE, *à part*. C'était lui! Je l'aurais parié.

CÉSAR, *à part*. Où est donc le montagnard? Que je l'envoie faire de la botanique...

ALBERT, *de même*. Qu'est devenu ce drôle de Wilhem?

HENRI, *de même*. Diable de guide! Il a disparu mal à propos.

LUDOVIC, *de même*. Je sais qui me dénichera cette plante sauvage.

SIR CHARLES, *à part*. Gageons qu'ils cherchent tous Wilhem, pour le charger de leur tour de force.

CÉSAR. Quelle récompense promettez-vous, madame, à celui qui vous rapportera ces fleurs?

MARIE-LOUISE, *montrant son côté gauche*. Je les mettrai à la place de celles-ci.

CÉSAR. Trop facile épreuve pour un tel bonheur!... Je pars le premier, afin de revenir de même... (*A sir Charles.*) Vous avez une heure, monsieur, pour faire votre testament.

SIR CHARLES. J'en profiterai, monsieur; vous êtes trop bon! (*César sort.*)

ALBERT. Je cours, madame, et vous aurez votre bouquet.

HENRI. Je vole, et vous me reverrez bientôt!

LUDOVIC. C'est moi, madame, qui aurai la gloire de vous fleurir!

SIR CHARLES, *à part*. Bon voyage, messieurs, vous chercherez longtemps.

SCÈNE VII.

MARIE-LOUISE, sir CHARLES.

MARIE-LOUISE. Vous restez seul, sir Charles?

SIR CHARLES. Je reste avec vous, madame; c'est garder le meilleur lot.

MARIE-LOUISE. Et le moins chevaleresque.

SIR CHARLES. Vous connaissez la fable du lièvre et de la tortue. Je laisse à ces messieurs le rôle du lièvre.

MARIE-LOUISE. Et vous espérez vaincre comme la tortue!

SIR CHARLES. Je l'espère... plus que jamais.

MARIE-LOUISE. Vous remplacez l'audace par la présomption.

SIR CHARLES. Audace? présomption? courage? faiblesse? Toujours notre vieille querelle de mots... Je ne demande pas mieux que de la vider aujourd'hui. Je vous ai rejointe aux Pyrénées justement pour cela.

MARIE-LOUISE. Toujours héroïque... dans la discussion.

SIR CHARLES. Vous préférez les héros comme M. d'Orillac.

MARIE-LOUISE. Ce serait votre faute plus que la mienne. Et je ne serais pas seule à apprécier des hommes tels que M. d'Orillac et Sir Melvil.

SIR CHARLES. De grâce, madame, ne confondez pas deux personnages si différents.

MARIE-LOUISE. La seule différence que je voie entre eux, c'est que le premier a vaincu le second.

SIR CHARLES. Attendez un peu pour les juger; vous ne connaissez ni l'un ni l'autre.

MARIE-LOUISE. J'ai toujours regretté, en effet, de ne connaître sir Melvil que de réputation. Mais M. d'Orillac est de ceux qui se font comprendre en quelques mots.

SIR CHARLES. Pour ceux que les mots étourdissent. Moi, qui connais ces deux hommes, et pour qui les mots ne sont rien, je puis vous faire leurs portraits respectifs.

MARIE-LOUISE. Voyons, monsieur, si vous peignez ressemblant. (*Tous deux s'asseyent.*)

SIR CHARLES. Vous savez le proverbe : « Etre et paraître sont deux. » C'est la définition de sir Melvil et de M. d'Orillac. Sir Melvil tient à être sans paraître. M. d'Orillac vise à paraître sans être. Il n'y a que le faux courage qui soit bruyant. Le vrai courage est calme et modeste. Nul n'a moins l'air d'un bretteur que sir Edouard. C'est un petit homme blond, faible, mince, doux et tranquille... Sous cette enveloppe de femme, il cache un cœur d'homme que tout ce qui est bon et grand fait battre, que rien de mesquin et de prétentieux ne saurait agiter. Il regrette, il déplore aujourd'hui les duels qui l'ont rendu fameux, et qu'il doit à une exagération du point d'honneur. L'offense la plus grave pourrait seule maintenant lui faire tirer l'épée ou le pistolet, lui qui donnerait sa vie avec joie pour l'intérêt de sa patrie, pour le salut d'un de ses frères, pour le sourire d'une femme aimée...

MARIE-LOUISE. Vous parlez au présent, monsieur, vous oubliez que sir Edouard...

SIR CHARLES. A été tué par M. d'Orillac? Bah ! les gens que tue M. d'Orillac se portent assez bien...

MARIE-LOUISE. Que voulez-vous dire ?

SIR CHARLES. Que je soupçonne deux beaux yeux, plus puissants que le fer de César, d'avoir ressuscité sir Melvil.

MARIE-LOUISE. Ce héros a un sentiment?

SIR CHARLES. Profond, sincère, mystérieux, invincible, pour une femme qui le désespère... Faut-il vous faire aussi le portrait de cette femme?

MARIE-LOUISE. Volontiers. Je vous écoute comme un roman.

SIR CHARLES. C'est pourtant une histoire que je raconte. Eh bien ! la femme qui règne sur le cœur de sir Edouard est un ange de beauté, de grâce, d'esprit, de vertu, de courage, mais tout cela est gâté chez elle par un seul travers, trop commun dans le siècle où nous vivons. Cette femme se croit un homme, et elle en affiche les prétentions. Au lieu de laisser briller dans l'ombre les qualités admirables qui feraient d'elle la reine de son sexe, elle revêt, elle étale au grand jour les défauts qu'elle a empruntés à la pire moitié du genre humain. Elle s'habille en amazone ; elle court le monde ; elle franchit les mers et gravit les montagnes ; elle lutte d'audace avec les fous ; elle sourit aux hommages des faux braves ; elle manie l'épée et le pistolet d'une main qui ferait un sceptre de l'éventail ; elle va, la nuit, jouer sa vie précieuse, seule avec un guide, sur un pic inaccessible des Pyrénées, pour toucher, de son pied de femme, les hauteurs où s'arrête le pied des hommes, et pour rapporter à son corsage un bouquet de petites fleurs bleues inconnues ! *(Il montre le bouquet de Marie-Louise.)*

MARIE-LOUISE, *très-émue.* Comment savez-vous, monsieur?... Qui a pu vous révéler?...

SIR CHARLES. Nous parlons de sir Melvil, madame. Et pourquoi la femme qu'il aime a-t-elle ces étranges manies? Par un simple hasard, par un préjugé de famille ! Parce qu'elle descend d'une héroïne, qui porta un jour les armes, et dont elle a fait monter en bracelet la miniature d'après Van-Dick? *(Il montre le bracelet de Marie-Louise.)*

MARIE-LOUISE, *rougissant.* En vérité, monsieur, c'est moi qui suis l'objet... des pensées de sir Edouard !...

SIR CHARLES. Vous-même et vous seule !

MARIE-LOUISE. Mais je ne le connais pas... Je ne l'ai jamais vu... S'il sait mon expédition d'hier, il est donc ici? C'est donc lui qui a tiré Wilhem de cet horrible gouffre !...

SIR CHARLES. C'est lui ; croyez-le d'autant plus qu'il ne s'en est pas vanté.

MARIE-LOUISE. Au fait, quel autre homme que sir Melvil eût été capable d'un tel héroïsme?

SIR CHARLES. Il était là, derrière vous, maudissant votre imprudence, veillant sur vos pas, sur vos jours, sur tous les trésors que vous exposez étourdiment...

MARIE-LOUISE. Sir Melvil est donc un être fantastique, un bon génie insaisissable?

SIR CHARLES, *souriant.* Vous avez entendu parler de son talent de transformation. Il était le premier comédien de société au club des Amateurs dramatiques... Depuis un an, il joue le rôle de votre ange gardien, il vous suit partout comme votre ombre. Et comment oserait-il se montrer à vous? Vous vous le figurez tout autre qu'il n'est, et il vous désire tout autre que vous n'êtes. Votre reconnaissance [illegible] Il [illegible] Le [illegible] brisé de ses [illegible] cercle [illegible]. Au lieu d'un original, d'un bretteur, d'un [illegible], aux mœurs excentriques, au verbe sonore, au chapeau sur l'oreille, au poing sur la hanche, cherchant le bruit et l'effet, répandant l'injure et la terreur, vous trouveriez en lui un homme simple et paisible, à la parole douce et ferme, aux manières polies et bienveillantes, aimant le silence et l'obscurité, rêvant le bonheur dans l'oubli du monde. Au lieu d'une femme aussi sage que charmante, aussi modeste qu'adorable, faisant sa couronne de ses grâces, sa gloire de ses vertus, son trône du foyer domestique, il trouverait en vous, madame, une amazone... éblouie par un d'Orillac !...

MARIE-LOUISE. J'avoue, monsieur, que vous me confondez... Je ne sais si je rêve ou si je veille... si je dois vous croire, m'offenser, ou rire de vos paroles...

SIR CHARLES. Oh ! n'en riez pas. Ce sont les premières paroles sérieuses qu'un homme ose vous dire... Elles viennent de sir Melvil lui-même, car je m'adresse à vous en son nom...

MARIE-LOUISE. Vous êtes donc... son ami ?

SIR CHARLES. Plus que son ami ; son complice, pour vous guérir et vous éclairer.

MARIE-LOUISE. Vous jetez, en effet, monsieur, une lumière imprévue dans mon âme. Continuez, je vous écoute.

SIR CHARLES. J'en étais à M. d'Orillac. Avez-vous pu croire un instant à la bravoure et aux sentiments d'un pareil homme, comme aux hommages des désœuvrés qui courent après vous? Ce Gascon de Carcassonne n'a de César que le nom, si son nom même n'est pas d'emprunt comme le reste. C'est le faux brave incarné, vivant de la terreur des poltrons et de l'illusion des badauds. Son club de la Mort est un conte ; ses Sociétés du point d'honneur un mythe, ses lauriers du tir une chimère... Quant à son fameux duel avec sir Melvil... Mais, tenez... je l'entends qui vient en appelant Wilhem... Je devine ce qu'il compte lui dire ; veuillez l'écouter de ce cabinet, et vous le jugerez, lui et ses pareils...

MARIE-LOUISE. J'accepte l'épreuve, monsieur, à une condition... Puisque sir Edouard est ici, vous me le présenterez ce soir.

SIR CHARLES. Je vous le présenterai. Vous le reconnaîtrez aux fleurs du pic des Chamois, dont lui seul connaît le chemin périlleux. Daignez me confier une partie du bouquet cueilli par vous ; il vous la rendra avec le bouquet cueilli par lui-même.

MARIE-LOUISE, *remettant une fleur de son bouquet.* Voilà, monsieur ! Je vous attends avec sir Melvil...

SIR CHARLES. Vous ne nous attendrez pas en vain. Voici César et Wilhem : cachez-vous. *(Il prend la fleur de Marie-Louise, la conduit au cabinet, et sort par l'autre côté.)*

SCÈNE VIII.

MARIE-LOUISE, écoutant du cabinet ; WILHEM, puis ALBERT, HENRI, LUDOVIC, CÉSAR, accourant sans se voir d'abord les uns les autres. Le jour baisse.

WILHEM, *essoufflé.* J'ai beau les dépister, ils me chassent comme le daim sur la montagne... Bon ! en voilà un qui a retrouvé ma trace... N'y a pas de danger !... *(Il [illegible] pour fuir, Albert l'arrête et le retient.)*

ALBERT. Vingt francs pour toi, si tu me trouves les petites fleurs bleues que Mme de Tassis porte au corsage.

WILHEM. Allez les chercher vous-même, et gardez votre argent.

HENRI. Un louis pour toi, si tu me procures les petites fleurs bleues...

WILHEM. Que porte Mme de Tassis ? Merci ! je sors d'en prendre !

LUDOVIC. Accepte cette bourse, et apporte-moi...

WILHEM. Les fleurs bleues de madame ?... N'y a pas de danger !...

CÉSAR. Montagnard, un mot ! (*Il l'attire à l'écart, justement près de la porte où écoute Marie-Louise.*) Combien veux-tu pour un bouquet?...

WILHEM. Des petites fleurs? connu ! connu ! (*Criant et les montrant les uns autres.*) Ah çà ! messieurs... vous dites tous la même chose? vous n'aurez qu'un sou ! (*Confusion des quatre personnages, qui s'aperçoivent enfin et se regardent en silence.*) Eh ! mon Dieu, oui ! pourquoi tant de mystères ?... Je ne puis vous donner ces fleurs, parce que je ne veux pas me casser le cou ; elles ne croissent que sur un seul point de la montagne. Mme de Tassis les a cueillies de sa main, à l'extrémité du pic des Chamois, le plus inaccessible des Pyrénées... un roc perdu dans le ciel, qu'ont gravi, jusqu'à ce jour, trois hommes seulement, c'est-à-dire trois fous... et que jamais n'avait atteint avant elle, que jamais après elle n'atteindra le pied d'une femme !... J'ai manqué d'y périr mille fois en l'y accompagnant. Voyez si vous voulez, à votre tour, y risquer votre peau! Ce n'est qu'à une demi-lieue d'ici... à vol d'oiseau, en montant tout droit, comme l'alouette ! Quant à moi, je n'y retournerais pas pour un million !...



L'inconnu racontant son duel. Scène X. Dessin de V. Foulquier.

HENRI, ALBERT et LUDOVIC, *à part*. Le pic des Chamois ! juste ciel !

CÉSAR, *de même*. Le pic des Chamois ! cadédis ! (*Un silence.*)

WILHEM. Du reste, il y a ici un voyageur qui en sait le chemin, comme madame et moi ; car il nous suivait, sans se montrer, dans notre expédition... à preuve qu'au moment où j'allais tomber dans un abîme effroyable, il m'en a tiré, au péril de sa vie, avec une adresse et une audace

miraculeuses. Était-ce un de vous, messieurs? Ne vous gênez pas pour le dire... A celui-là, seulement, je puis et je dois offrir ma tête...

HENRI, ALBERT et LUDOVIC. Quel peut être ce héros inconnu?

CÉSAR. Je le connais, moi!... et puisqu'il n'y a plus à dissimuler...

WILHEM, *à part*. Bon! il va dire que c'est lui!

HENRI, *à part*. C'est encore ce terrible César!

CÉSAR. Je vais le présenter à Mme de Tassis... Où est Mme de Tassis?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE-LOUISE, sortant du cabinet avec un éclat de rire.

MARIE-LOUISE. La voici, messieurs! ah! ah! ah! Pardonnez-moi d'avoir écouté ce dialogue, ah! ah! ah!... mais convenez qu'il était fort divertissant, ah! ah! ah!... Vous avez une singulière façon d'aller cueillir des fleurs au pic des Chamois... ah! ah! ah!...

CÉSAR, *à part*. Elle se moque de ces trois blancs-becs!... (*Haut, avec aplomb.*) Daignez excuser, madame, la petite comédie que je me suis permis de jouer ici... aux dépens



Sir Charles remettant les fleurs bleues à Marie-Louise. Scène X. Dessin de V. Foulquier.

de ces messieurs et du brave Wilhem... Je savais mieux que personne votre aventure d'hier soir... Vous tenez sans doute à connaître le compagnon secret de votre ascension et le sauveur de ce pauvre montagnard?...

MARIE-LOUISE. Je donnerais toutes les fleurs des Pyrénées pour voir en face ce modeste héros...

CÉSAR, *se drapant dans sa majesté*. Eh bien! madame...

(Entre un inconnu, rappelant complétement par sa barbe, sa chevelure, ses moustaches, sa tenue et ses manières, le formidable portrait que César a tracé de sir Édouard Melvil. Grosse canne à la main. Air calme et résolu. Accent anglais.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'INCONNU. La nuit tombe. Demi-obscurité.

TOUS. Qu'est-ce que cela?

L'INCONNU. Est-ce à milady de Tassis que je havais l'honneur de parler?

MARIE-LOUISE. A elle-même, monsieur.

L'INCONNU. Ah yes! très-bien. Pardonnez à moa, milady, de ne le havoir pas deviné; mais vous êtes tellement fort au-dessus de vos ressemblances... (*Profond salut.*) Et ces gentlemen étaient ici probablement... pour

faire le cour à milady... (*Il lorgne les quatre personnages.*)

CÉSAR. Hein?... De quoi vous mêlez-vous, monsieur?...

L'INCONNU. De ce qui regarde moa! oh yes. Venu tiout droit de la Angleterre pour offrir mon cœur à milady, je ne souffrirai pas qu'aucun Français se permette...

ALBERT, HENRI et LUDOVIC. Par exemple! voilà qui est fort!

MARIE-LOUISE, *à part*. Où veut en venir cet original?

CÉSAR. Laissez, messieurs; c'est mon affaire... Vous avez dit un mot de trop, sir Anglais... et vous allez le payer chèrement.

L'INCONNU. Au contraire... Je n'ai pas fini, et c'est vous qui me payerez... car je demande à milady la permissionn de couper les oreilles à vous...

CÉSAR, *bondissant*. A moi!

L'INCONNU, *imperturbablement*. Pas si haut! je hentends à merveille... Et, avant de mesurer moa avec vous, je havais un petit histoire à vous raconter.

CÉSAR, *à part*. Ce goddam n'a pas l'air d'avoir peur... (*Mollissant.*) Milord veut plaisanter, sans doute... (*Se redressant.*) Il ignore peut-être qu'il a devant lui César d'Orillac, président...

L'INCONNU. Oh yes, du club de la Mort, à Carcassonne, membre de toutes les Sociétés du point d'honneur... oh yes; et cétéra et cétéra...

CÉSAR, *à part*. Sandis! il me connaît!

L'INCONNU. Et vous dites que M. César d'Orillac est devant moa!... (*Éclatant de rire.*) Ha! hé! hi! ho! hu!... Le raillerie est beaucoup fort, beaucoup fort... (*Se prenant les côtes.*) Hu! ho! hi! hé! ha!...

CÉSAR, *avec effort*. Monsieur, ces rires vous coûteront la vie... Sortons, monsieur, sortons! (*Il prend le bras de l'Inconnu, qui, d'un geste vigoureux, le cloue à sa place.*)

WILHEM, *à part*. N'y a pas de danger!...

L'INCONNU. Nous sortirons après le petite histoire... oh yes.

CÉSAR, *à part*. Décidément, il n'a pas peur...

L'INCONNU. M. d'Orillac est justementt le héros de mon hanecdote.

MARIE-LOUISE. Ah! cela devient intéressant!

WILHEM. Moi, je trouve que cela devient drôle...

CÉSAR. En effet, en effet!... (*Il cherche à rire.*)

ALBERT. Nous vous écoutons, monsieur.

L'INCONNU. Oh yes. Je havais entendu parler, à London, de ce fameux César, et je voulais havoir avec lui une petite conversationn. Je prends le *paquet-bott*, et je débarque en France... Je me rends tiout droit à Carcassonne, et je rencontre M. d'Orillac sur les remparts. Il portait un *inexprimable* à carreaux, souverainementt ridicule.... dans le genre de celui-ci... (*Il montre le pantalon de César.*) Nous appelons *inexprimable*, dans le Angleterre, ce que vous nommez pantalon de ce côté-ci de la Manche... (pardonnez à moa, milady; pardonnez à moa, milady.) Pantalon est chez nous une expressionn *schoking*... oh yes... J'aborde M. César, et je lui dis comme ça, tiout de suite et sans cérémonie: — Votre inexprimable me déplaît beaucoup fort, beaucoup fort... Allez le changer tiout à l'heure, ou rendez raison à moa!... oh yes... Ce petit dialogue parut très-gai aux assistants, mais un peu moins gai à M. d'Orillac... Il mit le poing sur son hanche, et me dit qu'il était président...

MARIE-LOUISE, *souriant*. Du club de la Mort, et cétéra...

L'INCONNU. Oh yes, et cétéra. Je répétai simplement mon petit sommationn: — Changez votre *inexprimable!* ou rendez raison à moa... Je laisse à vous le choix des armes... pistolet, épée, fleuret, sabre, boxe ou savate! oh yes. Il choisit le fleuret, et me donna une heure pour faire mon testamentt...

ALBERT, *à Henri*. Comme à nous, ce matin.

L'INCONNU. C'était une petite moyen de gagner du temps. Je répondis que mon testament était fait, et il fallut aller sur le terrain... oh yes... Là, M. César, qui saignait du nez, comme vous dites, proposa de changer son pantalon (pardonnez à moa, milady).

CÉSAR. A qui pensez-vous faire croire une aventure aussi invraisemblable?

L'INCONNU. Permettez à moa, monsieur, de citer un de vos poëtes:

Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai... sans blague...

Je déclarai qu'il était trop tard et que je désirais beaucoup fort tuer mon ennemi dans son *inexprimable*... Là-dessus, je déboutonnai les fleurets (pardonnez encore à moa, milady, cette expressionn *schoking*), et, un quart d'heure après (*grands gestes simulant un duel*), M. d'Orillac était embroché comme une chaponn, et rendait à moa son dernier soufflementt...

HENRI, ALBERT, LUDOVIC, MARIE-LOUISE. M. d'Orillac était mort!

WILHEM, *à part, sortant*. Je crois qu'il est temps d'apporter les lumières!

CÉSAR. Vous avez tué César d'Orillac! vous!... Vous osez dire que vous avez tué César d'Orillac!

L'INCONNU, *cessant de baragouiner et saluant avec grâce*. Comme César d'Orillac a tué sir Édouard Melvil. Duel pour duel, meurtre pour meurtre et conte pour conte, monsieur le président du club de la Mort!...

CÉSAR. Qui êtes-vous donc?

MARIE-LOUISE. Quel pressentiment! se pourrait-il?...

TOUS. Qui êtes-vous, monsieur?

L'INCONNU, *se débarrassant de sa perruque, de sa barbe, de ses sourcils et de ses moustaches postiches, au moment où Wilhem rentre avec des flambeaux allumés*. Je suis sir Édouard Melvil lui-même, voyageant sous le nom de Charles Norton, à votre disposition, messieurs!... à vos pieds, madame!... avec ce bouquet cueilli sur le pic des Chamois!

(Il ploie un genou devant Mme de Tassis, et lui remet les petites fleurs bleues. Stupéfaction générale.)

MARIE-LOUISE, *prenant le bouquet*. C'était vous, sir Charles!

WILHEM. Mon sauveur! que je puis enfin bénir devant tous!

CÉSAR, *à part*. Comment sortir de là, cadédis!

HENRI, ALBERT et LUDOVIC. Bravo! mille fois bravo, sir Melvil!

ALBERT, *se retournant contre César*. Et maintenant, monsieur, vous nous rendrez raison...

HENRI et LUDOVIC, *avec fureur*. Certes, morbleu!... et à l'instant même!

WILHEM, *à part*. Oui, maintenant que n'y a plus de danger!...

CÉSAR, *reprenant une contenance*. Quand il vous plaira! Montagnard! ma boîte à pistolets!

WILHEM. Il n'y a que des canons... de sucre d'orge!

MARIE-LOUISE. Silence!... La lutte est finie, messieurs; le prix est décerné...; ma main à qui m'a donné ces fleurs!... (*Elle met sur son cœur le bouquet de sir Charles et lui tend la main.*) Mais pourquoi, sir Melvil, vous être caché ainsi?

SIR CHARLES. Pour montrer à ces messieurs comment l'ancien duelliste répare ses égarements, comment l'ancien amateur dramatique prend sa retraite, et pour vous montrer, madame, comme à tous, que:

ÊTRE ET PARAITRE SONT DEUX.

MARIE-LOUISE. Profitez de la leçon, messieurs, comme j'en profite. — Acceptez, sir Charles, ce gage de ma conversion. (*Elle lui remet le bracelet et la miniature de son aïeule.*)

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION (omise) DU RÉBUS DE JANVIER DERNIER.

« Soldats je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi, marchons. » (Soldats — *je* suit *votre* — roi — *vous* haie — *tes*—franc—ceps—voile à l'*N*—*mi* marche — *ons*). Harangue de Henri IV à ses soldats au moment de livrer une bataille.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHBÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1853-54 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-unième volume.

La livraison d'octobre 1854, première du vingt-deuxième volume (1854-55), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 5 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1854-55, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit: pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre prochain, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1853-54 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris:

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1854 *au* 25 *septembre* 1855 *inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

PROGRAMME DU MUSÉE DES FAMILLES POUR 1854-55 (22ME VOLUME).

Ce 22e volume du *Musée* contiendra, entre autres articles :

UNE AVENTURE DE WILKIE, par M. Jules SANDEAU, qui prépare, en outre, les pendants de *Mlle de Montsabrey* et d'*Olivier*.

LES MARMITES RENVERSÉES, Révolution d'Orient, par M. X. B. SAINTINE.

DES NOUVELLES HISTORIQUES et autres, de M. PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE NATURELLE... ET SURNATURELLE : *le Chat, le Coq et la Poule, la Perruche*, etc., par M. MERY; — Suites du *Rat* et *du Savant et du Crocodile.*

LES BELLES FOLIES, Etudes morales, par M. Léon GOZLAN.

Des articles de M. Alphonse KARR.

L'*Enfance des grands hommes*, par M. Michel MASSON.

Les suites du *Voyage en France : Troyes en Champagne*, par M. ULBACH; *Huit jours à Dives* (Normandie), par M. Amedée ACHARD; la *Presqu'île de Rhuys*, le *Finistère*, etc., par M. PITRE-CHEVALIER.

Le *Sport et le Sportsmen*, par M. Amédée ACHARD.

La *Princesse Myosotis*, conte, par M. Alex. DUMAS fils.

Les *Démolitions*, poésie, par Mme Anaïs SÉGALAS.

Les Plaisirs des Champs-Elysées, et le *Voyage à la suite d'un âne*, par M. Hipp. CASTILLE.

La fin de *Rome et ses environs*, par M. MARY-LAFON.

Les suites de toutes les séries commencées : *Etudes sur mon jardin*, par JARDINEUR; *les Cours publics dans un fauteuil*; *les Prédicateurs célèbres*; *le Nouveau Paris*; *le Nouveau Louvre*, etc.

Un travail spécial sur l'*Exposition universelle*.

Énigmes et Rébus historiques, etc.

La fin de *la Russie et les Russes*, par M. LÉOUZON-LEDUC.

Un Hivernage dans les glaces, par M. J. VERNE.

Les suites de la **SCIENCE EN FAMILLE** : *Les Lunettes et les Télescopes*, par M. GROLIER; *les Merveilles de l'électricité*, par M. Victor MEUNIER; *la Pisciculture*, par M. Ch. WALLUT; *la Monographie du caoutchouc*; l'*Histoire d'un grain de blé*, par M. BEAUFRAND; l'*Ange de la houillère, mystères des mines*, etc.

ANECDOTES HISTORIQUES : *Frédéric le Grand*, par M. DUBOIS.

Les suites des **CONTES EN FAMILLE** : les *Ressources d'Octave*, par Mme BOISGONTIER; **LE PÈRE REMY**, par ANTOINETTE; contes, par M. Ed. PLOUVIER, Mmes DESBORDES-VALMORE, Anaïs SÉGALAS, etc.

Les suites du **SPECTACLE EN FAMILLE**, comédies-proverbes à jouer au salon : **ÊTRE ET PARAITRE SONT DEUX**, par M. PITRE-CHEVALIER, etc.; *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, par Mme BOISGONTIER.

L'ART ET LES ARTISTES : Peintres, Sculpteurs, Musiciens, Artistes dramatiques, etc., *Piccini*, etc., par M. DESNOIRESTERRES.

Les fêtes chrétiennes : **LES ANGES GARDIENS**, etc.

L'HISTOIRE DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. 1° Le Fauteuil de M. Villemain, etc.

FABLES NOUVELLES, de M. VIENNET.

CONTES, NOUVELLES, NOTICES et **ANECDOTES**, par MM. Francis WEY; Jules de SAINT-FÉLIX; MÉRY; H. CASTILLE; Philarète CHASLES; Arsène HOUSSAYE; de la ROUNAT; DESNOIRESTERRES; MARY-LAFON; L. ULBACH; Maxime GAUCHER; LÉOUZON-LEDUC; CHASTELLUS; S. DE PÉCONTAL; etc., etc.

MUSIQUE : Chant et piano, de MM. Th. LABARRE; Louis LACOMBE; L. de RILLÉ; comte Eugène de LONLAY; Jules d'AOUST; A. SIMIOT; A. DECOMBES; de Mmes Victoria ARAGO; Pauline du CHAMBGE; MALIBRAN, etc., etc.

GRAVURES : les derniers dessins de MARVY; dessins de H. VALENTIN, de K. GIRARDET, de PHILIPPOTEAUX, de JANET-LANGE, de FOULQUIER, etc., gravés avec toute la perfection possible.

ACTUALITÉS : chroniques du mois, Revues de Paris, des livres, des théâtres, des musées, etc., etc. Notices et portraits des hommes du jour. Vues des nouveaux monuments, expositions, fêtes, etc.

